Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti60pari

REVUE BLEUE

11

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE PUBLICITÉ
IMP. DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE
PARIS, 2, rue Monge (Ve); ANGERS, 26-28, Boulevard du Château.

Fr. Lit.
R.

REVUE POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDÉE·EN·1863

PARAISSANT·LES·PREMIER & TROISIÈME·SAMEDIS·DE·CHAQUE·MOIS

60e ANNÉE

Du 1er Janvier au 31 Décembre 1922

197240
9. 7. 25

PARIS

BUREAUX DE LA *REVUE POLITIQUE & LITTÉRAIRE (REVUE BLEUE)*
ET DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*

286, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 286

1922

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 1 60e ANNÉE 7 JANVIER 1922

LE LYRISME FRANÇAIS

Le comte Albert Ehrensvärd, ancien ministre des Affaires Etrangères dans le cabinet Staaff, actuellement ministre de Suède à Paris, appartient à une famille qui, dès le XVIIIe *siècle donnait à sa patrie des écrivains originaux et déjà amis des arts latins.*

Ami de notre pays, grand lettré lui-même, le comte Albert Ehrensvärd a vécu longtemps dans la familiarité de nos poètes : du XVIe *siècle à nos jours, il n'est aucune œuvre poétique importante qu'il n'ait étudiée avec autant de sens littéraire que de sympathie admirative. Frappé du peu de crédit de nos poètes en Suède, il a entrepris de réformer une erreur de l'opinion que rien ne justifie. Il a choisi un certain nombre de nos poèmes du* XIXe *siècle et les a traduits en vers suédois ; son recueil rassemble les noms d'André Chénier, de Lamartine, Vigny, Hugo, Auguste Barbier, Musset, Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Baudelaire, Sully-Prudhomme, Hérédia, Verlaine.* (1)

On sait combien sont rares les étrangers capables d'apprécier notre langue poétique ; la subtilité, la variété de nos cadences échappent le plus souvent à l'oreille accoutumée au rythme fort des poèmes germaniques, à la fluidité musicale du lyrisme anglo-saxon.

Il n'en est que plus remarquable de voir apparaître en une élégante traduction suédoise toutes les qualités de quelques-uns de nos plus beaux poèmes. La souplesse du traducteur n'est point seule en cause ici ; et l'on sait quelle part d'intuition et de véritable création donne son prix à une transcription heureuse.

L'œuvre du comte Ehrensvärd, qui témoigne de soins délicats, et d'une parfaite entente de nos modes poétiques, mérite d'être connue en France. Cet hommage à nos poètes ajoutera une nuance d'amitié, mêlée de gratitude, aux sympathies dont l'éminent diplomate jouit parmi nous.

Nous sommes heureux de reproduire ici un fragment de la préface qu'il a inscrite en tête de son important florilège.

***

Ce livre est né des circonstances. De là, au début, une certaine incertitude du plan, qui n'a pu être qu'imparfaitement corrigée par la suite.

Si je l'entreprenais maintenant, je me bornerais sûrement à tenter de donner un tableau de la poésie française au XIXe siècle ; peut-être même quelques-uns des écrivains qui annoncent l'évolution de la littérature contemporaine disparaîtraient-ils. En limitant ainsi ma mission, je l'eusse remplie plus complètement.

(1) *Ur fransk Diktning, Från André Chenier till Paul Verlaine*, (1 vol. gr. in-8, Stockholm, Norstedt o. Söner). Deux autres volumes consacrés à nos poètes du XVIe siècle vont suivre, l'un d'études critiques, le second de traductions.

Tel quel, l'ouvrage s'inspire du vif désir de faire mieux connaître au public suédois la poésie française du siècle dernier.

Durant ces cent dernières années la France a vu alterner les triomphes et les désastres — Austerlitz et Magenta, Waterloo et Sedan. — Elle a vécu des périodes où son influence politique prédominait, d'autres où cette influence a été notablement réduite. Mais dans le domaine de l'art, l'influence de la France s'est régulièrement affirmée indépendante des variations politiques. L'extraordinaire opulence dont témoigne, par exemple, la peinture française au cours de ce siècle caractérise également le lyrisme français pendant la même période. Il n'est pas douteux que ce lyrisme peut se mesurer avec n'importe quel autre de la même époque ; à peine en citerait-on un seul, qui, je ne dis pas dépasse le lyrisme français, mais même souffre de lui être comparé. Nul homme au monde, possédant le sens de la poésie, ne saurait demeurer insensible aux résonnances profondes de la lyre française.

Très évidemment cette poésie ne peut manquer, comme toute autre forme de la pensée et de la création intellectuelle, de refléter le caractère de la nation où elle a surgi. Le trait dominant de l'art français est l'union d'une sévère perfection de forme et d'une audace perpétuellement capable d'explorer de nouveaux horizons. Tel est l'héritage d'une nation qui n'est pas seulement, comme on disait autrefois, la fille aînée de l'Eglise, mais qui partage avec l'Italie le privilège d'être la fille aînée de la civilisation, et dont le sang a gardé cette ardeur d'éternelle jeunesse toujours en quête de nouvelles entreprises. Cette audace de la pensée anime au plus haut point le lyrisme français : si l'on compare un Leconte de Lisle et l'un de ses contemporains suédois, par exemple *Talis Qualis* — ils sont nés la même année — on croirait surprendre entre eux l'écart de plusieurs générations. Et cette comparaison n'est pas arbitraire ; l'impression demeurerait la même si l'on choisissait n'importe lequel des poètes suédois du même temps.

J'ai signalé la sévère perfection de forme qui caractérise la poésie française. Il y a là un mérite certain, mais peut-être aussi une faiblesse, et qui donne la clé de certaines critiques souvent formulées. La langue française ignore le fort accent tonique des idiomes germaniques et ne possède pas leurs ressources en rythmes et en mètres. En outre le riche développement qu'elle a acquis au cours des siècles permet aux purs virtuoses de produire des œuvres acceptables au point de vue de la forme, mais dénuées de substance. Et c'est pourquoi la banale sentence qui reproche au lyrisme français d'être déclamatoire pourra parfois paraître justifiée. Mais ce serait tirer de là une conclusion erronée que de juger d'après des épigones. La poésie des grands maîtres est aussi éloignée que possible d'un jeu verbal vide de sens ; elle se distingue au contraire par un trait de rigoureuse et presque excessive sincérité.

Je n'ai pas l'intention d'apporter ici une étude complète sur les poètes qui figurent dans ce recueil. Il m'a toutefois paru nécessaire de préciser quelques faits et d'ajouter quelques éclaircissements sur l'importance des œuvres pour que le lecteur puisse attribuer à chacune la place qui lui appartient. J'ai cru enfin devoir, ça et là, mais non point systématiquement, joindre quelques notes aux poèmes traduits, et indiquer les raisons qui me les ont fait choisir.

. . . . . .

Est-il trop audacieux d'espérer que ce travail fera découvrir à mes compatriotes la beauté, la richesse d'idées, la valeur d'art de la poésie française ! Je ne me déclarerais pas satisfait pour ma part si l'on s'en tenait à mes traductions ; aucune traduction en vers ne saurait rendre pleinement l'original. Celles-ci ne seront vraiment utiles que si elles invitent le lecteur à recourir au modèle français et à pénétrer dans son intimité.

J'écris ces lignes en un lieu qui fut naguère le principal centre des relations intellectuelles entre la Suède et la France. Ici travaillèrent le peintre Carl Larsson, et le poète et romancier August Strindberg. Près de quarante années ont passé ; ces deux grands artistes ont disparu — bien des choses ont changé d'aspect. Ma joie serait grande si ce livre pouvait contribuer à renforcer et à nouer plus profondément les liens qui unissent les civilisations de la Suède et de la France.

Albert Ehrensvärd,
Ministre de Suède.

Grez-sur Loing, août 1920.

SAINT-SAËNS

Il avait quatre-vingt-six ans. Mais dès qu'on le voyait, dès qu'on l'entendait au piano, dès qu'il se laissait aller à conter des souvenirs ou à parler de la musique avec passion, c'était chose impossible que de ne pas oublier son âge. Quelle verdeur, quelle verve, quelle spontanéité !... Tout, en lui, sentait et *sonnait* la jeunesse. Et tout d'un coup il est mort, frappé en pleine vie, sans aucune diminution, — foudroyé, comme ces jeunes héros que favorisaient les dieux.

Il y a quelques semaines, alors que l'Opéra préparait la reprise d'*Ascanio,* Saint-Saëns, par plaisir et avec une joie d'adolescent, se mettait encore au piano et accompagnait les chanteurs. Aidé par une mémoire infaillible, il n'avait guère besoin de regarder une partition, et ses doigts avaient encore une légèreté, une précision, une délicatesse que plus d'un virtuose pourrait envier.

A le voir ainsi, en 1921, comment croire que ce même homme avait joué du piano devant Louis-Philippe, aux Tuileries?

En effet, jadis, en dépouillant des journaux pour écrire la biographie de Berlioz, j'ai trouvé, dans un journal de 1847 quelques lignes qui méritent peut-être d'être citées aujourd'hui.

— « Le petit Saint-Saëns, âgé de onze ans et demi, sait déjà du grec, traduit assez proprement Virgile, se plaît dans les logarithmes et l'algèbre, ce qui ne l'empêche pas d'être excellent musicien et de jouer du piano comme Mozart et Liszt en jouaient à son âge. Madame la duchesse d'Orléans a prié M. Halévy d'inviter le jeune virtuose et son professeur, M. Stamaty, à venir aux Tuileries pour faire connaître cette petite merveille musicale au comte de Paris. Cette séance de musique intime et royale a eu lieu. Le jeune Saint-Saëns, qui avait apporté ses cahiers, les a laissés dans l'antichambre, et a dit par cœur une sonate de Beethoven, un air varié de Haendel, des fugues de Bach avec leurs préludes, puis une grande fantaisie de Hummel.

« Quelques jours après, Madame la duchesse d'Orléans a fait remettre au jeune artiste, au professeur futur, une fort jolie montre, ce qui a provoqué, de la part du Mozart en herbe, une non moins jolie lettre de remerciement... »

Que de choses on devine sous ces lignes si gentiment surannées !

On peut aussi imaginer le jeune Saint-Saëns, tel que des portraits d'alors le montrent, avec de grands cheveux, un petit veston ajusté et coupé à la taille, et un grand col blanc rabattu.

Alors, comme virtuose prodige, il était déjà célèbre : à huit ans, il échangeait déjà des cadeaux et des politesses avec « Monsieur Ingres ». Car il avait si bien joué du Mozart devant le peintre (qui aimait son *violon* et même la bonne musique), que Monsieur Ingres avait dessiné pour lui un profil de Mozart, au crayon. Et le jeune virtuose-compositeur avait écrit un adagio, « dédié à Monsieur Ingres » (1843). Soixante-dix ans plus tard il me dira : « Cette merveille est perdue et je ne la regrette pas ».

A dix-huit ans, sans se nommer, il fait jouer une *symphonie* par la Société Sainte-Cécile. Tout de suite il attire l'attention et l'amitié d'illustres aînés. Berlioz se prend d'affection pour lui. Liszt l'accueille amicalement. — On sait ce que *Samson,* longtemps dédaigné, devra à la généreuse et prophétique initiative de Liszt ; on sait aussi que Saint-Saëns, reconnaissant, lui dédiera sa composition peut-être la plus haute : la *Symphonie avec orgue.*

Liszt et Berlioz, voilà les deux contemporains illustres qui eurent l'influence la plus immédiate sur Saint-Saëns. Pour le maniement de l'orchestre, pour la conception des *Poèmes symphoniques,* ils furent ses véritables maîtres, ses initiateurs. Lui-même, avec une franchise qui l'honore, l'a reconnu.

Il y a plus : tous les maîtres, et de toute la musique, furent les siens. Bach et Mozart, Haydn et le génial et inconnu Clémenti, et les contrepointistes de la Renaissance, et Gluck, et tous nos vieux maîtres français : Rameau, Couperin, et aussi les délicats, les attiques auteurs de nos vrais opéras-comiques, — tout ce qui sut manier les notes pour en tirer expression et beauté, — tout fut familier à Saint-Saëns.

Aussi, avec une admirable netteté d'esprit, avec une sûreté de main vraiment infaillible, ce maître, toujours maître de lui-même, fut un manieur de notes prodigieux. Son art s'égale à celui des plus grands.

Et il est à la fois moderne et classique.

Songeons aux très belles pages de son œuvre, et elles sont fort nombreuses. Outre sa musique de chambre, ses compositions d'église, ses mélodies ou légendes, on est embarrassé pour citer, parmi les pages qu'admirent les meilleurs connaisseurs : ses Poèmes symphoniques (*Danse macabre, Jeunesse d'Hercule, Rouet d'Omphale, Phaëton*), les opéras (*Samson, Henry VIII, Ascanio, Proserpine...*), les compositions orchestra-

les de musique pure (*Symphonie avec orgue, concertos...*)

Vraiment toutes ces œuvres sont à la fois modernes et classiques. Par la conception et par le plan, par la variété, par le coloris de l'orchestre, par le mélange des styles et les incursions passagères dans des *modes* généralement inusités, — au théâtre, par la fusion intime des récitatifs mélodiques et des mélodies déclamées, par les contrastes saisissants, par les transformations thématiques, par la subtile élégance et les expressions hardies de l'*écriture*, ces œuvres sont modernes.

Elles sont classiques par leur clarté, leur ordonnance, leur eurythmie. Les voix, ou l'instrument principal sont heureusement équilibrés avec l'orchestre. Au théâtre, Saint-Saëns estime que la voix humaine, dans un drame dont on regarde les personnages et dont on désire entendre les paroles, ne doit être ni confondue ni noyée parmi la masse orchestrale. Elle a droit à un traitement de faveur. Certes, il ne la traite jamais pour elle-même ou sans souci de l'expression. S'il lui confie les dessins mélodiques les plus vrais et les plus nécessaires, il a soin aussi de lui donner le support orchestral, l'atmosphère sonore qui expriment ou suggèrent et que la voix ne peut dire.

Et, dans le maniement des sonorités, dans les dessins confiés à l'orchestre, quel art, quelle liberté ! Quelle certitude dans l'agencement polyphonique ! Tout est en place, tout porte, tout parle, — et, comme le disait Mozart de lui-même, « il n'y a pas une note de trop ».

Mozart déclarait aussi :

— « Il ne faut pas que la musique cesse jamais d'être de la musique ». Cette phrase peut servir de lumineuse épigraphe à l'œuvre entière de Saint-Saëns.

Par ce culte de la Beauté, par le goût, par l'eurythmie des proportions, par la vérité et la rapidité du style, Saint-Saëns est vraiment un classique, et un classique français.

*
* *

Même avant qu'il mourût, on avait déjà beaucoup écrit, non seulement sur son œuvre mais encore sur lui-même, sa vie et son caractère. Evidemment, certains auteurs firent des panégyriques, et d'autres des diatribes.

Malgré l'âge, les boutades de Saint-Saëns, ses articles dans la presse et ses polémiques contribuaient à égarer les jugements. Lui-même, primesautier, impulsif, tranchant et cassant, et parfois s'entêtant, il ne restait pas longtemps de son propre avis. Mais chaque fois il était sincère, et j'ajouterai désintéressé (1).

Avant la plupart des wagnériens, il reconnut le génie de Wagner ; mais dès la première heure, il en vit nettement les caractéristiques, c'est-à-dire les bornes. Les wagnériens lui surent peu de gré d'être pour Wagner, et lui tinrent rigueur (pour ne pas dire plus) d'être contre le wagnérisme, c'est-à-dire contre eux-mêmes, les wagnériens. Les événements de la guerre, les cruautés commises par les Boches au nom du pangermanisme (*lequel commence avec Wagner*) donnèrent aux polémiques une âpreté bien naturelle.

Dans les journaux, tout vibrants de la politique journalière, il est trop tôt pour en parler. Même dans les Revues, où les discussions s'expriment avec moins de fièvre, l'heure n'est pas encore venue de considérer certaines idées, trop actuelles, trop mêlées aux hécatombes d'hier, avec la sérénité et la justice de l'histoire.

On reconnaîtra plus tard, j'en suis assuré par plus d'une idée, et notamment par l'assentiment des musiciens « jeunes », que l'attitude de Saint Saëns fut courageuse, clairvoyante et désintéressée.

— « Il parlait pour lui » déclare-t-on... Il faut s'entendre. Parlant pour la musique française tout entière, il ne pouvait pas supprimer son œuvre, qui est une part considérable de la musique française. Il parlait donc pour lui. Mais, ce faisant, il s'exposait aux coups, il parlait donc contre son intérêt personnel. Exactement, il était dans l'attitude du *poilu* qui se bat : il se bat pour lui, puisqu'il est français ; mais, quand il est blessé, et quand il tombe, il faut bien reconnaître qu'il s'est exposé, qu'il s'est sacrifié, pour les autres aussi et pour la France. Oui, l'intérêt personnel se confond avec celui de la patrie. Mais tout Français qui marche au feu a droit à notre respect et à notre reconnaissance.

Saint-Saëns était un combatif. S'il avait été un *bénisseur* il aurait eu souvent une meilleure presse, écrite ou orale.

Le temps, qui met toutes les choses à leur vraie place, fait oublier les hommes du jour, dégage les grandes figures et donne du relief à leur traits essentiels. Comme dans l'œuvre immense d'un Haydn, il laissera tomber plus d'une page de Saint-Saëns, car la pureté de l'écriture

(1) Je rappellerai que Saint-Saëns, en 1890, écrivit une série d'articles dans la *Revue Bleue*.

En 1910, je contribuai à faire demander, par l'*Echo de Paris*, une série de souvenirs : c'est le volume *École buissonnière*.

et l'ingéniosité de la main ne suffisent pas toujours à faire vivre des improvisations heureuses et faciles, qui ne furent qu'un jeu pour leur auteur même.

Mais quand un artiste a écrit *Samson*, la *Symphonie avec orgue*, les quatre *Poèmes symphoniques*, les concertos de piano, de violoncelle ou de violon, le *Déluge*, le deuxième acte de *Proserpine*, et tant d'autres compositions qui atteignent à la pure Beauté, il a enrichi le domaine de l'art avec des œuvres qui comptent parmi les titres de noblesse des hommes.

L'histoire des lettres et des arts ne permet plus de croire à une immortalité continue et continûment radieuse. Sans trop remonter à travers les âges, un Ronsard, un Watteau ont été oubliés pendant plus d'un siècle. Dans le domaine des sons, les œuvres mêmes d'un Bach, d'un Rameau, d'un Haendel ont subi d'émouvantes éclipses. Elles vivent cependant. Elles ont ressuscité, parce qu'elles restaient vivantes, même quand elles semblaient presque mortes.

Les chefs-d'œuvre de Saint-Saëns participeront à cette vie instable et précaire qu'on appelle l'immortalité. Toutes les fois que le public français sera digne de les faire revivre, de les comprendre et de les aimer, c'est qu'il retrouvera en lui le culte d'une Beauté vraiment conforme au génie de la France.

Adolphe Boschot.

SOUVENIRS SUR SAINT-SAËNS

La France vient de perdre dans la personne de Saint-Saëns le plus grand des musiciens modernes. Je voudrais signaler à ses biographes quelques côtés ignorés de la mentalité de cet illustre maître.

Camille Saint-Saëns avait pour les sciences un goût passionné et un jugement très sûr. Je fis sa connaissance il y a une quinzaine d'années quand je publiai mon livre sur l'*Evolution de la matière*. Le maître vint alors spontanément me dire l'émotion que lui avait procurée la lecture de cet ouvrage et me soumettre quelques critiques. Elles étaient fort justes et un physicien expérimenté en cette difficile matière n'en eût pas formulé de plus précises.

Depuis cette époque nous restâmes en relations fréquentes. Dès que je publiais un livre, Saint Saëns l'achetait sans me laisser le temps de le lui offrir et me soumettait aussitôt ses critiques. La lettre suivante écrite au moment de la publication de mon volume *La Vie des vérités* donne, avec une idée de la précision de ses observations, quelques détails sur l'évolution intellectuelle du grand artiste.

« Cher Docteur,

« En voyant apparaître devant mes yeux un nouveau livre de vous, comment aurais-je résisté au désir de le lire ? Je l'ai lu, et je me hâte de vous dire qu'il m'a émerveillé ; c'est un miracle de pénétration et de lucidité. Vous avez éclairé les ténèbres où jusqu'ici nulle lumière n'avait pénétré.

« Il y a cependant quelque chose que je ne puis comprendre, c'est lorsque vous parlez de trois ordres de vérités inconciliables entre elles; à moins que par « vérité » vous n'entendiez « ce qu'on prend pour vérité », auquel cas nous serions d'accord. Mais je ne puis admettre l'existence simultanée de vérités qui s'excluent.

« Il me semble aussi un peu aventuré (j'écris en tremblant ce mot en m'adressant à un génie de votre envergure) d'affirmer que le besoin de croire est indestructible dans la nature humaine. Puisque certains, comme vous et moi, ont pu s'en affranchir presque complètement et le remplacer par le besoin de savoir, pourquoi ne pas espérer que dans un avenir quelconque — très éloigné sans doute — cet état d'esprit pourra se généraliser?

« Pour moi, très envahi par la logique mystique et très dominé par elle dans ma première jeunesse, j'ai pu suivre pas à pas l'effet destructeur sur elle de la logique rationnelle. Alors que chez tant d'autres ces deux formes logiques peuvent cohabiter, chez moi l'une a tué l'autre, même dans le domaine artistique. Vous savez comme j'ai résisté au mysticisme wagnérien, et combien on me l'a reproché, m'accusant de brûler ce que j'avais adoré, accusation absurde, car dès le premier jour, malgré mon enthousiasme juvénile pour des beautés nouvelles, j'avais refusé de faire cause commune avec les sectaires.

« Il y a certainement un domaine où les deux logiques peuvent toujours vivre ensemble sans se mêler, celui des sentiments, l'amour et l'amitié. Dans l'amour cela est de toute évidence et dans l'amitié même il y a des sympathies irraisonnées. Mais pour ce qui est des religions, je les crois destinées à disparaître. Celles des anciennes civilisations sont splendides; depuis, elles n'ont cessé de dégénérer; le monothéisme qui

l'on prend pour un progrès est une dégénérescence, le protestantisme n'est qu'un catholicisme atrophié. Et les dernières formes du mysticisme : positivisme, collectivisme, syndicalisme, etc., quelles pauvres figures elles font à côté des religions du passé.

Vous pensez qu'un Dieu surgit toujours quand le besoin s'en fait sentir. Je ne le crois pas, du moins chez nos grandes nations civilisées, il me semble qu'il y a là un courant difficile à remonter.

« Votre admirateur et ami,

« SAINT-SAËNS. »

Avec son ton bref et ses allures peu familières, Saint-Saëns semblait doué d'un caractère difficile. On l'accusait aussi de trop admirer ses propres œuvres. Il est possible qu'il ait été parfois sévère pour des musiciens, mais en dehors de son art il était certainement l'homme le plus modeste que j'aie rencontré. On en jugera par le petit billet suivant qu'il m'écrivit, il y a quelques mois, après être venu déjeuner chez moi à la campagne avec le général Mangin et divers invités.

25 *mai* 1921.

« Quel délicieux déjeuner, mon cher Docteur! des femmes ravissantes, des hommes d'élite, une chère exquise, je me croyais au Paradis.

« Auprès d'un savant tel que vous et d'un héros tel que Mangin, comme on se sent peu de chose! Mais c'est encore une espèce de volupté!

« Votre

« SAINT-SAËNS. »

Les derniers événements avaient rendu le grand homme assez pessimiste. Voici ce qu'il m'écrivait après la lecture de mon dernier livre : *Psychologie des temps nouveaux :*

10 *septembre* 1920.

« CHER DOCTEUR ET AMI,

« Votre livre m'intéresse tellement que j'ai passé une partie de la nuit à m'y plonger au lieu de dormir. On ne saurait trop vous louer, on ne peut que vous admirer en regrettant que tout le monde n'ait pas votre clairvoyance et votre pénétration.

« Et quelle puissance de travail! Et quelle clarté dans l'exposé de vos idées!

« Mais cette lecture n'est pas rassurante et l'avenir qu'elle laisse entrevoir est terrible.

« Je crois que nous voyons le commencement de la fin. Victor Hugo intitulait un de ses recueils de poésie : *Les Chants du Crépuscule* en disant : est-ce celui du matin, est-ce celui du soir ?

« Maintenant, c'est celui du soir, il n'y a pas à s'y tromper. Heureusement pour moi je vais m'en aller bientôt, pourvu que ce ne soit pas encore trop tard !

Votre...

« SAINT-SAËNS. »

Bien que très ignorant en musique, je causais quelquefois avec Saint-Saëns de ses méthodes de travail. Elles confirmaient les idées que j'ai formulées depuis longtemps sur la puissance de l'inconscient. Pour le public un compositeur se livre à des calculs savant afin de réussir à combiner un ensemble formidable de notes.

Telle n'était pas la méthode de l'auteur de *Samson et Dalila*. Dès qu'il avait son livret il pensait de temps à autre au sujet à mettre en musique et à un moment donné l'air cherché lui apparaissait brusquement à l'esprit ou plutôt pourrait-on dire à l'oreille. Il s'empressait alors de le noter jusqu'au moment où rien n'était plus entendu. Alors il s'arrêtait jusqu'à ce que revînt une nouvelle inspiration.

En résumé, disais-je un jour à Saint-Saëns, vous semblez composer un opéra comme une poule pond ses œufs.

« C'est bien cela, me répondit le grand maître. On peut évidemment, ajoutait-il, faire de la composition avec son intelligence et certains musiciens ne procèdent pas autrement, mais la musique issue de l'intelligence pure est généralement fort médiocre. »

Les psychologues n'ont pas souvent l'occasion d'observer des cerveaux d'une pareille envergure, et c'est pourquoi je saisis cette occasion pour attirer leur attention sur le rôle du subconscient dans les œuvres des grands maîtres. Je dirais volontiers que le génie est toujours fils de l'inconscient, mais, sur ce terrain, les professionnels ne me suivraient peut-être pas volontiers.

Sans insister sur le rôle de l'inconscient, et en me limitant à la simple observation des faits, je me bornerai à dire que j'ai toujours été frappé du rôle prépondérant que l'inconscient, l'intuition, si l'on préfère, jouait dans l'activité mentale de cerveaux remarquables que j'ai eu l'occasion de fréquenter. Je citerai parmi eux Camille Saint-Saëns, Henri Poincaré et Aristide Briand.

J'ai dit plus haut comment Saint-Saëns attendait que l'intuition lui dictât sa musique. Henri Poincaré procédait à peu près de la même

façon en mathématiques. Il a raconté comment lui apparaissait brusquement la solution de problèmes que son âme consciente avait inutilement cherchée.

Le cas de M. Aristide Briand est plus typique encore. Depuis bien des années j'ai l'honneur de recevoir fréquemment la visite de l'éminent homme d'Etat et j'ai pu l'interroger souvent sur les sources de ses idées politiques et de son éloquence.

Jamais, même dans les circonstances les plus graves, il n'a préparé un discours. Pour les sujets tout à fait techniques il se fait remettre les documents nécessaires et les intercale dans son discours quand l'intuition lui en montre la nécessité.

Ses discours n'étant pas préparés peuvent varier à chaque instant suivant l'effet produit sur les auditeurs.

Comment connaître cet effet que l'auditeur ne révèle souvent par aucun geste? Ici encore l'intuition reste son seul guide. Elle lui permet de lire dans l'âme des assistants et de pénétrer ainsi leur pensée.

Développer ce sujet serait maintenant inutile. Je dois même m'excuser si, à propos d'un grand artiste, j'ai été conduit à effleurer le plus compliqué des problèmes de la psychologie. Elle ne se constituera comme science que le jour où l'observation aura un peu pénétré dans ce domaine si ignoré encore.

Gustave LE BON.

LA FORCE, LE DROIT, LES INTÉRETS

I

En 1870-71, la Force,
En 1918, le Droit,
En 1919-21, les Intérêts!

II

Il y a quatre tiers de siècle, au seuil de la Révolution, on divisait la Nation française en trois « Ordres » ou grandes classes :

Le Clergé,
La Noblesse,
Le Tiers-Etat.

Aujourd'hui, on pourrait dire :

La Classe militaire,
La Classe politique,
La Classe productrice.

III

a) En temps de paix, la Classe militaire se prépare et attend.

La Classe politique *gouverne,*

La Classe productrice *produit et ne dit rien!*

b) En temps de guerre, la Classe militaire est en réalité à la tête du pays.

La Classe politique s'agite, mais le dernier mot appartient à l'armée.

La Classe productrice *travaille et ne dit rien!*

c) Quand il s'agit de conclure la paix et d'en assurer l'exécution, la Classe politique reprend le gouvernail.

L'armée peut conseiller, mais n'a plus le dernier mot.

La Classe productrice travaille (sous réserve des limitations imposées par la classe politique), *mais elle ne dit rien!*

IV

Au point de vue de la préparation de la guerre, la classe politique avait-elle fait tout son devoir? L'Histoire le dira!

La paix a été *négociée, conclue* et *poursuivie* comme exécution (?) par la Classe politique, en dehors de la Classe productrice.

Il semble bien qu'elle n'ait guère réussi, si l'on en juge par les résultats acquis jusqu'à présent.

Et pourtant, qu'il s'agisse de paix ou de guerre, les intérêts économiques jouent dans le monde un rôle considérable. — Il n'y a guère qu'en France qu'on semble l'ignorer.

V

Si cette exclusion des intérêts économiques est à regretter, qui en est responsable?

Est-ce la Classe politique, jalouse de conserver, par une sorte de roulement, le Gouvernement du Pays?

Est-ce la Classe productrice, qui s'est elle-même exclue, en se cantonnant dans son rôle économique, et en s'abstenant de participer à un Gouvernement dont elle paye cependant les erreurs et les fautes, lorsqu'il y a erreur ou faute?

VI

La Classe productrice forme le gros de la Nation, la grande majorité du Pays.

A-t-elle conscience de ses droits et de ses devoirs?

A-t-elle le sentiment du rôle considérable qu'elle joue réellement dans la vie de la Nation

et du rôle absolument nul qu'elle joue dans la direction générale des affaires publiques?

N'accepte-t-elle pas, pour ses membres, avec une placidité un peu humiliante, ce rôle de frères lais?

Aurait-elle conservé une âme serve?

Considère-t-elle la Classe politique comme un « POUVOIR SUPÉRIEUR », de *droit divin* et attend-elle que ce *Pouvoir* sollicite sa collaboration, fasse appel à son concours, à sa compétence?

Ne comprend-elle pas qu'en République chacun a le droit de parler, d'écrire, d'agir, dans la limite des lois, et de revendiquer sa part dans le gouvernement de tous par tous, et pour tous? N'est-ce pas même un devoir pour ceux qui sont convaincus que leur intervention pourrait être un bien pour le Pays? Et, au lieu d'attendre qu'on vienne les chercher, ne devraient-ils pas, unis entre eux, s'imposer?

VII

Faute d'organisation, de discipline, d'union, de préparation, la Classe productrice n'est guère autre chose encore que de la poussière d'intérêts économiques. Les groupements régionaux (chambres de commerce), non plus que les groupements professionnels, n'ont pas su trouver la formule susceptible de leur donner le prestige et l'influence nécessaires pour assurer à la Classe productrice une participation effective et efficace dans le Gouvernement du Pays, dont elle représente cependant la très grande majorité et de plus la partie finalement responsable.

VIII

Dans la lutte formidable d'intérêts qui se poursuit entre les Etats et entre les peuples, peut-on continuer à diriger les destinées de la France sans connaître A FOND les intérêts économiques en jeu?

Peut-on envisager d'autres solutions?

Peut-on concilier, sans une longue préparation, comportant la transformation de nos mœurs politiques, l'organisation gouvernementale actuelle avec les nécessités de la politique internationale et celles de la politique intérieure?

La Classe productrice (nouveau Tiers-Etat) serait-elle prête aujourd'hui à exercer le Gouvernement aux lieu et place de la Classe politique?

Peut-on concevoir une pénétration réciproque, une collaboration gouvernementale exercée en parfaite union dans l'intérêt supérieur de la France, par des apôtres de la Classe politique et des apôtres de la Classe productrice?

Ne serait-il pas plus sage et plus sûr de réaliser cette conception, dont la guerre avait fait apparaître à beaucoup la nécessité, d'une modification constitutionnelle consistant essentiellement à donner au Président de la République la *Responsabilité* avec des pouvoirs plus étendus, le choix et la nomination des Ministres.

Camille CAVALLIER.
Maître de Forges.
Vice-Président de la Chambre de Commerce de Nancy.

RUDYARD KIPLING (1)

Dans ses vers comme dans toutes ses œuvres, c'est l'essence même du génie anglais qu'il s'efforce d'exprimer.

Il dit les vertus particulières qui ont constitué la force de sa patrie depuis les origines : l'esprit d'aventure qui la porte sur toutes les mers, qui fait d'elle le peuple de marins et de colons ; — il dit l'énergie et l'entreprise de l'individu, qui le poussent à tendre l'effort presque jusqu'au point d'éclatement, et en même temps cet individualisme se subordonnant volontairement à la discipline qui assure la cohésion, se dévouant au succès du groupe dont il est et qui lui rendra son sacrifice en puissance.

Il célèbre les hommes forts, les initiateurs, les pionniers, lancés à la découverte par amour de l'air libre et du danger, soutenus par une ténacité sans fléchissement. Mais simultanément il promulgue la loi de la jungle et le devoir envers la communauté.

Et c'est, très nettement, à sa communauté qu'il pense. Il est — il l'a dit lui-même — le chanteur de son clan, le poète de sa tribu. Le dieu qu'il adore est le dieu national. La chanson qu'il a chantée est la chanson des Anglais. Il a été pour sa race le chantre de l'impérialisme. Certes il y avait là de quoi expliquer l'immense popularité dont il jouissait parmi ses compatriotes. Mais par quel miracle a-t-il su prendre possession des autres peuples ? Comment ses œuvres, d'inspiration toute britannique, sont-elles devenues familières au reste du monde ? Quelle magie les a propagées parmi les lecteurs de France ? Il semble qu'il les eût justement hérissées de tous les obstacles qui se dressent contre l'universalité — les idiotismes intraduisibles, les termes techniques multipliés, les sous-entendus et les raccourcis intelligibles des seuls initiés, l'argot, tous les argots ; — autant

(1) Voir la *Revue Bleue* du 17 décembre 1921.

de barrières élevées contre les gens du dehors. Mais la plus haute était encore ce patriotisme impérieux qui paraissait devoir fermer son œuvre aux étrangers.

Or il est manifeste que presque immédiatement il est devenu chez nous, au sens propre du mot, un classique. L'écolier de nos lycées trouve parmi les ouvrages de ses programmes le livre de la Jungle. A l'Université, l'étudiant est sollicité de connaître ses œuvres plus ardues, tantôt des recueils de ses nouvelles comme *Plain tales from the hills*, *Many Inventions*, *The Day's work*, tant ses grands romans comme *La Lumière qui s'éteint* ou cet incomparable *Kim*. Et il n'est pas d'écrivain qui l'attire et l'excite davantage, sachant que, s'il comprend Kipling, il aura pénétré profondément dans l'âme britannique. On s'acharne sur ces textes ; on écrit sur eux des mémoires, en attendant les thèses. Kipling est dès maintenant un classique mais qu'on étudie avec cette fraîcheur joyeuse d'impression que donnent les choses neuves et vivantes.

Et autour des spécialistes qui le lisent dans l'original, il y a les lecteurs bien plus nombreux qui le connaissent par les excellentes traductions de Fabulet et d'Humières ; ou qui ont vu son génie et son rôle analysés par l'admirable interprète qu'est André Chevrillon.

Avec quels sentiments se font chez nous cette lecture ou cette étude ? Quel fruit retirent les jeunes des pages de ce conteur qui est un éducateur ? Vibrante à ses accents, tour à tour heurtée et exaltée, la France a fait siennes plus d'une de ses paroles.

Les aiguillons d'initiative, d'aventure et d'action qui sont partout dans ses livres ont piqué au vif nos enfants et nos jeunes hommes. Bien qu'elles ne leur fussent pas destinées, ses exhortations à l'énergie ont rencontré leurs secrets désirs, les besoins inconscients de leur être qui étaient à la fin du dernier siècle mal servis par notre littérature. Kipling ne pouvait certes nous révéler l'exotisme car nous avions avant les siennes les merveilleuses évocations de toutes les terres et de toutes les mers du globe de notre Loti ; il ne pouvait nous surprendre par la nouveauté du conte bref et dense, car nous avions déjà les chefs d'œuvre de notre Maupassant. Mais où trouver avant lui ces stridents appels à l'effort, ces brusques épopées de l'activité humaine, ce sens de l'âpre joie qui naît de la peine même et de la lutte ? Nos poèmes et nos romans étaient alors amers et découragés. Kipling nous disait la fierté et l'allégresse du labeur, du péril affronté, du combat contre les hommes ou les éléments hostiles, du sacrifice de l'individu à son groupe social, et le jeune héroïsme s'exaltait à l'entendre. Son patriotisme qui était celui d'une autre nation nous frappait par une sorte de choc en retour. Depuis des siècles, ne façonnions-nous pas notre civisme sur le modèle de ces peuples anciens qui n'avaient pas songé à nous en pratiquant leurs vertus civiques ? N'en cherchions-nous pas la leçon à Sparte ou à Rome ? Mais ces grands exemples lointains se fatiguaient et s'usaient d'avoir trop servi. Et nos écoliers aiguisaient maintenant leur âme française aux épées mêmes que Kipling forgeait pour ses compatriotes.

Dans leurs esprits, à la faveur des contes, se glissaient peu à peu les idées maîtresses de Kipling, saisissantes par leur contraste avec celles qui avaient cours, provoquant la surprise, l'opposition, voire la révolte parfois, la réflexion toujours. A ceux qui entendaient surtout parler de droits, Kipling ne parlait que de devoirs. A ceux qui commentaient la loi de douceur, il énonçait la loi de force. Aux apitoyés sur le labeur et la peine de l'homme, il ripostait que la seule joie qui vaille est celle de la peine même et du labeur. Sur ceux qui étaient enveloppés d'une atmosphère d'intellectualisme, il faisait courir le vent des espaces libres, la brise ou la bise du large. A ceux qui se guidaient vers le dilettantisme individualiste, il disait la nécessité de la discipline. Au lieu de l'égalité il aimait à proclamer la beauté de la hiérarchie, d'une sorte de féodalité rénovée, nullement héréditaire, où celui qui commande se sait le serviteur de celui qui est sous ses ordres, où celui qui est commandé obéit par loyalisme volontaire ; où diriger n'est que la fierté de porter le plus lourd fardeau, où servir est une joie.

> We now, held in captivity,
> Spring to our labour nor grieve!
> See now how it is blesseder,
> Brothers, to give than receive!
> Keep trust, wherefore ye were made,
> Paying the duty ye owe;
> For a clean thrust and the cheer of the blade
> Shall carry us where we should go.

« Elançons-nous à notre travail sans gémir ; comme il est meilleur, frères, de donner que de recevoir ! Tenez le pacte pour lequel vous fûtes créés, et payez votre dette de devoir. Une franche poussée et le fil de la lame nous porteront où nous devons aller ! »

C'est le chant de la machine du bateau dont toutes les pièces souffrent durement de leur

première mise en train. Et pourtant c'est de toutes ces souffrances endurées qu'est faite la marche du noble navire et son triomphe sur la tempête.

Ces principes, sans doute les Anglais avaient besoin de se les entendre redire puisque Kipling les formulait pour eux. Mais combien plus ils avaient leur emploi là où ils étaient à contre-fil des courants dominants ! Ils arrivaient ou revenaient chez nous à leur heure, portés par les contes et les fables de Kipling, au moment où nous avions à nous roidir pour un redoutable effort. Puisque Kipling a pu suivre des yeux le progrès de sa semence et voir ce qu'il advenait d'elle au cours de la grande guerre, peut-être s'est-il dit que ce n'est pas seulement sur son sol natal que cette semence avait levé. Mais pourquoi ce peut-être ? N'a-t-il pas proclamé dans son livre sur *La France en guerre* ce qu'il avait constaté et admiré en nous des vertus qu'il tient pour suprêmes, au cours de la lutte catastrophique qu'il baptisa le premier la bataille d'Armageddon ?

*
* *

Car notre reconnaissance envers lui n'est pas uniquement la reconnaissace de lecteurs envers l'écrivain auquel ils doivent tant de fières secousses imaginatives. A l'admiration de ses livres se joint la gratitude que nous lui devons pour avoir vu son génie concourir au triomphe, pour avoir entendu l'irrésistible clairon de ses vers sonner l'appel aux armes, sonner l'Entente Cordiale, sonner la charge et sonner la victoire. Aucun autre écrivain n'a montré pareille clairvoyance avant le conflit, pareille activité pour en assurer l'issue.

Plus de douze ans avant la guerre, il avait vu la guerre venir. Lui qui avait jusqu'alors été le glorificateur de l'Angleterre, il devenait brusquement pour elle le prophète irrité qui la somme de se préparer pour l'inévitable jour. Ce qu'il avait vu de la guerre du Transvaal lui avait montré l'urgence d'une réforme de l'armée anglaise, de cette armée qu'il avait pourtant aimée et célébrée plus que personne. Il tenait maintenant, lui le croyant en l'empirisme improvisateur, un long et méthodique entraînement pour nécessaire. Il jugeait aussi la conscription indispensable, et, risquant sa popularité, il mit toute son énergie de poète et d'écrivain au service de cette cause impopulaire. Effrayé par la tranquillite de ses compatriotes, exaspéré par leur aveuglement, il lança coup sur coup de redoutables dénonciations. Il fouailla leur confiance des plus cruelles paroles — hélas! des milliers d'entre eux se sont depuis frappé la poitrine en songeant qu'ils n'y avaient pas assez pris garde! C'est en 1902 qu'il écrivait ce poème des *Digues* où il chantait l'œuvre des ancêtres faite pour arrêter la tempête quand elle s'élancerait à l'assaut de l'Ile Britannique. Il en dénonçait les fissures; il disait qu'il ne fallait pas attendre la ruée des vagues pour réparer ces remparts, que c'était plus tôt, tout de suite, qu'on en devait boucher les trous. Et comment ne pas frissonner en relisant ce vers terrible et prophétique dont il flagellait, avec la négligence des gouvernants, la torpeur du peuple souverain :

« Peut-être avons-nous déjà tué nos fils comme nous avons trahi nos pères ».

Puis il chercha des armes contre l'ennemi qu'on nommait maintenant et désignait du doigt. Il comprit qu'il en était une, indispensable entre toutes, l'amitié de la France. S'il n'a pas fait l'Entente Cordiale, il en a été le poète, et avec quelle vigueur et quelle originalité! C'est en 1913 que jaillit de lui ce poème à la France qui saisit les esprits et les cœurs des deux côtés de la Manche d'une prise si forte. C'était un chant d'alliance tel qu'il pouvait sortir de cette âme martiale. Il venait d'écrire l'histoire de l'Angleterre pour les écoliers, et tout le temps, en suivant les annales britanniques, il avait vu cette histoire mêlée à la nôtre, les deux si inextricablement confondues que chacune était, sans la voisine, inintelligible et comme inexistante. Il y avait trouvé ces conflits acharnés et toujours renaissants dont les deux adversaires étaient enfin sortis, l'un et l'autre libre, indompté, avec le respect et comme le besoin de son rival qui avait fini par devenir partie de sa vie, partie de lui-même. Il avait pensé à ces camarades d'école dont les années se passent en assauts de boxe réitérés — succès et revers — et qui croient se haïr jusqu'au jour de leur sortie de pension, où brusquement ils s'aperçoivent qu'ils n'ont pas de plus souhaitable ami que celui qui fut, en franc et loyal combat, leur ennemi toujours debout.

Peu après, la guerre éclatait qu'il avait prévue et dont il avait à l'avance dénoncé (mieux qu'aucun pacifiste) les affreuses souffrances, car il est le réaliste qui touche du doigt les choses mêmes, l'imaginatif qui a la vision des horreurs avant qu'elles ne s'accomplissent.

Pendant toute cette guerre sa plume s'est faite épée. Et sans doute presque tous les écrivains ont ainsi voulu transformer la leur. Mais la sienne avait l'avantage de l'entraînement. Elle était

déjà taillée pour l'action. Elle avait le mépris des mots qui n'atteignent pas la cible. Elle ne perdra pas une minute. Elle combattra avec une décision, une justesse de tir, une efficacité sans pareille.

Il proclame les Allemands hors la loi de la jungle parce qu'ils ont violé leur parole et envahi, ensanglanté la Belgique. Ce sont les Chiens rouges, les Dholes, que tous les autres animaux doivent se réunir pour exterminer. Et cette sentence prononcée, il donne aussitôt congé à toute théorie, à tout examen des causes, à toute prédiction sur la paix à venir. A côté des pages éloquentes, mais un peu vaines, que les meilleurs des écrivains ses compatriotes produisent alors, il y a plaisir à lire les siennes dont chaque mot est un acte. Ses vers et sa prose de ce moment se valent. Il s'emploie à activer le recrutement des volontaires pour l'armée de Kitchener, sans cesser de réclamer la conscription. Tantôt il stimule les enrôlements par le récit de sa visite au front français, par l'admiration de l'immense effort que fait notre nation entière, d'où l'Angleterre (pense-t-il) doit tirer un exemple et une leçon; tantôt, signalant aux hésitants de son pays les durs travaux quotidiens de ces recrues spontanées dont les camps recouvraient peu à peu la campagne anglaise. Ou bien il allait parmi ces marins qui lui sont si chers. Non pas exactement sur la flotte royale, mais explorant « les franges de la flotte », évoquant pour les milliers d'Anglais et d'Alliés qui s'en doutaient à peine, l'incessant labeur, si méritoire et si périlleux, de cette multitude anonyme de marins retraités et de pêcheurs, qui par une vigilance de toutes les heures, jour et nuit, montés sur des embarcations de toute espèce, draguaient les mers, surveillaient les sous-marins ennemis, visitaient les navires suspects, assuraient aux autres les routes du trafic, tenaient libres les côtes anglaises et bloquaient l'Allemagne. Ou encore il racontait l'odyssée héroïque du sous-marin qui a réussi à franchir les Dardanelles et à pénétrer dans la Mer Noire. Tout le temps il avait un objet pratique : montrer à l'Angleterre encore déconcertée la grandeur des sacrifices exigés d'elle, le dévouement absolu et les dures souffrances de ses enfants. Ainsi allait-il au début, combattant avec sa plume, recrutant avec son ironie, réconfortant de sa cordialité tous ceux qui donnaient à la patrie leur peine ou leur sang, cinglant les dernières résistances de l'égoïsme. Et quand la conscription fut dans la loi, quand son pays entier donna au monde le spectacle d'une splendide unanimité d'effort, de vaillance, et, plus encore, de sacrifice de ses traditions les plus invétérées, c'est à endurcir les courages plus qu'à les glorifier que se consacra Kipling. Il est moins à compter parmi les littérateurs de la guerre que parmi les combattants. Il a donné à la grande cause toute la tenace énergie de son talent, comme il lui a donné, hélas ! son fils unique, tombé sur le champ de bataille.

La paix est signée et Kipling combat encore. Il lutte contre l'oubli — l'oubli des fautes anciennes qui ont rendu la guerre si dangereuse et si meurtrière pour les Alliés, — l'oubli des responsabilités encourues par l'Allemagne en la voulant, en la déchaînant, et en la rendant abominable.

Il a peur de l'oubli. Il avait espéré trouver ses compatriotes aussi lents à se calmer qu'ils l'avaient été à s'émouvoir. Il avait écrit que « le temps se compterait désormais à partir du jour où les Anglais ont commencé de haïr ». Il trouvait les sanctions, toutes les sanctions, justes et nécessaires. Il réclamait qu'on agît envers les Allemands de telle façon « qu'ils rappriissent la loi », — vous savez, la loi fondamentale de la jungle sans laquelle il n'est plus de société, plus de lendemain assuré, plus rien. Il n'a pas trouvé la haine aussi vivace, la leçon du passé aussi profondément gravée qu'il l'espérait. Il continue donc, lutteur jamais las, à dire les paroles émouvantes ou cinglantes. Il travaille à renforcer l'Entente avec la France. Il veut que ses compatriotes *voient* tous la dévastation de notre pays. Il l'est allé contempler lui-même de nouveau cet été pour la décrire avec cette force d'évocation qui hante ensuite l'œil intérieur. L'Entente n'a pas été, dans sa pensée, un rapprochement momentané, né d'un besoin momentané. Il la veut solide et définitive, car, à être notre allié (et j'ajouterai, car c'est à cela qu'il juge les hommes) à voir nos soldats se battre, il est devenu, profondément et pour toujours, notre ami.

Notre dette envers lui n'est pas seulement une dette d'imagination ravie et enrichie, et de mâles leçons où se retrempent les caractères, mais aussi de main tendue vers nous avant la bataille, d'étreinte prolongée au cours de l'angoissante lutte, d'une étreinte plus serrée et plus chaude encore après l'oublieuse victoire.

Émile LEGOUIS,
Professeur à la Sorbonne.

DANS LE BROUILLARD D'HIVER

(Nouvelle)

Il y avait trois semaines, depuis le treize novembre que le *Maroussia* était rentré dans le port de Boulogne; depuis trois semaines, le commandant était ivre.

Jamais Madame Pointefer ne l'avait vu troublé par la boisson, depuis trente-cinq ans qu'ils étaient mariés, jusqu'à ce vendredi où le *Maroussia* amena ses voiles, entre les deux jetées du port, après un voyage de quatre mois. Le trois mâts avait été aux Antilles, il revenait chargé de sucre et de café. Pour sa dernière traversée, Pointefer avait eu toutes les chances : un équipage docile, une mer calme, des vents favorables. Il arrivait à terre pour prendre sa retraite, et trouver dans sa demeure modeste le sourire et la tendresse attentive d'une femme qui, malgré son âge, l'aimait encore comme un enfant aime son père, avec le même respect et la même fierté.

Quand Madame Pointefer avait dit : « Le commandant est à Fort-de-France » ou « Le commandant sera chez nous demain », il semblait qu'elle eût parlé d'un maître et qu'elle s'étonnât qu'on ne saluât point. Elle avait vécu pour lui, par lui, n'écoutant que lui, échangeant avec lui une correspondance naïve, pleine de détails d'une existence provinciale et quiète, de demandes de conseils, et d'histoires de petite fille; elle avait vieilli, sans enfant, restant seule pendant huit mois de l'année, fréquentant peu d'amies, accomplissant ses devoirs de chrétienne, scrupuleusement, et tâchant, longtemps à l'avance, de tout préparer dans sa demeure, pour que son mari fût heureux de revoir son foyer et d'y reprendre ses habitudes.

Mais cette fois, le commandant n'avait pris garde à rien. Au débarcadère, il avait embrassé sa femme avec indifférence, serré la main de quelques amis, silencieusement ; il avait à peine posé ses regards sur les murs et les meubles de sa maison. Il s'était assis, puis, brusquement s'était mis à pleurer.

— Es-tu malade? demanda Madame Pointefer.

— Non.

— As-tu eu quelque affaire à bord?

— Non.

— Alors pourquoi pleures-tu?

— Pour rien, je veux qu'on me laisse tranquille...

Sur ce rude visage, les larmes coulaient lentement noyant les yeux puérils et pâles, suivant le sillon des rides, vieillissant les traits, amollissant les joues durcies par les vents de la mer. Madame Pointefer s'apitoyait sur ce chagrin, sur cet homme qu'elle considérait comme insensible aux mauvais coups du sort, et qui lui paraissait encore plus digne d'être aimé, parce qu'il souffrait trop pour pouvoir dissimuler sa faiblesse.

Elle implora, dans un élan de compassion :

— Dis-moi ce ce que tu as, je te consolerai.

Mais le commandant se leva, la repoussa d'un geste bref et sur le ton dont il eût donné un ordre, déclara :

— Laisse-moi. J'ai besoin d'être seul. Qu'on me mette mon bagage dans mon bureau.

Il se dirigea vers cette pièce, et en poussa la porte brutalement.

C'était peut-être, pensa sa femme, la tristesse de la retraite qui le rendait ainsi farouche et désolé. Les vieux marins qui quittent la mer et son service ont, en ces instants-là, de tragiques mélancolies. Pointefer, comme les autres, ne se faisait pas sans doute à l'idée de n'être plus qu'un terrien, de cultiver ses légumes, et de ne vivre que de ses beaux souvenirs.

Elle respecta cette douleur. Elle donna tous ses soins à la cuisine, s'efforça de mettre de la gaîté dans l'arrangement de quelques bibelots qu'elle avait achetés pendant les absences de son mari, et fit, surtout, le moins de bruit possible. Elle marchait à pas feutrés, s'arrêtait quelquefois devant la porte du cabinet de travail, prêtait l'oreille, et, n'entendant rien, continuait de vaquer à ses besognes.

Quand elle eût mis le couvert et que l'heure du dîner sonna, elle cria de loin, comme si elle eût voulu éviter les effets d'une colère soudaine :

— La soupe est servie !

Le commandant ne répondit pas, mais il vint tout naturellement dans la salle à manger prendre place en face de Madame Pointefer et mangea de bon appétit. Toutefois il ne prononça pas une parole. Il ne regardait que la nappe et son assiette. Sa femme resta muette, elle aussi.

Le repas terminé, Pointefer se leva, prit dans le buffet un litre de rhum, et s'en retourna dans son cabinet de travail, sans autre explication. On ne le vit que le lendemain pour le déjeuner.

Pendant toute la nuit, enveloppée dans son châle noir comme dans un suaire, grelottante, sanglotante, au coin de la cheminée où des bûches s'étaient consumées lentement, sa femme

l'avait attendu. Le silence de la nuit, la lueur de la bougie qui dessinait sur les murs des ombres vacillantes, la crainte d'un drame, effrayaient la malheureuse qui n'avait pas le courage de se mettre au lit, et qui redoutait à tout instant que la porte de la chambre ne s'ouvrît et ne donnât passage à son mari dément.

Jusqu'à l'aurore, elle avait tremblé de peur; elle n'avait ni prié, ni pensé. La fatigue l'avait accablée tout à coup. Elle s'était endormie au petit matin.

Ce fut la femme de ménage qui la réveilla. Elle demanda :

Le commandant est déjà dehors?

Madame Pointefer, surprise, fut sur le point de se confier, malgré soi, à sa servante, puis se ressaisit.

— Non, dit-elle, il travaille dans son bureau.

Il fallut bien qu'elle mentît ainsi, durant toute la matinée, et qu'elle répondît à toutes les questions que sa domestique lui posait, sur le voyage, les projets, les cadeaux du commandant. Elle ne se troubla pas; la femme de ménage ne s'aperçut de rien.

Elle s'en allait avant midi. Elle ne vit pas, quand il se mit à table, Pointefer trébuchant, la face rouge, les mouvements brusques. Madame Pointefer remercia le ciel qui voulait bien qu'elle fût seule à contempler ce spectacle. Elle ne dit rien, mais par instant, se détourna pour essuyer ses yeux, et pour tâcher de se composer un visage heureux.

Lui, soudain, prit sa casquette et sortit de la maison.

« Il va donc mieux, pensa-t-elle, puisqu'il fait une promenade. » Elle se proposait de l'accueillir tendrement à son retour. Elle ne lui parlerait pas de cette crise passagère. Elle reprendrait la conversation comme si elle n'avait cessé depuis la veille de causer avec lui.

Son espoir fut de courte durée. Dix minutes après son départ, Pointefer rentra. Il avait une bouteille de rhum sous le bras.

Elle put pendant deux jours dissimuler sa détresse, tromper la femme de ménage et des amies venues en visite sur les occupations du commandant, et, hypocritement, déplorer qu'il ne s'accordât point de repos. Mais cette comédie douloureuse ne pouvait se prolonger.

Ce n'était pas seulement sa solitude, l'ignorance des causes du mal qui tourmentait son mari, le mystère de cette existence claustrée, la certitude que le misérable buvait jusqu'à la folie qui la torturaient, mais aussi le sentiment de la déchéance d'un homme admiré, et la fin d'une réputation dont tout Boulogne, jusqu'alors ne se fut pas permis de suspecter la pureté.

Qu'y pouvait-elle, cependant? Elle avait discrètement consulté le Docteur Baloy, un vieux camarade du commandant. Elle l'avait prié à déjeuner; quand Pointefer l'aperçut dans la salle, il rentra dans son bureau et ne mangea point.

— C'est de la neurasthénie aiguë ! dit le médecin.

Madame Pointefer ne lui avait pas dit que le commandant s'énivrait. Elle ne voulait pas que quelqu'un sût qu'il était possédé de cette passion.

Que d'heures elle passa, quand elle était seule, l'oreille collée contre la porte du cabinet de travail, aux écoutes, essayant de deviner, par les bruits, ce que l'ivrogne pouvait faire. Elle percevait de faibles soupirs, des grattements d'une plume sur du papier, des chocs de verres, de bouteilles, et c'était tout.

Elle vécut trois semaines dans ces angoisses. Elle n'en pouvait plus; elle ne se montrait nulle part; elle sentait que sa raison l'abandonnait peu à peu. La servante ne venait plus que pendant une heure le matin, apportait les provisions et ne s'occupait pas du ménage.

La maison était silencieuse.

Deux fois par jour, Madame Pointefer avait devant les yeux le fantôme vacillant de son mari, une sorte de spectre décharné, rouge. Elle le regardait à la dérobée; lui, semblait insensible et aveugle.

Et puis, ce soir là, le vingt-troisième après son arrivée, il ne vint pas à table ; ni le lendemain ni le jour suivant.

Sa femme, dès sa première absence, comprit, instinctivement, qu'il allait mourir. Elle en éprouva sur l'instant presqu'un sentiment de bien être, qu'elle se reprocha. Elle fut surtout hantée par cette idée qu'il faudrait appeler un voisin pour défoncer la porte du bureau, qu'on trouverait le commandant parmi le désordre des papiers et des litres de rhum, qu'il fallait à tout prix, éviter à sa mémoire cette honte.

Elle décida de tout faire elle-même. Après avoir vainement appelé son mari, durant un après-midi, elle se mit, au crépuscule, à crocheter la serrure du cabinet de travail, comme eut fait une voleuse.

Elle était malhabile, il faisait froid, la lampe à pétrole qui l'éclairait donnait une maigre lumière. Elle s'acharnait pourtant à sa besogne, excitée par la fièvre, poussée par le désir de savoir enfin un peu de la vérité; et pleurant, et gémissant, et rassemblant toutes ses forces avec

rage, elle essaya de vieilles clefs, une pince, des tenailles. Elle poussait le panneau de bois, et s'arrêtait soudain dans son effort, comme si elle avait entendu sa voix à lui, menaçante, de l'autre côté. Elle restait immobile, retenait son souffle, et recommençait à fouiller avec d'autres clefs dans la serrure qui ne cédait point.

La lampe baissa; elle fut prise de terreur, se sauva, heurtant les chaises, les meubles. Il lui semblait que son mari était là, la poursuivait, se précipitait vers elle pour l'étrangler. Elle se blottit dans sa cuisine, attendit... puis elle eut honte de son effroi, alluma une bougie, et, plus calme, se remit au travail.

René Bizet.

(*A suivre*).

LE DERNIER-NÉ DES ÉTATS SYRIENS

LE DJEBEL DRUZE (1)

IV

Ainsi, de la confusion druze, si peu favorable, au premier examen, à la réalisation de nos projets, s'étaient dégagées peu à peu des données plus précises, sur lesquelles pouvait être bâti un plan d'action politique. Auprès de la masse demeurée incertaine et réservée, ballottée entre les sollicitations de l'esprit nationaliste et nos désirs d'attraction, il convenait de faire agir la promesse d'une autonomie administrative qui flattât son particularisme et la rassurât contre la menace d'oppression de ses voisins. Les Turcs avaient été haïs parce qu'ils avaient combattu ce particularisme. Fayçal n'avait pas été écouté : parce qu'il descendait du Prophète, il était suspect de devoir favoriser les musulmans. Puissance chrétienne à la vérité mais faisant profession d'équité intégrale et de neutralité religieuse, nous avions le pouvoir d'inspirer plus de confiance. L'amorce d'un régime de nationalité et de religion purement druzes devait favorablement prédisposer les esprits à notre intervention.

Telle devait être la première de nos démarches. Il parut expédient de signifier nos intentions aux chefs religieux et de les faire connaître à la masse par leur intermédiaire. Par les mêmes lettres où elles leur étaient exposées, il leur était suggéré d'en saisir l'Assemblée générale des Druzes et de les inviter à formuler des vœux sur le régime à instituer, la puissance mandataire s'étant posé comme règle de tenir compte des aspirations des populations sous mandat.

Dans le même temps Selim-Pacha-el-Attrache était invité à préparer sa propre accession au pouvoir en s'assurant d'une part le concours des membres les plus importants de sa famille et de l'autre l'appui des chefs religieux.

L'Assemblée générale de la Montagne tenue à Kanaouate, fin novembre 1920, marqua à la quasi unanimité l'adhésion des Druzes au principe du mandat. Un projet de statut du pays y fut dressé, mais si les principes qu'il renfermait recueillirent l'assentiment général, les opinions furent divergentes dès qu'on envisagea les modalités d'application. La famille Attrache prétendait se réserver dans la future organisation une situation qui portait ombrage aux autres familles.

Il appartenait au Délégué français de faire la conciliation. Il s'y employa pendant les mois de décembre 1920 et janvier 1921. Jouant dans ce conflit d'intérêts le rôle arbitral qui est une des caractéristiques du mandat, il convoqua à Damas les différents personnages de la Montagne et réussit à leur faire adopter un texte transactionnel du futur statut qui fût revêtu de la signature de tous les chefs spirituels et de la presque totalité des chefs temporels.

Ce document, charte du Djebel Druze, proclamait la constitution d'un Etat Druze autonome, sous la tutelle de la France. Gouverné par un chef d'Etat élu pour quatre années et assisté d'une Commission administrative permanente, l'Etat Druze avait son budget propre. Un conseil représentatif élu, dit Conseil de Gouvernement, voterait chaque année le budget. L'exercice de la tutelle française serait confié à des conseillers. La puissance mandataire se réservait le soin de la politique extérieure ainsi que le réglement des questions communes au pays Druze et aux autres régions sous mandat. Le droit lui était reconnu d'établir des garnisons au Djebel Druze.

V

Présenté au général Gouraud lors de son retour de France en avril 1921 et approuvé par lui, ce statut recevait un commencement d'application le mois suivant, et paraissait devoir

(1) Voir la *Revue Bleue* du 17 décembre 1921.

être entièrement réalisé lorsque des influences extérieures d'une part, et une fausse manœuvre de Selim el Attrache de l'autre, risquèrent de remettre en question les résultats acquis. Chargé par nous de procéder à l'organisation du Djebel, et ayant recueilli les suffrages d'une fraction importante des seigneurs temporels, Selim-Pacha se crut désormais assez puissant pour négliger le concours et les susceptibilités des chefs de la foi. Rompant avec la tradition qui réservait à ces derniers l'initiative de convoquer l'Assemblée générale, il invita lui-même les représentants du pays à tenir une réunion où seraient arrêtés les détails de l'organisation politique et administrative du pays. Cette démarche eut pour effet de créer aussitôt une opposition à son gouvernement dont les chefs religieux prirent la tête et qui rallia une notable partie des familles de second plan. La sécession n'eût cependant point affecté la réussite de nos projets, si cette querelle intérieure n'avait été exploitée et attisée par la propagande de nos adversaires de Transjordanie. Réchid-bey-Taliah, Druze du Liban, ancien conseiller de Fayçal et ministre de l'émir Abdallah, s'était en effet efforcé de déchirer le réseau d'influences que nous tendions sur le Djebel Druze. Champion de l'indépendance en Syrie, il répandait dans la montagne les excitations contre nous et contre Selim-el-Attrache. Il représentait notre présence en Syrie comme éminemment précaire et laissait entrevoir une prompte restauration chérifienne avec l'appui de la Grande Bretagne. A la faveur du désaccord survenu parmi les Druzes, cette propagande, matérialisée et stimulée par des subsides habilement distribués et par l'attribution de titres honorifiques, faisait rapidement des progrès. Selim-Pacha ne réagissait qu'avec difficulté.

Cette situation troublée détermina le colonel Catroux à intervenir. Bien que le Gouvernement de Selim-el-Attrache se fût montré faible, il importait de le soutenir et d'essayer de cristalliser autour de lui une partie de la Montagne. Il fut répondu aux provocations des agents chérifiens par l'installation dans la capitale druze d'une mission de conseillers français dont un officier rompu aux affaires orientales, le commandant Trenga, reçut la direction. Cet officier supérieur arriva à Soueïda le 25 juin au lendemain de l'attentat commis contre le général Gouraud par les hommes de l'Emir Abdallah. Il avait comme instructions de se mettre en rapport avec les opposants et principalement avec les chefs religieux, afin de les rallier au gouvernement national en les persuadant que l'autorité mandataire réglerait en arbitre impartial leurs différents intérieurs. Il devait amener Selim Pacha à plus de modération. Enfin, il devait combattre la propagande venue de Transjordanie.

L'arrivée de Trenga à Soueïda eut comme premier résultat de convaincre les Druzes de notre volonté de ne point renoncer au pays druze. Une détente se produisit. Un certain nombre de chefs dissidents tant spirituels que temporels vinrent protester de leur loyalisme envers la puissance mandataire. Une circonstance favorable devait en outre permettre au commandant Trenga de regrouper une majorité druze dans un même sentiment de solidarité.

La commission préparatoire de délimitation franco-anglaise parut en effet au Djebel Druze dans la deuxième quinzaine de juillet. Sa venue avait été annoncée par les Turcs de Transjordanie qui recommandaient aux Druzes d'accepter la frontière que proposeraient les représentants britanniques, frontière qui devait à la vérité amputer le pays, mais qui ne saurait, disaient-ils, être que provisoire puisque la zone de mandat anglais devait par la suite englober toute la Montagne Druze. Rechid-Taliah promettait pour cette époque aux Druzes un régime d'indépendance complète et en outre l'exemption d'impôts.

Ces fallacieuses promesses furent déjouées par l'énergie de Selim-el-Attrache que vinrent aider quelques personnages importants de sa famille. Ils surent persuader à leurs compatriotes que leur intérêt était de n'accepter d'autre limite que celle qui maintiendrait la totalité de la Montagne sous une même autorité. Ils leur rappelèrent que le pays druze dépendait économiquement de Damas et ne saurait par suite échapper à la puissance mandataire qui disposait de cette capitale... Les Druzes se déclarèrent unanimement ressortissants de notre tutelle au commissaire de l'autorité britannique.

Cet important succès détermina l'Emir Abdallah, ou plus exactement son conseiller Rechid Taliah, à une tentative d'intimidation. Quinze jours plus tard, le 12 août, un personnage druze, dissident de la famille el-Attrache, Assad-Bey, revêtu de l'uniforme de général chérifien, avait l'audace de se présenter à Soueïda avec une vingtaine de cavaliers dont l'un portait le drapeau du Hedjaz. Il déclarait qu'il venait prendre possession du pays au nom de l'Emir Abdallah et manifestait l'intention de hisser les couleurs chérifiennes sur la citadelle turque de la ville.

Le commandant Trenga réagit aussitôt en arborant lui-même le drapeau français sur sa tente

dence, puis, réunissant les notables de Soueïda au séraï, il les invita à expulser Assad-el-Attrache. Ceux-ci se montrèrent hésitants. Vainement le chef religieux Hassan Jerbou, cependant très vénéré, les menaça d'excommunication s'ils ne s'inclinaient pas. Ils se contentèrent prudemment de réprouver l'acte d'Assad-el-Attrache et d'affirmer par un écrit leur loyalisme envers la France, tout en se déclarant impuissants à renvoyer l'agent chérifien.

Mis au courant de ces faits, notre délégué à Damas informait la famille Attrache qu'il accordait aux gens de Soueïda un délai de quatre jours pour obtenir ou le départ ou la soumission d'Assad-Bey. Avant que le terme ne fût expiré, ce dernier se remettait entre les mains du commandant Trenga.

L'événement avait cependant montré le préjudice que pourraient porter à notre œuvre au Djebel Druze les agissements d'un adversaire auquel l'accès de la montagne n'était point interdit. Il avait révélé la passivité et la timidité qu'opposeraient les moins paisibles des populations aux coups de main que tenteraient les agents d'Abdallah et le parti qu'en pourraient tirer les fauteurs de désordre. D'autre part notre service d'investigation nous apprenait que l' « acte » d'Assad-el-Attrache n'était que le prélude d'une action préparée par l'Emir Abdallah. On projetait, en Transjordanie, de créer dans la Montagne druze des centres d'agitation et de recrutement de bandes qu'on lancerait ensuite dans la zone prospère de Damas.

Notre délégué à Damas estima qu'il fallait briser ce plan et tous les projets ultérieurs par une manifestation préventive de notre force. Persuadé qu'en agissant immédiatement, on ne rencontrerait à la Montagne aucune résistance armée, mais que faute de donner une sanction à la tentative d'Assad-el-Attrache on se préparait pour un avenir prochain une inéluctable et onéreuse intervention militaire, il suggèra au général Gouraud d'installer au Djebel Druze une garnison permanente. Les disponibilités de l'armée du Levant permettaient l'opération.

Le général Haut-Commissaire donna son adhésion à ce projet. L'exécution en fut conçue et réalisée avec célérité et bonheur. Alors qu'une colonne de deux bataillons se concentrait à Egra, à 40 kilomètres de Djebel Druze, les 17 et 18 août, 32 avions étaient réunis à Damas. Ils survolaient le 21 le Djebel Druze, et y lançaient des proclamations où la France annonçait avec ses intentions pacifiques la ferme volonté d'assurer l'ordre et la paix dans son territoire de mandat, et l'installation d'une garnison à Soueïda était présentée comme une mesure de protection et non d'oppression. Le lendemain 22, la colonne Paulet, précédée de l'aviation, entrait à Soueïda sans avoir tiré un coup de fusil et était chaleureusement saluée par la population.

Le colonel Catroux y paraissait lui-même deux heures plus tard et recevait l'hommage de tous les chefs spirituels et temporels. Il confirmait à tous l'esprit amical qui animait la puissance mandataire à l'égard des Druzes mais leur soulignait sa volonté de ne pas tolérer que l'autonomie accordée à la Montagne dégénérât en anarchie. Il les invitait à s'unir et à constituer définitivemnt leur gouvernement en leur garantissant que le mandat français leur serait une sûre garantie, que le dit gouvernement ne serait point celui d'un parti, mais bien celui du pays tout entier. Les chefs spirituels répondirent à ces paroles en lui présentant spontanément un mandement adressé à tous les Druzes, leur enjoignant d'avoir à obéir à la puissance mandataire et au parti national et frappant d'excommunication tout fauteur de propagande chérifienne.

Depuis cette date, le pays s'est montré entièrement pacifié. Nos troupes ont visité le Djebel et ont été partout bien accueillies. Le budget de 1921 a été voté par le Conseil représentatif. Le Délégué du Haut-Commissaire auprès du Gouvernement de Damas est devenu en même temps Délégué auprès du Gouvernement du Djebel Druze : il n'a recueilli que des témoignages de sympathie.

Une ligne télégraphique a été ouverte entre Soueïda et Damas. Un dispensaire a été fondé dans la capitale. La première école a été inaugurée le 15 octobre et compte 150 élèves.

VI

Je reviens moi-même du Djebel Druze. J'ai parcouru une partie du pays. Je suis allé dans des villages où jamais n'avait encore paru un Français, officier ou civil. J'ai constaté partout un accueil enthousiaste, qui ne s'adressait évidemment pas à moi, mais à la France. Je porte témoignage de l'entière pacification présente de cette montagne aux 120 villages où les Turcs, au cours de cinq siècles, n'avaient jamais pu être sûrs du lendemain.

Partout les chefs civils ou religieux m'ont demandé des instituteurs pour que s'ouvrissent des écoles, où leurs enfants apprendraient le français. Je me rappelle le cheïk de Kannaouate avec lequel j'ai eu un long palabre par le moyen d'un

interprète, me disant avec finesse : « C'est très bien. Tu m'as promis une école, mais quand tu vas rentrer à Paris, tu vas retrouver tes occupations et tu oublieras notre village ! Tu ferais bien de prendre une note sur ton carnet ». Et je me suis empressé de tirer mon stylo et de lui montrer que c'était même à l'encre que je notais son désir. Si un interprète lui lit le présent article, il pourra constater que je n'ai pas oublié Kannaouate : pour sûr il aura son école s'il ne l'a déjà à l'heure où j'écris.

Bien mieux, les plus grands chefs ont demandé que leurs fils pussent aller étudier à Damas, et ils sont aujourd'hui boursiers de l'Etat de Damas dans les écoles de Damas : si les chefs du Djebel Druze n'avaient pas de plein cœur adhéré au régime nouveau, ces éternels lutteurs n'auraient pas d'eux-mêmes livré les chefs de demain leurs fils — qui à la moindre velléité de rebellion seraient dès aujourd'hui pour la Puissance mandataire de vrais otages. Mais qui oserait parler de rebellion et d'otages ?

L'anarchie séculaire du Djebel Druze a pris fin sans l'intervention du canon et le plus jeune des Etats Syriens commence, dans la paix complète, une vie politique nouvelle.

Jean Brunhes,
Professeur au Collège de France

L'ORGANISATION DES CAISSES D'ASSURANCE DANS LE PROJET DANIEL VINCENT

Le projet de loi sur les assurances sociales attire à nouveau l'attention. La Commission parlementaire d'Assurance et de Prévoyance sociales a repris ses travaux et ses enquêtes, elle a entendu les représentants des grandes organisations ouvrières et la presse commence à recueillir à ce sujet des opinions diverses.

Parmi les points qui suscitent les plus vives divergences d'appréciation, il faut citer en premier lieu le problème de l'organisation des Caisses d'assurance. On sait quel est, à ce point de vue, l'aménagement du projet de loi. Il prévoit la création de vingt-cinq grandes Caisses régionales à succursales multiples qui assureront la gestion de tous les risques de maladie, de maternité, de décès, d'invalidité et de vieillesse. Ces Caisses seront autonomes, ou tout au moins douées légalement d'une autonomie apparente. Elles jouent un double rôle, elles recueillent tout d'abord les cotisations, patronale et ouvrière, pour tous les salariés assujettis obligatoirement ou volontairement à la loi, elles distribuent les prestations à ceux des salariés qui leur sont directement affiliés, elles gèrent les comptes de vieillesse-invalidité ; mais en même temps, elles retournent aux Caisses privées les sommes qui leur reviennent en ce qui concerne l'assurance-maladie-maternité-décès, proportionnellement au nombre de leurs adhérents.

Le projet prévoit, en effet, à côté des Caisses régionales, des Caisses dites de remplacement, qui peuvent être, soit des institutions mutualistes, soit des institutions syndicales. Ces Caisses de remplacement sont d'ailleurs étroitement subordonnées aux Caisses locales, puisque d'une part, elles ne touchent pas elles-mêmes les cotisations de leurs membres et que, d'autre part, leurs opérations sont limitées à l'exclusion du risque d'invalidité-vieillesse. En ce qui concerne la gestion des pensions de vieillesse, certaines grandes organisations privées peuvent être autorisées à la continuer ou à l'assurer à condition de se soumettre aux prescriptions légales.

Pour ce qui est de l'administration, Caisses régionales et Caisses de remplacement doivent être constituées de la même manière, c'est-à-dire que leur conseil doit comprendre moitié de représentants des assurés, un quart de représentants des employeurs, un quart de représentants des intérêts généraux, entendez par là de fonctionnaires. Une exception, des plus contestables d'ailleurs, est cependant faite en faveur des caisses syndicales, qui seront entièrement gérées par les syndicats eux-mêmes. Enfin la gestion financière de toutes les Caisses est soumise à une étroite réglementation, et il est prévu que les bénéfices qu'elles peuvent réaliser seront versés, pour une proportion de 2/3, dans une Caisse nationale de garantie qui jouera le rôle de Caisse de compensation.

Telles sont les principales dispositions du projet de loi. Elles ont provoqué, à juste titre, les plus violentes récriminations. Celles-ci sont venues en premier lieu des mutualistes. Les grandes organisations patronales, qui, dans nombre de cas, ont fait de sérieux efforts pour organiser la lutte contre la maladie, s'y sont associées, et il n'est guère que les représentants de la C.G.T. qui aient donné leur adhésion pleine et entière à cette tentative de nationalisation de l'assurance

sociale. C'est qu'ils espèrent, que ce soit à juste titre ou illusoirement, que l'organisation des Conseils d'administration leur permettra, avec l'aide tacite des « représentants des intérêts généraux », de mettre la main sur la gestion des institutions d'assurance et de disposer ainsi, au profit de la classe ouvrière, tant de capitaux que d'une influence considérables.

Il faut avouer que les protestations élevées par les mutualistes ne sont pas sans fondement. Il n'est pas douteux que le projet de loi, s'il était voté sans modification appréciable, constituerait l'arrêt de mort de la mutualité française. Le fait s'est produit en Alsace-Lorraine lorsque fut mise en vigueur la législation de 1883, qui prévoyait également l'institution des Caisses publiques d'assurance, dites Caisses locales, et les mêmes causes ne manqueraient pas, en France, de provoquer les mêmes effets. Car, c'est se payer de mots que de prétendre que l'existence des Caisses privées est garantie, dès l'instant que les assurés obligatoires gardent la liberté de choisir l'institution à laquelle ils préfèrent adhérer et que ces Caisses privées sont placées sur le pied d'égalité avec les Caisses publiques.

Cette dernière affirmation est tout d'abord inexacte. Quelle autorité morale auront des organismes qui ne sont pas autorisés à percevoir eux-mêmes les cotisations de leurs adhérents et qui se bornent à recevoir d'un établissement central et public, les sommes destinées à leur fonctionnement ? D'autre part, quel intérêt peuvent avoir les assurés à adhérer à des Caisses qui, si elles effectuent leurs opérations selon des modes de gestion plus pratiques et moins coûteux que les caisses publiques, ne peuvent conserver qu'une très médiocre partie des bénéfices qu'elles réaliseront ? N'est-il pas à craindre que, précisément parce qu'elles tenteront d'établir un contrôle plus sérieux, une administration plus vigilante, elles ne détournent bon nombre d'assurés qui préféreront avoir affaire à des institutions moins méticuleuses et plus disposées à dépenser sans compter, comme s'il s'agissait strictement du budget public ?

Enfin, il est manifestement contraire à l'équité de prévoir dans l'organisation des Caisses, tant publiques que de remplacement, une représentation des intérêts en connexion qui ne correspond pas strictement à l'importance des cotisations versées. Dès l'instant que la contribution des employeurs doit être égale à celle des salariés, il est souverainement injuste de donner aux uns le quart, aux autres la moitié des Membres du Conseil d'administration. Il y a là une manifestation de défiance à l'égard des premiers à laquelle il est en outre particulièrement maladroit de se livrer, à l'instant même où on prétend leur demander des sacrifices considérables. Est-ce donc qu'on considère qu'ils ne sont que médiocrement « intéressés » à la lutte contre la maladie ? Hypothèse insoutenable après qu'on a invoqué d'autre part l'avantage qu'ils ont à s'assurer une main-d'œuvre nombreuse et saine. Disposition d'autant plus fâcheuse qu'au même moment on introduit dans l'administration des assurances ces représentants des intérêts généraux, c'est-à-dire de l'Etat qui, lui, n'intervient en aucune manière dans le financement de l'assurance-maladie. Dans ces conditions, l'affirmation que la liberté conservée par l'assuré de choisir sa Caisse d'assurance garantit l'existence et le développement des institutions privées, est pour le moins spécieuse, et les mutualistes n'ont pas tort de redouter que ces institutions, auxquelles ils ont donné tout leur dévouement depuis un demi-siècle, ne disparaissent à peu près complètement du fait du vote du projet de loi.

Des réserves identiques, fondées sur les mêmes raisons, sont formulées par ceux des employeurs qui ont, depuis longtemps déjà, créé des Sociétés de Secours Mutuels, des caisses de garantie contre la maladie, des services de secours médicaux et pharmaceutiques. C'est un paradoxe d'une aimable ironie de soutenir qu'ils restent parfaitement libres de continuer leur effort et que celui-ci viendra se superposer à l'action de la loi. D'abord, de cette action de la loi, ce sont eux qui font les frais, et on ne peut leur demander d'accroître les dépenses que cette loi leur imposera, en maintenant à côté d'elle les institutions préexistantes. Si l'on ne veut pas décourager une fois pour toutes la bonne volonté sociale du patronat français, l'empêcher de recueillir le bénéfice moral des œuvres qu'il a créées pour l'amélioration du bien-être des salariés et le rapprochement des classes sociales, il importe de faire subir au projet de loi une transformation radicale. Sur ce point, mutualistes et employeurs sont destinés à s'entendre pour une lutte commune. C'est qu'ils procèdent, en effet, des mêmes principes : l'idée de la valeur des initiatives privées et celle de la solidarité.

Au surplus, le débat est plus large et nous devons le porter sur son vrai terrain, pour faire apparaître et dénoncer une fois de plus avec vigueur le sophisme sur lequel repose tout l'aménagement du projet de loi Daniel Vincent. Ce sophisme concerne la notion même du rôle de l'Etat. C'est une aberration profonde, en effet,

de considérer qu'en un tel domaine, l'institution publique, la Caisse régionale, doit occuper le premier rang, les Caisses privées ne jouant que le rôle de Caisses de remplacement. Qu'ont elles à remplacer, en effet, si la Caisse régionale remplit sa fonction, si l'obligation joue normalement, si l'administration est régulière et équitable ? C'est donc à juste titre que nous affirmons que le projet de loi tend, comme l'a bien vu la C. G. T., à une nationalisation de l'assurance. Mais c'est précisément qu'on a renversé les termes du problème, qu'on s'est mépris sur ce rôle de l'Etat, et, pour tout dire en un mot, qu'il convenait, au lieu d'attribuer aux institutions privées cette fonction de « remplacement » qui n'aurait à se manifester qu'en cas d'une défaillance de l'organe central et normal, de ne la reconnaître qu'à l'Etat, en vertu de ce principe juridique fondamental que le rôle de l'Etat dans la société est d'assumer les charges que les organismes privés seraient incapables de soutenir. En matière d'assurance, les institutions privées doivent être appelées à jouer le rôle principal et c'est seulement dans la mesure où leur action s'arrête ou reste inefficace que l'Etat peut intervenir pour compléter leur œuvre. Il faut donc proclamer bien haut, contrairement aux principes dont s'inspire le projet de loi, que les organismes normaux de l'assurance sont les institutions privées et que les caisses publiques n'ont d'autre rôle à jouer que celui d'organes de remplacement. Mais il est bien évident aussi qu'à se placer à un tel point de vue, c'est toute l'économie administrative du projet de loi qui doit être remaniée et, pour tout dire, bouleversée. Il n'y a pas un Français d'esprit libéral, pas un homme soucieux des réalités sociales, pas un mutualiste convaincu de la valeur de l'effort individuel et de la vraie nature de la solidarité, qui n'applaudirait à un tel retour aux saines notions politiques.

MONTCHRESTIEN.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

UNE NOUVELLE CAMPAGNE CONTRE LE TRAITÉ DE VERSAILLES

En dépit de l'optimisme officiel, il apparait que les conversations de MM. Briand et Lloyd George n'ont pas supprimé le différend franco-anglais. Elles n'ont pas été sans utilité cependant, car elles l'ont éclairé, elles l'ont débarrassé d'un certain nombre de malentendus, elles ont dissipé quelques-unes des nuées confuses favorables à ces sourdes intrigues, que l'imagination des romanciers de la politique internationale avait amassées autour des relations des deux pays. Ce n'est pas énorme. C'est quelque chose.

« Cette fois, disait la *Westminster Gazette*, à la veille de la conférence, le procédé qui consiste à « faire croire », doit être abandonné. Il faut examiner les problèmes en face. La situation actuelle ne saurait durer en Europe. Nous ne pourrons prétendre éternellement que nous sommes en état de paix, et que nous sommes d'accord alors que nous ne le sommes pas. Ou la France et l'Angleterre trouveront un terrain d'entente, ou, sans pour cela devenir ennemies, elles devront reconnaître qu'elles sont arrivées au carrefour et qu'il vaut mieux qu'elles cherchent à atteindre leur but comme bon leur semble.

« Personne n'envisage avec joie cette dernière solution. En travaillant en commun, la France et l'Angleterre pourraient encore rétablir l'ordre dans notre civilisation troublée; elles en seraient incapables si elles poursuivaient une politique séparée. Pourtant, si elles ne peuvent travailler en commun, il est préférable pour tout le monde et pour elles-mêmes qu'elles ne fassent pas semblant d'être d'accord ».

Ce langage est net, il ne déplait pas en France, et il faut être reconnaissant au vieux journal britannique de mettre en lumière avec la même netteté tous les points de friction. « Ce sont, dit la *Westminster Gazette*, les réparations, le traité d'Angora, et la manifestation inattendue de la France en faveur d'une flotte puissante ».

Sur ces deux derniers points, il faudrait qu'on s'expliquât. Ce qu'une partie de l'opinion anglaise appelle « la manifestation inattendue de la France en faveur d'une flotte puissante », c'est l'accueil que nous avons fait à la proposition formulée par M. Balfour d'interdire les sous-marins. Il faudra bien que l'Angleterre comprenne qu'un pays, baigné par trois mers, ayant des colonies lointaines, et dont la liaison avec l'Algérie a une importance vitale, doit pouvoir se défendre sur mer. Or tous les experts sont d'accord à ce sujet, le sous-marin est l'arme de défense par excellence, et interdire à la France d'en construire et d'en user, c'est en cas de conflit, la mettre à la merci de n'importe quelle

puissance maritime. Les sous-marins que la France revendique le droit de conserver ne sont pas ces formidables machines que l'Allemagne arma durant la guerre pour la piraterie dans les mers lointaines, ce sont les instruments indispensables à la protection de ses côtes et de ses colonies. En proposant, sous des prétextes pacifiques et humanitaires, d'interdire à la France la construction de sous-marins, l'Angleterre du xxe siècle a le tort d'adopter une politique qui ressemble un peu trop à celle qui, sous la Régence, lui permit, grâce à la complicité ou à la sottise du Cardinal Dubois, de supprimer la marine royale et de préparer ainsi la conquête de l'Inde et du Canada : il y a des souvenirs que l'Angleterre ne devrait pas évoquer.

En ce qui concerne le traité d'Angora, l'attitude d'une grande partie de l'opinion britannique nous paraît également inadmissible. La *Westminster Gazette* exprimant ici l'opinion de ces milieux coloniaux pour qui le vieil impérialisme du Royaume-Uni demeure un dogme, prétend que le traité conclu par M. Franklin-Bouillon avec Mustapha Kémal lèse les intérêts britanniques en Orient. La vérité, comme je crois l'avoir démontré, dans un précédent article de la Revue, c'est que cet accord contrecarre les projets de domination que les Anglo-indiens avaient conçus sur le Proche-Orient : projets que des événements dans lesquels la France n'est pour rien avaient d'ailleurs ruinés. L'origine de la mauvaise humeur à ce propos est avant tout une blessure d'amour-propre.

Mais ces objets de discussion sont secondaires auprès du grave problème économique que la question des réparations a posé devant l'Europe. Il faut remédier aux désastres de la guerre, il faut relever les ruines des régions dévastées, il faut rendre ses débouchés à l'industrie anglaise aux abois, il faut stabiliser les changes, il faut remettre de l'ordre dans l'Europe Centrale, il faut adopter une politique économique à l'égard de la Russie; là-dessus, tout le monde est d'accord. Mais quand il s'agit de savoir comment on procèdera à cette œuvre immense, et dans quel ordre on abordera ces divers problèmes, auxquels le monde entier est intéressé, l'accord cesse. Le malheur, c'est que, comme il s'agit de problèmes vitaux pour toutes les nations qui y sont intéressées, les questions de doctrines, les conceptions intellectuelles différentes, se mêlent à des intérêts très positifs, et qui agissent sur les solutions proposées parfois à l'insu des négociateurs ou des nations qu'ils représentent.

Quelle est l'attitude adoptée à l'égard de l'Allemagne? Nous sommes tentés de voir dans tous les expédients que propose l'Angleterre la trace inquiétante d'une germanophilie renaissante, le désir de ménager l'ex-ennemie qui, dépouillée de sa flotte et de ses colonies, n'est plus redoutable pour la grande puissance insulaire, alors que sa forte natalité et sa tournure d'esprit persistante constituent toujours pour notre frontière de l'Est un péril fort appréciable. Là-dessus, les Anglais protestent. « Sauf dans quelques milieux radicaux ou internationalistes, l'Allemagne est toujours considérée avec méfiance, disent-ils. Ce n'est pas à la ménager que nous songeons, en lui accordant, sous une forme quelconque, une sorte de moratorium, c'est à donner au problème des Réparations une forme pratique. Est-ce un bon procédé, pour un créancier, que d'acculer son débiteur à la faillite ? Nous ne serons payés les uns et les autres, Français, Belges ou Anglais, que si nous ménageons les forces économiques du Reich. Vous, Français, vous êtes hypnotisés par le spectacle de vos ruines; nous le comprenons, mais admettez que par le fait même que nous avons été moins gravement touchés par la guerre, nous gardons la tête plus froide. Certes l'idéal eût été que l'Allemagne réparât, en argent, par des versements réguliers, le tort qu'elle vous a causé, mais c'est impossible; un tel transfert de richesse d'un pays à l'autre ne se conçoit pas. La détresse financière du Reich est réelle; votre détresse financière est intimement liée à la détresse générale du monde. Aidez-nous à remettre le monde d'aplomb et les réparations se feront tout naturellement ».

Fort bien, répondent les Français, mais nos sinistrés attendent toujours qu'on relève leurs maisons. Ces sommes que nous réclamons, et qui vous paraissent si formidables qu'aucun pays ne pourrait les verser, elles sont dues. Il faudra que quelqu'un finisse par les payer, si ce ne sont pas les Allemands coupables du dégât, il faudra bien que ce soient les Français, victimes. Est-ce là la moralité de la guerre du Droit?

La difficulté que l'on a de s'entendre vient donc de ce que les Français envisagent la question sous un aspect moral alors que les Anglais n'y voient qu'un problème pratique : les uns parlent justice, les autres parlent économie.

C'est là le différend intellectuel, si l'on peut ainsi dire; il n'y a là qu'un heurt de doctrine. Mais nous ne pouvons nous empêcher de considérer, sur le continent, que la doctrine anglaise qui se présente au premier abord comme la

vraie doctrine européenne, mondiale, libérale, opposée à la rancune étroite des Français, est en réalité très favorable à l'intérêt britannique. L'Angleterre vit de son industrie et de son commerce, elle est comme on disait autrefois de la Hollande : le roulier des Mers. Pour vivre, elle a besoin que le monde entier travaille et consomme; que le monde entier donc se remette au plus tôt à travailler et à consommer afin que les usines de Manchester et de Glascow recommencent à fumer; afin que les docks de Londres et de Liverpool retrouvent toute leur activité d'avant-guerre. Le reste est secondaire. — « Vous ne songez qu'à la sécurité de votre frontière et au relèvement de vos villages détruits, ayez l'esprit plus large, voyez le monde. »

« Vous ne songez qu'à la prospérité de vos ateliers, de vos comptoirs, voyez la misère de ceux qui ont souffert pour la liberté du Monde ». Quand le dialogue s'engage ainsi, il est bien difficile que les interlocuteurs arrivent à s'entendre.

Dans tous les cas il est aujourd'hui manifeste que toutes les conférences qui se sont succédé depuis l'armistice ont abouti à un véritable succès pour l'Allemagne. Le traité était inexécutable, avait-elle dit, au moment de la signature; grâce à la faiblesse et aux divisions des Alliés elle est à peu près arrivée à en faire la preuve. Toujours est-il que les milieux économiques européen et américain en sont à présent convaincus et que l'on en est arrivé à cette situation inouïe : quand la France et la Belgique, les nations sinistrées, réclament l'exécution d'une sentence rendue par l'unanimité des puissances alliées, elles paraissent demander l'impossible et sacrifier l'intérêt de la civilisation universelle et la prospérité du monde à la satisfaction de leurs rancunes et de leurs intérêts particuliers.

C'est depuis que les banques anglaises ont refusé de faire au Reich les avances nécessaires à ses plus prochains versements que ce succès de la politique allemande est apparu en pleine lumière. Ce succès, le triomphe plus ou moins discret de la presse germanique s'est empressé de le souligner.

Certains articles parus à ce sujet dans les journaux allemands de toutes les opinions sont à retenir; ils marquent le point.

La déclaration de la haute finance anglaise, dit la *Deutsche Allegemein Zeitung*, reproduite par la presse allemande, est une déclaration de faillite de toute la politique de réparations suivie jusqu'ici par l'Entente. La haute finance anglaise représente officiellement aujourd'hui devant le monde l'opinion que le problème des réparations est un problème économique qui ne concerne pas l'Allemagne seule, mais l'Europe et le monde entier. Il est temps maintenant de faire sortir le problème des réparations du cadre étroit où il se trouvait enfermé jusqu'ici, et de lui donner une solution conforme aux nécessités économiques mondiales.

Et la *Vossische Zeitung* :

Si le monde peut connaître aujourd'hui l'amère vérité sur la solvabilité de l'Allemagne, s'il ne paraît plus tout à fait injustifié de demander que la partie adverse procède à un examen technique, cela prouve que l'opinion politique a fait, en très peu de temps, un progrès énorme. Les motifs du refus des banques anglaises sont plus importants que le refus lui-même. La politique d'exécution suivie jusqu'ici était nécessaire pour que la bonne volonté de l'Allemagne fût mise hors de doute. Personne aujourd'hui ne peut plus douter de la politique allemande. Grâce à la demande de crédit adressée par l'Allemagne, le problème des réparations est devenu un problème mondial. Une situation tout à fait nouvelle se trouve ainsi créée, beaucoup plus tôt qu'on ne l'eût pensé chez nous et dans le camp de l'Entente. C'est là le tout que se propose le cabinet allemand en acceptant l'ultimatum.

Mais l'article de la *Gazette de Francfort* est plus caractéristique encore :

Actuellement, l'Allemagne, à qui manque à peu près la moitié de la somme nécessaire pour effectuer le paiement des échéances de janvier et février, demande un moratorium pour cette portion. Mais le problème est lui-même beaucoup plus vaste. Le délai de paiement pour le reliquat des termes de janvier et février ne peut être que temporaire; si nous l'obtenons, la même crise, aggravée, se reproduira dans quelques mois. Il faut en réalité résoudre tout le problème des réparations que l'ultimatum de Londres n'a pas résolu. Mais, derrière ce problème, il en est un plus vaste encore : le problème de l'Europe — il faut répondre à cette question : le continent, terriblement menacé par la guerre et ses conséquences, pourra-t-il être préservé par la raison ou bien est-il voué à la catastrophe? On verra dans quelques jours ou dans quelques semaines si le monde est d'ores et déjà prêt à poursuivre la solution de ce grand problème ou bien s'il faut plus encore de détresse et de douleur pour l'y amener...

L'humanité et aussi notre peuple peuvent commencer à espérer un peu en l'avenir s'il est vrai, comme le *Temps* l'annonce, que Lloyd George aurait l'intention de faire porter la discussion non pas seulement sur les échéances de janvier et de février, non pas seulement sur l'ensemble du problème des paiements allemands, mais sur toute l'économie mondiale. Depuis août 1914, la folie a regi le monde. Il est temps que sa domination chancelle.

Voilà donc la grande sophistication de l'Histoire accomplie. Depuis 1914 la folie gouverne le monde! Ce n'est pas de la folie allemande, ce n'est pas du crime allemand qu'il s'agit, c'est sur le monde entier que la responsabilité

de la guerre se trouve rejetée. La campagne commencée sournoisement dans la presse neutre et dans une partie de la presse socialiste de l'Entente dès la deuxième année de la guerre porte ses fruits. Si la neutralité belge a été violée, si la France a été envahie et pillée, ce n'est pas par la faute de l'impérialisme allemand, c'est parce que le monde a été pris d'un accès de frénésie! Conséquence : ce n'est pas à l'Allemagne seule qu'incombe la charge des réparations, c'est au monde entier.

Voilà où nous en sommes, trois ans après la victoire! Et il ne faut pas croire que la presse allemande soit seule à soutenir cette thèse, on la retrouve dans la presse italienne, dans la presse américaine, dans une partie de la presse anglaise. Jamais l'immoralité de l'Histoire n'a été plus cruellement mise en lumière qu'après la guerre du droit.

Est-il possible de revenir sur le passé, de redresser la barre, et d'effacer trois ans d'erreurs et de tâtonnements? On en peut douter. M. Louis Marin se trouve avoir eu raison sur tous les points quand, dans son mémorable discours du 14 septembre 1919, il dénonçait les insuffisances du traité de Versailles ; les unes après les autres, les conséquences de ces erreurs initiales sont apparues, et voici que peu à peu, le monde s'accoutume à cette idée que, pour rétablir l'ordre politique et économique que les puissances ont été incapables de refaire, il va falloir recourir à une conférence générale, où, cette fois, les Alliés ne seront plus seuls, mais où les neutres et les vaincus seront également convoqués.

On ne parle, pour le moment — officiellement du moins — que d'une conférence économique. Mais il est puéril de croire que, si l'on réunit les représentants de toutes les puissances intéressées, on pourra s'en tenir à la question des changes, du crédit, ou même des réparations. Les questions politiques et les questions économiques sont aujourd'hui si intimement liées qu'il est impossible d'aborder les unes sans aborder les autres. Si une vaste conférence européenne, à laquelle l'Amérique et le Japon seraient forcément invitées également, se réunissait, elle aboutirait fatalement à une révision du traité de Versailles ou elle n'aboutirait à rien.

Beaucoup de gens en Europe entrevoient cette éventualité, non seulement sans crainte, mais avec faveur. Puisque le traité de Versailles n'est pas arrivé à rétablir un équilibre stable, puisqu'il est démontré que tous les Etats de l'Europe et du monde sont liés par une solidarité économique de fait, ne serait-il pas sage de reprendre l'œuvre manquée sur de nouveaux frais? N'est-ce pas par une entente générale, seule, que l'on pourait mettre fin à l'état d'inquiétude et de malaise dont nous souffrons tous ?

Voilà ce que l'on commence à dire, plus ou moins ouvertement, non seulement en Allemagne, mais aussi en Angleterre, en Italie, dans les pays neutres et même dans les Etats encore mal assurés de l'Europe centrale. Certains esprits déjà n'ont-ils pas l'air de s'y résigner même en France? Ne serait-il pas utile, dit-on, d'obtenir que non seulement l'Empire britannique, mais l'Allemagne elle-même, se lient pour garantir la perpétuelle neutralité militaire de la région du Rhin? Ne peut-on imaginer que d'autres traités, conclus dans le même esprit, pourraient affermir l'intégrité des frontières polonaises, et des frontières russes ? Devant cet aréopage mondial, ne serait-il pas possible de mettre fin aux différends qui menacent encore de troubler l'Europe centrale?

Fort bien, mais cette discussion générale, où elles seraient admises sur un pied d'égalité, n'est-ce pas ce que l'Allemagne et la Russie souhaitent le plus ardemment, parce qu'elles savent bien, l'une et l'autre, qu'elles trouveraient parmi des neutres, et même parmi certaines puissances de l'Entente, des juges fort indulgents, sinon des Alliés?

C'est devant une telle Assemblée que l'Allemagne, pour peu qu'elle soit bien représentée, arriverait aisément à faire prévaloir la thèse d'une crise de folie collective passant sur le monde en 1914! Les peuples qui n'ont ni morts à pleurer, ni ruines à relever, ne demandent qu'à passer l'éponge, à oublier un passé déplaisant. Se souvient-on qu'au moment où se réunit la Conférence de la Paix, on décida, dès l'abord, que les puissances vaincues ne seraient pas admises à en discuter les clauses, parce qu'on se souvenait trop bien de la façon dont Talleyrand, en 1815, arriva à tirer parti des ambitions rivales des Alliés pour conserver à la France vaincue le prestige et la puissance qu'on voulait lui enlever ? L'Allemagne, au moment de sa défaite, ne rêvait que de reprendre pour son compte la tactique diplomatique qui avait si bien réussi contre la Prusse il y a un peu plus de cent ans. En 1918, les Alliés eurent du moins cette prudence élémentaire de l'en empêcher. Elle s'est inclinée, elle a paru se résigner mais dès ce moment, il est manifeste que tous ceux de ses hommes d'Etat qui espéraient une revanche ne songèrent qu'à préparer par des voies détournées

ce nouveau Congrès européen où l'Allemagne n'apparaîtrait plus en coupable, mais en indispensable associée.

Préparer la rentrée de leur pays dans le concert européen, tel est, depuis 1918, l'ambition de tous les Allemands éclairés. Quelques-uns — ils sont bien rares — voulaient y parvenir en exécutant le traité *pénal* qui leur avait été infligé, en travaillant avec zèle et avec sincérité à réparer les dégâts commis en France et en Belgique par les armées impériales, en expiant le crime collectif de 1914 : la plupart ne songeaient qu'à y parvenir par des voies détournées. Est-ce à ces derniers que nous allons donner raison?

Assurément, il est possible qu'une conférence générale arrive à une meilleure solution de la crise actuelle que les improvisations de M. Lloyd George, mais il faudrait, pour que la réunion d'une telle conférence fût admissible, que les nations qui ont souffert de la guerre, et qui ont fait à la victoire le sacrifice de leurs jeunesses et de leurs richesses, soient assurées de la bonne volonté, du désintéressement et de l'esprit de justice des autres. Qui oserait s'y fier, en présence du déchaînement des égoïsmes nationaux auquel nous assistons depuis trois ans?

L. Dumont Wilden.

LE ROMAN

LE PRIX GONCOURT (1)

« Véritable Roman nègre », nous garantit le sous-titre du mince volume de 189 pages, y compris une assez longue préface auquel l'Académie des Dix vient de décerner par cinq voix contre cinq le prix Goncourt. Il y a donc des romans nègres qui ne sont pas « véritables » : entendons sans doute qu'ils ne sont pas écrits par des Noirs. C'est le cas du *Romulus Coucou* de Paul Reboux, du *Visage de la Brousse* de Pierre Bonardi, de *l'Isolement* de Combette. Et le point, certes, a son importance. M. René Maran est un noir. Encore que, né d'une famille martiniquaise, il compte vraisemblablement dans ses ancêtres plusieurs générations de civilisés et quoiqu'il ait reçu en France l'éducation même de nos fils, qu'il se soit distingué au lycée de Bordeaux par son intelligence, — nous devons croire que les affinités de race l'ont singulièrement aidé à pénétrer l'âme de ses personnages, à saisir et à exprimer dans sa vérité tout le détail de leur vie physique et morale. « Véritable », son œuvre l'est donc, en ce sens, comme ne sauraient l'être celles de ses confrères attirés par le même sujet, vu du dehors, observé avec des yeux d'Européen et un esprit façonné par une évolution millénaire, hors de laquelle sont restés et les yeux et l'esprit de M. René Maran. Voilà bien pour nous le véritable intérêt de ce bref récit.

Le sujet ? Batouala, le mokoundji, convoque à grand tam-tam ses voisins à la Yangba qu'il va donner à l'occasion du ga'nza : mangeailles, beuveries, palabres, réjouissances. On chantera, on dansera, — toutes les danses : le pas de l'éléphant, la danse des sagaies et celle des guerriers, et aussi et surtout la danse de l'amour, que dansent si bien les Sabangas. Le grand jour venu, ils dansent, hommes et femmes, d'abord séparément, puis ensemble : elles, « nues, les cheveux huilés de ricin, les oreilles, les narines et les lèvres traversées de verroteries multicolores, chevilles et poignets cerclés de bracelets de cuivre... » ; eux, le corps oint de bois rouge et de graisse, avec des grelots et des sonnailles partout jusqu'au chapeau de plume qui les casquait... La scène est du réalisme le plus brutal : ne nous avait-on pas promis un « véritable roman nègre » ? Batouala se rue sur un couple, le poing levé pour frapper de son couteau. C'est Yassiguindja, une de ses femmes, la préférée, qui se donne au jeune Bissibingui. Désormais l'un des deux hommes est de trop. Mais, à la chasse, il y a des accidents heureux. Un jour, Batouala lança une sagaie dans la direction de la panthère que poursuivait Bissibingui. Et la panthère, irritée par cette sagaie qu'elle avait vue venir — et qui ne lui était pourtant pas destinée, — la panthère, au passage, ouvre le ventre de Batouala, d'un coup de patte. Rien ne sépare plus Bissibingui et Yassiguindja, dont l'impatience ne peut attendre la fin de l'agonie du mokoundji et, se manifestant dans sa case même, pendant son délire, fait lever ce cadavre, tragiquement...

Ces indications — que j'ai données avec toute la réserve possible — laisseront voir, je suppose, combien il y a de violence voulue, de brutalité cherchée, ou à tout le moins complaisante, —

(1) René Maran, *Batouala*, Albin Michel, éditeur. Jacques Chardonne, *L'Epithalame*, 2 vol., Librairie P. V. Stock.

très complaisante, dans la donnée générale du livre et la manière de la traiter. Nous connaissons l'excuse : c'est le sujet traité qui veut cela. Evidemment nous ne demandons pas de peintures édulcorées, d'embellissement factice. Mais rien n'est plus factice qu'un certain réalisme, trop facile, d'ailleurs, à exploiter.

Quoi qu'il en soit, l'intérêt principal du livre est certainement dans la fidélité et la précision de cette psychologie si courte. L'auteur ne prête rien à ses personnages qui ne soit vraiment de leur fond. On se demanderait plutôt si, par un excès de scrupule — ou de zèle — il ne leur a pas retranché. Est-elle si proche que cela de l'animalité, la vie des noirs de l'Oubangui-Chari ? Djouma, le petit chien roux, qui vient flairer son maître quand l'agonie touche à sa fin, n'a pas l'âme plus simple ni plus obscure que Yassiguindja et Bissibingui s'enfuyant dans la nuit après qu'ils ont été surpris par le moribond. Mais rudimentaires, élémentaires, elles nous sont révélées, ces âmes, sans transposition ni interprétation, par leurs mouvements intérieurs et les gestes aussi qu'elles provoquent ou qu'elles commandent. Quand il se pique de nous les révéler par le langage, l'auteur est infiniment moins heureux. Lui qui a si bien vu les nègres, on dirait qu'il ne les a jamais entendus. Imaginez-vous une de ces jeunes sauvagesses disant à sa compagne : « J'ignore pourtant qui tu vises par ton allusion ? » Si c'est là du style « vraiment nègre », il ne vaut pas qu'on aille le chercher dans l'Oubanghi. Et l'Oubanghi ne diffère pas assez, à mon goût, de nos plus voisins faubourgs si l'on y entend des propos de ce genre : « Ne voilà-t-il pas que cette carne m'insulte ! Ne voilà-t-il pas qu'elle m'insulte !... Veux-tu que je casse ce pilon sur ta sale figure ? » Il est trop facile, après cela, de croire qu'on introduit la couleur locale en multipliant les mots du vocabulaire nègre au point qu'un lexique deviendrait indispensable. Et quand M. René Maran parle en son nom, on peut se demander dans quelle intention il écrit « illassable » pour « inlassable » et s'il est bien utile d'inventer des mots comme le « feulement » de la panthère et « engoler » pour dire boire gloutonnement. Mais surtout nous ne voyons guère ce qu'il gagne à user partout d'inversions et à tomber dans un charabia comme celui-ci : « Trop haut est le ciel dont semble l'azur incolore à force de lumière ! »

Nous avons plaisir à reconnaître que les quelques scènes qui composent le roman sont d'un relief assez vigoureux. L'auteur nous déclare dans sa préface qu'il a voulu se borner à « une succession d'eaux-fortes ». Soit, mais nous sommes un peu surpris lorsqu'il ajoute : « J'ai mis six ans à traduire ce que j'avais, là-bas, entendu, à y décrire ce que j'avais vu. » En vérité, M. René Maran a vu peu de chose. Est-ce pour donner plus d'ampleur à son œuvre qu'il l'a fait précéder d'une déclamation singulièrement virulente contre nos administrateurs coloniaux, à qui il reproche, avec assez peu de logique, de ne pas traiter comme des blancs, des noirs qu'il nous représente comme des brutes ? S'il veut dire que notre devoir est de les civiliser, il a mille fois raison. En attendant, il a bien fait de nous les montrer tels qu'ils sont. Et c'est le principal mérite de son livre, qu'on voudrait plus ample, plus profond, et surtout mieux écrit.

*
* *

L'Epithalame, qui a rallié, lui aussi, cinq voix sur dix au même concours (mais celle du président départageait en faveur de *Batouala*) est aussi différent que possible, à tous égards, du « véritable roman nègre » de M. René Maran. Par l'étendue d'abord : deux volumes, avec un total de 630 pages. Et cette différence de quantité n'est que le signe d'une différence de qualité. Le roman de M. Jacques Chardonne est tout chargé de la plus riche substance psychologique. C'est une œuvre étudiée, minutieuse, d'un détail infini, mais ordonnée selon les grandes lignes du sujet, — une œuvre complexe et nuancée, qui se rattache dans son exécution originale à la grande lignée française et qui fait paraître plus simplifiée encore, plus brutale l'œuvre rudimentaire que cinq votants lui ont préférée.

On peut aimer plus ou moins *l'Epithalame :* l'œuvre s'impose à l'attention, elle compte ; et jamais début ne permit d'affirmer avec plus de confiance le talent de l'auteur, son très grand talent. M. Jacques Chardonne renouvelle, avec M. Marcel Proust, mais non pas à sa suite, le roman psychologique. Si tous deux s'avancent dans la même direction, chacun garde son ton, son allure personnelle, la libre disposition de ses regards et le train de ses pensées. L'un et l'autre prennent le temps de tout voir, excellent à noter ce qui convient à leur dessein. Ils ne craignent ni l'un ni l'autre d'embrasser un sujet dans toute son ampleur, comme aiment à le faire, diront quelques-uns, les romanciers anglais ou russes, comme le faisaient, dirai-je plutôt le Marivaux de la *Vie de Marianne,* Lesage

dans son *Gil Blas* et comme l'avait fait avant eux notre Honoré d'Urfé.

Le roman de M. Jacques Chardonne n'est donc pas le récit d'une crise : ce n'est à aucun degré un roman dramatique. Il se développe, avec une minutieuse lenteur sur une période de sept ou huit années. Berthe, aux premières pages, est une fillette de quatorze ans ; nous la laissons, en fermant le livre, mariée et mère à son tour. C'est toute l'histoire de son amour qui nous est contée ; et *l'Epithalame* n'est rien de moins que le roman du mariage. Il rappelle par là, avec toutes les différences que l'on voudra, — l'admirable *Katia* de Tolstoï.

L'histoire d'un amour : voilà le grand sujet du livre. Et il se divise en deux parties : avant le mariage, après le mariage. La première partie nous montre ces personnages infiniment trop rares dans le roman contemporain : un jeune homme, une jeune fille. Il fait même passer et repasser sous nos yeux tout un petit monde de jeunes filles et de jeunes gens. Il apporte ainsi au roman, cette peinture de la vie, une indispensable richesse. Mais deux figures surtout nous retiennent, qui sont au centre de l'œuvre et en commandent toutes les avenues : Berthe Degouy et Albert Pacaris. Berthe avait quatorze ans, lorsque Albert l'a rencontrée. C'était une petite fille très gaie, mais qui aimait à raisonner. Et bien vite, elle s'est aperçue, avec sa terrible clairvoyance, que sa mère répugnait au raisonnement de toute la force de son incapacité, évitait tous les sujets de discussion, par faiblesse, et se vengeait avec des pointes qui exaspéraient. Alors l'enfant s'est sentie isolée, réduite à « trouver du secours dans ses propres réflexions et sa volonté ». Elle s'applique à travailler, à lire : « Elle ne recherchait pas les récits amoureux, mais des informations sur les hommes, le monde, la vie, dont elle était si curieuse et qui lui paraissait située hors de tout ce qu'elle connaissait ». Elle eût voulu parler de tout cela à ses parents, et elle a le sentiment qu'ils se dérobent : « N'ont-ils donc rien à vous apprendre sur l'existence ? Le temps s'écoule en réprimandes futiles, en embrassades... jamais une véritable parole du cœur, une pensée grave, importante ». Ce n'est pas la gravité qui manque à cette toute jeune fille, à cette grande fillette, et il lui semble qu'elle se garde « pour un sort plus riche, réservé en secret à celles qui savent sentir la promesse des choses ».

Est-ce Albert Pacaris, le fils du grand avocat parisien, qui l'aidera à réaliser cette destinée ? Elle lui a plu dès le premier jour : il a été séduit par les premiers mouvements de la femme encore enveloppée dans l'enfant et il s'est dit que dans cette aventure il allait peut-être trouver enfin l'amour. Mais il veut que ce soit l'amour lui-même, non quelque flamme trompeuse de l'imagination. Il veillera sur l'esprit de la jeune fille ; il le dirigera.

Tâche bien lourde, car il est encore « à un âge trouble et qui ne connaît pas son mal ». Il le sent confusément. Son impuissance au travail, son indifférence à la lecture viennent de ce que la pensée des autres n'entre plus en lui : il est trop plein de lui-même. Et il n'en saurait sortir pour aimer. Il a la franchise de dire à Berthe qu'il n'a jamais aimé personne, qu'il ne l'aime pas comme elle pense, qu'il demeure entre eux deux de subtils mensonges. « Tout cela est laid. Il faut en convenir. Il faut garder un jugement droit, une vue claire. C'est l'égarement de l'esprit qui est le grand mal irréparable ». Il aime l'esprit de Berthe et ne voudrait pas l'abîmer. Il poursuit son dessein d'être toujours sincère avec elle, de lui parler de la vie, de lui apprendre à la regarder... Et il la met en défiance contre un mariage d'amour. Il avoue aussi que le mariage de raison est bien dangereux. Conclusion : le mariage est un engagement sérieux, qu'il est bien difficile aux jeunes filles de prendre en connaissance de cause. « Ne croyez-vous pas que le cœur devine ? » demande Berthe ; et il lui répond que le cœur a cet instinct lorsque la tête est bonne.

Une tête claire, solide, voilà bien ce que voudrait être Albert, ce qu'il se pique d'être. Une amie, qui l'a connu avant Berthe, assure à celle-ci qu'il est orgueilleux et sec, sans aucune indulgence, aucune bonté, et qu'il manque quelquefois de tact, comme tous ceux qui ont peu de sensibilité : « Mais elle sourit, les yeux baissés, heureuse de sentir qu'elle était seule à connaître la vraie nature d'Albert, justement si généreuse, si noble, si vibrante ». Lui, cependant, l'aime-t-il ? Cette enfant délicieuse l'enchante et il ne se sent engagé vis-à-vis d'elle qu'à ne pas vicier sa pensée. Il incline, d'autre part, à admettre « que la vie est plus riche qu'elle ne le paraît dans notre catalogue des grandeurs ». Mais, il pense aussi, ou du moins il se laisse aller à dire, provoqué peut-être par la discussion, que la vraie misère de l'homme, c'est qu'on l'endort facilement : « Il suffit de contempler avec obstination un point qui brille, sans penser à autre chose ».

Toute cette psychologie est infiniment nuancée, subtile. Une esquisse aussi sommaire n'en donne qu'une très imparfaite idée. On ne résume pas une analyse qui consiste à isoler mille éléments. Nous n'avons rien dit de l'attitude d'Albert à l'égard de son père ; nous ne l'avons pas montré avec ses amis. De tous ses entretiens avec Berthe, nous ne pouvions retenir que quelques traits. Il faudrait marquer aussi les vicissitudes, ou l'évolution, du sentiment chez la jeune fille, expliquer surtout comment elle en vient à penser que son idée de l'amour ne tiendra jamais dans aucun cadre connu.

Et voici l'heure venue où il faudra qu'elle tienne dans le cadre du mariage. C'est le sujet de la seconde partie, dont les 363 pages ne font que retracer les péripéties de cette adaptation. Berthe et Albert n'ont pas fait de voyage de noces. Lui, il voulait « que leurs sentiments fussent tout de suite établis sous la forme durable et paisible d'une intimité ancienne »; elle, de son côté, « comprenait ce raffinement qui plaçait si haut leur union, et elle tâchait de comprimer ce qu'elle sentait encore en elle d'un peu enfantin et d'étonné. » Mais le conflit s'engage entre la vie active, laborieuse, épuisante même de l'homme et la sensibilité en éveil de la jeune femme dont le mari est pris par cette vie. Très vite, ils sont « liés par les tiraillements d'une mutuelle aversion. » Liés : c'est bien cela, car ces tiraillements-là ne séparent pas, et il n'y aurait pas de pire erreur que de le croire. Il s'agit d'écrire ici, non pas le roman du mariage, mais sa véridique histoire et sa philosophie. Berthe se trompe quand elle croit qu'elle n'est rien dans la vie de son mari et qu'il appartient à tout ce qui n'est pas elle. Sa jeune expérience d'une vie nouvelle ne va pas au delà de la surface des choses, quand elle oppose la froide réalité d'aujourd'hui à l'union merveilleuse qu'elle avait rêvée. Elle désespère, parce qu'elle respire auprès de son mari une sagesse étouffante, un « esprit de malheur ». Elle s'irrite contre les raisonnements dont il l'écrase. Elle ne peut comprendre encore qu'il en est de la vie comme de l'art, où un effort gêné et redoublé imprime à l'œuvre une vitalité profonde, où l'étroitesse des règles ne fait qu'exprimer la plénitude de la perfection. Elle oppose à la vie, à ses profondeurs, à la mort, ce que les hommes appellent vie — et qui lui paraît si vain, si hostile, — « tout ce qui remplit leur journée : les occupations, les paroles... » Elle se sent faible, maintenant, elle qu'aux premiers temps de leur amour le jeune homme charmé trouvait si forte. Elle demande du secours. Et lui, il reconnaît ses exigences qui le rendent méchant : « On pardonne une sottise à un ami. Mais on ne pardonne rien à sa femme. On veut qu'elle soit un monde, votre monde ! On veut qu'elle partage même vos idées ! On ferait plutôt éclater sa petite tête !... » Imaginez ce qu'elle peut penser, et le tourment qu'elle endure, dans cette crise, celle qui n'avait que son cœur, que son amour.

Ils cheminent ainsi, péniblement, le long du sentier de la vie commune. Albert, toujours obsédé par le rêve de bonheur, l'idéal de l'union qu'il voudrait pour eux ; Berthe, désespérée, brisée, parce qu'Albert l'a formée pour l'amour, parce qu'elle a vécu de lui, toute en lui, des années, et que la grande activité née de cet amour se trouve déçue. Qu'est-ce à dire ? Vous voyez bien que l'épouse, comme l'époux, est possédée, elle aussi, par son rêve. Si elle s'irrite contre le mariage, qui diminue, qui dépouille, c'est qu'elle ne le voit encore que dans son opposition à ce rêve, dans son impuissance à réaliser une union de progrès, de beauté, d'intimité parfaite... Mais l'apprentissage se poursuit, il s'achève : voyez comment, dans les cent cinquante dernières pages du deuxième tome. Et Berthe découvre enfin que son être véritable n'est pas dans sa jeunesse, ses chimères, sa folie, « tout ce qui trouble et trompe »; qu'elle accède, près de son mari, à « une région d'elle-même plus haute, plus claire », à une atmosphère de sincérité où elle respire. Elle apprend à juger « ces belles forces de jeunesse qui se dépensent à vouloir prendre l'insaisissable, mais nous apportent, un jour, ce qu'on n'attendait pas : le sentiment paisible des bonnes directions. » Elle arrive à percevoir autour d'elle et à concevoir, pour elle-même, « la consistance d'une vie organisée autour du même axe, cette relation du présent au passé, cette réalité durable d'un sentiment consacré par les épreuves spirituelles... » Voilà pourquoi elle accourt, impatiente, au devant de son mari que le train, ce dimanche soir, ramène à la maison des champs et qui, dès qu'il l'aperçoit, lui sourit.

Il fallait, avant tout, dégager la courbe et la signification de ce long récit. C'est, aussi bien, le moyen le plus sûr d'en marquer l'intérêt et la portée. Il s'y manifeste une rare pénétration psychologique, un sens très aigu de la vie, une remarquable puissance d'analyse, liée au don de saisir et représenter les réalités concrètes de la vie intérieure, parfois même, quand il le faut, l'aspect des êtres et des choses. En voulez-vous un exemple ? Albert et Berthe sont au Musée du

Louvre : « Ils traversèrent une galerie et jetèrent un coup d'œil par la fenêtre, sur une perspective de palais et de jardins, immobile comme une peinture, mais vivante par sa lumière grise et les petites formes humaines, mouvantes et sombres, éparpillées sur le sol. » N'est-ce pas d'un écrivain ?

Et cet autre trait, noté dans un parc de château où le jeune homme veut attirer la jeune fille : « Après neuf heures du soir, le jardin appartient à ceux qui osent y pénétrer. Il est magnifique. Il y a un banc de marbre sous un marronnier qui est grand comme la nuit. »

Il faudrait mentionner aussi l'extraordinaire richesse d'une trame où chaque fil, tissé avec les autres, marque une ligne du dessin, ou contribue à la couleur, à la nuance. Le secondaire se mêle à l'essentiel et l'accessoire au principal, comme dans la réalité. Et l'arrière-plan révèle ses profondeurs : la philosophie des âges, de l'amour et de la vie...

Je n'ai pas tout dit, et j'aurais voulu dire mieux. Mais il faut conclure, et la conclusion se dégage d'elle-même. Voilà l'œuvre qui se présentait aux suffrages de l'Académie Goncourt. Je ne crois pas qu'un jury ait eu pareille occasion de sortir du rang un débutant, de reconnaître et de signaler un talent exceptionnel. La moitié des membres de ce jury a préféré l'ébauche violente et pauvre d'un écrivain qui fera peut-être mieux, mais qu'il convenait alors d'attendre à une œuvre plus large, si jamais elle vient. Il ne faudrait pas beaucoup d'erreurs — après celles qui ont déjà été commises — comme celle-là pour diminuer singulièrement le prestige du prix Goncourt.

Firmin Roz.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

L'ANCIEN THÉATRE JAPONAIS

J'ai rencontré M. l'Abbé Noël Péri, il y a plus de vingt ans, au Japon, et parmi tous ceux à qui je dois, non pas ma connaissance de ce pays, — car je ne me flatte pas de le connaître, — mais l'intérêt que j'ai pris à l'étudier, il est l'homme dont les longs entretiens m'ont le plus charmé et le plus instruit. Je n'ai jamais trouvé chez un Européen, pas même chez Lafcadio Hearn, un sens plus délicat et plus sûr de l'art littéraire japonais; et il avait sur Lafcadio Hearn le grand avantage de pouvoir déchiffrer les textes et d'apporter à cette étude, avec la sensibilité d'une nature exquise et les ressources d'une vaste instruction, toute la rigueur de l'esprit critique. Il travaillait déjà sur l'ancien théâtre japonais, et ce fut lui qui me révéla l'étrange poésie des *Nô*. Bien des années se passèrent pendant lesquelles il approfondissait son sujet. Enfin, en 1913, le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême Orient* publia les remarquables articles qu'il vient seulement de réunir en volume dans la belle *Collection des Classiques de l'Orient* (1). Nous possédons maintenant sur ces anciens drames lyriques japonais un livre qui fait le plus grand honneur à l'érudition française et où l'auteur, après une introduction qui nous précise les caractères du genre, nous offre la traduction de cinq *Nô* précédés chacun d'une notice historique et suivis de commentaires.

Le *Nô* est la première forme théâtrale que le Japon ait connue, et c'est une forme absolument originale. On peut relever des analogies entre cette forme et la tragédie grecque naissante, mais seulement dans la mesure où doivent se ressembler les commencements de tout art dramatique imprégné de lyrisme, d'héroïsme et de sentiment religieux. Les différences sont beaucoup plus nombreuses. Il en est de même lorsque nous employons, pour définir le *Nô*, le terme de drames lyriques. Ils n'ont presque rien de dramatique au sens où nous prenons ce mot, et le lyrisme, qui en est surtout poétique, « ne demande à la musique qu'un rythme extérieur qui la soutienne et des timbres peu variés sur lesquels il puisse dérouler et cadencer les périodes ». Le mieux est de se débarrasser d'abord des souvenirs de nos théâtres occidentaux qui ne feraient que compliquer la question et brouiller l'intelligence de cet art, le plus subtil et le plus aristocratique que jamais société ait conçu. Cette société est celle des XIVe et XVe siècles. Le Nô, qui fut « le joyau de l'époque des Ashikaga », résume et synthétise un long passé artistique ; et non seulement, comme le dit M. Péri, il ressuscite devant nous, sentiments, pensées, croyances, superstitions, aspirations, toute la vie intellectuelle et morale de ces générations tumultueuses et inquiètes ; non seulement il fait agir sous nos yeux leurs dieux, leurs seigneurs, leurs religieux, leurs thaumaturges, leurs guerriers, leurs héroïnes et jusqu'à leurs fantômes ; non seulement il nous montre de quelle empreinte le Bouddhisme avait marqué les hommes de ce temps : mais encore il me semble qu'au-

(1) *Cinq Nô*, Noël Péri. Bossard.

cune manifestation du génie japonais ne nous en découvre mieux les caractères essentiels.

Le terme de Nô n'a pas d'équivalent dans notre langue. C'est un verbe qui signifie « pouvoir, capable de ». Employé substantivement il a le sens de « capacité, talent » et par extension « ce qu'on exécute, exécution », enfin « pièce exécutée ». Cette pièce est à deux personnages, ou plutôt à deux rôles : le *Shité* et le *Waki*. Le *Shité* est l'exécutant, le personnage principal, celui qui chante et danse ; le *Waki* lui donne la réplique, le questionne, fait naître les incidents. Les acteurs sont, une fois pour toutes, des *Shité* ou des *Waki* : ils n'échangent jamais leurs rôles. Mais autour d'eux, il y a des personnages secondaires. Et d'abord les *tsuré* (en composition *zuré*) : les suivants. Le *Shité* et le *Waki* ont chacun leur suivant : *shité-zuré*, *waki-zuré*. Les *tsuré* n'ont en général aucune personnalité : ce ne sont ni des conseillers ni des confidents ; ce sont simplement des doublures : ils ne font que se rattacher à l'un des deux rôles fondamentaux « qui semblent ainsi se partager entre plusieurs acteurs ». Les autres comparses se nomment « les compagnons » : serviteur, homme, femme, ils ne paraissent que dans des scènes épisodiques. Exception faite pour l'enfant qui parfois joue un rôle assez important. (Peut-être faut-il voir dans cette exception une des preuves de la place que tient l'enfance dans la sensibilité japonaise). Enfin, l'intervalle qui sépare beaucoup de Nô en deux parties est souvent occupé par un acteur comique, porteur de sabre, batelier, portefaix, dont le rôle n'a qu'un rapport indirect avec la pièce.

Les Nô ont un chœur composé de huit ou dix exécutants; mais les choristes, en costume de ville, ne représentent jamais un groupe déterminé. Le chœur n'évolue pas sur la scène; tantôt il se substitue au *shité* dans les chants qui accompagnent les danses; tantôt il exprime un sentiment que la situation lui suggère ou dialogue avec les acteurs. L'orchestre est formé de trois ou quatre instruments : une flûte, deux tambourins, « un petit qui se tient sur l'épaule droite, un plus grand qui se tient sur le genou gauche », et, pour les apparitions de dieux, de démons, d'esprits, un tambourin à baguettes posé sur le plancher. Au fond de la scène le surveillant (Kôken), en vêtement de ville comme les choristes, apporte et emporte les accessoires et se tient prêt à suppléer le *shité* si ce dernier était obligé de se retirer; et près du surveillant, les habilleurs, les *mono-kisé*, qui parfois, sous les yeux même des spectateurs, modifient le costume des acteurs selon les nécessités de la pièce, avec une prestigieuse dextérité.

Primitivement en plein air, la scène a gardé sa simplicité originelle. L'estrade s'élève à deux pieds environ du sol, au milieu d'une cour carrée. Sous l'estrade, de grandes jarres en terre cuite, enterrées l'ouverture en l'air, augmentent par résonance la sonorité du plancher. Aux quatre angles, des colonnes supportent une toiture de la même forme que celle des temples bouddhiques. Aucun ornement, aucune tenture n'en dissimule l'élégante charpente. A droite court une étroite galerie où se tient le chœur. Comme décor, sur la paroi du fond un vieux pin aux branches tordues et sur une autre paroi un bouquet de bambous. Je n'entre pas dans le détail rituel de la mise en scène, pas plus que dans celui des formes poétiques, c'est-à-dire des mètres et des successions de mètres selon lesquels les *Nô* sont composés. Mais il faut remarquer que le *Nô* recherche autant la beauté plastique que la beauté littéraire. Né de la danse, il attache une importance particulière à la musique. Cette mimique, cette « imitation des choses » (*mono-mané*) « est épurée, dégagée de tout élément accessoire, idéalisée, réduite à la ligne essentielle », — comme la peinture japonaise. Et les danses sont toutes symboliques. Quelques-unes exigent de l'acteur une merveilleuse souplesse. Les costumes, très somptueux, surtout ceux des hommes, s'inspirent des anciens vêtement de cour, mais ne les reproduisent pas exactement. Quant aux masques (on sait que le masque a une place importante dans l'histoire de la sculpture japonaise), ceux des vieillards et des démons sont particulièrement admirables. L'usage en est réservé au *shité* et à ses suivants : le *Waki* et les suivants du *Waki* n'en portent jamais.

Arrivons aux pièces elles-mêmes. On compte quatre, cinq ou six classes de *Nô* ; les *Nô* de divinités, qui mettent en scène les dieux et les légendes religieuses ; les *Nô* de souhaits heureux, qui sont écrits à la gloire d'un grand personnage ; les *Nô* d'apparitions démoniaques ; les *Nô* d'actualité, qui représentent des scènes empruntées au monde réel. Le programme d'une représentation comprenait d'ordinaire cinq Nô.

Les sujets sont très simples ou plutôt paraissent très simples. En voici un : *Oimatsu* (Le Vieux Pin) qui est à la fois un *Nô* de souhaits heureux et de divinités. Michizané, un des héros les plus populaires du Japon, conseiller de l'Empereur Uda, succomba sous un complot ourdi par ses ennemis qui redoutaient son influence

grandissante et dut prendre le chemin de l'exil. C'était au moment où ses pruniers, qu'il aimait, se couvraient de fleurs. Il fit en les quittant une poésie qu'il suspendit à une branche : *Quand soufflera la brise d'Est, — Envoie-moi votre parfum, — O fleurs de prunier ! — Bien que n'ayant plus de maître, — N'oubliez pas le printemps.* Son infortune le divinisa et créa des légendes, les unes terribles, les autres gracieuses. La plus gracieuse naquit de son adieu mélancolique à ses pruniers. On imagina qu'un de ces arbres s'était déraciné et à travers les airs l'avait rejoint dans son exil, et que ce prunier volant avait été suivi d'un pin (le pin qui suit (*Oimatsu*); ce pin et ce prunier étaient révérés près du temple élevé au dieu Michizané.

Le Nô nous montre un homme du village d'Umezu qu'un songe a envoyé vers ce temple. Il interroge un vieillard et un jeune homme qui soudain s'évanouissent à ses regards ; et il apprend que ce sont les dieux du Vieux Pin et du Prunier volant. Il se fait raconter l'histoire de ces arbres merveilleux et celle de Michizané. Et bientôt le dieu du Vieux Pin revient, danse avec une lenteur solennelle sa danse divine, et souhaite que l'Empereur « vive jusqu'à mille et huit mille générations ». C'est tout et ce n'est rien. Ce n'est rien pour vous ; mais pour un Japonais, chaque vers étincelle de pieux souvenirs et de la lumière du printemps. Lisez la traduction de M. Péri, et relisez la : vous en garderez une vision ravissante de monastère où résonnent les cloches au point du jour et, le soir, les chants sacrés, et l'image radieuse du réveil de la nature, des herbes humides de rosée et des arbres « qui frissonnent sous la bonté des dieux » dans un espace tout rose.

Et voici maintenant un Nô d'apparition. Kunsagai dans une bataille a tué le jeune Atsumori. Le regret de ce meurtre le hante. Il s'est fait moine et vient prier pour la délivrance de sa victime. Atsumori lui apparaît. Le chœur évoque le combat d'autrefois et le jeune homme le mime, pendant que le moine pétrit son rosaire. Tous deux deviennent amis; tous deux « renaîtront sur le même lotus ». C'est encore tout; mais je ne sais rien qui vous donne une plus pénétrante impression « que ce monde n'est qu'un songe et que s'en réveiller, c'est être dans le réel ».

Un autre *Nô* d'apparition, et cette fois d'apparition démoniaque, s'intitule *Le Tambourin de damas.* Un vieux jardinier du palais est tombé amoureux d'une dame de la cour aperçue par hasard. Cette femme méchante lui fait dire qu'il la reverra s'il parvient à tirer d'un tambourin suspendu près du lac des sons qui s'entendent jusqu'au palais. Mais on avait tendu sur le tambourin, au lieu de peau, une pièce de damas. Le malheureux a beau frapper : il ne perçoit aucun son et croit qu'il est devenu sourd. (Il était surtout devenu aveugle !) Il écoute, il écoute, et il n'entend que le murmure des vagues du lac et le bruit de la pluie sur les fenêtres. Il maudit cette femme et se noie de désespoir. Mais son esprit, cet esprit qui n'est que sa passion affranchie de toutes les contraintes de l'existence terrestre, s'empare de la cruelle. Les vagues font à ses oreilles le bruit d'un tambourin. Elle sent qu'elle perd la raison. Ne l'avait-elle pas déjà perdue quand elle ordonna de frapper ce qui ne pouvait rendre aucun son? Le mort la force à son tour de frapper et de battre la charge sur l'instrument muet. Et la scène se termine par les imprécations du fantôme « qui s'enfonce au gouffre de l'amour ». Des cinq *Nô* traduits, c'est le plus dramatique, c'est même, à mon avis, le seul dramatique ; et il est traité avec une sobriété puissante. L'impression passionnée qui s'en dégage me rappelle une étrange nouvelle de Boccace où un mort d'amour donne la chasse au fantôme de celle qui refusa de l'écouter et le fait déchirer par sa meute.

Mais le *Nô* de *Sobata-Komachi,* dont la première partie roule sur une question de mystique bouddhique, renferme aussi une scène du plus grand effet. Komachi était célèbre pour sa beauté et pour ses vers. La légende raconte qu'aimée d'un jeune officier Fukakusa, elle voulut l'éprouver : elle plaça, à l'endroit où il venait lui parler, le banc sur lequel reposaient les brancards de son char et lui dit : « Lorsque vous aurez passé cent nuits couché sur ce banc, alors je vous écouterai ». Il en passa quatre vingt dix-neuf, mais le centième jour, avant que la nuit vînt, il mourut. Et nous voyons une vieille mendiante s'avancer devant nous. Un grand chapeau de rotin tressé et verni en noir couvre sa tête branlante. Elle marche péniblement avec l'aide d'un bâton. C'est Komachi déchue, réduite à la misère, Komachi dont jadis « les chants étaient ceux du rossignol mouillés de rosée ». Les moines du monastère où elle s'est arrêtée l'interrogent et sont émerveillés de son intelligence. Elle leur dit qui elle est ou plutôt qui elle a été, lorsque « les bandeaux de sa chevelure se courbaient en vagues bleuissantes » et qu'elle ressemblait « à la fleur de lotus flottant sur les vagues au matin ». Et tout à coup l'esprit de l'homme qu'elle s'est plu à tourmen-

ter la possède. Elle n'est plus Komachi; elle est le jeune officier qui l'aimait. « Je veux aller auprès de Komachi! » s'écrie-t-elle. Et elle refait en imagination ou, pour mieux dire, en hallucination, le voyage qu'il fit quatre-vingt dix-neuf fois. La nuit tombe; elle part; elle se cache à tous les regards; elle va sous la clarté de la lune ou dans les ténèbres, sous la pluie ou par le grand vent, sous l'égouttement des feuilles ou dans la neige, jusqu'à la nuit de sa mort. Et brusquement elle se ressaisit, elle rentre en elle-même. Elle comprend le mal qu'elle a commis. Son repentir lui ouvre la voie de l'illumination, et de ses mains tendues, elle offre des fleurs au Bouddha.

Enfin le *Nô* intitulé *La Visite impériale à Ohara* est un *Nô* d'actualité, c'est-à-dire un *Nô* sans mélange de merveilleux et qui retrace des événements comme ceux de la vie ordinaire. Un vieil Empereur, qui a abdiqué et s'est retiré dans un monastère, rend visite à sa bru, une jeune impératrice qui, après une terrible guerre, veuve et en deuil de son fils, a pris l'habit d'une nonne bouddhique et vit près d'un temple, au pauvre village d'Ohara. L'Empereur arrive ; l'impératrice n'est pas là : elle est allée cueillir des fleurs sur la montagne. Il attend son retour. Elle revient, le remercie de sa visite et lui fait le récit du désastre où son fils s'abîma dans les flots et d'où elle fut sauvée, malgré elle, par les soldats du clan vainqueur. Le cortège de l'Empereur se remet en marche. Elle le regarde s'éloigner et rentre dans sa cabane dont le toit est recouvert de lianes et de volubilis. L'auteur de ce *Nô* a simplement mis au théâtre une scène fameuse d'un des plus fameux romans japonais. Mais il l'a abrégée, condensée et revêtue, si j'ose dire, d'une solennelle mélancolie.

J'ai vu jouer des *Nô*. La musique, le chant, la diction, si blessants pour nos oreilles, les costumes si extraordinaires pour nos yeux, tout leur appareil scénique, toute leur carapace magnifique et déconcertante m'empêchaient d'en sentir la beauté. On la sent beaucoup mieux quand on se donne la peine de les lire et le plaisir de les relire. Alors leurs véritables caractères nous apparaissent. L'émotion que les Japonais vont y chercher n'est pas du tout celle que nous demandons à notre théâtre. Le *Nô* les introduit dans un monde où les réalités s'idéalisent où, plus souvent encore, elles n'arrivent qu'à l'état d'échos lointains, d'ombres et de reflets. Peu d'action ; aucune psychologie. Mais l'action, ce sont les spectateurs qui l'évoquent; la psychologie, ce sont eux qui la font en eux-mêmes. Le *Nô* les met dans une disposition d'âme souverainement poétique. Jamais le lyrisme n'a été poussé plus loin au théâtre. Et jamais non plus il n'a été rendu sur la scène par un jeu « qui s'approchât davantage de la statuaire vivante ».

Nous voici bien loin de notre art. Pas si loin cependant que vous pourriez le croire. Il y a dans l'art des poètes du *Nô* une telle pureté de lignes, une telle discrétion, une telle puissance de sous-entendus, une ardeur si délicatement voilée, que les Japonais, qui en ont hérité le goût et qui étudient notre littérature, se familiarisent très vite avec notre art classique. Jamais Racine ne sera compris d'un Américain ou d'un Anglais comme il peut l'être d'un fils du Japon admirateur des *Nô*. J'y songeais l'autre jour en lisant le discours si net, si substantiel, que M. Dazai, professeur de littérature française à l'Université de Kyoto, a prononcé à la Sorbonne dans la grande séance des *Amis des Lettres Françaises*. Ce discours, un de ceux qui répondaient le plus et le mieux à leur objet, exprimait à merveille l'influence que nous avons sur les lettres japonaises, et il la précisait. « Je vous avoue, disait M. Dazai, qu'il m'est difficile de goûter pleinement ce que vous appelez l'esprit parisien. Mais qu'importe? *Le principal est que nous comprenions le Misanthrope* ». Il aurait pu ajouter : « et *Andromaque*, et *Bérénice*, et *Iphigénie* ». Les applaudissements qui ont souligné ses paroles lui ont prouvé combien nous étions sensibles à la sûreté de son goût. Mais s'il comprend l'art suprême de Molière et l'art divin de Racine, c'est d'abord parce qu'il est, de nature, excellent critique, et c'est aussi parce qu'il est, Dieu merci, extrêmement japonais et grand amateur de *Nô*.

André Bellessort.

LE THÉATRE

DE BEL-AMI A CHÉRI

Chaque époque, ou même chaque génération, a son type d'homme à femmes : c'est le monnayage démocratique de Don Juan ; car le type, en se prolongeant, ne cesse de s'amoindrir et surtout de s'avilir. Nous avons eu, dans le roman, le héros de Maupassant, Bel Ami, puis celui de Capus, le Farjolle de *Qui perd gagne ;* au théâtre,

l'Ami des Femmes, de Dumas, l'homme d'amour, de Georges de Porto-Riche.

Tous ces séducteurs avaient d'abord de la virilité ; ensuite, sinon de l'intelligence, du moins une certaine sorte d'esprit, de la gaîté, de la bonne humeur, je ne sais quoi de désinvolte et de magistral que donnent justement à ceux qui les pratiquent le commerce et l'adulation des femmes. Ils étaient tout de même des dominateurs. Il restait en eux du conquérant, puisque les femmes étaient leurs « conquêtes » suivant le vieux mot de la galanterie traditionnelle.

C'est qu'ils avaient été conçus par des hommes. Et les hommes les avaient conçus malgré tout, à leur propre image.

Aujourd'hui, ce sont principalement les femmes qui se mêlent de nous peindre leurs « vainqueurs ». Elles ne sauraient donc manquer de tomber, elles aussi, dans l'inévitable automorphisme de toute production littéraire ou artistique : elles modèlent leurs amoureux sur elles-mêmes en prenant seulement soin de dégrader un peu le modèle. Elles obtiennent le masculin par diminution du féminin.

Et voilà pourquoi nous en sommes au gigolo inconscient et stupide.

D'ailleurs ce changement de sexe opéré dans la littérature ne date pas d'hier, et tous les jeunes génies de notre production féminine y ont contribué.

Rappelez-vous seulement les amoureuses de la Comtesse de Noailles que vous avez vues éprises, non pas de leur amant, mais de l'amour, non pas même de l'amour, mais de l'univers entier dont l'homme n'est qu'un pâle reflet et un fugitif accident. Il semble que leurs nerfs soient liés à la palpitation même du monde. C'est la nature qu'elles traitent comme un amant mystérieux, pour qui elles mettent de belles robes. Leur langueur vient

De la verte saison,
Du parfum des mûriers et des chauds térébinthes.

Elles déclarent sans ambages à leur amant : « Ce n'est pas vous que j'aime... J'aime aimer, comme je vous aime... Je ne compte sur vous pour rien dans la vie, mon bien-aimé. Je n'attends de vous que mon amour pour vous... »

Sans doute, c'est ainsi déjà que les grands romantiques avaient dispersé l'amour dans la nature ; ils l'y avaient fondu jusqu'à l'extrême procédé baudelairien des « Correspondances ».

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne.
O vase de tristesse, ô grande taciturne.

Et ils ont trouvé là l'une des principales sources de leur lyrisme.

Seulement c'était un amour, un lyrisme masculins. La femme fuyait comme une ombre dans le reflet des choses. Elle était la voyageuse de la « maison roulante ».

Marche à travers les champs une fleur à la main.
.....
Pleurant comme Diane au bord de ses fontaines
Ton amour taciturne et toujours menacé.

Cette fois-ci, c'est l'homme, c'est l'amant, qui se dissipent comme des nuées dans la vie de la nature. Voici que nous devenons de simples symboles, des signes, des occasions de rêve et de chagrin, des stimulants nerveux, des odeurs de tabac, des heures d'attente, un prétexte à maternité.

L'homme, c'est la femme même.

*
* *

Mme Colette, qui est l'une des femmes les plus viriles et peut-être l'écrivain le plus ferme de sa génération, ne devait point manquer de jouer un rôle prépondérant dans ce renversement des sexes, si j'ose m'exprimer ainsi. Elle l'a fait dans un autre registre de la gamme féminine : non en lyrisme, mais en réalisme, — en réalisme de music-hall.

C'est donc à elle que nous devons le dernier cri du nouveau-né : le petit idiot pour vieilles cocotes.

« Chéri », à proprement parler, n'a plus aucune existence : il n'est même pas très sûr qu'il soit beau au vrai sens du mot, car bien qu'il fasse de la boxe pour s'entraîner, il a été bien délicat dans son enfance et il a gardé un besoin d'être dorloté, soigné tel un enfant malade, qui ne donne point une haute opinion de sa vigueur. Il n'a pas la moindre trace de cervelle. Il ne sait certainement pas lire autre chose que les comptes de son chauffeur, car il est réduit à une vie si élémentaire qu'elle reste uniquement soumise à la loi de l'égoïsme ; et, comme il est riche, l'égoïsme comporte nécessairement, chez ce sauvage de luxe, l'avarice. Chéri n'est pas seulement le Sigisbée d'une cocote, il est aussi le fils d'une cocote, et c'est précisément ce qui a permis à la première de se substituer heureusement à la seconde, dans le rôle de mère, — « maternité impure de flancs stériles », comme observe elle-même cette charmante femme qui juge si bien son protégé et non moins bien elle-

même. Chéri se laisse marier par sa mère, comme il s'est laissé dorloter par sa maternelle amie : et quand il est marié, parce qu'il est animalement et faiblement égoïste, il regrette les soins de sa « Nounou » : puis, dès qu'il est venu la rejoindre, il regrette la jeunesse de sa jeune femme et, ce nouvel amour le flattant davantage que l'ancien, son instinct, finalement, le pousse hors de la maison où, cinq années durant, il n'a vécu que d'une vie proprement animale.

La situation de Chéri, comme on le voit, ressemble à celle du héros de *Sapho*. Seulement, dans ces beaux temps du Réalisme à la Daudet, on voguait encore à pleines voiles romantiques sur l'Océan de la passion. Il y avait de la souffrance, de l'amertume, de la fougue humaine. Maintenant, il n'y a plus que l'équivoque maternité d'une femme de mauvaise vie et de sage administration, qui a rendu ses amants heureux et a fait fortune, et la timide inconscience d'une petite bête de proie à qui la manicure a coupé les griffes.

Ainsi s'en va l'amour.

*
* *

Parce qu'elle est un grand écrivain, Mme Colette avait écrit avec Chéri un roman attachant et vigoureux. En quelques-unes de ces touches rapides dont elle possède le merveilleux secret, elle avait rendu vivant son insaisissable fantoche de l'amour, prêtant à ce néant le relief de sa peinture. Une grande scène où la force de la vérité toute simple et toute physiologique atteignait au pathétique même de la poésie et de la beauté, marquait les adieux de Chéri et de sa Nounou le soir même où, dans un suprême élan de regret, il était venu la rejoindre à l'improviste. Les deux amants, si l'on peut les appeler ainsi, avaient eu un retour fiévreux et enthousiaste. Mais voici qu'au matin le regard perfide de Chéri s'est attardé à contempler la vieille femme au moment où, ne se défendant pas, tout son visage, les poches des yeux et les cordes du cou, avouaient l'âge si longtemps dissimulé par les artifices de la volonté. Et c'est la fin... Il s'en va pour toujours, aussi mystérieux dans son départ qu'il l'avait été dans son retour.

Mais de telles beautés, dont le secret réside surtout dans le style, peuvent-elles passer au théâtre ? ? Ce serait faire injure à Mme Colette que de laisser croire à quiconque que son adaptation théâtrale pût égaler son œuvre originale?

Au théâtre, le personnage de Chéri échappe presque totalement. Il semble que l'on n'ait pas su lui trouver un ton, ni dans les propos qu'il tient, ceci regarde les auteurs, — ni dans le jeu du personnage, — ceci regarde l'interprète. Il ne suffit pas de nous le montrer allongé sur une chaise longue ou en costume de boxe ni de le laisser presque continuellement en bras de chemise pour que son caractère, — d'autant plus difficile à dessiner qu'il est plus inconscient, — se manifeste. Il n'a pas d'esprit, pas de naturel, point de grâce, point de jeunesse, et presque tout se traduit chez lui par de la bouderie puérile, de la fatuité niaise, et une odieuse bêtise. Enfin, le pire c'est qu'il est ridicule.

Et nous saisissons-là, en vérité, une des lois fondamentales de l'esthétique littéraire et théâtrale.

Dans le roman, en effet, Mme Colette s'est appliquée scrupuleusement à nous peindre son personnage sans chercher à nous le rendre sympathique ni odieux. Il est ce qu'il est, mélange pénible de jeunesse, ce qui reste toujours plaisant, et de plats défauts, ce qui reste, entre toutes choses, désobligeant. Et le personnage était accepté, parce que la vérité même dont il était empreint suffisait à le racheter. Dans son adaptation, Mme Colette a conservé son même scrupule de grande observatrice. Seulement, voilà toute la question : une adaptation théâtrale n'est pas un agencement matériel ni un dispositif en forme de scénario, c'est d'abord et surtout un arrangement moral, un dispositif spirituel, et, pour tout dire, un travestissement de la vie et de la vérité. Il eût fallu pousser Chéri dans un sens ou dans l'autre pour en faire une figure de théâtre — un rôle : le rendre tout à fait sympathique, soit par la verve, soit par l'esprit, soit par la sensibilité, bref en lui prêtant justement quelque chose de ce qu'il ne pouvait, selon la vérité de l'observation, posséder à aucun prix ; soit le rendre tout à fait odieux et ridicule en grossissant des défauts ou des vices qu'il ne pouvait précisément posséder qu'en sortant, là encore, de sa naturelle formule. Bref, on ne pouvait le faire comprendre qu'en le faussant. On ne l'a pas faussé, c'est bien, mais il n'est pas compréhensible, voilà le dommage.

O romanciers, qu'allez-vous donc faire dans cette galère du théâtre ?...

Gaston Rageot.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 2 60e ANNÉE 21 JANVIER 1922

LETTRES INÉDITES D'ERNEST REYER

Ernest Reyer qui fut une des plus curieuses physionomies parisiennes, a été étudié de très près comme compositeur intransigeant et comme critique musical un peu rude dans sa sincérité. Mais il est mal connu comme épistolier. Or, toute la vivacité d'esprit, l'ironie un peu hautaine, le mordant de l'expression qu'il mettait dans sa conversation, on les retrouve dans ses lettres intimes, avec je ne sais quoi de malicieux, de bourru parfois, de comique aussi. Ce convaincu, ce tenace, cachait d'ailleurs sous ses boutades satiriques une âme exquise et des qualités de fin psychologue.

En réunissant des fragments de correspondance qui vont de 1865 à 1892, j'ai voulu montrer un Reyer très original dans sa façon de voir et de sentir, un esprit très indépendant et très spontané. Que, mûr déjà, à 42 ans, il écrive d'Italie à Du Locle, son collaborateur pour *Sigurd* avec Edouard Blau (baptisé Baul dans l'intimité), ou, après avoir été nommé bibliothécaire de l'Opéra, par décret du 16 mai 1866, qu'il confie ses impressions à Perrin, Directeur de l'Académie Impériale de Musique, qu'il se fasse narrateur caustique ou qu'il se laisse aller à la vivacité de son caractère, il donne toujours une juste idée de son tempérament impulsif.

Il était intéressant de posséder, par lui, la preuve que, dès 1865, il travaillait à *Sigurd*, point essentiel qu'aucun de ses biographes n'avait pu fixer jusqu'ici. On savait que de fréquentes querelles éclatèrent au cours d'une longue gestation, entre le musicien et son principal parolier et qu'un beau jour, en 1869, excédé par les exigences d'un artiste qui n'entendait faire aucune concession au goût du public, non plus qu'aux traditions théâtrales, Du Locle avait renvoyé purement et simplement à Reyer tout le bagage de *Sigurd*. Mais on ignorait ce qu'une pareille extrémité, venant d'un homme patient, avait pu produire sur l'âme impérative du compositeur, et ce n'est pas sans étonnement qu'on le voit mettre une sourdine à sa riposte. Blessé dans son amour-propre, mais ne voulant rien laisser deviner de son amertume, il fuit Paris, se réfugie au Champ-du-Feu, dans le Bas-Rhin, et compte sur la diplomatie de son ami Charles Nuitter, l'archiviste, dont l'activité, le goût des recherches et la culture intellectuelle lui sont si précieux, pour ramener Du Locle à des sentiments tempérés.

Les deux collaborateurs sont réconciliés lorsque la guerre de 1870 éclate. Nous sommes au 29 juillet. Le musicien, dans sa retraite, conserve un calme extraordinaire. Malgré la débâcle soudaine et ses conséquences, il demeure optimiste.

A ce propos, je possède la preuve que, par un singulier tour d'esprit, presque tous les compositeurs de la fin du Second Empire, et Reyer en

particulier, se montrèrent d'une tiédeur patriotique ressemblant à un détachement complet du drame terrible qui allait précipiter Paris dans la guerre civile et toute la France dans la douleur de la défaite. Vues sous ce jour, certaines lettres de Reyer sont vraiment typiques.

Enfin, j'ai tenu à montrer aussi le musicien vieillissant, devenu plus amer, bien que rieur encore et tout occupé de *Salammbo*. A travers cette correspondance on apprendra à connaître mieux l'homme dans l'artiste.

Martial Teneo.

Bibliothécaire de l'Opéra.

Lettre a Du Locle.

Hôtel Diomède,
à l'entrée de Pompeï (1865).

« Mon guide m'ayant lâché une heure avant le départ du train, mon cher ami, je profite de ce premier loisir pour vous souhaiter le bonjour et vous dire que jusqu'à ce jour l'Italie m'est apparue sous son aspect le plus maussade. Je veux bien, comme on me l'a dit, que la pluie, le vent et la neige, en cette saison, soient une exception, il n'en est pas moins fort désagréable pour moi d'être arrivé à Naples pour m'y enrhumer et de n'avoir pu m'arrêter, ni à Modène, ni à Parme, ni à Faenza où sont les plus belles filles d'Italie. J'ai bien envie de les voir, ces belles filles, pour me faire un peu oublier les pruneaux barbus que j'ai rencontrés jusqu'ici sur ma route. A la Pergola, je pousse un cri d'admiration. — J'avais aperçu dans une loge le plus pur, le plus frais, le plus blond de tous les visages. — Je demande le nom de la jeune prsonne au voisin complaisant qui m'avait offert sa lorgnette. — C'était une Allemande! Mlle de Turkheim. — son père a un château dans les Vosges à dix minutes d'Heibgenstein. — Le castel me semblait beau, mais qu'est le castel à côté de la châtelaine ! — Hier, je dîne au Café Reale à côté d'une ravissante créature, — c'est une parisienne pur sang.

« Si la belle Italienne existe réellement, il faudra bien que je la découvre, mais je suis trop sûr, hélas, que grande dame ou bourgeoise, elle sera vêtue à l'avant-dernière mode et que fille du peuple ou fille des champs elle aura des mitaines et une crinoline ridicule. Le costume n'existe plus que pour quelques modèles que l'on voit rôder dans les environs de la villa Médicis.

« Et la musique ! Ah ! mon cher, si vous m'aviez vu au parterre du Carlo Felice, à côté de deux militaires qui se racontaient à haute voix des cancans de caserne pendant qu'on jouait *Macbeth* del maestro cavaliere Verdi ! Puis le ballet est venu et tous, avec une unanimité parfaite, ils ont sifflé la danseuse que j'avais bien envie d'applaudir parce qu'elle était fort grasse et qu'elle écartait les jambes prodigieusement. On dit que Verdi a refait presque tous les morceaux de *Macbeth* pour le Théâtre Lyrique. — Presque tous, ce n'est pas assez. Vous ne pouvez rien vous imaginer de plus plat et de plus grossier que cette partition. Il faut vraiment toute l'imagination de Carvalho pour y trouver le plus petit élément de succès. — Après cela, vous me direz que le public, qui a déjà vu des vaisseaux s'engloutir, n'a pas encore vu de forêt marcher. La raison est bonne et je n'en veux pas d'autre. — Ces malheureux fumistes sont trop occupés de l'amitié italienne, et Verdi aura été le dernier compositeur de la décadence. — J'aimais beaucoup l'Allemagne, aujourd'hui je la vénère et je n'aspire qu'à la revoir. Resterai-je à Rome, je n'en sais rien encore, — j'y ai trouvé cependant un charmant garçon qui me servira de cicerone à mon retour. En quarante huit heures je n'ai pu voir que Saint-Pierre et le palais de l'Ambassade française, Baudry et Victor Sieg, premier prix du Conservatoire pour avoir fait une Cantate intitulée *Ivanhoé*, — vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

« Où en êtes-vous, mon cher ami? à mes romances ? et les deux actes à retoucher ? — Ecrivez-moi, je vous prie, sous le couvert de M. le baron d'Ideville, secrétaire de l'ambassade française à Rome (sans affranchir) et mes lettres vous parviendront à l'avenir franco par la voie de l'ambassade... Je vous serre la main, mon cher ami, et j'attends des jours plus sereins pour revenir un peu sur ma première impression ».

Lettre a Du Locle.

Florence, 18 *mai* 1865.

« Avant de quitter Rome, j'ai fait un petit tour dans les environs et je suis allé jusqu'à Palestrina, Subiaco, etc. — J'étais à pied, seul, et je ne me suis pas ennuyé un seul instant.

Le soleil était chaud : je me suis entouré la tête d'un voile blanc (en prose on dit une serviette), j'ai sué beaucoup, je me suis égaré quelques fois, j'ai mangé des choses immondes, mais j'ai vu un pays admirable et j'avais le cœur bien gros quand j'ai quitté Rome. Vous me l'aviez dit, mon cher, — quand on y a été on veut y revenir et j'y reviendrai. L'exemple de Liszt ne me donne aucune crainte : je vivrais très bien à Rome sans être tenté par la soutane ou le chapeau de Basile. Quel effet a produit à Paris la transformation du virtuose en abbé? On a dû rire et on a eu tort. J'ai deviné son projet en lui disant la première fois que je l'ai vu ainsi travesti : « buon giono, signor Palestrina ». Rêver la régénération de la musique d'église est assurément un beau rêve, mais il faut être capable de le réaliser.

« Les fêtes du Dante ont été ce qu'elles devaient être : un encombrement général. La Ristori, Rossi et Salviani, les trois plus grandes étoiles de l'art dramatique en Italie, se sont escrimés à qui mieux mieux sur le théâtre Pagliano et l'enthousiasme a jailli du sein de la multitude. — La partie musicale a été d'un plat dont vous ne pouvez avoir aucune idée. — Si vous voulez, à mon arrivée à Paris, je vous régalerai de quelques fragments de la Cantate du maestro Crusticelli, — c'est le sublime du grotesque. — Au bal des Uffizzi les hommes ont dansé entre eux, — quelques femmes fort jolies circulaient tout autour et semblaient prendre un plaisir médiocre à cette scène de pédérastie chorégraphique.

« Je resterai encore ici un ou deux jours, puis j'irai voir Sienne, Lucques et Pérouse. Comptez bien que du 1er au 8 juin je vous demanderai une place dans votre loge pour voir jouer *l'Africaine*; un de mes grands regrets est de n'avoir pas assisté à la première représentation. M. Perrin a une part trop grande dans ce magnifique succès pour que je manque de l'en féliciter... Vous ne me dites pas un seul mot de *Sigurd* et rien non plus de mes romances. Travaillez-vous ? Si vous ne me réveillez pas de temps en temps, je finirai par m'endormir ».

LETTRE A PERRIN

Venezia la Bella, 7 *décembre* 1866.

Mon cher directeur, j'ai passé le Brenner avec deux pieds de neige. C'était un beau spectacle, mais cela m'a fort enrhumé et je n'ai pas osé revenir à Paris pour y éternuer. Alors je suis allé à Venise où j'ai trouvé le ciel pur et la douce température qui me conviennent actuellement. Vous m'approuverez, je l'espère, de n'avoir pas compromis ma santé par un prompt retour. — Le travail qui m'attend n'exige pas seulement du soin et du zèle ; il veut aussi que les muqueuses soient en bon état. C'est l'affaire de quelques jours, — après-demain je dirai adieu à l'Assomption du Titien, à la Vierge de Jean Bellin, aux belles Vénitiennes qui ont, en général, les épaules larges, la taille élégante et la poitrine bombée, — et aux petits marchands d'allumettes qui vous offrent très courtoisement leur marchandise et leurs bons offices. Je crois qu'ils vivent beaucoup plus de ceci que de cela, mais je n'en puis parler par expérience. — Peut-être dirais-je le contraire si j'écrivais à Du Locle. — J'ai vu Strasbourg et Salzbourg, Munich, Linz et les montagnes du Tyrol; j'ai vu bien d'autres villes et d'autres paysages tout le long de ma route, mais lorsque je suis arrivé à Venise, il m'a semblé que je n'avais rien vu et que je voyais toutes ses merveilles pour la première fois. Malheureusement le consul de France, Léon Pillet, est malade et cela donne un air de tristesse à la ville, à moins que ce ne soit le départ des Autrichiens. Les bourgeois et le peuple crient bien fort qu'ils ne les regrettent pas, et cependant je n'en crois rien. On compte encore ici par kreutzers et par florins et l'on n'est pas mal accueilli du tout dans les boutiques où l'on demande en allemand un objet de verroterie ou un peu d'alun dans une petite boîte... Quant aux seigneurs vénitiens qui ont des palais sur le Grand Canal, le départ des habits rouges a tari la source la plus claire de leurs revenus, car les voilà maintenant rentrés chez eux, après un long exil, et ils ne peuvent plus, comme par le passé, montrer pour de l'argent les somptuosités et les curiosités de leurs demeures. Les suisses de ces palais que la domination de l'Autriche et l'exil de leurs maîtres avaient transformés en cicerones ont brisé leur tire-lire et repris la hallebarde. Mais il faut croire que les descendants des Doges et des patriciens sont bien dégénérés, car on n'entend d'autre musique sur le grand Canal que le chant monotone du gondolier qui passe et les fêtes de nuit sont données de sept heures à huit heures (tous les soirs) par la musique d'un régiment (un reggimento) qui joue des airs du *Trouvère* et de *Simon Boccanegra* sur la place Saint-Marc. Ce n'est assurément pas à cause de cela que je voudrais passer mon hiver à Venise.

Ce n'est pas cela non plus, mon cher directeur qui me fera partir après-demain. C'est le désir de vous revoir et de vous renouveler verbalement l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués. »

(*A suivre*).

DU JAZZ-BAND AU ROMAN NÈGRE

Ga'nza.... ga'nza.. .. ga'nza..... ga'nza
On ne l'est qu'une fois dans sa vie.
A nous, femmes !..... A nous, hommes !
A présent, vous êtes ga'nzas.
Ga'nza..... ga'nza..... ga'nza....., ga'nza.

L'Académie Goncourt vient de couronner un roman nègre. « Véritable roman nègre » porte *Batouala* sur sa couverture. Mention superflue ! Il suffit d'ouvrir le livre : on s'en aperçoit tout de suite. Pour un roman nègre, *Batouala* est un roman nègre; il l'est à fond, dans toute l'acception du mot. Il ne l'est pas seulement parce que, comme le *Romulus Coucou* de Paul Reboux ou *le Visage de la Brousse* de Pierre Bonardi, il met des noirs en scène, ni parce que son auteur, M. René Maran, est un noir authentique. Il l'est encore et surtout — c'est la nouveauté — parce qu'il est écrit et pensé en nègre. Ce roman est le plus beau spécimen de littérature nègre en langue française que nous puissions souhaiter.

Il fallait s'y attendre. Après l'invasion dans nos orchestres de cette cacophonie épileptique où se heurtent les meuglements des trompes d'automobiles et les hurlements de moricauds en délire qu'on nomme jazz-band ; après les expositions de puérils dessins et d'informes statues nègres, le roman nègre devait avoir son tour.

Nous y sommes. Et je vous prie de croire que nous y sommes en plein. *Batouala* ne se contente pas de faire parler et agir des nègres, de nous décrire leurs gestes et leurs cérémonies ; il est un parfait exemplaire de l'art et de la pensée nègres.

L'action est rudimentaire et brutale. Un nègre, Batouala, est trompé par l'une de ses femmes. Il veut tuer le séducteur Bissibingui, mais est tué par lui. Et pendant qu'il agonise les deux amants, si j'ose leur accorder ce nom, s'accoupient sous ses yeux.

Quant à l'art avec lequel cette histoire est contée, il est simpliste au premier chef. Il n'emploie guère comme procédé de description que l'énumération. « Et la pluie tombe. Tiède, torrentielle, diluvienne, en hordes lourdes, rapides, serrées, infatigables, irrésistibles, incessantes, elle tombe... » Ou encore : « Tintement de sonnailles, chocs de pilons, cliquetis de sagaies, vomissements incoercibles, discrets ou clairs, chauds ou rauques, les coassements de toutes les sortes de crapauds et de toutes les espèces de grenouilles font yangba. » Et puis, la répétition, infatigable et monotone, qu'on rencontre presque à chaque ligne. « Partout des plantations. Partout des plaines, des plaines, des plaines et, au bout des plaines, la Déka... » En voulez-vous ? en voici : « ... les femmes en tapant les pieds, hurlent, hurlent. » « Tiens ! tiens ! tiens !... » songe Batouala.

Si encore ce livre nous apprenait véritablement quelquechose sur le pays et ses habitants ! Je ne parle pas de vision personnelle ; il n'y a de personnel dans *Batouala* que des inversions, maniées du reste avec une telle maladresse que certaines phrases ont des contorsions de sauvage. Mais, à défaut de vues originales, ce livre pourrait nous rendre la physionomie de l'Oubangui Chari où se passe l'action. Hélas ! en fait de couleur locale, M. René Maran n'a rien trouvé de mieux que de parsemer son récit de vocables indigènes avec une profusion qui n'aide pas à la clarté : « les li'nghas, les balafous et les komdiés luttèrent de frénésie. Les toucans ricanaient sinistrement. » C'est tout et c'est peu. Si, du moins, on nous avait donné le sens de ces appellations, on pourrait comprendre. Mais ce ne serait, évidemment, pas assez nègre. Après les noms communs viennent les noms propres, dont M. René Maran, pour nous étonner sans doute, ne craint pas de faire abus : « .....et, au bout de ces plaines la Déka, qui se jette dans la Kandja. Car, entre temps, la Bamba s'est changée en Kandja, N'Gakoura sait après comment ! »

Nous sommes loin de l'art d'un Loti qui, lui aussi, a décrit des nègres dans le *Roman d'un Spahi*, et même le désert. Quelques lignes de lui en disent plus long sur l'âme noire que tout le volume de M. René Maran. Car, à le bien examiner, les nègres n'y sont pas plus dépeints que leur pays. L'auteur nous fait bien assister à quelques-unes de leurs cérémonies, notamment à une yangba et à une chasse. Mais, outre que nous ne « voyons » pas les scènes, car M. René

Maran est bien incapable de rendre une atmosphère, nous n'apprenons rien sur l'âme de ses personnages, qui, cependant, en ont une, de l'aveu même de l'auteur. Nous ne savons rien de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils pensent. Nous ne connaissons pas leur vie journalière. Contrairement au projet qu'il expose dans sa préface, M. René Maran n'a pas su nous intéresser à ses compatriotes. Ils passent en vagues silhouettes qui ne retiennent pas l'attention. Tout cela est d'un art primitif, en un mot de l'art nègre.

J'oubliais le parti-pris de grossièreté, qui est bien nègre aussi, par quoi peut-être ce roman a plu aux membres de l'Académie Goncourt, si j'en juge par quelques-uns de leurs précédents choix. Batouala nous rappelle les temps révolus du naturalisme. Il en est de l'espèce la plus basse et la plus plate, de la plus inutile aussi. Jugez-en : « Hum ! Crachons. Ça puait. Sûrement, il y avait de l'homme par là, l'homme étant de tous les êtres animés celui dont les excréments dégagent l'odeur la plus intolérable. Elle s'accroche à votre nez, poursuit, persiste, harcèle. Quelle punaiserie ! » Combien d'autres détails ignobles ou obscènes et tout aussi inutiles, que je ne puis citer par respect pour mes lecteurs ! Et il paraît qu'on en a retranché !

En résumé, *Batouala* n'est à aucun titre une œuvre d'art. C'est une œuvre élémentaire, très honorable pour un nègre, qui nous renseigne sur ses frères, moins par ses descriptions, que par la mentalité dont témoigne son auteur. Mentalité primitive et, comme telle, simpliste, qui ne va pas plus loin que l'aspect extérieur et tout superficiel. Qu'un nègre authentique ait pu l'écrire en français, cela, certes, est intéressant et atteste, ce dont nous avons d'ailleurs maintes preuves, que la race noire est capable de progrès. La portée de cette œuvre ne va pas plus loin. Mais sert-elle la race noire comme elle en affiche le dessein ! Je ne le crois pas. M. René Maran nous montre plutôt des gorilles que des hommes.

Ce qui, en tout cas, me passe, c'est que l'Académie Goncourt qui, apparemment, n'est pas chargée de l'amélioration des races humaines, ait jugé bon au seul point de vue littéraire d'accorder le prix dont elle dispose à une si naïve ébauche alors qu'elle pouvait en gratifier une œuvre, à tous égards, remarquable, j'ai nommé l'*Epithalame*, un conte délicieusement philosophique, le savoureux *Castagnol* d'André Lamandé, le puissant roman de Louis Chadourne, *Terre de Chanaan*, *la Cavalière Elsa*, *l'Entrepreneur d'illuminations* et tant d'autres. Ils n'avaient que l'embarras du choix. Goncourt, que je sache, était un pur littérateur et un artiste, un homme de lettres avec toutes ses qualités et tous ses défauts. Il serait stupéfait de la désignation qu'on faite ses héritiers du « véritable roman nègre » qu'est *Batouala*, comme du meilleur roman publié dans l'année par un jeune.

J'ai même quelque raison de supposer que le fondateur de l'Académie Goncourt éprouverait quelque inquiétude : il se demanderait si l'esprit de vertige qui, par excès de raffinement, fait préférer à quelques-uns de nos contemporains, aux œuvres harmonieuses, de simples vagissements n'a pas touché certains membres du cénacle qui porte son nom. Il craindrait d'y voir un signe de cette déliquescence qui en musique nous a conduit du jazz-band au bruitisme, dans les arts plastiques du cubisme au tactilisme, et qui, en littérature, pourrait bien nous mener du dadaïsme au gagaïsme.

Je préfère croire que l'Académie Goncourt a voulu manifester sa sollicitude pour nos frères de couleur, en attendant qu'elle la marque pour nos frères inférieurs, ce qui pourrait l'inciter à couronner l'an prochain, s'il s'en produisait un, un « véritable roman singe ».

Paul GAULTIER.

LA CHINE

Ce n'est pas de la Chine à Washington, c'est-à-dire de la Chine dans ses relations avec d'autres puissances, que nous entretiendrons le lecteur, mais de la Chine en soi, de cette Chine, dont on n'a point parlé à Washington, de son avenir, de ses possibilités d'accès au progrès moderne, autant de questions que beaucoup de personnes se posent et dont la réponse ne s'improvise pas. Il faut, selon nous, avoir séjourné pendant un temps assez long en Extrême-Orient, pour dire ce qu'est la Chine, où elle en est, et pour essayer de se représenter où elle va.

Quand on considère la Chine d'aujourd'hui, le chaos politique dans lequel elle se trouve, la scission de fait sinon de droit qui, depuis plusieurs années déjà, entretient chez elle un perpétuel état de guerre, on comprend mal que d'aucuns puissent prétendre qu'une évolution ait commencé dans ce pays et distinguent, à travers l'anarchie la plus évidente, un progrès vers

lumière plutôt qu'une régression vers les plus épaisses ténèbres.

Il faut pourtant convenir que, de quelqu'éclat qu'ait brillé la civilisation chinoise sous les illustres dynasties des Soung et des Ming, rien ne la rapprocha jamais de notre civilisation d'Occident, mais qu'au contraire, depuis un certain nombre d'années, depuis les débuts du mouvement réformiste à la fin du XIXe siècle et surtout depuis la révolution de 1911, c'est vers une adaptation aux progrès de l'Occident que se tournent la jeunesse instruite de la Chine et certaines de ses personnalités les plus marquantes. Que ce désir d'adaptation porte simplement sur les méthodes scientifiques, sur les instruments de notre progrès, et réserve les théories philosophiques et morales de l'Europe, comme indignes d'être seulement comparées à celles de la Chine, peu importe ! Quand nous parlons du progrès de la Chine, nous n'entendons parler que de progrès matériels, d'amélioration de la vie matérielle de l'homme. Or sur ce point, nous pouvons affirmer que les Chinois d'aujourd'hui pensent autrement que ceux d'il y a trente ou quarante ans. Nous verrons plus loin jusqu'à quel point il en est ainsi.

Ce qui déconcerte bien des esprits franchement désireux d'être convertis à pareille opinion, c'est l'état anarchique de la Chine actuelle. Mais il faut savoir ce qu'est ce pays.

La Chine est moins une nation qu'une civilisation et un peuple. L'immense étendue de son territoire, la diversité des races qui l'habitent et surtout le manque de communications faciles n'en ont jamais pu faire jusqu'ici une nation similaire à nos nations d'Europe, limitées, peuplées à peu près d'hommes de même race, striées de routes relativement courtes et de voies ferrées qui rapprochent encore les distances. L'autorité gouvernementale déléguée aux vice-rois ou aux gouverneurs de provinces, qu'elle émane d'un empereur Fils du Ciel ou d'un cabinet républicain, n'est jamais, en Chine, qu'un mythe parmi tant d'autres et c'est singulièrement se tromper que de s'imaginer que le progrès y est absolument conditionné par la reconnaissance raisonnée de cette autorité.

Bref, si l'on veut se représenter la Chine de tous les temps, il faut se garder de la comparer à nos Etats politiquement et administrativement unifiés d'Occident où, par exemple, la défection d'un élément administratif, d'une fraction de territoire entraîne l'ébranlement de toute l'armature nationale; en Chine, qu'une province se déclare indépendante de Pékin, c'est de l'argent de moins qui parvient au Trésor, mais le pays n'en ressent aucune secousse profonde. Il continue à vivre, bien ou mal, comme auparavant. Aussi le spectacle qu'offre la Chine en ce moment émeut-il beaucoup moins les Chinois que nous-mêmes. Quelle que soit la situation politique du pays, quelle que soit celle du gouvernement, le peuple chinois vit sans se préoccuper des affaires publiques. Il faut donc admettre qu'il puisse penser, juger et évoluer sous quelque régime politique que ce soit : empire, république et même dans l'anarchie à peu près complète.

Une fois cela admis, demandons-nous si, en fait, le peuple a commencé à évoluer, autrement dit, demandons-nous où en est la Chine.

***

A son retour de Paris, M. Lou Tseng-Tsiang, chef de la délégation chinoise à la Conférence de la Paix, écrivait dans un rapport au président de la République chinoise : « Les gens qui s'inquiètent du sort de la Chine craignent fort que la crise financière ne cause sa perte. A mon humble avis, ce n'est pas cela, mais le défaut de patriotisme de nos compatriotes que nous devons redouter. Les précédents que l'on pourra facilement trouver dans l'Histoire, les récents exemples que nous donnent les puissances amies sont là pour nous prouver que le seul moyen de sauver notre pays de la ruine est dans le relèvement du sentiment patriotique de notre peuple. »

Or ce sentiment est en train de s'éveiller en Chine. La décision de la Conférence de la Paix relative au Chantoung a produit sur les Chinois deux effets qui en apparence s'opposent l'un à l'autre, mais qui en réalité sont parallèles. Premièrement, l'on peut constater que l'attitude du Japon à propos du Chantoung éveilla entre les populations des diverses provinces chinoises un sentiment de solidarité qui se traduisit par le boycottage des produits japonais et qui est déjà inconsciemment une sorte de sentiment national. Secondement, certains Chinois pensèrent qu'en présence des appétits des puissances, ils auraient plus de profit à s'entendre avec les Japonais, des jaunes comme eux, et aussi plus de chance d'y parvenir qu'avec des blancs. Ainsi, l'idée de la solidarité chinoise d'une part, et celle de la solidarité jaune d'autre part ont été renforcées par la Conférence de la Paix et sont dirigées parallèlement contre ce qui n'est pas asiatique; elles jaillissent toutes deux d'un sentiment national naissant, plus ou moins carac-

térisé suivant qu'on attribue plus de force à l'une qu'à l'autre, mais en tout cas indéniable.

Sans préjuger les décisions finales de la Conférence de Washington, on peut pourtant prévoir au moment où nous écrivons, que ce sentiment ne pourra que s'en trouver renforcé. Les Chinois ne sont pas dupes des procédés de la Conférence à leur égard.

Beaucoup ne s'en étonnent pas qui ne se firent jamais illusion sur ce qu'ils en devaient attendre. L'Histoire leur a appris que l'affirmation renouvelée des plus beaux principes de politique internationale n'a rien changé aux destinées des nations; les voilà maintenant convaincus qu'un Etat doit compter sur lui-même plutôt que sur les autres .Bref, la semence de l'homme nouveau que la Conférence de la Paix a jetée dans le monde et qui s'appelle le citoyen chinois, la Conférence de Washington l'aidera à germer. L'avenir dira si elle fit en cela œuvre utile ou néfaste pour l'humanité.

Les Chinois qui réfléchissent avaient déjà compris que le repliement d'un peuple sur lui même, attitude qui fut de tout temps celle du peuple chinois, ne pouvait durer que dans l'isolement du pays: depuis que, par la force des choses, la Chine était entrée plus ou moins dans le mouvement du monde, il fallait que d'autres conceptions présidassent à ses destinées. Les Chinois avaient appris à leurs dépens à connaître les autres peuples, ils s'étaient aperçus qu'il ne fallait plus songer à les ignorer, et qu'alors il fallait évoluer. L'instruction des enfants, des jeunes gens, fut complètement remaniée. La réforme de l'enseignement s'accomplit sur tout le territoire. Au programme séculaire des études, qui ne comprenait guère que l'histoire de la Chine et la littérature classique, fut substitué un programme qui s'inspirait de ceux d'Occident. Il est incontestable que le goût des études occidentales et en particulier des sciences positives et appliquées croît de jour en jour parmi les Chinois.

Mais ce n'est pas seulement la jeunesse des écoles qui s'efforce de s'adapter au progrès moderne, le peuple lui-même y est converti. Dans la Chine d'il y a quarante ans, les idées des Européens et des Américains n'étaient pas même exprimées, leurs livres, leurs journaux ne pénétraient pas. Or, l'on compte aujourd'hui des centaines de journaux ou de revues répandus sur le territoire chinois; cette presse, quelle que soit sa dépendance à l'égard d'un parti ou d'un homme, n'en touche pas moins un nombre considérable de personnes qui prennent ainsi de plus en plus l'habitude de regarder au delà des limites étroites de leurs propres affaires. Et c'est là le fait nouveau par excellence : le Chinois de toutes classes ne repousse plus le progrès d'Occident et admet les avantages matériels qu'il lui offre. Voilà où en est la Chine.

Toutefois gardons-nous de croire que l'évolution du peuple chinois puisse être aussi rapide que le fut celle du peuple japonais, préparé à cet événement par des siècles de cohésion sociale et d'éducation nationale. L'humus chinois est riche et infini, mais il sera lent à réchauffer la graine et à s'entrouvrir aux racines profondes. La notion de patrie, le sentiment national s'éveillent seulement en Chine et ce n'est que lorsque ce sentiment s'imposera à eux, que les Chinois s'intéresseront davantage aux affaires publiques et qu'ils voudront à tout prix y mettre l'ordre indispensable au développement général des ressources de leur pays. D'ici là pourtant, grâce à la faculté innée dont ils font preuve de se tenir naturellement dans les limites d'un état social viable, pour ainsi dire sans gouvernement, grâce aussi à leur goût nouveau pour le progrès moderne, à leur sens pratique et à leur amour de la besogne quotidienne, on peut être sûr que les Chinois continueront avec l'aide des étrangers à améliorer leur existence matérielle, en dépit d'une anarchie politique dont on ne voit pas le terme.

*
* *

D'où vient donc cette anarchie et qui l'entretient ? Nous allons essayer de le dire en quelques mots.

Tout d'abord il est bon de remarquer que la guerre civile ou, pour employer une expression moins dramatique et surtout plus exacte, les querelles intestines sévissaient en Chine même sous l'empire. Ce pays de commerçants et de cultivateurs essentiellement pacifiques eut toujours des armées de métier en campagne. Le peuple fut toujours facile à gouverner, il l'est encore à cause de son respect de la hiérarchie à tous les degrés; mais de même qu'autrefois certains vice-rois bataillaient entre eux, aujourd'hui les « touchiuns » ou gouverneurs de provinces entretiennent dans le pays des luttes sans fin, aggravées de ce fait que si les vice-rois reconnaissaient l'autorité de Pékin et envoyaient au gouvernement une part de l'impôt qu'ils récoltaient dans leur vice-royauté, beaucoup de touchiuns, véritables petits satrapes, échappent complètement à cette autorité et gardent par conséquent pour eux tout l'impôt

leur province. Le peuple est resté le même qu'autrefois, travailleur, pacifique et indifférent à la politique, mais le gouvernement ne l'atteint pas dans les provinces indépendantes, fiefs des gouverneurs.

De là cette anarchie dont nous parlons et qui remonte à l'instauration du gouvernement républicain. Si à cette époque les troupes avaient été licenciées comme c'était convenu, grâce à l'argent de l'emprunt consenti à la Chine par le consortium des banques étrangères, les touchiuns d'aujourd'hui seraient moins puissants, partant moins néfastes.

En outre, les menées des sudistes qui sous la direction de Sun-Yat-Sen sapent l'autorité de Pékin et le gouvernement de fait qu'ils ont installé à Canton au lendemain de la révolution de 1911 entretiennent l'anarchie, tant par la propagande antigouvernementale que par des expéditions armées contre les troupes des provinces indépendantes ou soumises à l'autorité de Pékin, qui avoisinent le Kouang-Tong.

Les subsides proviennent à Sun-Yat-Sen en partie du Japon qui, de notoriété publique, n'a jamais cessé de fournir les fonds nécessaires à entretenir à Canton, avec la figuration d'un gouvernement, un désordre propice à décourager toute recherche d'influence dans cette région de la part surtout des voisins d'Indo-Chine. Non content d'ailleurs de payer au sud, le Japon n'hésitait point à payer au nord. Il avait, il a encore à Pékin, sa clientèle, dans les anciens membres du club Anfou dissous en 1920, gens de toutes qualités, mais hommes politiques surtout, qui, les uns par amour du lucre, quelques-uns aussi par dépit devant l'attitude des puissances européennes à l'égard de la Chine, sont partisans d'une politique pro-japonaise. On pense trop peu aux affinités de race qui existent entre jaunes; on s'arrête trop exclusivement aux manifestations d'animosité qui marquent de temps en temps les rapports sino-japonais. La Conférence de la Paix augmenta le nombre des partisans d'une politique pro-japonaise à Pékin; celle de Washington, malgré les protestations d'étudiants qu'on peut prévoir, ne fera que l'accroître encore. Cette Conférence du désarmement aura en effet démontré une fois de plus aux Chinois que, pour être considéré par les autres, un pays doit être fort et armé, et elle fera en outre penser à plus d'un d'entre eux que l'intérêt bien compris de la Chine est peut être décidément de s'écarter des blancs et de se rapprocher des jaunes. Ce que nous disons là n'est pas pour étonner les personnes qui ont vécu en Chine au cours de ces dernières années. Nous pourrions du reste fournir plus d'un exemple à l'appui de nos dires, mais ce serait nous écarter de notre sujet

L'état de la Chine ne peut il pas amener une restauration monarchique ? Nous ne le croyons pas. Il faudrait en effet pour cela que l'opinion publique existât réellement en Chine, que la population, à peu près dans son ensemble, fût capable, nous ne dirons pas de raisonner sur la politique, mais seulement de s'y intéresser. De même que ce ne fut pas le peuple qui, dans un élan général, une révolte spontanée dérivant d'une oppression commune, créa le mouvement révolutionnaire de 1911, de même, avant longtemps, nous ne verrons pas ce peuple se jeter dans une réaction dont il ne se soucie nullement. En résumé, il n'y a pas plus de raison, politiquement parlant, pour que la république cède la place à la monarchie, qu'il n'y en avait pour que la monarchie s'éclipsât devant la république.

Cependant, dira-t-on, un essai de restauration a eu lieu en 1917. Ne pourrait-il pas se renouveler? Si fait; d'autres tentatives du même genre peuvent avoir lieu, l'une d'elles peut réussir. Elle ne sera qu'une nouvelle preuve du malaise chronique qui règne dans la politique de la Chine et l'éclatante manifestation de l'inconsistance de cette politique. Elle ne prouvera rien de plus, tant que la masse chinoise n'aura pas pris conscience d'elle-même et que le sentiment national qui s'y éveille à peine sous le coup des événements ne sera pas entré dans la période de son plein développement.

André DUBOSCQ.

LES COMÉDIES-BALLETS DE MOLIÈRE

Il faut louer et remercier la Comédie-Française. Soucieuse de célébrer dignement le tricentenaire de Molière, elle a entrepris de représenter ses comédies-ballets avec leurs si jolis intermèdes de musique, de chant et de danse. C'est pour nous tous une bonne fortune, et pour la majeure partie du public ce sera même une révélation. Il était fort rare, en effet, de les voir jouer « avec tous leurs agréments »; l'habitude s'était prise soit de les laisser complètement de côté, soit d'en extraire et de ne nous donner que

la comédie proprement dite, si bien que nous aurions fini par ne plus voir en Molière que le grand peintre de la vie humaine, par le prendre pour un classique comme les autres, et oublier tout ce qu'il y a de charmant caprice dans son génie.

Nous n'admirerons jamais assez l'étonnante variété de ses ressources et des formes qu'il a employées ou créées. Il a écrit des pièces en vers, il en a écrit en prose, au mépris de la mode et au scandale des beaux esprits qui s'écriaient : « Nous prend-il pour des benêts de nous faire essuyer cinq actes de prose? » Il en a écrit qui sont de la comédie toute pure, d'autres qui confinent à la farce, d'autres qui confinent au drame. Il en a écrit d'héroïques, de mythologiques, de modernes et de bourgeoises. *L'Etourdi* et *le Dépit amoureux* sont des imbroglios; l'action se réduit à rien dans *la Critique de l'Ecole des femmes* ou dans *l'Impromptu de Versailles*. Pas de pièce où les « machines » aient un rôle plus important que dans *Amphitryon*, où Mercure à demi couché sur un nuage s'entretient, au lever du rideau, avec la Nuit assise dans son char aérien, tandis qu'au dénouement Jupiter apparaît au milieu des nues, armé de « son foudre » et assis sur son aigle ; pas de pièce qui se passe mieux du machiniste que *le Misanthrope* dont la mise en scène n'exige que « six chaises, trois lettres, des bottes », ou *l'Ecole des femmes* pour laquelle il ne faut, au dire du décorateur, qu' « une chaise, une bourse et six jetons ». De même encore, pas de pièce plus « régulière » que *l'Ecole des femmes* ou *le Misanthrope,* si ce n'est *Tartufe* ou *l'Ecole des maris* : les unités y sont rigoureusement observées, non pas même à la façon de Corneille qui rusait un peu avec elles, mais à la façon de Racine qui s'y soumettait sans discussion et sans efforts. Et cependant l'auteur de *Tartufe* est aussi celui de *Don Juan,* plus romantique qu'*Hernani* ou *Ruy Blas;* et cependant l'auteur du *Misanthrope* est aussi le créateur de la comédie-ballet.

Il l'a créée en combinant la comédie et le ballet de cour.

Importé d'Italie en France au XVIe siècle, le ballet de cour était à son apogée dans les premières années du règne de Louis XIV. Il accompagnait toutes les fêtes royales, il en faisait le principal ornement, et coûtait parfois un million. C'était l'opéra moins l'action dramatique dont allait, à peu de temps de là, le doter Quinault; c'était la pièce à spectacle moins la pièce, car il n'en était vraiment pas une. Il n'était qu'un prétexte pour le roi et ses courtisans à se travestir magnifiquement, et à danser dans un décor de carnaval ou de féerie au son des violons et des basses de viole, des hautbois et des bassons. Il se composait d'*entrées,* c'est-à-dire de muette pantomime, et de *récits,* sorte de prologue explicatif que déclamait ou chantait un acteur. Vraie charade chorégraphique, il avait pour objet de traduire aux yeux du spectateur toutes les idées que peut éveiller dans son esprit un nom de personne ou un nom de chose : « Ainsi, dit le père Ménestrier qui a été l'Aristote du ballet et que son nom y prédestinait, la nuit étant une étendue de temps de plusieurs heures, durant lesquelles plusieurs choses différentes se font ou se peuvent faire dans le monde, on trouve naturellement la conduite d'un ballet sur ce sujet en représentant par des danses figurées tout ce qui se fait ou se peut faire pendant la nuit. Les ballets qui se font sur une proposition ou sur un sujet composé demandent nécessairement autant de parties qu'il y en a dans la proposition ou dans le sujet composé; et c'est sur ces parties que roule essentiellement toute la conduite du ballet. Si, par exemple, on se propose pour sujet qu'*il faut mourir,* on peut représenter toutes sortes de personnes sujettes à la mort, comme les papes, les rois, les cavaliers, les dames, les savants, etc... (l'*et cetera* est admirable!) Ce sont les parties essentielles à ce ballet, auxquelles on peut ajouter la mort ou la ruine des Etats, des Monarchies, et au lieu de personnes réelles se servir des poétiques, de la Science, de la Grandeur, de l'Autorité, des Richesses. »

La naïve page du père Ménestrier explique comment les auteurs de ballets, après avoir fait danser « toutes choses », des lanternes, des bouteilles, des volailles lardées, des singes, des écrevisses, des quilles, des pots à fleurs, des moulins à vent, en sont venus à faire danser dans le *Ballet de la grammaire* le prétérit et le supin. L'allégorie était leur domaine, et ses froides abstractions faisaient leurs délices. Que toute leur ingéniosité d'esprit est mesquine et pauvre, comparée à l'invention dont Molière a fait preuve en devenant leur rival !

Il l'est devenu dès 1661, dans les *Fâcheux,* improvisés en quinze jours pour la fameuse fête que le surintendant Fouquet allait offrir au roi en son château de Vaux-le-Vicomte, et au lendemain de laquelle le roi le fit arrêter. Dans l'*Avertissement* qu'il a fait imprimer en tête de la pièce, il la qualifie de « mélange nouveau pour nos théâtres », et il a raison, puisqu'il s'y est

plu pour la première fois à encadrer sa comédie dans les fictions, les jeux et les flonflons du ballet de cour. La comédie, c'est l'aventure d'Eraste que des importuns séparent à tout instant de sa chère Orphise, ou plutôt, car ici l'intrigue est presque inexistante, c'est une succession de portraits, de caractères comme en peindront La Bruyère et Bourdaloue, un défilé de monomanes, joueurs, chasseurs, amateurs de belles lettres ou de chansons, mondaines entichées de bel esprit, etc., dont Eraste se voit obligé d'essuyer les longs discours, et qui sont des passions de l'âme humaine en même temps que des silhouettes de la vieille France. Cela est peint largement, en pleine pâte, comme Molière sait peindre; cela risquerait, néanmoins, s'il s'en tenait là, de sembler presque aussi froid que du Bourdaloue ou du La Bruyère. Aussi ne s'en tient-il pas là ; il y ajoute un prologue que récite une nymphe et où des satyres et des dryades dansent une première entrée de ballet ; il relie les trois actes les uns aux autres par de nouvelles entrées où des jardiniers, des joueurs de boule ou de mail, cent badauds de la rue retardent à leur tour Eraste en l'enlaçant dans les savants détours de leurs menuets ou de leurs passe-pieds; après quoi, Eraste ayant enfin rejoint Orphise, surviennent des bergers et bergères de l'*Astrée* qui « ferment le divertissement ».

Voilà la première comédie-ballet de Molière. Il en a par la suite composé treize autres avec la collaboration de Lully et, en dernier lieu, de Charpentier. En voici la liste dans l'ordre chronologique :

Le Mariage forcé ; la Princesse d'Elide ; l'Amour médecin ; Mélicerte ; la Pastorale comique ; le Sicilien ; Georges Dandin ; M. de Pourceaugnac ; les Amants magnifiques ; le Bourgeois gentilhomme ; Psyché ; la Comtesse d'Escarbagnas ; le Malade imaginaire.

En d'autres termes, ses comédies-ballets constituent presque la moitié de son œuvre. N'est-ce pas assez dire que le ballet n'était pas à ses yeux, comme le prétend la grande édition Despois et Ménard, un « accessoire insignifiant » de son théâtre? N'est-ce pas dire quel prix il attachait à ce « mélange nouveau » naguère inventé par lui?

André Le Breton,
Professeur à la Sorbonne.

(*A suivre*)

POÈME

L'ARMISTICE [1]

Le silence !
Le silence poignant, formidable, serein,
Le silence étendu sur les lèvres d'airain,
Le silence qui mure l'âme et qui l'étreint
Et qui tient l'heure en sa puissance...
Le silence !
Le silence effrayant d'un peuple en action,
D'un peuple qui retient sa respiration,
L'attente fière
D'un cœur battant de nation
Qui n'a plus qu'un regard scrutateur et profond,
Un regard fulgurant et long
Sous la paupière...

Et soudain le silence éclate : le canon
Qui fait bien le bruit de son nom,
Le canon monstrueux tonne, bondit, s'écroule
Et rebondit
Comme un bandit
Qui roule ses foudres en houle
Et saute à la gorge des foules !
Le grand aboyeur, le canon,
Gueule sa poudre et rugit : non ! non !
L'enfer ne m'aura pas qui hurle
Et qui râle dans mon giron !
L'enfer recule
Et c'est son dernier cri
Que je vomis !

Le canon implacable a tué le silence,
Le silence !

Et voici que les coqs se cambrent aux clochers
Et qu'ils chantent comme des écorchés,
Les coqs depuis des siècles embrochés !
Et voici que la tour s'ébranle où sont les cloches,
Les cloches que le ciel accroche ;
Et les tuiles des toits moussus
Et les oiseaux qui sont dessus,
Raquettes, volants, dans la brume
Volent, volent comme des plumes !

Et l'immense bourdonnement
Croît et remplit intensément
L'immense nef du firmament ;
Et des gerbes d'hymnes s'exhalent,
Et sur la marche des maisons
Et dans le bleu des horizons
Pleuvent en pétales de sons,
Comme des roses triomphales !...

Et ce qu'elles disent les cloches en fête,
Les cloches graves, les clochettes,
Les cloches aux gais carillons
Dans les vieux clochers en haillons,
Et les gros bourdons à courtine
Dont les crânes noirs dodelinent,
C'est la fin de tous nos émois,
La fin du calice qu'on boit
Ainsi que des âmes damnées
Depuis des mois et des années ;

(1) Poème dit à la Comédie-Française, le 11 novembre 1921, par M. Alexandre.

Et c'est la honte du canon,
Tueur de beauté, tueur de jeunesse,
Mûr pour la nuit du cabanon !
Et c'est le retour divin des tendresses...

Et ce qu'elles sonnent, sonnent éperdûment,
Les cloches, les cloches
Qui font retentir et chanter les roches,
Les cloches lointaines, les cloches proches
Dont l'ébranlement
A des bercements,
Des emportements d'ardentes caresses,
C'est l'allégresse
L'allégresse !

L'allégresse serre les cœurs comme un étau.
L'allégresse est trop tard, l'allégresse est trop tôt :
Les cœurs ne vont-ils pas éclater d'allégresse ?
Les cœurs s'oppressent...

Le bonheur est si pur qu'il monte en oraisons,
Que la joie est figée aux lèvres des chansons,
Que nous ne savons plus les mots de nos frissons,
Qu'une angoisse saisit l'âme la mieux trempée
Et que les voix de bronze ont des accents d'épée !
Qu'une vaste clarté du ciel sombre descend,
Que l'on espère et que l'on sent
Que le repos des morts n'est pas leur dernier [somme,
Que leurs corps vont surgir de la terre où ils dor- [ment,
Que les derniers martyrs sur le sol écroulés
Entendant le clairon sauveur se sont levés
Et, clamant la nouvelle au seuil des hécatombes,
Ont ouvert aux Héros les portes de leurs tombes !

Oh ! l'allégresse
L'allégresse !

Le bonheur est si grand que les âmes en tremblent,
Que les pleurs ont noyé les yeux clairs et qu'il [semble,
Tant la joie est créatrice de fictions,
Que le glas a sonné des crucifixions
Et que les rêves les plus fous se réalisent :
Que le flux des ferveurs déborde des églises
Et que tous les grands Christs, aux gibets sus- [pendus,
Par de nouveaux Judas baisés, trahis, vendus,
Brisant l'affre des clous où leur sang fier s'irrite,
S'arrachent à leurs croix d'horreur et ressuscitent !

Oh ! l'allégresse ! l'allégresse !
Elle emplit les cœurs en liesse,
Elle s'échappe des maisons,
Descend la rue en pâmoison,
S'exalte et se grise et s'enlace,
Rit dans les yeux, rit dans les voix
Et chantant, pleurant à la fois,
Jetant au ciel cris et pavois,
S'enfle et déferle vers les places...

Et de clochetons en clochers,
De grange en grange,
Elle bat l'air effarouché,
Comme un vol d'anges.
Et tous ceux qui la voient passer,
Les vivants et les trépassés,
Enthousiastes et tragiques,
Lui tendent des bras frénétiques.

Les hommes s'étreignent en riant
D'une ample allure :
Les femmes perdent en s'étreignant
Leur chevelure.
Les tout petits battent des mains
Et s'égaillent par les chemins
A l'aventure,
Et les vieux s'embrassent entre eux
Et la lumière de leurs yeux
Les transfigure !

Et les cloches sonnent, sonnent partout
Et le carillon court le guilledou
Des bourdons obèses ;
Et tous frémissant, dansant et chantant,
Se lutinant et s'enlaçant,
Avec du soleil dans le sang
Et des yeux de braise,
Les citadins, les villageois,
Tous faisant une unique voix,
Voix chevrotantes, voix chaudes, voix grêles,
Voix de trottins, de demoiselles,
Voix d'avocats et de maçons,
De frêles filles, de mâles garçons,
Voix des angoisses amassées,
De mères et de fiancées,
Jettent vers le ciel et clament à Dieu
Ce cri fauve et religieux,
Ce cri des poitrines françaises,
Ce cri d'amour, ce cri de feu,
Cet hosanna prodigieux :
La *Marseillaise !*

C'est l'allégresse ! l'allégresse !

Mais alors, pliant sur son seuil,
Douleur à la douleur vouée
Et d'âpres sanglots secouée,
Comme pour étreindre un cercueil
Convulsant ses bras de détresse,
Et seule, enclose dans son deuil,
Une pauvre femme s'affaisse...

Silence !... Un moment
Cessez rires, baisers et jeux d'amants,
Danses dont les couples s'enivrent.
Recueillez-vous, enchantements
Des mères dont les fils vont vivre !
Cloches alanguissez vos sons,
Ne chantez plus, pleurez chansons,
Agenouillez-vous, *Marseillaises !*

C'est l'allégresse !... l'allégresse...

Ernest Prévost

A L'OMBRE DE PORT-ROYAL

Comment fut composé le Discours sur les Pensées de Pascal

Les anciennes éditions des *Pensées* étaient généralement suivies d'un *Discours sur les Pen*

sées de Monsieur Pascal où l'on essaye de faire voir quel était son dessein. Ce Discours — anonyme, ainsi qu'un autre qui l'accompagnait, *Sur les Preuves des livres de Moïse* — est, au témoignage de tous les « Pascalisants », un document capital, et celui peut-être qui nous offre la restitution la plus précise, la plus intelligente et la plus complète du dessein qu'avait conçu l'auteur des *Provinciales,* quand il eut l'idée d'écrire une Apologie de la religion chrétienne.

Quel est l'auteur de ce *Discours?* On l'a longtemps attribué à Philippe Goibaud-Dubois, que ses « élégantes » traductions firent entrer à l'Académie française, et que ses relations avec Port-Royal avaient introduit dans le petit comité qui, vers la fin de 1668, se constitua pour préparer l'édition originale des *Pensées.* L'opuscule figure dans le « catalogue raisonné » des ouvrages de Dubois, dressé par Nicéron au tome XVI de ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres,* et il figurait déjà dans celui qu'avait dressé l'abbé d'Olivet pour son *Histoire de l'Académie française.* Et l'*Approbation des docteurs* qui accompagne les premières éditions du Discours atteste, en propres termes, qu'il a été « composé par M. du Bois de la Cour », ce qui semble évidemment un prête-nom désignant le même personnage.

Mais au tome XX des *Mémoires* de Nicéron (consacré à des changements, corrections et additions), on lit la note que voici, de l'abbé Goujet : « On donne à M. Du Bois le *Discours sur les Pensées de M. Pascal* et celui *Sur les livres de Moïse.* Mais un ami particulier de feu M. de la Chaise, auteur de l'*Histoire de Saint-Louis,* m'a dit que ces deux discours étaient de cet historien. » Barbier, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes,* probablement sur la foi de l'abbé Goujet, a adopté cette opinion: « Sous ce nom (de Du Bois de la Cour) écrit-il, était caché Filleau de la Chaise, auteur de l'*Histoire de Saint-Louis.* » Enfin Sainte-Beuve a découvert, dans les papiers de Mme de Sablé, une lettre de Mme Périer, qui attribue catégoriquement « à M. de la Chaise » la primitive Préface de l'ouvrage.

Voilà un ensemble de témoignages assez impressionnant, et l'on s'explique qu'aujourd'hui l'on s'accorde à faire de Filleau de la Chaise, qui était de l'entourage de M. de Roannez, et, qui fit, lui aussi, partie du comité de publication, l'auteur du *Discours sur les Pensées.* Pourtant, je l'avoue, j'ai quelque peine à croire que tout soit faux dans l'opinion traditionnelle dont Nicéron, après d'Olivet, s'était d'abord fait l'écho, et que paraît bien confirmer l'Approbation des Docteurs. Je ne veux pas discuter le témoignage de Mme Périer qu'avec un peu de subtilité on pourrait peut-être trouver moins péremptoire qu'il ne semble à première vue. Mais celui de Barbier ne compte guère et celui du « consciencieux » abbé Goujet n'est pas de première main. Dubois, en 1669, n'était pas encore de l'Académie et il n'était pas encore l'auteur des traductions qui ont consacré sa réputation. Mais, trois années auparavant, il avait, sous l'anonymat, pris contre Racine la défense de Nicole dans une *Réponse à l'auteur de la lettre contre les hérésies imaginaires et les visionnaires* (1), et tout Port-Royal avait applaudi à ce factum. Quoi de plus naturel qu'on l'ait prié, sinon de rédiger intégralement la préface que l'on destinait à l'édition des *Pensées,* tout au moins d'y mettre activement la main? L'idée d'une collaboration entre Dubois et Filleau de la Chaise, outre qu'elle n'est pas sans présenter quelque vraisemblance, aurait pour elle de concilier toutes les revendications posthumes.

Représentons-nous bien en effet les conditions dans lesquelles a dû être composé le *Discours sur les Pensées.* On sait que ce Discours reproduit ou résume une conférence où, vers 1658, pendant « deux ou trois heures », Pascal exposa à quelques-uns de ses amis de Port-Royal, « le plan de tout son ouvrage » et où il fut merveilleux d'éloquence entraînante, de profondeur dialectique, d'émotion persuasive. Quels étaient ces amis? On nous les représente comme « des personnes très considérables », et ce n'est sans doute pas s'aventurer beaucoup que de conjecturer, entre quelques autres, les noms d'Arnauld, de Nicole et du duc de Roannez. Pascal parla-t-il sur des notes préparées d'avance? Il est possible : car il y a, dans les *Pensées,* certains morceaux, qui ont bien l'air, — c'était l'avis de Faugère et de Sainte-Beuve, — d'avoir une destination analogue, entre autres, celui qui a pour titre : *A Port-Royal — Pour demain — Prosopopée.* Mais d'autre part, Etienne Périer, nous parlant de ce discours, nous dit qu'il a été « fait ainsi sur-le-champ et *sans avoir été prémédité ni travaillé* ». En tout cas, il ne semble pas que Pascal, — ce qui est infiniment regrettable, — ait laissé dans ses papiers, après

(1) Celle qui a paru en brochure en 1666 a été reproduite par Nicole dans l'édition des *Visionnaires* de 1667, et par M. Mesnard au tome I de l'édition des Œuvres de Racine, dans la collection des Grands écrivains de la France.

coup, un résumé complet de la conférence de 1658.

L'un des auditeurs de Pascal, au sortir de la conférence, a-t-il jeté sur le papier les souvenirs que lui avait laissés cette vibrante parole? Il est possible; mais j'aurais quelque peine à concilier cette hypothèse avec ce témoignage de l'auteur du *Discours* : « Tout ce que dit alors M. Pascal leur est encore présent, et *c'est d'un d'eux* que, plus de huit ans après, on a appris ce qu'on en va dire. » Il paraît bien résulter de là que l'auteur du *Discours* n'assistait pas à la conférence; ce serait vers 1667 que, en vue de son travail, il a prié l'un des auditeurs du grand écrivain de recueillir et de rassembler ses souvenirs.

Et voici, au total, comment, dans l'état actuel de nos informations, et pour concilier tous ces témoignages, j'imagine volontiers que les choses ont pu se passer. Dubois, désigné par Arnauld et Nicole pour écrire la Préface du livre projeté, aurait demandé à Filleau de la Chaise, qui avait assisté à la conférence, de vouloir bien l'aider et le documenter. Celui-ci, mettant en œuvre ses propres souvenirs, et peut-être aussi ceux d'autrui, aurait alors rédigé une sorte de Mémoire sur lequel Dubois aurait travaillé à son tour. Et cette seconde rédaction, sans doute revue et corrigée par les soins du comité de publication, serait devenue le *Discours* qui, écarté en 1670, pour des raisons obscures, par la famille de Pascal et remplacé par la préface d'Etienne Périer, ne vit le jour qu'après coup en 1672 (1).

Que le *Discours* d'ailleurs soit l'œuvre de Goibaud-Dubois ou de Filleau de la Chaise, il fait assez d'honneur à son auteur pour que l'on essaye, à l'aide des rares indications qui nous sont parvenues sur l'un et sur l'autre, d'évoquer brièvement leur personnalité littéraire et morale à tous deux.

Philippe Goibaud-Dubois est né à Poitiers, en 1626. Il était d'une famille très modeste qui ne le fit point étudier. Son violon était son unique talent, et, venu à Paris, il s'y fit recevoir maître à danser. Introduit en cette qualité auprès du jeune Duc de Guise, il sut si bien s'attacher son élève, que celui-ci ne voulut point d'autre gouverneur. Pour bien remplir ses fonctions, il eut, à trente ans, le courage de recommencer son éducation, et d'apprendre le latin. Messieurs de Port-Royal qui dirigeaient Mademoiselle de Guise, la tante du jeune prince, lui prodiguèrent leurs conseils, et il se mit entièrement sous leur direction religieuse et intellectuelle : « Il prit même assez leur manière d'écrire, dit l'abbé d'Olivet: le style grave, soutenu, périodique, mais un peu lent et trop uniforme. » Le Duc de Guise étant mort prématurément à vingt et un ans, Dubois devint en quelque sorte l'homme de confiance de Mlle de Guise, et il semble qu'il ait fait un intelligent et généreux usage de son influence. En le recevant à l'Académie française, l'abbé Testu de Mauroy lui disait : « La généreuse princesse, j'entends Mademoiselle de Guise dont le nom est trop beau pour le taire, vous a demandé vos conseils : et que pouvait désirer une âme aussi grande, et aussi élevée que la sienne, sinon les conseils d'un homme sage? Et, quels ont été ceux que vous lui avez donnés? Noblesse indigente, tant de fois relevée par ses bienfaits, gens de lettres peu fortunés, ses illustres pensionnaires, vous l'avez ressenti. J'en attesterais les mânes de ceux qui ne sont plus, et la reconnaissance de ceux qui vivent encore, si je n'épargnais votre modestie. »

Dubois ne s'en est pas tenu là. Ayant désormais des loisirs, il s'avisa de composer des traductions de saint Augustin — naturellement! — et de Cicéron. Ces traductions d'un style un peu uniforme peut-être, ne sont point sans mérite, et elles eurent beaucoup de succès. « Exacte, fidèle, pure, élégante et admirablement démêlée », disaient de la traduction des lettres de saint Augustin, les *Nouvelles de la République des lettres*. La traduction des *Confessions* a fait concurrence à celle d'Arnauld d'Andilly elle-même, et elle a été souvent réimprimée, jusque vers le milieu du siècle dernier : la Bibliothèque nationale possède vingt-trois de ces réimpressions de 1686 à 1838, contre vingt-quatre de celles d'Arnauld d'Andilly de 1649 à 1865.

Dubois s'était marié sur le tard avec la veuve d'un de ses compatriotes. Sa mort qui survint en 1694, peu de temps après sa réception à l'Académie, lui épargna une grande douleur. En tête de sa traduction des sermons de saint Augustin, il avait mis une longue préface, où, s'élevant contre l'éloquence emphatique et fleurie des prédicateurs, il leur proposait pour modèle la touchante simplicité de l'Évangile. Cette théorie, qui nous semble si sage, aurait plu à saint Vincent de Paul; elle n'eut pas l'heur de plaire à Arnauld, auquel la préface imprimée avait été humblement soumise, et qui, dans une dissertation sans aménité, publiée littéralement sur

(1) Si l'on admet que Filleau de la Chaise fut l'unique rédacteur du *Discours sur les Pensées*, il faudra admettre que, n'ayant pas été l'un des auditeurs de Pascal, il s'est documenté auprès d'un autre, le duc de Roannez peut-être ou le grand Arnauld.

involontaire contradicteur. Celui-ci ne la connut heureusement pas et elle ne parut qu'après sa mort. On nous dit qu'il en eût souffert. Et ce dernier trait achève de caractériser cette aimable et modeste figure d'un homme de lettres d'autrefois où la science, la conscience, l'intelligence et la bonté se sont comme donné rendez-vous pour composer une physionomie originale et sympathique, laquelle devrait peut-être tenter l'un de nos heureux chercheurs. C'est, après tout, un titre à l'attention, sinon à la gloire, que d'avoir mêlé, fût-ce trop discrètement, son nom à l'histoire littéraire de Racine et de Pascal.

*
* *

On en peut dire autant de Jean Filleau de la Chaise. Son nom de famille était Filleau, mais il était plus connu sous le nom de M. de la Chaise. Lui aussi était de Poitiers, où il est né vers 1630. Sa famille paternelle était originaire d'Orléans, qu'elle avait quitté pour échapper aux persécutions calvinistes : Nicolas Filleau, « écuyer », son père, établi à Poitiers, « entra dans les affaires du roi et y fit une fortune assez considérable, quoique légitime » ; sa mère était d'une bonne noblesse du Poitou. Jean était l'aîné de cinq enfants. Ses deux frères étaient M. des Billettes qui mourut en 1720, à 86 ans, fut « pensionnaire mécanicien de l'Académie royale des Sciences », et dont Fontenelle a écrit l'*Éloge*, et M. de Saint-Martin, qui s'est fait connaître par une traduction de *Don Quichotte*. Les trois frères, nous dit-on, avaient des mœurs irréprochables, de l'amour pour les sciences ». Tous trois étaient venus à Paris, ils « s'attachèrent » à Mme de Longueville, au duc de Roannez, et à un certain nombre de personnes de piété et de talent.

Filleau de la Chaise est l'auteur d'une *Histoire de saint Louis* qui, nous dit Sainte-Beuve, « eut, avant de paraître, à subir bien des mésaventures. Le pauvre homme, comme auteur, était plus estimable qu'heureux ». La formule est un peu bien dédaigneuse. Voici exactement ce qui s'était passé.

M. de la Chaise s'était fait connaître et apprécier de Bossuet, de Huet, de Montausier, qui avaient été, comme l'on sait, chargés de l'éducation du Dauphin. Montausier ayant prié M. de Saci d'écrire pour son royal élève une vie de saint Louis, celui-ci accepta en principe, mais demanda à Tillemont de l'aider et de lui préparer des mémoires sur lesquels il travaillerait. Tillemont se mit à l'œuvre et pendant plus de deux ans amassa des matériaux. Mais M. de Saci étant mort en 1684, sans avoir exécuté son dessein, on confia à M. de la Chaise le soin de le réaliser et de mettre en œuvre les mémoires rédigés par Tillemont.

Le livre dédié à « Monseigneur » parut sous l'anonymat en 1688. « Cette *Histoire*, nous dit-on, fut reçue d'abord avec tant d'empressement que le libraire fut obligé, les premiers jours de la vente, de mettre les gardes chez lui, de peur que l'affluence des acheteurs ne lui fût nuisible. » Et pourtant l'ouvrage était loin d'être tel que l'auteur l'avait conçu. Ses relations avaient servi de prétexte à de bien misérables dénonciations. Louis XIV s'était ému; il fit soumettre le livre à un examen des plus sévères ; les censeurs imposèrent tant de retranchements que Filleau de la Chaise se refusa à signer son travail, donnant ainsi un assez bel exemple de dignité littéraire.

Et ce ne fut pas tout. « Une personne distinguée par sa qualité » poussa le léger et peu scrupuleux abbé de Choisy à écrire une autre histoire de saint Louis. L'ouvrage fut bâclé en moins de trois semaines, et l'impression fut si poussée, qu'il put paraître au début de 1689. « La nouveauté, le crédit de ceux qui appuyaient ce nouvel ouvrage, d'ailleurs très superficiel, un style léger et agréable qui caractérise tous les ouvrages de M. de Choisy, tout cela fit tomber entièrement l'*Histoire* de M. de la Chaise. » Les esprits sérieux ont d'ailleurs longtemps recherché cette *Histoire* pour ses qualités d'exactitude et d'érudition, mais la forme en a été diversement appréciée : « style un peu lâche », disent les collaborateurs de Moréri ; « son style est pur », dit le P. Lelong, qui semble bien voir plus juste. Il faudrait être un historien de profession pour pouvoir apprécier exactement la valeur d'un livre que son auteur, du reste, a en partie désavoué.

Filleau de la Chaise est mort en 1693. Si, comme il est probable, il est, au moins en partie, l'auteur du beau *Discours sur les Pensées de Pascal*, dont la paternité lui a échappé pendant plus d'un siècle, il faut avouer qu'il a été, comme écrivain, assez malchanceux. Raison de plus peut-être pour que l'histoire littéraire, — qui elle aussi est une justice, — essaie de tirer de l'oubli le nom d'un homme qui semble avoir été, au sens moderne comme au sens ancien du mot, un parfait « honnête homme », et auquel nous devons sans doute de mieux entendre le sens et la portée de l'immortel chef-d'œuvre de Pascal.

Qui sait même si nous ne lui devons pas da-

vantage, et si, dans la préparation de l'édition originale des *Pensées*, il n'a pas eu un rôle plus actif et plus prépondérant qu'on ne lui en attribue d'ordinaire. Nous lisons en effet ceci dans la notice que lui consacre le *Dictionnaire* de Moréri : « Quelques personnes qui ont connu M. de la Chaise disent que ce fut lui qui recueillit les *Pensées* de M. Pascal, et qui les fit imprimer, et on le fait auteur du *Discours sur les preuves des livres de Moïse*, qui est imprimé avec ces *Pensées*, quoique M. l'abbé d'Olivet, dans sa continuation de l'*Histoire de l'Académie française* donne ce discours à Philippe Goibaud-Dubois (1). » Les deux questions que soulèvent ces lignes sont probablement, — ou au moins provisoirement, — insolubles. Il n'est pas sans intérêt de serrer d'un peu près la seconde.

Nous avons déjà dit que le *Discours sur les Pensées* est accompagné dans toutes les anciennes éditions d'un *Discours sur les Preuves des livres de Moïse*. Ce discours, que l'*Approbation* très élogieuse des Docteurs n'attribue *à personne*, est-il de Dubois ou de Filleau de la Chaise? Les témoignages de l'abbé Goujet et de Moréri font peut-être plutôt pencher la balance du côté de ce dernier. Mais que le second *Discours* soit de l'un ou de l'autre, qu'est-ce qu'il représente exactement? L'*Avertissement* commun des deux *Discours* nous dit ceci : « Comme on a jugé que ce *Discours* pourrait ne pas être tout à fait inutile pour faire voir à peu près quel était le dessein de M. Pascal, on a voulu le rendre public, parce que ce dessein était si grand, et si important, qu'on a cru qu'il ne fallait rien négliger, pour petit qu'il fût, de ce qui pouvait y avoir quelque rapport. *C'est pour cette même raison*, qu'à ce *Discours* on en a joint un autre sur les preuves des livres de Moïse, qui n'avait pas été fait pour voir le jour. » La phrase n'est pas absolument claire ; mais elle semble bien nous laisser entendre que le second *Discours* a « quelque rapport » avec le dessein de Pascal. Pour ma part, j'y verrais volontiers soit le développement de l'un des points du premier discours, soit, — et plutôt, peut-être, — le résumé plus ou moins direct d'une autre « conférence » de Pascal. Dans l'un ou l'autre cas, ce morceau est à rapprocher d'un certain nombre de Pensées, il est à lire de près pour qui veut étudier l'exégèse de Pascal; et comme rien n'est indifférent de ce qui peut servir à éclairer l'histoire d'une puissante pensée et d'une grande âme, il faut être reconnaissant à celui, quel qu'il soit, qui nous a conservé l'écho de cette parole fulgurante, de cette conscience inquiète, subtile et chercheuse.

Et j'en dirais volontiers autant d'une autre pièce, beaucoup plus courte, qui, à partir, je crois, de 1683, est jointe aux deux autres *Discours*, dans la plupart des anciennes éditions des *Pensées*. Elle a pour titre : *Traité où l'on montre qu'il y a des démonstrations d'une autre espèce, et aussi certaines que celles de la géométrie, et qu'on en peut donner de telles pour la religion chrétienne*. L'*Avertissement* (commun aux trois *Discours*, dans les éditions qui les contiennent toutes les trois) assimile entièrement ce petit traité au *Discours sur Moïse*. Et j'y vois également la reprise d'une théorie chère à Pascal et que celui-ci avait dû développer un jour, avec sa fougue et sa maîtrise habituelles, au cours d'une « conférence » ou d'un simple entretien. Le nom du rédacteur, — j'allais dire du sténographe, — ne nous est pas donné. Peu importe d'ailleurs : l'essentiel est que nous percevions l'écho, même affaibli, de la grande voix de Pascal.

On a trop souvent, sur la foi de ce charlatan de Victor Cousin, reproché avec une injuste âpreté aux hommes de Port-Royal d'avoir « embelli », atténué, affadi, émondé Pascal. Remercions-les tous au contraire, d'avoir préparé avec un soin pieux l'excellente, et d'ailleurs la seule édition des *Pensées* qui était alors possible, et de nous avoir conservé, avec le manuscrit autographe, tous les documents qui peuvent nous permettre de mieux pénétrer dans l'intimité de cette haute et puissante pensée, de cette âme tragique et frémissante.

Victor Giraud.

(1) Il est assez curieux d'observer que, dans ce passage, il est question uniquement du *Discours sur les preuves des Livres de Moïse*, et non pas du *Discours sur les Pensées*. Serait-ce une nouvelle preuve que le *Discours sur les Pensées* n'est pas uniquement l'œuvre de Filleau de la Chaise, et que Dubois y a mis la main ?

DANS LE BROUILLARD D'HIVER [1]

(Nouvelle)

Le temps passait. Elle ne s'en souciait point. Rien ne lui importait que d'ouvrir cette porte, d'entrer dans le bureau et de voir...

D'un seul coup, comme par miracle, la serrure grinça, le bouton tourna, et même la porte céda si brusquement à la poussée, que Mada-

[1] Voir la *Revue Bleue* [illegible] 1922

me Pointefer manqua tomber. Elle trébucha. Une odeur nauséabonde jaillit de la pièce comme une bouffée d'air pestilentiel. Elle surmonta son dégoût et avança à tâtons dans l'obscurité.

Il n'y avait rien d'anormal. Elle connaissait la place de chaque chose. Elle toucha la table de travail, les chaises, les livres ; tout était là où elle savait. Elle toussa pour se donner du courage, pour entendre un bruit. Le silence était aussi lourd que la nuit.

Elle revint lentement pour prendre sa bougie Elle eût mieux aimé ne pas en avoir besoin, elle pensait qu'elle eût ressenti une peur moins forte, si elle avait eu sous ses mains le corps du commandant, sans le voir. Elle craignait, en effet, de contempler son visage avec du sang peut-être...

La faible lumière qu'elle portait devant elle n'éclaira que des paperasses, à terre, et, sur la cheminée des bouteilles rangées soigneusement. Elle fit deux fois le tour de la pièce; personne. Elle fut prise d'un tremblement qui la secoua, la courba vers le sol comme un arbre frêle sous le vent.

C'est alors qu'elle le vit. Il était dans un coin, près de la fenêtre, tout recroquevillé, plié en deux, à demi recouvert par le rideau de cotonnade qui cachait sa figure et sa poitrine. Vivait-il encore? Elle n'osait s'en assurer. Elle tendit, pourtant, vers les jambes immobiles ses bras tremblants ; ses doigts rencontrèrent l'étoffe du pantalon et une main glacée. Elle poussa un cri, s'agenouilla, et pleura doucement, les yeux clos.

Avec l'aube, le sentiment de son devoir d'épouse s'imposa de nouveau à son esprit, apaisa sa douleur, lui donna le courage d'accomplir toute sa tâche. Nul ne se douterait de ce qui s'était passé là. Elle empoigna le cadavre par les pieds, et marchant droit devant elle, sans détourner la tête, le tira sur le tapis du cabinet, sur le parquet de la salle à manger, jusque dans sa chambre, où le petit jour posait déjà des lueurs pâles.

Elle dut s'appuyer contre le mur, épuisée. Une sueur froide coulait sur son front. Toute son énergie ne put l'empêcher de défaillir.

Quand la femme de ménage vint, à l'heure habituelle, elle trouva Madame Pointefer évanouie, à côté du corps de son mari qui semblait être tombé du lit.

Le commandant Pointefer fut enterré, deux jours après.

*
* *

Pendant quelque temps, Madame Pointefer resta dans une sorte d'hébétude. Elle n'avait plus le sentiment de vivre encore. Elle subissait, sans réaction ni réflexion, les incidents de la journée.

Elle avait fermé sa porte même à ses intimes, et, comme elle n'avait pas de proches, elle fut seule à supporter la douleur de son veuvage et la tristesse mauvaise de ce drame.

Elle retrouva difficilement son équilibre ; et quand elle eut la force de penser au lendemain, elle connut de nouveaux tourments, et si cruels, qu'elle regretta les jours d'inconscience. A peine commençait-elle à sortir de chez elle, qu'elle entendit, au hasard de ses promenades, sur son passage, des phrases qui la blessaient au vif. On parlait du commandant comme d'un fou dangereux, qui avait commis les pires méfaits pendant sa dernière traversée; on laissait comprendre qu'il s'était tué pour échapper au châtiment qu'il l'eût attendu.

Madame Pointefer ne répondait pas, n'étant pas d'un naturel combatif, mais elle trouva, dans ces calomnies des raisons de mépriser ceux qui l'entouraient, et de détester ce coin de Boulogne qu'elle avait pourtant bien aimé.

Si du moins elle avait pu, de quelque manière, affirmer qu'elle ne se soumettait pas sans résistance à la médisance du monde! Mais sa situation de veuve de marin était fort embarrassée. Elle avait peu d'économies, la pension que le gouvernement lui accordait était mince. Elle se voyait obligée de restreindre toutes ses dépenses et de mener un train de femme du peuple. Cette pauvreté, on ne la lui pardonnait pas. Elle faisait l'objet de maints commentaires, et on la leur imputait comme un crime, à son mari et à elle.

En vérité, par son avarice, disait-on, elle déshonorait la petite société d'officiers à la retraite qui était la modeste gloire de son quartier. Elle glissait le long des murs, comme une ombre triste, faisait son marché, n'avait pas de toilettes, allait aux offices matinaux pour ne point rencontrer ceux et celles qu'elle fréquentait autrefois. Elle était, pour eux, un mal secret.

Ainsi elle était condamnée au silence. Elle ne s'en plaignait pas, au contraire, mais cet isolement, sans qu'elle s'en doutât, excitait son imagination et la ramenait maintenant sans cesse à son mari, à ses derniers instants, au mystère de ces trois semaines de démence, qu'elle n'avait pu jusqu'alors pénétrer.

Ce fut une existence toute spirituelle qui l'exalta. Elle entreprit d'abord de mettre en ordre les papiers du commandant, dans l'espoir

qu'elle y découvrirait les causes de son ivrognerie soudaine et de sa mort.

Elle n'était pas revenue dans le bureau depuis la nuit tragique. Elle y rentra, de bon matin, en frissonnant un peu. Par chance, un rayon de soleil jaunissait doucement les meubles et les livres. Il faisait bon à sa chaleur. Elle regarda autour d'elle, se sentit rassurée, et s'installa dans le fauteuil où le commandant prenait place, devant la table de travail.

Il y avait là des feuilles tachées d'encre, noircies d'une écriture inégale. Madame Pointefer les rassembla et lut : « Je t'aime... je pense à toi... Que fais-je ici?... Il pleut, mais j'ai fermé les rideaux, je suis dans la cabine de mon navire qui m'emporte vers toi... Moi... Moi... ! ».

Il y avait ainsi des confidences, presque des chuchotements par centaines, et des visages féminins et des nudités dessinées d'une main inhabile.

Avant même que de bien comprendre ce que voulaient dire ces aveux, elle s'indignait et s'émouvait à la fois. Etait-il possible que celui dont elle avait pendant si longtemps admiré la noblesse d'âme et la franchise, l'eût à ce point trompée? Et comment ce marin, qui avait couru toutes les mers du monde, s'était-il laissé prendre, un beau jour, aux séductions d'une créature, entrevue, sans doute, au cours d'une escale.

Elle ne s'expliquait pas cette faiblesse, d'abord. Elle ne l'excusait pas. Mais, peu à peu, son cœur, plein de sentiments qui ne s'étaient jamais exprimés, s'attendrissait à cette pensée d'une idylle lointaine entre un vieil homme et une sauvagesse inconnue.

Le commandant Pointefer perdait son prestige, mais l'amoureux qu'il avait été, et qu'il était encore dans le souvenir de sa compagne, gagnait quelque poésie à cette histoire mélancolique. Sans en connaître les détails, elle reconstituait l'aventure : la rencontre, là bas, sous un ciel propice aux amours, le départ, le désespoir du commandant, et, dans ce cerveau affaibli par l'âge et la passion, ce désir ardent de revoir l'étrangère et de demander à l'alcool la résurrection de sa chère image. Il en était mort.

Ah ! comme elle enviait ce délire, maintenant qu'elle était seule, qu'elle n'avait personne à qui confier ses tendresses incomprises! Elle était vieille, et toutes les phrases qu'elle lisait lui répétaient qu'il y avait encore un pays de jeunesse où les chagrins eux-mêmes étaient doux comme des joies innocentes.

Elle resta dans le bureau, jusqu'au soir. Elle ne cessa point de remuer cet amas de papiers, où s'inscrivaient les signes de la folie. Les feuilles légères avaient en elles des sortilèges, des rêveries qui l'enchantaient comme de beaux contes.

Et le lendemain, aussitôt levée, elle revint dans la pièce où se jouait pour elle une féerie. Elle y assistait avec son âme d'enfant, ardente et crédule. Sa jalousie de femme avait disparu, l'image du commandant Pointefer lui apparaissait celle d'un héros de roman, dont elle eût suivi et envié les aventures.

Quand elle fut lasse de relire les lettres qui ne suscitaient plus dans son cerveau d'histoires nouvelles, elle prit dans les rayons chargés de livres les volumes qui traitaient d'explorations au temps des caravelles et des vaisseaux de haut bord. Pêle-mêle, sans se soucier des aventures ni des dates, elle s'emplit l'esprit de tous ces récits où l'on voit des sauvages heureux dans des îles parfumées, et des forêts aussi mystérieuses que les océans. Elle allait, chaque jour, dans sa vie monotone, chaque nuit dans ses rêves, à la suite des conquistadors et des capitaines, chez les Caraïbes ou les Aucas. L'adolescence a moins d'admiration que cet âge déchirant, mais qui veut s'attacher à l'existence par tous les liens qu'il peut trouver encore. Elle croyait que des jours innombrables s'offraient à elle, qui recommençait de vivre.

Puis ce furent des cartes de géographie qui l'émerveillèrent. Elle eut sous les yeux ces belles pages multicolores qui montrent le monde comme des décors de théâtres enfantins. De grandes taches vertes représentent les plaines infinies, les steppes herbues et plates ; un trait rouge cerne le jaune éclatant d'un désert rongé de soleil ; ces hachures brunes et blanches, c'est la montagne, ses glaciers et ses sommets toujours neigeux ; gros comme un saphir, le lac s'inscrit en bleu, et tous les trésors de la terre, l'or, le rubis, le diamant, l'émeraude, se rassemblent dans un volume, comme dans un coffret de rajah.

Elle emporta, jusque dans sa chambre, ces cartes et ces atlas qui réduisaient l'univers à la mesure de sa ferveur naïve, d'abord, mais qui, dans la suite, lui semblèrent comme les lettres et les livres, impuissants à la satisfaire.

Elle déserta sa maison, n'y demeurant plus qu'à l'heure des repas, monta chaque jour, quelque temps qu'il fît, aux remparts. Elle tournait en rond, autour de la vieille ville, faisant sa promenade solitaire sous les arbres dépouillés, dans la terre molle. Elle respirait le grand air, voyait la ville neuve étalée le long des hauteurs et tendant vers la mer ses rues et ses

boulevards comme des bras avides. Derrière ces collines, il y avait autre chose... Au delà de ce port il y avait autre chose. Ses désirs se heurtaient à la terre, au ciel qu'elle connaissait trop, et revenaient fatigués, mais plus résolus à franchir les limites de cet horizon quotidien.

Elle mangeait à peine, économisait son argent, sans intentions précises encore, seulement avec l'espoir vague qu'elle partirait un jour. C'est une passion qui vous maîtrise aussi vite que l'alcool, ce besoin de quitter les lieux où l'on s'agite depuis des années. Elle ne vous lâche point, quand vous l'avez laissée vous prendre un instant ; on la repousse en vain. Pour penser, le cerveau réclame sa ration de nostalgie ; les yeux ne savent plus voir ce qui les impressionne si des paysages fantastiques ne s'interposent entre eux et les objets familiers, et le cœur s'arrêterait de battre, s'il n'avait le sentiment qu'il aimera ailleurs.

Madame Pointefer subissait ce tyran intérieur, sans colère. Elle se complaisait, au contraire, chaque jour davantage avec lui. Elle savait qu'il l'entraînerait vers les aventures, son aventure, mais elle ne demandait qu'à suivre son caprice.

Un soir, brusquement, elle décida de s'en aller le lendemain matin. Il y avait, de bonne heure, un bateau pour l'Angleterre ; elle descendit en ville pour y retenir sa place, et dès qu'elle fut rentrée chez elle, fit ses préparatifs. Elle ferma le bureau du commandant et fit sur le seuil une prière, pour demander au Seigneur qu'il protégeât l'âme du pauvre homme, examina ses armoires en bourgeoise scrupuleuse qui n'y veut pas de désordre, mit dans un petit sac quelques objets de toilette, comme si elle devait rester absente un jour ou deux. Elle se coucha de bonne heure, et dormit paisiblement.

A l'aube, elle était debout. Elle revêtit sa plus belle toilette, un corsage de satin noir, une robe longue et raide, coiffa sa tête d'un chapeau à fleurs sombres ; elle était prête. Les volets de sa demeure étaient clos. Elle pouvait partir.

Elle s'enfuit plutôt, de sa maison, car elle prit soin que personne ne remarquât son départ. Elle n'emporta que son léger bagage et ne détourna pas la tête, avant d'avoir atteint le port. Elle marchait à pas réguliers et rapides, n'ayant aucun regret, même pas cette mélancolie qu'on éprouve en quittant les lieux où l'on vécut. Elle ne se souciait pas du passé ; rien n'occupait son esprit que son voyage ; elle s'évadait d'un monde morne et méchant, avec joie, comme si, par un miracle, elle retournait vers le paradis de ses jeunes années.

Le port était enveloppé de brume. Il avait plu pendant deux jours et deux nuits. Une buée grise montait du sol et se mêlait au brouillard du ciel. Des flaques d'eau reflétaient des nuées noires et les clartés blafardes des hauts lampadères allumés depuis le matin. Des bruits assourdis montaient des bassins où l'eau était encore basse. On apercevait des formes auxquelles on ne pouvait donner un nom ; tout se confondait pour les yeux, les cheminées, les mâts et les hommes. Par instant, un coup de vent qui venait de la mer arrachait des lambeaux de brume. On voyait alors un grand voilier qui se balançait au milieu des chalutiers, et des barques qui s'écrasaient autour de lui, des marins à la besogne, sur le pont de leur navire, et tout le menu peuple des quais qui rôde à terre, autour des bateaux, comme les mouettes l'escortent au large.

Madame Pointefer allait sans se soucier de ce monde bruyant et affairé, ni du tapage, ni du froid même qui cependant la cinglait au visage. Elle traversa un pont, traîna ses pas dans la boue gluante, évitant machinalement les camions et les voitures qui roulaient sur le pavé parmi des gerbes d'eau sale. Elle se glissa dans la foule, arriva aux embarcadères des vapeurs qui font le service de Folkestone, à ces embarcadères où les wagons sont proches des vaisseaux, où l'on ne voit plus de différence entre le sol et la mer, et où il semble qu'on soit dans un passage au bout duquel est l'inconnu.

Elle hésitait à suivre les voyageurs. Elle s'effarait du tumulte de ces embarquements ; on la bousculait, on la poussait, on la rejetait de droite à gauche et de gauche à droite, on lui indiquait la direction de sa classe et l'emplacement où elle devait se tenir. Le vapeur remuait doucement. Elle était heureuse et craintive, elle ne regardait rien. Elle pensait que, derrière cette côte dont elle connaissait la découpure, il y avait la mer, et l'Angleterre et la mer encore, que des espaces immenses s'offraient à ses désirs, et qu'elle ne laissait rien derrière elle que des rêves abîmés et des réalités mortes.

Une cloche qui sonne, des sifflets stridents, un affolement général, le glissement doux du navire qui creusait sa route dans le brouillard : la vision d'une rive noire piquée d'or s'évanouissait peu à peu comme un mauvais songe. Et puis, la brusque rafale du vent pur, du vent fort que n'ont point souillé les odeurs des villes, la charge des vagues en troupeaux, le rythme rude d'une danse brutale, et autour de soi, le ciel, du gris, des vagues et des vagues et du ciel, encore, toujours et des vagues et du ciel...

Madame Pointefer s'était accoudée aux bas-

tingages. Elle était lasse mais ne voulait pas s'asseoir, pour n'avoir plus l'impression d'être encore de ce monde, et pour mieux savourer les plaisirs de ce « pays de nulle part » entre les nuages et les flots. A côté d'elle, des passagers devisaient. Elle entendait le bourdonnement des mots mais n'écoutait pas les paroles. Elle s'obstinait à s'isoler, tout à fait, à n'avoir pour compagne que sa fantaisie qui lui souriait, comme une enfant qui aurait eu son visage.

Puis tout à coup — au bout de combien de temps? — le bateau stoppa. Elle vit devant elle des barques, des estacades, des bassins. Elle en fut stupéfaite, comme d'une rencontre inattendue. Elle ne pensait plus qu'il lui faudrait retrouver la terre, et son voyage lui eût semblé fini, si elle n'eût entendu des commandements en langue étrangère, et si elle n'avait respiré l'odeur de goudron et de salures, particulière aux ports anglais. Cela lui créait une atmosphère nouvelle qui donna de la vigueur à son énergie faiblissante.

On la regardait. Dans sa toilette de ville, avec son petit sac à la main, elle semblait quelque vieille bizarre, venue en visite d'un autre siècle. Elle faisait rire ou pleurer selon l'humeur. Elle n'y prenait pas garde. Elle examinait tout autour d'elle, de ses yeux curieux et naïfs. Le brouillard était de plus en plus épais. On eût dit que le ciel, pour elle, avait voulu s'abaisser jusqu'au sol, et lui tracer un chemin dans ses nuées...

Elle tourna sur soi-même, pendant un instant, se décida à demander la route de la gare, et se trouva dans un wagon, sans bien savoir quelle providence l'y avait conduite...

Le train roulait maintenant, dans la brume ; c'était comme sur le pont du navire. Du ciel, du blanc à l'infini. De temps en temps on s'arrêtait, on apercevait des formes grises, des maisons basses. Un coup de sifflet : nouveau départ. On allait plus loin. C'est tout ce qu'elle voulait : aller plus loin.

Dans le compartiment quelqu'un lui demanda en français.

— Vous regagnez Londres? Madame.

Sèchement elle répondit :

— Oui... Londres...

L'homme voulut engager la conversation, mais elle manifesta, par son attitude, si peu de bonne volonté, qu'il n'insista plus.

Madame Pointefer songeait, dans un demi sommeil, à l'avenir. Que ferait-elle? Où irait-elle après son arrivée dans la grande ville. Elle n'y voulait pas rester.

C'était là-bas, aux îles, comme celles qui avaient enchanté les derniers jours de son mari, comme celles qu'elle avait vues dans les livres, qu'il fallait qu'elle abordât. Aurait-elle assez d'argent? Elle eût volontiers compté sa fortune là, sur ses genoux, si elle ne s'était instinctivement méfiée de ses voisins. Et puis elle ne savait plus le nom de l'île merveilleuse. Cela l'inquiéta entre deux stations, mais ce fut tout... Elle n'y pensa plus.

Maintenant, elle est à Londres, dans un faubourg de la ville. Il est cinq heures. Au jour terne a succédé, sans crépuscule, une nuit d'ombre impénétrable. Il bruine. Il fait froid. Il y a des gens qui marchent vite, un brouhaha effrayant d'autos, de voitures, de cris, de sifflets. Des lumières sont enveloppées de suie. Y a-t-il encore, quelque part, au monde, un azur avec des étoiles, et des horizons pour les yeux las ?...

Et toi, petite vieille obstinée, tu vas doucement. Est-ce la fin de ton beau voyage? Tu ne sais pas. Tu suis les trottoirs comme si c'était au bout de l'un d'eux que tu dusses trouver ton Paradis. Tout te fait peur. Tu crains qu'un passant ne te heurte, et ne te fasse du mal. Tu vois, autour de toi, des gouffres noirs. Tu hésites, tu t'arrêtes, puis tu repars, si frêle déjà, qu'on ne fait pas attention à ta misère. Ton manteau te protège mal de cette humidité qui suinte du ciel. Tu le serres contre toi, tu grelottes. Tu voudrais qu'on te tendît la main, et tu redoutes qu'on te retienne. Plus doucement, comme si quelquechose en toi s'usait à chacun de tes pas, sans te plaindre, tu avances.

Des odeurs d'alcool et de tabac enivrent, au passage, cette pèlerine têtue. Elle les respire comme les parfums inconnus d'un pays lointain, qu'on devine à ses effluves avant que de l'atteindre. Sa tête s'alourdit, elle ne voit presque plus rien, elle n'entend que la rumeur de ces ténèbres tumultueuses. Au hasard, elle tourne à gauche, au coin d'une rue, et, s'appuyant à des murs, se traîne encore, le long des maisons, où, dans le brouillard, les fenêtres sont des trous béants. Elle n'en peut plus. Sa gorge est sèche. Il n'y a personne qui puisse la secourir ; elle s'asseoit là, sur les marches d'un perron et reprend haleine.

C'est le bout de la terre, pour elle : elle sent bien qu'elle n'ira jamais plus loin. Elle tend les bras vers quelquechose, ou vers quelqu'un, vers tout ce qui pourrait en cette minute être un espoir. Ses mains se ferment sur la brume qui glisse entre les doigts comme de l'eau. Pourquoi, par quelle ironie, reviennent-ils, les

souvenirs qu'elle avait fuis? Ses jeunes années, le commandant Pointefer, les amies de Boulogne, le cabinet de travail de son mari, les lettres, les feuilles de papier éparses sur le bureau, tout est là, à côté, derrière, devant elle ; elle est entourée, étouffée par cette cohue d'objets et d'êtres qui l'ont poursuivie depuis son départ, sans qu'elle s'en doutât, et qui, à son premier repos, l'ont rejointe.

Elle ne peut pas se défendre. Ils passent contre son corps, ils écrasent sa tête meurtrie, pèsent sur son front et ses yeux.

— Mon Dieu ! appelle-t-elle, à voix basse, Mon Dieu !

Revoir un peu de la terre promise, un peu de l'île fortunée, de ce qu'elle avait imaginé de plus beau! Des palmiers au bord d'un lac limpide, de grandes fleurs, et la sauvagesse du commandant, aux cheveux noirs, aux colliers lourds, sur une poitrine d'adolescente... Revoir encore les grands navires, et leur panache de fumée, et, comme ce matin, des vagues et du ciel...

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! répète-t-elle...

Puis ce fut un cri, l'appel d'un enfant qui a peur, et le silence.

Passant, si ton pied heurte ce pauvre corps menu, penche-toi, sois doux pour cette dépouille misérable. Baise pieusement ces yeux qui ont tant aimé les beautés du vaste monde, et qui peut-être se sont clos sur ses splendeurs.

René Bizet.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA POLITIQUE DE LA FRANCE ET L'EUROPE

La lecture des journaux étrangers est, pour les Français, pleine d'amertume en ce temps-ci, comme l'atmosphère des conférences internationales d'ailleurs. Il est incontestable que l'on assiste à une véritable mobilisation de l'opinion européenne et américaine contre le pays qui a le plus durement souffert de la guerre, et qui a le plus de part à la victoire commune. En Allemagne, c'est un débordement d'articles haineux comme on n'en avait plus vu depuis 1914. Cela se conçoit : il est dans l'ordre que les vaincus maudissent leurs vainqueurs. Mais le ton est à peine moins désagréable dans une certaine presse anglaise. Il y a des journaux populaires qui paraissent avec des titres gigantesques : « *France against the world* » (La France contre le monde); en Italie, il n'est pour ainsi dire pas de feuille publique qui ne nous accable de sarcasmes ou d'insinuations perfides; on a vu le mois dernier à quels pénibles incidents ces excitations peuvent aboutir. Et la presse scandinave, hollandaise et suisse fait chorus. On dirait que tous les journalistes politiques de l'ancien et du nouveau monde croient au péril français, à l'impérialisme français comme à un dogme. « C'est la France seule qui, par la persistance de sa rancune, par ses arrière-pensées de conquête sur le Rhin, d'hégémonie sur l'Europe centrale, par son avidité et son protectionnisme, empêche la réconciliation générale de l'Europe, la remise en ordre du monde, la reprise des affaires et l'organisation universelle de la production; c'est elle qui, par son esprit réactionnaire et intéressé, fait obstacle au relèvement de la Russie. Gouvernée par des traditions désuètes, elle se refuse à admettre la liquidation de l'Empire ottoman, et ménage les massacreurs des Arméniens. Ses ruines! Eh, sans doute, elle a ses ruines... Mais le cinquième de la population des îles britanniques est dans une détresse extrême (c'est ce que représentent 2 millions de chômeurs), et le citoyen anglais paye d'impôts 6 shilling par livre sterling. Et quant à l'Allemagne, elle serait réduite à l'esclavage, si la généreuse Angleterre ne s'était constituée la gardienne du Droit humain ».

Tel est le thème. Et chacun, selon le public auquel il s'adresse, le développe à sa guise, mais harmonieusement, comme s'il s'agissait d'obtenir un effet unique. On dirait que le mystérieux chef d'orchestre qui, pendant la guerre, dirigeait la symphonie germanique, a reparu. Et le fait est que les services de propagande allemande ne sont sans doute pas tout à fait étrangers à cette campagne. Si la fameuse caisse Erzberger n'existe plus, elle est remplacée par les subventions que les Hugo Stinnes, les Rathenau, et en général, tous les grands consortiums industriels allemands sont toujours prêts à donner sous une forme ou sous une autre aux journaux qui soutiennent leur politique. Mais il serait puéril d'attribuer un tel concert à l'action unique d'une propagande subsidiée par l'Allemagne. Si l'odieuse campagne a réussi à ce point, c'est qu'elle agit dans le même sens que certaines passions et certains intérêts très généraux. Les mouvements d'opinion comme ceux dont nous sommes victimes ne réussissent que quand ils paraissent servir un certain idéal.

Par un étrange paradoxe, cet idéal est précisément celui que la France a toujours défendu, qu'elle a propagé dans le monde, et qu'on l'accuse aujourd'hui d'avoir abandonné, parce qu'elle se refuse à lui sacrifier sa sécurité même. Cet idéal, c'est l'idéal libéral et démocratique, masque commode d'ailleurs des intérêts les plus positifs, et qui trouve sa forme la plus nette dans le radicalisme anglais. C'est en son nom que l'on nous enjoint de désarmer, de renoncer à l'occupation de la rive gauche du Rhin, d'accorder à l'Allemagne défaillante toutes les facilités imaginables et d'avoir confiance dans sa bonne foi; c'est en son nom qu'on nous prêche l'oubli des injures, ce qui est bien commode à ceux qui n'en ont point subi, et que leur situation met dans le cas de n'en subir jamais. Au lendemain de l'armistice, quand le monde entier, l'Angleterre comprise, tremblait devant le fantôme bolchevik, quand on craignait pardessus tout que Spartacus triomphant n'installât des soviets à Berlin, à Munich et à Cologne, on se félicitait de voir la France résister à la contagion, se replier sur ses réserves paysannes, « si sagement conservatrices ». L'élection de la Chambre « bleu-horizon » fut acclamée dans toute l'Europe comme le plus heureux des symptômes. En ce temps-là, toute l'industrie, toute la bourgeoisie, tous les Etats européens, l'Angleterre comprise, comptaient sur l'armée française pour arrêter la vague rouge. Il est commode de l'oublier aujourd'hui, comme il est commode d'oublier les promesses solennelles qui avaient été faites aux victimes de la guerre.

Ce serait un long travail que de rechercher les causes profondes de cette conspiration spontanée contre la France victorieuse et meurtrie. Peut-être dans ce sentiment de méfiance et d'envie y avait-il, tout au fond, la jalousie instinctive des races nouvellement émancipées contre le plus ancien des peuples-chefs. A moins qu'on y veuille voir la persistance de certaines vieilles traditions historiques. La France aussi eut jadis ses crises d'impérialisme, et il paraît que l'Europe n'est pas tout à fait sûre que Louis XIV et les deux Napoléons soient bien morts : mais c'est la France qu'on accuse de se laisser gouverner par le passé!

Le plus fâcheux, c'est que, devant la persistance et l'importance toujours croissante de cette campagne, l'opinion française s'est mise à douter d'elle-même ; elle s'est demandé si les erreurs de tactique de son gouvernement n'étaient pas pour beaucoup dans cet isolement qu'elle constate ; elle s'est demandé si toute la politique pratiquée depuis l'armistice n'était pas une longue suite de maladresses et de fautes. Cette espèce de flottement s'est traduit par la campagne qui a été menée dans le parlement et la presse contre M. Philippe Berthelot, et qui a abouti à la démission du secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères.

Il est manifeste, en effet, que les attaques qui se sont produites contre M. Berthelot, à propos de son intervention dans le sauvetage *nécessaire* de la Banque industrielle de Chine, n'étaient qu'un prétexte : ce qu'on voulait atteindre en lui, ce n'était pas seulement le ministère, ce n'était pas seulement M. Briand, c'était toute la politique du Quai d'Orsay qu'il était commode d'incarner dans le bon serviteur de la nation qui n'avait jamais hésité à prendre des responsabilités devant lesquelles ceux à qui elles incombaient avaient parfois reculé!

Quelle peut être la part d'un fonctionnaire, si haut placé soit-il, dans la direction d'une démocratie? M. Berthelot s'est expliqué là-dessus dans une lettre adressée naguère au journal le *Temps*, un pauvre homme qui depuis s'est suicidé l'ayant accusé de compromettre la France dans d'obscures menées impérialistes : « J'ai choisi de servir » disait-il, assimilant son rôle à celui du soldat qui sert l'Etat et non tel ou tel ministère. Et en effet la « servitude » d'un haut fonctionnaire de la démocratie parlementaire est peut-être plus complète et plus rude que celle de ces ministres de la monarchie et de l'Empire dont la situation, nous dit-on, était toujours à la merci d'une intrigue de cour. Richelieu se plaignait parfois d'avoir toujours à lutter contre d'obscures influences d'antichambre pour garder la faveur de son maître, et d'avoir chaque jour à le reprendre, alors qu'il eût dû pouvoir porter toute son attention sur la rude partie qu'il jouait avec l'Europe; quelle peut être l'amertume d'un ministre ou d'un fonctionnaire républicain qui, dans le même temps qu'il cherche à triompher des plus dangereuses intrigues internationales, a à se défendre contre la mouvante armée des rivaux et contre des adversaires et contre les caprices d'une assemblée? Dans un gouvernement d'opinion il est à peu près impossible à un homme politique de poursuivre une politique personnelle (sauf une politique impressionniste et empirique à la Lloyd George); à plus forte raison, à un fonctionnaire, à un agent d'exécution. C'est pourquoi le fait qu'on ait cru devoir sacrifier M. Philippe Berthelot à la mauvaise humeur du parlement est un assez fâcheux symptôme.

Certes, ce n'était pas un fonctionnaire comme un autre. Un homme qui a su s'attirer tant d'ennemis et aussi grouper autour de lui tant de dévouements est toujours une nature de chef. La forte personnalité de M. Philippe Berthelot faisait craquer l'uniforme du diplomate et débordait manifestement le cadre normal de ses fonctions. La clarté et l'information de son esprit, sa prodigieuse mémoire, l'énergie et l'élévation d'un caractère dont l'originalité, la fermeté stoïque tranchaient singulièrement sur la veulerie et le convenu du milieu diplomatique, sa situation dans la société parisienne, jusqu'au nom glorieux qu'il porte, tout contribuait à lui créer une position unique dans l'administration et la carrière. On ne pouvait admettre qu'un tel homme se contentât d'épouser les idées des autres et il était assez naturel que ce bon serviteur de l'Etat finît par passer pour le maître occulte de l'Etat; il n'en fut que plus facile de faire retomber sur sa tête la responsabilité d'une situation que des considérations parlementaires et diplomatiques empêchaient de faire remonter au ministère tout entier. Mais le fait que l'on ait voulu assez hypocritement atteindre en lui toute une politique est un signe douloureux du désarroi des esprits.

Quelle était cette politique? On a reproché à M. Philippe Berthelot un certain mémoire découvert dans les archives du Pont aux Chantres, publié par les Bolcheviks et dans lequel il voulait fixer au Rhin les frontières de l'Allemagne. En l'écrivant, il n'avait fait que montrer, au moment le plus tragique, son inaltérable confiance de bon Français dans l'avenir de son pays et marquer d'un trait sûr la continuité de la politique de la France. La frontière de l'Allemagne fixée au Rhin, la constitution d'une Rhénanie indépendante ou protégée, la sécurité de la France assurée à jamais par cette barrière naturelle et par une alliance avec la Belgique, le maintien de l'Entente franco-anglaise assurant aux deux grands peuples politiquement les plus avancés de l'Europe une espèce de tutelle discrète sur le monde renouvelé, telle était la politique naturelle de la France avant l'effondrement de l'Empire des Tsars à qui, après la trahison des jeunes Turcs, il avait bien fallu concéder Constantinople.

La Révolution russe, le traité de Brest-Litowsk introduisirent des facteurs nouveaux. La Russie défaillante, et dont la restauration ne pouvait s'opérer que par le labeur de plusieurs générations, il fallait pouvoir opposer à la reconstitution inévitable, dans un temps donné, de la puissance allemande, un contrepoids oriental. Comme l'effondrement de l'Autriche-Hongrie était dès lors fatal, la Pologne ressuscitée, la Tchéco-Slovaquie et la Yougo-Slavie fortement constituées devaient en fournir les éléments, en même temps qu'en attendant le rétablissement d'un gouvernement régulier en Russie, elles opposeraient une barrière solide à une invasion bolchevique. Quant à la reconstitution économique du monde, il paraissait juste que l'Allemagne, responsable de la catastrophe de 1914, en fît d'abord les frais ; son industrie, sa puissance de production étaient intactes, alors qu'elle avait délibérément ruiné l'industrie belge et l'industrie française. La question d'argent, dont on ne soupçonnait peut-être pas, il est vrai, toute l'importance et toute la difficulté, devait être réglée grâce à la solidarité financière des Alliés, y compris les Etats-Unis, dont la puissance financière, la première du monde, s'était encore accrue pendant la guerre et grâce à la guerre.

Tel était en gros le dessein politique français, au moment de l'armistice. Il comportait sans doute une part d'illusion mais il ne visait nullement à établir l'hégémonie de la France en Europe. Une telle ambition eût été en contradiction aussi bien avec les institutions de la France qu'avec l'esprit public; la victoire avait été trop chèrement achetée pour qu'un peuple qui avait tant de morts à pleurer se laissât griser. En tout cas ce plan était aussi européen que français. Par lui la France ne revendiquait que sa sécurité et la réparation des dommages qu'elle avait subis. Pourquoi ne s'est-il pas imposé au consentement unanime des Alliés ?

Il se heurta dès l'abord à l'idéologie wilsonienne; ce que le Président Wilson avait médité d'imposer à l'Europe, c'était la paix sans victoire, la paix du pacifisme qui devait d'ailleurs procurer à l'Amérique des avantages très positifs. Il se heurta également aux arrière-pensées britanniques. L'Angleterre, au fond, ne voulut jamais croire au désintéressement français. Elle fut toujours intimement persuadée que, si la France s'établissait sur le Rhin, ce n'était que dans l'intention de s'y maintenir à jamais, de préparer l'annexion de tout le pays rhénan et la résurrection de l'Empire napoléonien. Or, toute l'Angleterre traditionnelle s'insurgeait à l'idée que l'ancienne rivale continentale, alliée d'aujourd'hui, pourrait acquérir un pareil accroissement de puissance. Il lui apparaissait que la seule politique possible pour la Grande-Bretagne était d'aider l'Allemagne à se relever pour

que la France ne se relevât pas trop vite. De là l'opposition que nous avons toujours rencontrée de la part de ceux sur qui nous croyions le plus pouvoir compter.

Etait-il possible de triompher de cette obstination, lors des interminables discussions du traité de paix? On ne le saura jamais. Toujours est-il que le plan français de reconstitution du monde sortit singulièrement altéré du Traité de Versailles, qui n'est qu'un compromis boiteux de plusieurs thèses opposées, qui humilie l'Allemagne et ne nous offre aucune garantie contre ses désirs de revanche, qui nous laisse désarmés devant sa mauvaise volonté.

Mais si la conclusion du Traité de Versailles nous faisait prévoir bien des désillusions, elles ont été dépassées par son application. Depuis 1919, nous avons vu nos espérances se réduire d'année en année, de mois en mois, et nous nous trouvons maintenant devant la perspective d'une faillite générale qui serait le meilleur des arguments pour les partis révolutionnaires.

Quelle est dans ce pitoyable résultat la part de responsabilité de la France? L'Angleterre et les thuriféraires naïfs ou intéressés de l'Angleterre veulent persuader à l'opinion universelle que l'état de marasme au milieu duquel la civilisation de l'Europe semble sur le point d'agoniser est dû à l'égoïsme français, à l'esprit « petit bourgeois » des Français, à leur impérialisme caché, à leur vaine gloriole. C'est mettre dans la déformation de l'histoire une tartuferie dont il y a peu d'exemples, et qui révolterait tous les esprits droits et généreux qu'il peut encore y avoir en Europe si le souci du lendemain et l'inquiétude égoïste du péril immédiat leur laissait encore la force et le loisir de s'indigner. La faute que la France a commise, c'est de ne pas s'en être tenue obstinément à son plan initial. C'était à l'esprit français de concevoir et d'imposer l'ordre politique nouveau qui devait sortir de la guerre et qui n'était possible que grâce aux immenses sacrifices qu'elle avait faits à la cause commune. Les divers gouvernements qui se sont succédé depuis l'armistice n'ont pas su le faire parce qu'ils ont été amenés peu à peu à sacrifier la politique nationale au désir de maintenir l'Entente Cordiale, et cela dans un esprit plus européen que français.

Le maintien de l'Entente cordiale est assurément fort désirable, mais il ne comporte pas nécessairement le sacrifice constant des conceptions et de l'intérêt français.

En tout cas, le régime des concessions, des cotes mal taillées n'a rien donné qui vaille. L'excuse, c'est que, pour agir seul au risque d'une rupture, il fallait être décidé à ne pas reculer au dernier moment devant l'aventure. Peut-être le gouvernement ne se sentait-il pas suffisamment soutenu par le pays pour la tenter. Un homme d'Etat, un homme politique quel qu'il soit, me disait un jour un grand écrivain qui a beaucoup observé la politique et qui n'a pas dédaigné d'en faire, ne risque une telle partie que quand il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais tout de même, M. Lloyd George aussi, à certains moments du moins, ne pouvait-il craindre l'isolement... ?

L. DUMONT-WILDEN.

P. S. — Cet article était composé quand M. Briand a donné sa démission. Ce brusque départ a été causé par un sursaut de l'opinion française, inquiète de la tournure que semblait prendre la conférence de Cannes.

A tort ou à raison, on a craint que M. Briand, attiré sur un terrain fort glissant par M. Lloyd George, ne soit amené à faire de nouvelles concessions. L'arrivée au pouvoir de M. Poincaré a donc une signification précise : il est l'homme sur qui l'on compte pour faire payer l'Allemagne, pour exécuter le traité de Versailles. Il aura à combattre l'esprit européen que je viens de décrire. C'est un rude courant qu'il aura à remonter. Le socialisme international et germanophile lui a dès à présent déclaré la guerre.

L. D.-W

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

DE FLAUBERT A PAUL ADAM

M. Louis Bertrand, ayant ressuscité Flaubert, le conduit à Paris (1). On sait qu'ils entretiennent les meilleures relations. M. Louis Bertrand l'affirme ; les revenants ne sont point toujours d'humeur récalcitrante; ils n'ont point coutume de démentir quiconque les arrache au royaume des ombres et leur procure quelques instants de vie posthume. Flaubert ne dément point M. Louis Bertrand. Il est en somme assez docile aux suggestions de ce bienveillant cicerone, qui est, en même temps, le plus fervent des disciples. Grâce aux prévenances de M. Louis Bertrand, le voyage à Paris s'accomplit sans encombre. Le maître — en l'occurrence, c'est Flaubert que je veux dire — consent à réfréner son humeur irascible et ne s'emporte guère hors de propos. Tout se passe le mieux du monde et même une visite à M. Frédéric Masson, qui pouvait être une redoutable aventure, se termine de façon fort civile, et sans que l'éminent secrétaire perpétuel ait trop à souf-

(1) *Flaubert à Paris* [illegible] (*Cahiers Verts*, Grasset éditeur).

frir de cette rencontre avec son illustre victime.

Flaubert n'aimait point les bourgeois ; il vitupère notre société bourgeoise. Et sans doute notre bourgeoisie a quelque peu « évolué » depuis Mme Bovary. La rancune du maître de Croisset n'est plus tout à fait au point. L'obligeance de M. Louis Bertrand est ici fort utile pour éclairer une haine de principe dont les applications se peuvent encore aisément justifier. Faites attention en effet que le mot même a changé de sens; Flaubert ne lui attribue guère que l'acception romantique. Il appelait bourgeois tous ceux à qui il interdisait un certain domaine intellectuel et moral, un peu comme les Grecs dénommaient barbare le vaste monde situé par delà les frontières helléniques. Cette distinction était commode; nous l'avons abolie; remarquez, en passant, qu'aucun terme ne nous permet aujourd'hui de l'exprimer aussi brièvement. Et peut-être est-ce l'indice d'une assez dégoûtante promiscuité... Enfin l'appellation de bourgeois n'humilie plus personne; elle n'implique plus un verdict intellectuel; sa valeur de sanction est purement sociale; elle n'est péjorative qu'aux yeux d'une certaine classe de révolutionnaires. Flaubert n'avait pas prévu cette révolution linguistique, qui est jusqu'ici la plus grande victoire de la C. G. T.; elle l'atteint au plus intime de sa fierté en le réintégrant de force dans les rangs de cette bourgeoisie exécrée; elle confère un sens acceptable aux propos de M. Frédéric Masson, qui eut bien raison de définir Flaubert un bourgeois, un petit bourgeois de Rouen. Flaubert ne s'en fût point offensé, si M. Louis Bertrand avait pris la peine de pousser plus avant ses explications. Mais le commentaire de son guide s'étant trouvé, ici, malicieusement écourté, Flaubert s'indigne ; il témoigne cette indignation à M. Frédéric Masson ; ses reproches tombent dans le vide ; on s'en aperçoit assez quand il répudie véhémentement l'épithète d'anarchiste. M. Frédéric Masson est coupable d'une singulière contradiction. Flaubert est le jouet d'un assez plaisant quiproquo, mais qui ne justifie point sa colère. La dévotion de M. Louis Bertrand est parfois bien irrévérencieuse.

Les colères de Flaubert s'égareraient de même bien souvent et lui feraient commettre plus d'un impair si M. Louis Bertrand n'en assumait la direction et comme le commandement, d'où découle la responsabilité. Nous ne savons ce qu'un Flaubert, vivant parmi nous, eût pensé de nos mœurs, de notre civilisation, de notre littérature. Nous soupçonnons qu'il n'en eût pas pensé beaucoup de bien. Ses dons de satiriste eussent trouvé, dans la contemplation de notre société chaotique, la plus ample matière à peintures truculentes et cruelles. Son pessimisme se fût peut-être aggravé à constater que rien ne s'arrange ni ne se perfectionne en ce monde, et que les vices de nos ancêtres manifestent une indéniable tendance à foisonner et et à s'enrichir de dégradations nouvelles. Nos Bovary d'aujourd'hui ne sont pas moins sottes, elles sont moins naïves et plus savamment perverses que l'immortelle Emma. Et je ne dis rien de nos Bouvart et de nos Pécuchet, qui sont devenus singulièrement prétentieux... Flaubert les eût fustigés sans merci. Mais lui-même n'eût-il pas été un autre homme? Sa belle vie solitaire serait-elle concevable de notre temps? Ses livres, rares et précieux, eussent-ils retenu l'attention d'une humanité qui mesure le génie des auteurs à leur fécondité et n'accorde le succès qu'à l'administration méticuleuse d'une prudente habileté? Et ses nobles courroux lui eussent-ils rapporté autre chose que le mépris, le silence et l'oubli ? — Aussi bien n'est-ce pas un Flaubert imaginaire et inimaginable que nous présente M. Louis Bertrand, mais le bourgeois de Rouen dont l'univers entier admira le merveilleux talent, les boutades et jusqu'aux travers certains. Cela revient à dire qu'il fait juge de notre époque un passé déjà lointain et peut-être gros de notre évolution présente, mais incapable de prévoir, et de comprendre notre esprit, nos usages et notre art. L'entreprise est malaisée, peut-être un peu vaine ; il n'en résulterait qu'un étrange malentendu s'il n'y fallait voir un artifice permettant à un contemporain de s'exprimer librement sur des sujets ordinairement réservés. M. Louis Bertrand s'abrite derrière Flaubert; les jugements qu'il lui prête, nous les inscrivons à son compte. Ce mort vivant n'est qu'une ombre; c'est un vivant bien vivant qui nous entretient de ses goûts, de ses idées et de ses préoccupations coutumières.

Cette petite supercherie, d'autres ne l'eussent point esquissée sans risquer le reproche d'indécence. Mais nul ne contestera que M. Louis Bertrand soit, très authentiquement, le fils spirituel de Flaubert; un fils peut se permettre bien des libertés; s'il usurpe un peu sur les prérogatives paternelles, nous ne nous inquiétons guère; pour peu que le badinage soit plausible, nous acquiesçons volontiers. Dans le cas pré-

sent, nous ferons quelques réserves; il ne nous semble pas que Flaubert eût ratifié toutes les sentences qui lui sont ici attribuées; la messe n'avait point, par exemple, pour lui tant d'attraits; et telle admiration que professe éperdument M. Louis Bertrand eût sans doute fait hurler son ancêtre...

Et voyez le péril de ces jeux familiaux : Flaubert pratiqua la religion de la littérature avec une intransigeance farouche et une foi ardente et noble; il y introduisit quelque superstition; il est l'inventeur responsable d'un certain fétichisme dont les ravages se sont singulièrement multipliés parmi nous. M. Louis Bertrand n'a garde d'oublier ce trait; il y insiste avec quelque complaisance. Cette complaisance nous trouble; comme nous aimerions être sûrs qu'ici Flaubert est seul en scène, et que M. Louis Bertrand ne témoigne personnellement nulle indulgence à la naïve et illusoire manie du gensdelettre!

J'ai dit mes scrupules: ils ne sauraient m'empêcher de témoigner que ce petit livre est digne de M. Louis Bertrand, qu'on y retrouve sa maîtrise, son sens de la vie, enrichi d'un sens du comique tout à fait savoureux, sa langue ferme et drue, ses qualités de conteur, qu'au total *Flaubert à Paris* est une satire divertissante et juste où tous les gens de goût et d'esprit droit trouveront leur plaisir.

Disciple de Flaubert, Paul Adam l'était aussi, et bien plus qu'on ne l'eût imaginé. C'est M. Camille Mauclair qui nous l'affirme; on peut l'en croire, car cette affirmation nous est présentée au cours d'une biographie intellectuelle infiniment soucieuse d'exactitude et de sûres références (1).

M. Camille Mauclair a été l'ami de Paul Adam ; cet ouvrage est un pieux monument dédié à la mémoire d'un compagnon affectionné. Mais M. Camille Mauclair est un critique trop pénétrant, un esprit trop subtilement entraîné à tous les exercices de la critique, trop loyal et trop libre, pour que nous ayons à redouter les faux semblants d'un dithyrambe intempestif. De critique plus librement indépendant, je n'en connais pas, et l'éloge n'est pas mince par ce temps de soviets littéraires et de dictatures de chapelles. Et l'on sait du reste avec quelle délicate prescience des mouvements d'avant-garde, avec quelle sincérité profonde, et quelle entente de la vérité poétique et ésotérique, il a, depuis le temps du symbolisme, suivi, accompagné, parfois dirigé les plus beaux efforts contemporains, à l'extrême frontière des lettres, de la musique et de la philosophie.

Ami de Paul Adam, M. Camille Mauclair n'entend pas lui nuire par un excès d'éloge : « Ce livre n'est point un panégyrique, mais un essai de portrait critique... Ce critique étranger, j'ai loyalement voulu l'être. » Ajoutons qu'il l'a été, que cette monographie littéraire, peut-être unique dans la production contemporaine, éclaire toutes les faces du sujet si elle ne l'épuise pas tout entier, car « ce livre est écrit pour accompagner le lecteur dans l'étude de l'œuvre, et il ne saurait en être séparé; il est modestement marginal ». Tout l'art tumultueux, les idées abondantes et contradictoires, les systèmes ambitieux et d'aventure confus qui s'entrechoquent dans l'œuvre hâtive et considérable de Paul Adam, sont ici disséqués, classés, éclairés de gloses pertinentes et infiniment attachantes. Rarement écrivain aura connu, au lendemain même de sa mort, pareille fortune, et l'on souhaiterait que le même privilège échût à toutes nos gloires littéraires.

Qu'un tel livre honore également son auteur et l'homme qui l'inspira, c'est, je pense, un point sur lequel s'accorderont tous ceux qui l'auront lu.

Que si l'on discute ensuite certaines de ses affirmations, M. Camille Mauclair lui-même n'en sera pas surpris. L'ami n'est point aveuglé par son amitié, mais peut-être, ayant partagé de vastes espoirs, et les ayant longtemps encouragés, demeure-t-il obsédé par ses souvenirs ; peut-être, ayant été mêlé de si près à cette œuvre et à cette vie, est-il enclin à les colorer de promesses qui ne se sont point toutes également et complètement réalisées. Il compose un tableau dont tous les plans sont exacts ; au lecteur de mettre au point tel détail, d'atténuer telle nuance, de restituer enfin à telle conclusion particulière un sens plus modeste.

Observez, en outre, qu'un Paul Adam offre à la critique le champ le plus riche. Il est une foule d'écrivains dont aucun commentateur ne sera jamais tenté d'exagérer le rôle et l'influence. Tel n'est pas le cas de Paul Adam ; il a touché à tout : il a posé plus de problèmes qu'il n'en a résolus. Le simple exposé de ses multiples tentatives laisse l'impression d'une activité prodigieuse et d'une intelligence omnisciente et omniprésente.

Il est essentiellement un auteur qui appelle le contrôle et presque la collaboration de la critique, qui aiguillonne la critique, et lui sug-

(1) *Paul Adam, 1862-1920*. Un vol., Flammarion.

gère les plus amples sujets d'analyse et de réflexion. Paul Adam a toujours intéressé bien plus les spécialistes de la technique littéraire que le public lui-même. C'est parmi eux qu'il a trouvé ses plus ardents partisans et ses plus précieux détracteurs. Grâce à eux, il sera discuté bien après qu'on aura cessé de le lire... Une étude, même critique, de l'œuvre de Paul Adam, paraîtra toujours favoriser sa mémoire parce qu'elle favorise en réalité la critique.

Qu'il ait eu ou non du génie, je n'en débattrai pas. M. Camille Mauclair est pour l'affirmative. *Grammatici certant* L'intérêt de cette étude, je l'aperçois en un domaine plus positif où les préférences personnelles et les arguments subjectifs jouent un moindre rôle.

J'y vois rassemblés les éléments divers d'une question qui les résume toutes, et qui rassemble les données variées du seul problème auquel peut se ramener l'incessante recherche de Paul Adam : quelle est la nature, quelles sont les limites du roman ?

La prodigieuse fortune du roman nous a fait croire qu'il était indéfiniment extensible ; le plus envahissant de tous les genres tend à absorber l'universalité de notre vie intellectuelle : documents, spéculation, tout lui est bon ; s'il n'était guère de matière que nos pères ne missent en vers latins, il n'en est aucune dont nous ne prétendions tirer un roman. Les ambitions de Paul Adam furent, à cet égard, illimitées: l'histoire, la mystique de l'histoire, les foules, la psychologie des races et des peuples, la science, parfois sous sa forme la plus abstraite, l'économique, l'économie politique et enfin la sociologie — j'en passe — lui parurent indistinctement propres à engendrer des fictions romanesques. Tant d'éléments hétéroclites, souvent mal assimilés, l'ont alourdi plus encore qu'enrichi. Souvent trahie par une ingrate matière, sa puissante imagination ne nous a guère laissé que de gigantesques et informes ébauches. Ses échecs nous instruisent ; ses insuccès ne sont pas concluants.

Il n'est de roman que de l'homme ; mais si l'homme est la mesure de toute chose, est-il donc impossible d'intégrer à sa vie sentimentale et imaginative la substance même de ses connaissances ? Balzac, Flaubert, Zola nous ont prouvé qu'on pouvait aller fort loin en ce sens. De nos jours, les Rosny, Wells et quelques autres nous le confirment quotidiennement.

On ne saurait donc condamner les essais audacieux de Paul Adam ; sa défaite même est glorieuse si son effort fut prématuré. Peut-être un jour nos fils ou nos arrière-neveux le qualifieront-ils de génial précurseur.

Ceci demeure qu'il a tenté maintes expériences : son œuvre est une école ouverte à tous les apprentis. On s'y renseignera sur les chances de renouvellement et les destinées futures du roman.

Paul Adam nous ouvre là une question d'un intérêt permanent, si pressante et si large qu'il ne suffit point de la signaler cursivement. Nous y reviendrons quelque jour.

Lucien Maury.

LA PHILOSOPHIE

L'ÉVOLUTION DU RATIONALISME (1)

En étudiant la dialectique de Hegel nous avons exploré l'une des voies que le rationalisme a tentées pour sortir de l'impasse où l'emprisonnait l'étroite et stérile logique d'un Parménide ou d'un Zénon d'Elée. Puisqu'une raison définie par le seul besoin d'affirmer l'unité et l'identité de l'être, la conservation de ce qui existe, se révèle impuissante à comprendre une nature en perpétuelle transformation, l'ambition semblait légitime de découvrir une raison plus souple, mieux adaptée au flux des choses, dût-on faire bon marché des principes regardés jusque-là comme la solide charpente de l'intelligence humaine.

Malheureusement pour Hegel et les inventeurs de nouvelles logiques, l'esprit humain ne change pas de nature au gré des bâtisseurs de systèmes et les conditions d'intelligibilité de l'univers n'ont guère varié depuis les premiers balbutiements de la science. Ce que les recherches des savants nous apportent chaque jour, ce sont des moyens de ramener l'expérience aux exigences de notre raison, des biais pour faire apparaître le permanent sous le mobile, des méthodes qui révèlent des « invariants » jusque-là ignorés. Mais au fond l'explication scientifique continue d'être ce qu'elle a toujours été : la réduction du changement à l'identité, l'élimination du changement. La science est née du besoin de supprimer l'irritant mystère en face duquel nous place toute nouveauté. Pourquoi les choses ne restent-elles pas ce qu'elles sont ? C'est

(1) Voir la *Revue Bleue* du 3 juillet 1920, du 4 décembre 1920 et du 5 février 1921.

l'éternel problème auquel elle s'attaque, pour le nier autant que pour le résoudre, puisque sa réponse est toujours que, *sous certains aspects*, les choses sont restées ce qu'elles étaient: elles demeurent composées des mêmes atomes, elles incorporent la même quantité d'énergie, elles conservent les mêmes masses, etc. Toujours le savant s'efforce de minimiser pour l'intelligence la variation révélée par les sens.

Mais Hegel n'a pas cherché dans cette direction. Au lieu de se demander comment une raison gouvernée par des principes logiques parvient à se représenter une réalité mouvante, il a préféré condamner la logique et imaginer une raison que la loi de sa propre nature obligerait à passer d'une notion à la notion opposée, puis à surmonter cette opposition, pour en faire bientôt éclater une autre dont il faut triompher comme on a dénoué les précédents conflits. Il a voulu placer au plus profond de la raison une sorte d'inquiétude qui lui interdise de se reposer dans la constatation de l'identité, il a voulu que dans son essence elle fût mouvement, développement, progrès. Et comme, pour Hegel, cette raison n'est point simple faculté de connaissance, qu'elle est activité créatrice, qu'elle engendre par son travail souterrain la nature même, dont elle retrouve l'évolution quand elle projette la lumière sur la propre route qu'elle a suivie, découvrir la loi de cette raison, c'est découvrir la loi des choses et reconstruire l'univers.

Nous savons ce que vaut cette reconstruction. L'échec indéniable et complet de la philosophie hégélienne de la nature nous interdit l'espoir d'édifier un rationalisme qui, par pure déduction, descendrait des lois générales de l'esprit aux lois de la physique et rendrait compte de l'expérience sans l'avoir consultée. L'abandon de ce rêve signifie-t-il l'abandon du rationalisme ?

Nous avons cru pouvoir distinguer trois directions dans lesquelles la rénovation du rationalisme a été cherchée, et la dialectique hégélienne ne représente que la première et la plus audacieuse de ces tentatives. Les deux autres, étroitement apparentées entre elles, consistent à suivre la science, au lieu de prétendre la devancer. Les penseurs qui défendent ces conceptions estiment qu' « aucune combinaison de concepts abstraits ne mettra entre nos mains les fils qui commandent le jeu bigarré de marionnettes qu'est le monde sensible » (1). Cependant ils ne sont point empiristes, car ils n'admettent pas que la simple contemplation de ce jeu ait engendré nos tendances intellectuelles les plus profondes. Ils croient que la raison humaine a sa nature et ses exigences propres, mais qu'elle se trouve en présence d'une réalité plus ou moins rebelle à ces exigences. Il y a un *donné*. La raison tente de se l'assimiler et les explications de la science représentent les stratagèmes péniblement imaginés pour rendre les choses moins imperméables à l'intelligence. Toute l'histoire des sciences, bien que trop souvent elle néglige les tâtonnements, les fausses démarches, les erreurs persistantes qui ont précédé les moindres conquêtes, témoigne d'un conflit entre l'esprit qui obéit à certaines tendances logiques fondamentales et le réel qui semble défier cette logique par sa mobilité, sa capricieuse complexité, son exubérance. Or ce conflit ne se conçoit ni du point de vue d'un Hegel, ni du point de vue d'un Stuart Mill ou d'un Spencer. Si l'esprit crée la nature, ou s'il lui doit au contraire sa propre constitution, dans les deux cas l'âpre résistance de cette nature à l'investigation scientifique devient inintelligible. Hegel lui-même apercevait cette conséquence de sa doctrine : « L'essence cachée de l'univers, déclarait-il dans sa leçon d'ouverture de 1818, n'a pas en elle une vigueur qui puisse résister au courage de connaître ; elle devra forcément se révéler à lui avec toutes ses richesses et jusque dans ses profondeurs. » (1)

Pareille espérance n'est sans doute pas interdite à un rationalisme plus prudent, mais elle demeure une espérance, qui n'a aucun droit de se transformer en certitude. Le progrès scientifique n'est pas contestable, mais l'absolue intelligibilité de tout ce qui existe nous est-elle promise, la réalité deviendra-t-elle un jour parfaitement translucide à l'esprit, ou bien y a-t-il de l'inexplicable par nature, de l'opaque, de l'inassimilable ? On ne peut répondre que par des conjectures. Le fait indéniable, c'est le conflit sans cesse renaissant entre la raison et les choses, conflit qui provoque l'effort scientifique.

Les rationalistes qui ont renoncé aux ambitions hégéliennes estiment que, pour connaître la nature et les ressources de la raison humaine, rien n'est instructif comme la réflexion sur la science. Il faut étudier l'esprit dans ses

(1) Schopenhauer, *Critique de la philosophie kantienne*, p. 46, de la traduction Burdeau.

(1) *Werke*, t. VI, page XL, de l'édition de Berlin, 1843. Plusieurs autres textes de Hegel exprimant la même certitude sont cités par M. Meyerson, *De l'explication dans les Sciences*, II, p. 19.

œuvres, et la fonction la plus logique de l'esprit ne peut se contempler que dans son œuvre la plus méthodique, qui est la science, comme la fantaisie doit s'observer surtout dans le rêve, dans le jeu et dans l'art, comme la raison pratique se manifeste par les attitudes de l'honnête homme en face des problèmes que pose la vie. Il n'est aucun moyen de déterminer *a priori* les lois de l'intelligence, de mesurer sa fécondité, de compter et d'énoncer les *catégories* de l'entendement, dont Kant était si fier d'avoir dressé la table définitive. Il faut voir cette intelligence au travail, aux prises avec des difficultés qui se dressent comme un mur devant elle ; il faut suivre le savant dans son laboratoire et lui demander de penser tout haut pour nous. Descartes soutenait que l'esprit est plus aisé à connaître que le corps, et Malebranche affirmait au contraire que nous n'avons aucune idée claire de la nature et des modifications de notre âme. Peut-être faut-il dire que la pensée est insaisissable à elle-même avant de s'éprouver au contact d'une réalité qui lui résiste, comme la matérialité est impensable, si on fait abstraction de tout ce que le sujet connaissant projette sur ce qu'il veut assimiler. En somme il y aurait deux inconnaissables, le sujet pur et la réalité brute : nous n'apercevons que les étincelles qui jaillissent de leur choc.

Que la raison humaine ne se définisse pas en dehors de son œuvre vivante qui est la progressive constitution de la science, c'est ce qu'a fortement établi par tout un ensemble de travaux érudits et profonds sur la philosophie des sciences l'un des plus récents défenseurs et historiens du rationalisme, M. Léon Brunschvicg. Il écrivait, il y a déjà vingt ans, à l'occasion du Congrès international de philosophie de Paris : « S'il est vrai que l'intelligence humaine est une activité spontanée, que ses premières démarches sont inconscientes et que l'homme doit s'avancer lentement à la conquête de son propre esprit, c'est à la science qu'il demande de préparer et de marquer les étapes de sa conquête. La puissance intellectuelle de l'homme se développe dans son contact perpétuel avec les phénomènes de la nature, dans l'effort fait pour ramener la multiplicité incohérente des faits sensibles à l'harmonie des rapports rationnels; l'esprit se révèle dans la science. Les catégories constitutives, au lieu de permettre une déduction *a priori* qui précède la science et qui en dispense au besoin, apparaissent comme le terme de la réflexion scientifique, et tout progrès dans la connaissance et la détermination de l'esprit est lié à un progrès de la science. » (1) Et il montrait par des exemples tirés des spéculations sur l'infini mathématique ou sur la conservation de l'énergie comment les points de vue nouveaux découverts par le savant affranchissent l'esprit de certains cadres trop étroits où s'emprisonnaient la pensée des Eléates et même celle d'un Renouvier, d'un Stuart Mill et d'un Spir. Se faire de l'âme, ajoutait-il, une conception purement métaphysique, lui reconnaître une constitution immuable, c'est la rendre indifférente au progrès intellectuel de l'humanité. Il convient au contraire d'enregistrer chaque étape parcourue dans l'extension et dans l'unification du savoir humain, de l'interpréter, de « l'incorporer pour ainsi dire à la notion d'esprit ». (2)

Douze ans plus tard M. Brunschvicg publiait *Les étapes de la philosophie mathématique* qui sont une application de la méthode préconisée dans l'*Idéalisme contemporain*. Il ne peut être question de résumer ici même sommairement les résultats de cette formidable enquête, qui s'est encore complétée par une discussion à la Société française de Philosophie sur l'*Idée de vérité mathématique*, par une conférence sur l'*Arithmétique et la théorie de la connaissance*, par diverses études réunies dans le récent et très suggestif opuscule intitulé *Nature et Liberté*, enfin par un magistral article sur l'*Orientation du rationalisme*. (3) Mais c'est bien une rénovation du rationalisme que tente M. Brunschvicg et de cette tentative on appréciera l'originalité et la hardiesse si nous signalons seulement que ce rationalisme reconnaît un rôle légitime à l'intuition, admet une intuition rationnelle distincte de l'intuition mystique et proclame la perpétuelle nécessité de l'expérience dans l'élaboration du savoir, notamment dans la constitution des mathématiques.

Si cette modeste étude devait valoir à M. Brunschvicg un lecteur de plus, je voudrais éviter à ce lecteur un contresens très possible sur une pensée trop riche en nuances pour s'accommoder d'une étiquette sans risque d'équivoque. M. Brunschvicg a toujours dénommé sa doctrine un idéalisme. Il ne manquerait certainement pas d'excellents arguments pour justifier cette appellation, dont le meilleur serait peut-être que les autres rubriques trahiraient

(1) Léon Brunschvicg, *L'Idéalisme contemporain*. Paris, 1905, p. 176.

(2) *Ibid.*, p. 179.

(3) *Revue de métaphysique et de morale*, de juillet-septembre 1920.

encore plus grossièrement sa doctrine. Néanmoins la méprise serait grave si, abusés par un titre et par mille passages sur l'inépuisable fécondité de l'esprit, nous perdions de vue les textes plus rares, mais essentiels, qui affirment l'existence d'une réalité indépendante de notre pensée, d'un donné, qui restreint la liberté de nos conceptions. Dans son premier ouvrage, *La Modalité du jugement*, M. Brunschvicg écrivait : (1) « Le jugement qui affirme une existence a pour base une sorte de *choc*, une limite à l'esprit, qui contraint l'esprit à cette affirmation. » Que ce donné ne soit pas saisissable dans sa pureté originelle, cette inintelligibilité ne l'empêchera pas de jouer son rôle dans la constitution de la science, comme un écueil invisible et rigide où se brisent l'hypothèse arbitraire et la généralisation imprudente. Revenant à sa métaphore favorite dans une discussion soutenue contre M. Le Roy, M. Brunschvicg déclarait que le savant qui expérimente veut faire apparaître un choc. Ce choc, « c'est la part de ce que l'esprit ne fait pas dans ce qu'il fait. Si la science accumule les intermédiaires, c'est en vue de faire apparaître le réel. Une expérience suppose une longue préparation, des théories et des instruments; mais quel est le but de cet effort, sinon de poser une question à laquelle la nature répondra?... Les hypothèses ont pour but une constatation qui n'est plus une hypothèse. Il y a un moment où le savant attend, et où il ne dépend plus de lui que ce qu'il attend arrive ou n'arrive pas. Que tout le langage du savant soit artificiel, il y a deux mots qui sont naturels : oui ou non ». (2)

Nous sommes donc bien en présence d'un rationalisme qui rejette l'idéalisme absolu d'un Hegel ou d'un Hamelin, qui admet deux termes, si inconnaissable que soit l'un d'eux, qui, par suite, peut concevoir le conflit de la pensée et du réel et considérer l'histoire des sciences comme l'histoire même de cette lutte. Un tel rationalisme s'interdit de définir une fois pour toutes la raison humaine, il la découvre progressivement par des études comme celles dont M. Brunschvicg nous a présenté le modèle dans *Les Étapes de la philosophie mathématique*. Cette seconde rénovation du rationaliste nous donnerait pleine satisfaction si le penseur qui l'a tentée ne nous semblait quelquefois perdre le bénéfice de sa position en adoptant de l'expérience une conception qui rend le dualisme précédent complètement inutile. Concentrant son attention sur les sciences mathématiques, M. Brunschvicg a été frappé de ce fait que le développement de ces sciences n'est pas tout entier impliqué dans quelques propositions initiales. Il faut pour qu'elles progressent que la déduction s'alimente sans cesse à de nouvelles sources, et l'on doit reconnaître qu'au fond de la mathématique il y a une certaine corrélation de l'expérience et de la raison (1). Ce rôle de l'expérience dans les mathématiques a été conçu de bien des façons : on a soutenu que les notions des figures géométriques proviennent de la considération des solides qui nous entourent, que l'acte d'échange un contre un fait comprendre comment l'action quotidienne a suggéré la notion de correspondance, que les techniques ont révélé à titre de faits simplement constatés mais incompris des vérités ultérieurement démontrées par un Euclide. Mais la conception qui semble avoir la préférence de M. Brunschvicg est clairement définie par les exemples tirés de l'arithmétique élémentaire qu'il a cités dans sa conférence sur l'*Arithmétique et la Théorie de la connaissance*. (2)

Considérons la série des nombres entiers. Elle paraît bien une création de notre intelligence. Je l'obtiens dès que je décide d'ajouter indéfiniment l'unité à elle-même, et l'on peut croire que cette série ne contient rien de plus que ce que l'esprit a introduit en elle par cette convention initiale. Cependant la raison qui lui a donné naissance, remarque fort justement M. Brunschvicg, est réduite à l'étudier du dehors, « exactement comme la mère est obligée de recourir à l'observation pour comprendre le caractère de son enfant, l'humeur dont il est à tel jour et à telle heure ».

Me demande-t-on, par exemple, si 137 est un nombre premier? Je n'en puis rien savoir *a priori*, je dois essayer de le diviser successivement par tous les nombres premiers égaux ou inférieurs à sa racine, je dois faire l'épreuve, c'est-à-dire traiter ce nombre comme un objet d'expérience. Et aussitôt M. Brunschvicg tire cette conclusion paradoxale : « On saura voir alors dans l'expérience, non plus l'intuition d'une réalité qui serait extérieure à la pensée, mais une certaine attitude de l'esprit, tournée vers son objet afin d'en enregistrer les particu-

(1) P. 170.

(2) *L'Idéalisme contemporain*, p. 145-146.

(1) *L'Idée de la vérité mathématique*. — Bulletin de la Société française de philosophie, de janvier 1913, p. 1 et 2.

(2) Dans *Nature et Liberté*, p. 78 et suiv.

larités, cet objet fût-il l'être qu'il a défini lui-même par le processus intellectuel de sa formation ». En un mot, M. Brunschvicg, exagérément attentif, selon nous, à un genre très particulier d'expérience, construit une théorie qui se passe complètement d'une réalité extérieure à l'esprit. Et la théorie, dans l'esprit de son auteur, ne vaut pas que pour les mathématiques. La mathématique, écrit-il dans son plus récent article, « fournit le modèle de cette connexion entre l'activité de l'intelligence et l'épreuve des faits qui constitue la vérité scientifique ». Ce sont les mathématiques qui apportent au rationalisme « la théorie solide et vraie de l'expérience scientifique », manquée par les empiristes. « Le point central de nos efforts dans les *Etapes de la philosophie mathématique* a été d'établir que la question du rapport entre l'intelligible et le réel est susceptible de recevoir une solution positive sur le terrain même des mathématiques ». (1)

C'est ce dernier point qui nous paraît au plus haut degré contestable. Le mot expérience favorise les malentendus. Même à ne considérer que les mathématiques, on constaterait aisément qu'il est pris en des sens fort divers : on ne parle sans doute pas de la même expérience si l'on dit qu'un rayon lumineux suggère la notion de droite, ou que les progrès de la physique ont provoqué le développement de tel chapitre de la mathématique, ou que tout nombre pair est la somme de deux nombres premiers (proposition qu'on ne sait pas démontrer, mais qu'aucune vérification sur des nombres particuliers n'a mise en défaut). Appeler cette dernière proposition une vérité d'expérience, y voir même avec M. Brunschvicg, le type de l'intervention de l'expérience dans les mathématiques, et conclure immédiatement que l'expérience ne suppose pas une réalité extérieure à la pensée, c'est à notre sens tirer argument d'une équivoque. Une propriété des nombres entiers, que nous sachions ou non la démontrer, dépend de la nature de ces nombres, c'est-à-dire des définitions posées par le mathématicien. Il est donc bien évident que cette propriété comporte une explication logique, rationnelle, même si l'humanité cherche vainement cette explication pendant des siècles ou disparaît de la terre avant de l'avoir trouvée. Il nous semble tout à fait illégitime d'assimiler la résistance qu'offre une propriété des nombres à notre compréhension et la résistance que rencontrent un physicien travaillant sur une matière qu'il n'a point créée, qui n'est peut-être pas rationnelle dans son essence, ou un biologiste étudiant un être concret, un être vivant, qui ne doit aucunement sa constitution à la pensée de celui qui l'observe. C'est pourquoi nous ne croyons pas du tout que la mathématique fournisse le modèle de la connexion entre l'activité de l'intelligence et l'épreuve des faits, les faits dont il est question ici n'étant que des résistances toujours provisoires en droit et par nature, même quand l'artifice de raisonnement qui fera s'évanouir le mystère n'est pas encore découvert. Un rationalisme qui ne définit pas son attitude en face de réalités plus rebelles à la raison se donne la tâche trop facile. Il nous semble qu'il y a lieu de nous demander ce que peut être aujourd'hui une attitude rationaliste en face d'un univers dont l'irrationnel n'est probablement pas exclu.

Désiré ROUSTAN.

(1) L'Orientation du rationalisme, p. 332 et 333.

LE THÉATRE

AIMER

Une tournée de conférences à l'étranger m'a empêché d'assister à la répétition générale du très grand succès de la Comédie-Française : *Aimer*. Lorsque, dans la suite, j'ai vu la pièce, lorsque je l'ai lue, surtout, j'ai eu l'impression singulière et flatteuse que j'avais cessé d'être un critique dramatique pour devenir exceptionnellement un historien de la littérature et des mœurs; car, dans cette expérience, m'est apparue une des lois générales qui régissent le théâtre aux époques, sinon de décadence, au moins d'incertitude et de tâtonnement.

Lorsque sont abolies dans la foule, en effet, les préoccupations artistiques, lorsque le goût public est momentanément oblitéré, il ne peut y avoir de réveil esthétique chez les spectateurs, et par conséquent de succès littéraire, que pour des motifs qui ne sont ni esthétiques ni littéraires, offrant un caractère tout extérieur de technique ou de moralité. C'est uniquement par sa facture matérielle et ses tendances sociales, — c'est-à-dire tout ce qui n'a point de rapport avec son mérite intrinsèque, — qu'une œuvre nouvelle peut frapper l'opinion et s'imposer à la scène.

Trois faits accessoires, — qui sont ainsi devenus l'essentiel, — ont ainsi contribué au triomphe d'*Aimer* : dégageons-les d'abord. Après quoi il nous restera à chercher si ce succès accidentel d'une œuvre heureuse reste artistiquement justifié.

*
* *

D'abord, pour procéder selon le degré d'importance de ces trois éléments, il y a eu l'interprétation.

Jamais encore Mme Piérat, dont la prise sur le public était pourtant considérable, n'avait eu l'occasion ou le moyen de révéler son talent avec cette plénitude, cette souplesse et cette force. A tous les dons que la nature lui avait prodigués, elle avait su joindre jusqu'ici toutes les habiletés du travail et tous les raffinements de l'intelligence. Avait-elle atteint la parfaite et simple beauté de la vie?... Elle s'est montrée, cette fois-ci, particulièrement admirable dans la tendresse contenue, la finesse voilée et la grâce souriante.

Ce personnage d'Hélène est donc le plus beau rôle où Mme Piérat se soit manifestée jusque-là, et vous savez qu'il n'y a point, dans un salon ou même ailleurs, de plus haut éloge à faire, ni surtout de plus efficace réclame, que de dire d'une pièce qu'elle est bien jouée. « Allez donc voir Piérat dans *Aimer* ... » Voilà la formule utile!... Ah! pauvres auteurs dramatiques!... Pauvres couturiers, dont les robes dépendent de celles qui les portent!... Cherchez d'abord une grande comédienne, et votre pièce est trouvée... Elle est même jouée!...

En second lieu, par instinct ou par intelligence, — il est bien capable des deux, — Paul Géraldy s'est avisé que, dans une époque de surfabrication où l'on était excédé de procédés et et de machineries, on aurait d'autant plus de chance d'être remarqué au théâtre qu'on y apparaîtrait dans un appareil plus simple et plus reposant. Trois actes, trois personnages, la vieille composition classique, rendue plus élémentaire encore par la suppression des dernières utilités, tels que confidents ou servantes. Avec un scénario si sommaire, on se donnait à la fois une bel air de style, et on se posait en psychologue. Du même coup, il semblait qu'on renouvelât à la fois le théâtre par le dehors et par le dedans, par sa forme et par sa matière; par surcroît cette rénovation demeurait purement traditionnelle. Calcul très juste, en vérité, puisque tous les éloges de la première heure, écrits ou oraux, se résumaient dans ce thème à peu près unique : « Il n'y a que trois personnages et cela tient la scène !... »

Enfin, si, selon la forte conception de Montesquieu, le principe du Gouvernement républicain est la vertu, on peut dire que, par antithèse et compensation sans doute, le ressort principal de notre théâtre démocratique, est la peinture du vice; mais on se lasse de tout, principalement au théâtre, et il est à noter que, dans toutes les époques de corruption, les œuvres morales ont seules chance de réussir vraiment. Ce qui, dans la Cour frivole de l'ancien régime, fit le succès de *La Princesse de Clèves*, c'est que Mme de la Fayette, qui n'ignorait rien elle-même des faiblesses féminines, s'était évertuée à peindre dans son roman une honnête femme, et même une femme trop sincère, puisque, au risque de le tuer, cette noble épouse avait pris son époux même pour confident. Ce fut donc une grande chance ou une insigne habileté, — lui seul le sait, — pour Paul Géraldy que de mettre à la scène une héroïne en qui fussent résumées toutes les défaillances naturelles dont les femmes aiment même à tirer vanité, — car une vertu qui ne lutte point, est-ce une honnêteté vraie ? — mais aussi toutes les franchises, toutes les noblesses, toutes les abnégations : un orage enfin dans un ciel pur.

Aimer est donc une pièce à « étoile », une pièce simple et une pièce vertueuse : voilà pourquoi elle a réussi. Voyons maintenant ce qu'elle vaut, par elle-même.

*
* *

Les grands sujets, ce sont ceux où il n'y a rien.

Dans la pièce de Paul Géraldy, il y a une femme, un mari, et un passant. Un instant, la femme croit ne plus aimer son mari et aimer le passant; un instant le mari, dans la lutte loyale qu'il a soutenue contre le passant, craint de perdre la partie; un instant, le passant a pu croire à sa victoire; et la vertu du souvenir, de l'habitude intime, de l'amour enfin, l'emporte. Dans l'âtre éteint, le feu se rallume pour réchauffer celle qui, frissonnante, était presque partie.

Mais, en même temps qu'il a l'instinct de ces thèmes généraux qui seuls peuvent offrir matière à une étude dramatique, Paul Géraldy possède le plus précieux de tous les dons : l'imagination psychologique. Il est un analyste qui démêle, jusque dans les nuances les plus subtiles, les plus profondes et les plus émouvantes, les âmes humaines et, qui sait rendre ces nuances

sensibles par le mouvement des scènes, l'accent du dialogue et toute une décoration plastique.

Ainsi, bien plus que par sa simplification apparente et voulue, il se rapproche de l'art classique par l'emploi, comme unique ressort dramatique, de la peinture des caractères. Mais c'est bien dans un sens littéral qu'il faut employer ce mot de peinture, renouvelant ce cliché des dissertations de rhétorique, de la même manière qu'il a lui-même renouvelé l'analyse classique. Ses personnages — je ne parle pas des robes merveilleuses de Mme Piérat — sont des créatures aussi nettement réalisées dans l'ordre figuratif qu'elles sont évocatrices dans l'ordre poétique. De sorte que, par une harmonie singulière, dans cette œuvre si réfléchie, si concertée, si travaillée, peut-être même si remaniée, si volontaire enfin, subsiste toute la spontanéité, toute la souplesse de la vie.

C'est pourquoi tant de femmes ont cru, tant de femmes croiront se reconnaître dans le personnage d'Hélène.

*
* *

Gustave Flaubert reprochait aux femmes cette « manie de poétisation », cette soif d'un romanesque à la Musset qui les incline si souvent à demander « des oranges aux pommiers » et qui, finalement, peut les conduire à s'administrer de l'arsenic. C'est pourquoi il est si peu de ménages heureux, car les ménages heureux, ce sont ceux qui n'ont qu'une histoire.

L'héroïne de Paul Géraldy est une femme heureuse et qui, dans sa crise nécessaire, a eu de la chance.

D'abord, elle aime son mari; elle l'aime intelligemment, lucidement, et devient même capable d'expliquer la nature et l'évolution de son amour : « Autrefois, dit-elle, tu m'intimidais... Je me sentais une toute petite fille devant toi... » Puis, par timidité encore, elle s'est gendarmée, a voulu affirmer sa personnalité en face de celle du Maître : « Je me révoltais. Je te tenais tête. Mais je savais très bien que tu avais raison. Je t'adorais sous ma révolte... » Et, maintenant, elle l'aime comme une moitié d'elle-même, comme elle aime l'atmosphère et l'été. « Tu m'es indispensable. Je ne conçois pas la vie sans toi. J'ai toujours besoin de tout te dire. Si j'ai une émotion et si tu n'es pas là pour la partager avec moi, elle est incomplète, indécise. Avec toi toutes mes sensations sont certaines, définies. J'ai besoin que tu sois là pour vérifier mon cœur... »

Voilà, en une langue charmante et une note si vraie, la solide assise de cette âme et de cette tendresse.

Et le mari d'Hélène n'est pas moins clairvoyant, ni moins tendre. Il est, par bonheur, plus averti... C'est lui qui, le premier, sent le péril d'une cour à peine ébauchée et, en termes très sérieux et très doux, invite la jeune imprudente à faire attention. Plus tard, lorsque, malgré ses avertissements et surtout son chagrin, il s'aperçoit que le mal s'est aggravé, il a tout à la fois assez de tendresse et de maîtrise de soi pour rendre à Hélène sa pleine liberté et la laisser seule décider de leur double destinée... De tels maris sont rares, et, la plupart du temps, ils sont eux-mêmes les pires ennemis de leur ménage. Celui-ci, par bonheur, a un guide qui ne trompe jamais : l'amour.

Mais Hélène est née sous une si bonne étoile que sa chance ne se limite point au meilleur des maris : elle a aussi fait rencontre du plus discret des amoureux. Celui qui est apparu dans sa vie, à l'âge trouble, comme le symbole même de tout ce qui n'est point le ménage heureux, la maison parfaite, le parc tranquille, ne brûle heureusement que d'une passion si belle qu'elle s'impose à elle-même les limites du respect. A la fin, dans l'instant pathétique où les deux époux commencent à faire le bilan de cette aventure toute blanche, le mari s'écrie avec une sorte de compassion admirative : « Tu t'es bien défendue!... » C'est vrai... Mais il est vrai aussi qu'elle a été bien mal attaquée et que, à la minute où elle a dit au passant de faire d'elle ce qu'il voudrait, ce passant semble s'être trouvé dans un embarras non moindre que le jeune homme dont Tristan Bernard a fait un jour le délicieux portrait... Que serait-il advenu d'Hélène avec un amoureux moins sublime ou plus entreprenant ?...

Et voilà, honnêtes femmes qui goûtez la délicatesse charmante d'Hélène, la vraie moralité de cette histoire. L'indulgente volonté du charmant Paul Géraldy a décidé que la honte de la chute, — aujourd'hui trop rebattue, — serait épargnée à son héroïne. N'oubliez point que, dans cette œuvre si vraie et si sincère, voilà tout justement ce qui reste d'un peu discutable... La vérité, vous le savez aussi bien que moi, c'est que dès qu'une femme en est arrivée au point où s'arrête Hélène, ce n'est plus d'elle-même que dépend sa « défense »... Ecouter, c'est déjà trop entendre.

Gaston RAGEOT.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG FONDATEUR 1863 PAUL FLAT [illegible] 1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 3 60e ANNÉE 4 FÉVRIER 1922

LES FRÈRES ZEMGANNO

I

De l'imagination, du rêve, du souvenir, ce sont les mots que prononce Edmond de Goncourt à la fin de la préface [illegible] 23 mars 1879, qu'il a écrite pour son roman des *Frères Zemganno*.

Ces trois formes de [illegible] et de la [illegible] sont bien présentes dans ce livre singulier, d'une originalité si rare. C'était sans doute ce qui préoccupait le plus Edmond de Goncourt, dans l'état d'esprit où il se trouvait après la mort de son frère, lorsqu'il entreprit d'édifier, à la mémoire de Jules de Goncourt, ce mausolée littéraire où leur existence, leur profession, leur littérature, leur fraternité, les traits même de leurs visages seraient transfigurés. Mais le survivant des Goncourt, tout en ayant depuis toujours le goût de la métamorphose artistique, et le penchant à la rêverie qui lui faisait confondre le monde extérieur par le monde intérieur qu'il portait en lui, était [illegible] trop [illegible], trop pris par la vision directe des choses, pour ne pas [illegible] aux [illegible] qui [illegible] qui était celui de la réalité. Il pouvait bien s'évader dans l'espace [illegible] plin du sol lui était nécessaire, comme à ses gymnastes qu'il lançait dans le vide d'un style si sûr, en un [illegible] de phrases précises [illegible] boles rapides.

C'est la réalité qui [illegible] dans la voiture des saltimbanques, dans le théâtre en plein air aux cloisons de toile, dans les haltes aux lisières des forêts, dans les clairières des bois, contre les fossés des routes, aux bords des rivières, sur les places des villes, des bourgs et des villages. La guimbarde, ou maringotte, traînée par un cheval blanc, roule sur toutes les [illegible] de France, depuis l'[illegible] jusqu'à la Normandie et la Bretagne, depuis la Flandre jusqu'aux Pyrénées, depuis la Touraine jusqu'à la Provence. L'[illegible] est [illegible] pour [illegible] voyageuse, et la nature est merveilleusement [illegible] [illegible] le soleil [illegible] dans l'ombre où l'on ne voit briller que la lumière de la petite lucarne de la voiture. Au centre de [illegible] : le signe [illegible] Stepanida la bohémienne, dont la nostalgie d'Orient passe douloureusement à travers les saisons occidentales ; leurs deux fils, Giovanni, dit Gianni, et Lionello, dit Nello; l'hercule Rabastens; le pitre Agapit Cochegru; le trombone; la Talochée ; et la chienne caniche. L'hercule lutte, le pitre jette ses lazzis à l'assistance, la Talochée danse sur la corde raide, le Trombone mugit, [illegible] ment sous les yeux extasiés du petit Nello; le

père Bescape compose des scénarios; Stepanida rêve et souffre, en attendant de mourir.

Tel est le sujet, tels sont les rôles et les comparses. Tout est traité à fond, avec la technique irréprochable du métier et la vérité nerveuse des sensations. Cette vision de l'existence des deux gymnastes, Gianni et Nello, se développe en des chapitres logiques où s'inscrivent leurs apprentissages, leurs progrès, leurs actes et leurs ambitions. La voiture vendue, après la mort de la mère et du père, les voici à Londres pour se perfectionner dans l'art de la clownerie. Ils ont l'originalité distinguée du comique, la grâce et l'élégance de la force, parmi les clowns anglais dont le jeu anime les plus terrifiants cauchemars et que Goncourt définit si bien comme des fantômes en habit noir et d'agiles croque-morts. Les deux frères ajoutent à cela la science et l'improvisation de tziganes faisant leurs gambades et leurs tours le violon à l'épaule et l'archet à la main. Ils sont de poétiques acrobates, de fins comiques, de surprenants lunatiques. Forts de ce qu'ils ont acquis, de leur personnalité conquise, ils quittent l'Angleterre et Londres pour la France et Paris, et c'est leur vision et leur sensation de jeunes hommes enivrés de la difficulté de leur art et de leur montée au succès qui est décrite lorsqu'ils attendent leur sort à la porte du Cirque. Et de délicieuses descriptions, que les critiques de Goncourt n'ont pas lues, ou qu'ils ont mal lues, montrent les coulisses du cirque, l'animalité associée aux exercices de l'adresse humaine, et le logis des deux frères aux Ternes, le rôle de la musique dans leur existence, leurs conversations par leurs violons, délices et repos de leurs esprits tendus et de leurs corps lassés, duos admirablement notés et frémissants sous la plume de ce littérateur qui, disait-il, n'aimait pas la musique. Mais j'ai vu Edmond de Goncourt pâlir d'émotion aux accents de Beethoven, aux chants de Rollinat.

La fin du livre est amenée par l'imagination de la péripétie dramatique, l'intervention du personnage mystérieux de la Tompkins, écuyère américaine richissime, qui aime les chevaux et le cirque, surgit au cours de la piste avec sa volonté fébrile et cruelle, jette sur Nello un regard de désir bientôt changé en haine devant l'indifférence et la moquerie de l'enfant. C'est son arrêt, qui pourrait être un arrêt de mort, et qui lui est signifié seulement comme la destruction de son art, de son travail, de son avenir. Au jour où les deux frères, devant tout Paris convoqué, vont réaliser le tour magique inventé par Gianni, réalisé par Nello, un saut en hauteur de quatorze pieds, à travers un tonneau de toile, c'est l'accident et le désastre. Le tonneau de toile a été, par les soins de la Tompkins, remplacé par un tonneau de bois, et Nello se brise les deux jambes dans la chute causée par le dur obstacle. Ce dernier acte est saisissant, l'émoi de la scène passe dans les phrases, on subit la sensation du vide et de l'espace avec le seul bruit, dans le silence terrible, de cette syllabe lancée par l'aîné au cadet : *Go !* l'appel à la réussite ou à la mort. Après, ce sont les remords de l'un, la tristesse de l'autre, l'œuvre détruite pour tous deux, et la jalousie, l'angoisse de Nello et l'idée que Gianni va travailler seul, idée qui prend sa forme lorsque l'infirme, une nuit, se traîne jusqu'au hangar où Gianni se lance furieusement aux jeux du trapèze. Un sanglot interrompt l'envolée du gymnaste valide, il saisit son frère, l'emporte, lui fait le serment de renoncer à tout, dit adieu à son métier : « Enfant, embrasse-moi... les frères Zemganno sont morts,... il n'y a plus ici que deux racleurs de violon... et qui maintenant en joueront... le derrière sur des chaises. »

II

Au long de ce roman, au-dessus de ce roman de réalité et d'imagination, il y en a un autre, celui du rêve et du souvenir, et qui est, par une transposition délicate et hardie, le roman de l'art et de la collaboration des deux Goncourt. Sans rien d'appuyé, sans rien de direct, la fraternité des Zemganno se dédouble en la leur, sans que l'on puisse dénoncer la soudure, tant les mailles de ce style d'acier fin et d'or pur sont enchevêtrées et serrées. C'est dans le *Journal* des Goncourt, dans les pages qui disent l'agonie et la mort de Jules, que l'on entrevoit, à la lueur des flambeaux qui éclairent celui qui n'est plus, ce mystère et cette douleur de la fraternité et de la collaboration des deux frères. Comme aux Zemganno, une mère mourante, de ses doigts déjà froids, a mis la main du jeune dans la main de l'aîné. Comme l'aîné des Zemganno, l'aîné des Goncourt a compris la préférence de sa mère pour le plus jeune. Comme l'éducation acrobatique de Nello a été faite par Gianni, l'éducation d'art et de littérature de Jules a été faite par Edmond, et l'un et l'autre ont présidé aux premiers exercices de l'enfant. C'est là qu'est née la confiance aveugle et enthousiaste du jeune pour l'aîné, sa foi absolue en lui. Le petit frère ne peut vivre qu'avec le grand, c'est vrai de l'écrivain comme du clown. C'est là

même collaboration, qui commence, qui se continue jusqu'à la fin. Cette collaboration, quelle étude dans ce livre secret, profond, amer, passionné ! quel accord unique de deux sensitivités, dont chacune réagit sur l'autre ! quelle explication de l'art d'écrire des Goncourt dans le récit de ces variations que les violons des Zemganno jouent « aux cimes des arbres, aux étoiles de la nuit, aux matins d'argent, aux midis d'or ! » L'explication de toute l'œuvre s'ensuit, sous le couvert des deux merveilleux clowns. Chez l'aîné, l'invention abstraite, les rêves clownesques, les miracles demandés aux muscles et aux nerfs. Chez le jeune, la rêvasserie heureuse, souriante, sensuelle, une imagination moqueuse, des fusées d'une gaieté attendrie, des excentricités folles, il est l'arrangeur, le trouveur de jolis détails, le pareur, le fioriteur de ce que son frère invente de faisable. Sous ces mots textuels du livre, se complaît et s'attendrit le ravissement de l'inventeur devant celui qui réalise, de l'aîné devant le cadet.

Il n'y a pas seulement chez les deux frères, acrobates ou écrivains, le même amour du métier, le joint de la collaboration. Il y a entre eux le sentiment inconscient, profond, de la fraternité, les liens mystérieux de la race et du sang, les attaches psychiques, les atomes crochus de natures jumelles, malgré les âges différents et les caractères opposés. Ils ont les mêmes mouvements instinctifs, les mêmes sympathies, les mêmes antipathies, les mêmes jugements. Les idées naissent communes aux deux frères, « qui, bien souvent, après un silence, se tournaient l'un vers l'autre pour se dire la même chose, sans qu'ils trouvassent aucune explication au hasard singulier de la rencontre dans deux bouches de deux phrases qui n'en faisaient qu'une ». Aussi y a-t-il le sentiment de quelque chose de dépareillé chez l'un, quand l'autre est absent, et une anxiété se manifeste quand l'absence se prolonge. C'est le resserrement de leur fraternité par leur travail. « Trouver, c'est ton affaire, — dit Nello à Gianni, comme Jules l'a dit à Edmond, — je me repose sur toi, tout ce que tu trouveras, au risque de me casser le cou, je le ferai. » On attend d'eux, et ils l'attendent eux-mêmes, « quelque chose de très fort », ce que Gianni a demandé à Nello, le tour des quatorze pieds, ce qu'Edmond a demandé à Jules, « Madame Gervaisais », un roman sans roman, un drame d'esprit, une tragédie de pensée. Les littérateurs ont connu, comme les gymnastes, les soirées fiévreuses de travail, les achèvements de passages difficiles, après lesquels les uns et les autres se disent : « Ça y est ! »

Ça y est, mais Nello se brise les jambes, Jules meurt d'épuisement nerveux, et ce sont les remords de Gianni et les remords d'Edmond : « Quoi ! n'étions-nous pas gentiment comme nous étions... pourquoi avoir voulu autre chose... la belle réussite, je vous le demande un peu, qu'il soit dit qu'un saut que les autres n'avaient pas fait, nous l'ayons fait, nous !... C'est moi !... car lui, il n'avait pas le sacré défaut de faire parler de lui !... C'est moi !... oui, c'est moi tout seul, la cause du malheur ! » L'aîné ajoute ce portrait de son frère : « Et longtemps, songeant à l'épanouie jeunesse de son frère, à l'indolence et à la paresse de sa nature, à la pente de son caractère à se laisser doucement vivre, sans effort et sans recherche de gloriole, il se remémorait tout ce que lui, avec son exemple, son vouloir de célébrité, son dur célibat, avait contrarié, gêné, empêché dans cette vie toute sacrifiée à la sienne... » Gianni se dit tout cela dans une allée du bois de Boulogne où il se promène rageusement, où il est venu des Ternes, pendant qu'Edmond est venu d'Auteuil dans cette même allée, propice et mortelle aux songeries du regret et du désespoir. Cette songerie se creuse et se noircit dans la chambre du malade, alors que l'œuvre va s'évanouir, que la Mort commence à rôder. Chez Nello, et chez Jules, il y a l'angoisse de disparaître, la certitude de ne plus travailler, une sourde colère, une honte de la décadence physique, et une triste joie sur l'assurance que le frère aîné ne travaillera plus sans le jeune, victime de son art, blessé de la vie, mourant aujourd'hui, peut-être mort demain. Lisez les *Frères Zemganno,* lisez le *Journal,* c'est la même catastrophe, la même plainte, la même abominable séparation.

Ce livre des *Zemganno* est un livre unique, une œuvre double, un roman qui a la valeur et la grandeur d'un cruel symbole, un poème du déchirement de deux cœurs, paré d'une grâce indicible par les jeux du cirque, par l'éclat des lumières, par la présence de la foule, pour laquelle les clowns et les écrivains donnent tout leur être, leur santé, leur vie, leur mort.

III

La bibliographie des *Frères Zemganno* a été établie par Alfdor Delzant dans son livre : *Les Goncourt* (Paris, Charpentier, 1889). Il a pu citer un passage alors inédit du *Journal des Goncourt*, date du 27 décembre 1876, où Edmond expose l'idée et le plan de son nouveau livre : « Je voudrais, dit il, faire deux clowns, deux

frères s'aimant comme nous nous sommes aimés, mon frère et moi... L'aîné, la force ; le jeune, la grâce... » Des lettres d'Edmond de Goncourt à Alphonse Daudet, datées de 1878 et de 1879, précisent les phases de son travail. Le premier article où il fut question des « Zemganno » est d'Alphonse Daudet, publié dans le *Nouveau Temps* de Saint-Pétersbourg en 1877, sous le titre : *Une lecture chez Edmond de Goncourt*. Il fut reproduit par l'auteur dans ses *Souvenirs d'un homme de lettres* (Paris, Marpon et Flammarion, 1883) avec trois dessins, le portrait d'Edmond de Goncourt, le cabinet et la bibliothèque d'Auteuil. D'autres articles saluèrent l'apparition du livre : Karl Steen (Mme Alphonse Daudet, *Journal officiel*, 3 juin 1879) ; Alphonse Daudet (*Revue de France*, 15 mars 1879) ; Emile Zola (*Voltaire*, 25 mars, 6 et 13 mai 1879) ; A. de Pontmartin (*Gazette de France*, 11 mai 1879) ; Francisque Sarcey (*XIX siècle*, 9 mai 1879) ; J. Barbey d'Aurevilly (*Constitutionnel*, 12 mai 1879). Zola discutait avec Goncourt, en termes très louangeurs, la question du naturalisme, posée par la préface des *Frères Zemganno*, dans ses rapports avec l'étude des milieux sociaux riches, distingués, nuancés, complexes. Barbey d'Aurevilly condamnait la préface et se délectait du livre, de la clownerie affirmant son droit de cité dans l'art et dans la littérature.

La première édition du livre parut chez Charpentier en 1879. Il y eut une traduction anglaise *The Zemganno Brothers* (Londres, Maxwell). Il fut question de publier une édition in-4° du livre avec des lithographies de Jules Chéret, restée à l'état de beau projet. Enfin, il existe une édition parue simultanément à Madrid (*La Espana Editorial*) et chez Charpentier-Fasquelle, édition sans date, évidemment postérieure au livre biographique et bibliographique de Delzant, illustrée par un artiste espagnol, Apeles Mestres. La couverture est ornée en couleurs d'un paysage de peupliers et de collines où une maringotte est stationnée pendant qu'un cheval blanc broute et que deux enfants jouent. Quelques dessins sont intéressants, la plupart sont d'une banalité certaine. Edmond de Goncourt, qui n'était pas gâté par les éditions rares, se montra néanmoins satisfait, et je possède cette édition franco-espagnole avec cette dédicace : « *A Gustave Geffroy, bien affectueusement. Bonquin d'un Espagnol qui dessine comme Vierge, mais dont les dessins ont été mal reproduits. Je ne trouve, moi, des éditeurs qu'en Espagne.*

EDMOND DE GONCOURT. »

Qu'aurait donc dit le maître écrivain de l'édition qui va paraître (1), conçue par M. Frédéric Grégoire, avec cette parfaite typographie de Lahure, l'impeccable impression du maître tireur Delatre, et l'illustration merveilleuse d'un graveur secrètement illustre, Auguste Brouet.

Celui-ci était vraiment l'illustrateur des *Frères Zemganno*. Avant de toucher aux pages du livre pour y placer des en-têtes et des culs-de-lampe, pour y intercaler des hors-textes, il avait connu, suivi, étudié, le monde du cirque qui fait le fond animé, grouillant, coloré, du roman des deux frères. J'en ai vu pour témoignages des épreuves parfaites de la vie en plein air des saltimbanques, pitres, jongleurs, ballerines, clowns, pères nobles, demoiselles, enfants prodiges, bêtes savantes. Ici, ils sont tous rassemblés devant la voiture roulante, le nain jouant de l'accordéon, un singe sur l'épaule, les autres pinçant la guitare, écoutant, buvant, paillasses, vieux chemineaux, jolies filles, visages usés, visages en fleurs, et l'amas hétéroclite des grosses caisses, des trombones, des tambours de basque. Là, ils apparaissent à l'intérieur de la guimbarde, sous un effet de lumière et d'ombre rembranesque, chacun avec sa physionomie et son geste, son occupation et son rêve.

Il y a bien d'autres œuvres de Brouet qui le montrent amoureux de la rue, des forces et des délicatesses populaires, des existences en dehors tenant le haut du pavé, le pavé des montées et des descentes, le pavé des barricades et des réjouissances. Il sait rassembler les commères autour des boutiques, il suspend le bœuf à l'étal du boucher, fait rouler le panier de la porteuse de pains, la brouette du rétameur, il suit le gosse en balade, le chien en maraude. Il est l'observateur patient des métiers du chez soi, il grave ce chef-d'œuvre des « Ciseleurs » parmi les objets qu'ils martèlent, qu'ils repoussent, qu'ils entaillent, qu'ils fignolent ; et cet autre chef-d'œuvre de l'horloger entouré de pendules et de réveils, fouillant d'une pointe agile dans des montres, une loupe vissée à l'œil, la physionomie attentive, tendue, extraordinaire, d'un vieux soldat-grognard du travail. Il en est bien d'autres, des scènes de rues, d'étonnantes réunions de chiffonniers triant, entre deux palissades, l'amas des choses et des chiffons, résidu épouvantable de la vie sociale ; l'apparition de l'Antiquaire parmi ses vieilleries ; le marchand de mouron ; les savetiers, l'irruption des danseuses sur la scène et dans leurs loges. Je m'éloigne des *Zemganno*, mais tout ce que j'ai vu de

(1) Edition à tirage restreint, par M. Frédéric Grégoire, 3, rue de Maistre, non mise dans le commerce.

Brouet, son travail de pointe qui creuse les noirs des ombres, respecte les blancs des lumières, modèle les engrisaillements des demi teintes, illumine les aspects des fonds, les vérités profondes des physionomies, tout ceci même à cette si belle illustration des *Zemganno* où le burin du graveur a suivi parallèlement les lignes tracées par la plume de l'écrivain.

L'un est digne de l'autre, par tous les aspects dont il a véritablement illustré les pages du livre, les paysages et la voiture, le cheval, le chien et les gens. Chacun a son portrait, le magnifique inventeur de parades qu'est le père, il signor Tommaso Boscardé, sa femme Stepanida, l'Hercule, le Pître, la Talochée, la tragique Tompkins, et surtout les deux héros du livre. Brouet les fait surgir en héros du cirque, l'aîné coiffé d'un bonnet qui s'adapte à son crâne et encadre son visage comme le casque d'un hoplite, ou drapé dans un manteau comme un consul : l'aîné, songeur, grave, sérieux, le pli de la préoccupation au front et à la lèvre, la réflexion dans les yeux qui regardent en dedans. Le jeune, beau comme un éphèbe grec, souple, élégant, délicieux de tout le charme et de toute la gentillesse de son âge. Tous deux sont dessinés sur le cuivre, comme d'un seul trait qui monte et qui descend de leurs pieds agiles à leurs visages pensifs, et qui donne l'anatomie parfaite de leurs corps sans graisse, tout en muscles qui se devinent, en nervosité qui frémit au repos et qui se déploie noblement et rapidement dans l'exercice. On dirait, dans l'air, des oiseaux qui s'envolent et qui viennent se poser d'un élan que l'on a à peine le temps de voir, sur la barre du trapèze. Ce sont des drames que ces départs, ces contournements, ces arrivées. Et c'est un drame terrifiant que celui de la chute, et un groupe frémissant de douleur que Gianni portant son Nello les jambes brisées et pendantes sur la piste du cirque devenue un champ de bataille mortel.

Le graveur qui a conçu et montré ces figurines expressives qui représentent la force, la grâce, la volonté, le désir, la douleur, ce graveur est un grand artiste né avec le don précieux de voir, de comprendre, d'exécuter. Il possède le sceau de l'art qui se pose sur les œuvres durables. Heureux l'écrivain, heureuse l'œuvre qui rencontrent ce rêveur et ce visionnaire comme interprète! Désormais, le nom de Brouet se lie aux noms des Zemganno et de Goncourt, dont il fixe en quelques traits, au seuil du livre, la physionomie attentive où brille l'acuité du noir regard.

Gustave Geffroy,
de l'Académie Goncourt.

LETTRES INÉDITES D'ERNEST REYER[1]

Lettre à Perrin.

Lundi 3 décembre 1866.

« Cher Monsieur Perrin,

Dans deux circonstances récentes où vos amis se sont empressés de vous témoigner toutes leurs sympathies, j'ai été un des premiers à vous apporter mes félicitations, un des plus heureux de vous les adresser. Permettez-moi donc de m'étonner du silence que vous gardez envers moi à propos de mon entrée au *Journal des Débats* et de le regretter, quand un mot de vous m'eût rendu plus flatteuse et plus agréable encore la bonne fortune qui vient de m'arriver. Si vous avez pu penser que les nouvelles fonctions que j'ai acceptées changeraient la nature de nos relations, vous vous êtes trompé. Je resterai pour vous le compositeur que vous avez si gracieusement accueilli ; le bibliothécaire auquel vous n'imposez ni des occupations sérieuses, ni une tâche trop difficile, et par dessus tout l'ami sûr l'affection et le dévouement duquel vous pouvez toujours compter ».

« Agréez, cher monsieur Perrin, l'assurance de mes meilleurs sentiments ».

Lettre à Du Locle.

Paris, 11 juillet 1869.

« Mon cher Du Locle,

J'ai reçu le poème de *Sigurd* que vous m'avez renvoyé avec les papiers concernant cet ouvrage. Je ne veux pas essayer de vous faire revenir sur votre détermination [illegible] dites qu'elle est irrévocable, mais laissez-moi du moins vous exprimer le regret que j'éprouve d'être obligé de renoncer à une collaboration qui, vous le sauriez en douter absolument, m'était précieuse et agréable [illegible] plus d'un titre. J'accepte vos vœux et je vous offre les miens : ils vous suivront partout où vous irez ».

Avec toutes mes amitiés

[1] [illegible]

LETTRE A NUITTER

2 *août* 1869.

« Mon cher ami,

« Je suis dans ma montagne, l'air y est pur, et les bestiaux qui mugissent à l'entour ne me troublent point. C'est le moment de la fenaison ; les prés sont couverts de jeunes filles, et dimanche, si j'ai reçu le piano que j'attends de Strasbourg, je leur ferai danser le pas du rateau. Goudchaux est invité à la fête, je lui ai même promis qu'il y jouerait un rôle actif, mais s'il est capable de quelque chose, c'est de n'y pas venir. A mon passage à Strasbourg j'ai eu le plaisir de déjeuner avec cet excellent commissaire. Nous avons parlé de vous et nous avons été deux à n'en point médire. Je lui ai même confié que j'avais un service à vous demander et que ce ne serait pas la première fois que je mettrais votre obligeance à contribution. Vous voyez, n'est-ce pas, de quoi il s'agit ? donner ma signature au père Blémi, mettre deux billets de banque de 100 francs et de 50 francs, sous enveloppe à mon adresse et le reste dans votre poche (provisoirement) — ainsi qu'il a été fait antérieurement.

« La montagne a ses nécessités comme le pavé des grandes villes, et si frugal que soit mon ordinaire, faut-il encore que je ne me trouve pas pris au dépourvu si quelque pélerin sonne la cloche de mon castel ou s'il me prend la fantaisie de doter une rosière. — Heureusement, l'air pur et les émanations des bois de sapins calment les agitations du corps comme celles de l'âme, de sorte que, sous tous les rapports, je suis parfaitement calme, parfaitement tranquille. Je bois du lait frais, je cueille des framboises et j'élève un chardonneret. Il n'est pas d'animal malfaisant qui ne s'adoucisse et s'apprivoise à ce régime. Il me procure à moi l'oubli de bien des choses. Avez-vous reçu la visite de mon jeune cousin Léonce Farrenc? C'est un gaillard qui ne craint rien, ni les grandes chaleurs, ni les petites chanteuses, ni les strapontins, — mettez-le quelquefois à l'épreuve si vous pouvez. Merci de cela et merci du reste. Vous êtes du petit nombre de ceux que l'on retrouve le lendemain tels qu'on les a laissés la veille, et quand même vous changeriez pour quelques-uns, il me semble que je serais toujours sûr de vous reconnaître.

« Je vous prie de me rappeler au bon souvenir de M. Emile Perrin, de serrer la main à Du Locle, et de saluer respectueusement M. votre père de ma part.

« Mille amitiés, mon cher Nuitter, et tout à vous. »

LETTRE A DU LOCLE.

[Fin 1869.]

« Mon cher ami,

« Que la crainte d'un malentendu entre nous ne vous préoccupe pas plus aujourd'hui qu'elle ne vous préoccupait il y a six mois. Mais si, à la sollicitation de personnes qui veulent bien me témoigner quelque intérêt, vous vous décidez à terminer une œuvre que d'autres personnes n'ont pas encore réussi à me rendre tout à fait méprisable, je vous en serai fort obligé. Seulement, c'est d'après un plan à moi, humblement soumis d'ailleurs à votre approbation que je vous prierai de la modifier.

« *Ma seule ambition*, mon seul désir, c'est de terminer le plus tôt possible ma partition et d'attendre l'occasion favorable, paisiblement assis sous ma tente, (un parasol japonais) où de réelles sympathies et des paroles encourageantes viennent me trouver quelquefois.

« Toutes mes amitiés en échange des vôtres. »

LETTRE A NUITTER.

11 *juillet* 1870.

« Mon cher ami,

« L'instant est arrivé où je dois avoir recours à votre obligeance et vous prie de vouloir bien m'envoyer 150 francs sur 166,66. — Vous a-t-on présenté au commencement du mois un petit bon de 10 francs pour acquisitions de livres? J'ai écrit il y a quelques jours à M. Perrin qui a dû trouver ma lettre à l'Opéra en revenant de Vichy.

« Et vous, mon cher Nuitter, vous n'avez donc besoin ni d'eaux laxatives ou astringentes, ni d'air pur? Heureux homme auquel ne donne aucun souci ni la santé de l'âme, ni la santé du corps. — Je suis parti de Paris et arrivé à Strasbourg assez souffrant. En route, j'ai même failli être obligé de m'asseoir sur mon chapeau et de le jeter ensuite par la fenêtre du wagon. — J'en suis à mon quarante-septième paquet de bismuth, mais je mange avec beaucoup d'appétit, je bois du lait frais, je fais de longues promenades et je vais beaucoup mieux. Si je recevais mainte-

nant de bonnes nouvelles de *Sigurd*, j'irais tout à fait bien. Baul, qui voyage sur les bords du Rhin et qui se gardera bien de venir jusqu'ici où il n'y a que des choses simples et d'honnêtes gens, a manqué la première représentation de l'*Ombre*. S'en consolera-t-il? D'après Timothée Trimm le succès a été très grand, et si j'en juge par les échantillons poëtiques cités par ce grotesque de la littérature, Saint-Georges a été rarement aussi bien inspiré :

Aussi de ma cocotte
Oui trotte qui trotte
On parle plus ma foi
Qu'on ne parle de moi !

« Voilà donc l'Opéra-Comique réhabilité et lancé de nouveau dans la voie de la fortune. — J'en éprouve une joie sincère. — C'est à croire que Ritt est revenu.

« Je vous remercie, mon cher Nuitter, et vous prie de me répondre quelques lignes, afin que je puisse vous écrire une seconde lettre sans avoir rien à vous demander.

« Rappelez moi au bon souvenir de M. votre père et croyez à mes sentiments affectueux et dévoués. »

LETTRE A NUITTER.

29 *juillet* 1870.

« Mon cher ami,

« Une liste de souscription étant ouverte à l'Opéra, je veux souscrire comme tout le monde. — Fixez le chiffre vous-même, proportionnellement à mon traitement de bibliothécaire. J'attends une lettre de vous (avec les cinq cachets) au commencement du mois prochain et j'espère que vous aurez le temps de m'écrire un peu longuement. — Tout ce qui se fait aujourd'hui à l'Opéra m'intéresse au dernier point et personne ne peut le narrer avec plus d'esprit que vous.

« Je viens de passer deux jours à Strasbourg où j'ai vu la solution de continuité que les canons badois ou prussiens ont fait au pont de Kehl, puis j'ai entendu chanter la *Marseillaise* toute la nuit et j'ai appris le lendemain que des soldats avaient cassé les vitres et les volets d'un b.... On a arrêté sur la place Kléber un espion prussien déguisé en femme, et moi-même, il y a cinq ou six jours, j'en ai poursuivi deux habillés en colporteurs. J'étais accompagné du fils de mon fermier et d'un garde-chasse des environs. Nous les avons rejoints, les gendarmes les ont visités et les ont relâchés, faute de preuves suffisantes. Ces bons gendarmes! Vous voyez, mon cher ami, que mon patriotisme ne peut être soupçonné maintenant, bien que j'aime beaucoup mieux la musique allemande que la musique française. Mais si vous aviez vu la mine piteuse que nous faisions tous les trois, le garde-chasse, le fils du fermier et moi, au retour de notre expédition !...

« Je viens d'envoyer au *Journal des Débats* un feuilleton sur *L'Ombre* [illegible] il ne passe pas, je travaille à *Sigurd*, on ne le jouera pas, — je cours après des espions, on ne les empoigne pas. Que de déceptions et quelle tristesse, si je ne vivais ici au milieu des sapins verts et réconfortants, au milieu des troupeaux qui paissent une herbe que la chaleur n'a point desséchée. — Il pleut même dans ce moment-ci et je vais chausser mes souliers de campagne pour aller porter ma lettre à Belmont. Nous entendrons peut-être d'ici le canon prussien. Saurai-je résister à l'élan qui me poussera au devant de l'ennemi? Je crains bien que oui, étant plus chauve que chauvin. C'est égal, on fait dans ce moment-ci une drôle de musique.

Mais si les recettes de l'Opéra atteignent toujours le maximum, il ne faut pas se plaindre, ni du présent, ni de l'avenir. — Si je me plaignais de quelque chose, ce serait du silence de votre directeur. — Je lui avais pourtant écrit une lettre bien gentille. A bientôt, mon cher ami.

Je vous suis bien reconnaissant de votre obligeance et je tiens beaucoup à votre amitié.

A vous. »

LETTRE A NUITTER.

13 *septembre* 1870

M. Reyer, à Fouday, par St-Die
(Département des Vosges) [illegible]

« Mon cher ami,

« J'ai reçu hier votre lettre et le mandat de 200 francs qu'elle renfermait. Merci mille fois de la peine que vous avez prise et de la démarche que vous avez bien voulu faire auprès de M. Ploche.

Je ne sais malheureusement si je pourrai profiter de mon laissez passer pour retourner à Paris. Baul me conseille de rester ici et je crois que malgré toute mon envie d'aller faire le

1 Cette lettre [illegible]
21 mars 1871

coup de résilience vous, je serai force de suivre le conseil de Paul, vous gaillardissez [illegible] tout le monde dans tous les villages, [illegible] plus que des chasseurs et vendeurs ils [illegible] longtemps à venir. Ah! [illegible] moi qui les aimais tant [illegible] musicales et qui vais être [illegible] un très grand [illegible] Si [illegible] était encore de ce monde, il gémirait [illegible] les tristes effets que le triomphe de ses compositions fait subir aux représentations de ses opéras. M. Perrin doit être bien attristé et bien sérieusement atteint dans ses intérêts. J'espère pour lui et pour vous, que les mauvais jours que nous traversons seront bientôt finis. Heureux ceux qui peuvent attendre.

« Prier Paul, mon cher Nuitter, de rendre sur mon piano [illegible] ce que Pan laisse de mon opéra et de le mettre en lieu sûr, s'il juge que cela soit nécessaire. Nous voilà placés, n'est ce pas, sous la dépendance du Ministère de l'Instruction Publique? Cela vaut, certes, mieux que si la République eût condamné tous les artistes peintres et musiciens à disparaître sous le marteau du bourreau. Mais qui sait ce que nous réserve l'avenir!...

« Les plus sottes nouvelles circulent ici, on ne sait rien, mais on entend la canonnade et on voit flamber la malheureuse ville de Strasbourg. Cela vous serre le cœur. Les soldats protestants maltraitent les curés, les soldats catholiques maltraitent les pasteurs. L'autre jour, le pasteur du petit village de Neuwiller a failli être fusillé pour avoir défendu à des Bavarois de battre sa servante. Les paysans de ce pays sont exaspérés. L'an prochain il y aura une jolie misère en Alsace.

« Sur la dernière page de ma dernière feuille de papier, j'ai à peine la place de vous serrer la main et de vous prier de [illegible] compliments à M. votre père. Tout à vous.

LETTRE A DE LOTTE.

Saint-Ai[illegible] (Vercors) 1886.

« Mon cher ami,

Vous le voyez, je suis à Pontigliano, depuis avant-hier, ayant passé la journée d'hier dans mon lit ou plutôt sur mon lit, incident renouvelé de [illegible] dont j'ai appris [illegible] Pas mieux, certainement cela va-t-il? Voilà [illegible] ennuyeuse [illegible] mais, que je ne vous en veuille. Que vous dire? Que Rit[illegible] Gaillard se conduisent envers *Sigurd* comme [illegible] traîtres et qu'après nous avoir enlevé successivement tous les artistes de la *création*, à l'exception de Madame Caron, celle-ci venait d'être donnée au *Cid?* Hartmann-Janus fait la grimace d'un côté et jubile de l'autre. Et [illegible] Nuitter, que j'ai tâché de stimuler [illegible] Lui, pourtant, on ne l'éconduira [illegible] lui, avec de bonnes paroles et de [illegible] promesses. Il est votre ami, votre [illegible] un homme [illegible] toute [illegible] Le jour où je me déciderai à lâcher dans les jambes de l'éditeur récalcitrant un vrai procureur, ce sera fini, nous serons brouillés, et c'est ce que je voudrais éviter. On me dit qu'il y a un employé chargé spécialement de débrouiller notre compte. — Mais notre compte est donc bien embrouillé!

— Je reviens à ces polisseurs de directeurs qui n'auront pas galvanisé le *Cid* mais qui (momentanément, il l'espère) auront donné le coup du lapin à *Sigurd*. Et si vous croyez que toutes ces vilenies excitent à travailler, à composer, à jeter de notre même sang de beaux vers! Enfin, il y a toujours le théâtre de la Monnaie et Calabresi attendant ou la mort de Rit[illegible] ou la déconfiture de Verdhurt.

« Avez-vous chaud à Naples? Peut-être que [illegible] Moi, cher ami, il n'y a que le Caire. Ceci est un faux midi, un midi intermittent. J'y ai eu très chaud l'année dernière, j'y ai très froid cette année-ci. — Et mal à la gorge par dessus le marché. — Ah! ma pauvre pipe!

« Quand je pense que nous devions nous rencontrer ici et y faire une partie de *crocket!* Cette [illegible], ces palmiers, cette mer bleue c'est adorable. — Et puis les hôtes sont si bons, si gentils! Il y a Zoë, et puis une jeune Suédoise qui a les cheveux trop blands, même pour une blonde, mais dont le costume est assez pittoresque. — Je ne suis pas décidé du tout à l'épouser, pas plus aujourd'hui qu'hier, et je vais mieux pourtant puisque je viens de vous écrire quatre pages bien pleines. Envoyez-m'en autant. — Amitiés de tout le monde. »

LETTRE A ANTONY DE CHOUDENS.

Lundi [1892].

« Quelle pitié, mon cher Antony! Vous devinez n'est-ce pas qu'il s'agit de celle que j'ai administrée à Paul, vendredi dernier. Mais le gaillard n'a pas voulu rester sur sa honteuse défaite et il m'a imposé une partie de *cotin* qu'il a faci

lement gagnée du reste. Cela se passait après un excellent et trop copieux dîner. Je n'ai pas besoin de vous dire que le piano a roulé toute la soirée, ce qui m'a fait manquer plus d'un carambolage, — heureusement pour mon sympathique copain. Et il avait ôté son habit!! Mais, au fait, il a dû vous conter tout ça. Nous devons recommencer de vendredi en huit. — Hier, 98e de *Sigurd*. Je voudrais bien aller vous dire bonjour après la 100e et passer un mois dans le midi. Mais le pourrai-je ? Oui, si j'avais ma distribution de *Salammbô* arrêtée; mais il me manque un Spendius et je suis très hésitant à donner le rôle de Matho à Sellier. Il est bien mou, bien épais et bien essouflé! Pourtant il a toujours beaucoup de succès dans *Sigurd* et Bertrand le gobe. Enfin, si je puis filer un soir, après avoir serré la main à Regnoud, ce qui est très important, je vous préviendrai. Connaissez-vous l'hôtel Raissan? — C'est là que je descends d'habitude.

« Toujours vilain temps, pluvieux et froid. Aussi pas moyen de me débarrasser de mon rhume. Delmas chante dimanche chez Colonne l'air d'*Erostrate* et l'*Homme*, paroles du tambour-major G. B. Il est possible qu'avec l'orchestre ce soit moins plat et moins banal. Nous verrons ça à la répétition jeudi. Hier, dimanche, dans *Lalla Roukh*, très bon début de Mlle Villefroy. — Mme Caron l'a vivement félicitée. Superbe, la jeune débutante dans le costume oriental, et très grand succès de beauté. Carvalho veut enlever Mme Caron à l'Opéra et a persuadé Vergnet que son engagement avec Bertrand n'était pas sérieux. Il le veut, d'accord avec H., pour *Cassia* et pour *Werther*!! Jolies canailles que ces gens là. Si Vergnet manquait à sa parole, je ne lui reparlerais de ma vie. Je viens d'écrire à Bertrand pour lui conseiller de prendre ses précautions et de veiller au grain.

Si vous ne devez revenir que pour la première de *Salammbô*, vous avez le temps de humer le soleil là-bas.

« Avez-vous votre queue et en trouverai-je une des miennes si je vais à Nice? Il y a mieux que les billards de la Régence et on est beaucoup plus tranquille à la Renaissance. Allez-y voir.

« Bien à vous toujours, mon cher ami. »

LETTRE A ANTONY DE CHOUDENS

Mardi [1892].

« Mon cher Antony,

« Je suis chez vous, au coin du feu. J'ai fini la marche et vais l'envoyer à Lamoissi la. Quand il m'aura dit si elle est de la longueur voulue, je l'instrumenterai. Quant au ballet, je crois que je le laisserai tel qu'il est, d'abord parce que toute espèce de recopiage m'est antipathique, et puis parce que je ne tiens pas à ce qu'on danse tant que ça au moment où on attend impatiemment l'arrivée de Salammbô venant trouver Matho pour la chose que vous savez.

Revenez donc et attendons ensemble un rayon de soleil. Paul m'a écrit et me charge de vous embrasser. Je passe la main à Mme Julie à qui je vous prie de dire mille choses aimables pour moi.

« Affectueusement à vous. »

VERS LA RÉFORME ÉLECTORALE

La Chambre commencera, probablement, dans le courant de la présente année le passionnant débat sur le meilleur mode de scrutin destiné à favoriser son renouvellement en 1924.

La Commission du suffrage universel commence en effet, à donner des signes d'une activité plus grande.

Son président M. Bonafous s'est engagé à réclamer la discussion de la réforme et à la provoquer au cours de la session de 1922. Si l'on entend aboutir, il sera expédient de ne pas trop tarder. En 1923, la Chambre sera déjà au bout de son mandat; il sera bien tard pour entreprendre une œuvre de longue haleine, bien tard surtout pour la soumettre à l'examen attentif et mûri du Sénat. Tout délai, toute entreprise pour différer la discussion compromettra la réforme. S'il est des partisans du *statu quo*, le moyen le plus efficace qui leur est offert de détourner toute chance de modifications, c'est d'opposer des moyens dilatoires et d'écarter de l'ordre du jour l'examen de la loi électorale. En rejetant le débat, ils rendront toute réforme impossible, principalement s'ils savent s'assurer des complaisances secrètes dans la Haute-Assemblée. Mais se trouve-t-il dans la Chambre un nombre suffisant de partisans décidés de la loi de 1919?

***

S'il n'y en a pas, le Sénat aura à s'engager à la faveur de l'amendement de M. Marc Sangnier

qui ne tend à rien moins qu'à rayer de la loi tous les avantages qu'elle conférait à *la majorité absolue* et à la *plus forte moyenne*. En d'autres termes, M. Marc Sangnier s'y prend si bien, que cette loi qui pouvait, à la rigueur, donner au scrutin l'aspect d'un scrutin majoritaire, perd complètement ce caractère. M. Marc Sangnier nous explique qu'il s'agit d'une opération tout à fait anodine : « Bénin ! Bénin ! Bénin ! » Mais ne prenez pas à la lettre ces médecins enjôleurs. A peine vous ont-ils gavés de douceurs que vous êtes étendu sur la table opératoire. Ainsi l'innocente excision du docteur Sangnier aura pour effet de nous mettre en présence du quotient pur et simple et de la R. P. intégrale accommodée avec un discret panachage.

Quel accueil l'assemblée réservera-t-elle à la proposition de M. Marc Sangnier ? Si l'on veut s'en faire par avance une opinion raisonnable, il faut chercher à quels mobiles obéiront les différentes catégories de députés au moment de prendre parti.

D'une façon générale, c'est avec un soupir de soulagement que les députés verront naître l'espoir d'un *nouveau mode de scrutin quel qu'il soit*. Pourquoi? Parce que toutes choses ne sont plus égales d'ailleurs. Depuis 1919 toutes les conditions d'un passé récent sont totalement modifiées. Désormais on ne pourra plus :

1° Inscrire sur la même liste des républicains et des réactionnaires, des démocrates et des conservateurs, sous couleur de constituer des listes de démobilisés ;

2° Imposer à une équipe d'hommes politiques — entendez par là des députés sortants — les délégués des associations de démobilisés ;

3° Constituer des listes panachées de députés sortants appartenant à tous les partis, à l'exception des unifiés, sous prétexte d'union sacrée et de lutte antibolcheviste;

4° Constituer des listes départementales en rapprochant les représentants de chacun des arrondissements, pour la bonne raison que 96 sièges de députés vont disparaître qui représentent l'effacement de 96 circonscriptions. Ainsi aucune des quatre combinaisons politiques qui ont été le plus fréquemment usitées en 1919 ne pourra plus être envisagée. Résultat : aucun des députés sortants ne pourra redevenir candidat dans les mêmes conditions où il l'a été en 1919. Voilà qui ne s'était jamais vu. On avait vu des candidats, isolés, changer de parti ou de circonscription on n'avait jamais vu une assemblée entière dont aucun membre ne se retrouvera en présence des mêmes conditions que précédemment, car à aucune époque de notre histoire on n'avait inscrit sur de mêmes listes des noms accouplés d'une façon aussi imprévue.

Depuis les temps désormais fabuleux de 1919, parmi les députés, les démocrates sont allés s'abriter prudemment dans le vieil asile du parti républicain traditionnel : ils ont renoncé à jouer le rôle de députés « modern-style ». Ceux qui, pour des raisons morales, confessionnelles, pratiques ou théoriques, n'ont pas fait cette conversion, savent qu'ils sont classés « adversaires du parti républicain » sinon de la République elle-même, et ils redoutent d'être boutés hors du Palais-Bourbon par la coalition de tous les fidèles du parti républicain à la manière d'avant-guerre.

Pour n'être pas « boutés hors du Palais-Bourbon », il faut éviter à tout prix le système majoritaire, les deux tours de scrutin : il n'y a qu'un procédé, la représentation proportionnelle. On peut donc dire, d'une façon générale, que la R. P. aura chance d'être soutenue par la majorité des députés qui ont été élus, en 1919, contre le vieux personnel politique.

***

Si la représentation proportionnelle n'avait pas d'autres partisans pour la soutenir, elle n'aurait pas de chances sérieuses, car beaucoup de ces députés se préparent à d'autres éventualités. Mais la R. P. sera ardemment défendue par les socialistes fidèles à l'enseignement de Jaurès.

En effet, si quelques-uns d'entre eux ont estimé que la loi du 12 juillet 1919 devait être maintenue parce qu'elle favorisait la formation du Bloc des gauches — c'est le cas de Varenne et de Paul Boncour — la majorité des socialistes est hostile à la loi en vigueur parce qu'ils n'entendent pas reprendre la collaboration d'autrefois avec le parti radical. Tendre la main à cette fraction de la démocratie bourgeoise, c'est renoncer à toute pensée de reconstitution de l'unité socialiste. A cette pensée les socialistes ne veulent pas renoncer. Sans doute quelques-uns des chefs, très combattus par les communistes, cherchent un appui dans les rangs des radicaux. Mais ils sont rares et la majorité ne veut pas exclure l'hypothèse d'une réconciliation entre socialistes momentanément divisés. Des radicaux et des radicaux-socialistes qui craignent de n'être pas d'accord, sur la politique étrangère, avec les socialistes unifiés, se résignent au système proportionnaliste. Ainsi

pour des raisons diverses nombre de députés s'efforceront de faire prévaloir le jeu du quotient.

Mais la bataille sera chaude. On affirme qu'un certain nombre de députés du dernier bateau tenteront un grand coup pour ramener l'opinion parlementaire au scrutin d'arrondissement, au petit scrutin, au scrutin de clocher. On opposerait d'abord à la proposition de Marc Sangnier le fameux amendement qui provoqua, au Sénat, jadis, la chute de la R. P. et de M. Briand : « Nul ne peut être élu s'il a moins de voix que son concurrent ». Une majorité se constituerait sur cette formule grâce au concours des représentants du vieux parti républicain essentiellement majoritaires ; l'union sacrée se referait sur l'amendement en question et comme il serait impossible de faire prévaloir le scrutin de liste départemental à deux tours, on envisagerait le retour au scrutin d'arrondissement ou, dans le cas où ce ne serait pas possible, à l'adoption d'un scrutin uninominal, avec péréquation des circonscriptions. Les socialistes eux-mêmes se rallieraient au scrutin d'arrondissement ainsi rafraîchi et revigoré ; il n'y aurait plus qu'à procéder à un nouveau découpage des départements et tout serait dit.

*
* *

Il serait singulièrement périlleux de risquer un pronostic. R. P. ou scrutin uninominal? Mais veut-on dire que ces deux hypothèses seules doivent être envisagées?

Regardons de plus près. Si la discussion s'engage promptement, si elle n'est pas différée par de prudentes manœuvres, c'est à nos yeux que la Chambre veut en finir avec le système de 1919. N'est-il pas abhorré et décrié dans tous les partis? Il faudrait donc éliminer le système actuel, par le simple fait qu'on le discute : il est inimaginable qu'il résiste à une discussion nouvelle : je n'en veux pour preuve que l'enquête conduite à cet égard, avec tant de finesse et de judicieuse subtilité, par M. Maurice Duval dans la *Renaissance politique*. Le Parlement n'a qu'un moyen de ne pas démolir la loi du 12 juillet, c'est de refuser de discuter même le plus modeste amendement. S'il n'oppose pas la question préalable, la loi est morte. Par la plus petite brèche, toute l'armée des ennemis passera.

Pourquoi pas le scrutin de liste départemental, pur et simple, comme en 1885, avec deux tours de scrutin ? C'est le scrutin rêvé des radicaux et des socialistes. Ils l'ont dit, répété sur [illegible] les tons. Avec une [illegible] candeur, ils [illegible] avec leurs [illegible] de l'usage qu'ils feraient de la loi actuelle en la transformant en une manière de scrutin de liste départemental majoritaire. Leurs adversaires les dépasseront-ils par une affectation de candeur plus éblouissante encore en donnant à la gauche le bâton pour se faire battre? Ce n'est pas vraisemblable. Et même, j'ajoute que c'est la crainte du second tour de scrutin qui fera échec au rétablissement, par la présente Chambre, de tout scrutin uninominal.

Mais alors, dira-t-on, c'est la R. P. Et c'est un adversaire de la R. P. qui annonce son triomphe. On peut annoncer des événements qu'on ne croit pas souhaitables si l'on est clairvoyant. Le Sénat actuel n'est plus le Sénat qui a renversé M. Briand sur la R. P. : il ne le renverserait plus. Il renverserait encore moins M. Raymond Poincaré, si le président du Conseil véhiculait le poupon erpéiste du Palais-Bourbon sous les ombrages du Luxembourg.

Mais, objecte-t-on, M. Poincaré ne se soucie pas de politique intérieure. Il a suffisamment à faire au dehors. C'est possible. Mais nulle assemblée ne considèrera que sous son proconsulat la R. P. est suspecte aux yeux du gouvernement. Même si le ministère se désintéresse du débat, on croira à sa discrétion, non à son hostilité. En attendant d'ailleurs les résolutions gouvernementales, la parole est à MM. les dé[illegible]. La demanderont-ils après le vote de la loi militaire? Tout est là.

Albert Milhaud.

POÈME

SUR LA MADONE DE SCHONGAUER A COLMAR

N[illegible]isse pas peser sur [illegible]
La tristesse et ses lourdeurs :
Il [illegible]ut chaque matin le lier à la vi[illegible]
[illegible] des chaînes de fleurs.

Les sirènes du Styx pâliraient [illegible]
Endeuilleraient ton désir ;
[illegible]noi, [illegible] pus, [illegible]e,
Le funèbre élixir.

Mais suis à leur parfum les Anges de la joie,
Et recherche leur Beauté.
[illegible] les chemins [illegible] et ro[illegible]
L'aube de notre éternité.

*
* *

La basilique rouge est toute large ouverte
Au jour si virginal, si doux !
L'eau qui baigne ses murs s'argente ou devient verte
En se déchirant aux cailloux.

Quelle allégresse ! Vois tressaillir la rosace,
Epouse ardente du soleil !
Au pied des contreforts, l'ombre fuit et s'efface,
Et leur faîte devient vermeil.

Les saints, rois des hauteurs, semblent moins solitaires,
Leurs fronts puissants sont apaisés :
Quel or fluide et pur touche leurs philactères
De ses impalpables baisers !

Mais ne t'attarde pas aux sculptures altières
Où le matin met son émail ;
Dis un bonjour rapide au vieux tailleur de pierres
Dont l'image orne le portail.

Silencieusement, pénètre sous les voûtes
Où triomphe, en un cadre clair,
La Beauté qui répand la foi sur tous les doutes,
Et surnaturalise l'air.

Au-delà de toi-même et plus haut que la vie,
Les yeux de l'âme extasiés,
Vois la pourpre effleurer la pelouse ravie
Où mûrit l'ardeur des fraisiers.

Vois la Vierge vers toi pencher, les lèvres closes,
Son front lisse comme un miroir ;
Vois la Douleur s'unir à la grâce des roses
Et serrer dans ses bras l'Espoir.

Vois de riches couleurs initier ton âme
A la sérénité du ciel,
Laisse-les allumer ta croyance à leur flamme,
Et t'enseigner l'essentiel.

Les pivoines, vois-les faire frémir leurs ailes,
Larges papillons de carmin,
Et l'Enfant caresser les tresses maternelles
Où se perd sa petite main.

Mais approche plus près du lumineux feuillage,
Gravis les marches de l'autel :
Sous les rameaux, voici les hôtes du bocage,
Unis en un chœur éternel.

Suaves sont les chants que perçoit notre oreille,
Mais plus suaves sont ceux-là
Dont l'esprit seul entend la muette merveille
Comme un écho de l'au-delà.

Ces oiseaux inspirés, ménétriers du songe,
Cachés par le feuillage épais,
Qu'au profond de ton cœur leur hymne se prolonge,
Qu'ils te révèlent leurs secrets !

Ecoute-la sans fin, l'intime mélodie,
Guérisseuse du doute amer,
Et toujours, à jamais, que chantent dans ta vie
Les rossignols de Schongauer.

Alfred Droin.

Les COMÉDIES-BALLETS de MOLIÈRE[1]

Il l'avait inventé pour plaire au roi qui poussait l'amour des ronds de jambe et des entrechats jusqu'à donner 2.000 livres de pension à son maître à danser, juste autant qu'à Corneille. Toutes les pièces que je viens d'énumérer, sauf *le Malade imaginaire*, ont été jouées d'abord au Louvre ou aux Tuileries, à Versailles, à Chambord ou à Saint-Germain, avec une splendeur de mise en scène dont rien n'approche aujourd'hui; et les danseurs étaient le roi, M. le Grand, le marquis de Villeroi, le marquis de Mirepoix, le marquis de Rassan; les danseuses étaient la reine, Madame, Mlle de la Vallière, Mme de Montespan, Mlle de Coëtlogon, Mlle de Brancas, Mme de Rochefort. Faut-il là-dessus se récrier, s'indigner, comme faisaient il y a un demi-siècle le bon Despois et tous les universitaires libéraux, pour qui la satire de l'ancien régime n'était qu'un moyen détourné et, après tout, peut-être légitime, d'attaquer le Second Empire? Faut-il répéter après eux que la protection de Louis XIV a coûté bien cher à Molière, qu'elle l'a mis dans l'obligation d'écrire des pièces sur commande et au galop pour les plaisirs du souverain, qu'elle l'a gêné, diminué, un peu dégradé même, en le rabaissant au rôle de poète courtisan? Que ces antiques rengaines, si longtemps en honneur dans notre enseignement, nous semblent donc puériles! Personne ne songe plus à nier ce que le grand comique doit au grand roi, personne n'ignore qu'il ne lui a pas fallu l'appui d'un moindre protecteur pour faire toute sa tâche, dire tout ce qu'il avait à dire, et, malgré de furieuses colères, malgré la coalition sans cesse accrue des précieuses et des marquis, des bas bleus et des grimauds, des médecins et des cagots, rester debout jusqu'à la mort à son poste de combat. Et si c'est en travaillant pour le roi qu'il a composé ses comédies-ballets, ah! combien nous serions fâchés qu'il n'eût pas travaillé pour lui!

Sachons bien, au surplus, qu'il ne les destinait pas qu'à lui. Après les avoir jouées à la cour, il les a jouées sur son théâtre du Palais Royal, et elles n'y ont pas été moins bien accueillies. Elles répondaient à des besoins nouveaux. De ce que le public du XVIIe siècle était capable de goûter les chefs-d'œuvre de l'art classique, d'un art simple et vrai qui cherche avant tout à

1. Voir la *Revue Bleue* du 21 janvier 1922.

satisfaire la raison, il ne s'en suit pas qu'il ne pût goûter et ne souhaitât jamais autre chose que le parfait dialogue de deux ou trois acteurs dans le « palais à volonté » de *Bérénice* ou sur la « place publique » de *l'École des femmes*. Déjà son imagination, ses yeux et ses oreilles voulaient leur part de plaisir; déjà il eût pu dire le mot que Renan adresse à Pallas Athené dans sa belle *Prière sur l'Acropole* : « Bon sens et raison ne suffisent pas! » Et c'est ce qui explique l'immense succès de l'opéra dans les vingt-cinq dernières années du siècle, de l'opéra que Quinault et Lully ont fondé l'année même où Molière est mort, mais dont sa comédie-ballet était une première ébauche; c'est ce qui explique le succès de la comédie-ballet elle-même, le jour où elle parut devant tous et dans toute sa nouveauté sur la scène du Palais-Royal, unissant aux prestiges de la mise en scène et aux enchantements de la musique le délicieux imprévu de la fantaisie moliéresque.

Géniale fantaisie dont nous nous délectons encore! Fantaisie digne d'Aristophane ou de Rabelais, digne parfois de Shakespeare ou de Watteau! A travers l'œuvre du grand réaliste, à travers son œuvre de rude et forte vérité se déroule et serpente une gigantesque farandole où tous les siècles et toutes les nations se donnent la main, où des cuisiniers et des tailleurs, des savetiers et des soldats du guet, des paysans et des sauvages, tirent après eux des Trivelins et des Scaramouches, des Gilles et des Polichinelles, des magiciens et des démons, des faunes et des nymphes, des Chagrins et des Soupçons, des Jeux et des Ris! Lucinde veut mourir, Lucinde se meurt : « Champagne, Champagne, Champagne, crie son père, qu'on aille quérir des médecins, et en quantité! » et Champagne en dansant frappe aux portes de quatre médecins, et en dansant les quatre médecins se rendent chez Lucinde. Des mascarades carnavalesques se croisent avec de gracieux cortèges qu'on dirait en route vers Cythère. Ici, un muphti, dont le turban porte quatre ou cinq rangs de bougies allumées, s'avance suivi de Turcs moustachus et de derviches en robes longues, qui sautillent et frétillent sur des airs de gigue ou de courante; toute la Faculté de médecine, précédée de six apothicaires et de huit porte-seringues, entre d'un pas balancé et rythmé que scande à l'orchestre une marche d'apothéose, et le *præses* commence à psalmodier les couplets dont une ritournelle souligne le dernier mot; des avocats, des procureurs et des sergents qui se trémoussent en mesure, chantent :

La poly[illegible] en un cas,
Est un cas pendable,

et une sarabande folle entraîne à la poursuite de M. de Pourceaugnac toute une armée de matassins qui, la seringue en arrêt, entonnent à pleine voix le

Preha lo su!

Là, ce sont des sérénades sous une fenêtre close, des mandolines qui pleurent sous la cape espagnole; ou bien c'est le ciel de l'Olympe qui s'ouvre et la divine fiction de la Grèce qui renaît, c'est Flore, c'est Climène, Daphné, Tircis qui gazouillent au prologue du *Malade imaginaire*, deux Zéphyrs qui enflent leurs joues et battent de l'aile comme pour renouveler l'air et secouer dans la chambre d'Argan tous les parfums d'avril; et pendant que M. Purgon est à préparer le clystère qui doit « faire dans des entrailles un effet merveilleux », murmure en sourdine la douce chanson :

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse,
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse!

Nous fâcherons-nous si, de temps à autre, de l'entracte où Molière lui avait d'abord donné asile, le ballet déborde dans la comédie, et y apporte avec la grâce de ses fredons un peu de sa joyeuse folie ? C'en est un écho ce duo que Cléante, métamorphosé en professeur de chant, soupire avec Angélique au second acte du *Malade imaginaire*, cette romance à laquelle M. Jourdain riposte par un vieux refrain de village, et ces symphonies, et ces chansons à boire qui « assaisonnent la bonne chère » offerte à Dorimène. Voyez Clitandre ou bien Toinette en habit de médecin, Pourceaugnac en femme s'étudiant à imiter le coup de jupe des dames de qualité et s'alarmant des déclarations sans équivoque que lui adressent deux suisses; voyez accourir et tourbillonner autour de l'infortuné Limousin dix, vingt, trente marmots qui s'emparent de ses mains, embrassent ses jambes, s'accrochent à ses vêtements, l'envahissent, le prennent d'assaut au cri mille fois répété de : « Mon papa, mon papa, mon papa! » Rappelez-vous l'arrivée de Covielle en costume de voyage et sa brusque question à M. Jourdain qui s'écarte : « Vous savez que le fils du Grand Turc est ici?» et Cléonte en fils du Grand Turc échangeant des « oustin yoc » et des « catamalequi » avec son truchement, et en face de Mme Jourdain qui les bras levés au ciel s'exclame : « Ah! mon

Dieu! miséricorde! », son époux en mamamouchi. Tout cela, c'est le ballet prolongé dans le dialogue, et tout cela est si délicieusement fou! En reprenant terre à la fin de chaque intermède, la Muse de Molière avait encore dans le sourire et dans les yeux l'ivresse de sa récente escapade. Collaboratrice d'un musicien, que celui-ci fût Lully ou Charpentier, elle se faisait plus capricieuse et plus fantasque pour mieux s'adapter aux exigences d'un art dont la mission est de nous entraîner dans le rêve, en un perpétuel « voyage où il vous plaira ». *Le Sicilien* est assurément le plus joli opéra-comique qui se puisse imaginer, et seul le *Barbier de Séville*, non point celui de Beaumarchais, mais celui de Rossini, lui est comparable.

La Comédie-Française vient de nous donner deux de ces comédies-ballets, *les Fâcheux* et *M. de Pourceaugnac,* et elle se propose, je crois, de nous donner la plupart des autres. N'allons pas nous figurer que nous les voyons ou les verrons exactement telles que le XVIIe siècle les a vues. Rien de plus impossible. On peut, dans bien des cas, nous rendre la musique même de Lully, grâce au volumineux recueil manuscrit de 1690 où Philidor l'aîné avait pieusement copié toutes les œuvres du maître antérieures à ses opéras; encore plusieurs tomes du recueil ont-ils depuis longtemps disparu. Mais aucun document ne nous apprend de façon précise comment les ballets avaient été réglés par Beauchamp, ni quels pas s'y dansaient, ni de quelle manière les danseurs étaient travestis. Il faut se contenter d'une restitution par à peu près, de travestissements et de danses plus ou moins vaguement dans le goût de l'époque. Renonçons à l'espoir de voir danser la chaconne, l'allemande ou la passacaille selon toutes les règles, et de savoir au juste sous quelle apparence le XVIIe siècle se représentait une « Egyptienne » ou un « Biscayen ».

Il y a pis : des coupures ont été nécessaires, la Comédie ne pouvant réaliser avec les moyens dont elle dispose les étonnants effets de mise en scène où excellait Torelli, grand machiniste des fêtes de cour, et qui ont jadis amusé les yeux de Louis XIV. Ils supposaient un cadre qu'aucun de nos théâtres ne peut suppléer, celui d'une résidence royale ou princière, celui d'un jardin dessiné par Le Nôtre, et qui devenait le décor de la pièce ou tout au moins un élément essentiel de son décor.

Qu'on se rappelle, par exemple, la relation que La Fontaine nous a laissée, dans une lettre à son ami Maucroix, de la première représentation des *Fâcheux* à Vaux-le-Vicomte :

« Le souper fini, la comédie eut son tour ; on avait dressé le théâtre au bas de l'allée des Sapins.

En cet endroit, qui n'est pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,
Au pied de ces sapins et sous la grille d'eau,
Parmi la fraîcheur agréable
Des pampres, des bois, de l'ombre et des Zéphyrs,
Furent préparés les plaisirs
Que l'on goûta cette soirée
De tonnelles toutes la scène était parée,
Et de cent flambeaux éclairée.

. . . . . .

On vit des rocs s'ouvrir, des terres se mouvoir,
Et sur son piédestal tourner mainte figure.
Deux enchanteurs pleins de savoir
Firent tant par leur imposture
Qu'on crut qu'ils avaient le pouvoir
De commander à la nature.
L'un de ces enchanteurs est le sieur Torelli,
Magicien expert et faiseur de miracles;
Et l'autre, c'est Lebrun, par qui Vaux enbelli
Présente aux regardants mille rares spectacles...

. . . . . .

D'abord aux yeux de l'assemblée
Parut un rocher si bien fait
Qu'on le crut rocher en effet:
Mais insensiblement se changeant en coquille,
Il en sortit une nymphe gentille
Qui ressemblait à la Béjart,
Nymphe excellente dans son art,
Et que pas une ne surpasse.
Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grâce
Un prologue, estimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire...

« Dans ce prologue, la Béjart, qui représente la « nymphe de la fontaine où se passe cette action, « demande aux divinités qui lui sont soumises « de sortir des marbres qui les enferment, et « de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de Sa Majesté : aussitôt les termes « et les statues qui font partie de l'ornement du « théâtre se meuvent, et il en sort je ne sais « comment des faunes et bacchantes qui font « l'une des entrées de ballet ».

Nous ne voyons pas à la Comédie Française la nymphe sortir de sa coquille, nous n'y entendons pas réciter le prologue qui, du reste, était de Pellisson. Nous n'y entendons pas davantage la courte harangue que Molière était venu lui-même sur le bord de la scène adresser au roi, et dont le texte ne s'est pas conservé. Mais avant que le rideau se lève, un acteur qui représente Molière récite l'*Avertissement* que contient l'édition originale des *Fâcheux,* et ainsi c'est tout de même un peu la voix de Molière que nous écoutons. L'illusion n'est pas complète, j'en demeure d'accord; nous ne pouvons nous prendre pour des courtisans de Louis XIV et nous croire dans le parc de Vaux par une belle soirée d'août. Non; mais n'y a-t-il pas au moins un semblant

d'illusion, et que pour ma part je trouve fort aimable, à mesure que la musique de Lully se met à chanter et que les entrées de ballet se succèdent? Restitution par à peu près, soit; Versailles aussi en est une, tant il a subi de remaniements depuis 1715, et quel promeneur pourtant n'y voit s'évoquer la France de Louis XIV? De même ici, de même à chaque fois qu'on nous joue ou nous jouera une comédie-ballet de Molière. Chaque fois, nous nous sentirons en présence d'une très vieille chose qui ressuscite, d'une très vieille chose très clairement datée et où revit une société morte; chaque fois nous subirons le charme d'une évocation, le charme mystérieux du passé.

...Voici un beau parc Louis-quatorzien qui se déploie, irréel et baigné de lumière élyséenne, avec ses lointaines perspectives, ses épais ombrages, ses vastes allées, ses blanches statues et les clairs miroirs de ses bassins; ou bien voici la Cour de marbre transformée, comme il arrivait souvent, en salle de fête et de spectacle. Au fond du tableau, des tréteaux sont dressés sur lesquels la farce immortelle entrecroise ses quadrilles de Scaramouches, de nymphes ou de matassins; au pied de l'estrade, face aux musiciens, Lully, longue figure noiraude et rusée sous l'ample perruque, bat la mesure avec sa grande canne; et au premier plan, derrière les trois fauteuils où le roi coiffé de son chapeau à plume est assis entre la reine et Monsieur, voici toute la cohue dorée des courtisans, tout l'Olympe emperruqué des grands de la terre, princes, ducs, marquis, maréchaux et prélats, voici les falbalas, les robes à grands ramages, le chatoiement des satins, le resplendissement des brocarts d'or, le scintillement des pierreries. La favorite à qui la fête est tacitement dédiée, la favorite à la fois si heureuse et si honteuse d'être aimée, « la petite violette qui voudrait se cacher sous l'herbe », Mlle de La Vallière est là, confondue parmi les duchesses, non loin de Mme de Montespan qui va lui voler le cœur du roi, non loin peut-être de M. de Condom qui l'accueillera demain aux Carmélites de la rue Saint-Jacques sous son nouvel habit et son nouveau nom de sœur Louise de la Miséricorde. Des violons égrènent de gaies ritournelles ou de traînantes cadences; un hautbois soupire; des voix chantent :

Profitons du temps
Des ces beaux ans
Donnons vous [illegible]

André Le Breton.
Professeur [illegible]

LA GRÈCE ET LA QUESTION D'ORIENT

Pour ceux qui ont toujours eu à cœur la défense et le développement de la civilisation chrétienne en Orient, ce qui se passe aujourd'hui est aussi pénible qu'inquiétant, car une occasion comme celle de la guerre mondiale, pour mettre un terme définitif à un régime déplorable, ne se retrouve pas de longtemps, et la politique opportuniste que l'on suit à l'heure actuelle risque de perpétuer une situation grosse de menaces dont on aurait pu facilement, une fois pour toutes, se débarrasser.

On se trouvait, en 1918, en mesure de régler la question d'Orient, source de tant de guerres et de conflits pendant tout le cours du XIXe siècle.

La solution n'offrait pas, après la défaite de la Turquie, de difficultés réelles ; c'est l'indécision des Puissances qui les a créées.

Depuis le jour, où, au XVe siècle, les Turcs ont envahi l'Europe pour arriver jusque sous les murs de Vienne, leur puissance n'a fait que décroître. Ils ont successivement perdu l'Algérie, la Tunisie, la Serbie, la Bosnie, la Roumanie, la Grèce, l'Egypte, l'Albanie, la Macédoine, la Thrace, les Iles, la Syrie, la Mésopotamie, l'Arabie, les côtes de la mer Egée.

Les observateurs superficiels qui parlent toujours de *l'Empire Turc* en le comparant à la *petite Grèce* et qui ne comprennent pas qu'on puisse abandonner l'amitié de cette *grande Turquie,* oublient simplement que si la Turquie, en 1910, comptait 24 millions d'habitants, il faut aujourd'hui supprimer :

Macédoine et Thrace	4.867.300
Archipel	322.300
Arménie et Kurdistan	2.470.900
Syrie et Mésopotamie	1.288.500
Arabie	1.050.000
Tripolitaine	1.000.000
	13.999.100

sans compter la région de Smyrne où il y a un million au moins de Grecs aujourd'hui libérés, si bien que la vraie Turquie d'aujourd'hui ne compte pas plus de 9 millions d'habitants, comme la Corée.

Etant donné que la Grèce [illegible] et sain, atteint sept millions d'habitants et est arrivée à ce résultat en moins d'un siècle, il n'est pas douteux qu'elle arrive [illegible]

quie, comme population, dans un temps assez court.

Pour tous les observateurs impartiaux, la Turquie est en pleine décadence, tandis que la Grèce, malgré les imperfections indéniables de son organisation politique, est un pays qui monte.

Il faut ne pas connaître la mentalité des nationalistes turcs pour fonder quelque espoir sur un relèvement possible de la Turquie, en tous cas sous leur administration.

La Turquie, jusqu'en 1908, était sous le régime de la monarchie absolue dont Abdul Hamid fut le dernier et célèbre représentant. La révolution, faite, en 1908, par les jeunes turcs, amena un semblant de régime parlementaire qui n'était qu'une parodie des constitutions occidentales et qui eut surtout pour résultat de faire venir au pouvoir un petit clan d'arrivistes révolutionnaires : Talaat, Djemal, Djavid, Enver et autres. Sous le nom de Comité *Union et Progrès* ces hommes, qui n'étaient nullement de vieux croyants musulmans, mais des métis de Juifs et Turcs de Salonique, se mirent à exploiter l'empire pour leur bénéfice personnel.

Ils achevèrent de décomposer l'empire. Alliés de l'Allemagne, la victoire des Alliés signifiait pour eux la fin de cette exploitation éhontée. Les uns se réfugièrent à Berlin comme Talaat, où il fut assassiné en 1921 par un étudiant arménien dont il avait fait massacrer toute la famille, d'autres à Moscou, chez les bolchevistes, comme Enver, d'autres enfin allèrent dans le centre de la Turquie pour chercher à y continuer leur système d'exploitation des populations.

Deux mois après l'armistice de Novembre 1918, les émissaires des jeunes-turcs prêchaient déjà en Asie-Mineure une campagne contre les Chrétiens, Arméniens et Grecs, disant aux paysans turcs qu'on allait partager les terres à la manière des Russes. A ce moment-là, nul ne savait ce que serait le traité de Sèvres (Août 1920) et les missions alliées de Constantinople ne faisaient subir nulle contrainte au Sultan Khalife des Musulmans. Il est donc faux de dire que le mouvement nationaliste turc a été provoqué par l'état d'emprisonnement dans lequel les alliés tenaient le Sultan, chef religieux. Le mouvement avait commencé bien avant et avait été lancé par les anciens membres du Comité Union et Progrès et par quelques officiers de leurs amis. On aurait pu arrêter très vite ce mouvement en envoyant deux divisions en Asie Mineure aux principaux points de la voie ferrée Constantinople-Bagdad. On ne le fit pas parce que la France et l'Angleterre avaient d'autres soucis plus immédiats et qu'on ne voulait pas confier ce soin aux Grecs pour ne point leur donner des gages qu'ils pourraient considérer comme des droits au moment du traité de paix.

Le Conseil Suprême fit cependant débarquer les Grecs à Smyrne en mai 1919. Ce fut sur l'initiative de M. Clemenceau et de M. Lloyd George. Cette décision fut provoquée par l'attitude de l'Italie.

Au lendemain même de l'armistice, en effet, l'Italie avait commencé à faire une politique nettement indépendante, cherchant à tirer le bénéfice de la victoire au détriment et sans se préoccuper de ses alliés. Elle avait immédiatement commencé des négociations avec la Bulgarie par exemple en vue d'une alliance future contre la Yougo-Slavie; elle avait de même pris parti pour la Turquie vaincue en lui offrant son concours, espérant que la Turquie reconnaissante lui réserverait le maximum de concessions. Elle poussa la chose si loin qu'elle fit débarquer des troupes à Adalia qu'elle considérait déjà comme sa future colonie en Asie-Mineure.

C'est pour répondre à ce sans-gêne italien que MM. Clemenceau et Lloyd George décidèrent que les Grecs débarqueraient à Smyrne pour bien montrer aux Italiens que les Grecs avaient autant sinon plus de droits qu'eux.

Au moment du débarquement des Grecs à Smyrne, il y eut quelques incidents fâcheux. Des Turcs ayant tiré d'une caserne des coups de feu sur les soldats grecs qui défilaient en parade, il y eut une répression violente et évidemment exagérée, mais il faut se souvenir que les Grecs avaient sur le cœur non seulement le long passé de cinq siècles d'esclavage, mais les souffrances de deux cent mille Grecs d'Asie Mineure que les Turcs avaient fait périr pendant la guerre.

Les incidents de Smyrne mirent une mauvaise note à l'actif de la Grèce et il fut décidé que leur occupation ne dépasserait pas la banlieue de Smyrne. Il est probable que les incidents de Smyrne ne furent pas les seules raisons des restrictions imposées à l'occupation grecque. Elle avait été décidée comme une riposte au sans-gêne italien, mais déjà, à ce moment là, la France et l'Angleterre, rivales quant à leur influence en Turquie, hésitaient à se servir de l'armée grecque par peur d'avoir à payer plus tard trop cher son concours sous forme de concessions territoriales.

Le danger du mouvement jeune-turc, pourtant signalé dès février 1919, n'était pas encore apparu. Du côté français comme du côté anglais et

italien on dessinait calmement des cartes de zone d'influence en Turquie et l'on envoyait de faibles contingents assurer la protection des Arméniens de Cilicie, par exemple, qui étaient dans la zone française.

Cette sérénité fut troublée par les Nationalistes turcs qui, sous la direction d'un jeune général, Moustapha Kemal, se mirent à attaquer immédiatement tous les alliés. Malgré cette situation de fait qui aurait dû conseiller de faire appel au concours des Grecs pour constituer un front d'action commune contre les nationalistes turcs en état de rébellion contre le traité de Sèvres, on persévéra dans la politique de demi-méfiance à l'égard de la Grèce.

L'hostilité des Turcs contre l'armée française de Cilicie créa un certain flottement dans les décisions du Gouvernement français. La France avait assumé la tâche de protection des Arméniens en Cilicie sans escompter une telle opposition. Dès l'instant que cette occupation devenait dangereuse et onéreuse, on ne songea plus qu'à l'abandonner sans capituler. Alors commencèrent des tractations avec les jeunes-turcs. On espérait, en abandonnant tout à fait les Grecs, se concilier les bonnes grâces des Turcs. Le calcul était faux, car les kemalistes surent exploiter l'absence de solidarité des alliés et interprétèrent comme des signes de faiblesse les concessions qui leur étaient faites. Les journaux d'Angora proclamèrent que, seule entre les ennemis de l'Entente, la Turquie n'avait pas été vaincue et que l'armée nationaliste turque allait prochainement reprendre non seulement Smyrne mais la Thrace avec Andrinople et que le but final : l'expulsion de tous les Européens de Turquie, la suppression des capitulations qui garantissaient jusque là un statut spécial aux Européens en Turquie, la suppression de la Dette Ottomane, seraient choses faites.

Le Gouvernement grec, sous le régime de M. Venizelos n'avait cependant pas pu assister en spectateur indifférent au développement du kemalisme. Le général Paraskevopoulos donna de l'air au camp retranché de Smyrne pour garantir la zone que le traité de Sèvres avait donnée à la Grèce. Sur ces entrefaites le roi Alexandre mourut. M. Venizelos échoua aux élections générales du 14 novembre 1920 et le roi Constantin revint au pouvoir.

Le retour du roi Constantin, dont la France avait eu à se plaindre en 1916-17, fut le meilleur prétexte que l'on pût trouver pour justifier la politique d'abandon de la Grèce que l'on n'avait que plus discrètement mais cependant nettement commencée sous le régime de M. Venizelos, dès que la situation en Cilicie avait paru difficile.

La thèse de l'offense faite au Khalife, commandeur des croyants, inventée dans le seul but d'agitation politique, a impressionné un certain nombre de politiciens anglais entre autres le secrétaire d'Etat pour l'Inde, M. Montagu qui s'est laissé influencer par cette menace. Comme, en même temps, un certain nombre de coloniaux français adoptaient ce même point de vue et déclaraient que les sujets musulmans de la France (Afrique du Nord et Afrique occidentale) ne souffriraient pas qu'une atteinte fût portée à l'indépendance et à la souveraineté du Commandeur des croyants, la campagne des extrémistes hindous y gagna de la force. C'était tout ce qu'ils demandaient, car, en vérité, ce n'était, pour les Musulmans de l'Inde qui n'ont jamais eu aucun rapport avec le Sultan de Turquie et pour lesquels la Mecque a toujours été le seul centre d'attraction religieuse, qu'un prétexte quelconque à agitation politique.

La meilleure preuve en est fournie par la révolte actuelle des Moplahs qui mènent l'insurrection au nom du Khalife et obligent les bouddhistes à se convertir à la foi musulmane sous menace de mort, menace qu'ils ont souvent mise à exécution de la façon la plus horrible.

En vérité, ce mouvement, commencé comme une simple manœuvre politique, ayant réussi à intimider certains Anglais et Français, a pris une réelle extension et devient le commencement d'un grand mouvement panislamique, avec le rêve de refaire de l'islam un grand pouvoir militaire et politique comme au moyen-âge.

Or, l'islamisme, respectable comme toute religion religieusement pratiquée, est une force stérile intellectuellement. Il n'a rien apporté au trésor commun de l'humanité et est négateur de tout progrès.

Si certains Anglais se sont laissé impressionner par la menace islamique, la masse du peuple anglais est restée fidèle aux principes libéraux qui veulent l'affranchissement des Grecs d'Asie Mineure et des Arméniens.

De son côté, le Gouvernement anglais n'aurait donc pas varié dans ses décisions si la révolte n'avait pas éclaté aux Indes. Des politiciens musulmans des Indes, dans le seul but d'attaquer le gouvernement anglais, ont fait une active propagande en déclarant que le Sultan, chef religieux de tout l'Islamisme, était prisonnier.

Le Gouvernement anglais cependant a été partiellement gagné par la thèse française qui pro-

posait la revision du traité de Sèvres dans l'espoir d'arriver à l'apaisement en Asie Mineure en faisant des concessions aux kemalistes.

L'Italie, lorsque le comte Sforza était ministre des Affaires étrangères, était allée plus loin dans cette voie en signant avec les kemalistes un traité secret aux termes duquel l'Italie s'engageait à soutenir la Turquie pour lui faire rendre Smyrne et la Thrace en échange de privilèges particuliers pour l'Italie en Asie-Mineure.

Malgré cet accord, l'Italie connut de cruelles désillusions et fut obligée de faire évacuer la zone d'Adalia. Le marquis della Torretta, le nouveau ministre des Affaires étrangères d'Italie, adopta une autre politique et se rallia à la thèse anglaise qui, envisageant la possibilité de certains adoucissements au traité de Sèvres, ne voulait pas suivre la France aussi loin dans la voie des concessions qui ne faisaient qu'augmenter l'orgueil des kémalistes et les rendre plus intransigeants et plus dangereux. Un élément nouveau est de plus intervenu. Les nationalistes d'Angora ont reçu l'aide des bolchevistes russes et sont en état d'alliance avec eux. Or, pour qui connaît les idées directrices du bolchevisme russe, destructeur de toute autorité, ce n'est certainement pas en vue de permettre aux Turcs de rendre au trône du Sultan toute sa splendeur que Lénine, Trotsky et Tchitchérine envoient des munitions et des millions de roubles or (*Le Journal d'Orient* du 8 octobre donnait le chiffre de 20 millions roubles-or) à Mustapha Kemal. Les nationalistes turcs ne sont, aux yeux des Bolchevistes russes, que de précieux auxiliaires dans la lutte contre les puissances occidentales, France et Angleterre.

Les Bolchevistes russes profitent de la propagande musulmane des nationalistes turcs pour semer un peu partout les ferments d'anarchie.

Cette alliance d'Angora et de Moscou a été déjà dénoncée par lord Curzon et elle n'échappe pas aux observateurs français.

Le gouvernement français a cependant cru devoir, le 20 octobre dernier, signer à Angora, par l'intermédiaire du colonel Sarrou que M. Franklin-Bouillon accompagnait, un accord avec les Kémalistes. Cet accord, par lequel la France rend aux Kemalistes le contrôle de la Cilicie, a été vivement critiqué par le gouvernement et l'opinion britanniques et il est possible que des modifications y soient apportées, mais c'est là un sujet qui dépasse le cadre de cette étude qui a plus spécialement trait au problème hellénique.

Quoi que l'on fasse, les Grecs ont sur l'Asie-Mineure des droits incontestables, du fait de près de deux millions de coreligionnaires qui ont été victimes du joug ottoman. La Grèce a entrepris une guerre non de conquête, mais de libération, et c'est ce qui a fait la force de l'armée grecque. Celle-ci a brillamment conquis toute la voie ferrée du chemin de fer de Bagdad, qui est la seule artère de l'Anatolie. Elle la tient solidement. Son Etat-major a évidemment commis la faute de ne pas s'arrêter là et de vouloir pousser jusqu'à Angora. Cette deuxième expédition s'est révélée comme étant trop difficile et trop coûteuse et il a fallu revenir en arrière. Mais ce retour s'est effectué, malgré tous les communiqués kemalistes, dans le plus grand ordre et sans que les Turcs aient jamais sérieusement inquiété les Grecs. Ceux-ci sont parfaitement en mesure de rester sur le terrain conquis et les Turcs sont incapables de les jeter à la mer. Dans ces conditions, il paraît très difficile d'arriver à une solution autrement que par une médiation. L'Angleterre l'avait tentée au mois de février 1921 mais cette médiation était vouée à un échec, car les Turcs avaient fait connaître qu'ils n'accepteraient aucune solution qui ne leur rendrait pas Smyrne et la Thrace avec Andrinople.

Or, le projet anglais envisageait bien la restitution de la suzeraineté nominale du Sultan sur la province de Smyrne avec des garanties d'autonomie pour la population grecque chrétienne, mais n'acceptait pas d'envisager la restitution de la Thrace.

Rendre la Thrace aux Turcs offre en effet les désavantages suivants :

1° C'est faire revenir les Turcs en Europe ;

2° C'est rendre aux Bulgares l'espoir de reprendre cette même Thrace qu'on aurait rendue aux Turcs, car les Bulgares n'ont jamais caché le désir de s'en emparer.

Or, permettre aux Bulgares de s'agrandir serait d'une part rompre l'équilibre des pays balkaniques, recommencer l'ère des difficultés et d'autre part ouvrir au slavisme la porte de la Méditerranée.

Cela n'aurait pas valu la peine de garder la porte de Constantinople si soigneusement si le slavisme bolchevisant peut la tourner par la voie de la Bulgarie.

Au mois de février, comme l'Angleterre et la France n'offraient aux Kemalistes qu'une amélioration de la question de Smyrne sans changement pour la Thrace, le refus des Turcs était certain.

Quant aux Grecs, ils déclarèrent que leur in

térêt militaire leur commandait de ne pas attendre l'attaque des kemalistes qui se préparait. La médiation échoua donc.

Sur quelles bases peut-elle être reprise aujourd'hui? Du côté turc, à moins d'un extraordinaire et peu probable changement dans leur mentalité, il ne faut s'attendre à aucune concession. Ils demanderont la réalisation de leur programme intégral.

Du côté grec, il est possible que le Gouvernement d'Athènes, dans un but de conciliation et avec peut-être l'idée que sa modération, comparée avec l'intransigeance des Kemalistes, tourne les esprits en sa faveur, s'en remette aux Puissances en demandant seulement de sérieuses garanties pour la vie et les biens des Grecs d'Asie-Mineure.

Il est certain que si la Grèce se montre conciliante sur la question d'Asie-Mineure, elle ne le sera pas sur la question de Thrace. Même en admettant le plus grand esprit de conciliation, de la part des Grecs, l'intransigeance turque ne fera pas faire un pas dans la voie de l'apaisement. Dans ces conditions, il est possible que la France, ayant obtenu ce qu'elle voulait pour ses frontières de Syrie et ayant réglé une sorte d'évacuation honorable de la Cilicie, abandonne son attitude hostile à l'égard de la Grèce et se rallie à la thèse anglaise qui est certainement appuyée par l'Amérique (dans un esprit de justice morale) et à laquelle les Italiens ont été gagnés récemment.

A ce moment là les Kémalistes, qui ont jusqu'ici spéculé sur l'antagonisme et les rivalités d'influence de la France, de l'Italie, de l'Angleterre et de la Grèce, se trouveront en face d'une Entente estimant que le jeu a assez duré.

La question d'Orient se rapprochera alors de sa solution qui est dans la réduction de la Turquie à ses véritables provinces turques.

René Puaux.

UN POÈME APOCALYPTIQUE SUR LA GUERRE DES JUIFS

Le Révérend H. Charles, *archidiacon* de Westminster, membre de la British Academy, qui a voué sa vie de savant à la littérature apocalyptique, a fait sur l'Apocalypse une découverte qui semblait facile à faire et qu'il a faite pourtant le premier (1). C'est que l'Apocalypse est un poème. C'est le seul livre poétique du Nouveau Testament. Elle y tient la place qu'occupe dans l'Ancien la collection des quinze prophètes poètes. Il faut la traiter comme les autres livres poétiques de la Bible et ne pas l'imprimer comme de la prose.

Elle est écrite en grec ou plutôt en un jargon judéo-grec, hellénique par le vocabulaire, barbare par la grammaire et la syntaxe, qui a dû être le parler littéraire des Juifs hellénistes. Les éléments en viennent de la *Septante*, ce décalque si brut et si barbouillé de la bible hébraïque. Mais le poète de l'Apocalypse n'est pas un traducteur. Il manie en maître et pour sa pensée propre l'étrange grec biblique. Il serait comparable à Lamennais écrivant en français biblique les *Paroles d'un croyant*, si Lamennais n'eût pas été français et que l'hébreu eût été sa langue maternelle.

Poème en jargon, l'Apocalypse est le plus curieux et le plus beau témoin d'une langue poétique artificielle. Dans un grec rocailleux et rudement torturé, elle acclimate le génie lyrique de l'hébreu. Les oracles de Jésus dans les Evangiles ont un rythme analogue. Mais ils sont simplement enchâssés au cours d'un récit de prose ordinaire. Ici c'est le livre entier qui est rythmé. Il est soutenu d'un bout à l'autre par le souffle lyrique.

Pour les règles poétiques l'Apocalypse relève de l'hébreu, non du grec. Elle est tout à fait étrangère à la fine prosodie grecque qui pèse et harmonise des quantités vocales. Elle suit en grec la loi de l'hébreu. Cela paraîtra faisable dès qu'on prendra garde que la grande originalité de la poétique hébraïque est de réglementer l'idée plutôt que le son et que sa règle essentielle est le *parallélisme* qui est une rime de l'idée ou un rythme de l'idée. Unique en son genre, la poésie hébraïque est avant tout une musique de la pensée. Il s'en suit, comme conséquence paradoxale, qu'il n'est pas absurde de composer des poèmes hébreux en une langue étrangère. C'est ce qu'a fait le *nabi* helléniste.

Charles a restitué à l'Apocalypse sa figure de poème hébreu composé en grec. Avec une patiente lenteur et une inquiète prudence, il a élagué les gloses parasites (les gloses sont la plaie des poèmes bibliques), restauré l'ordre où il était disloqué, retrouvé le rythme, rétabli, en beaucoup d'endroits, versets ou strophes. Sans dou-

(1) [illegible] 1920, 2 vol. [illegible]

te la rythmique du sens n'admet pas la même précision rigoureuse que celle du son, et sur le papier il peut arriver que plusieurs coupes soient également admissibles. L'important est qu'un rythme ait été réellement cherché par le prophète et cela est incontestable.

On doit aller plus loin que Charles dans sa propre découverte. Les parties qu'il laisse en prose suivent les mêmes règles que le reste. D'un bout à l'autre l'Apocalypse obéit au métronome de l'idée.

L'auteur use de trois sortes d'arrangements. Le premier est à deux membres :

> Il fut jeté sur la terre
> et ses anges avec lui furent jetés

Il convient aux endroits où la pensée se resserre ou se ralentit, pose un thème ou conclut.

Le second a trois membres :

> Tu as du courage,
> tu as pâti pour mon nom,
> tu ne t'es pas lassé.

Il est le plus usuel. Il est celui qui permet le mieux le mouvement et la progression de la pensée. Impair et comme inachevé, il produit souvent un effet de légèreté, d'ardeur, de suavité. Il s'enchaîne avec lui-même et s'élève sans se poser, sans peser.

Le dernier a quatre membres :

> Les cheveux de sa tête blancs comme laine blanche.
> Ses yeux comme flamme de feu.
> Ses pieds tels que bronze d'or rougi en forge.
> Sa voix comme voix d'eaux nombreuses.

C'est le mètre de la plénitude. Il délimite, il appuie. Il convient aux endroits où la pensée s'arrête et s'étale. Il lui donne de la solidité et de la vigueur, de la précision et de l'ampleur. Répété plusieurs fois, il produit un effet puissant qui deviendrait lourd et fatigant s'il n'était interrompu.

Dans le libre jeu de ces trois mètres se trouve le rythme général, soumis constamment à la sensibilité du poète. Si l'on devait définir uniquement un poème par un compte de syllabes ou d'accents, on ne trouverait pas là de poème. Et pourtant il y a plus qu'une prose rythmée, puisque la pensée se plie à certaines coupes fixes et traditionnelles.

Charles a révélé une poésie qu'on avait méconnue. A un ouvrage plus célèbre que lu il a rendu sa beauté ancienne qui paraît neuve. L'oracle de Pathmos a retrouvé son battement. Brisée ou filée, la mélopée s'élève. Un poème sort brillant et ailé d'une prose embrouillée. Il reprend sa fraîcheur première, sa force retenue ou lâchée, sa palpitation, son accent, toute sa sombre clarté, toute sa beauté baroque et violente d'orage.

Un autre progrès de Charles a été de distinguer plus exactement qu'on ne l'avait encore fait ce qui, dans l'Apocalypse, appartient en propre au prophète-poète Jean et ce qui a été emprunté par lui à ses prédécesseurs.

Il est établi, en effet, que l'auteur principal de l'Apocalypse a inséré dans sa révélation des pages entières d'apocalypses antérieures. Il les a accommodées pour la forme et la signification à son dessein général et, en ce sens, on peut dire que son œuvre garde une certaine unité de plan. Mais il ne les a pas tant remaniées qu'on ne puisse les reconnaître.

Avec une science consommée de philologue et d'éditeur d'apocalypses, Charles a déterminé une dizaine de lambeaux, plus ou moins longs, qu'on doit considérer comme antérieurs à Jean. Il a rendu presque certain qu'ils sont d'une main juive et ont été composés en hébreu. Ils portent, en effet, des indices typiques de mauvaise traduction grecque. On doit penser que dans l'original ils ont été proférés et écrits aux abords de Jérusalem et non aux alentours d'Ephèse.

Sur chacun de ces fragments apocalyptiques Charles a tenté de mettre une date. De son examen sagace et minutieux il résulte qu'ils sont presque tous antérieurs à la destruction de Jérusalem en 70. Un, le plus long et le plus beau, est postérieur. C'est celui dont nous allons donner la traduction.

Les voyants avaient prévu que Jérusalem serait prise et profanée par les Romains. Leurs prévisions furent dépassées par l'événement. Jérusalem ne fut pas seulement profanée. Elle fut brûlée, démolie, rasée. Le Temple fut brûlé et anéanti, avec ses portiques de marbre poli et ses murailles d'or, avec ses degrés, ses colonnes, son pavé splendide, ses portails d'or et d'argent, avec les autels d'or, le chandelier d'or, la vigne d'or, les tapisseries, les vêtements sacrés, tout le trésor, avec le réduit vide où Dieu résidait. On ne vit plus l'étonnante montagne de neige et d'or. De cette ville unique où grouillaient peut-être aux époques de pèlerinage un million d'êtres humains, il ne resta qu'un pan de mur et trois tours.

Devant cette situation nouvelle, que firent les voyants? Ayant sous les yeux l'incendie de Jérusalem, ils ne le virent pas. Ils ne virent que le futur incendie de Rome.

Nous en avons le témoignage dans la belle

vision apocalyptique sur le jugement de Rome qui est insérée aux chapitres XVII et XVIII de l'Apocalypse. Selon Charles, elle fut écrite primitivement en hébreu.

Rome est une courtisane de haut luxe, accroupie au centre des mers, chez qui tous les princes du monde viennent faire la fête. A cheval sur une bête à sept têtes, en rouge attirail, elle est venue se saoûler du sang des Juifs. Mais sa fin ne tardera guère. Les sept têtes sont sept rois; cinq sont tombés, un est là, le septième restera peu. Il est assez facile de reconnaître les empereurs romains. Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron sont morts. Vespasien règne. Titus, dont la santé est chancelante, régnera peu de temps. Alors viendra la grande expiation.

Ce morceau a donc été écrit du temps de Vespasien, quand Jérusalem fumait encore, et qu'on frappait les médailles de la Judée captive. La bête romaine est rendue plus sensible et plus odieuse par la courtisane saoûle, en oripeaux rouges, qui la chevauche. On a appris à mieux regarder et à mieux haïr la ville impure et cruelle. Au châtiment général des païens se substitue le châtiment spécial de Rome. Rome aussi bien contient désormais le monde.

Et nous lisons une imprécation magnifique. La façon sèche et sommaire des oracles précédents est remplacée par un lyrisme âpre et débordant, par un chant de haine d'une sauvage grandeur. Le Juif qui a fulminé cette exécration ne l'a pas fait dans l'abstrait. Il connaît Rome. Il a devant les yeux la flotte immense qui sans cesse l'approvisionne de toutes les richesses du monde : métaux, étoffes, objets d'art, épices, huiles et vins bétail animal et bétail humain qu'elle entasse dans ses docks. C'est l'embrasement de tout cela qu'il appelle et qu'il voit. Rome flambe. Les Juifs s'échappent d'elle et se vengent sur elle avec usure.

Et autour de l'immense brasier qui fume, tous les rois, tous les marins viennent chanter le thrène funèbre. Puis un ange jette au fond de la mer une grande pierre qui représente Rome. L'envoûtement est accompli. Le silence se fait. Plus un bruit, plus rien. Dieu a vengé ses saints et ses prophètes.

Quant on pense que ce prophète-là a peint l'embrasement imaginaire de Rome avec les teintes de l'embrasement de Jérusalem on admire la force de sa haine et de son espoir. Son court chef-d'œuvre mérite d'être ajouté en guise de conclusion à la *Guerre des Juifs* de l'hypocrite Josèphe. Il montre une jusque dans l'anéantissement il y eut des Juifs qui ne se reconnurent pas vaincus et qu'un d'eux sut lancer encore une fière malédiction qui n'était pas indigne d'Isaïe.

LE JUGEMENT DE ROME

Apoc. XVII 1-19 — XVIII 1-24

Le jugement de la grande courtisane
assise sur beaucoup d'eau
avec qui se sont déshonorés les rois de la terre

se sont saoûlés les habitants de la terre
au vin de sa débauche.

J'ai vu une femme qui montait une bête cramoisie
couverte de noms de blasphèmes,
à sept têtes et dix cornes.

La femme était vêtue de pourpre et de cramoisi,
dorée d'or, de pierrerie et de perles,

tenant à la main une coupe d'or
pleine d'ordures
les saletés de sa débauche.

Sur son front
un nom inscrit, mystère :

BABYLONE LA GRANDE
MÈRE DES PROSTITUTIONS
ET DES ORDURES DE LA TERRE.

J'ai vu la femme
saoûle du sang des saints.

Je fus émerveillé à sa vue de grand émerveillement.
Un ange me dit : Pourquoi t'émerveiller ?
Moi je te dirai le mystère de la femme,

et de la bête qui la porte
qui a les sept têtes et les dix cornes.

La femme que tu as vue,
c'est la ville, la grande,
qui a royauté sur les rois de la terre.

La bête que tu as vue
va à la perdition.

Et s'émerveilleront les habitants de la terre
en regardant la bête
et l'adoreront tous.

Ici l'intelligence à qui a sagesse :
Les sept têtes sont sept rois

les cinq sont tombés, l'un existe,
l'autre n'est pas encore venu
et, une fois venu, doit rester peu.

Puis j'ai vu un autre ange
descendre du ciel
avec grande autorité.
La terre fut illuminée de sa gloire.

Il clama à voix puissante, disant :
Tombée ! elle est tombée, Babylone la grande !
Elle est devenue habitation de démons,
repaire de tout oiseau impur et odieux !

parce que du vin de furie de sa débauche
elle a abreuvé tous les peuples,
que les rois de la terre se sont débauchés avec elle,
que les marchands de la terre se sont enrichis de son luxe !

Et j'entendis une autre voix disant du ciel :
Sors loin d'elle, mon peuple,
pour n'avoir aucune part à ses péchés
et de ses plaies ne rien attraper !

Car ses péchés juqu'au ciel se sont agglomérés
et Dieu s'est rappelé ses crimes.

Payez-la comme elle vous a payée,
doublez son double comme elle faisait,
dans la coupe où elle a versé, versez-lui double !

Autant elle fit la fière et l'insolente,
autant donnez-lui tourment et deuil !

Parce qu'elle dit en son cœur :
Je suis reine assise,
ne suis pas veuve,
et ne verrai jamais le deuil,

pour cela en un jour lui viendront les plaies,
famine, peste, deuil,
et par flamme elle sera consumée
car il est fort le Dieu qui l'a jugée !

Et gémiront sur elle et se frapperont les rois de la terre
qui avec elle ont forniqué et paillardé
quand ils verront la fumée de son brasier,

se tenant à distance,
par peur de son supplice, disant :

Malheur ! malheur ! la ville grande,
Babylone, la ville puissante
en une heure est venu ton jugement !

Les marchands de la terre pleurent et se désolent sur [elle
parce que leur cargaison nul ne l'achète plus :

Cargaison d'or, d'argent, de pierrerie, de perles
linon, pourpre, soie et cramoisi
tous bois de senteur, tous objets d'ivoire, tous objets en [bois de prix,
fer, bronze et marbre

cinnamome, amome et parfums
myrrhe, encens et vin,
huile, semoule et blé,
bétail, moutons et âmes humaines.

Les vendeurs de tout cela, qui se sont enrichis d'elle
se tiendront à distance par peur de son supplice,
en larmes et deuil, disant :

Malheur ! malheur ! la ville grande,
vêtue de linon, de pourpre et de cramoisi,
dorée d'or, de pierrerie et de perle :
en une heure a été anéanti tant de richesse !

Et tout pilote et tout ce qui cabote,
les matelots et tous ceux qui travaillent la mer,

se tinrent à distance
et crièrent en voyant la fumée de son brasier,
disant : Quelle ville comme la ville grande ?

Ils jetèrent de la poussière sur leurs têtes
et crièrent en larmes de deuil, disant :

Malheur ! malheur ! la ville grande
où s'enrichirent tous ceux qui ont bateaux en mer,
sa valeur en une heure s'est anéantie !

Un ange fort leva une pierre telle que meule grande
et la jeta dans la mer, disant :

Ainsi d'un coup sera jetée
Babylone la grande ville
et on ne la retrouvera plus !

Et le fruit mûr que convoitait ton âme
a fui loin de toi,
toutes les douceurs et les splendeurs
sont perdues pour toi.

Musique de citharèdes et de chanteurs
ne sera plus entendue chez toi,
musique d'aulètes et de buccinateurs
ne sera plus ouïe chez toi.

Voix d'un fiancé et d'une fiancée
ne sera plus entendue chez toi,
aucun artisan d'aucun art
ne sera plus trouvé chez toi,

Bruit de meule
ne sera plus ouï chez toi,
lueur de lampe
ne luira plus chez toi.

Parce que tes marchands furent les princes de la terre,
et que tes sortilèges trompèrent tous les peuples;
parce que sur elle il y a du sang de saints et de [prophètes
et de tous ceux qui ont été égorgés sur la terre,

réjouis-toi sur elle, ciel
et vous, les saints et les prophètes :
Dieu a jugé votre procès contre elle ! (1)

Dr P.-L. COUCHOUD.

(1) L'auteur donnera prochainement une traduction complète de l'Apocalypse. P. L. Couchoud. *L'Apocalypse*, traduction du poème avec introduction. *Éditions Bossard*.

LES DEUX MOULINS

Nouvelle.

Les deux moulins à vent étaient placés chacun d'un côté du chemin sablonneux qui descend jusqu'à la mer.

L'un des deux se dressait sur la colline, à droite en venant du bourg, et paraissait à cause de cela plus grand que l'autre, construit sur un champ. On avait toujours appelé ce dernier, « Petit Moulin », l'autre « Grand Moulin » ; il y avait là déjà de quoi créer de l'inimitié entre les deux familles qui depuis plus d'un siècle moulaient en farine le blé de la région.

Les gens du Petit Moulin s'étaient fait un article de foi de haïr ceux du Grand Moulin, lesquels méprisaient les habitants du Petit Moulin. Il en était ainsi depuis qu'existaient les moulins, c'est-à-dire depuis cent ans.

On eût trouvé là matière à plus d'un roman. Le fils du meunier du Petit Moulin avait aimé la fille du meunier du Grand Moulin, ou le fils du meunier du Grand Moulin la fille du patron du Petit Moulin ; le bourg avait eu son Roméo et sa Juliette ; les eaux de l'étang s'étaient refermées sur les désespérés ; enfin le petit cimetière situé derrière une clôture de pierres gardait mains secrets qui ne furent jamais complètement éclaircis. Quiconque voudrait consulter les registres de la paroisse et serait capable de déchiffrer l'écriture sur des feuilles jaunies datant de cent ans, y trouverait la preuve que dès cette époque commença entre les deux moulins un antagonisme qui ne s'arrêta jamais tant qu'ils existèrent.

Il fut un temps où le Petit Moulin régnait seul sur le vent qu'il recevait sous ses ailes puissantes, lesquelles tournaient, mugissaient et faisaient tic-tac, souvent jour et nuit. Qu'il vînt de terre ou de mer, toujours le vent était pris ; aussi les gens du Petit Moulin devinrent-ils riches, le moulin passa de père en fils, la famille grandit et acquit de la considération dans le pays. Elle resta unie jusqu'au jour où Olaus, fils de Claus Hansen construisit le moulin sur la colline en face du Petit Moulin et couvrit les terrains à l'est de pins qui mesuraient à peine une aune. Ce fut donc lui qui planta le bois du Grand Moulin dit « Bois Mort », où les gens du pays évitent de passer, surtout après le coucher du soleil.

C'est d'ailleurs un étrange bois. Tout est silencieux, infiniment silencieux parmi les troncs nus qui s'élèvent droits et gris, et se mêlent en de sombres branchages formant un dôme épais.

Pas un chant d'oiseau. On n'entend jamais la voix du coucou résonner comme dans l'horloge d'une vieille maison, jamais le martèlement du pic. La nuit, par contre, le cri du hibou part de ces profondeurs, et alors les vieilles gens du bourg s'enfoncent sous leur édredon, se bouchent les yeux et les oreilles et récitent le *Pater*.

Sans doute un chemin conduit à la mer à travers le bois, traçant une ligne claire parmi les arbres, mais dans ce chemin il n'y a pas d'ornières et les pas ne font aucun bruit sur la couche d'aiguilles de sapins noires, flétries, qui deviennent bientôt du terreau.

Parfois un lièvre bondit à travers le bois, s'arrête, s'assied, regarde avec curiosité le rare passant, puis s'enfuit, sa queue et son arrière-train luisant le long du sol noir.

Ou bien c'est un hibou qui vole silencieusement, à grands coups d'ailes étouffés, au-dessus du chemin.

Les fourmis ont depuis longtemps abandonné leurs habitations qui s'alignent, telles des huttes de nègres dans un village noir dépeuplé. On dit que des couleuvres se cachent parmi les cailloux et les branches ; leur morsure est mortelle ; il n'y a pas de recours contre le venin des serpents du Bois Mort.

Entre la forêt et la colline du moulin s'étend le cimetière. Tout autour ce sont des champs sablonneux semés d'une herbe rare ; au-delà, c'est l'immensité de la mer.

C'est d'elle que vient presque toujours le vent. Il passe maintenant sans rencontrer d'obstacle, il secoue sur la colline de maigres touffes d'herbe à demi flétries. On ne trouve un peu d'abri qu'aux endroits où des débris de mur montrent l'emplacement jadis occupé par le Petit Moulin. Le Bois Mort offre un rempart contre le vent, aussi l'herbe y est-elle plus fraîche et plus abondante.

Les moutons et les chèvres viennent volontiers de ce côté, mais les bergers les en éloignent, car on a vu des bêtes donner du sang au lieu de lait pour avoir brouté cette herbe, et contracter des maladies dues à de mauvaises plantes ou à des maléfices contre lesquels il n'existe pas de remède.

Jadis deux cabanes de pêcheurs s'élevaient au bord de la mer, là où le chemin se perd dans le sable. De pauvres gens y demeuraient. Les vagues ont emporté ces cabanes. Quelques

pieux sont encore debout, ils disparaîtront bientôt. La mer ronge incessamment la côte.

A l'époque où Claus Hansen était propriétaire du Petit Moulin, ces cabanes existaient encore. Karine était née dans l'une d'elles et y avait grandi. Chacun savait que c'était une enfant du péché. Le nom du père ne figurait pas au registre de l'église ; la mère fréquentait des gens sans aveu et poussait une brouette remplie de poissons qu'elle vendait dans le pays. Un beau jour elle mit au monde Karine, à sa honte et à la honte du bourg.

Elle chargea l'enfant sur sa brouette et l'emmena dans ses courses, par tous les temps. La fillette aima la mer et apprit à diriger une barque, à jeter les filets et à faire la besogne d'un homme sur l'eau, même quand les vagues étaient grosses autour de la barque et que la tempête menaçait de déchirer la voile et de briser le mât.

Claus Hansen avait deux fils dont l'aîné, Olaus, devait être un jour le maître au moulin. Il apprit le métier, mais le goût des voyages s'empara de lui et il s'absenta durant de longues années, si bien qu'on le crut mort. On l'oublia peu à peu, et Niels, son frère cadet, fut considéré comme l'unique fils de Claus Hansen.

Beaucoup de jeunes filles du pays désirèrent Niels pour mari. Il y eut promesse de mariage entre lui et la fille du plus gros fermier. Claus Hansen promit à son cadet la propriété du Petit Moulin pour le jour de ses noces.

Mais un beau matin Olaus parut sur le seuil du moulin.

Il se mit à rire, car ni son père, ni son frère ne le reconnaissaient.

Il s'assit et souhaita le bonjour.

Le père et Niels firent un salut de la tête et continuèrent à s'occuper du blé et de la farine qui élevait un nuage autour d'eux. Olaus entendait le cher mugissement des ailes, l'écrasement des grains sous la meule et le bruit de la pelle de bois râclant le sol argileux.

Des toiles d'araignée poudrées et alourdies de farine se suspendaient aux poutres. Une lanterne de cuivre avec son bout de chandelle était posée sur la fenêtre.

A l'intérieur du moulin tout était comme autrefois. Olaus, en jetant un regard par la porte ouverte, voyait le chemin serpenter comme un ruban clair dans les champs jusqu'à la mer bleue hérissée de petites vagues blanches. Il apercevait au bord de l'eau les vieilles cabanes de pêcheurs.

Le soleil tremblait sur les prairies où des sauterelles chantaient et dansaient dans l'herbe. La lumière l'éblouit. Des larmes lui vinrent aux yeux, il se sentit le cœur chaud à la vue de tant de choses aimées.

La voix eut un son très doux : — « Père Niels, me voilà de retour ».

Claus Hansen ne put faire autrement que d'arrêter le mouvement des ailes. Il reconnaissait son fils à la voix et au visage qu'il regardait enfin.

— Bonjour, Olaus, sois le bienvenu.

Erik Juël.

(Traduit du danois par Mme Rémusat).

(*A suivre*)

PIERRE CORNEILLE A-T-IL COLLABORÉ A PSYCHÉ

La Comédie-Française joue régulièrement, pour l'anniversaire de la naissance de Pierre Corneille, des fragments de la tragédie-ballet *Psyché*.

Pierre Corneille a-t-il été réellement le collaborateur de Molière pour cette pièce? En examinant les textes, on peut éprouver un doute.

Rappelons sur quoi se fonde l'attribution de ces fragments à Pierre Corneille. Dans les éditions de 1671 à 1676 (on sait que *Psyché* fut représentée pour la première fois le 17 janvier 1671), la pièce est précédée d'un avis du libraire au lecteur, ainsi formulé :

« Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en musique, à la réserve de la plainte italienne. M. de Molière a dressé le plan de la pièce, et réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du spectacle qu'à l'exacte régularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière. Le Carnaval approchait, et les ordres pressants du Roi, qui se voulait donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le Carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le prologue, le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième, dont les vers soient de lui. M. Corneille a employé une quinzaine au reste ; et par ce moyen, Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avait ordonné. »

C'est seulement à partir de l'édition de 1682

des œuvres de Molière qu'il est spécifié « M. Corneille l'aîné ».

N'est-il pas surprenant que Pierre Corneille écrive, à la fin de 1670, plus de 1.100 vers en quinze jours? En 1665 il avait déjà le travail difficile, et n'achevait que péniblement sa tragédie d'*Othon* (voir la thèse de M. Reynier sur Thomas Corneille). Il travaillait à son temps pour écrire *Agésilas* (1666), *Attila* (1667), *Tite et Bérénice* (1670), *Pulchérie* (1672) et *Suréna* (1674). Mais pouvait-il exécuter en quinze jours un travail en quelque sorte commandé, qui devait être terminé à date fixe? Rappelons que, depuis 1642, il n'a plus écrit de comédies. *Don Sanche*, écrit en 1651, n'en est pas une à proprement parler.

Fontenelle lui-même semble surpris de cette collaboration, quand il écrit : « ...Le goût du siècle se tourna entièrement du côté d'un genre de tendresse moins noble, et dont le modèle se retrouvait plus aisément dans la plupart des cœurs. Mais M. Corneille dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettait pas d'en avoir. Ce soupçon serait très légitime si l'on ne voyait ce qu'il a fait dans la *Psyché* de Molière, où, étant à l'ombre du nom d'auteur, il s'est abandonné à un excès de tendresse dont il n'aurait pas voulu déshonorer son nom. »

Notons que Fontenelle pouvait être mal renseigné sur l'histoire de la collaboration. Il avait quinze ans lorsque l'on joua *Psyché*, ne vint à Paris qu'en 1680, et il écrivit les lignes citées en 1742, soit cinquante-huit ans après la mort de Pierre Corneille.

Le M. Corneille de l'avis du libraire au lecteur ne serait il pas Thomas Corneille ?

Le public a déjà fort applaudi *Timocrate*, *Camma* et *Stilicon*. Thomas Corneille connaît le succès en 1668 avec *Laodice* et *Le Baron d'Albikrac*. Et il n'a pas encore donné son *Ariane*, qu'il écrivit en quarante jours. A cette date précise de 1671, Thomas Corneille est un auteur arrivé, fécond, et qui écrit vite. *Laodice* a été représentée devant le Roi. Robinet a crié au chef-d'œuvre, à la merveille. Le peu de succès de *La Mort d'Annibal* (1669) et de *La Comtesse d'Orgueil* (1670) n'empêche pas Thomas Corneille d'être à ce moment un auteur aussi goûté que Molière. N'aurait-il pas, sur le canevas donné par Molière, et dans lequel devaient se trouver déjà quelques vers écrits au courant de la plume, versifié les scènes considérées jusqu'à présent comme l'œuvre de son frère?

L'éditeur de 1682 précise : Corneille *l'aîné*. Mais était-il bien informé? Molière est mort en 1673; Pierre Corneille, en 1682, à soixante-seize ans. Il vit retiré, loin du théâtre et de la librairie. L'addition ne semble pas avoir été faite sur sa demande.

En outre n'oublions pas que Thomas Corneille n'était pas dédaigneux des versifications de ce genre, qu'il fut prié par la femme de Molière de mettre en vers *Le Festin de Pierre* et qu'après la fatale soirée du *Malade Imaginaire* il devint l'auteur préféré des camarades de Molière (Thèse Reynier, déjà mentionnée). Enfin remarquons que l'Académie de Musique représenta, en 1678, une *Psyché*, tragédie-ballet de Thomas Corneille, avec musique de Lulli, dont le plan a beaucoup d'analogie avec l'œuvre de 1670, et où sont même conservés les intermèdes de Quinault.

Nous n'oserons affirmer que Pierre Corneille n'a pas collaboré à *Psyché*. La question nous paraît seulement mériter d'être étudiée de très près, et il serait intéressant de trouver un texte qui établirait sans contestation possible l'identité du collaborateur de Molière.

R. MATHIEU D'AUBIAC.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE PACTE ANGLO-BELGE

Il est assez difficile de déterminer quels ont été les résultats de la Conférence de Cannes. Elle a été brusquement interrompue par un incident dont les causes occasionnelles, si l'on peut ainsi dire, ont pu défrayer la petite chronique politique, mais dont la cause profonde n'est autre qu'un sursaut de l'opinion française qui avait l'impression que le pays était entraîné, à la suite de l'Angleterre, dans de dangereuses aventures. Elle constatait, cette opinion, qu'à la suite de toutes ces grandes conférences que le [illegible], [illegible] et supérieurs Lloyd George arrive toujours à diriger au gré de ses désirs, la France a vu réduire l'importance de sa créance, de ses garanties. Depuis Boulogne et Spa, que de déceptions !

Sentiment que tout cela, nous dit-on. Si la [illegible] de [illegible] obscure, c'est parce que l'interruption de la Conférence n'a pas permis de la traiter. Mais n'a-t-on pas arrêté les bases d'un traité franco-anglais, plus précis [illegible] Lancaster [illegible]

rantie auquel l'Amérique a refusé de souscrire? Le projet est amendable. Evidemment, mais c'est quelque chose que d'avoir vu l'Angleterre le proposer d'elle même.

Quant à la Conférence de Gênes, elle présente sans doute quelques dangers, mais elle était inévitable. Depuis 1919, n'est-il pas démontré que l'Entente victorieuse a été incapable de dicter, d'imposer *sa* paix au monde? Elle ne veut, ni ne peut employer la force, en Russie, en Allemagne, en Orient. Il faut donc essayer de la persuasion. Aussi bien, n'a-t-on pas pris toutes les précautions désirables pour qu'aucune atteinte ne soit portée aux droits acquis? La Conférence ne sera-t-elle pas purement économique?

Je crois avoir montré, dans un précédent article de la Revue, que les questions économiques et les questions politiques sont si intimement mêlées aujourd'hui qu'il est à peu près fatal qu'une conférence économique soit entraînée sur le terrain politique. Le seul fait que les Soviets y enverront des délégués équivant malgré toutes les précautions oratoires à une reconnaissance ; quant à l'Allemagne, elle fait sa rentrée dans le concert européen, sinon dans la Société des Nations.

Voilà des événements auxquels la France ne peut applaudir: mais, étant donnée la pression exercée par les financiers anglais sur le monde international des affaires, étant donné que les puissances les plus étroitement liées avec la France, comme la Tchéco-Slovaquie et la Belgique sont ralliées à l'idée de la Conférence génoise, il ne semble pas qu'il soit possible au Gouvernement de la République de s'abstenir. Nous en sommes arrivés à un point où il faut bien se contenter de faire la part du feu.

Le brusque départ de M. Briand, et l'interruption forcée de la Conférence, auront du moins eu un heureux résultat moral : elles ont appris à l'Europe, en général, et à l'Angleterre en particulier, qu'il faudrait désormais compter avec la France, décidément fatiguée de se trouver toujours à la suite. Il a fixé le terme des concessions françaises. Désormais, l'Europe sait que la France n'ira pas plus loin.

*
* *

Ce ne sont là, en somme, que des résultats négatifs. La Conférence de Cannes eût pu consacrer l'abdication de la France, et le triomphe des systèmes de M. Lloyd George : il n'en a rien été. Ce n'est pas une raison de nous rejouir, mais plutôt de nous rappeler la maxime de Frédéric II : « Les choses ne tournent jamais ni aussi bien qu'on l'espérait, ni aussi mal qu'on le craignait. » La Belgique, par contre, a rapporté de la Conférence de Cannes quelquechose de positif. C'est d'abord la reconnaissance formelle et définitive de son droit de priorité, auquel personne désormais n'osera faire mine de toucher. C'est ensuite le pacte anglo-belge. Ce pacte, en vertu duquel l'Angleterre s'engage à secourir immédiatement la Belgique, avec toutes ses forces, au cas où elle serait attaquée par « une puissance étrangère », a d'abord paru d'une forme un peu étrange à ceux qui considèrent que la fraternité d'armes, la similitude de situation, doivent créer entre la Belgique et la France une alliance indissoluble.

Une puissance étrangère! Pourquoi ne pas spécifier? « Je vous signale, écrivait M. Roland de Marès, dans une de ses correspondances de *l'Indépendance Belge*, qu'on s'est demandé dans certains milieux ce que notre ministre des Affaires étrangères avait voulu marquer tout spécialement en soulignant comme il l'a fait dans ses déclarations à la presse, que la garantie anglaise jouerait en cas d'agression contre la Belgique ou de violation du territoire par « une puissance étrangère » — l'expression « puissance étrangère » devant être prise dans le sens le plus large. Quelle puissance étrangère autre que l'Allemagne pourrait être visée par là?

Il serait absurde et inutile de « supposer, dit encore R. de Marès, que cette puissance étrangère puisse être la France... »

Assurément; mais le fait même qu'il soit nécessaire de dire que cette supposition est absurde montre qu'on a pu la faire. M. Jaspar, le Ministre des Affaires étrangères belge, qui a négocié cet accord, est un patriote ombrageux, (ce qu'on ne saurait lui reprocher). Il a toujours montré une crainte très vive de se laisser entraîner dans le sillage français. On le lui a souvent reproché assez âprement en Belgique même, et ce pacte anglo-belge, apparaissant comme la contrepartie de l'accord franco-belge, a pris un instant pour une partie de l'opinion, l'aspect d'une manifestation de méfiance à l'égard de la France.

A examiner les choses de plus près et avec plus de calme, il n'en est rien. Lorsque l'accord militaire franco-belge fut signé par M. Paul-Emile Janson, dans ce temps-là ministre de la Défense nationale, le Gouvernement belge fit clairement entendre qu'il espérait qu'une convention avec l'Angleterre viendrait fortifier ce traité défensif qui n'avait d'autre objet que de garantir, en cas d'agression allemande, une frontière en somme commune aux deux pays.

*
* *

Le pacte anglo-belge, qui, n'étant pas ratifié, est d'ailleurs soumis à révision et à modification, est pour l'instant plus complet que l'accord militaire franco-belge. Mais le Ministère des Affaires étrangères belge a, dès à présent, fait savoir officieusement que des négociations ont été entamées entre le gouvernement du Roi et le gouvernement français, en vue de transformer en un pacte analogue au pacte anglo-belge l'accord militaire défensif signé en 1920. Il est impossible qu'elles n'aboutissent pas. Ainsi serait réalisé, en trois étapes, un véritable accord à trois, qui garantirait la sécurité de la Belgique et de la France ainsi que la paix de l'Europe occidentale. Accord anglo-belge, accord franco-belge, accord franco-anglais, n'équivalent-ils pas à un accord franco-anglo-belge?

Pas tout à fait. Mais un réajustement est probable. En tous cas, ce pacte anglo-belge, qui apparaît comme un succès personnel pour MM. Theunis et Jaspar, ne peut qu'inciter le gouvernement belge à souhaiter le plus ardemment possible la conclusion définitive de l'alliance franco-anglaise. Au cas où cette alliance ne se conclurait pas, il se trouverait en effet dans le plus cruel embarras, car si l'alliance anglo-belge est réclamée par la raison, l'alliance franco-belge l'est par la raison et le sentiment. L'opinion, à Bruxelles, dans tout le pays wallon, et dans bon nombre de villes flamandes, considère que l'alliance française est pour la Belgique l'alliance naturelle et indissoluble. Que ferait le Gouvernement, lié à l'Angleterre par son pacte de garantie, au cas où l'Angleterre et la France mettraient fin, par quelque acte de bouderie réciproque aux conversations trop souvent agitées qu'elles ont eues ensemble? Il lui faudrait choisir : choix à peu près impossible. Pour se refaire au point de vue moral, la Belgique, profondément troublée par la querelle des langues, a plus besoin qu'aucun autre pays de la paix européenne. Pour que s'apaise cette agitation flamingante qui va jusqu'à troubler le monde religieux, il faut que le pays soit assuré de ses destinées, de sa situation internationale. Un malentendu franco-anglais lui serait funeste.

*
* *

C'est ce qui explique la politique du gouvernement de Bruxelles, qui a paru souvent un peu incertaine. Ceux qui voient d'un peu haut le développement de l'histoire, ceux qui estiment que la situation géographique et la civilisation naturelle des peuples commandent leurs alliances bien plus que les finesses de la politique « réaliste » continuent à croire que les liens qui unissent la France et la Belgique sont d'une toute autre nature que ceux qui se nouent dans les chancelleries ou les conférences internationales; ils pensent que c'est comme alliée naturelle de la France qu'elle doit faire partie d'un système occidental basé sur l'Entente cordiale, mais il est naturel qu'un pays aussi gravement menacé que la Belgique cherche à obtenir toutes les garanties imaginables; il est naturel aussi qu'un pays jeune, longtemps paralysé par le système de la neutralité garantie, et qui en est encore à faire l'apprentissage de la grande politique internationale, fasse montre d'une susceptibilité qui s'exerce principalement, comme il est de règle, sur ses meilleurs amis. Il ne faut pas y attacher trop d'importance. En général, l'opinion publique belge voit le pacte qui vient d'être conclu avec l'Angleterre, non comme la contrepartie de l'entente militaire franco-belge, mais comme son corollaire naturel. Tout le pays se souvient qu'en 1914, c'est l'incertitude où l'on resta pendant quelques jours sur l'attitude de l'Angleterre qui annihila la dernière chance que l'on eût de conserver la paix. Un traité franco-anglais et un traité anglo-franco-belge ne laisseraient dans l'avenir aucun doute sur l'intervention britannique. Peut-être se fait-on quelque illusion sur sa valeur militaire immédiate : c'est l'intervention française seule qui, en cas d'agression allemande, permettrait à la Belgique de défendre la Meuse. Mais le prestige de la Grande-Bretagne est immense, et il est certain que le seul fait qu'une Allemagne renaissante et assoiffée de revanche serait assurée de l'avoir contre elle, l'empêcherait de risquer l'aventure.

Le pacte anglo-belge doit donc être considéré comme un acheminement vers le système défensif occidental qui avait été conclu pendant la guerre, et qui unissait sur le terrain de la défense commune de la frontière du Rhin. Les plaintes des gens d'affaires, les lamentations des chômeurs anglais, et les inquiétudes des ministres des finances ont eu beau détourner l'attention du problème essentiel, celui-ci demeure. Il consiste à défendre notre civilisation, libérale, individualiste et progressive, contre les appétits germaniques et le désordre slave.

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

UN ROMANCIER DE LA VIE SECRÈTE

Les dix romans que M. Edouard Estaunié a publiés depuis 1890 forment un ensemble d'une qualité rare. Ils ne s'imposent pas seulement à l'attention de la critique, mais à son respect, car je ne sais pas si l'on trouverait de notre temps un second exemple d'une production aussi continuellement inspirée elle-même par le double respect de la pensée et de l'art. Elle s'est développée avec lenteur, mais avec sûreté, harmonisant la variété des œuvres dans l'unité d'un talent original qui n'a cessé de s'approfondir et de s'amplifier pour atteindre une perfection et une maîtrise exceptionnellement uniques dans le roman contemporain.

On retrouverait toutes les qualités essentielles du conteur, du psychologue et de l'écrivain dans les deux récits où il semble avoir voulu essayer ses forces et se faire la main : *Un Simple* et *Bonne Dame*. Mais c'est son troisième ouvrage, *L'Empreinte* (1895) qui marqua l'affirmation de sa personnalité et le porta du coup au premier rang des nouveaux romanciers. Ce roman fut suivi de deux autres, *Le Ferment* (1899) et *L'Epave* (1902), qui attestent la même préoccupation, dominante alors, d'étudier l'homme dans ses rapports avec la société, de montrer comment se prépare leur accord ou leur désaccord. C'est ainsi que *Le Ferment* nous retraçait les bassesses ou les révoltes qu'engendre dans la classe des ingénieurs la disproportion de la culture et des moyens d'existence. Très différents entre eux, les trois ouvrages n'en forment pas moins, par cette sorte de parenté, un groupe distinct, correspondant à une phase de l'activité de l'auteur et à un aspect de son talent. On y retrouverait aussi, sans doute, l'influence d'un temps où les romanciers semblaient s'attacher surtout à mettre sous les yeux de leurs lecteurs les principales causes du trouble social auquel les doctrinaires de la politique proposaient comme remèdes leurs réformes.

Mais il y a un mal plus profond que le désaccord de l'individu et de la société, plus intime et plus universel. Avec *La Vie secrète* (1908) s'affirme l'originalité supérieure d'Edouard Estaunié, telle qu'elle allait s'exprimer dans une série de récits (*Les Choses voient*, *Solitudes*, *L'Ascension de M. Baslère*) d'une substance si riche, d'une spiritualité si haute, d'une résonnance psychologique et morale si profonde, d'un art si savant et si pur, qu'il est impossible de ne pas reconnaître en elles des œuvres maîtresses d'aujourd'hui et des œuvres durables. *L'Appel de la Route* se rattache à cette suite et y marque un nouveau progrès de réalisation.

Jamais Edouard Estaunié n'a procédé d'une manière plus sûre, avec plus de décision, de souplesse et de virtuosité. Nous avons tous une double existence, celle que voient nos semblables et qui nous mêle à eux, celle qu'ils ne voient pas. Il en résulte que nous sommes solitaires, toujours et partout, même dans l'amour. Et le fond de notre vie est la souffrance. Ce dernier point est tout le sujet du nouveau roman, si simple et si pathétique. La souffrance est-elle injuste, comme le croit Pierre Duclos; incompréhensible, comme le pense Tinant ; simplement incomprise, comme l'affirme le narrateur après avoir entendu, comparé et interprété les versions de ses deux amis? Car le roman est composé des trois récits, celui qui paraît le dernier se fait fort de découvrir, dans l'exemple concret qu'ils permettent de reconstituer, la justification de cette souffrance que les deux autres nomment une injustice — et qui n'est peut-être que le ressort le plus efficace de la vie.

Je me garderai bien de conter l'histoire à mon tour : ce serait imposer à ceux qui la connaissent une redite appauvrie et émousser, pour ceux qui ont encore devant eux le plaisir de la lire, l'aiguillon d'un intérêt poignant. Comme l'aventure que nous restituaient avec une surprenante magie d'évocation l'Horloge, un Portrait, le Miroir, quatre Murs et le Secrétaire dans *Les Choses voient*, celle ci nous est rapportée par trois amis dont l'un commence, un autre répond et le troisième conclut. Car ils ont été chacun témoin d'une des faces d'un même drame; le second récit complète le premier; et le troisième, qui leur est lié, apporte avec lui le dénouement, mieux que cela, une réponse aux tourments qu'ils soulèvent. Il n'est pas besoin d'insister sur l'originalité de cette méthode et la puissance de ses effets. Mais il importe de saisir toute sa signification, je veux dire son étroite correspondance avec la pensée directrice de l'auteur. « L'enchevêtrement de tant de faits, dus en apparence aux seules fantaisies du sort, est en réalité le produit d'une logique implacable. » Il faudrait, pour la saisir, embrasser « les millions d'aventures individuelles qui s'entrecroi-

(1) Edouard Estaunié, *L'Appel de la Route*. 1 vol. (Académique Perrin et Cie).

sent à une heure donnée. Chaque témoin ne perçoit qu'un aspect d'une de ces aventures. Pour la reconstituer tout entière, ce n'est pas trop de quelques autres astucieux. Le rapprochement nous permettra de dégager les lignes principales et d'éliminer les faits événements qui encombrent le récit comme une poussière. Celui qui raconte ne peut guère que courir à travers les événements, les donner aussi sans justification, tels qu'ils parurent alors se présenter à un simple témoin : par degrés, une part du moins des mobiles intérieurs se dévoilera ; mais, d'abord, « que l'*extérieur* suffise ; et comme les acteurs du drame, sans en savoir plus qu'eux, laissons nous rouler par le torrent... »

Pierre Ducios, médecin à Semur, ne connaît du drame que ce qu'il en a pu voir là et ce qu'une rencontre ultérieure d'un des personnages lui a permis d'y ajouter. Il est donc entré chez les Lormier : il a vu mourir la mère ; il a soigné la fille, découvert l'amour passionné du père et deviné « le drame souterrain minant peut-être deux vies, en apparence si parfaitement unies », acquis bientôt la certitude « qu'un jour viendrait où, dressés passionnément l'un contre l'autre, le père et la fille se porteraient des coups mortels. » Il a connu les Traversol, les fiançailles de leur fille Annette avec M. de la Gilardière et le mariage rompu et les rumeurs sur la cause de cette rupture et la stupide accusation de vol contre cet aimable garçon, riche, associé du banquier Chasseloup, et le départ soudain des Lormier, qui ont laissé un beau matin leur maison de Semur les volets clos, la porte barricadée et sont allés on ne sait où. Puis il a retrouvé un jour, par hasard, à Versailles, un Lormier méconnaissable, usé, vieilli, désespéré, qui lui a raconté que sa fille était entrée au Carmel et y était morte.

Le récit de Tinant complète celui-ci. Tinant a connu, à Paris, le jeune de la Gilardière, sa mère et l'inoubliable Lapirotte, la demoiselle de compagnie. Il sait comment René de la Gilardière a rencontré à Semur, dans la gare, un jour d'orage, Mlle Lormier et sans la connaître, sans même voir son visage, tant il était caché sous l'épaisseur du voile, s'est abrité sous le parapluie de la jeune fille, laissé aller à des propos tendres et au vertige d'un baiser qui l'a jetée dans un trouble inexprimable. Tinant sait aussi, par René lui-même, comment se nouèrent et se dénouèrent ses fiançailles, et par Mlle Lormier quel rôle elle joua dans ces incidents. Et il sait enfin ce qu'a souffert Mme Manchon de la Gilardière quand elle a connu les projets de son fils et, après leur ruine, l'a vu partir pour le Maroc, où, malheureusement, il a appris sa mort.

Après ces deux récits nous en saurions presque assez pour reconstituer toute l'aventure : mais il nous manquerait une conclusion : celle que le troisième narrateur nous donne comme étant extérieure à sa présence par les deux principaux survivants du drame : Mme Manchon et M. Lormier. Fallait-il donc une conclusion ? L'*Appel de la Route* ne soulève rien de moins que le problème métaphysique par excellence, celui auquel s'efforcent de répondre les philosophies et les religions, parce qu'il ne s'adresse pas seulement à notre curiosité, comme le problème des origines, mais éveille le cri de notre chair et enfonce son énigme au plus vif de notre sensibilité : le problème de la souffrance. Il est posé au début du livre, dans une conversation entre les trois amis ; il reparaît à maintes reprises, comme le thème principal et l'idée génératrice. Si nous dominons l'univers d'une hauteur infinie, c'est qu'entre nous et lui il y a ce mystère : la souffrance ; cette grandeur : la conscience du mal sans remède ; ce pouvoir atroce enfin réservé aux seuls humains : désespérer. On n'a pas souvent formulé le pessimisme en termes plus terribles. Ce n'est pourtant pas son dernier mot. Cette souffrance, d'où vient elle ? Elle est créée par les actes indifférents de gens eux-mêmes indifférents, qui déchaînent ainsi, sur tout un groupe humain, fatalement inconnu d'eux, une tragédie mortelle. Il est impossible de ne pas s'arrêter ici un instant pour objecter à l'auteur un parti-pris avec lequel ne cadrent pas les événements mêmes qu'il a choisis pour le justifier. Ce n'est pas parce que le banquier Chasseloup a oublié par mégarde un geste usuel, celui de ranger des billets de banque, qu'une tragédie est déchaînée, mais bien parce que Geneviève Lormier est entrée après lui dans son cabinet, agissant sous l'empire de sa passion et d'un caractère nettement déterminé. Le caractère, la passion, voilà les véritables agents de nos destinées. Edouard Estaunié ne le méconnaît certes pas autant que pourrait le faire croire sa thèse de la souffrance telle qu'il l'expose ici. A cette thèse pourtant nous voyons bien qu'il tient très fort et il multiplie les occasions de la formuler. « ... Est-ce que les hommes ont besoin de *vouloir* pour faire souffrir : il leur suffit d'exister !... » Vouloir, de volonté délibérée, non peut-être, en effet ; mais si leur volonté n'intervient pas toujours pour créer la douleur, on peut lui reprocher de ne pas toujours intervenir pour l'éviter. « Il n'y a au

monde que douleur » : c'est excessif. « Pourquoi l'être humain ne saurait-il respirer sans créer d'abominables conflits ? Pourquoi l'essaimage automatique de la douleur et la nécessité de toujours tuer pour vivre ? Formules saisissantes : mais la nécessité qu'elles affirment n'est pas démontrée.

Certes, l'*existence* de la souffrance est un fait universel ; mais on échappe au pessimisme radical en constatant que ce n'est pas un fait unique. On y échappe aussi — et c'est l'issue vers laquelle Edouard Estaunié a dirigé le dénouement de son livre — en considérant son *résultat*. Or, il est double : la souffrance nous détache de la réalité et tourne nos regards vers l'au-delà. Ce n'est point par hasard que l'auteur a placé cette conclusion dans la bouche d'un prêtre : « Vous souhaitez apprendre, monsieur, la raison dernière de la souffrance dans le voyage qui nous emporte à travers le temps... La souffrance est l'appel de la route. Si pénible que soit l'effort, marchons, guidé par lui, vers le pays où j'espère que la justice de Dieu perdra son obscurité, parce qu'il y fait toujours clair... »

Quelle grandeur dans un tel sujet de roman ! Mais elle ne doit pas nous faire oublier les qualités propres du romancier, le talent qu'il déploie dans cette forme d'art. Il excelle à esquisser le cadre, à évoquer en quelques traits ces villes de province, Dijon dans *Les choses voient*, Semur dans *L'Appel de la Route* et, dans l'*Ascension de M. Baslèvre*, le quartier de la place des Vosges, une des « villes autonomes et incommunicables » dont la collection compose Paris. Le cadre de la nature est dessiné avec la sobriété évocatrice des maîtres. Une puissance singulière de réalisme nous rend les intérieurs dans leur physionomie même, à laquelle un je ne sais quoi d'indéfinissable, qui dépasse le réalisme, vient ajouter une âme. Mais il faudrait s'arrêter surtout aux personnages. Ils ne sont pas décrits, et ils sont là sous nos yeux, visibles, vivants. La première fois que nous entrons chez Mme Manchon, nous la voyons à table, avec ses deux fils et sa demoiselle de compagnie. « Surveillant les convives, elle n'intervenait que pour donner des ordres brefs. Ils étaient, chaque fois, scandés par une crispation de la main qu'elle avait jolie et prodigieusement volontaire. » Enfoncé dans son assiette, le fils aîné, l'abbé, a « l'air d'un voyageur à table d'hôte, que gêne le voisinage, qui peste contre la lenteur du service et compte les minutes le séparant de la liberté ». Tremblante, effacée, Lapirotte, la demoiselle de compagnie, suit avec une égale anxiété la marche des plats et les crispations de mains du tyran, adapte ses acquiescements au sourire de René et à l'humeur de l'abbé, « s'échappant soudain au point de paraître oublier où elle était, cependant que passait sur ses traits la lueur d'une rancune indéfinissable ». Parfois ce style précis, soulevé par la pensée, s'envole comme si la poésie lui prêtait des ailes : « L'âme humaine est la seule grève où le flot passe sans effacer la trace du flot qui précéda... »

Est-ce à dire qu'aucune gêne ne se mêle à l'impression d'une œuvre aussi remarquable ? A son ordonnance savante on serait tenté de reprocher quelque complication et un excès de symétrie. C'est un danger auquel sa méthode, si originale, et qui produit de si heureux effets, exposait l'auteur : il n'y a pas échappé. Il lui faut aussi trop de coïncidences pour agencer l'action, et l'œuvre, dans son ensemble, montre trop d'arrangement. Mais ce caractère même, qui est la rançon de qualités incomparables, n'entre-t-il pas pour quelquechose dans l'art d'Edouard Estaunié? Celui-ci participe de la dignité de l'architecture et il est empreint d'une beauté géométrique, qui sert de support à beaucoup d'autres. Enfin et par dessus tout nous y respirons une atmosphère de spiritualité. Edouard Estaunié est de la lignée des plus hauts esprits de notre littérature, ceux qu'obsèdent les plus nobles tourments de la pensée : un Pascal à l'époque classique, un Vigny au temps du romantisme, le Sully Prudhomme de la *Justice* et du *Bonheur*. Ce n'est point un mérite négligeable chez un romancier qui, fidèle à son art, n'a voulu et ne veut être qu'un romancier.

En 1919 l'Académie française décernait à l'ensemble de l'œuvre d'Edouard Estaunié le prix Née, une des plus hautes distinctions dont elle puisse honorer un écrivain, en attendant le jour où elle se montrera disposée à le recevoir dans ses rangs. Bien que l'auteur de *la Vie secrète* soit entre tous l'homme de la vie discrète, il semble bien que pour lui ce jour soit venu.

Firmin Roz.

LE THÉATRE

A PROPOS DU TRI-CENTENAIRE DE MOLIÈRE

Les fêtes de Molière, auxquelles assistèrent les Délégués étrangers (n'était ce point là le principal intérêt de ces manifestations françaises ?), ont été célébrées avec pompe et variété : une cérémonie en Sorbonne, un gala à la Comédie-Française, un gala à l'Opéra, un gala de reconstitution au Louvre, des banquets et des discours.

Quelques uns de ces Délégués étrangers, notamment les représentants du Grand-Duché de Luxembourg, se sont déclarés enthousiasmés : c'était l'essentiel.

La solennité de la Sorbonne fut assurément la plus ample et la plus significative. D'admirables discours y furent prononcés. M. Edmond Haraucourt, avec sa grande voix et son large style, rappela que Molière « était la panacée de France ». Sa longue gloire était composée d'immortalités successives. Parce qu'il résumait en lui les meilleures de nos qualités nationales, nous étions bien obligés de revenir à lui, toutes les fois que nous avions à nous refaire. Il n'y a rien qui remette la France comme une cure de Molière. M. Robert de Flers, Président de la Société des Auteurs dramatiques, avec son incomparable talent d'animateur et de lecteur, trouva le moyen d'évoquer toute la vie et la personne de Molière en rappelant seulement sa naissance parmi les meubles du tapissier Poquelin et sa mort héroïque. Il salua en lui celui qui, le premier, avait relevé la dignité de l'auteur dramatique et même du Comédien. Il admira enfin que sa renommée séculaire, malgré les discours et commémorations officielles, au conservé toute sa fraîcheur et sa jeunesse. M. Maurice Donnay, en un compliment d'un tour exquis, présenta les excuses de l'Académie française, en retard de plusieurs siècles. M. le Ministre de l'Instruction publique, avec la largeur qui convenait à sa fonction, embrassa d'une vue rapide et éloquente l'œuvre entière de Molière.

Au reste, le thème commun à toutes ces harangues commémoratives était que Molière devait être aimé. On alla même jusqu'à dire que l'on s'était parfois un peu trop occupé de lui, de ses amours, de ses chagrins, de ses secrets de famille, et que les bons bourgeois qui riaient de bon cœur à ses comédies n'en demandaient point si long pour éprouver du plaisir. Il fut fait assez bon marché, en cette heure d'enthousiasme, de l'érudition des Moliéristes. Et cette désinvolture sentimentale n'était point sans grâce ni hardiesse dans l'auguste amphithéâtre où se trouvaient rangés les Professeurs en robe. M. Edmond Haraucourt avait donné de la poésie la définition la plus subjective : « La poésie, c'est l'amour de soi-même ». Et M. Maurice Donnay s'était quasiment reproché à lui-même d'avoir consacré tout un livre à Molière, parce qu'il n'écoutait plus les comédies du grand poète avec la naïveté du parterre. Tous ces grands écrivains, instinctivement, parlaient du talent et du génie avec un respect un peu fétichiste et qui tranchait joliment sur le ton d'une maison où l'on a coutume d'étudier plus les textes que les hommes.

Quoi qu'il en fût, la belle minute fut celle où, à la fin, au milieu de toute l'assistance qui se tenait debout, le petit homme qu'est le Président de la République, devenu presque invisible, de sa voix claire et martelante, et qui semblait sortir, dans son officielle impersonnalité, de la foule elle-même, prononça les quelques phrases rituelles sur l'union sacrée des peuples dans la commémoration des gloires, qui ne sont pas les leurs, mais celles de l'humanité. Etrange et mystérieuse merveille que le pathétique et la beauté !... Sans doute si M. Millerand eût été de taille plus haute et qu'il eût dominé l'auditoire au lieu d'y paraître fondu ; sans doute s'il avait prononcé un mot de plus ou de moins ; sans doute si son timbre n'avait pas eu cette sonorité métallique et comme inhumaine, ce magnifique effet ne se fût point produit. Ce n'était pas un homme qui parlait ainsi, mais vraiment une nation, un Etat, un principe éternel !...

*
* *

Les Comédiens, de leur côté, ont fait de leur mieux.

Ils ont même été jusqu'à entreprendre, comme Lucien Guitry à la Société des Conférences, et comme Truffier, au Louvre, des discours, eux aussi. L'essentiel, aujourd'hui, c'est que personne ne fasse plus son métier : voilà comment on pique la curiosité, et telle est la loi de l'exhibitionnisme. M. Lucien Guitry, qui est, dans le petit théâtre Edouard-VII, où il joue *Jacqueline*, un étrangleur de première force, a cru nécessaire de se déclarer, boulevard Saint-Germain, un admirateur passionné de Molière, de Molière comédien, je le veux bien, mais cela n'allait il point sans dire, et quelle révélation

que celle-ci : « Décidément, je ne déteste pas Louis XIV et, décidément, j'adore Molière !... » A la bonne heure !... Bravo aussi pour toutes les petites anecdotes qu'il est bon de rappeler à la jeunesse et aux femmes du monde avec l'autorité, non pas d'un professeur en Sorbonne, horreur !... mais d'un grand acteur du Boulevard !...

M. Jules Truffier fut plus modeste et se borna, avec un tact parfait, à justifier la représentation du Louvre dans le cadre où elle avait été entreprise et réussie.

Quant aux acteurs, méritent-ils plus de louanges ?...

Revenons à M. Guitry, puisque l'un des clous du tri-centenaire fut son apparition sur la scène de l'Opéra dans le costume du *Misanthrope*.

M. Lucien Guitry a été admirable et son succès fut triomphal. Sa puissance, sa sobriété, le sens profond qu'il a des resonnances intérieures, tout ce que comporte de contenu son génie colossal s'harmonisaient parfaitement avec cette mesure toute française, tout « dix-septième siècle », et par conséquent toute moliéresque qui constitue le caractère principal, non pas du personnage d'Alceste, mais de la pièce du *Misanthrope*.

Or, je me demande tout justement si ce n'est point là, pourtant, que M. Lucien Guitry pourrait prêter matière à chicane. Je me demande, autrement dit, si, à force d'étudier Molière comédien, il n'a pas un peu négligé Molière auteur dramatique. Il nous a donné un Alceste inédit, mais ce n'est pas celui de Molière : ce n'est même pas un « Misanthrope ». M. Lucien Guitry, dans son personnage, semble parler pour son compte : il fait le procès de la Société, mais avec la prose de Rousseau, parfois même avec celle d'Ibsen. En un mot, Alceste a raison et Philinte a tort. Et voici Molière, à ce jeu-là, devenu révolutionnaire.

Oh ! j'entends bien que le génie de Molière est assez vaste pour qu'on en puisse, avec le temps, tirer n'importe quoi : c'est là le caractère essentiel de tout génie, que cette plasticité indéfinie à travers les âges. Si tous les partis communient aujourd'hui dans la célébration de sa gloire, c'est justement que chacun d'eux prétend le revendiquer. N'a-t-on pas cherché en lui un précurseur de Voltaire et de 1789?... N'a-t-il pas attaqué les devots, les nobles, l'esprit de cour et de ruelle?... En revanche, M. Paul Bourget ne s'est-il pas appliqué à montrer qu'il avait été, non pas un « réformateur, mais un régulateur... », qu'il avait défendu l'esprit classique et les traditions royalistes, précisément parce qu'il avait attaqué les mauvais nobles et les sots bourgeois, qu'il avait défendu aussi la religion, parce qu'il avait attaqué les faux dévots et les hypocrites, comme il avait défendu la science et la raison, parce qu'il avait raillé les précieuses ridicules et les femmes savantes?...

Ce qui prouve, sans doute, que Molière, en définitive, ne s'est point préoccupé de tout cela... Il a été un grand auteur dramatique, un bon Directeur de théâtre. Parce qu'il était un grand auteur dramatique, il a observé les hommes et les mœurs, sans autre souci que de noter ce qu'il observait. Parce qu'il était un bon Directeur de théâtre et qu'il savait qu'il n'y a rien de meilleur pour les recettes que la gaîté, il a cherché à faire rire les honnêtes gens, et il s'est appliqué à rendre comiques ses observations. C'est donc pareillement se tromper que de le tirer soit à gauche, soit à droite, de le considérer lui-même comme un misanthrope ou un malheureux. Il avait de la gaîté, suffisamment tout au moins pour que son œuvre soit la simple expression de cette gaîté qu'il avait dans l'esprit, sinon dans le cœur. Qu'Alceste reste donc un personnage de comédie, c'est-à-dire comique, précisément parce qu'il n'a pas raison. Dans l'esprit de Molière, il n'est pas douteux que c'est au personnage du Misanthrope qu'il faut s'en prendre, non à la société, et que la Misanthropie demeure un ridicule, une infirmité, tout de même que la vanité gentilhommière d'un Jourdain ou d'un Pourceaugnac, l'avarice d'un Harpagon ou la préciosité des Cathos et Madelon, Bélise et Philaminte. Le défaut peut-être, — et Molière a voulu le montrer en changeant de ton, — est plus grave que les autres, il n'en est pas moins de la même nature.

Ainsi, symbolisant avec sa belle et vigoureuse figure tout un travail secret de déformation légendaire, M. Lucien Guitry a eu tort de vouloir donner raison à Alceste.

Résignons-nous donc à prendre Molière tel qu'il est : c'est déjà l'infini.

Gaston Rageot.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 4 60e ANNÉE 18 FÉVRIER 1922

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE (1867-1870) [1]

LE PLÉBISCITE — COMMENT LA MESSE CESSA D'ÊTRE OBLIGATOIRE A L'ÉCOLE — LA DÉCLARATION DE GUERRE — LES ENGAGEMENTS VOLONTAIRES.

Dès le début de l'année 1870, l'orage menaçait et grondait à Paris. L'assassinat de Victor Noir par le prince Pierre Bonaparte avait failli déchaîner une insurrection ; puis le plébiscite où l'on avait demandé à la France, dans une formule à dessein équivoque, si elle voulait de l'Empire libéral, avait soulevé des discussions violentes et confuses. Puis peu à peu le vote avait pris un sens clair ; voter *oui*, c'était accepter l'Empire au bénéfice d'une liberté précaire et octroyée ; voter *non*, c'était le répudier, même avec le cadeau qu'il prétendait faire à la France.

L'École ne pouvait se désintéresser de cette question (2). Dans notre petit monde, le branle en

1 Voir la *Revue Bleue* des 29 mars, 5 et 12 avril, 19 et 26 juillet, 1er et 8 novembre 1919, 10 janv. et 4 septembre 1920.

(2) Je fis circuler à ce propos dans l'École un avis ainsi conçu :

Souscription anti-plébiscitaire

« Des Comités ont été réunis pour éclairer les campagnes sur le vote qui on leur demande. On doit y envoyer des circulaires, des bulletins pour combattre l'activité dévorante des préfets. Les Comités fonctionnent aux frais de ceux qui veulent bien contribuer à cette œuvre patriotique. Electeurs ou non électeurs peuvent souscrire.

« La somme recueillie ici sera portée au Comité de la Gironde avec cette mention : *Don d'un groupe d'étudiants* ».

La liste que j'ai sous les yeux contient 54 noms. Le total ne fut pas gros ; mais c'était l'obole de la jeunesse républicaine.

Lavelle de la solution négative était mené par nous autres, les Cubes. Nos aînés, Canat, Liard, Babier, Luchaire, Jallifier avaient pris leur vol à travers la France. Durand-Morimbau, las d'être caserné, avait accepté une place en province. En revanche il nous était arrivé une nouvelle promotion de conscrits, parmi lesquels Chantavoine, Bédorez, Casanova, Darsy, Ernest Dupuy, Hémon, Homolle, Joyau. Je ne sais si nous nous trompions : mais il nous semblait que ces jeunes étaient moins ardents et moins résolus que nous, moins férus d'idéalisme républicain. Nous tâchions de leur insuffler un peu de notre esprit combatif et nous prêchions en tout cas d'exemple, si bien que l'École donna, comme le Quartier latin, une forte majorité de *non*. La jeunesse intellectuelle rompait décidément avec l'homme du Deux Décembre.

L'agitation soulevée parmi nous par cette parodie de consultation nationale était à peine calmée qu'elle renaissait pour une affaire moins grave assurément, mais qui nous touchait de plus près.

***

L'Empire à ses débuts, pour complaire au clergé son allié, avait mis l'École au régime de la piété forcée. Il l'avait traitée en couvent laïque. Prières matin et soir, avant et après les repas, lecture religieuse pour finir la journée, voilà ce qu'ordonnait le règlement. Fut-il jamais

appliquée? En tout cas il ne l'était plus de notre temps. Mais, ainsi que je l'ai dit plus haut, pour tous les élèves inscrits comme catholiques, la messe était obligatoire, sous peine de consigne, et le maigre était de rigueur pour tout le monde le vendredi pendant toute l'année, et de plus, le mercredi durant le Carême.

C'est cette dernière obligation qui fit éclater l'orage. J'ai regret à le dire, il partit du réfectoire : ainsi les questions d'estomac, autant et parfois plus que les idées, suscitent les révolutions. L'abolition du maigre fut, au temps de Luther et de Calvin, la forme populaire de la révolte contre Rome.

Un de nos camarades, un futur recteur, Bizos, fils d'un économe de lycée et par là même, pourrait-on dire, riz-pain-sel de naissance, lança un projet de pétition contenant les propositions suivantes que je transcris textuellement :

1° *Vu l'impossibilité absolue de manger quoi que ce soit de ce qu'on sert le vendredi, nous demandons l'abolition du maigre, qui n'est en réalité qu'un jeûne mal déguisé. Une table spéciale serait établie pour les catholiques; il nous semble que cette modification serait de toute justice.*

2° *Vu que la nourriture ordinaire continue à être fort mauvaise, nous demandons que des observations sérieuses soient faites à l'Econome (abus des haricots et des pommes de terre dites au jus, insuffisance de la viande, comme hier soir, dessert dérisoire, comme les croquignoles et biscuits).*

3° *Nous demandons enfin la suppression complète et irrévocable du laitage qu'on persiste à nous servir le matin, malgré des observations réitérées.*

Nous prions MM. les chefs de section de se réunir et d'aller exposer au directeur les réclamations ci-dessus énumérées.

Cette pétition se couvrit de signatures, d'abord dans la section littéraire de 1868, à laquelle appartenait l'auteur. Mais, quand elle parvint à notre promotion, Aulard, d'accord avec moi, rédigea l'amendement suivant :

J'approuve, pour ma part, le 1er *paragraphe, mais je crois qu'il ne faut pas mêler les questions. Attendons pour les deux autres réclamations et tenons-nous en à la première qui est la mieux fondée. Seulement, pour être conséquent, il faudrait demander que la messe devînt facultative. Le meilleur moyen pour y arriver est que tous ceux qui ont cessé d'être catholiques le déclarent ouvertement et refusent de pratiquer une religion dont ils se sont séparés. L'abolition du maigre viendra ensuite de soi.*

Ceux qui appuyaient cet amendement étaient invités à signer au-dessous et j'étais le premier à y mettre mon nom.

La pétition circula. Elle me revint, couverte d'annotations curieuses. L'un protestait contre la suppression des pommes de terre au jus, un autre contre celle du riz au lait; la diversité des griefs enfin nous risquait d'aboutir au chaos. Cela prouvait combien il était nécessaire de séparer les questions. Cette séparation était formellement réclamée par Angot, celui qui fait aujourd'hui la pluie et le beau temps à l'observatoire de la Tour Saint-Jacques. Quant à l'amendement, il obtenait nombre d'adhésions; l'une était libellée ainsi : — Giard, catholique, mais ami de la liberté des cultes. — Une autre signée Griveaux disait : — Pour le principe; mais je considère la mesure comme ne pouvant amener aucun bon résultat.

Tout cela avait besoin d'être clarifié. Alors, selon mon devoir de cacique général, je pris la chose en main; j'instituai un nouveau referendum; je fis passer le « topo » suivant :

Plusieurs questions ont été soulevées à la fois : le maigre, la messe, la suppression de certains plats. Il en est résulté une confusion fâcheuse qui ne permet pas de distinguer nettement la volonté de l'Ecole.

Je pense qu'il serait bon de séparer ce qui a été mêlé, en mettant au premier rang ce qui n'était d'abord qu'un amendement : la question de la messe. *C'est la réforme capitale; la suppression du maigre doit venir seulement comme accessoire, comme conséquence logique. Sinon, notre conscience aurait l'air de n'être éveillée que par notre estomac et c'est un reproche qu'on ne manquerait pas de nous jeter à la tête.*

Voici donc une proposition nette et précise, à laquelle même les catholiques les plus fervents peuvent se rallier.

Quels sont ceux qui veulent que la messe soit facultative ou, en d'autres termes que la liberté du culte *existe à l'Ecole?*

83 voix se prononcèrent pour la proposition, parmi lesquelles celles de plusieurs catholiques comme Dejob et Ruel. Il y eut 5 *non* : Ludovic Bourgine et Berthold Zeller (à cause des conséquences); Louis Humbert (parce que le moment ne me semble pas opportun); Lionel Dauriac et Darsy, sans motif indiqué. S'étaient abstenus la plupart des protestants et des israélites que la question ne touchait pas directement.

Il s'agissait maintenant de faire aboutir le vœu formulé par cette importante majorité. J'avais dit, dès le début, que notre pétition n'était point dirigée contre l'aumônier; que nous n'avions au-

eun grief à son égard: que nous ne désirions pas lui enlever sa place ni son traitement, et, m'autorisant des cordiales relations que j'avais eues avec lui, j'étais allé l'informer de notre résolution. Son premier mouvement fut une sorte d'effarement. Je lui avais expliqué qu'il n'était pas visé personnellement: j'avais même ajouté que nous osions compter sur sa loyauté pour appuyer notre initiative, que nous voulions lui faire une situation plus digne de lui et de nous: qu'au lieu d'auditeurs commandés, et par là fort mal disposés, il aurait désormais des auditeurs volontaires, moins nombreux sans doute, mais qui seraient de vrais fidèles. L'abbé Bernard m'écoutait en silence, embarrassé, indécis, puis ébranlé, et demandait à réfléchir, en me remerciant d'une démarche qui prouvait nos bons sentiments envers sa personne.

En règle de ce côté, je pouvais affronter M. Bouillier. Il fit un terrible haut-le-corps, quand je lui exprimai le désir de l'Ecole. Son premier cri fut : — C'est impossible. Et M. l'aumônier? — Je lui répondis que M. l'aumônier était averti et que nous n'entendions pas lui faire tort. Il y eut encore beaucoup d'exclamations, de paroles creuses, de plaintes inutiles. Puis il fut convenu que l'affaire suivrait son cours et que le Directeur en conférerait avec M. l'abbé.

De cette conférence sortit quelques jours plus tard une proposition inattendue. L'aumônier présentait lui-même notre vœu à l'archevêque de Paris, dont il dépendait, et il s'engageait à ne pas s'y montrer contraire. Il m'envoyait une note explicative à ce sujet.

Je dus de nouveau consulter l'Ecole. Directeur, professeurs, parents avaient, durant ces pourparlers, travaillé les esprits. Les prudents, les timorés souhaitaient qu'on abandonnât la question, les plus intransigeants demandaient qu'on passât par-dessus la tête de l'archevêque pour recourir immédiatement au ministre et parmi eux je note Bichepin, Crozals, Bayet, Giard, Dufet, Bizos, Hémon, Ernest Dupuy; d'autres, parmi lesquels figuraient les deux principaux promoteurs de l'affaire, Aulard et moi, voulant épuiser d'abord toutes les chances de succès, se ralliaient au moyen terme proposé par l'abbé Bernard.

Il fallait choisir entre ces trois partis. Les deux extrêmes recueillirent chacun 17 voix; le terme en obtint 60. Il fut donc décidé que l'abbé Bernard irait exposer nos désirs et sa situation difficile à l'archevêque.

Nous restâmes plus-eurs semaines sans nouvelles. On espérait sans doute nous lasser, mais nous étions trop avancés pour reculer. Je résolus donc réclamer au Directeur la réponse que nous attendions. Elle vint enfin, invraisemblable. L'archevêque nous renvoyait au pape.

Pourquoi pas à Dieu le Père? Ce fut un éclat de rire. Il n'y avait plus [illegible] qu'une réponse possible : la décision du ministre. J'allai donc prier le Directeur [illegible] pour [illegible] publiquement.

— Vous voulez donc [illegible] de l'Ecole! clama-t-il aussitôt. Je ne ferai pas cette démarche. C'est impossible. — J'étais accoutumé à ces fins de non-recevoir; mais je savais comment faire plier ces résistances aussi fougueuses qu'éphémères. — Alors, M. le Directeur, lui dis-je froidement, nous n'avons plus qu'une ressource. C'est de porter la question devant l'opinion publique.

L'opinion publique! La presse! M. Bouillier en avait une peur atroce.

— Non, non, s'empressa-t-il de répondre. Attendez encore! J'irai en parler au ministre, puisqu'il le faut. Seulement, je l'exige, consultez une dernière fois vos camarades.

Je fis donc passer une nouvelle circulaire que voici :

La réponse de l'archevêque n'a rien décidé au sujet de la messe. La question reste donc entière.

M. le Directeur s'est engagé à porter notre demande au ministre; il ne serait pas nécessaire que pétition à cette part [illegible] certain qu'il exprime les vœux de l'unanimité de l'École. Je prie donc ceux qui ne veulent pas prendre à la réponse [illegible] de l'archevêque de [illegible] ce dossier.

J'ajoutais ensuite, pour rassurer les timorés et pour écarter des objections possibles :

Il est bien entendu que les signataires [illegible] ont communiqué [illegible] en [illegible] au Ministre.

Il est bien entendu que les signataires [illegible] s'engagent moralement à [illegible] au libre [illegible] après la réponse du ministre.

Il est bien entendu que le Directeur parle au nom de l'École et que [illegible] pas nécessaire.

77 signataires [illegible] dans le manifeste [illegible] leur honneur, plusieurs catholiques, tels que Ruel et Dejob, furent d'avis qu'il fallait marcher de l'avant. Ceux qui voulaient qu'on s'en tînt là [illegible] le vouloir. [illegible] M. Bouillier [illegible] sa promesse, alla trouver le ministre. M. Bouillier, celui qui, suivant une phrase fameuse restée attachée à son nom, n'avait [illegible] de prestige, mais il avait, paraît-il, quelque bon sens; car nous apprenîmes le lendemain que nous avions

cause gagnée. Sans bruit et sans encombre, la séparation de l'École et de l'Église était consommée.

Était-ce la faute des tracas supplémentaires que m'avait causés cette bataille? Était-ce simplement le résultat d'un travail trop acharné, trop multiple, et d'une vie trop sédentaire? Je fus atteint, au début de juin 1870, d'un grave malaise : vomissements de bile qui me tinrent au lit une huitaine et me laissèrent faible et languissant. Les historiens de notre section firent, pendant ce temps-là, une excursion, en compagnie de nos maîtres Zeller et Desjardins, au donjon de Coucy et aux châteaux de la Loire. Je fus privé du plaisir de les accompagner; mais j'ai gardé quand même de ces promenades que je n'ai pas faites, un aimable souvenir, sous forme de belles photographies que mes camarades me rapportèrent en guise de consolation et en témoignage de bonne amitié.

*
* *

J'avais repris tant bien que mal la lourde préparation aux examens, quand un souffle d'ouragan commença de passer sur la France. Nos pauvres petites destinées allaient être englobées, roulées, heurtées, brisées dans une de ces tempêtes collectives où les individus tourbillonnent comme les gouttes d'eau dans un océan démonté. La révolution grondait dans Paris; la guerre, escomptée comme un dérivatif par l'Empereur et son entourage, apparaissait, menaçante, à l'horizon.

Nous étions, comme les républicains d'alors, des pacifistes convaincus. La suppression des armées permanentes était un article du fameux programme radical de 1869, signé par Gambetta. Le jour où l'on discuta au Sénat les pourparlers diplomatiques, d'où devait sortir la déclaration de guerre, des bandes d'étudiants, dont nous faisions partie, manifestèrent devant le Palais du Luxembourg en criant : — Vive la paix! — Elles furent dispersées à coups de poing par les sergents de ville.

Nous sentions tous la gravité des circonstances. On ne parlait plus que des éventualités possibles. L'Empire y périra, disaient les républicains. — Mais on ne peut pourtant pas proclamer la République en pleine lutte avec l'étranger, s'écriait Ruel. — Mais si l'Empereur était battu et prisonnier comme c'est arrivé au roi Jean II et à François Ier ? répliqua quelqu'un. On haussa les épaules : c'est l'accueil ordinairement réservé aux prophètes.

La fièvre allait croissant. La *Marseillaise* et le *Chant du départ*, ces chants proscrits comme séditieux, retentissaient dans les rues. Des troupes défilaient, partaient, drapeau déployé. L'École n'était plus qu'une ruche en rumeur où toute vie régulière était suspendue. Elle se réunit, un des derniers soirs de juillet, pour le tirage de notre loterie annuelle. Je présidais la séance; ce fut mon dernier acte de cacique général. Dans le petit discours que je prononçai, je proposais, puisque nous étions tous exemptés du service militaire, de venir du moins en aide aux combattants en faisant à la Société de Secours aux blessés l'offrande patriotique des fonds que nous venions de recueillir. — Je sais que je prêche des convertis, disais-je, — et en effet la proposition était adoptée d'enthousiasme.

Le lendemain nos camarades plus jeunes se dispersaient, partant pour les vacances. Quelles vacances, hélas! Il ne restait plus guère à l'École que les candidats à l'agrégation. Les examens devaient commencer dans les premiers jours d'août. Mais c'était bien d'examens qu'il s'agissait! Arrivaient coup sur coup les fausses nouvelles de victoires et les vraies nouvelles de défaites. On organisait à la hâte garde mobile et garde nationale. Des enrôlements volontaires se signaient dans toutes les mairies. Qu'allions-nous faire? Notre inutilité nous pesait, nous faisait honte. Quand les journaux nous eurent appris que Mac-Mahon était battu à Wissembourg et l'Alsace envahie, toute hésitation cessa. Il fallait nous enrôler. Pacifistes, nous voulions des fusils. Républicains, nous demandions à servir dans les armées impériales. En vain Séguin m'écrivait-il qu'il valait mieux attendre que l'Empire s'écroulât dans le sang et dans la boue, ce qui ne tarderait guère. Nous pensions que le salut de la patrie devait passer avant nos préférences politiques. France d'abord! Nous décidions, non pas tous, mais une quinzaine d'entre nous, de partir ensemble comme soldats.

Mais nous ne nous appartenions pas; nous dépendions de l'Université; il fallait nous dégager pour nous engager; et nous dûmes solliciter la permission du Grand-Maître, ministre de l'Instruction publique. Elle fut accordée sans difficulté à tous les Normaliens qui voudraient en user, on n'a jamais trop de chair à canon en temps de guerre.

Alors, suivant leurs goûts ou leurs relations, pendant que les uns, comme Mérimée, entraient dans le service des ambulances, que d'autres, comme Collignon, trouvaient place dans les bureaux militaires, que d'autres rentraient paisiblement chez eux, Denis devenait chasseur à

pied comme Bourgine, Coutant artilleur de la garde nationale, Lemoine simple lignard; mais le gros de la troupe avait résolu de s'enrôler dans la garde mobile de la Seine. Le 7e bataillon, placé sous les ordres d'un chef énergique, de Vineuil, qui avait commandé les *Enfants perdus* devant Sébastopol, nous parut à première vue celui qui nous convenait le mieux. Avec moi demandaient à y entrer pour la durée de la campagne Aulard, Jeannin, Rivalz, Vast, un de nos aînés, Debidour, et deux de nos cadets Souquet et Casanova. Plusieurs en province devaient suivre, un peu plus tôt un peu plus tard, notre exemple : Bayet, Burdeau étaient du nombre [1].

Ah! notre premier contact avec l'Administration militaire ne fut pas réjouissant. Nous arrivâmes, pleins d'ardeur, devant un adjudant chargé d'inscrire les volontaires. Nous avions droit peut-être à un petit mot d'éloge, tout au moins à des égards. Mais quand j'eus décliné nos noms et qualités (c'était moi qui portais la parole), j'eus le malheur d'ajouter : — Nous ne désirons qu'une chose. Nous sommes de la même École; nous demandons à servir dans le même bataillon, le 7e.

Le galonné me regarda d'un air narquois et féroce. — Qu'est-ce qui m'a f... des conscrits comme ça? Ah! ces Messieurs veulent être dans le même bataillon. Je vous f... dans neuf bataillons différents.

La colère nous monta aussitôt à la tête. Heureusement nos engagements n'étaient pas encore signés. Nous refusâmes d'y apposer nos signatures et je criai : — C'est bien. Nous allons en appeler au général qui commande la mobile.

Il va de soi que satisfaction nous fut donnée par lui; si l'on devait souffrir et mourir, du moins l'on souffrirait et mourrait ensemble.

Puis ce furent des allées et venues fiévreuses en attendant l'ordre de partir, des préparatifs de tout genre pour notre équipement. Je me munissais de chemises de flanelle, de chaussettes de laine, d'une paire de lunettes de myope qui me permettraient de tirer juste. Ma sœur Augustine m'envoyait un revolver; mon autre sœur, une trousse de pansements pour les blessures. Madame Vast m'apportait un pare-balles pareil à celui qu'elle avait acheté pour son fils, espèce de cuirasse en papier comprimé qui devait, dans sa pensée, suffire à nous protéger.

Il pleuvait des lettres et des visites d'amis qui nous félicitaient et nous souhaitaient avec attendrissement bonne chance. Enfin vint le moment le plus dur, l'adieu à nos pauvres parents. On peut se figurer leur angoisse et leur chagrin. Avoir des enfants qu'ils avaient cru pour toujours à l'abri des dangers de la guerre; et les voir sans préparation aucune, alors qu'ils n'avaient jamais manié un fusil, au moment où ils étaient épuisés par une longue année de labeur intensif et n'avaient plus qu'à en récolter les fruits, lancés dans une aventure terrible dont l'enjeu était leur santé, leur carrière, leur vie!

Mon père, virilement, m'avait dit : — Tu fais ton devoir. C'est bien. Seulement sois prudent! — Mais ma mère! La dernière soirée que je passai avec elle dans le petit logement que nous occupions à Vincennes, rue de Montreuil, fut cruelle et navrante. Elle était, en ce temps-là, sujette à des crises nerveuses qui duraient des heures et la brisaient. Je la revois couchée dans son lit, étouffant ses larmes dans son oreiller! Près d'elle il n'y a plus que moi et ma nièce que j'ai fait venir exprès pour qu'elle ne demeure pas sans un enfant à aimer et à choyer. Il est tard et je dois me présenter à la caserne le lendemain matin; mais je ne puis me décider à la quitter. Je lui ai dit dans la journée ce qu'il faut faire, en cas de malheur, des quelques livres et meubles qui composent toute ma fortune. Je ne veux pourtant pas la laisser sous cette funèbre impression; et j'affecte d'être gai, je parviens à rire; je lui promets de revenir bronzé, tanné, basané, plein de choses à raconter; je lui dis que j'ai toujours été chanceux; que mon bonheur ne m'abandonnera pas. Puis je l'embrasse longuement ainsi que la fillette et je me sauve dans ma chambre où je ne dormis guère cette nuit-là.

Peut-être faut-il avoir fait au moins une fois le sacrifice de sa vie pour se sentir tout à fait homme. Je partais le lendemain, triste, mais fier, résolu, plein d'espoir quand même, sans me douter du formidable engrenage d'événements où j'étais pris et par lequel mon existence entière, ainsi que tant d'autres, allait être dominée, changée, bouleversée.

GEORGES RENARD.

[illegible]

1. Voir dans la *Revue Universitaire* (janvier 1894) [illegible] de M. Boutiller à ce sujet et l'excellent article [illegible] d'Aulard.

PORTRAITS D'ARTISTES

FERNAND KHNOPFF

La mort de Fernand Khnopff, survenue le 12 novembre 1921, frappa cruellement ses amis comme le monde des arts, en général. A peine ses quelques intimes le savaient ils malade depuis peu de jours; le dénouement fatal les frappa de stupeur, ainsi que tous ceux qui l'avaient vu, quinze jours auparavant, d'aspect bien portant et de belle humeur — tel qu'il l'était redevenu après la guerre.

Fils de magistrat, Fernand Khnopff avait, dans son enfance, suivi les déplacements coutumiers dans la carrière paternelle. Il est né en 1858, près de Termonde (Flandre Orientale) et habita tout enfant Bruges, où il demeura jusqu'à l'âge de huit ans. La famille se transporta alors à Bruxelles, que Fernand Khnopff ne devait plus quitter. Il fit ses humanités classiques et aborda le droit pour lequel il n'avait aucun goût. Après quelques résistances, il put s'adonner au dessin et à la peinture, sous la direction de Xavier Mellery, artiste très probe, dont les œuvres sont empreintes d'une grande noblesse et d'une grande correction. Il ne tarda pas à entrer à l'Académie des Beaux Arts de Bruxelles. Plus tard, il travailla aussi à un atelier libre de Paris, celui de Jules Lefèvre.

Les premiers tableaux qu'il expose, à partir de 1880, représentent des sujets bien définis. Le plus caractéristique et le meilleur est « En écoutant du Schumann » (1883). Devant la cheminée d'un salon, une dame est assise dans un fauteuil, la tête appuyée ou plutôt cachée dans la main ; au piano, dont on ne voit qu'une moitié, un cahier de musique est ouvert, la main droite de l'exécutant se pose doucement sur le clavier, jouant *an Abend* peut-être. L'intimité de cette œuvre, son émotion et sa sobriété lui confèrent un charme qu'augmentent la pose recueillie et l'invisible visage du personnage principal.

Dans la série de portraits qu'il commence vers la même époque, la forte personnalité de l'artiste s'affirme par cet air de famille que prennent tous ses modèles : tel enfant, telle jeune femme semblent reliés entre eux par quelque trait mystérieux qui ne pouvait être que dans l'œil ou même dans l'âme du peintre. Et notez que cette étrange parenté n'enlève rien à la ressemblance, à l'exactitude : mais c'est le subjectif qui s'adjuge à côté de l'objectif, le tempérament à côté du coin de nature, selon la terminologie d'Émile Zola.

N'empêche qu'il y ait un « type Khnopff » qui le hante dans toutes ses œuvres d'imagination et s'y affirme de plus en plus. Tantôt c'est un être impersonnel, pour ne pas dire insexuel ; d'autrefois, c'est une sphinge, comme il l'appelle, ferme hybride, moitié humaine, moitié bestiale ; le plus souvent, c'est une femme hautaine et élancée, à la physionomie impassible, à la bouche close, aux lèvres attirantes, au regard lointain, au menton très long et prononcé, au col mince. Quant au front, il est souvent caché, sinon coupé, selon la mise en page chère au Maître. Cette originalité voulue, souvent déroutante pour le goût du commun, confère aux œuvres de Fernand Khnopff une particularité facile à distinguer, qui demeurera sans doute la caractéristique la plus notoire de ce « Maître des Frents coupés » — s'il est réservé à sa gloire de porter un surnom dans l'histoire de l'art.

La peinture de Fernand Khnopff est — sauf dans certains de ses portraits et de ses paysages, ou encore dans certaines de ses anciennes compositions — plutôt du dessin au crayon de cire rehaussé d'un peu de couleur, ce procédé qui lui est devenu, dans les derniers temps tout à fait habituel. Nombreuses sont ses sanguines. Ordinairement, les cheveux, les yeux, les lèvres sont teintés ; quelques accessoires précieux aussi, parmi lesquels d'exigus cartouches à dominante bleue, qu'affectionnait le Maître. Burne Jones l'avait observé il y a longtemps et appelait ces détails typiques : *little Khnopffs !* A quoi servirait il d'énumérer les titres de ses œuvres puisqu'ils ne renseignent guère sur leur sujet. Que nous apprennent « Un Ange », « Le Secret », « l'Isolement », « Une Offrande », « l'Encens » ? Aussi était ce là l'une des originalités, l'une des coquetteries de l'artiste. Comprenne qui peut ! Fernand Khnopff était discret dans ses explications et préférait de beaucoup l'amateur qui devinait sa pensée ou l'interprétait à sa façon, au curieux qui l'interrogeait et attendait de lui des précisions.

Il faudrait parler aussi des compositions et de la peinture décorative de Fernand Khnopff. On en peut voir un important ensemble au palais communal de Saint Gilles les Bruxelles, où le plafond de la salle de mariage est son œuvre. Mais ceci nous entraînerait dans le domaine de l'architecture et de l'unité des arts, ou plutôt de l'art, ce qui dépasse le cadre de ces quelques notes. Nous préférons mentionner deux œuvres

d'ensemble dont l'un est de Fernand Khnopff exclusivement et dont l'autre est en partie due à sa collaboration : il s'agit de sa maison et de la maison Stoclet.

La maison de Fernand Khnopff est d'une grande simplicité de formes, à dominante rectiligne. Les proportions sont nobles, le marbre blanc s'allie aux parois blanches sans moulures. La lumière [illegible] répartie, surtout dans les deux ateliers où elle se diffuse, sans [illegible]. Peu de draperies, peu de meubles, peu d'objets d'art ; mais le tout composé avec un goût recherché. Un bassin où surnagent des [illegible] de roses, au fond duquel brillent [illegible], coule un filet d'eau, dont le faible clapotis s'allie aux premières notes du prélude de Tristan, entendu dès le vestibule [illegible] *altra stanza*. Telle est la maison de Fernand Khnopff, elle ne pouvait être différente, tant la personnalité du Maître s'harmonisait avec elle.

La maison Stoclet est désormais [illegible] pour qu'il faille la décrire. On a remarqué certaines analogies entre elle et celle de l'artiste Khnopff qui est antérieure en date. Dans la maison Stoclet, le salle de musique en marbre forme un cadre précieux et sévère dans lequel s'enchâssent [illegible] peintures et sculptures de Fernand Khnopff créées pour l'emplacement qu'elles occupent, seule décoration possible d'une ambiance rare et somptueuse entre toutes.

Dans l'œuvre de Fernand Khnopff, les paysages, les vues urbaines et les intérieurs méritent une mention spéciale, non par leur nombre, mais par leur intérêt. L'intensité de sentiment et la précision [illegible] Souvenirs de Bruges [illegible] des plaisanteries : on s'est montré d'un scepticisme injuste et gouailleur à l'égard de réminiscences aussi lointaines et pourtant véridiques. De quel droit nie-t-on en autrui des [illegible] qu'on est incapable de les [illegible] mais habituelle, hélas ! chez le vulgaire, et qui prévaudra [illegible] réservé à ses pairs seuls de juger l'artiste.

Ayant connu Bruges tout enfant, Fernand Khnopff, en garda une vision ineffaçable et si précise qu'il ne voulut plus retourner dans « la Ville Morte » [illegible] l'impression qu'elle lui avait laissée et qui se perpétuait en sa sensibilité. D'ailleurs jaloux de conserver à ses [illegible] chait point à les multiplier, bien au contraire. C'est ainsi qu'il [illegible] crainte que lui inspiraient les voyages. Il ne [illegible] jamais, bien que sa vaste culture faisait qu'il parlât des monuments, des musées d'Italie avec une précision telle qu'il était à peine croyable qu'il ne les eût point vus. Encore une raison qui fit douter parfois, et bien à tort, de sa véracité.

L'œuvre de Fernand Khnopff comprend en[illegible] d'assez [illegible] et ferme, sculptures aussi caractérisées que le sont ses peintures, avec — sur le marbre blanc [illegible] un peu de métal ou de couleur. Rien ne dénote mieux, semble-t-il, la sûreté du dessin du Maître que cette diversité des modes d'expression, tous, à son avis, d'une difficulté égale, puisqu'il se montrait d'une égale sévérité envers lui-même, quelle que soit la forme d'extériorisation de sa pensée esthétique.

[illegible] pour ne pas s'être fait une esthétique. Il n'en parlait pas souvent, ni à trop de monde, mais elle s'affirmait nette et précise dans les conseils qu'il donnait aux jeunes qui le consultaient. [illegible] liberté technique qu'il faut laisser à l'artiste. S'il veut peindre à la brosse ou au couteau, se servir d'un fin pinceau ou du pouce, s'il mêle [illegible] qu'importe ! Le résultat seul nous intéresse. [illegible] nous l'avons vu — de procédés souvent nou[illegible] d'indéfinissables.

Jusqu'en ces dernières années, l'œil du Maître avait une acuité singulière. Aussi pouvait-il pousser dans ses moindres détails son souci de [illegible] visuel avait baissé. Fernand Khnopff n'en parlait guère, mais il était impossible de ne pas sentir la gêne que lui occasionnait cet affaiblissement. Il devait en souffrir et certes les autres en souffraient pour lui.

En dehors de Bruxelles demeuré *sa* Ville et de Bruges qu'il ne revit jamais, Fernand Khnopff affectionnait les Ardennes où il se rendait parfois. Il avait jadis beaucoup goûté Vienne, Munich et Bayreuth; il admirait Paris et peut-être davantage Londres, où il avait joui de l'amitié fastueuse de Leighton et d'Alma-Tadema et de l'affection profonde de Burne-Jones. A un certain moment de son existence, avant que sa [illegible] au bord de la Tamise. Comme il savait l'anglais,

et qu'il avait avec le tempérament britannique des affinités manifestes, le projet ne surprit pas trop ses amis. Heureusement pour eux il changea d'avis, se contentant d'une certaine prédilection pour les milieux anglais de Bruxelles.

Parler de l'homme est chose presque inutile, tant l'œuvre fait un avec lui. Qu'il soit permis cependant à un ami de plus de quarante ans de rappeler la sûreté du caractère et des relations de ce « sensitif », qui se taisait souvent et ne mentait jamais, qui savait formuler ses opinions avec une fermeté courtoise, imposant le respect sans empêcher la contradiction et qui parlait avec une émotion concentrée de son art, pour lequel il vivait.

Profondément attaché à son pays, malgré ses allures de cosmopolite un peu désabusé, Fernand Khnopff sentit la guerre comme une blessure profonde. Il se consacra au soulagement des misères de ses confrères peu fortunés, participa à bien des œuvres patriotiques et donna l'exemple des plus nobles intransigeances, dans la résistance passive des civils à l'égard de l'occupant. Au moment où les chômeurs furent emmenés en Allemagne, son émotion se traduisit en une œuvre d'art : il peignit une tête de Christ fixant l'impression de douleur que lui causa cet acte tragique. Le roux Nazaréen est couronné d'épines. Les lèvres presque violettes laissent une impression cadavérique, contredite par le regard infiniment douloureux. Le buste est caché par un manteau rouge que traverse un glaive; un roseau rappelle le moment précis qu'a voulu fixer l'artiste.

Fernand Khnopff était un cérébral, ce qui n'exclut pas qu'il fût un émotif, mais ses émotions artistiques procédaient de ses pensées et son imagination réalisait d'abord en la forme littéraire ce qui devait aboutir en une œuvre d'art plastique. Il « écrivait » son tableau et le gardait ainsi en puissance, longtemps avant de le réaliser. Il le retouchait, le modifiait dans sa forme embryonnaire, considérant ce stade de la création comme essentiel. Dans les derniers temps de sa vie, quand ses yeux avaient baissé, il lui arrivait d'avoir la nuit comme une vision dont il annotait de suite chaque détail; à cet effet, il avait près de son lit ce qu'il faut pour écrire et fixait ses impressions de rêve, incertain de les retrouver aussi nettes, aussi complètes le lendemain matin.

Ce détail, comme le souvenir gardé par lui de Bruges, nous a été répété par Fernand Khnopff de manière à nous interdire de douter de sa sincérité. Est-ce donc la seule preuve que l'artiste véritable soit un être d'exception? Et comment nier que Fernand Khnopff fût un de ces êtres d'exception, alors que le prouve à soi seule la place qu'il occupe isolé dans l'art belge contemporain? A qui peut-on le rattacher, sinon à quelque autre maître qui ne soit représentatif ni de son pays, ni de son temps, à un Burne-Jones ou plutôt à un Gustave Moreau?

Toute sa vie Fernand Khnopff resta un humaniste. Il lisait beaucoup et faisait des vers, pas nombreux mais très châtiés de forme et d'un sens subtil, cadrant avec toute son œuvre. Il a écrit, en prose, des études d'esthétique d'une remarquable précision. Dans les derniers temps, il avait plus d'une fois tourné son attention vers des sujets italiens auxquels l'un ou l'autre événement donnait de l'actualité. Ce fut le cas pour la dernière communication qu'il fit l'été dernier à l'Académie royale de Belgique : il participa à la commémoration de Dante en le célébrant comme inspirateur d'œuvres d'art.

Il faut bien signaler aussi son péché mignon : le jeu de mots. Il s'était acquis une réputation d'homme d'esprit qu'il soutenait en émaillant ses causeries de calembours, presque tous bons, presque tous drôles et imperturbablement débités avec un flegme britannique voulu.

Dans les années d'avant-guerre, Fernand Khnopff s'était épris de théâtre : il collabora à la mise en scène, aux costumes surtout des œuvres intéressantes ou neuves créées à la Monnaie. Son excellent camarade Maurice Kufferath l'y attirait et l'y retenait. Mais son vaste savoir et son goût si compréhensif de toutes les formes d'art lui faisaient trouver un intérêt majeur à cette collaboration, devenue pour lui une habitude bien plus qu'un simple sport. Son goût des lignes nobles, des tonalités rares, a marqué son heureuse influence sur notre première scène lyrique. Combien de petits artistes y regrettent le « copain » sans morgue et toujours obligeant, que savait être à ses heures le grand artiste !

Vis-à-vis de ses confrères — des jeunes surtout — il se montrait encourageant et indulgent, réservant sa sévérité aux seuls pasticheurs, aux gens qui se mettent à la remorque du goût du jour, tournant leurs ailes du côté d'où souffle le vent. « Mieux vaut, disait-il, un vrai Tartempion qu'un faux Léonard ». La richesse et la précision de son vocabulaire lui permettaient de formuler ses conseils en des termes saisissants. Aussi sont-ils nombreux ceux parmi les débutants qui sollicitaient et écoutaient ses conseils. En vrai éducateur, il respectait toujours la personnalité de l'élève, ne devenant soucieux et taci-

turne que lorsqu'il s'apercevait qu'on voulait l'imiter.

Il nous plairait que de cette courte notice résultât une impression d'absolue sincérité en faveur de l'œuvre de Fernand Khnopff. Le mal que de sincérité eût consisté chez lui à faire comme tout le monde, puisqu'il n'était pas comme tout le monde.

Paul Errera.

LA QUESTION DU LATIN VUE PAR UN PROFESSEUR DE SIXIÈME

Donc, la *Question du Latin* se trouve une fois posée devant l'opinion publique! Et cette fois, c'est la bonne, si l'on en croit les partisans comme les adversaires de ce malheureux Latin,

Ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal

cet éternel malade qui ne peut se décider ni à vivre ni à mourir, et dont l'agonie paralyse tout notre Enseignement Secondaire. Il est certain qu'en face des avis d'une Assemblée comme le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique, au cours d'une consultation donnée au chevet du moribond par tant d'illustres docteurs, un professeur de Sixième ne devrait qu'opiner de son mince bonnet; Lhomond lui-même, qui ne voulut jamais monter au-dessus de cette classe, se tiendrait sagement tranquille, dans sa chaire du collège du Cardinal Lemoine... Et pourtant ils auraient bien, lui et ses confrères, leur petit mot à placer... Il n'oserait pas, lui si sage; mais j'imagine que quelqu'un de ses amis moins timides, un de ces vieux maîtres pour qui la défense du rudiment justifiait toutes les audaces, se risquerait tout de même à murmurer ce qu'on pense autour de lui; je ne crois même pas impossible de deviner ce qu'il viendrait dire, bien humblement, dans sa pauvre robe noire de régent de Sixième, au docte aréopage de la rue de Grenelle.

Il ferait observer, en son modeste exorde, que la question ne se pose pas tout à fait dans les mêmes termes pour lui que pour les princes de la Science. C'est trop naturel, n'est-ce pas ? On n'a pas enseigné, trente ans, à trente ou quarante moutards, les mystères de *Rosa*, la rose, et de *l'Epitome historiæ sacræ*, sans avoir la vue quelque peu rétrécie. Cela ne veut pas dire que, de bonnes bésicles aidant, elle ne puisse patiemment déchiffrer cette énigme, et que le bonhomme n'ait à servir qu'un insignifiant radotage. Hé bien, il nous dirait, cet excellent homme, que la *Question du Latin*, pour lui qui se colète tous les jours avec la réalité, n'est pas une question de doctrine ni de principes, encore moins une question politique ou sociale, mais tout bonnement (comme disait St Vincent), une question de méthode. Avant dé prétendre, avancerait-il, que ce pauvre Latin est utile ou nuisible, nécessaire ou superflu pour la formation d'un esprit, il faudrait avoir montré d'une manière précise en combien de temps, à quelles intelligences, et par quels *procédés* nous avons avantage à le faire connaître. Tant qu'on n'aura pas donné sur ces trois points essentiels, des chiffres justifiés par des faits, on raisonnera dans le vide... Tandis qu'il suffirait sans doute, pour partir de données réelles, d'interroger la nature et d'entendre ce qu'elle révèle à l'humble régent de Sixième, par la bouche aux cent voix de ses trop nombreux élèves.

I

Ils lui racontent en pleurnichant (on pleure, comme on rit, aisément en Sixième!) qu'ils ne suffisent pas, les pauvres Totos, à toutes leurs besognes! Une mère le lui rappelait, pas plus tard qu'hier, dans un lycée que je connais, en présence du bon Surveillant Général qui les avait présentés : « Je vous assure, Messieurs, que mon petit Pierre travaille, qu'il se couche tous les soirs à dix heures et demie et ne se promène jamais... Cela ne peut pas durer ainsi ! — Il faut reconnaître, Madame, que pas un prolétaire, conscient ou non, ne consentirait à mener l'existence de ces enfants. — Je crois, continua-t-elle, que décidément, ils font trop de choses à la fois. Ne pensez-vous pas qu'il faudrait abandonner pour Pierre la langue vivante cette année et la reprendre à loisir l'an prochain en redoublant la Sixième? — Sérier les difficultés, c'est la sagesse même, Madame; mais les règlements actuels s'opposent à votre désir: vous n'obtiendrez pas, cette année, dispense de la langue vivante... Il n'empêche que vous posez là le principe d'un régime qui remédierait à bien des maux. *La question du Latin* (tout le monde le reconnaît), est d'abord une *question de temps*. Malheureusement tout le monde n'attache pas au mot « temps » la même signification. Les leaders de l'opinion, chez les Anciens comme chez les Modernes, entendent avoir à eux beaucoup de temps, le plus de temps possible, pour le con-

sacrer au culte de leurs dieux respectifs : six années, pour le moins, d'un long séminaire, sont, à leurs yeux « in-dis-pen-sables » pour former un lévite à peu près dégrossi. Nous qui ne tenons pas (oh, mais pas du tout !) à conduire comme eux le lévite jusqu'à sa majorité, nous qui serions satisfaits, dans notre maîtrise latine, de ne former que des enfants de chœur, nous croyons au contraire que nous aurons toujours assez de temps, pourvu qu'il soit bien employé. Qu'on nous accorde quatre ans, trois ans, deux ans au besoin... Nous ferons... ce qu'on peut faire en deux, trois ou quatre années, mais nous ferons toujours quelque chose d'utile et de complet dans son genre; notre enseignement du latin se présentera, quelle qu'en soit la durée essentiellement variable, comme un ensemble cohérent, organisé, subordonné par son plan comme par son esprit à l'organisation générale de nos études rajeunies. — Que les *Langues Vivantes* (y compris le Français) consentent de leur côté à un sacrifice beaucoup moindre, et votre jeune Pierre, et tous les autres Pierre qui ploient sous le fardeau, redresseront aussitôt leur petite taille courbée ! Qu'elles nous laissent la *Sixième* en toute propriété pour n'entrer en ligne qu'en *Cinquième ;* nous les laisserons, en revanche, à partir de la seconde, libres de régner sans partage et de fonder sur le rapprochement des Littératures Modernes l'Enseignement de l'avenir. Il suffit, en un mot, que l'on *superpose* en partie ce que vous regrettez de voir *juxtaposé,* que le Latin se contente de jouer son rôle au début, qu'il soit seulement dans nos études, comme il l'a été dans l'histoire, l'initiateur du Français. »

Madame X. souriait, d'un air un peu songeur, comme la mère du poète...

> Que faire ? Que vouloir ? Qui donc avait raison ?
> De quel front repousser les timides propos,
> Au ton si magistral, au geste si certain ?

auprès desquels pèserait si peu l'avis d'une pauvre mère, d'accord avec de braves gens non moins dépourvus d'influence ?

II

Elle continua : « Ce n'est pas tout. Il y a encore autre chose. Mon petit me déconcerte... Ah, si c'était l'aîné ! Vous le connaissez, Monsieur le Surveillant Général? — Le premier de la 3e A? Je crois bien que je le connais! C'est un garçon vif, ardent, et néanmoins fort réfléchi ; il comprend vite et retient bien. — Le second est très différent; il n'est pas sot, mais il est lent; si on le presse, il perd aussitôt tous ses moyens; il faut le laisser aller, comme on dit, son petit bonhomme de chemin. Ne croyez-vous pas qu'il aurait besoin, celui là, d'un enseignement plus modeste; plus prudent, un peu ralenti? Ne pourrait-on pas le séparer des premiers qu'il s'essouffle à suivre, le mettre, lui et ses semblables, à un régime spécial qui leur permettrait de voir moins de choses en plus de temps? »

Ah, madame, les Dieux puissent-ils vous entendre! reprit en riant le professeur! Et quel dommage que le cabinet de M. D. ne soit pas au moins l'antichambre des *Dii majores !* Les dieux, les justes dieux, sont si loin et si haut! Il est rare que la voix des simples mortels franchisse la lourde atmosphère pour s'élever jusqu'à l'empyrée ! Qui sait pourtant si la vôtre, unie à celle d'autres mères...

Peut-être vous ferez ce que nous n'osons faire!

Et l'on reconnaîtra que la *Question du Latin* en même temps qu'une *Question de Temps,* est une simple *Question de lieu...*

— Une question de lieu?

— Je veux dire de local, ou plutôt de locaux, de locaux différents... Un vulgaire déménagement...

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, Madame, et reconnaître votre idée. Nous avons actuellement ici, deux divisions de *Sixième*, dans deux classes voisines, également panachées de faibles et de forts... Imaginez qu'au mois de Janvier, on décide de réunir les forts dans l'une, et les faibles dans l'autre.... Les premiers continueraient... Les seconds, qu'il est inhumain, qu'il est absurde d'obliger à poursuivre dans de pareilles conditions... les seconds *recommenceraient.* Un temps, deux mouvements, en sens contraire, et notre Latin serait organisé suivant votre choix.

— En effet! Car ce que j'aime, dès maintenant dans votre classe, c'est qu'on y recommence sans cesse... Mais je reconnais qu'on ne peut y recommencer sans fin.

— Il ne reste donc qu'à recommencer ailleurs, dans la pièce à côté, au cours du second trimestre... Une seconde fois, à Pâques, on pourra examiner de nouveau tous ces enfants, les reclasser, les regrouper, et détacher au besoin des *Moyens* devenus bons une troisième section de traînards dont la vocation tardigrade s'affirmerait vraiment trop définitive! — Aux plus forts, une allure rapide (celle qui convient à leur impatience), permettrait de posséder à la fin de la *Sixième* tous les éléments, d'aborder les *Commentaires* de César dès le milieu de la *Cinquième,* et de terminer en *Troisième* par les auteurs les plus sérieux. Les autres, moyens et faibles, se

contenteraient d'apprendre la grammaire et la langue française par une comparaison entre le latin et le français; à ceux-là l'*Epitome*, le *De viris* et le *Selectæ* suffiraient amplement jusqu'au jour où ils seraient à peu près capables, au début de la Quatrième, de se mesurer avec la *Narration Française*.

Ce serait le passage en B (1) par persuasion !

Nous supprimerions les brusques contraintes, les choix prématurés, les désespoirs tardifs, les regrets sans issue. Chacun se trouverait peu à peu, de lui-même, tout naturellement porté vers le travail qui lui convient.

III

En attendant, reprit encore une fois Madame X., ce travail qui lui conviendrait, mon petit Pierre se trouve pris entre deux genres de travaux, de travaux forcés, cumulés, qui ne lui conviennent pas du tout : l'un, le *latin*, qu'il ne peut suivre à l'allure des vingt premiers ; l'autre, *l'allemand* qu'il ne comprend pas davantage à cause du latin qui l'écrase. C'est à en perdre la tête !

— Il la perd, le brave enfant ! Il ne serait pas de son âge s'il ne la perdait pas. On peut presque dire qu'il fait preuve de bon sens en la perdant !

— Grand merci !

— Comment veut-on que des cervelles moyennes résistent à de pareils tiraillements, à de pareilles contradictions dans les principes et les méthodes ? Classiques et Modernes, en effet, se sont depuis cinquante ans (surtout depuis 1902), entêtés dans leurs théories au point de méconnaître le besoin primordial de la nature. La nature vit d'équilibre entre des forces contraires ; tout enseignement conforme à ses exigences est un continuel compromis entre les forces conscientes et inconscientes de l'esprit ; le rôle du professeur consiste à maintenir entre elles, par des retouches quotidiennes, une harmonie constante, de manière à faire passer peu à peu, suivant l'heureuse formule du Dr Le Bon « le conscient dans l'inconscient... ».

J. BÉZARD.

(A *suivre*)

1. Sections sans latin, sous le régime actuel. — [illegible] A étant les sections latines.

LES DEUX MOULINS

Niels pâlit et rougit tour à tour sous la [illegible] de farine qui lui couvrait le [illegible]. Il ne leva pas les yeux lorsqu'il tendit la main à son frère.

— [illegible]

— Olaus [illegible] .. Ce travail [illegible] pas encore [illegible].

Ils restèrent un moment interloqués ; puis Olaus et Niels se remirent au travail. Le moulin recommença [illegible] la pelle de bois râcla le sol et la farine s'éleva comme un nuage [illegible] Olaus. De temps en temps Niels levait les yeux et rougissait s'il rencontrait le regard de son frère.

Olaus était toujours là, à attendre. Midi sonna sans qu'on parût songer à arrêter le moulin.

Et Olaus attendait toujours, et ni son père, ni son frère ne se reposaient.

A vrai dire, le vent était bon ; volontiers Olaus eût mis la main à la pâte. Quelque chose cependant le retenait. Il portait ses vêtements du dimanche. Mais [illegible] contre d'autres. Non, la vraie raison était qu'il se sentait incapable de se mêler au travail fait en commun par son père et Niels.

Il demeura encore un moment, puis il partit.

Il alla se coucher par terre, sur la grève, et mit ses mains sous sa tête. Le ciel était si bleu, si bleu ; il y avait longtemps qu'il ne s'était trouvé au bord de la mer.

Une mouette traçait des cercles dans l'air. Un nuage blanc errait au ciel, une alouette chantait. Il pensait à l'accueil qu'il avait reçu au moulin.

Pas plus chez le père que chez Niels il n'avait vu de surprise joyeuse. Pourtant son absence avait duré de longues années. Il y avait bien cinq ans qu'il était parti, et on l'avait accueilli comme s'il revenait d'une promenade dans les champs.

Il n'avait pas pu envoyer de ses nouvelles parce que le bourg était situé loin des grandes routes ; et le temps avait fui pendant qu'il courait le monde. Il avait marché de ville en ville, s'arrêtant aux endroits où l'on avait besoin d'un bon ouvrier meunier, jusqu'à ce que l'envie de voyager le remît en route.

A présent il était de retour.

Il ne revenait pas en fils prodigue. Des bou-

Voir [illegible]

tons d'argent brillaient à son gilet de velours. Sa veste était de drap bleu vif, il portait des boucles de cuivre à ses genoux et à ses larges souliers de cuir. A sa ceinture était attaché un sac d'écus.

Il se proposa de compter ceux-ci un à un, devant son père et Niels, ce soir, après le souper, quand le vent serait tombé et qu'ils seraient assis autour de la table dans la vieille salle du moulin. Il raconterait maintes choses des lointains pays, parlerait des moulins à l'étranger et dirait tout ce qu'il avait vu et appris. Il se leva et jeta un coup d'œil en arrière par dessus les champs. Les ailes tournaient joyeusement. Il fredonna une chanson de meunier et se sentit de nouveau heureux et le cœur léger. Le vent de la mer avait balayé les chagrins, cet admirable vent qu'il aimait et dont il avait eu la nostalgie dans les moulins des vastes plaines où la mer était inconnue à bien des lieues alentour.

Il cueillit des marguerites au parfum épicé, et quelques trèfles à longue tige qui piquaient l'herbe. Il trouva aussi des immortelles, un bleuet isolé, et lia le tout en couronne pendant que de brunes sauterelles s'agitaient à ses pieds et qu'une nuée tremblante de cousins se balançait au-dessus de sa tête.

Il sauta ensuite par dessus la clôture de pierres du cimetière.

Des croix blanches et neuves se dressaient parmi les anciennes croix grises ; il lut les noms de vieillards et d'êtres jeunes qu'il ne devait plus revoir.

Il s'arrêta devant la croix marquant la tombe de sa mère ; il lut et relut son nom, les dates de sa naissance et de sa mort et essaya de se remémorer ses traits.

Il la revit d'abord couchée dans le cercueil, le blanc linceul serré autour du front. Puis l'image s'adoucit, il se souvint du regard qu'elle attachait sur lui et il la revit travaillant à la cuisine ou se traînant jusqu'au logis en rapportant des champs les seaux de lait suspendus au joug que supportaient ses épaules.

Et encore assise près de la faible flamme d'une chandelle et ravaudant des vêtements, debout contre la margelle du puits et rinçant du linge ; une autre fois elle coupait de la tourbe dans les marécages. Le père exigeait un rude travail et n'accordait de repos que les dimanches et jours de fête. Elle portait alors un bonnet à fond d'or et rubans rouges et une robe bordée de soie ; ils se rendaient tous à l'église en voiture et cette vie dura jusqu'à ce qu'on vint ensevelir la mère et la coucher dans le cercueil noir que la carriole du moulin transporta au cimetière où depuis lors elle reposait sous un petit tertre que surmontait une croix portant son nom.

De cette tombe il apercevait le moulin. Les ailes tournaient et se brisaient à la hauteur du mur du cimetière. Olaus compta les tours qu'elles faisaient ; à mesure que le ciel rougissait à l'ouest le mouvement se ralentissait. Il s'assit sur le petit banc du cimetière ; au loin une cloche annonça le coucher du soleil.

Tout devint silencieux autour de lui. Penché en avant, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, il s'abandonna entièrement à la paix du soir. Pénétré de mélancolie jusqu'aux larmes, il demeura sans pensées...

Lorsqu'il regarda en l'air, le ciel était couleur de sang, les ailes du moulin restaient immobiles, telle une immense croix noire sur le fond rouge ; au cimetière une armée de croix se dressaient vers le ciel qui brillait et flamboyait. Enfin le soleil disparut entièrement.

Il s'en alla par la porte du cimetière, à travers champs, dans la direction de l'est, se tailla une branche de saule et abattit des orties, des chardons et de la ciguë pendant que des vanneaux apeurés et plaintifs volaient en rasant le sol.

Il fit toute la côte à l'est en marchant d'un pas ferme, dans le sable humide, plein de cailloux, d'algues et de coquillages. Le vent était tombé mais promettait de s'élever le lendemain, car le soleil s'était couché dans un lit de nuages rouges. Mais que lui faisait le vent ? N'était-il pas de trop au moulin ?

Non loin des cabanes de pêcheurs une barque approchait de la côte. La voile était calée, il entendit les coups d'aviron forts et réguliers, puis la quille grinça sur la rive.

Les rames furent posées et une jeune fille aux pieds nus tira la barque à terre.

Olaus s'approcha d'elle et lui donna un coup de main. La manœuvre devint aisée dès qu'ils s'y mirent à deux.

Elle prit une rame, il prit l'autre et ils firent ensemble un bout de chemin.

Elle ne le regardait pas mais elle sentait son regard à lui sur elle, ses joues étaient brûlantes, elle contenait difficilement les boucles brunes sur son front. Sa juge rouge s'arrêtait à mi-jambes. Les manches de sa chemise se retroussaient sur des bras ronds ; la poitrine respirait à l'aise sous la toile blanche.

Quand ils furent devant la hutte elle lui tendit la main avec un remerciement, chargea les deux rames sur ses épaules et fit mine de le quitter ; mais il la retint et lui demanda son nom.

— Karine, répondit-elle très bas, avec un regard effrayé.

Alors seulement il vit qu'elle avait les yeux de ce bleu de mer qu'il chérissait. Elle s'en alla et il resta immobile, à la regarder s'éloigner.

Il ne fut pas prononcé de paroles inutiles ce soir-là entre le meunier Claus Hansen et Olaus. Pas davantage le lendemain, ni le surlendemain.

On eût dit qu'Olaus n'était pas de la maison.

Niels et le père travaillaient admirablement bien ensemble ; eux aussi échangeaient peu de paroles, mais on sentait qu'ils ne faisaient qu'un à l'ouvrage.

Olaus flânait sur la grève Quand il apercevait la jupe rouge de Karine comme une tache lumineuse, il allait au-devant de la jeune fille. Un jour il l'accompagna dans sa barque et l'aida à jeter les filets. Au large il lui parla des pays étrangers. Elle écoutait sa voix avec plaisir, mais aussitôt qu'il la regardait, elle rougissait et, confuse, ramenait sa jupe autour de ses jambes nues, et sa chemise sur sa poitrine.

Il leur arriva de rester tout le jour en mer, laissant les vagues bercer la barque. En se séparant de Karine vers le soir, Olaus ne pensait plus qu'au lendemain où il devait la revoir. Elle était farouche pourtant ; à chacune de leurs rencontres il fallait qu'il s'insinuât auprès d'elle pour l'empêcher de fuir. Il n'osait pas lui parler d'amour.

A présent elle savait qu'il était Olaus, fils du meunier. On eût dit que c'était cela qui l'effarouchait, cela qui était cause qu'elle avait peur de lui. Néanmoins il sentait qu'elle était heureuse de le rencontrer.

Un dimanche matin, le moulin étant arrêté, Niels, en habits de fête, se rendit au village et Claus Hansen resta seul avec Olaus.

Ils allèrent au cimetière et prirent ensuite par les champs à l'est qui appartenaient au moulin. Les moutons et les chèvres pouvaient y brouter, en bordure de la grève il y avait des roseaux bons à être taillés pour en faire des toitures. Ils continuèrent vers le nord et longèrent la route du côté est en passant sur la colline. Tout cela deviendrait la propriété d'Olaus s'il abandonnait à Niels le moulin et le terrain de l'autre côté de la route. Et tout cela valait de l'or. En outre Olaus toucherait de l'argent comptant, de quoi creuser un fossé et le remplir de gravier, louer des serviteurs, acheter des moutons, des cochons et des chèvres, et bâtir une maison en pleins champs.

Si Olaus n'avait pas eu des vues sur Karine il aurait décliné l'offre du père, bouclé son sac et se serait remis en route vers la terre étrangère. Mais les yeux bleu de mer de Karine le retenaient ; il accepta donc et l'accord fut conclu par écrit et lu par devant le tribunal. Olaus devint propriétaire des champs à l'est ainsi que de la colline vis à vis le moulin de Claus Hansen qui fut cédé à Niels. Cela est mentionné sur les vieux registres du bourg.

Etant majeur et possédant des terres et de l'argent en quantité suffisante pour faire bâtir, Olaus n'avait pas besoin d'autorisation pour engager sa foi et pour épouser celle sur qui tombait son choix. Il vint pourtant trouver son père pour lui dire qu'il avait l'intention de se fiancer à Karine la pêcheuse et de faire sa demande dès le lendemain.

Certes il s'attendait à de la résistance, car la famille de Claus Hansen était ancienne et considérée dans le pays ; Karine, par contre, était née d'une fille-mère et le nom de son père était inconnu. Olaus tenait néanmoins pour certain que si Karine avait de l'affection pour lui comme il en avait pour elle, ils seraient mari et femme avant que l'été fût fini.

Claus Hansen devint pâle comme un mort. Il trembla et fut sur le point de tomber en entendant nommer Karine comme sa bru. Son fils dut le soutenir.

Il jura que cela ne se ferait jamais, mais Olaus tint bon. Claus Hansen voulut frapper son fils ; alors celui-ci, qui était vigoureux, lui fit plier le genou.

Il y eut lutte au moulin, et des menaces, des malédictions furent proférées contre le fils qui s'acharnait à jeter la honte sur la famille.

Cependant Olaus tenait son père solidement. Le vieillard s'affaissa enfin. Niels prit soin de lui et Olaus s'en alla, résolu à voir Karine le lendemain et à obtenir sa parole.

Dans la même soirée Claus Hansen descendit, pour la première fois depuis bien des années, jusqu'aux huttes. Il frappa à la porte de celle qu'habitait la mère de Karine et demeura longtemps à l'intérieur.

Pendant ce temps, Olaus suivait le rivage est, mesurait ses terres, traçait son plan et faisait choix d'un emplacement pour y construire la maison qu'il habiterait avec Karine.

Une étoile filante tomba dans la mer. Le ciel était d'un bleu profond, les vagues murmuraient paisiblement parmi les cailloux de la grève. La scène du moulin parut reculer très loin, s'amoindrir et ne fut bientôt plus qu'une chose sans réalité dans la grande nuit claire et calme.

C'est ici qu'il se promènerait avec Karine lorsqu'elle serait à lui. Il se proposa de lui faire construire un bateau et un abri pour le bateau, d'enclore un terrain, de le couvrir de terreau et d'y planter des arbres fruitiers. Une étoile filante brilla de nouveau au ciel. L'accomplissement de ses rêves lui parut promis. Il contempla le ciel pour formuler ses désirs lorsque filerait encore une étoile.

Oh ! qu'il pût voir Karine au lever du jour et obtenir sa promesse d'être à lui...

Une ligne rose sur la mer annonça l'aurore. Bientôt le soleil se leva, d'abord comme un arc, ensuite rond, rouge et chaud, avec des rayons ardents qui dorèrent les nuages du matin. Des sifflements partirent des roseaux. Les oiseaux se saluèrent, l'alouette prit son vol et lança son hymne d'allégresse.

Olaus redescendit vers les cabanes de pêcheurs. Il entendit un bruit d'avirons sur l'eau et reconnut au loin la barque de Karine. Il leva les bras, cria, fit des signes, appela, mais l'embarcation s'éloigna de plus en plus et ne fut bientôt qu'un point noir qui entrait dans le soleil.

Une forte brise s'élevait, au large le vent soufflait en tempête. A midi la barque de Karine n'était pas encore visible.

La porte de sa hutte était fermée ; il frappa mais personne n'ouvrit. Derrière un hangar étaient suspendus les filets et les engins de la pêcheuse ; il s'abrita là et continua d'avoir l'œil sur la mer.

L'horizon, d'abord gris bleu et noir, prit la teinte du vert de gris, puis celle du vert des prairies ; des vagues chargées d'écume y mêlaient leur blancheur. Plus près se dessinait la ligne violette d'un banc de sable, plus près encore le sable et l'eau formaient des masses d'écume jaunâtre qui, fouettées par le vent, se soulevaient et se précipitaient sur le rivage. Elles se retiraient lentement, envoyaient en avant-coureurs des vagues plus petites à cime claire, puis se vautraient de nouveau jusqu'à la côte, formidables, mugissantes, couvertes d'écume.

De lourds nuages chargés de grêles passaient bas en revêtant toutes les couleurs de la mer. Des gouttes glacées tambourinaient sur la toiture du hangar. L'étendue de la mer apparaissait d'un noir sale, les crêtes des vagues ne luisaient plus blanchâtres.

Olaus fit toute la côte est sans voir nulle part la barque de Karine. Il alla plus loin, en suivant toujours le bord de la mer. Les vagues et le vent le poussèrent dans le sable mouvant où la marche devint pénible. Il ne regardait pas du côté du moulin, il allait devant lui toujours plus loin ; en obliquant vers le sud, dans la direction du bourg, où il avait quelque chance de trouver la mère de Karine et d'apprendre par elle où s'était rendue sa fille de si bon matin.

Le sommet dentelé de l'église tranchait sombre sur le ciel. Des peupliers élancés se ployaient docilement au vent, se redressaient, se courbaient en avant et en arrière, résignés et impuissants. Olaus passa dans des prés fertiles où l'herbe luisait moëlleuse comme du velours du plus beau vert. Des vaches et des veaux noirs se tenaient la tête inclinée, la queue au vent.

Un chien aboya lorsque le jeune homme traversa une cour de ferme où des coqs et des poules apeurés fuyaient, poussés par le vent qui hérissait leurs plumes. Quelques moutons bêlèrent d'une voix plaintive, au bord du fossé. A la première maison du village un contre-vent battait. Elle semblait complètement déserte ; les petites fenêtres étaient sombres, dépouillées des géraniums, hyacinhes, roses et giroflées qui suivant les saisons y fleurissaient dans le temps où Olaus, enfant, se rendait à l'église le dimanche matin, avec son père, sa mère et Niels.

Il se rappela que les vieux habitants de la maison dormaient sous quelqu'une des tombes surmontées de croix blanches.

A part cela tout était comme autrefois. La tempête refoulait tout le monde à l'intérieur des petites maisons, derrière les clôtures basses et les jardins aux plates-bandes encadrées de cailloux et de larges coquillages que bordait, en dedans, du buis. Il reconnaissait toutes les choses, les ruches adossées à la muraille crépie à la chaux, le cadran solaire de la petite pelouse qui précédait la plus jolie maison du bourg, la statue de proue de navire à l'entrée du [illegible] le siège de fer décoré de [illegible]

Et il reconnaissait l'aubergiste, engraissé et vieilli, mais lui, personne ne le reconnaissait. Il n'était plus qu'un étranger, ici comme au moulin. Il mangea, but, paya et se remit en marche vers l'ouest, dans la direction du village le plus proche, mais nulle part il ne trouva la mère de Karine. Il revint par le nord, en passant sur les hautes falaises que la mer avait rongées. La terre glaise, la chaux et le sable y étaient à découvert, par couches. Il parcourut ainsi toute la côte, sous la tempête, et ne vit pas la barque de Karine.

La pluie, l'embrun, l'humidité de l'air marin avaient presque trempé ses vêtements. Du sable se collait à son visage, il luttait avec difficulté contre le vent et le sable mouvant, mais il n'y prenait pas garde. Il marcha jusqu'à ce qu'il fût de nouveau devant les cabanes de pêcheurs.

Celle de Karine était close, tout était dans le même état qu'au moment où il s'était mis en route.

La tempête hurlait, la mer écumait, les vagues se soulevaient et se précipitaient vers la côte plate. L'obscurité vint. La mer et le ciel se confondirent. Il demeura en observation, guettant la barque qu'il avait vue naviguer vers l'est, à l'aube.

Le troisième jour, le soleil se leva rayonnant. La mer eut un léger bercement, rida sa grande surface verdâtre et caressa la terre de ses longues vagues câlines qui léchèrent le rivage comme pour se montrer douces après la furieuse tempête. Les rayons de lumière brillèrent sur les milliers de menus cailloux que les flots avaient jetés sur la grève et qui gisaient blancs, rouges, jaunes, bleu noir, parmi le varech et les moules.

Les mouettes tournoyaient au-dessus de la mer, plongeaient et remontaient avec de larges coups d'aile ; des perdrix de mer à pattes rouges couraient affairées, cherchant leur nourriture dans les algues humides. La brise gênait le vol de l'alouette mais son chant se faisait entendre et devenait plus fort à mesure que le soleil montait. Là-haut, dans l'air vif et lumineux, l'oiseau oubliait la tempête et la pluie.

Olaus refit le tour de la grève. Il avait cherché, interrogé, visité le bourg, le moulin ; nulle part on ne l'avait renseigné sur Karine. La mère de la jeune fille avait été vue, un paquet sur l'épaule, se dirigeant vers le sud, mais personne ne s'était inquiété d'elle.

Dans Hansen était [illegible]

il répondit : « — Que m'importent ces gens ? »

Les ailes du moulin tournaient de nouveau. Olaus, assis sur la grève, les regardait tourner. Les chères ailes qu'il connaissait si bien ! Il voyait qu'elles avaient besoin de réparations, il songeait à ce qu'il y avait à faire. Soudain il se rappela qu'il n'était plus rien au moulin.

Il scruta la mer. Ses yeux se fatiguaient à cette recherche obstinée, de jour et de nuit, par le vent et la pluie, presque sans sommeil. A présent le soleil l'aveuglait. Il s'abrita de la main. Le soleil montait et se mirait en tremblotant dans l'eau, comme une bordure flamboyante.

Il aperçut un point sombre sur les flots lumineux. Il sursauta : était-ce enfin la barque de Karine qu'il voyait revenir dans la clarté du soleil ? Il se passa la main sur les yeux ; le point n'était pas très éloigné, il le distinguait mieux depuis qu'il était debout. Cela luisait, plus rouge que le soleil, cela luisait comme la pourpre et se rapprochait de la côte en se balançant.

Il courut, bondit, jeta dans sa course sa veste, son chapeau et ses souliers. Les vagues lui firent obstacle, il barbota dans l'eau, nagea et avança avec effort, se renversa sur le dos et nagea à grandes brassées contre le courant ; et quand il fut au large il saisit dans les bras le cadavre de Karine.

Il fut sur le point de couler, les vagues le saisirent, le roulèrent et menacèrent de lui arracher Karine. Mais il la tenait solidement, il la serrait contre lui et luttait de son autre bras. Les cheveux dénoués de la morte s'enroulèrent autour de lui. Il atteignit le rivage et la coucha sur le sable ; le soleil brilla sur son corps pendant que l'alouette chantait à plein gosier.

Olaus fut seul à s'intéresser à la mort de Karine. La mère de la jeune fille ne donnait plus signe de vie depuis qu'elle était partie au sud, il y avait de cela plusieurs jours. Cependant le bruit du retour du fils du meunier et de la trouvaille qu'il venait de faire du cadavre de Karine se répandit dans le pays.

Olaus prit toutes les dispositions concernant l'ensevelissement, la mise en bière et l'enterrement. Il vit le pasteur et s'entretint longuement avec lui. On apprit que les cloches sonneraient pour Karine comme pour une enfant de bonne famille. Cela causa quelque scandale, mais [illegible]

frais, personne n'avait le droit de se plaindre.

Olaus fit venir du bourg une voiture portant le cercueil dans lequel on coucha Karine parmi des fleurs et de la verdure. Quand le tintement des cloches parvint jusqu'aux cabanes, la voiture se mit lentement en marche. Les roues s'enfoncèrent péniblement dans le sable. Olaus suivit, le chapeau à la main, la tête inclinée. Le chemin passait en plein soleil devant le moulin ; le cheval soufflait, peinait et tirait impatiemment sur les rênes.

Des mouches et des taons volaient autour de lui. Le son inusité des cloches qui s'enflait et se précipitait à mesure qu'on s'éloignait du rivage avait quelque chose d'angoissant.

Dans les champs garçons et filles s'arrêtèrent de travailler et joignirent les mains en écoutant les cloches. Près du moulin les ailes tournantes jetaient sur le sable clair du chemin leurs grandes ombres d'un bleu noir.

En entendant le mugissement des ailes, Olaus s'aperçut que son père n'avait pas arrêté le travail. Pourtant il était entré au moulin pour faire part de l'enterrement de Karine, mais ni Olaus ni Niels n'avaient proféré un mot de réponse.

Le cheval tourna la tête en arrière et dressa les oreilles. Le cocher ayant essayé de le faire avancer, il se mit sur ses jambes de derrière et voulut faire demi-tour. Impossible de le faire avancer sur les longues ombres changeantes.

Olaus se plaça devant lui, le caressa et lui parla avec douceur, mais l'animal demeura l'oreille tendue, tremblant de peur.

La voiture était arrêtée presque à l'entrée du moulin. Olaus appela encore une fois, tira sur le mors, passa la main sur les naseaux de la bête, sur le cou et le poitrail. Le cocher fit claquer son fouet ; alors le cheval se jeta de côté, faisant pencher la voiture. Olaus dut s'élancer et retenir le cercueil qui déjà glissait et d'où les fleurs et le feuillage dont il l'avait orné se répandaient à terre.

Il entra ensuite au moulin.

Dans la demi-obscurité qui régnait à l'intérieur il aperçut son père et Niels travaillant au milieu de la farine tourbillonnante. Il passa devant eux en courant, escalada une échelle, sauta sur le palier et relâcha une corde. Les ailes s'arrêtèrent lentement. Il coupa violemment la corde afin que le moulin ne pût être de sitôt remis en marche.

Le père et Niels tentèrent de lui barrer la descente, mais il les repoussa. Claus Hansen tomba en arrière sur le dur plancher d'argile.

Dehors, le cheval rassuré se remit en marche. Olaus suivit la voiture comme si rien ne s'était passé ; les cloches continuaient leur tintement, appelant les femmes et les vieilles gens au cimetière où le pasteur récita des prières et où le sacristain chanta.

Quand on eût mis Karine en terre, les cloches cessèrent de sonner. Le pasteur et le sacristain rentrèrent chez eux, l'assistance fit de même et Olaus resta seul au cimetière.

Longtemps il contempla le noir cercueil. Il se demandait quelle réponse il aurait reçue de Karine s'il l'avait rencontrée l'autre matin avant qu'elle prît la mer.

S'il l'avait aperçue quelques minutes plus tôt, il aurait sauté dans la barque et une fois au large il lui aurait demandé si elle consentait à le prendre pour mari avant que l'été fût fini.

A présent elle était étendue silencieuse, pâle et froide...

Jamais il n'aurait sa réponse, jamais il ne saurait pour quelle raison elle était partie ce matin-là sans filet ni engins ; ni pourquoi sa mère avait quitté le pays pour n'y plus revenir.

Il saisit enfin une bêche qu'il enfonça profondément dans le sol sablonneux. Une à une les pelletées furent jetées dans la tombe. Le bruit sourd de la terre qui tombait le remplit d'effroi. Il accéléra le travail, manœuvrant avec ardeur la pelle ; bientôt la sueur ruissela.

Les croix et les arbustes que le vent secouait jetèrent de longues ombres. Il ne s'arrêta que lorsqu'il eût élevé un petit monticule semblable à ceux des autres tombes. Le sang lui martelait les tempes, ses bras et ses mains étaient douloureux, tout son corps tremblait de fatigue.

Il s'assit sur la tombe ; il avait enfin édifié la demeure de Karine. Il se proposa d'y transporter du terreau, d'y planter des roses et des fleurs de chaque saison et d'en faire un monument funéraire tel que nul dans le pays n'en avait encore consacré de semblable à ses morts.

Lorsqu'il leva les yeux, la grande croix formée par les ailes du moulin tranchait sur le rouge du couchant et toutes les croix du cimetière se dressaient noires côte à côte vers le ciel flamboyant.

Niels avait vu le juge et avait porté plainte contre Olaus qui avait endommagé le moulin et s'était livré à des voies de fait contre son père. Le vieillard avait la fièvre ; sans doute il se ressentirait toujours de sa chute. Olaus dut paraître devant le magistrat. Il avoua tout et paya une amende de cinquante écus ; et tout

le pays sut que Claus Hansen avait fait marcher le moulin pendant que les cloches sonnaient pour l'enterrement de Karine la pêcheuse et que le cercueil était conduit au cimetière.

Le cocher raconta partout que le cheval avait refusé d'avancer tant que les ailes du moulin tournaient. Bien des gens pensèrent que l'animal avait montré plus de cœur que le vieux meunier.

La femme qui soignait le vieillard malade en raconta davantage. Au plus fort de la fièvre, Claus Hansen se démenait pour aller contraindre Karine la pêcheuse et sa mère à fuir le pays, loin d'Olaus ; il en disait assez pour qu'on pût conclure qu'Olaus avait eu du goût pour Karine et que cela avait déplu à Claus Hansen.

Tout ceci, joint au départ de la mère de Karine et à la fuite de la jeune fille sur mer, sans filet, sans engins, le matin avant la tempête, prouvait que le meunier savait sur cette affaire des choses qu'il ne désirait pas ébruiter.

On comprenait qu'Olaus eût enterré Karine comme si elle eût été sa proche parente et l'on ne s'étonnait pas de le voir tous les jours monter au cimetière et y rester jusqu'à la tombée de la nuit.

Souvent il se tenait sur la colline devenue sa propriété avec les champs de ce côté de la route. Il faisait flotter des banderoles au vent comme pour calculer sa direction et sa force, ou bien il mesurait à grandes enjambées le terrain du bord de la mer à l'est, comme s'il eût eu quelque dessein. Tout le monde s'accordait à dire qu'Olaus avait quelque chose de particulier, et l'on était d'avis qu'il en avait toujours été ainsi puisqu'il était parti pour de longues années, si bien qu'on l'avait cru mort. Ensuite était venue l'affaire de Karine et maintenant c'était son attitude bizarre.

Un matin de bonne heure il vint sur la colline ; il n'était pas seul.

Des hommes étrangers au pays qu'il avait fait venir de loin l'accompagnaient. Ils creusèrent le sol, charrièrent des pierres, maçonnèrent. Il vint aussi des charpentiers qui taillèrent des poutres. Olaus éleva le Grand Moulin vis à vis le Petit Moulin. Ainsi désigna-t-on les deux moulins.

Quand le moulin neuf fut achevé, il fit creuser le terrain à l'est de la colline et y planta des sapins et des pins qui grandirent et devinrent le Bois Mort. Petit à petit celui-ci détourna du Petit Moulin le vent qui accourait de la mer pour être reçu par les ailes du Grand Moulin.

Au bout d'un certain temps, Niels se maria, puis le vieux meunier mourut. La mère de Karine revint au pays et Olaus l'installa chez lui.

Bien des années passèrent. Devenue très vieille et décrépite, la mère de Karine emmena un soir Olaus au cimetière. Ils s'assirent sur la tombe de Karine qui portait une grande croix de pierre taillée, et là elle raconta que Karine était fille du meunier Claus Hansen.

Ce même soir, Olaus se rendit au bois planté par lui et se pendit à la plus forte branche de sapin.

Niels hérita du Grand Moulin et des champs. Il laissa subsister la jeune plantation dont il ne comprenait pas la signification.

Quand l'aîné de ses fils fut en âge de se marier, il devint propriétaire du Grand Moulin. A la mort de Niels, le Petit Moulin passa au cadet.

Ainsi furent constituées deux familles de meuniers qui rivalisèrent et luttèrent jusqu'à ce que les moulins fussent rasés.

Erik Juel.

Traduit du danois par Mme Rémusat.

LE JARDIN DE MOLIÈRE

[illegible]

I

Il semble bien que tout ou à peu près tout ait été dit, depuis un mois, sur Molière. On a recherché ses maisons, dénombré ses théâtres, désigné jusqu'aux cabarets, principalement celui qui se tenait proche de l'actuel théâtre du Vieux-Colombier, où Chapelle, Racine, Boileau et lui se réunissaient non loin du logis de l'auteur du *Tartuffe*. Je remarque toutefois que, dans cette abondance d'informations concernant Molière, [illegible] n'a pensé au jardin du poète comique, ce jardin attenant à la demeure d'Auteuil, qu'il ne faudrait pas oublier, que M. André Hallays a [illegible] avec tant d'art [illegible] sur le banc duquel, à l'ombre des grands ormes, l'auteur du *Misanthrope* et de l'[illegible] venait rêver

[illegible]

tantôt à ses triomphes d'artiste, tantôt à ses infortunes d'homme.

De celles-ci, il faut dire — et M. Maurice Donnay l'a fait dans une œuvre délicieuse! — qu'elles n'étaient pas moins grandes que celles-là. Molière-Sganarelle, Molière-Arnolphe, Molière-Alceste, Molière amant ou mari n'était pas heureux. Alors, comme tous ceux que trouble l'inquiétude, dont le cœur est ravagé de crainte et de soupçon, ce grand homme aimait parfois à s'enfuir de Paris, à se réfugier à la campagne, cette campagne d'Auteuil que son ami Boileau devait rechercher et goûter de son côté. Mais tandis que, dans son jardin bordé « d'if et de chèvrefeuil », le sévère Boileau, sarcastique, railleur, un peu sourd, n'aspirait pas à un bonheur plus grand que celui de jouer aux quilles ou d'écrire contre les femmes, c'était à des pensers plus doux et plus amers ensemble que se laissait aller ce Poquelin qui avouait lui-même à Chapelle qu'il était né « avec les dernières dispositions à la tendresse. » Ainsi, sous ces ombrages d'Auteuil, que devaient rechercher plus tard, jusqu'aux temps de Franklin et de Madame Helvétius, tant d'hommes spirituels et de femmes charmantes, Molière venait chercher une diversion et un oubli aux chagrins que lui valait la conduite d'Armande.

Armande, cadette de Madeleine Béjart, devenue Mademoiselle Molière, causait bien du trouble et de l'humeur à son mari. C'était après l'intrigue que cette belle avait eue avec le comte de Guiche. Molière, si nous en croyons Grimarest qui a produit ce récit, ne s'en consolait pas. De « cette touchante scène » qui se passait à Auteuil, comme l'écrit Sainte-Beuve, entre Molière et son compagnon des beaux jours qu'était le franc Chapelle, le petit jardin rural, le jardin du Comique, conserva longtemps, avant de disparaître, une teinte élégiaque, une mélancolie attristée.

II

De tous les grands et beaux jardins que Le Nostre a dessinés et plantés du vivant de Molière, il en était que celui-ci préférait à d'autres. C'était en particulier les jardins de Versailles et de Vaux-le-Vicomte.

La Fontaine, dans une lettre spirituelle et poétique adressée, dès 1661, à Reims à son ami Maucroix, a relaté lui-même, comment la comédie des *Fâcheux*, dont Molière était l'auteur, fut représentée à Vaux, dans le parc du Surin-

qui devait donner plus tard bien des soucis à son époux, sortit gentiment d'une coquille sous figure de nymphe. Il faut avouer que ce fut un spectacle délicieux et inattendu, et il n'y a guère qu'à Versailles, où La Fontaine le conduisit plus tard en compagnie de Racine et de Boileau, que Molière goûta sous des ombrages aussi épais et aussi doux un peu de tendresse et d'apaisement.

On sait que La Fontaine, à qui la fréquentation des dieux et des déesses de l'Olympe avait donné un goût fort savant des allégories, aimait à mêler des amis, sous des noms supposés, aux aventures amoureuses qu'il écrivait. Cela se produisit notamment pour le conte exquis de *Psyché et de Cupidon*. Les quatres amis qu'il emmena à Versailles avec lui, à l'occasion de la lecture de cet ouvrage, et « dont la connaissance avait commencé par le Parnasse », étaient Ariste-Boileau, Acante Racine, Gélaste-Molière. La Fontaine s'était réservé à lui-même le nom de Polyphile. Ariste, dit l'auteur du voluptueux conte en parlant de Boileau, « était sérieux sans être incommode », « Gélaste, ajoute-t-il en nommant Molière, était fort gai ».

Cette gaieté, dont parle La Fontaine à propos de Gélaste et dont le bon *fablier* aimait tant les saillies, il appartenait à Molière de la répandre dans nombre d'ouvrages où il s'est plu à représenter souvent, en opposition avec le décor bourgeois du *Malade imaginaire* ou du *Pourceaugnac*, des perspectives éloignées de terrasses, des bosquets à l'infini, des allées aux détours sinueux, des tapis de fleurs et des rangs de buis.

Ici, nous ne pensons pas seulement à *Psyché*, l'ouvrage que Poquelin, qui se souvenait de La Fontaine, avait écrit en collaboration avec Corneille et Quinault. Chacun sait ce qu'est le décor de cette tragédie-ballet magnifique et plaisante : tout simplement « un palais coupé dans le fond par un vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe et charmant, décoré de plusieurs vases d'orangers, et d'arbres chargés de toutes sortes de fruits. » Mais aussi, ce dont nous nous souvenons, à côté de la splendeur et de la beauté régulière de ces jardins *louis-quatorziens* si merveilleux, ce sont d'autres jardins encore : les uns réduits comme ce jardin d'Auteuil dans lequel nous avons vu Molière venir s'isoler avec Chapelle, les autres plus étendus, bien composés, partagés de canaux, embellis de fontaines et rappelant ceux de Vaux et de Versailles pour le moins.

De ces derniers est le jardin des *Fâcheux*,

les détours de bois, les portiques taillés, les boulingrins unis, les quinconces disposés avec symétrie de ces belles résidences, se retrouvent dans la *Princesse d'Elide* et les *Amants magnifiques*.

Un peu plus shakespearien est le décor forestier de *Mélicerte*, inspiré de celui de Tempé, enfin celui de *Don Juan* qui s'offre à nous avec « une campagne au bord de la mer ». Mais aussi bien, dans les comédies bourgeoises de Molière, nous savons de même qu'il y a des jardins plus modestes, de petits potagers aux allées droites et des gloriettes. La comtesse d'Escarbagnas possède un jardin de cette sorte à Angoulême. Georges Dandin en a un semblable près de Paris; enfin je ne serais pas surpris que Monsieur Jourdain et le bonhomme Chrysale n'eussent les leurs à proximité de leur habitation. Mais bien sûr que, de tous, le plus plaisant est ce jardin de *l'Avare*, aux plants parcimonieux et aux maigres cultures que le grand comique a placé, comme disent les actes, « jouxte » la demeure d'Harpagon.

III

Taine, dans son analyse si vivante et si vraie des *Fables* de La Fontaine, n'a eu garde de négliger l'humble jardin rural attenant à la maison. C'est quand il a écrit, à propos de cette société du XVIIe siècle que n'avait pas bouleversée encore la fièvre de mouvement des temps modernes : « Les gens restaient dans leur ville, s'arrangeaient une maison commode, un *jardin*, une bonne cave, dînaient les uns chez les autres, souvent joyeusement et abondamment, avec des contes salés et des chansons au dessert ». A la différence que c'était celui d'un avare, le jardin d'Harpagon ne devait pas laisser d'avoir, à l'abondance près, une disposition assez semblable. Toutefois, comme c'était un vilain et un ladre que le personnage, il ne faut guère voir, l'habitation exceptée, de rapport possible entre lui et le bourgeois de province au vaste appétit, aux devis joyeux dont Taine s'est plu, à propos de La Fontaine, à rappeler la mémoire.

Chez Harpagon, la table n'est pas plantureuse, et ce ne sont guère que des ombres de mets dans des fantômes de repas qu'on y voit servir. Les gens et les animaux, dans une telle maison, confinent aux squelettes; et quand, dans le chef-d'œuvre de Molière, nous voyons l'avare se préparer à traiter le seigneur Anselme, c'est uniquement pour inviter La Merluche, son valet, à éloigner les vins. « Attendez, dit il, qu'on vous de porter toujours beaucoup d'eau ». C'est qu'Harpagon est chiche, économe, modéré; il [illegible] ne point charger l'estomac des gens. Aussi bien Frosine le sait-elle, elle qui propose au bonhomme d'accepter pour bru « une fille accoutumée à ne vivre que de salade ».

Cependant, qui dit salade suppose aussi jardin. Il y en a un chez Harpagon. C'est celui dans lequel son fils Cléante fera porter la collation. C'est de même celui où La Flèche, le subtil valet du jeune homme, viendra ravir la cassette du vieillard, lui — soutirer — sa pécune. Rapt [illegible] avant, scène terrible. Harpagon, écrit alors Molière disposant des acteurs pour la mise en scène, « crie au voleur dès le jardin et vient sans chapeau ». Avouons qu'il y a de quoi et que c'est un bien grand châtiment pour un avare qu'être privé de son trésor.

Tout cela, dira t-on, est à la cantonade, et ce jardin, on le devine beaucoup plus qu'on ne le voit. Qu'importe! Il existe, et dans la mise en scène des pièces de Molière signalée par Eugène Despois, on en retrouve l'indication : « *le théâtre est une salle et sur le derrière un jardin* ». Ce jardin, ce petit jardin de *l'Avare*, dont la verdure vient projeter un peu de fraîcheur autour du drame éternel et farouche de l'argent, l'auteur, en se promenant au milieu des futaies de son domaine d'Auteuil, n'en avait-il pas eu l'idée indulgente, la pensée heureuse?

Molière, dit à propos Sainte-Beuve dans une étude qui a conservé, malgré le temps, toute sa vérité et tout son relief, « Molière débuta par la pratique de la vie et des passions avant de les peindre ». Il n'est pas besoin de s'attarder longtemps à Chantilly, devant le portrait que Mignard a laissé du grand comique, pour surprendre tout ce que Sainte-Beuve a entendu dire par ces mots.

La vie, pour Molière, n'a pas toujours été heureuse, elle n'a pas ménagé que du bonheur. Mais à côté de l'observateur, du satirique, voire du philosophe un peu désabusé, il y avait, chez ce créateur de caractères, également et souvent un poète. Ce poète, ce Gélaste que le fabuliste avait conduit une fois à Versailles sous les orangers, il arrivera que nous le retrouverons bien des fois, à plus d'un détour de son œuvre, occupé à la nature et semblables [illegible] qui a parlé La Fontaine et qui aimaient extrêmement « les jardins, les fleurs, les ombrages ».

Au moment où premièrement [illegible] du IVe centenaire de notre plus grand auteur de théâtre, il est bien [illegible]

et s'attendrir. Le jardin de Molière, ce n'est pas celui de La Bruyère où poussaient toutes les espèces de tulipes, ni celui de Madame de La Fayette où il y avait un pavillon ménagé pour les soupirs ; et, non plus, ce n'était pas le jardin bien taillé de Boileau, le jardin de la Margot de La Fontaine, où « poussent l'oseille et la laitue. » C'était un jardin bien particulier, un peu sombre, avec un banc moussu, du repos, du silence, et tout ce qui convient à un cœur misanthrope.

Edmond PILON.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CONFÉRENCE DE GÊNES

Le public, et même les Gouvernements commencent à se méfier de plus en plus de toutes ces grandes Conférences internationales, grâce auxquelles on a parlementarisé la diplomatie, et où, quelque précaution que l'on prenne, le sort des nations représentées est à la merci de ces mouvements d'assemblées, si dangereux déjà quand il s'agit de la politique intérieure, mais qui peuvent amener de véritables catastrophes quand il s'agit des intérêts permanents des peuples. Le talent oratoire, le prestige personnel, la séduction d'un négociateur peuvent l'emporter un moment sur les raisons profondes qui dirigent l'attitude politique des Etats, mais celles-ci prennent leur revanche, et les solutions improvisées, imaginées trop souvent au déclin d'une séance pour mettre fin à une tension intolérable tels ces ordres du jour de Congrès que chacun peut interpréter à sa fantaisie, ne tardent pas à être désavouées par les Parlements, contrôleurs responsables ; tout est à recommencer, alors que l'on croyait que tout était résolu.

La mésaventure de Cannes semble avoir servi de leçon, même à M. Lloyd George, qui fut en quelque sorte l'inventeur de cette diplomatie d'assemblée, qui en restait grand partisan parce qu'elle était merveilleusement propre à la mise en action de ses qualités exceptionnelles de manieur de foules. Toujours est-il que si sa Conférence de Gênes a lieu malgré l'abstention de l'Amérique, ce n'est qu'avec infiniment de circonspection, de précautions et de réticences que les mêmes Etats, qui semblaient l'avoir décidée avec enthousiasme, s'y font représenter aujourd'hui.

A bien examiner, cette Conférence était inévitable, non seulement parce qu'à Cannes les gouvernements s'étaient engagés à la convoquer, mais aussi parce qu'une fois que l'on a admis le dogme de la solidarité économique de l'Europe, il faut bien que l'on se résolve à examiner avec *tous* les Etats de l'Europe les solutions à apporter à la crise actuelle.

Le traité de Versailles avait été conçu comme un traité pénal imposé à l'Allemagne par les puissances victorieuses s'instituant les juges d'une puissance coupable. L'Angleterre et l'Amérique, en signant la paix, avaient adhéré à cette conception, mais les deux grands Etats anglo-saxons semblent avoir été effrayés à la réflexion des conséquences qu'elle pouvait avoir, et surtout du prestige qu'elle donnait à la France, victime et championne de la Justice universelle. L'Amérique refusant de ratifier le traité signé par le Président Wilson, l'Angleterre soutenant d'abord avec quelques hésitations, puis avec une déconcertante franchise, tous les efforts faits par l'Allemagne pour échapper aux conséquences du traité, ont singulièrement fortifié la thèse soutenue dès le premier jour par nos anciens ennemis : le traité est inexécutable. Aussi, de glissement en glissement, en est-on arrivé à rendre à peu près inévitables les moratoires et les réductions réclamées par le Gouvernement d'Outre-Rhin.

Il est incontestable que l'Allemagne s'est placée d'elle-même dans la situation financière où elle se trouve, et que, par conséquent, elle ne mérite aucune mesure d'indulgence. Mais cette situation n'en existe pas moins, et la Commission des garanties a été forcée de constater que le Reich se trouvait dans l'impossibilité d'acquitter avec des ressources normales les échéances prochaines. La thèse primitive de M. Wilson, à laquelle il n'a renoncé qu'à contre-cœur, et à laquelle M. Lloyd George ne semble s'être rallié qu'à la fin de l'année 1920, sous l'influence des financiers et des industriels anglais, la thèse de la paix de compromis l'emporte donc, et la France, avec ses 1.500.000 morts et ses dix départements dévastés, porte plus lourdement que jamais le poids de sa victoire. Tel est le résultat le plus clair de toutes les Conférences successives dans lesquelles nous avons été entraînés sous prétexte d'appliquer le traité de Versailles et de l'ajuster aux réalités économiques. On conçoit que ce soit sans aucun enthousiasme que le public français voit s'ouvrir celle de Gênes. Mais du moins l'arrivée au pouvoir de

M. Poincaré dans les circonstances que l'on sait a t-elle montré à l'Europe et à l'Amérique que la période des concessions est passée. M. Poincaré pourra-t-il remonter la pente ? En tous cas il ne se laissera pas entraîner plus loin.

*
* *

Sur la question des réparations, les plénipotentiaires convoqués à Gênes sont donc acculés à une impasse. La France n'a consenti à s'y rendre qu'à condition que, sous aucun prétexte, il n'y serait porté atteinte aux traités existants !

L'Allemagne espérait, et sans doute espère-t-elle encore, que, sous prétexte d'étudier les moyens d'application des résolutions de Cannes, elle arriverait à de nouvelles réductions, de nouveaux adoucissements. Mais la position qu'a prise M. Poincaré, aussi bien que les qualités propres de son esprit, font qu'elle ne peut y compter. Elle a beau avoir appelé au ministère des Affaires étrangères le plus souple, le plus conciliant, le plus intelligent, le plus européen de ses hommes d'Etat actuels, M. Rathenau, elle n'arrivera pas à fléchir la ferme volonté du président du Conseil. La France se retirerait plutôt de la Conférence que de céder à une de ces majorités qu'on crée tout de même un peu trop facilement parmi les peuples qui, n'ayant guère souffert de la guerre, se montrent fort disposés à tout oublier.

Mais la question des réparations semble avoir passé au second plan des préoccupations de ceux qui comptent diriger la Conférence de Gênes. « C'est, avant tout, d'une Conférence économique qu'il s'agit, disent-ils ; pour rendre la santé au corps économique européen, il faut rétablir des relations normales, non seulement avec l'Allemagne, mais aussi avec la Russie. »

On a donc convoqué, à ce grand Congrès des nations civilisées, un Gouvernement qu'on a toujours considéré, et qu'on considère encore comme vivant en dehors de la civilisation, et qui, de fait a toujours méconnu les principes essentiels de notre civilisation. On nous dit, il est vrai, que Lénine a mis beaucoup d'eau dans son vin, que la rigueur des principes communistes s'est singulièrement atténuée en Russie, que le commerce privé est maintenant admis sur le territoire de la République des Soviets, et que le Gouvernement révolutionnaire a reconnu la nécessité de négocier sur le terrain économique avec le capitalisme occidental. Mais ce recul du communisme est encore bien vague, bien mal connu, bien mal déterminé. Sous peine de se condamner lui-même, ce Gouvernement des Soviets qui s'appuie sur l'abominable Tcheka est obligé de considérer les gouvernements bourgeois en ennemis. Autant qu'on puisse arriver à démêler la pensée profonde de Lénine, il semble bien que l'apôtre du communisme intégral considère le « bourgeois », à quelque nation qu'il appartienne, à peu près comme certains féodaux du XIe siècle considéraient le Juif : une machine à amasser de la richesse que l'on peut faire dégorger à son gré, quand on juge qu'elle a suffisamment rempli son office. A l'égard des organismes bourgeois publics ou privés, la pure doctrine soviétique considère que le Gouvernement communiste n'est tenu par aucun engagement.

Dès lors, on se demande comment il sera possible d'organiser des relations commerciales quelconques avec ce malheureux pays. Les Soviets nous ont avertis qu'ils ne toléreraient, à Gênes ou ailleurs, aucune intervention dans la constitution intérieure de la Russie. Or, cette constitution intérieure de la Russie ne reconnaît pas la propriété privée. Il apparaît donc clairement que les étrangers qui tenteront d'y commercer n'auront aucune garantie, à moins qu'ils ne jouissent d'un régime analogue à celui des capitulations, à moins que les Soviets n'admettent pour l'étranger la substitution du droit personnel au droit territorial.

Et quels seraient les tribunaux devant lesquels ils seraient admis à faire valoir ces droits ? Seraient-ce des tribunaux mixtes ? Seraient-ce des consuls de chaque nation en cause ? Encore faudrait-il être assuré que, dans un pays où ne règne plus ni ordre ni légalité, nous ne soyons pas exposés, pour chaque contestation, à recourir à la menace, sinon à la force.

*
* *

On voit les difficultés immenses du problème. Ajoutez à cela mille difficultés d'ordre accessoire : la gêne que causera nécessairement la présence, à la Conférence, et sur un pied d'égalité, de ces hommes que tous nos gouvernements ont mis solennellement en dehors de la civilisation, le triomphe que constitue pour eux cette demi-reconnaissance et le parti qu'ils ne manqueront pas d'en tirer auprès des révolutionnaires qui les soutiennent dans nos pays.

N'est-ce pas une singulière idée d'avoir choisi Gênes, qui fut toujours un foyer d'agitation révolutionnaire en Italie, pour réunir une Conférence où l'on convoque les Bolchevistes, alors qu'ils n'ont jamais caché leur intention de faire appel à leurs partisans occidentaux ?

Aussi, la plupart des nations qui, d'abord,

avaient accueilli avec une certaine satisfaction l'idée de la Conférence de Gênes se montrent elles de plus en plus inquiètes. Ce n'est pas seulement la Pologne, c'est également la Yougo-Slavie, et même la Tchéco-Slovaquie, qui se demandent avec anxiété ce qui pourrait sortir de ce Parlement des Nations. Ces nouveaux États craignent, eux aussi, et avec combien de raison, d'être entraînés à une révision des traités existants. La France trouvera certainement parmi eux un appui précieux.

Quand on considère la question russe, on ne voit pas plus d'issue que quand on considère la question des réparations. Il semble donc que cette Conférence de Gênes, dont on voit si bien les inconvénients, ne puisse nous donner aucun avantage positif. Ou bien elle tournera à la Conférence académique, ou bien à une confusion qui évoquera le souvenir de la tour de Babel.

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

L'EXEMPLE D'UNE HISTOIRE DE L'ART (1)

L'Histoire de l'Art publiée sous la direction de M. André Michel est mieux qu'un manuel ou une encyclopédie ; l'abondance des belles illustrations en fait un musée idéal où tous les musées du monde sont représentés par leurs chefs-d'œuvre les plus caractéristiques, un musée parlant où les mille voix de l'art sollicitent notre attention, corrigent nos ignorances, et s'harmonisent en un commentaire substantiel, infiniment attachant.

Qu'une telle œuvre paraisse en France, on n'en est pas surpris : l'amour de l'art et l'érudition se rencontrent chez nous trop fréquemment unis pour que la compétence nous fasse jamais défaut : nos historiens de l'art rempliraient à eux seuls une bibliothèque de vastes proportions ; la finesse et le goût les préservent du pédantisme, de la sécheresse et de cette manie du classement où se borne l'effort de certains savants étrangers. Nous possédons à cet égard une tradition précieuse et qui, moins connue du grand public, n'est guère moins remarquable que la tradition de notre art même.

On notera avec une particulière satisfaction l'heureuse entente d'un groupe de spécialistes. Les grandes œuvres collectives ne sont point inconnues en notre pays ; nos historiens tout court donnent en ce moment même l'exemple de ces groupements seuls capables de mener à bien les vastes entreprises de synthèse qui dépassent désormais les forces et les talents de l'individu. On annonce que l'histoire littéraire suscitera bientôt une équipe analogue. Toutes les branches de savoir historique seront ainsi représentées par des œuvres d'ensemble, monumentales, où triompheront la solidité et la clarté françaises.

Nous n'accueillerons donc plus ces critiques qui nous reprochaient si légèrement de ne pas savoir organiser à l'égal d'autres pays le travail scientifique. Nous aussi, nous avons nos armées de savants, disciplinés, capables de collaborer, sans renier leur personnalité, à un vaste plan, et d'associer modestement leur labeur au labeur de leurs pairs, pour la gloire de leur science et l'avancement de l'esprit public.

La troupe que dirige M. André Michel témoigne d'un recrutement éclectique, au bon sens du mot, et d'une grande liberté dans le choix des compétences. Ce VIe volume réunit des noms connus de fonctionnaires de nos musées et d'universitaires : le Louvre, Versailles et Chaalis prêtent leur concours à la Sorbonne ; notre Institut de Madrid présente l'art espagnol. Ces travailleurs, en quelque sorte officiels, accueillent parmi eux un de ces amateurs, nombreux en France, qui souvent égalent ou dépassent les maîtres, Marcel Reymond. Cet avocat grenoblois fut un homme délicieux ; le calme de sa province n'éteignit jamais en lui une flamme à demi italienne que n'oublieront point ceux qui l'ont connu. Nul ne s'étonnera que lui ait été confié le chapitre de l'architecture italienne, c'est-à-dire un domaine où il avait multiplié les recherches et les travaux originaux et même fait quelques découvertes.

Voici donc un tableau, largement conçu, minutieusement exécuté, de l'art pendant la première moitié du XVIIe siècle : la matière est riche ; entre toutes les grandes périodes de l'histoire de l'art, celle-ci est importante, à quelques égards capitale ; les écoles sont nombreuses ; plusieurs pays manifestent simultanément une abondance significative d'œuvres et de talents ; jamais peut-être

(1) *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction de M. André Michel. Tome VI : *L'Art en Europe au XVIIe siècle. Première partie* (1 vol. in-8 grand jésus. — Colin, éditeur).

la puissance et la diversité de l'inspiration n'ont mieux illustré les ressources, l'admirable fécondité des races européennes. De Poussin à Velasquez, de Rubens à Rembrandt, du chevalier Bernin aux sculpteurs et aux architectes de Louis XIV, quelle carrière magnifique, quel somptueux défilé! La Renaissance a porté tous ses fruits : la contre-réforme s'apaise dans la sérénité d'un catholicisme satisfait; ses scrupules n'arrêtent plus l'élan des créateurs ; l'antiquité et l'esprit moderne, que le XVI siècle avait un instant opposés l'une à l'autre, enfin réconciliés, participent de concert à une apothéose unique de la raison ornée, de la sagesse voluptueuse et du beau sous toutes ses formes. Les génies nationaux peuvent éclore et les tempéraments des peuples s'épanouir sans que le désordre naisse de la diversité multiple des tentatives et des réussites...

Il ne m'appartient point de suivre dans le détail la description qui nous est offerte de cette splendide moisson ; de plus compétents en diront les mérites particuliers et peut-être les lacunes. Après avoir lu ce volume, il m'apparaît toutefois qu'il suggère des réflexions d'ordre général applicables à d'autres sujets : qu'on me permette d'en donner un bref aperçu.

*
* *

L'art est un merveilleux langage international. A ce titre, il devance toutes les tentatives de rapprochement des peuples, les vœux et les politiques d'union, de réconciliation et de communion spirituelle. L'art n'est pas né sporadiquement ; ses manifestations populaires et proprement spontanées sont demeurées stériles ou très peu productives lorsqu'elles n'ont point reçu la fécondation d'un souffle venu d'ailleurs, et parfois de très loin. Nous savons aujourd'hui quelle est l'origine première de ces vents généreux qui ont répandu partout les semences et les germes de tant de fleurs originales et merveilleuses. Fils du climat méditerranéen, ils sont tous partis de Grèce et d'Italie. Les grands courants de l'atmosphère esthétique nous sont connus ; nous suivons leur marche jusqu'aux confins du monde civilisé, nous remontons leurs cours jusqu'à leur source éternellement jaillissante et sacrée. Cette irradiation d'effluves bienfaisants embrasse tous les peuples et tous les arts, dont la parenté s'affirme ainsi évidente et certaine. Un principe unique a déterminé partout les activités sommeillantes. Il ne viendrait à l'esprit d'aucun historien de l'art de n'en pas faire état : les questions de filiation se posent d'abord en art, et l'on ne voit pas que les plus fidèles amis de l'art s'en offusquent ou les éludent ; ils les traitent au contraire avec un soin jaloux et la plus attentive piété.

Ajoutez que ces filiations ne sont point toujours directes ; telle civilisation descend des Grecs et des Romains par l'intermédiaire d'un peuple voisin plus tôt visité par l'esprit. Dès qu'un foyer artistique s'est allumé quelque part, il rayonne alentour ; l'art est essentiellement rayonnant et l'on serait tenté de dire migrateur : son prestige gagne de proche en proche ; rien ne l'arrête ; les artistes sont eux-mêmes de grands voyageurs, et les agents d'une propagande que ne paralyse pas l'obstacle du langage ; ils s'entendent sans se parler ; une langue muette et universelle, la plus éloquente qui soit, les rapproche. Le monde de l'art est tout entier solidaire, et c'est bien vainement qu'on tenterait d'en isoler une province pour en écrire, toutes frontières closes, une histoire égoïste.

La nature même de l'art dicte ainsi à ses historiens une méthode dont ne se sont point avisés au même degré les mémorialistes des autres activités humaines.

L'art et l'histoire de l'art nous révèlent d'emblée l'une des lois fondamentales de notre civilisation, que ne devrait oublier aucun de nos exégètes du passé. Nul peuple n'a grandi en vase clos ; tous ont vécu d'emprunts ; il n'est d'histoire véridique que sans cesse préoccupée de cette interpénétration réciproque ; il n'est surtout d'histoire d'une discipline humaine quelconque que « comparée ».

Ceci s'applique de toute évidence au sujet qui nous intéresse ici particulièrement, la discipline littéraire.

Nulle part en effet l'éducation de l'esprit ne s'est faite au hasard et sans le secours d'une suggestion étrangère ; de littérature proprement autochtone nous n'en connaissons pas ; les lettres comme les arts découlent d'une source unique ; celles mêmes qui s'opposent aujourd'hui à la tradition antique, que seraient-elles si cette tradition ne les avait appelées à la vie ? La forêt germanique n'est devenue harmonieuse qu'après avoir répercuté le frémissement de la lyre d'Orphée ; la steppe slave serait demeurée sans écho si Byzance n'y avait fait pénétrer la vivante et bruissante figuration de son Olympe. En littérature comme en art les relations se sont ensuite multipliées entre les peuples diversement favorisés par une providence capricieuse. Action et réaction. Tous les peuples se surveillent,

s'imitent et se copient. Une sensibilité particulière les informe des progrès accomplis par l'un d'entre eux. Et tous, à de certains instants, s'inclinent sous de grandes ondes qui parcourent comme un champ d'épis mûrs toute l'Europe au travail.

De même que l'art, la littérature, vue de haut, nous enseigne l'unité de notre civilisation, la mutuelle dépendance, la solidarité des nations.

Que voyons-nous cependant ? Les historiens de la littérature se confinent volontiers dans l'étude d'une littérature particulière ; à peine consentent-ils à ouvrir quelques rares fenêtres sur les pays voisins : ils signalent au passage une influence étrangère sans nous en expliquer les raisons profondes : rien de plus mystérieux, dans leurs exposés, que ces subites invasions d'une mode, d'un goût ou d'un tour de pensée ; le branle vient de loin ; ils nous en laissent ignorer les vibrations puissantes, et qui retentissent bien au delà de nos murailles. En France particulièrement nous souffrons de cet exclusivisme ; nos manuels d'histoire littéraire sont dénués d'horizon ; ils nous présentent nos lettres comme un phénomène à peu près isolé, uniquement dépendant d'un principe de développement interne. Ils ne situent pas le génie français dans le cadre mouvant de l'intelligence européenne ; ils ne relient à rien nos efforts et nous laissent suspendus dans le vide. Ni notre faculté d'assimilation, ni nos dons de merveilleux propagateurs ne sont par eux mis en lumière ; ils nous exaltent, nous appauvrissent, et nous vouent à un ridicule narcissisme doublé d'une méconnaissance profonde de notre vraie nature et de notre rôle dans le monde.

Ainsi envisagée, j'ose dire que l'histoire de nos lettres m'apparaît fort peu philosophique, et souvent inintelligible.

*
* *

Et j'entends bien que la difficulté des langues peut sembler fournir une excuse valable.

Pourtant nos érudits ne l'invoquent pas d'un accord unanime ; certains même rougiraient, et parmi les meilleurs, d'un aussi humiliant aveu. Ce n'est pas d'hier que Joseph Texte donnait l'exemple d'une large curiosité servie par une intuition méthodique des lettres étrangères et fondait en France une école nouvelle d'histoire comparée des littératures. Cette impulsion n'est pas demeurée sans effets ni conséquences durables. Trop peu connue, dirigée avec une sûre maîtrise par M. Baldensperger, professeur à l'université de Strasbourg, et M. Paul Hazard, professeur à l'université de Lyon, une admirable *Revue de Littérature comparée* (1) expérimente et perfectionne chaque jour les méthodes dont Joseph Texte n'avait pu qu'apercevoir les axiomes fondamentaux et la fécondité. Ne pourrait-il sortir de là une œuvre comparable à ces *Grands courants de la littérature du* XIX*e siècle*, esquissés prématurément et sans information suffisante, par M. Georg Brandès ? une œuvre plus vaste encore, et qui retracerait les grandes lignes, les étapes et tout le mouvement de la vie intellectuelle européenne depuis l'antiquité ?

Notez que dans un tel ouvrage la place de la France serait magnifique ; nous n'avons rien à perdre, nous avons tout à gagner à une évaluation sincère du bilan moral de l'humanité.

Citons ici un exemple concret.

Ronsard est fort à la mode depuis quelque vingt-cinq ans parmi nos poètes et nos érudits ; des travaux considérables ont été consacrés à sa vie et à son œuvre ; les résultats en ont été fixés dans l'excellente étude de M. André Bellessort (2). M. de Nolhac vient de publier un précieux volume, *Ronsard et l'Humanisme* (3) où sont précisés une multitude de points demeurés obscurs. M. de Nolhac a bien vu qu'il importait non seulement de rattacher Ronsard à ses origines grecques, romaines, italiennes et françaises, mais de suivre par delà nos frontières le rayonnement de ses doctrines et de sa poésie ; il nous conduit en Allemagne, en Hollande, en Pologne, et y retrouve les traces lumineuses que notre poète a si fortement marquées dans les littératures de ces pays. Qui donc reprendra et développera ces recherches ? qui donc dressera en pied l'image du poète *européen* que fut Ronsard ? L'inspiration patriotique qui lui dicta une glorification raisonnée de la langue française est commune à de nombreux esprits de son temps ; presque partout les idiomes jusque-là humiliés par la prépondérance du latin protestent de leur maturité. Tout un ensemble de causes sociales, religieuses et politiques poussent à une révolution linguistique et littéraire. Parce qu'il a donné de ces aspirations la formule la plus heureuse et la plus éloquente, Ronsard est imité dans toute l'Europe ; et non seulement lui, mais les poètes et les humanistes qui lui font cortège. Notre Pléiade est une constellation qui fut aperçue et suivie jusqu'aux extrémités du

(1) Champion, éditeur.

(2) Dans le volume : *Sur les grands chemins de la poésie classique*. Perrin, éditeur.

(3) Champion, éditeur.

monde chrétien. Elle éclaire encore la Suède du XVIIe siècle où un Stiernhielm adapte et illustre en prose et en vers le programme de Ronsard et de du Bellay, où un Haquin Spegel donne la réplique à du Bartas dans son *Œuvre et repos de Dieu*.

De même, c'est mal servir la gloire de Marot que d'ignorer le succès de ses psaumes dans les pays germaniques. Ramus nous paraîtrait moins négligeable si nous étions avertis des tempêtes que déchaîna le « ramisme » en maintes régions protestantes...

Presque tous nos auteurs donneraient lieu à des remarques analogues : ils font partie de la famille européenne, et c'est à tort que nous les séparons d'une nombreuse parenté. Nos hommes de génie ne s'expliquent pas suffisamment par rapport à la France ; nous ne les comprendrons vraiment, nous ne mesurerons leur hauteur que si nous leur restituons l'immense auditoire dont ils furent entourés, et qui souvent soutint et facilita l'accomplissement de leur tâche.

Les historiens de l'art nous prouvent qu'un effort de ce genre est conforme à la nature des choses. Ils sont en avance sur les historiens de la littérature. Puissent ceux-ci nous dédommager à l'avenir ; et puisque quelques uns d'entre eux nous annoncent un grand ouvrage collectif, proposons-leur modestement un vœu ; que leur œuvre soit une « Histoire de la littérature » analogue à cette Histoire de l'Art de M. André Michel ; et si leurs forces n'y peuvent suffire, qu'ils nous donnent du moins une Histoire de nos lettres respectueuse de la vérité historique, c'est-à-dire munie de nombreux repères et accordée au rythme de la littérature universelle.

LUCIEN MAURY.

LA POÉSIE

FABLES, PAR FRANC NOHAIN
DES VERS D'AMOUR, PAR M. LEVAILLANT

Le poète fantaisiste et narquois de *Flûtes*, des *Chansons des Trains et des Gares*, de la *Nouvelle cuisinière bourgeoise*, du *Dimanche en famille* devait être tenté, quelque jour, par ce genre charmant de la fable qui, depuis La Fontaine, a été si souvent repris, sans être, à vrai dire, jamais renouvelé. Dieu sait pourtant s'il y eut, chez nous, des fabulistes !... On en citerait une vingtaine, rien que parmi les contemporains du Bonhomme, nés presque tous, d'ailleurs, du succès de son premier recueil. Benserade, Perrault, Furetière, Pellisson, Lenoble, Grécourt, Senecé, Fénelon, le père Bouhours, d'autres encore, qui s'intéressaient à qui mieux mieux pour acquérir, à la cour ou à la ville, la réputation si enviable de beaux esprits, s'appliquèrent à contrefaire plus ou moins ingénieusement les apologues d'Ésope et de Phèdre ou à en inventer de nouveaux. Tout le monde voulait écrire des fables ; ce devint une mode comme celle des portraits. Boileau lui-même qui, cependant, a banni la fable de son *Art poétique*, ne dédaigna pas de donner sa version de l'*Huître et des Plaideurs*. Correcte et précise, elle ne vaut certes pas celle de La Fontaine. Mais peut-on faire mieux que La Fontaine ? Les sujets qu'il a une fois traités ne sont pas de ceux qui se puissent reprendre, et c'est surtout par l'invention des sujets qu'un Florian, par exemple, a pu mériter, au siècle suivant, d'inscrire son nom sur la table d'honneur des fabulistes. Par l'invention, et par la grâce de certains détails, par cette tendresse idyllique qui fait tant aimer aux écoliers la gentille aventure du *Lapin et de la Sarcelle*.

Le XIXe siècle eut aussi ses fabulistes, entre autres Porchat, Arnault, Viennet, Lachambeaudie, ces deux derniers fabulistes politiques... Mais qu'en restera-t-il ? Peut-être les quelques vers mélancoliques d'Arnault sur *la Feuille* :

> De ta tige détachée,
> Pauvre feuille, où vas-tu ?
> Où vas-tu ? de mon sort [illegible]

Et encore n'est-ce pas vraiment une fable. C'est une comparaison, une image. Presque toutes les autres fables s'en iront, s'en sont allées déjà :

> Où va la feuille de rose
> Et la feuille de [illegible]

M. Franc Nohain sera-t-il plus heureux que tant de poètes, ses devanciers ?... Ses fables ont, du moins, le mérite d'être doublement originales... Par le fond et par la forme elles sont bien à lui. Quelques-unes sont même d'un modernisme que ne pouvait pas prévoir La Fontaine. *Les Lapins et l'Automobile*, par exemple, ou *La Récolte des Ascensions*, ou *Le Rêve de l'Aviateur* manifestent, par le titre seul, que ce sont là fables d'aujourd'hui. D'autres titres, de même, n'avertissent pas moins — bien que de façon moins apparente — [illegible]

l'esprit du XVIIe siècle, et il est bien évident que La Fontaine, si peu qu'il eût le préjugé du mot noble, n'aurait pas intitulé des fables : *Le Bretelles, Les Boutons de culotte et le Pantalon, Le Crapaud qui voulait faire la nique au roi lucant, Le Grillon ou des habitudes professionnelles.* Il y a là un je ne sais quoi, dans le choix du sujet annoncé ou dans l'expression même du titre, dont on sent bien que Jean de La Fontaine ne se fût certainement pas avisé. Ceux-là, donc, sont tout de suite prévenus qui commencent la lecture d'un ouvrage — et ils sont plus nombreux qu'on ne pense — par un coup d'œil sur la table des matières. Les autres — ceux qui commencent par le commencement — ne seront pas moins bien renseignés par l'*Epître à Jean de La Fontaine du Pélican et de quelques autres,* qui sert d'introduction à ces trois premiers livres de *Fables.* M. Franc Nohain feint, en effet, que le Pélican y reproche vivement à La Fontaine de ne pas s'être inspiré de lui, de ne l'avoir jamais mis en scène. Oubli injurieux et maladroit, bien regrettable pour le poète!... Car, s'il ne figure pas dans l'ample comédie aux cent actes divers, le Pélican a donné son nom à une danse. Et la danse et le nom sont aujourd'hui célèbres. Et c'est évidemment parce que le nom a porté bonheur et gloire à la danse. Le Pélican n'en est pas peu fier et il n'est pas fâché d'insinuer qu'il manque à la gloire du fabuliste, comme manque Molière à la gloire de l'Académie...

On peut juger par l'idée de ce prologue de ce que seront les idées des fables qui vont suivre. Les lecteurs même qui ne connaîtraient pas les précédents recueils de M. Franc Nohain se rendent tout de suite compte, après lecture de cette *Epître du Pélican,* du genre et de la qualité des inventions qui vont les amuser de page en page. Ces fables seront surtout des fables humoristiques.

Tout y est humour, en effet, à commencer par les sujets, toujours ingénieux et souvent imprévus. Tantôt, c'est un lot de homards, arrivés à Paris, le matin même, par un train de marée et qui, aussitôt, portent envie à un magnifique homard rouge, exposé dans une vitrine. Eux aussi, bientôt, seront homards rouges — mais morts. Tantôt ce sont les allumettes de contrebande qui raillent les allumettes de la Régie... Ces dernières ne prennent pas ; les autres prennent... Oui, mais... qu'est-ce qu'elles prennent!... Elles brillent un instant et bientôt ne sont plus qu'un petit tas de cendres... Ou bien, ce sont les écureuils qui se sont fait tondre la queue, leur queue si jolie, mais encombrante et qu'ils jugent inutile. Comme ils ont tort! Forcés de franchir une rivière, pour échapper à quelque ennemi, les pauvres écureuils n'ont plus leur queue pour leur servir de voile et de gouvernail. Ils chavirent et se noient. Plus qu'ils ne croyaient, plus qu'on ne croit, le panache a du bon. Ou bien... Mais je ne veux pas vous résumer ici toutes ces fables. Dans toutes ou presque toutes, nous retrouverions cette même cocasserie d'invention et vous perdriez, à cette analyse sommaire, ce qui fait le grand charme de ces petits récits, la cocasserie, non moins plaisante, du détail et des commentaires....

Car M. Franc Nohain commente beaucoup et volontiers. Il a bien raison, il y excelle. A peine une phrase ou un mot sont-ils tombés de sa plume, noirs sur la page blanche,, qu'aussitôt il les prend et les reprend, les tourne et les retourne, cherche leurs origines leur parenté avec telle autre phrase, ou tel autre mot et tire, chaque fois, de ce rapprochement, quelque remarque fine et amusante. Nous le verrons tout à l'heure plus en détail. Mais il faut, dès maintenant, noter que le goût de commenter minutieusement les mots et de les considérer toujours de près est l'une des sources de son inspiration. Il lui arrive fréquemmet de trouver dans une expression courante, examinée attentivement, le sujet même d'une de ses fables... Nous l'allons prouver sur le champ. On dit communément, par exemple : une taille de guêpe. M. Franc Nohain s'arrête sur l'expression. Pourquoi une taille de guêpe ? Et pourquoi pas une taille d'abeille ? L'abeille est diligente, industrieuse. La guêpe n'est bonne à rien. M. Franc Nohain réfléchit. Et il découvre que, de même, dans le monde, on fait plus volontiers des compliments sur leur beauté aux femmes superficielles qu'aux femmes supérieures :

> Lorsqu'on dit d'une femme honnête :
> « C'est une honnête femme », on croit avoir tout dit.

Cependant, il en est d'honnêtes, qui sont jolies et qui s'irritent, à la longue, d'un hommage qui ne va qu'à leur honnêteté. La remarque de M. Franc Nohain me fait souvenir d'un mot délicieux. Quelqu'un disait à une de ces femmes qui sont des abeilles et non des guêpes : « Vous avez, Madame, toutes les qualités ». Et elle répondit, coquettement d'ailleurs : « Je n'ai pas assez de charmes pour ne pas avoir toutes les qualités ». Réponse spirituelle, mais probablement aussi quelque peu agacée. Et il faut avouer qu'il y avait de quoi... Une autre fable, la fable XX du premier livre, est intitulée : *La Bar-*

bue. Le Prince des Poissons, le Brochet, fait comparaître la Barbue devant lui, curieux de savoir si sa barbe est en pointe ou en éventail. Voici la Barbue qui s'avance — bue qui s'avance — et le Prince Brochet est furieux de s'apercevoir qu'elle est glabre... Moralité : combien dans le monde n'ont de noble que le nom ! Et là encore, vous le voyez, l'idée même de la fable est née, dans l'esprit de notre fabuliste, de ce qu'il a considéré de près un mot, un nom. Vous pouvez penser si, dans ses récits même, M. Franc Nohain se privera de rectifier plaisamment telle ou telle façon de dire. Ce comique des mots ne lui échappe jamais... .

Mais qui ne connaît la manière de M. Franc Nohain ? Pendant des années, il a publié, dans les journaux, des fantaisies en vers libres, très libres... oh ! beaucoup plus libres que ceux de La Fontaine, assonancés plutôt que rimés, et qui ne se soucient guère des hiatus. Les rythmes seuls sont toujours nets, et plus nets, souvent, que dans un grand nombre de poètes modernes, restés plus respectueux des rimes riches. C'est même par le soin des rythmes, surtout, que les vers de M. Franc Nohain demeurent des vers. Au surplus, si M. Franc Nohain ne s'interdit point de faire rimer des singuliers avec des pluriels, ni même Berthe avec Antoinette, ni, à plus forte raison allé*che* et cher*che*, ce sont là licences volontaires et dont sa façon d'écrire ne saurait se passer. Car son style est, à vrai dire, plus pittoresque que poétique. Non seulement il ne dédaigne pas les expressions courantes, mais il a besoin d'elles, au contraire, puisque, nous venons de le voir, il en tire ses meilleurs effets. Pour être elle-même, sa fantaisie a besoin d'un style tout à fait détendu et, à l'occasion, un peu lâché. Il est donc naturel, obligatoire que sa métrique soit aussi peu serrée que possible, pour que tous les mots, tous les bouts de phrase puissent y pénétrer... Nous sommes loin de la métrique de La Fontaine, et de son vers libre. Celui de M. Franc Nohain ne ressemble, d'ailleurs, à aucun autre. Les tout petits vers abondent dans son œuvre. Il suffit que se présente sous sa plume, au hasard des mots, une vague assonance pour que M. Franc Nohain aille à la ligne. Voilà tout de suite un vers de fait. Je cite, au hasard, les premiers vers qui me tombent sous les yeux, en rouvrant le volume :

Lorsque du microscope
Il voulut approcher ses yeux,
Il faillit tomber en syncope.
Eh ! quoi, tous ces monstres hideux
Qui, sous la lentille,
Fourmillent
Se tortillent
En mille
Cétoines,
C'est donc là le repaire
Que lui a préparé le malotru auteur...
Merci !
Un dieu d'un destin propice pour Lorgnet

Le hasard, comme souvent, a bien fait les choses et vous avez là un échantillon tout à fait significatif de la manière de M. Franc Nohain et de cette accumulation de petits vers que je vous avais signalée... Il y a des petits vers dans La Fontaine, mais très rarement, il n'use presque que de l'alexandrin, du décasyllabe, de l'octosyllabe et du vers de sept pieds. Les autres mètres sont toujours d'exception et toujours expressément voulus. On l'a fait remarquer bien des fois. La Fontaine écrit, par exemple :

La cigale ayant chanté
Tout l'été...

Qui ne voit, qui ne sent que ce petit vers : tout l'été — le seul petit vers qu'il y ait dans toute la fable — est évidemment mis là, très à dessein, comme pour faire chanter la cigale? De même, La Fontaine écrit ailleurs :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger

Et ce petit vers, après le grand, nous donne l'impression d'un engloutissement du Berger dans la large gueule du Lion. Mais La Fontaine, en somme, use assez rarement d'un procédé dont il sait pourtant l'efficace. M. Franc Nohain, au contraire, émaille de petits vers presque toutes ses fables. Et j'entends bien que, dans le passage cité plus haut, cette succession de petits vers est destinée à nous faire voir le grouillement des microbes sous la lentille du microscope. Le hasard, ai je dit, a bien fait les choses en mettant le passage sous nos yeux... Mais souvent, par ailleurs, très souvent il semble bien que M. Franc Nohain n'aille à la ligne que pour le seul plaisir de souligner quelque vague assonance et nous bien prévenir qu'elle ne lui a pas échappé. Qu'on ne croie pas à une négligence. C'est là, de la part de l'auteur, une adresse, au contraire, que de ne point manquer une occasion, si menue soit-elle, de nous rappeler qu'il assonance — qu'il ne rime pas, qu'il assonance — volontairement et avec préméditation. Tout d'ailleurs, dans son art, en dépit des apparences, est volontaire et prémédité. Ce style détendu, parfois lâché, dont je parlais tout à l'heure, cette métrique d'allure

touchante, toute cela est voulu, minutieusement voulu. Aucun poète, plus que M. Franc Nohain, n'a jamais justifié le vers célèbre :

Sa [illegible] ;

Il y a de l'artifice, beaucoup d'artifice, dans les vers de M. Franc Nohain, beaucoup d'artifice, — au reste du meilleur. Car c'est toujours l'artifice d'un lettré qui, s'il a beaucoup regardé dans la vie, a aussi beaucoup lu dans les livres. Rien de notre langue, depuis ses origines, en passant par les vieux conteurs du moyen-âge, les naïfs écrivains du grand siècle, jusqu'à notre argot moderne, ne lui est étranger. Et c'est par là, peut-être, que ses fables, sont non seulement des fables pour les grandes personnes, mais des fables pour les grandes personnes vraiment instruites. Celles-là seules peuvent goûter le sel particulier dont ses fables se relèvent... On ne les fera pas apprendre aux enfants...

Mais, d'ailleurs, ce n'est pas non plus pour les enfants que furent écrites celles de La Fontaine...

*
* *

Avec le recueil de M. Maurice Levaillant, simplement intitulé : *Des vers d'amour*, nous revenons à la poésie pure, à celle qui n'est pas plus d'aujourd'hui que d'hier ou de demain. Lisez ces vers qui préparent les autres :

Des vers d'amour transcrits tels qu'ils me sont venus,
Tels qu'ils furent dictés par ces dieux inconnus,
Qui se lèvent parfois du radieux de nos songes,
Des vers pleins de mauvées et de mensonges,
Puisqu'il n'est rien de sûr que ces mensonges là
Parmi le doute où le destin nous exila.
Et puisque nous n'avons nulle autre étoile en somme
Pour éclairer le front du dieu caché dans l'homme

Et c'est un véritable roman qui se déroule ensuite de page en page, — depuis les premiers troubles, les premiers besoins d'intimité et de tendresse de deux êtres jeunes qui attendent, qui cherchent l'amour et se demandent s'ils le rencontreront dans le cœur l'un de l'autre. Ils doutent d'abord, ou plutôt elle doute, elle hésite, et lui-même attend, silencieux, que de son cœur trop plein, irrésistiblement, monte l'aveu, le mot qui, prononcé, mêlera leurs deux existences... Et le mot est dit. Et tout n'est pas dit. Au contraire. La vie pour eux commence, d'abord ardemment, heureusement secrète.

Sans doute il est un magnétique
Lieu qui cache nos amours
Il nous vêtit d'une tunique
De rayons clairs et de beaux jours

Il est plus brûlantes nos lèvres,
Par ses ardeurs qu'il y mêlait,
Nous baisions son souffle à nos lèvres;
Sa splendeur nous aveuglait.

Sur [illegible] et d'herbes
[illegible]
Nos doigts cueillaient toutes les gerbes,
Tous les pays étaient sous nos pieds

Par ses fluides harmonies
La splendeur de ses décors,
Par ses longueurs indéfinies
Qui se dissolvaient nos corps,

Par les multiples stratagèmes
De ses parfums aux longs remous,
Il sut vous ravir à vous-mêmes
Comme un tyran sauvage et doux.

Nous cédions à tous ses prestiges
Et nous sentions ses grandes mains
Que nous méditent à des vertiges
Trop profonds pour des sens humains.

Comme les arbres et les plantes,
Nous nous tendions, insoucieux,
Vers les caresses violentes
De l'air, de la terre et des cieux.

Et leur ivresse était la nôtre
Dans ces mois fauves de l'été;
Mais que savions-nous l'un de l'autre
Au delà de la volupté...

La vie, peu à peu, va leur apprendre qu'au delà de la volupté, par dessus la volupté, il y a la tendresse, la joie de vivre ensemble, d'égrener ensemble le merveilleux « Collier des mois », de se pencher ensemble sur « les Belles Images », de sentir ensemble son cœur fleurir, se faner, refleurir encore, tour à tour, selon l'alternance des saisons... Tout cela, c'est l'amour, et c'est aussi, pour ceux qui savent le comprendre, le bonheur, le simple bonheur humain, cherché par tous, souvent bien loin, et qui est là, près de nous, et que l'on dédaigne... M. Maurice Levaillant, dans son dernier poème, supplie éloquemment le bonheur de rester sur lui toujours fort, de durer en lui toujours fidèle :

Ecoutez que je préfère aux amours comme aux gloires
Dont ma tendre jeunesse a trop senti l'attrait,
Et même aux astres d'or des plus hautes victoires,
Votre rayonnement taciturne et secret!...

Vous le voyez, ce sont bien des vers d'amour. Ceux qui sont incapables d'aimer diront : « Ce ne sont que des vers d'amour ». Il auront tort. Pour quelque temps, on peut forcer la gloire, elle ne s'attarde à aimer que ceux qui aiment...

André Rivoire.

LE THÉATRE

LA SCIENCE ET L'ART AU THÉATRE

C'est assurément une grande injustice et une grossière erreur que l'on commet toutes les fois que, se laissant aller au découragement et au dégoût que provoquent la plupart des spectacles, on crie à la décadence du théâtre français. Le théâtre français, à l'heure actuelle, n'est pas ou l'on croit, voilà tout. Il n'est pas dans les maisons officielles, où l'on ne sait plus jouer, ni dans les maisons de commerce où l'on commence à ne plus faire de très bonnes affaires. L'effort industriel, depuis longtemps commencé, aggravé par la guerre et exaspéré par la paix, a eu pour conséquence une démarcation de plus en plus nette, sinon entre les auteurs dramatiques et les mercantis, car les mêmes cumulent quelquefois, du moins entre les locaux. Quelques petites salles, d'ailleurs fort difficiles à remplir, s'offrent parfois encore à de généreuses et hardies tentatives.

Il y a donc, présentement, une jeune école dramatique.

Il y a présentement une nouvelle esthétique dramatique.

A plusieurs reprises, déjà, à propos de M. Saint-Georges de Bouhélier, dont on vient de reprendre *La Vie d'une Femme*, à l'Odéon, à propos de M. Jean Sarment, à propos aussi de M. Lenormand, dont nous avons étudié *La Vie est un songe* et *Les Ratés*, nous avons attiré l'attention des lecteurs de la *Revue Bleue* sur les tendances de ce théâtre, si improprement appelé théâtre d'à-côté, puisqu'il constitue tout justement le théâtre tout entier.

Ces jeunes écrivains, en effet, continuent de considérer, à la manière des Grecs, que le théâtre est la forme complète, synthétique, intégrale de l'art : qu'elle suppose la collaboration de tous les autres arts, y compris, dans une certaine mesure, l'art récent du cinéma. Ils ont subi fortement l'influence d'esprits et de metteurs en scène tels que Lugné-Poe et Gémier. Ils ont l'aversion du factice et du conventionnel, qui n'est qu'une abstraction, une simplification à l'usage des simples d'esprit, et, dans leur désir de saisir la vie entière, d'exprimer le monde total, ils n'ont pas même négligé de s'aider du plus puissant moyen d'information que l'intelligence humaine ait créé, à savoir la science.

Certes, il y a beau temps que les gens de lettres s'étaient avisés de ce procédé. L'idée de la Comédie humaine est venue à Balzac en lisant les études du naturaliste Geoffroy de Saint-Hilaire et il a fondé le roman moderne sur l'observation des espèces sociales par analogie avec les espèces naturelles. S'il s'est acharné avec une minutie parfois si fatigante à inventorier les intérieurs et à peindre les lieux, c'est en vertu du principe qui rattache l'être vivant à son habitat. Nous savons ce que l'outrecuidante naïveté des naturalistes a fait de cette conception selon laquelle le roman n'était qu'une forme vivante de l'histoire. Il ne faut pas oublier non plus que, par imitation de ce roman soi-disant scientifique, le « théâtre libre » nous a offert, aux environs de 1890, la fameuse « tranche de vie »...

C'est donc, aujourd'hui, la nouveauté ?...

Il y a deux façons pour des littérateurs de s'inspirer de la science.

On peut (ainsi firent Balzac et ses inconscients imitateurs) entreprendre de transporter dans l'art la méthode même de la science : c'est une conception évidemment erronée et c'est pourquoi la tentative des réalistes était condamnée d'avance : la science est fondée sur la recherche de l'abstrait et l'art sur la création du concret.

On peut, au contraire, considérer dans la science, non plus son procédé d'investigation, mais ses résultats. On ne se préoccupe point de la manière dont elle cherche, ce qui ne regarde qu'elle, mais des faits qu'elle a trouvés et qui peuvent intéresser tout le monde. Bref, la science élargit seulement le domaine de la réalité : elle envoie à l'artiste, qui reste artiste devant elle aussi bien que devant la clé étoilée ou le lever de l'aurore, sur la plaine, des perspectives inconnues sur la nature et sur l'homme. Bref, la science et les découvertes scientifiques deviennent seulement un stimulant supplémentaire de l'imagination et de la sensibilité, et le plus puissant en même temps que le plus original.

Dans sa dernière pièce, M. Lenormand n'a pas procédé autrement. Il a mis la thèse — plutôt que les résultats acquis, d'ailleurs — d'un neurologiste réputé, le professeur Freud, de Vienne, dont les idées ont été vulgarisées en France par les réfutations de Pierre Janet, et il s'est appliqué à les rendre dramatiques par une intrigue passionnelle et un dialogue approprié.

Le *Mangeur de rêves* est intéressant pour porter sur la scène la théorie de la vie mentale connue sous le nom de psychanalyse.

Le Professeur Freud, partant de l'observation de certains délires chez des aliénés, est parvenu

à cette hypothèse que tous ces délires ont pour origine un événement ancien de la vie psychologique, un désir inconscient d'enfant, qui s'est décrété dans la profondeur de l'être, y a vécu secrètement, s'y est développé et a fini par se substituer au reste de la personnalité. Il a cru devoir ajouter que l'origine de ce trouble était toujours érotique et que, le plus souvent, ce trouble survenant chez des enfants, le seul objet possible de leurs déréglements inconscients était la famille, c'est-à-dire leurs parents. La psychoanalyse — c'est en quoi, d'ailleurs, elle a été démontrée fausse par d'autres observateurs des troubles mentaux — aboutit à découvrir partout, non seulement l'amour, mais l'inceste.

Or, on sait le goût de l'auteur du *Simoun* pour l'inceste : il a donc frémi de joie en découvrant les hypothèses de l'Autrichien, qui lui sont aussitôt apparues comme des certitudes... Et il a écrit *Le Mangeur de rêves*.

*
* *

Le personnage principal du *Mangeur de rêves* est le psychologue de M. Paul Bourget mis à la mode de Freud. Il se penche sur les âmes pour y découvrir ce qu'elles ignorent d'elles mêmes, les mauvais instincts qui les guident ou qui les agitent. Il veut « manger leurs rêves » pour les purifier. Mais, à ce régime, il achève de les détraquer, et se détraque lui-même.

Sa première victime est une jeune femme, en qui il a découvert un instinct de volcuse qu'elle ignorait : du jour où elle en a eu conscience, elle n'a cesse d'y céder. Par surcroît, l'amour qu'elle porte au psychoanalyste la rend jalouse, criminelle. Elle condamnera au suicide sa rivale, qui est l'autre victime du mangeur de rêves.

Cette seconde jeune femme, en effet, est le type parfait de la délirante par trouble sexuel inconscient. Le psychoanalyste l'a rencontrée dans la montagne où elle achevait de se soigner l'esprit. Elle est hantée de remords et, notamment, il lui est impossible de prendre un amant sans être torturée par ses obsessions.

C'est qu'il y a eu dans son enfance un événement terrible : comme elle était en voyage avec sa mère en Afrique, elles ont été attaquées par des bandits arabes et la mère est morte. C'est le souvenir de cette mort qui hante cette femme, principalement au moment de l'amour.

Pourquoi dans l'amour ?...

Et c'est là que triomphe le professeur viennois dans le drame du jeune Français. L'enfant, jadis, sans le savoir, bien entendu, a été amoureuse de son père et, sans le savoir davantage, a souhaité la mort de sa mère, par jalousie. Elle a, malgré elle, contribué à l'assassinat de la malheureuse dont elle désirait la disparition... Elle a fait des signes aux bandits qui avaient perdu leurs traces et a livré ainsi la victime... C'est ce crime inconscient qui continue de l'agiter et qui, lorsqu'elle en a pris enfin conscience sur le témoignage d'un Arabe retrouvé par sa rivale, la réduit au suicide.

*
* *

On voit donc le grand mérite de M. Lenormand qui s'est appliqué, en traitant un sujet sérieux empruntés aux travaux mêmes d'un savant, à nous découvrir des domaines encore inexplorés de l'âme humaine. Les acteurs qui jouent sa pièce, la mise en scène, la coupe des scènes, tout conspire harmonieusement à nous donner cette impression de mystère, d'étrangeté qui sont le charme vrai de toutes les œuvres profondément évocatrices.

Là-dessus M. Lenormand ne saurait recueillir que des éloges. Avec une sagacité parfaite et un sens très vif de la poésie intérieure, il guette toutes les nouveautés que les travaux des savants, qui se sont consacrés à l'étude de l'âme humaine peuvent lui apporter. Il est sur la bonne voie.

Mais, voici que à propos de la manière dont il a réalisé une conception si juste, il pose une nouvelle question de doctrine, un nouveau problème esthétique.

Avec Lenormand, en effet, nous sommes parvenus à une première conclusion : l'art doit s'inspirer des résultats de la science, non de sa méthode.

Mais comment doit il user de ces résultats ?... A quelles conditions, de données scientifiques, peuvent ils devenir des images et des figures artistiques ?...

M. Lenormand dispose d'un style précis, clair, poétique et dont l'effet évocateur est très puissant. Son dialogue est ainsi facile et agréable à suivre. De plus la nouveauté des idées qu'il tente de traduire frappe les auditeurs qui n'en ont guère entendu parler et que le sujet, si clairement exposé, étonne : de là le succès d'une telle œuvre auprès de cette classe à demi cultivée, qui constitue l'élite intellectuelle du monde théâtral.

Mais ce théâtre, que les nouveaux venus veulent légitimement relever à son rang naturel, qui est le premier, est essentiellement la création de figures vivantes, de personnages. Il est aussi la réalisation d'un drame, d'une action.

Ici, l'apparence même de la pièce et le jeu des acteurs révèlent assez que l'on a remplacé le mouvement dramatique par le mouvement cinématographique du rideau coupant des scènes et le caractère des personnages par un dialogue de nature toute intellectuelle ou poétique.

M. Lenormand, dont j'admire si profondément le talent, est sur la bonne route : mais il n'est encore qu'à moitié chemin. La science peut, doit inspirer le théâtre. Mais le théâtre qui est de l'art, est tout de même autre chose... Je cherche et j'attends, sans d'ailleurs chercher à la définir, puisque c'est l'affaire du génie, cette autre chose.

Gaston Rageot.

LA MUSIQUE

LE PRIX DE ROME ET L'OPÉRA

L'Opéra vient de représenter l'œuvre d'un « prix de Rome ». De nouveau on parle donc des grands prix que donne l'Institut. Par ailleurs, presque chaque jour, on voit distribuer, ou même fonder, de nouveaux prix artistiques ou littéraires. Un éditeur, par exemple, caresse un projet fort ingénieux : grâce à un mécène milliardaire, 20.000 fr. seront donnés à un manuscrit, et celui-ci sera imprimé chez l'éditeur même. Voilà donc de la publicité certaine et gratuite... Mais les autres éditeurs se sont émus, et l'on parle d'un consortium qui instituerait un prix de 100.000 francs... Décidement, en ce temps de vie chère, tous les prix augmentent, et même les prix littéraires.

Il y a un siècle, au temps où les jeunes lauréats de l'Institut se rendaient à Rome tous ensemble dans un *coutrava*, les chiffres, ainsi que les appétits et les ambitions, étaient beaucoup plus modestes. Musiciens, peintres, sculpteurs et architectes pouvaient vivre quinze jours dans une carriole sans se vouer des jalousies et des haines implacables. Dans le public et parmi les artistes non couronnés, on ne tenait pas encore le jeune prix de Rome pour un pestiféré.

De fait, si l'on parcourt aujourd'hui la liste des lauréats depuis cent vingt ans, on constate que les prix ont été donnés avec une clairvoyance appréciable. Jamais personne n'a pu croire que, chaque année, l'Institut inventerait un musicien de génie, un peintre de génie, un sculpteur, un architecte et un graveur de génie. Au bout d'un siècle, ça ferait trop. Mais la liste des lauréats contient un grand nombre de noms très distingués, et aussi *presque tous* les noms qui ont atteint la gloire. Quant aux quelques noms glorieux qu'on n'y trouve pas, ou qu'on voit au second rang et non au premier, ils prouvent que les jugements humains ne sont pas infaillibles : on le savait déjà.

Et puis, ils servent à consoler les concurrents qui « ratent le prix ». Par exemple, Saint-Saëns, qui eut un prodige de précocité et affirma, dès l'adolescence, une évidente maîtrise, Saint-Saëns n'obtint pas le prix de Rome. Une première fois, on le lui refusa parce qu'il était beaucoup trop jeune, ce qui était vrai. Plusieurs années plus tard, à son deuxième concours, on estima qu'il était déjà un maître célèbre et n'avait plus besoin d'un prix : c'était encore vrai... Aussi, quand il fut de l'Institut et décerna des prix de Rome, il disait volontiers aux jeunes concurrents malheureux et qui se désespéraient :

Vous n'avez pas le prix... Consolez-vous : moi, est-ce que je l'ai eu ?...

⁂

Pour les musiciens, un des avantages du prix de Rome, c'est d'assurer un « tour » pour être joué à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique. Ce tour de faveur, ce tour officiellement acquis est une chose fort précieuse, surtout dans la théorie. Dans la pratique, les directeurs, depuis un siècle, sont gens trop avisés pour rester esclaves des règlements. Ils promettent, ils donnent les meilleures assurances à l'auteur et même au ministre. L'auteur espère, le ministre passe, et le fameux *tour* reste inopérant ; les directeurs ont bien d'autres malices et d'autres tours dans leur sac. C'est ainsi que M. Silver, prix de Rome en 1891, vient seulement de débuter à l'Opéra en 1922.

Trente ans d'attente. Combien de tracas, de démarches, de faux espoirs, de rancœurs et de découragement, durant ces trente années ! On peut deviner de telles alternatives douloureuses... Mais, enfin, quand l'auteur a doublé la cinquantaine, le rideau se lève sur son œuvre... Hélas ! n'est-ce pas trop tard ?

Le théâtre musical est le domaine de la mode. A part quelques chefs-d'œuvre, *dont le nombre ne dépasse pas vingt*, toutes les autres compositions, depuis trois siècles, n'ont eu de succès que

parce qu'elles répondaient à un certain état d'esprit et à certaines habitudes passagères : à une mode. Or, dans la plupart des cas, un musicien distingué obtient le prix de Rome parce qu'il montre une certaine adresse à imiter le style musico-dramatique alors en faveur. Entre ses vingt et trente ans, il imite une forme alors consacrée, c'est-à-dire qui va passer de mode. Donc, avant de débuter, il est déjà en retard... Et on le fait attendre durant trente années !

Restent les cas exceptionnels. Ou bien ce lauréat porte en lui assez d'originalité et de force créatrice pour faire une œuvre qui est au-dessus de la mode. Ou bien il est assez avisé pour renouveler son savoir et l'adapter aux modes nouvelles et qui peuvent plaire.

Il ne semble pas que M. Silver soit dans l'un de ces cas exceptionnels. Son œuvre est d'un art distingué, mais fatigué.

*
* *

La *Mégère apprivoisée*, de Shakespeare, peut attirer l'attention de plus d'un musicien. D'abord la pièce porte un titre extrêmement célèbre ; et chacun sait que les titres célèbres ont un grand pouvoir d'attraction sur le public.

Ils ont encore un autre avantage : ils facilitent la tâche des librettistes. En effet, comme le titre est connu, nul spectateur ne peut avouer qu'il ne connaît pas la pièce. Quel aveu d'ignorance !... Dès lors, le sujet étant classé, chacun doit le comprendre et nul n'a plus le droit de le discuter. C'est une chose acquise, une façon de truisme. Et le nom formidable de Shakespeare recouvre le tout.

Pour nous, sans prétendre à aucune érudition spéciale sur les origines de la *Mégère*, il nous semble que ce dut être, quelques siècles avant le grand Will, un conte ou une parade populaire, à la façon de notre *Farce du Cuvier*. Sans doute les devanciers de Shakespeare l'avaient-ils portée à la scène. Mais Shakespeare, par le prodige de son génie, lui donna un tel souffle de vie que cette bouffonnerie énorme intéresse encore les spectateurs et suscite, dans leurs esprits, le travail inévitable et merveilleux que Stendhal appelait la *cristallisation*.

La *Mégère*, maintes fois traduite en France, fut jadis adaptée par M. P. Delair. Cette adaptation fut de nouveau adaptée en livret par M. Henri Cain et Adenis ; et ce livret fut de nouveau adapté, par M. Silver, à sa musique.

Le sujet est connu de tous. Une jeune fille, d'un caractère terriblement irascible, ressemble moins à une femme qu'à une tempête. Mais elle trouve son maître. Chose étonnante, c'est son mari. Celui-ci, à force de brimades, la rend souple comme un gant. Vraiment, c'est là une histoire presque miraculeuse.

Peut-elle fournir à tout un spectacle en musique ? A part les épisodes, cortèges, danses et autres que les arrangeurs ne peuvent pas négliger, il n'y a guère qu'une situation : la lutte contre la femme déchaînée et son dompteur. — Toutefois, pour le contraste, nos récents adaptateurs n'oublient pas d'introduire de l'amour. Le dompteur, au risque d'être amoindri, devient amoureux ; et sa femme même, au risque d'être moins une mégère, devient également amoureuse. La vraisemblance des caractères n'y gagne pas. Mais le compositeur gagne ainsi des romances, duos et autres passages de douceur.

Sa partition, aussi bien, contient de louables éléments de succès. Certes ni par la force dramatique, ni par la valeur expressive des idées musicales, ni par la couleur de l'orchestre, ni par la nouveauté, par l'élégance ou l'ingéniosité du style, elle ne s'impose à l'auditeur cultivé. Par contre, elle peut plaire par sa facilité, sa clarté, sa bonhommie, et çà et là par son entrain. Les scènes sont bien disposées et bien coupées ; ce que chantent les voix n'est jamais contrarié par l'orchestre : souvent, au contraire, les violoncelles *doublent* la partie vocale, et quand ils sont fatigués, les violons les remplacent dans ce labeur, qui est pourtant de tout repos. Les harpes sont abondamment employées, presque autant que dans un drame *réviste*. Enfin, aucune complication, aucune longueur dans les développements ne peuvent dérouter les spectateurs. Les danses peuvent leur agréer. Le premier acte ne manque pas de mouvement et doit se faire applaudir.

A cette œuvre, l'Opéra sut donner une très bonne distribution, où l'on remarque Mlle Chenal, MM. Rouard, Rambaud et Huberty. Les chœurs et l'orchestre, sous l'habile direction de M. Henri Büsser, s'acquittent fort bien de leur tâche.

Adolphe Boschot.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 5 60e ANNÉE 4 MARS 1922

LES DERNIÈRES « FUMÉES » DU CONCLAVE ET LA BÉNÉDICTION DE PIE XI

Elle était impressionnante, certes, cette foule énorme débouchant chaque matin et chaque après-midi, place Saint Pierre, des deux rues qui du Tibre conduisent vers la colonnade célèbre. Chaque fois, elle allait grossissant. Le dimanche ce fut une véritable marée humaine que contemplaient, de la terrasse surplombant la porte de bronze, les privilégiés — membres du Corps Diplomatique et du Patriciat romain — qui étaient les hôtes du Prince Chigi, Maréchal du Conclave, et de Monseigneur de Samper, Gouverneur du Conclave.

Les tramways sont envahis, les autos et les voitures vont et viennent, sans discontinuer, entre la ville et la Basilique. Cette foule, dont il est impossible d'évaluer le nombre, que les plus experts chiffrent cependant à quatre-vingt mille personnes, cette foule attend, sans bruit, calme et patiente.

Est-ce une simple curiosité qui la pousse vers ce tuyau de cheminée que rien ne distingue des autres, et d'où jaillira, pendant quelques secondes, quelques bouffées de fumée semblable à toutes les fumées du monde? Est-ce là ce qui rassemble pendant plusieurs jours, en un même endroit, une foule qui pourrait peupler toute une ville?

Sfumata! symbole fugitif de tant d'illusions humaines qui s'évanouissent comme se fondent rapidement ces flocons noirâtres, bientôt invisibles dans la clarté du ciel, quel mystère cachez-vous donc?

C'est que depuis des siècles, dans ce cadre historique, l'Eglise veut montrer aux générations qui se renouvellent au pied des colonnades de Saint-Pierre, qu'immuable dans ses traditions, aucune tourmente ne peut l'atteindre. Et comme elle aime à frapper l'imagination par les paraboles et les contrastes, c'est par ce qu'il y a de plus fragile et de plus éphémère qu'elle prouve, à chaque élection pontificale, sa force et sa durée.

Les yeux du monde, plus encore que lors des Conclaves précédents, se sont tournés vers la Chapelle Sixtine où votent les Cardinaux. L'unanimité des sympathies respectueuses que la mort de Benoît XV a éveillées dans tous les pays, dans les milieux protestants, orthodoxes, musulmans et bouddhistes, après l'effroyable secousse et les luttes sanglantes qui ont déchiré l'univers, n'est-elle pas la preuve qu'ils saluent dans la Papauté la grande force apaisante et pacificatrice?

Benoît XV, si intelligemment secondé par son Secrétaire d'Etat, le Cardinal Gaspari, n'avait pu achever qu'une partie de sa tâche, la plus urgente, se rapprocher de la France dont il a déclaré vouloir accepter les lois sur les Associations et sur la Séparation, préparer les accords qui devaient assurer un statut religieux aux nouvelles nations issues de la guerre. La seconde, la plus vaste, était d'apporter aux peuples, pour panser leurs blessures, à quelque confession religieuse qu'ils appartiennent, le

haut appui moral d'un pouvoir spirituel devant lequel le monde entier s'incline. Ce doit être la tâche de son successeur.

Le Conclave a donné raison à ce vœu que l'on a senti pendant trois jours planer sur la foule anxieuse. Le jour de l'élection, j'étais sur les marches de Saint-Pierre au milieu d'elle. Stoïque, sous la pluie qui avait succédé au soleil des jours précédents, elle guettait la cheminée, — et ce fut une vaste acclamation quand apparut la fumée, légère et blanche cette fois-ci. Un moment d'attente : aucune fumée noire ne vient. *Il Papa é fatto.* On ne sait encore le nom, l'émotion saisit la foule qui d'instinct se porte vers la Basilique, dans la croyance que, comme aux trois élections précédentes, la bénédiction *urbi et orbi* aura lieu à l'intérieur.

Mais on ferme les portes de l'Eglise et un courant passe, rapidement compris par cette foule intelligente et impressionnable. La bénédiction va être donnée du balcon extérieur — ce sera la première fois depuis 1870 — n'est-ce pas là une indication ? Et quand l'ex-Cardinal Bisleti fait entendre le nom du Cardinal Achille Ratti, archevêque de Milan, dont les sentiments libéraux sont connus, c'est une véritable explosion de joie, des bravos et des vivats éclatent partout — les mouchoirs et les chapeaux s'agitent.

Les démonstrations redoublent, quand le nouveau Pape tout habillé de blanc, quelques instants après, apparaît. Sur ce peuple immense, subitement devenu silencieux quand il voit le Saint-Père lever le bras pour bénir, ses paroles tombent très distinctement ou plutôt sonnent ainsi que des notes musicales et mystérieuses. Beaucoup de monde — des gens du peuple surtout — s'agenouille; sur les terrasses, les Suisses, la garde palatine, la garde noble, devant la Basilique, les troupes italiennes présentent les armes. La minute vraiment est solennelle.

Le choix du Conclave marque un grand acte politique et religieux. L'action de certains groupes politiques italiens et aussi du parti ecclésiastique dit intransigeant avait peut-être été trop hâtive. Nous avions signalé la prudence de la diplomatie française que certains journaux, dans leur désir professionnel, certes compréhensible, d'être vite renseignés, mais insuffisamment au courant des milieux romains, avaient un moment critiquée.

Il est bien certain que l'Ambassade de France n'avait pas renouvelé la faute qui s'était produite à la mort de Léon XIII où le Quai d'Orsay, en proclamant que son candidat était le cardinal Rampolla avait amené le *veto* de l'Autriche. Mais si M. Jonnart n'avait pas eu l'imprudence d'afficher ses préférences, il est permis, et il est juste de dire que, dans ses conversations avec les Cardinaux des nations amies, il avait cité le Cardinal Ratti comme l'un des prélats en vue le plus susceptible de rallier en France les sympathies des milieux politiques et parlementaires.

M. Jonnart avait eu l'occasion l'an dernier de voir plusieurs fois l'archevêque de Milan, créé cardinal par Benoît XV ; il avait notre ambassadeur en très grande estime, et il lui avait même demandé d'être son hôte au Palais archiépiscopal quand il passerait à Milan.

Très cultivé, le nouveau Pape est un savant. Il a été longtemps Préfet de la Bibliothèque Vaticane où il avait appelé auprès de lui un Français de haute valeur, Monseigneur Tisserand qui, au moment même où se terminait l'élection papale, était pour moi, dans son incomparable domaine d'érudition, le plus obligeant et le plus précieux des cicérones.

A ces qualités, le Saint-Père joint également celles d'un politique des plus avisés. Après la guerre, dans des circonstances particulièrement délicates, en pleine menace bolcheviste, il avait comme nonce en Pologne rempli avec une grande autorité et une remarquable intelligence la mission difficile dont l'avait chargé Benoit XV.

Esprit très chrétien et libéral, il a voulu que son premier geste fût un geste de charité universelle en donnant sa bénédiction du balcon extérieur de Saint-Pierre en quelque sorte à l'humanité tout entière, et aussi un geste de conciliation en prenant le nom de Pie XI.

Acte de sagesse et de prévoyance qui est d'un heureux augure et qui éclairera un Pontificat qui peut être parmi les plus grands de l'Eglise.

Robert David,
Député de la Dordogne,
Ancien Sous-Secrétaire d'Etat à l'Intérieur.

LA DOCTRINE COLONIALE DE LA FRANCE

Le retentissement que l'attribution du Prix Goncourt a donné à *Batouala* suscite une fois de plus, tant à l'étranger qu'en France, maintes discussions sur notre effort colonial, sur son esprit, ses méthodes et ses résultats.

Nous a-t-on assez répété que le Français n'est

pas colonisateur, qu'il ne s'expatrie pas, qu'il n'a pas la hardiesse, l'esprit d'entreprise, le sens et les méthodes pratiques, la rude persévérance qui caractérisent d'autres peuples ? Sur tous les tons, mais de préférence sur le mode ironique, on nous a ressassé que, pour nous, les colonies acquises au prix de beaucoup d'or et de sang, coûteusement gardées, ne seraient jamais que satrapies pour fonctionnaires, terrains de chasse pour militaires en mal de gloire et de galons, et nids à querelles internationales.

L'Egypte abandonnée, c'est tout juste si nous n'avons pas perdu l'occasion de mettre le pied en Tunisie. C'est miracle si, au lendemain d'une désaventure sans importance, nous n'avons pas lâché le Tonkin et l'Annam et sacrifié l'avenir de notre magnifique Union Indo-Chinoise, aujourd'hui si brillamment réalisée.

Les gens de ma génération ont encore dans la

leurs qui, ayant pendant toute la guerre mangé du riz, des céréales et de la viande de nos colonies et sachant avec quelle docilité héroïque les noirs ont concouru à la défense de nos foyers, ergotent facétieusement sur l'essor et l'avenir de notre domaine colonial, sur l'œuvre que nous y avons accomplie, sur la part que

Joffre qui vient d'y recevoir un accueil triomphal. Tout près de lui et de M. Maurice Long, Gouverneur général de la Colonie, lord Northcliffe a visité les impressionnantes merveilles du Temple d'Angkor. Pour se rendre au Cambodge, et aussi dans ses randonnées à travers d'autres régions de l'Indo-Chine, lord Northcliffe a parcouru de grandes routes dans notre grande colonie asiatique.

C'est avec le coup d'œil d'un homme expérimenté que cet Anglais, ayant fait plusieurs fois le tour du monde et visité le domaine colonial de la Grande-Bretagne, de la Hollande, du Portugal, etc..., habitué à réfléchir d'une manière pratique aux choses, aux ressources, aux organisations d'outre-mer, a regardé le panorama, qui se déroulait autour de lui, des cultures et l'outillage de l'Indo-Chine, l'administration des hommes qui s'efforcent de mettre en valeur ses richesses.

Associant les constatations qu'il faisait en Indo-Chine avec le souvenir si favorable qu'il garde de son récent voyage au Maroc et de l'œuvre rapide et magnifique accomplie là-bas par Lyautey, il nous donne un témoignage bien précieux de la très forte impression que lui laisse notre heureux effort de colonisation dont nous sommes peut-être les seuls à ne pas suffisamment reconnaître la grandeur.

Voici d'abord comment, par une dépêche à ses journaux, que vraiment nos journaux français auraient pu reproduire, lord Northcliffe parle des richesses naturelles de l'Indo-Chine, de l'état actuel de ses cultures :

« ...Nous traversons la Cochinchine et le Cambodge, nous dirigeant vers Pnom Penh où nous visiterons le Palais du Roi et la grande école d'art indigène. Hier et avant-hier j'ai parcouru les vastes rizières de la Cochinchine occidentale qui fournissent une large part des 1.500.000 tonnes de riz expédiées chaque année par la Cochinchine dans toutes les parties du monde. J'ai vu également les grandes plantations de caoutchouc, de cocotiers, de café et de cacao, prouvant la fertilité extraordinaire de la grande possession orientale de la France... »

Dans une seconde dépêche il résume les observations qu'il a faites dans la seconde partie de sa route :

« Nous avons quitté Saïgon ce matin, avant l'aube, en compagnie du Gouverneur général Long et avons traversé la Cochinchine, une des plus belles et des plus riches contrées que j'aie vues depuis que j'ai quitté l'Angleterre. Des plantations de riz, coton, caoutchouc, tabac,

sucre, thé, café, cacao, bordent les deux côtés d'une route parfaite sur bien des milles. Puis viennent de vastes plantations de bananiers interrompues par la jungle offrant le meilleur terrain de chasse au tigre, à l'éléphant, au buffle. Des poivriers en pleine floraison bordent la route en maints endroits... »

En outre, complétant sa pensée et ses remarques par des interviews accordées aux correspondants de certains journaux français, lord Northcliffe parle avec émerveillement des belles routes, émules de nos solides et commodes routes de France, que nous avons construites en Asie, et du parfait aménagement moderne de certains de nos ports indo-chinois. Tous travaux qui attestent la science et l'esprit pratique du génie civil français.

Œuvre immense et difficile qui ne s'est pas accomplie sans un très méritoire effort d'administration et d'organisation. Nous pouvons en être fiers. Il est tout à l'honneur de notre pays, de nos méthodes colonisatrices, des soldats et des fonctionnaires qui les ont appliquées là-bas, de l'ingéniosité, de l'énergie et de la persévérance qu'ils y montrent.

Lord Northcliffe en est très frappé. Voici en quels termes il rend justice aux mérites de notre administration coloniale et aux heureux résultats de ses efforts qui, dans certaines parties de ce vaste territoire, n'ont pas encore un bien long passé :

« Avant de quitter l'Indo-Chine pour aller rendre visite au roi de Siam, câble lord Northcliffe à ses journaux, je désire exprimer, en tant qu'Anglais, mon opinion sur la parfaite administration actuelle des colonies et protectorats de l'Indo-Chine, construction de merveilleux réseaux de routes, creusement de ports, grand développement donné aux cultures du riz, du coton, du tabac, du caoutchouc, de la canne à sucre. Des sanatoria sont soigneusement établis. Les intérêts indigènes sont remarquablement pris en considération. Les finances sont surveillées de très près dans les grandes possessions françaises d'Extrême Orient, grâce à l'initiative et aux constants efforts du Gouverneur général Long et d'un état-major de haute compétence. »

Tout en poursuivant cette tâche ardue de bâtisseurs, qui dès à présent accroît les ressources et la force de notre pays, nos coloniaux ont su donner aux indigènes le sentiment que la France travaille en même temps pour eux, qu'elle est douce, humaine, juste, que, malgré certaines erreurs individuelles — inévitables en un tel effort si vaste et si rapide — elle apporte dans son administration un généreux respect de la vie, de la liberté, des croyances, des mœurs, que son grand cœur rayonne jusqu'en ses colonies.

C'est pourquoi notre influence n'y est ni détestée ni combattue.

Lord Northcliffe, qui pense à l'effervescence agressive et à la passivité hostile de l'Inde, à l'exaspération de l'Egypte boycottant le commerce et l'autorité britanniques, au Transvaal frémissant, à l'Irlande en révolte, à l'indépendance des Dominions, certes loyalement fidèles mais de plus en plus ombrageux, apprécie davantage le contraste qu'offre avec cette agitation inquiétante l'attachement paisible et dévoué dont nos diverses colonies nous donnent sans cesse la preuve dans le désarroi d'un après-guerre difficile, comme elles le firent durant que sévissait la tempête.

Tel est le caractère de notre politique coloniale française que, confirmé dans ses sentiments personnels par une longue expérience, M. Albert Sarraut, Ministre des Colonies, vient de très noblement définir dans l'exposé de son projet de loi sur la *Mise en valeur des Colonies Françaises*.

Le maréchal Lyautey réalise méthodiquement, et sous tous ses aspects, ce programme au Maroc, qu'il a une seconde fois donné à la France en nous le conservant après l'avoir conquis. Tous les autres Gouverneurs généraux de nos Colonies, MM. Merlin et Garbit, ne font pas autre chose et leur action bien réglée n'a d'autre limite que celle des crédits toujours insuffisants pour l'œuvre qu'ils voudraient pouvoir accomplir plus vite. Et, le mois dernier, M. Victor Augagneur, Gouverneur de l'Afrique Equatoriale, profitait de son bref séjour à Paris où il vient défendre ses plans d'organisation, pour nous parler de la lutte énergiquement poursuivie contre la maladie du sommeil, des efforts pour supprimer le portage qui la multiplie, pour enrayer la dépopulation qui résulte de ce fléau et des autres épidémies. Tous veulent que la France préserve, guérisse, instruise, élève les indigènes, qu'elle apparaisse à tous comme exerçant sa tutelle avec humanité, qu'elle règle la fécondité du sol, qu'elle améliore les conditions du travail et de la vie.

Dans un important discours-programme que M. Maurice Long a prononcé en Indo-Chine le mois dernier, et qui est en quelque sorte la doctrine de l'effort poursuivi par lui depuis plus de deux ans, le Gouverneur général de notre grande colonie asiatique expose dans le même esprit l'œuvre à laquelle il s'attache.

Après avoir réussi à rétablir en Indo-Chine une situation monétaire normale, équilibré son budget avec d'appréciables excédents, procédé à des opérations d'achats de métaux, de frappe et de trésorerie qui laissent au Gouvernement de l'Union Indo-Chinoise un bénéfice de plus de cent millions, M. Maurice Long se propose d'accélérer la réalisation du programme des travaux nécessaires, avant même que le Parlement n'ait voté le projet déposé par le Ministre, M. Albert Sarraut, et qui, pour cette colonie ainsi que pour toutes les autres, en fixe l'ordre *par ordre*.

Avec l'argent ainsi économisé, et sans attendre les subsides de la France, M. Maurice Long est à la veille d'entreprendre les travaux de canal que pareille tentative est faite et il sera très intéressant d'en connaître les résultats) qui, en raison du goût prononcé des Indo-Chinois pour le jeu, ne comporte pas le paiement des intérêts annuels mais attire les souscripteurs par l'appât de lots nombreux et périodiques.

Pour accroître cette précieuse main-d'œuvre, pour en intensifier et prolonger l'action créatrice, en même temps que pour accomplir notre devoir primordial de civilisateurs, il nous faut soigner les indigènes, les préserver des fléaux, augmenter par l'hygiène leur vitalité et leur force de travail. Les écoles de médecine récemment créées ou tout au moins puissamment complétées multiplieront le nombre des médecins indigènes. Une organisation plus mobile du service médical européen lui permettra d'être plus bienfaisant encore.

De plus en plus les écoles professionnelles, dont certains travaux très remarquables m'ont été mis sous les yeux, formeront les techniciens indigènes que nous avons besoin de trouver sur place pour ne pas être contraints d'exporter à gros frais les nôtres, qui sont si nécessaires chez nous.

L'instruction sans cesse plus répandue — et à tous les degrés de laquelle les jeunes indigènes auront accès — rapprochera le peuple de notre civilisation et fournira, non seulement des médecins, des ingénieurs, des contre-maîtres, des cadres industriels, agricoles, commerciaux, mais même, pour les grades secondaires, dans un cadre latéral dont M. Maurice Long a l'idée hardie, des fonctionnaires qui, formés selon nos méthodes, nous dispenseront d'exporter en Indo-Chine de trop coûteux fonctionnaires français, dont les appointements triplés et les frais de voyage pèsent lourdement sur le budget de la Colonie.

N'est il pas sage de l'affranchir le plus possible de toutes les charges superflues afin d'augmenter les crédits d'outillage, d'aménagements et de dépenses fécondes, tâche que les mesures audacieuses comme celle-ci et qui soulèvent des problèmes [illegible] et engagent l'avenir ?

Georges LECOMTE.
Ancien Président de la Société des Gens de Lettres.

LA QUESTION DES HUIT HEURES

Depuis quelque temps les milieux parlementaires semblent s'inquiéter des conséquences de la loi sur la journée de huit heures : de nombreuses propositions tendant à la modification, à la revision, à la suspension ou à l'abrogation de cette loi, sont déposées sur le bureau de la Chambre. Nous voudrions essayer d'étudier brièvement les raisons qui ont causé et qui justifient le mécontentement général de l'opinion publique contre la loi du 23 avril 1919.

Pour comprendre la désillusion actuelle des milieux politiques et économiques, il est nécessaire de retracer brièvement l'histoire de la loi de huit heures en France et les conditions dans lesquelles elle a été votée en avril 1919.

La période d'enthousiasme qui suivit la conclusion de l'armistice avait incliné les dirigeants des différents pays en faveur des projets les plus avancés de législation sociale. Le mouvement révolutionnaire qui, en novembre 1918, conquit l'Allemagne et les autres Etats de l'Europe centrale, semblait annoncer aux ouvriers de tous pays l'heure du triomphe de leurs revendications ; ils se mirent donc, dans les pays vainqueurs, en France notamment, à réclamer la réduction de la journée du travail.

Le moment était opportun. Tous les milieux rendaient hommage à l'attitude du peuple pendant la guerre et désiraient lui accorder une marque de confiance, qui perpétuât dans le travail de paix la fraternité vécue pendant la lutte. Les dirigeants du mouvement ouvrier résolurent d'utiliser ces bonnes dispositions pour obtenir une mesure qui, par la valeur symbolique qu'elle avait acquise au cours des luttes sociales depuis étrangères répandaient dans la presse l'opinion les idées généreuses de Wilson sur l'organisation nouvelle du monde après la guerre, celles non moins généreuses de Lloyd Georges : l'heure de la justice qui était venue pour les responsables de la guerre serait aussi l'heure de la justice pour la classe ouvrière. Le traité de paix, charte du monde nouveau, ne pouvait se désintéresser du sort de la classe laborieuse : aussi fut-il de bonne heure décidé qu'il contiendrait les dispositions sur la législation internationale du travail.

Concurremment avec ce mouvement international pour la limitation, par une loi également internationale, de la durée du travail, les socialistes français résolurent d'obtenir le vote immédiat en France de la loi de huit heures. Une vigoureuse offensive fut prise, qui obtint l'appui du gouvernement.

Celui-ci convoqua, le 1er mars, dix représentants ouvriers et dix représentants patronaux à la Commission des traités internationaux du travail, avec mission d'aboutir à une entente et de présenter un projet de loi sur les huit heures que le gouvernement ferait sien.

Les patrons, qui ne cachaient pas leur défiance à l'égard de la mesure projetée et qui, dans une déclaration, l'avaient rendue publique, se virent mettre le couteau sous la gorge, tant par les représentants ouvriers, qui entretenaient une savante campagne de menaces révolutionnaires à l'occasion du 1er mai, dont l'échéance approchait, que par le gouvernement qui, pressé d'aboutir, intervenait par l'organe de M. Loucheur et insistait auprès des patrons, exigeant presque leur acquiescement aux demandes ouvrières.

Très rapidement, après cinq séances seulement, l'entente était réalisée sur un texte qui allait devenir la loi du 23 avril. A cette discussion écourtée en commission succéda un débat précipité devant le Parlement et, en quelques jours, après deux séances à la Chambre et une au Sénat, la loi était votée à l'unanimité et promulguée avant le 1er mai : le 23 avril 1919.

Cependant, si brève qu'ait été la discussion, si négligente la préparation d'un projet d'une importance aussi considérable, il ressort néanmoins,

tant des travaux préparatoires que du court débat devant le Parlement, quelques principes qui, s'ils ne justifient pas cette précipitation et cette insouciance extraordinaires, les excusent au moins en partie.

D'abord, les délégués ouvriers avaient reconnu à la commission la justesse de certaines appréhensions des patrons et s'étaient efforcés de leur donner des garanties. La France, disaient les patrons, sort de la guerre appauvrie en hommes, avec la plus riche partie de son territoire dévastée ; est-il opportun de voter une mesure qui va diminuer considérablement la production? L'argument était de poids; aussi les représentants ouvriers essayèrent-ils de le combattre. La loi des huit heures, assurèrent-ils à la commission, et répéta M. Albert Thomas devant la Chambre, ne saurait nuire à la production. L'ouvrier intensifiera son effort ; moins fatigué, il produira même davantage en huit heures qu'en dix. A une meilleure organisation du travail, rendue possible par les courtes journées, correspondra un accroissement du rendement.

Le texte même de la déclaration patronale prenait acte de ces engagements : « Les délégués ouvriers ayant affirmé que la limitation de la durée du travail ne nuira pas à la production et même l'accroîtra, les délégués patronaux en prennent acte et sont prêts à étudier les mesures proposées à cet effet ».

D'autre part, et le gouvernement lui-même s'en portait en quelque sorte garant, l'adoption de la loi des huit heures, qui était déjà, d'après le rapporteur du projet devant la Chambre, M. Godard, un fait accompli dans de nombreux pays, allait, par le traité de paix, s'étendre au monde entier. La France, ainsi, ne serait pas seule à réduire la journée de travail : la garantie d'une législation internationale venait s'ajouter à la garantie donnée par les ouvriers que la production serait maintenue, peut être même accrue.

La loi des huit heures est donc apparue au Parlement en 1919 comme une loi en quelque sorte conditionnelle : une loi qu'il fallait bien voter puisque l'on ne pouvait raisonnablement mettre la France en opposition avec le monde entier sur une question de législation humanitaire, mais une loi qui ne saurait avoir que des effets bienfaisants et que le monde entier était sur le point d'adopter.

René Berger.

(*A suivre.*)

VENGEANCES KABYLES

(*Nouvelle*)

Aouda s'ennuyait. Elle détestait ce hameau, juché aux flancs de montagnes crayeuses, ces gens qui l'avaient froidement accueillie, son quotidien labeur de ménagère dans la hutte incommode. Slimann, son mari, l'effrayait par son visage sévère, ses mains velues, sa parole brève, sa jalousie vigilante. Il l'adorait sans le lui dire; il l'admirait sans la complimenter. Aouda, qui se savait belle et à qui sa mère avait conté de folles histoires d'amour, aurait voulu être encensée parmi les tapis et les soies, et habiter El Djezair, la ville aux maisons aussi hautes que des collines. Slimann était riche, et Aouda lui avait coûté cher, mais son logis modeste et ses haillons l'assimilaient à un paysan misérable. Très avare, il ne prodignait pas les cadeaux à ses femmes qui ne lui en demandaient pas : Aouda par orgueil, Titoune par économie, l'humble et joyeuse Titoune qui chantait du matin au soir, au milieu de ses enfants et de ses bêtes, en les soignant avec application.

Lorsque les colporteurs passaient, Aouda les guettait, supputant le contenu de leur havresac et de leurs coffres. Elle les voyait entrer chez d'autres, et elle se les imaginait déballant les objets, les rangeant sur des tables, les bijoux incrustés d'émaux : bracelets, diadèmes, colliers, broches; la parfumerie : les savons, le henné, le kolh pour les yeux, le rouge pour les lèvres. Puis ils dépliaient des foulards, les uns écarlates comme le sang, d'autres plus jaunes que la fleur du figuier sauvage; ils drapaient sur les chaises des tissus miroitants et changeants, qui avaient toutes les couleurs du crépuscule, depuis le violet jusqu'au rose. Aouda soupirait Comme elle était malheureuse! Vivre dans ce village isolé, courbée par les besognes monotones et sales, vieillir et mourir sans avoir connu les joies de la paresse et les délices de la coquetterie... Aouda soupirait. Elle n'avait qu'une distraction : les visites de Zineb, une aïeule ridée au nez crochu, aux yeux de vrille, qui était dans la région depuis trois hivers seulement. De très loin, on venait consulter Zineb comme sorcière : elle fabriquait des pommades qui préservaient des djenouns (génies et démons), elle guérissait de la fièvre, des rhuma-

rismes et des coliques. Zineb amusait Aouda par ses récits : elle connaissait Alger, le décrivait à la jeune femme, lui expliquait les mœurs des roumis. On n'en voyait jamais, de roumis, dans ce pays reculé, tandis qu'avant son mariage, Aouda, qui était d'un hameau voisin de Aït-el-Hammam (« l'œil de la Kabylie ») en apercevait quelquefois qui descendaient de la diligence, ou arrivaient à une allure infernale sur ces voitures sans chevaux, plus rapides que des méhara, qui répandent autour d'elles tant de fumée, de poussière et d'odeur.

Aouda soupirait. Si encore elle avait son enfant!... Six mois après sa naissance, une épidémie de typhus décima le village. Aouda fut atteinte. Zineb, qui était aussi laveuse de mortes, s'installa au chevet de la jeune femme pendant ses heures de loisir, lui administra des infusions et des soupes. Aouda guérit, mais le moussatchou mourut.

Aouda soupirait. Depuis deux jours elle n'avait pas vu Zineb, et jamais les heures ne s'étaient plus lamentablement traînées. Enfin, le soir vint. Le soleil s'alanguit derrière les collines. Aouda ferma les yeux, les rouvrit à un bruit de pas, et s'écria « Zineb! » mais elle retint son sourire. Zineb se précipita vers Aouda, s'assit à côté d'elle, lui parlant avec volubilité.

Me voilà! Tu es toujours éclatante comme une houri, et blanche comme un bol de lait.

Aouda bougonna :

— Je croyais ne plus te revoir!

— Oh, ma belle! protesta Zineb, je me suis dépêchée pour revenir plus vite. J'étais allée à Tallirmoum, auprès d'une malade qui saute autant que ses chèvres, maintenant!... Mais toi-même qu'as-tu? interrogea-t-elle après l'avoir examinée. Tes yeux sont battus, et tes joues pâles?

Aouda répéta ses plaintes, et se mit à sangloter. Elle n'aimait pas Slimann, et Slimann ne l'aimait pas. Elle haïssait la campagne, la solitude, son intérieur précaire et son labeur de domestique. Elle préférerait la mort. Pourquoi Zineb l'avait-elle empêchée de mourir deux ans auparavant? Son mari et ses parents auraient porté son corps dans le petit cimetière tranquille, aux hurlements des pleureuses. Ah! comme elle y serait bien à présent!... Mais Zineb l'entoura de ses bras, la berça, la gronda, et murmura :

— L'amour est la meilleure chose du monde, mais c'est aussi la plus dangereuse et la plus douloureuse. J'ai bien souffert par lui!...

Aouda essuya ses yeux, qui brillaient d'une curiosité soudaine. Elle devina que l'heure tant désirée des confidences était venue.

II

Il y a trente-cinq ans, dit Zinez, j'étais la plus jolie fille de mon village, mais aussi la plus pauvre. Je gardais les troupeaux dans la montagne; je me faisais des colliers de fleurs sauvages. Mon père qui était khammès (1) me vendit en mariage à un fellah (2), qui m'accablait de besogne et de coups. Heureusement qu'il mourut au bout d'une année. Je retournai chez mon père, et, un matin que j'étais sans voile à la fontaine, un caïd du voisinage me suivit jusque chez moi, et offrit à mon père cinquante douros. Il m'amena dans sa maison confortable, où je n'avais qu'à me parer de la tête aux pieds. Les autres femmes étaient pleines de déférence pour moi, car elles savaient que le caïd les chasserait si je me plaignais d'elles. J'étais d'autant plus satisfaite que Kheïra, la fille aînée du caïd, qui avait près de quinze ans, me prodiguait les tendresses. Sa mère était morte l'hiver précédent, et, jusqu'à mon arrivée, rien n'avait pu la consoler de son chagrin. Le caïd désira bientôt la marier : il introduisit un soir dans la maison un jeune taleb grand et superbe, Sidi El-Arbi. Il voulut que je le voie. Le taleb revint tous les jours, et je parus devant lui le visage découvert : ne remplaçais-je pas la mère de Kheïra? Un soir que nous étions seuls, le taleb se jeta sur moi et baisa mes lèvres passionnément. Au lieu de le repousser ou de crier, je lui rendis ses baisers. Dès lors je ne m'appartins plus... Kheïra devina ce qui s'était passé. Je lui demandai pardon en pleurant, mais elle me rassura, disant qu'elle n'aimait pas El-Arbi et qu'elle favoriserait notre fuite. Nous partîmes donc. Nous allâmes au-delà de Constantine, chez un oncle d'El Arbi. J'étais choyée, couverte de bijoux et de caresses; j'avais de beaux enfants, et pourtant je vivais dans un tourment perpétuel. J'étais jalouse! J'aurais voulu qu'El-Arbi ne me quittât jamais. Près de lui c'était la joie, mais dès qu'il s'éloignait je me désespérais. Un jour, on me le rapporta mort : on l'avait tué. Vengeance, puisqu'on sut plus tard que le jeune frère de mon mari rôdait par le pays la veille du crime... L'oncle d'El-Arbi garda nos enfants, mais il me mit à la porte. Seule et sans ressources, je regrettai amèrement la demeure

1) Domestique agricole.
2) Laboureur.

agréable du caïd, où je coulais une si douce vie. Je maudis l'amour qui m'avait arrachée à ce bonheur, l'amour si riche en pénibles heures, et si avare de beaux moments. Depuis, j'ai erré dans les plaines et les montagnes, d'Alger à Tlemcen et de Tiout à Bône. J'ai eu quelquefois soif, et plus fréquemment faim. J'ai dormi sur la terre et sous l'eau... Tu vois, ma fille, qu'il ne faut pas souhaiter l'amour : il est l'ennemi de la paix, du bien-être.

Aouda haussait les épaules. Elle aimait le mouvement, les aventures, elle enviait Zineb qui avait eu le luxe chez le caïd, l'amour avec le taleb. Son existence vagabonde, incertaine et libre valait mieux que la sienne. Elle le lui dit. Zineb crispa ses mains et contorsionna sa figure pour exprimer sa réprobation. Elle vitupéra plus aigrement, mais tout à coup elle s'arrêta et se glissa au dehors par la fenêtre de derrière : elle avait entendu, sur la route, la voix de Slimann, et, lorsqu'il les surprenait ensemble, il se plaisait à répéter, malgré la contrariété boudeuse d'Aouda :

Ah! Ah! vous bavardez un peu? Bavardez, bavardez puisque le Dieu tout-puissant a commis l'imprudence de donner aux femmes une langue!... Ne devrait-on pas couper la langue à toutes les petites femelles, pour le contentement des hommes?...

III

Aouda n'avait plus l'éclat d'une houri, ni la blancheur d'un bol de lait. Elle dépérissait de jour en jour. Ses yeux étaient vides comme des abîmes; ses joues, marbrées de jaune, se creusaient Elle ne parlait guère, mais lorsqu'elle était seule avec Zineb, elle lui redisait obstinément : « Si tu m'aimais, tu me viendrais en aide. »

Slimann s'alarma. Il appela auprès d'elle, puisque Zineb était impuissante, des marabouts et des savants qui possédaient une science merveilleuse. Aouda fut couverte d'amulettes. Autour d'elle on brûla des plantes aromatiques; on l'obligea, toutes les heures, à boire des tisanes fétides qu'elle rejetait aussitôt. Zineb voulut la délivrer de ses désirs amoureux; elle composa des philtres infaillibles. Aouda prit les philtres; les jours qui suivirent elle martyrisa Zineb par son gémissement continu : « Si tu m'aimais, tu me viendrais en aide. » Zineb dansa autour d'Aouda les danses convulsives qui mettent en fuite les adversaires. Elle battit des pieds, frappa le sol de ses poings fermés, se roula par terre, poussa des cris, et prononça des paroles terribles. La semaine d'après, la voix plus basse presque agonisante d'Aouda redit les mots de reproche : « Si tu m'aimais, tu me viendrais en aide. » Zineb eut une inspiration tardive. Qu'Aouda soit amoureuse de Slimann et tout irait bien! Elle se procura la corne d'un bélier qui avait été sacrifié lors du dernier Aïd-el-Kébir (fête du mouton) en fit consumer quelques fragments, et avec des objurgations impérieuses mit la cendre dans le couscous d'Aouda. Quand Zineb revint, le lendemain, elle trembla d'entendre la parole accusatrice. Aouda tendit le bras vers la porte et lui dit nettement : « Va-t-en! je te déteste, je ne veux plus te voir. Laisse-moi mourir seule! » Zineb se jeta aux pieds d'Aouda et la supplia de ne pas la chasser.

– Ah! je t'aime autant que si tu étais ma fille. Ne sois pas fâchée contre moi. Je ferai ce que tu voudras, je le jure.

Aouda sourit alors, et ses yeux se ranimèrent :

– Nous partirons d'ici toutes les deux, n'est-ce pas?

– Oui, accorda Zineb; nous partirons quand tu ne seras plus malade.

Mais c'était la saison des pluies. Déprimée par la diète et les remèdes, Aouda ne reprit que lentement l'éclat de sa jeune santé. Zineb la dorlotait de promesses, tout en dressant devant leur fuite le risque des catastrophes. Aouda ne savait-elle plus ce qui était arrivé à Faïza, la première femme de Mahdjoub? Un de ses anciens amoureux, Saïd, vint l'enlever peu après son mariage. Malgré leur prudence, on découvrit leurs traces. Mahdjoub tua Saïd, et il ramena l'aïza qui fut lapidée, selon les lois des Kanouns, par les membres de la Kharouba (1). Mais Aouda hochait la tête, et son entêtement se faisait plus dur : « Je veux m'en aller! Je veux m'en aller! »

La volonté d'Aouda fléchit Zineb, et son désespoir l'attendit. Elle lui dit un soir :

– Te souviens-tu de ce colporteur qui passa ici l'an dernier, au mois d'avril? Son nom est Kaci. Il est jeune, il est beau, il est riche. Il a raconté chez Taous qu'il ferait cette année sa dernière tournée. Il a gagné assez d'argent pour ouvrir un magasin dans la ville d'Alger, la ville toujours pleine de gens pressés, la ville qui ressemble, à toute heure du jour, à une grande foire. Je guetterai Kaci. Je lui dirai combien tu es belle, et que tu l'aimes depuis que tu l'as

(1) Famille.

aperçu, et que tu mourras s'il ne consent pas à ce que tu le suives. Je le conduirai devant toi, et quand il te verra, blanche comme la neige qui couronne le Djurjura, son cœur n'aura plus de repos jusqu'au moment où il battra contre le tien.

Aouda riait, se serrait près de Zineb et la questionnait sur la cité prodigieuse où elle habiterait bientôt. Toute à la joie de son prochain départ, elle devenait complaisante pour Titoune. Elle eut même des prévenances avec Slimann.

IV

Le printemps fut tardif. Le ciel d'avril eut plus de brumes que d'azur, mais au mois de mai, les couleurs s'exaltèrent dans l'exubérance du soleil.

Zineb allait chaque jour, sur la route, à plusieurs kilomètres, pour rencontrer Kaci. Elle le vit, un matin, conduisant ses ânes chargés de ballots. Elle l'entraîna dans les bois qui bordaient le chemin, sous le remous des feuilles.

— Salem! dit-elle tout d'abord. Ah! sais-tu bien que tu es le plus fortuné des hommes, continua-t-elle avec un ton persuasif. Tu es aimé d'une femme dont le dey, si les roumis ne l'avaient pas chassé, voudrait pour son harem. Elle est blanche comme ta gandoura, vive comme ces nuages qui courent sur nos têtes, et son cœur est aussi beau que son visage. Certes! tu as voyagé, tu as regardé beaucoup de femmes, mais tu n'en as certainement pas regardé de plus jolie. Elle t'a vu l'an dernier ; depuis, elle pense à toi, désire te revoir et te parler.

Kaci allait présenter quelque objection, mais Zineb poursuivit dans sa loquacité insinuante :

— Rien à craindre! Je suis là... Tu feras ta tournée comme d'habitude, et tu prendras ensuite le chemin de Tallirmoun, mais tu reviendras par les bois jusqu'ici, où je t'amènerai ta bien-aimée.

Kaci hasarda :

— Et si elle ne me plaisait pas?

Zineb rit.

— Je te la montrerai dès ce soir, et tu seras follement impatient de l'emporter. La pauvre petite mignonne! Elle n'est pas faite pour le mari qu'elle a, grossier, laid, avare. Il lui faut un homme comme toi : tu es majestueux, tu sais dire de bonnes choses, tu lui donneras des colliers et des bracelets. Nulle plus qu'elle n'est digne d'être parée. Ah! mes pigeons, vous serez bien heureux.

Sur les conseils de Zineb, Kaci resta sous la futaie jusqu'à six heures. Alors il glissa dans le hameau sans croiser personne, et pénétra chez Aouda, qui habitait la première maison. Slimann était allé acheter des moutons au marché de Fréha, Titoune faisait la lessive dans l'oued, Aouda lui ayant proposé de garder ses marmots. Elle les avait enfermés dans l'étable avec des gâteaux au miel, puis elle s'était livrée aux mains expertes de Zineb qui l'avait coiffée, habillée, maquillée. Et vraiment, elle était très belle, lorsqu'elle apparut à Kaci. Elle se tenait droite et souriante, et tendait vers lui ses doigts couleur d'acajou. Avec ses joues fermes, sa peau claire et ses lèvres rouges, elle avait l'attrait d'un fruit mûr. Kaci parla peu, mais Zineb pensa triomphalement que ses yeux parlaient pour lui. Elle exulta quand il lui recommanda d'être méfiante et adroite.

Le lendemain matin, Kaci vendit ses marchandises, et l'après-midi, il dirigea ses ânes sur le chemin de Tallirmoun.

Zineb préparait soigneusement une poudre, et Aouda la versa dans le lében (1) de Slimann.

— Avec ça, ma fille, assura Zineb, il ne risquera pas de t'entendre. Il dormira pendant plus de quarante heures, et quand il s'éveillera, vous serez loin!

Elle embrassa tendrement Aouda en lui disant :

— Que deviendrai-je sans toi? Mais je ne demeurerai pas ici, maintenant que je ne t'aurai plus. Je vous rejoindrai à El-Djezaïr, mes pigeons!

Aouda lui offrit de partir avec eux. Zineb répondit qu'elle retarderait leur marche : ils n'avaient que deux ânes! Elle voulait d'ailleurs faire croire à Slimann que les djenouns lui avaient enlevé Aouda.

V

Quand Slimann ouvrit les yeux, il entendit des sanglots convulsifs, et il distingua, dans un coin obscur de la pièce, Titoune et Zineb qui pleuraient. Il se sentait las, engourdi, et péniblement se leva.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il.

Les deux femmes tressaillirent, et Titoune courut à lui, l'entoura de ses bras.

— Ah! tu n'es pas mort! il ne t'a pas tué.

— Qui? qu'est-ce que c'est? tonna-t-il.

— Le djanoun, le djanoun qui a pris Aouda.

Slimann bondit.

(1) Petit lait.

Aouda n'est pas là? hurla t il.

Titoune expliqua.

Ce matin, je vous ai appelés d'à côté. Comme vous ne répondiez pas, je suis entrée : je t'ai vu immobile et pâle. J'ai crié, j'ai cherché Aouda. J'ai trouvé ces plumes grises, et des traces de pas qui ressemblent à celles des bouc. Certainement un djanoun a pénétré ici et s'est emparé d'Aouda.

Slimann sortit.

Tout le jour, il erra par la campagne, l'emplissant du nom d'Aouda. Il s'arrêtait parfois, exténué. Il buvait alors aux ruisseaux, ou arrachait des fruits sauvages qu'il mangeait. Qu'était devenue Aouda? Il ne croyait pas aux djenouns ravisseurs, et il se rappelait l'histoire de Lalia. Il avait douze ans. Une nuit, Lalia disparut, et on crut qu'elle avait été emportée par un djanoun. Son fiancé Bachir multiplia les offrandes au voleur, pour qu'il lui rende Lalia; il eut recours aux hommes doctes qui savent parler aux démons. Quelque temps après, Méziane, un cousin de Bachir, s'engagea aux Tirailleurs, dont une section avait campé dans le village, aux sons de la nouba, et , quand il revint chez lui, il raconta sa rencontre avec Lalia dans un café du quartier arabe, à Constantine. Lalia, le reconnaissant, ne s'était pas fait prier pour lui avouer tranquillement qu'elle avait mieux aimé suivre Debi qu'épouser Bachir.

Donc, Aouda s'était enfuie, elle aussi, et elle s'était enfuie sur les conseils de Zineb, peut-être même sur ses menaces. Il jura de se venger en agitant ses poings, et il redescendit vers le hameau.

Le soir, comme il rôdait autour de sa maison, quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se retourna et vit Areski, un octogénaire aux mains bossues, au visage plus raviné qu'un chemin creux après les pluies. Areski était vénéré parce qu'il récitait par cœur les sourates du Koran, et qu'il avait une réputation d'homme sincère. Il eut un rire silencieux, puis il dit à Slimann, tout bas :

— Avant-hier, j'ai vu Aouda et Zineb qui marchaient vite. Il était tard, et elles parlaient de Kaci.

Areski s'enfonça dans l'ombre après ces mots.

Slimann ne doutait plus. Kaci, avec son argent, avait acheté sa femme à Zineb, cette horrible sorcière de malheur qui s'était introduite chez lui par intérêt, qui cajolait Aouda par intérêt, son Aouda qui, depuis quelque temps, l'aimait si fort, lui, Slimann. Par ses potions, ses fumées et ses philtres, elle en avait disposé à sa volonté, tandis qu'elle l'endormait, lui, Slimann. Il se coucha, et toute la nuit sa tête gronda comme une tempête. Le lendemain matin, il s'embusqua près du gourbi de Zineb. La vieille sortit de bonne heure. Il rampa vers elle, la saisit avec une corde qu'il cachait sous son burnous, la bâillonna, la dévêtit, la ligotta. Puis il la traîna sur les chemins pierreux, férocement, joyeux quand elle s'écorcha. Il courait. Le pauvre corps sautait, lamentable et grotesque, et Slimann criait avec des ricanements farouches :

Ah! ah! ah! tu n'en jouiras pas de l'argent de Kaci, vilaine bête.

Il le lança parmi des buissons épineux, l'en retira sanglant. Il le plongea dans une source et l'en sortit, prolongeant ce jeu cruel dont il s'amusait. Il y avait longtemps que Zineb était morte qu'il inventait encore des supplices.

A bout de forces, il lâcha le cadavre au milieu d'une clairière, l'offrant tacitement aux chacals, aux vautours, et aux mouches hideuses.

Marthe CLEUZIÈRE.

LA QUESTION DU LATIN VUE PAR UN PROFESSEUR DE SIXIÈME

Qu'ont fait, au contraire les deux grands partis qui se disputent l'Université ? — Les uns donnent à la réflexion, à la raison raisonnante, dès le premier jour de la Sixième, une part exagérée. Il faut, assurent ils, que l'enfant réfléchisse, qu'il cherche dans le lexique, dans la grammaire, dans sa tête : il faut des exercices ou des textes à préparer, à traduire, à la maison, sans secours, qui forment les neuf dixièmes de son travail total : les préparations « orales » elles-mêmes doivent être faites par écrit, sous prétexte de faciliter le contrôle matériel. Quant aux leçons, loin de précéder les recherches personnelles, elles les suivent à longue distance : elles fixent dans la mémoire les textes des versions *passées*, des préparations *passées ;* la mémoire continue à n'être que l'humble suivante de la raison ; et c'est le raisonnement qui, d'un bout à l'autre, est le maître absolu de l'enseignement classique. — Les autres, sentant très bien le vice radical de ce système, n'ont trouvé d'autre remède que de verser dans l'excès contraire, le laisser-faire

est par eux banni des premières années où sévit dans toute sa rigueur l'intangible méthode directe : les enfantillages de Berlitz, excellents pour les vingt premières leçons, mais très inférieurs, dès la trentième, à l'antique méthode. Ahu, sont prolongés si longtemps, d'une manière si exclusive, que la raison, à son tour, est absolument sacrifiée à l'exercice mécanique de la langue guidée par l'oreille. Le talent de nos agrégés se trouve trop souvent gaspillé sans profit dans des besognes inférieures, (non seulement vaines, mais nuisibles) contre lesquelles ils n'ont cessé d'élever des protestations. Quant aux élèves, écartelés entre ces méthodes contradictoires, forcés, soit de réfléchir sur les choses sans être suffisamment soutenus par la connaissance des mots, soit de retenir les mots par la mécanique pure et simple sans jamais s'élever à des vues rationnelles par la connaissance des choses, ils font ces études « détestées des mères » qui nous rapprochent en ce moment, Madame, dans une haine commune de tous les pédantismes.

— Et vous espérez résoudre, Messieurs, cette contradiction ?

— Non pas, Madame, non pas nous, mais sans doute la force des choses, l'impossibilité de vivre où nous met cette incohérence et qui rend inévitable une solution, quelle qu'elle soit. Il faudra bien, si l'enseignement du Latin est maintenu, s'il a l'honneur de définir, au début, (comme nous le désirons), la méthode générale de l'Education Secondaire, qu'il jette au panier son stock de routines et de préjugés, qu'il revienne à la sagesse du grand Rollin, du bon Lhomond, qu'il rapprenne d'eux enfin l'art de fortifier la mémoire par l'intelligence et de soutenir, à son tour, la réflexion par la mémoire. Je sais bien que Rollin lui-même ne se faisait pas d'illusion sur la peine qu'on eut, de tout temps, à faire triompher le bon sens. « Souvent la coutume, écrivait-il avec bonhomie, exerce sur les esprits une sorte de tyrannie qui les tient dans la servitude et les empêche de faire usage de la raison... » Mais il n'en espérait pas moins que la lecture des beaux textes aurait raison des préjugés, qu'on cesserait de « tourmenter les enfants par un travail pénible et peu utile, de leur inspirer du dégoût pour une étude qui ne leur attire ordinairement de la part des maîtres que des réprimandes et des châtiments !... »

— Rollin a dit cela ?

— C'était un très brave homme. Il avait plus que un cœur de mère, ce qui le rendait très clairvoyant.

— En effet... Mais il y a longtemps déjà qu'il a dû écrire ces choses...

— En 1726, Madame ; il y aura bientôt deux cents ans.

— Et deux siècles après lui, nous en sommes encore à chercher ce que cet excellent maître avait vu du premier coup ? Ce n'est pas encourageant !

— Ce n'est peut-être pas non plus décourageant, si de l'excès du mal peut naître le remède.. Le monde savant s'agite, et l'on consulte les augures.

— On ferait mieux de consulter ces braves gens dont vous parlez et de relire leurs ouvrages.

— On les consultera peut-être. Leurs livres ont eu la vie dure ; on n'a pu complètement les mettre au rancart, et le *De Viris* tient toujours. Il fut l'année dernière la planche de salut pour certains élèves de *Cinquième* que nous eûmes l'occasion de voir d'assez près et qui purent, grâce à ce vieux livre assidûment dépouillé, retrouver la simple méthode avec l'âme du bon Lhomond. Ces enfants, dociles aux conseils de Rollin, « ne produisaient rien d'eux-mêmes », rien du moins qu'ils ne pussent produire sans peine et comme en se jouant ; car ils ne faisaient que « se prêter au maître », et cela « leur épargnait beaucoup de temps, de peine et de punitions... »

— Décidément votre Rollin était hanté par la crainte de faire travailler les élèves !

— C'est qu'il travaillait beaucoup lui-même, Madame. Il pensait que la peine intelligente du maître doit épargner (c'est son mot) la peine stérile des enfants.

— C'était un révolutionnaire ?

— Il était assez mal vu des autorités d'alors. Mais cela n'empêchait pas son opinion d'être la bonne. Vous verrez qu'elle finira par l'emporter.

— Un peu tard, je le crains, pour mon petit.

— Qui sait ? Il nous faut toujours, dit un texte ancien cher à ces vieux maîtres, « porter courageusement devant soi l'espérance... ». Et le Conseil Supérieur se réunira demain.

— Ce Conseil comprend, sans doute, beaucoup d'hommes compétents?

— Oh, Madame !... Un Conseil « Supérieur !... »

— Ils ont tous enseigné le Latin et le Français dans les classes de grammaire ?

— Je n'oserais pas l'affirmer... Mais cela n'a aucune importance.

— Vous croyez?

— J'en suis certain.

— Dans ces conditions, Monsieur, je me reprocherais d'en douter. Au revoir, Messieurs, et merci. Je partage toute votre confiance.

J. BÉZARD.

LE CARNAVAL DE 1497 A FLORENCE ET SON ORGANISATEUR

En 1497, la ville du Lys Rouge était divisée en deux factions, opposées à tous les points de vue : celle des *piagnoni* ou *piatoschi* et celle des *arrabbiati* ou *palleschi*.

Les premiers, menant une vie austère, cherchaient leur mot d'ordre politique, aussi bien que religieux, au couvent de San Marco. Le soir, à certaines dates convenues, les *pleureurs*, vêtus d'une cagoule noire, le capuchon rabattu sur les yeux, se rendaient dans les souterrains du cloître, et là, se flagellaient consciencieusement.

Les *enragés*, au contraire, amis de la vie facile, des plaisirs et des fêtes, appelaient le retour de Pierre de Médicis, chassé par le peuple, indigné de sa lâcheté. Depuis le départ de Pierre, qui datait de trois ans déjà, le pouvoir était exercé de fait, — sans qu'il l'eût brigué, ni reçu de mandat officiel — par *le moine au froid de bonne*, celui-là même qui, du fond de sa cellule, tenant en main les rênes du gouvernement, voulut encore organiser les divertissements du carnaval.

Ce moine, que nous appelons Savonarole, et que ses contemporains désignaient sous le nom de Frère Jérôme, appartenait à l'ordre de Saint-Dominique. Il était de taille moyenne, très brun ; son visage, maigre et jaune, au front bas, aux yeux noirs enfoncés, au nez crochu, était caractérisé par une mâchoire inférieure difforme, et par des lèvres épaisses. La laideur sensationnelle du moine nous est parvenue à travers de nombreux portraits.

Tout pénétré de la doctrine de saint Thomas, austère, énergique, ardent patriote, frère Jérôme était arrivé à Florence à l'apogée de la puissance de Laurent de Médicis. Dès sa venue, il avait été frappé du paganisme croissant de cette population intelligente et fine, éprise de beauté et affamée de jouissances ; « le vice se déployait au grand jour, l'intrigue et le meurtre dominaient (1) ».

De toutes ses forces, il entreprit de combattre le mal qu'il détestait : du haut de la chaire, surtout, son verbe puissant exerça une influence extraordinaire sur ses contemporains. Nous lisons dans Guichardin : « Le triomphe de la doctrine de Frère Jérôme fut manifeste : on ne jouait plus en public, les tavernes étaient fermées, les femmes avaient quitté en partie les vêtements déshonnêtes et lascifs, etc. »

(1) Guicciardini. [illegible]

*
* *

Le carnaval de 1497 allait commencer, les *enragés* tentaient de faire revivre les anciennes fêtes et leurs désordres : Savonarole, redoutant la ruine de son œuvre morale, tenta de les empêcher, à tout prix, de renouveler leurs orgies d'antan.

La bizarrerie et la multitude des réjouissances carnavalesques usitées alors ne connaissaient pas de limites : chaque année, l'esprit inventif des Florentins en découvrait de nouvelles : c'étaient quelques représentations scéniques, ou bien une allégorie, un cortège d'empereur romain, une apothéose païenne, ou encore un triomphe de la Mort, le char de la Mort tiré par des bœufs noirs, couverts de crânes d'or et de croix blanches, un squelette debout sur ce char avec la faux et le sablier : autour de lui, des tombeaux ouverts, où se dressaient d'autres squelettes, qui débitaient de sinistres présages :

[illegible]

Il n'y a qu'à ouvrir Vasari pour rencontrer le récit de cent fêtes plus étranges encore. Un élément religieux se mêlait souvent aux pires folies ainsi qu'aux chants carnavalesques à la fois raffinés et obscènes. — Nous sommes à l'époque où le sacré et le profane offrent les plus singulières combinaisons, où la fameuse académie platonicienne demande à Rome de canoniser Platon (1).

Connaissant les hommes, sachant qu'en leur enlevant une fête, on devait leur en donner une autre à la place, Frère Jérôme inventa une distraction nouvelle capable, croyait-il, de satisfaire les délicats aussi bien que le menu peuple. Nous savons que celui-ci était fort attaché, à pareille époque, au barbare et sanglant *giuoco dei sassi*, ce célèbre jeu à coups de pierres qui dégénérait en brutalités de toutes manières.

Savonarole n'étonna donc aucun de ses contemporains en organisant une sorte de divertissement pieux qui devait se terminer par *le bûcher des vanités*.

Chaque année, au carnaval, une bande d'enfants, enrégimentés pour la chose, allaient de

[illegible]

Orlando de Lassus et Palestrina pour connaître enfin [illegible]

maison en maison quêter l'argent nécessaire aux fêtes. Frère Jérôme utilisa les petits quêteurs : mais au lieu de demander de l'argent, comme les autres années, ils le refusaient cette fois-ci et sollicitaient, à la place, ce que Savonarole désignait sous le nom de *vanités* ou *frivolités*. C'étaient, nous disent les contemporains, des parures de tous genres — voire même obscènes — qui servaient aux réjouissances du carnaval, c'étaient encore des œuvres d'art licencieuses, des livres d'inspiration analogue, enrichis parfois de merveilleuses reliures.

Au début du carnaval, l'armée enfantine, vêtue de blanc, tenant d'une main une branche d'olivier, de l'autre une petite croix rouge, s'ébranlait à travers les rues de Florence au commandement des jeunes capitaines : « De front! En avant ! » La musique retentissait alors et les étendards se déployaient. Devant les petits quêteurs qui passaient en criant : « Vive le Christ, roi de Florence ! Vive sainte Marie, notre Reine ! », les Florentins rivalisaient de générosité. On cite même le jeune Sandro Botticelli qui, saisi de ferveur, se souvenant de certaines académies — très peu académiques — cachées dans son grenier, en fit un rouleau qu'il donna aux enfants.

Ainsi, de jour en jour, une moisson d'objets les plus divers s'accumulait.

Devant la sombre tour du Palazzo Vecchio, à côté de la Loggia Orcagna, au dernier jour du carnaval, par les ordres de Frère Jérôme, un bûcher s'éleva, haut de 30 coudées, large de 120, figurant une pyramide octogonale, formée par des planches et munie de 15 marches. Là, étaient exposées les *vanités* recueillies par la petite armée au cours de ses quêtes.

Sur la marche du bas, on avait réuni les masques, perruques, fausses barbes, grelots et autres accessoires carnavalesques. Sur les trois marches suivantes, les livres obscènes, ou d'une inspiration trop païenne. Au-dessus des livres, les parures de femmes, pâtes, parfums, pinces à épiler, etc. : plus haut encore les cartes, les échecs et autres jeux, pratiqués alors avec passion et qui réduisaient fréquemment les joueurs à la ruine et au suicide ; puis venaient les tableaux et les dessins licencieux ou d'un goût plus que douteux (1). Tout en haut de l'édifice, se dressait un gigantesque pantin figurant le carnaval, créateur des *frivolités et anathèmes*. Il était rempli de soufre et de poudre, épouvantablement barbouillé de peinture, couvert de poils, les pieds fourchus, à la manière de l'antique dieu Pan.

Alors, tandis que le crépuscule tombait, on apercevait la foule qui se mouvait doucement. Comme dans une église, on n'entendait que murmures respectueux ; de temps en temps, des hymnes religieux s'élevaient. La nuit venue, un frémissement parcourut la foule : « On vient, on vient ! »

Silencieuse, sans torches, vêtue de ses longues tuniques blanches, l'armée des enfants s'avançait. Derrière elle, marchaient les moines, les chantres, les gonfaloniers, les chanoines, les docteurs et maîtres ès théologie, les chevaliers, les gardes du Bargello et enfin les massiers et les sonneurs de trompe. Le cortège se rangea sur la place : les uns autour de la pyramide, les autres sur la *ringhiera* ou espèce de balustrade qui s'étendait alors en avant du Vieux Palais, d'autres encore sous la loggia.

Comme pour une mise à mort, le silence régnait sur toute l'étendue de la vaste place. Savonarole monta alors sur la chaussée, devant le Palazzo Vecchio et, élevant le Crucifix au-dessus de sa tête, dit à voix haute et solennelle : « Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, allumez le bûcher. »

Quatre hommes, munis de torches résineuses, s'approchèrent de la pyramide et y mirent le feu aux quatre coins. La flamme crépita, puis s'éleva joyeusement. Les trompes sonnèrent mêlées aux fanfares de la Seigneurie ; la cloche de la tour du Vieux Palais s'ébranla, les cloches de toutes les églises de Florence lui répondirent.

Tandis que les uns priaient, les autres riaient, sautaient, agitaient les mains, brandissaient leurs chaperons. Puis, une gigantesque ronde se forma, lente d'abord, de plus en plus vive ensuite, exprimant la joie des fidèles pour la destruction des *frivolités*.

Tel fut, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le clou du carnaval de 1497.

*
* *

Nous laisserons systématiquement de côté les accusations de vandalisme dirigées contre Savonarole à propos du fameux bûcher et de la destruction des œuvres d'art : les intéressés eux-mêmes, c'est-à-dire les artistes, le tiennent en haute estime ; aucun auteur contemporain, du reste, ne lui reproche cet auto-da-fé. Nous ne

(1) On sait que certains artistes de l'époque prenaient pour modèles de la Vierge et les saintes des courtisanes fort connues, dont ils avaient fait ainsi de véritables portraits ; la jeunesse florentine allait d'église en église les reconnaître et les nommer.

mentionnerons pas non plus ce que l'art et les lettres doivent à Savonarole, dont les écrits et les discours étaient empreints d'une esthétique toute platonicienne. Nous n'aborderons pas davantage, ses écrits, ses sermons ; nous ne parlerons pas de ses prophéties, mais, à une époque comme la nôtre, où les peuples sont si difficiles à gouverner et les gouvernants si rarement à la hauteur de leur tâche, nous ne pouvons passer entièrement sous silence le rôle politique de Frère Jérôme.

Nous avons déjà dit que, par le seul ascendant de sa personnalité et de son énergie, il gouverna de fait, durant l'espace de trois années, cette cité des fleurs, *gracis et suavis* tout à la fois, quand on savait la mener.

Voici, en résumé, comment le moine austère posait les bases du nouvel Etat de Florence. Il l'appuyait d'abord sur la *crainte de Dieu* et sur la *réforme des mœurs ;* il recommandait ensuite le *dévouement au bien public* de préférence à toute ambition particulière ou à tout intérêt personnel. Ses conseils avaient pour but de préparer le peuple, sous le nom de *paix universelle*, à une *entière amnistie* (1). C'était vraiment une chose nouvelle dans cette Italie du xve siècle que la clémence du parti vainqueur ! Aussi, Guichardin est il obligé de reconnaître, après avoir envisagé les extrémités où aurait été réduite sa patrie sans l'autorité de Frère Jérôme : « Lui seul empêcha ces redoutables désordres ; il fit décréter la paix universelle qui, en coupant court à toute recherche du passé, détourna les vengeances dont étaient menacés les partisans des Médicis (2). »

Non seulement l'énergique dominicain tenta de guérir les plaies du passé, mais il voulut encore préparer l'avenir. Il donna, dans ce but, des *lois constitutives* à Florence. Chaque mesure était proposée par lui en chaire, dans un sermon. L'esprit public s'en emparait, les réunions des magistrats et des membres de la Seigneurie la discutaient dans les termes mêmes posés par le prédicateur. L'adoption suivait presque toujours sans amendement.

Le gouvernement que Fra Girolamo avait donné à Florence par l'institution du *Grand Conseil* est, sans contredit, le meilleur qu'elle [illegible] encore connu. Un de ses ennemis, Machiavel, peu suspect de partialité bienveillante puisqu'il [illegible] dans une de ses premières lettres, jusqu'à traiter le moine de fourbe, reconnaît cependant plus tard, dans son *Discorso* à Léon X, qu'on ne pouvait rétablir l'Etat florentin que par ce *Grand Conseil*. Dans un autre discours, il déclare, en parlant de Savonarole, « que d'un si grand homme, il ne faut parler qu'avec respect ».

La forme de gouvernement créée par Frère Jérôme se maintint après sa mort : seule la force des choses le renversa, lorsqu'en 1512 les Médicis rentrèrent à Florence.

En 1498, Savonarole, taxé d'hérésie par ordre d'Alexandre VI Borgia, dont il avait flétri les mœurs, fut condamné à être brûlé vif (1). Ainsi périt ce fils de saint Dominique qui, au milieu des préoccupations les plus graves et malgré les charges les plus lourdes, avait encore trouvé moyen d'organiser le carnaval de 1497.

Madeleine Barré.

(1) Cette *paix* [illegible] pas une idée de Savonarole : il faut remonter jusqu'à Périclès, qui a été le véritable précurseur de la proposition [illegible] aux deux conférences de la Haye (1899-1907) d'instituer une *cour d'arbitrage* pour [illegible] la dite paix. Mais en raison d'obstacles imprévus et insurmontables, le fils de Xanthippe n'a pas pu [illegible] son rêve.

(2) *Storia fiorentina* opere inedite, t. III.

(1) Sa mémoire fut réhabilitée par une commission de la Congrégation de l'Index réunie sous le pontificat de Paul IV.

A PROPOS DU TRICENTENAIRE DE MOLIÈRE

ÉPITAPHES, ÉPIGRAMMES, MADRIGAUX, STANCES ET SONNETS

Puisque le tricentenaire de la naissance de Molière va être célébré comme une fête nationale, il est intéressant de rappeler quelques-unes des poésies — bien oubliées — qui furent écrites au lendemain de la mort du grand comique. Une quantité d'épitaphes, d'épigrammes, de stances, de madrigaux, de sonnets, de vers de tout mètre et de toute provenance, se répandirent alors. La plupart opposaient la mort feinte d'*Argan* à la mort véritable de Molière, dénouement imprévu du *Malade Imaginaire*. Le [illegible] subit d'un acteur [illegible] et quel acteur ! contrefaisant le mort, était bien de nature à frapper les esprits et à servir de thème à toutes les variations poétiques. Voici une épitaphe, par exemple :

Molière est dans la fosse noire,
On dit qu'il est mort tout de bon.
Pour moi, je n'en saurais rien croire ;
[illegible]

Et cette autre :

Passant, ici repose un qu'on dit être mort ;
Je ne sais s'il l'est, ou s'il dort,
Sa maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir ;
C'est un tour qu'il joue à plaisir ;
Car il aimait à contrefaire
Quoi qu'il en soit, ci-gît Molière ;
Comme il était comédien,
S'il fait le mort il le fait bien.

Ses ennemis, comme bien on pense, se donnèrent libre carrière, et aussi ses défenseurs. Dans une *épigramme*, on faisait dire à Molière :

J'ai dans tout le cours de ma vie
Des grands et des devots, des marquis, du vulgaire :
Jouant le médecin, je me suis échoué ;
Je meurs sans médecin, sans prêtre, et sans notaire ;
J'ai joué la mort même, et la mort m'a joué.

Par contre, dans un *sonnet irrégulier*, c'est ainsi qu'on fait parler un médecin :

Molière est mort ; quelle étrange nouvelle !
Comment, sans en frémir, apprendre ce revers ?
Il est mort, oui, sans doute, et la Parque cruelle
De ce monstre, sans doute, a purgé l'univers.

Que votre injustice est étrange !
Destins, ignoriez-vous quel est notre pouvoir ?
Et ne deviez-vous pas savoir
Le plaisir que l'on goûte alors que l'on se venge ?

Quoi donc ! Sera-t-il dit qu'avec impunité
L'ennemi de la Faculté
Porte parmi les morts le fruit de sa victoire ?
Si nous avions encor ce chagrin à souffrir,
Que ne nous laissait-on, au moins pour notre gloire,
La consolation de le faire mourir ?

C'est ainsi que sur sa tombe amis et ennemis se donnaient la réplique ; mais on est heureux de noter que plusieurs des adversaires de Molière firent amende honorable, que ses victimes même oublièrent généreusement les coups qu'il leur avait portés. A côté des noms de ses amis, on est touché de rencontrer ceux de Boursault, de Ménage, de plusieurs religieux, prêtres et jésuites, — et même d'un médecin, Estienne Bachot, qui chantèrent ses louanges. Georges Monval, le fondateur du *Molièriste*, revue mensuelle exclusivement consacrée à la bibliographie de Molière, la première qui ait réalisé en France ce qui existait déjà en Angleterre pour Shakespeare, — publiait en 1885 le recueil de toutes les pièces *sur la mort de Molière*, et il arrivait à un total de cent seize morceaux.

Citons encore quelques-unes des pièces écrites à sa louange, d'une valeur littéraire parfois médiocre ; mais elles nous prouvent que, dès cette époque, on comprenait la place occupée par Molière dans l'art et le génie français. Nous ne citerons pas les beaux vers de l'*Epître à Racine :*

Avant qu'un peu de terre obtenu par prière
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière, etc.

mais l'*épitaphe* par La Fontaine, dont l'original autographe signé se trouve aux Archives de la Comédie-Française, est moins connue :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence ;
Et cependant le seul Molière y gît :
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit,
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir malgré tous nos efforts :
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts.

Voici un *madrigal* dans le goût de l'époque :

Quand Molière, employant de l'art les plus beaux [traits,]
Nous peignit des humains les différents portraits,
Nous dûmes nos plaisirs à son rare génie :
Mais il ne doit qu'à lui cet honneur sans égal,
D'avoir été l'original,
Dont la France jamais ne verra de copie.

Chapelle, lui, répond aux détracteurs de Molière par une boutade :

Puisqu'à Paris on dénie
La terre après le trépas
A ceux qui pendant leur vie
Ont joué la comédie,
Pourquoi ne jette-t-on pas
Les bigots à la voirie ?
Ils sont dans le même cas.

On voit la variété de tons... Nous n'avons pas la prétention de citer tous les vers écrits à la gloire de Molière depuis Regnard dans son prologue des *Ménechmes* jusqu'à Musset... Nous préférons, pour terminer, citer quelques témoignages moins connus et d'autant plus touchants. D'abord ce noble aveu de son ancien ennemi, Boursault :

MELPOMÈNE A LA RENOMMÉE

Depuis combien de temps la fidèle Thalie
Dans un habit lugubre est-elle ensevelie,
Le front ceint de cyprès, les yeux baignés de pleurs,
Sans qu'un autre Molière apaise ses douleurs ?
Dans les siècles passés comme au siècle où nous sommes,
La nature était lente à faire de grands hommes ;
Et l'aimable Thalie à longtemps à pleurer
Avant que son malheur se puisse réparer.

Enfin, et surtout, les vers latins et français adressés à sa mémoire par les pères Jésuites, les dix-huit vers du père Vavasseur :

Belle dicas scribam, Moleri, et scriptor et actor, etc

traduits en stances par le père Bouhours :

Ornement du théâtre, incomparable acteur,
Charmant poète, illustre auteur,
C'est toi dont les plaisanteries
Ont guéri des marquis l'esprit extravagant.
C'est toi qui par tes momeries
As réprimé l'orgueil du bourgeois arrogant.

Ta muse en jouant l'hypocrisie,
A redressé les faux dévots,
La pédanterie a tes bons mots
A reconnu son faux mérite.

L'homme ennemi du genre humain,
Le campagnard qui tout admire,
N'ont pas lu tes écrits en vain :
Tous deux se sont instruits, en ne pensant qu'à rire.

En vain tu t'informas et la ville et la cour ;
Mais quelle en fut ta récompense ?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaissance.

Il leur fallait un comédien
Qui mît à les polir son art et son étude ;
Mais Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi leurs défauts, que tu peignis si bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans ces vers, la justesse de la critique ou la largeur d'esprit. C'est ainsi qu'un Jésuite jugeait Molière au lendemain de sa mort ! Justice et charité envers sa mémoire, voilà d'ailleurs l'attitude de plus d'un ecclésiastique à cette époque. Et il nous plaît de terminer cette rapide revue des épitaphes inscrites sur sa tombe, par celle-ci, sortie d'un cœur vraiment chrétien :

Placidis manibus Joannis-Baptistæ
Pocquelini Molieri,
Comicorum sui seculi
Poetarum facile principis.
Epitaphium

Hic situs est vitiorum hominum, dum viveret, hostis,
Illos cum scriptis, nunc vel augueret,
Dicendo verum, illis non ipse pepercit.
Illum Deus ut parcat, lector amice, roga.

TRADUCTION :

Ci-gît cet ennemi des vices de son temps ;
De qui la voix fit autant que la plume.
Il sut par l'une et l'autre, en délassant nos sens,
Des sévères leçons corriger l'infortune
Homme, qui que tu sois, qui l'eus pour ton censeur,
N'épargnant pas tes mœurs ni ta personne,
Pour le payer des soins qui t'ont rendu meilleur,
Prie au moins que Dieu lui pardonne.

Jean MONVAL.

Bibliothécaire de la Comédie-Française.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES EMBARRAS DE L'ANGLETERRE

Un Anglais, très profondément anglais, mais grand ami de la France, me dit :

Dans la joie qu'ils ont de voir les affaires reprendre leur cours normal, mes compatriotes ont assurément grand tort d'oublier le point de vue français, et de ne pas comprendre que votre droit aux réparations et à la sécurité future est absolu. Mais vous autres, en France, vous vous trompez aussi quand vous nous considérez comme des profiteurs de la guerre. L'Angleterre n'a pas été dévastée, c'est vrai ; elle a perdu moins d'hommes que la France ; son change est meilleur, son budget s'équilibre. Mais elle n'en a pas moins subi les conséquences de la catastrophe mondiale, et peut-être ces conséquences sont-elles plus profondes et plus graves pour elle que pour les pays continentaux. Croyez-moi, les citoyens britanniques qui réfléchissent ont mille raisons de s'inquiéter pour l'avenir de l'Empire, et cela explique dans une large mesure, leurs accès de mauvaise humeur. »

Et, en effet, quand on envisage les terribles problèmes qui se posent devant les dirigeants du Royaume-Uni, on se dit que pour ceux qui ont la douloureuse manie de chercher à prévoir, la situation est vraiment angoissante. La situation économique et financière de la France est terrible, mais l'armature sociale et nationale reste solide. Il n'en est pas de même dans le Royaume-Uni, qui devient le Royaume désuni. On a pu croire que la question d'Irlande allait être résolue ; on est loin de compte. Le pacte anglo-irlandais n'a été ratifié par le Parlement national qu'à une faible majorité. Les extrémistes qui suivent M. de Valera ont repris la campagne, et la question des frontières entre l'Ulster et l'Irlande du Sud ayant rallumé la guerre civile, les événements ont paru leur donner raison. Il semble qu'ils aient le sentiment populaire pour eux, et, en Irlande, la question de sentiment est d'une importance capitale. Il y a eu tant de sang répandu, non seulement depuis des années, mais depuis des siècles qu'il était certain qu'il faudrait une longue période de temps pour [illegible] dans les esprits. Comme en [illegible] l'intransigeance des orangistes de l'Ulster le rend de moins en moins réalisable. Certes, il y a dans les villes une bourgeoisie moyenne qui semblait de pouvoir vivre en

travailler en paix, à qui l'accord avec l'Angleterre paraît désirable, et à qui les concessions de M. Lloyd George semblaient suffisantes. Mais pour le fond de cette population rurale qui a gardé le souvenir des evictions et des persécutions, pour ces familles de paysans qui ont tous des fils dans l'armée du Sinn Féin, l'Anglais est resté l'ennemi, l'irréconciliable ennemi ; l'Irlande est toujours une terre occupée par un dominateur étranger qui doit être jeté à la mer et dont les embarras actuels, sorte de punition divine, doivent être mis à profit.

Car c'est toujours avec une sorte de joie sauvage que l'opinion irlandaise accueille les périls qui menacent l'Empire. Le plus urgent, à ses yeux, est le péril travailliste ; c'est celui qu'elle voit le plus clairement, c'est celui dont elle espère profiter.

Et, en effet, il est redoutable : la crise économique, le chômage effrayant qui a suivi la guerre n'ont fait que précipiter un mouvement qui s'annonçait déjà avant 1914, et dont on n'a peut-être pas mesuré toute la profondeur.

Ce qui a fait la grandeur de l'Angleterre traditionnelle, c'est cette « gentry », cette solide bourgeoisie industrielle et commerçante qui a su transporter dans la politique l'esprit positif, le sens des affaires, et ce réalisme expérimental que tous les hommes d'Etat anglais appliquaient d'instinct, même quand ils le décoraient de tous les oripeaux du piétisme humanitaire et protestant. Cette classe avait, au plus haut degré, le sens national, le sens de l'Etat. Elle était animée d'un admirable civisme, qui n'est pas aboli, car il faut s'incliner devant le courage fiscal qu'elle a montré depuis la guerre ; aucun contribuable n'est plus imposé que l'Anglais. Mais peu après la fin de l'ère victorienne, qui fut peut-être l'apogée de la Grande-Bretagne, de bons observateurs signalaient déjà, que cette forte classe dirigeante perdait beaucoup de sa confiance en elle-même, et ne conservait son influence politique qu'en multipliant les concessions à un monde du travail de plus en plus exigeant. Depuis le règne de M. Lloyd George, ces concessions en sont venues à un tel point que l'Angleterre bourgeoise en est arrivée à entretenir à ne rien faire la moitié de l'Angleterre ouvrière. Pour peu que la situation se prolonge, le fonds de chômage en arrivera à absorber le plus clair du budget.

Un tel régime n'est possible qu'à cause de la formidable accumulation de richesses que la classe possédante anglaise avait réalisée par suite de sa domination économique sur le monde. Or, c'est cette domination qui est menacée aujourd'hui. L'Angleterre est en passe de perdre les uns après les autres tous les marchés européens et tous les marchés d'Outre mer, qui absorbaient les produits de ses manufactures. Elle commence à le comprendre : de là ses angoisses.

*
* *

Une politique orientale très habilement conçue devait assurer aux produits anglais tous les pays de la Méditerranée orientale, l'Asie-Mineure et la Perse. C'est le résultat que Londres avait cherché en soutenant l'émir Fayçal, et les sionistes de Palestine, et en concluant cet accord anglo-persan qui devait éliminer de ce pays tous les concurrents européens. Mais ce beau plan n'aurait pu réussir que par une diplomatie extrêmement prudente, souple et patiente. On n'avait apparemment pas le temps de la mettre en œuvre. Toujours est-il que l'on a eu recours à la manière forte, à la manière brutale, sans tenir compte du sentiment national des peuples, sentiment qui s'est réveillé partout au contact même des idées européennes. Le résultat est que l'échec de la politique anglaise est complet, aussi bien en Palestine qu'en Mésopotamie et en Perse.

Mais en somme, ce n'est là qu'un manque à gagner. En Egypte, c'est une perte positive que l'Angleterre éprouve. La proclamation du protectorat pendant la guerre avait passé pour un coup de maître. Il est certain aujourd'hui que l'Angleterre ne pourra le maintenir. Le mouvement nationaliste égyptien est devenu irrésistible. Pour le mater, le gouvernement britannique devrait entreprendre une véritable expédition dont il est, pour le moment, tout à fait incapable. Aussi se montre-t-il disposé à toutes les concessions, bienheureux s'il garde le contrôle du canal de Suez et des routes de l'Afrique centrale, bienheureux s'il peut conserver à ses exportateurs leur situation privilégiée dans la vallée du Nil ; on sait, en effet, que le mouvement nationaliste égyptien a commencé par un boycottage des produits anglais. Reste à savoir si l'accord qui finira nécessairement par intervenir pourra y mettre fin.

*
* *

Mais c'est la situation de l'Inde, le plus beau joyau de la couronne britannique qui est la plus inquiétante. Là aussi, dans cette vieille terre de l'indifférence et de la résignation, le nationalisme indigène s'est réveillé soudain.

Pour maintenir dans l'obéissance ces énormes populations, l'Angleterre, par une politique extrêmement habile, s'était appuyée sur les minorités musulmanes, les opposant aux masses indoues encore attachées aux vieilles religions indigènes. Mais l'attitude du gouvernement britannique à l'égard de la Turquie, cette énorme erreur qui a consisté à croire que l'on pourrait effacer tant de siècles d'histoire islamique et évincer le Sultan du Kalifat, lui a aliéné peut-être définitivement tous ses sujets mahométans. Musulmans et hindous s'entendent aujourd'hui pour réclamer la liberté de l'Inde :

« Du balayeur au prince, du brahmane au paria, l'Inde est mûre aujourd'hui pour obtenir au moins le statut d'un Dominion, déclarait dernièrement à un journaliste français un jeune étudiant hindou récemment arrivé de Calcutta. J'appartiens à la caste des brahmanes, et pourtant je ne me préoccupe ni du rang ni de la religion de tous ceux qui ont foi dans une réforme démocratique du gouvernement de l'Inde. »

Puis le jeune homme se lançait à corps perdu dans un éloge quasi religieux de M. Gandhi, qu'il assimilait aux plus grands hommes de l'histoire de l'Inde, voire même au Bouddha.

« Il se promène, disait-il, à travers l'Inde entière, et n'a de secret pour personne. Il faut que je vous peigne cet homme extraordinaire tel qu'il m'est apparu entre ses trois fils : vêtu de notre costume national et coiffé du turban, amaigri par une vie d'ascète. Il ne se nourrit que de légumes, de lait de chèvre et de riz, observe scrupuleusement chaque lundi vingt-quatre heures de jeûne pendant lesquelles il ne voit personne, ne travaille pas, mais réfléchit. »

Certes, il faut faire la part de l'imagination orientale, et de la jeunesse du disciple. Mais dans un pays comme l'Inde, quand un leader se présente avec cette allure de sainteté, il devient singulièrement dangereux. Il est vrai qu'on nous assure que M. Gandhi n'est rien moins qu'un révolutionnaire, un violent, un « bolchevik ». Son jeune sectateur le représente comme un apôtre humanitaire, un citoyen du monde, mais en même temps il nous fait part d'un fait caractéristique et inquiétant.

« Depuis des milliers d'années, dit-il, le rouet ou *tcharkha* servait dans l'Inde à tisser nos mousselines, mais on l'abandonnait depuis que M. [illegible] chester nous envoyait ses cotonnades. Aujourd'hui sous l'inspiration de M. Gandhi, les ménagères se servent de nouveau de tcharkha, et les vêtements que nous portons, que nous nommons khadar, sont tissés avec des fils de tcharkha. L'appel de M. Gandhi aux masses « travaillez le tcharkha et portez le K » retentit à travers tout le pays. Sur notre drapeau national multicolore est brodé le tcharkha bien-aimé. Tel est le signe extérieur de notre mouvement. Pour M. Gandhi, la véritable indépendance est l'indépendance économique ».

Il s'agit donc, et on ne s'en cache pas, de frapper l'exportateur anglais dans ses intérêts les plus directs. Le fond de la pensée de l'agitateur hindou serait-il donc de reprendre contre l'Angleterre l'arme de Napoléon, le blocus ? Toujours est-il que le mouvement nationaliste de l'Inde se traduit, pour le moment, par une sorte de grève des bras croisés, le mouvement de « non-coopération ». C'est peut-être ce qu'il y a de plus dangereux.

*
* *

Le marché européen échappe à l'industrie anglaise, par suite du trouble économique que la guerre a produit dans tout l'ancien Continent ; le marché colonial menace de lui échapper à son tour, par suite du développement du nationalisme asiatique : on comprend l'inquiétude qui talonne tous les vieux Anglais qui croyaient à la pérennité de l'Empire et cette inquiétude explique très suffisamment la politique incertaine et empirique de M. Lloyd George. Retrouver l'immense marché russe, quel rêve ! S'il n'y a qu'une seule chance d'y parvenir, ne faut-il pas tenter l'aventure ? Tant pis si elle est périlleuse.

Telle est au fond la psychologie du monde politique anglais. Nous n'avons pas nécessairement à y conformer notre conduite, mais si nous voulons avoir une politique saine, il faut en tenir compte. On entend souvent en France des patriotes dont l'expliquable nervosité se traduit par de véritables diatribes contre la politique anglaise ; certes, la manière de M. Lloyd George les a trop souvent justifiés. Mais quand on voit des gens se féliciter des embarras du Royaume-Uni, il est indispensable de les prévenir de leur erreur. Ce ne sont pas de simples avertissements que l'orgueil anglais reçoit aujourd'hui, ce sont de graves menaces. Or, tout ce qui menace en ce moment le prestige anglais dans les pays asiatiques, menace également le prestige européen. Dans l'Afrique du Nord, c'est la France qui porte le drapeau de l'Europe ; en Asie, [illegible] gine-t-on que si l'Inde était bouleversée par une insurrection, l'Indo-Chine resterait à l'abri

de l'incendie ? « L'Asie aux Asiatiques », c'est le mot d'ordre de toutes les jeunes générations, de Téhéran à Bombay et de Bombay à Saïgon : pour tous ceux qui se le murmurent à l'oreille, l'idéal est de jeter les Occidentaux à la mer, qu'ils soient anglais ou français, peu importe. Aux confins du monde civilisé, il est parfaitement exact que l'intérêt européen domine tous les autres, et quand lord Northcliffe affirme que le monde ne pourra se reconstituer que par l'entente de la France et de l'Angleterre, il proclame une vérité qui ne devrait jamais sortir de la tête des hommes d'État.

L. Dumont Wilden.

LE ROMAN

LE NOUVEAU ROMAN D'AVENTURES [1]

Il y a incontestablement une renaissance du roman d'aventures. Nous l'avons dit à propos de M. Pierre Benoit. Nous aurons l'occasion de le répéter à propos de M. Pierre Mac Orlan. L'œuvre nouvelle de M. Louis Chadourne, *Terre de Chanaan*, qui rejoint la voie de ses débuts brillamment ouverte avec *Le Maître du Navire*, nous montre en lui un représentant original du genre. Nous savons d'ailleurs qu'il ne s'y enferme pas, puisqu'il avait commencé par nous donner deux recueils de vers : *Commémoration d'un Mort de Printemps* et *L'Amour et le Sablier*. D'autre part, entre ses deux romans d'aventures, il a déjà intercalé une très remarquable et très séduisante description de *L'Inquiète Adolescence*. Les dons de ce jeune écrivain sont de premier ordre, et ils lui ont servi à transformer pour sa part, selon son génie propre, un genre qui ne saurait disparaître, parce qu'il est celui qui s'identifie le plus pleinement avec l'art de conter.

Ce n'est point une aventure ordinaire, celle à laquelle s'est trouvé entraîné le paisible Jean Loubeyrac et qu'il se rappelle, par un soir d'automne, dans sa gentilhommière du Périgord, devant un grand feu flambant de bois sec, avec sa pipe, des marrons cuits sous la cendre, un verre de vin doux, vivement abrité contre la bise qui siffle dans les arbres et le brouillard mouillé sur les chemins.

Certes, il n'avait pas une âme d'aventurier ; mais il avait subi l'emprise de son ami Jérôme Carvès. Ce camarade d'enfance avait toujours manifesté l'humeur la plus vagabonde et l'audace la plus téméraire. Brun, sec, les yeux enfoncés, très noirs et très vifs, le front bombé, les cheveux en broussaille aussi long qu'une perche et plus sec qu'un clou, fils de paysans avares et sobres, il était vraiment prédestiné à courir le monde. Tout en l'aimant comme un frère, Jean redoutait en lui quelque chose d'étrange et d'indompté. Mais de même qu'il le suivait dans l'exploration des gouffres que recouvre la croûte brûlée des causses, à la recherche d'un trésor, il le suivra plus tard — cet envoûtement nous est fort bien expliqué, — sur la piste d'un trésor à peine moins chimérique, dans les régions où l'imagination des *conquistadores* avait placé Manoa del Dorado, la cité des fabuleuses richesses.

Le pays imaginaire, qu'Orellana, lieutenant de Pizarre, prétendait avoir découvert entre l'Amazone et l'Orénoque, M. Louis Chadourne en fait l'État de Puerto-Leon et nous avertit qu'il n'est pas indiqué sur les cartes de l'Amérique du Sud. « A la suite des troubles qui l'ensanglantèrent et qui sont rapportés dans cette histoire », nous dit une note de la page 55, « Puerto-Leon fut rattaché par une convention fédérale aux États-Unis du Venezuela. » La fantaisie de nos nouveaux conteurs ne dédaigne pas la précision.

Elle ne dédaigne pas non plus la psychologie : et la figure centrale de Jérôme Carvès, qui domine tout le récit, est dessinée avec beaucoup de netteté et de relief. Carvès est l'oiseau de proie. Il en a le profil ; il en a les instincts. Quand il veut entraîner son ami, blessé à vif par les premières expériences du monde, et dont la sensibilité l'emportait de beaucoup sur la volonté, il lui expose sa conception de la vie. « La mesquinerie des hommes, leur dureté t'effraient et tu te recroquevilles comme l'escargot dès le premier choc. Le dégoût est une étape qu'il faut franchir ; il est stérile. Le mépris n'est pas une solution, ni la retraite... » Et il lui enseigne qu'il faut forcer la société, la dominer, que le monde est à qui sait le conquérir, qu'il ne s'agit pas de fuir les hommes, mais d'être plus fort qu'eux. Plus tard, quand ils seront en route, à la veille d'affronter la rude existence de pirate et de flibustier, il fera à son ami l'éloge de la vie chevaleresque, du risque, qui nous

[1] Louis Chadourne : *Terre de Chanaan*, Albin Michel, édit.

renouvelle et nous lave de la crasse secrétée des habitudes. L'effort, la lutte sont pour Carvès des choses sacrées, sa seule religion. Il a besoin de « mériter » vis à vis de lui même. Il se proclame « de ceux qui partent à la conquête de la Toison d'or même si la Toison d'or n'existe pas ». Il pense qu' « il y a plus de force dans un mensonge passionnément cru que dans une vérité raisonnée », et que « ce ne sont pas les vérités qui meuvent le monde ; ce sont les légendes, les mythes, les idées confuses ». Carvès a lu les livres du Dr Gustave Le Bon.

Il tire de là un éloge assez paradoxal du mensonge, qu'il paraît confondre avec la puissance de l'illusion et de la foi, où n'entre au contraire qu'une sincérité absolue. Voici le sophisme formulé dans le passage où s'explique le titre même du livre et, sans doute, son idée directrice : « C'était aussi une folie que celle des peuples d'Israël. Des générations ont péri sur la route de Chanaan. Mais qu'importe que Chanaan n'existe pas, si le peuple qui cherche est glorieux et s'il accomplit la mission de son chef ? » Chanaan existait, le chef n'était pas un imposteur, et ce qui faisait sa force, c'est qu'il avait la foi la plus absolue dans sa mission, parce que Dieu lui-même la lui avait révélée sur le Sinaï. Carvès est si loin de cet idéal que nous allons le voir finir en simple joueur et spéculateur, habile à exploiter la crédulité. Un « épilogue direct » nous montre en lui « le grand maître de l'illusion. » L'apologiste du risque ne risque plus sa vie. Il s'en tient au *bluff*. C'est le vulgaire homme d'affaires, avec ses combinaisons, ses projets, ses mensonges. Il ne paye plus de sa personne. « Le jour où il découvrit la puissance du bluff, il découvrit aussi l'inutilité des voyages et des expéditions lointaines. » Mais alors ? Ce n'était donc pas l'effort et la lutte qui étaient pour lui choses sacrées ? L'or de la Toison l'intéressait plus que le voyage entrepris pour la conquérir ? Nous sommes bien obligés d'admettre que le second Carvès est le vrai. « L'épisode de Puerto-Leon est la partie héroïque de sa vie et, je dois dire, la plus honorable. Elle est unique : une aventure de jeunesse. »

Ne nous attardons point à cette psychologie, puisque, aussi bien, c'est l'aventure de jeunesse elle-même qui suffit à M. Louis Chadourne pour nous promener à travers l'intrigue un peu trop artificieusement aménagée de son roman. Et il n'y a pas moins d'artifice dans le dessin des personnages secondaires. Nous ne pouvons prendre au sérieux ni Letchyz, « la Pallas blonde », cette merveilleuse acrobate poursuivant une vengeance à travers les péripéties du cirque Wang et se laissant prendre au grand amour auquel elle donnera tout, y compris sa vie, sans en avoir rien reçu en échange ; ni Don Juan Saavera, *conquistador* attardé tombé dans l'intrigue. J'aime mieux Antonio Sampieri, le Corse qui avait jadis relié Puerto-Leon avec le trafic des Indes occidentales et créé ainsi la vie du port, avant de devenir l'Harpagon des tropiques, miné par son vice secret, l'amour des disques d'or qu'il entassait auxquels il s'asservit. Napoléon Garbure, le raté tropical, est un fantoche dessiné d'une manière assez plaisante et qui ne manque probablement pas de vérité.

Ce qui fait surtout l'intérêt de l'aventure, c'est le décor où elle se déroule et le sens de la vie élémentaire qui s'y manifeste. Les plus fortes pages du livre sont peut-être celles où nous voyons la petite troupe des chercheurs d'or cheminer à travers la forêt tropicale, ou lutter avec les forces de l'écrasante nature. « Ici rien n'avait changé. Tout datait d'avant la pensée. La loi était celle de l'instinct... » Il est impossible de ne pas reconnaître la l'influence de Rudyard Kipling et du *Livre de la Jungle*. Mais M. Louis Chadourne a son accent bien personnel, où nous retrouvons la marque d'une inspiration toute différente. Il y a du fatalisme et du nihilisme dans cette inspiration. L'auteur nous parle quelque part, incidemment, de « ce néant où tourbillonnent des milliers et des milliers de visages, entrevus un instant dans les rues, les trains, sur les ports, chaque jour de notre vie, flot qui s'écoule sans trêve, sortant de l'inconnu pour rentrer dans l'oubli, et dont nous-mêmes ne sommes qu'une vague, une toute petite vague bousculée par les autres. » Cette philosophie, fort courte, se retrouve derrière les deux figures principales dans lesquelles l'auteur semble avoir voulu, si nous comprenons bien sa dernière page, personnifier les deux forces douloureusement opposées — aussi vaines l'une que l'autre — qui se partagent le cœur humain : l'esprit d'inquiétude et le besoin de repos. En fin de compte, la vie et la fortune de Jérôme Carvès se résument, nous l'avons vu, dans un seul petit mot, le *bluff*, et celles de Jean Loubeyrac aboutissent à se recroqueviller au coin de son feu, par un soir d'automne, avec le sentiment qu'il y goûte — la seule volupté et la seule richesse qui valent la peine d'être conquises. » Les diverses pensées, remarques et réflexions qui émaillent le livre témoignent dans le même sens. L'une d'elles, à propos de l'intensité de vie qui se dégage de la forêt tropicale, exalte la « volupte de s'ancantir dans

le travail de mort et de création que l'Être accomplit en une inutilité absolue, terrifiante seulement pour nos cervelles », et Jean, le narrateur de l'aventure, ne nous a-t-il pas dit qu'il commençait à comprendre le vaste univers du jour où il ne cherchait plus à l'expliquer ? Le dédain de l'intelligence est souligné, tout le long du livre, par la glorification de l'énergie qui elle-même fait faillite à la fin, puisque le héros de l'action n'est plus qu'un maître du bluff.

Scepticisme, nihilisme, ces dispositions favorisent la manière brutale et cavalière où se plaît l'auteur. Il aime les aventuriers de toute sorte, « Scandinaves, Anglo-Saxons à la peau recuite par la saumure, tannée par le whisky », et le Basque, fidèle aux traditions de la race voyageuse, et le Corse dans ses trafics, et les sangs-mêlés de Puerto-Leon pour qui le pouvoir n'est qu'une possibilité illimitée de ripaille, et l'Espagnol qui rêve encore des beaux jours où ses ancêtres dressaient à coups de trique cette racaille d'indigènes et de métis. Le roman se trouve ainsi parsemé de scènes hautes en couleurs, dont quelques-unes, comme la bombance d'or, chez Sampieri, après que la populace a incendié ses dépôts et forcé le réduit où sans relâche il comptait son or, montrent trop d'artifice et d'apprêt.

Mais quelle force dans l'évocation de l'atmosphère tropicale ! Tantôt, c'est la végétation, « grasse, épisseuse et lisse, qui tient plus de l'animal que du végétal, intermédiaire entre la plante et le serpent, et qui donne au paysage un aspect angoissant de férocité et de solitude » ; tantôt c'est la tombée de la nuit dans la jungle, avec les mille bruits qui « s'étranglaient net dans le poing du silence refermé sur la forêt » ; tantôt c'est la joie de la couleur pure, réalisée par les plumages du perroquet, du flamand, de l'aigrette... Il est évident que nous avons affaire à un écrivain.

Nous sommes d'autant plus surpris de trouver des négligences assez singulières, comme celle-ci: « Il portait aux oreilles d'assez larges anneaux d'or, un pantalon de coutil rayé... » (p. 13). Ou encore cette incorrection : « L'endroit s'annonçait bon, pas autant peut-être que ne l'avait jugé Barju » ; ou enfin ce jargon, qui pouvait inquiéter dès la première page : « ...et que certains esprits d'élite étaient sur une voie propre à démasquer l'imposteur. » Fort heureusement, ces taches sont rares. Elles doivent disparaître d'un style où il y a tant à louer.

Ne fût-ce que par de telles qualités, le roman d'aventures serait déjà rajeuni, et elles suffisent à lui donner sa place dans la littérature. La faveur qu'il retrouve est un signe des temps. Sans doute n'avions-nous pas besoin de cette preuve que le goût des beaux contes reste toujours vif chez nous. Mais il est intéressant de constater que nous leur demandons surtout l'évocation des pays lointains et la glorification de l'énergie. Je ne sais si nos jeunes romanciers, qui ont repris ce genre à leur compte, ont relu les étonnantes histoires que le bon Méry racontait vers le milieu du siècle précédent *Héva*, *La Floride* et *La Guerre du Nizam* ; mais je serais bien surpris qu'ils ne dussent rien à Stevenson Rudyard Kipling, Joseph Conrad et Jack London.

Firmin Roz.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LA PASSION CHEZ GALSWORTHY

Je reviens à Galsworthy. Voici longtemps que je voulais vous parler de *La Fleur Sombre*. (1) J'attendais qu'on publiât *Le Manoir* ou *Fraternité* ou *Le Propriétaire* ou *Le Patricien* pour mieux montrer quelle place elle tient dans son œuvre et pour essayer de faire une étude d'ensemble sur ce très grand romancier, le plus grand de l'Angleterre contemporaine. Mais il n'a pas encore conquis le public français, et c'est sans doute la raison qui fait qu'on retarde la publication d'ouvrages depuis longtemps traduits et même parus dans des Revues, comme *Le Manoir* que nous a donné la *Revue des Deux Mondes*. Ainsi on ne répand pas les romans de Galsworthy, parce qu'il n'est pas assez connu. C'est le triomphe du cercle vicieux. Et pendant ce temps on en publie qui n'ont plus rien à nous apprendre sur leur auteur ou qui appartiennent à l'affreux genre sentimental anglais, le pire des genres. Je suis bien tranquille sur le sort de Galsworthy. Il se rangera un jour parmi les écrivains étrangers qu'il ne nous est pas permis d'ignorer, et ses romans figureront à côté des chefs-d'œuvre de G. Eliot et de Thomas Hardy dans toutes les bibliothèques des connaisseurs. Son stage est long, encore moins long d'ailleurs que celui qu'imposent à nos meilleurs romanciers l'ignorance et l'indifférence anglaises. Croirait-on, pour n'en prendre qu'un exemple,

1. John Galsworthy : *La Fleur sombre*, trad. par M. de Coppet (Calmann Lévy).

qu'un Estonnié qui a partout des admirateurs, que les Suédois traduisent, que les Allemands, les Polonais, les Russes demandent à traduire, n'est pas encore lu par les Anglais dans leur langue ? Renan disait qu'au moyen âge un livre mettait moins de temps à parvenir du Maroc à Paris ou à Cologne qu'aujourd'hui à traverser le Rhin ou la Manche. Mais cela regarde les Anglais. Qu'ils ignorent tout à leur aise nos écrivains. Nous n'avons point à imiter ces superbes insulaires qui, en fait de littérature, croient pouvoir se ravitailler eux-mêmes et vivre de leurs produits. Nous sommes plus modestes ou plus curieux. La supériorité incontestable de notre esprit critique devrait nous rendre plus prompts à propager leurs œuvres excellentes et nous protéger aussi contre l'intrusion de leurs médiocrités, car, si nos grands romanciers (Balzac excepté) ne dépassent pas les leurs, en revanche l'Angleterre possède une industrie maraîchère de littérature romanesque dont rien n'égale la niaiserie et la fausseté.

Ce n'est pas seulement un plaisir esthétique que nous promettent ses bons romanciers d'aujourd'hui. Il importe que nous connaissions l'état moral et social de nos voisins, et l'œuvre d'un Galsworthy nous renseigne mieux sur l'esprit nouveau qui travaille l'Angleterre que tout ce que nous en disent les politiques et les sociologues. A ce point de vue *La Fleur Sombre*, bien que ce ne soit qu'un pur roman de passion, est très significative. Elle n'aurait pu être conçue il y a seulement trente ans. En ce temps-là, il était convenu en Angleterre qu'on n'aborderait pas certains sujets ou que, si on les abordait, on ne le ferait que d'une façon détournée, sans franchise. Les romanciers avaient pratiqué sur leurs personnages l'ablation des sens. Du moins, ils laissaient soigneusement dans l'ombre toutes les racines charnelles des passions humaines. Aujourd'hui ils n'hésitent pas à y porter la main et à les amener au jour, même quand il y pend des gouttes de sang.

La Fleur Sombre, c'est l'amour ou plutôt la passion ; et le roman de Galsworthy se compose de trois épisodes de la vie d'un homme qui a aimé. A dire vrai, ces trois épisodes pourraient avoir trois héros différents, mais qui se ressembleraient tous les trois par une sorte de passivité amoureuse. Le défaut le plus marqué du livre est le manque de personnalité de celui à qui arrivent ces trois aventures. Chaque fois que la fleur sombre jaillit de son âme semble être la première fois. Les expériences ne modifient ni sa conduite ni son caractère. Je veux bien qu'il y ait quelque vérité dans ce perpétuel recommencement. Il y en aurait beaucoup s'il nous était représenté comme un homme qui ne vit que pour l'amour, qui ne met dans sa vie d'autre intérêt que l'amour. Mais, étudiant laborieux et docile, puis artiste sincère et bientôt célèbre, à aucune période de son existence, il n'a été l'aventurier de la passion. « Que d'amours laissées derrière lui, pensera-t-il un jour, même dans une vie aussi peu vagabonde en comparaison des vies amoureuses de la plupart des hommes ! » Cependant, de ces trois histoires qu'on nous raconte, et qui ne sont pas les seules qu'il ait eues, une au moins est si tragique que peu d'hommes, espérons-le, en comptent de semblables dans leur passé. Ou les hommes anglais ont une vie amoureuse qui l'emporte de beaucoup sur celle des autres hommes, même des hommes issus de l'immortalité latine ; ou le personnage de Galsworthy n'est dans sa pensée que l'homme en général, dont ces trois épisodes d'amour marquent les trois moments critiques : l'éveil des sens, la plénitude de la jeunesse, le déclin de la maturité. Cet homme est moins un individu qu'un symbole.

Le premier épisode est charmant. Mark Lennan a rejoint dans les Alpes son professeur d'Oxford, le vieux Stormer, et sa femme plus jeune que lui, une Autrichienne. Anna Stormer a conçu pour ce jeune garçon un sentiment « qui s'est installé dans sa vie comme un feu dans une maison froide et privée d'air », et qu'aucune force morale n'a pu réprimer. Elle a perdu son petit enfant après une agonie qui a tué en elle tout désir d'en avoir un autre. Elle est complètement désenchantée de son mari, de ce savant dont l'âme ne semble faite que de formules livresques et glacées. Les visites de charité, les comédies de société, les chasses à courre, ne trompent plus son besoin de vivre. Elle a conscience du gaspillage de la jeunesse qui court encore dans ses veines. Ses inutiles journées étalent autour d'elle la solitude et l'aridité d'un désert. Et voici qu'elle aime, de cet amour passionné qui se confond avec celui de la vie, un jeune garçon de dix-huit ou vingt ans, aux yeux rêveurs, « le clown angélique » comme l'appelle son mari, elle est à trente-six ans seules : Il les a seules dans la montagne ; et là, incapable de lutter, elle lui laisse voir qu'elle l'aime, elle l'attire, elle le fascine, elle l'éblouit de toutes les promesses qu'il devine dans ses yeux, ses gestes et toutes [illegible] est pour lui la révélation du mystère de la

vie, une douceur vertigineuse et un abîme. Mais il est rappelé brusquement en Angleterre par le mariage de sa sœur. Chez son oncle, à la campagne où ce mariage a lieu, il rencontre une jeune fille qu'il a connue petite fille : Sylvia. Il n'oublie pas Anna, puisqu'il obtient que son oncle, dès leur retour, invite les Stormer. Mais le désir d'amour, que les baisers de cette femme ont éveillé en lui, donne à sa camaraderie une tendresse qui prend l'âme de Sylvia. Avec elle, sans se l'avouer, il se sent en union plus confiante, plus intime qu'avec Mme Stormer. Il interroge le soir les mêmes étoiles et se plaît aux mêmes jeux. Quand Anna arrive, le cœur débordant de passion, on lui a changé son Mark Lennan. Elle ne s'abuse pas longtemps sur la cause de ce changement. Au bout de quarante-huit heures d'une véritable torture, elle renonce à une victoire qui sans doute serait assez facile, mais abominable et, sous prétexte d'indisposition, elle décide son mari à repartir.

Simple sujet que je verrais très bien traité par un aimable humoriste qui se rappellerait le *Sic vos non vobis :* une femme déjà mûre provoque chez un jeune homme un trouble du cœur et des sens dont il s'empresse de faire bénéficier une jeune fille. (Vous pourriez changer les rôles : un homme mûr révèle à une jeune fille le sentiment de l'amour, et c'est un jeune rival qui en profite : le contraire serait aussi vrai, plus vrai peut-être). Mais Galsworthy n'a d'humour que lorsque ses personnages en ont. Il est beaucoup trop humain pour s'égayer ou nous égayer aux dépens d'une force « qui joue avec les plus nobles cœurs, se rue en eux et risque de les mettre en lambeaux », il est impossible de ne pas ressentir de sympathie pour sa douloureuse et charmante Anna Stormer et de ne pas pousser un soupir de délivrance quand la souffrance qu'elle éprouve réveille sa dignité. Mais le personnage le plus saisissant de ce premier épisode est à coup sûr le mari. Pourquoi le professeur Stormer s'est-il marié ? Par amour de l'alpinisme, probablement, car il avait rencontré sa femme dans l'ascension du Cimone della Pala et il s'y était montré un guide incomparable. Au fond, il est l'homme qui méprise les femmes, l'homme pour qui la femme n'est qu'un assemblage sans âme de caprices inexplicables, d'humeur changeante et de sensualité. De ses yeux froids, il a perçu la naissance du sentiment d'Anna ; il a observé ses manèges ; il s'intéresse presque à la comédie dramatique qui se joue devant lui et derrière lui, et il se contente de jeter, de temps en temps, un mot sarcastique. Voyez-le lorsqu'Anna lui demande de partir :

Elle l'entendit qui disait : « Oui, cela aurait ses [illegible] ». Elus le méprise son à présent; mais sans aucun doute, il était toujours là... Une terrible curiosité la fit rouvrir les yeux et le regarder. Il était resté à la même place et continuait à l'observer, mais tout de ses mains, sur le bord de la poche de son veston, sortait pour ainsi dire du portrait et s'ouvrait pour se refermer nerveusement. Et tout à coup elle ressentit de la pitié, non pour son avenir à elle, mais pour lui. Quel épouvantable résultat d'avoir réussi à éviter ainsi toute émotion de l'âme ! Et elle dit doucement : « Pardonnez-moi, Harold ! » Comme s'il eut entendu quelque chose de bizarre et de stupéfiant, ses yeux se dilatèrent d'une manière étrange; il enfouit dans sa poche cette main toujours nerveuse, se détourna et sortit.

Il n'y a chez lui ni haine, ni rancune : simplement du mépris pour cette sorte de créature inférieure. Dans la galerie des maris trompés, ou qui ont failli l'être, Harold Stormer, tient désormais sa place, ni plus ni moins qu'un Karénine. Son dessèchement d'âme est trop effrayant pour qu'aucune femme le rende ridicule.

Quant à Mark Lennan, je n'ai jamais mieux senti que devant ce jeune homme, qui attire toutes les femmes, l'impossibilité où était l'Angleterre de créer un Chérubin ou un Fortunio. Un jeune Français aurait été autrement pris par cet amour d'une femme parfaitement belle et si étrangement voluptueuse, ou lui aurait beaucoup mieux résisté. S'il avait été pris, la séduction passagère de deux yeux frais comme des primevères n'eût point suffi à le désenivrer. Nos jeunes gens arrivent au seuil des passions plus avertis, plus curieux, avec moins de candeur. Leur ouverture d'esprit vient en grande partie de l'enseignement qu'ils ont reçu et de toutes leurs lectures. Avez-vous jamais réfléchi à l'expérience des passions que leur donnent l'école de nos moralistes, les comédies de Molière, les vers de Racine appris dès l'âge de quatorze ans ? On me dira que les jeunes Anglais ont Shakespeare. Il faut voir comment on le leur explique ! L'enseignement français est plus libre, plus franc, bien plus psychologique et plus viril. Galsworthy a su très finalement démêler les sentiments confus et les premières sensations vives de son Mark Lennan qui me semble un des plus vrais jeunes Anglais que le roman nous ait peints. Il a des sens, une intelligence assez puérile, très peu d'imagination et, hormis sa jeunesse et « ses yeux gris foncé pleins de lumière et frangés de cils très noirs », il ne possède aucun charme. Quand une jeune

Elle française vous parle de son fiancé, elle vous dit toujours : « Il est très intelligent ». Une jeune Anglaise vous dira presque toujours : « Il est beau ». Mark Lennan doit être beau. Et c'est bien plus sa beauté que son talent de sculpteur qui lui vaudra ses aventures.

La seconde est la plus dramatique et la moins originale. Il aime la femme d'un homme brutal et jaloux. Elle se décide à fuir avec lui. Mark va la chercher un soir près de sa villa sur le bord d'une rivière. Il l'emmène en barque, quand le mari, en barque lui aussi, se jette contre eux dans l'obscurité. La jeune femme tombe à l'eau et les deux hommes ne ramènent qu'un cadavre. « Elle était là, toute blanche, et eux, ils restaient accroupis, l'un à sa tête, l'autre à ses pieds, comme de sombres habitants des bois et des eaux *contemplant la proie qu'ils avaient abattue*. Ils restaient là sans se regarder, sans se parler, sans cesser de promener leurs mains sur cette chose morte. » Je n'aime guère ce dénouement ; mais est-il assez anglais ! Il ressemble à celui des *Amis Passionnés* de Wells. Ne craignez pas que ce mari et cet amant se prennent à la gorge. Morte la femme, mortes la rivalité et la haine. Ils se quitteraient après ce beau coup sur un salut correct, je n'en serais point surpris. Ce qui me paraît encore, sinon très anglais, du moins très « Galsworthyen », c'est que la jeune femme, avant de s'embarquer pour la mort, se donne à son amant dans un bois, comme l'héroïne d'*Un Saint* s'était donnée dans la cour d'une vieille abbaye. Rien n'est plus curieux chez ces héroïnes anglaises que le désir d'associer la nature à la consommation de leur faute. Mais il y a dans ce second épisode une merveille d'observation et de vérité. Ce sont les deux personnages de l'oncle et de la tante d'Olive, le colonel John Ercotte et sa femme, qui se sont chargés de leur nièce à Monte-Carlo et qui s'aperçoivent qu'elle est éprise de Mark Lennan : lui, très bon, très consciencieux, très délicat et borné ; elle, un peu jalouse de l'affection qu'il porte à la jeune femme, mais très bonne aussi et d'une imagination modestement romanesque. Leurs inquiétudes, leurs scrupules, leurs insomnies, leur désir de savoir et de donner un conseil, contenu par leur respect de la liberté individuelle, tout cela est admirablement rendu. Je ne connais dans la littérature anglaise d'aujourd'hui que Galsworthy qui fasse des portraits aussi vivants. Chevrillon a dit très justement « qu'il unit à l'intuition profonde de la vie psychologique la perception aiguë de tout ce qui la manifeste au dehors. » (1) Depuis G. Eliot, on n'avait rien vu de semblable. Mais G. Eliot s'embarrasse toujours de considérations philosophiques et elle a le trait lourd. Ici, beaucoup de petits détails, mais légèrement indiqués, et pas un qui ne soit extraordinairement caractéristique ; une sympathie minutieuse, sans aucune sentimentalité, et même un peu distante, parce qu'on juge mieux à quelque distance ; partout de l'aisance et de l'air — et un grand air.

Le troisième épisode est le plus beau. Mark a épousé Sylvia depuis quinze ans : on pourrait presque dire qu'il s'est laissé épouser par Sylvia. Il entre dans sa quarante-sixième année. Il ressent un malaise intime qu'il ne s'explique pas; il a des crises prolongées de désir, d'un désir dont il ne connaît pas l'objet et dont il souffre surtout « les jours où le vent souffle mollement ». Son cœur soupire de nostalgie. Qui lui rendra la joie craintive d'un amour naissant? Hélas! Au moment où il faut dire adieu à tout ce qui fait le charme puissant de la vie, aux seules joies qui nous en masquent la vanité désolante, à la seule illusion qui nous en fait oublier l'éternelle solitude, Mark Lennan voit venir à lui la jeunesse et l'amour sous la forme d'une ravissante jeune fille. C'est la fille naturelle d'un de ses anciens camarades, un sportsman, qui s'entend mieux à soigner des chevaux qu'à élever une enfant. Elle a toutes les candeurs et les rougeurs de l'adolescence et des yeux indolents et magnétiques avec des manières de femme du monde; et l'on sent en elle quelque chose de triste, de désabusé, quelque chose qui raconte une mélancolique histoire. Elle est tombée amoureuse de Mark. Elle l'aime d'un amour aussi provocant et aussi ardent que celui de Mme Stormer, mais dont les ardeurs sont plus ensorcelantes, les provocations plus enivrantes par leur naturel et leur simplicité. « Elle lui offre, dit Galsworthy, ce que désire tout homme d'un sang généreux dont le printemps est passé : la jeunesse, la beauté, et, dans cette jeunesse, un renouveau de la sienne ; ce que tous les hommes, — sauf les hypocrites et les Anglais, — avoueraient même qu'ils désirent. » Ni sa religion, ni sa morale n'empêchent Mark d'accepter ce don, ni son affection pour Sylvia, car, « depuis que Nell a pénétré dans sa vie, il n'est pas plus infidèle en pensée à sa femme qu'il ne l'était auparavant ». C'est à des notations pareilles qu'on reconnaît le vrai psychologue. Elles sont terriblement justes, déchi-

(1) André Chevrillon. [illegible] Paris.

rent les conventions, mettent à nu, dans les unions en apparence les plus intimes, le travail solitaire des âmes. Mais le monde tout entier est ligué contre lui; ses amis ne lui pardonneraient pas plus que ses ennemis de rompre son faux bonheur; tous considèreraient sa passion comme une déchéance. Et surtout il ne se reconnaît pas le droit d'infliger une souffrance irrémédiable à Sylvia qui lui est chère et qui lui fut toujours douce et fidèle. Il pourrait la tromper sans qu'elle le sût : il en est incapable. Il préfère se confesser à elle, lui apprendre tout ce qu'elle craignait de deviner et, quand il l'a navrée et désespérée, l'emmener en Italie. Que deviendra Nell lorsqu'elle lira le pauvre petit mot d'adieu qu'il lui laisse? Epousera-t-elle son cousin qui l'adore? Aura-t-il été pour elle la cause involontaire d'une vie manquée? Jusqu'à quelle profondeur la fleur sombre avait-elle plongé ses racines dans cette âme de jeune fille? Aucune analyse ne saurait rendre le récit tout en nuances de Galsworthy, ni les scènes pathétiques et si simples de ce troisième épisode, ni l'impression d'ardeur désespérée que nous en gardons. Et pourtant nous devrions être satisfaits puisque la volonté remporte la victoire.

Mais est-ce bien la volonté qui triomphe? Dans quels cœurs a fleuri et s'est épanouie la fleur effrayante ? Est-ce dans le cœur de Mark ou dans celui d'Anna, d'Olive et de Nell ? Galsworthy est convaincu que la passion « qui ne vit qu'un jour au soleil et qui se perd dans les ténèbres de la nuit » trouve toujours son heure. Mais ici où l'a-t-elle trouvée? Je vois dans son livre l'histoire de trois femmes dont l'une a été la déplorable victime de son amour et dont les deux autres ont eu la malchance de ne pas être aimées autant qu'elles aimaient. L'homme leur est très inférieur. Il n'agit pas. Elles agissent pour lui. C'est Anna qui, par noblesse, s'efface devant l'insignifiante Sylvia. C'est Olive qui décide elle-même de sa fuite. C'est Nell qui s'offre à lui : et plus experte, elle le prendrait. La passion les brûlants reflets. Mais comme elle vit dans
les brulants reflets. Mais comme elle vit dans
la chair et dans l'âme des héroïnes! De quelle chaude lumière elle baigne leur visage aux yeux d'angoisse ! Galsworthy est un grand peintre de femmes amoureuses et (je songe au professeur Stormer et au colonel Ercott) d'hommes qui n'aiment pas.

André Bellessort.

L'HISTOIRE

L'ÉDUCATION HISTORIQUE ET LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT

« Notre jeunesse a pris un goût de liberté qui ne lui permet plus d'enchaîner son existence à l'accomplissement de besognes monotones ». R. Waltz, dans la *Revue Bleue* du 15 octobre 1921.

Au lendemain du traité de paix, et en suite de ce traité, Louis Madelin, historien de France, avait il raison de se plaindre que l'histoire ne fût point *persona grata* pour la Troisième République, qui l'aurait réduite « au rang de Cendrillon de nos écoles »? On peut en discuter. Cependant, depuis que la presse quotidienne ou périodique a entrepris de discuter la réforme de l'enseignement secondaire, il semble que les études historiques aient joui d'un singulier privilège et que le seul hommage à elles rendu ait été celui du silence. Exceptons certains tenants, plus ardents que toujours bien avisés, des études classiques d'ancien modèle, qui ne seraient peut-être pas fâchés de rendre justement l'histoire responsable, au moins en partie, de la misère de ces études, à laquelle il s'agit de remédier. L'histoire, écrit le plus bouillant d'entre eux, « ne doit pas être une spécialité souveraine ». C'était, paraît-il, le cas jusqu'à ce jour. Et notre chevau-léger d'insister : « Etes-vous d'avis qu'il n'incombe pas à l'histoire de dominer l'enseignement secondaire, mais d'abord de concourir, pour sa part, à l'intelligence des textes, comme les textes concourent à celle de l'histoire? En ce cas, au lieu d'expédier l'antiquité en sixième, vous confierez de nouveau l'enseignement historique, dans les classes de grammaire, aux professeurs de grammaire. Et il y a lieu d'espérer que les élèves de première connaîtront, autrement que de nom, Démosthène ou Périclès, Caton ou Cicéron ». (1) La sommation, de toute évidence, s'adresse au Ministre de l'Instruction Publique. Elle ne saurait le troubler. Il se pourrait en retour qu'elle l'intriguât, si elle revient en définitive à lui proposer ce problème : étant donné que des « humanistes » (plus modestement *rhétoriciens*) ont besoin de connaître Démosthène ou Périclès, etc. (pourquoi *ou*?), c'est-à-dire les hommes et les évé-

(1) *Le Temps*, 14 juin 1921.

nements du passé, ne vaut-il pas mieux les faire enseigner par des professeurs dont ce n'est pas le métier de savoir l'histoire, plutôt que par ceux dont c'est précisément le métier?

Au fait, de quoi s'agit-il? D'un ensemble de disciplines préférées entre d'autres pour leur efficacité d'éducation, et dans lequel, à la différence du primaire, rien n'est enseigné qui n'ait été d'abord acquis, assimilé, incorporé à l'intelligence du maître par des efforts personnels, en vertu d'un choix volontaire, au prix de longues études spécialisées. Non pas que ces disciplines constituent elles-mêmes un enseignement de spécialités, ce qui est l'affaire de l'enseignement supérieur. Mais on prétend signifier que le résultat de culture ne sera réalisé dans le secondaire que si le professeur, muni de connaissances supérieures, se maintient de plain-pied avec son éducation d'origine et en tout cas très au dessus de ce qu'il a charge d'enseigner. Sauf erreur, n'est-ce pas ce que réclame M. Waltz pour le latin même, quand il le confie justement à un spécialiste du latin? Et comment n'y pas souscrire au souvenir de l'aventure qui, les années passées, introduisit dans nos lycées, avec le titre d'agrégés des lettres, des latinistes à peine comparables aux licenciés moyens de 1890?

Répétons-le une fois de plus : c'est un métier de faire une classe, comme de faire une pendule, pour reprendre la formule classique. Et c'est un métier d'enseigner l'histoire, qui n'est pas le même que d'enseigner le français, le grec ou les langues vivantes. Pour bien enseigner le grec, il faut au préalable avoir beaucoup étudié le grec, et longtemps; pour enseigner l'histoire *avec fruit*, il faut l'avoir étudiée plus longtemps encore, et ne pas cesser un instant de l'étudier. Voici cependant que, dans certains lycées de Paris, sous couleur d'exiger de tous les heures de service qui sont dues, telle heure de géographie est retirée au géographe pour être attribuée au grammairien de la section d'à côté. Où est ici le dommage? Dans la moindre qualité d'un enseignement improvisé, d'acquisition superficielle, récité et non communiqué? Oui, certes. Mais en ceci encore qui apparaît plus grave : dans cette sorte de tricherie que perçoivent merveilleusement les écoliers; tricherie sur la marchandise, pour ainsi parler, et sur son certificat d'origine, tromperie sur le bénéfice promis à l'effort de l'élève et qui ne sera pas obtenu. Quelle autorité demeurera dès lors celle d'un tel maître, réduit à un psittacisme de commande d'après un livre hâtivement lu, et de quel exemple pour la formation morale? Tous nous avons connu de ces entraîneurs d'esprits qui exigeaient beaucoup de travail parce qu'ils fournissaient eux-mêmes beaucoup de savoir, et que nous voyions bien que c'était de leur fonds. Nous résistions à certaines de leurs idées (combien avons-nous discuté celles d'un Brunetière!); mais c'étaient leurs idées à eux; et nous le sentions, et qu'ils ne s'étaient pas satisfaits de les emprunter au prochain manuel. Alors s'imposaient tout naturellement leur personne et leur exemple, en confiance et en respect. Le respect! Sommes-nous donc, au regard de la jeunesse nouvelle, si rapide dans ses jugements, riches à ce point de moyens d'action et de vertus éducatives que, de gaieté de cœur, nous allions faire bon marché de celle-là?

Voulons-nous cependant, pour le bien commun, maintenir un enseignement historique? Il doit comprendre deux branches : l'histoire ancienne et l'histoire moderne. Pour la première, les programmes actuels, que le Ministre a sagement annoncé l'intention d'amender, non de détruire, a ménagé en Seconde (A et B) et en Première (A et B) des heures propres. Qu'un tel parti ait obtenu faveur et succès, on en tombe généralement d'accord. L'esprit des adolescents s'ouvre volontiers à la connaissance des civilisations méditerranéennes (j'entends d'abord des originales, celles d'Egypte, de Phénicie, de Grèce) qui sont aux débuts de la nôtre. Grâce à une exploration mieux conduite (nulle période, en effet, plus heureusement renouvelée par la science récente), il y perçoit une circulation de vie que la seule philologie ne lui explique pas. Passons sur Périclès et Démosthène tout à l'heure invoqués. Mais qui pénétrera Aristophane, ses *Acharniens* et ses *Cavaliers*, la *Paix* encore, s'il n'a présent à l'esprit, en outre des conditions spéciales du théâtre et des modalités de la chorégie, les faits de la politique générale et de la guerre, les débats de l'agora et les luttes empoisonnées des partis? Pour le latin, y a-t-il une ligne de César, de Cicéron, de combien d'autres! qui ne suppose acquises plus que des notions sur les institutions politiques, religieuses et sociales du monde romain? Voilà ce que débrouille pour le moment le professeur d'histoire dans les classes d'*humanités*, pour aider en effet à la formation d'humanistes, qui vivent ou revivent l'antiquité, au lieu de seulement la considérer de loin, comme objet de Sorbonne ou de musée. Etude difficile, au surplus, et délicate, et pas toujours sûre par les mieux préparés. Est-ce elle que l'on nous propose de

rejeter en 6e et 5e, devant de jeunes cerveaux qui ne la comprendront guère, pour l'ennui de maîtres qui ne la pratiquent pas? Notre confrère du *Temps* croit qu'elle sera mieux faite et plus efficace que dans nos classes supérieures où en A et B elle se soude intimement aux études littéraires. Le croit-il vraiment? Et s'il le croit, quelle erreur!

Arbitre de ces joûtes, le Ministre, qui prétend aboutir à une solution de bon sens équilibré, ne peut pas le croire. Et il ne pense pas non plus que l'histoire doive se borner à fournir ce secours à la philologie. Depuis vingt ans et plus, l'esprit historique a pénétré en profondeur toutes nos méthodes scolaires; impossible de l'en éliminer. Ne nous en plaignons pas. Par certaines recherches menées avec rigueur ne nous a-t-il pas désappris l'admiration de prétendues beautés qu'avait imposées longtemps une routine aveugle? Les Tchèques louent un Masaryk pour avoir, vers 1885, engagé la *campagne des manuscrits* « d'où des poèmes jusqu'alors tenus pour les plus anciens et les plus glorieux titres de la littérature tchèque sortent convaincus de n'être que des faux habiles (1) ». Belle leçon de sincérité, profitable pour tous. Ne négligeons pas la possibilité de tels services. Il en est d'autres, qui correspondent à des nécessités de toujours et de maintenant. De ces nécessités, la première est d'apprendre la France, et ce qui se meut autour de la France dans le monde. On aurait scrupule à insister; une telle idée ne se développe pas, ne doit pas prendre l'aspect d'une cause que l'on plaide. Tout de même, ne serait-ce pas par trop absurde de se mettre en peine pour tenter de « cultiver des intelligences, d'accoutumer le goût, la réflexion, le jugement à s'exercer avec sûreté et méthode », d'assurer en un mot « la pure culture de l'esprit » (2), si tout cet effort n'aboutissait qu'à fournir, dans la personne de nos bacheliers (puisque bacheliers il y a), des individus ornés de formes grammaticales, de « beaux textes » et de nobles sentences, mais ignorants de la place de leur pays dans l'ensemble des nations, de son rôle dans le passé, des raisons de sa puissance et des éclipses de cette puissance, des conditions de sa durée, de ses possibilités de vie? D'une vie qui, hier encore, était mise en péril par la ruée du Barbare. De connaître ce barbare à son tour qui avouerait que ce soit indifférent : comment, parti des marécages de son Brandebourg et des croupes lacustres de Prusse orientale, il a réussi la conquête brutale de l'Allemagne, bientôt devenue amoureuse et dévote de sa force, et sous quelle impulsion irrésistible il opère depuis une pression insupportable, à peine interrompue par sa défaite, sur tous les Méditerranéens? Ce n'est pas le lieu, sans doute, de dessiner des programmes, de proposer entre les classes une exacte distribution de la matière historique. Le lecteur ne l'attend pas ici. Une double remarque toutefois s'impose. D'abord, que si les horaires projetés devaient restreindre dans les classes inférieures la part d'une discipline cependant essentielle, une éducation historique étendue (et souhaitée des jeunes gens) soit constituée dans les classes supérieures, là où il est interdit de prétendre faire de l'humanisme sans avoir restitué en soi la vie du passé, dans cette classe de philosophie également, gorgée à éclater de la série complète des sciences physiques, chimiques et naturelles, et qui gagnerait en homogénéité à redevenir une classe littéraire. En second lieu (et ceci ne regarde plus le Ministre de l'Instruction publique), que puisse cesser enfin le scandale qui permet d'entrer à l'Ecole Polytechnique, école de futurs officiers, de futurs candidats à l'Ecole de Guerre, à qui ne fournit la preuve d'aucune solide formation d'histoire! Vœux de longue conséquence, on en convient. Vœux qui s'imposent au regard de ceux d'entre nous qui ne découvrent pas, en 1922, une simple continuation ou répétition de 1913, qui devinent entre les deux dates l'interposition d'un monde, qui ne peuvent pas oublier un seul instant qu'il « y a eu la guerre », qui, attentifs comme l'est M. Waltz, et comme lui aux écoutes de la jeunesse, comprennent que notre enseignement secondaire doit, sous peine de ne plus guère trouver audience près d'elle, « rendre ses méthodes plus vivantes », développer la capacité de connaissance, pousser à l'épanouissement de l'intelligence (en cette crise universelle qu'elle traverse) « avec des programmes et des méthodes modernisées », et qui, comme lui toujours, estiment de capitale importance de « dresser des caractères et de préparer des citoyens ».

Il n'y a pas longtemps que Lord Burnham constatait, chez les parlementaires, une ignorance de l'histoire qu'il disait « stupéfiante ». Il s'agissait des parlementaires anglais qui devaient, en effet, depuis 1918, en fournir des preuves illustres. Elle n'a stupéfié que ceux qui

(1) Louis Eisenmann, *La Tchécoslovaquie* (Paris, 1921), p. 15.

(2) R. Waltz, article cité.

ne connaissaient pas la culture anglo-saxonne, combinaison en proportions inégales d'alexandrinisme, de servilisme biblique littéral et de sport. Dans le même temps où un Churchill, premier lord de l'amirauté d'Angleterre, « ne croyait point que la préparation à la guerre fût fondée sur l'étude de l'histoire » (1), le ministre prussien de l'Instruction publique, en 1915, ému d'un échec politique et militaire alors certain plus qu'à demi, proposait d'en chercher le redressement dans une plus exacte connaissance du monde moderne, que le gymnase procurerait aux jeunes Allemands en vue de la supériorité dans les luttes de l'avenir. Et nous, Français, quelle réponse donnerons-nous à cette question, qui doit être et qui restera posée? Nous contenterons-nous de celle que fournissait l'autre jour un humoriste?... La table est élégante, où une jeune femme curieuse fait face à un ex-bachelier : « N'est-ce pas, demande-t-elle, intriguée sans doute par quelque épithète du menu, avec Henri IV que Madame de Pompadour... ? » Mais lui, si correct ! impartial et conciliant : « Voulez-vous que nous demandions au maître d'hôtel? »

Je dédierais volontiers ce trait de mœurs au Ministre de l'Instruction Publique. Mais je m'assure qu'il le connaît déjà.

Paul FERRI.

(1) D'après le *commandeur* Carlyon BELLAIRS, M. P., sur la bataille du Jutland.

LA MUSIQUE

AU CONCERT : ŒUVRES NOUVELLES

A Paris, il y a plus de cinquante concerts intéressants *par semaine*. Dans de nombreuses salles, de bons exécutants, professeurs ou virtuoses, réunissent un public et font entendre des œuvres de valeur. Celles-ci sont prises le plus souvent parmi le répertoire classique, mais parfois aussi, parmi des compositions récentes, inédites même, car la production de l'école française actuelle est fort active et heureuse, dans l'ensemble.

Parmi toutes ces séances de musique, l'amateur se trouve étourdi et submergé. Où doit-il surtout porter son attention, et quelles œuvres semblent surtout mériter de la retenir?

Une première sélection se fait presque matériellement. Elle offre ni plus ni moins de garantie de justice que les autres sélections, même lorsqu'on les appelle « naturelles ». Quelques œuvres, en effet, après un choix fait en dehors du public, mais par des musiciens qui sont intéressés eux-mêmes à le bien faire, bénéficient d'une exécution plus éclatante : elles sont données dans les grands concerts du dimanche, ou dans des groupements célèbres, tels que la Société Nationale.

Parmi de telles œuvres, jouées depuis quelque temps, cherchons celles qui nous ont laissé le souvenir le plus durable.

Un nouveau *Quintette*, de M. Gabriel Fauré ne pouvait que susciter la plus vive et la plus respectueuse attente. Il a reçu, à la Société Nationale, un triomphal accueil, et vient d'être publié. Les vrais amateurs, qui gardent une dilection particulière à la *Sonate* pour violon et piano en *la*, aux quatuors pour piano et cordes, estimeront que ce nouveau quintette ajoute à la gloire de Fauré.

Cette œuvre si pleine, solidement construite, émouvante et profonde, est aussi toute pénétrée du charme particulier à ce maître. La science et l'ingéniosité, la subtilité même, disparaissent sous je ne sais quoi de facile, de distrait et d'ingénument spontané : l'artiste accompli semble jouer avec la grâce irréfléchie d'un enfant, et ses idées semblent naître sous notre regard, ainsi que des fleurs merveilleuses qui s'épanouissent avec la facilité des choses naturelles. Quel art, ou plutôt, quelle poésie !

Ce *Quintette* comporte quatre mouvements; le scherzo (deuxième mouvement) précède l'adagio. Dans l'ensemble, il est d'un style où l'on retrouve moins l'inquiétude tourmentée des dernières œuvres, et davantage la tranquille et souriante expansion mélodique des quatuors et de la première sonate pour violon et piano. Il est animé par cette douceur émue et mélancolique, qui est le charme même de M. Fauré.

A propos d'une œuvre de ce maître, il est superflu de louer l'élégance, la souplesse, la grâce radieuse. Mais ce *Quintette* marque un nouveau souci de réduire l'expression musicale à l'essentiel. Puisque M. Fauré a joint à sa musique à celle d'un *Cantique de Jean Racine*, on peut dire que son style se propose une pureté racinienne. Et il l'atteint, en lui donnant un frémissement, une subtilité vraiment modernes.

Même les artifices du développement, même les reprises en imitations, y deviennent naturelles et expressives : elles sont comme les ondulations successives d'un même flot mélodique. Dans l'andante, les lentes progressions, sous un reflet de la grâce de Gounod, s'étagent et montent, avec la paisible sérénité d'une âme qui s'épure et gravit les hauteurs. Dans cette musique, toutes les notes, même les doublures dans les unissons en teinte plate, sont pénétrées de chant et d'expression.

*
* *

Après une telle œuvre, il serait dangereux de citer, tout de suite, une autre production moderne. Parlons donc, en façon d'intermède, d'une légère et touchante musique, récemment exhumée, aux Concerts Colonne, par la Société des Instruments anciens.

C'est une *Symphonie* de Bruni, que bien peu d'érudits doivent connaître. Elle date de plus de cent ans. Bruni, d'origine piémontaise, vécut longtemps à Paris. Violoniste, chef d'orchestre, auteur de traités et aussi de musique de chambre, il voulut s'essayer au théâtre. Durant la Révolution et l'Empire, plus de vingt fois il tenta la chance sur la scène, mais ne réussit pas.

Sa *Symphonie* est une œuvre menue mais fort agréable. Le titre de symphonie ne doit pas l'écraser : en réalité, c'est là un aimable *trio*, pour clavecin, *quinton* (qu'on appelle parfois *par-dessus-de-viole*) et viole d'amour. Les deux autres instruments, la viole de gambe et la basse de viole, y jouent surtout un rôle de remplissage ou de garniture : ils posent les basses, et s'attardent volontiers à les tenir, en de longues pédales. Ils établissent ainsi une sorte de fond sonore et transparent, sur lequel se détachent les grêles étincelles du clavecin.

Cette œuvre comporte les quatre mouvements ordinaires : un allegro, où de nombreuses imitations en canon donnent un plaisir de tout repos; — un menuet avec son trio gentiment agrémenté par un effet de musette; — un andante, d'une inspiration « sensible » (comme on disait alors), à la fois rêveur et galant, où le dialogue des cordes et du clavecin semble se poursuivre dans un parc au crépuscule; — enfin, un *vivace*, en forme de rondeau, qui est comme un badinage entouré de reprises de danses ou de refrains populaires.

*
* *

Les concerts du Conservatoire ont redonné une *Symphonie avec orgue*, de M. Fernand Le Borne. Elle n'avait été jouée qu'une seule fois, voilà dix ans. Une composition aussi considérable mérite néanmoins un sort moins précaire.

Disposée selon la coupe traditionnelle, cette symphonie utilise amplement les ressources de l'orchestre et les artifices du contrepoint, comme pouvait le faire un musicien formé sous l'ascendant des classiques, de Wagner, et un peu de César Franck. Elle est presque *cyclique*, tant les motifs divers sont issus de deux motifs générateurs. Et elle dure quelque cinquante minutes, c'est-à-dire autant que la *Symphonie Héroïque*, sans qu'on y puisse trouver une défaillance : voilà donc, comme l'écrivait La Bruyère, « un ouvrage qui est fait de main d'ouvrier ». Cette robuste et vaste symphonie reçut, malgré sa complexité, une excellente exécution dont il faut féliciter tout l'orchestre et son chef, si chaleureux et si dévoué, M. Philippe Gaubert.

Aux Concerts Colonne, la *Sarabande*, de M. Roger Ducasse, obtint le meilleur accueil. — Malgré son titre, qui pourrait égarer l'auditeur, cette *Sarabande* est en réalité une élégie funèbre. Cette composition pour orchestre, dans laquelle intervient un chœur, est à la fois douce, rêveuse, et pénétrée de tristesse. D'un style purement moderne, issu un peu de Franck et surtout de Fauré, mais où l'auteur sait incorporer une langueur et un ondoiement qui lui sont personnels, elle semble évoquer un vague et frémissant paysage virgilien, une prairie crépusculaire où passent des Ombres sur qui la vie ne pèse plus.

*
* *

Telles sont quelques-unes des œuvres, récemment révélées, qui ont le plus marqué dans notre souvenir. Il y en a d'autres dont nous parlerons bientôt, et qui viennent d'être fort bien accueillies.

D'ailleurs, on annonce une composition importante d'un de nos compositeurs les plus admirés, — et la saison des concerts se prolongera, comme chaque année, jusqu'à la fin du printemps.

Adolphe Boschot.

LE THÉATRE

LA CHAIR HUMAINE
L'HEURE DU BERGER

Il vient de se passer quelque chose de prodigieux : une pièce de M. Henry Bataille n'a pas réussi autant qu'une autre pièce de M. Henry Bataille. Le fait est trop important pour n'être pas étudié d'un peu près, non pas qu'il doive nous révéler grand chose sans doute sur le talent de ce jeune maître, mais il nous éclairera sûrement sur les dispositions du public à l'heure présente, sur son ingratitude naturelle encore aggravée par une incontestable crise économique de la scène.

M. Henry Bataille, contrairement à tout ce qui s'était jusqu'à la passé dans la suite magnifique de sa carrière, a commencé par jouer de malheur en se trouvant traiter, d'abord un sujet de guerre, ensuite à peu près le même sujet que M. Pierre de Courcelle qui, dans *L'autre Fils*, au Théâtre des Arts avait su envelopper son fait divers de la majesté et de la solennité d'un dialogue qui ne se rencontre plus que dans les nobles romans populaires.

En second lieu, il est probable que, si expérimenté qu'il soit dans la technique de son métier, M. Henry Bataille, pour des motifs que j'ignore et dont le premier a peut-être été seulement le désir de ménager un rôle à la grande comédienne Jeanne Granier, s'est laissé entraîner à commettre une incontestable erreur matérielle. Ayant à faire figurer deux personnages à trente ans d'intervalle du premier au second acte, il a fait jouer ces deux personnages par des interprètes différents et c'est Madame Jeanne Granier qui prend la suite de Mlle Facolnetti.

Certes, nul ne peut prévoir ce que la vieillesse fait des gens ; elle ne peut, néanmoins, aller jusqu'à un tel écart et M. Huguenet, qui prend pareillement une suite, n'est pas moins différent de son prédécesseur. La convention est un peu forte .

Enfin il est incontestable que tout ce qui se rapporte à la guerre de 1914 n'est plus seulement étranger au public qui continue d'aller au théâtre par ces temps difficiles, mais odieux.

Ces motifs, pourtant, seraient-ils suffisants pour expliquer le fait incroyable auquel nous venons d'assister ; s'il n'y fallait observer une loi bien plus haute et plus attristante de l'heure présente : à savoir qu'il n'y a plus de situations littéraires et que le public, soumis à l'action brutale des lois d'ordre économique et industriel, est devenu totalement incapable de juger une pièce en songeant à son auteur, de songer à un auteur en lui tenant compte de son passé, et de se placer enfin devant un spectacle de théâtre comme si c'était une œuvre d'art, et non une entreprise de cirque.

Comment? voilà un écrivain pour lequel, depuis des années et principalement dans ces derniers temps, on était allé, semblait-il, jusqu'à l'idolâtrie ; il aurait pu, légitimement, se croire tout permis, disposant d'un crédit illimité ; et brusquement, voici que quelques articles d'une presse qui le guettait sournoisement suffisent à faire traiter une pièce de lui comme si elle était celle d'un débutant... Même si Henry Bataille s'est trompé, raison de plus pour aller voir cette curiosité là... De ceux qu'on aime et qu'on admire, on aime jusqu'à leurs fautes et on admire jusqu'à leurs erreurs.

Le public d'aujourd'hui ne sait plus aimer ni admirer. Peut-être le théâtre coûte-il trop cher pour qu'il soit possible de faire crédit, même à la gloire.

Le cas de *La Chair Humaine* est d'autant plus singulier que nous trouvons là la pièce assurément la plus proche du sens commun et de la sensibilité moyenne que nous ait donnée son auteur. Au premier acte, un jeune homme, riche, qui abandonne la jeune fille qui s'est donnée à lui dans sa famille même et vient de mettre au monde un enfant ; abandon cordial, timide, avec une pension de quatre mille francs. Au deuxième acte, la guerre : l'ancien bébé parti à l'armée, déjà tenu pour mort ; la mère qui vient annoncer la nouvelle au bourgeois devenu gros usinier, lequel rougit aussitôt de faire embusquer son fils légitime pour complaire à son épouse ; au troisième acte, retour du fils que l'on avait cru mort, que tout le monde avait honoré, et qu'on abandonne de nouveau, puisqu'il est ressuscité. Tout cela est exécuté dans une manière franche et nette, plus comique que ne l'est habituellement celle d'Henry Bataille...

Alors, on peut se demander si ce n'est point là, en fin de compte, la véritable explication...? Si la majorité du public est incapable de se faire une idée sur un auteur, la petite minorité qui reste est incapable de sortir de l'idée qu'elle s'en est faite une fois pour toutes. Un Bataille qui n'est plus un Bataille aux « psychologies » inquiétantes et immorales, qu'est-ce que cela... ? Les réputations sont trop difficiles à faire pour qu'une fois faites, elles puissent être retouchées.

***

L'auteur du « Rubicon » et de « La Cage Ouverte », M. Edouard Bourdet, vient de faire représenter au Théâtre Antoine une nouvelle comédie, *L'Heure du Berger*, qui, sans doute, n'a d'autre ambition que d'être agréable. Si ces trois actes n'apportent rien de bien original ni de bien hardi, ils possèdent, du moins, le charme du naturel et de l'aisance. Intrigue simple, dialogue gracieux, interprétation excellente : n'est-ce point assez pour un succès?

Francine Bellavoine a vingt-huit ans. Elle a perdu de bonne heure sa mère ; et, depuis lors, en fille raisonnable, elle a consacré toute son activité et sa jeunesse à soigner le ménage de son père, vieil helléniste, professeur au Collège de France, incapable, à travers Homère et Thucydide, de se gouverner dans la vie, et à éduquer son frère cadet, jeune cancre, incapable de décrocher son bachot.

Or, un été, les Bellavoine viennent s'installer dans une villa, sur la côte basque. C'est Francine elle-même qui a passé l'acte de location avec la propriétaire, Mme Lartigue ; mais elle ignorait alors que Tonio, le fils de la propriétaire, à la suite d'une aventure malheureuse avec la précédente locataire, la belle Mme Bergeron, avait fait de cette villa un lieu de pèlerinage sentimental. Tonio amoureux de vingt-deux ans, romanesque et exalté, prétend chasser les nouveaux occupants et rompre un contrat que sa mère a signé à son insu. Le père Bellavoine, pour éviter les ennuis, déguerpirait volontiers ; mais Francine, forte de son droit, brandit sa feuille de papier timbré et, résolument, met à la porte l'importun.

Naturellement, Tonio revient, non plus pour protester, mais pour s'excuser, pour entretenir Francine de son chagrin. Peu à peu, il devient le familier de la maison ; et de la confidence glisse à l'amour. Il continue d'apparaître, dans ses visites, sous une mine mélancolique ; mais, comme il le déclare, « on n'est pas forcé de souffrir toujours pour la même personne ». Bref, il oublie l'ancienne locataire, pour aimer la nouvelle. Mme Bergeron, l'infidèle amante, reparaît bien un moment ; mais, après une heure passée auprès d'elle à l'hôtel de Biarritz, Tonio reconnaît définitivement qu'il ne l'aime plus. C'est Francine qu'il aime maintenant ; et, sans hésiter, il va demander au vieil helléniste, abasourdi, la main de sa fille.

De son côté, Francine s'est inconsciemment abandonnée au trouble nouveau de la tendresse. Elle aussi s'est mise à aimer Tonio... Mais elle ne peut délaisser son vieux père, dont elle reste l'unique soutien et la dernière joie. Alors, sans renoncer à l'amour dont l'heure pour elle vient de sonner, elle refuse d'épouser Tonio, dont elle deviendra seulement la maîtresse,... en attendant !

L'Heure du Berger ! Joli titre, dont l'auteur, peut-être, n'a pas réussi à tirer toute la profonde et délicate psychologie. Certes, il nous explique bien que sa Francine, adonnée aux soins raisonnables du ménage, n'a pas eu le temps, durant toute sa jeunesse, de songer à l'amour ; et que c'est seulement en cette villa évocatrice, parmi l'enivrante atmosphère dont l'enveloppe Tonio, qu'elle finit par se laisser « intoxiquer »... Est-ce donc suffisant ? N'eût-il pas été nécessaire de suivre, plus minutieusement, dans ses incertitudes intimes et ses émois furtifs, l'éveil de ce cœur attardé ? Et n'est-ce point justement cette imprécision psychologique qui motive l'espèce de surprise qu'a paru causer à certains spectateurs le dénouement ?... Francine se donne à Tonio « en attendant ». Ce mot, qui est le dernier de la pièce, signifie, pour l'écervelé de Tonio, simplement l'attente du mariage après la mort du père ; pour la clairvoyante Francine, il contient le pressentiment, plus amer, de la fragilité de l'amour. Dénouement vrai et émouvant, mais peut-être insuffisamment préparé.

En tout cas, ce qui me semble constituer le mérite particulier de la pièce, c'est le ton du dialogue, tour à tour enjoué et attendri, toujours facile et naturel. Et cette aisance vient, je crois, de ce que, dans les scènes de sentiment ou d'exaltation, il y a toujours un personnage qui conserve son bon sens ou son sourire, et qui « ne marche pas ». Ainsi, le romanesque n'apparaît jamais ridicule ni déplaisant, et l'équilibre se rétablit entre la folie et la sagesse, entre l'illusion et le scepticisme.

Gaston RAGEOT.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 6 60e ANNÉE 18 MARS 1922

LA DÉFENSE NATIONALE

Du fait de sa victoire, et après quatre ans de la guerre la plus formidable que l'on ait jamais vue, la France se trouve aujourd'hui dans une situation absolument nouvelle qui comporte une organisation nouvelle de sa défense.

Se méfiant des agissements germaniques, notre Pays est impatient de savoir ce qui va résulter des longues controverses qui, depuis trop longtemps, l'agitent et le troublent dans son œuvre de reconstitution nationale. Le gouvernement a déposé ces temps derniers sur le Bureau de la Chambre des Députés plusieurs projets de loi concernant l'organisation de l'armée, le recrutement, la préparation physique. — Mais il semble que l'étude de ces projets de loi devrait être précédée de l'adoption d'une loi d'ensemble sur l'organisation de la Défense Nationale, et fixant les principes généraux de chacune des lois qui en découleraient. Peut-on en effet étudier utilement une loi de recrutement sans examiner en même temps la loi sur l'organisation de l'armée et celle sur les effectifs; de même l'étude d'une de ces lois peut-elle être conçue sans une solution à la question de recrutement?

Or, des discussions en haut lieu il ressort, semble-t-il, que l'on s'apprête à doter la France d'une organisation militaire ressemblant étrangement à celle que créa l'Assemblée Nationale au lendemain de la guerre de 1870 : n'aurions-nous donc besoin que d'une accommodation de l'organisation de 1872 à l'époque actuelle? ou au contraire, n'est-il pas nécessaire, en présence des bouleversements produits par la guerre de 1914-1918, d'apporter au pays un vaste système de défense, dont l'organisation doit commencer par l'établissement d'une armée nouvelle répondant aux circonstances de l'heure présente ?

La période que nous traversons n'est-elle pas par excellence celle qui nous permettrait de faire ce que nous ne pouvions réaliser avant notre victoire, c'est-à-dire la transformation du système militaire? L'histoire nous apprend que c'est toujours durant les premières années de paix qui suivent les grands conflits que l'on procède à cette réorganisation. L'armée de 1872 n'était plus du tout celle de 1869; à plus forte raison celle d'aujourd'hui devra-t-elle être une refonte totale de celle de 1914 : — avant cette date le besoin de réorganisation se faisait déjà sentir, mais comment risquer pareille aventure, alors que nous savions que, de l'autre côté de la frontière, des stocks formidables, résultat de quarante-quatre ans de travail intense, s'amoncelaient en vue d'une attaque brusquée.

De plus 5.000.000 d'hommes pouvaient du jour au lendemain enfoncer nos frontières, tandis qu'aujourd'hui il n'est pas de nation capable d'habiller, d'armer, de nourrir une pareille masse de soldats; donc rien à craindre du côté d'une invasion soudaine, mais la France veut à bon droit, conserver sa puissance intacte.

Si nous, les patriotes, nous ne diminuons pas les charges du Pays, dans trois ans, le service réduit servira de plateforme électorale et il sera

adopté sans les précautions qui peuvent en faire, non une diminution, mais une augmentation de la force de la France.

L'Armée Nouvelle doit, sans dépense exagérée, non seulement protéger efficacement notre Patrie contre l'agression mais encore être vis-à-vis de notre ennemi d'hier l'instrument d'intimidation nécessaire pour l'exécution du Traité de Versailles.

Voilà sa tâche : elle doit être accomplie en demandant aux jeunes gens de France un minimum de temps sous les drapeaux.

Nous devons aujourd'hui considérer la force principale de l'armée comme constituée non par les hommes en train de s'instruire, mais par les soldats instruits rentrés dans leurs foyers. Tout Français passerait alors un an sous les drapeaux pour se développer physiquement, s'instruire de ses devoirs militaires, en un mot, se rendre apte à la défense Nationale.

Instruit et retourné chez lui, il est le soldat prêt à défendre sa Patrie dès qu'elle se trouve en danger.

Voici, à mon avis, comment pourrait être comprise une loi sur « l'organisation de la défense Nationale »; celle-ci ne pouvant entrer en vigueur que dans un délai de trois ou quatre ans à partir de sa promulgation, toutes mesures devront être prises pour que, à aucun moment de cette période transitoire, la puissance militaire de la France ne se trouve compromise.

En effet, le système que nous préconisons étant entièrement nouveau, ne peut entrer en vigueur du jour au lendemain sous peine d'un désordre qui nous laisserait désarmés pendant plusieurs de ces années où nous avons besoin de rester forts.

Organisation de la Défense Nationale

1° Service militaire. — Les jeunes Français doivent, avant leur entrée au service, recevoir une éducation préparatoire. Ceux qui ne satisferaient pas à un programme minimum d'entraînement physique, comme d'ailleurs ceux qui ne sauraient pas lire couramment un texte imprimé, sont appelés deux mois avant leurs camarades. Tous les jeunes Français sont tenus à un an de service sous les armes : mais ensuite, ils peuvent encore être convoqués :

30 jours pendant leur 4e, 5e, 6e année de service.

50 jours de leur 7e à leur 12e année;

25 jours de leur 13e à leur 18e année;

10 jours de leur 19e à leur 30e année.

2° Constitution et Recrutement des armées. — L'armée française comprend l'Armée métropolitaine et l'Armée coloniale.

A) *L'armée métropolitaine* se divise en :

a) Armée de couverture. 1 classe sous les armes, 2 en congé, 3 en réserve.

b) Première armée de réserve. 6 classes.

c) Deuxième armée de réserve. 6 classes.

d) Armée territoriale. 12 classes.

B) *L'armée coloniale* comprend :

a) troupes d'instruction composées d'éléments indigènes en train de s'instruire, de jeunes Français des colonies, et de leur cadre professionnel.

b) Troupes d'occupation et d'expédition qui comptent uniquement des indigènes instruits, des Français volontaires, des étrangers.

Pour répondre à une idée d'égalité bien naturelle, on demanderait aux indigènes un nombre d'années de service proportionnel à la population; c'est-à-dire que tout indigène n'est pas obligatoirement incorporé, mais celui qui l'est fera un plus grand nombre d'années de service.

Au lieu de prendre tous les indigènes pendant un an, on en prendra un sur quatre ou cinq, pendant quatre ou cinq ans.

a) *Organisation de l'armée métropolitaine de couverture :* L'armée métropolitaine de couverture se compose de 28 divisions lourdes d'un effectif approximatif de 15.000 hommes chacune, analogues à nos divisions d'infanterie, et de 7 divisions légères de 6000 hommes environ chacune remplaçant nos divisions de cavalerie supprimées et comprenant *une* brigade de cavalerie, *trois* bataillons de chasseurs à pied, des cyclistes, des tanks, des auto blindées, des escadrilles, etc...

Toutes ces divisions seront constituées uniquement par les *trois* plus jeunes classes de l'armée dont *une* est sous les drapeaux et deux en congé : les éléments de remplacement et de renforcement étant fournis par les *trois* classes de réserve.

Les Etats-Majors, troupes spéciales, services sont prévus et organisés pour pouvoir grouper ces 35 divisions en corps d'armée, armées, groupes d'armées.

Pendant leur 2e et leur 3e année de service, pendant qu'ils sont « en congé », les hommes ne sont pas astreints à des périodes d'instruction, mais ils peuvent en cas de nécessité (tension politique intérieure ou extérieure) être appelés par le Ministre, en totalité ou en partie, pour une durée maximum de 30 jours. Ils sont, dans ce cas dispensés de leur première période d'instruction de réserve; alors qu'ils sont dans leurs

foyers, ils peuvent être astreints à des revues ou inspections à domicile ou en un point distant au maximum de 30 kil. de leur domicile.

Toutes les unités sont organisées d'après le système ternaire, c'est-à-dire le bataillon à 3 compagnies, le groupe d'artillerie à 3 batteries, le régiment de cavalerie à 3 escadrons, mais, en temps normal, une seule compagnie, une seule batterie, un seul escadron sont sous les armes, les deux autres en congé dans leur foyer.

Il n'y a plus de mutation individuelle, c'est à dire qu'un homme ayant été affecté à une sous-unité le jour de son incorporation, y demeure pendant toute la durée de son service : ces sous-unités comprennent des hommes de la même subdivision ou de subdivisions très voisines.

En temps normal, le régiment d'infanterie a sous les armes trois compagnies appartenant à trois bataillons différents; elles forment un bataillon de marche et d'instruction : il en est de même pour le régiment d'artillerie qui compte 3 batteries de groupes différents, et pour la brigade de cavalerie qui a trois escadrons de régiments différents.

En cas de rappel des « hommes en congé », les bataillons d'infanterie retrouvent leurs 3 compagnies, le régiment d'artillerie ses 3 groupes, la brigade de cavalerie ses 3 régiments. Des principes identiques régissent la formation des unités du génie, de chars d'assaut, d'aviation, etc..

Les hommes en congé emportent chez eux leur « collection de mobilisation » (effets d'habillement et d'équipement, linge, chaussures). Ils sont responsables pécuniairement et disciplinairement de leurs effets, et soumis à des revues. Ils n'emportent ni armes ni munitions, trouvant aux lieux de mobilisation ou à proximité tout le matériel d'armes qui leur est nécessaire.

Les chevaux des sous-unités de cavalerie et d'artillerie montée sont soit emmenés dans leurs foyers par les soldats en congé, soit placés en dépôt chez des particuliers à une distance inférieure à 40 kilomètres du centre de mobilisation de la sous unité. Celui-ci est désigné pour chaque homme dans sa zone de recrutement ou à proximité; les compagnies, les escadrons, les batteries en partent au complet avec leurs cadres. L'armée de couverture doit posséder en tout temps son matériel de guerre au complet, car elle doit se tenir constamment prête à entrer en campagne. Les sous-unités de l'armée de couverture passent toutes constituées dans la première, puis dans la deuxième armée de réserve.

b) *Organisation des deux armées de réserve.* — Les armées de réserve comptent chacune le même effectif que l'armée de couverture.

En principe, il n'est pas constitué d'approvisionnement de matériel de guerre pour elles, mais toutes dispositions sont prises pour une fabrication intensive dès l'appel des troupes de couverture.

La formation des grandes unités des armées de réserve est prévue dès le temps de paix.

d) *Organisation de la Territoriale.* — En ce qui concerne la Territoriale, on considère qu'elle devra fournir pour les services de l'arrière le nombre d'hommes isolés ou de petites unités jugé nécessaire. — Elle est le grand réservoir où le Ministre puise à volonté.

e) *L'organisation du territoire.* — Le territoire français est partagé en régions militaires comprenant un certain nombre de divisions régionales partagées elles-mêmes en subdivisions.

Les attributions du Commandement territorial comprennent le service de recrutement et la préparation des conseils de révision, les affectations aux différentes armes, l'administration et l'instruction des réserves, la gendarmerie, les réquisitions, la justice militaire et, d'une manière générale, tout ce qui concerne le maintien, l'ordre et la sécurité du territoire.

En contact intime avec la population de la région, des officiers de l'Etat-Major de Territoire sont chargés des revues à passer aux « hommes en congé », ils s'en vont dans les communes avant la période des conseils de révision vérifier les aptitudes des jeunes gens demandant à entrer dans des armes spéciales et nécessitant certaines conditions déterminées.

Bien qu'étant d'ordre essentiellement distinct, le commandement territorial et le commandement des corps de troupe peuvent être confiés au même titulaire, mais, en tout cas, les Etats-Majors des grandes unités et ceux du territoire doivent demeurer complètement séparés.

Dès le temps de paix évidemment toutes mesures doivent être prises pour rendre la mobilisation aussi rapide que possible, et un plan doit être dressé de la mobilisation des chemins de fer, des usines, des banques, etc.

En temps de guerre, l'ensemble de ce système ayant été adopté, nous n'avons plus *une* mais *des* mobilisations : l'ordre de rejoindre est ainsi donné séparément pour chaque armée ou les différentes classes de chaque armée; un ordre de mobilisation lancé pour une armée entière comporte par lui-même l'ouverture du droit de réquisition.

Enfermé dans les étroites limites d'un article

de revue, il nous a paru suffisant de tracer les grandes lignes de l'organisation nouvelle qui s'impose au lendemain de la guerre.

Tout ce qui précède soulèvera des objections, nous n'en doutons pas, mais nous sommes prêts à y répondre; quant aux difficultés qui surgiront pour l'application d'un pareil système, nous ne nous les dissimulons pas davantage : ces difficultés existent, mais elles peuvent être surmontées; il saute aux yeux que la principale objection à l'établissement du service d'un an est celle du recrutement des cadres de complément; elle est grave et réelle mais, si l'on veut bien considérer comme absolument distinctes les qualités d'instructeur, demandées aux seuls professionnels, et celles du conducteur d'hommes, seules exigées des cadres de complément, la solution du problème deviendra plus aisée.

Pour recruter les officiers de complément, il faudra admettre, comme en Suisse, que tout jeune Français capable par son instruction de devenir officier ou sous-officier de complément est astreint à l'être un jour venant. Ces candidats officiers ou sous-officiers ne serviront pas plus longtemps que les hommes du contingent : ils subiront durant la première partie de leur année de service une instruction militaire intense dans une école, et pendant la deuxième partie ils seront préparés aux fonctions de leur grade.

Les officiers de complément devront pendant leurs années de réserve faire des périodes d'instruction d'une durée double de celles des hommes de troupe; les sous-officiers seront tenus à des périodes de 1/4 supérieures.

D'autre part, des stages seront organisés pour les candidats à l'avancement.

Voici, telles que nous les comprenons, les grandes bases de l'organisation future de la Défense Nationale. Le service d'un an, établi de la manière dont nous venons de l'indiquer, doit donner à la France la pleine et entière sécurité qu'attendent avec une légitime anxiété les patriotes soucieux de son avenir.

Sans diminuer la force militaire de notre Pays, le service d'un an augmentera sa puissance économique.

Général DE MAUD'HUY.

L' « HUMANISME » DE RONSARD

Si l'on voulait démontrer la crise du Latin, il suffirait de lire le volume que M. Pierre de Nolhac vient de publier, dans la belle collection de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes (1). Pas un bachelier, reçu depuis vingt ans par les Facultés de Lettres, soit en Latin-Sciences, soit en Latin-Langues, ne serait capable d'en comprendre un mot, pas plus que tous ne savent assez de latin pour l'examen de l'Ecole des Chartes. Pour connaître une langue, soit ancienne, soit moderne, il faut l'avoir apprise ; et les élèves sortant des Lycées n'ont pas plus appris le latin qu'autrefois ils n'apprenaient l'anglais ou l'allemand en ayant une leçon par semaine.

M. de Nolhac nous expose dans tous les détails comment Ronsard avait cultivé la langue latine, comment il en savait par cœur tous les auteurs, particulièrement les poètes : Virgile, Horace, Ovide, et comment il put les imiter, tout en se créant une langue spéciale qui est le premier et plus beau spécimen de notre français classique. Assurément il a tant écrit que tout n'est pas également admirable et qu'on peut avouer, sans faire tort à son génie, qu'il y a beaucoup de « verbiage ». Mais n'y en a-t-il pas dans les *Contemplations* et dans la *Légende des Siècles*, et plus avisé que Victor Hugo, Ronsard n'a rien écrit en prose, sauf quelques jolies lettres et de curieux morceaux de littérature latine.

Depuis 1828, où parut le premier essai de Sainte-Beuve sur la Poésie française au XVIe siècle, et surtout depuis une vingtaine d'années, les travaux sur Ronsard, les recherches minutieuses sur sa vie et ses relations se sont tellement multipliées, comme ses éditions critiques, qu'on renonce à les énumérer ; et il est au fond plus intéressant de s'attacher à son œuvre elle-même. C'est ce qu'a fait M. de Nolhac avec une érudition passionnée, qu'il menait de front, sans qu'on le sût, avec sa réorganisation si heureuse du palais de Versailles.

Quand et comment Ronsard, ce petit gentilhomme vendômois, a-t-il été séduit par l' « Humanisme » ? Son père était revenu des guerres d'Italie plein d'enthousiasme pour la poésie latine. Tout en cultivant les vers français, il avait orné les murs de son château de la Posson-

(1) *Ronsard et l'Humanisme*, 1 vol. in-8°, Paris, 1921, Honoré Champion.

nière de devises latines qu'on peut voir encore et qui durent frapper l'imagination de l'enfant. Mais, chose curieuse, son grand initiateur fut un jeune Piémontais, son compagnon comme écuyer d'écurie du duc Charles d'Orléans, Claudio Duchi, qui avait pour sœur cette Filippina, favorite du dauphin, plus tard Henri II, et qui fut la mère de la future duchesse d'Angoulême, mariée à un fils du connétable de Montmorency. Il ne le quitta pas de sa douzième à sa dix-huitième année et put profiter des lumières de cet humaniste, familier avec tous les bons auteurs et qui, étant page, avait un Virgile ou un Horace en main plus souvent que sa baguette. Le latin était alors et demeura longtemps la seule langue de tous les lettrés, et il aurait fait tort à la veine poétique nationale de Pierre de Ronsard, si le jeune homme n'avait été très décidé, sans rompre avec ses amis, à cultiver la muse française. Il en donne même la raison : curieux du latin, mais craignant de ne pouvoir surpasser ses prédécesseurs,

> Je me fey tout françois, aimant certe mieux estre
> En ma langue ou second, ou le tiers ou premier
> Que d'estre sans honneur à Rome le dernier.

D'autres firent comme lui ; et la date de cette transformation est indiquée par un sixain d'un poète parisien, maistre Charles Fontaine, adressé en 1557 à Du Bellay, Ronsard, Jodelle, Baïf et Magny.

Il était temps. Car, ayant fait dans la maison de Lazare de Baïf la connaissance de Jean Dorat, il se prit d'un tel enthousiasme pour les auteurs grecs, particulièrement les poètes, qu'il abandonna la Cour, renonçant aux divertissements et aux avantages qu'il y pouvait trouver, même aux « Amours », pour suivre ce chef dans une retraite austère sur la montagne Sainte-Geneviève, ajoutant souvent les nuits au travail du jour, et se réveillant à deux heures du matin pour prendre « la chandelle ».

Cet Aurat, *Auratus*, comme on disait alors, était une manière de grand homme, célèbre par les cinquante mille vers qu'il avait composés en trois langues, devenu professeur au Collège Royal, attirant au pied de sa chaire des Conseillers du Parlement, des grands seigneurs de la Cour, aussi bien que des écoliers de l'Université, révélant les richesses de l'antiquité grecque, d'Homère surtout, à un nombreux public qui attendait sa venue avec passion. Rémi Belleau, Binet, Pasquier, Jacques-Auguste de Thou s'unissaient à Ronsard pour célébrer ses louanges :

> [illegible] mon Aurat [illegible] pas digne
> [illegible] pourrir en la tomb[illegible] [illegible] temps qu'il t'a [illegible]
> Tu fus en ton vivant des Muses le soutien....

Tous ils se retrouvaient de temps en temps avec leur maître auprès de la fontaine d'Arcueil, apportant des provisions et du vin, pour faire de gais repas sur l'herbe, que Ronsard chantait en 1549 dans sa fameuse pièce des *Bacchanales :* genre nouveau où il célébrait mille folies en y mêlant sans lourdeur une mythologie scolaire assez amusante. Du reste, toute œuvre de déclamation lyrique était alors chantée à l'exemple des pièces de Pindare et d'Horace ; et les principaux mélomanes du temps composaient pour les vers un accompagnement dont la musique a été souvent conservée ; si bien que les mots de « luth » et de « lyre », si fréquents dans les écrits de la Pléiade, sont loin d'avoir simplement un sens figuré.

C'était sans doute aussi le double but de cette *Académie du Palais* qu'Henri III avait voulu établir au Louvre et dans laquelle il fit entrer des premiers Pibrac, Morel, Ronsard, Antoine de Baïf, des Portes, abbé de Cyran, Pontus de Tyard, évêque de Châlon.

Mais Ronsard avait été surtout le favori de Charles IX, qui l'avait logé près de sa chambre et travaillait avec lui, échangeant des vers. A une époque où il y avait peu de livres et peu de manuscrits, une ressource précieuse était pour les privilégiés la bibliothèque de Catherine de Médicis au Louvre. La reine l'avait composée à grands frais, achetant ce qu'elle pouvait recueillir sur les conseils de Dorat, recevant beaucoup de volumes rares d'Italie et ayant recueilli la librairie de son grand ami le maréchal Strozzi, qui, comme son fils Philippe, était capable de traduire les Commentaires de César du latin en grec. Quand en 1572 Ronsard voulut doter la France d'une épopée, comme il avait introduit l'Ode, inconnue avant lui, du Bellay espéra que ce long poème serait « l'honneur et la grande illustration de notre langue ». Si l'entreprise échoua, c'est que l'auteur voulut faire de son ouvrage un pastiche étroit de l'*Iliade* et de *l'Enéide,* en appliquant à son héros tous les épisodes classiques familiers à la mémoire des lettrés, qui seuls pouvaient partager la grande admiration de Ronsard pour :

> Ces deux grands demy-dieux [illegible] d'un [illegible]
> [illegible] temps :

A cela se mêlait comme dans toutes ses œuvres une mythologie que nos écoliers d'aujourd'hui sont incapables de comprendre, car on

prétend leur faire lire Ovide et Horace sans leur avoir jamais appris ce qu'étaient les dieux antiques, pas plus qu'on ne leur donne de notions sur les origines bibliques du christianisme, dont l'histoire n'est pas dans le programme.

Qu'en diraient les « humanistes » du XVIe siècle, qui ont formé notre langue ?

Nous avons nommé tout à l'heure Morel et Pontus de Tyard. Jean de Morel, seigneur de Grigny était gouverneur d'Henri d'Angoulême, maréchal des logis de la reine mère, maître d'hôtel du roi ; ayant autrefois vécu à Bâle auprès d'Erasme, il appartenait à la plus belle école de la Renaissance ; il possédait un hôtel rue Pavée, proche Saint-André des Arts, où il accueillait avec les étrangers qu'il avait connus dans ses voyages, tous les savants et lettrés de France. La poésie française tenait chez lui ses assises. Ronsard l'appelait « la fleur de mes amis » et lui dédiait en 1556 « ses petits sonnets bien faits et ses belles chansons petites », ainsi que son *Hymne du Ciel*. Quand il n'avait pas encore ses entrées à la cour, très jalousé par les concurrents, il avait trouvé dans la maison un appui fort utile :

> Ce seul Morel, qui d'un gentil esprit
> Premier de tous de ma muse s'esprit
> Et mon renom sema par ces bocages.

Il rencontrait là aussi trois filles qui faisaient honneur à leur père, dont l'une, Camille, devint bientôt l'émule des femmes humanistes, parlant grec dès l'âge de dix ans et versifiant en trois langues avec accompagnement sur le luth. Bref, on aurait pu trouver là l'embryon d'un petit hôtel de Rambouillet.

Ronsard y contracta au début de sa carrière une amitié avec Michel de l'Hospital, le futur chancelier, qui cultivait les vers latins avant de faire de la politique et était alors chancelier de Marguerite de France, sœur de Henri II, duchesse de Berry, et bientôt duchesse de Savoie, dont le nom revient souvent dans les écrits du poète vendômois.

Enfin, Pontus de Tyard, chanoine de Mâcon, puis évêque de Châlon, poète platonicien, digne de faire partie de la Pléiade, admirait tellement Ronsard que, voulant dans son poème honorer le prince des lettres, il marquait dans le ciel la place où l'humanité cherchera désormais des yeux l'étoile qui portera son nom. Et c'était la Muse Uranie qui lui avait donné cette idée assurément originale.

On trouvera ainsi la nomenclature complète, de tous les humanistes français, présentés par M. de Nolhac avec un luxe d'érudition qui ne peut être dépassé. Les relations de ces grécisants, qui ne s'écrivaient qu'en latin, étaient un peu internationales et très amicales. Survint vers 1560 la crise violente de la Réforme française, qui amena des ruines et des inimitiés nombreuses, et cinquante ans de guerre civile. Ronsard y participa plus qu'un autre, en ce sens qu'il fut un défenseur éloquent de la religion de ses pères, stigmatisant avec vigueur ceux qui l'attaquaient. Mais c'est une toute autre partie de sa carrière littéraire, qui se rattacherait presque mieux aux Sonnets pour Hélène et à l'ensemble de ses poésies.

G. Bagtenault de Puchesse.

REMARQUES SUR UN FACTEUR ESSENTIEL DU RELÈVEMENT ÉCONOMIQUE DE LA RUSSIE

A tort ou à raison, une importante partie de l'opinion publique veut considérer la Conférence de Gênes comme le grand congrès de la reconstitution européenne, et parmi les nombreux et difficiles problèmes que devra résoudre l'aréopage international, celui de la restauration économique de la Russie apparaît comme le principal moyen de porter remède à la crise dont souffre actuellement l'Europe. Il est bien difficile cependant de prévoir jusqu'à quel point la Russie, aujourd'hui complètement ruinée, sera en mesure d'offrir aux autres Etats des avantages réels et immédiats en échange de leurs marchandises et de leur aide financière. Quoi qu'il en soit, la question sera posée et l'on peut prévoir dès lors que de son examen sérieux et impartial se dégageront quelques vérités de fait dont, bon gré mal gré, il faudra tenir compte si l'on veut fixer les directives d'une utile politique de l'Est européen.

On s'apercevra d'abord que, parmi les puissances de l'Entente, l'Angleterre et la France ne sont pas seules intéressées au règlement — transactionnel ou intégral — des dettes russes.

On sait que la valeur des biens et titres laissés en Russie par les Français, les Anglais et les Belges s'élèvent pour les Français à 18 milliards 300 millions de francs-or; pour les Anglais à quatre milliards, et pour les Belges à trois mil

liards. A ces chiffres doivent s'ajouter ceux que représentent les avances faites à la Russie pendant la guerre : quatorze milliards de francs-or par le gouvernement anglais, quatre milliards par le gouvernement français.

Mais la France, l'Angleterre et la Belgique ne sont point les uniques créancières de l'ancien empire des tsars. Il faut leur joindre la Pologne qui, on l'ignore généralement, possède d'énormes créances sur la Russie. Celles-ci se montent, d'après les chiffres fournis par le Comité de protection des biens privés polonais, à cinq milliards 146 millions de roubles-or, soit 13 milliards 688 millions 360.000 francs-or représentant la seule valeur des biens meubles et immeubles et des titres laissés en Russie par des citoyens polonais. Aux termes du traité de Versailles, la Pologne doit assumer certaines charges financières de l'ancien gouvernement russe : elle est donc tout à fait qualifiée pour intervenir dans la question des dettes russes et faire constater et admettre sa créance au même titre que les autres Etats créditeurs. De fait, la situation des Polonais, créanciers de l'Etat russe, est la même que celle des Français, porteurs de titres russes. Il en résulte d'ailleurs qu'en cas de règlement éventuel, France et Pologne seront amenées à se placer sur un terrain très différent de celui de l'Angleterre: elles auront intérêt à ce qu'une priorité soit accordée au paiement des créances privées tandis que la Grande-Bretagne cherchera surtout à obtenir le remboursement de ses avances (quatorze milliards), en laissant au second plan celui des créances particulières.

Mais ce n'est pas seulement dans cette question qu'il faudra tenir compte de la Pologne. Que se passera-t-il en effet, quand, s'étant enfin mis d'accord sur les principes de la restauration économique de la Russie, on en envisagera les modalités pratiques ? Indépendamment de capitaux — ceux-ci se trouvent toujours — cette gigantesque entreprise exigera des hommes. Il est acquis dès maintenant que l'on ne pourra compter sur la coopération d'un personnel technique en majorité russe. L'effectif des ingénieurs, contre-maîtres, ouvriers spécialistes russes, n'atteint plus aujourd'hui que le quart de celui de 1914. Il y a bien les émigrés ; mais il n'est pas vraisemblable qu'ils reprennent de longtemps le chemin de leur patrie. Si donc on ne trouve point parmi les Russes les agents d'exécution qu'exige le renflouement de l'épave échouée, il faudra recourir à des concours étrangers. Lesquels ?

Avant la guerre, la France avait en Russie des chefs d'entreprise, un personnel technique de premier ordre, mais peu nombreux. Peut-être, ces Français acceptèrent-ils de retourner en Russie, mais ce serait mal connaître notre tempérament national, si éloigné des aventures, que de supposer que l'on pourra recruter chez nous les spécialistes nécessaires. La France peut apporter des capitaux : il ne faut pas lui demander les états-majors et les sous-officiers indispensables sur place. Sans doute, l'Angleterre veut faire beaucoup : on ne risquera pas de blesser ses industriels ni ses représentants de commerce en rappelant que jusqu'en 1914 leur pénétration en Russie était relativement peu importante. Avant de parvenir à un rendement efficace, les efforts britanniques exigeront beaucoup de temps. Or, ce sont les Anglais eux-mêmes qui le disent: *Times is money*. Qui pourra et sera capable d'utiliser ce temps perdu? L'Allemagne, évidemment, qui, avant la guerre et d'après les évaluations les plus modérées, envoyait chaque année 100.000 commis-voyageurs en Russie. Déjà, en ce moment, tout en négociant avec les Soviets un accord économique, elle pose les bases d'une convention politique. Dans la reconstruction économique de la Russie, faudra-t-il donc donner une part à l'Allemagne puisque, si on ne la lui propose point, elle saura la prendre ? Que si, dans certains milieux anglo-saxons, on semble envisager sans déplaisir cette éventualité, de ce côté-ci du « canal », beaucoup de bons esprits estiment que l'intérêt français n'est pas de laisser la Russie devenir une colonie germanique.

Dans ces conditions, comment ne songeons-nous pas au rôle prépondérant que pourrait, dans cette affaire, jouer notre alliée polonaise ?

Trois points sont à considérer :

Il faut se souvenir d'abord des débouchés qu'offrait avant la guerre le marché russe pour la partie de la Pologne qui se trouvait alors incorporée à l'empire.

Il ressort du rapport que vient de dresser M. Tenenbaum, directeur du département du commerce au ministère du commerce et de l'industrie de Pologne, et dont M. Dolezal, le très distingué conseiller commercial de la Légation de Pologne à Paris rappelait récemment les conclusions au cours d'un remarquable exposé fait le 15 février 1922 à la Chambre de Commerce franco-polonaise, il ressort de ce rapport que dans les années qui ont précédé la guerre, 90 % de la totalité des exportations de la Pologne russe, représentant une valeur de 1.600 millions de francs-or, étaient chaque année acheminées vers la Russie : produits alimentaires :

56 millions, matières premières : 179 millions, produits fabriqués : 1.400 millions). Les principaux articles de cette exportation étaient les produits de l'industrie textile, les machines et les produits métallurgiques, les peaux et les cuirs, les produits chimiques, les filés de laine, coton et soie, la fonte, le zinc, la chaux, le sucre, l'alcool et les semences.

Détail dédié aux « gens pratiques » : si l'on compare le mouvement des exportations polonaises d'avant-guerre vers la Russie aux exportations allemandes dans la même direction, on constate par catégorie de produit des proportions très suggestives : pour les articles de ménage, l'exportation polonaise est de 27 % de l'exportation allemande, elle s'élève à 54 % pour les peaux tannées, elle atteint 80 % pour les tissus, etc.

En somme, on peut dire qu'avant la guerre, l'industrie de la Pologne russe, qu'on appelait encore à ce moment l'ancien Royaume du Congrès, travaillait en grande partie pour les besoins du marché russe.

On ne doit pas oublier, en second lieu, que si, beaucoup plus que l'Angleterre et autant que la France, la Pologne a des intérêts en Russie, mieux que ces deux pays elle est au courant des besoins de la Russie et des moyens de les satisfaire. Jusqu'à la Révolution de 1917, il existait, à peu près dans toutes les régions vitales de l'empire des tsars, des colonies polonaises dont les membres jouaient un rôle prépondérant dans l'organisation et le développement de la vie économique russe. Ces techniciens, dont on s'aperçoit que la collaboration est indispensable pour relever la Russie, et qui ne se peuvent rencontrer en France, existent en Pologne aussi bien qu'en Allemagne. Le gouvernement russe interdisant aux Polonais de prendre place dans l'administration centrale, ou tout au moins ne leur permettant pas de s'y faire une carrière, ceux-ci avaient cherché naturellement l'emploi de leur activité dans les provinces éloignées de l'empire et dans les entreprises privées. Et à la veille de la guerre, cette collaboration avait atteint son apogée. Polonais, les administrateurs, ingénieurs, ouvriers spécialistes, contre-maîtres des mines et de l'industrie métallurgique de l'Ukraine et du Caucase, comme des industries textiles de la région de Moscou. Polonaise aussi la moitié du personnel des usines Poutilof, et il n'est pas jusque dans les exploitations des lointains Monts Oural où l'on ne retrouve des techniciens polonais. M. Dolezal évalue à 500 environ le nombre des directeurs et des administrateurs, à plus de 50.000 celui des ouvriers spécialistes et des contre maîtres de nationalité polonaise employés dans les entreprises industrielles russes (1). Et l'on ne peut omettre de dire que les capitaux polonais jouaient également dans ces entreprises un rôle des plus importants, soit directement, soit par l'intermédiaire des banques russo-polonaises. « Pour la seule industrie sucrière de Volhynie, d'Ukraine et de Podolie, la participation des capitaux polonais peut être évaluée à 1.500 millions de francs-or. »

Sans doute, après le coup d'Etat bolcheviste, nombre de ces Polonais ont regagné la Pologne enfin devenue indépendante. Mais connaissant admirablement la langue et les mœurs russes, les besoins et les ressources du pays, ils sont toujours en mesure d'apporter une aide précieuse au formidable travail de la reconstitution de la Russie.

Enfin, par sa situation géographique, la Pologne est la meilleure des bases de pénétration en Russie. Ce pays est d'ailleurs tellement vaste que cette pénétration doit, pour aboutir utilement, s'entreprendre partout où elle apparaît possible. Mais, sur le littoral baltique, l'ancien empire de Pierre-le-Grand et de Nicolas II ne conserve aujourd'hui qu'une médiocre étendue de côtes, et comme ceux de la mer Noire (2), ses ports ont été pratiquement ruinés par le bouleversement qui a suivi la Révolution. Quant aux nouveaux Etats baltes, issus de la dislocation de 1917-1918, ils ne refuseront certes pas l'accès de leurs ports ; malheureusement ceux-ci, au témoignage de tous les spécialistes qui les ont visités récemment, ne pourront avant au moins deux années rendre de services utiles en raison de leur mauvais état général et de leur outillage insuffisant et défectueux.

C'est pourquoi toute entreprise sérieuse de reconstitution de la Russie devra établir ses entrepôts, ses dépôts de matériel et, d'une façon générale, tout son outillage technique de pénétration sur le territoire polonais. D'ailleurs

(1) On notera même, en passant, que souvent ce sont des Polonais qu'employaient de préférence la banque et l'industrie allemande comme démarcheurs ou intermédiaires.

(2) Il semble d'ailleurs qu'il y aurait tout intérêt à aider la Russie à remettre ceux-ci en état et à lui faciliter l'accès de débouchés sérieux sur la Mer Noire, ce qui a toujours été son rêve national et qui constitue aujourd'hui plus que jamais une nécessité pour elle, les ports de la Baltique ne lui appartenant pour ainsi dire plus. En assurant à la Russie un libre accès vers la Mer Noire, la tentation de reconquérir la côte baltique par la force sera de beaucoup réduite et la paix sur la frontière occidentale de la Russie n'en sera que plus sûre. Les pays qui pourraient se croire menacés par cette tentative russe auraient leur sécurité assurée et pourraient consacrer toute leur attention à éviter les risques d'une pénétration allemande.

un simple coup d'œil jeté sur la carte permet de se rendre compte de l'importance de l'admirable base d'opérations que constitue la Pologne, un millier de kilomètres de frontières avec la Russie, et de grandes voies ferrées dont les principales sont : la ligne Varsovie vers Pétrograd par Grodno-Wilno, Dwinsk et Pskov : vers Moscou par Brest-Litowsk, Minsk, Smolensk, vers la Russie méridionale par Lublin, Kowel, Berditchev, Kiew et par Léopold-Odessa.

Tout ce réseau ferroviaire est relié directement avec celui de l'Occident. D'autre part, il ne faut pas oublier que si la Pologne possède pour son trafic personnel un matériel roulant à peu près suffisant et d'ailleurs en voie d'augmentation, elle conserve la disposition de plusieurs milliers de wagons et de quelques centaines de locomotives construites pour rouler sur les voies russes à grand écartement, qui demeurent inactifs dans ses gares.

En utilisant le territoire polonais comme base d'opération les reconstructeurs de la Russie seraient donc à pied d'œuvre. D'autre part, on ne saurait oublier que la Pologne n'a point attendu la Conférence de Gênes pour reprendre, sous certaines conditions, les relations commerciales avec les Bolcheviks. Déjà, plusieurs des nombreuses entraves qui faisaient obstacle aux échanges entre les deux Etats voisins ont été supprimées, et les négociations en cours entre la Pologne et la Russie soviétique pour la conclusion d'un traité de commerce sont en bonne voie. On peut donc prévoir que si, à la suite de la Conférence de Gênes, la France veut à son tour reprendre contact avec la Russie, elle y trouvera un terrain déjà préparé par nos amis polonais pour réduire au minimum les risques de l'entreprise, dans l'ordre commercial comme dans l'ordre industriel. La récente conclusion de l'accord commercial franco-polonais faciliterait singulièrement d'ailleurs cette tentative.

Il n'y a pas lieu d'examiner ici en détail les différentes modalités que pourrait revêtir cette collaboration franco-polonaise. Participation des capitaux et des industriels et commerçants français aux foires polonaises, au développement des voies ferrées polonaises à la frontière, à l'amélioration de l'outillage de transformation polonais, etc., les plus larges possibilités peuvent être envisagées. Parmi les nombreux avantages de cette manière de procéder, un, toutefois, doit être souligné. Il faut bien se souvenir — et c'est là une vérité si élémentaire qu'on a quelque honte à la rappeler — que toute tentative de restauration économique de la Russie ne vaudra que ce que les Soviets voudront qu'elle vaille. Or, on peut affirmer que toute combinaison, quelle qu'elle soit, qui aboutirait en fait à mener l'entreprise comme une pure affaire de colonisation heurtera profondément tous les Russes. La création envisagée d'un consortium international unique et officiel relève au fond de la méthode coloniale. C'est dire qu'elle est vouée à l'insuccès. Il y aurait évidemment intérêt à envisager la mise sur pied de plusieurs organismes privés, ayant un but nettement délimité, tels par exemple que le consortium franco-polono-tchéco-slovaque qui vient de se constituer pour la réorganisation de l'industrie sucrière d'Ukraine. Il ne faudrait pas renoncer aussi à la méthode polonaise qui aujourd'hui a fait ses preuves : les Polonais, depuis la paix de Riga, ne sont venus en Russie que dans un intérêt commercial commun et non pas avec une arrière-pensée politique.

*
* *

En résumé, et sans vouloir préjuger des réalisations secondaires, aucune des combinaisons que l'on peut concevoir pour la reconstruction économique de la Russie, ne doit négliger la Pologne. Celle-ci, pour les raisons dont les principales viennent d'être rappelées, tient dans l'affaire un rôle essentiel, et l'intérêt français apparaît bien que ce rôle ne puisse être méconnu. M. Skirmunt disait récemment à la Diète « qu'il ne saurait être question de reconstruire la Russie sans faire appel au concours de la Pologne ». C'est que la Pologne est, en effet, la plus qualifiée des nations européennes pour parler des affaires russes, étant la seule qui connaisse aujourd'hui quelque chose de précis sur les modalités et les résultats d'une coopération avec la Russie — et la seule aussi qui, en raison de sa situation d'Etat-frontière, de grande puissance limitrophe, soit en mesure de faire éventuellement ce qu'aucun autre Etat ne pourrait exécuter pour amener le gouvernement des Soviets à remplir ses promesses et à exécuter ses engagements.

Henri de Montfort.

L'ART AU-DESSUS DE TOUT ?

Peut-on établir une hiérarchie entre les différentes valeurs humaines, et notamment entre les valeurs d'art et les valeurs d'action, entre l'art et la morale?

Beaucoup de penseurs modernes inclinent à voir dans ces deux disciplines deux fonctions différentes de la nature humaine; et ils refusent de les subordonner l'une à l'autre : tels des écrivains aussi différents que Flaubert, Oscar Wilde, Frédéric Paulhan et Paul Gaultier. (1)

Depuis Platon jusqu'à Proudhon, Lamennais, Auguste Comte et Ruskin, sans parler des contemporains, beaucoup plus nombreux encore sont ceux qui conçoivent nettement la vie esthétique comme un moyen dont la fin est la vie morale, sociale ou religieuse.

La subordination dans le sens opposé est moins banale. On a souvent placé « la morale au-dessus de tout », mais plus rarement « l'art au-dessus de tout ». Nous examinerons ici les spécimens les plus caractéristiques de cette tentative paradoxale.

Ce sont avant tout des moralistes, des sociologues et des croyants, alliés à quelques artistes, qui ont affirmé l'unité de l'art et de la moralité *au profit de la moralité*. Par contre, ce sont avant tout des artistes et des immoralistes, mais aussi quelques moralistes naïfs, qui ont affirmé cette unité *au profit de l'art*, et qui subordonnent décidément la morale à l'esthétique.

Il est faux que tout ce qui est bon soit par cela même beau. Mais il est vrai que tout ce qui est beau est par cela même bon. Le génie a des droits et des devoirs; il crée son droit et son devoir, qui est avant tout de vivre sa vie et d'être lui-même. Vérité, beauté, génie ou talent sont des forces de la nature parmi les autres, innocentes comme les autres; allons plus loin : ce sont des forces supérieures, donc morales par elles-mêmes; la véritable moralité, c'est l'amour, c'est-à-dire, selon le moraliste Platon, esthète à ses heures, « la reproduction et la création dans la beauté ». Vivre en beauté, voilà toute la morale des hommes supérieurs, ou la morale supérieure de tous les hommes. Kant avait parlé d'un « primat de la raison pratique » : voici posé maintenant le « primat de la sensibilité esthétique ». Après « l'art pour la moralité », voici « la moralité pour l'art ».

> « Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
> N'est pas une de vos vertus ? »

D'autres appliqueront à l'artiste inspiré cette absolution lyrique, que Lamartine a concédée, par une surprise de l'inspiration poétique, à son ennemi ordinaire, Napoléon. Le poète a d'ailleurs corrigé plus d'une fois cette saillie dans sa prose, qui exprime une pensée plus réfléchie : « Le génie par lui-même, dit-il en effet, n'est rien moins qu'une vertu; ce n'est qu'un don, une faculté, un instrument : il n'expie rien, il aggrave tout. Le génie mal employé est un crime plus illustre : voilà la vérité pure. »

Il est curieux de rencontrer ici quelques rationalistes, voire quelques scolastiques en mal de coquetterie avec l'art. Maritain, commentant Saint Thomas par Maurice Denis, concède que la morale est supérieure à l'art dans l'action; mais elle ne l'est pas dans la contemplation. « L'Art est une vertu intellectuelle », tandis que la bonté n'est qu'une vertu pratique. Or la contemplation est en soi supérieure à l'action. L'ordre humain subordonne la beauté à la moralité; mais l'ordre métaphysique fait l'inverse. Dans ce *distinguo* subtil, « le Prudent » et « l'Artiste » peuvent également se satisfaire.

Mais la subordination de la morale affecte plus volontiers l'allure d'un paradoxe. On trouverait déjà cette gageure, ou du moins son germe, chez quelques sophistes de l'antiquité. Toutefois il faut arriver jusqu'à l'école moderne de « l'art pour l'art » pour en rencontrer l'expression systématique. Car cette doctrine a voulu réagir contre les tendances utilitaires, moralisantes ou socialisantes du XVIIIe siècle et du romantisme.

Encore faut-il que cette thèse se dépasse illogiquement elle-même pour assigner à l'art une domination qui l'arrache à sa noble indifférence et l'alourdit de responsabilités qui devraient lui répugner, étant, en un sens, quelque chose de moins que l'indépendance.

Aussi la théorie de l' « Art au-dessus de tout » n'est-elle souvent qu'une boutade séduisante mais peu systématique.

Hugo subordonne ordinairement la beauté à la moralité Toutefois, dans les *Misérables*, la bonne Madame Magloire ironise bénignement contre la chasse au luxe que mène, jusque dans

(1) Paul Gaultier, par exemple, n'admet entre l'art et la morale qu'une « harmonie préétablie », c'est-à-dire un parallélisme sans interférences ni contacts : « l'art en soi n'est ni moral, ni immoral ; il est amoral ». (Paul Gaultier, *Le Sens de l'Art*, Hachette, 1907, p. 173). « Moralement parlant, l'admiration esthétique n'est ni bonne, ni mauvaise. Elle est neutre ». (*Ibid.*, p. 146).

les plates-bandes du jardin de l'évêché, le trop bon Myriel. Car l'évêque a laissé subsister quelques fleurs stériles parmi ses plantations utilitaires.

« Monseigneur, dit-elle, il vaudrait mieux avoir là des salades que des bouquets ». — « Madame Magloire, répondit l'évêque, vous vous trompez. Le beau est aussi utile que l'utile ». Il ajouta après un silence: « Plus, peut-être. » — Il y a trois ordres de choses subordonnés et distincts en nature dans le monde, disait Pascal: la matière, l'esprit et la charité. Voici le quatrième et le suprême : l'ordre de la beauté.

Cette boutade fut chère à Renan. Dans ses *Pages détachées*, le grand dilettante affiche l'optimisme esthétique le plus béat : « Si la nature était méchante, elle serait laide ».

Dans son *Marc-Aurèle*, il met la beauté de la femme au rang des vertus, et sa toilette au niveau des devoirs. « Le défaut du christianisme apparaît bien ici. Il est trop uniquement moral; la beauté chez lui est tout à fait sacrifiée. Or, aux yeux d'une philosophie complète, la beauté, loin d'être un avantage superficiel, un danger, un inconvénient, est un don de Dieu comme la vertu; la femme belle exprime aussi bien une face du but divin, une des fins de Dieu, que l'homme de génie ou la femme vertueuse .Elle le sent, et de là sa fierté. Elle sent instinctivement le trésor infini qu'elle porte en son corps; elle sait bien que, sans esprit, sans talent, sans grande vertu, elle compte entre les premières manifestations de Dieu. Et pourquoi lui interdire de mettre en valeur le don qui lui a été fait, de sertir le diamant qui lui est échu? La femme en se parant accomplit un devoir ».

D'après les *Fragments intimes et romantiques* publiés en 1914, Renan avait confessé, dès le principe, son choix entre la poésie et la moralité. « Pas de ligne trop décidée entre le bien et le mal. Pour moi, j'aime mieux l'esthétique que la morale. Car la morale seule ne fait qu'un honnête homme sans poésie. L'esthétique fait l'artiste. En amour, par exemple, la morale est plate, l'esthétique est loi. Tout ce qui est beau est permis ».

Par l'ironie dans le paradoxe, Renan est bien le Platon moderne; mais un Platon retourné, et qui n'est que plus platonicien en cela même : Platon à un autre « moment » de sa dialectique sinueuse.

Boutades encore les déclarations solennelles de Ravaisson en faveur de la prééminence de l'esthétique sur toutes choses; car il s'est toujours contenté de les poser éloquemment, sans jamais ni les établir, ni même les éclairer de quelque développement. « L'esthétique n'est pas seulement une partie importante de la philosophie : considérée dans ses principes, où elle s'identifie à la morale, elle est la philosophie elle-même... Si donc la beauté est le mobile de l'âme, ce qui la fait aimer et vouloir, c'est-à-dire agir, c'est-à-dire vivre, c'est-à-dire être, puisque pour toute substance être, vivre, agir, sont même chose, la beauté, et principalement la plus divine et la plus parfaite, contient le secret du monde ».

Et, plus récemment, de Lacaze Duthiers s'est avisé d'appeler « libertaire » l'idéal de « l'artistocratie » : l'art, seul but de la vie, ou mieux l'art « découverte de la vie » : la beauté, seule moralité digne de l'homme libre.

Mais, là où le Français sourit, l'Allemand et l'Américain pensent sans rire

C'est dans Schelling qu'on trouve pour la première fois un système du monde décidément fondé sur l'esthétique, où le bien n'est que le serviteur du beau, et l'art le but suprême où tend la moralité, avec tout le reste de l'univers. Car « l'esthétique n'est que la philosophie ramenée à son vrai principe ».

L'effort qui inspire la « Philosophie de l'Identité », c'est la recherche d'une intuition capable de concilier les oppositions de toutes sortes que nous offrent la nature, la vie, la pensée. Dans cette recherche panthéïstique de l'Identité universelle, la science opère une certaine fusion de toutes choses, mais au profit de la mesure ou du fini, qui est son domaine propre; la morale en opère une autre, qui est supérieure, au profit de l'infini, dans l'absolu démesuré du devoir. Seul l'art réalise l'intuition totale et indivisée, qui exprime l'essence de toutes choses ou l'identité absolue : solution supérieure de toutes les énigmes de l'univers, dont la morale, comme la science, n'est qu'une préparation provisoire, encore paralysée par les oppositions qui déchirent notre nature imparfaite : forme et matière, idéal et réel, fini et infini, sujet et objet, individuel et universel, liberté et nécessité, passé et présent dans l'histoire humaine...

L'œuvre d'art n'est-elle pas, en effet, une forme immanente dans une matière? une idée devenue vivante dans une imagination symbolique ou mythologique? une âme qui a pris un corps? une représentation devenue réalité? un infini et un concept universel s'incarnant dans une sensibilité bornée et individuelle? et, si l'œuvre est un chef-d'œuvre, n'a-t-elle pas cette valeur intemporelle qui réunit l'esprit antique à l'esprit moderne? si elle est dramatique, synthétisant le

lyrisme subjectif et l'épopée objective, ne conclut-elle pas à la lutte, puis à l'identification d une fatalité accablante et d'une volonté libératrice dans le héros tragique qui, vaincu par la contrainte extérieure du destin, la domine toutefois parce qu'il prend conscience d'elle, et accepte volontairement la peine d'un crime involontaire? Aux énigmes de l'univers, l'art apporte décidément des solutions plus définitives que celles de la morale.

Telle est la magie souveraine de la beauté selon Schelling. On comprend quels excès cet enthousiasme autorise dans les époques d'effervescence. « Traite toujours la beauté en toi et en autrui comme une fin, et jamais comme un moyen » ; voilà le nouvel « impératif catégorique » de romantiques courtisans de l'art, sévères censeurs de la morale.

Quant à Nietzsche, il ne subordonne pas seulement la morale, il la supprime : la « morale des maîtres » est avant tout celle de la force, et en même temps celle de l'eurythmie et de la beauté. Morale de l'action, a-t-on dit, mais plus justement morale de l'agitation, comme celle de la prétendue « énergie » à la Stendhal. De fait, Zarathoustra parle beaucoup; les seules fois où nous le voyons *agir*, c'est lorsqu'il *danse;* il est vrai qu'il va toujours dansant; forme la plus esthétique du mouvement et de la force dans le monde !

Le « pâle criminel » qui vit fortement de la folie dont il meurt « est plus proche du surhomme que les « hommes bons » dont la vertu consiste à vivre longtemps dans un misérable contentement de soi ».

De vaines oppositions comme celle qui nous occupe ne sont que des barrières dressées par les faibles contre les forts dans leur « morale d'esclaves ». L'Antéchrist Nietzsche les abat. « Soyez durs », pour vivre en beauté : voilà la maxime du surhomme; l'impulsion dionysiaque au service d'une vision apollinienne.

En ces temps heureux où le scandale faisait encore scandale, les boutades bruyantes et brillantes abondent. L'humoriste Thomas de Quincey avait fait sensation en considérant froidement « l'assassinat comme un des beaux-arts ». Le parisien Jean-Jacques Weiss soulevait des protestations en écrivant dans le conservateur *Figaro* : «C'est beau, un beau crime ». Et le fantaisiste Tailhade appelait les huées en proclamant au sujet d'un attentat anarchiste : « Qu'importent les victimes, qu'importe la mort de vagues humanités, si le geste est beau ! »

On prête ce mot à Degas : « Un tableau est une chose qui exige autant de rouerie, de malice et de vice que la perpétration d'un crime ». Le « satanique » Baudelaire avait donné le ton dans l'*Ecole païenne :* « Le goût immodéré de la forme pousse à des désordres monstrueux et inconnus. Absorbées par la passion féroce du beau, du drôle, du joli, du pittoresque, car il y a des degrés, les notions du juste et du mal disparaissent. La passion frénétique de l'art est un chancre qui dévore le reste.... Je comprends les fureurs des iconoclastes et des musulmans contre les images.... Le danger est si grand que j'excuse la suppression de l'objet ».

C'étaient autant de caricatures anticipées du « crépuscule de la morale ». Hélas! ces temps sont révolus dont parlait l'aimable Boufflers, où le pire des scandales, c'est que de tels scandales ne font plus le moindre scandale.

En France, cette charge un peu osée a été parfois prise au sérieux par quelques essayistes, généralement formés sous l'influence de Nietzsche, comme Rémy de Gourmont et Jules de Gaultier. Mais c'est aux Etats-Unis que la doctrine devait trouver de nos jours son expression la plus complète dans la *Logique génétique* de Baldwin.

Il n'a pas fallu moins de quatre volumes à cet intrépide et savant constructeur pour démontrer que tout est beau, et que nulle réalité au monde n'a d'autres raisons d'être que sa beauté. La doctrine se nomme pour cela le *Pancalisme :* quelque chose comme « tout pour le beau, tout par le beau, tout en beauté ».

« Telle chose est bonne et vraie *parce qu'elle est belle* ». (C'est l'auteur qui souligne). Rien ne peut être (définitivement) sans être beau, et rien ne peut être bon, si l'on prend ce mot dans un sens élevé, sans être beau ». — « Ce n'est ni parce qu'il est vrai, ni parce qu'il est bon que cet objet est réel; il est réel parce qu'il est beau, et qu'en vertu de ce caractère il est à la fois vrai et bon ».

Voulez-vous quelques raisons probantes pour considérer ainsi le monde entier *sub specie pulchri*, « sous la forme de la beauté » ? Vous n'en trouverez pas de plus claire et de plus démonstrative que celle-ci : « L'immédiateté esthétique, tout en étant une immédiateté d'achèvement en ce sens qu'elle réalise ses propres idéals, n'est pas une immédiateté d'absoluité formelle ».

On songe sans irrévérence à la gageure d'Oscar Wilde : il n'y a du brouillard à Londres que depuis l'école de peinture impressionniste qui en a découvert le pittoresque. Seulement, dans la

Décadence du Mensonge, il s'agit d'humour, et non de métaphysique.

On n'accueille pas une idée fixe par une réfutation, mais par un diagnostic. Et ici en vérité le seul problème vraiment important et bien posé n'est pas de savoir si le « pancalisme » est vrai ou faux, mais pourquoi il est américain quand il n'est pas allemand Car l'histoire de la philosophie abonde en essais d'unifier toutes les valeurs au profit du bien, ou panmoralisme, et au profit du vrai, ou panlogisme; mais les systèmes panesthétiques ou pancalistes sont plus rares. Comment se peut-il donc qu'ils ne soient presque jamais nés aux bords de l'Ilissus, de l'Arno et de la Seine, mais bien sur les rives de l'Hudson et de la Sprée ?

Si l'on partage nos convictions au sujet des rapports de l'art avec la vie (1), on s'étonnera moins de voir cette ivresse du beau, cette prodigieuse hypertrophie des prétentions esthétiques apparaître seulement chez les deux peuples en qui le goût est le moins spontané, qui ont le plus de peine à vivre réellement en beauté, et qui ne parviennent à la vie artistique qu'avec du travail et de l'effort, de l'enseignement et de la méthode.

Nous pensons en effet que normalement les hommes et les peuples les moins imaginatifs, les plus mercantiles, les moins réellement doués pour l'art, s'occupent, lorsqu'ils rêvent ou jouent, à construire un monde où rien n'existe que « dans, par et pour la beauté ». Les autres au contraire, pour qui l'art est plus réellement vivant et moins extérieur ou artificiel, le remettent bien plus aisément à sa vraie place, qui est plus modeste : car l'art dans l'humanité n'est « ni *tout*, ni *rien*, il doit être *quelque chose* ».

Que Schelling et Baldwin nous pardonnent si nous considérons ici leurs laborieuses reconstructions du monde comme des œuvres d'art artificielles; elles sont par l'imagination, sinon par l'écriture! Et elles prouvent une fois de plus combien l'art est *autre chose* que la vie réelle, et parfois son *contraire*.

Charles Lalo.

(1) Voir Ch. Lalo, *L'Art et la Vie sociale*. Paris, Doin, 1921. Conclusion L'Art et la Vie, *Journal de Psychologie* mai 1921.

LE TRÉSOR

(*Nouvelle*)

I

Les cous se tendent. Enfants cessent de jouer, femmes de caqueter, hommes de travailler ; le père Cornaut traverse le village

Dans le crépuscule écarlate, sa légende le précède comme une ombre portée. Et les gens attendent de ne plus le voir que de dos pour commencer leurs chuchotements.

Le village, six maisons et un clocher, avec tant de Normandie inhabitée aux quatre horizons, semble une petite île perdue dans un océan vert. Cependant, échappées du groupement étroit, quelques fermes s'isolent au loin, entourées de leurs successions d'herbages silencieux.

Les apparitions du père Cornaut sont rares, ce pourquoi ces murmures. Sa femme, jadis, a raconté ce qu'il ne fallait pas dire. Les imaginations ont complété l'histoire.

Silhouette haute, le père Cornaut, sous un grand front en boule, a des petits yeux sinistres. Ses pommettes sont décharnées, sa face mal rasée ; et, gris et blancs, ses cheveux se recroquevillent à la manière des arbres sous le vent de mer.

Ce paysan-là travaillait avec acharnement sur sa petite ferme de vallée, courage admiré. Cinq hectares en herbe, une pièce de labour, trois vaches, des porcs, des lapins, de la volaille, tout cela comporte pour le moins un domestique. Il n'en avait point. A cinquante ans sa femme peinait encore comme un homme. Leur unique fils, après des années de labeur passées à leurs côtés, était maintenant en prison.

A bout de mauvais traitements, le pauvre jeune homme, enfui de la ferme, n'avait su que faire des bêtises, premier soin, en général, des êtres trop longtemps contraints. Marié à plus pauvre encore que lui, les gendarmes le prenaient pour vol, le lendemain de l'accouchement de sa femme. Elle en était morte, nouvelle victime des *sangs tournés*.

Etonnement du village, le père Cornaut recueillant le nouveau-né !

Les langues se chargèrent d'expliquer :

— Y s'est dit dans lui qu'çà lui f'rait un goujard pour plus tard ; c'est bien dans les façons d'un avare !...

Et, pour une fois, racontars et vérité ne faisaient qu'un.

Passion qui annule toutes les autres, l'avarice, quand elle dépasse l'économie exagérée ou la prévoyance excessive, quand elle se manifeste par le seul amour de l'or pour l'or, sans y attacher aucune idée de dépense à venir, quand elle thésaurise en silence et dans la solitude, est peut-être le vice le plus formidable qui soit, parce qu'il échappe à l'animalité, parce qu'il n'a son siège dans aucun organe, parce qu'il est éminemment une invention du cerveau monstrueux des humains. C'est un vice rentrant, on pourrait dire concave, un vice tout intellectuel, presque une abstraction. C'est pourquoi, peut-être, il est extrêmement rare de le rencontrer dans sa plénitude. Les avares courants, ceux qu'on croise tous les jours, ne sont que fantoches près de cet être tragique, de ce possédé, de ce damné, de ce rêveur satanique : l'avare intégral.

Absorbé par sa délectation solitaire, le père Cornaut acheva de traverser le village. A la curiosité muette qu'il suscitait il répondait par de la haine muette. De temps en temps, il jetait un regard bas et flamboyant de ci, de là, coup d'œil du loup qui tient un os à la gueule. Et certes, les écoliers n'osaient pas rôder autour de sa blouse déteinte. Le bâton de noisetier ou « coudre » sur lequel il appuyait son poing était terrible.

Ce fut de loin qu'on le vit entrer dans l'unique boutique, celle où l'on vend de tout. Mais il y eut bien un gamin plus audacieux que les autres pour raconter ensuite :

— Eune chandelle, qu'il a achetée, eune seule ! Il a donné ses deux sous, pis est sorti, a tourné avec les arbres, et on ne l'a pus vu.

— Deux sous !... s'esclaffèrent les commères. Il a dû crère qu'y s'arrachait la boyasse.

Le père Cornaut ne pouvait entendre ces rires. Le menton en avant, il suivait sa route dans l'ombre plus grande, et son regard fanatique fouillait les haies et les fossés.

Après un noir chemin creux, il fut devant la barrière vermoulue de sa ferme, dont il ouvrit le cadenas avec une petite clé. Ses sabots s'assourdirent sur l'herbe. Sous les pommiers il traversa deux prés avant d'atteindre sa maison, vieillerie à raies blanches et brunes sous un toit rapetassé.

Le chien sortit de son tonneau, se mit à bout de chaîne, et hurla au maître.

Dans un reste de couchant, les herbages de septembre enfantaient de grandes buées blanches qui se levaient comme des fantômes ; et déjà l'herbe imbibée ruisselait.

Le fermier poussa la porte et pénétra. La cuisine moisie n'était éclairée que par le rien de feu qui bougeait dans la grande cheminée, sous la crémaillère où pendait la marmite. Les poutres du plafond descendaient, irrégulières et basses ; le sol de terre battue montait, cabossé par endroits. Une table et un banc de bois, un coffre, deux vieilles chaises paillées tenaient à peu près debout là-dedans. Et, tout au milieu de cette misère et de ces demi-ténèbres, la mère Cornaut, assise le plus près possible du foyer, les yeux fixes, tenait sur ses genoux son petit-fils aux yeux fixes comme elle.

Tous deux, en surveillant la soupe de chien qui ferait leur dîner, s'hypnotisaient sur la courte flamme, en plein silence, car on ne parle pas quand il fait noir. A leurs pieds, le chat pelé de la maison faisait la chimère, et son infinie patience animale guettait aussi cette marmite qu'il lècherait plus tard, quand les humains y auraient gratté jusqu'au fond la dernière parcelle du brouet insuffisant.

Il n'était là ce chat, que parce qu'on le jugeait « bon pour tuer la vermine », de même que le chien squelettique ne grelottait depuis l'âge de trois mois dans son tonneau que pour veiller sur les cages des lapins et aboyer contre de possibles rôdeurs.

Quelques branches sèches, ramassées dans les cours, fournissaient le feu, dont on conservait toujours un tison sous la cendre, pour n'avoir pas d'allumettes à user. Et si jamais aucune lumière ne s'allumait le soir, c'est qu'une chandelle coûtait deux sous.

Les trois habitants de cette sombre ferme se couchaient presque avec le soleil et se levaient avec lui. Certaines nuits, pourtant, on allumait une lanterne, quand l'homme et la femme, âprement, travaillaient la terre à l'heure où les autres dorment.

Elle savait tout cela depuis des années, la mère Cornaut. Elle leva sur son mari, quand il entra, le noir regard de sa longue rancune.

Elle avait accepté tous les martyres. Mais elle n'avait pas pardonné le départ de son fils, puis son emprisonnement, conséquences de trop de misères. Maintenant elle serrait contre elle, farouche, l'enfant de cinq ans qu'on lui avait donné, petite tête aux oreilles décollées, rachitique produit de la famine éternelle.

Les yeux qu'elle avait levés dans l'ombre rencontrèrent ceux du fermier. La flamme mesquine du foyer noir y allumait deux points de feu. Et la rancune de l'homme venait au devant de celle de la femme, aussi ténébreuse que la sienne.

C'était entre eux un long drame sans paroles; car l'avare *ne savait pas si elle savait*. Il le supposait seulement. Et ce doute le rongeait, parallèle à son vice épuisant.

Dix ans plus tôt, par les fentes des volets soigneusement joints, une nuit, la maigre femelle était venue regarder, ayant surpris l'infiltration de la lumière. Dans cette pièce d'en-bas où le fermier couchait obstinément seul, elle avait flairé des mystères. Le petit œil curieux, par l'interstice du bois disjoint, avait mal vu, mais suffisamment pour que la révélation fût foudroyante.

Le père Cornaut, dans le silence nocturne, écarté des siens, en pleine passion honteuse, jubilante et cachée, comptait tout bas, comptait une à une, avec un hideux geste des doigts crochus, comptait les pièces d'or, les petits tas de pièces d'or qu'il avait tirées d'un vieux sac de peau.

L'instinct ? ou bien quelque craquement furtif ? Il avait soudain bondi. La porte brusquement ouverte :

— Qui va là ?

Le dos qui fuyait dans la nuit épaisse, était-ce celui de sa femme ? Le chien n'avait pas aboyé.

Peu après, monté dans la chambre où dormaient la mère et le fils, voulant se rendre compte, il n'avait rien pu surprendre.

Mais les ricanements des gens, depuis, leurs allusions, lui disaient qu'elle avait vu, la garce, et qu'elle avait raconté.

La tuer de coups ? Même en lui crevant les yeux, il n'eût pas détruit sa vision d'un instant. L'interroger? Si elle ne savait pas, il lui apprenait son secret.

Quelqu'un, elle ou un autre, avait surpris, avait trahi. Il n'était plus seul avec son amour.

L'horreur de savoir son mystère violé l'avait fait vieillir en peu de temps. Les fentes des volets bouchées hermétiquement, le fusil chargé pendu près de la fenêtre, ce redoublement de méfiance devait faire rire sa femme, si c'était elle qui savait.

Atteint dans sa sorte d'infernale pudeur, il souffrait des maux inimaginables. Elle devinait cela. C'était sa vengeance, lente et sûre. Et sa pensée à elle, désormais, était occupée aussi de cet or. Où le cachait-il ? Il devait le porter sur lui tout le jour sans doute, et coucher dessus la nuit.

— Allons !... au lit !

Ils venaient de terminer leur hâtif et sordide repas.

Entre eux deux, le petit enfant croyait que la vie était comme çà. Il menait sa petite chanson parmi cette épouvante.

Avant de monter avec sa grand-mère, dans l'obscurité, le long de l'escalier de meunier où pendait une corde pour rampe, d'une voix argentine et haute :

— Bonne nuit, grand-père.

Et, puisque le vieux défendant qu'on l'embrassât, le gamin fit claquer un baiser sur sa menotte, et l'envoya, dans l'invisible, vers le monstre. Car, étrangement, mystérieusement, il l'aimait. Admiration, crainte, il l'aimait, le préférait à sa grand-mère.

II

Depuis trois ans, le fils des Cornaut avait vu s'ouvrir sa prison, mais personne ne savait ce qu'il était devenu. La honte d'affronter le village, la terreur de rencontrer son père, le tenaient sans doute éloigné du pays. Cinq années ! Nul, sinon sa mère, ne pensait à lui.

Ce fut par une épaisse nuit d'hiver. La ferme dormait depuis longtemps, le bonhomme dans sa chambre, en bas, la bonne femme et l'enfant dans la leur, en haut.

Un petit caillou lancé dans la vitre éveilla la mère Cornaut épouvantée. Assise sur son grabat, elle ne comprit pas d'emblée. Le second caillou la mit sur ses pieds dans les ténèbres. Alors :

— Le chien n'dit mot, pensa-t-elle vertigineusement, c'est Marcel, Dieu du ciel, c'est Marcel !...

Allait-il dire quelque chose, le chien ? Il n'y a pas de voleurs pour les chiens, il y a les maîtres. Depuis l'âge de trois mois, celui-ci connaissait le disparu qui revenait cette nuit, et peut-être, de toute sa confuse tendresse animale, l'attendait-il toujours. Ce n'était pas une odeur de prison qu'il reniflait dans le glacial vent nocturne, c'était la bonne odeur de son ancien camarade de misère. Le trahir par ses aboiements? L'instinct des bêtes est autrement sûr que les sentiments des humains.

La fenêtre ouverte avec d'infinies précautions, un souffle :

— Est-y toi Marcel ?

Un autre souffle :

— Oui, maman, c'est moi.

Quelques moments plus tard, c'est la porte du bas qui va s'ouvrir sans bruit, sans bruit.

— Si le vieux mal-va nous entend !... frissonne la femme en tâtonnant la serrure, si l'enfant s'réveille !...

Plus dangereuse que n'importe quel adultère

est cette réunion d'une mère et d'un fils. Le fusil chargé pendu dans la pièce mitoyenne hante l'esprit de la paysanne grelottante. Mais la porte enfin entrebaillée, le fils entre silencieusement, plus rien n'existe qu'un embrassement frénétique dans l'osbcurité.

— Mon petit !... Mon petit !...

Après cinq ans de haine, de ruse et de souffrance, quel instant, quel pur instant d'amour, de maternité sublime !

L'autre tremble, gibier poursuivi.

— T'es sûre qu'y n'peut pas nous entendre ?...

Et voilà de nouveau le spectre dressé.

Pelotonnés tous deux, transis de froid et de terreur, dans un coin. Les mains de la femme habituées depuis cinq ans au crâne léger du petit-fils, s'étonnent de cette grosse tête qu'elle ne voit pas, de ce grand visage dont la barbe est rude sous ses doigts.

Dans un chuchotement plein de peur, il raconte son long malheur. Il y a des silences subits. « Qu'est-ce qui bouge à côté ? » La mère va coller son oreille au mur : « Appréhende pas, y ronfle ! »

« Et pis, maman, j'vis sans rien, j'trouve pas d'ouvrage. On dirait qu'les guenons d'gens voient mes années de prison sû ma goûle. C'est qu'j'ai changé, si tu m'voyais ! Bien heureux qu'on soit sans lumière. Tu m'déconnaîtrais, sûr et certain ! »

Encore un silence. Enfin, rapproché plus encore, articulation sans voix :

— Maman... y faut qu'tu trouves son sac d'or et qu'tu m'le donnes.

Une pause pleine d'effroi souligne ce qu'il y a d'inouï dans ces paroles. Puis le gars continue :

— Sans ça, j'vas mourir, ou bien j'serai forcé de voler encore. A la prison, j'mangeais à ma suffisance, tu sais bien ?... Qui qu'tu veux que j'devienne à rôder autour du village, à coucher dans les fossés avec le froid qu'y fait, à m'nourri des malheureux restants qu'y m'baillent dans les fermes avec un paquet de sottises, ou des méchants œufs que j'déniche à la soirante dans les pouliers ? A queuque jour je r'cevrai du plomb dans la viande, si y en a qui m'affûtent derrière les haies !... Son sac d'or, maman ! Et j'men irai quelque part où que j'redeviendrai un honnête gas comme d'autres. Et plus tard tu m'reverras, maman, comme avant !

Elle crispait ses mains décharnées sur les épaules loqueteuses du fils invisible. Elle voulait bien, certes, voler pour lui ! Quelle vengeance aussi, que de dépouiller le grigou, que d'assister à son désastre !

— Comment veux-tu que j'l'aie, son sac d'or ? scanda-t-elle âprement. Y doit l'mucher sous sa blaude, dans sa quemise, à cœur de journée, et dormir dessus la nuit. On ne l'aura que quand y s'ra mort !

— Y va donc pas crever un jour, c'mâdit piant ?

Pendant un long instant les injures qu'ils murmurèrent ensemble furent une litanie maléfique, un informe et double envoûtement. Quel mystère planait sur cette ferme ! Obscur conte bleu, sombre féérie, ce sac d'or caché derrière tant de misère.

— J'vas m'en aller, maman, à c't'heure. J'tâcherai d'revenir les nuits, à moins d'nouveaux malheurs. Si jamais t'as trouvé, tu m'le diras. A chaque fois qu'tu pourras m'ouvri sans qu'ça nuise, tu m'ouvriras ! Mais n'me fais pas attraper queuque mauvais coup, au moins !

Elle se serrait contre lui, sculptant ses joues poilues, dans le noir, avec des paumes passionnées.

— Dis-moi, mon gas, dis-moi ?... tu n'veux pas voir ton petit qu'est en haut ?

Elle sentit son tressaillement.

— J'peux t-y sans qu'on m'entende ?

— Ça n'sera qu'pour une fois, tu sais bien ?... Je risquons gros, si queuque craquement vient à réveiller l'sacré ronfleur dans son ratire à puces. Mais j'veux pas qu'tu partes, si tu dois pas r'veni, sans avoir r'gâdé ton garçon, qu'si j'l'avais point j'serais déjà trépassée d'ennui.

— Et comment que j'le verrai, fit-il tout à coup. J'ai point d'briquet, point d'allumettes, et tu n'en as point itou, ni chandelle pour nous gouverner ?

— J'vas prendre le tison dans mon sabiot, dit-elle, et j'allumerons une chiffe de papier en haut. Comme ça tu voiras ton fils, et pis moi j'voirai l'mien, marchez !

Ils firent cette périlleuse expédition, rampèrent, en aveugles habitués, dans l'escalier de meunier où pendait la corde. Et quand la rapide clarté du papier flamba, le père vit la petite frimousse endormie, tandis qu'il était lui-même dévoré des yeux par sa mère consternée.

Il n'y eut de temps que pour une rêverie de quelques secondes.

— C'est ça mon fils ?... pensèrent-ils ensemble.

L'enfant gémit, s'agita, se frotta le nez, les yeux. Vite éteinte par la mère Cornaut terrifiée la fugace lumière laissa retomber lourdement la nuit dans la chambre. Et tandis qu'ils retournaient à pas de loup et à tâtons vers l'escalier

difficile, un court sanglot de l'homme exprima on ne sait quelle obscure douleur qu'il n'avait pu retenir à la vue de son enfant.

***

Ce fut une vie nouvelle pour la Cornaut. L'attente de la nuit remplissait ses longues journées de femme éreintée, battue, ravagée de haine.

Et dès que la ferme éteinte reprenait son silence, debout derrière la porte de la cuisine elle attendait le moment propice pour entr'ouvrir la porte.

Dans la pièce à côté, l'avare, son or compté, sa chandelle soufflée, devait, comme elle, guetter les bruits, lent à s'endormir, tremblant de fièvre et de crainte.

Ainsi, dans le froid, le silence de la nuit, ces deux chouettes humaines se redoutaient-elles mutuellement. Seule innocence de la maison, le petit garçon dormait là-haut, entre les couvertures sans draps, le profond, l'insouciant sommeil de ses cinq ans dépourvus d'histoire.

III

Le père Cornaut, un matin, ne se leva pas. Sa femme, palpitante d'un horrible espoir, vint, à la fin, taper dans sa porte. Un grognement lui répondit.

— Qui qu'tas, Cornaut, qu't'es pas debout à l'heure qu'il est, qu'l'Angelus est sonné depuis plus d'un quart ?

— J'sieu malade à bête morte... répondit-il comme du fond de la tombe. Mais faut pas qu'ça te détourbe. J'vas v'ni à bout d'me remâter dans un moment.

— Hélà !... cria-t-elle, j'vas aller quéri le médecin d'la ville.

Elle entendit son hurlement.

— T'es perdue folle !... Le médecin ?

— Alors ouvre-moi, dit-elle, avide d'entrer dans la chambre défendue et d'y surprendre quelque chose, ouvre-moi que j'te soigne, mon por' gas !

Une bordée de malédictions fut la réplique. Elle s'éloigna, prise de peur.

Sa pensée travailla, tandis qu'elle s'activait, suivie pas à pas par le petit garçon. Elle se disait que, si cette maladie tenait, elle pourrait recevoir de jour son fils nocturne. De ne l'avoir retrouvé que dans les ténèbres, il lui semblait qu'il n'était qu'à demi revenu. L'échange des regards manquait entre eux. Et vraiment elle ne pouvait dire qu'elle l'avait vu pendant la courte lueur de ce papier allumé, l'autre nuit.

Si la maladie tournait mal, si le vieux mourait, elle...

— Me v'là !...

Elle sursauta, se retourna. Le père Cornaut venait de surgir, apparition.

Les pommettes rouges, les yeux plus creux encore qu'à l'ordinaire et plus brillants, il toussait, éternuait, se mouchait, et la fièvre lui donnait de longs frissons.

— Pour qui qu't'es pas demeuré au lit ?... bougonna-t-elle.

— M'créyais-tu déjà en agonie ? répondit-il, ironique.

Ils échangèrent un coup d'œil, éclair de lames empoisonnées. Et chacun reprit son travail quotidien, sans plus prononcer un mot.

La boue de l'hiver, le ciel bas, les pommiers secs comme fagots, une brume jaune qui traînait, n'empêchèrent pas le fermier de promener sa grippe aux quatre coins de sa petite terre. L'enfant avait quitté la vieille pour suivre le grand'père farouche et dur qui lui faisait peur et lui plaisait. Il n'osait lui adresser la parole, ni lui prendre la main. Mais il marchait dans son ombre et le regardait faire, magnétisé, jusqu'à ce que l'autre le chassât d'un geste menaçant ou d'un mot injurieux.

Au triste repas de midi, le père Cornaut ne mangea point. Il avait pris dans ses mains crochues sa tête alourdie de migraine, et, les coudes sur la table, s'absorbait. Il releva le front, à un moment, et dit :

— Tu mettras ma part de côté. Ça vous servira pour ce soir... Comme je n'mâquerai point non plus à souper, faut rien perdre !

Puis il remit ses tempes dans ses paumes, accablé.

L'enfant, inquiet, le regardait. Il avait bien envie de dire quelque chose d'affectueux à son grand-père malade, mais il le craignait trop pour s'y décider. Et la femme Cornaut, l'œil de côté, faisait des réflexions qu'elle se gardait d'émettre.

Le soir, au lieu de s'asseoir à table, le fermier s'alla coucher. Seul avec sa grand'mère, le galopin pleura dans sa soupe.

— Grand-père va mourir... prononça-t-il tout à coup en éclatant en sanglots.

— Vas-tu te taire ?... s'exclama la paysanne.

— Mais elle pensa : « Que Dieu t'entende ! »

Lucie DELARUE-MARDRUS.

(*A suivre*)

LA QUESTION DES HUIT HEURES[1]

Présenté par le Gouvernement avec ce caractère d'urgence et de nécessité, le projet pouvait rencontrer des contradictions, soulever des inquiétudes, mais pas d'opposition.

Au Sénat notamment, M. Touron, avec beaucoup d'autorité et de sagesse, exprima les craintes que lui inspirait le projet — mais se résolut quand même à le voter : ainsi avaient fait les représentants patronaux en signant le texte d'un projet où ils étaient unanimes à voir « une erreur économique ». On ne pouvait pas hésiter devant les garanties données, les promesses des ouvriers et la certitude que la mesure allait recevoir la sanction d'une convention internationale.

Il est temps aujourd'hui de voir ce qui est advenu de ces promesses et de ces garanties, de mesurer le chemin parcouru depuis avril 1919, de voir ce qu'a donné la journée de huit heures dans la production, et ce qui est advenu de la législation internationale du travail.

*
* *

Commençons par ce second point : l'histoire de la législation internationale du travail n'est malheureusement que l'histoire de ses échecs.

Le traité de paix, tout le premier, ne contenait pas réellement une législation internationale du travail, mais seulement la possibilité pour les Etats, à l'aide d'un organisme spécial créé à cet effet : la Conférence internationale du travail, d'en instituer une.

La première Conférence internationale du travail qui se réunit à Washington, à l'automne de 1919, trouva déjà les grandes nations moins favorables à l'institution d'une législation internationale du travail : les Etats-Unis ne participaient pas à la Conférence et proclamaient, *urbi et orbi*, leur ferme intention de ne jamais lier par des conventions internationales leur législation ouvrière à celle des autres Etats.

Dans le projet de convention sur la journée de huit heures qui sortit des délibérations de la Conférence de Washington et fut proposé à la ratification des différents gouvernements, l'Inde et le Japon obtenaient le bénéfice d'un régime exceptionnel. Le régime du travail proposé par ce texte était enfin sensiblement moins rigoureux que celui que la loi du 23 avril 1919 avait institué en France : pour les travaux à feu continu, notamment, il permettait la suppression possible du repos hebdomadaire en accordant 56 heures de travail par semaine.

Tout imparfait que fût ce projet il aurait cependant constitué, s'il avait été ratifié par les différentes puissances, une appréciable garantie.

Nous allons voir qu'il n'en a rien été et que la « convention de Washington » est restée lettre morte.

La Grande-Bretagne, qui avait tellement contribué à l'introduction dans le traité de paix des clauses du travail, s'est depuis lors obstinément refusée à ratifier le projet signé par ses délégués à Washington.

L'Allemagne, qui est membre de l'organisation internationale du travail, déclare également ne pas vouloir se lier les mains en ce qui concerne la journée de huit heures. Une lettre officielle de M. Meitzel, Oberregierungsrat au Ministère d'Empire, parue dans le *Reichsarbeitsblatt* du 31 août 1921, ne laisse aucun doute à ce sujet.

Même attitude en Italie, en Suisse, en Suède, aux Pays-Bas. Personne ne veut se lier par une convention internationale tant que l'Angleterre et les Etats-Unis n'auront pas donné leur adhésion.

Jusqu'ci quatre pays seulement ont ratifié la convention de Washington sur les huit heures; ce sont la Grèce, la Roumanie, l'Inde britannique et la Tchéco-Slovaquie. Mais la Tchéco-Slovaquie ne respecte pas les dispositions de la convention des huit heures dans sa législation intérieure. L'art. 6 de la loi du 19 décembre 1918 accorde en effet 240 heures par an d'heures supplémentaires. Ajoutons que la Grèce, la Roumanie et l'Inde bénéficient précisément toutes les trois d'un régime de faveur !

Il faut donc se résoudre à constater que la législation internationale du travail, en ce qui concerne la journée de huit heures, est absolument inexistante.

La Conférence de Gênes, réunie afin d'introduire la journée de huit heures dans la marine marchande, qui existe en France depuis la loi du 2 août 1919, n'a pu aboutir devant l'opposition de l'Angleterre. Enfin, en octobre dernier, la Conférence de Genève a pratiquement abandonné l'introduction des huit heures dans l'agriculture.

Comment est-il possible, dira-t-on peut-être, que ces Etats se refusent à ratifier une convention internationale fixant à huit heures la durée du travail, puisque chez eux ils ont d'ores et déjà

(1) Voir la *Revue Bleue* du 4 mars 1922.

introduit la journée de huit heures ? Le rapport de M. Godard devant la Chambre n'énumérait-il pas, dès 1919, les nombreux Etats qui avaient adopté la journée de huit heures ? Certes, M. Godard citait de nombreux pays, mais il semble qu'il ait négligé de réfléchir à leur importance économique : il cite pêle-mêle un décret espagnol, une ordonnance allemande, une loi tchécoslovaque, une loi de l'Etat de Panama, un article de la Constitution mexicaine et même une loi de l'Etat de Coahuila (?). Quelle est l'importance industrielle de nations telles que Panama, le Mexique ou l'Espagne, sans parler de l'extraordinaire Etat de Coahuila ? Que nous importent tous ces petits Etats empressés, pour se donner quelque importance aux yeux de la Conférence internationale du travail, à introduire la journée de huit heures dans une industrie inexistante ?

Le seul point qui intéresse la France est la pratique des grandes nations industrielles : Angleterre, Etats-Unis, Allemagne, Belgique, susceptibles de la concurrencer sur le marché international.

Or, quoi qu'on en ait dit, la plupart de ces Etats ne pratiquent pas la journée de huit heures au sens français, c'est-à-dire comportant une réduction de la journée *effective* de travail.

L'Allemagne, encore au régime des ordonnances de novembre 1918, est en train de préparer une nouvelle loi. Cette loi ne concernera ni les employés, ni les contremaîtres, ni les techniciens, mais seulement les ouvriers industriels. Une foule de dérogations aux huit heures sont organisées dans ce texte, et en outre le titre IV prévoit que, par accords entre patrons et ouvriers, il pourra être dérogé aux limites fixées par la loi à la journée de travail. Le ministre du travail, enfin, aura le droit « d'autoriser d'autres dérogations que celles (et elles sont nombreuses !) qui viennent d'être indiquées quand ces exceptions seront hautement désirables pour des raisons d'intérêt général ». En somme l'Allemagne, sous ce régime, fera huit heures quand elle n'aura pas envie de travailler davantage. Nous sommes loin de la rigide conception française qui n'admet guère en moyenne que 100 heures supplémentaires par an au delà des huit heures par jour et 48 heures par semaine.

La pratique des huit heures n'est pas non plus générale aux Etats-Unis et la conception américaine est tout à fait différente de la nôtre. D'abord il n'y a pas et il ne peut y avoir de législation fédérale du travail, et de plus, dans les Etats où il y a une loi de huit heures, la journée de huit heures est considérée seulement comme un « basic day », une journée de base pour le calcul des salaires.

Le travail effectif peut dépasser, et dépasse souvent huit heures, mais le salaire normal est, dans ce cas, calculé sur huit heures et le temps supplémentaire payé à un taux majoré.

La journée de huit heures est ainsi purement nominale et ne modifie pas la capacité productive de la nation. Il en est de même en Angleterre où aucune loi générale n'existe limitant le travail des adultes, sauf en ce qui concerne les mines de charbon. La journée de huit heures y est fréquemment, mais non universellement, pratiquée. Dans les industries ou elle a été introduite par des accords intersyndicaux, elle est conçue comme une journée de base pour le calcul du salaire, exactement comme aux Etats-Unis, et n'exclut pas du tout les heures supplémentaires qui, au contraire, sont parfois la règle, comme dans les chemins de fer.

La France a donc sur ce point été trompée : de bonne foi, sans doute, on a confondu la conception française de la « journée de huit heures » « journée de travail », et la conception anglo-saxonne « journée de salaire ». Et à l'heure actuelle nous nous trouvons, en face de l'Angleterre et l'Amérique, seuls à avoir adopté une législation restrictive de la durée effective du travail.

Ajoutons que ni l'Italie, ni l'Espagne, ni la Suisse n'ont inscrit dans leur législation une loi générale sur la journée de huit heures dans l'industrie et le commerce : ils l'ont soit introduite partiellement dans certains domaines, comme la Suisse, soit sous forme de loi générale, comme l'Espagne, mais en en exceptant un nombre indéterminé de professions (les exceptions sont du ressort d'une commission paritaire).

En Belgique même, la loi récente sur la journée de huit heures permet au roi d'en suspendre l'application sur l'avis du Conseil supérieur du Travail et du Conseil supérieur de l'Industrie et du Commerce lorsqu'il y a nécessité d'ordre international de s'assurer par le développement de l'exportation les moyens d'échange indispensables à l'importation des subsistances.

Il y a plus. Les rares Etats qui avaient introduit en 1918 ou 1919, la loi de huit heures, ou bien, comme la Hollande et la Pologne, songent à la réviser, ou, comme la Suède, l'ont déjà revisée. La Suède avait introduit la journée de huit heures par la loi du 17 octobre 1919; une loi du 22 juin 1921, sous couleur de modification et en conservant les apparences, la supprime purement et simplement.

Nous savons maintenant pourquoi personne ne veut plus accepter les conventions de Washington sur la journée de huit heures ; c'est que les huit heures ne sont généralement pas pratiquées hors de France.

La première condition du vote de la loi en 1919, la garantie d'une législation internationale a donc fait complètement défaut. Aucun Etat n'a consenti à se lier par un texte international, aucun, de plus, à de très rares exceptions près, n'a jugé bon d'introduire chez lui une loi générale sur la journée de huit heures. La France demeure isolée dans son initiative.

*
* *

Si au moins la seconde garantie avait tenu, si la production n'avait pas diminué, on pourrait peut-être faire bon marché de l'attitude des autres pays. Que nous importerait la durée du travail aux Etats-Unis et qu'on y travaille plus de huit heures par jour, si en huit heures nos ouvriers produisaient autant que les leurs en 9 ou en 10 ?

Une enquête parmi les industries françaises ne permet pas de conserver longtemps cet optimisme : la loi de huit heures a réagi sur la production et l'a considérablement diminuée. Sans vouloir faire le tour de toutes les industries, nous donnerons au moins quelques chiffres :

Dans les houillères, depuis la mise en vigueur de la loi Durafour qui a diminué de 16 % la durée du travail utile de l'ouvrier, le rendement journalier des piqueurs est tombé de 3.074 kil. à 2.617 kil.; celui de l'ensemble des ouvriers du jour est tombé de 975 kil. à 713 kil.; celui de l'ensemble fond et jour de 668 à 443 kil. La baisse moyenne atteint donc 15 % pour les piqueurs, 25 % pour l'ensemble du jour, 33 % pour l'ensemble fond et jour. Ces chiffres montrent que l'effort individuel n'a pas été intensifié, que les ouvriers n'ont pas essayé, ou n'ont pas réussi, à produire autant dans un temps réduit : que la productivité horaire est restée la même.

Dans les industries métallurgiques et mécaniques, les résultats sont les mêmes: en ce sens que pour maintenir la production il a fallu augmenter le nombre des ouvriers dans une proportion qui varie de 22 à 50 %.

Mêmes résultats dans les textiles, où le rendement a baissé presque exactement de 20 % dans la proportion même où le temps de travail a été réduit.

Dans les transports enfin la journée de huit heures a eu de très graves conséquences: le rendement des équipes a diminué et il a fallu augmenter considérablement le personnel. Par rapport à 1913 les augmentations de l'effectif ont été :

De 20 à 32 % pour les agents des gares ;

De 30 à 37 % pour les agents des trains;

De 40 à 42 % pour les agents mécaniciens et les chauffeurs.

Les dépenses de ce fait ont été évaluées à 1.100 millions de francs pour 1920, soit 1/3 du déficit total de cet exercice.

La concordance de ces résultats nous permet d'affirmer, sans crainte d'erreurs, que la production française a diminué du fait de la loi de huit heures, dans la proportion même de la réduction du temps de travail, soit de 20 %.

On pourrait rechercher les conséquences graves qu'a eues une telle réduction pour notre vie économique : il nous suffira de les indiquer brièvement : elles sont malheureusement bien connues, et chacun a pu en ressentir les effets : la loi de huit heures, d'abord, tend à dépeupler les campagnes, puisque, pour maintenir leur production, les industriels doivent augmenter leur personnel, et que c'est à la campagne qu'ils ont dû demander des hommes.

Pour conserver leurs ouvriers, les agriculteurs doivent augmenter leurs salaires et le prix des denrées agricoles s'en ressent.

La loi de huit heures apparaît ainsi comme un des principaux facteurs de la vie chère.

On peut considérer en gros que la disposition de la loi du 23 avril 1919 décidant que les salaires ne subiraient pas de diminution du fait de la journée de huit heures a provoqué en fait une majoration de 20 % de la somme des salaires payés dans l'industrie. Si l'on évalue à 25 milliards par an le total de ces salaires, on voit que la loi de huit heures représente 5 milliards de francs par an dans l'augmentation du coût de la vie.

Comme la première, la seconde garantie du vote de la loi a fait défaut : ni la législation internationale, ni le maintien de la production ne sont venus pallier aux effets néfastes d'une mesure inconsidérée. Aussi comprend-on aujourd'hui le mouvement d'opinion qui entraîne le monde économique et politique à revenir sur la loi du 23 avril 1919. De nombreux projets sont déjà déposés : MM. Messier, Isaac, Marcellot, Noblemaire et Marc Sangnier, sans citer les autres, ont saisi la Chambre de propositions de revision. La presse entière, même celle qui en général soutient avec la plus aveugle fermeté toutes les mesures sociales les plus extrêmes, semble reconnaître la nécessité d'une révision. L'étude rapide que nous venons de faire aura

montré, nous l'espérons, les puissantes raisons qui militent dans le même sens : puisqu'aucune des conditions qui en 1919 semblaient inséparables du vote de la loi de huit heures ne se sont réalisées, pourquoi persister à conserver un texte que les patrons, dès 1919, dénonçaient comme une erreur économique?

Il nous sera cependant permis de rappeler aux esprits bien intentionnés qui, en ce moment, à la Chambre, se disposent à réformer la loi de huit heures, que la vie économique est plus délicate et plus sensible que le milieu purement politique. Si une bévue dans la rédaction d'une loi politique n'a souvent que peu de conséquences, il n'en est pas de même dans le domaine économique : la loi de huit heures a coûté et coûte encore chaque année de nombreux milliards au pays. Si l'on veut, et il le faut bien, améliorer une telle situation, il est indispensable de garantir aux industriels pour une longue période la stabilité des conditions du travail. Une modification des règlements d'administration publique par décret serait tout à fait insuffisante et n'offrirait aucune garantie : ce qu'un décret fait, un autre peut le défaire. C'est à la loi elle-même, qu'on la suspende, qu'on l'abroge, ou qu'on la modifie, qu'il faut s'en prendre. Il y a là des responsabilités à prendre qui appartiennent au Parlement. Le pays attend de lui une intervention sage et réfléchie qui répare les dommages causés par l'expérience de 1919, mais ne saurait se contenter de demi-mesures, susceptibles tout au plus d'aggraver l'instabilité dont souffre aujourd'hui notre vie économique.

René Berger.

MOLIÈRE MÉCONNU

LES AMANTS MAGNIFIQUES

Il faudrait un volume pour recueillir les enseignements qu'on n'a pas tirés de la célébration du tricentenaire de Molière. Ce volume, nous ne l'écrirons point. Nous résisterons au plaisir de collectionner les perles qu'ont royalement prodiguées dans la circonstance la littérature officielle et l'autre, ceux qu'on a chargés des cérémonies et ceux qui s'y sont délégués. Nous ne relèverons pas les propos de M. Maurice de Waleffe qui nous confie que Molière l'ennuie et que, de Montaigne à Voltaire, l'esprit français a dormi. Il ne nous étonne nullement que Molière ennuie M. de Waleffe, et c'est le contraire qui nous eût surpris. Nous nous garderons d'insister sur la façon dont les comédiens ont prouvé qu'ils avaient l'intelligence des textes qu'ils récitaient : on sait trop que la représentation de *Don Juan* au Théâtre Français a été, à ce propos, un demi-scandale. Et nous louerons M. Dubech d'avoir déclaré que ces grands éclats et ce « brouhaha », au sujet du plus grand des comiques, ne manquaient pas de comique et qu'il aurait mieux valu célébrer Molière en l'approfondissant qu'en paraissant le découvrir.

Les personnages considérables qui ont parlé au peuple pour lui vanter celui des auteurs dramatiques qu'il aime le mieux ont dit des choses évidentes et justes. Peut-être ont-ils encore le temps d'en faire d'utiles. Qu'ils veuillent bien considérer, par exemple, l'économie du répertoire classique dans nos théâtres subventionnés. Ils découvriront que toujours, avec les mêmes acteurs et les mêmes fautes, on reprend les mêmes pièces, et qu'on regarde plutôt à l'effet tout extérieur et mécanique qu'elles font qu'au sens qu'elles ont. Combien de *Malade Imaginaire* ou de *Fourberies de Scapin* — parce que ce sont là prétextes à charges et à grimaces — pour un *Amphitryon*, voire un *Misanthrope*, sur les affiches où maints chefs-d'œuvre, et non des moindres, restent des années sans passer? Routine, faite, comme toujours, de paresse et d'incompréhension.

Pour fêter, ou pour achever de fêter Molière, je voudrais que l'on me permît de parler d'une pièce, sacrifiée dès son temps, à peine à demi-ressuscitée du nôtre à l'occasion de nos réjouissances, et qui ne mérite pas tant de dédain. Il s'agit des *Amants magnifiques*, représentés en 1670, entre *M. de Pourceaugnac* et le *Bourgeois gentilhomme*, — pour l'unique divertissement de la Cour, et dont le sujet, au dire de Molière lui-même, est de Louis XIV. Les biographes, les historiens et les critiques se sont plu à négliger cette comédie de circonstance que l'auteur n'a pas donnée sur son théâtre et qui, reprise à la ville en 1688 et en 1704, n'a pas réussi. Nos scènes officielles se sont vaguement excusées de n'en extraire que des morceaux, et seuls les invités du Ministre ont pu applaudir, je crois, le texte complet, dans la salle des Cariatides, sans les danses et les pantomimes. N'a-t-on pas étouffé ainsi une chose exquise, écrite avec une grace et une délicatesse toutes singulières ?

Cette chose, Molière n'a pu se résigner à la composer sans rester Molière, sans l'animer, à défaut de caractères profondément tracés, de silhouettes vivantes, et sans la doubler d'un tableau de mœurs. Il attaque ici, et on n'y a pas assez pris garde, un travers tout spécial : la croyance à la divination et à l'astrologie. Le XVIIe siècle aussi a eu ses sciences occultes, ses charlatans et ses dupes. Le mystère, pour une part, fit le succès de criminelles comme la Brinvilliers ou la Voisin, et il faut lire les étonnants *Mémoires* de Primi Visconti pour apprendre quelle rapide fortune pouvait s'édifier dès lors sur la crédulité publique et l'engouement, nous disons le snobisme, des gens distingués. C'est omettre le coin pittoresque d'un tableau trop savamment ordonné que d'oublier ce trait.

Molière démasque cet autre ridicule, aussi dangereux que la sottise de M. Jourdain ou de Philaminte, avec son bon sens savoureux, son ironie alerte et généreuse, et il joint à ces qualités, en cette occasion, une compétence qui nous rappelle qu'il connut Gassendi. Les pointes dont il atteint la croyance à la mode sont d'une justesse étonnantes, et je ne saurais résister au plaisir de citer en entier le couplet qu'il prête à Sostrate qui figure dans la pièce le porte-parole de la raison.

« Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences qu'on nomme curieuses et il y en a de si matériels qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, madame, que toutes les grandes promesses de ces connaissances sublimes. Transformer tout en or; faire vivre éternellement; guérir par des paroles ; se faire aimer de qui l'on veut ; savoir tous les secrets de l'avenir ; faire descendre comme on veut du ciel, sur des métaux, des impressions de bonheur ; commander aux démons ; se faire des armées invisibles, et des soldats invulnérables ; tout cela est charmant, sans doute ; et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire; et j'ai toujours trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique et de vertu occulte, sont si subtiles et délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel ; et sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularité de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? et d'où cette belle science, enfin, peut-elle être venue aux hommes? Quel Dieu l'a révélée? ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition ? »

Ce Sostrate est un des plus sympathiques personnages de Molière qui paraît s'être complu à le dessiner. Amoureux de la princesse Ériphile et simple général, il n'ose se déclarer et voit d'un œil mélancolique les princes Iphicrate et Timoclès, les amants magnifiques, prodiguer leurs richesses et leurs inventions galantes pour toucher le cœur mystérieux de la jeune fille. Comment il arrive à posséder sa belle, malgré les menées ténébreuses et les machines du devin Anaxarque, lisez pour le savoir le conte absurde et charmant. Vous serez surpris de découvrir dans cette fable une humanité qu'elle ne semblait pas comporter. Il y a un fou, Clitidas, plein d'agrément et d'à propos, aussi amusant et plus fin que le Moron de *la Princesse d'Élide*. Les deux amants, j'entends la princesse et le soldat, échangent des propos où s'épanche, naturelle et familière, une noblesse attendrie, et la princesse Ériphile sait être cornélienne, sans quitter le ton de la comédie, avec une bonne grâce touchante : « Il est des états, Sostrate, dit-elle, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire... Soyez sûr... que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée ; et que, si j'avais pu être maîtresse de moi, ou j'aurais été à vous, ou je n'aurais été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avais à vous dire, voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, et la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme. »

Je demandais un jour, voici deux ou trois ans, à M. Raymond Genty, le si aimable secrétaire général de l'Odéon, si le « second Théâtre Français » ne se ferait pas honneur en reprenant les *Amants Magnifiques*. Il me répondit qu'on y songeait. Puisse M. Gémier poursuivre ce dessein. Il a montré comment il savait monter une pièce à grand spectacle. Qu'il fasse à Molière l'honneur qu'il a bien voulu accorder à M. Saint-Georges de Bouhélier et à des pastorales inconnues. Les arts de la danse et de la pantomime sont assez en vogue pour qu'il y trouve l'occasion de renouveler les intermèdes où Louis XIV a paru : qu'il ne craigne point

d'aller même jusqu'à la bucolique musicale. S'il défaille, nous nous tournerons vers la vaillante compagnie de la *Petite Scène* et nous supplierons M. de Courville, qui nous a déjà rendu avec tant de bonheur la *Princesse d'Elide*, de consacrer ses soins à une fantaisie encore plus heureuse. Mais qu'on nous redonne les *Amants Magnifiques* quelque part.

Et qu'on ne m'accuse pas d'avoir fait la part trop belle à une œuvre un peu spéciale et de circonstance, et de vouloir à tout prix, sur une vieille matière, dire du nouveau. Tout Molière est encore dans cette fantaisie de Molière. Il y montre ce sens des caractères qui lui permet, comme dans le *Misanthrope*, de se passer d'action, ou, comme ici, d'utiliser la fable la plus banale ; il y fait entendre ce langage savoureux qui a eu pour lui jusqu'ici la défaveur des pédants ou des délicats ; il dresse une fois de plus le bon sens, le bon sens fondé sur l'entente, l'observation et la méditation de la vie, contre les engouements de l'ignorance, de l'insouciance et de la frivolité ; il enseigne en divertissant et sans détourner, en faveur de la morale, un atome du divertissement. Il apparaît enfin, dans cette somptueuse et fine bagatelle, ce qu'il est, si grand et si prenant parce qu'il ajoute aux qualités les plus hautes de l'esprit cette vertu suprême de l'homme, la bonté.

GONZAGUE TRUC.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA SITUATION DE M. LLOYD GEORGE ET LA POLITIQUE INTÉRIEURE DE L'ANGLETERRE

Quel beau sujet pour un sermonnaire qui aurait l'ampleur, la verve et la conviction d'un Bossuet, que la destinée de ces trois hommes qui parurent un moment tenir entre leurs mains le sort du monde : Wilson, Clémenceau et Lloyd George !

Quand, se tenant par le bras afin de mieux fendre la foule ivre de joie, ils descendaient les degrés du château de Versailles et s'avançaient sur la glorieuse terrasse qui domine les jardins, ils avaient l'air de demi-dieux. Et de fait, ce tout puissant triumvirat n'était-il pas le maître du monde ? Des territoires, des peuples entiers ne devaient-ils pas leur liberté ou leur servitude au caprice ou à une vision de ces potentats ? L'année qui suivit vit l'effondrement de deux d'entre eux. Un soubresaut parlementaire rendit le « Père la Victoire » à la vie privée et comme s'il avait été dans sa destinée d'épuiser successivement tout l'enivrement de la gloire et toute l'amertume de l'impopularité, il vit son œuvre contestée même dans ce qu'elle avait de moins contestable. Quant à M. Wilson, il fut désavoué par son peuple avec une brutalité sans exemple, au point qu'aucun des engagements qu'il avait pris en son nom n'a été respecté. Restait M. Lloyd George...

Dernier survivant du tout-puissant triumvirat, il avait hérité d'une grande partie, sinon de tout son prestige. Depuis la paix, il était incontestablement le maître du jeu. Sur tous les hommes d'Etat qui eurent à discuter avec lui l'application du traité il avait de singuliers avantages. Il savait comment il avait été fait, ce traité; lui seul ou presque seul, il avait été mêlé à tous les grands événements qui se sont succédé depuis 1914. Aussi, personne comme lui ne se sentait-il à l'aise dans ces réunions internationales dont il avait, en quelque sorte, inventé le protocole ; et l'impopularité même qui s'attachait à son nom dans certains pays devait flatter son orgueil : n'était il pas le représentant de la justice et du bon sens britannique ? Que lui importait d'ailleurs l'opinion du monde, du moment qu'il avait pour lui l'opinion du Royaume-Uni ?

Or, voici que l'opinion du Royaume-Uni lui échappe. A l'heure où j'écris, la crise gouvernementale et parlementaire, qui un instant s'apaisa, s'est rouverte par la démission de M. Montagu ministre pour l'Inde, et voici qu'il est de nouveau question de la démission du premier ministre. A tout prendre elle peut être retardée mais elle semble inévitable. La domination parlementaire de M. Lloyd George était basée sur une de ces coalitions hétéroclites comme on en a vu dans tous les pays en temps de guerre, que les gouvernements ont essayé de galvaniser après la guerre, mais qui se sont toutes effondrées plus ou moins vite par la force des choses. Dans un pays parlementaire, l'union des partis, dite union sacrée, peut se justifier en présence de l'urgence extrême d'un péril national. Quand le péril est passé, elle est un non-sens.

Quelque justes critiques que l'on ait pu faire de la politique des partis, en effet, il faut bien convenir qu'elle est l'essence même du régime.

Les nécessités du temps de guerre, le péril national, le besoin d'autorité, ont, en fait, supprimé le régime parlementaire pendant toute la durée des hostilités. Mais, depuis lors, les institutions étant demeurées les mêmes, la logique des événements a provoqué dans tous les pays le réveil des partis qui en sont la raison d'être. En France, le « bloc national » n'est plus qu'un nom. En Belgique, le ministère d'union sacrée n'est plus qu'une sorte de ministère d'affaires, préposé à la reconstitution financière du pays, mais à qui il est interdit d'aborder n'importe quelle grande question politique. En Italie, c'est l'extrême de la confusion. L'Angleterre était le seul pays où le pseudo régime parlementaire du temps de guerre subsistât encore.

C'était d'autant plus paradoxal que l'Angleterre est le pays où les partis sont encore le plus vigoureusement tranchés ; c'était d'autant plus incompréhensible que les unionistes et les libéraux de toutes nuances qui composent la majorité de M. Lloyd George ne s'entendent ni sur la politique intérieure, ni sur la politique étrangère. Les conservateurs unionistes sont des partisans résolus de l'alliance française : ils veulent exécuter le traité de Versailles. En Orient, ils reviendraient volontiers aux traditions de Lord Beaconsfield, et baseraient l'équilibre méditerranéen sur l'intégrité de l'empire ottoman ; un gouvernement réellement conservateur se résoudrait probablement à évacuer Constantinople, reconnaissant ainsi l'indépendance absolue du Kalifat, et sacrifiant la politique hellénophile au souci de contenter les musulmans des Indes. Les libéraux, au contraire, sans aller dans leur germanophilie pacifiste jusqu'aux dangereuses illusions du Labour-Party, ne demandent qu'à rendre leur confiance à l'Allemagne et à la Russie. Ils ne voient dans la politique française qu'impérialisme et rancune ; ils voudraient subordonner l'organisation politique de l'Europe à une réorganisation économique pour laquelle ils n'ont d'ailleurs aucun plan. En vérité, on se demande sur quel terrain ils peuvent unir leurs efforts. Par sa formation, par son passé, M. Lloyd George appartient au parti libéral, à l'aile gauche du parti libéral. Quelques-uns de ses meilleurs discours d'avant la guerre sont de véritables homélies pacifistes, et il est certain qu'il inclinait plutôt vers l'Allemagne que vers la France. Son évolution en 1914 fut pour nous une joyeuse surprise. Mais, depuis la guerre, ses plus fermes soutiens n'en ont pas moins été ces mêmes conservateurs qu'il avait d'abord si âprement combattus, de sorte que, depuis la conclusion du traité de Versailles, il fait une politique libérale avec une majorité conservatrice.

Ce sont certains libéraux, ceux de la nuance Asquith, qui se sont révoltés les premiers. Mais maintenant voici que les conservateurs, à leur tour, songent à la rupture d'une coalition qui, disent-ils, ne leur rapportera rien, et les compromet dans une politique qu'ils croient funeste à l'intérêt du pays. Les récentes élections partielles, où les travaillistes ont eu souvent l'avantage, ne leur ont-elles pas montré que l'appui des libéraux ne les empêchait pas d'être battus? Ils constatent, d'autre part, que le règne de M. Lloyd George a abouti à les diviser comme ils ne l'ont plus été depuis longtemps. N'est-ce pas une singulière ironie des choses et des événements qui fait que ce même Lloyd George, qui n'a cessé de prêcher l'union, l'harmonie, la fusion des partis, se trouve être un dissolvant au lieu d'un trait d'union ? Jadis, dit-on, il a désuni le parti libéral : voici qu'il désunit le parti conservateur. N'arrivera-t-il pas à désunir le Royaume-Uni lui-même ?

Toujours est-il que, jusqu'à ces derniers temps, la coalition ne subsistait que grâce au prestige du premier ministre. Après le traité de Versailles, il fut, aux yeux de toute l'Angleterre, l'incarnation même de la glorieuse Angleterre. Dans ses démêlés avec la France au sujet de l'interprétation du traité, il est hors de doute que l'immense majorité du pays le suivit aveuglément. Ce n'est que depuis très peu de temps que cette opinion moyenne qui, en Angleterre comme partout ailleurs, évolue lentement, paraît généralement hésitante et amorphe, mais finit par déterminer l'orientation politique de la nation, s'est demandée si ce pilote impérieux était toujours le bon pilote. L'Angleterre commence à se poser, à propos de M. Lloyd George, les questions que nous nous posons depuis trois ans.

*
* *

Il est certain qu'il a rendu à l'Angleterre et à la cause commune d'inappréciables services. Alors que les Asquith et les Edvard Grey, empêtrés de scrupules, de réticences et de préjugés, ne songeaient qu'à faire une guerre hésitante, une guerre au rabais, il a compris que, du moment qu'on faisait la guerre, il fallait la faire jusqu'au bout : il a réveillé le léopard britannique endormi dans sa bonne digestion. Mais depuis...

Depuis, on se demande vainement ce qu'il a réussi, ce qu'il a accompli, cet homme d'Etat universel. Il avait dit : « L'Allemagne payera jusqu'au dernier shilling » : il a fait de son mieux pour qu'elle paye le moins possible. Il avait promis à l'Angleterre et au monde que tous les coupables allemands, depuis Guillaume II jusqu'au dernier des sous-officiers bourreaux, seraient jugés et punis selon les justes lois : Guillaume II plante toujours ses choux en Hollande, vend son bois, et quand l'on juge en Allemagne quelques vagues comparses, c'est avec une indulgence de tout repos. Il avait dit, comme ses trois collègues : « Nous donnerons la paix au monde ! » ; on continue à se battre d'un bout à l'autre de la planète.

Sans doute, il faut attribuer aux chimères wilsoniennes une grande partie des imperfections du traité de paix ; mais que ne doit-on pas aux petites malices de M. Lloyd George ? Il est l'auteur responsable du traité de Sèvres, à quoi l'on doit le persistant incendie de tout l'Orient. C'est lui qui a voulu à toute force retirer la Haute-Silésie à la Pologne et y instituer ce fameux plébiscite qui a empoisonné longtemps toute l'Europe Centrale. C'est lui qui, en refusant de lutter contre le gouvernement des Soviets, alors qu'il en était temps encore, a permis à la tyrannie de Lénine de se maintenir, malgré le peuple russe. C'est lui qui, vingt fois, a failli rompre la bonne entente avec la France, au moins aussi nécessaire à l'Angleterre qu'à la France.

Voilà pour son action internationale. Quant à son gouvernement intérieur, à quoi a-t-il abouti?

L'affaire d'Irlande est réglée, dit-on. L'est elle réellement ? Les passions sont loin d'être apaisées ; la guerre civile gronde encore aux frontières de l'Ulster et toute une fraction de l'opinion anglaise ne pardonne pas au premier ministre une solution qui lui fait l'effet d'une défaite. « Pour que l'autonomie de l'Irlande fût compatible avec la grandeur et la sécurité de l'Angleterre il eût fallu que nous puissions compter sur une Irlande réconciliée, dit-on. Quand sera-t-elle réconciliée ? »

Quant à la situation intérieure proprement dite, elle n'est pas moins grave. Le gouvernement n'est arrivé à empêcher une terrible agitation ouvrière qu'en instituant ce fonds de chômage, qui est la plus lourde charge du Trésor. Et néanmoins la force électorale du Labour-Party, augmente sans cesse. Quel est l'homme d'Etat européen contre qui l'on pourrait dresser un pareil bilan ? Jusqu'à ces derniers temps, la fidèle majorité de M. Lloyd George ne lui a fait aucun reproche, les opposants ont été peu nombreux et peu influents, et il a exercé sur la Chambre des Communes un pouvoir analogue à celui de lord Beaconsfield ou de Gladstone.

D'où lui vient ce pouvoir extraordinaire ?

D'abord, de son éloquence. M. Lloyd George est incontestablement un des hommes les plus naturellement éloquents qu'il y ait, non seulement en Angleterre, mais dans le monde entier, et son éloquence, directe, familière, pleine de traits d'humour, est celle qui peut plaire le plus naturellement aux Anglais. Sa sincérité est sans doute très préparée, comme toutes les sincérités oratoires ; mais elle a l'air jaillie du cœur. Ce n'est pas tant à la Chambre des Communes qu'il faut l'entendre qu'au milieu de ses électeurs du Pays de Galles. Là, il se trouve vraiment chez lui. Il a toujours l'air de parler cœur à cœur, entremêlant la Bible et le Sport, l'exaltation du prédicateur et ce rien de clownerie qui est indispensable à tout vrai politicien. Il sait être tour à tour émouvant, ironique, grave, passionné ; il a toutes les gammes à son clavier, il est caressant comme Desraëli, touchant comme Parnell, impérieux comme Gladstone, pittoresque... comme lui-même.

Cela tient ensuite à une sorte de séduction naturelle à laquelle bien peu de personnes échappent. Sa physionomie est fine, amusante, mobile, le geste est direct et loyal (comme le geste de tous les gens habiles à vous mettre dedans). Qu'il reçoive les journalistes dans cette petite maison de Downing Street, d'une si grandiose modestie, avec, comme seule décoration, les portraits de tous les « Premiers » d'Angleterre, depuis Walpole jusqu'à Gladstone, ou qu'il traite aux Chequers M. Briand, son compère, il est toujours le même, familier, cordial, bon enfant. Et le journaliste, séduit, ne peut croire qu'un si puissant homme d'Etat, qui lui donne la main en camarade, puisse être dangereux pour son pays. Avec M. Briand, c'était une autre affaire ; les deux hommes ont trop de points de ressemblance pour ne pas se méfier l'un de l'autre. Ils luttaient à armes égales, mais où la malice de M. Lloyd George éclatait, c'était dans la façon dont il faisait passer ses victoires pour des concessions. « Ce Briand, disait-il, il est irrésistible ; il m'a tout pris, tout arraché, je lui ai cédé sur tous les points ». Et le plus fort, c'est qu'il arrivait à le faire croire à ceux-là mêmes qu'il avait circonvenus.

Son pouvoir tient enfin à sa volonté. M. Lloyd George est un homme qui a toujours su vouloir dans une seule direction, celle de sa fortune. Ce prédicateur qui parle si souvent et si congrûment de Dieu, de la Justice et de l'Humanité, n'a jamais pensé qu'à lui même et à son parti. C'est peut être ce qui le dispense d'avoir des idées.

Car il est peu d'hommes d'Etat qui aient montré une pareille indigence d'idées. Il est manifeste qu'avant d'aller à Paris, il ignorait tout de la situation politique européenne, de l'histoire et de la géographie du continent. Il a un jour demandé naïvement à ses collègues de la Chambre des Communes s'ils connaissaient le Banat de Temesvar. Il est probable qu'il ne savait pas davantage où se trouvait la Haute-Silésie.

Il est entendu qu'il ne faut pas trop faire fonds sur la science des experts, et que le simple bon sens est quelquefois plus clairvoyant que la science bourrée de statistiques d'un spécialiste, qui est toujours tenté de faire tourner les affaires du monde autour de la question qu'il connaît. Mais, tout de même, M. Lloyd George a exagéré. Sans doute, cette connaissance instinctive des hommes, ce tact délicat propre aux manieurs d'assemblées, peuvent, dans bien des cas, remplacer la connaissance de l'histoire et de la géographie. Mais encore faut-il que ces qualités d'usage journalier soient au service de quelques idées directrices. Or, M. Lloyd George n'aime pas les idées directrices. Pour lui, la politique est un art essentiellement empirique. Il se figure que cette espèce d'instinct national que possèdent tous les Anglais et qui fait que, dans toutes les questions, ils adoptent pour ainsi dire d'emblée la solution qui peut être utile à la vieille Angleterre, peut tenir lieu de tout le reste.

Et, sans doute, il en fut longtemps ainsi. Mais aujourd'hui, après l'extraordinaire bouleversement que le monde vient de subir, aujourd'hui qu'il s'agit de refaire la carte de l'Europe et de tenir les promesses imprudentes que l'on a faites aux peuples, il faut un plan, il faut des idées, il faut savoir choisir entre la raison d'Etat et le principe des nationalités, entre la Justice qui veut que l'Allemagne paie, et l'intérêt des financiers anglais qui veut qu'elle trafique. M. Lloyd George ne peut pas, et ne veut pas choisir. Il ne peut pas choisir, parce qu'il lui faudrait des idées politiques et qu'il n'en a point. Il ne veut pas choisir, parce qu'il est le prisonnier de son entourage de financiers cosmopolites.

Admettons que dans le livre plein d'idées originales et de documents curieux qu'il vient de publier sous ce titre terrible : *La Mystification des peuples alliés* (1), M. André Chéradame ait un peu exagéré sur ce point, il n'en a pas moins raison dans le fond.

Mais maintenant le moment est venu où il faut choisir entre les « little Englanders », qui, pour s'épargner des charges militaires et des charges budgétaires, renoncerait, de gaîté de cœur, à toute la puissance de l'Empire, et qui ne comprennent pas que la prospérité et la richesse des Iles britanniques, l'intensité de leurs industries et de leur vie ouvrière dépendent de cette puissance, et les Anglais de la grande tradition, ceux qui se reconnaissent pour les héritiers responsables du plus puissant organisme politique qui ait existé depuis Rome. Parti du radicalisme le plus démagogique, M. Lloyd George a été, au moment le plus dur de la guerre, l'incarnation de l'esprit national. Sous la double influence de son entourage financier et des inquiétudes que lui inspirait le mouvement travailliste, il est revenu à ses anciennes doctrines. Changerait-il encore une fois d'attitude ? Tout est possible, avec ce Gallois mobile et changeant comme les Celtes dont parlait César. Mais il semble bien que son heure soit passée : nous allons assister au crépuscule de ce demi-dieu.

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

L'ART ET LA SCIENCE DU LANGAGE (2)

Il y a en France, Dieu merci, un public qui s'intéresse vivement aux petits problèmes du style, et qui manifeste un constant souci de la correction du langage. Un Anglais, un Allemand cultivés montrent à cet égard une indifférence dont est bien incapable un bourgeois français. « Bien écrire » demeure chez nous une élégance : on l'apprécie chez les autres alors même qu'on a cessé d'y prétendre soi-même. Chacun se pique en ces matières d'une sorte de compétence et croit posséder des lumières spé-

(1) Un volume, imprimerie Herissez à Evreux.

(2) Albert Dauzat : *La Géographie linguistique* (Bibliothèque de culture générale, Flammarion).

Antoine Albalat : *Comment il ne faut pas écrire* (Plon).

ciales. Nous sommes tous, peu ou prou, fils de Boileau : race de grammairiens, nous ne sommes point éloignés de faire de la grammaire la mesure du jugement. « Ce qui se conçoit bien... » L'infirmité du style annonce la déchéance de l'homme. Nous n'acceptons point aisément cette déchéance. En aucun pays l'illettré lui même ne se montre davantage préoccupé de purisme.

Et c'est fort bien ainsi. Le préjugé secondant la raison est un spectacle trop rare pour que nous n'applaudissions pas. La sottise elle même rendant hommage à l'art d'écrire nous paraît moins sotte; son zèle, dont se gausse l'écrivain de métier, a quelque chose de touchant; s'il était moins ardent, notre civilisation s'en ressentirait fâcheusement; elle y perdrait ce ton de juste convenance qui soutient aujourd'hui encore notre réputation.

Est-ce à dire que la majorité des Français, voire des Français instruits, écrive généralement « bien »? M. Antoine Albalat le nie — avec preuves à l'appui, — et nul ne le contredira. Tout le monde lui saura gré de son entreprise, qui n'est point d'un esthéticien ou d'un réformateur de la langue, mais d'un « honnête homme » et d'un lettré, bien préparé à nous rappeler les règles essentielles du discours.

Il a du succès — un succès dont il faut se réjouir pour les raisons que je viens d'esquisser. Il a de nombreux lecteurs — presque trop nombreux, ajouterait-on, s'il fallait admettre que tous fussent en état de l'entendre complètement. La queue de la classe ne déshonore jamais un excellent professeur.

Auteur intrépide de *L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons*, M. Antoine Albalat nous a donné en outre : *La formation du style par l'assimilation des auteurs*, *Le travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*, *Comment il faut lire les auteurs classiques français*, *Les ennemis de l'art d'écrire*.... toute une série d'ouvrages infiniment recommandables et fort propres à combattre utilement la cacographie généralisée de notre temps.

Sa doctrine est, en principe, inattaquable : elle est fidèle à cette orthodoxie du bon sens, qui n'a guère varié chez nous depuis Bouhours et le bon Rollin; chacun de nous peut en faire son profit, même s'il ne s'accorde pas toujours dans le détail avec M. Antoine Albalat; le dictionnaire et la syntaxe ne sont point immuables; le purisme vit de distinctions subtiles, parfois un peu puériles, où les préférences individuelles ont souvent autant de part que la logique et le goût... Il importe peu si les règles sont sauves, et si le génie même de notre langue est respecté. Or ce génie n'a point de défenseur mieux averti, plus avisé que M. Antoine Albalat. Faites donc, ou refaites votre rhétorique en compagnie de ce guide sûr, vous ne vous en repentirez pas.

Les vices du langage découlent de deux sources : la première, éternellement jaillissante, profusément abondante et envahissante, répand partout les fâcheux usages de la négligence et de l'ignorance, — les protestations de M. Antoine Albalat sont ici justifiées et y rencontrent le domaine de leur absolue utilité — la seconde, les écrivains eux-mêmes l'entretiennent, la nourrissent, et la renouvellent avec un soin jaloux; l'audace et la recherche de l'originalité les égarent souvent, et leurs innovations ne sont point toujours heureuses; M. Antoine Albalat les en avertit charitablement; sa critique, volontiers rétrospective, ne cite guère que des auteurs; nos plus récents auteurs la consulteraient cependant avec fruit.

Il est trop évident au surplus qu'ils n'accepteraient point aisément certaines des conclusions de M. Albalat; bien des points litigieux seraient à débattre. L'art et l'école entretiennent des rapports nécessaires, mais toujours orageux. On enseigne la correction, on n'enseigne point de style. Sous cette réserve, les traités de M. Albalat ne méritent que des éloges.

*
* *

L'art du langage étant chez nous si populaire, pourquoi la science du langage est-elle si généralement méconnue?

Ni la grammaire historique, ni la phonétique, ni aucune des disciplines auxiliaires de la linguistique ne semblent susciter en France une bien vive curiosité. Sciences réservées à quelques initiés, nos universités elles-mêmes ne leur accordent point la place — parfois excessive d'ailleurs et trop lourdement prépondérante — que leur attribuent dans leurs programmes la plupart des universités étrangères.

Notre public les ignore; je ne sache pas qu'entre Gaston Paris le nom d'aucun linguiste ait parvenu jusqu'à lui.

C'est fort dommage; ces sciences, où le profane n'aperçoit guère que vaine curiosité, ont atteint un magnifique développement; elles ont mis au jour, elles accroissent quotidiennement un ensemble d'idées qu'il serait fort utile de vulgariser, et qui doivent faire partie désormais de notre connaissance de l'homme. Nos savants peuvent revendiquer une assez belle

part de ce trésor nouveau. Peut-être ne se sont-ils point assez souciés d'en extraire cette monnaie à l'usage de tous qui assure la circulation féconde des valeurs scientifiques. L'exemple d'un Meillet demeure presque unique.

Or une révolution vient de s'accomplir, qui bouleverse les habitudes et les méthodes de l'univers linguistique. Un Français en est l'auteur, ou, si vous préférez, l'initiateur; son nom, célèbre en tous pays, est inconnu en France hors des cercles savants. Voici, n'est-il pas vrai, un bel argument aux mains des censeurs de notre frivolité.

M. Albert Dauzat dénonce ce scandale, mais, linguiste lui-même, donc modeste, ou trop accoutumé aux silences de cette tour d'ivoire qu'est en France le laboratoire de la science des mots, je ne suis point sûr qu'il ait trouvé le meilleur moyen de se faire entendre. Son ouvrage, riche de substance, demeure trop près des faits, et n'en dégage point assez clairement les idées; excellent pour l'étudiant déjà dégrossi, peut-être eût-il gagné en retentissement s'il s'était plus résolument écarté de la pure technique.

Enfin, ce livre sera précieux aux intelligences de bonne volonté qui n'ont point le loisir de consulter et de méditer les savants ouvrages de M. Gilliéron.

Tel est en effet le nom de ce révolutionnaire dont nous sommes seuls, Français, à ne point admirer la tranquille audace.

On nous le dépeint laborieusement patient, indifférent au bruit et à la renommée, caustique, original et un peu méprisant comme tous ceux qui se sentent nés pour ébranler les dogmes.

Le point de départ de ses découvertes est son *Atlas linguistique de la France,* qu'il mit quinze ans à achever, en collaboration avec M. Edmont.

« Lorsqu'il entreprit la publication de cet atlas, l'auteur principal, M. Gilliéron, n'avait pas l'intention de rénover la science du langage, et ne soupçonnait pas, ne pouvait pas soupçonner les conséquences incalculables que provoquerait une simple réunion de matériaux, si riche fût-elle, et si logiquement classée. Son but était plus modeste, quoique déjà d'une importance considérable. Il s'agissait d'asseoir sur des bases solides, offrant toutes garanties scientifiques, l'étude comparative des patois romans de France. »

Ainsi le savant se met en route, soutenu par une foi robuste, sans même parfois deviner les eldorados qui le récompenseront peut-être, au bout d'une longue étape.

***

L'eldorado de M. Gilliéron a nom la géographie linguistique, science toute nouvelle, essentiellement française, dont on aperçoit bien maintenant la vaste étendue sans en avoir encore délimité toutes les provinces.

Cette science vient tout juste de naître : on devinerait son extrême jeunesse rien qu'au langage dont elle se sert; elle n'a point encore eu le temps de se créer un vocabulaire, du moins un vocabulaire complet, adéquat à son objet, spécialement consacré aux phénomènes qu'elle tente de définir et aux lois qu'elle s'essaie à formuler. Ainsi confirme-t-elle, par son propre exemple, un fait qu'elle a contribué à mettre en lumière : les hommes sont de médiocres inventeurs de mots; ils n'en créent de nouveaux qu'à leur corps défendant, et après avoir épuisé toutes les ressources de la métaphore et de la transposition. La géographie linguistique, s'autorisant peut-être de son nom, use volontiers des termes usuels de la géographie physique et de la géologie; elle nous entretient de « statigraphie linguistique », de « couches brisées », d' « émergences », de « glissements de sens ». On encore, elle emprunte à la médecine, esquisse une « pathologie » et une « thérapeutique » des mots, énumère des « emplâtres linguistiques ».

Un jour viendra sans doute où tous ces termes figurés seront éliminés; la géographie linguistique y perdra en pittoresque.

Pour l'instant, ce vocabulaire hétéroclite témoigne de la diversité des phénomènes qu'il s'agit de collectionner et d'interpréter.

Jusqu'ici, la linguistique s'appuyait sur deux séries majestueuses, et pour ainsi dire rectilignes, de faits; la morphologie et la phonétique en rendaient compte ; elles aboutissaient à des équations qui fixaient *ne varietur* les rapports constatés entre les mots actuels du français, par exemple, et leurs prototypes celtiques, latins, germains, italiens ou anglais. La rigidité des lois n'admettait que l'exception de l'accident. L'histoire des langues constituait un système cohérent, aux lignes simples et imposantes.

La géographie linguistique brise l'harmonie de cette architecture, mais se défend d'en saper les fondements. M. Albert Dauzat redouterait fort qu'elle parût être une « bolchevisation de la science » — « certaines outrances de polémique, sous la plume de ses promoteurs, ne sauraient être prises à la lettre. »

La géographie linguistique ajoute à la science existante beaucoup plus qu'elle ne la mutile; elle lui annexe, en ordre serré, des séries nouvelles de faits dûments reliés entre eux; ces troupes fraiches, grossies de tous les « accidents » sporadiquement étudiés, et dont on ne concevait ni le sens général ni la portée, modifient brusquement l'équilibre des valeurs linguistiques.

Les lois fameuses des grammairiens subsistent; déterminisme abstrait, leur puissance ne régit jamais seule la vie du langage : une foule de causes interviennent qui en accélèrent ici, en retardent ailleurs l'application ou même en annulent les effets ordinaires. Les mots s'émancipent, et vivent chacun de sa vie propre, subissant des avatars infiniment variés, dont l'explication nous est fournie par la psychologie, la géographie, l'économique, et toutes les sciences qui étudient l'activité des hommes.

A une linguistique en quelque sorte idéale et hautainement spéculative, s'oppose une linguistique réaliste : « on nous montre aujourd'hui que les mots et les formes, comme les individus, ont leurs attaches au sol, que les batailles qu'ils se livrent entre eux n'ont pas lieu dans les nuages de la métaphysique, mais dans telle ou telle contrée comme les combats des hommes. On voit sur la carte leurs voyages, leurs migrations; on repère les routes d'invasion, les grands courants d'échange par où le langage suit la civilisation et le commerce... »

J'en ai dit assez pour que mes lecteurs s'en aperçoivent : c'est une nouvelle philosophie du langage que nous impose cette science si complètement, si profondément transformée : la linguistique réaliste est une linguistique dramatique; mieux connue, la vie des mots participe au drame de l'humanité tout entière. La décrire, c'est reconstituer un chapitre, et l'un des plus essentiels de l'histoire des hommes. Et voici encore un domaine où l'homme échappe à la tyrannie de lois préétablies, extérieures à sa volonté, à sa nature, aux conditions même de son existence... Cela, en vérité, est de quelque conséquence.

Peut-être jugera-t-on que l'instant est enfin venu de ne plus ignorer aussi coupablement nos savants historiens du langage.

Lucien Maury.

LE THÉATRE

LA RÉVÉLATION D'EDMOND ROSTAND

L'idée fut heureuse qui présida à la représentation, donnée cette semaine à la Porte-Saint-Martin dans une atmosphère de joie grave et pieuse, de la première et de la dernière pièce d'Edmond Rostand, *Les Romanesques*, *La dernière Nuit de Don Juan*.

On y sent, en effet, malgré le contraste violent des deux œuvres, l'harmonie d'une destinée, qui n'a jamais changé sa ligne, d'un génie, qui n'a guère changé de thèmes ni d'habitudes, l'une s'étant développée, malgré la gloire, par la solitude, l'autre, malgré la facilité, par l'approfondissement. Il semble que Rostand n'ait cessé de se répéter lui-même, mais dans un autre ton et sur un autre mode, avec un cœur d'une autre résonnance, et n'est-ce pas tout le progrès de l'art aussi bien que de la vie, cette changeante monotonie ?

Edmond Rostand fut un timide dont la « grand'mère avait été de Cadix ». Lui-même était de Marseille. Cette goutte andalouse mêlée au sang phocéen, cet « espagnolisme », comme aimait à dire Stendhal, explique juste la moitié du génie de Rostand et peut-être un quart de son caractère : ce n'est pas seulement les Pyrénées, qu'il chantait déjà comme ses montagnes natales dès les *Musardises*, ce n'est pas seulement Cambo, Arnaga, le somptueux jardin à la française dont le mur de clôture semble la chaîne bleue ou blanche ; ce ne sont pas seulement les chambellans qui le gardent, d'après la légende, dans les palaces où il descend quand il séjourne à Paris ; c'est aussi tout son instinct théâtral, qu'il garde un peu dans la vie, son sens du décor, son besoin de beauté et d'héroïsme, sa passion pour l'attitude, le mouvement, la verve, l'esprit et la pointe, le trait d'escrime ; c'est enfin et surtout son idéalisme à la Don Quichotte, la bravade, le panache, les combats de un contre cent, les cortèges, les spadassins, toute la cyranesquerie de l'héroïsme et le gai sourire des larmes refoulées... toute l'âme enfin qui plastronne !

Mais ce descendant du Cid était timide : oh ! je ne prétends pas qu'il eût jamais été timide devant les hommes ; je n'en sais rien, car il a tout de suite été séparé d'eux par la gloire ! Il les a peu connus, ils l'ont peu connu.

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire

Mais il a été timide devant lui même, devant la vie, devant l'amour, devant la gloire : il n'a jamais cessé d'avoir peur de sa renommée, de n'être pas digne d'elle, de ne pas la justifier demain et de ne point l'avoir méritée hier. Cherchez bien dans son œuvre, vous l'entendrez une fois, dans un discours d'apparat et de coquetterie, à l'Académie française, âgé de vingt-neuf ans, oui, vous l'entendrez une fois, ce jeune homme, faire l'apologie de la passion. Mais vous ne trouverez pas, dans tout son théâtre, un seul personnage incarnant cette passion. Ce qu'il appelle ainsi, lui, ce n'est point le tragique amour des grands tragiques, le fatal désir, déchaîné par les Dieux, qui emporte les Destinées mortelles ; celui-là, il en a eu, semble-t-il, l'épouvante. Vous voyez, dans la *Princesse lointaine*, un poète qui meurt d'un rêve ; vous voyez, dans *Cyrano de Bergerac*, un autre poète qui n'a vécu que pour un espoir chimérique et un amour impossible... Jamais l'amour, mais l'ombre de l'amour, l'attente ou le regret ; tous les crépuscules de l'amour, jamais son midi. Dans la vie du cœur, dans la passion, Edmond Rostand a été l'habile escrimeur qui esquive les mauvais coups.

Joignez maintenant ces deux dispositions et harmonisez-les par le moyen des dons les plus éblouissants d'imagination, de sensibilité et de fantaisie que la nature ait jamais accordés peut-être à un homme, et vous apercevrez tout le secret de cette âme si chatoyante et si une, de ce génie si scintillant et si simple. Edmond Rostand n'a peint ni la vie ni l'amour, ni l'héroïsme ni la mort, ni les hommes ni les femmes. Il a peint le rêve de la vie, le sentiment, la bravade des poètes et des songe-creux, des ratés, tous ceux qui n'ont pas voulu être comme les autres et qui, à force de vouloir trop bien faire, n'ont rien fait. J'aurai tout manqué jusqu'à ma mort, gémit Cyrano. Bref, Rostand a été le poète du romanesque, — romanesque des *Romanesques*, c'est-à-dire romanesque de la gaie jeunesse ; romanesque de *La dernière nuit de Don Juan*, c'est-à-dire romanesque de l'âge triste, exaltation et condamnation tout ensemble du romanesque, — voilà toute son œuvre, les deux versants des Pyrénées !...

*
* *

En réalité, Edmond Rostand a débuté au théâtre, à vingt ans : même pour lui, c'était trop jeune. Circonstance atténuante : il avait un collaborateur. *Le gant rouge* fait avec M. Lee, fut représenté quinze fois au théâtre de Cluny, dans l'été de 1888. « Ce qui distingue d'une façon toute particulière cette pièce, disait Sarcey, c'est qu'il ne s'y rencontre pas un seul mot spirituel. Pas un trait en quatre actes, cela est fort rare et tout à fait remarquable ». Mais, après un autre essai de salon, les *Deux Pierrots*, Jules Claretie demande une pièce à Edmond Rostand : c'étaient les *Romanesques*. Il avait vingt-six ans lorsque la première représentation de cette œuvre à la Comédie-Française le lançait dans la gloire.

Vous vous rappelez le sujet : deux jeunes gens, deux voisins, Sylvette et Percinat, s'aiment par le romanesque : le mur qui sépare les parcs des deux pères, la haine simulée des deux pères, l'enlèvement fictif et toute la gaîté de cette mise en scène où la poésie même de la jeunesse apparaît si gracieusement truquée. Mais, le romanesque une fois tombé, les romanesques ne vont-ils pas cesser de s'aimer ?... C'est ce qui arriverait, en effet, si, rapidement mûris par leur déception même, ils ne découvraient, sous la fiction, la vie elle-même, sous le romanesque la poésie, sous le sentimentalisme, l'amour... Et la pièce finit quand l'amour commence. Le poète s'esquive, quand cela devient sérieux.

Des costumes clairs, des rimes légères...
Un peu de musique, un peu de Watteau...
L'amour dans un parc jouant du fluteau...

Et voilà tout !...

La reprise des *Romanesques*, à la Porte-Saint-Martin, a fait un plaisir infini à tous les admirateurs du grand poète. L'œuvre, très suffisamment jouée et mise en scène, a la fraîcheur d'un visage de dix-sept ans. Une telle poésie, en effet, ne peut ni vieillir ni dater. Pas un instant, le romanesque ne se prend au sérieux. La note originale et éternelle, ici, c'est le persiflage sympathique de la sentimentalité qui apparaît d'autant plus adorable et touchante qu'on la raille davantage. Ce sont les larmes qui vieillissent les visages, jamais le sourire.

*
* *

C'est tout enfant qu'Edmond Rostand a découvert son goût pour le théâtre, avec un guignol et des marionnettes, — comme Gœthe, assure-t-on. Il ne faut donc pas s'étonner de retrouver ce petit théâtre, qui, avec son fronton,

a l'air d'un temple grec monté sur des échasses, dans sa dernière pièce. On y trouve aussi le diable, — toujours comme chez Goethe et avec quelque chose aussi qui rappelle bien davantage l'auteur de *Faust*.

Lorsque parut dans l'*Illustration* l'œuvre partiellement inachevée du grand mort, il semble qu'il y ait eu un léger flottement dans l'opinion publique. Par le ton, par le sujet, par l'ampleur, la concision et la profondeur de la philosophie qui s'y trouvait exprimée, par la pureté d'une langue affermie et dépouillée où l'imagination et l'esprit ne faisaient plus surcharge, ceux qui déjà avaient hésité devant *Chanteclerc* ne manquèrent pas d'être surpris. Aux idoles ne convient qu'une attitude hiératique, la foule n'aime pas le changement et elle ne peut adorer qu'une fois : comment admettre qu'Edmond Rostand nous fût, de nouveau, révélé ?

Et puis Rostand, malgré tout, malgré le poète qui en lui n'a cessé de grandir, n'est-il pas avant tout et essentiellement un homme de théâtre ?...

Bref, il fallait à *La dernière Nuit de Don Juan* la représentation.

Cette représentation, à vrai dire, n'a rien eu de remarquable comme réalisation scénique et j'aurais beaucoup plus de critiques à faire que d'éloges.

Le principal interprète, M. Magnier, manque de ligne et de style, de chaleur surtout et d'envol. Le décor est disparate, vieillot, et surtout l'on a jugé nécessaire, pour faire valoir la richesse des costumes sans doute, d'inonder de lumière les apparitions et les masques : tout le mystère spectral de ces visions funèbres disparaît : erreur totale !...

L'œuvre, cependant, a supporté l'épreuve, et Rostand lui-même en est sorti plus grand, plus haut, plus proche, en son immortalité, des grands classiques.

A mesure, en effet, qu'il s'est enfermé dans sa solitude, Edmond Rostand s'est mis plus directements, j'allais dire plus naïvement, lui-même dans ses œuvres. Il a fait *Chanteclerc*, dont les plus beaux chants ont un accent parfois si confidentiel, avec cette angoisse que je signalais plus haut de la gloire, son doute sur lui-même — doute auquel n'échappe aucun triomphateur, s'il est digne de son triomphe.

Je ne trouve indigne de ma gloire,
Pourquoi m'a-t-on choisi pour chasser la nuit noire ?
Je me sens responsable.
Ce souffle que j'attends, quand je gratte sa dalle
Reviendra-t-il ? Je sens dépendre l'avenir
De ce je ne sais quoi qui peut ne pas venir. .

Or, Don Juan n'est pas moins confidentiel que Chanteclerc.

D'abord ce séducteur de Séville flattait tout le tempérament espagnolesque et romanesque de Rostand; il flattait aussi son romanesque éperdu, ce goût de la recherche, ce désir de tout ce que la vie ne contient pas. Don Juan est le type même du romanesque puisqu'il est celui dont tous les hommes ont rêvé et qu'il n'est ni savant ni poète ni conquérant qui ne se soit adonné à la science, à la poésie, à l'héroïsme sinon par désespoir, conscient ou non, de n'être pas Don Juan.

Sans doute vingt ans plus tôt, ou seulement quelques années, Rostand eût-il traité Don Juan comme Cyrano gaîment, sentimentalement, brillamment, poétiquement.

Mais voilà tout justement la nouveauté, la révélation. Edmond Rostand est devenu philosophe, parce qu'il est devenu triste. Et Don Juan ne lui sert plus qu'à exprimer sa tristesse, son sentiment de la vanité, à condamner ce qu'il a toujours adoré, — le romanesque.

Le romanesque, c'est le guignol.

Ainsi il n'y a rien de plus beau, de plus largement humain que la comparution de toutes les ombres de sa liste devant Don Juan. Il a cru, en les aimant, selon l'expression de l'Écriture, les connaître... Il n'en reconnaît pas une... Il ne connaît pas une âme.

Je suis seul au milieu de la [illegible]

Est-ce seulement Don Juan qui est ainsi seul dans la forêt des âmes ? Non, mais tous les hommes, principalement les meilleurs et les plus grands et, entre tous, Edmond Rostand.

G. Raglet.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

États-Unis

Titre d'un article du Dr Frank [illegible] *Opinion* du 16 février [illegible] Il [illegible] c'est le Premier anglais. Et où donc celui-ci a-t-il si bien joué ? Parbleu, mais [illegible] chose. Que si [illegible] choses de la politique, il faut reconnaître que là M. Lloyd George [illegible] ordre. Un vain peuple peut croire qu'il suffit en politique de voir la conduite qui s'impose et de la suivre.

« Toutefois, le plus difficile est d'agir au moment psychologique. » La question irlandaise ne pouvait être résolue trois ans ni trois mois ni trois jours plus tôt. Lloyd George a joué en maître.

En étudiant pour les lecteurs de *The American Review of Reviews* l'organisation des services postaux aux États-Unis, Mr. W. H. Hays produit des chiffres qui positivement déroutent l'imagination. Le nombre des lettres confiées à l'administration est en moyenne par par heure de 1.400.000, soit de 33.000.000 par jour ou de 12.000.000.000 par an. Celui des cartes postales est par an de 4.000.000.000. L'administration compte 326.000 employés (pour une population de 110 millions d'âmes) et chaque jour 40.000 facteurs ruraux sillonnent les routes de l'Union, fournissant au total un parcours de 1.170.000 milles.

Canada

Après un siècle et demi de combats entre Français et Indiens et un autre siècle de luttes entre Anglais et Français, le Canada semble avoir trouvé dans la confédération la stabilitié définitive. Vue toute simpliste. « De quoi demain sera-t-il fait ? », se demande dans la *Revue Trimestrielle Canadienne* (n° 28), M. Emile Chartier, qui, parmi les éventualités qu'il envisage, écarte d'emblée celle d'un retour à la France. C'est que pareille solution n'entre en fait dans l'esprit de personne au Canada : les seuls qui pourraient y songer sont les Canadiens français et « toutes sortes de raisons empêchent le songe de se former. » Seulement : « Au Canada français comme dans Québec, rien d'essentiel n'est mort, rien n'a changé. Rien ne changera, rien ne mourra non plus dans l'avenir. Pour cela il suffit qu'on nous aide un peu à demeurer, tout en étant Anglais de droit et par devoir, Français de cœur et d'esprit. »

Russie

De *The Russian Life* (n° de mars) : « Nous sommes aujourd'hui devant ce fait incontestable que le communisme a conduit la Russie au cannibalisme. Des millions d'hommes meurent de faim dans un pays qui, il y a quelques années, fournissait du blé à l'Europe entière. Le bolchevisme a réduit à néant l'œuvre de plusieurs siècles. »

De *La Tribune Juive* (n° 112) : « Les nouvelles qui parviennent des régions affamées se font de plus en plus sombres... Le cannibalisme est devenu un phénomène chronique. De toutes parts, surtout dans les gouvernements de Samara et d'Orenbourg, on signale que les affamés se nourrissent de cadavres et que des parents affolés tuent leurs enfants pour leur épargner les souffrances de la famine... Dans la république des Bachkirs, les gens en sont venus à se tuer les uns les autres. »

Belgique

M. Henri Davignon note dans la *Revue Générale* les impressions qu'il vient de recueillir en parcourant la Flandre française. Assez peu soucieuse de s'assurer dans la politique nationale une part proportionnée à son importance, cette région de Lille, de Roubaix, de Tourcoing semblait avant la guerre ne concentrer son activité que dans une fièvre intense de production et de bénéfices. Mais : « L'effort guerrier, qui s'est doublé ici d'une épreuve longue et héroïque sous l'occupation ennemie, a rendu ce pays, le plus riche en travail et en initiative, conscient de son apport dans la communauté française. Il s'est trouvé par l'abondance de sa natalité le seul capable d'avoir dans la reconstitution d'après guerre des espérances et des ambitions. »

A la *Revue de l'Université de Bruxelles*, M. M. Schyns étudie la philosophie d'Emile Boutroux. « Elle est conclut-il, l'œuvre de toute une vie de recherches patientes et de méditations profondes. Elle est plus qu'une doctrine abstraite : c'est une exhortation éloquente à aimer la vérité et à nous attacher à tout ce qui fait la grandeur de la vie humaine. »

M. Henry Lesbroussart, qui ne goûte que médiocrement l'auteur de *Samson et Dalila*, écrit cependant dans *Le Flambeau* : « Contre le romantisme, l'italianisme, le germanisme, le vérisme, contre les excès du symbolisme et de l'impressionnisme, Saint-Saëns resta l'inébranlable gardien du style, de la clarté, de l'équilibre classiques... La musique française si merveilleusement sensible fut sauvée du désordre et gardée dans la voie de sa claire pureté par le plus insensible des musiciens. »

Suisse

On sait que la question des zones a un instant assez vivement préoccupé l'opinion chez nos voisins. Aujourd'hui, l'heure de la décision est venue, partisans et adversaires du projet de convention franco-suisse semblent ferrailler dans le vide. Il n'empêche que les compensations accordées à la Suisse ne le sont que pour une durée de dix ans, écrit M. Maurice Millioud dans la *Bibliothèque Universelle* (fasc. de février). Cependant, on ne saurait souhaiter que les Chambres suisses vinssent à rejeter l'accord proposé. « On se tromperait du tout au tout si l'on se figurait que le rejet de la convention avec la France nous ramènerait au système de 1815, au moins pour la petite zone ; il n'y aurait pas de système et personne ne pourrait empêcher le gouvernement français de mettre ses douanes à la frontière, comme tout le monde. Seulement, c'en serait fini des compensations. »

C'est la seconde fois que j'ai l'occasion de signaler ici « la série » que Mme Gina Lombroso consacre au problème féministe. Je suis trop profane en ces matières pour juger de l'intérêt pratique que ces études comportent à l'égard du mouvement auquel nous devions bien avant la guerre déjà tant de nouveautés. Mais ce qui paraît hors de doute, c'est que, féminisme à part, elles sont tout à fait dignes d'attention pour la finesse et souvent la profondeur dont elles témoignent dans l'observation. Mme Gina Lombroso écrit dans le n° de février de la *Revue de Genève* : « L'interdépendance soude naturellement et efficacement l'affection réciproque ; cela est si vrai que la femme pour son compte use largement du procédé. Que signifient, en effet, tous ces petits cris, ces frayeurs, ce désir conventionnel d'appui et de conseil que la femme affecte lorsqu'elle est dans la compagnie des hommes, mais qu'elle n'affecte jamais parmi les femmes ? C'est l'instinct d'attirer l'homme à elle en lui montrant qu'elle a besoin de lui. La dépendance dans laquelle la tradition met la femme vis-à-vis de l'homme n'est que la légalisation d'un fait naturel. La soumission flatte l'homme dans sa vanité, dans son égoïsme, et ainsi l'enchaîne. »

Gaston Choisy.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 7 60e ANNÉE 1er AVRIL 1922

LA FAMINE EN RUSSIE : UNE MANŒUVRE DÉJOUÉE

Depuis que, grâce à la complicité des Allemands, la Russie est tombée aux mains des Communistes, ceux-ci n'ont jamais cessé de vouloir réaliser la révolution mondiale prônée par leur doctrine. La fin du régime capitaliste est une nécessité ; tous les moyens leur sont bons pour arriver à ce résultat.

Dès l'hiver 1918-1919, nous les voyons entreprendre une active campagne pour pousser le monde ouvrier de toutes les grandes puissances dans l'orbite de l'Internationale Communiste de Moscou. Malgré leur infernale adresse à amplifier les déceptions qui, aussi bien chez les vainqueurs que chez les vaincus, aigrissaient les masses populaires au lendemain de l'armistice, les Bolcheviks ne réussirent pas à jeter bas l'édifice capitaliste. Les émeutes suscitées par eux en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en France ne dégénérèrent pas en révolution et les grèves d'origine politique se brisèrent contre la volonté d'ordre et de travail des peuples.

Ayant échoué par la révolte, les dirigeants de Moscou essayèrent d'un autre moyen : l'intimidation par la force brutale. La campagne de l'été 1920 en Pologne faillit en effet mettre en péril toute l'Europe occidentale. On sait cependant comment cette ruée des forces révolutionnaires fut en définitive brisée par les Polonais, appuyés par leurs amis de France.

Sans même attendre le résulat de leur tentative de renversement brutal, Lénine et Trotsky avaient d'ailleurs déjà commencé à travailler d'une façon plus conforme à leurs habitudes : dans l'ombre et par la démoralisation. Par leur ordre, le monde entier fut sillonné de délégations dites commerciales, chargées en principe d'établir des rapports économiques entre les Soviets et les États capitalistes, en réalité de créer un peu partout des centres actifs de rayonnement communiste. Abondamment pourvus de l'or et de l'argent volés par les Soviets, ces missionnaires d'un nouveau genre réussirent, il faut le reconnaître, à entretenir dans les milieux ouvriers et politiques une effervescence contre laquelle les gouvernements durent se prémunir.

Toutefois les masses populaires, édifiées par ce qui transpirait malgré tout des beautés de l'éden soviétique, ne se laissaient pas gagner par la folie des rêves communistes. D'autre part, les gouvernements refusaient toujours d'entrer en relations officielles avec le gouvernement révolutionnaire des Soviets.

Au début du printemps de 1921, la question se posa donc de nouveau à Moscou, plus impérieuse que jamais : comment sortir la Russie de l'isolement politique et économique qui lui devenait mortel ?

Deux projets semblent avoir été discutés. L'un préconisait une nouvelle tentative de pression brutale par les armées rouges ; l'autre conseillait l'emploi d'une arme nouvelle plus insinuante, la pitié.

Cette seconde méthode avait le double avan-

tage de ne pas exiger des efforts matériels incompatibles avec l'état de décomposition du pays et de procurer la supériorité considérable de la surprise attachée à l'emploi de toute arme inattendue. Ce fut elle qui fut choisie.

Vers le milieu de juillet, la campagne commença. Brusquement, des radios de Moscou précipitèrent des appels à la charité en faveur de populations considérables aux prises avec un fléau oublié du monde civilisé : la famine. La presse bolchevique, d'abord, puis bientôt tous les journaux sans distinction de nuances, répandirent à profusion dans tous les pays des récits horrifiants montrant des millions d'êtres humains sur le point de mourir de faim et menaçant, sous l'empire d'un instinct de conservation plus fort que toutes les considérations nationales ou économiques, de rompre les frontières des pays voisins de la Russie.

Devant ce tableau émouvant, qui montrait à côté d'une détresse si poignante un danger si pressant, l'opinion des masses occidentales se mit à vibrer en faveur des affamés russes. Ce fut le moment que choisit Tchitcherine pour lancer son « Message à la France » (signé le 21 juillet et paru dans l'*Humanité* du 15 août). On se souvient du texte de ce message. L'idée essentielle en est celle-ci : reprise de la collaboration économique de la Russie des Soviets avec les Etats capitalistes. La famine actuelle en fournit une excellente occasion. Les Soviets sont prêts à accepter tous les concours qui veulent bien les aider à combattre le fléau. Ne viennent-ils pas de donner l'exemple de la conciliation en créant à Moscou même le « Comité Indépendant de Secours aux affamés » où à côté des camarades Krassine et Kamenev viennent collaborer des antibolcheviques notoires comme Prokopovitch, ancien ministre de Kerensky, ou la comtesse Tolstoï ?

Dans le monde entier une véritable poussée de charité répondit à ces appels désespérés. L'*American Relief Association* (M. Hoover) la Croix Rouge Internationale (M. Nansen), l'Armée du Salut, des Unions Professionnelles ou charitables de tous les pays se préparèrent à soulager les affamés par des envois de denrées alimentaires, de médicaments, d'argent. En même temps, les gouvernements, sous la pression de l'opinion, s'occupaient de cette question. Enfin, l'étude des secours à la Russie fut posée dans toute son ampleur devant le Conseil Suprême et la Société des Nations.

Les Soviets semblaient bien près de triompher. Entraînés par leurs peuples, les gouvernements capitalistes allaient être amenés à entrer en relations avec eux. Déjà le 24 août, un accord a été signé à Moscou avec M. Brown, représentant du puissant Comité Hoover. Le 27 août, le docteur Nansen se laisse enfin convaincre et accepte de chercher à faire en Europe un emprunt de 10 millions de livres sterling pour venir en aide au gouvernement de Moscou. Le but est atteint: des relations diplomatiques vont forcément reprendre pour négocier cet emprunt, et grâce à ces millions le régime retrouvera le crédit extérieur indispensable pour lui permettre de continuer à vivre.

Si les pourparlers engagés entre les Soviets et les grandes Associations de Secours Internationales semblaient à la fin du mois d'août sur le point de réaliser les espoirs des Communistes en leur permettant de reprendre les rapports officiels avec les gouvernements capitalistes et par cela même de reconstituer le crédit extérieur de la Russie, il en était bien autrement des négociations amorcées par la « Commission de secours aux affamés de Russie ». Cette Commission, placée sous la présidence de M. Noulens, ancien ambassadeur de France à Pétrograd, avait été instituée par le Conseil suprême dans le but non seulement d'étudier les meilleurs procédés de ravitaillement de la Russie, mais encore de rechercher des moyens de contrôle dans la répartition des secours.

Il y avait lieu de craindre en effet que les Bolcheviks accaparent à leur profit toutes les denrées introduites en Russie et s'en servent pour ravitailler l'armée rouge, les innombrables commissaires et leurs clients, peut-être les populations ouvrières des villes mais nullement les misérables moujiks affamés. La dictature bolchevique se serait ainsi trouvée renforcée de toute l'aide apportée de l'extérieur. Par télégramme du 30 août, Tchitchérine fut informé que des secours seraient envoyés directement dans les régions atteintes par la famine si les Soviets autorisaient une délégation d'enquête à parcourir au préalable ces territoires pour se rendre compte sur place des dégâts et y préparer une action d'ensemble. La distinction entre le secours aux populations malheureuses et l'aide au gouvernement des Soviets était ainsi soigneusement soulignée.

Tchitchérine comprit de suite que la victoire entrevue lui échappait grâce à la prudence et à la perspicacité de la Commission de la Société des Nations. Sa réponse ne se fit pas attendre. Elle fut hargneuse et hautaine. Les Commissaires du Peuple refusaient le contrôle de la Délé-

programmes comme des menus : ils ne valent que par l'exécution. Mieux vaut un programme défectueux entre des mains expertes qu'un programme idéal aux mains d'un maître malavenit. C'est pourquoi toutes les réformes projeses seesteront improductives tant que nos façons

La pgner n'auront pas changé.

Le ton l' importe, en effet, ce n'est pas, je le Trotsky lubourrer de mots, de dates et de défi des confée jeune mémoire, mais de former l'es les infâme à-dire d'habituer les enfants à obser- les milieu r et à raisonner. L'instruction doit que les as qu'un but, un procédé d'éducation. Elle doit, en tout cas, être orientée vers la formation de l'intelligence, sans laquelle tout savoir est vain. C'est ce que soutenait notre grand Pasteur quand il prétendait que le plus haut idéal de l'enseignement doit être d'apprendre à apprendre. Et si je suis partisan de l'étude du latin, c'est que, plus qu'à la mémoire, il s'adresse à l'intellect, à qui, par ses qualités synthétiques, il impose une incomparable gymnastique.

Quoi qu'il en soit, il est assuré que l'instruction ne se suffit pas à elle-même. Mieux vaut ne rien enseigner que mal enseigner, — un mauvais enseignement entravant le jeu de la vie. Or, c'est mal enseigner que d'entasser des notions toutes faites dans un cerveau sans s'inquiéter de la façon dont il réagira, ni même s'il pourra les assimiler, ce sans quoi toute l'érudition du monde est nulle.

Plutôt que d'être composés en fonction de leur valeur de connaissance, ainsi qu'une encyclopédie, les programmes devraient l'être en vue de leur valeur éducative. L'enseignement n'ayant qu'un but — former des intelligences — tout devrait y être subordonné.

De cela on ne s'inquiète guère; enseigner, pour un trop grand nombre de parents et de maîtres, étant encore et uniquement instruire. Ils oublient l'essentiel. Mais aussi il est beaucoup plus facile d'apprendre l'histoire et la géographie, la physique et les mathématiques, la chimie et la zoologie, l'allemand ou l'anglais que le développer un esprit en un juste équilibre de toutes ses facultés.

*
* *

Pour que l'enseignement devienne vraiment éducatif de l'intelligence, il est nécessaire qu'il soit adapté à l'enfant et, par conséquent, à son âge.

A cet effet, l'enseignement doit être progressif.

On doit, tout d'abord, commencer par le commencement, je veux dire par éduquer les sens, habituer l'enfant à s'en servir. Plus nombreux qu'on ne croit sont ceux qui ne savent ni voir ni entendre par la faute d'une éducation première mal comprise. On ne peut, cependant, assez dire ce que l'habitude d'observer est précieuse. Elle fait, en partie, les savants, les écrivains et les artistes. Que de commerçants lui sont redevables de leur fortune ! Or, le jeune enfant, que le monde extérieur attire, est particulièrement apte à remarquer, sous une direction habile, les particularités des animaux, des plantes et des pierres. La nature l'intéresse. Cette indication ne devrait-elle pas inspirer les programmes, qui ne perdraient rien, au contraire, à commencer par l'histoire naturelle ?

Plus tard, quand l'enfant aura dépassé le stade des sensations brutes pour s'intéresser à leur signification, son observation pourra s'étendre de la nature aux hommes, s'attacher à leurs paroles et à leurs actes. La littérature et l'histoire seront alors capables de le captiver, cependant que le professeur s'en servira pour former le jugement de ses élèves. Qu'il fasse appel à cette fin aux œuvres des grands écrivains et des grands artistes qui sont à la portée de ceux qu'il enseigne. Elles lui permettront, tout comme l'histoire qui est inépuisable, de les initier à la connaissance des hommes. Besogne d'autant plus aisée qu'à un certain stade il convient de demander aux sciences physiques de faire pénétrer l'enfant dans le domaine de l'abstraction. Trop de gens, faute d'y avoir été introduits dès leurs jeunes ans, restent à tout jamais en dehors, incapables de porter un jugement abstrait.

N'est-ce pas aussi le moment où il convient d'apprendre les langues ? Outre la commodité qu'en en retire, leur étude confère à l'esprit, avec une incomparable souplesse, une faculté de divination ou d'intuition qu'en raison de son tour synthétique l'enseignement du latin plus spécialement favorise. Traduire n'est-ce pas toujours plus ou moins deviner ? Et puis, apprendre une langue habitue à dégager des mots leur sens, de la lettre l'esprit.

Ce n'est, en tout cas, que quand l'adolescent est mûr pour les idées abstraites, donc pour la réflexion, qu'il convient d'aborder les mathématiques et la philosophie, qui, toutes deux, apprennent à raisonner, la première avec l'esprit géométrique, la seconde avec celui de finesse.

On ne dira jamais assez le rôle de la philosophie dans la formation de l'esprit. Non seulement elle lui ouvre de larges horizons; elle l'in-

cite à penser. En même temps qu'elle lui fournit un idéal, elle le garde des conventions et des partis pris. Elle le libère, en somme, des contingences, dans lesquelles trop d'intelligences s'enlisent, en l'accoutumant à les voir de haut.

Ainsi, à côté des connaissances proprement dites que l'instruction fait acquérir, il est toute une culture des facultés intellectuelles, y compris la mémoire, que doit poursuivre tout éducateur vraiment digne de ce nom. Bien mieux, il doit y plier son programme, je veux dire le rang dans lequel il convient, suivant l'âge, d'enseigner les différentes matières.

En résumé, s'il est un principe obligé de culture intellectuelle, tant primaire que secondaire, c'est bien celui qui enjoint à l'enseignement, pour être profitable, d'aller du concret à l'abstrait, de l'histoire naturelle à la physique, de la physique aux mathématiques, de la psychologie à la métaphysique.

Encore sied-il de diviser les matières à enseigner suivant les aptitudes. Certains esprits sont manifestement propres aux études spéculatives, et d'autres aux travaux pratiques. Réservez la culture générale aux uns, l'enseignement professionnel aux autres. Mais, pour Dieu ! ne dirigez pas par un faux point d'honneur, trop fréquent dans notre démocratie, les enfants qui y répugnent vers les études classiques. L'ambition des familles de faire passer, coûte que coûte, à leur progéniture le baccalauréat, comme si ne le posséder point frappait de déchéance, n'a exercé que trop de ravages. Cet entêtement, outre qu'il a avili un examen dont, pour le rendre accessible au plus grand nombre, on a étourdiment abaissé les barrières, est générateur de ratés. En présence de la tâche formidable devant laquelle nous a laissés la guerre, il importe que les forces nationales soient employées au mieux des intérêts de tous, qui, en l'espèce, concordent avec ceux de chacun. Il convient, par suite, que les professions libérales ne retiennent strictement que ceux qui en éprouvent l'impérieuse vocation; les autres seront plus utiles ailleurs. Aux premiers le lycée, aux seconds les écoles techniques; le tri devant, cela va sans dire, être opéré en considération de la seule capacité intellectuelle, abstraction faite de toute autre préoccupation Au décongestionnement des études classiques et, par suite, des carrières libérales, les contraintes économiques actuelles, d'ailleurs, aideront, les professions libérales, à cause de leur invraisemblable encombrement, ne nourrissant plus leur homme.

Ceci dit, il importe au plus haut point — et par les qualités qu'elles confèrent et par les notions qu'elles donnent — que les bénéficiaires de la culture générale fassent, à la fois, des études littéraires et des études scientifiques. Les lettres et les sciences se complètent au point qu'un esprit qui n'a pas été assoupli aux unes et aux autres — outre qu'il lui manque un bagage irremplaçable — demeure incomplet, en dépit de ses dons. Que les uns s'adonnent plus spécialement aux sciences et d'autres aux lettres, ce n'est que justice, car il y a là deux tendances bien caractérisées de l'esprit humain, à la condition, expresse toutefois, que l'étude compensatrice ne soit pas négligée. Il ne peut y avoir de culture tant primaire que secondaire à moins.

Maintenant, n'oublions pas que la première mission de l'enseignement est de faire comprendre. Il n'y a pas éducation de l'intelligence sans cela, apprendre sans comprendre étant la ruine de l'âme et, même, à l'opposé d'une saine instruction. C'est, par contre, le plus ardu. Pour faire comprendre, il faut, tout d'abord, expliquer. Il est inepte, comme l'écrit excellemment M. Bouasse, de parler aux enfants de phénomènes économiques sans leur expliquer l'utilité d'une banque d'émission, de les entretenir des Parlements de l'Ancien Régime avant de leur avoir fourni des aperçus sur le fonctionnement de nos modernes parlements et tribunaux. Mais, pour expliquer, il importe de ramener l'inconnu au connu, ce qui est en question à ce que l'on sait déjà, principe dont celui qui nous enjoint d'aller du concret à l'abstrait n'est que le corollaire. Il convient, enfin, pour expliquer, de souligner les analogies, de découvrir les causes, de dévoiler les effets, de situer les hommes et les choses dans leur milieu, toutes précautions sans lesquelles l'histoire, la géographie, la physique, la chimie et l'histoire naturelle et, d'un mot, tout ce qui se peut apprendre demeurent d'indéchiffrables rébus que la mémoire seule peut enregistrer, mais non l'intelligence saisir. On ne peut, par exemple, expliquer les Borgia, sans dépeindre les mœurs du xve siècle en Italie. Et pour qui n'est pas au courant des grands mouvements géologiques, la configuration actuelle de l'Europe demeure lettre morte. De même, il ne suffit pas d'apprendre les combinaisons chimiques, il est nécessaire pour les rendre intelligibles de recourir à la théorie atomique. Pareillement, la civilisation grecque explique la littérature et l'art du temps de Périclès.

Pour faire comprendre, il ne suffit pas d'ex-

pliquer ; il faut encore faire sentir. Ne comprend pleinement que celui qui, non content de relier les faits les uns aux autres, — ce qui reste toujours quelque peu superficiel, — va, par une sorte d'élan instinctif, jusqu'au fond des choses. Hélas! ce don n'est pas départi à tous, même parmi les plus savants : plus encore qu'une éducation spéciale, il y faut la grâce. Quoi qu'il en soit, qui ne le possède ne sera jamais qu'un médiocre professeur.

*
* *

Il résulte de ces considérations que, pour dispenser la culture intellectuelle, un maître doit être un pédagogue, ce qui est la plus haute qualité à laquelle il puisse aspirer.

La pédagogie, on l'a trop perdu de vue, est un art qui exige, avec des qualités innées de tact, de sympathie et de compréhension, une longue expérience des enfants. Elle implique, par surcroît, la connaissance de règles précises fondées sur leur psychologie.

Pour devenir un bon professeur, il ne suffit donc pas, ainsi que d'aucuns l'imaginent, d'être instruit et, encore moins, de collectionner les diplômes. Il y faut le don et une préparation appropriée. Voilà ce que nos Facultés, l'Ecole normale supérieure et les Ecoles normales tout court devraient inscrire au premier rang de leurs préoccupations. Un professeur doit être, par dessus tout, un éducateur, un éducateur de l'intelligence. Aussi bien, on voit tous les jours de grands savants devenir de médiocres professeurs et d'excellents professeurs qui ne sont pas très savants. C'est pourquoi il est dommage que les difficultés pécuniaires publiques et privées obligent trop souvent à cumuler les deux fonctions.

Je ne vais pas jusqu'à dire qu'un grand savant, un grand artiste ou un grand écrivain ne puisse devenir le modèle des professeurs. Cela dépend du tempérament : que, par hasard, l'un d'entre eux ait le goût d'enseigner, il deviendra, sans conteste, un incomparable éducateur. Aussi, je souhaiterais que tous les grands intellectuels, dont c'est le désir, fussent mis, de temps à autre, en mesure de faire profiter la jeunesse de leur expérience. En revanche, il est désirable que tout professeur, en dehors de ses cours, se cultive et, s'il en a les moyens, produise. Il n'y a rien de tel que la recherche désintéressée pour donner du ton à l'esprit et au cœur une certaine chaleur d'apostolat qui se transforme vite en haute compréhension.

Encore faudrait-il que les professeurs fussent déchargés des soucis matériels et, pour cela, qu'un traitement honorable leur fût assuré en rapport avec l'augmentation de la vie, sans qu'ils soient obligés de recourir à des besognes fastidieuses pour élever une famille. Si l'on veut des professeurs qui fassent figure de véritables éducateurs, il est nécessaire de les bien payer. Les maîtres de la jeunesse, qui sont chargés du bien le plus précieux, — plus précieux assurément que des hauts fourneaux, puisque, quelle que soit leur valeur, le prix de l'intelligence est infiniment au-dessus, — devraient être aussi bien rémunérés que des ingénieurs ou des employés de banque, voire que des cuisiniers ou des coiffeurs.

Ne nous le dissimulons pas : la crise de l'enseignement en est une, au vrai, du professorat. Elle n'est une crise de la culture que par là. Non seulement la quantité, mais la qualité de nos maîtres baisse. Cela se comprend. Les jeunes gens préfèrent à de longues et difficultueuses études, qui n'aboutissent, quand on y réussit, qu'à un salaire dérisoire, les risques dorés du commerce ou de l'industrie. Les candidats font défaut. Et c'est parce que leur nombre décroît sans cesse que la qualité diminue, la difficulté des examens s'abaissant avec le nombre des concurrents.

La crise de l'enseignement, qui n'est que trop certaine, en est donc une moins des programmes que des méthodes et du personnel. La réforme qu'on envisage devrait, en conséquence, tout d'abord porter sur ces deux points. La refonte des programmes est secondaire à côté de celle plus vaste, mais de moindre fracas, qui s'impose, car on pourrait aller jusqu'à soutenir que tous les programmes, comme l'enseigne de la langue le fabuliste, sont bons ou mauvais suivant qu'on les accommode. La grande réforme, la réforme vitale, celle dont les autres dépendent, est la réforme de l'éducation intellectuelle, à laquelle le latin, certes, n'est pas étranger, mais dont il n'est, après tout, qu'un des nombreux instruments. C'est en vue de cette éducation de l'intelligence qu'il convient de remanier les programmes, d'arrêter les méthodes et de recruter le personnel enseignant. Cette fondamentale réforme ne devrait pas se borner à l'enseignement secondaire : elle devrait s'étendre à tous les degrés d'instruction, s'il est vrai que, dans un grand pays, il n'y a pas qu'une élite, mais des élites, qui, le facteur personnel et l'expérience aidant, peuvent sortir de toutes les formes de préparation. Encore faut-il, pour

faciliter leur recrutement, que l'éducation de l'intelligence passe au premier plan de nos préoccupations. L'avenir de l'intellectualité française est en jeu.

Paul GAULTIER.

LE THÉATRE SLAVE DE L'AVENIR

LE MYSTÈRE DE LA POLOGNE

La *Revue Bleue* publiait il y a neuf ans la première traduction française d'une tragédie de Stanislas Wyspianski (1). Dans une étude sur Wyspianski, précédant cette traduction, nous soulignions le caractère prophétique de son vaste et complexe théâtre.

Aujourd'hui le « miracle polonais » s'est réalisé depuis trois ans; la Pologne est devenue la « clé de voûte » du nouvel et peut-être peu solide édifice européen. Il y a lieu de revenir sur un ensemble d'œuvres dramatiques que l'auteur (2) d'une remarquable étude sur l' « *Ame de la Pologne d'après son théâtre* » considère comme la plus haute expression de cette âme nationale. Tout en retardant l'entrée en scène de Wyspianski, qu'un critique français (3) annonçait, parmi « nos dieux pathétiques », les événements de 1914-1918 auront révélé le vrai visage du Poète.

Du théâtre de Wyspianski, on ne connaît guère qu'une vingtaine de pièces, publiées au cours des dix dernières années de sa vie. Peu de temps avant sa mort (1907), il a veillé lui-même à ce que tout le reste fût détruit. C'est au hasard que l'on doit la survie de quelques « œuvres posthumes », entre autres un acte, datant de 1893, Daniel.

Ce premier en date de ses drames connus, le poète l'écrivit à Paris à l'âge de vingt-quatre ans pour être mis en musique par un de ses amis; deux faits en ressortent : *la proche délivrance de la Pologne* est déjà une certitude pour Wyspianski; certitude aussi le cataclysme européen qui la provoquera : *l'effondrement des trois empires co-partageants, Russie en tête.* — Daniel, œuvre parfaitement mûre, ne diffère des drames jugés dignes par l'auteur de lui survivre que par la forme; le dramaturge y compte encore sur l'appui extérieur de l'élément musical, englobé plus tard dans la composition même et exprimé verbalement. Daniel a pour sujet un thème biblique bien connu : le festin de Balthasar. La signification polonaise et le caractère prophétique de l'œuvre sautent aux yeux. Arrivé aux cîmes de la puissance, Balthasar a à ses côtés deux monarques amis; il vante la force de cette union, édifiée sur l'écrasement d'Israël. Comme personnalité, il a été modelé sur celle du tzar Nicolas Ier, tandis que les « fils du pays asservi » — c'est ainsi que les désigne le texte — reflètent l'état d'esprit de la Pologne, résignée à son sort, après la dernière révolution, celle de 1863. Le sacrilège commis sur les vases du temple est suivi, comme dans la Bible, d'un orage et de l'apparition de la main traçant le *mane-tecel-pharès*. Le prophète Daniel, tiré de sa prison, déchiffre l'arrêt du destin, annonce la fin de Balthasar, l'écroulement du *triple* empire oppresseur. Sept ans plus tard, Wyspianski répétera cette prédiction dans la première scène d'un drame se jouant à la fois en 1845-48 et... dans l'Europe « pacifiée » de nos jours, la Légion. Il le fera en insistant encore sur la chute de l'empire moscovite et, cette fois, en faisant paraître sous son vrai nom l'aïeul de l'infortuné Nicolas II.

Revenons à « Daniel ». Le prophète va être ramené en prison, il s'adresse à son peuple :

> Je ne suis pas seulement la fantaisie,
> je ne suis pas seulement la poésie,
> je ne suis pas seulement l'âme,
> mais derrière moi viendra la puissance,
> conçue de ma parole,
> la puissance qui brisera les chaînes
> et ressuscitera mon pays.

Un quart de siècle avant la reconstitution de la République polonaise, conséquence de la révolution russe et de la victoire des alliés, un quart de siècle exactement avant les événements de novembre 1918, voilà ce que dit, ce que *peut dire,* Daniel-Wyspianski. Désormais, dans son théâtre, il ne s'agira plus de savoir *si* ni *comment* la Pologne retrouvera l'indépendance ; il s'agira d'une question plus angoissante et posée déjà à la fin de Daniel, — il s'agira de savoir si le corps miraculeusement reconstitué de la patrie pourra s'animer, *si l'âme de la Pologne « ressuscitée » saura refaire du pays ce qu'il a cessé d'être au* XVIe *siècle : un Etat viable.*

(1) *Protésilas et Laodamie*, tragédie, précédée d'une étude sur « Un grand poète tragique : S. Wyspianski, 1869-1907 ». *Revue Bleue* des 28 sept., 5 et 12 oct. 1912.

(2) FÉLIX GAIFFE, *Mercure de France* du 1er mars 1918.

(3) LUCIEN MAURY, *Journal de Genève* du 10 février 1913.

On connaît la légende. Miracle, selon M. Paul Claudel (1), l'un des plus grands de l'histoire : l'âme de la Pologne, après la révolution de 1831, se réfugie dans la poésie, celle des bardes (*vates*) romantiques : Mickiewicz, Slowacki, Krasinski; cette poésie, au cours du XIXe siècle, fait nationalement vivre la Pologne... Tel n'est pas l'avis du « barde » que M. Paul Claudel nomme à la suite des trois autres, ses aînés d'un demi-siècle.

Le romantisme inné à son peuple, le romantisme bercé par une poésie qui tout en atteignant les plus hautes sphères du sentiment, de la spéculation métaphysique et de l'art, dépouillait la Pologne du sens des réalités et non seulement ne lui conservait plus, mais lui « *dérobait l'âme* »; le romantisme « harpie de la nation », — voilà l'ennemi pour Wyspianski! Issu de l'âme du peuple peut-être le plus romantique de la terre, son théâtre est un réquisitoire — le plus véhément et le plus complet probablement qui existe — *contre le romantisme*. A l'époque où en France un Lasserre, un Maurras, commençaient à combattre le romantisme, Wyspianski avait déjà mesuré toute l'étendue du danger que faisait courir à la vie des nations ce fantôme, mort et enterré selon certains, bien vivant cependant — la « paix tragique », Versailles, Cannes, Gênes, sont là pour le démontrer.

Une nation veut-elle vivre, proclame l'œuvre du dramaturge polonais, force lui est de délivrer son âme du romantisme, poids mort du passé, de répudier le lyrisme inoculé ou inné, de se forger — fût-ce contre cette âme — une volonté nationale. Non pas que lui-même ne se révolte contre les dures lois qui régissent la vie des nations, mais parce qu'il voit bien que, plus implacables que jamais, ces lois régiront un monde où le sublime mirage de l'amitié universelle ne servira aux peuples qu'à duper et à « plonger dans la nuit » les autres... ceux qui s'y laisseront prendre. Ce ne sont pas les hommes qui « ont donné la haine aux nations »; ce ne sont pas eux qui « gouvernent le monde ». Si atroce qu'il soit de vivre nationalement, comme il n'est d'autre âme que nationale, il n'est ici-bas d'autre vérité pour les peuples que celle-là ! — Fils spirituel de Mickiewicz, continuateur de son œuvre d'artiste, de patriote, de croyant, Wyspianski, rejette ses idées politiques, les « idées de 48 ». Là où l'auteur du « Livre des Pélerins polonais » saluait une ère de fraternité et de paix s'ouvrant au lendemain de la « guerre générale pour la liberté des [illegible]ples » qu'il implorait de la Providence divine, l'auteur de la « Légion » aperçoit le déchaînement le plus féroce de la haine, une ère de [illegible]coutables guerres nationales.

Héritage funeste du XIXe siècle, le romantisme Wyspianski le voit bien — pèsera de tout son poids sur les destinées des peuples, généreux et doués de quelque imagination, qui ne sauront se soustraire à son charme maléfique. Mais l'âme slave, particulièrement imaginative entre toutes, lui paraît atteinte. Le romantisme — et tel que Wyspianski le conçoit, il embrasse aussi bien l'œuvre d'un Mickiewicz que celle d'un Tolstoy — achève de rompre en elle l'équilibre entre le rêve et l'action et de la détourner des sources mystérieuses de la vie. Devenu la fameuse « pitié slave », il déchaîne en elle toutes les forces latentes de son lyrisme anarchique. Aussi le *Nuit Slave*, la *Grande Nuit* — remarquez qu'il s'agit de drames écrits bien avant que les gazettes socialistes eussent pris l'habitude de nous parler de « grand soir » — est-elle encore pour Wyspianski une de ces certitudes qui sont la base même de son théâtre. Le voilà découvert au début du XXe siècle, le mot de demain de « l'énigme slave ». Et la Pologne ? Unique rempart contre « la Nuit qui vient », « frêle esquif » — « au milieu de la Nuit et d'une mer de sang » — portant la « lumière du monde » (1), — telle déjà dans la Légion apparaît à Wyspianski sa patrie « ressuscitée ». C'est elle, la scène du « théâtre slave de l'avenir », annoncé par Mickiewicz (2) ou si l'on préfère, de l'avenir slave, de l'avenir peut-être de la civilisation européenne. Simplement averti par le sujet qu'il traite, et parce qu'il sait quel rôle son pays est appelé à jouer, il sait aussi que son théâtre *national* révèlera, au monde nouveau et à l'esprit d'un nouveau siècle, leur figure et leur empreinte.

Contrairement à tel de nos contemporains, auteur de « mystères » ou de « miracles » où souvent il n'y a pas plus de mystère ni de miracle que de bon sens et d'action dramatique, — Wyspianski, pour ses pièces, se contentait du titre : drame ou tragédie; mais c'était bien — drames et tragédies — des mystères. Voyez les Noces, drame en trois actes, écrit en 1900 et dont une [illegible]

(1) Introduction à une conférence sur Wyspianski, peintre et poète, prononcée au Grand-Palais à l'Exposition d'art polonais. *Revue [illegible]* du 25 juin 1921.

1. Nous [illegible] des [illegible] [illegible]tsky, mais n'est-ce pas [illegible] de Varsovie, fut repoussé [illegible] contre l' « Europe » ?

2. Dans sa leçon du [illegible] *Les Slaves*, cours [illegible] du Musée Mickiewicz, Paris, 1944.

faciliter leur recrutement, que l'éducation de l'intelligence passe au premier plan de nos préoccupations. L'avenir de l'intellectualité française est en jeu.

Paul GAULTIER.

LE THÉATRE SLAVE DE L'AVENIR

LE MYSTÈRE DE LA POLOGNE

La *Revue Bleue* publiait il y a neuf ans la première traduction française d'une tragédie de Stanislas Wyspianski (1). Dans une étude sur Wyspianski, précédant cette traduction, nous soulignions le caractère prophétique de son vaste et complexe théâtre.

Aujourd'hui le « miracle polonais » s'est réalisé depuis trois ans; la Pologne est devenue la « clé de voûte » du nouvel et peut-être peu solide édifice européen. Il y a lieu de revenir sur un ensemble d'œuvres dramatiques que l'auteur (2) d'une remarquable étude sur l' « *Ame de la Pologne d'après son théâtre* » considère comme la plus haute expression de cette âme nationale. Tout en retardant l'entrée en scène de Wyspianski, qu'un critique français (3) annonçait, parmi « nos dieux pathétiques », les événements de 1914-1918 auront révélé le vrai visage du Poète.

Du théâtre de Wyspianski, on ne connaît guère qu'une vingtaine de pièces, publiées au cours des dix dernières années de sa vie. Peu de temps avant sa mort (1907), il a veillé lui-même à ce que tout le reste fût détruit. C'est au hasard que l'on doit la survie de quelques « œuvres posthumes », entre autres un acte, datant de 1893, Daniel.

Ce premier en date de ses drames connus, le poète l'écrivit à Paris à l'âge de vingt-quatre ans pour être mis en musique par un de ses amis; deux faits en ressortent : *la proche délivrance de la Pologne* est déjà une certitude pour Wyspianski; certitude aussi le cataclysme européen qui la provoquera : *l'effondrement des trois empires co-partageants, Russie en tête.* — Daniel, œuvre parfaitement mûre, ne diffère des drames jugés dignes par l'auteur de lui survivre que par la forme; le dramaturge y compte encore sur l'appui extérieur de l'élément musical, englobé plus tard dans la composition même et exprimé verbalement. Daniel a pour sujet un thème biblique bien connu : le festin de Balthasar. La signification polonaise et le caractère prophétique de l'œuvre sautent aux yeux. Arrivé aux cîmes de la puissance, Balthasar a à ses côtés deux monarques amis; il vante la force de cette union, édifiée sur l'écrasement d'Israël. Comme personnalité, il a été modelé sur celle du tzar Nicolas Ier, tandis que les « fils du pays asservi » — c'est ainsi que les désigne le texte — reflètent l'état d'esprit de la Pologne, résignée à son sort, après la dernière révolution, celle de 1863. Le sacrilège commis sur les vases du temple est suivi, comme dans la Bible, d'un orage et de l'apparition de la main traçant le *mane-tecel-pharès*. Le prophète Daniel, tiré de sa prison, déchiffre l'arrêt du destin, annonce la fin de Balthasar, l'écroulement du *triple* empire oppresseur. Sept ans plus tard, Wyspianski répétera cette prédiction dans la première scène d'un drame se jouant à la fois en 1845-48 et... dans l'Europe « pacifiée » de nos jours, la Légion. Il le fera en insistant encore sur la chute de l'empire moscovite et, cette fois, en faisant paraître sous son vrai nom l'aïeul de l'infortuné Nicolas II.

Revenons à « Daniel ». Le prophète va être ramené en prison, il s'adresse à son peuple :

> Je ne suis pas seulement la fantaisie,
> je ne suis pas seulement la poésie,
> je ne suis pas seulement l'âme,
> mais derrière moi viendra la puissance,
> conçue de ma parole,
> la puissance qui brisera les chaînes
> et ressuscitera mon pays.

Un quart de siècle avant la reconstitution de la République polonaise, conséquence de la révolution russe et de la victoire des alliés, un quart de siècle exactement avant les événements de novembre 1918, voilà ce que dit, ce que *peut dire,* Daniel-Wyspianski. Désormais, dans son théâtre, il ne s'agira plus de savoir *si* ni *comment* la Pologne retrouvera l'indépendance ; il s'agira d'une question plus angoissante et posée déjà à la fin de Daniel, — il s'agira de savoir si le corps miraculeusement reconstitué de la patrie pourra s'animer, *si l'âme de la Pologne « ressuscitée » saura refaire du pays ce qu'il a cessé d'être au* XVIe *siècle : un Etat viable.*

(1) *Protésilas et Laodamie*, tragédie, précédée d'une étude sur « Un grand poète tragique : S. Wyspianski, 1869-1907 », *Revue Bleue* des 28 sept., 5 et 12 oct. 1912.

(2) FÉLIX GAIFFE, *Mercure de France* du 1er mars 1918.

(3) LUCIEN MAURY, *Journal de Genève* du 10 février 1913.

On connaît la légende. Miracle, selon M. Paul Claudel (1), l'un des plus grands de l'histoire : l'âme de la Pologne, après la révolution de 1831, se réfugie dans la poésie, celle des bardes (*vates*) romantiques : Mickiewicz, Slowacki, Krasinski: cette poésie, au cours du XIXe siècle, fait nationalement vivre la Pologne... Tel n'est pas l'avis du « barde » que M. Paul Claudel nomme à la suite des trois autres, ses aînés d'un demi-siècle.

Le romantisme inné à son peuple, le romantisme bercé par une poésie qui tout en atteignant les plus hautes sphères du sentiment, de la spéculation métaphysique et de l'art, dépouillait la Pologne du sens des réalités et non seulement ne lui conservait plus, mais lui « *dérobait l'âme* »; le romantisme « harpie de la nation », — voilà l'ennemi pour Wyspianski! Issu de l'âme du peuple peut-être le plus romantique de la terre, son théâtre est un réquisitoire — le plus véhément et le plus complet probablement qui existe — *contre le romantisme*. A l'époque où en France un Lasserre, un Maurras, commençaient à combattre le romantisme, Wyspianski avait déjà mesuré toute l'étendue du danger que faisait courir à la vie des nations ce fantôme, mort et enterré selon certains, bien vivant cependant — là « paix tragique », Versailles, Cannes, Gênes, sont là pour le démontrer.

Une nation veut-elle vivre, proclame l'œuvre du dramaturge polonais, force lui est de délivrer son âme du romantisme, poids mort du passé, de répudier le lyrisme inoculé ou inné, de se forger — fût-ce contre cette âme — une volonté nationale. Non pas que lui-même ne se révolte contre les dures lois qui régissent la vie des nations, mais parce qu'il voit bien que, plus implacables que jamais, ces lois régiront un monde où le sublime mirage de l'amitié universelle ne servira aux peuples qu'à duper et à « plonger dans la nuit » les autres... ceux qui s'y laisseront prendre. Ce ne sont pas les hommes qui « ont donné la haine aux nations »; ce ne sont pas eux qui « gouvernent le monde ». Si atroce qu'il soit de vivre nationalement, comme il n'est d'autre âme que nationale, il n'est ici-bas d'autre vérité pour les peuples que celle-là ! — Fils spirituel de Mickiewicz, continuateur de son œuvre d'artiste, de patriote, de croyant, Wyspianski, rejette ses idées politiques, les « idées de 48 ». Là où l'auteur du « Livre des Pèlerins polonais » saluait une ère de fraternité et de paix s'ouvrant au lendemain de la « guerre générale pour la liberté des peuples » qu'il implorait de la Providence divine, l'auteur de la « Légion » aperçoit le déchaînement le plus féroce de la haine, une ère de redoutables guerres nationales.

Héritage funeste du XIXe siècle, le romantisme Wyspianski le voit bien — pèsera de tout son poids sur les destinées des peuples, généreux et doués de quelque imagination, qui ne sauront se soustraire à son charme maléfique. Mais l'âme slave, particulièrement imaginative entre toutes, lui paraît atteinte. Le romantisme est tel que Wyspianski le conçoit, il embrasse aussi bien l'œuvre d'un Mickiewicz que celle d'un Tolstoy — achève de rompre en elle l'équilibre entre le rêve et l'action et de la détourner des sources mystérieuses de la vie. Devenu la funeste « pitié slave », il déchaîne en elle toutes les forces latentes de son lyrisme anarchique. Aussi le *Nuit Slave*, la *Grande Nuit* — remarquez qu'il s'agit de drames écrits bien avant que les gazettes socialistes eussent pris l'habitude de nous parler de « grand soir » — est-elle encore pour Wyspianski une de ces certitudes qui sont la base même de son théâtre. Le voilà découvert au début du XXe siècle, le mot de demain de « l'énigme slave ». Et la Pologne ? Unique rempart contre « la Nuit qui vient », « frêle esquif » — « au milieu de la Nuit et d'une mer de sang » — portant la « lumière du monde » (1), — telle déjà dans la Légion apparaît à Wyspianski sa patrie « ressuscitée ». C'est elle, la scène du « théâtre slave de l'avenir », annoncé par Mickiewicz (2) ou si l'on préfère, de l'avenir slave, de l'avenir peut-être de la civilisation européenne. Simplement averti par le sujet qu'il traite, et parce qu'il sait quel rôle son pays est appelé à jouer, il sait aussi que son théâtre *national* révèlera, au monde nouveau et à l'esprit d'un nouveau siècle, leur figure et leur empreinte.

Contrairement à tel de nos contemporains, auteur de « mystères » ou de « miracles » où souvent il n'y a pas plus de mystère ni de miracle que de bon sens et d'action dramatique, — Wyspianski, pour ses pièces, se contentait du titre : drame ou tragédie; mais c'était bien des drames et tragédies [illegible] Voyez les Noces, drame en trois actes [illegible] 1900 et dont une [illegible]

(1) Introduction à une conférence sur Wyspianski, peintre et poète, prononcée au Grand Palais à l'Exposition d'art polonais. *Revue [illegible]* du 25 juin 1921.

1. Nous [illegible] sky, mais n'est-ce pas [illegible] portes de Varsovie, fut repoussée une ruée asiatique [illegible] l'« Europe [illegible]

2. Dans sa leçon du [illegible] Les Slaves [illegible] du Musée [illegible] 1844.

1917 aux éditions de la Nouvelle Revue Française. Les trois unités classiques y sont rigoureusement observées — le drame se joue en une seule nuit de novembre — et, à travers la *szopka* (1), le vieux « guignol » populaire polonais, ce sont deux antiques traditions théâtrales que Wyspianski ressuscite à la fois : *il anime la forme du théâtre grec d'avant Eschyle de l'esprit du mystère chrétien du moyen-âge*.

Tout comme dans le mystère chrétien, la scène dans les Noces — une izba paysanne où pour un mariage sont réunis les représentants de la Pologne contemporaine (2) — figure la « scène terrestre », la « scène du monde » : sur cette scène — le même Dieu étant le Dieu du Ciel et de l'Enfer — les humains, l'Enfer même, ne font qu'exécuter la pensée divine. N'est-ce pas là, en somme, l'humanité telle que la concevaient Homère et le théâtre posthomérique où pareillement, « tout se décide d'abord chez les dieux »? Tout comme chez Homère ou dans le théâtre grec primitif les Noces, en même temps, sont un théâtre sans antagonistes ; tous les rôles, si nombreux, y suivent une direction d'efforts parallèle, représentent un seul personnage collectif. Il en était ainsi — on l'oublie trop — dans le théâtre d'avant Eschyle ; d'où le passage de la « Poétique » d'Aristote, constatant que c'est d'Eschyle seulement que date l'introduction, dans le drame grec, d'un deuxième personnage, de Sophocle celle d'un troisième ; d'où aussi l'observation de Nietzsche au sujet des figures de la tragédie attique, issue elle-même de la primitive tragédie monagonique, du drame-mystère : « le seul véritablement réel Dieu de la tragédie, lisons-nous dans *Geburt der Tragödie*, apparaît dans une pluralité de figures sous le masque d'un héros combattant et se trouve en même temps enlacé dans les rêts de la volonté particulière »... Autrement dit : chez Wyspiansky, comme au sanctuaire d'Eleusis ou sur les tréteaux dressés à l'ombre des cathédrales, Dieu — dont la volonté, par le Bien ou par le Mal, s'incarne dans les destinées des humains — Dieu est le seul personnage réel, le monagoniste, du Mystère. La notion que liberté humaine et prescience divine non seulement n'ont pas besoin d'être conciliées, mais sont « exactement, absolument, essentiellement *la même chose* » (Léon Bloy), cette notion, en Grèce comme au moyen-âge, constitue la source de l'art suprême, de la tragédie. A une époque où Ciel et Enfer ont déjà disparu de la scène, il en est encore ainsi pour Racine, dans « Athalie », le sublime couronnement de son œuvre... Wyspianski, sur les traces de Mickiewicz dont la « Fête des Morts » (*Dziady*), est le *standardwork* romantique de ce nouveau théâtre religieux, Wyspianski, seul dans le théâtre contemporain, revient à la tradition oubliée. Avec cette différence que ce ne sont plus des destinées individuelles mais nationales que ses drames mettent en action. Avec la différence surtout que ce n'est pas une réalité « littéraire », mais la réalité historique, le réel avenir de son peuple et de sa race, qui constitue la matière de son art. Incidemment et sans se nommer, Wyspianski l'indique assez clairement dans son étude sur Hamlet et Shakespeare, la Tragique Histoire : ses drames à lui, il les crée « afin que les vivants » puissent, « en la vivant », reconnaître dans l'histoire vivante la pensée que réaliseront à leur insu leurs destinées collectives : « *la pensée divine dont les péripéties du drame ont arraché le voile.* »

« Saisir la signification d'un événement en cours, écrit un écrivain israélite polonais, Stanislas Lack, un peu hermétiquement, mais en définissant bien ce qu'atteint l'art de Wyspianski, signifie aussi infailliblement prédire l'avenir, celui-ci n'étant — en Dieu, aurait-il pu ajouter — qu'un passé dès longtemps accompli.» — La Pologne ressuscitera prochainement, elle ressuscitera du fait surtout de l'effondrement de la Russie. Cela, nous l'avons vu, Wyspianski le sait tout au moins à partir de 1893. Il l'a dit dans Daniel. Il l'a redit quatre ans plus tard, dans la Légende et l'année d'après, dans Protésilas. Sans plus avoir recours à la Bible, à la préhistoire slave ou au mythe grec, il le redit, l'année même où fut écrite la Légion, dans les Noces. Il le fait sans ratiociner, — son style exclut le prophétisme verbal aussi bien que la persuasion dialectique — simplement en plaçant la très réelle Pologne de 1900 en face d'un spectre particulièrement cher au romantisme polonais, l'annonciateur de la résurrection nationale, Wernyhora.

Petit Russien, joueur de vielle et chanteur ambulant, Wernyhora a vécu vers le milieu du dix-huitième siècle en Ukraine. Personnage assez mystérieux — on n'a jamais su au juste s'il avait

(1) Szopka, en polonais : crèche, théâtre des marionnettes ; le mot, désignant jadis le *mystère*, le drame-mystère de la Nativité, est couramment employé dans le sens de : *mystification*, farce, blague.

(2) Figures authentiques, de même que les lieux et que l'événement servant de point de départ à l'action : le mariage, célébré en novembre 1900, du poète gentilhomme M. Lucyan Rydel avec une jeune et belle paysanne des environs de Cracovie.

été hostile ou favorable aux Polonais — il avait prédit le fameux massacre des Polonais par les Ukrainiens (1768) et il était de son vivant devenu une figure légendaire. Ses prophéties ont été soigneusement notées par des contemporains et nous sont connues par plusieurs sources. Sues par cœur jadis par chaque Polonais, la presse polonaise s'en est beaucoup occupée dès les débuts de la guerre. Wernyhora, d'abord, y prédit le prochain démembrement de la Pologne, suivi d'un long et dur esclavage. Il mourra avant ces événements, mais il promet aux Polonais de *revenir*. Ce sera quand, après que le cadavre sanglant de leur patrie se sera trois fois retourné dans la tombe — après les trois infructueuses révolutions — ils auront eux-mêmes désespéré de la Pologne. Alors, précise-t-il, « *une guerre générale s'allumera au sujet d'un petit pays ; les Turcs passeront le Danube et feront boire leurs chevaux dans la Vistule* (le fait, on le sait, s'est produit quand la Turquie, alliée des empires centraux, s'est vue forcée d'envoyer des régiments en Galicie); *les Moscovites défaits reculeront jusqu'au Dniepr; ils seront écrasés et la République polonaise sera reconstituée dans son ancienne gloire* ». — Et la parole se fera chair. Oui, — du Ciel ou de l'Enfer, — il reviendra, le barde ukrainien. La prédiction de Wernyhora, Wyspianski — on verra sous quelles restrictions — la reprend pour son compte, dans les Noces.

(*A suivre.*) ADAM DE LADA.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

PIE XI

L'élection du cardinal Ratti pour gouverner l'Eglise universelle est une des choses qui ont peut-être le moins soulevé de surprise et qui en méritaient le plus. Par ses origines, par sa personne, par son plus long passé, ce prélat ne semblait guère désigné pour l'éclat du grand jour et le faste du rang suprême. En dehors d'un petit cercle, il était peu connu, et cependant le monde entier, surtout en France, a fait un joyeux écho à son avènement. Ce paradoxe n'est pas sans des raisons profondes que nous allons essayer de dégager.

Tous les journaux ont donné la biographie du nouveau pape, fils, frère, oncle, cousin d'ingénieurs et de filateurs, comme Boileau l'était de greffiers. Aucun, je crois, n'a remarqué la rareté presque exceptionnelle de cette origine de bourgeoisie moyenne et solide dans une Eglise où les pontifes qui n'ont pas porté les nobles noms de Della Chiesa, de Pecci, d'Aldobrandini, de Chigi, se sont appelés très modestement et très humblement Sarto, et sont nés parmi les petites gens, le *popolino* d'une pauvre bourgade. Cette bourgeosie qui délègue à son tour un des siens au pontificat suprême, surtout cette bourgeoisie lombarde habituée à travailler durement et à rassembler sou bien sou par sou, elle renforcera dans le gouvernement suprême de l'Eglise les habitudes de labeur, de conscience, de persévérance, que l'ampleur même du monde nouveau rend plus nécessaires que jamais.

Mais les dispositions de cette sorte, toutes louables et utiles qu'elles sont, demeurent des instruments morts si elles ne sont mises en œuvre par la qualité maîtresse de l'homme d'Etat : l'intelligence. Il y a bien des sortes d'intelligences à vrai dire ; et quand on examine les hommes, on se convainc assez vite qu'il en est peu de sots. Mais cette intelligence si partagée est assez souvent une intelligence limitée. On la voit chez certains se restreindre à un objet chéri, se cantonner dans une spécialité étroite. D'autres, mieux doués, peuvent passer aisément d'un objet à un autre, mais sans les rassembler tous dans une vision d'ensemble. Un très petit nombre d'esprits ont ce don merveilleux de repousser les limites de la spécialité ou de la préférence, de dégager les idées essentielles et de s'élever rapidement au-dessus d'elles pour les confronter et les ordonner, — moins encore, de joindre à cette puissance de synthèse l'esprit de décision.

Il faut reconnaître qu'une faculté si exceptionnelle est le propre du nouveau pape. Ceux qui l'ont pratiqué comme érudit à l'Ambrosienne ou à la Vaticane, ceux qui ont pénétré dans son intimité pendant les quinze années où le cardinal Ferrari le consultait et l'employait pour les affaires délicates de l'archidiocèse de Milan, ceux qui l'ont vu à l'œuvre en Pologne ou en Haute-Silésie, en conviennent d'une seule voix ; et dans cette unanimité deux fois rare il y a ensemble des Polonais et des Allemands, des israélites et des catholiques, des érudits et des hommes d'Etat. Il y a même des diplomates et des généraux. Et nous qui avons eu l'honneur d'entretenir à la veille de son élection le nouveau pontife, il ne fait pas de doute que ce pontificat, pour peu qu'il dure

quelque temps — mais Pie XI est si jeune, si robuste que nous ne voyons pas de raison, comme disait en souriant Léon XIII, « pour mettre des limites aux bienfaits de la Providence », — ne doive s'égaler aux grandes périodes dont est jalonnée la route de l'Eglise, les règnes d'un Grégoire VIII, d'un Innocent III d'un Léon XIII.

Jamais d'ailleurs de fortes et rares qualités n'ont été plus nécessaires à la direction de la politique pontificale. Depuis le moment où Benoît XV montait sur la chaire de Saint-Pierre, il y a sept ans, les circonstances se sont transformées, elles sont devenues plus claires, plus nettes, — du moins si on sait les voir, — mais en vérité plus tragiques aussi.

On a souvent reproché à Benoît XV, tant dans la conduite des affaires intérieures que dans celle des affaires extérieures de l'Eglise, sa politique de patience, de circonspection, de réserve extrême. Nous ne songeons nullement à instaurer ici une apologie de son pontificat qui serait impertinente, et pour bien des raisons. Mais, si l'on ne s'attache qu'aux faits, on doit constater que le règne de ce pape paraissait placé tout entier sous le signe de l'incertitude. Au dedans, il succédait à un pape dont les directives de concentration extrême étaient encore représentées dans le sein du Sacré-Collège par un groupe important et influent de cardinaux, dont le Conclave lui-même venait encore de permettre de mesurer tout le poids. Ses démarches dans le sens où l'attiraient ses vues personnelles, étaient donc comme retardées, et parfois arrêtées, par une influence qu'il n'avait ni la volonté ni le goût de briser. « Il semblait, a dit plaisamment un prélat, faire toujours un pas en arrière pour faire deux pas en avant. » Au dehors, il se trouvait jeté dans un cataclysme universel, sur le rougeoiment duquel il n'apparaissait à certains qu'en une grisaille ténue. Reclus et comme oublié dans son Vatican, il ne parvenait pas à savoir quel camp l'emporterait, ni à décider quelle coalition était exempte de péché. Une seule chose était à ses yeux certaine: la nécessité de faire cesser le malheur dont souffraient trop évidemment des centaines de millions d'êtres humains, et c'est à quoi il s'employa, par la charité et la diplomatie, avec un zèle dont la sincérité n'a jamais fait l'objet de raisonnables soupçons.

Aujourd'hui, s'agit-il des questions « intérieures » de l'Eglise, nous constatons que les circonstances initiales ont changé. S'il est vrai que dans l'Eglise romaine, comme dans tout organisme vivant, il existe réellement cette double tendance qu'on appelait sous la Monarchie de Juillet la « résistance » et le « mouvement », on pouvait supposer, en 1914, que la « résistance » était encore appelée à jouer un rôle important dans le gouvernement de l'Eglise et à prolonger au moins en partie l'empire qu'elle avait exercé sous Pie X. En 1922 au contraire, les directions générales de l'Eglise se sont affirmées par un nouveau vote. Un grand nombre de voix, — que certains prétendent même supérieur aux deux-tiers, — a affirmé qu'une épreuve de sept ans était loin d'avoir diminué la valeur des méthodes de conciliation et l'on conçoit bien que la situation « intérieure » se trouve infiniment plus nette pour Pie XI au lendemain de son avènement qu'elle ne l'était dans le même temps pour son prédécesseur.

S'agit-il du point de vue « extérieur » ? Dès 1914, il y avait au Vatican un prélat qui connaissait la France et qui, par ses recherches scientifiques et par les relations internationales qu'elles amenaient, connaissait également bien beaucoup d'hommes et beaucoup de choses. Mgr Ratti, sur la guerre, avait son jugement fait. Et comme il n'était pas sans influence sur l'esprit du Souverain Pontife, il fut à même de s'entretenir avec lui de la formule, générale sans doute, mais de traduction facile, qui éclairerait le propos véritable du Pontife. Si la pensée constante de Benoît XV fut toujours de conseiller aux peuples le retour à la Paix, il convient de reconnaître les conseils de Mgr Ratti dans la définition de cette paix qui fut heureusement réclamée « juste », et par là même « capable de durer ».

On peut bien penser que Pie XI, qui sait pleinement à quoi s'en tenir sur les responsabilités de la guerre, ne changera pas la façon de penser qu'il avait acquise comme simple prélat. Nous avons là, en tant que Français, un ami véritable, peu enclin aux protestations d'amitié bruyantes, mais dont la sympathie profonde sera d'autant plus à même de s'exercer envers nous que les démonstrations en demeureront plus discrètes et que nous aurons le bon esprit de la compromettre moins. Mais encore faut-il bien comprendre que la charge qui pèse maintenant sur lui est celle de l'Eglise universelle, que les catholiques allemands ne sauraient pas plus le laisser indifférent que les catholiques français, et qu'il ne doit apparaître à personne, dans l'intérêt même de ceux qui se savent estimés de lui, comme le pape d'un peuple ou l'élu d'une nation.

Ce que l'on entendra de la bouche de Pie XI, comme de celle de Benoît XV, ce sera donc des

paroles de conciliation et de paix. Mais nous n'avons aucune raison de redouter les exhortations de cette sorte. Le Saint-Siège, dans les derniers mois de Benoît XV, s'était attaché à faire comprendre, là où il le fallait, que les conditions essentielles de la véritable paix, — la paix des esprits, — consistent dans l'exécution loyale, si pénible fût-elle, des engagements pris et des traités signés. Il n'y a nul doute que Pie XI ne reprenne à son compte, avec plus de netteté encore et d'énergie, cette thèse que Benoît XV avait déjà discernée.

Les rapports avec l'ensemble des Etats n'apparaissent pas moins difficiles. La période de la guerre n'est pas close. La guerre se continue sous le nom de la paix par des méthodes économiques, politiques, journalistiques de toutes sortes. Dans ce bouleversement général, l'action du Saint-Siège, quel que soit son but (et il ne peut être que la pacification), a d'abord besoin d'entretenir et de consolider ses instruments naturels qui sont les relations diplomatiques établies aujourd'hui avec vingt-quatre pays. Plus délicates encore et d'un intérêt plus urgent sont les négociations pendantes pour la conclusion de cinq concordats nouveaux, l'établissement, d'accord avec le gouvernement français, d'un statut légal pour l'Eglise de France et même, d'une manière plus vaste, pour le développement des activités religieuses dans notre pays, l'action à exercer sur l'anglicanisme et surtout sur l'orthodoxie entr'ouverte, dans une Europe orientale où la subversion du régime ancien paraît ouvrir à l'Eglise romaine de très vastes espérances. Or, sur tous ces points, Pie XI donnera une impulsion nouvelle et peut-être même un tour nouveau à la marche entreprise par son prédécesseur. Cette action est déjà commencée par le nouveau pape qui, depuis son élection, ne s'est guère couché aucun jour avant deux heures du matin et qui, recevant les cardinaux français avant leur départ de Rome, les a longuement et fermement entretenu des affaires religieuses de leur pays.

En terminant cette brève revue de la politique de Pie XI il importe de ne pas oublier une question qui n'est pas la plus grave sans doute, mais qui, pendant le conclave, s'est révélée la plus actuelle, la question romaine. Depuis Pie X, si ardemment, si populairement patriote, la réconciliation avec le royaume d'Italie a fait de grands pas, et sous Benoît XV un des personnages qui entretinrent le plus souvent le pape et se trouvait encore les derniers jours à son chevet de mourant, fut un de ses amis d'enfance, excellent catholique, le baron Monti. Or, le baron Monti, en même temps que l'ami d'enfance du pape, était aussi le directeur des cultes du gouvernement italien.

D'autre part, toute une légion de catholiques italiens distingués et actifs, parmi lesquels on doit citer en première ligne les leaders du Parti Populaire, sont tout prêts à s'entremettre entre le Vatican et le Quirinal, grâce à une union personnelle qui fait d'eux à la fois des catholiques fidèles et des hommes politiques influents. Le nouveau pontife, il est vrai, a pris soin de préciser dès son avènement, par une note à la *Stefani*, le caractère universel (et non pas italien) de sa bénédiction *urbi et orbi*, et il aura soin de se montrer, comme tous ses prédécesseurs, défenseur vigilant des droits du Saint-Siège, mais il ne faut pas se dissimuler qu'il est porté par ses tendances personnelles à une politique de conciliation. Et qui s'en étonnerait ? Et qui s'en attristerait ? Nul plus que nous, en tout cas, ne désire que la paix règne un jour, officielle, entre le Pape et le Roi.

Mais pour qu'une solution de ce genre se produise sans léser les droits religieux et politiques de toutes les nations qui constituent la Chrétienté, il convient que cette solution présente un caractère international et ne soit pas réglée comme une affaire intérieure de l'Etat italien. Nous y avons intérêt beaucoup plus qu'on ne peut le croire, non seulement nous Français, mais encore tous les Etats qui comptent des catholiques dans leur sein.

Car la politique religieuse n'est pas, comme le croient certains, un article de second plan. On ne l'aperçoit pas toujours au premier, mais en réalité elle y est présente, agissante, déterminante parfois. C'est elle qui complique ou qui simplifie, suivant la façon dont elle est menée, les affaires de l'apparence la plus purement civile. Mais si nul pays ne peut se passer d'une politique religieuse cohérente et suivie, la France, précisément parce qu'elle est étiquetée laïque, est moins à même que toute autre de négliger cet ordre de considérations. Elle n'a d'ailleurs qu'à regarder à quelques années en arrière pour reprendre, en l'améliorant, une tradition religieuse patiemment continuée à travers les siècles par les rois, les empereurs et la République.

Charles Pichon.

CONFÉRENCES DE RECONSTRUCTION ET PROBLÈMES ÉCONOMIQUES

Certes nous comprenons la hâte des Britanniques à procéder à cette reconstruction européenne, dont ils attendent, non sans raison, une partie de leur salut. La Grande-Bretagne avait, avant guerre, pour principaux clients, dans l'ordre : l'Allemagne (40 millions de livres sterling), les Etats-Unis (30 millions), la France (25 millions), la République-Argentine (20 millions), la Russie (14 millions) — et pour principaux fournisseurs : les Etats-Unis, l'Allemagne (65 millions), la France (40 millions), la Russie (38 millions).

Mais l'on ne saurait tout attendre d'une Conférence et surtout gardons-nous d'en espérer trop. Car les peuples courraient à la plus cruelle désillusion. L'intérêt bien compris des gouvernements leur commande d'éclairer l'opinion, pour prévenir des déceptions dangereuses. Tout programme encyclopédique est de ce chef à écarter.

*
* *

En réalité la dépression économique mondiale tient essentiellement à l'affaissement universel de la production en Europe. Le fléchissement de l'extraction dans les mines de houille en Angleterre et en Allemagne, la réduction de la production métallurgique pèsent lourdement sur la situation économique de ces deux pays. Et si la production est atteinte chez ces nations épargnées par les dévastations de la guerre, comment ne le serait-elle pas ailleurs ?

On produit moins. Voilà l'essentiel du phénomène, la cause du mal et de la crise mondiale. Et si la production fléchit ici, dans telle branche de la production, dans tel pays, elle doit, ailleurs, se restreindre, *car les produits s'échangent contre les produits.* Sans production, pas d'exportation, pas d'équilibre dans la balance du commerce, pas de revenus et point de recettes budgétaires. Pour faire face au déficit les Etats émettent des quantités croissantes de papier-monnaie. L'inflation reste inévitable. Les changes se déprécient.

Le problème économique dont une première Conférence de reconstruction se préoccupera, pourrait se limiter à l'étude des causes de ce fléchissement de la production en Europe et des remèdes à y apporter. Les Etats prétendus sains eux-mêmes procéderaient utilement à un examen de conscience : la production a diminué chez eux comme ailleurs.

*
* *

Et aussi bien la question de la *stabilisation des changes* nous paraît-elle devoir être réservée pour une Conférence ultérieure. Car s'il est simple — infiniment — de stabiliser le change d'un pays dont la balance des comptes et le budget sont en équilibre, il est chimérique d'y songer quand les importations excèdent sensiblement les exportations, ou que le budget reste alimenté par l'émission massive de papier-monnaie. Il est utopique d'espérer stabiliser le mark, par exemple, avant d'avoir remis en ordre les finances allemandes et rétabli la balance entre importations et exportations. Je sais bien que les statistiques douanières allemandes passent pour suspectes: les exportations l'emporteraient sur les importations dès maintenant. Mais ses Finances sont en désordre, et la dette extérieure de réparations influence sa balance des comptes.

Que dire alors de la Russie, de l'Autriche, de la Pologne, et autres Etats à change déprécié ?

Sans doute il y aurait un moyen de combler le déficit de la balance des comptes de ces pays ou leur déficit budgétaire.

Les pays riches pourraient leur consentir des emprunts. Mais cette méthode serait la pire : car elle encouragerait l'inertie des peuples, dont la torpeur doit être secouée, et qu'il faut laisser face à face avec cet axiome de toujours : travailler pour vivre, de façon à amener chez eux le sursaut d'énergie qui leur permettra de fournir l'effort immense nécessaire pour rétablir leur situation économique et financière. Car ils doivent s'aider eux-mêmes surtout.

*
* *

Et c'est sous forme de *crédits à la production* et de *concours techniques,* que les nations de l'Europe occidentale viendront le plus utilement au secours des nations de l'est et du centre de l'Europe. Cette première intervention pourra et devra constituer la préface d'interventions ultérieures. Le rétablissement de l'agriculture et de l'industrie préparera la reprise du commerce.

Mais en aucun cas les prêts consentis aux

peuples économiquement déchus ne devront consister en prêts de consommation, destinés à faciliter l'écoulement des stocks accumulés. Et c'est pourquoi nous doutons de l'action *immédiate* de cette politique sur la situation de l'une des contrées les plus éprouvées d'Angleterre et que lord Derby n'hésitait pas à assimiler à nos pays dévastés : le Lancashire. Russes, Hongrois, Autrichiens... doivent commencer par rétablir leur agriculture et leurs transports, de façon à pouvoir exporter, avant de redevenir les clients des industries livrant des objets de consommation et notamment des industries textiles. Ou sinon, on mettra la charrue devant les bœufs.

Quelles seront donc les industries favorisées par cette aide internationale envisagée ? Les fabriques d'instruments aratoires, d'engrais, les usines de locomotives, de wagons, les forges laminant des rails, la marine marchande anglaise, si rudement frappée après une période d'exceptionnelle prospérité. Mais les chantiers maritimes britanniques ne sauraient attendre de la prochaine Conférence qu'une aide de bien médiocre importance. La flotte marchande déjà existante suffira sans doute à tout.

Et au total l'industrie européenne ne saurait fonder de biens grands espoirs *immédiats* sur la reconstruction européenne, où l'on est tenté de voir une formule magique capable de remédier à tous nos maux. Les pays à restaurer étant surtout agricoles ne sauraient se refaire que très lentement. Les récoltes s'espacent d'année en année. Et *la prochaine Conférence portera quelques fruits au plus tôt à l'été de* 1923. Ne nous le dissimulons pas.

Encore faudra-t-il pour cela une reconstruction *méthodique*. Les efforts devraient être concentrés sur un point déterminé. Et l'on procédera à la manière du physicien organisant une expérience. A côté du concours matériel sous forme de capitaux, nous fournirons à ces pays une aide d'ordre technique. Nos ingénieurs devront collaborer à la restauration des pays à refaire et nous renseigner sur les résultats obtenus. C'est à l'œuvre que nous jugerons les peuples secourus. Et nous devrons faire des résultats la condition de toute aide ultérieure. Nous tâcherons de remettre le moteur en marche; mais l'essence devra ensuite être fournie par les peuples aujourd'hui désaxés. Et tous les citoyens de ces pays devront être avertis des conditions mises par nous à cet acte de solidarité dans leur intérêt même et dans l'intérêt de l'Europe. Car l'Europe se sauvera elle-même, si elle doit être sauvée.

*
* *

Aussi la question des [illegible] *extérieures* nous paraît-elle devoir être écartée du programme de la Conférence prochaine. Elle sera portée en son temps : plus tard. Dans ce domaine rien ne peut être tenté sans les Etats-Unis. Or, une remise de dette consentie par les Etats-Unis à l'Europe aurait encore le caractère d'un cadeau fait à un prodigue. Les Américains s'y refusent. L'Europe reconstituée sera plus forte pour négocier sur ce terrain avec l'Amérique. Car elle pourra tenir ce raisonnement : l'acquit intégral de la dette n'est pas sans inconvénient pour vous-même. Il crée chez vous du chômage et réduit vos industries à l'inaction. Si nous exportons aux Etats-Unis pour y payer des intérêts, nous ne pouvons acheter des produits américains avec le montant de nos ventes. Mais encore faut-il que l'Europe, pour tenir ce langage, restaure sa production. L'Europe est encore aujourd'hui insolvable. Et elle importe des Etats-Unis plus qu'elle n'exporte. Elle achète à crédit.

Tout ce qu'elle peut espérer des Etats-Unis, c'est un moratorium d'intérêt motivé par sa situation économique précaire. Et les Etats-Unis paraissent bien disposés à nous l'accorder. Peuvent-ils d'ailleurs faire autrement ? Mais ils ne songent pas, dans ces conditions, à renoncer à leur créance. Le problème de la dette extérieure ne se présentera à eux sous son vrai jour qu'au moment où l'Europe, inondant la République sœur de ses produits pour s'acquitter de sa dette, créera une situation difficile pour l'industrie et l'agriculture de ce pays. Tout citoyen américain percevra alors jusqu'à l'évidence qu'un certain désintéressement concorde avec l'intérêt bien entendu de ce grand pays. Les sentiments fraternels qui ont amené 2 millions d'Américains en France vibreront à nouveau. Et une large remise de dette accompagnera sans doute l'estime renouvelée qui naîtra, chez nos alliés d'hier, du courage dont nous aurons fait preuve.

A écarter de la prochaine Conférence la question des dettes extérieures, nous tirerons d'ailleurs un avantage. Il serait bien difficile d'y poser le problème de la dette extérieure entre Alliés sans soulever celui des réparations. Il y a là deux aspects d'un même problème. Et le problème n'est pas mûr. Tout comme l'opinion américaine se montre réfractaire au moindre cadeau envers l'Europe, l'opinion française se

déclare hostile à toute nouvelle révision de notre créance de réparations et pour une bonne raison : l'Allemagne n'a jusqu'ici à peu près rien payé. N'est-il pas singulier de procéder à des amputations successives d'une créance, dont le débiteur manifeste toujours plus expressément la volonté de n'en rien acquitter et pour qui toute nouvelle réduction semble devenir un encouragement ? La encore les temps ne sont pas révolus.

Car s'il est difficile d'évaluer la capacité actuelle et *à fortiori* la capacité future de paiement de l'Allemagne, il nous paraît indiscutable que l'Allemagne nous berne. A la fin des hostilités l'Allemagne disposait encore de valeurs étrangères : elle les a vendues. L'Allemagne a placé par milliards des marks papier au dehors : en Hollande, en Suisse, en Angleterre et même en France. Elle a provoqué volontairement la chute du mark, réalisant ainsi un gros bénéfice sur les imprudents spéculateurs à la hausse du mark. Elle a vendu des marks 0 fr. 20 et elle peut aujourd'hui les racheter 0 fr. 05. L'Allemagne dispose donc au dehors de très gros crédits. Car l'excédent de ses importations sur ses exportations, en tenant ses statistiques douanières pour exactes, ne permet pas d'admettre l'évanouissement de cet actif étranger. Mais ces avoirs à l'étranger appartiennent à des particuliers, le fisc ne peut et ne veut les atteindre. Le budget allemand est en déficit systématique. Et, par répercussion, le budget français y reste lui aussi.

Autant dire que les questions financières ne nous paraissent pas mûres. Un large effort *individuel et national* doit logiquement précéder l'œuvre *collective internationale* de demain. L'Allemagne notamment doit rétablir ses finances avant de songer à émettre au dehors des emprunts destinés à acquitter sa dette de réparation.

*
* *

Et pour conclure, la tâche d'une première Conférence de reconstruction nous apparaît, dans le domaine économique et financier, bien définie. Ecartant de propos délibéré tous les problèmes relatifs au change, et aux dettes extérieures, elle devrait se borner à envisager la reconstruction par des crédits à la production de certaines régions d'Europe. Ainsi limité, le problème ne manque pas d'ampleur. Les résultats permettront seuls de juger cette politique. En cas de succès, la résurrection de la production permettra celle du commerce ; les recettes budgétaires se développeront. Les changes dépréciés pourront alors être stabilisés. Mais cette œuvre exigera du temps, beaucoup de temps. Et si la prochaine Conférence *mérite d'être approuvée,* ses fruits dépendront de la méthode suivie et rien ne serait dangereux comme de la présenter aux peuples comme la panacée à tous leurs maux. Nous devons aujourd'hui tendre les énergies loin de les énerver ou de les endormir. Les peuples à ressusciter se sauveront eux-mêmes plus qu'ils seront sauvés par nous.

Jean LESCURE,
Professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux

LE TRÉSOR (1)

(*Nouvelle*)

Le huitième jour, la porte du père Cornaut, une fois de plus, ne s'ouvrit pas. Il avait montré la veille un visage effrayant de moribond.

Par le trou de la serrure d'ailleurs bouché, la fermière demanda, d'une voix qui tremblait :

— Dis donc, Cornaut, veux-tu voir M'sieu l'Curé ?

Et le vieux, à ces mots, comprit qu'il allait mourir.

Peu après, il trouva quand même le courage de se lever. Mais il n'essaya pas de retourner au travail. A peine pouvait-il tenir sur ses jambes. Néanmoins il eut encore la force, avec bien des vacillements, d'aller remplir à la pompe le broc qui lui servait pour boire la nuit.

Sa femme, qui le voyait prêt à s'évanouir :

— Veux-tu que j'te l'porte ?

Il se redressa pour un juron, reprit quelque vigueur, souleva sans broncher son broc, le transporta d'une traite dans sa chambre. La porte claquée, le bruit de la clé, des verrous, plus quelques coups de poing accompagnés de sourdes paroles, serrèrent le cœur de la grand'-mère et du petit-fils, pétrifiés sur place.

Enfin :

— Quittons-le tranquille, mon p'tit gas ! Tu vois bien qu'y n'veut pas d'nous !

Mais, toute la journée, malgré le froid et le mauvais temps, le petit-fils, accroupi contre la porte claquemurée, écouta tousser son grand-père.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 18 mars 1922.

En revenant de tirer les vaches, le trouvant toujours-là :

— Tu vas prendre itou la pulmonie ! gourmanda la mère Cornaut. Vas-tu rentrer ? Tu n'vois donc pas la sombreur qui descend ?

L'enfant pleura, cette fois encore, et refusa même de dîner. La bonne femme dut rentrer près de lui pour l'endormir.

Plus exaltée que d'ordinaire, elle alla, plus tard, ouvrir la porte de la cuisine.

— Es-tu là, Marcel ? demanda sa voix blanche.

— J'suis là, maman.

Il ne prit qu'à peine le temps de l'embrasser.

— Et ben ?...

— Et ben ! j'crois qu'ça y est, mon cher gas. Y doit être en train d'trépasser, à c't'heure !

Le rire que le garçon fit entendre dans les ténèbres fut tel que la mère ne put s'empêcher, pour elle-même, d'esquisser un signe de croix, qu'il ne vit pas, d'ailleurs.

— Si qu'on irait écouter maman ?

— T'en avises pas, malheureux ! Même en perdition comme il est, nous tirerait encore bien un coup d'fusil !

Elle sentit qu'il lui serrait fortement les mains.

— Maman ! Maman ! Est peut-être demain qu'on l'aura, son sac !

Le cynisme de son fils, celui qu'elle avait elle-même arboré jusque-là, l'épouvantait tout à coup, si proche de la chambre où se passait sans doute le plus grand des mystères. Elle tressaillait dans l'obscurité, l'oreille aux écoutes. Et l'on ne savait si ce qu'elle guettait ainsi c'était le pas hypocrite de son homme, ou bien le pas plus hypocrite de la mort.

Soudain, venue d'en haut, une petite voix effrayée :

— Grand'mère !

Ah ! mon Dieu !... cria-t-elle presque tout haut, sauve-toi vite ! Le petit s'est réveillé !

Et comme elle se dépêchait de grimper les marches de meunier, elle s'arrêta pendant une seconde, et son sang se glaça dans ses veines. Dehors, dans la nuit gelée, mouillée, et noire, lamentablement, le chien commençait à hurler.

IV

Elle ne voulut rien conclure du fait que le fermier restait couché le lendemain, à l'aube. Elle évita même d'aller du côté de cette porte énigmatique derrière laquelle, mort ou vivant, il lui paraissait également redoutable.

Elle alla traire ses vaches, en s'efforçant de penser à autre chose. L'enfant, qui n'avait pas bien dormi, reposait encore.

Ce fut seulement vers huit heures qu'il s'éveilla.

— Viens manger ta soupe, mon bézet !

Sans l'écouter :

— Où qu'est grand-père ? interrogea le petit.

— Y dort ! répondit-elle non sans frissonner. Surtout n'vas pas du côté d'sa porte, tu l'élugerais, tu sais bien.

Ainsi le maintint-elle en paix jusqu'à dix heures. Mais comme elle avait dû, pour quelque besogne, s'éloigner de la maison, elle trouva, en rentrant, le petit garçon accroupi de nouveau devant le seuil interdit. Il ouvrit sur elle deux yeux dilatés, et prononça tout bas :

— On n'entend rien grand-mère !

— Qui qu'tu veux qu'on entende ?... chuchota-t-elle en venant le prendre au bras.

Et, tandis qu'elle l'emmenait vite :

— Hier y toussait, grand-mère. Y tousse plus brin, à c't'heure !

—Tant mieux, mon nénet. Ça veut dire, qu'y repose. Ce soir y s'ra guéri, tu voiras !

Et, s'inventant des travaux urgents, elle resta tout le long du jour, avec le petit, au plus profond du dernier herbage.

— Y s'ra peut-être levé quand j'rentrerons ?.. ne cessait de répéter le galopin.

Mais quand ils se rapprochèrent de la maison, au coucher du soleil, ils comprirent tout de suite que rien n'avait bougé dans la chambre.

— J'veux aller l'appeler ?... vociféra l'enfant dans une crise de rage subite et singulière.

De quoi donc eut-elle peur, la mère Cornaut ?

— Après tout vas-y si tu veux, s'emporta-t-elle.

Elle était rentrée dans la cuisine pour ne pas assister à ce qui se passerait. Ce fut penchée sur l'âtre, à dessein de ranimer le feu pour chauffer la marmite, qu'elle entendit les cris du petit.

— Grand'père ?... Grand'père ?... Réponds-moi, ouvre-moi ! Grand'père ? Pour qui qu'tu m'réponds pas ?... Pour qui qu'tu n'bouges pas ?... Grand-père ?... Grand-père ?...

Bientôt vinrent les coups dans la porte, craintifs d'abord, exaspérés ensuite. Et les larmes se mêlaient aux paroles angoissées.

Cette petite voix impressionnante, la mère Cornaut ne put la supporter plus longtemps. Elle alla d'un pas saccadé retrouver l'enfant, qui se tut en la voyant venir.

— Attends, mon p'tit gas, j'vas l'appeler, moi !

Et dans le crépuscule envahi déjà par l'ombre, sans bien savoir pour quelle cause elle proférait ces mots :

— Cornaut ?... appela-t-elle. *Es-tu toujours là ?*

Silence. La femme et l'enfant se regardèrent. Le chien doucement se remit à hurler à la mort.

— Rentrons !... souffla la grand'mère. J'ai peur...

Et, comme si elle lui eût communiqué son épouvante, le petit, soudain docile et muet, se dépêcha de revenir avec elle dans la cuisine, dont ils fermèrent la porte à double tour.

— Si on avait eune chandelle, dit-elle, je l'allumerais. Mais puisqu'on l'a point, j'vas faire eune bonne bourguelée pour nous éclairer et nous cauffer.

Et, jetant d'un seul coup dans la cheminée la moitié de la provision de bois, elle se mit à souffler avec tant d'énergie que la flamme ne tarda pas à s'élancer, illuminant toute la cuisine comme pour une fête.

Versatile, le petit battit des mains. Frêle bête grelottante, il n'en avait jamais tant vu.

— Tiens, jette du bois, mon tit gas ! Jette du bois !

La marmite chantait, le feu pétillait. Ils dinèrent tout contre le foyer, occupés seulement de la flamme.

Quand il fallut monter dans la chambre glaciale et noire, l'enfant se remit à pleurer.

— Pleure pas, mon bézot, tu vas dormir bien vite. Et demain, il fera jour !

Elle lui parla doucement jusqu'à ce qu'il eut fermé les yeux. Longtemps, elle écouta sa respiration, avant de redescendre et d'aller ouvrir clandestinement la porte.

Marcel devait attendre depuis longtemps. Il ne l'embrassa même pas, cette fois.

— Eh ben !

— J'ai idée qu'ça y est !... murmura-t-elle sombrement.

Tout en lui expliquant ses raisons de croire, elle s'empressait de jeter le reste de bois dans le feu redescendu. La clarté de nouveau jaillit. Mais ni le fils, ni la mère ne pensaient même à se regarder, à faire la connaissance de leurs nouveaux visages.

— Si j'étais sûre que l'petit n'se réveillera pas, disait-elle, j'irions voir...

— J'ai apporté de la bougie, pour la lanterne... annonça-t-il. Je l'ai là, dans ma pouquette.

Tentés et vaguement superstitieux, ils se turent un moment.

—Comment qu'j'ferons pour ouvrir ?... finit-elle par demander.

— J'men charge, répondit-il en détournant la tête.

— Alors ?

— Alors, allons...

Ils étaient protégés par la longue succession de leurs herbages, protégés par la nuit d'hiver, où nul ne se risque passé neuf heures.

La porte ouverte, le vent froid fit vaciller la lanterne. Les pommiers fantômes s'arrondissaient au dessus de l'herbe noire, sous le ciel noir. Le chien dut frétiller vers le fils du maître, le bruit de sa chaîne s'entendait.

Devant la porte close, une dernière fois, étouffant sa voix, la mère appela :

— Cornaut ?...

Rien.

— Vas-y !... jeta-t-elle.

Elle n'eut même pas la curiosité de se rendre compte des outils qu'il sortait de sa poche. Discrètement il travaillait la serrure.

— C'est les verrous qui sont le pire... maugréa-t-il. Va falloir percer un trou pour les avoir ...

Il fut percé, le trou.

— J'les ai !... déclara-t-il.

Ses mains retombèrent.

— Tu peux entrer maman.

— Non, entre le premier, toi.

— Alors on va entrer ensemble.

Elle lui avait mis la main à l'épaule, convulsivement. Il levait haut sa lanterne.

Le bruit que firent les gonds leur parut formidable. Larges, leurs yeux se regardaient, cherchant à tout comprendre à la fois. Au bout de trois pas, la porte refermée sur eux, ils s'arrêtèrent net.

Le cadavre était de biais sur son lit, tout habillé, les couvertures chavirées du côté du mur. Les deux mains crochues étaient restées sur la gorge, les yeux révulsés regardaient en dedans. Et la bouche était si grande ouverte que l'ombre qui s'y engouffrait figurait un immense trou noir.

De larges taches de suif mouchetaient les draps, le pavage cabossé ; et, sur la chaise dépenaillée qui servait de table de nuit, les restes de la chandelle usée jusqu'au bout, s'étaient figés autour du goulot de la bouteille qui l'avait porté en guise de chandelier. Renversé par terre, vide, le broc avait roulé presque jusque sous le lit.

Combien de temps, la mère et le fils, immobilisés devant cela, restèrent-ils à se repaître d'horreur ?

La Cornaut enfin, se signa, machinalement imitée par son fils.

Alors, les paroles revinrent. Elles ne furent pas beaucoup plus basses que celles de tous les soirs.

Il aura étouffé... dit la mère.

— Tout probable ... continua le fils.

Ils s'étaient rapprochés d'un pas. Ils en firent un autre qui les mit tout près du lit.

— Approche la lanterne qu'on voye mieux.

Les ombres, en changeant de place, faisaient revivre le visage pétrifié. Le dessin du nez s'accentua, les paupières se bombèrent, quelques chicots réapparurent dans la bouche éclairée en plein.

Ce fut la mère qui, la première, allongea la main. Elle toucha d'abord les cheveux gris et blancs comme pour s'apprivoiser. Puis ses doigts effleurèrent le front.

— Faut-il fermer les yeux ? fit-elle.

Cependant le fils, de sa main restée libre, essayait de déplier les phalanges crochues.

— Il est déjà raide... constata-t-il. A dû mourir l'autre nuit.

Et comme il quittait les doigts du cadavre, tout doucement il tâta du côté de la hanche, puis glissa sous les reins.

Ses yeux se relevèrent, se plantèrent un instant dans ceux de l'autre.

— Est peut-être là ?... murmura-t-il.

Un éclair avait passé dans les prunelles de la mère Cornaut. Tous deux s'habituaient déjà, retrouvaient leurs idées.

— Est maintenant qu'on va connaître la racine, dit le fils un peu moins bas, depuis l'temps qu'y recouvre l'mystère !

Là-dessus leur regard fit simultanément le tour de la chambre. Elle était nue, hermétique, sans recoins ni placards.

La mère secoua la tête.

— Non !... articula-t-elle presque haut. Ai toujours pensé qu'y couchait d'ssus !

— J'allons bien voir !

Il posa sa lanterne sur la table boîteuse. Plein de précautions, comme pour ne pas lui faire mal, il se pencha sur le cadavre, et se mit à le pousser légèrement.

— R'gâde, toi, pendant que j'le soulève.

Une imperceptible odeur se manifesta, montée de la chair morte ainsi remuée. Les mains hâtives de la paysanne fouillèrent dans le creux laissé par les reins dérangés.

— Rien !... dit-elle.

— Cherchons ailleurs.

Pris par la nuque, le roide mannequin se déplaça de nouveau, sans que sa pose suprême en fût changée.

— Rien, dit encore la mère.

— Voyons sous les gambes.

Elle l'aida, cette fois. Les gestes se faisaient déjà plus brusques.

— Il a dû le coudre dans son matelas ! Faudrait l'sorti du lit pour mieux voir. Prends les pieds, toi.

Ils ne savaient plus que c'était un mort. C'était un objet lourd, et qui les gênait.

Le lit vidé, la poupée tordue posée à terre, ce fut subitement une ruée.

Le matelas décousu à coups de couteau, la laine et le crin ravagés, l'oreiller éventré remplissaient la mauvaise chambre. Désordre et dévastation ! Les voix de plus en plus brèves alternaient, toute sourdine abolie.

— P't'être là !

— Non, là.

— J'avons pas encore vu là.

— Mais oui !... J'avons vu.

— R'gâdons encore.

— L'est pourtant ici l'mâdit sac ! Aurait eu bien trop peur qu'on l'trouve ailleurs.

Cela dura presque une heure.

Un rire de la mère, soudain :

— Foutus bêtes qu'j'sommes. Je l'avons pas encore fouillé !

Ils s'étaient si vite précipités qu'ils s'entrecognèrent.

— Ses poches... Sa quémise... Otes-y ses chaussettes !

Quand la chose rigide et glacée fut nue, quand tous les vêtements eurent été retournés :

— Rien !... résumèrent-ils ensemble tragiquement.

Un silence... puis :

— La bougie s'consumme remarqua le fils en regardant la lanterne.

— Et c'est qu'faut tout r'mettre en place... poursuivit-elle. L'médecin d'ville qui va venir demain constater l'décès.

Ils s'activèrent. Ce fut, cette fois, en sens contraire. Le mort rhabillé :

— Donne-moi la lanterne. J'vas aller quéri du fil pour recoudre tout cha !

Concentré dans sa rage, le fils resta seul, dans le noir, avec le cadavre violenté de son père, tout le temps que sa mère mit à trouver ce qu'il fallait.

Quand elle revint, il avait réfléchi.

— Veux-tu que j'te dise ?... il a dû l'maçonner sous queque pavé. J'voirons ça quand les funérailles seront finies.

Et comme l'espoir leur revenait, ce fut presque gaîment qu'ils achevèrent leur besogne.

Quand tout fut en ordre et le mort sur son lit :

— J'vas tout de même essayer d'y croiser les mains et d'y fermer les yeux... dit gravement la mère Cornaut. Est plus convenable.

Mais, tandis que le fils tenait la lanterne tout contre, ce fut en vain qu'elle tenta de rectifier quelque chose à l'ultime attitude de son fermier. Les mains crochues restèrent contre la gorge ; et prunelles chavirées, bouche ouverte, le visage continua de faire sa grimace. Alors :

— Puisqu'y n'veut point... dit-elle.

Et, posant la lanterne sur la table, elle y introduisit la bougie de rechange que lui tendait son fils, puis, celui-ci continuant d'inspecter la chambre, elle s'assit d'un geste résigné sur la chaise, pour commencer la veillée des morts.

V

Tout le village et toutes les fermes environnantes marchèrent derrière le corbillard du père Cornaut. Personne ne l'avait aimé ; mais tout le monde le suivit. Ce fut un enterrement solennel.

Grand deuil protocolaire de la veuve en longs crêpes, messe, foule au cimetière. La belle tradition campagnarde y était, certes !

La curiosité seule avait amené les gens ; mais il y eut tout de même un peu d'émotion, à cause des sanglots du petit-fils. Cet enfant de cinq ans, si désolé, mettait des larmes dans tous les yeux. Malgré sa légende il n'était donc pas si mauvais qu'on l'avait cru, le vieil avare ?

La présence inattendue du fils conduisant le deuil avec sa mère et son enfant stupéfiait les assistants. Et, sourde, sans cesse grandissante, une autre légende commençait à se substituer à la première.

Ce Marcel qu'on avait vu s'en aller, cinq ans auparavant, entre deux gendarmes, et qui ne réapparaissait que le jour des obsèques, n'était-ce pas lui qui...

La mort du fermier demeurait mystérieuse, plus mystérieuse encore que sa vie. Le médecin de ville, après examen et longs interrogatoires, avait déclaré qu'il était mort, comme cela se doit, au bout du neuvième jour, d'une bronchopneumonie qui l'avait étouffé. Mais les explications de la mère Cornaut ne paraissaient pas claires. Cette porte forcée, ce cadavre convulsé, le temps écoulé entre la mort et la découverte de cette mort, les propos étranges du petit garçon, tout cela coïncidant avec le retour subit du fils, que d'aliments pour les commérages de la région !

Ils l'auront étranglé pour y voler son sac d'or, sûr et certain.

La suite des événements devait donner tort à l'opinion générale. En attendant, les lettres anonymes se multipliaient à la mairie et jusqu'à la sous-préfecture. Le mot « autopsie » courut.

Cependant, devenu maître de la ferme, Marcel en prit la direction aux côtés de sa mère. Sa silhouette furtive remplaça celle de son père, suscitant les mêmes murmures sur les portes.

Il flairait les racontars, et n'en tenait compte. Un autre souci le préoccupait.

Possesseur d'un beau bien au soleil, père d'un gentil enfant, fils d'une mère courageuse, il n'avait plus qu'à travailler sur sa ferme et à vivre presque heureux après les misères noires de sa première jeunesse.

Point. La disparition du sac d'or, idée fixe, le rongeait. Hypnotisée comme lui sur cette unique pensée, la veuve en perdait le boire et le manger.

Lucie DELARUE-MARDRUS.

(*A suivre*)

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE ROLE DES ÉTATS-UNIS

Le refus de participer à la Conférence de Gênes, suivi presque aussitôt après par l'avertissement donné aux Alliés qu'elle compte obtenir le remboursement intégral de ses dépenses militaires sur le Rhin, montre que l'Amérique a décidément adopté une politique nouvelle, à l'égard de l'Europe en général, et de la France en particulier. C'est une politique d'abstention et de bonderie, de désapprobation et de remontrances.

A la vérité, elle se dessinait depuis longtemps déjà, mais jamais elle ne s'était montrée avec cette netteté brutale : le refus de Gênes et la réclamation de Paris, éclairés par les commentaires de presse qui les accompagnent, signifient tout simplement que le Nouveau-Monde se désintéresse des affaires européennes, décidément trop compliquées, trop obscures, trop mêlées d'éléments incertains, pour que le « loyal Yankee », l'idéaliste moderne, puisse s'y reconnaître. Il signifie, d'autre part, que les Etats-Unis en ont assez de faire les frais des rancunes, des vanités et des impérialismes européens. Ils nous disent :

« Arrangez-vous, vieillards rancuniers, vaniteux et maniaques, et laissez-nous nous occuper de choses sérieuses : gagner de l'argent dans la catégorie de l'idéal. »

Il est vrai que l'Europe n'a pas lieu d'être fière de ses politiques. Toute la situation demeure dominée par le mot terrible d'Hugo Stinnes à Spa : « Messieurs les vainqueurs, faites des propositions ! » Depuis trois ans, nous n'avons pas su nous mettre d'accord pour faire des propositions, ni aux peuples vaincus, ni aux peuples qui sont les vrais vainqueurs, les peuples d'outre-mer qui ont drainé l'or du monde. Depuis trois ans, il n'est que trop vrai que tous nos gouvernements pataugent dans les solutions successives et contradictoires qu'ils proposent. Les ministères changent, l'incertitude politique demeure. Rien ne souligne plus cruellement l'impuissance des gouvernements par exemple que l'idée de confier la reconstruction de la Russie à un consortium financier international que les pouvoirs publics des Etats intéressés auraient à peine le droit de surveiller. Mais l'Amérique, ou du moins celui qui fut son représentant autorisé, a, en fait, une part de responsabilité trop grande dans ce gâchis pour qu'elle puisse nous en faire le reproche.

N'est-ce pas la paix wilsonienne, avec son idéalisme de façade, ses obscurités et ses impréci sions, sa Société des Nations, sorte de super-État, sans puissance et sans mandat déterminé, qui nous vaut les incertitudes présentes. Une paix victorieuse, obligeant l'Allemagne par des moyens de contrainte naturels à réparer les dommages qu'elle avait causés, assurant notre frontière du Rhin par l'institution d'un Etat rhénan indépendant et surveillé, eût permis ce désarmement qu'on veut maintenant nous imposer, sans nous donner les garanties qui le rendraient acceptable. Pourquoi la France doit-elle demeurer l'arme au pied, si ce n'est parce qu'on lui a finalement refusé le pacte de garantie anglo-américain qu'on lui avait promis en échange de sa renonciation à la frontière du Rhin ?

Voilà ce que les Etats-Unis oublient quand ils se donnent le droit de nous morigéner. Car c'est vraiment sur un ton de remontrance professorale que l'opinion américaine s'adresse à la France. Leurs docteurs montent en chaire pour nous faire la leçon, leçon de politique, leçon d'économie, leçon de morale. Un des journalistes les plus en vue de Washington, M. Mark Sullivan, a publié le mois dernier, dans le *New York Evening Post*, une lettre de Washington où on lit notamment ceci :

Voilà donc trois points [illegible] terrestre, [illegible] marins et navires auxiliaires — sur lesquels la Confé[illegible] fut contrainte de [illegible] Pour les trois [illegible] nique cause de l'échec [illegible] la France, [illegible] la France [illegible] Conférence aurait pu [illegible] [illegible] rait pu en vérité, [illegible]

Le rôle joué par la France dans cette affaire est [illegible] grave. Il ne peut pas être pardonné [illegible] pardonné. La France elle-même a [illegible] voir la lumière et les plus importants journaux fran[illegible] annoncent que l'attitude adoptée par la [illegible] à Washington fut une grave erreur.

Tels sont les faits, et ils ne peuvent être niés. La France a mal agi et il est inutile de chercher à atténuer la chose. Le mieux à faire, de beaucoup, est de laisser la France comprendre clairement quels sont les sentiments de l'Amérique à l'égard de l'obstruction qu'elle a faite contre notre grande entreprise d'idéalisme, et de la laisser reconnaître que l'isolement moral dans lequel elle se trouve est son œuvre.

Non pas comme justification, ni même comme atténuation, mais plutôt à titre d'explication, certaines choses peuvent être dites. La France fut invitée à une Conférence où elle se trouva dépassée (outranked) par trois nations. Or, historiquement, la France a été l'égale d'une de ces trois nations, la Grande-Bretagne. Quant aux autres, elle leur a été supérieure. Alors que, quand la France était l'une des deux grandes puissances mondiales, l'Amérique ne comptait que quelques millions de colons mal dégrossis et le Japon était dans le monde un élément totalement négligé. Que la France éprouve quelque peine de ce changement dans sa situation relativement aux autres pays, on peut le comprendre. Cela ne justifie pas ce qu'elle a fait, mais l'explique jusqu'à un certain point. La France est le « nouveau pauvre » parmi les nations. L'Amérique et le Japon sont des « nouveaux riches ». La France a toute la susceptibilité d'un nouveau pauvre. Elle est la bénéficiaire d'une grande quantité d'œuvres charitables organisées par l'Amérique. Elle est notre « parente pauvre » et elle montre la fierté qui se rencontre fréquemment dans cette situation. A ces circonstances s'ajouta le fait que les Français, à la Conférence, parurent toujours être — comme disent les gens de la Nouvelle-Angleterre — « dans tous leurs états ».

La France attribue sa descente aux sacrifices qu'elle a endurés dans la dernière guerre, et dans sa précédente guerre contre l'Allemagne. C'est exact jusqu'à un certain point; mais si la France voulait s'interroger avec plus de sang-froid, elle comprendrait que cette descente est due en grande partie à une cause interne. Elle est due au faible taux de ses naissances.

Sans doute cette opinion n'est pas unanime. Le *New-York Times* a répondu à M. Sullivan avec une certaine vivacité. Il y a encore aux Etats-Unis une élite qui se souvient du sang versé en commun, qui connaît la France et ses vertus profondes mais il n'en est pas [illegible] qu'avec son ton particulièrement [illegible] l'article du *New York Times* [illegible] est un symptôme caractéristique de l'état d'esprit qui a déterminé la nouvelle politique américaine. Faut-il l'attribuer aux erreurs de tactique commises par la délégation française à la Conférence de Wa-

lington ou à la position même du problème ? Il est dans tous les cas certain qu'il domine au Sénat comme dans la presse. Pour ceux qui dirigent en ce moment la politique de Washington, la France représente en Europe l'esprit réactionnaire, impérialiste et belliqueux et l'on est bien forcé de constater que les discours de MM. Briand, Viviani et Sarraut n'ont pas détruit cette impression. Au contraire : ils ont produit un effet diamétralement opposé à celui que leurs auteurs en attendaient. La propagande germanique aidant on est arrivé, au delà de l'Atlantique, à considérer toutes les mesures de sûreté que nous voulons prendre contre une Allemagne dont le désir de revanche ne fait pas de doute, comme de funestes menaces contre la paix du monde. La misère du Reich est tenue pour un dogme et sa bonne foi pour une certitude. On ne croit pas à la nécessité des mesures de contrainte et l'occupation du Rhin apparaît comme une dépense inutile et somptuaire ou comme une odieuse brimade à l'égard des vaincus.

Certes, un peuple qui a perdu dans la guerre plus de quinze cent mille morts, dont les plus riches régions industrielles ont été converties en désert, un peuple qui, au plus fort de la lutte, n'a jamais hésité devant aucun sacrifice ne peut voir sans indignation ses droits méconnus et ses intentions travesties à ce point. Mais, comme disait Bismarck, l'indignation n'est pas un état d'esprit politique. Tâchons de déterminer les raisons qui ont provoqué ce funeste courant de l'opinion américaine.

Les fautes commises à la Conférence de Washington ? Elles comptent pour quelque chose. La propagande des germano-américains ? Oui, évidemment, elle y est aussi pour beaucoup. Mais la propagande ne réussit que quand elle s'exerce sur un terrain favorable. Comment l'enthousiasme pour la France, qui régnait d'un bout à l'autre des Etats-Unis, en 1918, s'est-il changé en cette méfiance générale ?

Il y a d'abord un malentendu initial ; les Américains croyaient nous connaître et ne nous connaissaient point ; nous croyions connaître les Américains et nous ne les connaissions guère. Leur religiosité élémentaire de peuple adolescent, pour qui le puritanisme est une nécessité, nous fait l'effet d'un pharisaïsme assez grossier et ils ne comprennent rien aux subtilités de notre religion ou de notre irreligion. Nous sommes gouvernés par nos morts, ils ne se souviennent point des leurs. Ce sont des néophytes du droit, des néophytes de l'idéalisme; nous traitons ces notions primordiales de toute civilisation avec la familiarité qu'autorise une ancienne connaissance. Ils nous trouvent légers, sceptiques et vains, nous sommes pour eux des espèces de *graeculi ;* ils nous paraissent naïfs et un peu épais. Ajoutez à cela la conception anglo-saxonne et protestante de la vie, si différente de la conception catholique et latine, et enfin l'ignorance générale de l'histoire européenne qui règne en Amérique, et vous comprendrez les raisons psychologiques du malentendu.

Il y a aussi des raisons économiques qui sont peut-être plus graves et plus profondes. Les Américains sont de plus en plus persuadés qu'ils peuvent désormais se passer à la fois de l'usine et du marché européens ; ils sont convaincus que le centre de la civilisation et l'axe du commerce mondial se déplacent et que dans cinquante ans c'est sur les bords du Pacifique que battra le cœur de la planète. Aussi la question du Pacifique est-elle pour eux la question capitale. Auprès de ce problème immense, à leurs yeux la reconstruction de l'Europe et à plus forte raison celle de la France, leur fait l'effet d'une toute petite chose ; ils nous en veulent et nous méprisent de ne pas voir le problème du monde de la même façon qu'eux.

Il y a dans cet état d'esprit autant d'erreurs que d'injustice, et il n'est pas vrai que l'Amérique puisse se passer de l'Europe ; elle est fille de l'Europe, elle dépend de l'Europe. Sa civilisation, d'une originalité contestable, du moins dans les domaines supérieurs de l'esprit, est sortie de la nôtre et demeure liée à la nôtre. La race blanche est une aristocratie qui règne sur le monde par la force de son génie et de son caractère. Les Américains appartiennent à la race blanche, et si celle-ci, par la faillite de l'Europe, laissait tomber sa couronne, les Etats-Unis ne tarderaient pas à être atteints de la même disgrâce que les vieilles nations dont ils sont issus. S'il est vrai que l'axe de la civilisation se déplace et se transporte, de l'Atlantique dans le Pacifique, l'Amérique Blanche aura un jour ou l'autre à le disputer à la vieille Asie ressuscitée. Elle aura besoin de l'Europe alors, et ce n'est pas la maîtrise de l'étalon d'or qui la préservera du péril. Par la force des choses, bien plus que par la volonté des hommes, l'Amérique a été contrainte de jouer un rôle dans la guerre, elle sera contrainte de jouer un rôle dans la paix. Elle a pris rang de grande puissance civilisée ; cela comporte peut-être plus de charges que d'avantages mais ce sont des charges auxquelles on n'échappe pas...

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

CHEZ LES PAYSANS DE LA MAURIENNE (1)

M. Henry Bordeaux nous avait déjà donné, en 1913, *La Maison*. Et il nous expliquait ce que « la maison » signifiait pour lui : le royaume où se perpétue la suite des chefs de famille, comme une dynastie. C'est le foyer qui rassemble, qui assure la continuité : la maison vivante. Il nous raconte aujourd'hui l'histoire d'une maison morte. Car les maisons meurent. Et comment en serait-il autrement ? Une maison a un corps et une âme. Le corps, c'est la construction de bois et de pierre ; mais l'esprit qui l'habite vient de ce qui reste après nous, invisible et présent. Dans la maison des Couvert, cet esprit, un jour, s'est envolé, — et c'est là toute l'histoire. L'inceste et le crime ont aboli les mérites de toutes les générations antérieures, « de tous les Couvert passés qui naquirent et moururent ici et qui menèrent ici une vie de labeur et d'honnêteté ». Les innocents sont partis. Les deux criminels n'ont pu rallumer la flamme du foyer, et c'est pourquoi la maison est morte, alors que ceux par qui elle devait continuer de vivre sont encore vivants.

Ce qui fait l'originalité du livre et sa singulière beauté, c'est que l'idée essentielle des principaux romans de l'auteur, leur thème fondamental, le *leitmotiv* de son œuvre anime cette fois une passionnante histoire de crime mystérieux, un drame paysan qui évoque « le souvenir des Euménides et l'apparition du fantôme d'Elseneur ». Ce drame, le romancier ne nous le raconte pas, puisqu'il l'ignore et qu'il doit le découvrir peu à peu, deviner, soupçonner, vérifier, épier les gestes et les âmes, non point poussé par une vaine curiosité, mais penché lui même sur l'abîme de ce mystère avec une sympathie profonde pour la victime et ceux qu'elle entraîne à sa suite dans le gouffre. La tâche du narrateur est donc de reconstituer le drame. Il nous avertit qu'il ne saurait nous en donner un véritable récit, comme s'il l'avait vu du dedans : « Ce serait supposer des confidences que je n'ai point reçues. Je n'en dirai que les apparences et me contenterai de nouer ensemble les détails qui peu à peu se sont accumulés dans ma mémoire jusqu'à l'obséder et lui imposer ma conviction. »

On voit les avantages de ce procédé, et combien il est propre à tenir l'intérêt en éveil. C'est une chasse au mystère, dans laquelle nous suivons l'auteur pas à pas, partageant avec lui toutes les émotions de la découverte et l'excitante griserie du jeu des reconstitutions. Ce n'est plus un roman qui se lit, mais un roman qui se fait, et nous sommes associés au travail créateur. Dans cette découverte progressive, il y a des étapes, que M. Henry Bordeaux a [illegible] es avec art : c'est la mort de la mère (*Mère dans l'étable*), puis la retraite du père (*Une vocation tardive*), et ces chapitres dont chacun jalonne à sa manière, tantôt subtile et tantôt dramatique, le chemin parcouru : *Le soupçon, La vengeance du chamois, Cas de conscience, La poursuite, Les fiancailles d'Hamlet, Dans les creutes de l'Aisne, La Malmaison, Benoît et Maddalena, Le Foyer sans feu, L'homme d'Hautecombe*. Nous signalions récemment l'art avec lequel M. Edouard Estaunié nous faisait saisir, dans trois récits différents, trois aspects complémentaires de la même aventure. Ce romancier si personnel, sans s'imiter lui-même ni se répéter, a repris et renouvelé dans *L'Appel de la route* un procédé qui l'avait merveilleusement servi dans *Les choses voient*. Il serait difficile de ressembler moins à M. Edouard Estaunié que M. Henry Bordeaux. Si nous les rapprochons ici, c'est qu'il est frappant de voir reparaître chez deux romanciers si différents cet art de conter, dont les naturalistes et les psychologues faisaient peu de cas. Il revient à la mode et c'est lui qui a ressuscité un genre trop longtemps déprécié, le roman d'aventures. Mais il est plus caractéristique encore de le voir triompher dans des romans de vie intérieure, comme ceux de M. Estaunié, dans des récits tout pénétrés de vérité psychologique et morale et tout animés de préoccupations sociales, comme ceux de M. Henry Bordeaux.

Une autre originalité du livre, c'est la précision de la vérité locale, l'enracinement des personnages et le réalisme pittoresque du decor. Jamais peut-être M. Henry Bordeaux ne s'est tenu plus près des choses, ne s'est inspiré plus directement de leur réalité particulière et concrète. Le coin de Savoie qu'il nous dépeint a une physionomie plus marquée, il est en correspondance plus intime avec les âmes. C'est la Maurienne, cette Maurienne fermée aux influences du dehors, avec « cette sorte de grave affliction et douloureuse, le sourire des femmes qui gardent secrète la puissance de leur flamme intérieure et ne la livrent que par le prix d'importance même qu'elles attachent aux faveurs souvent ordinaires ». Là, dans ce vieux pays « que toute l'histoire a traversé depuis vingt siècles et que

(1) Henry Bordeaux, *La Maison morte*. Librairie Plon, 1922.

vantage », les paysans ne rappellent guère l'idée commune que l'on se fait des gens de campagne. De tous les équipages et de tous les défilés qu'il a vu passer — Annibal, Asdrubal, Marius, César, les Barbares, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, Charles VIII et François I, les armées de la Révolution, Napoléon, les troupes du second Empire, les chefs d'État et les généralissimes de la Grande guerre qui se donnaient des rendez-vous à Modane, et les camions automobiles qui ont franchi les Alpes en novembre 1917, pour porter nos troupes et les troupes anglaises sur la Piave, à l'aide de nos frères latins — « le Mauriennais a gardé une imagination ardente qui ne se satisfait que dans les miracles ou la folie. » M. Henry Bordeaux nous avait déjà conté l'aventure d'une école enfantine qui avait résolu de traverser la montagne pour s'en aller délivrer le pays de Rome dont elle avait entendu dire qu'il était prisonnier (*La Nouvelle Croisade des enfants*) et l'histoire d'un curé de village qui, rescapé de l'assassinat, ne trouvait rien de mieux pour assurer sa sécurité que de prendre à son service l'assassin lui-même (« Le curé de Lanslevillard » dans *Le carnet d'un stagiaire.*) Il n'y a qu'en Maurienne où l'on puisse voir des choses pareilles, et la nouvelle histoire qui nous est contée trouve dans cette rude province son cadre naturel : le village de Bessans, sa petite église bâtie sur un tertre, le clocher de tôle qui miroite au moindre rayon, les habitations serrées aux toits couverts de plaques de schiste.

Et les femmes de Maurienne, avec leur costume sévère, d'une rigidité tout espagnole, leurs traits réguliers, accentués, où l'on croit reconnaître des traces du sang sarrazin, leur noblesse d'allure, leur aisance de gestes, font mieux ressortir l'étrangeté de cette Maddalena Corona, la Piémontaise que Claude Couvert a ramenée de Ceresole, paysanne l'hiver, femme de chambre dans un hôtel pendant la saison. Voyez son petit air de madone primitive, le visage en triangle, le front ceint de bandeaux, le teint d'ivoire, sa taille contrainte... Comment cette dévote passionnée de pèlerinages s'est-elle livrée à la passion farouche et taciturne de Benoît Couvert ? L'a-t-elle provoquée ou subie ? Elle emportera dans la mort le secret du drame horrible dont elle a été la complice. Tout cela est concentré, vigoureux, harmonieusement fondu dans un récit aisé et rapide, qui court droit devant lui et parfois s'arrête un instant, juste assez pour nous laisser goûter la beauté des choses ou rêver sur le mystère des âmes.

Vérité, disais je, et poésie. On en revient toujours là comme au dernier mot de l'art, à sa véritable signification et à son essence. Les paysans de M. Henry Bordeaux nous sont montrés dans leur vérité la plus crue, la plus dure. Ils n'ont rien de la convention ni de l'idylle. L'auteur nous les peint avec un réalisme sobre et vigoureux. Lisez, de ce point de vue, dans le premier chapitre, *Trois générations,* les portraits de Jean-Pierre et de sa femme Pétronille, des deux fils, Benoît et Claude : vous n'y trouverez ni faux embellissements, ni poésie fade, ni banale idéalisation. Mais il y a chez le vieux Jean-Pierre cette majesté naturelle, cette solennité hautaine que les paysans de Maurienne gardent « jusque dans les marchés où ils cherchent à se duper les uns les autres ». Et quant à Pétronille, qui va et vient sur ses semelles de corde, à travers la maison ou dehors, toute à ses tâches multiples « et trouvant le temps par surcroît de cueillir une messe ou deux dans la semaine par-dessus la messe du dimanche », nous sommes avertis et nous nous apercevrons bien qu'elle est une sainte. « La sainteté, comme le génie, peut se révéler par de brusques miracles. Il arrive ainsi qu'elle disparaisse sous les habitudes quotidiennes comme un oratoire sous les ronces. »

Voilà comment s'exprime un art impartial et véridique, tout pénétré d'humanité et qui ne s'enferme pas dans une formule. Il serait difficile d'aller plus loin dans la représentation d'une violence concentrée, qui aboutit tranquillement au crime, et d'une volonté taciturne, qui se ferme obstinément sur le secret. Benoît et Maddalena restent plus près de la nature, ils sont, au sens propre et plein du terme, d'un *naturalisme* plus saisissant que les ignobles fantoches qui ont sali et déshonoré ce mot. Et pourtant, quel rayonnement de poésie à travers cette vérité ! Poésie non point surajoutée, mais née de la vérité même et qui l'illumine du dedans, qui la rend plus transparente et nous la révèle ainsi tout entière. C'est une incomparable scène que la mort de Pétronille Couvert, après la réception des derniers sacrements : *Dieu dans l'étable.* Et ce n'est que le commencement de l'expiation, de la purification. Après la mère, qui meurt d'avoir découvert une part du secret, le père s'en va à son tour pour l'avoir entrevu tout entier : il sort de la maison souillée, il va *réparer* pour sa part, autant qu'il le pourra, et il prend toutes les mesures possibles pour que les répercussions s'arrêtent à lui, que les ravages du mal ne s'étendent pas plus loin : haute conception, qu'il serait incapable de for-

muler sans doute, mais qui sort naturellement de ce rôle de chef héréditaire qu'il exerce traditionnellement. Et voici, après le père, le second fils, rongé par le tourment d'une curiosité sacrée et d'une juste vengeance, pliant sous le fardeau trop lourd de sa responsabilité de justicier : il entrera dans les ordres et partira comme missionnaire en Extrême-Orient. Et le troisième fils, à son tour, découvrant par hasard, durant la guerre, au cours d'une permission, l'horrible secret, cherchera la mort dans une mission périlleuse et se fera tuer au fort de la Malmaison. Puis, les coupables enfin, les deux complices, disparaîtront à leur tour ; mais ceux-là, nous ne saurons pas où ils vont, et leur fin s'enveloppera du même mystère que leur crime.

Car le dénouement n'est que le dernier terme où aboutit la logique du drame, d'un drame qui, dans sa réalité d'aujourd'hui, évoque les plus sombres légendes de l'antiquité et rappelle, avec les Oreste et les Iphigénie, l'Hamlet de Shakespéare. Le sujet, si précis dans ses origines et dans son cadre, élargit ainsi sa signification juqu'aux limites des plus grands thèmes humains. Et c'est pourquoi *La Maison morte*, cette tragédie de la solidarité domestique, est peut-être la plus heureuse réussite d'un auteur qui compte à son actif tant de beaux livres, depuis *La Peur de vivre* jusqu'à *La Résurrection de la chair*, en passant par *Les Roquevillard*, *Les Yeux qui s'ouvrent*, *La Croisée des chemins*. Jamais peut-être toutes ses qualités ne se sont rencontrées et ajustées dans un accord plus parfait, jamais tous les éléments dont dispose ce romancier si bien doué et si merveilleusement préparé à traiter un tel sujet, ne se sont ordonnés avec plus de spontanéité ou, pour mieux dire, n'ont passé avec plus de facilité tous ensemble dans la large coulée d'une œuvre fondue d'un seul jet. Les paysages de la Savoie et les pierres du foyer, la chasse au chamois et les impressions de la guerre, le goût inné du récit romanesque et les premières habitudes de l'avocat, l'amour de la vie et le sentiment de ses fatalités, de ses horreurs, mais aussi de tout ce qu'il y a de divin dans l'homme : tout cela se retrouve dans l'œuvre pleine, équilibrée, harmonieuse qui vient s'inscrire comme le seizième roman — je ne compte pas deux recueils de nouvelles, ni dix volumes de critique — composés en vingt-deux années par un écrivain qui a dû en consacrer cinq à la guerre, dans la force de l'âge et la plénitude du talent, mais qui est sorti de l'épreuve rajeuni et retrempé.

Firmin Roz.

L'HISTOIRE

HISTOIRE ET POLITIQUE (1)

Un *Essai de politique expérimentale*, comme celui que M. le Comte de Fels donne au public, un contemporain du président de Montesquieu l'eût appelé d'un autre nom : *De l'esprit de la constitution française*, par exemple, ou *Histoire philosophique du gouvernement français*. Histoire philosophique? Soit. Histoire tout de même. C'est à ce titre, à ce titre seul qu'un tel ouvrage, si neuf par ailleurs, plein d'idées originales, animé de préoccupations nationales, abondant en formules lumineuses, compréhensives, relève de notre rubrique. L'historien, de qui ce n'est pas le métier que de croire à la « philosophie de l'histoire », s'occupe de ce livre avec utilité. Aussi bien, s'il prétend ramener la science politique des concepts de la métaphysique aux constatations de l'expérience, M. de Fels serait-il fort empêché de se procurer, ailleurs que dans le passé historique, les « expériences » dont il déduira ses conclusions. Une Catherine II, communiquant à tel de ses philosophes occidentaux, qu'il s'agit de « bluffer », des confidences destinées à une publicité profitable, se vante de travailler à cru sur le vivant, ce docile moujick, qui depuis... Facilités de despote! Le théoricien ne dispose pas de ces moyens. A la rigueur du mot, il n'expérimente pas. Et il court un grave péril : celui de n'être frappé, dans les faits que lui livre l'histoire, à les supposer bien établis, que par ce qui s'articule à l'ensemble de ses idées personnelles, à ce que sa culture, le travail critique de sa raison, et aussi l'influence des préjugés (au sens large du mot) à lui imposés par son monde ou par la vie lui ont permis d'en découvrir.

Matière difficile à manier en somme, qui ne se laisse *solliciter* que pour s'en venger à l'occasion. Des législateurs ingénus, en quête d'antécédents constitutionnels, s'en allaient, en 1793, réclamant un exemplaire, introuvable, des lois de Minos. Triompher de tant de candeur, œuvre vaine. Mais autre candeur, peut-être, de s'imaginer que l'histoire, même interrogée avec sincérité, nous livrera des secrets dont l'application dans la pratique nous préserverait de toute erreur. Machiavel, ce maître de la politique moderne, tout en mettant le Prince à l'école de « ses » Romains, le veut voir à l'affût de l'occasion, celle qui ne passe guère plus d'une fois dans une vie humaine, et combien peu de

(1) Comte de Fels, Essai de politique expérimentale. Paris, Calmann-Lévy, 1921.

fois dans la vie d'un peuple ! Ce grand artiste s'y connaissait. Il existe dans la politique, comme dans la guerre, une partie divine que la seule interprétation du passé ne remplace pas.

Encore convient-il que la connaissance en soit complète, exacte ou à peu près. M. de Fels constate que notre effort national nous a menés jusqu'ici (après quelles traverses !) au douloureux paradoxe de 1919 : une France capable d'étonner le monde (que vient d'ébranler, consécutive à la chute de quatre empires, la poussée du communisme) par « sa robuste constitution politique et sociale », victorieuse dans la plus formidable des guerres, dont elle se tire néanmoins plus faible que cent ans auparavant au lendemain de Waterloo, avec des « limites humiliées et amoindries », victime en cela de la volonté de ses alliés de « limiter sa victoire », de la renvoyer, elle triomphante par les armes, dos à dos avec le vaincu soigneusement maintenu en force, de faire d'elle un « pays assisté », réduit à un rôle « inférieur et subordonné », sous la « dépendance absolue », la tutelle « étroite et dure » d'une sorte de supergouvernement étranger, assurée d'aucune réparation, sauf celle que lui accordera le consortium, si bien que, admise à « ramasser quelques minces reliefs de la desserte britannique », elle assume pourtant, en présence des impérialismes grands et petits, tous comblés : Etats-Unis, Angleterre, Japon, Italie, Grèce, Roumanie, Serbie, Prusse même rendue toute-puissante en Allemagne, la réputation sans honneur d'un impérialisme et d'un militarisme toujours insatisfaits, avec « toute l'impopularité et la responsabilité d'une curée gigantesque ». D'une telle injure subie, M. de Fels se refuse à rejeter la faute sur les hommes qui négocièrent les traités de « Versailles et banlieue ». Passons; la question sera traitée un autre jour. Il préfère s'attaquer à certaines dispositions dominantes de notre esprit de gouvernement, dont il observe d'abord les manifestations au déclin de l'ancien régime. Autre constat, formulé en « loi », dont la rigueur impressionne : les alternatives pour la France de « suprématie et de débordement, quand notre politique est ferme et notre fécondité intacte, de subordination et d'invasions étrangères quand nos desseins sont incertains et faible notre natalité ». *Débordement !* le mot inquiète, avec ce qu'il sous-entend d'aventures. Au demeurant, l'absence de statistiques certaines avant 1789 entrave la discussion. Il ne semble pas toutefois que la natalité ait beaucoup décru chez nous depuis 1680, par exemple, ce qui n'a pas empêché Louis XIV, par deux fois, en 1697 et en 1713, de traiter en roi vaincu. Et quant au XVIIIe siècle, il apparaît que la France, avec ses quelque 24 millions de natifs, 26 peut-être, présentait à la veille de la Révolution la plus forte population de l'Europe.

Voici deux points qui importent davantage, auxquels, faute d'espace, il convient de se borner. M. de Fels dénonce la nocivité, non pas précisément de l'absolutisme royal, fondé sur un long passé de services et le consentement tacite des sujets, mais de cette précellence des légistes, dont la doctrine, alimentée aux maximes du droit romain, férue d'unitarisme centralisé, a contrarié, puis stérilisé la vivante évolution de nos coutumes. Cet *étatisme* de pratique s'allie au surplus, en politique extérieure, à une rare faculté de saisir le concret et, chez les exécutants, à une vue immédiate de l'intérêt national. — Pour ce qui est du *cosmopolitisme,* dominant déjà dans les lettres au premier tiers du siècle, il ne s'affirmera en politique que beaucoup plus tard. M. de Fels reconnaît que Rousseau, importateur déplorable, à l'encontre de nos réalistes, héritiers des ministres-cardinaux, de l'idée de contrat comme base de toute constitution, est un isolé en son temps. Ajoutons que ce cosmopolitisme, vous le trouvez partout en honneur à la même époque, dans l'Angleterre des Georges comme dans la Russie d'Elisabeth, et dans ces cours d'Allemagne qui singent Versailles où elles mendient, d'où l'esprit national est absent, où le « patriotisme germanique », quand il existe, se perd dans un droit, vaguement exprimé, de cité européenne. Le cosmopolitisme, il est vrai, s'est vu brider, hors de France, par un despotisme princier et féodal résolu à ne pas lâcher prise, à briser tous mouvements de rébellion contre l' « autorité », qui les brisera en effet en 1792, en 1813, en 1850, en attendant de passer la main au féodalisme industriel, armature de l'empire bismarkien. Or, en France, observez ce qui se passe autour de 1750. Une guerre a été voulue et conduite par la jeune noblesse, qui a porté nos armes jusqu'en Bohême. Des revers, du fait de la trahison de l'allié prussien, les ont refoulées au Rhin et à la Meuse. A la fin, Fontenoy et Maëstricht ouvrent le champ à toutes les revanches. Mais un traité est bâclé, consenti par la veulerie du monarque au caprice d'une favorite, un traité qui ne paie pas, un traité « pour le roi de Prusse ». La nation l'a compris ; elle réfléchit, applaudit aux « publicistes » qui établissent en ce temps-

là le compte des « abus » : intrigues de cour, rivalités de femmes et de ministres, décomposition du gouvernement, insolence renaissante des privilèges. Qui, la Nation ? Les gens de justice, de finances et d'administration, bourgeois des villes et curés de paroisses, en défiance contre les grands nobles, les intendants et les évêques, souscripteurs de l'*Encyclopédie*, dont le premier tome paraît en 1751. Mais voici qu'en 1756 recommencent les désastreuses entreprises continentales de la royauté, que clôture la honte de la paix de Paris. Quel événement, je le demande, du *Contrat social*, à peu près sans lecteurs, de 1762, ou du traité de 1763, hâtera le plus le divorce, dès lors irrémédiable, entre la nation et la royauté ? Poursuivons. Vingt ans passés, la paix de Versailles, qui émancipe les Etats-Unis, ne répare qu'à demi, en dépit de la victoire et de la diplomatie de Vergennes, les humiliations et les pertes antérieures, et le traité de commerce franco-anglais, qui la suit, accule si bien à la ruine telles de nos industries essentielles que la dénonciation en sera âprement réclamée dans leurs cahiers par nombre de communautés du Tiers. Ainsi, la royauté ne fait plus les affaires du pays, à qui elle s'apprête à en appeler dans sa détresse. Comme la corporation patronale, dont M. de Fels a si bien vu qu'elle a succombé « moins aux coups de l'individualisme révolutionnaire qu'aux effets de sa propre dégénérescence », la monarchie, ayant épuisé sa force interne, abdique aux mains de la nation.

Dangereux héritage. « La nation absolue, dit M. de Fels, va succéder au roi absolu ». Evidemment ; et comment s'en étonner ? Inutile d'invoquer Rousseau et ses inspirations étrangères. « Jean-Jacquisme » cependant, d'après notre auteur, que cet article III de la déclaration de 89 qui, préface d'une constitution monarchique, reconnaît dans la nation le souverain ! Or, n'est-ce pas surtout l'idée que les compagnons de La Fayette avaient vu réaliser en Amérique, où elle ne rencontrait pas de contradicteurs? Et, parmi les dix-sept articles fameux, combien, se référant d'après Montesquieu à la « nature des choses », subordonnent, au prix de la plus évidente contradiction, l'absolutisme du nouveau souverain aux droits fondamentaux de la personne, de la conscience, des opinions même, de la propriété! « Jean Jacquisme », l'article 35 et dernier de la Déclaration de l'an I, qui ouvre le droit à l'insurrection du citoyen en cas d'usurpation tyrannique! Peut-être? si, en ce 24 juin 93, qui voit la moitié des départements en révolte contre le pouvoir élu, il ne semblait opportun à la Convention d'accorder cette satisfaction platonique aux Girondins sur le bord de la guerre civile et qu'on espère ainsi ramener. Jean-Jacquistes, malgré le souvenir de Danton, les Merlin, les Carnot, les « comitards » de l'an III et Cambacérès, inspirateurs de la paix de Bâle? En tout cas, les frontières qu'ils veulent, et qu'ils obtiennent, ce sont les mêmes, nullement chimériques, que visa la monarchie, qu'elle l'eût atteinte si, par économie, elle n'eût préféré prendre à pension les possessionnés rhénans de la rive gauche. Il est vrai qu'après 1795, est survenu un capitaine d'aventures...

Mais ceci est une autre affaire, qui nous amène à notre second point. Bonaparte, écrit M. de Fels, « c'est Rousseau à cheval ». A le considérer au lendemain de Brumaire, ne dirait-on pas aussi bien : c'est le Dumouriez de 92 qui a réussi ? Qu'avait-il cependant accompli à Campo-Formio, inauguré à Rastadt, imposé au Directoire (en dépit de la faction des anciennes limites) avec ses Républiques-sœurs hors de nos frontières naturelles, sinon la répudiation de toute la politique monarchique et révolutionnaire ? En lui revivent les chimères de la jeune cour de 1740, avide de bousculer l'Europe entière pour le plaisir de brimer la maison d'Autriche et de lui ravir l' « Empire ». C'est fait en 1804. Un tel triomphe, en revanche, avec les profits de pillage dont ne se prive nulle armée, mène plus loin encore que Vienne, à savoir à Madrid à Moscou et à Leipzig. 1815 du moins remet-il les choses en l'état ? M. de Fels le professe, qui rapproche des traités de Westphalie, où la France, pour le profit commun de l'Europe, contraignit les Habsbourg à renoncer à la monarchie universelle, les traités de Vienne, « produit d'un empirisme réparateur », restaurateurs « dans le vieux monde de l'ordre et de l'équilibre traditionnels ». Comment ? *Ordre et équilibre*, l'écrasement systématique de la France, mutilée, mise en geôle avec des sbires à toutes ses portes, soumise à un régime de compression que Joseph de Maistre lui-même a flétri ! *Ordre et équilibre*, la Prusse installée (de quel droit ?) à Cologne, Trèves et Aix-la-Chapelle, approuvée d'avoir volé la moitié de la Saxe, la Bavière à Landau, contiguë à l'Alsace, dans l'intention de rendre à jamais impossibles les alliances anciennes entre Paris et Munich ! *Ordre et équilibre*, le tsar à Varsovie, moyennant un quatrième partage de la Pologne, auquel cette fois l'Angleterre

se donne la honte de consentir, les kaiserlicks à Milan et à Venise et, alors que certains déplorent aujourd'hui je ne sais quelle « balkanisation » de l'Europe centrale, l'*ottomanisation* de l'Autriche, de la Confédération germanique et de l'Italie! *Ordre* plein de maléfices, *équilibre* sans lendemain, fondés sur les simples « convenances » des souverains, (« les convenances de l'Europe sont le droit », dit Alexandre Ier), ou plutôt sur les convoitises, et sur le triomphe de l'absolutisme policier. Libre à Proudhon d'espérer plus tard en une évolution constitutionnelle dans le cadre européen de 1815. Vœu platonique, vraie pétition de principe que d'attendre ces modestes « garanties » d'un tsar, massacreur impuni des Polonais, d'un roi de Prusse, sectateur du caporalisme de droit divin, d'un sultan de Vienne et de son Metternich, tout glorieux d'avoir « perfectionné le système de Fouché » par les bienfaits, réservés à « ses » peuples, de la monarchie incontrôlée. Cette erreur, un peuple, du moins, ne l'a pas commise; c'est celui qui a daté, en 1830, en 1848, en 1918, les progrès de son émancipation politique par les brèches qu'il a pratiquées dans l'armature de 1815. Sous quelle impulsion? On cherche cette « école dirigeante », à laquelle M. de Fels se plaît à rapporter nos erreurs plus que nos succès; à peine distingue-t-on, au milieu des équipes du moment constituées pour le travail journalier, les jacobins de 92 et les doctrinaires de la « résistance » qui soient marqués d'un tel pédantisme. Ce que l'on découvre, c'est le profond instinct d'une vieille nation, pour qui la victoire se montra d'aventure aussi ingrate que la défaite, et qui, toujours démentant les pronostics les plus pessimistes de ses adversaires, et plus encore de ses amis, trouve, dans le souple jeu d'activités d'une richesse insoupçonnée, le moyen de faire travailler en harmonie pour le règlement de ses destinées, les représentants de ces groupes mouvants de citoyens, de ses antiques *pagi,* dans la Chambre des députés, de sa raison « jurisprudentielle » et pragmatique dans le Conseil d'Etat, de ses communes restaurées du moyen-âge, « démocratie des moyens et petits propriétaires exploitants », dans le Sénat « conservateur », le plus puissant pouvoir de France, parce qu'il agit et pense « dans le cadre restreint des petites souverainetés familiales et territoriales ».

C'est cette nation de bon sens, qui ne s'est pas si mal organisée, sans grand fracas constitutionnel, quand elle s'est sentie libre, que M. de Fels invite maintenant à répudier « l'impérialisme conquérant et idéologique », à s'attacher aux « réalités vivantes et concrètes de l'*intérêt français* », à se mettre en face des expériences politiques et sociales qui se poursuivent depuis cent trente ans autour d'elle et chez elle pour « observer, relever, vérifier, trier, comparer, classer, cataloguer... assembler et coordonner les éléments » de réformes « concrètes, pratiques, prudemment évoluées ». A merveille! le conseil est bon, et pas seulement pour les Français. Excellent aussi celui de tenir désormais en suspicion « le préjugé juridique hérité de l'Ancien Régime et le préjugé métaphysique du Régime moderne ». On approuvera qu'au souvenir de 1815 l'historien garde la même attitude à l'égard du préjugé diplomatique.

Paul Feyel.

LE THÉATRE

THÉATRE HISTORIQUE

M. Marcel Prévost, si expert à pressentir les goûts du public et les tendances des écrivains, affirmait, il y a quelque temps, la renaissance du roman historique. Comme le théâtre est toujours en retard sur l'ensemble des manifestations artistiques d'une époque, on peut se demander si l'observation faite par l'éminent Académicien à propos des livres ne commencerait point de s'appliquer aux pièces aussi ?

L'histoire, en effet, devient toujours un auxiliaire précieux, dès que la faculté productrice s'étiole.

C'est l'imagination qui crée les fictions : que cette imagination s'affaiblisse ou boude, l'érudition est bien obligée de la suppléer. De là, naturellement, dans les périodes de fabrication et de sécheresse, — ces deux caractères se commandent — le besoin qu'ont les auteurs de romans ou de drames de puiser aux sources de l'érudition.

De plus, l'histoire jouit toujours, auprès d'un public distrait comme le nôtre, d'un prestige préalable, qui assure tout à la fois aux sujets traités du crédit et du sérieux. Ce qu'il y a de plus difficile à trouver, pour la création entière d'une œuvre d'art, c'est, d'abord, une observation nouvelle capable de supporter une intrigue ; c'est, ensuite, une atmosphère, un intérêt, une sympathie. Les données historiques vous apportent précisément tout cela et ne vous font cou-

rir qu'un seul risque, — assez grave, il est vrai, — celui de ne point comprendre l'histoire comme le public en sait ce qu'il en sait.

Il y a des sujets prohibés parce qu'ils sont trop historiques.

En tout cas, le fait, c'est que dans trois théâtres, l'un d'allure officielle et classique, l'autre de renom novateur et hardi, et le troisième qui ne se pique de rien, je veux dire l'Odéon, le Vieux-Colombier et le théâtre Sarah-Bernhardt, trois œuvres historiques viennent d'être représentées avec de très honorables succès.

M. Albert du Bois, dont nous avons déjà signalé ici la force dramatique et l'ampleur poétique, a su choisir un sujet répondant parfaitement aux exigences techniques du théâtre historique : un fait-divers peu connu et demeuré mystérieux. L'œuvre du dramaturge et du poète consiste alors en une interprétation psychologique de l'événement et en une mise en scène pittoresque des principales péripéties, connues ou supposées.

L'an 96 du premier siècle, Domitien, Empereur romain, mourut assassiné. Sa femme, Domitia, avait provoqué, dit-on, le complot dont il périt. Voilà toute la donnée historique. Il s'agit de mettre en scène le drame secret qui peut servir à expliquer cet événement et à rendre compte de la vengeance exercée par l'impératrice sur l'empereur. M. Albert du Bois, à cet égard, s'est aidé du récit de Suétone, de sa très entière connaissance de cette époque romaine, enfin de l'humaine psychologie et de la vraisemblance morale.

Et voici la pièce.

Domitia, patricienne de haute lignée, est fille de Corbulon, l'immortel vainqueur des Parthes. Elle s'est éprise d'amour pour Aelius Lamia, qui l'aime. De sinistres présages ont poussé les amoureux à se marier au plus vite. Non assez vite pourtant, car les présages se réalisent. Domitien, qui n'est encore que l'héritier présomptif du mourant Titus, mais à qui déjà rien ne saurait résister dans l'Empire, a vu et désiré Domitia. Si elle se refuse à lui, c'est la mort d'Aelius. Aelius, en effet, pour ne point exposer sa famille, — il a une mère et des sœurs, — à de tragiques représailles, s'ouvre spontanément les veines et expire dans les bras de Domitia. C'est alors que, pour se venger plus aisément, Domitia prend elle-même la résolution de se donner à l'Empereur Domitien. Elle ne peut s'attacher à lui plus étroitement que par les liens du mariage et la servitude de la passion.

Ceci est le premier acte : les trois actes qui suivent marquent les péripéties de cette vengeance conjugale. Au dernier acte, après nombre d'essais infructueux, un suprême complot aboutit enfin et Domitien, grâce à une ruse de Domitia, qui a caché des conjurés dans sa salle de bains et qui par un appel bien rythmé est arrivée à tromper la garde de l'Empereur, le meurtre est consommé et Aelius vengé.

Il y a, comme on voit dans l'œuvre de M. Albert du Bois une très belle idée.

Cette idée, par instants, semble même s'élargir jusqu'au symbole et j'aurais souhaité, justement qu'elle fût mise en une lumière plus éclatante : au cours des deux scènes principales de l'ouvrage, quand Domitien et Domitia s'expliquent l'un à l'autre, nous assistons à la pathétique intimité de la haine et de l'amour dans cette union charnelle de l'empereur enfiévré et de la vengeresse qui, parfois, se défend mal contre le vertige de la chair, tant il est vrai que l'amour et la haine se ressemblent. Malheureusement la réalisation dramatique de ce beau et large thème est un peu lente et monotone, inutilement compliquée de tentatives et de complots qui ne s'enchaînent guère, avec un appareil parfois un peu dangereux d'accessoires tragiques : le bassin dans lequel Aelius s'ouvre les veines, la salle de supplices où se passe l'interrogatoire d'un accusé, les épées de la garde germaine de l'Empereur. Nous vivons en un temps où l'illusion théâtrale devient de plus en plus difficile et il est toujours dangereux de côtoyer les limites où l'horrible ne se distingue plus guère du comique.

Mlle Vera Sergine est une impératrice admirable de ligne et de parure, mais qui semble maintenant ne plus ouvrir suffisamment la bouche quand elle prononce les a et les é : elle devrait surveiller son articulation, au moins pour dire les vers, parfois si beaux, de M. Albert du Bois.

M. Gretillat est un Domitien gros et brutal à souhait.

A l'Odéon, les auteurs de Molière n'ont pas évité le danger que je signalais plus haut : ils ont pris un personnage trop connu. Tout intérêt dramatique se trouve ainsi supprimé et, en ce qui concerne l'intérêt psychologique, il faudrait le génie même de l'auteur du *Misanthrope* pour nous le rendre présent et émouvant.

Ce n'est pas à dire que le premier spectacle monté par M. Gémier à l'Odéon n'ait pas eu de succès : ce succès a, au contraire, été très vif, mais ce fut simplement un succès de mise en scène et d'anecdote.

L'affabulation, toute fantaisiste, où l'on voit un Molière sentimental et douloureux, épris d'une belle dame de la cour à laquelle il a sauvé la vie dans sa jeunesse, n'est pas ennuyeuse et elle a fourni l'occasion de déployer, à plusieurs reprises, tout l'art auquel le nouveau directeur de l'Odéon a toujours consacré ses soins et où s'est exercé particulièrement son talent.

Tentative à laquelle il faut applaudir, en souhaitant toutefois que, dans l'avenir, la littérature reste sinon le principal, du moins un indispensable accessoire.

Amour, livre d'or, la pièce d'Alexis Tolstoï, jouée au Vieux-Colombier, est une fantaisie historique.

On y voit la grande Catherine, et l'auteur semble s'être préoccupé de nous peindre, à cette époque-là, le conflit entre les idées et les mœurs de la vieille Russie avec celles d'importation française.

La présence de l'excellent acteur Jouvé dans la distribution de la pièce suffit à indiquer l'élément comique qu'elle comporte.

Une jeune femme, mariée à un mari caricatural, a reçu de la grande Catherine un livre intitulé « Amour, livre d'or ». Cette lecture n'a pas manqué de lui monter l'imagination, comme *l'Astrée* avait monté celle des Précieuses. Elle ne saurait donc tarder à s'éprendre du bel officier, envoyé de l'Impératrice, qui vient annoncer que Catherine va passer dans la demeure. Par surcroît, cet officier est cher à l'Impératrice elle-même. Cependant que se nouera cette petite intrigue, nous verrons le mari de comédie (c'est Jouvé précisément), après avoir cherché lui aussi, dans le guide de l'amour, la manière de s'y prendre, faire une partie d'escarpolette avec une suivante de l'Impératrice.

Ce qu'il y a de meilleur dans cette œuvre, c'est le ton, où il y a, tout à la fois de la Russie barbare et du XVIIIe siècle français.

La moindre expérience de la pratique par laquelle se décident les spectateurs dans les divers théâtres ne permet guère, après cela, de tirer de conclusions des rapprochements qui se peuvent produire, comme celui que nous venons de faire aujourd'hui.

C'est d'une manière bien fortuite que des auteurs avisés comme MM. Frappa et Dupuy-Mazuel, excités par l'actualité, ayant fait choix d'un Molière pour en tirer une imagerie à grand spectacle, l'Odéon s'est trouvé donner sa pièce en même temps que le théâtre Sarah-Bernhardt nous offrait la tragédie de M. Albert du Bois, qui n'a jamais travaillé que dans ce genre.

Il n'y a donc pas à disputer sur de telles rencontres.

Ce qui est plus significatif, c'est la « réaction » du public en présence de ces œuvres extérieurement similaires.

Pour l'instant, le public ne lit guère : chacun de nous n'achète un livre, d'ailleurs si coûteux, que lorqu'il ne lui est plus possible, sans se déconsidérer aux yeux de son entourage, de ne pas l'avoir lu. Les Revues sont aussi très onéreuses. Sans en éprouver ni regret ni honte véritable, la moyenne des Français et singulièrement des Parisiens, sent donc confusément qu'elle ne se cultive guère et que son goût risque de se vulgariser à l'excès. Chacun de nous éprouve, par instants, des besoins, et comme des fringales de s'intellectualiser, si peu que ce soit. De là, n'en doutez point, la vogue sans cesse croissante des conférences où les auditeurs trouvent l'illusion d'apprendre quelque chose au prix du moindre effort et même, quand la salle et le conférencier sont élégants, avec quelque plaisir.

La conférence, présentement, c'est la chronique parlée : un peu d'actualité, ce qui permet de nourrir sa propre conversation, un peu de littérature, un peu d'histoire, quelques anecdotes qui se peuvent répéter ; bref, ce qui dispense de tout le reste.

Il est donc à présumer que, même dans la salle de théâtre, chacun de nous garde quelque chose de ces dispositions secrètes et se trouve par conséquent bien aise d'assister à un spectacle qui, par surcroît, lui fournisse l'illusion de s'élever, — de là un certain goût pour les grandes questions, — et de s'instruire — de là l'inclination vers les drames d'histoire.

Le théâtre historique, c'est l'histoire pour tous.

Gaston Rageot.

LA MUSIQUE

BORIS GODOUNOW

Grâce à l'intelligente initiative de M. Rouché, l'Opéra vient de donner, avec un succès vraiment triomphal, six représentations de *Boris Godounow*. Tous les amateurs de musique souhaiteront que cet admirable drame s'incorpore au répertoire de notre première scène lyrique. La preuve est faite : *Boris* peut trouver à l'Opéra une interprétation hors de pair, grâce à la troupe qui fournit un bel ensemble vocal, grâce aux

chœurs et à l'orchestre, dont les qualités s'affirment dès qu'elles sont sollicitées par une volonté directrice et par une grande œuvre.

Boris, dans le théâtre musical et même parmi l'école russe, occupe une place exceptionnelle : c'est l'œuvre russe par excellence. Aucune autre n'est aussi profondément animée par l'âme populaire de la Russie : même les disparates de *Boris*, tant elles sont spontanées et peut-être nécessaires, mettent en lumière l'inquiétude, les bizarreries, les sautes fantasques de cette âme multiple et déconcertante. Nulle œuvre musicale, non plus, n'est plus intimement nourrie du folklore russe.

*
* *

Elle utilise un épisode célèbre, pris à l'histoire de la Russie, et qui montre comment s'établit jadis la puissance, aujourd'hui abolie, des Romanoff.

Pouchkine, en 1825, dans un drame peu fait pour la scène et conçu avec la liberté des *drames historiques*, ou plutôt des chroniques dialoguées de Shakespeare, avait montré l'avènement et la mort du czar Boris. Ces événements se déroulent en quelques années, autour de 1600.

Faut-il rappeler cette histoire du faux Dimitri ?

Boris était comme un régent, sous le règne de Feodor, fils d'Ivan le Terrible. Il fait assassiner le czarevitch Dimitri ; peu après le czar meurt. Qui donc va lui succéder ?

Pour détourner les soupçons, Boris se retire dans un couvent : il ne veut pas du trône, assurent ses complices et confidents... Alors le peuple, inquiet, travaillé d'ailleurs par les émissaires de Boris, accourt et se rassemble autour du couvent, pour supplier Boris de prendre le sceptre. Il y consent. Et il est couronné au Kremlin.

Mais, dans la cellule d'un couvent lointain, le moine Pimène, qui sait le crime et l'usurpation, écrit pieusement ses fidèles chroniques. De tout son cœur, de toute sa conscience, il travaille en collaborateur de Dieu : ce qu'il consigne sur son livre est comme un appel au Juge tout-puissant.

Auprès du noble Pimène, un jeune moine, impatient, ambitieux, tenté par le Malin, voudrait fuir le couvent et devenir un grand du monde. Puisque Dimitri, héritier du trône, a disparu dans des conditions mystérieuses, pourquoi, aux yeux du peuple qui souffre, un nouveau Dimitri ne pourrait-il apparaître comme un libérateur ? « Et pourquoi ne serais-je pas, se dit l'ambitieux, le Dimitri appelé à régner ? »

Il s'évade du couvent. Le voilà, ce faux Dimitri, fuyant, errant, traqué par les soldats... Il se réfugie dans une auberge paysanne. Deux étranges moines, ivrognes et paillards, sont avec lui. Des soldats le découvrent, vont l'arrêter : il leur échappe encore.

Le peuple, cependant, désire un nouveau maître. Au carrefour d'une forêt, rôdeurs, mendiants, vagabonds se rassemblent. Leur colère gronde, pleine des cris de la révolte... Soudain, une armée passe : c'est Dimitri, escorté de fanatiques, qui marche sur Moscou. Il entraîne tout le peuple... Et, sur la scène soudain déserte, dans cette clairière où la neige étend son linceul de silence, il n'y a plus qu'un abandonné, un simple d'esprit, qui chante sa complainte mystérieuse, et qui se couche sur la terre pour dormir, ou peut-être pour mourir.

Mais le czar Boris, dans les salles resplendissantes de son Kremlin, est poursuivi par le fantôme de Dimitri. Ce fantôme l'accable sous sa puissance surnaturelle. Et voici que le moine Pimène vient dire au czar que la tombe de Dimitri opère des guérisons miraculeuses.

— « Je suis encore le czar ! » s'écrie Boris, pour se cacher sa faiblesse... ; « je suis le czar, mais la mort est là... » Et sa main se crispe sur son cœur, qui ne bat plus qu'à peine.

Déjà le glas des trépassés sonne de cloche en cloche ; et déjà les prêtres, vêtus de noir et portant le cierge des funérailles, s'agenouillent autour de Boris. Il était le czar ; il n'est plus qu'un cadavre.

*
* *

Telles sont les scènes rapides, caractéristiques, et d'un réalisme saisissant, que Moussorgsky découpa dans le drame de Pouchkine. Il s'était proposé, selon ses principes constants, de faire une œuvre aussi vraie, aussi intense que possible ; il voulait tout sacrifier à l'expression directe, puissante, immédiate, et comme il le disait, *à bout portant*.

Boris fut achevé en 1870. Aussitôt l'auteur, dans l'impatience de ses trente ans, s'occupe de le faire jouer. Mais les gens de théâtre lui font remarquer que sa partition comprend surtout des chœurs, que les rôles sont peu développés, et qu'il n'a rien préparé pour montrer des danseuses ni même une *prima donna*.

C'était vrai. Cela condamnait toute l'œuvre à un silence peut-être définitif et universel : à Saint-Pétersbourg, les gens de théâtre avaient dit ce que d'autres auraient dit de même dans tous les théâtres de toutes les capitales chantantes, dansantes et lyriques.

Fallait-il s'incliner ? Fallait-il un tel drame

qui correspondait si bien au génie même de l'auteur ?

Moussorgsky était pauvre. Officier démissionnaire, condamné à gagner sa vie dans l'administration des forêts, fonctionnaire peu régulier et à demi-suspect, abusant de longs congés afin de travailler pour lui, il aurait été tiré de la gêne par un succès au théâtre. Par ailleurs, des amis dévoués et clairvoyants, d'excellents musiciens, tels que Balakirew ou Rimsky-Korsakow, insistaient pour qu'il améliorât et complétât sa partition.

Moussorgsky, peu à peu, travailla donc à rapprocher des habitudes théâtrales le texte de son « premier Boris ». Il y mit des effets : chœurs dans la coulisse, épisodes (chanson de l'hôtesse, petit carillon, arioso de Boris...), et enfin il introduisit un grand rôle de *prima donna*.

Au faux Dimitri, il donna une fiancée, Marina : cela introduisait, évidemment, un grand duo. Bien plus, cette fiancée étant polonaise, cela fournissait des mazurkas et polonaises en vue d'une fête nocturne... Chose curieuse : pour bon nombre de ces ajoutés, Moussorgski utilisa des fragments d'un drame qu'il avait commencé et qui se passait dans la Carthage d'Hamilcar : *Salammbô*.

Ainsi revue et augmentée, la partition fut représentée en 1874, à Pétersbourg, sur le Théâtre Marie. Acclamée par quelques-uns, elle disparut vivement de la scène. En haut lieu, on la jugeait « révolutionnaire » à cause de la musique, et aussi d'autre chose, évidemment.

Découragé, d'une santé affaiblie et que l'alcool ravageait, Moussorgsky, tenaillé par la misère, exhala toute sa tristesse dans une déchirante suite de lieds : *Sans soleil*... Il mourut à l'hôpital, à quarante-deux ans (1881).

Alors ses amis s'efforcèrent de sauver *Boris*. Rimsky-Korsakow en prépara une édition « correcte » : cela veut dire qu'il *corrigea* l'œuvre du mort. Il le fit avec toute son affection, tout son talent, et quelque excès de purisme. Sans aucun doute, il adoucit plus d'une audace, et on peut le regretter. Mais, dans la mise en valeur de l'orchestration, on peut croire qu'une telle main, si experte, fut efficace et bienfaisante. *Boris* fut accommodé au goût régnant, afin de plaire. « Rien n'empêche, écrivit Rimsky, de revenir au premier texte, si on le préfère... » En tout cas, c'est à travers les deux révisions de Rimsky (1896 et 1908) que l'œuvre nous apparaît aujourd'hui, nous charme et nous émeut.

Elle est profondément vivifiée par l'âme russe. On ne peut entendre la musique de Moussorgsky sans songer qu'il est vraiment le frère, ou presque le *double*, d'un Dostoïewsky. Il nous donne le contact du mystère slave. Non seulement le drame de Pouchkine met en scène le peuple même, mystique et superstitieux, résigné tour à tour et prompt à la révolte, bon enfant et ivrogne, mais la musique de Moussorgsky, issue, nourrie du folklore de la Petite Russie et de la liturgie des Vieux-croyants, nous rend présente, nous fait connaître cette âme, si lointaine de la nôtre. On dirait que *Boris* la fait chanter en nous : cette âme slave, on vit avec elle, et on la respire.

Une telle musique, qui ne cherche que la vérité, l'expression immédiate, tâche aussi de se libérer de toute convention d'école et de tout développement. Elle s'incorpore au mouvement du drame, elle s'unit au geste et à la parole. La mélodie se rapproche, tant qu'elle le peut, du rythme et des inflexions du parlé. Par son caractère populaire et intime, elle s'apparente au lied. Quant à l'orchestre, il s'efforce de suggérer l'atmosphère du drame : il est comme le milieu sonore où s'irradient la pensée et l'action des personnages. Jamais il n'usurpe un rôle symphonique. Avant ou après les scènes, il n'y a que quelques mesures. Jamais l'auteur ne prétend à briller, au dépens du drame, par une introduction ingénieuse ou une péroraison à effets. Il ne se travaille pas non plus pour alourdir les voix sous un laborieux tissage de thèmes, déformés, rappelés, combinés, malaxés, selon les moyens scolastiques que Wagner emprunta aux vieux maîtres contrapointistes. *Boris* est à l'opposé de l'art de Leipzig.

Il faut rappeler une anecdote, qui est caractéristique et pertinente. Un jour, au piano, Moussorgsky jouait avec admiration une symphonie de Schumann. Tout à coup, il s'arrête :

— Maintenant, dit-il, *c'est du développement*...

Que l'on relise une symphonie de Borodine, par exemple, et l'on verra comment une idée russe est bientôt travestie sous le développement allemand. Contre une telle altération, Moussorgsky s'efforça toujours de réagir : dégageant la musique de la rhétorique formelle, il voulut la réduire à son essence purement émotive, expressive. Au lieu de la développer dans le temps par des combinaisons de lignes, et de risquer d'en faire une construction intellectuelle (une *géométrie*, disait-il), il voulut, écoutant en lui-même le frémissement de son cœur, que sa musique soit essentiellement une *expression intérieure*, qui transmet une âme dans une autre.

Adolphe Boschot.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 8 60e ANNÉE 15 AVRIL 1922

LA CONVERSION DU MONDE A L'HELLÉNISME (1)

Je voudrais vous entretenir cette année d'un fait capital dans l'histoire de notre passé gaulois, et dont les conséquences durent toujours, dureront éternellement. Ce fait, c'est la conversion de la Gaule à l'hellénisme (2), ou, en d'autres termes c'est l'éducation de la Gaule par les leçons des peuples classiques, par la culture méditerranéenne. Voici en quoi ont consisté ces leçons, dont nous répétons les principales chaque jour.

La Gaule apprit à se servir de l'écriture, et son premier alphabet fut en lettres grecques. Jusque-là, soit paresse d'esprit (ce dont je doute), soit maintien rituel d'anciennes traditions et interdiction formelle par ses prêtres (ce que je préfère accepter), jusque-là elle ignora l'usage des caractères façonnés par la main, gravés, moulés ou dessinés : des maîtres hellènes lui révélèrent cet usage. Or, je vous ai dit déjà ce que représente l'écriture dans l'existence des sociétés humaines. Sa découverte fut pour nos âmes, pour nos esprits, ce que la découverte du feu fut pour notre être matériel. La lettre écrite transmit, immortalisa la pensée. Grâce à elle, l'idée et le sentiment ne furent plus seulement perçus par l'oreille, dans l'attention d'une minute : l'œil les vit, aussi souvent qu'il voulut les voir, et il les apporta aux plus intimes replis de la conscience. On sut par un regard ce que pensait, non pas seulement l'homme qui était proche de vous, mais celui qui était au loin et celui qui était disparu. L'écriture mit en communication les humains les plus éloignés les uns des autres, et ceux que séparait l'espace et ceux que séparait le temps. Elle inscrivit pour l'éternité les décisions des chefs, les fantaisies des poètes, les découvertes des savants. La mort fut à demi vaincue, et une chaîne nouvelle de connaissances et de sensations unit entre eux les hommes d'un siècle à ceux des siècles sans fin qui allaient suivre, et elle les unit d'un lieu de la terre à tous les autres lieux. Et aujourd'hui, à plus de deux millénaires de distance de l'arrivée en Gaule des premières lettres grecques, la télégraphie sans fil, qui n'est que de l'écriture lancée à travers le ciel, continue l'élan imprimé chez nous par nos premiers éducateurs classiques.

La Gaule apprit à représenter des images,

(1) Leçon d'ouverture du cours d'Antiquités nationales, Collège de France, 7 décembre 1921.

(2) Il va sans dire que je ne parle ici que de l'hellénisme antique, sans la moindre allusion aux faits contemporains. C'est un des pires dangers pour l'humanité qu'une nation se souvienne de ses conquêtes passées afin de justifier ou d'exciter ses ambitions du moment. Il serait ridicule à l'Italie de prétendre à l'empire de la Méditerranée sous prétexte que le peuple romain a possédé Tanger, Carthage et Alexandrie ; et il serait ridicule à la France de réclamer Milan, Munich ou Vienne sous prétexte que les Celtes ont fondé ces villes. Le malheur du monde actuel est venu de ce que l'Allemagne s'est rappelé qu'elle avait fondé l'Empire germanique.

sculptées ou peintes, images de dieux ou images d'hommes. Jusque-là, certainement, ses prêtres lui avaient défendu de reproduire des figures, soit celles qui étaient des mortels, soit celles qu'on imaginait pour les maîtres d'en haut. Alors, cette prohibition enfreinte ou supprimée, on songea à faire les portraits des êtres vivants; et les divinités gauloises furent taillées en statues sur le modèle des divinités grecques. — Or, l'image, c'est la fixation du visage et du mouvement, de dieu ou d'homme; c'est le dessin, par la main, des contours et des physionomies que l'on voit ou que l'on suppose, c'est la jouissance indéfinie des personnes qui vous sont chères et qui ne sont plus là, ou des divinités que vous aimez et que vous désirez rapprocher de vous. L'image, c'est du sentiment mis sans cesse sous les yeux, sentiment d'affection humaine, sentiment d'attraction religieuse. C'est en même temps, pour l'esprit, l'effort vers l'intelligence de la nature et de la vie, et, pour la main, l'effort vers la traduction exacte de cette nature et de cette vie; et c'est en outre, à de certains moments, l'effort pour imaginer des lignes nouvelles, des expressions idéales, des formes parfaites, que l'œil du jour ne voit pas, que le cœur devine, que l'art exécute. S'initier à l'image, pour la Gaule ce fut mettre dans les heures de ses journées plus de gaieté ou plus de passion. Et aujourd'hui, voyez ce que sont pour nous, ce que nous disent les portraits de nos pères et de nos mères familiers à notre jeunesse et partis sans retour, et les portraits de nos petits-fils absents vivant et jouant au loin, et grandissant à la vie; et songez en outre à nos émotions devant ces chefs-d'œuvre d'artistes qui nous emportent vers des horizons divins.

Par la même, la Gaule fut amenée à transformer ses dieux. Les Druides avaient fait de ces dieux des forces lointaines et invisibles, analogues au Iahveh des Juifs. Ils vont maintenant ressembler à Zeus ou à Hermès, on les verra, on les entendra, ils seront tels que des hommes. La Gaule adoptera ce qu'on appelle l'anthropomorphisme, c'est-à-dire la religion des divinités à forme humaine; et ce changement fut aussi important dans notre histoire que, six siècles plus tard, la soumission au Christianisme. — A vrai dire, le Christianisme lui-même n'a pas complètement aboli l'anthropomorphisme que la Grèce suscita dans la Gaule. La religion moderne s'inspire toujours des formes et des allures humaines que reçut jadis celle de nos ancêtres. Et je dis cela, non pas pour blâmer, mais par sympathie. Car la manière dont les fidèles du Christ adorent leur Dieu, et la bonté souveraine à laquelle ils ont recours en Jésus son fils, et l'ineffable maternité qu'ils révèrent en la plus sainte des femmes, et la profonde et naturelle vénération que le Christianisme catholique apporte à ses bienheureux, tout cela, en dernière analyse, remonte au jour où nos aïeux ont désiré orner la Divinité des qualités et des tendresses humaines.

De même que la vie spirituelle, la vie matérielle se modifiait en Gaule sous l'action de la Grèce classique. Ses amis de l'Hellade lui enseignèrent à tailler et à polir la pierre, et, avec cette pierre, à bâtir d'orgueilleux remparts pour les cités, de solides maisons pour les familles, des temples durables pour les dieux. — Réfléchissez bien à ce que signifiait la bâtisse de pierre. Pour les dieux, c'est une demeure enfin digne d'eux, qui ne bougera plus, dont les murailles prolongent le rocher sur lequel elles se dressent, qui fait corps avec la terre mère de tout, et qui devient éternelle, immuable et infrangible comme elle (1). Pour les familles, c'est le foyer abrité par des voûtes ou des parois qui protègent et conservent le feu domestique. Pour les villes, c'est une cuirasse inviolable qui les entoure, lisse comme la cuirasse de bronze du guerrier, continue comme la ligne d'une enceinte sacrée. Je ne dis certes pas que les Gaulois n'aient pas déjà eu leurs remparts, mais ils étaient en pierre brute; ni leurs maisons, mais elles étaient en bois; ni leurs temples, mais c'étaient des aires découvertes. Voici maintenant que tout ce qui vit sur la terre, famille, religion et cité, réclame sa protection et sa grâce au travail de la pierre polie. Et c'est de cette pierre et de son travail que nous sommes aujourd'hui tributaires en nos villes, nos églises et nos maisons.

De la Grèce, enfin, la Gaule reçut l'emploi de la monnaie : j'entends par là (car peut-être commençons-nous à l'oublier), de beaux petits disques en bronze, en argent, en or, ayant un poids et une valeur constants, et représentant chacun à la fois une certaine quantité de marchandises et la satisfaction d'une certaine somme de besoin ou de désirs. La monnaie, c'est la vie matérielle morcelée à l'infini, de manière à ce que chacun puisse, par l'échange, en donner ou en recevoir la part qui lui convient à chaque moment de son existence; c'est la circulation des biens de la terre sous forme symbolique, comme l'écriture était, sous forme semblable, la circulation des produits de la pensée, et comme l'image était celle des joies et des rêves. Et je n'ai pas besoin de vous parler plus longuement des avantages de la monnaie de métal.

(1) « Me bâtiras-tu une maison, afin que j'y habite ? » dit Iahveh à David (*Samuel*, II, ch. VII, § 6).

Voilà donc, — je n'insiste que sur les apports essentiels, je néglige les présents de détail, tels que la culture de la vigne et de l'olivier, voilà donc ce que l'éducation classique allait procurer à la Gaule : une vie matérielle plus facile, plus sûre, plus confortable, plus variée ; une vie morale plus douce et plus aimable; une vie, en un mot, plus humaine, les dieux devenus plus accessibles, les morts restés à demi vivants, et les vivants restés toujours présents, idées et fortunes allant et venant sans obstacle à travers le temps et l'espace, l'humanité resserrant ses liens avec tous ceux qui la composent à la même heure, avec tous ceux qui en firent partie autrefois ou qui la formeront demain. Voilà ce que voulut dire, pour la Gaule, l'éducation classique, la conversion à l'hellénisme.

C'est à dessein que je me sers de ce mot de conversion, qui implique des phénomènes d'ordre religieux, un mouvement des âmes vers les gestes et les préceptes d'un culte nouveau; et c'est à dessein aussi que je vois dans l'hellénisme la matière d'une croyance universelle, à laquelle la Gaule et le monde se convertirent, tout ainsi que plus tard ils devaient se convertir au Christianisme.

Car la culture classique, telle que la Grèce l'a forgée, c'est d'abord et par-dessus tout l'existence de milliers de dieux à figure humaine, depuis Zeus ou Jupiter, Hermès ou Hercule, Artémis ou Diane, jusqu'aux Génies des sources ou aux Démons des êtres ; et quand les habitants de Bordeaux adoraient leur déesse tutélaire sous les attributs de Cybèle, et quand les habitants de Nîmes la dévote adoraient leur fontaine éternellement jeune et sacrée sous les espèces d'un dieu adolescent, c'était l'hellénisme qui présidait aux paroles de leur foi et aux modes de leur religion.

Mais ces influences religieuses entraînaient avec elles d'innombrables habitudes dans les domaines de l'esprit et dans le cadre de l'existence matérielle. Les dieux de la Grèce arrivèrent chez nous enveloppés et comme habillés par les poésies homériques qui les chantaient ; par les images de Phidias ou de Praxitèle qui les représentaient ; par le style des temples ou des théâtres qui enfermaient leurs cérémonies. Dans ces temps antiques, la religion ne se séparait pas de la littérature et de l'art ; elle faisait surgir des myriades d'œuvres et de demeures plus qu'à demi pieuses. On voyait les types des dieux et le dessin de leurs emblèmes sur les drachmes d'argent ou les statères d'or ; et les lettres de l'écriture elles mêmes semblaient parfois s'animer d'une action divine. Aussi, lorsque la Gaule voulut à son tour avoir des images humaines ou des édifices de pierre, ce fut pour elle des occasions de plus de s'attacher aux cultes méditerranéens.

De nos jours, la pratique de la religion et les incidents de la vie se distinguent, et souvent se combattent. Un poète ou un sculpteur peuvent se passer de Dieu ; et nous pouvons parler ou écrire, bâtir ou cultiver, sans penser faire en cela un acte de dévotion. Il n'en allait pas ainsi autrefois. Toutes les façons d'agir, depuis le repas que l'on prenait jusqu'à l'œuvre d'art que l'on imaginait, étaient imprégnées d'effluves religieux ; toutes, à certains égards, participaient du travail de la foi, venaient d'un dieu ou y retournaient. Et c'est pour cela que lorsque les Gaulois demandèrent à la Grèce son alphabet ou sa monnaie, il leur fut impossible de ne pas attirer aussi vers eux les formes de ses dieux et les formules de ses rites.

Je ne dis pas que cette conversion de la Gaule à l'hellénisme ait été rapide, faite d'une seule poussée, telle que le fut, dit-on, celle de cette même Gaule au Christianisme. Les faits se sont passés avec beaucoup plus de lenteur que ne se passent de nos jours, au moins en apparence, les changements de religion. A nous convertir à une foi nouvelle, nous voulons prendre d'un coup tout de cette foi, le dieu, le culte et les prêtres, et un mot paraît suffire au néophyte chrétien pour « se désabuser » de son passé, « voir et croire », et entrer dans sa patrie religieuse.

Rien de semblable n'avait lieu dans les temps gaulois. Avant de se juger des « philhellènes » (c'était le nom que les Grecs donnaient parfois à ces Barbares transformés), les hommes acceptaient à leur guise tantôt un des profits de la culture et tantôt un autre. Un jour ils adoptaient la monnaie, un autre l'écriture, plus tard l'image, plus tard les noms mêmes des dieux. Il fallut des siècles pour achever la conversion.

Après tout, la conversion de la Gaule au Christianisme s'est-elle faite si rapidement, si absolument que je viens de le dire ? Le prononcé d'une formule de baptême suffit-il pour changer une âme? Non! ce n'est pas d'un coup que nous sommes devenus des Chrétiens. Les phénomènes de transformation religieuse exigent des transitions infinies. Comme nos ancêtres gaulois pour l'hellénisme, nos ancêtres francs pour

le Christianisme n'ont pas acquis, en un jour de lumière divine, tout ce qu'il apportait de nouveau en principes de croyances et en préceptes de morale. La route qui mène à une foi nouvelle n'est point pour les peuples un chemin de Damas miraculeusement éclairé, mais un sentier étroit et interminable, plein de retours vers les erreurs d'autrefois. Après quinze siècles d'Evangile, le paganisme gréco-romain a laissé chez nous mille empreintes qui ne veulent point s'effacer, et cela, même chez les plus sincères des Chrétiens d'entre nous. Et tandis que quelques-uns déjà voient dans le Christianisme une religion qui a fait son temps, une religion du passé, il me semble au contraire qu'il appartient toujours à l'avenir, qu'il lui reste bien des revanches à prendre sur l'hellénisme de nos âmes et leurs préjugés classiques, et que la France n'a pas achevé de se convertir à la loi véritable du Christ.

Ainsi va l'histoire, qu'une religion met des siècles à s'établir, et qu'elle ne s'établit qu'au milieu des racines des religions vaincues. Une foi est déjà morte à demi, alors que celle qu'elle a remplacée est encore à demi vivante. Dans nos âmes chrétiennes sourdent obstinément des sources helléniques : et la Gaule, en se pliant aux cultes de l'hellénisme méditerranéen, conservera obscurément les plus anciennes traditions de ses aïeux.

Mais qu'était donc cette Gaule d'avant l'hellénisme, si elle ne connaissait ni l'écriture, ni la monnaie, ni les édifices de pierre polie, ni l'art figuré, ni les dieux à forme humaine ? Ces éléments, ces façons, ce cadre de notre existence, nous sont devenus tellement indispensables, que nous ne pouvons nous imaginer que des hommes civilisés en aient été privés ; et nous sommes tentés, et vingt historiens l'ont dit, de ne voir dans les plus lointains Gaulois que de simples barbares, des sauvages d'avenir, si l'on veut, mais en vérité des sauvages.

Contre cette conclusion je n'ai cessé de protester ; et je tiens une fois de plus à vous mettre en garde contre la théorie courante, que sans la culture classique les Gaulois seraient demeurés à l'écart de la vie civilisée, contre cette idée injuste et dangereuse, que culture et civilisation sont choses pareilles et solidaires.

Cette idée est souverainement injuste. Un homme, un peuple, peuvent ne savoir ni lire ni écrire, et cependant être doués d'intelligence et capables de vertu. Il manque à leurs facultés intellectuelles et morales ces moyens supérieurs d'action et d'expression que sont les lettres de l'écriture : mais enfin ces facultés existent, un homme, sans regarder ni tracer l'alphabet, pourra exercer son esprit en mille circonstances et pratiquer le bien au foyer domestique ou au forum de la tribu. Il ne possède pas nos instruments de culture, je le veux bien, il n'en est pas moins un civilisé. J'ai connu des paysans entièrement illettrés qui me passaient en finesse de raisonnement et en noblesse de cœur : et ç'eût été une sottise et presque une impiété que de les traiter de sauvages. De même, croyez-vous que, pour ne point jouir des charmes de l'art imagé, pour ne point savoir figurer un portrait ou dessiner un paysage, croyez-vous que le Gaulois en ait été moins capable de sentir la beauté d'un visage et les séductions de la nature? Ce qui lui faisait défaut, ce n'était pas le sentiment, mais l'application de sa main à ce sentiment. Nous pourrions trouver en histoire des civilisations intelligentes et poétiques, rayonnantes de joie à la vue des splendeurs du ciel et de la terre ou plongées dans la contemplation de la vie, de ses symboles et de ses mystères, et qui n'ont voulu cependant ni des images d'hommes ni des figures de dieux (1).

Ne confondons pas, je vous prie, la civilisation, qui est la puissance de l'âme en esprit et en morale, qui est la mise en valeur de son essence divine, et la culture, qui est l'ensemble des modalités par lesquelles cette âme traduit et transmet ses pensées, et l'ensemble des conditions où elle fait vivre le corps son enveloppe. C'est pour avoir confondu ces deux mots, pour avoir cru que la plus haute culture était nécessaire à la civilisation des êtres humains et qu'il fallait au besoin la leur imposer « par le fer et le feu », c'est par l'ignorance de ce qui fait la dignité et la prééminence de l'homme, que certains peuples ont commis les pires méfaits de l'âme à l'aide des moyens les plus parfaits de la science. — Voilà pourquoi j'ai parlé tout à l'heure d'idée dangereuse.

Dites-vous bien que, sans connaître le télégraphe ou l'électricité, Corneille ou Descartes

---

(1) Voyez ce que dit Babelon en tête de son petit livre *Les Monnaies grecques* (Collection Payot, 1921) : « La monnaie est une invention des Grecs, au VIIe siècle avant notre ère. Bien qu'elle nous paraisse aujourd'hui, sous ses diverses formes, indispensable à la vie sociale, il faut pourtant reconnaître que de grandes civilisations comme celles de l'Egypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Phénicie, de la Crète, ont vécu des milliers d'années dans l'activité commerciale la plus développée sans connaître la monnaie au sens propre du mot. »

étaient des civilisés égaux ou supérieurs à nous-mêmes ; que, sans connaître l'imprimerie ou la poudre à canon, un saint Louis, par l'intelligence et le cœur, valait un Louis XIV. Et dites-vous de même que, sans connaître l'écriture, la monnaie et l'image, les Gaulois d'avant l'hellénisme étaient cependant de très braves gens, aussi aptes que nous à réfléchir, à rêver, à bien agir, à savoir aimer : car toute vie civilisée tient dans ces quatre choses.

Pour avoir placé si haut l'hellénisme, pour avoir fait de lui l'introducteur de la culture humaine dans la vie de la Gaule et de la France, l'animateur de nos esprits, j'encourrai le reproche de sacrifier le plus grand nom du monde antique, celui du peuple romain, le plus grand fait de notre histoire primitive, la conquête de notre pays par Jules César et sa transformation par le génie latin. N'est-ce pas Rome, et ses lois, et sa langue, et ses poètes, et ses artistes, et ses mœurs, qui ont vraiment converti la Gaule à ce qui fit sa fortune et son bien-être dans le passé, à ce qui est aujourd'hui l'agrément de nos yeux et le confort de nos cœurs ? Nos véritables éducateurs n'ont-ils pas été les Romains?

A cela je répondrai avec la franchise et la netteté qui conviennent à l'historien : non, Rome n'a été pour nous qu'une marraine au second degré et pour ainsi dire de seconde main, ou, si vous préférez, une subrogée tutrice. Elle n'a fait que continuer, dans la mission d'instruire la Gaule, les œuvres que les Grecs avaient ébauchées ; et si elle servit à son tour de préceptrice à nos ancêtres, ce fut moins pour développer leurs intelligences que pour les plier à l'esclavage. Maîtres, les Romains l'ont été pour eux dans le sens matériel de dominateurs ; mais maîtres dans le sens noble et délicat d'éducateurs, c'est aux Grecs seuls que le mot doit s'appliquer. Précisons, et rappelons les faits.

Les caractères de notre écriture sont latins depuis que Rome a étendu sur nous son empire. — Mais c'est parce que, les Romains étant devenus les chefs, la Gaule renonça à l'alphabet grec : il fallait bien, pour obéir à ses chefs, écrire et parler en leur langue. Il n'empêche que c'est la Grèce qui avait appris l'écriture aux Gaulois.

La monnaie courante devint les as, les deniers et les sous romains, ancêtres lointains du monnayage français (1). — Mais c'est parce que la monnaie officielle de l'Etat impérial devait chasser les drachmes et les statères gaulois, copiés sur des types helléniques. Il n'empêche que c'était la Grèce qui avait appris aux Gaulois à compter en pièces de métal.

Nous devons aux Romains nos temples, nos basiliques, nos maisons, nos remparts, et jusqu'à nos routes, nos rues, nos trottoirs, nos aqueducs et nos égouts, toute cette culture de pierre qui s'est étendue sur notre sol gaulois et qui fait toujours le charme ou la sécurité de la terre française. — Mais c'est que Rome étant la souveraine, les villes gauloises voulurent se changer en villes de pierre à l'instar de la cité reine, et elles oublièrent les plus lointaines leçons d'urbanisme et de voirie que leur avaient données les Grecs de Marseille, ces leçons qui avaient fait dire à un ancien que la Gaule entrait de plain pied dans la patrie hellénique (1).

Rome, encore, planta sur ce sol gaulois une forêt de statues de dieux : on vit des Mercures en costume classique aux sommets du puy de [illegible] parisien, montagnes grandes ou petites, mais toutes également sacrées et populaires ; des Vénus peuplèrent nos thermes et des Apollons nos [illegible]tres. — Mais avant de faire place au [illegible] romain, le dieu gaulois [illegible] à se métamorphoser en Hermès hellénique, et le véritable Apollon avec lequel fraternisa d'abord le Celte Bélénus était un Apollon évoqué de la Grèce.

Je reconnais enfin que Rome a répandu sur la terre de Gaule deux bienfaits inestimables, l'huile de l'olivier et le vin de la vigne, allégresses de nos cœurs vacillants, pour parler comme les anciens. — Mais le premier plant d'olivier a été porté chez nous par des gens de Phocée l'Asiatique établis à Marseille ; et le premier sillon où s'installa la vigne de France fut tracé sur le terroir de cette même Marseille.

(1) *suivre.* [illegible]

(1) Voyez le *Manuel de Numismatique française* de Blanchet et Dieudonné, chez Picard, à Paris, 1912-19[illegible]

(1) Justin, XLIII, 4. — [illegible]

LE NORD DE LA FRANCE ET LA POLITIQUE

Les habitants du Nord de la France passent pour réfractaires à la [illegible] politique. [illegible] sur là, j'imagine, qu'ils [illegible] pas à la lutte des partis. Des historiens autorisés ont

écrit que le Nord était un pays sans passions politiques et que « l'indifférence » était le trait commun de tout la plaine intermédiaire entre la France et la Belgique (le Pas-de-Calais et le Nord). Ainsi une certaine opposition serait marquée, de ce fait, entre les deux départements les plus septentrionaux et les trois autres départements de la région étudiée, c'est à dire, la Somme, l'Aisne et l'Oise.

Au cours des dix ou quinze dernières années est il possible de constater cette indifférence politique que l'on tient pour une vérité évidente ?

L'homme du Nord se distingue t il, en France, de l'homme du Midi, par ce dédain de la politique ? N'userait il volontiers de son bulletin de vote que pour disputer l' « Hôtel de Ville » à ses adversaires ? La politique générale lui apparaîtrait elle comme oiseuse, superflue et digne d'un simple dédain ? En un mot ne sacrifierait il qu'au démon des luttes municipales ? En fait ce n'est pas là la leçon des statistiques. Les cinq départements du Nord : Nord, Pas-de-Calais, Somme, Oise et Aisne peuvent être très différents les uns des autres ; ils se ressemblent par un trait commun : ils appartiennent au petit groupe des départements français où les électeurs votent avec ensemble et précision et ne s'abstiennent que fort peu (moins de 20 %). Voulez vous savoir quels sont les départements où l'on constate le plus d'abstentions ? C'est dans le Var, c'est dans la Corse, pays réputés pour leur passion politicienne. Là les abstentions varient entre 35 et 50 % et cet abstentionnisme est invariable depuis 1902 pour ne pas remonter plus haut.

La fidélité des gens du Nord à leur devoir civique n'est pas moins constante.

Les cinq départements du Nord se maintiennent durant ces vingt ans parmi les départements les plus « votards » de France, pour parler comme les anarchistes du bon vieux temps. Etes-vous surpris de cette constatation? Mais alors, c'est que vous n'avez pas suivi attentivement le mouvement de la presse régionale. Où trouvez-vous en France autant de journaux politiques ? Sans doute la densité de la population et l'importance des affaires justifient le nombre des feuilles qui sont innombrables et que les annuaires ne citent pas toutes. Mais la grande presse politique est singulièrement vigoureuse. Et, remarque digne d'attention, les journaux anciens ne paraissent pas suffisants : on en crée de nouveaux, ce qui est un signe de l'ardeur à la bataille.

A Lille paraissent l'*Echo du Nord* (1819) et le *Grand Echo du Nord et du Pas-de-Calais* (1818) ; *la Dépêche* (1882) et le *Nouvelliste* (1883) ; le *Progrès du Nord* (1886) et le *Réveil du Nord* (1889). Ces deux derniers représentant, respectivement, le radicalisme et la socialisme. Le *Progrès de la Somme* (1886) ; le *Démocrate de l'Aisne* (1906) représentent l'opinion avancée dans ces deux départements. L'Oise se trouve naturellement dans le domaine de la presse parisienne et ne peut pas éditer d'aussi grands quotidiens ; elle en possède plusieurs cependant.

Le Nord, en dehors des journaux modérés, (l'ensemble sauf le *Réveil* et le *Progrès*) cités plus haut, publie depuis 1889 une *Croix du Nord* et une *Croix* de Roubaix-Tourcoing depuis 1903. Le Pas de Calais a sa *Croix* d'Arras depuis 1897.

D'autre part il suffit d'examiner les scrutins pour se rendre compte qu'il y a trois opinions très nettement représentées dans toute la région du Nord: une opinion conservatrice à tendance cléricale, une opinion républicaine laïque, une opinion démocratique socialiste volontiers anticléricale. Les républicains, comme partout, sont sollicités par deux tendances et ils oscillent entre un radicalisme accentué et un opportunisme modérantiste. Comme partout, selon les évolutions de la politique générale et le degré d'influence ou de disgrâce des hommes politiques du crû et de leur rôle à Paris, des courants se déterminent pour les modérés ou les radicaux.

Le socialisme se ressent moins de la hausse ou de la baisse d'influence parlementaire de M. Guesde, et le cléricalisme de l'influence de M. Groussau que le parti républicain de la prépondérance ou du recul de MM. Ribot, Jonnart, Klotz, Debierre, Bouffandeau. L'oscillation amènera tantôt des voix aux « républicains de gauche », tantôt aux « radicaux-socialistes ». Il y a plus de chance pour qu'un électeur de M. Groussau ou de M. Lefèvre du Prey évolue vers le socialisme que vers le radicalisme ; on devient socialiste, on naît républicain. Les *Croix* du Nord le savent et multiplient leurs efforts pour sauvegarder leurs troupeaux de la contagion collectiviste. Leur but réel, c'est le tir de barrage.

*
* *

On bataille donc ferme dans le Nord et l'on vote beaucoup. On vote beaucoup parce que l'on bataille ferme et l'on vote beaucoup parce que chacun sait pour qui voter. L'électeur de droite, du centre, de gauche, ou d'extrême gauche a

toujours un candidat de son goût, un pour le moins. Il n'ira donc pas à la campagne, à la pêche ou au cinéma le jour du scrutin. Il ne dira pas comme ailleurs : « Bah ! pourquoi voter? Aucun candidat à ma convenance ! »

Depuis près de quinze ans, quatre partis au moins sont organisés dans le Nord, avec des candidats à toutes les élections législatives : 1° le parti socialiste ; 2° le parti radical socialiste ; 3° l'alliance Carnot, patronnée par M. Ribot et M. Jonnart ; 4° l'action libérale populaire qui, sans se confondre avec les progressistes, conduit toutes les droites et finira par les absorber dans la masse de ses électeurs, par la puissance de ses organisations et de sa presse.

Les socialistes du Nord appartiennent à l'école de Jules Guesde qui, quoique méridional, est l'apôtre socialiste du Nord, alors que son meilleur disciple, Bracke, l'helléniste Desrousseaux, fils du Desrousseaux célèbre dans tout le Nord par son immortel *Petit Quinquin*, est Lillois pur sang et député de Paris. Ces socialistes sont aussi les disciples — dans le pays minier — de Basly, personnage historique, lui aussi. Prolétaires ardents et méthodiques, dans certaines villes, comme à Lille, beaucoup sont de véhéments libres penseurs. Les enterrements avec le drap rouge sont fréquents.

Le Nord donnait 122.719 voix aux socialistes en 1910 ; 146.197 en 1914 ; 151.307 en 1919.

Le Pas-de-Calais leur donnait 59.520 suffrages en 1910 ; 60.295 en 1914 et 79.816 en 1919.

La Somme leur donnait à peu près les mêmes voix en 1910 et en 1914 : 22 à 23.000 suffrages (comme dans l'Aisne la baisse de l'après guerre répondait à la proportion de la baisse dans les autres partis). L'Aisne donnait 18.428 voix aux unifiés en 1910 ; 18.691 en 1914 ; 21.169 en 1919.

L'Oise passait de 6.361 voix unifiées en 1919, à 10.444 en 1914 et à 13.967 en 1919. Au total non seulement les troupes socialistes n'ont pas été entamées dans leurs convictions par la guerre, mais elles ont maintenu leurs positions et procédé à une avance.

Le bilan général se résume de la façon suivante pour la région du Nord tout entière (cinq départements) :

1910	1914	1919
229.495 voix	258.906 voix	280.006 voix

La part des radicaux-socialistes et des radicaux est-elle accrue ? Diminuée ? Accrue, assurément pas. Diminuée, certainement si l'on affirmait que les candidats et les électeurs « radicaux » de 1910 étaient des soldats de doctrine du parti. En 1906 et en 1910, le socialisme avait la nuance à la mode, beaucoup de modérés l'adoptèrent.

N'a-t-on pas vu, au temps du cabinet Clemenceau, en 1907 et 1908, le *Journal des Débats* donner des leçons de radicalisme aux « dissidents » radicaux-socialistes, antiministériels ? Tout arrive. Si l'on admet la fusion des radicaux et des radicaux-socialistes en 1910, ils détiennent dans le Nord 143.862 suffrages[1] mais il faut admettre alors que les républicains modérés ont complètement disparu ou fait ou retrouvait alors que 17.000 voix dans le Nord pour l'alliance Carnot). En 1914, les radicaux socialistes comptaient 55.000 suffrages environ (1).

Dans le Pas-de-Calais, où le parti modéré a toujours maintenu ses cadres, les radicaux socialistes se sont trouvés mieux différenciés : de 21.000 suffrages environ en 1910, ils passent à 30.000 suffrages en 1914.

Dans la Somme 45.716 et 35.812 en 1910 et en 1914. Dans l'Aisne 43.000 suffrages en 1910 et en 1914. Dans l'Oise, l'oscillation entre 1910 et 1919 est de 30.000 à 44.000 suffrages.

Les républicains modérés qui, dans le Nord, adoptaient l'étiquette ambiguë de radicaux, en face des radicaux-socialistes, ont résolu de se distinguer nettement en 1914.

Ainsi de 17.000 (1910), chiffre invraisemblable, ils passaient dans le Nord, en 1914, à 62.000 c'est à dire apparaissaient plus nombreux que les radicaux-socialistes, proportion qui correspondait mieux aux antécédents historiques (sans compter la fédération progressiste 20.000 voix).

Dans le Pas-de-Calais on en retrouvait de 57 à 60.000 en 1910 et 1914. Dans l'Aisne 25.000 en 1910, 34.000 en 1914. Dans l'Oise on passait de 5.800 à 13.000 en 1910 et 1914. Dans la Somme de 13.000 à 12.000 entre 1910 et 1914.

En réalité l'année 1914 seule peut permettre d'établir la discrimination entre les voix radicales-socialistes et modérées, car en 1910 comme en 1919 les scrutins ont été des scrutins de [illegible]. On trouverait donc en 1914, dans la région du Nord 194.827 voix radicales-socialistes et 182.062 voix modérées. Il faut placer à égale

1. En 1919, ils ont [illegible] 129.344 suffrages, [illegible] 1.815 [illegible] 1.000 voix [illegible] républicains [illegible]

distance des modérés et des libéraux un petit groupe de voix progressistes 20.110. En réalité radicaux socialistes et modérés sont à égalité.

L'*action libérale* et ses alliés les conservateurs de toutes nuances disposent, après les socialistes, des plus forts effectifs.

En 1910, 136.887 (Nord) ; 50.483 (Pas-de-Calais) ; 37.000 (Somme) ; (Aisne) 35.000 ; (Oise) 42.000.

En 1914 ces chiffres déclinent : 98.000 (Nord) ; 35.000 (Pas-de-Calais) ; 30.000 (Somme) 12.500 (Aisne) ; 34.000 (Oise).

En 1919 leur moyenne n'a pas dépassé 86.000 dans le Nord ; 31.220 dans la Somme ; 16.000 voix dans l'Aisne ; 31.000 dans l'Oise. Dans le Pas-de-Calais pas de liste séparée.

De l'ensemble de tous ces chiffres il ressort que dans la région du Nord, à l'extrême gauche, les socialistes unifiés progressent ; à l'extrême-droite les conservateurs diminuent. Entre les deux, les radicaux-socialistes et les républicains modérés se partagent les voix républicaines et maintiennent leurs positions. Mais ils seraient 400.000 en face de 260.000 socialistes comme en 1914 et 310.000 libéraux conservateurs.

Albert MILHAUD.

UNE LETTRE INÉDITE DE SULLY-PRUDHOMME

Je souhaite de me tromper ; mais je crois pouvoir affirmer qu'on ne lit plus guère aujourd'hui (à part quelques raffinés) le poète au génie subtil, intime, pénétrant, et, par accès, profond, que fut Armand Sully-Prudhomme : et c'est assurément dommage. De son vivant (1), et au lendemain même de sa mort (1907), d'assez nombreuses études lui furent consacrées, émanant des plumes les plus diverses ; ainsi Constant Coquelin, de la Comédie Française, ne craignit pas d'esquisser rapidement la physionomie du poète philosophe (Paris, Ollendorff, 1882, in-16). Plus récemment vingt-cinq ans plus tard (2), M. Ernest Zyromski professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse, dégageait avec sagacité la triple influence qu'exercèrent sur Sully la sensibilité romantique, l'art des Parnassiens et la pensée d'Alfred de Vigny. Il fixe avec justesse les caractères essentiels de l'œuvre : le paysage intérieur, la mélancolie et l'amour, la méditation du destin, l'interprétation de la nature et la discipline de la loi.

Depuis lors, en ce qui concerne notre écrivain, on n'a guère fait, que je sache, de publications posthumes, avant ces tout derniers temps. Toutes ses lettres n'ont pas été réunies, tant s'en faut, malgré le zèle pieux de son exécuteur testamentaire, M. Camille Hémon. J'en ai, par grand hasard, retrouvé une, que je conserve précieusement, et qui m'a paru mériter de figurer dans sa correspondance imprimée. Elle est intéressante, certainement inédite, et elle est capable, au premier chef, de nous mieux faire connaître l'accueillante aménité dont il usait, à l'occasion, envers un correspondant inconnu. Celui dont il s'agit ici, et dont il importe peu de révéler le nom obscur, au risque de choquer sa mémoire, était, m'a-t-on conté, un prêtre savant, laborieux, humble et modeste entre tous, mais qui pourtant avait eu parfois la velléité de traduire en un gros ouvrage sa méditation philosophique, honnête et droite. Or, il avait soumis un résumé de son manuscrit à l'auteur des *Destins*, en même temps qu'il osait consulter sur la matière et la valeur de ses travaux quelques réputés philosophes comme Vacherot et Fouillée. Les réponses de ces deux derniers ont moins de saveur que celle du bon poète à l'âme vibrante, franche, probe et généreuse, qui, bien qu'il eût beaucoup pratiqué Pascal, ne professait point, à son exemple, que « l'union qui existe entre les hommes n'est fondée que sur une mutuelle tromperie, tous les hommes se haïssant naturellement les uns les autres ».

Voici donc, sans autre commentaire, le texte exact de cette épître, à la fois élevée et familière, qui rappellera à tous ceux qui ont approché le signataire la politesse exquise et, sous une apparente réserve, la vraie cordialité de son abord :

Paris, 21 *décembre* 1890.

MONSIEUR,

Je me sens très honoré de la communication si intéressante que vous m'avez faite, et vous étiez assuré d'avance de toute la sympathie d'un de vos frères de France. J'ai lu avec la plus grande attention le résumé que vous m'avez confié de votre doctrine, que j'ai trouvée très cohé

(1) Il naquit à Paris, le 16 mars 1839.

(2) L'année même de la mort de Sully-Prudhomme. Paris Armand Colin, 1907, in-12.

rente et solidement conçue. Je me propose d'étudier ce sommaire de plus près encore. Je suis, malheureusement, si occupé par mon étude sur Pascal (1) — et mon temps de travail m'est si disputé à Paris par toutes sortes d'occupations professionnelles et autres, que je ne saurais, sans témérité entreprendre en ce moment la lecture de votre ouvrage. Il faudrait pouvoir me consacrer entièrement à cette lecture pour être en état de vous donner une appréciation consciencieuse. Les deux premiers livres où vous posez le fondement métaphysique de votre système sont les plus importants, puisque tout le reste en dépend. Vous avez un concept de l'aséité (2) que votre sommaire laisse énigmatique pour moi, car vous placez dans les conditions premières de l'aséité la *nécessité* et le *mérite*, deux termes qui semblent incompatibles, et que l'explication brève donnée par le sommaire ne concilie pas à mon gré (3). Vous entendez la liberté à la façon de Spinoza, pour qui la nécessité est la liberté par excellence, puisque l'être nécessaire ne doit qu'à lui-même tout ce qu'il est et toutes les perfections qui se réalisent en lui et par lui. Mais cette liberté-là ne paraît pas être celle que la conscience attribue à l'action *méritoire*. Je ne prétends pas soutenir avec rigueur mon objection ; je veux seulement vous indiquer par un exemple les obscurités que je rencontre dans le sommaire. Il ne saurait en être autrement ; ces questions, très abstraites, exigent un exposé développé.

Si vous vouliez bien m'envoyer les deux premiers livres seulement, je serais heureux d'y chercher la solution des difficultés métaphysiques que je rencontre dans le résumé. Je vous les renverrais au plus tôt. Ce serait un avant-goût que je prendrais de votre grand travail. Je cherche la vérité avec le désintéressement le plus complet, car je n'apporte dans mes spéculations philosophiques aucune passion étrangère à la philosophie même ; je suis rimeur de profession, et mon amour-propre n'est engagé que dans ma carrière poétique.

Veuillez agréer, Monsieur, avec l'expression de ma vive gratitude pour votre précieux témoignage de confiance, l'hommage de mes sentiments tout dévoués.

SULLY-PRUDHOMME.

82, *Faubourg Saint-Honoré*.

Cette aimable lettre, où se décèle la curiosité courtoise, bienveillante et sympathique d'un grand poète, qui fut aussi un noble penseur, pour le sincère effort de réflexion philosophique d'un inconnu, contient une petite discussion très courte, mais bien nette. Sully-Prudhomme s'étonne de voir rapprochés, dans les conceptions métaphysiques de M. X..., deux caractères qu'il estime incompatibles : à savoir *la nécessité* et *le mérite*. L'on peut, à la rigueur, attribuer une certaine « liberté » à l'être nécessaire, ainsi que l'a fait Spinoza, mais « cette liberté-là ne paraît point être celle que la conscience prête à l'action méritoire ». Il ne nous appartient pas de nous étendre ici sur ce grave sujet ; mais on notera que l'objection de Sully atteste, à tout le moins, son goût des idées claires et pas sera pour fort judicieuse aux yeux de quiconque est guidé par le simple bon sens. Un individu n'acquiert quelque mérite, au regard de la conscience universelle comme de la sienne propre, que s'il surmonte une sorte de tentation, s'il agit bien, alors qu'il pourrait mal agir. Un être qui serait *nécessairement, naturellement* disposé au bien n'accomplirait pas à coup sûr, d'actes méritoires. L'on ne peut à la fois adopter la conception déterministe et maintenir intégrales les notions traditionnelles de l'ordre moral comme celle du mérite. Entre l'un et l'autre ordre d'idées il faut choisir. Voilà ce que Sully-Prudhomme me semble avoir fort bien vu et délicatement exprimé.

(1) Ces remarquables articles sur la philosophie de Pascal furent d'abord publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* ; ils ne parurent qu'en 1895 : on voit que l'auteur méditait ce travail de longue date. Il n'a guère publié autre chose en prose : un volume sur l'expression dans les beaux-arts, et une série de lettres échangées avec M. Charles Richet sur le problème des causes finales.

(2) Une définition et une courte explication ne sont pas inutiles pour la parfaite compréhension de ces lignes. *Aséité : aseitas*, abstraction tirée par les scolastiques du latin *a se*, — *par soi* (en opposition avec *abalietas*, terme moins usité, — *par autre chose que soi-même*). C'est la qualité d'un être qui possède en soi-même la raison et le principe de sa propre existence : ainsi le Créateur a l'*aseità*, par opposition aux créatures.

Cette notion s'applique surtout, en théologie, à la question des rapports du Père avec le Fils dans la Trinité. C'était le sujet de perpétuelles discussions entre scotistes et thomistes. Pour les disciples de saint Thomas, l'*aséité* est « la vie en soi-même » dont parle saint Jean (v, 26) ; et c'est l'attribut fondamental de Dieu, auquel tous les autres doivent être rapportés. De là l'importance de cette notion dans un système de métaphysique scolastique.

(3) En marge de la lettre de Sully-Prudhomme, le destinataire a écrit ces lignes : « L'aseité, au contraire, est une liberté, et en elle est son mérite. Quand je dis nécessité de l'aséité, j'entends qu'il n'y a d'existence possible que par l'aséité ».

On remarquera aussi, de sa part, le souci scrupuleux de ne point formuler une appréciation définitive, un jugement complet, avant d'avoir lu à fond — s'il en trouve le loisir, l'œuvre considérable dont il ne connaît que le sommaire. Un autre, à peu de frais, eût peut être contenté son correspondant par un banal mot d'éloge ; lui ne veut approuver, louer qu'à bon escient. Et il donne son avis provisoire pour ce qu'il vaut, sans nulle prétention magistrale. Il s'intitule *rimeur de profession* : c'est la qualité qu'il ambitionne plus, à juste titre, que le renom de profondeur ou d'originalité philosophique, lui qui pourtant, avec une perfection toute parnassienne et une merveilleuse précision, a su rendre, dans les *Epreuves*, les *Vaines Tendresses*, la *Justice*, le *Bonheur*, pendant vingt-cinq ans de carrière poétique, les nuances les plus fines, les plus fugitives de la sensibilité. A cette date (1890), il a cinquante et un ans ; il appartient depuis neuf ans (8 décembre 1881) à l'Académie française : depuis un quart de siècle, il est connu, fêté, admiré. Il n'en est pas moins resté le plus modeste des critiques et le plus doux des hommes... C'est un bel exemple à recueillir.

Victor GLACHANT.

LE SAUVETAGE DE L'AUTRICHE

Les traités de 1919 sont viciés par deux fautes capitales : ils n'ont pas détruit l'Empire allemand, et ils ont disloqué l'Autriche.

Trois ans d'instabilité, de menaces perpétuelles, ont démontré surabondamment le danger des principes abstraits et des préventions politiques ou mêmes religieuses. Mais il nous faut, vaille que vaille, nous accommoder de cette situation, reconnaître le droit de vivre à tous les Etats qui ont survécu à la guerre ou ressuscitèrent de par les traités. Seulement, vivre, tous le peuvent-ils ? En particulier la République d'Autriche, dont on ne cesse de nous dépeindre l'agonie, peut-elle échapper à cette alternative : catastrophe économique et sociale, ou rattachement à l'Allemagne ?

Avec ses sept millions d'habitants, dont plus de deux millions à Vienne, l'Autriche allemande évoque une tête séparée du corps et des membres, ceux-ci étant représentés par les Etats qu'un aimable euphémisme qualifie : « successeurs » de la monarchie habsbourgeoise. Elle-même est un Etat infirme, à la fois trop pauvre et trop riche. Trop pauvre parce que ses ressources ne lui permettent ni d'alimenter intégralement sa population, ni de fournir les matières premières à son industrie. Trop riche parce qu'il a hérité non seulement d'un nom très lourd mais de cet écrasant fardeau : l'appareil administratif et gouvernemental d'une grande puissance, devenu sans emploi par la brusque rupture avec des voisins dont la haine de race entend faire payer à Wien — prononcez le mot avec un accent spécial de mépris — l'oppression où la capitale les a tenus jadis.

Il n'y a pas toutefois dans l'Autriche nouvelle que cette énorme tête, cette Vienne où refluent par surcroît les juifs orientaux, les profiteurs d'Europe ou d'Amérique. Il y a six provinces, auxquelles la Constitution fédérale du 1er octobre 1920 assure une large autonomie, qui s'en montrent fort jalouses et s'en prévalent à l'occasion — ainsi dans la question des plébiscites sur le rattachement à l'Allemagne, l'Anschluss. Chez elles subsiste, sinon la haine comme chez certains Tchèques ou Yougoslaves, tout au moins une insurmontable défiance envers la molle cité du Danube qui consomme plus qu'elle ne produit, et cependant voudrait commander. Les ruraux s'inquiètent aux tendances sociales ou socialisantes des citadins. C'est pourquoi les campagnes ont vécu sinon dans l'abondance, du moins de façon supportable, alors que Vienne, à une certaine date, souffrait d'une faim qu'un ravitaillement même partiel eût atténuée : le paysan n'entendait pas se priver au bénéfice des ouvriers et des bourgeois. En sorte que la question d'Autriche est, avant tout, celle de Vienne ; la misère autrichienne, celle de Vienne toujours. Et ceci n'est pas à dire qu'il faille nous désintéresser du sort de cette cité : presque tous les visiteurs ont subi son attraction, et il n'en est guère dont les récits ne respirent une évidente sympathie pour la beauté de la ville, la *Gemüthlichkeit* de ses habitants et de ses habitantes aussi ; mais le problème apparaît cependant moins ardu dès qu'il s'agit surtout de faire vivre une agglomération d'êtres humains à qui il suffirait de fournir des moyens de travail — s'ils consentent à travailler.

On sait de quelle poigne l'Allemagne avait saisi l'Autriche avant 1914. Les progrès de la germanisation, mieux, de la prussianisation, s'accusaient d'année en année, non seulement

dans l'armée, les administrations, la police, mais jusque dans l'attitude des habitants. L'Autriche s'associa, avec frénésie, à la guerre fraîche et joyeuse, supposée courte et sans risques. Il n'est pas inutile de le rappeler à qui ne cesse d'invoquer le traitement de faveur appliqué aux prisonniers de l'Entente, alors que dans les premiers mois et l'espérance de la victoire, bien des nôtres n'eurent guère moins à souffrir chez François-Joseph que chez Guillaume II!

Assez vite l'Autriche se lassa, fléchit. Une main de fer la tint debout, deux années durant, hors d'haleine, exaspérée de la morgue germanique, et souhaitant lui échapper. Le jeune Empereur tentait vainement la paix séparée; il fallut demeurer rivé aux destins de l'Allemagne, suivre celle-ci jusqu'à l'abîme et y rouler avec elle. Alors, c'est l'immense naufrage; chacun se hisse sur une épave, Italiens, Croates, Slovènes, Roumains, Polonais, rejoignent leurs frères de race. Les Tchèques restaurent la Bohême indépendante, les Hongrois rassemblent les débris de la couronne de St-Etienne; tous ferment leurs frontières aux échanges commerciaux ou monétaires. Dans l'affolement de novembre 1918, l'Assemblée nationale provisoire de Vienne vote le rattachement à l'Allemagne qui, du moins on l'espère, procurera la paix et le pain. L'énergique intervention de la France, l'influence aussi des chrétiens-sociaux des provinces moins excités que les sociaux-démocrates sur l'*Anschluss*, arrêtent net le mouvement. Le traité de Saint-Germain, dans son fameux article 88, interdit à la jeune République d'aliéner son indépendance, « sauf du consentement de la Société des Nations », où le veto d'une seule puissance suffirait à l'empêcher.

L'Autriche semble alors se résigner. Elle accueille avec sympathie les innombrables et coûteuses missions de l'Entente. Elle espère des Alliés les moyens de salut : le charbon, la farine, les crédits. De fait, les médecins accourent au chevet de la malade : avec un grand zèle, ils cherchent le cordial régénérateur. Il y a les essais de la Commission des Réparations; il y a le projet Goode, puis le projet Loucheur, puis le projet Avenol-Gluckstadt-Drummond sur l'assainissement financier, la restauration de la vie économique. Mais de ces beaux projets, aucun ne se réalise. Le dernier voit son application retardée par la lenteur du Congrès américain. Sauf quelques secours fragmentaires, quelques assistances privées, l'Autriche n'a guère obtenu que des promesses. Dans ces conditions, comme il était naturel, les regards se sont tournés à nouveau vers le *Reich* que la pression des Alliés avait contraint, lui aussi, d'effacer de sa constitution l'article prévoyant l'accession de l'Autriche — mais qui n'a pas cessé d'y penser.

La propagande allemande en Autriche a été dénoncée à mainte reprise. Elle est en effet d'une activité inlassable, d'une audace déconcertante. Et il n'est pas niable qu'elle a fait de nombreuses recrues. Il ne faudrait pas néanmoins juger l'opinion autrichienne par le seul langage d'une presse presque entièrement à la solde de l'Allemagne et qui mélange les injures contre la France impérialiste et impitoyable, à des avances « discrètes » envers l'Italie et l'Angleterre, avec une habileté trop grossière pour être le fait de véritables Autrichiens.

L'Autrichien, par nature, n'aime pas l'Allemand, le Prussien surtout, dont sa finesse exècre la rudesse, sa nonchalance, la brutalité. De 1914 à 1918, il a trouvé certains contacts fort déplaisants. Toutefois, les temps ont marché. Par une étrange réalisation, la figure de son ancien compagnon d'armes lui apparaît déjà moins rébarbative. Il oublie les humiliations, et que le voisin du Nord l'a conduit à la ruine. Dans un sentiment mystique, tous ceux qui s'intitulent « Grossdeutschen » attendent de Berlin le remède aux maux de l'heure et qui sait? la revanche du désastre. Pendant la période électorale d'octobre-novembre 1920, les candidats de tous partis, sauf le parti chrétien-social, ont affiché leur pangermanisme et inscrit sur leur programme : « Rattachement à l'Allemagne ». Le pouvoir central, malgré des efforts plus ou moins sincères, n'a pu empêcher au Tyrol et à Salzbourg, les plébiscites du printemps dernier.

Ces manifestations doivent être prises au sérieux, car elles témoignent d'un état d'esprit qui pourrait devenir dangereux si les Alliés lui laissaient libre carrière; il n'en faut pas non plus exagérer l'importance, car elles revêtent aussi le caractère d'un chantage envers l'Entente. Le même Tyrol qui accueille les émissaires de Ludendorff et reçoit des armes de Munich, mena jadis désespérément, avec André Hofer, contre la domination bavaroise. Mais devant l'évidente lassitude des « secouristes », il apparaît opportun à beaucoup de gens de montrer, d'un geste dont ils seraient les premiers à déplorer l'accomplissement.

Certes, les Autrichiens ne sont pas indifférents aux souvenirs du passé, aux évocations du Saint-Empire, de la patrie germanique, à la similitude de langage, encore qu'il subsiste

autant d'écart entre l'Allemand de la Sprée et celui du Danube, qu'entre le tempérament des Berlinois et des Viennois. La propagande allemande utilise ce terrain favorable. Elle ajoute que l'Autriche isolée demeurera toujours un fantôme d'Etat, tandis qu'unie à l'Allemagne par un lien fédéral qui la laisserait vivre de sa vie propre, elle ferait de nouveau figure politique et reprendrait dans l'Europe centrale son rôle historique de pionnier du germanisme.

L'argument spécieux reste l'argument économique. L'agence Wolff n'a pas inventé, de toutes pièces, la misère autrichienne. Seulement, très vite, elle a exagéré : c'est grâce à elle que toute une partie du monde se figure l'Autriche, par la faute de l'Entente et surtout de la France, un enfer de froid et de famine pire que la Russie bolcheviste. Et, à force de s'entendre plaindre, l'Autrichien sceptique et fataliste, qui a réellement souffert de la perte d'une existence facile et grasse, n'est plus un résigné. A côté de privations très réelles, souvent dures, et, dans la classe moyenne, parfois cruelles, il en est d'autres dont Belleville ou le Soho londonien fourniraient l'équivalent. Mais le Viennois se révolte contre l'injustice du sort, contre les vainqueurs impitoyables. Ils ne lui portent pas secours. Ils l'empêchent de le chercher dans l'union avec le *Reich* puissant encore et riche encore, qui assurément ferait leur part aux frères dépouillés, part des fruits de sa terre, des denrées de son commerce, du crédit de ses banques. Alors, on pourrait savourer un bon *Schnitzel*, un *Kapuziner* où ne manquerait plus le sucre, avoir du charbon pour se chauffer, pour faire marcher les usines, celles d'électricité surtout grâce auxquelles, le soir, on peut applaudir divas et divettes, ou danser.

Enfin, argument suprême des pangermanistes : le fameux droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. A Versailles, à Saint-Germain, les Anglo-Saxons n'eurent-ils pas un scrupule de conscience à ratifier les articles 80 et 88 ? En effet, comment refuser à l'Autriche ce qu'on accorda aux Alsaciens, aux Danois, aux Slaves, aux Roumains, aux Italiens ? Cela se répète avec impudence à Berlin, avec naïveté à Vienne. Le Prussien se découvre une tendresse soudaine et ardente pour un principe dont son histoire est la négation, car sa patrie n'a vécu que de rapines et de partages. L'Autrichien oublie qu'il fut, de compte à demi avec le Magyar, le dur oppresseur des tribus slaves ou latines qui célèbrent aujourd'hui leur affranchissement ; dans son extraordinaire légèreté, son incapacité à haïr, il l'a radicalement oublié, et ceux qui font profession de foi pangermaniste sont également sincères lorsqu'ils vilipendent le veto de l'Entente ou protestent contre la haine à leur égard des « Etats successeurs ».

Cependant, tous les Autrichiens ne sont pas pangermanistes. Sans parler des sympathies de beaucoup d'entre eux pour la France, sympathies très réelles, mais qui ne tiendraient pas une heure devant la perspective d'une vie « solide », il y a encore, à Vienne, et dans les provinces, des têtes assez hardies pour douter que l'*Anschluss* puisse précisément leur assurer un meilleur sort. Pour des yeux clairvoyants, non seulement ce parti désespéré n'améliorerait pas la situation : il l'aggraverait. Le Dr Albin Schlager écrivait très justement dans *Das Neue Reich* :

« L'annexion à l'Allemagne réduirait l'Autriche, vu son manque de débouchés sur la mer, à l'état d'éternel appendice de l'Allemagne. La force attractive des ports de la mer du Nord coûterait à l'Autriche la liberté de son commerce. Avant et pendant la guerre, elle a été soumise à la dictature militaire allemande : comment sa sujétion ne serait-elle pas plus grande encore, après que l'Allemagne nous aurait fait la charité de nous ouvrir sa maison et ses ports? Nous serions réduits à l'état de colonie. Ne croyons pas non plus que nos frères allemands puissent vraiment nous aider. Ils ont eux-mêmes de trop lourdes charges. Notre détresse tient avant tout au manque de charbon et de vivres. Les vivres font également défaut à l'Allemagne amputée de riches territoires agricoles. En 1921, elle s'est vue obligée d'importer pour 30 milliards de M. de matières alimentaires. De lourdes fournitures de houille pèsent sur elle, et sa production peut encore être diminuée par la socialisation et les lois sociales. Quand même l'industrie autrichienne obtiendrait la parité avec l'industrie allemande, elle lui serait toujours inférieure à cause des plus grands frais de transport et de transit ».

En bref, l'*Anschluss* signifierait, pour 7 millions d'Autrichiens, leur réduction au rôle d'Allemands de seconde classe. Les « frères » qui les cajolent aujourd'hui ne verraient plus en eux que des cousins pauvres. Au cours d'une guerre nouvelle, ils seraient *Menschenmaterial* comme jadis : sans compter qu'une éventuelle restauration monarchique en Allemagne pourrait avoir, comme corollaire, le retour d'un Habsbourg, délégué par le Hohenzollern à la police de l'Europe centrale. Les deux équipées du roi Charles ont montré les périls d'une éven-

tualité que peut-être souhaitent quelques partisans de l'ancien régime, mais dont la plupart des Autrichiens ont peur tout simplement.

L'opinion française est justement persuadée du danger de l'*Anschluss*. Mais il y a des Français, voire des diplomates, qui persistent à chercher la solution dans la fusion de l'Autriche allemande avec la Bavière. Ils font valoir l'affinité de race, de tempérament, de religion. Ils entrevoient un puissant Etat méridional, contrepoids naturel à la Prusse, conjointement avec une sorte de fédération rhénane d'ailleurs assez nébuleuse. Nous voici presque revenus au système de la fameuse triade. Cette ingénieuse combinaison entraînerait, à bref délai, la dislocation de l'unité allemande, d'où : sécurité de la France et garantie de la paix !

N'hésitons pas à le dire, voici la plus dangereuse des illusions. Illusion de tenir pour graves les oppositions entre Berlin et Munich, car tout différend s'évanouira dès que l'unité, ou même la grandeur du Reich seront en jeu. Illusion encore de croire que la Bavière agrandie de l'Autriche tendrait à se séparer de l'Empire. Le seul résultat serait d'exciter dans l'Allemagne entière un enthousiasme indescriptible. Les vaincus salueraient la revanche de 1919, la reprise du *Drang nach Osten*, et toutes les tribus germaniques appelleraient à grands cris des temps meilleurs... Est-ce là le but cherché ?

*
* *

L'Autriche peut être sauvée. Elle vacille encore. Mais on ne doit plus dire qu'elle s'abandonne. Certes, ses finances ont un sérieux besoin « d'assainissement » ; certes, le peuple n'a pas encore recouvré le goût ni l'habitude du travail. Toutefois, un effort sérieux a été accompli par le gouvernement de la République. Sans se laisser intimider par les manifestations ni les violences communistes, il a supprimé, ou supprimera par échelons les subventions accordées naguère par l'Etat pour permettre aux classes moyennes d'acquérir certains aliments indispensables, pain, graisse, viande. Le budget va se trouver ainsi allégé d'un faix écrasant. Et une aggravation draconienne des impôts contribuera au rétablissement de l'équilibre, cependant qu'un programme économique doit permettre la mise en valeur de toutes les ressources nationales.

Témoignages de bonne volonté, mais gestes stériles, s'ils ne sont appuyés, encouragés.

Ce serait une erreur de croire que par sa propre énergie, ce peuple puisse se tirer complètement d'affaire. Qu'il s'aide, mais que le ciel l'aide, représenté sur cette terre par les Alliés. Il ne s'agit pas seulement de quelques ouvertures de crédits, gouttes d'eau dans le tonneau des Danaïdes, ni même de renoncement à l'hypothèque sur les biens de l'Autriche. Le seul remède, c'est la reconstruction d'une fédération danubienne où resteraient sauves les susceptibilités de race et les indépendances politiques. Elle permettra de vivre non pas seulement à l'Autriche, mais à tous les Etats successeurs, par la mise en commun de toutes leurs ressources. C'est une courte vue, en effet, de croire que seule l'Autriche n'est pas viable. Sur les créations hâtives de Versailles, de Saint-Germain et de Trianon, il y aurait matières à graves réflexions... Au surplus, la misère, le désespoir, sont contagieux. On aurait tort de regarder avec sérénité l'agonie de Vienne, aux rives du Danube soit-disant bleu...

Dans cette œuvre de reconstitution, les Alliés peuvent être des appuis. Mais ils ne doivent pas s'ériger en tuteurs. Défions-nous de tous les projets annoncés périodiquement, à grand fracas, et dont le moindre défaut serait d'être inopérants. Ici, plus que jamais, il faut donner du temps au temps. Il faut que les voisins de l'Autriche arrivent d'eux-mêmes à la claire vision de leur intérêt, et se prêtent aux collaborations fécondes. Déjà ils paraissent s'y acheminer. Par des accords spéciaux, à objectifs limités, plusieurs gouvernements ont voulu faciliter les transports et les échanges. La convention de Lana entre l'Autriche et la Tchécoslovaquie va plus loin : elle jette les bases d'une entente diplomatique et politique. La route est ouverte ; il n'y a qu'à la suivre pour que se reconstitue volontairement un groupement danubien. La situation de Vienne, carrefour des routes, « plaque tournante » au centre de l'Europe, son expérience des affaires, son organisation bancaire, lui assignent, dans l'organisation à créer, un rôle dont les voisins ne sauraient prendre ombrage. Il n'est pas question, assurément, de revenir au passé. Mais nous n'avons pas créé des Etats pour qu'ils demeurent des foyers de haine. Nous avons libéré des peuples pour qu'ils collaborent, dans la plénitude de leur indépendance, au grand œuvre de la paix et de la civilisation.

Maurice LAIR.

LE TRÉSOR[1]

(Nouvelle)

Ce n'était pas l'avarice du trépassé qui les avait gagnés. Par esprit de contradiction, au contraire, ils affectaient de bien vivre et de dépenser largement le produit de leur fermage. Ils avaient tout de suite pris un domestique, parlaient d'une servante, faisaient bonne chère, habillaient presque luxueusement l'enfant.

Ce qui les enrageait, c'était d'avoir été joués par ce mort qui, vivant, les avait tant fait souffrir. S'ils souhaitaient retrouver le sac d'or, c'était pour en gaspiller bien vite le contenu, seule vengeance d'outre-tombe capable de calmer leur longue rancune.

Les travaux auxquels ils se livrèrent dans la chambre mortuaire en firent bientôt une démolition. Ils remirent à plus tard le soin de refaire les murs, le pavage et jusqu'aux fondations âprement fouillées. Portant ailleurs leurs recherches, ils piochèrent dans la cuisine, mirent la cheminée en ruine, inspectèrent les briques du mur. Ils attaquèrent ensuite le grenier, puis la laiterie. Au bout de quelques mois, ils vécurent dans un amas de platras et de poussière, inimaginable taudis. Ce fut alors que le village commença de changer d'avis. Les rires remplacèrent les soupçons. Le drame devenait comédie. Il se fit des paris dans la boutique où l'on vendait de tout, et qui servait aussi de café.

Le mort ironique avait pour lui les rieurs. Quelques audacieux allèrent jusqu'à se proposer pour aider aux recherches. Ils furent mal reçus. Bientôt, le renvoi du domestique fit voir que les Cornaut entendaient rester entre eux pour continuer leurs opérations, craignant le vol du fallacieux trésor.

L'enfant lui-même était au courant de l'affaire, et possédé de la même fièvre que les autres. Il n'était plus question de pleurer le grand'père défunt. Quand la maison eut été saccagée du haut en bas, y compris les meubles, ce fut le galopin qui se chargea, dehors, de ramper à travers les haies inextricables.

Comme les fils du laboureur de La Fontaine, dont ils ignoraient profondément l'histoire, Marcel Cornaut et sa mère vous retournèrent le champ, voire les herbages, dans lesquels ils mirent la charrue.

Cinq hectares, ce n'est pas facile à fouiller, quand on y cherche un petit sac grand comme ça.

Les bestiaux abandonnés périclitèrent. Marcel vendit à perte deux de ses vaches, et n'en conserva qu'une. La folie augmentait de jour en jour. Le village délirait de gaieté.

Un matin, il y eut de grands cris dans le dernier herbage resté sauf. Le petit garçon, en cherchant dans la haie, venait d'y faire une découverte hallucinante. Au bout de sa petite main tremblante, il rapportait complètement vide, le sac de peau, celui qu'avait vu jadis la mère Cornaut par la fente du volet.

Sûrs à présent qu'ils étaient sur la bonne piste, déjà triomphants, la mère et le fils se remirent avec fureur à l'œuvre. La dernière vache vendue à son tour, cet herbage qu'on lui avait réservé fut labouré plus sauvagement encore que les autres.

— Y avait bien pour trois mille francs de pièces là-d'dans !... répétait la Cornaut en examinant avidement le sac, sans compter tous les billets qu'y ramassait sû l'faisant-valoir, et dont j'ai jamais vu la couleur.

L'enfant couché, les soirées se passaient à calculer.

— Eune fortune !... bégayait la veuve, avec des yeux inquiétants de maniaque.

Et, pas plus que son fils, elle ne se rendait compte que, magnétisés par ce trésor introuvable, ils étaient en train, tous deux, de perdre la gentille richesse que cette terre mettait entre leurs mains.

L'argent, si facilement dépensé les premiers temps, ne se renouvelait plus. La bonne chère et le luxe diminuèrent peu à peu. Les dettes commencèrent.

Fut-ce de s'apercevoir enfin qu'ils n'avaient plus comme avoir que des prés en friche et une maison à moitié démolie ? Le père Cornaut n'était pas enterré depuis dix-huit mois que sa veuve tomba malade. Son fils la soigna comme il put.

— Quand j'aurons trouvé l'or et les billets... répétait-elle pour se consoler.

Mais elle ne mit pas plus d'un an à mourir.

Son enterrement fut beaucoup plus modeste que celui du vieux. Le village avait fini par se lasser de l'histoire. La fosse qui la reçut, suprême rancune, s'ouvrait aussi loin que possible de la tombe du fermier, déjà complètement abandonnée.

Pour la seconde fois, le petit-fils, aux côtés de son père, conduisit le deuil. Mais les quelques personnes qui suivirent jusqu'au cimetière exigu constatèrent qu'il ne pleurait pas.

A six ans et demi, sans femme pour le soigner désormais, ce petit accepta volontiers de vivre

(1) Voir la *Revue Bleue* du 18 Mars et du 1er Avril 1922.

avec son père dans leur masure ébréchée. La misère avait été sa première nourrice, il la retrouvait sans étonnement. Et, lorsque enfin découragé, Marcel Cornaut se mit à boire au lieu d'essayer de relever sa culture, les derniers curieux qui s'intéressaient encore aux péripéties de cette ferme purent constater avec surprise que, seul au milieu des ruines, le tout petit Cornaut, frêle chercheur d'or, espérait encore, à force de gratter la terre, découvrir enfin le trésor si bien caché de son grand père.

VI

Comme il fallait s'y attendre, à bout de dettes, Marcel Cornaut, un jour vendit sa terre. L'enfant avait près de neuf ans. Tous deux allèrent vivre dans une toute petite maison louée au bout du village. Et, pendant près de deux ans ce fut une bonne vie, car l'argent de la vente, une fois les dettes payées, les mettait momentanément dans l'aisance.

Satisfait d'être débarrassé du fermage, le père eut des maîtresses, et ses beuvèries se firent royales. Le petit garçon porta de beaux habits, se promena sur une bicyclette neuve, mangea force gâteaux et bonbons.

Tant de faste, du reste, semblait le laisser indifférent. C'était un gamin silencieux et sournois dont personne ne savait s'il était heureux ou malheureux.

La vie que menait son père n'était guère ce qu'il fallait pour perfectionner son éducation. Sans cesse cahoté entre les hauts et les bas d'une existence déséquilibrée, le descendant des Cornaut s'était concentré de bonne heure en lui-même, et ne faisait part à personne de ses sentiments. Occupé de ses propres débauches, l'ivrogne ne remarquait pas que son fils, à mesure qu'il grandissait, enlaidissait vite et se mettait à ressembler à son grand-père, dont il avait pris le regard sombre, le mutisme, et l'isolement.

Il ne savait pas, Marcel Cornaut, que son petit garçon, au lieu de dépenser en jouets ou en friandises les sous qu'il ne cessait de lui donner, les gardait précieusement cachés au fond d'un vieux sabot, dans son armoire.

Ces goûts d'épargne, chez un être si jeune, n'étaient encore qu'un instinct vague, mais qui eût impressionné des observateurs attentifs. Le père n'avait pas le temps, lui, d'étudier son enfant, de découvrir en lui le commencement de la tare ancestrale, le sombre enchantement de l'atavisme planant déjà sur cette petite tête ronde aux oreilles décollées.

Une mésaventure du gosse ne lui ouvrit pas les yeux.

Les acheteurs de la ferme, un matin, découvrirent ce garnement dans leurs herbages, remis en état, et qui fouillait la terre avec un crochet. Ils se rendirent compte, ce jour-là, que ce n'était pas, comme ils l'avaient cru, leurs cochons de l'année, qui dégradaient le sol. Le petit Cornaut reçut des taloches et ne s'en vanta pas. Mais les fermiers vinrent se plaindre, et Marcel connut ainsi l'affaire, qui le fit rire de bon cœur.

— T'y crois donc encore, toi, au trésor de ton grand-père ? T'as donc pas compris, malheureux guenon, qu'ta grand'mère avait des rêves ? Tiens ! V'la toujours un billet d'cinq francs pour le remplacer l'sac de défunt Cornaut.

L'enfant calcula que la journée était bonne, et ne regretta pas les taloches reçues. Et, depuis ce jour, il cessa d'aller clandestinement explorer le terrain de sa ferme natale.

Cependant, le capital de Marcel diminuait vite entre ses mains prodigues. Le destin, encore un coup, allait changer de face. A douze ans, le petit Cornaut se vit, une fois de plus, redevenu le gamin loqueteux qui ne mangeait pas tous les jours à sa faim. Les dettes et la saisie avaient fait leur œuvre. Plus de femme de passage pour tenir la maison changée en taudis. Son argent envolé, Marcel n'avait plus aucun succès près du féminin d'alentour. Il ne lui restait que l'alcool pour se consoler de tout. Il avait, jusqu'à son mariage, travaillé sur la ferme de son père, au-delà de ses pauvres forces de mal nourri. Mais de bonne heure, la prison avait achevé de le démoraliser. La fainéantise qu'il comptait bien cultiver jusqu'à sa mort lui semblait un repos légitime, après les trop rudes labeurs de sa première jeunesse.

Se voyant dans la misère, il n'essaya pas de travailler. Il laissa son fils de douze ans s'engager comme tâcheron dans les fermes, et crut que les gages du petit suffiraient pour eux deux. Mais le jeune grippe-sou n'était pas du tout de son avis.

Ce fut un nouveau scandale au village.

C'por'tit gas, il est bien travailleur à s'n âge, et, comme goujard, il n'y a pas plus dru ! Mais le père, qu'est perdu saoul à cœur de journée, qu'a l'vin pernicieux et qui n'a jamais été bon qu'à s'faire nourri dans les prisons, prétend lui rendre sa gagne [illegible] de temps pour s'en avoir [illegible] !

Les cris du garçonnet, quand il rentrait et que

commençait la séance, s'entendaient jusque sur la route, impressionnant les familles. Battu, le petit ne se décourageait pas. Toute besogne lui était bonne, quand elle était payée. Terminées les grandes corvées rurales, on le vit aide-jardinier au château, manœuvre avec les maçons et même aide-fossoyeur au petit cimetière.

Quand il eut quinze ans et demi, la force lui vint, et ce fut lui qui battit son père. L'alcoolique, en proie aux premiers accès du *délirium tremens*, n'était plus, par moment, qu'une faible loque. C'est alors qu'il recevait les coups, et criait à son tour.

— Est honteux !... commentait le chœur rustique. Quéru comme il est, il ose lever la main sur son malheureux père qu'est plus qu'une chiffe, et qui n'peut pas s'défendre, dans la position où qu'il est.

Le soir que Marcel Cornaut tomba juste au beau milieu du village, écumant et gesticulant, il se trouva des bonnes gens pour le ramasser, qui l'emmenèrent chez eux et le soignèrent, disant que c'était son garçon qui le tuait.

Seul avec son sabot, ce soir-là, le petit Cornaut goûta sa première joie d'avare. A la lueur d'une lampe basse et puante il compta, recompta, ne se coucha que bien tard dans le taudis désert.

Le lendemain, à l'aube, des coups dans la porte le réveillèrent. Son père était mort dans la nuit.

— Est une forte fête, c'tit gas-là, marchez !

D'autres bonnes gens avaient voulu le recueillir chez eux au retour de l'enterrement, puisqu'il était seul au monde. Mais il avait durement répondu que n'ayant besoin de personne, il demandait seulement qu'on ne s'occupât pas de ses affaires.

Il avait seize ans, gagnait bien sa vie, payait régulièrement l'humble loyer de sa masure ; personne n'avait à se mêler de sa destinée.

Ce fut alors qu'il commença seulement à se sentir heureux sur la terre. La marmite qu'il faisait chauffer sur un feu restreint lui rappelait celle de sa grand'mère. Il lui sembla tout naturel de reprendre les traditions de son premier âge. Pour supprimer les dépenses d'une lampe, il mangea le soir, à la lueur de l'âtre, et se coucha le plus tôt qu'il put, retrouvant sans appréhension la vie tâtonnante qu'il avait connue dans les ténèbres de son enfance. Et, puisqu'il était seul et maître chez lui, le sabot merveilleux remonta des profondeurs de l'armoire, et prit possession de la maison.

Il le couchait avec lui la nuit. Le jour, avant de partir pour son travail, il le logeait dans un trou ménagé sous les pavés, se souvenant de tout ce qu'il avait entendu rabâcher à la mort de son grand-père. Quand il revenait, sa journée finie, il retrouvait avec ivresse ce compagnon de sa solitude. Il y pensait pendant les heures de travail. Ses yeux fixes commençaient à se fanatiser.

— C'jeune homme-là, disait-on sur les portes, lorsqu'il traversait le village pour rentrer chez lui, c'est son grand-père tout récopi, marchez ! Avec sa goule de singe, s'il avait pas ses cheveux blonds, on croirait qu'on voit l'autre ; mais quand il est de dos, c'est une vraie illusion !

*
* *

— Dis donc Cornaut, l'interpella le fossoyeur, un soir d'été qu'il revenait de la ferme où il se louait à la journée, dis donc, Cornaut, tu me donnerais un coup de main, tout d'suite. Y a une grosse tête qu'est morte à la ferme du *Grand-Hêtre* ; j'avons une inhumation à trois cloches après-demain, et y a un caveau d'commandé, que j'n'ai pu que donner les premiers coups de pioche, fatigué comme j'suis. A tandis que j'vas souper et reposer un peu, tu m'avancerais l'ouvrage pendant une heure ou deux (que l'soleil est encore là jusqu'à plus de neuf heures), y aurait une bonne pièce pour toi, tu sais bien, mon garçon.

— Qui que vous appelez une bonne pièce, mon père Lenoir ?

— T'aurais six francs, si tu veux l'savoir ! Six francs, c'est pas une terre, bien sûr, mais c'est toujours six francs.

— J'en veux sept, mon père Lenoir, et vous savez bien que j'suis pas à la chichette quand y s'agit d'burgner.

— Toi, dit le vieillard en hochant la tête, t'as toujours su t'y prendre ! Allons ! t'auras tes chept francs... Viens que j'te fasse voir.

— Donnez m'en toujours deux à l'avance, précisa le garçon. Çà m'engagera mieux.

Quand il eut le crasseux billet dans sa poche, il suivit le fossoyeur.

Il le connaissait bien, le petit cimetière. Il y avait travaillé déjà ; du reste trois des siens y étaient enterrés. Sous les riches pommiers arrondis au-dessus des morts, les tombes se bousculaient, les unes soignées, les autres désordonnées. La petite église vieillotte, au milieu des croix et des couronnes de perles, avait l'air de veiller sur les âmes. Une haie entourait le tout ; on voyait, par-dessus, le bleu des lointains. Et,

sur certains tertres périmés, couverts d'herbe, des rosiers extravagants, des ifs plus grands que nature, donnaient l'impression que le mort, depuis qu'il était dans la terre, avait fini par en sortir tout entier, sous forme de branches ou de corolles.

— V'là où qu'c'est mon garçon ! Tu vois, j'ai déjà tapé dans ces vieulles tombes-là.

— Vingt Dieux !... gronda l'adolescent, est la place de mon grand-père !

Mais tout de suite il s'arrêta dans son geste de recul. Rendre les deux francs, jamais !... il y en avait cinq autres à toucher...

Il s'en tira merveilleusement, en petit Normand qu'il était.

— Est bien pour vous rendre service... murmura-t-il.

Il regarda d'un air sombre le père Lenoir, et termina dans ses dents :

— Vous me donnerez un franc de plus, voilà tout.

*
* *

Le soleil allait bientôt se coucher. Essuyant la sueur de ses tempes, le jeune Cornaut s'arrêta pour quelques secondes.

Il n'avait pas dîné, le travail était dur. « Huit francs » se répétait-il pour s'encourager.

Il se voyait d'avance ajoutant les petits billets à ceux qui commençaient à déborder du sabot. Cette pensée annulait celles qu'il aurait pu remuer, en même temps qu'il remuait cette terre où sa racine humaine était enfouie.

Cependant, lorsque les fragments du cercueil commencèrent d'apparaître, il eut tout de même un léger frisson.

Il revoyait les funérailles, quand, tout petit, il pleurait, émouvant la foule.

Pourquoi l'avait-il aimé, son grand-père ?

Pour ne pas se perdre dans ses rêves, il cogna plus durement à même les débris enterrés. Debout dans le trou qu'il avait fait, environné par le haut de la terre qu'il avait sortie, il étouffait, incommodé par la chaleur, peut-être aussi par l'émotion.

Il leva sa pioche avec un courage qui lui serrait les dents. Il savait que le squelette était là, sous son pied, et qu'il allait lui apparaître.

— Allons !...

Les planches pourries cédèrent avec un bruit mou. Le jeune Cornaut eut envie de laisser là sa besogne. Il en avait vraiment assez fait pour ses huit francs. Il jeta sa pioche. Mais il ne remonta pas. Ce fut plus fort que lui. Sur le bord de cette éternité, comment n'avoir pas la curiosité d'y jeter un coup d'œil?

Accroupi, tirant à deux mains, il arrachait les planches comme des racines. En apercevant la tête de mort, il fut pris d'une rage, et précipita ses mouvements.

Rien ne ressemble plus à un squelette qu'un autre squelette. Là seulement commence l'égalité vraie de la mort. Etonné de n'éprouver rien de plus devant ces ossements-ci que devant les autres, déçu presque, le garçon, plus faiblement, continua sa besogne, prêt décidément à s'en aller.

La dernière des planches s'effritait déjà dans ses mains. Elle allait avoir lieu, la confrontation suprême de l'aïeul et du petit-fils.

En face de ce néant qui possédait encore une espèce de visage pour montrer les dents, allait-il apprendre, le jouvenceau, que l'avarice est vanité, comme le reste, plus que tout le reste, et que rien ne vaut la vie, la bonne vie saine de tous les sens épanouis, quand on a des joues fraîches, et qu'on respire à pleins poumons parmi le monde bariolé, remuant et bavard des vivants ?

— Va, mon garçon, disait déjà le lugubre sourire de l'enterré, va ! Tu as seize ans et tu te portes bien ! N'y a-t-il pas au village quelque fillette qui vaudrait mieux pour ton cœur que la compagnie clandestine et morose d'un vieux sabot garni de petits billets, de vieux sous et de piècettes blanches ? L'argent n'existe que comme moyen d'être un peu plus heureux. Vois ce qui reste de moi dans ces planches pourries, et rappelle-toi la noire misère volontaire dans laquelle j'ai vécu ! Rappelle-toi ma mort, dont un chien n'aurait pas voulu ! La vie est belle, petit gas ! Ne fais pas comme moi ! Ne passe pas à côté d'elle sans la connaître, absorbé par un vice plus monstrueux que tous les autres.

L'enseignement du grand-père, le petit commençait à l'entendre. Ce fut avec un regard plein de songes salutaires qu'il acheva d'écarter, d'un geste presque mélancolique, les fragments de bois qui lui cachaient encore les restes du pauvre mort. Il allait hocher la tête comme pour accepter l'ultime conseil de l'aïeul...

— Oh !... rugit-il sourdement, avec un bond.

Son menton s'était tendu, ses yeux dilatés. Et son cœur se mit à battre si fort qu'il en entendit les coups.

A la place vidée de l'estomac, dans le cerceau des côtes terreuses, brillait, éclatait, tout neuf, un petit tas d'or.

L'énigme du passé ! Le trésor qu'on avait tant cherché !

Avalé ! avalé de nuit avec l'eau du broc !...

Avalé pour que le fils et la mère ne l'eussent pas après la mort !... Avalé pour le garder jusque dans la tombe !...

Etouffement par la broncho pneumonie à son neuvième jour ? Que non ! Etouffement par l'or, par le bel or intact, dont la dernière pièce avait dû provoquer le hoquet final.

L'éternité de son grand-père, il avait voulu la voir, il la voyait, certes ! Son enseignement, il avait voulu l'entendre. Il l'entendait, certes !

Il prêta l'oreille une seconde, leva les yeux. Il était seul dans la fosse avec le squelette. Le soir tombait. On allait venir. Héritier légitime, il lui fallait se dépêcher de recueillir l'héritage.

Le menton aux genoux, les mains crochues, hideux comme l'avait été celui qu'il dépouillait sans égards pour ses os violentés, il prit par poignées, enfonça dans toutes ses poches, récupéra jusqu'au dernier louis.

Ainsi, le père Cornaut, par delà le trépas, donnait-il son trésor au seul des siens qui saurait en faire le même usage que lui.

*
* *

Le garçon achevait de se redresser.

— Bravo, mon gas !... Çà c'hest du travail !

Dans le clair-obscur encore rougé de couchant, le fossoyeur se penchait sur le grand trou d'ombre.

— Donnez-moi la main que j'remonte, mon père Lenoir...

Et quand il fut en haut :

— J'en ai fait plus qu'vous ne m'aviez dit... Et, vu les circonstances, mon père Lenoir, y m'semble que ça vaut bien dix francs, vous n'croyez pas ?..

Lucie DELARUE MARDRUS.

LE THÉATRE SLAVE DE L'AVENIR

LE MYSTÈRE DE LA POLOGNE (1)

Il n'est pas dans notre intention d'analyser ici les « Noces », ni « Protésilas », leur variante simplifiée. Quiconque en France lira aujourd'hui ces deux pièces — à supposer que l'on n'attende pas pour cela que Wyspianski soit d'abord « découvert »... par d'autres — fera bien de songer à la méthode que l'auteur de la « Tragique Histoire » souhaitait voir appliquer un jour à l'audition et à la lecture de ses drames : 1° ne pas lire de commentaires, mais si l'on a cette habitude, *penser* ; 2° comparer aux péripéties de l'action les événements réels, « se jouant sur la grande scène du monde ». Si différents que soient « Protésilas » et les « Noces », l'analogie entre les deux pièces est frappante et il n'y a vraiment plus qu'en Pologne qu'elle puisse encore être contestée. Dans « Protésilas », la reine Laodamie, « une Iseult, dit M. Henri Pourrat (1), à qui l'on aurait trop joué du Chopin », se consume en langueur, ayant perdu son époux ; elle n'espère plus qu'en le « miracle du rêve »; là proche réalisation de ce rêve — le retour parmi les vivants de Protésilas — dont la certitude la transporte d'« allégresse nuptiale » (*wesèle*), lui est enfin annoncée par un envoyé de l'Enfer. Pareillement, la Pologne contemporaine des « Noces » (*Wesele*), est hantée par le passé, languit après lui, tente de le recréer non pas par l'action, mais par un sortilège. Le sortilège en l'occurrence consiste en une poétique plaisanterie, en l'invitation lancée à l'Enfer, au Hohol, au paillon servant d'enveloppe hivernale à un rosier et dont par la fenêtre de l'izba on aperçoit la silhouette dans la nuit. Il n'est, ce bonhomme de paille, autre chose que le « Roi », le « Vieux », le « Mort » des rites agraires et des carnavals du monde entier, personnage toujours et partout représentatif du passé, ce passé dont, selon l'antique croyance de toutes les races, il faut conserver ce qui est indispensable à la fécondation de l'avenir, en détruisant tout le reste, sous peine de le voir devenir un obstacle diabolique à la vie, un instrument de perdition manié par la Mort et l'Enfer. Et le Hohol, invité aux joyeuses noces de la noblesse avec la classe paysanne, du passé avec l'avenir, paraît comme chef de file d'une bande d'autres spectres... romantiques, et finit par ramener le rêve dont le miracle de demain fera la réalité : Wernyhora. — Le voici incarné, votre Rêve, et vous voici vous-mêmes, tels que vous êtes et tels que vous demeurerez en l'âme, cet unique artisan — en Dieu et en le Diable — des destinées nationales. Prenez garde, ne vivant que d'illusions, ne frayant qu'avec des spectres, de faire de la patrie ressuscitée un fantôme.

La vraie délivrance, proclament les « Noces »,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 1er Avril 1922.

(1) Un des traducteurs français de Wyspianski et l'auteur d'une excellente version de l' « Anathème », tragédie que le « Vieux Colombier » se proposait de jouer... en 1921.

ne peut venir à un peuple que de lui-même ; même facilitée par un concours « miraculeux » de circonstances, elle demeure un problème d'esprit collectif, un problème d'âme. Avec l'annonce que l'Aube approche, que le grand jour se lèvera demain, Wernyhora apporte un présent mystérieux. Il le remet à maître Vladimir (1), le gentilhomme démocrate marié à une paysanne, le « populiste » passionné qui n'espère, ne voit d'avenir qu'en le paysan. Ce présent est un cor d'or, le cor qui seul peut réaliser le Miracle annoncé : une fois la Pologne ressuscitée, il sonnera le ralliement des *cœurs et des consciences*, réveillera de son assoupissement *la volonté nationale* endormie. Alors, mais alors seulement, la parole de Wernyhora se révélera parole de Dieu, alors seulement Wernyhora se présentera *avec l'Archange*.

Si peu que l'on soit informé des choses de Pologne, on n'ignore pas que jusqu'à ces scènes finales du deuxième acte, les péripéties du drame de Wyspianski se sont déjà jouées dans la vie. Comme dans les « Noces », le noble a confié au paysan le cor enchanté ; le voilà exaucé, le vœu des grands romantiques : c'est aux mains de la classe paysanne qu'est confié le sort de la Pologne restaurée. Laodamie est toujours là qui ne sait, si c'est son époux vivant ou un mirage qu'elle caresse. Et dans l'izba des « Noces » où le jour point aux fenêtres on l'attend toujours *le second miracle*, le son du cor d'or.

Non, personne en Pologne, personne en France, je suppose, ne voudra croire que le troisième acte du drame — où Yaschiek, le garçon d'honneur, égare le cor d'or ou plutôt se le laisse voler par le Hohol et où finalement c'est lui, le Hohol, qui paraît au lieu de l'archange — puisse être autre chose que le plus pathétique des avertissements, que le plus déchirant « halte là » dont un homme ait jamais gratifié sa patrie bien aimée. « La mission de Wyspianski, écrit M. Henri Pourrat (2), c'était de montrer l'abîme qu'on a vu, qu'on voit encore béer devant la Pologne ». De le montrer, afin d'en éloigner sa nation. Le problème central polonais — savoir si, appelé à son tour à assumer la charge des destinées nationales, le paysan, cet *homo novus* de l'histoire, saurait se montrer à la hauteur de sa tâche — les romantiques le résolvaient par la foi en le pouvoir magique du mot « peuple ». Pour ce problème, comme pour les autres, les « Noces » confrontent simplement le rêve avec la réalité. Dès la première scène, en face des « messieurs » qui « déjà auraient pu obtenir beaucoup », mais qui ne veulent pas vouloir », le chef-nue place le vrai paysan polonais. Bel et bien paysanne? Il est mieux que ça. Plein de dignité et de bon sens naturel, il est travailleur, éveillé, ne demandant qu'à s'instruire, à « connaître le monde ». Au contraire du paysan russe, il est quelqu'un, il a une personnalité. Son admirable douceur du sol et de la langue en Posnanie l'a prouvé : il sait résister. Mais il a aussi ses défauts. Inflammable comme la paille sèche de ses chaumes, il est au fond peu persévérant, quand il ne s'agit pas de son intérêt immédiat. Égoïste et vaniteux, il est dupe facilement de toutes les apparences ; sauf quelques traits à son avantage il est fort semblable en somme à son frère aîné du manoir seigneurial. Certes, tel qu'il est — disent les « Noces » — dans une société organisée et si, à lui aussi, on ne lui « vole son âme » — il peut former la base solide de l'édifice national ; mais en devenir du jour au lendemain la conscience et la pensée directrice ? Si les rêveurs résignés à l'esclavage qui sont censés représenter cette pensée se mettent à le tapionner à leur image, si, une fois sonnée l'heure « étrange et solennelle », ils confient à ses mains le cor d'or — mirage ou réalité ? — apporté par Wernyhora, que ne peut on redouter ? Ce paysan, aussi orgueilleux des plumes de paon de sa *czapka* que le noble l'était de ses ailes d'aigle de hussard, sacrifiera tout à l'amour de ces plumes, du manoir qu'il ne manquera pas de se bâtir, des ceus qu'il ne manquera d'écraser ; il égarera le cor miraculeux aux carrefours de l'histoire, il n'en gardera que la corde et se mettra à danser, avec les autres, au son de la musique « basse, sautillante, bien polonaise, capable d'entraîner le cœur et d'endormir l'âme, paresseuse jusqu'à l'évanouissement » — la musique du Hohol ; par égoïsme de classe plus encore que par ignorance, il perdra à son tour, et définitivement, la Pologne ; le proche accomplissement de la prophétie de Wernyhora — *le vil battle pouvoir l'assumer a plaisir s'en* — sait-on Shakespeare — n'aura été qu'un piège, une mystification infernale du destin.

Inutile d'insister sur la portée européenne qu'aurait la suite et le dénouement du *Mystère de la Pologne*. Sous quelque forme que se produise la catastrophe — le Hohol — issue ou sous-entendu quelconque — ébranlant l'Europe centrale et bien l'Allemagne, toujours à travers le territoire polonais, s'emparant définitivement de ce

(1) Le prototype du personnage est, depuis, devenu l'un des chefs du parti populiste à la diète polonaise.

(2) Dans son étude inédite sur « Le grand poète de la Pologne ».

Russie — l'événement signifierait : l'écrasement de la Pologne et du Slavisme, la rupture du semblant d'équilibre établi après la guerre, la fin probable de la Civilisation et de l' « Europe ». Mais une nation de plus de vingt millions d'âmes, même abandonnée de tous, même de partout assaillie par l'Enfer, peut résister, à condition d'être unie et de vouloir, à condition de se dresser toute entière à la voix de l'âme — au son du cor d'or. Frêle esquif, au milieu de la nuit et d'une mer de sang portant la lumière du monde, elle l'a bien été en 1920, elle le sera encore, la Pologne. L'Archange ou le Hohol, qui donc verra-t-on au gouvernail de la nef ?

L'intérêt tragique — effroi et pitié — qu'est-il sinon le sentiment qu'éveille le spectacle de la volonté humaine — individuelle chez les Grecs du Ve siècle, collective chez Wyspianski — réalisant elle-même les cruelles destinées que lui marque une volonté supérieure ? qu'est-il sinon le spectacle de l'humanité, créant librement et subissant à la fois fatalement son Destin? Envisagées en tant que *Mystère* — sur le plan de la pensée divine dont les hommes, disions-nous, l'Enfer même, ne sont que les exécutants — les « Noces » (comme peut-être toute l'histoire de nos jours) se révèlent *une tragi-comédie infernale*.

Les vivants, les *personnages* tout court, les personnages de la *szopka*, tout en gardant leur liberté en tant qu'individus et groupement, y sont « agis » pour parler comme M. Bergson, par leurs morts ; ils sont des fantoches aux mains des fantômes et ceux-ci, vrais personnages du drame, ne sont que les « visages » différents du même spectre, les résumant tous, comme il résume les différents aspects d'une âme nationale, obsédée par le rêve... Y compris le spectre qui corse le nœud de l'action et détermine la catastrophe, *y compris Wernyhora*, ces *dramatis personnae* ne sont que des « masques » du seul visible protagoniste, le *Hohol*, — vassal lui-même (voyez le *Faust* de Gœthe) d'un suzerain plus puissant. — Wernyhora l'annonciateur, un *pleasing shape* du Malin ! Déjà le poète Slowacki dans un drame datant de 1843, « Le Songe argenté de Salomée », avait vu en Wernyhora — le *revenant* attendu — un esprit d'en-bas ou pour parler la langue des croyances slaves populaires et celle de Mickiewicz, un *vampire*. Selon Slowacki, l'Ukrainien aurait été un ennemi masqué des Polonais, les oppresseurs de ses frères, et sa prophétie un anathème, une vengeance pour laquelle il s'en remettait à l'Enfer. Selon certains auteurs, Wernyhora se serait toujours refusé à en dire plus long que ce que nous résumions tout à l'heure, sur l'avenir du Slavisme, craignant, affirmait-il, qu'à sa parole seule, les mers débordassent. A lire chez ces auteurs ses prédictions concernant la Pologne, on reste frappé par le ton étrange de bienveillance *feinte*, dissimulant adroitement la haine et une joie démoniaque... L'infernal mystificateur, nous l'avons vu, n'est qu'un instrument, le principal instrument du Hohol. La gerbe de blé, don d'Osiris, avait été l'un des *totem* égyptiens. Le Hohol des « Noces » ne serait-il qu'un ancien totem slave, la gerbe de blé — nourricière, tant que le Dieu de la vie l'habitait, la gerbe de blé devenue gerbe de paille vide de grain, tout comme les greniers de la Sainte-Russie d'aujourd'hui ? un totem *à rebours*, le Génie malfaisant d'une race acharnée à sa propre destruction? Alors, y aurait-il pour le Slavisme une destinée tragique, se lisant dans l'étrange « joie nuptiale » (*wesele*), la *joie de mourir*, si caractéristique pour des peuples dont l'histoire — on l'a souvent prétendu — n'est qu'une confusion perpétuelle de noces et de funérailles? « Slaves, esclaves », disaient déjà les Romains. Les Slaves, eux, disent : *Slawianie* ou *Slowianie*, peuples de la Gloire (*Slawa*) ou peuples du Verbe (*Slowo*). L'Esprit qui selon Mickiewicz doit régénérer le Christianisme, « sauver le monde » — l'Esprit Verbe à la fois et Puissance — ne saurait-il donc naître, comme dans la « Légion », que dans la Nuit au-dessus de grandes eaux, de la mort « nuptiale » du Slavisme : la vie des corps anéantie, la Gloire slave immolée, délivrant le grand Mystère, donnant vie au Verbe slave ?

Quoi qu'il en soit, sur la clé de voûte du nouvel et peu solide édifice européen que les hommes ont dressé, comme sur la poutre-maîtresse du plafond abritant l'izba-scène où le Hohol mène le bal, le verset de l'Evangile selon Saint-Jean est inscrit : ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR. Selon la vieille coutume polonaise, il en était ainsi dans la maison de maître Vladimir et, jusque dans ce détail, Wyspianski ne fait que suivre la réalité, rendre sa signification entière au document historique. La clé de voûte de *sa* construction artistique — la clé de l'énigme slave, de toute énigme — elle est là. La Nuit, une mystification infernale ; *le Mystère*. La vraie lueur dans l'abîme — ὁ φωτεινὸς λόγος — le Verbe. — Non, ce ne sont pas les hommes qui gouvernent le monde. Non, il n'est pas exact comme l'affirmait, en 1913, M. Woodrow Wilson (1), que les hommes qui ont dirigé — ou cru diriger — les destinées des nations, se soient toujours inspirés des grandes

(1) *Revue Bleue* du 29 novembre 1913.

pensées. Mais s'il est vrai, comme le *croit* M. Paul Claudel (1), qu'il y ait des grands miracles dans l'histoire, il se pourrait que ce théâtre *dont le verbe et l'action se font chair*, se révèle un jour un de ces miracles.

Restera-t-il longtemps fermé, au pays de Pascal, ce livre où la magie de l'art concilie et confirme l'une par l'autre la pensée et la foi? Sur la scène « de Nuit environnée » de la Tragique Histoire, les destinées de ce pays — de ce pays avant tout autre — ne se joueraient-elles pas en même temps que celles de la Pologne?

ADAM DE LADA.

(1) L'article cité sur Wyspianski a paru non dans la *Revue Universelle* mais dans la *Revue Hebdomadaire* du 25 juin 1921.

SOUVENIR DE VOYAGE EN ANATOLIE

KÉRASSUNDE

C'était en 1911. Après deux jours de traversée dure et pénible, j'eus l'heureuse surprise de me trouver devant Kérassunde, une jolie petite ville, bâtie en amphithéâtre, bien installée chez elle, sur les rives de la Mer Noire. Je l'ai aimée tout de suite : elle prenait naissance à l'aube, dans une touffe de verdure et riait au soleil, naïve, comme une enfant qui vient de naître. De longues traînées verdoyantes, partant des sommets des collines glissaient le long des pentes et gagnaient les côtes. Caps et promontoirs, îlots et baies minuscules, gaîment coiffés de bonnets verts, jouaient au bord de l'eau en traçant des courbes gracieuses.

Tout en haut, perché sur la colline, une Acropole vénérable dominait le paysage et gardait les ruines.

Emergeant des flots immobiles, l'île de Mithridate montrait fièrement au voyageur des remparts crénelés, vieux de plusieurs générations. Une vieille civilisation vivait là, comme une sauvage, oubliée, enfouie sous les roches grises. Son âme planait partout. Une atmosphère harmonieuse et sereine se dégageait des ruines. Des visions antiques se profilaient à l'infini; elles cheminaient gravement le long des côtes : la vague chantait le Passé et tissait la légende.

L'ancre glissa doucement et le navire se fixa pieusement sur les flots immobiles : gagné par la majesté des lieux, il se mit à prier, lui aussi.

Des caïques effilés et longs accostèrent alors vaisseau et, des caïkdjis, avenants et doux, sourirent au voyageur. Je me souviens en avoir choisi un, vénérable comme un dieu antique. Il portait une longue tunique blanche, à larges manches flottantes. Et lui et moi nous abordâmes le rivage, les yeux pleins de soleil, heureux comme des soleils.

Une petite ville turque flânait, au bord de l'eau, paresseuse et sale. Elle rêvait derrière les caïques, les barques à rames, les bateaux à voile, à forme de trirèmes antiques. Des ruelles étroites découpaient irrégulièrement le quartier turc. Pasteks et melons et marmaille pouilleuse croupissaient dans la boue, heureux d'y pourrir ! Une odeur nauséabonde se dégageait : l'ordure était en fête. « Giaour, giaour !... »

Accroché à une vieille habitude, chère à nos amis séculaires, l'aimable mot sonnait dans l'air, régulier comme une pendule. Et j'ai senti que, dressée derrière les cafaches (1) sous forme de Hanoum dévoilée, l'hospitalité turque m'épiait, gracieuse.

Je contemplais un vieillard à turban neigeux, noir comme de l'ébène. Sensible à la beauté, je me mis à l'aimer. « Giaour ! », me lança-t-il, lui aussi !... J'entrais dans sa boutique. Elle avait une âme. Une cuvette en cuivre fauve, gravé, vivait dans le coin. Je demandai son prix. Le vieillard s'adoucit et me vendit la cuvette. Je pris courage : — Je suis français — lui dis-je — un parent à Loti, un compatriote...

— Je ne connais pas Loti — me dit-il — et toi et tes pareils, je vous méprise...

Les beaux yeux se mirent à étinceler. L'homme à turban vibrait de haine, je renchéris :

— Nous sommes de vieux amis... voici des siècles...

Un geste grave me coupa la parole.

— Vous êtes des chrétiens, c'est-à-dire des *infidèles*. Si tu veux te sentir chez toi, va avec tes pareils. Ils sont là-haut. Tu les vois : groupés autour de leur école, de leur église, voici cinq cents ans qu'ils nous font la guerre avec la Croix et les livres. Va, monte : *tu ne seras jamais qu'un chrétien*.

Résigné, mon paquet sous le bras, je prit la porte. Le quartier chrétien s'éveillait à peine. Dômes et Croix touchaient le ciel. Je montais lentement.

Emportée par une force mystérieuse, grise de soleil et prise de folie, une petite ville toute neuve, alerte et gaie courait vers son Passé, contournait l'Acropole et s'installait sur ses ruines, chez elle. Des maisons blanches et bleues, dra-

(1) Grillages.

peau déployé, s'essaimaient en grappes serrées le long de la colline et, dans un geste antique, offraient à la lumière du matin leurs balcons fleuris d'œillets et de basilic, leurs jardinets verts et leurs toits aux briques écarlates, flambant au soleil. La porte de l'école était ouverte; j'y entrai :

— La commune a dépensé 7.000 livres turques pour la faire bâtir — me confia le directeur — et c'est encore la commune qui la dote et la fait vivre. Jamais l'État ne s'en inquiète. Voici le musée et la bibliothèque. Six cents élèves fréquentent l'école. Ils y apprennent leur langue et, ce qui est mieux, leur histoire. Mais tenez, jugez par vous même.

J'entrai dans une classe, au hasard. On faisait de l'Histoire.

— Quel est ton pays, gamin?

— L'Hellade, murmure la classe entière.

— Et quelle est la capitale de l'Hellade?

— Constantinople!

— Tu te trompes, — lui dis je — c'est Athènes.

— Athènes est la cité des marbres, mais Constantinople est la capitale religieuse de tout l'Hellénisme, corrigea le petit, hardi et sans baisser les yeux.

Et ce fut à qui me conterait la légende du « Vassilias » (1), de la « Colonne », etc... Puis, toute la classe se levant d'un bond entonna l'hymne grec et la *Marseillaise*, « pour faire plaisir à la France! »

Trois jours durant je fus l'hôte de la vieille Maroula. L'accueil fut aimable et l'hospitalité très douce. Il faisait bon chez elle. Je respirais. C'est elle, la vieille Maroula, qui venait m'éveiller, m'apportait le « glyko » (2) et le basilic, m'ouvrait la fenêtre toute grande et me disait, exquise de grâce : « Tout est à toi ici, la maison et la ville et le port... » Et je les sentais *miens*, tellement Maroula *savait donner*. Je la vois encore... elle vient allumer la « candilla » (3) et je me mets à prier devant son souvenir.

Puis j'allais chez les P..., les E... Les L... surtout étaient heureux de me recevoir. Une vieille dame au profil d'impératrice byzantine, belle comme une icône, me recevait au seuil de la maison.

— Entrez — me dit-elle — la maison est simple mais elle regarde la mer...

Et d'un geste inconscient et sobre, de dessiner la mer.

— Vous êtes français? — me dit S... son mari, l'Ephore (1) de la commune. Parlez français, je n'en sais que quelques mots mais j'aime votre langue; elle est toute musique. Et je me mis à parler français, tandis que la source chantait dans la courette toute fraîche.

— Nous causerons ce soir — me dit S.. — et le soir vint, inoubliable.

— Tu veux nous connaître? — commença-t-il — Nous sommes dix mille Grecs qui habitons Kérassunde. Nous serons libres un jour : « Après bien des années tout ce qui nous appartenait nous reviendra » (2). Connais-tu cela ? *C'est le chant de la race*. Ma femme l'a chanté pendant qu'elle allaitait ses petits, mes deux fils; toutes les mères grecques l'entonnent devant les berceaux et les générations se succèdent et se les passent les unes aux autres, bien avant que son rythme ne soit imprimé à toute la race : c'est alors qu'elle prend son vol... As-tu vu l'immense drapeau grec qui, partant du cœur de Kérassunde, balaye d'un geste la ville turque greffée sur le nôtre, n'ayant pas de vie propre et vivant misérablement de la nôtre?...

*
* *

Bien des années se sont passées et la pièce et les meubles et les gens n'ont pas quitté ma pensée. La causerie que nous avons eue, surtout, projette encore, malgré les années écoulées, une douce lumière. C'est qu'il parla de tout son cœur, ce soir, le vieux S... Il mit son âme à nu tandis que la grande dame tissait silencieuse et que ma main distraite errait sur le tapis du divan, palpant l'âme des vieilles choses...

C'est du Passé.

1914 sonna impitoyable. C'était une bonne occasion « pour faire des villes turques » et le massacre commençait franc, quand, le général Liman Von Sanders intervint, paternel : « Vous ne serez jamais une nation — dit-il — tant que vous n'aurez pas une population homogène. *Je vais vous montrer comment on fait une ville turque*. Débarrassez-vous des chrétiens. Faites-les travailler. Quand ils vous auront rendu ce qu'ils vous doivent ils mourront, de mort *naturelle*... »

C'était discipliner jusqu'au crime.

Les Turcs comprirent. Osman Aga s'installa à Kérassunde (il y est encore) et prit en main la besogne : « Ma puissance n'a d'égale que celle du Sultan — se vantait-il — Choisissez-moi les victimes et *qu'elles soient précieuses* ». Les *seconds* ne comprirent pas ce langage. Ils

1. Ou encore : la fameuse légende du dernier des Paléologues.
2. Cantique.
3. Veilleuse qui brûle devant la Vierge.

1. Président.
(2) Chanson de liberté populaire.

n'étaient point *artistes*. Ils sévirent sur les masses et les rives de la Mer Noire se dépeuplèrent comme par enchantement. Kérassunde, Samsoun, Trébizonde eurent leurs « bataillons de travailleurs » (1); Grecs et Arméniens y périrent misérablement, par milliers.

Mais que faire de leurs biens? Le Turc n'a-t-il pas eu de tout temps le respect de la propriété d'autrui?... Les biens furent mis aux enchères et c'est ainsi qu'une maison avec jardin se vendit à Kérassunde *dix francs;* un mouton coûta *un médjidié* (papier monnaie); une chèvre *cinq piastres*.

Les Turcs achetaient et payaient comptant.

Quand *à l'abri de la loi* tout fut vendu ou séquestré : « En route », crièrent les Turcs, et des colonnes entières de femmes et d'enfants se mirent en marche. Et l'on vit des vieilles « quitter le pays » emportant avec elles la quenouille et la Panagia (2), tristes et vieilles comme elles, tandis qu'une poignée de doux souvenirs, échangés en cendres, pleuraient là-bas, loin derrière elles, devant la vieille maison « restée toute bête » devant le désastre.

« En route » hurlaient les bourreaux, et les mères se mettaient en route, les plus petits pendus au sein tari et tétant dans le vide, tandis que les autres, plus grands, se laissaient traîner comme des paquets, par la menotte tremblante.

Les malades reçurent l'ordre de « crever sur place ».

Tout cela et mille autres détails affreux et horribles me sont contés hâtivement, fiévreusement, par quelques survivants du désastre, Arméniens et Grecs, que je rencontre dans la ville, ce matin même, alors que je débarque à Kérassunde.

Le quartier chrétien est presque désert. Les pots à fleurs sont brisés, des cendres comblent les sources... Un soleil immense, impassible, fixe les ruines et la vague se jette, nonchalante, sur le rivage.

Je laisse tout derrière moi et je grimpe, et je cours vers les vieux souvenirs. Les retrouverai-je?...

J'entre, en passant, chez Madame E...

— Quel bon vent vous amène — me dit elle.

Mais c'est en vain qu'elle cherche le sourire. Je la trouve vieillie de dix ans. Sa voix comme une cloche fêlée, sonne le malheur.

— Allez, la lumière est partie pour toujours — me dit-elle — et ses grands yeux bleus trempent dans les larmes. — Vous le connaissiez : c'était un homme paisible et doux, mon pauvre Nicolas... Qui le dit à Osman Aga? » Faites le venir, ordonna-t-il ». On le lui mena, mains et pieds liés, comme un criminel. On le fit entrer dans la pièce principale. Ce qu'ils ont fait de mon malheureux mari, personne ne l'a su. Longtemps mon beau-frère le suivit, jusqu'au Kozak. Longtemps il entendit ses cris, puis ce fut le silence...

Nous ne savions rien de lui, quand un kaikdji turc, habitué à la ripaille et au bon vin — tous ne sont pas sobres — se vanta de l'avoir fait « couler ». « La mer ne rejette jamais les victimes d'Osman Aga — disait-il — elle en a bien trop peur, et quant à celui-là, il avait bien trop de plomb dans le ventre ».

J'ai recueilli tous les détails — me dit la malheureuse jeune femme. Ils sont là qui me torturent : le malheur est vivace, allez...

... — « Quelle est donc cette folle qui court dans la rue? demandai-je à un gamin de 14 à 15 ans qui a bien voulu m'accompagner et me guider à travers les ruines... »

— C'est Crysanthoussa — me dit-il. — Elle a fait partie des colonnes. Elle avait sa petite fille avec elle, un bébé de six mois. Elle l'a jetée dans le ravin; vous comprenez, elle n'avait pas de lait pour la nourrir. Alors elle est devenue folle et les Turcs l'ont relâchée, parce qu'ils ne veulent pas des fous. Il n'y a pas longtemps qu'elle est là. Elle n'a plus de maison mais elle n'en cherche guère, allez... Elle s'assied par terre, se met à bercer sa petite et, quand elle s'aperçoit que ses bras sont vides, elle prend les bois et cherche.... Voici la maison des S.... je vous laisse.

Le vieux S,.. est là, qui m'accueille. Je respire, ils sont vivants, au moins, eux...

— Entrez — me dit il, — je suis seul.

— Où sont les vôtres?

— Asseyez vous. Mes deux fils sont morts dans les « bataillons de travailleurs », pendant que j'étais en prison. Les bêtes se sont acharnées sur ma vieille chair, tenez, regardez. « Vous vous rendrez tout » me répétait chaque matin mon geôlier. Et ils m'ont tout pris, jusqu'à la dernière livre turque. Puis ils m'ont relâché. Je savais que tout avait été pillé dans la maison. Tout ce qui avait une âme avait été vendu, à vil prix. Mais je la reverrais, Elle... Elle m'attendrait devant la maison, sur le seuil, les bras tendus, et la joie me tenaillait, comme un mal. J'entrais. La source chantait toujours, mais une

(1) Mustapha Kemal en créa encore à Angora. (Article de G. B. Gaulis, *Revue de Paris*, 1er août

(2) La Vierge.

vieille étoffe, une étoffe tissée de ses mains traînait... J'ai tout saisi, tout compris d'un coup, et le coup a été rude. Elle était restée là-bas, tombée sur la route, exténuée de fatigue, après plusieurs jours de marche...

— Pourquoi ne faites-vous pas un rapport à l'Europe?

— Comment voulez-vous que l'Europe s'y intéresse?... Le crime dans le désert, c'est si commode, et puis : ils savent si bien recevoir les Français qui se hasardent à savoir la vérité, en pays turc! Mais assez d'horreurs, venez avec moi. Voici des mois que je n'ai quitté la maison et... je voudrais voir notre Acropole.. avant de mourir. Venez.

Nous quittons la maison. Le vieux platane de la place survit, lui aussi, au désastre. Avec quelle élégance il boit le soleil! « On a tort de croire que les choses participent à votre peine », me dit le vieux S..., offensé de tant de soleil. Nous traînons. Plus d'un kilomètre à pied à faire et c'est plus qu'il ne faudrait pour un vieillard qui se sent las de vieillesse et de peine. Il monte cependant; une étincelle dans les yeux, il grimpe.

Une Acropole grave nous accueille. Son regard effleure les ruines; à peine. Il s'en va par de là la mer, chercheur.

— C'est ici, exactement ici — pointe le vieux S... — J'étais tout petit et j'avais un grand-père tout blanc. Ce n'était pas un savant et il ne connaissait rien aux ruines. Mais voici qu'un matin il m'emporte dans ses bras et m'installe sur ses genoux ici, à cette place, les yeux tournés dans cette direction...

— « Regarde — me dit-il — Constantinople... Ste-Sophie..., les vois-tu, là-bas? Aime-les : elles souffrent. Regarde-les bien et n'oublie jamais que grand-père te les a montrées, quand tu n'avais encore que sept ans!.. »

« Et je vis une coupole qui resplendissait au soleil... Ne souriez pas. Jamais soleil ne fut pareil à *ce soleil* : c'est ici, bien ici que grand-père m'a transmis le rêve de la race, insiste le vieillard, et ses yeux, ses bons yeux se mouillent...

— Vous croyez, vraiment, Constantinople?... et doucement je lui fais entendre que les Alliés y sont, que les Anglais s'y installent définitivement, que les intérêts des Grandes Puissances sont trop en jeu pour permettre aux Grecs...

Mais que faire du vieux regard qui s'accroche aux ruines et s'y installe, ferme comme un roc?...

— Constantinople sera à nous — me dit-il — le Destin le veut; nos ruines et nos Martyrs l'ont rachetée aux Turcs... J'ai apporté mon obole, moi aussi : le vieux cœur n'existe plus, allez...

Je sens que des scènes d'horreur défilent sous ses yeux et je l'emporte, et je l'emmène et nous redescendons la route longue et dure et pénible....

— Vous ne me reverrez jamais plus — me dit-il — au seuil de la maison sombre. Mais si jamais les Français (c'est le seul peuple que j'ai aimé en dehors de ma race) vous demandent si vous avez vu des Grecs, dites-leur que vous avez rencontré des vieux Pèlerins marchant à pas résolus vers les vieilles Acropoles...

Et il m'a semblé voir un Prophète qui s'en allait vers la mort.

H. DE CANDILLY.

POÈME

POUR L'AIMER TOUJOURS

Il s'est tenu muet. J'ai goûté son Silence.
Il a saisi mes doigts. Ce fut notre Entretien.
Muette je restai. Savourant, en cadence,
Le bonheur de sentir un cœur épris du mien !

Il s'annonce à nouveau. Qu'Il soit muet encore.
Certes je comprendrai ce que j'ai deviné...
Que la note banale « Une âme vous adore »
Ne vienne point ici notre amour profaner !

Qu'Il garde son secret. Dans l'ombre de mon gîte
Je saurai par ma Foi doucement animer
Le mot de son penser... Déjà je le récite
Comme si mon oreille avait pu l'estimer !

Qu'Il cache son aveu. Demain, pressant ma tempe,
Seule après le Départ de cet ami marin,
Je désire songer à lui sans voir la rampe
Des soupçons s'allumer de la nuit au matin !

Je l'aime ! et ne veux pas devoir le nommer Traître !
En ne promettant rien, nul amour éternel,
Il conserve le droit de se consacrer Prêtre
De quelqu'autre Déesse et d'orner son autel.

Et lorsqu'Il reviendra — si les marins reviennent ! —
Naîtra pas la demande « Avez-vous, tous les jours,
Fait fleurir le Serment que, vos mains dans les miennes,
Vous lançâtes avant le Voyage au long cours ?

Non ! Quand Il reviendra, s'Il cherche ma serrure
Je scellerai le vœu que j'ai su deviner...
S'Il dédaigne ma porte Il ne sera parjure...
... A l'Aimé je n'aurai pas même à pardonner ! !

Etienne ROY.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

BABEL

... « Or, toute la terre avait le même langage et les mêmes mots. Mais il arriva qu'étant partis du côté de l'Orient, ils trouvèrent une plaine dans le pays de Scineur, et ils y demeurèrent. Et ils se dirent l'un à l'autre : « Allons, faisons des briques, et cuisons les au feu. » Et la brique leur tint lieu de pierre, et le bitume leur tint lieu de mortier. Et ils dirent : « Allons, bâtissons-nous une ville et une tour, et faisons-nous un nom, de peur que nous ne soyons disperses sur la face de toute la terre. » Et l'Eternel descendit pour voir la ville et la tour qu'avaient bâties les fils des hommes. Et l'Eternel dit : « Voici, c'est un seul peuple, et ils ont tous le même langage, et maintenant rien ne les empêchera d'exécuter tout ce qu'ils ont projeté. Allons, descendons, et confondons là leur langage, en sorte qu'ils n'entendent point le langage l'un de l'autre. » Et l'Eternel les dispersa de là sur la face de toute la terre, et ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi son nom fut appelé Babel... »

M. Lloyd George, dont on sait l'éducation puritaine, connaît certainement ce verset de la Genèse. Mais il semble qu'il ne craigne point la colère de l'Eternel.

Les hommes, en effet, comprenaient autrefois le même langage. C'était du temps où existait ce qu'on appela la chrétienté, puis l'Europe. La chrétienté parla le latin, l'Europe parla le français. Tant que l'Europe parla le français, il y eut, en matière de droit public, certaines idées universellement admises. Un des grands crimes de l'Allemagne pangermaniste est d'avoir détruit cette harmonie, en opposant à ces idées universellement admises par les peuples civilisés la mystique brutale du « peuple élu ». La Révolution russe a achevé l'œuvre de destruction commencée par Guillaume II, et depuis, sous le couvert illusoire des mots les plus vagues (droit des peuples à disposer d'eux-mêmes sans qu'on ait pris la peine de déterminer où commence le peuple et où finit la tribu, économie mondiale, solidarité des nations) tous les peuples se sont mis à parler un langage différent, le langage de leurs intérêts immédiats, de leurs passions et de leurs rancunes.

Depuis trois ans, on s'efforce en vain de rétablir l'harmonie. On répudie la force, « la grande accoucheuse des sociétés », comme disait Karl Marx, on n'a pas le temps d'avoir confiance dans l'action du Temps. C'est pourquoi on a recours au vieux moyen des enfants de Noé. On remet les peuples, et ils disent : « Allons, bâtissons-nous une ville et une tour, et faisons-nous un nom, de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre. » Mais de nouveau retentit la voix de l'Eternel...

En présence de la détresse des peuples, qui appellent de tous leurs vœux un Sauveur, axiome, religion, ou prince des hommes », comme disait Barres, on voudrait prononcer quelques paroles d'espoir. Mais nous n'avons que trop souffert de l'optimisme officiel (l'Allemagne paiera !) et le vrai devoir aujourd'hui, c'est de tâcher de voir clair.

*
* *

Comment pourrait-on attendre quelque chose d'heureux de cette Conférence de Gênes, alors qu'on voit la résignation hésitante de presque tous les Gouvernements qui y participent ? Sans doute, la difficulté vient d'abord de la complexité des problèmes, mais elle vient aussi de l'instrument qu'on a imaginé pour les résoudre. Cette Conférence de Gênes, c'est une sorte de Parlement mondial. Il sera plus nombreux que n'importe quel Parlement : on parle d'un millier de délégués, sans compter les experts, dont quelques-uns ont plus d'autorité que les délégués ; sans compter les journalistes qui, saisis par la fièvre de l'information, ne manqueront pas de compliquer les choses, en envoyant, de par le monde, des nouvelles hâtives qu'ils seront dans l'impossibilité de contrôler, et dont les habiles ne manqueront pas de profiter pour leurs intrigues. Un Parlement ordinaire, un Parlement national met généralement un an ou deux à prendre conscience de lui-même. Les députés, de toutes les professions, de toutes les confessions, venus de tous les points du territoire, consacrent toujours un certain temps à se tâter, à se comprendre, à acquérir l'expérience de l'Assemblée. Quelle sera forcément la confusion de ce Parlement de tous les peuples ?

On ne manquera pas d'évoquer, à propos de la Conférence de Gênes, le souvenir des grands Congrès européens du passé, celui qui aboutit au traité de Westphalie (il dura cinq ans) et le Congrès de Vienne. Mais ce n'étaient point là des assemblées parlementaires. C'étaient des princes et non des peuples qui y étaient représentés ; leurs ambassadeurs n'avaient pas à se préoccuper de politique intérieure et le monde était infi-

nument plus simple et plus petit. Enfin à Vienne, tout le monde parlait le même langage : tout le monde parlait le français. Ce que les Russes, les Autrichiens, même les Anglais rêvaient de reconstituer, c'était l'Europe du XVIIIe siècle, l'Europe Française. Personne alors n'eût songé à la tour de Babel...

* *

Cette imperfection des instruments politiques dont on dispose est assurément une des raisons pour lesquelles on peut craindre que la Conférence de Gênes ne donne encore moins de résultats que l'on n'en attend, et l'on n'en attend pas beaucoup. Mais ce qui est plus grave encore, c'est qu'au fond, personne n'y va avec une idée directrice bien nette.

Personne ! Sauf, peut-être M. Lloyd George ; mais il apparaît de plus en plus que cette idée de M. Lloyd George, est singulièrement chimérique. Ce qui semble être la conception fondamentale du premier ministre anglais, en effet, c'est l'unité économique. Or, elle est plus irréalisable aujourd'hui qu'au siècle dernier, car la concurrence est plus âpre et les conditions du travail plus diverses. Les Anglais d'ailleurs ne tarderont pas à s'apercevoir qu'elle leur profiterait moins qu'à tout autre peuple. Que deviendrait l'Angleterre industrielle dans un vaste consortium économique où la main-d'œuvre britannique serait la plus chère de toutes ? Et puis comment espèrent-ils la réaliser ?

Les Anglais partent de cette idée, juste assurément, que deux grands Etats, l'Allemagne et la Russie, sont en pleine crise, et que l'Europe ne retrouvera son équilibre que quand ces deux Etats consommateurs et producteurs seront revenus à un état normal. Mais, dans leur impatience de leur rendre cet état normal, ils se montrent bien peu circonspects, quant au choix des remèdes. Ils en arrivent à dire, en somme : « Que l'on échappe, par quelque moyen que ce soit, à la situation actuelle, tout s'arrangera plus tard. » C'est infiniment douteux, car si l'on restaure la prospérité économique de l'Allemagne sans prendre contre elle les précautions indispensables, on restaurera du même coup sa force agressive.

Pour la Russie, l'optimisme impatient des milieux anglo-saxons est plus redoutable encore. Le *Daily Express*, journal qui passe pour plus ou moins officieux, écrivait dernièrement :

« Les décisions de Cannes sont telles que si la Russie les accepte et s'y conforme, elle devra immédiatement se départir des folies économiques et des crimes politiques qui se sont succédé chez elle depuis l'année 1917. Si la Russie reconnaît que toutes les dettes étrangères contractées dans le passé devront être reconnues et payées ; que les « bourgeois » étrangers qui engageront des capitaux en Russie « devront recevoir l'assurance que leurs biens et leurs droits seront respectés » ; enfin qu'elle « devra établir un système légal et juridique qui autorisera et qui fera respecter impartialement les contrats commerciaux et autres », le glas du communisme aura sonné...

« Nous sommes d'avis que si la Russie accepte et exécute les conditions énoncées à Cannes, elle aura le droit de reprendre sa place au foyer de l'Europe. Le premier ministre saura empêcher que de simples promesses ne suffisent à faire reconnaître le régime soviétique. Il ne sera rien fait dans ce sens jusqu'à ce que les fruits du repentir soient dûment constatés. »

Fort bien. Mais comment constatera-t-on dûment ce repentir ? S'imagine-t-on que les représentants des Soviets viennent à Gênes en chemise et la corde au cou ? Ils avouent qu'ils ont besoin de l'Europe occidentale, mais la politique anglaise les a persuadés que l'Europe occidentale n'a pas moins besoin d'eux. Ce qui fait leur force, c'est que, malgré leur incapacité et leurs crimes, ils apparaissent, aux yeux de l'opinion russe, comme les représentants du sentiment national. Aussi entendent-ils être considérés comme les délégués d'une grande nation, persuadés qu'une attitude humiliée, une attitude de repentir de leur part serait immédiatement désavouée par Moscou. Au surplus, s'il faut en croire les Polonais, qui, de tous les peuples limitrophes, paraissent les mieux à même de connaître la situation vraie de la Russie avec laquelle ils ont, du reste, des relations pacifiques, la reconnaissance du gouvernement soviétique à laquelle on finira bien par arriver bon gré mal gré, consolidera sans doute ce gouvernement, mais ne rétablira nullement la situation économique du pays. Admettons, comme M. Lloyd George, que l'évolution de Lénine soit sincère (M. Lloyd George s'y connaît en évolution) et que le gouvernement des Soviets devienne à la longue un gouvernement comme un autre : il n'en faudra pas moins des milliards et des années pour que les relations économiques avec ce pays ruiné puissent être productives. Il n'y a plus de chemins de fer, il n'y a plus de routes en Russie : quel est le pays de l'Europe qui soit en situation de consacrer des milliards à une œuvre de reconstitution d'un rendement aussi lointain ?

Eh ! sans doute, la Russie pourrait être le grand pays consommateur qui absorberait la production de tous ces pays industriels devant qui tous les marchés se sont fermés les uns après les autres. Mais comme elle ne produit plus rien, comme toutes les richesses qui y étaient accumulées ont été détruites, elle est dans l'impossibilité absolue de payer quoi que ce soit. Quel est l'Etat, quel est le consortium industriel et financier qui pourrait lui faire dix ans de crédit ?

Si l'on voit donc assez nettement l'avantage que les Soviets peuvent retirer de la Conférence de Gênes, on ne voit nullement quel est l'avantage correspondant des Etats occidentaux.

*
* *

Si l'idée politique avec laquelle l'Angleterre va à Gênes paraît chimérique, quelle est l'idée de la France ?

Au moment de l'armistice, la France avait une politique très nette, politique française, politique européenne. C'était en somme sa politique traditionnelle : sécurité sur le Rhin, équilibre des forces sur le continent. La création d'un Etat rhénan, parfaitement réalisable en 1919 et même en 1920 (peut-être l'est-il encore) eût permis ce désarmement qu'on voudrait nous imposer sans nous donner le moyen de le rendre possible. La constitution d'une Pologne forte, avec un débouché sur la mer, la fondation dans l'Europe centrale de toute une série d'Etats intéressés au maintien des traités et au désarmement de l'Allemagne eût complété le système et créé pour des siècles, peut-être, un équilibre stable. Sans doute cette conception de l'Europe nouvelle s'est imposée en partie, car la Petite Entente, qui a toujours été appuyée par la France, est devenue un facteur très important de l'échiquier politique, mais quelques erreurs de tactique, les conceptions chimériques de M. Wilson et surtout la méfiance de l'Angleterre qui traditionnellement craint toujours que l'influence française ne s'installe sur le Rhin, l'ont empêché d'aboutir : la menace allemande demeure. Ajoutez à cela qu'on n'a pas suffisamment tenu compte du trouble économique dans lequel l'effondrement de la Russie allait jeter le monde entier, non plus que de la mauvaise volonté de l'Allemagne, et vous comprendrez pourquoi aujourd'hui la politique de la France ne peut plus tenir que dans ces deux mots : *sécurité, réparation*. Cela n'est évidemment pas une politique de reconstruction européenne, mais, devant le développement universel des égoïsmes nationaux, elle s'impose.

La politique des autres nations est-elle plus [illegible], plus « européenne » ?

L'Italie, également, meurtrie par la guerre, agitée de troubles sociaux, et pourtant [illegible] par la fièvre nationaliste des jeunes peuples en formation, aux prises avec les plus graves difficultés financières, ne peut, elle aussi, pratiquer d'autre politique qu'une politique égoïste. Quant aux nouveaux Etats de l'Europe centrale, et aux Etats renouvelés des Balkans, ils ont d'abord à s'organiser, à relever leur monnaie compromise, et quel que soit le génie politique de quelques-uns de leurs hommes, ils ne peuvent songer qu'à eux mêmes.

La vérité, c'est que pas un des Etats européens n'est assez assuré de sa destinée pour concevoir et pour appliquer un plan d'intérêt général. Etroitement unies, la France et l'Angleterre auraient peut-être pu imposer *leur* paix au monde ; mais elles auraient dû pour cela avoir une idée commune de reconstitution générale. Il est vain de rechercher à qui incombe la responsabilité de l'échec, mais l'échec est évident.

C'est pourquoi la Conférence de Gênes ne peut être une conférence politique. Si elle se laisse entraîner sur ce terrain, elle n'aboutira à rien de sérieux : ce sera véritablement la tour de Babel. Il faudra donc qu'elle se cantonne sur le terrain économique, qu'elle se contente d'établir un plan industriel et financier.

Arrivera-t-elle à le déterminer ? Et, l'ayant déterminé, à le faire aboutir ? On peut encore l'espérer, sans trop y croire. Après la formidable secousse qu'elle vient de subir, l'Europe aurait besoin de quelques années de recueillement. Aucun homme d'Etat n'est capable de lui imposer ses vues, aucune puissance de lui imposer une ordonnance, et, dans le désarroi général, la seule ressource des optimistes est d'affirmer une foi mystique dans les forces mystérieuses de la vie.

E. DUMONT-WILDEN.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

QU'EST-CE QUE LE ROMANTISME? (1)

Il est très singulier que toutes nos discussions littéraires et esthétiques, politiques, sociales, voire religieuses — nous ramènent au romantisme.

Il y a là un problème crucial diraient les Anglais, un problème central affirmeraient les Allemands — en bon français un problème fondamental, un problème essentiel, et peut-être le seul qui embrasse, en ses données obscures, tout le présent et tout l'avenir, nos conflits, nos espérances, les inconnues, grosses de conséquence, de notre civilisation et de nos destinées.

Amis et adversaires du romantisme subissent également la hantise de ce problème : ceux même qui ne prononcent pas le nom vivent le procès ; le débat est ardent, passionné ; c'est en vain que certains l'ont déclaré clos ; il renaît au premier dissentiment ; il est au fond de tous nos désaccords. Qu'on le renie ou qu'on l'exalte, cet héritage pèse sur nous lourdement ; il fait partie de notre substance ; les plus violentes révoltes ne sauraient l'éliminer de notre sang ; tous, plus ou moins, nous communions, nous combattons sous les espèces du romantisme.

On l'attaque — et la pluplart des griefs que l'on invoque pour le discréditer sont justifiés. On le défend, et je ne sais guère d'apologie où l'on ne rencontre mille raisons convaincantes et les arguments les plus propres à mériter notre sincère adhésion.

Il importe peu que, de notre temps, les réquisitoires l'emportent en nombre sur les plaidoyers ; de tels procès ne durent pas que l'espace d'une génération ; nous léguerons celui-ci à nos descendants ; ses antinomies occuperont longtemps les esprits jusqu'au jour lointain où l'horizon humain embrassera de nouveaux paysages. Pour nous, qui ne pouvons anticiper sur l'avenir incertain, les conclusions ou l'indifférence des futures terres promises nous sont interdites ; nous sommes au cœur du combat ; nous ne saurions nous en désintéresser, car tout nous le prouve, ce sont les droits, les revendications, la fécondité même de la vie moderne qui sont en cause.

Avocats et contempteurs du romantisme s'assurent de faciles triomphes parce qu'ils limitent arbitrairement le champ de leurs observations ; leur assurance cesse de nous en imposer dès que nous élargissons la discussion ; nous en avons le droit ; presque toutes nos erreurs découlent de notre humaine myopie ; la contemplation intensive du détail nous égare ; ne redoutons pas les vastes perspectives ; tâchons, au contraire, d'en prolonger l'élan jusqu'à l'extrême frontière des faits connus.

Le plus audacieux des exégètes du romantisme est incontestablement M. Ernest Seillère ; il a multiplié les sondages et tente une synthèse qui ne manque ni d'ampleur ni de force. Sa philosophie de l'impérialisme renoue une chaîne dont nous ne savions plus relier les anneaux disjoints : le platonisme, les mystiques, le quiétisme, le romanesque des Scudéry, des Gomberville, des d'Urfé, des La Calprenède, Rousseau... Nul doute qu'il n'y ait là une lignée bien établie, toute une préparation lointaine qui aboutit à cette morale érotico-affective dont M. Ernest Seillère nous montre l'expansion à travers les multiples activités du monde contemporain. Plus de vingt volumes éclairent cette vue profonde jusque dans le détail, en démontrent la justesse, en déroulent inlassablement les applications et les conséquences. Rarement chercheur nous aura offert un plus ample répertoire de faits fortement, subtilement interprétés, incorporés à une doctrine, transformés pour la pensée en chair et en sang. Aux lecteurs que décourageraient les vastes proportions de cette encyclopédie romantique, on rappellera l'excellent petit volume où M. René Gillouin en résume les grands traits.

Encyclopédie — encyclopédie française — encore que M. Ernest Seillère ait interrogé Schopenhauer et Houston-Steward Chamberlain, « le plus récent philosophe du pangermanisme mystique ». Encyclopédie tendancieuse, si l'on peut appliquer ce terme à une enquête strictement orientée, à l'investigation d'un savant qui s'est fixé un domaine de recherches et s'y acharne et en épuise les ressources en laissant à d'autres le soin d'explorer à leur tour les champs voisins. La tendance résulte ici de la sévérité de la méthode. Il nous appartient d'en corriger les effets et d'appeler à notre aide d'autres chercheurs qui compléteront les résultats acquis. M. Ernest Seillère nous a donné un grand exemple, il a reconstitué une aile majestueuse de l'édifice romantique ; nous souhaitons maintenant découvrir et admirer l'édifice tout entier.

---

1 Ernest Seillère. *Jean-Jacques Rousseau*. Bibliothèque d'histoire littéraire et de critique. — Garnier.

Ernest Martinenche : *L'Espagne et le romantisme français* (Collection de critique et d'histoire. — Hachette.)

Remarquons en effet que M. Ernest Seillière s'est fait l'historiographe d'une veine de passions et de sentiments indéfiniment associés aux prestiges d'une imagination débridée : il y aperçoit la source d'efflorescences magnifiques mais aussi le germe de dégénérescences morbides. Apologétique par certains développements, son œuvre demeure avant tout une pathologie du romantisme. Il indique, en passant, il n'approfondit pas d'autres traits, d'autres éléments qui ont leur importance et dont il faudra bien quelque jour restituer le bénéfice à une psychologie historique et intégrale du mouvement romantique. Pour ne citer que le XVIIIe siècle, nous voyons bien la puissance torrentueuse de la source mystique où nous ramène sans cesse M. Ernest Seillière ; nous n'ignorons pas qu'il y eut aussi une source rationnelle dont la vigueur réconforta souvent, et précipita les élans de l'intellectualité romantique : auprès de Rousseau, on ne saurait oublier Montesquieu, dont les observations sociales et la théorie du climat sollicitent et légitiment partout les aspirations du particularisme, de la couleur locale et des passions individuelles ou nationales. (Lisez à ce propos *The progress of poesy*, de Thomas Gray.) Sans doute, en cherchant bien, pourrait-on multiplier les exemples, prouver que le romantisme se nourrit de tous les progrès de la pensée, se les approprie pour en tirer les conséquences extrêmes, et lui restituer ainsi un équilibre dont les excès de quelques déments nous ont fait perdre de vue les conditions véritables.

Ajoutez que le romantisme est essentiellement international, qu'il surgit partout presque en même temps et allume partout des foyers dont les flammes se rejoignent et le plus souvent s'emmêlent inextricablement. Une histoire du romantisme français est inconcevable sans de fréquentes excursions par delà nos frontières. Le phénomène romantique lui-même ne peut être compris et réellement défini que si on l'envisage dans sa complexité européenne et l'on oserait dire mondiale.

Illimitée dans l'espace, cette étude ne devrait guère l'être moins dans le temps ; M. Seillière l'a poussée chez nous jusqu'à notre moyen âge et à nos origines gréco-latines ; les savants étrangers ne sauraient remonter moins haut. Les racines du romantisme plongent au plus profond du tempérament, des traditions et de l'histoire de notre continent.

Nous ne pouvons plus nier aujourd'hui l'étendue des espaces qui s'offrent ainsi à l'érudition et à l'histoire littéraire. Et sans doute le mot romantisme a un sens étroit, et chez nous tradit[illegible] qui ne s'applique guère qu'à une [illegible]de et à une école. L'Académie l'enregistre en 1798, après qu'il a été employé par Letourneur, Girardin, Delille... qui l'ont eux-mêmes emprunté aux Anglais. Le romantisme, c'est proprement, aux yeux de la majorité des Français, notre littérature, la partie la plus brillante de notre littérature au cours de la première moitié du XIXe siècle. Ce sens restreint résiste mal à l'assaut des révélations modernes ; il déborde ses limites d'un progrès continu ; plusieurs langues étrangères, et notamment les langues germaniques et anglo-saxonnes, nous donnent l'exemple d'une extension indéfinie ; pour elles, le vocable « romantique » est beaucoup moins une étiquette historique propre à un temps donné qu'un qualificatif esthétique et psychologique. Et cela signifie leur adhésion à une vérité qui s'impose à nous de toutes parts, et substitue à une conception bornée, arbitraire, une notion plus exacte de l'évolution humaine.

On s'aperçoit, en effet, que tout notre romantisme est inclus déjà dans l'œuvre de Rousseau : Rousseau lui-même marque l'aboutissement d'une tradition millénaire. Ailleurs le romantisme a recueilli maintes inspirations antérieures ; on ne sait proprement où il commence ni où il finit. Sous la pression des faits, notre définition étroite éclate comme un fruit trop mûr. Il y a une, il y a vingt écoles romantiques — nous le dirons pour la commodité du langage et la sécurité de nos auteurs de manuels. Mais nous saurons que ces écoles illustrent une simple crise, qu'elles n'ont, prises en elles-mêmes, aucun sens, qu'au total elles flottent à la surface d'un courant venu du fond des âges et dont les nappes élargies et puissantes recouvrent tout notre temps.

S'est-on assez moqué des prétentions de l'école romantique ? Une Staël datait le romantisme des premiers balbutiements du christianisme ; pour W. Schlegel, il était issu du moyen âge. Nos poètes le cherchaient dans les arcanes du sentiment et de la nature, et pouvaient, en conséquence, le dire éternel. Ils le trouvaient dans l'ombre des cathédrales, dans les ruines et les cimetières. Nous savons aujourd'hui quelle part d'illusion et d'erreur viciait leur culte du passé, leurs extases religieuses, leur prétention à pénétrer la vie profonde de l'être et du cosmos. Un instinct qui ne mentait pas les guidait : un atavisme irrésistible les avertissait secrètement de leurs origines. Les bardes, qu'il connaissait si mal, ressuscitaient avec Ossian : l'âme celt[illegible]

tique inspirait tous les poèmes où nos druides étaient si naïvement célébrés.

Les romantiques voyaient juste. Leur audace n'eût pas déclanché l'explosion des littératures nationales s'ils n'avaient pas fait appel à des forces latentes et de tout temps sommeillantes à l'arrière-plan des mœurs et des civilisations. Ils donnaient un nom à des choses très anciennes; ils captaient mille torrents souterrains d'où avaient jailli à toutes les époques des fontaines mystérieuses. A peine ont-ils parlé, un ruisellement merveilleux de poésie féconde les terres les plus arides ; notre vieille Europe, qui ne se savait pas si riche, découvre ses trésors. Le romantisme émane d'elle comme une puissance trop longtemps contenue et prisonnière ; elle l'exhale indéfiniment par tous ses pores.

Romantique, dira-t-on qu'elle l'était essentiellement, foncièrement, et qu'elle l'avait toujours été ? Rien ne semble moins contestable. Ses institutions et sa littérature le prouvent surabondamment : sa chevalerie, son mysticisme, son érotisme galant, ses contes, ses légendes, ses romans, un Villon, un Shakespeare entre bien d'autres, des faits sans nombre, des exemples, des témoignages frappants et irrécusables nous interdisent le doute.

Elle avait subi le prestige des disciplines gréco-latines ; en adoptant le classicisme, elle l'avait nourri du meilleur de sa sève — et ce n'est pas d'hier qu'on nous a décrit le Romantisme des classiques. — Deux éléments avaient cohabité en elle et déterminé son caractère et son génie : la pensée antique, inspiratrice d'ordre, de raison et d'harmonie, et ses propres passions, jeunes, ardentes, indisciplinées, où elle reconnaissait les traits les plus significatifs de sa personnalité.

Le romantisme, qu'est-ce autre chose que la persistante influence de ce moi, longtemps timide, incertain, gêné en son essor par la difficulté de s'exprimer ?

Voyons-le donc tel qu'il est : indigène, déclarait Mme de Staël, avec juste raison, immémorial, lié à toute notre histoire, inséparable de nos plus anciens rêves, associé aux enthousiasmes, aux croyances, aux chimères de la race.

Tous les peuples l'ont identifié sans peine parce qu'il symbolisait leurs aspirations secrètes et rassemblait leurs énergies éparses.

Le romantisme, c'est une valeur psychologique, une faculté, un ensemble de facultés communes à tous les peuples européens et qui expliquent la fécondité de leur activité, la couleur de leurs imaginations, la sonorité de leur musique intérieure.

On a cru parfois qu'il était l'apanage des peuples germaniques, mais les peuples latins n'ont pas moins de droits à se réclamer de lui. La France l'a couvé de tout temps au fond de ses provinces, et manifesté jusque dans ses œuvres classiques. L'Italie ne l'a point ignoré. Et si vous oubliiez que l'Espagne l'accueillit avec prédilection bien avant qu'il se soit découvert un nom, le récent et excellent livre de M. Ernest Martinenche sur l'*Espagne et le romantisme français* éclairerait fort à propos votre religion... Le romantisme allemand empruntait de toutes mains : Calderon ne lui importe pas moins que Shakespeare, voire Milton. Quant à l'Angleterre, peut-être faudrait-il lui reconnaître le privilège de la tradition la plus éclatante, et de la plus consciente élaboration du romantisme... De l'Ecosse à la Grèce et à l'Orient proche, des sagas scandinaves au messianisme slave, aux chansons illyriennes et au folklore des cantons les plus ignorés, toute l'Europe participe aux mêmes élans et met en commun ses richesses négligées.

De là sont sortis tout le bien et tout le mal : un esprit de chimère qui a bien été encouragé par le romantisme, mais qui ne le résume ni ne l'embrasse tout entier, car il est plusieurs demeures en ce royaume féerique ; un esprit de liberté, qui a engendré l'individualisme et le nationalisme, leurs bienfaits, leurs excès, et tout le développement de la pensée, de l'art et de la littérature selon des voies diverses ; un esprit d'exactitude, que négligent d'apercevoir les adversaires patentés du romantisme, eux-mêmes ils ingrats de la plus puissante muse des temps modernes : car le retour à la nature, l'amour du pittoresque, et la recherche du trait individuel conduisent au réalisme naturaliste ou psychologique... De nos jours, le romantisme est partout : une étude scrupuleuse relèverait son influence jusque dans nos méthodes précises, nos disciplines analytiques et nos philosophies rationnelles. Il est nous-mêmes ; on ne l'anéantira pas en condamnant ses fautes, qui sont les nôtres, en dénonçant ses contradictions qui tiennent à notre nature ; nos meilleures forces lui appartiennent ; nous ne croyons pas que le flux vital dont il gonfle nos artères et nos veines soit près de tarir ou d'interrompre son cours.

Lucien MAURY.

LE THÉATRE

LA BELLE ANGEVINE

Une pièce heureuse, qui a eu des histoires!..

Lorsque, en effet, dans le cours des répétitions, une interprète tombe malade, les amis des auteurs ne manquent point de proclamer que c'est la pièce qui s'est trouvée mal... Or, Mlle Spinelli, qui devait jouer le principal personnage de la nouvelle comédie de MM. Maurice Donnay et André Rivoire, ayant défailli au dernier moment et nombre d'invités étant même venus se casser le nez à la porte fermée des Variétés à la date primitivement fixée pour la répétition générale, on ne manqua point de claironner... Puis ce fut le petit jeu des remplaçantes, des répétitions brusquées, Mlle Marnac condamnée aux travaux forcés, surmenée, elle aussi, et qui bientôt s'évanouissait en scène... Quelle lourde fatalité pesait donc sur cette œuvre légère ?...

Et, enfin, la représentation, le rire, l'esprit, une pointe de sentiment, le triomphe de Mlle Marnac, qui, tout aussitôt, devient une sorte de comédienne héroïque, de fée improvisatrice, — et c'est le succès, la belle revanche, pour les auteurs, de tant de persécutions de la fortune.

Et quelle leçon pour les entrepreneurs de publicité... Comme ceux qui font de tapageuses avant-premières se trompent !... Tout ce que la malveillance peut entreprendre contre une pièce avant qu'elle ne soit jouée tourne miraculeusement à son profit dès que la rampe s'allume. MM. Maurice Donnay et André Rivoire sont des écrivains si spirituels et si aimés des Dieux que, sans le vouloir, ils ont gardé dans les épreuves de la chance et de l'esprit, si bien que leurs tribulations leur ont finalement été les plus profitables du monde.

Il est vrai que leur pièce n'aurait peut être pas été moins heureuse, si elle n'avait pas eu d'histoires!...

*
* *

Un parisien notoire dans le monde de la fête, le baron Mongerey a été surnommé par ses amis « la belle Angevine », la belle Angevine étant, comme chacun sait, la reine des poires. Le baron Mongerey n'est d'ailleurs pas tout à fait baron, car, en définitive, c'est le titre de son ami la Vignole, attaché à cette amitié comme le porte-monnaie à la monnaie qui lui a, par la force de l'usage, été transféré ; il n'est pas tout à fait poire non plus, car il sait très bien distinguer le « tapage » des affaires et ne se laisse taper que jusqu'à concurrence de vingt-cinq mille francs : au delà, il ne marche plus, car ce sont, à cette limite, les affaires qui commencent. Il est surtout célèbre par ses maîtresses, car il est un lanceur de première force. Il découvre des inconnues, les installe, les fait connaître, se laisse tromper et lâcher. Mais ce système est, chez lui, très philosophique et il professe qu'il aime les femmes tout justement comme il faut les aimer... Cela le divertit de dépenser pour elles l'argent de ses affaires. Il tient à sa célébrité et tire volontiers vanité de son surnom, en apparence si justifié... Il croit qu'il connaît les femmes, voilà tout... Ceux qui possèdent cette dangereuse persuasion sont toujours comiques et la trouvaille des auteurs a été de faire tomber leur poire de haute provenance, non par une rouée, mais par une innocente...

Le voici, en effet, qui vient de meubler un hôtel pour une amie. C'est ce soir même que doit être pendue la crémaillère, mais deux incidents, qui motivent la pièce, surgissent. D'abord, pour le dîner de crémaillère, il faut un quatorzième et l'ami dévoué, la Vignole, se met téléphoniquement en quête du convive supplémentaire. En second lieu, arrive l'amie du Baron, en compagnie de l'artiste qui a décoré l'hôtel, un tapissier d'élite, qui s'intitule « encadriste » et, à l'occasion d'un dissentiment sur la tenture jaune du hall, l'amie déclare au baron qu'elle aime l'encadriste et part avec lui. Il faut donc d'ici le dîner, trouver, non plus seulement un quatorzième, mais une maîtresse de maison. Qu'à cela ne tienne ! La Vignole, toujours dévoué et avisé, amènera sa troisième petite amie (il en a trois, dit-il), Léonie. Pour le quatorzième, il est déjà trouvé dans la personne d'un jeune neveu du baron, garçon charmant, mais sérieux, étudiant à la Sorbonne, d'esprit scientifique, qui porte des lunettes, et était venu taper son oncle de vingt-cinq mille francs pour un laboratoire. Quant à la maîtresse de maison, voici tout justement une jeune femme délicieuse, en petit tailleur, qui a surpris le téléphonage de la Vignole, qui connaît la réputation du baron, affirme Lolie, et qui voudrait avoir enfin l'occasion de se lancer en dînant chez lui. Elle cherche à sortir de son obscurité. Justement arrive la robe que devait mettre celle qui est partie... Si elle allait à la visiteuse ? Pourquoi, d'invitée, comme elle souhaitait, ne deviendrait-elle pas maîtresse de mai-

son, comme le lui offre le baron aussitôt en balle ? Tant pis pour Léonie et La Vignole !

Au second acte, dîner, danses, musique, japonaiseries très parisiennes, dames et messieurs, les messieurs faisant tous une cour hardie et rapide à la nouvelle venue, qui porte un beau nom, Mlle d'Avesnes, avec apostrophe, naturellement... Le baron n'a pas cessé de danser avec elle... Il brûle... Mais personne ne sait depuis quand, et ce pauvre La Vignole est fort irrité, car voici bien la première maîtresse à l'avènement de laquelle il n'ait pas présidé... Il a un peu l'impression d'être dégommé... Mais nous touchons à l'instant du coup de théâtre... Le jeune neveu, porteur de lunettes, a reconnu la jeune femme .. Il l'a vue à la Sorbonne... C'est une étudiante... Comment est-elle chez son oncle et quelle vie mène-t-elle donc ?... Il laisse voir, malgré lui, tant de chagrin et de dégoût, que, quelques instants après, dans un scandale général, Mlle Brigitte qui n'est pas d'Avesne, giffle le baron et s'enfuit.

Au troisième acte, intérieur de l'étudiante, le lendemain matin. . Vieille bonne, un peu gouvernante... C'est le matin... Défilé de tous les personnages de la pièce... D'abord Léonie, qui ne sait pas au juste ce qu'elle a fait de sa nuit et qui craint d'avoir péché sans en être certaine : elle voudrait avoir l'air d'avoir couché ici : entendu. Ensuite, le neveu scientifique qui a vu la fuite de la jeune étudiante, hier soir, qui a repris espoir et qui voudrait enfin connaître, scientifiquement, le détail de l'aventure. On l'enferme dans un placard expérimental où il peut en effet surprendre la conversation de son oncle qui vient d'arriver et qui demeure sincèrement stupéfait quand il découvre comment il s'est conduit avec une jeune fille... Enfin, La Vignole qui vient chercher Léonie... Et la main que le baron n'a pu obtenir pour lui-même (ailleurs que sur la figure, s'entend), il consent à la laisser prendre par son neveu... Il est une poire, si l'on veut, mais qui ne manque ni d'esprit ni même de vraie bonté..

*
* *

Il paraît que les auteurs de cette comédie ont hésité sur le choix du titre. Je le conçois. Celui qu'ils ont finalement choisi concentre l'attention sur le personnage du baron. Il est, en effet, scéniquement parlant, le personnage principal, car c'est de lui que doit naître le comique de la comédie. Il est une figure d'autant plus plaisante qu'elle n'est pas absolument inconnue, et si les auteurs ont su le caractériser avec une verve et une précision d'observation qui le rend tout actuel, il est certain pourtant que ce caractère est plus renouvelé que neuf.

J'incline donc à penser que le personnage principal de la comédie, psychologiquement parlant et même littérairement, est celui que le titre néglige, la jeune fille.

Les mœurs actuelles ont singulièrement modifié l'esprit des jeunes filles. On ne peut mieux étudier que chez elles les effets intellectuels et sentimentaux de notre régime d'après guerre. Très à la mode dans le monde présentement, la jeune fille ne l'est pas moins à la scène. Maurice Donnay et André Rivoire nous en ont offert, à leur tour, un spécimen à la fois hardi et tendre, d'autant plus juste qu'il est plus nuancé... Il suffit que leur héroïne paraisse pour que le ton de leur ouvrage s'élève.

Cette jeune fille, en effet, est étudiante. Elle vit et médite seule. Elle a gardé du romanesque, et l'aventure, malgré tout, la tente. Elle a donc pensé, comme toutes les autres, à la fête. Mais comme elle a l'esprit précis, comme elle est, elle aussi, une scientifique, elle ne saurait plus se contenter des rêves et des fictions. Sa curiosité n'est plus seulement sentimentale, mais positive. Elle veut connaître toutes choses expérimentalement. Elle vient donc chez le baron un peu comme dans un laboratoire.

Mais l'esprit n'est tout de même pas ce qui conduit les femmes... Dès qu'elle revoit le neveu aux lunettes, l'étudiante, devenue fêtarde, se retrouve, avec le sentiment, une jeune fille comme toutes les autres femmes. Sa curiosité intellectuelle n'a pas tenu contre sa pudeur amoureuse... La Sorbonne, par le dangereux détour d'une noce volontaire, ne l'aura conduite, en définitive, qu'au vieil amour, au mariage suranné, et au naïf bonheur.

Mlle Marnac a mis dans ce joli rôle une grâce, une finesse, une sorte d'ingénuité raffinée qu'elle doit à son talent, d'abord, mais où il restait peut-être quelque chose de cette chaleur et de cet imprévu qui sont le propre de l'improvisation. En de hâtives répétitions, elle n'a guère eu le temps de faire appel qu'à sa nature, et la nature est une chose qui se perd si vite au théâtre. Louons bien vivement cette comédienne de nous apporter un art encore si spontané et si frais.

Gaston Rageot.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG · FONDATEUR · 1863 PAUL FLAT · DIRECTEUR · 1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 9 60e ANNÉE 6 MAI 1922

UN QUATRAIN INÉDIT DE LAMARTINE ET LES NOTES SUR SON PÉTRARQUE

I

Il y a quelques ans la Bibliothèque de la Faculté des lettres à Palerme, commanda chez un antiquaire de Florence, avec d'autres volumes, un exemplaire des *Opera omnia* de Francesco Petrarca publiés à Basilée in quarto par Henricus Petri, dans le mois de mars de l'an MDLIIII. Cet ouvrage est bien connu des studieux. Ayant pris à examiner les deux tomes de l'exemplaire qui avait été envoyé, je lus sur la feuille de garde du premier tome l'ex libris qui suit :

Andreae Tonati Canonici florentini,

et dans la feuille suivante ces mots d'offrande :

Ce livre provenant de la Bibliothèque de M. de Lamartine à Milly et annoté de sa main a été donné par moi à M. de Rouchaud en souvenir de l'amitié qu'avait pour lui M. de Lamartine et de celle que j'ai moi même.

Valentine de Lamartine.

Saint-Point, 17 *septembre* 1872.

Milly était, en effet, la terre paternelle d'Alphonse de Lamartine, et il l'exalta dans une de ses plus belles poésies et en parle avec beaucoup de tendresse dans presque tous ses écrits, surtout dans ses *Mémoires*. M. L. de Rouchaud composa justement la préface pour ces *Mémoires*, en 1881. Valentine de Lamartine fut la nièce d'Alphonse, laquelle l'entoura de la sollicitude la plus affectueuse et la plus fidèle pendant les dernières années de la vie du poète et après la mort de sa femme, Elise-Marianne Birch, survenue en 1863. Saint Point était un château des Lamartine, qui se glorifia d'héberger, au temps de la gloire la plus éclatante de son dernier maître, Victor Hugo et Charles Nodier. A Valentine est dédiée *La Fleur des eaux* dans les *Harmonies poétiques* ; à elle aussi tout souvent allusion les amis et correspondants dans les *Lettres à Lamartine*. Ce fut elle qui recueillit et publia la *Correspondance* ; et un portrait délicat de la vigilante et pieuse gardienne de la gloire du poète fut tracé par Mme Marie Thérèse Olivier dans la Librairie illustrée de 1896.

Finalement le fameux Pétrarque avait aussi son histoire. Dans le commentaire qui suit l'*Hymne au matin*, dans l'édition définitive des *Harmonies poétiques*, le poète avait noté : « Cette Harmonie fut écrite à Montenero près [Livourne] comme la précédente [*l'Hymne de la nuit*], pendant une halte de toute une journée sous les chênes verts de ce beau cap. Elle fut notée sur les feuilles blanches d'une belle édition in-quarto de Pétrarque, que je portais souvent avec moi. Au moment où je [illegible] ces feuilles, elles me furent enlevées par le vent violent du soir, qui s'élève de Limone, et qui souffle par rafale à la mer. Elles pirouettèrent un moment au dessus de [illegible] et retombèrent à mille pieds sous la [illegible] du cap, où les eaux engloutirent par les lames. De les

regrettai un moment, puis je retournai prendre mon cheval à la locande, et je n'y pensai plus. » Mais plus loin il ajoute qu'une enfant a demi nue les lui rapporta le surlendemain. Le père les avait trouvées surnageant sur l'écume au bas du cap de Montenero : il les avait fait lire aux capucins du couvent, lesquels, ne comprenant rien à cette langue, avaient conseillé de reporter ces papiers au Français, à la ville Palmieri. Cela arriva en 1821.

Il convient de faire ici quelques remarques. D'abord, s'agit-il du même Pétrarque ? Cela ne me paraît pas douteux. L'édition in-quarto du Pétrarque d'Henricus Petri est assez rare : il est bien difficile que Lamartine en possédât deux copies et qu'il eût l'habitude d'écrire dans les deux. Il est vrai que dans celle de l'Université de Palerme les feuilles blanches (quatre en tout dans les deux tomes) sont intactes : mais je ne crois pas que le poète les eût vraiment arrachées du précieux volume : connaissant lui-même sa manie d'improviser sur tout morceau de papier qui lui tombât sous la main, il aura plutôt inséré des feuilles blanches dans son Pétrarque, et ce sont celles-ci que le vent lui aura dérobées. D'ailleurs tout le conte, à vrai dire, m'a l'air tant soit peu fantaisiste : ces feuilles blanches qui traversent la mer toujours unies, le pêcheur qui les ramasse après deux jours, l'eau salée qui n'efface pas même l'écriture, les capucins qui, ne comprenant pas la langue, devinent qu'elles doivent appartenir à M. de Lamartine... Enfin ! tout est possible. Or, comme ce Pétrarque avait appartenu à don Andrea Tonato, chanoine florentin, et Lamartine venait d'habiter Florence, c'est vers ce temps-là et à Florence précisément, qu'il doit avoir fait cet achat.

II

Il était tout simple que je cherchasse parmi les pages des deux volumes les notes signalées par Valentine de Lamartine. Et je les ai trouvées : quelques unes sont assez importantes. Dans la marge d'une des premières feuilles du second tome, c'est écrit au crayon (tout le monde sait, et l'on peut s'en certifier en donnant un coup d'œil aux manuscrits du poète dans la Bibliothèque Nationale, qu'il préférait écrire au crayon).

Hi
Amici mei qui me salum
fecerunt
1818 18 *decembr.*
1829 18 *nov.*
1832 18 *decembr.*

Je n'ai pas réussi à éclaircir ce qui lui arriva de si fâcheux le 18 décembre 1818. Bien sûr, il n'était pas trop gai, puisqu'il écrivait à son ami de collège, le comte de Virieu (*Corresp.*, 1873, II, 277) : « Qu'est-ce que tu me conseilles, voyons ? où faut-il aller, que faut-il tenter, quelle voie prendre ? Si Saint-Lambert, ton ami, n'était pas parti, je partirais sans lui. Je ferais un commerce avec lui en Amérique, je prendrais une bonne petite fille pour femme, je ferais ma fortune et je vivrais du moins en la faisant. Mais non, je tenterai tout en vain : il y a une fatalité qui nous ouvre à son gré les voies ; on se fatigue à lutter contre elle, et, quand elle nous favorise, on est porté sans peine où elle veut ; on ne doit donc que l'attendre. Si j'ai commis des fautes en ma vie, j'en suis bien puni ; mais ce qui me désole c'est qu'avant d'en avoir commis, j'étais déjà puni. » Et précisément sous la date du 18 décembre, annonçant à Mlle de Canonge à Tarascon le mariage prochain d'une de ses sœurs, il insistait (*Corresp.*, II, 285) : « Je ne pense plus à moi, j'ai un destin trop sévère qui s'y oppose. » Comme on voit, ce n'est pas trop clair. Ceux qui n'ignorent pas que c'est à peu près vers ce temps-là que Lamartine aima la créole chantée par lui sous le nom d'Eloïse, pourront trouver peut-être, en cherchant dans ses papiers inédits, quelque rapport entre cette date-là et la passion malheureuse du poète.

La deuxième date, celle du 18 novembre 1829, n'est que trop connue. Ce jour-là Mme de Lamartine écrivait de Mâcon au comte de Virieu à Paris, auprès duquel se trouvait alors son mari, pour lui annoncer le malheur arrivé à la mère d'Alphonse. Celle-ci s'était rendue au bain seule, y était entrée, et trouvant que le robinet de l'eau bouillante tournait difficilement, l'avait souleyé. Le jet avait jailli avec tant de violence qu'il lui avait brûlé horriblement le sein et le ventre. Les femmes de la Charité étaient accourues, l'avaient couverte de coton et mise dans un lit. Ramenée chez elle, la pauvre dame était morte le jour suivant. (*Corresp.*, IV, 273.) « Tout est fini — écrit encore Mme de Lamartine — c'est un ange qui est déjà au ciel. Mais Alphonse, que deviendra-t-il ? Je vous prie de prévenir M. Alain qu'il ne quitte pas Alphonse, ni jour ni nuit. Je vous envoie un mot pour Alphonse, que vous ne lui remettrez que lorsqu'il saura toute l'étendue de notre malheur. (*Corresp.*, IV, 278.)

La douleur d'Alphonse fut grande, en effet, comme on peut surtout voir dans une lettre

émouvante où il communique la nouvelle à son ami italien Gino Capponi, le 7 décembre du même an.

La troisième date n'est pas moins claire. En 1832, Lamartine était parti avec sa femme et sa fille Julia pour son voyage en Orient. Le 12 novembre il écrivait de Beyrouth à M. Vivien : « J'ai établi femme, enfant et gens et amis ici, dans une campagne au pied du Liban, avec toutes les précautions et sûretés possibles. » Et plus avant : « La santé de Julia, dont j'étais en peine, et une quarantaine de quarante-cinq jours pour ceux qui viennent de Jérusalem, m'ont empêché d'aller jusqu'au Caire. » (*Corresp.*, IV, 512.)

Mais le 20 décembre, dans une autre lettre pleine d'angoisse il fait part à l'ami du décès de la jeune fille, arrivé le 6 décembre : « Nous n'avons plus d'enfant ! L'ange céleste qui fut le nôtre vient de nous être enlevé en cinq jours de maladie de poitrine. Le 6 décembre, à 2 heures de la nuit, elle est montée au ciel... »

Cependant, ici encore il est étrange que, la petite Julia étant morte le 6, le père ait noté le 18 comme le jour funeste. Peut-être ne se rappelait-il plus ? Ou s'était-il persuadé, par une de ces superstitions qui ne sont point étrangères aux hommes de génie, que le 18 était pour lui un nombre néfaste et cherchait-il à référer à celui-ci tous ses malheurs ? En effet, la mère aussi était morte, précisément, le 19 et non le 18 décembre, et à l'égard du premier 18 nous n'avons pas d'éléments pour conclure.

III

Et enfin, dans une autre page du même volume est tracée, toujours au crayon, une poésie de quatre vers, une sorte d'épigramme à la manière grecque. Elle est de la main du poète, sans retouches ni corrections, et encore suffisamment visible à l'aide d'une loupe :

Helas, sur tant d'objets autrefois égarée
Toute mon âme aimante en moi-même est rentrée !

Les êtres que j'aimais, ou j'avais répandu
Ce cœur qui débordait, helas, me l'ont rendu !

La tristesse éplorée de ces vers, le regret de la jeunesse lointaine, le souvenir attendri des chers défunts, l'affaissement et la douleur sans espérance, tout nous porte à croire qu'ils ont été composés dans les dernières années de la vie de Lamartine, lorsque, non seulement son père et sa mère, mais sa fille Julia, son meilleur ami le comte de Virieu, sa femme, tous les êtres qu'il avait vraiment aimés, avaient disparu, l'un après l'autre, dans la grande Nuit, lui rendant [illegible] qu'il leur avait donné. Ce n'est donc après 1863, quand Mme de Lamartine était morte et Alphonse errait tout seul dans sa terre de Milly, vieux, désenchanté, chagriné de tracas de toute sorte, au couchant de sa gloire.

Ah la gloire ! En 1830 un homme, qui cependant ne manquait pas d'esprit, Eugène Sue, en écrivant à Lamartine, instituait cette espèce de comparaison entre lui et Victor Hugo : « Vous avez porté bonheur, comme on dit, à Victor Hugo. Dans son épître qu'il vous adresse, sauf quelques longueurs, il se montre, je crois, digne d'être l'historien de votre génie. »

Pas plus que cela. Dix ans avant, la plus importante revue littéraire de l'Angleterre publiait une pyramide de plus de trois cents poètes anglais de ce temps : lord Byron trônait au sommet ; à la base, parmi une foule d'inconnus apparaissait le nom d'un rimailleur qui avait composé une manière de poème, *Promethée délié*, des vers à l'alouette, à la nuée, au vent d'occident, et une tragédie, *Les Cenci*. Ce nom obscur était celui de Percy Bysshe Shelley. Dans la même année 1830 un petit bossu de Recanati, qui avait bâclé quelques [illegible] comme *Silvia*, le *Chant nocturne d'un pâtre* et *La Revanche*, n'aurait pu les imprimer sans l'aide de ses amis de Toscane, et il ne traînait sa vie que par les secours généreux d'un jeune admirateur napolitain. Ce bossu-là s'appelait Giacomo Leopardi, lequel avait jusqu'alors assisté à la glorification d'un autre poète flatté, loué, envié, couvert de richesses et d'honneurs, Vincenzo Monti.

C'est cela : la foule des contemporains se laisse entraîner plutôt par la médiocrité ambitieuse et diserte que par la chaste simplesse de la vraie beauté. Je ne veux pas dire que l'auteur des *Méditations* [illegible] un poète [illegible] ; tant s'en faut ! Je trouve, au contraire, que la nouvelle génération ne l'admire pas assez. Mais tout de même, le considérer comme le génie dont Victor Hugo se [illegible] oui, c'est un peu raide, même en 1830. Lamartine a des pièces admirables d'intimité tendre [illegible] ; la religion des souvenirs [illegible] jamais eu un plus aimable et plus mélodieux interprète; mais trop souvent il affecte une pièce et une sensiblerie de manière plus verbeuse qu'intense ; [illegible] il [illegible] un peu trop [illegible] mélancolie élégante : en lui aussi l'imagination diffluente masque parfois le défaut de la créa-

tion — ce que les Italiens appellent la « fantasia » — la grande et unique faculté des vrais poètes.

Mais ces vers-là sont-ils réellement inédits ? Je crois que si, puisqu'ils ne se trouvent ni dans les recueils de Poésies de Lamartine, ni dans aucune des publications, même posthumes, qui concernent le chantre du *Lac*. Et cela se comprend. Composés peu avant la mort du poète, cachés dans les feuilles d'un vieux livre que personne n'a eu intérêt à consulter, passés avec ce livre de la bibliothèque du poète à celle d'un ami et peu après dans les mains de libraires et d'antiquaires, devenus presque illisibles, il fallait justement un hasard pour qu'ils vissent le jour. Ils n'enrichiront pas le patrimoine littéraire de Lamartine : toutefois, ils sont dignes d'être adjoints à ses autres impromptus : il y a là un accent de tristesse résignée, un attendrissement sincère de regrets, qui en font une « épigramme » non indigne de celui qui, jadis, fut censé être le plus illustre représentant de la deuxième génération romantique en France.

G. A. Cesario.

LA CONVERSION DU MONDE A L'HELLÉNISME (1)

Ce que je dis de la vigne et de l'olivier, vous l'avez vu, est vrai des dieux humains, des œuvres d'art, de la bâtisse de pierre, de la monnaie, de l'alphabet, de tout ce qui chez nous est descendu de notre passé : Rome n'a fait ici que propager et exploiter un ouvrage de la Grèce.

Elle l'a fait brutalement, en supprimant des libertés ; elle l'a fait au profit de son empire, imposant les changements de tenue au même titre que la soumission aux lois. La Grèce, elle, n'avait point conquis par les armes ; elle avait montré son exemple, et non pas sa victoire ; elle avait laissé les Gaulois s'instruire d'eux-mêmes, au gré de leurs besoins ou de leurs désirs. Ses leçons ne s'accompagnaient pas du geste de l'*imperator* et des faisceaux du licteur. C'était en amie, allègrement, qu'elle présentait à la Gaule les bénéfices de la vie facile et que la Gaule les accueillait, comme en se jouant, sans rien perdre de son indépendance, sans cesser d'être une patrie.

Mais tout compte fait, me dira-t-on, notre culture moderne dérive de Rome et de son règne. — Sur ce point encore, j'oppose un démenti formel. Reprenons une dernière fois l'analyse des choses que Rome fixa pour toujours dans la Gaule.

L'alphabet latin ? Mais ce n'a été que des lettres grecques modifiées, et les vrais maîtres d'écriture du peuple romain ont été ses voisins des colonies grecques ou de l'Etrurie hellénisée. — Le système de la monnaie ? Mais nous savons que dans le monde antique les inventeurs des systèmes monétaires ont été des hommes de la mer Egée, voisins d'Athènes ou de Smyrne (1). — La parure monumentale des villes ? Mais lorsque les Romains entrèrent en Gaule il y avait des siècles qu'ils s'essayaient à rebâtir Rome à l'imitation d'une ville grecque, et le temple du Capitole lui-même était dessiné sur un plan de style hellénique. — La statuaire? Mais les Romains n'ont jamais fait que copier des statues grecques, et les sculpteurs des Mercures, des Apollons et des Vénus de la Gaule, s'ils ont été payés en argent romain, n'en étaient pas moins appelés de la Grèce. — Les dieux enfin, avec leurs figures et leurs habitudes humaines? Mais Jupiter, Mercure ou Vénus n'avaient plus d'italien que le nom. Tout en eux était d'importation hellénique. Il y a beau temps que le Jupiter latin s'est changé en Zeus homérique : à ce Zeus il a pris attitude et emblèmes, l'aigle, la foudre, le sceptre et le trône; et il lui a pris aussi les aventures tragiques ou galantes. Le Mercure gallo-romain du Puy de Dôme n'est que l'Hermès des fables grecques, affublé simplement du nom fourni par l'Italie.

Car le peuple romain, cinq siècles avant d'occuper la Gaule, s'était lui-même converti à l'hellénisme : il avait emprunté aux Grecs leur art, leur religion, leurs légendes, leur littérature, leur philosophie, leur histoire même. Oublieux de son propre passé, désireux de mettre ses origines dans le sillage des annales helléniques, il avait voulu prendre Enée pour fondateur, parce qu'Enée avait été un héros chanté par Homère.

Cette Rome qui nous arrive en Gaule est hellénique pour le meilleur de ce qu'elle vaut. Ce qu'elle va laisser, monuments, statues, divinités,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 15 Avril 1922.

(1) Ecume ou les Lydiens.

poésies, tour d'esprit littéraire et tendances religieuses, c'est de la Grèce qu'elle le tient. En le recevant de Rome nos ancêtres n'ont fait que le devoir à la Grèce. Sous une allure romaine, l'hellénisme achèvera de convertir la Gaule.

En réalité, toute l'histoire de Rome et avec elle l'histoire de la Gaule, n'est qu'un long et lent passage à l'hellénisme. Lorsque sous les Tarquins Rome bâtit son temple à Jupiter, lorsque sous eux encore elle accepta de la Sibylle les livres d'Apollon, elle se convertissait à la Grèce. Six siècles plus tard, elle poursuivait son éducation hellenique, lorsque Jules César installait Cléopâtre la Grecque aux portes de Rome et qu'il voulut devenir roi à côté d'elle et administrer le monde sur le modèle de l'Egypte d'Alexandrie. Et cette mainmise de la Grèce sur Rome durait deux siècles après César, lorsque Marc-Aurèle réfléchissait en langue grecque sur ses devoirs d'empereur ; et ce triomphe inaltéré de la Grèce durait deux siècles après Marc-Aurèle, mille ans après la fondation de Rome, à l'heure même de la chute de l'Empire, lorsque, pour faire obstacle au Christianisme, l'empereur Julien groupa sous le nom d'hellénisme toutes les forces de la philosophie, tous les charmes de la poésie et de l'art antiques. Rome, douze siècles durant, a pu par ses propres armes et ses lois à elle, soumettre et gouverner le monde : mais si elle a pu éduquer ce monde, c'est parce qu'elle est restée, durant ces douze siècles, l'élève de la Grèce.

Il y a vingt ans, en 1902, lors de la refonte, au Conseil Supérieur, des programmes scolaires, Gaston Boissier parlait en faveur des études latines avec sa verve coutumière et son sens parfait de l'Antiquité. L'un des conseillers, qui était d'ailleurs son élève et son ami, s'éleva contre le latin d'un ton à la fois sérieux et enjoué, et il plaida la cause du grec. — De deux choses l'une, dit il aux réformateurs de l'Université. Vous voulez développer notre vie nationale avec son humeur et son allure propres, disons le mot, conformément au génie de la France : laissez donc là les langues d'autrefois, et consacrez vos efforts à notre langue et à notre littérature de France : elles ont mille ans d'existence, de travail et de fécondité, et depuis le Serment de Strasbourg et la *Chanson de Roland*, langue et littérature françaises ont été assez riches et assez variées pour procurer à la jeunesse un cycle complet d'instruction méthodique. Mais si vous voulez davantage, et si vous voulez que notre jeunesse pénètre jusqu'aux sources profondes de notre art, de nos lettres, de notre pensée modernes, allez donc par delà Rome, qui n'est qu'un reflet, par delà le génie latin, qui n'est qu'un copiste, allez jusqu'à Socrate, jusqu'à Phidias, jusqu'à Homère : si que la France de demain continue à se convertir à l'hellénisme, j'entends celui d'autrefois, du Parthénon et de Marc-Aurèle. — Nos éducateurs de 1902 trouvèrent le propos paradoxal et passèrent outre en souriant. Un historien a le droit de le trouver d'une justesse absolue.

C'est que l'hellénisme a été la lumière du monde antique. Il n'a pas seulement pénétré à Rome et en Gaule, ce ne sont pas seulement l'Italie et la France, d'ailleurs filles toutes deux d'une mère italo-celtique, qui se sont mises à l'école des artistes, des penseurs et des savants de la Grèce : le monde presque en son entier lui a demandé une manière de vivre, des façons nouvelles de penser, de sentir, de s'exprimer et de jouir. L'hellénisme, depuis trois mille ans, s'est peu à peu insinué dans l'univers, ainsi qu'y devait pénétrer plus tard le Christianisme ou l'Islamisme : et avec ces trois mots, hellénisme, Islam et Christianisme, nous avons les formules des trois grandes révolutions universelles qui ont tranformé l'humanité. — Peut-être un jour nos successeurs en histoire en ajouteront-ils une quatrième, avec la philosophie française, avec notre religion de la justice, de la liberté, de l'égalité, qui, depuis deux siècles, fait lentement son chemin parmi les hommes : car notre philosophie, nos principes politiques, tout ainsi que la pensée grecque ou la parole du Christ, agissent et conquièrent à la façon d'une foi religieuse (1), et c'est la marque que l'avenir leur appartiendra à son tour. Mais laissons là ces espérances d'après-demain, où nous mettons le nom de la France. Et regardons dans le passé parmi les victoires morales, où nous trouvons le nom de la Grèce.

(*A suivre*) Camille JULLIAN,
Membre de l'Institut.

(1) De Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, livre I, ch. 3. — Comment la Révolution a été une révolution politique qui a procédé à la manière des révolutions religieuses.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

DAVID LLOYD GEORGE

Un peintre de l'antiquité, à qui l'on avait commandé le portrait du dieu Protée d'après nature, se mit vaillamment à l'ouvrage ; mais bientôt, de désespoir, son pinceau lui tombait des mains. « Ils sont trop, » criait il.

C'est un peu l'embarras qu'on éprouve en face de M. Lloyd George. La première impression est celle de la plus déconcertante complexité, de la plus étrange union des contraires : naturel et artificieux, impulsif et calculateur ; attirant et fuyant ; influençable et autoritaire souple et obstiné ; la réputation d'une girouette et une singulière persistance à revenir toujours vers le même point de l'horizon.

Un homme qui ne se laisse pas définir par son caractère se laisse parfois définir par les principes immuables qui gouvernent sa conduite. Ne cherchons rien de tel ici : pas d'esprit moins philosophique, moins dominé par des abstractions, moins attaché à un système ; peu d'esprits d'ailleurs moins encombrés par la culture.

L'ancien interprète de la Conférence de la Paix, historien de son métier, n'a-t-il pas raconté avec humour comment cet auguste aéropage faisait dérouler par terre d'immenses cartes et s'accroupissait afin de mieux les étudier, dès qu'il s'agissait de situer un nom de lieu mal connu, tel que Jérusalem ou Constantinople ? Si c'était tout à fait exact, cet historien aurait eu la discrétion de ne pas le répéter. Mais ce n'est que le grossissement d'un fait trop réel.

Les plus sincères admirateurs de M. Lloyd George sont unanimes à le proclamer : il est d'une ignorance encyclopédique, — ce qui signifie, entre autres choses, que c'est aux encyclopédies qu'il emprunte ou qu'il fait emprunter, à l'instant voulu, les connaissances dont il a besoin. Certains estiment même que cette particularité le préparait assez mal à élaborer des traités. Il ne lit pas. Il n'a pas seulement lu, nous dit-on, le livre fameux de M. Keynes sur les conséquences économiques de la paix, dont toute sa politique passe pour s'inspirer. Veut il se délasser, avec cette facilité singulière qu'il a d'oublier les plus graves soucis, il prend tout simplement un roman.

Les journaux ? il ne les aime guère, ayant l'épiderme fort sensible. Aussi préfère-t-il leur indiquer lui-même les choses à dire. A cet effet, il dispose d'un service de presse, dont M. Chamberlain a bien pu nier l'existence officielle, mais sur lequel lord Carson possède évidemment des lumières plus précises, et que dirige avec maestria un personnage dont le lustre spécial est venu, en récompense, enrichir l'éclat de l'armorial britannique. Lord Riddell. Ce sont deux inséparables.

Devant si peu de chose à l'étude, le génie de M. Lloyd George doit énormément à l'intuition. Il se nourrit de l'air de son temps. Il excelle à s'assimiler les idées ambiantes. Semblable à quelque appareil d'une délicatesse infinie, il accumule et amplifie et rejette dans la circulation sous forme d'énergie accrue toute l'électricité éparse en puissance dans l'atmosphère.

Instinct divinatoire, prodigieuse finesse et subtilité de perception qui semble projeter ses antennes de tous les côtés à la fois et commander à plus de sens que le commun des mortels ; dans un passage inoubliable au début de son livre, M. Keynes nous les a montrés aux prises avec la solennité un tant soit peu lourde et gauche du Président Wilson.

Plus récemment, le général américain C. H. Sherrill nous décrit, lui aussi, sur le vif, le Premier Ministre britannique, tel qu'il l'a vu en juin 1921 : la tête inclinée en arrière, pour le prendre de plus haut ; une façon de marcher vers vous, puis de reculer, avec des mouvements d'épaules de boxeur ; un clignement de paupières, pour mieux observer l'interlocuteur, aux points importants ; une lueur étrange, qui est tout ce qu'on voudra sauf de la franchise : une pause, pour mesurer la réaction provoquée ; si cette réaction n'est pas ce qu'il souhaite, nouvelle tentative par quelque autre voie ; quand enfin il a réussi les yeux s'ouvrent tout grands et l'expression d'entière franchise reparaît.

Un grand charme ; le charme de l'orateur accompli, et de l'acteur sans rival. Il entre dans la peau de tous ses personnages ; la physionomie change ; l'allure du corps se modifie ; il y a jusqu'à une métamorphose du cerveau.

Spectateurs, n'allez pas vous récrier qu'on essaie de vous tromper. L'acteur politique est la première dupe de lui même, tant il entre passionnement dans son rôle. Et son rôle, c'est peut être de trop bien se prêter à vous.

A cette mobilité, à cette versatilité toute celtique, qui émerveille, non sans le scandaliser, l'Anglo-Saxon plus massif, s'ajoute une sorte de pli professionnel. Vers la vingtième année, ses études finies, David Lloyd George a exercé le métier d'avoué, qui porte à l'expression la plus circonspecte de la pensée. Sans doute est-ce de là qu'il tient cette défiance de la chose écrite, préférant

la conversation directe en tête à tête, qui ne laisse pas de trace, où l'on peut épier le contre-coup, retoucher au fur et à mesure ses propos, retirer le mot qui fait mauvais effet, le corriger par un autre qui au besoin l'annule, introduire des nuances susceptibles, dans la suite, de toutes les interprétations.

Enfin, élu député en 1890, à vingt sept ans, Ministre sans interruption depuis 1905, tour à tour au Commerce, aux Finances, aux Munitions, à la Guerre, il est rompu à toutes les adresses, à toutes les roueries de la tactique parlementaire ; et ceci non plus n'est pas une école d'ingénuité.

Le genre d'imagination spécial qui en résulte n'est pas sans analogie avec celui du joueur d'échecs : si je fais tel coup, il répondra par tel autre ; alors je ferai ceci et je l'amènerai à tel point. La série va parfois très loin. On n'est jamais tranquille en présence d'un état d'esprit comme celui-là : perdant leur valeur propre, les choses ne valent plus qu'en fonction de combinaisons lointaines et compliquées, dont on a toujours à craindre d'y être pipé. Les questions les plus innocentes d'apparence deviennent grosses de sous-entendus. Sait-on jamais jusqu'où elles peuvent vous entraîner ?

Ceux qui aiment le moins M. Lloyd George sont bien forcés de reconnaître l'exceptionnelle virtuosité avec laquelle il joue de ses dons et l'admirable parti qu'il en a fréquemment tiré. Si agile à se mettre à la place d'autrui, si intelligent à saisir tous les points de vue, si ingénieux à les rapprocher les uns des autres, si fertile en ressources, si prompt à improviser des expédients, si habiles à s'insinuer dans les bonnes graces de chacun, il est le conciliateur né. Conflits du travail ou conflits internationaux, nul ne sait comme lui les résoudre, amener les adversaires en présence, leur suggérer des concessions mutuelles, et les renvoyer contents.

Mais qu'il s'agisse de patrons et d'ouvriers, d'adversaires politiques, de puissances rivales, la méthode a son revers. On prend l'un des antagonistes sous le bras; on cause; on le persuade. Puis on passe à l'autre; on répète le même jeu; et on les jette dans les bras l'un de l'autre : embrassez-vous; vous êtes d'accord.

Rien ne prouve mieux que ce qui peut être vrai dans l'ordre arbitraire des grandeurs mathématiques ne l'est pas nécessairement dans l'ordre mouvant des réalités psychologiques, où deux quantités égales à une troisième ne sont pas toujours égales entre elles, la quantité qui sert à les mesurer ayant subrepticement changé dans l'intervalle.

Mensonge ? non pas. Mais, après avoir écouté un grand persuasif, qui se met tout à vous pour mieux vous persuader, vous n'êtes jamais tout à fait sûr qu'il vous ait représenté les choses exactement telles qu'elles sont. Au bout d'un peu de temps, les réconciliés s'aperçoivent trop souvent qu'ils étaient bien tous deux d'accord avec le médiateur, mais que, de la meilleure foi du monde, en disant à chacun précisément les choses qu'il fallait, le médiateur ne leur a pas dit les mêmes choses.

D'où ce phénomène qu'en Angleterre, à l'heure actuelle, tout le monde se méfie de M. Lloyd George et nul n'a plus confiance en lui ; mais tout le monde, au fond, l'admire et il n'est pas un seul parti qui ne souhaite l'avoir avec soi.

C'est que cette « personnalité magnétique, ce petit sorcier gallois », comme on l'appelle, reflète, avec une sûreté d'instinct et une puissance peu communes, les aspects changeants du sentiment populaire. Toute la continuité de sa carrière est là, à travers une discontinuité de causes, dont plus d'une a été discutable, dont aucune n'a été mesquine.

Le hasard de la naissance l'a voué au libéralisme ; (il appartient à l'Eglise baptiste, et son père dirigeait une école unitarienne) les sectes détachées de l'Eglise officielle d'Angleterre ayant toujours été poussées vers les opinions politiques avancées, tant par l'animosité des institutions établies que par leur propre hardiesse dogmatique. Ses débuts ont été ceux d'un radical ; il a prêché la démagogie agraire ; il a réclamé d'impôts la grande propriété ; il a dénoncé violemment l'aristocratie ; il a condamné la campagne sud-africaine et l'expansion coloniale.

Vient la grande guerre ; et vibrant à l'unisson du patriotisme général, en décembre 1916, il évince son chef M. Asquith pour conduire la lutte avec plus de vigueur et pour mieux organiser la victoire.

En décembre 1918, il fait les élections sur la victoire des Alliés ; le flot de l'enthousiasme le ramène au pouvoir avec une majorité énorme et composite qu'inspire encore l'union sacrée. Ses discours sont au diapason de ceux qui l'écoutent : l'agresseur vaincu paiera tout les coûts, les coupables expieront leur crime ; une Angleterre nouvelle va surgir, digne d'un peuple de héros.

Mais, dès la Conférence de la Paix, il est visible que ce peuple de héros réclame, pour commencer, les simples nécessités de vivre : l'Angleterre ne vit que de son commerce qui traverse

une crise effroyable ; l'essentiel sera désormais de rétablir les conditions les plus favorables à ce commerce ; c'est à quoi M. Lloyd George s'appliquera de son incomparable puissance s'il faut choisir, « ma patrie avant tout ». Les intérêts nationaux particuliers ne coïncident plus avec l'intérêt commun des Alliés.

A l'intérieur, non plus, les intérêts de partis ne communient plus dans un même idéal qui les dépasse et les harmonise. Pour maintenir dans l'œuvre patriotique d'après guerre la même unité d'action qui a fait le succès de l'œuvre de guerre, M. Lloyd George, dont l'attelage bariolé ne tire plus avec ensemble, est contraint de se livrer à des exercices d'équilibrisme et d'acrobatie constants. A chaque instant on se demande s'il va tomber à droite ou à gauche.

Ces dernières semaines, il faisait mine de démissionner et d'abandonner les rênes aux Conservateurs qui forment le gros de son équipage. Il y mettait une condition : c'est que les Conservateurs suivraient exactement la même politique que lui et laisseraient là toute tendance réactionnaire, soit dans l'ordre social, soit à l'égard de l'Irlande, soit à la Conférence de Gênes pour la reconstruction de l'Europe.

C'était faire élégamment du parti conservateur l'instrument docile d'une politique libérale, ou l'obliger à se briser. Ceux qui ne pardonnent pas à M. Lloyd George d'avoir déjà imposé au parti, en Irlande, en Egypte, aux Indes une politique contraire à toutes les traditions tory, sont convaincus qu'il y avait là contre eux la plus perfide des manœuvres.

Demeurant au pouvoir, M. Lloyd George entend aujourd'hui frapper un grand coup et rasseoir plus solidement son prestige sur le succès triomphal du Congrès œcuménique dont il attend de si grandes choses pour le monde et pour son pays, et dont son pays a appris de lui à attendre le salut.

Toujours en garde contre les bolchéviks, dont ils craignent de le voir consacrer et consolider le régime, les Conservateurs lui refusent l'ordre du jour de confiance illimité qu'il réclamait, et ne veulent l'envoyer là-bas qu'à des conditions nettement définies.

Les libéraux demeurés fidèles à M. Asquith et les députés ouvriers, qui protestent contre l'étroitesse de ces conditions, n'ont pas confiance en lui pour cette tâche sur laquelle ils sont pourtant d'accord avec lui, et qui est foncièrement une tâche libérale.

C'est ainsi qu'à la Conférence de Gênes se pose non seulement le problème de la reconstruction économique de l'Europe, mais celui de la reconstruction politique de la Grande-Bretagne, et de l'avenir personnel de M. Lloyd George avec les talents généreux, avec l'imagination de poète toujours prompte à se passionner pour le dernier enfantement dont palpite obscurément l'âme des foules, mais aussi avec l'excès d'habileté qui le caractérise.

Augustin Leger.

LISANDRA

(Nouvelle)

A Mme Marguerite Fontana.

20 *mai.*

Je suis né à Paris de parents corses. Mon père, ancien adjudant, était un petit employé de ministère, scrupuleux et sérieux. Ma mère apportait dans son ménage un esprit d'économie tenace. J'étais leur enfant unique. Ils se sont imposés les plus pénibles sacrifices pour m'envoyer au lycée où je fus un écolier assez indolent. Je m'appliquai surtout à développer mes muscles. De bonne heure j'eus des passions vives ; mais je les refrénai, n'ayant pas les moyens de les satisfaire. Néanmoins j'avais fini par être rédacteur dans le ministère où mon père était simple expéditionnaire. Heureux et fier il me voyait directeur dans l'avenir.

Quand il mourut il n'était pas retourné en Corse depuis trente ans, car il était brouillé avec la plupart de ses cousins d'Algajola, son village natal. Ma mère ne tarda pas à le suivre dans la tombe.

Je me trouvai seul un matin et ma situation me parut désespérée. Je n'avais plus d'affection autour de moi. Mon logis me semblait glacial, mes amis indifférents. J'étais tellement triste qu'un jour mon chef de bureau me dit : « Vous devriez prendre un congé et voyager, cela vous distraira. » Et l'idée me vint d'aller en Corse où je n'avais jamais été.

Je m'embarquai donc un soir à Nice. La mer, divine en ce doux crépuscule de mai, était vraiment l'empire de l'Esprit suprême. Je m'imaginais que le bateau était porté par des sirènes qui l'enlaçaient de leurs corps mystérieux. J'ouvrais mon être à l'immensité qui m'apparaissait comme une féerie sous le ciel

étoilé où la lune promenait sa bonne et candide figure. C'était un paysage nouveau pour moi qui n'étais jamais allé au delà de la banlieue parisienne. Je restais sur la passerelle, ne pouvant dormir. Un peu de chagrin se mêlait à mon ravissement. Pourquoi voguais-je seul vers l'île de Corse ? Je reprochais à mon père de ne m'avoir pas de son vivant fait connaître son pays et j'avais une mélancolie de délaissé.

Le regard fixé sur cette mer dont le murmure s'élevait comme le credo du mystère, je lui abandonnais mon âme et ma pensée. Pour la première fois je sentais le frisson de la puissance occulte de l'Inconnu. Et l'infini de la nuit et des ondes me pénétrait d'une épouvante délicieuse avec la vision des cataclysmes apaisés.

25 *Juin.*

Algajola, au bord de la mer, est une apparition. Une lourde poussière de rouille couvre ses maisons silencieuses qu'on dirait déterrées par des fouilles. Quelle mélancolie à leur ombre ! Il y a des pans de remparts moussus, gris de sel çà et là, du côté du petit port où s'abritent quelques barques de pêcheurs. Ce village fut une cité peuplée de Gênois, il y a plus de trois siècles. Vaillante, industrieuse, ses vaisseaux sillonnaient les mers. Elle soutint des sièges. Et quand elle était en paix son séjour était recherché. Aujourd'hui, parmi ces ruines, les gens évoquent les momies d'un grand passé, et l'on respire tant de solitude que l'esprit en est accablé par moments !

Un cousin de mon père, un vieillard, m'a ouvert notre maison d'où s'exhalait une odeur de catacombes. Elle s'élève dans un jardin. J'y ai trouvé de très vieilles choses branlantes. Un bahut dans le genre de ceux de l'époque des Médicis et portant les armes de l'empire d'Autriche ferait le bonheur d'un antiquaire. Je me suis installé là de mon mieux. Une cousine fait mon ménage.

De temps à autre j'excursionne. Je me perds dans cette nature singulière et captivante. Quel paradis pour oublier les réalités combatives ! La légende veut, ici, que Calypso ait régné en Corse. Elle vivait sans doute dans une de ces grottes comme on en voit encore, soit le long de ces rivages qui s'apparentent, avec une originalité plus pittoresque, à ceux d'Ionie ou des Cyclades, soit à travers ces vallons, ces vallées, au flanc de ces collines où l'olivier alterne avec la vigne et les maquis, soit au creux d'un versant, au bord d'une anse, au faîte d'une montagne escarpée ou couronnée de forêts, à travers cette houle de granit et d'ombrages épais dont l'arome se répand, au loin, sur la mer. Nulle part la Méditerranée n'est plus bleue, plus harmonieuse ou plus capricieuse, et nulle part la lumière n'est plus éblouissante. C'est l'antique Ogygie du vieil Homère, n'en doutons pas. Toute la partie de l'*Odyssée* où figure Calypso, fleure le parfum de cette Corse restée primitive et rebelle à certaines manifestations de la science, destructrices des splendeurs naturelles. Elle est restée belle d'une beauté antique et c'est pour cela, sans doute, qu'on la [illegible] sauvage. Ce coin de la France méditerranéenne nous garde encore, intactes, les scènes racontées par Diornos, Théocrite et Virgile. Toutes les douceurs d'une antiquité, naïve et charmante, peuvent se goûter à deux pas d'une civilisation raffinée, dans une nature que n'a pas encore empestée la cupide industrie. On passe devant en y jetant un coup d'œil de curiosité où se mêle quelque dédain. Une légende de vendetta, d'ardente sauvagerie, de banditisme endurci, illustré d'un tromblon, met autour de la Corse comme une barrière que [illegible] n'ose franchir. De loin en loin, quelques touristes affrontent ces bords aussi redoutés que renommés ; mais, n'y trouvant ni fashion ni casino, ils s'empressent de les quitter en jurant de n'y plus revenir. Et la Corse continue, à travers les vertiges de la science et les découvertes les plus sensationnelles, à demeurer ignorée et à jouir de ses béatitudes idylliques et bucoliques.

Si vous lisez les *Géorgiques*, assis sous un figuier ou un lentisque, non loin d'une cabane, vous entendez le chalumeau du pâtre qui garde ses chèvres ou le cri du bouvier qui pousse une antique charrue. Ailleurs, dans ces paysages, qui sont le dernier refuge des dieux de l'Olympe, les mélodies de Théocrite vous hantent et vous bercent. Quand vos pas s'égarent à l'ombre de ces grands oliviers, aussi vieux que la terre corse, c'est un chant de Sophocle que vous croyez écouter dans le souffle qui les balance. Dans les murmures de la brise, au milieu des myrtes et des arbousiers, on perçoit la plainte éternelle de Daphnis.

Sur une route rocailleuse vous rencontrez un chariot traîné par deux bœufs. Celui qui les guide apparaît d'un âge très lointain du nôtre. Une chaumière lui sert d'abri. Il est pâtre et bouvier en même temps. Il vit dehors, dans le soleil, le vent ou sous la pluie. Souvent, la nuit, il dort sur la terre parfumée. Il ignore les grandes villes. Dans son [illegible] n'en a pas. Il quitte une chaumière pour une autre, au gré

d'un de ces propriétaires sans indulgence dont parle Virgile.

Le berger corse est celui des *Bucoliques*. Parfois, étendu à l'ombre d'un lentisque ou d'un rocher à figure titanesque, s'il ne joue pas du chalumeau, il sculpte avec la pointe de son couteau un morceau de bois en chantant les malheurs d'un errant du maquis. Tout près, son troupeau broute les frondaisons, et il peut voir sa chaumière, sans ombrage, entre deux enceintes de haie morte. Des poules picorent, un porc se vautre, des frelons bourdonnent, une source coule sous des feuillages, des abeilles vont de la fleur du myrte à celle du ciste. Mais voici un berger qui, fuyant les ardeurs de la plage, monte vers la montagne où les prairies sont fécondées par les neiges éternelles. Il pousse devant lui son troupeau en tirant par le licou un mulet chargé. Sa femme et ses enfants, pieds nus, suivent. Il n'est pas chassé, mais avec la mélancolie de ceux qui s'en vont en exil, il ne peut s'empêcher d'envier celui qui reste au seuil du chaume qui l'a vu naître, au sein de ces choses où tout invite à la sagesse et au bonheur. Son sort ne lui paraît pas si sombre, car il chante dans cette nature qui a tant d'attraits, de grâce et de parfums sous l'aspect le plus sauvage. Il chante en se reposant au fond d'un vallon où les arbousiers lui offrent leurs fruits pourpres, près d'une source jaillie de la pierre et des mousses et où il trempe son pain dur, il chante devant les rivages marins où la voile latine apparaît comme l'abeille de la Méditerranée.

Cependant dans son chant s'insinue une mélancolie de liturgie, que ce chant exprime l'amour, la haine ou la joie. L'allégresse s'élance d'un fond de tragédie. Celle-ci est inséparable de la vie, du sort qui pèse sur l'existence. La tragédie vibre dans le soleil, dans l'azur et crie avec les grands vents qui traversent l'île.

Le Corse est mystique et superstitieux. Il est mystique sans être pratiquant. La superstition loge dans son âme et dans son esprit. Elle se lève en lui à l'heure du crépuscule, avec le rayonnement de la lune sur les choses. Le plus courageux tremble devant une forme équivoque, au fond de la nuit. Cette superstition est toute locale. Ce même individu, qui n'ose sortir, dans son village, à cause des larves qui hantent les ombres nocturnes, ne ressent plus, ailleurs, la même crainte et va et vient, sans souci des revenants.

C'est ainsi que le Corse est le héros d'une poésie pastorale où, parmi les pratiques chrétiennes, se glissent les fantômes légers d'une antiquité grecque ou latine. Et comme cela paraît loin des mœurs bariolées, rapides, trépidantes, que je viens de quitter !

Moi aussi, maintenant, je me plais à vivre comme le pâtre, le bouvier ou le pêcheur. Les choses et les types me sont devenus vite familiers. C'est comme si je les avais toujours connus. Malgré moi, j'ai pris leurs habitudes. La force des ancêtres monta soudain en moi comme une sève trop longtemps contenue. J'obéis à la loi éternelle de l'atavisme. Dans cette monotonie ensoleillée je sens mieux la puissance de mes muscles. Ces murs séculaires, entre lesquels je dors, m'ont versé je ne sais quelle énergie violente qui fait que je suis tout autre. Cependant j'aime l'inaction. Je suis rebelle au moindre effort. Que la paresse est une douce chose sur ce rivage antique ! Je suis constamment plongé dans une somnolence exquise ; mais n'est-ce pas la somnolence du volcan ?

La plage est mon coin préféré. Là, dans une béatitude des sens et de l'esprit, je regarde longuement la mer, les barques qui sortent ou rentrent, les pêcheurs qui vaquent à leurs affaires. Oh ! les douceurs du lazarone ! Je ne suis plus que sensations. Elles me viennent des couleurs, de la lumière, du silence des villes mortes de ce village au bord de la mer murmurante ou tumultueuse, de toutes les sonorités de l'air et des broussailles, de ces montagnes de la Balagna couvertes d'oliviers qui, pendant les nuits étoilées, semblent s'incliner vers moi, pleines d'un pouvoir magique.

27 Juin.

Ce matin, allongé sur le rivage, j'admirais la souplesse des pêcheurs qui tiraient leur filet avec joie, à cause du nombreux butin leur venant des eaux.

— Une barque ! cria un enfant.

La barque se traînait sur une mer unie, la voile flasque. Pas un brin de brise.

— C'est Cecco l'Ajaccien, dit un pêcheur.

— Nous reverrons la belle Lisandra ! s'écria un autre allègrement.

Le filet émergeait comme une énorme mamelle. A travers les mailles ruisselantes se débattaient des centaines de sardines vives, argentées, étincelantes. Les marins tiraient à reculons, les bras nus et musculeux, la jambe droite en avant, le torse en arrière, et souriant à la pêche miraculeuse. Les femmes et les enfants accouraient avec des paniers en chantant.

Pendant ce temps la barque ajaccienne avait laissé tomber sa voile. Ceux qui la montaient ramaient avec force et ensemble. Ils étaient

quatre, coiffés de bérets. Deux femmes étaient assises à la poupe. La barque glissait rapidement sur l'eau ; elle était blanche avec une ligne bleue le long du bord.

Deux seulement nagaient maintenant. Un vieux à la proue, sa pipe à la bouche, donnait des ordres pour le point d'abordage.

— Tous les ans, m'expliqua un pêcheur. Cecco avec sa famille vient passer l'été à Algajola où sa femme est née. Ils ont une maison. Ils pêchent et vendent leur poisson à l'Ile Rousse ou à Calvi.

Les rameurs, redoublant de vitesse, lancèrent leur barque sur le rivage où sa quille s'enfonça en partie. Ils se levèrent, rentrèrent leurs avirons et sautèrent sur le sable, pieds nus, pantalons retroussés. C'étaient des gaillards robustes et bronzés. Les femmes sautèrent aussi lestement qu'eux. On s'empressa pour leur serrer les mains ou les embrasser.

— Mais tu es plus belle encore, Lisandra ! disait-on à la plus jeune.

Elle était vraiment belle. Jamais je n'avais contemplé magnificence de chair aussi pure et aussi fraîche. Elle était douée d'une grâce d'onde marine et de prairie printanière. C'était une ondulation d'où s'exhalait une suavité secrète. Il fallait admirer ses cheveux noirs où ne manquaient que les constellations, ses yeux où étincelait la lumière des flots, sa bouche pétrie d'arbouses rouges, son col de tourterelle et le rythme passionnant de son corps dont chaque mouvement ensorcelait. Un désir me saisit à la vue de ses flancs inépuisables comme ceux de Cérès... Je croyais entendre des chœurs réveillés soudain dans le silence du village. J'avais l'impression que des dieux célébraient des mystères voluptueux sur des autels abandonnés, que ces maisons rouillées s'animaient pour des solennités d'allégresses passionnées, que des fêtes se préparaient pour l'ivresse éternelle de ma vie.

Nuit de juillet.

Je veille sur mon seuil. La lune adoucit le brûlant égarement qui dévore mon sein. Là-bas, cette faible lueur, c'est la fenêtre de Lisandra. Vers elle tendent ma chair et mon esprit. Le jour, je suis la trace de ses pas, je respire les heures qui la couronnent ; la nuit, je regarde la lumière de sa maison jusqu'à ce qu'elle s'éteigne...

Que de jours nostalgiques et fiévreux à cause de cet amour qui me ronge comme une fièvre paludéenne tenace ! Ma paresse est tombée comme une feuille morte. Je suis plein d'ardeur et d'inquiétude. A mes allégresses se mêle un tourment comme un aspic parmi les fleurs. Je ne suis plus le lazarone du rivage. Tout ici reflète l'image de Lisandra. La mer balance éternellement son corps parmi ses flots sans. L'horizon brille de la volupté de ses grands yeux. Pourrais-je vivre loin de l'Ajaccienne ? Que suis-je venu faire dans ce village? Quel terrible et doux enlacement de tout mon être ! Et que je regrette les jours de ma torpeur, de mon insensibilité, les jours où je ne pensais qu'à jouir du soleil, de la brise, des fleurs, de toutes les bonnes choses de la nature ! Je maudis ma passion, ce perpétuel désir, la chaleur de mon âme, cette morsure de serpent divin qui a rempli ma vie d'une flamme inextinguible.

J'ai de longs accablements. Souvent, une rage gronde en moi et j'éclate comme un volcan longtemps assoupi. Une violence mêlée de haine bouillonne dans mon sang. Et si comme autrefois je me couche sur le sable, je ne goûte plus la félicité et la béatitude d'autrefois.

15 Juillet.

Je me trouvais sur le rivage lorsqu'à l'approche du crépuscule, le soleil, disparaissant lentement dans le mystère de sa course au delà des mondes, laissa dans le ciel comme des chevelures de nuages en désordre aux teintes pourpres, violacées ou de fer rouge qui s'éteint. En haut, vers les montagnes, des nues pâles en forme de biscuit de mer gardaient une sérénité trompeuse. L'immensité paisible avait en elle une lourdeur de plomb ; mais on la sentait frémissante. On entendait comme un grondement lointain...

Un pêcheur qui, les mains dans les poches flairait l'air, en regardant tantôt l'horizon et tantôt le ciel, me dit :

— Le mistral va souffler. Et quelle tempête !

Des marins accoururent pour tirer leurs barques sur le rivage, bien loin des flots.

Je rentrai, j'allumai ma lampe. Comme je fermais ma fenêtre, une bourrasque agita brusquement les arbres du jardin. En même temps un sifflement parcourut la maison. La porte du grenier battit violemment. Puis, il y eut une minute de calme. Ensuite une haute clameur fracassa le silence. Je sentis que la nuit allait s'abattre comme un tourbillon. Le mistral était déchaîné. Ce ne furent que hurlements, gémissements dans les maisons branlantes, à travers les feuillages pris dans la

tourmente. Je regardais par la fenêtre le mouvement convulsif des ténèbres où criaient toutes les furies de l'Infini. La lune, qui courait entre les crêtes des nuages, finit par s'élancer dans le ciel, net comme une lame d'acier ; et ce fut sur la terre et sur la mer bouleversées la splendeur lunaire dans toute sa magnificence neigeuse.

Je pris un livre. La flamme de la lampe vacillait, car le souffle pénétrait dans la maison avec des miaulements, des lamentations aiguës. J'essayais de lire, mais en vain : je pensais à Lisandra. Elle était bien en moi plus que ma pensée, plus que les battements de mon cœur, plus que le sang de mes veines. Pendant les courtes accalmies du vent le déferlement des vagues sur la plage résonnait comme un écho du cataclysme final. Parmi les phrases papillonnait la figure fuyante de l'Ajaccienne. Quand je levais les yeux vers la fenêtre ou les pénombres de la chambre, je voyais une forme haute, qui tantôt apparaissait comme l'image de Lisandra et tantôt comme celle de la Fatalité.

Je crus entendre soudain des voix éplorées, des cris... Je sortis aussitôt. Dans la porte un coup de vent me bouscula. C'était la sauvage tragédie de l'air et de la mer sous les rayons tranquilles d'une lune ronde. Je ne vis personne. Et je ne sais quelle volonté funeste me poussa vers la plage. Les ombres des feuillages s'agitaient sur la terre comme des larves inquiètes ; mais celles des maisons stagnaient sur la blancheur glacée du clair de lune. L'airain des montagnes et des collines se couvrait, çà et là, d'immenses teintes nacrées. Au large s'élevaient des lames d'Océan sur lesquelles serpentait le reflet lunaire et qui, successivement, les unes derrière les autres, avec la lenteur des monstrueux reptiles, venaient se jeter furieusement sur le sable et sur les roches en vomissant des montagnes d'écume dans une clameur de cataracte vertigineuse.

Mouillé d'embrun je restais dehors, séduit par cette placidité argentée au milieu de la démence des choses, de la nuit et de l'eau... Je faillis pousser un cri de surprise et de colère en apercevant au bout de la plage Lisandra avec un jeune pêcheur. Ils allaient, côte à côte, lentement, serrés l'un contre l'autre, insensibles à toute cette fureur de la nature. Mon cœur battait comme ballotté par la tempête. Les amoureux ne voyaient rien, n'entendaient rien. Ils seraient passés à côté de moi sans me voir. Ils parlaient haut ; j'entendais leurs voix calmes et chantantes, dans le fracas des éléments. Et je songeais à ces cadavres enlacés, trouvés sous les laves de Pompéi : l'amour les tenait tellement qu'ils n'avaient pas songé à fuir...

Je marchais dans la nuit, dans le vent, au hasard, loin des maisons et des ondes. J'étais consterné. J'avais une espérance, je l'avais perdue. Je suffoquais dans ce grand souffle. Une douleur aiguë étreignait mes tempes. L'Ajaccienne était à un autre, elle ne serait pas à moi ! Oh ! l'atroce aiguillon rouge ! « Lâche !... Lâche !... » criai-je. Oui, j'étais un lâche. J'avais la force. J'aurais dû assommer le pêcheur et enlever Lisandra !...

Et je m'en allais dans la nuit, plus délirant que le vent et les flots.

31 *Juillet.*

Je suis un autre homme. Je n'ai plus les mêmes sentiments, les mêmes idées, la même pensée. Je ne marche plus de la même façon. J'ai changé de manières, de gestes. Ma voix sonne rude et violente ; elle était si sereine autrefois ! L'air, les choses, le soleil, les gens, ma vieille et mélancolique maison où je respire l'âme des ancêtres, ont commencé en moi une révolution, achevée par cet amour qui m'oppresse. Il me semble avoir toujours vécu dans ce pays. Mon existence à Paris ne fut qu'un intermède. La puissance de la race m'a pris comme une pieuvre souterraine. Suis-je insensé ou le jouet d'une maladie étrange ?

J'ai acheté des armes, n'en ayant pas. Je suis devenu emporté. Je me sens cruel même. J'ai des bouillonnements de vengeance. Ma désespérance d'amour est moins forte que la haine. Je porte celle-ci comme une broussaille vivante qui me pique, me flagelle et m'ensanglante.

Je sais dissimuler. Je continue à voir Lisandra avec le même sourire, sans ressentiment apparent. Je lui parle d'une voix douce. Je tâche de la rencontrer plus souvent maintenant. Pour le moindre prétexte je vais chez elle. Je veux qu'elle soit mienne aussi. Toute mon existence tend à cela. Je suis sournois comme certaines bêtes, je suis attentif, j'écoute les conversations, je ne quitte plus le village que j'épie sans me lasser. Au moindre bruit, au moindre éclat de voix j'accours. Je guette le moment où je pourrai saisir Lisandra comme une proie.

Je me garde bien de lui faire une déclaration ; si je lui parle d'amour la méfiance l'éloignera de moi. J'ai réussi à être un camarade intime pour elle. Grâce à cette intimité je me permets quelques privautés. Mais sous mon ba-

dinage une souffrance traversée de colère me dévore. Quand je joue avec elle, je sens tout à coup dans mes mains la force terrible du mâle abattant la femelle sous la feuillée.

Lisandra a un côté faible : elle est gourmande, très friande de fruits, de figues surtout. Elle dit souvent : « Un lépreux m'offrirait une figue que je n'hésiterais pas à la manger. » Or, j'ai dans mon jardin plusieurs figuiers qui produisent les plus belles figues du pays. Elles ont une saveur parfumée qui coule en vous comme une ivresse. Leur peau est fine et verte, leur intérieur du corail ; et, mûres, elles s'ouvrent comme pour exciter la convoitise du passant.

11 août.

Je vis Lisandra, vers midi, comme elle revenait de la fontaine en tenant sa cruche à la main. Sa tête était serrée dans un foulard bariolé, noué par derrière ; ainsi, son visage paraissait une médaille. Plus fraîche et plus lumineuse que d'habitude, elle portait une robe moirée qui donnait plus de volupté à ses mouvements. Le rythme de ses lèvres s'accordait avec la lumière de ses yeux. J'eus le frémissement du fauve prêt à bondir sur sa proie.

— Je vous rencontre à propos, lui dis-je, j'ai des figues magnifiques dans mon jardin.

La blancheur de ses dents étincela :

— Comment, des figues déjà ? Pas possible !

La gourmandise la plus vive brillait dans son regard.

— Déjà des figues ! répétait-elle.

— Oui, et de très belles ! Je vais vous en prendre un panier tout de suite...

— Non, non, pas maintenant, l'heure est chaude. Les figues ne sont vraiment délicieuses que le matin avant le lever du soleil ou le soir à la tombée de la nuit. Et puis, j'aime à les cueillir moi-même et à les manger au pied de l'arbre... J'irai dans votre jardin.

— Je ne demande pas mieux ; mais ne craignez-vous pas que l'on jase si l'on vous voit entrer chez moi ?

Elle haussa les épaules.

— Que m'importe ! Je viendrai manger vos figues.

— Mais que dira votre amoureux ?

— Rien !... Il passe après les figues...

Et elle se mit à rire.

— Viendrez-vous ce soir ou demain ?

— Demain matin, de bonne heure...

Le lendemain, le soleil n'était pas levé qu'elle était à la porte de mon jardin où je l'attendais. La brise du matin faisait ondoyer sa robe lisse, éparpillait ses cheveux, avivait le rouge de sa bouche, l'éclat de ses yeux, l'enveloppait d'une volupté d'Ondine. Elle était éblouissante, plus souple que la fille qui [illegible] en Andalousie, et son sourire avait la fraîcheur de la grenade, ouverte à la rosée matinale. Dans mes veines mon sang courut comme un torrent.

— Bonjour, s'écria-t-elle joyeusement [illegible] dans ma promesse.

— Nul n'est plus heureux que moi, [illegible] !

Elle humait l'odeur des pampres, des fruits, en me suivant le long du mur couvert de ronces où, çà et là, des myrtes formaient des bouquets. Quand nous fûmes sous les figuiers, aux troncs gris, et, où entre les larges feuilles âpres et fendues, pendaient de grosses figues, gercées de maturité, elle se mit à bondir de joie. Elle n'avait qu'à tendre la main pour les cueillir et elle les mangeait avec délices. Le cœur lui riait de gourmandise assouvie. Les fruits saignaient sur ses dents blanches. Elle était tout près de moi... Lorsqu'elle levait le bras pour prendre une figue, ses seins se redressaient sous l'étoffe soyeuse du corsage, le mouvement de sa chair soulevait un désir violent. Elle était l'image d'une belle bacchante échevelée dans le plaisir. Une flamme parcourait mon être. C'était comme si j'avais un enfer suave en moi. Tout brasillait devant mes yeux dans la lueur bleue du matin. Ma volonté, ma raison sombraient dans la chaleur sauvage des sens. Et, brusquement, j'écrasai de ma bouche une figue qu'elle savourait entre ses lèvres.

— Qu'avez-vous ? dit-elle, inquiète.

J'avais le visage en feu, les mains brûlantes, j'avais une trépidation dans le corps. Sans lui répondre je la saisis, la serrant comme un fou. Elle voulut se dégager, je la serrai brutalement.

— Brute du diable ! cria-t-elle.

Et elle me mordit à la joue jusqu'au sang. Alors, instinctivement, je la repoussai avec tant de violence qu'elle tomba, la tête contre le tronc d'un figuier.

Elle restait inerte, la tempe ouverte, les cheveux et le visage inondés de sang... Je la regardai, bouillonnant encore, [illegible] sur, avec des yeux épouvantés... Puis, je m'enfuis éperdument comme un damné, vers des hauteurs broussailleuses.

[illegible]

Sur cette montagne, il y a plusieurs cavernes. J'ai [illegible], une source [illegible]

coule au fond, la lumière du ciel y pénètre par un trou d'où s'échappe la fumée de mon foyer. Je dors sur un tas de paille l'hiver et à la belle étoile l'été. L'entrée de mon antre est cachée par des chêneaux entrelacés ; à travers leurs branches je vois la mer lointaine, au bout d'une longue vallée.

Et je vis là ; mais est-ce vivre ? Ma solitude est remplie de désespérance et de douleur. Je vais chercher mon pain dans les chaumières, ouvertes à mon infortune. Elles connaissent ma demeure, mais je n'ai pas à craindre leur trahison. Souvent, des pâtres m'apportent du lait, du fromage. Je me nourris aussi de gibier. Je suis devenu bon tireur. Je tue des lièvres, des sangliers. Les gendarmes ne me traquent pas. Ils savent que mon crime fut plutôt un accident. On m'avait conseillé de me livrer à la justice, j'aurais été acquitté ; mais je n'ai pas voulu. J'ai tenu à m'enfermer dans cette solitude, en tête à tête avec ma souffrance et mon amour aussi vif qu'au premier jour, pour expier.

J'expie cruellement. La morte me hante de sa beauté de chair. J'ai encore sur ma bouche la saveur de ses lèvres sucrées du jus des figues. Je sens sans cesse contre moi son corps que j'ai tenu dans mes bras une seconde. O délices inassouvies, que vous êtes mortelles ! Constamment ses yeux sont dans mes yeux, ils pénètrent mon sommeil. J'ai des hallucinations. Quand, agité par ma douleur, je vais à travers les maquis dans une sorte d'emportement fièvreux, parfois je m'arrête tout à coup: devant moi, assise sur ce roc, n'est-ce pas Lisandra qui me fait signe de la main d'approcher ? Que de fois elle m'apparaît ainsi ! Et, toujours, je l'appelle, je la supplie, je me traîne à genoux... Insensé ! Insensé !...

Retourner parmi les hommes ? Non. Pour eux je serais un assassin. Ils me mépriseraient tout en me craignant. Et puis que ferais-je dans la vie des villes avec cet aiguillon éternellement attaché à ma chair comme les nœuds d'un serpent ardent ? Je ne puis oublier, je n'oublierai jamais Lisandra. Le crime a scellé mon amour pour la vie. Que de nuits passées sur sa fosse dans ce champ de romarins, au bord de la mer ! Que de sanglots, de lamentations, la bouche ouverte contre la terre qui la recouvre à jamais !

Dans l'ombre de ma caverne, dans le silence de cette montagne, sur cette cime où seuls planent les aigles et les éperviers, au milieu des aromes qui montent des vallées, des vallons, des pentes, des broussailles, mes mains palpent la pierre, la terre, plongent dans l'eau, mon corps se roule dans la poussière au souvenir de l'enivrement de ce matin où j'ai brisé contre un figuier la belle tête de ma Lisandra, et je pense mélancoliquement à la douleur de mon père s'il pouvait voir que sa vie de sacrifices, de probité, de vertu, de labeur n'a abouti à faire de son fils qu'un bandit.

LORENZI DE BRADI.

LA RENAISSANCE DES ARTS APPLIQUÉS (1)

Que sera l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs et Industriels Modernes de 1924 ?

Je n'hésite pas une minute à répondre : une grande bataille !

A dix années d'intervalle, c'est une nouvelle bataille de la Marne qui se prépare, aussi importante sur le terrain économique que l'autre le fut dans l'ordre militaire. Et cette fois nous irons au combat sans alliés, n'ayant que des concurrents dont quelques-uns ont eu l'avantage de voir leurs industries se développer pendant que notre cohorte de créateurs était décimée, que nombre de nos usines étaient détruites et que tous nos éléments de production étaient bouleversés ou immobilisés. Il faut cependant que dans ce concours pacifique nous conservions le premier rang qui est encore le nôtre, mais qu'on s'apprête à nous disputer âprement. Sinon, c'en serait fait pour un demi-siècle de notre prédominance artistique et de notre prospérité commerciale.

L'art appliqué s'exerce dans tant de domaines que la future exposition sera — si je puis m'ex-

(1) Les principaux points de cet article ont été exposés récemment au Conservatoire National des Arts et Métiers par notre collaborateur M. Yvanhoé Rambosson, secrétaire général de la Fédération des Sociétés françaises d'art pour le développement de l'art appliqué, en une conférence que présidait l'éminent commissaire général de l'Exposition Internationale des Arts décoratifs et industriels modernes, M. Fernand David, sénateur, ancien ministre, assisté de M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, commissaire général adjoint. Un grand nombre d'artistes, de présidents de Chambres syndicales des Industries d'art, de fabricants, d'artisans et d'ouvriers d'art assistaient à cette conférence, la première d'une série organisée en vue de la préparation à l'Exposition de 1924.

primer ainsi — une sorte de demi-exposition universelle. C'est dire le coup qu'un insuccès porterait à notre négoce en même temps qu'à notre prestige dans le monde. C'est dire que tous les citoyens de ce pays vont se trouver, par la force des choses, intéressés au triomphe de notre section, et transformés en soldats de l'art industriel français moderne.

Nous avons tous à notre portée un moyen de servir une cause devenue nationale. Chacun dans sa sphère peut aider à la victoire de la France, l'un en créant, l'autre en vendant, tel par sa propagande et tel autre par ses achats. Tous doivent s'enrôler pour cette croisade. C'est une conscription que le devoir patriotique nous impose en sus des préoccupations esthétiques qui en furent le point de départ.

Envisageons donc les éléments d'organisation de l'Exposition, l'esprit qui doit les animer et les moyens préliminaires de seconder et coordonner les efforts des exposants.

Les forces qui vont coopérer sont au nombre de trois : 1° l'Etat et la Ville de Paris ; 2° Les artistes représentés par la Fédération des Sociétés d'art pour le développement de l'art appliqué ; 3° les industriels représentés par les Chambres syndicales des industries d'art.

L'Etat a longtemps hésité à faire son devoir. Tantôt par sa faute, tantôt par celle des circonstances, ses lenteurs et les à-coups de ses décisions ont désespéré les futurs participants. D'interminables pourparlers avec la Ville de Paris ont laissé s'écouler un temps précieux. Enfin, récemment, en remplacement de M. Marc Réville, depuis longtemps décédé, le Gouvernement a désigné un commissaire général, M. Fernand David, dont la nomination a rendu l'espoir à tous. Les artistes et les industriels qui ont pu apprécier déjà l'indépendance et l'esprit d'organisation de M. Fernand David, ont confiance en lui parce qu'il sait ce qu'il veut, où il va et comment y aller.

Le chef choisi, il reste à mettre à sa disposition le nerf de la guerre. Or, pour les arts on lésine toujours. Emplacement, crédits, sont âprement discutés alors qu'une évolution de nos arts appliqués peut ramener dans les deux tiers de nos industries une vie trop souvent défaillante et serait un des facteurs de succès les plus sûrs de notre commerce.

Il est impossible d'obtenir de sérieux résultats sans engager de dépenses. Il faut pouvoir faire grand. Il faut pouvoir subventionner largement les groupes décidés à faire un effort d'envergure. D'autres pays savent semer pour récolter. Il ne faut pas que chez nous des terres restent en jachère faute de capitaux pour les exploiter. Espérons donc que nos ministres et les membres du Parlement sauront se rappeler que c'est à sa haute culture artistique que la France doit la plus pure partie de sa gloire passée et que nulle puissance militaire ne compte lorsque le peuple qui la détient cesse d'être grand dans les domaines de la pensée et de la beauté.

Il serait inutile d'avoir perdu tant de vies précieuses et d'avoir subi tant de ruines, si ce n'était pour défendre le patrimoine d'intellectualité et d'art pour l'enrichissement duquel toute la vitalité de la race va travailler demain. Après avoir vu dépenser tant de milliards à jamais engloutis pour la guerre, qu'on ne nous marchande pas, pour une œuvre de paix, la plus haute et la plus consolante, quelques millions qui seront un des plus féconds placements du pays.

*
* *

Les fonds votés, l'organisation prête, c'est aux exposants que reviendra la véritable responsabilité des intérêts nationaux.

Où seront-ils recrutés ces exposants ? Parmi les artistes d'une part, parmi les industriels de l'autre.

Du côté des artistes, les grandes Sociétés, se rendant compte de l'ampleur qu'exige un mouvement de renaissance de nos styles, se sont réunies en 1917, sur l'initiative de l'*Art de France,* et ont fondé, sous la présidence de M. François Carnot, auteur de la première proposition de loi en faveur de l'organisation d'une exposition d'art décoratif, la Fédération des Sociétés d'art pour le développement de l'art appliqué.

Les associations fondatrices de cette Fédération sont avec les trois Salons, — Société des Artistes français, Société nationale des Beaux-Arts, Société du Salon d'automne, — l'Union centrale des Arts décoratifs, la Société des Artistes décorateurs, la Société d'encouragement à l'Art et à l'Industrie, le Syndicat de la Presse artistique, l'Art de France, la Société française de l'Art à l'Ecole, l'Art français moderne. C'est-à-dire, à peu de chose près, et dans toutes les tendances de l'art contemporain, la totalité de ce qui compte en France au point de vue artistique.

Pendant que ces groupements se solidarisaient ainsi en vue d'une action plus homogène, que

se passait-il du côté des industriels, dans ces conseils puissants, honneur de la production nationale, que sont les Chambres syndicales ?

Une guerre comme celle que nous avons subie, c'est un peu comme un tremblement de terre. Des fissures se font dans le sol. Des constructions qu'on pensait faites pour défier le temps sont englouties. Puis le cataclysme passé, des êtres de bonne volonté arrivent et, avec une fiévreuse ardeur, ils dressent à nouveau sous le soleil des témoignages de l'intelligence et de l'ingéniosité des hommes. Eh bien, la guerre terminée, quelques-uns se sont aperçus, dans les Chambres syndicales comme ailleurs, que nombre d'habitudes et de goûts qu'on pouvait croire indéfectibles s'étaient transformés, en France ainsi qu'à l'étranger, et peut-être plus encore à l'étranger qu'en France.

Ces personnalités pensèrent qu'une évolution était nécessaire et que, sous menace de voir de plus en plus diminuer nos exportations, il s'imposait d'adapter aux besoins nouveaux une production nouvelle. M. Goumain, à la Chambre syndicale de l'ameublement, M. Contenot, à la Chambre syndicale des fabricants de bronzes, furent les premiers à prêcher la bonne parole.

Mais reconnaître la nécessité d'un changement ne suffit pas. Il faut trouver le moyen de l'accomplir. Cette rénovation de nos modèles à laquelle songeaient en même temps la Fédération des Sociétés d'art et certains présidents de Chambre syndicale, ne se pouvait réaliser que dans l'union des artistes et des industriels. Un miracle pourrait-il réaliser cette entente maintes fois poursuivie sans succès ? Le miracle a eu lieu.

Parmi les Sociétés affiliées à la Fédération des Sociétés d'art, il en existe une qui compte parmi ses membres un grand nombre d'industriels : la Société d'encouragement à l'art et à l'industrie. Une bonne chance, à l'origine de laquelle le dévouement de M. Roger Sandoz à la cause de l'art appliqué n'est pas étrangère, voulut que M. Contenot d'abord et M. Goumain peu de temps après, fussent délégués par la Société d'encouragement au comité de la Fédération. Cet événement d'apparence peu importante à son début va être le point de départ des mesures les plus considérables qui aient été prises pour la sauvegarde de l'art français depuis plus d'un siècle. En effet, de la présence de MM. Contenot et Goumain dans les conciliabules de la Fédération, va naître cette cordiale et complète union des artistes et des industriels sur laquelle nous comptons pour triompher en 1924.

*
* *

Nous allons voir combien elle est nécessaire en étudiant dans quel esprit nous devons aborder la préparation à l'Exposition.

Un mien ami, qui revient d'accomplir dans les pays du Nord une mission de propagande, me contait récemment l'élan qui pousse les producteurs étrangers vers une rénovation du décor. A mon tour je lui expliquais le labeur encore occulte de nos groupements. — Qu'ils continuent me dit-il ; ils ne se doutent pas à quel point ils font œuvre nationale ! Partout la production française est battue en brèche. Partout on exploite contre nous le fait que nous persistons à vivre sur le fonds des modèles anciens. La France, dit-on, possède un merveilleux passé. Jadis le moindre artisan de ses provinces était un créateur d'harmonie. Mais dans ce peuple trop vieux, la sève d'autrefois est tarie. Et la preuve c'est que depuis plus d'un siècle cette nation qui, jadis, imposait au monde ses lois esthétiques, a été incapable de créer des formes nouvelles ou évoluées. D'autres pays prendront sa place.

Il faut que l'Exposition de 1924 donne un démenti éclatant à ces affirmations. C'est un des plus précieux titres de gloire de la France qu'à toutes les périodes de son histoire, l'âme de son peuple se soit exprimée en des extériorisations matérielles empreintes de cet équilibre qui est une des floraisons du rythme, de ce même rythme qui est à la base du monde et qui règle les manifestations de la vie comme le cours des astres. Au long des âges, des milliers et des milliers d'artisans de ce pays de France ont embelli son séjour d'une façon anonyme, comme l'ensemble des arbres de la forêt compose l'ombre tutélaire propice au voyageur. Il n'est aucun motif pour que notre époque, si riche en talents individuels, se déclare impuissante à réaliser un mouvement d'ensemble, digne de ceux du passé.

A quoi devons-nous attribuer la carence décorative du XIXe siècle, à quoi ce phénomène unique dans l'histoire du monde, d'un peuple répandant son génie dans tous les domaines et cependant incapable de créer son décor et réduit à vivre en meublé, dans le bric à brac et la redite des périodes révolues. Simplement à ce que la Révolution, en même temps qu'elle anéantissait la royauté, avait frappé à mort le régime des corporations sans songer à donner au travail et à la production une organisation nouvelle.

Lorsque les formes décoratives d'une époque naissent naturellement des formes décoratives de l'époque précédente comme le style Louis XVI dérivait du Louis XV, issu lui-même du Louis XIV, le rôle du créateur tout en étant aussi capital reste cependant moins ardu. Durant un laps de temps, plusieurs fois séculaire, les générations s'étaient transmis un ensemble de règles, de précieuses instructions de métier, sorte de tradition solide qui servait de base immuable aux fantaisies que l'imagination greffait sur le legs du passé. Les transformations du style n'étaient pour ainsi dire que des variations sur le même air. Cet esprit de renouvellement devait avoir ses ultimes manifestations au début du XIXe siècle, avec les derniers survivants d'un état de choses aboli où le créateur était à la fois l'artiste et l'artisan et dans lequel la conception et la réalisation matérielle des objets n'avaient jamais été séparées.

Les corporations disparues, les forces qu'elles coordonnaient se divisèrent en deux courants, emportant l'un les artistes, les élèves des ateliers épris des néfastes théories de la tour d'ivoire et de l'art pour l'art, l'autre la cohorte industrielle des fabricants et des ouvriers hypnotisés par le seul souci de la production.

Mais que produire lorsqu'on a rompu l'alliance avec les éléments régulateurs du goût et créateurs de nouveautés? Il faut se résoudre à copier les modèles existants. On pastiche. Les producteurs considérant les artistes comme des bohèmes — n'oublions pas que nous sommes à l'époque de Murger — et les artistes reléguant les fabricants dans le clan honni des bourgeois, un divorce de plus en plus prononcé s'établissait entre deux catégories de citoyens dont l'union était cause de fécondité et dont la zizanie engendrait l'impuissance.

Telle fut la cause d'une médiocrité architecturale et décorative qui durerait peut-être encore si, comme je l'expliquais tout à l'heure, des artistes et des industriels réunis en un même comité ne s'étaient trouvés à constater l'inanité de griefs réciproques et une commune bonne volonté.

A la suite de leurs entrevues vient de se produire un des événements les plus importants dans l'évolution de l'art appliqué français depuis la Renaissance, la réconciliation des artistes et des industriels dans une vaste union sacrée qui doit nous donner la victoire en 1924 comme l'autre nous la donna en 1914.

En effet la première de conditions de préparation, c'est l'union. D'abord l'union dans chaque maison entre le chef de l'exploitation et son personnel : dessinateurs, contremaîtres, ouvriers. Puis l'union entre industriels de professions diverses. Enfin l'union entre les créateurs de modèles et les fabricants. Et quand toutes ces unions seront faites, il en faudra sceller une autre encore au profit de l'art moderne et de la résurrection d'un style français, c'est l'union avec le commerce. Car les créations nouvelles ne se propageront que si le commerce leur ouvre la possibilité de ne plus s'en tenir aux pièces uniques et aux mobiliers pour millionnaires.

L'union existe dans une maison quand on y a développé l'amour du travail et la dignité professionnelle. Je sais bien que cela est plus facile à dire qu'à faire. Mais il faut y songer souvent. Intéresser l'ouvrier à ce qu'il exécute doit être un constant souci du patronat. C'est pourquoi il est nécessaire qu'un industriel qui s'engage dans l'établissement de modèles modernes explique à ses ouvriers les raisons de cette transformation. Lorsqu'ils les connaîtront et les comprendront, ils mettront à l'ouvrage ardeur et curiosité au lieu de bouder aux complications d'une fabrication transformée.

Les Chambres syndicales ont beaucoup fait depuis quelques années en faveur de l'enseignement technique et c'est là une besogne des plus salutaires, car c'est lorsque l'ouvrier est habile qu'il aime son métier. La question de l'apprentissage devra donc plus que jamais solliciter l'attention.

Au surplus, il ne faudrait pas croire que même à la féconde époque du XVIIIe siècle les fabricants disposaient d'équipes sans reproche. Cet extrait d'un ouvrage du temps peut nous édifier à ce sujet :

« Les menuisiers en meubles en général et surtout ceux qui font les meubles à bâtis, sont de tous les ouvriers qui travaillent à cet art ceux qui ont le moins de théorie, et, si j'ose dire, de savoir faire ; toute leur habileté ne consiste que dans une routine plus ou moins heureuse selon qu'ils ont eu des maîtres plus ou moins habiles, la plupart ne sachant faire qu'une sorte d'ouvrage et encore [illegible] souvent ils n'ont pas le talent de faire eux-mêmes ; de sorte qu'une fois un meuble à la mode, tous ceux qu'on fait lui ressemblent ou doivent lui ressembler, les ouvriers ne sachant faire que ce qu'ils voient faire tous les jours ; — qui ne peut être autrement, vu qu'ils ne savent presque point dessiner, ou même point du

tout, ce qui les oblige d'abandonner la décoration de leurs ouvrages à des sculpteurs, qui non seulement y font les ornements nécessaires, mais encore y poussent les moulures, les menuisiers ne faisant qu'assembler et chantourner grossièrement leurs ouvrages, d'où il résulte une infinité de défauts, les moulures étant presque toujours mal faites, inégales, les contours sans grâce et jarreteux. »

Cette citation nous prouve que, contrairement à l'opinion courante, le XVIIIe siècle avait comme le nôtre ses difficultés de réalisation et que sa main-d'œuvre était loin d'avoir, d'une façon générale, la perfection qu'on suppose. A l'heure actuelle, la désaffection des travailleurs pour leur profession ou la crise de l'apprentissage ne sauraient donc être motifs d'excuse aux directeurs d'entreprise qui s'entêteraient pour ces raisons dans la reproduction routinière des anciens modèles. Nous possédons des ouvriers dont la culture générale permettrait une instruction professionnelle plus sûre et plus complète que celle de leurs ancêtres. Mais pour obtenir des résultats il faut savoir exécuter un programme avec de la volonté et de l'esprit de suite et ne pas se décourager lorsqu'on n'obtient pas une satisfaction immédiate. Peut-être aussi savoir faire abdication de quelques intérêts matériels immédiats en faveur d'un effort commun et de résultats d'avenir.

J'ai dit tout à l'heure que le premier devoir était de faire l'union entre chefs d'industrie. En effet que pourrait bien donner un pacte entre un industriel du meuble par exemple et un artiste décorateur, sans entente préalable avec les autres fabricants qui doivent concourir à la mise sur pied de l'ensemble. Quels que soient la bonne volonté et le talent de ces deux hommes, le produit de leur collaboration ne saurait être satisfaisant. Lorsque leur œuvre viendrait prendre place à côté de tentures, de tapis, de céramiques et de bronzes, exécutés eux aussi comme en cloisons étanches, on se trouverait en présence de terribles désaccords.

Il faudrait donc avant toute chose que se formassent des associations sympathiques entre industriels : un fabricant de meubles, un bronzier, un industriel des tissus et des tapis, un autre du papier peint, etc. Ce groupe d'exécution établi, ce serait à lui de se mettre d'accord sur le nom d'un architecte ou d'un directeur de travaux compétent, auquel, dans des limites précisées par le montant des dépenses qu'ils consentent à engager, ils remettraient au point de vue artistique pleins pouvoirs.

A son tour, l'animateur désigné choisirait ses collaborateurs. Et c'est là que s'affirme la nécessité de la discipline, qualité rare chez nous.

Ce qui a fait la force de l'Allemagne, c'est le sens de l'organisation et par conséquent de l'obéissance consentie. L'exposition que firent avant la guerre les décorateurs allemands au Salon d'automne m'a laissé des souvenirs très précis : un art triste, mortuaire même, chaque objet pris en soi manquant de grâce et de proportions, du 1830 français déformé, endeuillé et alourdi. Cependant, il faut l'avouer, on ressentait là une impression de volition, de puissance et d'unité. C'est qu'un architecte avait présidé à l'organisation de chaque ensemble. Sa volonté apparaissait partout, dominatrice et obéie.

Il en est de l'art qui nous intéresse comme d'une exécution musicale. Mieux vaut chef médiocre commandant avec fermeté un orchestre moyen que vingt artistes de génie qui marchent chacun à leur idée. Tous les efforts doivent donc s'ajuster à une conception préalable. Seule l'autorité unanimement reconnue d'un ordonnateur responsable aboutira à l'éclosion d'œuvres homogènes et équilibrées.

Si notre époque ne présente aucun monument important, digne d'être comparé à ceux du passé, ce n'est pas au manque de créateurs originaux qu'il faut l'attribuer, mais à l'anarchie qui a envahi l'art moderne et à l'abdication de l'architecte qui a abandonné sa mission directrice et centralisatrice pour n'être le plus souvent qu'un calculateur de résistances ou un vérificateur de mémoires.

Toutes les tentatives de renouvellement des formes du mobilier auront des chances de réussite restreintes, tant que les architectes continueront à encombrer nos intérieurs de tapisseries Louis XV et Louis XVI, qui n'exigent d'eux évidemment aucune dépense d'imagination, mais qui apparaissent aussi anachroniques que le seraient sur nos boulevards des personnages endossant les costumes du XVIIIe siècle.

Si messieurs les architectes s'entêtent dans des errements issus d'une trop longue habitude de paresse cérébrale, que les propriétaires et les locataires commencent une lutte devenue nécessaire, que le public proteste contre l'illogisme qu'on lui impose, que chacun de nous contribue à créer un mouvement d'opinion ! Une campagne quelque peu soutenue contraindrait les constructeurs à un examen de conscience indispensable.

Un architecte digne de sa tâche doit être de son temps et puiser, dans une étude des métiers auxquels il fait appel, les éléments de décor en rapport avec nos besoins et avec nos goûts. Si nous remontons jusqu'au moyen âge, nous y trouvons l'identification de l'architecte et du sculpteur qu'un vocable commun désignait. Le même individu établissait les plans d'une construction ou d'un objet et travaillait ensuite de ses propres mains à l'ornementation. Saint Eloi n'était-il pas à la fois architecte et orfèvre ? Au moment où sciences et arts s'étaient réfugiés dans les couvents, des moines étaient à la fois constructeurs, imagiers, mosaïstes, forgerons. Plus tard, lorsqu'avec les francs-maçons, ces merveilleux bâtisseurs de la période ogivale, la direction des grands travaux passa des monastères aux corporations laïques, nous voyons prendre le même souci d'obtenir une union étroite entre le concept et sa mise au point matérielle, entre la théorie et la pratique. Les *maîtres des œuvres*, ordonnateurs des ouvrages d'architecture, avaient dû suivre la filière instructive de l'apprentissage, du compagnonnage et de la maîtrise, s'initiant aux difficultés de la technique manuelle dont la connaissance est indispensable aux auteurs d'un plan.

Ici j'ouvre une parenthèse pour affirmer que si les industriels ont beaucoup à recevoir des artistes, les artistes n'ont pas moins à gagner au contact de l'industrie. Le devoir de chacun d'eux est d'apprendre à fond les possibilités professionnelles et les procédés. Ce n'est qu'après cette initiation que les créateurs de modèles pourront apporter aux fabricants des projets réalisables ou tout au moins n'exigeant ni tour de force ni dépenses inutiles. L'intérêt des industriels est donc de leur faciliter cette intruction spéciale et au besoin un stage dans leurs divers ateliers.

Un homme comme Hugues Sambin, l'auteur de cet admirable édifice qu'est le Palais de Justice de Dijon, était à la fois architecte, sculpteur, menuisier, ornemaniste, enfin capable de façonner à peu près tout ce que sa main dessinait. Et au XVIIe siècle, un Lebrun qui avait l'œil à tout, donnant à chaque corps d'état des instructions détaillées, ne dédaignait pas de s'attarder à préciser l'ornementation d'une serrure. Voilà la saine tradition avec laquelle l'architecte d'aujourd'hui doit renouer. S'il y consent et s'il est écouté, tous les espoirs nous sont permis.

Une autre condition de pénétration des objets d'art moderne dans le grand public, c'est, sauf exception, l'abandon de la pièce unique au profit du meuble ou du bibelot édité.

Certes, il ne s'agit pas de s'interdire les installations somptueuses à l'usage des gens fortunés, mais il faudrait qu'il fût entendu que ces entreprises seront toujours la suite d'une commande, ce qui en restreindrait fatalement le nombre au profit de créations plus accessibles aux bourses moyennes. C'est vers la satisfaction donnée aux classes moyennes et populaires qu'il faut s'orienter si nous voulons que l'art appliqué moderne sorte du domaine des collections ou des fantaisies d'amateur. Lorsqu'il s'agit de faire surgir dans une nation démocratique une ambiance de beauté, on ne saurait songer à des projets dispendieux. Ce sont les dispositions de notre existence et même parfois de la législation qui commandent les adaptations de l'architecture, de l'habitation et de la parure. Le décor suit les vicissitudes et les transformations des mœurs. A des nécessités nouvelles des formes nouvelles doivent répondre. La maison qui est le témoin le plus constant de notre vie doit en être une résultante. C'est parce que les données philosophiques, économiques, politiques, industrielles et sociales évoluent que l'habitat lui aussi est appelé à se modifier.

Dans une constitution républicaine il serait tout à fait illogique d'ambitionner la diffusion de meubles ayant le caractère de somptuosité de ceux que justifiait jadis la division de la nation en deux grandes catégories, l'aristocratie et le reste.

Nous voyons au XVIIe siècle, un homme comme André-Charles Boulle exécuter pour le roi et les princes de la maison royale ces tables, ces cabinets, ces coffres fastueux, dans lesquels l'écaille, l'ébène et l'ivoire s'allient au métal. Pour ma part ce ne sont pas les meubles que je préfère dans l'histoire de l'art français, car, outre que ces travaux paraissent souvent trop chargés d'ornements, j'estime que l'étroit mariage d'éléments dont le coefficient de dilatation est très différent, est fort critiquable au point de vue de la durée et de l'usage. Cependant il faut reconnaître que ces remarquables marqueteries de métal correspondaient bien à la magnificence royale. Ce qui étonne, comme une inconséquence peu digne du bon sens français, c'est que de 1840 à 1860 le genre Boulle ait connu une recrudescence de vogue considérable et que cette fabrication persiste encore de nos jours. Destiner de semblables objets à un intérieur bourgeois de notre époque est en contradiction avec la raison. Il faudra que nos fabricants, dans le choix de

leurs modèles, évitent toute erreur de ce genre, qu'ils prennent garde à ne pas tomber dans le faux luxe et qu'ils recherchent plutôt la simplicité souriante, en remontant à la source de nos arts provinciaux, si sincères, si harmonieux, si familiaux et desquels se dégage une intime poésie.

Nous savons bien qu'il n'y a pas plus en art qu'ailleurs de génération spontanée. C'est le désir de faire à tout prix de l'inédit, de présenter quelque chose qu'on n'ait jamais vu, qui est responsable des extravagances qui retarderent l'avènement d'un style moderne. Aujourd'hui l'ère des incohérences ou des excès révolutionnaires de la première heure est définitivement close. Nous savons l'inutilité des complications décoratives que rien ne justifie et que ce n'est pas dans les tarabiscotages péniblement encombrés qu'on découvrira les éléments honnêtes d'une renaissance.

On les trouvera, ces éléments, dans le retour à l'inspiration populaire que je signalais tout à l'heure, en les adaptant à la transformation des mœurs, au perfectionnement des moyens mécaniques et à l'apparition de matériaux nouveaux qui surgissent de l'industrie, élargissent le domaine des réalisations possibles. Chaque substance a une façon de s'épanouir sous l'azur du ciel et l'utilisation d'un matériau inattendu provoque à coup sûr, si l'on a affaire à un véritable novateur, l'éclosion de combinaisons et de configurations inconnues jusqu'alors. L'introduction du ciment armé dans la maçonnerie n'a-t-elle pas fatalement suscité des changements fondamentaux dans le mode de construire?

La force même des choses amène ceux qui raisonnent à la création d'un style qui ne découle pas des fantaisies plus ou moins curieuses de l'imagination, mais d'une logique utilitaire asservissant et modifiant les formules.

Les constructeurs et décorateurs doivent se dégager de la méthode des Ecoles où l'on fausse l'enseignement évolutionniste de la tradition. Mais en se gardant de la séduction des styles qui, tout en restant nobles et charmants, ne répondent plus aux nécessités de l'heure, ils n'ont pas à en repousser toute inspiration, de parti pris. Qu'ils se placent sincèrement en face d'un problème humain : créer avec les ressources du monde contemporain un abri esthétique et conforme à nos exigences.

Nous ne devons plus voir de ces mobiliers « serpent de mer » qui font le tour d'une pièce et dont le possesseur est condamné à ne jamais déménager, ni de ces meubles-omnibus ornés à tout prix de nids à bibelots, tels ces fauteuils exaspérants menaçant de deux cases à livres le crâne du malheureux condamné à s'y asseoir.

D'autre part, il ne faut pas se jeter dans l'excès contraire et sous prétexte de revenir à des conceptions rationnelles, aboutir au manque de recherches et au néant constructif, ce qui se produit dans des ameublements qui n'ont aucune qualité d'ébénisterie et sacrifient seulement à certaines modes dans les colorations. Si la simplicité est une nécessité de l'art d'aujourd'hui, elle implique une étude sérieuse et profonde de nos obligations et des dispositions inventées pour les satisfaire.

Toute création doit être justifiée. Une chose est belle lorsqu'elle est l'aboutissement raisonné et rythmique d'une nécessité matérielle ou d'un désir normal. Que l'on respecte la vérité. Que par une ligne étudiée on confère la beauté à la matière, mais qu'elle demeure visible dans son caractère propre, en accusant franchement sa destination. Et l'on obtiendra des œuvres probes, avenantes et sereines.

*
* *

Passons avant de terminer aux mesures prises en vue de seconder et coordonner les efforts des exposants.

Tout d'abord il y a exposants et exposants. Il y a ceux qui, dès aujourd'hui, sont avertis des tendances novatrices et savent ce qu'ils veulent faire et à qui ils doivent s'adresser. Mais il y a aussi nombre de gens de bonne volonté qui tout en ayant le désir de secouer la routine, se trouvent fort embarrassés. Ils veulent faire quelque chose de nouveau. Mais quoi?... Ils ont peur de se tromper et, à juste titre, craignent d'engager des capitaux dans une aventure.

Pour ceux-là, la Fédération des Sociétés d'art a constitué une petite commission de visite et de conseil, formée d'amateurs d'art et de critiques tout à fait au courant des questions d'art appliqué moderne. Cette commission, qui, à dessein, ne comprend aucun producteur, susceptible d'être considéré par un exposant comme un concurrent, se tiendra à la disposition de tous artisans ou fabricants qui voudraient recourir à ses lumières, soit pour solliciter des indications sur le choix de collaborateurs, soit pour se renseigner sur les directives de l'actuel renouvellement des formes ou demander sur une maquette un avis que, bien entendu, nul n'est tenu de suivre même en l'ayant sollicité.

Les meilleurs instruments de propagande sont les plus souples. Ces consultations désintéressées, données au cours d'amicales causeries, peuvent être fertiles en enseignements, en échange d'idées profitables. A ceux qui font leurs premiers pas dans une direction qui leur est encore inconnue, des hommes indépendants, avertis des causes de certains échecs, ayant l'expérience des luttes passées, viendront dire, non pas : « Faites ceci », mais : « Pour telle ou telle raison, ne faites pas cela. » Des appréciations ainsi motivées épargneront à ceux qui voudront bien les provoquer, des erreurs souvent coûteuses et toujours décourageantes. Si l'on avait procédé de cette manière en 1900, on aurait évité de lourdes fautes qui ont retardé de vingt ans la renaissance de nos industries d'art.

Le premier moyen préparatoire que je viens d'exposer ne concerne qu'un certain nombre de participants. Le second est susceptible de les intéresser tous. Il s'agit du *Salon des Industriels* de 1922, décidé d'un commun accord par les Présidents de Chambres syndicales et la Fédération des Sociétés d'art.

Ce Salon, uniquement réservé aux fabricants, depuis le petit artisan jusqu'aux grands industriels, aura lieu en novembre prochain, au Pavillon de Marsan, gracieusement concédé par MM. François Carnot et Metman, au nom de l'Union centrale des Arts décoratifs.

Il ne faut pas nous dissimuler, en effet, que si nos créateurs abordaient tout de go l'Exposition de 1924, le résultat pourrait laisser à désirer. La période que nous traversons oblige à un tel rajeunissement des prototypes et, par conséquent, des méthodes et des habitudes d'exécution qu'il se produira fatalement des méprises. Ce n'est qu'après deux ou trois manifestations préalables qu'on arrivera à éliminer des bizarreries, des fautes de goût, des gabarits injustifiés et à s'entendre sur certains éléments ornementaux qui confèrent à un style l'homogénéité, en dehors de laquelle il n'existe que des créations d'exception.

Le Salon des Industriels de 1922 sera la première épreuve d'entraînement. Le temps de préparation à un pareil galop d'essai est certainement court. Mais les chefs de file ont un tel enthousiasme, une telle foi dans la réussite, une telle confiance dans la justesse de leur cause, qu'ils sauront en communiquer la flamme à leurs collègues. Maintes fois j'ai été à même de me rendre compte de ce qu'on peut attendre des chefs de l'industrie française. Je connais leurs facultés d'assimilation, leur puissance de travail, leur rapide compréhension, souvent leurs trouvailles personnelles, et leurs dons d'organisation. Je sais les fours de force qu'ils sont capables d'accomplir. Aujourd'hui que la lutte est entamée, je suis sûr qu'ils iront jusqu'au bout et qu'avec eux nous triompherons pour la plus grande gloire de l'art appliqué français et l'éclatante et définitive résurrection d'un style national.

Yvanhoe Rambosson.

LE POÈME D'ASSISE[1]

FRANÇOIS AUX PAUVRES

Je suis venu vers vous parce que vous souffrez
Vous avez faim, vous avez froid, vos mains se gercent ;
Vous n'avez pas de pain, ô vous qui labourez,
Vous peinez, vous qui bâtissez, sous les averses !...

« Vous êtes ceux sur qui marche en riant l'orgueil,
Les abeilles de qui l'on dépouille la ruche ;
Vous qui faites la joie, on vous laisse le deuil,
Votre foyer est vide et vide votre huche ;

« Plus haut que les labours, les bois silencieux,
Au-dessus des cités, au-dessus de la plaine,
Le cri de la misère est monté jusqu'aux cieux,
La terre est un enfer, dont la flamme est la haine.

Jésus m'a dit : « Va vers tes frères » — « Me voici. »
« Va vers les plus souffrants ! » — « Me voici ! » —
« Vers les rues
« Où le triste soleil lèche le mur moisi,
« Vers l'échoppe où toujours grondent des voix bourrues,

« Vers la grange où grelotte un enfant demi-nu,
« Vers la maison d'où vient de s'en aller le père... »
Jésus m'a dit : « Va vers ceux-là... » — Je suis venu...
Le Seigneur ne veut pas qu'un enfant désespère.

Sous les tristes haillons où tremblent vos douleurs
Mères, vous contemplez vos immenses désastres,
La nuit tombe, levez vos regards lourds de pleurs,
Le ciel, comme un haillon, n'est-il pas troué d'astres ?

« C'est vous que le Seigneur élut pour ses enfants ;
Il ne faut pas haïr, il faut plaindre les riches ;
Il faut prier surtout pour les plus triomphants :
Leurs champs sont cultivés, mais leurs cœurs sont en friches.

Ne vous révoltez pas, attendez, espérez
Il faut que l'hiver cède aux brises printanières,
Faites chacun le peu de bien que vous pouvez,
Le jour arrivera des justices dernières...

[1] M. Émile Ripert va publier [illegible] de la Lyre, volume de vers : *Le Poème d'Assise*, [illegible] couronné par l'Académie [illegible] Crès, libraire-éditeur.

*
* *

Le Mal, c'est la colère et non la pauvreté ;
Soyez doux, soyez forts et calmes, soyez justes ;
La douleur a sur vous jeté sa majesté ;
Votre misère est belle et vos pleurs sont augustes.

*
* *

« Vous vous dites : « Hélas ! nous sommes les maudits ..
« Nous sommes ceux qui voient de loin luire la fête... »
Songez que, descendant pour vous du Paradis,
Le Seigneur n'a pas eu où reposer sa tête.

« Jésus fut charpentier et Pierre fut pêcheur ;
Pierre, qui tient les clefs de l'éternelle gloire,
Nu-tête, les pieds nus, tremblant sous la fraîcheur
De la nuit, a jeté ses filets dans l'eau noire.

« Nul ne sait pour quelle œuvre il est déjà choisi ;
Quel que soit l'ouvrier, le Maître le réclame ;
Le semeur peut semer des paroles aussi ;
Qui jette des filets peut ramener une âme...

*
* *

« Plus la route est pénible et plus l'espoir est beau ;
L'homme n'est, ici-bas, qu'un pèlerin qui passe ;
Quand vous aurez franchi la porte du tombeau,
Vous verrez la clarté des jardins de l'Espace.

« Plus que les plus beaux jours, ce jour vous sera doux ;
Vos lèvres goûteront à d'ineffables baumes,
Et, comme vous n'aurez rien de pesant sur vous,
Vous monterez, légers, aux célestes royaumes...

« Alors vous bénirez la misère, la faim,
Les aboiements des chiens, les épines des haies,
Car vous verrez, parmi le vertige divin,
Les lèvres de Jésus s'appuyer sur vos plaies... »

Emile RIPERT.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA COALITION GERMANO-RUSSE

Chercher, pour l'instant, à se retrouver dans le labyrinthe des intrigues génoises, est une entreprise au dessus des forces humaines. Peut-être plus tard, quand on connaîtra les documents, les protocoles, les mémoires des délégués et de leurs secrétaires, pourra-t-on y voir clair. C'est une œuvre d'historien. Mais encore faut-il prévoir que le travail de ces historiens ne sera rien moins qu'aisé, étant donnés les singuliers procédés de la diplomatie moderne où tout se passe en conversations, en discours, où l'on tient le moins de procès-verbaux possible, où, précisément, dans la crainte des responsabilités à venir, on se complaît dans le vague, tels ces maquignons qui ne disent jamais ni oui ni non, et s'arrangent pour que, grâce à un malendendu, ils puissent revenir sur leur parole. Allemands et Russes excellent à ce genre de discussion, et M. Lloyd George n'y répugne guère, parce qu'il s'y croit passé maître.

Ces fâcheuses méthodes ont été inaugurées à Paris pendant la Conférence de la paix, mais à Gênes, elles sont presque arrivées à leur perfection. Tous les procédés de l'intrigue féminine ont été mis en usage : insinuations, confidences et fausses confidences, secrets à demi gardés et à demi dévoilés, conversations oiseuses et silences éloquents, affectation de loyauté et petites traîtrises, indiscrétions de femmes de chambre — je veux dire de journalistes — tout a été mis en œuvre. Mais cela n'empêche pas nos hommes d'Etat d'assurer que la diplomatie secrète a disparu...

Au fond, jamais la situation n'a été plus obscure et plus confuse que dès l'instant où l'on a convié tous les hommes d'Etat du monde à l'éclaircir; jamais la diplomatie n'a été plus enveloppée de mystère que depuis qu'on la fait sur la place publique, et le spectacle de Gênes, ordonné et réglé par une sorte de clown shakespearien, dont on ne sait au juste s'il est Ariel ou Caliban, serait du comique le plus grandiose si l'on ne songeait à ces millions de morts à qui l'ont a solennellement promis qu'ils ne périraient pas en vain.

Et, comme de raison, ce sont les puissances victorieuses qui ont le plus perdu à ces marchandages : diminution de prestige, diminution de leurs justes profits. La France nous a d'abord paru la plus touchée, parce que c'est contre la France que la coalition de l'Internationale socialiste et financière était dirigée, mais l'Angleterre a peut être été également atteinte dans son pouvoir plus ou moins usurpé de puissance prépondérante et hégémonique.

En réalité, c'est l'Entente tout entière qui a été bafouée par la proclamation du traité germano bolchevique et le public international a eu l'impression que c'étaient les vaincus qui remportaient la victoire diplomatique.

Il en fut ainsi jadis à Vienne, où la France aux abois sut si bien manœuvrer entre les convoitises des vainqueurs que non seulement elle put éviter les graves diminutions que voulait lui infliger la Prusse, mais qu'elle reprit rang presque aussitôt dans le concert des grandes puissances. C'est en grande partie parce que l'on se souvenait du précédent de Vienne que l'on s'entendit en 1919 pour faire la paix en l'absence des Allemands, et pour la leur dicter

par un acte d'autorité, qui n'eut, hélas ! pas de lendemain. Le fait seul d'être admis à Gênes à discuter avec les puissances victorieuses et sur un pied d'égalité des mesures qui sont, en fait, des applications du traité de Versailles, était, pour Berlin, une précieuse revanche, et le rôle que le Dr Wirth s'est essayé à jouer est bien celui de Talleyrand. Certes, il n'y a mis ni l'esprit, ni l'élégance du prince de Bénévent; il n'en a pas non plus le désintéressement vrai, car lorsque Talleyrand parlait au nom de l'intérêt européen, de la civilisation européenne, il était sincère. N'était-il pas le dernier survivant de l'Europe de l'ancien régime, de l'Europe française ? Mais le chancelier allemand n'en a pas moins usé, non sans habileté, des mêmes méthodes que le plénipotentiaire de Louis XVIII, et quand il cherche à grouper autour de son pays vaincu tous les réfractaires, tous les mécontents de la politique européenne, depuis les bolcheviks ulcérés jusqu'aux neutres blessés dans leur amour-propre, il ne fait que jouer le jeu classique dont la diplomatie française donna la formule en 1814.

C'est pourquoi il y eut eu quelque naïveté de notre part à s'étonner du coup de théâtre que fut le traité germano-russe de Rapallo. La révélation fut brutale, provocatrice et d'une forme insolente. Heureuse insolence, d'ailleurs, puisqu'elle aura ouvert bien des yeux ! Mais, considéré en lui-même, il était attendu de tous ceux qui observent d'un peu près la marche des événements.

L'Allemagne et la Russie ont été mises au ban de la Société des peuples, l'une pour avoir manqué à ses engagements en 1914, pour avoir essayé d'imposer par la force sa domination au monde, l'autre pour avoir jeté dans le monde la bombe des vieilles rêveries communistes destructrices de toute civilisation et pour avoir volontairement méconnu les principes essentiels de toute civilisation. Comment s'étonnera-t-on de les voir chercher à s'entendre pour parer aux difficultés de la situation et au besoin pour en tirer parti ? L'alliance des Allemands et des bolcheviks russes est d'autant plus naturelle que les uns et les autres sont en quelque sorte acculés à la politique du pire, qu'ils n'ont pas grand'chose à perdre et qu'ils comptent sur le désordre universel pour échapper aux conséquences de leurs fautes passées. On pourra essayer de retarder cette alliance, on pourra refuser de la reconnaître, on ne l'empêchera pas de se réaliser, et le seul étonnement de ceux qui suivent les événements en Allemagne est qu'elle ne se soit pas faite plus tôt. Ce qui l'a retardée, c'est le mouvement de crainte qu'éprouva la bourgeoisie allemande lors des émeutes de 1918-1919. Il ne faut pas oublier qu'au moment de l'armistice, l'armée allemande était en pleine décomposition, en pleine révolte. Les soldats dégradaient leurs officiers, pillaient les caisses régimentaires, se livraient à une sorte d'orgie d'indiscipline qui fit horreur à la conscience germanique. Peut-être, à ce moment, si le parti de la révolution avait eu une tête, l'Allemagne eût-elle suivi l'exemple de la Russie, et ce qui explique en partie les incertitudes de la politique de l'Entente à l'égard de l'Allemagne, c'est que tous nos gouvernements reculèrent devant le fantôme du bolchevisme universel.

Berlin, en effet, fut pendant quelques jours aux mains des spartakistes et l'on peut dire que, durant toute l'année 1919, la classe industrielle allemande, c'est-à-dire la vraie classe dirigeante, fut gouvernée par ce seul mobile : la peur de la révolution sociale. Henri Heine assurait que notre quatre-vingt-treize ne serait qu'un jeu d'enfant auprès de la révolution qui éclaterait un jour en Allemagne ; on dirait que cette prédiction sinistre a inspiré alors toute la politique des seigneurs de l'usine et du comptoir, des fonctionnaires satisfaits de la *social-demokratie* et des petits bourgeois catholiques du parti du centre. Ils avaient plus peur de leurs ouvriers que des gouvernements de l'Entente ; c'était le moment où quelques généraux allemands parlaient de mettre leur épée au service d'une vaste coalition capitaliste et d'entreprendre une sorte de croisade bourgeoise contre la Russie soviétiste.

Que les temps sont changés ! Ces mêmes bourgeois allemands ont préparé minutieusement depuis deux ans l'alliance germano-russe. C'est qu'il n'ont pas tardé à comprendre que l'heure de la révolution n'était pas venue en Allemagne, que le prolétariat germanique n'avait pas perdu ce bienheureux esprit de servitude qui en fait un excellent instrument aux mains de tous ceux qui savent le brutaliser, et que, par conséquent, la contagion de la propagande communiste n'était guère à craindre. Le fantôme de la révolution sociale s'est évanoui à leurs yeux, alors qu'ils ont vu grandir la menace de la ruine économique : en 1918, ils étaient prêts à payer n'importe quoi pour acheter la protection des armées de l'Entente ; en 1919, ils sont décidés à affronter le péril bolchévick (qu'ils ne croient plus très redoutable) pour éviter de payer ce qu'ils doivent

*
* *

Cette politique semble du reste s'appuyer sur une idée qui n'est pas encore très nettement formulée, mais qui paraît s'être imposée avec force à l'esprit de quelques grands industriels comme Hugo Stinnes. C'est que, dans le désordre universel qui menace le monde, il n'y a qu'une chose qui reste solide, c'est la grande industrie et spécialement la grande industrie allemande, la plus fortement organisée de la terre. La défaite a humilié, presque détruit l'Etat allemand : elle n'a touché ni au prestige ni à la puissance de la grande industrie. L'usine aux mains d'un véritable chef est une citadelle sociale capable de résister au torrent anarchiste alors que l'Etat ne l'est plus. Dès lors peu importe que le désordre s'accroisse, que l'anarchie s'étende. Qu'elle gagne donc le reste du monde, l'usine allemande restera debout; elle sera la cellule-mère autour de laquelle se reconstituera la civilisation. Elle jouera le même rôle que le château-fort, que le domaine féodal au IXe siècle. Le cycle recommence, c'est l'éternel retour dont parlait Nietzsche.

Imagination de poète, ou simplement de « gens de lettres » dira-t-on. Des hommes positifs, des hommes d'affaires, s'abandonnent-ils à de pareilles rêveries, se laissent-ils gouverner par de telles anticipations ?

N'oublions pas que ce qui fait à la fois la supériorité et la faiblesse des capitaines d'industrie allemands, c'est que ce sont des hommes d'imagination. Pour un Stinnes, pour un Rathenau, l'argent n'est qu'un moyen, ils ont des vues d'avenir, une conception personnelle de l'économie et de la politique, mais ils sont mégalomanes et leurs idées comme leurs rêves ont toujours je ne sais quoi d'inhumain, qu'ils prennent peut-être à la façon de Nietzsche pour du surhumain.

Toujours est-il que, par éclairs, on trouve trace de cette idée dans leurs journaux et que c'est uniquement quand on l'a dépistée que l'on comprend leur politique de résistance aux traités, la dépréciation volontaire du mark, l'organisation méthodique d'une agitation nationaliste qui rend la réconciliation européenne à peu près impossible, et, pour finir, l'alliance avec Lenine.

Une telle politique est singulièrement aventureuse, car la puissance industrielle est très loin d'avoir la solidité de la puissance terrienne, base de la puissance féodale ; elle ne résisterait pas à un certain degré de désordre, mais la part de responsabilité que les industriels allemands ont dans la grande guerre montre qu'ils n'ont pas peur de l'aventure. Une telle politique fait bon marché de tout l'acquis des siècles, de toute la civilisation passée. Mais depuis la défaite, peu importe aux dirigeants de l'Allemagne : périsse la civilisation, si nous n'en sommes pas les maîtres !

*
* *

Cette politique, véritablement catastrophique, devait fatalement se rencontrer avec celle des soviets, car elle procède de la même psychologie, sinon du même principe. En dépit de toute la phraséologie communiste, la révolution russe apparaîtra dans l'histoire comme une simple conquête du pouvoir opérée par une minorité violente en un temps de prodigieuse anarchie. Par les procédés de la plus cruelle démagogie, les dirigeants bolchéviks, eux aussi, fondent une aristocratie nouvelle ; pourquoi ne s'entendraient-ils pas avec la féodalité industrielle allemande ? Les uns et les autres, les grands feudataires industriels et les révolutionnaires nantis et triomphants veulent établir leur pouvoir nouveau sur les ruines de l'état bourgeois.

C'est tout leur programme et le malheur c'est que nous n'avons à lui opposer qu'une formule conservatrice, c'est-à-dire, une négation.

Vue de haut, telle apparaît la situation. On sent le péril, aussi bien en Angleterre qu'en France, c'est-à-dire dans les deux grands pays, où l'Etat dit « bourgeois », l'Etat-nation a encore quelque solidité ; on le sent aussi en Pologne et dans les Etats de la Petite Entente, où l'urgence du danger fait ouvrir les yeux ; on devrait le sentir également chez les anciens neutres qui sont menacés de même, mais une propagande insidieuse ou imprudente, celle des Allemands nationalistes et des socialistes internationaux, ceux qui n'ont rien appris ni rien oublié, y a complètement faussé les données du problème. Chez les anciens neutres, on ne songe qu'à la reprise des affaires — économique d'abord, — et on attribue la stagnation présente à l'impérialisme français, à l'avidité française, à ceux qui « ne songent qu'à leurs dommages de guerre et en oublient l'Europe » !

Et cette thèse, on la rencontre non seulement chez les anciens neutres, mais aussi chez les anciens alliés. Elle est courante en Italie. Elle est fort répandue en Angleterre, et si M. Lloyd George nous fait l'effet d'un ami si peu sûr, c'est qu'avec sa souplesse de politicien parle-

mentaire, il se laisse influencer par elle au moment même qu'il proteste contre ses injustices. C'est au fond l'arme la plus perfide et la plus dangereuse de la coalition germano-bolchévik. C'est elle qui a répandu dans les peuples occidentaux une sorte de brouillard qui a obscurci leur raison.

En France, du moins, on a compris à temps qu'il fallait réagir. Le bon sens populaire, l'instinct populaire ont guidé les hommes d'Etat, et se sont imposés à leur conscience. Ce n'est qu'avec bien des hésitations que l'opinion publique a admis que le Gouvernement devait être représenté à Gênes. On sentait parfaitement ce que les délibérations de ce Parlement international avaient de dangereux, et c'est sans aucun étonnement que l'on a appris la confusion qui y régnait. Malheureusement, la France est le seul pays où l'opinion soit aussi unanime et aussi clairvoyante, et c'est une des raisons pour lesquelles elle est isolée.

La thèse de la France est très forte au point de vue juridique : elle est inattaquable. Le traité de Versailles était déjà une réduction de son droit strict, elle s'y tient comme à un minimum; on ne saurait l'en blâmer et, s'il s'agissait pour elle de gagner sa cause devant un tribunal, elle ne pourrait mieux se défendre qu'elle ne le fait. Mais il s'agit bien de droit! « Quand il n'y a rien, le Roi perd ses droits », disent ceux qui, comme M. Lloyd George, veulent d'abord reconstruire le monde économique, et notre faiblesse vient de ce que nous ne pouvons qu'affirmer notre droit sans avoir, pour le faire valoir, d'autre moyen que la force, la force à laquelle répugne l'hypocrisie contemporaine.

Le traité germano-russe qui aura fatalement pour corollaire une convention militaire a du moins l'avantage de montrer clairement à tous ceux qui ne sont pas des aveugles volontaires, que le péril économique n'est pas le seul péril.

Nous assistons à un regroupement instinctif des forces profondes qui gouvernent les peuples. L'Allemagne et la Russie, desaxées, décérébrées, retournent à l'anarchie-mère. Sur leurs immenses territoires, c'est le monde barbare, le monde des invasions qui se reconstitue. Pour que leur flot destructeur ne recouvre pas la civilisation occidentale, il n'y a d'autre ressource que de reconstituer la barrière qui protégea si longtemps la paix romaine, la barrière du Rhin. Peut-on espérer encore que les Anglo-Saxons, qui sont aussi intéressés que nous à sa sécurité, nous aideront à y monter la garde ?

L. DUMONT WILDEN.

LE ROMAN

SCÈNES DE LA VIE PROVINCIALE

L'art de conter ne s'est jamais perdu chez nous, mais il ne pouvait s'accommoder, ni du souci de description ou de peinture, qui fut celui de nos réalistes et de nos naturalistes, ni du souci d'analyse qui fut celui de nos psychologues. Le symbolisme lui même détourna du goût si français d'entendre d'agréables ou pathétiques histoires. Le roman fut tour à tour une série de scènes ou de tableaux, un essai, une étude, une « observation », une planche d'anatomie, un poème en prose : il cessa presque complètement d'être un récit, conté pour le plaisir de conter. Il le redevient avec le roman d'aventures, dont la fortune est si brillante aujourd'hui. Les annonces de presse ne nous font elles pas savoir que 102.232 exemplaires de *La Chanson des Geants* ont été vendus en vingt jours ? Et le roman d'aventures prend lui même deux formes différentes et tout opposées qui en sont, si je puis dire, les deux pôles : les aventures quotidiennes, toutes simples, voire terre à terre, d'un héros familier et prosaïque, et les aventures plus extraordinaires de personnages exceptionnels ou mêlés à de grands événements. Ces deux formes ne correspondent elles pas à ce qu'on appelait au XVII siècle le « roman bourgeois » et le « roman héroïque »? En littérature comme ailleurs l'histoire recommence et la loi des retours se vérifie.

M. Raymond Escholier avec son *Cantegril*, comme M. André Lamandé, récemment, avec son *Castagnol*, renoue consciemment ou non et, bien entendu, il rajeunit et renouvelle et adapte au goût de son temps la tradition de Charles Sorel, d'Antoine Furetière et de Scarron. Confortablement, il s'installe dans un coin de France, un coin plaisant, plein de lumière et de bonne humeur, sur les bords de l'Hers, dans la petite ville de Saint Gauderic, au cœur des Pyrénées Ariégeoises, mi espagnoles, mi françaises, et sans prétention il nous raconte l'histoire de Philou Cantegril, l'aubergiste des *Trois-Pigeons*.

Cantegril est un joyeux drille, plaisant, de bonne mine, déluré, mais pratique aussi, avisé,

1. Raymond Escholier. *Cantegril*. 1 vol. Les Bonnes Pages. — André Lamandé. *Le Castagnol*. 1 vol. La Renaissance du Livre. — Gaston d'Alaux. *Pierre Amphale et Pompone*. 1 vol. A. Michel, éditeur.

fort habile et qui sait ménager ses intérêts comme son plaisir. Il y a un sage dans cet épicurien de village, aubergiste accueillant, ami de la bonne chère et des jolies filles, mais raisonnable pour autant, excellent mari, excellent père et ne perdant jamais de vue le bien de sa maison qu'il transmettra accru à ses enfants. Il y a un bourgeois de chez nous aussi dans ce l'aurge établi, prospère et prudent. Pour nous conter son histoire, ce n'est point un récit mirifique, suivi, qu'il faut à M. Raymond Escholier, son biographe amusé, c'est moins encore une analyse subtile s'insinuant dans les replis du cœur ou les détours de l'intelligence : il y suffit de quelques récits propres à mettre en lumière les principaux traits de son caractère et les principaux aspects de sa complexion. Ainsi, sans aucun effort, aisément, naturellement, nous arriverons à le bien connaître, comme si nous l'avions fréquenté en diverses rencontres, et nous aurons en même temps l'avantage de connaître sa maison, sa famille, ses amis, la petite ville dont son auberge est un des principaux agréments, le pays qu'il représente avec un relief si pittoresque et qu'il illustre comme une image d'un dessin très net et de très vives couleurs. Philou Cantegril, les *Trois-Pigeons*, Saint-Gauderic nous deviendront aussi familiers que si nous avions vécu dans leur intimité.

Philou Cantegril eut une enfance heureuse, bercée, nourrie et formée, à l'auberge des *Trois-Pigeons*, sur la place et dans les boutiques de Saint-Gauderic, par le plus singulier, le plus imprévu des pères nourriciers, un pauvre carme catalan, échoué là après les péripéties de la dernière guerre carliste — celle que nous a contée M. Pierre Benoit. — Le bon *padre* lui a laissé son héritage d'indulgence expérimentée et de science un peu picaresque, base solide sur laquelle devait s'appuyer tout l'édifice d'une vie heureuse.

Il devient d'abord le boute-en-train d'une bande turbulente représentant la *jeunesse* de Saint-Gauderic et goûte les douceurs de la première oarystis avec Térézia, la nièce du pâtissier, sensiblement plus âgée et donc plus experte que lui. Mais elle se marie et il se console en courant les chemins dans la carriole du boulanger Jacquinel, empêché pour un temps, par un accident, de livrer son pain. Ce ne fut d'ailleurs pas une petite affaire que de se procurer l'indispensable écu — le premier qu'il eut jamais tenu entre ses mains — nécessaire pour payer les faveurs de la brune Gilberte, chanteuse et danseuse de café-concert : mais il faut lire, dans le chapitre II, comment la « petite canaille » ne fut pas moins habile à le rattraper qu'à l'acquérir. On verra alors — et cette constatation se poursuivra tout du long du livre — que le jeune Cantegril n'était point et ne fut jamais très scrupuleux en amour : son honnêteté se réduisait tout entière à la certitude où il était de « ne pas voler son argent ». Et il ne le volait pas, en effet, donnant, pour celui qui d'une manière ou de l'autre lui revenait, si bonne marchandise en échange qu'il n'y avait plus, dans l'heureux marché, de mauvais marchand. L'aventure de l'écu rattrapé n'était que la première, bien peu de chose, en vérité, auprès du bel héritage que lui laissera plus tard, par reconnaissance, Mme Zélie Verdinières dont la maturité opulente avait eu tant de bontés pour lui...

Ce que nous appelons communément la délicatesse n'est d'ailleurs point, à aucun égard, le fait de Philou Cantegril. Ses habiletés sont plutôt hardies, ses procédés ne suivent pas toujours la ligne de la parfaite rigueur morale. Mais la fin reste, tout compte fait, assez honnête pour justifier les moyens. Et cette honnêteté est celle de la bonne loi naturelle. Cantegril ne prétend pas être un saint, ni un héros. Il s'accommode fort bien d'être un homme heureux et, au demeurant, un brave homme. Il nous donne maintes preuves que sa tête est « pleine d'imaginations subtiles, d'inventions magnifiques, de ressources imprevues, et aussi de simple bon sens ». Le cœur, non plus n'est pas mauvais chez lui, et le brave garçon ne saurait haïr personne.

Voulez-vous sa philosophie tout entière et son caractère tel qu'il est ? L'une et l'autre sont assez simples et peuvent tenir en quelques traits :

> ... Friand de bonne chère et de belles filles, Philou Cantegril se refuse à considérer la vie comme une vallée de larmes et compte bien profiter, le plus long temps possible, des réalités d'un monde aussi réjouissant.
>
> Sans doute, il professe sur les rapports financiers des amants et de leurs belles quelques opinions surannées, généralement réprouvées de nos jours. Mais l'essentiel peut-être, au regard de celui qui pèse les âmes, c'est que ce grand lippeur est un parfait ami, franc de collier et généreux de cœur, que ce paillard impénitent est un bon mari, sincèrement attaché à sa brave femme et à ses quatre petits, n'ayant au monde rien de plus cher que ces cinq têtes, hormis la sienne, il va de soi.

Quant aux idées et convictions, elles sont incertaines chez lui et restent subordonnées à ses

intérêts ou à sa fantaisie. Il adopte assez volontiers les thèmes favoris de la politique au village et peut, comme un autre, aller de sa diatribe contre toutes les tyrannies ; mais manifestement il n'y croit pas. Ce joyeux compagnon n'a l'étoffe, ni d'un sectaire radical, ni d'un libre penseur authentique; il croit aux miracles qui le servent et s'en va fort bien en pèlerinage quand il lui plaît. Dieu, la Vierge et les Saints sont tout près de lui, et il garde avec eux son franc parler et sa libre allure. Il n'est point mystique, ni même religieux; mais il n'est pas impie et, pour un peu, nous le verrions dévot. N'oublions pas que ces Pyrénées Ariégeoises sont à demi espagnoles.

C'est le pays frontière, cette région mixte et bariolée que nous dépeint avec un vif coloris M. Raymond Escholier dans ce livre où reste si prononcé le goût de terroir. Il y a du soleil à travers toutes les pages, qu'embaument aussi le fumet de la cuisine locale et la saveur du *rancio*. Mais nous y trouvons surtout, autour de l'aubergiste des *Trois Pigeons*, les gens et les choses, avec leur allure et leur aspect, le pittoresque des manières, du langage et des mœurs. D'amusantes silhouettes croquées en quelques traits décisifs, évoquent autour de nous tout un petit monde de petite ville dont l'auteur excelle à nous faire entendre les propos, à nous montrer les gestes, les mines, les travers, les ridicules, les bombances, les préoccupations et les tracas. Nous n'allons guère plus loin, et l'impression finale reste un peu celle d'un truculent « guignol », présenté avec beaucoup de verve et l'art le plus plaisant.

*
* *

Chavagnac est une petite ville du Forez dont M. Pompon Larzac est le député. Molineuf est le Versailles démocratique de ce souverain des temps nouveaux qui, lui aussi, se laisse aller à répondre — sous la réserve, il est vrai, de cette restriction : « dans les limites de mon arrondissement » : « L'Etat, c'est moi ! » Et tout le dessein de l'auteur tient dans ces quelques lignes, qui ouvrent le chapitre V : « Pompon Larzac n'était point un homme immoral, mais il était le député de Chavagnac avant d'être celui de la France, et le maître de Molineuf avant d'être celui de la région. » Tout le mécanisme de la vie politique fonctionne sous nos yeux dans son cadre local, c'est-à-dire dans sa réalité concrète, et nous voyons les choses telles qu'elles sont. « En somme une pourriture électorale et politique assez bien organisée. » M. Gabriel Maurière nous assure que le Nord, l'Est de la France (pourquoi ne dit-il rien de l'Ouest ?) ne connaissent pas ces mœurs. Nous sommes bien aises de l'en croire. Il a choisi, pour nous les décrire, un coin de terre où elles fleurissent, — où elles fleurissaient encore vers 1908.

Tandis que d'honnêtes maîtres d'école, dans les villages, font répéter et apprendre par cœur aux enfants, d'après Montesquieu, que la séparation des trois pouvoirs, législatif, judiciaire et exécutif est la base de la constitution, M. le député Pompon Larzac s'applique et réussit à les confondre en sa personne. Il vote des lois à Paris, décide de la manière dont il convient de les appliquer ou d'en éluder l'application dans son arrondissement, dispose du sous-préfet et du procureur de la République, puisqu'il tient entre ses mains leur avancement. Il dispose encore — ce qui est infiniment plus grave — du sort des divers agents de l'administration, l'ingénieur des ponts et chaussées, par exemple et le contrôleur des fraudes, de telle sorte que tout marche par lui et pour lui, au mieux de ses seuls intérêts électoraux. « Toute l'administration me passe par les mains, » déclare-t-il satisfait. « Heureusement, le sous-préfet me seconde bien » : Le sous-préfet, c'est-à-dire le représentant de l'Etat et donc l'arbitre de l'intérêt général, au service d'un intérêt particulier tout-puisssant, exigeant, tyrannique. Le fonctionnaire ahuri, ou, quand il est consciencieux, indigné, ne sait plus s'il faut appliquer les lois ou demande à qui il doit obéir : au ministre, qui lui prescrit d'exécuter ses ordres, ou au député qui lui dit de ne pas les suivre. Le ministre est loin ; le député est là, tout proche, il voit tout et sait tout. M. Gabriel Maurière a voulu, non pas exposer en théoricien, mais retracer en romancier les conséquences d'un pareil renversement de l'ordre normal. Sa peinture est nette, précise, d'un réalisme sobre et pénétrant qui ne perd pas un seul instant contact avec les gens ni avec la vie. Le ton mesuré, la manière un peu sèche ne nous donnent que mieux l'impression d'être devant les choses mêmes, dont se dégage tout naturellement l'ironie.

La figure centrale est celle de Pompon Larzac, le type achevé du député d'arrondissement. Nous connaissons tous ce personnage bien caractérisé en qui s'exprime ou, pour mieux dire, s'épanouit le régime parlementaire tel que nous le comprenons et le pratiquons. Il ne s'agit avec lui, ni d'idées ni de doctrines. Les convictions politiques n'ont aucune part dans sa car-

rière, où il est entré par accident et n'a avancé que par l'habileté de ses perpétuelles manœuvres. La politique est un bon métier pour qui sait en vivre. Le vice rédhibitoire en est qu'il encourage les malfaçons. Pompon est entré dans la politique pour avoir un jour — c'était le samedi 20 mai 1887, au café de l'Époque, — jeté à tort son maillon de trèfle. Il avait ainsi perdu la partie et l'avait fait perdre à son partenaire, le camionneur Tulpot. D'où propos aigres et blessants, et voilà le clerc de notaire énergiquement antitulpiste, c'est-à-dire conquis par le clan adverse. C'est ainsi qu'il s'enrôla dans un parti et se félicita bientôt de se trouver ainsi classé... « Pour la première fois de sa vie, il eut quelque importance. Il reconnut qu'un homme a besoin d'une opinion, comme d'un chapeau ou de souliers pour sortir : sans cela on n'est pas habillé. » Obligé de combattre, il est obligé de vaincre. Désormais, il est embarqué. Vogue la galère : sa tâche a lui de la conduire au port, parmi les écueils.

Cet homme public — conseiller municipal d'abord, puis conseiller général et enfin député — est donc condamné à ne voir, à ne saisir, à ne défendre que son intérêt personnel. Élection, réélection : tout ce qu'il a d'intelligence, tout ce qu'il pourra acquérir d'expérience et d'habileté, est au service de cette fin. Les yeux fixés sur elle, il perd tout contact avec la réalité, avec la vie. Voulez-vous savoir comment il comprend l'intérêt national? Il est question à la Chambre des mines du Soudan. « Il importait à la France que ces mines restassent aux mains de l'Etat, mais il importait moins aux gens de La Loubière ou de Chaudeloque, et, par conséquent, point du tout à Pompon-Larzac. Il pouvait donc disposer à son gré de mines de fer lointaines : les donner, les vendre ou les abandonner. » D'ailleurs il ne comprend rien à cette question, non plus qu'à tant d'autres, n'ayant ni le temps ni les connaissances nécessaires pour les étudier. Mais ne croyez pas qu'il soit embarrassé : quel besoin a-t-il de comprendre, s'il se détermine sur ces trois considérations : « 1° Qu'est-ce que produira mon vote sur mon collège électoral? 2° Quel en sera l'effet sur le ministère? 3° Qu'est-ce que je puis tirer du ministère pour mon collège électoral en échange de mon vote? »

Si Pompon-Larzac, à Paris, ne se préoccupe que de son collège électoral, il n'est pas besoin de demander comment se règle sa conduite dans sa circonscription. Les vignerons se plaignent-ils des entraves que leur apporte la loi contre le sucrage des vins? Le député, qui l'a votée, fera déplacer le malheureux contrôleur des fraudes dont la tâche était de l'appliquer. Lorsqu'il s'agit de choisir, pour le tracé d'une route, entre la fertile plaine de Soubeyrac, riche vallée toute fleurie de pommiers et divisée en mille petits domaines, et la région des Aigues-Blanches, chaos de granits et de basaltes où les plateaux s'abaissent en larges croupes dénudées, M. le député décide, contre l'intérêt général, le bon sens et l'opinion motivée des services techniques, que la route se détournera de la région productive, où l'on vote mal, et favorisera les rares mais bons électeurs du pauvre district d'émigrants. Elle court à travers toute l'histoire, cette route symbolique reliant les divers épisodes et mettant en communication les diverses intrigues à travers lesquelles elle nous permet de suivre la politique de M. Pompon-Larzac, d'en bien saisir le mécanisme, la signification et la portée, de comprendre comment il est arrivé à poser ainsi le problème : « Faire construire une route, une belle et impressionnante route qui serait d'autant plus le symbole de son pouvoir qu'elle ne servirait à rien, qu'elle serait une création de sa volonté unique et triomphante, un objet d'art par conséquent. »

Un symbole, c'est bien cela : le symbole d'un régime où l'artifice et le faux-semblant engendrent automatiquement le faux-semblant et l'artifice, où l'activité, réduite à l'intrigue, finit par se dérouler selon une logique sans rapport avec la vie, élevant ainsi une construction que l'auteur appelle « une république de carton peint, un château de cartes démocratique et inhabité. » La vie elle-même, pendant ce temps-là, continue selon ses lois naturelles, qui sont celles des besoins, des intérêts et des passions. Tout l'art de gouverner consisterait à leur adapter les lois sociales, à faire travailler passions, intérêts et besoins au bien public, à accorder tous les efforts de la législation avec ces forces qui sont, dans l'ordre de l'action humaine, l'équivalent de la gravitation universelle dans l'ordre de l'activité physique.

L'originalité du roman de M. Gabriel Maurière est de nous laisser entrevoir ces vérités, en opposant, avec une précision aussi vigoureuse que pittoresque, ce qui devrait être et ce qui est.

Ce qui est : voilà l'objet propre du romancier. Le romancier, ici, ne s'est point dérobé à la tâche de nous peindre le réel en des portraits fort vivants. L'ingénieur Lecourriol, honnête, laborieux, mais qui se trouve, un jour, serré avec trop de force dans l'étau d'un dilemme cornélien. Un si brave garçon ne demande qu'à bien

servir, et il saurait accorder le mieux du monde l'accomplissement de ses sages desseins personnels avec le meilleur exercice de ses fonctions. La malfaisance foncière du système Pompon-Larzac est venue changer tout cela. M. Croisier, le Procureur de la République, est, lui aussi, animé des intentions les meilleures. Mais l'impatiente Mme Croisier ne s'accommode pas du séjour d'une sous-préfecture, et pour obtenir un poste de substitut à Lyon, il faut passer du service public au service privé de Pompon-Larzac. Lui toujours, lui partout. Il nous l'a dit : l'État c'est lui. Croisier abandonnera donc à son malheureux sort le contrôleur Pascalis qui dressait des procès-verbaux aux vignerons, électeurs de Pompon-Larzac. Elle est bien vivement attrapée aussi, la silhouette de Santot-Ducasble, le sous-préfet habile, sceptique, ambitieux, qui flirte un instant avec la fille du député, prend cyniquement la mesure de ce beau-père éventuel, et se console vite, si même il ne s'en félicite pas, d'être éconduit.

Mais toute la lumière se concentre, nous l'avons vu, sur la figure principale, celle de Pompon-Larzac, près de laquelle l'auteur a placé, pour l'éclairer du même jour et les faire ressortir l'une par l'autre, celle de son rival, de son concurrent Pamphile, autre type de politicien. Pamphile et Pompon : c'est un diptyque, et chacun des deux héros perdrait quelque chose de sa signification, si elle n'était comme soulignée par la signification complémentaire. Pompon-Larzac est l'opportuniste bourgeois des années qui ont suivi le boulangisme et la consolidation du régime. Pamphile est d'une génération antérieure et remonte au temps des luttes. Il se flatte d'avoir été le compagnon de Blanqui, d'avoir connu Jules Vallès et Félix Pyat. Pompon est plus positif, Pamphile plus idéologue. Il y a plus de réalisme dans le premier, plus d'utopie dans le second. L'un... Mais arrêtons-là ce parallèle, où nous perdrions notre temps et notre peine. Pamphile et Pompon sont deux espèces du même genre, deux modes d'une même substance, aussi creux l'un que l'autre, aussi insignifiants, aussi nuls, et il n'y a pas plus de sérieux ni de conviction, pas plus de réalité dans l'un que dans l'autre. Ils s'égalent et si l'on peut dire, s'identifient dans le faux-semblant et dans l'artifice. Ce sont des simulacres. Et M. Gabriel Maurière nous l'a très simplement, très joliment montré dans le dénouement, qui fait de Pamphile et de Pompon deux complices, puis deux amis et deux alliés, en attendant mieux, puisque la fille de Pompon épousera le fils de Pamphile. La manière dont le farouche révolutionnaire vient à composition, pour ne pas laisser échapper un gros héritage, est d'une vérité bien plaisante, et c'est une des meilleures scènes du roman que cette réunion des membres du Comité directeur de la Fédération des Comités d'arrondissement à la sous-préfecture. Pamphile vient signer son abdication. Mais il n'abdique en somme qu'une vaine liberté de concurrence stérile, et il reçoit en échange les avantages les plus substantiels. Peut-être même un jour, quand Pompon sera sénateur... Tous les espoirs lui sont désormais permis.

Car telle est, en son essence même et ses effets, cette politique des mares stagnantes, dont M. Gabriel Maurière a peint les effets avec tant de vérité, de finesse et d'humour. Son roman est plaisant, sans colère et sans haine, net comme le sont toujours les constatations, et mélancolique comme elles peuvent l'être. Derrière ses pantins et ses fantoches, il sent, il nous fait sentir l'action des forces qui les dominent : toute la « mécanique céleste » du régime derrière Pompon et Pamphile, mais quelque chose d'autre aussi, et de meilleur derrière leurs électeurs ignorants et naïfs. La réunion de la sous-préfecture se termine par un chant de la *Marseillaise* auquel chacun des membres du Comité participe à sa manière et pour son propre compte. « Et ce n'était pas si ridicule. Un peu de la grande âme révolutionnaire revivait en ces hommes... Ils ne songeaient plus aux véritables motifs de cette réunion, à ces questions d'intérêt local ou personnel, aux fétides odeurs de la cuisine électorale. Pour une fois, sur eux passait le souffle d'un Dieu. »

Mais ce souffle est stérile. Il ne transformera pas le chaos où s'agitent les mesquins intérêts et leurs intrigues. Le dernier mot du livre est ces cette indication toute sèche : « On parle d'un poste de président dans le Bourbonnais. Mme Croisier a commandé des petits gâteaux ». C'est une nouvelle réception en perspective, avec force amabilités à Mme et Mlle Pompon-Larzac, que la femme du Procureur déteste cordialement.

Voilà la vérité, voilà les choses telles qu'elles sont. Le meilleur réalisme est celui qui sait nous les montrer ainsi, avec agrément. Et ce réalisme-là, conforme à la nature de l'art, n'est pas inutile à la vie.

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

DEUX LEÇONS

Jadis Molière jouait ses pièces : peut-être jouait-il mal, mais ses pièces étaient bonnes. Il y a quelque vingt ans, un grand tragédien Sociétaire de la Comédie Française, Mounet-Sully s'avisa de commettre une pièce et de la venir jouer à l'Odéon. Voici qu'à son exemple M. Charles Le Bargy, également Sociétaire de la Comédie Française, se produit à la fois comme auteur et comme acteur, sur la même scène de l'Odéon. Certes il n'est point défendu à un bon comédien d'essayer de devenir un bon dramaturge, puis de mettre sa coquetterie à interpréter lui même son œuvre. Mais l'entreprise n'est-elle point particulièrement hasardeuse ?

« Une danseuse est morte » : n'est pas la meilleure pièce qu'ait jouée M. Le Bargy.

Régine Rolland, jeune danseuse est, entretenue richement par un vieil adorateur, qui tient à conserver le plus strict incognito et dont elle-même ignore le nom. Elle se sent lasse d'une telle liaison ; et, malgré les sages conseils de sa vieille tante et de son petit amant de cœur Fred, elle est décidée à rompre. Elle a une explication avec son protecteur, de qui elle apprend enfin qu'il s'appelle Barsanges, avocat célèbre, ancien ministre, vivant avec sa sœur, célibataire, adonnée également à la politique. Finalement, le vieil amoureux éconduit, dans un accès de jalousie, se jette sur l'infidèle et l'empoigne au cou pour l'étrangler : Régine, qui justement est cardiaque, tombe morte. Furtivement, l'avocat s'esquive, cependant qu'à la porte on entend frapper Fred qui revient au rendez-vous de sa maîtresse.

Tel est le fait divers qui constitue le premier acte et qui doit servir d'argument au drame moral des deux autres actes. Dès le lendemain, les journaux annoncent que Fred a été arrêté comme l'assassin de la victime. Barsanges estime qu'il doit se dénoncer. Mais sa sœur, autoritaire et ambitieuse l'en dissuade, prétendant qu'il n'a pas le droit, lui, l'avocat célèbre, chef de parti, de ruiner son œuvre. Barsanges hésite. Mais voici que se présente précisément le père de Fred, qui vient demander l'assistance de l'avocat pour défendre la cause de son fils injustement accusé. Cet incident décide Barsanges à se dénoncer : il demande au téléphone le Procureur de la République, mais, au moment où retentit la sonnerie d'appel, il est saisi d'un accès de folie et se met à danser, au souvenir de Régine.

Quelques mois plus tard, Barsanges, installé dans une maison de fous, a recouvré la raison. Fred a été jugé et acquitté. Mais Barsanges n'en continue pas moins à être poursuivi de remords ; et depuis 8 jours, il tient prête une lettre où il se dénonce. A Fred qu'il a fait appeler, il finit par révéler toute la vérité, et il lui remet cette lettre, en le laissant libre d'en faire l'usage qu'il voudra. Le jeune homme, qui s'adonne maintenant aux stupéfiants et qui a conservé de son aventure quelque acrimonie, déclare, impitoyable, qu'il remettra la lettre au Procureur. Barsanges sort, dissimulant dans sa main un revolver. Là-dessus survient le père qui, informé à son tour de la vérité, invite son fils à la compassion et l'oblige à déchirer la lettre. A ce moment, retentit un coup de feu : Barsanges vient de se tuer !

Certes, il convient de louer M. Le Bargy d'avoir tenté un sujet aussi sévère et aussi noble, un de ces drames de conscience qui prêtent à de grands conflits moraux. Malheureusement, ce drame de conscience, au lieu de l'étudier psychologiquement, par l'âme même de ses personnages, l'auteur l'a traité par des moyens extérieurs, accès de démence ou citations de Lamennais ; au lieu de poursuivre la logique des caractères et des choses, il s'est laissé guider uniquement par les nécessités matérielles de son affabulation ; il a construit sa pièce avec un assemblage, — d'ailleurs habile, — de procédés et d'artifices théâtraux ; bref, il n'a recherché, partout, que l'effet scénique : pièce de comédien.

Comme interprète, M. Le Bargy a cru sans doute mettre de la vie et de l'émotion dans le rôle de Barsanges en s'agitant sur la scène, avec des haletements, et je ne sais quels sourds meuglements. En vérité j'aimais mieux M. Le Bargy lorsqu'il se contentait de jouer les pièces des autres.

*
* *

Si M. Le Bargy nous révèle ainsi avec éclat l'usure d'une certaine technique dramatique, en revanche, M. Emile Mazaut nous entr'ouvre fort heureusement les premières perspectives d'une formule plus souple et plus légère, à laquelle s'essaie la jeune génération.

M. Emile Mazaut nous avait donné au Vieux-Colombier, — nous avons été des premiers à signaler cet événement, — un chef-d'œuvre en un acte : *La Folle journée*. Il nous donne au-

jourd'hui, à la Maison de l'Œuvre, trois actes, qui ne sont pas un chef-d'œuvre, parce qu'ils sont trois, mais où se retrouvent pourtant toutes les charmantes et profondes qualités de ce fantaisiste auquel ne semble manquer, pour l'instant, qu'un peu de substance et de mouvement. La donnée est fine et délicieuse, mais menue ; l'exécution en est parfois de la qualité la plus exquise et la plus rare ; presque toutes les scènes sont réussies et la plupart des répliques sont des trouvailles de mot ou de situation seulement, il y a trois actes.

Il est possible, d'ailleurs, que si cette coupe en trois morceaux fait paraître le temps où le rideau est baissé (je veux dire les entr'actes) sensiblement équivalent à la durée pendant laquelle ont voit les acteurs en scène, ce désagrément ne tient point au fait que la donnée ne comportait point un plus long développement, mais à une raison plus profonde, qui est la conception même que le jeune auteur se fait du théâtre.

Le sujet de Dardamel est d'une fantaisie à la fois très hardie et très psychologique.

On sait que, de tout temps, les maris trompés, les Sganarelles de Molière, ont été ridicules, d'abord, parce que le plus souvent ils ne connaissent point leur disgrâce, alors qu'elle est devenue de notoriété publique, et, ensuite, s'ils la connaissent, il en ressentent eux-mêmes de la honte. Or le héros de M. Emile Mazaut, Dardamel, se distingue de tous ses prédécesseurs : d'abord, il n'ignore point son infortune, puisque sa femme elle-même l'en avertit ; ensuite, bien loin de s'en cacher, il s'en glorifie et proclame lui-même ce qui lui est arrivé. Il se pare de son titre comme un nouveau décoré de sa croix. Il informe lui-même son secrétaire, ses amis, ses visiteurs, ses clients. Il met une enseigne à sa porte, et prescrit à sa bonne de ne le désigner devant le monde que par sa dignité. Ainsi le mot, dont tout Molière est plein et que la délicatesse féminine répugne si instinctivement à entendre, ne cesse de résonner, de la bouche même du mari, aux oreilles de la femme coupable.

Que résulte-t-il donc de tout ce manège ?

La chose la plus naturelle du monde, — et c'est là qu'éclate le très grand mérite de ces très déliés et très fins observateurs : — le ridicule se déplace et, pour la première fois dans l'histoire de la littérature, passe du mari trompé à la femme qui trompe. Je vous demande s'il y a, en vérité, une situation plus gênante pour une femme que de sentir perpétuellement, dans tous les propos, dans tous les gestes, dans tous les regards de tout le monde la grivoise idée de ce qu'elle a fait pour rendre son mari ce qu'il est ? On voit donc successivement toutes les amies de la malheureuse petite femme, ainsi persécutée, puis tous les autres maris, et jusqu'au séducteur lui-même, se trouver mis en fort mauvaise condition par l'indiscret et présomptueux Dardamel. On finit par obtenir de lui qu'il pardonne à sa femme qui, certes, ne s'y fera plus reprendre.

Tel est le thème de cette œuvre légère et profonde.

J'y veux pourtant faire deux petites objections.

La première porte sur la forme elle-même et le style. Afin de bien montrer le caractère fantaisiste de sa tentative et peut-être pour en faire pardonner la hardiesse par un haut parentage, M. Emile Mazaut s'est diverti à l'écrire dans le ton même de Molière et dans la langue du XVIIe siècle. Les premières répliques amusent ; dans la suite, viennent de la monotonie et une impression de factice.

La seconde critique est, au fond, un compliment. Du moins, c'est un compliment sur la forme, mais tout de même une réserve sur le fond.

M. Emile Mazaut, en effet, par une très originale habileté, supprime toute exposition. Le rideau ne se lève point quand la pièce commence. On entend d'abord un bruit de querelle entre un homme et une femme. Le rideau se lève juste au moment où la femme, parvenue au comble de la fureur contre son mari, lui jette à la face l'injure suprême. Et, instantanément, sous cette révélation, le mari prend le parti que vous savez, qui est de faire front, si j'ose m'exprimer ainsi. Mais, de même que nous ne savons rien des motifs qui ont provoqué l'aveu, — tout de même assez particulier — de la femme, nous ne savons presque rien de ce qui s'est passé chez le mari avant qu'il ne se résolve à crâner. Nous ne savons pas beaucoup plus ce qu'il ressent au cours même de ses fanfaronnades. Quelques répliques, d'ailleurs heureuses, nous donnent à penser qu'il a été très malheureux et que, la prochaine fois, il y aurait de la casse, c'est-à-dire douleur qu'il eût été supérieur de traduire et qui laisser perpétuellement sensible dans la comique même.

M. Emile Mazaut a tellement de talent qu'on peut souhaiter qu'il ait du génie.

GASTON RAGEOT.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Outre-Océan

Le Dr Frank Crane déclare considérer comme « un crime » (*Current Opinion*, fasc. d'avril) le geste, fait d'incapacité, d'égoïsme et de haine, par lequel tels membres du Sénat américain se sont acharnés à ruiner l'espoir des peuples dans le rapprochement international. Au lendemain de la signature du traité de Versailles, il ne dépendait que de l'Amérique de jouer le premier rôle dans l'œuvre de « l'unification mondiale » : l'occasion, aujourd'hui perdue, a été sacrifiée à l'esprit de parti. Conséquences : la France, dont rien au dehors ne garantit la sécurité, se voit contrainte d'entretenir une armée de 800.000 hommes ; l'Allemagne en est réduite à pratiquer la vieille politique qui consiste à opposer une nation à une autre ; les Balkaniques vivent en pleine confusion...

Angleterre

Sir George Paish écrit dans la *Contemporary Review* que la crise économique dont souffre l'univers entier a atteint son point culminant et que les décisions que l'on prendra désormais revêtiront une suprême importance. Allons-nous connaître une situation sans précédent dans l'Histoire ou bien les hommes responsables de la conduite des peuples sauront-ils résoudre les formidables problèmes qui se posent ? On peut se féliciter des résultats de la Conférence de Washington et de l'arrangement intervenu dans le conflit anglo-irlandais. Que l'on ne s'y trompe point, toutefois : à Washington, les intérêts des Etats-Unis, de la France, du Japon et de l'Angleterre étaient sensiblement les mêmes; quant à la question d'Irlande, elle cessa d'être en réalité si difficile du jour où le plus fort se déclara prêt aux concessions. Mais voici la quadrature du cercle : concilier la prétention d'obtenir de l'Allemagne la réparation intégrale des dommages par elle accumulés pendant la guerre avec celle de l'empêcher par tous les moyens d'en rien faire... Ah ! si les Alliés étaient unanimes à suivre les suggestions de l'Angleterre !

Allemagne

D'après la *Statistische Korrespondenz*, n° 250, le nombre des immigrés débarqués en Allemagne entre le 8 octobre 1919 et le 30 novembre 1920, et tant de l'étranger que des territoires enlevés au Reich par les derniers traités, a été de 383,822. C'est de la Pologne que sortent quelque deux cent mille d'entre eux, et de ce contingent un quart s'est réfugié à Berlin et le reste dans la Prusse Orientale notamment, en Silésie et en Poméranie. Dans l'ensemble de ce mouvement, on compte 18.995 immigrés venant de l'Alsace et de la Lorraine, lesquels se sont en majorité établis dans les provinces du Rhin et en Westphalie. L'Autriche allemande figure dans cette statistique pour 15.000 têtes et la ville de Dantzig pour 9.000 environ.

Italie

Il Marzocco a bellement célébré, sous la signature de M. Aldo Sorani, le centenaire de la naissance de Murger. — La bohême est de tous les temps et de tous les pays, et elle vivra tant qu'il y aura de par le vaste monde des écrivains et des artistes à l'égal pauvres d'argent et généreusement prodigues de leur jeunesse, mais le génie de Balzac nous a donné « l'immense épopée de l'arrivisme » et le diable sait si Lucien de Rubempré a fait école... « Murger est mort à l'heure où la célébrité commençait à lui sourire... Les contemporains virent dans sa fin une lourde défaite de la poésie, une fois de plus vaincue par l'indifférence des hommes. Pour nous, ce qu'elle signifie, cette figure, c'est la jeunesse et la sincérité, une glorification de la pauvreté qui réconforte, un sentiment de fraîcheur et de repos. »

En discourant, avec beaucoup de verve, de la critique et des critiques, M. Americo Scarlatti raconte aux lecteurs de *Minerva* (1922, fasc. 7) cette anecdote. Lorsque parurent les premiers vers de Carducci, un journal de Florence, la *Lanterne de Diogène*, reconnut dans le futur poète des *Iambes* « un petit moineau tâchant à faire l'aigle ». Et, comme une autre feuille prenait la défense du débutant, il insistait, en prophétisant : « Mon Dieu, qui donc se rappellera encore dans quinze jours le nom de Carducci ? »

Belgique

Ah ! les précieuses choses (*Renaissance d'Occident*, 1922, fasc. 3) que le prince de Ligne écrit à l'un de ses amis au moment où, en 1810, les beaux esprits de son entourage attendent l'imminente publication du nouveau livre de Mme de Staël, auquel, lui, de Ligne, a d'ailleurs « collaboré » en faisant de son mieux pour modérer la ferveur de Corinne à l'endroit de l'Allemagne ! « Je ne crains, dit-il, que sa prévention pour des gens qui l'ennuieraient bien si elle était condamnée à les mieux comprendre... Montesquieu, deux Rousseau, le pauvre Voltaire sans goût et sans chaleur, le ridicule Corneille, le faible Racine et le misérable auteur du *Misanthrope*, de *Tartufe* et des *Femmes Savantes*, tous malheureux auteurs disgraciés par les beaux esprits teutons, ont achevé de la former. Un mot échappé, une tournure de phrase, un bon ou un mauvais jugement, donnerait plus à penser à la jeune auteur que toutes les universités et les professeurs du Nord ; son imagination, qui est au midi, fait fondre leurs glaces, — mais il faut aujourd'hui trouver Jésus-Christ Luthérien ou Calviniste, aimer l'inintelligible de la métaphysique, parler au lieu d'agir dans des tragédies de deux ou trois cents jours... On dira le siècle de Kant, comme on a dit celui de Louis XIV, qui paraît à présent bien frivole. »

Gaston Choisy.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 10 60e ANNÉE 20 MAI 1922

LA FRANCE ET LA HOLLANDE AU XVIIe SIÈCLE

Dans l'Europe, lassée et épuisée des longues guerres religieuses et politiques qu'avait provoquées la Réforme et la Contre Réforme, enfin pacifiée par les traités de Westphalie, deux puissances tenaient en 1648 le premier rang : la monarchie française qui avait vaincu l'Empereur Habsbourg, la République des Provinces-Unies qui avait triomphé du roi d'Espagne.

Un siècle et demi après, en 1787, la république hollandaise subissait la loi de l'Angleterre et de la Prusse, devenues à leur tour les grandes puissances de l'Europe, et le ministre de Frédéric Guillaume II, Hertzberg, qui avait, avec l'anglais Harris, dicté cette loi à la Haye, écrivait : « la monarchie française a perdu, avec l'alliance de la Hollande, le reste de son prestige en Europe. »

Les rapports réciproques des deux Etats qui avaient trouvé, au début du XVIIe siècle, dans leur lutte commune contre la maison d'Autriche les éléments de leur grandeur, ne sauraient suffire à expliquer leur déchéance politique à la fin du siècle suivant. Elle s'accomplit pour beaucoup d'autres raisons, externes ou internes.

Cependant ces rapports tantôt hostiles, tantôt amicaux ou simplement pacifiques, selon les rencontres, ont eu sur les destinées des deux pays une influence que leurs hommes d'Etat n'ont pas mesurée exactement, que le recul du temps, et l'étude des documents, particulièrement des *Papiers et Instructions diplomatiques*, permettent d'apprécier.

Il faut, à l'origine de cette période qui embrasse d'abord et surtout tout le règne de Louis XIV et sa rivalité avec Guillaume d'Orange, considérer le degré de puissance, d'autorité matérielle et morale, auquel s'étaient portées l'une et l'autre nation, en 1648, par le progrès de leurs armes unies contre les Habsbourgs, le développement de leurs ressources et de leurs énergies.

A cette date, à Paris, commençait la Fronde. Mais cette révolte du Parlement et des grands, favorisée par une minorité qui sema les troubles dans le royaume, ne devait être qu'un dernier effort misérable contre « l'autorité du roi demeurée debout au milieu des ruines et comme surhaussée par elles ». L'enfance de Louis XIV s'était appuyée d'abord sur l'œuvre monarchique d'Henri IV et de Richelieu, sur la gloire de Rocroi et de Lens. Sa jeunesse, grâce à Mazarin et à la fidélité de la nation, n'en devait pas perdre tout le bénéfice. Les ressources que, devenu vraiment roi en 1661, après la paix des Pyrénées, il trouva dans le culte des Français pour la monarchie, dans leur zèle et leur expérience au service de son gouvernement, de sa diplomatie, de ses armées, dans leur génie au service des lettres et de l'art français, dans la considération acquise en Europe par les négociations et par la guerre, pouvaient déjà se calculer au temps de la paix de Westphalie. « On est frappé, disait Chéruel, en étudiant la première moitié du XVIIe siècle, des réformes qui s'accomplirent dans

l'organisation sociale et militaire, dans les institutions religieuses, dans la littérature et dans les arts. La nation s'y montra digne de ses chefs. Quelle génération que celle qui entoura Henri IV, Louis XIII, Sully et Richelieu, le cardinal de Bérulle et saint Vincent de Paul, Malherbe et Corneille, Poussin et Lesueur! Est-il nécessaire de rappeler les hommes de guerre de cette époque, Henri de Rohan, Guébriant, le prince de Condé, Turenne, Gassion, la Meilleraye, dans la magistrature, les de Harlay, les Molé, les de Mesmes sont encore cités comme les modèles de ces familles parlementaires où se perpétuent les traditions de science et de probité. »

Le tableau n'était pas moins vrai des années qui suivirent la mort de Louis XIII; il se complétait en 1648 d'autres figures aussi grandes qui témoignaient de cette montée de sève féconde. Et les Français, à qui la Fronde allait le lendemain rappeler les mauvais jours des guerres civiles, se plaisaient au spectacle de l'unité et de l'ordre monarchique, sur lesquels se fondait pour deux siècles l'édifice glorieux de leur grandeur.

Et de même, quoique pour des motifs tout différents, les républicains des Provinces-Unies se félicitaient de l'œuvre réalisée par les efforts de leurs pères et les leurs depuis le temps de Guillaume-le-Taciturne et de Barnevelt. Ils avaient eu aussi, en 1650, à se défendre contre une guerre civile, contre les entreprises du Stathoudier Guillaume II et n'y auraient pas réussi, si la mort ne les eût délivrés du maître prêt à leur imposer de force ses volontés. Mais cela n'enlevait rien à leur gloire d'avoir lutté jusqu'au succès définitif pour faire reconnaître par la royauté espagnole l'acte d'Utrecht, fondement de la souveraineté et de l'indépendance des sept Provinces, « fondement aussi, comme le leur disait Mazarin en 1651, de leur grandeur ».

Cette grandeur, formée à l'origine dans leur résistance commune et heureuse à l'Espagne, s'était peu à peu établie par la guerre, le commerce et la colonisation. Les armées de la République, milices ou troupes mercenaires, commandées par des chefs illustres, Maurice et Frédéric Henri, dont l'Europe entière admirait et empruntait les méthodes de combat, avaient peu à peu réalisé des conquêtes en Gueldre, en Brabant et jusqu'en Flandre, occupé Wesel, Roermonde, Bois-le-Duc, Bréda, Maestricht et menacé Anvers. Mais auraient-elles suffi à ce long effort de défense et d'attaque victorieuses, sans les ressources que les armateurs et les marchands, les pêcheurs et les fabricants avaient su se procurer par leur activité, leur esprit d'entreprise, leur science du négoce et du crédit, qui avait fait de leur pays, suivant le mot de Chanut, « le magasin général de la terre » et la première puissance financière du siècle? Il est vrai qu'en retour la République pouvait compter aussi parmi les sources de sa richesse les profits réalisés en cinquante années de guerre par les flottes de ses Compagnies et de ses corsaires, l'exploitation d'un vaste empire, conquis de haute lutte sur les puissances coloniales, qui faisait envie et devait servir de modèle aux autres nations de l'Europe.

La ténacité, l'audace et l'adresse de ces hommes de guerre et de ces gens d'affaires avaient sans doute été servies enfin par la fortune : la décadence des plus anciennes puissances maritimes, l'Espagne et le Portugal, les troubles civils et religieux qui bouleversèrent le continent et l'Angleterre même jusqu'en 1648, leur laissèrent le champ libre sur les mers. Mais ils avaient justifié leur fortune par l'emploi qu'ils en avaient fait au service de la science, cultivée, honorée comme nulle part en Europe dans leurs Universités, filles de la Renaissance, mères de l'esprit moderne, du droit renouvelé par leurs jurisconsultes, de la liberté de penser et d'écrire « dont la douceur, disait Buzanval, était plus grande qu'en aucun païs », de l'art enfin, l'assise la plus durable, et la moins sensible aux contemporains de leur gloire.

A cette œuvre, toute d'effort et de labeur humains, la nature et l'organisation politique n'avaient contribué que faiblement. « Ce petit Etat d'une espèce si nouvelle, écrivait Voltaire, pays fertile en pâturages, est stérile en grains, malsain et presque submergé par la mer. » Cette contrée, formée d'alluvions maritimes, qui ne dépasse jamais en étendue l'une des provinces françaises, nulle part élevée de plus de cent mètres au-dessus des flots qui la baignent et la pénètrent, s'était morcelée au cours de l'histoire en régions du continent (*Binnenland*) et de la mer (*Seeland*), et ces régions elles-mêmes en individualités urbaines et provinciales, presque jusqu'à l'infini.

A l'Est l'ancien *Duché de Gueldre*, qui à ce titre tenait le premier rang, constituait le type de la province de terre-ferme, avec ses forteresses, sa noblesse militaire répartie comme la bourgeoisie des villes en trois quartiers, dont les députés ne pouvaient décider qu'à l'unanimité. A l'Ouest, la *Hollande* formait la province maritime par excellence, dont chaque ville était un port, et dont la cité principale, Amsterdam, comptait une population, marins, pê-

cheurs, marchands et gens de metier, de plus de 500.000 habitants. Chaque ville, gouvernée par une aristocratie de bourgeois qui disposait des conseils, des charges, des finances et des milices, se tenait « pour libre et souveraine » et usait de son droit pour influer sur les décisions de la province et de la nation. En fait, par sa population et sa richesse, Amsterdam, ses conseillers et ses députés occupaient dans la province et l'Etat une place prépondérante.

Gueldre et Hollande étaient ainsi comme les deux pôles de la vie nationale. L'Over Yssel exagérait, en les répétant, les caractères de la Gueldre, avec une noblesse rurale de 70 vieilles familles qui, entourées de leurs vassaux, opposaient leur prestige aux prétentions des villes, de Deventer surtout, incapables de les faire triompher sans le concours des bourgeois de Hollande. Entre la Zélande d'autre part, pays de la mer par excellence, où n'avait subsisté qu'une maison noble, celle des princes d'Orange, et la Hollande, il y avait liaison particulière fondée sur la similitude absolue des occupations et des intérêts. Pays de transition entre ces deux groupes de provinces, la province d'Utrecht, disposant des passages du Rhin, aurait pu contribuer, comme l'Union de 1579 le faisait prévoir, à les rapprocher : elle avait conservé une noblesse très fière, et les chanoines sécularisés de ses chapitres ecclésiastiques, mais la bourgeoisie d'Utrecht, de la seule ville qui comptât, s'était mise au service et sous la protection de celle d'Amsterdam, « les familles de l'une et de l'autre étant alliées par le voisinage de six lieues ».

Au Nord enfin de la République, trois provinces d'un caractère tout spécial, où il n'y avait de noblesse terrienne et d'aristocratie municipale que par exception, Groningue, Frise et Drenthe, formaient un groupe à part, qui se gouvernait pour la plupart en démocratie, où les esprits « étaient naturellement fiers et opiniâtres et quasi toujours occupés en leurs propres affaires ». C'était comme un prolongement des terres d'Allemagne au-delà du Dollart, ce pays dont la seule grande ville, Groningue, demeurée jusqu'en 1594 catholique et espagnole, poursuivait ses destinées particulières comme une république marchande de la Hanse, en essayant d'ailleurs de se faire un domaine du pays d'alentour (*Ommeland*) et même de la Drenthe, et d'en asservir la démocratie rurale ou urbaine.

Le gouvernement commun des Sept Provinces était constitué, depuis l'Union d'Utrecht, par l'assemblée à laquelle les provinces députaient et dont elles avaient chaque semaine à tour le rôle la présidence, les *États Généraux*, réunion de plénipotentiaires, plutôt que de représentants d'une nation. Ses décisions, dans toutes les affaires importantes, n'étaient en effet valables qu'après avis donné par les Etats particuliers et même les villes des provinces.

La raison en était que chaque province prétendait avoir réservé sa souveraineté, ne l'avoir point absorbée dans le corps de la République par « l'Union » d'Utrecht, et non seulement les provinces, mais les villes principales, et dans ces villes enfin une aristocratie bourgeoise, dont les factions entraient au pouvoir par la ruine les unes des autres ». La ligue, que ces petits Etats séparés avaient formée contre l'Espagne pour leur indépendance et leur foi, n'avait pas prévalu sur l'attention qu'ils portaient, en invoquant leurs droits, au soin de leurs intérêts particuliers. « La Gueldre et l'Over Yssel ménageaient leurs relations avec l'Allemagne ; la Frise et Groningue, leurs relations avec le Danemark ou la Norvège. La Zélande, ayant le fort de son négoce du côté de la France, cultivait son amitié. Les Hollandais, dont le trafic était dispersé en plusieurs villes, s'affectionnaient aux peuples avec lesquels ils trouvaient leur compte, Amsterdam se partageant entre la France, l'Espagne et les pays du Nord. » Au zèle même que les chefs et les représentants de la bourgeoisie déployaient pour le triomphe des doctrines républicaines, se mêlaient souvent des calculs d'intérêt privés, voire des influences féminines. Bien que la République enfin eût fait triompher la foi protestante, ses citoyens se divisaient sur la façon de l'entendre et de la pratiquer, les uns arminiens, avec une tolérance qui les faisait accuser de papisme, les autres, purs calvinistes, avec une fureur exclusive et presque farouche, factions toujours rivales qui opposaient dans chaque canton la bourgeoisie riche au bas peuple et aux soldats.

Les hommes d'Etat du XVII siècle, habitués aux formes monarchiques, prenaient en « pitié » tous ces corps qui n'avaient point de tête. L'espagnol Peñaranda s'écriait que « c'était là le gouvernement le plus extravagant qu'on eût vu ». Le français Chanut s'étonnait que « l'Union pût subsister en cette manière de gouvernement informe » que Temple, l'Anglais, appelait « les *Provinces désunies* ». Tous pensaient comme Mazarin qu'un « Etat formé au bruit des tambours et trompettes ne pouvait être gouverné par les peuples en République, sans conserver quelque image de principauté ».

Cette principauté, c'étaient les pouvoirs qui

la famille de Guillaume le Taciturne, apparentée aux souverains d'Europe, avait exercés depuis plus de cinquante ans, le commandement en chef des armées de terre et de mer par les charges de capitaine et d'amiral général, le Stathoudérat dans six des principales provinces, qui conférait à la maison d'Orange « *ciment et fondement de l'Union*, » la nomination des bourgmestres des villes, un droit d'arbitrage entre les provinces, une influence décisive sur les délibérations des Etats provinciaux ou généraux. La concentration de l'autorité militaire et civile au profit de la maison d'Orange, et comme par droit d'héritage, avait été un remède sans doute à la dispersion, à l'opposition des pouvoirs et des intérêts locaux, mais un remède pire que le mal aux yeux des bourgeois d'Amsterdam, de l'aristocratie marchande de Hollande.

Pouvoir militaire, avant tout, le stathoudérat impliquait une politique de guerre ou tout au moins de paix armée, contraire à la prospérité du négoce. La Hollande contribuait pour plus de moitié au budget commun que les autres provinces soutenaient peu ou irrégulièrement. Le crédit d'Amsterdam était, en dernière analyse, le ressort essentiel de l'Etat, aux heures de crise. Ainsi peu à peu le fonctionnaire, auquel la province avait remis le soin de ses intérêts et la direction de ses affaires, le pensionnaire, le *grand pensionnaire*, était « devenu un des premiers personnages de l'Union ». Son devoir essentiel, son rôle constant furent de défendre et de faire prévaloir aux Etats-Généraux la politique de sa province, d'opposer aux exigences de l'armée et de ses chefs les droits du pouvoir civil, et surtout la doctrine particulariste de la souveraineté des provinces et des villes.

Dans ce pays peu favorisé de la nature, dont les habitants devaient employer leur énergie à lutter contre elle plus que contre les hommes, il avait fallu, pour assurer la vie et la grandeur de l'Etat, trouver des soldats, mais aussi de l'argent. Les stathouders disposaient des uns, Amsterdam de l'autre. Le conflit entre les princes d'Orange et la Hollande mit toujours l'Union en péril. Maurice de Nassau avait triomphé d'Olden Barnevelt. Son petit-neveu Guillaume II avait espéré réduire Amsterdam par la force, en 1650, mais il mourut. Sa mort avait été pour les bourgeois hollandais une délivrance et l'occasion d'une revanche, d'autant plus âpre que leur situation avait été plus menacée. Il leur fut aisé de refuser au fils posthume de Guillaume II les charges d'amiral, de capitaine général et gouverneur que son âge ne lui permettait pas de remplir, mais que ses cousins, Guillaume-Frédéric, ou Maurice de Nassau Siegen, illustré par sa conquête du Brésil, auraient pu tenir pendant sa minorité. Après avoir d'abord laissé ces charges vacantes, ils les démembrèrent, et tandis qu'ils diminuaient l'armée, ils subordonnèrent l'état-major et les officiers aux députés des Etats-Généraux et provinciaux. Les pouvoirs de l'amiral furent partagés en cinq amirautés dont trois relevaient de la Hollande seule. Bientôt même, de ces charges ainsi amoindries, ils déclaraient la maison d'Orange à jamais exclue. Dans cette mesure que Cromwell, rival heureux des Provinces-Unies leur avait dictée, l'Europe monarchique vit une usurpation presque égale à celle de l'Angleterre sur ses rois. Les Provinces-Unies avaient souscrit à ces décrets contre la maison d'Orange dans l'espoir que leur donna une grande assemblée, réunie en 1651, de se partager plus complètement encore, avec les dépouilles du stathoudérat, la souveraineté et le gouvernement.

La province de Hollande poursuivait de plus un autre espoir que ses hommes d'Etat s'employèrent habilement à réaliser, la direction, l'absorption de l'Union à son profit. Elle parut n'invoquer les droits particuliers des provinces que pour faire prévaloir les siens pour « seigneurier » ses voisines, sinon par la force comme les stathouders, du moins par l'influence de sa richesse, et de perpétuelles négociations. Le soin de cette politique ambitieuse et subtile se trouva remis, depuis 1651, à dix ou douze conseillers, dont l'un des plus jeunes, Jean de Witt, « hardi, entêté dans son opinion, désintéressé en son privé, homme de savoir et d'esprit, entièrement pénétré de ces idées de liberté », avec son frère Corneille, parut, à peine âgé de trente ans, comme pensionnaire, le chef incontesté. Dans cette République, qui tendait à devenir simplement la Hollande, de Witt fut le serviteur passionné et puissant d'un idéal de grandeur politique, économique, intellectuelle, qui flatta l'orgueil et servit les intérêts d'une aristocratie, capable de tenir en Europe le premier rang.

Entre cette République et la monarchie française arrivées à ce degré de puissance, un premier malentendu grave fut la paix séparée que, le 30 janvier 1648 les Provinces-Unies conclurent avec l'Espagne, au mépris des services rendus depuis Henri IV à leur indépendance, malgré les clauses formelles du traité signé par elles avec Louis XIII, en 1635. Cette défection avait été d'autant plus sensible à la Régente et aux Français que les victoires de Condé et la diplo-

matie de Mazarin leur laissaient espérer alors sur l'Empereur et le roi d'Espagne, une supériorité décisive. Elle compensait d'avance la perte que Philippe IV allait, lui aussi, faire à Munster de son allié de Vienne; elle lui fournissait un moyen inespéré de prolonger sa résistance.

Les motifs qui avaient dicté aux Etats-Généraux leur résolution étaient plus graves et plus significatifs pour l'avenir que cette résolution même. Ce n'était pas seulement le désir de consacrer leur liberté par une paix durable que souhaitaient depuis quatre ans les marchands d'Amsterdam, las des dépenses militaires, jaloux de l'autorité du stathouder, ni les conseils intéressés des représentants des Etats-Généraux, de Pauw et Knuyt, suspects de corruption.

C'étaient plus encore leur crainte des progrès de l'armée française aux Pays-Bas, leur dessein qui s'accentuait d'année en année de n'y pas coopérer plus longtemps, et la pensée mal dissimulée de sauver l'Espagne vaincue et affaiblie, de façon à n'avoir pas pour voisins les Français victorieux et puissants. En se rapprochant de l'Espagne, sans consulter la France, les Hollandais inaugurèrent une politique qu'un publiciste de Middelburg définissait pour l'avenir « la *vraie balance des Provinces Unies* ». A la grandeur française ils opposaient la leur, au nom de l'équilibre. Républicains enfin, reprochant à la royauté française d'encourager la maison de Nassau dans des desseins monarchiques, ils préférèrent le risque de perdre son amitié à celui de subir la loi du stathoudérat (1).

Emile Bourgeois,
Membre de l'Institut.

LA CONVERSION DU MONDE A L'HELLÉNISME (2)

Par elle, l'Europe fut envahie de toutes parts : je dis envahie dans un sens civil et pacifique, par des idées et par des formes.

Il y a quelques années, mon ami Pierre Paris, aujourd'hui directeur de l'Institut français de Madrid, découvrit à Elche, en plein Midi espagnol, un buste de princesse ibérique, bien antérieur à l'ère chrétienne, où les traits de figure et les ornements de parure indigènes avaient été sculptés par les mains d'un artiste grec (1) : Praxitèle faisant le portrait de Salammbô, comme dirait Théodore Reinach (2). Là bas, vers l'extrême couchant et l'extrême sud, à l'autre bout de la Méditerranée, un disciple de la statuaire hellénique avait porté la bonne nouvelle de l'art figuré. Les Espagnols, eux aussi, étaient devenus des « philhellènes » ; et l'on rapportait qu'un roi d'Andalousie avait tellement aimé les Grecs qu'il s'était efforcé à prix d'argent de les soustraire à la domination des Perses. — Je ne cite que quelques faits entre mille, au hasard de la mémoire.

De l'Espagne, par l'Atlantique, je remonte vers le Nord, vers les rivages brumeux des Hyperboréens, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, le Danemark, la Norvège même. Savez-vous quel est le pilote qui m'indique ma route ? C'est Pythéas, un armateur grec de Marseille, lequel a reconnu ces mers et ces terres dans le temps où Alexandre subjuguait l'Asie ; Pythéas, qui séjourna en Norvège, la Thulé de la fable ; qui alla plus loin encore, jusqu'au Cercle Polaire, où l'arrêtèrent enfin les brumes et les banquises de l'Océan Glacial.

Sur quelques-uns de ces rivages, longtemps après Pythéas, la Grèce faisait encore retentir l'écho de son influence. Dans une tourbière du Jutland, à Gundestrup, on a découvert un vase d'argent couvert de scènes barbares, mais qui trahissaient l'imitation des dispositifs et des décors helléniques, et un archéologue danois (3) a reconnu dans l'une d'elles la lutte d'Hercule contre le lion de Némée.

Je pénètre dans l'intérieur de l'Europe, et je vois que les Germains ont fait un Mercure de leur Wotan. Je pousse dans cette Russie où Pythéas n'est point allé : mais d'autres Grecs y sont allés, et des amis des Grecs, et à toutes les époques. Le long des Carpathes, d'Odessa à la Baltique, une route de caravanes attirait marchands ou marchandises helléniques (4). En Crimée et à ses abords, les rois scythes se paraient de bijoux à la façon grecque (5), et si la

(1) Ces pages forment le début de l'*Introduction* du *Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France en Hollande*, publié par le ministère des Affaires Etrangères, qui paraîtra prochainement, par les soins de Louis André, docteur ès-lettres, à la librairie Roccard.

(2) Voir la *Revue Bleue* du 15 [illegible] du 6 mai 1922.

(1) P. Paris, *Essai sur l'art [illegible] pagne primitive* (Paris, Leroux, 1903-4), t. I, p. 282 etc.

(2) Cf. son excellent article sur la « dame d'Elche », [illegible] des Etudes [illegible] XI [illegible]

(3) Sophus Müller.

(4) D'autres mot[illegible] IV, 13.

(5) Conférence [illegible] 1919-1920.

tiare de Sattaphernès est un faux abominable, elle n'en est pas moins un hommage rendu par un escroc à la vérité historique. Aujourd'hui toutes les icones russes ne sont que les sœurs cadettes, très semblables à leurs aînées, des images byzantines, et la Russie entière regardait naguère et regardera peut-être demain vers Constantinople la Grecque, capitale de son art et de sa foi. — Je réunis pêle-mêle des faits très différents et très éloignés, depuis le voyage du Grec Aristée, six siècles avant notre ère, jusqu'aux ambitions des derniers tsars : mais la montée des flots helléniques est faite de vagues innombrables qui vont et viennent encore, après vingt-cinq siècles de tempêtes ou de bonaces.

Elle fut moins forte en Afrique, toujours rebelle à la culture classique. Pourtant, le monstrueux continent libyque eut lui aussi ses Grecs et ses élèves des Grecs, en Egypte même sous les Pharaons, en Cyrénaïque, où les fouilles italiennes ont révélé des œuvres parfaites, à Carthage la Phénicienne, à Cherchell d'Algérie, chez les Numides et chez les Maures, et jusqu'au centre du Maroc, à Volubilis près de Fez, où les recherches de notre jeune ami Chatelain ont affirmé la présence des ordres de l'architecture hellénique. Le long du Nil, de cataracte en cataracte, les pionniers de la vie aimable sont remontés très haut : c'est en grec que les rois de Nubie gravaient leurs inscriptions ; et sur les plateaux d'Abyssinie, au moment présent, on entend parfois répéter des leçons qui dérivent de la Grèce byzantine.

Je finirai par l'Asie cette rapide revue. Car ici, la récolte est splendide et inattendue. Vous ne vous étonnez pas tout d'abord, et vous vous rappelez qu'Alexandre l'a soumise, du Bosphore à l'Indus, et que sous ses pas se sont levées des moissons d'hellénisme. Mais je ne crois plus qu'Alexandre ait eu le principal mérite en cette diffusion de l'esprit nouveau. Bien avant son passage, les Grecs s'étaient répandus en Asie, faisant connaître leur génie aux peuples émerveillés de l'Empire perse. Alexandre a accéléré le mouvement d'un geste triomphal, mais il ne l'a pas déterminé. Au reste, après lui, l'élan de la Grèce en Asie a été prodigieux. Il a traversé Jérusalem et Babylone, il a tranché l'Indus et voisiné avec le Gange. Une école de sculpteurs grecs s'est épanouie dans le Gandharâ chez les Indiens, et il faut voir dans le beau livre de M. Foucher (1) ces chapiteaux formés de l'acanthe corinthienne, ces scènes religieuses disposées à la manière des bas-reliefs classiques, ces Bouddhas aux attitudes de Zeus ou d'Apollon : à chaque instant, en regardant ces images où la Grèce exprima la foi des Indiens, je rencontre des détails, tournures de corps, allures de mouvements, motifs de décoration, absolument pareils à ceux dont, à Trèves, à Sens ou à Bordeaux, les sculpteurs gréco-romains ont tenté de rendre les habitudes gauloises. Sur la Moselle ou sur l'Indus la Grèce faisait de pareils efforts. — Mais l'Inde ne suffit pas à sa marche en Orient. La Chine à son tour fut pénétrée par ses disciples du Gandharâ ; et je me souviens de l'émotion qui me saisit un jour, il y a plus de dix ans, lorsque notre cher et glorieux Chavannes me montra le bas-relief (1) qu'il avait découvert en pleine Chine, près du grand fleuve Jaune, et où j'aperçus, sous le nom d'un dieu bouddhique, un Mercure grec coiffé du pétase, armé du trident de Neptune et du thyrse de Bacchus (2). — Mais la Chine elle-même ne suffit pas à cet art religieux amené de la Grèce. Lui aussi, — comme tant d'autres ambitions, mais sans préparation de meurtres ou sans hypocrisie de conférence, — à lui seul, par la valeur de ses lignes et l'attrait de ses figures, il traversa l'Océan Indien et toucha au Pacifique : on a saisi l'action de ses sculptures au Japon, de son architecture à Java.

De Java au Jutland, de l'Abyssinie à Moscou, du Caucase à Cadix, voilà les chemins d'étapes de l'influence hellénique, telles que nous pouvons les tracer aujourd'hui. Qui sait si demain ne nous entraînera pas plus loin dans ces merveilleux pèlerinages d'histoire ?

Après les hommes et les choses de Grèce qui ont réellement fait ces voyages d'outre-mer, disons un mot des voyages fantaisistes qu'on attribuait aux Grecs de la légende et du mythe ; après la réalité, je ferai intervenir la fable à titre de preuve de l'extension hellénique.

Les historiens d'une certaine école me blâmeront sans nul doute ; ils me diront qu'il n'est point place en histoire pour l'analyse des rêves et la notation des horizons chimériques. Comme ils se trompent ! La légende, la chimère, par cela seul que ce sont des créations humaines,

(1) Deux volumes parus.

(1) Très soigneusement publié par Chavannes, *Mission archéologique dans la Chine septentrionale*, planches, 1re p., 1909, n° 225 (Yun-Kang, groupe IV).

(2) Je crois en effet plutôt à un thyrse qu'à un foudre. C'est l'imitation d'un Mercure « panthée », *omnium deorum argumenta habens* comme dit Ausone (*Epigr.*, 30).

des croyances de peuples, parce qu'elles ont une date et une racine, qu'elles furent dans le temps et sur le sol, fables, fantaisies, chimères et légendes sont des faits historiques au premier chef. Saint Martin n'a sans doute accompli aucun des miracles qu'on lui attribue : mais que la Gaule entière ait cru en ses miracles, qu'elle ait fait de lui son saint de prédilection, c'est une preuve que son nom a régné sur cette Gaule, et qu'elle lui doit une sorte d'unité morale. Charlemagne n'a pas pris Constantinople, il n'a pas essayé de délivrer le Saint-Sépulcre : mais que des Français l'aient dit au douzième siècle, cela prouve que ces Français communiaient dans la gloire impériale de Charlemagne et qu'ils associaient cette gloire au triomphe du Christ.

Hé bien ! de la même manière le monde antique a cherché partout, en Europe, en Asie, en Afrique, les traces des héros grecs ; et si de ces héros rien n'est vrai, pas même peut-être l'existence (1), le fait qu'on a vu partout les vestiges de leur passage montre que l'humanité d'autrefois s'inclina partout devant la Grèce, comme une famille de frères innombrables devant la mère divine qui les aurait engendrés. Ulysse serait allé au détroit de Gibraltar, déjà visité par Hercule ; il aurait voyagé en Ecosse, navigué sur le Rhin (2) ; et c'est près de la pointe bretonne du Raz, à la baie des Trépassés, qu'il aurait évoqué les morts et revu sa mère (3). Par les routes de l'air, Phaéton aurait volé jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, le fleuve Eridan, et c'est là que les peupliers trembleurs gémissaient sur sa mort. On aurait vu Hercule à Rome, sur l'Atlas, à Cadix, à Alésia de Bourgogne, où il aurait fondé le royaume des Gaules, dans les steppes de la Russie, où il aurait eu de misérables amours. Et l'Inde entière serait accourue pour contempler le triomphe de Bacchus. Partout où il y avait des hommes, on voulait qu'eût pénétré un héros grec. Après tout, c'était plutôt erreurs de détail que chimère d'ensemble, puisque le Grec Pytheas a réellement vécu, qu'il a réellement touché au cercle Polaire, là même où finissait la vie de l'humanité.

J'ai comparé tout à l'heure la Grèce à une mère adoptive des nations. C'est bien ainsi, en effet, que tant de villes et de peuples d'autrefois l'ont considérée, lorsque à l'origine de leur histoire ils placèrent un héros grec. Et je vous ai déjà nommé Rome prenant pour fondateur Enée, un Troyen sans doute, mais n'ayant reçu que de la poésie grecque le droit à la vie historique. Alésia et Nîmes se crurent des filles d'Hercule ; Lisbonne, une fondation d'Ulysse ; les parents d'Ajax auraient fondé des colonies en Espagne. Anténor au Danemark ; et les rois francs, au temps de Dagobert ou de Pépin, se dirent les petits-fils de Francus, descendant de Priam le Troyen.

Je veux insister sur cette légende de l'origine troyenne des Francs : car elle est peut-être le fait le plus significatif de la vogue incroyable que rencontrèrent les ascendances classiques. Cette légende, je suppose (1), date du temps où les rois francs, sous les empereurs Constantin ou Constance, se mirent au service de Rome : ils ne voulaient plus passer pour des Barbares; alors, ainsi qu'avaient fait les Romains eux-mêmes ou les Gaulois d'Alésia, ils se créèrent de toutes pièces une généalogie qui les faisait remonter à des héros célébrés par les poètes. Voilà bien un nouveau chapitre, et combien saisissant ! de l'emprise de l'hellénisme dans le monde : il s'introduit dans l'histoire des peuples nouveau-nés, il l'arrange à son profit, et avec elle, de siècle en siècle, il s'insinue jusqu'à nous. Quand, à la Renaissance, Ronsard voulut doter la France d'une épopée nationale, et qu'il écrivit sa *Franciade*, ce fut à la guerre de Troie et aux récits d'Homère qu'il emprunta l'origine de notre patrie. D'Homère à Ronsard, plus de vingt siècles avaient passé, et la Grèce n'avait point terminé ses conquêtes.

Sont-elles terminées maintenant ? et les leçons du Christianisme, et celles de notre Révolution ont-elles enfin enrayé l'élan de l'hellénisme ? Oui, sans aucun doute, pour ce qui est des dieux, des articles de foi, des erreurs de légendes. Mais en bien des choses encore la Grèce, la Grèce ancienne, [illegible] est jeune encore de gloire et d'immortalité ».

Sondez les paroles théologiques de saint Paul (2) et les conseils de morale de saint Au-

(1) J'adhérerai cependant bien volontiers à la thèse de l'existence et de la carrière historique de ces héros Hercule ou autres, thèse récemment soutenue par P. Foucart.

(2) Cf. *Revue des Études anciennes*, 1912, p. 283 (*Ulysse en Germanie*).

(3) D'après mon interprétation de Claudien, *In Rufinum*, I, vers 120 et s.

(1) Contrairement à l'opinion [illegible] elle est née [illegible] de Rhénanus et de [illegible] similaire.

(2) Voyez le livre [illegible] (Paris, [illegible] 1921.

troise (1), — paroles que nous écoutons toujours, conseils qu'il faut toujours suivre, — et vous verrez ce que l'hellénisme a prêté d'excellent même aux disciples du Christ. Dans un ordre d'idées tout différent, allez au Salon, sinon d'automne, du moins du printemps : et vous verrez surgir d'innombrables figures d'allégories, filles légitimes ou supposées de la Grèce, et des Justices avec la balance, des Victoires ailées, des Abondances à la corne fleurie, et des Mercures au caducée, cet Hermès de trente siècles dont la jeunesse s'obstine à ne point mourir ; et ces vieux types d'école et d'académie, qui servent depuis des millénaires, nous heurteront en outre à chaque instant de notre vie, sur le papier timbré ou les jetons monétaires. Ecoutez maintenant les discours de nos orateurs ou de nos rhéteurs au Sénat, à la Chambre, aux Congrès de partis : et vous entendrez ces formules de Droit, de Progrès, d'Humanité, qui sont, évidemment, les formules de vérités nécessaires et éternelles, les signes de principes que nous devons aimer et réaliser : mais ces formules, présentées comme le font ici ces beaux discoureurs, avec de grandes initiales, à la manière de personnes vivantes, pareilles à des êtres qui auraient des figures, je reconnais en elles des images verbales dérivées des allégories helléniques, les derniers indices d'un anthropomorphisme du langage qui est l'héritier des divinités à visage humain imaginées par la Grèce. Et si j'avais traversé l'Atlantique pour suivre en Amérique notre délégation française, là-bas, à New-York, à Washington, et plus loin, à Chicago, à San-Francisco, j'aurais rencontré, à tous les arrêts de ma route, les trois ordres de l'architecture grecque, et l'acanthe corinthienne, la même que nos soldats viennent de revoir dans le désert syrien de Palmyre et que nos archéologues ont découverte à côté des bouddhas indiens du Gandharâ.

L'historien n'a accompli que l'une de ses tâches quand il a exposé les faits en les notant sur l'espace et dans le temps. Il lui reste une tâche tout aussi nécessaire et autrement difficile, qui est d'apprécier ces faits et de les expliquer. Nous savons que la culture hellénique s'est répandue, à travers l'espace, sur les nations du monde antique, qu'elle est parvenue, à travers le temps, aux peuples du monde moderne; nous connaissons les étapes de cette diffusion, leur durée, leurs directions et leurs modes. Il faut maintenant rechercher pour quels motifs les hommes d'autrefois et les hommes d'aujourd'hui ont également sollicité de maîtres grecs les leçons de l'écriture, les avantages de la monnaie, la sécurité de la pierre, la splendeur de l'art, l'humanité des dieux visibles.

Mais en face de ce problème des causes, l'historien hésite, incertain, ignorant et timide, lui qui tout à l'heure travaillait sans crainte et presque avec orgueil le long de la chaîne des faits. La trame des événements du passé, comment ce passé s'est produit, il a fini par le retrouver à force de labeur, de patience et d'exactitude. Mais pourquoi s'est produit ce passé ? La force morale qui a tissé cette trame, il est inhabile à la définir, il n'est qu'un architecte de façade qui reconstruit le plan d'un édifice et qui n'arrive pas à rallumer les foyers de l'intérieur. — Faisons cependant effort pour comprendre le triomphe de l'hellénisme.

D'un côté ce sont des âmes humaines qui l'ont appelé et qui l'ont reçu. Si elles ont accueilli avec joie inventions et découvertes grecques, c'est parce que celles-ci répondaient à des besoins instinctifs et légitimes. — Elles ont voulu l'écriture, parce que l'homme, du jour où il a imaginé la parole, a dû invinciblement souhaiter et chercher un moyen de noter cette parole, de la transmettre au loin dans le cours des mois et sur la surface des sols : la parole ailée, comme disait le poète grec, a fait surgir la parole peinte, comme disait le Moyen Age. — Nos âmes encore, si nobles que soient leurs désirs de piété, ont soif de rapprocher d'elles la divinité, et elles ne peuvent l'inviter et l'entendre que si elles la sentent semblable à elles-mêmes. L'histoire du monde est pleine de la lutte entre les prêtres qui veulent élever et reculer Dieu dans les sphères invisibles, et les hommes qui le veulent à côté d'eux et le regarder face à face. Et quand les Grecs montrèrent à leurs voisins leurs dieux et leurs déesses de bois ou de pierre, ce fut aussitôt un cri d'allégresse et les bras tendus pour leur faire accueil. — Et il en fut de même de toutes les nouveautés que les nations adoptèrent à la suite de leurs maîtres. La monnaie d'or et d'argent ne fit que régulariser un système d'échanges par poids convenus que les hommes avaient déjà découvert; les solides édifices de pierre réalisaient le souhait de nous tous, d'avoir des demeures de familles ou de divinités qui puissent braver le temps et les éléments; et de sculpter des figures,

(1) Voyez le livre de Thamin sur *Saint Ambroise et la Morale chrétienne*, si riche en fines analyses (Paris, Masson, 1895).

et de dessiner des scènes, et de copier la nature, et de faire vivre la vie par l'image, l'homme spontanément, et presque dès son origine, fut saisi de ce besoin, de répéter ce qu'il voyait par un doublet façonné de sa propre main. Il n'est pas jusqu'à la croyance que toutes les villes et tous les peuples étaient d'origine grecque, qui ne s'explique par l'intime espérance des êtres humains, d'être les enfants d'une même race. Ce que la Grèce enseigna à nos pères, c'est précisément ce qu'ils désiraient apprendre. Elle se présenta à point nommé pour satisfaire aux secrètes aspirations qui étaient en leur nature.

Mais, en disant cela, je n'ai expliqué qu'une part des phénomènes, la part des âmes qui ont copié la Grèce. Je n'ai pas expliqué l'autre, celle de la Grèce qui a converti ces âmes, et pourquoi lui fut dévolue la mission d'ouvrir la Gaule et l'Europe et l'Asie aux formes d'une nouvelle existence.

Cette cause de la suprématie historique de la Grèce, je vous le dirai en toute franchise, je ne la connais pas. — Est-ce parce qu'elle fut l'intermédiaire entre la Méditerranée, qui tendait à cette haute culture, et l'Orient, qui l'avait déjà ébauchée? Mais la Phénicie joua bien mieux la première, en Europe, à sculpter de divines images et à bâtir des temples prestigieux? Mais pourquoi donc a-t-elle été la première à créer ces belles choses, et a-t-elle créé les plus belles? On me dira qu'elle dut sa victoire à ce qu'elle était un peuple de rivages et d'îles, maîtres des mers, admirablement situé pour disséminer au loin les découvertes qu'il avait faites. Mais l'histoire a vu des nations aussi bien placées sur la terre, elles aussi nations d'îles et de rivages, souveraines sur les Océans et ambitieuses d'expansion, et qui pourtant n'ont pas réussi à doter l'univers d'un idéal nouveau. — Non! la véritable cause de la naissance et de la prédestination de l'hellénisme, la cause profonde, celle qui est au plus lointain des racines et au centre originel des germes, je ne la connais pas plus que je ne m'explique le point de départ des deux révolutions qui vont suivre, ni pourquoi la Judée a inauguré le Christianisme, ni pourquoi la France a forgé la loi des libertés modernes.

Je me hâte de dire que je ne songe pas un seul instant à parler de miracle, mot que d'autres ont prononcé : je ne crois pas plus au miracle grec qu'au miracle juif, qu'au miracle français. Il n'y a pas de miracles en histoire, il y a des faits splendides et universels dont nous ignorons aujourd'hui les causes, parce que nous ne sommes qu'au début de la science, parce que l'histoire commence à peine sa carrière de vérité, parce que le temps et les forces manquent aux historiens qui vous parlent. — Mais ceux qui viendront après nous chercheront à leur tour, et, plus jeunes et plus heureux que les maîtres, ils sauront comprendre et résoudre le mystère des révolutions passées.

Contentons-nous ici de la tâche modeste d'exposer ces révolutions. Et pour raconter la plus ancienne, celle de l'hellénisme, je vous conduirai d'abord au seuil par où il a pénétré dans la Gaule. Et nous reparlerons de Marseille.

Camille JULLIAN,
Membre de l'Institut.

UN CÉNACLE WAGNÉRIEN A PARIS

En France, depuis 1900 environ, le culte dont Wagner est l'objet a perdu peu à peu ce caractère exalté, extatique, qu'il avait pris après la mort du maître.

En Allemagne il garde encore toute sa force, toute son intransigeance. Pour l'édification journalière des adeptes germaniques, un grave docteur en philosophie publie des éphémérides : chaque matin, le fidèle, détachant la feuille de la veille, voit une nouvelle gravure, un « document par l'image » avec un texte explicatif. Ainsi, à chacune de ces trois cent soixante-cinq « stations » de la vie et de la passion du maître, le fidèle peut quotidiennement méditer, édifier son cœur, implorer la grâce wagnérienne, et devenir le « pur et simple » qu'il faut être, semble-t-il, pour avoir la révélation intégrale du « drame lyrique ».

A Paris, en 1885 et 1886, il y eut un cénacle où fleurit le mysticisme wagnérien. Le Maître y apparaissait, vraiment, comme un Rédempteur. Il apportait une Loi Nouvelle : il ouvrait des Temps de Lumière : son œuvre était une Œuvre de Vie, car, à elle seule, elle allait recréer la Vie :

« La vie humaine, l'Art wagnérien, doit la recréer », s'écriait, au début d'un article, l'un des rédacteurs de cette *Revue Wagnérienne* qui était l'organe de la secte naissante.

Parmi les collaborateurs de cette revue, aujourd'hui presque introuvable même chez les bouquinistes spéciaux, on lit les noms de Villiers de l'Isle Adam, Huysmans, Paul Verlaine, Mallarmé, Catulle Mendès, Wyzewa, Hans von Wolzogen, Alfred Ernst, Edouard Dujardin, Emile Hennequin, Edouard Rod, et aussi les noms de trois peintres : Fantin Latour, Odilon Redon, Jacques Blanche.

Que de disparates, que de contrastes ! La vie journalière, qui devait (espérait-on) être « recréée par l'Art wagnérien », allait bientôt apprendre à ces apôtres que, s'ils croyaient comprendre le même « Mage Divin », ils étaient bien peu nés pour se comprendre et pour s'aimer les uns les autres. Apôtres d'une même communion, ils ne devaient pas tarder à s'excommunier mutuellement. Il me souvient d'avoir entendu l'un d'eux, et non des moindres, déclarer avec une outrance pleine de bonhomie et de gentillesse :

— « Un tel ?... mais il devient... »

Non, il faut supprimer l'adjectif. Excellent Huysmans ; il disait cela avec bonté, avec onction, sans la moindre aigreur ou jalousie confraternelle ; il disait cela comme un saint, dégoûté de tout par l'ascétisme et par la maladie, et qui écarterait, en la bénissant, la cause d'une odeur nauséabonde...

Qu'est-ce que Huysmans, aussi bien, allait faire parmi les wagnériens ? Et qu'est-ce que beaucoup d'autres allaient y faire ? De fait, ce groupement de néophytes était semblable à la plupart des groupements humains : des hommes, fort divers et se connaissant peu, étaient rapprochés par des causes multiples et confuses, par le hasard ; et ce rapprochement était consolidé par les deux adjuvants ordinaires : une haine commune contre les idées passées de mode ; un amour commun pour une chose qu'on ne comprend pas encore.

*
* *

La haine commune, c'était, comme aux temps héroïques du romantisme, la haine du « bourgeois » et des artistes en vogue.

Rien n'est plus naturel, rien n'est plus agréable pour des artistes nouveaux dans la vie ou dans le succès : cette haine est un réconfortant, un stimulant ; elle est l'expression passionnée de leur raison d'être, elle les soutient en leur donnant l'espoir d'un meilleur avenir.

C'est ainsi que Villiers de l'Isle Adam, dans la *Revue Wagnérienne*, publiait *La légende de Bayreuth*, conte philosophique, ou apologue symbolique. On y voyait « un jeune artiste, affamé comme de raison, abandonné même de son chien », mais prophétisant qu'un temple, un jour, serait élevé pour qu'on y célébrât le culte divin de sa musique. Déjà, en effet, depuis quelques années, le temple de Bayreuth s'était ouvert aux premiers pèlerins.

Quel motif d'exaltation, quelle nouvelle raison de croire en eux-mêmes, pour Villiers et pour les jeunes artistes qui souffraient de voir à quelles œuvres, alors, allait le succès. Gounod, à leurs yeux, était le symbole du musicien de pacotille : « un mélange anodin de Bellini, de Schumann et de Meyerbeer ». Ils méprisaient même Chopin et Schumann : « Chopin, le seul poitrinaire, sonne funèbrement faux... Schumann fut un inquiet : ses romances, d'une prétentieuse simpletterie, occupent les doigts et les larynx des pâles jeunes femmes... »

Dénigrant ainsi ces grands disparus, que ne pensaient-ils pas des menues célébrités d'alors ?

Ce mépris, ou plutôt cette sévérité outrancière, cette juvénile ardeur à chasser du monde des apparences la génération précédente, s'exerçait aussi aux dépens des littérateurs, romanciers ou poètes, des peintres et sculpteurs, et aussi des gouvernants. Seul, Louis II, protecteur du Rédempteur, était un grand Roi.

On peut croire que la plupart des adeptes du cénacle, dans cette haine spontanée contre les hommes et les idées alors en faveur, étaient d'accord. Ils ne l'étaient pas, apparemment, dans leur culte wagnérien.

*
* *

Quelques-uns, parmi eux, devaient bien peu connaître la musique du Maître, ou ses écrits, ou même le récit de sa vie. Mais les romantiques, qui juraient par Shakespeare et par Gœthe, les connaissaient-ils beaucoup plus ?... Certains noms, pendant quelques années, ont le pouvoir magique de donner le frisson à quelques âmes ardentes, et de les éveiller à l'art ; cela ne vaut-il pas mieux que de susciter des commentaires, qui paraissent ingénieux pendant deux ou trois saisons ?

Dans la *Revue Wagnérienne*, il y a des commentaires dont on ne peut guère parler, — ou dont on parlerait trop longuement, — car on n'est pas bien sûr de les entendre. Non qu'ils soient incompréhensibles ; mais peut-être leurs auteurs les ont-ils proposés comme des canevas où chaque lecteur doit broder son propre rêve. Par exemple, Stéphane Mallarmé écrit ce texte :

« Voulant ma part de délices, me permettras-

tu de goûter, Wagner, dans ton Temple, à mi-côte de la montagne sainte, dont le lever de vérités, le plus compréhensif encore, trompette la coupole et invite à perte de vue du parvis les gazons que le pas de tes élus foule, un repos?... »

Mallarmé, d'après un wagnérien même, était « un auteur difficile ». Il n'était pas le plus « difficile » dans ce cénacle.

Pourtant, leur religion ne manquait pas d'être assez facile à exposer, surtout après que l'un d'eux, Teodor de Wyzewa, l'avait déduite, en diverses occasions, avec une remarquable lucidité.

Il le fit en plusieurs chroniques qui toutes partaient d'une actualité quelconque pour aboutir à Wagner. A propos du salon de 1885 ou de celui de 1886, à propos de Tolstoï, à propos des livres qui venaient de paraître, le néophyte enseignait la religion nouvelle.

Il l'enseignait encore à propos du pessimisme. Le pessimisme alors était fort à la mode: on s'occupait du *Journal* d'Amiel, Paul Bourget publiait *Cruelle Enigme,* Edouard Rod, la *Course à la Mort* et le *Sens de la Vie*... Wagner, encore mal connu, allait il être enrôlé parmi les pessimistes ?

« Renoncer à la volonté de vivre est le sens philosophique de *Parsifal ; Tristan* signifie l'appel de l'amour à la mort ; Wotan, la béatitude de l'être divin parvenant à l'ataraxie. »

Mais Wagner écrit aussi :

« L'essence des choses se révèle à Beethoven, apparaissant dans la splendeur sereine de sa beauté. »

Phrase magique : elle permet, dans l'inconsistante farandole des idées abstraites, de déclarer que l'auteur de *Tristan* n'est pas un pessimiste ; phrase magique, on peut la prendre comme première danseuse dans le nébuleux ballet de la pensée wagnérienne. L'essence des choses se révèle au musicien, l'ineffable est suggéré à l'auditeur par la musique, — voilà d'où découle tout le wagnérisme.

Autour de cette affirmation séduisante, autour de cette promesse de révélation, on comprend que des artistes, saisis d'enthousiasme, se soient groupés et entraînés à l'exaltation. En littérature, on commençait alors d'être las du lourd triomphe du naturalisme. Les arts, dominés par les succès des Gounod et des Bouguereau, étaient réduits à n'être plus que des arts d'agrément (de quel agrément !), une façon de divertissement de la même nature, à la sensualité près, que le jeu de billard ou de dominos... Tout à coup, une œuvre surgissait, avec la gloire d'avoir été longtemps méconnue et d'être encore raillée par les feuilletonnistes ; et cette œuvre promettait de révéler l'ineffable, et d'entraîner l'imagination jusqu'à « l'essence des choses »...

Il se forma donc un cénacle ; et, dans cette chapelle il y eut, pour les plus fervents, des minutes illuminées.

*
* *

« Eveille-toi, Erda, éveille toi, Eternelle qui sais le mot des mystères... »

Erda répond au dieu qui l'éveille :

« Mon sommeil et mon rêve possèdent la Science... mais les choses me deviennent confuses quand je m'éveille... laisse-moi me rendormir... »

Et Wotan, le dieu errant qui apparaît dans *Siegfried,* reprend sa course à travers un monde dont il ne peut deviner le mystère.

Ils ont fait comme Wotan, fatalement, les apôtres du wagnérisme. Chacun d'eux, selon l'abondance poétique, selon la beauté de son âme, prêta plus ou moins de sens aux inconscientes suggestions de cette Erda mystérieuse, de cette musique qui « sait l'essence des choses ». ...Hélas, ni Erda, ni la musique ne peuvent révéler cette « essence » si on les tire du monde du rêve vers le monde de l'intelligible.

Peut-être estimera-t-on qu'il y avait, dans cette manière mystico-philosophique d'écouter l'orchestre et les chanteurs, quelque artifice et un entraînement spécial... Evidemment, nos arrière grands-pères, quand ils fredonnaient *Vive Henri IV,* n'y mettaient pas tant de façon. Mais auraient-ils, autant que nous, compris Wagner, ou Beethoven, ou Bach, ou Mozart, ce Maître trop peu connu ?...

« On commence par Wagner », déclarait Nietzsche avec une géniale pénétration. De fait, Wagner donna, d'abord à ses fidèles, puis à d'innombrables auditeurs, la plus active initiation à la musique. De même que les rythmes de Victor Hugo nous ont fait percevoir, dans les vers de Racine, toute une rythmique verbale que Racine ne verrait pas sans une admiration pleine d'étonnement, de même la musique et les théories de Wagner ont préparé notre être à prêter aux œuvres des anciens maîtres de nouvelles et d'indéfinies richesses expressives. Par tous les arts, et plus passionnément par la musique, l'âme humaine dialogue, dans l'ineffable, avec l'Inconnu.

Voilà quelle fut la grande et féconde leçon de Wagner, et ce n'est pas sans émotion que nous pensons aux apôtres de la *Revue Wagné*

rienne. Une foi confuse, encore mal formulée, les animait. Mais ils contribuèrent à nous rappeler quelle était la plus haute fonction des arts et de la musique : l'expression du divin.

Hélas ! une expression humaine, trop humaine !

Adolphe Boschot.

LA CRISE DES CHANGES ET LA RECONSTRUCTION ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE

Il n'est personne qui ne souhaite de voir les peuples européens recouvrer la puissante capacité d'échange dont ils jouissaient avant la guerre. Les pays exportateurs regrettent particulièrement les blés russes, cette monnaie abondante et du meilleur aloi, qui, tout en leur apportant un élément essentiel de bien-être, faisait des sujets de Nicolas II de précieux clients de leurs industries.

Mais cette restauration économique, qui est dans les vœux de tout le monde, est-elle possible à brève échéance? Ici éclate le désaccord. En Angleterre, l'opinion est très répandue que le dérèglement des changes est la cause principale des difficultés actuelles. Il suffirait donc de stabiliser les changes pour que le commerce international reprît sa marche normale. Cette affirmation est-elle fondée ? La question est l'une des plus importantes qui soient aujourd'hui débattues.

Précisons d'abord ce que les « reconstructeurs » entendent par stabilisation des changes. Est-ce le rétablissement des valeurs réciproques des diverses monnaies telles qu'elles existaient, en 1914, avant l'explosion des hostilités? Assurément non, car le retour aux anciens pairs métalliques est impossible pour les monnaies des Etats centraux et orientaux. Et si l'on peut concevoir la complète réhabilitation des francs de France, de Belgique, même d'Italie, elle ne pourrait avoir lieu qu'au bout d'un temps assez long.

En tant que mesure d'application immédiate, la stabilisation ne saurait donc être qu'une consolidation de la dépréciation plus ou moins profonde que subit le papier-monnaie circulant dans la plupart des pays de l'Europe continentale.

Dès l'abord surgit une difficulté d'ordre doctrinal ou, si l'on préfère, d'ordre moral. Consolider la dépréciation des billets, c'est la déclarer irrévocable, c'est proclamer la faillite au moins partielle de l'Etat. N'ouvrons pas ici un débat où le souci de l'équité, plus complexe qu'on ne l'imagine, et les intérêts matériels les plus graves comme les plus opposés sont simultanément en jeu. Mais ce qu'il faut faire ressortir, c'est le fait que pareil projet, dès qu'il prendra corps, rencontrera beaucoup d'adversaires. De là, un débat préalable qui peut durer et aussi la possibilité que toutes les nations indistinctement ne donnent point leur adhésion au plan de consolidation générale des moins values monétaires.

Supposons cependant toutes résistances vaincues et voyons s'il serait possible de régulariser, par un accord international, les cours des changes. Pour s'en rendre compte, il importe de ne pas perdre de vue que la stabilisation ne consiste pas dans l'établissement de cours invariables. Tout ce que l'on se propose, c'est de ramener les fluctuations du change dans les limites des *points d'or*, en sorte que si les devises étrangères sont, à certains moments, plus recherchées qu'offertes, la Banque centrale ou la Caisse de Conversion puisse satisfaire le surcroît de demandes en fournissant de l'or contre billets à un taux fixe. Dans ces conditions, les frais de transmission du métal à l'étranger forment toute la marge de hausse du change au-dessus du pair. Ainsi, jusqu'en 1914, la liv. st. valant au pair 25 fr. 22 ne pouvait, à Paris, dépasser normalement le cours de 25 fr. 32 environ. A l'inverse, si les devises étrangères ont plus de vendeurs que d'acheteurs, l'or ne tarde pas à affluer et la baisse des devises s'arrête. En ce cas, la stabilisation empêche l'amélioration ultérieure de la valeur de la monnaie nationale. C'est par l'institution d'un tel régime que naguère la République Argentine a réussi à couper court aux oscillations du peso et surtout à en rendre impossible le retour au pair qui eût contrarié de gros intérêts.

Aux *points d'or* peuvent se substituer des limites conventionnelles si la Banque centrale, comme en Autriche-Hongrie avant la guerre, s'engage à fournir non du métal, mais des devises étrangères à des cours légèrement variables suivant l'importance des demandes.

En somme, l'application de ces mesures paraît simple, mais à une condition : c'est que l'on ait de l'or en quantité suffisante ou que l'on dispose d'importants crédits extérieurs valant de l'or. En d'autres termes il faudrait que des banques américaines consentissent à ou-

vrir à chaque contrée intéressée des crédits se chiffrant par millions de dollars ou même, pour les pays comme la France, l'Allemagne ou l'Italie, par centaines de millions. On fait observer que la difficulté n'est pas insurmontable. Ce ne serait même qu'un jeu d'enfant, du jour où l'Europe, politiquement et financièrement réorganisée, aurait regagné la pleine confiance des banquiers et des capitalistes américains.

Toutes ces affirmations paraissent empreintes d'un optimisme bien robuste. Mais allons droit au problème essentiel. Il nous apparaît maintenant en toute netteté. Cette stabilisation sera-t-elle *stable* et les balances de paiements extérieurs des pays de l'Europe continentale momentanément équilibrées grâce à cet expédient qu'est le crédit, conserveront-elles longtemps la position d'équilibre ?

Pour qu'il en soit ainsi, il faudra que désormais les écarts moyens entre créances exigibles et dettes exigibles vis-à-vis du reste du monde soient de peu de durée et de faible amplitude ; il faudra que les excédents de demandes de remises envers l'étranger ne représentent qu'une fraction modérée des réserves métalliques ou des crédits américains et qu'un revirement ultérieur de la balance permette bientôt de réparer les pertes causées par ces prélèvements. Si, au contraire, le *doit* dépasse régulièrement *l'avoir*, les débiteurs envers l'étranger auront tôt fait d'épuiser l'encaisse-or ou les disponibilités en dollars. Voilà l'écueil le plus grave auquel se heurtent les projets des « reconstructeurs ». Pour stabiliser les changes, il faut que l'exportation des marchandises ait repris une ampleur suffisante non seulement pour payer les produits importés, mais pour faire face au service, souvent onéreux, des dettes extérieures. Devons-nous démontrer que la Russie ne se trouve point dans ce cas ? Allégée du fardeau des réparations, l'Allemagne, dont la capacité productrice est restée considérable, réussirait peut-être à équilibrer ses changes ; encore convient-il de ne pas perdre de vue que les « reconstructeurs » entendent supprimer l'action stimulante que la dépréciation du mark exerce sur les exportations allemandes : des mécomptes sont donc possibles de ce côté après qu'auront été frustrées de leurs indemnités la France et la Belgique. Ces deux contrées, à leur tour, dont la situation financière aura subi par là une irrémédiable atteinte, pourront-elles encore régler, grâce aux seules exportations, toutes leurs dettes exigibles envers l'étranger ? Et que dire de l'Italie, et de tous les pays de l'Orient européen ?

Les chances de succès durable des mesures de stabilisation sont d'autant plus problématiques d'ailleurs qu'elles peuvent être compromises par les progrès de l'*inflation* de la circulation du papier-monnaie. A qui fera-t-on croire que puisse être vraiment stabilisé le change d'un Etat émettant des billets sans interruption ?

Non sans doute, comme on le pensait jadis qu'il y ait une relation mathématique entre le montant de la circulation et le taux du change, mais il est certain que la multiplication des billets augmente artificiellement la puissance d'achat qui se tourne en partie vers les produits étrangers qu'elle ne peut atteindre qu'à travers les devises et dont elle fait en conséquence monter le cours. Au surplus la hausse des prix qu'elle détermine à l'intérieur favorise les importations et la hausse des devises est nécessaire pour ralentir cet afflux de marchandises étrangères. Enfin les prix plus élevés grossissent les profits nominaux ; l'épargne paraît à son tour augmenter puisqu'elle se chiffre par plus de millions ou de milliards de papier-monnaie. Or elle tend de plus en plus à passer à l'étranger tant pour échapper aux effets de la dépréciation monétaire que pour se soustraire aux impôts qu'une mauvaise situation financière oblige le gouvernement à aggraver. Toutes ces causes réunies font que l'*inflation* doit compromettre la stabilisation des changes. Va-t-on donc interdire à des Etats souverains l'émission des billets et faire respecter cette interdiction *manu militari?*

Il est donc bien à craindre que l'Europe ne soit pas mûre pour la restauration économique, si ardemment qu'elle puisse être désirée. Force est de se résigner à ce régime sévère de diète que constitue une prime de change qui devient plus onéreuse pour peu qu'augmente la consommation des marchandises étrangères. Régime injuste et incertain, il est vrai, et qui imprime à toutes les activités économiques un caractère spéculatif à l'excès. Régime dont souffrent cruellement aussi les nations à change trop riche. Il dépendra de ces dernières d'atténuer la crise en étendant leurs crédits extérieurs avec plus de hardiesse qu'en ces derniers temps et en se couvrant par des garanties appropriées : il en est encore. En procédant avec mesure, on assurera mieux la reconstruction économique. Que les crédits trop larges et trop faciles ne pourraient que contrarier. Défions-nous des mirages et acceptons stoïquement l'inévitable.

Maurice ANSIAUX,
Professeur à l'Université de Bruxelles.

LES MEULES DU DESTIN

(Nouvelle)

Je téléphonai à Hazen Kinch, dont la petite ferme s'élevait au pied de la colline :

« Hazen, irez-vous à la ville aujourd'hui ? »

— « Oui, oui », fit-il, d'un ton vif et âpre comme à l'habitude, « j'y vais ».

« J'y aurais une affaire à traiter ».

« Eh bien ! venez avec moi », me proposa-t-il brusquement.

« Je suis chez vous dans dix minutes », ajoutai-je ; et quelques secondes après j'enfilai mes snowboots et mes guêtres ; puis je commençai à descendre la colline, enfonçant dans la neige comme dans du sable. Le froid était piquant ; l'hiver avait été fort rigoureux ; et la baie, que j'apercevais de ma fenêtre, était gelée sur plus de douze milles, de l'Est à l'Ouest, et de trente, du Nord au Sud. Une neige épaisse couvrait les montagnes blanches, aux reflets bleuâtres, dans le lointain. Les sapins dressaient leur haute silhouette d'un bleu sombre, et les bouleaux, presque invisibles, semblaient camouflés. Certes, les montagnes ne m'apparaissent jamais plus magnifiques qu'en leur parure d'hiver ; et n'est-il pas tout naturel d'imaginer qu'un Dieu protecteur plane sur elles ? Mais cependant je me demandai, tout en sillonnant la neige, si vraiment Dieu veillait sur ces collines. Que pensait-il de Hazen ?

Ce n'était pas une question nouvelle en mon esprit ; car j'étais intéressé par Hazen et par tout ce qui pouvait lui arriver. Je le considérais comme un problème à la base de la morale, et une preuve de la perversité des choses. Il y avait en lui la même puissance de fascination qu'en un danseur de corde sur le Niagara, ou un aviateur piquant du nez. D'ailleurs, soupçonnait-il mon attitude ? Ce n'était pas impossible. Avec un cynisme comme le sien, cela l'amusait peut-être.

Quand j'arrivai chez lui, il était en train d'atteler la jument au traîneau. La bête était forte et rapide ; elle détestait Hazen. Je la voyais rouler ses yeux vers lui comme il attachait les traits. Hazen cria, sans même se retourner :

« Fermez la porte ! Fermez la porte ! Maudit froid ! »

Je tirai doucement la porte derrière moi. L'étable était attiédie par cette curieuse chaleur que dégagent les animaux pour se protéger contre l'hiver.

« Il neigera peut-être », dis-je à Hazen, « aussi n'étais-je pas sûr que vous voudriez aller à la ville ».

Il rit méchamment, tirant sur un trait.

— « De la neige ! On croirait que c'est vous qui commandez le temps. Pourquoi neigerait-il ? »

« Tous ces nuages... et puis, il fait moins froid ».

— « Il ne neigera pas », dit-il en me regardant ; et il parla d'autre chose.

C'était un homme de petite taille, mince, déjà âgé, avec des moustaches peu épaisses. Son langage était très précis. Hazen était heureux de considérer mon expression, quand il faisait des remarques comme celle de tout à l'heure, — il prétendait encore que l'univers était établi à son avantage, afin de voir ma silencieuse révolte.

« Il ne neigera pas », répéta-t-il, « ouvrez la porte ».

Il conduisit la jument dehors, et s'arrêta près de la porte de la cuisine.

« Entrez. Une boisson chaude ? »

J'entrai avec lui. Sa femme était là. Elle paraissait frêle et délicate, et redoutait Hazen. Leur enfant jouait sur le parquet. La femme nous avait préparé un breuvage bien chaud de lait, d'œuf et de rhum. Nous bûmes. Et Hazen s'agenouilla devant le bébé, un petit garçon de deux ans à peine. Je suis honteux de l'avouer, mais je détestais cet enfant. Son regard exprimait déjà de la malveillance et de la méchanceté. De plus, il était infirme ; il avait une jambe torse. Hazen Kinch l'aimait tendrement. Il le prit dans ses bras avec une étrange passion, mais l'enfant le regarda d'un air morose. Quand sa mère s'approcha, le bébé se mit à pleurer, et Hazen s'écria durement :

« Laisse-le tranquille ! »

Elle se retira furtivement. Alors Hazen me demanda, fier de son enfant : « Un beau garçon, n'est-ce pas ? »

Je ne répondis rien. De sa vieille voix cassée il murmura de douces paroles au bébé, puis le posa sur le sol, et dit sèchement à sa femme :

« Veille-le bien ! »

Elle inclina la tête ; mais la muette soumission de son regard dissimulait mal une tragique et profonde souffrance.

Hazen sortit sans lui adresser un mot de plus. Je le suivis. Nous montâmes dans le traî-

neau, emportant de chaudes couvertures pour ce trajet de six milles sur une neige épaisse, et la jument tourna la cour de la grange. Ses sabots battaient rapidement la route durcie, et les patins du traîneau chantaient joyeusement. Nous descendîmes jusqu'au petit pont, le traversâmes ; et alors commença la montée, longue d'un mille, jusqu'au sommet de la colline de Rayborn. En haut de la côte nous nous arrêtâmes un moment pour laisser respirer la jument ; nous nous trouvions justement devant la grande maison du vieux Rayborn. La demeure était fermée, déserte, les volets clos. Pensif, Hazen l'indiqua de son fouet.

« De sottes gens et bien imprévoyants, ces Rayborn... »

J'avais connu le fils aîné, selon moi un homme distingué. Un jour d'octobre, il tomba d'un arbre en cueillant des pommes et se tua. Sa veuve essaya de diriger la propriété, mais elle dut emprunter à Hazen, et, trois mois plus tard, il la chassait brutalement. C'était là peut-être un de ses moindres crimes. Je le fixai après avoir jeté un coup d'œil vers la maison, mais il soutint mon regard. Alors, il fouetta la jument et nous descendîmes jusqu'au fond de la vallée. La neige se mit à tomber en épais flocons, tournoyant sur nous, comme une lourde main blanche.

Nous atteignîmes enfin la petite ville ; je quittai Hazen au bas de l'escalier qui conduisait à son bureau, et m'occupai de mes affaires. Comme je m'éloignais, il me cria :

« Soyez ici à trois heures ».

J'approuvai d'un signe de tête. Mais je n'espérais pas, par une telle tempête, pouvoir retourner chez moi dans l'après-midi...

Vers trois heures moins le quart, je retournai au bureau de Hazen. Son bureau ! si l'on pouvait appeler ainsi cette triste et misérable pièce. Certainement Hazen eût été assez riche pour en avoir un beaucoup plus confortable. Ce fameux bureau, situé au deuxième étage, consistait en une pièce minuscule et mal éclairée. Un petit poêle, dont la clef était toujours fermée, dégageait une chaleur étouffante. On y manquait d'air. Hazen possédait une table, deux chaises, et un vieux coffre-fort en fer.

Je rencontrai Hazen, comme je montais rapidement l'escalier.

« Je vais téléphoner. On prétend que la route est impraticable », m'annonça-t-il avec dureté.

« Je vous attends là-haut » lui répondis-je.

« Montez ! »

Arrivé dans le bureau, je m'empressai de fermer les bouches d'air du poêle devenu rouge, et j'essayai d'ouvrir l'unique fenêtre ; mais elle était solidement clouée.

A ce moment, Hazen remonta en grondant :

Maudite neige ! le fil est tombé

— « Dans quelle direction vouliez-vous téléphoner ? » lui demandai-je.

— « Chez moi, Monsieur, chez moi ».

— « Vous vouliez téléphoner... »

— « ... Que je ne peux rentrer ce soir. Vous serez obligé de passer la nuit à l'hôtel ».

J'approuvai avec bonne humeur :

Mais bien sûr. Vous aussi, je suppose ? »

Non. Je dormirai ici », répondit-il.

Je fouillai la pièce du regard. Il n'y avait ni lit ordinaire, ni lit pliant, mais seulement deux chaises, peu moëlleuses. Il remarqua mon étonnement et s'écria avec colère :

— « Ce n'est pas la première fois que je coucherai sur le plancher ».

Toujours intéressé par ses pensées, je l'interrogeai encore :

— « Vous vouliez téléphoner à madame Kinch, afin qu'elle ne s'inquiétât pas, sans doute ».

— « Oh ! Elle peut bien se tourmenter », répondit-il, « mais je désire avoir des nouvelles de mon fils ».

Et, son regard s'anima soudain, il se frotta les mains.

« Un beau garçon, Monsieur, un beau garçon ».

A cet instant nous entendîmes Doan Marshey monter l'escalier. Il trébucha au début du dernier étage, tandis que Hazen prêtait l'oreille pour mieux entendre. Puis, tranquille, Kinch s'assit et surveilla la porte.

Les pas se rapprochèrent : bientôt l'homme s'arrêta dans l'étroit et sombre vestibule, et tourna le bouton de la porte. Marshey demeurait un peu plus loin que Hazen, sur la même route. Son humble chaumière n'avait que deux pièces, pour l'abriter, lui, sa femme et leurs cinq enfants. Il vivait misérablement, gagnant à grand peine son pain quotidien. Il était maigre, très maigre, le cou tendu en avant, la figure osseuse, et sa moustache tombait tristement sur sa bouche. Ses yeux étaient humbles et las.

Marshey se tenait près de la porte, en clignotant des yeux. De ses mains maladroites et raidies par le froid, il dénoua son cache-nez déchiré, et enleva délicatement la neige tombée sur ses épaules et sur sa tête.

Hazen lui adressa la parole, de mauvaise humeur :

« Entrez. Vous voulez donc que mon poêle réchauffe toute la ville ! »

Doan s'approcha en traînant les pieds, et ferma la porte derrière lui.

« Comment allez-vous, Monsieur Kinch ? » demanda-t-il avec un sourire forcé.

« Qu'y a-t-il encore ? Vous me devez l'intérêt de mon argent ».

Doan inclina la tête en signe d'approbation.

« Oui. Je le sais, Monsieur Kinch ; mais je ne peux tout payer aujourd'hui ».

Alors, Kinch s'écria, impatienté :

« Bonne histoire ! Combien pouvez-vous me donner ? »

« Onze dollars et cinquante « cents ».

— « Mais, vous m'en devez vingt ».

« Je compte bien vous payer le reste, dès que nos poules vont recommencer à pondre ».

Hazen rit méchamment.

— « Vous comptez me payer ! Mauvais sujet, si votre vieille ferme en valait seulement la peine, je vous en ferais sortir, malgré la neige ! »

Doan supplia tristement :

— « Ne le faites pas, Monsieur Kinch ; je vous payerai ».

Hazen frappa sur la table

— « Allons ! Donnez ce que vous avez apporté, mais il me faut aussi le reste. Je suis fatigué d'attendre ».

Marshey s'approcha timidement de la table, qui le séparait de Hazen. Quant à moi, je me tenais à côté de Kinch, un peu en arrière. Doan enleva ses gros gants, et ses mains apparurent toutes bleues par le froid. Il posa ses gants sur la table, et prit dans une poche de son pauvre manteau râpé un petit sac d'étoffe. Il y plongea la main, et l'on entendit le tintement de l'or. Il retira deux « quarts », les mit sur la table, devant Hazen. Hazen les ramassa. Marshey fouilla de nouveau dans sa bourse et quelque chose en tomba, sans aucun bruit, sur la table. Il me sembla distinguer un billet de banque. J'allais parler, mais Hazen, sans hésitation, l'avait couvert de sa main, et furtivement approché de lui. Quand il ramena sa main en avant, l'argent (si cela en était) avait disparu. Marshey sortit encore un mince rouleau de billets tous usés. Hazen s'en saisit et les compta rapidement.

« C'est bon », dit-il. « Onze dollars et cinquante « cents ». Je vais vous en donner le reçu. Mais vous m'entendez, Doan Marshey, apportez-moi ce que vous me devez encore avant la fin du mois ! »

Marshey, avec une expression de profonde tristesse, tout en regardant Hazen écrire le reçu, plia le petit sac et le remit dans sa poche. Hazen détacha le feuillet de son carnet et le lui tendit.

« Faites attention, maintenant ! »

« Je ferai de mon mieux, Monsieur Kinch », répondit humblement Marshey.

Nous l'entendîmes descendre l'escalier d'un pas traînant.

Alors, je demandai, comme par hasard, à Hazen :

« Qu'a-t-il donc laissé tomber sur la table ? »

— « Un dollar, un billet de un dollar. Quel pauvre imbécile ! »

— « Vous comptez le lui rendre ? » demandai-je.

Il me regarda avec étonnement et rit.

— « Non. S'il n'est même pas capable de prendre soin de son argent !... »

— « Cependant, c'est son bien ».

— « Il me doit plus que cela ».

— « Lui ferez-vous crédit de ce dollar ? »

— « Me prenez-vous pour un idiot ? »

— « Il pourrait vous accuser d'avoir trouvé son dollar ».

— « Marshey perd un dollar, mais peut-il prouver que c'était à lui ? Ah ! » Et Hazen rit de nouveau.

— « S'il est tant soit peu courageux, il vous accusera de vol », suggérai-je. Je ne craignais pas le moins du monde de fâcher Hazen, car j'avais avec lui mon franc parler.

— « S'il avait quelque énergie, il ne me donnerait pas dix-huit dollars par an pour un bon d'emprunt de cinq cents dollars ».

Hazen grinça des dents, en signe de triomphe.

— « Va-t-il revenir ? » demandai-je.

— « De plus », ajouta Hazen, « il a menti. Ne m'a-t-il pas dit qu'il n'avait que onze dollars et cinquante « cents ? »

Hazen avait une lettre à écrire. Je m'assis près du poêle et je l'observai. Tout-à-coup nous entendîmes revenir Marshey. Au bruit de ses pas fatigués, une vague d'indignation roula en mon âme. Je fus tenté de frapper Hazen Kinch. Mais une force puissante retint ma main.

Marshey entra, et, d'un regard las, il inspecta le parquet, la table de Hazen ; puis me regarda, et enfin, leva craintivement les yeux sur Hazen Kinch.

« Eh bien ? » demanda Hazen.

« J'ai perdu un dollar », avoua Marshey. « Je crois l'avoir laissé tomber ici ».

Hazen fronça le sourcil.

« Ne m'aviez-vous pas affirmé que vous n'aviez que onze dollars ?

« Ce dollar n'était pas à moi ».

L'usurier rit.

— « Comment pourrais-je croire une pareille histoire ? Qui vous aurait confié un dollar ? Vous n'avez rien perdu du tout ».

Marshey répéta faiblement : « J'ai perdu un dollar ».

— « C'est bien », fit Hazen. « Il n'y a pas de dollar à vous, ici ».

— « C'était pour acheter un remède ».

Alors Hazen Kinch s'écria :

— « Mon Dieu ! Allez-vous m'accuser de l'avoir volé, maintenant ? »

Marshey leva ses deux mains, comme pour apaiser la colère de Hazen.

— « Non, Monsieur Kinch, non ». Et du regard, il parcourut le bureau une dernière fois.

« Peut-être l'ai-je fait tomber dans la neige ».

Puis, lentement, Doan sortit et descendit l'escalier.

Hazen me regarda, avec un sourire joyeux qui ridait sa vieille figure.

« Avez-vous vu ? » demanda-t-il.

Un peu plus tard, je sortis, et le laissai seul.

En route vers l'hôtel, je m'arrêtai chez le droguiste pour acheter un cigare. Marshey parlait au patron.

« Non, Marshey... J'en suis fâché : mais j'ai été attrapé trop souvent », disait le marchand.

Marshey baissa la tête humblement.

— « Je me doutais bien que vous ne pourriez me faire crédit. Allons... »

J'allais lui donner le dollar qui lui manquait ; mais je ne le fis pas. Une impulsion presque surnaturelle me commandait de ne pas me mêler de cette affaire. Je ne savais pas exactement ce que j'attendais, mais je pressentais l'imminence d'événements graves.

Dehors, sur la neige, le gémissement de la bise ressemblait au grincement de lentes et lourdes meules... Et ce soir-là je réfléchis longtemps à la conduite de Hazen Kinch avant de pouvoir m'endormir.

Au matin, la neige s'arrêta de tomber. Je rencontrai Hazen à la poste vers dix heures.

« Je retourne à la maison », m'annonça-t-il.

Incertain, je demandai :

« Mais pourrons-nous y arriver ? »

« Je veux essayer », me répondit-il.

« Vous êtes pressé ? »

— « Oui, je désire revoir mon fils. Un bel enfant, mon ami, un bel enfant ».

« Eh bien ! je suis prêt ».

Le soleil était éblouissant: mais la réverberation sur la neige était vraiment insupportable. La neige couvrait les rameaux, les barrières, les fils télégraphiques, et le soleil faisait étinceler les milliers de flammes irisées dans chacune des tragides petites aiguilles de glace. Le bois de pins, au flanc de la colline de Rayborn étaient une palette aux riches couleurs : du vert, du bleu, du noir, du blanc, très éclatant. Au fond de la vallée, le ruisseau murmurait en son fourreau de glace ; et sur la neige, les animaux sauvages avaient tracé çà et là, en fins caractères, le récit de leurs aventures matinales.

Pendant le retour, Hazen parla beaucoup de son enfant. Du haut de la colline de Rayborn on distinguait la demeure de Kinch. Alors, il fouetta la jument et nous descendîmes cette dernière côte à toute vitesse : j'en étais essoufflé. Je fermai les yeux et me pelotonnai dans les couvertures pour me protéger du vent piquant. Je rouvrais seulement les yeux en atteignant la cour de la ferme, où la jument enfonçait ses pattes dans la neige molle.

Quand nous nous arrêtâmes, Hazen rit.

« Ah ! Maintenant, entrez, mon ami ; réchauffez-vous, et regardez le bébé, mon beau garçon !

Il franchit le seuil, le premier ; je le suivis et nous entrâmes ensemble dans la cuisine. En hiver, cette pièce servait aussi de chambre à coucher. Contre le mur, en face de la porte, on apercevait un lit.

A notre arrivée, une femme s'en éloigna vivement.

Oui, je la reconnaissais bien : c'était l'épouse de Hazen. Mais un grand changement s'était produit en elle. Son expression était rigide, comme l'aspect du fer refroidi : et cependant, on la sentait très résolue.

Hazen demanda avec impatience :

« Allons ! Me voici de retour. Où est mon enfant ?

Elle regarda son mari : ses lèvres remuèrent, mais elle ne dit rien. Elle ferma la bouche, et l'ouvrit de nouveau.

— « L'enfant ? L'enfant est mort ».

Un instant, le silence régna sur la cuisine obscure. Je respirais [illegible] L'événement qui

j'avais pressenti s'était enfin réalisé. Je regardai Hazen Kinch. Il avait toujours été petit et mince. Mais maintenant, très pâle, immobile, il semblait replié sur lui-même. Une ride nouvelle creusait son visage. Un muscle de sa joue tiraillait affreusement sa bouche ; et cette grimace était l'horrible caricature d'un sourire. L'expression de son visage livide et torturé était terrible. Le sang abandonna son front, puis ses joues ; et Kinch devint blanc comme la mort.

Il essaya de parler. Je ne sais pas ce qu'il voulut dire. Mais ce qu'il dit, ce qu'il répéta, comme si tout à l'heure il n'avait pas entendu sa femme, ce fut la question posée brutalement en entrant :

« Où est mon enfant ? Où est mon enfant ? »

La pauvre femme jeta un coup d'œil sur le lit ; Hazen suivit son regard ; et, d'un pas chancelant, lentement, il se dirigea de ce côté. Je le suivis.

Le petit corps, tout tordu, reposait là ; et les couvertures bouleversées, les oreillers écrasés prouvaient la férocité du mal. Hazen contempla le petit corps ; il n'essaya pas de le toucher, mais je l'entendis murmurer tout bas : « Un bel enfant... »

Une seconde après, il regarda fixement sa femme, et, dans ses yeux, elle crut lire un reproche.

« J'ai fait tout ce que j'ai pu », dit-elle.

— « Que lui est-il arrivé ? » demanda Hazen.

— « Bébé toussait », expliqua la femme. « Il avait le croup. Vous rappelez-vous que je vous ai demandé de rapporter de l'ipéca ? Mais vous m'avez répondu : ce n'est rien, à quoi bon ? Et puis, vous êtes parti... »

Elle considéra la fenêtre. « Je suis allée chez Anne Marshey. Autrefois ses enfants avaient eu le croup. Comme son mari allait à la ville, elle me promit qu'il me rapporterait la médecine. Elle ne lui avoua pas que c'était pour nous ; car, bien sûr, il n'aurait pas voulu vous rendre service. Je lui fis remettre un dollar par Anne pour acheter l'ipéca. Le soir même, il revint à travers la neige. A ce moment, l'enfant allait plus mal ; aussi je guettais le retour de Doan. Comme il passait devant la porte, je l'arrêtai pour lui demander la médecine. Quand il eut compris, il m'expliqua pourquoi il ne l'avait pas rapportée... »

La femme de Hazen parlait sourdement, sans émotion.

Il eût encore été temps... Mais après, après... le bébé mourut ».

Je compris alors le travail des lentes meules du Destin, et Hazen Kinch aussi commençait à comprendre...

Hazen demanda encore :

— « Mais pourquoi Marshey n'a-t-il pas été chercher l'ipéca ? »

— « Le marchand n'a pas voulu lui faire crédit », répondit la femme.

Hazen leva la main ; ses lèvres tremblèrent.

— « Et l'argent ? » cria-t-il. « L'argent ? Qu'en a-t-il fait ? »

— « Il m'a dit qu'il l'a perdu dans votre bureau... »

Un instant après, le vieil usurier était étendu sur le sol, agonisant. Son corps était tordu, son visage terrible, et sa bouche sèche, grande ouverte. Il poussa un cri perçant.

A mi-flanc de la colline, de retour vers la maison, je m'arrêtai pour contempler le paysage autour de moi. Les grandes montagnes, en leur parure de neige, dominaient la campagne et la demeure de Hazen Kinch. Elles se dressaient calmes, silencieuses, impénétrables... Oui, un Dieu attentif et juste les habitait...

BEN AMES WILLIAMS.

Traduit et adapté de l'anglais par A.-H. Fouyé.

UN VILLAGE DE BASSE-SLOVAQUIE [1]

L'auto nous emporte dans un nuage de poussière, la plaine immense se déroule, s'étend à perte de vue sous le ciel gris, embrumé. Quelques arbres çà et là arrêtent seuls le regard dans l'étendue morne et pelée. Là bas, sur la gauche, des maisons toutes pareilles comme des casernes s'alignent de chaque côté de la large voie défoncée; un peu en arrière se dresse le clocher, guetteur unique dans la vaste steppe.

1 Tandis que Bohême, Moravie et Silésie de Teschen faisaient parties de l'Autriche, la Slovaquie dépendait, avant la révolution du 18 octobre 1918, de la couronne de Hongrie. Séparés des Tchèques par l'histoire, les Slovaques n'en sont pas moins leurs parents très proches. La langue slovaque ne diffère du tchèque guère plus que le gascon du provençal. L'administration hongroise faisait tout pour maintenir ce peuple dans la pauvreté et l'ignorance, pour étouffer en lui toute conscience nationale. La propagande magyare essayait, en Europe, de faire passer pour hongroises les manifestations artistiques du peuple slovaque, ses coutumes, les objets de ses arts rustiques, ses mœurs, son folklore. Tout cela, en réalité, n'a rien de magyar mais est au contraire profondément slave.

Le vent souffle implacable et fait tournoyer des colonnes de poussière. Il n'y a que huit kilomètres de Brahislava (le Presbourg de notre histoire militaire, le Poszony des Hongrois) à Vajnori ; il y a longtemps que nous voyons le village et il semble toujours s'éloigner ; nous approchons cependant, le voici enfin. La route défoncée s'élargit plus encore, les rangées séparées de maisons blanches et basses aux longs toits inclinés bordent le grand chemin. Le long des murs sèche le maïs jaune et entre les carreaux des doubles fenêtres s'épanouissent des géraniums rouges. La large rue est poudreuse et solitaire, seuls les troupeaux d'oies blanches se groupent un peu partout et emplissent le silence de leurs cris ; une bande de noirs corbeaux sillonne le ciel bas.

La voie est solitaire, les maisons sont vides et closes, les oies seules règnent sur la large voie creusée d'ornières. Où sont les maîtres d'ici?

Nous avançons à pied dans la poussière, les oies blanches se lèvent pour nous faire place... Le grand porche de l'église est ouvert, les coiffes blanches inclinées emplissent la voûte. Il y a du monde autour de l'église aussi : les petits bébés braillards ont retenu les mères au dehors. Telles les vierges célébrées par les artistes de tous les temps, elles prient, leur petit devant elles, posé sur l'oreiller de plume. Celle-ci, agenouillée sur les petits talons de ses bottes noires, le buste couvert de fraîches broderies multicolores, s'enfonce dans les mille plis de la jupe bleue, gonflée de jupons et recouverte d'un tablier noir que décorent des fleurs éclatantes. Elle incline la tête, aux traits purs, coiffée du mouchoir blanc et roide ; elle le regarde, son petit Jésus, tout paré de rubans et de dentelles, qui joue avec les clefs de la maison, elle le regarde en priant, elle regarde aussi plus haut, au-delà, adorant l'enfant et Dieu, et Dieu et l'enfant. Celle-ci, plus jeune, s'émerveille devant l'enfant-Dieu qui babille sur son bras ; elle égrène son chapelet, et le petit tire sur les perles, ravi. Sa sœur près d'une croix invoque le Seigneur avec ferveur pour le petit qui froisse les pages du missel, elle prie aussi pour ceux qui dorment le dernier sommeil derrière le petit mur et pour ceux dont on lit les noms sous le porche, pour les braves tombés en Russie et les malheureux tombés dans les rangs hongrois ! Je vois les mêmes noms se répéter trois, quatre et même cinq fois! Ici à l'écart, de toutes petites filles en bonnets clairs chuchotent et épellent dans le livre avec les petits garçons en chapeaux noirs. Là, près du mur, une jeune mère se désole de ne pouvoir calmer son enfant, elle le charge sur son dos dans la grande nappe brodée et, de la main, elle tapote le petit et le berce en se balançant sur ses grandes bottes. Près du cimetière, les hommes, dont le vêtement de drap noir s'égaie d'une chemise brodée de fleurs vives prient, abîmés dans leur adoration ; ils ne nous voient pas. Doucement nous pénétrons dans l'église ; on nous fait place avec un sourire aimable. Les femmes chantent d'une voix douce et mélancolique. Les belles manches blanches et bouffantes rayées de broderies se touchent. Les hommes veillissants sont assis, penchant leur chef aux longs cheveux sur les pages jaunies. Ces pages ont été, parfois, écrites à la main par des ancêtres courageux qui, bravant les Magyars, écrivaient leurs prières en slovaque. Quelles physionomies curieuses que celles de ces vieux laboureurs, de ces vieux vignerons! Les traits sont si fortement marqués qu'on souhaiterait qu'un sculpteur pût les voir ; chaque tête de ces vieux est originale, intéressante ; lequel est le plus rêveur et lequel semble le plus obstiné ? Ils prient, courbés sous la force divine, rappelant nos Bretons; pourquoi donc un Hebrent, un Simon, n'est-il pas venu ici ?

Les cloches sonnent ; toute cette foule sage sort lentement, se signant encore devant le Crucifié. Quatre belles filles s'avancent la tête ceinte de rubans rouges, les manches chargées de broderies d'or ; elles font résonner les dalles de leurs bottes, ce sont quatre riches héritières. La masse se disperse sur les trois voies poussiéreuses du village.

Chacun rentre chez soi ; le règne dominical des vies est fini. Notre aimable guide, parlant bas avec mille formules de politesses et d'excuses, sollicite, pour nous, la permission de pénétrer dans l'intérieur des maisons. Le Juge est absent, mais son régisseur, un vieux très aimable nous ouvre les portes. Oh surprise! nous voici dans une cuisine parée comme une chapelle, avec ses murs blancs tout enluminés de peintures. Ce sont des arabesques, des boucles et les volutes un peu gauches mais charmantes, des tulipes d'argent, des roses d'un rouge délicat, des ravures bleues, et des colombes d'argent hiératiques gardent le foyer ; on les dirait sorties d'une page d'un vieux manuscrit persan. Au-dessus de la porte des grappes de raisins simplement dessinées au crayon attendent encore les couleurs, le bleu, le rouge et le jaune, ce sont des motifs simples, un peu stylisés, qui se répètent à intervalles réguliers : les murs sont chargés d'assiettes et d'ustensiles décorés. Mais

quel artiste naïf au goût sûr a passé là? La femme, l'épouse, la mère que vous voyez là, déjà toute flétrie à trente ans tant elle a sarclé, labouré et nourri de petits. Oui! c'est elle, qui sans modèle, a dessiné, a peint. Toute la poésie suave et douce de son âme slovaque s'est échappée de ses doigts. Elle parle doucement cette langue si sonore, elle court de l'armoire au bahut, emplit la grande chambre du tournoiement de ses jupons. Fière, elle veut nous montrer tous ses chefs-d'œuvre, et ceux de sa mère, de ses grand'mères, ces broderies merveilleuses, finies comme les chasubles de nos évêques du moyen âge. Sur la table, décorée de peintures violentes, des fleurs et des cœurs, s'amoncellent les blouses de toile aux épaules chargées de dessins géométriques, brodées de soie d'or, d'argent, des manchettes de dentelles au fuseau aux fraîches couleurs comme celles que porte le jeune mari, très flatté des compliments que nous adressons à sa femme. Celle-ci sourit, nous montre encore les rideaux du lit fermé, comme ceux de notre Bretagne, tout ajourés et parsemés de gros oiseaux, et les coussins bigarrés et que sais-je encore! Mais elle porte un gilet tout émaillé de fleurs comme une prairie de printemps. Il est en cuir blanc, les coucous jaunes, les jacinthes bleues, les marguerites, les perce-neige, la primevère, les clochettes mauves... tout le printemps enfin enserre le buste de cette jeune femme. Un sonnet de Ronsard chante en ma mémoire. Est-il possible que ces mains qui, hier encore, arrachaient les pommes de terre, aient, l'autre hiver, tendu ces fils fins? Quand la neige épaisse couvre la steppe, quand le grand silence de mort pèse infiniment, ces femmes brodent et peignent la résurrection prochaine de la terre.

Le vieux tient à nous faire goûter le vin nouveau qui pique un peu, on boit à la France. — *Francie! Franconstii!* mots magiques qui dérident et illuminent ces visages Mais là, sur le bur, entre les images saintes, près de la petite vierge au manteau d'or, il y a une photographie un jeune homme en uniforme hongrois. Il est mort en se sauvant vers les Russes nous dit la vieille mère. Il ne voit plus cette salle riante, toute fleurie... il est tombé pour la liberté de ses frères slovaques et tchèques, pour ce petit qui saute sur nos genoux, pour qu'il n'apprenne plus de force le magyar, pour qu'il ne tremble plus sous la menace du magnat. Nous saluons très bas ce soldat, nos mains se serrent et les larmes nous viennent aux yeux.

Nous restons assis sur le banc qui occupe deux côtés de la pièce et sur lequel la jeune femme, a, jadis, écrit entre les fleurs son nom, celui de son mari, et la date de leur mariage.

Nous nous oublions chez ces braves amis ; il est tard, on voudrait encore causer de tant de choses, surtout avec le vieux qui peut mieux nous comprendre parce qu'il sait un peu d'allemand. Il y a des livres sur l'étagère, des bibles, des calendriers, des cahiers de chansons nationales, gardées pieusement à travers les générations. A deux pas, à la ville, qui s'appelait Poszony, hier encore régnait la force magyare. Mais que peut la force contre le gamin qui chante des poésies nationales en gardant ses oies, ou contre la brodeuse qui exprime son âme simple et douce, en ces fleurettes mignonnes?

Marie Anne Chastelgner.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA LIQUIDATION DE GÊNES

...Donc, après des semaines de discussions irritantes et stériles, la conférence de Gênes a abouti à une liquidation plus ou moins amiable et qui est destinée à en masquer l'échec. M. Poincaré qui, dès le premier jour, avait prévu tout ce qui est arrivé, aurait le droit de triompher. Vain triomphe ; il est des cas où il ne faut pas trop montrer que l'on a eu raison. Il était à prévoir qu'en allant à Gênes causer avec les représentants des Soviets on allait au devant d'une déception, mais la déception n'en est pas moins amère pour tous les peuples qui, depuis l'armistice, se demandent anxieusement quand le monde retrouvera son équilibre.

Si l'on n'avait pas la sensation de plus en plus nette, tout cela pourrait très mal finir. Si l'on ne songeait pas aux ombres indignées de ces millions de braves gens à qui l'on a promis solennellement que leurs sacrifices ne seraient pas vains, les événements de Gênes seraient bien le spectacle le plus comique que l'on ait vu au cours de l'Histoire. Il faudrait la collaboration d'Aristophane, de Shakespeare et du père Ubu, pour en fixer l'image. Dans le cadre magnifique de ces palais génois, pleins de splendeurs périmées et de souvenirs romanesques, peut-on imaginer assemblée plus imprévue ? Ces avocats

qui se sont improvisés pasteurs de peuples ; ces professeurs dont on a fait des experts commerciaux ; ces orateurs qui s'imaginent régler les échanges de l'univers au moyen d'un discours ; cet aimable homme du monde qui représente un peuple de révolutionnaires affamés ; ces prélats italiens, échangeant des sourires et des signatures avec des nihilistes ; ces Allemands qui se présentent en défenseurs de la justice ; ces Anglais qui crient : « reconstruisons l'Europe » en songeant à leur cotonnade et à leur pétrole ; tous ces augures internationaux qui annoncent gravement qu'ils vont refaire le monde et qui montrent ingénument qu'ils n'ont ni un plan, ni une idée, ni même un dossier ; tous ces vibrions qui s'agitent et qui croient agir, qui bafouillent et qui croient parler ; ces journalistes qui se figurent qu'on peut juger la pièce parce qu'on la voit des coulisses ; ces financiers qui s'imaginent que le monde n'est qu'une succursale de la Bourse ; ces parlementaires qui demeurent persuadés qu'on peut gouverner ce Parlement international avec des manœuvres des couloirs ; ces diplomates amateurs qui veulent chausser les bas de soie de Metternich ou de Talleyrand ; ces experts qui sont experts d'on ne sait quoi et l'on ne sait pourquoi ; ces innombrables parasites de la diplomatie que la guerre a engendrés et qui sont allés à Gênes, comme les mouches vont à la pourriture — en vérité, ne dirait-on pas que l'on assiste à une énorme farce du Destin ou de Dieu ?

Ah ! pauvres pygmées que vous êtes ! Vous avez voulu jouer une tragédie démesurée, celle d'une guerre de quatre années et mondiale par dessus le marché. Ah ! vous avez cru au droit ! à la Justice ou à la Force ! Ah, vous avez rêvé de refaire le Monde selon votre justice ! Voyez à quoi vous avez abouti : un vaudeville ! une farce ! une parade de foire, dont le principal personnage semble être le Diable des Mystères du moyen âge, l' « esprit qui nie » et qui arrache, les uns après les autres, les oripeaux empruntés dont se paraient vos grands hommes.

En somme, sauf M. Thennis qui, du reste, n'a fait que passer par Gênes, il n'est pas un de ces négociateurs qui n'ait laissé quelques plumes dans la bagarre. Le plus atteint, quoi qu'il arrive, est évidemment M. Lloyd George. Il se croyait Prospéro, mais il n'a pas su trouver son Ariel et Caliban-Tchitchérine, le conduit aux pires aventures ; il n'est plus que l'apprenti sorcier qui, comme dans le poème de Gœthe, se trouve impuissant à maintenir les forces mystérieuses que sa suffisance a déchaînées.

*
* *

Pauvre M. Lloyd George ! Il se plaint de ce que l'on travestisse ses intentions, de ce que l'on méconnaisse sa bonne volonté. Il dit qu'on lui compose aux yeux du public continental un visage qui n'est pas le sien. Il est probablement sincère, et il n'est pas impossible que l'opinion française et l'opinion belge qui, sous ce rapport, sont tout à fait d'accord, ne s'égarent en lui attribuant des intentions machiavéliques. Quand il imagina, quand il organisa, quand il imposa la Conférence de Gênes, il voulait, disait il, rétablir la vraie Paix ! Il constatait que, malgré les quarante mois qui s'étaient écoulés depuis l'armistice, malgré tant de traités signés et sanctionnés, il y avait dans le monde une quantité énorme de soldats sous les armes, qu'une crise économique sans exemple depuis le moyen âge menaçait de ramener l'Europe, sinon le monde entier, à un état de misère qui ne manquerait pas d'engendrer un retour à la barbarie. Le chômage général, l'élévation progressive et désordonnée des barrières douanières, un tel chaos d'échanges que le commerce devient à peu près impossible, tout cela n'entretenait-il pas un état de malaise qui n'a rien à voir avec la Paix véritable ?

Pour mettre de l'ordre dans le monde, que pouvait-on trouver de mieux que la réunion d'un véritable Conseil amphyctionique où seraient représentées toutes les puissances qui souffrent de ce chaos, aussi bien les puissances vaincues que les puissances victorieuses ?

Et, dans son désir de réconciliation universelle, M Lloyd George, que l'illogisme n'embarrasse jamais, n'hésitait pas à remettre en question les traités dont il est lui même l'auteur. Dans son discours du 27 avril, il disait avec simplicité : « Nous résoudrons tous les problèmes, mais il en est de terriblement compliqués. Par exemple, presque toutes les frontières de l'Europe Orientale ne sont pas encore fixées : de la Baltique à la Mer Noire, il n'y a pas une ligne frontière qui ne soit contestée, et chacune de ces frontières implique un danger ».

Où diable le premier ministre anglais avait il pris cette audacieuse affirmation ? La frontière entre la Pologne et les Soviets est minutieusement tracée par le traité de Riga, les frontières de la Finlande et de la Russie, celles de l'Estonie et de la Russie, celles de la Lettonie et de la Russie, celles de la Pologne et de la Lettonie, celles de la Pologne et de l'Allemagne, celles de la Pologne et de la Tchéco-Slovaquie, celles de

la Roumanie et de la Hongrie, celles de la Roumanie et de la Serbie ont été établies par des traités ratifiés, reconnus. La seule question qui ne soit pas tout à fait réglée est celle de la Bessarabie, mais encore faut-il remarquer que l'Angleterre, la France et l'Italie ont formellement reconnu cette province à leur alliée orientale. Dès lors, que signifie la phrase de M. Lloyd George si ce n'est qu'il admet la remise en question de tous les traités qui ont suivi le traité de Versailles, et peut-être du traité de Versailles lui-même ? Est-ce là le but inavouable de cette Conférence de Gênes dont l'inventeur lui-même est incapable d'indiquer le programme ?

Aussi, ceux qui se méfient du premier ministre anglais ont-ils beau jeu à insinuer que le véritable objet de la Conférence était d'isoler la France et d'amener son Gouvernement à renoncer aux privilèges chèrement achetés par la victoire, de telle façon que la guerre aurait eu ce résultat paradoxal de débarrasser l'Angleterre, d'une rivalité maritime et commerciale gênante, et de charger la France d'une dette inextinguible et mortelle.

Nous ne pouvons croire que M. Lloyd George ait eu de si noirs desseins ; ils ne sont pas dans son caractère, mobile, inconsistant, mais avec des accès de générosité sincères ; seulement, il faut avouer que la presse qui le soutient en Angleterre nous donne le droit d'avoir tous les soupçons.

« Dans l'état actuel des choses, disait le journal *Outlook* qui passe pour le semi officieux, les bolchevistes et les Allemands ont établi la Conférence sur ses vraies bases. Ils ont fait dans les coulisses ce que les autres nations intéressées devraient faire maintenant en plein jour. Si deux puissances européennes quelconques s'entendent pour annuler leurs dettes de guerre, c'est autant de gagné pour la cause que nous avons toujours plaidée, cela crée un exemple que les autres puissances seront obligées de suivre tôt ou tard. »

M. Lloyd George en serait-il venu là ? Se féliciterait-il *in petto* de l'accord germano-bolcheviste ? Il ne faut pas trop se hâter de le croire. Son idée, telle qu'on peut la dégager de ses discours et de son action, était, non d'alléger l'Allemagne, dans une certaine mesure, des réparations, mais de la renforcer économiquement pour lui permettre de s'acquitter, et de la désarmer moralement en lui trouvant une place dans la communauté européenne et en l'associant au relèvement de la Russie.

L'Allemagne a préféré faire ses affaires elle-même. De là, la grande colère de notre Prospéro manqué quand on connut le traité de Rapallo.

A partir de ce moment, en effet, la Conférence de Gênes, telle que M. Lloyd George l'avait conçue, avait échoué, et toutes les tentatives que l'on a fait pour renflouer le navire ne pouvaient aboutir qu'à servir le plan russo-allemand, auquel l'Italie semble s'être secrètement ralliée : passer l'éponge sur le passé, annuler tout au moins les conséquences financières du traité de Versailles ; tant pis pour les régions dévastées.

Si c'est à cela qu'avait abouti la Conférence de Gênes, on avouera qu'il ne faudrait pas s'étonner que l'opinion française n'y vît qu'un débordement d'intrigues malpropres et de perfidie honteuse qu'elle ne manquerait pas d'imputer à la « perfide Albion ».

Elle aurait tort. D'abord, il convient de faire tout de même une certaine distinction entre la nation britannique et les politiciens qui dirigent sa politique ; ensuite, si l'on veut comprendre la conduite de M. Lloyd George, il faut admettre la part de sincérité qu'elle comporte : « on n'est jamais ni tout à fait sincère, ni tout à fait de mauvaise foi » dit Benjamin Constant. La véritable origine des difficultés au milieu desquelles on s'est débattu, ce n'est pas la « perfidie » anglaise, c'est le vague, l'illogisme des conceptions lloyd-georgiennes. Ce brillant improvisateur manque d'une culture cartésienne.

Pour quiconque a quelque logique dans l'esprit, en effet, la Conférence de Gênes, telle que l'avait conçue M. Llyod George, ne pouvait pas réussir. Il était impossible que les Soviets admissent la reconnaissance de la propriété privée : c'eût été la négation de leur révolution. Autant demander à l'Eglise catholique de renoncer aux dogmes de la divinité du Christ. L'idée-force qui a permis à une sorte d'aristocratie de fait de s'imposer au peuple russe, c'est précisément le communisme. Quelles que fussent ses idées de derrière la tête, Tchitchérine ne pouvait pas renoncer à l'idéal communiste.

D'autre part, il n'est pas un consortium industriel ou financier qui puisse s'aventurer en Russie s'il n'a pas la garantie que ses propriétés lui seront assurées. L'entente d'un Gouvernement communiste et d'associations capitalistes étrangères est donc quelque chose de monstrueux qui ne pourrait aboutir — provisoirement — que par une suite d'équivoques qui choquent à la fois notre bon sens et notre honnêteté. Ou bien les capitalistes occidentaux qui feront des affaires en Russie tromperont le peuple russe,

ou bien ce sont eux qui seront trompés par le peuple russe.

C'est ce que M. Theunis, premier ministre belge, a eu le courage de dire. Au fond, parmi les plénipotentiaires, il n'est personne qui n'ait eu la même idée, mais il y avait, dans l'atmosphère de Gênes, quelque chose d'empoisonné. Tous ceux qui avaient vécu dans ce monde bigarré et passablement interlope avaient subi l'emprise d'une sorte d'amour-propre professionnel. Ils étaient de la Conférence ; il fallait que la Conférence réussisse. Réussisse à quoi ? Peu importait, le tout était que chacun pût arriver dans son pays avec un protocole plus ou moins vague et qui lui permît de faire croire à son corps électoral qu'il avait tiré parti de la situation difficile où il se trouvait.

Quant à des résultats positifs, on n'en avait cure. La supériorité de MM. Theunis et Jaspar, c'est d'avoir affirmé avec simplicité des principes évidents, mais que personne n'osait plus proclamer, tant la confusion intellectuelle était grande. Il leur a suffi de savoir ce qu'ils voulaient et de le dire avec précision pour apparaître tout à coup comme de grands hommes d'Etat de l'Entente. Quelle leçon pour ceux qui veulent user de finesse et qui n'ont pas encore compris qu'à l'heure où nous sommes la suprême habileté diplomatique c'est la franchise et la netteté !

Au fond, la thèse de Theunis c'est tout simplement celle des millions de propriétaires français et belges qui ne veulent pas que leurs enfants soient dépossédés.

*
* *

Et pourtant que d'objections sur lui n'a-t-on pas faites ?

La reconnaissance de la propriété privée ! En vérité fallait-il s'arrêter à une question de principe aussi vaine quand il s'agit de remettre de l'ordre dans le mode économique ? Puisque les Soviets étaient prêts à conclure des baux amphythéotiques, ne pouvait-on leur concéder le droit de ne point admettre nos idées, peut-être surannées sur la propriété ? Des concessions de 99 ans ! Quel est l'homme d'affaires qui demande davantage ?

Et le monde des affaires, non seulement en Angleterre, mais aussi sur le continent de s'indigner, de ce que, pour une question de principe, on eut manqué l'occasion de rouvrir le marché russe.

On n'a pas songé à l'importance qu'ont les idées pour des peuples qui vivent des idées. Nous appartenons à des nations qui ont depuis des siècles l'habitude de la logique, et nos masses populaires, dont l'esprit est déjà profondément troublé par les incertitudes qui ont suivi l'armistice, ne manqueraient pas de tirer de terribles conclusions de la reconnaissance à l'étranger d'un principe qu'on leur a toujours représenté comme funeste. Si nous admettions la spoliation dite « nationalisation », des concessions industrielles et minières du Donetz, quelles raisons aurions-nous de refuser à nos communistes la nationalisation des mines et des grandes industries de France et de Belgique ? C'est ce que M. Theunis a compris dès le premier moment, c'est ce qui lui a dicté une ligne de conduite qui, d'ailleurs, devait évidemment être celle du Gouvernement français. Elle rend tout accord honnête avec les Russes radicalement impossible.

Restait au programme de Gênes le pacte de non-agression. Qu'en faut-il penser ?

C'est ce que l'événement a démontré.

L. DUMONT WILDEN.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

GÉORGIQUES FRANÇAISES [1]

M. Charles de Bordeu est célèbre dans sa petite patrie, le Béarn ; il l'est moins à Paris : tout le dommage est pour les Parisiens que l'on prive d'une œuvre charmante, odorante et fraîche, riche d'agréments et d'attraits.

Voilà bien les effets de nos stupides mœurs littéraires : nos cacophonies réclamières étouffent la voix d'un poète qui n'est que poète, qui vit dans une lointaine et séduisante retraite et ne saurait à aucun degré devenir le barnum de sa propre gloire.

Outre qu'un poète doit toujours être écouté pour ce qu'il nous apporte de musique et de rêve, celui-ci nous offre un présent bien précieux ; ne soyez point dupes de sa modestie — originalité assez rare pour qu'on ne s'y méprenne pas ; ce solitaire est plus proche de la vraie poésie que maints versificateurs exagérément encensés : nous serions bien à plaindre si nous ne savions plus goûter le charme subtil de cette simpli-

1. Charles de Bordeu. *La Terre de Béarn*. (Paris, J. de Pesquidoux. *Sur la Grèce*. — [illegible]. *Les [illegible] et géorgiques* (Paris).

cite... Un homme vit sa vie tout entière loin des villes, au milieu des champs, des bois et des fières montagnes : il dit ses rêves, ses joies, il chante les saisons et les jours, les paysages agrestes, les mœurs rustiques. Entendez-le, vous tous qui redoutez derrière nos raffinements et nos dadaïsmes le spectre de la sottise. Sa voix est claire : elle n'évoque que des sentiments éprouvés, des enthousiasmes spontanément jaillissants, le mariage de la passion et de la douleur, l'éternel équilibre de l'homme et de la nature : elle est la voix même de notre terre de France, insinuante et franche, si persuasive, si douce et parfois si puissante lorsqu'elle s'élève, aux heures favorisées, dans le silence du cœur.

Dira-t-on qu'elle est négligeable, cette voix du sol, et que quelque chose ne manquerait pas à nos lettres poétiques si tout à coup elle ne retentissait plus dans nos livres ? Affirmons plutôt qu'elle est essentielle, et d'autant plus qu'elle joue une partie plus discrète dans l'exubérante et parfois discordante symphonie de notre Parnasse.

Et sans doute beaucoup de nos écrivains la perçoivent ; ils ne nous la transmettent pas toute pure. Les civilisés ont voué, depuis Rousseau, à la nature un redoutable amour ; ils connaissent ses séductions, ils en ajoutent : trop occupés d'eux-mêmes, les romantiques ne l'ont guère vue qu'à travers leurs propres orages ; les réalistes l'ont décrite avec une minutie patiente, mais ils n'avaient pas l'ouïe assez fine pour surprendre la musicalité secrète qui l'anime tout entière. Nos contemporains l'interrogent d'une oreille plus exercée, mais son chant n'intervient guère dans leurs œuvres qu'à titre d'accompagnement ; il est le fond sonore qui enrichit de beaux accords leurs thèmes personnels. Aucun de nos poètes ne s'est enfermé dans le temple pour y célébrer uniquement la splendeur de la création.

M. Charles de Bordeu a eu cette audace. Il s'étonne qu'aucun génie n'ait donné à la France « ses géorgiques, l'épopée française, le livre indigène et souverain de nos campagnes et villes ». Ce livre sublime, il n'a point ambitionné de l'écrire, mais il en a esquissé comme une première ébauche. Ce n'est point une œuvre médiocre ; c'est une œuvre gracieuse, sans fadeur, avec des traits de force : elle rend un son d'une justesse pénétrante : elle exhale un arome fait de senteurs sauvages et de parfums antiques. Cette campagnarde a des ancêtres, qu'elle n'ignore point. Craignez, si vous ne l'agréez pas, d'être victime de quelque préjugé citadin et peut-être d'une certaine barbarie lettrée qui ne distingue plus la qualité de ses plaisirs.

Béarnais, M. Charles de Bordeu a puisé aux mêmes sources que cet autre Béarnais, son voisin, son ami, Francis Jammes. Ces deux poètes, l'un en prose, l'autre le plus souvent en vers, traduisent presque la même inspiration ; par leurs soins le Béarn est devenu l'une des provinces florissantes du lyrisme français contemporain. On souhaiterait qu'un succès fraternellement partagé leur fût un lien de plus. Francis Jammes a tenté des voies diverses ; moins précieux, moins habile sinon moins savant, M. Charles de Bordeu n'a guère chanté que les fastes de la terre.

*
* *

Fortunatos nimium... Les paysans du temps de Virgile ne savaient pas, les nôtres ne savent pas, ils ne savent pas assez — un grand nombre d'entre eux — qu'ils sont heureux. Peut-être avons-nous mauvaise grâce à tenter de les en persuader. Les apôtres du retour à la terre habitent généralement les villes, prophètes un peu ridicules d'une religion qu'ils renoncent à pratiquer eux-mêmes. Peut-être, après tout, sommes-nous mauvais juges, nous qui faisons si bon marché — en paroles — de l'attrait des villes.

Le paysan n'envisage guère la nature qu'au point de vue de l'utilité ; et sans doute y a-t-il une poésie de l'utile que les poètes célèbrent volontiers dans la description des travaux champêtres ; les paysans l'éprouvent confusément ; elle est pour eux inséparable d'un si dur effort qu'ils en ressentent médiocrement la beauté. Une culture supérieure — qui implique quelque désintéressement — est sans doute nécessaire pour jouir pleinemnt des spectacles naturels. Les gens heureux, aux champs, ce sont les auteurs de Bucoliques et de Géorgiques, dont l'homme de Mantoue est le type.

Ce parfait bonheur, cette félicité si complète qu'elle embrasse toutes les joies et suffit à exalter toutes les puissances de l'âme, M. Charles de Bordeu nous en offre un exemple éclatant : son œuvre respire une volupté ample et souveraine qui est la marque de sa vocation et le trait par où il est assuré de nous émouvoir.

Son cas doit être rapproché de celui de M. Joseph de Pesquidoux. Considérez, je vous prie, la carrière de ces deux écrivains : ils appartiennent à une catégorie sociale peu nombreuse ; leur place dans la société, tout autant que leur

tempérament, explique la saveur très particulière de leur art.

Gentilshommes campagnards, l'espèce semblait presque disparue. MM. de Bordeu et de Pesquidoux la ressuscitent aux lettres et nous prouvent qu'elle compte encore en France quelques obstinés survivants. Plante délicate, et que la rudesse du climat moderne exile peu à peu de nos provinces, elle exige une complicité bien rare de la nature et de l'histoire.

M. Charles de Bordeu nous dit de son Béarn :

« Je ne sais par quelle grâce providentielle, ou de nature et de position, notre terre a pu rester si longtemps comme une invraisemblable, quoique relative, oasis de paix rurale, heureusement préservée dans les orages anciens. Artisans, paysans, bourgeois, petits nobles à pigeonnier et à tourelle, gens de la montagne et de la plaine vécurent en familiarité séculaire et liberté naturelle, non sans batailler et de tout leur cœur, car ils avaient l'humeur prompte, avec l'Espagnol et un peu partout. Ils suivirent leurs seigneurs aux croisades et Henri IV à la conquête de son royaume... Leurs descendants furent vaillants parmi les braves dans les armées de la République et de Napoléon... Ils eraient tels encore... Ils se sont prouvés tels. Ici la Jacquerie fut inconnue. La guerre féodale n'y mordit pas, ni celle de cent ans. La guerre de religion fut courte et moins atroce qu'ailleurs... Et la Révolution elle même y assassina très peu. »

Si vous doutez de ce dernier trait, lisez le *Chevalier d'Ostabat,* l'un des premiers livres de M. Charles de Bordeu, roman vaguement historique, et tout illuminé de poésie rustique, conte bleu filé d'or et de soie par quelque fée des gaves pyrénéens, récit qui eût mérité une plus retentissante fortune. Vous y apprendrez de quelle mansuétude étaient capables les représentants béarnais de la Convention ou de Robespierre.

Une oasis de paix rurale! La vie s'y déroule dans le calme des anciens jours ; les tempêtes n'ont point déraciné les vieilles lignées d'un peuple naturellement courtois, fièrement hostile à la grossièreté de la civilisation contemporaine. Le gentilhomme connaît la douceur d'un état social où plus rien de féodal ne subsiste, mais où ses vertus héréditaires contribuent à l'heureuse harmonie de mœurs patriarcales.

Voilà pour le Béarn. M. de Pesquidoux en dit autant, ou à peu près, de l'Armagnac, proche on le sait du Béarn, borné par les mêmes horizons de cimes aériennes, féconde par la même atmosphère clémente et ensoleillée.

Que voilà donc des conditions favorables! Nos deux auteurs ont là leurs « domaines », modestes ou opulents, je ne sais, mais qui les retiennent du berceau à la tombe. Associés à la vie paysanne, ils en connaissent toutes les heures; lettrés, ils n'introduisent pas violemment la littérature dans la vie rurale, mais sentent grandir en eux du même rythme et d'un seul élan, la passion de la terre, le sens de ses magiques beautés, l'intelligence de la tradition littéraire. Phénomène de croissance organique, qui les différencie de la plupart de nos écrivains, et d'où surgit spontanément un art interdit à quiconque n'a pas vécu leur exceptionnelle expérience!

*
* *

Poète (en prose), M. Joseph de Pesquidoux ne s'abandonne pas volontiers au lyrisme; il est trop pris par ce qu'il voit, trop désireux de ne rien omettre de ce qu'il observe et découvre avec une joie débordante; regarder ainsi est une joie quasi divine; une contemplation aussi active est comme une seconde création. Un Pesquidoux doit éprouver parfois l'illusion de collaborer à la fécondité merveilleuse d'un être supraterrestre et souverainement inventif...

Le monde moral ne lui est point indifférent : les peines, les douleurs, les sentiments, les passions de l'homme des champs, il les évoque à l'occasion en de brefs et saisissants raccourcis; il s'attarde plus complaisamment aux multiples activités laborieuses de ses concitoyens; l'homme paraît à son rang, entouré, secondé, combattu par une faune dont il surveille tous les gestes. Cette faune, M. de Pesquidoux entend que nous n'ignorions rien de ses mœurs, de ses aspects divers, du rôle enfin qu'un ordre providentiel assigne à ses espèces. Et voici la flore, le monde végétal, qu'un botaniste n'étudierait pas avec plus de pénétration — un botaniste qui accorderait ses préférences aux plantes utiles, car enfin M. Joseph de Pesquidoux est agriculteur, et l'on voit bien qu'il n'oublie à aucun instant le point de vue du paysan — et peut-être se glorifierait-il lui-même d'être d'abord un paysan artiste... Mais ce qui est admirable, c'est la fougue de son ivresse descriptive, et l'on ne savait pas que de pures descriptions puissent vibrer d'un tel mouvement, et nous entraîner d'un tel élan dramatique : colorées, sans recherche de la couleur, drues et denses et vigoureuses, ces peintures témoignent d'un pinceau impérieux; cette économie rurale est d'un Olivier de Serres qui serait sensible à la beauté plastique ; M. Joseph de Pesquidoux ne saurait

perdre de vue le sens humain et en quelque sorte pratique de la vie des champs, par quel sortilège ses préoccupations utilitaires s'épanouissent elles en poèmes d'une aussi riche et aussi ferme harmonie !

Plus souple, plus nuancé, plus tendre, le génie de M. Charles de Bordeu incline davantage à l'émotion délicate et au rêve; il écrit : « le Béarn est la terre des clarines, des eaux mélodieuses et des chansons. » Virgile et Théocrite sont ses ancêtres directs. Les muses des guérets, des sources et des bois lui sont familières : il leur doit son inspiration musicale, ses joies, ses mélancolies et cette dévotion profonde à la lumière et à la grâce puissante de son pays.

Son pays ! de quel amour filial ne l'aime-t-il pas ? Il le décrit inlassablement : les paysages, les êtres et les choses, les mœurs, les coutumes, les vieux souvenirs, tout lui est sacré : le plus humble détail l'émeut délicieusement; anecdotique, lyrique et descriptif, son dernier livre rassemble toutes les nuances et tous les instants d'une physionomie chère, et je ne crois pas qu'aucune de nos provinces ait jamais inspiré plus fidèle portrait. Cette fidélité même, cette vérité surgie du sol, et nourrie des effluves du ciel méridional assurent à cette œuvre un caractère de généralité, et l'emportent bien au-delà de la curiosité locale. Ce livre vaut pour la France entière et son titre n'en avertit point assez le lecteur... Intime, familière, ou éloquente, avec des accents bibliques, parfois la martinienne, idyllique ou tragique, cette poésie rejoint un courant de pensée et d'émotion aussi ancien que l'humanité, et qui s'épanche à travers tout l'univers. Le sentiment de la durée s'y reflète — M. de Pesquidoux et M. de Bordeu nous l'enseignent également — et en fait la grandeur.

De telles œuvres méritent d'autant plus l'attention qu'elles sollicitent moins la réclame. M. Pierre Lasserre observait récemment que « nous n'avons pas en langue française un poème rustique ou pastoral réussi ». Or, voici que sur le tard une sève nouvelle monte. Nous découvrons quelles réserves sommeillantes de jeunesse et de poésie possède ce vieux pays. La littérature qui nous manque malgré notre opulence peut encore naître. M. de Pesquidoux et M. de Bordeu font mieux que l'annoncer : ils nous en apportent les prémices déjà lourdes de substance et belles d'une chaude maturité.

Lucien Maury.

LE THÉATRE

SATIRE ET MORALE

L'année dernière, René Benjamin débutait au théâtre par un acte, *La Pie borgne*, sorte de farce molièresque, qui remportait un assentiment unanime. Cette année, il débute dans la grande comédie, également molièresque, par quatre actes qui ont excité l'enthousiasme des uns et provoqué la critique des autres. Ce succès discuté est, assurément, la preuve la meilleure de la valeur même et de la portée de l'œuvre.

René Benjamin, en effet, possède des dons extraordinaires d'observation satirique et de notation comique : de là l'admiration qu'ont soulevée certains des tableaux qui composent *Les Plaisir du hasard*. Il possède, à un moindre degré, le sentiment de la composition et l'invention psychologique. Il saisit mieux les gestes que les sentiments, les attitudes que les idées, le détail que l'ensemble et il est également embarrassé, semble-t-il, devant l'architecture d'une œuvre d'art ou la complexion d'une âme. Il n'y a guère de sujet dans sa pièce et, dans ses personnages, guère de caractère. De là les réserves de ceux qui ont été plus sensibles à ce qui manquait dans une œuvre incomplète et puissante qu'à la profusion même des qualités dont elle rayonnait.

Observateur des mœurs des hommes de son temps, René Benjamin nous avait déja montré dans ses livres combien il méprisait les institutions, en apparence les plus estimables, puisque ce sont celles-là qui sont destinées à répandre les deux plus grands biens d'une société policée, à savoir l'instruction et la justice. Le Palais et la Sorbonne ont toujours excité sa verve et même un peu sa colère. C'était donc cette colère que, par le moyen de cette verve, il entreprenait à nouveau de nous faire partager en mettant sur la scène une séance de baccalauréat et une audience de correctionnelle. Ces deux épisodes constituent, en effet, les deux meilleurs des quatre actes de sa pièce. Là il est dans le plein de son propre génie national. La grande comédie n'a jamais eu d'autres matière que cette peinture des institutions dont la caricature traduit si pittoresquement et si puissamment la loi éternelle de l'humaine corruption. René Benjamin est à cet égard, un jeune « bonhomme », comme on dit, de haute stature.

Mais on ne se moque point de ses semblables,

malgré tout, pour son seul plaisir. Tout écrivain comique et satirique, parfois à son insu, possède une âme généreuse, ou tendre, ou bonne, en tout cas déçue, et surtout un idéal. En raillant ce qu'il voit, il songe à ce qu'il a rêvé et il écrit et rit, tout justement, pour combler l'intervalle : son art est du remplissage, si j'ose dire. Certes, on a trop répété que Molière était triste : je n'en sais rien, mais je ne le crois pas et l'on s'acharne en vain, aujourd'hui, à l'admiration des snobs, à transformer Alceste en personnage romantique : à supposer qu'il ait été un homme et même un auteur triste, Molière tenait du moins l'emploi d'acteur comique : quand il jouait Alceste, il n'entendait pas sortir de cet emploi, bien certainement. Ce qui est vrai et qui seulement importe ici, c'est que Molière avait une conception très déterminée de la vie : il aimait le naturel, la franchise, la camaraderie serviable et parce qu'il fut courtisan, détesta les mœurs de cour. Il s'en prit donc, dans ses comédies, à tout ce qui le choquait. La violence de la satire se mesure toujours à la chaleur de l'âme et à l'élévation de la foi. Il y a du misanthrope, au sens même de Molière, dans tout auteur comique.

Il y en a donc dans René Benjamin. Il y en a même, sans doute, beaucoup plus qu'il n'est habituel en notre époque éculée où la satire et le rire ont beaucoup perdu de leur véhémence et de leur signification naturelle... René Benjamin a un idéal et, comme Molière avec tous les artistes et raisonneurs éparpillés dans son œuvre, il a éprouvé le besoin de nous le figurer aux yeux. Il a fait de son idéal le personnage principal de sa pièce, et son héros n'a d'autre mission que d'incarner tout justement le contraire de ce qui s'offre à son observation et à ses traits.

Et voilà tout à la fois le mérite et la faiblesse des *Plaisirs du hasard* : l'équilibre n'y est pas établi entre l'idéal et le réel, entre le personnage qui en fait l'unité et les tableaux divers auxquels ce personnage se trouve mêlé. Tantôt le personnage masque le tableau même de la vie et tantôt le relief de la vie efface le personnage. Au fond, sous un nom d'emprunt, l'auteur s'est mis lui-même au beau milieu de sa peinture : c'est une faute. Molière ne se mettait que dans les personnages secondaires.

Emmanuel est aussi un fantaisiste, un amateur supérieur de la vie, un libre esprit et même un libre caractère. Son Dieu est le hasard, parce que le hasard a bien plus d'esprit que tous les calculs. C'est en effet le hasard qui le met en relations avec le Docteur habitant au dessus de lui, qui le fait passer, à la place du fils du Docteur, l'oral du baccalauréat, et qui, pour son impertinence en Sorbonne, les conduit en correctionnelle le jour même et à l'heure exacte où il devait épouser la fille du Docteur, car son amour n'est pas moins fortuit que ses autres aventures.

Dès lors, la composition de la pièce devient très simple.

Au premier acte, intérieur d'Emmanuel : son caractère se dessine par quelques entretiens heureux avec une bonne d'aujourd'hui et un tailleur de toujours, puis par la manière dont il se lie avec le Docteur. Sa fantaisie est rendue visible aux yeux par un bel uniforme qu'il décroche d'une vitrine et qu'il endosse à la place du complet banal et trop coûteux de son tailleur.

Au premier acte, Sorbonne, baccalauréat, interrogatoire d'Emmanuel, réponses spirituelles et irrévocables, colère de la Faculté, intervention de la justice.

Troisième acte, sentiment. Emmanuel, déjà amoureux de la fille du Docteur sans l'avoir vue, en devient effectivement amoureux après l'avoir vue. Il fixe la date de son mariage éventuel d'après la date restée libre sur le carnet de M. le Curé.

Quatrième acte : correctionnelle. Emmanuel est sauvé par l'intervention d'un médecin maniaque qui le déclare irresponsable : dès lors, officiellement fou, il n'a plus de temps à perdre pour consommer son mariage.

Cette pièce a été mise en scène et montée par le Vieux-Colombier avec une sorte de perfection généreuse.

Le vrai public n'a pas hésité à faire son choix entre les admirateurs et les détracteurs de l'œuvre et a pris l'habitude de s'y divertir franchement. Si j'ai moi-même insisté sur les réserves qui me sont venues à l'esprit, c'est parce que le critique sérieux, dans les mœurs actuelles, est condamné à cette apparente injustice : il tire une révérence respectueuse aux œuvres les plus médiocres, parce que l'on ne peut tout démolir, et il discute les œuvres les plus hautes et les plus belles.

A l'heure actuelle, en vérité, il n'est personne qui soit de taille à nous donner des scènes de bouffonnerie sociale telles que celles qui font tout le mérite des *Plaisirs du hasard*. Là, en effet, René Benjamin ne s'y montre pas seulement le satirique que ses livres nous avaient fait connaître : il y est, par excellence, un dramaturge, possédant tout à la fois le dialogue, le mouvement, l'instinct de la scène. Il est possible,

il est probable que la pièce eût simplement besoin, pour être parfaite, que le personnage principal s'y trouvât estompé. Ceux qui se plaignent, au fond, se plaignent que la mariée est trop belle. La peinture de la vie est ici si nette et si forte qu'il n'était que faire, pour ainsi parler, d'un commentateur. Que René Benjamin, la prochaine fois, ait simplement plus de confiance en lui. Ses tableaux parlent d'eux-mêmes.

Si René Benjamin nous offre de la satire, MM. Dupuy-Mazuel et José Frappa nous offrent de la morale. Avant même que le roman de Marcel Prévost, qui a remporté un si vif succès dans la *Revue de France*, ait paru en librairie, ces deux actifs dramaturges ont mis les *Don Juanes* sur la scène de la Porte-Saint-Martin.

M. Marcel Prévost excelle à distinguer les espèces sociales ou psychologiques, principalement dans le genre féminin : après des Demi-Vierges et les Anges gardiens, les Don Juanes. Par un surcroît de bonheur et de justesse d'esprit, l'observateur, dès qu'il a reconnu une variété nouvelle, en trouve le nom ; et le mot, en ces matières, n'est-ce pas la chose elle-même?...

La Don Juane est une femme qui, psychologiquement, est passée de son sexe à l'autre : elle est la conquérante de l'homme, et non plus sa conquête. Son plaisir n'est plus d'être choisie, mais de choisir. Dans l'ordre de l'amour, cette transformation correspond exactement à l'avènement économique de la femme. Nous la voyons faire les mêmes études, embrasser les mêmes carrières, atteindre aux mêmes succès que les hommes... Pourquoi, enfin, ne concevrait-elle point la vie galante comme les hommes?...

Mais si elles vivent comme Don Juan, ne doivent-elles pas aussi finir comme lui ?.... Et voilà par où la morale rejoint la psychologie... Attendons la statue du commandeur.

Le roman de Marcel Prévost est merveilleusement équilibré et la morale n'y empiète point sur la psychologie. On y voit vivre les Don Juanes, — elles sont quatre, — avant de les voir finir. L'adaptation théâtrale, au contraire, par suite des nécessités matérielles, resserre tellement l'action que la psychologie en disparaît pour ne plus laisser de place qu'à la morale. On assiste à la punition des coupables sans trop savoir de quoi elles ont été coupables. L'ombre du Commandeur domine les trois actes, et le beau sujet de Marcel Prévost se trouve ainsi légèrement modifié et réduit à l'étude de quatre « automnes de femme... » Voilà des dames qui ont passé l'âge de séduire et qui ne séduisent plus... Une mésaventure si naturelle n'arrive point qu'aux Don Juanes, hélas!... Que les femmes persistent à se laisser choisir, elles n'en seront sans doute que plus malheureuses encore à l'heure de l'abandon et du tragique miroir!...

Bref, quatre femmes sont tombées dans l'erreur que les moralistes ont voulu peindre. L'une est une romancière, qui, dans son dévergondage apparent, n'a jamais connu l'amour et s'exile pour se consoler de ce désespoir. L'autre, très intelligente et très active, s'est fait une place considérable dans la finance... Elle découvre que le jeune homme qu'elle aime a accepté une situation dans sa banque pour se marier ; elle se regarde dans la glace, comprend, et se tue. La troisième est une altesse slave, de type caricatural, — le personnage comique de la pièce, — qui s'aperçoit que le Levantin dont elle était éprise n'était qu'un escroc, voleur de bijoux... Enfin la quatrième, — le personnage principal de l'œuvre parfaitement joué par Mlle Lely, — est frappée du plus cruel châtiment qui puisse atteindre une Don Juane, dont le passé fut orageux. Dans son dernier amour, elle devient amoureuse de son propre fils, — un pauvre enfant de sa jeunesse retrouvé, au lendemain de la guerre, blessé et cardiaque, et qui meurt en apprenant son inceste moral : la statue du Commandeur!...

Il y a donc à féliciter grandement les auteurs de cette adaptation d'être restés, somme toute, très suffisamment fidèles à la pensée originale et d'avoir su rassembler en trois actes l'essentiel d'un vaste roman.

Gaston Rageot.

LES BEAUX-ARTS

LA PEINTURE AU SALON

Aurons-nous toujours quatre Salons par an ? Les peintres n'auront-ils pas à la fin pitié de nous? Nous, je veux dire le public, car la critique s'en moque. Elle rendra compte de vingt Salons quand on voudra. Mais ceux de qui ce n'est pas le métier! Tant d'expositions les dégoûtent, et feront qu'ils tourneront le dos tout à fait à la peinture. Les artistes y songent-ils? Je les avertis du danger.

Dans les deux sociétés exposantes en ce moment, a-t-on remarqué ce qui se passe? La Natio-

nale cherche à se recruter du côté des Indépendants. Ceux que cette facilité choque la quittent pour les Artistes Français. C'était précédemment M. Dagnan-Bouveret, c'est maintenant M. Gervex, ce sera M. Montenard demain. Ainsi les Artistes Français se renforcent en ralliant d'anciennes dissidences; je ne sais si les Nationaux tirent le même fruit de leurs annexions. Sauf les difficultés de personnes, l'intérêt de tous serait, je crois, que le divorce, vieux de trente ans entre les deux sociétés, cessât. Ce que leur réunion ne pourrait recueillir, s'en irait au Salon d'Automne, dans lequel les Indépendants se fondraient. Il n'y aurait plus ainsi que deux expositions. Le public en serait ravi, les artistes y gagneraient, l'art certainement n'y perdrait pas. M. Paul Léon, qui a des amis dans tous les camps, devrait négocier cela. Son élection récente à l'Institut lui faciliterait la besogne.

En attendant, classons, voulez-vous? Le sujet en sera simplifié. Nous confondrons les deux Salons, nous n'aurons égard qu'aux styles, qui sont de deux sortes : ceux qui s'accordent aux réputations faites avant 1903, ceux qui n'ont eu le succès qu'ensuite. Pourquoi 1903 ? C'est qu'alors mourut Gérôme, le dernier en qui s'incarna l'autorité des situations acquises. Ce qui poussa depuis, post-impressionnistes, fauves et le reste, l'a fait dans un régime d'indépendance complète.

Dans ce qui a précédé, veulent être distingués les éléments jeunes en ce temps-là des premiers salons du Champ de Mars, autrement dit de la Nationale. En somme c'est trois catégories. Je les présenterai l'une après l'autre.

Mais il y a des rétrospectives, c'est par là qu'il faut commencer.

*
* *

L'une est de Rosa Bonheur. C'est une médiocrité. On n'en sera pas trop étonné. Nous jugeons maintenant sans préjugé le sentiment bucolique de 1848, qu'embellit en son temps le prestige humanitaire. Millet en reluit encore; Troyon va s'éteignant; Rosa Bonheur plonge dans la profonde nuit.

Voici le Labourage nivernais, tiré de nos musées pour la circonstance; voilà l'esquisse du Marché aux chevaux, lequel est en deux répliques à Londres et à New-York. Un décousu de nature affecté, un clair-obscur d'école, un coloris pesant, le dessin sans délicatesse, la prétention partout, nulle part l'exactitude, c'est un modèle de nullité achevé. Et les grandes pièces! on ne les connaissait pas. A elles le prix. Le Chariot de foin, les Chevaux de Camargue : l'effet dans ces dimensions est pire. Quelques bêtes isolées, par la froideur peignée, font penser à l'Anglais Landseer, délices en son temps de la reine Victoria. Il y avait alors un public épris de ces choses jusqu'à la rage. Il n'en reste rien. Ne nous en plaignons pas.

L'autre rétrospective est de Lunois, rénovateur il y a vingt-cinq ans, de l'art délaissé de la lithographie. Aucune pièce en ce genre exécutée de nos jours, n'égale pour l'effet, l'épisode de course de taureau intitulé *Bonne pique*. En couleur, il y a beaucoup de charme dans le franc tracé de Juana Fernandez, et dans l'éclairage brusque des Panaderos.

*
* *

Venons aux artistes vivants.

Le plus grand ouvrage des deux Salons est celui de M. Henri Martin, trois morceaux d'une décoration destinée au Conseil d'Etat : l'un représentant la Moisson, c'est-à-dire le labeur champêtre, l'autre le Vieux port de Marseille, c'est le trafic, le troisième une figure promenant sa réflexion dans la solitude d'un bois. Cet ensemble sera d'un grand effet, Marseille surtout, par l'abondance de la figure, la variété des groupes, l'éclat du site, l'intérêt des actions diverses. Les esquisses que l'artiste expose auprès, sont d'un jet pur et éclatant.

Un panneau de l'escalier de Vicennes, où sera logé le musée de la Guerre, est exposé par M. Gervex. La Vengeance y est représentée poursuivant le ravisseur allemand. L'artiste a recherché le mouvement de ce dernier dans le plan du plus grand style, et il y a réussi. M. Flameng présente deux falbalas de femme devant une fête de nuit donnée dans un jardin. Blanchis par la lumière et plâtrés par le fard, les visages s'affirment dans un piquant mélange de réalisme et d'élégance mondaine. Les reflets, les faux jours, savamment ménagés, composent un aspect saisissant. M. Cormon a peint une académie de femme étendue sur des coussins turcs, offrant des chairs tendres et charmantes. Dans un sujet pareil M. Biloul continue d'opposer brillamment, sans assez d'union cependant, le lumineux du nu au sombre des autres corps.

Dans les études de reflets renvoyés par les eaux auxquelles M. Paul Chabas s'adonne, celle d'une Femme à mi-corps sur un fond de mer,

compteraⁱ pour la délicatesse des distinctions d'effet au milieu de la note grise du soir.

M. Humbert expose plusieurs portraits, un en buste, entre autres, d'un homme à barbe grise, un d'un enfant, d'une belle unité d'effet, un d'une femme, dont le fond gris nuancé relève précieusement les carnations. Le président de la République est peint par M. Baschet dans une attitude vive et parlante. Deux pastels : un homme à favoris, qu'on admira rue Boissy d'Anglas, un Officier anglais d'une grande fraîcheur, l'accompagnent. Le même mérite, en même temps que l'énergie, distinguent le portrait de M. Chanut, représenté les bras croisés, par M. Déchenaud. Celui de M. Pushmann du même, teint mat soutenu de fortes ombres, n'est pas quelque chose de moins remarquable.

Dans une époque si avancée de sa carrière, on admirera que M. Bonnat soutienne une vigueur d'exécution pareille à celle des quatre portraits qu'il expose, MM. Widor, Emile Dupont, et autres.

Délicieux par le naturel, par l'art facile et non sollicité, est le portrait de femme et d'enfant de M. Alexis Vollon. Une figure de femme en petit, de M. Dagnan Bouveret, l'emporte sur tous ceux de l'exposition, par les justes mesures, l'action fine, la bonne grâce, l'art avec lequel l'artiste a tiré d'un visage marqué par l'âge, un air charmant de jeunesse et de vivacité. D'un style ample, le même artiste a peint le maréchal Foch, et au crayon seulement, M. Charles Baude, M. Legrand, etc. Vingt portraits réunis composent le Conseil supérieur de guerre, de M. Olivier, juste d'effet, mais pauvre d'action et désaxé dans la présentation. L'artiste est anglais. Autre appoint de nos voisins, le Comte de Dunraven par M. Cope, ne mérite pas moins l'attention.

Dans une grande toile, où le paysage, qui fait le motif principal, offre des intimités brillantes, M. Montenard exprime le sujet du Sauveur et de la Samaritaine. Son petit morceau des environs de Marseille réjouit l'œil, du bleu profond de la mer et de la légèreté des lointains. Un Hollandais, M Gorter représente des verdures d'automne dans l'ancien style de l'école de Norfolk; M. Olsson, Anglais, dans un genre moins naturel, des féeries de lumière sur l'océan. M. Michel donne une vue de Vistale en Corse, d'une grande délicatesse de différenciations ; M. Demont deux morceaux auxquels l'éclat des nuages confère un agrément particulier ; M. Paulin Bertrand un Pays de Caux, où l'artifice d'une grange et de quelques arbres nous dérobe en partie et rend plus fantastique la lumière du ciel après l'orage, Dans le paysage de M. Henri Lerolle, le nuage brillant, les premiers plans riches, le fond léger, font un très remarquable effet.

Les pastels en ce genre de M. Lhermite, sont toujours d'admirables chefs-d'œuvre. Celui où des verdures bordent l'eau au devant d'une ferme, avec une ligne d'arbres à gauche, est à tous égards le plus beau.

*
* *

La seconde catégorie d'ouvrages s'ouvre brillamment par l'Atelier où M. Lucien Simon s'est représenté au milieu de ses élèves. Le côté gauche, où deux de ces derniers font le fond, avec le modèle par devant, accompagné d'étoffes brillantes, le dispute aux plus beaux de l'école espagnole contemporaine.

Une Dresseuse de chiens savants, qui fait répéter ses bêtes, offre les harmonies sourdes, brouillées, et séduisantes habituelles à M. Aman-Jean. On voudrait continuer à louer M. Boldini pour le rendu brillant de ses chairs et de ses étoffes. Malheureusement dans le portrait d'une femme et de trois enfants qu'il expose, la décadence s'accuse à cet égard, et le mauvais goût des attitudes subsiste. Le portrait de Mlle Hélène Vacaresco offre sous le pinceau de M. Blanche des noirs hardis et rigoureux, une action décidée et frappante. Une anglaise, Mlle Dawson, a peint un déguisement de carnaval dans une note délicate où Manet et Whistler mêlent leurs influences. M. Domergue n'a pas réussi dans ses trois grands tableaux à l'huile. A l'exception de la Femme sur un paravent rouge, ces morceaux font la preuve que le goût et l'invention ne suffisent pas à assurer l'excellence dans la peinture. Partout l'insuffisance de connaissances s'étale, dans le nu, dans la perspective. Deux grands tableaux à gouache, qui souffrent l'inachevé, et où il n'a rien qu'une figure, sont au contraire très agréables.

M. Cartelucho plaira cette fois beaucoup, avec une figure de femme en robe bleue, où se fait sentir sa vigueur, sans dommage d'une tenue d'ensemble qu'on ne lui a pas toujours connue. M. Pierre Gerber représente une femme en travesti de satin blanc, renversée sur un bras de fauteuil et dormant. L'attitude est sans goût, mais le coloris, le rendu, l'exécution sont remarquables.

M. Gustave Pierre expose un tableau de guerre encore, Relève d'un régiment aux Epar-

ges, peint dans le camaïeu presque, et d'un grand effet. M. Gillot, brillant coloriste toujours embellit de ce charme plusieurs tableaux de paquebots. Dans ses Jets d'eau, dans son tableau d'automne, M. Le Sidaner semble se noyer cette fois dans le papillotage de touches d'où se dégageait jadis, sa vivacité d'effet. M. Alfred Smith, en petit, a de brillantes qualités, dont peu malheureusement survivent à l'agrandissement qu'il se donne dans un paysage décoratif.

M. Zubiaurre est un Espagnol des mieux doués, on l'a goûté beaucoup dans de précédents tableaux. Cette fois il court après la simplicité, qui, recherchée pour elle-même, ne fait qu'appauvrir l'œuvre, surtout si le style des tableaux primitifs est ce qu'on s'efforce d'imiter. Le Pèlerinage qu'il expose est de ce genre. On supplie l'artiste d'y renoncer.

Un autre Espagnol du Nouveau Monde, M. Valenzuola-Llanos, se fait estimer avec deux paysages : le Matin, le Soir ; ce dernier surtout, où la justesse des premiers plans, la teinte aérienne des lointains, la légèreté du ciel, composent un ensemble parfait.

Le genre du paysage n'étant pas en progrès, ce qui s'y conserve de bon se fait d'autant plus chérir. Qu'on ne s'étonne donc pas si je m'arrête à l'éloge du tableau de M. Jacques Simon, représentant le détour d'une rivière au sein d'un vallon, avec un premier plan d'arbres dont la mesure bien prise met tout en place. Avec ses verts frais, ses bleus vifs, je ne sais quel ton d'aquarelle jetée dans la peinture à l'huile, c'est le plus beau paysage du Salon.

Le plus beau tableau de caractère est le Concert en province, de M. Joëts. On avait vu de lui précédemment le portrait du Maréchal Haig: ceci l'emporte par la couleur délicate et puissante, l'admirable justesse des ombres et des demi-teintes. Ajoutez le fini parfait, chose rare : le tableau ne tient rien de l'air d'esquisse. L'action des figures en général n'est pas quelque chose de moins bon. Celle du milieu, par malheur est ingrate, c'est le seul défaut; la femme et la petite fille sont, à le prendre dans le genre de Courbet et de Vélasquez, des morceaux vraiment accomplis.

*
* *

Les Artistes français se sont ouverts cette année aux œuvres qui font crier après le Salon d'automne. Deux grandes salles en sont composées, au milieu de l'une desquelles paraît une ordonnance de divers nus rassemblés sous ce nom : *les Pigeons blancs*. L'artiste, M. Dupas, essaie de rendre quelque chose des rondeurs robustes de Raphaël, mais sans autre succès que d'en offrir une charge dépourvue d'intérêt. Cette fantaisie des musées dans un art qui cependant vise à choquer les habitudes, est un des traits absurdes de ce temps.

Dans l'autre salle, formée de tableaux d'Orient, on s'arrêtera plus volontiers devant les Baigneuses de M. Dabat, où se révèle un vrai goût de peintre, malgré le parti pris des à-plat. Le torse de la figure principale, indiqué d'un seul ton, escamote les fuyants, qui seuls rendraient cependant compte du contour. Quel plaisir l'artiste pense-t-il causer par là ?

Une platitude de miniature persane s'étale dans les tableaux de M. Marius de Buzon : Automne et Printemps. Le grand tableau, Femmes et villages, a plus de souplesse et de naturel.

M. Jules Flandrin ne nous offre cette année presque aucun effet de ses grands dons. Une recherche de plus d'intensité, qu'il a manquée, en est je crois la cause. Dans ses deux figures de jeunes filles placées devant un fond de paysage, le seul manteau noir de celle de gauche rappelle le prestige ordinaire. M. Camoin manque également des traits qui l'ont fait apprécier ailleurs. Il n'y a dans sa femme couchée, que des commencements de relief, et l'autre tableau n'est qu'échantillonnage. Dans la Marchande de ballons, de M. Ottmann, se réfugie un peu de la vigueur d'impression dont subsiste toute cette école.

M. Van Dongen échappe au barbouillage qui faisait l'an dernier de son portrait d'Anatole France, quelquechose de si parfaitement inepte. Par malheur, la fraîcheur qu'il cherche n'aboutit qu'à du négatif dans le portrait de M. Pierre Laffitte. L'autre portrait tient mieux ; mais le ton gris et glacial, joint au négligé pédantesque dans l'application de demi-teintes, rend cet ouvrage insupportable.

La Négresse de M. Migonney, qu'il appelle Vénus par bravade, mérite l'éloge du ton local : on aimerait à y joindre celui de l'effet absent.

Une académie de femmes, de M. Frieseke, offre les blancheurs, les rondeurs qui font de cet artiste quelquechose comme un Renoir décoloré. Un portrait d'homme couvert d'un chapeau haut de forme apporte la note impressionniste de M. Hugues de Beaumont.

M. Charlot expose un Berger jouant de la flûte, peint dans sa gamme vigoureuse ordinaire, malheureusement soutenue d'ombres terreuses que la nature ne donne pas, qui ne sont que dans le Lenain, où l'on devrait les lais-

ser. Dans son Village sous la neige, en revanche, s'accuse une vérité d'imitation extrême. Il n'y a rien de si saisissant.

Je terminerai par M. Maurice Denis, unique en son genre, peintre de style au milieu d'une école qui, dans ses hardiesses, cherche l'effet. Il faut avouer que dans le portrait de famille, ce résultat n'est pas atteint. Dans celui de Jésus ressuscitant la fille de Jaïre, au contraire, l'action du Sauveur simple et belle, la figure morte, inerte, dans les blancheurs du lit, les contre-jours bleuis, les lumières blanches causent une impression des plus fortes exactement mesurée sur l'intention du peintre.

L. Dimier.

LES LIVRES NOUVEAUX

Poésie

Pierre Jalabert : **La Vie Enthousiaste** (L. Garnier).

La Muse de M. Pierre Jalabert est cette Muse méridionale, voire même un peu toulousaine, qui, lors de ses vingt ans, inspirait à M. Maurice Magre sa *Chanson des Hommes*. Doré par le soleil et la voix bien timbrée, c'est la Muse-Eloquence, à qui le poète n'a pas *tordu son cou* malgré le conseil de Verlaine. Ses chants lumineux sont un hymne à la jeunesse, à l'amour, à la ravissante beauté, à la terre d'Oc, terre des myrtes verts et des lauriers roses, à la mer méditerranéenne d'où naquit Amphitrite. En vrai latin épris d'ordre et de clarté, ce poète harmonieux se plie aux règles traditionnelles qui ne génèrent jamais aucun vrai poète. Cet enthousiaste reste un artiste consciencieux. Il a ce respect du métier auquel, par une réaction fatale, reviennent les jeunes poètes d'aujourd'hui, et les sonnets qu'il consacre aux cités languedociennes auraient ravi José Maria de Heredia :

Sur la mer en fureur où coule un clair de lune,
Un navire apparaît, qui s'en vient du Levant :
L'onde aussitôt se calme et s'apaise le vent
Et les marins sauvés rendent grâce à Neptune.

Jean-Michel Renaitour : **Cheveux au Vent**. (Jouve et Cie, éditeurs.)

M. J.-M. Renaitour, qui fut pilote-aviateur, s'avance bravement dans la vie, prêt aux combats et cheveux aux vents, et m'apparaît, avec sa personnalité déjà forte, comme un des jeunes écrivains marquants de la génération montante. Reprenant le mot de Gœthe, qui déclarait que tout poème doit être *de circonstance*, il veut dire notre âme, nos angoisses, nos espérances d'aujourd'hui. Et cet enfant de la guerre, qui garde de la guerre une horreur sacrée, nous clame avec un beau lyrisme son idéal de fraternité universelle. Son désir de réformes ne s'étend heureusement pas à la syntaxe, à la prosodie consacrées par trois siècles de chefs-d'œuvre, ce qui reste d'ailleurs normal, les révolutionnaires, comme Fabre d'Eglantine par exemple, ayant toujours respecté nos règles traditionnelles. Si le généreux souci des questions sociales n'étouffe pas en lui le goût du rêve, ce chanteur un peu tribun, à la manière du grand Jaurès, sera un poète ardent de la vie moderne.

M. A.-P. Garnier : **Les Saisons Normandes** (Librairie Garnier Frères).

Après Albert Glatigny, Paul Harel, Mme Lucie Delarue-Mardrus et beaucoup d'autres, M. A.-P. Garnier chante la grasse Normandie et ses normands robustes, mais sa chanson est bien à lui. Moins que ceux des poètes modernes, ses vers, avec un élégant souci d'archaïsme, rappellent les tableaux *Aux-de-l'ire* d'Olivier Basselin. En strophes d'un beau lyrisme malgré quelques défaillances de forme, il célèbre la vie, et le sommeil et le réveil de la terre. Son poème se divise de lui-même en quatre parties, et l'alternance des saisons lui donne son rythme. Il peint sa terre qu'il sent vivante, avec ses rougeurs, ses palpitations, ses coteaux qui ont la courbe de beaux seins, à peu près comme un Jordaens peindrait un corps de femme. Ses descriptions sont savoureuses et il travaille en pleine pâte. Ce poète normand est un naturaliste, et Zola l'aurait aimé d'avoir chanté surtout la fécondité de la terre, qui, même l'hiver, est en travail :

Et la terre qui paraît morte,
Est, sous le gel et les rafales !
Pareille à la femme qui porte
Le fruit des amours automnales.

Gaston Picard : **Le Cœur se donne**. (Aux Images de Paris).

M. Gaston Picard, dont le prix national de littérature récompensa le talent très personnel, est un de nos meilleurs jeunes romanciers. Mais pourquoi, respectueux de toutes les lois de la syntaxe quand il écrit en prose, méprise-t-il toutes les règles dès qu'il écrit en vers ? *Le cœur se donne*, poème ému des pures et sûres amours, témoigne de la plus délicate sensibilité. Mais des vers sans rimes, sans nombre et sans césures, sont-ils encore des vers? Le poète veut-il être à la mode? Ce serait trop de modestie de sa part. Les modes passent vite, et Gaston Picard n'est pas de ceux dont les œuvres ne doivent durer qu'une saison.

André Delacour : **La Victoire de l'homme**. (Aux éditions de Belles-Lettres).

D'une voix grave, avec une émotion contenue, sans aucune tirade déclamatoire, M. André Delacour nous dit toutes les émotions d'un cœur d'homme soumis au rude apprentissage de la guerre, ses douleurs, ses angoisses, ses enthousiasmes, son humble et noble obéissance au devoir et sa finale victoire sur lui-même. Poète de la vie intérieure, M. André Delacour fait succéder de courts poèmes, qui rappellent la manière de Sully Prudhomme, à de larges strophes lamartiniennes. D'ailleurs son livre bien ordonné ne forme qu'un seul long poème écrit en vers nets, sobres et volontairement un peu gris. Nous pouvons suivre dans un cœur sincère tout le reflet des tragiques événements. Ce noble recueil impose le respect et la sympathie.

André Dumas.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 11 60e ANNÉE 3 JUIN 1922

UNE PROPHÉTIE DE DOSTOIEWSKY

Certes, aujourd'hui autant que jamais, le visage de Dostoïewsky rayonne d'une gloire éblouissante. Mais ce rayonnement est la lueur de l'incendie qui vient de consumer la Russie. Pour la gloire du prophète les prophéties se sont accomplies : la gloire de Dostoïewsky, c'est la ruine de la Russie.

Pour nous, Russes, notre littérature est ce qu'étaient pour l'antique Israël « la Loi et les Prophètes ». Mais qu'est-elle pour les étrangers ?

« Tu es pour eux comme un chanteur avec une voix agréable et un joueur de luth. Ils t'écoutent mais n'observent pas tes préceptes, car ils en ont fait un amusement et un jeu. Mais tes prophéties s'accompliront — elles s'accomplissent déjà — et ils sauront alors qu'il y avait un prophète parmi eux », ainsi le Seigneur d'Israël parle à son prophète.

Le prophète russe Dostoïewky a senti mieux qu'aucun autre l'horreur du *mutisme* insondable qui sépare la Russie de l'Europe. Il l'aime, « la vieille Europe, terre des saintes merveilles », bien qu'il lui semble parfois que cette terre « n'est déjà plus qu'un cimetière ».

« Nous autres, Russes, nous avons deux patries : notre Russie et l'Europe ». Ce mot est de lui. Mais de lui aussi est un autre mot : « Croyez-moi, tous les peuples de l'Europe haïssent la Russie d'une haine instinctive, implacable, bestiale, et un jour viendra où ils se jetteront sur nous pour nous dévorer. »

Je ne doute pas que Dostoïewsky, s'il eût été vivant de nos jours, aurait exclu la France du nombre des peuples qui veulent « dévorer la Russie ». Dostoïewsky aurait senti ce que je sens aujourd'hui en vous parlant de la Russie : tous les peuples nous ont abandonné sauf la France, tous les peuples nous ont trahi sauf la France, tous les peuples nous assassinent sauf la France. Voilà pourquoi, je le répète, nulle part dans toute l'Europe, je n'aurais pu parler de ma patrie agonisante comme je le fais ici et nulle part on ne m'aurait compris comme vous me comprendrez.

L'Europe veut dévorer la Russie, Dostoïewsky pourrait encore s'en effrayer et s'en indigner. Quant à nous, cela nous laisse calmes. Nos quatre années d'agonie nous ont enseigné bien des choses, entre autres le calme.

Le loup veut dévorer l'agneau. Qu'y a-t-il là d'effrayant ou de révoltant ? Le loup est innocent. Mais peut-être ne convient-il pas de rabaisser l'innocence du loup en la comparant à l'innocence des peuples *jadis* cultivés, *jadis* chrétiens ? Car tout de même le loup sait quelquechose de l'agneau; tandis que si, dans un choc de deux corps cosmiques, de deux masses de matière inerte, l'une détruit et engloutit l'autre, elles ne savent rien l'une de l'autre. Ainsi l'Europe à l'heure actuelle ne sait rien de la Russie.

Le temps n'est-il pas venu de dire toute la vérité ? Ce qui se passe aujourd'hui en Russie

ce qui est un exemple dans l'histoire mondiale, ce n'est pas une mort, c'est un assassinat. Nous ne mourons pas, on nous tue.

L'Europe veut dévorer la Russie. La dévorera-t-elle ? C'est encore une question. Mais si même elle la dévorait, cette nourriture lui profiterait-elle ? Ne se changerait-elle pas en poison ?

« Les grands écrivains russes Tolstoï et Dostoïewsky sont les grands empoisonneurs de l'âme européenne » dit un critique de nos jours et l'un des plus pénétrants. J'ignore s'il en est ainsi, mais je sais que cela *pourrait être* vrai : le remède peut devenir un poison, et le poison un remède.

Laquelle des deux, de la Russie et de l'Europe, empoisonnera et tuera l'autre ? Je l'ignore également, mais je sais que leur lutte est la lutte éternelle de l'Orient et de l'Occident.

Dostoïewsky le savait bien lui aussi. Mais il n'a jamais oublié que l'accomplissement des dernières, des plus hautes destinées de l'Europe n'est pas dans la guerre, mais dans la paix de l'Orient avec l'Occident. Qu'est-ce donc, en effet, que le christianisme, cette assise jusqu'à nos jours unique de l'universalité européenne, sinon la « lumière venue de l'Orient » *Ex Oriente Lux* — lumière synthétique par excellence — « Eclair jaillissant de l'Orient et visible jusqu'en Occident ».

Si la catastrophe russe n'est qu'une catastrophe purement nationale, qu'une apocalypse russe, alors il n'est plus d'espoir pour nous : notre perte est définitive.

Mais si la première moitié des prophéties de Dostoïewsky, celle qui a trait à la Russie, s'est accomplie de tous points, l'autre moitié, celle qui a trait à l'Europe, ne s'accomplira-t-elle pas avec la même précision ? Terribles sont ces prophéties : si l'unique voie de salut possible, la paix entre l'Orient et l'Occident, n'est point acceptée, — la catastrophe de l'Europe sera encore plus effroyable, plus apocalyptique que la catastrophe russe.

La Russie, « Lumière de l'Orient », c'est là notre espoir. Mais la France, « Lumière de l'Occident », c'est plus qu'un espoir. La France a donné au monde cette grande idée qui est son souffle et sa vie, l'idée de la Liberté, de la Personnalité humaine, qui est également l'idée chrétienne par excellence.

Mais si la France une fois déjà fut le flambeau du monde, peut-être le sera-t-elle encore. C'est là que nos espoirs se rencontrent avec les vôtres.

La France, la lumière de l'Occident, la Russie, celle de l'Orient : si ces deux lumières s'unissent, alors ce sera la fin de l'éternelle guerre et le commencement de la paix éternelle entre l'Occident et l'Orient, cette « universelle union des peuples », qui est selon la prédiction de Dostoïewsky, l'unique salut de l'humanité.

D. Mérejkowsky.

LA POLITIQUE DE L'ALLEMAGNE VIS-A-VIS DE LA FRANCE DEPUIS L'ARMISTICE

Au début de la révolution allemande il y eut comme une espèce de vague de réconciliation internationale qui souleva les masses populaires. Les musiques militaires des troupes revenant du front jouaient la Marseillaise en passant sous la porte de Brandebourg, à Berlin. Ces troupes étaient parées de fleurs et la foule les accueillait comme des vainqueurs ! Les prisonniers français, en uniforme, circulaient librement dans les rues attendant leur rapatriement qui se faisait au jour le jour. Personne ne songeait à les molester. D'ordre cependant il n'y en avait guère, nulle part. Les conseils de soldats et d'ouvriers faisaient la loi, sabotant à qui mieux mieux tout ce qui restait de l'organisation administrative du régime déchu. Les cinq délégués du peuple réfugiés à la chancellerie impériale, dans la Wilhelmstrasse, menaient une existence précaire, incertains du lendemain. De temps à autre, partaient de la rue, l'on ne savait pas exactement pourquoi, des fusillades et le crépitement des mitrailleuses faisant plus de bruit que de mal. C'était une manière de fêter la révolution. Peu à peu un semblant d'ordre commença à régner, le nouveau gouvernement s'organisait, groupant autour de lui quelques éléments de défense pour résister aux tentatives d'émeute des mois suivants. Pendant ce temps, Erzberger travaillait nuit et jour à l'exécution des conditions de l'armistice du 11 novembre. Le peuple se désintéressait encore de ces conditions, trop heureux de voir la guerre finie, mais déjà l'agitation commençait dans certaines sphères contre les conditions imposées par l'Entente. L'abandon des colonies à l'Angleterre et la livraison des navires de la flotte de guerre allemande furent

les premiers prétextes. On organisa des meetings publics, des réunions protestataires au cours desquels des parlementaires connus tinrent des discours véhements contre la prétention des Alliés de vouloir dépouiller une Allemagne dont l'armée avait déposé les armes, mais qui n'était pas battue !... Les journaux s'emparèrent de ce thème et, à partir de ce moment une opposition sourde se dessina contre l'exécution des clauses même de l'armistice. Les représentants des missions étrangères, officiers français, anglais et américains, remarquèrent que la foule leur devenait hostile. Il y eut des incidents pénibles si bien que lorsque Erzberger se rendit à Trèves pour signer la prolongation de l'armistice avec le maréchal Foch, on s'attendait presque à Berlin à ce que la guerre recommençât. Erzberger ayant reçu l'ordre de ne pas céder sur la question des navires de commerce allemands réclamés par l'Entente pour servir au ravitaillement général de l'Europe et remplacer partiellement le tonnage coulé par les sous-marins allemands pendant la guerre.

Ce préambule était nécessaire pour montrer que, dès les premiers mois de 1919, la mentalité populaire allemande avait subi un changement notable depuis les premières semaines de la révolution, d'autant plus que, très naïvement, les meneurs de la révolution avaient espéré qu'en France, en Angleterre et en Italie, on suivrait le mouvement. La constatation du contraire produisit une grande déception dans les milieux socialistes où l'on accusa les « frères » de par dela les frontières de lâchage. Politiquement, après les élections à l'Assemblée nationale de Weimar, l'Allemagne se ressaisissait et l'on songea aux voies et moyens d'échapper aux lourdes conditions que le traité de paix ne pouvait manquer d'imposer au *Reich*. C'est dans ces conditions qu'on s'achemina vers la conclusion du traité de paix de Versailles dont on parlait déjà à mots couverts, comme d'un évènement dont il s'agissait d'éluder par avance les principales prescriptions. Il y avait à ce moment à Berlin une foule de journalistes américains, hollandais, scandinaves qui ne cessaient de fréquenter certaines réunions politiques où l'on prêchait la résistance. Les journaux américains de M. Hearst, favorables à l'Allemagne, publièrent une série d'articles de leurs correspondants de Berlin, dans lesquels se dessinait déjà la future attitude du gouvernement Scheidemann et qui demandaient pour l'Allemagne le droit de négocier les conditions futures de la paix sur un pied de parfaite égalité avec les délégués de l'Entente. On invoqua les 14 points de M. Wilson comme base de ces négociations et l'on aurait voulu se grouper autour d'un tapis vert dans des conditions semblables à ce que fut le Congrès de Vienne.

C'était une illusion qui ne dura guère devant la force de volonté montrée par Clémenceau qui voulait une paix *imposée* sans discussion préalable, secondé du reste, en cela, par Wilson et Lloyd Georges.

Il n'était pas du tout sûr que l'Allemagne accepterait une paix semblable et en prévision de cela un travail persistant se fit dans le sens d'une organisation militaire nouvelle, organisation décousue et presque clandestine, si l'on veut, mais que le gouvernement connaissait d'autant mieux qu'il fallait bien payer l'équipement, l'entretien et la solde des officiers et des soldats. On prit comme prétexte le danger bolcheviste dans l'Est et l'on concentra dans les pays baltes des unités formées de brigades libres dont quelques-unes atteignirent des effectifs de corps d'armée. Les enrôlements se faisaient librement dans toute l'Allemagne au moyen de placards et d'annonces dans les journaux. Cela prit des proportions telles que le gouvernement commença à manifester de l'inquiétude, car les états-majors de ces formations nouvelles étaient tous impérialistes et ennemis de la république. Cela ressemblait à une mobilisation générale et à une concentration sur la frontière russe, où l'on espérait bien que les soldats de Mangin et de Fayolle ne viendraient pas les en déloger. Toutes ces dispositions n'avaient qu'un but, non avoué publiquement, s'entend, mais connu et compris par tous, c'est-à-dire : créer un noyau de résistance contre les Français, au cas où par suite de la rupture des négociations de paix les troupes françaises auraient franchi le Rhin pour imposer cette paix au moyen d'une reprise des hostilités.

La politique allemande n'était pas, en effet, restée inactive pendant les mois qui venaient de s'écouler depuis la signature de l'armistice.

On avait sondé un peu partout, chez les neutres aussi bien qu'à Rome, Washington et Londres, l'opinion régnant dans les milieux dirigeants, et l'on se rendit vite compte à Berlin, d'abord que les soldats américains étaient rentrés dans leurs foyers, que l'Angleterre avait démobilisé de même que l'Italie, qu'entre Paris et Londres régnaient déjà de sérieuses divergences d'opinion, qu'en France on était fatigué de la guerre et qu'on ne la recommencerait qu'à contre-cœur.

Ensuite, il y avait en Allemagne cent mille officiers sans emploi et 200.000 sous officiers renvoyés, sur le pavé, qui voyaient leur avenir compromis et ne demandaient pas mieux que de refaire campagne. Il y avait de plus les fonctionnaires réfugiés d'Alsace, du Schleswig, du duché de Posen et la nuée de ceux que l'administration allemande avait installés dans les régions envahies de la France, en Belgique, dans les Balkans, en Pologne, en Roumanie, en Bulgarie et en Turquie d'Europe et d'Asie. Tout ce monde là avait si bien vécu pendant la guerre, si bien thésaurisé et si largement exploité les populations qu'il était chargé d'administrer, que la fin d'une telle aisance et de si belles perspectives lui sembla une calamité insupportable. Ils firent donc une agitation intense contre toute idée de paix humiliante pour l'Allemagne, ne cessant d'exciter les éléments bourgeois en faveur de la résistance et prêchant partout la haine de la France, annonçant en même temps que l'Angleterre ne verrait que d'un œil très favorable toute action de l'Allemagne ayant pour objet de diminuer le prestige de la France victorieuse.

Ajoutez à tous ces éléments mécontents le million d'Allemands de toute sorte : Bavarois, Wurtembergeois, Prussiens, etc., revenus de l'étranger à la suite de l'armistice après y avoir été internés, un peu partout, pendant la guerre et qui, presque tous, avaient perdu leur avoir passé aux mains des liquidateurs. Toutes ces personnes semèrent l'excitation à la haine de l'étranger en créant un état d'esprit public bien fait pour influencer les décisions du gouvernement, encouragé d'autre part à la résistance, par les conseils intéressés et les influences de certains diplomates étrangers et financiers cosmopolites, ces derniers trouvant avantage à voir se perpétuer un état de chaos dans les rapports de peuple à peuple dont ils avaient si bien sû profiter pendant les hostilités. Ce qui manquait aussi au gouvernement allemand pendant la durée du cabinet Scheidemann et même après, c'est la pratique du gouvernement, de la politique et de l'administration générale. Les nouveaux venus dans la direction des affaires publiques de l'Allemagne étaient des apprentis, ignorant tout de la science de gouverner et même ils étaient très peu orientés sur les traditions politiques et la psychologie des peuples étrangers. Ils ne gouvernèrent pas, ils louvoyèrent, vivant au jour le jour, suivant les impressions de la rue et de leurs amis politiques, mais prenant tout de même un plaisir très grand à rester aux affaires, heureux et fiers d'être sortis de l'obscurité et de la médiocrité de leur origine pour prendre dans l'Etat une place prépondérante. Aucun homme de génie, ni même de talent ne surgit de ce troupeau d'ambitieux du pouvoir, chose assez surprenante du reste, car dans tout autre pays lors des grandes crises nationales, il se trouva des hommes sachant tenir tête aux événements et rallier les bonnes volontés autour d'eux. L'histoire fourmille de ces exemples. Il faut chercher la cause de cette absence d'hommes supérieurs en Allemagne dans l'éducation nationale et les enseignements du professorat et de l'université lesquels, suivant les préceptes de Treitschke et de Hegel, s'efforcèrent, pendant deux générations, d'inculquer à la jeunesse allemande la théorie que l'individu est fait pour l'Etat et non l'Etat pour l'individu. L'Etat était un « sur-être ».

Tout cela contribue nécessairement à donner au peuple allemand une place à part, lorsqu'on envisage ses coutumes, ses mœurs et ses manières au point de vue des pays d'origine latine; c'est donc une erreur de vouloir le convertir à nos idées car il y est complètement réfractaire, c'est aussi pour cela qu'il n'a jamais compris pourquoi ses méthodes de guerre ont soulevé la réprobation du monde. La majorité du peuple allemand estime encore aujourd'hui que rien dans la conduite de ses armées ni dans les moyens politiques mis en pratique pour gagner la guerre n'était blâmable — j'en excepte quelques rares intellectuels, mais ceux-là même, se sentant isolés, n'osent que très mollement soutenir le contraire. — Personne n'accepte le reproche que la guerre fut provoquée par l'Allemagne. Qu'importe que ce soit l'empereur qui ait déclaré la guerre à la Russie et ensuite à la France? Cet acte, qui devait être péremptoire pour établir la provocation, n'est même pas invoqué, il devient inopérant en présence de la volonté arrêtée de l'Entente de vouloir humilier l'empire allemand de 1905 à 1914... Inutile d'insister. Les récentes lettres du Kaiser à Hindenburg ont apporté un élément nouveau à la confirmation de cette thèse. Donc l'Allemagne a fait la guerre « forcée, contrainte »; ses armées ont été victorieuses *partout ;* la guerre sous-marine était une réplique *légitime* au blocus qui devait affamer la population teutonne, les gaz sont un acte de guerre glorieux pour la science de la chimie allemande (!) les déportations belges une nécessité de guerre (!) les dévastations en France sont l'œuvre aussi bien des canons de l'Entente que des canons prussiens (!)... Ces

explications *pro domo* fortement ancrées dans le cœur de chaque citoyen allemand à quelque couche sociale qu'il appartienne, le gouvernement doit les faire siennes sous peine d'être conspué. C'est pour cela que ni Brockdorf Rantzau, ni Simons, ni Rosen dans leurs négociations avec l'Entente, depuis l'armistice, n'ont cessé de soutenir que l'Allemagne était la victime du manque de parole de M. Wilson et que la cessation des hostilités par l'armistice lui avait été arrachée par surprise, alors qu'elle croyait pouvoir négocier sur la base des 14 points du président des Etats-Unis.

C'est aussi pour cela que le ressentiment national a armé les assassins qui ont tué Erzberger coupable d'avoir apposé sa signature au bas du document de l'armistice.

Certains journaux étrangers qui se sont aussi faits les défenseurs de cette théorie, les écrits de Morel et de Norman Angel aussi bien que ceux de quelques intellectuels français, répandus à profusion en Allemagne, n'ont pas peu contribué à encourager chez le peuple allemand la croyance qu'il était victime de l'astuce et de la rapacité de ses adversaires d'hier et, comme la haine populaire avait besoin de se manifester contre quelqu'un, c'est sur la France que tombe la désapprobation nationale allemande, parce que la France par sa résistance opiniâtre, son esprit de sacrifice et son ardent patriotisme avait le plus contribué à faire gagner la guerre par l'Entente. De là les idées de revanche dirigées contre la France *seule*, alors que la diplomatie allemande caquette avec l'Angleterre et l'Italie pour amener son isolement en Europe: celui-ci, espère-t-on, aurait pour conséquence finale la révision intégrale du traité de Versailles, déjà considéré maintenant, dans les milieux politiques et parlementaires allemands comme périmé et non-existant, puisque dès maintenant l'Etat allemand cherche à se soustraire, par tous les moyens, à l'exécution de ses principales dispositions, cela avec le concours plus ou moins avoué du *Foreign-Office* et de la *Consulta*.

Maintenant que faut-il penser de ces idées de revanche qui sont comme le *leit-motiv* quotidien des patriotes allemands partisans de l'ancien régime dont l'orgueil prussien n'admet pas la défaite ? A tout bien considérer elles ne sont pas dangereuses immédiatement puisque l'Allemagne est désarmée aussi complètement qu'il a réussi au général Nollet et à ses officiers de la désarmer, mais le noyau de la résistance subsiste et les hommes sont là, comme l'a dit le *Times* : huit millions d'anciens exercés ayant fait la guerre et pouvant être facilement encadrés par la Reichswehr et les troupes de police, composées presque exclusivement de sous-officiers et commandées par des officiers de l'ancienne armée active impériale. Chez ceux-là règne, à peu de chose près, le même esprit de revanche que celui qui animait l'armée française après 1871. C'est dans l'ordre, car un pays n'accepte pas volontairement la défaite ni ses conséquences, aussi longtemps qu'il n'a pas le sentiment d'avoir été complètement battu. Ce fut le cas de la France après la perte de l'Alsace-Lorraine comme cela est celui de l'Allemagne contemporaine. En France, les capitulations de Sedan et de Metz mirent la défaite sur le compte de la trahison. En Allemagne on a le sentiment que le sol allemand n'ayant pas été foulé par les armées de l'Entente, la capitulation et l'armistice furent l'œuvre de la révolution et du gouvernement républicain qui s'en suivit. En France aussi on avait imputé la défaite de 1870 au gouvernement du 4 septembre.

Très habilement Hindenburg et leurs partisans ont répandu la légende que tout n'était pas perdu le 11 novembre 1918 et qu'on aurait pu espérer un retour de la fortune si au lieu de signer l'armistice on avait louvoyé et gagné deux ou trois semaines au cours desquelles on aurait ramené l'armée allemande derrière la Meuse dans une nouvelle attitude défensive. On ignore généralement dans le public allemand que Foch avait préparé le déclanchement de l'offensive américaine avec une vingtaine de divisions pour le 14 du même mois, dans la direction de Trèves, ce qui aurait amené la capture de toute l'armée allemande se trouvant en France et en Belgique.

Erzberger a raconté dans ses *Mémoires* que sur le chemin de Compiègne il a rencontré des divisions allemandes, à l'arrière du front allemand, qui n'avaient plus que des effectifs de 100 hommes, état-major compris! L'offensive américaine eût donc été décisive. Or l'Allemagne envahie, seulement pendant 48 heures, aurait offert le spectacle d'une défaite si intense, que le peuple allemand aurait compris alors que la guerre était vraiment perdue. N'eût été le spectacle épouvantable qui s'en serait suivi et le massacre de milliers d'hommes qui en serait résulté, on pourrait regretter, aussi bien du côté français que du côté allemand, [illegible] signature de l'armistice n'ait pas été reculée de huit jours! Cela aurait de beaucoup facilité les choses depuis, car l'Allemagne se serait montrée plus con-

ciliante par la suite dans l'accomplissement d'obligations imposées par la force des armes.

Erzberger qui n'était pas un ami de la France, au contraire, avait le courage de ses actes. Peu avant sa mort, il déclarait encore que c'était une question d'honnêteté pour l'Allemagne de remplir les engagements portant sa signature. Depuis on pense autrement et le gouvernement actuel agit en conséquence, d'où les discussions sans fin qui tiennent le monde en haleine et mettent les hommes d'Etat de l'Entente à une rude épreuve. Les Allemands, auxquels on avait refusé toute discussion lors de la signature du traité de paix, discutent celui-ci maintenant d'autant plus âprement qu'ils sont décidés à tout autre chose qu'à l'exécuter et le monde assiste au spectacle lamentable de voir les vainqueurs d'hier de plus en plus désunis et incapables de s'entendre pour imposer leur volonté au vaincu. Forte de cette désunion et de la jalousie internationale qui, voyant la France trop forte l'estime dangereuse pour la paix générale, l'Allemagne a les meilleurs atouts en mains pour se soustraire à l'exécution de ses obligations. Chez elle, en moins de six mois, à la suite de l'explosion d'Oppau, elle a su reconstruire presque en totalité 1286 maisons sur les 1947 détruites par l'explosion. En France les sinistrés de Péronne et de Bapaume vivent toujours dans des taudis en attendant qu'on veuille bien les en retirer. Cela dit tout !

L'Angleterre avait espéré en finir avec la concurrence allemande pendant la guerre. Elle voit aujourd'hui ses usines chômer pendant que les cheminées allemandes fument partout. Sous la pression des hommes de la Cité, Lloyd George a dû composer avec Stinnes et Rathenau. Les hommes d'Etat allemands, les financiers, les industriels, sont arrivés à faire de la question des réparations une question internationale. D'après eux, si l'Allemagne meurt, tout le monde devra périr ! On paraît croire cette gasconnade à Londres et même à Washington et l'on en a parlé à Cannes. Pendant ce temps, Berlin boît du champagne français à quatre cents marks la bouteille et toutes les sociétés industrielles triplent et quadruplent leur capital. L'Allemagne n'est pas pauvre pour tout le monde.

Il n'y a que Lloyd George qui semble l'ignorer en revenant à la politique égoïste et antifrançaise des Pitt, des Palmerston et des Disraeli.

***

UN POÈTE DE L'ALSACE

A l'ombre de Sainte-Odile (1), tel est le titre de la dernière publication d'Alfred Droin : nouveau rûcher d'hexamètres aux ailes d'or, que ce savant éleveur de poétiques abeilles vient de dresser à la mémoire de la grande patronne de l'Alsace, dans le verger des Muses. Son recueil précédent, *le Crêpe étoilé*, frémissait, on s'en souvient, de belliqueuses colères. On y sentait, sous la vibration perpétuelle de la strophe, la menace toujours présente de l'aiguillon, tandis que ce livre-ci, plein de paix et de sérénité, embaume comme un rayon de miel. On y respire un frais arome de cire pascale. Charmant essaim d'alexandrins sonores, il a dû visiter ces champs de trèfle où se posent, dans nos vieux phylactères, les pieds légers des anges. Il a erré sur les tilleuls fleuris des monastères. Il a butiné les jardins de lys et de sésame où s'allonge le soir l'ombre des cathédrales.

Ce que nous admirons avant tout dans cette œuvre poétique d'Alfred Droin, (je parle ici de l'ensemble de son œuvre, dont on commence nettement à entrevoir le dessin général), c'est la diversité, la variété. L'âme de la France y palpite d'un bout à l'autre : aventureuse, guerrière, idéaliste. L'imagination du lecteur y voyage des vertes rizières et des pagodes de l'Indo-Chine aux cimes enflammées de l'Atlas, aux sables roses de la Mauritanie, pour s'arrêter et reployer ses ailes sur les collines de l'Alsace, parmi les toits familiers de nos provinces reconquises. Inséparable de notre histoire contemporaine, elle se rattache en même temps à nos premières légendes. Elle agit et elle rêve. Elle combat et elle médite. Elle ressuscite, au milieu d'une société empreinte du plus épais matérialisme, des appétits les plus sensuels, l'esprit de la chevalerie antique. Quand on cherche des aïeux à ce soldat poète, quand on se propose de le rattacher à la lignée dont il est une fleur momentanément épanouie, on les découvre parmi les vitraux de nos vieilles basiliques. Pareil aux anciens preux, il a l'épée au côté et les mains jointes. La pourpre du combat ruisselle de son pourpoint et son front irradie sous l'or d'une auréole.

Nous le louerons, en second lieu, d'avoir compris et enseigné par son exemple que l'originalité de la poésie réside dans son essence bien plus que dans sa structure. Ce n'est pas, en

(1) *A l'ombre de Sainte-Odile*, par Alfred Droin. 1 vol. in 18 (Perrin).

effet, en brisant les formes traditionnelles où la pensée de nos vieux maîtres tenait à l'aise, que notre jeune école poétique pourra faire résonner de chants nouveaux la flûte antique de Phœbus ou de Pan. Notre âme contemporaine peut très bien s'exprimer au moyen des combinaisons de la métrique ancienne, dont la géométrie et les proportions semblent avoir été calculées selon des rapports éternels, comme celles des géodes de quartz ou d'améthyste. L'alexandrin classique est susceptible de recevoir une variété indéfinie de sentiments et d'émotions, parce que, ce qui le rajeunit, c'est l'esprit dont il est animé, et non le déplacement de la césure ou la nouveauté de la rime. Il ressemble au diamant, dont la valeur est fondée sur son eau avant d'être appréciée sur sa taille. Multipliez les angles et les facettes sur un cristal vulgaire, vous n'obtiendrez jamais qu'un bouchon de carafe. La poésie est un joyau.

Nous ferons remarquer enfin que ce dernier recueil d'Alfred Droin est d'une bien transparente et lumineuse spiritualité. C'est d'une inspiration qui vient des cimes et qui nous y transporte. On y sent passer je ne sais quelle caresse d'aurore, charriant avec elle les parfums d'un autre monde. Le volume en est tout imprégné. Il est tout chatoyant aussi d'images immatérielles : rougeurs de rosaces, flèches dorées de cathédrales, blancheurs claustrales. C'est l'expression d'une poésie aperçue d'un regard aérien, circulaire, pareil à celui d'une cigogne dont l'aile se serait fatiguée dans de lointains climats, et qui reviendrait, heureuse, à son foyer natal, pour en orner le plus haut faîte.

Cet éveil de la croyance religieuse dans la conscience de l'un de nos plus parfaits poètes contemporains, personne ne l'a salué avec autant de joie que l'auteur de ces lignes. Déjà, dans certaines strophes du *Crêpe Etoilé*, pures comme la nuit et bleues comme elle d'éternité, nous avions senti naître et pour ainsi dire s'essayer cette âme nouvelle, qui se dégageait peu à peu d'un univers dont la splendeur l'avait jusqu'ici retenue, et tentait un espace plus subtil, où le relief et le concret des choses allait toujours en s'atténuant, où les idées prenaient plus d'importance que les formes, les sentiments que les couleurs.

Cet aspect de notre génie national contemporain est peut-être celui qui intéresse le plus vivement l'âme étrangère. D'ici, de Bucarest, où nous nous occupons depuis trois ans de la propagande intellectuelle, nous sommes dans un poste excellent pour juger et nous rendre compte de ce que les autres nations attendent et espèrent de notre production littéraire future. Or, on ne saurait imaginer à quel point l'échelle de nos valeurs subit ici de modifications. Nos écrivains les plus [illegible], pour la plupart, qu'une assez faible action. Ils n'ont pas de rayonnement. On les lit par devoir. On est surpris de leur succès. On les rejette avec ennui : tandis que tout ce qui brille de la lumière intérieure, tout ce qui se communique à l'âme, tout ce qui porte le signe de l'esprit, ce qui éveille, enflamme ou pacifie la conscience, rencontre une attention et une ferveur à peine croyables. On dirait que l'Europe appelle et qu'elle réclame de tous ses vœux une France profondément idéaliste, pour se laisser emporter par elle dans sa gravitation.

Nous en avons eu, personnellement, le sentiment très vif, un soir de l'an passé : devant un auditoire aussi nombreux que choisi, nous faisions précisément une conférence sur le poète Alfred Droin : chaque fois que nous jetions à travers l'assemblée une de ces vastes strophes aux ailes diaphanes, qui nous entraînent, qui nous ravissent dans l'éther de la spiritualité, les bravos crépitaient comme les étincelles sur la route azurée où fuit le divin Pégase. Ce qu'on attend de la France, c'est de la Pensée, de la Croyance, de la Beauté et de l'Espoir du progrès dans la tradition et des pensers nouveaux dans des vers antiques. Lisez *A l'ombre de Sainte-Odile*. C'est un livre tout bruissant de cette haleine d'avenir.

Léon Tréfeyns

LE MODERNE PLUTARQUE
OU LA VIE DES HOMMES ILLUSTRES DE LA IIIe RÉPUBLIQUE (1)

M. ARISTIDE BRIAND

Il est peuple. Et dans les honneurs, au gouvernement, il est demeuré peuple : c'est en quoi je le trouve noble. Je n'entends pas seulement qu'il fut socialiste. Etre socialiste, c'est affaire de doctrine, dont on change; être peuple, voilà qui touche aux mœurs, qui [illegible] de l'homme même.

(1) Voir les N[illegible] 16 juillet et 5 novembre 1921.

Jaurès remarqua un jour, non sans fierté, que sur la frégate du gouvernement bourgeois étaient montés trois capitaines venus du torpilleur socialiste, et qu'ils y faisaient assez bonne figure : Millerand, Briand, Viviani. La chaloupe qui va de l'un à l'autre vaisseau n'est certainement pas hors d'usage. On accepte fort bien, comme une marche normale de l'esprit politique, celle qui conduit de la critique à la défense de la société. Le peuple français qui, comme Sancho, croit aux proverbes, recueils séculaires de sa propre sagesse, laisse crier les moralistes qui vivent de scandales puisque leur affaire est de les dénoncer, et comprend fort bien que les plus fins braconniers font les meilleurs gendarmes.

Si vos scrupules moraux ne cèdent pas à la sagesse vulgaire, peut-être serez-vous plus sensibles à cette remarque, recueillie jadis par Faguet, qu'un orateur de naissance doit être plus tenté par le socialisme que le commun des mortels. La plainte de la misère humaine, les vociférations contre l'injustice sont, depuis les grands ancêtres, j'entends les prophètes hébreux, admirable matière à mettre en beaux discours : il y a entre l'art oratoire et le socialisme quelque attrait mutuel et il n'est point surprenant que bien des orateurs à leur début aient éprouvé cette prédestination.

Ce n'est donc pas par souci de moralité ni dessein de polémique, qui seraient également vains, que j'ai rappelé d'abord les origines socialistes de M. Aristide Briand. Mais c'est là qu'il a formé son esprit et ses mœurs : c'est dans les réunions publiques et surtout dans les réunions intimes, professionnelles, du parti qu'il a pris sa connaissance des hommes : il le sait, il chérit ces temps de jeunesse et ne connaît pas de plus grand plaisir, dans les loisirs du pouvoir, entre amis après dîner, que de raconter de sa voix grave où passent si aisément des inflexions de « vadrouille » les bonnes blagues des temps révolutionnaires : « C'est ce soir-là que Barthou avait donné ordre de m'arrêter à la sortie de la réunion.... »

De cette jeunesse et de cette bohême socialistes, M. Briand a conservé le goût des longues « palabres », des conversations entre amis, non pas sur les idées, grands Dieux ! mais sur les hommes, le goût aussi d'une certaine simplicité de vie, l'aversion naturelle de tout faste, et l'habitude de la vie proprement cénobitique, entre quelques amis qui partagent la bonne et la mauvaise fortune, entendez les temps fortunés des ministères et les lacunes interministérielles. M. Briand n'est pas de ces hommes que vous n'atteindrez qu'à travers des barrages de larbins échelonnés : plus souvent c'est l'ami qui se trouve là qui vient vous ouvrir la porte.

C'est ce que ses ennemis dénoncent comme la « bohême » honteuse de l'ancien Président, et c'est au contraire où je vois, pour ma part, sa meilleure noblesse. C'est à la fois bonté et simplicité de cœur, et c'est mettre par dessus toutes choses la liberté de ses goûts. N'oubliez pas que M. Briand, quand il eut, en 1910, dompté la grève des cheminots qu'il avait peut-être aussi imaginée, se trouva un beau jour l'idole du monde conservateur. Situation bien avantageuse et toute pleine de « possibilités » d'où il ne tira aucun bénéfice, d'aucune sorte, ni financier, ni personnel, ni même que sait-on? matrimonial. A tout cela, à quoi il ne songea peut-être même pas, il préféra ses goûts personnels et si j'ose dire sa libre cigarette. A mon gré, voilà qui ne va pas sans grandeur.

Sur sa simplicité de cœur, mille anecdotes courent, honorables et touchantes. Un jour, il était Ministre de la Justice et habitait le Ministère. Il y avait là un vieux valet de chambre qui avait la charge auguste de la personne des Ministres. Convenance réciproque du maître et du serviteur. Il plaisait à M. Briand, qui lui plaisait. Mais la Providence insondable ayant résolu de contrarier cet attachement, survient une crise ministérielle et le garde des Sceaux devient Ministre des Affaires Etrangères et Président du Conseil. Il doit donc se transporter de la place Vendôme au quai d'Orsay. Mais comment se séparer d'un serviteur si dévoué? Il y avait bien le moyen de faire passer en même temps le valet de chambre de la Justice aux Affaires étrangères; mais nul ne pouvait songer à ce grossier artifice, car vous entendez bien qu'on ne change pas un domestique comme un ministre, et que le statut du personnel des Affaires Etrangères n'a rien de commun avec le statut du personnel de la Justice. A transposer ainsi, on risquait l'excès de pouvoir, sur lequel notre jurisprendence administrative ne badine pas : l'affaire eût fini et mal fini en Conseil d'Etat. Ce fut donc le ministre qui continua à habiter place Vendôme et se contraignit à faire tous les jours le trajet de sa chambre à son bureau pour ne pas contrister son

serviteur. Je ne sais ce que vous en pensez, mais pour moi je trouve dans cette histoire quelque parfum de florilège franciscain.

Mais par ou M. Briand se distingue des premiers disciples d'Assise, c'est qu'il joint à cette fraîcheur de cœur le scepticisme le plus averti. Il est de ces hommes qui conservent la plus grande tendresse pour leur meilleur ami, en le croyant capable de tout. Il méprise ses semblables, mais il chérit ses propres sentiments.

Je ne crois pas qu'on ait non plus suffisamment loué sa célèbre ignorance. Vous qui l'en blâmez, que resterait-il donc de la somme de vos connaissances si vous ne saviez comme lui ni lire ni écrire? Il n'ouvre jamais un livre ni un dossier? C'est qu'il n'y trouverait rien. Ce bergsonien complet ne sait rien que par intuition et n'apprend rien que de la vie. Préférez-vous peut-être l'autre méthode, qui connaît les dossiers à miracle et ignore les hommes?

Il en est d'ailleurs de son ignorance comme de sa bohême : elle ne va pas sans nonchalance ni sans grâce. Ecoutez-le quand il expose à la tribune les problèmes contemporains les plus rebattus. Il suppose toujours que son auditoire est lui-même parfaitement ignorant. Excellente précaution oratoire : c'est ainsi qu'on est limpide. Mais M. Briand, s'il prend un soin explétif d'énoncer des choses connues, ce n'est pas par souci d'exposition, de clarté et par artifice ou science d'orateur, c'est bien véritablement parce qu'il vient de les découvrir. Il parle à la Chambre après une conversation avec Loucheur qui l'a guidé dans les ténèbres économiques. Il veut instruire ses collègues à son tour; il en a conservé quelques idées simples, non sans émerveillement. Il garde quelque chose du primitif pressé de communiquer à la fois sa science neuve et cet étonnement qu'Aristote indiquait comme le commencement de la connaissance.

Ses discours, et surtout les plus récents, sont ponctués d'avertissements anxieux : « C'est une chose grave... la difficulté de ce problème si important... » J'ai vu parfois l'Assemblée impatientée de ces remarques, comme si elle y trouvait quelque redondance embarrassée. Mais point du tout : c'est le souci d'un homme qui vient d'apercevoir ce qui préoccupait déjà un certain nombre de ses contemporains et qui craint surtout que des choses de telle importance échappent à l'attention publique comme elles ont failli échapper à lui-même.

Tout cela fait un personnage séduisant au possible. Et en effet la séduction de M. Briand est un autre trait, tout aussi célèbre que ceux que nous avons précédemment marqués. Séduction qui s'exerce plus encore sur les femmes que sur les hommes. Je crains d'attrister peut-être plusieurs de nos hommes d'Etat, mais je dois dire ici, « la vérité m'y pousse », que de tous les as de la politique, c'est M. Briand qui est le plus apprécié ou chéri des femmes. Si vous en doutez, interrogez les huissiers de la Chambre : ils vous diront que la bousculade est plus forte pour M. Briand que pour tout autre orateur, parce qu'il y a plus de monde et aussi parce qu'il y a beaucoup plus de femmes. Reporter, comme font les ennemis de M. Briand, un si enviable mérite au charme justement célèbre d'une voix de baryton, c'est une vue étroite et petite, et c'est aussi méconnaître les affinités féminines, si profondes, de sa nature.

Si l'on osait, après tant d'autres, recourir à cette distinction dont Blaise Pascal a fixé la forme dans la pensée française, on dirait qu'il est impossible d'être mieux pourvu d'esprit de finesse et plus dépourvu d'esprit géométrique que ce grand séducteur. Tout ce qui est construction de l'esprit et proprement abstraction lui est étranger et impénétrable. Son esprit ne peut saisir que ce qui se présente à lui dans la forme vivante. Mettez le en présence d'un homme seul ou d'un grand nombre d'hommes assemblés, sa vue est pénétrante, son ouïe fine, son tact délicat, son intelligence active et prompte. Mais ne lui demandez pas d'extraire les lois de ce qu'il perçoit si bien, de traduire cette réalité en lignes, formules ou idées. Rien de plus éloigné de sa nature que l'idéologie. Il la dédaigne avec nonchalance, car nous avons toujours le mépris secret et plus ou moins détourné des choses dont nous sommes incapables et des dons qui nous sont refusés.

C'est par là, non pas uniquement mais surtout, qu'il plait à l'esprit féminin à qui il ressemble. Non pas que je veuille refuser aux femmes l'esprit géométrique et la faculté d'abstraction : je ne veux leur refuser rien. Et quel tonnement pour un tel blasphème! Celui où la moindre caillette vient de montrer aux hommes en écoutant Einstein, avec quelle promptitude on s'initie aux spéculations les plus abstruses ou aux cosmogonies les plus hermétiques; mieux encore, celui où les femmes viennent de conquérir l'accès à l'agrégation de philosophie, non

sans bataille devant le Conseil Supérieur de l'Instruction publique, qui essaya de leur barrer la route comme Wotan à Siegfried avant la traversée du feu.

Mais encore après de tels témoignages, il demeure plus banal que téméraire d'avancer que l'esprit féminin s'attache davantage à l'homme qu'à l'œuvre, qu'il incarne les idées par une nécessité de sa nature, et qu'il voit et connaît dans la forme des relations, de la société et de la vie. Même dans la spéculation ou la science pure, la femme apporte quelque grâce, et la grâce, c'est l'élément individuel par excellence, à chaque fois inimitable, à chaque fois inventé, et rebelle par conséquent à toute généralisation. Plus subtile et capricieuse que la grâce janséniste, qui n'est peut-être qu'une sombre et chrétienne traduction de la divine Psyché hellénique, la grâce de l'esprit est accordée à quelques-uns et refusée à d'autres. Briand a la grâce. La surprise de sa nature, c'est la rencontre d'éléments vulgaires, trouvés à ses origines, demeurés dans ses goûts, mais toujours sauvés par une sorte de distinction personnelle, non pas assurément mondaine ni rituelle, mais qui tient à un certain sens de mesure et d'harmonie.

Les femmes n'aiment rien tant que de retrouver les qualités féminines si elles sont enveloppées dans un tempérament masculin. Or vous verrez M. Briand plein de volonté et même de dureté dans la bataille. Après, il oublie, n'étant pas fort capable de rancune. Toute sa rancune, il la réserve pour M. Clemenceau qui a tout fait pour la mériter. On parle trop de son habileté, de sa souplesse, de son art des accommodements. Voyez-le à sa place, à son poste dans la lutte parlementaire, la seule chose qu'il connaisse bien. Nul n'est plus prompt à découvrir ses adversaires, à les dénoncer, à les provoquer. Il n'attend pas l'attaque, il la prévient. De tous ses crocs et de sa voix, il menace les conspirateurs. Dans ces moments, secouant sa nonchalance, dressé à la tribune, âpre et violent, c'est lui le Tigre.

*
* *

Si, après avoir étudié les principaux traits de l'homme, on cherche l'œuvre, la première difficulté est de la trouver. Dans les quinze dernières années, cet as de la politique détient le record de la durée ministérielle. Et qu'a-t-il fait ? Il a gouverné. C'est beaucoup, diront les sceptiques. C'est peu diront les croyants. Il a gouverné, c'est-à-dire qu'il a examiné et, quand il l'a pu, tranché les difficultés qu'il a rencontrées, au jour le jour, sans en ajouter de nouvelles de son propre fonds. Il n'est pas l'homme d'une œuvre, d'un rapport, d'une loi, travaux abstraits par un côté, que l'esprit conçoit et construit. Il a lutté jusqu'à sa mort ministérielle pour la représentation proportionnelle, pour la loi de trois ans, il n'est pas l'homme de ces deux réformes. Il est comme ces peintres ou ces auteurs dramatiques qui attendent, comme flânant dans le monde, que la réalité leur offre leurs sujets et qui ne les saisissent que quand ils les aperçoivent, loin que leur esprit les crée.

Une réserve toutefois, et d'importance. Il a rapporté comme député, la séparation des Eglises et de l'Etat, qu'il a fait ensuite voter comme Ministre. L'œuvre est donc bien à lui. Et justement, c'est une matière juridique secrète et ardue, toute hérissée d'antiquités, mâtinée de droit canonique, réputée difficile dans l'Ecole. Lui, il a fait cette œuvre à sa manière, qui n'est certes pas scolaire. On le soupçonne d'avoir ignoré les Conciles et négligé les Décrétales. Mais il fit venir quelques évêques et quelques Juifs, friands comme on sait des choses de l'Eglise catholique, et qui ont pour la hiérarchie ecclésiastique une respectueuse passion, et s'entretint avec eux : de ces entretiens sortit la séparation.

Je vous entends, vous m'arrêtez encore : et l'apaisement, n'est-ce pas une œuvre politique, et la sienne, puisqu'il l'inventa au moment où nul n'y pensait? Sans doute ; mais dire, comme j'ai fait, qu'un homme n'est pas très porté à écrire des rapports, ce n'est pas dire qu'il soit dépourvu d'idées. L'apaisement était une formule de gouvernement, une idée de politique pure, dépouillée de toute technicité. Lorsqu'il frappait de stupeur les esprits périgourdins par des paroles d'apaisement, il interprétait l'opinion; et si vous voulez bien y prêter attention, cette besogne d'interprétation de l'opinion est le besoin, croissant de jour en jour, qui a créé son organe : le président du Conseil. Et c'est aussi pourquoi M. Briand, ministre médiocre, semble être un président du Conseil né.

Mais voyez encore le moment qu'il a choisi pour parler d'apaisement : celui où les esprits étaient toujours en fureur. Un autre eût attendu que les esprits fussent reposés comme il est

arrive après la guerre ; et c'est alors qu'il eut été facile de proclamer l'apaisement et de s'en faire honneur comme de sa pensée propre. Le bateau de l'apaisement, il fallait le lancer quand les flots étaient calmes. M. Briand, point du tout. Il a fait la politique de l'apaisement avant la guerre, avec une Chambre radicale; il a fait une politique plus radicale après la guerre, avec la Chambre du Bloc National. En sorte que chef du gouvernement, il a fait figure d'homme de droite quand la majorité était à gauche, et d'homme de gauche quand la majorité était à droite. Souci d'élégance et goût de ce « sens propre » contre lequel tonnait Bossuet qui l'opposait au sens commun. Tant il est vrai que tout homme soucieux d'élégance est toujours un brin paradoxal!

Peut-être aussi M. Briand obéissait-il à un goût plus pervers encore : celui de contrarier un peu le Parlement. Toujours il pensa être l'interprète de l'opinion, du vaste peuple; cette opinion, il croit la sentir mieux que ses amis du Parlement par ces « antennes » dont il parle parfois; c'est pourquoi il fut jadis accusé de pencher vers la dictature. « Pauvre dictateur! » disait-il lui-même. On eût pu rassurer ces inquiétudes civiques. Dumas croyait qu'il n'y a pas de maître d'armes mélancolique : il n'y a pas de dictateur nonchalant.

Mais enfin un jour vint où il ne suffit plus pour gouverner les Français d'être pourvu d'antennes nationales : il eût fallu le sens international qui exige le sens historique, et tout cela ne va pas sans études. M. Briand s'improvisa Ministre des Affaires Etrangères pendant la guerre. Il dirigea la politique de guerre de la France d'octobre 1915 à mars 1917, plus longtemps qu'aucun autre Président. Le juger? Déjà? Besogne délicate. Essayons cependant, non sans respect, de devancer l'histoire.

On loue communément M. Briand d'avoir décidé l'expédition de Salonique et d'avoir ainsi prévu, trois ans à l'avance, l'écroulement des puissances centrales par l'Orient. C'est peu de l'avoir décidé ; le mérite véritable, c'est d'avoir persévéré, en dépit de l'opposition britannique qui ne cessa pas un seul jour. Anglais et Français étaient d'accord qu'il fallait abattre la Turquie, mais l'état-major britannique voulait l'attaquer par l'Egypte, le gouvernement français par Salonique. Cette bataille entre alliés dura tout le long de la guerre, et au delà.

Au mérite que la voix publique lui accorde, M. Briand lui-même en ajoute un autre qui est d'avoir réservé à la France, par ses accords de 1916, Mossoul et ses pétroles, plus tard gaspillés.

Et comptez-vous pour rien l'intervention de la Roumanie? — Loin que je la néglige, j'en fais grand cas et je crois même que ce fut la source des erreurs de M. Briand. Il fit décider l'intervention roumaine, que les Russes firent échouer. Il en éprouva une telle déception qu'il faillit en perdre courage. S'il s'est trompé lourdement dans l'affaire von Lancken, l'origine de la faute est peut-être là.

Cette affaire Lancken est enfermée dans les archives d'un Comité secret de la Chambre qui est de septembre 1917. La Commission des Affaires Extérieures, gardienne de ces procès-verbaux, en conserve soigneusement le secret, qu'elle a juré de publier. Le secret toutefois n'est plus que fragmentaire, bien des choses s'étant échappées à travers les serrures. C'est une tragédie à trois personnages qui sont : M. Briand, M. Ribot alors Président du Conseil, et M. de Brocqueville, alors Premier Ministre belge. Comment M. Briand, peu après son départ du Ministère, reçut des propositions de paix qui venaient à la vérité de M. von Lancken, secrétaire général du Gouvernement allemand de Belgique, comment M. Ribot l'en détourna habilement, je veux dire en le laissant s'enferrer, comment M. de Brocqueville accrut la confusion en sautant légèrement d'un projet à l'autre, sans consulter son Conseil des Ministres, bientôt inquiet, comment enfin M. Briand parvint à se persuader que les avances des Allemands n'étaient pas feintes et qu'ils étaient disposés à restituer l'Alsace et la Lorraine, et mille autres circonstances curieuses de cette singulière affaire, tout cela vous le saurez quelque jour si vous ne le savez déjà.

Le Gouvernement allemand était si peu disposé dans l'été de 1917 à abandonner l'Alsace-Lorraine que Mathias Erzberger, qui dans le même temps poursuivait une autre paix de l'autre côté, échoua parce qu'il ne put jamais obtenir que Berlin déclarât qu'il renonçait à conserver la Belgique. Que M. Briand ait donc commis, de très bonne foi, une erreur de psychologie politique, c'est hors de doute, mais comment expliquer erreur si grosse d'un esprit si fin? L'histoire future, si elle s'en soucie, choisira sans doute entre mille versions : serai-je

si hardi d'en laisser tomber une aux pieds de Clio?

M. Briand qui n'était pas, lorsqu'il arriva au Ministère des Affaires Etrangères, fort instruit des sentiments ou des forces des peuples de l'univers, porta son attention principale et peut-être exclusive sur un secteur de la guerre, la région orientale. Mille choses contribuaient à appeler et retenir ses soucis et comme à polariser son esprit vers l'Orient : l'expédition de Salonique, qui était son œuvre propre, les événements — je dis : les événements — de Grèce qui ont occupé tout son règne, la conviction, alors presque générale, que le front occidental après Verdun, était de part et d'autre « bloqué ». C'est ainsi peut-être que le chef du gouvernement français fut amené à penser qu'il restait un moyen, mais un seul, de terminer la guerre par la victoire militaire : l'intervention de l'armée roumaine, qui, unissant ses efforts à ceux des armées alliées de Salonique, pouvait rendre décisive la poussée de l'Orient. Or il advint que le succès de l'intervention roumaine, sur lequel reposaient tant d'espérances, fut désastreux par la faute principale du gouvernement russe, fournit aux Allemands un grand accroissement de ressources et à Mackensen l'occasion d'une campagne admirée par les experts. La confiance de M. Briand, robuste mais fondée sur un seul appui, en fut-elle ébranlée? Plusieurs de ses amis remarquèrent que l'optimisme qui paraissait en ses propos semblait tari. Peut-être en vint-il à penser que les forces étant ainsi stabilisées, il n'y avait plus d'issue que dans la diplomatie. Et ce serait ainsi qu'au moment où il fut atteint par des propositions qui n'étaient qu'une pointe de la grande offensive pacifiste de 1917, il était disposé à les accueillir, si toutefois les conditions indispensables pour la France étaient d'abord acceptées.

Son tort fut donc peut-être de ne pas persévérer dans un entêtement intrépide, de ne pas demeurer aveugle et sourd à toutes les tentations de l'esprit, fidèle seulement à la pensée que la force, jusqu'au bout, restait l'unique maîtresse de la guerre. Quand il revint au gouvernement et aux Affaires Etrangères, en janvier 1921, la force n'était plus la souveraine du monde. D'écrasantes nécessités économiques, d'âpres intérêts mercantiles, des idées morales filles du puritanisme anglo-saxon, régnaient dans l'univers et dominaient la force elle-même. M. Briand s'en rendit fort bien compte : sans doute les antennes internationales avaient poussé. Ce dernier ministère d'une année fut peut-être le plus critiqué, toléré parmi les murmures et les grondements parlementaires. M. Briand a été abreuvé d'outrages pour avoir fait la même chose que ses camarades. Car tous les chefs de gouvernement depuis la guerre ont suivi la même politique, conduits par le sentiment des mêmes nécessités. Ils peuvent tous se regarder sans rire, — la politique ne nous en fournit guère de sujets — mais aussi sans reproches. La « main au collet » et le discours de Bar-le-Duc sont deux variantes de l'intimidation, qui demeure une arme hélas! nécessaire de notre arsenal contre l'Allemagne.

Mais c'est sur la dernière partie de ce Ministère, celle de la Conférence de Washington et de la déroute de Cannes que se concentrent surtout les critiques. Il est vrai que M. Briand revint de Washington avec des sentiments assez voisins de ceux de M. Lloyd George. Crime capital aux yeux de beaucoup! Je ne crois pas toutefois que cela suffise pour décréter d'accusation un ministre français. La pensée que le problème présent est de l'ordre économique, que dans cet ordre on ne peut rien sans les Américains, et qu'il faut donc présenter à ces Américains indispensables un tableau de l'Europe qui les puisse remettre en goût n'est pas par elle-même damnable et digne de la hart. De son voyage d'Amérique M. Briand revint glorieux et épouvanté. Il était convaincu qu'il avait préservé le droit de la France aux armements terrestres et comptait rentrer du Havre à Paris sous une voûte de palmes ou d'arcs de triomphe. Mais il s'était aussi heurté au front unique des Anglo-saxons, sans qu'aucun avis, sans que nul écriteau l'eût prévenu ou détourné. Il s'apercevait, avec un émerveillement qui s'étendait jusqu'aux limites de la planète, que l'Angleterre, ses Dominions, l'Amérique, étaient unis par des idées morales et politiques fort différentes des nôtres, que les notions qui sont le fondement de notre statut et de nos sentiments nationaux : obligation militaire, frontières, etc., leur étaient à peu près étrangères, que par conséquent les idées essentielles de la politique française et les transports d'éloquence qui les expriment n'étaient irrésistibles qu'en France, et qu'enfin il n'était plus très sûr que la force armée ni le discours politique fussent encore, comme autrefois l'anticléricalisme, articles d'exportation.

Il courut à Londres, puis à Cannes, arranger avec Lloyd George le scénario de Gênes. Dans sa

pensée, comme dans celle du compère britannique, Gênes était un film destiné à l'Amérique, et montrant les peuples d'Europe dignes, par leur conduite, du concours américain. De tout cela, qu'il comptait expliquer plus tard, il n'avait prévenu personne, que Loucheur. Mais tandis qu'il était à Cannes, par une inversion contraire à l'usage et aux saines traditions, puisque c'est le Président du Conseil qui doit donner la démission de ses Ministres, plusieurs de ses Ministres décidèrent de le déposer. Il en fut informé dans le train, par un article du *Matin*, qui, bien entendu, ne disait rien de pareil, mais qui ne lui laissait aucun doute. Alors il se rendit à la Chambre pour se donner la plus grande joie qu'il connaisse : frustrer ses adversaires ou ses amis du plaisir de le renverser.

Quitter le Ministère volontairement, c'est la suprême élégance de cet homme d'Etat qui porte au plus haut point le souci de l'élégance politique. Abandonner ce qui est le plus âprement disputé parmi les hommes, s'éloigner de ce que beaucoup tiennent pour la plus grande félicité sur la terre, laisser planer un doute éternel sur le point de savoir si les adversaires eussent pu vous chasser, quel détachement, quelle maîtrise de soi et quelle domination véritable des autres! Et quel air hautain de grand seigneur rassasié cela vous donne! Les femmes pâmées soupirent : Quel artiste! C'est cette joie souveraine que goûta jadis à Rome L. Cornelius Sylla. M. Briand est un Sylla indulgent, qui ne sait pas proscrire.

Le voilà grand seigneur, dira quelqu'un, et tout à l'heure vous le faisiez peuple! Il est vrai, et c'est peut-être la rencontre curieuse et séduisante que l'on voit en sa nature. De son origine très populaire il a gardé bien des goûts et bien des traits. Et en même temps il est gentilhomme, gentilhomme de la politique si l'on peut dire, comme on a dit gentilhomme de lettres. N'est-ce pas justement le propre de l'homme de qualité de tout savoir sans avoir jamais rien appris? Cette science de la politique et du Parlement, qui à tant d'autres coûta tant d'application, il la possède à merveille sans avoir jamais fait nul effort pour l'apprendre. Il est, en somme, plus près de Choiseul que de Ribot ou de Poincaré.

Correct simplement et sans affectation d'aucune sorte, il n'a point l'élégance vestimentaire ou l'élégance mondaine, plus difficile, d'un Paul Deschanel? Sans doute, mais l'élégance de sa conduite politique est son suprême souci. Souci qui n'apparaît pas seulement dans les moments qu'il quitte le Gouvernement. Car pour se donner cette grande joie de le quitter, il faut chaque fois le reprendre, et M. Briand est donc condamné à redevenir Ministre pour pouvoir cesser de l'être. Comme il ne sait pas autre chose que gouverner, comme il n'est pas bibliophile comme celui-ci, avocat ou académicien comme tant d'autres, la nécessité d'employer ses dons si riches, et d'autres nécessités encore, le rapprochent du Ministère. Mais jamais il n'a l'apparence de le désirer. Quand il n'est pas Ministre, il est comme un chat qui dort auprès du portefeuille; le chat qui monte la garde d'un air d'indifférence magnifique auprès de la proie qu'il attrapera au bon moment d'un geste brusque de sa patte.

Ministre, il le sera donc encore bien des fois, heureusement! Et bien des fois encore il redescendra les marches du pouvoir comme don Juan victorieux, fatigué et déçu descend les marches du perron de doña Elvire.

Etienne FOURNOL.

L'ANNEAU DE FER

(Nouvelle)

[illegible]

I

La Thessalie, incendiée par la canicule, n'était que cendre lumineuse et lourd silence. Au loin, le massif de l'Olympe tremblait dans l'ébullition étincelante de l'air. C'était le milieu du jour, et les arbres isolés rassemblaient leur ombre d'un bleu intense, couchée en rond autour de leur pied. Sur l'étendue rose des champs où gisaient les gerbes fauves, pas un moissonneur visible, pas un berger, pas un troupeau, pas un chien. Les flèches du soleil pleuvaient avec la folie et la mort. Toute vie était suspendue.

Cependant, trois cavaliers s'en allaient vers Larissa, par la route consumée en poussière blanche. La fièvre de la soif les dévorait, car leurs gourdes étaient vides et il n'y avait aux environs que des ruisseaux desséchés et des fontaines taries. Le plus jeune, beau garçon à la tête dorée sous le pétase, s'appelait Machatès, fils de Criton, Athénien, et voyageait pour des affaires de famille. Les deux autres n'étaient que de grossiers maquignons béotiens qui se rendaient à la foire de Larissa. Ils avaient ren-

contré Machatès dans une auberge de la montagne et lui avaient demandé l'honneur de sa compagnie, parce qu'étant déjà vieux, ils redoutaient les vampires et les brigands, fléaux communs en Thessalie. Et Machatès avait répondu qu'il ne craignait rien dans ce monde-ci ni dans l'autre monde, ce qui avait grandement scandalisé la femme de l'aubergiste. Cette femme, tout en récurant ses chaudrons, avait dit :

« Voilà un jeune coq bien insolent et qui porte bien haut sa crête. Mais tout pas qu'il fait le mène à la marmite... Qu'on n'ait peur de rien, en ce monde-ci, c'est bravoure! Au regard de l'autre monde, par les Grandes Déesses, c'est jactance et impiété, surtout quand on va dans cette Thessalie qui est le pays des sorcières. »

Machatès n'avait fait que rire de ces paroles. Il ne craignait rien parce qu'il ne croyait à rien, ayant trop lu, et dans un âge trop tendre, les romans de Lucien de Samosate, qui était le sophiste à la mode depuis qu'il avait donné des conférences dans les principales villes d'Achaïe.

Les maquignons, à la fois troublés et rassurés par cette humeur athénienne, avaient suivi le garçon qui n'avait peur de rien, mais, par prudence, ils avaient prononcé tout bas des formules conjuratoires, pour dégager leur responsabilité devant les dieux qui pourraient bien punir le fanfaron.

Maintenant, ils ne pensaient plus à ces discussions philosophiques, et, presque morts de soif, chancelants sur le cou de leur monture, respirant avec douleur l'âcre poussière qui brûlait leurs yeux, ils désespéraient d'atteindre Larissa avant la nuit.

— Je propose, dit Machatès, de nous arrêter et de dormir en rêvant d'eau fraîche et de bon vin. Si nous n'arrivons pas ce soir à Larissa, nous coucherons au prochain village.

Sans attendre le consentement des maquignons, il mit pied à terre.

Les deux Béotiens l'imitèrent, et comme ils cherchaient, du regard, un endroit ombragé pour s'y étendre, ils aperçurent, au bord de la route, un grand tombeau de marbre à coupole, flanqué de trois cyprès.

— O mes camarades, dit l'Athénien, cette bande d'ombre que projette le mur de marbre sera tout à fait propice pour notre sieste de midi.

Les maquignons répondirent que le voisinage des tombeaux porte malheur et qu'ils craignaient de se souiller en approchant un cadavre.

— Alors, répondit Machatès, restez purs et crevez de soif sous le soleil. Pour moi, les morts m'effraient beaucoup moins que certains vivants de ma connaissance. Un corps sans âme ne sent rien et ne peut rien ; et quant à l'âme sans corps, nul ne l'a jamais vue. D'ailleurs, je ne demande qu'à la voir, car j'aime à m'instruire, et je serais fort curieux de m'entretenir avec un revenant.

Homme abominable, fit le plus vieux des Béotiens, si Perséphone t'écoute...

Il usait vainement sa salive : l'impie Machatès ne l'entendait point, s'occupant de lier son cheval au tronc d'un cyprès. Les marchands, assis dans la poussière, à bonne distance du tombeau, ouvrirent leurs bissacs et commencèrent un repas que leur soif exaspérée tournait en supplice. Machatès déclara qu'il ne voulait pas manger sans boire et qu'il dormirait volontiers une couple d'heures, non pas contre la paroi du monument, mais dans l'intérieur même dont la porte n'était pas scellée.

Cette bravade remplit d'horreur les Béotiens qui se voilèrent la figure en implorant tous les dieux infernaux, afin de n'être pas compris dans la malédiction qui frapperait Machatès. Cependant, l'Athénien, sourd à ces clameurs, poussa la porte en bois de cèdre et pénétra dans la petite cellule ronde élevée sur le caveau.

Dans les demi-ténèbres, il distingua, contre le mur de marbre, des couronnes d'amarante que les Thessaliens ont coutume de placer sur les tombes. Celles-ci avaient encore leur rouge éclat et leur parfum puissant, tandis que les guirlandes de roses blanches étaient fanées. Tout révélait l'inhumation récente : ces fleurs, les poupées de terre cuite disposées sur un autel avec une quenouille chargée de laine, un fuseau et un miroir. Il y avait même une lampe qui venait à peine de s'éteindre, et quelques coupes contenant du lait, du vin et du miel. On devinait qu'une femme, une vierge, dormait là son mystérieux sommeil, depuis quelques jours sans doute, et qu'il y avait, dans la cité voisine, une famille en grand deuil.

Machatès aurait pu méditer sur la vanité des choses humaines, mais il avait plus envie de boire que de philosopher, et le vin consacré à la morte excita en lui une convoitise terrible. Avec un sentiment mêlé de désir et de vague répugnance, il prit la coupe et la tint un moment entre ses mains un peu tremblantes... Certes, il ne croyait pas commettre un sacrilège, et il était convaincu que les trépassés, rendus à la terre qui les dévore, n'ont plus de besoins, n'ayant plus d'organes matériels, et ne connaissent plus ni la faim, ni la soif. L'Hadès, le

Tartare, les Champs Elyséens, Caron et sa barque, Hermès et sa verge d'or, les ombres d'hommes qui vivent une ombre de vie et qui surgissent à l'appel des magiciennes, tout cela c'était des rêveries de poètes et des contes de nourrice. Pourtant, le souvenir de ces rêveries et de ces contes émouvait l'incrédule Machatès et faisait passer un frisson entre ses épaules. Il se gourmanda lui-même pour cette faiblesse, et voulant se rassurer par le son de sa voix et par un geste élégant, il dit :

« O vierge inconnue, Machatès, fils de Criton, te remercie pour ton hospitalité. Je boirai dans ta coupe et dormirai sous ton toit, mais non sans te marquer ma reconnaissance Accepte l'anneau de fer que je porte à ma main gauche. Il est d'un métal commun, et cependant il est précieux par les signes qu'un mage de Babylone y fit graver, voilà bien des siècles. »

Il tira donc l'anneau de son doigt et le plaça sur l'autel, puis il but le vin de la coupe et se coucha sur la dalle même du caveau dont la fraîcheur le saisit. Son pétase glissa de côté. Allongé parmi les roses mortes, la tête soutenue par son manteau roulé, Machatès s'endormit bientôt d'un sommeil paisible.

II

Quand il s'éveilla, le jour déclinait. Il faisait tout à fait noir à l'intérieur du tombeau, et le ciel, dans le rectangle de la porte, était d'un vert acide et pur où brillait la première étoile. Machatès sentit ses membres gourds et son front pesant, à cause de la dureté de sa couche et de l'âpre vertu du vin. Il sortit de son asile funèbre. Ce fut une surprise désagréable pour lui que de se trouver seul, car les maquignons n'avaient pas attendu son réveil, et le croyant peut-être étranglé par quelque vampire, ces honnêtes gens avaient emmené le cheval qui portait tout son bagage. Ainsi, délivrés de la crainte des brigands, ils s'étaient faits brigands eux-mêmes, ce qui est assez dans la nature des maquignons. Machatès possédait, par bonheur, une bourse bien garnie, cachée entre sa ceinture et sa peau. Il résolut de coucher à la prochaine auberge et d'acheter un autre cheval pour gagner Larissa le lendemain, et poursuivre ses voleurs. Le pied leste, il se mit en route, prenant plaisir à marcher et fredonnant une chanson libertine qui était à la mode, cette année-là, dans la ville d'Athènes. Bientôt, le ciel prit la nuance des iris qui se fanent, et les constellations d'été, amies du voyageur et du paysan, s'élevèrent de l'horizon. Sans rencontrer personne, Machatès arriva aux abords d'une bourgade où brillaient quelques feux de bon augure. La première maison qu'il trouva était précisément l'hôtellerie, et sur le seuil se tenait l'hôtelier, en tunique un peu grasse, portant comme un sceptre une cuiller à pot. Une excellente odeur de mouton rôti allécha le voyageur, qui demanda, incontinent, le souper et le gîte, et, s'il se pouvait, un bain. L'aubergiste répondit que sa maison était pleine, parce que beaucoup de gens, allant à la foire de Larissa, se reposaient, pour la nuit, dans le village. Il ne pouvait disposer même d'un grabat. Machatès tenta de séduire l'hôte par l'appât du gain. Il se nomma et dit qu'il avait de l'argent, bien qu'il fût sans monture et sans bagage. Pendant qu'il parlait, un homme de grande taille, bien vêtu, à barbe grise, s'était arrêté pour l'écouter avec une curiosité bienveillante. Cet homme, voyant l'embarras du voyageur, s'excusa de l'interroger, et s'informa si c'était vraiment là Machatès, d'Athènes, fils de Criton et cousin de Phérécyde de Larissa.

— C'est lui-même, répondit Machatès.

— J'ai connu ton père, dit le personnage barbu, et j'ai reçu de lui quelques services dont je veux m'acquitter aujourd'hui; mon nom est Démostrate. J'habite, à cent pas d'ici, une maison où je te prie de venir loger, dans l'appartement réservé aux amis de la famille. Ce sera pour moi un grand bonheur que de recevoir le fils de Criton.

La figure majestueuse de Démostrate donna confiance à Machatès. Il suivit cet homme qui devait être un des notables du village et tous deux, parlant de Criton et d'Athènes, s'en furent côte à côte, dans la nuit, jusqu'à la maison de Démostrate, salués, dès leur approche, par les abois furieux d'un chien. Démostrate apaisa la bête et fit entrer Machatès dans le vestibule. Un esclave parut, portant une lampe. Le maître lui dit de mener l'hôte à la chambre de bain, puis dans l'appartement réservé où le souper lui serait servi. Et, se tournant alors vers l'Athénien :

— Excuse-moi, ô Machatès, si je ne puis souper avec toi. Ma femme Charitô est malade, et quand je t'ai rencontré devant l'hôtellerie, je venais de quérir pour elle le barbier-médecin qui la saignera tout à l'heure. Peut-être sera-t-elle soulagée du mal qui la tourmente, mal cruel causé par un grand chagrin. O mon hôte! mon cœur est triste dans ma poitrine. Je serais un convive déplaisant. Permets donc que je me retire, et toi, regardant ma maison comme la

tienne, mange de bon appétit et repose, tranquille, jusqu'au matin.

Machatès admira cette tendresse conjugale, et supplia Démostrate de ne point s'occuper de lui.

— Demain, avant mon départ, je prendrai congé de toi, lui dit-il. Puissé-je apprendre que ton épouse est guérie.

Démostrate soupira sans répondre et s'en alla.

L'esclave, porteur de la lampe, conduisit l'étranger à l'appartement des hôtes, qui occupait le premier étage d'un petit bâtiment annexe de la maison principale. On y accédait directement du jardin, par un escalier aux degrés de pierre, et il y avait, au-dessous, des resserres pour les outils agricoles et une porte charretière qui ouvrait sur la campagne. Deux chambres peintes à la chaux bleue, dont l'une contenait un vaste baquet pour le bain, composaient cet appartement très simple, d'une parfaite propreté. Le lit était de bois d'olivier, les couvertures de laine aux vives couleurs. Sur le carreau, des toisons teintes en rouge étaient disposées, et la table s'ornait d'un pot de basilic. Une vieille femme, aux yeux clignotants et gonflés, apporta l'eau tiède et lava Machatès, de la tête aux pieds.

Quand il fut séché et parfumé, elle lui offrit du hachis de mouton cuit dans des feuilles de vigne, des lupins, des olives, des figues et une petite amphore de vin résiné. Tout en servant et desservant, elle soupirait. Machatès pensa qu'elle était inquiète de sa maîtresse Charitô, et n'étant point méchant, malgré son impiété, il dit à la servante de le laisser seul, qu'il se servirait lui-même, et conserverait, pour la nuit, en cas de fringale imprévue, un peu de pain, quelques figues et le reste de vin noir. Ainsi fut fait. La vieille aux yeux gonflés souhaita un bon sommeil à l'hôte et s'en retourna près de Charitô. C'était justement l'heure où le barbier-médecin arrivait, avec son bassin et sa lancette.

Machatès termina son repas seul et pensif, puis il se mit au lit sans éteindre la lampe d'argile encore toute pleine. Les vents coulis qui se glissent sous les portes, dans les vieilles maisons de campagne, agitaient sans doute la petite flamme qui se couchait, se redressait, fourchue comme une langue de vipère, ou s'échevelait soudain, en grésillant. Des ombres semblaient monter du sol, basses et monstrueuses, qui soudain grandissaient jusqu'aux solives, coupant le mur de leurs gesticulations démesurées. Cependant, nul souffle, au dehors, ne troublait la paix du jardin, et les feuilles du rosier qui festonnait la fenêtre étaient absolument immobiles. De son lit, et les yeux clos, Machatès voyait la nuit bleue et noire, étincelante d'étoiles, qui baignait, comme un élément mystérieux, le jardin rustique et la maison. Il songeait aux routes qui s'en vont, par la campagne déserte, aux voyageurs égarés dont le bâton sonne sur les dalles, aux feux lointains, aux chiens qui aboient dans la cour des fermes, aux paysans effarés qui tirent leurs verroux et qui touchent les amulettes préservatrices des goules et des vampires. Tout ce que l'on raconte sur la Thessalie, terre des enchantements, lui revenait à la mémoire : magiciennes, philtres d'amour, cadavres ressuscités, miroirs magiques, tout cela, dont il avait tant ri, obsédait son imagination. Il sentit que son pouls battait plus fort que de coutume, et il s'avisa qu'il avait dû se refroidir, en dormant sur le marbre du tombeau. La plus petite fièvre trouble l'esprit le plus solide. Machatès se moqua de lui-même, et tâcha de s'endormir.

Mais il ne trouva point l'apaisement. Il éprouvait une angoisse singulière. Il était comme l'aimant de Magnésie qui attire le fer, et il sentait qu'une chose invisible, appelée par la puissance cachée en lui, se déplaçait et se rapprochait pour le joindre. A chaque instant, la distance diminuait entre Machatès et la Chose, et l'attraction torturante s'accroissait. Le cœur dans la poitrine, le sang dans les veines, le cerveau sous le front, éprouvaient l'effet d'une force inexplicable, comme si Machatès lui aussi voulait échapper à Machatès, pour se confondre avec la Chose sans forme et sans nom qui venait dans les ténèbres.

— J'ai trop bu de ce vin noir, pensa-t-il, en regardant l'amphore presque vide.

A ce moment, le chien poussa un hurlement comme s'il avait vu l'Hécate aux trois visages, puis il jeta de petits cris joyeux et plaintifs, et se tut.

— Quelqu'un est entré dans le jardin, se dit Machatès ; non pas un étranger : le chien le connaît et lui fait fête... un esclave de la maison... peut-être le jardinier qui fait sa ronde...

Cette idée aurait dû le rassurer. En fait, son esprit était calme, et par un bizarre dédoublement, comme si la partie pensante de son être observait la partie matérielle et se moquait de son inexplicable angoisse, il se répéta, mentalement :

« Je n'ai pas peur... De quoi aurais-je peur ?... Les dieux n'existent pas et les morts sont morts... Tout ce que croit le vulgaire est une fiction, bonne pour les âmes simples, et dont les prêtres sont les premiers à rire... »

Soudain, il entendit des pas, dans l'escalier, des pas très lents, comme d'une personne gênée dans sa marche.

« C'est la servante qui revient, se dit il... Sans doute, on a besoin de moi. Charité est malade, morte peut-être et Démostrate m'envoie chercher, bien qu'il soit de tradition d'épargner à l'hôte qu'on a reçu tout spectacle pénible... Ainsi, Admète, lorsque son épouse n'était pas même ensevelie, laissa Hercule s'enivrer, dans l'appartement des hôtes...

Déjà, il mettait un pied hors du lit, prêt à courir vers Démostrate.

Mais la porte s'ouvrit, et un souffle froid fit palpiter la flamme écrasée sur le bec d'argile de la lampe. A travers les ombres et les clartés confuses, Machatès vit une grande femme debout sur le seuil, couronnée d'or, voilée de lin blanc, ayant le noir de l'escalier derrière elle.

Elle s'avança, à petits pas très lents, et le courant d'air, venant de la fenêtre, fit la porte se fermer avec un choc sourd et une vibration prolongée. L'inconnue allait, comme ces gens qui marchent endormis, et Machatès n'entendait, dans le silence, que son propre souffle haletant, et le frottement des petites sandales sur le carreau. Il était vide de toute pensée, cloué sur son lit, dans la pose d'un homme prêt à se lever, les yeux dilatés, le front pâle et moite. Quand la jeune femme fut tout près de lui, il aperçut, sous le lin léger, un visage aux traits délicats, violemment fardé, avec des yeux sombres et des cheveux sombres ; un beau corps moulé par une robe de toile verte brodée de noir et de bleu, des bras nus, allongés et collés contre les flancs. Une odeur s'exhalait de ce corps, lourde et suave, odeur d'aromates et de fleurs fanées qu'on ne pouvait respirer sans vertige. La mystérieuse créature regarda Machatès et lui dit :

- Je suis Philinnion et je viens à toi par contrainte, pour boire dans ta coupe et dormir dans ton lit. Tu peux lever mon voile et dénouer ma ceinture, car je t'appartiendrai comme l'épouse à l'époux, jusqu'au premier chant du coq... Et maintenant, j'ai dit ce qu'il m'est permis de dire et je ne parlerai plus.

- C'est une folle, pensa Machatès. On a dû l'attacher et l'enfermer, mais elle s'est enfuie de sa prison, et elle veut s'offrir à moi... Voilà une étrange aventure où d'autres verraient de la sorcellerie et prendraient peur... Sorcière ou non, cette fille est une belle fille...

Il considéra les bras qu'une bandelette enroulée retenait collés au corps et les pieds entravés par une autre bandelette. La beauté de Philinnion, son langage bizarre, la nuit, le silence, cette odeur de myrrhe et de roses qui se diffusait dans la chambre, enfièvrèrent Machatès de volupté. Il ne voulut pas effrayer la jeune femme en l'interrogeant, et se levant du lit :

— Sois la bienvenue, dit-il, ô Philinnion. Voici ma coupe et voici quelques fruits mûrs. Bois et mange à ta volonté, et s'il te plaît de rester muette, ta beauté parlera pour toi.

Avec son couteau, il trancha les bandelettes, puis il enleva le voile et la couronne d'or, et libéra les tresses, pareilles à des serpents violets dont les anneaux pesants se déroulèrent sur la robe verte. Philinnion ne bougeait pas. L'Athénien lui présenta la coupe et la corbeille, et sans mot dire, elle goûta le vin et les fruits. Une vague nuance rose courut sur sa pâleur, ses grands yeux s'éclairèrent d'un reflet obscur et trouble comme l'eau noire dans un puits profond. Alors, Machatès désira le baiser de cette bouche fardée et la caresse de ces mains froides dont les doigts maigres avaient des ongles dorés.

Saisi d'une fureur morne, il étreignit la femme qu'il sentit nue sous sa robe. Et comme, la toile ayant glissé, un corps lisse et froid, aux seins durs, ployait sous l'étreinte profanatrice, la lampe épouvantée s'éteignit.

III

Le coq chanta. Philinnion se leva de la couche où reposait Machatès et reprit ses vêtements. Quand il ouvrit les yeux, l'Athénien la vit, voilée et couronnée, pareille à une grande larve d'insecte blanchâtre sous la clarté grise de la fenêtre.

Elle lui dit :

— Tu me reverras la nuit prochaine.

Et elle parut se dissoudre dans le crépuscule matinal. Cependant, Machatès entendit son pas décroître dans l'escalier, et le chien désenchaîné jappa, d'une voix plaintive.

Le jeune homme avait la tête pesante et les membres courbatus. Il se rendormit, d'un sommeil opaque.

L'appel de la servante le réveilla.

O cher étranger ! le jour est à son milieu et tu n'as pris aucune nourriture. Démostrate m'envoie vers toi. Que désires-tu ? Voici de la galette et du fromage. Voici un vêtement propre et des sandales neuves. L'eau du bain est prête. Je parfumerai encore tes cheveux et je te frotterai le dos.

Hébété, Machatès considérait la vieille aux yeux rouges. Pendant qu'elle le lavait et le fric-

tionnait, dans la cuve, il se remémora l'extraordinaire aventure de la nuit. Il n'en voulait rien dire, par prudence, un peu gêné d'avoir cédé au désir d'une pauvre insensée qui était sans doute une parente de Démostrate. Il demanda seulement :

Pourquoi le chien a-t-il aboyé, cette nuit, par deux fois ?

— A-t-il aboyé ? dit la vieille. Je ne l'ai pas entendu. Il est vrai que j'étais auprès de ma maîtresse Charitô. Peut-être l'esclave du voisin, un mauvais drôle, essayait-il d'entrer dans le potager... Mais non ! Il aurait abîmé la clôture, et le jardinier, notre Ménippe, qui est fort jaloux de ses légumes, aurait découvert le dégât... Tu as rêvé, sans doute, étranger.

— Et comment se porte Charitô ?

— Comme elle peut... assez mal... On l'a saignée, hier soir, et elle a bu de l'infusion de pavot qui fait dormir... Hélas ! infortunée !... Mais ne parlons pas de ces choses tristes qui ne t'intéressent pas. Démostrate en serait fâché, car il m'a dit : « Que la paix reste avec l'hôte ! »

Machatès étant vêtu et restauré, la vieille le conduisit auprès de Démostrate. Cet homme excellent avisa l'Athénien que l'on était sur la trace de ses voleurs et qu'on lui rendrait bientôt son cheval et ses bagages.

En attendant que tu aies recouvré ton bien, honore ma maison en demeurant mon hôte, si le gîte et la chère te conviennent. Nous sommes des rustiques, et nous vivons simplement, à l'antique mode. Il n'y a point de pourpre chez nous, ni de lits dorés, ni de danseuses lydiennes, ni de parasites babillards ; mais les granges et les greniers sont pleins, et notre autel domestique ne manque jamais d'offrandes. Ah ! si mes fils étaient au logis, ils te feraient le séjour plus agréable ! Je regrette qu'ils aient dû aller à la foire de Larissa, car je suis vieux, accablé de maux et de soucis. Ma compagnie n'est pas divertissante pour un jeune homme.

Machatès remercia vivement Démostrate, et tous deux, en se promenant dans le verger, s'entretinrent d'Athènes et de Criton. Quand les ombres des oliviers s'allongèrent sur la terre grise et que les esclaves, après la sieste, se mirent à battre le blé dans l'aire bien unie, un malaise indéfinissable s'empara de Machatès. Il se sentait, comme la nuit précédente, attirant et attiré, sous l'influence de la Chose qui se confondait, en son esprit, avec Philinnion la folle. Malgré lui, il se surprit à toucher du fer, à simuler des cornes avec ses doigts, pour écarter le maléfice, ainsi qu'il avait vu faire aux gens du commun, dont il s'était tant moqué. Bien qu'il eût, au fond de l'âme, une envie aiguë de s'en aller, il fit l'effort de se moquer de lui-même, et il décida, bravement, de rester jusqu'au lendemain et de voir la suite qu'aurait l'aventure. Il connut, aussi, que le baiser de Philinnion lui avait mis dans le sang un désir âcre comme un venin ; et le souvenir de ce corps aux muscles durs, si fin et si froid qu'il avait cru, en l'étreignant, renouveler le mythe de Pygmalion, lui donna une sorte de démence voluptueuse mêlée d'obscure frayeur.

La nuit le ramena dans sa chambre, et la servante partie, recommença l'affreuse sensation d'inquiétude et d'attente, et l'indéfinissable attraction, plus forte d'instant en instant. La lampe palpita ; le chien aboya ; des pas firent crier l'escalier sombre ; la porte, ouverte par une bouffée d'air humide, laissa entrer Philinnion. Comme la veille, elle but du vin et goûta des fruits. Comme la veille, Machatès l'emporta dans sa couche, et ce fut, comme la veille, une lente chute voluptueuse dans le noir, la sensation de l'abîme entr'ouvert et du silencieux vertige. Cette nuit-là, Machatès ne dormit point. Quand la fenêtre pâlit au chant du coq, il voulut retenir Philinnion, mais elle glissa entre ses bras ainsi qu'une froide couleuvre et reprit ses vêtements. Alors, Machatès la suppliant de demeurer et la nommant sa chère amante, elle fixa sur lui ses larges yeux mornes qui n'exprimaient ni joie ni tristesse ; puis elle tira de son doigt un anneau d'or qu'elle passa au doigt de l'Athénien, et elle dit :

— Tu me reverras encore une fois, la nuit prochaine.

IV

Les paroles de l'étranger avaient troublé la servante, et l'idée des voleurs lui travaillant l'esprit, elle dormait seulement d'un œil et d'une oreille, si bien qu'elle entendit le chien aboyer. Elle fut aussitôt dans le jardin. Le frisson de l'aube passait sur le ciel décoloré où brillait une large étoile claire, isolée à l'orient. Les espaliers et les arbres taillés en quenouille étaient tout humides d'une rosée que le premier rayon allait boire. La vieille, coiffée d'un chiffon en guise de voile, et tenant un gourdin noueux, s'en fut, à petits pas, jusqu'au Priape de bois grossier qui marquait la limite du jardin. Elle ne trouva, nulle part, l'ennemi supposé des choux et des laitues et ne dérangea qu'un lièvre innocent. Comme elle s'en retournait vers la maison, le chien poussa un hurlement lugubre. Au

même instant, l'esclave vit une forme blanche qui rasait le mur, sous la chambre des hôtes... Croyant que l'Athénien avait introduit dans la maison quelque courtisane, elle s'élança derrière l'intruse, en la menaçant du bâton, mais celle-ci tourna la tête et son regard, à travers le tissu léger aux longs plis droits, fit tomber la servante face contre terre.

Quand l'esclave reprit ses sens, elle était seule, étalée parmi les salades. Elle se leva, osant à peine songer à ce qu'elle avait vu ou cru voir, et tremblante, grelottante, accusant la vieillesse qui rend les gens imbéciles, elle se rendit chez Machatès. Il venait de s'assoupir et ne se réveilla pas. Sa main, où brillait l'anneau de Philinnion, pendait sur la couverture.

Dès que la servante aperçut cet anneau, elle se souvint de la vision qu'elle avait eue, dans le potager, et elle jeta un cri terrible qui ne réveilla pas Machatès, tant le sommeil du jeune homme était pesant. En grande hâte, elle courut à la maison des maîtres et se précipita dans la chambre où reposaient Démostrate et Charitô.

Elle criait :

— O ma maîtresse Charitô ! Eveille-toi ! Quitte tes voiles de deuil et sacrifie à la Déesse Infernale ! Ta chère enfant, ta Philinnion que tu as tant pleurée !... Elle n'est pas morte !... Je l'ai revue tout à l'heure... Elle a secrètement épousé l'Athénien qui porte au doigt son anneau d'or, et ils ont dormi cette nuit ensemble... Ne me regarde pas ainsi, Charitô !... Par les Grandes Déesses, je dis la vérité !... Lève-toi !... Et toi aussi, Démostrate ! Il faut interroger le jeune homme, savoir où il a connu Philinnion, et pourquoi elle vient le retrouver la nuit sans donner à sa famille la consolation de la savoir vivante...

Démostrate et Charitô crurent que la vieille avait perdu la raison et ce discours renouvela leur douleur.

— Tais-toi, insensée ! fit Démostrate. Comment Philinnion serait-elle l'épouse de l'Athénien, elle que nous avons mise au tombeau il y a huit jours à peine ?

— Que la terre m'engloutisse si je mens ! J'ai vu Philinnion dans le jardin, voilée de son voile et couronnée de sa couronne. Et toi, mon maître, va chez l'étranger et regarde l'anneau d'or qu'il porte au doigt : c'est celui même de ta fille...

Démostrate, prenant pitié de la vieille esclave dont l'esprit était affaibli par l'âge et par le chagrin, voulut la convaincre de sa folie. Il alla donc dans l'appartement des hôtes pour inviter l'étranger à une promenade matinale. Machatès, mal éveillé, ne songeait pas à se cacher. Démostrate vit l'anneau d'or... Soudain, ses yeux se troublèrent, ses oreilles se remplirent d'un bourdonnement de ruche et il crut qu'il allait mourir. A peine eut-il la force de demander à l'Athénien d'où lui venait cet anneau. Machatès confessa qu'il le tenait d'une femme inconnue dont il avait, par deux fois, reçu la visite nocturne.

— D'où vient-elle ? Quel est son dessein ? Pourquoi m'a-t-elle choisi ? Pourquoi disparaît-elle au premier chant du coq ? Je l'ignore. Je sais seulement qu'elle est belle et quasi muette. Ses yeux et ses cheveux ont la couleur du raisin noir; elle porte une robe verte et elle a les ongles dorés.

— O Dieux souterrains ! O Zeus infernal ! s'écria Démostrate. Quel est ce prodige ? C'est ma fille que tu as vue, celle que nous croyions morte, ma Philinnion !

— Philinnion ! C'est bien le nom dont elle s'est nommée...

Machatès soutint dans ses bras le père qui défaillait. Dix fois, Démostrate redemanda les détails les plus précis sur la visiteuse nocturne. Tantôt il reconnaissait en elle son enfant ressuscitée, et il pleurait de joie; tantôt le doute créait en lui des images épouvantables. Il s'imaginait que des voleurs avaient descellé le tombeau de la jeune morte, enlevé les vêtements et les bijoux, et paré de ces dépouilles une de ces prostituées qui rôdent autour des sépulcres. Puis il se souvenait que les magiciennes peuvent tirer les morts de leurs caveaux, par la vertu de certaines paroles, et que ces morts deviennent des vampires avides de sang humain. Pourtant, Philinnion n'avait pas blessé Machatès au cou et derrière l'oreille, pour sucer sa force vivante, et elle n'avait pas fendu sa poitrine pour lui ravir son cœur et le remplacer par une éponge. Au dire de l'Athénien, elle paraissait beaucoup plus amoureuse que sanguinaire, Démostrate, déchiré par des sentiments contradictoires, ne voulait pas regarder sa fille comme un vampire et n'osait croire qu'elle fût véritablement ressuscitée. Il revenait toujours à cette idée que des pilleurs sacrilèges s'étaient introduits dans le monument funèbre ; et il finit par en persuader Machatès lui même, qui ne croyait pas aux revenants et qui voyait en son amante mystérieuse une prostituée plutôt qu'un cadavre vagabond, animé d'une vie fallacieuse. Il supplia donc Démostrate de se calmer et d'attendre la nuit, caché dans la chambre du bain ; il verrait, par une fente de la

porte, la prétendue Philinnion, et il se saisirait d'elle.

Démostrate aurait voulu courir au tombeau de sa fille, mais il craignit de mettre en garde les voleurs et d'écarter la nocturne amoureuse. La journée lui parut bien longue, autant qu'à l'incrédule Athénien qui apercevait la fin de l'aventure et des plaisirs qu'il avait goûtés. Le soir venu, Démostrate envoya secrètement des ouvriers pour desceller la dalle du caveau et s'assurer que Philinnion reposait encore en son lit mortuaire, cependant que les tristes parents veilleraient dans la chambre de bain. Machatès, gardant sa tunique et ses sandales, s'étendit sur la couverture rayée. Le malaise qu'il avait éprouvé les nuits précédentes s'empara de lui, par degrés, mais plus profond et plus pénible et tel que les premières transes de l'agonie. Une sueur glacée couvrait ses membres. Il entendait, dans un silence effrayant, les sursauts fous de son cœur battant ses côtes comme pour les rompre et s'échapper. La petite chambre aux murs bleuâtres, la lampe dont la flamme fumeuse palpitait, ainsi qu'une vie prête à s'éteindre, la table même, avec la coupe et la corbeille, prenaient un aspect nouveau, un sens imprévu. Malgré lui, le frissonnant Machatès se rappela le tombeau de marbre au bord de la route ; il se rappela le goût du vin, l'odeur des roses fanées, le froid de la pierre, la couleur verdâtre du crépuscule dans le rectangle de la porte ; il revit l'anneau de fer placé sur l'autel devant les poupées de terre cuite ; et, tout à coup, il eut la certitude que celle qui était venue et qui allait revenir, c'était l'habitante même du tombeau, Philinnion, fille de Démostrate.

Et le chien aboya ; des pas retentirent dans l'escalier ; le souffle humide ouvrit la porte ; la lampe jeta des lueurs convulsives... Philinnion, voilée de son voile blanc et couronnée de sa couronne s'approcha de l'amant qu'elle avait choisi. Elle releva son voile. Le fard de ses joues était tombé ; ses yeux jetaient un éclair d'orage dans sa figure jaune comme la cire et ses tresses dénuées pendaient, toutes droites, l'une sur sa poitrine, l'autre sur son dos. De sa robe verte, de sa ceinture rouge, de ses sandales, de sa chair visible ou cachée, émanait le double parfum de la myrrhe et de la rose flétrie. Elle s'avança, et Machatès hésitant à la toucher, elle tendit vers lui sa main petite et maigre, où l'anneau d'or était remplacé par l'anneau de fer du mage babylonien. A ce moment, Démostrate et Charitô se montrèrent, et d'abord, ils demeurèrent sans voix devant leur fille. La mère, au lieu de s'évanouir, tomba sur les genoux. D'un grand geste éperdu, elle embrassa les jambes et les flancs de Philinnion qui se roidissait sous cette étreinte... La chambre fut pleine de cris, de sanglots et de soupirs. Le père, la servante accourue aux clameurs et même Machatès couché sur le lit, invoquaient les divinités infernales. Mais Philinnion, repoussant Charitô, se mit à parler, d'une voix faible, qui semblait venir de très loin :

— O mon père! dit-elle, ô ma mère! qu'avez-vous fait? J'étais venue ici, contrainte par la vertu de l'anneau, vertu puissante sur les dieux mêmes. Perséphone, qui m'avait reçue vierge dans son royaume, m'accordait trois nuits pour obéir aux signes gravés sur le fer et connaître l'amour d'un homme vivant. Mais parce que vous avez troublé le rite, ô mes parents, vous me pleurerez deux fois, et deux fois vous mènerez mon deuil, car je retourne au pays des ombres et je ne le quitterai plus. »

Ayant ainsi parlé, elle se décolora et tomba comme un sac vide.

V

Les ouvriers qui étaient allés au tombeau, selon les ordres de Démostrate, ne remarquèrent rien d'anormal dans la chambre supérieure. A la lueur des torches, ils virent l'autel avec les offrandes, et les fleurs en débris sur la dalle de marbre où Machatès avait dormi l'avant-veille. Ils balayèrent les pétales fanés, et soulevèrent cette dalle, découvrant ainsi la chambre inférieure où naguère ils avaient couché Philinnion. Dans la case réservée au corps de la jeune fille, il n'y avait, sur un lit de fleurs flétries que les fragments d'une fiole à parfums et des bandelettes rompues.

VI

Le bruit de ce prodige retentit par toute la Thessalie et sur les places publiques, dans les théâtres et les tribunaux d'Hypate et de Larissa, on ne parla plus d'autre chose. Les marchands oublièrent de vendre et les magistrats de juger. Une foule de villageois accoururent vers la maison de Démostrate, espérant voir le cadavre exposé de cette Philinnion, qui était morte deux fois; mais le devin Hyttos, consulté par Démostrate, ordonna de procéder, sans pompe, aux secondes funérailles de celle qu'on ne pouvait plus appeler une jeune fille. Il purifia la maison et les hôtes de la maison, et fit célébrer des sacrifices expiatoires aux Dieux Mânes, aux Furies et à Hermès Terrestre.

Machatès fut purifié comme les autres, et sans attendre qu'on eût retrouvé son cheval et ses

bagages, il quitta Démostrate et Charitô, le lendemain des funérailles, lorsqu'il fut certain que Philinnion était solidement enfermée dans son caveau sous une dalle bien cimentée. Démostrate et Charitô le saluèrent froidement à son départ car ils ne se résignaient pas à considérer cet Athénien comme leur véritable gendre. Et pourtant Machatès avait couché, pendant deux nuits, avec Philinnion, et il portait toujours, à sa main gauche, l'anneau d'or qu'il avait reçu de son épouse. Quant à l'anneau de fer, on n'avait pu le reprendre au doigt crispé de la jeune morte, mais le devin s'était porté garant que la vertu évocatoire des signes était épuisée.

Machatès s'en allait donc, seul et malade encore de fièvre, sur la route de Larissa. La brume de l'aube annonçait un jour brûlant. L'Athénien marchait sans retourner la tête vers le village qui avait disparu derrière lui.

Il chemina longtemps et quand le soleil approcha du zénith, il pensa qu'il avait dormi en marchant et qu'il s'était trompé de route, car il se trouvait dans un paysage qu'il crut reconnaître pour l'avoir vu, en songe, ou dans une autre vie très lointaine. Et cependant, quatre jours à peine s'étaient écoulés depuis qu'il était venu en ce même lieu, avec les maquignons de Béotie.

Quelle force avait ramené Machatès, à son insu, par des chemins détournés, dans cette plaine, incendiée par le soleil où sur l'étendue des champs moissonnés, aucun être vivant, homme ou bête, n'était visible ?

Les arbres isolés ramassaient leur ombre bleue autour de leur pied. Tout était cendre lumineuse et lourd silence.

Au bord de la route, consumée en poussière blanche, s'élevait un grand tombeau de marbre gris, à coupole, flanqué de trois cyprès.

Machatès sentit une puissance invincible l'attirer, à travers la terre profonde, la dalle scellée, la muraille de marbre et la porte close. Les yeux fixes, il marcha comme un somnambule, tête nue sous les flèches du soleil. Et il tomba, le front en avant, mort, contre le seuil funèbre.

VIII

Telle fut l'aventure de Machatès et de Philinnion, unis dans la mort et au delà de la mort par la puissance des signes gravés sur l'anneau de fer. Elle fut rapportée de façons diverses à des amis de l'empereur Hadrien, et le rhéteur Phlégnon en donne une version un peu différente de celle-ci dans son Livre des Merveilles.

Marcelle TINAYRE.

MAXIMES

(LES QUATRE AMBITIONS). — Je plaçais hors classe ceux qui paraissent ne rien désirer, ne rien ambitionner, ni se préoccuper de rien, et que je ne comprenais pas .

Les autres?

Au dernier rang, je plaçais ceux dont l'ambition se limite à devenir *Riches*.

Un peu plus haut, je plaçais ceux qui aspirent à être *Quelque chose*.

Beaucoup plus haut, ceux, infiniment moins nombreux, qui ont l'ambition de devenir *Quelqu'un*, et enfin tout au sommet, ceux, tout-à-fait rares, que je nommais *Apôtres :* ceux qui, s'ignorant le plus souvent, ne pensent jamais à eux-mêmes, mais toujours aux autres; ceux qui se passionnent pour la Patrie, pour une idée élevée, pour une cause noble!... Apôtres devenant quelquefois martyrs, martyrs de la foi, martyrs de la science, martyrs de l'idée, martyrs du devoir, martyrs de la guerre!...

(*Février* 1917.)

Plus nous allons, et plus nous irons, plus les guerres se feront en vue de traités de commerce avantageux pour le vainqueur. On ne se bat plus pour la gloire; on se bat pour conquérir des mines et des acheteurs.

(*Juillet* 1900 — 1 A.)

En Allemagne, après l'art de la guerre qui occupe le sommet, le Commerce et l'Industrie jouissent d'une grande considération, car ce sont les sources de la richesse publique.

(Avril 1915 — 3 C.)

En France?

On peut juger de la façon dont se classent, au point de vue de l'opinion publique, les différentes branches de l'activité nationale, par le classement des Ministères qui ont à s'en occuper.

Le numéro d'ordre du Ministère du Commerce et de l'Industrie est le criterium de l'importance qu'on attribue en France à l'Industrie et au Commerce.

(*Avril* 1915 — 3 C.)

Les guerres ont toujours eu pour cause et pour but les questions économiques.

(*Septembre* 1916 — 5 C.).

L'Allemagne a fait cette guerre pour augmenter ses richesses, pour avoir des sources non

velles de matières premières minérales ou autres, et pour avoir de nouveaux débouchés pour ses produits.

(*Septembre* 1916 — 5 C.)

Au jour des négociations, derrière les mots, il y aura surtout des questions économiques.

(Septembre 1916 — 5 C.)

La lutte d'intérêts économiques qui constituera les négociations de la paix sera formidable.

(Septembre 1916 — 5 C.)

En France, les professeurs ne manquent pas, les érudits sont légion, mais l'enseignement français fait plutôt des savants, des érudits, que des producteurs.

(1917 — 8 C.)

Au point de vue de la situation financière de la France, voici mon raisonnement :

Notre génération a donné son sang, a fait des sacrifices de toutes sortes imposés par la guerre; il faut s'arrêter là, reconstituer le pays et renvoyer la plus grande partie des charges financières résultant de la guerre à ceux qui viendront après nous, aux générations suivantes.

Donc, report à plusieurs années au-delà, des plus lourdes charges; donc, emprunts ne donnant pas d'intérêts pendant quelques années, les plus dures que nous ayons encore à traverser; ne pas enlever par des impôts excessifs et souvent arbitraires les outils de la fortune publique que détiennent les industriels et les commerçants; ne pas payer les dettes de la France en ruinant les Français et *notamment ceux qui travaillent*, en un mot reporter les gros impôts, les gros sacrifices financiers, à plus tard, pousser énergiquement au développement économique, le faciliter par tous les moyens, l'amplifier, créer de la matière à impôts en même temps que de la richesse publique. C'est une solution héroïque! mais résoudra-t-on la difficulté par des moyens à l'eau de rose?

Voilà pour le côté français.

(*Octobre* 1921.)

Camille CAVALLIER,
Maître de Forges.

POÈME

LES PRÉCURSEURS DE L'AILE

Ils n'avaient ni renom, ni savoir, ni pécune,
Ni beauté ; mais leurs yeux brillaient magiquement ;
Une clarté sortait de leur face commune ;
Ils étaient les captifs d'un mystique serment.

Ils vivaient à l'écart des hommes : dans les villes
Un galetas les abritait vers les faubourgs ;
Au village, ils cachaient leurs existences viles
Sous un chaume voisin des bois et des labours...

*
* *

Le dimanche, à l'église, au milieu des prières,
Ils oubliaient le prône et les rites divins
Pour contempler sur le flamboiement des verrières
Les ailes qui tremblaient au dos des séraphins,

Les ailes d'épervier des saints martyrs, les ailes
De colombe portant les angelots fleuris,
Les ailes d'aigle de l'Evangéliste, celles
Des lourds démons pareils à des chauve-souris,

Toutes les ailes qui se mêlent aux nuages,
Et que dénombre Dieu, sur son trône incliné...
Oh! comme elles, bravant les remous des orages,
Fendre l'éther par les comètes sillonné!...

Leurs enfants bégayants les tiraient par la manche :
— Le soleil met de l'or sur les chemins : viens voir! »
Leur femme souriait en disant : — C'est dimanche :
« J'ai pris ma cotte neuve et mon plus fin mouchoir.

« Dieu plaça le dimanche au bout de la semaine
« Comme un jardin d'azur aux fruits d'or et de miel,
« Pour que l'homme, entouré de rires, s'y promène
« En admirant sur terre une image du ciel!

« La tiédeur du printemps éveille les semailles ;
« Les arbres des vergers déjà sont chevelus ;
« Nous vagabonderons comme à nos accordailles,
« Et tu me cueilleras des fleurs sur les talus ;

« Viens! » — Mais ils repoussaient leurs enfants et [leur femme
Qui, tristement assis sur la pierre du seuil,
Se chauffaient au soleil sans réchauffer leur âme,
Pareils à ceux qu'écrase ou la honte ou le deuil.

*
* *

Eux cependant, le long du sentier solitaire
Qui conduit vers la plaine ou sur le flanc d'un mont,
Le front appesanti par l'obsédant mystère,
Ils cheminaient, rêvant à l'impossible bond.

Quand sur l'herbe foncée ou la luzerne claire
Passait le reflet net et rapide d'un vol,
Ils relevaient leur tête ardente avec colère
Et du pied insultaient à la lourdeur du sol...

La nuque, quelquefois, renversée et tordue,
En haut d'un peuplier ils grimpaient pour mieux voir
Un vautour planant, l'aile immobile et tendue,
Si loin dans le zénith qu'il semble un astre noir...

Ils rentraient seulement lorsque la nuit farouche
Amassait autour d'eux des oiseaux mous et bas ;
Des mots mystérieux se heurtaient dans leur bouche :
Qui les eût écoutés eût ouï : — Pourquoi pas?... »

*
* *

Bientôt, de tous leurs jours se faisant des dimanches,
Ils laissaient — menuisier, cordonnier, forgeron —
Le fer rouiller, moisir les cuirs, pourrir les planches :
Un grand espoir entrait en eux comme un larron.

Leur femme et leurs enfants gémissaient de souffrance
— Nous n'avons plus de bois, plus de sel, plus de pain !..
Sans détourner la tête, ils disaient : — Patience !... »
Car, eux, ne sentaient plus ni le froid, ni la faim.

Le jour, ils assemblaient des osiers et des plumes,
Martelaient, rabotaient, forgeaient en haletant ;
La nuit, ils pâlissaient sur de poudreux volumes
Qu'on disait de l'enfer apportés par Satan.

Ils traçaient, à leur tour, des plans et des grimoires,
Malhabiles comptaient des nombres sur leurs doigts,
Blêmes, réfléchissaient en serrant les mâchoires,
Et, pareils à des loups, s'égaraient dans les bois.

Ceux qui les rencontraient se signaient avec crainte
Et jusqu'au lendemain cessaient d'être joyeux ;
Car, tirés vers les leurs par une âpre contrainte,
Les regards se brûlaient aux flammes de leurs yeux

*
* *

Nul, pourtant, ne savait quelle magique étude
Leur emplissait le cœur d'un si sauvage amour ;
Ils l'achevaient, enveloppés de solitude,
Puis, graves, un matin, montaient sur une tour...

On les voyait, d'en bas, ouvrir, comme des anges,
Des ailes qui montaient de leurs pieds à leur col,
Vers le ciel tentateur risquer des bonds étranges,
Et, brusquement, s'abattre, en hurlant, sur le sol...

La foule refluait comme une vague immense ;
Les savants, à grands cris, raillaient ces insensés ;
Et seuls, quelques muets amis de leur démence
Ramassaient, en pleurant, leurs membres dispersés.

Maurice Levaillant

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'EUROPE APRÈS LA CONFÉRENCE DE GÊNES

De déception en déception, les peuples pourraient bien finir par s'abandonner à un désespoir, qui en ferait les victimes désignées des plus dangereux rêveurs, des plus funestes révolutionnaires. Aussi, la grande presse officieuse, les ministres, les chefs des gouvernements, sont peut-être dans leur rôle quand ils s'efforcent de démontrer que la Conférence de Gênes n'a pas été un fiasco complet et, qu'après tout, elle a donné à certains points de vue, des résultats appréciables. Tout au moins pourront-ils soutenir avec quelque raison qu'on a pu y éviter le pire.

Qu'avez-vous fait pendant la Terreur ? demanda-t-on à Sieyes. J'ai vécu, répondit l'idéologue résigné; les peuples qui auront trouvé moyen de vivre, c'est-à-dire d'échapper aux troubles mortels que subissent, pour le moment, quelques uns d'entre eux, se seraient, somme toute, tirés sans trop de peine de la période que nous traversons.

Cependant, s'il n'est pas mauvais que la grande masse se tienne dans un sentiment d'optimisme, il faut que ceux qui réfléchissent se rendent un compte plus net de la situation. La Conférence de Gênes a-t-elle réalisé une amélioration quelconque dans la situation de l'Europe? On se le demande avec angoisse.

L'idée maîtresse de M. Lloyd George, quand il a imaginé la Conférence de Gênes, c'était que la reconstitution économique de l'Europe était subordonnée au retour des relations normales avec la Russie.

La Russie, immense pays producteur et consommateur, faisant défaut, c'est à ce vide que l'on a pu attribuer le marasme des affaires, la pénible solitude des ports, le chômage des usines, et, par contre coup, la crise morale dont souffre le monde entier. S'il y a des millions de chômeurs en Angleterre, en Belgique, en France, c'est parce que les Russes misérables ne peuvent plus acheter. C'est fort bien raisonné. Mais pourquoi les Russes sont-ils misérables? Ceux qui, dans leur désir de renouer avec les Soviets, cherchent à leur faire crédit, tout en n'osant pas trop ouvertement les défendre, invoquent la sécheresse, le blocus, funeste héritage du régime tzariste. Longtemps on a pu soutenir que nous étions si mal renseignés sur la Russie, c'est qu'après tout l'image que nous nous faisions du régime des Soviets était peut-être faussée par l'esprit de parti de nos informateurs russes, par la passion ou par l'ignorance de témoins occidentaux, qui avaient pu lever quelques coins du voile. Mais aujourd'hui les documents que l'on possède sont trop probants, les témoignages trop unanimes, pour qu'on en puisse douter. C'est bien au communisme que la Russie doit sa misère. Une Hollandaise, Mme Odette Keun, qui se dit « ardente communiste », vient de nous donner à ce sujet un témoignage écrasant. Elle se trouvait à Constantinople lors du pseudo-complot bolchevique contre l'occupation anglaise. La police britannique, la jugeant dangereuse, la transporta, sans autre forme de procès et au mépris de tout droit, en territoire soviétique

tique, où elle fut bien obligée de voir ce qui se passait. Le tableau qu'elle trace avec une sensibilité de femme, mais avec un sens incontestable de l'observation, est terrible. Ce désordre, cette désorganisation, ce sabotage, cette démoralisation universelle, nous montrent un pays qui s'abandonne comme au temps où la civilisation de Kiew fut submergée par la horde tartare, ou plus réellement, comme au temps de Boris Godounow ; la civilisation toujours instable de ce pays de plaines infinies, où rien n'arrête le regard ni l'envahisseur, est en train de sombrer. Il est repris par l'Asie, par une sorte de nomadisme asiatique.

C'est pourquoi tout contact avec notre occident ne fait qu'accentuer le fossé qui se creuse entre ce monde très nouveau et très ancien et le nôtre. C'est ce que l'on a vu à Gênes. Le résultat le plus clair a été de montrer qu'il n'y a aucun espoir de compter sur la Russie, comme sur un élément d'harmonie économique. C'est la conclusion à laquelle se sont arrêtés les Etats Unis dès l'abord. C'est, croyons-nous, le fond de la pensée de M. Poincaré, c'est aussi celle de M. Theunis, et M. Lloyd George lui-même, dans son discours de clôture, a l'air de se résigner à cette croyance « Belle Phylis on désespère alors qu'on espère toujours ». M. Lloyd George estime que c'est déjà quelque chose que de maintenir le contact avec les Soviets. Il n'ose rien en espérer, mais comme s'il croyait aux miracles, il les fortifie. C'est toujours le cercle vicieux.

*
* *

Au point de vue économique et financier, après comme avant Gênes, nous en sommes donc toujours à demander un dictame. « Plaie d'argent n'est pas mortelle » dit le proverbe ; mais les plaies d'argent en engendrent d'autres et il est manifeste que si la crise économique se prolongeait et s'aggravait encore, nous serions exposés aux pires aventures.

Le seul résultat vraiment utile de la Conférence de Gênes est peut-être d'avoir montré, sinon aux politiciens, du moins à quelques hommes expérimentés, industriels et financiers aux larges vues, quelle était l'urgence du péril.

Ce péril, il faudrait maintenant être aveugle pour ne pas le voir : il est remarquable que, la Russie mise à part, aucun pays, les plus éprouvés, même l'Autriche, n'aient voulu se déclarer en faillite ; mais le jour où un pays quelconque commencera, on se demande où s'arrêtera la déconfiture. De l'avis à peu près unanime, l'intervention de l'Amérique, avec son immense stock d'or, apparaît comme le seul moyen d'éviter cette catastrophe. Mais pourrons-nous compter sur le concours des financiers américains ? Quelques-uns, comme M. Morgan, ont d'excellentes intentions, mais d'autres voient plus court. « Comment, disent-ils, prêter de l'argent à des pays qui semblent à la veille d'un nouveau bouleversement ; les uns parce qu'ils ne veulent pas tenir leurs engagements, les autres parce qu'ils ne peuvent pas exiger que leurs débiteurs tiennent leurs engagements? » Pour décider les Américains à transporter en Europe l'or dont nous avons besoin, il faudrait leur inspirer confiance; or, ce n'est nullement ce que fait la Conférence de Gênes. Au contraire, elle a fortifié, en Amérique, la défiance que l'on avait à l'égard de notre stabilité politique et, pire encore, de notre honnêteté financière. Nous avons gagné du temps, dit-on, nous avons vécu. Il est vrai, mais il y a des questions que le temps ne résoud pas; le déficit des budgets, l'instabilité des changes, la démoralisation industrielle et commerciale sont de celles-là.

Tchitchérine à Gênes eut plus d'une fois de singuliers sourires et, quand il essayait de rejeter sur l'Europe occidentale la responsabilité du gâchis universel, on pouvait s'irriter de son insolence mais le spectateur désintéressé ne pouvait s'empêcher de se dire que, sur bien des points, il n'avait pas tout à fait tort.

M. Jacques Bainville, dans un de ses articles, citait, l'autre jour, un curieux passage du livre d'un voyageur français, le Marquis de Custine, qui a décrit la Russie, en 1839. Parmi ses prophéties — car il y a pas mal de prophéties dans le marquis de Custine — M. Bainville épinglait celle-ci, qui est, en effet, très frappante.

« Lorsque notre démocratie cosmopolite, portant ses derniers fruits, aura fait de la guerre une chose odieuse à des populations entières, lorsque les nations soi-disant les plus civilisées de la terre auront achevé de s'énerver dans leurs débauches politiques et que, de chute en chute, elles seront tombées dans le sommeil au dedans et dans le mépris au dehors, toute alliance étant reconnue impossible avec ces sociétés évanouies dans l'égoïsme, les écluses du Nord se lèveront de nouveau sur nous, alors nous subirons une dernière invasion non plus de barbares ignorants mais de maîtres rusés, avisés, plus avisés que nous, car il auront appris de nos propres excès comment on peut et l'on doit nous gouverner.

« Ce n'est pas pour rien que la Providence

renouvelle tant de forces inactives à l'orient de l'Europe. Un jour le géant endormi se lèvera et la violence mettra fin au règne de la parole... »

L'attitude de Tchitchérine à Gênes fait penser que nous ne sommes pas loin de trouver derrière ces bolchevistes chimériques les « maîtres rusés » dont parlait le marquis de Custine. Toute l'Europe orientale, Russie, Allemagne, Autriche, Hongrie, Bulgarie, est en pleine fermentation. Tous les îlots de civilisations qui s'y trouvent encore, la Pologne, la Roumanie, les États de la Petite Entente, sont menacés. Est ce bien le moment de recourir à de nouvelles palabres ?

L. DUMONT-WILDEN.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LA CALIFORNIE DE BRET-HARTE

Il y a une trentaine d'années, la ville de Los Angeles avait environ sept mille habitants : elle en compte aujourd'hui cinq cent mille. On y arrive à travers des déserts qui prolongent ceux de l'Arizona, des étendues pierreuses où, furibonds et tristes, les yuccas brandissent des moignons hérissés de longues et dures feuilles pointues. Des allées de palmiers conduisent aux gares. Passé San-Bernardino, les champs d'orangers se succèdent. A l'horizon, une ceinture de montagnes pelées dresse çà et là des poivrières neigeuses. Et l'on entre dans l'immense ville, qui ressemble à toutes les grandes villes américaines, et qui ne garde du passé que l'humble et pauvre façade de la Mission espagnole. Énormes buildings, magasins resplendissants, théâtres, temples scientistes, tout ça s'est bâti en dix ans, et tout ça pourrait aussi bien se bâtir en dix mois. Comme le monde se banalise ! Au grill room de *L'Angelus-Hôtel*, devant les garçons en habit, dont plusieurs étaient d'impeccables Japonais, devant la chanteuse pianiste, qui semblait chanter en silence et jouer sur un piano sourd, au milieu de ces dames et de ces messieurs très corrects, mais qui parlaient haut et qui tapaient du pied en riant, j'évoquais les scènes de la vie sauvage et tumultueuse des anciens chercheurs d'or, leurs chemises rouges, leurs grandes bottes, leurs vêtements bariolés de rapiéçages, leur mouchoir d'un vert ou d'un jaune cru jeté en écharpe sur leur épaule, leurs gros bijoux d'or, et sous un feutre orageux leur longue chevelure à la Charles II.

Mes souvenirs de la Californie se sont réveillés en feuilletant le livre que Mlle Cécile Réau, docteur de l'Université de Paris, a écrit sur *La Société californienne de 1850 d'après Bret Harte* (1). Ce Bret Harte, qui n'avait dans les veines que du sang hollandais et du sang juif, était né à Albany, capitale de l'Etat de New-York; mais, à l'âge de quatorze ans, il était parti pour San-Francisco où sa mère avait rejoint son frère aîné. Successivement précepteur, employé chez un droguiste, puis dans une Compagnie de factage où il surveillait le transport des colis à travers la Californie du Nord, infestée de bandits, typographe, instituteur, journaliste, professeur de littérature à l'Université, quand, au bout de dix-sept ans, il quitta définitivement San-Francisco en 1871, il en emportait, avec un nom d'écrivain déjà répandu, des sacs d'histoires qui valaient de l'or.

Pas toutes cependant ! J'aime beaucoup Bret Harte; et j'admets, comme le dit Mlle Réau, que, dans ses meilleures nouvelles, il nous fasse penser à la manière sobre et précise de Maupassant. Mais il a été trop exclusivement l'homme d'un sujet et, par conséquent, son propre imitateur. La mort, qui le prit en 1902, à l'âge de soixante-trois ans, lui arracha des mains une nouvelle inachevée où il nous racontait encore une aventure californienne. Lorsqu'on vit ainsi quarante ans sur la même matière, les types qu'on a créés risquent de dégénérer en poncifs. Et c'est ce qui est arrivé. Il n'a pas su choisir, ni se contenter de quelques chefs-d'œuvre qui exprimaient l'essentiel. Il a exploité son succès, et il a fini par le noyer dans le courant de l'industrie romancière. En quoi il a été le contraire d'un véritable artiste, et je crains bien qu'on en puisse dire autant de Jack London, plus âpre, d'une plus large envergure, mais dont *L'Appel à la Forêt* dispenserait au besoin de lire ses autres volumes de nouvelles. Les sujets exceptionnels, d'un violent pittoresque, sont pour un écrivain de talent aussi favorables que dangereux. Ils lui font brûler les étapes de la notoriété, mais, dès qu'il y est parvenu, ils l'arrêtent, tracent autour de lui un cercle magique, l'y emprisonnent, le stérilisent. Bret Harte continuant de travailler sur ses mines d'or, c'est Simbad le Marin qui s'exténue et perd ses couleurs, faute

(1) Cécile Réau, *La Société californienne de 1850 d'après Bret Harte* (Paris, Hachette, 1921).

d'un quignon de pain. Seule, la vie commune, dont on ne peut saisir et rendre le charme ou la beauté, la tristesse ou l'horreur, qu'à force d'observation, d'intuition et de faculté créatrice, cette vie là seule, la nôtre, est susceptible de nourrir et de varier à l'infini l'œuvre du romancier. N'empêche que c'est un bonheur de découvrir une matière dont la nouveauté entrera pour une part difficile à mesurer, mais entrera sûrement dans le succès obtenu. Ce succès, Bret Harte le méritait. Mais à combien d'autres écrivains, qui ne se sont point imposés comme lui, n'a-t-il manqué que le hasard d'un étonnant modèle? La conquête de la Californie ou celle de l'Alaska offre à qui sait conter et peindre des récits et des tableaux tout faits. Dans une nature splendidement hostile, les âmes tendues vers un seul but contractent une fixité qui simplifie singulièrement la tâche du psychologue. Elles sont aussi élémentaires que le regard du rapace dardé sur sa proie. Si une autre passion les en détourne ou si quelque lassitude, quelque nostalgie les détend, la surprise que nous en éprouvons leur donne une apparence de complexité et, à l'écrivain qui s'en empare, une apparence de profondeur. En tout cas les effets dramatiques jaillissent d'eux-mêmes. Mais l'intérêt s'en émousse par la multiplicité. C'est le grave défaut de ces peintures d'une humanité jetée hors des conditions normales qu'elles aboutissent rapidement à la monotonie.

Les nouvelles de Bret Harte, comme celles de Jack London, se confondent dans ma mémoire. Bien plus, je les confonds avec les histoires que j'ai entendues en Californie ou, plus haut, sur les côtes du Pacifique, à Portland ou à Seattle. Dans cette dernière ville, M. Auzias Turenne, dont on n'a pas oublié le beau livre sur la vie des cowboys, me disait qu'il avait trouvé sous une tente d'un pauvre campement d'Indiens de l'Alaska un métis, un homme superbe, au dernier période de la phtisie. Le malheureux, qui sentait venir la mort, le supplia de rester près de lui. M. Auzias Turenne y resta. Les Indiens mangeaient de la viande et du poisson pourri qui empestaient; et, au milieu de cette puanteur, le moribond, dans son délire, lui répétait inlassablement : « Le soleil tombe sur du fumier, et ça produit des Indiens ». M. Auzias Turenne ajoutait que, durant les journées qu'il avait passées au chevet de cet homme, il avait craint de devenir fou. Si je n'étais sûr que je le tiens de lui, je croirais avoir lu le récit de cette agonie dans Jack London ou dans Bret Harte.

A Los Angeles, un de nos compatriotes, qui s'est occupé des Indiens, me raconta l'histoire d'une petite Indienne enlevée à ses parents et confiée, pendant cinq ou six ans, à une école américaine. Quand on la renvoya, avec une chemise, un pantalon, un corset, une jupe, une bible et des habitudes de propreté, dans une de ces « réservations » où le Gouvernement parque les anciens possesseurs de la terre et des bois, elle vint trouver le chef du poste, un Américain, et lui dit : « Je ne peux plus vivre parmi mes gens. Je suis une étrangère pour eux. Permettez-moi d'ouvrir une école et d'essayer un rapprochement entre votre race et la mienne ». Le chef du poste, qui avait guerroyé contre les Indiens, lui répondit : « Fiche-moi le camp, espèce d'Indienne, et va sous la tente! » Or, un soir que notre compatriote était reçu dans ce poste et qu'après le dîner un convive s'était assis au piano, il aperçut, devant les fenêtres, une Indienne d'une trentaine d'années, épuisée, déformée, hagarde, à moitié ivre. C'était l'ancienne élève de l'école américaine. Elle était rentrée sous la tente, comme je lui avait ordonné le blanc, mais pour s'y dégrader. Ivrognesse et prostituée, du fond de son abjection, elle conservait encore le goût des choses vues et entendues jadis, et elle rôdait dans l'ombre où l'attiraient les sons du piano. Ce pourrait être du Bret Harte, si Bret Harte n'avait pas eu trop souvent, à l'égard des Peaux-Rouges décimés et traqués, les sentiments du vainqueur. Comme le dit l'honorable M. Skimner dans *Trois Vagabonds de Trinidad*, « Je dois vous rappeler, messieurs, que c'est ici un pays de race blanche. Le nègre, à quelque espèce qu'il appartienne, jaune, brune ou noire, appelez-le Chinois, Indien ou Kanack, ce que vous voudrez, doit disparaître de ce piédestal de Dieu quand l'Anglo-Saxon y saute ».

Mais si, à chaque instant, ce qu'on nous raconte du passé et quelquefois même du présent dans ces pays, qui ont pourtant subi une transformation profonde, nous remet en mémoire les récits de Bret Harte, c'est la preuve que son œuvre possède une valeur documentaire qui n'a pas été trop compromise par sa tendance au romanesque. Mlle Réau a eu raison d'insister sur ses qualités d'historien. Il nous a donné une chronique de la Californie qui lui assure à jamais sa place dans la géographie littéraire.

On ne s'imagine pas, quand on parcourt aujourd'hui cette plantureuse contrée, qu'il y a cent ans presque personne ne la connaissait et qu'elle sortait à peine des brumes où l'imagination essayait d'entrevoir le brasier d'or des Eldorado. Au moment où les colons de la Nou-

velle Angleterre, insurgés contre la mère-patrie fondaient la libre Amérique, de pauvres franciscains espagnols, conduits par le Père Junipe Serra, commençaient seulement à l'évangéliser. Bret Harte nous a tracé un portrait émouvant du Père qui, le premier, mit ses pas sur cette Terre promise, séparée du monde par des montagnes, des déserts et l'Océan. « C'est un vieillard faible, seul, sans amis. Il a laissé ses mules et ses compagnons fatigués à une lieue en arrière, et il va, sans besace, portant seulement un crucifix et une clochette. La plaine est brûlante et morne, balayée par des rafales, fendue par des abîmes. Au déclin du soleil, le vieillard chancelle et tombe. Il reste couché là toute la nuit. A l'aurore, quelques Indiens s'approchent, lui offrent à manger et à boire. Mais, avant d'accepter, il se dresse sur ses genoux, dit les matines et baptise les païens dans la foi catholique. Ce matin-là, le soleil se levait sur la Californie chrétienne... Dans ses chroniques souillées de sang et tachées de larmes, il n'y a pas de physionomie plus héroïque que celle du pâle franciscain ».

Rendons-lui grâce, à lui et à ses frères, d'avoir semé sur ces immenses plaines incultes ou pierreuses les beaux noms des Saints et des Apôtres dont les vertus, ou du moins le souvenir et l'exemple, cheminaient devant eux : *San-Francisco*, *Los Angeles*, *Santa-Clara*, *Santa Barbara*, *San-José*, *San-Rafaël*. Les pionniers anglo-saxons qui, cinquante ans plus tard, les suivirent, y imprimèrent d'autres vocables plus en rapport avec leur caractère : *L'homme décuré*, *Le Bar des Assassins*. « La carte de la Californie, dira Bret Harte, reste macabre de ce baptême profane ». Avant qu'elle ait reçu, dans la fumée des coups de revolver, les éclaboussures de ce bénitier sanglant, la Californie indienne et espagnole vivait inconnue et goûtait une tranquillité pastorale qui ressemblait encore à la paix du Septième Jour. En ce temps-là les cloches de l'Angélus sonnaient à San-Bernardino, et, le long de la côte, à la nuit tombante, leurs sons grêles, répétés par chaque clocher de Mission, appelaient les bonnes gens à la prière et au sommeil. Dans les avoines sauvages qui recouvraient des lieues et des lieues, derrière les grands troupeaux, seule figure humaine de ces vastes solitudes, le vaquero, d'un bout de l'année à l'autre, galopait sur son cheval infatigable. Les petites églises des Missions avaient un plafond peint rouge et or et les murs rayés des mêmes couleurs mi mauresques, mi indiennes. Leur chemin de croix était l'œuvre d'un artiste barbare, mais leur image de saint François d'Assise semblait appartenir à une civilisation plus affinée. Leur jardin était rempli de fruits et de fleurs, et tout autour de leurs murailles blanches se groupaient les huttes des néophytes indiens.

On trouve encore çà et là en Amérique des exemples de cette première colonisation chrétienne, mais plus douce, plus cordiale, si le missionnaire est Français. Lorsque je visitai la Réservation indienne de Tulalip, au nord de Seattle, le directeur me parla longuement du premier missionnaire qui débarqua sur ces côtes, en 1857, un Français, le Père Chirouse, le Père Dieu, comme l'appelaient les Indiens; et il me disait que c'était dans les papiers laissés par ce Père qu'il avait appris comment se comporter envers eux. Le Père Chirouse était vénéré, adoré, et il avait, avec tous les dons du cœur, un esprit charmant. Un jour il s'en alla à la rencontre de son évêque. Il revêtit une espèce de soutane que les Indiennes lui avaient tissée de fibres végétales et qu'elles avaient teinte en noir avec un suc de plantes. La barque chavira, et le Père sortit des eaux en soutane rouge. « Je n'oserai jamais, dit-il, me présenter devant Monseigneur dans cette tenue de cardinal ». Un peu plus loin, nouveau naufrage : le Père réapparut à la surface en soutane blanche. « Ah ! mes enfants, dit-il, je ne pourrai jamais me présenter devant Monseigneur dans cette tenue qui rappelle un peu trop celle de Notre Saint Père le Pape ». Heureusement la Providence vint à son secours, et un troisième naufrage le rendit aussi nu qu'au jour de sa naissance. « Voilà mon état naturel, dit-il : loué soit Dieu ! » Cependant, pour en corriger l'indécence, il accepta quelques hardes d'Indiens.

Mais je reviens à la Californie espagnole. Dans les pueblos, ces petites agglomérations disséminées, les alcades dispensaient aux plaideurs bucoliques la sagesse proverbiale de Sancho Pança. Bret Harte en a rencontré des traits délicieux dans les vieux documents juridiques. Une femme de Santa-Barbara accusa son mari de donner des sérénades à la femme d'un autre. L'infidèle et sa guitare comparurent devant le tribunal. « Jouez ! » ordonna l'alcade. Et quand l'illégitime sérénade fut finie : « Je ne vois rien de plus ici, dit-il, qu'une voix affreuse et un goût exécrable. Je rejette la plainte de la senora; mais je détiens le senor comme coupable de troubler lassement la paix de Santa Barbara. » La vie de ces colons était pacifique et patriarcale. La passion de l'or qui avait entraîné leurs ancêtres était tombée. Je ne sais même pas si l'idée que

des filons aurifères serpentaient sous leurs pas l'eau rallumée. Ces descendants de conquistadors étaient sagement revenus à la hone et à la charrue. Beaucoup aussi se croisaient les bras. Ils ne se laissaient troubler que par l'amour et quelquefois par ces bruits de chaînes que les mystères de famille et les vieux spectres de vengeance font au cœur des vrais Espagnols, comme chacun sait. Mais surtout ils jouissaient de leur *hidalguia* sous le plus beau ciel du monde.

Et ce fut alors que le Père José Antonio Haro, Jésuite de la Mission de San-Pablo, eut une vision prophétique que nous a racontée Bret Harte. Un jour qu'il contemplait le panorama qui se déroulait devant lui jusqu'au Pacifique et que, dans sa ferveur d'apôtre, il le voyait déjà peuplé de cathédrales, de palais, de couvents et de longues processions, un étranger, qui avait l'air d'un ancien hidalgo, lui apparut et lui dit : « Regardez vers l'Ouest ! » Il aperçut alors, débouchant des profonds cañons et des vallées mystérieuses, une cavalcade de preux qui, au son des trompettes, sous les bannières royales de Castille et d'Aragon se dirigeaient solennellement vers la mer où les attendaient de magnifiques caravelles ornées des mêmes bannières. « Seigneur prêtre, lui dit l'étranger, vous voyez s'effacer l'empreinte des pas de la Castille aventurière. Vous assistez au déclin des gloires de la vieille Espagne. Le sceptre qu'elle a arraché aux païens tombera de ses mains décrépites et décharnées. Les enfants qu'elle a élevés ne la connaîtront plus; et le sol qu'elle a conquis, elle le perdra aussi irrévocablement que les Maures ont perdu la ville de Grenade ». Le Père répliqua : « Mais la semence qu'ils ont semée poussera ». L'étranger lui répondit : « Regardez vers l'Est ! » Une étrange foule accourait des montagnes lointaines. Au lieu des visages sombres et romantiques qui avaient disparu du côté de l'Occident, le Père ne vit que des yeux bleus et des cheveux couleur de lin. Au lieu des trompettes guerrières, il entendit des cliquetis de dures gutturales et des sifflements singuliers. Au lieu de former une marche triomphale, les nouveaux venus se poussaient, se bousculaient, haletaient. Partout sur leur passage, les arbres géants gisaient abattus et les entrailles de la terre se déchiraient. Le Père cherchait en vain la croix ou un autre symbole chrétien : il en distingua un, pareil à un drapeau; mais il se signa avec une sainte horreur en y reconnaissant l'effigie d'un ours. « Qui sont ces Ismaélites? » demanda-t-il d'une voix amère. « Que font ils ici sans croix ni symbole sacré? » L'étranger conduisit alors le Père au centre de la terre, sur les bords d'un lac couleur d'ocre, d'où s'échappaient des coulées puissantes : et c'étaient des coulées d'or.

Telle fut la vision du Père José Antonio Haro, pendant que les colons espagnols songeaient à leurs moissons, à leurs amours, à leurs antiques honneurs, dans leur casa de pisé dont les murs se recouvraient de plantes à demi tropicales et de roses castillanes. Ils n'entendaient pas venir, à travers les déserts, les envahisseurs anglo-saxons, ceux qui allaient être les héros de Bret Harte.

André BELLESSORT.

(A SUIVRE.)

LE THÉATRE

SACHA GUITRY VU DU DEHORS

Il n'est pas nécessaire, assurément, qu'un critique dramatique entreprenne le tour du monde avant de rendre compte à ses lecteurs des pièces qui se jouent à Paris ni qu'il attende, pour en parler, que ces pièces soient représentées à Londres, Bruxelles, Florence ou Rome. Il n'est pas douteux pourtant que, dans l'état actuel des relations littéraires entre les diverses nations, étant donné surtout l'incontestable rayonnement de la production française, les réactions d'un public étranger en présence de nos œuvres ne sauraient manquer de fournir à la critique, lorsque d'aventure elle trouve l'occasion de les saisir, des éléments, non seulement d'information, mais quelquefois même d'appréciation. Il y a des cas douteux qu'on peut trancher par le simple fait de franchir une frontière. On parle toujours, pour fixer la valeur des œuvres, de la postérité; or, la postérité, c'est le recul dans le temps... Pourquoi le recul dans l'espace ne nous offrirait-il pas le même privilège?...

Voici, par exemple, Sacha Guitry.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* connaissent l'admiration que je professe pour son jeune et impertinent génie. Il vient de nous donner dans sa dernière fantaisie, *Une petite main se place*, un nouveau spécimen de sa surprenante improvisation et de sa surnaturelle gaîté. Comme Racine dans *Bérénice*, il a proprement fait « quelque

chose de rien... » : une silhouette de femme, un canevas d'amour, des mots, de la poésie, de la tendresse, du sentiment, de l'esprit, etc. Les philosophes disent : Dieu est Dieu, aucune autre définition ne pouvant être tentée de l'infini. Ainsi disons : Sacha est Sacha... c'est tout ce qu'on peut dire de *Une petite main se place*.

Ce n'est donc plus la valeur de ses œuvres qui est en question, mais celle de son œuvre. Ce n'est plus son mérite qu'il s'agit d'établir, mais la grandeur de ce mérite qu'il convient de mesurer : quelle est, au juste, la taille de ce charmant garçon?...

Ses admirateurs passionnés le considèrent comme « une des faces de l'esprit français ». Ils l'installent, dès maintenant, dans la gloire, entre Molière et Courteline, estimant que, s'il n'a pas l'ampleur de l'un ni la profondeur de l'autre, ces deux misanthropes, en revanche, n'ont jamais approché de sa gaîté.

Quelques esprits plus pondérés, au contraire, n'oublient point que Sacha Guitry compose ses pièces en quelques jours et selon les besoins du théâtre qui les représente, capable de jeter ainsi tout un acte en attendant que son bain soit chaud; aussi ne s'étonnent-ils point, à entendre ces comédies, de la manière dont elles ont été conçues, en effet. S'avisant d'autre part que Sacha Guitry réalise en sa personne une trinité singulière où l'auteur, l'acteur et l'homme sont proprement indiscernables puisqu'il joue sa vie et vit son théâtre : attendu enfin que tant de dons de grâce et de désinvolture constituent précisément un mélange où l'excellent n'empêche point d'apercevoir le pire, ces mêmes esprits insinuent que Sacha Guitry n'est point peut-être ce que pensent Sacha Guitry et ses amis. Charmant, verveux, léger, gai, tendre, gamin, spirituel et fantaisiste. Mais c'est tout : n'est-ce pas assez déjà?...

Or, entre ces deux partis, je me suis trouvé tiré d'indécision, non point par *Une petite main se place*, qui m'eût jeté du côté des emballés, mais par un voyage en Italie, qui m'a définitivement rangé du côté des sages.

***

J'écris, en effet, cette chronique sur le théâtre Edouard VII dans un hôtel de Florence. Venu pour parler de Molière, j'ai eu la grande joie de constater que Molière, dans les villes où je suis passé, était non seulement aimé mais compris, et qu'il faisait rire. J'ai eu, de plus, la surprise d'observer que, même parmi les adversaires les plus déclarés de notre pays, le prestige français était immense. Tout ce qui vient de Paris provoque en Italie une curiosité passionnée, qu'elle soit inspirée par la sympathie ou l'hostilité. On n'achète — quel mérite ils ont à se les procurer! — que nos livres (dix-neuvièmes de la vente totale des livres étrangers) ; on ne joue que nos pièces ; nos journaux de mode pullulent et, si nous savions nous y prendre, nous pourrions tirer des profits de toute sorte par suite de ces dispositions, dont, pratiquement, il n'importe qu'elles soient bienveillantes ou malveillantes. Il y a des ménages où l'on ne cesse de se quereller : ce sont les plus solides.

Bref, j'ai vu jouer en Italie des pièces françaises : je me suis enquis de leur sort et cette destinée m'a paru chaque fois fort significative.

Certes, il y a, comme chez nous, des succès qui ne prouvent point une haute supériorité de l'ouvrage : je ne déclarerai point, par exemple, que les *Marionnettes* de M. Pierre Wolf sont un chef-d'œuvre parce qu'elles n'ont pas moins bien réussi à Florence qu'à Paris. En revanche, je ne diminuerai point mon enthousiasme pour le *Repas du Lion* parce que les Italiens, à sa reprise, n'ont pas été moins décontenancés que les Français eux-mêmes lors de la première apparition.

Dans l'ensemble, le jugement des Italiens confirme le nôtre et la *Marche Nuptiale*, le *Détour* retrouvent de l'autre côté des Alpes la même fortune qu'à la Comédie-Française ou au Gymnase. Celle de la *Souriante Madame Beudet*, que nous nous flattons d'avoir vigoureusement signalée, a été triomphale.

Eh bien, qui l'eût cru?... Le théâtre de Sacha Guitry a beaucoup de peine à s'imposer aux Italiens... Certaines de ses pièces ont provoqué des colères. J'ai lu toute la presse florentine au lendemain de la représentation du *Grand Duc*; tout ce que nous aimons dans notre jeune auteur se dissipe et échappe. L'œuvre n'apparaît plus qu'à l'état de vaudeville, de vaudeville mal fait, et les critiques italiens, aussi bien que le public, ont été choqués de jeux de scènes qui ne leur paraissent plus que de la farce. La pièce n'a pu être jouée que bien peu de fois.

Si je rapporte ce détail, ce n'est point pour être désagréable à Sacha Guitry, qui a beaucoup trop d'esprit pour ne me le point pardonner : c'est parce qu'il me permet d'atteindre, en quelque sorte expérimentalement, la vérité sur la question que je me suis posée au début de cet article.

Le théâtre de Sacha Guitry, en effet, c'est

Sacha Guitry. Mais un homme, fût-ce Sacha Guitry lui-même, n'est pas l'humanité. Toute la verve et l'impertinence, élevées même au génie, ne donnent ni l'ampleur, ni la profondeur, ni, en un mot, la généralité auxquelles se reconnaissent les œuvres capables de devenir universelles, c'est-à-dire accessibles à tous les peuples, avant de devenir immortelles, c'est-à-dire accessibles à tous les temps.

A Florence, le *Grand Duc* n'a pas été accueilli avec indifférence et dédain, mais avec irritation. Réfléchissons bien et nous allons découvrir que cette colère des Italiens tient justement à la même cause que l'engouement des Français. Le trait le plus saillant de Sacha Guitry, en effet, celui qui explique son talent même, c'est, nous l'avons dit, l'impertinence. Il se moque de la vie, des hommes, des femmes, de lui-même, de tout enfin et singulièrement de son public : c'est pourquoi il nous enchante. Les Italiens, eux, n'aiment pas l'ironie, surtout la nôtre. Ils ont toujours peur qu'on ne se raille d'eux et leur susceptibilité n'a d'égale que leur habileté à la dissimuler. Croyez-vous qu'ils vont changer de nature au théâtre et accepter qu'un auteur dramatique affecte de se payer leur tête? Nous, nous aimons cela, et même un peu trop : eux, ne l'aiment point, et même pas assez. Ainsi l'étude d'une pièce peut fournir d'utiles éléments à la psychologie des peuples, Sacha Guitry servant à nous faire comprendre les Italiens, et les Italiens servant à nous faire apprécier Sacha Guitry, et j'espère que les lecteurs nous auront pardonné, pour une fois, cet essai de critique internationale.

Gaston RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

LA SCULPTURE AU SALON

La sculpture est de nos jours moins fêtée que la peinture. Elle mériterait de l'être davantage, car nos sculpteurs surpassent nos peintres. Cette supériorité s'est vue à diverses époques de l'art français. Elle se constate aujourd'hui comme une conséquence de la constante agitation où la peinture a vécu depuis cent ans.

Les ateliers de sculpture ont été moins troublés. Cet art est plus fixe par nature, il comporte moins que la peinture l'essai de toutes sortes de nouveautés. L'apprentissage plus difficile y crée des habitudes plus sages; la dépense des ouvrages détourne des aventures; le champ de l'art moins vaste interdit les prestiges capables de donner le change. Peut-être est-ce justement ce qui fait que l'opinion s'est refroidie pour la sculpture ; quantité de gens ne s'amusant de la peinture que pour le spectacle des modes qui s'y bousculent et des révolutions qu'elle subit.

***

Deux écoles se sont disputé le talent des sculpteurs depuis vingt ans : celle de *l'effet*, dont Carpeaux avait donné l'exemple et qui se continuait en Dalou; la réaction du *caractère*, que mena d'abord Falguière, et que de moins illustres ont poussé depuis dans tous les sens. La première se rattache aux styles de l'ancienne académie, XVIIe et XVIIIe siècles, où l'expression des formes a lieu par touches hardies, méplats, contours coulés, donnant l'impression de la conception rapide, et du feu dans l'exécution. L'autre affecte les lourdeurs et les pauvretés de la forme, et dans l'exécution la touche noyée. L'écueil de l'une est la frivolité, l'écueil de l'autre est la sécheresse.

Rodin appartint à la première école, quoiqu'il ait affecté d'emprunter à la seconde, comme à la fin de l'autre siècle Houdon, dont les bustes ressemblent beaucoup aux siens. Chose curieuse, malgré son grand renom, on ne lui voit presque pas d'imitateurs. Je ne trouve en ce genre dans les deux Salons qu'un Français, M. Larapidie, et une Américaine, Mlle Gardner, exposants de deux figures, l'une dite *Elévation*, l'autre *Fatigue*. Par là se trouve confirmé ce qu'on pouvait supposer, que la réputation de Rodin était surtout l'œuvre des gens de lettres; la profession y aura peu contribué.

Dans les styles offerts à nos regards par la sculpture contemporaine, il faut compter comme troisième élément l'archaïsme, flottant et restreint en peinture, dominant au contraire jusqu'à la tyrannie, sur l'autre art, en deux sortes : hellénique et français ancien.

Chose curieuse, il est le fait surtout des novateurs, lesquels n'ont à la bouche qu'originalité. En réalité, ce qui les travaille est avant tout le goût du bizarre, qui se satisfait de cet air ancien. Le fameux Trône d'Aphrodite, bas-relief grec primitif du musée des Thermes de Dioclé-

tien, a beaucoup agi en ce genre sur les pensionnaires de Rome. En France, de leur côté, les modèles gothiques ont opéré. Tout cela malheureusement ne va qu'au déchet de l'art, sous prétexte d'y mettre plus de style. Les imaginations se sont peu à peu empreintes d'une vision de rudesse et d'énormité, qui remplit nos Salons d'ouvrages ingrats et tristes, à côté des pièces mieux concertées.

***

L'école de l'effet a cette année trois œuvres signalées, dans les deux Aviateurs de M. Hippolyte Lefèvre, le La Tour d'Auvergne de M. Vetlet, le Satyre portant une vasque, de M. Injalbert. Dans le premier, le contraste que font les plis cassés du caoutchouc avec les contours adoucis de l'étoffe sert puissamment le pittoresque; l'attitude noble et franche donne la majesté. Dans le La Tour d'Auvergne, l'artiste a coupé très agréablement le sujet par le drapeau porté de biais; le mouvement des jambes rapprochées donne à la figure une assiette légère et jaillissante. Le Satyre offre le spectacle d'une anatomie très ressentie, voisine du rustique, que nos pères mettaient en usage dans les jardins.

C'est un morceau très remarquable que l'Enfant prodique de M. Desruelles, et qui renouvelle entièrement le sujet, par l'expression très étudiée du visage, l'abandon compliqué et cependant naturel du corps, la beauté des anatomies : genou, poignet, main, etc. Le Général Galliéni, de M. Ernest Dubois, commandé pour Madagascar, a plus de beauté dans la figure que dans le cheval. La Douleur pleurant sur un tombeau, de M. Carli, a de la grâce, mais peu de recherche dans un drapé qui fait les trois quarts du motif. Dans le bas-relief de M. Paul Roussel au contraire, des plis de tunique très élégants habillent un visage des plus communs.

M. Jules Desbois porte le même genre de talent dans plusieurs petites figures exposées sous vitrine à la Société Nationale. De la vivacité dans l'action, du coulant dans le contour, les rendent très agréables. Par exemple, on ne saurait se tromper plus complètement que ne l'a fait l'artiste dans l'allégorie de la Guerre, qui n'est qu'un symbole dénué de matière.

Le portrait en buste est le triomphe de ce genre de sculpture. Voici celui de M. Waltner le graveur, brillant d'exécution, plein de mouvement, par M. Puech. Dans celui de M. Ferdinand Guerin, du même artiste, la taille des sourcils, les méplats du front, l'anatomie des paupières se ras emblent pour donner au regard un air de naturel saisissant.

M. Ernest Dubois expose le buste de M. Bratiano, ministre de Roumanie; M. Voulot, celui de M. Romain Roland; M. Gasq, deux bustes anonymes ; M. Gréber le visage d'une vieille dame, d'un modelé dont le fini parfait ne coûte rien à l'esprit de la physionomie.

***

La sculpture de caractère est actuellement conduite par trois artistes, qui sont M. Landowski, M. Bourdelle et M. Bouchard.

J'ai pensé très mal de ce dernier; je dois avouer que son Aviateur révèle des talents supérieurs. L'affectation du grand, la manie de l'archaïsme contribuaient à les dérober. Ici le sujet ingrat relève de cette affectation, mais l'art y est en perfection. Dans un vêtement qui noie les formes, le sculpteur a saisi avec une justesse frappante, les plis que le mouvement du corps imprime, et qui font sentir la nature. Chacun de ces plis pris à sa place, rendu avec une intelligence extrême, font un spectacle d'un genre unique. Cela s'étend jusqu'à la chaussure. La taille est bien prise, le visage beau. Auprès, sont deux têtes d'enfants de bronze, pastichés du *quattrocento*.

Dans le buste du Président de la République, sculpté par M. Landowski, tout est mis en place avec force, avec solidité. L'effet d'ensemble est étouffé pourtant. Au contraire il n'y a rien de plus vraiment délicieux que le buste de jeune femme exposé auprès, du même artiste. L'ovale des joues, l'affleurement de l'œil y ont une vérité, une douceur sans pareille, le mouvement de la tête à gauche a la grâce de l'antique.

Venons au cas de M. Bourdelle, plus que M. Bouchard en proie à l'archaïsme, tantôt grec et tantôt gothique, dans une espèce de compromis qui réunit tous les inconvénients. Sa Vierge à l'offrande en ce genre est une erreur des plus signalées. Sa figure de la Liberté pour le monument du général Alvéar avec ses petites épaules, sa grosse tête, son torse allongé et fluet, n'est qu'une fantaisie dictée par l'esprit de système, poussé sans ménagement et fourvoyé à fond. Pour voir maintenant de quoi l'artiste est capable, qu'on se tourne vers le buste de M. Frazer, Anglais, de M. Simu, Roumain. Ce dernier surtout est incomparable.

Il n'y a pas un méplat : tout y est cependant,

avec une justesse, une mesure, une facilité achevées. Le charnu des joues par en bas y est modelé avec le soin d'un torse. Le regard ferme, soigneusement accordé au mouvement en avant du cou, est établi sans nulle indication de prunelle, par la seule anatomie de l'œil, qui bien ménagée doit suffire. C'est le cas ici. Voilà, tout calculé, le chef-d'œuvre de l'exposition.

M. Bartolomé cherche aussi le caractère, mais il exagère la majesté. Ajoutez que son sujet, cette année, n'est pas heureux. *La justice armant ceux qui vont mourir pour elle*. Il a confondu la justice, organe de réglement des procès, avec la justice qualité du juste, et en conséquence représenté à genoux, en toge et rabat, un mobilisé, qui reçoit son casque de dame Basoche, jouant les deesses d'Olympe pour la circonstance. Malgré le talent certain, l'effet se fait désirer.

*
* *

Qui voudrait marquer les attaches de ces artistes dans le passé, désigner au sein de notre école les modèles auxquels ils ressemblent le plus, devrait remonter au XVIe siècle, aux Pilon, aux Goujon, aux Richier, sculpteurs encore étrangers au souci d'exécution brillante, praticiens de surfaces plus unies, d'enveloppe plus austère.

Cela, quoique moins agréable, n'a rien de répréhensible, à une condition cependant, c'est que ce retranchement d'ornement ne procède pas de la métaphysique et du symbole. Par exemple le granit est à sa place dans les paysages bretons; mais rien ne le désigne pour servir de matière au sculpteur qui prend pour sujet des types bretons. Cette matière difficile à travailler impose l'insuffisance de rendu. Cependant le visage d'un Breton a tout autant de fini que celui d'un Provençal ou d'un Normand. En tailler l'image de cette façon est donc contraire à la raison. Cela ne peut avoir lieu qu'en vertu de l'intention de rattacher la terre à l'homme par le détour le plus arbitraire, le plus imprévu, le plus bizarre. C'est asservir l'art au système, et quel système! Le plus rigide, le plus mécanique, le plus froid. Ainsi quand M. Renaud, sous le nom d'une Bretonne, offense nos regards d'un bloc imparfaitement taillé de granit, ce granit fût-il dix fois de Kersanton, il commet une erreur certaine. Ainsi, malgré son grand talent, M. Quilivic, avec ses quatre figures de monuments bretons.

De ce symbolisme ethnographique au symbolisme moral, la même erreur s'étend avec le même déchet. M. Beaufils a pensé que le deuil n'appelle pas moins le granit que la Bretagne; de là une Pleureuse en façon de bloc pareillement. Et le patriotisme! autre bloc. M. Max Blondat nous présente un Soldat dans une niche défendue par des lauriers roides comme des bâtons. Un autre, M. Saupique, invente le soldat frontière, prisonnier de deux écriteaux qui lui pressent le torse. Il s'agit de célébrer Villerupt, anciennement limite de la France du côté de la Lorraine annexée, redevenue française par la victoire.

Toutes ces inventions, où peine l'intelligence d'artistes autrement bien doués, sont quelque chose de tout à fait déplorable. Elles ne viennent pas de la profession, mais d'un fatras de commérages de presse, auxquels plus que d'autres les sculpteurs ont le malheur de se laisser subjuguer. Elles font échec à l'art proprement dit, elles l'asservissent à un élément étranger, intellectuellement médiocre, et désastreux par cette intrusion.

Nous touchons ici les confins de la sculpture du Salon d'Automne, caractérisés par le choix des formes lourdes et le lâché de l'exécution. Deux échantillons s'en font voir dans la Douleur des Muses, de M. Pierre Lenoir, commandé pour le Conservatoire, et les Présents de la Terre, de M. Traverse. Dans l'un et l'autre de ces deux groupes, l'artiste a tout sacrifié, ordonnance, proportions, rendu, à une impression de grandiose, de négligé, de rustique. Pour quel profit? On se le demande. De tels morceaux passeront avec leur génération. L'état d'esprit qui les fait applaudir d'un tout petit nombre de partisans stylés, ne pourra plus être retrouvé.

J'ai parlé d'archaïsme. Qu'est-ce autre chose encore qui inspire les trois figures de Liberté, d'Egalité et de Fraternité, de M. Sicard? de la Femme se dévoilant de M. Bacquié? Trois fontaines, de M. Géo-Derthé, de M. Silvestre, de M. Amaury, soutenues d'inventions curieuses ou charmantes, sont gâtées par ce défaut. Avec moins de ressources, celle de l'Enfant Bacchus, de M. Bitter, plaira cependant davantage à cause du naturel de la représentation.

Louis DIMIER.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 12 60e ANNÉE 17 JUIN 1922

L'ABSTENTION DES ÉTATS-UNIS ET L'ILLUSION DE L'ISOLEMENT

1 — La Répercussion des Guerres européennes et la Formation des Partis.

Bien qu'il y ait encore aujourd'hui des hommes nés sous la présidence de Monroë, nous avons souvent une tendance à croire que les débuts de la République n'ont qu'un rapport très lointain avec nos relations étrangères et notre politique intérieure. Le passé et le présent sont, au contraire, inséparablement entrelacés dans la marche du développement national. Le nouveau monde n'est, en somme, nouveau que dans un sens borné et trompeur. La civilisation américaine est, en réalité, la civilisation européenne transplantée et développée sur le continent américain, où elle acquit une vigueur nouvelle et de plus vastes proportions. Depuis les premiers établissements coloniaux, l'Europe a maintenu son influence en Amérique, tandis que de son côté l'Amérique a exercé sur l'Europe une réaction de plus en plus puissante. Il en résulte inévitablement une complète dépendance économique qui ne nuit en rien à l'indépendance politique absolue. La conférence de Washington vient de prouver une fois de plus, d'une manière évidente et irrécusable, la solidarité qui nous unit au reste du monde. Rompre le contact étroit avec l'Europe a toujours été une illusion. Ce contact est actuellement plus intime que jamais.

Mais, depuis l'époque des premières émigrations, qu'elles aient été motivées ou inspirées par des raisons de liberté politique ou religieuse, par l'ambition, par la recherche de bénéfices ou pour fuir la persécution et la souffrance, toutes apportèrent avec elles un désir de séparation poussé jusqu'à l'isolement, désir toujours renaissant d'un idéal impossible à atteindre. Il est donc parfaitement naturel que, bien que l'expérience de générations ait prouvé que ce désir se bornerait toujours à n'être qu'un simple rêve, et qu'il ne se réaliserait jamais en une politique, la thèse de l'isolement, sous une forme quelconque, peut toujours compter sur un certain degré de popularité.

*
* *

Il serait aisé de montrer que les grandes guerres européennes ont toujours gagné l'Amérique.

L'Espagne, la France et l'Angleterre, rivales pour la conquête d'un empire colonial en Amérique, luttèrent pendant plus de deux siècles sur les champs de bataille des deux continents. Dans l'effort qu'il fit pour résister au pouvoir dominateur de Charles-Quint, sur l'Empire duquel le soleil ne se couchait pas, François Ier chargea Verrazano de découvrir un passage nord-ouest vers les Indes. Naviguant au service de la France en 1542, il ne réussit pas à réaliser le dessein de son expédition, mais découvrit la côte américaine au Nord du Cap Fear, permettant au roi de s'arroger la possession régulière de la côte de l'Atlantique qu'il appela Nouvelle-France.

Toutefois, des événements européens empêchèrent un établissement ou une occupation immédiates.

Les grandes guerres européennes s'étendirent inévitablement en Amérique, y prenant la forme de « guerres coloniales », et elles développèrent notre esprit d'indépendance et de nationalité. Les traités de Ryswick 1697, Utrecht 1713, Aix-la-Chapelle 1748, et de Paris 1763, qui à l'origine ne réglaient que des questions essentiellement européennes, eurent également des effets décisifs sur l'Amérique. Le traité de Ryswick mit fin à la première guerre coloniale, connue en Amérique sous le nom de « Guerre du roi Guillaume » (1689-1797), en Europe sous celui de « Guerre de la Ligue d'Augsbourg », et qui fut le début d'une lutte qui ne se termina que par la destruction du pouvoir français en Amérique. Le traité d'Utrecht mit fin à la seconde guerre coloniale entre la France et l'Angleterre, connue en Amérique sous le nom de « Guerre de la Reine Anne », en Europe sous celui de « Guerre de la Succession d'Espagne » (1702-1714), l'Angleterre s'assurant la Nouvelle-Ecosse, Terre-Neuve, et la baie d'Hudson, la France se réservant les droits de pêche dans l'Atlantique. Le traité d'Aix-la-Chapelle termina la troisième guerre coloniale entre la France et l'Angleterre, appelée dans la colonie anglaise « Guerre du roi Georges », et en Europe, « Guerre de la Succession d'Autriche » (1744-1748). Bien que Louisbourg, la principale forteresse du Nord, ait été prise pendant la guerre, elle fut restituée à la France par le traité, à cause des exigences des établissements européens. Le traité de Paris mit fin à la quatrième et dernière guerre coloniale, connue en Amérique sous le nom de « Guerre Franco-Indienne » (1754-1763). En Europe, la France, liée par son alliance avec l'Autriche, entra dans la « Guerre de Sept Ans » (1756-1763), ce qui causa la perte de ses colonies américaines. En 1755, le général Braddock conduisit une armée contre les Français dans l'Ohio. Il fut vaincu, mais George Washington, qui était alors officier dans l'armée anglaise, sauva le reste des troupes de Braddock. Par ce traité, la France, sous le règne de Louis XV, céda à l'Angleterre toutes ses possessions du Nord de l'Amérique à l'Est du Mississipi, à l'exception de la Nouvelle-Orléans. L'Espagne céda la Floride à l'Angleterre en échange de la Havane conquise durant la guerre, et la France abandonna à l'Espagne la Louisiane, vaste territoire situé à l'ouest du Mississipi, qui s'étend jusqu'à la frontière canadienne, et qui comprend les Etats actuels de Missouri, Kansas, Iowa, Minnesota, Dakota, Montana, Wyoming, Colorado, Nebraska, et une grande partie de l'Oklahoma.

Tandis que l'Angleterre fondait des établissements coloniaux fixes, de 1607 à 1689, et qu'elle consolidait sa puissance coloniale de 1689 au traité de Paris en 1763, les guerres et les révolutions changeaient essentiellement l'organisation religieuse et politique en Europe. Pendant ce temps, la majorité des diverses communautés fondées en Amérique se développaient lentement et régulièrement, s'écartant peu des desseins et des principes qui avaient inspiré leur émigration. Les colons conservèrent, ainsi que leurs descendants, un grand nombre de traits caractéristiques qu'ils auraient perdus s'ils étaient restés en Europe.

L'Angleterre de la fin du XVIIe siècle différait particulièrement et d'une manière radicale de l'Angleterre du début. La chute des Stuarts catholiques, l'influence indestructible de la République de Cromwell, la Révolution qui déposa Jacques Ier et plaça le prince protestant d'Orange, stathouder de Hollande, sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, tous ces événements créèrent une nouvelle Angleterre en Europe. La Nouvelle-Angleterre d'Amérique fut moins touchée par cette transformation. L'Empire espagnol ayant déjà commencé à décliner, la France catholique de Louis XIV et l'Angleterre protestante de Guillaume III, l'ancien Hollandais demeuré l'ennemi implacable de la France et de son roi, engagèrent une lutte gigantesque et longtemps poursuivie en vue de dominer en Amérique, chacune de ces deux nations étant à l'apogée de sa puissance.

*
* *

Colbert, le grand ministre de Louis XIV, avait établi l'Empire colonial français sur la base du développement industriel et commercial de la mère-patrie; mais le roi n'était pas complètement d'accord avec la politique coloniale et maritime de son ministre, qui était également celle de son grand prédécesseur Richelieu. Il s'ensuivit une détente de l'effort français en Amérique ; cette détente permit à l'Angleterre de remporter ces avantages militaires décisifs dans la Nouvelle-France, qui s'étendait alors à l'Ouest et au Sud, du golfe du Saint-Laurent au golfe du Mexique, et qui comprenait Québec, Montréal, Saint-Louis, et la Nouvelle-Orléans.

L'affaiblissement général de la puissance mili

taire française sous le règne de Louis XV desserra en Amérique l'étreinte de la France qui dut finalement y abandonner toutes ses possessions par le traité de 1763 que nous avons déjà mentionné. Le triomphe de l'Angleterre sur la France n'empêcha pas les colons américains d'insister sur leur droit de diriger eux-mêmes leurs affaires, et la même année Patrick Henry en Virginie déclara : « En révoquant ou en désapprouvant des lois d'une nature aussi salutaire, le roi, au lieu de demeurer le père de son peuple, dégénère en un tyran, et perd tous ses droits à l'obéissance de ses sujets. » En 1761, transporté de joie par sa victoire récente, le roi Georges III et ses défenseurs au Parlement exigèrent que les colonies américaines payassent une part de la dette anglaise qui résultait de la guerre contre la France (guerre franco-indienne). Les Assemblées coloniales ayant refusé d'accéder à cette demande, le Parlement anglais maintint son droit de taxer les colonies bien qu'elles ne fussent pas représentées au corps législatif de la Grande-Bretagne. Les discussions violentes qui s'engagèrent au sujet de la taxation sans représentation furent le commencement de la Révolution. En moins de vingt ans, un général anglais, Cornwallis, rendit son armée entière à Washington et à une flotte française à Yorktown, en 1781.

La Cour de Saint-James entretint, sous les Stuarts les rapports les plus familiers avec la Cour de France, et l'Angleterre fut, durant la première moitié du XVIIe siècle, une puissance continentale, intimement liée avec le reste de l'Europe; mais le développement graduel de sa suprématie maritime et de son empire colonial détourna ses intérêts principaux de l'Europe vers des contrées plus éloignées. L'Empire britannique est devenu, de nos jours, une confédération de nations parlant anglais, absolument séparée de l'Europe continentale. La grande guerre qui vient de se terminer a accéléré la formation en nations des communautés connues jusqu'alors sous le nom de « self-governing dominions », forçant l'Angleterre à adapter sa politique à ses rapports nouveaux avec les autres nations qui composent l'Empire. Pour nous autres Américains, la France est maintenant la grande porte du Continent.

Jusqu'à la Révolution française, les colonies et les hommes d'Etat de la révolution américaine avaient connu la France des Bourbons : Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Les courants révolutionnaires qui, depuis longtemps, se développaient et qui n'étaient pas dissemblables dans les deux hémisphères, bien que destinés à éclater avec plus de violence en France, atteignirent leur point culminant dans les deux grandes révolutions qui, toutes deux couronnées de succès, ne furent guère séparées que par une dizaine d'années. Le triomphe en Amérique fut durable ; en Europe, bien que complet sur le moment, il ne fut que temporaire, et ce n'est qu'après une période de violente réaction que le mouvement révolutionnaire put reprendre sa marche jusqu'à l'accomplissement final et permanent du but qu'il poursuivait. Les deux Républiques, qui ont appris à s'apprécier davantage depuis le rapprochement intime de la grande guerre, ont maintenant développé une communauté d'intérêts qui resserre les liens de leur amitié traditionnelle.

Les deux conceptions incompatibles de gouvernement, celle du « Droit divin » opposée à celle de la « Souveraineté du peuple », ont été une source infaillible de guerres, de violences, et d'effusion de sang. Destructrice l'une de l'autre, il faut que l'une ou l'autre cède. Si l'on pouvait déterminer l'importance relative des causes qui contribuèrent à la dernière guerre d'après les résultats, les rivalités commerciales et économiques apparaîtraient comme des facteurs d'importance minime, les vainqueurs n'ayant pas réussi à établir leur suprématie commerciale, et tous les anciens belligérants demeurant aux prises avec des difficultés économiques semblables. Mais, par le même raisonnement, la lutte des différents systèmes politiques et gouvernementaux deviendrait l'une des causes essentielles d'une guerre qui a bouleversé l'Europe, la chute des deux dynasties qui représentaient particulièrement la prétention au « Droit divin » entraînant avec elle l'échafaudage des classes privilégiées qui avaient longtemps dominé l'Europe centrale.

La monarchie française des Bourbons était typique du système qui dominait en Europe à la veille de la période révolutionnaire. Durant des générations sous le système féodal, les dynasties régnantes s'étaient unies aux aristocraties internationales par des alliances et des mariages, et l'autorité de la couronne et de la cour s'était, par suite, étendue jusqu'aux confins les plus reculés des empires et des royaumes. Dans le cas du roi d'Angleterre, ce système avait été modifié depuis la chute des Stuarts, et, dans ses rapports avec les colonies américaines, la revendication du droit divin n'était pas aussi évidente ou aussi peu déguisée, bien qu'il y ait eu des exemples

surprenants et inattendus de la survivance partielle de cette théorie mise à l'écart.

La Déclaration d'Indépendance, par l'arrêt du Congrès Continental en 1776, eut une influence directe et décisive sur l'esprit révolutionnaire en France. Le document fut immédiatement accepté comme une constitution bonne à imiter, par les hommes qui établirent, plus tard, la première République française. Son principal rédacteur, Thomas Jefferson, incarnait alors la démocratie américaine dont il est demeuré l'esprit dirigeant. La conviction politique de Jefferson était le résultat de la croissance et du développement constants des libres institutions dont l'origine remontait au commencement même de la colonisation. Les colons américains avaient développé les plans d'un gouvernement comprenant des systèmes de représentation des villes. Dès l'année 1639, les villes au bord de la rivière Connecticut avaient décrété les « Fundamental Orders ». Ce document fut considéré comme la première Constitution qu'ait rédigée, comme base gouvernementale, une communauté par la voix de ses représentants. Les articles de la Confédération des Colonies-Unies de Nouvelle-Angleterre, en 1643, le projet de William Penn d'une union coloniale générale en 1697, le plan d'Union de Franklin, en 1754, la Déclaration des Droits et des Griefs du Congrès Colonial, furent les phases essentielles du progrès logique qui atteignit son point culminant dans la Déclaration d'Indépendance, et finalement dans la Constitution des Etats-Unis. La voie des républicains français était embarrassée d'obstacles et de difficultés qui n'existaient pas chez nous; aussi se virent-ils obligés de détruire complètement l'ancien système afin de pouvoir rebâtir à nouveau ; leur tâche fut donc, en grande partie, expérimentale, et l'exemple américain, qui leur était présenté dans les formules puissantes et convaincantes de Jefferson, fut pour eux une inspiration des plus précieuses.

*
* *

Au début de la période révolutionnaire, ceux qui n'avaient rien vu de condamnable dans les mesures répressives du gouvernement Tory de Lord North avaient adopté ce nom de Tories ; les partisans de l'Opposition prirent celui de Whigs par amitié pour les Whigs anglais qui sympathisaient avec eux. Lorsque l'Indépendance américaine eut été assurée, les noms de Whig et de Tory perdirent leur signification, et, le loyalisme n'ayant plus aucune chance de succès, le parti Tory cessa d'exister; mais on pouvait s'attendre à des divergences d'opinion quant aux principes généraux sur lesquels serait édifié le gouvernement de la nouvelle République. Deux partis politiques se formèrent parmi ceux qui voulaient éliminer l'autorité de la couronne britannique. Les Whigs révolutionnaires se divisèrent au début en Fédéralistes et en Anti-Fédéralistes. Ces derniers, dirigés par Jefferson, furent connus sous le nom de parti républicain démocrate. Le parti de Jefferson, bien qu'il n'ait pas toujours été strictement fidèle à ses idées premières, existe encore aujourd'hui sous la forme du parti démocrate. Le rôle actif du parti fédéraliste cessa en 1800. Une majorité fédéraliste au Congrès vota les lois sur les étrangers et la Résistance, « Alien and Sedition laws », lois qui furent parmi les causes principales de la chute de leur parti; ces lois donnaient au gouvernement le droit de bannir les étrangers et de supprimer les journaux opposés à l'administration fédéraliste. Elles furent considérées comme contraires au principe de la liberté de parole et à celui qui faisait de l'Amérique un lieu de refuge pour les immigrants. La méfiance des masses contre le parti fédéraliste, jointe aux lois contre les étrangers, fit échouer ce parti aux élections de 1800 avec une majorité écrasante, et il n'obtint jamais plus le pouvoir gouvernemental. Chacun des deux partis eut un rôle honorable et important dans la rédaction de la Constitution, mais la Convention des Cultivateurs de Hartford en 1814, composée principalement des délégués de la Nouvelle-Angleterre opposés à la guerre avec la Grande-Bretagne, guerre de 1812 entreprise sous la présidence de Madison, et souvent appelée la deuxième guerre de l'Indépendance, amena la disparition finale du parti fédéraliste.

Tandis que le parti de Jefferson réussissait à fonder, suivant son désir, une république démocratique, il était naturel que, après le triomphe de la Révolution, il se fût trouvé un corps influent d'hommes sincères et patriotes, admirant par dessus tout les institutions britanniques et qui désiraient, par suite, former une République de langue anglaise, ou plutôt une République sur un modèle anglais qui n'eût pas les traits d'une monarchie constitutionnelle. Ils avaient hérité d'une conviction plus ou moins fondée de ce qu'ils considéraient comme la supériorité incomparable du système anglais (1).

(1) Il ne manque pas de bonnes raisons pour justifier la sincérité de leur conviction. La charte octroyée par Jacques Ier à la Compagnie (commerciale) de Londres et

Plus tard, si nous laissons de côté la confédération suisse, le caractère général des systèmes gouvernementaux de l'Europe continentale montra une forte prévention en faveur du système politique anglais. Une préférence semblable existait chez un grand nombre de libéraux continentaux; mais si cette opinion peut nous paraître plausible, il est toutefois important de ne pas l'exagérer (1).

La Révolution française, en 1830, exerça une influence remarquable en Angleterre, influence qui fut vivement ressentie au Parlement. L'Angleterre avait réalisé d'importants bénéfices pendant les guerres napoléoniennes. Elle n'avait pas été envahie comme un grand nombre de pays continentaux. Elle avait la suprématie maritime et le transport des marchandises du monde entier. L'opinion générale en Europe imputait ces avantages en grande partie à l'excellence du gouvernement anglais, et jugeait qu'un système qui demeurait fixe, alors que les autres gouvernements étaient troublés par des mouvements révolutionnaires, devait posséder un mérite particulier. Les Européens, de même que les Américains, considéraient l'Angleterre comme le pays de la liberté, du gouvernement représentatif et du « self-government » local, où le roi régnait et ne gouvernait pas. Mais, tandis que les Français avaient, par des efforts suprêmes et violents, affirmé que l'Etat moderne devait reposer sur le principe de l'égalité, en Angleterre, la classe dirigeante avait maintenu intégralement son pouvoir politique, qui s'étendait même au gouvernement local et à la taxation locale.

De 1793 à 1815, les réformateurs libéraux anglais furent réduits au silence par la haine qui s'attachait aux excès de leurs voisins français. « La demande de réforme fut reprise après la victoire finale remportée sur la France à Waterloo... Contrairement à ce que l'on en attendait, la paix n'apporta pas avec elle la prospérité. ...Aussi longtemps que dura la guerre, l'Angleterre fabriqua et transporta pour le monde entier. Une fois la guerre terminée, ce monopole de fait fut détruit, le marché étranger fut restreint par l'activité nouvelle des fabricants et des marchands européens qui pouvaient, à présent, reprendre leurs affaires en toute sécurité. Le commerce d'exportation tomba rapidement. Le gouvernement anglais réduisit alors sa consommation tout à coup de moitié, causant un grand préjudice à toutes les industries qui avaient fourni les grands matériaux de la guerre. Les fabricants, perdant, par ce fait, des clients chez eux et à l'étranger furent, les uns, contraints à la banqueroute, les autres forcés de diminuer leur activité et de congédier des milliers d'ouvriers. Tandis que les travailleurs étaient chassés de leur emploi ou qu'ils voyaient leurs gages réduits, leur nombre croissait par la diminution des effectifs de l'armée et de la marine. » (Charles Hazen, *l'Europe depuis* 1815, p. 418). Le premier ministre anglais, M. Lloyd George, à un récent banquet du Guildhall, disait : « Tandis que je me dirigeais ce soir vers ce palais fameux, quelqu'un me décrivit l'état des choses tel qu'il l'avait recueilli dans l'histoire du commencement du XIXe siècle, après les grandes guerres de cette époque. Cette description est très courte, mais elle retrace exactement ce qui se passe aujourd'hui, et il est bon de songer que c'est une répétition des mêmes résultats et des mêmes actes dérivés de causes semblables. Le fardeau de la plus grande dette qu'ait jamais supportée une nation, et la réaction ainsi que l'épuisement qui suivent le grand effort de la guerre, devaient fatalement provoquer une crise terrible. Les jours de réjouissance et les nuits d'illumination étaient à peine terminés que déjà les hommes commençaient à comprendre que les désastres poursuivent la paix aussi bien que la guerre. »

Sous la pression réitérée du mouvement libéral qui traversait l'Europe, la majorité Tory du Parlement avait, il est vrai, en 1823, en abolissant la peine de mort dans une centaine de cas, réformé d'une part le Code pénal, qui avait laissé l'Angleterre, à ce point de vue, bien en arrière de la France et d'autres nations ; elle avait, d'autre part, corrigé les injustices dont souffraient les protestants dissidents : les privilèges politiques n'étaient, en effet, accordés que d'après la croyance; un catholique romain n'avait pas le droit de prendre ses grades à Cambridge ni même d'entrer à Oxford, et cela pour des rai-

de Plymouth est un exemple de la manière dont cette opinion fut encouragée durant la période coloniale. Par cette charte, les colons n'avaient aucune part au gouvernement, mais ce Document déclarait qu'ils avaient droit « à toutes les libertés, franchises et immunités des sujets britanniques. » Bien que ces droits n'aient pas été accordés, leur énumération eut sa portée pour ceux qui étaient disposés d'avance à l'interpréter favorablement.

(1) Les Anglais eux-mêmes sont les meilleurs juges du sujet. Rien n'est plus significatif que les discours du Parlement anglais pendant la longue lutte qui eut pour but la libération des institutions politiques anglaises et qui ne triompha qu'avec la promulgation du «Reform Bill » en 1832.

sons religieuses. En 1829, l'Acte d'émancipation catholique fut arraché à contre-cœur au Parlement, Wellington avouant qu'il y était contraint par la crainte d'une guerre civile, le roi George IV cédant parce qu'il se sentait, disait-il, dans la position d'un homme sur qui l'on braque un pistolet. Les catholiques furent enfin admis au Parlement et ils eurent le droit de remplir des emplois gouvernementaux et locaux. Le parti Tory resta toutefois inébranlable au sujet d'une réforme qui signifiait l'affaiblissement des privilèges d'une classe gouvernante, celle de l'aristocratie terrienne. Le professeur Hazen, de l'Université de Columbia, dans l'ouvrage mentionné plus haut, dit (p. 411) : « L'Angleterre était le modèle que les libéraux et les réformateurs de tous les pays étaient portés à désigner. Cependant, en l'examinant, on voyait que sa structure était loin d'être juste, qu'elle était de toutes parts crevassée par des abus, marquée par des distinctions manifestes entre les classes, et que l'Angleterre enfin était un pays de privilèges, un pays d'ancien régime (1). »

Perry Belmont.
Ancien Président de la Commission des Affaires extérieures du Congrès des États-Unis. Ancien Ambassadeur des États-Unis à Madrid.

LA MAGIE A L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LES LOIS GÉNÉRALES DE LA FORMATION DES CROYANCES

On sait le rôle joué par la sorcellerie et la magie au moyen âge. Les envoûtements, les évocations des morts, le sabbat, le diable, les maléfices, etc., exercèrent une influence considérable dans la vie des peuples.

De tous ces phénomènes, nul ne pouvait douter. Des milliers d'hommes avouaient leurs relations avec le diable et confessaient, malgré les supplices qui les attendaient, être allés au sabbat en voyageant à travers les airs par divers moyens dont le plus répandu était un simple manche à balai.

Les procès de sorcellerie étaient alors si nombreux que les bûchers destinés à brûler vifs les sorciers ne s'éteignaient guère. De savants ouvrages rédigés par des magistrats éminents indiquaient aux juges la marche à suivre pour déjouer les maléfices des démons.

Le dernier de ces procès en France eut lieu sous Louis XIII. Convaincu d'avoir envoyé une légion de diables dans le corps des Ursulines de Loudun, Urbain Grandier fut brûlé vif après avoir subi les tortures qu'on ne ménageait pas aux suppôts de Satan.

Devant les progrès de la science, tout ce peuple de diables, de larves, de fantômes, fils des ténèbres, avait fini par s'évanouir. On ne rencontrait plus de sorciers que dans des villages éloignés de toute civilisation.

Mais le besoin de merveilleux est indestructible dans le cœur de l'homme. Les croyances mystiques qui le charmèrent toujours peuvent changer de forme sans pour cela disparaître.

C'est ainsi que depuis un demi-siècle nous avons vu renaître et grandir sous des aspects à peine différents de ceux du passé toute l'antique sorcellerie : évocation des morts au moyen de tables tournantes, lévitation, matérialisation des esprits, etc.

Entièrement rejetés par la science, ces phénomènes n'étaient acceptés que par des croyants dépourvus d'esprit critique et acceptant leurs illusions comme des réalités. Leur foi était grande mais la considération dont ils jouissaient, médiocre.

Les spirites perdaient l'espoir de faire accepter par des esprits éclairés leurs doctrines, lorsque brusquement un des membres les plus influents de l'Académie des Sciences, M. Charles Richet, offrit à la docte assemblée, un livre volumineux dont il est l'auteur et où sont admis comme d'éclatantes vérités tous les phénomènes de l'antique sorcellerie. Les morts apparaissent aux vivants, les sorciers prédisent l'avenir. On y voit figurer le dessin d'un guerrier casqué sorti du corps d'une jeune fille et bien d'autres merveilleux phénomènes.

J'ai la plus grande admiration pour les travaux de Richet, savant des plus remarquables et en même temps un des rares esprits indépendants existant aujourd'hui en France. Je n'ai pas oublié que, grâce à cette indépendance, je pus faire paraître dans la *Revue scientifique*, qu'il dirigeait alors, les 18 mémoires de physique qui servirent de base à mon livre l'*Evolution de la matière* et où étaient sapés des principes jusqu'alors tenus pour incontestés.

Les sentiments de sympathique reconnaissance que je ressens pour ce grand savant ne doivent

(1) Le débat sur le « Reform Bill » (1831-1832) mit en pleine lumière le désaccord entre l'apparence constitutionnelle du régime politique de l'Angleterre et la réalité.

cependant pas m'empêcher de discuter ses doctrines.

Elles ne lui sont d'ailleurs nullement personnelles et il n'est pas seul à les professer. L'illustre chimiste William Crookes assure avoir vécu pendant plusieurs mois avec un fantôme dont il était d'ailleurs fort amoureux. Le célèbre physicien Lodge a publié récemment un livre où il relate, avec force détails, l'existence que mène dans un autre monde son fils Raymond, tué à la guerre.

De tels phénomènes appartenant au domaine de la foi ne peuvent, pour cette raison, être discutés. Les millions d'hommes persuadés que l'archange Gabriel fut envoyé par Dieu à Mahomet pour lui enseigner les fondements d'une religion nouvelle ne sauraient être influencés par aucune preuve. La foi du croyant est inébranlable. Le guerrier casqué qui illusionna Richet en Algérie a, dit on, avoué sa fraude. Le fameux fantôme féminin de Crookes fut retrouvé à Londres où, sur ses vieux jours, il est devenu alcoolique, mais les convictions des croyants n'ont pas été atteintes par ces démonstrations.

*
* *

J'ai pu constater moi même avec quelle facilité les plus illustres savants se laissent illusionner dès qu'ils pénètrent dans le cycle de la foi mystique. Désireux de me renseigner expérimentalement sur les phénomènes produits par de célèbres médiums, je fis venir cinq fois chez moi, pour l'examiner à mon aise, avec le concours du professeur Dastre, la célèbre Eusapia.

Les phénomènes observés, tels que les apparitions de mains au-dessus de la tête, furent d'abord remarquables, mais le médium ayant vite constaté que nous avions découvert le mécanisme très simple de ces phénomènes, ils ne se répétèrent pas.

Dans la dernière des séances consacrées à Eusapia et où j'avais autorisé la présence d'étrangers, je pus constater les causes des succès qu'elle obtenait dans certains milieux.

Eusapia possédait non seulement une grande aptitude à discerner le caractère de ses auditeurs, mais aussi un pouvoir de suggestion considérable. Pendant la séance dont je parlais plus haut, plusieurs assistants déclarèrent voir une foule de choses merveilleuses que Dastre et moi, de tempérament peu suggestionnables, ne percevions pas.

Le pouvoir de suggestion d'Eusapia était assez développé pour s'exercer sur des savants fort distingués. C'est ainsi que, dans une des nombreuses séances données à la Société de psychologie, elle persuada à d'Arsonval qu'assis sur une chaise il y serait maintenu par la force des esprits et ne pourrait se lever sans sa permission. En effet, malgré tous ses efforts, le savant académicien resta cloué sur la chaise jusqu'à ce que Eusapia rompît le charme. Les hypnotiseurs de profession produisent facilement d'ailleurs ce phénomène dans les foires, quand il peuvent choisir leurs sujets.

*
* *

A la suite de diverses observations de même ordre, je résolus de tenter une enquête scientifique sur une large échelle. Avec le concours du prince Roland Bonaparte, membre de l'Académie des sciences, je fondai un prix de deux mille francs destiné au médium qui réussirait à déplacer de quelques centimètres un objet sans contact. Il s'agissait, comme on le voit, du plus simple des phénomènes affirmés par les spirites.

L'expérience, annoncée dans tous les journaux, devait être réalisée au laboratoire du professeur Dastre, à la Sorbonne, ou dans le lieu choisi par le médium. Il fut simplement stipulé qu'un prestidigitateur assisterait à l'opération et que ses phases seraient enregistrées par un cinématographe.

Beaucoup de médiums déclarèrent que ce soulèvement d'objet sans contact était très facile. L'un d'eux m'affirma même que sa femme utilisait le pouvoir des esprits pour transporter d'une chambre à l'autre de son appartement un volumineux piano, suivant ses besoins. Après avoir félicité cet heureux mari de posséder une femme ayant d'aussi utiles relations je lui fis observer que nos exigences se bornaient au soulèvement d'un objet du poids de quelques grammes. Finalement ce médium ne revint pas et tous ceux qui devaient tenter l'expérience y renoncèrent au dernier moment sous des prétextes variés.

Je reçus d'ailleurs à ce propos la visite de plusieurs prestidigitateurs connaissant les phénomènes produits par les médiums et capables de les répéter sans l'assistance des esprits.

*
* *

Si je m'occupai autrefois de tous ces phénomènes, c'est qu'ils touchaient à un problème fondamental de l'histoire dont l'interprétation

m'obséda pendant longtemps. On peut l'énoncer de la façon suivante :

Comment expliquer qu'une foule de croyances manifestement absurdes aient pu être admises à tous les âges de l'humanité par les esprits les plus éclairés ?

Pour expliquer les causes de cette crédulité, il fallait déterminer les lois de la formation et de la propagation des croyances. Elles m'apparurent clairement après avoir constaté que les croyances, jadis considérées comme volontaires et rationnelles, étaient irrationnelles le plus souvent et involontaires toujours.

J'arrivai alors à la conclusion qu'à côté de la logique rationnelle existent des formes de logique très différentes : logique affective, logique collective et logique mystique, vrais guides de nos pensées et de notre conduite.

Ces notions que je ne peux développer ici furent exposées dans mon livre : *Les opinions et les croyances*. J'appliquai ensuite les principes qui y sont formulés à divers événements historiques, la Révolution française d'abord, les causes de la grande guerre ensuite (1).

*
* *

Lorsque les lois de la logique mystique et de la logique collective sont bien connues, on s'explique facilement la crédulité des esprits les plus éclairés de tous les âges à l'égard d'invraisemblables croyances.

Cette crédulité est infinie même sur des sujets de science pure. Il suffit qu'ils soient suggérés par des hommes auxquels leurs titres confèrent un grand prestige. Les lettres d'hommes illustres fabriquées de toutes pièces par un faussaire peu lettré et insérées dans les Comptes-rendus de l'Académie des sciences, la polarisation des rayons uraniques affirmée par Becquerel et l'existence imaginaire des fameux rayons N en sont de mémorables exemples.

L'histoire des faux autographes publiés dans les Comptes-rendus de l'Académie des sciences est trop connue pour qu'il soit utile de la rappeler. C'est avec cette aventure que Daudet composa son célèbre roman : *L'Immortel*.

L'histoire de la polarisation supposée des rayons uraniques est moins répandue mais aussi remarquable. Lorsque Becquerel découvrit, en 1895, après Paul de Saint-Victor, les émanations spontanées de l'uranium, il crut se trouver en présence d'une sorte de phosphorescence et il institua des expériences « prouvant catégoriquement que les rayons émis se réfractent, se réfléchissent et se polarisent comme ceux de la lumière ».

Cette opinion, que je fus seul alors à combattre (1) fut acceptée pendant trois ans par tous les savants de l'Europe et retarda considérablement la découverte des phénomènes radio-actifs. On reconnut seulement, comme je ne cessais de le répéter, être en présence d'une force nouvelle, sans parenté avec la lumière, quand un physicien américain possédant du prestige soutint la même opinion que la mienne.

*
* *

Le cas des rayons N, que tous les physiciens français crurent voir pendant deux ans et n'aperçurent plus une seule fois quand fut dissipée la suggestion dont ils étaient victimes, est plus instructif encore.

Je ne recommencerai pas de nouveau leur histoire et me bornerai à rappeler que la découverte illusoire des rayons N fut faite par un professeur auquel ses titres académiques conféraient beaucoup de prestige. Ce professeur, de nature très nerveuse, possédait à un haut degré ce pouvoir de suggestion particulier qui fait admettre comme des réalités, par l'auditeur, tout ce que le suggestionneur énonce. C'est ainsi que le physicien Mascart, délégué par l'Académie des Sciences pour aller constater au laboratoire de l'inventeur l'exactitude de ses assertions, fut victime de cette prodigieuse hallucination: mesurer la déviation et la longueur d'onde de rayons qui n'existaient que dans la cervelle du suggestionneur.

Un prix de 50.000 francs fut alors voté par l'Académie pour récompenser l'auteur de cette grande découverte et pendant deux ans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences* fourmillèrent de notes où étaient décrites les propriétés chaque jour plus merveilleuses de ces rayons. M. Jean Becquerel annonçait les avoir chloroformés; M. d'Arsonval faisait à leur sujet des conférences enthousiastes. Mon excellent ami Emile Picard en perdait le sommeil.

L'existence de ces rayons ne se constatait d'ailleurs que par de légères variations d'éclat d'une plaque phosphorescente sur laquelle ils étaient projetés. Ceci explique un peu la facilité d'auto-

1 *La Révolution française et la psychologie des révolutions*, 15e mille. *Les Enseignements psychologiques de la guerre*, 36e mille (Librairie Flammarion).

(1) On trouvera le détail de ces expériences dans mon livre *l'Evolution de la matière*.

suggestion des savants qui croyaient les observer.

On se souvient comment l'illusion fut brusquement dissipée par la célèbre expérience d'un physicien étranger auquel l'inventeur des rayons N montrait la déviation de ces rayons au moyen d'un prisme. Le prisme ayant été subrepticement enlevé dans l'obscurité, l'inventeur des rayons N continua à mesurer leur prétendue déviation.

L'expérience était catégorique et définitive puisqu'aucun des physiciens qui avaient vu les rayons N ne parvint à les revoir une seule fois. L'envoi de notes sur ces rayons à l'Académie des sciences cessa complètement.

La conclusion à tirer d'une telle crédulité est fort claire. Si des savants éminents, habitués à manipuler des instruments de précision, peuvent être si facilement leurrés, on comprend qu'en matière de fantômes, de matérialisation, ils soient victimes de leurs illusions.

*
* *

Il serait facile de multiplier les exemples du rôle de la crédulité, surtout dans les sciences demi-exactes comme la médecine. Un des plus curieux est celui fourni par l'évolution des idées sur l'hypnotisme.

On sait l'importance des études consacrées par Charcot aux diverses manifestations de ce phénomène. Le meilleur moyen d'attirer l'attention étant de démolir l'œuvre d'un maître, un des successeurs de Charcot eut l'idée de nier en bloc tous les phénomènes constatés. Parmi ces démolisseurs se trouvait un médecin polonais auquel sa situation donnait beaucoup de prestige. Il affirma que toutes les expériences de Charcot étaient dues à la simulation. Sans se donner la peine de vérifier par eux-mêmes ces assertions, toute une génération de jeunes médecins acceptèrent leur exactitude et pour qu'on puisse encore parler de phénomènes hypnotiques il faudra qu'un maître possédant plus de prestige que son prédécesseur les découvre de nouveau.

En fait, ce que les négateurs de l'hypnotisme et de la suggestion ont simplement prouvé, c'est à quel point les assertions d'un maître étaient capables de suggestionner ses élèves. Leur crédulité n'a fait d'ailleurs que confirmer l'exactitude des idées de Charcot.

*
* *

Nous ne déclarons pas impossible aucun des phénomènes que les spirites assurent avoir vus. Mais, entre les diverses hypothèses pouvant être invoquées pour les expliquer on ne s'avance pas beaucoup en choisissant la plus vraisemblable, celle de la suggestion.

Il faut d'ailleurs reconnaître que jusqu'ici les spirites n'ont pas fourni une seule expérience pas une prouvant catégoriquement la survivance de l'âme après la mort.

Le jour où sera découverte cette preuve expérimentale si vainement cherchée depuis des siècles, un inappréciable service aura été rendu à l'humanité.

En attendant cet événement, je crois pouvoir résumer dans les propositions suivantes les lois générales de la naissance et de la propagation des croyances.

1° Les cycles du mystique, de l'affectif et du rationnel sont complètement indépendants et ne s'influencent pas.

2° Il résulte de cette indépendance que l'intelligence la plus haute peut coexister avec la crédulité la plus complète. Les esprits les plus éminents peuvent donc être frappés d'aveuglement et perdre tout esprit critique dès qu'ils pénètrent dans le champ de la croyance.

3° Si élevée que soit l'intelligence, elle ne saurait faire découvrir les côtés illusoires d'une croyance L'absurdité d'un dogme ne peut donc nuire à sa propagation.

4° Les croyances mystiques s'établissent et se propagent par suggestion, contagion et prestige. Le raisonnement ne joue aucun rôle dans leur propagation.

5° La conversion à une croyance mystique se fait souvent instantanément comme celle de Pauline dans *Polyeucte* adoptant brusquement une religion dont elle ne savait d'ailleurs rien et s'écriant : « je vois, je sais, je crois, je suis désabusée ! »

6° Certains sujets possèdent un pouvoir de fascination qui fait considérer aux assistants comme des réalités toutes leurs suggestions.

7° La caractéristique d'une croyance mystique quelconque consiste à créer le sentiment appelé foi. Il n'est influençable ni par l'observation, ni par l'expérience, ni par le raisonnement.

8° La foi créée par la suggestion n'est ébranlée que par une suggestion plus forte. Le croyant ne renonce alors à sa croyance que pour en adopter une autre du même ordre.

9° Certaines croyances politiques, telles que le communisme, ne se répandent rapidement que parce que possédant tous les caractères des

croyances religieuses, elles créent rapidement la foi.

10° Le croyant éprouve toujours un besoin intense de propager sa foi et sacrifie volontiers sa vie et celle des autres pour la faire triompher.

11° La vision d'un phénomène d'ordre mystique par de nombreux témoins ne prouve rien en faveur de sa réalité. Le témoignage des milliers d'hommes qui ont vu le diable et assisté au sabbat ne saurait constituer une preuve de l'existence du diable et du sabbat.

12° L'origine mystique des croyances les différencie des simples opinions. Ces dernières sont constituées par l'adhésion momentanée à une proposition, et c'est pourquoi l'expérience, sans action sur la croyance, réussit à modifier l'opinion.

13° Les dieux peuvent périr, mais l'esprit mystique reste indestructible.

Dr Gustave Le Bon.

FINANCES FRANÇAISES ET FINANCES BRITANNIQUES

Le citoyen britannique est, à n'en pas douter, le premier contribuable du monde. Et l'effort fiscal de la Grande-Bretagne pendant la guerre et surtout depuis l'armistice mérite d'être donné en exemple à notre pays. Malgré notre loi récente du 26 juin 1920, nos sacrifices sont loin d'être comparables à ceux consentis par nos Alliés. En pleine crise, en 1921, avec un commerce extérieur amputé dans la proportion de 50 %, avec 2 millions de chômeurs, malgré une grève des charbonnages de près de trois mois, le contribuable britannique a apporté au fisc 1.124 millions £, *près de 54 milliards de francs* (en calculant la livre au cours actuel de 48 fr.), et près de 30 milliards de francs (en calculant la livre à 25 fr. 22).

Aussi le budget anglais est-il en équilibre, et dès maintenant l'Angleterre amortit sa dette de guerre très sérieusement.

En France, l'emprunt reste endémique, le budget ordinaire lui-même est en déficit : le projet de budget pour 1923 envisage une insuffisance de 4 milliards. Que dire du budget des dépenses recouvrables où en face de plus de 10 milliards de dépenses, nous devons nous borner à inscrire le montant des versements hypothétiques de l'Allemagne.

Les impôts rendent à peine 18 milliards.

J'entends bien la réponse : la France est dévastée dans ses domaines les plus riches. L'Angleterre est intacte. Il y a, désormais, une très large part d'exagération dans cette affirmation trop répandue, et complaisamment propagée pour excuser et justifier notre moindre effort. Et, pour le démontrer, nous comparerons la situation financière britannique avant la guerre et aujourd'hui, la situation financière française aux mêmes dates. Et nous verrons que la Grande-Bretagne est redevable de son excellente situation budgétaire à sa politique fiscale, qu'en France l'ère des hésitations est close. *La France peut et doit payer.*

*
* *

La croissance des budgets tient, en France et en Angleterre, aux mêmes causes : dettes de guerre, hausse des prix. Mais si les mêmes causes ont produit, ici et là, les mêmes effets, elles n'ont pas produit des effets identiques et *le budget britannique a proportionnellement gonflé beaucoup plus que le budget français.*

Avant-guerre le budget britannique atteignait en 1913-14 : 197 millions £. En 1921-22, 1.100 millions £. Le budget de 1921-22 est donc près de *6 fois le budget d'avant-guerre.*

Si nous appliquions au budget de la France le coefficient 6, notre budget dépasserait largement 30 milliards. Nous nous en tenons à 23 milliards : 4 fois 1/2 l'avant-guerre.

Encore faut-il remarquer que la livre sterling est beaucoup moins dépréciée que le franc. Une comparaison brutale et simpliste, comme celle dont nous venons d'user, nous donne donc une idée imparfaite de la marge qui sépare la croissance des deux budgets, britannique et français. Mais elle nous permet d'affirmer que la croissance des dépenses budgétaires a été en Grande-Bretagne beaucoup plus sensible que chez nous. On pourrait, à notre avis, joindre en France au budget ordinaire le montant du budget des dépenses recouvrables pour égaliser la croissance des charges budgétaires comparées, avant et après guerre, dans les deux pays.

Il serait intéressant de serrer de près ce problème, et de chercher pourquoi le budget britannique a plus que sextuplé, le budget français restant fort en arrière dans cette course au gonflement des dépenses. Nous en apercevons une essentielle : la Grande-Bretagne a mené la guerre en grand seigneur. Il faut n'avoir jamais eu l'occasion de comparer deux divisions, anglaise et française, au point de vue des équipements, de la solde, de la nourriture, pour s'étonner de cette

différence. L'Angleterre aussi a mené la guerre sur terre et *sur mer*. Au total la dette britannique atteignait au 31 mars 1919 un maximum de 8.079 millions £, soit 387 *milliards de francs* (avec la livre à 48 fr.). La France n'a pas mieux ni même aussi bien fait.

La charge en arrérages de la dette anglaise avant la guerre s'élevait à 28.938.000 £ ; en 1920-21, à 353.935.000 £, 17 milliards francs (avec la livre à 48 fr.), soit 12 fois le chiffre d'avant guerre.

En France, nous trouvons le même coefficient. La dépense en arrérages est douze fois plus forte, 12 milliards francs. Mais, dans ce chiffre, figurent environ 4 milliards couvrant les arrérages d'emprunts émis en 1919-1920-1921, pour réparer les régions dévastées. La croissance de la dette de guerre, avec cette rectification, a donc été toutes choses égales, beaucoup plus rapide en Grande-Bretagne qu'en France.

Il en va de même des chapitres du budget autres que la Dette. Ils ont un peu plus que doublé en France ; en Grande-Bretagne, ils ont presque quadruplé. La Grande-Bretagne, depuis la guerre, s'est offert un luxe de fonctionnaires civils et militaires, un luxe de services de toutes sortes, un luxe de gros traitements, heureusement inconnu en France. Aussi les compressions de dépenses sont-elles possibles outre-Manche à un bien autre degré que chez nous. Le budget de 1923 s'en ressentira.

Et au total cette comparaison rapide et sommaire des budgets britannique et français, avant et depuis la guerre, laisse apparaître les deux pays avec leur physionomie traditionnelle. La France parcimonieuse, économe, fait la guerre au moindre coût (et pourtant !) ; la Grande-Bretagne dépense *royalement* dans tous les domaines. La Dette, qui ne comprend aucune dépense de réparations, représente, en Grande-Bretagne, une charge 12 fois plus forte qu'avant la guerre. La France atteint le même coefficient, mais une grosse part (1/4) représente les arrérages afférents aux réparations. Pour toutes les autres dépenses la Frane est largement distancée par la Grande-Bretagne. De sorte que la dette représente en France *la moitié du budget ordinaire*, en Grande-Bretagne, *le tiers*.

Aussi bien est ce dire que *la guerre a déterminé pour la Grande-Bretagne une aggravation de ses charges financières beaucoup plus considérable que pour la France*. Ce luxe, le contribuable anglais l'a voulu et payé, grâce à un effort fiscal incomparable.

* *

Le contribuable anglais l'a d'ailleurs payé sous la forme la plus méritoire ; car c'est l'impôt sur le revenu, l'impôt direct, assis par déclaration, qui a fourni la grosse part des recettes du Trésor. En 1921-1922, sur 1.121 millions £, le Trésor britannique a encaissé 398.887.000 £ d'income tax, soit 19 milliards de francs (avec la livre à 48 fr.) et plus de 10 milliards de francs (avec la livre à 25 fr. 22).

C'est là que gît le gros écart entre les recettes budgétaires françaises et britanniques. Les impôts indirects : douanes et accise ou l'impôt sur les successions et le timbre ont un rendement moins distant du produit des impôts correspondants français. Mais la marge est énorme entre le produit de l'income tax et celui de l'impôt sur le revenu en France :

Au 31 décembre 1921 : Rôles émis, 2.775 millions de francs: Recouvrement, 945 millions de francs, d'après les données officielles de notre Administration des Finances!

Cette différence tient à deux causes essentielles :

1° Le taux de l'impôt est moindre en France qu'en Grande Bretagne.

En France il varie de 6 à 10 %, suivant les revenus. En Grande-Bretagne il atteint 6 sh. par livre de revenu, près du tiers du revenu, exactement 30 %.

2° L'income tax existe depuis fort longtemps en Grande-Bretagne; il a eu le temps de s'y acclimater. Le contribuable anglais est le meilleur des contribuables. Le chancelier de l'Echiquier a justement rendu hommage à son patriotisme.

Et voilà pourquoi la Grande-Bretagne, dont le budget est six fois le budget d'avant-guerre et paie six fois plus d'impôts, a pu commencer à *amortir sa dette de guerre*.

Nous mentionnions à l'instant qu'au 31 mars 1919 la dette était évaluée à 8.078 millions £. Au 31 mars 1921, elle n'était plus que de 7.644 millions £. En 1921-1922 elle a subi une nouvelle diminution nette de 28 millions £, soit une réduction totale de 562 millions £. L'amortissement progresse désormais à l'aide des excédents budgétaires. C'est la seule politique admissible d'amortissement. On ne conçoit pas d'amortissement avec un budget en déficit.

* *

Mais, dira-t-on, la Grande-Bretagne a les fi-

nances de sa situation économique. Rien de plus naturel. La Grande-Bretagne n'a pas été envahie. Ses usines sont intactes; elles se sont développées pendant la guerre. Elle peut subir une charge fiscale impossible à porter en France, où les régions les plus riches ont été dévastées. *Ce leit-motiv nous paraît avoir fait son temps.* Au lendemain de l'armistice passe encore. La Grande-Bretagne connut une période d'exceptionnelle prospérité; la France était cruellement atteinte. Mais, avec une énergie et une rapidité remarquables, notre pays s'est reconstitué, tandis que la Grande-Bretagne, à dater du printemps de 1920, entrait dans une période de crise sans précédent dans son histoire. La France, pays autant agricole qu'industriel, était beaucoup moins touchée.

Nous avons retrouvé nos deux principales récoltes : le blé et le vin. Notre troupeau est, dans une large mesure, refait. Nous approchons, pour nos principaux produits, des rendements agricoles d'avant-guerre. Nos agriculteurs, nos paysans font fortune.

Sans doute notre industrie est encore durement atteinte. Mais les houillères, les principales victimes, ont produit 25 millions de tonnes en 1921 ; l'Allemagne livre 1 million de tonnes par mois; la Sarre produit à peu près autant. Nous ne sommes pas loin d'avoir retrouvé nos 40 millions de tonnes d'avant-guerre, sinon mieux. Nos besoins, il est vrai, se sont accrus.

Notre métallurgie est largement reconstituée ; et nous avons désormais les puissantes forges intactes de Lorraine jadis annexée. Les débouchés manquent plus que la production.

L'industrie textile de Roubaix-Tourcoing est restaurée en grande partie. Notre commerce extérieur progresse. Les recettes de nos chemins de fer augmentent régulièrement. Nous n'avons pas de chômage.

La Grande-Bretagne, au contraire, en 1921, accuse presque constamment 15 % de chômeurs. Elle subit une grève de ses houillères de près de 3 mois. Son commerce extérieur est en décroissance à peu près continue. La situation d'après l'armistice est presque renversée. Une France largement prospère — grâce à son agriculture prépondérante — s'oppose à une Grande-Bretagne victime d'une crise commerciale intense. Sans doute tout n'est pas refait dans le Nord. Mais il est douteux que notre situation économique justifie un tel écart dans la situation financière des deux pays.

C'est pourquoi nous avons comparé finances françaises et finances britanniques en 1921-1922.

Mais un simple chiffre va illustrer mieux que tous les raisonnements, la thèse que nous croyons pouvoir et devoir soutenir.

La France a souscrit, en argent frais, en 1921 pour 38 milliards de valeurs mobilières (Fonds d'Etat ou leur équivalent principalement) : 8 fois plus qu'avant guerre.

La Grande-Bretagne en a souscrit pour 410 millions £ = 19,3 milliards de francs (avec la livre à 48) et 10,3 milliards (avec la livre à 25,22) : 2 fois plus qu'avant guerre.

La Grande-Bretagne paie 19 milliards à l'impôt sur le revenu et souscrit 19 milliards de valeurs mobilières. La France paie 2 milliards à l'impôt sur le revenu, mais souscrit 38 milliards de valeurs mobilières.

La France, qui paie 3 1/2 fois plus d'impôts qu'avant la guerre, souscrit 8 fois plus de valeurs mobilières.

La Grande-Bretagne, qui paie 6 fois plus d'impôts souscrit à peine 2 fois plus de valeurs mobilières.

La clé du problème financier est là en France: saisir par l'impôt une part des revenus SUPERFLUS *que l'Etat obtient par l'emprunt à jet continu.*

Il y a, dans notre système fiscal, une ou des fissures, que notre Ministre des finances doit découvrir et aveugler au plus tôt.

Ceux qui souscrivent des valeurs par milliards sont des contribuables possibles. Par une enquête discrète, il est bien facile de les connaître. La fissure est là.

Sans aller jusqu'à préconiser des mesures fis-

TABLEAU destiné à faciliter la comparaison des finances britanniques et françaises.

	Grande-Bretagne	France
Par rapport à l'avant-guerre le budget actuel est	6 fois	4 1/2 fois
La charge de la dette est.	12 fois	12 fois
Par rapport aux dépenses totales, la charge de la dette représente	1/3	1/2
Par rapport aux recettes totales, l'impôt sur le revenu représente	1/3	1/8
Taux de l'impôt sur le revenu	30 0/0	6 à 10 0/0
Rendement de l'impôt sur le revenu francs	19 milliards	2 milliards (?)
Valeurs mobilières souscrites francs	19,3 —	38 — (Prêts à l'Etat à peu près exclusivement)
Total	38,3 milliards	40 milliards

cales aussi énergiques que celles dont la Grande-Bretagne nous offre l'exemple, et qui décourageraient sans doute la majorité des contribuables français, sachons obtenir un rendement plus satisfaisant des impôts actuels en les corrigeant au besoin et en les aggravant peut-être. Le déficit doit être banni de nos budgets ordinaires.

Concluons en deux mots : La Grande-Bretagne a des Finances supérieures à sa situation économique. *La France n'a pas aujourd'hui les Finances de sa situation économique largement reconstituée. Elle doit les avoir.*

Jean LESCURE,
Professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

ANDRÉ RIVOIRE

Ce qui m'étonne après avoir relu les poèmes de M. André Rivoire, ces recueils bien ordonnés, bâtis un peu comme des romans, où se manifeste, avec un goût presque exclusif des choses de l'amour, une si délicate sensibilité servie par une remarquable justesse d'expression, ce qui m'étonne, après avoir admiré son aptitude à surprendre, à décrire, non seulement l'éveil et le déclin des sentiments, mais leurs lentes évolutions, c'est que le roman, qui attira plus d'un poète mort jeune, ne l'ait jamais arraché à la poésie. Venu aux lettres à l'époque où fleurissait le roman psychologique, André Rivoire pouvait être l'élève, ou l'émule, d'un Edouard Rod ou d'un Paul Bourget. Mais ses dons de poète l'emportèrent et son apport littéraire demeure ainsi plus personnel. Son originalité fut surtout d'appliquer à la poésie ces facultés d'analyse sentimentale qui pouvaient faire de lui un de nos plus pénétrants romanciers.

Sully Prudhomme ne s'y trompa point, lorsqu'il écrivit la préface du premier recueil d'André Rivoire. « Votre poème, disait-il, *car l'unité de l'inspiration fait bien de ces pièces diverses un poème...* » Il est charmant d'ailleurs, de ce charme neuf qu'on ne retrouve pas et qui n'appartient qu'à un premier volume, ce livre des *Vierges* qui suivait d'assez près *les Demi-Vierges* de M. Marcel Prévost. Le poète célèbre la jeunesse des cœurs, la prime-aurore des sentiments, l'attente de l'amour plutôt que l'amour lui-même. Il a subi, heureusement du reste, quelques influences. Tout écrivain doit être le chaînon d'une chaîne et commencer par recueillir les héritages de ses Maîtres. Il a lu Sully Prudhomme — et surtout *la Vie Intérieure* et *les Vaines Tendresses*, — François Coppée, — et surtout *les Intimités*. — Il a respiré toute la douceur verlainienne. Mais déjà s'affirme un poète subtil, qui rend avec sincérité ce qu'il a lui-même ressenti, qui ne traite pas *de ces sujets que l'on prend dans l'air*, comme disait Gœthe. Déjà surtout s'affirme ce don d'expression qui permet au poète de formuler des choses presque inexprimables en des vers aussi nets que celui-ci :

Tous les yeux seront beaux de s'être rencontrés.

Cette unité d'inspiration se retrouve *a fortiori* dans *Berthe aux grands pieds*, qui n'est qu'un conte en vers, un petit roman. On connaît la jolie légende qui pourrait bien remonter plus loin que Pépin le Bref. Berthe aux grands pieds, c'est la sœur de la Reine Pédauque, la sœur aussi de la germanique Freya, Vénus aux pieds de cygne ; c'est la fille de la Mère l'Oye et la descendante peut-être de la Junon latine, à qui des oies étaient consacrées, tant il est vrai que toute légende a une origine mythologique. Toujours est-il que dans ces *Imageries* nous découvrons bien la manière du poète, qu'il soit plaisant ou sévère. De l'aisance, du naturel, mais toujours de la tenue. Rien de funambulesque bien que le sujet s'y prête, car André Rivoire a peu subi l'influence de Banville. Pas de rimes imprévues, brillantes, mais des rimes exactes. Pas de cliquetis de mots, mais du style. Aucun désir de rien ajouter au sujet, mais un effort pour l'approfondir, pour découvrir, dans le sujet même, des détails vrais, familiers au besoin, dont la sûreté de la forme fera ressortir la force comique et qu'elle saura mettre en valeur.

Paris ! Des fleurs et des drapeaux !
La ville entière est pavoisée,
Les balcons et l'humble croisée,
Les monuments et les chapeaux.

Des gens sont montés aux toitures,
Risquant de se rompre le cou,
Pour voir — et d'ailleurs pas beaucoup,
Passer au galop trois voitures.

Mais le goût de la vérité, de la clarté, de la simplicité devaient faire de ce poète un *classique*. Comme l'auteur de *Bérénice*, celui du *Songe de l'Amour* a le droit de dire que *l'inven-*

tion consiste à faire quelque chose de rien. Son sujet peut manquer de matière, mais il ne veut que noter avec exactitude les plus fines nuances de sentiments, suivre, sans brûler une étape, tous les mouvements du cœur, de l'heure où s'éveillent les nouvelles tendresses à l'heure où les bras se délient pour de tristes séparations. Premiers émois des cœurs qui ne se connaissent pas encore, tressaillement des mains qui se rencontrent autour des rideaux et des lampes, scrupules qui font hésiter les lèvres devant la gravité décisive de l'aveu, extases des premières tendresses, tristesses des inévitables lassitudes, son livre est le très sincère bréviaire de notre fragile amour moderne. Et quelle finesse de touche ! quelle discrétion ! quelle adresse à dégager la poésie des plus menus incidents quotidiens !

Notre bonheur est fait de choses dédaignées,
Le coin du feu, la lampe intime sur nos fronts...

On l'a dit, le classicisme est une pudeur, mais nul plus qu'André Rivoire ne s'enveloppe de pudeur racinienne. L'amour qu'il célèbre, c'est *l'amour qui se cache*, pour emprunter l'expression *d'Olympio*, et il évoque un décor de pénombre et de demi-teintes où la vie, sinon l'action, peut être *la sœur du rêve*. Et l'amour, que dis-je ? non, pas l'amour lui-même, mais quelque chose de plus voilé, de plus insaisissable encore, *le songe de l'amour* seulement. Et sa pudeur, son goût de la mesure lui défendent tout lyrisme facile. Pas de grands cris romantiques ! Pas de don Juan, ni d'Antony avec qui tout finit dans le sang, mais de fragiles êtres humains, trop humains, qui savent leur faiblesse, et à qui le poète prête de longs silences et d'harmonieux vers murmurés en sourdine, qui ont des douceurs de confidences.

« Sully Prudhomme, a dit M. Jules Lemaître, nous fait pénétrer aux secrets replis de notre être ». André Rivoire, qui ne connaît que l'amour, cultive un champ moins vaste, mais il l'a creusé plus profondément. Son livre pourrait être monotone s'il n'était nuancé à l'infini. Dans leur unité de ton, il n'est pas deux de ses poèmes qui se confondent. Son art délicat pourrait sembler un peu maladif s'il n'avait cette fermeté d'expression qui lui permet de *réduire par le verbe* des sentiments jusqu'alors insaisissables, de les cristalliser en vers définitifs. D'ailleurs, avec des hardiesses à la manière de Racine, qui n'était si doux qu'à la surface, il sait dire toutes les réalités de l'amour. Et cette complaisance à s'analyser soi-même pourrait nous donner une impression d'égoïsme si les vers auxquels ce poète fraternel confie son trésor intime ne disaient aussi notre propre secret.

Tout de même nous manquions un peu d'air. La fenêtre qui donne sur la vie était trop longtemps restée fermée. Le poète lui-même en fait l'aveu :

Je n'ai vu le monde qu'à peine,
J'ai vécu — tristesse ou bonheur, —
Toute ma part de vie humaine
Sans pouvoir sortir de mon cœur.

J'ai dédaigné les paysages,
Les bois, les fleuves et les ciels...
Je n'ai connu que les visages
Et les yeux confidentiels.

Mais il a souffert. La nature une fois encore se fait la grande consolatrice, et *le Chemin de l'oubli*, qui note les étapes d'une guérison, côtoie heureusement des bois et des fleuves pour aboutir, tout là-bas, à la maison paternelle. Eugène Carrière prétendait que la nature se ressert toujours des mêmes lignes, que les mêmes courbes se retrouvent aux pentes des collines et dans le corps féminin. Les paysages qu'il voit rappellent au poète l'amie perdue.

Et la colline au pur dessin
Qui sur l'horizon se déploie
Est aussi belle qu'un beau sein.

Puis il découvre dans leur fraîcheur première, comme s'il les voyait pour la première fois, les fleurs, les prés, la transparence de l'eau, la légèreté du ciel. Sully Prudhomme se lamentait jadis: « Nous n'osons plus chanter les roses ». Qu'importe ! l'originalité d'André Rivoire n'est pas de dire des choses extraordinaires ou neuves, mais de redire mieux et plus exactement les vieilles choses. Son art, c'est de la précision dans du rêve. Et ses paysages sont tous les paysages. Jamais de noms propres. Sa pudeur toute classique l'empêche de les situer. Il ne les nomme pas plus qu'il ne nomme sa maîtresse. Paysages d'âme qui restent immatériels. C'est le songe de la nature après le songe de l'amour.

Le Plaisir des jours vint ensuite. Ici nous respirons tout le ciel. Les tendresses passagères ne peuvent laisser aux lèvres qu'un goût de cendres et pouvaient aboutir au désenchantement. Le poète avoue son erreur en vers singulièrement émouvants. C'est, mieux qu'une guérison, une conversion. Jeune, il disait la vaine douceur de ses élégantes mélancolies. Il

connaît à présent la beauté de ce bonheur qui est un acte de volonté. Plus heureux que Sully Prudhomme dont le cœur, un jour, *n'a plus la force de s'ouvrir*, il découvre le sûr amour, la vraie jeunesse, et, en même temps que la légèreté de l'air, cette légèreté d'âme qui lui est toute nouvelle. Et, je le confesse ingénument, ce nouveau recueil me touche plus que l'ancien avec ses tristesses un peu subtiles et ses amertumes un peu littéraires. Je me sens dans la vérité des choses, dans la foi, dans la santé, dans la vie. Le bonheur m'a vaincu mieux que la douleur. Et si des vers me mouillent les yeux, ce sont les bons vers honnêtes et simples où le poète déclare qu'il ne souhaite désormais qu'un seul amour,

Un amour assuré d'être sans repentir

Poète lyrique, André Rivoire est aussi poète dramatique, et même poète dramatique à succès. Mais on nous a tant dit que le théâtre vit *d'effets*, le poète des *Intimités* lui-même enfle si bien la voix quand il écrit pour la scène, que nous pouvions douter qu'il fût né pour le théâtre, ce rêveur discret que son goût sûr préserve de tout échauffement lyrique, lui interdisant même ces couplets de bravoure qui soulèvent toujours les applaudissements. Regardons pourtant de plus près. Dans les recueils d'André Rivoire tout se tient. Les poèmes se commandent les uns les autres comme les scènes d'une pièce. Les sentiments, mis en action, vivent, évoluent, progressent dans un mouvement continu. Les cœurs dont il nous conte l'aventure sentimentale ne sont point ceux de ces invulnérables héros que Racine écartait de son théâtre, mais plutôt ceux de pauvres Titus contemporains, pas très courageux, soumis à toutes les faiblesses de l'amour. Enfin, sa sûreté de composition, d'expression et d'analyse fait la plus grande force du poète. Avec lui le spectateur se sent toujours en sécurité.

Et son originalité comme poète dramatique pourrait être d'avoir écrit des *comédies en vers* avec le même souci de vérité que nos meilleurs psychologues du théâtre en prose d'à-présent. Comédies en vers, je dis bien. L'horreur des cris et des violences, la résignation aux fatales lassitudes de l'amour devaient l'éloigner du drame romantique. D'ailleurs un peintre de caractères est forcément un auteur comique. L'irrésolu, l'incertain de lui-même, si touchants que soient ses doutes et ses scrupules, est personnage de comédie, et c'est un peu le *Bon Roi Dagobert*, et c'est la Princesse d'*Il était une bergère*, et c'est François du *Sourire du Faune*. Ils se figurent pouvoir jouer impunément aux jeux de l'amour. Ils portent en eux :

Un cœur changeant que rien ne [illegible]

Mais un jour ils seront gagnés par le sûr amour, comme le poète du *Songe de l'amour* lui-même. *Roger Bontemps*, lui, chante simplement *Le Plaisir des jours*. Et, joyeux des fleurs de son jardin, du vin de ses vignes, de la gaieté du paysage et de la jeunesse des femmes, il représente la suprême sagesse.

Sans doute, M. André Rivoire évoluera-t-il encore. Ses derniers vers laissent attendre des poèmes d'un accent plus viril, plus largement humains et plus philosophiques. Il pourra écrire, lui aussi, sa *Maison du Berger*. Mais sûrement, comme M. de Porto-Riche dont on se rappelle le vers célèbre, *il aura un nom dans l'histoire du cœur*. En vrai racinien qu'il est, avec les seules ressources de notre poésie traditionnelle et de notre vocabulaire familier, sachant le pouvoir, non du mot rare, mais du mot juste qu'il sait mettre en sa place, il a pu enrichir le langage de l'amour. Et, près de cent ans après Musset, c'est toute notre âme d'aujourd'hui qu'a su dire, en de nouvelles confessions d'un enfant du siècle, du vingtième siècle, ce poète sincère, à la fois très moderne et très classique.

André Dumas.

UNE HISTOIRE DE HALLAND

(*Nouvelle*)

Il y a environ cent ans, on voyait dans le sud du Halland une vieille ferme, située en un endroit solitaire près de la côte. Les bâtiments étaient petits et bas, couverts de toits de paille noircie, et la maison d'habitation si vieille qu'elle n'avait pas de plafonds intérieurs et s'éclairait par des lucarnes.

Le nom de cette ferme était Brédané. Elle possédait de grandes terres, mais seules les plus rapprochées de la maison étaient cultivables. Les autres consistaient en vastes champs de sable volant, stériles.

Les vieilles gens racontaient que jadis il y

aurait eu tout un village groupé autour de la ferme. C'était au temps où la province était encore boisée et où de belles forêts de chênes et de hêtres s'étendaient depuis la côte jusqu'à la frontière du Smâland. Le village et ses terres se trouvaient alors dans une vaste clairière protégée par les arbres. Mais peu à peu on avait coupé la forêt alentour, puis la forêt de toute la contrée, puis enfin toute la forêt du Halland.

Les paysans de Brédané se félicitaient d'étendre ainsi leurs champs, et de pouvoir lâcher leur bétail dans de grands pâturages où il était facile de le garder. Il y avait bien quelques geignards; ils se plaignaient du vent qui soufflait constamment depuis que les arbres ne l'arrêtaient plus ou regrettaient d'être forcés d'aller jusqu'au Smâland pour acheter du bois de chauffage. Mais personne n'entrevoyait un danger dans le déboisement.

Le village de Brédané était situé, nous l'avons dit, près de la mer, et les champs s'étendaient jusqu'aux bords de l'eau. Or, on dit que quelques années après la disparition de la forêt, un automne, il arriva que le vent arracha deux mottes d'herbes flétries du rivage. Sous les mottes d'herbes il y avait le beau sable fin et léger de la mer. Il ne se composait que d'écailles de moules et de coquillages broyées et moulues dans le grand moulin de l'Océan ; aussi le vent le souleva-t-il en l'air et le fit-il tourbillonner. Depuis ce moment, le vent ne laissa plus la rive tranquille. L'herbe, sèche comme de la poudre, depuis que la forêt ne maintenait plus l'humidité du sol, se laissait déraciner sans aucune difficulté par le souffle du large. Les taches blondes se multipliaient à vue d'œil, et le sable s'envolait, dansait en l'air, puis retombait en formant des monceaux clairs et fermes comme en forment les petits grains durs du grésil.

Lorsque les paysans de Brédané virent, pour la première fois, ce jeu du vent, ils n'y attachèrent aucune importance. Mais le printemps suivant ils constatèrent que les champs les plus rapprochés de la mer se trouvaient ensablés.

Ce n'était qu'une mince couche de sable et qui, d'ailleurs, au début, ne semblait guère nuire à la fertilité. Malheureusement l'été fut extrêmement sec avec de grands vents. Le blé séchait sur pied, laissant à nu l'humus, sec comme de l'amadou, et dont tous les jours le vent emportait des tourbillons. Sous la mince couche de terre franche apparaissait de nouveau le sable léger, fin comme de la farine, prêt à entrer dans la ronde du vent. Et, l'été fini, les tempêtes d'automne trouvaient de vastes champs où s'ébattre. Dans le village de Bredané, les paysans les regardaient soulever les masses de sable, les élever dans les nues, puis les rejeter à terre, les balayer, les amonceler sous forme de vagues et de petites dunes, que le lendemain elles s'amusaient à déformer et déplacer.

D'année en année, le vent ensabla des champs de plus en plus nombreux, laissant aux paysans toujours moins de terres labourables. Ceux-ci s'étaient bien ligués contre le sable, élevant des clôtures et creusant des fossés, mais toujours en vain. En labourant et en hersant, ils avaient l'impression de faire œuvre commune avec le vent : s'ils laissaient les terres à l'abandon, elles se couvraient vite d'une couche si épaisse de sable que pas un brin d'herbe ne pouvait la percer.

Outre que le sable volant ruinait les champs, il entraînait aussi une foule de désagréments : il formait de petits monceaux sur les seuils le matin quand on ouvrait les portes, il vous fouaillait la figure quand on sortait, pénétrait par les cheminées et s'insinuait dans les casseroles, crissait sous les dents mêlé à la nourriture et, enfin couvrait les chemins et les sentiers, ce qui rendait la circulation, à pied comme en voiture, très pénible.

Les habitants du village, excédés, commencèrent, les uns après les autres, à démolir leurs maisons pour les rebâtir plus loin de la côte, dans l'intérieur du pays. Chaque printemps voyait quelqu'un émigrer, et à la fin, il ne resta qu'une seule ferme de tout le village.

On ne s'attendait guère à ce que cette ferme isolée demeurât longtemps ainsi au milieu des étendues de sable. Mais elle demeura. Le paysan propriétaire était de ces gens qui ne se laissent pas chasser. Ce n'est pas qu'il aimât passionnément le pays et ne pût se plaire ailleurs, mais il ne voulait pas céder ainsi, contraint et forcé. Il préférait rester, s'obstinant à lutter contre l'envahissement du sable.

Son fils et tous ses descendants semblèrent avoir hérité de son esprit, car ils refusèrent tous de se laisser déloger tant qu'ils pouvaient manier une bêche pour soutenir la lutte. Et ce n'était pas une lutte facile, personne ne leur ayant enseigné comment la mener. Au lieu de lier le sable par des plantations, ils élevaient des clôtures autour des champs les plus proches de la maison pour les conserver.

Ces gens-là ne reculaient pas devant la pauvreté que leur opiniâtreté leur imposait. Ils

avaient mis leur point d'honneur à demeurer. Au lieu des grands troupeaux de bétail qu'ils avaient possédés jadis, il ne leur restait que quelques vaches et un seul cheval. Mais tant qu'ils pouvaient tirer de la terre de quoi les nourrir, ils pouvaient se maintenir dans leur vieille demeure.

D'ailleurs, ils tiraient du réconfort du fait que cette lutte obstinée et têtue leur assurait une grande estime. Quand le fermier de Brédané passait devant des gens assemblés, on se retournait pour voir celui qui bravait le sable et le vent.

Mais il y a cent ans, au moment où la lutte entre l'homme et les éléments battait son plein, on crut bien certain jour que le sable l'emporterait : le fermier de Brédané mourut soudain, à la fleur de l'âge ; le fils qu'il laissait sous la tutelle de sa femme n'avait que quinze ans. C'est donc elle qui devait poursuivre le combat, et bien qu'elle eût la renommée d'être une femme travailleuse et capable, personne ne la croyait assez persévérante pour mener à bien une pareille entreprise. Le fils s'appelait Sigurd. Extérieurement, il tenait de sa mère, qui était blonde et belle. Il semblait doué d'une heureuse nature. Mais le père, de son vivant, l'avait pris pour confident de tous ses soucis, ce qui l'avait fortement déprimé et rendu trop grave pour son âge. La mère et lui étaient de bons amis, très unis. Ils étaient d'accord pour essayer de se maintenir à Brédané et de se montrer à la hauteur de leur renommée.

Un an environ après la mort du fermier de Brédané, on eut un nouveau valet. Sigurd ne l'avait pas vu avant qu'il entrât en service à la Saint-Michel. La fermière l'avait rencontré à une noce l'été précédent et l'avait engagé sans demander l'avis de son fils. Le valet s'appelait Jan. Il était grand et élancé, avait des cheveux ardemment roux et des yeux noirs. La maîtresse le reçut presque comme un hôte : un vrai festin l'attendait : du pain chaud, du beurre frais, du saucisson, du fromage, un gâteau de semoule et de l'eau-de-vie. La table était couverte d'une nappe comme aux jours de fête. Le valet mangea gloutonnement, et Sigurd s'étonna qu'il n'eût pas honte de montrer qu'il arrivait affamé. Pendant tout le repas et toute la soirée, Jan n'arrêta de causer. Il débitait des plaisanteries qui amusaient la mère et les autres domestiques au point qu'ils se tordaient de rire. Sigurd ne le quittait pas des yeux, mais il ne riait pas.

La mère profita d'un moment où Jan s'en alla à l'écurie soigner le cheval pour demander à Sigurd ce qu'il pensait du nouveau valet. Sigurd sentait que la mère attendait qu'il s'en déclarât content, mais il ne put se résoudre à donner cette réponse.

— Ne serait-il pas un romanichel? demanda-t-il.

— Un romanichel, lui! riposta la mère. Pourquoi veux-tu que ce soit un romanichel? Ne sais-tu pas qu'ils sont tous bruns, et tu vois bien que celui-ci a les cheveux roux.

— Mais il a des boutons d'argent à son gilet.

— Est-ce une raison pour qu'il soit romanichel? fit la mère, et dans sa voix coulait une veine de dépit.

Les jours suivants, Sigurd suivit partout le nouveau valet, et quoi qu'il pût penser de sa race, force lui était bien d'avouer que c'était un rude travailleur. Il était si vif qu'il abattait plus de besogne en un jour que l'ancien valet en quatre. En outre, il était animé d'une telle bonne volonté qu'il en faisait plus qu'on ne lui demandait : il ne se bornait pas à scier et fendre le bois sous le hangar, il le portait aussi à la cuisine. A l'étable, il y avait un portillon qui, depuis des années, ne pendait plus que sur un gond ; sans qu'on y eût même fait attention Jan l'arrangea. Il huilait toutes les serrures qui grinçaient, remettait des cercles aux cuves et aux tonneaux, bouchait les trous des clôtures. Et le travail avançait avec des plaisanteries et des rires. Il était indéniable que tout le monde se plaisait mieux à la maison depuis l'arrivée de Jan.

Il y avait, sur une planche, dans la grande salle, à Brédané, une bouillotte en cuivre qui, depuis longtemps était hors d'usage. Un jour, Sigurd s'adressa à Jan et lui demanda s'il ne pouvait la réparer.

— Je pense que oui, si vous voulez me la montrer, répondit celui-ci.

La maîtresse alla la chercher et la tendit à Jan en lui faisant un petit signe. Jan ôta le couvercle, examina l'intérieur de la bouillotte, puis la posa sur la table.

— Nous allons la faire arranger dès qu'il viendra des forains par ici, dit-il. Il n'y a qu'à la faire étamer.

Sigurd ressentit un grand soulagement à cette réponse : si Jan ne s'entendait pas dans l'art de l'étamage, c'est qu'il n'était pas de la race des romanichels. Le jeune homme n'avait pu résister au charme de Jan et s'était attaché à lui. Si Jan n'était pas un romanichel, il pourrait rester avec eux.

Mais quelques jours plus tard, l'incertitude de Sigurd revint. La maîtresse avait parlé de la belle musique qu'elle avait entendue dans sa jeunesse, et Jan avait alors été chercher un violon et s'était mis à jouer. Au début, il maniait l'instrument d'une façon lente, comme hésitante, en homme qui ne serait pas très habile en cet art, mais soudain il avait rejeté la tête en arrière, ses yeux s'étaient mis à briller et l'archet courait sur les cordes avec force et maîtrise. Il se montra un maître violoniste. L'entrain de son jeu était tel que les femmes ne purent rester en place mais commencèrent à danser. Sigurd resta immobile à écouter son jeu. Il n'avait guère entendu de bon joueur avant ce soir-là, et charmé et ravi, il buvait les notes. Mais pendant qu'il écoutait, il lui arriva une chose étrange : un souvenir pénible émergea dans son esprit et lui gâta sa joie. Il voyait une de ces bandes de romanichels qui parcouraient le pays. Ils entraient dans la cour de la ferme : deux grandes voitures qui semblaient chargées de paquets de chiffons et que traînaient deux pauvres bêtes efflanquées et affamées. Les voitures étaient accompagnées de grands hommes maigres et nerveux, aux visages balafrés de cicatrices, de femmes jaunes et laides et d'un grouillement d'enfants aux yeux noirs qui se faufilaient partout et mendiaient tout ce qu'ils voyaient. Le fermier n'était pas à la maison, et les arrivants avaient forcé la maîtresse effrayée à leur donner tout ce dont ils avaient besoin : nourriture, eau-de-vie, foin, laine et vêtements; lorsqu'ils partirent enfin, la maison avait l'air d'avoir été mise au pillage. Sigurd se rappela soudain cet événement en entendant jouer Jan. Il essaya de secouer ce souvenir importun, mais quelque chose dans le jeu du valet évoquait les voix de maquignons criardes et aiguës de ces gens.

Quelques jours plus tard, Sigurd entra brusquement dans la grande salle où la mère filait.

— Je viens t'avertir que Jan est quand même un romanichel, dit-il.

La mère s'inclina un peu sur son rouet, mais ne cessa pas de travailler.

— Tiens, fit-elle seulement, voilà une nouvelle.

Il y avait quelque chose de moqueur dans le son de sa voix.

— Oui, il est passé à l'instant une roulotte pendant que Jan et moi étions dans la cour. Les gens criaient quelque chose à Jan et il répondit.

— Je ne pense pas qu'il soit défendu de parler aux tziganes, répliqua la mère, sans paraître s'intéresser à la révélation de son fils.

— Mais ils l'interpellaient dans leur langue; il leur a répondu quelque chose où je n'ai rien compris.

— Et alors tu conclus que Jan, puisqu'il connaît la langue des romanichels, en est un lui même, répondit la mère du ton le plus insouciant du monde et toujours sans arrêter son rouet.

— Tu ne penses pas? fit Sigurd.

Il s'étonnait que la mère prît cette nouvelle aussi placidement.

— Ne sera-t-il pas nécessaire de nous en débarrasser? ajouta-t-il, car il avait toujours entendu dire qu'on ne pouvait garder un romanichel à son service. Il se rappelait l'ennui de son père le jour où, en rentrant, il avait trouvé la maison dévalisée par les forains. « Cette pauvre maison n'est donc pas assez éprouvée, avait-il soupiré. Ce n'était pas assez du sable, il fallait aussi que les romanichels nous tombent sur le dos. » Dans la soirée le père avait appelé Sigurd près de lui, l'avait placé entre ses genoux et lui avait parlé des romanichels. « Rappelle-toi bien ce que je te dis, avait-il commencé, et ne l'oublie jamais! Tu te garderas toujours d'avoir rien à faire avec les romanichels, car ils ne sont pas comme nous autres et ne le seront jamais. Ils ont quelque chose de sauvage en eux qui fait qu'ils ne peuvent pas habiter longtemps sous le toit d'une maison mais qui les pousse à errer sur les routes. Ils ne se domestiquent jamais assez pour travailler honnêtement et régulièrement, mais vivent de maquignonnage et de jeu, quand ce n'est pas de mendicité et de vol. Et si, par extraordinaire, un romanichel s'est civilisé assez pour travailler, tu ne le verras jamais rien exécuter de neuf : il ne fera que rapiécer et rafistoler des vieilleries. »

Selma Lagerlöf.

(*Traduit du suédois par T. Hammar.*)

(*A suivre.*)

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ITALIE APRÈS LA GUERRE

Tous ceux qui reviennent d'Italie le constatent, il existe au delà des Monts un sentiment d'hostilité contre la France qui est à peu près général et qui nous est d'autant plus pénible que les Français gardent toujours pour l'Italie une vieille tendresse littéraire, et que par surcroît ils ont conscience de n'avoir rien fait pour mériter cette mauvaise humeur. Les accusations d'impérialisme, les remarques malveillantes sur la décroissance de la natalité, les conseils pédantesques sur la politique à suivre à l'égard de l'Allemagne, sont peut-être plus fréquents dans la presse de Rome et de Milan que dans la presse anglaise, et la froideur sinon l'hostilité avec laquelle les voyageurs français sont accueillis est souvent d'autant plus désagréable que l'amitié franco-italienne, l'amitié latine est un dogme pour beaucoup de Français.

Il ne faut pas prendre au tragique ces accès de mauvaise humeur. C'est le malheur de la France d'être entourée de nations parentes, qui ont pour elle des sentiments de parentes pauvres. Nées plus tard à la vie politique, n'ayant pas encore le prestige des grandes puissances ou ne l'ayant plus, elles ne souhaitent pas que de grands malheurs viennent frapper la puissante cousine à laquelle elles sont liées par les liens du sang et, au fond, de l'intérêt. Mais elle ne sont pas fâchées de lui voir par moment de petits ennuis et elles éprouvent périodiquement le besoin de manifester bien haut l'indépendance de leurs sentiments ; les parents et les vieux amis ont toujours pris le droit d'être désagréables sous prétexte de franchise. Cet accès de gallophobie, qu'il ne faut d'ailleurs pas exagérer, mais qui s'est tout de même traduit d'une manière assez par l'attitude de MM. Facta et Schanzer à la conférence de Gênes, n'est au fond qu'un aspect de la crise morale et politique que l'Italie traverse depuis la fin de la guerre, crise où il faut voir le symptôme d'une transformation profonde de ses idées et de ses mœurs publiques.

La guerre a eu, en effet, sur le développement de l'esprit public et de la conscience nationale en Italie, une influence prodigieuse et dont on commence seulement à s'apercevoir. On ne saurait mieux s'en rendre compte que par la lecture de l'excellent ouvrage que M. Ernest Lémonon vient de consacrer à l'*Italie d'après-guerre*. M. Ernest Lémonon est un excellent écrivain qui a l'élégance de la précision et de la clarté, mais ses livres n'ont rien de ces agréables variations politico-littéraires où l'on remplace trop souvent la documentation et les idées par de l'éloquence. Son ouvrage sur l'Italie d'après-guerre n'est qu'un exposé précis et complet des événements de la politique intérieure et de la politique extérieure italiennes, un tableau lucide et coloré de la situation économique et sociale. Au lecteur de tirer la conclusion. Mais à la vérité, celle-ci s'impose.

L'Italie a été attirée dans la guerre plutôt par la force des choses que par la volonté des hommes. C'est un vieux peuple et une jeune nation, dont la conscience collective est encore assez incertaine, mais qui possède un instinct national de plus en plus impérieux, et qui, ballotté entre un internationalisme extravagant et un nationalisme ombrageux, finit toujours malgré tout par retomber à la perception obscure, mais déterminante, de ses intérêts. Au moment où la guerre éclata, la grande masse du peuple n'était rien moins que disposée à y prendre part. Les socialistes étaient éperdûment neutralistes, sinon germanophiles ; les catholiques, sous l'impulsion du Saint-Siège, refusaient de prendre parti, et le monde politique, qui subissait tout entier l'empreinte de M. Giolitti, n'avait pour l'Entente que des sentiments mitigés. En moins d'un an de temps, sous l'impulsion d'un petit groupe d'animateurs passionnés, et en partie grâce à l'indignation que l'invasion de la Belgique avait provoquée, le sentiment populaire se prononça avec une telle force pour l'entrée en campagne aux côtés de l'Entente que toute la prudence timorée des hommes d'Etat giolittiens fut emportée par une sorte de bourrasque sentimentale.

Certes, il serait injuste de méconnaître ce qu'il y eut de généreux dans cet élan de tout un peuple vers la cause du droit et de la civilisation ; mais il n'en est pas moins vrai que la cause profonde de l'entrée en guerre de l'Italie fut l'obscur sentiment qu'il ne fallait pas manquer l'occasion de parfaire l'unité nationale, de conquérir les frontières naturelles du royaume, et d'assurer l'avenir de l'italianité. Malheureusement, les hommes qui furent les interprètes de cet esprit populaire, et dont d'Annunzio fut le prototype, n'appartenaient pas au Parlement, ou n'y exerçaient qu'une influence médiocre. Les vrais di-

rigeants du pays avaient tous subi plus ou moins consciemment l'influence de M. Giolitti : ils en avaient la tournure d'esprit et les méthodes politiques. Or, un Italien a pu écrire que le régime giolittien avait pour seul but « la formation et le maintien d'une majorité parlementaire par la satisfaction d'intérêts purement locaux ou individuels ». Comme le dit très justement M. Lémonon, ce régime n'est pas l'œuvre de l'homme politique de talent, mais essentiellement empirique, dont il emprunta le nom. « Il fut la suite logique, presque nécessaire, de la décomposition des vieux partis historiques, la droite et la gauche, et de la transformation qui s'était opérée en 1876. La fusion d'alors ne tarda pas à devenir confusion. Et sur les ruines, aucun groupement nouveau ne se constitua. Le parti radical, émanation du vieux parti républicain qui, avec la prise de Rome et l'arrivée de la gauche aux affaires, avait perdu presque toute sa raison d'être, même le parti socialiste, dont la croissance devait être cependant rapide, n'eurent pas dans les vingt-cinq dernières années du XIXe siècle, à une heure quelconque, une politique. Leur action demeura purement épisodique, et encore les divisions intestines qu'ils connurent diminuèrent-elles sensiblement l'influence et la portée des mouvements qu'ils organisèrent. »

En présence d'une poussière de partis, un gouvernement parlementaire est fatalement entraîné à la politique empirique des combinaisons au jour le jour. Mais il n'est pas de plus dangereuse éducation pour un homme d'Etat. Le plus intelligent en arrive fatalement à n'envisager que les petits moyens, à perdre toute vue large, à dédaigner tout effort d'amélioration. On a pu reprocher à M. Giolitti, qui connaissait merveilleusement l'administration, de n'avoir jamais rien fait pour l'assainir durant son long exercice du pouvoir. Le fait est que ses disciples et ses émules, quand ils furent aux prises avec les formidables difficultés de la guerre, manquèrent toujours de vues d'ensemble, ne cessèrent de vouloir jouer au plus fin et de s'embrouiller dans leurs propres ficelles, et par leur absence de direction, laissèrent le peuple s'abandonner à des espoirs insensés qui devaient fatalement aboutir à d'amères déceptions. Effrayés de la responsabilité qu'ils avaient assumée en se laissant entraîner dans la guerre, épouvantés par l'importance des sacrifices qu'ils étaient obligés de demander à la nation, ils ne songeaient qu'à une chose : étendre le plus possible les droits de l'Italie, de façon à pouvoir offrir à l'opinion publique d'immenses avantages en compensation des sacrifices qu'ils demandaient.

Telle fut, en somme, la politique de M. Sonnino. Mais comme il ne pouvait pas étaler au grand jour international l'immensité de ses exigences, il était obligé de pratiquer une politique secrète qui comportait nécessairement de grands dangers. « Le pays, dit M. Lémonon, ne savait ni les buts du Gouvernement, ni ce que les Alliés avaient promis, ni ce que la victoire pouvait ou non assurer. M. Sonnino, on le devinait, espérait beaucoup ; le pays, même les giolittiens les plus acharnés, les partisans du moindre effort, forma, dans l'ignorance, des espérances plus larges encore, rêva de chimères. Un fossé profond commença ainsi de se creuser. Le peuple, séduit par les exagérations nationalistes, commença de voir plus grand que M Sonnino : il accusa celui-ci de timidité, et lui retira sa confiance. »

Dès ce moment, les imaginations vont leur train. L'opinion passe du désespoir qui suit Caporetto aux plus folles espérances, dès la victoire du Piave. Elle revendique, non seulement la Vénétie julienne et Trieste, mais Fiume, la Dalmatie, le protectorat sur l'Albanie, l'Asie-Mineure, de Smyrne à Alexandrette, le Dodécanèse que l'Italie ne possédait, en vertu du traité d'Ouchy, qu'à titre précaire, Rhodes, la protection de l'Arménie, une rectification de la frontière tuniso-tripolitaine, Djibouti, que sais-je encore ? Certains soirs d'exaltation, dans les bureaux de l'*Idea Nazionale*, ce sont les souvenirs de l'Empire romain que l'on évoquait somptueusement.

Quand il fallut confronter ces beaux rêves avec les dures réalités des conférences de Paris, ce fut terrible. Le président Wilson, muni de ses quatorze points, n'entendait rien à ces imaginations historiques où il ne voyait qu'un impérialisme cynique. On peut dire aujourd'hui que l'opposition de M. Wilson aux exigences italiennes et l'impossibilité où se trouvait M. Orlando de faire comprendre à ses compatriotes la véritable situation internationale furent pour beaucoup dans les complications de cette époque troublée. La faute initiale ne revenait-elle pas à ceux qui, n'ayant pas su donner au peuple un idéal national réalisable, avaient laissé son ardente imagination s'égarer au delà des limites du possible ?

Tous les peuples qui ont participé à la guerre ont eu leur part de déceptions, la victoire n'a payé personne, mais nulle part la déception n'a été plus profonde qu'en Italie, par ce que nulle part l'illusion n'avait été mieux entretenue.

Aussi tout le pays subit-il au moment du traité de Versailles une sorte de dépression morale qui parut lui faire courir les plus grands dangers. Les nationalistes, dont les divers gouvernements de la guerre s'étaient servis sans les soutenir ouvertement, ne pardonnaient pas au Ministère ; les socialistes et les neutralistes giolittiens triomphaient amèrement et préparaient le terrain au courant bolcheviste. Les nationalistes faisaient peser le poids de leur mauvaise humeur sur les Alliés, les socialistes sur la société tout entière, et alors que ceux qui avaient entraîné le pays dans la guerre avaient espéré que cette épreuve lui donnerait une conscience nationale, il semblait au premier aspect que le seul résultat de la grande aventure eût été d'accentuer les divisions du pays.

Ajoutez à cela une crise d'économie extrêmement douloureuse et qui se traduisait par un brusque effondrement du change. Comme dans tous les pays belligérants, la guerre avait d'abord provoqué en Italie un extraordinaire sursaut de prospérité industrielle ; grands et petits, les usiniers avaient fait de rapides fortunes ; il fallut, pour atténuer le sentiment de l'injustice sociale, toujours si vivace en pays latin, hausser brusquement les salaires. Peu importait puisque l'or produisait à force et que l'Etat payait. Mais aussitôt après l'armistice, ce fut l'effondrement. Il y eut de nombreuses et retentissantes faillites, les tentatives que l'on fit pour réduire le taux des salaires provoquèrent des grèves extrêmement graves et, d'incident en incident, on en vint à la situation révolutionnaire du mois d'août 1920, pendant lequel on vit des soviets d'ouvriers s'emparer des usines sous les yeux patients de M. Giolitti, alors président du Conseil. Complicité, s'écria-t-on ! Non pas ! expérience et scepticisme de vieux politicien. M. Giolitti attendait que vînt la réaction naturelle qui suit tous les grands bouleversements. Et elle vint, en effet, avec le développement du mouvement fasciste, c'est-à-dire avec une explosion spontanée du sentiment patriotique contre les dangers de l'internationalisme bolchevik. L'Italie alors parut vivre dans une atmosphère de guerre civile ; il y eut des émeutes communistes sanglantes et des répressions des fascistes également sanglantes. C'est le moment que M. Giolitti choisit pour dissoudre la Chambre et faire les élections générales. Il s'imaginait que les partis extrêmes se neutraliseraient et permettraient à une majorité de coalition imprécise et docile de se constituer. Il se trompait. Les élections générales eurent lieu le 15 mai 1921 ; elles marquèrent la défaite des révolutionnaires, mais les fascistes et les populaires (catholiques) en sortirent vainqueurs, et le ministère, diminué et affaibli, dut démissionner.

Depuis lors, plusieurs cabinets se sont succédé, et il semble que le gouvernement soit de plus en plus difficile. Cependant, à mieux examiner, on constate que ce qui a été définitivement vaincu aux élections de 1921, c'est le giolittisme, c'est-à-dire le régime des *combinazioni*. La représentation proportionnelle, beaucoup moins favorable que le régime majoritaire à la trituration de la pâte électorale, la transformation des esprits opérée par la guerre, ont, en somme, provoqué la concentration des forces catholiques et des forces socialistes et permettent d'entrevoir le moment où l'on verra enfin dans le parlement italien deux grands partis d'idées. C'est un heureux symptôme. « Les prémices indispensables de la reconstruction qui s'impose à l'Italie cruellement touchée par la guerre, disait en 1921 le professeur Rocco, c'est le rajeunissement total des esprits, dans les masses, chez les dirigeants, partout. Il faut modifier les consciences, former les volontés. Depuis des siècles, la vraie, la grande plaie de l'Italie, a été l'absence d'une conscience nationale, de l'esprit de sacrifice et de devoir, et, au contraire, la diffusion de l'égoïsme le plus étroit, du matérialisme le plus cynique. »

C'est ce que les fascistes ont compris, et leur action à ce point de vue a été salutaire ; sans doute cette action a été souvent violente, déplaisante, injuste, sans doute le mouvement manque encore de modération et de sens politique, il a les défauts de la jeunesse mais il apparaît comme une fièvre salutaire, c'est la réaction des organismes sains contre la maladie.

Et, en effet, il est incontestable que l'Italie moderne est un organisme sain. L'homme d'Etat qui négligerait de compter avec elle commettrait une faute irréparable, et c'est l'impression que donne le livre de M. Lémonon. Il fournit, à ce sujet, des détails absolument probants :

« L'Italie compte 38.180.000 habitants, soit 123 habitants par kilomètre carré. En 50 ans, sa population s'est augmentée de plus de 11 millions d'individus, soit de 40 %. A ses 38 millions d'habitants, il faut ajouter 7.450.000 Italiens résidant à l'étranger. L'Italie représente donc, en bloc, une masse de 50 millions d'hommes intelligents, actifs, d'une grande capacité de travail. Cette force, longtemps mal instruite, ne connaît plus à présent la plaie de l'analphabétisme. Alors qu'en 1881 l'Italie avait encore 68 % d'analphabets,

la proportion est maintenant descendue à moins à 30 %.

Au point de vue proprement économique, des indices nombreux témoignent des forces du pays. L'Italie compte aujourd'hui près de 5.500 sociétés par actions, représentant un capital de plus de 18 milliards. Ces sociétés s'étendent à toutes les branches de l'activité commerciale : une mention spéciale doit être faite des organismes bancaires, qui sont au nombre de 277, avec un capital de près de 2 milliards et demi.

La production industrielle a des ressources incomparables. Si certaines matières premières manquent, comme le charbon, la houille blanche reçoit déjà une utilisation importante. Le capital des sociétés ayant pour objet les industries électriques est passé, de 1913 à 1920, de 549 millions à 1.800 : le pays dispose actuellement de 1.899.555 chevaux dynamiques. La force motrice utilisable dépasse 11 millions de chevaux. D'autre part, l'Italie a une main-d'œuvre abondante et habile. Enfin elle possède de larges disponibilités en capitaux, comme en témoigne l'augmentation constante du nombre de ses sociétés par actions.

La guerre a industrialisé, fort heureusement, l'agriculture. La preuve en est dans le fait que les sociétés par actions à but agricole ou œnologique sont, à présent, 222, avec un capital de 450 millions, tandis qu'elles n'étaient, en 1913, que 80, avec un capital de 84 millions. Les concessions d'eau à usage d'irrigation, les travaux de bonification ont pris, eux aussi, un important développement. Si le lati fondisme existe encore, on peut espérer, sans même parler de l'action que peut et doit exercer l'Etat en cette matière, que la richesse actuelle des classes paysannes et les fortes « rimesse » des émigrants seront de plus en plus employées à racheter et à fractionner les grands domaines du midi et de la Sicile. Comment négliger ce fait particulièrement significatif que, de 1915 à 1920, le seul Banco de Naples a reçu des émigrants plus de 2 milliards 300 millions? »

Ne sont-ce pas là des éléments solides d'une grande puissance ? Sans doute, la situation de la marine marchande est difficile, les chemins de fer exploités par l'Etat sont assez mal gérés ; la situation financière est défavorable et le mauvais état du change est une des causes les plus importantes du trouble économique dont souffre le pays. Mais ce sont là des maladies passagères ; déjà la situation monétaire s'améliore, la circulation fiduciaire atteignait, à la fin de 1920, 23 milliards, alors que la réserve métallique n'était que de 1.522 millions ; à présent la circulation n'est plus que de 18 milliards, alors que la réserve métallique est de 2 milliards 170 millions ; c'est une amélioration extrêmement rapide et l'on peut, dès à présent, entrevoir le moment où la santé reviendra.

Mais comment s'orientera cette grande puissance nouvelle ? Pour le moment, elle semble s'écarter le plus possible de la politique française, mais il est probable que ce n'est là qu'une erreur provoquée par les hallucinations de la fièvre de croissance que subit actuellement le pays. Je ne crois pas beaucoup à l'influence politique d'une communauté d'esprit et de sentiments des races latines ; ce que les races latines ont de commun avant tout, c'est le goût des querelles intestines. Mais ce qui rapprochera tôt ou tard l'Italie de la France, ou plutôt ce qui maintiendra leur union officielle, c'est la communauté des intérêts dès que l'on prend la peine de les considérer d'un peu haut. Au moment où les grandes routes commerciales du monde ont une tendance à se déplacer, où le développement prodigieux de quelques puissances économiques nouvelles, comme le Japon, les Etats-Unis et l'Australie, menacent de transporter le centre économique de la planète dans le Pacifique, les puissances méditérranéennes ont un intérêt majeur à maintenir leur accord. Si, par une funeste aberration, elles s'avisaient de se disputer l'hégémonie dans ces eaux spécifiquement européennes, la Méditerranée, berceau de la civilisation, verrait les paquebots déserter ses flots céruléens et les abandonner aux sirènes. Les Italiens, qui sont parmi les peuples les plus intelligents du monde, ne tarderont pas à le comprendre.

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

LA MENNAIS (1)

Il est des sujets magnifiques et ingrats. En écrivant une biographie — très complète et fort attrayante — de La Mennais, M. F. Duine n'ignorait pas que ce grand nom n'éveille plus guère d'échos parmi les foules. La Mennais n'est point à la mode. Sa pensée n'est revendiquée par aucune école. Sa haute mémoire laisse tous les partis indifférents. Il est un isolé. Malheur aux isolés.

Au siècle de l'individualisme, La Mennais est l'individu le plus logiquement conséquent, la personnalité la plus indépendante qui ait jamais exalté les droits de la conscience solitaire et les privilèges du génie. De là cette accusation

(1) F. Duine. *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*, d'après les sources imprimées et les documents inédits. (Bibliothèque d'histoire littéraire et de critique. Garnier éditeur).

d'orgueil qui l'assaille de tous les horizons. Il ne recule devant rien ni personne et suit éperdument son inspiration. Son but est inaccessible : la certitude même de l'échec, qui retient à la première halte favorable un Lacordaire, n'arrête pas La Mennais en son vertigineux pèlerinage. Nul ne lui sait gré de son héroïque obstination. Aucune gratitude ne récompense les concours que lui doivent tour à tour les doctrines et les hommes. Ses victoires sont sans lendemain. Le héros ne triomphe durablement que par autrui ; La Mennais est un général sans armée. Son œuvre n'a d'autre support que son génie ; sa gloire, toute viagère, n'est représentée dans la durée par aucun disciple. Entouré d'amis et d'admirateurs à plusieurs époques de sa vie, adulé par les plus hauts esprits de son temps, il ne lègue à l'avenir aucune postérité.

Il n'a plus guère que des ennemis ; ou encore une indifférence pire que l'hostilité accueille son nom. Ainsi en est-il de ceux qui n'apportèrent pas leur pierre à un monument collectif. La cathédrale demeure : la plus fière statue s'effondre loin des carrefours habités.

Notre temps, que son anarchie prédispose si singulièrement au culte verbal de la discipline, est peu apte à juger équitablement le symbole d'insubordination où se résume pour nous cette carrière ; une aussi hautaine intransigeance nous blesse tous par quelque côté ; inquiétant ou suspect, La Mennais ne nous flatte d'aucune sécurité. Rien ne nous déplaît davantage ; notre tolérance n'absout point aisément de telles audaces.

Est-ce à dire que La Mennais soit mort tout entier ?

Les passions qui le consumèrent ne sont certes point éteintes au cœur de nos contemporains : patriotisme, civisme, religion, socialisme, systèmes politiques et rêves métaphysiques demeureront quelque temps encore à l'ordre du jour. La théologie intéresse moins le XXe que le XIXe siècle. Les passions cléricales nous échappent de plus en plus, et l'ultramontanisme ne suscite plus parmi nous ni colères ni enthousiasmes... Pour bref qu'il soit, ce bilan nous le prouve, La Mennais n'est pas tout entier dans la tombe ; sa voix, que nous n'écoutons guère, se fait encore entendre sur le forum : il en est peu d'aussi éloquentes.

*
* *

Il y a d'abord une raison pour que cette éloquence nous touche faiblement ; elle n'est pas à notre diapason; la sonorité de nos discussions a baissé de plusieurs tons; nos querelles n'admettent plus ces éclats de voix, ces *ut* de poitrine, ce pathétique et cette mimique.

Et voilà pour la forme, qui trahit un changement de climat moral ; la température des âmes a décru de quelques degrés : notre planète s'est refroidie, et n'entretient plus cette atmosphère de fournaise où respiraient commodément les contemporains de La Mennais, de Berlioz, de Victor Hugo et de Michelet.

Le lyrisme incandescent de ces poètes nous épouvante, et nous ne le goûtons plus qu'à doses mesurées. Peut-être avons-nous perdu la notion du vrai lyrisme : depuis cinquante ans nos poètes ne lui empruntent qu'une inspiration modérée ; aucun n'a tenté ces grands élans qui emportaient parfois leurs devanciers jusqu'au sublime. Le sublime a peut-être disparu de la littérature française ; si, d'aventure, la nostalgie des sommets nous reprend, nous savons que leurs plus magnifiques altitudes se dressent à l'arrière de nos chemins coutumiers et s'estompent dans une brume déjà lointaine.

Nous vivons dans la plaine ; l'escalade où nous convient ces abrupts génies ne va pas sans quelque courbature ; nos folies redoutent ces ascensions ; nous n'aimons l'extravagance que terre à terre. Et, sans doute, les hauts lieux se couvrent-ils parfois de fallacieuses nuées. Nous avons fait un grand abus de ces nuées ; par crainte de leurs obscurités et de leurs pièges, nous avons renoncé aux vues dominatrices. Nous sommes humbles, prudents et méthodiques jusque dans nos chimères. Les brouillards ne nous charment qu'au ras du sol.

Plus qu'aucun autre La Mennais a souffert de cet assagissement de l'humanité : son œuvre nous offre le plus éclatant témoignage du discrédit où nous tenons un certain romantisme, les tendances oratoires et lyriques les plus hardies du romantisme.

Un jour viendra, sans doute, où des juges moins complaisants que nous-mêmes à notre époque ramèneront à ces aînés la faveur du public ; nos illusions, pour modestes — et péremptoires — qu'elles soient, se seront dissipées ; de nouveau l'homme interrogera les grands voyants et leur demandera le secret de leur puissance et de cette magnificence qui nous choque par l'étalage intempérant de son luxe.

Pour l'instant, nous ne les considérons qu'avec la plus défiante réserve : notre attitude devant eux est celle du prolétaire qui surveille d'un œil soupçonneux de trop riches seigneurs,

ou celle encore de froids experts attentifs à déceler parmi cette opulence le faux semblant et la fraude.

Que ce luxe, en effet, ne soit pas toujours du vrai luxe, nous en sommes trop certains : la redondance et l'enflure accompagnent souvent la grandeur ; la pensée, trop enivrée d'elle-même, s'arrête à des mirages. Nous le savons, nous n'en prenons pas notre parti ; et nous boudons ces écrivains trop peu soucieux de ménager nos délicatesses.

Le temps de l'équité n'est pas encore venu pour le romantisme.

La Mennais est comme en quarantaine ; ses démêlés avec Rome et l' « imbécile vieillard » n'émeuvent plus personne. De son œuvre, nous ne feuilletons plus, avec une curiosité distraite, que les *Paroles d'un croyant*.

Que nous importe qu'une prodigieuse énergie spirituelle ait animé, enrichi et diversifié cette vie tout entière! Que cette force se soit épanouie en ondes successives selon un dynamisme intérieur capable d'ébranler l'inertie environnante, qu'elle ne doive rien qu'à elle-même, et n'ait recherché d'autre but que la réalisation désintéressée de ses grands rêves! Nous affectionnons les gens qui réussissent selon le monde, selon la chair; La Mennais n'a pu mener à bien sa mission, qui était de ressusciter dans la Rome moderne l'âme mystique de la Rome médiévale. Nous lui tenons rigueur de son échec. Les condamnations papales, qui n'ont point toujours cet effet, nous donnent ici l'impression d'un désastre. Quand se lève un nouveau La Mennais, apôtre de la liberté, de la démocratie, défenseur des nations opprimées et de toutes les idées qui entraînent l'humanité moderne, nous ne lui accordons pas même le bénéfice de sa contradiction. Ce n'est point son hérésie qui nous éloigne de lui, mais le signe de la défaite, vraie tare des réprouvés de notre temps, et ce mépris de la politique, si humiliant au siècle de l'efficience.

*
* *

Il fut un homme simple, de médiocre figure et d'aspect timide. Esprit merveilleusement mobile et prompt, il ne se plaisait point qu'aux rêves prophétiques, aux combats de la plume, et aux rencontres tragiques de la pensée. Rien de moins solennel que son intimité ; sa gaîté d'enfant étonne à la Chesnais aussi bien qu'à Juilly. Spirituel, léger, volontiers sarcastique, il n'habite point quotidiennement la montagne où surgit parmi les éclairs et le tonnerre bibliques la Table de la loi. Il est simple, familier, si séduisant que son entourage l'affectionne filialement. Il crée l'atmosphère poétique où éclôt l'œuvre unique de Maurice de Guérin. Vivre à son contact est une joie : les flammes les plus vives lui empruntent chaleur, mouvement et liberté.

Il faut savoir gré à M. F. Duine d'avoir insisté sur ces traits, comme aussi de nous l'avoir montré, jusque dans les excès de l'ascétisme et de l'austérité, sensible aux voluptés de l'art. C'est par ce biais qu'il convenait d'aborder cette destinée tourmentée. Une biographie trop altière l'eût mal recommandée au public d'aujourd'hui. M. F. Duine a très finement senti qu'une biographie passionnée ne ferait point notre affaire : il nous donne un récit tout uni, ni apologétique, ni lyrique : « Notre livre n'est pas une thèse, rien n'y est donc plié au gré de théories préconçues... Renseigner le lecteur avec une scrupuleuse exactitude, en lui abandonnant l'honneur de disserter sur les personnages et les choses, en lui laissant la charge d'approuver ou de condamner, tel est notre programme. Le point de vue des adversaires de La Mennais est mis en lumière, comme les faiblesses ou les fautes de notre héros sont relevées avec minutie. L'historien n'a pas le droit d'être dupe ni celui de tromper par omission calculée. »

Cette discrétion et ce sang-froid, voilà tout justement ce qu'il fallait souhaiter. M. Duine ne diminue point La Mennais, il le rapproche de nous sans nous effaroucher. A nous de juger, de condamner ou de nous enthousiasmer. Les héros romantiques étaient plus grands que nous ; c'est ce que nous leur pardonnons assez difficilement. M. Duine nous prédispose à l'indulgence; après cet historien viendra quelque poète ; il serait, en effet, assez surprenant que La Mennais n'inspirât pas quelque jour un artiste psychologue, un peintre de l'âme humaine, un Delacroix de la critique ou du roman. Nous en sommes à l'historien; son œuvre est une préface très précieuse ; nous attendons maintenant qu'on évoque avec ses lumières et ses ombres, dans tout l'éclat de sa splendeur romantique et tragique, cette impérieuse et singulière figure, qu'on la replace à son rang dans l'histoire de nos lettres, qu'on éprouve enfin à l'oreille et au goût le métal si étrangement sonore de son verbe, dont aucun alchimiste de la langue française n'a jamais reproduit la formule.

Lucien MAURY.

LE ROMAN

L'EXOTISME BRUTAL (1)

Le temps est bien passé où chacun vivait chez soi. La grande guerre fut une mêlée formidable des nations et des races. Le règlement de la paix continue de les rapprocher, non plus par grandes masses, mais dans le va-et-vient des missions, commissions, congrès et conférences. Aussi voyons-nous des représentants de toutes les races et de toutes les nations se presser dans les œuvres littéraires. Jamais le cosmopolitisme et l'exotisme n'ont fourni au même degré qu'aujourd'hui la matière de la littérature. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Il ne s'agit aujourd'hui que de présenter quelques remarques à l'occasion de deux livres nouveaux que signalent à l'attention le talent et le succès.

M. Pierre Mac Orlan s'est fait, après quelques tâtonnements, le romancier de l'aventure. Il a débuté à vingt-huit ans, voilà une dizaine d'années, par des récits humoristiques *Les Pattes en l'air* (1911), suivis de trois autres recueils du même genre qui l'ont conduit jusqu'en 1914. On peut trouver déjà, dans le dernier, *Le Rire jaune,* récit d'un cataclysme qui dévaste la terre, une première manifestation de sa manière nouvelle. La guerre lui fournit la matière de trois volumes, et c'est alors qu'ayant vécu la plus grande et la plus tragique des aventures, il entra, avec l'*U* 713, odyssée d'un sous-marin allemand, *Le chant de l'équipage* et *A bord de l'Etoile Matutine,* dans la voie où nous le trouvons aujourd'hui avec *La Cavalière Elsa.* C'est entre cette œuvre très remarquée et l'*Epithalame* de Jacques Chardonne que se partagèrent un instant les suffrages de l'Académie Goncourt avant de se fixer malencontreusement par six voix contre quatre sur le choix que l'on sait. L'un et l'autre des deux ouvrages concurrents ont eu, depuis, leur revanche : Pierre Mac Orlan avec le prix de la Renaissance et l'*Epithalame* avec le prix « Vie heureuse » britannique.

Une étude d'ensemble de l'œuvre de Pierre Mac Orlan devrait y distinguer trois phases d'aventures : celles du présent, celles du passé, celles de l'avenir. *La Cavalière Elsa* est une « anticipation », où nous est contée l'invasion de l'Europe par les hordes jaunes et russes sous la conduite d'une énigmatique amazone rouge, Elsa Grünberg, juive de Coblentz, que la Révolution russe avait attirée en Crimée avec les siens. Puisse l'anticipation n'avoir rien d'une prophétie!

Il n'est pas extrêmement facile de nous reconnaître dans la psychologie, présentée de la manière la plus concrète — non point du tout à travers des analyses, mais par des propos, des gestes, des scènes et des actions — de l'adolescente transformée malgré elle en vierge guerrière, fétiche des armées révolutionnaires. A Sébastopol, où son père s'était poussé dans le Soviet local, elle participe « à la vie mouvementée de la ville aux huit mille pendus », et nous apparaît comme une jeune fille rebelle, orgueilleuse et inassouvie. On nous la représente mal nourrie d'abord, puis reprenant de fraîches couleurs et offrant ses petits seins avec la paume de ses mains devant le miroir de sa toilette : « Les pommes sont mûres, je voudrais être à la place de celui qui les cueillera. » On nous dit que « d'être un élément de domination populaire l'enchantait peu. Cette tâche ingrate lui semblait d'une facilité écœurante. Elsa ne se représentait le monde... qu'à travers les livres les plus savants, les plus émouvants et les plus impurs. » Fort bien. Qu'attendez-vous d'elle dans ces conditions? Dès qu'elle a refermé son corsage, elle se campe en différentes poses, rectifie la dernière en modifiant un peu la décision de son attitude et conclut : « Conquérante, tel est mon type, je suis une conquérante. » Nous ne comprenons pas très bien : mais l'auteur nous affirme très nettement que la voilà résolue à « grouper autour de sa volonté naissante les hommes capables de lui procurer l'atmosphère nécessaire aux conquérants ».

Ils sont trois : Falstaff, Hamlet et Puppchen, — trois Juifs encore, — « trio fantaisiste et abstrait », les lieutenants de Dorojdine, le clown, devenu le grand chef des Soviets, et qui vont devenir ses lieutenants, à elle, ses maîtres aussi. Ils organisent sa légende, parachèvent sa figure et font surgir devant le vieux monde cette inquiétante silhouette de jeune fille blonde, « au visage menu et aux fortes cuisses de cavalière », symbole un peu puéril offert à l'imagination des vingt millions d'hommes armés dont les vagues successives déferlent vers l'Ouest. Un jour, plus tard, il lui apparaîtra qu'elle n'est qu'une femme, et elle apercevra avec épouvante le vrai visage de ses créateurs. L'un d'eux, Hamlet, l'égorgera, un soir d'orgie, dans un cabaret de Montmartre.

(1) Pierre Mac Orlan, *La Cavalière Elsa* ; Paul Morand, *Ouvert la nuit.* (Editions de la Nouvelle Revue française).

Tout cela n'a d'autre réalité, d'autre précision que celle d'un cauchemar, ni d'autre signification, peut-être, que celle d'un symbole. Réalisme, symbolisme se mêlent dans des tableaux d'une incohérence voulue et heurtée, mais qui ne sont pas sans puissance La réalité elle même, que Pierre Marc Orlan a voulu peindre, n'est-elle pas plus incohérente encore que son image ? Le désordre des faits passe dans les esprits, leur brutalité passe dans l'art. De l'un et de l'autre M. Mac Orlan a fait un système, une manière. Le fond de son livre est déconcertant, la forme toute en disparates. Les tendances littéraires les plus caractéristiques qui s'y manifestent apparaissent plus nettement dans le livre de M. Paul Morand, *Ouvert la nuit*.

« — Tu mets ça, dis-je, sous l'invocation de la nuit, et pourtant ça manque rudement de velouté... » M. Paul Morand fait lui-même cette objection à l'art des récits dont il se présente, dans une sorte d'avant-propos sans titre, comme l'éditeur. Et il souligne ainsi, avec beaucoup de justesse, leur caractère essentiel. Il fait beaucoup mieux : il l'explique. « — Je vais te dire pourquoi mes nuits sont dures, métalliques, sans fondu ni clair-obscur. » Et l'auteur supposé des six « Nuits » exhale sa mélancolie et son dégoût d'une vie errante, qui l'a promené sur les grands chemins étrangers, dans les vestibules d'hôtels, l'a laissé en consigne dans les gares, toujours, partout, « avec des gens privés de lien géométrique, et quelle moralité, non situables, et quel sabir... » Ces gens : « de vieux professeurs d'escrime, des coiffeurs, des chanceliers voués au concubinage indigène, des déserteurs... » et aussi des Juifs. Il ajoute enfin : « Je t'expliquerai un jour, si ça t'intéresse, quelles études j'ai faites. Des volumes dépareillés, des journaux... » Ce n'est évidemment pas ainsi que l'on se préparait jadis, et naguère encore, à la production littéraire. Nous entendons bien que M. Paul Morand ne s'y est point ainsi préparé. Tout révèle dans son livre qu'il est un lettré, un artiste. Son avant-propos est une fiction, mais qui a un sens. Elle est un symbole et veut signifier sans doute qu'il s'est attaché à nous rendre les impressions et les expressions d'un jeune écrivain qui serait tel que cet auteur supposé. Vision directe et brutale d'un monde étrangement mêlé, d'une vie trépidante, désaxée et cosmopolite. Sensations vives, rapides, successives, qu'il faut laisser s'ordonner d'elles-mêmes, comme elles peuvent, ou plutôt auxquelles il convient de s'abandonner, sans plus. Et comment recevra-t-on cela, ici, chez nous? Ne croyez pas que nous soyons fort différents. Pierre — c'est celui qui va nous conter ses aventures ou plutôt ses expériences — avait encore une déclaration à nous faire, et c'est qu'en rentrant en France, il n'a pas trouvé les Françaises si dissemblables de leurs sœurs lointaines. Les commères l'avertirent : « On ne sait plus comment on vit... »

C'est bien cela. Pierre va tout justement, et le plus à propos du monde, trouver l'auditoire qui lui convient. Du même coup, nous voilà prévenus sur ce que nous pouvons attendre de ces récits. Peut-être pourtant garderions-nous encore une illusion qui serait de croire que ces Nuits, où les femmes tiennent la première place, sont des nuits d'amour. Quand son interlocuteur risqua cette expression romantique et surannée, vous ne devinez pas ce que fut la réponse? « Avec colère, Pierre se mit à rire. » L'amour? Il s'agit bien de cela. Pierre se mit à rire, parce que la seule idée de nuit d'amour lui paraît comique et ridicule. Avec colère : contre lui-même, peut-être, ou contre la dureté des temps, ou contre les circonstances de sa vie vagabonde, qui lui firent sentir davantage le désordre et le cynisme du temps présent...

Ce sont donc des récits sans velouté, sans clair-obscur, que nous offre M. Paul Morand, et la « manière » correspond bien à la « matière ». Cet accord, cette harmonie font l'originalité même et l'équilibre de son art. On ne s'étonnera pas que celui-ci soit sec, dur et violent. Il évoque des « Nuits » d'aujourd'hui, sous des cieux différents, ou plutôt les personnages pittoresques des étranges rencontres que peut faire, de par le monde, Paris compris, un noctambule cosmopolite. Et le monde de notre temps vaut, vous n'en doutez pas, qu'on l'évoque ainsi. C'est un tohu-bohu riche en surprises, après le bouleversement de la grande tourmente. Trois des six nouvelles pourtant n'ont aucun rapport avec la Grande Guerre. Mais l'histoire de Dona Remedios (*La Nuit Catalane*), qui est la meilleure du livre, se rattache à la guerre sociale dont notre temps a vu et voit encore tant d'épisodes saisissants. Dona Remedios continue l'œuvre émancipatrice d'Esteban Puig dont elle fut la compagne. Le libertaire catalan a été exécuté ; elle court le monde, « femme du Grand Soir et des grandes soirées », singulier mélange de sensualité, de gourmandise, de puérilité et d'exaltation. *La Nuit des six jours* nous fait entrer au vélodrome d'hiver, dans le monde des coureurs cyclistes, et *la Nuit nordique* nous

transporte quelque part en Scandinavie, dans un de ces « clubs de nudité » où des originaux, dont la psychologie n'est pas très claire, prétendent ressusciter la vie antique. Mais les trois autres Nuits nous plongent dans les réalités du lendemain de la guerre. La misérable petite Isabelle de *la Nuit romaine* n'est qu'un produit frelaté du détraquement contemporain. Et quant à *la Nuit turque* et à *la Nuit hongroise*, elles sont les deux grandes évocations, — des tableaux d'histoire, à leur manière. Vienne, Pesth et Constantinople sont évoquées là telles que la guerre les a faites, carrefours de vaincus, réceptacles de misères, d'intrigues, de détresses. Est-il rien de plus tragique et de plus vrai que l'histoire de cette grand dame russe, devenue serveuse de restaurant à Péra et qui n'a qu'une idée : retirer sa pelisse de loutre mise en gage et y retrouver, dans la doublure, les trois mille francs qu'elle y a cachés et grâce auxquels elle pourra venir se tuer à Paris? N'est-elle pas prise sur le vif aussi la Juive de Pesth que deux Français rencontrent dans un café-concert de Vienne, et qu'ils ramènent dans la capitale magyare où elle est escamotée presque sous leurs yeux, mystérieusement ?

Cette randonnée à travers les paysages, les décors et les races, donne naissance à une nouvelle forme d'exotisme qu'il serait peut-être prématuré aujourd'hui d'analyser ou de définir. Disons seulement que l'attrait du pittoresque n'en est point l'élément principal et qu'il ne nous révèle ni un enchantement des sens ni une ivresse de l'imagination. L'intelligence domine, et la critique de l'esprit tranche sur les données de la sensation brutale. Il y a du réalisme voulu, déplaisant, « canaille ». « J'avais d'abord aimé sa voix, *cassée par les réunions publiques, ses courtes mains, rendues plus courtes par les mitaines, son pouce d'assassin.* . » (p. 49) « *Aucun sourcil n'est empoissé comme les siens..* » (p. 52). « *Personne autour de moi n'a ce parler curoné qui prend le cœur.* » (p. 53). Il y a de l'insolence, de l'impatience, une coquetterie d'irrespect : « La table était bonne et les vins peu négligés, notre hôte s'étant remis des soins du ménage à une gouvernante *qui avait fait jadis de l'évêché de Toulouse le premier cabaret du Sud-Ouest.* » (p. 28). Notez que cet hôte est un professeur anarchiste. Il y a aussi de la préciosité compliquée et prétentieuse : « Dans mes mains tendues *comme des éclisses*, je saisis sa main, *fracturée au poignet par un bracelet de saphirs calibrés.* » (p. 43). Et, trois lignes plus loin, une nuance d'émotion est comparée à une *éruption dentaire au cœur.* Une fin de nuit bruyante à Barcelone : « Avec les premiers efforts du jour au-dessus de la mer, les coiffeurs eux-mêmes, où des clients *étaient trépanés au cosmétique*, cachèrent sous des serviettes leurs autoclaves, et la ville entra dans un court repos. » (p. 55.) « Les cerveaux huilés prenaient le ciel. » (p. 57). Il y a des intentions incompréhensibles : « Les derniers dîneurs eux aussi, décantaient doucement un bonheur. *Le sommelier était immortel.* » (p. 45). Mais tout cela n'est que la rançon d'une originalité forte, d'une richesse concentrée. Après l'excès ou le défaut, il convient de signaler la pleine réussite du style : « ...L'un de ces corps repus de siestes, gonflés de sucre, émus de vœux et de présages, une femme espagnole. » (p. 51); ou ceci encore, dans le public d'une course de taureaux : « De la foule s'élève par degrés la masse compacte d'un grondement que le premier tour d'adresse concassera en mille bruits. » (p. 53). Ou enfin, tout différemment : « On entrait dans son regard comme dans un bain; et ses yeux avaient la couleur de l'eau où le nageur lit encore le fond à plus de cent brasses du rivage. » (p. 89.)

Il y a beaucoup de talent dans ce livre, un talent de premier ordre, et peut-être le ton serait-il plus uni, plus fondu, l'accent moins dur, moins heurté, la résonnance plus sympathique, si le Français dont nous sont rapportées les expériences ne souffrait une mélancolie secrète, une irritation aussi, un malaise de s'être ainsi séparé des siens. Il garde, qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou l'ignore, la nostalgie des pays de France, de ces provinces, de ces villages que d'autres, dans leur vie et dans leur art, ont embrassés. Il n'était pas fait pour s'arracher au cadre normal et familier auquel une si longue accoutumance héréditaire l'avait accordé. Comme il est très intelligent, il s'est épris de connaître; comme il est très sensible, il s'est prêté au charme des êtres et des choses. Curieux et ardent, il s'est laissé étourdir, griser. Lucide malgré tout, l'esprit continuait de veiller et gardait une finesse tranchante, — délaigneux, dominateur, il se calomnie, suivant l'usage de chez nous, et non sans une pointe de cynisme, quand il parle à la dernière page, de son âme de Français, salace, menteur et indiscret ». L'expression semble empruntée à un psychologue d'Outre-Rhin. Lui même, Pierre, le héros des aventures nocturnes, vaut mieux qu'il ne paraît ou qu'il ne veut paraître. Il vaut mieux que les personnages, hommes ou femmes, de ces diverses Nuits. Son malaise, son irritation, sa mélancolie, nous

les retrouvons, nous les reconnaissons dans ce détachement un peu forcé, cette application d'indifférence, cette coquetterie de cynisme qui composent son attitude et qui donnent le ton à son talent. Elles sont la réaction de la fièvre : une défense de l'organisme.

Et peut-être faut-il voir là l'histoire même de notre temps : « On ne sait plus comment on vit. » A une mère qui, déconcertée et confondue par sa fille, se trouvait contrainte de reconnaître : « En vérité, le ver est dans le fruit » et demandait : « Dites-moi, quelle est cette folie? » le héros de *la Nuit romaine* répond : « — C'est une génération sacrifiée, Madame, les hommes sont devenus soldats, les femmes sont devenues folles. Le destin y a ajouté encore avec un joli lot de catastrophes. » La génération sacrifiée : des critiques graves et émus l'étudient dans des livres austères. Des romanciers enfiévrés, trépidants ou raidis dans une attitude tantôt d'énergie et tantôt d'impertinence, en saisissent le désarroi, les inquiétudes, les violences, les frémissements, qu'ils jettent tout vifs au travers de pages improvisées, où se succèdent les images comme pour attraper cette vie mobile et pressée. Plongée dans ce bain de réalité, la langue des bons écrivains se retrempe, leur psychologie cesse d'être livresque, abstraite.

Il fut un temps, qui n'est pas très éloigné, où les jeunes littérateurs, contre ce qu'ils considéraient comme l'intolérable brutalité du naturalisme et du réalisme, ou la précision trop sèche, trop dure, trop arrêtée du Parnasse, cherchèrent un refuge dans l'expression des émotions fugitives, des sensations brèves, des apparences fluides, des pensées mobiles, subtiles ou compliquées. Ils imposèrent à la langue et au rythme de rudes épreuves et quelques critiques s'alarmèrent, criant au péril. Le symbolisme a passé, ne laissant derrière lui, après l'assaut livré à notre tradition poétique, que quelques belles œuvres parmi beaucoup de fatras et de vieilles formules brisées, un instrument assoupli, le goût renouvelé de cette tradition, elle-même qu'ils avaient mise en péril, un besoin de synthèse de leurs propres conceptions et des conceptions antérieures. Il en sera de même sans doute, *mutatis mutandis*, quand la vague des tendances nouvelles ou des modes du jour aura passé.

Pourvu que d'autres bons écrivains, à côté de ceux qui les représentent, maintiennent, comme quelques-uns les maintinrent il y a trente ans, les droits et le prestige d'une composition plus sereine, d'un style plus simple et plus dépouillé, attentif à n'exprimer directement que la pensée elle-même et tout le reste par l'intermédiaire de la pensée : pourvu que soient sauvegardés, en d'autres termes, l'ordre, la simplicité, la netteté, la clarté, la mesure, toutes les qualités « classiques » de notre génie traditionnel, — il est permis non seulement de ne pas s'inquiéter, mais encore d'espérer, c'est-à-dire d'attendre de bons résultats de cette crise de littérature brutale, accès de fièvre d'un organisme spirituel qui réagit.

Firmin Roz.

LE THÉATRE

PIÈCES DE JEUNES

Evidemment, voilà une fâcheuse aventure, et qui montre bien la différence redoutable qui sépare le roman du théâtre.

Dans le roman, en effet, avec un bon prix distribué par un jury habilement réclamiste et une publicité ingénieusement combinée, vous pouvez réussir une affaire de librairie presque à coup sûr. Certaines couvertures de firmes actuellement en vogue suffisent, avec un peu d'excentricité dans le style, à garantir une bonne vente.

Au théâtre, par contre, la publicité ne devient opérante qu'à la quinzième représentation : les dix premières représentations ne dépendent, elles, que des lois générales du théâtre : tournant dangereux !... Ainsi, au Gymnase, une pièce, qui avait pour elle le prestige si à la mode d'être signée de deux noms absolument ignorés, qui avait été précédée de l'attente la plus favorable et à laquelle les avant-premières et les propos de coulisses avaient tissé comme un tapis de gloire, a vu, en quelques heures, se retourner contre elle toutes les forces mystérieuses qui eussent dû établir sa fortune !...

Erreur de M. Lugné-Poe, qui avait découvert le manuscrit de la pièce ?... Erreur de M. Bernstein qui l'avait accueillie, puis montée avec enthousiasme ?...

En écoutant les deux premiers actes de *Barbe blonde*, je ne cessais de me répéter : « Comment Lugné-Poe, qui est un si sûr limier, comment Bernstein, qui est un si sûr dramaturge, ont-ils pu s'illusionner sur un tel manuscrit ?... Il n'y a là que du comique le plus faux, le plus fabriqué, le plus voulu... Les rapports des personnages entre eux ne donnent jamais l'impression

de la vie... Tant d'efforts concertés n'effacent ni l'ennui, ni la banalité... On ne comprend rien, ou ce que l'on comprend offre si peu d'intérêt !... La vie est la vie, je le sais bien... Mais la vie n'est pas l'art... L'art est la vie avec quelque chose en plus, qui est l'artiste...

Enfin, au troisième acte, j'ai cru comprendre ce qui avait pu se passer dans l'esprit de Lugné Poe et de Bernstein. Ils sont tous deux si intelligents et si expérimentés qu'ils n'ont vu, dans la pièce qui leur était proposée, que celle qui aurait pu être faite et, pour celle qu'ils avaient tout justement sous les yeux, ils ont escompté la jeunesse des auteurs, leur gaucherie, et que tout cela serait pris pour une formule inédite et une technique originale...

Les choses auraient pu, en effet, se passer ainsi. Pourquoi en a-t-il été autrement ?

Il y avait, dans *Barbe blonde*, un beau sujet. Le voici :

Supposez un de ces ménages, comme il y en a tant, fondés sur la haine mutuelle : le mari, faible, égoïste, qui, par faiblesse et même par égoïsme, s'est laissé persécuter, jusque dans l'intimité amoureuse, par une mégère impérieuse et taquine ; équilibre instable, mais qui peut durer toute la vie, car, dans la destinée d'un notaire de province, par exemple, les circonstances sont rares, qui provoquent des crises et des ruptures d'équilibre. Pourtant, voici que, chez ce notaire, cette circonstance périlleuse apparaît : il devient amoureux de sa bonne. Ce désir, peut être encore inconscient et en tout cas inavoué, le rend plus sensible aux défauts de sa moitié. Une scène, toute pareille aux autres, éclate, mais plus violente... Sa femme fait mine de se jeter par la fenêtre... Excédé, il lui offre une chaise... Elle y monte... Ayant pris l'habitude, pour exaspérer sa femme, de la chatouiller dans le cou, peut être a-t-il, à ce moment, en une sorte de réflexe, commis l'imprudence d'esquisser le geste fatal ?... Ou bien la mégère a-t-elle voulu se suicider ?... Ou bien a-t-elle simplement glissé?... Enfin qu'est il arrivé, au juste ?... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle disparaît dans le vide et se tue... Et voilà le sujet, le très original sujet... Quelle est la part de responsabilité que, rétrospectivement, va s'accorder le veuf ?... Est-il innocent, est-il coupable?... N'a-t-il pas, dans son inconscient, souhaité, malgré lui, la disparition de la défunte ?... Va-t-il oublier ?... Va-t-il se condamner ?... Va-t-il, selon la nature et la vie, se condamner d'abord, puis oublier et, finalement, trouver le bonheur avec sa bonne ?... Quelle belle et grande crise d'une vilaine petite conscience !...

Pourquoi les jeunes auteurs de *Barbe blonde* ont-ils donc tiré si peu de profit d'une telle aubaine ?...

D'abord, ils ont imaginé que la mégère avait-elle-même éprouvé un sentiment romanesque et malheureux pour un sien cousin, lequel était lui-même en relations galantes avec la bonne. Ils ont ainsi voulu rendre plausible l'hypothèse d'un suicide, — ce qui était tout justement affaiblir le sujet. De plus, cette bonne, qui a déjà un galant, ce galant qui se sent le rival du patron, tout cela établit des rapports conventionnels, — j'entends à la volonté des auteurs, — qui nous enlèvent le sentiment de la vie. Et si j'insiste sur ces complications inutiles ou malheureuses, c'est parce qu'elles me semblent déceler, ainsi que certaines répliques, le principe même de l'erreur qui a tout gâté.

Je ne suis pas éloigné de penser, en effet, qu'il se forme, à l'heure actuelle, dans la jeunesse, une esthétique très dangereuse du comique. Le comique ne peut jamais jaillir que de l'observation : toute combinaison le tue. Ceux qui, pour le quart d'heure, ont entrepris de faire rire les honnêtes gens le font à grands coups d'artifice et de volonté... Je crois les jeunes auteurs, à qui la fortune vient de jouer un si méchant tour, fort intelligents. Ils ont abusé de cette intelligence dans leur scénario et leur dialogue : qu'à l'avenir ils emploient cette intelligence à s'en guérir : ce n'est pas si malin de faire une pièce, quand on a un sujet !...

Si les articles de la pauvre Critique étaient moins éphémères, on se souviendrait peut-être qu'à propos d'une pièce de M. Saint-Georges de Bouhélier et à l'intention de définir sa belle tentative d'art synthétique, j'avais, par analogie avec le drame grec où collaboraient tous les arts à l'effet dramatique, employé, pour la première fois, je crois, l'expression de « théâtre intégral ». Une lettre très amicale de M. Saint-Georges de Bouhélier avait témoigné de sa satisfaction. Il me remerciait d'avoir, par cette expression, résumé son dessein.

C'est donc avec un plaisir particulièrement vif que j'ai vu se constituer le groupement de la *Chimère*, où de jeunes auteurs dramatiques, désireux de réformer tout à la fois la composition, l'interprétation et la mise en scène des œuvres dramatiques, ont formulé leur idéal esthétique dans les termes suivants :

« Lorsque fut fondée la *Chimère*, son programme avouait l'ambition d'orienter le théâtre de demain dans la voie du drame *intégral*, où le mot ne règne plus seul, mais où les autres éléments reprennent tout leur pouvoir d'expression... »

Dans une telle conception, certes, « le texte reste la base de l'œuvre », comme l'affirment les Compagnons. Parmi ces éléments, qui doivent rentrer dans le drame complet, de même que « Noé avait fait entrer dans l'Arche tous les êtres vivants qui devaient repeupler le monde », l'un des principaux, pourtant, est le silence.

Dès que nous avons vraiment *quelque chose* à dire, nous sommes obligés de nous taire..., disait Maeterlinck, renouvelant, par un sens mystérieux et profond, la phrase célèbre du sous-officier : « D'abord, quand vous parlez à un supérieur, il faut commencer par vous taire!... »

Si donc le théâtre veut vraiment devenir intégral, c'est-à-dire, en même temps qu'il emploie tous les moyens d'expression, exprimer l'inexprimable, il ne doit point trop compter sur la parole, c'est-à-dire, en définitive, sur la littérature, mais sur la puissance des sentiments et des situations, c'est-à-dire sur tout ce qui est si profond et si manifeste à la fois que cela va sans dire. La logique du théâtre, dit avec force Jean-Jacques Bernard, n'admet pas les sentiments que la situation n'impose pas. Et si la situation les impose, il n'est pas besoin de les exprimer. »

Ainsi se noue, avec les nouveautés les plus hardies en apparence, la tradition solide, et la *Chimère*, avec tout son envol, se rattache directement à celui qui proclamait que « la vie véritable, et la seule qui laisse quelque trace, n'est faite que de silence ». Si toutes les paroles se ressemblent, tous les silences diffèrent, et la plupart du temps toute une destinée dépend de la qualité de ce premier silence que deux âmes vont former... »

Dans cet ordre d'idées, la *Chimère* qui, pendant tout le mois de mai, a donné une très belle suite de représentations, nous offre deux œuvres particulièrement significatives, *Césaire*, de M. Schlumberger, et *Martine*, de M. Jean-Jacques Bernard.

Ce sont deux études de simples, dans un goût de raffinés épris des Primitifs.

Césaire met en scène, parmi des pêcheurs, une étrange rivalité. Césaire est venu au monde dans de mauvaises conditions physiques : il n'a pas même pu achever d'être un homme. Mais, en compensation de cette faiblesse de corps, la nature lui a donné la puissance de l'esprit. De bonne heure, il a découvert que par là il dominait tous les autres et nul ne pouvait résister à son regard et à sa volonté. Il sait jouer des âmes et démonter les imaginations. Il a aimé une femme. Un homme la lui a prise et c'est sur cet homme qu'il exerce une vengeance toute intellectuelle en vidant le cœur et le cerveau de cet heureux amant qui finit par douter lui-même d'avoir aimé la femme qu'il a possédée. Pour échapper à cette emprise du tourmenteur, il le tue. Mais, avant d'expirer, l'autre lui jette un dernier regard, qui tue le souvenir, c'est-à-dire l'âme, comme la barre de fer a assommé le corps.

Tout l'intérêt de cette œuvre singulière et puissante consiste dans la désagrégation d'une personnalité sous l'influence mystérieuse d'une autre. De ces deux hommes, l'un a possédé une femme selon la chair et l'autre selon l'esprit : quel fut le vrai possesseur ?... N'est-ce pas celui qui seul se souvient, garde présent le passé, alors que l'autre sent sa propre mémoire se dissoudre et son bien de jadis échapper aux prises mêmes de sa conscience ?...

Dans *Martine*, M. Jean-Jacques Bernard, dont nous avons tant admiré *Le feu qui reprend mal*, nous conte l'histoire d'un grand amour silencieux. Martine, fille blonde et rustique, a vu, un jour de soleil, sous le pommier du chemin où elle s'était arrêtée pour se reposer un instant, apparaître, une valise à la main, le petit-fils de sa patronne, qui revient du front. Ils ont échangé le regard de la jeunesse et de l'amour, avec le silence de Maeterlinck, où Martine a mis toute son âme. Mais Julien, le jeune homme, n'avait mis que la joie du retour, de la liberté, de la vie retrouvée. Il se marie avec une autre. Martine souffre en silence, puis se sacrifie en silence, pour faire plaisir à la vieille femme qui souhaitait la voir mariée et établie. Elle épouse le paysan qui l'aimait et, sur le point d'être mère, en un suprême adieu à Julien, ferme son âme et sa destinée sur son secret.

Est-il besoin d'ajouter que, dans toutes ces tentatives de théâtre intégral, la mise en scène et l'interprétation sont d'une importance primordiale ?... Martine, notamment, a été jouée par une jeune comédienne du naturel et de la sensibilité les plus touchants et les plus harmonieux. Je souhaite ardemment que « la saison du printemps » de la *Chimère*, littérairement si féconde et si brillante, ait aussi été un peu fructueuse financièrement.

Gaston RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

L'ART ORNEMENTAL AU SALON

Les Artistes Français ont accueilli cette fois en représentants de l'art ornemental chez eux, les Artistes Décorateurs, qui chaque année au pavillon de Marsan tiennent exposition d'art nouveau.

En peinture les Artistes Français résistent à l'innovation ; pourquoi ont-ils moins de méfiance quand il s'agit de l'ornement? Innover dans ce domaine est cependant plus grave que dans celui de la peinture, car il s'agit de tout un machinisme où l'industrie est engagée, sans compter le public plus vaste dont le goût est modifié par là. Supposé qu'on se trompe, le dommage est bien plus grand, bien plus durable, de correction bien plus difficile. Il faut croire qu'on ne craint rien de pareil, et qu'on est sûr des résultats.

Pourtant que d'objections se présentent! que de raisons de se défier! Les amateurs de l'art nouveau n'osent eux-mêmes parler de succès. Pour louer l'exposition, on ne les entend se servir que du mot d'*effort*. « Voilà un grand effort », disent-ils. Mais quoi! Si cet effort est manqué? Rien ne compte en fait d'art que les réalisations.

J'incline à croire que les causes de l'événement tiennent toutes dans le désir des Artistes Français de ne plus passer pour rétrogrades, et dans l'adresse qu'ont eue les autres de faire de ce désir leur profit. Reste à savoir comment les architectes, gardiens de l'art en ces matières, ont fait moins d'obstacle que les peintres, qui tiennent les artistes du Salon d'Automne dehors. Je ne me charge pas d'expliquer cela.

*
* *

Donc on nous présente l'art nouveau : on nous le présente sans concurrence. Toute autre production est exclue. Parlons donc de cet art uniquement, et, dans la vacance d'autres soins, faisons un retour sur son principe.

Il est négatif ; il tient dans cette consigne, de ne pas imiter l'ancien. Ainsi l'annonce-t-on dans les livres, et un coup d'œil jeté sur les œuvres révèle l'absence de toute autre inspiration.

Ce principe négatif est un inconvénient. Car que tirer d'une négation pure? Il y a la haine du mauvais, l'indignation, qui *vaut un Apollon*, dit Despréaux, mais en critique seulement. Or il s'agit ici d'inventer. Plus on y songe, moins on comprend que des artistes aient pu choisir un point de départ aussi ingrat. Il est vrai que les gens de lettres ont eu part à ce choix, que l'art nouveau n'est pas sorti tout entier des ateliers. Quand il commença d'être en France, aux environs de 1889, il avait derrière lui toute une métaphysique, celle de Ruskin, lequel n'était qu'un critique.

Quant aux raisons de goût qui l'ont lancé chez nous, elles renferment un malentendu. L'a-t-on remarqué ? Peut-être. Enfin le voici.

Les artistes ont senti le dégoût des styles issus du second Empire. Ces styles sont des imitations du Louis XVI et de la Renaissance, dénuées de grâce et de génie. Pourquoi ce défaut ? Parce que, a-t-on répondu, ce sont des imitations. N'imitons donc plus. Mais la réponse est fausse.

Ce qu'il y a de mauvais dans ces styles ne tient pas à l'imitation. Autrement, comment se ferait-il que dans les anciennes écoles, les styles aient réussi en imitant? On dit qu'ils ne faisaient que s'inspirer. Parfois. Mais parfois aussi ils copiaient. Les artistes de Louis XVI ont copié le pompéïen, ceux de la Renaissance ont copié l'antique. Il y a à Fontainebleau une table en laqué blanc qui rend trait pour trait le trépied d'Herculanum. Les Petits Arabesques du fameux Ducerceau sont copiées de même, de l'italien d'Enée Vico. Cela n'empêche pas de les admirer, même de les trouver bien français.

A quoi tient le mal ? A un point qu'on ne voit pas, et dont l'omission cause cette méprise. C'est une simple question de culture dans les ouvriers d'autrefois. Ils savaient dessiner. S'ils copiaient un motif, c'était avec toute la sûreté, l'intelligence, la plénitude, que donnent une connaissance étendue, une pratique consommée des formes naturelles : figures, fleurs, animaux, paysages. Qu'ils suivissent le modèle ou qu'ils y ajoutassent, cela n'importait absolument pas. La même liberté, le même génie, s'révèlent dans la copie exacte et dans les arrangements plus libres. Dans un cas comme dans l'autre, l'ouvrier d'autrefois dominait la matière offerte par son modèle, il la pénétrait à fond, en sorte que ce qu'il en tirait avait la grâce de l'original.

L'ouvrier moderne a manqué de cette science. A ce qu'il employait de modèles il s'est trouvé tout à coup comme rivé. Ce n'est pas qu'il copiât plus qu'un autre. Au contraire, conscient de sa faiblesse, il aurait eu honte de copier. Il arran-

geait. Le Louis XVI du Second Empire modifie bien plus constamment les ornements Louis XVI originaux, que le Louis XVI original n'a modifié ceux de Pompéïes. Mais quels arrangements! Dépourvus de suite et de goût, espèce de marquetages informes, qu'on a eu raison de détester. On s'est seulement mépris sur le point qui méritait réprobation.

En conséquence le remède qu'on y a apporté ne guérit rien. Le mal n'est pas dans l'imitation. En supprimant l'imitation on n'en a pas ôté la cause. Il est dans ce que les faiseurs de modèles employés à ces choses ne savaient plus dessiner. Ils ne le savent pas davantage aujourd'hui. Il s'ensuit que ce qu'ils innovent ne vaut pas mieux que ce que les autres copiaient.

On s'est donc sans profit privé de tout secours. On a coupé l'inspiration de ses éléments naturels, sans parvenir à lui donner l'essor. Elle se traînait autrefois parmi une matière riche qu'elle saccageait ; elle se traîne aujourd'hui dans le vide absolu d'une évidente stérilité.

*
* *

L'exposition du meuble ne mérite pas d'autre nom. Cela se conçoit. Ces objets tiennent de l'architecture. Leur forme est fixée par l'usage qu'on en fait. On aime à nous conter que nos mœurs la renouvellent. Pure plaisanterie. Depuis quatre mille ans que le genre humain s'assied, la forme d'un siège n'est plus à découvrir. Le nouveau qu'on y cherche, ne peut être que dans l'ornement. Mais l'ornement proprement dit n'est fourni que par la tradition. Un individu seul ne saurait l'inventer. Pour être original il faut donc s'en passer.

C'est ce que font ces artistes. La nudité de leurs inventions n'a pas d'autre cause au fond. Les voilà donc réduits à la forme brute du meuble, tenus en échec par ce qu'elle a d'établi en même temps que d'inévitable, n'ayant de ressource qu'à la tourmenter de cent manières, où rien n'apparaît que l'intention de faire neuf. Mais cette intention prise en soi, en quoi diffère-t-elle du dessein de contrarier? Ce n'est donc pas une chose supportable.

On assure qu'il y a autre chose : par exemple, les égards pour les commodités. Hélas! c'est tout le contraire. Dans une glace, celui qui se regarde a besoin de voir ses épaules : c'est pourquoi les glaces de tout le monde sont en forme d'ovale assez large. Est-ce pour cela que M. Montagnac donne à la sienne la forme d'un fuseau? Les vitrines d'une bibliothèque doivent découvrir les livres du haut en bas pour la recherche. Est-ce pour cela que M. Dufresne couvre dans la sienne ce haut et ce bas, de saillies pleines? Je le répète, il s'agit seulement de faire ce que personne ne fait.

M. Chareau expose un meuble de bureau où le dossier du canapé et du fauteuil, ailleurs arrondi ou de droit fil, offre une série d'angles brisés. Dans le dessin des fauteuils qu'il donne à son salon, M. Follot développe le siège en largeur et écrase le dos, pourquoi? Parce que le fauteuil ordinaire a le siège moyen et le dossier haut. Les meubles d'appui appliqués au mur dont on s'est servi jusqu'ici, sont ou carrés, ou demi-ronds, ou dérivés de ces deux formes par des ressauts ou des lignes courbes. M. Ruhlmann, M. Mam, MM. Bagge et Huguet dessinent donc ce meuble en trapèze aplati, présentant une façade entre deux pans coupés qui vont s'écraser sur le mur. Ainsi du reste.

En couleur on cherche l'harmonie des tons, on évite le criard et le discordant. M. Groult fera donc une chaise longue où l'étoffe est rose tendre et le bois laqué vert pré. On redoute l'étalage de riche matière sans art, contraire au mot du poète : *materiem superabat opus*. Sur un piano carré comme quatre planches, M. Follot couchera donc un vermillon, et sur ce vermillon le luxe éclatant d'un simple et grossier carreau d'or. Notre usage est d'avoir des tables à la hauteur de nos poitrines quand nous sommes assis, on les mettra donc à nos genoux ; d'avoir les coudes pliés sur les bras du fauteuil, en mettant ces bras au niveau du dossier on nous forcera donc à tenir les poignets hauts. Nous mettons des fleurs au milieu de la table, M. Dufresne y met un jet d'eau. Ainsi l'essence de cet art n'est que de contredire. Il dit non. Non aux habitudes, non aux commodités, non aux règles ordinaires de forme et de couleur.

Dire oui, c'est imiter. Il suit donc son principe, dont la sécheresse et la monotonie éclatent dans ces résultats.

Mais le plus retentissant de ces *non* répétés, est celui par lequel il repousse, en même temps que l'ornement, les formes infléchies. Ce refus n'est pas universel. Les exceptions qu'on y voit faire, ne sont après tout que celles du goût, vivant en plusieurs de ces artistes bien doués, qui vont peinant sur de faux principes. Mais enfin la tendance la plus suivie ici est celle de borner toute espèce de forme par quatre planches.

La raison en est simple. Dans ce parti extrême

on est sûr de ne rien imiter. C'est, comme un refuge heureux où se met en paix, la crainte de ressembler à qui que ce soit au monde. De là la table cubique de M. Charpentier, de là les fauteuils cubiques de M. Mam, sa suite de panneaux de laque rouge dans un châssis carré; de là les montants et les chambranles carrés où M. Collet emprisonne, au sein de sa chambre à coucher, la fenêtre après le lit, la cheminée après la fenêtre.

*
* *

Dans quantité de ces dessins s'accuse tristement une absence d'imagination. Dans d'autres celle-ci se donne carrière comme elle peut. On sera frappé à cet égard du salon exposé par M. Robert Poulet, où les fauteuils évoquent curieusement l'image d'une grosse personne assise. L'effet est risible, comme il sied à des talents mal employés; les autres salons ne font pas rire, ils ennuient. Tout manqué qu'est celui-là, il s'imprime fortement dans l'imagination, et l'on est forcé de penser que, travaillant sur d'autres principes, l'artiste serait capable de choses curieuses et belles.

Au total, les seuls de ces exposants qui maintiennent un mélange de goût et de bon sens, sont MM. Sue et Mare. Il n'y a que leur mobilier de bureau, leur salle à manger, qu'on puisse regarder sérieusement.

Comme tous leurs confrères, ils ont la superstition du neuf, mais tenue en échec par un sentiment juste du raisonnable et de l'agréable. Comme les autres ils évitent les profils saillants, mais leur petite table basse ne manque pas de les remplacer par un profil rentrant. Somme toute c'est un profil japonais. La ligne fléchissante apparaît dans leurs meubles, dans les pieds comme dans la tablette du bureau, dans les chaises et dans les dessertes de leur salle à manger.

Aussi sont-ils moins éloignés que les autres de ressembler aux styles anciens. Un air de Louis XVI ou d'Empire flotte çà et là sur leurs inventions. Cela tient à ce qu'au nom de la philosophie, le style Louis XVI avait consommé une première épuration des arts. Le motif ornemental, exclu pour les Artistes Décorateurs, était chichement borné alors aux membres d'architecture retrouvés dans l'ornement antique; le reste, comme dans l'art nouveau, devait être constitué d'objets au naturel. Voilà ce qui fait que MM. Sue et Mare rattrapent ces styles sans les chercher.

Je me demande si ce qui manque à de pareils artistes n'est pas d'avoir pris une bonne fois deux heures pour réfléchir aux conditions normales de l'invention dans les arts, pour écarter le tas d'erreurs versé par d'ignorants organes de la célébrité, pour résoudre enfin par eux-mêmes une question que la pratique seule peut éclairer de lumières complètes.

*
* *

Les bijoutiers, les céramistes, les gainiers, les relieurs, ont moins à pâtir des principes auxquels les ébénistes succombent. Ils échappent aux lois de l'architecture. La servitude d'innover les trouve renfermés dans un cercle moins étroit.

Les objets représentés au naturel, figures, fleurs, fruits et accessoires, seuls autorisés par l'art nouveau, sont d'un emploi facile chez eux. Quoique péchant par la monotonie et la maigreur, rien n'empêche que ce fond, manié par un goût délicat, ne donne quelques bons résultats.

Ainsi, M. Templier, dans le dessin d'une boîte, groupe agréablement des pissenlits. Mais il a moins de bonheur dans celle qui fait pendant, où, délaissant l'objet naturel, il n'a de ressource que quelques jeux calligraphiques ingrats. Ainsi M. Miault, dans une chaîne de losanges, dessine des barbes de blé ou peut-être des insectes, d'une parfaite délicatesse ; il y aurait de quoi plaire beaucoup si le cadre n'était pas si grêle. Ainsi dans la poterie, M. Decorchemont modèle en formes agréables sa pâte de verre, où les veines font une variété charmante. Des dessins légèrement rustiques, zones régulières, festons de fruits, sont relevés par ce prestige. Ainsi M. Mayodon modèle en bleu et vert des dessins de vase inspirés du persan, d'un bel effet. Ainsi M. Amiot place un cadran de pendule sur un nœud de serpents entrelacés, d'un dessin aussi nerveux que souple.

Tous ces succès relatifs concourent à donner le change. Il est facile d'en voir la cause. Nos ouvriers d'art ont du goût. Chez quelques-uns le changement de méthode a eu au moins cet effet d'exciter l'imagination. Mais le terme de ce changement l'emprisonne. Tout ce que ce Salon compte d'esprits bien faits sera forcé, je suppose, de le reconnaître enfin.

Louis Dimier.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Chronique Tchécoslovaque

Ceux qui s'occupent sérieusement de l'étude des problèmes politiques de l'Europe actuelle devraient lire le magistral discours que M. Bénes, retour de Gênes, a fait à la Chambre tchécoslovaque. Dans ce discours, publié in-extenso au n° 22 de l'*Europe Nouvelle*, ils trouveraient une juste critique de la conférence, de l'attitude de la délégation soviétique à Gênes, un exposé clair et impartial des difficultés anglo-françaises, des paroles très franches sur la politique suivie par la Petite Entente et par la Tchécoslovaquie, ainsi qu'une appréciation mesurée des résultats de la Conférence. Cette pondération, également éloignée d'un optimisme béat que d'un pessimisme négatif, qui caractérise toute la politique du Premier Tchécoslovaque, se fait également jour dans l'autre grand discours, prononcé le 30 mai en conclusion du débat parlementaire et en réponse aux critiques qui lui avaient été adressées par MM. Kafka, leader des partis allemands, et Sméral, chef du parti communiste. Répondant aux doléances de M. Kafka qui avait attaqué le traité de Versailles, l'impérialisme français, la Grande et la Petite Entente, et qui avait jonglé de l'idée du droit des nations de disposer d'elles-mêmes, M. Bénès a su lui infliger, *suaviter in modo, fortiter in re*, une bonne leçon, en prenant hautement la défense de la politique française et des droits français. Quant à M. Sméral, opportuniste autrichien acharné pendant la guerre et communiste rouge depuis la constitution de l'Etat tchécoslovaque, M. Bénès avait beau jeu de réfuter ses critiques de la politique extérieure tchécoslovaque, notamment en ce qui concerne la Russie. Les deux déclarations ont été accueillies avec satisfaction de tous les partis de la coalition. La Chambre et le Sénat ont voté, à grande majorité, leur confiance à la politique de M. Bénès dont la position se trouve affermie.

Tout en étant étroitement mêlé à toutes les négociations politiques de Gênes, M. Bénès ne perdait pas de vue le programme de consolidation économique de son pays qu'il poursuit méthodiquement depuis longtemps. Il a profité de la présence à Gênes pour préparer ou conclure, en marge des discussions de la Conférence, une série de traités de commerce complétant ceux qu'il a déjà conclus : ainsi la délégation tchécoslovaque a discuté particulièrement des questions économiques avec l'Italie pour compléter le traité de commerce déjà existant par des rectifications du régime douanier, elle a ébauché avec le Portugal un traité de commerce qui sera bientôt négocié, elle a posé les bases pour un traité avec la Lettonie et avec la Grèce, et elle a conclu avec la Russie un traité de commerce signé depuis, se réservant la reconnaissance *de jure* qui est une question d'ordre européen et dans laquelle la Tchécoslovaquie entend agir d'accord avec le reste de l'Europe. Quant à la Hongrie, j'ai déjà indiqué ici qu'on a discuté, avec le comte Bethlen, sur la reprise des négociations politiques et économiques. Mais avant d'en venir à la conclusion d'un traité, il faudra attendre un éclaircissement définitif du point de vue hongrois dans la question des Habsbourg. On possède de sources très véridiques, des informations que, depuis la mort de Charles, les milieux monarchistes, loin d'avoir désarmé, nourrissent au contraire des espoirs pour l'avenir. Il serait utile de connaître clairement le point de vue du gouvernement hongrois dans cette question. Les élections, sans avoir donné au gouvernement une majorité écrasante, lui assurent cependant une position assez forte pour qu'il puisse dissiper toute équivoque. Il est urgent que le gouvernement du comte Bethlen déclare ouvertement si, oui ou non, il veut tenir ses engagements vis-à-vis de l'Europe. L'heure des tergiversations est passée. Pour la troisième fois, la Tchécoslovaquie tend sa main à la Hongrie pour trouver un *modus vivendi* honnête. La Hongrie saura-t-elle apprécier ce geste ?

La même question des minorités qui faillit troubler la Conférence de Gênes a apporté une note discordante dans le Congrès de L'Union Internationale des Associations pour les Ligues des Nations, tenu à Prague, du 3 au 7 juin.

Le Congrès ayant abordé la discussion des questions des minorités, le président de la commission minoritaire, Sir Dickinson, a fait part du rapport rédigé de concert avec les professeurs Boyssen, de Bordeaux, et Egger, de Suisse.

Sir Dickinson a particulièrement souligné l'effort de la Tchécoslovaquie pour trouver une solution juste de cette question, car cet Etat a été édifié sur la base d'une constitution tout particulièrement libérale et démocratique. Mais dès la séance plénière, le délégué tchécoslovaque, le sénateur Brabec, a dû protester contre le rapport allemand basé sur les dépositions des témoins stipendiés et vivant hors de Tchécoslovaquie. La délégation tchécoslovaque proposa par contre une formulation internationale, demandant que des dispositions du traité de paix fussent mises en harmonie avec la situation des différents Etats. Elle se montra favorable à une autonomie plus grande des minorités compactes, à condition que les minorités observent envers l'Etat une attitude loyale. Malgré l'opinion de M. Dickinson qui s'était rallié à M. Brabec et demandait le renvoi de la motion devant la commission, M. Ruffini, interrompant le débat, a fait procéder au vote sur proposition Bernstorff-La Fontaine, comportant l'adoption sans changement ni restriction des résolutions de la sous-commission, de même que la transmission de l'ensemble du matériel à la Ligue des Nations. La motion ayant été adopté par 55 voix, les délégués de la Petite Entente ont déclaré quitter le Congrès, car le vote ayant été admis avant la fin du débat, les adversaires de la proposition ont été mis dans l'impossibilité de faire valoir leur point de vue. Le vote lui-même implique au surplus une attaque contre la souveraineté des Etats Nationaux.

Ainsi, loin d'avoir contribué à l'apaisement, le Congrès marque la banqueroute de l'Union. Il est à retenir que la décision a été amenée par des votants qui ne font pas partie de la Société des Nations. Il est encore à retenir que M. Bernsdorff, qui a osé reprocher la déloyauté aux membres tchécoslovaques de la Commission minoritaire, est le même Bernsdorff qui, malgré sa qualité d'Ambassadeur du Reich, a été, au début de la guerre, expulsé par le gouvernement des Etats-Unis pour agissements déloyaux. La délégation française a eu l'occasion de voir, une fois de plus, les Allemands à l'œuvre. Elle jugera et elle parlera.

H. Jelinek.

Chronique Roumaine

Nous avons vu dans la chronique précédente que la situation extérieure de la Roumanie est très favorable en général et que même ses relations avec les Soviets russes sont pacifiques et promettent de le rester.

Nous donnerons aujourd'hui un court aperçu de la situation intérieure de ce pays.

A en juger par la dépréciation de sa monnaie, cette situation serait plus critique qu'à tout autre moment depuis l'armistice jusqu'à ce jour. Les données précises les plus récentes arrivées de Bucarest prouvent le contraire.

Seule une comparaison entre le passé et le présent permet de juger exactement une situation. En 1919, le déficit budgétaire de la Roumanie était de trois milliards deux cents millions; il était de plus de deux milliards et demi l'année suivante et, en 1921, il n'atteignait même pas deux cents millions de lei! Cet écart incroyable entre le déficit des deux premières années qui ont suivi la guerre et l'année 1919, révèle une force économique et une abondance de ressources impressionnantes. Autre exemple : en 1919, la Roumanie exporte pour cent millions de lei, c'est-à-dire presque rien; en 1920, son exportation est de trois milliards! En 1919, les recettes des chemins de fer roumains sont de 277 millions de lei : elles sont de 1 milliard 400 millions en 1921 et elles sont déjà de près de 2 milliards pendant les cinq premiers mois de 1922. Le nombre de locomotives en service est de 1.000 en 1920 : il atteint près de 2.000 en 1922. Il y avait 63 trains de passagers en fonction en 1919 : il y en a 300 en 1922; les trains de marchandises passent de 59 à 500. Les ateliers des chemins de fer réparaient 379 wagons par mois en 1919 : ils en réparent cinq mille par mois aujourd'hui.

On pourrait continuer ces comparaisons. C'est inutile. Dans tous les domaines de l'économie d'un Etat, on constate, en Roumanie, un relèvement, une prospérité qui s'accroît avec une étonnante rapidité. Et ce qui donne une idée des ressources de ce pays, c'est le fait que la Roumanie actuelle n'est pas encore arrivée même au chiffre d'exportation de céréales de la petite Roumanie d'avant la guerre. Celle-ci, en 1913, sur un total d'exportation de 450.000 wagons, avait envoyé à l'étranger 300.000 wagons de céréales. Or, à ce moment-là, sa superficie totale était de 130.000 kilomètres carrés, et celle de son sol arable de 5 millions d'hectares. Aujourd'hui, la nouvelle Roumanie a 300.000 kilomètres carrés, et la Bessarabie lui apporte 2 millions et demi d'hectares de terre arable et la Transylvanie 1.300.000, auxquels s'ajoute l'apport de la Bucovine, du Banat et du Maramuresh (Marmaros).

Enfin, la Roumanie a pris des mesures pour que le service du coupon de la dette publique roumaine fût désormais assuré par ses propres ressources et la somme nécessaire à cet effet a été inscrite au budget.

Quelle conclusion résulte-t-il de ce qui précède? Pour l'opinion publique française, un fait réjouissant. Aux bouches du Danube, à l'autre bout de l'Europe, la France possède un ami fidèle et sûr, qui lui est dévoué par le cœur et par la race, qui a les mêmes intérêts qu'elle : c'est le peuple roumain. Comme la France, la Roumanie a un intérêt vital à maintenir les traités de paix; comme elle, ce pays est profondément attaché aux principes d'ordre social, de respect de la propriété et de la liberté, bref à toutes les conditions en dehors desquelles la vie des sociétés et des individus et le développement normal des civilisations sont impossibles. La Roumanie est sortie de la guerre mondiale avec son idéal national réalisé, mais avec des blessures profondes. En 1919, sa faiblesse, sa pauvreté, le nombre des ruines, l'état des finances, le désordre de l'administration, en un mot tous les résultats de l'ébranlement, du bouleversement produits par la guerre étaient si graves que l'on commençait à avoir des inquiétudes sur son avenir, ou du moins sur sa possibilité de rapide relèvement et de consolidation. Les effets de ces inquiétudes se traduisirent par une considérable dépréciation de la monnaie roumaine sur les marchés étrangers.

Or, trois ans à peine ont passé depuis lors, et aujourd'hui, on l'a vu ci-dessus, la Roumanie est incontestablement un des pays d'Europe qui se relèvent le plus rapidement, le plus sûrement.

L'ordre a été introduit dans les finances et dans l'administration. L'inflation de la monnaie fiduciaire a été sévèrement arrêtée, au point que depuis six mois la Banque nationale de Roumanie n'émet plus aucun billet pour les besoins de l'Etat, lequel n'a plus émis aucun bon du Trésor pour subvenir à ses dépenses; enfin, la Roumanie a cessé d'augmenter sa dette et elle n'a pas besoin d'emprunt pour ses dépenses intérieures. En ce moment, le gouvernement roumain, après avoir équilibré le budget et mis de l'ordre à l'intérieur, s'occupe à consolider la dette flottante extérieure, contractée pendant et pour les besoins de la guerre. A l'heure où paraîtront ces lignes, il est possible, et même probable, que des résultats précis et intéressants pour les porteurs français de titres roumains soient officiellement annoncés.

L'opinion publique française apprendra avec une vive satisfaction ce raffermissement et cette augmentation des forces nationales et économiques du peuple roumain, ami et allié des bons et des mauvais jours, passés *et futurs*.

D'autre part, le mariage, qui vient d'avoir lieu à Belgrade, du roi des Serbo-Croato-Slovènes avec la princesse Mariora, fille du roi de Roumanie, est un événement d'une réelle importance politique. En effet, par l'alliance des deux maisons régnantes, le rapprochement devient plus étroit entre leurs deux pays, et plus leur union se resserre, plus augmente leur force, liée à la force de la France pour la sauvegarde des traités et de la paix. En fait, on peut estimer avec raison que la situation en Europe centrale et orientale commence enfin à s'éclaircir et à se stabiliser. Des foyers de troubles peuvent subsister çà et là, surtout dans les pays vaincus, mais leur menace est enrayée par le système d'alliances qui existe dans cette partie de l'Europe. La Roumanie est un des facteurs essentiels de ce système, la création duquel les hommes d'Etat roumains ont d'ailleurs tant contribué. C'est pourquoi le public français est le premier à se réjouir de l'amélioration qui se produit dans la situation économique de la Roumanie et l'accueille avec les meilleurs souhaits et économiques français à MM. Jean Bratiano, président du Conseil, et Vintila Bratiano, ministre des finances de Roumanie, ont prouvé combien la France tient à aider la Roumanie dans son œuvre de relèvement et de consolidation.

E. A.

BULLETIN MARITIME

Le port de Marseille

Le port de Marseille est le plus important et le plus ancien des ports de France ; il dessert un grand centre industriel et relie les régions du nord de l'Europe occidentale aux ports de la Méditerranée, et, par le canal de Suez, aux plus lointaines régions d'Extrême-Orient.

La vie active du port de Marseille est actuellement concentrée dans les 6 bassins dits « Port-Nord » comprenant : le bassin de la Joliette (1853), le bassin du Lazaret et d'Arenc séparés par le Môle du Lazaret, le bassin de la gare maritime, le bassin national, le bassin de la Pinède et le bassin du Président-Wilson (terminé pendant la guerre et qui n'est pas encore outillé). Ces bassins sont abrités par une jetée de 4.500 mètres de longueur.

La surface d'eau totale du port est de 205 hectares. Le développement des quais en longueur atteint 18.871 mètres dont 16.857 sont utilisables.

La surface des quais représente 100 hectares dont 57 1/2 sont consacrés aux voies de circulation ; 42 1/2 restent disponibles pour les dépôts de marchandises à l'air libre ou sous hangars. La profondeur en mer varie de 6 mètres dans une partie du bassin de la Joliette à 12 mètres au pied des quais de rive dans le bassin Président-Wilson. Une profondeur de 13 mètres est même prévue pour les quais de rive du futur bassin Mirabeau dont la construction est autorisée et qui donnera 5 kilomètres de plus de développement de quais. Le nombre de postes à quais actuellement existants pour navires de mer de taille moyenne est d'environ 138 dont 136 ont plus de 6 mètres de tirant d'eau.

L'outillage proprement dit du port se répartit entre la Compagnie des Docks et Entrepôts de Marseille, la Chambre de Commerce et les entreprises libres.

La Chambre de Commerce dispose de 14 hangars d'une superficie de 112.336 mètres cubes pouvant emmagasiner environ 90.000 tonnes.

Les grues sont au nombre de 97, pour une moitié électriques et dont la puissance est, pour la plupart, de 1.250 à 1.500 kilogrammes. L'outillage est complété par des moto-rampes, élévateurs, bennes, etc. Le remorquage (104 remorqueurs) est assuré par des entreprises privées.

La longueur totale des voies de quais atteint 56 kilomètres. De nouveaux faisceaux de voies sont projetés ainsi que de meilleurs raccordements avec les gares dont trois (Arenc, Joliette et Vieux Port) sont en contact direct avec les quais.

La Compagnie des Docks possède des entrepôts frigorifiques pouvant contenir, dès à présent, 1.500 tonnes de marchandises, et a commencé des agrandissements en vue de porter cette capacité à 9.600 tonnes.

D'autre part, la Chambre de Commerce et diverses sociétés intéressées ont procédé, pendant la guerre même, à des installations pour le pompage des huiles lourdes de pétrole. Quatre postes permettent d'aspirer le combustible liquide à l'allure de 200 et même 400 tonnes à l'heure. En 1921, 36.850 tonnes de mazout ont été débarquées à Marseille.

Les bassins de radoub qui dépendent de la Compagnie des Docks disposent de 7 formes variant de 85 à 204 mètres. Deux nouvelles formes de 250 à 300 mètres sont projetées. Ces bassins ont été fréquentés par 638 navires représentant 1.770.000 tonneaux de jauge en 1913 (année maxima).

La Chambre de Commerce a aménagé un môle (Môle F) spécialement pour le débarquement des bestiaux (1.100.000 à 1.200.000 moutons d'Algérie par an, avant la guerre) avec salle de lavage, pesage, etc.

Il a été consacré au port de Marseille, de 1814 à 1916, la somme totale de 199.270.854 francs dont 129.377.781 pour les travaux proprement dits et 69.952.573 pour l'outillage public.

Le programme que la Chambre de Commerce a arrêté, d'accord avec les ingénieurs en chef du Service maritime, en 1921, va comporter (pour les travaux de Marseille au Rhône, et les premiers travaux au Port de Bouc-Caronte-Martigues) une dépense totale estimée à 318.000.000 de francs pour les ouvrages seuls à répartir sur 10 années et dont 123.000.000 francs seront à la charge de l'Etat.

(*A suivre.*)

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

SERVICES CONTRACTUELS DES MESSAGERIES MARITIMES

A l'Assemblée ordinaire du 12 juin dernier, le Président du Conseil d'Administration des Services contractuels des Messageries Maritimes a indiqué dans quelles conditions s'est effectué, en exécution de la Convention de 1920, le transfert à cette Société de 16 paquebots, représentant un tonnage global de 148 681 tonneaux de jauge brute, appartenant anciennement à la Compagnie des Messageries Maritimes.

Cette flotte ne pouvant suffire à l'exécution des services dont la Société a la charge, de nouvelles unités ont dû être acquises : 81.000 tonneaux provenant de la Flotte d'Etat actuellement en liquidation ; deux paquebots achetés à la *Compagnie Russe de Navigation à Vapeur et du Commerce* et qui seront affectés à la ligne de la Méditerranée-Nord ; enfin, le paquebot *Friedrichsruhe* de 8.330 tonneaux de jauge brute, navire ex-allemand mis en vente par le Gouvernement anglais et qui a reçu le nom d'*Ambaise*.

La flotte de la Société va se trouver en outre renforcée de deux magnifiques unités. Il s'agit de deux paquebots que l'Etat faisait construire en remplacement des *Polynésien* et *Australien* perdus par faits de guerre par la Compagnie des Messageries Maritimes au cours de la réquisition générale et pour lesquels la Société se trouve, aux termes de la Convention, substituée à tous les droits et obligations de ladite Compagnie.

Le premier de ces navires, destiné à la ligne principale de Chine, et qui a été lancé avec succès sous le nom d'*Athos* le 30 mars dernier, est actuellement en achèvement aux chantiers de la Gironde à Bordeaux ; il sera en tous points comparable au *Porthos* dont il reproduit le type en y joignant tous les perfectionnements que l'expérience a pu suggérer.

La construction du second, qui doit entrer en service sur la ligne de l'Océan Indien, se poursuit à la Ciotat, dans les ateliers de la Société Provençale de Constructions Navales.

Grâce à ces différentes acquisitions, la flotte des Services Contractuels comprend actuellement, non comptées bien entendu les unités en construction, 31 navires représentant 219.000 tonneaux de jauge brute.

L'accroissement de tonnage réalisé dans ces conditions contribuera, dans une large mesure, à la reprise et au développement du trafic maritime colonial : il a permis à la nouvelle Société de rétablir presque complètement, en quelques mois, avec leur fréquence et leur régularité d'avant la guerre, les services que la Compagnie des Messageries Maritimes s'était vue dans l'obligation de réduire ou même de suspendre provisoirement à la suite des lourdes pertes dues à des faits de guerre qui avaient si gravement éprouvé sa flotte.

C'est ainsi que, dès décembre 1921, les départs sur la ligne de Chine ont pu être rétablis à l'intervalle de quinzaine prévu par le cahier des charges. Le service est également régulier sur les lignes de l'Océan Indien et de la Méditerranée-Nord. Il le sera sans doute incessamment dans la direction de l'Australie. Enfin, dans la direction de l'Egypte et sur la ligne spéciale d'Indo-Chine, des améliorations de services sont actuellement à l'étude.

Valeurs de Navigation

Bourse de Marseille, le 14 Juin 1922

Fraissinet	665
Messageries Maritimes	181
Mixte	180
Transatlantique	170
Transports Maritimes	666

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 13 60e ANNÉE 1er JUILLET 1922

LA SEMAINE DE LA MONNAIE

L'idée de la Semaine de la Monnaie est née dans le sein d'un groupement qui se préoccupe sans relâche de la reconstitution économique de la France et qui dirige ses investigations sur tous les domaines où il importe de mettre en lumière les causes des difficultés présentes et de rechercher les remèdes susceptibles d'améliorer la situation. Or, s'il est un terrain où les maux engendrés par la guerre éclatent de la façon la plus évidente, c'est bien celui de la monnaie, cet instrument général des échanges, qui est employé par l'universalité des hommes, à toute heure du jour, dans chacun des actes de la vie quotidienne, et dont l'action pour ainsi dire continue s'affirme dans la matérialité des échanges, comme dans les préoccupations des individus et des peuples.

Le problème n'est du reste pas seulement d'ordre national. Il déborde les frontières des Etats et revêt un caractère particulièrement aigu dans les rapports des diverses communautés entre elles et entre leurs membres. Il suffit de prononcer le mot « change » pour évoquer les formidables perturbations qui bouleversent, depuis la guerre, les rapports monétaires des divers pays du globe et pour montrer, par conséquent, qu'en abordant l'étude de la monnaie, qui est à la base du change — lequel n'est autre chose que la mise en présence des instruments monétaires les uns vis-à-vis des autres — nous nous attaquons à une question qui intéresse l'humanité tout entière.

Le Gouvernement français l'a bien compris. Nous remercions le Président de la République, le Président du Conseil, les Ministres des Finances, du Commerce et des Travaux publics de nous avoir accordé leur haut patronage, attestant ainsi l'importance qu'ils attachent à nos travaux. Le programme de ceux-ci s'est étendu sur quatre journées. La première a été consacrée à l'étude de la situation présente, qui se résume en son titre l'Instabilité monétaire.

C'est en effet l'instabilité de l'instrument des échanges qui est la cause première des maux que nous constatons et des souffrances qui en résultent.

Sans vouloir remonter le cours des âges ni rechercher par quelles évolutions, à travers des siècles de barbarie puis de civilisation, l'humanité en est arrivée à la conception contemporaine de la monnaie, nous constatons qu'au début du XXe siècle, l'immense majorité des hommes étaient d'accord pour considérer que la monnaie est constituée par une certaine quantité de métal précieux, et qu'à cet effet, presque tous les Etats avaient adopté l'or.

Cette adoption générale d'un commun élément avait donné à la valeur des monnaies une fixité remarquable. Il en était résulté que, dans la plupat des cas, les échanges, c'est-à-dire les transformations d'une monnaie en une autre se réglaient aisément, puisque, sous des noms variés, les diverses unités monétaires représentaient toutes la même chose, c'est-à-dire un poids dé-

termine de métal jaune. Que signifiaient en 1914 les mots franc, livre sterling, dollar, marc, florin, couronne autrichienne, couronne scandinave, lira italienne, piastre argentine, yen japonais, sinon une certaine quantité de grammes ou de centigrammes d'or? Ces pièces avaient beau être de modules différents, chacune avait beau porter un nom spécial, toutes répondaient à la même définition : un lingot d'or. Les billets qui circulaient et qui étaient libellés de la même manière pouvaient, à la volonté des porteurs, être échangés, aux guichets des Banques d'émission ou des Trésors publics, contre des espèces monnayées. Ils pouvaient dès lors être considérés comme l'image même, la représentation de ce numéraire; ils servaient, dans les échanges quotidiens, à transférer instantanément, par simple tradition, du patrimoine d'un porteur à celui d'un autre les sommes inscrites sur les billets.

Ce mécanisme rendait de grands services aux diverses communautés : le maniement de sommes considérables s'effectue avec infiniment plus de facilités au moyen du papier que du métal. Celui-ci, immobilisé dans les caves des établissements émetteurs de billets, gage ces derniers, qui circulent avec une puissance égale à celle de la matière précieuse dont ils sont en quelque sorte la photographie. Nous ne saurions trop insister sur ce fait que, dans l'organisation économique que nous venons de rappeler, le billet de banque, ou d'Etat, était remboursable conformément à la déclaration inscrite sur les billets de la Banque de France.

« Payables en espèces, à vue, au porteur. »

Des règlements divers contenaient la faculté de création des billets dans des limites telles que le remboursement en fût toujours assuré. En général, les prescriptions relatives à l'émission imposaient à celles-ci des limites en fonction de l'encaisse, marquant bien par là l'étroite corrélation qui existe, dans l'esprit du législateur, entre la monnaie de papier et la monnaie métallique. Comment pourrait-il, d'ailleurs, en être autrement, puisqu'un même nom les désigne franc ou d'un dollar n'est pas autre chose que toutes deux, et que la conception d'un celle du poids d'or ou d'argent qui a été adopté à l'origine de la détermination de l'unité monétaire?

Mais que se produit-il aux époques de crise? Les règles tutélaires qui limitent l'émission des billets cessent d'être observées, et cela, du fait des Etats eux-mêmes qui les avaient édictées. Pour faire face aux dépenses imprévues qu'une guerre éclatant à l'improviste met soudainement à la charge du Trésor public, le gouvernement songe aussitôt à se faire avancer un certain nombre de milliards par l'Institut d'émission, que celui-ci soit une banque particulière ou un département du Ministère des Finances. Parfois des conventions élaborées en temps de paix avaient prévu cette éventualité et fixé les sommes qui pourraient ainsi être demandées à titre d'avances pour venir en aide au budget. Remarquons d'ailleurs que les bornes ainsi posées ont toujours été dépassées.

Quelle est la première conséquence de l'application de mesures de ce genre? Elles bouleversent l'équilibre établi par la loi entre la circulation et l'encaisse. Le rapport entre ces deux éléments consacré par l'expérience est détruit. La création soudaine de quantités considérables de billets, qui sont lancés dans le public par le Gouvernement auquel ils sont remis à titre de prêt, augmente le volume de la circulation sans fournir au souscripteur de ces billets une augmentation parallèle de ses ressources, de son actif, en particulier de ses réserves métalliques qui permettraient de considérer la nouvelle circulation comme aussi bien gagée que l'ancienne, comme susceptible d'être admise par le public à l'égal de l'or. Les approvisionnements de métal ne sont plus suffisants pour assurer, dans les conditions normales, le remboursement des billets à ceux des porteurs qui le réclameraient; et le nombre de ceux qui préfèrent le métal au papier augmente en raison même du trouble apporté dans l'équilibre monétaire du monde. En temps ordinaire, les porteurs de billets confiants dans la solidité des garanties qui leur sont affectées et qui comprennent, outre le métal, les effets de commerce et les autres créances à court terme de l'établissement émetteur sur des débiteurs solvables, n'établissent pas de distinction entre les promesses de payer qu'ils détiennent et l'or qui doit les acquitter. Mais, dès qu'un doute peut naître dans leur esprit à cet égard, ils veulent obtenir la réalisation immédiate de l'engagement inscrit sur le billet, et ils le présentent au remboursement. Pour peu que ce mouvement s'étendît — et la peur étant contagieuse il ne peut manquer de le faire — les stocks métalliques de la Banque ou du Trésor seraient rapidement épuisés, et les caisses resteraient vides en face d'un excédent de circulation qui n'aurait pas été remboursé et qui resterait en l'air, c'est-à-dire sans autre garantie

que les créances commerciales d'abord, sur le Trésor ensuite. Il est évidemment nécessaire de prévenir un pareil état de choses et d'empêcher la dispersion totale de l'encaisse; c'est pourquoi la première mesure que prend un gouvernement au moment où il se fait consentir des avances excessives par la Banque d'émission, est de donner cours forcé aux billets, c'est-à-dire de dispenser l'intitut qui les crée de les rembourser.

Ceci marque un changement radical dans l'économie monétaire. Le cours forcé établit entre le papier et le métal une distinction qui n'existait pas, aussi longtemps que le second était obtenable en échange du premier, mais qui s'impose à partir du jour où tel n'est plus le cas.

C'est à ce moment que nous entrons dans le domaine de l'instabilité monétaire, par suite de la diminution de valeur de l'unité représentée par du papier vis-à-vis de l'unité ancienne, qui était constituée par un poids d'or. Dans quelle mesure cette diminution se produira-t-elle? Où s'arrêtera-t-elle? Quand disparaîtra-t-elle? Autant de questions qui se posent au seuil même de l'ère nouvelle, et dont la solution dépend d'une foule de circonstances, avant tout de la quantité de billets à cours forcé qui seront créés et de la proportion de l'encaisse et des valeurs commerciales par rapport au total de la circulation. C'est un fait mis en lumière par une expérience universelle que la baisse de valeur des billets s'aggrave à mesure que la quantité en augmente. Cette baisse se mesure de deux façons : par la comparaison avec l'ancienne monnaie métallique, dont le billet continue à porter le nom sans lui équivaloir, et par la cote des changes sur les pays dont la monnaie n'a pas cessé d'être représentée par le métal jaune, dont les billets sont remboursables en numéraire.

Cette dernière mesure de la dépréciation est la plus usuelle. Souvent les lois interdisent de faire, dans les transactions intérieures, une différence entre le métal et le billet, entre le franc-or et le franc-papier, bien qu'elle résulte de la nature même des choses, que chacun la comprenne et en ressente les effets dans sa vie quotidienne. Mais le législateur voit son pouvoir s'arrêter à la frontière; il ne peut s'opposer à ce que les étrangers attribuent à la monnaie indigène la valeur qu'ils estiment correspondre à son mérite intrinsèque, et c'est ainsi que s'ouvre l'ère de l'instabilité monétaire, provoquée par l'inflation fiduciaire, c'est-à-dire par l'augmentation constante du volume de la circulation. Nous insistons sur ce fait que la véritable inflation est continue : le jour où cesse la création de papier nouveau, le problème change d'aspect. Il s'agit alors de savoir ce que le pays fera d'une circulation désormais arrêtée dans sa croissance exubérante, s'il en supprimera une partie ou s'il donnera une valeur nouvelle à l'unité dépréciée.

Avant de discuter les éléments de ce retour à la stabilité, il convient d'étudier les effets de l'inflation sur la fiscalité, sur la vie économique, sur les grands services publics, et de mesurer les conséquences de l'instabilité monétaire sur la vie sociale.

Le premier effet de la dépréciation de la monnaie, c'est de faire hausser les prix de toute chose, des marchandises aussi bien que des services. Ceci n'aura pas besoin d'être longuement démontré. C'est un fait qui se produit régulièrement à la suite de l'inflation et que le raisonnement confirme. Si une monnaie se déprécie, il en faut des quantités croissantes en raison de cette dépréciation pour acquérir la même quantité d'objets ou de travail.

On comprend dès lors que les membres de la communauté qui sont le plus durement atteints par la crise sont ceux qui n'ont pour vivre qu'un revenu fixe, résultant par exemple du détachement annuel de coupons de valeurs mobilières, de pensions de retraite, de rentes viagères. Continuant à recevoir annuellement, en monnaie dépréciée, les mêmes sommes nominales qu'autrefois, les individus de cette catégorie souffrent dans la mesure où leur pouvoir d'achat est réduit, ce qui entraîne des privations et des difficultés qui se multiplient en proportion de la baisse de la valeur de la monnaie.

Ceux qui vivent d'un salaire ont au contraire le moyen de rétablir l'équilibre de leur budget, en réclamant des employeurs une augmentation de salaire nominal qui compense la hausse du coût de la vie et qui assure ainsi le maintien du même salaire réel, c'est-à-dire de celui au moyen duquel ils pourront se procurer la même quantité de jouissances qu'auparavant. Ce nouvel équilibre est d'ailleurs difficile à réaliser d'une façon définitive, à cause de l'incertitude constante du lendemain qui est le propre des périodes d'inflation. A peine des échelles modifiées de salaires auront-elles été dressées qu'une nouvelle chute du papier peut se produire et bouleverser les calculs qui ont servi de base à la majoration accordée par les patrons, acceptée par les ouvriers. Ceux-ci élèveront alors de nouvelles récla-

nations, feront entendre des plaintes réitérées. Tout sera à recommencer. C'est un travail de Pénélope, auquel il faudra se livrer à des intervalles de plus en plus rapprochés, pour essayer d'introduire de la fixité dans un domaine mouvant, où le terrain se dérobe à chaque pas.

Ce que nous disons des ouvriers s'applique aux travailleurs de tout ordre. Les fonctionnaires réclameront, eux aussi, des traitements plus forts, et on les leur accordera. Le même cas se produira pour une foule de contrats à durée limitée, dont le renouvellement se fera à des conditions entièrement différentes de celles qui y avaient présidé antérieurement; avant tout, les baux agricoles et urbains, ceux surtout des locaux d'habitation. Ici les conséquences sont apparues tellement graves que le législateur n'a pas cru pouvoir laisser les lois économiques opérer librement et qu'il est intervenu pour limiter, par ce qu'il y a cru être un acte de nature à assurer la paix sociale, les droits des propriétaires. Peut-être le même législateur ne s'est-il pas rendu compte qu'en limitant ces droits, il arrêtait du même coup les constructions de maisons nouvelles, les bâtisseurs n'étant plus en mesure de calculer le rendement futur de leurs capitaux, du moment où on ne leur laissait plus la liberté de déterminer le prix de leurs loyers.

En face de ces difficultés et de ces maux innombrables, la première question qui se pose est celle des remèdes à chercher. Celui qui se présente tout naturellement à l'esprit consiste à supprimer la cause du mal en arrêtant l'excès du papier monnaie, en opérant ce qu'on appelle la déflation. De même que l'inflation s'exerce suivant des modes variés à l'infini, depuis celle de la Grande-Bretagne qui n'a guère fait que tripler sa circulation d'avant-guerre, jusqu'à celle de la Russie qui l'a multipliée par billions, trillions et quatrillions, de même la déflation procède par des voies très différentes.

Là où le volume du papier qui circule ne dépasse la limite raisonnable que dans un ordre de grandeur admissible, on peut envisager le retrait graduel du chiffre des billets en excès, et le retour lent, mais assuré, au niveau d'avant-guerre.

Là au contraire où la création de billets à cours forcé a atteint des proportions déraisonnables, il est difficile d'espérer que la nation qui s'est rendue coupable de cette débauche de papier, puisse tenter l'effort nécessaire pour rendre à son unité monétaire la valeur d'antan.

Elle est amenée à envisager ce qu'on appelle une dévalorisation, c'est-à-dire la fixation d'une nouvelle unité, qui, tout en conservant le nom de celle qui est abolie, ne représente qu'une teneur métallique inférieure à celle de l'ancienne unité qui, en fait, disparaît pour faire place à un autre étalon. C'est ainsi qu'en 1839, l'ancien rouble russe avait été réduit aux deux septièmes de sa valeur métallique, et qu'en 1896 ce rouble de 1839 a été ramené aux deux tiers de sa valeur or.

Ces diverses opérations sont gouvernées par la cote des changes du pays qui les entreprend et qui trouve la mesure la plus exacte de la valeur de son étalon dans la cote des devises étrangères grâce à laquelle il peut, à tout moment, se rendre compte de l'intensité de la dépréciation subie par sa monnaie.

Si la chute de la valeur de la monnaie entraîne des conséquences graves pour l'ensemble des transactions qui ont lieu à l'intérieur des frontières, elle est une gêne encore plus grande et parfois un obstacle prohibitif pour les échanges internationaux, lorsque ceux-ci — ce qui est fréquemment le cas — se concluent en monnaies étrangères. Les variations du change peuvent, en effet, être telles qu'au lieu du bénéfice espéré, l'opération se solde par une perte. Les négociants importateurs et exportateurs sont donc amenés à rechercher le moyen d'éliminer de leurs calculs l'élément d'incertitude qui résulte des oscillations du change; ils réclament l'organisation d'un marché à terme des changes qui leur permette de réaliser, au moment où ils concluent une vente, le produit de cette vente en monnaie étrangère livrable à l'époque où ils recevront le paiement de leur correspondant; inversement, en cas d'achat au dehors, de s'assurer dès maintenant le prix auquel leur sera fournie la devise étrangère dont ils auront besoin pour payer cet achat.

La question de l'organisation d'un marché à terme des changes a fait l'objet, lors de notre quatrième journée, d'une étude spéciale, qui s'est inspirée de l'exemple de la place d'Anvers, où un pareil marché a été organisé et fonctionne. A l'occasion des problèmes du commerce international se pose aussi celui de la bonne fin des opérations d'exportation et de l'assurance-crédit, qui pourrait aider à les résoudre. Des rapports spéciaux consacrés aux transports internationaux, aux conventions postales, aux comptoirs, aux organisations d'exportation, ont envisagé les diverses difficultés à surmonter et

présenté un programme d'ensemble susceptible de donner satisfaction aux intéressés.

Nous avons étudié également la question de savoir s'il convient de consacrer dès maintenant par une reconnaissance en quelque sorte officielle la dévaluation de notre monnaie de papier par rapport à notre monnaie d'or, en admettant une double comptabilité en francs-or et en francs-papier. Nous n'avons pas eu de peine à démontrer ce qu'une pareille combinaison a de fragile. Si elle était envisagée, une réévaluation pour ainsi dire quotidienne de tous les éléments comptables serait nécessaire, puisque la représentation d'un franc-papier en francs or varierait selon les fluctuations incessantes du change. Dès lors, il est difficile de concevoir qu'un travail de ce genre puisse avoir d'autre utilité que celle de fournir des données statistiques à ceux qui voudraient chercher à se rendre compte de la signification exacte des fluctuations apparentes des prix. Les transactions elles-mêmes ne peuvent se concevoir, légalement et pratiquement, que dans la monnaie légale.

Certains pays, notamment de l'Amérique du Sud, ont institué des Caisses de conversion dont le but est de fournir des monnaies métalliques en échange des billets et inversement des billets aux porteurs de métal désireux de le transformer en papier. L'expérience a montré que ces caisses ne rendent les services qu'on en attend que si la circulation est maintenue dans des limites semblables à celle que l'expérience universelle trace aux instituts d'émission.

Notre dernière séance, avant celle de clôture, fut consacrée à la discussion de la politique monétaire à recommander aux Gouvernements et aux Parlements. Nous nous y occupâmes des gestions d'Etat, des monopoles, du budget des réparations. Bien que ces questions s'écartent en apparence d'un programme purement monétaire, nous considérons qu'elles se rattachent étroitement à celles dont la Semaine de la Monnaie devait poursuivre l'étude et rechercher la solution. En effet, la monnaie d'un pays est, avant tout, l'expression de sa force économique et de sa situation budgétaire, puisque l'inflation est provoquée régulièrement par les besoins du Trésor et non par ceux des particuliers. Au contraire, en temps de crise, les effets de commerce qui, aux époques normales se présentent à l'escompte et constituent une partie notable du gage de la circulation, se font plus rares. Le chiffre n'en augmente pas proportionnellement à celui des billets qui sont créés pour fournir des ressources au ministre des finances. Dès lors c'est la gestion des deniers publics qui exerce une influence primordiale sur la situation monétaire. La politique suivie à cet égard a son contrecoup immédiat dans le volume de la circulation; si l'Etat cesse d'avoir recours aux avances de l'institut d'émission, s'il démontre sa volonté d'équilibrer ses comptes annuels au moyen des impôts et des économies, s'il consolide sa dette flottante par des emprunts à long terme, il relève par cela même la valeur de son unité monétaire et prépare les voies au retour à la santé.

Raphaël-Georges Lévy,
Membre de l'Institut.

L'ABSTENTION DES ÉTATS-UNIS ET L'ILLUSION DE L'ISOLEMENT (1)

II. — Interprétation du rôle de Jefferson et de la Doctrine de Monroë

Jefferson et les autres fondateurs de la République ne connurent pas l'Angleterre de la Réforme, ils ne connurent que les gouvernements tory de Georges III et de Georges IV. Jefferson avait été un Anglais, de même que Washington et que Hamilton. Il ne détesta pas l'Angleterre, en tant qu'Angleterre, pas plus qu'il n'aima la France en tant que France ; les Fédéralistes, dans leur animosité, ont exagéré cette idée qui est entretenue également dans une partie de notre littérature politique et dans certaines biographies de leurs partisans. Avec son énergie entière, et ses capacités extraordinaires, Jefferson était au-dessus de tout ce qui n'était pas le dévouement absolu à l'établissement et au maintien du principe républicain du gouvernement. Son génie fut celui qui présida à la naissance du système républicain en Amérique, qui défendit et protégea avec vigilance les premiers temps de ce système, tandis que la République française luttait pour se maintenir en face de l'Europe réactionnaire, parmi laquelle se trouvait le gouvernement tory d'Angleterre.

Ses principaux ennemis politiques avaient peu

(1) Voir la *Revue Bleue* du 17 juin 1922.

de confiance dans son interprétation du système républicain aussi bien pour l'Amérique que pour la France. Jefferson, parlant d'Adams, son adversaire fédéraliste, dit : « Il est toujours un honnête homme, et souvent un grand homme. » A la page 179 du même volume, il parle de l'affirmation de M. Adams au sujet de la Constitution britannique : (1)

M. Adams ut remarquer : « Purgez la Constitution de sa corruption et donnez à sa branche populaire l'égalité de la représentation, et elle deviendra la Constitution la plus parfaite qu'ait jamais conçue l'esprit humain. » Hamilton (qui était présent) réfléchit, puis répondit : « Purgez-la de sa corruption et donnez aux communes l'égalité de représentation, et elle deviendra impraticable : telle qu'elle est aujourd'hui, avec tous ses prétendus défauts, elle constitue le gouvernement le plus parfait qui ait jamais existé. »

Cette affirmation de Hamilton est complètement d'accord avec les discours du duc de Wellington et de ses partenaires politiques, discours qu'ils prononcèrent en réponse aux libéraux anglais du Parlement, presque quarante ans plus tard, et qui soulevèrent une indignation qui se répandit à tel point parmi le peuple anglais qu'elle amena finalement la chute de leur parti. Hamilton exprima fréquemment sa méfiance du système républicain. Jefferson nota, aussitôt après une conversation avec Hamilton, le rapport suivant, 13 août 1791 : (2)

« J'avoue, dit Hamilton, que c'est mon opinion, bien que je ne la publie pas à tort et à travers, que le gouvernement présent n'est pas celui qu'il faut pour répondre aux buts de la société en assurant à ses droits la stabilité et la protection, et que l'on trouvera peut-être plus expédient d'adopter la forme britannique. Toutefois, puisque nous avons entrepris l'expérience, je suis d'avis de lui donner le temps de faire ses preuves quelles que soient mes espérances. Le succès est, en vérité, jusqu'à présent plus grand que je ne m'y attendais, et, par suite, il semble aujourd'hui plus praticable qu'on ne l'aurait cru tout d'abord, et il y a encore d'autres améliorations que l'on pourra tenter si l'état actuel ne réussit pas, et qu'il faudrait tenter avant d'abandonner complètement la forme républicaine. Car il faudrait avoir l'esprit dépravé pour ne pas préférer l'égalité des droits politiques, base du républicanisme pur, si elle peut être obtenue sans nuire à l'ordre. Par conséquent, quiconque trouble, par ses écrits, la marche actuelle des choses, est réellement blâmable, quelle que soit la pureté de ses intentions, et il est certain que celles de M. Adams (alors président) étaient pures. »

Jefferson réitéra souvent sa conviction que le succès de la République française était d'une importance vitale pour ceux qui, en Amérique, étaient dévoués au principe républicain Dans une lettre à William Shaw, datée de Philadelphie, 12 janvier 1792, il dit, parlant du président (Washington) :

Il désirait que je vous écrive à ce sujet. Il ajoutait qu'il considérait « *la France comme l'ancre principale de ce pays, et son amitié comme un but capital* ». Il y a, aux États-Unis, certains personnages de principes opposés, parmi lesquels les uns occupent des emplois importants, les autres possèdent de grandes richesses, et qui tous sont hostiles à la France et tendent à considérer l'Angleterre comme le soutien de leur espérance. A cette exception près, ce pays est entièrement républicain, tous sont amis de la Constitution, anxieux de la préserver et de la voir administrer suivant ses propres principes républicains. Les succès du républicanisme en France ont donné le coup de grâce à l'avenir et, je l'espère, aux desseins du parti fédéraliste. Je sais que votre républicanisme est pur, et que ce n'est aucun affaiblissement de ce sentiment qui vous a aigri contre ses partisans en France, mais une trop grande sensibilité devant le mal partiel au moyen duquel ils ont réalisé leur but. »

Le président Washington fit à Jefferson, alors secrétaire d'Etat, le rapport suivant des intrigues réactionnaires, rapport qui est contenu dans l'autobiographie de Jefferson.

« Au sujet des causes de malaise qui existent, il (Washington) pensait qu'il y avait une méfiance contre un parti (Hamilton) qui avait été entraîné beaucoup trop loin. Des désirs existaient peut-être, mais il ne croyait pas qu'il y eût des intentions de changer la forme du gouvernement en monarchie, qu'il y en avait peut-être quelques-uns qui le désiraient dans les rangs les plus élevés, en particulier dans les grandes villes, mais que la masse du peuple dans les États de l'Est tenait aussi fidèlement pour le républicanisme que ceux du Sud. »

Le fait que l'attachement de Jefferson à la République française n'était pas seulement sentimental, ainsi que ses ennemis politiques et certains de ses biographes le prétendent, est largement prouvé par la lettre qu'il écrivit, comme Président, à Robert Livingston, notre représentant à Paris, à une époque où il considérait la France, soumise au gouvernement impérial de Napoléon, comme pouvant devenir une ennemie. Il était alors prêt à une alliance avec l'Angleterre, même l'Angleterre sous un gouvernement tory, lorsqu'il disait que, si la France insistait pour prendre possession de la Nouvelle-Orléans « à partir de ce moment, il faudrait nous allier à la flotte et à la nation britanniques ».

Les événements qui amèneront l'achat de la Louisiane mettent en relief l'influence de l'Europe et de l'Amérique l'une sur l'autre. Bonaparte s'étant assuré sa rétrocession par l'Es-

(1) Œuvres de Jefferson, vol. I, p. 181.
(2) Œuvres de Jefferson, vol. VII, p. 184.

pagne, comptait établir un empire colonial, mais de même que Louis XIV il jugeait nécessaire de concentrer son attention sur le conflit avec l'Angleterre, et il se décida finalement à céder par vente la Louisiane aux Etats-Unis. Pendant une conférence avec ses conseillers, aux Tuileries, le premier consul dit : « En vue de délivrer le reste du monde de la domination commerciale de l'Angleterre, il faudrait lui opposer le contrepoids d'une puissance maritime qui deviendrait sa rivale, et cette puissance, ce sont les Etats-Unis. »

Antérieurement, sous la présidence de Washington, le ministère avait été divisé au sujet de la question de savoir s'il fallait ou non observer le traité défensif et offensif conclu avec la France; Jefferson maintenait que le traité négocié par Franklin et signé sous Louis XVI avait été conclu avec la France, et que le fait du changement du gouvernement français en République ne relâchait pas nos obligations; Hamilton, au contraire, soutenait que le traité conclu avec le gouvernement de Louis XVI ne nous liait plus, étant donné l'avènement de la République. La décision fut confiée au président. Washington, harassé entre ces deux idées incompatibles, décréta sa fameuse Proclamation de Neutralité. A cette époque, Jefferson écrivit à Madison, le 12 mai 1793 : « Si quelque chose empêche cette neutralité d'être purement anglaise, cela viendra de ce que le Président n'est pas de ce côté, et par dessus tout de l'esprit ardent de nos électeurs. La démarcation est maintenant assez nette pour montrer d'un côté : premièrement les salons de Philadelphie, New-York et Charleston, deuxièmement, les marchands faisant du commerce avec la capitale britannique, troisièmement, les *papermen* (par lesquels Jefferson entendait ceux qui spéculaient sur les billets de banque récemment émis par Hamilton); tous les anciens Tories se retrouvent dans l'une ou l'autre de ces catégories.

« De l'autre côté, poursuivait Jefferson, se trouvaient : 1° les marchands faisant du commerce avec leurs propres capitaux : 2° les marchands irlandais; 3° les commerçants, ouvriers, agriculteurs, ou toute autre catégorie de nos concitoyens (1). » A ses yeux, les hommes sont naturellement divisés par leurs constitutions en deux partis, qui existent dans tous les pays où la vie politique est reconnue. Qu'on les appelle, dit-il, Jacobins et Ultras, Whigs et Tories, Républicains et Fédéralistes, Aristocrates et Démocrates ou de tout autre nom que vous voudrez, ce sont toujours les mêmes partis, avec les mêmes objectifs. Et il conclut que les véritables noms qui leur conviendraient, comme exprimant le mieux ce que cette distinction a d'essentiel, sont ceux d'aristocrates et de démocrates (Lettre à Henry Lee, *Writings of Thomas Jefferson*, t. XII, p. 375).

* *

Plus que toute autre famille américaine, celle des Adams s'est distinguée dans la vie publique de son pays. John Adams, vice-président sous Washington, fut notre second président pendant un terme, Jefferson étant alors vice-président. Plus tard, son fils John-Quincy Adams succéda à Monroë pour un terme. Charles-Francis Adams, fils de John Quincy, fut aussi un homme remarquable ; de nombreux membres des deux partis songèrent un moment à lui pour la candidature à la présidence. Henry Adams, fils de Charles-Francis, fut l'historien de la famille et professeur d'histoire à l'Université Harvard. Celui qui écrit ces lignes fit ses grades comme membre de sa classe d'histoire. M. Adams organisa en un groupe plusieurs membres de sa classe; ce groupe d'écrivains produisit sous sa direction la série bien connue de biographies « Hommes d'Etat Américains », éditées par John T. Morse Jr, un autre membre de cette classe. La série des « Hommes d'Etat Américains », *American Statesmen Series*, est une œuvre utile à consulter. Il était inévitable, même avec la meilleure intention d'être juste, que l'influence de Henry Adams, qui avait écrit l'étude historique volumineuse intitulée *Seize années de Jefferson*, conçue dans un esprit favorable avant tout aux deux présidents Adams, dominât toute la série.

(1) Le germe d'une aristocratie territoriale existait dans certaines des plantations du Sud, dans certains Etats du Nord, provenant généralement de donations de la Couronne britannique, et dans le « Patroon System » de l'Etat de New-York. D'après ce système, toute personne qui attirait cinquante adultes à la Nouvelle-Hollande recevait du gouvernement hollandais un espace de terre vis-à-vis de l'Hudson ou de la rivière Delaware, seize milles sur une rive, ou huit mille sur les deux, et s'étendant à l'intérieur. Le « Land-Patroon » avait des droits [illegible] quasi-féodale. Il pouvait donner des lois réglementant son territoire, il avait des droits sur la pêche et sur la chasse, et pouvait exiger que les paysans apportent tout leur grain à moudre à son moulin. Parmi ces familles, la famille Van Rensselaer fut la plus puissante [illegible] dans l'Etat de New-York jusqu'en 184[illegible]

Dans son introduction à la *Vie de Hamilton* par Henry Cabot Lodge, John T. Morse, l'éditeur, dit que : « Si M. Lodge était tout naturellement porté à faire un héros de Hamilton, il témoignait du moins d'un culte rigoureusement raisonnable. Cette œuvre unit l'exactitude à la sympathie. » Ecrite au début de la carrière du sénateur Lodge, elle contient tous les indices de cette grande valeur qui a, depuis, rendu des services si éminents au pays. M. Lodge est un homme d'un caractère indépendant, et il conserve cette indépendance dans sa *Vie de Hamilton*. Il était tout particulièrement indiqué pour cette tâche. On ne peut toutefois pas dire que la plupart des biographies de Jefferson, admises comme témoignages dignes de foi, aient été inspirées par la sympathie pour la création d'un parti républicain démocrate, à laquelle il avait consacré tous ses efforts avec plein succès. Jefferson fut la plus puissante influence qui empêcha une deuxième élection du président fédéraliste, John Adams. Il succéda à Adams comme chef du parti démocrate américain, et fut président pendant deux termes consécutifs. Ses amis intimes et ses défenseurs politiques fidèles, Madison et Monroë, lui succédèrent tous deux à la présidence, chacun pour deux termes. Il est intéressant de songer que les Adams critiquèrent, avec une grande liberté, les idées politiques les uns des autres, mais au sujet de Jefferson, ils furent toujours impitoyables. Dans son dernier ouvrage publié, *L'Education de Henry Adams*, M. Adams nie la validité des recherches historiques, étrange commentaire de sa propre influence sur notre histoire politique.

Dans sa *Vie de Jefferson*, M. Morse dit, page 205 :

> Peu de temps avant sa mort il écrivit à Madison : « Vous avez été pour moi une réelle colonne de soutien dans la vie. Veillez sur moi après ma mort. » M. Morse parle de « son angoisse à la pensée que la littérature historique posthume des Fédéralistes aurait une influence sur la postérité, influence qui serait supérieure à celle des Démocrates. Cependant ses craintes furent justifiées par les événements. Les Fédéralistes ont réussi jusqu'à ce jour mieux que les Républicains (connus maintenant comme Démocrates) à faire connaître leur parti d'une manière puissante et spécieuse au public qui lit. »

La situation est toujours la même entre le parti républicain moderne, qui considère Hamilton et les Fédéralistes comme ayant fourni la base de certains de ses principes politiques, et le parti démocrate. C'est une pitié pour ce dernier et, en vérité, pour toute la nation, qu'il en soit ainsi. M. Morse doit lui-même avoir été conscient que sa biographie de Jefferson n'inclinait pas la balance d'un autre côté. Un ouvrage remarquable a récemment paru : *The Life of Chief Justice Marshall*, par l'ancien sénateur Beveridge, un républicain puissant et capable qui la fait pencher dans le même sens. Dans sa *Vie d'Alexander Hamilton*, M. Lodge dit (p. 278) :

> Mais Hamilton est identifié aux deux autres idées dont la portée est beaucoup plus profonde et qui ont été les forces motrices de notre développement national. Il ne croyait pas à la démocratie comme système de gouvernement. Il s'efforça, avec toute son énergie, de faire réussir l'expérience de la constitution, mais dès le début il douta de sa valeur, et il en vint finalement à conclure que dans sa forme existante elle était condamnée à un échec. Il croyait à l'influence et à la représentation des classes dans un gouvernement puissant, et à ce que l'on peut encore mieux appeler une République aristocrate.

A la page 130 de la *Vie de Jefferson*, M. Morse dit :

> Hamilton et les Fédéralistes penchaient pour répudier une République sœur d'un aspect si douteux, et à considérer le républicanisme français comme aussi peu rapproché du républicanisme américain que la femme infidèle d'un roman français ressemble à la matrone puritaine de la Nouvelle-Angleterre.

Il parle aussi de l'antipathie exagérée que Jefferson entretenait envers les ennemis de la France. A la page 136, M Morse fait allusion, dans cet esprit, à la lettre datée du 15 décembre 1792, dans laquelle Jefferson, alors ministre des Affaires étrangères, sous la présidence de Washington, écrit : « Nous venons de recevoir la nouvelle glorieuse que l'armée prussienne a été contrainte à la retraite, et nous espérons que cette retraite sera suivie pour eux de quelque bonne catastrophe. Cette nouvelle a fait faire la moue ici aux monocrates ; mais elle a causé une joie sincère à la plus grande partie de nos concitoyens. » A la page 133, Morse dit :

> Hamilton conduisit un parti anglais, Jefferson conduisit un parti français et les passions qui, dans ces temps étranges, mirent l'Europe en feu, brillaient avec une frénésie semblable dans les Etats-Unis.

Bien loin d'exagérer, Jefferson sentait clairement le danger qui menaçait les institutions républicaines en Europe, institutions qui furent finalement écrasées et temporairement anéanties par les dynasties alliées qui, dans ce conflit gigantesque de système, restaurèrent dans tout leur pouvoir les Bourbons français et espagnols à Paris et à Madrid. M. Morse lui-même, à la page 292, rend témoignage des vues étendues de

l'homme d'Etat qu'était Jefferson : « Il prévit la Guerre de Sécession », et il cite de lui les lignes suivantes : « Le rapport entre un principe déterminé, moral et politique, et une division géographique, une fois conçu, ne pourrait plus jamais, je le crains, être enlevé de l'esprit. Devrons-nous donc revoir les ligues Athénienne et Lacédémonienne, déchaînant une autre guerre du Péloponèse? » Un autre exemple de l'esprit prophétique de Jefferson se trouve dans la fameuse « Ordonnance du Territoire du Nord-Ouest », qu'il rédigea, bien qu'il possédât lui-même des esclaves. Elle contenait la remarquable prévision qu' « il n'y aurait plus, après l'année 1800 de l'Ere Chrétienne, ni esclavage, ni servitude involontaire dans aucun desdits Etats, autrement qu'en punition de crimes, etc. ». Cette clause qui prohibait l'extension de l'esclavage échoua, six seulement des Etats du Nord-Est et du Centre ayant voté pour elle. L'Etat de New-York n'abolit l'esclavage qu'en 1817 lorsqu'il décréta que l'abolition complète entrerait en vigueur à partir du 4 juillet 1827. Jefferson prévit l'extension continentale des Etats-Unis et y pourvut par l'achat de ce vaste territoire presque illimité, connu sous le nom de Louisiane, et qui est la grande œuvre de sa première présidence. Sa lettre à Monroë, 13 janvier 1803, l'informant qu'il était choisi pour être l'envoyé spécial à Paris, Londres et Madrid, afin d'en négocier l'achat, démontre de la manière la plus évidente sa conviction que l'acquisition de la Louisiane était vitale pour l'avenir des Etats-Unis.

La mission diplomatique de Monroë, comme celle de Jefferson, alors qu'il était ministre résident à Paris pendant la Révolution, et celle de John Quincy Adams à Pétrograd (1), permirent à ces futurs présidents de voir de très près les dangers qui menaçaient alors le système républicain de gouvernement de Monroë, comme président en 1823, et John Quincy Adams, son secrétaire d'Etat, perçut nettement et comprit complètement la menace faite à notre jeune République et formulée par l'Europe réactionnaire. Après avoir détruit le gouvernement républicain en France, les souverains alliés déclarèrent qu'ils avaient uni leurs efforts pour renverser les gouvernements représentatifs en Europe comme ne pouvant s'accorder avec le principe monarchique : ils déclarèrent de même que la maxime de la Souveraineté du Peuple était incompatible avec le principe du droit divin de régner, et qu'ils empêcheraient son extension là où elle n'était pas connue, c'est-à-dire dans l'Amérique espagnole. La protestation contre cette doctrine rédigée par l'administration de Monroë contenait les phrases suivantes : « Le système politique des souverains alliés est essentiellement différent de celui de l'Amérique et notre nation entière est dévouée à la défense de notre propre système réalisé par l'effusion de tant de sang et par la perte de tant de richesse. Par suite, nous devons, par franchise, et aussi par égards pour les relations amicales qui existent entre les Etats-Unis et ces pouvoirs, déclarer leur système en une partie quelconque de cet hémisphère, comme dangereuse pour notre paix et notre sécurité. » Ceci est répété dans la phrase suivante extraite du même document. « Il est impossible que les puissances alliées étendent leur système politique à une partie quelconque de l'un des deux continents sans mettre en danger notre paix et notre prospérité. »

Il est remarquable que le parti connu comme parti anglais fût l'auteur du traité de 1794 avec l'Angleterre après la proclamation de neutralité de Washington, et que le parti français sous la direction de Jefferson désirait, de son côté, un traité entre les deux Républiques. Aujourd'hui, il n'y a plus ni parti anglais, ni parti français. Les noms des partis politiques ont changé depuis longtemps. Les deux grands partis politiques des Etats-Unis rivalisent l'un avec l'autre dans leur dévouement à la République démocratique. L'Angleterre de Georges V est transformée, et l'Empire britannique est maintenant une Confédération d'Etats pourvus d'une large autonomie et

(1) Voici un autre exemple de la dépendance mutuelle entre l'Amérique et l'Europe :

La lutte entre la France de Napoléon et l'Angleterre amena la promulgation d'ordres du Conseil anglais et de Décrets de l'Empereur interdisant le trafic commercial des ports des deux nations à nos navires, et, par suite, la paralysie complète de notre commerce. M. Adams fut envoyé en août 1809 à Saint-Pétersbourg pour assurer la mise en liberté de 600 navires de commerce américains dans la Baltique, qui étaient menacés d'être saisis. Le Ministre des Affaires Etrangères russe fut inflexible, poussé par Caulaincourt, l'ambassadeur de France en Russie, et par égards pour l'alliance franco-russe, le tzar ayant aidé Napoléon à vaincre l'Autriche, et Napoléon ayant aidé la Russie à s'emparer de la Finlande. Adams obtint enfin la mise en liberté des navires par l'entremise du tzar qui agissait dans l'intérêt des marchands russes négociant avec nos navires. La question du commerce américain devint une des sources principales des querelles qui séparèrent Napoléon et le tzar, qui mirent fin à leur amitié personnelle ainsi que l'alliance [illegible] leurs gouvernements, et qui aboutirent [illegible] de Napoléon.

indépendance, qui se rapprochent de la forme républicaine. La République française a établi avec fermeté la stabilité de son existence sur les bases les plus solides qui puissent exister, survivant par de brillantes victoires à toutes les attaques dirigées contre elle, aussi bien à l'intérieur que celles d'ennemis étrangers. L'atmosphère politique d'avant-guerre n'existe plus, pour retarder la compréhension mutuelle et sympathique entre ces deux grandes Républiques démocratiques.

Un traité avec la France seule serait peut-être cette forme d'alliance contre laquelle Washington mettait le pays en garde, et qu'il est de notre politique d'éviter. D'autre part, nous entendre d'une manière exclusive avec les nations parlant anglais de l'Empire britannique créerait un danger d'assimilation, et doit, par suite, être également écarté. Nous avons assisté aux essais infructueux du panslavisme et du pangermanisme produisant des combinaisons hostiles. Une sorte de pananglicisme, préconisée par certains, pourrait finir par menacer la paix. Il serait peut-être préférable, si cela n'était pas impossible, d'adopter la politique des premiers immigrants et de nous tenir à l'écart des troubles des autres parties du monde, comme s'ils ne nous regardaient pas. Mais le globe est maintenant relié si intimement par des courants électriques communs, qu'une secousse locale est immédiatement ressentie par la civilisation toute entière. Avec le développement de notre grande puissance internationale, nos intérêts et nos obligations augmentent. Nous ne pouvons nous y dérober, même si nous le voulions.

Le moyen qui serait de beaucoup le meilleur pour assurer et garantir la paix mondiale serait un traité défensif entre les Etats-Unis, la France et l'Empire britannique, ces trois grandes puissances représentant la liberté sous des formes analogues de gouvernements constitutionnels. L'absence d'un traité semblable avant la grande guerre n'empêcha pas que nous fûmes forcés de nous y joindre. Si ce traité avait existé, il aurait, selon toutes probabilités, évité la guerre. Aucune entente ne pourrait actuellement assurer une sécurité plus complète; des événements journaliers fournissent, chaque jour, des raisons supplémentaires qui devraient nous conduire à conclure ce traité dans le plus bref délai possible.

Perry BELMONT,

Ancien Président de la Commission des Affaires extérieures du Congrès des Etats-Unis. Ancien Ambassadeur des Etats-Unis à Madrid.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

GEORGES GOYAU

L'entreprise est hasardeuse, de chercher dans les livres le visage des auteurs. Pourtant nous nous formons toujours de telles images : à travers l'allure du style et l'attitude morale de l'auteur, nous croyons apercevoir l'attitude physique de l'homme; et je ne crois pas que l'on aurait tort de se fier à cette intuition en lisant M. Georges Goyau, ni qu'il serait très malaisé d'imaginer sa personne et d'en tracer une esquisse en marge de son *Histoire religieuse de la Nation française* (1) ou de ses études récentes : *Papauté et Chrétienté sous Benoît XV* (2).

On y entreverrait le visage d'un bénédictin laïque, fort de tant de documents maniés, et qui porte allègrement le poids de sa science, qui le porte joyeusement, avec l'ardeur du gai savoir. Les yeux diraient la claire gaîté de ce savoir, qui bannit tout l'ennui que l'érudition traîne volontiers après elle. Ils la diraient par ce qui vit en eux de malice et de jeunesse, par un éclat où la bienveillance tempère et atténue ce qu'on y pourrait lire d'ironie. Et puis, la profondeur qui est dans la pensée, il est bien naturel qu'on la retrouve aussi dans le regard, qui va au fond des choses et des âmes; il est bien naturel qu'on retrouve la grâce spirituelle du style dans le sourire, ou même dans le rire, franc et sans contrainte. Mais ce qu'il ne faudrait pas chercher, je crois, sur le visage non plus que dans l'œuvre, c'est le tourment d'une âme qui a douté et qui a conquis sa foi dans l'angoisse.

C'est une foi heureuse, en effet, que celle de M. Goyau; ou du moins — car il y aurait indiscrète imprudence à se prononcer sur le secret des âmes — c'est une foi que la vie a bien traitée. Il l'a trouvée à son foyer natal; elle a accompagné son enfance; enfin elle ne l'a pas quitté au seuil de l'Ecole Normale. Car cette promotion de 1888 à laquelle il appartenait ne ressemblait point à celles qui l'avaient précédée. Ce n'était pas celle du petit montagnard Jouffroy qui buvait jusqu'à la lie « le breuvage du scepticisme » ; ce n'était pas celle des sceptiques plus souriants qui lui avaient succédé. C'était,

(1) *Histoire de la Nation française*, publiée sous la direction de M. Gabriel Hanotaux. — *Histoire religieuse*, par M. Georges Goyau, Plon, 1922.

(2) *Papauté et Chrétienté sous Benoît XV*, Perrin, 1922.

comme il l'a dit, une « génération d'idéalistes ». Elle comptait parmi ses maîtres Brunetière. Elle subissait l'influence du vicomte de Vogüé, qui sera un des guides littéraires de M. Goyau, et celle aussi de Paul Bourget dont elle lisait avidement *le Disciple* (1). Un jour, M. Goyau verra que les « Disciples » fourvoyés ne sont pas toujours des hommes, que ce sont quelquefois des nations, qu'il existe des « Adrien Sixte » plus dangereux que celui de Bourget; qu'il faut courir sus à ceux-là aussi, répondre à leur science par la science, à leurs idées par l'Idée ; et toute son œuvre sortira de là.

Cette œuvre, il est vrai, glisse d'abord sur d'autres pentes. L' « historien encore imberbe », comme le nomme M. Salomon Reinach, semble appelé par l'histoire romaine. Il entre au Palais Farnèse. Mais là, c'est la Rome moderne qui se saisit de lui, et c'est « la majesté de la tiare ». Il sera désormais l'historiographe du Vatican, de l'Eglise, de l'esprit chrétien. Il dira la vie des saints, des héros de la foi et des âmes plus humbles qui vivent à l'ombre de la foi. Dans le domaine littéraire où, d'un accord tacite, les hommes de chaque génération se partagent le terrain et se distribuent la tâche, il sera « l'historien religieux ».

Le champ paraît bien délimité, borné même, et la besogne, uniforme. Bien au contraire! Il n'en est point de plus diverse ni qui réclame plus de souplesse; il n'est pas d'observatoire d'où se découvre un horizon plus varié. Il faudra que M. Goyau, pour accomplir sa mission, saisisse les rapports du fait chrétien avec les faits diplomatiques, et l'historien religieux deviendra un historien politique (*Vieille France et Jeune Allemagne*) ; comme toute la vie d'une société se fonde sur ses croyances, il deviendra un écrivain social (*Autour du catholicisme social*); et comme ces croyances et cette vie se résument en de grandes figures qui dominent la société et l'expriment en même temps, il deviendra biographe et hagiographe, il esquissera des *Portraits catholiques*, il dressera, ferme et de haute stature, l'effigie du *Cardinal Mercier*, il gravera avec tendresse, avec piété, de fines *Silhouettes franciscaines*. Il lui faudra aussi étendre sa curiosité à tous les coins de la chrétienté, pour y saisir toutes les fugitives nuances du sentiment chrétien : non point seulement à son pays dont il sonde les maux et dont il dénonce les périls intérieurs (*l'Idée de patrie et l'humanitarisme*) ; non point seulement à toutes ses provinces dont il connaît et chérit l'histoire ; non point seulement, enfin, aux Etats catholiques ; mais plus encore aux pays protestants qu'il parcourt, voyageur intrépide, et, si j'ose dire, qu'il ausculte pour y saisir, d'une oreille inquiète, ou les dernières pulsations du sens chrétien qui s'éteint, ou les premières pulsations d'un catholicisme qui se réveille (*L'Allemagne religieuse; Une Ville-Eglise : Genève*).

Dans la diversité de cette enquête, quels principes le guident et l'empêchent de s'égarer ? D'abord un esprit d'historien consciencieux et impartial. Il repousse l'histoire qui flatte. Elle est, dit-il, « comme la peinture trop léchée : elle est trop factice pour être évocatrice. » Parlant de Pie XI, il le loue d'avoir pratiqué « une science libre et franche, une science virilement résolue à ne point cacher les taches qui purent ternir certaines figures d'Eglise ». Oui, c'est cet esprit viril, cet esprit droit et sans pusillanime prudence qui fait les œuvres fortes, et qui oblige des Allemands, des protestants, à rendre hommage à l'*Allemagne religieuse* de M. Goyau. C'est lui qui permet d'avancer d'un pas ferme dans le dédale des documents, de n'en négliger aucun qui soit essentiel, de faire collaborer à son œuvre tous les esprits du temps passé, même ses adversaires, même les libertins qui ressemblent le moins à l'auteur, tous les petits écrits et tous les gros in-folio, toutes les grandes voix et tout le murmure imperceptible des humbles.

Car M. Goyau, qui veut être un « observateur » et non point un « enregistreur », qui veut non point une compilation mais une résurrection, sait qu'il faut faire entrer dans l'histoire le peuple, vivant, passionné, naïf, avec ses joies et ses peines; il essaie de « lire dans les imaginations du xve siècle »; il cherche « l'opinion latente universelle »; il se réjouit quand apparaît un document qui la révèle avec candeur, sans souci de littérature, et qui apporte l'écho de la voix populaire. La bonne méthode, selon lui, c'est « d'entrer en contact avec les réalités et la vie d'antan », c'est de ne pas laisser les livres s'interposer « entre son esprit et cette vivante réalité » mais de se servir d'eux « comme d'un dictionnaire pour la mieux interpréter et mieux causer avec elle ». De là, ces anecdotes au hasard desquelles il évoque les figures du passé; de là aussi cette intelligence des vrais motifs, des vraies lois de l'histoire. L'analyse desséchante du xviiie siècle, qui croit tout com-

(1) Sur la formation intellectuelle de M. Goyau, nous avons le témoignage d'un écrivain de sa génération : Victor Giraud : *Georges Goyau, L'Homme et l'Œuvre*, Perrin, 1922.

prendre, déforme et méconnaît les mouvements intimes, les phénomènes psychiques d'où sortent les grands événements. Elle ne saurait expliquer, comme le fait M. Goyau, ni la mission de Jeanne d'Arc, ni l'héroïsme religieux qui précipitait, vers la Terre Sainte, les guerriers et les rois.

Comprendre, expliquer, c'est à quoi aboutit cette vue pénétrante du passé. L'érudition est vaine, dit M. Goyau, si elle nous voile « les grands horizons de l'histoire ». Le véritable historien sait voir les couleurs originales des temps; il discerne la variété des climats et des races; et par là il découvre pourquoi, malgré la continuité de la tradition et l'unité de la doctrine, les mêmes sentiments religieux changent d'aspect selon les heures et les pays : à ses yeux, le catholicisme polonais se colore de passivité slave et s'épanouit en vertus de résignation, tandis que le catholicisme irlandais, d'une allure impatiente, frappe avec plus d'âpreté, plus d'exigence « aux portes du ciel »; à ses yeux le chrétien du XVIIe siècle, le chrétien du XIXe et celui du XXe, également chrétiens, ont pourtant des physionomies distinctes, et prennent leur religion par d'autres biais ou y entrent par d'autres portes, celui-là par son côté moral, ceux-ci par son côté poétique ou par son côté social. Et ainsi, dans l'unité, l'historien religieux, parce qu'il est historien, saisit la diversité. Mais, parce qu'il est religieux, et aussi parce qu'il est philosophe, dans la diversité il saisit l'unité. Il sent les mêmes forces agir, sous les apparences changeantes. Il reconnaît le même « dessein providentiel » dans l'unité romaine et dans les Croisades. C'est qu'il se souvient d'avoir lu, d'avoir admiré et aimé Bossuet; et quand le baron de Hertling, le futur chancelier de l'Empire allemand, commente les pages de M. Goyau sur *le Vatican*, le nom qui vient sous sa plume, le souvenir qui s'impose à lui, est celui du *Discours sur l'Histoire Universelle*.

Sous les discordances extérieures, cette philosophie religieuse de l'histoire fait apparaître l'harmonie ; elle dévoile l'architecture imposante des siècles. Quand François Ier semble s'opposer à saint Louis, et quand la République semble répudier la Monarchie, ces Frances dissemblables collaborent sans le savoir à la même œuvre. Le présent a beau se flatter de s'opposer au passé, il a beau, dit M. Goyau, s'enorgueillir de cette illusion, s'en repaître et en souffrir, — le passé se survit dans le présent, il lui dicte sa voie, il lui impose son exemple. Ainsi tous les points du temps se rejoignent en une ligne continue et le présent est solidaire du passé. A la lumière du passé, M. Goyau était donc amené à considérer le présent et à le mieux comprendre. Ayant suivi d'un regard attentif les destinées traditionnelles de sa religion et de sa patrie, il percevait mieux leurs destinées nouvelles.

Seulement, à dire vrai, je ne sais si l'histoire, par elle-même, a jamais imposé tel ou tel jugement sur les choses de notre temps. Il est si aisé d'extraire, des mêmes documents, des considérations actuelles dissemblables! Les historiens restent, malgré le vœu de Fénelon, de leur temps et de leur pays; et, quand ils tournent leur regard vers le présent, ils sont de leur génération et de leur milieu. Certaines expressions leur sont plus chères, certaines idées, plus familières, selon qu'ils ont causé dans le salon d'Henri Lorin ou dans celui de Mme de Loynes, selon qu'ils sont nés à la vie intellectuelle au moment où l'on aimait le nom de « catholicisme social » ou quelques années après. Je ne sais si je me trompe : mais ce nom de « catholicisme social » me paraît moins en faveur aujourd'hui. L'œuvre sociale du catholicisme se poursuit ; mais, comme elle semble toute naturelle et conforme à la vocation de l'Eglise, les chrétiens en font moins parade, et sentent plus rarement le besoin de lui appliquer l'étiquette qu'on aimait au temps de *La Quinzaine*. Beaucoup de jeunes chrétiens de l'heure présente insisteraient plus volontiers sur d'autres côtés de la pensée de M. Goyau. Voyant qu'on a trop aisément confondu — malgré les protestations de M. Goyau — le catholiscisme social avec je ne sais quel nouveau catholicisme, ils demandent que se resserre le tissu de la croyance dogmatique, ce tissu que d'autres auraient voulu léger, souple, indécis en ses contours. Ils ne veulent pas que se reforme le « nuage mystique » dans lequel le romantisme estompait « les arêtes d'un dogme importun (1) ».

C'est qu'ils ont connu les effets sanglants de ce romantisme religieux. Ils ont vu de près, et de trop près, le pays où M. Goyau en avait signalé la persistance. L'exemple de l'Allemagne les a détournés d'une religiosité vague. Mais aussi il les a détournés d'une religion étroite, de cette doctrine « terrianiste » que M. Goyau dénonçait naguère dans l'Allemagne contemporaine, je veux dire de ce nationalisme religieux pour lequel chaque religion est la forme et le vêtement d'une nation, et qui fait un devoir au

(1) G. Goyau, *L'Allemagne religieuse*, IV, p. 200.

Français d'être catholique, à l'Allemand d'être disciple de Luther, et au Chinois d'être disciple de Confucius. Au milieu du déchaînement des haines, les cœurs meurtris de notre temps aspirent à faire de leur religion le principe de paix et d'universelle union. Que leur importe que le Psalmiste ait enfermé dans son peuple, comme un trésor jalousement gardé, le dépôt de la vérité ? Après le Psalmiste, l'Apôtre est venu; il a voulu que la vérité fût le bien de l'Univers; il a signifié au monde « qu'il n'y avait plus de gentils ».

Mais il y a longtemps que M. Goyau avait senti cela et l'avait dit. Seulement, moins imbu de cet « égoïsme sacré » auquel nous sommes aujourd'hui tentés de céder par l'effet d'une cruelle expérience, il ne s'en tenait pas là : il ajoutait que, si la vérité est un bien commun, il est pourtant des nations qui la possèdent d'une prise plus forte, et qui sont investies par les siècles de la mission de la propager. Certes, il ne rêve pas d'engager la France en de folles aventures. Il sait trop le prix du sang de France. Ce sang, il l'a vu couler, au cours de la guerre, « d'un flot lent et continu (1) ». Au chevet des blessés, il s'est donné la tâche d'adoucir des agonies cruelles. Il ne souhaite pas de voir s'ouvrir de nouveau ces plaies de sa patrie. Mais il veut qu'elle fasse noble et mâle figure dans le monde, figure de soldat du Christ. Il a été, nous l'avons vu, l'élève de Brunetière, et c'est Brunetière qui disait : « Dans le monde entier, la France c'est le catholicisme. » La formule est d'allure hautaine. Mais M. Goyau sait que l'histoire ne la dément pas. Il se plaît à retrouver partout cette vocation de la France. Certains trouveront même qu'il s'y plaît trop car, par exemple, il semble en un endroit qu'il lui soit indifférent de faire remonter à Urbain II ou à Sylvestre II la première idée des Croisades pourvu qu'elle vienne d'un pape français. Mais cette joie de trouver inscrit dans les pages les plus glorieuses de l'Eglise le nom de la France, cette joie de chrétien et de Français a bien le droit de se mêler d'orgueil. Elle a bien le droit de se dresser, comme un défi, en face de l'Allemagne qui s'en retourne, par les chemins du pangermanisme, vers le paganisme de Wotan.

M. Goyau n'a pas mis dans ses livres sa science seule : il s'y est mis lui-même tout entier : c'est son esprit que nous y voyons, son sourire qui apparaît, à telle de ses lignes, lorsque, parlant de ce voyage à Rome où Zola ne trouva que des portes closes et ne dépassa pas les antichambres, il l'appelle « au sens le plus exact du terme un pèlerinage *ad limina*, puisqu'il ne franchissait pas les seuils ». Et aussi il ne laisse pas de nous montrer l'émotion de son cœur, soit qu'il peigne la figure de Benoît XV « père accablé d'une humanité accablée », soit qu'après la tempête sanglante il entrevoie le triomphe d'idées qui lui sont chères : « Jérusalem enlevée à l'Islam, revanche de la foi; la Pologne ressuscitée, revanche du droit; la France rentrant en relation avec Rome, revanche du bon sens ». Sa sensibilité se mêle à sa méditation. Il aime Joseph de Maistre pour son « émouvante exégèse ». Il se sent tout pénétré du passé qu'il étudie, et ces ancêtres glorieux sont une part de lui-même, ces morts sont la substance de ce vivant. « Marteler des noms, dit-il, désavouer des ancêtres, cela est possible, mais, pour supprimer entièrement les morts, il faudrait nous supprimer nous-mêmes. »

Dès lors, puisqu'il laisse parler son esprit et son cœur, on conçoit que le style de ses ouvrages garde un mouvement de vie, quelquefois de passion contenue, et aussi les couleurs que l'imagination lui prête. L'imagination de M. Goyau — on le devine — a quelque chose de « théologique ». Veut-il montrer, par exemple, comment la prière résignée des Polonais asservis se continue, avec un autre accent, dans la Pologne délivrée : « Les prières de l'Etat, dit-il, prolongeaient naturellement les prières du peuple, comme l'état de gloire prolonge l'état de grâce. » Mais aussi, dans ses comparaisons souvent tissées d'un art délicat, je crois reconnaître la manière familière à Taine, qui aimait vêtir, d'une étoffe ingénieuse, la nudité des idées abstraites. Je pourrais, pour montrer ces analogies entre Taine et M. Goyau, citer une longue et brillante page sur le néo-catholicisme (1). Voici, dans le même livre, quelques lignes qui sont de la même veine :

> Au cours du demi-siècle qui va finir deux courants se sont dessinés à travers le catholicisme : le courant « infaillibiliste » et le courant « social ». A la façon de ces lignes d'eau qui protègent les places fortes, le courant infaillibiliste a, si l'on ose dire, étreint l'Eglise, il en a resserré la cohésion. A la façon d'un fleuve au large parcours qui aurait l'univers entier pour vallée, le courant social a commencé de charrier en tous lieux l'influence de l'Eglise ; il en facilite la diffusion, il en suscite le rayonnement.

(1) *Papauté et chrétienté sous Benoît XV*, p. 10.

(1) *Autour du catholicisme social* [illegible] p. 17.

L'Eglise apparaît une, grâce au premier courant, universelle, grâce au second.

Cette page, en nous donnant un exemple de la « manière » de M. Goyau, nous apporte aussi une conclusion. Si l'on veut comprendre l'unité de son œuvre, et aussi son universalité, il faut en chercher la raison dans ces fleuves de l'Eglise, dont sa barque d'historien et de philosophe a suivi le double courant. Et si l'on demande, après cela, sur lequel de ces deux fleuves il veut poursuivre son voyage, il répondra lui-même, d'une énergique parole : « Ces deux courants ne doivent avoir qu'un même lit. » M. Goyau a travaillé toute sa vie à montrer que ces deux courants n'avaient, en effet, à bien voir les choses, qu'un même lit, parce qu'ils ont la même source, parce qu'ils ont mêlé leurs eaux dans le passé, et parce qu'ils vont, dans l'avenir, vers le même but lointain.

Pierre MOREAU,

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

UNE HISTOIRE DE HALLAND (1)

(*Nouvelle*)

Sigurd revoyait nettement son père et l'air solennel qu'il avait en lui donnant cet avertissement où les paroles avaient eu un son grave et menaçant. « Rappelle-toi bien de ne jamais te fier à un homme de cette maudite race qui n'est pas la nôtre et qui nous trahira toujours. Ces gens-là sont plus apparentés aux trolls et aux « hommes des torrents » qu'à nous. C'est pourquoi ils savent lire dans l'avenir et être meilleurs musiciens que nous, mais c'est aussi pourquoi ils ne seront jamais d'honnêtes chrétiens. Ils ressemblent aux trolls en ceci aussi, qu'ils aiment à se glisser parmi nous, à nous cajoler, à nous flatter et à nous jeter de la poudre aux yeux pour s'introduire comme domestiques chez les paysans et épouser nos filles et s'emparer de nos terres. Mais malheur à celui qui a accueilli dans sa maison un romanichel! Le troll en lui ne perd jamais ses droits et apparaîtra un jour. Que le romanichel le veuille ou non, il finira par apporter le gaspillage et la ruine et par entraîner dans la misère ceux qui ont cru en lui. »

Sigurd se remémorait ces paroles tout en attendant en silence la réponse de sa mère. Elle, de son côté, restait muette, tardant à répondre.

— Il vaudrait mieux, n'est-ce pas ? que vous donniez son congé à Jan aussitôt que possible, insista-t-il.

La mère cessa brusquement son travail, leva la tête et plongea ses yeux dans ceux de son fils.

— Il m'est indifférent de quelle race est Jan, dit-elle. Je compte l'épouser. Vendredi nous allons aller trouver le pasteur pour faire publier les bans.

Sigurd fut comme changé en une statue de glace, mais ce qui le froissait le plus, c'était le fait qu'on l'avait tenu en dehors de ce qui se tramait, que la mère avait pris une résolution aussi grave sans le consulter.

— Si vous avez déjà tout arrangé entre vous, il est évidemment inutile que je dise rien, répondit-il en se détournant pour partir.

Mais en ouvrant la porte, il se trouva nez à nez avec le valet. Jan entra dans la pièce avec une expression effroyablement sombre. Son visage était empreint d'une douleur sans espoir.

— J'ai entendu que Sigurd veut que je m'en aille puisque je suis un romanichel, dit-il en s'approchant de la maîtresse la main tendue pour un adieu. Il ne me reste donc qu'à reprendre la vie des grandes routes.

— Ne t'occupe pas de Sigurd, répondit la maîtresse. Je lui ai dit que nous comptons faire publier les bans pour notre mariage.

— Il ne faut plus y songer, répondit le valet, et il se laissa aller sur un banc comme abîmé de douleur ; les yeux obstinément fixés sur le sol, il resta assis, battant nerveusement sa main de son bonnet.

— Il est inutile d'essayer d'en sortir jamais, fit-il enfin. Quoi qu'on fasse, qu'on travaille jusqu'à rendre l'âme, on sera toujours repoussé. Celui qui appartient à une famille de paysans, ne saura jamais ce que cela veut dire de n'avoir d'autre héritage que l'infamie de la roulotte. Il n'y a pas de salut pour moi, je le savais bien : je suis condamné à reprendre ma vie de maquignon et d'étameur.

La maîtresse s'approcha de lui.

— J'ai vu tes efforts et ta bonne volonté, dit-elle. Je pense que Sigurd a dû les voir aussi. J'espère qu'il a l'esprit assez large pour t'en tenir compte.

— Non, non, ce serait trop demander.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 17 Mai 1922.

— En tout cas, reprit vivement la fermière, c'est encore moi qui gouverne ici.

— Je ne resterai pas un jour contre la volonté de Sigurd, interrompit le valet. La ferme est son héritage, et je ne voudrais pas, en restant, être cause d'un désaccord entre vous et lui.

Un assez long silence suivit cette déclaration. Sigurd sentait que la mère attendait qu'il priât Jan de demeurer avec eux, et il était lui-même si touché des paroles du valet qu'il aurait bien voulu pouvoir le faire. Mais l'avertissement de son père au sujet des romanichels lui était présent à la mémoire. Il y eut en lui une telle lutte qu'il ne put proférer un mot. Il se demandait s'il ne pouvait pas y avoir, par exception, parmi les romanichels, un homme brave et honnête et si Jan n'était pas cette exception.

Jan, pendant ce temps, ne bougeait pas. Il avait cessé d'agiter son bonnet et regardait devant lui avec des yeux sombres qui semblaient parcourir des espaces infinis et désolés.

Ce fut la mère qui rompit le silence.

— Je sais quel homme tu serais devenu en restant ici parmi nous, dit-elle. Je ne veux pas que tu retombes dans la misère. Aussi je te suivrai si tu t'en vas.

— Je ne l'accepterai jamais, s'écria Jan. Après avoir vécu comme une paysanne, vous voudriez courir le pays comme femme de romanichel ! Cela jamais, jamais.

Sigurd se taisait toujours. Mais il avait honte de lui-même. Les deux autres étaient prêts à tous les beaux gestes, à tous les actes nobles, tandis que lui restait méfiant et dur.

Le romanichel se leva enfin, et alla vers Sigurd la main tendue.

— Adieu, Sigurd ! dit-il. Crois bien que je ne t'en veux pas. Tu as entendu dire tant de mal de nous, que tu n'oses avoir confiance. Adieu.

Sigurd ne prit pas la main tendue et ne répondit pas. Il était si écrasé par la noblesse de Jan et par sa propre infériorité qu'il sentait les sanglots lui monter à la gorge. Pour cacher son émotion, il se précipita dehors; avant d'arriver au vestibule il pleurait bruyamment.

Le lendemain, Sigurd était silencieux et déprimé. Il restait assis devant la maison, sur la planche de chêne qui servait de banquette, sans s'occuper de rien. Jan vaquait à ses besognes dans la cour, et le jeune homme le suivait des yeux. Jan finit par l'appeler près de lui et lui parla gentiment et en plaisantant comme à l'ordinaire. Sigurd en fut si heureux qu'il le suivit ensuite partout toute la journée. La mère se montra aussi très douce envers Sigurd, mais il n'y prêta pas une grande attention : il était de ceux qui ne peuvent aimer qu'une personne à la fois, et tout l'amour qu'il avait jadis pour elle, il l'avait transporté sur Jan.

Il semblait entendu que Sigurd ne s'opposerait plus au mariage ; aussi les bans furent-ils publiés et les noces célébrées bientôt après. Ce fut d'ailleurs une noce très tranquille. On n'avait invité que les voisins les plus proches. Jan était grave, il ne se mêla pas à la jeunesse mais resta à causer avec les gens raisonnables. Il produisait une très bonne impression, et plusieurs invités, sur le chemin de retour, émirent l'avis qu'il pourrait bien y avoir des hommes rangés et sérieux parmi les romanichels eux-mêmes.

Deux ou trois semaines après le mariage, Jan et Sigurd entreprirent de creuser un nouveau puits. En bêchant, ils rencontrèrent plusieurs sortes de terre : d'abord une mince couche d'humus, puis une couche de sable fin, enfin du gravier et de l'argile. Parfois ils trouvaient de vieilles lames de couteau et des clefs enfouies au cours des années. A mesure que le travail avançait, ils y prenaient de plus en plus d'intérêt. Ils bêchaient ardemment, plaisantant et riant, curieux de voir quelles nouvelles trouvailles ils feraient ; peut-être serait-ce de l'or et de l'argent, disait Jan. Un peu plus bas, ils mirent au jour une seconde couche de sable marin, et sous cette couche une autre espèce d'argile. En l'apercevant, Jan poussa un cri, se pencha et en ramassa une poignée qu'il pétrit entre ses doigts. A la fin il y goûta même.

— Qu'est-ce que je vous disais ? que nous trouverions de l'or, fit-il.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda Sigurd intrigué.

— Je ne dirai rien avant d'être sûr de ce que j'avance, répondit le romanichel.

A ce moment la maîtresse appela Jan.

— Viens m'aider, Jan ! cria-t-elle.

Jan et Sigurd levèrent en même temps la tête et regardèrent par dessus les bords de la fosse : deux roulottes de forains étaient entrées dans la cour. Les hommes noirs aux visages grêlés de cicatrices et de coupures, les femmes laides et avachies et les enfants criards et effrontés suivaient comme d'ordinaire les voitures. Sigurd se sentit inquiet, et il lui sembla bien aussi que la figure de Jan se rembrunissait.

— Tu vas les chasser, Jan ? fit la fermière d'une voix troublée.

— Comment veux-tu que je les chasse? répon

dit Jan en riant. Mais c'est mon père et ma mère et mes frères et sœurs qui viennent voir ce que je deviens.

Il sauta hors du puits et courut au devant de sa famille. Il y avait cependant comme une espèce d'hésitation dans son maintien, mais plus il approchait des siens, plus cette gêne disparaissait ; lorsqu'enfin il fut au milieu d'eux, il écarta violemment les bras et poussa un cri strident comme un homme qui sort de prison. Il était comme fou de joie : d'un bond il monta sur le dos d'un des chevaux, y fit quelques pirouettes puis sauta à terre pour se colleter avec son frère aîné ; il se roula par terre avec l'essaim des enfants sauvages qui hurlaient de plaisir.

Ce fut un festin ininterrompu toute la journée durant. Jan ne faisait que jouer du violon. On but copieusement, sauf Jan qui jouait toujours. Le soir, on dansa, Jean dansa aussi, mais sans cesser de jouer.

Sigurd restait au milieu d'eux. Il n'aimait pas davantage les romanichels pour les voir de près, mais il ne pouvait résister à l'envi de regarder Jan et d'écouter son jeu. A mesure d'ailleurs qu'il l'écoutait, il se sentait le cœur plus léger, l'esprit plus insouciant. Pour la première fois de sa vie, il comprenait qu'il peut être bon de vivre. Au fond, il avait toujours vécu sous l'oppression d'une idée : la tâche lourde qu'il s'était imposée, de lutter contre le sable, lui comme ses aïeux, de ne pas laisser péricliter la ferme. Pourtant ce n'était pas oublier la ferme que de se sentir joyeux pour une seule fois !

Un hasard bizarre voulut que Jan le Romanichel ne poursuivit jamais l'entreprise du nouveau puits. Le lendemain de la visite de ses parents, il dormait encore dans l'après-midi, quand un messager vint le trouver de la part du plus riche paysan de la commune : on suppliait Jan de vouloir bien rendre un grand service. Le paysan mariait sa fille, la maison était pleine de monde qui ne demandait qu'à danser ; or, le ménétrier retenu pour l'occasion avait mandé qu'il était malade ; Jan ne consentirait-il pas à venir jouer ? Jan consentit, et Sigurd l'accompagna. Les noces durèrent trois jours. Quand Jan et Sigurd se retrouvèrent à la maison, ils étaient trop las pour avoir envie de travailler ; Sigurd avait dansé et bu, joué et plaisanté : il était comme mal éveillé, ne revenant pas de son étonnement que la vie pût offrir de pareilles délices.

Comme par un fait exprès il allait toujours venir du monde quand enfin ils parlaient de reprendre le travail du puits. La plupart du temps, c'étaient des parents de Jan. Il paraissait apparenté à tous les romanichels de la province, et tous étaient reçus par lui les bras ouverts. Ces réceptions faisaient une rude brèche dans les provisions de bouche et les greniers de la ferme, et quand Jan se trouvait seul avec sa femme et Sigurd, il se plaignait de sa famille qui les ruinait. Mais aussitôt que quelqu'un de sa race apparaissait, il n'hésitait pas à les traiter royalement. Parfois on jouait aux cartes, et une fois un romanichel réussit à le faire risquer et perdre une vache. Jan prétendit bien qu'il la lui avait vendue, mais sa femme et Sigurd apprirent vite la vérité.

La vache était à Sigurd comme tout le domaine, et quand il sut que Jan l'avait perdue au jeu, il entra dans une violente colère. Cet incident sembla lui dessiller brusquement les yeux et lui faire voir l'état de la maison.

La ferme de Brédané était déjà si pauvre qu'il fallait la plus sévère économie pour s'y maintenir. La pauvreté était allée en empirant sous le régime de Jan le romanichel. Sigurd eut l'impression d'avoir vécu toute la dernière année dans un rêve. Il n'avait pas vu combien les champs s'étaient ensablés. Au printemps, Jan avait semé à même le sable, et seuls quelques pauvres brins avaient levé. Le patrimoine de Sigurd semblait bien compromis.

Sigurd rentra à la maison pour parler sérieusement à Jan, mais Jan jouait et, ne voulant pas l'interrompre, Sigurd s'assit et l'écouta. Comme toujours, sous l'influence de cette musique, son esprit se calma. Il songea à la vie si dure, si morne, si sévère qu'on avait menée jusqu'à l'arrivée de Jan, et il en vint à se demander si réellement il voulait la recommencer.

Brusquement Jan interrompit son jeu.

— Dis-moi une chose, Sigurd, commença-t-il d'une voix très douce, veux-tu que je m'en aille et que je te laisse tranquille, toi et ce qui t'appartient ?

Sigurd fut tellement saisi, car il réfléchissait justement au moyen de se débarrasser de lui, qu'il ne sut que répondre.

— Tu n'as qu'un mot à dire si tu ne veux plus me voir, reprit Jan.

Le cœur de Sigurd se serra douloureusement à l'idée de se séparer de Jan.

— Non, je veux que tu restes, répondit-il enfin.

— Alors ne me rends jamais responsable du sort de ton patrimoine, dit solennellement Jan,

car l'offre que je viens de te faire était sérieuse et réfléchie.

Le temps arriva d'ailleurs très vite où Sigurd dut s'en aller courir le pays derrière la voiture classique des romanichels. Il ne restait plus rien dans le garde-manger, plus de domestique à la maison, plus de vache à l'étable. Il ne restait plus guère qu'une voiture et un cheval que Jan n'avait pas permis de vendre. Un jour Jan attela résolument le cheval à la voiture, chargea celle-ci de marmites et de casseroles, de vieilles couvertures et de coussins, de leurs pauvres hardes et enfin de ses outils d'étamage à lui. Finalement il appela sa femme. Elle sortit de la maison, un nourrisson dans les bras et prit place sur la voiture.

Sigurd n'avait pris aucune part aux préparatifs. Il regardait faire les autres sans bouger. « Advienne que pourra, je ne quitterai pas la ferme, se disait-il. Dussé-je même mourir de faim ici, je reste. »

Jan et la mère de Sigurd semblaient d'ailleurs considérer comme une question résolue qu'il resterait. Ni l'un ni l'autre ne disaient un mot pour le faire changer d'avis. Mais, à mesure que l'heure de la séparation approchait, le cœur de Sigurd battait de plus en plus douloureusement. Il leur fit cependant ses adieux et les laissa partir sans quitter sa place devant la maison. Mais lorsque la voiture sortit de la cour, l'horreur de la solitude s'empara du jeune homme, et il dut se tenir des deux mains à la banquette pour ne pas courir derrière eux. A ce moment, Jan se retourna encore une fois et regarda Sigurd. Sigurd se leva, et voyant cela, Jan lui fit signe de venir. En deux ou trois longs bonds, Sigurd rattrapa la voiture et y monta.

Là-dessus, Sigurd suivit Jan pendant deux ans dans ses pérégrinations à travers le pays. En général, lui et Jan marchaient à côté de la voiture où la femme avec l'enfant était assise. Arrivés à proximité d'une ferme, ils s'arrêtaient au bord de la route. La femme entrait seule pour mendier et pour demander si l'on avait des cuivres à étamer. Le plus dur était de trouver un logis pour la nuit. Souvent ils étaient forcés de dormir à la belle étoile, mais même à cela ils s'y faisaient. Partout où il y avait une foire, fût ce au fin fond du Smaland ou au loin en Scanie, ils s'y rendaient. On s'y rencontrait avec de véritables tribus du peuple ambulant, on vivait avec eux des jours de bombance. Jan buvait sec, et Sigurd prenait l'habitude de boire aussi. Vers Noël, quand les grands froids arrivaient, ils regagnaient Brédané pour y rester tant que duraient les provisions ramassées en mendiant. Les vivres épuisés, ils reprenaient la route.

C'était en somme l'existence nomade des romanichels depuis qu'ils étaient venus en Suède, et Jan ne demandait pas mieux que de la poursuivre toujours. Quel coup de folie l'avait poussé à vouloir se faire sédentaire ? Il avait besoin de se sentir libre, de pouvoir vagabonder au gré de ses caprices.

A les voir, on eût dit que Sigurd était content de sa nouvelle existence et que l'amitié entre lui et Jan était toujours très vive. Cependant il y avait des indices d'une inquiétude intime qui rongeait Sigurd. Il buvait beaucoup, non pas comme une personne qui aime l'alcool pour lui-même, mais comme une personne qui boit pour noyer un chagrin. Il était aussi devenu fort irritable, et la moindre contrariété le jetait dans une violente colère.

Dans leurs vagabondages à travers le Halland, ils rencontraient souvent de vastes champs de sable, et cette vue rendait infailliblement Sigurd sombre et morose. Un jour qu'ils traversaient une de ces étendues stériles et nues, Jan dit :

— Il y avait ici autrefois de la forêt. Je l'ai entendu dire par mon père. On se demande comment ce pays a pu être ainsi dévasté.

— Ils sont sans doute partis, abandonnant tout, ceux qui auraient dû combattre le sable, répondit Sigurd amèrement.

— Tu crois? fit Jan promptement. Eh bien, pourquoi ne rentres-tu pas déblayer tes champs à toi? Personne ne te retient ici.

— Tu sais bien que je ne sais plus travailler, dit Sigurd. Je suis bien près d'être un aussi bon vagabond que toi et les autres romanichels. J'aime l'eau-de-vie et les cartes, et je ne veux rien faire. Je suis exactement comme tu as voulu que je sois.

Un autre jour, le hasard leur avait fait suivre un chemin qui bordait une grande plaine nue. On y avait fait des essais pour lier le sable en plantant des pins. Un jeune plant poussait au bord même de la route ; en passant, Jan s'amusa à le déraciner de quelques coups de pied.

— Qu'est-ce que tu fais? s'écria Sigurd, d'une voix âpre, en fronçant les sourcils.

On aurait dit qu'il allait se jeter sur le romanichel

J'envoie promener ce misérable plant, et je

voudrais pouvoir en faire autant de tous, répondit Jan.

— Quel mal ce pauvre pin t'a-t-il fait ? demanda Sigurd.

— Je ne saurais t'expliquer à quoi cela tient, dit Jan, mais nous autres romanichels, nous nous plaisons dans les pays où il y a de vastes landes et des espaces ouverts, tandis que là où le paysan plante et sème, nous ne pouvons y tenir à la longue.

— C'est possible, fit Sigurd, mais tu vas me faire le plaisir de repiquer immédiatement ce pauvre pin.

Jan sembla ne pas comprendre ; il le regarda les yeux écarquillés.

— Replante-le, tu entends, sinon tu verras ce qui t'arrivera le jour où je serai majeur, cria Sigurd.

Jan se pencha sans riposter et replanta le pin. En se relevant, il jeta sur Sigurd un regard mauvais et sournois, toujours sans rien dire.

On s'étonnait beaucoup entre voisins que Sigurd, qui était d'une si bonne famille, pût rester parmi les romanichels, et on s'attendait à ce qu'il les quittât quand il aurait atteint sa majorité. S'il avait eu cette intention, il ne put la réaliser, car le jour même de ses vingt-et-un ans, il fut arrêté pour vol d'un cheval. Jan, la mère et lui étaient partis pour un de leurs vagabondages habituels et, ce matin-là, Jan avait réveillé Sigurd pour lui confier la conduite de la voiture, lui-même étant appelé pour jouer à une fête.

— Si tu ne vas pas trop vite, je vous rattraperai bien demain, avait-il dit en partant.

Sigurd réfléchissait à bien des choses ce jour-là en conduisant et en marchant à côté de la voiture. Il avait toujours endormi ses scrupules en se promettant qu'une fois majeur il retournerait définitivement à Brédané reprendre l'œuvre de son père, mais il se rendit compte ce matin-là qu'il n'en avait pas le courage ni la force. Toute la propriété était ensablée, il ne restait pas un pied de terre cultivable, et autour de la maison, même contre les murs, le sable formait comme des monceaux de neige. Que ferait-il là-bas? A quoi bon gaspiller ses efforts à une tâche désespérée?

A peine Sigurd était-il arrivé à la conclusion qu'il valait mieux abandonner l'idée de se rétablir à Brédané, qu'il s'entendit appeler par deux hommes qui couraient derrière lui. Il arrêta la voiture ; les deux hommes se mirent à examiner son cheval. C'était un cheval nouveau. Jan l'avait amené la veille au soir en disant qu'il l'avait acheté à un paysan de Frillesås. Or, il semblait que le cheval était volé, et Sigurd qui le conduisait fut arrêté comme voleur.

L'accusation n'inquiéta pas beaucoup Sigurd : il avait une foule de témoins pour témoigner qu'il n'avait point été à Frillesås la veille. Il se laissa conduire en prison très tranquillement, sûr qu'il serait acquitté dès que l'affaire viendrait devant le tribunal.

La première personne que Sigurd aperçut dans la salle d'audience fut Jan. Il se tenait au milieu d'un groupe de romanichels. « Jan les a amenés pour me tirer d'affaire », se dit-il, car tous ces hommes savaient où il était le jour du vol. Mais lorsqu'on appela les témoins, il se trouva que l'un après l'autre l'avaient vu sur le chemin de Frillesås, voire même dans le village. Il y en avait qui l'avaient rencontré au milieu de la nuit avec le cheval volé.

Jan ne pouvant témoigner, Sigurd attendait impatiemment qu'il se levât pour, d'une façon ou d'une autre, mettre fin à tous ces mensonges. Mais Jan ne fit rien pour lui venir en aide, et à mesure que les choses se gâtaient pour Sigurd, son visage prenait un air de profond navrement. Une fois, leurs yeux se rencontrèrent, et Jan regarda alors Sigurd comme un bon père regarde un fils qui a mal tourné.

En rencontrant ce regard, Sigurd en fut d'abord comme pétrifié. Puis un sourire détendit ses lèvres. Il avait vu que tout ce qui se lisait sur le visage de Jan était faux. Il avait vu que Jan était content, que c'était Jan qui avait organisé le piège, et que Jan s'était arrangé pour le faire condamner.

Et, chose inexplicable, en se rendant compte de la trahison de Jan, une sensation rapide de joie parcourut Sigurd. Il s'en étonna lui-même. Il comprenait qu'il serait condamné aux travaux forcés pendant plusieurs années et néanmoins il se sentait comme quelqu'un qui recouvre la liberté.

Quand on l'eût ramené dans sa cellule et qu'il s'y trouva seul, il reconnut qu'il était devenu un autre homme. Dans l'instant où son regard avait plongé dans l'âme de Jan le Romanichel et y avait découvert qu'au tréfonds il était faux et méchant, Sigurd avait été comme délivré de son enchantement de plusieurs années. Il avait été au pouvoir du vagabond, et il y eut dans son âme une grande joie de redevenir libre. Mais en se réveillant ainsi à la réalité, il se vit aussi tel qu'il était devenu, et en fut effrayé.

Le lendemain, ramené devant le tribunal, il

n'essaya guère de se disculper. Peu importe qu'il fût innocent et qu'on le crût coupable! Il se sentait un grand criminel. Il était dans une disposition d'esprit où il aimait souffrir. En outre, il était content d'être ainsi violemment séparé du passé, de tout ce qui l'avait tenté et séduit.

Quand l'arrêt fut prononcé, Sigurd songea à peine à ce qu'il comportait, car à l'instant même il venait de se juger et de se condamner aux travaux forcés à perpétuité : c'était la lutte de ses pères qu'il décidait de reprendre, toute désespérée qu'elle semblât.

*
* *

Un jour vint en effet où Sigurd rentra au foyer désert et vaillamment se mit à l'œuvre. Il s'arrangea pour se faire embaucher l'hiver en Scanie comme batteur en grange ; au printemps il regagna Brédané ayant gagné de quoi y vivre jusqu'à l'automne suivant.

Il essaya de faire des plantations de pins et de semer de l'avoine des dunes pour lier le sable ; il travailla sans grand succès mais opiniâtrement comme il s'était condamné à le faire.

Un jour, il pensa qu'il serait bon d'avoir un puits près de la maison; il se mit à bêcher à l'endroit où Jan et lui avaient, jadis, commencé à en creuser un. Arrivé à une certaine profondeur, il rencontra une couche de marne. Or, en Scanie, il avait appris ce que vaut cette terre grasse, et bien qu'il fût devenu un homme très sensé et très calme, il sauta de joie.

La voilà trouvée la façon, non seulement de se rendre maître du sable, mais de le rendre fertile! Finis les travaux forcés sans espoir! Un travail plein de promesses et de joie s'ouvrait devant lui. Il se voyait déjà propriétaire d'une belle ferme riche et prospère.

Soudain, il se rappela qu'en bêchant pour creuser leur puits, Jan était tombé sur une motte d'argile qu'il avait examinée en disant qu'il venait de trouver de l'or.

« Il avait reconnu la marne, il en savait la valeur, il l'a su tout le temps! » songeait Sigurd. « Et il a choisi de vagabonder et de mendier au lieu de rester à la ferme et de travailler et de nous rendre tous riches. »

Mais cette pensée n'éveilla en lui ni amertume ni haine, rien que de la pitié. Il comprenait que le romanichel n'avait pu raisonner ni agir comme lui. Il était d'une autre espèce et forcé de vivre selon les lois de son espèce. Que cela attirât du bonheur ou du malheur sur lui-même et sur les autres, il ne pouvait qu'être tel que la nature l'avait fait.

SELMA LAGERLÖF.

(Traduit du suédois par T. Hammar.)

LA RÉORGANISATION DE LA LECTURE PUBLIQUE EN FRANCE

Pendant la grande guerre et depuis la cessation des hostilités, le personnel enseignant, les techniciens comme les protecteurs des bibliothèques se sont préoccupés de la réorganisation de la lecture publique en France.

De divers centres universitaires, des hommes de valeur et compétents en la matière ont adressé, à diverses reprises, tantôt des mémoires, tantôt des rapports au ministre de l'Instruction publique sur l'adoption d'une conception nouvelle de l'organisation de la lecture publique, tout en précisant très nettement qu'aux mœurs d'avant-guerre il était bon, il était utile, il était même indispensable de substituer des mœurs nouvelles en conformité du goût des collectivités qui fréquentent assidûment les bibliothèques.

De tous ces mémoires, de tous ces rapports, il n'est malheureusement rien sorti de nouveau comme organisation.

Cependant, pour être juste, et pour reconnaître un effort très méritoire, il est équitable de faire connaître que l'Administration supérieure de la ville de Paris, en la personne de M. Autrand, préfet de la Seine, qui a pris des arrêtés fort intéressants, a laissé fonctionner normalement les bibliothèques municipales pendant la guerre, montrant ainsi que ce service public était aussi indispensable à la population parisienne que tout autre service de l'Administration municipale. Et les résultats, quant aux prêts à domicile, ont été si concluants : plus de 3 millions de lectrices et de lecteurs pendant la durée de la guerre, que les profanes se sont trouvés dans l'obligation de reconnaître l'utilité de l'ouverture des bibliothèques municipales pendant la grande tragédie.

En profitant du fonctionement desdites bibliothèques, même pendant que les gothas venaient sur Paris, l'Administration de la ville de Paris, sur des rapports particuliers de M. Ernest Cojecque, inspecteur des bibliothèques de la ville de Paris et du département de la Seine, prenait à diverses périodes des mesures nouvelles, dont les principales sont les suivantes :

Création des bibliothèques roulantes pour les blessés de la grande guerre en traitement dans les hôpitaux auxiliaires ; ouverture pendant un certain temps le dimanche, pour les soldats blessés, permissionnaires ou autres, de passage à Paris ; modification des heures d'ouverture de la plupart des bibliothèques afin que ces heures fussent bien en concordance avec les heures de liberté des lectrices et des lecteurs ; création du libre accès aux rayons dans un certain nombre de bibliothèques ; innovation du prêt à domicile d'une grande partie des ouvrages de la section n° 2 dite « sur place »; confection et impression de catalogues pour un nombre important de municipales, d'après une science nouvelle constamment soumise à un éclectisme judicieux ; création et installation de quelques bibliothèques plus modernes et plus confortables ; ouverture de dix bibliothèques centrales d'arrondissement de 14 à 22 heures chaque samedi à cause de la semaine anglaise et, enfin, introduction dans ces dix bibliothèques centrales de journaux pris dans les opinions les plus diverses, etc.

Les ressources de la ville de Paris n'ont pas permis de réorganiser avec un programme plus vaste lesdites bibliothèques, comme la Belgique, par une loi récente qui lui fait grandement honneur, vient de le faire pour toutes les bibliothèques de son territoire.

Il faut donc souhaiter que le Gouvernement français d'abord tiendra à honneur de mettre sous peu en tête de son programme touchant la réorganisation de l'enseignement national, la réorganisation des bibliothèques qui dépendent de son département, et ensuite, la ville de Paris, qui est une administration autonome, et qui ne voudra pas arrêter son effort couronné de succès.

Chaque fois que l'on parle de la réorganisation de la lecture publique, on invoque pour ne rien faire l'insuffisance des crédits et, cependant, il est des crédits qui sont votés et dépensés pour des œuvres dont l'intérêt est souvent moins immédiat, quelquefois même fort discutable et quelquefois aussi, nul.

Il est indéniable surtout que notre pays sort d'une guerre atroce et que le niveau intellectuel et le niveau moral ont considérablement baissé, que, plus que jamais, il faut tendre tous ses efforts à l'élargissement de la lecture publique par une meilleure et plus moderne organisation des bibliothèques où le public a déjà libre accès. Car, pour ne citer que Paris, dont le mouvement intellectuel est immense et rayonne dans toute l'Europe, il est navrant de constater qu'à l'heure actuelle, Paris, qui vit fleurir de tout temps les Lettres, les Sciences et les Arts, depuis les auteurs de la Pléiade jusqu'au XVIIIe siècle, depuis l'épanouissement de l'époque romantique dont les dernières gloires virent naître le Naturalisme et le Symbolisme, jusqu'aux écoles nouvelles qui ont orienté la littérature vers les problèmes sociaux les plus ardus, n'a pas encore une bibliothèque municipale, confortablement agencée, ouverte au public tous les jours de la semaine de 9 à 22 heures.

Et, puisque les bibliothèques doivent être réorganisées et l'être de « fond en comble », il ne faut pas manquer de comprendre au premier chef l'extension des heures d'ouverture puisqu'il est de notoriété mondiale que la *spécialité des bibliothèques publiques en France, c'est d'être toujours fermées*. Et la réforme aura vraiment des conséquences heureuses remarquables, si M. le Ministre de l'Instruction publique veut bien apporter à son tour une modification capitale dans le programme de l'enseignement qui est donné aux élèves de l'Ecole des Chartes.

Jusqu'à aujourd'hui, aucun confrère autorisé n'a osé écrire que l'enseignement de l'Ecole des Chartes, tout en étant un enseignement savant, était défectueux. Eh bien, il est temps de le dire : il manque à tout élève de l'Ecole des Chartes qui sort avec son parchemin, à côté de sa formation technique, une *formation sociale*.

Tout bibliothécaire, ancien chartiste — et, bien entendu, nous écrivons dans un sens général — croit déchoir chaque fois que dans sa fonction il est obligé de sortir de sa tour d'ivoire pour se trouver en contact avec le public. Il a même une prétention qui est d'une autre époque : c'est de travailler seulement aux fiches bibliographiques, aux catalogues et à ses recherches personnelles et de n'avoir aucun contact avec le public. Et c'est là l'erreur, la grande erreur fondamentale qui porte un préjudice considérable à tous ceux qui travaillent dans les bibliothèques.

Dans la cité moderne, le bibliothécaire doit être une encyclopédie vivante pour être ensuite un professeur de lecture, un professeur de livres: aussi, tant que l'Ecole des Chartes ne fera pas un cours à ses élèves qui traitera des rapports intellectuels qui doivent exister entre le bibliothécaire chargé d'une bibliothèque publique et le public, son enseignement sera incomplet, par conséquent moins fécond, et il ne remplira qu'à moitié sa mission.

Sa mission ?... — La mission du bibliothécaire, au lieu d'être celle d'un *bureaurate savant*, ne conviendrait-il pas mieux qu'elle fût, au contraire, celle d'un esprit élevé, éclectique, aux vues larges, et compétent, s'intéressant non seulement aux livres, mais aussi aux lectrices et aux lecteurs pour découvrir leurs goûts, leurs besoins en lectures, pour enfin élever avec tout le doigté désirable leur niveau intellectuel ?...

Tout récemment encore, M. le Ministre de l'Instruction publique, qui est un fin lettré, dans un très beau discours, ne disait-il pas qu'il fallait apporter à l'enseignement national des réformes savamment étudiées, mais des réformes certaines?

Eh bien, celle que nous nous permettons de signaler dans cette première étude, et qui touche à une partie du programme de l'enseignement de l'Ecole des Chartes, doit être prise en considération puisque le bibliothécaire, professeur de lecture, professeur de livres, sera ramené à sa véritable destination et, surtout, à sa noble et enviable mission intellectuelle et sociale. Et alors, quand ceux qui fréquentent assidûment les bibliothèques auront besoin de travailler, ils trouveront en la personne du bibliothécaire un collaborateur et non un savant inutile.

Marcel CLAVIÉ.

REGRETS D'OMBRIE [1]

(Poème)

Ce que je vois de ma fenêtre, c'est l'Ombrie :
Un visage pensif qui se recueille et prie ;
Un paysage évangélique, où n'est féerie
Que du Poverello d'Assise ; sur les monts
Va descendre Vesper couronné d'hyacinthe ;
Les petites cités ombriennes qui sont
Autant de châteaux-forts aériens, aux sons
De l'angelus partout répercuté, qui tinte,
Font oraison avant la prière du soir.
Et je m'abandonnais aux charmes de l'Ombrie
Lorsque — victime d'une infâme duperie —
Je connus que mes yeux abusés, faux miroir,
N[illegible] voyaient pour ce qu'ils [illegible]
C'était Paris qu'ils regardaient sans le savoir :
Le Métro, le Nord-Sud, sataniques galères ;
Paris nauséabond où l'on s'use, où l'on meurt
Au galop effréné d'une vie en rumeur,
Perpétuellement ; pour calmer mes colères,
Je fermai la fenêtre et tirai les rideaux.

Le soleil joue avec le lac de Trasimène
Où saint François fit un carême, et dont les eaux
Virent sombrer la grande infortune romaine
Que dans mes souvenirs Tite-Live ramène.
Locus insidiis natus... Byron s'y plut,
Et de sa strophe ardente et nombreuse voulut
Rendre l'ombre du grand historien jalouse.
Ce lac indifférent au passé révolu,
Je le quitte à regret en allant vers Pérouse.
Perugia ! Je grimpe au Monte-Ripido
Où le bon saint Louis et le bon frère Egide
S'embrassèrent, s'étant reconnus aussitôt,
Et restèrent longtemps à genoux, sans un mot.
Sainte simplicité divine, et si candide !
Du couvent je descends au « Jardin du Fronton ».
O merveille ! de la fresque de l'horizon
Un ange s'envola sans doute et, dans le vide,
Suspendit sur l'espace enchanté ce balcon.
La physionomie ombrienne s'accuse ;
Et la vallée, heureuse entre ses monts, s'étend
— Sous la simplicité d'un ciel qui se refuse
A l'éclat d'autres cieux plus renommés pourtant, —
Jusqu'aux confins de la religieuse Ombrie
Où la prière naît au cœur impénitent
Et non la molle et peu chrétienne rêverie.
On peut étreindre d'un regard cet univers
Qu'emplit le souvenir de saint François d'Assise.
Douce *Umbria verde* frissonnante à travers
Le développement de tes horizons clairs
Dont chaque inflexion a la courbe d'un vers ;
La vigne qui s'enlace à l'ormeau qu'elle incise
Et que parfois les bras touffus des chênes verts
Etouffent ; l'olivier de qui la bure grise
Etale sa pâleur lunaire à l'infini ;
Sur les hauteurs, aux plis des vallons, chaque nid
Printanier s'échafaude avec du buis bénit.
Terre depuis toujours vraiment galiléenne
Par ta béatitude et par ta gravité,
Ta grâce qui devient austère, et reste humaine,
Tu possèdes, en ton prestigieux domaine,
Le vestige de la flamboyante clarté
Qui t'illumine en même temps que te ramène
« *Au ciel antérieur où fleurit la Beauté* ».
La Bethléem sur un sommet d'Ombrie assise
Trône en ce paradis terrestre où se précise
Un sentiment de paix et de suavité ;
L'amour règne entre l'homme et la bête soumise,
Enseigne les vertus, surtout l'humilité.
Terre prédestinée, autre terre promise,
Tu enfantas un nouveau Christ, en vérité,
Dans cette ville sainte entre toutes, que Dante,
Tertiaire, y voyant poindre une Aube étonnante,
Appela de ce nom plus précis : « L'Orient ».
Salut de l'ancien monde au nouveau souriant,

(1) M. Beaufils publiera prochainement un volume sous ce titre « *Desiderium Italiæ.* »

Lever d'une lueur mystique éblouissante.
Là naquit saint François, et dame Pauvreté
Jusqu'à la mort fut son épouse pénitente...

Le soleil baisse et la lumière est moins ardente ;
Je m'achemine vers la ville qui me hante,
Où je me suis repu jadis d'éternité.

Edouard BEAUFILS.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA POLITIQUE BELGE ET LA FRANCE

La France et la Belgique se trouvent devant le problème des réparations dans une situation identique : un droit de priorité a bien été reconnu à la Belgique, mais l'équité la plus élémentaire exigerait que ce droit fût non avenu au cas où l'Allemagne faillirait à ses obligations. Les deux pays ont donc le même intérêt à ce que le traité de Versailles soit intégralement appliqué. Etant donné les dévastations qui ont été commises de propos délibérés, aussi bien en Belgique qu'en France, avec le dessein manifeste, de la part des Allemands, de ruiner une industrie concurrente, le traité de Versailles et ce que nos anciens ennemis appellent « ses dures exigences » ne sont pour les deux pays qu'un minimum. Alors que l'Angleterre peut avoir un intérêt commercial à mettre la question des dettes au second plan et à travailler d'abord au relèvement économique de l'Europe Centrale, les Belges et les Français dont les usines ont été délibérément détruites, dont les finances ont été gravement compromises, par l'effort nécessaire à leur sécurité, ont d'abord à réparer leurs blessures, à relever leurs villes, à rétablir leurs industries et leurs trésoreries. Il semblait donc que les deux pays dussent avoir à l'égard de l'Allemagne et de l'Angleterre la même politique, il semblait que les circonstances, aussi bien que les souvenirs communs et la sympathie de deux nations qui, ayant la même culture, doivent avoir les mêmes réactions psychologiques, dussent en faire un bloc inébranlable. Aussi est-ce avec un douloureux étonnement que l'opinion française a constaté que, sur la question de l'emprunt international, dont l'étude avait été confiée au Comité des Banquiers, M. Delacroix, délégué de la Belgique à la Commission des Réparations qui présidait ce Comité, ait cru devoir se séparer du délégué français et admettre que cette commission technique et bancaire pût examiner l'opportunité d'une réduction sérieuse de la créance allemande.

Assurément il ne faut pas prendre les choses au tragique, M. Theunis, président du Conseil, a prononcé devant le Sénat belge un discours explicatif qui a remis bien des choses au point. S'il a approuvé l'attitude de M. Delacroix, il en a fourni une explication dont l'opinion officielle française a pu se contenter; on a été notamment fort satisfait d'apprendre que jamais la Belgique ne saurait envisager aucune réduction de la créance « Réparations » sans la compensation d'une annulation des dettes interalliées, et que jamais le Gouvernement du Roi Albert n'eût consenti à un emprunt partiel grâce auquel on eût payé à la Belgique ce qui lui reste dû sur sa priorité et dont elle eût été, en fait, la seule bénéficiaire. Mais le vote du délégué belge à la Commission des Réparations n'en a pas moins produit un sentiment de malaise qui nécessitait une prompte explication et qui n'est peut-être pas tout à fait dissipé.

*
* *

Evidemment il ne s'agit que d'une question de procédure; si l'on avait convoqué à Paris ce Comité international de banquiers, ce n'était pas pour lui demander les éléments d'une politique; ce qu'on réclamait de lui, c'était un avis technique que les Gouvernements n'étaient pas obligés de suivre. On lui disait : « Dans quelles conditions l'Allemagne pourrait-elle réaliser, sur le marché international, un emprunt qui lui permette de payer ses dettes et d'améliorer son change ? » Délimiter trop execatement le champ de ses investiagtions et la portée de sa réponse, c'était en réduire la valeur. Que les banquiers déclarassent : « Le marché financier international refuse de faire pratiquement à l'Allemagne un crédit de vingt ou trente milliards », cela n'impliquait pas nécessairement que les pays sinistrés dussent se contenter d'une telle réparation. Dès lors, il n'y avait aucun inconvénient à autoriser ledit Comité des Banquiers à examiner le problème dans son ensemble, ce qui évitait une rupture avec la Finance américaine, rupture que la France elle-même voulait éviter à tout prix, comme le montre l'attitude équivoque de M. Louis Dubois qui vota

« non » en marquant bien son désir que la majorité votât « oui ». La Belgique, par l'organe de M. Delacroix, ne s'est donc pas séparée de la France, elle a été d'un avis différent de la France sur une question de modalité. « Notez, a-t-on dit à Bruxelles, qu'il n'était pas question de préciser les possibilités de paiement de l'Allemagne, mais ses possibilités d'emprunt. Sur les possibilités de paiement, nous sommes tout à fait d'accord avec la France ; sur les possibilités d'emprunt, nous reprochera-t-on d'accepter l'avis des techniciens ? »

Avouerai-je que c'est précisément cette subtilité de ces explications qui me paraît un peu inquiétante. Au fond, les possibilités d'emprunter et celles de payer sont identiques. Quand les financiers internationaux disent : « Nous ne consentons à prêter que trente milliards à l'Allemagne, parce que nous ne croyons pas qu'elle puisse nous en rendre davantage », cela veut dire que « les vainqueurs qui ont fixé leur dette à 132 milliards réclament 102 milliards de trop ». Trente milliards pour eux, c'est réalisable, c'est sérieux, 132 milliards c'est de la chimère !

Qui ne voit que si nous admettons cette thèse, nous France et Belgique, nous serons amenés fatalement, à reconnaître que la réduction de notre créance est indispensable sinon légitime ? « Où il n'y a rien, le Roi perd ses droits », dit le proverbe; où il n'y a que 30 milliards, il est absurde d'en réclamer 132. Qu'on leur réponde à ces financiers : que ces 132 milliards représentent la restauration des richesses détruites par l'armée allemande, que ces 132 milliards ne sont pas exigibles immédiatement et que les banquiers n'ont aucune compétence spéciale pour apprécier le développement économique futur d'un pays qui, de l'avis unanime, est en plein travail ; que si ces sommes ne sont pas payées par l'Allemagne, elles le seront forcément par la France et par la Belgique, à moins de laisser les régions dévastées à l'état de désert, ils répondraient volontiers aux représentants de ces pays ce que le maréchal Ney répondait aux grenadiers mourants qui l'appelaient au bord de la route : « Que voulez-vous, mon ami, vous êtes une victime de la guerre. »

N'est-il pas étrange que la Belgique, la première des nations sinistrées, admette une pareille thèse? Du fait de constater avec une certaine amertume qu'elle s'y résigne avec trop de facilité, au soupçon d'un désir qu'elle aurait de tirer son épingle du jeu et de se contenter d'une réparation partielle et privilégiée, quitte à laisser la France se tirer d'affaire comme elle pourrait, il n'y a qu'un pas.

Il serait tout à fait injuste de se laisser aller à ce soupçon, et il ne faut pas oublier que, malgré l'espèce d'aval donné par M. Theunis, dont la popularité est très grande, à la décision de M. Delacroix, une grande partie de l'opinion belge a réagi, comme avait réagi l'opinion française quand, à Gênes, M. Barthou s'était séparé de la délégation belge sur la question des biens privés en Russie. Aujourd'hui, comme hier, la politique du Gouvernement belge à l'égard de la France est parfaitement loyale, seulement il peut lui arriver de commettre certaines erreurs de psychologie et même de conduite, parce que ses idées sur la nécessité de sa collaboration politique avec la France ne sont pas suffisamment nettes. Comme le disait très justement dans le *Soir* M. Roland de Marès : les Français qui s'y connaissent en patriotisme et qui ont au plus haut degré le sentiment de la dignité nationale, comprennent très bien que le Gouvernement de Bruxelles se place essentiellement au point de vue belge dans une discussion internationale. Pas plus en ce qui concerne les principes politiques que dans ce qui a trait au statut personnel, on n'abdique l'honneur d'être Belge, aussi longtemps qu'il y a dans le monde une Belgique indépendante, et c'est en s'affirmant ainsi dans tout l'orgueil de son pays et de sa race qu'on sert le mieux l'amitié féconde que l'histoire de tant de siècles, la communauté de la culture, et toutes les affinités intellectuelles ont fait naître entre les deux peuples. »

Fort bien, mais cette juste fierté se complique parfois d'une susceptibilité qui n'a rien de politique. Dans sa volonté d'être lui-même, le Gouvernement belge, depuis l'Armistice, n'a-t-il pas trop souvent pratiqué, entre la France et l'Angleterre, une politique de bascule qui équivaut en fait à une sorte de politique neutraliste ? Cela tient non seulement à cette susceptibilité, raison psychologique qui ne s'avoue guère, — on veut « être soi-même », ne recevoir de conseils de personne, et de peur de suivre les avis des autres, on fait le contraire de ce qu'on avait envie de faire — mais aussi, à quelques idées fondamentales que la Belgique d'aujourd'hui a héritées de la Belgique d'avant guerre, et que les leçons de la guerre devraient avoir fait disparaître.

* * *

Avant la guerre, quand il s'agissait de donner une base idéologique au nationalisme belge,

c'est-à-dire de formuler l'idéal national d'un pays condamné à la neutralité perpétuelle et garantie, on avait imaginé que son rôle éternel était de servir de trait d'union, de terrain d'échange et de contact entre la civilisation française et la civilisation germanique : la Belgique participant de l'une et de l'autre, empruntant certains éléments à l'une et à l'autre, et se créant une originalité sociale et « culturale » de cette sorte de symbiose germano-latine. La guerre est venue jeter bas cette belle construction idéologique. L'agression de 1914 a remis la Belgique bon gré mal gré dans la situation que lui avaient faite la conquête romaine, et l'organisation de la province militaire d'Auguste; elle en a fait le boulevard de la civilisation occidentale contre le germanisme, et tant que le germanisme restera menaçant — Dieu sait qu'il n'est pas prêt d'abdiquer — elle sera contrainte de jouer ce rôle; il lui est imposé par la Géographie.

Il lui est imposé par la Géographie... Or il n'en est pas de même du rôle de position que les politiques belges veulent prendre en Europe. M. Jaspar l'a déclaré à différentes reprises : le rôle de la Belgique moderne est d'après lui de servir de trait d'union à l'Entente franco-anglaise; sans doute elle y trouvera ses avantages, mais elle remplira également ainsi un rôle utile à l'Europe entière; elle aura sa place parmi les Etats qui assureront l'équilibre pacifique de demain.

Assurément, cette conception ne manque ni de grandeur ni de générosité, mais quand on examine la situation générale de l'Europe et du monde, tant au point de vue économique qu'au point de vue politique, on s'aperçoit que l'Entente franco-anglaise indispensable en ces années troublées, où tous nous nous efforçons de guérir les blessures causées par la guerre, et de remettre de l'ordre dans le grand désordre, est essentiellement transitoire. Autant que l'on puisse interpréter les phénomènes qui se produisent sous nos yeux, le monde évolue vers la constitution de toute une série de grandes fédérations de peuples ayant une même formation psychologique et des intérêts apparentés. Le Slavisme pour l'instant paraît bien affaibli : il se reconstitue plus ardent, plus redoutable que jamais dans les horreurs sanglantes de la révolution russe, il sortira de l'anarchie-mère — qui règne actuellement dans l'immense empire — comme la nation française est sortie de l'anarchie des Gaules au IXe siècle. Le Germanisme lui, se refait sous nos yeux, malgré nos désirs, je n'oserai pas dire malgré nos efforts, car jusqu'à présent nous ne lui opposons que des protestations platoniques et des notes juridiques. Quant au monde anglo-saxon, qui ne voit qu'il suit son chemin sans s'inquiéter de ce qui peut advenir de ses alliés d'hier qui sont encore ses alliés d'aujourd'hui? Ses intérêts sont différents des nôtres, sinon sur le Rhin, du moins en bien d'autres points du globe, et la vue du Rhin semble échapper maintenant au champ de visions des politiques anglais; ils sont devenus presbytes, ils ne voient plus que fort loin, en Orient, en Asie. Serait-il possible d'opposer à ces vastes groupements de peuples une sorte de fédération latine qui grouperait sous les mêmes symboles, dans les mêmes souvenirs, la France, l'Espagne, l'Italie et les peuples jeunes et lointains qui, très différents par le sang, se réclament néanmoins de la même culture? C'est un rêve que beaucoup de grands esprits en Italie aussi bien qu'en France ont amoureusement caressé; mais il semble que ce ne soit qu'un rêve. L'Espagne ne nous pardonne pas son effacement au cours du XIXe siècle; l'Italie, jeune et ardente nation, veut jouer à elle seule sa partie. Elle est forte, se croit plus forte encore; ses intérêts en bien des points, sans s'opposer aux intérêts français, suivent des voies différentes. La Belgique et la France au contraire ne peuvent vivre l'une sans l'autre ni au point de vue économique, ni au point de vue de la sécurité, ni au point de vue de la culture. Elles font toutes deux parties de l'ancienne Gaule, elles se complètent, et puisque aujourd'hui la France se considérant comme achevée ne cherche plus d'agrandissements territoriaux et n'est plus à aucun titre une menace pour l'indépendance politique d'une nation qui a fait ses preuves, l'Entente étroite et perpétuelle des deux peuples est devenue une nécessité.

La Belgique est un petit pays; c'est un organisme économique très puissant et un organisme politique d'une solidité éprouvée. La Belgique a su rester elle-même alors qu'elle avait des gouverneurs étrangers, alors qu'elle était englobée dans de puissants Etats étrangers comme le royaume d'Espagne et l'empire d'Autriche, alors qu'elle n'était pas encore elle-même un Etat; comment pourrait-elle craindre aujourd'hui qu'une alliance avec un pays qui a besoin d'elle comme elle a besoin de lui, puisse constituer un danger pour son indépendance et son originalité nationale?

La guerre, et la paix « boiteuse et mal assise » qui a suivi, ont eu du moins l'avantage de mettre dans une cruelle lumière certaines situations politiques. Comment ne saurions-nous pas aujourd'hui que l'Allemagne, avec ses soixante millions d'habitants, sa puissante industrie, son impérialisme persistant, reste un grand danger pour la paix du monde? Comment ne saurions-nous pas que, malgré le souvenir du péril partagé, l'Angleterre retombe de tout le poids de ses habitudes mentales à sa politique traditionnelle de puissance maritime qui consiste à soutenir sur le continent les vaincus contre les vainqueurs. Comment ne saurions-nous pas que, malgré sa puissance financière, l'Amérique, dont le sentiment national est encore mal fixé, est pour le moment incapable de jouer dans le monde le rôle directeur que M. Wilson ambitionnait pour elle ? Parmi ces vérités éclatantes il y a la nécessité du bloc franco-belge.

Il s'agit bien de savoir s'il est opportun, pour plaire à la finance américaine et pour prendre l'attitude de gens pratiques, sages et modérés, d'admettre l'éventualité d'une réduction de la créance allemande; c'est un petit côté du problème! L'important est de montrer que dans le monde qui s'organise et où des consortiums politiques cherchent, sans aucune considération pour le droit, à s'emparer des meilleures places, de montrer que le groupe Franco-Belge est indissoluble, qu'il est résolu à maintenir ses droits, et à tirer tout le parti de sa victoire.

Après le vote de M. Delacroix et même après le discours de M. Theunis, on a malheureusement la sensation que le Gouvernement belge n'en est pas absolument persuadé. Certes, il ne voudrait à aucun prix que l'amitié franco-belge se refroidisse. Mais il ne semble pas avoir vu qu'en ce moment-ci, il est de toute nécessité que la politique belge et la politique française soient toujours et partout la même. C'est le seul moyen de montrer à Londres, comme à Berlin, comme à Moscou et même comme à Washington, qu'il est inutile d'essayer de porter atteinte aux droits que le traité de Versailles leur a donnés.

L. Dumont-Wilden.

L'HISTOIRE

LENDEMAINS DE VICTOIRE

« Vis-à-vis de votre ennemi le plus implacable, on a trahi l'autorité du Sénat, trahi votre souveraineté, on a vendu la République pendant la paix; on l'a vendue pendant la guerre. » Ainsi, tel C. Memmius, tribun de la plèbe, dans le *Jugurtha* de Salluste, s'exprimerait, s'il l'osait, M. André Chéradame. Tel est le fond du réquisitoire qu'il dresse contre les dirigeants de la politique occidentale, contre les négociateurs de Versailles et davantage contre les inspirateurs de celui qui (en vertu de quel mandat?) s'est, depuis tantôt quatre ans, ingéré de mener l'Europe. La situation d'aujourd'hui, que « tous sentent mensongère », tout à fait « contraire au bon sens et aux intérêts généraux des pays de l'Entente », résulte en effet directement de ce que l'on continue à nommer la *politique alliée*. Que les pangermanistes, en appelant de la défaite militaire, reprennent après un moment de désarroi leur plan d'asservissement européen, qui s'en étonne? Que, moyennant la faillite artificielle de l'Allemagne, ils préparent la faillite réelle de la France, qu'ils continuent, par un avilissement truqué de certains changes, à manœuvrer « dans le sens des intérêts du Mittel Europa germanique », en attendant de mettre la main sur la Russie, ils jouent leur jeu. Mais qu'une telle œuvre, poussée assez loin déjà, trouve dans le camp des Alliés les complicités d'ailleurs indispensables pour son succès, voilà ce qu'une opinion française, loyale jusqu'au sacrifice à l'égard des camarades de combat, n'admet pas facilement. Si elle pressent que des erreurs obstinées ont, depuis 1918, « gâché une situation admirable », elle répugnerait à croire que sa souveraineté eût été réellement trahie par des exploiteurs d'après-guerre qu'il lui faudrait dépister dans les rangs mêmes de ses amis. Or, qu'elle s'y voie contrainte, c'est toute la thèse de M. Chéradame.

M. Chéradame, dont il est superflu de rappeler les beaux travaux sur les politiques alle-

1. André Chéradame. — *La Mystification des Peuples Alliés. Pourquoi? Comment? Par qui?* — 36 cartes, graphiques et fac-similes de documents [illegible] contre un mandat de 10 fr. pour la France et de 11 fr. pour l'étranger à l'imprimerie Hossey à Evreux [illegible] le livre, [illegible] ment, n'était pas en librairie.)

mande, autrichienne et balkanique, nous dit : en parallèle avec les pangermanistes réactionnaires et en alliance avec eux travaillent contre les peuples alliés les chefs de la haute banque internationale, magnats des grosses firmes intéressées par participation dans la Ruhr et la Haute-Silésie, « oligarchie sans mandat populaire » qui, depuis que Lloyd George en est devenu l'occupant, tient Downing Street dans une étroite dépendance. « Les puissances d'argent sont à l'œuvre », avertit le *Times* dès avril 1919, pour soustraire l'Allemagne, complice des bandits de 1914, aux réparations dues et frustrer par conséquent la France de sa victoire. De ces puissances d'argent, le Premier anglais s'est fait le serviteur. S'il a dû, après les élections *khaki* de 1918, pour chloroformer le peuple, désavouer les Cassel et les Speyer, pris dans des combinaisons louches avec l'adversaire, il conserve partie liée avec les Sassoon, les Reading, les Samuel, les Mond, judéo-allemands que l'on pourrait s'étonner de voir agir au nom de la Grande-Bretagne si le maquignon gallois n'avait, par un escamotage audacieux du régime de contrôle, mis à leur disposition un Parlement domestiqué. Dans le *Reich* soi-disant républicain, ils rencontrent au surplus des partenaires à leur mesure : diplomates d'ancien régime, les Bernstorff, les Brockdorf, les Kuhlmann, les Rosen; clique militaire proclamée invaincue, les Ludendorff et les Bauer, les Luttwitz, les Goltz, les Lettow-Vorbeck; financiers surtout, hommes d'affaires aux perspectives grandioses, prompts à tirer de la débâcle des armes un plan de victoire économique, un Hellferich, l'homme du *Bagdad,* un Siemens et un Gwinner, un Deutsch, un Warburg (de Hambourg et de New-York), commanditaire de Trotzky, davantage encore un Walter Rathenau, celui qui suivait les armées impériales pour rafler les matières premières des pays occupés, préparateur de guerre et futur exploiteur de la Russie, un Hugo Stinnes, ami et bailleur de fonds de Guillaume II, profiteur insigne du dernier conflit, organisateur de la résistance, clandestine ou avouée, aux clauses de réparations de Versailles, accapareur de toute entreprise profitable en Europe centrale et orientale, et qui prolonge insolemment en pleine paix les offensives de l'Etat-Major prussien. Que voulaient-ils avant la guerre? Réaliser la Grande-Allemagne, maîtresse de Hambourg au Golfe. « L'Allemagne se bat pour le Berlin-Bagdad », avouait le comte Karolyi en décembre 1916. Dès ce moment, par la main-mise de la Pangermanie sur l'Autriche-Hongrie geôlière de Slaves, les « buts de guerre » de 1914 étaient atteints. Le reste se réglerait en tête à tête avec Bulgares et Turcs.

Cette « construction » des cerveaux pangermanistes, 1918 l'a fait crouler pour un temps. Mais tandis que soldats français et anglais gagnaient la bataille, le pangermaniste imaginait le nouveau combat d'usure, l'offensive pacifiste qui dissocierait leurs gouvernements. « Paix de conciliation », qui avait trouvé écho dans les *stanze* du Vatican, « paix sans annexions ni indemnités » du Soviet de Pétrograd et des palabres frelatées de Stockholm, du Reichstag allemand avec son Erzberger, thème sur lequel brodaient innocemment à leur tour les ténors du socialisme occidental. A peu de chose près, le traité l'a enregistré. Maintenant, il s'agit, en lançant à travers le monde deux formules conjuguées, « abandon des dettes de guerre » et « réduction de la dette allemande de réparations », de sauver l'Allemagne restée agressive et impérialiste, en accablant la France, dont les torts, au surplus, ne sont pas médiocres. Car, ayant à Verdun brisé la force militaire allemande, n'a-t-elle pas par deux fois sauvé deux armées alliées du désastre, barrant les routes de Douvres, de Venise et de Milan? Souvenirs tenaces, et qui obsèdent certaines mémoires!

A supposer donc que réussisse, avec de telles complicités, la manœuvre pangermaniste, l'Allemagne, qui a dépensé moins que d'autres dans la guerre, que ne chargent pas les emprunts extérieurs, dont la force de production s'atteste entière dans le sol et le sous-sol, conservera, en contributions levées sur les pays occupés, en matériel dissimulé, en produits de vols et de pillages méthodiques, un butin de guerre qui se chiffre par un bénéfice inestimable pour elle et par une différence écrasante pour nous. Si cette différence est maintenue à notre détriment, l'Allemagne gagne la guerre économique et la France est perdue.

Jusqu'à ce point, tout historien sera d'accord avec M. Chéradame. De même souscrira-t-il aux constatations de fait qui montrent le Reich acharné, en son appétit de puissance, à user de tous les procédés modernes, diplomatiques et industriels, financiers et bancaires. Rien de plus clairement exposé que cette action de la *Deutsche Bank* pour placer à l'étranger des milliards de marks-papier à récupérer en matières premières, pour en déprécier ensuite la valeur par une inflation sans mesure, de manière à paraître en mendiants pleurnichards, quoique insolents, devant

l'Aréopage européen, pour écraser enfin, par des manœuvres de Bourse auxquelles se prêtent si bien certains neutres, la *valuta* de tels Etats nouveaux ou rénovés : Tchécoslovaquie (qui se défend), Pologne, Roumanie, Yougoslavie, réduits à ne plus pouvoir acheter dans les pays à change plus élevé, comme la France (et c'est là le point, car c'est vers la France qu'ils regardent) et contraints de se réalimenter à l'industrie et à la finance de Berlin. Multiples apparaissent ici les procédés, depuis l'exploitation du bolchevisme, spectre à terroriser les bourgeois, la mômerie qui emprunte à l'Entente ses propres principes démocratiques (ils serviront notamment à biseauter les cartes dans les jeux plébiscitaires), jusqu'aux formules toxiques qui présentent la nouvelle Allemagne à la fois comme innocente de la guerre (la France « militariste et impérialiste » n'en est-elle pas aussi responsable?), démembrée aujourd'hui et livrée à la haine cupide de l'ennemi héréditaire (c'est encore la France), désarmée tandis que la France prépare son anéantissement. Stinnes, l'un de ces rapaces qui élèvent sur les ruines de l'Empire leurs « duchés industriels », convient qu'il est grandement intéressé à la chute du mark allemand, mais aussi du mark polonais, du leu roumain, du dinar yougoslave. « Si l'Allemagne, annoncent les *Hamburger Nachrichten*, réussit à faire baisser lentement et constamment le cours des devises étrangères, mais dans ce cas seulement, elle aura été invaincue ». Déjà, dans les Etats issus des empires déchus, elle reprend une partie de son prestige d'avant-guerre. Paradoxalement, autour du mark effondré, se reconstitue la Pangermanie économique.

Pourquoi ce paradoxe, risible et odieux? Parce que les Alliés, stupéfaits d'en être réduits à se défendre contre l'assaut du vaincu, en fait ne se défendent pas. Et pourquoi cette paralysie des Alliés? Est-ce simplement ignorance des questions générales, inaptitude à cette « guerre de sciences politiques » pour laquelle les Allemands depuis longtemps se sont armés : utilisation de la géographie et de l'ethnographie, de l'économie politique et sociale, accommodées parfois à d'étranges sauces, de toutes les forces, au besoin les plus troubles, pour agir sur la psychologie de l'ennemi ? Peut-être, encore que M. Chéradame exagère sur ce point et que ce ne soit pas aux Français qu'il soit juste de reprocher une telle ignorance. Une longue tradition d'histoire nous a façonnés si sûrement que la réaction d'intelligence se produit immédiate en présence du danger aperçu. Ce n'est pas nous, mis à part les exploitants des sentiments les plus bas de la plus basse politique électorale, qui, depuis 1905, à aucun moment, nous sommes mépris sur les desseins véritables de l'Allemagne officielle. Ce n'est pas nous qui nous sommes laissés duper complaisamment par l'idylle d'une Germanie désormais démocratique et pacifique, qui avons pensé qu'il ne fallait pas tenir en mains « les ficelles de la finance allemande », qui avons préconisé la constitution d'une « union douanière d'Europe centrale sous le contrôle de l'Allemagne », qui cherchons à imposer l'idée que « la reconstitution de l'industrie allemande est un sujet qui intéresse l'Europe entière » (et sans doute aussi les industriels d'outre-Manche qu'elle ruine) et qu'Allemagne, Pologne, Mitteleuropa doivent entrer de force pour dix ans dans une « union libre-échangiste » pour le bénéfice de Berlin, qui estimons enfin nécessaire de « hâter le jour où les agents et les organisateurs allemands pourront faire jouer dans chaque village russe les causes économiques ordinaires ». Qui donc alors? Mais les supercapitalistes de Londres, bande de requins accrochée au Premier britannique et dont les avant-courriers en mal de concessions (pétroles, forêts, mines et autres) ont commencé à sillonner en hâte l'Europe de l'Est au lendemain de l'armistice! Qui encore? Les partenaires de Rathenau et de Stinnes que gêne le bon sens français dans leurs combinaisons variables au souffle des jours et qui, arrivant à traîner la France de conférences en conseils suprêmes, espèrent, de conflits en ultimatums, la fatiguer, l'acculer à la résignation ou à la soumission. Qui? Les politiciens surgis des fonds démagogiques qui complotent de remplacer le concert des Alliés par « un nouveau groupe d'Etats dans lequel seront installés les ex-ennemis tels que les Allemands et les organisations hostiles comme les Soviets ». Pour la France, un « pacte de garantie » fera l'affaire, nœud coulant propre à nous serrer à la gorge, à nous étrangler plus tard à un signe des judéo-germanistes des grandes banques.

Ainsi, par une logique implacable, par une application serrée de ces « sciences politiques » dont il croit, à tort, les Français trop ignorants, M. Chéradame nous amène à son idée : « crétinisme » des dirigeants anglais, ou « chef-d'œuvre de trahison », — non par l'enchaînement irréfutable de faits placés en pleine lumière. Le plan Hambourg-Bagdad n'est que trop réel; la cartographie allemande l'a révélé au cours même

de la guerre. Le plan actuel d'écrasement de la France, avec la complicité de Londres, l'est moins. « Depuis deux ans et demi, écrivait le *Temps*, il y a une année, nous avons été empêchés par nos alliés d'accomplir les actes indispensables à la défense de notre vie nationale ». Voilà un fait. Constater que trop d'individus suspects gravitaient autour de M. Wilson et s'agitent plus que jamais autour de Lloyd George, en est un autre. Mais avancer tout d'un coup : « Supposons que les dirigeants pangermanistes soient parvenus au lendemain de l'armistice à conclure avec le groupe financier entourant M. Lloyd George le pacte secret dont les grandes lignes auraient été les suivantes... » ; écrire : « Notre hypothèse sur l'accord secret anglo-allemand, d'après lequel la Russie du Sud, le Caucase et le territoire de l'ancienne Turquie formeraient une zone réservée à une influence britannique prédominante... »; ajouter que « ces déductions tendraient à donner la conviction que..... », conclure néanmoins de ces déductions que la politique georgienne qui semble avoir triomphé jusqu'ici n'est ni britannique, ni européenne, mais pangermaniste, c'est faire le docteur ès-sciences en effet, parcourir en physicien ou en chimiste le champ sans limites de l'hypothèse. L'historien ne saurait s'y mouvoir si librement. Au besoin, contre la formule : « pour assurer la paix on fait tout ce qu'il faut pour que les Allemands puissent recommencer la guerre », il regimbe, proteste, jusqu'à ce que....

Jusqu'à ce que se réunisse la conférence de Gênes. C'est ici la chance de M. Chéradame, qui la mérite bien par son courage. De cette foire aux Soviets, M. Dumont-Wilden aura, quand paraîtront ces lignes, exposé aux lecteurs de la *Revue*, avec sa sagacité coutumière, les louches tractations, les manœuvres de passe-passe, les marchandages et les vilenies. Mais si l'on considère que le Premier anglais, après avoir démoli plus qu'à moitié l'Empire britannique, saboté l'Angleterre elle-même par une politique démagogique dont les complaisances à l'égard de l'Allemagne aboutissent à faire nourrir quelque trois millions de chômeurs sur le produit de l'*income-tax*, y aura réussi enfin à démolir aussi l'Europe, on hésitera moins devant les dilemmes de notre auteur : « chef-d'œuvre de trahison » ou « crétinisme »? La première hypothèse est un peu grosse et voudrait être prouvée deux fois pour une. Mais la seconde est bien satisfaisante pour l'esprit, et si vraisemblable!

Paul Feyel.

LE THÉATRE

UNE PIÈCE DE M. ANDRÉ GIDE

M. André Gide possède une réputation européenne : ses ouvrages, dans les milieux littéraires de l'étranger acquis à la culture française, sont parmi les plus répandus et les plus estimés : nos amis de l'extérieur, en effet, raffinent volontiers et se piquent de bien mieux discerner que nous-mêmes ce qui a de la valeur et de l'originalité chez nous. Sans doute n'ont-ils pas tort dans la majorité des cas et, pour ce qui est de M. André Gide, ils ont certainement raison.

Vous n'ignorez point que, pour le quart d'heure, l'intelligence n'est pas très en faveur auprès de certaines écoles littéraires et d'une partie du public. L'inculture consécutive à la guerre, a pour conséquence naturelle la dépréciation de l'esprit, et toute une jeunesse, qui est bien excusable de n'avoir pas appris grand chose, verse malheureusement dans le ridicule de proclamer en principe l'ignorance. Il est plus aisé de mépriser l'intelligence que de l'acquérir et, comme triomphent aujourd'hui les funestes lois du moindre effort social et de l'infatuation littéraire, on affecte de dédaigner ce qui vous manque, et l'on croirait déchoir par la pensée.

Ce serait donc déjà caractériser M. André Gide assez fortement que de le présenter comme un écrivain extrêmement intelligent. Les idées brillent dans son œuvre comme les étoiles au ciel : elles en illuminent l'étendue et la profondeur. Ces idées, d'ailleurs, ne sont point des idées générales, et il ne semble point que le puissant cerveau de l'auteur de l'*Immoraliste*, de la *Symphonie pastorale* se soit jamais soucié de traduire des vues d'ensemble, des synthèses, comme disent les philosophes, et encore moins un système. Son intelligence est surtout psychologique et par conséquent tournée vers l'analyse. Il aime à rechercher comment les âmes s'ignorent elles-mêmes et à montrer comment les principes de la morale s'obscurcissent et s'effacent dans les crises de la vie. Voyez ce bon pasteur qui croyait, en recueillant à son foyer une petite orpheline, n'obéir qu'à la charité et aux commandements de Dieu et qui, peu à peu, sous l'action dissolvante d'un amour inconscient et par conséquent hypocrite, parvient à découvrir combien l'univers est beau et son épouse acariâtre. Toute âme humaine, comme ce naïf égoïste

de la *Symphonie pastorale*, a son mensonge secret. Ce sont ces mensonges-là que recherche, non point pour les dissiper, mais pour se divertir à les connaître, André Gide.

Mais, de même que, dans les dancings on projette, par le moyen d'une roue tournante, des rayons de différentes couleurs sur les danseurs et les danseuses, la lumière que projette un esprit sur les idées est diversement colorée par les jeux de sa sensibilité. En littérature, c'est cette couleur-là qui est l'essentiel, constituant l'originalité propre et la valeur réelle d'un écrivain, lequel cesse ainsi d'être un simple analyste pour devenir un artiste. Or, cette clarté est, chez André Gide, tout à fait spéciale. Il y a des yeux qui s'y accommodent d'emblée et d'instinct : de là tant d'admirateurs passionnés; mais il y a des prunelles que cet éclairage surprend, qui clignottent et distinguent mal ce qu'elles voient. Eclairage un peu spécial, heure équivoque où le soleil oblique entre par les fenêtres. On dit alors qu'il y a faux jour. Telle est, très exactement, l'atmosphère lumineuse dans laquelle baignent les idées d'André Gide. C'est un faux jour de crépuscule.

*
* *

Saül, que le théâtre du Vieux-Colombier a monté avec une extraordinaire perfection de mise en scène, n'est pas une pièce d'aujourd'hui, elle est de 1858, et l'on y retrouve toutes les préoccupations spirituelles ou autres qui, il y a plus de vingt ans, dirigeaient l'inspiration d'André Gide.

C'est un drame biblique où semble souffler, par instants, le génie de Shakespeare.

C'est aussi un drame psychologique et moral où se révèlent, l'un par l'autre, le secret d'une conscience et la fatalité d'une destinée.

C'est enfin un drame passionnel où se trouve étudiée une forme bien particulière de la passion.

Ni le soleil ni la mort, en effet, ne se peuvent regarder en face; n'en est-il pas de même de l'avenir ?... Saül connaît l'avenir, non pas même tout entier, mais ce demi-savoir est sans doute pire que tout : il sait que son fils Jonathan ne lui succédera pas sur le trône, mais il ignore qui prendra la place de Jonathan. Afin que ce qu'il y a déjà de menaçant et de terrible dans cette demi-prophétie demeure son secret, il fait tuer les sorciers qui pourraient le répandre. Mais lui même continue de percer l'énigme, fréquente les sorcières, évoque les ombres et se consume en méditations. Il se montre violent, raïlleur, cruel, fait mettre à mort la reine, car une passion nouvelle est entrée dans son cœur à la vue de David, le jeune berger, vainqueur de Goliath, si beau, si fort, que la lourde couronne semble tout naturellement faite pour sa tête.

Et les Destins s'accomplissent.

*
* *

Lorsque M. Jacques Copeau, qui joue lui-même dans la pièce et qui l'a présentée avec un éclat, une intelligence, une harmonie qui constituent peut-être son plus grand succès de metteur en scène, a entrepris de la représenter dans son actif théâtre, j'imagine qu'il a voulu surtout prendre date et, à une heure où M. Marcel Proust publie *Sodome et Gomorrhe*, rappeler que, si certaines peintures nous viennent tout à la fois de la tradition judaïque et de la tradition gréco-latine, leur restauration dans la littérature contemporaine, quoique relativement récente, ne commence point pourtant à M. Marcel Proust.

Je me garderai bien d'insister sur ce point.

Ce que je veux marquer ici, c'est que André Gide, en écrivant une pièce où l'on voit un roi tuer la reine parce qu'il découvre en elle une rivale auprès d'un berger, nous permet de saisir très exactement, nous a permis de saisir le fonctionnement même de son intelligence.

Pourquoi, en effet, André Gide s'est-il intéressé au personnage équivoque du Saül qu'il nous présente ?

Sans doute, cette question, du point de vue artistique, est saugrenue. Mais du point de vue psychologique, qui, lorsqu'il s'agit d'André Gide, est pour moi plus intéressant que l'autre, elle est capitale.

Voici comment l'ombre de Samuel, exprimant la morale des hommes et de Dieu, parle à Saül, qui l'a évoquée dans l'antre de la Sorcière pour tâcher de recueillir un bon conseil :

« Crois-tu que Dieu, pour te punir, n'ait pas déjà connu les derniers chancellements de ton âme ? — Il a posé tes ennemis devant ta porte; ils tiennent ton châtiment dans leurs mains; derrière ta porte mal close, ils attendent; mais ils sont depuis longtemps conviés. Tu sens bien aussi dans ton cœur l'impatience de cette attente : ce que tu nommes de la crainte, tu sais bien que c'est du désir. »

Voici maintenant; les Philistins dont tu parlais déjà se préparent. Dieu livrera tout Israël entre leurs mains... La royauté sera pour toi comme une pourpre qui se déchire, comme de l'eau qui fuit entre les doigts mal clos de ta main... »

Mais, moralement déchu, combien ce Saül est intéressant intellectuellement! Ce dilettante biblique a des finesses de psychologue moderne. A Jonathan, son chétif fils qui ne lui succèdera pas, il dit avec une précision d'analyste, et même de « psycho-analyste » :

« Allons! prenez ce soir ma place sur ce trône. Il est temps, même dans une salle déserte, que vous vous exerciez à régner. La conscience de la royauté se fortifie beaucoup par l'habitude de ses insignes. Apprenez à les supporter... » Il a tout à la fois la terreur et la curiosité de l'au-delà. Il se juge lui-même et déclare : « Ma valeur est dans ma complication!... »

Ma complication!... Tout Saül est là... Mais aussi tout André Gide.

Il est donc bien probable que les étranges amours de Saül ne sont qu'un élément ajouté ici pour « compliquer » le personnage. Il est possible que ce besoin de confondre la richesse psychologique avec cette complication nous révèle un des traits éternels de toute perversion intellectuelle ou sentimentale, et il est possible enfin qu'André Gide ait ainsi pénétré très profondément dans le secret de toute une espèce humaine. La question passerait alors du domaine physique au domaine spirituel et il s'agirait alors de déterminer, indépendamment de toute aberration sexuelle, si oui ou non, la complication est, comme le croient le personnage et son auteur, créatrice de valeur.

Sans répondre par une affirmation catégorique, je vous demanderai seulement de vous rappeler la définition que nous donnions plus haut de cette sorte de « faux jour » qui éclaire tous les personnages, toutes les idées, toutes les créations d'André Gide... Ne serait-ce point là, en définitive, l'explication de cet étrange aspect?... N'y aurait-il point, à la source même de cette lumineuse intelligence, quelque erreur fondamentale?... De même que l'on voit avec des yeux plus ou moins normaux, de même qu'il y a, notamment, cet astygmatisme dont l'effet est de modifier légèrement la forme naturelle de tous les objets, pourquoi n'y aurait-il pas des esprits dont la vision serait légèrement aberrante ?... Je dirais volontiers qu'André Gide est atteint de quelque astygmatisme intellectuel.

Ne le regrettons pas, si cette complication fait son originalité.

Gaston Rageot.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Chine

On a assez dit les nouveautés auxquelles, la guerre mondiale aidant, les Célestes ont commencé de prendre goût pour que l'article où M. Montuclat disserte dans *La Chine* (n° 13 des Mongols au temps de Marco Polo intéresse ses lecteurs. Si une transformation n'est dès maintenant plus douteuse dans le caractère chinois, ne nous y trompons d'ailleurs pas, écrit en substance M. Montuclat, cette transformation, elle ne pouvait être un article d'importation et elle ne sortirait que de l'effort spontané auquel nous assistons. Un vieux missionnaire, qui s'y connaissait, a dit : « La Chine est une mer qui ensale toutes les eaux qui s'y déversent. » Le vainqueur est absorbé par le vaincu et sa langue disparaît tandis que le chinois demeure l'idiome de l'indigène. Cette stabilité, phénomène unique dans l'histoire, atteste chez le Céleste « une élasticité peu commune et une grande force conservatrice ». La Chine ne devra jamais à l'Occident que ce qu'elle voudra lui devoir.

Canada

Dans la *Revue Trimestrielle Canadienne* (n° 29), M. l'abbé H. Jeannotte traite de la réforme du calendrier. Ne dites pas que c'est un sujet bien grave et qu'il fait bien chaud. Il y a la manière... Témoin les aimables aperçus que l'auteur agite autour de cette vieille question. Une longue accoutumance, et qui familiarise avec les expédients inventés pour parer aux inconvénients d'un mauvais système, rend indifférent au souci d'en avoir un meilleur. Davantage : non seulement l'habitude enlève aux choses les plus propres à nous contrarier la faculté de nous gêner, mais elle leur confère le don de nous plaire. Quel est celui qui, se trouvant pour la première fois aux prises avec le système des livres, shillings et pence, compliqué de guinées et de couronnes, ne s'est pas demandé « comment un peuple de commerçants intelligents peut s'en accommoder ? »

Belgique

A propos de l'accueil que les Chambres belges viennent de faire au projet de loi accordant à la femme le droit de défendre devant les tribunaux la veuve et l'orphelin, M. Paul Segers, ministre d'Etat, formule dans la *Revue Générale* des réflexions assurément applicables à un autre cas que celui de nos voisins et amis. — La prospère Belgique comptait avant la guerre près d'un million de femmes obligées de gagner leur vie. En regard des besoins de cette multitude, « qu'est-ce donc que le sort de vingt ou trente doctoresses, qui auraient d'ailleurs le plus souvent mieux à faire qu'à coiffer la toque ? » Ainsi la nouvelle loi, si elle constitue bien un geste d'élégance et de justice tout ensemble, « ne soulève en réalité qu'un assez mince intérêt. » — Au demeurant, le nombre des femmes obligées de travailler hors de chez elles a partout singulièrement augmenté. D'où, sans parler de la crise des

professions, « une crise du *bonheur* dans la famille, une crise de la *natalité*, une crise de *santé*, une crise de *vertu* ». M. L. Segers, qui a du reste applaudi à la décision des Chambres belges au profit de la femme-avocat, souhaite que l'on étudie sans retard et que l'on prenne les mesures susceptibles de rendre la femme à « sa destination naturelle ».

Suisse

Il vous agrée fort, n'est-ce pas ? de voir la sottise et la bassesse fustigées — avec du même coup la vigueur et la hauteur qui conviennent — par un honnête homme doublé d'un homme d'esprit. Eh bien ! lisez au fascicule de juin de la *Bibliothèque Universelle* la chronique suisse romande de M. Maurice Millioud. « C'est avec un plaisir tout particulier, écrit-il, que nous apprenons son attitude (de la délégation suisse à Gênes) envers les délégués bolchevistes, dont l'un au moins, Litvinof, est un criminel de droit commun, qui, avant la guerre, avait dévalisé le bureau de poste de Tiflis... Les autres, Krassine, et le Bulgaro-Roumain Rakowski, espions allemands pendant la guerre... Que nos délégués n'aient pas serré la main à ces gens-là, nous en éprouvons la satisfaction qu'on trouve à se sentir propre... M. Motta a même... ramassé bellement le Tchitchérine à la séance de clôture, l'autre se permettant d'incriminer la Suisse au sujet de l'observation de la loi des huit heures. C'était à peine la peine... »

Dans le même fascicule de la même publication, une remarquable étude de M. Louis Léger, de l'Institut, sur Jean Gontcharov, « peintre de l'indolence russe ». De ces pages, il ressort une fois de plus que rien ne nous doit étonner de la part de ceux sur lesquels une trop naïve politique croyait, hier encore, pouvoir compter pour tenir en échec les effroyables ambitions du monde germanique. L'auteur cite, en passant, ces lignes de Tchaadaev (sous le règne de Nicolas Ier) : « Regardez autour de vous. Tout le monde n'a-t-il pas un pied en l'air ? Point de sphère d'existence déterminée pour personne, point de bonnes habitudes pour rien, pas même de foyer domestique, rien qui dure, rien qui reste... Dans nos maisons, nous avons l'air de camper ; dans nos familles, nous avons l'air d'étrangers ; dans nos villes, nous avons l'air de nomades, plus nomades que ceux qui passent dans nos steppes... »

Il a été beaucoup parlé de La Fontaine dans le cours des derniers mois. Je ne sache pas que ce fut très souvent avec la pénétration que montre M. Guy de Pourtalès dans le fascicule 23 de la *Revue de Genève* (« Annotations aux marges d'un La Fontaine »). Cette remarque, à relever parmi d'autres: « Jusqu'aux abstractions, La Fontaine les incarne : *Que-si-que-non*, frère de Discorde, ou *Tien-et-mien*, son père. Ses adjectifs sont mesurés, modestes et toujours ménagés. Leur fonction qualificative est réduite à l'indispensable ; en quelque sorte, l'adjectif, chez La Fontaine, est de nécessité, non de luxe... Dans beaucoup de fables, on n'en trouve pas plus d'un ou deux, et des plus simples nécessaires au sens bien plus qu'à la couleur. »

Gaston Choisy.

LES LIVRES NOUVEAUX

Sociologie

René Worms. **La Sociologie** [illegible] Bibliothèque internationale, 1 vol. M. [illegible]

Nul n'était mieux désigné que M. René Worms pour [illegible] un peu [illegible] la contradiction des définitions, une vue nette de l'objet, du rôle et du retentissement, dans le domaine intellectuel, de la sociologie.

Depuis qu'Auguste Comte a inventé le [illegible] et l'a [illegible], en 1842, dans le tome IV [illegible] de Philosophie positive, [illegible] guère cessé sur le sens et la portée de ce terme : « sous ce nom, on entend en effet des choses les plus [illegible]. Certains esprits [illegible] que [illegible] puisse désigner un ensemble de recherches véritablement scientifique. »

M. René Worms montre que la sociologie n'est pas un art ni une science spéciale, mais la science générale des sociétés, synthèse et philosophie d'une série de sciences particulières.

Ayant ainsi défini la nature de la sociologie dans la première partie de son ouvrage, il analyse dans la seconde et la troisième le « contenu » et les « attaches » de la science sociale — entendez les problèmes qu'elle se pose, les solutions qu'elle recherche, ses documents et sa méthode, et enfin ses rapports avec la cosmologie et la biologie, la psychologie, les sciences et les arts sociaux et la philosophie proprement dite.

En précisant nettement le rôle des « arts sociaux » et en les distinguant de la science sociale, M. René Worms nous met en garde contre une confusion souvent commise et qui tend à attribuer même valeur à [illegible] ordres d'études bien différents : les arts sociaux sont « des constructions théoriques tendant à l'amélioration du monde social. Ce ne sont pas des sciences. » C'est ainsi qu'à la science économique correspond l'art économique, à la science des mœurs la morale, à l'histoire des arts et des lettres l'esthétique, à la science politique la politique proprement dite, etc.

Il n'est pas douteux que la sociologie ne puisse jouer, au profit des adeptes des divers arts sociaux, le rôle de propédeutique générale ; mais la réciproque semble douteuse : « Nous ne croyons pas, écrit M. René Worms, que la sociologie d'Auguste Comte ait [illegible] gagné à ses projets de [illegible] pratique », ni la sociologie d'Herbert Spencer à ses propositions économiques d'un individualisme si intransigeant. Nous devons donc, au moins jusqu'à plus ample information, demeurer quelque peu sceptiques [illegible] la valeur de [illegible] des arts sociaux. »

Embrassant un vaste programme, ce petit livre n'était [illegible] la précision d'un [illegible] a préparée à formuler brièvement les résultats acquis, il sera précieux aussi bien aux spécialistes qu'à l'honnête homme [illegible] les [illegible] rités de l'un des sujets les plus attachants de l'époque actuelle.

L. M.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

La Question d'Orient

Le Devoir de la France

Ce sera avec une douloureuse stupeur que l'histoire enregistrera le mouvement de turcophilie qui, au lendemain de la paix, s'est emparé de l'opinion française. Jamais également tant moral que politique, n'aura été plus contraire aux traditions de notre pays. Au nom de dogmes réalistes, dont on croyait que l'Allemagne avait le triste monopole, des publicistes irresponsables prônent l'amitié turque, féconde en fructueuses concessions et les hommes d'Etat eux-mêmes, gagnés par cette contagion d'amoralité, en arivent à s'attrister que la Turquie ait commis la légère erreur de s'allier à l'Allemagne pendant la guerre, erreur qu'ils s'efforcent, par tous les moyens, d'excuser, anxieux d'accueillir affectueusement les représentants d'un régime que l'on croyait définitivement condamné. Des crimes commis par l'ottomanisme, il n'est plus question et, par un déplacement surprenant des culpabilités, l'effort réprobateur se porte soit sur la déplorable mais limitée affaire du 1er décembre 1916, à Athènes, soit sur les quelques excès qui ont pu être commis par l'armée grecque en campagne.

Le parti-pris de ces accusations est flagrant, car nul ne s'avise d'instruire, avec la même acrimonie, le procès de l'Italie dont les soldats ont cependant assassiné les nôtres à Fiume et dont la populace a hué un maréchal français sur la grande place de Venise. D'Annunzio qui a bafoué la France et son héroïsme, qui nous a dépeints comme des charlatans de la victoire est gracieusement pardonné, mais tout homme d'Etat grec, dont l'opinion sur l'opportunité de l'intervention s'est manifestée par des réserves temporaires est voué aux gémonies éternelles. Point de miséricorde, point de pardon. Ils demeurent à jamais suspects. M. Giolitti, dont la neutralité germanophile n'était un secret pour personne, revient-il au pouvoir, cent voix s'élèvent pour proclamer que le passé est oublié et que les affirmations d'aujourd'hui suffisent. Le roi Constantin et ses ministres auront beau déclarer que rien n'est changé aux directives ententistes de la politique hellenique, nul ne les croira. La presse grecque proteste-t-elle contre l'injustice d'une attitude plus qu'hostile de la France, ses récriminations seront enregistrées comme autant de griefs à la charge de la Grèce. Les journaux italiens prendront-ils un ton agressif que la nervosité et la susceptibilité latines seront immédiatement invoquées à la décharge de nos amis transalpins. Jamais l'usage de deux poids et de deux mesures n'aura été plus évident. Il faut coûte que coûte noircir la Grèce pour faciliter le revirement en faveur de la Turquie. Bien que l'on couvre ce revirement du manteau troué des prétendues traditions franco-turques, les raisons en sont plus réalistes. Si l'on devait se baser sur les traditions, celles de l'amitié franco-hellenique seraient pour le moins dignes d'être mises dans la balance. La libération de la Grèce a plus fait vibrer l'âme française que ne l'a jamais émue l'intégrité de l'Empire ottoman, formule que les Bourbons empruntèrent à Metternich et nos rois très chrétiens ne se sont pas illustrés précisément par une politique turcophile. François Ier dont il est devenu comiquement classique de se prévaloir comme l'inventeur français de la turcophilie n'en signait pas moins, le 28 octobre 1532, à Calais, avec Henri VIII d'Angleterre un traité aux termes duquel les deux souverains s'engageaient à rassembler une armée de 80.000 hommes « pour obvier aux damnées conspirations et machinations et résister aux diaboliques efforts et violences du Turc, ancien ennemi et adversaire de notre sainte foi ». Si François Ier lia momentanément partie avec Soliman contre Charles Quint, il ne fut pas long à regretter sa mésalliance. Aux envoyés de Barberousse qui lui proposaient une expédition sur les côtes d'Espagne, il répondit négativement, disant à son entourage : « Pourquoi livrerais-je, à la fureur des barbares, des Chrétiens qui ne sont mes ennemis qu'en qualité de sujets de Charles (Quint) ? Dois-je déshonorer le titre de fils aîné de l'Eglise que le roi de France porte depuis si longtemps? Dois-je enfin rendre ma mémoire odieuse à la postérité la plus reculée ? » Les Français du XVIe siècle avaient à ce sujet des idées assez nettes De la Noue écrivait : « Que si nous faisons comparaison de l'utilité de tous ces secours turquesques avec la seule diminution de la renommée des Français envers toutes les nations de l'Europe, on sera contraint de confesser que la vergogne a de beaucoup surmonté le profit. Car qu'était-ce d'avoir conquis deux ou trois villes, au prix d'être blâmés de tant de gens pour actions qui sont universellement condamnées? » (Discours politique et militaire, Bâle 1588). Il est tout de même un peu triste d'avoir à chercher chez les lointains ancêtres des leçons de moralité politique. La turcophilie présente des dirigeants de l'opinion française n'est qu'une des formes de leur anglophobie. Ils soutiennent la Turquie pour faire pièce à l'Angleterre. On dira peut-être qu'étant donnée l'attitude de M. Lloyd George on fait bien. Ce n'est pas ici le lieu d'entamer le procès des responsabilités initiales dans cette lamentable querelle qui a risqué de dissocier les liens sacrés noués sur les champs de bataille, mais il est certain que nous avons, en Orient, dès l'armistice, adopté une politique de méfiance et d'hostilité ouverte à l'égard de nos alliés, donnant immédiatement aux Turcs vaincus l'espoir de profiter de notre mésentente. De toutes façons, si notre diplomatie avait des raisons de vouloir limiter l'influence de l'Angleterre dans le bassin oriental de la Méditerranée nous n'avions pas le droit de sacrifier pour cela des populations martyres comme les Arméniens et les Grecs dont la libération avait été un article fondamental du noble programme de la paix. Certains philosophes avaient espéré que le drame effroyable de la guerre aurait tout au moins l'heureuse conséquence d'élever l'âme des survivants et de préparer une humanité meilleure. Il semble que ce soit le contraire qui se produise. Il est significatif à cet égard de suivre l'évolution des milieux socialistes. En 1896 lorsque le monde apprit avec horreur les révoltants massacres d'Arménie, tous les cœurs généreux de France s'émurent et les dirigeants socialistes, défenseurs par principe des plèbes opprimées, dénoncèrent impitoyablement la monstruosité du régi-

me ottoman. Les mêmes crimes, mais centuples, se produisent en 1915, 16, 17, 20, 21 et 1922 et les députés socialistes restent muets; bien plus, leurs organes prennent la défense de la Turquie. Pourquoi?

Parce que le socialisme, abandonnant les idées de générosité humaine qui attiraient vers lui des intellectuels bourgeois comme Francis de Pressensé et d'autres ne donne plus son appui qu'aux mouvements de désagrégation sociale. Les Turcs ont partie liée avec les Bolcheviks; ils sont en révolte contre le verdict d'un traité que les gouvernements de l'Entente leur ont imposé. Cela suffit à rendre les Turcs sympathiques. Contribuer à leur revanche, c'est contribuer à jeter le discrédit sur la vieille armature de la diplomatie européenne, c'est contribuer à déchirer, après le traité de Sèvres, celui de Versailles, ruiner les alliances, les accords, préparer le chaos où l'Internationale plantera le drapeau rouge de la victoire. Le poison bolchevik a fait son œuvre. Plus une voix ne s'élèvera en faveur des Arméniens massacrés. Ces malheureux cherchaient à créer un foyer, un Etat protégé et stable où, dans le labeur et la paix, ils reconstitueraient leur race décimée. Quel intérêt politique présentent-ils, comparés aux Kemalistes, soutenus par Moscou, qui luttent contre les capitulations, les garanties et toutes ces vieilles chaînes qu'une Europe avertie faisait depuis trop longtemps peser sur leurs épaules de guerriers décidés à jouir librement des privilèges d'un pouvoir sans limites?

Je ne voudrais pas croire que les races opprimées d'Orient n'ont connu l'appui du socialisme français qu'aussi longtemps qu'elles ont représenté un élément révolutionnaire au sein de l'Empire ottoman. J'ai trop connu des hommes comme Francis de Pressensé et Pierre Quillard pour ne pas savoir que leur armenophilie fut sans arrière-pensée. Elle fut la simple et normale indignation de Français, en dehors de toutes questions de parti.

Pour trouver un échappatoire aujourd'hui on me dira — j'ai entendu l'argument — que l'on défend les Turcs contre l'impérialisme grec. Fort bien, admettons l'excuse pour un instant, mais les Arméniens, dans ce cas, qu'en faites vous? Quelles raisons pouvez vous donner de leur scandaleux abandon? De raison, il n'y en a point. Nous avons évacué la Cilicie sous prétexte d'économies budgétaires, de réduction d'effectifs, de pacification garantissant la frontière de Syrie, de reprises de fructueuses relations économiques, de rétablissement de la paix générale en Orient. On trouve toujours des arguments. Mais on n'a pas encore réussi à justifier l'atteinte portée à l'honneur de la France. Nous nous sommes engagés de façon formelle à protéger les Arméniens, nous les avons accueillis sous nos drapeaux et ils ont combattu dans nos rangs, certains qu'au lendemain de la victoire commune, nous serions là pour les défendre contre des représailles éventuelles. Le 19 février 1919, M. Poincaré, alors président de la République, adressait à S. B. Mgr Paul Pierre XIII Terzian, patriarche des Arméniens catholiques en Cilicie, une lettre dont voici le passage principal :

« L'Arménie n'a pas douté de la France comme la « France n'a pas douté de l'Arménie, et, après avoir « supporté ensemble les mêmes souffrances pour le « triomphe du droit et de la justice dans le monde, « les deux pays amis peuvent aujourd'hui communier « dans la même allégresse et la même fierté. Le gou« vernement de la République ne considère pas com« me étant aujourd'hui accomplie, la tâche qui lui « incombe vis à vis des populations arméniennes. Il « sait le concours que l'Arménie et plus particuliè« rement le noble pays de Cilicie attendent de lui « pour jouir en toute sécurité des bienfaits de la paix « et de la liberté et je puis assurer Votre Béatitude « que la France répondra à la confiance qu'elle lui « a témoignée à cet égard. »

M. Briand, à la fin de 1921, faisait évacuer la Cilicie, remettant les Arméniens sous la domination turque. Il ne faut pas se le dissimuler : la stupeur en Orient a été grande et le prestige de la France en a grandement souffert. Les arguments donnés ne portèrent pas ; on ne pouvait admettre que la France ne fut pas assez riche pour tenir ses promesses et qu'elle fit des économies d'honneur. Quant aux garanties par lesquelles M. Franklin-Bouillon espérait pallier l'abandon des Arméniens, aucun de ces derniers ne peut y ajouter foi. Affirmer aux survivants d'une hécatombe que M. Paul Deschanel flétrissait comme « un des plus grands crimes de l'histoire » que désormais ils n'avaient plus rien à redouter, ne suffisait pas. Les Arméniens savaient trop qu'aucune évolution ne s'était produite dans l'âme turque et que Mustapha Kemal pacha et ses amis avaient le même féroce *credo* ethnique et politique que les précédents bourreaux de la nation arménienne. Ils l'avaient d'ailleurs prouvé par les boucheries d'Ain-Tab et de Marache en 1921. Ils poursuivaient le plan monstrueux de leur prédécesseur Talaat dont l'assassinat à Berlin, par un étudiant arménien, fut considéré comme un deuil national par les gens d'Angora comme par les Turcs de Constantinople où les journaux parurent encadrés de noir.

Or l'on vient de mettre au jour les télégrammes secrets de Talaat pendant la grande période des menées de 1915. En voici quelques uns à titre de spécimen. Ils jugent non seulement le gouvernement mais la race turque toute entière qui exécuta ces ordres sanguinaires.

Talaat, ministre de l'Intérieur à Abdulhalik bey, préfet d'Alep.

« Le droit des Arméniens de vivre et de travailler « sur le territoire de la Turquie est totalement aboli : « le gouvernement, assumant toute la responsabilité « à ce sujet, a ordonné de n'en même pas laisser les « enfants au berceau. On a vu dans quelques pro« vinces l'exécution de cette ordonnance. Cela étant « [illegible]si, pour des raisons que nous ignorons, on fait « des exceptions pour certains individus, lesquels, au « lieu d'être envoyés dans le lieu de leur exil, sont « [illegible]sés à Alep, et de ce fait on met le gouvernement « devant une nouvelle difficulté. Sans admettre leurs « raisons, femmes et enfants quels qu'ils soient, « même ceux qui sont incapables de se mouvoir, faites « les sortir de là...

9 sept. 1915

Le caïmakan Youssouf Zic bey ayant télégraphié qu'il n'y avait plus de place à Nes-ul Aïn pour loger les déportés arméniens dont cinq à six cents mouraient tous les jours et qu'on ne trouvait plus le temps ni le moyen de les enterrer, reçut comme réponse :

« Activez les renvois. De cette façon ceux qui ne « sont pas en état de mourir tomberont morts à quel-

« ques heures de distance de la ville et le district « sera ainsi débarrassé aussi bien des vivants que des « morts. »

Talaat télégraphiait le 1er décembre 1915 au préfet d'Alep :

« Bien qu'il faille montrer un zèle tout particulier « pour l'extermination des personnes en question (les « Arméniens) nous apprenons que ceux-ci sont envoyés « dans des endroits suspects comme la Syrie et Jéru- « salem. Une tolérance semblable est une faute im- « pardonnable. Le lieu d'exil des perturbateurs de ce « genre est le néant. Je vous recommande d'agir en « conséquence. »

Le 18 novembre 1915 il télégraphiait :

« Par la démarche que, sur l'instruction de son gou- « vernement, l'ambassade américaine fit dernièrement « auprès de nous, il apparaît que les consuls améri- « cains se procurent des nouvelles par des moyens « secrets. Bien qu'il leur fut répondu que la déport- « tation (des Arméniens) s'effectue d'une manière « sûre et confortable, cette affirmation n'étant pas « suffisante pour les convaincre, tâchez que, lors de la « sortie des Arméniens des villes, des bourgs et des « centres, des faits pouvant attirer l'attention ne se « produisent pas. Au point de vue de la politique « actuelle il est d'une importance capitale que les « étrangers qui circulent par là soient convaincus que « cette déportation ne se fait que dans un but de « changement de séjour. Pour ce motif il est provisoi- « rement important d'étaler pour la frime une con- « duite délicate et de n'appliquer les moyens connus « que dans les endroits propices. Je vous recommande « à ce propos d'arrêter les personnes qui donnent « ces nouvelles ou qui font des enquêtes et de les « livrer, sous d'autres prétextes, aux cours martiales.»

Le 29 décembre 1915 il télégraphiait :

« Nous apprenons que des officiers étrangers rencon- « trant le long des chemins les cadavres des personnes « que vous savez (les Arméniens), les photographient. « Je vous recommande d'enterrer immédiatement ces « cadavres et de ne plus les laisser sur les routes. »

Dans un télégramme du 15 janvier 1915, signé également de Talaat, on lit :

« Nous apprenons que, dans les orphelinats ouverts « en certaines localités, on admet aussi les enfants « des personnes que vous savez. Puisque le gouver- « nement considère comme nuisible leur existence, « c'est agir contre le désir du gouvernement que de « nourrir et de prolonger la vie de ces enfants, comme « d'avoir pitié d'eux... »

Est-il besoin de continuer les citations? Le cœur se soulève. Dans les archives d'aucun gouvernement au monde, même en dehors de l'Europe, il n'existe de tels témoignages de barbarie réfléchie. Qu'on ne vienne pas dire que Talaat et les membres du Comité Union et Progrès sont seuls responsables de cette hécatombe effroyable de centaines de mille êtres humains. Ce n'est pas eux, qui de leurs mains, ont accompli le forfait. C'est le peuple turc tout entier qui, sauvegement, joyeusement, a obéi à l'ordre donné.

Qu'on ne dise pas que les gens du Comité ne sont plus, et qu'une ère nouvelle a commencé en Turquie. Les complices de Talaat sont tous à Angora, rivalisant de zèle nationaliste et aucune ère nouvelle n'a commencé en Turquie. Les Kemalistes continuent les massacres pour liquider la question d'Orient par la suppression définitive des chrétiens qui sont à leur portée.

Et l'on voudrait maintenant exiger des Grecs qu'ils évacuent l'Anatolie pour livrer aux Turcs les Chrétiens depuis trois ans libérés! Que ce soit la France qui se fasse le champion d'une telle inhumanité est inconcevable. S'il en doit coûter à quelques financiers entreprenants la perte de problématiques concessions, tant pis, ils auront ailleurs l'emploi de leurs capitaux, mais que, pour l'honneur de notre pays, cesse cette compromission qui est la négation de toutes nos traditions chevaleresques. « La morale des nations, comme celle des hommes, disait, le 12 janvier 1920, l'évêque de Manchester, est de faire ce qui est juste, honnête et droit, et d'en supporter les conséquences d'un cœur ferme ». La France a mérité l'admiration du monde et a remporté la victoire parce qu'elle s'est battue, sans marchander, pour la justice et le droit. Qu'elle ne vende pas au bazar de l'opportunisme égoïste et cynique, son auréole douloureuse.

René Puaux.

Chronique Roumaine

Une des questions qui intéressent sans doute le plus l'opinion française, lorsqu'il s'agit de la Roumanie, c'est, en dehors de la politique extérieure et de la situation économique de ce pays, la question des relations intellectuelles franco-roumaines.

C'est un problème difficile, il faut le reconnaître. Depuis un demi-siècle, les étudiants et les élèves des écoles supérieures roumaines avaient complété ou puisé leur instruction dans les Universités, les écoles et les ouvrages scientifiques et littéraires français. La culture de la très grande majorité de l'intellectualité roumaine est française. Avant la guerre, le nombre des jeunes Roumains qui avaient fait leurs études en Allemagne ou qui, dans les écoles roumaines, savaient l'allemand et étudiaient dans les livres allemands, constituait une insignifiante minorité. Dans les librairies de Bucarest et des principales villes de Roumanie, la proportion des livres étrangers était : 80 % livres français, 15 % allemands, 5 % anglais. La proportion des gens de la classe dirigeante — hommes politiques, intellectuels, artistes, etc. — sachant le français était de 100 % et celle des personnes connaissant l'allemand d'environ 35 %. Il paraissait à Bucarest avant la guerre et pendant la neutralité de la Roumanie, 4 journaux en langue française contre un seul en allemand. Pendant toute la durée de la guerre roumaine, même au moment où près des 2 tiers du pays étaient occupés par les armées ennemies, au milieu des énormes difficultés de la vie, au milieu des épidémies, des souffrances et des privations qui faisaient des ravages et mettaient le deuil partout, il a paru à Jassy, en Moldavie, un journal français, l'*Indépendance roumaine*, qui avait 40 ans d'existence. Les mille officiers et soldats qui composaient la mission militaire française en Roumanie, sous les ordres du général Berthelot, et toute la colonie française ayant à sa tête MM. de Saint-Aulaire et Robert de Flers,

se rappelleront toujours, sans doute, avec plaisir, ce brave petit journal, avec ses deux pages modestes mais ardentes, qui, en ces heures terribles, où les plus grands organes roumains avaient cessé de paraître, continuait à affirmer chaque jour, sur le dernier coin de terre roumaine resté indépendant et libre, l'immortel amour de ce peuple pour la langue de Racine et des poilus de Verdun.

Depuis la guerre, la situation a beaucoup changé. Il paraît encore des journaux français à Bucarest, mais on les lit de moins en moins, parce qu'ils n'ont pas les moyens de satisfaire un public exigeant. Quant aux livres français, ils sont devenus inabordables pour les lecteurs roumains : un volume qui coûte 7 francs à Paris, coûte en monnaie roumaine près de 100 leis, ce qui représente, en Roumanie, malgré la dépréciation du change roumain, une somme énorme. Pour s'en rendre compte, il suffit de savoir que 1 kilo de viande coûte 12 leis, un kilo de jambon 60 leis : ces comparaisons sacrilèges entre la nourriture de l'esprit et la nourriture du corps sont nécessaires pour comprendre une situation, surtout lorsqu'on tient compte des difficultés matérielles de l'existence, aussi grandes en Roumanie que partout ailleurs. Aussi lit-on beaucoup moins de livres littéraires français depuis la guerre qu'avant. Pour ce qui est des grands ouvrages scientifiques, qui même en France coûtent des dizaines ou des centaines de francs : traités de médecine, de chimie, de mines, d'électricité, de droit, etc., autrefois ils constituaient presqu'exclusivement les livres d'études des étudiants et des lycéens roumains, aujourd'hui ils ont disparu de leurs mains et de leur bibliothèque scientifique.

Qu'est-ce qui les remplace? Le livre allemand. La jeunesse universitaire roumaine a été forcée, pour continuer ses études supérieures, de commander les livres scientifiques dont elle avait besoin, en Allemagne où ils coûtent infiniment moins cher qu'en France; puis, avec des dictionnaires on a perfectionné la connaissance de la langue de Gœthe qu'on avait acquise au lycée et l'on est peu à peu arrivé à utiliser les ouvrages allemands. Avons-nous besoin de souligner encore la perte de terrain que représente ce fait pour la culture française?

Seule, [illegible] on a essayé, en France, de remédier à cet état de choses, par des envois de livres français. Mais on comprend facilement que cette action de secours est forcément insuffisante, et la mission des professeurs français qui enseignent aujourd'hui dans les universités et les lycées roumains, se heurtent forcément à l'obstacle considérable qu'est pour leur enseignement le manque de livres français. Les grandes maisons d'éditions françaises, à qui *Le Temps* avait proposé, dans un article relatif à cette question, de créer sur place, en Roumanie, une maison d'édition de livres français avec le matériel et la main d'œuvre roumains, bien moins chers que ceux de France, n'ont pas donné suite à cette idée, et la situation continue à empirer, à mesure que la monnaie roumaine baisse.

Les Allemands profitent de cette situation pour faire gagner à leur culture le terrain que perd la culture française. Cependant, il est temps encore de réagir. Le caractère et la mentalité du peuple roumain présentent trop d'affinité avec l'âme française et sont trop attirés vers la culture de la France pour que, d'ici longtemps, les Allemands puissent obtenir des résultats sérieux dans cet ordre d'idées, si l'on travaille aussi du côté [illegible] liens intellectuels entre les deux pays. Des conférenciers et des professeurs, des livres, des revues et des journaux de France, des écoles françaises en Roumanie, des échangés entre les Universités française et roumaine, ce sont là les meilleurs moyens d'action, et une partie d'entre eux est déjà employée avec succès, mais insuffisamment. On ne saurait cependant ne pas [illegible] la belle [illegible] réalise la mission des professeurs français en Roumanie, avec un zèle tenace et une haute compréhension de la communauté d'intérêts reliant les deux nations. De même l'Université de Paris a invité le savant roumain, M. Nicolas Iorga, membre de l'Académie roumaine et membre correspondant de l'Institut de France, professeur à l'Université de Bucarest, à faire, chaque semestre, une série de leçons à la Sorbonne sur l'histoire des peuples d'Orient, dont il est à l'heure actuelle un des plus grands historiens.

M. Iorga est en ce moment à Paris où il vient de professer son cours du semestre d'été, suivi avec un vif intérêt par la jeunesse universitaire française.

Pendant que les professeurs français donnent la science de la France aux étudiants roumains, le professeur roumain faisait mieux connaître la Roumanie à des jeunes gens de France. Cette action réciproque, cet échange de maîtres, d'idées et de connaissances, s'ils étaient intensifiés, de manière à créer une constante circulation scientifique, littéraire et artistique entre les deux pays, satisferaient le premier intérêt commun de la France et de la Roumanie, qui est de se bien connaître, pour pouvoir mieux s'aimer, et mieux se servir réciproquement.

[illegible]

BULLETIN MARITIME

Le port de Marseille

Les travaux à exécuter prochainement dans le port de Marseille comprennent l'achèvement du bassin Wilson, les modifications des Passes de l'Abattoir, la création d'un établissement maritime dit « terre-pleins de Mourepiane », En outre, la construction du bassin dit « bassin Mirabeau » et, en annexe du port de Marseille, l'aménagement de l'étang de Caronte et de l'étang de Berre à Port-de-Bouc ont été déclarés d'utilité publique.

Mais le programme d'avenir de Marseille est plus vaste encore : il comporte l'amélioration du Port-Vieux, la construction du « Quai du large » et du « Quai du canal » dans le bassin Mirabeau, la construction d'un nouveau bassin au large de la Joliette, en dehors de la grande jetée, avec 4.280 mètres de quais verticaux et une profondeur de 13 mètres pour [illegible]

[illegible]

les) donnera à Marseille un accès sur l'étang de Berre. Ce tunnel, dont la percée dans les massifs montagneux de la Nerthe a été inaugurée en 1916, a 22 mètres de large sur une hauteur de 16 m. 4. Sa longueur est de plus de 7 kilomètres. Le canal permet le passage continu de deux chalands de mer de 2 m. 75 de tirant d'eau pouvant porter 900 tonnes en lourd. La tranchée de Gignac lui fait suite jusqu'à Arles sur une longueur de 2 kilomètres.

Ces diverses améliorations prévues pour le port de Marseille et dont la réalisation a déjà commencé, l'empêcheront de se trouver en retard sur le progrès de son transit. En effet, si le trafic de ce port n'a pas augmenté pendant la guerre en proportion de celui des ports de l'Océan où se déversaient les importations anglaises et américaines, (en sorte que Rouen, par exemple, a pu, en 1919 notamment, prendre pendant quelque temps, avec ses importations de charbon anglais, le premier rang de nos ports). Marseille est appelé dans l'avenir à égaler, sinon à dépasser les grands ports d'Anvers, Rotterdam, etc... Le tableau ci-dessous rendra compte des progrès du mouvement des marchandises de toute provenance manipulées dans le port, de 1860 à la guerre et depuis la guerre :

	Importation Tonnes	Exportation Tonnes	Total Tonnes
1860	949.946	669.548	1.619.494
1913	5.886.247	3.052.435	8.938.652
1920	4.124.024	1.902.716	6.026.740
1921	3.337.004	1.441.963	4.798.967

(Chiffres provisoires pour 1921).

La flotte des vapeurs de mer ayant son port d'attache à Marseille comptait, à la fin de la guerre, 196 vapeurs d'une jauge brute de 592.954 tonneaux. Elle s'est augmentée de quelques unités nouvelles.

Avant la guerre, 46 lignes régulières françaises et 26 lignes étrangères desservaient le port; en 1921, 20 Compagnies françaises et 27 Compagnies étrangères ont fréquenté le port.

Avant la guerre, les compagnies étrangères comprenaient en tête l'Angleterre, puis l'Allemagne et enfin l'Espagne, l'Italie, etc....; à l'heure actuelle, l'Angleterre est toujours en tête, mais les autres rangs sont occupés par le Japon d'abord, puis l'Espagne, etc. etc...

Parmi les compagnies françaises de navigation dont les navires partent de Marseille, la Compagnie des Messageries Maritimes est la plus importante. C'est en 1851 que cette société fut fondée pour recueillir l'exploitation des lignes postales de la Méditerranée assurées jusqu'alors par les bâtiments de l'Etat. A l'heure actuelle les différentes lignes postales desservies par les Services Contractuels de la Compagnie des Messageries Maritimes sont les suivantes: ligne d'Indo-Chine et d'Extrême-Orient (Marseille à Yokohama ou à Haiphong), ligne d'Australie et Nouvelle-Calédonie (Nouvelles-Hébrides), ligne de la côte orientale d'Afrique (de Marseille à Madagascar, la Réunion et Maurice), ligne de la Méditerranée Nord (Marseille à Beyrouth), ligne d'Egypte (Marseille à Jaffa, Caïffa, Beyrouth par Alexandrie et Port-Said).

Parallèlement à ces lignes postales fonctionnent les lignes commerciales et coloniales : ligne commerciale du Sud de la Méditerranée, ligne commerciale sur les ports de la Mer Noire (au départ de Londres, desservant occasionnellement divers ports français et Marseille régulièrement), ligne commerciale des Indes (au départ d'Anvers), ligne commerciale de l'Indo-Chine (desservant différents ports du Nord), ligne de Marseille aux ports du Nord.

La Compagnie Générale Transatlantique, en outre, assure les principales relations postales entre Marseille et les ports de l'Afrique du Nord; la « Société générale de Transports Maritimes à Vapeur » relie Marseille à la Guadeloupe, la Martinique, les ports du Centre Amérique et du Pacifique Nord; la « Compagnie de Navigation Paquet » assure spécialement les services sur le Maroc; la « Compagnie Marseillaise de navigation à vapeur (Compagnie Fraissinet) assure : 1° un service postal entre le continent et la Corse; 2° un service mensuel de Marseille sur la côte occidentale d'Afrique; 3° un service bi-mensuel de Marseille sur l'Italie et le Proche Orient.

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

SERVICES CONTRACTUELS DES MESSAGERIES MARITIMES

Le 8 juin dernier, le paquebot *Aviateur Roland Garros* a quitté Saint-Nazaire pour gagner Marseille, son port d'attache, d'où il assurera le service sur Madagascar.

Les caractéristiques de ce navire, construit en 1902, sont les suivantes : 111 m. 25 de longueur, 14 m. 32 de largeur, 7 m. 65 de creux, 4.630 tonneaux de jauge brute, 7.963 tonneaux de jauge nette. Son déplacement est de 7.964 tonneaux, son port en lourd de 3.900 tonnes, son tirant d'eau de 6 m. 73. Il peut recevoir 30 passagers de 1re classe, 77 passagers de 2e classe et 42 passagers de 3e classe.

Le premier départ de l'*Aviateur Roland Garros* est prévu pour le 6 juillet prochain.

Le 26 juin 1922.

Valeurs de Navigation

Compagnie Fraissinet	685	»
Messageries Maritimes	163	»
Mixte	182	»
Transatlantique	163	50
Transports Maritimes	677	»

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'Imprimeur-Gérant : A. DESNOËS.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité, Ateliers, 26-28, Boulevard du Château, Angers
Bureaux : 2, Rue Monge Paris, V°

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 14 60e ANNÉE 15 JUILLET 1922

ÉLOGE DE MARCEAU

Michelet avait formé le dessein, qui nous a valu son beau livre des *Soldats de la Révolution*, de consacrer, comme par une *Légende dorée* des héros de France en ce temps-là, une galerie de portraits au souvenir de Hoche, de Kléber, de Desaix et de Marceau. « *La France est un soldat* » : c'était au peuple héroïque qu'il entendait ainsi rendre hommage, en louant ses chefs les plus illustres.

Reprenant à mon tour son dessein, d'un portrait qu'il n'eut pas le temps d'écrire, celui de Marceau, et le reprenant au lendemain de notre grand effort national, je voudrais surtout indiquer de quels traits essentiels, où s'est imprimé le génie de la race, cette grande figure des armées de l'an II a laissé l'héritage aux armées de la Marne et de Verdun.

A 15 ans, chez le jeune fils du procureur de Chartres que le dédain de sa mère a rejeté de la famille et abandonné aux soins d'une mère adoptive, la « brave maman » Francœur, la vocation s'est imposée, impérieuse, forte comme un appel de la nature, la volonté que rien ne vaincra, d'être officier. Sa famille lui a refusé le seul moyen qu'il y eût sous l'ancien régime d'obtenir un grade, l'argent. Il s'enfuit de Chartres ; il s'engage, avant l'âge. On le reprend : il s'enfuit de nouveau, à 16 ans cette fois, et s'enrôle au régiment d'Angoulême. Nouvelle déception : plus que jamais à la veille de 1789, la royauté exige de ses officiers des titres de noblesse qu'il n'a point. Il sera sergent, un très bon sergent, rien de plus, jusqu'au jour où, renversant avec lui ces Bastilles, au sens vrai du mot, la Révolution l'attache à l'état-major de Lafayette.

Après l'appel de la nature, alors, celui de la nation menacée par l'émigration, par les invectives et l'armée de Brunswick, au moment où la France unissait tous ses citoyens dans un même idéal, un élan généreux de libération des peuples. Marceau, l'un des premiers, a entendu l'appel aux volontaires : « *Quand ils s'enrôlaient*, a dit Michelet, *c'était pour une guerre sainte, une guerre de foi, une guerre véritablement pacifique, pour fonder la paix du monde.* » Cette déclaration de Michelet, écrite au lendemain de la Révolution, rappelle les strophes enflammées d'Hugo, par lesquelles le poète commentait le chef-d'œuvre de Rude :

La Révolution leur criait : Volontaires,
Mourez pour délivrer tous les peuples, vos frères
Contents, ils disaient oui
Allez, mes vieux soldats, mes cœurs aux poitrines,
l'on voyait marcher ces vieux aux pieds superbes
Sur le monde ébloui !

La tristesse et la peur leur étaient inconnues.
Ils eussent sans nul doute escaladé les nues,
Si ces audacieux,
En retournant leurs yeux dans leur course olympique,
Avaient vu derrière eux la grande République
Montrant du doigt les cieux.

Au service de la *grande République*, qui, de volontaire l'a fait officier et à vingt-quatre ans général, Marceau sera de ces audacieux que rien n'arrête. En quelques mots, on peut, depuis

le départ, jusqu'à la mort imprévue et brutale, marquer toute sa carrière : dans l'offensive, toujours au premier rang, à l'avant-garde : dans la bataille, au centre, là où l'ennemi ne doit jamais passer : dans les retraites toujours le dernier, à l'arrière-garde, en soutien que les plus rudes assauts n'ébranlent point. Du courage pour l'élan irrésistible qui déconcerte, renverse « *avec les moyens révolutionnaires et français, au pas de charge et à la baïonnette* », les défenses et les plans de l'adversaire. Un courage, plus grand peut-être jusqu'au sacrifice et sans gloire pour garder et tenir les positions, couvrir les retraites. « *Qu'est-ce que mon courage*, disait-il un jour, *à côté du génie de Kléber !* »

Ce courage, ce fut en quatre années où les prouesses pouvaient se compter par jours, les batailles en Vendée dans la division de Luçon, puis à Cholet pour rejeter avec les Mayençais, les Vendéens au-delà de la Loire. Puis, la poursuite des rebelles jusqu'à Dol, compromise par les coups de tête de Westermann, et l'impéritie de Rossignol. On y vit Marceau, en avant pour briser l'ennemi ; en arrière pour l'arrêter au pont d'Antrain, et sauver l'armée des bleus en retraite sur Rennes, tel alors dans cette parade héroïque que son sang-froid l'a désigné le lendemain pour le commandement général des armées de l'ouest.

Quelle fièvre alors, tempérée par la prudence de Kléber qui s'est volontairement subordonné à son jeune camarade, pour entraîner vers Angers ses soldats en plein hiver, dépourvus de tout : « *Des souliers, des souliers, Vive la République !* » ; pour interdire aux Vendéens traqués le passage de la Loire, leur enlever Le Mans, les écraser à Savenay où, à l'heure de la victoire, Marceau, ses généraux, leurs aides de camps, l'Etat-major remplacèrent par leurs charges la cavalerie qu'ils n'avaient plus.

La Convention, en récompense, après s'être demandé un instant avec inquiétude quel était ce général en chef de vingt-quatre ans, le désigna pour commander l'armée des Ardennes, celle qui, à Sambre-et-Meuse, devait former les divisions d'avant-garde, toujours, jusqu'à l'éclatante victoire de Fleurus. Pour enlever ensuite d'emblée les lignes des Autrichiens derrière l'Ourthe, sur la Roer, passer ces rivières sous le feu de l'ennemi, escalader les escarpements fortifiés, puis s'en aller avec une seule division, en avant, loin du gros de l'armée, faire capituler Melas et planter dans Coblence l'arbre de la liberté, il fallait avoir vingt-cinq ans, être Marceau, l'*enragé* comme disait Jourdan qui lui confiait toutes les tâches difficiles, et à qui il répondait simplement : « *Bien obligé de la préférence !* » Entendez-le comme Henri IV inviter ses amis et ses braves : « *Si tu m'aimes, tu viendras. Et je serai charmé que tu te trouves à la première bataille. Il n'y a pas loin d'ici à ce temps.* »

Sang de Gasgogne, ou sang de Beauce, sang de prince, de bourgeois, de paysan, c'est le sang de France, et pour la France, contre l'Espagnol, l'Autrichien, le Prussien.

Mais ce fut aussi le cerveau qui réglait et dirigeait la fougue, ordonnait et préparait les gestes, non de gens d'aventure, mais d'officiers instruits et méthodiques. Quand Marceau s'engageait, ce n'était point pour l'imprévu et les folies des garnisons. Il voulait, et il l'eût fait autrement de notre temps, employer ce qu'il avait appris et bien appris au collège à se faire une science de la guerre. « *Je n'étais pas condamné, a-t-il dit, comme d'autres, à étudier beaucoup pour apprendre peu de chose.* »

Comme Hoche qui brode des gilets pour s'acheter des livres, comme Kléber qui se passionne aux œuvres et aux grands hommes de l'antiquité, Marceau s'est donné sans peine l'éducation militaire qu'on lui refusait. Il s'est passé de Brienne. Entre ses deux engagements, par une étude de quatre mois opiniâtre et suivie, il apprit avec ses maîtres de Chartres mathématiques et topographie. Simple sergent, il a étudié et pratiqué, comme il a pu, la tactique auprès de Lafayette de façon à pouvoir rédiger à 20 ans *ses Instructions pour la garde nationale* adoptées à l'Etat-major. En attendant, à Chartres, de partir pour la frontière, il conçoit et prépare un *Traité de Manœuvres pour l'Infanterie*. Sa vie d'études paraît alors finie. Elle ne le sera jamais, mais elle se poursuivra avec son zèle à s'instruire auprès des chefs que l'occasion lui donne, Dillon en Champagne, Biron en Vendée, Kléber, Jourdan sur la Meuse. Quel officier déjà que celui qui, après Valmy, décrit ainsi les opérations de Dumouriez :

« *L'armée ennemie a pénétré en Champagne; notre brave général a tenu en échec ces* 80.000 *hommes dans une position avantageuse avec* 17.000 *hommes. Puis il a été forcé de faire une retraite aussi savante que celle de Turenne pour venir au devant du secours qu'il attendait.* »

Donnons à Marceau l'éloge qu'il eût le plus souhaité et qu'il donnait à Dillon, sous les ordres duquel il fut, à cette bataille de Valmy, célébrée

dans le monde comme la Marne, « *bon patriote, et qui plus est, bon soldat* ». Que le héros, le patriote qui avait, selon le mot admirable de Kléber, « la République dans le cœur » n'efface point la figure aussi réelle du militaire amoureux de son art, du conducteur d'hommes réfléchi, attentif à leurs besoins, disputant aux munitionnaires le pain de sa troupe, partageant ses privations, soucieux aussi de la discipline, et en donnant l'exemple : « *Nous méprisons ceux qui ne connaissent que la subordination à leurs inférieurs, et nous emploierons tout nos moyens de force pour les faire rentrer dans l'ordre. Je suis ami de la liberté, et par conséquent de l'ordre.* » L'officier de vingt-trois ans, formé par son seul instinct, qui a trouvé ce langage, à l'heure critique où l'armée royale s'en allait, où naissait l'armée nationale, a contribué pour une noble part à créer cette grande école de discipline volontaire et imposée qui a donné à la République la victoire sur les coalitions.

Noter les gestes d'un héros, préciser les procédés et la méthode d'un chef, l'histoire y peut suffire. Mais elle voudrait en plus de ce corps auquel le bronze a donné l'immortalité, ressusciter l'âme. La bibliothèque de Chartres a gardé du général des reliques plus précieuses que ses cendres pieusement recueillies par ses compagnons d'armes au bûcher du Petersberg, ses lettres à Constantin Maugars, son ami d'enfance et aide de camp qui ne put être son beau-frère et resta son frère, bouquet de fleurs aussi délicates que la fine écriture de leur auteur, d'où s'exhale après cent ans un parfum de vérité et de vie délicieux comme la strophe de Byron :

> [illegible] conserve la pureté de son âme. C'est pourquoi
> les hommes l'ont pleuré.

Cette âme de Marceau, elle se révèle à la fois très simple, et toute pleine d'amour, d'amitié, de pitié et d'enthousiasme. Un des termes qu'il préférait pour définir les gens, amis de jeunesse ou frères d'armes : « *ce sont de bons enfants. Ils m'aiment bien* » devrait suffire, si ce terme avait gardé dans notre langage la valeur que lui donnait le soldat au cœur généreux, presque candide pour fixer le trait essentiel de sa nature. Quel enfant plus tendre que ce grand garçon gentiment docile, même en pleine fougue de passion ou dans sa gloire de général vainqueur, aux avis affectueux d'Emira Sergent, la sœur aînée, dont la sollicitude remplaça celle de la mère indifférente ou hostile !

De la famille, Marceau ne connut que les tendresses : de l'amour, il ne lui vint que des épreuves : sa petite fiancée de Chartres enlevée à dix-huit ans par un sort cruel ; sa fiancée de Rennes refusée à son amour par les préjugés de caste paternels, à qui la mort devait l'enlever lui-même, à la veille du bonheur enfin entrevu. Certes, il eût mérité des tendresses satisfaites, le capitaine de volontaires qui de l'Ardenne annonçait à Maugars cette lettre exquise : « *Embrasse pour moi ma maîtresse Desrosiers. Il y a si longtemps que je ne l'ai embrassée avec plaisir, quel que soit le lieu d'éloignement de la réception de ce baiser, [illegible] qu'il ne sera pas vu. Elle ne peut se fâcher de cela. Adieu ! Embrasse le papa et la maman.* »

Mais quelle douceur de cœur aussi dans ce compliment à un ami plus heureux que lui, qui se marrait. « *L'amitié vous dédommage du vide douloureuse que nous éprouvons quand nous ne tenons à personne !* »

L'amitié, chez Marceau, fut comme une puissance d'amour, toujours prête à se dépenser, infatigable à demander, parfois des riens, chers au soldat éloigné du pays, les petits paniers de beurre et d'œufs, les bons pâtés de Chartres qui valaient à l'envoyeur, en retour, du pain d'épices de Reims, mais surtout, à défaut de la présence incertaine ou rare, impatiente de lettres, encore des lettres, des nouvelles de sa sœur, de ses compagnons de Chartres, de Jourdan, de Kléber, ses frères d'armes.

Je ne crois pas qu'il y ait eu dans toute l'histoire militaire, depuis les temps antiques, fraternité plus belle et plus touchante que celle de Marceau et Kléber, formée aux épreuves de la Vendée, couronnée par la gloire à l'armée de Sambre-et-Meuse, union intime et durable de deux cœurs virils, de deux intelligences qui se complétaient harmonieusement, de deux volontés réglés par un même idéal de sacrifice au devoir.

Chargés ensemble des plus pénibles tâches qui échurent alors aux généraux de la République, celle de combattre des Français en Vendée dans une guerre de part et d'autre atroce, obligation dans les provinces rhénanes de faire accepter à un peuple envahi, exposé aux réquisitions militaires, une force victorieuse qui ne devait pas être une conquête, mais un bienfait, ces chevaliers du droit nouveau ont réalisé les miracles dont le secret fut leur pitié pour les humbles, mieux encore peut-être, une communion d'âmes intime et spontanée avec le soldat et le peuple victimes de la guerre. Ce secret, Marceau l'a un [illegible] confié à sa sœur : « *[illegible] ces lauriers. Ils sont trempés de sang humain !* »

« Ce mot, disait Michelet, semble se lire dans une gravure de Sergent, qui représente Marceau sous Coblentz, sa gloire et sa conquête. » Et il ajoutait, écrivant l'histoire de ces généraux : « J'avais sous les yeux leurs images dessinées par des amis ardents qui tremblaient de les perdre.

« Le soir, lorsque le jour avait baissé sans disparaître encore, je posais la plume et marchais en long et en large au milieu d'eux... Leurs traits se marquaient moins, mais d'autant plus, en eux, dans ces ombres imposantes, je sentais le vrai fonds, l'âme commune des masses qu'ils ont représentées Ils ne furent pas des hommes seulement, mais des armées tout entières. Ils en eurent la grande âme. »

Je m'attache à poursuivre à mon tour cette vision de Michelet, pour retrouver dans les traits du héros frappé aux bords du Rhin français d'une balle assassine, non seulement les armées toutes entières de l'an II, mais davantage encore, celles que nous avons vu combattre et vaincre une fois de plus l'envahisseur, et affirmer leur foi dans le même idéal. Je les vois, employant les termes même que le général Hardy consacrait en 1797 à la gloire de Marceau, « *marquées au même coin de l'audace dans l'offensive, de la prudence et de la fermeté dans la défense, du calme et du sang-froid dans les revers, de la modestie et de la générosité dans les succès.* »

La France, qui invite le monde à communier avec elle dans le culte de ses héros inconnus de la grande guerre libératrice, ne leur doit-elle pas cet hommage qu'ils furent, encore après plus d'un siècle, les frères de ceux qui mouraient avec Marceau pour donner à l'humanité contre la violence et l'intrigue les garanties définitives de la justice et du droit ?

Elle se doit surtout à elle-même, les honorant comme elle sut le faire il y a cent ans, de défendre leur œuvre de sacrifice et d'héroïsme contre les atteintes sacrilèges portées à leur mémoire et à la vérité par l'ennemi et ses complices intéressés, acharnés à présenter nos armées victorieuses et leurs chefs citoyens sous l'aspect de conquérants auxquels la paix aurait arraché leur proie.

La justice pour laquelle ils ont donné leur vie, à l'image des ancêtres, l'aidera victorieusement dans l'accomplissement de cette tâche, la plus belle qu'une nation ait jamais eu à remplir.

Emile BOURGEOIS.
Membre de l'Institut

CE QU'ONT FAIT LES MARINS DE FRANCE DANS LA GRANDE GUERRE

C'est une belle et noble pensée qu'a eue l'ancien ministre de la Marine du plus fort de la guerre, M. Georges Leygues, d'exposer sobrement, clairement, sans vaine recherche de l'effet oratoire, mais, en revanche, avec une remarquable documentation et des chiffres précis, l'œuvre de son département et celle de tous les marins de France pour défendre, d'abord, le sol natal et arrêter l'envahisseur; pour défendre ensuite nos eaux territoriales et les routes maritimes par où nous venaient nos approvisionnements, contre les sous-marins allemands; pour transporter enfin des centaines de milliers de soldats et un immense matériel dans l'Adriatique, dans le Levant, aux Dardanelles, à Salonique, tandis qu'en France même nos arsenaux — qui sont de très puissantes usines aux capacités les plus variées — consacraient le plus gros de leur effort à la création et à la réparation de l'outillage de guerre, depuis les obus et les canons jusqu'aux tracteurs, aux camions automobiles, aux autos-mitrailleuses, autos-canons, etc., etc.

***

D'une manière générale, en ce qui touche les opérations des escadres, le convoyage des transports de troupes, et la guerre sous-marine, le gros du public — du public qui lit, au moins — paraît être suffisamment instruit de l'effort de nos marins. Si l'on est assez mal renseigné sur les allées et venues de l'armée navale de l'amiral de Lapeyrère dans le bassin occidental de la Méditerranée et dans l'Adriatique, on n'ignore pas la belle conduite de la division Guépratte aux Dardanelles, le 18 mars 1915, la perte du « Bouvet », coulé en moins d'une minute par une mine dérivante, les graves avaries du « Gaulois » obligé de s'échouer à la côte pour ne pas couler à son tour, et enfin le télégramme de l'amiral anglais de Robecq, commandant en chef : « Je désire porter à la connaissance des Lords de l'Amirauté, la manière « splendide dont l'escadre française s'est com- « portée. Elle n'est aucunement troublée par ses

« lourdes pertes (1). L'amiral Guepratte l'a con-
« duite au feu dans une action rapprochée avec
« la plus grande bravoure... »

*
* *

D'autre part, en ce qui concerne la guerre sous-marine, on n'ignore pas qu'à partir du milieu de 1915 nous fûmes obligés de faire un effort considérable pour enrayer les succès d'un ennemi qui ne prétendait à rien moins qu'à « gagner la guerre » en bloquant, au moyen de ses bâtiments de plongée, les deux principaux alliés de l'Ouest, en les privant des matières nécessaires à la confection de certains engins de guerre indispensables et en affamant, en particulier, la Grande Bretagne, qui n'a jamais, sur son sol, plus d'un mois ou six semaines de denrées alimentaires.

C'est alors qu'on créa, en outre des engins de défense fixe pour les côtes, les détroits, les passes et entrées de port (barrages, filets d'acier, mines, batteries de canons légers ou moyens, appareils aériens, etc...), des engins de défense mobile au large, les chalutiers armés, agissant de concert avec les torpilleurs et autres bâtiments légers rapides (tels que les avisos, les « sloops », les « chasseurs de sous-marins », les hydravions, les dirigeables, les « bateaux-pièges », etc., etc.)

« Pour faire face, dit M. G. Leygues, à cette formidable besogne, nous n'avons qu'une main-d'œuvre réduite, la mobilisation ayant appelé au front les ouvriers les plus jeunes et parfois les meilleurs. On improvise des spécialistes, on embauche des travailleurs de tout âge et de toute race, ainsi que des femmes... »

*
* *

C'est alors, aussi, que les marins endurèrent les plus dures fatigues et coururent le plus de dangers. Les croisières de ces *flottilles de patrouilleurs*, dans la mer du Nord, la Manche, l'Océan, devenaient, pendant la mauvaise saison surtout, rapidement épuisantes. La guerre était d'ailleurs sans merci et le sous-marin pourchassé, quand il parvenait à surprendre lui-même ses chasseurs et à les torpiller, ne se préoccupait même pas de recueillir les malheureux qui surnageaient, accrochés à des épaves. Heureux quand ceux-ci n'étaient pas tués à coups de fusil par l'équipage du sous-marin revenu à la surface, ou encore quand le commandant ne s'amusait pas à faire passer son bateau sur les groupes de naufragés cramponnés à un mât ou à un radeau !

Le tonnage coulé augmente d'ailleurs d'une manière inquiétante, au début de 1917, quand l'Allemagne déclare qu'elle fera, à partir du 1er février 1917, la guerre sous-marine à outrance, sans aucune restriction, et qu'elle enveloppe toutes les côtes de ses adversaires de *zones interdites* d'une aire énorme, où tout navire rencontré, quelle que soit sa nationalité, sera détruit sans avertissement.

En avril 1917, en effet, nos ennemis comptent authentiquement « au tableau » près d'un million de tonnes de bâtiments, belligérants ou neutres. Le péril devient pressant. L'amiral anglais Jellicoë, premier lord naval de l'Amirauté, dit à l'amiral américain Sims, qui vient de mettre ses forces à la disposition des Alliés : « Si ça continue comme ça, nous allons perdre la guerre... »

Mais alors les marins de l'Entente redoublent d'activité et mènent une lutte de plus en plus énergique contre les sous-marins : « la liaison des marines entre elles et des différentes armes dans chaque marine devient plus étroite. La tactique est rénovée. Des engins nouveaux de combat sont mis en service. La formation, la marche et la protection des convois sont perfectionnées. De larges zones de sécurité sont établies le long des côtes, devant les ports, à l'embouchure des fleuves. Les eaux britanniques et françaises sont sillonnées et explorées nuit et jour par des flottilles de surface, des avions et des sous-marins qui ne laissent aucun répit à l'ennemi. »

Ainsi s'exprime l'ancien ministre, qui a bien le droit d'ajouter : « Il faut avoir mené cette guerre pour se rendre compte de la somme prodigieuse d'audace, de ténacité et de vaillance qu'il a fallu pour la gagner », car, pour son compte, *quoiqu'un pays marin tout* il l'a dirigée avec autant de volonté que d'intelligence pendant la dernière année.

*
* *

Mais, je le répète, tout cela était à peu près connu — en gros du moins. Ce qui l'était et l'est encore beaucoup moins, c'est la participation des marins de France aux opérations à terre. Entendons-nous, toutefois. Nul n'ignore les exploits de l'admirable brigade de l'amiral Ro-

(1) Les Anglais avaient perdu de leur côté deux cuirassés *Irresistible* (15 000 tonnes) et *Ocean* (13 000 tonnes).

[illegible] à Gand, à Melle, à Dixmude et sur la ligne de l'Yser, dans l'automne de 1914. Presque tout a été dit déjà sur cette pléiade de héros et les émouvants récits de M. Le Goffic ont été lus dans toute la France.

Je ne crois pas que l'on sache, en revanche, qu'après la dissolution de la brigade (1), un bataillon de fusiliers marins resta sur le front français avec le drapeau d'un des régiments. Ce bataillon — qui fit toute la guerre — rendit les plus grands services pendant les offensives sévères des Allemands en 1918. Après la défense de Hangard en Santerre et de Xailles, au mois d'avril, il avait perdu la moitié de son effectif et il fallut le reconstituer. En août et septembre, nous le retrouvons dans l'armée Mangin, en Soissonnais, et tout particulièrement à la belle opération du Moulin de Laffaux, où nos marins enlèvent d'un fougueux élan, à travers tous les obstacles accumulés, la position qui était la clef du massif de Saint-Gobain.

300 prisonniers et un matériel de guerre important furent les trophées de ce beau fait d'armes.

Quand l'armistice arriva, les fusiliers marins avaient obtenu six citations à l'ordre de l'armée et la fourragère rouge.

***

Mais il n'y avait pas que les fusiliers marins; il y avait les *canonniers marins,* aussi bien à terre qu'à bord des canonnières et des péniches, et il y avait *les compagnies du génie maritime*. Ajoutez à cela des détachements — ou même des [illegible] isolées — d'autres canons, autos mitrailleuses et autos-projecteurs.

Passons sur ces détachements, pour abréger, mais disons un mot des canonniers marins et des compagnies du génie maritime.

On sait assez que notre armée manquait d'artillerie lourde, au début des opérations. De pernicieuses théories — soutenues à la vérité, et c'est ce qu'il y avait de plus fâcheux, par des officiers généraux de haute valeur technique — [illegible] systématiquement privés. Le 75, chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, disait-on, pouvait et devait suffire à tout.

On ne tarda pas à déchanter devant les effets — terrifiants, tout d'abord, pour les troupes qui les subissaient — de la grosse artillerie allemande. On se tourna une fois de plus vers la marine qui, elle, avait des bouches à feu de tous les calibres et, en particulier, beaucoup de pièces de canons moyens (artillerie lourde de l'armée), depuis le 19 cm. jusqu'au 16. Plus tard on poussa plus loin. On mit sur trucs — et on fit circuler sur les voies ferrées, — les plus gros canons qui arment nos cuirassés. Cependant nos ennemis gardèrent au moins la supériorité dans les portées puisqu'ils purent bombarder Paris à plus de 110 km. de distance (du massif de Saint-Gobain, justement) avec leurs « Berthas (1) ». Du moins nous eût-il été possible, en installant nos plus grosses pièces sur les hauts de Meuse, de bombarder efficacement les « carreaux » des mines de fer de la Lorraine occupée par l'ennemi. Si cette opération, méthodiquement et systématiquement conduite, avait pu coïncider, en 1916, avec celles des sous-marins anglais qui, dans la Baltique, interceptaient les « cargos » chargés des minerais et des fontes de la Suède, l'embarras de l'Allemagne eût été très grand (2)...

Tant y a que toutes nos formations d'artillerie navale, soit sur le front français, soit sur les fronts extérieurs — Monténégro, Belgrade (au début des attaques autrichiennes sur la Sérbie), plus tard aux Dardanelles, à Salonique, à Kara-Bouroun — ont rendu d'éminents services reconnus, certes, dans des ordres du jour particuliers et dans des citations, mais sur lesquels il semble que le silence ait été fait auprès du grand public. M. Georges Leygues a commencé à réparer cet oubli, pour ne pas dire ce déni de justice, mais il faudrait, me semble-t-il, que l'un des officiers généraux de la Marine qui ont exercé le commandement des canonniers marins, voulût bien se charger de dire tout ce qu'ils ont fait et quelle reconnaissance nous leur devons.

***

Je ferais volontiers la même observation au sujet des compagnies du génie maritime, dont on a fort peu parlé et auxquelles l'ancien minis-

(1) Il avait été question, [illegible] de faire traverser Paris — qui, [illegible] 1871, garde un [illegible] pour les marins — à un des régiments de la brigade. Cette idée ne fut pas accueillie par le [illegible] de la guerre.

(1) Le curieux est que nous aurions pu, fort aisément, avoir cette supériorité sur les Allemands, car, il y a quarante ans, ou un peu plus, l'artillerie de marine faisait des expériences d'un haut intérêt sur des canons de 164,7 (16 cm.) de *80 calibres* qui devaient avoir d'énormes portées. Mais à cette époque, on ne voulait s'occuper que de la pénétration des projectiles dans les cuirassés.

(2) J'avais signalé ces possibilités — sans succès. Plus tard, j'ai demandé à être entendu par la commission dite « de Briey ». — Sans succès encore.

tre de la Marine, soucieux de tout indiquer, s'il ne pouvait tout exposer dans un trop petit livre, a consacré quelques pages fort instructives : « les formations du génie maritime, dit-il, ont exécuté pendant la durée de la guerre les travaux grâce auxquels tous les mouvements de nos armées furent rendus possibles. L'une de leurs missions les plus importantes était d'accompagner nos offensives pour constituer, au fur et à mesure de la progression, les passages destinés aux combattants et au matériel. Il suffit, pour mesurer leur effort, de rappeler ce qu'elles ont fait de juillet 1918 à décembre 1918 »... Suit, pour chaque espèce de pont, l'indication de la localité où le passage a été rétabli, en même temps que celle du cours d'eau ou du canal dont le franchissement a été assuré.

Il y en a 49, en tout. D'ailleurs si l'on totalise, pour toute la durée de la guerre, les travaux des équipes et compagnies du génie maritime, on arrive au chiffre impressionnant de 275 ponts, dont 140 ponts Pigeaud, 31 ponts de pilots, 61 ponts en fer et bois, 8 en béton, 7 en fer, etc., etc. En outre, ces travailleurs ont consolidé 80 ponts, en ont restauré 6 et déblayé 34.

Et tout cela s'exécutait souvent sous le feu de l'ennemi.

*
* *

Et l'aéronautique?

L'aéronautique avait été fort négligée pendant la première partie de la guerre. La lumière ne se fit, à ce sujet, dans le ministère de la rue Royale, qu'en 1917, et ce ne fut qu'en 1918 — sous la direction d'ensemble de M. Georges Leygues — qu'hydravions et avions, dirigeables et ballons captifs, centres d'aérostation enfin, furent construits en grand nombre, équipés, pourvus d'un personnel suffisant; créés et organisés — s'il s'agit des centres — sur le littoral français et sur certains points à l'étranger.

Quelques chiffres : le 1er août 1914, la marine possédait, en tout et pour tout, 8 hydravions. Le 11 novembre 1918, à l'armistice, elle comptait près de 1.500 appareils (dont 150 avions terrestres, environ), doublant ainsi le chiffre qu'accusaient les contrôles au 1er janvier 1918. De même, alors que, le 1er août 1914, nous n'avions aucun ballon dirigeable ou captif, et qu'au 1er juillet 1916 nous n'en comptions encore que 5, l'armistice nous trouvait en possession de 237 appareils (dont 37 dirigeables).

Voilà qui fait le plus grand honneur au ministre, qui sut « vouloir », à l'Etat-major général et à l'administration centrale, qui surent « exécuter ». Quant au personnel de l'aéronautique (11.000 hommes au total), il fut à la hauteur de toutes les tâches — tâches absolument nouvelles, observons-le — qu'on lui confia : reconnaissance et éclairage des forces navales, bombardements, recherche des champs de mines, recherche et destruction des sous-marins.

Dans les navires de l'air comme dans les navires de surface et de plongée, « nos marins ont été dignes de nos soldats », dit M. Georges Leygues ; et ils ont, eux aussi, bien mérité de la patrie. Celle-ci, malgré la crise actuelle, ne l'oubliera pas.

Amiral Degouy.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. RAOUL THAMIN

Un Académicien résidant en province! C'était impossible, il y a encore peu de temps; et, bien que Bordeaux se fût considérablement rapproché, depuis l'époque des coches et des diligences, l'Institut avait gardé ses vieilles traditions et semblait ignorer qu'on pût facilement, du bout de la France, venir participer à ses travaux. Comme la vie intellectuelle n'est pas — par bonheur — toute concentrée à Paris, notre vieille institution perdait ainsi bien des occasions de consacrer des talents et d'accroître elle-même sa propre force.

C'est en faveur du pays illustré par Montaigne et Montesquieu qu'on fit les premières exceptions. Le grand Duhem, dont le puissant esprit dominait avec aisance les inépuisables matériaux de son érudition, ce physicien de race bien française pour qui la science était non pas une spécialité, mais une forme de culture de l'esprit, fut élu membre de l'Académie des Sciences, peu de temps avant sa mort prématurée. Nous saluons aujourd'hui en M. Thamin, recteur de l'Académie de Bordeaux, nouvellement élu à l'Académie des Sciences morales et politiques, le second des Académiciens bordelais.

Bordeaux méritait bien cet honneur. Sait-on quel foyer de vie intellectuelle est notre grande université du sud-ouest? Dans cette belle ville aux lignes classiques, aux perspectives mod-

rées et harmonieuses, parmi une population toujours amie des arts et du bien dire, l'Université se sent vraiment chez elle; n'est-il pas naturel qu'elle maintienne très vif le goût des études classiques? Mais Bordeaux est aussi une ville vivante, dont l'activité ne se borne pas à une stérile admiration du passé; son commerce avec des pays lointains donne à tous une singulière ouverture d'esprit; son industrie sans cesse en progrès met au premier plan les questions sociales les plus actuelles. L'Université est égale à sa tâche, en favorisant, par tous les moyens en son pouvoir, ce riche développement intellectuel et économique.

La vie de l'Université de Bordeaux se manifeste donc de façon multiple. Ajoutez-y les relations avec l'extérieur qui sont nombreuses. Avec l'Espagne, elles sont depuis longtemps et particulièrement intimes. La guerre ne les fit pas cesser; on doit comprendre quelle importance elles avaient alors; la cordialité des relations amenait, chez les universitaires, au delà les Pyrénées, une intelligence des affaires françaises qui put servir en partie de contrepoids à la propagande de nos ennemis.

Au milieu d'intérêts si variés, le rôle d'un recteur est considérable. En lui doit résider l'esprit qui anime l'université. Il n'a pas précisément à diriger; car l'université vit de liberté; mais il a à favoriser et à coordonner les initiatives, à rechercher les concours, à entretenir les rapports avec l'extérieur. Il y faut un homme qui ait autant de courtoisie et de bonne grâce que de sens des réalités. Aucune de ces qualités ne manque à M. Thamin.

Les tragiques circonstances de la guerre donnèrent à M. Thamin l'occasion de montrer par quels liens d'affection il était attaché à son université. On ne peut lire sans émotion ce petit écrit intitulé *Pédagogie de guerre*, très simplement composé de quelques allocutions et de lettres reçues de ses « administrés » devenus combattants. Maintenir, dans ces traverses, l'union morale, fortifier les courages, voilà une tâche qui, certainement, n'est pas imposée au recteur par les « règlements », mais que l'homme prend sur lui d'assumer. Qui dira quelle force morale il a fallu, pour aller jusqu'au bout, à des hommes qui, comme lui, étaient cruellement atteints eux-mêmes dans leurs affections personnelles!

Mais comment aussi ne pas reconnaître, en cette vigueur de caractère, un écho des méditations prolongées sur ces moralistes antiques, avec lesquels M. Thamin a longtemps vécu si familièrement?

Le nouvel élu est, en effet, un ami des lettres antiques autant qu'un observateur attentif du mouvement des idées modernes. Avant d'être pris par les multiples soucis de l'administration, il a pu nous donner, sur la morale antique, quelques belles études. Et dans la morale antique, ce qui l'intéresse principalement, ce sont les questions de pratique, d'application, d'enseignement moral, telles qu'elles se posaient en particulier aux Stoïciens. Il n'y a plus aujourd'hui de professeurs de morale, au sens où l'entendaient les anciens, de ces guides spirituels auprès de qui les jeunes gens et quelquefois les hommes faits venaient apprendre l'art du bonheur. Or, l'enseignement de la morale n'est-il pas indispensable? Peut-il rester, comme maintenant, diffus et abandonné au hasard? Pour résoudre ces questions, il faut aller jusqu'aux maîtres antiques pour leur demander le secret de leur méthode. C'est ce que fait M. Thamin, lorsqu'il étudie, dans *Un problème moral dans l'antiquité* les questions de la casuistique stoïcienne.

Mais leur morale est-elle susceptible d'adaptation? Une société issue du christianisme peut-elle s'assimiler les préceptes qui faisaient la force de l'enseignement moral des païens? A ces questions encore, l'Histoire peut préparer tout au moins une réponse, elle peut nous montrer de quelle manière cette assimilation s'est effectivement produite chez des Pères de l'Eglise, dont l'éducation classique a guidé l'intelligence. Saint Ambroise, qui s'est inspiré du traité *des Offices* de Cicéron, en fournissait un excellent exemple, que M. Thamin a étudié à fond dans sa *Morale de Saint Ambroise*.

Toutes ces études n'ont donc pas un pur intérêt d'érudition, mais un intérêt actuel et direct. Même dans ses ouvrages sur ces mouvements d'idées depuis longtemps disparus, l'on voit que M. Thamin est destiné à une vie plus active que celle d'un érudit. On se prend parfois à regretter, en songeant aussi à son étude sur la *Morale* de Malebranche, qu'il n'ait pu consacrer plus de loisirs à une histoire des systèmes de morale. Mais M. Thamin, par fonction et peut-être aussi par goût, préfère la pédagogie appliquée.

C'est là un domaine assez vaste, et les questions y sont pressantes. L'enseignement féminin ne correspond plus aux besoins. Les indigestes programmes de 1902 surchargent la mémoire de nos écoliers, sans beaucoup enrichir

leur esprit. Il y a là matière à réforme, mais à réforme prudente, où il faut chercher un équilibre entre nos traditions nationales, les besoins du moment, et les capacités psychologiques de l'enfant. Il faut, pour ce dosage, autre chose que des principes; il y faut ce sens des nuances, si remarquable dans les articles que M. Thamin donnés à la *Revue des Deux-Mondes*.

N'ayons donc pas trop de regret que M. Thamin ait abandonné l'érudition: joindre la pratique à la méditation, les anciens sages qu'il a étudiés ne lui en donnaient ils pas l'exemple? Son œuvre, c'est son action quotidienne.

Son autorité ne sera nullement accrue, mais elle sera sanctionnée par cette élection et ses nombreux amis seront heureux des occasions plus nombreuses qu'ils auront de voir à Paris M. Thamin, qui est d'ailleurs le plus Parisien des Bordelais.

Emile Bréhier,
Professeur à la Sorbonne.

LE PLATEAU CENTRAL ET LA POLITIQUE

Le Plateau Central est une région bien dessinée par la nature. Les géologues et les géographes s'accordent pour lui attribuer le territoire de onze de nos départements : Allier, Ardèche, Aveyron, Cantal, Corrèze, Creuse, Haute-Loire, Loire, Lozère, Puy-de-Dôme et Haute-Vienne. Mais ces départements, issus de plusieurs provinces, n'ont pas une vie politique commune. Le Plateau Central émerge comme une île au-dessus des plaines. Le vent y souffle venant de tous côtés. Il reçoit beaucoup d'inspirations du dehors ; quelques-unes du dedans.

Est-il superflu de noter ici que les grands journaux de Bordeaux, de Toulouse, de Montpellier, de Marseille, de Lyon y cherchent une clientèle, que les grands régionaux du dehors y tentent l'escalade des bords les plus rapprochés de leurs presses? Pour ne citer que quelques exemples, la *Dépêche*, l'*Express du Midi*, le *Télégramme de Toulouse*, la *France du Sud Ouest*, entr'autres publient des éditions spéciales destinées aux départements méridionaux du Plateau Central. Le Rhône sert de couloir d'accès aux influences phocéennes. Est-il inutile de redire que les différentes parties du plateau sont plus séparées les unes des autres que proches des plaines voisines? Et le Plateau Central n'a pas de centre. Mais, à l'exception de la Creuse et de la Lozère, trop faiblement peuplées, chaque département a ses journaux. Ajoutez à cela que ceux de la Haute-Vienne et du Puy-de-Dôme s'efforcent de rayonner. En réalité deux presses politiques, l'une du dehors, l'autre du dedans. Ajoutez à cela deux tempéraments : celui des grosses agglomérations industrielles, celui des hautes régions de pâturage et d'élevage. Mais dans l'histoire de cette région les influences lointaines ne cessent de se faire sentir. En 1848, les maçons creusois rapportaient de Paris les feuilles démocratiques, et les fonctionnaires du Gouvernement provisoire cherchaient, avant leur révocation, à endoctriner l'habitant. Il en est resté quelque chose.

De nos jours il est des nuances politiques dont on ne s'expliquerait pas le développement si l'on ne savait à quelles origines toutes particulières elles sont rattachées. Si, à un certain moment, le parti socialiste indépendant a compté des voix dans la Loire, comment l'expliquer, sinon par le rôle joué à Saint-Etienne par M. Aristide Briand, ministre et président du Conseil ? Si, dans la Creuse, le même parti inscrit à son actif un certain nombre de voix, comment l'imaginer sans la présence de M. René Viviani, autre homme politique important ? N'est-il pas curieux de voir que les voix socialistes indépendantes disparaissent dans la Loire avec M. Briand ? Et si on les retrouve dans le total des voix radicales-socialistes, dans la suite, qu'en faudrait-il conclure?

Une autre remarque s'impose. Le Plateau Central, « pôle répulsif », comme disait le géologue Elie de Beaumont, rejette vers la plaine voisine l'eau ruisselante de ses pentes et tous les miséreux de ses villages. C'est sa vocation naturelle. Mais, à l'heure présente, le Plateau Central accélère la rapidité d'exode de ses habitants.

A cet égard il est un département qui surprend, jusqu'à déconcerter : l'Aveyron. On y comptait, en 1910, environ 128.000 électeurs inscrits. On n'en comptait plus que 121.000 en 1914. On n'en retrouve plus que 62.000 en 1919. Entre deux consultations — durant la période de la guerre — 50.000 électeurs ont disparu. Le reste du Plateau, dans l'ensemble, en a perdu 86.000.

Autre constatation : au lendemain de l'armistice, les rudes gars de cette région solide et rai-

sonneuse ont pratiqué avec une ardeur toute particulière le système de l'abstention. Ils n'ont voulu ni suivre les courants extrémistes, ni maintenir en place les hommes qui avaient joui de leur confiance. 17.000 abstentionnistes nouveaux! 136.000 électeurs disparus! Voilà quelques-unes des nombreuses raisons qui ont modifié, en 1919, les résultats des élections de 1910 et 1914.

*
* *

Si l'on étudie, comme un ensemble, la région du Plateau Central, deux partis y paraissent aujourd'hui particulièrement solides : le parti socialiste unifié, le parti conservateur.

Cette vigueur apparaît à la résistance des effectifs. D'autre part l'un et l'autre sont en croissance régulière. Les centres industriels qui se développent expliquent l'importance du parti socialiste : mais le socialisme gagne aussi les campagnes. Les régions de montagnes sont particulièrement favorables au maintien des influences conservatrices ; mais les partis conservateurs élargissent leur influence au delà des hauts cantons. En fait les deux partis qui s'opposent, aux extrêmes, disposent, mieux que les partis gouvernementaux traditionnels, de bons moyens d'organisation et de propagande.

Le parti socialiste unifié n'a pas subi de disgrâces par suite de la guerre : il réunissait 120.000 suffrages en 1910 ; il en a réuni 156.000 en 1914 et 192.000 en 1919. C'est une progression très nette.

Dans l'Allier on constate un léger recul (41.556 voix en 1910, 41.081 en 1914; 37.715 en 1919); dans l'Ardèche une avance sérieuse (2.770 en 1910; 2.628 en 1914; 13.056 en 1919); avance non moins impressionnante dans la Corrèze où l'on passe de 1.514 voix en 1910, à 5.459 en 1914 et à 15.026 voix en 1919; symptôme : chiffre décuplé en moins de dix ans.

Dans la Creuse on a triplé (2.682, 7.330 et 9.887). Dans le Puy-de-Dôme on a doublé (15.535; à 21.952; 32.345).

Chose singulière, le socialisme n'a rien gagné — ou peu de chose — dans les centres où ses positions étaient très fortes en 1914, Loire et Haute-Vienne. Dans la Loire, il gagne quelques voix, 20.145 (1914), 20.608 (1919); dans la Haute-Vienne il perd quelques suffrages : 41.631 (1914), 40.830 (1919). Les véritables gains des socialistes sont réalisés dans les pays qui ne sont pas industriels : là où les radicaux socialistes avancés n'ont pas voulu voter en 1919 avec les modérés et les conservateurs.

Pour la région, un gain socialiste de 70.000 suffrages doit être retenu comme un avertissement et un indice.

Le parti conservateur n'a probablement pas gagné un moins grand nombre de voix, reprenant pour son compte une part de ce qu'il avait prêté jadis aux républicains de gauche.

En 1910, il enregistrait 197.000 suffrages; en 1914, 202.000 ; en 1919 plus de 252.000 (sans compter son apport sur la liste antisocialiste de l'Allier). Si l'on accorde aux conservateurs la moyenne qu'ils ont obtenue là en 1910 et 1914 (11.190 et 13.098), il faudrait ajouter encore 12.000 voix aux conservateurs qui n'auraient pas recueilli moins de 261.000 suffrages.

Les conservateurs auraient également gagné en 10 ans près de 67.000 suffrages.

Examinons cette situation attentivement. Dans l'*Ardèche* nous notons une légère décroissance :

35.339	suffrages	en 1910
35.574	—	en 1914
32.800		en 1919.

Dans l'*Aveyron* nous enregistrons une oscillation :

40.708	suffrages	en 1910
38.151	—	en 1914
39.894	—	en 1919.

Dans le *Cantal*, fléchissement avant la guerre :

20.709	suffrages	en 1910
11.113		en 1914
22.707		en 1919.

Dans la *Haute-Loire*, la décroissance est médiocre, mais sensible :

22.053	suffrages	en 1910
19.240	—	en 1914
20.697		en 1919.

Dans la *Loire* on passe alternativement par :

54.204	suffrages	en 1910
63.135	—	en 1914
52.632	—	en 1919.

On se rend compte que l'accroissance provient de 38.217 suffrages repris par une liste de droite en 1919 dans le Puy-de-Dôme, département où l'on ne comptait pas de candidat conservateur dans aucun collège, ni en 1910 ni en 1914. Autre manifestation de 1919 : une liste d'anciens combattants visiblement, à droite des autres listes en 1919, dans la Creuse, où l'on ne comptait, pré

cédemment aucun suffrage conservateur apparent. Des électeurs de droite, qui avaient donné leur suffrage à des républicains ou qui s'étaient *abstenus* jusque-là, ont décidé, en 1919, de se *compter*.

*
* *

Les anciens républicains du gouvernement étaient divisés en trois groupes : républicains de gauche, radicaux et radicaux-socialistes, républicains socialistes :

On comptait en 1910 :

387.510 voix radicales et radicales socialistes;
102.851 voix de républicains de gauche;
53.862 voix de républicains socialistes.

544.253 voix au total.

On comptait en 1914 :

333.207 voix de radicaux et radicaux socialistes;
128.716 voix de républicains de gauche;
59.663 voix de républicains socialistes.

527.586 dans l'ensemble.

On remarque que les radicaux socialistes ont été éntamés sur les ailes; ils ont perdu des suffrages, gagnés par les républicains de gauche, d'autres gagnés par les républicains socialistes; il est vraisemblable que les socialistes — en croissance — ont eu leur part des 16 à 17.000 voix perdues entre 1910 et 1914.

En réalité, durant deux consultations électorales, ces trois groupes républicains ont tenu ferme grâce aux moyens d'influence du scrutin uninominal.

Que s'est-il passé en 1919 ?

Les radicaux socialistes perdent du terrain dans l'Ardèche :

31.007 voix en 1910
41.620 — en 1914
23.040 — en 1919 ;

Dans le Cantal :

25.736 suffrages en 1910
25.986 — en 1914
10.715 — en 1919 ;

Dans la Corrèze :

52.950 suffrages en 1910
42.950 — en 1914
21.521 en 1919 ;

Dans la Haute-Loire :

22.365 suffrages en 1910
24.274 — en 1914
11.051 — en 1919 ;

Dans la Lozère :

26 091 suffrages en 1910
12.032 — en 1914
9.047 — en 1919 ;

Dans le Puy-de-Dôme :

81.090 suffrages en 1910
54.078 — en 1914
35.911 en 1919 ;

Par contre ils gagnent des voix dans :

La Creuse (successivement 29.682; 36.609; 44.000) ;

La Loire (successivement 31.903; 34.426; 48.610).

Dans l'Allier et la Haute-Vienne, en 1919, les radicaux socialistes ont collaboré à l'élection du Bloc National.

Pris isolément, en 1919, les radicaux socialistes ont réuni 232.036 *suffrages* (sans compter les voix engagées sur les listes du Bloc national).

Si l'on note que les socialistes ont gagné près de 70.000 suffrages, que les conservateurs en ont gagné près de 68.000 et que 47.000 abstentionnistes nouveaux ont pratiqué une large trouée, on s'explique l'effondrement du vieux parti républicain : 185.000 électeurs lui échappent ainsi. Aujourd'hui, socialistes, conservateurs, démocrates d'avant 1914, forment les trois tronçons du corps électoral. Les socialistes qui sont encore les moins nombreux sont ceux qui avancent le plus vite. Le parti conservateur a repris des troupes qui s'étaient égarées. Le parti républicain est très fortement diminué : il semble avoir fait ainsi les frais de l'accroissement des abstentionnistes.

Albert MILHAUD.

LE CENTENAIRE DE SHELLEY

Il y a cent ans, le 8 juillet, que le poète anglais Percy Bysshe Shelley périt noyé dans la mer tyrrhénienne, en vue de Livourne. Sa santé, qui l'avait obligé à venir vivre en Italie comme tant d'autres de ses compatriotes, ne lui laissait pas de bien longs espoirs, mais il était en plein épanouissement et aurait pu, sans doute, ajouter quelque chose à une œuvre déjà brillante. L'Angleterre l'a célébré d'une voix

unanime car, avec les années, est venu l'apaisement ; cet ardent réformateur, ce prétendu athée ne lui apparait plus que comme le chantre harmonieux et éloquent des souffrances humaines, le redresseur naïf et zélé des injustices sociales.

Shelley était né à Horsham le 4 août 1792 d'une bonne famille provinciale; il n'avait donc que trente ans quand il mourut.

Les premières années du XIXe siècle furent dures pour la littérature anglaise; Keats mourut en 1821, Shelley en 1822, Byron en 1824, Walter Scott en 1832.

Shelley a été souvent comparé, et il s'est comparé lui-même, à une fleur, lourde de son parfum, qui penche sur sa tige. Délicat d'aspect, il avait, paraît-il, des yeux de jeune faon, brillants et égarés, une tournure élégante, de la vigueur sous des apparences frêles. Son ami Trelawny s'étonnait que « cet enfant imberbe, à la physionomie si douce » nourrît des pensées si subversives. Son accoutrement parfois excentrique, son éternel pardessus garni d'astrakan au collet et aux manches, lui donnaient un air singulier mais point révolutionnaire. C'est qu'au fond, il ne l'était pas. Il avait surtout beaucoup de charité. On le vit donner à un malheureux ses chaussures et rentrer pieds nus dans la boue. Une fois il découvre un malade loin de tout secours, le rapporte jusqu'à un cottage et frappe ; le propriétaire, après avoir appris de quoi il s'agissait, referme la porte en lui disant : « Vous êtes bien extraordinaire » et Shelley de lui répondre : « Vous, vous ne l'êtes pas. » Tout Shelley est dans ces paroles. Sa pitié était grande comme sa conviction que les hommes de son temps étaient tous naturellement méchants. Quoi d'étonnant! Qu'on se rappelle ce qu'était alors la Société. La fin des guerres napoléoniennes avait amené en Angleterre une période de profonde misère. La réaction triomphait, mais le pays n'avait jamais paru si près d'une révolution. Les souffrances des ouvriers sans travail étaient grandes ; le poids des impôts nécessités par la guerre portait sur les classes pauvres tandis que les riches s'étaient enrichis; Shelley s'en indignait et, en outre, l'importance de la dette nationale l'inquétait.

En France, lors de son voyage de l'automne 1815, il constata également de grandes misères.

Il lui arriva de traverser, de Nogent à Troyes et au delà, les régions dévastées par les Alliés, et il y vit des villages pillés ou brûlés, des ruines blanches au milieu du feuillage des arbres, des familles entières, naguère indépendantes, mendiant leur pain. Ce sont ses propres expressions. Pas de vivres ; il fut souvent embarrassé de savoir où se loger et comment se nourrir, sa femme et lui (1).

Auparavant, en Irlande, il avait eu le spectacle d'autres misères encore. En Italie, il s'affligera de la démoralisation générale. Partout les hautes classes lui semblent jouir de trop de privilèges et en mésuser.

Ce fut sous l'impression de ces visions qu'il composa l'un de ses premiers poèmes, la *Révolte de l'Islam*. Un autre l'avait précédé, la *Reine Mab*, écrit dans toute la fougue de sa prime jeunesse, alors qu'il avait dix-huit ans, et publié en 1813, pour ses amis, à 70 exemplaires. Shelley y dépeint en termes violents, d'autant plus violents qu'il se croyait alors plus près de la mort, les souffrances du genre humain, malmène âprement la divinité et accable d'invectives et de sarcasmes sanglants les rois, les prêtres, les politiques « qui détruisent la fleur humaine dans son germe ». Il se proposait de décider par là les riches à se dépouiller en faveur des pauvres et espérait organiser une confraternité de la propriété et du travail.

La Révolte de l'Islam est d'un tout autre ton. Shelley comprenait déjà mieux le monde et prenait de l'indépendance. Ce poème porta d'abord le nom de *Laon et Sythna* et c'est, en effet, l'histoire fabuleuse et symbolique de deux jeunes êtres, frère et sœur ou amant et maîtresse, qu'emporte dans une sorte d'empyrée une conque de perle. Shelley en écrivit les cinq mille vers à son retour en Angleterre, étant à Marlow, d'avril à septembre 1817, tout en composant d'autres poésies.

L'œuvre de Shelley est intimement liée aux circonstances de sa vie ; il est peu de poètes dont l'existence se reflète plus nettement dans leurs écrits. Shelley écrivait sous l'impression du moment ou plutôt exprimait ses idées dans la forme que lui inspiraient ses lectures ou ses liaisons. Or, après avoir enlevé et épousé la fille d'un aubergiste, Harriet Wesbrook, en août 1811, il l'avait délaissée, pensant qu'elle lui était infidèle; puis, cette infidélité constituant à son jugement une rupture du mariage, il avait enlevé, le 28 juillet 1814, Mary Godwin, jeune fille singulière, hardie, désireuse de s'instruire et jolie. Sa première femme s'étant noyée volon

(1) Il a publié une relation des plus curieuses de ce voyage de six semaines.

tairement dans la Serpentine vers la fin de 1816, sans que la compassion universelle de Shelley se soit émue de ce cas particulier, il avait épousé Mary, le 30 décembre suivant. Elle était la fille de E. Baldwin dit Godwin dont l'*Essai sur la Justice Politique* avait fait naguère (1793) grand bruit et exerça sur Shelley une durable influence ; Godwin plaçait tant de confiance dans la perfectibilité de l'homme qu'il entrevoyait une ère d'universelle bienveillance où chacun jouirait en paix d'un petit bien et, n'ayant rien à envier, serait sans jalousie et sans méchanceté, où la cohabitation de l'homme et de la femme, source de froissements inévitables, serait abolie, et il en arrivait ainsi à un doux communisme et à une honnête liberté d'amour. Une demi-heure (puis deux heures) de travail par jour pour chaque homme suffirait, pensait-il, pour les besoins de l'humanité. Godwin professait un profond mépris pour les opinions reçues. « On est jugé esprit sain, disait il, quand on accepte les monstruosités dont nous avons le spectacle constamment sous les yeux. » Ce n'était pas son cas. Cependant, contrairement à ses théories, il exigea que Shelley épousât Mary. Au reste, la vie de Godwin, aussi timide en pratique qu'aventureux en théorie, fut en continuel désaccord avec ce qu'il enseignait.

Il devait de l'argent à Shelley, il en devait à bien d'autres, l'esprit socialiste et l'esprit de prudente gestion n'ayant jamais pu s'accommoder ; et il demeura toute sa vie l'obligé, parfois peu reconnaissant, de son gendre.

Avec moins d'âpreté que dans la *Reine Mab*, mais avec autant d'intensité, les doctrines de Godwin triomphent dans la *Révolte de l'Islam*. Mais si Shelley souhaite et réclame une amélioration, une transformation complète de la société, il ne la veut pas par un bouleversement; tout en raillant ceux que les excès de la Révolution française avaient détournés de leurs aspirations rénovatrices, il profite pourtant de cette leçon. Les violences lui répugnent. A ses yeux, la voie vers la perfection réside dans l'extirpation des erreurs, non dans l'extermination de ceux qui en profitent: c'est par l'amour que le monde sera régénéré; l'amour est, pour lui, le mobile de tout progrès. « Toute lumière du ciel ou de la terre s'évanouit à côté de l'amour », a-t-il écrit. Et ailleurs : « L'amour n'est pas action mais extase. » Aussi croit il très fermement au progrès de l'humanité; l'âge d'or lui semble être, non dans le passé mais dans l'avenir. C'est pourquoi son pessimisme n'est jamais amer comme celui des désespérés de son temps et surtout de Leopardi; il est toujours tempéré de résignation et d'espoir.

L'inaltérable confiance de Shelley dans la puissance des forces spirituelles s'exhale de tous ses poèmes, à ce point que les forces qui leur sont opposées lui semblent vaines et sans consistance.

Le mal, même triomphant, reste impuissant.

Le poème de la *Reine Mab* avait été un effort pour mettre en vers la prose de Godwin. Dans la *Révolte de l'Islam*. Shelley traduit plus librement, mais bien dévotement encore, la pensée du maître.

Etant à Rome, en 1819, la pensée d'un drame lui vint. Trois sujets s'étaient présentés à son esprit, trois victimes de la société ou de la destinée : Job, Tasse, Prométhée. Il entreprit d'abord d'écrire les malheurs de Tasse; quelques fragments de son œuvre subsistent. Mais son culte pour Eschyle, qu'il lisait et relisait sans cesse, le poussa à préférer Prométhée. La lutte du héros idéal, esprit d'amour, affrontant le tyran, esprit de haine, l'avait séduit; il y voyait une occasion d'y exposer sa doctrine que le mal n'est pas inhérent à la nature humaine; que la souffrance et le crime sont des maux transitoires; Prométhée triomphant, c'est le poème du progrès perpétuel. Le fils de la Terre doit participer à l'amour qui l'impreigne et vaincre avec lui. Souffrir, pardonner, aimer et surtout défier la destinée, lui semble le suprême devoir de l'homme.

Shelley met en scène trois personnages : Satriomphe par la science et renverse Jupiter, car, teur, le mauvais principe, et Prométhée qui triomphe par la science et renverse Jupiter, car, si dans la tragédie grecque Prométhée et Jupiter entrent en accommodement, il n'en est pas de même avec Shelley; Prométhée ne dit pas son secret, ses menaces s'accomplissent et, avec l'aide d'Hercule, l'humanité est délivrée ; la méchanceté de l'homme « tombe comme la peau d'un serpent », la nature reprend sa beauté primitive et le ciel même sa pureté.

Shelley composa sa pièce dans le décor grandiose des thermes de Caracalla « parmi les bosquets d'arbres et les fleurs odorantes suspendues aux ruines et qui donnent le vertige ».

On a accusé Shelley d'athéisme : à Oxford, quand il y était étudiant, il publia, il est vrai, un pamphlet en collaboration avec son ami Hogg

sur la *Nécessité de l'Athéisme*, qui le fit chasser dans les vingt-quatre heures (1).

Mais quelle n'était pas alors la bigoterie des maîtres et l'étroitesse de l'enseignement universitaire! Les obligations religieuses imposées sous peine d'amende, la nature des études exaspéraient Shelley. Il cultivait Platon, on lui imposait Aristote; il voulait étudier Eschyle, on l'obligeait à lire Euclide.

Sa vengeance fut de prouver la nécessité de l'athéisme : en réalité, il s'emportait surtout contre les méfaits de la religion. Ce qu'il reproche aux chrétiens, ce sont les malheurs que l'idée chrétienne a amenés dans le monde, les oppressions, les persécutions dont elle a été la cause. Il ne croit pas d'ailleurs que la religion soit chose durable. Cependant il est loin de l'athéisme. Lui-même écrit dans la préface de la *Révolte de l'Islam* : « Il y est parlé contre l'idée erronée et avilissante que les hommes se sont faite de l'Etre suprême, non contre l'Etre suprême en lui-même. »

Il semble bien plutôt pencher vers le manichéisme : sa conviction, comme il l'indique dans Prométhée, est qu'il existe deux forces, l'une du bien, l'autre du mal, qui luttent l'une contre l'autre. Le principe du bien triomphera. Il le confond avec la beauté et avec l'amour.

Ainsi dans le drame des Cenci il met en présence la force et l'amour, la tyrannie et la grâce.

Shelley s'était laissé persuader, avec tant d'autres, que le portrait qu'on montre à Rome comme étant celui de Béatrice était authentique.

Il voulut faire de cette misérable affaire un drame très simple, sans ornement poétique, comme il le dit lui-même.

On y constate un grand effort pour sortir de la pure pensée métaphysique et abstraite et aller au drame populaire et humain. Shelley s'incarne dans Béatrice, car il ne pouvait pas ne pas s'exprimer dans ses œuvres.

Un autre élément apparaît dans cette œuvre, l'imitation espagnole. Shelley possédait fort bien la langue espagnole comme l'italienne; il entreprit même d'apprendre l'arabe avec Meldwin, récemment revenu de Bombay. Maria Gisbourne, à qui il adressa une épître célèbre (1er juillet 1820) dans laquelle il lui parle longuement de son bateau à vapeur, disciple elle aussi de Godwin et de sa femme Mary Wollstonecraft, l'avait amené à Calderon, et il s'inspira de lui dans quelques passages du drame des *Cenci* comme dans ses œuvres ultérieures (1).

Il demeura, au contraire, toujours réfractaire à l'influence de Byron qu'il fréquenta pourtant beaucoup en Suisse et en Angleterre. Il semble même que les exagérations de Byron l'aient affermi dans ses propres idées.

Le contraste entre les deux poètes est frappant. Byron persiflait sans approfondir, raillait, méprisait l'humanité, ne ménageait aucun sentiment. D'aucuns le comparaient à Voltaire. Shelley était grave, parlait avec conviction et chaleur, en oracle. Le cynisme durement exprimé de Beppo, par exemple, est tout le contraire de la musique ondoyante de tant d'œuvres de Shelley.

Ils s'étaient rencontrés à Genève, le 25 mai 1816.

Tous deux se considéraient comme en dehors de la société et avaient été rejetés par leur patrie. Chose singulière, cet exil volontaire avait favorisé leur talent; leurs plus belles productions, on l'a dit bien des fois, datent de leur exil (2).

Ensemble ils se promenèrent sur les bords du lac Léman, devisant de Julie et de Saint-Preux. La vue des Alpes inspirait aux deux poètes des idées fort différentes; Byron y voyait le symbole de la force sauvage et destructrice de la nature; Shelley, la manifestation de l'harmonie qui régit le monde. Les heures que Shelley passa « sous l'œil du mont Blanc » furent des heures de recueillement.

Dès leur première rencontre, Shelley avait été désagréablement impressionné par l'outrance de Byron. « Il est très intéressant, écrivait-il, il n'est pas à regretter qu'il soit l'esclave des préjugés les plus bas, et fou. Plus tard il blâmera la violence de *Childe Harold* qu'il qualifie « une méchante insanité ». Il prêchait la modération à son ami, le suppliait de se dompter tout en lui déclarant et en pensant réellement

(1) Shelley, à vrai dire, ne devait pas être un élève bien recommandable aux yeux de ses maîtres; il se faisait surtout remarquer par les bateaux en papier qu'il fabriquait ; plus tard, il voulut en faire à vapeur et réussit mal. Il s'occupait aussi de chimie ; sa théière devenait une cornue. Un jour, son ami Hogg faillit s'empoisonner en buvant du thé dans une tasse où il avait fait dissoudre une pièce d'argent dans de l'eau régale! Son désordre était extrême.

(1) Il traduisit, en 1822, quelques fragments du *Magico Prodigioso* et une scène des *Cheveux d'Absalon*.

(2) A cause de plus de liberté sans doute et de maturité. En fait on était plus libre en Italie qu'en Angleterre de dire ce qu'on voulait pourvu qu'on n'attaquât pas directement le catholicisme.

qu'il était un inimitable poète. La lecture d'un chant de *Don Juan* le fit pâmer.

Ils se voyaient souvent. A Venise, ils se promenaient à cheval au Lido, sur les bords de l'Adriatique; Shelley fit un poème de ces conversations : *Julian et Maddalo*, où il affirme encore sa conviction que le monde ira s'améliorant. Puis Byron invita Shelley dans sa villa située près d'Este, d'où l'on apercevait la plaine riante du Pô, la mer, les monts Euganéens qu'il a chantés si magnifiquement (1) et au loin les sommets des Alpes. Mais Shelley, devant ce spectacle, comme à Naples, ne songeait qu'aux souffrances de l'humanité (octobre 1918). Ils se virent encore à Pise.

Byron assista à l'hommage suprême que ses amis rendirent à la dépouille de Shelley quand la mer l'eût rejetée.

Mais Byron n'avait nulle admiration pour Shelley, de même que Shelley n'appréciait pas le talent de Keats, son compagnon dans sa vie errante. Shelley ne le considéra jamais tant qu'il vécut que comme un jeune homme qui donnait des espérances: néanmoins il estimait *Hyperion* comme une des plus belles productions de l'époque. Ce ne fut qu'après sa mort qu'il découvrit en Keats un excellent poète.

Shelley travaillait avec passion. La Tragédie des *Cenci* ne fut pas écrite en plus de temps que Prométhée, dans une tour de la villa Valsovano, près de Livourne.

Rome lui avait déplu. Comment en aurait-il été autrement de la capitale du papisme ? Il y voyait surtout « la tombe magnifique où les Empires et les religions gisent ensevelis sous les ruines qu'ils ont amoncelées ». Sa description du Forum vaut d'être citée (lettre à Peacock, 22 décembre 1818) : « Le Forum est une plaine au milieu de Rome, une sorte de désert rempli d'amas de pierres et de trous ; bien que si près des habitations des hommes, c'est le lieu le plus désolé qu'on puisse imaginer. — Contemplez ici le naufrage de ce qu'une grande nation a dédié aux abstractions de son esprit ! » Parlant de l'arc de Constantin, il qualifie cet empereur : « Un reptile chrétien qui s'était insinué jusqu'au pouvoir suprême à travers le sang de sa famille massacrée. »

Le séjour de Pise, au contraire, plaisait à Shelley infiniment. Une petite chapelle de poètes et de prosateurs anglais se forma autour de lui; Byron y fréquentait depuis qu'il avait abandonné Ravenne, emmenant la Guiccioli. Sans doute, Shelley apprit de lui à aimer la mer, qui lui fut fatale: ses poésies de ce temps montrent qu'il en appréciait le charme. D'autre part, l'ambiance italienne se faisait sentir; Shelley professait une admiration sans bornes pour Dante et la visite qu'il fit à son tombeau de Ravenne tint du pèlerinage; il appréciait aussi et parfois imitait les poètes italiens du XVIe siècle. Son domaine s'étendait, *Swellfoot* est une caricature énorme de la cour du roi d'Angleterre, George IV, dont le procès en divorce contre la reine faisait la risée de ses contemporains. Uniquement occupé des plaisirs de la table, George IV n'était qu'un souverain ridicule; Shelley en fait le tyran idéal aux proportions gigantesques, une sorte de Georges Dandin couronné, dont un chœur de cochons souligne les énormités. Quelle occasion pour Shelley de vitupérer la royauté !

Son activité dans les dernières années de sa vie fut intense; lui qui naguère protestait que, ne pouvant égaler Byron, il allait déposer la plume, comme le fit Walter Scott, il composait sans cesse. *Peter Bell the Third* est, comme Swellfoot, une satire mordante qui vise les apostats tandis que *Hellas* est une glorification de la révolution hellénique. Shelley voyait souvent, vers ce temps (mars 1821), le prince Mavrocordato, échappé de Roumanie, un des protagonistes de la lutte pour l'indépendance, qui lui apprit à connaître la Grèce nouvelle.

Il voulait réveiller les sympathies de l'Angleterre et, dans un chant qui parfois rappelle les Perses d'Eschyle, il s'emporte contre la politique intéressée de ses compatriotes. Son appel n'eut aucun succès auprès d'eux mais fut pour beaucoup, paraît-il, dans la décision que prit peu après lord Byron d'aller se vouer à la cause de l'indépendance hellénique.

Ayant visité à quelque temps de là un bateau grec qui chargeait dans le port de Livourne, Shelley fut aussi surpris que déçu en constatant que l'équipage était bruyant, indiscipliné et très indifférent aux aspirations qu'il venait de célébrer; il n'aurait pas écrit son appel, assure-t-il, s'il avait fait cette découverte plus tôt, ce qui montre combien les âmes les plus généreuses se laissent influencer par les causes secondaires et ne savent pas envisager l'ensemble des événements. Cependant que de belles pensées dans ce poème où Shelley proclame la réalité de l'idée en face du néant du fait : « La pensée seule est réalité. » dit-il, se rappelant ses lectures platoniciennes d'Oxford.

(1) Shelley, *Lines written among the Euganean Hills* 1818.

Puis Shelley écrivit encore la *Sorcière de l'Atlas*, des odes à Naples et à la Liberté, le *Chant des Hommes d'Angleterre, l'Epipsychidion* dont son amie Emilia Viviani est l'héroïne et qui est l'histoire des déceptions de ceux qui poursuivent l'amour idéal. Shelley, qui fut un grand amoureux, un polygame, venait d'en faire la dure épreuve.

La mort de Keats lui inspira son admirable *Adonais*, qui commence par ces mots : « Jusqu'à ce que l'avenir ose oublier le passé, son destin et sa renommée seront un écho et une lumière dans l'éternité. » Mais cent années seulement ont passé, un instant dans la suite des siècles, et bien peu gardent le souvenir du jeune Keats qui repose à côté de son glorificateur dans le paisible cimetière protestant de Rome (1). Des traductions suivirent, nombreuses. Shelley devait composer avec une extrême facilité.

En février-mars 1821, Shelley publia la *Défense de la Poésie*. Avait-elle été attaquée? Non, pas précisément, mais son ami Peacock venait, dans les *Quatre Ages de la Poésie*, de représenter le mouvement qui s'accomplissait alors, celui des Lakistes, comme un retour à la culture enfantine de l'homme primitif. Saisi d'une « colère sacrée », Shelley entreprit de démontrer que, tout au contraire, le rôle de la poésie demeure ce qu'il a toujours été, noble et grand, car elle révèle l'ordre et la beauté de l'univers. « Les poètes, dit-il, sont les législateurs non reconnus de l'univers. La poésie, dans un sens général, peut être définie l'expression de l'imagination; elle est, par conséquent, contemporaine de l'homme. C'est une épée flamboyante qui consumerait le fourreau si on cherchait à la rengainer. » Passant à l'étude historique du drame, il soutient que, dans les périodes de déclin de la vie sociale, le drame aussi décline et que la tragédie « devient une fidèle imitation des formes des grands chefs-d'œuvre de l'antiquité », car, pour lui, le sort de l'humanité est étroitement lié et pour ainsi dire subordonné à celui de la poésie. Son thème favori sur l'amour revient ; tout se fait par amour ; la beauté c'est l'amour.

Il mourut le 8 juillet 1822 au sein d'une tempête, d'une mort qu'il avait rêvée, qu'il avait célébrée par avance.

Chez lui, comme le dit fort bien le savant professeur C.-H. Herford, toute entité devient plus réelle que la réalité même ; avec des imaginations, avec les visions les plus fugaces, il crée des formes plus vraies que les êtres existants. On répétait encore naguère avec ironie qu'il avait des ailes mais qu'il lui manquait des pieds et des mains ; on s'en émerveille à présent. Jamais poésie plus éthérée, plus immatérielle, ne fut en même temps plus forte ni plus lumineuse. La réalité était, pour employer ses paroles, « un dôme aux vitraux multicolores hors duquel il s'élançait vers la blanche et radieuse clarté de l'éternité ». Cette aspiration est le principe même de la poésie de Shelley.

Il ne fut pas seulement d'ailleurs un penseur passionné d'idéal, il fut aussi un admirable styliste. Nul en son temps, n'égala, ne surpassa tout au moins, le charme de ses écrits. Sa parole, en vers comme en prose, est noble sans ornements, familière sans banalité, poétique sans artifice.

E. Rodocanachi.

(1) Par un hasard singulier, Shelley avait composé une épitaphe ainsi conçue :

Ici sont deux amis dont les vies furent unies,
Que leurs mémoires le soient aussi, maintenant
Qu'ils ont disparu dans leur tombe,
Où leurs os ne soient pas séparés
Où leurs deux cœurs, pendant leur vie, ne faisaient qu'un cœur.

LES ÉLECTIONS HONGROISES

Depuis la fin des hostilités, c'est la seconde fois que le peuple hongrois a été appelé à se prononcer sur l'orientation politique du pays. Quoique assez différentes, les élections de 1920 et celles de 1922 se complètent et servent à dégager les tendances générales de la Hongrie nouvelle.

La première assemblée législative de la Hongrie réduite se réunit quelques mois après l'effondrement du régime communiste de Bela Kun (février 1920). Comme le traité de paix devait être ratifié par cette assemblée, les Alliés avaient demandé que les députés qui la composeraient fussent élus au suffrage universel, système qui n'avait jamais été appliqué auparavant. Or, malgré ce scrutin très libéral — les femmes même avaient le droit de vote et étaient éligibles — les élections donnèrent une majorité nettement conservatrice, tant les excès et la tyrannie communistes avaient nui, dans l'esprit des masses, non seulement aux idées révolution-

naires, mais à la cause de la démocratie elle-même. Toutefois cette majorité conservatrice n'était nullement homogène. Les révolutions avaient abattu ou dispersé les anciens chefs de la politique hongroise ainsi que les partis d'autrefois. Les candidats élus étaient pour la plupart des inconnus, sans passé politique et sans expérience des affaires publiques. Des groupements politiques nouveaux se formèrent un peu au hasard. Il en résulta une telle instabilité parlementaire que l'Assemblée nationale fut incapable d'accomplir sa tâche qui consistait à doter la Hongrie indépendante d'une constitution adaptée aux circonstances nouvelles. La royauté fut rétablie en principe mais le pouvoir réel fut confié provisoirement au gouverneur-amiral Horthy, et ni les droits et prérogatives du chef d'Etat, ni le système parlementaire, ni le régime électoral ne furent définis. La double tentative de restauration du feu roi Charles contribua aussi beaucoup à paralyser le travail législatif en accentuant la division des partis.

Dans ces circonstances, la préparation des élections de 1922 n'était pas chose aisée. Pour terminer l'œuvre incomplète de la première assemblée, le gouverneur Horthy décida de convoquer pour le 16 juin une nouvelle assemblée nationale de courte durée. Le gouvernement eut ensuite à fixer le régime électoral en vue de la nouvelle consultation populaire. Le cabinet du comte Berthen était, en effet, d'avis que le suffrage universel appliqué en 1920 avait donné de trop fâcheux résultats pour que l'expérience fût recommencée. Il fit donc paraître un décret qui accordait et même imposait (le vote étant obligatoire) le droit de vote aux hommes âgés de 24 ans et aux femmes âgées de 30 ans, pourvus d'instruction primaire. Les anciens combattants, les diplômés d'écoles secondaires ou supérieures, les femmes mères de trois enfants obtenaient le même droit sans condition d'âge. Comparé au régime électoral de 1920, ce décret privait environ 800.000 personnes du droit de vote, mais, comparé à la loi électorale de 1917 (loi Wekerle), il marquait un progrès sensible dans la voie démocratique. Il tenait en somme le juste milieu entre la loi en vigueur avant les révolutions et le décret du ministère Friedrich (décembre 1919).

Mais la plus grande difficulté du gouvernement hongrois était de gagner à sa politique une majorité suffisante pour assurer l'équilibre et le bon fonctionnement de la future assemblée nationale. Le comte Bethlen, président du Conseil, s'attela courageusement à cette tâche. Dans l'ancienne assemblée nationale, il avait déjà tenté de rapprocher les deux partis principaux : les petits cultivateurs agrariens, représentant les campagnes, et les chrétiens-nationaux recrutés dans la bourgeoisie instruite des villes. Sa conviction était que la politique de la petite Hongrie, privée de ses principales ressources industrielles et commerciales, devait être fondée sur la collaboration étroite de la société agrarienne et des classes instruites. Mais, par suite de la politique inconsidérée des légitimistes, qui rappelèrent le roi Charles en octobre dernier, le projet du comte Bethlen finit par échouer. En effet, les petits cultivateurs ne désiraient nullement le retour d'un Habsbourg, adversaire probable des réformes agraires, tandis que la majorité des chrétiens-nationaux voulait le rétablissement de la royauté légitime, ce qui excluait la collaboration des deux groupes. Le comte Bethlen changea alors de tactique. Le parti des petits cultivateurs et agrariens resta au centre de toutes ses combinaisons, mais au lieu des chrétiens-nationaux, il gagna à son idée d'union l'ancien parti du travail (parti du feu comte Tisza) et une fraction importante du parti de l'indépendance nationale (parti Kossuth), deux groupes qui, depuis l'armistice, n'avaient pas pris de part active à la vie politique. Par cette combinaison hardie, il consomma l'union du plus robuste parti de la Hongrie d'après-guerre et des deux groupes les plus influents de l'ancienne. Le programme de ce bloc gouvernemental tendait à unir toutes les énergies de la nation dans le travail de reconstruction et à éliminer de la vie politique les facteurs de nature à retarder ou empêcher cette œuvre, comme par exemple la solution immédiate de la question délicate du trône de Hongrie. En politique extérieure, le parti préconisait le rétablissement des rapports économiques avec les Etats voisins et surtout avec les anciennes parties du royaume de Hongrie qui, naguère, formaient, avec la plaine centrale, une unité économique parfaite.

Les adversaires de ce bloc gouvernemental se répartissaient en deux groupes distincts : l'opposition de droite, comprenant surtout les légitimistes, et l'opposition de gauche, composée de démocrates, de libéraux et de socialistes. Les légitimistes, se recrutant surtout dans l'aristocratie et le haut clergé, ne pouvaient pardonner au gouvernement et aux agrariens d'avoir empêché, en octobre dernier, le feu roi Charles de

remonter sur le trône de Hongrie en donnant suite aux exigences de l'Entente. Après la mort prématurée de ce dernier, ils proclamèrent roi de Hongrie l'archiduc Othon, son fils aîné. A leur point de vue, tant que la royauté légitime ne serait pas rétablie dans le pays de saint Etienne, l'anarchie y serait installée en permanence. En matière de politique extérieure, ils reprochaient au gouvernement d'être trop docile aux injonctions des Alliés et de la Petite Entente. Quant aux partis de gauche, ils étaient trop morcelés pour être dangereux. Les mieux organisés étaient les socialistes qui avaient décidé, après deux années d'abstention, de rentrer en lice pour la défense des intérêts ouvriers. Cette décision indiquait une détente considérable dans les rapports entre les socialistes et la société bourgeoise. L'esprit de réaction implacable qui s'était manifesté après la chute des communistes, et dont les socialistes avaient beaucoup souffert, faisait place peu à peu à l'esprit de réconciliation entre les classes. Les radicaux, qui avaient appuyé en 1918-19 la politique du comte Karolyi, semblaient complètement anéantis, tellement l'opinion publique se montrait sévère envers eux. On les rendait responsables de la ruine de la Hongrie et du traité de Trianon qui a détruit le royaume de Saint-Etienne. Les nouveaux partis libéraux (Rassay-Barczy) et l'ancien parti des démocrates (parti Vazsonyi) réunissaient tous les éléments mécontents du régime au pouvoir, mais n'étaient guère plus populaires que les radicaux de Karolyi ou « octobristes ».

La lutte entre le bloc gouvernemental et l'opposition fut extrêmement chaude. La politique a toujours joué un rôle important dans la vie de la nation hongroise, mais jamais peut-être les luttes entre les partis ne prirent le caractère d'acharnement qu'elles ont depuis la fin de la guerre, ce qui est certainement une conséquence du bouleversement profond que la défaite, les révolutions et le partage de la Hongrie ont causé dans les esprits et dans les institutions politiques, sociales et économiques de ce pays aux traditions anciennes. Sur le modèle des fascistes, des groupes de jeunes gens se constituèrent pour troubler systématiquement les réunions des adversaires politiques. A la fin, pour éviter des bagarres sanglantes, le gouvernement dut interdire toutes les réunions électorales. Les murs des villes et des villages se couvrirent alors de milliers d'affiches où l'art du dessinateur rivalisait avec la dialectique du rédacteur pour exalter le zèle des électeurs et vilipender l'adversaire.

Après cette préparation intense, les élections eurent lieu aux dates prévues : les 28-29 mai dans les campagnes, les 2-3 juin dans les villes. Elles donnèrent, comme il était prévu, une forte majorité au parti gouvernemental unifié (1). Leur résultat le plus caractéristique est l'effondrement presque total du groupe légitimiste du comte Andrassy. Celui-ci, malgré sa propagande très intense, n'obtint qu'un nombre restreint de mandats. Les socialistes gagnèrent un nombre de voix proportionnel aux effectifs de leur parti. Quant aux libéraux et aux démocrates, ils ont conservé péniblement les quelques sièges qu'ils avaient dans la première assemblée nationale.

Si l'on cherche à dégager le sens général de ces résultats au point de vue de la politique intérieure et extérieure, on constatera tout d'abord que la grande majorité du peuple hongrois ne désire pas de changement immédiat au régime actuel. Le peuple, qui n'a jamais eu beaucoup de sympathie pour les Habsbourg, répudie la politique aventureuse des légitimistes. Ce que le paysan, le commerçant, l'industriel veulent avant tout, c'est un régime pacifique permettant d'organiser sans secousse la production agricole et industrielle et la reprise du commerce. Quoiqu'il soit extrêmement difficile et même impossible pour les patriotes magyars de se résigner aux stipulations du traité de Trianon, la majorité du pays se rend compte qu'on ne peut rien entreprendre contre ce traité. Des manifestations irrédentistes et belliqueuses nuisent plus qu'elles ne servent à la cause de la renaissance hongroise. La Hongrie, devenue un des plus petits pays de l'Europe, doit chercher à être en bons termes avec tous les autres Etats. Avec les pays voisins qui ont profité de son partage, elle devra tout au moins rétablir des rapports économiques normaux. En politique intérieure et sociale, la victoire du bloc unifié signifie la ferme volonté de ne plus permettre que des agitateurs criminels précipitent le pays dans le gouffre du bolchevisme. La Hongrie, qui a tant de blessures à panser, tant de ruines à relever, ne peut brûler les étapes de son évolution sociale.

(1) Aux élections du 28-29 mai, sur 141 mandats le parti gouvernemental en avait obtenu 86, c'est-à-dire 61 0/0, tandis que l'opposition de gauche en obtenait 16, c'est-à-dire 11,3 0/0. Il y avait ballotage dans 36 circonscriptions. Les légitimistes n'avaient pas obtenu un seul siège dans les campagnes. Les socialistes avaient gagné 2,8 0/0 des mandats et le parti Rassay 1,4 0/0. Aux élections du 2-3 juin, la proposition est restée à peu près la même, c'est-à-dire 129 : 44, sauf pour les socialistes qui marquent une avance significative.

Dans le voisinage menaçant de la Russie révolutionnaire, le seul moyen de se préserver contre l'infiltration bolcheviste est d'avoir un Etat conservateur solidement constitué où les classes qui ont dirigé les destinées de la nation pendant des siècles ne soient pas brusquement dépossédées de leurs droits et de leur influence. Quant aux questions d'ordre théorique, comme le principe de succession au trône, etc., elles ne doivent pas paralyser l'activité nationale. Il faut songer d'abord à réparer les ruines du pays : on décidera plus tard qui y régnera.

Au centre de l'Europe, au croisement des grandes artères commerciales reliant l'Orient à l'Occident, la petite Hongrie doit constituer un élément d'ordre et de stabilité. Pour rétablir sa situation dans le monde, elle ne doit pas compter sur la force brutale, mais sur le labeur patient, le patriotisme éclairé et les qualités inhérentes de la race hongroise.

P. E. G. Régnier.

UNE MISSION OFFICIEUSE

(*Nouvelle*)

Ivan Pétrovitch était un homme encore jeune, mais déjà plein de dignité et d'importance. D'une mise toujours aussi soignée qu'austère, le visage sérieux, orné d'une courte barbe en pointe, le regard froid, le ton respectueux, quoique ferme, il était l'orgueil de ses chefs et l'espoir de l'administration.

A ce garçon si riche de promesses, il ne manquait, pour assurer définitivement son avenir, qu'une circonstance favorable. Comme il était né sous une heureuse étoile, cette circonstance ne tarda point à se présenter. Son Excellence pénétra un jour d'un pas pressé dans le bureau d'Ivan Pétrovitch. Elle avait une mine soucieuse. Dès le seuil, Elle hocha mystérieusement la tête.

Ivan Pétrovitch s'avança à la rencontre de son chef, se mettant avec empressement à sa disposition. Celui-ci, d'un geste à la fois protecteur et amical, passa son bras sous le sien et l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre. Arrivé là, le chef ajusta son pince-nez, leva les sourcils, fit de la lèvre inférieure une grimace significative et prit, entre deux doigts, un bouton de la redingote de son subordonné. Ces préliminaires annonçaient, à n'en pas douter, un entretien de caractère confidentiel.

— Hum ! articula enfin le chef.

Puis, d'un ton sentencieux :

— J'ai à vous confier une mission très sérieuse... Il s'agit... hum !... ce sera votre affaire... il s'agit... comment dit-on cela... d'une anguille sous roche...

Ivan Pétrovitch comprit et s'inclina silencieusement.

Le chef reprit :

— J'ai reçu, dernièrement, une lettre anonyme. La voici... Elle dénonce certains abus... Vous devinez quelle est notre situation : d'un côté, il est impossible de ne pas faire état de cette lettre ; d'autre part, il est non moins impossible de s'en servir ouvertement. Ce n'est pas une raison, parce qu'il y a des saletés, pour les exposer toutes à la lumière, hein ?... Dans ces affaires-là, comprenez-vous, on ne peut pas naviguer franchement. Il faut savoir... hum ! comment dit-on cela ?...

— Louvoyer, Excellence ?

— Précisément, précisément... Alors, voici. Vous allez partir... mission officieuse, comprenez-vous?... Vous verrez par vous-même, là-bas, de quoi il retourne... Prenez, en tous cas, la lettre... La chose y est expliquée en détail...

Ivan Pétrovitch partit. Le voyage étant de longue durée, il eut tout le temps de réfléchir au plan qu'il devait suivre. Dans son for intérieur, il approuvait pleinement son chef de l'avoir désigné, à l'exclusion de tout autre, pour cette besogne délicate. Cela ne consistait point à rédiger un rapport quelconque : il fallait savoir « louvoyer » entre une publicité fâcheuse et les exigences de la justice. Ivan Pétrovitch s'estimait l'homme le plus qualifié pour résoudre ce problème — bien, qu'à dire vrai, il n'en eût encore jamais affronté de semblable. N'avait-il pas le don de l'observation ? N'était-il pas incorruptible ? En principe, il est facile d'acheter n'importe quelle conscience ; il n'y faut que de l'aplomb ou un dîner fin. Ivan Pétrovitch, lui, était incorruptible. Réservé, sec, connaissant parfaitement la nature humaine, il n'était point aisé de le tromper. Ce Persioukoff, là-bas, qui ne faisait point mention de certaines sommes, dans ses comptes, ne lui échapperait certainement pas ; il lui apprendrait à transgresser ainsi les règles de l'ordre et de l'honnêteté.

Il faudrait, avant tout, vérifier ses livres. C'était là, le côté désagréable de l'affaire. Ivan Pétrovitch avait entendu dire qu'il existe deux sortes de comptabilités ; il savait, également, que le mot « report » s'inscrit au bas de la page et qu'on le souligne d'un gros trait ; toutefois, ses connaissances en la matière n'allaient pas plus avant. Mais cela avait-il donc tant d'importance ? Pas le moins du monde. Il suffirait seulement de tomber à l'improviste sur Persioukoff, ce mystérieux inconnu, de le stupéfier dès l'abord par une attaque rigoureuse et froide, en suite de quoi, le délinquant se trahirait et dévoi-

tant de lui même ses malversations. Qu'on en pense ce que l'on voudra, il est incontestable que la science du cœur humain donne, à qui sait l'utiliser à propos, un immense avantage.

Ces raisonnements pondérés occupèrent la première partie du trajet d'Ivan Pétrovitch. Puis, la fatigue et la trépidation aidant, ils se changèrent en irritation manifeste. Ce Persioukoff, qu'il n'avait jamais vu, devint pour Ivan Pétrovitch, un ennemi personnel, passible du blâme le plus immédiat et le plus sévère.

Le train arriva enfin à destination. Ayant arboré son lorgnon et pris l'air important qu'il était accoutumé de voir chaque jour sur le visage de son chef, Ivan Pétrovitch, portant lui même son élégante valise — il n'aimait pas les vaines dépenses — descendit sur le quai de la gare.

Il n'avait point fait dix pas qu'il s'entendit appeler.

— Ivan Pétrovitch, si je ne me trompe ?

Il se retourna, surpris, tandis que la voix continuait :

— J'ai l'honneur de me présenter moi-même : Persioukoff.

La voix était douce, onctueuse, et cependant décidée. Ivan Pétrovitch eut devant lui un homme lourd, mal bâti, à la figure carrée et agrémentée d'un nez dans le plus pur style national, c'est-à-dire en forme de pomme de terre. Un sourire en quête de bonnes grâces tordait ses lèvres épaisses ; à travers ses paupières gonflées filtrait un regard malin et investigateur.

— Vous ne me reconnaissez donc pas ? poursuivit Persioukoff, qui avait saisi la main d'Ivan Pétrovitch, et la lui secouait avec chaleur. Nous nous sommes pourtant déjà rencontrés à Pétersbourg.

— Excusez-moi, répondit Ivan Pétrovitch, mais je ne me souviens pas... je...

— Voyons, voyons, est-ce possible ? Pour un jeune homme, vous manquez de mémoire. J'ai eu le plaisir de vous rencontrer chez les Troukhatcheff, je crois, et, en tout cas, chez les Protopopoff.

Bien que l'expression « jeune homme » ne plût pas outre mesure à Ivan Pétrovitch, il crut pouvoir permettre à son visage une nuance d'aimable surprise. Après tout, songea-t-il, nous nous sommes peut-être, en effet, déjà rencontrés.

L'attaque prononcée par son ennemi avait été si brusque, si imprévue, qu'Ivan Pétrovitch sentit de suite son infériorité. Persioukoff, il dut le reconnaître, venait de prendre assez brutalement l'initiative des opérations.

Un grand garçon à livrée bleue s'empara de la valise d'Ivan Pétrovitch, qui se trouva lui-même, deux minutes après, assis à côté de Persioukoff, dans un léger traîneau emporté à toute vitesse par une paire de magnifiques trotteurs gris.

Persioukoff se répandit en amabilités : c'était, assurait-il, par pur hasard et pour « prendre l'air », qu'il était venu ce jour-là à la gare ; il se réjouissait de pouvoir éviter à l'honorable Ivan Pétrovitch le désagrément de geler dans une voiture de place.

L'honorable Ivan Pétrovitch gardait le silence. La vitesse lui donnait toujours un peu mal au cœur. Il s'emmitouflait dans le col relevé de son pardessus, et se gourmandait intérieurement. Il aurait dû, pour commencer, répondre le plus sèchement possible aux avances de Persioukoff et ne lui tendre la main sous aucun prétexte. D'autre part, la rapidité avec laquelle tout cela s'était produit le désemparait. Patienter, puis couper net, lui sembla la seule décision convenable. L'affabilité de ton et de manières de Persioukoff avait, jusqu'à présent, quelque chose de persuasif et de précis, à quoi il était, en vérité, difficile de se soustraire. Ivan Pétrovitch secoua la tête et s'abandonna mentalement à son sort.

Le cocher arrêta ses chevaux devant la maison de Persioukoff. C'était une construction de dimensions modestes, sans prétention au faste, mais visiblement conçue d'après les exigences d'un confort intelligent et solide, ainsi qu'on l'aimait au bon vieux temps.

Persioukoff se tourna soudain vers Ivan Pétrovitch.

— Ne voudriez-vous pas vous reposer un instant chez moi ? demanda-t-il gracieusement.

— Non, non, je vous remercie, répliqua avec énergie Ivan Pétrovitch ; cela m'est tout à fait impossible... je suis pressé...

Ce fut sa dernière manifestation d'indépendance. Persioukoff insistait d'une manière à la fois si douce et si ferme qu'il fallut de nouveau lui obéir. Malgré ses refus et ses excuses, il fut, pour ainsi dire, enlevé du traîneau et introduit de force dans la maison par son hôte et le garçon à livrée bleue, qui portait sa valise.

— Soyez le bienvenu dans mon gîte, dit Persioukoff en faisant à Ivan Pétrovitch les honneurs d'une petite pièce confortable ; et veuillez me pardonner si je vous quitte un moment.

Il sortit. Demeuré seul, Ivan Pétrovitch se mit à examiner le « gîte ». Il était aménagé avec autant d'art que de goût, et, selon toute apparence, de richesse. Des meubles d'acajou, une profusion de plantes rares, quelques toiles de bonne facture, y créaient une atmosphère d'aisance véritable.

Ivan Pétrovitch commença de soupçonner que l'amabilité exagérée de Persioukoff, et son absence, qui se prolongeait outre mesure, allaient aboutir à une invitation à déjeuner. Il pouvait évidemment y échapper : il lui suffirait de prendre son chapeau et de quitter la place. Mais il avait déjà commis une telle série de fautes qu'une de plus ne signifiait

pas grand'chose. Ce raisonnement tranquillisa d'autant mieux Ivan Pétrovitch qu'il correspondait à l'appel de son estomac. Sa tranquillité eût été plus parfaite encore, sans l'inquiétude que persistait à lui causer cette énigme : la présence de Persioukoff à la gare. S'y était-il trouvé par hasard, ainsi qu'il l'affirmait... ou par suite de quelque secret avertissement ? .. Question insoluble.

La porte s'ouvrit. L'hôte reparut, accompagné d'une brune et magnifique créature.

— Ma femme, dit Persioukoff. Permettez-moi de vous présenter ..

Ivan Pétrovitch salua comme il avait coutume de le faire en pareil cas : de la tête seule, en gardant l'échine raide [illegible] à l'imitation d'un chevalier garde de ses amis.

— Je dois, avant tout, m'excuser, dit-il avec une politesse grave. J'arrive à l'instant de voyage, et ..

— Il est tout à fait inutile de vous excuser, répondit une voix charmante. D'après moi, rien ne vaut la simplicité. Veuillez vous rappeler que vous n'êtes pas ici à Pétersbourg, mais dans l'hospitalière province...

Et Valentina Serguievna se mit à rire. Son rire était sonore, communicatif, quoique sans aucune vulgarité. Ils échangèrent quelques phrases insignifiantes, au cours desquelles elle ne détacha point son regard de celui d'Ivan Pétrovitch. De ce regard aimable, velouté, presque caressant, Ivan Pétrovitch conclut qu'il venait de produire la plus favorable impression sur Valentina Serguievna.

Persioukoff les avait un instant laissés seuls. Il revint et les invita à passer dans la salle à manger.

— Vous voudrez bien me pardonner mon modeste menu, dit-il, en s'effaçant devant son invité, qu'une faible tentative de résistance immobilisait encore...

Le modeste menu se composait d'huîtres frites, d'un délicieux consommé aux pirojkis, d'esturgeon froid, de gibier et de merveilleuses asperges. Le service était impeccable. Bien qu'on fût en hiver, la table était fleurie d'héliotrope, que Persioukoff, avec un sourire de suffisance, déclara venir de ses propres serres. Un domestique bien stylé, ganté de frais, se tenait derrière les convives. Les vins ne ressemblaient point à ces mixtures au goût de pommade que, sous de flamboyantes étiquettes, on vous sert habituellement dans l' « hospitalière province » ; ils étaient fins, généreux, d'authentique provenance française. A chaque gorgée de ces liquides parfumés, Ivan Pétrovitch sentait tendre son indignation et s'apaiser sa mauvaise humeur.

La conversation roula, tout naturellement, sur les voyages et les aventures en chemin de fer, ce qui permit à Ivan Pétrovitch de raconter quelques intéressants épisodes d'un déplacement qu'il avait fait à l'étranger l'année précédente. Il causait agréablement et n'était point dépourvu d'esprit ; mais, ainsi que la plupart des égoïstes, il ne s'animait qu'à la condition de parler de lui-même.

L'attitude, à son égard, du mari et de la femme, accusait certains contrastes. Persioukoff l'écoutait distraitement, tantôt lui marquant une attention exagérée, tantôt complètement absent, se perdant dans [illegible] sait quelles pensées. Ivan Pétrovitch s'adressait à lui, il s'empressait de faire chorus [illegible] rire, ajoutant aussitôt :

— Essayez mon [illegible] Lafitte, vous m'en direz des nouvelles.

On quelque chose d'approchant.

Quant à Valentina Serguievna, elle observait le plus singulier mutisme. Lorsque Ivan Pétrovitch se tournait de son côté, elle levait la tête et le regardait. Ce regard semblait s'attacher d'abord aux yeux, puis aux lèvres d'Ivan Pétrovitch. Il en éprouvait une sensation indéfinissable de trouble et de lointaine volupté. Elle riait parfois, d'un rire allumé dans ses prunelles, avant de descendre jusqu'à sa bouche, ce qui donnait à ce rire une expression originale et l'intimité d'un secret.

Le repas terminé, l'on se rendit dans un petit salon voisin pour y prendre le café.

— Voici mon coin favori, dit Valentina Serguievna en désignant les alentours de la cheminée.

Une large causeuse et deux fauteuils y formaient une sorte de second boudoir isolé de l'autre par un [illegible] et une forêt de plantes vertes. C'[illegible] là qu'on servit le café.

Ivan Pétrovitch, dont la conscience incorruptible ne manifestait plus son existence, s'enfouit dans un fauteuil, dégusta quelques gouttes d'une liqueur de grande marque et choisit un long cigare.

Le pâle jour d'hiver commençait à baisser. La lueur rougeâtre du foyer dansait au plafond, se reflétait dans les glaces, faisait frissonner les ombres rampantes et fantasques des plantes vertes. Une tiédeur engourdissante flottait, invitant à la paresse.

Ivan Pétrovitch savoura voluptueusement l'arôme de son cigare. La présence de cette jolie femme, qui lui plaisait de plus en plus, jointe à l'état de béatitude qui suit un bon repas, tout contribuait à l'amollir, à lui faire voir la vie en rose.

— C'est curieux, dit-il d'un voix lente, rien ne rapproche les gens comme le coin du feu et la demi-obscurité. A quoi attribuer cela ?

Persioukoff, qu'on ne voyait point, dissimulé qu'il était par l'ombre des plantes, se leva à ce moment pour remplir le verre d'Ivan Pétrovitch. Il en profita pour jeter furtivement un coup d'œil sur le visage de son invité. Coup d'œil attentif, scrutateur, pareil à celui d'un médecin prudent qui surveille l'effet d'un remède. Il ne prononça, d'ailleurs, aucune parole, et alla reprendre sa place dans l'ombre.

— C'est, je pense, poursuivit, se répondant à lui-même, Ivan Pétrovitch, que le coin du feu crée, chez tous, un commun état d'âme : paisible, rêveur, un peu mélancolique, peut-être...

— L'invisible présence des dieux domestiques, fit, venue l'on ne savait d'où, la voix de Persioukoff.

Ivan Pétrovitch tourna la tête. Mais il ne put apercevoir son interlocuteur.

— Les dieux domestiques... en effet, concéda-t-il. Mais je crois, surtout, la vertu du décor. Dehors, ce n'est déjà plus le jour et ce n'est pas encore la nuit. « L'heure se tâte », disent les Polonais. Expression très heureuse, n'est-ce pas ! Et ici, il fait si bon, si doux. Les plantes, les meubles, tout embaume. Grâce à cette chaleur, à cette demi-obscurité, on se prend à rêver, à se souvenir ; on attend, on espère quelque chose de vague, d'inconnu...

Il se tut, et regarda Valentina Serguievna. Il lui parut qu'elle l'écoutait avec plaisir, et sentit de nouveau sur son visage le poids caressant de ses yeux. Elle ne bougeait pas. Ses mains étaient croisées sur sa poitrine. Et de sa tête inclinée en arrière, on n'entrevoyait que la bouche et l'ovale pâle du menton.

— Oui, on désire quelque chose de mystérieux, de poétique, continua Ivan Pétrovitch en fixant avec persistance ces lèvres émergées de l'ombre et songeant, à la même minute, que cette brute de Persioukoff devait l'épier de son coin... Je regrette de ne pas savoir de beaux vers. Ce serait exquis, aussi, d'écouter en ce moment quelque histoire merveilleuse, et de la croire, comme nous le faisions jadis, lorsque nous étions enfants.

Il s'arrêta. L'on n'entendit plus que le crépitement affaibli des bûches dans la cheminée.

Persioukoff se leva, repoussa doucement sa chaise, et d'un pas étouffé par le tapis, se dirigea vers Ivan Pétrovitch.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il, mais il faut que je vous quitte... Une affaire...

— Reviendras-tu bientôt ? demanda languissamment et sans détourner la tête, Valentina Serguievna.

— Je ne sais, chère amie. Dans une heure ou deux... Cela dépendra... L'affaire est importante. Fais en sorte qu'Ivan Pétrovitch ne s'ennuie pas trop... Je ne vous dis pas adieu...

Il sortit sur la pointe des pieds, refermant sans bruit la porte derrière lui.

Ils demeurèrent un instant silencieux. Ivan Pétrovitch eut l'impression de leur intimité, soudain grandie dans les ténèbres.

Valentina Serguievna parla la première.

— Vous aviez raison, tout à l'heure, murmura-t-elle. Le parfum d'un meuble... Les contes d'enfants... Il suffit parfois d'une odeur, d'une parole pour évoquer tout le passé. D'une odeur surtout, celle des meubles me représente tant de choses... Je suis une petite fille de sept ou huit ans, debout dans un coin, le visage contre le mur... par punition, sans doute. Le mur est recouvert d'une boiserie brune. Le soleil vient de se coucher. Le feu de la cheminée fait de grandes taches pourpres au plafond. Et il me semble tout-à-coup, que la boiserie ne sent plus la peinture, mais le pommier... Vous ne pouvez vous imaginer combien ce souvenir me rend à la fois heureuse et mélancolique... Quelle tristesse que ce temps-là soit parti pour toujours !... N'avez-vous jamais éprouvé rien de pareil ?

Elle se pencha, d'un mouvement plein de grâce ; ses yeux, d'avoir longtemps regardé le feu, conservaient une expression vague et pensive.

Ce fut alors, seulement, qu'Ivan Pétrovitch saisit et goûta dans sa plénitude l'émouvante beauté de ce visage, la douceur de son front, la clarté de ses lèvres...

L'enfance d'Ivan Pétrovitch avait été rude, pénible et monotone. Se la rappeler lui était souverainement désagréable. Toutefois, il se garda de le manifester, et répondit à la question de Valentina Serguievna comme si elle eût remué, dans son âme, les plus délectables souvenirs. Avec plus ou moins d'inconscience, il s'efforça de maintenir l'entretien sur le terrain des idées nébuleuses et des inconsistantes sensations.

De nouveau, comme pendant le déjeuner, leurs yeux se rencontrèrent. Elle se mordit la lèvre. Ivan Pétrovitch ressentit le même trouble qu'auparavant.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? demanda Valentina Serguievna d'une voix molle.

Dans ses yeux, qu'elle non plus ne baissait point, s'allumait une flamme provocante.

Tout-à-coup, avec un rire subit et le geste de se protéger, elle dressa la main entre elle et Ivan Pétrovitch. Cette main fut un instant si proche de son visage qu'il en respira la moiteur odorante. Son cœur frissonna. Il retint un baiser, et regretta aussitôt après, lorsque la main se fut retirée, de n'avoir osé ni su le prendre.

Le feu se mourait lentement. La demi-obscurité se faisait plus profonde. Chaque minute ajoutait à l'heure une douceur plus subtile. L'occasion s'offrait. Il fallait ou y renoncer, ou la saisir.

— Je ne croyais pas que vous m'eussiez écouté, dit Ivan Pétrovitch pour rompre un silence soudainement alourdi. Il me semblait que vous regardiez le feu, et que vous rêviez.

— Oh non ! fit-elle, je vous ai parfaitement écouté... vous avez même exprimé une de mes pensées favorites... seulement, vous n'avez pas tout dit...

— Voulez-vous que j'achève ?

— A quoi bon ! Vous ne devinerez pas. Enfin, allez toujours.

— Eh bien, vous pensiez à mes paroles au sujet du désir que l'on a, parfois, de quelque chose d'inconnu... de différent de la prose quotidienne... d'opposé même, s'il le faut, à la morale commune...

— Et ensuite ?

— Ensuite... mais dites-moi, d'abord, si j'ai deviné ?

— Pas tout à fait... d'ailleurs, pourquoi parler de ces choses !... Pourtant, si vous désirez savoir... Mais je vous préviens que j'ai, là-dessus, toute une philosophie... et je crains que cela ne vous intéresse guère...

Cela l'intéressait tellement, au contraire, qu'il se leva de son fauteuil et vint s'asseoir sur la causeuse, près de Valentina Serguievna.

— J'ai peur de mal m'exprimer, commença-t-elle d'un ton rapide et nuancé d'émotion. Vous parlez d'inconnu. Celui qui me préoccupe, voyez-vous, est l'inconnu qui a précédé notre naissance à tous... Je ferme les yeux et tâche de me souvenir. Rien ! Rien que l'ombre éternelle. Je n'y vois pas, je n'entends pas, je n'ai ni sensations, ni pensée. Brusquement une lueur : c'est la vie. Je respire, je comprends, je parle, je remue. Mais tout cela ne dure qu'un instant. La vieillesse arrive, puis la mort... Et puis ? Et puis, c'est de nouveau l'inconnu, de nouveau peut-être, le froid, le même affreux néant. Pourquoi donc cet instant de lueur ? Qui m'en expliquera le sens ? Qu'est-ce ? Un hasard ? Une erreur ? Une farce ?... Je ne puis croire que quelqu'un se moque ainsi de toute l'humanité ! Je lis et j'entends toujours dire que les hommes sont doués de raison, de volonté et qu'ils sont frères. Ah ! je n'en vois rien et me refuse à l'admettre. Je n'aperçois qu'une foule stupide, torturée par l'épouvante de la mort et convulsivement cramponnée à ce misérable lambeau de vie, à ce fantôme de lueur... Tout cela me répugne et me désespère !

Elle se tut et pencha tristement la tête.

Ivan Pétrovitch suivait passionnément les paroles et les gestes de Valentina Serguievna. Il voyait se soulever son sein, s'agrandir ses prunelles où se reflétait la braise du foyer, et palpiter ses narines minces et roses ; il devinait, sculptée par les plis de sa robe, la robuste et souple ligne de ses jambes... Et dans cette chaude atmosphère, pesante de parfums, les fumées des vins qu'avait absorbés Ivan Pétrovitch remontèrent toutes ensemble à son cerveau, lui faisant perdre définitivement la maîtrise de lui-même.

Il remarqua la main de Valentina Serguievna, négligemment abandonnée sur le rebord de la causeuse. Sans presque s'en rendre compte, avec un battement de cœur, il rapprocha la sienne, si près que leurs doigts se frôlèrent. — Si elle retire sa main, j'en serai quitte pour m'excuser, pensa-t-il. Et, reprenant son assurance :

— Continuez, je vous en prie, dit il, cela m'intéresse tant.

— Puisque la mort est horrible, poursuivit Valentina Serguievna, à quoi bon passer dans l'ennui et les larmes ce court intervalle de la vie? A quoi bon? Et pourtant, l'on me blâme de vouloir de la joie et du rire. Si je demande le plaisir, on me parle de devoir. Mais envers qui donc? A qui importe-t-il que je l'accomplisse ou non, ce devoir ? Tenez, supposez que je doive faire à pied un voyage en portant sur mes épaules un lourd sac rempli d'objets précieux. Je sais, à n'en pas douter, que ce sac me sera enlevé demain. Voyons, n'agirai-je pas raisonnablement si je dépose mon fardeau, si je le vends, si j'en prodigue l'argent et si je suis heureuse, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure ?

Ivan Pétrovitch buvait avidement ces paroles. Elles traduisaient, avec une précision passionnée, les sentiments qui l'agitaient. Il ne douta point que l'allégorie du sac ne renfermât, à son adresse, une invitation déguisée à les exprimer sans contrainte. Une seule chose l'étonnait : la rapidité avec laquelle s'approchait le dénouement. Caprice d'enfant gâté ? Explosion soudaine d'un désir longtemps contenu ? Minute énervée où la jalousie, la colère poussent les femmes à commettre un acte qu'elles regretteront toute leur vie ? Peut-être.

Ivan Pétrovitch se sentait envahi d'une douce et fiévreuse lassitude, faite de crainte et d'attente. Il accentua la pression de sa main. Valentina Serguievna ne retira point la sienne.

— Alors... alors, vous ne croyez qu'à la volupté ? demanda-t-il tout bas, d'une voix mourante.

L'obscurité l'enhardissait, l'affolait. D'un geste décidé, il s'empara de la petite main, la serra fortement dans la sienne. Valentina Serguievna tressaillit. Elle fit un mouvement pour lui échapper. Il serra plus fort.

Tout à coup, elle se tourna vers lui, et répondant à son étreinte par une étreinte saccadée, elle murmura :

— Oui, oui, à la seule volupté...

— La volupté... répéta machinalement Ivan Pétrovitch, sans trop savoir ce qu'il disait. Le chuchotement, l'émotion lui voilaient le sens des mots, leur donnaient une valeur éperdue et bizarre.

— Et les obstacles ? fit-il.

— Je ne les connais pas.

Il reprit :

— On ne peut les oublier, cependant. Dites-moi, par exemple, ce que vous feriez si vous étiez amoureuse de quelqu'un ?

— Il est probable que j'obéirais à mon cœur, répondit-elle.

— Mais vous êtes mariée...

Elle demeura quelques secondes silencieuse. Puis, d'une voix devenue sourde :

— Oui, dit-elle, nous sommes entourées d'une barrière de conventions et de mensonges, que la plupart du temps, nous n'avons pas le courage de franchir. Mais pourquoi parler de cela ? Pourquoi résister à ce qui nous appelle ? De qui donc sont ces vers :

« Oh ! aime moi sans réflexion, sans alarmes,
Ne m'apporte pas une âme torturée
De reproches et de doutes... »

— Encore, encore, implora Ivan Pétrovitch, comme elle se taisait. Encore, de grâce !

Elle respira profondément, comme si l'air lui eût manqué et acheva d'un ton nuancé, bien qu'à peine perceptible :

« A quoi bon réfléchir ! Je suis tienne, tu es mien
Oublie tout, rejette tout, donne-toi tout entier !
Ne me regarde pas avec cet air triste,
Ne t'épuise pas à vouloir deviner ce que j'ai dans le cœur ».

Les yeux de Valentina Serguievna étaient devenus invisibles dans l'ombre. Il voulut les regarder et se pencha. Il se trouva tout près d'elle. Alors, énivré de son parfum, il perdit la tête. Il l'enlaça, noua ses doigts aux siens, et l'attirant à lui, se mit à couvrir de baisers son cou, ses paupières, ses lèvres...

Mais Valentina Serguievna s'était déjà reprise. Elle bondit en arrière.

— Laissez moi, allez vous en ! s'écria-t-elle d'une voix courroucée et intentionnellement haute. Vous devenez fou !

Cet accès de colère n'était pas pour effrayer Ivan Pétrovitch. Ainsi que la plupart des hommes, il jugeait instinctivement qu'un peu de résistance donne plus de prix au triomphe et, d'autre part, il était trop surexcité pour obéir à une injonction de cette sorte. Mais le changement survenu, en l'espace de quelques secondes, dans l'attitude de Valentina Serguievna, l'abasourdit. Son visage, tout à l'heure si tendre, avait pris une expression de froideur et de dureté ; la voix aux inflexions de velours était devenue rauque et stridente... Il resta figé sur place.

Valentina Serguievna se dirigea vers la porte, l'ouvrit et cria :

— Macha, la lampe !

Ivan Pétrovitch, sourdement irrité, se rassit dans son fauteil en réparant le désordre de sa coiffure. La honte de sa conduite lui apparut subitement, et ses joues se couvrirent d'une rougeur brûlante.

— Tu as été berné, tu as été berné ! lui criait au-dedans de lui-même, une voix malveillante. Et Ivan Pétrovitch, anéanti, demeura muet, la tête basse, bien qu'il sentît sur lui le regard interrogateur de Valentina Serguievna.

La femme de chambre apporta une lampe, la posa sur une table et se retira, non sans avoir glissé, du côté des deux interlocuteurs, un coup d'œil de fine mouche.

Une main levée, pour se protéger de la lumière, Valentina Serguievna fixait Ivan Pétrovitch d'un regard si obstiné, si perçant, qu'il redressa involontairement la tête. Ce regard exprimait l'inquiétude. Il comprit et un méchant sourire grimaça sur ses lèvres.

D'un pas indécis, elle vint et lui touchant l'épaule :

— Pourquoi m'en vouloir, puisque c'est vous qui êtes coupable, dit-elle. Supposez que quelqu'un soit entré !

Elle semblait avoir le désir de réparer sa cruauté, irréfléchie, peut-être.

Le malheureux Ivan Pétrovitch éprouvait, de plus en plus, et d'une manière qui devenait insupportable, le sentiment de sa honte. Il eût payé cher, à présent, pour être aussi loin que possible de ce coquet boudoir et de cette jolie femme qui, cinq minutes auparavant, lui paraissait si séduisante.

A la fin, il ne put se contenir davantage.

— Dites-moi, je vous prie, votre « mari » doit-il bientôt revenir ? demanda-t-il rudement, et sans regarder Valentina Serguievna.

— Je n'en sais rien, répondit-elle d'un air surpris et froissé. On peut l'envoyer chercher, si vous voulez.

Revoir maintenant Persionkoff eût encore ajouté au supplice d'Ivan Pétrovitch. Il était d'ailleurs décidé, depuis longtemps, à envoyer au diable toute cette stupide histoire de révision, dans laquelle il s'était comporté de façon aussi lâche. Il lui fallait seulement trouver un prétexte plausible pour se retirer.

Ce prétexte, comme il arrive toujours en pareil cas, ne se présentait point. Ivan Pétrovitch dut l'inventer.

— Pardonnez-moi, dit-il en se levant et détournant les yeux, — et veuillez m'excuser auprès de votre mari... Je regrette de ne pouvoir l'attendre davantage... j'ai un rendez-vous qu'il m'est impossible de remettre...

Elle ne fit rien pour le retenir et lui tendit silencieusement la main. Elle commençait à comprendre ce qu'il éprouvait et, en quelque sorte, à le partager.

Il prit son chapeau et se dirigea vers la porte. Là, il s'arrêta brusquement, réfléchit un instant, et revenant sur ses pas :

— J'ai encore quelque chose à vous dire, Valentina Serguievna, articula-t-il avec une sécheresse voulue. Recommandez de ma part à votre mari d'user avec plus de prudence des sommes qui lui passent entre les mains. On écrit, à son sujet, des dénonciations anonymes !

Par cet avertissement, Ivan Petrovitch mettait le sceau définitif à son déshonneur. L'« occasion favorable » était perdue sans retour.

Il s'arrêta, rongeant ses ongles, éperdu de rage et du sentiment de sa sottise. Il avait envie de pleurer, de se souffleter et, en même temps, de savourer jusqu'au bout l'amertume de son opprobre et l'âcre douceur de sa volontaire flétrissure.

— Dites aussi à votre mari, reprit-il enfin d'une voix où tremblaient des larmes contenues et l'accent d'un pitoyable triomphe, dites-lui qu'il rende grâce à Dieu d'être tombé sur un oiseau de mon espèce ; autrement, il aurait pu lui en cuire... J'ai été officieusement chargé de la vérification de ses livres... ainsi que vous le voyez, je me suis brillamment acquitté de ma mission... J'ai l'honneur de vous saluer... Et ne croyez pas que je puisse désormais vous nuire... Je vous laisse d'ailleurs ceci...

Et, refoulant une dernière fois les sanglots qui lui brûlaient la gorge, il jeta sur une table la lettre anonyme, enfonça son chapeau et s'enfuit comme un fou.

La porte s'était à peine refermée derrière lui, que s'ouvrit doucement celle d'une chambre voisine. Persionkoff parut. Son visage carré rayonnait d'une joie pure. Le sire n'avait point quitté la maison et n'avait jamais, au grand jamais, eu la moindre intention de sortir. Et rien de ce qui venait de se passer ne lui avait échappé.

A pas de loup, il s'approcha de sa femme, qui était plongée dans la lecture de la lettre ; il l'enlaça d'un geste précautionneux — ce qui lui fit pousser un faible cri — et lui courbant la tête en arrière, lentement, d'un air pénétré, il imprima sur les claires lèvres un long et reconnaissant baiser.

Ces tendres époux étaient habitués, depuis longtemps déjà à se comprendre, l'un et l'autre, sans paroles inutiles.

V. I. Koupriné.

Traduit du russe par Paul de Chèrcmont.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'AGITATION DE L'ASIE CENTRALE

Le bolchevisme est un phénomène social dont les aspects sont fort divers. Il n'a pas du tout le même caractère en Orient qu'en Occident. Dans nos pays, c'est une manifestation du mécontentement et de l'inquiétude issus de la guerre, une forme de l'éternelle revendication antisociale des pauvres et des déshérités, de tous ceux qui s'imaginent qu'un bouleversement quelconque améliorera leur sort. C'est une forme nouvelle de l'éternelle révolte des esclaves, de ceux qui nient la patrie soit parce qu'au-delà d'un certain degré de misère il n'y a plus de patrie, soit parce que l'envie et le désir de la vengeance les obsède, soit parce qu'ils espèrent trouver à satisfaire leurs ambitions en exploitant le rêve confus des masses inorganiques.

En Orient, l'aspect du phénomène bolchevik est fort différent : il est même contradictoire. En Orient, il apparaît comme la revendication des nationalités et des religions contre la domination industrielle, commerciale et militaire des nations de l'Europe, mais il y a, dans cette attitude, une contradiction qui ne pouvait manquer d'être, pour la propagation de la doctrine nouvelle, un obstacle peut-être infranchissable : même en Orient, les idées ont un certain développement logique, dont les propagateurs de l'idée bolcheviste n'ont pas tenu compte. Quelle est cette contradiction ? Le bolchevisme russe, avec sa mystique confuse, nous apparaît comme un phénomène asiatique. Mais si les Russes, débarassés de l'administration occidentale qu'ils doivent à Pierre-le-Grand, nous semblent plus près de l'Asie que de l'Europe, ils restent tout de même, pour les vrais Asiatiques qui en sont encore aux formes sociales élémentaires du gouvernement féodal et patriarcal, comme les représentants de l'Occident. Dans l'Asie centrale, ils ont d'abord été accueillis comme des libérateurs, parce qu'ils étaient les ennemis, tout à la fois de l'ancien gouvernement tzariste et des Anglais, qui sont, pour les Asiatiques, les véritables représentants de la tyrannie européenne, de la tyrannie étrangère. Ils apparaissent alors comme de « bons Asiatiques » et c'est pourquoi le bolchevisme pur, le bolchevisme moscovité s'est d'abord étendu assez facilement à toutes

les grandes villes du Turkestan : Bokhara, Samarkand, Andidjan, Taschkend, sont tombés très rapidement aux mains des commissaires du peuple et le soviétisme s'est répandu tout le long de la ligne du chemin de fer Kratznovolsk-Tachkend dont le personnel était riche. Mais dès qu'il est apparu sous son aspect jacobin théorique et par conséquent un peu occidental, il a perdu tout son prestige.

*
* *

Dans les premiers temps, il avait été vraiment menaçant, et c'est à bon droit que l'Inde Anglaise avait été inquiète. Tachkent devint alors une sorte de foyer de propagande soviétique d'où partirent en foule les émissaires pour la Perse, pour l'Afghanistan, pour l'Inde, pour la Mongolie. C'est l'époque où les dirigeants moscovites de la propagande bolchevique s'imaginèrent que la mystique révolutionnaire allait bouleverser le monde asiatique comme autrefois le Coran.

Et le fait est qu'ils eurent tout d'abord des succès assez considérables. Toute l'Asie fit mine de s'agiter, mais heureusement cette propagande qui était très délicate à diriger fut en somme assez maladroite, elle ne tint aucun compte des nationalités, elle essaya de confondre, dans la même insurrection anti-européenne et anti-sociale Kirghiz et Bokhariotes, Usbegg et Turcomans, c'est pourquoi elle se heurta très rapidement à l'organisation féodale du pays. Les bandes de guerriers à demi brigands, qui avaient toujours tenu la montagne au sud-est du Turkestan, s'insurgèrent contre la république soviétique de Bokhara et se mirent à protéger les paysans contre les réquisitions, menant dans toute la région située entre Marguelan et la Pamir une guerre de partisans dans laquelle les armées rouges eurent presque toujours le dessous. Y a-t-il parmi ceux qui font à l'Europe une guerre ouverte ou sourde un de ces mystérieux chefs d'orchestre qui dirigent de loin les armées et les diplomates, les journalistes et les agitateurs ? On ne le saura peut-être jamais d'une façon sûre, mais il semble bien que dans tout ceci il ait joué un certain rôle. Toujours est-il qu'au moment où la guerre parut sérieusement engagée entre la République bolchevique de Bokhara et les bandes insurgées qui avaient fini par se trouver un chef, Sher Mohamed Bey, un pouvoir mystérieux envoya sur les lieux Enver Pacha avec la mission d'apaiser le conflit.

Mais cet Enver Pacha, qui est bien la plus étrange figure d'aventurier de l'histoire contemporaine et qui, par certains côtés, avec beaucoup moins de grâce et de chevalerie, fait penser à Bonneval Pacha — ce grand seigneur français qui ne pouvant souffrir aucune discipline servit successivement dans toutes les armées de l'Europe et finit par mourir à Constantinople musulman et pacha. — Enver Pacha profita de la circonstance pour faire ses propres affaires et non celles de ses employeurs ; au lieu de réconcilier les bolcheviks et les insurgés Turkomans, il se mit à la tête de ces derniers. Suivant une curieuse correspondance, adressée au *Journal des Débats*, il tient la campagne depuis plusieurs mois; il est arrivé à discipliner ses montagnards qui lui sont tout dévoués, il assiège plusieurs villes dans le haut Oxus et il a battu le général bolchevik Budeiny, l'ex-adversaire de Wrangel. La situation alors est devenue d'une complication qui n'est possible qu'en Orient. Le Président de la République de Bokhara a pris la fuite et a essayé de rejoindre Enver Pacha, trahissant ainsi le gouvernement dont il était censé être le chef. Mais, poursuivi par ses propres troupes, il fut réduit à franchir l'Oxus et à se réfugier en Afghanistan.

Dans la région de Khiva par contre, les Bolcheviks sont maîtres de la situation et ils enrôlent les habitants dans leur armée sous peine de mort. Mais dans ces pays, sait-on jamais au juste, ce qui distingue les Bolcheviks des anti-Bolcheviks ? Les chefs et les bandes passent d'un parti à l'autre sous l'influence d'intérêts difficiles à discerner et extrêmement changeants : parfois aussi, à la suite d'impulsions mystérieuses que les Européens ne comprennent jamais bien, même quand ils ont séjourné longtemps dans le pays. Souvent d'ailleurs les chefs jouent sur les deux tableaux, se brouillent, se réconcilient, sans qu'on puisse jamais savoir ce qui l'emportera en eux de l'ambition, de la haine locale ou de la haine de l'étranger. Si quelqu'un arrive jamais à grouper ces forces éparses, ce ne peut guère être qu'un agitateur comme Enver Pacha s'appuyant sur la foi musulmane et sur le mécontentement général qui règne dans tout le Turkestan où il reste bien peu de chose du magnifique effort de civilisation qu'avait fait l'ancienne Russie.

*
* *

Toujours est-il qu'Enver Pacha, qui dispose des ressources et des moyens de ravitaillement du Fergana, pays très riche, a trouvé moyen de s'entourer d'un état major de jeunes officiers turcs qu'il a connus à Constantinople et qui constituent une sorte de Gouvernement de fait dont la solidité commence à inquiéter tout le monde.

Mal ravitaillées, mal équipées, les troupes soviétiques russes sont incapables de tenir contre cet assaut et Enver apparaît de plus en plus comme le libérateur du Turkestan : c'est vers lui que se tournent tous les insurgés et il y en a de plus en plus : insurgés russes, insurgés turcs aussi, car il semble qu'Enver et ses partisans soient tout aussi décidés à combattre le gouvernemnt d'Angora que celui de Bokhara. Une haine personnelle contre Kémal l'anime aussi bien qu'une ambition démesurée mais qui déjà n'apparaît plus tout à fait déraisonnable. A la faveur de l'état de trouble qui règne dans toute l'Asie Mineure, dans tout le Turkestan, dans tous les pays enfin d'où est sortie la puissance ottomane, il est manifeste que le brillant aventurier qui risqua la partie allemande et qui l'ayant perdue n'a pourtant pas renoncé à ses exploits, cherche en ce moment à créer un Etat turc qui de l'Asie Centrale repartirait un jour pour la grande aventure. Dieu sait s'il n'y réussira pas.

*
* *

Mais ce qui est important pour juger de la situation dans ce coin du monde, c'est de savoir quelle sera l'attitude de l'Afghanistan, pays où vit encore une forte race guerrière que jamais l'Angleterre n'a pu réduire.

La vague bolchevique de 1920 a déferlé jusque sous les murs de Kaboul. Le mouvement soviétique était bien accueilli parce qu'on y voyait un instrument propre à débarrasser le pays de l'influence anglaise. Mais son prestige a été singulièrement éphémère. Souverain féodal et fort bon musulman, l'Emir ne pouvait voir que d'un mauvais œil la propagande soviétique et républicaine s'exercer dans son empire. On se souvient peut-être de l'assassinat du représentant soviétique Bravine en 1921 : son successeur s'est tenu pour averti et a renoncé à toute propagande. L'Afghanistan pour le moment est en pleine fièvre nationaliste : il ne veut plus entendre parler que d'une politique violemment nationale et il semble qu'on ne demanderait pas mieux que de la faire soutenir par la France. Celle-ci a-t-elle le moyen d'intervenir activement aussi loin? Y a-t-elle intérêt ? Les gens dont la prudence est la principale vertu répondront que nous avons déjà assez de sujets de friction avec l'Angleterre pour ne pas en chercher de nouveaux dans une partie de l'Asie avec laquelle nous ne faisons guère de commerce. Tout au moins avons-nous intérêt à y répandre notre langue et notre culture qui sont très recherchées et très bien accueillies. Même dans cette Asie lointaine le vieux prestige de la Chevalerie française, de la langue française est toujours entier; le Français y est considéré comme l'aristocrate de l'Europe. Pour un noble Afghan, connaître le français, c'est connaître la langue de la civilisation occidentale dans ce qu'elle a de plus raffiné. Sans doute ces éléments, sur l'échiquier politique moderne, n'ont pas la valeur d'un puits de pétrole, mais ils comptent cependant et les sourires que la cour de Kaboul adresse de très loin à la France ne doivent pas être dédaignés.

Malheureusement si le prestige de la France est toujours présent en Afghanistan et en Perse où la langue française maintient très bien sa position, il n'en est pas de même dans les régions troublées où le flot bolchevik ne trouve d'obstacle que dans le nationalisme musulman. Là si l'Angleterre est honnie, la France est ignorée, oubliée. Au fond, du reste, c'est l'Occident tout entier que l'on enveloppe dans la même haine. Parmi tous les phénomènes historiques que la guerre a déterminés, ce réveil de l'Asie n'est peut-être ni le moins inquiétant ni le moins important. Ce sont d'immenses contrées qui se refusent aujourd'hui à reconnaître la valeur unique de la civilisation européenne : la lueur du grand incendie de 1914 elles ont reconnu les éléments contradictoires et hostiles qu'elle contenait : elle cessent de s'incliner devant une supériorité qui n'a plus rien d'indiscutable.

L'Europe serait-elle en train de perdre sa couronne ? Ce serait cela la plus lourde responsabilité de l'Allemagne.

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE

Trente ans de vie française : les Idées de Charles Maurras, la Vie de Maurice Barrès, le Bergsonisme, la Génération (1), telle est l'œuvre de M. Albert Thibaudet, son chef-d'œuvre au sens où l'entendaient les corporations, qui implique le don total d'une personnalité, l'effort vers la maîtrise, la mise en œuvre et la preuve réalisée des ressources, des renouvellements et des découvertes par quoi grandissent et s'affirment un art et une pensée. Cet imposant ouvrage nous offrira un portrait idéologique complet de la France contemporaine : des entreprises pareilles surgissent périodiquement d'une sorte de nécessité historique : Taine, à ses débuts, esquissait ses agressives *Études sur les philosophes français du XIXe siècle* (1857); Paul Bourget, à peine né à la carrière des lettres, édifiait la somme esthétique et morale de son temps en ces *Essais* et ces *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine* (1883; 85) qui sont l'un de ses plus incontestables titres de gloire. Un intervalle de trente années appelait un nouvel effort d'analyse et de synthèse, une discrimination et un rassemblement des traits épars et significatifs qui donnent à la physionomie d'un temps son accent et son style. M. Albert Thibaudet continue une tradition ainsi qu'il convient, en oubliant — s'il peut oublier quelqu'un ou quelque chose — ses prédécesseurs, en transformant la méthode, en abordant la mer tumultueuse de la vie contemporaine sous la double impulsion de son riche et vigoureux tempérament et des souffles puissants qui nous guident et parfois nous affrontent. Ni polémiste, ni clinicien, historien et philosophe, préoccupé de voir, de bien voir, de tout voir, de comprendre, c'est-à-dire de multiplier les rapprochements et les comparaisons entre les hommes, les idées et les faits, et de surprendre le jeu complexe de leurs relations et de leurs rapports, sa curiosité encyclopédique du détail est étroitement subordonnée à la conception des ensembles. Trois hommes, trois œuvres lui servent de témoins : ils l'entraînent sur les chemins les plus audacieusement improvisés par les Français modernes, et jusqu'aux observatoires d'où l'on découvre le mieux une vue panoramique du monde où nous vivons. Encore que ce périple ne soit pas entièrement accompli — M. Thibaudet n'a pas dépassé la première moitié du voyage — nous éprouvons un sentiment de flatteuse sécurité ; le peintre de notre temps n'est pas inférieur à ses devanciers; plus ample, plus dense que leurs satires ou leurs planches d'anatomie psychologique, sa fresque élève notre plus haute image dans une lumière où se dissolvent nos erreurs et nos préjugés, où s'ennoblissent de tout leur rayonnement spirituel nos luttes et nos conflits.

Cette œuvre est si visiblement issue d'une pensée d'unité, elle édifie des architectures si précisément calculées, et nous promet encore de si vastes développements qu'on ne se hâtera pas d'en préjuger l'effet total. Sa double signification, en tant que manifestation d'un esprit et interprétation d'un moment — essentiel à nos yeux — de la durée, nous ne la déduirons que de son complet achèvement. Née sous le signe de l'abondance, elle tolère toutefois qu'une partie de sa substance nourrisse des compositions accessoires et isolément complémentaires ; dans l'atelier du peintre diligent, telle étude qui ne parvient point à s'incorporer à l'œuvre centrale aspire à une vie complète et indépendante : le sculpteur se saisit du bloc de marbre inutile au monument et en fait une image qui se suffit à elle-même. La *Campagne avec Thucydide* se présente à nous avec ces caractères de dépendance et de liberté : tiré de la même veine que *Trente ans de vie française*, ce livre revendique une destinée particulière; nous avons donc le droit d'en parler et d'y chercher un écrivain qui, par ailleurs, ne s'est point encore livré tout entier.

M. Albert Thibaudet publie en même temps un *Gustave Flaubert* (1) qui est un recueil de leçons universitaires très pleines, allègres et vivantes ; l'agrément des méthodes traditionnelles de la critique y apparaît très vif ; mais c'est la *Campagne* qu'il faut lire, si l'on veut s'instruire sur l'auteur, l'un de ceux, très rares, qui prétendent légitimement à exercer une influence parmi nous.

*
* *

La guerre surprend M. Albert Thibaudet en pleine élaboration de son grand ouvrage; les fondations étaient solidement assises; les premières lignes surgissaient du sol. La guerre !

(1) Albert Thibaudet. *La Campagne avec Thucydide* (1 vol.). *Trente ans de vie française : Les idées de Charles Maurras* (1 vol.). *La Vie de Maurice Barrès* (1 vol.). Éditions de la Nouvelle Revue Française.

(1) Gustave Flaubert (1821-1880). *Sa vie, ses romans, son siècle* (Plon).

Quel désarroi, pensez-vous, et quel ressentiment! Vous ne connaissez pas M. Albert Thibaudet, vous ne savez ce qu'est un philosophe.

Un philosophe se mue aisément en parfait caporal; il accomplit ponctuellement les humbles et tragiques labeurs de la guerre. Le désordre universel n'envahit par aucune fissure le microcosme organisé qu'un philosophe caporal porte en lui. Bel exemple de la dignité et de l'espèce d'héroïsme que la pensée confère à l'être humain.

Si fractus illabatur orbis...

L'univers s'écroule, notre philosophe continue de penser; retenez bien ce trait, qui est le signe le plus éloquent d'une vocation.

Ayant sans doute contracté de bonne heure cette forte encéphalite qui est le privilège de quelques têtes universitaires, M. Albert Thibaudet est en possession de sa méthode; il a fixé ses points d'appui, et repéré ses lignes de visée. On voit bien que la guerre ne lui apprendra rien d'essentiel. Et je n'entends point insinuer qu'il soit demeuré insensible au bouleversement des êtres et des choses. Nul observateur plus attentif, plus réaliste, avec une pointe d'humour où se reconnaît le Bourguignon narquois. Mais la réalité contemporaine, trop brusquement surgie en travers de notre route, et qui n'est pas encore devenue une habitude, n'autorise guère les vues systématiques; il n'est de sagesse méthodique que fondée sur le passé et nécessairement rétrospective: le présent nous égare parmi une multitude de conjectures; si l'on en peut déduire une certaine connaissance de l'avenir, et si cette proportion du tiers prévisible que nous proposent M. Albert Thibaudet et la sybille de Cumes est justifiée, nous ne nous avisons qu'assez tard de découvrir ce lien logique, et généralement après l'événement. Peut-être, si nous connaissions mieux le présent, serions-nous plus promptement perspicaces; mais nos prémisses datent d'hier ou d'avant-hier: la chaîne de nos raisonnements se brise au point précis où il importerait qu'elle fût le plus solide. Un philosophe lui-même, et surtout un philosophe, ne saurait faire état d'une série chancelante de syllogismes.

Un philosophe en guerre accueille de toutes parts les impressions et les sensations; on ne dira pas qu'il en tire une philosophie nouvelle, qu'elles ne comportent pas, et qui n'apparaîtra que tardivement à nos arrière-neveux; il y puise un excitant, il y rafraîchit son sens des formes et des apparences, moins réelles à ses yeux que les schémas éternels, il y cherche et y trouve la justification de ses propres idées. Relier le présent au passé, réintégrer l'actualité dans le cadre de l'expérience humaine, telle est sa fonction; il n'en est guère de plus attrayante ni de plus importante puisqu'on ne connaît aucun autre moyen de nous rendre intelligibles les révolutions auxquelles nous assistons.

M. Albert Thibaudet a une façon charmante de nous suggérer ces réflexions lorsqu'il fait le tour de sa bibliothèque de soldat : un Montaigne, un Virgile, un Thucydide : « Comme à l'étape, je puise dans sa main l'eau des sources, confondues ici avec des essences éternelles, en Montaigne je puisais l'eau de la vie, en Virgile l'eau de la poésie, en Thucydide l'eau de l'histoire. Les trois formes, Naïades, Nymphes ou Parques, française, latine et grecque, s'enchaînaient comme un chœur parfait autour de mon sac... »

Ce chœur gracieux accompagnera M. Albert Thibaudet pendant toute sa campagne; il le défendra contre ces passions et ces opinions violentes qui assaillaient alors tous nos soldats, tous nos Français. Les Muses entretiendront le philosophe en état de grâce, c'est-à-dire d'eurythmie : ses méditations s'accompliront dans la clarté de cette raison prudente et en vérité impérissable qui brilla d'abord au front de Pallas Athêné... En pleine guerre, et parmi les incommodités d'une existence rude et ambulante, M. Albert Thibaudet rédige ses notes; il n'a plus, après la paix, qu'à les relire et à les mettre en ordre; voici ce livre, si dru, si substantiellement nourri de pensée libre et forte, la *Campagne avec Thucydide*.

L'aventure fait grand honneur à M. Albert Thibaudet; elle n'est exceptionnelle que par son résultat tangible et si heureusement [illegible] en un ouvrage de cette qualité, modifiée [illegible] leurs (la désobligeante formule !), l'intelligence n'était nulle part plus libre [illegible] n'est pas vrai que le métier militaire [illegible] l'asservisse... En l'espèce, le [illegible] où s'affranchit un Thibaudet projette sur toute son œuvre une lumière symbolique.

Les embûches de la paix ne sont pas moins traîtresses que les pièges de la guerre; M. Albert Thibaudet leur oppose la même docte sagesse, puisée aux sources [illegible] niques; la même philosophie qui le préserve des sophismes au temps de la violence le rend invulnérable aux préjugés dont s'empoisonnent nos discordes civiles et nos luttes d'idées et de senti-

ments. Nous comprenons mieux désormais les raisons d'une sérénité si rare, et presque unique à notre époque, l'équité un peu hautaine et la souple diversité de ses jugements, la droiture, la probité d'une pensée qui ne dévie jamais au cœur de ses plus subtiles entreprises.

« Le caporal crut cependant que son habit bleu exigeait que ses méditations prissent la guerre pour objet, et comme il portait un Thucydide dans son sac, il le relut à loisir et lentement... » Peut-être. Des lecteurs incrédules ne manqueront pas d'imaginer que cette guerre scandalisait et gênait peut-être quelque peu le philosophe, qu'un aussi monstrueux accident l'invitait à vérifier incontinent ses conclusions antérieures, à réviser sa conception de l'homme, de la société, de l'histoire, qu'au total il ne pouvait se soustraire à la double nécessité d'éprouver encore sa méthode et son talent, et de ne point exclure de son œuvre et de son univers intellectuel la plus lourde des réalités contemporaines.

De fait il accuse ici toutes ses tendances, il y insiste et laisse voir, tendus presque à l'excès, les principaux ressorts de son activité investigatrice.

L'historien et le philosophe, qui se confondaient volontiers en ses autres livres, manifestent ici au grand jour leur dualité; je ne dirai pas qu'ils entrent en conflit: ils se prêtent un appui mutuel et d'aventure se gênent et empiètent sur leurs domaines respectifs : telles pages pourraient rejoindre une thèse de pure érudition; elles sont suivies ou entremêlées d'autres pages d'allègre spéculation qui inquiéteraient quelque peu un jury de purs historiens. Ces dernières, dans la pensée de l'auteur, importent seules; les premières n'existent qu'à titre de support. Le philosophe impose sa primauté. En étudiant ici les relations, les oppositions, la constante et savoureuse conjonction de deux disciplines auxquelles nous attribuons d'ordinaire des moyens, des objets, une direction de pensée distincts et rarement conciliables, faites bien attention que vous touchez au vrai secret de M. Albert Thibaudet, et que vous découvrez l'une des formes et l'un des caractères les plus certains de son originalité.

L'histoire grecque séduit M. Albert Thibaudet par ses facilités d'abstraction; on devine quels enseignements il saura tirer de cet admirable Thucydide : « L'histoire, telle que l'a comprise et exposée Thucydide, est placée au cœur de la vie et de l'intelligence grecques... Comme la géométrie grecque dans l'ordre théorique, Thucydide nous fournit ici cette clef, l'idée du vrai... » Ailleurs il exalte « la chose thucydidéenne de toujours, l'ordre de rapports abstraits dans lequel l'histoire, contractant sa chair lumineuse d'idée et passant comme la Tyndaride aux portes troyennes, suscite sur les hommes qui souffrirent par elle la figure d'une justice vraie, cette justice de l'esprit qui dépouille tout le vêtement local et social pour ne faire qu'un avec la justesse de la pensée. »

Comme Maurras — le rapprochement pourrait être poussé, et l'on dira quelque jour tout ce que M. Albert Thibaudet doit à l'auteur d'*Anthinea* — le commentateur de Thucydide aperçoit dans la Grèce classique le lieu de la pensée claire, l'archétype de l'expérience et de la sagesse humaines, la cellule-mère où vivent d'une vie idéale et embryonnaire toutes les combinaisons possibles du fait et de l'esprit. Placé devant le phénomène le plus troublant, c'est d'un élan spontané qu'il va rejoindre cet âge d'or de la conscience lucide, cette patrie des grands hommes, cette souveraine école de l'homme qui pense et qui agit.

Cette guerre du Péloponèse, c'est, en miniature, notre guerre de 1914; la thalassocratie athénienne, c'est l'Angleterre, asservie aux nécessités d'une politique économique et condamnée à l'impérialisme; la guerre hellénique, c'est déjà la lutte pour les débouchés commerciaux, pour la conquête des marchés et des approvisionnements, pour la maîtrise des positions maritimes et des routes commerciales; l'agora, c'est notre Parlement, et les problèmes de la démocratie et la lutte des factions; Alcibiade préfigure M. Caillaux... De telles analogies fourniraient à un esprit médiocre l'occasion de rapprochements superficiels et sans portée. Prudemment démontrées, transposées dans le domaine de l'abstraction en équations précises, un Thibaudet en fait jaillir des évidences durables et comme une géométrie supérieure où les institutions trouvent leurs lois, et les sociétés la règle de leur instable équilibre. Par voie de conséquence, toute une critique de notre monde actuel en découle, dont le premier mérite est un précieux recul. L'audace et la mesure caractérisent ces jugements qui nous élèvent fort opportunément au-dessus des opinions courantes. M. Albert Thibaudet les développe avec ce zèle démonstratif et quasiment didactique, cette abondance et cette aisance dialectique dont ses autres ouvrages nous ont donné maints exemples; seul le lecteur frivole s'en ir

rite: en ne négligeant aucune des périodes du discours, cet écrivain nous rapprend à penser.

Appliquées aux événements revolus, ses conclusions sont frappantes: ses prévisions — et j'ai dit la raison — sont incertaines et vagues. L'avenir, quelque confiance que l'on fasse aux systèmes, ne se démontre pas. L'ouvrage s'achève sur un chapitre dont le ton de chronique contraste avec la gravité ailée et la solidité nerveuse de tout ce qui précède.

Les philosophes sont d'ailleurs d'admirables chroniqueurs — et M. Albert Thibaudet nous donnera peut être quelque jour de nouvelles Opinions de M. Thomas Graindorge, qui seront pleines d'esprit et piquantes à souhait. — Mais c'est ici le règne de la fragilité: en s'abaissant jusqu'à nous, les philosophes nous rappellent qu'ils sont hommes et participent de notre faiblesse: peut-être cette humilité est-elle, au fond, leur suprême leçon.

Lucien MAURY.

LE THÉATRE

LE CONSERVATOIRE DES ERREURS

Le concours de tragédie, au Conservatoire, cette année, a duré une heure et quart : c'est dommage, car il fut très comique ; le concours de comédie a duré deux après-midi : c'est regrettable, car il fut très triste.

Depuis longtemps, les lecteurs de la *Revue Bleue* que la matière intéresse ont vu dans les quotidiens les résultats de ces épreuves : inutile donc de mentionner ici des noms, dont quelques-uns deviendront peut-être célèbres, et si une chronique sur le Conservatoire se justifie, c'est à la condition d'embrasser le concours dans son ensemble et d'en dégager quelques observations générales.

Ces observations sont de deux sortes : les unes portent sur les élèves, les autres sur l'enseignement.

⁂

Cette jeunesse du Conservatoire nous offre, avec le grossissement naturel déjà du théâtre, tous les traits qui se peuvent distinguer dans la jeunesse d'aujourd'hui.

En écoutant ces tragédiens, qui n'ont peut-être pas lu toute la pièce de Corneille, de Racine ou de Victor Hugo dont les ont détaché leur scène de concours, en voyant ces comédiennes, presque toutes jolies et bien douées, déjà fort au courant de toutes les ficelles du métier, mais qui ne savent pas toujours articuler, on a l'impression que l'on travaille au Conservatoire comme partout ailleurs, à la hâte, avec l'impatience, non point de s'instruire dans une science ou de se perfectionner dans un art, mais de se faire une situation et d'y gagner de l'argent.

La jeunesse d'aujourd'hui est positive et pressée.

Les élèves du Conservatoire ne sont plus des étudiants apprenant à bien dire, mais des acteurs sachant déjà mal jouer. Toutes les jeunes filles se présentent sans émotion visible, quelques-unes mêmes avec autorité, toutes parfaitement habillées, confiantes en elles-mêmes autant qu'en leur talent. On sent en elles cette résolution précoce, qui est devenue une des caractéristiques de la nouvelle génération féminine. Jadis, c'était un des lieux communs de la presse et de la conversation parisienne, à cette époque de l'année, que les pleurs et les émotions des jeunes concurrentes qui avaient à paraître devant un jury, sans doute moins brillant pourtant que celui que composaient l'autre jour trois Académiciens, un poète, un grand acteur, et deux brillants auteurs dramatiques, sans oublier celle qui fut la « Divine », tous entourant solennellement le Directeur éminent d'une inréformable maison. Ces crises de nerfs et ces incidents du désespoir constituaient même pour la badauderie de ceux qui s'amusent à de telles cérémonies le principal attrait de ces journées si courues... Aujourd'hui, il n'y a plus de petites filles à concourir, et toutes les larmes dont elles sont capables, elles les répandent dans leur scène de concours.

Ne nous étonnons donc point du caractère étrange présenté par le lot de cette année et de l'espèce de malaise que nous avons si souvent éprouvé : voici une jeune femme qui, dans la *Périchole*, a su se servir de sa quasi nudité, de ses épaules, de ses bras, de ses yeux, de la coquetterie la plus physique enfin, avec une incomparable assurance ; en voici une autre, qui a d'ailleurs obtenu son premier prix, Mlle Clairvanne, grande, éclatante, blonde, qui a joué le rôle de la *Dame aux Camélias* avec une préci

sion et une autorité laissant peu d'espoir de la voir progresser ! On la sent accomplie, parfaite : N'est-ce pas effrayant?

Au Conservatoire, comme ailleurs, est-ce qu'il n'y a plus de jeunesse...

*
* *

Pour ce qui est de l'enseignement, nous avions déjà, l'année dernière, essayé de dégager quelques-unes des réformes qui s'imposaient. Il semble que, au moins dans certaines classes, notamment celle de M. Truffier, qui a été couverte de lauriers, des efforts aient été tentés dans le sens que nous indiquions, non sans résultat, puisque l'autorité intellectuelle de ce maître, pour qui le théâtre est resté quelque chose de littéraire, a immédiatement créé à ses élèves une supériorité éclatante.

L'enseignement du Conservatoire, en effet, devrait porter sur deux points essentiels.

L'acteur, comme son nom l'indique, ayant avant tout à jouer avec son corps, doit être l'objet d'un dressage rigoureux. Dans les classes d'à côté, où l'on enseigne la musique instrumentale, on sait ce que c'est que le mécanisme. On le sait même trop, dans les classes de musique; on ne le sait pas assez dans les classes de déclamation. Certes, on ne manque point d'enseigner les procédés, les ficelles : on ne manque point de répéter à une jeune tragédienne qui récitera les imprécations de Camille qu'il faut commencer pianissimo pour terminer fortissimo, si bien que la malheureuse débute par un soupir où elle murmure le nom de Rome en un chuchottement et hurle le dernier vers en un accès de delirium.

Mais est-ce là du mécanisme technique ?...

Si la naïve tragédienne en est réduite à ces trucs de vieille routière, n'est-ce point justement parce qu'on ne lui a point enseigné à respirer, à poser sa voix, à articuler?... Ce qui manque le plus dans l'enseignement du Conservatoire, c'est ce qu'on devrait y enseigner. Nous avons entendu une jeune comédienne, douée de « tempérament », selon l'expression consacrée, débiter dans un mouvement affolé toute une scène des *Corbeaux*. Emportée par cette fièvre, elle parlait de plus en plus vite et finissait par manger la moitié des syllabes. Etait-ce sa faute, à elle ?...

Mais en même temps qu'on enseignerait au Conservatoire ce mécanisme sans lequel il n'y a point d' « action » dramatique, on devrait, par compensation, s'appliquer à une culture intellectuelle toute entière orientée vers l'interprétation, non pas seulement dramatique, mais littéraire du texte d'un rôle. Je ne dis point que, dans cette seconde direction, on puisse parvenir à donner à un élève ce que la nature lui a refusé. On peut le sauver d'habitudes ridicules et sottes. Or, il est certain, d'après les exemples que nous avons eus sous les yeux, que les maîtres ne se sont point souciés d'éviter à leurs élèves certaines erreurs excessives, peut-être parce qu'ils ne les avaient point aperçues eux-mêmes. S'il n'est pas toujours facile, en effet, d'enseigner comment il faut dire, il est toujours loisible, dans un morceau si souvent répété, de corriger des fautes par trop lourdes. Ainsi un élève déclame le récit de Théramène et nous rapporte la mort d'Hyppolite. Dès les premiers vers, on sent qu'il oublie entièrement, pour faire des effets de pittoresque, de quoi il parle et à qui : première faute qu'il eût été facile de signaler à ce garçon, quand il en était temps encore. En second lieu, non content de le voir fausser ainsi toute l'allure du morceau, on lui a laissé, dans ce zèle intempestif à poursuivre le pittoresque, commettre des absurdités véritables. Il déclame ainsi ce vers, avec des temps et des majuscules :

Son front LARGE... est armé de cornes redoutables

Par quelle aberration a-t-on toleré cet effet jeté sur le mot « large » ?...

Il est probable, d'ailleurs, que toutes ces erreurs de l'enseignement du Conservatoire s'enchaînent les unes les autres.

La plupart des professeurs sont des acteurs, et des acteurs qui jouent encore. On peut, on doit se demander si le vice principal ne consiste point justement dans ce recrutement. De même que dans le jury on met des auteurs dramatiques, des critiques et même des romanciers, je me demande si les maîtres naturels de l'enseignement dramatique au Conservatoire ne devraient pas être cherchés en dehors des Comédiens. Exercer un métier n'est pas signe qu'on soit propre à l'enseigner aux autres. L'acteur qui joue lui-même sur une scène n'est que trop enclin à se donner lui-même en exemple, à ériger ses propres procédés en système, et, en tout cas, il lui reste bien peu de temps pour réfléchir sur les principes généraux de son art et il n'y a pour tant d'enseignement que par les principes.

A preuve, M. Truffier, qui a joué, mais qui ne joue plus, qui est un lettré, et pour qui « l'optique théâtrale » n'est pas le seul point de vue.

A preuve encore Mlle Renée du Minil, autre triomphatrice, qui a joué, mais qui ne joue plus,

ce qui voit de plus loin, donc de plus haut, son métier d'autrefois.

C'est une expérience que j'ai faite bien souvent comme conférencier, et la conférence, telle qu'elle doit être comprise aujourd'hui pour se distinguer d'un cours de Faculté ou d'une leçon de lycée, n'est guère autre chose que du théâtre : les sujets que l'on connaît le mieux sont ceux dont on parle le plus mal devant le public, *car on ne se rend plus compte de l'ignorance des autres*. Ne demandez jamais à un spécialiste de parler de sa spécialité devant un vaste auditoire: il sera ennuyeux et incompréhensible. On ne parle bien, devant un millier d'ignorants assemblés, que de ce que l'on sait à peine mieux qu'eux. Pour bien enseigner, il faut se souvenir encore de la manière dont on a appris.

Cette observation est si juste que, bien souvent, à entendre un élève du Conservatoire, vous pouvez reconnaître à quelle classe il appartient et de quel professeur il nous apporte la maladroite et servile imitation. Comment voulez-vous que M. de Féraudy nous offre jamais autre chose que de mauvais petits de Féraudy?...

Il est donc certain que le Professorat du Conservatoire devrait être recruté tout autrement qu'il n'est. Gardez les comédiens, si vous voulez, en leur imposant comme tâche unique et après s'être eux-mêmes assurés d'autres titres que des succès de scènes (car là on compare des valeurs qui sont incommensurables, bien jouer et bien enseigner), pour l'enseignement de mécanisme dont nous avons parlé. Mais, de grâce, adjoignez leur d'autres professeurs qui soient chargés de maintenir chez les élèves l'intelligence des textes ou même, tout simplement, l'intelligence.

Gaston Rageot.

LES LIVRES NOUVEAUX

Poésie

Maurice Brillant. **Musique Sacrée musique profane**. (Librairie Garnier frères).

Poète catholique, dont l'âme s'élève en de mystérieux plains-chants, M. Maurice Brillant a moins cru un volume de vers qu'un recueil de *proses* harmonieuses. N'attendons pas le respect de nos lois traditionnelles d'un auteur qui s'offre à nous comme musicien et nous donne des préludes, des nocturnes, des rapsodies. S'élevant par étapes, suivant l'exemple mystique du fameux Jean de la Croix, M. Maurice Brillant nous décrit [illegible] chute. La tension d'une âme vers le repos lumineux. Sa poésie est grave, ardente et fluide. Elle est même, comme toute poésie d'amour mystique, d'une suavité un peu voluptueuse. On dirait que le poète à force d'entendre des hymnes lithurgiques, a fini par être possédé de leur rythme. Nous sommes tout enveloppés de musique.

Georges Docquois : **Le Poème sans nom**. (Librairie Fasquelle).

C'est un roman d'amour, entièrement écrit en sonnets, comme ce dédicaceux [illegible] dont les vers sont restés dans nos mémoires. Pour perpétuer des souvenirs, deux poètes ont voulu graver des [illegible] dans la matière la plus dure et firent choix de la forme la plus rebelle. Tous deux, sans brûler une étape, ont noté avec précision toutes les évolutions d'une crise sentimentale. Mais là s'arrête la ressemblance. Autant le livre d'Auguste Angelier était chaste et tendre, et baigné de rêve, autant celui de Georges Docquois est âpre, violent et réaliste. C'est l'histoire d'un cruel amour, d'un amour où entre beaucoup de haine, d'un duel entre deux amants qui sont d'inséparables adversaires. C'est, en deux cent treize sonnets, un nouveau *Calvaire* décrit par un psychologue impitoyable. Ce *poème sans nom* pourra faire durer celui de l'auteur. Jamais poète plus vrai n'avait mieux enfermé [illegible] souvent définitifs.

[illegible] lambeaux [illegible] jamais palpitants de son cœur.

André Dumas.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Chronique Roumaine

La presse française, à deux exceptions près, n'a pas consacré à la mort de M. Take Jonesco l'attention que méritait la disparition de cet homme d'Etat. Deux jours après, des colonnes entières étaient réservées, dans tous les journaux français, à l'occasion du meurtre du maréchal Henry Wilson, à la biographie de l'éminent soldat britannique. L'un et l'autre pourtant étaient des amis de la France, l'un et l'autre avaient servi, de toutes leurs forces, chacun dans sa sphère d'action, la cause des alliés. Et certainement il est inutile de donner par des différences de traitement semblables au public roumain l'impression que l'attention de l'opinion française, reflétée dans la presse, est proportionnée moins à la valeur et à l'importance intrinsèques des personnalités amies qu'à la grandeur des pays dont ils sont les fils. Cependant, le peuple de France est fidèle dans son amitié, et la presse française, à l'occasion de la mort de M. Take Jonesco, n'a pas été dans son ensemble un miroir exact du pays, où cette perte a été beaucoup plus sincèrement, plus profondément regrettée que ne l'a [illegible] voir la semi-indifférence [illegible] à l'égard de l'homme d'Etat roumain.

***

C'est pourtant, à un moment où la France a tant d'ennemis, un des amis les plus ardents, un ami passionné et éclairé à la fois, du peuple français et de sa civilisation, qui disparaît avec Take Jonesco. C'est lui l'homme qui, aux premiers jours de la guerre, a dit : « Je préférerais voir mon pays vaincu aux côtés de la France et des Alliés plutôt que vainqueur aux côtés des Allemands ». C'est Take Jonesco et Jean Bratiano, l'actuel président du Conseil, qui, au début du conflit, lorsque le vieux roi Charles, au Conseil de la Couronne réuni à Sinaïa, voulut faire jouer le traité d'alliance liant la Roumanie aux puissances centrales, conjurèrent le danger en imposant la neutralité. Pendant les deux années qu'elle dura, et tandis que le gouvernement roumain était obligé de garder la réserve et le silence les plus complets sur les questions tant internationales que roumaines mises au jour par le conflit mondial, Take Jonesco, dès les premiers mois de la guerre, incarna la plus claire expression de la conscience et de l'instinct nationaux, et sa voix devint leur voix. Par elle, les aspirations séculaires obscures du peuple roumain furent clamées avec une splendeur, une force, une beauté qui atteignirent parfois des accents sublimes. A cette heure-là, Take Jonesco était le plus grand orateur de la Roumanie. Il était dans la force de l'âge, en pleine vigueur physique et spirituelle, à l'apogée de son talent et de son éloquence, en la maturité de son expérience d'homme politique et d'homme d'Etat. Il aurait eu raison de croire que sa force était suffisante pour l'action qu'il voulait entreprendre. Cependant, cet homme qui n'était pas un modeste, fut, à ce moment-là, lorsqu'il s'agit de s'adresser au pays, plus que modeste, humble. Il fallait réveiller, créer dans le peuple roumain la volonté d'entrer en guerre aux côtés des alliés. C'est lui qui conçut l'idée de cette action, qui en prit l'initiative; mais pour la réaliser, il considéra ses forces insuffisantes. Sacrifiant son amour-propre blessé, il se réconcilia, en faisant le premier pas, avec son plus grand ennemi, avec celui qui l'avait le plus terriblement attaqué pendant de longues années : Nicolas Filipesco. Alors commença dans tout le pays leur fameuse campagne, qui figurera avec honneur dans l'histoire roumaine. D'un bout à l'autre de la Roumanie, ils allèrent dans toutes les villes, dans toutes les régions, pendant deux ans, prononçant d'innombrables discours enflammés, expliquant le sens des événements, galvanisant les consciences et les cœurs, mobilisant moralement tout le peuple, apôtres éperdus de passion d'une religion nationale qui plaçait, au-dessus même de l'intérêt du pays, son honneur. Aussi, quand M. Jean Bratiano, qui pendant ce temps, en secret, poursuivait l'action diplomatique pour l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés des Alliés, appela la nation aux armes, fut-elle debout d'un seul bond, comme un seul homme, car le dernier paysan du fond des Carpathes connaissait déjà, grâce à Take Jonesco et à Nicolas Filipesco, les buts suprêmes qu'on devait aller réaliser pour l'avenir de la race. Et à ce moment, l'identification, dans l'esprit du peuple roumain, entre les intérêts de la Roumanie et ceux de la France était, grâce à eux, si complète, que la *Marseillaise* devint, avec le « Réveille-toi, Roumain », un chant national. D'ailleurs, dès que l'Allemagne eut déclaré la guerre à la France, Take Jonesco avait renvoyé à Guillaume et à François-Joseph, dans un geste qui eut un retentissement mondial, les insignes des ordres que les deux empereurs lui avaient autrefois personnellement conférés. Enfin, en 1915, Take Jonesco prononça, à la Chambre des Députés, pendant deux séances de trois heures chacune, un discours sur la position de la Roumanie à l'égard de la guerre mondiale qui constitue un des plus hauts sommets, le plus haut peut-être, de l'éloquence roumaine, en même temps qu'une des plus belles pages d'histoire politique internationale que la guerre ait inspirées. Ce discours a été traduit dans les principales langues de l'Europe. Rarement on a défini depuis lors avec autant d'éloquence, les principes qui étaient en présence, le sens profond de la guerre et, en ce qui concerne la Roumanie, l'heureuse concordance entre l'honneur, le devoir et l'intérêt nationaux.

Pendant la guerre, Take Jonesco a été un des principaux éléments de la résistance politique et morale de la Roumanie contre l'ennemi. Enfin la victoire vint et, avec elle, la réalisation du but pour lequel Take Jonesco avait tant lutté : le petit pays d'avant la guerre devint la grande Roumanie d'aujourd'hui. Alors, devenu ministre des affaires étrangères, il put mettre à exécution un plan qu'il avait conçu, en 1918, à Paris, avec M. Benes, lorsque les deux tiers de la Roumanie étaient encore occupés par les armées de Mackensen et que la Tchécoslovaquie n'existait même pas : ce plan, ce fut la création de la Petite Entente. Comme, en 1914-1916, il avait parcouru la Roumanie pour la convaincre d'entrer en guerre, de 1919 à 1921 il parcourut l'Europe pour la persuader que la Petite Entente était un instrument de paix. De Paris à Prague, puis à Varsovie, puis à Rome, et de nouveau à Paris et à Londres, il défendit le nouveau groupe de nations du centre et du sud-est de l'Europe, et il eut la satisfaction de voir reconnaître son importance et son utilité pour la sauvegarde de la paix dans cette partie du continent. Aujourd'hui, la Petite Entente est un organisme solide et fort, dont la valeur et le pouvoir d'action apparaissent de plus en plus clairement. C'est pourquoi les partisans de la paix et du maintien des traités ne sauraient jamais être trop reconnaissants aux deux hommes d'Etat.

L'un d'entre eux, M. Take Jonesco, disparaît aujourd'hui prématurément. La Roumanie, dont il a augmenté le prestige international par son propre renom de grand Européen, fait en lui une perte irréparable. La France gardera aussi la mémoire de celui qui, plus que tout autre, a vu en elle une vraie patrie, une mère tendrement chérie et servie avec enthousiasme et filial dévouement.

E. A.

Chronique tchécoslovaque

La stridente désharmonie par laquelle s'est terminé le Congrès des Associations pour la Société des Nations a eu, dans la politique intérieure du pays, une répercussion prolongée. Ayant abusé de la bonne foi un peu naïve et mal informée de quelques délégués étrangers,

les pangermanistes de Bohême, camouflés en pacifistes pour la circonstance, se sont sentis encouragés. Aussitôt le congrès terminé, ils ont ouvert au Parlement une véritable offensive contre la République et contre les traités de paix. Ils ont continué à jouer la comédie des opprimés, surtout au point de vue scolaire. Dans un excellent discours nourri de chiffres, M. Srobar, ministre de l'Instruction publique, a démontré combien leurs doléances étaient erronées. Evidemment, le nombre de classes allemandes a été réduit, pour la simple raison qu'elles manquaient d'élèves, les élèves tchèques qui les fréquentaient ayant passé dans les écoles tchèques nouvellement créées. Mais la République est encore loin d'avoir redressé tous les torts accumulés pendant les longues années du régime austro-magyar contre la population tchécoslovaque. A chaque instant encore, les députés tchèques sont obligés d'attirer l'attention du ministre sur des faits qui démontrent combien il reste encore à faire pour qu'on ait réparé tous les torts de l'ancien régime dans les contrées de population mixte.

En effet, malgré tous les efforts du gouvernement, l'enseignement allemand jouit toujours d'une situation privilégiée. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de citer quelques-uns des chiffres donnés à la tribune par M. Srobar.

D'après la situation du 1er décembre 1921, sur un budget de 597.620.904 couronnes, affecté aux écoles primaires en Bohême, 64,13 % revenait aux écoles tchèques, 35,87 % aux écoles allemandes, bien que le pourcentage correspondant au nombre des habitants aurait dû être de 66,6 pour les Tchèques et 33,03 pour les Allemands.

M. Srobar cite des exemples plus frappants encore pour la Slovaquie, où l'enseignement slovaque dut être créé de toute pièce, et où il ne reste encore que trop de vestiges de l'ancien régime magyar. Ainsi, par exemple, à Kosice, où les Tchécoslovaques forment 60,9 % de population, ils ne possèdent que 36,1 % des classes primaires, tandis que le reste, soit 63,9 % de classes, revient aux Magyars. Il est évident qu'il y a encore beaucoup à faire pour arriver à la simple équité. Citons maintenant quelques chiffres pour l'enseignement secondaire. En 1917-18, il y avait une école secondaire tchèque pour 42.400, alors qu'il y avait une école secondaire allemande pour 23.700 habitants. Cet état de choses a été amélioré un peu, mais pas entièrement, il y a, maintenant, une école secondaire tchèque pour 34.300 habitants, tandis que les Allemands en possèdent une pour seulement 26.900 habitants.

Les Allemands sont toujours favorisés. Il y a, à Prague même, pour 30.000 Allemands, 10 établissements d'enseignement secondaire, soit 1 pour 3.000 habitants ; or, pour 650.000 Tchèques, il y en a 32, soit 1 pour 20.300 habitants. En Moravie, où les Allemands forment 19,6 %, ils possèdent 34,4 % des écoles secondaires ; en Silésie, où ils forment 34,1 % de la population, ils ont 54,5 % des écoles secondaires. Dans la République entière, les Allemands forment 25,3 % de la population, mais possèdent 31,1 % des écoles secondaires, 33,3 % des écoles commerciales et des écoles industrielles.

Si l'on a supprimé, pour des raisons d'ordre financier et administratif, une partie des classes allemandes devenues inutiles faute d'élèves — ce qui d'ailleurs arrive rarement pour bon nombre de classes tchèques — le gouvernement a, au contraire, créé 14 écoles nouvelles lorsque le besoin s'en est fait sentir, ce qui est la meilleure preuve qu'il ne peut être question d'une oppression.

Que l'on me pardonne ces statistiques quelque peu fastidieuses : il m'a semblé nécessaire de citer ces quelques chiffres du discours de M. Srobar ; ils jettent une lumière crue sur les doléances de la malheureuse minorité allemande en Tchécoslovaquie, et si tous les membres d'un congrès destiné à préparer l'entente parmi les peuples avaient médité sur ces réalités, ils n'auraient pas été dupe des pseudo pacifistes allemands.

Exaspérés par ce discours qui écrasait leurs mensonges, les nationalistes allemands ont haussé le ton. L'occasion s'est présentée bientôt. Poursuivant l'exécution de son programme de rachat des chemins de fer privés, le gouvernement a présenté un projet de loi sur l'étatisation de la petite ligne Usti-Teplice. Comme ce projet devait être discuté en même temps que le projet touchant le remboursement partiel de l'emprunt de guerre austro-hongrois, les Allemands voulaient établir un lien entre les deux projets, espérant, par un marchandage, faire élever le taux du remboursement de l'emprunt.

Le gouvernement ayant refusé de se prêter à ces combinaisons, ils se sont livrés à la Chambre à des violences sauvages et à des injures d'une grossièreté répugnante. Ils n'ont cependant pas empêché le Parlement de voter le rachat de la ligne Usti-Teplice. Quant au remboursement de l'emprunt de guerre autrichien, le gouvernement a fait preuve d'une générosité dont il a été mal récompensé. Il offrait aux porteurs de titres de l'emprunt qui, cependant, avait été émis pour perpétuer l'ancien régime, de les rembourser, jusqu'à la concurrence de 75 % à condition qu'une somme équivalente au montant du remboursé serait souscrite au comptant à une nouvelle rente tchécoslovaque. Une exception était faite pour les petites fortunes. Il ne s'agissait, au fond, que de donner une preuve de loyalisme envers l'Etat qui consentait à prendre une charge de 4 1/2 milliards à laquelle il n'était nullement obligé en vertu des traités. Or, les Allemands, refusant une fois de plus la main qu'on leur tendait, le gouvernement a retiré son projet. Reste à savoir si la population allemande de Tchécoslovaquie sera contente de ce résultat de la politique pangermaniste. Il semble d'ailleurs qu'une scission est en train de se produire au sein des partis allemands, qui séparerait les pangermanistes impénitents des éléments modérés et raisonnables. Il est temps que les Allemands prennent garde, car le gouvernement qui, tant de fois, a fait preuve de modération et de bonne volonté, qui s'est attiré des critiques très vives parce qu'il tolère trop, lui reproche-t-on, les provocations constantes et systématiques des Allemands, pourrait bien être forcé de céder devant la pression de l'opinion publique et de changer de méthode.

H. [illegible]

BULLETIN MARITIME

Les Ports moyens : Boulogne, Cherbourg

BOULOGNE

Boulogne est le deuxième port d'escale et le premier port de pêche maritime de France ; sa situation, à trois heures de Paris et de Londres, en fait le rival de Calais pour le transit franco-anglais de passagers.

De 1814 à 1913, le total des sommes consacrées à ce port a été de près de 72 millions de francs et il restait à dépenser, au début de 1921, 21.828.000 francs. En raison de son excellente position comme port d'escale, Boulogne devra recevoir des améliorations analogues à celles auxquelles il a été procédé pour le port de Douvres, en particulier en ce qui concerne l'approfondissement de la rade destiné à permettre l'accès des grands navires.

Les caractéristiques du port de Boulogne sont les suivantes :

Tirant d'eau maximum 8 mètres. (Un mouillage extérieur est dragué à 9 mètres. Le port de marée a 4 mètres de tirant en morte-eau.)

Deux bassins, mesurant respectivement 140 et 170 m de longueur.

Le nombre des postes pour navires de mer est de 33 dont 14 de plus de 6 mètres de tirant d'eau.

L'outillage comprend 54 grues de puissance moyenne, 3 grues de grande puissance et 5 engins de radoub.

Les principaux travaux en cours ou à exécuter sont : l'élargissement du chenal intérieur, la construction d'une gare transatlantique, le raccordement entre les gardes de Boulogne et les voies ferrées du bassin Loubet.

CHERBOURG.

Cherbourg est notre plus grand port d'escale et de vitesse des lignes vers l'Amérique (7 grandes compagnies étrangères en avaient fait leur port d'escale avant la guerre). Du seul fait de ses avantages naturels ce port, bien que dépourvu d'outillage, était passé au troisième rang des ports français pour le mouvement maritime : 4.645.000 tonnes en 1913.

Les dépenses consacrées à ce port de 1814 à 1913 ont été de moins de 9.000.000 de francs. En 1919, le montant des travaux d'amélioration et les dépenses d'outillage s'élevaient à 800.000 francs. Ce sont là des chiffres beaucoup trop faibles si l'on considère que la rade de Cherbourg, d'une superficie de 1.500 hectares, fort bien abritée, permet d'escompter un vaste développement maritime et commercial de ce port.

Pendant la guerre, quelques aménagements ont été exécutés, notamment l'établissement de voies ferrées nouvelles. Un poste spécial pour la réception des tanks-steamers à grand tirant d'eau a été établi le long de la jetée de Querqueville, en rade de Cherbourg.

Les caractéristiques de ce port sont les suivantes :

Conditions d'accès :

Tirant maximum en morte-eau ordinaire	5 m. 50
Tirant maximum en vive eau ordinaire ..	7 m. 15
Largeur maxima	15 m.
Tirant d'eau maximum pour le déchargement de la jetée	7 m. 50
Tirant d'eau normal	7 m.

Tirant d'eau dans les diverses parties du port :

Les fonds naturels atteignent : 12 mètres à l'ouest et 8 mètres à l'est.

L'accès est facile par tous temps aux paquebots de 50.000 tonnes.

Les installations d'accostage pour navires pétroliers comportent deux môles de 11 mètres de profondeur.

Nombre de postes pour navires de mer : 18 postes dont 12 de moins de 6 mètres de tirant d'eau.

Longueur accostable des quais aux navires de mer : 1.950 mètres.

Nombre de grues de puissance moyenne : 25.

Engins de grande puissance : ceux de l'Arsenal affectés aux besoins militaires.

Engins de radoub : une forme de radoub de 80 mètres de longueur et de 14 mètres de largeur.

Sous réserve de l'accord du département de la Marine, la Chambre de Commerce a donné son adhésion au projet suivant d'extension : jetée de 1.320 mètres enracinée dans les rochers nord-ouest du fort des Flamands avec une ou plusieurs darses ouvertes au nord, avec terres-pleins et voies ferrées.

Il est à prévoir, de ce fait, pour frais de premier établissement, une dépense de 20 à 25.000.000 de francs.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Des renseignements très circonstanciés ont été fournis sur cette Compagnie à la dernière assemblée générale des actionnaires, aussi bien par le rapport du Conseil d'Administration que par les explications du Président.

Au cours de l'exercice 1921, la flotte s'est augmentée de sept navires : *Paris*, *Lamoricière*, *De La Salle*, *Kentucky*, *Ohio*, *Sonora* et *Vermont*; ces trois dernières unités sont des navires anglais acquis dans des conditions favorables et d'une jauge brute totale de plus de 5.000 tonneaux chacun.

Le *Kentucky*, du même type que le *Missouri*, a été livré par les chantiers de Saint-Nazaire (Penhoët) ; sa jauge brute est de 7.109 tonneaux.

Le *De La Salle* est un paquebot mixte entré en service en octobre 1921, d'une jauge brute totale de 9.114 tonneaux, construit en Angleterre, comme le *Lamoricière*, paquebot type *Duc d'Aumale*, d'une jauge brute totale de 5.005 tonneaux, aménagé pour utiliser indifféremment le charbon ou le mazout.

Enfin, le *Paris*, le plus grand paquebot français, a pris son service en juin 1921 sur la ligne postale Le Havre-New-York.

On se rappelle avec quelle faveur a été accueillie la mise en ligne de ce magnifique paquebot, dont la jauge brute totale est de 36.558 tonneaux et qui chauffe au mazout.

Au 1er janvier 1922, la Compagnie avait encore en construction en Angleterre un paquebot mixte, type *Rochambeau* agrandi, qui portera le nom de *De Grasse*, et un paquebot pour les lignes du Centre Amérique appelé *Cuba*.

En ce qui concerne les lignes postales, 91 voyages ont été effectués en 1921 sur la ligne de New-York par les paquebots : *Paris* (8 voyages), *France*, *Lafayette*, *Lorraine*, *Savoie*, *Rochambeau*, *Chicago*, *Touraine*, *Niagara*, *Roussillon*, *La Bourdonnais*, ainsi que le *Leopoldina* (affrété ex-allemand) ; 19 voyages sur la ligne de Cuba-Mexique et les Antilles par les *Lafayette*, *Espagne* et *Flandre*, et 24 voyages sur Colon avec les paquebots *Haïti*, *Puerto-Rico*, *Pérou*, *Navarre*, *Macoris* et *Martinique*.

Valeurs de Navigation

7 Juillet 1922.

Compagnie Fraissinet	662
Messageries Maritimes	165
Mixte	183
Transatlantique	139
Transports Maritimes	660

L'Imprimeur-Gérant : A. DESNOËS.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité, Ateliers : 26-28, Boulevard du Château, Angers
Bureaux : 2, Rue Monge, Paris, Ve

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 15 60e ANNÉE 5 AOUT 1922

LA RECONSTRUCTION ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE

Il y a quelque dix ou douze mois, déjeunant à Albert Gate, dans cette ambassade (par extraordinaire bien située celle-là, et bien habitée, encore qu'on y chiffre trop et mal) mais étriquée, pauvrement entretenue, et chichement représentative, ainsi que sont à peu près toutes nos maisons de France à l'Etranger, je me souviens d'avoir eu pour commensal un parlementaire ami, lequel doit être aujourd'hui quelque chose comme ministre, et qui me faisait part de cette importante découverte : « Décidément les Français ne voyagent pas assez ! »

Ne pense-t-on pas qu'en ce truisme ingénu pourrait bien être l'explication de beaucoup des mécomptes et meschiefs dont pâtit notre politique étrangère, ou du moins ce que l'on nomme telle?

Depuis que la Société des Nations m'a, provisoirement, annexé, elle me donne, concurremment à mes obligations professionnelles, l'occasion fréquente de franchir les frontières, de m'entretenir avec des étrangers, amis, alliés d'hier, neutres, ou même adversaires, et de constater, hélas! combien le monde, et d'abord l'Europe, s'habituent de plus en plus à penser, parfois à agir, sans nous, sinon contre nous.

Il y a là quelque chose de proprement incroyable et la stérilité de ce qu'on appelle notre propagande demeure pour moi le plus hermétique des mystères. Rapportant son budget, je sais aussi bien que quiconque le prix de revient de son effort; connaissant, estimant et aimant ceux qui s'acharnent à cet effort, je ne puis concevoir les motifs d'un rendement si décourageant.

Si, malheureusement, de Cannes à La Haye, la position politique de la France n'est guère en progrès, sa position morale s'est pourtant améliorée au cours de ces dernières semaines.

Le cynisme et la maladresse des représentants des Soviets, le masque définitivement jeté par l'Allemagne banqueroutière, et les inquiétudes qu'y provoquent des restaurations monarchiques imminentes, les débats à la Chambre française sur les responsabilités de la guerre, la haute personnalité du chef de notre gouvernement, ont mis notre cote à la hausse.

Les échecs, partiel de Washington, totaux de Gênes et de La Haye, ont montré que c'est nous qui avions raison et nous ont permis de marquer un succès; mais succès à propos duquel certains disent qu'il pourrait bien être à la Pyrrhus, commencent à nous en vouloir d'avoir eu trop raison, nous reprochent de dire toujours « non » à tout et de n'avoir jamais dit « oui » à rien, ni rien proposé que de négatif.

Qu'il y ait là iniquité flagrante, nul Français ne le contestera; mais ce n'est pas la question. Notre politique ne peut être faite seulement d'étonnements, d'indignations, de regrets ou de reproches; elle ne peut se renfermer dans la peau de chagrin d'un nationalisme bougon et à œillères; elle ne doit plus méconnaître qu'il ne demeure aujourd'hui, sur aucun terrain, une seule question qui n'ait des antennes internationales,

qui surtout puisse être considérée et traitée par nous sans égard à l'opinion du monde, et d'abord à l'opinion de nos amis.

Et cette opinion — il faut bien avoir la hardiesse de la dire enfin — traduit une impression hélas ! trop générale de déception, d'agacement et d'irritation.

Déception, après nous avoir vu guider les peuples libérés vers la victoire et gagner la guerre, de nous voir depuis trois ans abandonner la direction et ne pas gagner la paix.

Agacement de nous entendre réclamer notre dû, sans que notre débile propagande réussisse ou même s'efforce assez à convaincre le monde de la légitimité de notre créance.

Irritation, inévitablement consécutive à cette carence des missionnaires de notre Droit, de voir nos résistances, dont on ne sait pas le bien-fondé, à accepter, avec une compensation générale de toutes les dettes de guerre, une purge partielle et volontaire de notre hypothèque sur le Reich.

L'on peut bien dire, à l'heure actuelle, que le maximum (minimum minimorum pour nous!) à quoi se résignerait, même chez nos meilleurs amis, l'opinion européenne (dont nous n'avons pas assez cure, et que nous ne renseignons même pas!) serait une combinaison dans le genre de celle du *Times :* Règlement à long terme de la dette anglaise vis-à-vis des Etats-Unis : règlement de toutes autres dettes interalliées par la remise aux créanciers de Bons de la série C, lesquels s'en iraient immédiatement, comme il sied, au marché des pieds humides de Capel Court et de Wall Street ; réduction de notre créance sur l'Allemagne aux seules réparations des dommages faits aux biens, avec large usage des prestations en nature, et recours, non plus à des prélèvements sur le fantôme des revenus nets d'un Reich socialisant et déficitaire, mais à des combinaisons directes et privées entre syndicats français et allemands; toutes combinaisons rendues de nouveau possibles par une intervention américaine consentant alors à aider une modeste revalorisation du mark et à conjurer la faillite économique générale allemande.

Car ce serait là, sans nul doute, une condition préjudicielle. La faillite économique est, en effet, dans le Reich, à la veille de succéder très vite à la faillite monétaire, en même temps que le flux des restaurations monarchiques, virtuellement faites en Bavière, toutes prêtes à se faire en Prusse et ailleurs, se heurterait aux reflux spartakistes, sporadiques mais redoutables, et déchaîneraient de par toute la terre allemande un ouragan qui balaierait tout, notre créance la toute première.

Je défie quiconque, à Londres, à Rome, à La Haye, à Madrid, à New-York, à Genève, à Stockholm, à Bruxelles même, a pu causer avec des interlocuteurs informés, d'apporter des retouches à ce sombre tableau.

Il heurte rudement les regards français, soit! mais vaut-il mieux continuer de les aveugler!

Sa composition, son trait, son coloris, sont pétris de mensonge et d'iniquité, soit encore! mais pourquoi, mais comment, avons-nous pu ne point les empêcher d'arriver à ce terme et surtout, pendant leur gestation, ne réussir à y rien retoucher ?

Notre propagande est stérile, voilà le fait et voilà l'explication.

Est-elle assez largement dotée? je le crois. Est-elle confiée à des mains inexpertes? Je ne le crois pas. Est-elle conçue logiquement? J'ai peur que non. Est-elle appliquée méthodiquement et par suite fructueusement? Je suis sûr que non. Elle est sporadique, elle est diffuse, elle a plusieurs corps et pas de tête; les Affaires Etrangères, l'Instruction Publique, le Commerce, les Beaux-Arts, se la disputent et n'en laissent que des morceaux sans force et sans vie; c'est un puzzle dont les éléments ne se joindront ni ne s'ajusteront jamais.

Jamais? pourquoi jamais? A ce corps foisonnant et dégingandé il n'est que de couper les membres inutiles et parasites, il n'est surtout que de mettre une et une seule tête. Celle qui mène le Quai d'Orsay est certainement aujourd'hui la plus solide du monde. Quelle belle et urgente tâche lui est ici offerte!

Et puis il faudra « choisir » les missionnaires du rayonnement français, renoncer à donner des prébendes à de malchanceux camarades gens de lettres, ne plus expatrier telle ou telle comédienne vénérable, qui, monument historique et immeuble par destination, devrait être classé depuis longtemps, secouer les routines de nos postes diplomatiques et en rajeunir les cadres. Il faudra « réaliser » qu'il y a eu la guerre et que plus rien ne vaut des méthodes, et pas grand chose des hommes d'antan. Il faudra enfin se pénétrer de la vérité de l'aphorisme de notre commensal d'Albert Gate « Les Français ne voyagent pas assez »; mais il faudra sélectionner heureusement les Français qu'on fera voyager.

Rien de tout cela n'est impossible, ni même extrêmement difficile. Mais, qu'on y prenne garde, rien n'est plus immédiatement nécessaire. J'ai constaté à plusieurs reprises que des véri-

tes, qui sont pour nous d'évidence et d'élémentaire justice, n'ont pas touché ni convaincu l'étranger, même le plus ami; bien plus, qu'elles ne lui ont jamais été dites, alors que les contre-vérités correspondantes les submergent depuis l'armistice. Il n'y a qu'un mot : c'est trop bête! il faut que cela change, et tout de suite!

Qu'on en juge : je parlais, il y a dix jours, à La Haye, répondant à l'invitation de la Ligue « La Hollande à l'Etranger ».

L'auditoire était de qualité; il comprenait, avec le Ministre des Affaires Etrangères Van Karnebeck, plusieurs membres du Gouvernement, les représentants du corps diplomatique, et, par suite de la coïncidence avec la réunion de la Conférence d'Experts et avec la session de la Cour Internationale de Justice, de nombreux membres de ces deux importants organismes.

Maintes fois, au cours de ma causerie, j'ai eu cette impression, décevante et irritante jusqu'à l'exaspération, que, de ce que je disais, et qui me paraissait un rabâchage de vérités premières, une grande part, la plus grande part et la plus importante, n'avait *jamais* été dite à mes auditeurs.

Or ces auditeurs constituaient une élite internationale remarquablement sélectionnée. Que l'on juge du reste de l'opinion d'une masse moins éclairée! Et que l'on s'étonne de voir l'Europe contester le Droit de la France!

Notre Droit? Elle ne le sait pas; notre propagande ne lui en a jamais parlé ou du moins elle ne s'est jamais fait entendre.

Le résultat? Alors que notre créance au titre des réparations jouit à nos yeux d'un évident et éclatant privilège, elle se confond, dans la quasi-unanimité de l'opinion européenne, avec la masse des créances diverses et formidables nées de la guerre et de sa liquidation. Et l'étranger tout entier s'énerve et s'irrite de nous voir refuser cette compensation générale et paritaire des dettes internationales, qui serait pour nous une iniquité et un désastre, mais que les autres, tous les autres, trouveraient si commode !

Ab uno disce omnes : Voici un Européen du Nord, riche et généreux, qui pendant la guerre a donné, sous toutes les formes, son concours à la cause française et qui, au lendemain de ma Conférence de La Haye, après avoir paru l'approuver et avoir bien voulu m'en féliciter, m'écrit cependant une lettre trop symptomatique, dont j'extrais ceci :

« Comme vous, je suis d'opinion que le Gouvernement du Kaiser est *débet* à la guerre, mais la partie démocratique du peuple allemand a chassé ce Gouvernement avec lequel la France ne voulait traiter et a proclamé la République.

« La proposition de Wilson fut acceptée par les Allemands; mais que fit la République française, qui n'aurait jamais gagné sans l'aide de l'Amérique? Elle désavoua Wilson et c'est elle qui devint à son tour la nation militaire. Au lieu d'aider la nouvelle République allemande à se consolider, elle exige d'elle des paiements qu'elle ne peut pas effectuer.

« Si la République allemande tombe, à qui la faute? Et si la République française fait faillite par le faillissement germanique qu'elle provoque, à qui la faute? La Valuta française tombe chaque jour, mais la France ne s'en soucie. Elle, autrefois le pays des nobles cœurs, exige plutôt, comme Shylock, la livre de viande du corps de son adversaire et oublie que vache morte ne donne de lait ».

Est-il possible d'imaginer, non seulement des interprétations plus injustes, mais même des affirmations objectivement plus erronées?

Pour reprendre la formule de mon correspondant : A qui la faute? A la propagande allemande, certes! Elle sait et fait son métier. Pourquoi la nôtre ne sait-elle pas et ne fait-elle pas le sien? Comment a-t-elle pu laisser un esprit, une conscience, un cœur, pétris d'amitié française s'oblitérer et se corrompre à ce point?

Il n'est jamais trop tard pour bien faire et, encore qu'il y ait un désappointement singulièrement humiliant à voir qu'un modeste clou, planté, il est vrai, pour la première fois, quarante-trois mois seulement après l'armistice, ait pénétré si peu avant, il faut taper et retaper sur le clou, il faut absolument l'enfoncer.

Il est dit dans Bossuet que la répétition est la modalité la plus puissante de la rhétorique. Et donc ce qu'il semble que nous n'ayons même pas dit encore, il faut le dire enfin, le redire à satiété, sous tous les cieux, dans tous les tons, sous toutes les formes.

Mes auditeurs de La Haye n'ont pas eu tous la tête aussi dure ni le cœur aussi fermé que le décevant correspondant dont on vient de lire la lettre. J'ai bien senti que certains arguments portaient, surtout celui de la responsabilité originelle allemande, et plus encore celui du systématisme des destructions allemandes. Dans un auditoire qui contenait des boches, des bochisants et des bolcheviks, ils ont impressionné, sinon tout de suite convaincu, une incontestable majorité, par leur bonne foi, par leur équité ; pourquoi a-t-il fallu que ce soit aussi par leur nouveauté ?

Nous n'avons certes pas l'outrecuidance de les

proposer comme un thème-type de ce qu'il faut dire à l'étranger; nous croyons cependant qu'il peut y avoir quelque intérêt à les reproduire, à titre de timide exemple de ce qui, une fois par hasard, a paru émouvoir, un instant, l'esprit de quelques étrangers. Et c'est pourquoi nous donnons ici, dans sa forme immédiatement sténographiée, le texte même de cette causerie.

*
* *

Excellences,
Mesdames,
Messieurs,

Je ressens vivement l'honneur que vous me faites (1) en m'appelant à prendre la parole au sein d'une de vos plus solennelles réunions.

Ai-je besoin de dire quelles affinités, lointaines et profondes, font un trait d'union si fort entre l'âme de mon pays et le cœur du vôtre?

On nous a, dès les bancs de l'école, appris à regarder votre noble terre comme la Patrie de l'honneur et le berceau de la liberté. La ferveur de votre patriotisme, votre volonté tenace et farouche de garder, envers et contre tout et tous, votre indépendance, l'impétus — impétus à votre manière, à la fois enthousiaste et raisonnée — qui vous jetait les premiers au péril de la mer, en même temps qu'à la découverte et à la fécondation des mondes nouveaux, tout cela nous a, dès l'adolescence, appris à ne prononcer le nom de votre Pays qu'avec respect et amitié.

Ajoutez-y cette poésie forte et douce qui monte irrésistiblement du traître enchantement de cette mer, rude et belle, sur laquelle vous avez pied à pied conquis votre terre pour les fertiles travaux de la Paix, et défendu votre autonomie, dans la gloire, affreuse toujours et parfois magnifique, des guerres.

Dirai-je aussi que celui qui vous parle en ce moment est un fervent pèlerin de la Hollande, et qu'il a très souvent répondu aux appels de la sérénité de ses paysages, de la splendeur de son art, de la bonté de son cœur?

Au temps où tous les Français ne s'aimaient pas, alors que de bien absurdes querelles forçaient beaucoup des leurs, et des meilleurs, à prendre l'amer chemin de l'exil, certains ou certaines, me tenant de très près, sont venus vous demander l'hospitalité. Vous la leur avez donnée, si généreuse et si douce, que je bénis l'occasion qui m'est offerte ce soir de vous apporter le tribut de ma gratitude, et que, bien vraiment, permettez-moi de le dire, je sens que c'est un ami qui va parler à des amis.

*
* *

Lorsqu'à un Conférencier l'on vient demander une causerie, on le fait généralement de longues semaines à l'avance; car il n'est personne, autant qu'un débitant de paroles volantes, qui ait à prévoir de loin l'emploi de son temps.

Après s'être assuré le principe de son concours, on lui demande quel sujet il a l'intention de traiter.

Et alors, pour peu qu'il ait de prudence, il choisit, pour y pouvoir évoluer, un domaine le plus vaste possible.

Nous vivons si intensément, en effet, et si vite, la face des événements dont le torrent nous entraîne et nous submerge peut changer, en quelques semaines, si totalement, qu'il convient de garder la plus grande souplesse possible d'adaptation et la plus large faculté de choix.

C'est ainsi que vous imaginez aisément que je n'aie point la prétention de traiter, en sa totalité, cet immense et terrible problème dont l'énoncé figure au programme de ce soir : « La reconstruction économique de l'Europe ».

Il vous faudra déjà bien assez de résignation pour me donner le loisir de n'en traiter que la partie qui m'en a paru la plus essentielle : celle où je vois, d'une part, à toute possibilité de reconstruction, une condition préjudicielle, je veux dire l'amélioration, et d'abord la définition, des situations respectives de la France et de l'Allemagne ; — d'autre part le rôle de premier plan que, dans la reconstruction du monde et d'abord de l'Europe, peut et doit jouer cette institution, si jeune et si prodigieusement neuve, mais, à mon sens, si pleine de sagesse, si grosse d'espérances, si forte déjà de réalisations, et qui s'appelle la Société des Nations.

*
* *

Il y a pourtant des conditions générales, des principes d'une application quasi universelle, que je dois d'abord rappeler.

C'est presque lieu commun de répéter que la base de la vie des peuples et de leurs rapports est, aujourd'hui plus que jamais, leur vie économique, et qu'il n'y a point de paix possible entre eux sans l'ajustement de leurs intérêts. L'Economique, surtout dans un monde dont l'économie a été ravagée par la guerre, commande à la Po-

(1) Conférence sur la Reconstruction économique de l'Europe, donnée à la Haye, le 8 juillet 1922, à l'Assemblée de la Ligue « la Hollande à l'Etranger. »

litique. L'organisation économique doit escorter, et parfois précéder, pour la rendre seulement possible, toute organisation politique.

Ce serait vous faire injure que plus insister; vous êtes dès longtemps avertis à ce sujet. Vous avez connu les résolutions de la conférence de Bruxelles; vous avez lu, ces jours derniers, celles de la Commission économique de Gênes; vous savez ce qu'ici même, à La Haye, voudrait ou devrait élaborer la conférence d'Experts, laquelle pourtant, tout comme on avait malheureusement fait à Gênes, ne semble guère s'ingénier qu'à résoudre l'insoluble question russe! Quoi qu'il en soit, c'est sur un terrain qui vous est déjà familier que vont pouvoir maintenant se confronter ces faisceaux de principes et de recommandations.

Il y a là une manière de « Credo » économique dont les articles devraient être désormais comme des articles de foi pour tous les esprits de sens droit et de bonne volonté.

Rappelons les principaux :

Les banques d'émission doivent être soustraites à toute influence politique;

Dans les pays où un institut d'émission n'existe pas encore, il devrait en être établi;

Les monnaies européennes doivent être, *actuellement*, basées sur l'étalon-or, et les pays qui se sont écartés de ce système devraient y revenir le plus tôt possible;

Toute tentative d'assainissement de la monnaie et d'un retour à l'étalon-or effectif ne peut réussir que si la situation des finances publiques elle-même est assainie; et avant tout les dépenses et les recettes doivent être équilibrées normalement;

Les dépenses et la consommation doivent être réduites;

Il est inutile de chercher à limiter les fluctuations du change en imposant un contrôle artificiel des opérations de change;

La condition essentielle de l'octroi de crédits à un pays est le rétablissement de l'ordre dans les finances publiques;

Toutes mesures tendant directement ou indirectement à provoquer l'inflation de la circulation fiduciaire doivent être rigoureusement bannies;

Les dépenses ordinaires ne peuvent pas être couvertes par le produit de l'emprunt.

Sur ces huit articles l'accord est à peu près unanime; sur d'autres points, la doctrine n'est pas encore tout à fait fixée.

C'est ainsi que les résolutions de Gênes admettaient explicitement qu'il pourrait y avoir faute constant à lui-même.

Les temps sont révolus, en effet, où les peuples pouvaient se renfermer égoïstement dans leurs frontières, sans jeter, et de tous côtés, leurs regards sur le monde ambiant: il n'est plus aujourd'hui, dans aucune nation, aucune question, même de celles dites nationales, qui n'ait des antennes internationales; il n'est plus un seul problème qui, dans ses prémisses, ses développements, ses solutions et ses répercussions,

*
* *

Si nous nous reportons en effet à trois ans en arrière, si nous revivons par la pensée la période qui a immédiatement suivi l'armistice du 11 novembre 1918, l'immense soulagement ressenti par la conscience et par le cœur du monde entier à la pensée qu'on avait cessé de s'entretuer et de déshonorer la terre par les destructions imbéciles et impies qui ravageaient sa face, nous devons reconnaître avec une infinie tristesse combien nous sommes loin des espoirs, ou des illusions, qui avaient alors été conçus.

Je pense que ce qui doit le mieux permettre de mesurer l'espace qui a séparé les lèvres de la coupe, c'est la différence entre ce qu'on avait follement imaginé que pourrait être la Société des Nations, et ce que la difficulté des temps lui a permis, en fait, de devenir.

Cette Société des Nations, bien qu'elle soit déjà en forte et saine croissance, et qu'il ne doive plus exister désormais, n'en déplaise aux nationalismes égoïstes et exaltés, aucune possibilité de la tuer, elle est pourtant encore adolescente et frêle, elle est encore méconnue et combattue.

Et cette méconnaissance, et cette animadversion, en même temps que de l'ignorance épaisse qui obscurcit trop d'esprits à son sujet, proviennent surtout, je crois, des trop grandes impatiences et des trop vastes espoirs qui avaient salué son avènement.

Rien n'est plus dangereux pour elle que cette illusion insensée que des bandes de loups ravisseurs allaient, du jour au lendemain, pouvoir devenir des troupeaux d'agneaux bêlants, que toute guerre était désormais impossible, et que la paix universelle allait descendre du ciel, comme par une sorte de miracle transformant, de fond en comble, la nature même de l'homme.

Je dénonçais, naguère, à Genève, la cruauté périmée du vieil adage « *Si vis pacem para bellum* » et je proposais, pour devise même de la Ligue des Peuples, la nouvelle formule, à la fois idéale et positive, « *Si vis pacem, para pacem.* »

Pour vouloir et pour avoir la paix, ce n'est pas la guerre, c'est la paix qu'il faut préparer ; nous sommes là-dessus tous bien d'accord.

Mais, comme toutes les préparations, celle-ci suppose et impose de la méthode, c'est-à-dire de la relative lenteur. Le progrès ne se fait que pas à pas ; et, à vouloir décréter, par une fantasque idéologie de l'esprit, la paix universelle, sans méthode, sans tempérament, sans étapes, il faut bien prendre garde que l'on courrait vers le plus grave des risques d'augmenter la possibilité même d'une reprise de la guerre universelle.

Pacifiques, certes ! nous le sommes avec acharnement ; car, si nous n'avons pas dans l'esprit et le cœur une volonté tenace de paix, nous n'avons même pas le droit de parler de reconstruire l'Europe. Mais, pacifistes, nous ne voulons l'être qu'avec prudence ; et, dans cette marche à tâtons, où nos chevilles n'ont point fini de saigner ni nos genoux de fléchir, vers l'étoile,

éblouissante mais si lointaine, nous voulons nous rappeler que l'on ne viole pas la nature, qu'on n'accélère pas arbitrairement ses évolutions, et qu'au demeurant, si le vieux précepte est vrai : « *Natura non facit saltus!* » le progrès humain, lui non plus, ne saurait procéder par bonds hasardeux ou précipités.

*
* *

Et alors, je dois maintenant déclarer que c'est selon cette règle, de sagesse féconde, que se poursuivra la marche de la France vers la limitation de ses armements.

Ce problème du désarmement est, de toute évidence, de ceux qui d'abord conditionnent la reconstruction économique de l'Europe ; car il est trop clair que, si les budgets de défense nationale des grandes puissances gardent longtemps leur ordre de grandeur actuel, la restauration de leurs finances et par suite la reconstruction économique générale deviennent des problèmes quasi insolubles.

Il est vrai qu'en France, en particulier, nous avons, Dieu merci, réalisé, en quatre ans, des réductions importantes. De 36 milliards en 1918 nos dépenses militaires sont, en 1922, descendues au-dessous de 4 milliards; et si vous comparez les budgets d'avant-guerre, 1913, à ceux d'aujourd'hui, 1922, vous constatez que l'augmentation du budget français de défense nationale n'atteint que 90 % ; alors que le coefficient d'augmentation moyen de toutes choses s'élève aujourd'hui en France à 285 % ; alors que, d'autre part, les majorations correspondantes sont, pour les Etats-Unis, pour l'Angleterre, pour l'Espagne, pour le Japon, pour l'Italie, respectivement de 174, 181, 275, 290, et 390 % ; alors que la France, avec 1.823 millions de francs-or, n'occupe que le quatrième rang dans l'ordre des dépenses militaires du monde, après le Japon (1.900 millions), la Grande-Bretagne (4.300 millions), et les Etats-Unis (6.100 millions) ; alors que, pourtant, elle est contrainte à demeurer, un peu partout dans le monde, et à demeurer à peu près seule, le gendarme des Traités.

Il n'en est pas moins vrai que son budget de défense nationale demeure bien écrasant! Et on nous le reproche, un peu par système, j'allais dire par habitude!

Mais, dites-moi, ne croyez-vous pas que personne, plus que les Français eux-mêmes, n'en sent l'écrasante pesanteur ?

Et alors cette limitation, qui donc la souhaiterait avec plus de ferveur que ma Patrie ? Aux épaules d'aucune autre les armes ne sont, depuis plus longtemps, plus lourdes; des veines d'aucune autre les armes n'ont fait jaillir plus de sang généreux ; et donc la France aspire plus ardemment que toute autre au moment où elle pourra laisser enfin tomber des pièces de son armure.

Mais, par fidélité due à la mémoire des héros qui sont tombés, par fidélité à l'idéal même auquel ils ont voué leur sacrifice, il faut que ces pièces de l'armure ne tombent qu'à bon escient, c'est-à-dire qu'à la fidélité aux morts vienne s'ajouter la sécurité des survivants.

Quand tous les peuples du monde, ou, d'abord, quand tous les peuples de l'Europe, y compris l'Allemagne, se seront volontairement courbés sous la loi, juste, généreuse, et sage, du Covenant de la Société des Nations ; quand, en particulier, ils auront accepté et appliqué ce principe du respect des engagements signés qui, à l'article premier de ce Covenant, en marque comme la pierre angulaire, la France achèvera de limiter son armement, dans la mesure de sécurité intérieure et extérieure que prévoit d'ailleurs, très expressément, le Covenant lui-même.

Car la France veut la paix, la France veut la politique qui mène à la paix, je vous en apporte ici l'affirmation solennelle.

Et je ne m'abaisserai certes pas à protester, une fois de plus, contre l'accusation insultante et mensongère d'impérialisme et de militarisme proférée contre ma Patrie, si forte il est vrai, mais si douce dans sa force, si résolument et si absolument pacifique. Je redirai seulement que nul n'aime ni ne veut la paix plus que la France, parce que nul n'a plus souffert de la guerre, parce que nul n'a plus de sanglantes raisons de contempler avec horreur la perspective de la revoir.

Mais, ainsi que le veulent ses traditions et son honneur, la France doit se garder, quand ce ne serait que pour garder les autres, et vous-mêmes ! Elle a conscience d'avoir sauvé, hier, la cause du Droit des hommes et des peuples, et celle de leurs libertés Ne vous étonnez donc pas, réjouissez-vous bien plutôt, de la voir continuer à réclamer aujourd'hui ce poste d'honneur et de péril. Et aidez-la à s'avoisiner de l'heure où cette faction pourra se faire moins lourde à ses épaules robustes et meurtries.

*
* *

Il serait malheureusement vain d'escompter, dans un avenir immédiat, la souhaitable création, déjà proposée par la France à la Confé-

rence de la Paix, d'une force internationale, mise à la disposition de la Société des Nations pour garantir la sécurité de tous et garder la paix du monde. Ce n'est pas tout de suite que la réduction des dépenses militaires navales et aériennes viendra aider à rétablir l'équilibre des budgets, et donc à reconstruire l'économie générale du monde.

Les possibilités de cette reconstruction, pourtant, sont dominées par une autre nécessité primordiale, qui devrait, elle, pouvoir être satisfaite plus vite, je veux dire *le règlement des dettes de guerre.*

Tant que les bilans des puissances ayant été mêlées à la grande tragédie traîneront le poids insupportable de tant et tant de milliards, toute reconstruction reposera sur des sables mouvants. Et alors, l'on comprend la fièvre avec laquelle financiers et économistes marchent dans la voie, tout indiquée pour des techniciens se bornant à des vues techniques, des règlements *par voie de compensation.*

Si vous considérez en particulier la situation, active et passive de la France, et si vous la chiffrez valeur 1922, vous constatez que, d'une part, ses dettes vis-à-vis des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne avoisinent, en valeur nominale actuelle, la somme de 25 milliards de marks-or; tandis que, d'autre part, l'état des payements, dit de Londres, qui fait la loi présente des parties, comporte les dispositions nécessaires pour recouvrer sur l'Allemagne une créance de l'ordre de grandeur, en valeur escomptée actuelle, de 50 milliards de marks-or, sur lesquels les 52 % de la France représentent 26 milliards.

En prenant pour unité le mark-or, et en valeur escomptée actuelle, la France devrait donc 25 milliards, on lui en doit 26; les dommages aux biens résultant des dévastations de la guerre sont évalués pour la France à environ 30 milliards ; il s'en faut donc de 4 milliards de marks-or que la créance française sur l'Allemagne atteigne le montant des dommages causés aux seuls biens, et pas un pfennig ne servirait à couvrir les pensions et allocations. Et, encore une fois, la dette extérieure de guerre serait nominalement presque égale à la créance extérieure.

Devant une telle situation, il est manifeste que ce règlement général *par compensation,* vers lequel les conclusions du Comité des Banquiers récemment réuni à Paris s'étaient inclinées, suivant une pente naturelle et trop facile, menaient vers la plus grave des injustices et vers la ruine irrémédiable de mon pays.

C'est aussi qu'il y a une *différence d'essence* entre la dette et la créance françaises

Le règlement intégral de la dette violerait, pour une bonne part, le vieil adage « *non bis in idem* »; et les flots de sang français, versé à peu près seul, avec celui du cher et noble peuple belge, et de la galante mais jusque-là minime armée britannique, pendant les trente premiers mois de la guerre, pour la cause commune du Droit et de la Liberté, je vous supplie d'estimer avec moi qu'ils ont déjà soldé une très forte partie de la facture aujourd'hui présentée.

Tandis que, bien au contraire, la créance, que des concordats successifs ont gravement mutilée déjà, qui n'est ni une amende de pénalité, ni une indemnité de guerre, qui ne permet pas de prévoir un centime pour les dommages faits aux personnes, qui ne couvre que les 6/7 des dommages faits aux biens, doit être recouvrée, sous peine, non seulement d'amener dans les finances françaises une détresse quasi désespérée (et par la, prenez-y bien garde, d'enlever de l'édifice qu'il s'agit de reconstruire l'une de ses pierres angulaires, sinon sa clé de voûte elle-même) mais aussi de violer toute logique et de meurtrir toute équité!

Car, Messieurs, si nous voulons nos réparations, — et ceci est de gravité suprême, — ce n'est pas tant parce que, si l'Allemagne ne répare pas, la France ne pourra jamais refaire le sang dont on a vidé ses veines, c'est surtout parce qu'un outrage intolérable serait infligé à l'idéal qui nous a donné la force de combattre et de vaincre, parce qu'il n'y aurait plus de justice dans le monde, ni de sécurité pour personne au monde.

Ah! je sais bien que, si l'Allemagne n'était pas tenue pour responsable d'avoir déchaîné le cataclysme en 1914, elle pourrait renier une signature qu'elle prétendrait lui avoir été extorquée par la force à Versailles ; mais ces responsabilités, elles ressortent, en même temps que des débats si émouvants et si lumineux qui ont fait se dresser hier devant la Chambre française, unanimement réconciliée, la maternelle image de la Patrie refaite une et indivisible, de la Patrie glorieuse et saignée, elles ressortent des innombrables documents, d'authenticité certaine, qui ont été publiés, avoués, commentés par des Allemands eux-mêmes. Elles ont d'ailleurs été formellement reconnues, signées par l'Allemagne à l'article 231 du Traité, et ultérieurement confessées par la majorité de son Reichstag.

Je sais bien aussi qu'une part de responsabilité générale, originelle, et lointaine, peut être

imputée à l'état du monde d'avant-guerre, à cette mèche perpétuellement allumée sur un baril de poudre, qui s'appelait la « paix armée ».

Je sais que certaines accusations de prodigalité ont pu être portées contre des dépenses françaises, étrangères aux réparations, et faites fin 1918 et en 1919.

Je sais qu'il a pu y avoir des réfections faites à coefficients majorés, ou des pensions insuffisamment justifiées.

Mais je sais aussi que, même en tenant tout cela pour vrai, les sommes dont, pour en tenir compte, il faudrait réduire notre créance, représentent moins de moitié du montant dont nous l'avons déjà réduite depuis Spa jusqu'à Londres; et donc, en définitive, aucun de ces arguments, dont la propagande adverse rebat à satiété vos oreilles et par lesquels elle voudrait troubler vos consciences, ne vaut, pratiquement, quoi que ce soit.

Je sais, enfin et surtout, que si nous avons droit de voir réparer les dévastations par ceux qui les ont commises — et il n'y a pas un seul Français, même communiste, même anarchiste, qui ne pense ce que je vais dire — c'est que ces dévastations ont été *systématiques*.

J'ai encore dans les oreilles les cris d'indignation des ouvriers qui servaient dans les rangs de mes soldats, quand ils voyaient ces mines noyées, ces usines éventrées et incendiées, ces outillages démontés jusqu'au dernier boulon, ces destructions et ces déménagements transformant, suivant une méthode et conformément à des ordres systématiquement donnés par le Haut-Commandement, en une table rase et en un désert, les sept départements industriellement les plus riches de mon pays.

Je revois aussi l'énorme stupeur dont s'élargissaient les yeux de mes paysans soldats, devant le bouleversement voulu des richesses du sol, devant les arbres fruitiers coupés à leurs racines, devant l'affront porté, par système et sans pitié, à la terre, à la terre sacrée, nourricière des hommes.

Et alors, je crois surabondamment démontré pour tout homme de bonne foi que le droit de la France aux réparations ne peut pas être contesté, pas plus que ne peut être déniée l'éclatante évidence d'un privilège de premier rang pour l'exercice de ce droit.

Georges NOBLEMAIRE,
Député,
Président de la Commission de Contrôle
de la Société des Nations.

(*A suivre.*)

L'AME ROUMAINE MODERNE

LE POÈTE MICHEL EMINESCO

Une édition nouvelle des poésies de Michel Eminesco, le plus grand, je dirai même le seul grand poète roumain, vient d'être publiée par la « Liga culturala » (la Ligue de culture intellectuelle) de Bucarest. Avant cette édition, il n'existait qu'un recueil plutôt populaire des œuvres de ce poète. Enfin aujourd'hui on annonce une nouvelle édition, illustrée, qui elle aussi semblerait devoir être digne de lui. Si une génération, séduite par les nouveautés que l'Occident lança à un moment donné pour en revenir aussitôt à une conception plus nouvelle et plus saine de la littérature, a presque abandonné Michel Eminesco, la suivante, mieux orientée, devait nécessairement se tourner vers le poète qui incarne ce que la tradition nationale avait de plus original et ce qui, dans les civilisations étrangères, pourrait être le plus utile au développement de ce fonds historique et traditionnel.

Bien qu'un essai de traduction française, ou peut-être même deux, aient été publiés depuis longtemps déjà, et que des pages du drame lyrique d'Eminesco figurent dans l'*Anthologie roumaine* que nous avons fait paraître avec M. Septime Gorceix, dont la traduction en vers serre de près l'original, il nous paraît utile d'informer le public français sur cette manifestation puissante de la force de création poétique d'une nation parente et amie, que fut l'œuvre du poète roumain. Et comme l'édition de la « Liga culturala », en restituant le texte authentique d'Eminesco, publie pour la première fois son œuvre dans l'ordre chronologique, si nécessaire pour la compréhension du drame littéraire et humain qu'elle représente, nous essaierons une explication psychologique du développement de cette poésie, toute nouvelle par sa touchante sincérité et son essor hardi.

L'influence française en Roumanie, à laquelle on ne saurait fixer un rôle assez grand dans le développement des lettres roumaines de notre époque, avait dégénéré, vers le milieu du XIXe siècle, en simple imitation stérile. La formule de Lamartine était à la disposition de tout rimailleur qui s'inspirait des modèles donnés dans ce genre par Bolintineanu. Ce poète facile et verbeux, au style diffus et de plus en plus banal, gagnait cependant les jeunes par sa sentimenta-

lité romantique et les retenait dans son sillage beaucoup plus que Basile Alecsandri lui-même, qui était cependant « le roi de la poésie » pour Eminesco lui-même. Roi sûr de son droit en vérité, réservé dans l'exercice de sa souveraineté, impassible sur le trône qu'il occupait par un acquiescement universel, peu soucieux de sourire à ses humbles sujets. Le style avait été, à cette époque, envahi par les diminutifs d'une langue qui ne s'y prêtait que trop, — ayant passé par les modes phanaristes de salons levantins, aux ombres solennelles falotes, — pour éviter le sentiment, la pensée et, en fait de technique, même la rime. Aussi ne distinguait-on plus, surtout dans les cénacles de Bucarest, le terme fraîchement importé de celui qui, faisant partie du fonds même de la langue, est seul capable de susciter ces émotions intimes qui sont le but de toute vraie poésie.

Michel Eminesco est né en 1850 à Botoshani, en Moldavie, ville toute pleine de vergers, de jardins aux plates-bandes dessinées à la mode archaïque, de grandes églises anciennes et de souvenirs historiques. Il appartenait à une famille de fermiers ruraux, dont le contact était presque quotidien avec la glèbe et avec ceux qu'elle retenait, de génération en génération, auprès d'elle, ses vrais fils laborieux et modestes. Mauvais « escholier », comme les chantres tout aussi amers et douloureux des désespérances du moyen âge, fils volage bientôt échappé à la tutelle paternelle, éternel chercheur de choses impossibles à travers une vie qui le dégoûtait, Eminesco, s'il n'exerça pas dès son adolescence tous les métiers, passa en tout cas par tous les avatars de ses propres caprices. Cependant, l'autorité d'un père sévère plus que celle d'une mère dont il a aimé l'abandon à son égard, le poussait à continuer ses études. Mais pas plus que l'enfant, le jeune homme ne pouvait s'immobiliser sur des bancs d'école. Il passa de Cernaoutz, en Bucovine autrichienne, à Blaj, en Transylvanie, en plein milieu roumain scolaire, paysan et clérical, avec ses écoles et ses chanoines groupés autour de l'église de style jésuite. Et si, dans la ville juive bucovinienne, aux maîtres d'école germaniques, il avait subi la séduction des grands romantiques de l'Allemagne — Heine sans son ironie et Lenau sans son isolement — il s'initia surtout, le premier, au cours de ses voyages, à la vie populaire roumaine dans toutes les régions occupées par sa race.

Souffleur d'une troupe d'artistes ambulants, amouraché d'une jeune première et ambitionnant lui-même des rôles de protagoniste, il ne se borna pas à répéter les vers des autres. Les siens ressemblaient à ceux qui formaient la littérature courante : soupirs lamartiniens et surtout imprécations byroniennes. Mauvais goût et mauvais style avant tout.

Il s'en guérit seulement à Vienne, comme étudiant bientôt initié aux luttes que l'Allemagne menait autour de l'interprétation des secrets inexplicables de la vie. Mais il y trouva aussi des Roumains de la monarchie des Habsbourg, des étudiants comme lui qui y avaient porté toute leur âme paysanne et s'ouvraient entre eux de toutes leurs espérances nationales. C'est là qu'il subit une transformation totale.

En octobre 1866, il écrivait un poème qui ne fut publié qu'en 1877. Une morte passe, et les termes de comparaison surgissent avec une vigueur unique. Le passage de la vierge : « Un cierge, qui veille sur les tombeaux humides », « un son de cloche dans les heures sacrées », « un rêve qui trempe son aile dans l'amertume ». Toute jeune elle a quitté ce monde à ce moment de la vie où « le ciel est une plaine sereine, aux fleuves de lait et aux fleurs de lumière » et où les nuages noirs eux-mêmes paraissent être « des palais sombres que visite l'un après l'autre la lune reine ». Mais la pensée du poète cherche à s'expliquer le mystère, et la mort lui paraît être la grande réalité qui délivre, « un chaos, une mer d'étoiles, un siècle fleuri de soleils », à côté de la vie, « marécage de rêves rebelles, vieux conte désert et trivial ». « Plutôt le néant qu'un rêve insipide ».

Peut-être certaines modifications furent-elles apportées plus tard au texte initial. Peut-être que cette onde de pessimisme schopenhauerien ne fut-elle que passagère, car le premier morceau lyrique paru dans les « Entretiens littéraires » ne raconte qu'un chagrin d'amour qui commence par la Vénus antique et la Madone de Raphaël pour flétrir « la face pâle d'une maladive ivresse » de la femme qui l'a trahi, et pour finir par l'adoration de celle qui, « démon », est devenue « sacrée par l'amour ».

Ce n'était guère là la poésie de l'époque. Contre elle, contre l'esprit même qui prédominait, il rompt une lance dans ses « *Epigones* » en glorifiant, devant leur prétention vaine, la génération antérieure qui, « perdue dans des pensers sacrés, conversait avec l'idéal ».

La grande inspiration poétique se poursuit pendant toutes ces années à partir de 1870. Il donne d'abord une grandiose description de l'Egypte, qu'il n'avait jamais vue du reste, mais dont son imagination est capable d'évoquer « le

ciel de feu et d'or, « les fleurs comme des joyaux », sur les rives du vieux fleuve tutélaire, « aux sources sacrées », le « rose flamant » traversant les ondes jaunes à la clarté des étoiles. Au milieu du tableau, la vision de Memphis surgit avec ses temples à travers les colonnades desquelles passe dans la nuit le défilé solennel des Pharaons morts, pendant que le roi rentre dans sa pyramide « vêtu d'or rouge et de pierres rares », pour y chercher son propre passé et retourner à l'époque où il régnait sur les nations.

Le lendemain de la Commune de Paris, les idées sociales commencent à hanter l'esprit de ce pèlerin en imagination aux tombes millénaires de l'archaïque Egypte. Dans un poème plus étendu, *Ange et démon*, à côté de l'image de la blonde enfant royale qui prie dans l'église « au dôme attristé par les lueurs jaunâtres des cierges brûlant près des autels », les « longues ailes d'ombre levées vers le ciel » appartiennent au démon de la Révolution, à celui qui « réveille dans les peuples l'étincelle de la destruction et sème dans les âmes ravagées les pensées rebelles ». Et celle qui a refusé l'hommage d'amour du « pâle roi à la couronne antique » admire de tout son cœur l'instigateur qui provoque les grands changements, qui « agite le présent par la gloire de ses idées contre tout ce qu'ont accumulé les siècles successifs et les fronts grandioses » : monté souvent sur une barricade, il se drape avec fureur dans le drapeau rouge et son front rude, vaste, sillonné de rides, faisait penser à une nuit noire traversée de tempêtes : « ses yeux lançaient des éclairs et sa parole éveillait la fureur de la plèbe ». Mais, lorsque la maladie a terrassé l'apôtre du renouveau violent de l'humanité, qui sent douloureusement le néant de son œuvre, une consolation lui est accordée : l'amour se penche sur son agonie sous la douce figure de l'enfant royale. Et ce sujet sera repris avec encore plus d'ampleur quelques mois plus tard, en 1874, dans le poème *Empereur et prolétaire*, qui évoque l'image des agitations parisiennes sous le second empire, le triomphe solennel et vain du « César pâle, plongé dans ses pensées, taciturne et humilié » par la prévision des vagues populaires menaçant son trône, l'explosion des passions destructives, lorsque « les tours pareilles à des cierges noirs, brûlent dans le vent » et que « les bataillons de la plèbe prolétaire » traversent les « rues rouges de flammes aveuglantes ». Et voici le tableau final : sur le rivage d'une mer aussi triste que celle qui accompagne du bruit de ses ondes le désespoir du roi Lear, l'empereur déchu comprend enfin le sens du sort des œuvres humaines — la philosophie allemande de la dernière phase l'a bien dit à son interprète roumain — : c'est le spectacle éternellement changeant des fleurs qui reviennent pour mourir, en grande partie stériles, des illusions fugitives, impériales ou révolutionnaires, recouvrant le même néant de cette vie du monde qui n'est au fond qu'un « rêve de la mort éternelle ».

Cette philosophie désespérante était imposée au poète par le déséquilibre d'un corps souffrant et par un mystérieux héritage que devaient partager plusieurs membres de sa famille, mais il était encouragé aussi, on doit le reconnaître, par le cercle littéraire de la revue à laquelle il s'était attaché, cercle composé et surtout dirigé par des adeptes du mouvement d'idées correspondant d'Allemagne. On ne peut pourtant pas s'empêcher d'entrevoir une conviction personnelle ou au moins une compréhension sympathique des idées de renversement social dans l'ample phrase poétique qui plaide, au nom des déshérités, contre « l'ordonnance cruelle et injuste partageant le monde en miséreux et riches », demande l'égalité des jouissances et, s'élevant contre tout ce qui entretient la suprématie de la classe dominante, va jusqu'à inciter à « briser la statue nue de la Vénus antique, les toiles où l'on voit des corps de neige, car elles éveillent dans l'âme l'idée fatale de la perfection humaine et font tomber dans les griffes de l'usure les filles du peuple. »

Mais le milieu — un milieu de conversations ironiques, d'indifférence, de satiété à l'égard des systèmes généraux, un milieu capable d'une compréhension médiocre, dans un pays de quasi-servage rural et de bourgeoisie étrangère, pour les grandes convulsions sociales de l'Occident, n'était guère en état de soutenir des élans aussi puissants que celui qui soulevait ce professeur ridiculisé de collèges pour enfants riches, ce bibliothécaire passionné pour des questions de sanscrit et amoureux de manuscrits en vieille écriture cyrillienne et le portait vers ce que la pensée moderne avait de plus hardi dans tous ses domaines. De plus, il y eut encore un autre puissant motif pour le détacher de ces préoccupations qui, plus que l'éternelle dénégation opposée à la vie elle-même dans son principe initial, auraient donné à son esprit un ressort permanent d'énergie créatrice. Ce fut l'amour, l'unique et grand amour de son existence, dont il devint bientôt le maître presque exclusif.

Au milieu de cette petite ville de Jassy, dans la maison d'un professeur de physique septua-

génaire et morose, il rencontra une enfant de vingt ans, une enfant rieuse, aux lourds cheveux d'or, aux yeux de pervenche, que le poète chantera, pupille d'abord, femme ensuite et mère de deux enfants qui ne pouvaient pas retenir son âme auprès de l'époux sénile. On connaît l'idylle, — devenue plus tard, pour des motifs banals, un drame, — par des lettres assez quelconques, par la réponse poétique de l'adorée aux chants du fidèle de cette passion. La Véronique de la religion de son cœur surgit, dans le vide de son existence, « blanche comme la neige de la nuit, douce comme un jour d'été ». « Démon aux grands yeux », elle se révèle comme une autre incorporation de son ange gardien : « car toi, tu es lui ». Elle l'invite dans les profondeurs intimes de cette nature roumaine, de cette vieille forêt déserte qui sera désormais l'abri de son bonheur et le refuge de ses souffrances. C'est un peu la dame du moyen âge qui abandonne le château pour courir les sentiers à cheval, auprès de son ravisseur. Les fleurs de tilleul, dont il désirera la chute lente sur sa tombe, se répandent en pluie d'or sur l'or des boucles blondes. Le lac romantique ne manque pas, et sur ses ondes la main blanche sème les fleurs rouges. Le rêve des forêts de hêtre « les embrasse de son mystère ».

Dès 1876, la note mélancolique réapparaît, non plus seulement à cause des fatalités inéluctables de la grande illusion du monde, mais encore par la faute de cet amour bientôt désabusé. Il est seul près du « lac bleu couvert de nénuphars ». Dans sa maison solitaire, il invoque vainement le retour des consolations disparues; il est vieux comme l'hiver et quatre-vingts ans semblent peser sur ses épaules. La rue elle-même évoque des apparitions. La forêt, elle, n'a cure du passage des choses et des ans; elle l'appelle pour lui parler d'éternité par la voix qui vient de ses lointains. L' « Océan de glace » l'emprisonne cependant et, criant le désespoir de n'avoir pas été compris, il sent en lui les blasphèmes des ancêtres daces contre le don divin mais mensonger de l'existence : « Je veux traverser le cours de mes années évincé par tous, jusqu'à ce que j'aie senti mes yeux devenir secs de toute larme, que dans chaque homme de ce monde je trouve un ennemi, que j'arrive à ne plus me reconnaître moi-même, que le supplice et la douleur rendent mes sens insensibles comme la pierre, que je puisse maudire la mère que j'ai aimée : alors seulement, lorsque la haine la plus âpre me paraîtra amour, peut-être oublierai-je ma souffrance et pourrai-je mourir »... « Et si je meurs à ce moment, étranger et sans foi, qu'on jette dans la rue mon indigne cadavre et toi, ô mon Père, donne la couronne la plus précieuse à celui qui excitera les chiens à dévorer mon cœur et à celui qui me jettera des pierres à la figure ; daigne, Seigneur, lui accorder la vie éternelle ».

Ces lignes, qui fixent une superbe attitude, furent écrites en 1879. Mais à travers cette souffrance qui devait le mener à la folie finale et à une mort prématurée dix ans plus tard, la puissance créatrice prenait le dessus. Elle donnait, en 1876, les grandes légendes de « Calin » et des « Revenants ». Calin, c'est le visiteur mystérieux qui, à travers les barreaux du palais, surprend le cœur de la fille d'empereur, qui l'abandonne, pour revenir ensuite, bien tard, et retrouver dans une maison paysanne, par une « grise soirée d'automne », un visage douloureux penché vers un enfant qui est le sien. Les « revenants » c'est la tragédie du roi Arold, « maître sur les Avares », qui ne veut pas se séparer de son épouse morte, qui invoque les puissances infernales pour la ramener à ses côtés et qui traverse la nuit noire, lui-même un fantôme au cœur glacé, se dirigeant vers le tombeau, pendant que la nature pleure « la reine belle et sainte et le roi enfant des forêts de sapins » et sur son siège de pierre le prêtre païen reste oublié par la fuite des siècles, « la barbe jusqu'au sol et les sourcils sur la poitrine ».

Dans ces deux poèmes, Eminesco montre une profonde connaissance, un sens subtil de la nature de son pays, du caractère de ses légendes, de la vie modeste des villages roumains. Maître d'un vers tout nouveau, il en fait l'expression d'une poésie unique par sa profondeur et sa délicatesse. L'interprète poétique de l'essence intime de toute une nation s'était formé. Il avait tout ce qu'il lui fallait pour se maintenir comme un des plus grands poètes de son époque.

Il n'en fut pas empêché seulement par la tragédie de son amour. Influencé par ses amis, il fut amené à la politique, qu'il concevait comme une lutte sans trêve et sans merci pour le triomphe de principes immuables qui peuvent se résumer ainsi : adoration de la race pure, culte des traditions et surtout aversion pour la phrase libérale. Rédacteur du *Timpul* à Bucarest, ville modernisée, qui n'avait rien des séductions archaïques de sa Moldavie, il trouve, au milieu d'un travail quotidien qui l'épuise, l'énergie qu'il faut pour évoquer le prince du XIVe siècle combattant en héros contre les païens, sans cesser d'être « un

vieillard si simple dans sa parole et son vêtement », les amants du moyen âge dans le château du bord du lac, mais tout cela seulement comme termes de comparaison écrasants pour un présent qu'il abhorre et foudroie de ses malédictions. Une fois seulement, avant les derniers accents lyriques et son chant funéraire écrit en 1884, — « et quand je serai poussière, — dans le calme du soir — creusez-moi une tombe — sur le rivage de la mer », — il retrouve une superbe sérénité pour présenter le drame de son amour dans le symbole du « luceafar », de « l'astre » éternel évoqué par la jeune fille d'empereur à sa fenêtre, et qui est prêt à donner son immortalité pour un moment d'amour, mais aperçoit, du haut de sa voie céleste, un page riant qui a remplacé sa présence divine auprès de l'enfant de la terre. Et les paroles de sa sentence tombent lourdes sur l'insuffisance et l'infirmité des humains : « Vivant dans votre cercle mesquin, — le hasard vous domine, — alors que dans ma sphère je demeure — immortel et glacé ».

Il l'était devenu lui-même avant d'entrer dans les ténèbres de la folie et de la mort.

N. Iorga,
Membre de l'Académie roumaine.

AUTOUR DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Il y a des grincheux qui s'en vont, répétant que la vieille civilisation bourgeoise de l'Occident est irrémédiablement condamnée, et que de toutes parts se multiplient les symptômes de décomposition prochaine.

Et pourtant, jamais peut-être, les meilleurs esprits ne se sont attachés avec plus de foi et d'espoir à la solution des problèmes les plus essentiels et les plus redoutables. S'il est vrai de dire qu'une époque dépourvue d'agitations révolutionnaires — dans le sens élevé, je veux dire intellectuel du mot — est une époque plate et sans vie, profonde, au moins, on ne saurait prétendre que *les problèmes de la pédagogie* traversent en ce moment une période de stagnation. Les « Compagnons » viennent de publier leur deuxième volume (1), et il faut espérer qu'il en viendra d'autres, car il ne fait qu'indiquer certaines solutions et certaines voies. Et partout, dans des livres et dans des revues, que d'idées nouvelles et hardies, que d'aperçus vers des possibilités, rêves aujourd'hui encore, réalités de demain !

Sans doute, et au risque même de manquer de respect aux choses du passé, sans doute faudra-t-il détruire beaucoup avant de bâtir l'Université nouvelle ! Peu à peu, les idées hardies qui épouvantent les vieux bergers, en travaillant obscurément les esprits, deviendront des idées-forces. Tous ces mots répétés et répercutés par la presse et la littérature pédagogique, et jusque dans le roman et au théâtre : éducation sociale, éducation de la personnalité, humanités modernes, éducation par le travail productif, école unique, ce ne sont que des mots, des étiquettes si l'on veut, mais dont il émane un pouvoir suggestif qui peu à peu gagne les esprits les plus béatement satisfaits et les plus indifférents.

Le salut viendra-t-il des dominants d'aujourd'hui, c'est-à-dire de la bourgeoisie riche et cultivée ? D'aucuns se refusent à le croire. Il faut avoir beaucoup souffert, il faut être très mécontent du présent pour trouver en soi la saine impulsion révolutionnaire sans quoi il n'y a pas de progrès possible. Les « Compagnons » sont de la génération qui a fait la guerre. Au moins, ceux-là *savent* et *veulent*.

Il y a des impiétés nécessaires. Si tout n'est pas mauvais dans ce qui fut, il serait néfaste de s'attarder à de stériles regrets. Nulle part, le danger de s'enlizer et de s'endormir du lourd sommeil de la routine n'est aussi grand que dans l'enseignement. L'Ecole, chose étonnante, est presque toujours en retard sur la vie ; ses institutions et ses idées dominantes reflètent presque toujours l'état d'esprit d'hier ou d'avant-hier. Or, il est bon qu'une partie des intellectuels soient toujours en avance sur les autres, sinon toujours pour leur montrer avec sûreté les directions nouvelles, du moins pour les secouer et les tirer de la léthargie inévitable. Et plutôt que de les accuser de manquer de respect au passé, il faut se féliciter de leur jeune ardeur. L'avenir presque toujours a donné raison tôt ou tard aux idées qui un jour avaient soulevé des clameurs indignées ou rencontré d'ironiques haussements d'épaule. Certes, il n'est que juste que nous payions parfois un tardif tribut de reconnaissance à ceux qui nous ont précédés ; à y regarder de près, il y a dans les problèmes de réformes que l'on agite à l'heure actuelle, bien des idées que l'on trouverait déjà chez Montaigne, chez Rousseau, chez Pestalozzi ou chez Herbart, et dont nous attendons toujours la réalisation.

* *

Il y a de la mélancolie dans les idées de réformes. Les idées les plus élevées et les plus désintéressées,

(1) *L'Université Nouvelle*, Les applications de la doctrine. Fischbacher, juillet 1919.

souvent ne supportent guère la contingence des réalités quotidiennes. Trop souvent, les parents, peu soucieux des buts lointains et des conceptions généreuses, ne réclament qu'une chose : c'est que l'enseignement secondaire, le plus tôt possible et le plus rapidement possible, procure à leurs enfants les parchemins nécessaires pour une carrière lucrative. Rien de plus légitime ; mais aussi, rien de plus difficile à concilier avec les exigences de la haute culture désintéressée. La question des Humanités se pose une fois de plus avec une singulière acuité. De quelque côté qu'on l'envisage, il faudra bien se résigner à des sacrifices et à des coupures.

Tous ceux qui ont jamais enseigné ont fait la douloureuse expérience que nos élèves, depuis des années, nous écoutent d'une oreille plus distraite et qu'ils ont l'esprit ailleurs. Le nombre a singulièrement diminué de ceux qui considèrent les années passées dans les lycées comme les plus fécondes et les plus belles de leur vie.

Le but essentiel de l'enseignement devrait être d'éveiller pour la vie la curiosité intellectuelle des enfants. Qu'importent un peu plus ou un peu moins de connaissances, pourvu qu'en nous quittant les bacheliers emportent pour la vie la soif de savoir et le besoin d'approfondir leur culture sans lesquels les carrières les plus élevées ne sont que des métiers ! Il est bon que nous fassions notre examen de conscience. Et il n'est pas inutile de redire ce qui fut dit tant de fois. Et puis, on a trop rarement eu recours à ceux-là mêmes qui connaissent le mieux les résultats et les vices de l'enseignement, c'est-à-dire les élèves intelligents. Les hommes mûrs ont beau remonter le fil de leurs souvenirs et se rappeler ce qui jadis les révoltait ou les ennuyait sur les bancs des lycées, ils risquent de fausser ces souvenirs par la distance des années et par leurs idées actuelles. Trop rarement on a demandé l'avis des élèves intelligents des classes supérieures ; des referendums de ce genre donneraient des résultats parfois étonnants, et pourquoi négligeables ? Il y en a qui apportent à nos leçons une intelligence avertie ; il y en a qui supportent malaisément la marche lente et prudente du lourd mécanisme.

Nous discutons, nous écrivons, nous palabrons, pendant qu'insensiblement la jeunesse nous échappe, attirée par les mille voix du dehors et par les bras puissants de la vie innombrable. Il y a beaucoup trop de romantisme et de sentimentalité dans les tendances obstinément conservatrices. On dirait qu'on a peur de certains mots.

Il est superflu de discuter à perte de vue sur l'antithèse traditionnelle ; idéalisme — utilitarisme. La vérité et la sincérité sont parfois l'idéalisme le plus élevé ; et par exemple, la vérité et la sincérité nous obligent d'avouer franchement que les humanités anciennes, si on ne leur vient point en aide, sont près de mourir. Qu'on leur vienne en aide résolument : qu'on réserve à une élite très restreinte cette noble culture du passé, qu'on cesse de la ravaler au niveau de tous les petits bourgeois qui ne demandent au lycée que des parchemins. Il est vain de s'attendrir encore, à l'heure où impérieusement les nécessités de la vie exigent un changement d'aiguillage radical.

*
* *

L'on voudrait que l'enseignement secondaire formât, non plus des élèves brillants qui dans les fêtes scolaires descendent des estrades avec des livres rouges et or dans les bras, mais *des hommes*.

Qu'avons-nous fait, — en dehors des belles déclarations de principe — pour le caractère, les sens, l'homme physique et social ? A l'homme livresque d'hier, il faut opposer encore et toujours l'homme tout court, tel que l'éducation anglo-saxonne, non point complète, certes, mais supérieure à celle du continent, s'efforce de le former ; à la seule instruction, l'éducation ; au seul savoir, le savoir-faire ; à l'égotisme, pour ne pas dire égoïsme, le sens social ; aux humanités anciennes, il faut, sinon opposer, du moins juxtaposer les humanités modernes et surtout françaises, dont les richesses morales et intellectuelles sont trop peu exploitées. Cela, tout le monde le sait et le dit, de même que l'on s'accorde à condamner le verbalisme et le caractère passif de l'enseignement. Tout le monde sait que seul le travail personnel des élèves est un travail productif et éducateur : mais au fond, et à de rares exceptions près, qu'avons-nous fait de plus que de reconnaître le mal ?

Il nous faudrait encore, pour être justes envers les individualités supérieurement douées, assouplir le rouage administratif de l'enseignement, et créer des *classes mobiles* pour élèves hypernormaux. Sans doute, l'éducation collective est faite pour tout le monde. Mais cela n'est qu'un mot. Les grands talents font partie de « tout le monde », et la société moderne a tout intérêt à favoriser la sélection des intelligences hypernormales. Mais cela bouleverserait les programmes et la belle unité des établissements et des classes ? L'unité abstraite ne convient pas toujours à la réalité de la vie, qui est variation et diversité. Un exemple : à quoi bon forcer des élèves très doués pour les langues et la littérature, à piocher, durant des années les mathématiques, qui, telles qu'elles leur sont présentées, ne les intéressent que médiocrement ? Ce qui au contraire les intéresserait, ce serait, dans les classes supérieures, un cours réduit, où ils apprendraient l'essentiel, où ils serait initiés à la

valeur intellectuelle et pratique des mathématiques. Il leur suffirait de savoir ce que c'est, et un cours réduit au minimum nécessaire leur donnerait la culture formelle mieux et plus vite que des centaines de thèmes appris et oubliés aussitôt.

*
* *

Je crois que la *bifurcation* proposée par les « Compagnons » sera la solution véritable de demain : après l'école primaire unique, — non pas comme l'entendent les « Compagnons », mais *dans les mêmes locaux*, quoi qu'en pensent les mamans très distinguées, — il y aurait deux ordres du Secondaire :

L'Enseignement professionnel. — Les Humanités

Je n'ignore pas que la grande difficulté, c'est de convaincre les parents de la vanité des parchemins, qui ne répondent en rien à une véritable *culture*. Le bachot, voilà l'éternel objectif. Peut-être que les bouleversements économiques, durant la guerre, auront ouvert les yeux à beaucoup de parents. S'ils tiennent à un titre, qu'on en trouve un pour l'ordre du professionnel ; mais pour sauver les humanités, pour en écarter les non-valeurs, qui dans le professionnel feront probablement d'excellentes études, il faut que l'accès aux humanités soit rendu plus ardu. Le seul privilège de l'argent ne suffit pas. Si l'administration n'a pour but que de peupler les classes des établissements, il est vain de discuter des réformes.

*
* *

Mais quoi qu'il en soit décidé dans l'avenir, il faudra réduire tous nos programmes. Trop longtemps, nous avons confondu l'enseignement encyclopédique et cinématographique avec la culture véritable. Ce n'est pas la quantité du savoir, mais la qualité qui importe, ainsi que le degré de maturité intellectuelle. Posez à des candidats au bachot de timides questions sur tant de faits appris durant tant d'années, la réalité désolante vous apparaîtra aussitôt. Dans la pensée des néo-humanistes du XIXe siècle, la culture universelle devait être non une accumulation de connaissances stériles, mais la formation même de la pensée. C'était un noble idéal, ou plutôt une belle illusion. Qu'est-il arrivé ? Où sont les types de jeunes gens qui ont réalisé cette belle formule ? Nos élèves sont devenus des lexiques. On en est arrivé à se demander si cette culture universelle était possible. Que de fois des professeurs ont renouvelé les mêmes doléances ! Nous tournons les pages et les pages, hâtivement, pour abattre la besogne prescrite par des programmes touffus et tendus jusqu'à en éclater. Nous sommes loin d'être libérés des excès de l'esprit scolastique, et la somme de savoir que nous exigeons de nos élèves effraie les esprits les moins timorés. Avouons que nos élèves apprennent des milliers de détails dans le seul but de les savoir pour la leçon suivante ou pour un examen.

Entre tant de branches, de professeurs, de méthodes, quel lien y a-t-il ? Depuis que Herbart a réagi contre les erreurs du néo-humanisme de son fameux principe de concentration, qu'a-t-on adopté de plus que le nom ? Chaque professeur enseigne sa spécialité, soucieux uniquement, car c'est la loi, de « faire son programme ». Comment des connaissances aussi multiples et souvent si indigestes pourraient-elles concourir harmonieusement à former un esprit, c'est-à-dire un homme ?

Débarrassons nos programmes de tout ce qui est strictement superflu, et l'on verra que c'est beaucoup ; ayons le souci d'orienter les études vers ce qui est raisonnable et possible. Ce n'est qu'à ce prix encore que l'on trouvera le temps indispensable pour la culture physique, que ce soit la gymnastique en plein air, les sports ou le travail manuel. Il y a des années que tout le monde reconnaît la nécessité d'une culture physique sérieuse : or, de quel nom désigner les « cours de gymnastique » qui figurent sur nos programmes ?

Dans certaines branches, on a introduit depuis des années des travaux pratiques. Il en faudrait partout. Le principe est le même pour tous les enseignements; il n'y a que les modalités qui varient. Éveiller chez les enfants le sens et le goût du travail personnel, au lieu de leur faire seriner des leçons apprises : cela est clair. Ce qui l'est moins, c'est la manière de s'y prendre. Il y a des maîtres qui répriment sévèrement toute manifestation, bruyante ou non, d'une personnalité tranchée, toute hardiesse de pensée. Et pourtant, qu'y a-t-il dont on fasse plus de cas, à l'heure qu'il est, dans la littérature et dans la vie ? Rarement, nos élèves ont l'occasion de poursuivre le fil de leurs idées, de parler, de les discuter avec le maître, de lui confier ce qui les préoccupe. Il y a des tragédies muettes dans les âmes des lycéens. Combien osent se confier ou trouvent le temps de se confier à quelqu'un qui puisse les guider ? Et pourtant, il y a dans ces adolescents, tout un monde d'idées et d'impressions qui ne demande qu'à se manifester. Mais trop souvent, ils demeurent pour nous des énigmes ; l'enseignement effleure à peine les âmes, il n'y a, d'elles à nous, que des communications rares et intermittentes. Souvent même, elles se replient sur elles-mêmes, et demeurent fermées à jamais.

Quand nous parlons trop complaisamment du rôle éducateur de l'enseignement, il convient de nous

rappeler à un peu plus de modestie. La vérité, c'est que le rôle éducateur de l'école se réduit, ou peu s'en faut, à l'instruction. C'est quelque chose, ce n'est pas assez. Mais pour apprendre à connaître ses élèves, pour les apprécier et les juger individuellement, il faudrait en avoir 25 au plus, non pas 50 ou 70 ! Mais sectionner les classes exige de l'argent, encore de l'argent ! Il n'y a guère de réforme pédagogique qui n'ait un côté financier très important. Et comment espérer que l'on trouvera un jour les fonds nécessaires pour toutes les réformes, si la politique fiscale des Etats modernes reste dans les ornières anciennes ! En supposant que les maîtres aient passé par une formation sérieuse, qu'aux études scientifiques vienne s'ajouter un stage sérieux d'au moins un an, en fin de compte, la réforme scolaire se ramène à une question d'argent ! Cela n'est ni navrant ni étonnant. Et tout ce qu'on écrira de généreux et de désintéressé sur les réformes de demain, aura toujours pour complément essentiel le chapitre de « phynance ». C'est ce qu'oublient trop les « Compagnons ». Les « Compagnons » n'entendent pas faire de la politique. Fort bien, et Dieu sait si la politique est déchue. Mais encore, la question d'argent est si importante, car il s'agit, non plus de quelques millions, mais de centaines de millions, que seule une certaine politique, quelle qu'elle soit, peut vous le procurer. Or, nier la politique n'est pas le chemin le plus direct pour ouvrir les ressources financières indispensables.

M. Esch.

L'ART KHMER ET L'ART CHAM

Aucun ensemble d'architecture khmère aussi important que celui de l'Exposition Coloniale de Marseille n'avait été reconstituée jusqu'ici. Il est tel qu'il évoque d'une façon intense, chez les privilégiés qui les ont contemplées, le souvenir des ruines splendides d'Angkor Vat et qu'il en peut donner pleinement l'illusion à ceux qui ne les connaissent pas. Ce que l'on voit là n'est pas une copie, l'espace dont on disposait ne l'eût d'ailleurs pas permis, c'est, si l'on veut, une « fantaisie sur Angkor », mais telle qu'il semble qu'on n'eût pu la souhaiter plus adroite et mieux réussie. Il faut en féliciter l'architecte, M. Delaval.

Toutefois, ce n'est pas de cette reconstitution, de ce magnifique décor que nous voulons parler, mais de ce qu'il renferme sur l'art khmer et l'art cham.

Nous avons été guidé dans notre visite par M. Victor Goloubew, membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, directeur de la revue d'art *Ars Asiatica* et délégué de l'Ecole à l'Exposition coloniale, qui de sa mission iconographique de 1921, rapporta les pièces exposées.

Il est bon de rappeler à cette occasion les origines relativement récentes et le but de l'Ecole française d'Extrême-Orient, installée à Hanoï et dirigée par M. L. Finot.

C'est à l'image des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome qu'elle fut créée par arrêté de M. Paul Doumer, gouverneur général de l'Indochine, en date du 15 décembre 1898. Sa charte définitive lui fut octroyée par un décret présidentiel du 26 février 1901. Enfin, un autre décret du 3 avril 1920, rendu sur le rapport de M. Albert Sarraut, ministre des Colonies, et sur l'avis conforme de M. le Gouverneur général Maurice Long, lui a conféré la personnalité civile à compter du 1er janvier 1921.

Outre le soin d'entretenir des musées, une bibliothèque, de publier des mémoires, les membres de l'Ecole ont la tâche importante entre toutes d'étudier et de conserver les monuments historiques. Le nombre des monuments ou groupes d'édifices classés, tant au Tonkin, au Laos, en Cochinchine, qu'au Champa et au Cambodge, est approximativement de 312. Une nouvelle liste est en préparation : elle comprendra les monuments du Tonkin qui n'ont pas encore été inventoriés et ceux des provinces rétrocédées par le Siam en 1907 au Cambodge (Siemreap, Sisophon, Battambang), qui ont été classés en bloc par arrêté du 18 mai 1908.

Le travail de l'Ecole est en grande partie alimenté par la documentation recueillie au cours des voyages d'études, souvent pénibles et même dangereux, accomplis par ses membres dans les pays d'Extrême-Orient. Plusieurs d'entre eux ont trouvé la mort au cours de leur mission. Le dernier qui paya de sa vie ses recherches désintéressées et toutes à la gloire de la France, est Jean Commaille, conservateur d'Angkor, qui fut assassiné à Angkor le 29 avril 1916.

Enfin, sans être une institution enseignante, l'Ecole française n'a pas laissé de donner elle-même certains cours que les étudiants n'eussent pu trouver ailleurs et de participer à l'organisation de l'enseignement public en Indochine. Elle est en rapports constants avec l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dont une commission spéciale est chargée de suivre l'activité de

l'institution et d'en faire chaque année un rapport à l'Académie; avec le Collège de France, où le professeur titulaire de la chaire d'histoire et de philologie indochinoises est en même temps représentant de l'Ecole à Paris; avec la Commission archéologique de l'Indochine, instituée près du ministère de l'Instruction publique.

⁂

Dans une séance tenue le 17 février 1921, la Commission des Antiquités du Cambodge émit le vœu que fussent envoyées en France quelques sculptures originales trouvées sur le territoire khmer pour figurer à l'Exposition de Marseille et être ensuite incorporées aux collections du Musée Guimet. Le choix de la Direction de l'Ecole française d'Extrême-Orient s'est arrêté sur sept pièces dont voici la description sommaire :

1° Monument de culte bouddhique en grès rosâtre, trouvé sur le territoire de Battambang, ayant la forme d'un prisme à terminaison curviligne. Les figures en relief qui en occupent les quatre faces sont traitées dans l'esprit de la doctrine du Grand Véhicule (Mahâyâna). Date approximative d'exécution : VIIIe-Xe siècles. M. Goloubew nous fit remarquer à ce sujet que les artistes du Cambodge ont subi et l'influence de l'Inde du Nord, du Nepal et du Tibet, et celle de l'Inde du Sud.

2° Linteau de porte en grès rouge, orné de rinceaux, de têtes de monstres et d'un groupe central représentant Çiva et Pârvatî sur le taureau Nandin, le tout exécuté en haut relief. Angkor Thom, Xe-XIIIe siècles.

3° Buddha en méditation, assis à l'indienne sur les replis d'un Nâga, aux têtes multiples, dont le capuchon se dilate au-dessus de lui. Pièce d'inspiration hinayâniste, doctrine du Petit Véhicule (Hinayâna). Angkor, XIIe siècle environ.

4° Tête de Buddha présentant les caractères d'un portrait de moine. Fragment de statue en grès blanchâtre, trouvé dans l'enceinte d'Angkor Vat. Même époque.

5° Tête de Buddha en grès de style conventionnel. Angkor, basse époque (XIVe siècle).

6° Tête de Deva, parée d'un diadème. Angkor, Xe-XIIIe siècles.

7° Tête de démon (Asura). Angkor, même époque.

Outre ces pièces originales, nous avons eu sous les yeux des moulages parfaitement exécutés et des photographies d'un intérêt tout particulier. L'Ecole d'Extrême-Orient a un service photographique de premier ordre et de la plus grande utilité. Grâce aux agrandissements, les documents photographiques ont la valeur de moulages; moins coûteux et moins fragiles, il suffit, pour qu'ils rendent les mêmes services à l'architecte et à l'archéologue, d'y joindre un simple échantillon de moulage pour le grain de la matière sculptée et la hauteur du relief. C'est là une théorie toute nouvelle dont l'application économique facilitera bien des entreprises.

De grandes photographies exposées dans une galerie bien éclairée du motif central d'Angkor Vat donnent l'illusion complète des bas-reliefs originaux ; nous signalerons, entre autres morceaux, le bas-relief capital d'Angkor « le barattement de la mer », dont la vision évoque l'original d'une manière saisissante. Les groupes d'Angkor Thom nous sont apparus, émergeant de la forêt cambodgienne, les immenses figures énigmatiques du Bayon, la Chaussée des Géants, la Terrasse des Eléphants, le Belvédère du Roi Lépreux, souvenirs émouvants d'un incomparable voyage ; nous partagions, en les revivant, l'opinion de notre savant cicerone qui nous disait avec son doux accent et cette expression recueillie qui convient à l'amoureux de ces ruines : « Ne critiquons pas le débroussaillement : les qualités de proportion et d'équilibre apparaissent seulement..., sinon, elles sont voilées par le manteau de verdure. »

⁂

L'art cham (prononcez : tiam) plus riche, plus opulent peut-être que l'art khmer, que l'on rencontre dans le pays de Champa, au Centre-Annam, est encore peu connu; il était tout à fait ignoré au moment où les travaux de l'Ecole française l'ont ramené à la lumière. Cette résurrection est due pour la plus grande part à M. H. Parmentier qui, à partir de 1902, étudia les ruines de la région de Nhatrang, Quang-Nam et Quang-Ngai. En 1903 et 1904, il fouilla le vaste groupe de temples de la vallée sacrée de Mi-son, au sud de Tourane, d'où M Goloubew, à son tour, vient de rapporter des photographies exposées à Marseille en même temps qu'un inventaire photographique du musée de Tourane, fondé en 1918, pour contenir les sculptures chames.

En quittant ces vestiges ressuscités et ces images d'une haute et féconde inspiration artistique, on éprouve un regret : celui de ne pouvoir espérer les admirer indéfiniment dans l'édifice somptueux mais éphémère qui les renferme.

André Duboscq.

LE NATIONALISME CATALAN ET LA CULTURE CLASSIQUE

Les controverses qui ont lieu en ce moment au sujet de la réforme de l'enseignement attirent l'attention sur la « question du latin » et d'une manière générale sur la question de la culture classique.

On avait jusqu'ici, en France, admis que cette culture constituait une partie essentielle de notre tradition nationale et ce n'est pas sans tristesse que nous voyons aujourd'hui des esprits, assez réputés, considérer que notre tradition intellectuelle commence seulement à l'époque où la France, telle que nous la connaissons, s'est formée nettement, et rejeter ainsi comme trop lointaine et par conséquent inutile, la connaissance de la civilisation antique.

En réalité, il ne s'agit pas de savoir l'heure exacte où sont apparus les éléments qui ont contribué à fixer le génie français : il s'agit de reconnaître leur force et leur rayonnement. Il sera dès lors facile de constater que l'influence de la pensée antique ne date pas seulement des siècles de gloire d'Athènes et de Rome, mais qu'elle s'est exercée bien après cette date, puisqu'elle n'a pas cessé d'inspirer et de façonner la pensée française depuis son origine jusqu'à ses manifestations actuelles.

Cette « question du latin et du grec » se pose pour tous les peuples héritiers directs de l'antiquité gréco-latine. De partout on nous signale une sorte de renaissance du goût pour les lettres classiques, et il est un peuple qui, sous ce rapport, donne un exemple significatif, nous voulons dire le peuple catalan.

La Catalogne, en effet, ne se contente pas de rester fidèle à Athènes et à Rome comme à son plus cher passé, elle entend puiser dans ce passé même ce qui lui est nécessaire pour donner à son génie national une expression plus belle et plus forte.

Le 31 mars 1922 la *Veu de Catalunya*, organe des aspirations catalanes vers l'autonomie, annonçait la création d'une collection des auteurs grecs et latins avec traductions *catalanes*. L'article exposait dans ses détails un plan étudié depuis longtemps, mis au point et tout prêt à être réalisé : d'ici la fin de l'année plusieurs volumes auront déjà paru.

La création de cette nouvelle collection classique n'est pas un accident ni non plus une anomalie dans la vie intellectuelle catalane.

La Catalogne s'est toujours souvenue de ses origines latines et elle en tire une légitime fierté. Elle se considère, avec raison d'ailleurs, comme issue d'Athènes et de Rome au même titre que la France et l'Italie ou la Roumanie et d'une façon plus directe que le reste de la péninsule ibérique. Historiquement, la Catalogne fut toujours méditerranéenne. Ses relations économiques et intellectuelles avec la Grèce furent dès la plus haute antiquité très suivies; enfin l'ancienne Tarragonaise fit pendant des siècles partie de l'empire romain et l'influence latine y fut aussi profonde qu'en Provence.

La langue catalane dérive du latin comme le provençal, auquel elle s'apparente si étroitement qu'on a pu appeler catalan-provençal l'idiome parlé dès le xe siècle à Gérone et à Barcelone. Plus tard le latin a continué de façonner le catalan comme il l'a fait pour le français. Il lui a même donné ses premiers monuments littéraires, puisque les premières œuvres écrites par des Catalans furent rédigées dans la langue de Cicéron ou de Tertullien.

La Catalogne d'aujourd'hui n'oublie pas la splendeur de sa littérature passée du XIIIe au XVIIe siècle. Le XVe siècle et la Renaissance en particulier marquèrent l'apogée de la littérature catalane; et durant toute cette période les lettres anciennes, tenues en grand honneur, contribuèrent à développer et à embellir le génie si original de la langue et de la pensée catalanes.

Après une trop longue période de décadence, la patrie de Raymond Lulle a repris conscience de sa personnalité. Le mouvement littéraire actuel est le développement, l'épanouisssement, pourrait-on dire, d'une renaissance qui date déjà de plus d'un siècle.

La tradition nationale est plus vivace et plus respectée que jamais. Voilà pourquoi les promoteurs de la nouvelle collection classique ne représentent pas un petit groupe de savants vivant en dehors de leur temps, mais au contraire l'immense majorité cultivée d'un grand peuple moderne.

De tout temps en Catalogne on a étudié, édité ou traduit les grandes œuvres de l'antiquité païenne ou chrétienne. Le *De Officiis* de Cicéron, par exemple, les *Lettres* de Sénèque, la *Politique* d'Aristote, la *Cité de Dieu* de saint Augustin furent traduits en catalan au XVIe siècle. La liste serait trop longue de tous les travaux consacrés par des savants catalans aux lettres anciennes. Qu'il suffise de savoir que, pendant ces dernières

années même, il a paru à Barcelone des éditions et des traductions de Virgile, Horace, Salluste, Plutarque, Homère, Xénophon, etc.

A tous ces travaux il manquait un plan d'ensemble. Les directeurs de la nouvelle collection ont décidé de combler cette lacune.

Cette collection doit, en effet, être une des manifestations les plus claires de la renaissance catalane qui, au point de vue intellectuel, doit affirmer l'individualité de la Catalogne comme elle doit, au point de vue politique, réaliser son autonomie.

Dans ce dernier ordre d'idées, la Catalogne a déjà obtenu quelque satisfaction. Il y a dix ans, le gouvernement de Madrid lui accordait une sorte de gouvernement autonome rudimentaire, la *Mancomunitat*.

Les Catalans sont gens pratiques et réalisateurs : ils se sont immédiatement mis au travail et servis de l'organisation qui leur était reconnue. Ils ont porté leurs efforts sur la mise en valeur économique de leur pays. Ils ont développé une véritable puissance industrielle, commerciale et financière dont le grand centre est Barcelone, ville d'un million d'habitants. Pour donner à la vie économique plus d'ampleur, ils ont fondé des écoles pratiques et techniques, écoles d'électricité, de chimie, de céramique, de tissage, d'agriculture, de commerce, etc. A côté de l'Université d'Etat, ils ont fondé des collèges d'études supérieures et enfin l'Université Industrielle. Pourtant ils ont estimé que ces efforts seraient, sinon stériles, tout au moins incomplets, si parallèlement ils n'avaient pas porté leur attention sur la culture intellectuelle, la littérature, sur la tradition catalane la plus profonde et la plus solide, c'est-à-dire sur la tradition classique. Voilà pourquoi *la Mancomunitat*, qui a créé l'Université Industrielle, a créé l'Institut d'études catalanes, la Bibliothèque de Catalunya, des bibliothèques populaires dans les petites villes, enfin la fondation « Bernart Metje » qui va assurer la réalisation de la nouvelle collection des auteurs grecs et latins.

Les patriotes catalans veulent ainsi établir des liens intellectuels très étroits avec les autres grands peuples du monde, en particulier avec les peuples méditerranéens. Avec ces derniers ils ont la tradition antique en commun, et ils espèrent, grâce à elle, cimenter une entente qu'ils désirent pour le bien de leur patrie et de la civilisation. Ils veulent enfin que la Catalogne ait sa place dans la formation de ce nouvel humanisme dont ils attendent la venue

Pour mener à bien leur vaste projet, ils ont groupé tous ceux qui, dans les lettres ou dans la philologie classique, dans l'enseignement ou dans les autres professions libérales, forment l'élite de la pensée catalane. Dès maintenant le travail est distribué ; nous pouvons citer parmi les collaborateurs : MM. Llorenc Riber, Gabriel Alomar, Lluis Carreras, Lluis Segala, Lluis Nicolau d'Olwer, Joan Creixell, M. Montolia, Ferran i Mayoral, Joaquim Balcelles, J.-M. Sagarra, Miquel Ferra, Joan Estelrich, etc., et, parmi les ouvrages à paraître prochainement, Cicéron, Horace, Epictète, Homère, Ménandre, Platon, C. Nepos, les Présocratiques, Lucrèce, Catulle, Tacite, etc. La révision des textes et des traductions sera confiée aux soins de professeurs et de savants tels que MM. Segala, Balcells, N. de Olwer de l'Université de Barcelone, Pompeu Fabraet, G. Alomar, de l'Institut d'Etudes catalanes, Llobera et Dwelshauwers.

En dehors des collections de textes et de traductions catalanes, la fondation « Bernart Metje » publiera les œuvres capitales des littératures orientales et des littératures étrangères.

En attendant l'apparition des premiers volumes, les animateurs de cette renaissance de la culture classique s'appliquent à intéresser le grand public à l'œuvre qu'ils entreprennent. Ils s'y appliquent avec activité et avec sens pratique.

Ils ne se contentent pas de causeries, ou d'articles, ils s'en vont dans les petites villes et même dans les villages prêcher le nouvel évangile classique et c'est aux cris de « Vive la Catalogne » qu'ils font applaudir par le peuple des campagnes la culture antique. Le peuple a merveilleusement compris le sens de leur effort et il les encourage. La fondation « Bernart Metje » travaille pour les professeurs et les étudiants, c'est vrai, mais elle travaille surtout pour le peuple chez qui elle veut rendre vivace la tradition nationale.

L'exemple de ces défenseurs des lettres anciennes devrait être suivi en France. Nous avons, nous aussi, une Compagnie qui travaille et qui défend la culture classique : l'Association Guillaume Budé, et on sait quel succès ont obtenu ses efforts, puisque, née d'hier, elle a déjà publié plus de trente volumes. Or c'est l'Association Guillaume Budé qui a inspiré les Catalans, c'est le plan général suivi par elle que nos voisins ont adopté, et il n'est pas jusqu'aux caractères grecs établis par la société française qu'ils n'aient demandé à pouvoir employer. Pourquoi donc, à notre tour, ne verrions-nous pas les villes de province françaises suivre l'exemple donné par

les villes catalanes (1) et accueillir avec enthousiasme ceux qui viendraient leur parler de maintenir le patrimoine intellectuel national en défendant la culture gréco-latine ?

Ce n'est pas par hasard que la Catalogne s'est inspirée de la France, et ce n'est pas la première fois non plus. Dès les XIIIe, XIVe, XVe siècles, la Catalogne, qui possédait déjà une littérature florissante, subissait l'influence de la Provence d'abord, puis lorsque le Midi de la France perdit sa suprématie intellectuelle, celle de la France même.

Aujourd'hui les Catalans se tournent toujours vers la France qui, selon la belle et forte parole d'un de leurs chefs, est « le centre sensitif du monde civilisé ». Ce qu'ils lui demandent, c'est d'être connus d'elle, compris et encouragés. La sympathie pour la France, on le sait, n'est pas simplement platonique. On a eu raison récemment de rendre hommage aux dix mille catalans morts pour la France pendant la dernière guerre.

La Catalogne reconnaît en la France une grande sœur aînée dont elle recherche les conseils et les enseignements. Elle lui demande d'être un peu son guide intellectuel. Elle lui demande de croire en elle, de ne pas la considérer comme un trouble-fête turbulent, jamais satisfait et quelque peu dangereux. La Catalogne qui aime la France, qui préfère par exemple se souvenir du bien que les réformes de Napoléon ont apporté au pays plutôt que des ruines que l'invasion a causées, la Catalogne espère que la France saura lui rendre justice et qu'elle la comptera non seulement parmi les peuples actifs et industrieux, mais surtout parmi les nations de personnalité puissante et d'idéal élevé qui travaillent avec elle au progrès de la civilisation.

Jean MALYE.

UN PAUVRE HOMME

(*Nouvelle*)

Maréchal-des logis, qu'est-ce que vous pensez de Campanisse ?

Pas grand chose de flatteur, mon capitaine !

Curieux ! Voilà un garçon de bonne famille et qui n'est pas bête.... Comment expliquez-vous son inaptitude ?

— Je ne peux pas l'expliquer, mon capitaine.

— Il n'a pas mauvaise volonté ?

— Pas le moins du monde ! Il fait, au contraire, tout ce qu'il peut.

— Alors, surveillez-le, ne le brusquez pas... Avec de la patience, nous finirons bien par l'avoir !

Campanisse, ce matin-là, comme à l'ordinaire, s'était montré tout à fait incapable de faire demi-tour par principe. Il récitait la théorie sans passer un mot. Au moment d'exécuter, il perdait la tête, portait en arrière le pied gauche, s'apercevait que ce n'était pas çà et, au lieu de reprendre le premier temps, pivotait avec une agilité de derviche tourneur sur la pointe extrême du pied droit.

Dix fois, on le faisait recommencer. Dix fois, il hésitait et se trompait. Il aurait fallu, je crois bien, lui prendre les pieds et les poser l'un après l'autre aux endroits voulus : mais nous avions vraiment à faire des choses plus sérieuses; et puis, quand il aurait connu ce mouvement, il lui aurait encore manqué différentes notions pour être un soldat accompli !

Nous l'avions vu venir au mois de décembre, avec les exemptés et réformés déclarés valides pour la guerre. C'était le fils d'un marchand de tissus d'Elbeuf. Au physique, grand et gros, joufflu comme une pomme, l'air gêné de ses membres et de ses yeux. Au moral, un lièvre. Le moindre éclat de voix le faisait trembler, on le sentait fléchir sous une bourrade. La crainte de tout, de tous et surtout des chefs était la cause unique de sa balourdise. J'aurais pu l'expliquer au capitaine : mais il y a des choses, même quand on les sait, qu'on ne dit pas volontiers d'un homme quand il est soldat.

Campanisse, avec de l'argent plein ses poches, faisait figure d'inférieur au milieu des autres et d'esclave vis-à-vis du dernier gradé. Vous savez ce que c'est qu'un escadron : là, comme dans le civil, il y a de tout. Il s'y rencontre quelquefois des hommes sans scrupules qui trouvent commode de monnayer la crainte qu'ils inspirent en vertu d'une sardine ou d'un vermicelle. Chez nous, ce pas-grand-chose était l'adjudant. Il se faisait nourrir par Campanisse, empruntait de l'argent à Campanisse et le lui rendait en injures, le menaçant de la boîte, du poteau, du front, quand une lourde

(1) Une ville française cependant a déjà donné cet exemple : Versailles, où récemment M. A. Baudrillart fit une conférence qui obtint le plus vif succès.

exigence, à la fin du mois, prenait le malheureux au dépourvu.

Campanisse, affolé, terrorisé, courait chez le banquier et s'exécutait. Il ne rentrait au quartier, après versement, que pour trouver sa charge sur son plumard, son sabre astiqué au cirage, sa paillasse étendue dans la gouttière, et s'apercevoir que ses couvertures avaient disparu.

Ce sont là des façons qui me déplaisent. Contre l'adjudant, bien entendu, je ne pouvais rien. Quand un gradé est descendu à de telles bassesses, le mieux est de paraître les ignorer et de ne plus lui adresser la parole que pour le service. Mais pour ce qui est des soldats, c'est une autre affaire : on est en droit d'exiger qu'ils s'entendent entre eux et surtout qu'ils ne s'entendent pas contre un seul que son manque de courage ne désigne que trop.

A la suite d'une brimade plus humiliante, j'appelai donc un matin mon Campanisse et lui dis fermement, mais sans m'emporter :

— Tel que je suis, garçon, je n'aime pas les lâches. J'en ai de plus assez et même un peu trop de vous voir le joujou d'un escadron. La prochaine fois qu'un camarade vous fera des blagues, je vous ordonne de le marquer de si belle manière qu'il se tienne pour servi et n'y revienne plus. Au bout de trois leçons, vous serez tranquille. C'est cela ou le Conseil : je vous donne le choix !

J'aurais voulu que vous vissiez ses grosses joues trembler.

— Bien, maréchal-des-logis, bredouilla-t-il.

— Et vous entendez, insistai-je, je veux voir les marques.

— Oui, maréchal-des-logis...

Vingt-quatre heures après, rien n'était réjouissant à contempler comme l'œil gauche au beurre noir du cavalier Rose surpris par Campanisse en plein attentat.

Mais, dès le lendemain, il trouva son maître : le cavalier Lajoie, attaqué par lui, lui tassa le menton, bourra le sternum et, l'ayant renversé d'une dernière secousse, le traîna par les pieds à travers la chambre.

— Que signifie ? demandai-je au héros battu.

Il me répondit en sanglotant :

— Maréchal-des-logis, c'est plus fort que moi ! J'aime encore mieux passer au Conseil de guerre que de risquer de me faire tuer pour avoir la paix...

— Allez donc vouloir du bien à une pareille moule !

Il montait à cheval comme un sac d'avoine et se mettait à pleurer dans le manège quand le sous-officier commandait de partir au trot. Son mousqueton, monsieur, quand je vous aurai dit que son mousqueton, il ne put jamais réussir à le mettre sur l'épaule droite ! Dans le passage de mains, il le lâchait. Un matin, à l'exercice, tout à fait à bout, j'accusai de négligence le brigadier Paul qui me répondit tranquillement :

— Instruisez-le vous-même huit jours de suite : si le huitième jour, à mon ordre, il exécute le mouvement comme il est prescrit, je vous offre à déjeuner à l'*Hôtel du Cerf !*

N'importe qui aurait tenu une si folle gageure. Je prévins donc le brigadier que j'aimais les huîtres et qu'un léger châblis me donnait du ton. C'est de quoi j'aurais pu me dispenser, car il me fallut les payer, une semaine plus tard, en plus du déjeuner à cent sous par tête qui nous réunit Paul et moi, Campanisse, dûment stylé, presque dressé, n'ayant rien trouvé de mieux au commandement d'« Arme sur l'épaule droite ! » que de se saisir la main droite avec la main gauche et de laisser tomber son mousqueton.

L'égalité est une bonne chose quand elle ne gêne pas. Mais mettez-vous à la place du capitaine et dites-moi si vous auriez eu le toupet d'envoyer sur le front un homme de cette trempe. On ne pouvait pourtant pas le réformer. Il n'avait contre lui que l'inaptitude et, en dehors des exercices, quand l'adjudant ne le requérait pas pour cirer ses bottes ou payer le champagne à la taverne, il se fourrait le nez dans de gros bouquins où le meilleur cavalier n'aurait rien compris. Nous le gardions inactif, à l'escadron, comme on garde un vieux chien dans un chenil sans oser le jeter sur le sanglier. Mais, pendant ce temps-là, les autres partaient. Personne n'allait là-bas pour son plaisir. Campanisse était d'une jeune classe et l'exception dont il bénéficiait était trop flagrante pour pouvoir être maintenue indéfiniment.

Des soldats, désignés pour un renfort, demandèrent le rapport du capitaine à qui ils déclarèrent qu'ils ne s'en iraient que dûment accompagnés du sieur Campanisse.

— Vous savez bien, leur dit-il, que c'est une andouille !

— C'est justement pour ça ! répondirent les hommes. Il se démolit tous les jours tant de monde utile que nous n'en sommes plus à compter à une andouille près.

Campanisse reçut l'ordre de s'équiper.

C'est par moi qu'il lui vint, comme étant son chef, et jamais je n'oublierai sa tête du moment. Figurez-vous que ses gros yeux se mirent à tourner. Sa grosse langue apparut entre ses grosses lèvres et ses grosses joues devinrent comme des crêpes mal cuites. En même temps, il fut pris d'un tremblement tel que je dus le pousser sur le bord d'un lit, où il resta plus d'un quart d'heure, tassé sur ses poings.

— Maréchal-des-logis, bégayait-il, ce n'est pas possible !

Le renfort partait le soir même. Aidé du brigadier, qui lui prit un bras, je traînai Campanisse au magasin et l'habillai, tant bien que mal, des pieds à la tête, car il était incapable de se servir. Les cavaliers qui passaient dans la cour l'entendaient pleurer. L'adjudant arriva, le malmena, lui criant que la guerre n'aimait pas les lâches. On règle ses dettes comme on peut ! Campanisse le regardait entre deux sanglots et recommençait de plus belle à se lamenter. Il fallut, au départ, désigner deux hommes qui se partagèrent son barda et qu'il suivit automatiquement, les mains vides.

C'est ici que l'histoire cesse d'être drôle !

Nous étions à la gare depuis vingt minutes quand soudain retentit un coup de feu. Au coin d'un bâtiment, des hommes s'empressèrent. Le temps de les rejoindre et de jouer du coude et j'aperçus Campanisse la face emportée.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

Personne n'avait rien vu.

Un cavalier dit :

— Une balle de mousqueton dans le portrait, c'est un cadeau qu'on peut s'offrir par le temps qui court ; mais comment, diable ! avait-il fait pour charger son flingue ?

Les hommes, à la guerre, manquent d'indulgence : ce fut toute l'oraison funèbre de Campanisse.

Henri DEBERLY.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES EMBARRAS DE LA RÉPUBLIQUE ALLEMANDE

L'échec définitif de la Conférence de La Haye montre combien il était vain d'essayer de reconstruire l'Europe économique et politique, et de sortir du chaos actuel en commençant par le plus difficile, c'est-à-dire par la restauration de la Russie; on aurait pu le voir dès la première année de l'expérience communiste. A l'égard de la Russie des Soviets, l'Europe avait le choix entre deux attitudes : la guerre, poussée dans ses conséquences extrêmes, l'invasion de la Russie, l'appui effectif donné à tous les éléments contre-révolutionnaires, dont on eût dû se servir, et qu'on n'eût pas dû essayer de servir; ou la paix, une paix indifférente, qui eût laissé les Russes s'arranger entre eux. Le lamentable échec des tentatives de Denikine, de Koltchak et de Wrangel, que nous n'avons d'ailleurs aidées que mollement et plus ou moins à contre-cœur, ont montré que cette méthode était impraticable. Une expédition en Russie, soit collective, soit confiée à une nation mandatée par les autres, était pratiquement impossible. Elle se fût heurtée à des difficultés matérielles insurmontables, et à un soulèvement irrésistible du nationalisme slave : c'est en partie parce qu'ils étaient soutenus par l'étranger que Koltchak, Denikine et Wrangel ont échoué.

Quand au second système, il faudra bien qu'on y vienne. La seule attitude raisonnable envers la Russie soviétique, c'est de l'ignorer. Si les Russes veulent vivre isolés du monde civilisé « actuel », se suffire à eux-mêmes, c'est leur affaire; personne ne pourra les en empêcher. On ne s'y est pas résigné jusqu'ici, parce que les considérations économiques l'emportant sur les considérations politiques, les hommes d'affaires, et principalement les hommes d'affaires anglais ne pouvaient se résoudre à laisser l'immense marché russe totalement inexploité. C'est sous leur influence, alliée à l'influence doctrinale du parti travailliste que le gouvernement de M. Lloyd George s'est laissé hypnotiser par le problème de Moscou. Peut être verra-t-il maintenant qu'en agissant ainsi il attelait la charrue devant les bœufs.

Ce qui domine la situation européenne, ce n'est pas le problème russe, en effet, c'est le problème allemand. C'est l'insolvabilité de l'Allemagne, réelle ou simulée, qui pèsera sur les finances et sur la situation économique et politique de toutes les nations laborieuses sur lesquelles on pourrait compter pour refaire le monde. Si l'Allemagne ne paye pas, on se demande comment certains pays, telles la France et la Belgique, pourront éviter la faillite. Or, le brusque effondrement du mark, la nouvelle demande de moratorium, ont tout l'air d'annoncer une véritable banqueroute du Reich. Banqueroute du Reich, faillite de la France, faillite de la Belgique, ou

se demande comment notre civilisation économique et industrielle, qui est tout entière basée sur le crédit, résisterait à cette série de catastrophes.

*
* *

C'est donc de la situation de l'Allemagne que dépend le salut ou la débâcle de l'Europe. Quelle est cette situation ?

Nous sommes évidemment beaucoup mieux renseignés sur l'Allemagne que sur la Russie : les diplomates, les hommes d'affaires, les écrivains spécialistes des questions de politique étrangère y circulent facilement. La presse est libre ; les organismes officiels continuent à publier des statistiques. Il semble donc que nous ayons tous les éléments d'information qui pourraient nous donner une vision nette des choses. Mais la situation est tellement confuse qu'en somme, nous n'y voyons pas beaucoup plus clair que dans la question russe.

Examinons d'abord la situation économique.

Il est élémentaire de ne pas se laisser prendre aux lamentations officielles qui ont pour but d'apitoyer le monde, et qui y réussissent en partie. Cependant, il est manifeste que l'état des finances publiques est désespéré. Actuellement, le *gouvernement* allemand ne peut pas payer. Mais il ne peut pas payer parce qu'il n'a pas voulu prendre les mesures qui lui eussent permis de le faire. Si les caisses publiques sont vides, en effet, la grande industrie est manifestement prospère. Seule force intacte de ce pays désaxé, elle étonne le monde par sa formidable puissance aussi bien que par le cynisme avec lequel elle proclame son mépris du traité de Versailles. Alors qu'au lendemain de la guerre, la France et l'Angleterre ont réagi devant la catastrophe, chacune suivant son tempérament, mais en vieux peuples soucieux de conserver ce qui existe ; l'Angleterre faisant des sacrifices admirables pour soutenir ses devises en quoi elle voyait le symbole de son honneur commercial ; la France s'efforçant par un labeur prodigieux, de vivre de son sol, réparant elle-même, par ses seules forces, ses villes et ses usines dévastées ; l'Allemagne, elle, ou du moins l'industrie allemande, fidèle à cette politique du risque qui, jusqu'à la guerre, fut l'instrument de son étonnante prospérité, l'Allemagne, voulant vivre dangereusement selon le précepte de Nietzsche, a travaillé, comme si elle n'avait pas à tenir compte de la défaite, à reconquérir les marchés du monde par les mêmes procédés de bluff, de hardiesse et de « dumping » qui lui avaient si bien réussi naguère. Elle s'est efforcée de démontrer au monde qu'elle n'avait pas été vaincue militairement; elle est en train de lui démontrer très réellement qu'elle n'a pas été vaincue économiquement. Sur tous les marchés exotiques, ses produits ont reparu, offerts dans de telles conditions de bon marché que les puissances victorieuses ont peine à lutter et sont souvent battues. Le port de Hambourg a repris toute son activité d'avant-guerre.

« La ville, à l'éclat renouvelé, [illegible] un [illegible] grouillante d'échafaudages, derrière lesquels des armées de travailleurs, recrutés même au dehors, édifient sans relâche de [illegible] les bâtisses, témoins irrécusables des fastueux bénéfices réalisés. Plus loin, les rives de l'Elbe, hier encore vides et silencieuses, se hérissent de fabriques, d'usines, de bâtiments énormes, tout bruyants d'un travail acharné.

« Comment s'étonner dès lors que l'Allemagne ait pu reprendre l'un après l'autre et jusque dans nos propres colonies tous ses anciens marchés, qu'elle ait pu en outre les agrandir et les développer souvent de façon considérable et qu'elle se prépare par surcroît à en conquérir d'autres — sans parler ici de la Russie — non moins importants, au Mexique, à Cuba, dans l'Extrême-Orient, au vaste pouvoir d'achat et où le bas prix et l'abondance de ses produits lui assurent en quelque sorte une entrée de jeu privilégiée !

« Et cette exportation vers les pays d'outre-mer a pris un tel essor que non seulement l'armement hambourgeois a pu reconstituer dans leurs anciens cadres toutes ses lignes commerciales d'avant-guerre, mais qu'il se préoccupe déjà de les augmenter encore au fur et à mesure que les achats de bateaux qui se poursuivent dans les pays scandinaves et que les livraisons de plus en plus suivies des chantiers lui en fournissent les moyens. »

Veut-on des chiffres ?

Le trafic du port de Hambourg dépasse, pendant le mois de mai 1922, de 71.000 tonnes celui du mois de mai 1913. Pendant les cinq premiers mois de l'année 1922, il y est entré des navires pour 1.600.000 tonnes de plus que pendant la même période de 1921; que sont, à côté de cela, les augmentations d'Anvers et de Rotterdam? 500.000 tonnes pour l'un; à peine 300.000 pour l'autre.

Or cette prospérité, qui d'ailleurs a quelque chose de fiévreux et de factice, est due en partie à la baisse du mark, c'est-à-dire au même phénomène soigneusement provoqué, au moyen duquel on cherche à apitoyer le monde.

On paie les salaires en marks, on échange les produits contre des dollars ou des livres qu'on laisse à l'étranger ou dont on se sert pour perfectionner l'outillage. Double bénéfice. On demeure les maîtres d'une main-d'œuvre asservie et on échappe aux conséquences du traité de Versailles. On leurre une fois de plus la France, cette éternelle dupe. C'est pourquoi la grande industrie, Stinnes en tête, s'est toujours opposée à la conclusion d'un emprunt qui eût stabilisé la monnaie allemande. « Les conséquences directes d'un emprunt seraient catastrophales », disait cyniquement un de leurs organes.

Il est incontestable que cette politique a jusqu'à présent produit des résultats remarquables. L'Allemagne n'a rien payé ou presque; la France, obligée de faire les frais des réparations, est obérée, et les usines de MM. Stinnes et Krupp travaillent à plein. C'est un triomphe. Mais c'est un triomphe qui pourrait coûter cher aux triomphateurs.

*
* *

Si l'industrie est prospère, en effet, l'ouvrier ne l'est guère; il souffre de la misère, et l'Etat allemand ne l'est pas du tout. Il est le prisonnier de ces magnats de l'industrie sur lesquels il voulait s'appuyer, de même que l'ancienne monarchie prussienne était prisonnière de ces junkers dont elle avait fait sa garde du corps. Comme le remarquait très justement le lieutenant-colonel de Thomasson dans un excellent article de la *Revue Universelle*, la Prusse a présenté ce phénomène unique dans l'histoire moderne : une noblesse militaire strictement confinée dans l'exercice de son métier par l'absolutisme du souverain, qui devient finalement une aristocratie jouant dans l'Etat un grand rôle politique. Cette aristocratie a été brisée par la défaite. Elle essaye de se ressaisir. Profitant du mécontentement général, elle conspire contre la République. Elle est l'âme du pangermanisme renaissant, et elle a fait alliance avec l'Intelligence universitaire. C'est chez elle aussi bien que dans le monde des professeurs que se recrute principalement la redoutable phalange de ces « semeurs de Haine » dont M. André Fribourg, député de l'Ain, analyse si puissamment l'œuvre délétère (1). Mais le passé ne se refait pas. Le sentiment de l'Allemagne ouvrière aussi bien que la situation internationale rendent fort improbable le renversement de la République allemande ; la puissance politique de l'aristocratie militaire prussienne est morte.

La puissance militaire prussienne est morte, mais la grande industrie allemande qui aspire à lui succéder est animée du même esprit de domination et de même que, dans la seconde partie de la guerre, Ludendorff et Hindenburg, représentants de la caste militaire, étaient arrivés à gouverner l'Etat et à annihiler la personnalité décadente assez falote de Guillaume II, de même Stinnes et ses lieutenants se font un jouet du docteur Wirth et de tous les chefs nouveaux de l'Allemagne politique. Mais, par un phénomène analogue à celui qui a précipité l'Allemagne impériale vers la guerre et la catastrophe finale, les dirigeants occultes de l'Allemagne nouvelle se sont grisés de leur puissance, et cette politique économique du risque qui a abouti à l'effondrement du mark, si elle cause les plus grandes inquiétudes et les plus grands embarras aux puissances de l'Entente, n'est pas sans danger pour l'Allemagne elle-même. L'ouvrier ouvre les yeux et, si elle s'établit, la domination des industriels ne durera pas même autant que celle des Junkers.

*
* *

Le danger, c'est la situation morale et la situation politique.

Ce n'est pas sans dommage qu'un grand peuple comme le peuple allemand voit s'écrouler son rêve. Quand la guerre a éclaté, il n'y avait pas très longtemps qu'il s'était habitué à la prospérité inouïe dont il bénéficiait depuis 1871. L'Empire, sa puissance et sa richesse apparaissaient comme une œuvre de demi-dieu à ces populations où l'instinct de race avait toujours été puissant mais qui n'avaient jamais eu de véritable conscience nationale. La chute de cette merveille lui est apparue comme un coup du sort inexplicable ; il ne s'en est pas encore relevé et il ne s'en relèvera pas de sitôt. Tout lui a manqué à la fois, et cette crise de démoralisation populaire qui a été observée dans tous les pays de l'Europe après la guerre est plus intense en Allemagne que partout ailleurs.

Tout lui a manqué à la fois, à ce peuple habitué à l'obéissance ; la confiance en lui-même, la confiance dans ses chefs naturels. Pour que l'on vît se produire ce spectacle dont les vieux Allemands sont encore confondus : un soldat allemand arrachant les épaulettes de son lieutenant, il a fallu une catastrophe inouïe dans l'histoire. L'effondrement a été tel que le peuple allemand, quoi qu'en disent les monarchistes, ne veut plus entendre parler des Hohenzollern ni de l'empire prussien. Quant à l'empire Bavarois, ressuscité au profit des Wittelsbach, l'Allemagne du Nord ne veut en entendre parler.

Mais cette répugnance pour l'ancien régime ne signifie pas que le peuple ait un véritable attachement pour la République. La République ! au fond, il ne sait pas bien ce que c'est ! La République est un régime qui suppose ou une aristocratie très sûre de ses droits, très orgueilleuse de son pouvoir, ou une démocratie ayant une certaine éducation politique ; rien de semblable en Allemagne où le peuple manque totalement d'éducation politique. De là l'extraordinaire con-

1 *Les Semeurs de Haine*, par André Fribourg (Librairie Chapelot, Paris).

fusion de la situation parlementaire et électorale, et l'extrême fragilité de tous les gouvernements qui se sont succédé à Berlin depuis l'armistice. Depuis quinze mois, le cabinet Wirth a été soutenu par une majorité alternative formée tantôt à gauche avec les indépendants, tantôt à droite avec les populistes, c'est-à-dire avec les monarchistes déguisés. Comment aurait-il la force d'inventer et de pratiquer une politique ? Depuis l'assassinat de Rathenau, il apparaît que, s'il veut une majorité républicaine, il faut qu'il s'appuie non seulement sur les socialistes majoritaires, mais aussi sur les indépendants. Or ceux-ci ne peuvent entrer dans le ministère ou le soutenir à fond sans affirmer leur politique qui, jusqu'ici, pouvait rester assez vague parce qu'elle n'était qu'une politique d'opposition. Cette politique consiste à accepter l'idée que l'Allemagne est vaincue et par conséquent à renoncer à tous desseins de revanche économique ou diplomatique, à débarrasser l'administration de ses éléments réactionnaires, à assainir les finances par une réglementation économique sévère, enfin à exécuter strictement et sans vaine chicane les réparations auxquelles l'Allemagne a été justement condamnée par le traité de paix.

Cette politique-là est non seulement la seule possible pour les indépendants, mais aussi pour un gouvernement républicain allemand quel qu'il soit. Mais où trouver une majorité assez fidèle pour l'appliquer avec la continuité nécessaire ?

Pour qui connaît la composition du Reichstag, il va de soi qu'on ne pourra la trouver que dans le centre catholique.

Voilà donc le même groupe parlementaire qui, sous l'Empire, était l'arbitre des partis, revenu à son rôle historique. Cette extraordinaire importance du Centre vient de ce qu'il est beaucoup moins un parti politique qu'un parti confessionnel. Les électeurs du centre sont de petits bourgeois et des paysans instinctivement démocrates mais qui se laissent conduire sans discuter par les autorités ecclésiastiques. C'est donc en dernière analyse au clergé catholique que reviendra le soin de décider si la République allemande vivra et s'efforcera de réconcilier l'Allemagne avec l'Europe ou si l'on précipitera la nation allemande dans les folles aventures où un Stinnes n'hésiterait pas à l'engager. Pour le moment, le clergé allemand, surtout le bas clergé, est encore très imprégné de l'idéal pangermaniste: lui aussi, il est parmi ces « semeurs de haine » dont parle M. André Fribourg; lui aussi, il excite le peuple allemand contre la « France athée », lui aussi, il collabore à la campagne calomnieuse de la « honte noire » comme il collaborait, avant la guerre, à la campagne mensongère contre la légion étrangère; mais quelles que soient les passions nationalistes d'aujourd'hui, la discipline catholique n'est pas morte, et l'on peut espérer que Rome saura à temps imposer silence à ceux dont la passion et le zèle intempestif pourraient déchaîner la catastrophe. L'Eglise n'a aucun intérêt à la chute de la République allemande, et l'on peut être sûr qu'elle ne sera pas la dernière à comprendre qu'une tentative de restauration monarchique, fût-ce au profit de la catholique Bavière, ne ferait que provoquer une anarchie qui pourrait créer en Allemagne une situation analogue à celle qui existe actuellement en Russie et qui, dans tous les cas, dresserait fatalement contre le Reich toutes les puissances occidentales, et l'Angleterre en premier lieu. La tactique allemande consiste à apitoyer le monde ; elle cesserait de pouvoir l'employer dès le moment qu'elle ne jouerait plus une comédie démocratique qui ne lui a que trop bien réussi jusqu'ici.

Le gouvernement républicain devrait donc en bonne logique faire tous ses efforts pour combattre la campagne gallophobe qui, loin de diminuer, s'intensifie de mois en mois. Il la favorise au contraire, en partie par manque de sens politique, en partie parce qu'il sent le besoin de chercher un élément d'union nationale et de suivre le vieil instinct germanique : il n'en trouve pas de meilleur que la haine de l'étranger, la haine de la France. On considère comme un dogme, outre Rhin, que l'unité allemande est partie du mouvement de révolte anti-français de 1813 ; on tient le vieux Blücher comme un prophète, comme un voyant dont Bismark n'a fait que suivre les directives géniales. Dès que l'Allemagne se sent malade, inquiète et troublée, on pousse toujours le vieux cri : « Mort aux Français. » Et l'on dirait que le pays ne se doute pas qu'en employant sournoisement la même méthode que Stinnes le prêcheur de catastrophe, il creuse son propre tombeau. Déjà dans les pays rhénans la haine de la France qu'une propagande insidieuse s'efforce de répandre (voir toujours le livre de M. André Fribourg) n'apparaît plus comme un programme politique suffisant et le mouvement séparatiste prend de plus en plus d'intensité. Sous la bannière conservatrice et catholique la Bavière prend le même chemin. Le Reich a dupé les Alliés mais il est pris à son propre jeu et l'on peut se demander s'il ne va pas se désagréger...

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

HOMMES ET FEMMES D'APRÈS-GUERRE

La littérature commence à exprimer les contre-coups de l'ébranlement profond que les événements des dernières années ont produit dans les âmes. Depuis 1914, le monde a perdu sa vie normale, et il est bien loin, à l'heure où nous sommes, d'avoir retrouvé un équilibre. Les romanciers n'exprimeraient rien de la réalité de leur temps, s'ils ne nous offraient pas quelques images de ce désordre. Rien n'est plus difficile à saisir et à noter. Les plus clairvoyants — ou les plus curieux — ne se bornent pas à peindre : ils s'efforcent de comprendre et d'expliquer. On est fondé à se demander si la tentative ne serait pas prématurée. Leurs tableaux sont des interprétations dont devront tenir compte plus tard, avec milles précautions, les historiens des mœurs, des idées et des sentiments. *Le Jubé,* de M. Gaston Rageot provoque, à cet égard, quelques remarques qu'il fournit une bien intéressante occasion de présenter.

C'est dans une évocation d'ensemble, celle du temps présent, que l'auteur encadre l'étude plus précise, plus détaillée, d'une génération : celle qui n'a pas eu ses vingt ans, parce que ce n'est pas les avoir eus que de les avoir eus dans les tranchées. La première esquisse n'est qu'indiquée, à grands traits simplifiés : correspondent-ils bien à l'essentiel de la réalité complexe ? Nous y sommes trop engagés nous-mêmes pour en pouvoir dégager les lignes caractéristiques avec quelque sûreté. Mais ce qui n'est point contestable, hélas ! c'est qu'il faudrait, sans doute, remonter jusqu'à la Révolution pour trouver une pareille inquiétude dans les âmes, un aussi vif malaise dans la société, des difficultés comme celles avec lesquelles nous sommes aux prises chaque jour, des angoisses comme celles qui nous tourmentent au sujet du lendemain. L'effort de beaucoup d'hommes est tendu jusqu'à se briser. La France souffre ; elle est déçue et en alarme. Le repos auquel elle aspirait n'est pas venu ; la sécurité qu'elle attendait de sa victoire, elle ne la possède point. M. Gaston Rageot nous représente l'époque actuelle tout agitée de cette frénésie qui suit les catastrophes : la fureur de jouir, après la fureur de tuer. Méfions-nous de ces symétries et de ces antithèses. Un peuple armé pour sa défense, ferme comme un roc sous les assauts de l'agression la plus formidablement préparée, résolu à barrer la voie à l'envahisseur et attendant qu'avec le secours de ses Alliés il puisse le refouler, cette nation, recueillie derrière son avant-garde de soldats, n'a jamais connu la fureur de tuer. Et pareillement, elle n'est point possédée, elle ne l'a même pas été au lendemain de l'armistice, de la fureur de jouir. Une poignée d'agités qui cherchent à s'étourdir, une bande de nouveaux riches qui s'empressent à se gaver, une jeunesse comprimée qui se détend et se jette dans une agitation peut-être un peu fébrile, ce n'est certes point « la nation entière, ainsi qu'elle s'était jetée à la bataille, se ruant à la fête », ou encore « toutes les générations, celles qui avaient versé du sang, et celles qui avaient versé des larmes... prises de la même folie... » Ne généralisons pas si spontanément et si vite. La généralisation littéraire est décidément une des tendances les plus dangereuses, et c'est une des tendances dominantes du roman français, parce qu'elle répond aux besoins de notre esprit lucide et logique, aux aspirations de notre art épris des formes nettes, rigoureuses, du mouvement rapide. La plus belle force du roman anglais lui vient peut-être de ce qu'il en était — je ne dirais pas qu'il en est encore — complètement affranchi.

Mais laissons ce fond de tableau à peine esquissé, pour en venir aux premiers plans. M. Gaston Rageot nous montre une génération affairée et positive. Ce n'est plus l'idée, c'est l'intérêt qui l'inspire. Elle est tourmentée surtout d'un besoin perpétuel, autant qu'indéterminé, d'excitation. Ces adolescents ne savent que faire d'eux-mêmes et d'une existence si détendue qu'elle semble vaine. « Que la guerre les eût mûris et affermis, l'on n'avait point manqué de le répéter à satiété ; qu'elle les eût, au contraire, diminués moralement et physiquement, qu'elle eût affaibli leur résistance nerveuse, qu'elle eût accru chez eux la peur instinctive des débutants devant le mystère de la Destinée, tel était le fait dont il n'était plus possible de douter ». Doutons-en, au contraire, et avec les plus sérieuses raisons, nous tous qui rencontrons chaque jour de ces garçons que la guerre a mûris, a affermis, dont elle a fait des hommes, et d'autres en qui elle a exalté l'énergie au point qu'on a pu leur reprocher l'âpreté du vouloir et des instincts de proie. La vérité, c'est que,

1) Gaston Rageot : *Le Jubé.* Librairie Plon.

comme toutes les grandes crises, celle d'où sort la jeunesse d'aujourd'hui a agi diversement sur la diversité des natures, brisant les faibles, trempant les forts, fortifiant quelques faibles aussi, peut-être, et affaiblissant quelques forts, et révélant à tous le fond, souvent insoupçonné, ou seulement comprimé par les circonstances, de leur caractère et de leur tempérament.

Le personnage principal, Firmin Gency, nous est présenté comme un apôtre, avide de se consacrer tout entier à l'œuvre de restauration nationale, possédé du désir de travailler à reconstruire la patrie, à relever la foi, à rendre la France, moralement et matériellement, digne du sacrifice que les morts avaient fait pour elle, associé à tous les groupements de réforme et ne se souciant ni de « position », ni d' « établissement » parce qu'il veut se garder libre pour cette noble tâche. Mais il faut croire que ce beau zèle n'a pas beaucoup duré, car tout aussitôt nous voyons Firmin Gency ne sachant que faire de sa journée vide et attendant l'heure d'aller « à un de ces comités auxquels il s'intéressait de moins en moins », parce qu'il savait n'y trouver « que quelques ambitieux obstinés et naïfs, la plupart des anciens camarades ayant depuis longtemps préféré leur négoce ou leurs amours aux problèmes d'ordre général ». Et nous sommes plus surpris encore, plus déconcertés quand on nous dit que lui-même en eût volontiers fait autant déjà, et n'attendait que l'occasion de le pouvoir faire.

Ne dirait-on pas qu'en lui tout ressort est brisé? Plus tard, nous entendrons, sur le compte du jeune homme, ce jugement étrange : « Tu n'avais fait que t'affaiblir par l'offre de toi-même et la pratique quotidienne du sacrifice héroïque. » Il semble bien que l'idée exprimée là, sous-entendue ailleurs ou sous-jacente, soit une des directives de la pensée de l'auteur : la pratique quotidienne du sacrifice héroïque n'a fait qu'affaiblir la génération de la guerre. Affaiblissement physique, épuisement nerveux; mais relâchement aussi de la fibre morale, qui s'est détendue très vite, après des velléités généreuses, chez le héros du *Jubé*, comme chez les autres garçons de son âge auxquels il est fait allusion et qui n'ont même pas connu son zèle éphémère.

Est-il donc vrai que l'infériorité de cette génération serait de n'avoir vu que la mort, alors que la vie seule mûrit et fortifie? La Rochefoucauld comparait la mort au soleil, qui ne peut se regarder fixement ; il a bien fallu que les combattants la regardent, et Dieu sait s'ils ont eu le loisir d'habituer leurs yeux à cet éclat, leur âme à cette irradiation. Il est bien difficile d'admettre que l'âme n'en ait été ni purifiée ni fortifiée. Que les plus faibles aient fléchi, peut-être; mais là encore, là surtout, nous devons nous garder de la généralisation. Et M. Gaston Rageot ne semble pas s'être défendu le moins du monde de généraliser.

Nous le voyons bien dans l'opposition, qu'il se plaît à présenter, de cette faiblesse des jeunes hommes avec l'attitude énergique et agressive des jeunes filles. C'est ce contraste qu'un savant personnage du roman, le Dr L'Héritier, appelle « le renversement des sexes ». Le règne masculin, selon lui, vient de se clore dans une faillite sanglante et il va faire place à celui de la femme. En attendant, ce sont les jeunes filles qui mènent les danses du dancing, c'est-à-dire qui savent fort bien ce qu'elles veulent et n'attendent pas que leurs cavaliers les invitent. Il y a de fort jolies scènes, alertes et enlevées, pour illustrer ces mœurs nouvelles. Et voici qui les résume toutes, avec esprit : « Jadis, on donnait au méchant petit Cupidon un visage de garçonnet... Je voudrais qu'aujourd'hui on donnât à l'Amour le visage d'une ingénue... Le symbole serait mis à jour.... » Ingénuité en moins, c'est bien ce que nous montre M. Marcel Prévost dans *Les Don Juanes*.

Clotilde Mérinet est une de ces jeunes filles nouveau jeu. Les médiocres manifestent leur initiative par l'effronterie des manières; Clotilde, qui a plus de valeur, préfère la franchise d'esprit. « Elle était bien, elle, d'une époque où les meilleures d'entre les filles se flattent, sans romanesque ni convention, de prendre de front leur propre destinée. » Elle veut épouser Firmin, et elle l'épousera. Qu'en fera-t-elle? Nous ne le savons point. Mais tout nous fait entendre que, la fièvre de la passion tombée, il a retrouvé son équilibre.

M. Gaston Rageot nous dit que la famille a sauvé Firmin Gency; mais il ne nous montre pas comment. L'intimité n'est pas fort étroite entre le jeune homme et ses parents. D'autre part, il ne se trouve lié à eux par la responsabilité d'aucune obligation particulière, et de leur côté ils ne lui apportent aucune assistance déterminée dans l'apprentissage de la vie. Sans doute faut-il entendre que la seule force des traditions et des habitudes, fidèlement conservée, agit par sa propre vertu. En face de cette force, Elisabeth d'Arvyllé, « la marquise au

Jubé » représente et même symbolise les forces contraires. Qu'est-ce donc que cette marquise et que signifie ce Jubé auquel le livre emprunte son titre?

La marquise d'Arvyllé nous est présentée dans un des premiers chapitres du livre auquel l'auteur n'a pas donné sans intention le titre : « Quattrocentiste ». Elle est la fille d'un marchand de diamants, riche collectionneur qui, s'inspirant du musée Plantin, à Anvers, est parvenu à « reconstituer, non un objet de curiosité, mais, dans une maison habitée, le cadre complet de la vie... conservant à son gré l'atmosphère même, le reflet et comme l'odeur des temps dont il s'était épris. » Le Jubé partage le salon en deux parties.

Enfant, jeune fille, jeune femme, Elisabeth a formé là des rêves et nourri des passions « plus en accord sans doute avec tout ce qui l'environnait qu'avec le monde parmi lequel, pourtant, elle était destinée à vivre. » Là, dans une lumière d'église et des parfums de théâtre, elle s'est imprégnée de la beauté des choses et de la frivolité des visiteuses. « Elle s'était agenouillée devant la Madone en évoquant des comédiennes; ses rêves ou ses chagrins d'amour, elle les avait confiés, en faisant ses prières, au Jubé!... » « Son Jubé!... » nous dira plus loin l'auteur. « Toute sa vie, peut-être tout le secret de sa destinée et de son amour... » Et il en définit ainsi l'influence, qui serait fort exagérée, s'il ne fallait pas voir là simplement un symbole : « Par cette familiarité avec une forme auguste et majestueuse, comme si toute son enfance et toute sa jeunesse s'étaient écoulées dans l'ombre même de quelque cathédrale, elle avait pris le sentiment de son exceptionnel destin et quelque chose aussi qui, selon elle, n'était pas la foi, mais quelque chose de mieux que la foi, de plus affiné et de plus vibrant, la fièvre spirituelle, l'aspiration, l'élan de l'âme vers l'inconnu. » Certes, elle n'a plus la simplicité des artisans qui avaient façonné ce chef-d'œuvre d'art, ni celle des foules dont les yeux jadis l'avaient contemplé; mais comme eux « elle gardait le besoin de croire et d'aimer au delà des formes visibles du monde ».

Ardente, compliquée et mystique, cette demi-juive, au cœur inoccupé, va s'emparer du jeune Firmin Gency, et ce sera d'abord un drame intérieur quand il connaîtra son passé, un véritable drame, avec blessure matérielle, quand un personnage de ce passé surgira, armé, dans l'ombre d'un soir d'amour, et fera feu sur son rival.

Il faut considérer un instant cette autre figure, qui représente un autre aspect du trouble de notre temps : le député socialiste Jean Raymond. Elle est tracée d'une main fort habile, avec un sens psychologique appuyé sur la connaissance du mouvement intellectuel et social. Jean Raymond est un fanatique, parce qu'il ne sépare pas ses passions de ses idées. Lorsque, par un entraînement que nous avons quelque peine à comprendre, et que M. Gaston Rageot lui-même ne prétend point expliquer tout à fait, la marquise d'Arvyllé s'est livrée à ce tribun, il a vu dans cette conquête galante une victoire sociale ; lorsqu'il se juge trahi, il porte cette infortune au compte de son parti. Le trait est juste, d'une observation excellente. Mais la psychologie du personnage va plus loin, et l'esquisse de M. Gaston Rageot présente un vif intérêt. Nous reconnaissons dans le député Jean Raymond, « le fils intellectuel d'une génération formée principalement sous des influences étrangères ». Le culte de la science, « conçue sous une forme rigide et déductive, de caractère presque germanique », l'a conduit à une conception toute pareille de la justice sociale. Poussé par la fortune, ce logicien a cru ployer l'univers et la destinée à son système. Mais si la vie obéit à des lois, ce ne sont pas celles de la logique. Et les déceptions sont venues. Elles sont venues d'autant plus vite et d'autant plus inévitables que ce fils d'ouvrier normand joignait à un esprit abstrait et mystique un tempérament vigoureux et des sens exigeants. Il était sensible au bien-être, au succès, à la gloire : « Désordre intérieur des âmes égal au dérèglement social des nations! » Jean Raymond est aussi impuissant à dominer l'une qu'à supprimer l'autre. Il est voué à l'impuissance et au déchirement. Sa volonté d'ascétisme ne le conduit qu'à s'accuser lui-même à cause de sa passion : son internationalisme se heurte à la nécessité d'accuser l'Allemagne à cause de la guerre, tandis que l'apôtre de la révolution, au moment même où il aurait besoin de toute sa foi, en arrive, à cause de la paix et du bolchevisme, à accuser l'humanité et à désespérer de la raison. Divisé contre lui-même, il périra : lisez dans le roman sa fin désespérée et douloureuse.

Quelle est donc la philosophie du livre ? La seule, précisément, que puissent inspirer le désordre intérieur des âmes et le dérèglement social des nations : résignation de l'individu qui souffre, confiance dans les forces bienfaisantes de stabilité et d'équilibre, qui sont des forces de reconstruction. Un des personnages les

mieux dessinés du livre, M. Jacques Tapissier, romancier mondain dont le dandysme dissimule le perpétuel effort d'une intelligence lucide et d'une volonté disciplinée, « ce paisible et élégant Parisien en qui semblait s'incarner une si longue tradition de justesse intellectuelle et de maîtrise morale », exhorte doucement Elisabeth d'Arvyllé à la résignation, « la seule philosophie qu'il eût jamais comprise, parce qu'elle était la plus ancienne et la plus sensée de l'humanité ». Et pourquoi faut-il qu'Elisabeth se résigne, sinon parce que Firmin Gency, « appuyé, lui, sur la résistance du groupe social dont il n'était qu'un élément », a compris sa faiblesse en se rangeant du côté de la force des choses, c'est-à-dire des lois essentielles de la vie ?

Telle nous semble être la signification d'une œuvre qui porte elle-même, très vive, l'empreinte de notre temps. Toute en tableaux variés et en scènes dramatiques, elle n'a point l'allure d'un roman à thèses ; mais l'auteur, critique et philosophe en même temps que romancier, est trop intelligent pour que les idées n'y tiennent pas leur place et n'y trouvent pas leur compte. Elles se heurtent parfois, ou tout au moins se poussent assez rudement pour nous déconcerter. Je n'ai pas dissimulé que M. Gaston Rageot m'avait semblé parfois substituer l'activité de l'esprit au mouvement même de la vie : les personnages alors prennent un aspect de créations littéraires et les scènes nous apparaissent comme des arrangements trop habiles. Mais la vie n'est jamais très loin, et l'intelligence du romancier s'y retrempe.

Littéraire, l'œuvre l'est aussi par la qualité d'un style qui sait également décrire et formuler. Peut-être, suivant notre meilleure tradition française, est-il plus à l'aise encore dans les formules que dans les descriptions.

Et n'est-ce pas assez pour que le sixième roman de M. Gaston Rageot non seulement retienne notre intérêt mais ramène aussi notre attention vers les autres (1) avec lesquels il prêterait à d'intéressantes comparaisons ?

Firmin Roz.

(1) *Un Grand Homme*, 1908. *La Renommée*, 1911. *L'Effort*, 1912 ; *La Voix qui s'est tue*, 1913 (Calmann Lévy, éditeur). *La Faiblesse des forts*, 1913. (Librairie Plon). Il faut ajouter aux romans un volume de contes : *Autour de l'Amour* (Librairie des Annales, 1909).

LE THÉATRE

A PROPOS DE LA DAUPHINE DE GASTON PORCHÉ

Si, après l'avoir lue dans l'édition qui vient de paraître, j'entreprends de vous parler aujourd'hui de *La Dauphine*, c'est parce que son auteur, M. François Porché, a fait lui-même, dans sa préface, une distinction bien juste entre les œuvres de théâtre qui ne plaisent qu'à la scène et celles qui charment encore à la lecture.

Or, celle-ci est bien de la seconde espèce, et si le sujet, tout de fantaisie et d'invention, en est mince, si l'exécution, toute de grâce et de simplicité, en est légère et même a paru à quelques-uns un peu pauvre et dénuée du traditionnel lyrisme du théâtre, il n'en est pas moins vrai que, pour tout lecteur réfléchi, elle pose trois questions également intéressantes à l'heure présente, à savoir le secret de l'inspiration chez un poète de théâtre, la technique du vers dramatique et enfin, d'une manière plus générale encore, la psychologie de l'enfant dans la littérature.

*
* *

M. François Porché a fait précéder sa pièce d'une lettre à Mme Simone. Il explique à son illustre amie, et par conséquent à nous-mêmes, la part délicate et mystérieuse qui revient à une inspiratrice et à une conseillère dans l'intimité d'une collaboration.

C'est au poète lui-même, naturellement, que revient de trouver son sujet. Mais, « même originale, remarque modestement ce charmant auteur dramatique, une idée de pièce est en soi-même bien peu de chose ». Son idée une fois trouvée, M. François Porché ne se fie donc point à lui-même pour en déterminer les possibilités dramatiques et il n'entreprend point de lui donner « une charpente » avant d'en avoir référé à son interprète. Dans cet examen préliminaire qu'ils font en commun, il apparaît que la contribution des deux travailleurs soit à peu près égale. C'est ainsi que, dans les *Butors* et *La Finette*, M. François Porché eut lui-même l'idée de Finette et du Maréchal, tandis que Buc, le petit Miron et, dans la *Jeune Fille aux joues roses*, le personnage de Benoit, ont été suscités par Mme Simone.

Reste à écrire le drame.

On sait le peu d'importance qu'attachait à cette tâche Racine, qui disait : « Je n'ai plus que les vers à faire... » M. François Porché, lui, s'emploie à cette besogne dans le silence des champs, l'été, en quelque retraite qu'embellit la présence de sa collaboratrice. Chaque soir, il lui montre la page écrite et sollicite son avis. Et il fait à ce propos cette observation générale sur le travail créateur du poète dramatique :

" Certes, il est indispensable, pour que l'élément poétique pénètre, nourrisse le drame, que l'inspiration du poète ait du jeu. Mais le cadre préétabli dans lequel sa sensibilité se donne carrière doit réunir deux qualités en apparence contradictoires : la rigueur et la souplesse. La rigueur, pour que le poète ne s'égare point, car il y a dans le travail du vers une poussée constamment " digressive " et comme un foisonnement d'associations mentales. La souplesse, parce que les réussites de l'art ne procèdent point uniquement d'un dessein concerté, mais résultent souvent de rencontres fortuites, et ces hasards heureux, ces bonnes fortunes de l'écrivain, étant produits de son subsconscient, s'il les écartait délibérément d'avance comme des séductions dangereuses, il se priverait, par excès de discipline, de ce qu'il y a peut-être en lui de plus profond... "

A Mme Simone de réprimer ces écarts et de recueillir ces perles...

A elle, aussi, de régulariser, par un perpétuel encouragement, la tension spirituelle sans laquelle il n'est point de création artistique.

Par quoi nous apparaît, avec une précision nouvelle, une vieille vérité : cet être divin, — un poète, — est bien peu de chose...!

*
* *

La donnée de *La Dauphine* n'est empruntée ni à l'histoire ni à l'observation des mœurs : elle est toute imaginaire, comme les personnages et les lieux. Elle est littéralement une fiction.

Une enfant de dix ans, seule représentante de la branche aînée d'une vieille dynastie dans un vieux royaume, a été exilée par son oncle devenu roi. Elle a été élevée par son aïeule, qui n'a cessé de préparer le détrônement du roi et l'avènement de la dauphine. Le coup de main doit s'exécuter le jour du dixième anniversaire de la petite princesse, qui a été parée pour le bal. Mais on a compté sans les clubs révolutionnaires, et voici que, dans le même moment, le peuple a mieux réussi son émeute. Le roi est fait prisonnier, et, pour échapper au même sort, la dauphine doit s'enfuir sans savoir pourquoi, emportée, en habits de paysanne, par un fidèle et impérieux serviteur.

Et elle vit cachée, dans une famille obscure, avec d'autres enfants qui ignorent sa majesté. L'un d'eux, le petit Donald, fils de la maison, est devenu tout simplement amoureux de ses cheveux blonds; un autre, fils de maquignon, animé déjà de l'esprit des clubs, l'a reconnue et risque de la dénoncer : c'est pourquoi Donald le tue, en le noyant à la pêche, dans les brouillards du matin. Cependant, la Révolution, après avoir mis à mort le vieux roi, est elle-même vaincue et la dauphine devient reine, malgré elle, bien entendu, car elle aimait davantage l'héroïque petit Donald que la froide royauté. Et celui qui l'avait apportée dans ses bras doit la remporter de même.

Ce thème si simple, M. François Porché s'est appliqué à le développer simplement.

Les lecteurs de la *Revue* sont au courant de l'effort tenté par les jeunes dramaturges d'aujourd'hui pour rétablir dans le théâtre un peu plus de justesse et de vérité. C'est le même but qu'a poursuivi, dans un autre genre, l'auteur de *La Dauphine*. Il a résolument rompu avec les vieilles habitudes du « ronron » tragique que déjà Molière reprochait aux tragédiens du XVIIe siècle (entendez, non seulement les acteurs, mais bien un peu les auteurs eux-mêmes, y compris Corneille) et devenu, sous une forme assurément plus légère, mais peut-être plus factice encore, le « couplet » lyrique. Il évite tout à la fois la monotonie de l'alexandrin et la solennité de la tirade.

Ecoutez avec quelle grâce le petit Donald confie à la petite princesse l'éblouissement qu'il a eu à la voir survenir dans la maison de son père :

> Une nuit, tout est calme, et la maison est close.
> Je m'endors. Brusquement, on frappe à nos volets.
> Père, en allant ouvrir, arme ses pistolets.
> J'entends qu'on parlemente et bientôt qu'on attelle.
> Je me rendors et lorsqu'au matin je descends,
> Que vois-je près de l'âtre ? Un bonnet de dentelle,
> Des cheveux blonds éblouissants !
> Tu venais d'arriver pâle et toute transie.
> Un tintement de cloche au loin flottait dans l'air.
> La flamme pétillait, et la poutre noircie.
> Les cuivres, les bahuts, tout était rose et clair...!

*
* *

Pourtant, si j'attache une telle importance à cette œuvre, c'est pour une raison plus profonde et de nature plus psychologique.

Le théâtre en vers, pour l'ordinaire, affecte deux formes, l'héroïsme et le romanesque.

Il reste de l'héroïsme, certes, dans l'œuvre de François Porché. On y trouve de la vaillance militaire, de la fidélité généreuse, et l'on y entend de fiers accents :

> Tous, plus ou moins ici, nous avons les mains rouges,
> Et pourtant nous dormons sans remords au bivouac.
> Les lanciers ont forcé l'ennemi dans les bouges.

dit un des personnages qui représente le dévouement en armes. On entend aussi, dans le lointain, le grondement de la fureur populaire :

C'était le soir. Nos chefs dormaient sur leurs lauriers.
Croyant que dans la nuit la cour prendrait la fuite.
Le roi dut y songer, mais l'émeute conduite
Par des inconnus, des aventuriers,
Envahit les jardins et fit fermer la grille.
Lorsque nous accourons, il est trop tard, on pille
Les boutiques des armuriers.
Partout des cris de mort, des reflets d'incendie,
Des coups de feu dans l'ombre, un tumulte infernal.
Nous sabrons sans pouvoir dégager l'Arsenal...

Mais, combien, au fond, nous nous intéressons peu à ces événements qui décident d'une couronne et d'un peuple imaginaires... Ce qui, jadis était l'essentiel dans les œuvres de cette nature, est devenu aujourd'hui l'accessoire... Ce n'est plus là le drame, mais, semble-t-il, le décor du drame.

La véritable pièce reste bien, il est vrai, une pièce romanesque où le ressort principal demeure l'amour, mais ce romanesque a été transposé : le drame sentimental se passe dans le cœur d'amoureux de dix ans.

La péripétie principale, en effet, n'est point celle qui fixe le sort royal de la petite reine. C'est celle qui provoque, dans le cœur de Donald, la résolution de tuer le fils du maquignon.

C'est au second acte. Les enfants jouent. Le fils du maquignon est venu par hasard, pour parler d'un cheval. Il reconnaît la dauphine et le laisse voir. La dauphine, épouvantée, avoue le péril qu'elle court, si elle est trahie, à Donald. Elle va être obligée de quitter la maison, pour se cacher ailleurs. Donald sent qu'il va la perdre. Qu'elle promette seulement de ne point s'enfuir et il la protégera. Demain matin, à l'aube, il a rendez-vous avec leur ennemi sur la rivière.

C'est donc uniquement pour ne point voir s'éloigner celle qu'il aime que le petit garçon exécute la noyade de celui qu'il exècre. Plus tard seulement, il découvrira, au contact des grandes personnes qui ont appris l'art d'envelopper leurs instincts dans les complications de la morale, qu'il a bien fait de frapper, ayant contribué, comme les soldats qui combattaient les révolutionnaires, à sauver la reine et la royauté.

La psychologie de l'enfance est entièrement à faire dans notre littérature. Certes, M. François Porché ne s'est point aventuré très loin sur cette route inconnue et ses petits héros ressemblent encore beaucoup à ceux que nous avons l'habitude de nous représenter en nos candeurs convenues de grandes personnes. Il faut pourtant lui savoir gré de sa tentative qui, non seulement l'a protégé de recommencer ce qui avait déjà été fait tant de fois, mais lui a permis d'esquisser ce qui n'avait encore jamais été fait.

Gaston Rageot.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

La Question d'Orient

L'Erreur française

Il n'est pas, semble-t-il, pour les nations comme pour les individus, de plus pénible sacrifice d'amour-propre que d'avouer une erreur et, pourtant, tous les moralistes sont d'accord pour estimer qu'une confession honore au lieu de diminuer celui qui la fait. Mais le monde est ainsi fait que nous n'avouerons jamais que la crise orientale actuelle est le simple résultat de nos fautes successives.

Nous étions partis d'une base solide et juste. La guerre de 1914-1918 était une guerre de libération. Les régimes d'oppression devaient impitoyablement disparaître. Le passé de l'ottomanisme était assez lourd pour ne point douter qu'il figurât au nombre des dits régimes condamnés.

Le 14 juillet 1918, M. Clémenceau, alors président du Conseil écrivait à M. Boghos Nubar, le représentant arménien à Paris :

« La France, victime de la plus injuste des agres-« sions, a inscrit dans ses revendications la libération « des nations opprimées. Protectrice traditionnelle de « ces peuples, elle a manifesté à maintes reprises sa « profonde sympathie pour les Arméniens. Elle a tout « tenté pour leur venir en aide. L'esprit d'abnégation « des Arméniens, leur loyalisme envers les Alliés dans « la légion étrangère, sur le front du Caucase et à la « légion d'Orient, ont resserré les liens qui les attachent « à la France.

« Je suis heureux de vous confirmer que le gouver-« nement de la République, comme celui du Royaume-« Uni, n'a pas cessé de compter la nation arménienne « au nombre des peuples dont les Alliés comptent régler « le sort, selon les règles supérieures de l'humanité et « de la justice. »

M. Gout, sous-directeur d'Asie au quai d'Orsay, écrivait, d'ordre de M. Clémenceau, dans le même sens au président de l'Union intellectuelle arménienne.

J'ai déjà, le mois dernier, cité le noble engagement pris, le 10 février 1919, par M. Poincaré, président de la République, écrivant au patriarche des Arméniens catholiques de Cilicie.

L'unité de doctrine, à cette époque, est formelle. Elle ne souffre pas de discussion d'ailleurs dans l'esprit des hommes de cœur qui sont à la tête du gouvernement français. C'est une question de devoir et d'humanité.

Comment s'est produite l'évolution ? Quelles en ont été les causes déterminantes ? A faire un examen de conscience réellement sincère — et en s'abstenant une fois pour toutes d'user d'une phraséologie facile — on s'aperçoit que le mal a débuté par une absence de discrimination entre nos droits et nos devoirs en Orient. Alors que la guerre avait été faite pour libérer des peuples opprimés et que nous tenions pour la tâche la plus haute, conforme à nos traditions et à notre idéal séculaire, la victoire a fait naître soudain des appétits qui, sous le nom de droits, ont fini par dépasser dans l'esprit public les devoirs qui naguère tenaient la première place. Cette Arménie, que nous avions à cœur de délivrer, devenait une carte de terre promise d'exploi-

tation où les Arméniens ne jouaient plus qu'un rôle secondaire. Cela a été l'erreur initiale. En Cilicie, comme en Syrie, les vœux des populations nous appelaient comme conseillers, comme instructeurs et non comme administrateurs et gouvernants.

Du jour où l'accord tripartite a été signé, découpant l'Asie-Mineure en trois zones d'influence, nous étions pris dans le déplorable engrenage. Je veux bien admettre que les signataires de l'accord tripartite n'avaient dans l'esprit qu'une délimitation théorique et pour ainsi dire passive des zones où les Alliés s'abstiendraient de se combattre économiquement, mais alors les faits ont singulièrement déformé leur intention. Les fameuses zones ont pris figure de pseudo-colonies ou pays de protectorats

La conséquence naturelle de cette déviation du programme primitif devait être de nous donner une mentalité *coloniale* dans la question d'Orient. Le problème ne s'est plus présenté à nous sous la forme purement humanitaire et altruiste qui en garantissait la solution équitable. Nous nous sommes trouvés en face de complications dont nous portons l'entière responsabilité. Des orateurs ont, avec plus ou moins de parti-pris, critiqué et même condamné à la tribune parlementaire notre administration en Syrie. On leur a répondu en invoquant la grande figure du général Gouraud, devant laquelle chacun s'incline. Mais c'est un peu trop déplacer la question. Même si certains mettent personnellement en cause l'homme de guerre et discutent ses vues politiques et ses capacités administratives — nul n'échappe à la critique — c'est au principe seul de notre occupation de la Syrie et à la politique qui y a conduit que l'on devrait s'en prendre et non à un agent d'exécution qui fait certainement de son mieux dans une situation difficile. S'il est vrai que les Syriens aiment la France et que, suivant les estimations de la Chambre de commerce de Lyon, la Syrie avait une capacité d'absorption de produits français s'élevant à 25 millions de francs, rien n'obligeait à imposer aux Syriens une administration française intégrale et à dépenser en Syrie près de trois milliards d'argent français.

Je ne saurais mieux comparer l'amour des Syriens pour la France qu'à celui qu'éprouvent les jeunes mariés pour leurs parents et beaux-parents dont ils apprécient les conseils autant que la contribution à leur établissement, mais de là à leur demander de s'installer sous leur toit et de prendre la direction du ménage, il y a un abîme.

D'ailleurs il y a quelque chose de paradoxal, dès l'instant que nous avions adopté cette politique « coloniale », bonne ou mauvaise, de faire tout l'effort sur la Syrie et d'abandonner la Cilicie. La première est un pays relativement stérile, la seconde, au contraire, offrait des perspectives économiques illimitées. Cela revient à occuper le château, le parc d'agrément et à céder les champs et la métairie qui donnent au domaine sa valeur. Pourquoi avons-nous dû abandonner la Cilicie? Comment des hommes d'Etat comme M. Briand ont-ils été amenés à signer l'abandon, après avoir, en 1920 (27 mars), déclaré : « La Cilicie est un pays d'une grande richesse. Si nous n'y sommes pas demain, qui donc y sera? Et nous, une fois partis sous l'influence de fausses considérations de sentiment, quand nous y verrons d'autres installés à notre place, c'est alors que nous connaîtrons notre erreur et que nous déplorerons les conséquences d'une faute désormais irréparable », en ajoutant, le 23 juin de la même année : « En ce qui concerne la Cilicie, qui est d'importance capitale pour nous et pour notre avenir dans la Méditerranée, les accords de 1916 nous donnaient des positions magnifiques. Allons-nous les abandonner alors que nous voyons l'Angleterre, aux prises cependant avec des difficultés formidables, poursuivre sa politique en Orient et faire front partout?... Partir demain! Abandonner des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants à la tuerie parce que le drapeau français aura manqué! La France n'en a pas le droit. »

Les circonstances ont donc été plus fortes que les intérêts économiques, que les devoirs humanitaires et que l'honneur national lui-même. Le budget a demandé la diminution des effectifs et la réduction des frais, et cette retraite nous a été imposée par l'irréductible hostilité des Kémalistes. Que l'on traite aujourd'hui d'amis à toute épreuve, dignes d'être préférés aux Anglais, ceux-là même qui nous ont contraints à évacuer des territoires dont la France attendait un puissant ravitaillement économique et qui nous ont fait renier les engagements les plus solennels, dépasse tout de même les limites de la bonne foi.

Or, ce qu'il y a de grave c'est que nous avons nous-mêmes donné au mouvement kémaliste, qui se dressait contre nous, les moyens de se développer. Aux Grecs qui s'offraient à étouffer dans l'œuf l'insurrection nationaliste turque, nous avons répondu négativement, leur interdisant de franchir les limites théoriques de l'enclave de Smyrne. Cette interdiction n'a eu qu'une raison (en ce temps-là M. Venizelos était au pouvoir et les arguments anti-constantiniens ne jouaient donc pas) : empêcher les Grecs de se créer des titres territoriaux du fait de leur concours. Dans une vision toute coloniale, nous envisagions (l'Italie et nous), sur la base de l'accord tripartite, un immense empire dont les Grecs devaient être soigneusement exclus. C'est en voulant trop avoir que nous avons irrémédiablement compromis notre situation.

L'on peut se rendre compte aujourd'hui du défaut d'économie d'une politique qui, pour écarter un concurrent, ruine l'ensemble de l'affaire. Or, au moment où M. Venizelos, avec une connaissance beaucoup plus exacte du danger kémaliste, proposait un programme énergique et immédiat d'action, il prenait en même temps l'engagement de ne rien réclamer pour le concours que l'armée grecque apporterait. Nous avons fait la sourde oreille, non pas peut-être que nous doutions de la parole du grand Crétois, mais parce que nous nous imaginions que, par la force des choses, le concours de la Grèce lui créerait, malgré tout, des titres et qu'en tout cas l'hellénisme y gagnerait en Asie-Mineure un prestige et une influence contre lesquels les clauses théoriques de l'accord tripartite ne pourraient que vainement lutter.

L'hellénophobie qui est aujourd'hui à l'ordre du jour n'apparaît que comme la manifestation sans noblesse du dépit engendré par une erreur de calcul. Les Italiens ayant dû quitter leur zone et nous la nôtre, et les Grecs continuant à occuper les vilayets de Smyrne, Aïdin et Brousse, nous avons l'air d'être vexés qu'ils ne partagent point la faillite commune. Nous avons préconisé et appuyé l'occupation grecque de Smyrne tant que nous étions en Cilicie, nous l'avons désapprouvée et combattue du jour où la retraite s'est imposée à nous. La corrélation est trop frappante pour ne pas être significative. Si, en 1919 et en 1920, nous avions permis la marche en avant de l'armée grecque

de Smyrne jusqu'à la ligne du chemin de fer de Bagdad, Moustapha Kémal eut été dépossédé de la voie de roquade qui lui a permis de transporter des troupes sur notre front de Cilicie. Nous serions encore aujourd'hui à Marache et à Aïntab, l'armée kémaliste aurait cessé d'exister après son échec initial et la question d'Orient se trouverait réglée sur les bases mûrement étudiées et pesées du traité de Sèvres qui fut tout le contraire d'une improvisation. Les principes ne peuvent changer au gré des événements.

En récapitulant ainsi les lourdes fautes du passé notre but est seulement d'en tirer un enseignement pour l'avenir. Aujourd'hui deux politiques demeurent en présence en Orient ; l'une, la franco-italienne, prétend persévérer dans la voie de l'abandon en espérant retrouver, par la seule bienveillance des Turcs, les bénéfices de l'accord tripartite, l'autre, l'anglo-grecque, entend sauver encore les positions acquises en n'attendant rien des Turcs mais en les contraignant au contraire à reconnaître qu'ayant été dans le clan des vaincus de leur plein gré ils en doivent subir les conséquences.

Démontrer que la politique franco-italienne est erronée est d'autant plus aisé que les kémalistes se sont eux-mêmes chargés d'en apporter la preuve. Leur pacte, soi-disant national, d'une part exclut, comme outrageante, toute idée de zones d'influence européennes en Asie-Mineure et leur premier soin en Cilicie, après notre évacuation et leur réoccupation, a été d'autre part d'établir une barrière douanière qui ruine toute possibilité d'affaires pour le commerce français. S'ils n'ont même pas eu l'hypocrisie élémentaire d'attendre le réglement général de la question d'Orient pour prendre à notre égard cette attitude économique hostile (la seule qui pouvait nous intéresser encore après notre renonciation politique), la reprise par eux de l'Asie-Mineure occupée par les Grecs ne pourrait logiquement que développer à son maximum le nationalisme protectionniste et nous fermer complètement le marché oriental.

Tous les propos de fin de banquets offerts à des touristes turcophiles des deux sexes : « La Turquie adore la France! Tous les Turcs adorent les Français! » sont du miel pour attraper les mouches. Les Turcs ont fait, en 1914, cause commune avec l'Allemagne; les Turcs, en 1920-21, se sont furieusement attaqués à nos troupes d'occupation de Cilicie où elles n'avaient nulle mission aggressive, mais une simple tâche passive de protectrices des Arméniens. Les Turcs ont, à cette époque, martyrisé nos blessés et torturé nos prisonniers. Les Turcs ont ravagé nos établissements scolaires et religieux, mais aujourd'hui leur amour pour nous est infini parce que nous avons la folie, pour eux providentielle, de défendre leur cause, à notre propre détriment. Ils auraient mauvaise grâce, dans ces conditions, à ne pas adorer en effet notre aveuglement.

De cet exposé objectif des faits, il découle pour nous, sans que l'anglophilie, le philhellénisme ou l'arménophilie soient des raisons déterminantes, en dehors même des arguments favorables que ces seuls sentiments portent en eux et qu'il serait trop long de développer, qu'une politique qui s'appuierait sur le gage considérable détenu actuellement par l'armée grecque au lieu de travailler à son dessaisissement serait à la fois plus logique et plus conforme tant aux intérêts communs de l'Entente qu'aux intérêts propres de la France.

René Puaux.

Chronique Tchécoslovaque

Parmi les problèmes qui se posaient dès le premier jour de l'indépendance tchécoslovaque, celui de la réforme agraire était un des plus importants et, disons-le, un des plus difficiles à résoudre, car dans les pays tchèques le régime féodal avait laissé, dans la répartition des terres, des traces trop visibles. Voyez plutôt ces chiffres relatifs à la Bohême. Sur l'étendue totale de 5.073.410 hectares, 703.577 personnes possédaient au-dessous de 5 hectares, tandis que 1.548 personnes avaient des propriétés dépassant 100 hectares. Dans cette seconde catégorie, les propriétés de 100 à 200 hectares ne formaient que 9,32 % de la surface totale du sol, celles qui dépassaient 2.000 hectares représentaient 28,31 % de la surface totale du pays, tandis que les 703.577 personnes citées plus haut n'en possédaient que 13,39 %.

En Slovaquie et en Russie sudcarpathique, la proportion était encore pire. Cet état de choses qui laissait un tiers du pays entre les mains de 150 familles tandis que les sept huitièmes de la population n'en possédaient pas un mètre carré, ne pouvait se maintenir ni au point de vue social, ni au point de vue politique. Il était impossible de laisser subsister les suites du crime de Ferdinand de Habsbourg, car les plus grands *latifundia* ont été constitués contre la nation tchèque au XVIIe siècle, les terres confisquées à la noblesse tchèque vaincue à la Montagne Blanche, ont été distribuées ou vendues à vil prix aux généraux, aux magistrats, aux aventuriers étrangers qui avaient aidé l'empereur à terrasser le peuple insurgé.

Ces confiscations, qui donnaient aux étrangers hostiles au peuple une grande partie du pays, constituaient une véritable révolution agraire et étaient une des causes de l'agonie de la nation pendant près de trois siècles. L'écroulement de l'Autriche-Hongrie et la constitution de la République établissaient la justice au point de vue politique, mais dans la construction économique et sociale du pays. La justice la plus élémentaire exigeait que le peuple libéré politiquement redevînt le propriétaire légal des terres qui lui avaient été ravies trois siècles auparavant, autrement l'ombre lourde de la Montagne Blanche continuait à peser sur le pays.

Une sérieuse réforme agraire s'imposait donc. Aussi, le 16 avril 1918, l'Assemblée Nationale vota-t-elle la loi de « saisie » (zabor) de la grande propriété foncière. Sous l'influence des informations tendancieuses venant de sources allemandes ou magyares, certains milieux dans les pays alliés ont une tendance à reprocher à la République Tchécoslovaque d'employer des méthodes trop radicales pour réaliser la réforme. On a semblé interpréter le mot « saisie » dans le sens de « confiscation » ou « séquestration ». On est allé jusqu'à accuser la Tchécoslovaquie de suivre les errements bolchevistes et jusqu'à mettre en doute la solidité de l'ordre juridique de la République.

Rien n'est moins exact. En s'appuyant sur les textes des lois et décrets, il est facile de démontrer qu'il ne s'agit nullement d'une confiscation, mais tout simplement d'un rachat forcé, justifié par des raisons d'utilité publique, des propriétés dépassant 150 hectares de terres arables (champs, prairies, jardins, vignes, houblonnières) ou 250 hectares de terre en général. Dans certains cas spéciaux, cette étendue peut être élevée jusqu'à 500 hectares.

Ne tombent pas sous le coup de la loi les immeubles

servant pas à l'exploitation des terres devant être expropriées, les propriétés appartenant aux pays, aux communes, aux districts.

Le propriétaire ne perd pas son droit de propriété, mais on lui impose certaine restriction du droit de disposition, analogue à celle qu'impose, par exemple, aux propriétaires des terrains, le règlement de constructions qui exige un consentement préalable des autorités compétentes pour toute construction.

La loi de réforme agraire ne peut donc nullement être désignée comme une confiscation pure et simple puisque on a établi, comme principe, le paiement d'une indemnité correspondant à une moyenne de la valeur que les propriétés avaient dans les années 1913 à 1915. L'exception est faite pour les biens de la dynastie déchue; ces biens seront payés à la Commission des Réparations aux termes de l'article 208 du traité de Saint-Germain. La valeur des lieux est statuée d'après une échelle qui tient compte de toutes les circonstances qui peuvent influer sur le prix des terres ou des immeubles. Rappelons à ce propos qu'en Allemagne, par exemple, on a fixé un prix uniforme tandis qu'en Tchécoslovaquie on tient compte de l'augmentation de la valeur survenue dans les 18 premiers mois de la guerre.

Le montant de l'indemnité une fois fixé, il constitue une créance du propriétaire sur l'Etat qui prend l'engagement de payer des intérêts calculés au taux de 3 %, correspondant au revenu moyen de la grande propriété avant la guerre. Mais l'amendement préparé actuellement en discussion, élève ce taux à 4 %.

Pour assurer un fonctionnement régulier de cette comptabilité, on envisage la création des registres et des banques d'indemnité.

D'après le vieux principe « *immobilia obnoxia sunt territoria* » universellement admis dans le droit international, les lois de réforme agraire sont applicables et elles doivent être appliquées sans distinction. On ne peut pas accorder un traitement spécial aux étrangers qui jouiraient, de ce fait, d'une sorte d'exterritorialité, et la déclaration de M. Benès, président du conseil, du 10 novembre 1921, au Parlement a été formelle sur ce point.

Cette impossibilité de consentir des exceptions qui créeraient toute une classe de propriétaires étrangers privilégiés au préjudice des propriétaires tchécoslovaques, n'exclut pas une certaine bienveillance dans l'interprétation et dans l'application de la loi, et les autorités tchécoslovaques n'ont jamais manqué de faire preuve de bonne volonté, surtout lorsqu'il s'agissait des ressortissants des Etats amis et alliés.

On peut dire, en somme, que la loi sur la Réforme agraire, sortie d'une collaboration étroite de tous les partis politiques, socialistes, agrariens, conservateurs et libéral, présente un compromis des plus heureux. Elle sauvegarde, d'un côté, les intérêts des petits paysans, sans entraver l'exploitation en grand, nécessaire pour certaines industries comme celle du sucre, de la bière, etc. Elle respecte l'unité de vastes forêts qui forment une des richesses du pays que l'Etat se réserve d'exploiter lui-même en grande partie.

La réforme agraire, mise en exécution sans trop de hâte superflue, après une étude sérieuse de tous les aspects du problème, poursuit son cours en Tchécoslovaquie.

La République semble avoir choisi la bonne voie, celle de l'évolution.

H. Jelinek.

Chronique polonaise

La question de la Galicie orientale

I

Bien que près de quatre années se soient écoulées depuis la fin des hostilités, et malgré la signature d'une demi-douzaine de traités, la reconstitution politique de notre continent n'est nullement achevée. Il reste encore des problèmes territoriaux à résoudre, et des problèmes territoriaux redoutables, car non seulement ils se posent dans la zone *balkanisée*, partant, ultra-dangereuse, située entre la frontière est et sud-est du *Reich* allemand et les confins ouest et sud-ouest de la Russie bolchevique, mais ils concernent, de plus, celui des Etats récemment restaurés de cette région qui constitue le pivot du nouveau système politique européen. Cet Etat, c'est la Pologne, et les problèmes encore non définitivement résolus qui le concernent sont le problème de Wilna et celui de la Galicie Orientale.

Le plus important des deux est certainement le problème de la Galicie Orientale.

On désigne sous ce nom cette partie de l'ancienne province autrichienne dénommée Galicie, qui — sauf une bande de territoire de peu d'étendue — est située à l'est du San. La ci-devant province des Habsbourg, occupée actuellement par les troupes polonaises, comprend, comme on sait, l'ensemble des territoires échus, jadis, à cette dynastie à la suite des partages de la Pologne. Cependant, tandis que dans cette région, prise en son entier, et surtout dans sa partie située à l'ouest du San, l'élément polonais a une prépondérance numérique incontestable, il n'en est pas de même dans les districts qui se trouvent à l'est de cette rivière. Là, la majorité de la population est formée de Ruthènes (Ukrainiens), et c'est l'existence de cette majorité non polonaise dans un territoire ayant appartenu autrefois à la Pologne qui est à l'origine du problème de la Galicie Orientale.

Il se pose comme suit :

Que faire de cette région, à majorité de population non polonaise, mais ayant appartenu à l'ancienne Pologne et se trouvant *de facto* en possession de la Pologne ressuscitée? Faut-il donner force légale à la situation de fait et la laisser à cet Etat, en exigeant uniquement qu'il lui accorde une autonomie suffisante, ou faut-il l'en séparer ? Et si on la sépare, qu'en faire? L'attribuer à la Russie qui prétend avoir des droits sur ce territoire? L'ériger en Etat indépendant, comme le désire, dit-on, la majorité de ses habitants? Ou, enfin, au cas où une telle solution semblerait impraticable, appeler les dits habitants à désigner eux-mêmes l'Etat voisin auquel ils voudraient être rattachés?

Il y a donc quatre solutions possibles. Laquelle adopter ?

Deux espèces d'arguments peuvent être invoqués pour résoudre les questions ci-dessus. Ce sont, d'abord, les arguments fondés sur les rapports de différents ordres, qui peuvent exister entre un territoire contesté et les Etats qui le revendiquent, rapports historiques, juridiques, géographiques. Ce sont, ensuite, les arguments tirés des désirs, des aspirations, de la volonté librement exprimée des populations dudit territoire. Or, quel que soit l'argument auquel on a recours, quel que soit le point de vue auquel on se place — si l'on

écarte toute préoccupation étrangère à une étude objective des faits — on est, en ce qui concerne la Galicie Orientale, fatalement amené à une seule et même conclusion, à savoir que dans l'état actuel des choses, la seule solution équitable et conforme aux réalités existantes de ce problème est celle que nous avons indiquée en premier lieu : la consécration légale de la situation de fait, c'est-à-dire l'attribution de la Galicie Orientale *autonome* à la Pologne.

Un examen, même succinct, de ces arguments suffit pour le démontrer.

Commençons par l'argument historique. C'est un argument de *durée*. Il se réduit, du côté polonais, à cette constatation fort simple, mais capitale : la Galicie Orientale, réunie à la Pologne vers le milieu du XIVe siècle, a non seulement appartenu à son territoire jusqu'aux partages, mais elle n'en a pas davantage été séparée après les partages, — toutes les provinces polonaises échues aux Habsbourg ayant de tout temps constitué, sous le régime autrichien, une seule et même unité administrative. Elle appartient donc à ce territoire depuis 550 ans, c'est-à-dire depuis bien plus longtemps que l'Alsace, le Roussillon et la Corse, — régions où la masse de la population parle un dialecte non français — n'appartiennent au territoire de la France.

Il est vrai que du côté russe on oppose à cet argument une autre constatation, à savoir qu'avant d'être réunie à la Pologne cette région faisait, comme toute l'Ukraine, partie intégrante du grand-duché de Kiev. Or, Kiev c'est le berceau de la Moscovie, d'où est issue la Russie actuelle. C'est donc à la Russie, héritière des droits du grand-duché de Kiev, et non à la Pologne que devrait appartenir la Galicie Orientale, comme lui appartient déjà le reste du territoire ukrainien.

Cette objection n'a qu'un défaut, c'est que, sur les six propositions qu'elle contient, trois — et ce sont les seules qui importent — pèchent par la base, l'une parce qu'elle affirme un fait inexact, l'autre parce qu'elle s'appuie sur un fait qui n'est que partiellement exact, et la troisième parce qu'elle est fondée sur un fait qui, en admettant qu'il fût vrai [illegible] cessa de l'être à un moment donné.

Il est inexact que le grand-duché de Moscou — érigé plus tard en tsarat — ne fût que le prolongement dans le temps et l'extension dans l'espace du grand-duché de Kiev. A l'époque où Moscou naissait — en 1328 — le grand-duché de Kiev avait cessé d'exister depuis plus d'un siècle, et il n'y avait, à ce moment, aucun lien politique entre les régions grand-russiennes du nord et les régions petit-russiennes (ruthènes, ukrainiennes) du sud. La réunion de ces dernières au territoire moscovite ne commença que plus de quatre siècles après. En réalité il s'agit de deux Etats différents, séparés non seulement dans le temps mais encore dans l'espace, — donc, de deux peuples ayant une formation, une personnalité, partant, aussi, des droits historiques distincts, peuples qu'il est d'autant moins permis de confondre, que, ainsi que l'a reconnu l'Académie de Pétrograd elle-même, chacun d'eux parle une langue particulière.

Certes, il y eut précédemment un lien entre le Nord et le Sud. Dans les principautés du nord, réunies plus tard sous le nom de Moscovie, comme dans les principautés du sud, le pouvoir était détenu par des membres de la dynastie des Rourikovitch, dont le chef, plus ou moins reconnu, était, jusqu'au milieu du XIIe siècle, le prince qui régnait à Kiev. Mais deux maisons princières, les Mérovingiens et les Carolingiens, régnèrent de même, jadis, durant des siècles, en même temps sur la France et l'Allemagne. Or, il serait évidemment absurde de prétendre que, du fait de cette réunion dans le passé, la France possédât un droit quelconque sur le territoire de l'Allemagne, ou, inversement, l'Allemagne un droit analogue sur le territoire français.

Il n'est que *partiellement* exact que la Galicie Orientale ait appartenu au grand-duché de Kiev, avant d'appartenir à la Pologne. Ce fait n'est exact que si l'on se place au point de vue de l'incorporation définitive de ce pays au territoire polonais. Il ne l'est point, si l'on se reporte aux origines de la formation territoriale du grand-duché ruthène. La plus grande autorité en la matière, le célèbre chroniqueur de Kiev, le moine Nestor, — qui vécut dans la seconde moitié du XIe et au commencement du XIIe siècle, — écrit, à ce sujet, ce qui suit, à propos de « la terre de Tcherven » ou « Ruthénie Rouge », nom que portait, alors, la Galicie Orientale : « L'an 6487, depuis la création du monde, et 981 après la naissance du Christ, Vladimir (1) fit une expédition contre les Lakhs (Polonais) et s'empara de Przemysl, *Tcherven*, et autres places qui sont jusqu'à ce jour au pouvoir des Ruthènes. » Autrement dit, la Galicie n'a appartenu au grand-duché de Kiev que parce qu'elle avait précédemment été conquise sur les Polonais. A la lecture complète des textes, le droit de priorité, invoqué par les partisans de la thèse russe, s'évanouit, voire se retourne contre ceux qui en font état.

Enfin, même en admettant le bien fondé des deux affirmations précédentes, il est faux que la Galicie Orientale doive, de ce fait, revenir à la Russie, bien que celle-ci soit, en effet, la continuation de l'ancienne Moscovie. La raison en est très simple. A la fin du XIIe siècle, la Galicie Orientale, appelée, alors, principauté — plus tard royaume [illegible] de H. [illegible] 2, [illegible] un Etat indépendant, et, sauf deux courtes périodes de domination hongroise, elle le resta jusqu'à sa réunion avec la Pologne. Or l'indépendance implique l'annulation de tous les titres de suprématie politique sur [illegible] devenu indépendant, partant, aussi, des titres découlant du droit historique. En d'autres termes, le droit de Kiev sur la Galicie Orientale, en admettant qu'il existât, — était depuis la fin du XIIe siècle frappé de caducité. La réunion de ce pays à la Pologne, un siècle et demi après, ne changea rien à cet état de choses, attendu qu'elle n'était en aucune manière en contradiction avec la situation créée par son indépendance : ce n'est pas en vertu du droit du plus fort, mais *en vertu du droit d'hérédité* que Casimir le Grand, roi de Pologne et héritier le plus proche du dernier souverain de Halicz, rattacha ce royaume à l'Etat polonais. Et cette constatation, purement juridique, nous amène, logiquement, à quitter le terrain des droits historiques pour aborder notre sujet du point de vue du droit proprement dit.

Jacques [illegible]

1. Il s'agit de Vladimir le Grand, grand [illegible] de Kiev.
2. D'où le nom de Galicie.

BULLETIN MARITIME

Les ports moyens : Brest, La Rochelle-Pallice

BREST

Brest est le véritable type du port transatlantique naturel. La distance de New-York à Brest est, en effet, sensiblement plus courte que celle du port américain aux différents ports français ou britanniques : de Brest à New-York on compte 2.950 milles; de Cherbourg, 3.066; du Havre, 3.130; de Southampton ou Liverpool, 3.100.

Le port de Brest présente les caractéristiques suivantes :

Condition d'accès : Tirant d'eau maximum, 8 mètres;

Nombre de postes pour navires de mer : 10 postes de plus de 6 mètres de tirant d'eau;

Longueur totale des quais accostables aux navires de mer : 1.030 mètres.

Nombre de grues de puissance ordinaire : 22;

Engins de grande puissance : 1 mâture de 5 à 20 tonnes;

Engins de radoub : 1 forme de radoub de 225 mètres de longueur, de 27 mètres 77 de largeur, 2 grils de carénage.

La rade qui sert de mouillage a 8 kilomètres de longueur et 5 de largeur, des profondeurs de 12 à 14 mètres. L'arrière rade offre, par endroits, des fonds de 10 mètres. Le port de commerce a une surface de 41 hectares. Les quais limitent une série de bassins précédés d'un avant-port.

Malgré ces avantages naturels, l'activité maritime commerciale du port de Brest avant la guerre était extrêmement faible : le trafic commercial n'atteignait que 688.000 tonnes en 1913.

Grâce aux importantes améliorations effectuées à Brest pour permettre à ce port de recevoir les troupes et les charbons américains, son trafic a doublé au cours de la guerre.

LA ROCHELLE — LA PALLICE

La Rochelle, vieux port historique, offre un abri sûr aux profondeurs de 9 mètres en basse mer. Il est accessible aux navires de 5 à 6 mètres de tirant d'eau, de 15 mètres 50 de largeur maxima; il offre 7 postes de moins de 6 mètres de tirant d'eau, 700 mètres de quais accostables aux navires de mer. Il est muni de 17 grues de puissance moyenne.

La Pallice est le port avancé, le port moderne de La Rochelle. Entièrement construit pour la réception de navires de 8 mètres de tirant d'eau, il a été utilisé très largement pendant les hostilités pour le ravitaillement français et celui de l'armée américaine.

Il avait été dépensé de 1814 à 1913, pour les ports de La Rochelle et La Pallice, près de 32 millions de francs. Il restait à dépenser en travaux et outillage, au début de 1919, une somme de 39.500.000 francs.

Le port de La Pallice présente les caractéristiques suivantes :

Conditions d'accès : Tirant d'eau maximum, 8 mètres; Largeur maxima, 20 m.; Longueur maxima, 170 m.

Distinctions entre les diverses parties du port : Le bassin de La Pallice se compose d'un avant-port limité par deux jetées et d'un bassin. L'avant-port est d'une superficie de 12 hectares 5 et creusé à 5 mètres sous basse-mer. Une écluse de 168 m. 50 de longueur utile relie l'avant-port au bassin qui a 11 hect. 5 et mesure 700 mètres de longueur, offrant 1.500 mètres de développement utile. (Tirant d'eau maximum pour navires : 8 mètres.

Nombre de postes pour navires de mer : 13 postes de plus de 6 mètres de tirant d'eau.

Longueur des quais accostables aux navires de mer : 1.582 mètres.

Nombre de grues de puissance ordinaire : 36.

Engins de grande puissance : 1 grue fixe à vapeur de 40 tonnes.

Engins de radoub : 2 formes de radoub. La forme n° 1 a une longueur utile de 180 mètres, une largeur utile de 22 mètres. La hauteur sur le seuil suivant la marée a 7 mètres à 8 mètres 50.

La première fonction de La Pallice est d'être un port d'escale : sa rade, sa passe d'accès offrent des profondeurs naturelles suffisantes pour les plus grands navires.

En second lieu il peut être un excellent port régional desservant un arrière-pays où une puissante industrie est en voie de réalisation.

Ce port a été l'objet de nombreux projets de loi tendant à son amélioration et à son extension. Le dernier, déposé à la Chambre, le 18 octobre 1921, a été rapporté tout récemment. L'ensemble des travaux comporte 80.000.000 de francs pour les travaux de première urgence et 90.000.000 de francs pour les travaux de seconde urgence.

Le port de La Rochelle-La Pallice était fréquenté, avant la guerre, par huit Compagnies de navigation françaises et huit Compagnies étrangères. Les Messageries Maritimes, les Chargeurs Réunis en avaient fait une escale pour leurs lignes d'Extrême-Orient et pour leurs services commerciaux du Brésil et de l'Argentine. Il est, à l'heure actuelle, le centre d'exportation des cognacs que les lignes commerciales de la Compagnie des Messageries Maritimes (ligne d'Extrême-Orient et ligne des Indes) emportent vers nos colonies et autres pays orientaux. Au retour d'Australie les navires de cette même Compagnie déposent à La Pallice des peaux et des laines australiennes.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

SERVICES CONTRACTUELS DES MESSAGERIES MARITIMES.

Le *Général Duchesne* récemment incorporé à la flotte des Messageries Maritimes (Services Contractuels) et affecté à la ligne de l'Océan Indien est entré en service le jeudi 20 juillet dernier, quittant Marseille pour la première fois à destination de Djibouti, Madagascar, La Réunion et Maurice.

Cet ancien paquebot allemand, construit en 1902, mesure 136 m. 90 de longueur entre perpendiculaires et 15 m. 93 de largeur. Son tirant d'eau maximum est de 8 m. 10 et son déplacement de 13.000 tonneaux ; sa jauge brute de 6.555 tonneaux, sa jauge nette de 4.529 tonneaux et sa valeur en chevaux de 4.000.

Cette importante unité a subi de nombreux aménagements par les soins de la *Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée* (Ateliers du Havre).

Valeurs de Navigation

31 Juillet 1922.

Compagnie Fraissinet	530
Messageries Maritimes	183
Mixte	215
Transatlantique	176
Transports Maritimes	780

L'Imprimeur-Gérant : A. DESNOËS.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité Ateliers : 26-28, Boulevard du Château, Angers. Bureaux : 2, Rue Monge, Paris, V^e^

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 16 60e ANNÉE 19 AOUT 1922

LA FRANCE D'OUTRE-MER A L'EXPOSITION DE MARSEILLE

Fort attrayante avec ses pavillons d'un saisissant caractère — comme, par exemple, celui de l'Indo-Chine si finement décoré sous les « pnombs » qui dominent sa majestueuse grisaille, de l'Afrique occidentale d'une massivité rouge, sauvage, altière, du Maroc dont les hautes façades mystérieuses abritent un grouillement d'indigènes pittoresques et des amas de richesses — l'Exposition Coloniale atteste les heureux et rapides résultats d'un difficile effort.

Poursuivi au milieu de l'indifférence, du scepticisme et des ricanements, il fut souvent héroïque et toujours méritoire.

C'est un sentiment de force, d'espoir, de confiance en l'avenir que donne cette très vivante exposition de Marseille. Elle nous montre à merveille les productions et les ressources présentes de nos colonies, l'état actuel de leur développement. Pour peu qu'on soit doué de quelque imagination et d'un minimum de clairvoyance, elle permet de prévoir ce que nous pouvons attendre désormais de notre domaine colonial. A la condition, bien entendu, que la Métropole autorise et puisse aider à la réussite des emprunts qui permettront de poursuivre méthodiquement les grands travaux indispensables et d'améliorer l'outillage agricole et industriel qui est nécessaire à la mise en valeur de ces pays.

L'un des meilleurs services que puisse rendre une exposition comme celle de Marseille est de faire comprendre aux plus sceptiques que nos colonies sont une réalité précieuse, que, après avoir été une des forces de notre défense nationale et de notre salut, elles peuvent être l'un des moyens les plus efficaces de notre relèvement, qu'enfin elles méritent notre attention confiante et notre aide.

Le spectacle de Marseille achève la démonstration qu'avait faite la guerre de 1914-1918. Les plus obstinés ricaneurs sont bien obligés de reconnaître que les indigènes de nos colonies ont puissamment pris part à la sauvegarde de nos foyers et que notre difficile ravitaillement a bénéficié des produits de leur sol.

Désormais donc nos administrateurs coloniaux, civils ou militaires, continueront leur effort dans une atmosphère beaucoup plus favorable. On ne ricane plus. On ne doute plus. On a trop bien la preuve que nos colonies ne sont pas seulement, comme on le prétendait parfois avec une sardonique injustice, un déversoir à militaires ambitieux, à fonctionnaires bohêmes et fringants, à fils de famille trop aventureux. Ce sont des facéties qui datent car elles sont trop en désaccord avec la vérité d'aujourd'hui. En face des résultats obtenus et des richesses tirées du sol sous notre impulsion, on ne peut nier l'évidence. C'est un point acquis. Cette leçon de Marseille, arrivant après tant d'autres, est décisive.

Aussi, pleins de confiance en l'avenir, sommes-nous bien à l'aise pour nous rappeler avec une gratitude fière les prouesses et les efforts de ceux qui, dans le passé, nous ont élargi ou con-

quis ce domaine. Ce passé est d'hier. Pourtant déjà il apparaît légendaire, et ceux qui en furent les artisans sont déjà comme des héros de légendes. Leurs figures sont illuminées de gloire. On n'entend leur nom et on ne s'en dit tout bas à soi-même les syllabes qu'avec l'émotion des très grands souvenirs. Combien sublimes furent parfois ces prouesses, inscrites à jamais parmi les plus exaltantes pages de notre Histoire ! Et quel mérite ne doit-on pas reconnaître à ces efforts obscurs, difficiles, souvent mal récompensés, presque toujours accomplis avec une foi stoïque au milieu de l'indifférence, des critiques, des sarcasmes, avec des moyens dérisoires !

Il faut savoir gré aux organisateurs de l'Exposition de Marseille d'avoir, au centre des richesses naturelles et des créations de notre vaste domaine colonial, réservé la place d'honneur aux hommes qui l'ont conquis, assaini, ouvert à notre civilisation et à ceux qui, plus tard, en administrant bien ces pays, les ont fait prospérer.

C'est dans le Palais du Ministère des Colonies qu'on peut voir cette exposition et s'en émouvoir, se remémorer en face de portraits pâlis et d'images presque effacées l'historique de notre pénétration dans ces diverses contrées.

On accède à ces salles glorieuses par un salon d'honneur sur les tentures et les tapis bleus duquel font merveille un somptueux meuble vert et rouge du XVIIIe siècle, un grand tapis de la Savonnerie et quelques tapisseries des Gobelins représentant avec faste des scènes décoratives de la vie coloniale d'autrefois et donnant une impression de magnificence féconde.

Et aussitôt nous voici en pleine épopée coloniale lorsque, au milieu d'armes et de costumes des peuples que leur clairvoyante énergie soumit à notre influence, nous découvrons des photographies du général Faidherbe et de Savorgnan de Brazza, des colonels Monteil et Binger, de Francis Garnier et de Rivière, de l'amiral Courbet, des généraux Brière de l'Isle, Négrier, Borgnis-Desbordes, Warnet, Millot, Duchemin, du colonel Dominé, etc...

Parmi les photographies de ces chefs, en la lucide fermeté desquels il eut confiance, on s'étonne un peu de ne trouver qu'un tout modeste portrait de Jules Ferry. Le grand Ministre, qui eut la conception de notre vaste empire colonial et le mérite de la réaliser sous les injures, les menaces, les balles des assassins, au prix de sa popularité et de sa vie, devrait être représenté là par un buste qui rappellerait sa clairvoyance, son courage, sa tenacité. Sans lui nous n'aurions ni la Tunisie, ni l'Indo-Chine, ni probablement Madagascar et nos possessions de l'Afrique intérieure, car la conquête n'en fut possible qu'à cause de l'état d'esprit colonial que sa politique avait ressuscité en France.

Les photographies du colonel, puis général Galliéni, du commandant, puis lieutenant-colonel Lyautey nous font passer du Tonkin, où ces deux grands hommes pratiquèrent ensemble la doctrine coloniale qui devait les illustrer tous les deux, à Madagascar que, collaborateurs de la même œuvre, ils contribuèrent à nous donner. Et là s'inscrivent les noms des amiraux Pierre, Galiber, Miot, de M. Le Myre de Vilers, des généraux Duchesne, Voyron, Metzinger, de Torcy, Bailloud, du colonel Berdoulat, chef du corps colonial, puis du 20e corps, au cours de la grande guerre.

Nous voici au plus sublime de l'épopée Africaine avec l'héroïque et opiniâtre phalange des croyants de la plus grande France, des traverseurs de forêts vierges et de déserts, des entraînants et hardis conducteurs d'hommes qui s'appellent Marchand, Baratier, Mangin, Largeau, Germain.

Sur un autre panneau les noms de Gentil, de Foureau, de Lamy, des capitaines Reibell et Bordeaux, généraux aujourd'hui, du colonel Moll, du général Laperrine, dont les yeux se fermèrent en plein Sahara, à travers lequel il fit tant de randonnées. Naturellement Gouraud est là, lui aussi, près de Lyautey, avec les autres grands soldats qui nous ont donné le Maroc et dont le Maroc nous a révélé l'énergie et l'ascendant sur leurs compagnons d'armes.

Ne pouvant, hélas! tout citer, j'ai le regret de ne pas transcrire d'autres noms fameux, d'autres journées glorieuses dans la fondation de notre jeune empire colonial. Peu importe. L'essentiel est que toutes les figures et tous les chapitres de cette prodigieuse histoire vécue en si peu de temps rayonnent au cœur même des richesses et des forces que ces pionniers ont mises au service de la Patrie.

En si peu de temps, venons-nous d'écrire. Songez qu'il y a quatre-vingt dix ans que nous débarquâmes en Algérie dont nous ne fûmes complètement les maîtres que beaucoup plus tard, que notre protectorat sur la Tunisie date d'une quarantaine d'années, que notre pénétration au Tonkin, en Annam et au Cambodge, est même plus jeune, que la soumission de Madagascar n'a pas plus d'un quart de siècle. Moins ancien encore est notre domaine — si largement étendu au cours des années précédant la guerre — de

l'Afrique équatoriale et occidentale. Et c'est tout juste à la veille de la guerre que nous avons pu aider le Maroc à se développer sous l'influence de notre civilisation.

Pourtant, en ce court espace de temps, quel travail accompli et que de grands résultats obtenus! Cette Exposition de Marseille l'atteste. Les pavillons de nos diverses colonies regorgent de richesses qui n'ont pu jaillir du sol avec cette abondance, être créées industriellement, ou s'accroître par le labeur de l'homme, que grâce à nos travaux de voierie et à nos chemins de fer, grâce à nos heureux efforts d'assainissement et d'hygiène, grâce à l'outillage que peu à peu nous installons et aux progrès industriels que nous encourageons, grâce aussi à la sécurité que notre administration et nos armes valent aux indigènes.

Dans la pittoresque rue Indo-Chinoise, reconstituée avec tant de goût, de soin et d'exactitude, qui, par des courbes artistement combinées pour nous ménager des surprises et faire valoir le profil des maisons, serpente autour du Temple d'Angkor, je me promène devant les boutiques indigènes en compagnie de mon confrère annamite, M. Ngungen-van-Vinh, directeur du journal quotidien le *Trung-Bac-Tan-Vân* d'Hanoï.

Très cultivé, très au courant des idées et des choses de France, il a fait ses études dans une école française de son pays. Il a des opinions précises sur les méthodes qui lui semblent le mieux convenir à ses compatriotes. Même en rendant pleine justice aux heureux résultats de nos efforts, dont il se loue pour son pays, il n'approuve pas toujours tout de notre politique. Mais, de ses propos, écoutés avec beaucoup de sang-froid et d'attention, il résulte que les bienfaits et les précieux services de notre Administration l'emportent de beaucoup sur ses imperfections et ses erreurs. Avec quel plaisir je l'entends me déclarer :

Il y a certes encore beaucoup à chercher et à faire : atténuer les désastreux résultats de la sécheresse, prévenir les inondations par des travaux bien conçus. Malheureusement on n'est pas d'accord sur les moyens de préservation. Les uns sont, comme nos ancêtres, partisans des digues, que, s'ils ont raison, il faudrait exhausser et fortifier. Les autres les croient inefficaces et plutôt nuisibles. Dans ce cas, il faudrait abattre celles qui existent. Mais c'est une expérience dont les populations riveraines ne veulent pas courir le risque et que l'on ne peut pas songer à leur imposer. Il faut se hâter aussi d'achever la ligne de chemin de fer qui doit traverser l'Annam tout au long, du Nord au Sud, afin de pouvoir facilement transporter la main d'œuvre, très abondante dans le Nord, vers les régions beaucoup moins peuplées du Sud.

Ce sont précisément, lui dis-je, des travaux dont M. Maurice Long, gouverneur de l'Indo-Chine, a tracé le programme, pour la réalisation duquel il s'est ménagé des économies, et il fait appel par l'emprunt à l'argent indigène, afin de pouvoir les exécuter très prochainement.

Dépenses très utiles ! D'ailleurs pour attendre avec plus de confiance ce qui sera fait bientôt, il n'y a qu'à constater ce qui a été fait déjà. Il est indiscutable que la France donne à nos populations une bien plus grande sécurité de travail et de récoltes, très propice à notre développement. Il est indiscutable que, grâce à l'École de Médecine d'Hanoï et à l'organisation du service sanitaire qui se perfectionne à mesure qu'il y a davantage de médecins et de sages femmes indigènes, la santé publique s'améliore. Les habitudes d'hygiène se répandent. La prophylaxie contre les diverses maladies devient plus efficace. Lorsqu'elles se déclarent, on est mieux armé contre elles. En outre la France nous instruit, nous apprend à mieux travailler notre sol et à tirer de ses produits meilleur parti. Elle s'efforce d'adapter à nos traditions, qu'elle a le bon esprit de respecter et de nous aider à maintenir, les procédés modernes de l'industrie. Elle nous rapproche d'elle sans vouloir nous faire perdre, par une assimilation rapide que nous ne voulons pas, les particularités résultant de notre race, de nos mœurs, de nos croyances. »

Les résultats de cette sage et douce politique, ne séparant pas l'intérêt des populations indigènes de celui de la France, apparaissent dans les richesses de toutes sortes que nous montrent les intéressants pavillons de nos diverses colonies.

Allez voir, parmi les beaux arbres de la promenade du Prado, qui leur font un charmant cadre de jeunes et fraîches verdures, la massive et farouche beauté du Pavillon de l'Afrique Occidentale, les sauvages et mystérieuses huttes rouges de l'Afrique Equatoriale, les cinq hautes tours du Temple d'Angkor, admirablement reconstitué, dont la haute et majestueuse silhouette grise n'est qu'un immense joyau de sculpture au milieu des bassins et des avenues, décorées d'attributs symboliques, qui y donnent accès, les sévères façades safranées, la porte monumentale, le minaret dominateur du Pavillon Marocain et la rue grouillante qui s'ouvre

à l'intérieur de ses remparts. Voyez les coupoles, les balcons et les arcades de la Tunisie avec le bleu doux des toiles vernissées sur les toits, avec le bleu et le rouge intenses des encadrements autour de ses fenêtres grillagées. Regardez les blanches lignes si pures du Pavillon d'Algérie avec l'harmonieuse et marmoréenne fraîcheur de ses patios aux fines colonnades.

Dans toutes les vastes salles qu'ils abritent, les richesses du sol et du sous-sol, les produits manufacturés, les œuvres d'art réalisées avec le souvenir des traditions régionales évoquent pour nos esprits attentifs la fécondité accrue de ces terres lointaines, l'ingéniosité des artisans que forme notre éducation professionnelle, l'activité et les bonnes méthodes des industries que nous y avons implantées, la quiétude laborieuse des pays désormais protégés par nous contre les incursions des pirates et des pillards.

Les gerbes de froment et d'orge, les céréales de toute sorte, les beaux échantillons de riz, etc., que nous y voyons entassés, nous rappellent les vivres précieux que, par centaines de mille tonnes, nous avons reçus de nos colonies pendant la guerre et qui, avec d'autres produits indispensables, nous ont permis de poursuivre la lutte jusqu'au bout.

De même on pense avec admiration et gratitude aux combattants indigènes de la grande guerre lorsque l'on traverse certaines salles, particulièrement émouvantes, du Palais du Ministère des Colonies où M. René Jean, Conservateur du Musée de la guerre, a présenté avec infiniment de goût un choix saisissant de peintures, de pastels, d'aquarelles, de dessins, de gravures relatant les hauts faits de notre héroïque infanterie coloniale, de nos tirailleurs algériens et de nos spahis, de notre valeureuse armée noire, des Malgaches et Annamites (dont l'état d'esprit et la sensibilité viennent de nous être révélés d'une manière si intéressante par « Les Lettres d'un Combattant annamite » tout récemment publiées dans les *Œuvres Libres* par M. Jean Marquet, l'auteur glorieusement mutilé de « De la Rizière à la Montagne »).

Le pinceau, le crayon ou la pointe, d'artistes tels que Paul Renouard, Steinlen, Bernard Naudin, Le Meilleur, Descudé, Vallotton, Synave, Le Petit, Jonas, Georges Scott, Fouqueray, (qui, en plus de ses aquarelles d'Orient, nous montre un pathétique panorama de la reprise du fort de Douaumont), nous font revivre les jours tragiques des grands assauts et des opiniâtres défenses où les Français d'outre-mer ont si magnifiquement contribué au salut de la Patrie.

La fécondité, le travail, les richesses, l'avenir de nos colonies ne nous apparaissent que dans un glorieux rayonnement d'héroïsme.

Georges LECOMTE,
Ancien Président de la Société des Gens de Lettres.

LA RECONSTRUCTION ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE (1)

Sous quelle forme le droit incontestable, le droit privilégié de la France aux réparations, pourra-t-il s'exercer ?

*
* *

Voilà plus de trois ans que l'on s'acharne à la solution de ce problème difficile, sans beaucoup approcher de la solution pratique et féconde qu'il faut absolument trouver, et trouver, j'y insiste, comme *condition préalable essentielle* et comme partie intégrante de la reconstruction économique de l'Europe.

Ici tous les avis, même les plus modestes, sont bons à prendre. Voulez-vous me permettre de vous donner le mien ?

Il va sans dire — condition impérativement préjudicielle — que mon avis, comme tous les avis en telle matière, n'aura aucune portée, et que mes suggestions, comme toutes autres, n'auront aucune chance de réalisation, si l'Allemagne ne sort pas de la crise où elle se débat présentement et n'en sort pas très vite.

Cette crise, vous le savez comme moi, présente un triple caractère :

Elle est d'abord, et depuis longtemps, financière, ou plutôt *monétaire;* et la faillite du mark est, depuis plusieurs mois, comme une mare d'eau trouble, où barbotent et pêchent de puissants intérêts particuliers, mais où risquent de se noyer, avec les créances alliées, les possibilités budgétaires du Gouvernement du Reich, les conditions mêmes de vie de toute l'immense classe moyenne allemande.

Cette faillite monétaire a-t-elle été systématique ? D'aucuns le disent, admettant qu'une immense majorité de « petits » n'aurait pas pu empêcher de méfaire une infime minorité de « gros ». Je croirais plutôt qu'elle a été automatique et

(1) Voir la *Revue Bleue* du 5 août 1922.

qu'elle ne pouvait pas ne pas dériver de la mainmise, brutalement exercée par les puissances d'argent sur les puissances d'opinion et par là sur le Reichstag et le Gouvernement.

Quoi qu'il en soit, comme dans la ballade de l'Apprenti Sorcier, ceux qui connaissaient et se donnaient le mot pour déchaîner le flot et la débâcle, n'ont pas su trouver celui qu'il eût fallu pour les endiguer ou les briser. Et, depuis quelques semaines, depuis quelques jours surtout, la crise a pris un deuxième caractère : à la faillite monétaire risque de succéder la faillite *économique*.

L'effondrement du mark s'est précipité et aggravé avec un tel caractère de catastrophe que tous les calculs de relèvement économique, poursuivi depuis trois ans avec une surprenante hardiesse par les hobereaux de la finance et de l'industrie germaniques, risquent d'être totalement déçus. Les grands travaux, publics ou privés, en cours d'exécution ou de commande, ne pourront plus être financés. Après épuisement de leurs stocks, les usines ne pourront plus se réapprovisionner en matières premières. Les rentiers, les pensionnés, les retraités, ne toucheront même plus de quoi ne pas mourir tout à fait de faim. Les fonctionnaires, les employés, les ouvriers (du moins ceux qu'on pourra garder) recevront des salaires d'un taux nominal si exorbitant que toutes les planches à assignats de l'Empire n'y suffiront pas. Le paysan, qui pouvait vivre sur sa terre et de sa terre, n'aura plus l'engrais indispensable à rendre cette terre moins infertile. Les ouvriers seront licenciés par dizaines ou centaines de milliers...

Pense-t-on que le virus spartakiste soit tellement éliminé de la sève germanique que les explosions révolutionnaires les plus graves ne soient pas alors à redouter? Réalise-t-on ce que, avec deux millions de chômeurs ouvriers, seraient les rues de Berlin, de Hambourg, d'Essen, de tous les centres industriels ? Je pense, moi, que les glacis de Verdun, même au cours du sanglant 1916, auraient offert plus de tranquillité!

Sans compter que ce flux révolutionnaire viendrait, sans aucun doute, se heurter au reflux militariste et monarchiste. Car, dès à présent — et c'est le troisième caractère de la crise allemande — cette crise est aussi *politique*.

Ce n'est un mystère pour personne qu'en Bavière toutes les avenues du trône sont largement ouvertes et d'avance balayées devant le prince Ruprecht. Il reste de par le monde, et en Germanie même, assez de Hohenzollern pour que les Junkers en soient déjà à bien plus qu'à rêver d'une restauration de la dynastie prussienne. Et les autres Etats, où les masses démocratiques sont ardentes et fortes, mais où les disciplines ataviques ne sont pas oubliées, et où les appétits de revanche sont partout assez aiguisés pour possibiliser toutes les aventures, ne sont point du tout prémunies contre des rechutes de monarchisme.

Et alors nous avons, dans la langue française, un mot qui n'est pas fashionable mais qui est singulièrement expressif et s'appliquerait ici trop parfaitement : ce serait d'abord un effroyable « gâchis ». Et, tout de suite après, ce pourrait être un immense ouragan sur lequel viendraient déferler les lames de fond du bolchevisme. Après quoi les 1.300.000 soldats de l'armée rouge des Soviets pourraient bien n'avoir été que l'avant-garde d'un cataclysme d'invasion jaune, où sombreraient les vingt-cinq siècles de notre civilisation occidentale!

J'entends bien que je joue ici, un peu aventurément, les Ezéchiel ou les Jérémie et que je pousse jusqu'à des noirs improbables les couleurs du tableau dont je viens de brosser la fragédie. Mais qui donc, parmi vous, oserait jurer que cet improbable est impossible ? Qui donc n'a jamais entendu des lèvres allemandes proférer ce blasphème européen :

« Nous serons les secondes victimes du bolchevisme ? Les secondes proies du monstre asiatique? C'est bien possible, mais qu'importe ! Nos détestés vainqueurs auront été submergés les premiers: et, notre revanche, notre fraîche et joyeuse revanche, nous l'aurons tenue dans nos mains, une dernière fois victorieuses! — Après elle le déluge! »

Eh bien non! Messieurs, une catastrophe comme celle-là, qui n'est pas vraisemblable, mais qui n'est pas totalement impossible, elle doit rencontrer, dans la conscience et dans la volonté du monde civilisé tout entier, d'invincibles obstacles. Il faut que les échos de ce tocsin d'alarme, sans doute prématuré, certainement utile et prudent, aillent frapper toutes les oreilles, même et surtout par delà l'Atlantique. Il faut que tous ceux qui en ont, en quelque mesure, le pouvoir, s'ingénient à une modeste mais suffisante revalorisation de toutes les monnaies avilies, et en particulier du mark allemand. Il faut que, sans chercher pour l'instant à réparer la faillite monétaire du Reich, l'on enraye sa faillite économique. Il faut que tous comprennent, à Washington comme à Londres et à Paris, à Rome comme à Madrid et à Rio, à Berne comme à Prague et comme ici même, que l'écroulement

économique de l'Allemagne pourrait donner au monde entier, et d'abord à l'Europe, une secousse dont ils ne se relèveraient pas. Il faut, avant toute chose, éteindre le feu dans la partie de l'édifice où il gronde le plus fort ; il faut s'acharner à remettre le Reich dans la situation économique et financière où il était encore il y a quelques semaines. Rien n'est moins impossible ; et la clé de la situation, je pense qu'elle s'adapterait très exactement à la serrure des coffres-forts que vous savez, et qui ne sont pas tous aux Etats-Unis.

A parler net, il deviendrait vain et même un peu ridicule de parler seulement de reconstruire économiquement l'Europe, si l'on devait laisser, de la Vistule au Rhin, se créer, soit une résurrection du kaiserisme, soit, plus vraisemblablement, un nouvel enfer des Soviets. C'est là une condition brutalement préalable.

Supposons-la réalisée, supposons le mark au cours d'avril dernier, supposons toutes choses rétablies en l'état des premières semaines de l'année courante.

Supposons aussi, bien entendu, que les sauveteurs n'auront pas fait un marché de dupes, et qu'ils n'apporteront leur aide qu'autant qu'ils se seront prémunis contre le double danger, après avoir vu l'Allemagne faire du « dumping » avec ses marks dépréciés, de la voir, avec un mark stabilisé par des concours extérieurs, s'équiper pour leur devenir un concurrent formidable, ayant réorganisé et doublé son outillage, ayant lassé les propriétaires étrangers du mark que ceux-ci revendraient alors à n'importe quel prix, ayant obtenu de la fatigue européenne des concessions nouvelles sur les réparations, et toute prête enfin à racheter du mark à foison, à le faire rebondir, à avoir ainsi mené à bien le plus colossal et le plus retors des bluffs.

Supposons de plus que les contrôles les plus sévères exigeront la fiscalité la plus serrée et obtiendront que le contribuable allemand paie enfin ses impôts.

Supposons que l'idée d'un long moratorium est éliminée ; imaginons qu'un programme complet d'assainissement financier a été imposé au Reich et soumis à un contrôle effectif; admettons que, par exemple, une émission, solidement garantie, d'emprunts extérieurs allemands (vraisemblablement consentis pour part largement majeure par Wall Street) a remis le mark au cours de février dernier.

Supposons tout cela et cherchons, dans cette hypothèse, de réalisation nécessaire, les possibilités de solutions plus pratiques et mieux opérantes que celles qui jusqu'alors avaient été envisagées et essayées.

Parmi ces dernières, cependant, il en demeure de viables, de positives et de fécondes. L'esprit des accords de Wiesbaden, des conventions Gillet Bennermans, des projets Le Trocquer, des suggestions de Monzie, de tout ce qui utilise les prestations en nature d'une part, de tout ce qui s'applique à l'exécution de grands travaux d'intérêt général d'autre part, reste de tous le plus fertile et le plus animateur.

L'idée même d'un grand emprunt international (jument de Roland si les dettes internationales ne réduisent pas, et beaucoup, leur ordre de grandeur) peut devenir réalisable.

A tout cela, la suggestion, que je voudrais dire maintenant, ne serait point du tout antagoniste, elle n'en serait même pas un correctif. Je demande, très timidement mais assez fermement, si l'on ne pense pas qu'elle pourrait en être un utile complément.

*
* *

Je voudrais d'abord pouvoir éliminer — je ne suis pas du tout sûr malheureusement que l'Allemagne veuille assez aider à la réalisation de ce souhait — l'hypothèse, redoutable pour tous, d'une opération de contrainte et d'un recours à la force. Non pas seulement, bien entendu, parce que le coefficient immédiat d'exploitation de toute opération de ce genre ressortirait vraisemblablement à 7 ou 800 % ; mais surtout parce que cette éventualité me remet invinciblement en mémoire la ballade de Bürger et cet Apprenti Sorcier dont je rappelais tout à l'heure l'incapacité à contenir le flot déchaîné par son imprudence.

A dire le vrai, la force, nous l'avons trop vue à l'œuvre, il y a trop peu de temps, pour n'en pas craindre surtout des destructions, alors que ce sont des reconstructions que nous voulons. Et, encore une fois, nous ne nous faisons aucune illusion sur le rendement matériel d'une opération de contrainte et d'une occupation.

Nous ne serons, d'ailleurs, jamais de ceux qui, les pieds sur leurs chenets, demandent qu'on envoie nos petits soldats jusqu'à la ligne (quelle ligne, d'ailleurs ? sera-ce toi, Elbe limoneuse? ou toi, anguleuse Vistule ? ou toi, chantante Volga? ou toi, froide Séléné?) qu'ils devraient atteindre pour dénicher le trésor de Fafner.

Nous savons, cependant, qu'il peut y avoir de ces impondérables, semblables à ceux pour les-

quels vos rudes aïeux flamands se seraient fait tuer jusqu'au dernier, et créant des obligations morales auxquelles pas un Français ne se dérobérait. Nous ne sommes donc nullement certains que la dignité, la sécurité, peut être le souci de la vie même de la France, ne devront pas un jour faire envisager quelque trop inévitable solution de la très détestable Force.

Mais nous voulons que vous sachiez bien que très nombreux, je puis même dire les plus nombreux, sont les Français, qui ne se résoudront jamais à considérer un tel moyen autrement que comme le moyen ultime et quasi désespéré, et qui voudront avoir épuisé les autres, tous les autres sans exception, avant d'en venir à celui-là.

De même, un peu plus nombreux chaque jour se font ceux de mes compatriotes qui, ainsi que mes amis et moi le professons depuis plus d'un an, doutent de l'efficacité des mesures d'Etat et leur préfèrent des ententes privées; qui croient que les meilleurs diplomates seraient aujourd'hui des industriels ; qui rappellent que, pour tirer parti d'un débiteur défaillant ou douteux, rien ne vaut pour le créancier hors l'*association*, hors la liaison aussi étroite que possible de ses intérêts avec ceux du mauvais payeur.

Surtout si ce mauvais payeur est un bon travailleur et si le travail qu'il produit est potentiel de richesse.

C'est à ce travail même et à cette richesse du débiteur que nous voudrions voir le créancier participer.

La reconstruction économique de l'Europe suppose une reprise d'activité économique qui ne pourra pas se faire tant que les éléments vivants de cette activité, *id est* le personnel d'affaires, n'auront pas repris confiance. Et cette confiance ne reprendra pas avant que la paix franco-allemande ne soit réellement faite et vécue.

Tout se tient sur le vaste échiquier que nous considérons ; les Alliés, qui ont gagné la guerre, n'ont pas su gagner la paix, et s'ils ne proposent pas, constamment et quasi uniquement, cet objectif à leurs efforts, économiques et politiques, ils seront bien vite au bout du fossé, où la culbute guette, avec eux, l'Europe tout entière.

Si vis pacem, para pacem ? Pour préparer la paix générale il faut acter d'abord la paix entre la France et l'Allemagne. Pour cela, le plus droit et le plus sûr chemin est, à notre avis, pour la France, celui, non d'une collaboration politique dont le nom seul sonne, à nos oreilles encore saignantes, comme une impiété, mais d'accords économiques, de concordats, de participations, de prélèvements en espèces et en nature ; lesquels pourraient n'être d'ailleurs qu'une première étape et conduire vers ce contingentement général de la production hors duquel nous ne voyons guère dans l'avenir [illegible] Crise et stérilité.

*
* *

Quoi qu'il en doive être, venons en maintenant aux modalités selon lesquelles nous souhaiterions de voir se développer cette action de collaboration et de participation.

N'est-ce point chercher un peu la quadrature du cercle que de ne concevoir les payements dus que comme des prélèvements sur les « revenus » du Reich, alors que le Reich n'en a pas, du moins de bénéficiaires ?

Au lieu de prêter à l'Allemagne, ne peut-on pour commencer, tenter d'emprunter aux Allemands, à certains Allemands ?

Au lieu de courir après le fantôme du revenu net d'un Etat socialisant, condamné, par sa politique et sa clientèle, à ne produire que du déficit, ne peut-on s'attacher aujourd'hui à l'étude d'une participation au produit net des entreprises des ressortissants de cet Etat ?

Parmi les possibilités quasi illimitées du Traité de Versailles l'on oublie trop l'hypothèque générale que ce traité prévoit, non seulement sur l'avoir de l'Etat allemand, mais aussi sur tous les biens de tous les sujets allemands. Il ne s'agit que de la faire valoir. Est-ce impossible ?

A mon avis c'est à cela qu'on devrait s'attacher : à la réalité d'un prélèvement, ou mieux d'une participation ; opération qui pourrait être à deux temps.

Et voici le premier temps :

Sur l'or allemand, sur les devises étrangères possédées par des Allemands, qui présentement dorment (bien plutôt qu'il ou elles n'y travaillent) dans des cachettes, d'ailleurs absolument introuvables sans la complicité des émigrants et des receleurs, l'on devrait d'abord pouvoir échafauder une combinaison de crédit : combinaison d'attente, sans doute, mais susceptible de fournir à l'industrie française, pour travailler dans les régions dévastées, du capital allemand, enfin allemand !

A combien évaluer ce qui s'est évadé du Reich? L'on a aventuré le chiffre de 20 à 25 milliards de marks-or. C'est vraisemblablement trop du double ; et, en Suisse, en Suède, en Amérique, ici même, voire en Russie, et peut-être en France, il n'est point absurde de supposer que sont venus se cacher une douzaine de beaux et bons milliards.

Qu'est-ce que cet or ? Et quel intérêt pourraient avoir ses propriétaires à nous le *prêter?* Par quel tout, si vous me passez l'expression, pouvons-nous les prendre, et le prendre ?

C'est d'abord, si vous permettez cette facilité de langage, une « poire pour la soif » : c'est, pour les émigrants et les fraudeurs, de quoi ne pas mourir de faim en cas d'explosion spartakiste qui balayerait les établissements industriels, commerciaux ou financiers, demeurés, comme des immeubles par destination, inamovibles du sol allemand, et constituant la part de beaucoup la plus grande de leurs richesses.

Et puis c'est de l'or qui, sans doute, travaille, mais qui, forcé tout de même d'un peu se cacher, travaille mal, travaille au-dessous du taux normal du loyer actuel des capitaux.

Que des syndicats français, industriels et financiers, s'abouchent avec les détenteurs de cet or, émigré par fraude et dol, qu'ils leur proposent, sinon par l'intermédiaire unique, du moins sous le contrôle étroit d'un organisme d'Etat, tel que le Crédit National, une opération de crédit normal, empruntant, à un taux normal, des capitaux qui dorment ou qui travaillent à des taux avilis, et quitte à les renvoyer au Reich pour le remboursement ultérieur du principal, pense-t-on vraiment qu'ils trouveront guichets clos ?

Je ne le crois pas, j'ai eu même les motifs les plus positifs d'être moralement sûr du contraire ; et ce n'est donc point seulement une raison de sentiment ou de pressentiment qui cautionne ma croyance et qui me fait estimer à quatre ou cinq milliards de marks-or ce qui pourrait outiller l'industrie française et amener enfin de la richesse allemande dans les régions dévastées.

Or, ces quatre ou cinq milliards de marks-or ne sont pas loin de représenter le tiers de ce qui suffirait à remettre, *up to date,* les régions dévastées françaises en état, après les 90 milliards de francs-papier que l'épargne française, se saignant aux quatre veines, a déjà fournis.

Mais ce ne serait là qu'un commencement. Et voici le deuxième temps :

A la coopération de travail, ébauchée par les syndicalistes ouvriers dans ces accords d'Amsterdam que nous avons trouvés naguère si riches de positives promesses, je voudrais, en manière, non de correctif mais de complément, voir se juxtaposer une coopération de capital.

Rien de plus décevant que de tenter une évaluation de la richesse, publique de l'Allemagne, privée des Allemands.

Rien de plus incertain qu'une estimation même approximative des revenus de l'industrie allemande. On a parlé de dividendes distribués dépassant 70 % : mais comme le mark était déjà alors à moins de 70 % du pair, ces dividendes représentaient-ils plus de 1 % ou même, dans la meilleure hypothèse et par suite du plus grand potentiel d'achat dans la circulation intérieure, de 2,7 % ? Ce n'est pas là l'Eldorado !

Mais ce qui ne peut pas tromper, ce qui donne une base certaine, c'est l'activité économique du pays, ce sont les chiffres de sa production.

Ici, essayons d'établir un tableau à triple entrée :

Hier (1913)

Aujourd'hui (1921).

Demain (1924).

Les chiffres des deux premières évaluations peuvent être établis avec une certitude absolue; ceux de la troisième avec une exactitude presque comparable, puisque, toutes choses égales d'ailleurs, ils prévoient le rendement de l'outillage qui est actuellement en cours de montage, et dont on suppose la continuation, après remède à la crise aiguë du moment présent.

Charbons : Hier 191 millions de tonnes : aujourd'hui 95; demain 110, plus 130 de lignite.

Sous-produits de la distillation de la houille : Hier 1.200.000 tonnes; aujourd'hui 850.000; demain, par la récupération directe du benzol et l'augmentation de la proportion de charbon distillé, même chiffre au moins qu'avant guerre.

Minerai de fer : Hier 36 millions de tonnes; aujourd'hui 8 millions; demain, une trentaine de millions, dont les trois cinquièmes, il est vrai, à provenir de l'importation (ce qui ne donne pas aux importateurs, disons-le en passant, un négligeable moyen de persuasion...)

Métallurgie du fer : Hier, 19 millions de tonnes de fonte; aujourd'hui, 10 millions; demain, avec de nouveaux hauts fourneaux, et par le contrôle financier, c'est-à-dire l'incorporation industrielle, de la métallurgie autrichienne, deux ou trois millions de tonnes de plus qu'en 1913.

Flotte marchande : Hier, 3 millions et demi de tonnes; aujourd'hui théoriquement zéro; mais pratiquement, prêtes à sortir de chantiers ou rachetées à l'Angleterre, 1 million de tonnes; demain, tonnage d'avant-guerre.

Agriculture : Denrées panifiables; Hier, 145 millions de quintaux métriques; aujourd'hui 70 millions; demain et dès 1923, chiffre d'avant-guerre.

Engrais : (ou, pour grande partie, hélas! possibles explosifs?); hier, 240.000 kilos d'azote; au-

jourd'hui moitié ; demain, dès 1923, de 400 à 500.000 kilos.

Voilà l'ordre de grandeur des principaux éléments de richesse qu'atteindra la production allemande de 1923 à 1925.

Si la faillite monétaire n'est pas suivie d'une faillite économique, c'est-à-dire si, après écoulement des stocks et par impossibilité d'acheter, avec des marks réduits à rien et sans assez de devises étrangères, sans surtout trouver vendeur, des quantités suffisantes de matières premières, si l'industrie allemande n'est point arrêtée sur les jarrets, l'on voit ce qui se prépare. Jamais peuple ne se sera relevé économiquement ni plus vite ni plus haut.

Eh bien ! à ce relèvement, qui, par ce temps de surproduction, est un phénomène digne d'inquiétude, mais aussi, en un certain sens, d'admiration, pourquoi les créanciers ne participeraient-ils pas?

Mon ami Paul Reynaud a envisagé un remaniement de la constitution financière de toutes les entreprises allemandes, un réajustement de leurs capitaux, la création de nouveaux titres de propriété, actions, obligations ou parts, qui seraient remis aux créanciers de l'Allemagne.

Mais n'en croyez-vous pas la réalisation bien compliquée? Comment, à qui, dans quelles proportions seraient attribués et répartis les nouveaux titres?

Comment surtout escompter l'acquiescement, légalement nécessaire dans son unanimité et sa totalité, des ayants-droit actuels, lesquels ne sont pas tous Allemands?

Comment s'arrangerait-on avec des actionnaires hollandais, américains, suisses, suédois, etc.?

Je crois qu'une opération plus uniforme et plus simple vaudrait mieux et que c'est *avant* toute répartition qu'il faudrait, par l'intermédiaire unique de la Commission des Réparations, opérer des prélèvements que, de par les traités, toute l'Allemagne et tous les Allemands doivent très expressément.

Quand une entreprise a fini d'établir les comptes de l'exercice écoulé, elle arrête le chiffre de ce qu'on appelle son « produit net », c'est-à-dire, sans serrer davantage la définition, l'excédent de ses recettes sur ses dépenses. A ce moment, notre législation française prévoit un prélèvement de 5 % qui sert à constituer ce que l'on appelle la « réserve légale ». Pourquoi, sur le produit net de toutes les entreprises allemandes sans exception, la caisse des réparations ne pourrait-elle point opérer un prélèvement analogue? Ni actionnaires, ni obligataires, ni porteurs de parts n'ont quoi que ce soit à voir ou à dire sur la dotation des réserves et des amortissements jugés convenables par les administrateurs responsables.

Si, avant tout prélèvement et toute répartition, la Commission des réparations intervenait, la toute première, pour percevoir une « réserve pour réparations », laquelle pourrait, dans mon esprit, avoisiner l'ordre de grandeur de 15 à 20 % du produit net, ne croit-on pas que le problème des réparations aurait fait un pas immense ?

Au demeurant, le montant, totalisé et portant intérêt normal, de ces réserves, serait porté à un compte d'attente, ultérieurement remboursé par le Reich, par exemple au moyen des obligations dont l'émission a été prévue par l'état de paiements de Londres.

Les réparations sont une affaire comme une autre, et ce que nous envisageons est une solution d'affaires; c'est une solution pratique, c'est une solution relativement facile, avec un contrôle plus aisé, moins onéreux qu'une occupation de la Rhur ou toute autre opération de coercition, moins aléatoire et moins inquiétant pour tous que toute solution fondée sur l'emploi, si redoutable de toutes parts et à tout point de vue, de la force; c'est une solution avantageuse enfin, puisqu'elle réaliserait cette solidarité étroite entre les intérêts du créancier et ceux du débiteur qui donne, dans tous les cas, le rendement meilleur.

Mais n'allez-vous pas dire : « Il s'agit bien de cela ! Et que voilà donc de l'idéologie qui retarde ! »

Naturellement, si ce sont les nationalistes exaltés qui ont partout raison; s'il n'y a plus un seul Allemand qui songe à autre chose qu'à renier sa signature et à tenter sa revanche: si l'Allemagne, alliée aux Soviets, est partout armée jusqu'aux dents; si les Commissions de contrôle interalliées n'ont, depuis trois ans, servi à rien: si c'est le hideux fantôme de la guerre qui projette à nouveau son ombre sanglante sur le monde, le monde n'a plus rien à espérer, il lui faut s'attendre à sombrer dans une catastrophe universelle.

Mais tout de même, et Dieu merci, nous n'en sommes pas là ! Et à ce qui n'est point du tout d'idéologie, mais bien de pratique et positif « business », nous nous attachons avec ténacité et confiance. Nous croyons savoir que, des deux côtés, cette solution d'affaires a retenu et séduit l'attention d'hommes d'affaires, et des plus sérieux.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'à défaut de la candide espérance de voir les Kriegsherren

de la finance et de l'industrie allemandes entrer dans cette voie, féconde cependant pour les deux parties, sous le seul empire d'un équitable sentiment de devoir à remplir, de faute à réparer, de loyal repentir et de ferme propos, il est, par contre, tout à fait loisible d'escompter (à quelque chose malheur est bon!) une suffisante terreur des dévastations spartakistes chez les hobereaux d'affaires qu'il s'agit d'amener à composition.

Pour le Junker et pour ses gendarmes, c'est la peur du brigand qui devra ici être le commencement de la sagesse.

Au demeurant, les éventuels prêteurs, à qui l'on aurait dû d'abord demander de conjurer la faillite économique, si menaçante avec un mark à 2 centimes, n'auraient eu qu'à poser, comme l'une des conditions les plus essentielles à leur assistance, l'acceptation préalable de combinaisons de participation analogues à celle que nous venons d'esquisser, avec l'institution de garanties sévères et de contrôle efficace.

Et même, en dépit de la répulsion que nous inspireront toujours les moyens dits « de force », l'on peut bien penser et dire que, si une convenable réduction de la créance sur l'Allemagne et sur les Allemands était consentie, en étroite liaison, bien entendu, avec une générale compensation des dettes interalliées, le front unique, non seulement des Alliés, mais de l'Europe entière, se reconstituerait aisément, et devrait pouvoir incliner les Allemands vers une adhésion, obtenue alors — et je prononce le mot redoutable très consciemment — obtenue, dis-je, de gré ou de force!

Rien de tout cela ne doit vous sembler impossible, ni même exagérément difficile. Seulement c'est une voie toute nouvelle en laquelle il s'agit de s'engager. N'estimerez-vous pas, avec moi, qu'elle vaudra, sans peine, mieux que celles où l'Europe a piétiné jusqu'à présent, et qui se sont toutes terminées en cul-de-sac!

Vous connaissez, par ailleurs, le projet de notre gouvernement, qui songe à appliquer les paiements allemands à un grand programme de Travaux Publics, devant profiter non seulement à la France mais à l'Europe entière, programme demeurant encore au-dessous de celui qui, en Allemagne, est présentement en cours de réalisation.

Le mariage des deux idées est très aisément possible; il n'est pas moins aisément compatible, cela va sans dire, avec le système des paiements en nature; la juxtaposition, ou la superposition, de ces trois rouages devrait permettre de bâtir tout un mécanisme, sur le fonctionnement et le rendement duquel je vous demande de réfléchir. Je serais bien surpris si votre jugement, dont je sais le poids, était, en fin de compte, défavorable.

C'est un homme d'affaires qui vous parle, Messieurs, qui suggère des solutions d'affaire, et, croit-il, de bonne affaire, c'est-à-dire d'affaire profitable aux deux parties qui la feraient.

Je sais le sérieux de l'esprit hollandais, à la fois si hardi et si pondéré. Je lui demande de réfléchir mûrement à ces suggestions. Je lui demande d'aider activement à leur réalisation.

*
* *

Je n'ai, Messieurs, que trop abusé de vos patiences et la fuite inexorable du temps m'empêche de traiter maintenant à fond un sujet qui m'est, il est vrai, familier et dont vous pourrez retrouver tous les développements dans les journaux ou dans les périodiques qui ont reproduit mes déclarations, faites récemment, tant à Paris qu'à Louvain, à Lyon, à Londres, et ailleurs.

Ce sujet, qui me tient tant à cœur, c'est le rôle que doit jouer la Société des Nations dans le monde nouveau.

C'est l'affirmation que, par le fait seul qu'elle a des organismes permanents qui travaillent d'une façon permanente, la Société des Nations offre, pour l'étude et la solution des problèmes menaçant la Paix du monde, comme de ceux qui intéressent sa reconstruction économique, des sécurités, déjà éprouvées, qui ne se peuvent rencontrer nulle part ailleurs.

J'aurais voulu vous montrer qu'en la Société des Nations il ne faut pas voir seulement un instrument technique de collaboration internationale mais aussi un instrument politique, dont l'Europe n'a qu'à vouloir, à *mieux* vouloir, se servir, pour se reconstruire, se maintenir et se fortifier.

J'aurais voulu développer cette idée que la seule base présentement solide de la politique européenne est l'entente franco-britannique; que, si les détestables solutions de la force ne peuvent malheureusement pas encore être totalement écartées, il faut les tenir pour une éventualité de catastrophe et de désespoir; qu'il faut considérer que rien ne vaut, contre cette terrible éventualité, hors l'entente de la France avec la Grande-Bretagne, parfois difficile dans ses modalités et sur des questions de forme, mais toujours réalisée jusqu'ici quant au fond, c'est-à-

dire quant au maintien de la paix du monde par l'union des deux grandes démocraties.

J'aurais voulu montrer que c'est dans la sereine ambiance de la Société des Nations que cette entente a toujours été la plus facile, qu'elle s'y est toujours réalisée cordiale et féconde, alors que, partout ailleurs, elle a connu des déchirements; qu'à Genève les autres puissances, les puissances secondaires, les neutres, se sont toujours senties par elle rassurées; alors qu'à Washington, à Gênes et partout ailleurs, ces puissances se sont, par ses éclipses heureusement passagères, senties plongées dans des ténèbres lourdes d'angoisse.

J'aurais voulu vous inciter à mieux connaître la Société des Nations, à prendre mieux conscience des bienfaits qu'elle a déjà produits, à mieux dégager les conditions à remplir pour que cette bienfaisance s'accroisse.

J'aurais voulu répéter, devant vous, ce que j'ai dit si souvent, que la Ligue des Nations ne peut être pleinement bienfaisante que lorsqu'elle sera universelle, que son action ne pourra être décisive que lorsqu'elle aura étendu, sur le monde entier, comme un vaste filet dont aucune maille ne soit rompue; car, par le travers d'une seule maille défaillante ou déchirée, peuvent passer tous les maux qu'elle prétend conjurer.

Trop de places sont vides autour des tables de ses Conseils, en particulier trois grandes places, celles qui attendent les Etats-Unis, la Russie, l'Allemagne.

Il faut demeurer plein de patience pour l'accession américaine, mais aussi plein d'espoir; car, de tous les malentendus qui retardent la venue à la Ligue de ceux-là mêmes qui en ont eu la première idée, il n'en est pas un seul qui soit irréductible; car, si l'Europe ne se reconstruit pas, l'Amérique elle-même risque de se détruire; car des deux côtés de l'Atlantique c'est la raison qui finira bien par avoir raison.

Pour la Russie, il nous faudra plus de patience encore, mais nous ne voudrons pas désespérer qu'un jour pourra venir où les Russes eux-mêmes comprendront que si chez eux, comme partout et comme toujours, l'ordre — un ordre nouveau je le veux bien — mais enfin l'ordre tout de même, ne règne pas dans la Cité, la Cité périra.

J'aurais voulu ajouter que l'opinion s'impose de plus en plus que la meilleure modalité actuelle, pour la Société des Nations, est celle d'une fédération de groupements, ethniques ou autres; que c'est le groupement européen qui, certainement, est le premier à réaliser; que, sans l'Allemagne, ce groupement est très gravement incomplet.

J'aurais voulu répéter que l'intérêt de la Société des Nations est de voir l'Allemagne lui venir le plus vite possible; et que, si elle vient dans les conditions prévues à l'Article 1er du Covenant, c'est-à-dire ayant témoigné d'une loyauté et d'une bonne volonté, jugées unanimement suffisantes, dans l'acceptation de l'esprit des traités qu'elle a signés, l'intérêt français pourra concorder avec celui de la Ligue tout entière, et la décision de la France être par là dictée.

Avec bien d'autres choses encore j'aurais voulu vous dire tout cela... ..... et voici que je m'aperçois de vous l'avoir dit tout de même, bien sommairement sans doute, bien incomplètement, d'une manière pourtant suffisante à promouvoir, dans la loyale maturité d'esprits comme les vôtres, les réflexions, et les résolutions, que je souhaitais.

Si l'Europe ne se reconstruit pas économiquement très vite, si, dans cette reconstruction, le grand pays qui en occupe le centre n'entre pas loyalement et totalement dans une coopération de travail pacifique, si la menace de guerre persiste, si la limitation des armements est indéfiniment retardée, si les justes réparations ne sont pas faites, douze millions d'êtres humains se seront entretués pour rien, le monde entier aura souffert mort et passion pour rien. Et toute notre civilisation européenne risquera d'être submergée par un raz de marée qui surgirait une fois de plus des mystérieux abîmes de l'Orient asiatique.

Le péril est immense, mais l'espérance, la foi, le courage et la volonté des hommes seront plus immenses encore.

Sur la terre généreuse qui la première a édifié un Palais à la Paix, votre Société « la Hollande à l'étranger » peut et doit jouer son rôle en cette œuvre, qui est bien vraiment œuvre de vie ou de mort.

Je viens d'apporter devant vous le point de vue de la France; il est sage, il est juste; des traditions séculaires et des souvenirs glorieux font, de la Terre de Hollande, la Terre de la sagesse et de la justice; je suis donc sûr que vous m'avez compris, et je vous remercie de tout mon cœur.

Georges NOBLEMAIRE,

Député,

Président de la Commission de Contrôle de la Société des Nations.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

M. JACQUES DES GACHONS (1)

Un petit homme allègre et cordial, à la barbe fleurie et bienveillante, au regard discrètement observateur, au fin sourire aisément malicieux, à la parole un peu lente, pleine de bonhomie et d'humour...

Pour peu que vous ayez lu quelques livres de Jacques des Gachons, vous savez déjà qu'il est originaire du Berri. Sa chère petite patrie, où sa famille s'est fortement enracinée, au moins depuis trois siècles, avec quelle tendresse il parle d'elle! Comme il se plaît à en évoquer les types et les paysages! Les héros de *Ma tante Anna*, ce petit « roman de détente » qu'il vient de faire paraître, Anna elle-même, la « grosse fille sans malice », et le caustique cousin Prosper nous viennent en droite ligne de l'aimable pays aimé de George Sand. George Sand avait baptisé « sans trop chercher » *la Vallée noire* certain coin charmant de sa terre d'adoption.

Pas du tout! riposte Jacques des Gachons, c'est *la Vallée bleue* qu'il faut dire. Et c'est là, le long de l'Igneraie, à l'ombre de l'humble clocher de Saint-Chartier, dans la vallée « énorme et familière » dont le « bleu laiteux » lui est entré dans les yeux depuis sa toute petite enfance, qu'il a placé le cadre de deux de ses principaux romans, *la Vallée bleue* et *Vivre la vie*. J'ai lu, comme tout le monde, *la Vallée bleue*, quand, il y a dix ans, elle a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*. Je viens de la relire dans la jolie édition qu'en a donnée récemment la collection Nelson. Je ne résiste pas au plaisir d'en détacher ce délicieux paysage :

La Vallée Bleue, en avril, est un émerveillement. Les chênes n'ont pas encore daigné revêtir leur costume nouveau. Ce sont les rois des arbres et toute la nature se fait belle pour assister à leur petit lever. Les ormes, les frênes, les noisetiers sont en habit vert tendre ; les pruniers et les cerisiers en robe blanche. Les chemins d'herbe se constellent de pâquerettes au cœur d'or, les fossés de renoncules jaunes. C'est partout la fête de la jeunesse et du renouveau. On dirait que l'air est plus pur ; sous leur toit de paille, couronné de lames d'iris, les chaumines les plus pauvres sourient au soleil revenu.

Sentez-vous, sous la grâce pittoresque du langage, l'amour profond de la terre ancestrale ? Dans la riche pléiade des romanciers de nos provinces françaises, l'auteur de *la Maison des Dames Renoir* s'est fait une place bien à part : les uns, comme René Bazin, sont Angevins et Vendéens ; d'autres sont Lorrains, comme Maurice Barrès ; d'autres sont Savoyards, comme Henry Bordeaux, ou Tourangeaux, comme René Boylesve; Jacques des Gachons, lui, est Berrichon.

Ce Berrichon d'origine n'est d'ailleurs pas né dans son Berri familial. Les hasards de la vie de fonctionnaire l'ont fait naître, en 1868, dans la Sarthe : mais bien vite le Berri reprit son enfant. Au vieux lycée de Châteauroux, il y avait un brave homme d'aumônier qui ne dédaignait pas, entre deux conférences religieuses, de lire à ses élèves des récits et des contes, du Paul Féval sans doute ou du Raoul de Navery. Qui sait si ce n'est pas en l'écoutant que le futur romancier de *Notre bonheur* sentit naître en lui-même la vocation littéraire ?

Il lisait beaucoup : classiques et modernes, français et étrangers, romanciers et dramaturges. Dickens et Daudet, — le Daudet des *Contes* plus que celui des romans, — faisaient ses délices; Zola lui était insupportable, car ce terrien, cet héritier d'une longue lignée de bonne bourgeoisie provinciale, n'a jamais aimé que « la littérature de bonne compagnie ». Et les choses en étaient là quand il reçut ce que je crois pouvoir appeler le coup de foudre du *Disciple*.

Les jeunes d'aujourd'hui se rendent-ils bien compte de ce qu'a été pour les jeunes d'il y a quelque trente ans la publication du *Disciple* de Paul Bourget ? Ce livre qui posait avec tant de force et d'éloquence la question de la responsabilité de l'écrivain a été, pour nombre d'entre nous, « le livre de parole » qu'attendait et que réclamait notre inquiète adolescence, celui qui provoque les réflexions fécondes, les résolutions viriles, celui qui détermine et qui cristallise les vocations. Si M. Bourget, ce que je souhaite, — car ce dossier serait bien suggestif, — a conservé les innombrables lettres juvéniles que lui a values son roman ou sa *Préface*, nous y retrou-

(1) L'Académie Française vient de décerner son prix triennal Calmann-Lévy à Jacques des Gachons pour l'ensemble de ses œuvres.

N'y touchez pas, roman (1895), *Mon âme*, souvenirs d'un bon jeune homme (1901), *Notre bonheur*, roman (1902), *La maison des dames Renoir* (1904), couronné par l'Académie Française; *Rose ou la pancée de province*, (1905); *Le Maurais pas* (1906); *Le Roman de la vingtième année* (1907), *Le Ballon fantôme* (1908), *Frivole*, (1909), *Le chemin de sable* (1910) ; couronné par l'Académie Française ; *La Mare aux gosses*, histoires d'hier et d'après-demain (1911) ; la *Vallée Bleue* (1912) et *Vivre la Vie* (1913), suite de la *Vallée Bleue*, *Dans l'ombre de mes jours* (1914), *Comme une terre sans eau* (1915) ; *Ma tante Anna* (1922) — *Le Pape et l'Empereur* scène d'histoire (1899) ; *La Dinette*, comédie (1900), *Petit voyage de Grèce* (1896).

verons un jour celle de Jacques des Gachons. Celui-ci avait compris la leçon du *Disciple* : il s'était promis à lui-même de ne jamais être un dilettante.

Pour l'instant, il s'agissait de trouver sa voie. Venu à Paris, l'apprenti écrivain commençait sa médecine, suivait les cours de l'Ecole des langues orientales. Mais invinciblement la littérature l'attirait : il se fait journaliste, fonde une revue, l'*Album des Légendes*, et même un théâtre. Ce théâtre, le *Théâtre minuscule*, eut son heure de célébrité : les jolis tableautins lumineux d'André des Gachons donnèrent à cette tentative un rare cachet d'originalité, et peut-être faut-il regretter que l'exquis aquarelliste qui, tout récemment encore, a si délicieusement illustré *les Forces éternelles* de Mme de Noailles, n'ait point persévéré dans sa veine primitive.

Jacques des Gachons était l'aîné de quatre frères qui tous, chacun dans leur genre, ont manifesté de curieuses facultés d'imagination et d'invention. Le second, avons-nous dit, était peintre; le troisième, Louis-Didier, s'est révélé un très ingénieux constructeur ; le dernier, Pierre, avait de remarquables dispositions littéraires. Sur celui-ci l'aîné veilla avec une sollicitude touchante, lui prodiguant les conseils, l'enrichissant de son expérience, lui aplanissant les voies. Sous le pseudonyme de Pierre de Querlon, le « cher petit frère » a publié quatre romans, dont l'un au moins, *Céline, fille des champs*, est déjà une fort jolie chose, des nouvelles, des contes, des essais, des dialogues, qui promettaient un écrivain de race. Jeunes promesses trop vite fauchées : Pierre de Querlon est mort à vingt-quatre ans.

Il avait, dès ses débuts, activement collaboré à *l'Ermitage*, une vaillante revue littéraire dont son frère Jacques était devenu le secrétaire de rédaction. On voyait là Hugues Rebell, Henri Mazel, Adolphe Retté, René Boylesve, Louis Le Cardonnel, Henry Bordeaux. On y raffolait d'art et de bonne littérature. On y avait pour les aînés, Paul Bourget, Anatole France, Maurice Barrès, Henri de Régnier, des sentiments fort affectueux; et l'on s'essayait, avec succès, à marcher sur leurs traces. Deux hôtes de *l'Ermitage* ont déjà pris leur vol vers l'Académie...

Chroniqueur et journaliste, Jacques des Gachons consacrait son principal effort au théâtre. Il fit jouer plusieurs pièces, *le Pape et l'Empereur*, *la Dinette*, *Pour mieux rompre*. Mais, de nos jours, l'art dramatique n'a bien souvent, avec l'art tout court, que des rapports trop lointains, et, pour y réussir, certaines facultés extra-littéraires y sont parfois très nécessaires. Dans les tiroirs du jeune dramaturge s'accumulaient des manuscrits sans emploi. Philosophiquement, sans aigreur, — l'auteur du *Mauvais pas* est le moins aigre des hommes, — il se tourna du côté du roman.

Du roman et de la nouvelle. C'était-là une très bonne idée. Il savait conter et il aimait à conter. Il avait de la fantaisie et de l'humour, le goût et le don de l'observation directe, de la notation pittoresque; l'art du dialogue lui était familier; enfin, il savait écrire, d'une langue sobre, vive, joliment nuancée. Dans quel genre aurait-il pu trouver un plus complet emploi de son talent?

Et depuis 1901 jusqu'à la guerre, les livres succédèrent aux livres, avec une très sage régularité: *Mon Amie, Notre bonheur, la Maison des dames Renoir, Rose ou la fiancée de Province, le Mauvais pas, le Roman de la vingtième année*, ces premiers romans ne sont peut-être pas de purs chefs-d'œuvre, — les premiers romans d'un écrivain ne sont jamais de purs chefs-d'œuvre, — mais ils se lisent encore avec beaucoup d'agrément, on les réédite toujours, et ils contiennent tous d'excellentes pages et de fort jolis détails. Si l'on en avait le loisir, on s'y arrêterait volontiers, ne serait-ce que pour voir s'y dégager une originalité discrète, et qui s'insinue plus qu'elle ne s'impose. Jacques des Gachons a horreur des tons criards et des procédés déclamatoires : il est essentiellement l'homme des coteaux modérés.

Mais j'ai hâte d'en venir au livre qui, je crois, a plus fait que tous ses romans antérieurs pour révéler au très grand public le nom et l'œuvre de Jacques des Gachons, à ce *Chemin de Sable* où il a, si je ne me trompe, mis beaucoup de lui-même, et où, pour la première fois, peut-être, il a réussi à fondre harmonieusement ensemble les divers aspects de son tempérament et de son talent. Très simple histoire d'un jeune ménage auquel, tout d'abord, la vie ne sourit guère, mais qui, bravement, fait tête à l'orage et qui, peu à peu, voit la destinée se faire plus clémente et l'horizon enfin s'éclaircir. Et cette histoire nous est contée avec infiniment de bonne grâce, sur un ton charmant, où l'esprit, l'émotion, la finesse souriante, l'observation un peu âpre, l'indulgence amusée et la préoccupation morale se mêlent en des proportions fort savoureuses. Les personnages sont dessinés d'un trait sûr, probablement d'après nature, et ils sont très vivants : il y a, entre autres, une certaine Mme Thomassin, tante de la jeune femme, qui joue avec tant de perfec-

tion son rôle de... belle-mère, que nous nous imaginons l'avoir bien souvent rencontrée dans la vie de tous les jours. Et il y a aussi d'amusantes scènes et de piquantes silhouettes de bureaux de rédaction, scènes et silhouettes évidemment prises sur le vif, et qui mettent dans ce joli roman d'une maturité un peu grave une note d'enjouement et, si je puis dire, de fantaisie réaliste qui en rehausse et en diversifie l'intérêt. Au total, une œuvre attachante et saine, solidement construite et d'une élégante facture littéraire, et dont j'aime beaucoup, pour ma part, l'accent d'humanité et la douce philosophie. Qui ne goûterait, par exemple, l'aimable sagesse de ces quelques lignes, qui expriment si bien la « morale » du livre, — et de tous les livres de Jacques des Gachons :

Quand le malheur s'acharne sur nous, nous soupirons, sans y croire, après quelque miracle qui nous sauverait. La vie ressemble alors à ces hivers qui se prolongent au delà des limites prévues. Toute cette eau qui tombe, cet aigre vent qui meugle sans relâche arrêtent la végétation et l'espoir. Le printemps est gâté. On ne prévoit plus l'été. La vie n'a qu'une saison, la froide, la triste, la désespérée... Tout à coup le soleil se montre, chasse les nuages et le froid du ciel et des mémoires. Comme il fait bon à marcher, à vivre! Pourquoi l'automne viendrait-il, et comme l'hiver est loin, invraisemblable! François et Claire en étaient là. Ils avaient subi un long hiver hostile et sentaient maintenant, autour d'eux, la douce saison des fleurs et des premiers fruits...

J'ai insisté sur *le Chemin de sable*, au risque de paraître faire tort aux romans qui ont suivi : *la Vallée bleue, Vivre la vie, Dans l'ombre de mes jours, Comme une terre sans eau...* C'est que tout écrivain est vraiment tout entier dans son premier chef-d'œuvre et que, même si plus tard il doit s'élever plus haut encore, exécuter des œuvres plus fortes, plus profondes et plus parfaites, il ne s'exprimera jamais plus avec autant de fraîcheur, de naturel et de naïveté. Le succès du *Chemin de sable* aurait pu induire son auteur à refaire éternellement le même roman. Jacques des Gachons s'est bien gardé de céder à la tentation. Comme tous les vrais artistes, il a éprouvé le besoin de se renouveler. Milieux et personnages, décors et sujets, à une exception près, changent d'un roman à l'autre, et le peintre des difficultés de la vie parisienne se révèle un peintre excellent et pittoresque de la saine vie campagnarde en même temps que de l'existence bruyante et inutile des mondains exaspérés qui, à tout prix, veulent « vivre leur vie » et ne s'embarrassent guère de gênants scrupules.

Mais en se renouvelant, l'ingénieux historien des Baroney n'a point dépouillé la personnalité littéraire et morale qu'il avait manifestée dans ses précédentes œuvres. Il a gardé tous ses dons : il les a utilisés et développés : beaucoup d'humour, une verve souvent malicieuse, sans jamais être méchante ou sarcastique, une grande santé morale, une remarquable probité et une rare finesse d'observation, par-dessus tout peut-être, la faculté d'animer et de faire vivre les héros qu'il nous présente, voilà les qualités que l'on retrouve, toujours avec le même plaisir, dans les derniers livres de Jacques des Gachons. Et, quoiqu'il se défende d'être un romancier à thèse, c'est bien toujours, presque à son insu, la même idée qui se dégage de tous ses romans. Condamnation de la vie artificielle où nous engagent trop souvent nos habitudes d'extrême civilisation; retour à la vie simple, à la nature, à la terre; apologie des vertus modestes, traditionnelles qui font les fortes races et les foyers féconds; acceptation joyeuse des humbles devoirs quotidiens ; résignation à l'inévitable et croyance que ce qui fait la noblesse de la vie humaine, ce n'est pas la révolte, mais la soumission, la volontaire subordination de l'individu aux nécessités et aux disciplines sociales; robuste optimisme et persuasion intime qu'avec de la patience, du courage, de la bonne humeur française, tout finit par s'arranger dans une vie dont on ne méconnaît d'ailleurs ni les laideurs, ni les amertumes : c'est à peu près en ces termes, ce me semble, que l'on pourrait résumer la philosophie pratique qu'enveloppent et que suggèrent tous les écrits de ce romancier de bonne compagnie.

Cette philosophie en vaut bien une autre. Elle vaut même infiniment mieux que beaucoup d'autres. Et je ne suis point fâché, pour ma part, de trouver enfin un conteur de talent qui ne soit point un « immoraliste ».

Il y a quelque vingt ans, Pierre de Querlon publiait dans la *Revue Bleue* un fort intéressant article qu'il intitulait *les Ecrivains tranquilles*.

Il est évident, — observait-il, — qu'un grand nombre de romanciers ne considèrent pas le métier d'écrire comme un art, et le résultat comme un plaisir. Tout au rebours, les écrivains tranquilles estiment que le divertissement du roman ne doit pas seulement être la part du lecteur, mais de l'auteur lui-même. Ils trouvent une joie à inventer des personnages amusants, à les faire vivre dans des paysages amènes, à en tirer des réflexions aimables, à tout exprimer enfin dans une langue aisée et claire. Ils ne s'abaissent point pour faire rire et ils ne se haussent point pour étonner ;

ils imaginent être leurs propres lecteurs. Il écrivent complaisamment.

Je ne serais point étonné que Pierre de Querlon, en écrivant ces lignes, eût songé à son frère aîné. En tout cas, la définition s'applique fort bien à ce dernier. Jacques des Gachons est un *écrivain tranquille*. Et n'allez pas croire, je vous prie, que je veuille insinuer par là qu'il manque totalement de diable au corps.

VICTOR GIRAUD.

◆◆◆

DÉMOCRATIE ET SOVIÉTISME

Les progrès de la démocratie ne sont pas niés qu'à l'extrême-droite. De même qu'avant 1914, ses adversaires les plus résolus se trouvent aussi à l'aile opposée, chez les syndicalistes et les socialistes révolutionnaires. La critique du régime actuel, âprement brossée il y a quelque dix ans par les théoriciens syndicalistes, est reprise aujourd'hui avec plus de violence encore par les partisans du régime révolutionnaire qui s'est établi en Russie, et qui est l'application de leurs doctrines. A côté d'eux, tout en réprouvant le bolchevisme, les syndicalistes groupés dans la Confédération générale du Travail voient d'un œil assez indifférent la démocratie politique, dont ils proclament volontiers la déchéance. Que penser de ces critiques plus ou moins violentes?

Les dernières ne nous retiendront pas longtemps, car nous les avons examinées ailleurs (1). Prenant à la lettre une formule de Proudhon : « l'atelier doit remplacer le gouvernement », les dirigeants de la Confédération du Travail, encouragés par l'accroissement des effectifs syndicaux qui suivit la guerre, ont cru pouvoir proclamer que les temps étaient révolus des questions purement politiques, et qu'une ère nouvelle s'ouvrait, qui serait exclusivement économique et sociale. Des théoriciens, inspirant et exprimant ces tendances, ont parlé du règne du « producteur », qui succéderait à celui du « citoyen » abstrait. Nous croyons avoir montré que l'ère du travail, dans laquelle nous entrons plus complètement que par le passé, ne fera pas oublier la vie politique, et que le producteur ne remplacera pas le citoyen. De l'aveu même des chefs les plus éminents du mouvement ouvrier, il est impossible de séparer complètement deux aspects des choses aussi intimement unis (1).

C'est également l'ère du travail que les partisans du régime soviétique prétendent faire succéder à l'ère politique. Pour eux aussi le producteur remplace le citoyen, et par le producteur il faut entendre spécialement le travailleur surtout manuel et le technicien, dont l'expérience a rapidement enseigné qu'on ne pouvait se passer. Du droit électoral sont exclus, par la constitution soviétique, « *a*) ceux qui vivent d'un revenu non produit par leur travail; *b*) ceux qui emploient le travail d'autrui pour en tirer du profit; *c*) les négociants privés, les moines et les prêtres, les fous légalement reconnus, les condamnés pour délits infamants (2) ». La souveraineté, en régime soviétique, n'appartient donc qu'aux travailleurs; « les parasites, les oisifs, les inconscients » n'y ont pas plus de droit que les malfaiteurs. La constitution révolutionnaire russe applique la maxime de saint Paul : « qui ne travaille pas ne doit pas manger ». Provisoirement, pour étouffer toutes les résistances des adversaires du nouveau régime, les partisans du règne du travail doivent employer tous les moyens, même la terreur; c'est la « dictature du prolétariat ». D'ailleurs, très logiquement, les oisifs qui n'ont pas le droit de vote ne sont pas non plus astreints au service militaire. « L'honneur de défendre la révolution russe les armes à la main, dit l'article 19, n'est accordé qu'aux travailleurs. »

Mais, sous réserve de ces mesures de rigueur imposées par les circonstances, les admirateurs du régime des soviets font valoir qu'il réalise beaucoup plus complètement l'idéal politique démocratique que la démocratie « bourgeoise ». Celle-ci, disent-ils, s'exprime par le parlementarisme, qui est aujourd'hui dépassé. « Il est né en Angleterre lorsque mourait le féodalisme: il s'est épanoui chez nous à la fin du XVIIIe siècle lorsque la bourgeoisie a conquis le pouvoir. Depuis, il affecta des formes diverses dans les grands pays de l'Europe Occidentale et en Amé-

(1) Dans le chapitre « Père Proudhon » de l'ouvrage collectif *Proudhon et notre temps*, Paris, 1920. Voir aussi C. Bouglé : Entre citoyens et producteurs, *Revue de métaphysique et de morale* 1920, n° 3, article reproduit dans le livre *Du Sage Antique au Citoyen Moderne*, 1921.

(1) Déclaration de M. Jouhaux [illegible] je juge d'instruction lors du procès de la C. G. T.

(2) G. Mourgeon, [illegible] les droits de l'Homme, [illegible] 1920. Depuis cet ouvrage [illegible] revenu au socialisme réformiste. Congrès de Paris, novembre 1921.

rique. Il s'est adapté aux exigences de chaque groupe social; il a évolué en chaque nation et de nation à nation. » Maintenant il est « parvenu à son épuisement » et il a été définitivement brisé, après la tentative de la Commune, par la révolution russe. « Le parlementarisme et la démocratie bourgeoise étaient certes un grand progrès sur les institutions du moyen âge. Mais la révolution prolétarienne exigeait une réforme fondamentale (1). » Cette réforme fondamentale serait réalisée par le régime des soviets.

Quand on suit de près l'analyse que les admirateurs de la révolution russe font de la constitution soviétique, on s'aperçoit que les créateurs de la « république socialiste fédérative des soviets » visent à réaliser ce que les théoriciens politiques désignent par le nom de *démocratie directe*. Ils reprennent les critiques habituelles contre le régime parlementaire, qui dessaisit en fait le peuple souverain pendant quatre ans ou six ans, au profit exclusif de ses représentants. Puis ils montrent, comme les anti-démocrates d'extrême-droite, les représentants élus eux-mêmes manœuvrés par une oligarchie d'argent, qui « mène seule le pays à sa volonté, d'après ses plus sordides intérêts de classe ». Seulement, tandis que les partisans de la monarchie cherchent le remède à cette puissance de fait dans la restauration de l'autorité absolue du monarque héréditaire, du « sang » qui bride « l'or », les socialistes soviétistes ne le voient que dans l'organisation de la souveraineté directe et immédiate du peuple. C'est ainsi que jouerait en Russie un « régime tout neuf, qui s'offre désormais à l'examen et à l'imitation du prolétariat international ».

La base de ce régime, une fois exclus les non-travailleurs qui ne doivent pas plus voter que manger, est en effet, d'après la constitution, aussi large que possible. Le chapitre XIII de la constitution accorde « le droit d'élire et d'être élus aux soviets aux citoyens *des deux sexes* de la République, sans distinction de confession de *nationalité*, d'*habitat* qui, le jour des élections, ont dix-huit ans accomplis (2) ». Accorder le droit de vote, sans conditions, aux étrangers de dix-huit ans est en effet, comme l'écrit le commentateur de cet article, « le principe le plus large, le plus humain et le plus audacieux qui ait jamais été inscrit dans une constitution démocratique », et l'affirmation d'internationalisme la plus décidée. Il resterait à savoir dans quelle mesure ce principe est appliqué. Mais c'est une question d'ordre général que nous allons retrouver tout à l'heure à propos de la constitution soviétique tout entière.

Le régime russe se distingue encore par d'autres traits notables de nos pâles constitutions « bourgeoises » d'Occident. D'abord « le système soviétiste ne connaît pas l'hypocrite séparation des pouvoirs. Les Soviets exercent à la fois le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire. Ainsi chaque travailleur a sa part de direction et de responsabilité. » Puis « le système soviétiste n'admet pas un président de la République, vestige irresponsable des traditions monarchiques. Le pouvoir exécutif est exercé par une assemblée (soviet), qui délègue ses pouvoirs à une commission qui exécute ses ordres et qui est responsable devant elle. » Enfin, et surtout, « le système soviétique exige le contrôle constant des élus par les électeurs. Le député n'est pas élu pour une période déterminée de deux, quatre, six ans ou plus. Il est, à chaque moment responsable de ses actes devant ses électeurs et révocable à chaque moment. En faisant participer constamment tous les travailleurs aux affaires publiques, le système soviétiste puise directement dans les sources du travail journalier le contrôle social (et non plus politique) de l'Etat. »

Ajoutons que ce système n'est pas centralisé comme en Occident, il est essentiellement fédéraliste. « Le système soviétiste n'est pas basé sur des régions administratives englobant confusément une masse de citoyens de toutes catégories. Il s'appuie sur de vastes unités économiques naturelles, sur des catégories liées par des intérêts communs. Ainsi il permet au travailleur souverain d'exercer sa souveraineté à bon escient, avec compétence, et, grâce aux soviets régionaux, il développe la décentralisation, l'autonomie locale, l'éducation politique et sociale, la vie démocratique (1) ». De la base au sommet sont donc des assemblées élues qui délèguent quelques uns de leurs membres pour les représenter dans les assemblées supérieures, jusqu'au « Congrès général des organismes de même ordre pour toute la Russie ». Ce Congrès possède le pouvoir le plus souverain. Il élit les dix-sept ministres ou commissaires du peuple; il nomme un Comité Exécutif de deux cents membres pour tout le pays, chargé, dans l'intervalle de ses sessions, du contrôle du gouvernement; il lui indique ses directives. Et ainsi, « au sommet de la

(1) M. Cachin. Démocratie et Soviétisme, *Humanité* du 17 août 1920.

(2) Cité par G. Mauranges, *article cité*.

(1) Id., *Ibid.*

pyramide, se trouve établi un pouvoir qui a ses racines dans la volonté populaire la plus directement consultée (1). »

Après l'esquisse d'un pareil régime, les partisans des soviets ne peuvent retenir leur admiration. Se tournant vers les « pharisiens de la bourgeoisie » : « de quel côté est la démocratie? » demande à plusieurs reprises M. G. Maurange qui salue dans le soviétisme la « formule de la démocratie nouvelle ». « Dès maintenant », ajoute de son côté M. Marcel Cachin, « lorsque nos journalistes bourgeois prétendent que c'est là la négation de la démocratie, il est permis de sourire. En réalité, lorsque jouera complètement un pareil système, l'autorité d'en haut sera tellement soumise à la volonté des masses que ce sera la fin du gouvernement et de l'Etat sous leur forme oppressive d'aujourd'hui. Ce sera le règne d'une démocratie populaire et directe ».

*
* *

Ainsi présenté, le régime des soviets offre en effet le maximum de démocratie qu'on peut attendre d'un gouvernement; il institue bien à tous les degrés la participation directe du peuple au pouvoir et le contrôle des élus. En tant qu'il préconise cet idéal, le soviétisme n'est pas nouveau: il ne fait que continuer la tradition des théoriciens qui rêvent de démocratie directe. La souveraineté du travail, comme l'a rappelé M. Gabriel Séailles au congrès de la Ligue des Droits de l'Homme de Strasbourg (2), n'est pas non plus une idée nouvelle. Elle est magnifiquement exprimée par Proudhon, dont se réclament aujourd'hui les dirigeants de la Confédération du Travail. L'auteur de la *Justice* et de la *Capacité des Classes ouvrières* a fait la plus vive critique du suffrage universel inorganique et atomique; il a balancé l'idée de la « force individuelle », dont il ne nie pas la réalité, par celle de la « force collective », aussi réelle et réalisée principalement dans les groupes industriels. Ces groupes s'équilibrent les uns les autres suivant la loi de l'échange des services, et leur réunion forme l'Etat. Celui-ci n'est plus qu'une « collectivité d'ordre supérieur, où chaque groupe, pris lui-même comme individu, concourt à développer une force nouvelle, d'autant plus grande que les fonctions associées sont plus nombreuses, leur harmonie plus parfaite et la prestation des forces, de la part des citoyens, plus entière (3) ». Proudhon a rêvé la disparition de l'Etat autoritaire, la fin de toute contrainte et de toute centralisation, l'autonomie des individus et des groupes dans le fédéralisme, sous la seule loi de l'intérêt et de la justice, qui pour lui concordaient. Et il a fortement montré que la liberté politique ne pouvait être organisée qu'à condition que fussent d'abord résolues les contradictions économiques.

Mais l'expérience a montré l'impossibilité de réaliser complètement ces rêves absolus. La démocratie directe n'a jamais pris forme que dans de très petites cités: les démocraties grecques, qui d'ailleurs reposaient sur l'esclavage, ou les cantons suisses les moins peuplés. Dès que les Etats s'agrandissent, se peuplent et se différencient, le gouvernement représentatif devient une nécessité, de même que la séparation des pouvoirs. Leur confusion, si elle était réellement inscrite dans la constitution, serait non un progrès, mais une régression. La théorie du mandat révocable, qui n'est pas non plus une nouveauté, n'est pas davantage rigoureusement applicable dans un grand pays. Un immense empire comme la Russie n'échappe pas à ces lois. Aussi bien le régime soviétique ne supprime-t-il pas la représentation; il veut seulement organiser le contrôle incessant et effectif des élus. Mais un pareil projet dépend essentiellement de la capacité politique et économique des citoyens-producteurs, de leurs loisirs, de leur instruction générale, de leur valeur morale : faute de cette « vertu » le contrôle ne sera jamais qu'illusoire. Or ce que l'on sait à ce point de vue, ce que des observateurs non suspects, comme H. G. Wells, ont vu en Russie, ne permet pas d'affirmer, comme le fait M. Cachin, « que les prolétaires se sentent capables de se diriger tout seuls, sans bureaucratie, sans chefs, sans exploiteurs bourgeois ». Comment des paysans, que Wells a vus « absolument illettrés et, pris en masse, inintelligents... totalement incapables de prévoyance et d'une organisation de quelque envergure (1), comment un peuple que Gorki déclare lui-même « dépourvu d'activité et de volonté, manquant de foi en lui-même » (2), comment ce peuple pourrait-il exercer un contrôle sérieux? Et dans la mesure où ce contrôle s'exercerait, comment pourrait-il être un instrument de progrès?

Il en est de même du fédéralisme. L'autonomie

(1) M. Cachin, art. cit.

(2) Voir sa réponse à M. Maurange dans le même « Cahier des droits de l'homme ».

(3) Cité par G. Séailles, art. cité.

(1) La Russie telle qu'elle est, [illegible] « La France civique », 1er janvier 1921.

(2) Wladimir Holitscher, [illegible] 8 septembre 1920.

absolue de tous les groupements, l'annihilation complète de l'Etat ne peuvent se concevoir que dans la cessation de toutes les guerres, l'état de paix absolu. Ces conditions fussent elles réalisées, ce ne serait pas la fin de l'Etat politique, ce serait seulement la fin des antagonismes violents de peuples ou de classes ou leur solution par des procédés juridiques. Cet idéal n'apparaît pas chimérique : il faut travailler de toutes ses forces à s'en approcher; mais il serait d'un optimisme excessif d'en croire la réalisation très prochaine. En fait, sans qu'on veuille ici rechercher les responsabilités, l'état de guerre continue entre la Russie et ses voisins ou d'autres peuples occidentaux; le gouvernement bolcheviste paraît vouloir reprendre l'idéal national panslaviste qui était celui du tsarisme, et les procédés par lesquels il procède à cette expansion ne paraissent pas sensiblement différents de ceux des gouvernements « impérialistes » et « capitalistes ».

Aussi l'application du régime soviétique a-t-elle été fort différente de ce qu'annonçaient ses théoriciens. L'évolution du bolchevisme s'est faite en deux temps. Au début, pour détruire le tsarisme, l'Etat autoritaire et centralisé, l'organisation industrielle capitaliste, le bolchevisme s'est présenté sous son aspect principalement anarchique. L'influence de Bakounine, lui-même disciple outrancier de Proudhon, s'est jointe à celle de Marx, théoricien de la lutte des classes, dont on n'utilisa d'abord la doctrine que sous son aspect purement négatif ou guerrier. La constitution soviétique présente le caractère absolument démocratique qui vient d'être analysé. Des conseils d'ouvriers dirigent l'usine, des conseils de soldats l'armée ; directeurs et officiers sont élus comme les représentants politiques. Et les grandes propriétés sont livrées aux paysans, pour être cultivées en commun.

Mais cette période de destruction n'est qu'un premier stade. Quand il s'agit de reconstruire et de consolider le régime bolcheviste, les choses changent. Le manque de compétence, de moralité, d'instruction, n'a pu que désorganiser la vie publique, les administrations, les industries. La production subit une crise effrayante. D'autre part la guerre continue, qui exige une discipline de fer. Aussi les mesures les plus draconiennes sont-elles prises, par les commissaires du peuple, pour réorganiser l'industrie comme l'armée. Suppression du droit de grève, rétablissement de l'autorité des techniciens, de l'inégalité des salaires, du travail aux pièces : voilà pour l'industrie. Et pour l'armée, déclare Trotsky, « l'idée d'une milice populaire n'a plus aucun sens... Il nous faut créer une véritable armée, une armée militariste... Il faut éveiller l'estime pour la pensée et la science militaires (1) ». Aussi plus d'élection des chefs, pas plus de conseils de soldats que de conseils d'ouvriers; nulle indiscipline n'est tolérée, ni ouvrière ni militaire. Les paysans, au lieu de cultiver en commun, se partagent les terres et le gouvernement des Soviets reconnaît la petite et la moyenne propriété. « C'est la thèse, dit Lénine, de tout socialiste de bon sens (2). » Plus d'autonomie ni de fédéralisme. Les coopératives comme les syndicats sont subordonnées aux Soviets. « Le gouvernement des Soviets doit disposer de toutes les forces ouvrières. Cette tâche sera réalisée par la mobilisation des travailleurs, qui doit s'effectuer d'après un plan unique et sérieusement étudié. »

Dans l'ordre politique, au lieu de ce courant de bas en haut qu'annonce la doctrine, c'est le contraire qui s'est réalisé. Le pouvoir, et un pouvoir despotique, descend du sommet de la pyramide à la base comme sous les régimes les plus autoritaires. Plus de liberté de la presse, ni de liberté de réunion, ni de représentation proportionnelle. Les partis politiques hostiles au bolchevisme, même les socialistes révolutionnaires, sont persécutés. Un parti de six cent mille communistes domine toute la Russie, et dans ce parti seuls les militants ont voix au chapitre. Les commissaires du peuple sont tout-puissants, comme jadis le Comité de Salut Public, et Lénine exerce un pouvoir aussi incontesté que Robespierre. La dictature du prolétariat n'est en réalité que la dictature de quelques hommes, qui ne sont pas des prolétaires (3). Tel est le régime qui, après avoir étouffé un essai de Constituante et de démocratie régulière, a pris en Russie la place du tsarisme. Même s'il n'en est pas d'autre possible, et sans examiner la question de savoir s'il est responsable de la ruine de la Russie, il est difficile de voir dans un tel régime « le règne d'une démocratie populaire et directe ».

Les partisans du régime des Soviets ne nient

(1) Cité par G. Séailles, art. cité.

(2) *Humanité*, 22 août 1920. Les « extrémistes » ne procèdent pas autrement en France. « Respect et aide à la petite propriété », dit M. Renaud Jean, élu dans le Lot-et-Garonne comme socialiste communiste (*Humanité*, 2 janvier 1921).

(3) Lénine crible de sarcasmes ceux qui opposent la dictature des masses à celle des chefs : « C'est d'une sottise et d'une imbécillité risibles. » *La maladie infantile du communisme*, trad. franç., p. 39.

pas le caractère dictatorial qu'il revêt actuellement ; mais ils présentent ce caractère dictatorial comme essentiellement transitoire, et non comme un statut définitif. Admettons le mais on ne voit pas comment l'emploi de la force peut créer la capacité intellectuelle et morale. Faute de cadres prolétariens, Lénine a dû d'abord faire appel aux techniciens bourgeois, puis livrer de nouveau la Russie à l'économie capitaliste. Le prolétariat russe était bien moins encore que le peuple français en possession de la double capacité politique et économique ; c'est pourquoi il n'était pas besoin d'être grand clerc pour prédire que l' « expérience » russe ne pouvait qu'avorter. Expérience formidable, reconnaissons-le, par les prodiges de volonté qu'ont dû déployer les dictateurs : mais qui s'appuyait sur des bases si évidemment fragiles que l'on est encore plus frappé par l'absence de raison que par le déploiement d'énergie.

Et ainsi la signification historique de la révolution russe est double. Elle a rappelé aux bourgeoisies occidentales que l'évolution politique n'est pas achevée quand la bourgeoisie est installée au pouvoir ; il y a dans les profondeurs du peuple des classes prolétariennes qui, suivant le mot d'Auguste Comte, sont encore campées dans la société, qui aspirent à être incorporées et qui le seront tôt ou tard. Mais elle montre que cette incorporation, pour être efficace, ne peut pas être pure affaire de force. La force peut donner le coup de pouce, la chiquenaude en cas de refus de traiter, elle ne crée pas les conditions de capacité. Les classes ouvrières occidentales, et particulièrement françaises, l'ont senti d'instinct. Baignées dans une atmosphère historique plus ancienne et plus riche d'expérience, elles envisagent de plus en plus, non le côté romantique de l'émeute, mais les caractères positifs, constructifs de la révolution (1). Par là elles pénètrent de plus en plus le syndicalisme de démocratie. Il reste des éléments ardents, mystiques, qui perpétuent la flamme révolutionnaire ; mais dès que ces minorités sont maîtresses d'une parcelle d'autorité elles s'assagissent à leur tour.

On souhaiterait que ce double enseignement ne fût pas perdu, que les pouvoirs autoritaires comprissent à temps la nécessité des concessions, que les révolutionnaires fussent mieux pénétrés des vrais caractères de la révolution. Vœux sans doute stériles, l'expérience montrant que les « leçons de l'histoire », qu'il s'agisse des guerres ou des révolutions, ne sont presque jamais comprises des hommes d'action. L'histoire d'ailleurs ne se répète jamais identiquement (1).

Georges GUY-GRAND.

(1) Ce caractère apparaît dans de très remarquables articles de philosophie ouvrière publiés par le journal *L'Atelier* (octobre-novembre 1921).

(1) M. Georges Guy-Grand doit faire paraître un volume « la Démocratie et l'Après-Guerre » chez l'éditeur Garnier dans la « Bibliothèque de l'Éducation sociale » dirigée par M. Bouglé.

SOUVENIRS SUR ÉMILE OLLIVIER

Renan, cet admirable artiste du verbe, se pénétrait de la beauté des sites qu'il parcourait. Il savait, d'un trait, en marquer la physionomie.

Certain jour, errant avec Emile Ollivier sur les solitudes du cap de la Moutte, qui plante son éperon dans la mer au delà de Saint-Tropez, il se prit à comparer ce paysage à ceux de la Grèce. Mêmes douceurs dans les lignes de la terre qui semble poser une couronne sur le front mouvant des flots, même diversité dans le coloris des flots eux-mêmes; l'atmosphère évoque, ici, la gaze transparente de l'air qui joue, là-bas, sur le cap Sumnium et les ruines augustes de son temple.

Emile Ollivier repose aujourd'hui au sein de cette nature qu'il admirait; les vagues rejaillissent sur son tombeau dressé en face de l'infini. Une inscription : *Magna quies in magna spe* « un grand repos dans une grande espérance », dit les luttes passées et la récompense attendue. Elle dit aussi la foi indomptable d'Ollivier dans la justice.

Nul plus que lui ne pouvait souhaiter son verdict. La foule, qui se souvenait qu'il était aux responsabilités lors de la déclaration de guerre de 1870, lui fit longtemps porter le poids de la défaite. Il prit lui-même sa revanche contre le sort et se réfugia dans un admirable labeur. M. Henri Bergson a décrit, dans une page magistrale, cette longue vie de travail, exempte d'amertume sinon de souffrances. Les dix-sept volumes de l'*Empire libéral* en demeureront les précieux témoins.

Pourtant l'histoire politique n'absorba pas entièrement les pensées de l'ancien ministre. Il

savait agir mais il savait aussi se recueillir au milieu même de la tourmente. Preuve en soit sa correspondance durant les années 1870 à 1871.

Emile Ollivier se trouvait alors en Italie où, au moment de la chute de son ministère, il avait été réclamer — en vain — l'appui de ceux que la France avait secourus à Solferino. Ses lettres, que des mains pieuses publient sous ce titre : *Lettres de l'Exil* (1), constituent un document historique et psychologique de premier ordre. Adressées, le plus souvent, à des amis, elles donnent des renseignements souvent précieux et établissent avec netteté les fautes de ceux qui, malgré la fougue d'une admirable armée, laissèrent échapper la victoire. Elles contiennent aussi des vues vraiment prophétiques, soit qu'Ollivier pressente le jour où l'Italie se mettra aux côtés de la France pour punir l'Allemagne, soit qu'il prédise l'union des races slave et latine pour secouer le joug du germanisme. N'est-ce pas au roi de Prusse, enfin, qu'il lançait cette apostrophe : « Vous invoquez Dieu dans vos proclamations. Moi aussi, je crois en Dieu et en sa justice. Il nous châtie pour nous punir de nous être laissés amollir par une longue prospérité. Mais, soyez-en sûr, il punira votre peuple et votre race si, gonflé par la victoire, vous arrachez violemment à la patrie française des populations qui y tiennent par leurs entrailles. Le cri du faible opprimé montera jusqu'à Celui qui donne la victoire et sa plainte sera entendue. Ne méprisez pas ma parole, Sire, parce que c'est celle d'un vaincu. Napoléon, après Iéna, a méprisé aussi la parole des vaincus, et ces vaincus lui ont répondu par Waterloo. »

Les plus cruels tourments, ses angoisses, vraiment patriotiques, n'empêchèrent jamais Emile Ollivier de rechercher la paix de l'âme. Il faut arriver, écrivait il au prince Napoléon, à « créer ainsi en nous cette joie intérieure, qui, selon Descartes, rend la fortune favorable. » Pour parvenir, au milieu de la douleur, à cette conception de la vie morale, il faut avoir une force de caractère peu commune; il faut être un sage. Au fur et à mesure que l'appelle une conversation avec un ami, Ollivier décrit le travail qui s'accomplit en lui. Dans sa retraite, il fait table rase des idées qui, naguère, seules le préoccupaient, pour examiner toutes celles qui se présentent à lui; il se plonge dans l'histoire afin d'en pouvoir aborder la critique. Polybe et Machiavel, comme Saint-Simon, le servent, et il s'écrie dans une heure où il croit tenir le bonheur par ses belles études : « Ô la volupté délicieuse d'être impopulaire, vaincu, solitaire! c'est presque la liberté du cloître, du cloître aux longues arcades sous lesquelles on se promène, dégagé de soucis terrestres, ne songeant qu'aux temps anciens ou aux heures éternelles! »

Encore qu'il ne soit pas inféodé à un dogme, cet homme a l'esprit religieux. Le dimanche, il se nourrit des *Psaumes* et de l'*Evangile*, et joint à la lecture de l'*Imitation* celle de *Job*.

Son acceptation ne va pas sans sursauts. Il « rugit » parfois d'être à l'écart des affaires publiques, de ne pouvoir mettre lui-même la main à la pâte; pourtant il ne se laisse pas guider par les insinuations de quelques-uns de ses amis. Ce bon Français ne veut pas faire de son nom une devise de discorde, il mande, le 2 octobre 1871, à M. Segris, qui fut ministre des finances dans son cabinet : « Le flot n'est pas encore tombé; il faut attendre. Ma règle de conduite est bien arrêtée : travailler à me rendre digne de tous les devoirs, n'aller au-devant d'aucun, mais accepter, pour les remplir de mon mieux, ceux qui viendront à moi. Je ne solliciterai rien, mais le suffrage de mes citoyens m'offrît-il, pour aider à la résurrection de mon pays, d'être garde-champêtre, je ferais le garde-champêtre. »

La mort de Napoléon III allait raviver chez Ollivier des sentiments qu'il n'avait, du reste, jamais cachés. L'empereur lui apparaissait comme la seule personnalité sympathique de l'Empire. Il avait souffert par lui, il lui avait exprimé ses opinions avec une franchise que, parfois, le souverain put trouver dure : mais il l'aimait. Il savait que Napoléon III n'avait pas voulu la guerre et que, sans les honteux traquenards tendus par Bismarck, il s'y fût toujours opposé. La douleur du monarque déchu avait augmenté son affection : « Je me suis tenu debout devant l'empereur omnipotent, et je suis resté l'ami de l'empereur vilipendé », écrivait-il à Mme de Sourdeval. Sa générosité le portait à demeurer fidèle au malheur.

*
* *

La dernière fois que nous eûmes le privilège de voir Emile Ollivier, c'était dans sa retraite de Saint-Gervais, ce chalet si gracieusement posé au flanc des montagnes savoisiennes. Sa vue l'abandonnait, mais comme il voyait loin et profondément! Sa conversation jaillissait comme

(1) Paris, Hachette.

cette eau vibrante qui s'échappe des fontaines antiques. Il situait le passé dans le présent, discutait, comparait. « Je suis républicain », nous disait-il, et il proclamait sa foi dans les institutions démocratiques qu'il avait autrefois essayé d'enter sur le tronc monarchique. Puis, d'un trait, revenant en maître sur l'art oratoire et le style, il donnait ses avis et ses conseils en formules frappées à la manière d'une médaille.

Au dehors, les ombres s'allongeaient sur le gazon de l'Alpe, les forêts se faisaient plus sévères et les glaciers plus livides. Mais la voix d'Emile Ollivier résonnait encore, épandant autour de lui de la lumière et comme désireuse, pour percer plus facilement les ténèbres, d'en appeler aux dures leçons de l'expérience. Il semblait vraiment qu'il voulût laisser à ceux qui l'entouraient une flamme qui pût, après lui, les conduire.

Et l'on s'inclinait devant ce vieillard dominant sa propre destinée, la contraignant à rendre hommage à son patriotisme et à reconnaître que ses pensées avaient toujours convergé vers un seul et même idéal : l'honneur de la France.

Edouard CHAUTEMPS.

TOMMY-LA-CHANCE

Le « Roaring Camp » (1) était bouleversé. Ce n'était certainement pas une bataille, car en 1850 un fait si banal n'aurait pas provoqué la réunion de l'organisme tout entier. Non seulement les fosses d'extraction et les « réclamations » étaient abandonnées, mais « l'épicerie de Tuffle » elle-même avait cédé ses joueurs qui, on s'en souvient, continuèrent froidement leur partie le jour où French Pete et Kanaka Joe se fusillèrent mutuellement dans la grande salle du bar. Le camp tout entier était rassemblé devant une cabane grossière, de l'autre côté du « triage ». La conversation allait son train, à voix basse, mais le nom d'une femme était souvent répété. C'était, dans le camp, un nom assez familier que celui de Cherokee Sal.

Peut-être vaudrait-il mieux ne rien dire d'elle. C'était une femme très ordinaire et, nous le craignons, une grande pécheresse. Mais elle était l'unique femme du « Roaring Camp » au moment où, à toute extrémité, elle aurait eu tant besoin du ministère de son sexe.

Dissolue, abandonnée et incorrigible, elle souffrait cependant un martyre assez dur à supporter, même lorsqu'il est atténué par la sympathie féminine, et que son isolement actuel rendait terrible. A l'origine le malheur s'était abattu sur elle sous la forme de cet isolement qui devait avoir rendu si horrible la punition de la première faute.

Alors que lui manquaient le plus la tendresse intuitive et les soins de son sexe, elle ne rencontrait que les visages à demi méprisants de ses associés masculins; et cela était peut-être en partie l'expiation de son péché. Cependant quelques spectateurs étaient, je crois, touchés par ses souffrances.

Sandy Tipton pensait que c'était cruel pour « Sal », et tout en contemplant son état, il s'élevait quelques instants au-dessus du fait d'avoir un as et deux archers dans sa manche.

On voudra bien remarquer également la nouveauté de la situation. Les décès n'étaient pas à coup sûr chose rare au « Roaring Camp », mais une naissance était quelque chose de nouveau. Des gens avaient quitté le camp réellement, pour toujours et sans aucune possibilité de retour; mais c'était la première fois que quelqu'un y avait été introduit « ab initio ». D'où cette joie.

« Vous entrez là, Stumpy », demanda à l'un des flâneurs un citoyen éminent connu sous le nom de « Kentuck ». « Entrez et voyez ce que vous pouvez faire. Vous avez de l'expérience en la matière. »

Il y avait peut-être de l'à-propos dans ce choix. Stumpy, sous d'autres climats, avait été le chef putatif de deux familles; effectivement c'était à un vice de procédure que le « Roaring Camp », cité-refuge, devait sa compagnie. La foule approuva le choix et Stumpy eut la sagesse de s'incliner devant la majorité. La porte se ferma sur le médecin et la sage-femme improvisés. Tout le camp s'assit au dehors, fumant la pipe en attendant l'issue.

L'assemblée comptait une centaine d'hommes environ. Un ou deux étaient actuellement recherchés par la justice, quelques-uns étaient des criminels et tous méprisaient le danger. Ni leur physique ni leur caractère ne révélaient leur passé. Le plus grand chenapan avait un visage de Raphaël et des cheveux blonds à profusion.

(1) Roaring Camp se traduit en français « le rugissant ».

Oakhurst était un joueur qui avait l'air mélancolique et l'abstraction intellectuelle d'un Hamlet. L'homme le plus froid et le plus courageux avait à peine un peu plus de cinq pieds de haut, une voix douce, une attitude timide, embarrassée.

Le terme « brutes » qui leur était appliqué était une distinction plutôt qu'une définition.

En ce qui concernait les détails accessoires, tels que : doigts, orteils, oreilles, etc..., le camp était peut-être en déficit, mais ces légères omissions ne trahissaient pas sa force d'ensemble. L'homme le plus solide n'avait que trois doigts à la main droite; le meilleur tireur n'avait qu'un œil.

Tel était l'aspect physique des hommes qui étaient dispersés autour de la cabane. Le camp était sis dans une vallée triangulaire, entre deux collines et une rivière. La seule issue était une piste escarpée franchissant le sommet d'une montagne qui faisait face à la cabane illuminée maintenant par la lune naissante. La femme qui souffrait aurait pu l'apercevoir de son grabat sommaire, la voir se dévider comme un fil d'argent et se perdre là-haut au milieu des étoiles.

Un feu de branches de pin ajoutait de la sociabilité à la réunion. Graduellement la légèreté naturelle du « Roaring Camp » apparut à nouveau. Des paris étaient librement proposés et tenus : à trois contre cinq que « Sal s'en tirerait », et même que l'enfant vivrait; des paris intermédiaires sur le sexe et le teint de l'étranger qui arrivait. Au milieu d'une discussion passionnée, une exclamation jaillit de la bouche de ceux qui étaient le plus près de la porte, et le camp cessa d'écouter. Dominant le balancement plaintif des pins, l'allure précipitée de la rivière et les craquements du feu, un cri aigu, plaintif, s'éleva — un cri qui ne ressemblait à rien de ce que le camp avait déjà entendu. Les pins cessèrent de se plaindre, la rivière de précipiter son cours et le feu de craquer. Il semblait que la nature elle-même avait cessé d'écouter.

Le camp fut sur pied comme un seul homme! On proposa de faire exploser un baril de poudre, mais en raison de l'état de la mère, les meilleurs conseils prévalurent et seuls quelques revolvers furent déchargés. Cherokee Sal déclinait rapidement et elle devait cela à la chirurgie primitive du camp ou à quelque autre raison.

Une heure après elle avait gravi cette route rugueuse qui menait aux étoiles et avait ainsi fait sortir pour toujours du « Roaring Camp » ses péchés et sa honte. Je ne pense pas que l'annonce de la nouvelle les troubla beaucoup, sauf en ce qui concernait le sort de l'enfant. « Peut-il vivre maintenant? » demanda-t-on à Stumpy. La réponse fut douteuse. Le seul être du camp ayant le sexe et l'aptitude maternelle de Cherokee Sal était une ânesse. Bien que doutant de son efficacité, on tenta l'expérience. Elle fut moins problématique que l'ancien traitement de Romulus et Rémus et le succès fut apparemment le même.

Une fois ces détails réglés, ce qui épuisa une autre heure, la porte fut ouverte, et la foule anxieuse des hommes qui, d'eux-mêmes, faisaient déjà la queue, entra en file indienne.

Emergeant des couvertures, le visage de la mère se détachait nettement de son grabat — simple planche posée sur le sol.

A côté, sur une table de pin, on avait disposé un chandelier, et, à proximité, enveloppé dans une flanelle rouge vif, était étendu le dernier arrivé du « Roaring Camp ». Il y avait aussi, près du chandelier, un chapeau dont l'utilité fut bientôt révélée.

« Gentlemen », s'écria Stumpy, avec un singulier mélange d'autorité et de satisfaction ex officio, « ces messieurs auront la bonté de rentrer par la grande porte, de faire le tour de la table, et de sortir par la porte de derrière. Ceux qui désirent faire quelque chose pour l'orphelin trouveront un chapeau à cet usage. » Le premier garda sa coiffure en entrant, regarda autour de lui, puis se découvrit; et, ainsi, inconsciemment, donna l'exemple au suivant. Dans de telles communautés, les bonnes et les mauvaises actions sont contagieuses.

Au fur et à mesure que la procession pénétrait, on entendait les commentaires, critiques adressées en grande partie à Stumpy, dans son rôle de montreur.

— « C'est lui, ça? » — « Un petit spécimen assurément ». — « Il n'en a encore que la couleur ». — « Il n'est pas plus gros qu'un Derringer (1) ».

Les dons étaient non moins caractéristiques : une tabatière d'argent, un doublon, un revolver de marine avec monture d'argent, un échantillon d'or, un mouchoir de dame magnifiquement brodé (don d'Oakhurst le joueur), une broche en diamant, un anneau en diamant (suggéré par la broche et accompagné de cette remarque du donateur : « qu'il avait vu cette épingle et

(1) Petit pistolet dont l'âme est grande. Derringer est le nom de l'inventeur.

qu'il y allait de deux diamants de plus », un casse-tête à corde, une Bible (donateur inconnu), un éperon doré, une cuillère à thé en argent (les initiales, j'ai le regret de le dire, n'étaient pas celles du donateur), un billet de cinq livres de la Banque d'Angleterre, et environ deux cents dollars en or brut et en monnaie d'argent.

Pendant ces opérations, Stumpy gardait un silence aussi impassible que celui de la morte, à sa gauche; sa gravité était aussi insondable que celle du nouveau-né, à sa droite. Un seul incident survint et rompit la monotonie de ce curieux défilé. Comme Kentuck, à demi-intrigué, se penchait sur le chandelier, l'enfant se tourna, et, dans un spasme douloureux, saisit son doigt qui tâtonnait, et le serra un instant. Kentuck avait l'air idiot et gêné. Quelque chose comme une rougeur essaya de s'affirmer sur sa joue battue par le climat. « Le damné petit bougre! » dit-il en dégageant son doigt avec peut-être plus de tendresse et de précautions qu'il n'en semblait capable. En s'éloignant, il tint ce doigt légèrement à l'écart des autres et l'examina avec curiosité. Cet examen provoqua la même remarque originale à l'égard de l'enfant. Effectivement il semblait heureux de la répéter.

— Il s'amusait avec mon doigt, fit-il remarquer à Tipton, en levant ce membre, « le damné petit bougre! »

A quatre heures seulement le camp songea au repos. Une bougie brûlait dans la cabane où se tenaient les veilleurs, car Stumpy ne se coucha pas cette nuit. Kentuck fit de même. Il buvait sans aucune contrainte, et faisait avec un plaisir évident le récit de son aventure, qu'il terminait invariablement par sa condamnation caractéristique du nouveau venu. Cela semblait le délivrer d'une injuste intervention d'ordre sentimental, et Kentuck avait les faiblesses d'un plus noble sexe.

Lorsque tout le monde fut couché, il alla se promener jusqu'à la rivière, sifflant et réfléchissant. Puis il monta au ravin de l'or, derrière la cabane, sifflant toujours avec une parfaite indifférence. Arrivé devant un arbre immense, de bois rouge, il s'arrêta, puis rebroussant chemin il passa à nouveau devant la cabane. A mi-chemin de la rivière il fit une nouvelle pause, puis revint sur ses pas et frappa à la porte. Stumpy lui ouvrit. — « Comment va-t-il ? » demanda Kentuck, regardant par dessus Stumpy dans la direction du chandelier. — « Tout au mieux » répondit Stumpy. — « Rien ne bouge? » — « Rien. » Puis une pause, une pause ge[illegible] Stumpy tenant toujours la porte. Alors Kentuck eut recours à son doigt qu'il lui montra. « Il s'amusait avec lui, le damné petit bougre », dit-il, et il s'en alla.

Le lendemain, Cherokee Sal eut les grossières funérailles que le « Roaring Camp » pouvait offrir. Dès que son corps eut été confié au flanc de la colline, le camp tout entier se réunit pour décider ce que l'on ferait de l'enfant. Une résolution proposant l'adoption fut acceptée à l'unanimité et avec enthousiasme. Mais aussitôt jaillit une discussion animée sur la façon et la possibilité de pourvoir à ses besoins. Ce qui était étonnant, c'est qu'aucune de ces personnalités redoutables qui conduisaient les discussions habituelles au « Roaring Camp » ne prit part au débat. Tipton proposa d'envoyer l'enfant à « Red Dog (1) », — éloigné de quarante milles, — où les soins maternels pourraient lui être donnés. Mais cette suggestion malheureuse se heurta à une opposition farouche et unanime. Il était évident que toute proposition entraînant l'éloignement de leur nouvelle acquisition n'avait aucune chance d'être accueillie.

— « De plus, dit Tom Ryder, ces gens de Red Dog le changeraient et nous donneraient la charge de quelqu'un d'autre. » Un sentiment de méfiance sur l'honnêteté des autres camps prévalait au « Roaring Camp » comme ailleurs.

L'introduction d'une nourrice femme dans le camp se heurta également aux objections. On soutint qu'aucune femme décente n'accepterait « Roaring Camp » comme demeure, et l'orateur soutint avec force que « l'on n'en désirait plus de l'autre catégorie ». Cette allusion méchante à la mère défunte, aussi cruelle qu'elle puisse paraître, fut le premier sursaut de l'instinct de la propriété, le premier symptôme de la régénération du camp. Stumpy n'avançait rien. Peut-être éprouvait-il une certaine gêne à intervenir dans le choix d'un successeur éventuel. Mais, questionné, il affirma avec force que lui et « Jinny » — la mamelle mentionnée plus haut — pouvaient s'arranger pour soigner l'enfant. Il y avait quelque chose d'original, d'indépendant et d'héroïque dans ce plan qui séduisait le camp. Stumpy fut accepté. Certains articles furent demandés à Sacramento.

« Faites attention », dit le trésorier, en vidant un sac de poussière d'or dans la main d'un homme-express. « La plus belle qualité, de la dentelle vraie, du filigrane et des collerettes, je me f... du prix! »

1. Red Dog, le [illegible] rouge, [illegible] sanguinaire.

Chose étrange à dire, l'enfant survécut. Peut-être le climat vivifiant du camp montagneux compensa-t-il la pénurie matérielle? La nature prit l'enfant trouvé sur son sein le plus fécond. En cette atmosphère rare des monts liminaires de la Sierra, en cet air piquant à la senteur balsamique, ce cordial éthéré qui vous fortifie immédiatement et vous émoustille, il trouva peut-être aliment et nourriture ; ou bien une chimie subtile transforma-t-elle pour lui le lait des ânes en chaux et phosphore ?

Stumpy pencha pour ce dernier point de vue et les bons soins. « Moi et cette ânesse », avait-il coutume de dire, « avons été un père et une mère pour lui ! n'est-ce pas? » ajoutait-il, apostrophant le grabat inutile qui gisait devant lui, « ne reviens jamais à notre charge ».

Lorsqu'il eut un mois, on estima nécessaire de lui donner un nom. On l'appelait généralement « petit chevreau », « l'enfant de Stumpy », « le cayote » (allusion à ses moyens vocaux), et même, diminutif cher à Kentuck, « le damné petit bougre ». Mais ces noms, jugés vagues et insuffisants, furent finalement désavoués grâce à une autre influence. Joueurs et aventuriers sont en général superstitieux, et Oakhurst déclara un certain jour que le bébé avait introduit « la chance » au « Roaring Camp ». Il était certain que récemment ils avaient réussi dans leurs entreprises. « Chance » fut le nom accepté, avec le prétexte de Tommy pour plus de commodité. Aucune allusion ne fut faite à la mère, et le père était inconnu. « Il vaut mieux », dit Oakhurst avec philosophie, « faire une nouvelle donne. Appelons-le « Chance » et donnons-lui un bon départ. »

Bret HARTE.

(Adapté de l'anglais par A. HERISSON-LAROCHE)

(*A suivre.*)

LA POLITIQUE ÉTRANGERE

JOURS INQUIETS

Ce brumeux été, ce ciel bas, ces journées sans soleil et sans espoir, nous donnent comme un avant-goût de l'automne.

Et ne semble-t-il pas que nous vivions depuis des mois dans une atmosphère d'automne? Automne des idées, automne des Etats, automne des hommes. Tous les pays, même les plus jeunes pays, n'ont à leur tête qu'un personnel politique usé, vidé, qui semble incapable de se refaire à de nouvelles idées, et qui, cependant, sent plus que jamais la nécessité de nouvelles idées.

Tout est obscur, incertain, informulé. Les conférences succèdent aux conférences, ne décident rien, ou si elles décident quelque chose, n'exécutent rien. On dirait que les peuples et leurs gouvernements tâtonnent à l'aveugle, dans la lumière crépusculaire d'une aube tragique.

Vous souvenez-vous des phrases désabusées que Talleyrand, peu avant sa mort, griffonnait durant ses nuits d'insomnie à Valençay ?

« Que deviendra le monde ? Je n'en sais rien. Ce que je vois, c'est que rien n'est remplacé. Ce qui finit, finit tout à fait. On ne voit clairement que ce qu'on a perdu.

« Le monde a cessé de s'intéresser à lui-même. Qu'arrivera-t-il ? C'est impossible à prévoir, parce que chacun, dans quelque position qu'il soit, laisse faire sans y mettre du sien.

« Pourquoi l'avenir paraît-il si incertain ? C'est que le présent n'a aucune confiance en lui-même. »

Tout cela ne pourrait-il pas être écrit aujourd'hui par n'importe lequel de nos hommes d'Etat retiré des affaires ? « Chacun laisse faire sans y mettre du sien ; l'avenir est incertain, parce que le présent n'a aucune confiance en lui-même. » Pourrait-on mieux caractériser la crise morale dont souffrent l'Europe et le monde, les accès de dépression, puis de surexcitation nerveuse qui troublent l'opinion, l'espèce de fatalisme empirique de tant d'hommes d'Etat qui se contentent de vivre au jour le jour ?

C'est vers la fin de l'année 1833 que Talleyrand se confessait ainsi à lui-même. Et tout de même cette date peut nous donner des motifs d'espérance. L'état d'inquiétude où le vieux politique

voyait *son* Europe se prolongea quinze ans. On finit par s'y habituer, puis ce fut la crise de 1848, rude secousse dont on crut que le monde allait sortir régénéré. Puis le monde continua d'aller... comme il va. « On ne voit clairement que ce que l'on a perdu », il est vrai, mais on ne voit pas ce qui s'organise, et les choses ne s'en organisent pas moins.

Dans la préface de son dernier livre, Anatole France disait, avec une certaine mélancolie qui étonne chez ce destructeur que l'Europe qui est en train de se créer sous nos yeux ne s'intéresserait probablement à rien de ce qui nous passionna naguère. C'est fort possible, et c'est sans doute parce qu'ils en ont l'obscur instinct que tous ceux qui purent se croire les guides de l'opinion, ont tant d'amertume au cœur. Mais quelle défaite pour l'intelligence que l'impuissance où nous semblons être de distinguer les éléments de stabilité que la guerre a laissés intacts.

*
* *

La vogue du matérialisme historique et la prédominance croissante des questions mercantiles ont fait que l'on accorde généralement beaucoup plus d'importance aux faits d'ordre économique qu'aux idées. Et cependant, ce sont toujours les idées qui mènent le monde, qui commandent aux faits; la révolution russe n'est-elle pas le résultat d'une sorte de griserie idéologique? Si elle n'avait eu pour origine qu'une crise économique elle aurait éclaté partout si multanément.

Or il y a une grande idée, une idée fondamentale qui s'écroule ou qui, du moins, se transforme profondément, c'est l'idée de l'Etat.

« Quand l'Etat manque à sa fonction, quand l'autorité dont il a la charge tombe en quenouille, quand la sûreté des biens et des personnes n'est plus garantie par les représentants de la loi, alors Rome est abandonnée aux luttes des factions et ceux qui défendent l'ordre public sont condamnés à user des mêmes violences que ceux qui le troublent. » Ne cherchez pas cette citation dans Montesquieu ou dans le *Discours sur l'Histoire universelle*. Elle n'y est peut-être pas expressément mais elle n'en est pas moins exacte, et il nous serait facile de la continuer. « Quand Clodius exile Cicéron, les bons citoyens se résignent à se servir de Milon pour supprimer Clodius, et Cicéron ne se refuse pas à défendre Milon, parce que le salut du peuple est la première nécessité d'une république et que le salut du peuple, s'il ne peut être assuré par les institutions, doit l'être même par les moyens qui réprouvent d'ordinaire les règles de la morale et de la religion. »

C'est le *Journal des Débats* qui faisait dernièrement cette remarque dans un article consacré au mouvement fasciste en Italie et, en effet, ce phénomène d'une faction usurpant la fonction essentielle de l'Etat la police, parce que celui-ci se montre incapable de la remplir, est bien le plus caractéristique et le plus inquiétant qui soit. Quand une police privée se substitue à l'Etat pour le sauver, c'est que l'Etat est bien malade.

L'Italie, il est vrai, est un pays où l'idée de l'Etat n'a jamais été ni bien nette, ni bien solide. C'est à la Rome antique que nous la devons, cette idée de l'Etat, mais quoi qu'ils en pensent, les Italiens modernes sont plutôt les fils de leur moyen âge et de leur Renaissance anarchique et splendide que de la Rome impériale. Ce pays si vivant, si plein de ressources et d'avenir, est encore possédé par l'esprit municipal. La centralisation y est difficile, elle ne s'est pas encore opérée. Mais, en Allemagne, où, sous la main de fer des rois de Prusse et de leur administration modèle, une sorte de mystique de l'Etat s'était implantée et propagée dans tout le peuple, grâce au travail des Universités, l'Etat est plus faible, plus impuissant que partout ailleurs.

L'Allemagne, que les Alliés n'ont eu ni la force, ni le courage de morceler comme c'était leur intérêt manifeste, se morcelle d'elle-même. Un congrès de républicains rhénans, qui s'est tenu au mois de juillet dernier à Aix-la-Chapelle, a montré que les tendances séparatistes dont on avait vu les premières manifestations au lendemain de l'armistice n'étaient pas mortes malgré les efforts désespérés que le Reich a fait pour les étouffer. Et l'insurrection de la Bavière contre les lois de défense républicaine constitue, de l'aveu même des Allemands, un grave danger pour l'unité nationale. Le désarroi moral dont souffre incontestablement ce grand pays se traduit par une sorte de retour vers le fédéralisme antérieur à 1866.

L'Etat anglais, d'une orgnisation si souple et si forte à la fois, est travaillé lui aussi par des ferments de dissociation, dont on ne peut plus contester la puissance. La France elle-même, qui passe en Europe pour un pays réactionnaire parce que l'idée de l'Etat, de l'Etat-nation, y demeure en somme plus vivante que partout ailleurs, pâtit d'une impuissance gouvernementale, qui est peut-être moins imputable au gouvernement qu'aux circonstances

extérieures dont il n'est pas le maître; le besoin d'autorité qui se manifeste dans une grande partie de l'opinion, n'est peut-être qu'un symptôme de la faiblesse de l'autorité. Si les partis étaient moins fragmentés, il n'est que trop probable que l'Etat serait obligé de subir leur tyrannie. N'est-il pas obligé, dans une certaine mesure, de composer, avec les partis extrêmes et de tolérer leur agitation de crainte de l'accentuer en la combattant ?

*
* *

Cette crise des Etats-nations est un phénomène général en Europe et, chose curieuse, il coïncide avec un sursaut de nationalisme qui n'est pas moins universel.

Malgré le mensonge des mots, la guerre, en effet, a brisé toutes les formes de sociétés internationales qui tendaient avant 1914 à se superposer aux Etats-nations.

L'Internationale religieuse sous sa forme la plus élevée, la plus ancienne et la plus solide, l'Eglise catholique, a eu toutes les peines du monde à imposer le maintien de sa discipline aux passions nationalistes, qui tendaient à sa dissociation. L'Internationale socialiste n'est plus guère que l'Internationale du mécontentement ; elle n'a plus ni unité de doctrines, ni discipline unanimement consentie. Les liens de l'Internationale intellectuelle et scientifique n'ont pu encore être renoués; l'esprit européen, cette culture et cette société cosmopolite dont il était l'expression, et qui, avant la guerre, tendait à se reformer, telle qu'elle existait au XVIIIe siècle, a pour ainsi dire disparu; enfin le jour où les fondateurs de la Société des Nations ont reculé devant l'idée d'en faire une sorte de super-Etat, arbitre amphyctionique de tous les Etats qui en faisaient partie, ils l'ont frappée d'une impuissance définitive.

Depuis, le sentiment national, sous sa forme la plus élémentaire et la plus grossière, la xénophobie, s'est réveillé partout avec une extrême violence. La France qui, de tous les pays, était le plus en droit de se plaindre de l'étranger, car elle a été victime d'une sorte de conspiration universelle pour lui ravir le prix de sa victoire, n'a pas encore cédé à la contagion. Mais si le mouvement s'accentue, il faudra bien qu'elle y participe; ce ne sera que la manifestation d'un instinct de défense.

En vérité, c'est là une étrange contradiction, car l'exaltation d'une patrie qui n'a pas pour support un Etat organisé n'est, le plus souvent, qu'une source d'anarchie : voyez l'Irlande. Mais, dans notre monde bouleversé, nous n'en sommes pas à une contradiction près. Toujours est-il que l'idée de l'Etat, de l'*imperium* de l'Etat ne s'impose plus ni à l'esprit des gouvernés, ni — ce qui est plus grave — à l'esprit des gouvernants. Il est probable qu'à notre insu, elle se modifie de fond en comble dans notre esprit, qu'elle se remplace par une idée nouvelle, mais laquelle?

Allons-nous vers une dissociation, vers une fragmentation géographique des anciens Etats ? Pour l'Allemagne, c'est possible, c'est même souhaitable pour la paix de l'Europe. Pour la France, cela nous paraît inconcevable. La France est unifiée depuis trop longtemps. N'allons-nous pas plutôt vers une transformation des pouvoirs et des prérogatives de l'Etat, vers une autre forme de sa puissance législative et gouvernementale ?

Certains théoriciens ont fondé de grands espoirs sur la réforme de l'Etat dans le sens syndicaliste, mais la révolution russe et sa propagande insidieuse ont empoisonné le syndicalisme en y introduisant une sorte de mysticisme révolutionnaire et politique qui a détruit ce qu'il y avait de vain et de réaliste dans un mouvement qui groupait les travailleurs sous le signe de leur travail. On pouvait concevoir l'Etat nouveau comme une sorte de fédération des syndicats dans le cadre national. Mais le jour où cette idée nouvelle et féconde a cédé devant la mystique élémentaire de la lutte des classes, on est retombé dans un chaos idéologique dont personne ne voit la fin. Comme disait Talleyrand en 1833, « rien n'est remplacé, ce qui finit finit tout à fait; on ne voit clairement que ce qu'on a perdu ».

L. DUMONT-WILDEN.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LES HÉROS DE BRET HARTE (1)

II

Ceux qui, vers 1850, envahirent la Californie, les Argonautes, comme on les appela, avaient le choix entre trois routes. Ils pouvaient descendre l'Atlantique, doubler le cap Horn ou traverser le détroit de Magellan, et remonter le Pacifique jusqu'aux rivages de ce nouvel Eldorado. C'était la plus belle route, du moins s'ils traversaient le détroit de Magellan; mais pour des gens que ne touchaient guère les beautés de la nature, l'incroyable et sauvage élégance des archipels et la splendeur des glaciers où se mirent les flots, c'était la route la plus monotone, la plus fatigante ; et, moins encore que les tempêtes, les rivalités et les haines que le paquebot secouait dans ses flancs la rendaient souvent la plus périlleuse. Ils pouvaient gagner Panama où fonctionnait un service assez irrégulier de bateaux à vapeur pour San-Francisco. On considérait cette route comme la meilleure ; et pourtant que de risques à courir entre Colon et Panama! Les Indiens pillaient les voyageurs; la fièvre jaune et le choléra se les disputaient. Quand ils avaient enfin surmonté tous les dangers de l'isthme, il leur fallait attendre des semaines et des semaines que les steamers, toujours bondés, voulussent bien les prendre ; ou, s'ils n'avaient ni le courage ni les moyens de supporter une attente aussi prolongée, ils s'embarquaient au petit bonheur, et souvent pour leur grand malheur, sur des sabots qui allaient se briser contre des récifs ou les jetaient au milieu des sables, le long de la côte mexicaine.

Mais la route transcontinentale était la plus suivie. En 1850, dans cette seule année, cinquante mille pionniers entreprirent ce parcours de cinq mille quatre cents kilomètres qui durait de quatre à cinq mois. On avait tout à craindre : les maladies, les bêtes féroces, les Indiens, le désert. Les immenses plaines étaient sillonnées de longues voitures aux bâches blanches, accompagnées, dans un nuage de poussière, d'hommes à cheval et de piétons fourbus. Merwin, l'auteur d'une *Vie de Bret Harte*, nous raconte que, partout où les lourdes roues avaient brisé le dur gazon de la prairie, des bords du Mississipi jusqu'aux Sierras, il jaillissait une étroite bande de hautes herbes et de fleurs, « témoins silencieux de la grande migration ». L'ennuyeux voyage! Des femmes y perdirent la raison. Des caravanes, égarées et torturées par la faim, se livrèrent à des actes de cannibalisme. D'autres furent massacrées. On tombait d'inanition sous les tempêtes de neige « qui cerclaient de porcelaine les lacs tranquilles et glacés ». Dans *L'Enfant abandonné des Plaines*, Bret Harte nous a fait le récit des aventures de deux enfants, Clarence et Susy, qui, descendus de leur chariot, se sont amusés à poursuivre un petit loup des prairies, un coyotte, et tout à coup se trouvent seuls, comme si l'horizon, après avoir laissé passer la caravane, s'était à jamais refermé sur eux. Ils finissent par s'endormir ; et voici que Clarence se réveille en sursaut. « Une créature humaine s'était levée entre lui et le ciel. Elle n'était pas à vingt mètres. Sa silhouette, si clairement esquissée sur le ciel toujours lumineux, paraissait encore plus proche. C'était un homme, mais si échevelé, si fantastique et pourtant si misérable, si puéril dans son extravagance qu'il semblait être la création d'un rêve d'enfant. Il était à cheval; mais il y avait une telle disproportion comique entre sa stature et son poney, dont les jarrets tendus étaient enfouis dans la poussière, qu'on aurait pu le prendre pour un traînard de quelque cirque ambulant. Un chapeau très haut, sans fond et sans bord, surmonté d'une plume de dindon, était posé sur sa tête: de ses épaules pendait une couverture sordide, en loques. Cette face hébraïque peinte, ce long nez recourbé, ces joues osseuses, cette grande bouche, ces yeux caves, ces longues mèches de cheveux plats emmêlés, c'était un Indien. » Il regardait fixement un point mystérieux à l'horizon, et n'aperçut point Clarence. « Quand il eût disparu, un étrange frisson fit trembler l'enfant. Pourtant il ne savait pas encore que, dans ce puéril fantôme, dans ce pygmée peint, l'horrible majesté de la mort avait passé près de lui. » C'est une des pages les plus impressionnantes de Bret Harte, une de celles qui nous pénètrent le plus intimement de l'effroi des longs voyages à travers ces plaines jalonnées d'ossements.

Que de souffrances dans « cette croisade sans croix », dans « cet exode sans prophète » ! Et pourquoi ? Evidemment tous ces êtres, qui bravaient la mort et les pires formes de la mort, couraient vers les jouissances que leur promettait l'Eldorado. Mais ce serait méconnaître l'humanité que d'attribuer au seul mobile de l'avarice leurs marches forcées et leurs pro-

(1) Voir *La Revue Bleue*, 3 juin 1922.

diges d'endurance. Aucun d'eux ne se flattait de l'illusion qu'il n'aurait qu'à se baisser pour ramasser la fortune. Ils ne s'imaginaient pas, comme les anciens conquérants du Mexique ou du Pérou, qu'ils trouveraient au terme de leur course des cités pavées d'or, des palais resplendissants, des monceaux de pierreries et des trésors royaux. S'ils ne se représentaient peut-être pas toutes les épreuves qui les attendaient, ils savaient du moins qu'ils devraient lutter contre l'âpre obstination de la nature à dérober ses secrets et contre les inimitiés qui surgissent, l'œil sanglant, autour de ses richesses. Plus qu'à l'amour du lucre ils obéissaient à la passion de la lutte et de l'aventure. Le mirage de l'or orientait la magnifique inquiétude de l'âme humaine. Et il offrait aussi à beaucoup d'entre eux un prétexte suffisant pour s'évader de leur vie. Il faudrait souhaiter que des découvertes dans le genre de celles de la Californie ou de l'Alaska fussent plus nombreuses, car elles rendent un service considérable en utilisant des énergies que la société laisse sans emploi ou pervertit.

Cette foule de futurs Californiens était une foule « d'incognitos », une sorte de légion étrangère où personne ne connaissait son voisin, où les hommes ne se désignaient souvent que d'après l'Etat ou le village dont ils sortaient. Ils mettaient le même soin à cacher leur distinction qu'à dissimuler les hontes de leur passé. Ceux qui semblaient les meilleurs avaient quelquefois les pires antécédents; les pires, « une généalogie puritaine immaculée ». Presque tous étaient jeunes. On regardait avec curiosité un homme de cinquante ans. Le métier ne les avait pas encore marqués, si bien qu'il était difficile de deviner ce qu'ils avaient fait. On sentait seulement qu'ils étaient toujours prêts à faire autre chose. Un des premiers pionniers nous dit qu'on rencontrait rarement un homme qui exerçait son ancien commerce ou son ancienne profession. Le négociant devenait un médecin ; l'avocat un banquier ; le banquier, un avocat. « Le nouveau venu était stupéfait de reconnaître dans le marin, qui le conduisait à terre et qui lui réclamait pour ce service la modeste somme de cinquante dollars, un camarade de Cambridge. » Un professeur de Yale College s'était fait camionneur; un autre vendait des cacahouettes sur la grande place de San-Francisco; un ex-gouverneur jouait du violon dans les bars; un pasteur servait dans un restaurant où un avocat pelait les pommes de terre. Le défenseur d'un accusé retrouvait parmi les juges un gaillard condamné jadis pour vol et incarcéré à Philadelphie; et une des héroïnes de Bret Harte, la petite Peggy, est tout étonnée de voir siéger au Conseil d'administration de l'École de San-Jose un homme que, dans des circonstances mystérieuses, elle a sauvé d'une bande de gens lancés à sa poursuite : on lui dit que c'était un ancien joueur qui avait commis un meurtre et qui avait failli être lynché par un Comité de surveillance.

Les camps miniers présentaient le spectacle d'un retour à la nature. Toutes les douceurs de la civilisation, toutes les distinctions sociales étaient abolies. Ces hommes, issus des milieux les plus divers, recommençaient l'évolution de la société humaine. Ils vécurent d'abord sous des tentes ; puis les tentes se transformèrent en maisons de toile, et les maisons de toile, en maisons de bois. Pendant des mois, la poêle à frire fut leur seul ustensile de cuisine : elle était pendue sur le dos du mineur « comme la guitare du troubadour ». On n'estimait que la force brutale; on n'honorait que le travail manuel. Quiconque n'en vivait pas produisait l'effet d'un parasite. Point d'état civil; point de recommandations; point de favoritisme; aucune hiérarchie. L'homme jugé uniquement sur sa valeur individuelle. La formule « ni Dieu ni maître » paraissait convenir à ces aventuriers farouchement individualistes. Un pasteur demandait à l'un d'eux : « Ne croyez-vous pas à la toute-puissance de la Providence de Dieu ? — Quel Dieu ? — Il n'y a qu'un Dieu. — Je ne comprends pas cela, M. le Pasteur. Sur cette côte du Pacifique les dieux sont nombreux : dieux chinois, dieux mormons, dieux indiens, Dieu chrétien et la Banque de Californie ! » L'humanité avait là une belle occasion de fonder une véritable anarchie. Elle y prouva son heureuse impuissance. Les lois reparurent, sommaires et d'autant plus draconiennes, comme la fameuse loi de Lynch pour laquelle les Américains ont encore gardé quelque prédilection. A défaut de législateurs, et en les attendant, des justiciers s'improvisèrent qui, nous dit Mlle Réau, laissèrent dans les plaines des sentences laconiques de leurs condamnations. « Telle est l'inscription suivante gravée sur une tombe au milieu des prairies : « *Bill tué par Bolsby*, 15 *juin* 1853; et, à un jour de marche, une autre tombe avec cette inscription : *Bolsby fusillé pour avoir tué Bill*, 16 *juin* 1853. » L'ordre prévalut sur le désordre ; et l'on s'en aperçoit aujourd'hui dans cet Etat californien que l'esprit puritain a conquis et que le socialisme tyrannise.

L'œuvre de Bret Harte reste la peinture la plus vivante et la plus exacte d'un monde où l'anarchie

fit faillite. On lui a reproché, non sans raison, de ne pas s'en être tenu au romantisme naturel de la Californie minière et d'y avoir ajouté un romanesque, sinon emprunté, du moins imité tantôt de Dickens, tantôt de Dumas. Mais sa faiblesse n'est pas là. Bret Harte ne réussit pleinement que dans la courte nouvelle, l'épisode rapide, le petit tableau ou le croquis. Il manque d'imagination créatrice; et son récit en s'allongeant perd toujours de son intérêt. On y sent alors l'influence des romantiques qu'il a lus, le procédé et l'embellissement. Aussi rien ne peut mieux servir son nom qu'un livre comme celui de Mlle Réau qui laisse de côté toute cette partie caduque de ses nouvelles et qui n'en retient et n'en dégage que la partie documentaire. Il nous y paraît admirable dans l'évocation des sauvages décors où se jouent les comédies et les drames de ses personnages. La nature californienne a plutôt des formes héroïques que bucoliques et prête à l'aventure des chercheurs d'or un cadre qui la rehausse de magnificence ou d'horreur. Les ravins béants, les précipices, les abîmes, les montagnes dorées d'avoine sauvage, les immenses forêts humides avec leurs sous-bois de fougères gigantesques, les tempêtes de neige « qui font du paysage une mer blanche, unie, sans ombre », les tremblements de terre, les incendies et les crues soudaines des fleuves, les étendues silencieuses, vierges encore des pas humains, toute cette nature dont la redoutable maternité s'appuie sur d'immenses solitudes lui fournit un pathétique extraordinaire, bien plus varié que celui des nouvelles alaskiennes de Jack London et aussi émouvant que celui des nouvelles hindoues de Rudyard Kipling.

Ses portraits valent ses paysages. Il nous a laissé une galerie de figures inoubliables dont nous pouvons encore distinguer certains traits chez les Californiens d'aujourd'hui : la femme, compagne de son mari, qui a partagé ses privations et ses souffrances « avec une endurance masculine plutôt qu'avec une patience féminine »; la jeune fille innocente et provocante, et lorsque sa passion éclate, plus audacieuse que l'homme (c'est un type que chérit tout particulièrement la littérature américaine et que vous retrouverez dans le *Plein Été* de Mme Wharton); le puritain fourbe et dur « au froid sourire chrétien »; le méridional phraseur aussi chatouilleux sur le point d'honneur que les anciens propriétaires d'esclaves et toujours prêt à se déclarer « personnellement responsable », si bien qu'on l'appelle : « La Vieille Responsabilité Personnelle »; le joueur généreux qui, après l'incendie de Sacramento, donne au pasteur de quoi réparer son église. Le pasteur ne put s'empêcher de lui demander pourquoi il ne gardait pas son argent afin de construire une autre maison de jeu : « Ce serait rendre les choses un peu monotones ici, brave homme, répondit-il gravement : et c'est la variété qu'on désire dans une grande ville. »

Un des plus beaux portraits de Bret Harte est celui du Chinois qu'il nous présente sous le nom générique de John Chinaman. « Bien qu'il portât nos vêtements, qu'il parlât notre langue et qu'il copiât nos vices, il était toujours enveloppé de son atmosphère céleste. Il ne s'associait qu'avec ses congénères, consommait ses provisions bizarres, achetait ses marchandises à des compagnies chinoises; et, quand il mourait, ses os étaient envoyés en Chine. Il ne laissait aucune trace, aucune empreinte sur la civilisation. Il ne réclamait pas de droits civils; il ne désirait pas le suffrage. Il supportait ses punitions avec calme; il se soumettait tranquillement aux extorsions scandaleuses de l'Etat et des individus; il subissait le vol et même le meurtre avec un courage stoïque. La civilisation chrétienne, qui déclarait, par article de loi, que son témoignage était sans prix, qui affirmait par ses pratiques que les mêmes vices étaient pires chez un païen que chez un chrétien, qui regardait la fragilité de ses femmes comme spécialement abominable et ses propres dispositions au jeu comme quelque chose d'originellement mauvais, lui enseigna enfin les vertus chrétiennes de la patience et de la résignation. Il avait un moyen universel et simple de frauder la douane. Il remplissait d'opium les vides des chaises de bambou et, calmement assis dessus, il conversait gravement avec les douaniers. Dans toutes les occasions de ce genre, il savait rendre l'ampleur de sa manche et celle de sa culotte aussi utile qu'ornementale. Il se dérobait à l'impôt en prenant le nom et la physionomie de quelque frère céleste qui avait déjà payé. » Vous avez là un modèle excellent de l'humour et de la vérité de Bret Harte. Les romanciers anglais, comme Conrad, qui excellent à peindre le Chinois hors de chez lui, n'ont pas fait mieux.

Pour moi, ce que je préfère dans son œuvre, c'est encore moins le pittoresque que l'humour. Telle de ses nouvelles, *L'Épave du Bois Rouge*, par exemple, qui nous raconte l'histoire d'un homme dépourvu de toute initiative, de tout courage, de toute prudence et que ses défauts portent à une sorte de royauté hiératique dans une peuplade d'Indiens, me semble un aussi incon

testable chef-d'œuvre que *L'Homme qui voulut être roi*, de Rudyard Kipling. Et je me suis même quelquefois demandé si on ne relèverait pas chez Rudyard Kipling des traces de l'influence de Bret Harte. Je regrette qu'il se soit trop enfermé dans les sujets californiens. Il est si amusant quand il quitte la Californie et qu'il parcourt les États Unis! Partout il rencontre des originaux. Je vous conseille de lire les *Croquis Américains* (traduits en 1882). C'est là peut-être qu'il ressemble le plus au Maupassant comique. Je ne sais rien de plus drôle ni d'une drôlerie plus américaine qu'*Une Nuit en Wagon-Lit*, où il assiste, caché derrière les rideaux, à une conversation de deux voyageurs sur un entrepreneur de pompes funèbres, un nommé Wilkins, qui avait inventé un procédé pour remédier à la laideur désobligeante des cadavres. Ce Wilkins travaillait les traits du mort, les modelait, et arrivait à produire ce que les familles en deuil appellent un air de résignation, comme qui dirait une espèce de sourire. « Quand il savait pouvoir ajouter un supplément à sa facture, un *extra*, il posait sur la face du défunt sa touche numéro 1, « l'espérance du chrétien »...

Mlle Réau n'a pas assez insisté sur ce côté du talent de Bret Harte. Elle n'en a pas moins écrit un livre agréable, dont lui seront reconnaissants tous les lecteurs de cet écrivain menacé d'oubli.

André Billessort.

LE THÉATRE

LE THÉATRE ROUGE

Des deux ressorts principaux du théâtre, la pitié et la terreur, tels qu'ils avaient été distingués par Aristote, nous avons bien perdu le sens et il est un grand nombre de pièces contemporaines où l'on rechercherait en vain quoi que ce soit des anciennes règles dramatiques. Nous vivons en une époque où rien de tranché ne se saurait supporter, où rien de net ne saurait être conçu. Pour plaire à un public qui ignore lui-même ce qu'il veut, il faut commencer par lui donner un peu de tout, en vrac, lui laissant le soin de choisir lui-même ce qui lui conviendra : le seul point délicat, c'est de fixer son attention, peu importe comment d'ailleurs, car, dès qu'il est parvenu à adopter une mode, on ne le voit guère se prendre à la discuter.

C'est donc un mérite singulier que celui d'un auteur capable de respecter quelqu'une des anciennes divisions et de se spécialiser dans un genre marqué. Par ce seul fait, et indépendamment de la valeur de l'œuvre réalisée il contribue à remettre de la clarté dans les idées et de l'ordre dans le domaine des lettres.

A plus forte raison du théâtre.

André de Lorde, dont je viens de lire tout un recueil de pièces représentées dans les divers théâtres de Paris et notamment, cela s'entend du reste, au théâtre du Grand-Guignol, est de ceux-là qui, par une pratique constante d'une méthode unique, sont parvenus à réaliser un type de littérature, d'abord, et, ensuite, à l'imposer.

*
* *

Des deux ressorts dramatiques d'Aristote, André de Lorde n'en a retenu qu'un, mais il l'a entièrement renouvelé et il a mis au goût du jour la terreur.

L'épouvante, en effet, n'est pas moins difficile à pratiquer au théâtre que le comique et le pathétique. Chaque espèce animale a sa terreur vivante et instinctive : la souris a le chat, le singe a le serpent, le hibou a la fouine. Il n'en est point ainsi de l'espèce humaine qui vient au monde sans instincts et, de même qu'elle ne sait par elle-même ni marcher ni nager ni même téter, elle ne sait pas non plus de quoi s'effrayer. La peur reste chez elle une disposition vague dont les déterminations peuvent changer. Les hommes primitifs étaient surtout terrifiés par les forces, qu'ils imaginaient toujours ennemies et menaçantes, de la nature et dont ils faisaient des Dieux ou des démons. Ils redoutaient également la mort et surtout les morts dont ils pensaient que, malheureux et mécontents, ils ne songeaient qu'à persécuter, sous forme d'apparitions et de fantômes, les vivants. Puis les Dieux tombèrent, mais l'effroi resta. Peut-être même devint-il plus angoissant et plus pathétique par sa diffusion et son manque d'objet. Il porta, non plus sur des êtres, mais sur l'inconnu, sur le mystère. La fin des mythes et des légendes, qui enveloppaient l'horreur du monde physique et la perfidie de la nature comme des vêtements estompent l'infirmité d'un corps, rendit plus sensible et plus essentiel le péril de la vie partout menacée par la mort. Ce fut là l'époque littéraire de la peur, comme la précédente avait été l'époque religieuse. Elle flotta, comme une atmosphère accablante, sur les bois la nuit, sur les landes désertes, dans les maisons hantées. Elle fut le tourment des

enfants, des femmes, des solitaires, de tous les visionnaires visités dans l'ombre, au souffle du vent sur les sapins et les girouettes, par les fantasmagories du songe et du détraquement nerveux. Puis, la vie se resserrant peu à peu dans les plus gros villages et les villes plus grandes, l'homme ne se trouvant plus qu'en présence de l'homme, c'est de l'homme qu'il s'épouvanta : *Homo homini lupus*. Bientôt même, tant reste puissant cet instinct de la peur, chacun cessant de s'effrayer de son semblable, s'effraya de soi-même. D'abord divine, puis naturelle, puis humaine, la terreur immémoriale de la race s'installa dans la conscience de l'individu, prit sa source dans son imagination et revêtit un caractère tout psychologique.

Et c'est là que nous en sommes.

C'est donc cette psychologie de l'épouvante, selon l'heureux mot d'Antoine dans la préface qu'il consacre à son ami, que le nouvel auteur dramatique devait, par réflexion ou par intuition, commencer par faire. Les moyens d'Eschyle, ceux de Shakespeare étaient également périmés : par la fatalité ou le sortilège, nos nerfs ne peuvent plus être suffisamment ébranlés. Il nous faut un contact plus direct avec la mort elle-même et le danger. André de Lorde ne s'y est point trompé. Dans chacun de ses drames, il y a un mort et presque toujours un assassin. Il y a parfois aussi un fou, puisque rien n'est plus troublant aujourd'hui pour les gens raisonnables que le spectacle de la démence.

Voyez, par exemple, la pièce intitulée *Des yeux dans l'ombre*. Elle a été représentée pour la première fois au théâtre national de l'Odéon : dès cette époque l'esthétique du genre, semble-t-il, est complète.

L'aubergiste Dragomir a épousé la veuve Hanna. Il y a neuf ans de cela. Depuis neuf ans, les yeux d'Hanna observent dans l'ombre Dragomir. C'est qu'elle adorait son premier mari et que, soupçonnant le second d'avoir tué le premier, elle l'a épousé exprès pour le mieux épier et acquérir non seulement une certitude, mais une preuve. Or, un malheureux du nom de Joan, qui avait trouvé le cadavre et sans doute n'avait point jugé mauvais de le voler, a été pris pour l'assassin et condamné au bagne. Mais il vient de s'évader et paraît à l'auberge à demi fou : on l'avait trop battu et torturé, jadis, pour le faire avouer son crime fictif ! Hanna l'interroge : elle va donc enfin tout savoir, mais voici que l'esprit du fou s'embrouille et que la vérité, encore une fois, se dérobe dans les nuages du rêve. Enfin les deux hommes se trouvent face à face et Joan reconnaît Dagomir. Là est le point culminant de l'effet dramatique et peu importe, dans la suite, que grâce à une ruse de Hanna, Dragomir, qui a tué Joan, soit enfin livré à la justice !...

Et ce dénouement nous fait tout à la fois comprendre le mérite et le péril d'une telle conception théâtrale.

André de Lorde, en effet, convaincu fort légitimement que toute la terreur doit jaillir des êtres eux-mêmes, est parvenu, dans l'exposition de sa pièce, à nous impressionner par les yeux de cette femme et par tout le mystère qui plane sur le passé de cet étrange ménage. Mais relisez-y bien : l'effet de ces sortes de combinaisons dépend tout entier de l'inconnu qu'on y devine d'abord et notre imagination, habilement surexcitée par l'auteur, va toujours bien plus loin que lui; c'est-à-dire qu'il crée une attente telle qu'elle est toujours déçue par l'événement matériel qui motive la pièce elle-même. Nous ne sommes jamais aussi effrayés que nous avions espéré l'être. Nous n'en avons point pour notre angoisse. Bref, la coupe ordinaire de ces spectacles, qui doivent être courts, étant de deux actes, c'est presque toujours après le premier que l'œuvre paraît le mieux réussie.

En revanche, puisque l'impression de terreur a déjà beaucoup de peine à se maintenir pendant deux actes, la brièveté de la pièce impose au dramaturge deux qualités essentielles : des scènes vives et un dialogue rapide.

Rien de plus légitime et de plus naturel que l'admiration d'Antoine pour André de Lorde : André de Lorde, en effet, est bien de l'école, ou du moins de la tradition du théâtre libre. Il est un réaliste et l'on retrouve naturellement dans ses pièces les personnages, la facture et le tour d'esprit de tous ceux qui ont subi l'influence de l'esthétique en vogue aux environs de 1890. Mais les réalistes n'avaient point d'idée de derrière la tête et se piquaient surtout de n'en pas avoir. André de Lorde, lui, en a une, qui est de nous faire frémir. Force lui est donc de pratiquer un choix dans la réalité et de n'en retenir que ce qui est tout justement propre à nous glacer les moelles. Il se trouve ainsi obligé, là où les autres prenaient les détails en masse, à les examiner avec la plus grande et la plus minutieuse attention. Certaines de ses pièces parviennent ainsi, malgré leur violence dramatique, à un véritable effet artistique.

Ainsi *l'Enfant mort*.

Le sculpteur Jules le Hirec a une femme et un petit enfant. Le petit enfant est malheureux

et la femme infidèle. L'une est partie quand l'autre était malade. Le petit est mort avant que la femme revint. Mais le sculpteur est sûr qu'elle reviendra. Alors il a imaginé une vengeance effroyable. Il a sculpté l'image de l'enfant et il dîne avec cette image en face de lui, tous les soirs, et le couvert de la mère est aussi mis sur la table. Et la mère revient, pour revoir son enfant... : « Tu vas le revoir... » lui dit le père. Et il va chercher l'image de cire dont la malheureuse, au moment de l'embrasser, sent le froid mortel !...

Gaston Bacot

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Etats-Unis

Une Allemande, Frau Alice Salomon, secrétaire du « Conseil International des Femmes », expose dans *Current Opinion* (juin) ce que « la femme nouvelle » attend outre-Rhin du nouvel ordre de choses. Elle attend beaucoup, consciente d'ailleurs de ne rien négliger pour introduire dans la pratique, pour « réaliser » dans la vie de chaque jour l'esprit dont s'inspire, en ce qui regarde les droits respectifs des sexes, la constitution de « la jeune République ». Sans le vouloir assurément, et peut-être sans y songer, Frau A. Salomon découvre ici tout un côté — et combien intéressant ! — des mœurs allemandes. On aurait plaisir à tout citer de cette prose. Je m'en tiens aux dix lignes dont suit la traduction et qui amuseront bien ceux qui ont regardé l'Allemagne autrement qu'à travers les glaces d'un wagon : « D'après discussions ont surgi concernant le rôle et les droits des parents. Une réglementation s'impose dans laquelle le père cessera enfin d'être, comme jusqu'ici, l'unique maître. Quelques femmes ont proposé que tous les droits restent acquis au père quant aux garçons, tandis que tous les droits reviendraient à la mère quant aux filles. Mauvais système qui risquerait d'accentuer de surcroît la division dans le ménage. Le bon système est celui dans lequel la loi confiera aux tribunaux le soin d'intervenir et de départager les parents, le cas échéant. »

*
* *

En déplorant les radicales insuffisances du « timbre américain » sur la scène, M. Stark Young écrit, dans *Theatre Arts Magazine* : « Le timbre français a « le style ». Ceci le caractérise, comme tout ce qui est de France, qu'il s'est assoupli à tous les besoins. Inépuisable de ressources dans le burlesque aussi bien que dans la comédie de salon, il est, dans « l'esprit », clair, haut, incisif, agressif, éloquent. Que s'il s'agit de la tragédie, un organe tel que celui dont disposait un Mounet-Sully est un orchestre complet et d'une merveilleuse beauté. »

Italie

De M. Americo Scarlatti dans *Minerva* (16 juin) : « La critique la plus redoutable et la plus redoutée est celle qui s'exerce sur la production théâtrale. Jules Janin signait ses jugements en matière de théâtre des simples initiales « J. J. », et ces deux lettres faisaient aux auteurs dramatiques l'effet de deux pistolets toujours chargés et toujours braqués sur eux. » — Ferdinando Martini, devant qui on assimilait un jour certain critique italien à « un serpent gonflé de venin », protestait en affirmant que la comparaison était absolument fausse, car « le serpent siffle et le critique... est sifflé ». — La susceptibilité d'un auteur dramatique équivaut d'ailleurs couramment à celle d'une coquette, et l'on est aussi mal venu à chicaner sur le génie de l'un qu'à discuter les grâces de l'autre...

*
* *

M. Isodoro Arneudo énumère dans le fascicule de juin des *Vie d'Italia* « les insectes ennemis des livres » et dit longuement leur obscure et tenace malfaisance. Il dit aussi l'œuvre de leurs antagonistes dans le secret des bibliothèques, car il y a « les insectes amis du papier » et la guerre est partout. Mais n'oublions pas de compter au nombre des « bibliophobes », outre les chats et les rats, « les petits commerçants qui, au fond des campagnes notamment, n'hésitent pas à sacrifier un volume pour en fabriquer des cornets, les relieurs avec leur rage de rogner et ainsi de mordre sur les marges, les emprunteurs et les prêteurs de livres ».

Belgique

Au cours d'une solide étude parue dans la *Revue Générale* (n° de juin) et que son auteur intitule « Le Déclin du Socialisme », M. Val. Fallon pose un certain nombre de questions qui, sous sa plume, s'adressent plus spécialement aux catholiques, mais dont l'à-propos devant un plus large public ne nous semble point douteux. Les partisans de l'ordre, interroge-t-il, n'ont-ils pas trop souvent perdu de vue qu'une retraite stratégique requiert des positions préparées d'avance « auxquelles on va désormais se cramponner comme les Français sur la Marne » ? N'a-t-on pas négligé de préciser l'heure et le lieu où il conviendrait de s'arrêter et de faire face ? Ne s'est-on pas relâché dans la défense des institutions « qu'on ne songeait d'abord qu'à corriger ou à redresser pour les mieux maintenir » ? « N'a-t-on pas donné parfois l'impression d'une conviction fléchissante de son bon droit à soi et du tort de l'adversaire ? »

*
* *

Dans le même fascicule de la même publication, M. Pierre Goemaere rajeunit fort adroitement un sujet qui intéressera toujours : « la vendetta ». Si l'on a dit vrai en prétendant que « tout comprendre, c'est tout excuser », nous serions ici une fois de plus tentés d'excuser la violence des haines corses. L'une des causes originelles de la vendetta nous est révélée par l'histoire des guerres qui nous montrent la petite île en butte aux attaques continuelles des peuples tour à tour ou simultanément appâtés par sa luxuriance et sa richesse : Carthaginois, Romains, Arabes, Espagnols,

Gênois, Anglais, Français, etc. Les pirates barbaresques y pillaient, tuaient, incendiaient, et l'on conçoit assez que l'habitude de n'attendre le secours que de soi-même engendra ces mœurs belliqueuses, singulièrement favorisées d'ailleurs par la configuration d'un sol où dominent la montagne abrupte et la forêt profonde.

« Tenons compte aussi de la loyauté qui se marie à la sauvagerie de ces combats, du « garde-toi ». A ce propos, cette anecdote cueillie sur place. Certaine fois, une famille désigna pour sa vengeance un jeune homme qui se trouvait étroitement lié avec celui-là même qu'il devait tuer. S'étant armé, il rejoignit son ami, lui donna en pleurant la moitié de ses cartouches et, l'ayant embrassé : « Frère, lui dit-il, à partir de ce soir, garde-toi ! » Et le soir même, « les deux amis s'étant rencontrés dans le maquis s'abattaient réciproquement à coups de fusil ».

Suisse

On trouvera dans la *Bibliothèque Universelle* juillet un très intéressant portrait de Lénine, par M. A. Chirasch qui a étudié de près son modèle. « L'histoire, écrit l'auteur, connaît des souverains plus puissants et des trônes plus grandioses : Lénine, lui, veut être le créateur, le précurseur d'un monde nouveau, le destructeur impitoyable de l'ancien... Malgré la haine ardente qui entoure Lénine comme d'une mer de feu, les plus implacables adversaires de son système sont obligés de mettre sous son vrai jour le trait saillant de sa personnalité : sa modestie, son renoncement à tout ce que les hommes recherchent... C'est à peine si Lénine se trouve mieux au Kremlin qu'à la Spiegelgasse à Zurich ou à la rue de la Colline à Genève ». »

G. Chossy

LES LIVRES NOUVEAUX

Divers

Henri Asselin. — **La Hollande dans le Monde. L'âme et la vie d'un peuple** (Perrin).

La Hollande, le pays et les hommes, les mœurs, les institutions, la science, l'art, l'activité économique. M. Henri Asselin nous présente un tableau complet de la vie d'un pays que nous aurions intérêt à mieux connaître. Aussi remarquable par l'énergie pratique et l'indépendance du caractère que par les tendances intellectuelles, le sens politique et les vertus civiques, le Hollandais a su réaliser en Europe le type d'une nation industrieuse, savante, fière et libre, et d'une civilisation originale. L'étude de M. Henri Asselin, objective et précise, abonde en informations qui seront utiles à toutes les catégories de lecteurs, historiens, sociologues, économistes, savants, curieux d'art ou simples touristes. Sa franchise n'exclut pas une sympathie avouée. On reconnaît ici un écrivain et un psychologue qui excelle à suggérer les nuances, sans perdre de vue les grandes lignes et les traits essentiels de son sujet. Tel chapitre sur la Hollande et la guerre est un modèle d'impartialité avisée et d'équitable bon sens.

Luxueusement illustré, ce livre sera le très agréable et indispensable compagnon de tous ceux qui se rendent en Hollande avec le désir de voir et de comprendre.

Jules Riché. — **Capitalisme et Communisme. Entre un bolcheviste, un j'm'enfichiste, un réactionnaire** [illegible]

Une série de dialogues [illegible] ges ci-dessus désignés : dialogues familiers, sur le ton de la conversation journalière ; on y passe en revue les grandes questions à l'ordre du jour : organisation de la société, théories sociales et politiques, morale, livres, religion. Une critique pertinente du bolchevisme, une critique non moins vive et pénétrante du marxisme, voilà ce qui ressort de ce livre dont le mérite principal est de mettre à la portée [illegible] mentation frappante, les faiblesses de systèmes trop souvent présentés à grand [illegible] tes et pseudo-scientifiques.

Catholique, l'auteur conclut à la nécessité d'une réforme morale, et préconise le retour au catholicisme.

[illegible] Gotteland. — **Manuel d'alpinisme scolaire**, [illegible] introduction de M. Gaston Vidal [illegible] d'Instruction publique [illegible]

L'alpinisme est un des sports les plus recommandables. Mais il y faut de l'hygiène et de la discipline, un rudiment de connaissances diverses hors desquelles les risques sont nombreux. Le manuel de M. J. Gotteland rendra à cet égard les plus grand services à notre jeunesse sportive ; écrit par un alpiniste expérimenté, qui est en outre un très distingué pédagogue (M. J. Gotteland est inspecteur d'Académie), ce petit livre, qui ne contient que l'essentiel, est un modèle d'exposition claire et précise; il doit devenir l'indispensable compagnon de nos jeunes touristes désireux d'acquérir dans la pratique de la montagne vigueur [illegible] et force de caractère.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Chronique Roumaine

S'il est un pays que les événements gréco-turcs de ces temps derniers intéressent au plus haut point, [illegible] bien la Roumanie.

La Russie, la Roumanie [illegible] pour leur trafic économique avec l'étranger, de la liberté des Détroits. Encore le dernier de ces pays a-t-il le droit, en vertu des traités, de jouir d'un libre accès à la mer Egée et tant que l'on continuera à le lui refuser, on laissera subsister dans les Balkans une cause de plus, une grave cause, de troubles, d'instabilité et d'incertitude. Quant à la Russie, elle sait qu'elle n'a jamais renoncé au testament de Pierre le Grand en ce qui concerne [illegible] Constantinople; et au moment même de son entrée en guerre, elle avait exigé — et, croyons-nous, obtenu — des Alliés la reconnaissance de son droit à la maîtrise des Détroits. La Russie des Soviets n'a jamais abdiqué ce programme, et si elle n'en a pas revendiqué l'exécution, c'est parce qu'elle n'était pas reconnue et n'avait pas la force nécessaire pour appuyer cette revendication. Quant à une Russie future autre que celle d'aujourd'hui, la question des Détroits se posera pour elle [illegible] territoriaux, ethniques et politiques qui sont résultés [illegible] par la constitution

de fait d'Etats indépendants et reconnus *de facto* et *de jure* par les Alliés. Or si un jour cette Russie quelle qu'elle fût voulait de nouveau élever des prétentions sur le Bosphore et la mer de Marmara internationalisés par les traités de paix, les Alliés ne pourraient pas ne pas employer tous les moyens disponibles pour empêcher une aussi grave violation de leurs dispositions qu'une éventuelle russification des Détroits, s'ils ne veulent pas laisser créer par une pareille violation un précédent de nature à susciter et à encourager les ambitions, les espoirs et les coups de tête de tous les vaincus de la guerre mondiale contre les traités qu'ils ont signés. La Russie, d'ailleurs, n'a plus aucune raison pour demander la possession de Constantinople et des Détroits : l'internationalisation de cette région lui crée, à elle comme à tous les autres Etats, la plus favorable condition compatible avec un régime de justice égale pour tous. La Turquie n'est plus en état de constituer un obstacle à la liberté de la navigation internationale ; l'Autriche-Hongrie n'existe plus et ne pourra plus jamais être ce qu'elle a été, et entre l'Allemagne et Constantinople il y a trop d'Etats nouveaux, jeunes, puissants et assurés d'un bel avenir pour que le *Drang nach osten* d'autrefois puisse de nouveau donner éventuellement des inquiétudes sérieuses à la diplomatie russe de demain.

Certes, il y a le revers de la médaille : une alliance germano-russe. Si elle devenait jamais une réalité et prenait une forme militaire offensive, non seulement la liberté de Constantinople mais tous les traités de paix et la paix mondiale elle-même seraient en danger. Et cela montre une fois de plus combien la situation issue de la victoire des Alliés en Europe forme un tout organique aux nombreuses parties qui toutes se tiennent, parfois par des liens tellement ténus et cachés sous les apparences qu'ils peuvent ne pas apparaître au premier coup d'œil; mais la première menace frappant l'une de ces parties met à nu, par les répercussions inattendues qu'elle exerce sur les autres, leur solidarité inextricable dans le cadre du grand tout constituant l'état de paix lui-même, et la connexion existant entre des questions qui n'ont en apparence aucun rapport.

Cette vérité, devenue banale à force de vérification par l'expérience, et quand même perdue de vue assez souvent par certains hommes d'Etat alliés, a la valeur d'une véritable idée-force pour l'opinion publique roumaine. C'est elle qui lui permet, dans toutes les questions extérieures intéressant la Roumanie, de conserver son calme et son sang-froid.

La dernière phase du conflit gréco-turc a de nouveau posé pour la Roumanie la question des Détroits. La Grèce a demandé aux Alliés le droit d'occuper Constantinople, seul moyen pour elle d'imposer aux Turcs sa paix. Les Alliés ont immédiatement répondu à la demande grecque par un catégorique refus, adopté à l'unanimité, et définitif. La Roumanie, malgré la sincère amitié qui la lie à la Grèce, ne peut qu'approuver l'attitude des Alliés. L'installation à Constantinople et aux Détroits d'un Etat quelconque, petit ou grand, autre que la Turquie signifierait la fin du régime international et de la liberté de navigation, la domination des Détroits par une seule puissance. La Roumanie, qui a assez souffert avant la guerre de l'obstacle opposé à son libre développement économique, industriel et commercial, par l'insécurité des communications entre la mer Noire et la Méditerranée soumises au bon plaisir de Turc, s'opposerait avec la dernière énergie à toute velléité d'un Etat quelconque sur Constantinople, de même qu'à toute tentative éventuelle de la Turquie de porter atteinte au caractère international des Détroits et à la liberté de la navigation. Elle sera résolument aux côtés des Alliés, toutes les fois qu'il faudra déployer une action quelconque, diplomatique ou même militaire à la rigueur, pour la défense du régime institué par les traités dans cette région, dont la liberté absolue est une condition vitale pour son existence et son développement.

*
* *

Il convient de souligner dans cette rubrique la rapide ascension accusée par la monnaie roumaine sur les principaux marchés européens depuis les premiers jours du mois d'août. Après avoir oscillé, depuis des mois, entre 7 et 6 centimes français pour un « leu », le change roumain est monté, à partir des derniers jours de juillet, à 8, puis à 9, et ensuite, par des sauts brusques, il est arrivé, à l'heure où nous écrivons ces lignes, à près de 14. Il est possible qu'une nouvelle baisse soit encore enregistrée par la suite. Mais ce que nous tenons à souligner, c'est que la hausse actuelle par laquelle la monnaie roumaine sort enfin victorieuse de la lutte pénible qu'elle mène depuis des mois, n'est pas une des fantaisies du jeu de bourse créées si souvent par la spéculation; c'est, au contraire, un premier indice, et très sûr, du relèvement constant, et que nous avons déjà signalé dans nos précédentes chroniques, de la Roumanie. Quand le change d'un Etat tombe à 6 centimes, il ne peut pas s'y maintenir indéfiniment : il faut, ou bien qu'il continue à tomber vers zéro, comme les monnaies de tant d'autres pays européens, ou bien qu'il monte. Dans le premier cas, il s'agit d'une aggravation dangereuse de la situation matérielle d'un pays; dans le second, on assiste à l'assainissement certain et à l'amélioration évidente de ses finances, de son commerce et de son industrie, à une augmentation de ses richesses et de ses forces. C'est le cas de la Roumanie.

E. A.

Chronique polonaise

La question de la Galicie orientale

II

En refutant les arguments historiques invoqués, du côté russe, contre l'attribution de la Galicie Orientale à la Pologne, nous avons été amenés à constater que ce n'est pas par le droit du plus fort, mais en vertu du droit d'hérédité que le royaume de Halicz (Galicie) fut rattaché au territoire polonais. Casimir-le-Grand, roi de Pologne, opéra ce rattachement, sans la moindre opposition de la part de la population indigène, en sa qualité d'héritier le plus direct du dernier souverain, lequel était, du reste, lui-même, non point un Rourikovitch ou un Romanovitch (1) C'était un prince polonais qui appartenait à la branche cadette de la maison royale polonaise des Piast, et il avait été appelé sur le trône de Halicz après la mort des deux derniers Romanovitch dont il était le neveu. Cette réunion *paci-*

(1) Descendant du prince Roman qui fut le véritable fondateur de l'Etat de Halicz

figure au territoire polonais, par un roi de la dynastie des Piast, succédant à un souverain de Halicz, issu de la même dynastie constitue le premier titre juridique *authentique* de la Pologne sur ce pays.

Il est vrai que ce droit de la Pologne fut contesté (1), quatre siècles plus tard par la diplomatie autrichienne, qui le revendiqua pour les Habsbourg. Les raisons invoquées étaient, en abrégé, les suivantes :

Les anciens rois de Hongrie portaient le titre de rois de Galicie et de Lodomérie (2), et ce titre avait une base réelle, car il fut pris à une époque où l'État de Halicz se trouvait effectivement sous la domination hongroise. Il constituait donc un droit. L'acte du roi Casimir-le-Grand n'a pu, en aucune manière, annuler ce droit, plus ancien que les liens de parenté entre les derniers Romanovitch et les Piast. Il eût fallu pour cela que la Hongrie y renonçât. Mais comme, au contraire, elle le maintint, il restait entier, intact. Et la meilleure preuve en est que cette conception juridique fut sanctionnée par le successeur même de Casimir-le-Grand, Louis d'Anjou, qui, roi de Pologne en même temps que roi de Hongrie, détacha la Galicie du premier de ces Etats pour l'annexer aux territoires de la couronne de Saint-Etienne.

Les faits sur lesquels est étayée cette démonstration sont rigoureusement exacts, ce qui ne veut évidemment pas dire que celle-ci le soit également. Elle ne l'est pas, et voici pourquoi :

C'est par deux fois que, maîtres de Halicz, des princes de la dynastie royale hongroise des Arpadiens se proclamèrent rois de Galicie, — d'abord, en 1190, et, ensuite, en 1215. Seulement, chaque fois, la domination hongroise fut de courte durée. Bientôt la Galicie reprenait sa vie propre, sous des princes, voire des *rois* indigènes, princes et rois que la Hongrie ne tardait pas à reconnaître. Or, ce faisant, elle renonçait évidemment, implicitement, à ses prétendus droits.

Une chose analogue se produisit après l'annexion de la Galicie au territoire hongrois par Louis d'Anjou. Cette nouvelle domination hongroise fut également de courte durée (8 ans). La fille de Louis, Hedwige, qui lui succéda sur le trône de Pologne rendit la Galicie à ce pays, et la Hongrie ne tarda pas à reconnaître la nouvelle frontière entre elle et sa voisine, frontière qui devint, dès lors, pour des siècles, la limite *officielle* du territoire des deux Etats. De sorte que dans ce cas aussi la Hongrie, ou plus précisément ses rois, renoncèrent, implicitement, au droit que leur conférait, paraît-il, le titre qu'ils s'étaient arrogé et qu'ils continuaient à porter. Dans l'un et dans l'autre cas ce titre a donc été vidé de son contenu juridique, si tant est qu'il ait jamais eu un tel contenu. Il n'était plus qu'un simple son, un ornement, une parure n'ayant pas plus de valeur du point de vue du droit public que n'en a, par exemple, le titre de roi de Chypre que prirent jadis les ducs de Savoie, ou que n'en avait celui de roi de Jérusalem que s'attribuèrent les empereurs d'Autriche, ou, encore, celui de roi de France que portèrent longtemps les rois d'Angleterre. Et qu'il en était vraiment ainsi, cela résulte ne fût-ce que de ce simple fait qu'avec le temps les souverains mêmes du pays intéressé cessèrent d'y attacher une importance quelconque. Il tomba en désuétude. On cessa de le mentionner. L'apparence même du prétendu droit de la Hongrie s'était évanouie.

Il est vrai qu'elle ne s'est pas évanouie pour toujours.

Dès 1741, seconde année de son règne, l'impératrice Marie-Thérèse, reine de Hongrie, reprenait le titre de reine de Galicie et de Lodomérie. En 1769 elle faisait un pas de plus, et ajoutait les armes de ce « royaume » [illegible] même époque commençaient à paraître les écrits contestant les droits de la Pologne sur ce pays, et s'efforçant d'établir ceux de la Hongrie.

C'est qu'à Vienne on prévoyait, dès [illegible] pa, sinon le partage, du moins une notable diminution territoriale de la République polonaise, et [illegible] justifier l'annexion par les Habsbourg des territoires polonais contigus à leurs possessions, territoires dont le plus important était précisément la Galicie. Seulement cette résurrection du fameux droit de la Hongrie sur le pays de Halicz ne devait pas avoir pour résultat de le consolider. Au contraire.

Certes, c'est en vertu de ce droit que la Galicie Orientale fut annexée [illegible] ment, une fois annexée, au lieu d'être séparée des autres territoires polonais, et incorporée à la Hongrie, elle resta, au contraire, unie à ces territoires, pour former avec eux un « pays » autrichien distinct, n'ayant d'autres liens avec ceux de la couronne de Saint-Etienne que la personne du souverain commun.

Annexée en vertu d'un droit de la couronne de Hongrie, elle reçut un statut qui ne tenait absolument aucun compte de ce droit. Autrement dit, ce fameux droit qu'on avait invoqué, dont on s'était prévalu vis à vis de l'extérieur, semblait ignoré, inexistant à l'intérieur de la monarchie. Et ce qu'il y a de plus remarquable c'est que ceux qui l'ignoraient ainsi, étaient ceux-là même qui, l'ayant déterré et s'en étant prévalu, auraient dû être ses gardiens les plus jaloux : la reine de Hongrie en personne et ses conseillers. Ce qui prouve jusqu'à l'évidence que pour Marie-Thérèse et ses collaborateurs ce prétendu droit n'avait d'autre valeur que celle d'un prétexte commode, et que, à part cela, ils ne le prenaient pas trop au sérieux.

Ils le prenaient, en tout cas, moins au sérieux que certains publicistes ukrainiens polonophobes, lesquels s'appuyant sur les différents « droits » qu'avaient invoqués les Habsbourg pour justifier l'annexion de territoires polonais — les « droits » de la Bohême, pour s'emparer de certaines parties de la Galicie Occidentale; le « droit » cité plus haut, pour s'approprier la Galicie Orientale — essayent de démontrer que même la très réactionnaire Autriche se rendait fort bien compte des différences et des oppositions très profondes qui existaient entre ces deux régions. Elle s'en rendait, en effet, si bien compte que les successeurs de Marie-Thérèse et leurs ministres firent comme elle : les territoires détachés de la Pologne, réunis sous le nom de Galicie, continuèrent à former une unité distincte, au même titre que le royaume de Bohême, de Dalmatie, chacun des deux archiduchés d'Autriche, etc. Et l'un de ces souverains, ou, plus exactement l'un de ces ministres, le plus célèbre de tous, le prince Metternich, alla même plus loin encore. Il devint l'un des principaux auteurs d'un acte diplomatique qui donna à cette unité administrative et territoriale une sanction internationale.

[illegible] Vienne.

1. Si nous insistons sur cette contestation désormais sans [illegible] tif, sans objet, c'est uniquement parce que certains publicistes ukrainiens polonophobes la soulignent avec l'intention évidente d'attribuer de la suite à l'Ukraine polonaise.

2. L'État de Halicz comprenait, outre la Galicie proprement dite, le territoire de Vladimir, Lodomérie ou Volhynie, et le [illegible] Royaume de Galicie et de Lodomérie.

BULLETIN MARITIME

Les ports moyens

CALAIS

Calais est principalement un port pour voyageurs assurant de sa présence de l'Angleterre (110 244 voyageurs en 1913). Ses caractéristiques sont les suivantes :

Tirant d'eau maximum en marée : moyenne 7 mètres 67.

Largeur maxima : 21 mètres.

Longueur maxima des navires : 160 mètres.

Les postes accostables aux navires de mer sont au nombre de 38, dont 19 de plus de 6 mètres de tirant d'eau.

L'outillage comprend 46 grues de puissance moyenne, une grue roulante de 40 tonnes, une forme de radoub de 115 mètres de longueur sur 21 mètres de largeur, et un cale de carenage.

La longueur des quais accostables aux navires de mer est de 3.970 mètres.

Un avant-projet d'extension du port en vue de desservir des établissements industriels est soumis à l'examen du Conseil supérieur des Travaux Publics.

DIEPPE

Dieppe, dont les installations ont été très largement améliorées pendant la guerre, est avant tout un port de transit franco-anglais :

Un service régulier de voyageurs entre la France et l'Angleterre par bateaux rapides du dernier modèle a été établi, d'un commun accord, entre le réseau de l'Etat et le London Brighton.

Les caractéristiques du port de Dieppe sont les suivantes :

Tirant d'eau maximum en marée : moyenne 8 mètres.

Largeur maxima : 17 mètres.

Longueur maxima : 120 mètres.

Les postes pour navires de mer sont au nombre de 24 dont 13 de plus de 6 mètres de tirant d'eau.

La longueur des quais pour navires de mer est de 2.060 mètres.

L'outillage comprend 51 grues de puissance moyenne, deux engins de grande puissance et trois engins de radoub.

CAEN

Le port de *Caen* remonte au IXe siècle, mais il n'a commencé à compter qu'à partir de 1860.

Port d'exportation des minerais de fer normands dont l'extraction ne cessait de croître avant la guerre, Caen dut se transformer pendant la guerre en port d'importation charbonnière et minière et, en conséquence, améliorer son outillage.

A l'heure actuelle ses caractéristiques sont les suivantes :

Tirant d'eau maximum en haute mer : 5 mètres 18.

Largeur maxima : 18 mètres.

Longueur maxima : 100 mètres.

Les postes pour navires de mer sont au nombre de 28 de moins de 6 mètres de tirant d'eau.

La longueur des quais pour navires de mer est de 2.228 mètres.

L'outillage comprend 29 grues de puissance moyenne, un engin de grande puissance et un engin de radoub.

Un décret du 1er février 1917 a déclaré d'utilité publique l'élargissement et l'approfondissement du canal d'accès à la mer (de l'avant-port de Ouistreham aux bassins il y a 14 kilomètres de longueur).

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

SERVICES CONTRACTUELS DES MESSAGERIES MARITIMES

Le *Général Duchesne*, entré en service le 20 juillet dernier, sur la ligne de l'Océan Indien, comporte, après les aménagements précédemment signalés, deux cabines de luxe et peut recevoir 57 passagers de 1re classe, 76 passagers de 2e classe et 48 passagers de 3e classe. Son volume de cales et entreponts pour marchandises est de 6.100 mètres cubes, sa vitesse en service est voisine de 12 nœuds.

L'*Amiral Roland Garros*, dont nous avons également annoncé la récente mise en service sur la ligne de l'Océan Indien, a subi d'importants travaux de transformation dans les Ateliers et Chantiers de Penhoët, à St-Nazaire. Le volume de ses cales et entreponts pour marchandises est de 3.950 mètres cubes ; sa vitesse en service est de 11 nœuds environ avec une consommation de 50 tonnes de charbon par 24 heures. Un poste de T. S. F. est installé à bord de ce navire qui a été construit en 1902.

La *Ville de Metz*, navire affrété, en service sur la ligne de l'Australie, et la *Ville de Strasbourg* qui sera mis, à la fin du mois d'août, à la disposition des « Services Contractuels » des Messageries Maritimes pour entrer en service au départ du Havre sur la ligne d'Australie le 7 septembre prochain, présente les caractéristiques suivantes :

Longueur	125 m.
Largeur	16 m. 32
Creux	10 m. 015
Jauge brute	7 074 ton.
Jauge nette	4 335 ton.
Tirant d'eau à pleine charge	8 m. 48
Port en lourd brut correspondant	9 730 ton
Volumes des cales et entreponts	18 884 m³
Passagers (1re classe)	45
Passagers (3e classe)	20
Vitesse en service	11 nœuds

Prochainement, enfin, les « Services Contractuels » des Messageries Maritimes mettront en service, sur la ligne de l'Océan Indien, le navire mixte *Amiral Pierre*.

Cet ancien navire allemand, pris en charge par les « Services Contractuels » le 14 avril de cette année, à Bordeaux, a quitté ce port le 25 avril suivant à destination de Marseille où il subit d'importantes transformations par les soins de la « Société Marseillaise de Constructions Mécaniques ».

Ce navire, construit en 1912, mesure 102 m. 10 de longueur sur 14 m. 93 de largeur. Son tonnage brut est de 4.836 tonneaux et son tonnage net de 2.998 tonneaux. Sa vitesse est de 10 nœuds.

Valeurs de Navigation

11 Août 1922.

Compagnie Fraissinet	715 »
Messageries Maritimes	176 »
Mixte	200 »
Transatlantique	175 50
Transports Maritimes	730 »

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'Imprimeur-Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité. Ateliers, 26-28, Boulevard du Château, Angers.
Bureaux : 2, Rue Monge, Paris, V^e

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 17 60e ANNÉE 2 SEPTEMBRE 1922

LE PAYSAN RUSSE

I

ANARCHIE

Beaucoup de personnes, dont je n'ai aucune raison de suspecter les intentions, me demandent ce que je pense de la Russie.

Ce que je pense de mon pays, ou, pour être plus précis, du peuple russe, c'est-à-dire des paysans qui en constituent la majorité, m'inquiète profondément. Il me serait facile de ne pas répondre, mais j'ai trop vu et je sais trop de choses pour avoir le droit de me taire. En tout cas, que ceci soit bien entendu : que je ne condamne ni ne justifie personne. Je dirai simplement ici comment se sont formées mes impressions.

*
* *

Dans son essence, tout peuple est au fond anarchiste. Il veut manger le plus possible et travailler le moins possible ; il veut avoir tous les droits et n'avoir aucun devoir. L'atmosphère de licence dans laquelle l'humanité s'est habituée à vivre l'a induite à croire à la légitimité de la licence elle-même et au caractère naturel de l'anarchie. Cela est surtout vrai de la majorité des paysans russes qui ont été, plus longtemps et plus durement que ceux des autres pays de l'Europe, sous le joug de la servitude. Pendant des siècles, le paysan russe a toujours rêvé d'un Etat sans influence sur la volonté de l'individu et sur la liberté de ses actes, d'un Etat sans aucun pouvoir sur l'homme.

Inspiré par l'espoir irréalisable d'atteindre l'égalité pour tous, tout en laissant à chacun une liberté sans limites, le peuple russe a voulu créer avec les Cosaques, la *Sitch* d'Ukraine, un Etat de ce genre. Dans l'âme obscure du sectaire russe vit encore aujourd'hui la vision d'un royaume messianique — existant on ne sait où, peut-être « aux confins de l'univers » — où les hommes vivent sans trouble, ignorants de la « vanité anti-chrétienne » et de l'existence de la ville péniblement secouée des convulsions du progrès et de la civilisation.

L'instinct nomade n'est pas encore éteint chez le paysan. Le travail de la charrue est une malédiction de Dieu pour lui qui est poussé par un désir morbide d'aller toujours d'un lieu dans un autre. Il n'a pas, ou à peine, la volonté nette de se fixer sérieusement dans un endroit précis, et d'y soumettre tout ce qui l'entoure à ses intérêts. Quand il s'y décide, il doit entreprendre une lutte difficile et stérile. Ceux qui s'efforcent de donner à la vie du village quelque chose d'eux-mêmes, quelque chose de nouveau, se heurtent à la défiance et à l'hostilité, et le village finit par les éliminer ou les jeter dehors. Mais il arrive encore plus souvent que les réformateurs eux-mêmes, quand ils sont entrés en conflit avec l'esprit conservateur du village russe, l'abandonnent spontanément. Le monde, après tout, est grand : la plaine déserte s'étend dans toutes les directions et tente et attire...

Le profond historien russe Kostomarov a dit :

« L'opposition à l'Etat a toujours existé chez les gens du peuple, mais comme le pays s'étend sur un vaste espace géographique, l'opposition a pris la forme d'une fuite, d'une désertion des devoirs imposés par l'Etat plutôt que d'une résistance active et belliqueuse. » Depuis l'époque dont parle l'historien la population de la plaine russe a augmenté, l'expansion géographique a diminué, mais la psychologie du peuple reste la même et trouve son expression dans ce curieux proverbe : « Ne pas laisser ce que l'on a à faire, mais ne pas le faire. »

L'homme occidental, depuis son enfance, depuis le moment où il commence à se tenir sur ses pieds, voit autour de lui les produits imposants du travail de ses ancêtres. Des digues de Hollande aux vignobles du Vésuve, des grands ateliers d'Angleterre aux puissantes usines de la Silésie, la surface entière de l'Europe est couverte des incarnations grandioses de la volonté organisée des hommes, volonté qui s'est proposé l'audacieux programme de soumettre les forces élémentaires de la nature aux sages intérêts de l'homme. « La terre est aux mains de l'homme, et celui-ci en est le vrai maître. » Ce sentiment s'imprime chez le petit enfant de l'Occident, et lui apprend à estimer la valeur de l'homme, à respecter son travail, de même qu'il lui donne conscience de l'importance de sa propre personne, héritière des œuvres merveilleuses de ses pères.

De pareilles sensations ne peuvent naître dans l'âme du paysan russe. La plaine illimitée sur laquelle se dressent des villages de bois aux toits de chaume a le malin pouvoir de désoler l'homme et de lui enlever toutes ses aspirations. Parfois le paysan franchit les limites de son village ; il plonge intensément son regard dans la solitude qui l'environne, et sent peu après cette solitude lui emplir l'âme. Nulle part, autour de lui, il ne voit les signes durables du travail et de la création. Les grandes propriétés des barines ? Mais elles sont rares, et habitées par des ennemis ! Les villes ? Mais elles sont lointaines, et ne sont guère plus civilisées que les villages !

Partout, c'est une vaste plaine sans fin, et, au centre, un petit homme insignifiant, jeté sur ce sol lugubre pour y travailler comme un forçat. Et l'homme se sent envahi par un sentiment d'indifférence qui tue en lui la capacité de penser, de se souvenir du passé, de tirer des idées de son expérience. L'historien de la civilisation russe a dit pour caractériser le paysan : « Beaucoup de superstitions et pas d'idées. » Ce jugement douloureux est confirmé par tout notre folklore.

Certes, en été, « l'or vif des plaines luxuriantes » est magnifique, mais en automne le laboureur est devant la terre nue qui lui impose les mêmes travaux forcés. Puis arrive l'hiver, le rude et long hiver de six mois. La terre est enveloppée d'un suaire blanc qui aveugle. Les bourrasques se déchaînent, violentes et menaçantes, et l'homme est opprimé par l'oisiveté et par la solitude dans son isba sordide. De tout son travail ne restent sur la terre qu'un peu de chaume et une hutte que l'incendie détruit trois fois dans la vie d'une seule génération.

Le travail du village, avec sa technique primitive, est incroyablement pénible, et le paysan l'appelle *strada,* du verbe russe qui signifie « souffrir ». Le poids de la fatigue, qui contraste avec des résultats insignifiants, fortifie chez le paysan l'instinct de la propriété privée, et le soustrait presque totalement à l'influence des doctrines qui attribuent tous les maux humains au pouvoir de cet instinct.

Le travail de l'ouvrier de la ville est varié, solide et durable. Avec la masse informe du minerai brut, il crée des machines et des appareils extrêmement compliqués qui vivent de l'inspiration de sa pensée. Il a soumis à ses desseins ambitieux les forces de la nature, et celles-ci sont pour lui ce que les génies des fables orientales étaient pour Salomon. Il a créé autour de lui une atmosphère rationnelle qui est comme une seconde nature. Partout, il voit son énergie incarnée dans une masse de mécanismes et d'objets, dans des milliers de livres et de tableaux, et partout sont les témoignages des grands tourments de son esprit, de ses rêves et de ses espérances, de sa haine et de son amour, de ses doutes et de ses croyances, de son âme sensible dans laquelle brûle une soif inextinguible de nouvelles formes, de nouvelles idées, de nouveaux projets, et un désir ardent de découvrir les secrets de la nature et le sens de la vie. Tout en étant esclave de l'autorité de l'Etat, il demeure libre au fond de son être. Et c'est précisément grâce à cette liberté de son esprit qu'il détruit les formes anciennes de la vie et qu'il en crée de nouvelles. Homme d'action, il a fait de sa vie une chose pleine de tourments et de vices, mais belle dans sa plénitude. Il est l'instigateur de tous les maux de la société, des perversions de la chair et de l'esprit, le créateur de la fausseté et de l'hypocrisie sociale, mais il s'est construit le microscope de l'auto-critique qui lui permet de

voir avec une clarté terrible tous ses vices et tous ses péchés, ses fautes volontaires et involontaires, et jusqu'aux plus petits mouvements de son esprit éternellement non satisfait.

Etant un grand pécheur vis-à-vis de son voisin et peut-être plus encore vis-à-vis de lui-même, il est le martyr de toutes ses folies qui sont les germes de tourments toujours nouveaux et des joies toujours nouvelles de la vie.

*
* *

Autrefois vivait en Russie un certain Ivan Bolotnikov, un homme qui connut une étrange fortune. Enfant, il fut capturé par les Tatars, lors d'une de leurs incursions dans une ville frontière de la Moscovie. Jeune homme, il fut vendu aux Turcs et devint esclave sur leurs galères. Il fut libéré par les Vénitiens, et après avoir vécu quelque temps dans la République aristocratique des Doges, il retourna en Russie.

Cela se passait en 1606. Les boyards moscovites avaient fait mourir le brave tsar Boris Godounov et assassiné l'audacieux et énigmatique jeune homme qui, sous le nom de Dmitri, fils d'Ivan le Terrible, avait occupé le trône moscovite, et s'efforçant de vaincre les habitudes asiatiques des habitants leur avait dit : « Vous vous croyez le peuple le plus juste de la terre, mais en réalité vous êtes dépravés et méchants ; vous aimez trop peu vos voisins, et vous n'êtes pas capables de faire le bien. » Il fut assassiné. Un homme faux et rusé, le prince Vassili Chouiski, fut élu tsar. Alors parut le second prétendant, qui, se faisant passer pour le fils d'Ivan le Terrible, commença en Russie cette tragédie sanglante de convulsions politiques qui est connue dans l'histoire sous le nom de « Smouta ». Ivan Bolotnikov suivit la destinée du second prétendant. Il reçut de lui le commandement d'un petit détachement, avec lequel il marcha sur Moscou en criant aux serfs et aux paysans : « Tuez les boyards ; prenez leurs femmes et tous leurs biens. Tuez les marchands et les riches, et partagez-vous leurs propriétés. »

Ce programme séduisant de communisme primitif attira autour de Bolotnikov des dizaines de milliers de serfs, de paysans et de vagabonds. Ils battirent plusieurs fois les troupes du tsar Vassili qui étaient mieux armées et mieux organisées ; ils firent le siège de Moscou, et ce n'est qu'à grand'peine qu'ils furent repoussés par les troupes des boyards et des marchands. Cette première révolte importante de paysans fut écrasée dans des torrents de sang ; Bolotnikov fut fait prisonnier, on lui arracha les yeux et on le noya.

Le nom de Bolotnikov n'est pas resté dans la mémoire des paysans. Sa vie et ses exploits ne sont célébrés ni dans des chansons ni dans des légendes. Dans tout le folklore de la campagne russe il n'y a pas d'allusion à cette période de dix ans, de 1602 à 1613, à ce chaos sanglant que les historiens définissent comme « une école de licence, d'anarchie, de folie politique, de duplicité, de ruse, de légèreté et d'égoïsme mesquin, incapable de se soucier des intérêts collectifs ». Tout cela, je le répète, n'a pas laissé de trace dans la vie ou dans les souvenirs du paysan russe. Dans les légendes d'Italie vit encore le souvenir de Fra Dolcino; les Tchèques se souviennent de Jan Ziszhka, de même que le paysan allemand se rappelle Thomas Muntzer et Florian Geyer, le paysan français les héros et les martyrs de la Jacquerie, et les Anglais le nom de Watt Taylor. De tous ces noms l'on a fait des chansons, des légendes, des récits populaires. Mais le paysan russe ne connaît pas ses héros, ses *leaders*, ses modèles d'amour, de justice, de vengeance.

Cinquante ans après Bolotnikov, le cosaque du Don Stenka Razine souleva les paysans de presque tout le bassin de la Volga, et marcha avec eux sur Moscou, poussé par les mêmes idées politiques... et économiques. Pendant près de trois ans, ses bandes pillèrent et massacrèrent les boyards et les marchands. Il engagea des batailles rangées avec les armées du tsar Alexis Romanov. Sa révolte faillit s'étendre à toute la campagne russe. Mais il fut battu et écartelé. Il n'y a que deux ou trois chansons qui parlent de lui ; d'ailleurs, leur origine populaire est douteuse, et leur sens était déjà incompréhensible pour les paysans au début du XIXe siècle.

Non moins grave et étendue fut la révolte provoquée par le cosaque de l'Oural Pougatchov, sous le règne de la grande Catherine, et ce fut, comme le dit l'historien Platonov, « l'ultime tentative armée des Cosaques contre le régime de l'Etat ». Cette révolte de Pougatchov, comme d'autres soulèvements moins importants du peuple russe, passa sans laisser de souvenir net chez les paysans. De tous ces soulèvements l'on peut dire littéralement ce que l'historien a dit de la terrible période de la *Smouta* : « Toutes ces révoltes n'ont rien changé, n'ont rien apporté de nouveau dans le mécanisme de l'Etat, dans l'ordre des idées, dans les mœurs et dans les aspirations du peuple... » Et l'on peut ajouter à ce jugement la conclusion à laquelle est arrivé

un étranger qui avait observé de près le peuple russe : « Ce peuple n'a pas le souvenir de son histoire. Il ne connaît pas son passé, et à ce qu'il semble, il ne veut pas le connaître. »

Le grand duc Serge Romanov me raconta un jour qu'en 1913 (quand l'on célébrait le tricentenaire des Romanov et quand le tsar était à Kostroma), Nicolas Mikhailovitch, un autre grand duc, auteur estimé de toute une série de sérieux ouvrages d'histoire, dit au tsar, en lui montrant les milliers de paysans qui étaient devant lui : « Ce sont exactement les mêmes paysans que ceux du XVIIe siècle qui élirent le tsar Michel, ce sont absolument les mêmes! Ne croyez-vous pas que cela soit mal ? »

Le tsar demeura silencieux. On dit qu'il ne répondait jamais aux questions sérieuses. Cela peut être une preuve de sagesse, quand ce n'est pas un signe de fourberie ou de peur.

Maxime GORKI.

(*A suivre.*)

L'OPINION PUBLIQUE EN ALLEMAGNE

L'opinion publique allemande ne tient aucun compte des faits; elle les déforme toujours pour les mettre d'accord avec ses dires; elles les fait servir de soutien à ses théories; elle les étaye ainsi. Elle ressemble étrangement à un sourd qui, dans une discussion, poursuivrait ses pensées et continuerait imperturbablement son discours sans tenir compte des objections de ses contradicteurs. Cette opinion publique est essentiellement factice. Elle n'est pas la résultante des pensées de la masse; elle n'est qu'un simple écho. Elle se borne à répéter la leçon apprise, à obéir passivement au mot d'ordre qui lui vient du gouvernement ou de la grosse industrie.

*
* *

Dès le début de la guerre, on peut saisir sur le vif cette action du gouvernement. Pour exciter l'enthousiasme du peuple on lui raconte des histoires de violation de frontière; on le persuade de la supériorité de ses armées. Chaque victoire est amplifiée. Les cloches sonnent dans tous les villages pour annoncer la joyeuse progression des troupes impériales. A la fin d'août 1914, le peuple et l'armée sont certains de la victoire. Celle-ci ne fait aucun doute pour eux. On ne discute que sur la date de l'écrasement définitif de l'armée française. Dans des carnets de prisonniers du 18e corps d'armée de réserve, que nous eûmes entre les mains, on lit dans les notes de fin août : « Nous en avons encore pour trois semaines avec ces maudits Français. Ils ne peuvent nous résister plus longtemps. Dieu combat pour nous et avec nous. » C'est un vice-feldwebel de réserve qui s'exprime ainsi. Un simple troupier écrit plus simplement dans une lettre à ses parents qu'il n'a pas eu le temps d'envoyer : « Je serai de retour dans notre village avant la fête locale. Il faut espérer que le mois d'octobre qui, d'ordinaire, chez nous est si beau, sera resplendissant cette année pour cette joyeuse époque. Dieu continuera à nous protéger. Ne doit-il pas sauver le juste et immoler l'impie? » On pourrait multiplier les citations semblables. Jusqu'à la Marne l'Allemagne vit dans une extase mi-hystérique, mi-religieuse. Elle croit en Dieu, en son Dieu allemand, en son Kaiser, au rôle prédestiné qui lui est réservé dans l'histoire des peuples, en sa victoire mondiale.

La Marne vient, et, brusquement la confiance de l'Allemagne s'écroule. Vers le 10 septembre, l'armée, la masse du peuple traversent une période de stupeur. Le découragement, la lassitude sont tout proches; la déception a été trop grande

Le commandement et le gouvernement allemands comprennent le danger; ils ne veulent pas que la force morale de l'armée et de la nation décline. Ils font appel à tous ceux qui peuvent avoir une influence quelconque sur l'opinion ; ils les endoctrinent et la propagande, immédiatement, se met à l'œuvre.

Il faut admirer la rapidité avec laquelle se fit ce rétablissement moral, auquel on assigne, d'habitude, une trop longue durée. Nous pouvons affirmer, grâce à des renseignements personnels, qu'il était déjà effectué à la fin de septembre. Les prisonniers que nous eûmes à interroger dans la région de Vitry-le-François les 7, 8, 9 septembre, dans celle de Valmy-Massiges, les 12 et 13 étaient complètement déprimés ; ils ne comprenaient rien au mouvement rétrograde de leurs armées ; ils avaient perdu la foi dans le succès final. Ceux que nous fîmes le 26 septembre dans la région de Massiges, dans une attaque que l'ennemi prononça contre nos lignes, n'avaient déjà plus la même mentalité. Pourtant, c'étaient les mêmes troupes qu'à Vitry-le-François ; elles ne s'étaient pas reposées; elles venaient de subir

un nouvel échec sérieux ; elles auraient dû être plus déprimées. Parmi les quelques centaines de prisonniers que nous fîmes ce jour-là et dont nous interrogeâmes personnellement un grand nombre, tous avaient repris confiance. Leur moral était redevenu bon. Ils expliquaient leur retraite de diverses façons : manque de munitions, attaque des Russes, nécessité de rassembler leurs forces un peu désunies par la poursuite pour livrer une bataille décisive. Le doute n'était plus en eux. Ils avaient foi, à nouveau, en leur commandement, en l'avenir de leur pays. Voilà ce que peut produire une propagande organisée et connaissant son métier.

Pendant toute la guerre, elle ne ralentit pas son effort un seul jour ni à l'intérieur ni aux armées. Elle s'attache d'abord à persuader à tous les Allemands qu'ils ont été contraints à cette guerre, qu'ils ne s'y sont résolus qu'à la dernière extrémité. Ils doivent combattre désespérement car ils luttent pour leur existence.

C'est de cette époque que datent les diverses thèses qui, depuis, ont été reprises maintes fois par la presse, mais toujours sous une forme plus amplifiée : la préméditation de la Russie, la préméditation de la France, la préméditation de l'Angleterre, notre âpre désir de reconquérir l'Alsace-Lorraine, de nous emparer de la rive gauche du Rhin, les intrigues russes pour mettre la main sur la Prusse Orientale, l'avidité de l'Angleterre, sa politique cauteleuse pour s'emparer des colonies de l'Allemagne, pour détruire son commerce, ruiner son industrie. Depuis 1914 les journaux rabâchent, sans relâche, ces mensonges. Le moindre fait leur donne prétexte à les redire. Les prédicateurs les certifient du haut de la chaire, les instituteurs les enseignent aux enfants. A tous, on déclare qu' « ils doivent avoir confiance, car Dieu est avec eux. Les véritables Allemands lui sont chers. Ne donnent-ils pas l'exemple de toutes les vertus? C'est son peuple favori. Le Français n'est qu'un impudique, un fanfaron de tous les vices. L'Anglais est hypocrite, le Belge sournois et envieux, le Russe ivrogne, sale, ne se complaisant que dans la crapule. Dieu soutiendra jusqu'à la fin son peuple élu. Mais que celui-ci ait, dans le secours d'En-Haut une confiance sans borne, sans quoi, Dieu pourrait se retirer de lui, ce « Dieu qui, comme dit l'Evangile, n'est pas venu sur terre pour apporter la paix, mais le glaive ». Pour lui plaire, il faut se sacrifier, se mortifier, se priver. Il faut supporter, sans la moindre récrimination, gaiement même, les épreuves qu'il envoie, comme le rationnement de toutes les choses nécessaires à la vie. « Il veut se rendre compte si nous sommes dignes de lui. »

Cette propagande politico-religieuse ne se donne pas pour tâche le rétablissement des bonnes mœurs; elle aurait trop de peine pour y parvenir. Elle s'efforce seulement de soutenir l'énergie du pays, de lui donner de l'espoir, de lui faire entrevoir le succès définitif comme toujours prochain, et surtout, après chaque échec, de lui rendre confiance.

***

Cette propagande ne néglige pas l'étranger ; elle mène les deux actions de front ; elle se sert des résultats obtenus par l'une pour renforcer la position de l'autre. Les arguments qu'elle emploie pour convaincre les neutres de l'excellence de sa cause sont sensiblement les mêmes que ceux dont elle fait usage à l'intérieur du Reich. Elle les développe seulement sous un jargon plus scientifique. Elle ne fait plus appel au bon vieux Dieu allemand, mais elle a recours à l'autorité de la science allemande, de cette science dont elle a tant prôné le développement et à laquelle elle a réussi à faire croire avant la guerre. Ses savants, ses écrivains, à grand renfort d'arguments subtils, d'affirmations qu'ils se contentent d'énoncer, sans donner la moindre preuve sérieuse, veulent persuader l'univers de la bonne foi de l'Allemagne. Ils croient qu'en entassant les volumes, qu'en décomposant une assertion en six ou sept paragraphes distincts, ils pourront mettre le bon droit de leur côté !

Toute cette littérature, tous ces manifestes sont traduits en langues étrangères et répandus dans les pays neutres par les colonies allemandes qui y sont demeurées. Le Reich, en effet, a permis à presque tous ses nationaux résidant depuis longtemps à l'étranger de continuer à y vivre pendant toute la durée de la guerre, à condition qu'ils s'y emploient à répandre la bonne parole, qu'ils se fassent, en un mot, les propagandistes zélés de ce que leur dira Berlin. Ils tirent parti de leurs relations dans le pays pour diffuser les tracts, les brochures qu'ils reçoivent d'Allemagne, pour en publier d'autres, pour faire des conférences, pour agir auprès de la presse. Ils rendent compte minutieusement au Reich de tous leurs succès même les plus infimes et ces succès sont portés à la connaissance du peuple allemand. On lui persuade ainsi que les neutres, eux-mêmes, ont confiance dans la sainteté de sa cause. Par ricochet, on agit à nouveau sur lui et on lui rend courage et énergie.

***

Nous ne suivrons pas, au jour le jour, l'action sur l'opinion publique allemande de la propagande officielle inspirée à la fois par le gouvernement et par la Schwerindustrie. Cela nous conduirait trop loin. Nous pouvons affirmer à nos lecteurs qu'elle n'a jamais cessé. Elle est aujourd'hui plus intense, mieux outillée que jamais. Les Allemands de bonne foi doivent le constater eux-mêmes. Dans un numéro de la *Welt am Montag* de fin mars, von Gerlach signalait deux manifestation bien nettes de cette propagande : « Elles peuvent, dit-il, exercer la plus fâcheuse impression sur les étrangers, même bien disposés, qui visitent l'Allemagne. La première de ces manifestations est la diffusion donnée à un film intitulé Fredericus Rex où est exaltée la monarchie et où on conduit en corps des unités de la Reichswehr. La deuxième — celle qui nous intéresse plus particulièrement — est constituée par les Expositions du traité de paix. « Ce n'est pas autre chose, dit von Gerlach, qu'une manœuvre tendancieuse. Les textes qu'on y reproduit sont le plus souvent exacts, les chiffres également. Mais on y laisse de côté volontairement tout ce qui permettrait de se faire un jugement d'ensemble. Par exemple, on indique le tonnage que nous devons livrer, mais non celui que nous avons coulé. On voit le nombre de têtes de bétail que nous devons fournir, mais on ne parle pas du bétail réquisitionné par nos troupes pendant la guerre ».

Voilà bien la propagande allemande avec son habitude invétérée de fausser, ou, tout au moins, de tronquer la vérité. Et c'est ce qu'on enseigne à la jeunesse allemande ! Von Gerlach parle d'une conférence à laquelle il a assisté, qui fut tenue dans une de ces Expositions de paix : « Je m'attendais à tout ce qui a été dit : aux imprécations contre la Révolution, contre Erzberger, contre l'Entente, contre la Société des Nations, mais pas à cette phrase répétée plusieurs fois : « Il faut que la vérité, qui est la vérité allemande, triomphe. » Von Gerlach déclare lui-même : « J'ignore d'où vient l'argent de cette propagande, mais il faut qu'il y en ait beaucoup, quand on pense à la multitude des conférences ainsi faites et à la multitude de brochures distribuées gratuitement. »

Trop rares sont les esprits indépendants en Allemagne qui osent voir le danger que constitue pour leur pays et pour la paix du monde cette propagande insensée. Elle a réussi à infester le très grande masse de la nation. Les individus ne pensent plus par eux-mêmes. Ils adoptent servilement l'opinion qu'on leur impose.

***

La propagande allemande veut, à toute force, prouver que le gouvernement impérial n'est pas responsable de la déclaration de guerre en 1914. Elle espère ainsi réduire à néant l'article 231 du traité de paix : « Les gouvernements alliés et associés déclarent et l'Allemagne reconnaît que l'Allemagne et ses Alliés sont responsables, pour les avoir causés, de toutes les pertes et de tous les dommages subis par les gouvernements alliés et associés et par leurs nationaux en conséquence de la guerre qui leur a été imposée par l'agression de l'Allemagne et de ses Alliés. » Le jour où l'Allemagne ne serait plus reconnue responsable, toutes les réparations ne se justifieraient plus, et le Reich serait débarrassé de ses obligations financières !

Pour parvenir à ce but, la propagande allemande emploie tous les moyens. D'abord, automatiquement, elle discrédite tout ce qui paraît en France sur ce sujet. Ainsi, l'ouvrage de Bourgeois et de Pagès est violemment pris à partie dans la presse allemande. La *Deutsche Allgemeine Zeitung* l'appelle : « Une falsification historique française. » « C'est un ouvrage de propagande, dit-elle, composé sans aucun soin scientifique; il ne respire que la haine. » Pour démentir les faits qui y sont indiqués et qui ne sont tirés que de documents officiels, elle se base sur un compte rendu plus que douteux de l'attaché militaire allemand à Bruxelles avant 1914 ! D'après ce renseignement, le roi des Belges aurait dit « qu'en cas de guerre les Français feraient un coup de main sur Namur et que c'était là ce qu'il redoutait le plus ». Nous ne pouvons qu'admirer la rigueur scientifique de cette réfutation.

Dans le but de prouver que les Alliés sont responsables de la déclaration de guerre, la propagande allemande triture les documents Isvolski; elle recommence à parler de la mobilisation russe, qui aurait tout déclenché. Elle passe, au contraire, soigneusement sous silence les documents accablants que le procès Fechenbach vient de révéler à Münich. Ils sont trop peu connus en France. Nous devrions leur donner une plus large publicité.

Fechenbach, l'ancien secrétaire d'Eisner, le dictateur socialiste de la Bavière, a voulu défendre son ancien patron d'avoir falsifié les do-

cuments qu'il a publiés sur l'origine de la guerre et qui sont accablants pour l'Allemagne. Durant le procès, Fechenbch a donné lecture d'une lettre inédite du comte Lerchenfeld, le président du Conseil bavarois actuel, alors chargé d'affaires de Bavière à Berlin, au président du Conseil bavarois de cette époque. Cette lettre est du 9 décembre 1914 : « Votre Excellence aurait dit au représentant français à Münich qu'elle connaissait l'ultimatum autrichien... Le ministre des Affaires étrangères du Reich a toujours affirmé qu'il ne l'avait pas connu. C'est très important. J'ai dit au comte Wedel que Votre Excellence n'avait certainement pas connu l'ultimatum. Si la conversation avec M. Allizé a eu lieu, ce que j'ignorais, Votre Excellence a pu seulement lui dire que, dans l'état des choses, l'Autriche exigerait de la Serbie des garanties sérieuses et, qu'ainsi, la situation était sérieuse... Je sais par documents que Votre Excellence avait connus, par le rapport du 18 juillet du chargé d'affaires d'alors, M. de Schön, l'essentiel du document de l'ultimatum autrichien. Mais *Schön a indiqué dans son rapport que l'Allemagne affirmerait avoir été surprise* ainsi que toutes les autres puissances. »

Que de précautions oratoires pour dicter au président du Conseil le démenti qu'il doit donner, sur la demande du Reich, à l'affirmation de notre ministre à Münich. Cependant, cette conversation a eu lieu. Le président du Conseil bavarois devait être bien renseigné puisque son ministre à Vienne lui écrivait le 14 juillet : « Le comte Berchtold va poser au gouvernement serbe des conditions inacceptables, afin qu'on soit obligé d'employer la force. » Gageons que la propagande allemande ne fera pas une large publicité à ces documents.

Elle arrive ainsi à induire complètement en erreur l'opinion publique intérieure. Celle-ci malgré ces preuves, qui sont irréfutables, ne croit plus à la seule culpabilité du gouvernement impérial dans la déclaration de guerre en 1914. « L'Entente, dit-elle, est, au moins, aussi responsable. » De ce fait, elle ne se croit plus tenue de s'acquitter de toutes les réparations auxquelles elle a été astreinte. C'est là un point important, auquel nous n'accordons pas toute l'importance qu'il mérite. Mais si théoriquement l'Allemagne admet encore quelle doit participer à la reconstruction de nos régions dévastées, pratiquement, elle essaye de s'y soustraire.

Si cette reconstruction ne s'est pas effectuée plus rapidement, nous ne devons, d'après elle, ne nous en prendre qu'à nous. Ce sont nos lenteurs administratives, c'est l'âpreté au gain de nos entrepreneurs qui sont la cause de tous les retards. Un moment, le Reich a cherché à intervenir directement ; il a proposé de se charger de la reconstruction du secteur Chaulnes-Péronne. Nos entrepreneurs ont fait échouer ce projet. Que peut l'Allemagne contre cette mauvaise volonté ?

Elle fait l'impossible cependant, ajoute-t-elle. Sa situation financière est si désastreuse ! Et tous les Allemands gémissent à l'unisson sur leurs malheurs. Ils n'aiment pas qu'on parle de leur prospérité financière.

Dans un article paru dans le *Temps* au début de cette année nous avions déclaré que, dans les derniers mois de 1921, leurs exportations dépassaient leurs importations. Depuis, dans leur annuaire statistique les chiffres correspondants ont disparu. Que l'industrie allemande mutiplie ses usines, que la flotte allemande se reconstruise avec une rapidité qui surprend les Allemands eux-mêmes, que les moyens de communication soient améliorés dans toute l'étendue du Reich, qu'on en construise de nouveaux afin de faciliter les échanges, que les grandes villes bâtissent des quartiers neufs pour loger leur population ouvrière, que les capitaux allemands s'emploient à l'étranger, cela n'a pas d'importance. L'Allemagne doit paraître ruinée aux yeux de l'étranger et chaque bon Allemand répète inlassablement sa leçon : « Nous sommes ruinés, nous sommes ruinés. » N'empêche qu'on trouve immédiatement en Allemagne des millions de marks, de livres ou de dollars, dès qu'il s'agit d'une nouvelle affaire à entreprendre.

*
* *

L'Allemagne proteste contre toutes les mesures de surveillance qui lui sont imposées. Elle réclame notamment le départ des Commissions de contrôle. Son argumentation est admirable. Ecoutez-la : « La Commission des effectifs, dit la *Vossische Zeitung*, est devenue superflue car la force de la Reichswehr est fixée par la loi, et ce nombre n'est pas atteint. Inutiles aussi les Commissions de fortification et de l'aéronautique. » Nous ne sommes pas de l'avis de la *Vossische Zeitung*, et les faits de tous les jours montrent qu'il n'est pas possible de se fier à la parole des Allemands en cette matière.

Ils ne pensent qu'à la revanche. Ils s'y préparent, en s'efforçant d'entretenir leurs anciens soldats dans la pratique du métier militaire et en instruisant la jeunesse. Le traité de Versailles

leur impose une armée de carrière. Ils tournent les clauses du traité en développant, à outrance, leurs sociétés de gymnastique, leurs associations de boy scouts, en multipliant leurs sociétés secrètes, leurs sociétés d'auto-protection, qui les premières enseignent les rudiments du métier militaire et les secondes préparent la mobilisation.

*
* *

La haine de la France est, de plus en plus, générale en Allemagne. On nous reproche notre militarisme, les 200.000 Noirs que nous destinons à renforcer nos troupes de première ligne. On nous reproche notre intransigeance à vouloir exploiter l'Allemagne. D'après la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, « la France veut vivre à l'aise de l'intérêt rapporté par son dur travail de guerre, en réduisant l'Allemagne à l'esclavage ».

On nous reproche de vouloir faire de la Rhénanie, « terre allemande par excellence », une zone française ou, tout au moins, une zone neutre : « En France, dit la *Deutsche Rundschau*, on ne parle que de culture et on étouffe de convoitise brutale, d'appétit territorial. On rêve du « génie du Rhin » et on pense à des têtes de pont. On parle de civilisation et on menace de sanctions ». Toutes les mesures que nous prenons en Rhénanie sont considérées par les Allemands comme arbitraires, vexatoires, alors que leurs sociétés secrètes y pullulent et y travaillent à propager l'idée que cette zone ne peut se développer et ne peut vivre que si elle fait retour promptement au Reich.

En Rhénanie, on nous reproche les abus de l'occupation, et là le thème est facile. Les journaux parlent des soldes et des traitements excessifs des armées d'occupation, « de l'armée américaine principalement, dont la richesse exerce sur la partie de la population féminine de la zone de Coblentz, la moins ferme en ses principes, les plus néfastes effets ». Ils répètent que les cantines anglaises de Cologne ont fait jusqu'en janvier 1921 plus de 7 millions de livres de bénéfices. Ils se lamentent sur l'affluence des soldats étrangers, sur celle de leurs familles, pour lesquelles il faut des logements. « Les terrains de sport pullulent, on met la main sur les chasses, sur les pêches. De partout, on crée des foyers du soldat, des cinémas pour les troupes. L'Y. M. C. A. américaine est particulièrement envahissante. » De temps en temps, enfin, on reparle des excès de nos troupes. Depuis le départ des Noirs, ce sont les troupes algériennes qui sont les plus attaquées.

Dans la Sarre on nous reproche nos tentatives d'annexion. Nous y aurions modifié la législation à notre fantaisie, sans en avoir le droit ; nous y aurions créé une sorte de nationalité sarroise ; nous y aurions pratiqué une politique d'expulsion ; nous interdirions l'accès du territoire aux délégués des syndicats de mineurs et de cheminots allemands; nous y avons substitué le franc au mark comme monnaie du pays.

Il n'est pas de jour où la presse allemande ne découvre un nouveau grief contre nous soit en Rhénanie, soit dans la Sarre. Cela attise la haine contre nous en Allemagne et rend impossible tout rapprochement franco-allemand.

*
* *

L'Allemagne, malgré sa défaite, n'a pas renoncé à ses rêves d'expansion. Elle veut s'agrandir du côté de l'Est. Elle porte son effort du côté des Etats Baltes. Elle les a occupés pendant plus de 2 ans, de 1917 à 1919 ; elle en a compris l'importance. Leur territoire constitue le chemin le plus direct vers le cœur de cette Russie qu'elle compte coloniser. Le traité de Rapallo lui apparaît comme devant être la première maille de la chaîne qui, dans l'avenir, liera les deux pays. En occupant les pays Baltes, elle récupérerait de plus, en même temps, quelques-uns de ses nationaux qui ont émigré dans ces régions et qui y jouissent d'une grosse situation : les barons baltes.

L'Allemagne s'efforce d'englober l'Autriche dans le Reich. Elle lui fait des propositions de secours, elle qui se déclare ruinée, dès qu'il s'agit de s'acquitter de ses dettes vis-à-vis de l'Entente! Elle a déjà mis la main sur toute son industrie par l'intermédiaire de ses grands groupements industriels : celui de Stinnes et celui de l'A. E. G. (Allgemeine Elektrizitäts gesellschaft). Elle croit à l'union, à l'union prochaine même. Il suffira, dit-elle, d'attendre un moment favorable

L'Allemagne n'a pas perdu l'espoir de s'emparer de la partie du Tyrol cédée par le traité de paix aux Italiens ; elle n'a même pas perdu l'espoir de reconquérir l'Alsace-Lorraine. Dans ce but, elle mène deux campagnes qui, à première vue, semblent différentes, voire même contradictoires, et qui, cependant, toutes deux, tendent aux mêmes fins. La première préconise le retour pur et simple au Reich des deux provinces qui nous ont été enlevées en 1871 ; pour la justifier, l'Allemagne a créé, à coup d'argent, une société de secours pour les Alsaciens-Lorrains, émigrés

en Allemagne. Le Reich lui a déjà consenti une avance de plus de 500 millions de marks pour être distribués aux expulsés. La deuxième campagne réclame la création d'une République indépendante d'Alsace-Lorraine ; elle servirait de tampon entre nous et l'Allemagne. Ces deux campagnes ont le même but : affaiblir notre influence dans ce pays et justifier, dans l'avenir, une déclaration de guerre de l'Allemagne pour nous enlever par la force ces provinces.

*
* *

L'opinion publique allemande suit aveuglément ses chefs de file, aussi bien en politique intérieure qu'en politique étrangère. La grande industrie par tradition, par reconnaissance pour les services que lui a rendus l'Empereur, par désir de voir à nouveau un autocrate à la tête de l'Empire, veut le rétablissement de la monarchie en Allemagne. Elle lui imposera ce régime. L'opinion publique, peu à peu, se rallie à cette théorie. Son évolution vers la droite est caractéristique. Les élections partielles des Etats prouvent la transformation de ses sentiments. Toutes, en effet, accusent une augmentation constante du nombre des partisans de la restauration de la monarchie. Sans doute, Berlin vient de manifester en faveur de la République, lors de l'assassinat de Rathenau, mais, ces manifestations furent plutôt tièdes et le gouvernement de Wirth n'ose pas prendre des mesures pratiques sérieuses pour enrayer la propagande réactionnaire.

L'assassinat de Rathenau a fait grand tort aux monarchistes ; mais ce mauvais effet ne sera que de courte durée. L'évolution vers la droite va continuer en Allemagne. En Bavière, en particulier, il ne tient qu'aux Wittelsbach de remonter sur le trône (1). La majeure partie du pays se déclarerait pour eux. Seule la région de Nüremberg pourrait offrir une résistance quelconque mais elle ne pourrait pas être de longue durée avec une Reichswehr et une Schûpo entièrement dévouées à la cause monarchiste.

*
* *

On ne peut pas dire qu'il y ait une opinion publique en Allemagne, au sens propre du mot. La masse du peuple ne cherche jamais à s'y faire une opinion personnelle ; elle n'essaye pas de juger par elle-même, de discuter, de raisonner, de voir la vérité. Elle s'en remet aveuglément à ceux qui ont charge de la conduire. Elle adopte leur point de vue. Aussi, n'y a-t-il pas en Europe de peuple plus facile à guider, à émouvoir, à exciter. Un hobereau prussien nous disait très justement il y a un an : « Vous autres, Français, vous avez dans votre pays des éléments d'opposition que vous ne pourrez plus réduire facilement. Chez nous, ces éléments n'existent pas pratiquement. Nous pouvons en faire ce que nous voulons. Une bonne campagne de presse, et, deux mois après, ils adopteront avec enthousiasme ce à quoi ils se refusaient avant. »

Cette mentalité constitue, à notre avis, un gros danger pour la paix de l'Europe. Il ne faut pas compter sur l'opinion publique allemande pour faire frein aux projets d'un gouvernement ambitieux. Il est trop facile de l'emballer. Souvenons-nous de ce qui s'est passé en 1914, de toutes les promesses de ses socialistes quelques jours auparavant de tout faire pour empêcher la guerre.

Nous aurions intérêt à éclairer cette opinion publique, à lui faire connaître la vérité, à l'éduquer. Nous pourrions peut-être ainsi prévenir bien des conflits. Mais cela demande un long travail de patience, des efforts tenaces, un plan d'ensemble. C'est un but que devrait se proposer notre propagande, mais qu'elle n'a jamais rempli jusqu'à maintenant.

Lieutenant-Colonel REBOUL.

(1) Ils n'y poussent pas pour l'instant, car il semble qu'ils voudraient, en même temps, [illegible] le trône impérial. Ils estiment qu'ils l'obtiendront plus facilement si la Bavière occupe dans le Reich une place plus importante qu'actuellement, d'où leurs intrigues qui continuent en Tyrol et en Autriche pour pousser ces deux pays à s'unir à la Bavière. Cela constituerait la première phase de la réalisation de leur rêve.

L'ALGÉRIE A L'EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE

Dans le beau parc de trente hectares, où l'Exposition Coloniale de la France étale à Marseille les splendeurs de ses évocations, il est des pavillons plus décoratifs et plus somptueux que celui de l'Algérie. Par leurs proportions, leur couleur, leur volonté de nous étonner, les pavillons, ou plutôt palais de l'Indo-Chine et de l'Afrique Occidentale attirent tout de suite tous les regards. Aussi en a-t-on beaucoup parlé, et la photographie a déjà porté au loin leurs puissantes architectures. Dernières venues, avec le Maroc, parmi nos possessions d'outre-mer, ces belles colonies ont l'air de nous dire : « Regardez

ce que nous valons... Voyez comme nous avons voulu vous prouver notre richesse et aussi notre attachement à la France. » Sœurs cadettes, elles sont encore coquettes, et ce frère puîné, le Maroc, s'est aussi paré avec soin. Mais tranquille et modeste, l'Algérie semble avoir pensé que des chiffres parlaient bien haut et d'eux-mêmes, quand ils étaient aussi éloquents que ceux dont elle pouvait sans tapage nous fournir la liste, et qu'en somme elle était tellement de la famille française qu'elle n'avait pas à se comporter comme une invitée en étalant un luxe trop voyant. L'Algérie à Marseille, au même titre, semble-t-il que sa voisine et sa sœur, la Provence, qui présente elle aussi, avec discrétion, ses trésors artistiques et matériels, reçoit plutôt qu'elle n'est reçue, et quand on reçoit, il sied d'être élégant, mais d'être simple.

C'est bien cette élégante simplicité qui caractérise le pavillon de l'Algérie. Son architecte, M. Jacques Guiauchain, en a fait, non pas une vaste et pompeuse pseudo-mosquée, du genre de l'Hôtel des Postes d'Alger, mais une charmante, une intime maison arabe. La cour en évoque le souvenir de cette exquise « Bibliothèque nationale » d'Alger, qui fut la demeure de Mustapha Pacha; autour de cet atrium lumineux, où le ciel de Provence s'encadre aussi bleu que celui d'Algérie, sont disposées harmonieusement les salles fraîches, dont le bon accueil nous invite à contempler, résumés avec clarté, sous nos yeux, les résultats de quatre-vingt-dix années de colonisation française.

*
* *

Tel est, je pense, le grand intérêt, et que je voudrais souligner brièvement ici, de cette exposition de l'Algérie. Elle est le criterium le plus net de notre valeur colonisatrice. Par ailleurs les vieilles colonies nous offrent les souvenirs touchants d'un admirable empire colonial, mais que nous n'avons pas su conserver, les jeunes colonies nous donnent beaucoup d'espoirs, mais une expérience encore limitée dans le temps et fort éloignée dans l'espace. A nos portes même l'Algérie nous présente un siècle de colonisation, un beau territoire, varié et pittoresque, que la France, depuis 1830, a dû conquérir, pacifier, aménager, fertiliser, exploiter. De cet énorme travail, certes, nous savions déjà que les résultats étaient intéressants, mais c'est en ce pavillon, où tous les renseignements vivent à nos yeux mieux qu'en des livres ou des tables, qu'il faut venir toucher du doigt — c'est le cas de le dire — les fruits (et ce n'est pas une simple métaphore) de l'effort français, vouer une admiration immédiate et profonde aux ouvriers d'une telle œuvre et songer que l'on pourra faire partout ailleurs, si on le veut, ce qu'on a fait en Algérie.

Ce qu'on a fait? D'abord fertilisé en tous ses points un sol longtemps ravagé, ou mal cultivé... Sans doute les blés d'Algérie, qui nourrissaient déjà Rome et que vantait Pline l'Ancien, ont toujours été très demandés, puisque ce sont eux qui furent, de par la créance Bacri, l'occasion de la conquête. Mais quel en était le rendement vis à vis de celui d'aujourd'hui? Peu de chose, sans doute, et maintenant l'Algérie nous apprend qu'en 1918 elle en a récolté trente millions de quintaux. De la mer fauve, qui déferle en été sur les hauts plateaux comme sur les collines du Sahel, un diorama nous donne un ingénieux aperçu. Des échantillons nous attestent la qualité, non seulement des blés, mais de toutes les céréales, orge, avoine, bécha, millet, tuzelle, saisette, sarrazin, que porte, féconde Cérès, la terre africaine, à laquelle nos colons ont rendu la prospérité des temps romains. Ah! les mangeurs de couscouss ne sont pas près de mourir de faim!

Ni de soif les colons, et je ne parle que des colons, car les bons musulmans ne doivent pas boire de vin. C'est pourquoi la vigne était inconnue ici avant notre arrivée et ses essais furent pénibles, contrecarrés dès le début par la terrible crise du phylloxera. Pauvres vignobles, bien dépréciés sur les marchés que ces premiers vignobles algériens. Or maintenant, la plaine de la Mitidja, les environs de Miliana, de Philippeville et de Bône offrent à nos yeux des visions de Languedoc, de Bordelais ou de Bourgogne. Des crûs déjà renommés nous présentent ici des échantillons pleins de promesses, dont il nous est loisible, au reste, de contrôler la saveur en nous assevant au restaurant, qui se trouve annexé au pavillon officiel.

Si nous y mangeons une salade, — et, — pourquoi pas, puisque nous sommes à Marseille? — si nous nous risquons à demander un *aioli*, nous aurons chance d'y goûter l'huile de ces beaux oliviers d'Algérie, aussi majestueux que ceux de la côte d'Azur, dont il y a, là-bas, nous dit-on, treize millions et dont sept millions sont productifs. Ils produisent l'huile, mais aussi et d'abord ces belles et grasses olives, qui sont une si bonne part des menus arabes, et surtout kabyles. Car le Kabyle se nourrit d'olives, mais plus encore

des figues de ces beaux figuiers, qu'il cultive avec amour.

A ces cultures traditionnelles s'ajoute de plus en plus celle des primeurs, qui n'avaient nulle raison d'être avant que les transports rapides en aient rendu l'exploitation fructueuse. Maintenant les gourmets de Marseille et de Paris savent bien que s'ils mangent des légumes frais avant la saison de leur maturité normale, c'est à l'Algérie, plus précoce, qu'ils doivent ce plaisir d'autant plus délicat qu'il est plus prématuré.

Ils savent aussi apprécier les dattes des oasis... En voici toute une collection qui s'étale aux yeux des gourmands. Les producteurs de Biskra ont fait, pour nous allécher, un effort particulièrement heureux; de Biskra, après quarante années de travail fécond, des maisons, comme celle des Brulebois, rayonnent déjà jusqu'à Tamerna et Touggourt dans le Sud, et de là, draînant les dattes cultivées et cueillies avec plus de soin que jadis, les exporte à travers le vaste monde.

Et c'est en tous pays aussi que l'on expédie les oranges et les mandarines de Tizi-Ouzou, de Boufarik, de Blida, dont la renommée est universelle, et en tous pays bientôt que l'on expédiera les tabacs, dont la culture se développe de plus en plus. L'Algérie tout entière n'en consomme guère d'autres, la Corse les fume à bas prix, les voyageurs, qui rentrent en France, en bourrent frauduleusement leurs poches, et la Métropole en acquiert chaque année près de six millions de kilogrammes. Effort récent, mais très remarquable : en 1900, 6.000 hectares de tabacs, en 1920, 19.000. La guerre a favorisé ce développement car il fallait bien qu'on fumât beaucoup pour oublier le temps, dans les tranchées. C'est surtout du côté de Bône que cette culture s'est intensifiée; une société coopérative de planteurs de tabac appelée commodément la « Tabacoop », constituée depuis une année à peine, compte 2.600 adhérents, propriétaires de 9.500 hectares et producteurs de 7 millions de kilos de tabac, et surtout d'un beau tabac clair, dont elle étale avec un juste orgueil des échantillons dans ses vitrines.

Visiteur ébloui, puis-je songer à dénombrer tout ce que je vois ici? Non, mais devant les témoignages d'une telle activité, je songe à la belle devise du maréchal Bugeaud : *ense et aratro*. Or l'épée de la conquête est devenue inutile en face de populations de plus en plus conscientes des bienfaits que leur a valus cette conquête, et la charrue des soldats-laboureurs s'est enfoncée bien avant dans un sol qui n'était avare que parce qu'il était négligé. Toutes les cultures arabes ont été intensifiées, des cultures nouvelles ont été partout introduites et mises en valeur les ressources du sol et du sous-sol, dont les trésors gisaient ignorés de leurs possesseurs.

Ressources du sol, ces belles forêts, restes de cet immense manteau de verdure qu'ont troué de flammes criminelles et que trouent encore trop souvent sous nos yeux des bergers malfaisants, forêts aux essences variées, où domine le chêne, producteur de ce liège, dont l'Algérie a fourni, en 1916, trois cent mille quintaux, se classant, après l'Espagne et le Portugal, au troisième rang sur le marché mondial.

Ressource du sol encore ce palmier-nain, dont la fibre, habilement traitée, donne le crin végétal, et ressource du sol, cet alfa, qui s'étale sans culture sur les hauts plateaux. Son exportation, très réduite pendant la guerre, a repris avec succès depuis 1920. Mais plus que son exportation, ce qu'il faut souhaiter, c'est son utilisation industrielle en Algérie, sa conversion en bon papier, qui allégera le marché de la librairie et résoudra, si l'on veut, une crise, qui n'est pas seulement économique, mais, au premier chef, intellectuelle et morale. Ce jour-là, l'Algérie aura royalement payé sa dette à la France, en lui fournissant, après les blés, les ouvriers et les soldats de sa victoire, le papier de sa pensée et de sa propagande.

Mais que n'est-elle capable de lui fournir ? Des chèvres et des moutons, dont elle compte presque autant que toute la France, leur chair, leur peau et leur laine, grands troupeaux qui paissent à peu de frais, surveillés par ce peuple de pasteurs, dont nous avons développé l'initiative et les ressources, — et au-delà du sol où ils paissent, les trésors, mal exploités encore, mais qui le seront toujours mieux, d'un sous-sol riche en fer, en houille, en zinc, en plomb, en cuivre, en phosphates, en antimoine, dont les échantillons sont rassemblés ici pour achever de nous donner confiance dans la prospérité d'un tel pays.

A parcourir ainsi les salles claires, où de si beaux échantillons des graphiques si éloquents proclament à la fois la qualité et la quantité des richesses économiques de l'Algérie, on évoque, en souriant, ces mécontents, qui, sous la monarchie de Juillet, proclamèrent ruineuse pour la France la conquête de l'Algérie. Ils allaient dénonçant à l'envi le péril financier que faisait courir à notre budget l'aventure algérienne. Pé-

ril financier en vérité!... Quelques-uns des chiffres que je viens de citer étonneraient singulièrement les contemporains de Louis-Philippe; heureux de s'être lourdement trompés, ils se reprocheraient et se féliciteraient tour à tour d'avoir été d'aussi mauvais prophètes.

*
* *

Mais tout profit n'est pas matériel... Si fructueuse que soit, au point de vue agricole et commercial, une colonisation, ce n'est point sous cet angle seul que nous devons la considérer. Sur le sol algérien la France a jeté d'autres semences que celles du blé, et dans ce pays privilégié, soumis à tant d'influences diverses, il s'élabore depuis cinquante ans une civilisation française d'une qualité singulière.

Les divers éléments qui entrent en jeu pour la constituer, ne les voyons-nous pas ici, représentés par ce qu'ils ont donné de meilleur ? Voici d'abord que des dioramas ingénieux, des photographies ou des moulages nous rendent présents ces grands souvenirs de Rome, excitateurs des énergies latines. C'est à leur vue que les Français d'Algérie conçoivent nettement qu'ils sont destinés à continuer l'œuvre romaine. Ce n'est pas seulement recherche érudite d'archéologue, joie de l'historien qui déchiffre des inscriptions, du numismate qui découvre des monnaies, c'est encouragement continuel des morts aux vivants. Des ruines romaines ce n'est pas un chant funéraire, c'est un hymne de vie qui s'exhale. Quand Cherchel montre les débris de ses belles statues ou ses pompeuses sépultures, Djemila les restes de ses temples et de ses arcs de triomphe, Lambèse ses casernes, Tebessa sa basilique, Timgad son plan tout entier conservé sous les sables, d'où on l'a dégagé, le colon français voit bien que, du Sahel au Sahara, Rome a su poursuivre son œuvre créatrice, qu'elle a conduit les eaux, tracé les routes, élevé les murs des cités, qu'elle a civilisé en un mot tout le pays barbare et que c'est à nous, héritiers de sa langue et de son code, de sa justice et de sa raison, de reprendre, après tant de siècles, cette magnifique opération humaine qu'elle avait tentée et réussie en ces lieux plus que partout ailleurs.

Cette idée de l'Algérie latine, qui doit se substituer au décor romantique d'un orientalisme un peu facile, depuis que le grand romancier Louis Bertrand lui a donné forme et vigueur, elle a fait son chemin à travers les esprits, et je ne sais si aujourd'hui l'architecture officielle ne préférerait pas au style néo-arabe le style romain, affirmant notre véritable mission africaine. En tout cas une Exposition, comme celle que nous parcourons, ne néglige pas de rappeler avec orgueil ces souvenirs et d'en rendre les beaux vestiges présents à tous les regards. C'est là une leçon d'histoire romaine par le fait qui vaut bien celle des classes.

Cependant notre esprit est trop tolérant pour nous restreindre à l'idée latine, sans accepter aussi l'apport de la civilisation arabe. Les Romains ne trouvaient en cette Numidie et Berbérie que les figurations grossières d'un art primitif ; ils devaient donc tout importer. Notre position intellectuelle n'est pas la même. Héritiers de Rome, nous nous trouvons pourtant en présence d'un peuple affiné qui a occupé ce pays pendant douze siècles, qui l'a marqué d'une empreinte ineffaçable et que nul au reste ne songe à effacer.

Aussi l'art arabe est-il ici largement représenté; on lui a consacré une salle charmante, qui reproduit la chambre de repos d'une maison indigène, avec sa coupole aux petites fenêtres voilées par une dentelle de stuc ; douze colonnes, groupées par trois aux quatre angles de la salle, soutiennent l'élan lumineux des ogives mauresques; à travers des vitraux coloriés un jour discret vient éclairer les bijoux indigènes; anneaux de pied en argent massif, boucles d'oreilles d'où pendent de longues chaînes d'or, bracelets de cheville, pendentifs de coiffure, tubes d'argent ciselé servant de « porte-koheul », colliers de l'Aurès, envoyés là par la complaisance des caïds, nous montrent le travail ingénieux et patient des orfèvres arabes.

Mais il y a aussi l'art des potiers kabyles, celui des brodeurs, celui des corroyeurs, présentant des harnachements, qui évoquent l'Algérie romantique des parades et des fantasias, ou encore des reliures et des portefeuilles en cuir repoussé, celui des ouvriers du cuivre offrant des cafetières ou des plateaux savamment martelés à petits coups, celui des tisserands nous fait admirer étoffes et tapis de prix.

Cet art délicat, il ne s'agit point de le supprimer et de le remplacer par nos procédés de fabrication, mais bien au contraire de l'encourager et d'en développer la production. A mesure que par l'instruction générale et professionnelle nous aurons formé un plus grand nombre d'ouvriers habiles, cette industrie indigène ne pourra que se développer. Or les écoles professionnelles

se multiplient et même à chaque école primaire sont annexés des cours complémentaires d'apprentissage, où sont enseignés les procédés de menuiserie, ébénisterie, travail du cuir, broderies en fil d'or et d'argent, tissage de tapis, etc. Ainsi notre colonisation, loin de supplanter, là où elle est utile et belle, l'industrie arabe, en augmente, au contraire, les ressources, les artisans et les moyens de propagande.

Ce n'est pas à dire au reste que l'activité européenne soit négligeable. Parmi tous ses objectifs, il en est un que les Arabes avaient forcément négligé, c'est le tourisme. Ni les mœurs ni les moyens de locomotion ne pouvaient le permettre avant ces trente dernières années. Mais pour répondre à ce désir bien moderne de tourisme, en 1897 a été fondé le syndicat d'initiative d'Alger, qui a ouvert un bureau de renseignements gratuits et un salon de lecture en pleine ville. Par ses tracts et ses brochures de propagande, il a réussi à organiser dans toute l'Algérie un véritable mouvement touristique, qui est pour elle une source de profits matériels et aussi de profits moraux, car elle la fait mieux connaître aux étrangers. Sa propagande n'a pas été vaine, puisqu'en 1916 le Gouverneur général Lutaud a organisé une commission du tourisme, chargée d'étudier toutes les questions qui intéressent le développement des moyens de circulation, des hôtels, stations hivernales, etc... On sait aussi que la Compagnie Transatlantique a inauguré, au mois de mars 1920, un circuit nord-africain, qui déroule aux yeux des voyageurs les principales beautés et curiosités du Maroc et de l'Algérie. A mesure que les services de paquebots, d'autobus, de chemins de fer s'amélioreront et quand le coût de la vie et des voyages aura quelque peu diminué, l'Algérie sera un centre de tourisme très important, qui offrira des aspects de toutes les végétations et les souvenirs des principales civilisations méditerranéennes.

Pour mieux recevoir l'étranger et pour mieux loger leurs habitants sans cesse accrus, les villes aussi continueront, dès qu'elles le pourront, le bel effort commencé avant la guerre. Les conquérants d'Alger ne reconnaîtraient plus la ville tassée, où ils ont pénétré en 1830, en cette capitale aux longs faubourgs qui s'étendent de Mustapha à Notre-Dame d'Afrique, et ceux qui sont entrés à Constantine par la brèche s'étonneraient de voir à la place de cette brèche et conservant son nom seul s'élever un théâtre, un Hôtel des Postes et des jardins publics. Rude citadelle des rois numides, puis des chefs arabes, Constantine, sans rien perdre de son aspect pittoresque, a su s'aménager en ville moderne sous la direction énergique de son maire, M. Morinaud; ponts gigantesques de Sidi-Rached et de Sidi M'Cid, boulevard suspendu au flanc du roc, sur l'abîme, chemin de tourisme tracé au fond même du Rhummel, tout raconte la hardiesse et l'habileté des ingénieurs et des ouvriers d'une telle œuvre, et de belles photographies nous rappellent, dans ce pavillon d'exposition, les admirables travaux dictés par une foi tenace dans les destinées de l'Algérie française.

*
* *

Cette foi, tout la justifie, non seulement cette richesse économique, dont les preuves s'étalent sous nos yeux, mais aussi les trésors intellectuels, que je regrette un peu de ne pas voir apparaître nettement ici. Ce que j'aurais désiré qu'on soulignât plus fortement dans cette Exposition, — comme on l'a fait à côté au Pavillon de la Réunion, qui s'est glorifié de Leconte de Lisle, de Dierx et de Bédier, au Pavillon de l'Indo-Chine, qui a exposé les œuvres littéraires inspirées par la colonie, — c'est l'apport intellectuel de l'Algérie à la France. Cet apport a été double : l'Algérie a inspiré à des écrivains venus de la Métropole des œuvres puissantes ou charmantes, et ceux-là se nomment Ch. Fromentin, Louis Bertrand, Ch. Géniaux, les frères Tharaud, et bien d'autres, et l'Algérie a donné et donnera de plus en plus à la France des tempéraments d'écrivains, poètes ou prosateurs, qui formeront bientôt une phalange spéciale, et facilement reconnaissable, dans les troupes de la littérature française. Couleur, pittoresque, ardeur poussée jusqu'à la violence, amour de la lumière, telles sont les caractéristiques de ces Algériens, si nombreux que récemment on pouvait publier une *Anthologie de treize poètes algériens*, qui était loin de représenter l'ensemble de la production poétique de l'Algérie, et que les écrivains se sont constitués en Association et groupés autour de diverses revues. Au reste, le Gouvernement général a envisagé déjà la façon de soutenir et de récompenser cet effort littéraire, en créant un prix de littérature algérienne de 5.000 francs annuel et indivisible, qui vient d'être attribué pour la première fois à M. Ferdinand Duchêne, pour un beau roman, *Au pas lent des caravanes*. Ce prix lui avait été disputé par l'écrivain très original qu'est Robert Randau,

auteur de *Cassard le Berbère*. Aux côtés de ces romanciers on peut citer Ch. Hagel et Louis Lecoq, Raymond Marival, et parmi les poètes, dont plusieurs sont des romanciers aussi, Mme Magali-Boisnard, Angèle Maraval-Berthoin, Maximilienne Heller, Jeanne Dortzal, MM. Edmond Gojon, Albert Tustes, Léo Loups, Maurice Olivaint, Marcello-Fabri, pour n'en citer que quelques-uns.

Ainsi l'Afrique, nourrice des Apulée, des Tertullien, des St Augustin, donne de nouveaux fruits intellectuels, d'une saveur particulière, et c'est pour toutes les régions de France un excellent exemple d'organisation littéraire, qu'appuie une organisation universitaire solide. L'enseignement primaire, qui ne saurait avoir le caractère obligatoire qu'il revêt en France, est pourtant de plus en plus répandu ; l'enseignement secondaire est en pleine prospérité et l'Université d'Alger, pourvue de tous ses organes, représente avec honneur l'enseignement supérieur. Cependant que les trois Médersas d'Alger, de Constantine et de Tlemcen donnent aux Arabes un enseignement musulman et français tout à la fois. Ainsi se constitue une des régions intellectuelles de France, dont le développement est certainement le plus vivant et le plus original. Il est regrettable que notre pavillon d'Exposition ne le montre pas aussi largement qu'il l'eût fallu.

*
* *

C'est au reste le seul reproche que l'on peut risquer à l'encontre de cette Exposition charmante et instructive, où les plus arides renseignements ont été présentés avec élégance par les organisateurs, MM. Gérard et Zévaco. Un public d'exposition, il ne s'agit pas seulement de l'instruire, il faut l'amuser, ou plutôt on ne l'instruit qu'en l'amusant. C'est à quoi ont pensé les habiles metteurs en scène de cet agréable spectacle, secondés par un artiste ingénieux, M. Pinchon, qui a su faire tenir en de petits dioramas les immenses espaces des Hauts-Plateaux ou les farouches rochers d'El-Kantara.

Et quand on a parcouru d'un œil amusé toutes ces salles, on peut, en se retournant, au moment du départ, souscrire aux nobles phrases qui courent le long des murs :

« Cette Exposition témoigne du labeur commun et de l'association étroite des colons et des indigènes algériens. »

« Malgré la diversité des races qui l'habitent, l'Algérie devient chaque jour davantage une véritable province de France avec le même idéal et le même avenir que la Métropole. »

Oui, dans le soir de Provence, dont la lumière est pareille à celle d'Algérie, nous comprenons bien que c'est, au-delà des flots, une autre Provence qui nous attend, une *Provincia romana* elle aussi, romaine et française, comme la nôtre.

L'imagination française, si elle fait voile vers l'Algérie, trop souvent elle ne voit au bout de la traversée qu'une mosquée, des palmiers, le burnous blanc de quelque cavalier arabe. Ce schéma, qu'ont popularisé les affiches des gares, si l'on ne peut aller jusqu'en Algérie, c'est en ce pavillon tout au moins qu'il en faut apercevoir la fausseté.

Dans la réalité comme ici le décor arabe est à l'extérieur, mais c'est tout autre chose que nous montre l'intérieur de ce pavillon et de ce pays, qui, sept siècles avant l'invasion arabe, fut cultivé et civilisé par les Romains et que depuis quatre-vingt-dix ans nous avons transformé beaucoup plus que les Arabes ne l'ont fait en douze siècles.

C'est ici un des lieux du monde où la race française a montré le plus fermement ses qualités d'organisation, de prévoyance, d'humanité, de bonté. A cette œuvre magnifique toute la France a collaboré, mais plus particulièrement cette France du Midi — Provence, Corse, Gascogne et Languedoc — qui a envoyé en Algérie, — colons, soldats, officiers, médecins, administrateurs, — beaucoup de ses enfants, bien vite acclimatés dans une nature si semblable à celle de leur pays natal.

Ainsi ont-ils fait de l'Algérie une autre France du Midi, mais plus ardente et plus féconde encore, où s'élabore une race plus hardie et plus énergique, aux prises avec des difficultés plus grandes, dont elle triomphe chaque jour un peu mieux.

C'est pourquoi, malgré son allure mauresque, nous ne sommes pas étonnés de voir sous le ciel de Marseille ce pavillon de l'Algérie; entre l'Algérie et le reste de la France la Provence a mérité d'être le trait d'union naturel: c'est désormais son rôle lumineux dans le concert de la pensée française que d'être ainsi l'intermédiaire nécessaire entre la patrie et ses colonies. La Méditerranée ne sépare point, elle unit à jamais les deux provinces que Rome a léguées à la France, la Provence et l'Algérie.

Emile Ripert.

TOMMY-LA-CHANCE [1]

On s'accorda pour réserver un jour au baptême. Ce qu'ils entendaient par cette cérémonie, le lecteur, qui s'est déjà fait une idée de l'irrévérence sans bornes du « Roaring Camp », l'imaginera facilement. Le maître de cérémonies était un natif de Boston, loustic notoire, et cette occasion semblait promettre les plus grosses plaisanteries. Cet humoriste ingénieux avait mis deux jours à préparer une parodie burlesque de la cérémonie religieuse, — agrémentée d'allusions locales. Le chœur fut dûment entraîné et Sandy Tipton fut désigné comme parrain. Une fois le cortège arrivé au bocage avec musique et bannières, on déposa l'enfant devant un autel de dérision. Alors Stumpy en gravit les marches et fit face à la foule qui attendait.

« Ce n'est pas ma manière de gâter le plaisir, les amis », dit le petit homme, avec force, en dévisageant les spectateurs, « mais il m'apparaît nettement que ceci n'est pas jouer franc jeu. C'est miser assez bas sur ce bébé que de déchaîner sur lui une plaisanterie qu'il n'est pas capable de comprendre. Et s'il doit y avoir des parrains ici, je voudrais bien voir qui a de meilleurs droits que moi. » Un silence suivit les paroles de Stumpy. Et que cela soit dit à la gloire de tous les humoristes, le premier homme qui en reconnut le bien-fondé fut l'humoriste lui-même, ainsi privé de sa parodie. « Mais, ajouta Stumpy rapidement, profitant de son avantage, nous sommes ici pour un baptême, et nous l'aurons. Je vous proclame, vous, Thomas la Chance, conformément aux lois des Etats-Unis et de l'Etat de Californie, avec l'aide de Dieu. »

C'était la première fois que le nom de la Divinité était prononcé dans le camp autrement que d'une manière profane. La cérémonie du baptême fut peut-être même plus grotesque que l'humoriste l'avait conçue; mais, chose assez étrange, personne ne s'en aperçut et personne n'en rit.

« Tommy » fut baptisé aussi sérieusement qu'il l'eût été sous un toit chrétien, pleura et fut consolé à la mode orthodoxe.

Et c'est ainsi que le travail de régénération commença au « Roaring Camp ». De façon à peine perceptible, un changement s'opéra dans la communauté. La cabane assignée à « Tommy la Chance » ou « La Chance », comme on l'appelait plus fréquemment, fut la première à bénéficier de l'amélioration. Elle était tenue simplement propre après avoir été blanchie à la chaux. Elle fut ensuite parquetée, des tapis furent posés et on la tapissa. Le berceau en bois de rose — expédié par mule de quatre vingt milles du camp — par la manière dont Stumpy l'avait disposé avait certainement « éclipsé le reste de l'appartement ».

Alors il devint nécessaire de réhabiliter la cabane. Les hommes qui avaient l'habitude de flâner chez Stumpy pour voir « comment allait la Chance » semblaient apprécier le changement, et, dans son propre intérêt, l'établissement rival de « l'épicerie à Tuttle » se remua et importa un tapis et des glaces. Les reflets de ces dernières sur la physionomie du « Roaring Camp » tendirent à développer des habitudes plus strictes de propreté individuelle. A nouveau, Stumpy imposa une sorte de quarantaine à ceux qui aspiraient à l'honneur et au privilège de tenir dans leurs bras « la Chance ». Ce fut une mortification cruelle pour Kentuck qui, en raison de l'insouciance d'une riche nature et des habitudes de la vie de frontière, avait commencé à considérer tous ses vêtements comme un seconde peau, comparable à celle d'un serpent et ne se dépouillant que par usure. Ce fut pour lui une mortification cruelle d'être privé de cette faveur par certaines raisons de prudence.

Cependant l'influence subtile de l'innovation était telle que désormais il apparut régulièrement chaque après-midi vêtu d'une chemise propre, et le visage encore frais de ses ablutions.

Les lois de protection morale et sociale n'étaient également pas négligées. « Tommy », que l'on supposait sans cesse occupé à chercher le sommeil, ne devait pas être dérangé par le bruit. Les cris et les hurlements qui avaient valu au camp son nom malheureux n'étaient plus permis dans le rayon auditif de Stumpy. Les hommes causaient à voix basse ou fumaient avec la gravité des Indiens. Toute manifestation profane était tacitement abandonnée dans cette enceinte sacrée, et dans le camp toute expression populaire, telle que « Damnée soit la chance! » et « Maudite soit la chance! » fut abandonnée comme ayant une nouvelle acception personnelle.

La musique vocale ne fut pas interdite, car on lui attribuait un effet consolant, calmant,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 19 août 1922.

et une chanson, chantée par « Man-o'-war Jack », marin anglais des colonies australiennes de Sa Majesté, était très populaire comme berceuse. C'était un récit lugubre des exploits de l' « Aréthuse 74 » dans un ton mineur en sourdine et dont chaque vers se terminait sur une chute prolongée : « A booord de l'Aréthuse ». C'était un beau spectacle de voir Jack tenant dans ses bras « la Chance », qu'il balançait de droite à gauche, imitant le mouvement d'un bateau, et gémissant cette chansonnette navale. Grâce au balancement particulier de Jack ou peut-être à la longueur de son chant — il contenait quatre vingt-dix strophes et il le continuait avec une obstination consciencieuse jusqu'au triste dénouement — la berceuse produisait généralement l'effet souhaité. En de telles occasions, les hommes avaient l'habitude de s'allonger complètement sous les arbres, dans le doux crépuscule de l'été, fumant la pipe et buvant les accents mélodieux. Une idée vague que cela réalisait le bonheur champêtre envahissait le camp.

« C'est une de ces sortes de choses », dit le « cockney » Simmons, qui méditait appuyé sur son coude, « ...videmment ». Cela lui rappelait Greenwich.

Le plus souvent, pendant les longues journées d'été, la Chance était transporté au ravin, d'où étaient extraits les stocks d'or du « Roaring Camp ». Il restait là allongé sur une couverture qu'on étendait sur des branches de pin, tandis que les hommes travaillaient dans les fosses au-dessous. Plus tard, on fit un effort sérieux pour décorer ce berceau de fleurs et d'arbustes exhalant un doux parfum, et souvent quelqu'un apportait au bébé un bouquet de chèvrefeuille sauvage ou d'azalée ou des fleurs peintes de las Mariposas. Les hommes s'étaient soudain faits à l'idée que ces « vétilles », qu'ils avaient si longtemps foulées aux pieds avec insouciance, étaient belles et avaient un sens. Une parcelle de mica étincelant, un fragment de quartz diapré, un caillou brillant extrait du lit du cours d'eau, tout cela devenait beau à leurs yeux ainsi purifiés et fortifiés, et tout cela était invariablement déposé à côté de « la Chance ». Il était merveilleux de voir les si nombreux trésors que les bois et les flancs des collines abandonnaient et qui « feraient bien pour Tommy ». Entouré de joujoux tels que jamais enfant n'en eut avant lui, sauf aux pays des fées, Tommy — nous l'espérons — devait être content. Il semblait être parfaitement heureux malgré sa gravité précoce et cette lueur de pensée, dans ses yeux gris et ronds, qui parfois inquiétait Stumpy.

Il était toujours maniable et calme. On raconte qu'une fois, ayant rampé au-delà de son enclos — sorte de haie, faite de branches de pin marqueté, qui entourait son lit — il tomba sur la rive et resta cinq bonnes minutes, ses petites jambes saumonées en l'air, et la tête dans la terre molle. Conservant une gravité inébranlable, il se laissa dégager sans un murmure. J'hésite à rapporter les autres exemples si nombreux de sa sagacité, qui reposent malheureusement sur les témoignages d'amis prévenus en sa faveur. Certains n'allaient pas sans une teinte de superstition. « A l'instant même je viens de grimper sur la rive », dit un jour Kentuck, si nerveux qu'il en avait perdu le souffle, « et maudite soit ma peau s'il n'était pas en train de causer à un geai qui était assis sur sa poitrine. Ils étaient là, exactement aussi libres et camarades que tout ce que vous pouvez imaginer, bavardant, accolés comme deux cerises. »

Et tandis qu'il rampait sur les branches de pin où que, étendu paresseusement sur son dos, il contemplait les feuilles au-dessus de lui, pour lui les oiseaux chantaient, les écureuils bavardaient et les fleurs s'épanouissaient. La nature était sa nourrice et sa camarade de jeux. Pour lui, elle glissait entre les feuilles les traits dorés des rayons de soleil qui tombaient juste à portée de son étreinte ; elle lui envoyait des brises passagères, chargées du baume des baies et des gommes résineuses. Les grands arbres au bois rouge, tout engourdis, s'inclinaient familièrement devant lui pour qui les bourdons fredonnaient et les freux croassaient un accompagnement assoupissant.

Tel fut l'été doré du « Roaring Camp ». Il y eut des « périodes de flux » : « la Chance » était avec eux. Les réclamations avaient considérablement diminué. Le camp était jaloux de ses privilèges et se méfiait des étrangers. On ne donnait aucun encouragement à l'immigration et, pour resserrer encore leur isolement, ils revendiquèrent dûment le territoire situé de l'autre côté du mur montagneux qui entourait le camp. Et cela, joint à la réputation d'une habileté rare au revolver, maintint inviolée la réserve du « Roaring Camp ». L'homme-express, leur seul lien avec le monde extérieur, racontait parfois des histoires merveilleuses sur le camp. Il disait fréquemment : « Ils ont une rue là-bas, au « Roaring », qui recouvrirait n'importe quelle rue du « Red Dog ». Ils ont des vignes et des fleurs autour de leurs maisons, et ils se lavent deux fois par jour. Mais ils sont extrêmement

durs pour les étrangers, et adorent un bébé des Indes. »

Parallèlement à la prospérité du Camp surgit le désir d'une nouvelle amélioration. On proposa de bâtir un hôtel au printemps prochain et d'inviter une ou deux familles décentes pour l'amour de « la Chance », qui pourrait peut être apprécier une compagnie féminine. Le sacrifice que cette concession au sexe coûtait à ces hommes, qui étaient franchement sceptiques quant à sa vertu générale et à son utilité, ne peut être expliqué que par leur affection pour Tommy. Quelques-uns cependant résistèrent. Mais le projet ne pouvait être réalisé avant trois mois et la minorité céda humblement dans l'espoir que quelque chose pourrait arriver pour s'y opposer. Et c'est ce qui arriva.

L'hiver de 1851 ne sera pas oublié de longtemps, au pied des montagnes. Une neige épaisse tomba sur les Sierras et chaque petit cours d'eau de montagne devint une rivière, chaque rivière un lac. Les gorges et les fosses d'extraction se transformèrent en des torrents tumultueux qui descendaient des flancs des montagnes, déchirant au passage les arbres géants et éparpillant le long de la plaine des monceaux de débris. Le « Red Dog » avait été deux fois recouvert par l'eau et le « Roaring Camp » avait été averti.

« L'eau met de l'or dans les fosses », disait Stumpy. « Il a été ici une fois, il y sera encore ! » Et cette nuit-là, le North Fork franchit soudain ses rives et balaya la vallée triangulaire du « Roaring Camp ».

Dans la confusion créée par l'eau envahissante, les arbres qui se brisaient, les poutres qui craquaient, l'obscurité qui semblait couler avec l'eau et tacher d'encre la claire vallée, on ne put faire grand chose pour recueillir le camp éparpillé. Au point du jour, la cabane de Stumpy, là plus proche de la rivière, avait disparu. Plus haut, à l'extrémité des fosses, ils trouvèrent le corps de son malheureux propriétaire; mais la fierté, l'espoir, la joie, la chance du Roaring Camp avaient disparu. Ils revenaient, la tristesse au cœur, lorsqu'un cri de la rive les rappela.

C'était un bateau de secours du bas de la rivière. Ils avaient ramassé, disaient-ils, un homme et un bébé, presque épuisés, à environ deux milles plus bas. Quelqu'un les connaitrait-il et étaient-ils d'ici ?

Il leur suffit d'un coup d'œil pour apercevoir Kentuck qui gisait là, cruellement blessé et meurtri, mais qui tenait toujours dans ses bras la « Chance » du « Roaring Camp ». Comme ils se penchaient sur la paire étrangement assortie, ils virent que l'enfant était froid et son pouls inerte. « Il est mort », dit quelqu'un. Kentuck ouvrit ses yeux. « Mort? » répéta-t-il faiblement. — « Oui, mon homme, et vous êtes également en train de mourir. »

Un sourire éclaira les yeux de Kentuck expirant. « Mourir, répéta-t-il, c'est lui qui me prend avec lui ; dites aux camarades que j'ai « la Chance » avec moi maintenant. »

Et l'homme solide, s'accrochant au frêle bébé comme un noyé s'accroche, dit-on, à une paille, disparut dans la rivière obscure qui coule pour toujours vers la mer inconnue.

Bret Harte.

(Adapté de l'anglais par A. Hermisson [Laroche].)

LA RÉORGANISATION DE LA LECTURE PUBLIQUE EN FRANCE (1)

II

Dans la première partie de notre étude, nous avons indiqué sommairement et avec prudence, car nous n'avons jamais eu l'intention de porter le plus minime préjudice à l'enseignement de l'Ecole des Chartes, pas plus qu'il n'a jamais été dans notre pensée, en voulant poser le problème d'une réorganisation d'une partie d'un corps savant que nous honorons grandement, de dénigrer son institution, comme on nous en a fait injustement le reproche.

Nous avons tout simplement écrit notre étude en écrivain passionné pour l'œuvre d'enseignement public qu'est la lecture publique en France et aussi parce que, depuis environ trente ans, époque à laquelle, avec des étudiants de l'Université de Toulouse et avec nos propres ressources, nous fondâmes une bibliothèque publique pour les classes laborieuses, nous nous intéressons à toutes les questions de bibliothèques.

L'on est donc mal venu, de venir dire aujourd'hui — parce que, en dehors des questions de personnes, nous ne voulons nous intéresser qu'à l'œuvre de la réorganisation de la lecture publique et cela, dans l'intérêt de notre éducation nationale, comme aussi dans celui de notre in-

(1) Voir la Revue Bleue du 1er juillet 1922.

fluence artistique, littéraire et sociale à l'étranger — que nous portons un préjudice à notre pays.

Dans cette réorganisation de la lecture publique nous n'avons qu'une idée générale : substituer aux mœurs d'avant-guerre dans une œuvre de tout premier ordre, des mœurs nouvelles, mieux en harmonie avec les besoins intellectuels des classes du moment.

Nous n'acceptons donc pas les manières de voir et de penser rétrogrades qu'on nous a fait parvenir et, sachant nous élever au-dessus des conceptions étroites, et aussi, au-dessus des petitesses, nous allons continuer à travailler à la rénovation de la lecture publique en France, puisque, de la fréquentation mieux comprise et plus assidue des bibliothèques doit dépendre une évolution plus saine des collectivités.

Un jour, Guillaume Apollinaire écrivait au sujet de la Bibliothèque nationale dont il avait à se plaindre du fait d'une organisation ancienne « que ce vaste établissement était une Bastille... »

Nous qui voulons rester dans la forme courtoise, nous écrirons au sujet de l'Ecole des Chartes que cette institution a besoin de changer d'air et, pour ce faire, d'ouvrir largement des fenêtres nouvelles sur la vie qui palpite au dehors, au cœur de la cité du travail.

Léopold-Victor Delisle, décédé le 22 juillet 1910, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, créateur et directeur de la bibliothèque de l'Ecole des Chartes, et rénovateur du catalogue général des imprimés de la Bibliothèque nationale dont le commencement de l'impression eut lieu sous sa direction en 1897, M. Delisle, autrement dit celui des membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres « à qui le nombre et le mérite de ses travaux avaient valu en France et hors de France le plus de réputation et l'autorité la mieux établie... » (Voir notice sur la vie et les travaux de Léopold-Victor Delisle, lue dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 17 novembre 1911, par M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel) — écrivait un jour dans un rapport officiel, qu'il adressait à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à peu près textuellement ceci, car c'est de mémoire que nous empruntons cette citation : « ...Dans une démocratie moderne où tout le monde doit lire et où les pouvoirs publics doivent tout faire pour faciliter le goût de la lecture, il devrait y avoir deux catégories de bibliothèques :

1° Bibliothèques pour les savants;

2° Bibliothèques générales pour toutes les collectivités... »

M. Delisle, d'après encore la notice de M. Georges Perrot déjà citée « ...n'a pas été un historien, au sens propre du mot, mais on ne saurait nommer un érudit qui ait rendu plus de services à la science historique, qui ait été un meilleur auxiliaire et un plus actif pourvoyeur de l'histoire...»; il se rendait parfaitement compte que si, dans une démocratie intelligemment comprise, il fallait constamment réorganiser les services publics d'après l'évolution des sociétés de l'heure présente, parmi ces services publics, la bibliothèque ne devait pas être oubliée afin qu'elle puisse remplir sa haute et bienfaisante mission.

Et sachant, plus que quiconque, combien l'influence de la bibliothèque est grande sur les masses qui ont l'ardent et légitime désir de s'instruire, il envisageait deux catégories bien distinctes et bien définies de bibliothèques : bibliothèques savantes et bibliothèques de culture générale, par conséquent plus à la portée, plus accessibles aux classes laborieuses.

Hélas! le savant est mort en disant à son chevet ces simples paroles qui résument toute sa vie de grand laborieux : « Je n'ai jamais cherché que la vérité et le bon résultat des entreprises qui m'étaient confiées... » et son projet n'a jamais vu le jour ; car, si M. Delisle, avec sa haute compétence, fût un jour arrivé à faire créer ces deux catégories de bibliothèques, il aurait été sûrement amené, lui qui était une lumière de l'Ecole des Chartes, à moderniser une partie de l'enseignement donné à cette brillante école, en faisant créer un cours spécial de bibliothéconomie. Ce cours, légalement constitué, eût servi à former un corps de bibliothécaires capables dès leur entrée en fonction, — en dehors des recherches savantes et du travail de rédaction des catalogues — de se tenir au courant des principales œuvres nouvelles aux tendances diverses, non seulement au point de vue bibliographique, mais également au point de vue de la valeur littéraire, artistique et sociale, — et cela, dans l'unique but, après être arrivés à deviner le goût du public, de donner à ce public, avec un sens psychologique précis et un fin doigté, une orientation nouvelle dans la lecture, orientation devant heureusement le conduire vers une éducation morale.

Nous savons bien qu'en soutenant cette thèse,

nous allons à l'encontre de quelques esprits cultivés hostiles à cette conception largement démocratique du rôle du bibliothécaire; mais nous n'avons pas, puisque nous touchons à l'intérêt général, à nous arrêter à ces petites choses : le jour où cet enseignement nouveau sera rendu officiel, une véritable évolution fera sortir l'enseignement général de l'Ecole des Chartes de la torpeur dans laquelle il se trouve depuis la création de la dite école.

Sans aucun esprit de parti pris, c'est-à-dire sans aucune intention de froisser personne, mais cependant avec l'idée bien arrêtée de favoriser l'évolution dans l'œuvre des bibliothèques, nous sommes persuadé que, si l'on veut bien, avant tout autre programme de réorganisation de la lecture publique en France, commencer par créer un cours spécial pour la formation d'un corps de bibliothécaires dont la mission, dès leurs études terminées, sera d'orienter les lectrices et les lecteurs dans le choix de leurs lectures, un premier pas, mais un pas décisif sera fait dans le sens du progrès, et alors, la suite de la réorganisation de la lecture publique pourra être entreprise immédiatement avec fruit.

Nous n'avons pas la prétention — dans ce travail où nous comptons étudier par la suite, et tout particulièrement, un programme nouveau de réorganisation des bibliothèques municipales, — de vouloir indiquer à M. le Ministre de l'Instruction publique, qui est un ministre très compétent sur toutes les questions touchant l'enseignement national, comment il faut organiser cette première formation de bibliothécaires : il est entouré d'inspecteurs généraux et de professeurs à l'Ecole des Chartes qui font autorité en la matière et qui, mieux que nous — quoique nous ayons depuis longtemps un programme patiemment étudié — sauront lui indiquer les premiers pas à faire dans la voie de la réforme; mais ce que nous voulons demander avec insistance, car le péril guette notre enseignement national, puisque, pendant et depuis la fin de la grande tragédie notre niveau intellectuel est en décroissance, c'est que la réforme ne tarde pas trop à être mise en œuvre si nous ne voulons pas que notre culture générale ne reçoive avant peu un coup *grave,* pour ne pas écrire *mortel.*

Comme nous l'avons écrit dans la première partie de cette étude, le bibliothécaire professeur de livres ou professeur de lecture et non *bibliothécaire-bureaucrate,* parce qu'il s'intéressera au goût des lectrices et des lecteurs, ne verra pas, bien au contraire, diminuer son autorité; à notre avis, elle ne fera que grandir et alors, le public sera d'autant plus assidu et d'autant plus nombreux que, chaque fois qu'il ira consulter des livres à sa bibliothèque préférée, il sera certain de trouver en la personne du bibliothécaire, non seulement un esprit éclairé et bienveillant, mais aussi un guide, un conseiller, un ami et, souvent aussi, un apôtre.

Marcel CLAVIÉ.

L'AMÉRIQUE AVEC NOUS

I. LES ORGANISATIONS AMÉRICAINES PERMANENTES

Les Etats-Unis ont combattu avec nous dans la guerre : nous ne doutons pas qu'ils ne sortent un jour de leur politique actuelle d'isolement pour collaborer avec nous dans la paix. Quand ils étaient encore neutres, c'est par des œuvres d'assistance et de secours que les nombreux amis de la France et les adversaires de la neutralité s'attachaient à témoigner leurs sympathies, à entretenir nos espérances, et à maintenir ainsi le contact entre les pensées, entre les cœurs. Les circonstances présentes ne sont pas, à cet égard, sans analogie avec celles des trois premières années de guerre. Aujourd'hui, comme alors, il est rassurant de constater que le contact n'est pas perdu. Il existe en France d'une manière permanente et il y subsiste encore, d'autre part, pour un certain temps, bien des œuvres américaines qui rapprochent les deux pays et préparent, on peut l'espérer, une union plus étroite, une coopération plus étendue. Elles attestent en tout cas, qu'il reste beaucoup d'Américains attentifs à nos efforts et préoccupés de nous aider, persuadés aussi que l'œuvre de guerre n'est pas entièrement accomplie et que la France convalescente a besoin encore de tous ses amis.

Ces œuvres sont les meilleurs instruments et ceux qui s'y consacrent sont les meilleurs ouvriers de l'entente réciproque et de la pénétration mutuelle. Ils préviennent les malentendus, luttent contre l'indifférence de leurs compatriotes et entretiennent chez nous le sentiment que l'Amérique n'a pas oublié ses promesses, que les Américains n'ont pas oublié l'engagement renouvelé en toute occasion durant dix-neuf mois, avec tant d'énergie et d'éloquence : « Nous serons avec vous dans la paix comme nous sommes avec vous dans la guerre ».

*
* *

Il convient de ne pas se borner à relever ici les œuvres américaines créées spécialement à notre intention. Celles qui ont leur objet propre peuvent agir déjà de la manière la plus efficace par leur seule présence parmi nous, dès qu'elles veulent bien mettre la force, l'esprit et les ressources de leur organisation au service de l'entente mutuelle et de l'amitié commune. C'est ce qu'a si bien compris, notamment, la Chambre de Commerce américaine de Paris.

Avec une conception élevée de son rôle, elle ne perd jamais de vue que le meilleur moyen de favoriser les intérêts américains en France est non seulement de développer le commerce entre les Etats-Unis et la France, d'encourager et de faciliter les transactions d'affaires, mais encore d'entretenir la confiance et l'amitié entre les deux pays. Elle a su donner à son banquet annuel du 4 juillet le caractère d'une grande manifestation franco-américaine à laquelle le discours de son éminent président actuel assure, depuis plusieurs années, un éclat particulier et une haute portée.

M. Walter V. R. Berry est né à Paris; il y est revenu après avoir fait ses études littéraires à l'Université Harvard et son droit à Columbia, après avoir acquis une expérience de juriste dans les fonctions de *Counsellor at law* à Washington et de juge au tribunal international du Caire. Il est pour nous le plus loyal et le plus chaleureux des amis, le plus clairvoyant aussi; et il ne saurait y avoir de meilleur conseiller pour tous les Français qui ont quelque responsabilité dans le maintien et le développement de la sympathie entre les Etats-Unis et la France.

On sait quelle part revient aux Etats-Unis dans la création et quelle influence prépondérante ils gardent dans la direction de la Chambre internationale de Commerce. Elle est née d'une initiative franco-américaine, et l'un des trois directeur est américain. C'est une application du principe de la Société des Nations aux relations commerciales. Elle fédère les principales forces économiques des pays adhérents, unies dans chaque pays par une organisation nationale, s'efforce de les mettre d'accord sur toutes les questions internationales qui affectent le commerce et l'industrie, d'encourager le progrès et de favoriser la paix ainsi que les relations cordiales chez tous les peuples, en utilisant à cette fin la coopération des hommes d'affaires et des organisations qu'ils ont créées pour le développement du commerce et de l'industrie (1).

L'Union des Universités américaines, *American university Union in Europe*, a son siège central et son directeur général en France. Si son dessein initial fut d'abord de veiller au bien-être des jeunes universitaires qui avaient traversé l'Océan pour combattre parmi nous; si bientôt, après la paix, elle conçut son rôle comme celui d'une agence permanente pour ceux qui viennent étudier en Europe, elle non plus n'a pas manqué d'en élargir la signification et la portée : le bureau de Paris, actuellement dirigé par M. Paul Van Dyke, de l'Université de Princeton, frère du Dr Henry Van Dyke, l'écrivain distingué, ancien professeur d'échange à la Sorbonne, ancien ministre des Etats-Unis à La Haye, bien connu et cordialement aimé chez nous, s'efforce avec le zèle le plus amical de développer les relations intellectuelles entre les Etats-Unis et la France, de multiplier les liens auxquels l'éducation donne tant de force (2).

De même l'*American Legion*, cette vaste et puissante association de tous les Américains mobilisés pendant la grande guerre, a établi à Paris son poste n° 1. Le commandant est M. Henry Herman Harjes, bien connu lui aussi à Paris, où il est né, où il a été élevé, où il dirige la succursale de la Banque Morgan dont il est un des principaux associés. Président du comité central des secours américains (*American Relief Clearing House*) de 1914 à 1917, il représenta la Croix-Rouge américaine à Paris avant l'intervention des Etats-Unis. Puis il prit du service comme commandant d'infanterie, fut nommé lieutenant-colonel et chargé de diriger le service de liaison du corps expéditionnaire américain. Nous n'avons pas à exposer ici le programme américain de la Légion; mais comment ne pas signaler l'esprit dans lequel les membres du poste de Paris comprennent leur rôle? Ce poste leur apparaît comme impliquant certains devoirs et certaines obligations qui, en un sens, en font le

(1) Des hommes d'affaires de New York établissent actuellement une organisation internationale à leur usage, avec un comité exécutif à New-York et des branches dans les principales villes d'Europe. Chaque centre comprend à la fois un bureau d'informations commerciales et financières et un club, sous la désignation commune d'*Old Colony Club*.

(2) Sous le nom très impropprement choisi de « Collège des Etats-Unis d'Amérique », un comité, qui s'était constitué d'abord pour offrir ses services à des étudiants américains, les étend aujourd'hui à des étudiants d'autres nationalités. Une œuvre de ce genre peut leur être très utile, si elle sait distinguer son action, toute privée et officieuse, de celle des organisations régulièrement établies pour représenter les universités étrangères auprès de leurs étudiants en France et auprès des universités françaises dont ils suivent les cours.

plus important de la Légion. Il veut se tenir toujours à la tête de pont de l'Europe, pour défendre les traditions du vieux corps expéditionnaire américain; il veut aider à maintenir les hautes idées et l'idéal même pour lesquels les camarades sont morts, et par-dessus tout il veut fortifier et resserrer les liens d'amitié qui unissent les deux Républiques. On a vu cet esprit se manifester dans les trois résolutions importantes prises par le poste de Paris : en premier lieu, ses membres ont désapprouvé à l'unanimité le projet de ramener en Amérique les restes de leurs camarades inhumés en France; en second lieu ils ont été unanimes à approuver le principe d'une préparation militaire pour tous aux Etats Unis; enfin, ils ont institué un prix de mille francs attribué, par concours, entre les élèves des lycées de garçons et de filles, à la meilleure composition sur un sujet qui se rapporte à l'amitié franco-américaine.

Un groupe d'Américaines, désireuses de coopérer avec la légion du poste de Paris, s'est constitué en corps auxiliaire féminin, *Women's Auxiliary of the American Legion*.

La Bibliothèque américaine de Paris, dirigée aujourd'hui par M. W. Dawson Johnston, fut d'abord une œuvre de guerre exclusivement américaine. Ouverte en août 1918 par *American Library association*, elle se rattachait à l'œuvre que cette Association avait entreprise en faveur du Corps Expéditionnaire.

Depuis le printemps de 1920, il s'est constitué une organisation où s'unissent Américains, Anglais et Français pour maintenir la Bibliothèque à l'état permanent. Un régime aussi libéral que pratique met à la disposition des lecteurs environ 25.000 volumes bien choisis et une centaine de périodiques. N'est-ce pas encore un moyen de travailler au développement de l'entente mutuelle et de la bonne volonté réciproque entre la France et l'Amérique, en donnant à tous les Français qui lisent l'anglais, à tous ceux qui veulent étudier les choses américaines, les plus grandes facilités d'enquête et de documentation? Il y a même, selon la charmante habitude des Etats-Unis, une salle spéciale pour les enfants avec livres et périodiques à leur usage.

Ces services directs et immédiats ne sont peut-être pas les seuls que soit appelée à nous rendre la bibliothèque américaine. L'association de laquelle elle dépend voudrait en faire un exemple et, de ce centre installé comme son quartier général en Europe, exercer une influence sur le développement des bibliothèques dans notre pays et au dehors. Ce programme est en voie de réalisation, grâce au concours de l'œuvre des bibliothèques pour les régions dévastées, que dirige avec tant de zèle et d'habileté Miss Jessie Carson et dont nous parlerons plus loin.

Le *French-American Welfare Center*, fondé et contrôlé par le *National Catholic War Council of U. S. A.*, participe à la fois du club, du bureau d'information et du bureau d'accueil. Il s'occupe tout particulièrement des jeunes Américaines de passage ou en séjour temporaire à Paris; il les renseigne sur toutes les ressources qui sont offertes aux étudiants. Des conférences sont faites, une fois par semaine, sur des sujets français (littérature, politique, musique, etc.). L'élégante maison de l'avenue de Wagram est un des lieux les plus charmants où puissent se rencontrer Français et Américains, pour le plus grand plaisir et le plus grand profit des uns et des autres.

Le Club des Américaines, *American Women's Club*, sert de centre à d'autres groupements féminins, comme le *Tuesday Evening Club* qui rapproche un certain nombre de femmes s'intéressant au mouvement social et politique et se réunissant chaque semaine pour étudier les questions du jour dans des discussions conduites par des économistes ou sociologues bien connus, Français et Américains.

Par des organisations de ce genre, le contact s'établit et se multiplie entre les élites dirigeantes des deux peuples, l'opinion se forme et s'éclaire dans l'un et l'autre pays, les malentendus se dissipent, les amitiés se nouent en même temps que les esprits se rapprochent... Mais c'est à une autre catégorie d'œuvres, aux œuvres de secours, que revient surtout le privilège de rapprocher les cœurs, et l'action de l'Amérique dans ce domaine ne sera jamais assez connue.

***

Elle s'est manifestée d'abord, comme il était naturel, par des œuvres américaines destinées aux Américains, mais qui ne pouvaient, à l'heure de la grande épreuve, exclure de leurs bienfaits ceux au milieu desquels les Américains combattaient dans la plus étroite, la plus ardente fraternité des âmes et des cœurs. C'est ainsi que nous avons vu les grandes organisations de secours étendre leur sollicitude aux armées alliées ainsi qu'aux populations éprouvées, dont le courage excitait d'ailleurs l'enthousiasme de nos amis des Etats-Unis, autant que leurs malheurs éveillaient la pitié.

La Croix-Rouge américaine a établi à Paris le siège de sa Commission pour l'Europe, et c'est de son quartier général de Paris qu'elle n'a

cessé de diriger l'exécution du vaste programme de secours qui intéresse dix-sept pays. Son œuvre s'exerce surtout par l'intermédiaire d'un mécanisme de sociétés ou groupements locaux dont elle organise et soutient l'activité.

En France, depuis l'armistice, quatre mille villes et villages des régions dévastées ont été assistés par l'organisation. Aussitôt que les territoires envahis furent libérés en 1918, la Croix-Rouge américaine entreprit l'œuvre de reconstruction sociale parmi les réfugiés qui rentraient dans leurs pays en ruines du Nord et de l'Est. Des dépôts d'approvisionnement furent rapidement établis à Verdun, Mézières, Châlons, Reims, Laon, Amiens, avec des succursales dans les centres moins importants de population. Des marchandises, représentant une valeur de dix millions de dollars, furent prélevées en faveur de la Croix-Rouge sur les stocks de l'armée américaine et distribuées par l'entremise de ces dépôts. Des centaines de tonnes d'articles de première nécessité, directement expédiées d'Amérique, ont été données aux réfugiés. Les dépenses pour les secours en France en 1918 se sont élevées à un total de 86.877.000 francs. Durant l'année 1919 un crédit de 170.000.000 de francs a été employé pour faire face aux exigences de la situation.

Plus d'un millier de baraquements en bois et acier ont été élevés par la Croix-Rouge américaine dans les villes et les villages de la zone de guerre et ont été utilisés en vue du bien commun.

Un trait remarquable de l'œuvre dans les régions dévastées a été l'établissement de centaines de magasins coopératifs où la nourriture, les vêtements et autres objets de première nécessité sont mis à la disposition des habitants à très bas prix. Les fonds qui provenaient de la vente des stocks primitifs ont été employés par les comités à renouveler leurs approvisionnements, dont la vente à son tour permettait l'acquisition de nouveaux stocks. Ainsi la création d'un fonds de roulement assurait aux habitants sans ressources des articles indispensables à des prix aussi réduits que possible.

La Croix-Rouge américaine s'est aussi occupée des enfants, ou plutôt elle a voulu que les enfants des Etats-Unis s'occupent des enfants d'Europe éprouvés par la guerre, et en particulier des enfants de France. C'est l'objet d'une section spéciale ou branche appelée la *Junior Rer Cross of America*. Des centaines d'enfants, dont la santé avait souffert des fatigues et des privations, ont été envoyés dans des camps établis à l'intérieur et sur les côtes pour y être soignés et mis au repos. Des terrains de jeu et des « Kindergarten » ont été créés dans la même intention. Enfin, en dehors de cette œuvre directe de secours, la *Junior Red Cross* s'attache surtout à ramener les enfants à l'école, à leur fournir des facilités d'éducation et à créer un lien de sympathie et d'amitié entre les jeunes générations des deux pays.

Le Comité international des Associations chrétiennes de jeunes gens (Y. M. C. A.) de l'Amérique du Nord a laissé un bureau européen à Paris, en vue de fournir l'assistance nécessaire pour alléger les souffrances qui dérivent de la guerre. Il fournit notamment des baraquements qui servent de centres sociaux où l'on organise des divertissements, des séances de cinéma et des représentations d'amateurs, des concerts, des cours d'éducation physique, des bibliothèques, la lecture des périodiques, des cours d'enseignement élémentaire, technique et commercial, de langues modernes, d'hygiène, de secours d'urgence, etc. Le Comité continue en somme aujourd'hui, en Europe, l'œuvre accomplie pendant la guerre dans les 1.610 centres organisés dans l'armée française. L'Y. M. C. A. s'occupait alors des soldats ou ouvriers militarisés de trente-six nationalités : Russes, Portugais, Italiens, Polonais, Tchéco-Slovaques, Indo-Chinois, Hindous, Malgaches, Chinois, Soudanais, Marocains, Sénégalais, etc.... et on y parlait à chacun sa propre langue.

En France l'Y. M. C. A., après avoir prêté l'aide la plus généreuse à l'œuvre des « Foyers du Soldat », lui a permis de se transformer en une organisation permanente, la « Société des Foyers de l'Union franco-américaine » : Foyers du soldat, Foyers du marin, Foyers des civils, ceux-ci principalement dans les villes dévastées du Nord. La Société des Foyers de l'U. F. A. a été aidée financièrement durant sa période d'organisation et jusqu'au début de 1922 par l'Y. M. C. A., et 35 secrétaires américains expérimentés ont prêté leur concours comme conseillers. L'association continue en outre de prêter ses services aux ouvriers chinois, polonais et russes en France. On a suivi un programme d'éducation qui a eu pour résultat, dans quelques camps, la disparition presque complète des illettrés. Un résultat analogue a été obtenu parmi les soldats russes qui étaient restés en France après l'armistice (1).

1) Nous ne parlons pas ici de l'œuvre du Comité en Pologne, en Tchéco-Slovaquie, Roumanie, Turquie, Grèce, Italie, Esthonie, etc.

La Société des Foyers de l'Union Franco-Américaine organise aussi tout un service éducatif et un programme d'éducation physique, des colonies et camps de vacances, etc... Le nombre des foyers a été en moyenne de 145 au cours de l'exercice 1920-1921, les dépenses ordinaires ont atteint près de 7 millions de francs, les dépenses extraordinaires (acquisitions d'immeubles ou de terrains, agrandissement des foyers, frais d'aménagement, etc.) près de 2 millions.

Il serait déplorable que cette œuvre si utile et de si grande portée sociale ne fût pas soutenue désormais par les Français eux-mêmes et mise en mesure non seulement de se maintenir, mais encore de se développer.

L'Association des jeunes femmes chrétiennes (Y. W. C. A.) est venue en France pour aider les femmes françaises employées dans les usines de munitions ou d'autres services de guerre, et aussi pour aider les milliers de jeunes Américaines qui nous avaient apporté leur concours. Nous ne nous arrêterons pas à cette seconde partie d'une tâche qui fut surtout accomplie par la création des maisons d'accueil (*Hostess Houses*), Foyers français, Clubs, dont le principal fut l'*American Women's Club* créé à Paris en octobre 1919 pour rendre avant tout service aux femmes américaines qui venaient visiter les cimetières de Champagne, du Bois-Belleau, de Bony et de la Fère-en-Tardenois où reposent leurs maris, leurs frères ou leurs fils. Nous voudrions rappeler surtout l'œuvre de l'Y. W. C. A. pour les femmes françaises.

En août 1917, l'Association ouvrait le premier Foyer des Alliés à Feysin, un triste petit faubourg industriel des environs de Lyon. Bientôt il fut suivi d'un autre, plus important, pour les femmes qui travaillaient à l'éclairage électrique de Lyon. Destinés primitivement à répondre aux besoins de récréation des ouvrières travaillant dans les usines de munitions, les Foyers, en se développant, ont étendu leurs services à beaucoup d'autres femmes, employées dans d'autres industries et aussi à des femmes sans profession, qui venaient soit offrir leur concours volontaire, soit chercher pour elles-mêmes le bénéfice des cours et des divertissements. Le plus grand nombre de ces Foyers ont continué à se développer. D'autres ont été établis dans les régions dévastées et les régions libérées, où les jeunes filles qui rentrent chez elles parmi les ruines peuvent trouver aide et encouragement dans leur rude tâche de reconstruction : ces centres furent créés indépendamment de toute organisation existante en France et il fallait trouver un groupe de Françaises aptes et disposées à en prendre la direction. Au début de 1921, le Comité des Foyers-Cantines, après avoir travaillé toute l'année précédente avec l'Y. W. C. A., se trouva en mesure de prendre à son compte les Foyers établis dans les neuf villes d'Armentières, Bourges, Lyon, Mulhouse, Paris, Reims, Roanne, Saint-Etienne et Tours. Tous les efforts ont tendu à remplacer les secrétaires américaines par des Françaises: et, à cet effet, un certain nombre d'entre elles sont préparées en Amérique et en France à cette forme d'action sociale.

Deux traits remarquables caractérisent l'activité de guerre de l'Y. W. C. A. Le premier se marque dans le choix du personnel, qui n'est nullement limité aux membres de l'Association. Il a été fait appel à toute femme qui paraissait en mesure de rendre des services. L'uniforme bien connu a été porté par des femmes d'une réputation nationale qui venaient, pour une durée plus ou moins longue, travailler chez nous ou étudier la situation et préparer des rapports. Le second trait est l'esprit de coopération qui a présidé à tous les efforts. Partout où il y avait déjà une organisation française ou américaine, en exercice ou à pied d'œuvre, on a cherché à s'appuyer sur elle ou à agir par son intermédiaire, en lui fournissant une aide financière et quelquefois des collaboratrices américaines. C'est ainsi que les « Amies de la jeune fille » ont pu développer leur action et ouvrir des centres récréatifs à Paris, Lyon, La Rochelle, Montpellier et Marseille. De même l'Union chrétienne des jeunes filles a été aidée à Paris, Bordeaux, Nîmes et Strasbourg, où des hôtels et des cercles ont été établis par les membres de l'Association américaine; elle a pu grâce à ce même concours créer « Notre Foyer », 9, rue Daunou, qui compte plus de 2.000 membres, loge 40 jeunes filles et sert des repas à plus d'un millier de femmes par jour. Des maisons d'étudiantes ont été ouvertes, avec le concours de la Fédération chrétienne des étudiantes, dans cinq villes d'Université : Paris, Lille, Bordeaux, Grenoble et Montpellier. Enfin trois camps de récréations pour les vacances d'été ont fonctionné pendant deux ans, l'un à Quiberon, l'autre à Grenoble, le troisième, « L'Oiseau Bleu », près de Paris. Dans ces trois camps, plus d'un millier d'ouvrières ont passé leurs vacances chaque été avec un minimum de dépense.

Firmin Roz.

(*A suivre.*)

L'HEUREUSE SOUFFRANCE

(Poème)

Il faut malgré les deuils, la mort, aimer la vie,
Quand on a tout perdu, l'on peut tout retrouver.
Le couchant chaque jour d'une aurore est suivie.
Dans les cieux les plus noirs on voit l'aube lever.

Il faut toujours monter, même la pente rude.
Chaque tournant révèle un nouvel horizon.
Tout fardeau devient plus léger par l'habitude.
La fleur se mue en fruit au pas lent des saisons.

L'avenir a toujours pour nous de belles fêtes.
La rose est une épine avant d'être une fleur.
Quelque chose est resté vainqueur dans nos défaites.
On voit l'âme briller dans le prisme des pleurs.

Peut-être de ton mal un autre attend la joie,
Car les ténèbres font plus fraîche l'eau du puits.
Lorsque sous le malheur ta volonté se ploie,
Plus malheureux que toi compte sur ton appui.

Le phare doit briller même quand la nef sombre.
Pour oublier la tombe arrange le berceau.
Quand l'arbre perd ses fruits, il te reste son ombre
Et le bois chante encor lorsque s'est tu l'oiseau.

Un avenir meilleur germe dans ta souffrance,
Plus le soc fut profond, plus dru monte le blé.
Au seuil de tout regret fleurit une espérance.
Le ciel se mire encore en un etang troublé !

Qu'importe la lourdeur de la tâche présente!
Car le bonheur n'est pas le but que l'on atteint,
Mais ce que l'on attend, ou mieux ce que l'on tente :
C'est au sillon béant le bel épi lointain.

C'est la grappe qui croît pour tes fils dans ta vigne,
Ton geste commencé que d'autres finiront,
C'est le nom que ta mort va transmettre plus digne,
Et ta gloire au besoin couronnant d'autres fronts.

Qu'elle est belle, au-dessus du vieux toit, la fumée
Qu'aperçoit au sommet du coteau l'exilé,
Et qu'il est doux l'aveu des lèvres de l'aimée
Que ton cœur entendit avant qu'elle eût parlé!

Charles DORNIER.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

POURRA-T-ON MAINTENIR L'ENTENTE ?

Si la politique était un jeu de formules rationnelles, si elle se faisait avec des éléments algébriques, des facteurs insensibles, et non avec des hommes, si elle pouvait réllement se traiter à la façon d'une affaire comme le pensent les gens d'affaires qui jouent un rôle de plus en plus considérable, l'échec de la Conférence de Londres serait proprement incompréhensible. Mais il n'en a jamais été ainsi; et à présent, plus que jamais, il faut tenir compte du sentiment, du point de vue psychologique et de ces intérêts obscurs qu'il est presquement impossible de formuler; les peuples sont trop directement mêlés aux affaires pour que celles-ci puissent être conduites avec la froideur rationnelle que voudraient y mettre les purs esprits politiques.

En général, lorsqu'un échec diplomatique aussi décisif que celui de la Conférence de Londres se produit, cela tient à une divergence fondamentale des intérêts en présence. Si l'on examine les questions en elles-mêmes, ce n'était pas du tout le cas. La France et l'Angleterre n'étaient pas d'accord sur les méthodes à suivre pour obtenir de l'Allemagne la réparation des dommages qu'elle a causés, mais elles voulaient toutes les deux les obtenir. Si l'on va au fond des choses, leurs points de vue sont donc semblables et leurs intérêts identiques. M. Lloyd George au début de la Conférence l'avait proclamé sous cette forme à la fois familière et éclatante qu'il affectionne, et M. Poincaré s'était déclaré d'accord avec lui. Tous deux reconnaissaient que ce n'est que par une action commune que les Alliés obtiendront de l'Allemagne le maximum des indemnités qui leur sont dues. C'était donc uniquement sur la question de méthode qu'ils différaient d'avis. On connaît les deux thèses en présence. Essentiellement, elles ne s'opposent que par suite d'une appréciation différente de la capacité de paiement de l'Allemagne, de sa bonne volonté et de la stabilité de son gouvernement : « Il faut ménager cette malade, dit M. Lloyd George; il faut soutenir ce gouvernement de bon vouloir ; ne poussez pas à bout ce grand pays de 60 millions d'hommes, sans quoi vous le livrerez au bolchevisme ou à la réaction monarchiste. » Le gouvernement français oppose à cette thèse les faits les plus probants : la prospérité de l'industrie germanique, les dépenses somptuaires d'un gouver-

nement qui semble décidé à obérer son budget, les manifestations les plus caractéristiques d'une volonté de guerre et de revanche que ce prétendu gouvernement du bon vouloir ne fait rien pour empêcher. Mais quand il s'agit de questions aussi délicates et aussi compliquées, les faits d'apparence les plus évidents sont toujours controversables. M. Lloyd George, quand il s'agit de la thèse française, n'admet ni les statistiques, ni les observations directes.

C'est pourquoi, si, au début de la Conférence, on avait pu dire sans trop de paradoxe que jamais discussion diplomatique n'avait plus de chance d'aboutir, puisque le but et les intérêts réels des partis en présence étaient identiques, elle a échoué si complètement, que le jour où elle a pris fin tous les palliatifs inventés par les journaux officieux n'ont pas empêché l'opinion des deux pays de conclure à la prompte rupture d'une Entente, qui avait été scellée par le sang répandu en commun.

*
* *

Quand on examine les causes de ce funeste échec, on peut être tenté de l'expliquer par le caractère limité et restreint des négociations. « Ce qui a manqué, dit un éminent publiciste anglais, c'est ce que l'on pourrait appeler la matière échange. Les négociateurs se sont trouvés sur un terrain trop étroit, ils n'ont pas eu leurs coudées franches. La question des dettes interalliées n'a pas pu être abordée comme on l'espérait, à cause de la note Balfour, qui a coupé court à l'exposé de ce plan français que l'on ne cessait de réclamer à M. Poincaré. »

Dès les premières prises de contact, en effet, notre président du Conseil, n'a considéré que les garanties nécessaires à l'octroi d'un moratoire, et M. Lloyd George s'est refusé à élargir la discussion. Ceux qui défendent sa politique et qui veulent croire à sa bonne foi assurent qu'il pensait que le débat concentré sur une seule question serait plus fructueux. Comme c'était à prévoir, c'est le contraire qui s'est produit parce que le problème des dettes ne peut-être considéré que dans son ensemble.

Mais même sur ce terrain trop limité, il eût peut-être été possible de s'entendre, si des éléments mystérieux et peut-être uniquement personnels n'étaient venus accentuer, au dernier moment, les résistances.

De part et d'autre on avait fait des concessions. Au début, les Anglais voulaient accorder un moratoire de courte durée sans condition ; on connaît les sept garanties que réclamait la France et dont l'examen fut soumis aux experts. La position des deux partenaires était donc diamétralement opposée. Cependant, à la fin de la première semaine, on était à peu près d'accord sauf sur deux points : les articles 7 et 8 des contre-propositions anglaises concernant les forêts domaniales et les mines fiscales. M. Lloyd George avait accepté la perception des droits sur les douanes et la taxe de 25 % sur les exportations, mises à la disposition de la Commission des Réparations. Il avait accepté également le contrôle de la Reichsbank. M. Poincaré de son côté, poussant à l'extrême limite son désir de conciliation, avait renoncé au cordon douanier à établir entre l'Allemagne occupée et l'autre, ainsi qu'à la saisie éventuelle de certaines industries allemandes. La question des mines et des forêts restait donc seule en litige. Certes, ce résultat n'avait pas été obtenu sans peine; il avait fallu pour y arriver la patience inlassable et le zèle conciliateur de MM. Theunis et Jaspar, les délégués belges, d'autant plus désireux de ménager un terrain d'entente que toute leur politique est basée sur le bon accord de la France et de l'Angleterre et qu'ils considèrent qu'en cas de rupture la situation de la Belgique serait particulièrement délicate. Mais enfin, l'accord était fait et, ceux qui considèrent le problème au point de vue affaire ne peuvent pas encore s'expliquer comment la rupture a pu se produire sur des questions de subtilité juridique et d'interprétation de texte. C'est le plus sincèrement du monde que M. Theunis, dont la formation est celle d'un homme d'affaires, a pu dire qu'il ne lui paraissait pas possible que pour un aussi mince objet, l'entente indispensable des deux grands peuples, sur lesquels on avait compté pour remettre l'Europe en ordre, fût rompue.

La vérité, c'est que ces interprétations de texte, ces subtilités juridiques n'ont été que le masque d'une divergence infiniment plus profonde. Ce que les négociateurs français ont senti, et ce que l'opinion française sent aussi bien qu'eux, *c'est qu'ils se trouvaient devant un mur de mauvaise volonté. C'est que M. Lloyd George était décidé à rompre ou à obliger la France à céder, et que toute son attitude n'a eu d'autre but que d'essayer de mettre de notre côté la responsabilité apparente de la rupture.*

*
* *

Au moment de l'armistice, la France, son

gouvernement et l'immense majorité de ses citoyens avaient sur la politique anglaise les illusions les plus touchantes. Le souvenir d'une fraternité d'armes qui avait été très étroite et très loyale de part et d'autre, une vision simple et même un peu simpliste de l'avenir politique de l'Europe, leur avaient fait croire que l'entente franco-anglaise, pierre angulaire de tout l'ordre nouveau, serait extrêmement durable, sinon éternelle : les deux grands peuples qui avaient défendu la liberté du monde n'étaient-ils pas faits pour l'ordonner, selon les principes démocratiques et libéraux dont ils avaient été les défenseurs? L'Angleterre semblait d'ailleurs avoir à l'égard de l'Allemagne vaincue les mêmes sentiments que la France; peut-être montrait-elle plus de constance dans la rancune : M. Lloyd George n'avait-il pas fait ses élections sur cette plateforme : « le Kaiser sera châtié, l'Allemagne paiera jusqu'au dernier schilling »? Et ces illusions françaises n'étaient pas entièrement injustifiées, car il y avait et, je crois qu'il y a encore, beaucoup d'Anglais qui sont dans ces sentiments, tel feu le maréchal Wilson, lord Edward Grey, et lord Northcliff qui vient de mourir. Mais dans tous les pays et peut-être, en Angleterre plus encore que dans d'autres pays, le pouvoir a, pour fabriquer l'opinion, des moyens puissants. Toujours est-il que, peu à peu, tandis que la France se confiait aux promesses qui avaient été faites et aux sentiments dont elle se croyait sûre, une nouvelle politique anglaise se dessinait et se manifestait partout où les intérêts des deux peuples se rencontrent.

Une politique nouvelle; non pas; plus exactement une très ancienne politique anglaise, la politique des traditions impérialistes et mercantiles. La politique de Pitt et de lord Beaconsfield; la politique maritime et insulaire. On reproche volontiers à la France de se laisser gouverner en politique extérieure par les traditions de la monarchie : les frontières naturelles ; le Rhin ; le morcellement de l'Allemagne. Mais on ne voit que trop clairement aujourd'hui que les traditionalistes étroits et butés ne sont pas de ce côté-ci de la Manche. Ce qui apparaît clairement, c'est que dès le moment où la victoire fut acquise, l'instinct de l'Angleterre la ramena, pour ainsi dire, automatiquement aux idées qui inspirent sa conduite envers le continent depuis le règne de Guillaume III. Elle s'est jetée dans la mêlée en 1914 parce qu'il ne fallait pas que l'Allemagne devînt prépondérante, parce qu'il ne fallait pas surtout qu'une puissance maritime fût maîtresse d'Anvers, des bouches de l'Escaut et des ports de la Manche. Mais dès qu'il fut bien certain que jamais ce grand rêve des Hohenzollern ne se réaliserait, elle fut reprise de son ancienne méfiance à l'égard de la France et de sa vieille et sourde animosité envers sa rivale séculaire.

Or, si l'on examine les problèmes actuels, dans leur réalité nouvelle, si l'on considère les énormes changements qui se sont produits dans le monde depuis vingt-cinq ans, changements peut-être plus considérables au regard de l'histoire que ceux qui se sont opérés de la fin du XVIIIe siècle à la première moitié du XIXe, on constatera que cette réaction instinctive de l'Angleterre est ce qu'il y a au monde de plus irrationnel. Etant donnés sa faible natalité, son organisation politique, son état de civilisation, la France ne peut plus être une puissance impérialiste. Elle est achevée depuis longtemps (M. de Vergennes disait déjà qu'elle était achevée); elle occupe dans le monde le rang auquel elle a droit et qu'elle désire ; par la force des choses elle est conservatrice en politique étrangère. Dans tous les cas, sur aucun point du globe, elle ne songe à entrer en lutte avec l'Angleterre. L'Allemagne, au contraire, a beau être vaincue, elle reste une puissance redoutable dans l'avenir, avec sa forte population, son unité politique et raciale que l'on n'a pas essayé de briser. Sous peine de périr, comme tous les peuples qui s'abandonnent, elle doit maintenir l'idée de revanche aussi bien dans le domaine colonial qu'en Europe. Elle demeure donc un facteur politique redoutable, aussi bien pour l'Angleterre que pour la France. C'est ce que M. Lloyd George et les hommes à courte vue qui l'entourent se refusent à discerner. Peut-être y verraient-ils plus clair, peut-être n'auraient-ils pas su éveiller ces obscures réactions instinctives et traditionnelles si la germanophilie que ces réactions favorisent ne s'était trouvée d'accord avec l'humanitarisme d'affaire dont le parti de M. Lloyd George a toujours fait le fond de sa doctrine. L'idéologie radicale et travailliste, les intérêts de la haute finance internationale n'ont trouvé que des avantages à réveiller l'instinct égoïste de l'Angleterre traditionnelle.

*
* *

Toujours est-il que, sur quelques points du globe que la France rencontre des agents anglais, elle les trouve toujours là, à point nommé, pour contrecarrer ses intérêts, sa politique ou

ses sentiments les plus respectables. Que ce soit en Syrie, en Palestine, dans l'Asie centrale, en Perse, en Chine, partout, les protégés français ont pour adversaires, sinon pour ennemis, les représentants de la Grande-Bretagne. Plus près de nous, en Italie, dans l'Europe centrale, dès qu'une politique française se dessine, la politique anglaise en prend le contre-pied. Il suffit que la France soutienne la Pologne pour que l'Angleterre montre à l'égard de la Pologne la plus évidente mauvaise volonté. « Alors pourquoi l'Entente »? se disent les Français. « Si ces Alliés qui nous étaient très chers se conduisent en adversaires, s'ils agissent à l'égard de l'Allemagne comme s'ils voulaient non nous faire payer, mais nous empêcher d'être payés, si de tous leurs efforts ils tâchent à nous isoler dans le monde ; pourquoi ne lèvent-ils pas le masque ? Avant que des paroles irréparables aient été prononcées, que chacun s'en aille de son côté. »

Si c'est cela le résultat que M. Lloyd George a voulu atteindre, il est bien près d'y aboutir.

*
* *

Mais comment y aboutirait-il ? On commence à voir assez clairement qu'il a manœuvré pour isoler la France. Et, en effet, une France complètement isolée, chargée au profit de l'Angleterre d'une lourde dette, serait dans une certaine mesure à sa merci. Mais le coup peut être assez aisément paré. On a parlé, récemment, en Angleterre, en Italie, et même en Allemagne et en France, de la possibilité d'une sorte de rapprochement franco-allemand, ou du moins de conversations directes entre la France et l'Allemagne en dehors de l'Angleterre et par conséquent contre l'Angleterre. C'est une politique qui peut séduire des Machiavel de cabinet ; elle eût, peut-être, été possible autrefois, quand la politique se faisait entre ces puissances abstraites qu'étaient les Etats et se discutait entre spécialistes, professionnellement dénués de toute espèce de sentimentalité. Que le vainqueur, une fois la victoire obtenue, tende la main au vaincu et se retourne avec lui contre ses alliés, c'est un procédé traditionnel de la politique, dite réaliste, qu'on pratiquait dans l'Italie du xve siècle et dont Frédéric II fut le dernier représentant accompli. Mais elle n'est plus possible depuis que les peuples y sont mêlés avec leur puissance d'impulsion et de sentiment. Après la guerre barbare que les Allemands ont faite en France, aucun rapprochement réel n'est possible avant cinquante ans. Tout au plus peut-on arriver, entre les deux peuples à des relations courtoises, à des ententes d'affaires, à un *modus vivendi* plus ou moins acceptable. Sous ce rapport, les Anglais peuvent être rassurés, jamais Berlin et Paris ne s'entendront à leurs dépens. L'homme d'Etat français qui esquisserait une pareille politique serait immédiatement balayé par l'opinion.

Mais une autre politique continentale s'offre à la France. Il est, sur le continent européen, d'autres puissances que l'Allemagne ; ce sont celles que la victoire a créées. Elles sont encore un peu vacillantes; elles n'ont pas encore pu prendre nettement conscience d'elles-mêmes ; elles ont à se réorganiser, à se donner un personnel administratif, à remonter leurs finances et leur économie intérieure ; elles ont à résoudre des problèmes sociaux et nationaux assez compliqués. Mais elles sont pleines de vitalité, de volonté de vivre et d'espérances. Et quelle que soit leur propension à «l'égoïsme sacré», passion des peuples jeunes, elles savent que c'est à la victoire de la France et à l'effort diplomatique de la France qu'elles doivent d'exister. Ce sont les puissances de la Petite Entente : la Tchéco-Slovaquie, la Yougo-Slavie, la Roumanie et enfin la Pologne; ce serait l'Italie, si l'Italie n'était obsédée par une sorte de francophobie, à l'origine de laquelle se trouve un sentiment analogue à celui de M. Perrichon. Cela fait un bloc politique, très capable de contrebalancer un bloc allemand reconstitué. Or, ces puissances nouvelles ont le même intérêt que la France à ce que l'Allemagne ne puisse pas reprendre sa politique d'expansion et à ce qu'elle soit contrainte à payer, dans la mesure de ses capacités, les réparations. La politique continentale naturelle de la France est donc de s'appuyer sur ces puissances nouvelles. Elle n'y songeait guère tant qu'elle s'orientait par la grande Entente occidentale qu'elle avait rêvée, mais puisque, de cette entente, l'Angleterre de M Lloyd George ne veut pas, c'est de ce côté qu'elle se tournera sans trop de difficulté. Le problème se pose de plus en plus, devant l'opinion, et M. Henry de Jouvenel, dont l'autorité dans les questions de politique étrangère s'accroît sans cesse aussi bien au Sénat que dans la presse, écrivait l'autre jour dans le *Matin* un article significatif.

L'Europe a changé ; elle change encore de jour en jour avec une prodigieuse rapidité et les facteurs politiques qui, aujourd'hui, semblent

négligeables à M. Lloyd George seront peut-être demain les plus importants ; ce ne serait pas la première fois que cet homme du moment se serait trompé. Il a cru à la démocratie russe, il croit à la démocratie allemande, il croit aussi (y croit-il vraiment?) à ce pacifisme humanitaire qui doit assurer la paix sur la ruine des nations; et tandis qu'une propagande subtile dont on ne sait au juste si elle vient de Moscou, de Berlin ou de Londres, représente la France comme la seule puissance impérialiste et militariste, il est l'espoir de ceux qui croient au miracle révolutionnaire. Il n'a pas encore compris que le nationalisme est la passion dominante des peuples jeunes. Il n'a pas vu quelle était leur force ascendante. Tant pis pour lui et tant pis pour l'Angleterre qu'il entraîne sur les mauvais chemins.

L. DUMONT-WILDEN.

L'HISTOIRE

DE QUELQUES PROCÈS HISTORIQUES (1)

C'est Jules Lemaître qui, à propos d'*Esther*, remarquait que cette tragédie avait été composée pour un pensionnat de jeunes filles, et qu'on s'en apercevait. Sera-t-il défendu d'observer que les cinq causes reprises par M. Henri Robert auraient été par lui plaidées, ou simplemnet exposées d'autre manière si le discours avait été prononcé devant la conférence du stage, par exemple, plutôt que devant un gracieux auditoire féminin? Le ton aurait différé, davantage encore les procédés d'investigation et la façon de rattacher des sujets, qui ne sont après tout que des faits divers, à la trame de l'histoire générale. « Simples esquisses tracées d'après les tableaux des maîtres », ces études décèlent en effet une sorte de timidité devant le réel que l'on n'attendait pas d'un auteur qui est un maître. Par souci évident d'impartialité ou, comme disent les Allemands, d'objectivité, il s'est en effet contenté d'exposer, trop brièvement parfois à notre goût, cinq *affaires* dans lesquelles son instinct d'avocat aurait dû le pousser à prendre parti. Mais M. Henri Robert n'a pas voulu être Maître Henri Robert. Et c'est peut-être tant pis! Car à la manière dont il a disséqué les éléments encore si enchevêtrés de la question Calas, noté la position si juste prise dès le premier moment par David de Beaudriguez, ce capitoul de Toulouse qui paya de sa fonction, puis de sa vie, le tort d'avoir fait preuve de trop d'esprit critique, on devine qu'il a sous la main l'argumentation « audacieuse et souple » dont parle M. Louis Barthou, capable d'imprimer au sujet une autre physionomie que celle dont se contente le public, de mettre en pièces le dossier que Voltaire constitua en hâte pour la confusion des « Pénitents blancs » et des robins toulousains beaucoup plus que pour le service de la justice, de projeter la clarté définitive sur des personnages que l'ombre entoure encore aujourd'hui. Devant la cour suprême de l'histoire, M. Henri Robert se doit et nous doit de reprendre ce procès-là.

Dans l'agile préface qui ouvre le volume, M. Louis Barthou compte que « quatre sur cinq des personnages vont à la mort ». Ajoutez que quatre sur cinq des causes étudiées sont des affaires politiques, que quatre se sont débattues devant des juridictions d'exception ou des tribunaux de circonstance. Et il se trouve que la seule qui se soit déroulée devant des juges réguliers, devant deux Parlements de l'ancien régime, à Toulouse et à Paris, l'affaire Calas, soit la seule dont on puisse songer aujourd'hui à poursuivre la révision, au bénéfice de la première sentence, il est vrai. Ce paradoxe mis à part, les autres se présentent avec ce caractère définitif que possèdent les événements de l'histoire politique. Des arrêts, justes ou non, qui furent rendus contre la reine Marie Stuart, le marquis de Cinq-Mars, Nicolas Foucquet, Camille Desmoulins lui-même, qui oserait de nos jours en appeler, puisque Maître Henri Robert n'a pas exprimé cette audace ?

Il a pourtant étudié le dossier et bien classé ses pièces. Celui de Marie Stuart lui montrait une enfant qui, reine d'Ecosse à sept jours, puis de France à quinze ans, résumait en ses aventures l'histoire de trois royaumes, si elle n'avait pas été tout simplement le jouet de trois politiques. Or, celle d'Henri II de France devait lui être la plus fatale, qui l'obligeait à prendre le titre royal d'Angleterre à la mort de Marie Tudor, quitte à l'exposer, quand elle retournerait, veuve de dix-huit ans, « dans son pays de sauvages » (c'est Brantôme qui parle

(1) Henri ROBERT, ancien bâtonnier. *Les Grands Procès de l'Histoire*. Préface de M. Louis Barthou, 60 illustrations (Paris, Payot et Cie, 1929).

ainsi), à toutes les rancunes, patientes et actives, de cette Elisabeth avec qui s'était ainsi affirmée sa rivalité. Voilà toute « l'affaire Marie Stuart ». Le reste est roman d'aventures : les deux mariages avec Darnley, ce « mufle », et ce pirate de Bothwell, comme les dévouements énamourés de ces *noblemen* britanniques qui aspirent à sa main de la manière qu'ils mèneraient, dans les antichambres de la reine Bess, une intrigue contre le ministre ou le favori en place, et qui au surplus y jouent leur tête. Mais le procès lui-même s'atteste bien curieux, qui met en scène ces deux femmes de la Renaissance : la reine anglaise, née en marge du trône et incertaine d'être reconnue par l'Europe, auteur des *XXXIX articles* qui fondent la Haute-Eglise et ménageant la cour pontificale (y aurait-elle, comme l'en accusera sa victime, « entretenu deux cardinaux à elle »? Pourquoi pas ?), d'une magnifique et prudente hypocrisie, et qui ne se décide au meurtre qu'après constatation enregistrée de la veulerie des souverains du continent; — Marie, « violente, ambitieuse et passionnée », politicienne jusqu'au bout et intriguant à Rome, à Paris et à Madrid, accablée sous une sentence frauduleuse rendue hors de sa présence après production de documents truqués, soumise à une exécution ignoble dont, en artiste, elle soigne le détail, et dont Elisabeth tente (par quels pauvres moyens!) de rejeter l'odieux sur des subalternes, réduite enfin, elle qui avait souhaité la sépulture en terre française, au catafalque orgueilleux et sans beauté de Westminster. Deux types expressifs de cet ardent XVIe siècle, où la vie humaine comptait pour si peu, au prix de la satisfaction d'une vengeance ou d'une victoire de prestige. « Touchante victime du fanatisme », ajoute M. Henri Robert pour Marie. Possible. Cependant, contre les défenseurs attardés de la reine d'Ecosse, ce fanatisme, plus anglais que protestant, fera l'unanimité des résistances nationales, et c'est un catholique, Howard, qui, arrachant à l'Espagne la domination des mers, vaincra l'invincible Armada.

Auprès de telles conjonctures, faut-il avouer que le procès de Cinq-Mars présente un assez médiocre intérêt? « Monsieur le Grand » n'est qu'un fantoche, qu'une amitié de nuance douteuse, née pour lui chez ce trouble Louis XIII, a poussé, à dix-neuf ans, au premier plan de la Cour. Une intrigue féminine, et qui n'est pas belle (M. Henri Robert l'a justement montrée), celle de Marie de Gonzague, tente de le pousser au premier rang dans l'Etat. Mais c'est Richelieu qui tient la place. Et contre « l'homme rouge », ni Cinq-Mars, qui ne sera point duc, pair, ni connétable, ni Bouillon, ni les capucins d'opéra-comique qui colportent des traités de trahison sur les routes d'Espagne et de Gascogne, ni Gaston, frère du roi, ne sont de taille. Tout sent la vilenie là-dedans : juges, dont la lâcheté à l'égard de de Thou, parlementaire comme eux, soulève le cœur, accusé, comparses. Laissons tomber cette tête vide de vingt-deux ans. Toute licence, sauf contre la patrie.

Toute licence! Comme l'autre, plus ambitieuse, ç'aurait pu être la devise de Nicolas Foucquet, artiste et joueur, — beau joueur, — dans sa vie aussi bien que dans ses finances, privées et publiques. « Il serait parfait si on pouvait lui ôter de la tête les bâtiments et les femmes. » Il avait été « parfait », serviteur de la politique du Mazarin (qui lui-même!... et qui le trahit au surplus au lit de mort) et prêteur de grosses sommes à l'Etat dans des moments difficiles. Procureur général au Parlement avec cela. Un « client sérieux » pour une compagnie de magistrats. Voyez comme le peint Sébastien Bourdon, dans cet admirable portrait de Versailles que l'auteur reproduit ici, si révélateur d'un tempérament et d'un caractère : œil oblique, ardent et lascif, narines ouvertes et sensuelles, lèvres épaisses et gourmandes, main droite « prenante », le prototype du grand boursier de nos jours. A quoi bon des noms? Vous les connaissez : les petits-fils de M. Turcaret, si vous voulez, ou de Mercadet, le baron de Thau par exemple, et Isidore Lechat. Et puis, il en sait trop long sur le Mazarin, « profiteur » plus authentique et scandaleux que lui-même, métèque par surcroît, dont le cœur était français, paraît-il, mais combien davantage le portefeuille! Le procès de Foucquet, devant la Chambre de justice que présidèrent tour à tour Lamoignon et Séguier, chancelier, que Colbert prit soin de composer des ennemis personnels du surintendant, et que l'accusé récusa, c'est celui assurément d'un voleur magnifique et de grande allure; c'est aussi la liquidation du système Mazarin, que le roi n'eût jamais osé pratiquer avant 1661, mais qu'il entame alors avec une allégresse de jeune loup, puisque le cardinal-parrain n'est plus. « Péculat, malversations, lèse-majesté », ce dernier grief à cause des fortifications de Belle-Ile et de la pension impudemment offerte à Mlle de La Vallière, trente-quatre séances d'interrogatoires après

perquisitions multiples où Colbert s'était employé de son mieux, seize mille pièces, le roi, impatient de la condamnation, enlevant la procédure à Talon pour la passer à Chamillart, et quand le rapporteur, talonné par Colbert, finit par conclure au bannissement, le roi, aggravant la peine, au lieu de conformer son intervention souveraine à la tradition d'indulgence. Ne comptons pas les sympathies du public, ni de Mme de Sévigné, ni de celles qui n'avaient pas été « cruelles », ni de Jean de La Fontaine. Les moines ne sont pas des raisons, et La Fontaine n'est pas un moine. Mais quel singulier procès, Seigneur! et devant quels juges!

A peu près ceux du Tribunal révolutionnaire, encore qu'il soit constant que jusqu'à prairial an II le Tribunal ait offert aux accusés d'autres garanties de sécurité que les commissions qui expédièrent les illustres clients de M. Henri Robert. Mais M. Henri Robert ne le pense pas, qui n'y voit qu'un instrument « chargé de conserver une apparence de justice aux exécutions que le Comité [de Salut public] jugeait nécessaires ». La façon dont Camille Desmoulins y fut condamné, dans le terrible amalgame de Germinal, avec Danton, l'homme du 10 août et de la défense nationale, et les tripoteurs de la liquidation de la Compagnie des Indes, ne serait pas pour faire changer d'avis. Outre que la sentence a mis fin à un si délicieux roman d'amour! Camille s'était déjà promu « procureur général de la lanterne » quand il épousait, à Saint-Sulpice, Lucile Duplessis. Horace Desmoulins venait de naître quand Camille entrait à la suite de Danton, comme secrétaire général, au Ministère de la Justice, « dans le palais des Lamoignon et des Maupeou, par la brèche des Tuileries ». Sans doute n'en sortit-il pas les mains vides, car on avait l'argent facile autour du « patron ». A des recherches menées dans ce sens ne suppléent ni l'indignation, si justifiée qu'elle soit, en face des irrégularités du procès de Germinal, ni une « philosophie » un peu vague de la Révolution, qui accuse en vrac l'esprit « chimérique » des Constituants (les empiriques comme Calonne avaient si bien réussi!), la « crise d'autorité qui commençait à se faire sentir dans le peuple au moment précis où l'autorité du roi semblait moins sûre d'elle-même ». Si M. Henri Robert, au lieu de s'en rapporter à Michelet, visionnaire ici plus qu'historien, avait lu quelques-uns des cahiers que rédigèrent les gens des paroisses, sans doute ne se contenterait-il pas de cette raison quelque peu « métaphysique ». S'il s'était rendu compte de l'esprit public de septembre 1792, quand les Prussiens étaient à Verdun, peut-être aurait-il discerné dans la Convention autre chose que « des idées nouvelles, théoriques et préconçues », — dans ses premiers décrets, autre chose qu'une simple « diversion aux plaintes du peuple » et, parce qu' « on était impuissant à soulager sa misère », un expédient consistant à « lui sacrifier des victimes expiatoires et à détourner sur elles son ressentiment ». Pour Camille enfin, roman d'amour à part, où M. Henri Robert prend-il le droit de lui assigner un « tempérament d'illuminé », parce que, dans le numéro III du *Vieux Cordelier,* il aurait, réclamant que l'on ouvrît les prisons de deux cent mille suspects, argué que, « dans la Déclaration des droits, il n'y a point de maisons de suspicion, il n'y a que des maisons d'arrêt ? » La force juridique de l'argument ne le frappe-t-elle point ou bien n'en serait-il par hasard à n'apercevoir en ce texte fameux qu'une logomachie philosophique, alors que, éclairé par les écrits contemporains, il apparaît d'une rédaction rigoureuse, d'une précision (un peu sèche) de légiste, et telle que je défie M. Henri Robert, qui s'étonne de la grandiloquence oratoire de l'époque, d'y découvrir un atome de déclamation? Mais lui-même, ayant fait une allusion fugitive aux dangers extérieurs de la République (voilà ce qui conditionne jusqu'à cette loi des suspects qu'il ne date pas), croit-il en être quitte avec la tourmente de 93, en dégager la « leçon », parce qu'il aura dénoncé « l'illusion » des formules de 89, écrit un peu vite, sans se relire : « Le pouvoir tombé aux mains de Danton et de Desmoulins amène les affreux massacres de septembre », et invectivé, sans nuances, la tyrannie de Robespierre : « Ainsi le torrent, dont *on* avait rompu les digues, montait toujours, emportant peu à peu tous ceux qui l'avaient si imprudemment libéré »? Jeu troublant, qui fait glisser l'auteur aux trompeuses images : « La tyrannie sanglante, née dans un rêve métaphysique [encore!] poursuivait toujours son cycle tragique... Ainsi, le peuple-roi... s'acharnait à chercher, dans l'ivresse de la violence, la réalisation d'un bonheur impossible ». Le peuple-roi ? Mais, puisqu'il s'agit de Camille et de son procès, le peuple-roi agissait tout simplement comme le grand roi : il lui fallait sa Chambre de justice, à l'instar de l'autre, à laquelle, selon son gré, il dicterait des sentences...

« Je ne conçois pas, écrit patelinement Louis XIV au premier président Lamoignon, qu'il s'agit de pousser dehors, comment vous avez pu suffire au double travail du Palais et de la Chambre de justice ». En effet, ce n'est pas le même travail. Celui du Palais de la Cité, que notre auteur connaît comme pas un, où tout aboutit : drames de familles, comédies sociales, désastres matériels, exemples multiformes des passions humaines et historiques, s'est, depuis que les juges y prirent séance dans la maison des rois, poursuivi selon une rigide règle d'honneur. Ici, contre toutes les tyrannies, au secours de toutes les détresses, s'est exercée la puissance de la parole par le ministère d'un barreau indépendant. Les exemples en sont splendides, empruntés au dernier siècle, depuis Chauveau-Lagarde, défenseur de la dernière reine de France, jusqu'au bâtonnier Rousse, discutant des garanties de la défense avec Protot, garde des sceaux de la Commune. M. Henri Robert a placé ces pages en annexe; qu'il se persuade qu'elles sont les plus savoureuses de son ouvrage. « L'histoire du Palais, dit-il, se confond avec la conquête et la défense des libertés publiques ». Historiquement, il a raison. La lecture du livre vous montrera encore combien spirituellement il a raison.

Paul Feyel.

LES LIVRES NOUVEAUX

Sociologie

La France et la Journée de huit heures (1 vol. in 16, 266 pages, M. Rivière, éditeur).

André François Poncet et Emile Mireaux viennent de publier une remarquable étude sur les inconvénients et l'utilité, en un sens, de la journée de huit heures. Il faut avant tout, les féliciter et, je dirai, même, les remercier, d'avoir apporté dans cette question, si discutable, et d'ailleurs si discutée, une si parfaite impartialité. Car, s'ils ont, nécessairement montré, et mis en lumière d'une façon, à mon avis du moins, indiscutable, les dangers et les résultats pratiques, véritablement néfastes de cette loi, du moins ont-ils gardé la vraie mesure, qui commande, parce qu'elle est elle-même commandée par la vérité, — de se garder de toute injustice. Donc ils ont fait avec justesse et justice le départ, entre ce que cette loi avait, dans son principe, ou plus justement dans sa raison, d'être votée, et pour ainsi dire obligatoire, et les résultats véritablement néfastes que son application devait amener, précisément parce qu'elle fut, avant tout, et par dessus tout, une loi d'opportunité politique, opportunité qui, en une très large mesure, suffirait à absoudre les membres du Parlement qui l'ont présentée et votée, mais ceci n'entraîne pas de façon nécessaire qu'il faille la garder telle qu'elle est. L'expérience a montré, avec un excès de suffisance, si l'on ose ainsi dire, qu'elle a eu sur l'économie générale de la France, une répercussion nuisible. La raison en est, et les auteurs de ce livre l'ont montré admirablement, que cette loi a été non seulement une loi d'ordre politique, mais dans une très large mesure d'ordre sentimental, et que l'économie d'une nation ne saurait dans la pratique s'accommoder de pareils arguments. Ils ont donc proposé certaines modifications et il est difficile de ne pas tomber d'accord avec eux, car leur réforme est fondée en logique. Et ces réformes ont précisément pour but, en donnant à la loi des Huit heures une élasticité plus grande, en permettant, par conséquent des dérogations plus nombreuses et plus facilement obtenables, de pallier, dans la plus forte mesure possible, aux inconvénients de cette loi, qu'il ne serait pas, semble-t-il, possible d'abroger, sans amener une explosion de colère dans une partie, du moins, de la classe ouvrière. Et l'on me dira que la partie saine de la C. G. T. elle-même proteste contre l'application rigide de cette loi, mais il faut précisément compter avec l'ignorance, malheureusement trop évidente d'une partie de la classe ouvrière, trop en cela portée à regarder la suppression de cette loi, comme un attentat à sa souveraineté, susceptibilité que la sûreté même de l'Etat impose à nos gouvernants de ménager. Nous ne sommes plus au temps où une loi de sûreté générale applanissait les difficultés et force nous est, en dépit même de l'évidence, de rester dans la légalité, j'entends qu'il n'est plus permis, ni même expédient de procéder par coup de force. Donc la conclusion des auteurs de cette étude paraît actuellement la meilleure, parce qu'elle concilie l'intérêt de l'ouvrier et l'intérêt général, par conséquent celui de l'Etat. C'est-à-dire, pour prendre le mot dans son sens étymologique, celui de la République et celui du peuple.

Renucci.

Poésies

Achille Richard : **La Coupe de l'Amour** (Bernard Grasset, éditeur).

Malgré son prénom grec, l'écrivain auquel nous devons cette belle *Mer latine* qui fit de lui le poète de la Méditerranée, est un vrai latin épris d'ordre, de clarté, de perfection, et non pas un de ces mauvais ouvriers de la décadence latine pour qui Virgile eut bien tort de s'embarrasser de dactyles et de spondées. Comme la plupart des méridionaux, il est resté fidèle à la métrique consacrée. *La Coupe de l'Amour*, c'est l'éternelle histoire d'amour, avec ses ivresses, ses lassitudes, ses ruptures et ses recommencements. Si quelque influence se faisait sentir ce serait celle de M. Gabriele d'Annunzio. Bien des poèmes chauds, ardents, colorés pourraient être écrits en marge du *Feu* ou du *Triomphe de la Mort*. Le respect de la discipline n'exclut pas une sorte de fougue italienne. Les sentiments sont assez souvent poussés au paroxysme. La coupe de l'amour est bue jusqu'à la lie. Achille Richard, dont les drames furent applaudis au théâtre antique d'Orange, possède évidemment le don lyrique.

Tristan Dereme : **La Verdure dorée** (Emile Paul frères, éditeurs).

Sous ce titre, qui n'est pas dépourvu de quelque mélancolie, le poète des *Chimères étranglées*, comme

pour marquer une étape de sa vie, a réuni ses charmantes, narquoises et tendres premières poésies. Cette *verdure* symbolise, je pense, sa fraîche et frémissante jeunesse, déjà un peu *dorée* par l'automne du souvenir. M. Tristan Derème est un rêveur d'une étrange lucidité. Il sait bien que les poèmes ne se vendent guère, que les plus belles amours sont peu durables, que les meilleurs poètes peuvent finir tabellions, mais, poète quand même, il fume sa pipe avec philosophie. Son talent est fait du mélange harmonieux des dons les plus divers. Enthousiaste et sceptique, un peu sage et un peu fou, c'est un sensible qui cache son émotion sous la fantaisie voulue. L'ironie est pour lui la suprême pudeur. Sa poésie est le mariage intime du sincère et du factice. Il allie la recherche d'un certain archaïsme au goût de la modernité. Il tient de la Pléiade et il tient de François Coppée, aime le trait juste, le détail familier, ne cherche pas son inspiration en dehors de la vie quotidienne, et ses jolis poèmes d'amour, avec leurs grâces de dilettante, leur tendresse amusée, et ce sentiment mélancolique de la fragilité des choses rappellent ceux des *Intimites*.

J'avais toujours rêvé d'éternelles amours.
Les nôtres ont duré trois mois et quatre jours.
C'est beaucoup. J'aurais pu ne jamais te connaître.
Ainsi tournons la page et fermons la fenêtre....

Paul Baar : **Poemes** (à l'Édition contemporaine, Bruxelles)

L'horizon garde un pâle et long reflet vermeil,
Le paysage au loin, voilé d'ombre, recule...
Et la lumiere blonde, ivre encor de soleil,
Ferme ses yeux teintés de calme crépuscule.

Poète du nord, poète d'automne et de crépuscule, ainsi chante M. Paul Baar, et il est bien difficile de lire sans émotion ses poèmes datés d'Oostkerke ou de Nieuw-Cappelle. Une sorte de sensibilité un peu maladive l'apparente au délicieux Rodenbach. C'est la même poésie de la brume et du spleen, le même besoin de prêter une âme aux choses, de noter des « correspondances », le même goût voluptueux de la mélancolie. Vers souples, harmonieux, pas toujours impeccables, qui semblent murmurés en sourdine. M. Paul Baar sait fixer avec adresse les impressions les plus fugitives.

Charles Daniélou : **Les Armoricaines** (Eugène Figuière éditeur).

Originaire de ce curieux Locronan, que ranime chaque été le Pardon de la Troménie, M. Charles Daniélou représente à la Chambre le pays de Chateaulin, un des plus beaux de France, avec sa rivière paresseuse, bordée d'aulnes bruissants, son Menez-Hom, d'où l'on domine la baie de Douarnenez, sa presqu'île de Crozon qui marque l'extrême pointe du vieux monde. Mais avant de représenter ce pittoresque arrondissement de Basse-Bretagne, qui a gardé son parler, ses coutumes et son âme, M. Ch. Daniélou l'a aimé et l'a chanté. C'est qu'il fut d'abord poète, et Sully-Prudhomme aimait sa rêveuse et mélancolique poésie. Attaché au sol natal comme tous les Bretons, il célèbre son pays de brumes et de légendes dont tous ceux qui l'ont connu conservent un peu la nostalgie. Il célèbre ses rudes marins, ses paysans tenaces, ses filles aux grands yeux limpides que Renan comparait à de claires fontaines. Il connaît les noms des moindres villages de Cornouailles, et sait insérer dans ses vers leurs jolis noms évocateurs. Landes abruptes et genêts en fleurs, nuits de tempête et jours de pluie, jeunes amours et vieilles superstitions, c'est une fois encore, toujours la même et toujours neuve, la délicieuse chanson bretonne.

Van Dooren : **Anthologie des poètes lyriques français** (Hermann, éditeur, à Verviers, Belgique).

Grâce à beaucoup d'érudition, beaucoup de goût dans le choix des textes, grâce aussi à un immense amour de toute la poésie de langue française, un savant professeur d'Athénée royal a su composer une anthologie fort originale bien qu'elle vienne après tant d'autres anthologies. Il ne s'agit point d'un recueil de morceaux choisis composés pour des élèves d'enseignement primaire ou secondaire, ni d'un ouvrage groupant les poètes d'époques, de provinces ou d'écoles déterminées. M. J. Van Dooren a voulu nous donner des clartés de tout, nous offrir une histoire entière de la poésie lyrique, nous permettant de suivre, d'une période à l'autre, le développement du génie poétique français. Il surprend ses premiers bégaiements dans les pastourelles, les chansons de toile et les chansons à personnages du XIIe siècle. Les poètes d'avant Malherbe lui fournissent des gerbes abondantes. Et s'il ne multiplie pas les citations du XVIIe, dont les plus grands poètes, La Fontaine excepté, sont dramatiques, ni du XVIIIe, réfractaire au lyrisme, il trace un tableau complet de la poésie lyrique du XXe siècle. Des études très poussées sont consacrées à chaque période. Mais c'est aux contemporains surtout que M. Van Dooren a fait une large place. Tous les poètes cités ne survivront pas, mais cet ouvrage, qui sera dans toutes les mains, peut dores et déjà guider le choix du lecteur, lui inspirer le désir de mieux connaître quelques-uns des auteurs désignés. Remercions M. Van Dooren d'avoir si bien servi la poésie française.

André Thérive : **Poemes d'Aminte** (Librairie Garnier frères).

Bientôt la terre même aura perdu tes traces,
Tes yeux ne sauront plus le soleil aboli,
Et comme un qui descend dans un sable vorace,
Tu coules sans lutter au fond de ton oubli.

Oui, déjà disparu de tes propres tendresses,
Revêtu de ton deuil et vaincu sans combat,
Tu ne sais retenir le jour qui te délaisse
Ni retarder le sort qui te joint à grands pas.

Ainsi chante, avec un aristocratique souci d'archaïsme, un des plus délicats ronsardisants de la nouvelle école romane. Cet élégant poète, doublé d'un fin lettré dont les articles sont justement remarqués, a proclamé la faillite du vers libre, préconisé la nécessité d'un langage poétique qui rendrait au lyrisme un ton classique. Se replongeant aux sources antiques comme tous les rénovateurs, il veut reprendre les traditions d'avant Malherbe à l'exemple de son Maître Jean Moréas. Mais pourquoi M. André Thérive choisit-il parmi les traditions, pourquoi, respectant la syntaxe, le dialecte, le vocabulaire de la Pléiade, ne respecte-t-il pas sa technique ? Pas un ronsardisant n'a fait rimer, par exemple, le singulier et le pluriel, bien trop soucieux de la forme pour se permettre les facilités que s'accordent quelques contemporains ? Les *Stances* n'auraient point leur pure beauté si Moréas avait toléré pareilles licences. Mais fraîche, émue, grave, hautaine, un peu *altiloque* comme disait Ronsard, la poésie infiniment distinguée d'André Thérive garde un charme très personnel.

André Dumas.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

L'Evolution de la question d'Orient

On a fait grand bruit, dans les derniers jours de juillet, autour des notes que le gouvernement hellénique a adressées aux Puissances pour leur proposer un moyen d'arriver à une solution plus rapide de la question d'Orient. La presse française, dans son mishellénisme, a poussé les hauts cris et n'a même pas voulu examiner ce que le cabinet d'Athènes proposait. Il est beau d'être partial, mais ce n'est pas cela qui facilite les questions, et il vaudrait tout de même la peine de se demander si la solution grecque n'était pas rationnelle et utile

Rappelons les faits : l'armée grecque, après avoir pris, l'année dernières, des positions solides sur la ligne du chemin de fer de Bagdad, à l'abri de toute offensive kémaliste, a plus ou moins remis son sort entre les mains des Alliés qui, puisqu'ils n'avaient pas voulu aider la Grèce effectivement à avoir raison du mouvement nationaliste d'Angora, devaient avoir à cœur d'user de leur haute influence pour trouver un autre moyen de mettre fin au conflit. Les Puissances, on le sait, après de longues hésitations, ont abouti à la note qui terminait leur Conférence du mois de mars dernier, qui se limitait à des conseils donnés aux uns et aux autres en offrant aux Turcs, par une nouvelle et considérable concession, des avantages plus étendus, s'ils consentaient à faire la paix. Le programme des Puissances, ne répondant pas aux exigences du pacte national jeune-turc, pacte qui ne vise à rien moins qu'à la reconstitution intégrale de l'empire ottoman, les suggestions des Puissances demeurèrent lettre morte et la question ne fit pratiquement pas un pas. Angora réclamait l'évacuation préalable de l'Ionie par l'armée grecque et entendait traiter, non en belligérant désireux d'arriver à une paix, mais en vainqueur qui entend imposer ses conditions.

Le gouvernement grec, soucieux de ménager la vie de ses hommes, qui se sont dépensés depuis 10 ans dans une succession de guerres — et il ne faut pas oublier la collaboration grecque en Macédoine pendant la grande guerre — et envisageant les frais toujours grandissants de la continuation des hostilités, s'est vu dans la nécessité d'étudier de la façon la plus sérieuse les moyens de mettre un terme à une situation aussi onéreuse qu'illogique. Le 27 juillet dernier, il adressa aux Puissances alliées, une note en ce sens.

Cette note, qui faisait simplement prévoir des mesures propres à mettre fin au conflit, provoqua la levée de boucliers de la presse française. Sans en savoir davantage, elle déclara qu'il ne pouvait être question que d'une marche de l'armée grecque sur Constantinople et qu'il était de toute nécessité de s'y opposer par la force. On s'appuyait, pour croire à cette éventualité, sur le fait que des troupes grecques assez nombreuses avaient débarqué à Rodosto en Thrace, signe avant-coureur de la marche sur Stamboul.

Une note hellénique, en date du 29 juillet, vint remettre les choses au point. Le gouvernement hellénique ne songeait nullement à s'emparer par la force de Constantinople, mais exposait aux Puissances alliées que l'occupation de Constantinople par l'armée grecque, étant de nature à faire une profonde impression sur le peuple turc, cette occupation paraissait le moyen le plus efficace pour hâter la conclusion de la paix. Le gouvernement hellénique demandait donc aux Alliés de donner des instructions en conséquence aux troupes d'occupation alliées afin qu'elles ne s'opposassent point à l'entrée de l'armée hellénique à Stamboul.

Le gouvernement hellénique demandait donc l'*autorisation* d'occuper Constantinople et ne signifiait point, comme on l'avait prétendu, son intention de s'emparer de la ville par la force.

Il y avait là une différence essentielle dont on n'a pas tenu compte au gouvernement grec, dans un parti-pris bien connu de ne lui reconnaître que des torts.

D'ailleurs, voici la note :

« ...L'occupation de Constantinople par les Alliés s'est changée en une sorte de protection et de garantie de sécurité pour le gouvernement de Constantinople et pour la capitale de l'Empire.

« Ceci a privé la Grèce d'un de ses moyens les plus agissants et les plus efficaces et l'a empêchée de diriger son action et son effort militaire contre le point le plus vulnérable et le plus sensible.

« En effet, par la déclaration de neutralité, le champ d'action de la Grèce fut réduit à son détriment, et par conséquent elle fut entravée dans ses mouvements et privée de l'essentiel des moyens de pression, dont elle est en droit de faire usage pour hâter la conclusion de la paix, ce qui est contraire au principe de la neutralité et à la situation des neutres face aux belligérants, suivant le droit international.

« Cet état de choses favorise exceptionnellement l'extermination, par les massacres et les déportations, des races chrétiennes de l'Asie-Mineure, à savoir un programme mis depuis longtemps en exécution par les Kémalistes et auquel le gouvernement de Constantinople n'a pas su opposer de réaction, fut-ce morale. Au contraire, la sécurité dont il se voit entouré et l'influence kémaliste que domine son action, l'ont encouragé à continuer l'envoi à Angora d'armes et de munitions, après qu'il eut consenti au départ pour l'Anatolie de l'ensemble presque des officiers de l'armée impériale.

« Pour ces raisons et pour mettre un terme à l'inextricable situation où se débat l'Orient, le gouvernement hellénique a abouti à la conclusion que seule l'occupation de Constantinople, capitale de l'empire ottoman, par l'armée grecque, imposera les conclusions de la paix.

« Fondé sur ces considérations, le gouvernement hellénique a pris toutes ses mesures et a l'honneur de s'adresser aux Puissances alliées les priant de donner des ordres en conséquence à leurs troupes d'occupation, inspirées par la solidarité des luttes communes et par les principes inaltérables du droit.

« La Grèce n'a manqué à rien et n'a rien épargné par paraître digne de l'œuvre libératrice qui lui fut confiée. C'est pourquoi elle peut espérer que les Puissances voudront bien ne pas entraver sa marche vers la paix qui sera le salut des races chrétiennes soumises au joug turc, et le couronnement de la paix du monde, achevé par ses sacrifices. »

Les Puissances ont refusé l'autorisation demandée,

mais, M. Lloyd George, dans le discours qu'il a prononcé au début d'août, a, avec la plus grande bonne foi, exposé les faits de l'ensemble de la cause :

« L'état de guerre existe entre la Grèce et la Turquie : nous défendons la capitale de l'une des parties contre l'autre partie. Ne négligeons pas ce fait très important. Si nous n'étions pas là, si nous nous contentions de tenir l'arène libre entre les deux adversaires, les laissant lutter jusqu'au bout, les Grecs pourraient marcher sur la capitale ottomane et l'enlever en l'espace d'une semaine. Mais, puisque les troupes britanniques, françaises et italiennes sont concentrées et avec elles l'escadre britannique, française et italienne, nul n'est fondé à dire que nous favorisons injustement les Grecs, ni que nous leur accordons je ne sais quels traitements privilégiés.

« Les Grecs, dans des circonstances différentes, auraient été autorisés à bloquer la côte de l'Asie-Mineure et à fouiller les navires pour empêcher les cargaisons d'armes de parvenir aux kémalistes. On ne les laisse pas faire. Est-ce là ce qu'on appelle favoriser les Grecs ? Au contraire, l'une des injustices de la situation, c'est que nous sommes conduits par la position que nous avons prise à ne pas donner aux deux adversaires des armes égales pour se battre et à ne pas les encourager à trancher la question par une bataille.

« Nous ne saurions laisser cet état de choses durer indéfiniment, car ce serait laisser espérer aux Turcs qu'ils finiront par épuiser la Grèce, ce petit pays dont les hommes servent sous les armes depuis dix ou douze ans, et dont les ressources ne sont pas illimitées.

« Nous voulons une paix juste : les faits qui se sont produits au cours des quelques derniers mois ont bien mis en évidence que, quoiqu'il arrive, il faut accorder une protection efficace aux minorités de l'Anatolie. C'est là une partie essentielle de tout règlement que la Grande-Bretagne accepterait. Pour obtenir des garanties actives, il ne suffit pas de se livrer à des menaces, de prononcer des paroles enflammées. Ce genre de protection essayé en Arménie n'a pas sauvé la vie d'un seul Arménien ni d'un seul Grec. Il faut que la protection soit efficace, ce qui serait réellement le cas si l'on constituait un gouvernement dans cette province. Il est incontestable que, de plus en plus on a le sentiment que la Turquie ne trouve qu'un moyen de se débarrasser des populations non musulmanes qui la gênent, et ce moyen réside dans les déportations ou dans les massacres. Abdul Hamid se fit le champion de cette politique, qui a eu pour effet de faire périr des millions d'Arméniens, et voici que cette même politique, dont on peut dire que par elle l'histoire turque des trente dernières années est inscrite en lettres de sang, est aujourd'hui appliquée en Grèce.

« J'ai grande confiance que, quoi qu'il arrive, nous verrons enfin les populations chrétiennes d'Asie-Mineure protégées contre la répétition d'événements aussi horribles que ceux qui sont relatés dans les annales de ce pays. »

La logique et l'humanité du discours du premier ministre anglais sont hors de doute et nous ne saurions admettre cette sorte de mentalité qui veut que, parce que M. Lloyd George est hostile à la politique française des réparations dues par l'Allemagne, tout ce que dit M. Lloyd George sur n'importe quel sujet est faux et détestable. On en est arrivé, par anglophobie systématique, à trouver suffisant, pour réfuter un argument, de dire qu'on l'a vu soutenu par le *Daily Telegraph* ou le *Manchester Guardian*. C'est à croire que la presse française prétend au monopole exclusif de la vérité.

Or, à examiner les divers documents que nous venons de reproduire, la thèse anglaise a pour elle une force réelle de persuasion et nous ne regrettons qu'une chose c'est que l'honneur en revienne à l'Angleterre et non à la France.

La justice consiste à donner raison à celui qui a raison, sinon l'on tombe dans la partialité de la prétendue raison d'Etat qui n'a jamais abouti qu'à de lamentables résultats.

Les adversaires de la Grèce et de l'Angleterre luttent péniblement contre cette évidence. Ils déforment les faits, parlent de la main-mise anglaise sur Constantinople et se perdent dans l'illogisme. Que penser, quand on a lu le discours de M. Lloyd George où il dit que l'Angleterre n'a peut-être pas tenu la balance égale entre les belligérants en entravant l'action de la Grèce, du procédé d'argumentation d'un adversaire qui prétend que l'Angleterre ne cherche à maintenir la balance égale entre les Turcs et les Grecs que pour empêcher les uns comme les autres d'être victorieux, afin de regner seule sur les Détroits ? Ceux qui écrivent cela savent très bien que c'est pour donner satisfaction à la politique française que l'Angleterre a limité au minimum son appui à la Grèce et s'est associée aux mesures prises contre elle.

Comme l'a dit M. Lloyd George, sans la partialité anti-grecque des puissances et sans l'occupation interalliée de Constantinople les Grecs auraient depuis longtemps terminé à eux seuls la guerre gréco-turque.

Toutes choses deviennent claires quand on demeure sur le terrain de la bonne foi. Nous prétendons que notre occupation de la Syrie est chose acquise, sur laquelle il n'y a pas à revenir et nous prétendons en même temps faire partir les Grecs de Smyrne ; nous voulons la révision du traité de Sèvres, mais nous oublions que c'est ce même traité de Sèvres qui établit nos droits à l'occupation de la Syrie. Alors! notre occupation de la Syrie est aussi peu valable que celle de l'Ionie par les Grecs. Soyons justes à l'égard des Grecs comme nous demandons qu'on le soit à notre endroit. Le passé nous a montré les erreurs de notre politique orientale. N'y persévérons pas.

René Puaux.

Chronique roumaine

La vie politique en Roumanie va reprendre au mois de septembre. Pendant les vacances d'été, elle avait subi un ralentissement. Pour l'automne s'annoncent dès maintenant des mouvements, des tendances et des courants dignes d'être signalés.

Avant la guerre, dans l'ancien royaume, les masses ne participaient pas à la direction des affaires publiques. Le parlement, élu par trois collèges

électoraux où les paysans, — l'immense majorité de la population, — n'étaient presque pas représentés d'une façon réelle, donnait toujours la majorité au gouvernement. Deux partis existaient dans le pays : le parti conservateur et le parti libéral, qui alternaient au pouvoir. De ces deux organisations, le parti conservateur, pendant les six dernières années qui ont précédé la guerre, avait commencé à être miné par un processus de décomposition. Il se divisa en deux factions, dont l'une, adoptant M. Take Jonesco pour chef, prit le nom de parti « conservateur démocrate ». Le résultat de cette scission fut qu'aucune des deux factions ne fut plus assez forte pour gouverner seule le pays : c'était le commencement de la fin de l'ancien parti conservateur. Par contre le parti libéral qui comprenait des personnalités moins brillantes, donc moins ambitieuses, continua à rester discipliné, solide et uni comme un bloc autour de son chef.

Pendant la guerre, c'est le parti libéral qui a gouverné le pays, en collaboration, durant un certain temps, avec le parti de M. Take Ionesco. Quant au parti conservateur, dont le chef était M. Marghiloman, il prit le pouvoir après la débâcle du front russe, qui laissa la Roumanie seule en face de l'ennemi, pour conclure la paix de Bucarest. A la même époque, le général Averesco fonda une nouvelle organisation politique, qu'il intitula d'abord « ligue » et ensuite « parti du peuple ». Elle fut populaire pendant un certain temps à cause de la popularité de son chef, et groupa les aspirations du public, malheureux à cause des souffrances de la guerre, vers une amélioration.

Avec la création de la grande Roumanie, la vie politique roumaine subit une profonde transformation. Chacune des provinces roumaines qui se rattachaient à la mère patrie après avoir appartenu à trois régimes différents — russe, autrichien et hongrois — venait avec sa propre vie politique. En Transylvanie, il existait le puissant parti national transylvain qui groupait toute la population roumaine. Son nom même indique son caractère : la politique des Roumains sous le régime hongrois consistait à défendre leur nationalité. Devenue partie intégrante de la Roumanie, la Transylvanie a conservé cependant le parti national, quoique le but pour lequel il s'était formé eut été atteint.

En Bucovine, il existe une organisation politique qui jusqu'à ce jour s'est ralliée au parti qui était au pouvoir. De même, en Bessarabie, jusqu'à un moment donné les hommes politiques étaient unis et participaient au gouvernement, où ils représentaient leur province. Ensuite, une scission s'est produite, une fraction s'est ralliée au parti libéral, l'autre, comprenant une partie de la population rurale, s'est groupée autour de l'homme politique germanophile Stere, bessarabien lui-même.

Comment se présente donc aujourd'hui la situation, à la veille de la « réouverture »?

Le parti libéral est au pouvoir, sous la direction de son chef, M. Jean Bratiano, président du Conseil. Il succède au gouvernement Averesco-Take Jonesco, c'est-à-dire à la coalition du parti du peuple avec le parti conservateur démocrate. En face de lui, voyons de quels partis se compose l'opposition.

Le groupe le plus puissant à l'heure actuelle est le parti national transylvain, dont les chefs sont MM. Jules Maniu et Vaida-Voévod. Cependant un grand nombre de ses membres se sont inscrits dans d'autres organisations, de sorte qu'il n'est plus aussi fort qu'autrefois.

Les autres, [illegible] parti du peuple, du général Averesco, qui reste aujourd'hui une organisation politique secondaire, ayant, lors de son récent passage au pouvoir, trompé une grande partie des espérances qu'il avait fait naître; le parti paysan qui, dirigé par quelques intellectuels dont le chef, M. Mihalake, est d'origine paysanne, groupe les paysans de plusieurs départements de l'ancien royaume où, grâce au suffrage universel, il réussit à obtenir quelques dizaines de sièges au parlement; allié avec ce parti, le groupe du Dr Lupu, qui dispose de quelques sièges au parlement dans maints districts de Moldavie; le parti nationaliste démocrate, dont le chef est M. N. Jorga, est assuré de plusieurs sièges dans nombre de districts de l'ancien royaume; le parti conservateur « progressiste », dont le chef est M. Marghiloman, est en pleine décomposition, n'a plus aucune importance et n'a pu obtenir aucun siège lors des dernières élections; le parti conservateur-démocrate, depuis la mort de son chef, M. Take Jonesco, reste en expectative pour voir avec quel groupe politique il lui conviendrait le mieux de fusionner ou de collaborer.

A quels courants populaires profonds répondent ces partis? La plus grande ou plutôt la seule grande force politique actuelle de la grande Roumanie est le parti libéral, qui est au pouvoir; c'est aussi la plus ancienne. Jusqu'à présent, c'était surtout le parti de la bourgeoisie roumaine : commerçants, industriels, fonctionnaires, prêtres et instituteurs, professions libérales. Depuis qu'il a réalisé la réforme agraire et distribué des terres aux paysans, le nombre de ruraux qui sont devenus partisans de cette organisation a considérablement augmenté. Un autre courant paysan s'est manifesté dans quelques districts de Valachie sous la forme du « parti paysan », dont les chefs ont voulu donner à leur groupe un caractère exclusif de parti de classe — de la classe paysanne. La popularité dont le parti paysan a joui à ses débuts a duré tant que les paysans n'étaient pas sûrs de recevoir des terres. Aujourd'hui que cette réforme est en grande partie réalisée et que bientôt elle le sera complètement, le parti paysan a perdu une de ses principales raisons d'être. Avec le parti socialiste, qui est faible en Roumanie, le parti paysan est le seul parti de classe.

Les autres organisations politiques représentent des courants d'opinion beaucoup moins forts. La plus importante est celle de M. N. Iorga, chef du parti nationaliste démocrate. L'idée nationale, qui est plus particulièrement attachée au parti [illegible] dans tout le pays et sympathique à tout le peuple, mais le parti n'ayant pas encore gouverné n'a pas fait ses preuves, et l'adhésion des masses reste encore platonique et sentimentale.

Nous suivrons, dès que la vie politique aura repris en Roumanie, ses phases et ses péripéties.

E. A.

BULLETIN MARITIME

Les Ports moyens

BAYONNE

Le port de *Bayonne* est un port intérieur dont la partie fluviale constitue deux arrière-ports, l'un sur l'Adour, l'autre sur la Nive. La partie maritime se divise en deux sections, la première dite du « Boucau » s'étend sur 3 kilomètres à partir de l'embouchure ; la seconde dite de « Bayonne » offre sur la rive gauche des quais pour accostage direct aux navires d'un tonnage moyen.

Les caractéristiques de ce port sont les suivantes :

Tirant d'eau maximum en morte-eau : moyenne, 5 mètres.

Les postes pour navires de mer sont au nombre de 39 dont 17 de plus de 6 mètres de tirant d'eau.

La longueur des quais pour navires de mer est de 2.250 mètres.

L'outillage comprend 39 grues de puissance moyenne, un engin de grande puissance et un engin de radoub.

Bien que ce port ait vu son trafic diminuer au cours des hostilités, il peut néanmoins envisager un accroissement continu de son mouvement maritime lui permettant d'atteindre, dans quinze ou vingt ans, un trafic de 1.300.000 à 1.500.000 tonnes. C'est en se basant sur ces perspectives d'avenir que, le 5 juin 1919, le Conseil supérieur des Travaux Publics a fixé un plan d'exécution des travaux à réaliser dans une période de vingt ans, comprenant pour 40 millions de francs d'opérations de première urgence et pour 12 millions de francs d'opérations de seconde urgence.

CETTE

Cette est le type du port artificiel. Il se compose de trois ouvrages extérieurs, un brise-lames prolongé par deux épis derrière lesquels convergent le môle Saint-Louis et la jetée de Frontignan. Deux passes latérales exécutées dans ce port pour répondre au trafic intense s'ouvrent entre les extrémités de ces ouvrages et le brise-lames.

Au cours des hostilités d'importants travaux furent dus à l'importation des céréales à destination de la Suisse, des charbons anglais à destination de l'Italie, et à l'organisation d'une base anglaise.

Les caractéristiques de ce port sont les suivantes :

Tirant d'eau maximum : 7 mètres 50.

Largeur maxima : 19 mètres.

Les postes pour navires de mer sont au nombre de 48, dont 39 de plus de 6 mètres de tirant d'eau.

La longueur des quais pour navires de mer est de 4.860 mètres.

L'outillage comprend 10 grues de puissance moyenne, 2 engins de grande puissance et 4 engins de radoub.

La moyenne du trafic annuel avant la guerre était d'environ 1.100.000 tonnes de marchandises comprenant surtout des vins. L'avenir peut être envisagé comme meilleur encore en raison de la création de nombreux étangs industriels dans l'arrière-pays.

Les relations maritimes et commerciales du port de Cette sont particulièrement actives avec l'Algérie. Le cabotage français s'effectue principalement avec les ports de la Méditerranée et, notamment, avec Marseille.

Relié directement avec le bassin de la Garonne par l'étang de Thau et par le canal du Midi, et, avec le Rhône, par le canal de Cette au Rhône, ce port pourra, en outre, être utilisé dans l'avenir comme port suisse sur la Méditerranée.

Le 24 mars 1920, le Comité d'Etudes du port de Cette a décidé de rendre au plus tôt l'étang de Thau accessible à la navigation maritime et de réaliser, dans ce but, un vaste programme de travaux s'étendant sur une période de 20 ans.

Les Petits Ports

Parmi les petits ports, il convient de signaler surtout le port de *Nice* et celui de *Port Bouc Martigues*.

Le véritable agrandissement du port de *Nice* est la baie naturelle de *Villefranche* que l'on pourrait utiliser en raison de la profondeur de ses fonds comme point d'escale important pour toutes les lignes de la Méditerranée.

L'ouverture de la ligne ferrée de *Digne* drainerait une partie des courants commerciaux de la *Suisse* à la mer et donnerait au port de *Villefranche* d'intéressantes possibilités commerciales.

Port de Bouc prend valeur par suite du programme d'aménagement de l'étang de Berre dont l'accès sera permis à la navigation maritime en exécution d'un vaste ensemble de travaux approuvé, le 7 octobre 1918, par la Chambre de commerce de Marseille.

L'ensemble de ces travaux donnera les résultats suivants :

Surface d'eau : 200 hectares.

Développement des quais : 14.000 mètres.

Surface utilisée pour voie de circulation, dépôt et gare : 250 hectares.

Le Ministère des Travaux Publics devra, en outre, prendre en considération les projets d'aménagements concernant le *Tréport*, *Saint-Malo*, *Saint-Servan* qui rendirent de grands services pendant la guerre pour la réception et le déchargement rapide des charbons d'Angleterre, et *Lorient* qui est en train de se transformer en grand port de pêche avec annexes modernes : halles, frigorifique, voies ferrées directes, etc...

Le petit port de *La Ciotat*, spécialisé dans l'industrie des constructions navales, sera appelé à devenir d'autant plus important qu'on l'approfondira et y établira une jetée, un poste d'achèvement ainsi que deux formes de radoub.

Valeurs de Navigation

Bourse de Marseille du 25 Août 1922

Fraissinet	745
Messageries Maritimes	189
Mixte	220
Transatlantique	188
Transports Maritimes	800

L'Imprimeur-Gérant : A. Desnoës

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : 26 28, Boulevard du Château, Angers
Bureaux : 2, Rue Monge, Paris (V°.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 18 60e ANNÉE 16 SEPTEMBRE 1922

LE THÉATRE ROMANTIQUE : RUY BLAS (1)

Ruy Blas a été joué pour la première fois le 8 novembre 1838 et avec un brillant succès. De tous les drames de Victor Hugo c'est celui qui a été le plus souvent repris et qui a toujours le mieux réussi. Il n'est personne qui ne le connaisse. Il suffit donc, pour ce qui est de l'action, d'en donner un bref résumé.

L'action se passe à Madrid dans les dernières années du XVIIe siècle, sous le règne de Charles II.

Don Salluste de Bazan, marquis de Finlas, cherche à se venger de la reine qui vient de le condamner à l'exil. Le hasard lui révèle qu'un jeune homme entré depuis peu à son service et qui porte sa livrée, Ruy Blas, aime éperduement la reine. Il fait de lui son inconscient complice, l'involontaire instrument de sa vengeance. Sans lui expliquer ses projets, il lui jette son manteau brodé sur les épaules, le présente à la cour sous le nom de son cousin Don César de Bazan, disparu de Madrid depuis une dizaine d'années, obtient pour lui la protection de quelques grands seigneurs, puis s'éloigne, s'efface, rentre dans l'ombre. Ruy Blas, grâce à ses protecteurs, devient écuyer de la reine; bientôt son sort grandit, il arrive au pouvoir, il est tout puissant, il est premier ministre. Une main invisible le pousse et le soutient, celle de la reine elle-même qui a deviné son amour et qui l'aime en silence. Un jour vient où elle laisse parler son cœur, où Ruy Blas peut s'écrier :

Donc, je mar[illegible] vivant dans [illegible] rêve [illegible] !

Mais ce jour-là est aussi celui où reparaît Don Salluste. A l'aide d'une lettre qu'il avait eu soin naguère de dicter à Ruy Blas, il attire la reine la nuit dans la maison de celui-ci, et dès qu'elle entre, dès qu'elle est prise au piège, alors se démasquant et démasquant Ruy Blas il s'écrie :

Qu'en pensez-vous ? — M[illegible] sur [illegible] !
Ah! vous m'avez cassé! je vous détrône, moi.
Ah! vous m'avez banni! je vous chasse, et m'en vante.
Ah! vous m'avez pour femme offert votre servante!
Moi, je vous [illegible] la place [illegible]

Ruy Blas se jette sur Don Salluste, l'entraîne dans la chambre voisine, le tue d'un coup d'épée, et revient s'empoisonner sous les yeux de la reine. Celle-ci avait reculé d'horreur en découvrant Ruy Blas en Don César : elle n'a plus le courage de le maudire, elle se penche sur son agonie ; et quoiqu'elle ne soit plus dupe d'aucune illusion, quoiqu'elle sache bien maintenant à qui elle parle et qui il est, elle redit à Ruy Blas ce qu'elle disait la veille à Don César, — elle lui redit le « Je t'aime! » que l'âme du mourant semblait attendre pour partir consolée.

Il y a sans doute dans *Ruy Blas* les mêmes défauts que dans les autres drames de Hugo. La structure en est loin d'être irréprochable. Rien ne serait plus facile que de critiquer l'attitude de Ruy Blas à la fin de l'acte III, lorsque Don Salluste rentrait et lui donne des ordres, à lui premier ministre, comme il en donnait

(1) Cours public professé cette année dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

naguère à son domestique. Rien ne serait plus facile que de montrer combien le IVe acte, d'ailleurs plein d'esprit, est inutile à l'action, et de retrouver ici des invraisemblances au moins égales à celles qui se rencontrent dans *le Roi s'amuse* ou *Marion de Lorme*, *Angelo*, *Lucrèce Borgia* ou *Marie Tudor*. Mais qu'importe! Ces gaucheries ne se remarquent que dans les œuvres où rien ne vient compenser et racheter les puérilités de la fable et de la péripétie ; elles ne comptent plus dès qu'il s'agit d'une œuvre qu'anime et soulève de la première à la dernière scène un grand souffle de poésie. Que si, du reste, je m'attardais ici à une analyse de détail, j'aurais plus souvent à louer qu'à critiquer, car dans le détail de l'exécution *Ruy Blas* est infiniment supérieur à *Marie Tudor* ou même à *Marion de Lorme*. Dans *Ruy Blas*, il y aurait à louer le relief et l'heureuse opposition des figures, l'excellent et charmant comique du IVe acte, la magistrale facture de tous les vers, qui sont parmi les plus beaux que Hugo ait écrits. Quelles jouissances de l'oreille et de l'esprit ils nous donnent, jouissances que les lettrés ne devaient plus connaître au théâtre jusqu'à l'apparition de *Cyrano de Bergerac!* Hugo dit dans une note que *Ruy Blas* est celui de tous ses drames qui lui a pris le plus de temps : cela se voit, et ce n'a pas été du temps perdu. Mais sans m'attacher davantage aux beautés de la forme, c'est l'idée même de l'œuvre que je voudrais essayer de préciser.

*
* *

L'idée que Hugo a voulu traduire et mettre en lumière, cette idée en elle-même était assez banale. Cette idée, c'est que l'amour est le sentiment humain par excellence, le plus fort et le plus simple de tous les sentiments, celui qui ne tient compte d'aucune convention sociale, ni de la condition, ni du rang, ni de la fortune, celui, comme on dit, qui rapproche ou même supprime les distances. Parmi plusieurs définitions que le poète a données de sa pièce dans la préface, je remarque et ne retiens que celle-ci : « Le sujet de *Ruy Blas*, c'est un homme qui aime une femme. » Et ce qu'il veut dire par là, nous l'entendons bien : la vie sociale est un ensemble de conventions plus ou moins arbitraires et factices qui séparent les créatures, qui mettent entre elles des barrières, qui leur font perdre le sentiment de leur commune origine, de leur commune misère, de leur égalité naturelle, de leur fraternité ; l'amour est un sentiment devant qui toutes ces conventions et toutes ces barrières tombent, devant qui l'homme et la femme, quels que soient d'ailleurs leur nom, leur titre, leur rang, ne sont plus qu'un homme et une femme. La passion ne connaît pas d'obstacle, et elle sait unir les cœurs qui, dans la vie sociale, semblaient les moins faits pour être unis.

En soi, je le répète, c'est là une vérité incontestable et une vieille vérité. Il n'est aucun de nous qui n'en puisse citer quelque preuve en regardant autour de lui, dans le petit cercle d'événements et d'individus au milieu desquels il a vécu. L'histoire abonde en preuves du même genre — « Je m'en vais vous conter la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe... » etc. Nous connaissons tous la jolie lettre de Mme de Sévigné qui commence par ce déluge d'adjectifs, et nous savons ce qui motivait l'étonnement, la surprise, l'émerveillement ou l'étourdissement de l'aimable marquise : c'était d'apprendre que du jeune Lauzun, d'un très petit gentilhomme, d'un simple cadet de Gascogne, l'amour allait faire le mari de Mlle de Montpensier et, par conséquent, le cousin du roi lui-même. Mais dans le même siècle déjà l'amour avait fait ou il allait faire d'autres miracles plus étranges encore : car de Mazarin, dont le père n'était que l'intendant de la famille Colonna, de Mazarin naguère serviteur d'un jeune gentilhomme italien, l'amour avait fait le favori et même, le fait semble aujourd'hui hors de doute, l'époux d'Anne d'Autriche, et de Mme Scarron l'amour allait faire la favorite et l'épouse de Louis XIV.

Ces caprices de la passion, ou plutôt cette logique de la passion qui dans l'être aimé ne voit que lui et non pas son rang ou sa fortune, c'est chose trop piquante, et trop fréquente en même temps, pour qu'avant ou après *Ruy Blas* la littérature ne s'en soit pas avisée et n'en ait pas tiré parti. Non pas peut-être au XVIIe siècle, siècle de hiérarchie et de décence où nos écrivains évitaient avec soin le scandale et ne se mêlaient pas encore de faire, selon l'expression du siècle suivant, la guerre aux préjugés; mais au XVIIIe siècle, combien de pièces ou de romans sur ce thème, que ce soit *le Paysan parvenu*, *le Préjugé vaincu* ou *l'Epreuve* de Marivaux, que ce soit *Manon Lescaut* ou bien la *Nouvelle Héloïse*, que ce soit la *Paméla* de Richardson ou la *Nanine* de Voltaire! Sous un titre ou sous un autre, ce que Voltaire, Richardson, Rousseau, Prévost ou Marivaux avaient écrit,

c'était déjà ce « Roman d'un jeune homme pauvre » ou « d'une jeune fille pauvre » tant de fois recommencé depuis par les auteurs dramatiques ou les romanciers du XIXe siècle, et non seulement par Octave Feuillet, mais par Mme Sand dans *le Marquis de Villemer* et dans *le Mariage de Victorine*, par Jules Sandau dans *le Marquis de la Seiglière*, et l'on pourrait dire même par Tolstoï dans *Résurrection*. Sujet cent fois traité et qui sera traité cent ou mille fois encore, qui sera éternellement repris, parce qu'il n'en est aucun qui plaise davantage, parce qu'il plaît aussi bien aux cœurs ambitieux qu'aux cœurs tendres, au pauvre avide de s'élever, de parvenir, aussi bien qu'au riche avide de rencontrer l'amour. C'est le sujet romanesque entre tous, c'est l'âme même du roman, c'en est presque la raison d'être, et cela depuis les temps les plus lointains, dès le temps où le roman s'appelait le conte et où les conteurs ne se lassaient pas de répéter « qu'on a bien vu des rois épouser des bergères », dès le temps des Cendrillons et des Princes charmants.

Ce vieux thème, Hugo l'a renouvelé par la hardiesse avec laquelle il l'a abordé. Il n'est pas l'homme des demi-solutions, mais, au contraire, des solutions extrêmes. A cette question : « L'amour paternel ou maternel se retrouve-t-il chez tous les êtres, même les plus criminels ou les plus dégradés? » il avait répondu : — « Oui, jusque chez le bouffon Triboulet, oui, jusque chez l'infâme Lucrèce Borgia. » A cette autre question : « Est-il aucune convention sociale que l'amour ne puisse braver, aucune distance sociale que l'amour ne puisse franchir? » il répond : — « L'amour peut rapprocher les deux termes extrêmes de la hiérarchie sociale, unir le cœur d'une reine et le cœur d'un laquais. »

Voilà sans doute l'exagération romantique, le parti pris d'étonner, de scandaliser, et il est bien vrai qu'il y a là quelque chose qui inquiète ou qui choque. — Non que l'histoire ne puisse offrir des cas aussi bizarres ou aussi monstrueux. Faut-il rappeler de quelle fange avait été tirée la femme qui devint la favorite de Louis XV et régna un moment sous le nom de Mme Du Barry? La femme du tzar Pierre-le-Grand était une ancienne servante, quelque chose comme une fille d'auberge, et si on avait la patience de passer en revue tous les favoris d'une autre impératrice de Russie, ceux de Catherine II, on en trouverait bien quelques-uns, si je ne me trompe, dont la condition première n'était pas plus relevée que celle de Ruy Blas. Tout est possible, tout arrive dans la vie. Mais il ne suffit pas qu'une chose soit possible pour qu'elle soit vraisemblable, et l'art ne vit que de vraisemblance. La question est donc de savoir comment Victor Hugo s'y est pris pour nous faire accepter la donnée de son *Ruy Blas*, car le fait est que nous l'acceptons, et que son drame nous semble l'œuvre d'un grand poète.

Cette donnée, Hugo nous la fait accepter d'abord, il faut bien l'avouer, à l'aide d'un double artifice qui en atténue sensiblement l'inquiétante et déconcertante hardiesse. D'une part, en effet, pendant le IIe et le IIIe actes, Ruy Blas ne nous apparaît plus sous sa casaque de laquais, mais sous le nom de Don César, sous un bel habit de cour, et nous pouvons oublier un moment sa condition véritable. Il est clair que c'est tricher un peu, c'est un peu escamoter le problème et tourner la difficulté du sujet, c'est recourir à une ruse de comédie; mais il y avait là, je crois, une concession indispensable aux bienséances de la scène et aux exigences du public. Je ne crois pas que le public pût supporter une pièce dans laquelle un laquais en livrée se jetterait aux pieds d'une reine et lui ferait une déclaration, un plumeau sous le bras ; ou, en tout cas, ceci ne serait plus du drame, mais de l'opérette.

Et d'autre part, s'il est vrai qu'au Ier acte de même qu'au Ve, Hugo nous présente Ruy Blas sous son nom authentique et sous une casaque galonnée, il a eu bien soin, en nous le présentant, de nous montrer en lui, non pas un être avili, plié au servage, mais une sorte d'enfant perdu ou, comme nous dirions aujourd'hui, de déclassé qui pouvait prétendre à un meilleur destin. C'est ce qui résulte de la belle tirade du Ier acte dans laquelle Ruy Blas, se retrouvant avec Zafari, son compagnon de jeunesse, résume sa vie antérieure et trace son propre portrait :

Je te retrouve, après quatre ans, toujours le même,
Toujours ce Zafari, riche en sa pauvreté,
Qui n'a rien eu jamais et n'a rien souhaité!
Mais moi, quel changement! Frère, que te dirai-je ?
Orphelin, par pitié nourri dans un collège
De science et d'orgueil, de moi, triste faveur!
Au lieu d'un ouvrier on a fait un rêveur.
Tu sais, tu m'as connu. Je jetais mes pensées
Et mes vœux vers le ciel en strophes insensées.
J'opposais cent raisons à ton rire moqueur.
J'avais je ne sais quelle ambition au cœur!
A quoi bon travailler? Vers un but invisible
Je marchais, je croyais tout réel, tout possible.
J'espérais tout du sort! — Et puis, je suis de ceux
Qui passent tout un jour, pensifs et paresseux,
Devant quelque palais regorgeant de richesses,
A regarder entrer et sortir les duchesses.
Si bien qu'un jour, mourant de faim sur le pavé,

J'ai ramassé du [illegible] on l'en a trouvé,
Dans la [illegible]
Oh! quand j'avais [illegible]
Je me perdais, marchant [illegible] chemins,
En méditations sur le sort des [illegible]
J'avais [illegible] sur tout [illegible] montagne
De projets! — Je [illegible] l'Espagne,
Je croyais, pauvre esprit, qu'au monde je manquais...
Ami, le résultat, tu le vois. — Un laquais !

C'est-à-dire que si Ruy Blas est laquais, il ne l'est que de la veille et par occasion ou par accident, et c'est un laquais comme il n'y en a guère, comme au fond je n'en soupçonne à personne, homme du peuple, mais instruit, mais tout plein de nobles désirs et d'aspirations généreuses, un Saint-Preux qui en un autre temps ou en un autre pays eût pu, au lieu d'endosser la livrée, devenir précepteur de quelque Julie d'Étanges. On pourrait ici chercher chicane à Hugo, on pourrait le chicaner sur le passé de Ruy Blas, sur ce désaccord entre l'élévation d'esprit qui se révèle en lui dès ses premières paroles, et la condition qu'il a acceptée, à laquelle il s'est laissé déchoir. Ceci encore est un artifice, de même qu'aux IIe et IIIe actes son déguisement en Don César. Mais après tout, qu'importe? Ces petits moyens auxquels Hugo a recours pour nous faire accepter le sujet de son drame, à peine remarquons-nous ce qu'ils ont d'artificiel ou de romanesque. Car telle est en son héros l'ardeur, la beauté de la passion, que nous ne voyons et n'entendons plus qu'elle. A peine Ruy Blas nous est-il apparu, à peine a-t-il parlé, que nous ne voyons plus en lui qu'un homme qui aime, et que son amour exalte, que son amour anoblit; et ceci n'est plus ruse de comédie, petit moyen d'auteur dramatique, ceci est une idée de poète, autrement dit une belle et profonde vérité. Aux yeux de Hugo, l'amour est ce qu'il était déjà aux yeux de Corneille, de Pascal, de Vauvenargues, de Rousseau : une exaltation de tout l'être, une source, une source intarissable de force et de grandeur morale. Et c'est ce que nous font sentir déjà les vers du Ier acte dans lesquels il dit combien il aime, combien il souffre, et quel est en lui, parce qu'il aime, le désir de sacrifice, le besoin de se dévouer et de se donner. Déjà nous sentons en l'écoutant que par la force et la sincérité de son amour la créature déchue a repris conscience de sa déchéance, et s'est lavée de sa souillure.

.....Ecoute !
Je [illegible] Je suis
Comme un [illegible] d'ennuis
A cette [illegible]
[illegible] jour bleue
D'Allemagne. Je fais [illegible] pour une lieue
Jusqu'à Caramanchel pour avoir de ces fleurs.
J'en [illegible] cherche partout sans en trouver ailleurs.
J'en compose un bouquet, je prends les plus jolies...
— Oh ! mais je te dis là des choses ! des folies ! —
[illegible] au parc royal, comme un voleur,
[illegible] et je vais déposer cette fleur
Sur [illegible] lavéri. Même, hier, j'osais mettre
[illegible] — vraiment, plains-moi, frère! —
[une lettre!
.....
Oh! mon âme au démon! je la vendrais, pour être
Un des jeunes seigneurs que, de cette fenêtre,
Je vois en ce moment, comme un vivant affront,
Entrer la plume au feutre et l'orgueil sur le front!
Oui, je me damnerais pour dépouiller ma chaîne,
Et pour pouvoir comme eux m'approcher de la reine
Avec un vêtement qui ne soit pas honteux!
Mais, ô rage! être ainsi, près d'elle, devant eux !
En livrée! un laquais! être un laquais pour elle!
Ayez pitié de moi, mon Dieu!...

Ce qui s'indique assez clairement déjà dans ces beaux vers du Ier acte, nous devient plus clair encore à l'acte III. L'acte III, c'est l'acte du Conseil. Les conseillers d'Etat, Don Manuel Arias, Don Pedro Velez de Guevarra, le marquis de Priego, etc., sont réunis au *Palatio real*, dans la salle dite salle du gouvernement. Assemblée de fripons qui se partagent les débris d'un royaume. Dans l'agonie de la monarchie espagnole ils ne voient qu'une occasion d'emplir leur poche; ils se disputent le profit des impôts, les droits de douanes, tous les revenus de l'Etat :

Donnez-moi l'arsenic, je vous cède les nègres!

Survient Ruy Blas qui les apostrophe et les soufflette de son mépris :

Bon appétit, messieurs! — O ministres intègres!
Conseillers vertueux! voilà votre façon
De servir, serviteurs qui pillez la maison!...

Il parle, et tous se taisent. Les plus fiers rédigent leur démission et sortent; les autres s'humilient, s'inclinent. L'un murmure : « Cet homme sera grand. » Il l'est déjà. Est-ce parce qu'il porte un nom d'emprunt ? Est-ce parce qu'à présent il a au cou la Toison d'or ? Est-ce parce qu'il est devenu ministre ? Est-ce pour cela que Ruy Blas est grand, est-ce pour cela qu'il est transfiguré ? Nous voyons tous les jours des gens qui deviennent ministres, et ils ne nous semblent pas pour cela transfigurés le moins du monde. Ce qui grandit Ruy Blas, ce qui le transfigure, la suite de la scène va nous le dire. La reine a entendu Ruy Blas parler aux indignes conseillers ; elle l'a vu les chasser du conseil, — et elle lui pose la question que je viens de formuler, elle lui dit :

Mais où donc avez-vous appris toutes ces choses?
D'où vient que vous savez les effets et les causes?

Vous ignorez donc bien! Dites-moi que votre voix
Faiblit comme devant parler [illegible]
Pourquoi [illegible] Dieu même,
Si [illegible] et si grand!

Et il répond :

Parce que je vous aime!
Parce que je sais bien, moi qu'ils haissent tous,
Que [illegible] sur vous!
Parce que [illegible] si pâlonne
Et que peut-être [illegible] au monde!

Voilà, en ce qui concerne le héros du drame, comment Hugo a sûrement résolu le problème qu'il avait si hardiment posé. Il avait choisi entre toutes les conditions sociales la plus humble où peut être même la plus vile, celle qui est comme une abdication de la personnalité, celle qui fait d'un homme la chose d'un autre homme : il avait pris un valet, il l'avait introduit en scène sous un habit de valet, il l'avait montré obéissant à un ordre du maître comme le chien obéit à un coup de sifflet :

Ruy Blas, [illegible] ...

c'est le premier vers de la pièce : — et soudain, nous voyons l'être déchu qui se relève, soudain, Ruy Blas cesse d'être à nos yeux un valet ; par son amour il a reconquis, si je puis dire, sa dignité humaine ; il nous devient cher, nos cœurs sont avec lui, il nous paraît digne de respect, digne d'amour, que dis-je ? — digne de l'amour d'une reine...

*
* *

D'autant plus digne de l'amour d'une reine, qu'une reine, après tout, n'est qu'une femme, et peut-être la plus malheureuse de toutes les femmes, celle dont le cœur subit la plus dure contrainte, celle qui a le moins de chance de rencontrer auprès d'elle l'amour vrai. Telle est l'autre leçon qui se dégage pour nous de *Ruy Blas*, l'autre grande idée de poète qui s'ajoute à la première et la complète. Et si la première peut-être s'exprimait d'une façon par trop romantique, si, malgré tout le génie de Hugo, le personnage de son Ruy Blas demeurait une création un peu bien bizarre et qui prête à la parodie, je ne sais rien, en tout cas, de plus touchant et de plus charmant dans tout son théâtre que le IIe acte de *Ruy Blas* et le personnage de la reine.

Ce nom de reine a été, pendant bien des siècles, un nom éblouissant et tout plein de prestige. Il a longtemps symbolisé, et qui sait? peut-être symbolise-t-il encore pour l'imagination populaire, l'apothéose de la femme, la divinisation de la femme. Une reine, oui, il semblait que ce fût plus qu'une femme, je ne sais quelle fée ou quelle déesse dont les moindres caprices faisaient loi, dont un sourire donnait la vie ou la mort à des milliers de sujets, et qui vivait en un palais de *Mille et une nuits*, au milieu des fêtes, des parfums, des enchantements et des délices. Tout gentilhomme était son chevalier, et les manants eux-mêmes, ceux qui peinaient pour payer ses parures, ceux qui suaient des millions pour ses fêtes galantes, joignaient les mains et se prosternaient sur son passage, comme à la vue d'une céleste apparition. Et certes, au vieux temps de la monarchie, il eût été bien impossible de faire jouer ou seulement de concevoir un *Ruy Blas* ; si l'imagination populaire admettait qu'une reine pût être amoureuse, les amours qu'elle lui prêtait étaient des amours héroïques et glorieuses, dignes d'une divinité.

Quelques rêveurs pourtant, ou plutôt quelques observateurs plus clairvoyants que la foule, avaient déjà deviné ce qui se cache de secrètes misères sous le manteau royal. Les tragédies de Racine ne sont-elles pas le roman, le tendre et douloureux roman des princesses ou des reines? Qu'il nous conte l'histoire d'Andromaque, de Junie, de Monime, de Roxane, de Bérénice, d'Iphigénie ou de Phèdre, toujours il écrit le drame de ces existences en apparence si brillantes, en réalité si misérables, où le cœur n'est jamais libre de disposer de lui-même, où l'intérêt d'Etat doit toujours être obéi, où le « décorum de la divinité », comme dit Molière, doit être sauvegardé toujours. Il avait une science trop profonde de l'âme humaine pour être dupe des apparences. Il savait ce qui se passait dans la chambre de Marie-Thérèse, tandis que Mme de Montespan usurpait sa place dans la grande galerie de Versailles ; il savait ce qui se passait dans le cœur de Madame, mariée au plus méprisable des hommes : il avait devine bien des souffrances, dont sa *Bérénice* surtout est l'exquise et inoubliable expression.

Et l'on se rappelle comment, à la fin du XVIIIe siècle les événements étaient venus révéler à tous les esprits ce que jadis avait si finement pressenti Racine. Le même peuple, qui avait regardé d'un œil envieux et haineux les fêtes du Petit Trianon, le même peuple qui ne voyait en Marie-Antoinette que la vivante et insolente incarnation de la royauté, qu'un monstre en dehors de la nature, — en la revoyant devant le tribunal révolutionnaire, en l'entendant répondre aux infâmes questions d'un de ses juges, le peuple avait été surpris de découvrir en elle une mère;

et quelques mois plus tard, en la revoyant de nouveau, cette fois sur la charrette qui la menait à la guillotine, en la revoyant si changée, maigre, la figure creuse, les cheveux gris, le peuple avait été ému de découvrir en elle une femme. Il n'était plus permis d'ignorer depuis les sombres jours de 93, depuis la captivité au Temple et à la Conciergerie, « la quantité de larmes que contiennent les yeux d'une reine ».

Hugo le savait lorsqu'il a entrepris d'écrire *Ruy Blas*, il y songeait, et il a voulu qu'il nous devînt impossible de n'y pas songer nous aussi. Et pour nous rendre plus sensible toute la misère des reines, il a situé l'action de son drame à la cour d'Espagne, à quoi encore je reconnais le génie du grand poète.

Je n'oublie pas, d'ailleurs, qu'en procédant ainsi il profitait de l'exemple qu'avait donné Schiller dans son *Don Carlos*, et je n'ai nulle envie pour mieux louer Hugo de déprécier Schiller. *Don Carlos* nous reporte au temps de Philippe II, et il y a telle scène au Ier acte où l'auteur a dit avec bien de la puissance et bien du charme ce qu'avait de pitoyable le sort d'une reine d'Espagne. En quelques traits bien choisis, dont quelques-uns ont passé dans *Ruy Blas*, il a fait ressortir toutes les humiliations et toutes les tristesses de ce royal esclavage au pays de l'inflexible étiquette, au pays à demi mauresque encore où une reine était aussi prisonnière entre les murs tragiques de l'Escurial qu'une sultane derrière les grilles d'un harem. Mais s'il y a de ces traits justes et frappants dans *Don Carlos*, il n'y en a qu'un petit nombre. Le roman de la reine n'est pas ici toute la pièce, il n'en emplit que quelques scènes. Le défaut de l'œuvre, Schiller lui-même l'a signalé dans une de ses lettres. L'œuvre est double, parce qu'il l'a gardée trop longtemps sur le métier, et que dans l'intervalle son point de vue a changé. Elle était primitivement le roman d'une reine, elle est devenue le drame ou le poème de l'amitié, et Schiller a un peu perdu de vue Elisabeth pour fixer son attention sur le marquis de Posa. Je ne lui en fais pas un reproche, cette figure de Posa étant une des plus nobles créations de l'art moderne. Je ne lui reproche rien, je dis seulement qu'il y a dans son œuvre un sujet qui n'est qu'esquissé, qui méritait d'être repris et développé, et que Hugo a eu bien raison de le reprendre et de le développer dans *Ruy Blas*.

Pour nous peindre la vie d'une reine d'Espagne, pour nous faire bien voir toute l'infortune dont une telle destinée est faite, il s'était renseigné avec une conscience que n'ont pas la plupart des auteurs dramatiques. Un éminent érudit, à qui appartient l'honneur d'avoir découvert les sources de *Ruy Blas*, M. Morel-Fatio, a signalé d'une main un peu sévère les petites bévues, les inexactitudes historiques que présente *Ruy Blas* et jusqu'aux fautes d'orthographe que le poète a pu commettre en transcrivant le nom de certains grands seigneurs espagnols ou de certaines localités. Quant à moi, je ne m'y arrêterai pas, n'y attachant aucune importance. Je sais de reste qu'un drame historique n'est pas et ne peut être une œuvre d'historien. J'attends du poète dramatique autre chose que ce que j'exige de l'historien ou du grammairien. J'attends de lui, sans doute, une étude de la réalité, un tableau qui contienne une part de réalité; mais j'attends de lui surtout une large et féconde interprétation du réel, j'attends de lui un commentaire tel que les poètes en peuvent seuls donner. Et si j'admire, si j'aime le second acte de *Ruy Blas*, c'est qu'avec une part considérable de faits vrais, de documents puisés aux sources, j'y trouve ce commentaire, j'y trouve cet élargissement de la réalité qui constitue l'œuvre d'art.

Les documents, Hugo les a puisés pour la plupart dans un petit ouvrage qui date des premières années du XVIIIe siècle, et qui porte en titre : *Mémoires de la cour d'Espagne*, par Mme d'Aulnoy. Le nom de Mme d'Aulnoy n'est pas tout à fait oublié aujourd'hui; nous pouvons bien ignorer qu'elle a été une romancière des plus fécondes et des plus médiocres, formée à l'école de Mme de Villedieu bien plus qu'à celle de Mme de La Fayette; mais tous nous avons lu quelques-uns de ses *Contes* qui sont fort aimables. Elle avait longtemps vécu en Espagne, et dans un autre livre elle a raconté ses impressions de voyage. Dans ses *Mémoires de la cour d'Espagne* elle s'efface, elle ne parle plus en touriste, mais en historien ou en anecdotier, et c'est en somme l'histoire de Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV et première femme de Charles II d'Espagne, qu'elle nous conte dans ses menus détails.

Feuilletons rapidement le petit livre pour voir ce qu'elle a fourni à Hugo, ou ce qui, dans son récit, contribue à justifier la part de l'invention dans *Ruy Blas*.

Ce sont d'abord des indications sur le caractère et l'humeur du roi Charles II qui, de l'aveu de ses familiers, n'avait pas ri trois fois dans toute sa vie. C'est ensuite l'effroi de la jeune reine en pénétrant pour la première fois en Espagne, dans cette Espagne grave, silencieuse, sur laquelle semblait planer encore l'ombre

redoutable de Philippe II. En arrivant à la frontière espagnole, la jeune reine se met à pleurer sur un mot que le grand écuyer a dit en espagnol et qu'elle a mal compris. Elle a compris qu'en Espagne la coutume était de couper les jambes à la reine, et là-dessus elle déclare qu'elle veut absolument retourner en France chez son père. On ne coupe pas les jambes à la reine d'Espagne, mais elle s'aperçoit vite qu'elle est enserrée dans des liens terriblement étroits, et qu'elle n'a pas plus la liberté d'aller ou de venir que de manger, de parler, de jouer à sa guise. La voilà sous la tutelle de la camarera-mayor, qui est en premier lieu la duchesse de Terra Nova, puis la duchesse d'Albuquerque. « La duchesse de Terra Nova, nous dit Mme d'Aulnoy, est froide, sérieuse ; elle parle peu et dit un « je le veux » ou « je ne le veux pas » à faire trembler; c'est une femme maigre et pâle; elle a le visage long et ridé, les yeux petits et rudes, et elle est une fort dangereuse ennemie. »

La camarera-mayor tient la jeune reine enfermée au Retiro : elle monte la garde autour d'elle. La reine veut-elle regarder dans la cour, elle lui objecte « qu'il ne faut pas qu'une reine d'Espagne regarde par la fenêtre ». Un jour même, elle prend en aversion deux petits perroquets que la reine avait apportés de France, et dont le crime est de parler français ; elle leur tord le cou. Sur quoi, le soir, en la voyant venir au baise-main, la reine lui allonge deux soufflets à tour de bras : incartade que la coupable a peine à se faire pardonner du roi son époux. Comme distractions, la captive n'a d'autres ressources que d'assister à des autodafés. Elle est sans cesse seule : certain jour le roi daigne lui écrire : qu'écrit-il ? — « Madame, il fait grand vent, j'ai tué six loups. » Voilà le sort d'une reine d'Espagne à la fin du XVIIe siècle; et qu'elle soit Louise d'Orléans, première femme de Charles II dans les *Mémoires* de Mme d'Aulnoy ou Marie-Anne de Neubourg, princesse allemande, seconde femme du même roi, dans *Ruy Blas*, son isolement est le même, sa réclusion aussi complète, aussi douloureuse la nostalgie qui ramène constamment sa pensée vers son pays natal. Et peut-être à ses pieds, dans l'ombre, y a-t-il quelqu'un que son malheur émeut, quelqu'un qui rêve, qui aime, qui voudrait se dévouer, mourir pour elle... Mme d'Aulnoy assure qu'un jour en revenant de l'église la reine Louise trouva dans sa poche un petit billet qu'y avait glissé une main inconnue, et qui était conçu ainsi :

Pour la Reine seule

« L'élévation suprême de votre Majesté et « l'éloignement qui est entre nous n'a pu arra- « cher de mon cœur la passion que vos admirables « qualités y ont fait naître. Je vous adore, ma « Reine, je meurs en vous adorant, et j'ose dire « que je ne suis pas indigne de vous adorer; « je vous vois, je soupire auprès de vous ; vous « n'entendez point mes soupirs, vous ne connais- « sez pas mes secrètes langueurs, vous ne tour- « nez pas même vos beaux yeux sur moi. Ah ! « Madame, que l'on est malheureux d'être né « sujet, quand on se sent les inclinations du « plus grand roi du monde ! »

Tels sont les matériaux que Mme d'Aulnoy a fournis à l'auteur de *Ruy Blas*, de ce drame qui s'intitulait à l'origine : *La reine s'ennuie*. Relisons le IIe acte. La reine est dans ses appartements, sous l'œil de la camarera-mayor, duchesse d'Albuquerque; son majordome Don Guritan est debout dans un coin. Le roi chasse. Elle est seule, rêveuse et triste. Elle songe à ce Don Salluste qu'elle a chassé et dont elle se sent haïe ; elle songe à ce bouquet de fleurs qu'un ami inconnu dépose chaque soir pour elle sur un banc du parc, à la lettre qu'elle a trouvée hier attachée au bouquet. Elle s'efforce de n'y plus songer, de s'arracher à sa rêverie : que faire ? lire ? Elle n'a pas un seul livre allemand. Se promener? jouer au lansquenet? goûter avec ses femmes ? A chaque désir qu'elle formule, la camarera-mayor oppose quelque loi de l'étiquette, et la reine prisonnière soupire :

Ni pouvoir, — ô mon Dieu! qu'est-ce que je ferai? —
Ni sortir, ni jouer, ni manger à mon gré!
Vraiment, je meurs depuis un an que je suis reine.

Et maintenant, vienne Ruy Blas, travesti en Don César, métamorphosé en écuyer de la reine; qu'il lui remette une lettre du roi; que cette lettre soit conforme à celle dont Mme d'Aulnoy et aussi le marquis de Villars nous ont conservé le texte authentique :

Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups;

qu'en lisant cette lettre, écrite par Ruy Blas lui-même sous la dictée du roi, la reine reconnaisse l'écriture du billet attaché au bouquet de myosotis : c'en sera peut-être assez déjà pour que son cœur se trouble, pour que son cœur aille vers celui qui a deviné sa détresse et qui en a eu pitié.

Que c'est faible, une reine, et que c'est peu de chose!

disait-elle tout à l'heure dans son oratoire, alors que ses femmes s'étaient retirées et l'avaient laissée « à ses dévotions », ou plutôt à ses in

quiètes rêveries. Elle y relisait la lettre de Ruy Blas :

Madame, sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là
Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile,
Qui souffre, ver de terre amoureux d'une étoile,
Qui pour vous donnera son âme, s'il le faut,
Et qui se meurt en bas quand vous brillez en haut!

Elle relisait cette lettre, et elle s'écriait :

Quand l'âme a soif, il faut qu'elle se désaltère,
Fût-ce dans du poison ! Je n'ai rien sur la terre,
Mais enfin, il faut bien que j'aime quelqu'un, moi !

Tel est le pouvoir du génie que Hugo nous oblige à dire avec son héroïne : « En effet, il le faut... » Il nous oblige à sentir ce qu'il y a d'inique dans les contraintes sociales, soit qu'elles maintiennent dans l'ombre et à l'état de servage un homme jeune, intelligent, un cœur qui voudrait vivre, soit qu'à l'autre extrémité de l'échelle sociale, au plus haut rang, elles réduisent le cœur d'une reine à l'éternel silence et à l'éternelle solitude. Et ainsi le poète nous amène à la conclusion qui semblait inadmissible : il nous amène à reconnaître en son héros comme en son héroïne deux êtres humains, deux âmes de même essence, en dépit de toute la distance que la société avait mise entre elles ; et parce que ce héros, quel que soit son nom ou son habit, est un homme qui aime profondément, de toute son âme, jusqu'au sacrifice absolu de lui-même, — parce que cette héroïne, quel que soit son titre ou sa parure, est une femme qui souffre, qui a besoin d'aimer, d'être aimée, d'appuyer son cœur sur un autre cœur, — nous acceptons la fiction de poète par laquelle nous les voyons enfin rapprochés et réunis.

Est-ce donc à dire qu'il n'y ait pas, dans le drame de Hugo, ce grain de folie romantique que nous y croyions d'abord apercevoir? Si vraiment, le grain de folie s'y trouve; mais ne le regrettons pas trop. *Ruy Blas* est une œuvre bien française, par sa clarté, par sa générosité, et je dirais volontiers : d'autant plus française qu'il s'y mêle un peu de folie. Cette folie-là est de celles dont nous n'avons pas à rougir. Est-ce un chef-d'œuvre d'art dramatique que *Ruy Blas ?* Je n'en sais rien et ne me soucie pas de le savoir. Il me suffit que ce soit le rêve d'un grand poète, un très beau conte, fait pour plaire aux âmes jeunes, enthousiastes, un peu folles, — à celles qui dédaignent les amours faciles, pour qui l'amour est toujours une marche à l'étoile, et qui ne voient de désirable ici-bas que l'impossible.

André Le Breton,
Professeur à la Sorbonne.

LE PAYSAN RUSSE [1]

II

CRUAUTÉ

La cruauté est quelque chose que je n'ai jamais pu comprendre de toute ma vie et qui m'a toujours causé une grande peine. Où plongent les racines de la cruauté humaine ? Voilà un problème que j'ai longtemps médité sans jamais y rien comprendre. Il y a quelque temps j'ai lu un livre qui portait ce titre suggestif : *Le progrès et l'évolution de la cruauté*. L'auteur, après avoir habilement choisi les faits qui devaient prouver sa thèse, s'efforçait de démontrer qu'avec le développement du progrès les hommes se torturent l'un l'autre physiquement, spirituellement, et plus encore sensuellement. J'ai lu ce livre avec dégoût; je n'ai pas voulu ajouter foi aux choses qu'il me racontait, et je me suis hâté de réfuter ses paradoxes. Mais maintenant, après la terrible folie de la guerre européenne et les épisodes sanglants de la révolution, ces paradoxes amers me sont plus d'une fois revenus à la mémoire.

Je dois toutefois observer qu'il n'y a aucune évolution dans la cruauté russe. Ses formes, en apparence, ne changent pas. Un chroniqueur du début du XVIIe siècle raconte que de son temps l'on torturait en Russie de la manière suivante : On versait de la poudre dans la bouche de la victime, et l'on y mettait le feu ; on transpercait la gorge des femmes, et après avoir introduit des cordes dans les blessures, on les pendait. Au XVIIIe et au XIXe siècles, on faisait encore la même chose dans les territoires du Don et de l'Oural ; on introduisait une cartouche de dynamite dans le corps de la victime et on la faisait sauter. Je crois que si le peuple anglais est original pour son sens de l'humour, le peuple russe est original pour sa cruauté toute spéciale, une cruauté à sang froid qui cherche à mettre à l'épreuve jusqu'au paroxysme la capacité de l'homme de résister à la douleur, et à révéler la ténacité des forces vitales.

Dans la cruauté russe l'on sent une recherche diabolique, comme s'il s'agissait de quelque chose de délicat et d'exquis. On ne peut l'expliquer par les mots d' « anomalie psychique » ou de « sadisme », qui vraiment n'expliquent rien

[1] Voir *La Revue Bleue* du 2 septembre 1922.

en soi. Je me demande quelquefois si ce n'est pas une tare produite par l'alcoolisme, et puis je me dis que le peuple russe n'est pas empoisonné par l'alcool plus que les autres peuples d'Europe, bien qu'il soit possible que le poison de l'alcool agisse sur l'esprit du paysan russe, dont l'alimentation est pauvre, plus que dans d'autres pays où les hommes sont habitués à une nourriture abondante et variée. L'on peut aussi supposer que la lecture des vies des martyrs — passe-temps favori de ceux qui ne sont pas illettrés dans les villages — a une influence sur les origines de la géniale cruauté russe.

Si les cas de cruauté ne prouvaient que la perversion psychologique de l'individu, je pourrais m'abstenir d'en parler, car ils seraient des objets d'étude pour le psychiâtre plutôt que pour l'historien. Mais j'ai devant les yeux le spectacle de la réjouissance que des collectivités entières trouvent dans la torture humaine. En Sibérie, l'on a creusé des fosses dans le sol, et l'on y a mis la tête en bas des soldats de l'armée rouge faits prisonniers, en laissant dépasser les jambes jusqu'aux genoux. Puis l'on remplit petit à petit les fosses de terre et l'on contemplait les convulsions des jambes pour voir quelle serait la victime qui aurait le plus de résistance et mourrait la dernière de suffocation. Les cosaques du territoire transbaïkalique ont appris à leurs filles l'art de fendre du bois sur les épaules des prisonniers. Dans le gouvernement de Tambov, des communistes furent cloués à des arbres par la main et le pied gauches, à un mètre au-dessus du sol, et les tourments de ces malheureux, crucifiés de façon irrégulière, excitaient la surprise et la curiosité. A tel prisonnier on ouvrait le ventre; on lui tirait les intestins, et on le clouait à un arbre ou à un poteau télégraphique; puis à coups de bottes on le faisait tourner autour de l'arbre, et les meurtriers regardaient les viscères qui sortaient de la blessure ouverte. Les officiers faits prisonniers étaient deshabillés de la tête aux pieds : sur leurs épaules on taillait des morceaux de peau en forme d'épaulettes, et en guise d'étoiles on leur enfonçait des clous; puis on leur enlevait la peau sur les parties du ventre et des jambes correspondant respectivement au ceinturon et aux bandes des pantalons. C'était l'opération qu'on appelait : *mettre en uniforme*. Cette opération demandait un certain temps et une habileté peu commune. Je pourrais rappeler beaucoup d'autres horreurs de ce genre, mais elles sont si odieuses que je crois bon de ne pas les mentionner. Qui sont les plus cruels ? Les Rouges ou les Blancs? Il est probable que les uns valent les autres, car ils sont également russes. D'ailleurs l'histoire donne une réponse précise à la demande concernant le degré de cruauté : les plus actifs sont toujours les plus cruels.

*
* *

Je pense qu'en aucun autre pays du monde les femmes ne sont battues aussi impitoyablement et aussi terriblement que dans les villages russes; et peut-être aucun autre pays ne peut-il se vanter d'une sagesse populaire qui s'exprime dans les proverbes suivants : *Bats ta femme avec la crosse de ton fusil, puis penche-toi sur elle et écoute. Si elle respire, c'est une comédienne : cela veut dire qu'elle a encore besoin de coups. — Une femme est chère deux fois : le jour de son mariage et le jour de son enterrement. — Il n'y a pas de loi pour les femmes ni pour les bêtes. — Plus tu bats ta femme, plus ta soupe est savoureuse.*

Des centaines d'aphorismes de ce genre contenant la fine fleur de la sagesse populaire amassée depuis des siècles circulent dans les villages. Les jeunes filles en sont nourries, et ces proverbes font leur école. Les jeunes filles aussi, d'ailleurs, sont battues avec une ardeur égale. Pour me faire une idée de la nature des délits commis dans la province de Moscou j'ai étudié les rapports de la Cour de justice de Moscou pour la décade qui va de 1901 à 1910; j'ai été frappé par le chiffre énorme des outrages commis à l'égard des jeunes filles comme de toutes les autres espèces de sévices concernant des mineurs. Battre est un passe-temps favori en Russie, et peu importe qui l'on bat. La sagesse populaire considère comme très précieux un homme qui a été battu : *Pour un homme battu*, dit le proverbe, *on en offre deux qui ne l'ont pas encore été, mais il n'y a pas d'acheteurs.* Il y a encore des proverbes qui considèrent la bastonnade comme une condition nécessaire à la plénitude de la vie : *Eh! la vie est belle, mais il n'y a personne à battre!*

J'ai demandé à des individus qui prennent une part active à notre guerre civile s'ils n'éprouvent pas une certaine gêne à se massacrer mutuellement. Non, ils n'en éprouvent aucune. « Il a un fusil, moi j'en ai un, nous sommes égaux. Ça ne fait rien. Nous en tuons un peu et comme ça la terre devient plus spacieuse. »

Une fois j'ai reçu une réponse très curieuse

d'un soldat qui avait participé à la guerre européenne et qui maintenant commande une troupe considérable dans l'armée rouge : « La guerre intérieure, me dit-il, ça n'est rien; mais la guerre internationale contre des étrangers, voilà une chose pénible pour l'âme. Je vous le dis franchement, camarade : il est plus facile d'assommer des Russes! Nous en avons tant, et nos propriétés ne valent pas grand'chose. Mettre le feu à un village, et puis après? Un jour ou l'autre, il brûlerait tout seul, et après tout, c'est notre affaire à nous, comme les manœuvres pour la science militaire. Mais quand j'ai mis les pieds en Prusse au début de la guerre, Dieu du ciel, quelle pitié j'ai éprouvée pour ce peuple! Quels villages, quelles villes, quelles fermes! Quelles magnifiques choses nous avons détruites sans même savoir pourquoi! C'était vraiment une chose honteuse. Quand j'ai été blessé, j'ai été presque heureux, tant je souffrais de voir ce vandalisme abominable. Plus tard, on m'a envoyé au Caucase, chez Youdenitch : là il y avait des Turcs et d'autres gens à peau noire. De bonnes gens, très pauvres, toujours souriant, sans motif apparent. Nous les battions, et ils souriaient. On ne pouvait au moins en avoir pitié; ils avaient tous leurs occupations, leurs liens de famille... »

Celui qui me racontait ces choses était humain à sa façon. Il traite bien ses soldats, et ceux-ci, à ce qu'il paraît, le respectent. Il aime son métier de soldat. J'ai essayé de lui donner quelque idée de la Russie et de son importance dans le monde. Il m'écouta un instant d'un air pensif, en fumant une cigarette, puis il manifesta de l'ennui et me dit avec un soupir : « C'est vrai, la Russie était une puissance exceptionnelle, une puissance vraiment extraordinaire, mais maintenant, à mon avis, elle est devenue un pays de coquins! »

J'ai l'impression que la guerre a créé beaucoup d'hommes comme lui, et que les chefs de tant de bandes, sans nombre et sans conscience, ont la même psychologie.

*
* *

Quand on parle de la cruauté, il est difficile de nier le caractère des pogroms. Le fait que les pogroms contre les Juifs étaient permis par les idiots malfaisants qui représentaient l'autorité ne justifie rien ni personne. En permettant que l'on pille et que l'on massacre les Juifs ces idiots n'ont certainement pas recommandé aux centaines de « pogromistes » de taillader les seins des femmes juives, de tuer les enfants, et d'enfoncer des clous dans le crâne des Juifs. Toutes ces atrocités sanguinaires doivent être considérées comme une initiative particulière des masses.

Mais où est donc ce bon et méditatif paysan russe, toujours amoureux de la vérité et de la justice, dont la littérature russe du XIXe siècle a fait au monde un portrait si beau et si convaincant? J'ai cherché un homme pareil avec soin dans les villages russes lorsque j'étais jeune, mais je ne l'ai pas trouvé. J'ai trouvé par contre un Russe opportuniste, assez malin, qui, lorsqu'il y trouvait son avantage, pouvait jouer magnifiquement le rôle d'un simple d'esprit. De nature il n'est pas sot, et il le sait fort bien. Il a créé beaucoup de chansons mélancoliques, beaucoup de récits vulgaires et cruels, et il a fabriqué des milliers de proverbes qui contiennent l'expérience de sa dure existence. Il sait que le « moujik » n'est pas stupide, mais que c'est la communauté qui est stupide. Il dit : *Il ne faut pas avoir peur des diables, mais des hommes.* Et encore : *Bats les tiens, et les étrangers auront peur de toi.* Il n'a pas une idée trop élevée de la vérité : *La vérité ne remplit pas la panse. — Qu'importe le mensonge si tu peux arriver à être heureux? — L'homme véridique est aussi dangereux que l'imbécile.* Se croyant capable d'exécuter n'importe quel travail, il dit : *Bats un Russe et il pourra te faire même une horloge.*

Il a des milliers d'aphorismes de ce genre et sait en faire usage : il les entend répéter depuis son enfance, et c'est depuis son enfance que s'établit en lui la conviction qu'ils renferment beaucoup de vérités austères et amères, beaucoup d'ironie vis-à-vis de lui-même et de pointes à l'égard des autres. Les gens, surtout les gens de la ville qui se mêlent de ses affaires, il pense qu'ils n'ont rien à faire avec sa terre qui est littéralement mouillée de sa sueur et de son sang. Cette terre, il l'aime d'un amour mystique; il croit et sent fermement qu'il y a en elle quelque chose de sa propre chair. Bien que faite de son sang, cette terre lui a été dérobée par ruse. Ah! il savait bien avant lord Byron que « la sueur du paysan vaut le pouvoir du patron ».

Le moujik a été idéalisé dans la littérature russe par l'école populiste, parce que cette littérature servait de propagande politique. Mais déjà, vers la fin du XIXe siècle, le point de vue de la littérature vis-à-vis du village et du paysan commença nettement à changer. Elle est devenue moins compatissante et plus véridique. Anton

Tchekhov fut le premier à marquer ce changement avec *Dans la ravine* et *Les Moujiks*. Au début du XX siècle parurent les nouvelles d'Ivan Bounine, le meilleur des écrivains de la Russie contemporaine. Sa *Conversation dans la nuit*, son récit intitulé *Le Village*, magnifique par la beauté du style et sa rude sincérité, ont créé une nouvelle conception critique du paysan russe. On dit en Russie que Bounine, parce qu'il est noble, fait un portrait tendancieux et hostile du moujik. Cela n'est pas vrai. Bounine est un artiste excellent et rien de plus. Mais dans la littérature russe de notre époque nous trouvons des documents encore plus graves et plus impressionnants du grossier obscurantisme du village. C'est par exemple *Jeunesse*, le roman d'un paysan fort intelligent de la province d'Orel, Ivan Volny. Ce sont les nouvelles du paysan de Moscou, Semen Podiatchev, celles du paysan sibérien Vsevolod Ivanov, un jeune écrivain extrêmement brillant. L'on ne peut les soupçonner de nourrir une hostilité préconçue pour le milieu auquel ils se rattachent par le sang et dont ils ne sont pas encore séparés. Le fait est que, mieux que les autres, ils connaissent et comprennent la vie du paysan, les douleurs et les joies vulgaires du village, sa cécité intellectuelle et sa cruauté psychique.

Comme conclusion des choses mélancoliques que je vous ai dites, voici ce que raconte un des membres d'une expédition scientifique qui a travaillé dans l'Oural en 1921. Un paysan adressa aux membres de l'expédition la requête suivante : « Vous qui êtes des gens cultivés, dites-moi ce que je dois faire. Un bachkir m'a tué une vache. Moi, naturellement, j'ai tué le bachkir, et j'ai dérobé une vache qui appartenait à sa famille. Croyez-vous que je serai puni pour la vache? » Quand on lui fit observer qu'il avait plutôt à craindre d'être puni pour le meurtre d'un être humain, le moujik répondit avec désinvolture : « Ça n'est rien. Les hommes, aujourd'hui, sont à bon marché. » L'adverbe *naturellement* prouve que l'homicide est devenu une chose simple et banale. Conséquence de la guerre civile et du brigandage !

Et voici encore un exemple de la façon dont, parfois, les nouvelles idées entrent dans l'esprit des gens du village. Un instituteur, fils de paysans, m'écrit : « Le fameux savant Darwin a prouvé scientifiquement la nécessité d'une lutte acharnée pour l'existence, et il admet l'extermination des faibles et des inutiles. Aux temps anciens, l'on jetait les vieux dans un précipice où on les laissait mourir de faim ou bien on les précipitait du haut d'un arbre pour qu'ils se fracassent la tête sur le sol. Moi, qui proteste contre de pareilles cruautés, je voudrais proposer l'extermination des gens inutiles avec des méthodes un peu plus humaines. Par exemple, je voudrais qu'on leur donnât à manger quelque chose d'agréable au goût. Ces méthodes rendraient partout la lutte pour l'existence moins difficile. Les faibles d'esprit, les idiots, les fous, les criminels-nés devraient être traités de la même manière, ainsi que peut-être les incurables, les bossus, les aveugles, etc. Une pareille législation, naturellement, n'aurait pas l'approbation de notre miséricordieuse « intelligenzia », mais il est temps de cesser de prendre en considération son idéal conservateur et contre-révolutionnaire ! Le maintien des bouches inutiles coûte trop cher au pays, et ce chapitre de notre bilan doit être réduit à zéro. »

On écrit aujourd'hui beaucoup de projets, de lettres, de rapports de ce genre. C'est un cauchemar ! Et cependant, même de tels écrits, malgré la perversion qui les caractérise, donnent l'impression d'un réveil dans l'âme du village. Bien qu'il suive une mauvaise voie, il s'engage toutefois dans une direction absolument nouvelle. Le village s'efforce de penser au pays comme à un tout.

Maxime GORKI.

(Traduit du russe par M. [illegible])

CONTRIBUTION A LA BIBLIOGRAPHIE DE LAMENNAIS

CORRESPONDANCE INÉDITE (1825-1828 [illegible])

Le « Cas de Lamennais » (2) restera toujours, quoi qu'on dise, une troublante énigme. Dans quelle mesure sa vocation tardive fut-elle influencée par le digne abbé Caron, ou par son milieu ? On cite des textes qui feraient douter, à une certaine époque, de sa sincérité. Mais quel est le jeune séminariste qui,

(1) Le Marquis de Montmorillon [illegible] d'après des documents inédits du Cabinet du Roi Charles X).

(2) Cf. Le [illegible] Revue des Deux Mondes, [illegible]

à la veille de son ordination ne s'est pas posé l'angoissante question ? A plus forte raison devait-il en être ainsi de Lamennais qui reçut la prêtrise à trente-quatre ans, en 1816, au sortir de la période d'incrédulité révolutionnaire. Imbu de Rousseau, il appartenait à cette famille d'esprits sur lesquels l'Encyclopédie, qu'il combattit, avait marqué son empreinte. Et puis, regardez cette figure d'ascète, aux traits émaciés, telle que nous l'a conservée le beau portrait d'Ary Schefer.

Il y a dans ces yeux ardents de la flamme et du rêve, la flamme d'un Pierre Lhermitte et le rêve d'un Savonarole.

C'est dans le conflit de cette foi et de ce rêve théocratique irréalisable qu'il faut chercher, n'en doutons pas, l'énigme de sa chute retentissante. De nombreux essayistes l'ont tenté, car il y a de nos jours une littérature menaisienne, comme il y eut une école menaisienne vers 1830.

Et, soit qu'avec le P. Dudon (1) on cherche, à la lumière des documents de la bibliothèque vaticane, à se faire une opinion impartiale sur les rapports de Lamennais avec Léon XII ou Grégoire XVI ; soit qu'à la suite de son principal historiographe contemporain, M. Christian Maréchal (2), on s'efforce, par une critique savante des textes, à départager ce qui revient à l'abbé Féli de ce qui revient à l'abbé Jean ; soit enfin qu'on étudie le Lamennais d'avant l'Essai (3), le prêtre et l'ami (4), l'homme et l'écrivain ; on ne fera pas qu'il ne demeure sur l'œuvre immense de cet homme comme le signe fatidique de la contradiction. Celui-ci, ayant prétendu refaire la preuve des vérités acquises et reconstruire l'édifice de sa foi ébranlée suivant la méthode du doute cartésien, il en vint cependant un jour à contester les droits de la raison. Lui ayant tout demandé d'abord, — trop sans doute — il la sacrifia au principe de l'autorité universelle de l'Eglise, sacrifice que jamais l'église n'a exigé. Ce n'est pas tout, il fit plus encore. Cette autorité universelle, souverain critérium dont il avait fait le postulat de son système philosophique, il la renie à la fin de sa vie dans la personne de son plus haut représentant, le pape. Double et inconcevable inconséquence dont il faut chercher la cause dans cet orgueil qu'il définissait lui-même ainsi, par une singulière ironie de sa destinée :

« L'orgueil, voilà le crime de l'athée, le crime du déiste et du sectaire... véritable idolâtrie de la raison humaine, dont nous avons vu le dernier développement et l'aveu public dans le culte de la Déesse Raison. »

Cependant, au milieu de ses travaux considérables, il ne cessa jamais d'entretenir une importante correspondance, — (écrivant jusqu'à 7 et 8 lettres par jour), — dont MM. Forgues, E. Feugères, Roussel et Douiné nous ont donné les principaux répertoires. La mine toutefois n'en est pas épuisée, à telles enseignes que nous en apportons ici des échantillons inédits à notre connaissance.

Est-il besoin d'ajouter que notre prétention sera modeste, pour un bagage aussi léger, et ne saurait viser qu'à replacer très exactement ces lettres qu'on va lire dans leur cadre historique.

*
* *

Nous sommes à la Chênaie en 1825.

« Le château, écrit Maurice de Guérin, est revêtu de blanc, et se laisse entrevoir dans le lointain à travers les clairières. L'abbé Féli en parle comme d'un petit ermitage. Cependant, il y a un grand jardin, une terrasse plantée de tilleuls, à l'extrémité de laquelle s'élève une petite chapelle bâtie par l'abbé Jean, un étang à l'est, puis un vaste horizon de bois ». Ces étangs, ces landes et ces bois de Bretagne où l'on respire la brise de la mer prochaine, quels paysages bien faits pour la mélancolie d'un Lamennais ou d'un Renan !

Dans cette chapelle, au milieu des fidèles disciples, chaque matin l'abbé Féli consacre l'Hostie sainte. Lorsqu'il l'élève d'un geste extatique, le sacrificateur de l'Agneau contemple sa Victime dominant le Golgotha juxtaposée à son rêve dominant le monde. Ses mains jointes pour consacrer tiennent les tables de la loi nouvelle. Il sera, lui, Robert-Félicité, Féli pour les intimes, le verbe des âges théocratiques de l'Avenir. Et voici que ces mêmes mains portent les fragments de l'Agneau sur les lèvres bien-disantes de ses disciples d'élection. Le premier qui s'avance, c'est le plus aimé et le plus jeune aussi, ce noble Montalembert, l'apôtre convaincu, l'éloquent défenseur de nos libertés à l'aube de ce siècle (1). Puis O'Mahony, qui répondait à Laurentie lui offrant de collaborer à la « Quotidienne » : « Les impies m'appellent un fanatique, les ministériels, un frondeur, les constitutionnels, un ultra, et les courtisans un factieux. Embarrassé du choix entre tant de titres, j'en ai adopté un autre que peu de gens m'envieront, et que personne au monde ne m'arrachera : c'est celui de catholique romain. » D'autres encore : le jeune Berryer, le baron de Vi-

(1) *Lamennais et le Saint-Siège*, par le P. Dudon (Perrin).

(2) Cf. *L'Institution des Evêques*, etc.

(3) *Lamennais avant l'Essai*, par Feugères (Bloud). (Perrin).

(4) *Le Prêtre et l'Ami*, par le Cte d'Haussonville.

(1) Cf. les *Lettres écrites de Lamennais à Montalembert*, par Forgues (Perrin).

trolles, ambitieux et intrigant (1), Cazalès qui allait avec Carné fonder le « Correspondant »... Des prêtres, au second rang, qui ont célébré leur messe avant l'abbé Féli sont agenouillés pour l'action de grâce : l'abbé Jean, le frère docile, l'abbé de Salinis, futur évêque, le savant Rohrbacher, qui prépare son histoire de l'Eglise, le pieux abbé Gerbert, l'ardent Lacordaire... Quels noms !

Après la scène, les disciples se groupent sous les ombrages de la Chênaie, pour y recueillir de la bouche du maître les directives du « Mémorial Catholique. »

Le maître parle. Que veut-il, sinon à l'exemple du Christ « que le monde brûle » ? Ecoutons-le avec les disciples. Il va lui-même nous renseigner. Il veut : « mettre en pratique la bulle de Boniface VIII, et fonder partout des royautés chrétiennes subordonnées au principat du souverain pontife. Dans ce système, le pape aurait pour mission et pouvoir de protéger les nations contre la guerre... »

Oui, M. Wilson, déjà ! Une Société des Nations, mais une Société théocratique.

En attendant cet âge d'or, il poursuit de sa haine les gouvernements existants. Il écrit au jeune Berryer, le 22 décembre 1825 :

« Quels temps ! Quels hommes ! Mais voyez « comme la Providence se plaît à déconcerter, jour « par jour, les spéculations des grands politiques, « leurs assertions et leurs prédictions. Cette Angle- « terre si riche, si puissante, si affermie sur son « socle de laine, sur ses balles de coton, la voilà « menacée en quelques minutes d'une culbute pres- « que complète par une simple frayeur de bourse. « Cet exemple est-il assez frappant ? D'un autre « côté, la mort d'Alexandre changera probablement « toute la politique européenne, et qu'arriverait-il, « si, comme il paraît qu'on peut le craindre, il y « avait une guerre de succession ? Combattons tou- « jours, quel que soit le succès. Si notre drapeau « ne flotte pas au sommet de la société régénérée, il « flottera sur les débris du monde ! » (Archives du Deschaux).

Ces images, quelque peu romantiques, sont caractéristiques du style de Lamennais. Quant au fond, c'est toujours la même idée : le monde sera sauvé avec l'église, par l'église, ou périra sans elle : formule d'ultramontanisme qu'il poussera jusqu'à ses extrêmes conséquences.

L'heure toutefois était grave, et la mort du tsar Alexandre remplissait d'effroi diplomates et financiers. Le 23 décembre de la même année, le marquis d'Argenson mandait d'Albi au duc Decazes :

« En montant sur le trône, il est bien difficile que « le nouveau souverain de Russie n'y apporte pas « sa profonde conviction de la haine que lui por- « tent les Russes, et que, pour la calmer, le premier « moyen qui s'offrira à sa pensée ne soit pas de « satisfaire au vœu national très prononcé en faveur « des Grecs. Cela seul doit le détacher de la politi- « que autrichienne et changer celle de l'Europe... » (Archives du Deschaux).

Et M. de Rostchild écrit le 28 [illegible] fort :

« J'ai reçu ta chère lettre et je me suis transporté « de suite chez Pozzo (1) pour l'informer que Cons- « tantin refuserait peut-être la couronne, et qu'il « garderait le royaume de Pologne pour lui. Il était « furieux et ne voulut par croire que cela fût pos- « sible. Le cas échéant, j'ai cru remarquer qu'il pen- « sait que nous aurions la guerre, etc... ». (Archives du Deschaux).

Lamennais, dans sa correspondance, se fait l'écho de ces craintes. En même temps, il publie des brochures contre Villèle, contre l'archevêque de Paris (2) et contre monseigneur Frayssinous (3), ses supérieurs, comme le nonce du pape à Paris, le fait savoir à Rome au cardinal Della Somaglia : « On va « entrer dans la discussion de la loi sur le sacrilège. « L'abbé de Lamennais a écrit son opinion dans une « brochure où j'ai trouvé encore avec peine une cri- « tique personnelle de monseigneur l'archevêque de « Paris et monseigneur d'Hermopolis ». (Archives du Deschaux).

*
* *

Après les élections de 1827, qui envoyèrent à la Chambre une majorité hostile à Villèle, Lamennais écrit au baron de Vitrolles cette importante lettre qui ne figure pas au répertoire de Forgues.

« Dinan, 3 décembre 1827... Un grand change- « ment paraît inévitable dans le ministère. Il est « impossible qu'il tienne en présence de la Chambre « nouvelle, et de l'opinion dont elle sera l'organe. « Il l'essayera cependant, selon toutes les probabi- « lités, et la secousse qui le renversera n'en sera que « plus violente. Dieu veuille qu'elle n'ébranle pas « le trône même ! Le goût des révolutions se ré- « veille, et les hommes s'accoutument peu à peu à « regarder celle qui nous menace comme désirable, « comme nécessaire et facile à effectuer. Les jour- « naux, les pamphlets et les livres ne cessent de « rappeler 1698. Par une inconcevable association « d'idées, le gouvernement propage, dans un côté,

(1) Cf. La lettre de Thiers chiffrée 30, dans sa correspondance inédite avec le baron Cotta, publiée par nous, ici-même, au n° 19 du 11 octobre 1919.

(1) Pozzo di B[illegible] ambassadeur de Russie à Paris.

(2) Mgr de Q[illegible]

(3) Ministre des C[illegible] appelé [illegible] de Affaires ecclésiastiques » et évêque d'Hermopolis, académicien.

« les doctrines qui conduisent naturellement à ce « résultat, et de l'autre, croit le prévenir par une « espèce de petit despotisme de détail qui est, sans « aucune comparaison, ce qu'il y a de plus insup- « portable aux hommes. Je ne sais s'il est possible « de calculer bien exactement l'effet que produiront « les cent cinquante bouches libérales qui vont « s'ouvrir dans quelques mois. Toujours peut-on « prévoir, sans crainte de se tromper, qu'elles exci- « teront de terribles mouvements dans les esprits. « Ou nous aurons un ministère Roy, Pasquier, et « Royer-Collard, ou il sortira de l'extrême-droite, à « moins d'un replâtrage peu probable, et qui ne « durerait point. Dans le premier cas, nous irons « grand train, et tout se républicanisera de plus en « plus par la force même des choses. Dans le se- « cond cas, on sera forcé d'accorder encore beau- « coup au libéralisme, qu'on n'adoucira point, et « qui s'exaltera au contraire, de telle sorte qu'il « faudra en venir de nouveau à la dissolution de la « Chambre. Ce sera l'époque de la grande crise. « Mais quiconque arrivera au pouvoir, royalistes ou « libéraux, sacrifiera l'église, et préparera le schis- « me, c'est ce que je crois de plus inévitable. Les « événements extérieurs, qui deviennent plus graves « de jour en jour, peuvent et doivent compliquer « cet état de choses, hâter ou retarder, selon leur « nature, la catastrophe que tout le monde pressent, « et, peut-être, la modifier. Il faudrait, pour for- « mer là-dessus des conjonctures, tant soit peu so- « lides, savoir plus de choses que je n'en sais et les « savoir mieux. Il y a plusieurs questions... que, « jusqu'à présent, les puissances se sont entendues « pour ne pas résoudre ; mais il faudra que la so- « lution vienne et ce sera un beau bruit alors. » (Archives du Deschaux).

*
* *

Si nous cherchons l'énigme de ce génie qui se consume lui-même, nous songeons d'abord à Pascal. Tous deux appartiennent à la même famille spirituelle : même inquiétude sacrée, même course éperdue vers la lumière, même douloureuse introspection, même logique impitoyable. Tous deux aiment à côtoyer le gouffre où ils plongent leurs regards. Pascal a failli être janséniste. Ils se tiennent au bord de l'infini. Mais Lamennais, — nous l'avons marqué, — s'il est de l'école de Descartes, subit l'empreinte de Rousseau. Il se sent de sa race. Il possède, comme lui, ce don fatal de la puissance verbale. Or, tous les utopistes s'apparentent au même lien : le manque de mesure.

Jean-Jacques s'acharna contre la société du XVIIIe, ce rythme magnifique et un peu gourmé d'une exquise civilisation. Doctrinaire farouche, il fait table rase du passé. Alors, nous assistons à ce phénomène unique dans notre histoire : la Révolution, issue des idées généreuses d'une élite intellectuelle descend dans la rue où elle devient l'émeute. Rousseau amène Robespierre comme il devait amener Lamennais. Robespierre aimait la nature pastorale et adorait l'Etre suprême. Lamennais et Robespierre sont frères en Jean-Jacques Rousseau. Robespierre, hanté par ses idées théistes, songea à se proclamer le grand prêtre de l'Etre suprême. Lamennais parle en prophète, il emprunte même leurs propres expressions aux prophètes d'Israël dans ses « Paroles d'un Croyant », véritable pastiche du style biblique. Et rien ne rappelle davantage la « Profession de foi du vicaire savoyard ». Rousseau y prêche une religion naturelle.

C'est également une nouvelle religion que Lamennais propose au peuple, basée sur l'amour et la concorde universelle. Chez tous deux, même don prestigieux de soulever les masses en exaltant les sentiments les plus profonds du cœur humain. Et que leur importe l'opinion du monde, de leur monde ? Tous deux se font ermites, et vaticinent du haut de leur acropole. Les évêques de France, Lamennais n'en a cure. Il a écrit sur leur Institution. Il a pris exactement leur mesure. Il les accuse d'être inféodés au Prince. Il plaint le pape enfermé dans sa prison d'Italie. Il sera, lui, le conducteur du troupeau, le guide écouté à l'heure marquée par un décret nominatif de la Providence. Rousseau prônait l'allaitement maternel et portait les enfants qu'il avait de Thérèse à l'Assistance. Ecoutons Lamennais parler de l'orgueil : « Sitôt qu'on méconnaît la règle, il faut aller jusque-là ; nul moyen de s'arrêter. Le principe entraîne, et plus l'esprit a de vigueur et de rectitude plus il s'égare (1) ». N'est-il pas terrible ce diagnostic avant la lettre ?

Tel est cependant son « cas » à partir de l'Essai dont la publication s'achève en 1824. A mesure que son nom, inconnu jusqu'alors, vole de bouche en bouche, sa superbe s'échauffe, le rend irascible à toute contradiction, le fait s'abaisser jusqu'au pamphlet. Nul n'échappe à la virulence de ses invectives. Les ministres, Corbières, Peyronnet, Villèle, ses supérieurs, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, Mgr d'Hermopolis, ministre des Affaires ecclésiastiques, servent de cible à ses coups. Ses brochures font scandale. Ecoutez-le parler de Villèle : « Cette espèce d'obstination aveugle avec laquelle il se cramponne au pouvoir qui lui échappe ne m'est pas seulement incompréhensible, mais elle m'effraie comme une vision de l'enfer. Oh ! quel affreux supplice que celui de l'orgueil ! On se rit de la religion. Quand on parle des damnés, on

(1) Essai sur l'Indifférence.

dit : « Où sont-ils et qui les a vus ? » Eh bien ! en voilà un, regardez ! (1) Il assimile l'Eglise au gouvernement de Villèle et il appelle cet état de choses : « le règne de Satan ». Ecoutons-le encore s'adressant à l'un de ses disciples préférés. O'Mahony. Ses invectives touchent à la démence.

« Le moment de la crise approche. Tout l'enfer est en mouvement. Ces cris, cette haine, cette rage, ces hommes qui se précipitent on ne sait où, c'est l'entrée de Satan qui vient prendre possession de la terre. Il n'y a pas une minute à perdre. Il faut que nous combattions pour Dieu et son Eglise. Je travaille à ma deuxième partie. Je n'y tairai rien. Je dirai tout. Ce sera long, et je ne prévois pas avoir fini avant deux ou trois mois (2). »

Lamennais est un visionnaire obsédé d'une idée fixe. Le monde lui apparaît dès 1824 : « partagé en deux sociétés... L'une paraît se rapprocher du ciel à mesure que l'autre s'approche de l'enfer... Les ténèbres de l'autre vie ne sont-elles pas déjà sur la terre... Enfin, à ces deux armées rangées déjà pour les derniers combats, il faut un cri qui les rallie. Or prêtez l'oreille ; que disent toutes ces bouches impies ouvertes contre Dieu et contre ses Christs ?... Un seul mot parti de l'enfer et qui doit y rentrer pour retentir éternellement dans ce royaume de la division et du Chaos : Révolte ! (3) » Ces vocables : enfer, orgueil, révolte, reviennent incessamment sous sa plume à partir de cette époque. A la suite des polémiques consécutives à la parution du 2e vol. de l'Essai, il écrit : « Le monde ne sera bientôt plus qu'un enfer où l'on ne voit même pas Satan pour régulariser le désordre. »

Il adjure les prêtres d'entrer à sa voix dans ce combat « pour affranchir l'église du joug des gouvernements imbéciles, corrompus ou corrupteurs ». Il s'agit, ne l'oublions pas, du gouvernement de Charles X ! Enfin, voici son cri de guerre : « Sauver l'Eglise par la liberté et le monde par l'Eglise. » C'est là l'essence de la pensée et de la doctrine menaisienne.

Les élections de 1827 hostiles à Villèle ne le rassurent pas. Il écrit au marquis de Coriolis : « Nous approchons de grands événements. Je ne serais pas surpris que la guerre contre l'église commençât dès cette session ; du moins, elle ne peut tarder beaucoup. On nous demandera des déclarations, des signatures, des serments, enfin que sais-je ? Le tout pour être refusé. Après quoi on déclarera que la religion romaine est incompatible avec la Charte et les libertés publiques, et l'on s'occupera de former un clergé national ou gallican. On lui livrera les évêchés, les églises, les presbytères, les séminaires, les écoles. Tout ce qu'il y a d'impies en France le soutiendra en le méprisant. Et les prêtres romains ne laisseront pas de continuer leurs fonctions, parce qu'il ne leur est pas permis de les abandonner en conscience. On dira qu'ils détournent le peuple de l'obéissance aux lois, et l'on en fera de sanglantes contre eux. Voilà ce que nous sommes destinés à voir et bien d'autres choses encore (1). »

Aussi Lamennais avait-il pris soin de tracer son devoir au gouvernement dans un livre qu'il intitula : « La Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre civil et politique ». Mais malgré de précieuses amitiés, il ne pouvait se dissimuler l'échec de cet appel à l'opinion de l'Eglise universelle.

Il le constate avec mélancolie dans une lettre au jeune Berryer : « J'ai à cœur de faire la seconde « partie de ma dernière brochure. J'y traiterai plus « d'une question importante aujourd'hui, et je dirai « la vérité sans aucun ménagement. Il y aura cer- « tainement de beaux cris. Tout ce que je demande « à Dieu dans cette vie, c'est qu'il me soutienne « dans cette entreprise pour sa gloire où je suis en- « gagé presque seul (2). »

Les Berryer s'honoraient de l'amitié de Lamennais. Il y avait dans cet homme une étrange puissance de rayonnement auquel n'échappèrent aucun des familiers de la Chênaie. Qu'on se rappelle le déchirement d'âme d'un Lacordaire ou d'un Montalembert lors de la séparation rendue nécessaire après le verdict de Rome. Et quel incomparable directeur de consciences féminines ! Relisez plutôt ses lettres de direction à la baronne Cottu, publiées par M. d'Haussonville ! On ne sait ce qu'il y faut le plus admirer, de l'élévation de la doctrine ou de la tenue du style où l'on sent pourtant une humanité si vibrante dans l'expression contenue. Un bon juge, et qui l'avait bien connu, Laurentie, directeur de la « Quotidienne », avec lequel Lamennais avait eu jadis des démêlés, donnait au lendemain de sa mort une appréciation de l'homme et du doctrinaire dans une page peu connue qu'on nous permettra de citer comme conclusion de cette étude :

« ...Déjà (vers 1824), commençait à fermenter dans cet esprit comme dans une fournaise des pensées hardies. Il avait frappé à outrance la philosophie humaine ; il conçut une philosophie à son tour, et, parfois, il en laissait échapper les lueurs dans ces entretiens intimes où sa parole coulait lumineuse, éblouissante, effrayante souvent, mais ja-

(1) La Chênaie, 28 décembre 1827.

(2) Lamennais à O'Mahony, 15 décembre 1825. (Archives du Deschaux.)

(3) Mémorial catholique.

(1) Lamennais au marquis de Coriolis, la Chenaie, 9 janvier 1828. (Archives du Deschaux).

(2) Lamennais à Berryer père, 1er nov. 1825. (Archives du Deschaux.

mais contredite, car l'abbé de La Mennais ou s'irritait ou se taisait, quand il n'était pas assuré d'un assentiment absolu. Cette phase du travail intérieur de l'abbé de La Mennais sur lui-même se peint dans un souvenir pittoresque que M. Berryer me permettra de redire après 25 ans.

« M. Berryer était un des amis tendres de La Mennais. Il l'avait visité dans sa retraite de la Chênaie, et, un jour, tous deux, le grand écrivain et le grand orateur, penseurs et poètes l'un et l'autre, s'acheminèrent au loin dans la campagne bretonne, et, arrivés à un lieu d'où le regard s'étendait sur la nature resplendissante, ils s'assirent, et se mirent à échanger leurs idées sur les richesses de la création. L'abbé de La Mennais prit alors son élan, et laissa voler son intelligence à travers les mondes. Il disait une partie des choses qu'il a depuis exposées dans son « Esquisse », et Berryer l'écoutait surpris et captivé. Tout à coup, Berryer se lève en criant avec cette voix vibrante qui remue les entrailles : « Mon ami, vous me faites peur ! Vous serez sectaire ! Et je pressens le mal que vous ferez à l'empire qu'en ce moment vous exercez sur moi. » Et il se tut. L'abbé de La Mennais lui répondit : « Puissé-je rentrer plutôt dans le ventre de ma mère ! »

Et il se leva à son tour. Et tous les deux s'en allèrent, emportant une impression mystérieuse de cet échange de solennelles paroles ; peu après son retour à Paris, Berryer me racontait cette scène pleine de présages (1). »

Marquis de MONTMORILLON.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

TAKE IONESCO

S'il m'est permis, dans un deuil pour ainsi dire universel, d'évoquer ici un souvenir personnel, on m'excusera de tracer, tout d'abord, de Take Ionesco, non point un portrait objectif, aperçu d'un point de vue général, mais un croquis particulier, souvenir du jour où j'eus l'honneur de le connaître et d'apprécier du même coup son esprit et son caractère.

C'était pendant la guerre, à Paris, au Conseil national des Roumains. J'avais été introduit dans la salle des séances par un ami, pour y discuter des questions de propagande, et jamais je n'oublierai la physionomie de cet après-midi où, pendant la discussion, fut apportée par Octavian Goga la nouvelle de l'assassinat de Tisza. Take Ionesco demeura un instant silencieux, le temps de situer sans doute ce fait à sa place, dans la trame des événements si complexes qui emportaient alors l'Europe vers un destin dont il travaillait, de tout son cœur, à hâter la réalisation; le temps d'en prévoir ou d'en utiliser les conséquences, et, tandis que la nouvelle exaltait les conversations et déliait fiévreusement toutes les langues, j'entends encore le ton de commandement, d'autorité brève, avec lequel Take Ionesco rappela l'assemblée au travail, dans une formule d'une précision et d'une simplicité réellement admirables, qui résumait la discussion, en la rattachant au point où cette tragique nouvelle l'avait interrompue.

Dès cette première entrevue, j'emportai l'impression que cet homme était vraiment un guide, un chef, et jamais, depuis, je n'ai eu l'occasion de le revoir, sans que cette première impression n'ait été augmentée et affermie.

Tous ceux qui l'ont approché ont subi l'ascendant de cette autorité prévenante et de ce charme impérieux. Ces qualités prêtaient à sa parole tantôt la souplesse insinuante, la séduction captieuse d'un Aristide Briand, tantôt l'énergie un peu hautaine et dominatrice d'un Poincaré. Orateur et philosophe politique de premier ordre, Take Ionesco savait l'art difficile d'exprimer sa pensée en saisissantes formules. Il donnait à chacune de ses propositions l'éclat et la solidité du diamant. Mais, à ce don de précision, il en joignait un autre qui, bien qu'opposé en apparence, ne le combattait point : il avait l'enthousiasme et il avait la fougue. Il procédait, pour ainsi dire, par avalanche d'arguments. Il les assénait avec une franchise et une vigueur tout athlétiques. C'est qu'il était animé de la passion de la vérité, en même temps qu'il en avait la clairvoyance. Le cœur, chez lui, était au niveau de l'esprit. Rien n'égalait la rapidité de ses conceptions, mais rien aussi ne se pouvait comparer au zèle qu'il apportait à les défendre.

Joignez à cela une capacité prodigieuse de travail, une sorte d'avidité anxieuse d'étendre et d'augmenter sans cesse ses connaissances. Lecteur infatigable et chercheur passionné, ce qu'il a pu, dans sa vie, parcourir et annoter d'ouvrages est à peine croyable. De ces études laborieusement poursuivies, en même temps que de sa claire et rapide intuition des événements et des caractères, étaient nées chez lui des convictions

(1) Cf. l'*Union*, du 11 mars 1854, édition du soir.

profondes. Il les étayait sur une droiture, une loyauté à toute épreuve. Take Ionesco croyait à de certains principes. Il se serait fait casser la tête plutôt que de céder d'un pas, quand l'existence de ces principes lui semblait en péril.

Un Latin, un modèle accompli du génie latin, voilà ce qu'il a été. Aussi nous semble-t-il que Dissesco ait été heureusement inspiré, en plaçant, sous l'invocation de Virgile, le bel article qu'il a consacré à son ancien collaborateur et ami, dans le journal *Drapul*. Il a rappelé les vers célèbres du poète :

Stat sua cuique dies; breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitae; sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus.

Oui, étendre son nom par de belles actions, telle a été l'ambition de Take Ionesco, et il a eu la singulière fortune de la réaliser. Ses facultés exceptionnelles se sont révélées dès sa jeunesse, à Paris, à l'Ecole de droit, où il a laissé une thèse qui restera classique. De retour en Roumanie, il se fit inscrire au barreau d'Ilfov, et se signala par une nouvelle manière de plaider, un genre nouveau d'exposition, une précision inconnue dans les questions juridiques. Il était l'adversaire des longues plaidoiries, ostentatoires et imprécises. La génération qui l'a précédé, celle de 1861, à l'exception de Boziano, pratiquait surtout le genre emphatique et sentimental. Take Ionesco introduisit le goût de la plaidoirie fondée sur la philosophie rationnelle, la logique juridique et judiciaire. Dissesco a montré comment, lorsque la matérialité des faits devenait un obstacle au gain de la cause, Take Ionesco avait recours à la logique créatrice. Il avait même fait une étude philosophique et juridique de l'hypothèse, qu'il regardait comme le moyen et la fin de l'art judiciaire. Il a exposé ces idées, à l'Athénée, dans une conférence restée célèbre et qui a fait regretter bien vivement que des inimitiés politiques et des cabales de professeurs aient empêché Dissesco, alors ministre de l'Instruction Publique, de le nommer, comme il le méritait, professeur de droit constitutionnel comparé.

Toutefois, l'ardeur politique de Take Ionesco lui aurait-elle permis de professer longtemps? A l'intérieur, comme à l'extérieur, les problèmes les plus captivants ne cessaient pas de le solliciter. On peut dire que l'histoire de sa politique se confond avec celle de la lutte pour la liberté. Il a favorisé l'ascension au pouvoir de la classe bourgeoise moyenne, dont il a été un des représentants les plus glorieux. Semeur d'idées et non pas constructeur de barricades, Take Ionesco a éveillé le peuple roumain à la conscience de lui-même. Il lui a donné un idéal. Les lois qui portent son nom sont toutes relatives soit à la diffusion de l'enseignement, soit à l'administration de l'Eglise, soit à la liberté de la presse. Il a combattu en faveur du droit des Juifs, de la remise des terres aux paysans, du suffrage universel. Dans la mesure de son pouvoir il a obtenu l'inamovibilité de certains fonctionnaires et soustrait l'administration aux influences de la politique. L'évolution de ses idées s'explique par un besoin croissant de justice sociale. Il a ouvert les fenêtres du Parlement roumain à tous les souffles de la liberté.

L'intuition de l'instinct national, voilà ce qui dirigeait ses conceptions. Il en portait une vue en quelque sorte prophétique. Jamais ses prédictions n'ont été démenties. L'avenir ne semblait pas avoir pour lui de mystères. Contre l'opinion générale, il a cru au triomphe des Japonais dans leur guerre contre la Russie, au succès des chrétiens dans le conflit turco-balkanique. Il a pressenti le rôle de l'Amérique dans la guerre mondiale, la victoire de l'Entente, la chute des trônes, l'exaspération du sentiment national dans les années qui suivront la conclusion de la paix. Il avait coutume, d'ailleurs, de dire que, parmi les qualités les plus marquantes de l'homme d'Etat, il faut placer au premier rang la clairvoyance. Cette qualité, tout le monde la lui reconnaissait si bien, qu'elle a fini par l'imposer à la considération internationale.

A l'extérieur, son rôle est trop connu pour qu'il nous soit utile de le commenter longuement. On sait que, dans la guerre turco-balkanique, Take Ionesco a toujours été conduit par une double considération : ne favoriser, à aucun prix, le succès des armes turques; ne s'engager dans une action contre la Bulgarie, qu'avec la certitude de ne pas placer la Roumanie à côté des Empires Centraux, contre la France et la Russie.

La paix d'Athènes, au moins de novembre 1913, est le véritable chef-d'œuvre de la diplomatie moderne et elle est son œuvre personnelle. Quant à la guerre mondiale, le rôle qu'il y a joué est présent à toutes les mémoires. Qui ne se souvient du fameux conseil de la Couronne, tenu à Sinaïa, le 2 août 1914, où Take Ionesco barra la route à toute tentative d'engager la Roumanie aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche; de sa généreuse réconciliation, au nom de l'intérêt national, avec Nicolas Filipesco; du discours de Jassy; de la longue et admirable campagne contre l'idée de neutralité; de son activité

surhumaine pour stimuler le sentiment national : l'éclairer sur ses véritables devoirs; des discours du 16 et du 17 décembre 1915, que l'on commentera un jour, dans les écoles, comme on commente en Allemagne les discours de Fichte; enfin, du Conseil décisif du 28 août 1916, qui a jeté l'armée roumaine du côté de l'Entente?

Ni Turtucaï, ni Brassov, ni la chute de Bucarest, ni la débâcle russe, ni l'avènement de Lénine et de Trotzky, n'ont ébranlé un instant sa foi et son courage. Il savait que la Victoire a deux ailes, dont l'une s'appelle le Droit, l'autre la Liberté.

Take Ionesco est un des plus grands réalisateurs de la politique européenne contemporaine. Jamais il n'a été ce qu'on appelle un homme de parti. Il voyait grand et « conciliant ». Son dernier chef-d'œuvre, la Petite Entente, porte souverainement la marque de son génie. Est-il une conception plus belle que cette union des petits Etats nés du traité de Versailles, dans une confédération qui étend le cercle de son activité politique et économique de Dantzig à Constanza, et de la Baltique jusqu'à la mer Noire, la mer Egée, la Méditerranée et l'Adriatique? Il a soudé ensemble, d'une part, la Roumanie à la Tchécoslovaquie et à la Yougoslavie; de l'autre, à la Pologne et à la Grèce. Cette constellation de puissances opposées par des intérêts divergents, et groupées à présent par lui en un faisceau d'aspirations communes, devait graviter, dans sa pensée, autour d'une France et d'une Angleterre unies. Les difficultés qui se sont élevées, depuis la paix, entre ces deux nations, ont été pour lui la source des plus cruelles perplexités.

Mais, comment n'eût-il pas déploré cet antagonisme, lui qui avait fait de la fidélité aux Alliés la base même de sa politique extérieure? C'est qu'il ne croyait guère à la valeur de cette politique expérimentale, capable de déplacer ses amitiés avec ses intérêts, et qui cherche à utiliser, au jour le jour, le flot mouvant des faits, sans se préoccuper de donner au pilote l'indication du port où il doit aborder et la boussole qui l'y conduit. Il a été le plus loyal de nos partisans et le moins ambigu des caractères. Sa politique étrangère était ferme et droite comme une route nationale.

Take Ionesco a été l'honneur de la Roumanie et il honore l'humanité. Sa mort, en pleine activité politique, prive son pays non seulement de l'un de ses fils les plus nobles, mais de l'un de ses serviteurs les plus dévoués. Elle prive aussi l'Europe, comme l'a rappelé Venizelos, avec tant de regrets, d'un homme d'Etat aux idées les plus larges et les plus créatrices, et cela, au moment où la nécessité de reconstruire l'Europe rendait précisément sa présence parmi nous plus impérieuse que jamais.

Léon Thévenin.

LE SENTIMENT RÉPUBLICAIN EN ALLEMAGNE

Le 24 juin dernier, le ministre des Affaires étrangères du Reich est assassiné par les nationalistes : après Kurt Eisner, après Erzberger, Rathenau. Au Reichstag, le chancelier Wirth déclare « la République en danger ». Une ordonnance présidentielle, rendue en vertu de l'article 48 de la Constitution, interdit toutes manifestations menaçantes pour la paix intérieure ou tendant au renversement de la République et de ses chefs. Puis, le 18 juillet, la loi sur la « protection de la République » est votée par 303 voix contre 102 — celles des nationalistes, des communistes, de quelques populistes bavarois. Sur ce geste, le Reichstag s'ajourne au 17 octobre. Il n'est plus question de dissolution ni de crise gouvernementale. Durant les beaux mois d'été, où tout ce qui en a le moyen voyage et villégiature avec volupté, il sera possible d'attendre le contre-coup de cette manifestation sur l'opinion des Alliés et sur la marche de la politique extérieure.

Manifestation, écrivons-nous. Est-ce au sens péjoratif? Il est des manifestations sincères, d'autres truquées. Le vote du Reichstag signifie-t-il un attachement véritable aux institutions républicaines et à l'esprit démocratique, deux choses que nos cervelles latines ne séparent jamais l'une de l'autre? Ou devons-nous y voir seulement une démonstration à grand fracas, une entreprise de publicité pour ce nouveau produit : la démocratie allemande? Quelle peut-être, à l'heure présente, la sincérité non seulement des représentants du peuple allemand, mais de ce peuple lui-même? Car lui aussi, il semble affirmer sa haine de la réaction, lorsqu'en cortèges disciplinés et menaçants, il brise les enseignes des *Hoflieferanten* et promène des pancartes où se voient condamnés au *Zuchtaus* Escherich et Ludendorf

A une telle question, la réponse est malaisée. Elle ne se laisse guère formuler en quelques lignes. Ce serait déjà beaucoup de faire entendre au lecteur français qu'il doit, en cette occurrence, faire litière de son éducation politique, de ses habitudes d'esprit. Il nous faut de la clarté, n'en fût-il aucune dans le problème que nous étudions Or, dans l'espèce, il s'agit des Allemands, c'est-à-dire d'un peuple dont la mentalité est aux antipodes de la nôtre, et qui s'est toujours complu dans l'obscur, dans l'équivoque voyez ses philosophes, ses poètes qui aujourd'hui plus que jamais, sous la pression des circonstances, s'y enfonce avec une délectation ironique. La plus dangereuse des erreurs serait de prêter à de telles gens nos formules absolues et tranchantes, de leur attribuer nos oppositions irréductibles : république, monarchie, démocratie, autocratie... Là où nous ne voyons que des antinomies, l'Allemand découvre, lorsqu'il le faut, des transitions et des compromis. Non sans pédantisme, et avec une dialectique souvent grosse, il est à sa manière, l'homme des *combinazioni*.

En fait, l'Allemagne nage dans l'équivoque, depuis la révolution de novembre 1918. A force d'entendre le chœur des Alliés, sous la houlette de Wilson, bêler qu'une « démocratisation » de l'Allemagne serait la meilleure garantie de la paix, la nation allemande s'était imaginé qu'après avoir jeté bas les Hohenzollern d'un coup d'épaule, elle obtiendrait, sans délai, l'*aman*, des conditions de paix fort douces et un siège à l'Assemblée des Nations : car on ne doit faire aux démocraties nulle peine, même légère... Ainsi vit le jour ce bizarre régime à façade républicaine, mais qui conservait, avec le titre de *Reich*, la plupart des serviteurs des monarchies disparues; qui envoyait à Versailles un Brockdorff-Rantzau, cependant qu'il recourait à la bonne vieille armée prussienne pour étouffer les soulèvements spartakistes. Voici trois années que le « président » Ebert et ses chanceliers successifs jouent un perpétuel jeu de bascule entre les fidèles des souverains déchus et les partis avancés. D'étranges combinaisons s'ébauchent, puis s'évanouissent. Les partis bourgeois s'engagent avec les majoritaires, recherchent les indépendants; les gens de droite flirtent à l'occasion avec les communistes. A ce train, où va l'Allemagne ? Où veut-elle aller?

Personne ne saurait le dire. Elle-même l'ignore. Mais ce qu'on peut affirmer, sans crainte d'erreur, le voici : pour tout Allemand de n'importe quelle nuance, la question intérieure, gouvernementale est à l'heure actuelle secondaire. Elle est conditionnée par la politique extérieure, elle est fonction de l'exécution du traité de Versailles ou plutôt de sa non-exécution.

Les tactiques successives : tantôt, jouer de l'épouvantail communiste, « bolcheviste », qui hante les nuits de M. Lloyd George, tantôt proclamer le péril réactionnaire, elles n'ont qu'un but : dérouter l'opinion des Alliés. Il s'agit, avec le temps, de les amener à reconnaître qu'ils se sont trompés, que la paix de Versailles est inexécutable, non seulement en ses clauses économiques et financières — de celles-ci au besoin on se défera par cette simple pirouette : la faillite du Reich —, mais surtout à cause des moyens d'exécution : contrôle, ultimatums, garanties. Il faut qu'après les Anglo-Saxons, les Français eux-mêmes en viennent à se dire : « Décidément, nous faisons fausse route. Ne mettons plus nos doigts dans cette pâte brûlante. Laissons les Allemands régler les affaires allemandes. Plus tard, en retour, nous obtiendrons d'une Allemagne stabilisée sinon tout ce que nous promettait le traité, du moins quelques compensations palpables. Avant tout, il faut que le monde sorte de cette période d'angoisse qui l'opprime. La « reconstruction » de l'Europe doit commencer par la « reconstruction de l'Allemagne. »

Et le plus extraordinaire est que cette manœuvre aurait eu déjà plein succès, sans quelques-unes de ces formidables gaffes que tout Allemand ne manque à commettre, un jour ou l'autre, dans sa vie privée et publique; sans ce défaut radical de psychologie, de tact, que l'épreuve et l'expérience semblent impuissantes à guérir. De cet état d'esprit, le traité de Rapallo n'est-il pas le plus récent exemple? Il ne sera pas le dernier! Pour réussir, il aurait fallu camouffler de façon plus adroite la haine formidable qui s'enfle chaque jour davantage contre l'ennemi héréditaire, seul responsable de la grande catastrophe! Cette haine, les dirigeants du *Reich* non seulement ne la répriment pas : ils la laissent prêcher, bien heureux quand ils ne la manifestent pas eux-mêmes. Nous avons sous les yeux ce spectacle paradoxal : un gouvernement qui proclame sa bonne volonté d'accomplir les réparations, mais qui ne cesse d'encourager la campagne tendant à rejeter sur la France la responsabilité du « crime de Versailles » auprès duquel la violation de la Belgique, les excès des armées allemandes pâlissent comme chandelle au soleil!

Au lendemain de l'assassinat de Rathenau, le chancelier Wirth criait à un correspondant de journal parisien : « Pourquoi la France n'a-t-elle pas soutenu en Allemagne les honnêtes gens? Pourquoi n'a-t-elle pas encouragé les partis démocrates? Pourquoi nous a-t-elle infligé des conditions inexécutables qui ont provoqué contre nous tant de haine? » Puis, montant à la tribune, M. Wirth jetait cette phrase : « Nous développerons cette République, dès que la pression de l'étranger sur nous aura cessé! » Mais alors, M. Wirth, qu'auriez-vous dit si, au cours des années précédentes, la France fût intervenue dans les affaires du *Reich* pour « appuyer les partis démocratiques? » L'aimeriez-vous donc moins, cette République, si elle avait su gagner les sympathies de l'étranger?

La vérité, la voici : aux yeux de n'importe quel Allemand, la République est marquée au front d'une tache originelle : elle est entrée, si l'on peut dire avec les fourgons du vainqueur. Or, l'Allemagne de 1918 n'a pas la faculté d'oubli de la France de 1814... Pour se rédimer, il eût fallu que le nouveau régime obtînt rapidement des Alliés un traité favorable. Une grande partie de l'opinion publique lui reproche aujourd'hui — non sans injustice — d'avoir manifesté trop de condescendance envers l'Entente : il n'a pas suffisamment proclamé l'innocence de cette pauvre Germanie; il n'ose pas encore jouer le grand jeu, démontrer de façon éclatante l'insolvabilité de l'Allemagne au prix de la catastrophe financière dont le dernier des boutiquiers rit sous cape (peut-être à tort). La République, par ses louvoiements et ses atermoiements, a bien obtenu certaines concessions, mais on en aurait arraché beaucoup plus par le système du poing fermé que par celui de la main tendue!

Ainsi parlent les tenants obstinés de l'impérialisme, non seulement les anciens officiers, qui déplorent l'affaiblissement de toutes les disciplines, les étudiants, les professeurs toujours inféodés aux vieilles traditions, mais une fraction notable de la bourgeoisie dont l'aisance a disparu dans le tourbillon présent et qui regrette la vie « solide » d'autrefois, mais le clan des hobereaux alliés aux puissances capitalistes... Tous ces mondes identifient : République et honte nationale. Le *pûtsch* Kapp ayant échoué, ils ont mis fin aux velléités conciliatrices des Erzberger et Rathenau. Ils ne séparent pas ces deux idées : la revanche et la restauration monarchique, celle-ci devant précéder et préparer celle-là.

Toutefois, ces classes restent, numériquement, une minorité. Que pense la masse? Naguère dévotieusement soumise, a-t-elle vraiment pris conscience du « droit des peuples à se gouverner eux-mêmes? »

Il est hors de doute que les masses populaires ne prendraient pas l'initiative d'une restauration monarchique, sauf, peut-être, en certains cercles de l'*Ostelbien* demeurés sous l'influence du Junkertûm — ici-même en décroissance — et chez les paysans de la Haute-Bavière. En ce qui concerne les classes rurales, il ne serait plus exact de les affirmer monarchistes dans leur ensemble. Elles ont gardé de la guerre, de la discipline brutale, des pertes effroyables, une irritation qu'eût seule effacée la victoire : et c'est le désastre qui y a mis fin! Ajoutez les constants appels à la révolte, la propagande communiste, la « faim de terre » que manifestent partout les paysans. Ne demandez pas à ceux-ci en quoi consistent république, démocratie : ils n'en ont cure ni connaissance; mais un régime où la hiérarchie sociale est moins stricte, le travail moins rude, ne saurait être mal vu de ceux qui en profitent!

Le prolétariat industriel est tiraillé en sens divers. Plus instruit que les classes rurales, plus mêlé aux luttes politiques, il a dès longtemps fait figure d'opposant à l'Empire, dans le parti socialiste, dans les syndicats. Mais — voici déjà l'équivoque — cette opposition évitait de poser la question constitutionnelle et s'accommodait d'une monarchie qui assurait l'exécution des lois sociales et le bien-être des ouvriers. Par contre, dans ces associations électorales et professionnelles, s'est développé l'esprit grégaire de la race, ce que j'appellerai, faute de mieux, le sens de la masse qui lui rend aussi compréhensible — sinon plus — qu'au citoyen français la notion de souveraineté du peuple.

Ajouterons-nous le corollaire : gouvernement du peuple par le peuple? Les foules urbaines qui manifestent à Berlin, à Francfort, à Cologne, manœuvrant avec une précision militaire, hérissées de chapeaux rouges et de pancartes subversives, regardez-les de près : visages résolus, mais regards incertains; poings serrés, mais dans les poches. Ni violences, ni pillages, ni barricades : une force terrible qui commence à prendre conscience d'elle-même, sans trop savoir où ni comment elle s'emploiera; le tonnerre allemand dont parlait Henri Heine, qui roule lentement, et peut-être broiera tout sur son passage: mais dans quelle direction roulera-t-il?

Soutenir, comme le fait périodiquement certaine presse aux heures de tension, que l'Alle-

magne est à la veille d'une révolution, restauratrice de l'ancien régime, c'est aussi téméraire que de crier à la dissolution du *Reich*, parce que la Bavière a refusé de désarmer les *Einwohnerwehren* ou se refuse à appliquer la loi de défense républicaine. Une telle éventualité ne se concevrait que si les Ebert et consorts capitulaient devant toutes les exigences de l'Entente et imposaient à l'Allemagne un régime de fer pour l'exécution des « réparations ».

D'autre part, le danger « bolcheviste », sous la forme moscovite, n'est pas moins conjectural. Les plus exaspérés des communistes, les plus audacieux des indépendants peuvent bien, avec Koenen, hurler « qu'on tape sur la gueule » aux réactionnaires; qu'on interne Ludendorf, qu'on épure Reichwehr et Schupo! Ils peuvent incriminer le gouvernement de mollesse, sinon de collusions avec les populistes. Mais observez que les seules manifestations où l'on remarque un véritable élan, ce sont celles qui protestent contre l'augmentation du prix de la vie ou réclament l'augmentation des salaires. La préoccupation économique prime, chez les masses d'outre-Rhin, tout autre souci. Ce qui leur importe, c'est l'organisation industrielle, le mode de l'autorité et du contrôle, la répartition des bénéfices, lesdits bénéfices devant, bien entendu, demeurer en Allemagne et n'aller sous aucun prétexte, aux « brigands » de l'Entente. Qu'est, au regard de ces problèmes, la question de savoir si un monarque héréditaire ou un président élu fera figure de chef au centre de la machinerie administrative? Il faut à ce peuple une forte armature bureaucratique, qui prévoie tous les cas et fournisse des réponses à tous les problèmes de la vie. La nation en sent le besoin. Elle s'inclinera toujours devant « l'organisation ». Nommez, s'il vous plaît, esprit républicain cette tendance à identifier l'Etat avec l'administration plutôt qu'avec le gouvernement, sorte de panthéisme politique, qui se substitue à la notion de souveraineté personnelle. Conclure de là à une affection véritable de ce peuple pour un régime acéphale demeure au moins prématuré. S'il existe un esprit « démocratique » outre-Rhin, celui-ci n'est pas égalitaire à la façon latine : car il reconnaît la nécessité des hiérarchies, et se préoccupe moins, si j'ose dire, de leur origine que de leur rendement économique, social, national.

Et puis, pour fonder solidement un régime, quel qu'il soit, il faut un, ou des hommes. A une France de tempérament assez peu républicain, il a fallu un Danton, plus tard un Gambetta. Au berceau de la jeune république allemande ne veillent que des comparses. Elle n'est sous sa forme actuelle, qu'un procès-verbal de carence, un moratorium politique...

Nous avons encore, nous Français, une peine infinie à faire prédominer les questions économiques sur les questions politiques. Il semble à beaucoup d'entre nous que la condition primordiale, nécessaire, suffisante de notre sécurité, de notre restauration nationale, soit l'établissement définitif en Allemagne du régime « républicain et démocratique ». Les Anglo-Saxons, plus réalistes, envisagent avant tout le relèvement matériel d'un peuple qu'ils tiennent pour un des facteurs essentiels de la prospérité mondiale. Ils attachent beaucoup moins d'importance aux controverses constitutionnelles — la tentative de Kapp n'a-t-elle pas éveillé de nombreuses sympathies en Angleterre? Leurs préoccupations vont surtout à la question du ventre « Magenfrage », car ils estiment que c'est ainsi qu'on tient les peuples.

Du point de vue français, incontestablement, une restauration monarchique signifierait le triomphe de l'esprit de revanche chez les vaincus d'hier. Mais ce serait une erreur de croire que par elle-même, la République allemande constitue une garantie de la paix, une garantie de l'exécution du traité. Si ce régime a vécu jusqu'ici, ç'a été des fragments qu'il emporte, par ruse ou menace, de ce texte de Versailles, exécré aussi bien du dernier mineur saxon que d'un Stinnes ou d'un Hellferich. Que demain, de gré ou de force, la République allemande se fasse humble, obéissante envers les Alliés, elle perdra, aux regards de l'opinion germanique, je ne dis pas son prestige — elle n'en eut jamais aucun — mais sa principale, j'allais écrire : sa seule raison d'être. La touchante perspective des deux démocraties, française et allemande, communiant dans le culte de la justice restaurée et de la liberté conquise, évoque le geste de feu Jules Guesde présentant Liebknecht à un congrès du parti socialiste : « Voyez, sur cette estrade, la France et l'Allemagne se donnant le bras! » « L'Allemagne *de demain* »... rectifiait le vieux Liebknecht avec un indéfinissable sourire.

Au demeurant, il est fort possible qu'une étreinte un peu plus vigoureuse des Alliés, de la France, en viendrait à déterminer, dans les différentes régions du *Reich*, des réactions contradictoires et d'assez singulières conséquences. Mais pour parler comme Kipling, ceci est une autre histoire...

Maurice LAIR.

LE RACHAT

(*Nouvelle*)

Les deux premières lignes de tranchées avaient été emportées, d'un élan, par la vague d'assaut. Baïonnette haute, le soldat Tomaso Ghiraldi bondissait, quand il ressentit à la jambe comme un coup de bâton, sans pour cela en ralentir sa course. Quelque piquet du réseau de fil de fer avait, sans doute, basculé sous la pression de son pied et l'avait atteint du choc en retour. Mais soudain, le sol se déroba sous lui et il roula dans une excavation d'obus. Là, n'ayant pu se relever, il porta instinctivement la main à l'endroit meurtri et la ramena toute rouge.

— Pour le coup, je suis amoché, murmura-t-il.

Maître de soi, sans prématurément s'alarmer, Tomaso ouvrit son couteau, fendit le drap de sa culotte et découvrit la plaie : une simple piqûre à l'entrée, un trou plus large à la sortie et d'où le sang giclait avec force. Le soldat comprima la chair au-dessus de la blessure avec la banderole de sa musette, comme il l'avait vu faire par les infirmiers, puis, au moyen de son paquet de pansement, il obtura le double orifice et banda solidement le tout. Ensuite, jambe allongée, le dos à la paroi de l'entonnoir, il se résigna stoïquement à l'attente des brancardiers qui suivaient les vagues d'assaut. Ils ne tarderaient guère à parvenir jusqu'à lui, espérait-il, puisque les Boches lâchaient pied.

Quel guignon d'être obligé de lâcher les camarades quand ça marchait si bien!... Avec quel entrain avait-on bondi des tranchées et foncé sur les lignes d'où, à deux reprises, l'ennemi s'était vu débusqué par le choc irrésistible du bataillon!... Ils devaient être loin déjà les copains, car ils allaient de belle allure... Et il fallait que lui, Tomaso Ghiraldi, il fût cloué au fond d'un trou par un sale morceau de plomb dans la jambe!

Un martèlement précipité de pas lui fit dresser la tête... Bon! la troisième vague arrivait, celle des nettoyeurs de tranchées. Les brancardiers, dès lors, ne tarderaient pas.

O stupeur!... Autour de lui tourbillonnaient des silhouettes bleues, ramenées en sens inverse de la course qui les emportait tout à l'heure. Bousculée par une puissante contre-attaque, elles refluaient vers les lignes emportées naguère d'un si bel élan!

Tomaso frissonna. On reculait!... Les Boches allaient survenir et lui tomber en leurs mains... Non! pas cela!... Il ramassa son fusil au fond de l'entonnoir, le rechargea, résolu à en démolir au moins un encore et à mourir en soldat plutôt que de connaître l'enfer des camps de prisonniers.

Il guettait, prêt à épauler. Rien n'apparaissait... La mitraille fauchait l'air avec des miaulements sinistres. Tomaso se renfonça dans son trou. Sans doute, le bataillon, reformé sur les positions précédemment conquises, brisait la contre-attaque par la violence de son tir. Seulement, le malheureux blessé restait en panne entre les deux lignes de feu.

Rencoigné au plus profond de l'entonnoir, Ghiraldi entendait s'entrecroiser au-dessus de lui les vrombissements des balles, crachées en essaim meurtriers tant par les fusils que par les mitrailleuses. Des éclaboussures de terre, déchiquetée par l'égratignement des projectiles, rejaillissaient sur lui et lui interdisaient, nonobstant son anxiété de savoir, de hausser la tête pour regarder à l'extérieur. En outre, le moindre effort lancinait de vives douleurs sa jambe raidie et pesante.

...Les deux lignes allaient-elles donc s'immobiliser, face à face, et lui mourir obscurément, sans secours, sans adieu, dans ce trou ignoré?

Tomaso ne redoutait pas la mort. Rappelé sous les drapeaux pour la campagne, il était parti avec la pensée de la trouver, mais il l'escomptait tout autre. Ah! que la balle qui l'avait atteint ne l'avait-elle frappé en plein cœur, ce cœur douloureux d'une incurable plaie et dont elle eût terminé la souffrance!

Et tout son malheur surgissait vivant devant lui, à cette heure qui préludait à son agonie.

Sperenza!.... Oh! oui! jadis son espérance et désormais son désespoir!...

Quel amour pourtant avait-il voué à la petite fille du vieil Orlando Colonna, depuis exilé volontaire dans le chagrin et la honte, sans que l'aïeul ni lui-même n'eussent pu, par le sang, laver leur injure!... Tomaso revoyait la brune fille, alors orgueil et joie du vieux, marchant près de lui sous les énormes châtaigniers de Venaco, rajeunissant ses derniers hivers de son sourire et de ses chansons.

Leur demeure était proche de la casa Ghiraldi; aussi Tomaso mettait-il à profit ce voisinage pour être sans cesse à l'affût des menus services qu'il pouvait rendre à sa chère Sperenza. Il était là, au retour de la fontaine, pour la soulager du poids de sa cruche; il s'ingéniait pour aller au bois en même temps qu'elle et rapporter, avec

les siens, ses fagots. Pour lui pas de fête dont elle fût absente. En retour, la jeune fille l'accueillait de son doux sourire et, à mesure qu'elle grandissait, l'intimité entre eux se faisait plus étroite et plus tendre. Leurs parents les suivaient d'un regard d'heureuse entente et encourageaient leur inclination mutuelle. Si bien qu'un soir qu'ils étaient seuls dans le mystère religieux des bois, leurs mains se trouvèrent unies et leurs lèvres échangèrent leur serment.

Au retour, les vieux avaient béni leurs accords à la réalisation encore lointaine, il est vrai, car, à la fin de l'automne, Tomaso allait partir pour le continent où l'appelait l'obligation de deux années de service militaire. Mais le futur soldat savait Sperenza de vrai sang corse, et sa foi en la parole jurée était invulnérable.

Il partit donc, triste de la séparation mais fort de sa certitude en l'avenir. Sa fiancée l'accompagna sur la route, durant la longue montée qui serpente sous les châtaigniers. Quand ils eurent atteint la *face* de San Pietro, à l'instant des adieux, Sperenza livra à son promis la fleur vivante de sa bouche... Oh! ce baiser! il lui brûlait encore les lèvres et lui dévorait le cœur!..

Du sommet de la côte, Sperenza regardait s'éloigner son fiancé. Au détour de la route, avant de disparaître, Tomaso se détourna. La bien-aimée était toujours là et, d'un mouchoir flottant, sa main le saluait encore...

Dernière vision... et qui lui demeurait toujours présente.

Lentement s'écoulaient, pour l'exilé, les mois de caserne. Les rares lettres du pays — on est peu épistolier dans les campagnes — apportaient simplement les nouvelles de tous et le souvenir de sa promise, quand, la deuxième année déjà entamée, plusieurs se succédèrent sans mention de Sperenza. Inquiet, le soldat s'enquit auprès des siens des motifs d'un tel silence.

En termes embarrassés, sa mère lui répondit que la jeune fille était absente de Venaco. Son grand-père l'avait conduite auprès d'une tante malade qui réclamait ses soins; depuis ni l'un ni l'autre n'étaient revenus et ils n'avaient pas donné de nouvelles.

Par quelles anxiétés avait alors passé Tomaso! Cette absence et ce silence lui demeuraient obscurs. Quelles causes avaient pu induire le vieux Colonna à rompre de la sorte toute relation avec les siens?... Pas un instant le soldat ne pensa que Sperenza pût être pour quelque chose, de sa propre volonté, dans cette aventure. Il n'aurait pu douter d'elle; d'autre part, il s'étonnait qu'un Corse loyal, tel que le vieil Orlando, répudiât son consentement aux promesses qu'il avait bénies, sans cause grave et sans s'en être expliqué avec les Ghiraldi.

Tomaso termina son service militaire en proie à une agitation fébrile. Enfin, il allait revenir au pays et savoir. Il découvrirait bien dans quel endroit avaient émigré Orlando et sa petite fille; il irait à eux et s'expliquerait avec l'aïeul. Oui! de ce côté seul quelque obstacle avait pu entraver les projets d'union ; il était sans reproche et obtiendrait réparation. Sperenza, elle, en lui cédant ses lèvres, ne s'était-elle point définitivement donnée?

Hélas! combien atroce lui fut la révélation de la vérité! Sperenza était infidèle! Sperenza était parjure!

Après le départ du jeune soldat, un garçon de Bastia, Marc'Antonio Cosina était arrivé comme employé à la gare de Venaco. Elevé sur le continent où son père douanier avait épousé une avenante Toulonnaise, Marc'Anto avait hérité, de l'ascendance maternelle, une jolie figure éveillée, une tournure alerte, une élocution vive et facile qui jaillissait en paroles tantôt plaisantes, tantôt câlines. Léger de caractère mais aimable compagnon, Marc'Anto, au frottis de la vie urbaine, s'était dépouillé de bien des scrupules; en outre certains succès auprès des femmes de mœurs faciles avaient développé en lui une jolie dose de fatuité. Son père, retraité à Bastia, venait de le faire caser dans les chemins de fer départementaux et il débutait à Venaco. Là, au milieu des autres jeunes hommes, montagnards de la Corse centrale, au parler sobre, au maintien grave, l'exubérance de Marc'Anto éclatait comme un rayon de soleil dans un ciel chargé de sombres nuées.

Dès sa première rencontre avec Sperenza, le nouveau venu avait subi la séduction de cette vierge dont la langueur du regard, la volupté errante sur les lèvres démentaient la gravité du port et la réserve de l'attitude. Marc'Anto avait dès lors recherché les occasions de se rapprocher d'elle, de lui parler et progressivement, se gardant de l'effaroucher par trop de hardiesse, il était parvenu à lui glisser des phrases flatteuses, auxquelles, sans arrière-pensée encore, la jeune fille prêtait une oreille complaisante, émoustillée dans sa vanité. Depuis le départ de Tomaso, elle était sevrée de ces mots doux à entendre et elle éprouvait une griserie particulière à recevoir les compliments d'un homme élevé dans les villes et auquel la fille des montagnes qu'elle était, attachait plus de prix. Certes, elle ne songeait nullement à accorder à ce garçon la moindre

l'aveu dont son fiancé eût été en droit de prendre ombrage; elle ne jugeait pas faire tort à l'absent en se distrayant aux propos de Marc'Anto pour occuper les longs mois d'attente. Toutefois, l'image de Tomaso, qui naguère possédait sa pensée, se diluait, moins précise, plus lointaine. Aux premiers temps de la séparation, la vie lui avait été décolorée; puis l'insouciance de la jeunesse prenait le dessus et Marc'Anto savait ramener le rire à ses lèvres.

Fier de l'impression produite sur la plus jolie fille du pays, Cosina se complaisait à constater les progrès de sa cour à chacune de leurs rencontres. Il savait pourtant Sperenza fiancée et que ses compatriotes de la montagne sont rien moins qu'endurants pour qui va sur leurs brisées. Mais Tomaso était au régiment. Marc'Anto, élevé à Toulon, avait pris à ses camarades de jeunesse un peu de cette facilité de mœurs, de la mince importance qu'attachent les hommes du Midi aux choses de la galanterie. Enfin le séjour de Venaco eût été bien sévère sans une amourette et Sperenza était si jolie!

L'enjôleur sut mettre à profit la large liberté que la confiance des siens octroyait à la jeune fille. Fiancée, elle était gardée par sa promesse. Le vieil Orlando, tout comme les parents de Tomaso, eussent jugé lui infliger une cruelle injure par un soupçon. De tout temps, elle avait aimé d'errer par la campagne; personne ne s'en étonnait et encore moins ne s'en alarmait. Qui, dans le pays, eût osé manquer à la petite fille d'un Colonna, à la promise élue par un Ghiraldi?

Sperenza s'abandonnait donc coquettement au plaisir d'écouter le cajoleur habile à croiser son chemin. Elle le quittait avec regret et le lendemain éprouvait à le retrouver un plaisir plus vif que la veille. Insensiblement elle laissait l'image de Marc'Anto se glisser entre elle et celle de l'absent. Cette dernière pâlissait, se voilait de plus en plus et bientôt seul le nouveau venu posséda sa pensée. Et il advint que, par un orage, réfugiée avec Marc'Anto dans une hutte de bûcheron, elle se trouva dans ses bras.

Une stupeur... à laquelle succédèrent la honte et le désespoir.... Elle, la fiancée d'un autre, appartenait à un étranger?... L'inconscience d'un péril, que ne pouvait admettre sa fierté, l'avait précipitée dans l'abîme... Toutefois de tendres baisers buvaient ses larmes, des mots caressants pansaient sa détresse; elle ne pouvait haïr celui qui l'avait enivrée et qui la grisait encore. Elle aimait, elle était aimée; toute la joie de la vie n'est-elle pas là?

Mais, à ces dernières paroles de son séducteur elle secouait farouchement la tête. Qu'étaient ces joies devant l'expiation imminente?... Comment l'aïeul accueillerait-il son aveu?... Quel compte de sa trahison réclameraient les Ghiraldi?... Ensuite de quel front se montrer dans le pays au bras d'un fiancé nouveau, quand, au su de tous, l'autre avait, avec lui, emporté sa promesse?

A ces paroles, un grand trouble s'empara de Marc'Anto. Il avait suivi l'attrait qui le menait à la jolie fille, mais n'avait jamais songé à l'épouser... Il balbutia des mots vagues, puis une idée libératrice surgit dans son cerveau... Utilisant les alarmes de Sperenza, son effroi devant l'aveu, il insinua qu'il ne saurait se prévaloir de son abandon pour s'ériger en brandon de discorde entre elle et les siens. Il se sacrifierait donc afin de lui épargner des éventualités qu'elle jugeait si redoutables. Puisqu'elle s'était engagée à Tomaso et qu'une rupture avec lui susciterait de si graves dommages, hé bien! qu'elle restât la fiancée de cet homme et lui s'éloignerait en marchant sur son cœur.

La jeune Corse bondit. Elle, tromper Tomaso, se lier à lui après avoir été la femme d'un autre?.. Quel mépris avait-il donc d'elle?... La faute leur était commune, communes leur en seraient les conséquences. Désormais elle ne pouvait avoir d'autre mari que Marc'Anto.

Le séducteur dissimula sa déception derrière des protestations passionnées. Il pria seulement son amie de patienter avant de rendre public leur engagement. Qu'elle se tût quelques jours encore auprès des siens. Lui allait prendre les mesures pour parer au scandale. Elle serait sa femme; qu'elle lui accordât seulement de diriger leur action.. Avec de belles paroles, d'ardentes caresses, il parvint à la persuader. Elle l'aimait, elle avait foi en lui!...

Dès le lendemain, Cosina avait déserté Venaco.

Tout d'abord, Sperenza, incapable de soupçonner l'homme auquel elle appartenait de lui avoir menti et de se dérober à son devoir, crut son absence motivée par les démarches qui devaient favoriser leur union. Sans doute, Marc'Anto postulait-il une place sur le continent où elle le rejoindrait et l'épouserait sans avoir à subir la réprobation de son entourage. Elle savait ne pouvoir rester à Venaco comme femme de Cosina, surtout quand Tomaso serait de retour au pays. Alors le sang eût coulé et elle aurait eu à trembler pour Marc'Anto.

Mais les semaines se succédèrent sans nouvel-

les du fugitif, et la jeune Corse connut que sa faute d'une heure aurait son stigmate éternel par l'enfant qui en devait naître...

Que se passa-t-il entre l'aïeul et la coupable?.. Toujours est-il que le vieil Orlando résolut de quitter le pays, ce pays où il était né et où il espérait reposer près de ses pères et cela sans espoir de retour.

Dans sa loyauté Colonna puisa l'affreux courage d'aller au père de Tomaso et de lui déclarer :

« Sperenza n'est plus digne de ton fils. Le devoir exige que je te confesse notre déshonneur. Du moment que j'ai fait grâce de la vie, non à la coupable, mais à l'innocent qui naîtra d'elle, elle et moi n'avons plus qu'à disparaître. Nous partons et jamais plus on ne saura rien de nous. »

Les sourcils froncés, le père Ghiraldi avait écouté; enfin ils se détendirent.

— Tu pars sans reproche vis-à-vis de moi, Orlando; mais ta fille a un complice et celui-ci appartient à Tomaso; son nom?

— Marc'Anto Cosina.

— Ah! le lâche s'est mis à l'abri.. n'importe! qu'il se garde! La vengeance des Ghiraldi a les dents et les mains longues.

Et, sans autres paroles, les deux chefs de famille se séparèrent.

Au retour, ce n'était donc plus Sperenza que Tomaso avait cherchée, mais le larron de son bien. Ce fut en vain. Pour se soustraire aux conséquences de sa double félonie tant envers les Ghiraldi qu'envers les Colonna, Marc'Anto avait émigré sur le continent, au pays de sa mère, sans doute, où les hommes se jouent impunément de l'honneur des femmes et des familles

L'infortuné Tomaso avait dû remâcher à vide sa douleur et sa faim de vengeance. Sombre, taciturne, il passait indifférent aux choses de la vie et, en dépit de la révolte de son orgueil, il aimait toujours l'infidèle.

Certes, jamais il n'eût songé à donner le nom honoré des Ghiraldi à la parjure souillée quand même son souvenir le possédait. Il pleurait la Sperenza d'antan et, devant la faillite de sa vie — car jamais il ne pourrait chérir une autre femme — il s'enlizait plus profondément dans son malheur.

La guerre survint.

Ce fut avec une joie amère que Tomaso réendossa l'uniforme et partit pour les combats. A défaut de l'ennemi qui s'était dérobé à sa justice, il ferait payer à l'ennemi national son désespoir et sa colère. Et s'il tombait en pleine bataille, au moins en serait-il fini de ses maux...

Ce passé, à l'aube dorée d'espérance, au soir chargé de tourmente et de haine, s'imposait à la mémoire du soldat blessé, impuissant à se mouvoir, condamné, peut-être, à une agonie longue et désolée dans la fosse déjà creusée.

Le crépuscule tombait. Sur les deux fronts les partis gardaient l'expectative sans tenter un nouvel abordage. L'attaque reprendrait-elle? Des patrouilles, en fouillant le terrain, parviendraient-elles jusqu'à l'abandonné?... Tomaso se raccrochait à cette fragile espérance. Oh! être relevé par les siens, entendre des voix françaises, avoir vu se pencher sur soi la bonne figure d'un camarade, après cela il pouvait mourir!... Mais seul, seul dans la nuit hostile qui noyait tout, bien que le firmament se baignât de clarté lunaire, Tomaso était le prisonnier d'un cachot dont une lueur de soupirail fait plus étouffante les ténèbres...

Une soif le brûlait, dévorante. Depuis longtemps son bidon était tari. Epuisé par la perte de sang, par la fièvre et surtout par ses angoisses, Ghiraldi sombrait dans une torpeur hantée de cauchemars et d'hallucinations. Que de fois il avait cru percevoir l'approche de pas puis leur suppliciante décroissance! Et ses forces se dissolvaient avec chaque illusion perdue... Mais soudain il tressaillit, l'oreille tendue... Cette fois, il ne se trompait pas... on venait à lui...

Un crécellement de mitrailleuse sauvagement crépita. D'un bond, un corps s'engouffra dans l'entonnoir et heurta Tomaso; en dépit de la douleur de ce choc, le blessé eut un soupir de délivrance.

Un vivant près de lui!... Il en oubliait son mal, le danger, les transes subies.

— Tiens! marmotta le nouveau-venu averti par la voix entendue et en palpant de la main autour de lui, le local est habité, j'ai un compagnon.

Le son de cette voix française fut pour Tomaso une musique céleste, il répondit :

— Oui; un blessé. Je suis là depuis ce matin... Et toi, qui es-tu?

— Un de ceux qui viennent de vous relever car je vois que tu étais de l'attaque de ce matin, mon pauvre vieux... Ça avait l'air de marcher tout seul d'abord, puis vous êtes tombés sur un guêpier, une redoute farcie de mitrailleuses et qui avait échappé au pilonnage de nos batteries. N'importe! Vous en avez mis et vous avez gardé les deux premières lignes conquises; mais cela vous a coûté des bonshommes. Alors

cette nuit, nous sommes venus vous relever. Je suis parti en patrouille, mais tu as entendu la jolie façon dont nous avons été reçus. Toujours leurs damnées mitrailleuses!... Après tout, tu n'as pas à t'en plaindre, toi, car sans leur bordée je n'aurais pas sauté dans ce trou où tu risquais de crever seul; tandis que, dès que la lune sera couchée, je vais te ramener avec moi.

— Je ne puis pas marcher! se lamenta Tomaso.

— La belle affaire! J'ai des épaules. Je te porterai après t'avoir arrimé pour que tu ne souffres pas trop. Où es-tu amoché?

— A la cuisse... une balle.

- Tu as pu te panser?

— Oui!

— Alors, il y a du bon... Tu verras si je m'y entends à ficeler un copain.

— Et j'ai soif!

— Juste j'ai vidé ma ration de gnolle dans le café de mon bidon. Tiens! donne une bonne accolade au goulot. C'est du bon, ça, mon vieux!

Giraldi but avidement... Soudain il s'interrompit :

— Et toi?

— Moi, je n'ai pas de bobo; tout est pour toi, pauvre fieu. Seulement, si tu m'en crois, tu en réserveras un peu pour plus tard. Garde le bidon... Maintenant, tâche de reposer. Je veille et t'avertirai quand il sera temps de sortir du trou. Mets ma capote sur toi... Si! mâtin d'entêté, insista-t-il sur un geste de refus de Ghiraldi; tu es mon blessé, laisse-toi dorloter. D'ailleurs, je n'aurai pas froid, j'ai un bon tricot.

Epuisé par ses douleurs physiques et morales, Tomaso, rassuré par la présence d'un compagnon, en toute quiétude s'endormit.

Un peu avant l'aube, son camarade l'éveilla.

— Voici l'instant; plus de lune, un peu de brouillard; on va se trotter à l'anglaise et faire la nique aux Boches. Donne que je te pare.

Il avait déroulé la longue ceinture qui lui cerclait les flancs, la passait, étalée, sous la cuisse atteinte, en ramenait et nouait les bouts sur la nuque du patient, après avoir doucement remonté le membre malade.

— Maintenant, dit-il, tes deux bras à mon cou. Je te tiendrai, moi, par ta jambe solide; l'autre ficelée comme cela, ne pendra ni ne ballotera... Tu y es?... Ho! hisse!... Et allons-y!

Son fardeau sur les reins, d'une tension des jarrets, il gravit la pente de l'entonnoir.

Une fois dehors il chercha à s'orienter.

— Diable! ça manque de poteaux indicateurs!.. Le plan n'est pas d'aller chez les Boches... Voyons! tu étais dans le trou tourné face à eux. Je t'ai chargé et suis monté par la gauche; c'est donc encore à gauche qu'il faut filer.

Il se mit en route, lentement, évitant les secousses à son fardeau et écoutant dans la nuit... Des fusées éclairantes montèrent. Il s'affaissa sur le sol, sans brusquerie, pour éviter le contre-coup au blessé.

Puis ils repartirent et à diverses reprises durent recommencer la même manœuvre. Désorienté, le brave sauveteur hésitait maintenant sur la direction. Malgré ses précautions il glissa, trébucha et tandis que la chute arrachait un gémissement à Ghiraldi, ils se trouvèrent de nouveau au creux d'un entonnoir.

En palpant autour de lui, le valide rencontra sous sa main un bidon, le reconnut pour le sien oublié au moment du départ... Ils étaient revenus tomber dans le trou même dont ils étaient partis...

— Tonnerre! grogna-t-il.

Une lueur blême commençait à poindre... Exténué, il se sentait incapable de tenter un nouvel exode avec le blessé sur ses épaules et il eut un geste de découragement.

Ghiraldi comprit. Le camarade ne pouvait plus le porter. Alors, dans un élan d'émulation généreuse, il se força à prononcer :

— Seul, tu regagnerais nos lignes. Laisse-moi donc, et merci quand même d'avoir voulu me sauver.

L'autre se récria :

— Te laisser?... Mon petit, ça ne serait pas à faire. Je te tirerai de là ou j'y resterai avec toi. Entre nous c'est à la vie, à la mort, foi de Marc'Anto Cosina!

— Qu'as-tu dit? haleta Tomaso.

— Rien que de naturel. On est ensemble on y reste, voilà tout.

— Pas cela... quel nom as-tu dit?

— Le mien parbleu! Tiens, c'est vrai que je ne me suis pas présenté...

— Malédiction! gémit le blessé; sache à ton tour que je suis Tomaso Ghiraldi.

Cosina eut un sursaut... Ah! qu'elle était loin de son esprit la pensée de cette histoire... Depuis qu'on se battait, la fille corse était bien effacée de son souvenir. Et voici que ce passé ressuscitait vivant... Il courba le front et murmura :

— Le fiancé de Sperenza!

— Oui! de Sperenza que tu m'as prise, elle toute ma vie, pour l'abandonner. Au retour du service, je t'ai cherché pour nous venger tous

deux... Tu étais parti pour le continent.. Et c'est ici maintenant que je te retrouve!

Cosina releva la tête.

— Fais à ton idée. Tu es dans ton droit ; je ne me défendrai pas contre un camarade blessé. Comme hommes, comme Corses, nous sommes ennemis, Tomaso, mais comme soldats et comme Français, devant l'Allemand nous sommes frères.

Ghiraldi se dépita :

— Et tu me l'as prouvé!... Ton bidon offert, les soins donnés, ton effort pour me ramener, puis-je oublier tout ça ?... Comment veux-tu maintenant que je me venge ?... Va! nous sommes quittes... Tâche de t'en tirer ; tu n'auras plus rien à craindre de celui qui va mourir ici.

— Non! répliqua fortement Marc'Anto. Ce que j'ai dit reste dit. Je te sauverai ou nous mourrons ensemble. Ce qui se passe ici n'a pas compte à tenir du passé. Soldat, je cherche à sauver un soldat du pays... Après la guerre tu redeviendras libre de ta vengeance.

Ghiraldi secoua le front.

— Non! Tout fidèle que je sois aux traditions de ma race, je ne pourrais prendre la vie de qui aurait sauvé la mienne.. Ecoute, Marc'Anto, au nom de cette fraternité que tu as invoquée, je veux te parler librement. Ce n'est pas envers moi que tu es le plus coupable. Comment peux-tu braver la mort, la conscience en repos, quand par toi sont déshonorés Sperenza et son enfant ?

Cosina blêmit :

— Elle est mère ?

— Ne le savais-tu pas ?

— Non! je te le jure!

— Hé! bien! rachète le passé. Si nous en réchappons, tu écriras à son aïeul. J'ai su découvrir sa retraite, tu en trouveras l'adresse sur ce carnet... Tu écriras donc au vieux Colonna pour te dire prêt à donner ton nom à sa petite fille et à son arrière-petit-fils.

Marc'Anto releva la tête.

— Cela est juste et, foi de soldat, je le ferai.

— Prends donc la main que je t'offre, conclut stoïquement le blessé, cette main qui voulait te frapper et qui à jamais t'est fraternelle.

L'étreinte fut puissante et longue... Tout à coup, des deux poings Cosina se frappa le front.

— Pourvu que je ne sois pas tué avant d'avoir réparé!

L'âme de Ghiraldi recueillit ce cri...

Un grand hourvari passa. De nouveau déclenchée, l'attaque française se ruait à l'assaut. Les deux camarades virent déferler autour d'eux les vagues dont rien, cette fois, n'arrêtait la ruée. A l'arrivée des brancardiers, Marc'Anto leur confia son blessé puis tendit la main à Tomaso :

— Frère, les camarades se battent, je vais avec eux. Si je meurs, sois mon témoin que j'avais juré de racheter.

— Compte sur moi pour être en paix dans ta tombe, Marc'Anto, prononça gravement Ghiraldi.

Le soir, Cosina comptait parmi les morts.

Tomaso en reçut la nouvelle à l'ambulance. Il s'absorba en de longues réflexions d'où il sortit la volonté ferme. Sa décision était prise. Tout était bien. L'ancienne injure était lavée par le sang du coupable et ce sang répandu ne chargeait que la main de l'ennemi. Le soldat avait pardonné au camarade, sa clémence pouvait dès lors s'étendre à la complice et réhabiliter l'innocent.

Quelques semaines plus tard, Sperenza rentrait avec son enfant à Venaco, sous le toit des Ghiraldi. Son mariage par procuration la faisait femme de son ancien fiancé qui, en échange de la vie sauvée par le père, rendait l'honneur au fils.

Toutefois, son acte généreux accompli, Tomaso se demandait si, maintenant que l'âme du coupable était en paix, il ne vaudrait pas mieux pour tous que la mort le réunît à Marc'Anto ?...

GEORGES DE LYS.

L'AMÉRIQUE AVEC NOUS (1)

II. — LES ŒUVRES DE GUERRE

Si les organisations américaines qui n'étaient point créées en vue de nous aider ont, ainsi que nous l'avons vu (1), tant fait pour nous, que sera-ce de celles qui nous ont été tout spécialement destinées et dont il nous reste à rappeler la bienfaisante, la féconde activité?

Le Comité américain pour la France dévastée, dont la présidente est Mrs A. B. Dike et la vice-présidente Miss Anne Morgan, a commencé son œuvre en France en juillet 1917. Il s'appelait alors « Comité civil des fonds américains pour les blessés français ». Au mois d'avril 1918 il se constitua en organisme indépendant, reconnu et autorisé selon la législation de l'Etat de New-York.

Au moment de la grande offensive allemande

(1) Voir la *Revue Bleue* du 2 septembre.

du printemps de 1918, le Comité adapta tous ses efforts aux nécessités les plus pressantes et parvint, avec l'aide de la Croix Rouge américaine et des Français, à évacuer la population des villages où il avait installé des organisations, et à sauver ses propres approvisionnements.

Il ouvrit alors un dépôt où les réfugiés qui traversaient la ville, en raison d'une centaine par jour en moyenne, ou qui s'établissaient temporairement dans le voisinage, étaient aidés par des dons de nourriture et de vêtements.

Nous ne saurions énumérer tous les services que le Comité a rendus pendant la guerre au gouvernement français. Depuis l'armistice, il s'est occupé avec un grand zèle des difficultés qui se sont posées sous l'empire de conditions perpétuellement changeantes. Il a été établi un centre de transports et de secours à Laon, où plus de 7.000 réfugiés furent nourris aux frais de la Commission en moins de quatre mois. Il a établi en différentes localités des ateliers pour la réparation des maisons dans les régions dévastées. Il a créé des cliniques de bébés, des Kindergarten, des classes du soir pour les enfants qui ont dépassé l'âge scolaire, mais dont l'éducation a été interrompue en 1914.

Le Comité, poursuivant son œuvre, cherche à établir, en coopération avec le gouvernement français, une école d'agriculture pour les fermiers de l'Aisne et cinq centres d'action où l'œuvre sociale qu'il a entreprise pourrait être continuée sous des diverses formes à perpétuité par les communes.

Dès l'automne de 1918, la population des régions dévastées ayant commencé à demander des livres, la Section des Bibliothèques fut organisée par le Comité américain afin de répondre à ce besoin. Aujourd'hui, chacun des cinq centres principaux de ce Comité a sa bibliothèque publique, installée sur le modèle des bibliothèques publiques américaines; cinquante bibliothèques circulantes rayonnent dans les villages. Le personnel est composé de trois bibliothécaires américaines professionnelles et de huit assistantes françaises. Cette organisation parfaite, dirigée par Miss Jessie Carson, devient pour nous un modèle qui exercera la plus heureuse influence.

La Commission pour la prévention de la tuberculose en France (Fondation Rockefeller) a été organisée en 1917 en vue de mener une campagne de propagande contre la tuberculose et d'aider les Français à organiser l'outillage nécessaire pour sa prophylaxie et son traitement. Un bureau de publicité et d'éducation organise des expositions intéressantes destinées à instruire le grand public et les enfants des écoles sur la nature de la maladie, ses causes, les moyens de l'éviter. Il emploie concurremment le film, la conférence, la distribution de tracts et de prospectus. Le bureau médical a organisé vingt-quatre dispensaires dans le département d'Eure-et-Loir et trois dispensaires dans le 19e arrondissement de Paris, dont deux substitent encore. Depuis janvier 1920 une partie des dépenses des dispensaires d'Eure et Loir a été assurée par le département.

Des comités départementaux et locaux ont été organisés dans vingt-quatre départements. Reconnus d'utilité privée, ils peuvent recevoir des fonds aussi bien du gouvernement que des particuliers. Les subsides ainsi obtenus sont complétés par un don de la Commission qui est employé pour les frais de première installation, sous la condition préalable que les autorités locales veuillent bien fournir des salles spéciales dans les hôpitaux pour les cas avancés, établir des dispensaires dans les principaux centres de population et y maintenir un système de fiches individuelles, ainsi que des infirmières visiteuses, pourvues de la préparation professionnelle et rétribuées.

Comme cette institution des infirmières visiteuses n'était pas connue chez nous en 1917, il a fallu créer des écoles où elles puissent être formées. Il y en a deux à Paris, une à Lille, Nantes, Bordeaux, Lyon, Marseille, Strasbourg. Le corps enseignant de ces écoles est entretenu, dans une large mesure, par la Commission, qui donne aussi des bourses à la plupart des élèves. Les professeurs sont presque toutes des Françaises, qui ont reçu elles-mêmes leur éducation depuis l'arrivée de la Commission en France. Toutes les élèves sont françaises. Plus de cent infirmières ont pris leur diplôme dans ces écoles et sont maintenant à l'œuvre dans les divers dispensaires de France.

Un cours de dix semaines a été organisé à Paris pour les médecins eux-mêmes qui veulent s'associer à l'œuvre des dispensaires. Ce cours a été suivi par quarante-quatre docteurs, la première année, en septembre 1920.

L'objet essentiel que se propose avant tout la Commission est d'exposer les méthodes modernes de lutte contre la tuberculose, de collaborer avec les Français dans l'organisation de cette lutte, de les aider de ses conseils durant la période de début et, quand l'œuvre est solidement établie, de la leur passer entièrement.

Les résultats ont été des plus encourageants, et il y a maintenant un très sérieux effort accompli

en France pour perfectionner cette organisation et attaquer le problème de la tuberculose avec toute la vigueur possible.

En 1915, deux femmes, Miss Scofield et Miss Fell, animées des plus généreuses intentions, allèrent en Amérique avec le dessein d'intéresser le public américain aux enfants de France que la grande guerre avait rendus orphelins, *The Fatherless Children of France*. Elles parcoururent le pays, de l'Atlantique au Pacifique, rencontrant partout le plus vif enthousiasme et les concours les plus empressés. Des comités furent rapidement formés dans plus de trois cents villes principales d'Amérique, avec d'innombrables sous-comités dans les villes moins importantes. Le but était de recueillir des souscriptions de $ 20.50 qui seraient versées aux enfants par quartiers de 45 francs (15 francs par mois). Un Comité exécutif national fut fondé, avec ses bureaux à New-York, et composé de banquiers et d'hommes d'affaires notables, sous la présidence de M. Seymour L. Cromwell. En même temps un bureau était ouvert à Paris pour effectuer les paiements aux enfants et favoriser les relations personnelles entre les souscripteurs américains et leurs protégés français. Chaque enfant était adopté par un bienfaiteur spécial, avec lequel il était invité à correspondre. C'est ce contact personnel, avec tout ce qu'il peut nouer de sympathies entre la France et l'Amérique, qui a été dès le début le motif déterminant de l'organisation.

L'œuvre assiste 285 000 enfants, l'aire les familles de ces petites victimes de la guerre et un nombre équivalent de familles américaines dont les sympathies sont venues à nous à l'heure du besoin, une correspondance a été établie qui unit la France et l'Amérique par des liens durables d'amitié et de bonne entente.

Indépendante de l'association américaine, mais coopérant avec elle, une société française, la « Fraternité franco-américaine », qui a pour secrétaire générale Mme Seligmann-Lui, s'est constituée pour recueillir et présenter les noms des orphelins. Cette société collabore avec cinquante-sept œuvres françaises; les enfants qui ne sont pas inscrits dans les œuvres peuvent s'adresser directement à la Fraternité. Celle-ci s'est adjoint un Comité de Dames, formé de visiteuses qui font des rapports sur les questions de moralité, la santé des enfants, l'usage fait par les mères de l'argent qu'elles reçoivent, et qui aident les enfants dans leur correspondance avec leurs bienfaiteurs américains.

Le *French Heroes' La Fayette Memorial Fund*, établi en 1916 sous le nom de *French Heroes' Fund*, a acheté, comme gage de la reconnaissance de l'Amérique à l'égard de La Fayette, le château de Chavaniac où La Fayette est né, et il en a fait un musée permanent. Cette association y a installé un orphelinat pour des fils de soldats tombés au champ d'honneur et un preventorium pour soigner les enfants délicats qui sont ainsi préservés de la tuberculose. Plus de trois millions de dollars ont été déboursés par la Société pour d'autres mesures de secours en France. Les fonds sont fournis par New-York, où la Société a ses bureaux et un important conseil d'administration.

Le Fonds de secours permanent pour les aveugles de guerre, *Permanent Blind Relief War Fund*, entretient par lui-même des organisations qui lui sont propres et soutient de ses ressources toute autre institution digne d'intérêt qui est conduite strictement d'après les principes dont il s'inspire. Son œuvre peut ainsi se développer dans des directions variées et réaliser son dessein, qui est de ne laisser chez les Alliés aucun aveugle en dehors de son action. Son but, qui a déjà été atteint dans une assez large mesure, est d'abord de trouver pour chaque aveugle amputé des deux bras, des deux mains ou des deux jambes, une sorte de parrainage consistant à lui assurer une pension viagère; ensuite de réinstaller chez lui, dans sa ville, tout aveugle qui a été, par la rééducation, pourvu d'un métier, de lui payer son loyer pendant une année et toute son installation (meubles, outils ou machines nécessaires à l'exercice de sa profession) ainsi que tout ce dont il peut avoir besoin pour recommencer une nouvelle existence. L'œuvre s'appuie sur le concours de collaborateurs volontaires qui visitent toutes les institutions d'aveugles et lui font connaître celles qui ont besoin et qui méritent d'être aidées. Elle entretient elle-même un dépôt permanent où il y a toujours en réserve les matières premières nécessaires aux aveugles. Celles-ci sont achetées en très grande quantité, au plus bas prix du gros et vendues à prix coûtant aux aveugles, selon les besoins de leur fabrication. De plus, ils n'ont à les payer que lorsqu'ils ont vendu le produit de leur travail et qu'ils en ont touché le montant.

Le Fonds américain pour les blessés français, *American Fund for French Wounded and its temporary hospital at Reims*, fut créé à Paris en 1915, par Mrs. Benjamin Girault Lathrop. Son œuvre se poursuivit pendant des mois sous le contrôle du service de santé. A ce moment-là, le Fonds américain était la seule organisation

américaine importante qui fût venue à l'aide des blessés français.

De mois en mois le nombre des Comités allait croissant en Amérique. Il y en eut bientôt plus de cinq cents en pleine activité, sous la présidence de Mrs. Ethelbert Nevin, de New-York.

Le but du Fonds américain était à l'origine de fournir aux hôpitaux français tout ce qu'il était en son pouvoir de leur donner; mais son action ne tarda pas à s'étendre dans toutes les directions : des dispensaires furent organisés dans toutes les régions les plus éprouvées par la guerre, un comité civil fut formé et des dépôts-succursales furent organisés dans chaque département.

A la fin des hostilités, plus de 25 millions en nature et espèces avaient été reçus d'Amérique et distribués aux hôpitaux et aux particuliers en France.

L'armistice trouva le Fonds américain en pleine activité. Le comité exécutif de Paris décida alors de concentrer ses efforts à Reims, sous la forme d'un hôpital américain commémoratif, *American Memorial Hospital*, et un appel fut fait aussitôt par toute l'Amérique pour la construction d'un hôpital d'enfants avec cent lits. Une somme de 300.000 dollars a été souscrite par les comités de l'*American Fund for French Wounded*, et Mrs. Lathrop, avec l'aide d'un petit groupe d'Américaines zélées pour la France, a assuré par souscription privée l'argent nécessaire pour une fondation de 600.000 dollars.

L'hôpital des enfants, en mémoire des Américains qui dorment en terre de France, est en construction dans la banlieue de Reims.

Cependant les nécessités du moment et la situation terrible, tant au point de vue moral qu'au point de vue physique, des réfugiés qui rentraient dans leurs foyers en ruines durant l'hiver de 1918, décidèrent l'*American Fund* à organiser un hôpital temporaire et à offrir 75 lits pour des femmes et des enfants à la municipalité de Reims avec tout le matériel et le personnel. L'hôpital temporaire du « Fonds américain pour les blessés français » est aujourd'hui l'un des témoignages les plus touchants du sentiment américain pour les victimes des régions dévastées. Il comprend 50 lits réservés aux enfants, 20 pour les réfugiés, 20 pour les femmes en couches, un dispensaire, une clinique dentaire, et un vestiaire. Il est entretenu par les fonds qui restaient à la disposition de l'*American Fund* à la clôture des hostilités et par les dons d'Américains qui se sont intéressés à l'œuvre dès le début ou qui ont été frappés par cette organisation durant une visite à Reims.

Un atelier pour la fabrication du matériel Montessori par des blessés de guerre a été établi à Paris, en 1917, par les soins de Miss Mary Cromwell. L'introduction des écoles Montessori en France date de 1915. Il s'agissait de venir en aide aux petits réfugiés à Paris. C'était un grave problème que d'instruire et de distraire ces enfants, et le Gouvernement français accepta avec empressement l'offre de Miss Cromwell qui proposait de mettre sa personne, son influence et ses fonds au service de cette tâche.

Elle avait vu en Italie fonctionner le système des leçons de choses, qui enseigne d'après la méthode la plus naturelle, si le premier effet de l'éducation, en effet, doit être de dresser les mains, les yeux, les oreilles, à classer les objets et les impressions. Cette méthode, d'origine française, avait été appliquée d'abord, il y a un siècle, par Itard et Seguin, aux enfants arriérés. Mme Montessori lui a donné une grande extension et l'a adaptée aux aptitudes des enfants normaux.

Neuf mutilés de guerre, employés dans l'atelier, y fabriquent dix collections par mois. Une collection se compose de 30 tables et chaises et de séries d'objets variés; elle coûte 1.500 francs.

Trois cents classes ont déjà été pourvues de ces collections; on s'occupe de les multiplier dans les régions libérées, et de nouveaux appels de fonds sont constamment adressés en Amérique, particulièrement aux enfants.

Mentionnons enfin la « Commission des relations avec la France et la Belgique », organe du « Conseil fédéral des Eglises du Christ en Amérique ». Son secrétaire général, le Rev. Charles S. Macfarland, est bien connu chez nous où il est venu durant la guerre avec d'importantes missions. L'organisation correspondante en France, par l'intermédiaire de laquelle la commission accomplit son œuvre, est le « Comité d'Union protestante pour les secours de guerre en France et en Belgique ». Un comité belge d'Union Protestante travaille en étroite coopération avec le comité français.

Les principaux objets de la Commission et des Comités associés sont : la reconstruction, la réparation et le développement des églises dans les régions dévastées; la formation d'une élite pour le service de l'église et pour les œuvres sociales; les missions étrangères, les secours immédiats aux pasteurs, à leurs familles et aux membres nécessiteux de la communauté; les hô-

pitaux et asiles protestants français et belges, les écoles et les publications protestantes.

Plus que d'autres peut-être — et pour des raisons qu'il est superflu d'indiquer — les artistes avaient à souffrir de la guerre. Une société « Les Amis des Artistes », fondée pour encourager les artistes français et belges, est soutenue dans une large mesure par des Américains.

Toutes les œuvres d'art, choisies par un jury d'artistes qualifiés, sont achetées aux artistes dans le besoin et distribuées, après une exposition publique, aux membres de la société. Les membres qui ont versé 100 dollars ou plus peuvent choisir une œuvre. Le reste est distribué par loterie. Chaque cotisation de deux dollars donne droit à un billet et confère la qualité de membre.

*
* *

Il est impossible, même devant une simple esquisse — combien grêle et incomplète! — de ne pas mesurer l'étendue, l'ampleur, la puissance d'organisation du concours américain dans les heures difficiles où notre fardeau de peines fut et reste si lourd à porter. Au moment où l'Amérique ne parle plus que de se replier sur elle-même et de laisser chaque peuple d'Europe aux prises avec ses propres embarras, n'est-il pas opportun de rappeler ce qu'elle a fait, ce que quelques-uns de ses enfants continuent de faire pour nous aider à supporter les nôtres? Elle laisse ainsi chez nous un peu de son esprit et, sans compter ses trente mille morts, beaucoup de son cœur.

Firmin Roz.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE MORATOIRE ET LES RÉPARATIONS

L'opinion européenne a accueilli la décision de la Commission des Réparations avec une satisfaction manifeste mais un peu inquiétante et qui ne paraît pas très justifiée Les journaux français qui passent pour officieux n'y ont vu tout d'abord, ou du moins ont feint de n'y voir que le refus du moratorium demandé par l'Allemagne : c'est donc une victoire française, ont-ils dit, et, renforçant cette thèse, M. Theunis, le premier ministre belge, qui a eu durant toutes ces négociations un rôle capital, a déclaré à un journaliste de son pays, M. Edmond Patris, du *Soir*, qui l'interrogeait : « C'est surtout une victoire pour nos Alliés français qui obtiennent satisfaction, puisque le moratoire est rejeté. La voie est libre, et l'on va pouvoir étudier, par un emprunt international, des solutions définitives qui rétabliront enfin la paix du monde. »

Mais le *Daily Chronicle*, qui passe pour être le porte-parole de M. Lloyd George, déclare, de son côté, que cette décision est une victoire pour l'Angleterre puisque l'échéance allemande est ajournée à six mois, et qu'il n'est plus question des gages productifs que réclamait M. Poincaré. Cependant un publiciste belge, M. de Marco, cherchant, même dans la presse, une formule conciliatrice, écrit :

La cause de l'Entente l'emporte, et c'est le bon sens qui a triomphé. Contre tous les pessimistes par tempérament ou par calcul politique, contre tous les pêcheurs en eau trouble, j'ai soutenu que la Commission des réparations travaillait uniquement dans le sens d'une décision unanime, seule capable de maintenir l'accord entre les Alliés et de nous garder de toute aventure, et c'est à une décision unanime, du moins dans sa partie essentielle, qu'ont abouti les efforts inlassablement déployés pendant une semaine. Par deux voix — celles de la France et de la Belgique — et une abstention — celle de l'Italie, l'abstention étant d'ailleurs considérée comme un vote hostile, — contre la seule voix de l'Angleterre, le moratoire pur et simple, sans gage ni garanties, a été refusé à l'Allemagne.

Une fois le refus acquis, c'est à l'unanimité des représentants des quatre puissances alliées qu'a été adoptée la proposition belge, stipulant que les prochains versements, qui reviennent à la Belgique au titre de sa priorité, devront être couverts non par des traites, mais par des bons allemands à six mois, les cabinets de Bruxelles et de Berlin devant s'entendre directement sur les garanties à stipuler.

Enfin, le principe de la refonte du système financier et fiscal allemand est prévu, et les gouvernements alliés sont invités à se concerter au plus tôt, afin de permettre d'envisager l'emprunt international et la réduction éventuelle de la dette allemande.

Ce serait donc le rétablissement de l'Entente cordiale, la soumission de l'Allemagne! Mais, de son côté, M. Schrœder rayonne, et la presse allemande signale avec joie l'importance d'une décision qui allège pour un temps les charges du Trésor germanique sans qu'il en coûte rien à M. Stinnes et aux industriels du Reich !...

Quand on examine le fond des choses, il semble que de toutes ces satisfactions, celle de M. Schrœder soit la plus naturelle. Notre victoire, en effet, est toute relative et purement verbale. Les Allemands n'obtiennent pas le moratoire qu'ils demandaient ; mais les Belges, à qui

le payement devait revenir en vertu de leur priorité, leur font six mois de crédit ! Ce n'est pas un moratorium, mais cela y ressemble fort. En réalité, c'est un moratorium dont la Belgique supporte les risques. Désireux de maintenir à tout prix l'Entente cordiale, dont la rupture le mettrait dans une situation difficile, le gouvernement belge a préféré courir cette chance que de voir l'Europe se lancer dans des aventures dont il risquait de faire tous les frais. C'est donc vraiment grâce à lui que la Commission des Réparations est arrivée à cette unanimité qui paraissait si enviable. « La voie est libre, disait M. Theunis, et l'on va pouvoir étudier l'emprunt international qui assurera la paix du monde. »

L'optimisme, en général, est une grande qualité pour un homme d'Etat, mais nous n'en sommes plus au temps où il n'était pas nécessaire « d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ». L'heureux résultat de la décision de la Commission des réparations, c'est qu'elle ne casse rien. Seulement, elle ne règle rien.

Le problème demeure entier pour la Conférence qui doit se tenir en novembre, probablement à Bruxelles, mais quelle chance cette Conférence a-t-elle d'aboutir? Si le problème demeure entier, ses difficultés aussi demeurent entières. D'ici au mois de novembre on ne voit pas pourquoi le Gouvernement anglais adopterait une autre attitude et se montrerait plus soucieux d'exiger de l'Allemagne les réparations auxquelles nous avons droit. Il n'a jamais abandonné sa thèse, qui est la thèse de M. Keynes : « Si nous poussons l'Allemagne à bout elle s'abandonnera au bolchevisme et empoisonnera l'Europe; ménageons-la, donnons-lui toutes les facilités de paiement qu'elle réclame, réduisons sa dette. » Thèse que l'Angleterre défend d'autant plus volontiers que, n'ayant pas été dévastée, elle n'a pas un besoin absolu des réparations et qu'elle ne voit pas beaucoup d'inconvénients à ce que la France mette un certain temps à se relever. D'ici novembre, d'autre part, on ne voit pas pourquoi la degringolade du mark serait arrêtée, on ne voit pas davantage du reste comment la situation financière germanique se serait améliorée, ni sur quel miracle la Belgique peut compter.

La Belgique, nous dit-on, pourra escompter ces traites ou ses bons du trésor à six mois qui, d'après le texte de la Commission des réparations, « doivent être dotés de garanties au sujet desquelles le Gouvernement de l'Allemagne et le Gouvernement de la Belgique à laquelle les paiements ont été assignés se seront mis d'accord et à défaut de pareil accord garantis par un dépôt d'or dans une banque étrangère agréée par la Belgique. » Fort bien, mais on avouera que ce texte est assez obscur et que M. Theunis paraît avoir mis dans la bonne foi allemande une confiance que rien ne justifie jusqu'ici. « D'ici six mois, dit un journal officieux belge, l'Allemagne aura le temps de se procurer les devises étrangères dont elle aura besoin pour ses paiements. » Elle en aura le temps! Mais qui nous dit qu'elle en aura le désir ? Elle a pratiqué jusqu'à présent la politique du pire, elle a déclaré, dès le jour de la signature du traité de Versailles : « Cette paix que vous nous avez imposée est irréalisable et vous le verrez bien », et elle a fait, en effet, tout ce qu'elle a pu pour que nous le voyions. Elle a dit, et trop de gens parmi nos Alliés l'ont répété avec elle, que les sommes que nous réclamions pour la restauration des régions dévastées dépassaient ses capacités de paiement. Quand nous lui avons répondu : « ces sommes qui n'ont nullement le caractère d'une indemnité de guerre sont dues, elles devront être payées par quelqu'un, si ce n'est pas par l'Allemagne coupable et vaincue, ce sera par la France innocente et victorieuse », elle s'est bouché les oreilles, et l'Angleterre de M. Lloyd George s'est empressée de l'imiter. A toutes nos réclamations, à toutes nos menaces elle a opposé la force de l'inertie, assuré qu'elle était que nous ne mettrions jamais nos menaces à exécution de crainte de scandaliser ceux qui ont décidé dans leur sagesse qu'il devait être démontré que la guerre est aussi ruineuse pour le vainqueur que pour le vaincu. Au lieu d'essayer de faire face à ses engagements elle s'est abandonnée délibérément à la ruine, elle a organisé sa propre débâcle financière. Politique malhonnête, politique élémentaire mais hélas! politique qui a réussi.

Pourquoi, puisqu'elle a si bien réussi hier, ne réussirait-elle pas demain ? On commence, il est vrai, à s'apercevoir en Allemagne même que cette politique du pire n'est pas sans danger. L'inflation monétaire désordonnée du Reich a organisé une faillite dont nous payons les frais mais elle a organisé aussi la « vie chère », elle a organisé la misère, elle a organisé l'immoralité économique et la haine que l'on a entretenue au cœur du peuple allemand n'est plus un tonique suffisant pour lui donner le courage de vivre. Tous les voyageurs qui reviennent d'Allemagne et qui se sont trouvés en situation d'obser-

ver le peuple sont unanimes : ils ont eu l'impression d'une nation en dissolution. Et les grands industriels qui ont été les inspirateurs de cette politique, qui se sont lancés dans cette aventure parce qu'ils s'imaginaient qu'ils pourraient arrêter le désordre à leur volonté, commencent à prendre peur. Ils ont agité devant les démocraties occidentales l'épouvantail du bolchevisme, voici qu'ils commencent à se demander si la dangereuse illusion dont ils se servaient ne va pas devenir une réalité. D'après les enquêtes faites en Allemagne par des industriels français et belges, les représentants de la finance et de la grosse industrie allemande, ou du moins certains d'entre eux, en sont à se demander si, comme au lendemain de la défaite, ils n'auront pas à faire appel aux baïonnettes alliées pour défendre leurs personnes et leurs biens contre la furie populaire qu'ils auront eux-mêmes déchaînée.

Si cette éventualité se produit, nous serons vengés, et cruellement vengés, mais nous ne serons pas payés, à moins que, par un coup de force qui ameuterait contre nous toutes les puissances révolutionnaires et pacifistes du monde, nous ne nous saisissions d'un gage territorial.

Nous n'en sommes pas là, mais ce sont ces complications toujours possibles qui affolent le Gouvernement anglais et qui inquiètent le Gouvernement belge au point que celui-ci a cru devoir tenter l'impossible pour éviter une rupture de l'Entente et essayer, à ses risques et périls, une expérience hasardeuse. Si, comme on l'espère à Bruxelles, le Reich se décide à donner de telles garanties que les bons du Trésor à six mois soient *facilement* escomptables dans les grandes banques anglaises ou américaines, on aura créé pour l'avenir un précédent intéressant et l'Allemagne aura donné une preuve de bonne volonté qui assainira l'atmosphère. Mais jusqu'ici chaque fois qu'on lui a demandé des gages l'Allemagne les a refusés ou a su éluder au dernier moment l'obligation de les fournir. De l'avis de beaucoup de financiers, la Reich-Bank ne consentira à aucun prix à se dessaisir, même à titre de gage, d'une partie de sa réserve or, dernière garantie du crédit public allemand. L'Allemagne trouvera-t-elle d'autres gages, pourra-t-elle, d'accord avec son créancier, négocier l'escompte de ces traites? Il faut l'espérer, mais ce n'est qu'une espérance. Il est vrai qu'elle semble avoir affaire cette fois-ci à des gens décidés; les représentants de la Belgique ont déclaré nettement qu'ils ne voulaient pas être dupes, que s'ils avaient accepté ce mode de paiement c'était dans un but de conciliation et en vue d'assurer le maintien de l'Entente; que si le Gouvernement du Reich faisait des difficultés, les délégués belges ne chercheraient nullement à aboutir à tout prix, qu'ils exigeraient purement et simplement des dépôts en or dans les banques étrangères ; que si le Gouvernement allemand refusait également d'effectuer ces dépôts, la Belgique n'agissant dans cette affaire qu'en vertu d'un mandat de la Commission des réparations, et forte de l'appui de ses Alliés saisirait la Commission du retus allemand et la prierait de constater le manquement volontaire de l'Allemagne, laissant aux quatre Gouvernements alliés le soin d'envisager de concert les sanctions à prendre.

Nous nous trouverions alors dans la même situation que lorsque la Commission s'est réunie à la fin du mois d'août et cette éventualité montre qu'en réalité la décision n'a rien résolu. On dirait que tous nos hommes d'Etat se laissent gouverner de plus en plus par la morale de la fable et qu'ils se disent comme le charlatan de La Fontaine : « Avant la fin de l'affaire, le Roi, l'âne ou moi nous mourrons. »

Il y a pourtant dans cette décision si laborieusement obtenue un élément nouveau dont on n'a peut-être pas tenu compte, c'est que le concert des Alliés a cette fois admis officiellement que l'un d'entre eux, en l'espèce la Belgique, négociât directement avec l'Allemagne.

L. Dumont-Wilden.

LE THÉATRE

NOTRE THÉATRE EST-IL EN DÉCADENCE

Notre théâtre est-il en décadence? Cette question, d'âge en âge, est quasi rituelle et se repose à intervalles presque réguliers, lesquels cependant vont en se rapprochant d'autant plus que le rythme de la vie se précipite. Le théâtre est soumis à la loi rigoureuse de l'actualité — d'une actualité retardée, bien entendu, — puisqu'il s'adresse à un public mondain, uniquement soucieux de retrouver sans effort, dans un fauteuil d'orchestre, la conception de l'existence qui lui a servi à passer sa journée et qui doit l'aider à tuer sa soirée. Chaque fois donc que les mœurs,

les idées, les habitudes de ce spectateur changent, il faut que change aussi le spectacle. Que ce changement soit un progrès ou un recul, qu'il soit tantôt l'un et tantôt l'autre, c'est une question. Le fait est que chaque fois, à tort ou à raison, ce changement est interprété comme un recul.

Pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ?

Ne nous étonnons point, par conséquent, d'entendre répéter, dans le public d'abord, chez un certain nombre de lettrés, que l'on ne joue plus de pièces véritables et que les acteurs qui les jouent ne sont plus proprement des comédiens. « Le théâtre se meurt... le théâtre est mort. » Les raffinés ajoutent, d'un air entendu, que quelques tentatives éparses et quelques efforts fragmentaires, en soi fort honorables, ne font que confirmer l'universelle indifférence d'une foule passionnée de cinéma et l'incurable maladie du genre. Toute tentative de réaction ne fait ainsi que précipiter le mouvement de la décadence.

Certes, on ne peut contester à ces esprits chagrins un certain nombre de vérités évidentes dont la première est l'évolution du goût du public qui ne cherche plus dans le théâtre un plaisir artistique, mais un plaisir mondain : une représentation dans un lieu élégant (si l'on ose dire...) n'est qu'un numéro du programme de la fête entre le dîner et le souper : cela détermine le niveau et lorsque les pessimistes se plaignent tout à la fois du prix des places et de la valeur des spectacles, du mercantilisme des directeurs, de la vanité des acteurs et de la platitude des auteurs, ils feraient beaucoup mieux — à supposer que tous leurs griefs fussent fondés, — de s'en prendre à eux-mêmes et à tous ceux qui, tout en maugréant sans doute, ne cessent point de contribuer à l'abaissement du goût public de leur argent et de leur complaisance. Les marchands n'offrent jamais que la marchandise qu'on demande. Allez aux chefs-d'œuvre et dédaignez les opérettes : et le miracle s'accomplira d'un temps où il n'y aura plus que des chefs-d'œuvre. Sur toutes les scènes du boulevard et dans tous les théâtres nationaux, on travaillera comme à l'*Œuvre,* au *Vieux-Colombier,* ou à la *Chimère.* Il y a donc de grands coupables, mais ce ne sont pas ceux que l'on croit. De plus, il faut bien reconnaître que, pour le même motif et sans doute indépendamment de sa valeur, notre théâtre est dans une constante régression à l'étranger. Alors que nous étions à peu près les seuls producteurs de ce produit, nous sommes partout concurrencés par la production indigène et dans quelques pays dépassés, notamment pour la mise en scène et la compréhension du spectacle. Dans ce sens, il y a incontestablement un effort sérieux à faire et il est heureux qu'on s'en soit aperçu en haut lieu, comme en témoigne la récente fondation d'une « Société d'expansion artistique et littéraire » qui, bien comprise, bénéficiera tout à la fois d'une sorte de patronage officiel et de la libre initiative. Enfin, on ne peut nier non plus que le théâtre soit actuellement menacé par le cinéma : il l'est par une concurrence toute matérielle, d'abord, et ensuite par une influence morale. Nous avons à bien des reprises signalé cette action exercée par lui sur la conception dramatique et sur la technique de certains auteurs et surtout sur les nouvelles habitudes d'esprit contractées par un public en qui la pensée tend à se résorber en une pure visualité.

Mais les lecteurs de la *Revue Bleue,* d'autre part, savent que si nous ne nous imposons pas ici de parler de toutes les pièces, nous n'omettons jamais d'attirer leur attention sur toutes les tentatives d'art et toutes les initiatives intellectuelles. Or, lorsqu'il est bien entendu que ces manifestations ne se produisent pas pour l'ordinaire là où on serait en droit de les chercher, c'est à elles qu'il faut se reporter avant de répondre à la question traditionnelle : notre théâtre est-il en décadence?

En 1887, les plaintes des critiques étaient non moins véhémentes et motivées qu'aujourd'hui et il serait piquant de les reprendre en les appliquant terme à terme à la situation présente : de cette crise était née l'évolution qui commença par le Théâtre-Libre et qui se termina par la formule de la « pièce » d'avant guerre où se combinaient, en proportions inégales, tous les éléments du drame et du vaudeville; le cycle rapide d'une restauration et d'une décadence, séparées par une vingtaine d'années de succès, se trouve ainsi accompli, — et l'histoire, pour l'instant, doit recommencer.

La situation actuelle est donc exactement la réplique de la précédente : soyons persuadés que le remède sera le même.

Deux différences pourtant doivent attirer notre attention :

La première est propre à notre époque et est une conséquence, tout à la fois, de l'extension du rôle du théâtre dans la vie mondaine et de l'inculture générale du public. Les auteurs dramatiques, pour se faire jouer avec succès, sont de plus en plus contraints de songer aux foules qui, des semaines durant, passeront à la caisse ou, dès le lendemain de la générale, refuseront

de donner leur argent. Ainsi le choix des sujets, la nature des idées et le rôle de la psychologie aussi bien que la technique même de l'exécution ne peuvent manquer de subir cette action : c'est un péril réel.

La seconde est une loi générale au mouvement du théâtre qui, comme toute science et tout art, tend à prendre une forme de plus en plus précise et spécialisée.

Nous avons vu, dans les manifestations les plus curieuses du moment, des pièces se réduire à des études pathologiques, à l'exposé d'une doctrine médicale, à l'analyse d'un sentiment secret, tout en prenant une forme brève, rapide, avec des tableaux coupés comme ceux d'un film et des scènes isolées, détachées, et qui ne finissaient pas. Ainsi se dessine un très noble effort pour serrer la réalité de plus en plus près, dépouiller le théâtre, jusque dans la mise en scène et l'interprétation, de tout l'artifice et le conventionnel qui d'un âge à l'autre, se transmettent et subsistent seuls, quand la vie a disparu : c'est une très belle espérance qui s'ouvre.

Il est donc certain qu'une époque où achèvent de s'épanouir, en s'actualisant, certaines maîtrises d'avant-guerre; où s'affirment des initiatives comme celles des quelques jeunes auteurs dont nous avons étudié ici les œuvres nous permet de conclure que la valeur artistique de notre théâtre n'est pas aussi menacée qu'on le répète trop souvent : d'autre part, la concurrence du cinéma, l'incertitude du goût public et la recherche exclusive du plaisir nous inclinent à penser que le théâtre d'art risque de plus en plus d'être réservé à une élite, alors que, sur les scènes proprement mondaines, devra se développer de plus en plus le genre qui effraye les délicats. Il y aura simplement division et il faudra cesser d'appeler théâtre ce qui n'en sera plus. On y aura du moins gagné de la netteté et, pour l'instant, ce qui trouble les esprits, c'est cette confusion entre ce qui est de la littérature et ce qui n'en est pas.

Gaston Rageot.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Chronique Tchécoslovaque

Le voyage que Mgr Seipel vient de faire à Prague, à Berlin et à Venise pour essayer de sauver son pays, a remis d'actualité le problème autrichien. Il sera peut-être bon de rappeler, à cette occasion, quelles étaient les relations de la Tchécoslovaquie [illegible] avec sa voisine depuis la fin de la guerre. Ayant proclamé son indépendance, la Tchécoslovaquie a [illegible] séparer de son ancien oppresseur aussi sur le terrain financier. Mais cette séparation une fois exécutée, [illegible] ses anciens griefs politiques qui n'étaient que trop justifiés, et elle a tout fait pour créer une base de bonnes relations économiques et financières. En premier lieu, elle insistait pour régler certaines questions résultant de la séparation et que le traité de la paix n'avait pas tranchées, laissant leur solution à un arrangement entre les intéressés, ainsi, par exemple, la transmission mutuelle des dépôts bancaires, le réglement des créances entre les ressortissants des deux Etats, la liquidation de la Caisse d'Epargne postale autrichienne, etc. Pendant assez longtemps, l'Autriche ne montra pas trop d'empressement dans ces négociations : il y avait des hésitations, des ajournements, des procédés dilatoires qu'on ne pouvait s'expliquer que par un espoir, subsistant en secret dans le cœur de tout bon Autrichien, que l'état des choses pourrait encore changer en dépit des traités.

Cette incapacité de croire aux pénalités nouvelles, ce cramponnement à la chimère du retour au *statu quo ante*, voilà ce qui explique en grande partie le laisser *aller* des gouvernements autrichiens successifs. Se laissant berner par cet espoir fallacieux, ils n'ont pas fait à temps les efforts nécessaires au point de vue financier. Tandis que le change tchécoslovaque, grâce à la juste orientation de la politique financière, s'améliorait et se stabilisait, la couronne autrichienne subit une chute vertigineuse et la disparition des changes rendait toujours plus difficile le réglement des questions mentionnées plus haut.

Cependant, la Tchécoslovaquie, considérant l'importance de ses rapports commerciaux avec la voisine, faisait tout pour les encourager. Elle n'a pas appliqué les avantages douaniers qui lui ont été garantis par le traité de Saint-Germain et par une série d'accords spéciaux, elle facilitait l'échange des produits. Cette méthode a conduit à la conclusion d'une convention commerciale, et aboutit sur le terrain politique, à l'accord de Lany. Lorsque, en mars 1921, sur la recommandation du Conseil Suprême, le Comité financier de la Société des Nations se mit à s'occuper de la question du crédit international pour l'Autriche, ce fut la Tchécoslovaquie qui, par la bouche de son délégué, M. V. Pospisil, se déclara, dès l'abord, favorable à ce projet et qui, sans hésiter, donna son adhésion au projet de la suspension pour une période de 20 ans des paiements des dettes autrichiennes de réparation. La Tchécoslovaquie a fait plus encore : malgré sa situation précaire qui la forçait elle-même à chercher des crédits à l'étranger, elle consentit à l'Autriche un crédit de 500 millions de couronnes tchécoslovaques.

Il serait injuste de ne pas reconnaître que, depuis l'année dernière, les gouvernements qui se succédèrent à Vienne ont fait de sérieux efforts pour placer les finances de l'Etat sur une base plus solide, restreindre les dépenses improductives, créer un nouveau système d'impôts, bref, prendre les mesures nécessaires pour limiter le déficit budgétaire. Il est à regretter que la question d'emprunt international n'ait pas été réglée à temps : la déroute financière de l'Autriche a pris des proportions inquiétantes qui rendent la solution du problème de plus en plus difficile. Il serait trop risqué de vouloir encore le compliquer de problèmes politiques, sans attendre l'issue des pourparlers qui auront lieu à

Genève. On a parlé, ces jours-ci, de certaines combinaisons assez aventureuses. On a fait miroiter, devant les yeux des Autrichiens, l'espoir d'un protectorat italien; on a parlé d'un projet d'unité douanière et même monétaire entre les deux pays. Il est fort douteux que l'Italie, avec son déficit de six milliards, veuille s'attacher aux jambes le boulet autrichien pour le mirage, cher au comte Czernin, d'un bloc austro-italien qui séparerait la Yougoslavie de la Tchécoslovaquie et qui ferait le contre-poids de la Petite-Entente. Les Viennois ont accueilli d'ailleurs eux-mêmes les insinuations de l'ancien ministre habsbourgeois des Affaires étrangères avec un scepticisme manifeste. Ils se rendent bien compte que toute combinaison cachant une pointe antitchèque serait, de la part de l'Autriche, une erreur politique des plus graves, et demandent, pour le cas d'une combinaison avec l'Italie, avant tout, une entière liberté d'action.

Quoi qu'il en soit, le sort de l'Autriche sera discuté à Genève et on ne saurait s'étonner que la Tchécoslovaquie posât le problème dans toute sa complexité et sous tous ses aspects et qu'elle insistât pour obtenir une solution radicale et définitive. Les rapports économiques entre les deux pays sont trop nombreux et trop importants; elle a donné, depuis la séparation, des preuves trop palpables de sa bonne volonté d'aider sa malheureuse voisine, pour qu'elle puisse s'en désintéresser. La Tchécoslovaquie saura se faire entendre pendant la discussion de ce problème d'une importance capitale pour l'Europe centrale : c'est son droit et son devoir. Elle aura à ses côtés la Yougoslavie, la Roumanie et la Pologne, plus étroitement unies que jamais, grâce aux conférences récentes de Marianske-Lazne et de Prague. Pour donner plus de poids et plus d'autorité à son représentant, M. Benès, la Tchécoslovaquie a ajourné encore le remaniement du ministère, prévu depuis longtemps et qui devait être fait à la fin du mois d'août.

H. Jelineck.

Chronique roumaine

La Grèce vient de s'avouer vaincue en Asie-Mineure. Pour la Roumanie, la question des Détroits entre, de ce fait, dans une phase décisive. Aussi ce pays suivra-t-il désormais avec une attention passionnée toutes les péripéties ultérieures du conflit gréco-turc. Tant que ce conflit restait confiné sur les champs de batailles lointains du centre de l'Asie-Mineure, ses répercussions futures sur les enjeux de la guerre gréco-turque ne se faisaient pas encore sentir d'une façon immédiate. Aujourd'hui, du fait que la Grèce demande un armistice pour évacuer pacifiquement l'Anatolie et Smyrne mais réclame en échange Constantinople et les Détroits, ou tout au moins la rive européenne du Bosphore, les solutions qui peuvent intervenir affectent directement les intérêts roumains.

La seule solution possible du conflit gréco-turc paraît devoir être le renoncement, de la part de la Grèce, et à l'Asie-Mineure et à Constantinople.

Or, voici que le gouvernement d'Angora, par la bouche de son représentant en Europe, Fethy Bey, a déclaré à Rome dès le 4 septembre, c'est-à-dire avant toute ouverture de pourparlers de paix ou d'armistice, que les conditions de paix des Turcs étaient : le renoncement de la Grèce à l'Asie-Mineure et à la Thrace.

Ces conditions rendent extrêmement difficile le règlement définitif du conflit gréco-turc et le rétablissement de la paix dans les Détroits. En effet, pour que la paix puisse être imposée aux deux belligérants, l'accord préalable des grands Alliés sur une formule définitive est indispensable. Les conditions de paix turques rendent cet accord très problématique, l'Angleterre paraissant décidée à accepter l'évacuation de l'Asie-Mineure par les Grecs, mais à soutenir la Grèce dans son refus de restituer la Thrace. Or, cette restitution est une condition *sine qua non* posée par les Turcs pour conclure la paix. Naturellement, à partir du moment où l'armée grecque aurait évacué l'Asie-Mineure et où la flotte anglaise empêcherait les troupes de Moustapha Kemal d'aborder en Europe, la Grèce pourrait refuser de faire la paix si elle devait abandonner la Thrace. Mais ce serait là une situation équivoque, qui ne pourrait durer qu'aussi longtemps que la flotte anglaise resterait dans les Détroits pour empêcher les Kémalistes de débarquer en Europe, car il est douteux que la flotte grecque suffise seule à cette tâche.

En tout cas, tout cela prouve une chose : c'est que le conflit gréco-turc, qui, jusqu'à présent, se déroulait au cœur de l'Anatolie, se déplace vers les rives du Bosphore, et menace de prendre les Détroits pour théâtre de nouvelles complications militaires et autres. Ainsi, au lieu d'aller vers l'apaisement, cette région paraît devoir revivre les jours de la grande guerre, avec tous les obstacles qui en découlent pour la liberté de la navigation, et cela, au moment où la Roumanie commence son exportation de céréales et de pétrole, de plus en plus intense. Pour ce pays, la menace qui plane sur le Bosphore et les Détroits est, si elle se réalisait, de nature à porter une grave atteinte au développement de son commerce extérieur et en général à ses communications avec l'Occident par la voie de la mer, la plus facile et la plus nécessaire. Aussi, la politique de la Roumanie est tracée d'avance : elle agira avec les puissances qui voudront sauvegarder la liberté de la navigation et le régime international des Détroits. La présence des Grecs à Constantinople est incompatible avec cette liberté et ce régime, la Roumanie sera donc avec les puissances qui s'y opposeront. Mais si l'on devait restituer à la Turquie sa capitale, la Roumanie s'opposerait, avec les autres Alliés, même par les armes, à toutes éventuelles — et peut-être même probables — prétentions turques issues de leurs succès militaires, qui voudraient restaurer le régime d'avant-guerre dans le Bosphore et la mer de Marmara.

Une conclusion résulte en tout cas pour la Roumanie de la situation actuelle dans les Balkans : c'est que la paix est encore loin d'y régner, et la sécurité de la navigation libre entre la mer Noire et la Méditerranée n'est pas sur le point de devenir définitive. Dans ces conditions, peut-être les hommes d'Etat et les ingénieurs roumains seront-ils amenés un jour à envisager — hypothèse pour le moment lointaine — la possibilité d'une communication directe entre la Roumanie et la Méditerranée par un canal qui relierait le Danube et l'Adriatique.

E. A.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 19 60e ANNÉE 7 OCTOBRE 1922

UNE VISITE AU VIEUX POÈTE

Miguel de Unamuno est un passionné : il ne craint pas la lutte ; il la cherche et au besoin la provoque. Durant la guerre, il a été l'un de nos plus chauds défenseurs, non sans s'attirer des inimitiés. Ce sont des titres à notre reconnaissance ; celle-ci ne saurait mieux s'exprimer qu'en proclamant la belle indépendance d'esprit de l'homme et la savoureuse originalité de l'auteur de la Vie de Don Quichotte, *du* Sentiment tragique de la vie, *du* Miroir de la mort *et des* Soliloques.

C'est un philosophe, un romancier et un poète, en même temps qu'un redoutable polémiste. Ancien recteur de l'Université de Salamanque, il se défend d'être un érudit et un savant, bien qu'il possède à fond presque toutes les littératures anciennes et modernes de l'Europe.

Il s'est assez bien défini, semble-t-il, en louant avec une égale impartialité ceux qui ne craignent pas de « dire leur foi, quand ils en ont une, ou de révéler la vérité, quand ils sont persuadés de son existence, ou de chanter avec passion leur rêve, quand ils le croient bienfaisant. »

C'est ce que lui-même a fait dans ses livres, et ce que nous voudrions qu'on puisse apercevoir dans cette courte nouvelle, dont nous n'avons malheureusement pu rendre le charme poétique et la verdeur pleine d'humour.

A. F.

La paix immense qui, doucement, descendait du ciel surchauffé sur la terre venait se mêler à la résignation tranquille qui s'exhalait du sein de la vieille cité, endormie en sa paresseuse sieste. J'allai me perdre au milieu des ruelles désertes qui enserrent la Collégiale, et dans l'une d'elles, où l'on m'avait dit qu'habitait le vieux Poète devenu depuis si longtemps muet, je soulevai le heurtoir d'une petite porte, qui était précisément celle de l'unique maison de cette petite rue. Mon coup de marteau, rompant le somnolent silence, résonna entre les murs qui bordaient l'étroite ruelle, flanquée, comme un fossé, par une palissade clôturant un jardin de couvent et par des murs tout lézardés.

On me fit entrer. Je traversai un tout petit jardinet, un de ces mélancoliques jardins qui ont l'air d'être en cage au milieu des lieux habités, et j'aperçus un vieillard en train d'arroser un pot de fleurs. Je m'approchai. C'était son visage bien connu.

— Un instant, je monte — me dit-il.

— Non ; je préfère vous faire ma visite ici, on ne saurait être mieux.

— Comme vous voudrez... Rose, descends-nous des sièges.

Il s'exhalait une douce mélancolie de ce coin de nature emprisonné entre les murs de ces habitations bigarrées. Deux ou trois arbrisseaux, avides de soleil, se dressaient auprès d'elles et les oiseaux venaient s'y réfugier. Dans un coin, près d'un puits, un figuier projetait son ombre sur un banc de pierre. La maison avait au midi, face au jardin, une galerie à balustres de bois.

L'évier de la cuisine servait à arroser le figuier. Et tout cela montrait une nature en ruine encadrant la ruine d'une demeure humaine.

Au delà se dressait fièrement la tour de la Collegiale que le soleil dorait de ses rayons déjà très bas : tour massive qui contribuait à donner au pan de ciel qu'on apercevait un contour anguleux. Des poules picoraient le sol.

— Voici ma retraite et ma consolation, me dit-il.

— J'aurais cru que vous eussiez préféré la vraie campagne... l'air libre...

— Non. J'y vais de temps en temps, oh ! de loin en loin, mais pour revenir bien vite m'enfermer dans cette cage, avec mes chers arbrisseaux prisonniers, dans ce bosquet bien clos qui me fait songer à quelque forêt en miniature, captive et nostalgique, qui me demande protection et se tient humblement à mes pieds. Ici nulle tourmente ne nous assaille, aucun vent d'orage ne nous agite; ils croissent ici à l'abri de ces murs. Regardez ce figuier, mon figuier domestique, quel gaillard ! Il absorbe pour moi les rayons du soleil et me les garde sous forme de miel. A travers sa ramée, je contemple la tour dorée, cet arbre que l'art a fait également touffu, avec son exubérant feuillage architectonique. Si vous entendiez comme résonne entre ces vieilles murailles la lente sonnerie des cloches ! A mesure que leur sonorité se répand, elle se perd dans la sérénité d'alentour ; il semble alors qu'ils se baignent dans cet écho amorti, mes pauvres petits arbres... Cette maison me reporte à celle de mon enfance, à celle qu'a abattue l'implacable progrès. Elle avait un jardinet, tout pareil. Ici je me baigne l'âme dans mes souvenirs d'enfance ; je renoue la chaîne brisée de mes douces veillées par dessus les années du sommeil...

— Et n'éprouvez-vous jamais la démangeaison de sortir, de retourner dans le monde...? La gloire ne vous a donc pas tenté ?

— Quelle gloire ? — me demande-t-il avec douceur.

— La gloire !...

— Ah ! oui, la gloire ! Excusez-moi, j'avais oublié que je parle à un jeune littérateur.

Il se leva pour écheniller un de ses arbrisseaux ; il regarda un moment la tour altière que dorait le soleil couchant et poursuivit :

— Croyez-vous par hasard que lorsqu'il s'est éteint, en se perdant dans le calme serein du voisinage, l'éc[illegible] de ces langues de bronze ne vit plus dans le silence, avec ce doux rythme qui vient de mourir ? Oui, il demeure dans la mer de silence, dans ce lit éternel où reposent toutes les voix et tous les chants qui ont vibré, et où peut-être il attend la suprême évocation qui doit le ressusciter pour entonner la glorieuse et éternelle symphonie. Il chante dans le silence.

Moi, je ne l'écoutais plus, je contemplais sa belle tête d'inspiré.

— Oui — continua-t-il — mon nom s'oublie, déjà presque plus personne ne le cite ; mais c'est à cette heure où s'oublie mon nom que mon esprit, perdu dans celui de mon peuple, a peut-être le plus d'action. Vienne un penseur ou un artiste, tant que son œuvre n'aura pas pénétré dans l'âme de la foule, tant qu'elle lui restera étrangère et qu'elle la heurtera, il faudra bien qu'elle porte le nom de son père. Mais que notre propre esprit devienne l'esprit de ceux qui nous entourent ; que nos sentiments s'unissent aux sentiments de notre peuple pour les rendre plus divers ; que notre voix se mette à l'unisson du chœur et enrichisse la commune symphonie ; alors que notre nom s'efface peu à peu ! Nos idées appartiennent dès lors à tous, l'effigie s'est effacée de la monnaie et, avec elle, la légende ; et la monnaie a cours parce qu'elle est d'or légal. Moins on parle d'un écrivain, plus il y a de chances pour que son influence soit grande.

— Peut-être... interrompis-je; mais lui, sans m'entendre, continua :

— Mon nom ! Pourquoi sacrifier mon âme à mon nom ? Le soutenir du bruit de la renommée ? Non ! Ce que je veux, c'est établir mon âme au milieu du silence de l'éternité. Pourquoi, jeune homme, s'attacher à ce bruit qui fait sacrifier à beaucoup leur âme à leur nom, la réalité à une ombre ? Non, je ne veux pas que ma personnalité, ce que les littérateurs nomment ma personnalité, étouffe ma personne (et ce disant il se frappait la poitrine). Moi, moi, moi, ce moi concret qui respire, qui souffre, qui jouit, qui vit, ce moi intransmissible..., je ne veux pas le sacrifier à l'idée que je m'en fais moi-même, à moi-même converti en un idéal abstrait, à ce moi cérébral auquel nous sommes asservis...

— Est-ce que le moi que vous appelez concret...

— C'est le seul véritable ; l'autre est une ombre; ce n'est que le reflet que nous renvoie de nous-mêmes ce monde qui nous enveloppe de ses mille miroirs... nos semblables. Avez-vous réfléchi quelquefois, jeune homme, au redoutable combat qui se livre entre notre être intime, celui que

néreux. Il suffit, pour secouer leur douce indifférence de faire appel aux éternels stimulants de l'activité des foules, dont l'un s'appelle la crainte et l'autre l'espérance.

La crainte, actuellement, est nulle. Tout le monde sait que les examens de passage sont d'une rare insuffisance ; ils n'apparaissent à l'élève nonchalant qui vit au jour le jour, que comme une échéance lointaine de laquelle il se soucie peu. Ce qu'il lui faut, c'est la menace immédiatement suivie d'effet; le jour où il sera tombé de la première section dans la deuxième, où il saura qu'avant trois mois, il peut tomber dans une troisième justement déconsidérée, il cessera de lever les épaules devant nos foudres en carton; notre examen gradué, par sa pression continue, lui fera sentir chaque jour davantage que les menaces administratives n'ont plus, enfin, rien de commun avec les épouvantails à moineaux. — Quant à l'espérance, écoutez ce qu'en disent deux pères bien renseignés sur le tempérament des élèves moyens :

« Je suis certain, écrit l'un d'eux, qu'on aurait obtenu un meilleur résultat de mon enfant, en stimulant son émulation par l'appât de meilleures places. Ce fait m'est confirmé par ce qui se passe actuellement en lui. Il fut un moment, vous le savez, où son zèle allait décroissant : il était comme noyé et ne faisait aucun effort. Depuis quelques semaines, vous l'avez constaté, il a de meilleures places; il est fier de les rapporter. J'espère beaucoup en ce contentement de soi-même qui peut le conduire à émerger enfin. »

Il faut dire que ce père de famille avait, de lui-même, dès le mois de février, institué pour son fils cette deuxième section que nous ne pouvions pas créer! Il lui avait donné pour répétiteur un instituteur dévoué ; ce bon maître, comme la mère si intelligente dont nous avons parlé, avait copié de sa propre main nos exercices et nos cahiers ; il apprenait avec l'enfant les éléments du *latin;* il a hissé son élève, dans la composition des prix, au 7e rang de la classe. Ce qui autorisait dès lors M. X... à conclure du particulier au général.

« Je suis convaincu qu'un grand nombre d'élèves végètent, noyés au milieu de la classe, et ne prennent plus d'intérêt à ce qui se passe autour d'eux, parce qu'ils ont perdu pied sans espoir de remonter à la surface. Si on les déplace, si l'on coupe la classe en deux et que, de moyens, ils deviennent premiers, un certain nombre d'entre eux reprendront surement courage. Ils ne disputaient pas une 15e place; ils disputeront la première ou la seconde. Ils prendront une âme de premier. »

« Si le système de sélection, confirmé un autre père, avait été appliqué cette année, il aurait eu certainement des effets favorables sur mon fils qui voulait rester parmi les plus forts; du jour où il a perdu les premières places, il s'est abandonné à son apathie. »

Celui-là, moins heureux que son camarade, ne s'est pas relevé. Tout le monde ne peut pas remplacer l'organisation qui nous fait défaut. C'est au lycée, non aux parents, qu'il appartient de la créer.

***

Ce n'est pas tout. Les ambitions de plusieurs pères vont plus loin. Elles n'ont rien de déraisonnable. Ils voudraient que cette seconde section de sixième (ou de première année de latin) fût essentiellement provisoire, et que leurs fils pussent rejoindre, une fois les éléments revus, les véritables bons élèves. Voici l'ingénieux moyen que deux d'entre eux nous ont suggéré.

Leur projet repose sur cette constatation, digne de M. de la Palice, mais très utile à rappeler, que les meilleurs élèves, une fois débarrassés des autres, deviennent capables de marcher à une allure plus rapide. Ce n'est pas trop présumer de leur capacité que de prévoir, avec les deux pères de nos boursiers primaires, qu'ils gagneraient sans peine une année sur trois. Ils termineraient l'*Epitome* à Pâques et liraient une bonne partie du *De Viris* (conformément au programme actuel, qu'on croirait vraiment établi pour eux seuls) dans le dernier trimestre de la première année ; ils passeraient à *César* dès le 1er décembre de la seconde année et aborderaient le *Narrationes* de Tite-Live bien avant de l'avoir achevée. Ils entreraient dans la classe actuelle de troisième après deux années de *latin;* et le fait n'aurait rien de miraculeux.

Pourquoi ne pas espérer dès lors, que ceux qui continueraient à mettre *trois ans*, comme aujourd'hui, seraient aptes à suivre fort honorablement les « as » de la génération suivante, en recommençant avec eux et comme eux, s'ils s'en montraient dignes, la *première année* de latin? Il est fort probable qu'après d'éclatants succès dans le premier trimestre, ils perdraient leurs avantages dans le second, à mesure que leurs camarades plus jeunes mais plus actifs et, pour tout dire, plus intelligents, s'affirmeraient les vrais premiers ; ils n'en figureraient pas moins avec avantage, cette fois, dans la première section dont ils formeraient la sérieuse moyenne. C'est ce que prévoit, non sans finesse, un père qui les connaît bien :

« Pour des raisons à la fois psychologiques et physiologiques, dit-il, il y a des enfants qui ne seront jamais dans les premiers de leur classe, même s'ils la suivent pour la seconde fois. Nés, sinon 23e, comme le jeune héros de Maurice Bouchor, au milieu de la 15e, ils resteront toujours 20e ou 18e. Il leur faut! Si l'on ne prétend pas obtenir d'eux le zéro faute impossible, si

l'on se borne à ne les laisser passer en 1re section qu'avec une possession effective des éléments bien rappris, on les corrigera peu à peu, à mesure qu'ils prendront de l'âge, de leur légèreté native. On sera même surpris de constater que ces enfants, devenus hommes, ont profité de leurs études beaucoup mieux qu'on eût pu le croire. Je compare un peu ces élèves à certains fantassins traînards qui font le désespoir des capitaines. Quelle que soit la vitesse de marche, ils sont toujours à quelques centaines de mètres en arrière. Peine perdue de ralentir et de leur faire remarquer qu'ils parcourent en somme la même étape que les autres et à la même vitesse; ils seront toujours les derniers. Ce ne seront d'ailleurs pas forcément les plus fatigués à la halte. »

On comprend que ces hommes si sages, si mesurés dans leurs jugements, désirent que la deuxième section ne soit qu'un procédé provisoire pour mettre les moyens en état de former... la moyenne d'une classe normale. La méthode qu'ils proposent, répondant d'autre part aux vœux des meilleurs qu'ils mettent en avance sans retarder d'un jour l'allure actuelle de nos classes, mériterait au moins d'être expérimentée; elle mettrait sans doute sur la voie d'une solution conforme à la nature.

Un autre père nous confirme dans cet espoir si fondé, par des considérations qui ne font pas moins honneur à son expérience qu'à son humanité :

« Dans la formation de nos jeunes soldats, écrit ce distingué capitaine, si différents par leur nature, par leur intelligence, par leur éducation, c'est sur votre principe que nous nous appuyons. Après trois mois, nous admettons que la première partie de l'instruction doit être acquise; un programme est établi pour atteindre ce but, mais tous ne l'atteignent pas au même jour, à la même heure, comme sur le papier. Au bout de quelques jours, le peleton est lâché par les jeunes gens les moins robustes : 1er déchet.

Au bout de quelques semaines, le 2e déchet est constitué par des garçons de bonne volonté, mais d'une intelligence moins ouverte, d'un esprit moins cultivé. Le premier déchet s'est reposé, a repris haleine, et forme avec le deuxième ce que nous appelons le peleton de retardataires : votre « seconde section! » Ce peleton continue à recevoir son instruction, conformément à *un programme établi selon ses moyens*, et non plus d'après une durée déterminée à l'avance. A force de patience, tôt ou tard, on atteint le but, et soyez assuré que les retardataires ne sont pas dans la suite les plus mauvais soldats. On attend un an, au besoin, comme pour un pauvre éclopé de la classe 1921, qui avait passé, l'année dernière, plus de mois à l'hôpital ou en congé de convalescence qu'au peleton de retardataires. Je l'ai tout simplement mis cette année avec les jeunes soldats de la classe 1922; il a un an de plus, il est devenu plus robuste; je suis convaincu qu'il suivra cette année l'instruction avec ceux que vous appelez les *as*. C'est pour lui, tout simplement, le redoublement de sa classe méthodiquement préparé! »

*
* *

Que pesent, auprès de pareils avis, exprimés avec tant de vaillance, de bon sens et de simplicité, les scrupules de la routine ou les prétentions de l'amour-propre ?

Que ne pourrait tenter l'Université, si elle osait s'appuyer sur ces braves gens pleins d'esprit ? Certes ils ne lui dissimulent pas les obstacles auxquels, sûrement, elle se heurtera dans la courageuse défense de l'intérêt général :

« Peut-être, insinuent-ils, l'amour-propre de quelques familles souffrira-t-il de cette mesure de salut public... »

Ou bien :

« Tous vos efforts me semblent devoir se porter du côté des parents qui ne veulent pas admettre que leur enfant soit moins heureusement doué que celui du voisin, et qui sacrifient son avenir à leurs illusions... »

Ou bien encore :

« A mon sens, la plus grosse objection qui puisse vous être faite reposera sur l'amour-propre exagéré dont sont atteints tous les parents — ceux-là même qui s'en voudraient le mieux défendre, — dès qu'il s'agit de leurs enfants. Un père, une mère, souffriront toujours de voir opérer une sélection qui ne sera pas à la gloire *momentanée* de leur fils... »

Le fait seul que ces jugements émanent précisément des pères les plus sages, de ceux qui, « le cœur serré », mais résolu, auraient accepté pour leurs propres enfants la deuxième section, est de nature à faire croire que, dans la plupart des cas, si nous savons leur inspirer confiance, les familles finiront par reconnaître où se trouve leur véritable intérêt. Voilà pourquoi les réponses si sincères, si instructives, parfois si touchantes que nous avons reçues nous ont semblé de nature à soutenir le courage d'une administration qui voudrait agir. Elle aurait sûrement pour elle une minorité vigoureuse et une majorité timide mais bienveillante, contre une poignée d'irréductibles dont il serait naïf d'attendre l'adhésion sympathique. Sa fermeté ferait le reste... La foule ne soutient que les forts.

J. BÉZARD,
Professeur au Lycée Hoche.

LE PAYSAN RUSSE [1]

III

SCEPTICISME

On croit généralement que le paysan russe est profondément religieux. Je n'ai jamais été de cet avis, bien que j'aie étudié avec beaucoup de soin sa vie spirituelle. Je constate d'autre part qu'un illettré, non habitué à penser, ne peut jamais être ni vraiment religieux ni athée, et que la route qui conduit à une foi ferme et profonde ne passe pas à travers le désert de l'incrédulité.

Lors de mes conversations avec les paysans et au cours des observations que j'ai faites sur la façon de vivre des différentes sectes russes, j'ai constaté avant tout qu'instinctivement personne n'a foi dans l'activité intellectuelle; j'ai découvert une habitude mentale que l'on pourrait appeler le scepticisme de l'ignorance. Dans les tentatives des sectes russes de vivre à part, loin de l'Eglise de l'Etat, j'ai toujours perçu une attitude négative, non seulement relativement aux rites et plus encore aux dogmes, mais une attitude négative par rapport au régime de l'Etat et à la vie même de la cité. Je n'ai pu découvrir dans cette attitude négative aucune idée originale, aucune trace de pensée créatrice, aucun désir de nouveaux débouchés pour l'esprit. Il s'agit tout simplement d'une négation passive et stérile de phénomènes et d'événements dont la connexion et le sens échappent à un esprit faiblement développé.

*
* *

Il me semble que la révolution a prouvé d'une façon définitive combien l'on a eu tort de croire à la profonde religiosité du paysan russe. Peut-être le fait que beaucoup d'églises de village ont été transformées en théâtres et en clubs ne signifie-t-il pas grand'chose, bien que l'on ait pris parfois cette mesure non par manque d'édifices *ad hoc*, mais parce que l'on voulait se donner ostensiblement l'allure de libres penseurs. Il y a eu des cas encore plus vulgaires de sacrilège, que l'on peut expliquer par l'hostilité du peuple contre les popes, par le désir d'offenser le prêtre du lieu, et parfois aussi par la curiosité bouillante et naïve de certains jeunes gens qui disaient : « Je veux voir ce qu'il m'en coûtera de profaner quelque chose que tout le monde vénère! »

Mais beaucoup plus significatifs sont des faits de ce genre : la destruction du vieux couvent de Potcherski à Kiev et du monastère Troitse-Serguievski qui avaient une énorme valeur historique et religieuse (deux couvents que tout le pays vénérait profondément) ne provoqua ni protestations ni désordres chez les paysans, contrairement aux prévisions de certains hommes politiques. Les choses se sont passées, au contraire, comme si ces centres de vie religieuse avaient d'un coup perdu tout le pouvoir magique qui avait attiré vers eux les croyants des coins les plus reculés de la Russie. Tandis que les mêmes paysans défendaient alors les armes à la main et au risque de leur vie quelques milliers de sacs de blé!

Quand les Soviets de province exposèrent au public les reliques « incorruptibles » des saints qui étaient adorées avec ferveur par le peuple, le peuple assista à ces scènes avec une indifférence absolue et en silence. Et pourtant l'on y procédait sans le moindre égard, et même avec l'intention de choquer les croyances. Aux opérations participaient des hommes d'autre race et d'autre foi qui se moquaient des sentiments de ceux qui croyaient à la sainteté et à la vertu miraculeuse des reliques. Néanmoins cela n'a jamais provoqué de protestations de la part de ceux qui jusqu'au dernier jour s'agenouillaient devant les sépulcres « des saints faiseurs de miracles ». J'ai demandé à beaucoup de ceux qui avaient assisté ou même participé à ces actes destinés à démasquer les mômeries de l'Eglise, quel sentiment ils avaient éprouvé quand ils avaient vu de leurs yeux, au lieu de corps bien conservés, des poupées grossières mêlées à des os à demi-rongés. Quelques-uns me répondirent qu'il avait dû certainement se produire un miracle. Les « corps sacrés », prévoyant la profanation méditée par les infidèles, avaient abandonné leurs sépulcres et avaient disparu. D'autres étaient d'avis que le truc avait été l'œuvre des moines eux-mêmes, quand ils avaient appris que les autorités avaient l'intention de détruire les reliques. « Ils ont mis à l'abri les vraies reliques incorruptibles et mis à leur place des poupées. »

*
* *

Ainsi ont parlé, presque sans exception, les représentants du vieux village ignorant. Les pay-

(1) Voir la *Revue Bleue* des 2 et 16 septembre 1922.

gens plus jeunes et moins frustes reconnaissaient naturellement que la preuve était acquise, et que ces « saintes reliques » n'étaient qu'une duperie. Et ils disaient : « C'est très bien. Voilà une duperie de moins! » Puis d'autres pensées surgissaient dans leur esprit, et je vous les transcris comme je les ai notées. « Maintenant que les trucs des couvents ont été découverts, il s'agirait de penser aux médecins et à tous les autres charlatans dont il faut démasquer les manigances nuisibles au peuple. » Je voulus engager mon interlocuteur à m'expliquer le sens de ses paroles. Finalement il me dit avec un certain embarras : « Naturellement, vous ne me croirez pas. Mais on dit qu'il est possible maintenant d'empoisonner l'air et d'exterminer ainsi tous les êtres vivants : hommes et animaux. Au jour d'aujourd'hui tous les hommes sont mauvais, personne n'a plus de pitié... »

Un autre paysan, membre d'un soviet de village, qui se dit communiste, a mieux précisé cette perspective alarmante :

« Nous, nous ne voulons pas de miracles. Nous voulons vivre à la lumière du jour, sans appréhension ni terreur. Et au lieu de cela quels miracles on prépare maintenant! Il a été décidé d'installer l'électricité dans les villages pour que les incendies, qu'ils disent, soient moins fréquents. Ah! Seigneur, pourvu que ça ne soit pas la cause de nouvelles erreurs! Supposez que l'on tourne un petit bouton dans un sens plutôt que dans un autre, et le village tout entier prendra feu. Vous voyez maintenant où est le danger? — Laissez-moi vous le dire : les gens des villes sont des fourbes; ceux des villages sont stupides, et il est facile de les tromper. Il y a là-dessous toute une machination! Les soldats ont bien raconté que durant la guerre des régiments entiers ont été massacrés par l'électricité! »

J'ai essayé de dissiper les craintes de Caliban, et il m'a dit des paroles sensées : « Il y a ceux qui savent tout et ceux qui ne savent rien. C'est là l'origine de tous les maux. Comment puis-je croire si je ne sais rien? »

Il arrive souvent aujourd'hui que l'on entende les gens du village déplorer leur propre ignorance, et ces lamentations ont quelque chose de toujours plus menaçant. Un paysan sibérien, organisateur entreprenant d'une bande de partisans qui opéraient contre Koltchak, disait : « Notre peuple n'est pas encore mûr pour les événements. Tantôt il est avec ceux-ci, tantôt il est avec ceux-là. Il y a beaucoup de confusion dans sa cervelle. Une fois nous avons battu un détachement de Koltchak, pris trois mitrailleuses, quelques canons, et tué environ cinquante hommes. Nous-mêmes nous en avons perdu 71. Tandis que nous nous reposions, mes hommes m'ont demandé : « Êtes-vous sûr que la vérité ne soit pas du côté de Koltchak? Et si nous combattions contre nos intérêts? » (Ce fut le cas d'un détachement de paysans sibériens qui entre les bolcheviks et Koltchak changea vingt fois de parti). Oui. Quelquefois il me semble que je suis une bête. Je ne comprends rien. Tout se combat dans mon cerveau. Un docteur qui vit à Tomsk, un brave homme, m'a dit que depuis 1905 vous aviez servi les Japonais pour de l'argent. Et un prisonnier de guerre, un marin de Koltchak blessé, a essayé de me prouver que Lénine faisait le jeu des Allemands. Il possédait des documents qui prouvaient que Lénine avait été en correspondance avec des généraux allemands pour des questions d'argent. J'ai fait fusiller le marin pour lui apprendre à ne pas brouiller les idées des gens. Et puis, encore longtemps après, je ne me suis pas senti l'âme en repos. On ne sait plus vraiment qui croire. L'un est contre l'autre, et l'on en vient même à ne plus avoir confiance en soi. »

*
* *

J'ai eu de très nombreuses conversations avec des paysans sur divers problèmes, et généralement elles m'ont laissé une impression très douloureuse. Leur esprit d'observation est grand, mais il est vraiment désespérant de voir comme ils comprennent peu ou rien du tout. Toujours à propos de l'affaire des reliques, je me suis convaincu que la révélation du truc de l'Eglise a ranimé les soupçons et les défiances du village envers la ville. Elle n'a guère modifié que l'attitude envers le clergé et l'autorité, mais nullement envers la ville, parce que la ville est considérée comme une organisation très compliquée de gens brouillons qui vivent du labeur et du pain du village, qui ne font rien de vraiment utile pour le paysan, qui emploient tout leur zèle à trouver le moyen de le tromper et qui effectivement le trompent.

Au cours de mon activité comme membre de la « Commission pour la liquidation de l'analphabétisme », je parlais un jour, avec un groupe de paysans de la banlieue de Pétrograd, des triomphes de la science et de la mécanique.

« C'est vrai, me dit un de mes auditeurs, un bel homme barbu, nous avons appris à voler dans

nous puisons au plus profond de nous-mêmes et que nous murmure la voix si pure d'une jeunesse lointaine, et cet autre être, interposé par le hasard, qui n'est plus que l'idée que se font de nous nos semblables, idée qui s'impose à nous et qui, à la fin, nous étouffe ?

— Certaines gens prononceraient le mot d'égoïsme... — osais-je insinuer, si vite que je ne me laissai pas le temps de rattraper mes paroles.

— Egoïsme ? — répliqua-t-il avec calme — Oh ! oui ; à cette heure ils ont inventé le mot d'altruisme ! Altruisme ! Voilà qui est immoral et inhumain ; renoncer à mon idée, parce que ce n'est en somme qu'à une idée qu'il faut me résoudre à renoncer; renoncer à mon idée, à celle que je me fais de moi-même, entendez-vous, à celle que je me fais de tous mes semblables, et qui fait partie de moi-même, le premier de mes semblables assurément, le plus semblable ou le plus proche de moi !

Il semblait qu'il se fût abîmé dans quelque souvenir lointain, un de ceux qui échappent même au temps, mais il poursuivit :

— Je ne veux pas dévorer les autres ; qu'ils me dévorent, eux ! Quel beau rôle d'être la victime ! Se donner en pâture spirituelle... se consumer... se dissoudre dans l'âme d'autrui ! C'est ainsi que nous ressusciterons un jour, quand les âmes s'uniront toutes, et ce jour-là Dieu sera tout en tous, comme dit saint Paul.

Déjà la lumière ne donnait plus que sur la crête de la tour ; le calme et le silence paraissaient croître, troublés seulement par quelque martinet qui franchissait avec un cri strident le pan de ciel découpé par l'étroite clôture du jardinet.

— Voyez donc, voyez ce chat comme il s'aide de ce petit arbre pour atteindre la fenêtre de la cuisine ! En bas, il chasse les souris; là-haut, dans les arbres, les petits oiseaux. Cette bête m'amuse beaucoup. Quelle vie ! me direz-vous. Ici, avec ses petits arbres, son triste figuier, ses concerts d'oiseaux, son chat, ses poules, ses fleurs... entretenir ses souvenirs et cultiver sa tristesse !... A la suite du triste événement que vous savez, je me suis retiré à la campagne pour y retremper mon esprit dans une quiétude apaisante. J'avais à me guérir tout ensemble des ravages de l'urbanisme et de cette chorée spirituelle dont nous accable à la ville l'excès journalier des impressions. Ici, à la campagne, je sais ce que c'est que dormir, et celui qui ignore le sommeil ne vit pas. A la ville, des regards, une atmosphère de souffles anxieux, d'impurs désirs, ou de rancune; des sourires équivoques ; des politesses; des embarras; des pauses... tout nous électrise ! C'est une suite ininterrompue d'insignifiantes figures, d'imperceptibles chatouillements qui nous agitent d'une vie factice et, à la fin, nous abattent. Alors, je suis venu goûter le grand bain, l'immersion en plein air, en pleine lumière, en plein calme, dans l'eau dormante des heures paisibles. Et je me suis mis à penser de façon rythmique, avec calme, de tout mon corps et de toute mon âme, et non pas avec le cerveau seul, ou siège ce que vous appelez la personnalité.

Il fut interrompu par la voix sonore des cloches, qui sonnaient à la Collégiale la prière du soir. Il admira ses arbres qui avaient l'air d'écouter, et se tut un moment. Il reprit alors avec calme :

Des champs je suis venu à cet asile. J'ai renoncé à ce moi fictif et abstrait qui me confinait dans la solitude de mon propre vide. Je cherchais Dieu à travers lui ; mais comme ce moi-là était une idée abstraite, un moi froid et diffus, un moi en trompe-l'œil, je ne rencontrais jamais de Dieu que sa projection à l'infini, qu'un Dieu également froid et diffus, qu'un Dieu logique, muet, aveugle et sourd. Mais je me suis replié sur moi-même, pauvre mortel qui souffre et qui espère, qui jouit et qui croit, homme qu'éveillent les sursauts d'un cœur malade, et ici, dans ce pauvre petit jardinet, auprès de ces mélancoliques et silencieux amis, je me suis voué à la plus profonde des philosophies, à celle qui consiste à repenser des lieux communs vieux comme le monde. Je médite les propos de la Señora Paula, mon excellente voisine, inépuisable en ses réflexions, bien connues du vulgaire, sur la fragilité du bonheur et la nécessité de la résignation. Et parfois, à l'ombre de ce figuier, harmonieux comme un orgue de moineaux et de becfigues, je lis l'Evangile. En lui se découvre à moi le Fils de l'Homme, l'Homme lui-même, palpable, concret, vivant, et par le chemin du Christ avec qui je parle, je monte jusqu'à son Père, sans arguments logiques, par l'échelle du cœur !

— Quelle vie ! — murmurai-je.

Et lui qui m'avait entendu :

— Oui, je sais qu'à l'heure actuelle vous discutez beaucoup sur la vie et que vous dites qu'il faut l'aimer ; mais vous la prenez pour une maîtresse et non pour une épouse. La vie ! Je me suis enseveli de mon vivant, je suis un mort encore vivant, bien vivant ! Vivre ! Et pourquoi?... Pourquoi?.. Je ne veux pas immoler mon âme sur le méprisable autel de ma renommée, pourquoi ?

Quand je sortis c'était déjà la nuit ; il me parut qu'au son de mes pas qui retentissaient dans les ténèbres silencieuses de la ruelle déserte, venait flotter au-dessus d'elle, d'un vol brisé comme celui d'une invisible chauve-souris, cette question : Pourquoi ?

MIGUEL DE UNAMUNO.

SI L'ON CONSULTAIT LES FAMILLES SUR LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT

On ne les consulte pas toujours! Peut-être parce que leur avis n'est pas facile à recueillir, dans les conditions qu'exige, suivant la formule officielle, « une sérieuse enquête ». Un professeur de sixième, qui n'a pas tant d'ambition, peut se contenter à moins de frais. Les lecteurs de la *Revue Bleue* ont vu, de fait, que le hasard lui fournit parfois l'occasion d'apprendre des choses qui ne sont pas dans les manuels. Le hasard, qui s'est montré, décidément, de ses amis, lui permet aujourd'hui de compléter l'interview d'une mère de famille par la correspondance d'autres parents. Il est vrai qu'encouragé par cette première rencontre, il a osé quelque peu favoriser le hasard, en adressant à chaque famille les deux numéros de la *Revue* (1), accompagnés d'une lettre où il leur posait cette question : « Votre fils, Monsieur (ou Madame), se classait, le 31 décembre dernier dans le (1er, ou 2e, ou 3e) tiers de la classe. Si l'on vous avait alors proposé le *système de sélection* désiré par Madame X... dans les articles ci-joints, qu'auriez-vous répondu? » — Voici ce que, ponctuellement, dans des formes très courtoises qui n'excluaient pas, grâce à Dieu, une franche, parfois même un peu rude sincérité, ces trente-cinq parents nous ont dit.

I

Commençons par les moins flatteurs, ceux qui nous rendent, au préalable, le service de dissiper toute chance d'erreur par complaisance pour l'utopie. Ecoutons d'abord les sceptiques ; l'un d'eux écrit :

Je crois que la solution élégante et logique désirée par Mme X... n'a aucune chance d'être approuvée, car elle est pleine de bon sens. Voilà mon impression première...

Il serait difficile de ranger ce philosophe et ceux qui pensent comme lui parmi les adversaires du projet, puisque c'est en raison de sa hardiesse et non de sa fragilité qu'ils en considèrent l'échec comme inévitable. Ils condamnent, non notre idéal, mais l'infirmité de la nature bourgeoise. Ces Alcestes sont peut-être, dans leur âpre sincérité, les plus sympathiques, sinon les plus encourageants de nos conseillers.

Je n'oserais pas l'affirmer au même degré des Philintes, moins idéalistes, qui se font les porte-parole d'une partie influente de notre clientèle. Indulgents pour notre personne, ils le sont beaucoup moins pour nos idées.

1° Nous payons assez cher, disent-ils, pour que vous conduisiez tant bien que mal nos enfants de classe en classe (sans vous préoccuper d'autre chose que de nos désirs), jusqu'à l'âge normal du baccalauréat.

2° Le lycée doit moins se proposer de former une élite que de donner une instruction limitée à la moyenne des enfants. Il faut ralentir l'allure des premiers et se tenir plutôt au-dessous qu'au-dessus de la force réelle des élèves moyens.

3° Sinon, vous surmenez les premiers qui, croyez-le, ne resteront pas « les premiers », dans la vie, et vous méconnaissez le mérite des élèves réputés médiocres auxquels l'avenir réserve une éclatante revanche. — Eliminer les intelligences tardivement éveillées, prôner les jeunes gloires, éteintes avant le baccalauréat, est non seulement une chose fâcheuse, mais une faute grave au point de vue social. Et d'une autre lettre : « Nous avons peu de confiance en une élite surchauffée et factice, à peine capable d'arriver au baccalauréat, en tous cas inapte, par son épuisement prématuré, à jouer le rôle d'élite dans la nation. »

Telles sont les raisons de ceux qui soutiennent courageusement la cause des *beati possidentes*, des élèves médiocres ou nuls, paresseux et dissipés encombrant aujourd'hui nos classes dans la proportion d'un quart, d'un tiers et parfois de la moitié. Ces arguments sont extrêmement répandus, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient irréfutables.

Au premier argument, en effet, on doit répondre que, loin de payer « assez cher », les parents d'externes (c'est-à-dire l'immense majorité) versent à peine le tiers des frais qu'impose à l'Etat l'instruction de leurs fils ; que, d'autre part, l'argent qu'ils donnent (fût-il triple ou quadruple), ne suffirait pas à justifier dans nos lycées la présence d'éléments nuisibles à la bonne marche d'un service public.

(1) Voir les numéros du 18 février et du 4 mars 1922 — et aussi, le numéro de mai 1921 de la *Grande Revue*, p. 473 : *Le principe de Sélection et la Réforme de l'Enseignement secondaire*. — Madame X... demandait avec nous que deux sections fussent créées, à la fin du premier trimestre de la sixième, l'une de forts, l'autre de faibles, et que les faibles fussent invités à tout recommencer dès le début, depuis l'humble *Rosa*, la rose.

Le second argument n'est pas non plus de nature à plaire à une démocratie consciente de ses intérêts. C'est l'argument démagogique, celui qui consiste toujours à éveiller la méfiance contre les meilleurs, à les dénigrer, à les rabaisser. Telle est la thèse qu'avait presque officiellement soutenue, en 1890, la Commission chargée (déjà !) de réformer la discipline en supprimant les concours, en diminuant le prestige des places, des prix et même des accessits, sous prétexte de substituer la voix de la *conscience* au sentiment de l'*honneur*. Comme si la conscience et l'honneur étaient contradictoires, comme si le meilleur moyen de s'élever au-dessus de soi-même n'était pas de rivaliser avec d'autres dans la poursuite de la perfection.

Quant à la troisième thèse, nous ne craignons pas d'affirmer qu'elle est, fort heureusement, contredite par les faits dans la plupart des cas. Les intelligences vives et les caractères fermes se révèlent trois fois sur quatre dès l'âge de dix ou onze ans ; loin d'être « prématurément épuisés », ces élèves-là sont, au contraire, ceux qui travaillent le plus vite avec le moins de fatigue et le minimum de secours ; c'est rarement parmi eux que l'on rencontre les surmenés ; surtout si l'on a soin d'en faire de bons « scouts » pour qu'ils se retrempent, chaque dimanche, dans la vie au grand air. — « Ils ne restent pas toujours, dira-t-on, les premiers dans la vie... » Parbleu ! L'argent, la politique et l'intrigue, qui ne tiennent aucune place au lycée, ont dans le monde une telle importance qu'il serait bien extraordinaire de voir toujours les mêmes réussir ici et là. Le miracle est, au contraire, que nos « premiers » arrivent malgré tout à s'y faire une place honorable par des procédés d'honnêtes gens presque aussi bien que d'autres par les moyens que l'on connaît. Quant au fait, au fait heureux que de braves jeunes gens, anciens médiocres (anciens polissons plutôt, ce qui n'est pas toujours la même chose) deviennent avec le temps, bons et même très bons, quel est le professeur qui ne soit le premier à s'en réjouir et à y aider ? Mais ce n'est pas, surtout lorsqu'on s'adresse à ceux-là, en abaissant les barrières devant leur nonchalance ou leur indocilité, en leur prêchant le moindre effort et une foi molle dans le succès, que l'on préparera leur redressement futur. Il faut, au contraire, s'inspirer d'une doctrine plus virile, celle à laquelle se rallient, disons-le, dans l'heureuse variété de leurs précieux conseils, l'immense majorité des pères de famille.

II

Ils sont d'accord avec nous sur le *principe de sélection*. Tous reconnaissent que leur intérêt particulier coïncide avec l'intérêt public, et que la condition préalable de toute réforme est que l'on renonce à faire marcher du même pas des élèves dont l'intelligence et le caractère sont inégalement développés.

*
* *

Les plus résolus sont, naturellement, les parents des bons élèves. Ceux-là se déclarent désolés, parfois indignés de voir à chaque instant ralentir les études, gaspiller le temps, paralyser l'effort de leurs courageux enfants, sans même pouvoir se dire qu'à cette perte incalculable subie par les travailleurs corresponde un profit quelconque pour les paresseux. L'idéal communiste, à peu près intégralement réalisé dans nos classes, n'est nullement de leur goût, et jamais on n'a réclamé avec plus d'énergie que ces pères de famille l'application du principe : « A chacun selon ses œuvres. » Deux réponses, concernant deux boursiers venus de l'école primaire, sont particulièrement à retenir. Ces enfants, sérieux et pratiques, ne sont pas moins inquiets que leurs familles, parce que l'âge exigé par le *certificat d'études* les a mis gravement en retard : ils ont 13 ans, au lieu de 11. Ils se sentent capables, comme leurs émules du premier tiers de la classe, d'aller d'un pas rapide et sûr... Et nous les faisons piétiner, pour attendre les paresseux ! Ils trépignent, s'impatientent, et ne comprennent pas qu'on les sacrifie.

« En réponse, dit l'un de leurs pères, au questionnaire, je m'empresse de vous faire connaître que je partage entièrement et *avec enthousiasme* votre manière de voir, tenant à ce que mon fils, au lieu de marquer le pas pour attendre les retardataires, puisse avancer normalement dans l'étude du latin (ou de tout autre enseignement) ; j'estime que l'on ne doit pas faire perdre le temps précieux du professeur et de l'élève, lorsque ceux-ci font tous leurs efforts et donnent toute leur intelligence, l'un pour enseigner, l'autre pour s'instruire. »

« Après avoir examiné votre note du 24 mars, répond le second, je suis heureux de vous faire savoir que je trouve tout à fait pratique le système des deux sections... Il est extrêmement regrettable que les bons élèves perdent leur temps pour attendre les autres. »

— Sans être pressés par la question d'âge, les parents des autres bons élèves ne sont pas moins affirmatifs. Ils ont pour eux le bon sens, le souci de l'intérêt général, et presque le nombre (constituant le tiers de notre clientèle) ; il est inconcevable qu'on ne leur ait pas depuis longtemps donné satisfaction.

*
* *

Ce serait d'autant plus facile que les deux autres tiers ne font pas bloc contre eux. A côté d'une minorité infime, peu sensible aux considérations d'intérêt public, nous trouvons beaucoup de parents qui jugent exactement les aptitudes de leurs fils. Tel ce père de deux enfants dont le plus âgé se trouvait dans le second tiers de la classe et le plus jeune en tête du premier.

« J'aurais, sans hésité, dit-il, choisi la seconde section pour l'aîné de mes fils. Si les bases ne sont pas solides, il est impossible d'espérer des résultats. L'enfant aurait puisé dans cette révision des forces nouvelles... ; il a besoin de répéter beaucoup avant de *savoir*. »

« En possession de vos *Revues*, écrit un autre, les ayant sérieusement étudiées, je me vois, contrairement à mon opinion première, obligé de me ranger à vos côtés... Si le système de sélection était en vigueur, j'aurais choisi pour mon fils la deuxième section. »

« J'ai lu avec grande attention, dit une mère, vos deux articles. Cette méthode de sélection qui se heurte, paraît-il, à des résistances, me semble être pourtant l'expression de la sagesse. Mon fils, que vous avez la bonté de placer à la fin du second tiers et que je plaçais plus loin encore, hélas, aurait été sauvé, dès décembre, par votre système... »

L'enfant se releva quand même, parce que sa mère prit la peine de recopier nos trois premières séries d'exercices, d'apprendre ainsi les éléments nécessaires, de se faire pour lui « professeur de la deuxième section ». Mais ceci constitue un cas exceptionnel.

Un autre père déplore, non sans esprit, que ce cas ne devienne pas celui d'un grand nombre :

« Certes, Monsieur, ce n'est pas moi qui combattrai le principe des deux sections, bien au contraire. Lorsque j'amenai mon fils au lycée et que j'insistai pour qu'il fût dans la seconde section..., je ne fus pas peu surpris d'apprendre que les deux sections étaient de même force... J'avais vu, en effet, au collège où j'ai fait mes études, certaines classes divisées en deux catégories : les « calés » et les « choux tardifs ». Combien de ces derniers ont pu, grâce à la lenteur calculée de la 6e et de la 5e, suivre dans un bon rang les classes supérieures !... »

Les autres lettres répètent les mêmes vœux, les mêmes regrets. Certains de leurs auteurs avouent avec une touchante franchise que la décision leur aurait coûté... « Je vous aurais répondu, disent-ils, le cœur un peu serré : « Deuxième section !... » Et cet aveu donne plus de prix encore à leur jugement. Il engage aussi à prendre vis-à-vis d'eux les plus grands ménagements, à tenir compte des scrupules de leur conscience délicate, afin de joindre à une grande fermeté dans les principes une extrême souplesse dans l'application.

III

Le principe une fois admis, en effet, il reste à déterminer *dans quelles conditions* les très bons élèves seront séparés des passables et les passables des mauvais, de telle manière que ni les uns ni les autres ne se trouvent définitivement parqués dans une catégorie, qu'aucun d'eux ne lise sur la porte :

Lasciate ogni speranza, voi chi intrate !

Ils doivent y trouver, au contraire, le moyen de se relever, de se diriger peu à peu vers le genre de travaux qui leur convient le mieux.

C'est dans cet esprit que, sur les conseils de nos correspondants, nous avons précisé les grandes lignes de notre projet.

*
* *

Le premier désir des parents d'élèves moyens est que la deuxième section soit vraiment une section de *moyens* et non une section de *paresseux !* Ils demandent donc d'abord, pour la protection de leurs enfants, qu'à la sélection par en haut, pratiquée le 31 décembre, qui séparerait d'eux les plus forts, corresponde le 31 mars une sélection par en bas, qui les distinguerait des plus faibles.

« Si vous faisiez trois sections, écrivent légitimement ces pères de famille, nous accepterions volontiers que nos fils, élèves *médiocres* (au sens étymologique du mot) fussent mis dans celle du milieu. Mais si vous n'avez à nous offrir qu'une section de forts et une de faibles, notre choix ne peut être douteux. Nous ne voulons pas confondre ces enfants, lents ou étourdis, mais dociles et disciplinés, avec les dissipés, les « cancres » et les *minus habentes*; nous demandons au moins qu'on les mette en état de se distinguer d'eux, de les quitter le plus tôt possible, qui sait même, de retrouver quelque jour le contact des meilleurs. »

Il serait donc entendu que la seconde section ne resterait panachée de *passables* et de *mauvais* que pendant trois mois, du 1er janvier au 31 mars, et que les paresseux incorrigibles seraient mis à Pâques dans une troisième section, sous le contrôle d'un professeur adjoint qui leur permettrait d'attendre la fin de l'année pour prendre une résolution définitive.

Que se passera-t-il, dès lors, au cours de ce second trimestre dans la deuxième section ? Elle sera heureusement placée dans les conditions que la nature a mise à tout progrès moral de la masse humaine. Les élèves moyens que n'anime pas un ardent désir d'apprendre, ne sont point pourtant, comme les tout derniers, des paresseux endurcis, inaccessibles à tout sentiment gé-

les airs comme les oiseaux et à nager sous les eaux comme les poissons, mais nous n'avons pas encore appris à vivre sur la terre. Nous aurions mieux fait de nous établir avant tout sur la terre, et de penser aux airs plus tard... Il est inutile que nous gaspillions de l'argent pour ces divertissements. »

Et un autre ajouta avec une certaine âpreté :

« Nous ne tirons, nous, aucun avantage de ces petits jeux qui coûtent les yeux de la tête en hommes et en argent. J'ai besoin de fers à cheval et d'une hache. Je n'ai pas de clous et vous élevez des monuments par les rues. C'est une fameuse canaillerie! Il n'y a pas de tissu pour habiller nos filles, et vous avez partout des drapeaux! »

Pour conclure, après une longue et impitoyable critique des « passe-temps » des citadins, le moujik barbu soupira et dit :

« Si c'était nous qui avions fait la révolution, la paix régnerait sur la terre depuis longtemps et il y aurait de l'ordre. »

Quelquefois l'attitude du paysan envers les habitants des villes s'exprime sous une forme simple et brutale comme celle-ci : « Tous les gens bien éduqués devraient être balayés de la surface de la terre. Alors il serait facile de vivre pour nous, gens simples; autrement vous finirez par nous écraser. »

En 1919, le généreux paysan enlevait tout bonnement au citadin ses chaussures et ses vêtements et le volait fort habilement en lui faisant livrer, en échange de pain et de pommes de terre, tout ce qu'il pouvait lui extorquer, que cela fût ou non nécessaire pour le village. Il est peu agréable de parler de la façon revêche et vindicative dont le village accueillait les gens affamés qui accouraient des villes. La majorité des paysans faisaient toujours d'excellentes affaires; mais ils ne manquaient pas de donner à leurs actes frauduleux le caractère humiliant d'une aumône qu'ils donnaient contre leur gré, « au patron qui avait dissipé sa fortune dans la révolution ». On a pu noter que l'attitude à l'égard de l'ouvrier était plus circonspecte, sinon plus humaine, et cela peut s'expliquer par le conseil qu'un paysan donnait en souriant à un autre : « Mieux vaut que tu soies plus prudent vis-à-vis de celui-là. On dit qu'il est à la tête d'un Soviet, quelque part. »

*
* *

A l'intellectuel on infligeait presque toujours une torture nouvelle. En voici un exemple : après avoir, à la suite de nombreuses discussions, fixé exactement les conditions d'achat d'une certaine quantité de pommes de terre, le moujik ou sa femme finissaient par dire avec une indifférence complète à l'acheteur qui avait chez lui des enfants atteints du scorbut : « Par Dieu non, vous pouvez vous en aller. Nous avons changé d'idée; nous ne voulons pas vous donner de pommes de terre. » — Quant à celui qui se plaignait de ce qu'on le fît attendre trop longtemps, il recevait des réponses insolentes du genre de celle-ci : « Nous, vous nous avez habitués à attendre encore plus longtemps votre charité. »

Le paysan russe a des qualités, mais franchement il ne peut se vanter d'être généreux. On pourra dire de lui qu'il n'a pas de rancune, dans ce sens que lui-même ne se souvient pas du mal qu'il fait. Mais il ne se souvient pas du bien que lui ont fait les autres. Un ingénieur, employé dans une carrière de tourbe, outré de l'attitude des paysans à l'égard d'un groupe de citadins qui étaient péniblement arrivés au village sous une pluie battante et n'avaient pu trouver depuis longtemps d'endroit pour se reposer et se sécher, leur tint un discours dans lequel il leur rappelait les services rendus par *l'intelligenzia* en faveur de l'émancipation politique du peuple. Il s'attira cette réponse de la bouche d'un Slave aux cheveux blonds et aux yeux d'un bleu céleste : « C'est vrai, on lit dans des livres que votre classe a réellement souffert pour son activité politique, mais ce sont des livres écrits par les gens de votre classe, maintenant vous avez fait la révolution pour votre compte, et non pas parce que nous vous l'avons demandé. Aussi nous ne sommes pas du tout responsables de vos malheurs. Que Dieu vous donne ce que vous méritez! »

Je ne citerais pas ces paroles si elles ne me paraissaient pas aussi caractéristiques. Moi-même j'ai entendu dire la même chose je ne sais combien de fois, sous une forme ou sous une autre. Mais il faut reconnaître que l'humiliation infligée aux citadins par le village a eu pour ce dernier une conséquence sérieuse et instructive. Le village a compris clairement combien la ville dépendait de lui. Auparavant, il n'avait conscience que de sa propre dépendance vis-à-vis de la ville.

IV

L'Avenir

La Russie est frappée d'une famine sans précédent qui tue les hommes par dizaines de mil-

liers et finira par les tuer par millions. Cette tragédie excite la pitié même de ceux qui détestent la Russie comme étant le pays où, pour reprendre l'expression d'une certaine dame américaine, « c'est toujours ou le choléra ou la révolution ».

Eh bien, qu'est-ce que pensent de cette tragédie les paysans dont la situation est encore relativement bonne? « On ne pleure pas à Riazan, quand la récolte vient à manquer à Pskov. » Telle est, sous la forme d'un vieil adage, la réponse du paysan lui-même à la question posée. Un vieillard de Novgorod m'a dit : « Quand les gens meurent cela fait un peu de place pour nous. » Et son fils, élève à l'Ecole militaire, m'a mieux expliqué ce que voulait dire son père : « C'est une grande calamité, et beaucoup de gens périront. Mais qui mourra? Les faibles, ceux qui ont été meurtris par la cruelle existence. Mais pour les survivants la vie sera cent fois plus facile. »

Ainsi parle le paysan russe à qui appartient l'avenir. Un homme de cette trempe raisonne avec une candeur qui touche au pur cynisme. Il a conscience de son pouvoir et de son importance. « Vous ne réussirez pas à commander un moujik », dit-il maintenant. Il a compris que celui qui possède le blé possède aussi l'autorité et la puissance, lui qui (comme l'a dit Kamenev au 9e Congrès des Soviets de décembre 1921) « a réalisé la politique de nationalisation en réduisant la surface cultivée de manière à laisser sciemment la population urbaine sans pain et le gouvernement sans blé à exporter au dehors ».

Un moujik qui était venu de Voronège à Moscou en septembre dernier pour acheter des livres sur l'agriculture me dit : « Le moujik est comme une forêt. Vous pouvez brûler et tailler, la forêt se développera et continuera de se développer d'elle-même. Chez nous l'on ne remarque aucune diminution de la population par suite de la guerre. On dit en ce moment qu'il en mourra des millions. Si c'est vrai, la chose se remarquera naturellement. Comptez alors pour chaque mort deux dessiatines (une dessiatine correspond à un peu plus d'un hectare), et pensez à la quantité de terre qui deviendra disponible ! La chose en vaut la peine. Alors nous donnerons la preuve de notre capacité de travailler. Le monde entier en sera émerveillé. Le moujik peut travailler admirablement pour peu qu'on lui donne du terrain à exploiter. Sûrement il ne fera pas de grèves. La terre ne permettrait pas des choses pareilles. »

Ainsi le paysan bien nourri tout comme le paysan pauvre considère la tragédie de la famine avec calme, tout à fait comme dans les temps anciens quand il s'agissait de désastres dus aux éléments de la nature. En ce qui concerne l'avenir, il paraît le regarder avec une confiance croissante, et sa façon de parler révèle en lui un homme qui a conscience d'être le seul et véritable arbitre de la destinée de la Russie. Un paysan de Riazan m'a ébauché un curieux projet d'organisation systématique de l'industrie par province : « Cher ami, m'a-t-il dit, nous n'avons pas besoin de grandes usines. Ce ne sont que des foyers de révolte et d'anarchie. Voici ce que nous pourrions faire : avoir une filature employant une centaine d'ouvriers, une tannerie, mais pas très grande, et beaucoup d'autres fabriques plutôt petites et séparées l'une de l'autre. A mon idée, il faudrait avoir toutes ces fabriques dispersées çà et là dans une seule province ; et le même système dans la province voisine, de manière à ce que chaque province ait tout ce qui lui faut et ne manque absolument de rien. L'ouvrier vivrait bien, et tout le monde serait satisfait. L'ouvrier, vous le savez bien, est rapace. Il veut tout ce qu'il voit, tandis que le moujik se contente de peu...

Est-ce que beaucoup de gens pensent comme vous ? lui ai-je demandé.

— Un certain nombre, ceux qui ont le plus d'esprit dans la cervelle.

— Vous n'aimez pas les ouvriers, à ce que je vois ?

— Pourquoi donc ? je dis seulement que les ouvriers ne sont jamais calmes quand ils sont en nombre. Il vaudrait mieux les diviser en petits groupes, une centaine ici, une centaine là, et ainsi de suite... »

Pour ce qui est de l'attitude des paysans envers les communistes, je crois que l'on ne pourrait l'exprimer mieux et plus exactement que par ce conseil donné à un paysan de ma connaissance par ses camarades de village :

— Prends garde, Ivan, de ne pas trop te frotter aux communistes ; autrement nous tuerons ton père, ton frère, et tes deux voisins.

— Mais pourquoi tuer mes voisins ?

— Pour exterminer votre esprit.

*
* *

Quelles sont maintenant mes conclusions ?

Je dois d'abord déclarer que la haine qu'inspirent la stupidité et la mesquinerie de l'homme

ne devrait jamais être considérée comme un produit de la misanthropie et en général du dégoût envers l'humanité — encore que la mesquinerie et la stupidité n'existent pas en dehors de l'homme. J'ai esquissé ici, comme je crois le comprendre, le milieu où est née la tragédie de la révolution russe, et où elle continue de se développer aujourd'hui. C'est le milieu d'un peuple à demi sauvage. La cruauté des formes qu'a prises la révolution, je l'explique par l'exceptionnelle cruauté du peuple russe. Quand on lance des reproches de brutalité à l'adresse des *leaders* de la révolution, qui constituent le groupe le plus actif des intellectuels, je considère que ces reproches sont des mensonges et des calomnies inévitables au cours de la lutte des partis politiques, ou encore des erreurs commises par des personnes de bonne foi.

Je pourrais observer ainsi que partout et toujours les mensonges des vaincus sont particulièrement méchants et impudents, de quoi l'on ne doit pas déduire nécessairement que je considère la vérité des vainqueurs comme sacrée et supérieure sans aucun doute. Non, je veux dire simplement une chose dont je suis profondément convaincu et que je pourrais exprimer assez bien par cet aphorisme mélancolique : *quelles que soient les idées qui mènent les hommes, ceux-ci, dans la pratique, restent toujours des bêtes, et souvent des bêtes furieuses, dont la furie est due quelquefois à la peur!*

Des accusations de cupidité individuelle, d'ambition, de malhonnêteté, ne peuvent être lancées contre qui que ce soit des intellectuels russes, et tous ceux qui se permettent de pareilles attaques savent fort bien qu'elles sont sans aucun fondement. Je ne nie pas que les politiciens ne soient les plus grands des pécheurs de cette terre, mais cela vient de ce que la nature de leur « activité » les pousse inexorablement à s'inspirer de ce principe des Jésuites : « La fin justifie les moyens ».

Mais il arrive bien souvent que celui qui est sincèrement possédé et fanatique d'une idée pervertit sciemment son âme pour le bien des autres. Cela est particulièrement vrai du groupe actif des intellectuels russes. Ils ont constamment subordonné les exigences de la *qualité* de la vie aux besoins de la *quantité* d'un peuple primitif. Je ne puis considérer comme « bourreaux du peuple » ces hommes qui ont assumé le travail herculéen de nettoyer les écuries d'Augias de la vie russe. A mon point de vue, ils sont surtout des victimes. Et j'exprime ici une conviction qui s'est fermement établie en moi. Toute la classe des intellectuels russes qui s'est courageusement efforcée, durant près d'un siècle, de mettre sur pieds ce pesant peuple russe qui gît sur sa terre à la renverse, plongé dans l'oisiveté et l'infortune, a été victime de la vie végétative d'une race qui a par je ne sais quelle gageure réussi à vivre dans une épouvantable pauvreté sur un sol fabuleusement riche. Le paysan russe, auquel la révolution a appris à penser correctement, pourrait dire des intellectuels de son pays qu'ils travaillent stupidement, mais avec altruisme. Naturellement il ne le dira pas parce que l'importance décisive du travail intellectuel n'apparaît pas encore bien clairement à son esprit.

Presque toutes les réserves de l'énergie intellectuelle accumulée en Russie au XIXe siècle et dépensée par la révolution, se sont maintenant dissoutes dans la masse des paysans. L'intellectuel, producteur de nourriture spirituelle, et l'ouvrier, créateur du mécanisme de cette civilisation urbaine qui se développe à pas rapides et sûrs, sont pour ainsi dire engloutis par les paysans qui absorbent avidement tout ce qui leur est utile, tout ce qui a été produit pendant ces quatre dernières années d'activité fébrile. On peut dire avec certitude que le paysan russe s'est éveillé à une nouvelle vie aux dépens des classes intellectuelles et laborieuses dont il a provoqué la dissolution. Il est vrai que le moujik a payé cher, et qu'il n'a pas encore fini de tout payer, parce que la tragédie n'est pas terminée. Mais la révolution, accomplie par un groupe relativement insignifiant d'intellectuels se trouvant à la tête de quelques milliers d'ouvriers élevés par eux, a labouré si profondément, avec un soc d'acier, la masse totale du peuple russe que les paysans eux-mêmes ne pourront plus revenir aux vieilles habitudes d'une vie à jamais brisée. Comme les Juifs tirés par Moïse de l'esclavage d'Egypte, la population à demi sauvage et bornée des villages russes et des fermes éparses (cette population dont j'ai parlé dans mes précédents articles) est en train de disparaître petit à petit et de faire place à une nouvelle race d'hommes instruits, habiles et courageux.

A mon avis, le peuple russe qui en sortira ne sera pas très « gentil ni sympathique », mais ce sera un peuple qui finira par faire des affaires, qui sera méfiant et indifférent pour tout ce qui n'aura pas de rapport direct avec son intérêt matériel. Ce sera un peuple qui ne fera pas beaucoup d'efforts pour comprendre Einstein, pour pénétrer l'œuvre de Shakespeare ou de Léonard

de Vinci, mais il donnera probablement de l'argent pour les expériences d'un Steinach; il saisira vite et sans hésitation l'importance de l'électrification, la valeur d'une exploitation agricole scientifique, l'utilité d'un tracteur, la nécessité d'avoir dans chaque village un bon médecin et de créer de bonnes routes. Il se formera aussi une bonne mémoire historique, et en se rappelant les misères de son passé récent, il gardera dans la première période constructive de sa nouvelle vie beaucoup de défiance, sinon une hostilité ouverte, vis-à-vis de l'intellectuel et de l'ouvrier qu'il considère comme des instigateurs de désordres et de révoltes. Il ne sera pas très disposé à estimer à sa juste valeur la cité, ce foyer inextinguible d'idées qui finissent par tout envahir, cette source de phénomènes et d'événements excitants et pas toujours intelligibles. Ce peuple ne comprendra pas si vite la fonction de la cité, atelier immense où se forgent de nouvelles conceptions, de nouvelles machines, de nouveaux instruments destinés à rendre facile et belle la vie du peuple!

Maxime Gorki.

(Traduit par André Pierre.)

PORTRAITS CONTEMPORAINS

ERNEST LAVISSE

Ernest Lavisse est mort. La presse française, dont il avait été le collaborateur occasionnel et régulier tout à la fois, lui a consacré de longs et élogieux articles. C'est qu'aussi bien Lavisse n'était point seulement professeur honoraire à la Sorbonne, ancien directeur de l'Ecole Normale supérieure, membre de l'Académie française. Il était avant tout notre historien national; sa notoriété s'étendait en dehors des chapelles érudites, elle dépassait le cadre étroit des spécialités; écrivain, publiciste, journaliste à ses heures, Lavisse, depuis 1870, s'était fait avec autorité l'interprète de la conscience française. Sa voix était demeurée longtemps écoutée, et même dans ces dernières années sa plume avait exprimé de généreuses pensées collectives.

*
* *

Le moment n'est pas venu encore de situer Lavisse dans la courbe du mouvement historique français au XIXe siècle. Ses travaux sont riches, abondants, variés. Son influence sur la jeunesse de 1880 à 1914 fut considérable. Son action sur l'Université ne saurait être exagérée. Encore convient-il d'abord d'insister sur sa personne, d'esquisser brièvement de lui un portrait moral, d'indiquer les grandes lignes de sa biographie. Car Lavisse a eu ce qui a manqué à beaucoup d'érudits et de savants : un tempérament.

Sa vie est bien connue. Lui-même a pris soin, dans ses *Souvenirs*, d'en indiquer les débuts; il s'est volontiers raconté, non par désir romantique de se confesser — sa carrière fut simple, unie, sans heurts, sans douleurs autres que les inévitables, et somme toute fort heureuse — mais, comme il l'écrivait, « parce qu'il ne pouvait pas s'en empêcher », et que la vieillesse commençante fit naître en lui, invinciblement le désir de fixer sa jeunesse, en même temps qu'elle le ramenait plus impérieusement à sa petite patrie : la Thiérache.

Il est né en 1842, au petit bourg du Nouvion, dans l'Aisne, où son père — comme celui de Colbert, homme d'Etat pour lequel Lavisse a toujours marqué une prédilection particulière — était marchand de draps. Elève du lycée de Laon, il a continué ses études à Paris, au Lycée Charlemagne, d'où il entra à l'Ecole Normale. Mais les horizons bas de son pays natal, les prairies et les bois qui furent les témoins de ses années d'enfance, les paysans subtils et sceptiques, dont il a savouré si longtemps les propos frustes et les réflexions ironiques, sont demeurés fixés dans sa mémoire, et ont meublé de souvenirs durables sa vie intérieure. C'est au milieu d'eux que s'est éveillée sa vocation historique; c'est dans les conversations des anciens qui avaient vu la Révolution, le premier Empire et la Restauration, qu'il a puisé son goût du passé. L'influence de ses maîtres de l'Université — parmi lesquels Gaston Boissier — n'est venue qu'après. Encore a-t-il jugé leur enseignement avec quelque sévérité, au temps où il faisait le procès des méthodes par eux employées, et regrettait, avec une incontestable exagération, son « éducation manquée ». Jules Lemaître seul a eu de semblables ingratitudes!

Au lendemain de ses débuts dans l'enseignement secondaire, Lavisse a eu la chance de devenir rapidement le collaborateur d'un des ministres que l'Instruction publique s'honore d'avoir eu comme chef, Victor Duruy. C'est par lui qu'il connut Napoléon III, et, malgré le républicanisme de ses jeunes années, consentit, sous la direction d'Augustin Filon, à devenir le professeur d'histoire du prince impérial. De cette époque il

a toujours gardé un souvenir ému; nettement et franchement républicain après 1870, il n'a point désavoué ses amitiés anciennes, il est resté fidèle de cœur à la princesse Mathilde; récemment encore il préfaçait les souvenirs d'Augustin Filon sur l'impératrice Eugénie, avec quelque complaisance que la critique historique n'inspirait pas. La mort tragique de son ancien élève avait été pour lui un grand et réel chagrin. De ce passé il ne convient de retenir qu'une note, à vrai dire essentielle. Historien de Louis XIV, Lavisse eût peut-être été moins sévère pour la personnalité du grand Roi, si sa formation intellectuelle ne datait point du Second Empire, c'est-à-dire d'une époque où, inconsciemment, tous les historiens de métier, de Chéruel à Clément, voyaient dans les royalistes les pires ennemis du nouveau régime et les traitaient comme tels. Dans leurs études sur le XVIIe siècle, ils se laissaient guider en toute bonne foi et sans s'en apercevoir par leur prédilection pour l'Empire libéral.

L'Année Terrible fit une coupure dans la vie de Lavisse. De même que Taine après 1870 commença son énorme et partiale enquête sur les *Origines de la France contemporaine*, ainsi Lavisse, inspiré par l'actualité nationale, entreprit une série de recherches scrupuleuses sur la Prusse, notre récent vainqueur. De ce point de vue, son travail apparaît unifié, orienté vers une pensée prédominante, faire connaître aux Français, dans son développement historique, leur ennemi victorieux, l'étudier impartialement, mais en cherchant dans cette analyse des enseignements. Ainsi naquirent quelques-uns de ses plus beaux livres, ses *Études sur l'histoire de Prusse*, sur *Trois Empereurs*, sur la *Jeunesse du Grand Frédéric*. Lavisse n'a jamais cru en effet à l'inutilité de l'histoire, et il n'a point séparé le travail scientifique de la formation morale et sociale du citoyen dans une démocratie. Comme les meilleurs de sa génération, il a toujours eu les yeux fixés sur l'Allemagne, sur ses crises intérieures, sur sa politique extérieure. La guerre de 1914 ne l'a pas surpris : il la jugeait difficilement évitable; il pensait seulement qu'elle éclaterait à la mort de François-Joseph, quand se détacheraient les fragments hétérogènes de l'Autriche-Hongrie; c'était là pour lui, suivant l'une de ses expressions favorites, un « tournant fatal ». Les événements ont devancé sa prédiction.

Faites d'après des documents d'archives — en dépit de la légende facile et inexacte, suivant laquelle Lavisse n'aurait eu pour les textes inédits que du dédain — et aussi pour l'époque contemporaine appuyées sur de pénétrantes et directes observations, les études de Lavisse sur l'Allemagne garderont longtemps leur valeur. Par la brèche qu'il avait ouverte sont passés les meilleurs de ses élèves, et son initiative première nous a valu de beaux travaux, précis et savants à la fois, sur la Prusse du XVIIIe siècle. Un des derniers écrits de Lavisse fut la préface qu'il donna à l'essai psychologique de deux jeunes normaliens sur l'Allemagne d'après guerre. Mais il est permis malgré tout de préférer à ses recherches sur la Prusse ses livres sur la France au temps de Louis XIV. Les trois volumes de Lavisse, qui s'était adjoint pour les parties techniques des collaborateurs spécialistes, marquent une époque dans l'histoire de la France du XVIIe siècle. Ils ont été vivement critiqués par les admirateurs systématiques de l'ancien régime, et même par certains historiens universitaires, pour lesquels par exemple le jansénisme en son intégralité est un bloc qu'il convient d'admirer. Et certes les réserves de détail peuvent et doivent être multipliées à bon droit! Mais il convient de rendre hommage à la puissante construction dressée par Lavisse, au réalisme et à la vie de son exposé, à l'originalité de beaucoup de ses aperçus. C'est là qu'il apparaît vraiment en sa meilleure manière, avec sa langue imagée, condensée, avec son extraordinaire sens des raccourcis historiques, avec ses éminentes qualités de portraitiste, avec son désir intelligent de raccorder le passé et le présent en une véritable continuité historique. C'est toute une époque qu'il fait *revivre*, élève de Michelet mais formé aux bonnes disciplines, débarrassé du romantisme de celui qui fut son maître indirect, admirablement concret, personnel dans ses jugements, très raffiné dans sa manière de présenter les hommes et les faits, le dernier peut-être des historiens qui trouvèrent conciliables et associèrent nécessairement la méthode scientifique et l'art de l'écrivain. Sans doute on discutera sa psychologie brillante et rapide, ses appréciations parfois tranchantes, son penchant à moraliser sur le passé en formules générales. Comme il avait un tempérament, il en avait aussi les outrances : son dédain pour l'histoire diplomatique et militaire, qui provenait d'une réaction nécessaire, a parfois dépassé la mesure, et son effort pour réintégrer dans l'histoire générale du règne de Louis XIV le tableau de la vie intellectuelle, artistique et scientifique, n'a point laissé de demeurer incomplet. Mais l'œuvre est là : elle demeure si on intacte, tout au moins comme une synthèse puissante et pénétrante de laquelle il faut partir pour mener plus

avant l'histoire politique, l'histoire économique, l'histoire intérieure, l'histoire même des idées. Ces livres éclairent tout le XVIIe siècle; ils en rendent possible l'analyse détaillée et approfondie.

*
* *

Historien de goût et de vocation, dominant le travail érudit sans l'ignorer, Lavisse fut en même temps un grand professeur, et, au sens le plus large et le plus vaste du mot, un éminent pédagogue. Maître de conférences à l'Ecole Normale, professeur à la Sorbonne, il a exercé, à partir de 1880, sur l'organisation de la culture historique française, une influence prédominante. Universitaire avant tout, sans négliger de donner son avis autorisé sur les questions de politique contemporaine, il est resté fidèle, en dépit des tentations de tout ordre, à sa carrière initiale, et il a réservé toute son activité pour l'enseignement à ses divers degrés.

Ses manuels à l'usage des écoles primaires ont constitué en leur temps une véritable révélation. Lavisse a su être clair pour les enfants auxquels il s'adressait, et qui demeurèrent jusqu'en ces dernières années — ses discours de distribution de prix au Nouvion-en-Thiérache en font foi — un de ses publics de prédilection. Cet effort d'adaptation, qui fut d'ailleurs un succès, il l'a tenté avec ferveur et en conformité de ses propres théories. « Ce qui ne peut pas être contesté, écrivait-il en 1881, c'est que l'histoire doit être la grande inspiratrice de l'éducation nationale »; et il ajoutait : « Il faut verser dans l'âme de l'enfant la poésie de l'histoire.., en faisant pénétrer dans son esprit cette idée juste que les choses d'autrefois ont eu leur raison d'être, qu'il y a des légitimités successives au cours de la vie d'un peuple, et qu'on peut aimer toute la France sans manquer à ses obligations envers la République. » Par lui un souffle large et vivifiant a pénétré dans l'enseignement primaire, pour y introduire le maximum d'intelligence et de compréhension.

L'enseignement secondaire ne le préoccupait guère moins. Il en avait reconnu les lacunes et l'insuffisance sous le Second Empire. Président du jury d'agrégation d'histoire, rédacteur de programmes d'examens, il a tout fait pour combattre l'apprentissage mécanique des dates et des faits, pour lui substituer l'usage du raisonnement, pour appuyer la leçon du professeur sur les documents et les textes, sur les estampes et les monuments d'art figuré. Mais son grand effort a porté sur l'enseignement supérieur.

Nous nous représentons difficilement ce qu'était ce dernier à Paris et en province avant 1880. Un Fustel de Coulanges n'était qu'une exception. L'essentiel était le cours public, parfois brillant, souvent déclamatoire et vide. Une minorité de professeurs se livrait au travail personnel : le champ de leurs recherches était restreint, et leur préparation technique parfois insuffisante : la spécialisation, condition nécessaire du rendement scientifique, leur apparaissait trop souvent comme une déchéance. Ils avaient comme excuse de manquer d'étudiants. On ne formait guère de professeurs dans les Universités d'alors : on n'avait avec les auditeurs, plus gens du monde que gens d'étude, que le minimum de contact. Avec Albert Dumont, avec Liard, avec Lavisse, une nouvelle méthode allait s'instaurer : la conférence fermée, réservée aux étudiants, passait au premier plan. Le rôle du maître devenait double, préparer des disciples, les initier aux méthodes scientifiques, en même temps mener à bonne fin des enquêtes sévères et documentées en des terrains inexplorés ou insuffisamment connus (1).

Sur ses élèves de la première heure, qui ont essaimé dans l'enseignement supérieur et sont à leur tour devenus des maîtres, Lavisse eut une considérable et salutaire influence. Aux mérites de l'historien il joignait les talents de l'orateur. Sa parole était brève, incisive, un peu hâchée, toujours impérieuse. L'autorité était en lui, qu'il s'adressât à un auditoire restreint, candidats à l'agrégation, collègues en un conseil de Faculté, ou à un public nombreux, association ou congrès d'étudiants! Et les étrangers qui assistaient à son cours public — car il en fit beaucoup, et qui demeurent le modèle du genre, à la fois scientifiques et clairs — appréciaient tout particulièrement la solidité de ses exposés, leur éclat, la netteté et la sûreté de son articulation. L'aspect physique de l'orateur achevait de les impressionner : tête forte, sourcils broussailleux, physionomie rude et hérissée qu'illuminaient des yeux bleu clair, voix âpre, rocailleuse, avec un rire brusque qui entr'ouvrait une bouche d'ombre, et dans toute sa personne quelque chose de fruste, de brusque, de forestier, qui révélait ses origines paysannes! Par dessus tout cela une bonhomie railleuse, et de claires et lumineuses formules!

Son action s'est exercée en dehors même de la Sorbonne et des nombreux conseils auxquels il

1 Voir en particulier *Questions d'enseignement national*, 1885 ; *Etudes et Etudiants*, 1890 ; *A propos de nos écoles*, 1895.

participait, par les entreprises scientifiques qu'il a dirigées ou encouragées. Elles sont innombrables. La librairie française a eu le bon goût de lui faire confiance, de soutenir ses efforts. On le retrouve par exemple — innovation féconde — à l'origine de la publication des *Textes pour servir à l'enseignement de l'histoire*, comme plus tard au berceau de la *Société d'histoire moderne*, dont il fut le président d'honneur. Mais ce qui compte plus encore, ce fut l'*Histoire générale du IVe siècle à nos jours*, qu'il publia et dirigea avec Alfred Rambaud, et la monumentale *Histoire de France* s'ouvrant par une introduction géographique de Vidal de Lablache et se continuant jusqu'en 1919, avec en post-face une large conclusion de Lavisse lui-même. Ce fut là son travail de prédilection : point de volume, si éminents que fussent ses collaborateurs, pour la plupart ses anciens élèves, qu'il n'ait inspiré, discuté et revu en détail : il a été vraiment le directeur de ceux qu'il a associés à son œuvre. Malade, fatigué, il a tout abandonné pour achever les difficiles conclusions de sa grande *Histoire* : un dernier sursaut d'énergie [illegible] lui a permis de mener à sa fin cet ultime labeur, et quand, en mai dernier, la plume lui est tombée des mains, il avait la satisfaction morale d'avoir terminé la tâche qu'il s'était assignée depuis de longues années. Il avait doté le public français d'une histoire nationale complète, fixant pour une décade les résultats de la recherche scientifique avec une incontestable impartialité.

Lavisse a eu en effet cette extraordinaire chance, bien méritée d'ailleurs, de continuer à penser et à travailler à cet âge de la vie où les autres sont morts ou se reposent. La vieillesse n'avait point eu prise sur son esprit: c'est qu'il s'était sévèrement défendu contre elle. « Je me sens rajeunir chaque année », déclarait-il audacieusement en février 1913, lors des fêtes de son jubilé. Demeuré en contact permanent avec les nouvelles générations, il s'était soigneusement gardé de tout misonéisme. Accueillant pour tous, hommes et idées, il poussa la coquetterie jusqu'à prendre à son compte des concepts pédagogiques qui n'étaient point complètement les siens, et en tenta courageusement l'application. Un de ses derniers plaidoyers, et non le moins éloquent, fut écrit dans le *Temps* en faveur de la Société des Nations. Jusqu'à la fin il fut soutenu par un extraordinaire optimisme, qui procédait sans doute de son tempérament, mais aussi de sa confiance dans les destinées de la France, devinées à travers son passé. Sa foi en l'avenir était entière, comme très pénétrant son effort pour saisir les conditions nouvelles de la vie européenne et française. A ce point de vue comme à d'autres, il laisse un rare exemple et un souvenir que n'oublieront pas ceux qui de près ou de loin ont été ses élèves.

Camille-Georges PICAVET,
Professeur à l'Université de Toulouse.

POÈMES [1]

LES HORIZONS

J'ai suivi les penseurs, j'ai suivi les savants.
Quels chemins mensongers, que de recherches vaines!
Des sentiers lumineux, et puis de mornes plaines.
Et maintenant je vois jusqu'en [illegible] les [illegible].

J'ai frémi pour des mots, [illegible] enchantants.
Tous les arts ont versé leur lave dans mes veines.
Mais que sont ces frissons dont meurent les haleines?
Quelques pas [illegible] sur [illegible] les mouvants.

Alors, lorsqu'un [illegible] glaciaire,
J'ai fixé mes regards sur les traits d'un visage;
Comprenant, cette fois, ce qu'était l'inconnu.

Enfin, lasse d'avoir vécu tant d'agonies,
J'aimerais contempler, l'esprit clos, le cœur nu,
De larges horizons aux lignes infinies.

DOMINATION

Quand je parle du ciel, l'homme lève la tête;
Quelques phrases plus loin, j'évoque des splendeurs,
Des saisons; et lisant les mots dominateurs,
L'homme regarde et voit par mes yeux de poète.

Quand je parle d'amour, tout son être halète
Tendu vers la beauté fatale des douceurs,
Et dans ce grand vertige où passent des fureurs,
L'âme enfin assouvie adore sa défaite.

Cet empire absolu [illegible] rêve de Titans,
Je l'ai [illegible] pour quelques vers — pâles et hésitants
Mais — ces vers — sont forgés par le feu de mon âme,

Et, lorsque tout pareils aux rameaux de l'osier,
Ils croisent leurs liens, nul ne voit sous la flamme,
La brûlure du cœur qui porte le brasier.

SÉRÉNITÉ

Reste, le jour est beau, tout paraît immobile.
Supprime le passé, ce long [illegible] douloureux
Qui prouve à tes regards la [illegible] du [illegible]
Délaisse l'avenir, ce mirage fragile.

Repose ta pensée, où lentement défile
L'univers et [illegible] le détachement,
Et songe à la [illegible] du [illegible] et [illegible]
Dans mon être où le ciel à peine trouve asile.

[1] M. de Wolmar [illegible] Archives des poètes [illegible] Académie française.

Incline ton visage, et resserre tes bras,
Et dis ces mots légers que l'on dit mieux tout bas.
Ainsi sans bien savoir l'intérêt qui nous lie

Nous serons éblouis devant l'éternité
D'avoir dans le désert que toute heure traverse
L'envoûtement profond de la sérénité.

L'ÉTERNEL DEVENIR

L'éternel devenir m'isolème de moi-même
Je ne puis m'arrêter [illegible] ne m'emporte par
Un mouvement fatal entraîne tout [illegible] pas
Et je tombe étreignant mon révolte suprême.

L'âme déroule en moi son tragique poème.
Une foule de mots frénétique et las,
Des pleurs, des visions écoulent avec traces,
Font de l'heure qui fuit un redoutable thème

Être chaque matin pour soi-même un « présent »
Auquel on dit « adieu » d'un sanglot bondissant
Et qu'on voit disparaître au détour de la route...

Et puis, hâtivement, d'un visage insoucieux,
Rechercher le regard qu'on adore et redoute,
En sachant que l'amour deviendra du passé.

V. DE WOLMAR.

L'INDO-CHINE A L'EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE

En disant ici même tout récemment l'élégante simplicité du Pavillon de l'Algérie, j'évoquais par allusion la splendeur de l'exposition organisée par l'Indo-Chine. Elle s'offre à tous les yeux sitôt qu'on s'est un peu avancé dans le beau parc, où Marseille accueille nos colonies. Déjà sa vision a été popularisée par la photographie, et à tous ceux qui vont voir l'Exposition coloniale de Marseille ceux qui l'ont vue ne manquent pas de dire, d'un ton tout à fait impératif : « Visitez d'abord le Pavillon de l'Indo-Chine. »

C'est qu'il est singulièrement impressionnant et suggestif, ce pavillon, ou plutôt ce palais, et mieux encore ce temple, puisque c'est, en stuc, mais en un stuc qui sait à merveille imiter la patine de la pierre, la reproduction de la grande pagode d'Angkor, ce merveilleux débris de la vieille civilisation khmer. Voici rapprochée de nous, par l'ingéniosité des archéologues, des architectes et des ingénieurs, l'imposante ruine, dont l'accès, même pour les habitants de l'Indo-Chine, est difficile et coûteux. Voici que maintenant nous pouvons être tous plus ou moins ces « pèlerins d'Angkor » qu'évoquait naguère Pierre Loti, s'il est vrai, comme les coloniaux veulent bien nous le dire aimablement, que le ciel de Marseille encadre ce beau morceau d'architecture en son bleu tour à tour profond et léger de façon aussi lumineuse que le ciel de l'Indo-Chine.

Ce fut une idée hardie, que celle d'avoir adopté pour ce pavillon d'exposition l'architecture originale et puissante de la grande civilisation khmer. Un mystère plane encore sur ces ruines, autour et au milieu desquelles ont travaillé depuis cinquante ans bientôt, explorateurs et savants : Francis Garnier, Doudart de Lagrée, Delaporte, Pavie ont frayé la voie aux chercheurs et aux érudits, à Maspero, à Ch. Carpeaux, à Jean Commaille, tombé en 1916 au champ d'honneur de la science, assassiné par des pirates à son poste de conservateur des ruines d'Angkor. Grâce à tant d'efforts, les monuments enfouis d'une civilisation détruite laissent percer peu à peu leurs mystères et ce qui était pour quelques-uns le but d'un long pèlerinage scientifique, maintenant se dresse aux yeux d'une foule étonnée, ajoutant quelque chose à la gloire de la France et de sa science courageuse.

Je sais bien que certains esprits difficiles ont critiqué le choix, pour un pavillon d'exposition, de cette architecture, qui n'évoque somme toute qu'une province et qu'une période de la civilisation indo-chinoise, période inconnue aujourd'hui des Annamites et des Cambodgiens et qui le serait restée par eux, si nous n'avions contribué à la leur faire connaître. Faire représenter l'Indo-Chine moderne par un monument de cette sorte, c'est à peu près, ont dit les critiques, comme si nous logions une exposition des arts et des industries de la France dans le décor d'une cathédrale gothique. La vision serait belle, mais elle serait mal adaptée aux produits d'une civilisation contemporaine et sans doute on n'exposerait point sans disparate des mobiliers Louis XV ou des bibelots modernes dans une reproduction de Notre-Dame de Paris. C'est un heurt semblable que doivent éprouver évidemment ceux qui sont habitués à la vie actuelle de l'Indo-Chine; mais pour le commun des visiteurs, moins bien renseignés, il reste l'impression d'ensemble que donne un beau décor, évocateur d'une civilisation ancienne et lointaine, et, à ce double titre, il est exact.

En douterions-nous, il nous suffirait de regarder un soir danser, ou plutôt évoluer ces danseuses cambodgiennes, que Marseille, cet été, envoyait à l'Opéra de Paris, montrer, comme une vivante réclame à son Exposition, la grâce

hiératique de leurs poses et la savante cérémonie de leurs danses religieuses. Entre ces lentes évolutions, au rythme immuable, et ces architectures il y a un rapport qui frappe tous les yeux, si bien que les danseuses cambodgiennes semblent des statues de l'art khmer descendues de leur socle, à moins qu'il ne soit probablement plus juste de penser que les statuaires des rois kambujas se sont inspirés d'un art chorégraphique minutieusement réglé depuis des siècles et dont la tradition, de même que le costume, a survécu à l'écroulement de l'empire khmer. Ainsi la pagode d'Angkor nous apparaît beaucoup moins terriblement lointaine qu'il ne nous semblait au premier abord, et ce sont ces petites filles fardées qui la rapprochent de nous sur leurs frêles épaules de poupées maniérées.

Du reste, si de telles questions nous intéressent, il nous sera loisible de satisfaire notre curiosité, en feuilletant les albums et les livres réunis dans ce pavillon, en lisant les beaux travaux de Fommereau, de Maspero, du général de Beylie, de Ch. Carpeaux, de L. de Lajonquière de Jean Commaille, le *Bulletin de l'École française d'Extrême Orient*, en suivant le long des murs les moulages ou les belles reproductions photographiques, qui rapprochent de nous l'auguste ruine. Ou bien encore, tout près d'ici, au cinématographe colonial, qui fonctionne de façon permanente et gratuite, nous pourrons voir cette ruine s'animer peu à peu sous nos yeux pour les fêtes magnifiques qu'on y donna récemment en l'honneur du maréchal Joffre. Ainsi nous pourrons convenir que, si étrange que soit un tel pavillon d'exposition, il n'est pas si loin de nous que nous pouvions l'imaginer tout d'abord. Notre admiration et notre esprit critique ayant reçu de la sorte une égale satisfaction, il nous sera loisible de pénétrer dans le temple et d'y laisser de richesses en richesses errer nos yeux éblouis.

*
* *

Ce qui les frappe tout d'abord, la comme au Pavillon de l'Algérie, c'est la prodigieuse valeur agricole, et plus généralement économique du pays. Si, procédant avec méthode, on néglige de monter l'escalier solennel du temple et si l'on y pénètre au rez-de-chaussée par une porte latérale, on voit tout de suite, en de vastes salles, s'ordonner toutes les richesses d'un sol, qui fut toujours fécond, mais que notre occupation contribue à fertiliser de mieux en mieux. Le jour devant les semoules et les fruits d'Algérie, nous évoquions l'Arabe et le Kabyle se nourrissant de couscouss, de dattes et de figues; ici nous nous représentons assez bien le sobre Annamite mangeant du riz avec des baguettes et buvant du thé. Mais ils ont beau, tous ces petits hommes jaunes, manger de l'un et boire de l'autre, l'Indo-Chine en fournit tant qu'il en reste encore assez pour notre nourriture et pour notre plaisir. Avec ces deux denrées essentielles elle peut nous envoyer du sucre et du poivre et, pour dépasser le cercle des plaisirs gastronomiques, du tabac, du coton et du caoutchouc, dont la production s'intensifie de jour en jour comme du reste la consommation.

Et de l'Indo-Chine encore, comme de l'Algérie, nous pouvons espérer tirer du papier. L'Algérie avec son alfa, l'Indo-Chine avec ses bambous et sa paille de riz peuvent résoudre la crise, qui a si lourdement pesé et pèse encore sur la production intellectuelle de la France. Quand nous saurons développer de telles ressources, nous serons fournisseurs et non plus tributaires des autres nations et nous pourrons laisser croître en paix les arbres des forêts de France et d'Europe. Du reste nos livres ne perdront rien, s'ils sont imprimés sur du papier d'Indo-Chine, sinon de Chine... qui se présente à nous ici, par divers échantillons, comme résistant, agréable et luxueux.

C'est un produit tout aussi utile et d'un emploi encore plus varié que cette gomme laque dont le traitement est effectué sur une grande échelle dans l'usine Besnard, à La Pho, au Tonkin. Il serait puéril d'insister sur les nombreux usages de la gomme-laque, qui par la diversité de ses emplois est devenue un produit indispensable à la civilisation moderne. Le traitement en a été créé en Indo-Chine par l'industrie française qui continue son effort pour le développer et l'intensifier.

Mais l'industrie s'empare encore des produits du sous-sol, zinc, pyrite, quartz aurifère, calamine, étain, charbon, et à côté de la houille noire, la houille blanche que fourniront en abondance les chutes d'eau du Tonkin, arrosant de vastes forêts où l'on chasse le tigre, le buffle et l'éléphant, et d'où l'on tire ces essences variées, dont une maison forestière nous offre ici complaisamment de bien beaux spécimens.

On n'en finirait point d'énumérer de telles richesses; après avoir suivi les chasseurs dans les hautes solitudes montagneuses, il faudrait, avec les pêcheurs, monter sur les pirogues et les sampangs; il faudrait se laisser aller le long de ces beaux rivages, gagner cette fameuse baie d'Along, dont un diorama nous montre le spec-

tacle harmonieux et farouche ; on se rend compte aisément de telles ressources; ce n'est pas ici mon dessein; ce que je veux mettre en relief, ce n'est pas seulement l'œuvre économique de la France en ces riches contrées, (toute autre race que la nôtre l'eût peut-être menée à bien), c'est notre mission intellectuelle accomplie là comme ailleurs, par le développement de l'instruction générale et celui de l'art indigène.

*
* *

En Indo-Chine plus qu'en tout autre colonie, l'instruction publique nous offre l'étonnant spectacle de progrès rapides et de résultats excellents. A vrai dire la race s'y prête, étant plus intelligente et surtout plus « intellectuelle » que tout autre. Ecoutons le témoignage de Jules Boissière, en 1896 : « En aucun pays, l'enseignement n'est plus répandu, plus accessible à tous qu'au pays d'Annam. Le moindre village possède une école primaire ; en règle générale il se trouve dans le village autant d'écoles que la population scolaire peut faire vivre de maîtres. Les écoles sont libres : on évalue leur nombre à plus de vingt mille pour l'Annam et le Tonkin, c'est-à-dire pour quinze millions d'habitants ».

Boissière constatait, avec l'étonnement joyeux d'un jeune homme qui arrive de France, l'honneur où étaient tenus l'instruction et le maître qui la donnait. Les moindres instituteurs, constatait il, étaient vénérés comme leurs propres pères, par les enfants qui rendaient à leurs maîtres mille services domestiques, balayant leur case, leur apportant de l'eau, lavant leurs vêtements. Et du haut en bas de la société, le lettré était l'objet d'égards et de prévenances dont le sentiment était analogue. Il y a quelque différence entre cet état d'esprit et celui qui a longtemps sévi en France à l'égard de l'Université et des gens de lettres.

Dans un pays aussi bien préparé il était relativement facile d'organiser l'instruction publique, ou plutôt de superposer à cette instruction publique déjà florissante une culture française destinée à collaborer avec les traditions annamites. C'est à quoi a pourvu la direction générale de l'enseignement, actuellement confiée au docteur Cognacq, tandis qu'on créait également une inspection générale de l'Instruction publique, dont le plus récent titulaire, M. Gourdon, a fait preuve depuis 1906 de la plus noble et de la plus belle activité. Grâce à la collaboration du Gouvernement général avec les chefs naturels de la pensée française en Indo-Chine, et par fondations successives, ont été créés des organismes intéressants, au premier rang desquels il faut placer ce que l'on appelle l'*Université Indo-Chinoise*.

L'Université Indo-Chinoise !.... Ce beau titre n'exagère pas. Sans doute ce n'est point ici l'ensemble des quatre Facultés fondamentales que l'on voit en France : Lettres, Sciences, Droit et Médecine... Une Faculté des Lettres notamment n'a pas encore sa place marquée dans un pays où les étudiants manqueraient pour une culture gréco-latine telle que celle qui est départie chez nous. Dans ce pays neuf le caractère pratique de l'enseignement, fût-il supérieur, doit s'affirmer avant tout, et c'est bien ce caractère qui fait la plus haute valeur de l'Université Indo-Chinoise, digne pourtant de son titre d'Université par la valeur des maîtres qui y professent comme pour la noblesse de ses objectifs.

Qu'on en juge : voici d'abord dans cette Université l'*Ecole de plein exercice de Médecine et de Pharmacie* : on y fait, précédées de l'année classique du P. C. N., trois années de médecine, à la suite desquelles les indigènes peuvent obtenir le diplôme de médecin d'assistance, et les Français, comme d'ailleurs les indigènes, s'ils le désirent et s'ils ont, les uns et les autres, le titre de bachelier, peuvent terminer en France leurs études médicales et y prendre leur doctorat. Outre l'enseignement des principes généraux de toute thérapeutique, il est naturel qu'une telle école étudie plus particulièrement les maladies coloniales et lutte avec succès contre les atteintes de la plus fréquente et la plus redoutable, le paludisme.

A cette œuvre de salubrité s'emploie tout un service d'hygiène, multipliant sur tous les points du territoire maternités, dispensaires, asiles, instituts bactériologiques, sanatoria, dont ici de nombreuses photographies et des courbes impressionnantes nous disent les progrès en même temps que la décroissance des maladies contagieuses et des décès. Voilà donc un ardent foyer sanitaire allumé sur cette terre, qui ne refusera plus rien à l'homme, même pas à l'Européen, quand celui-ci pourra l'habiter en toute sécurité, sans rien perdre de son énergie.

Cette énergie, il pourra la diriger dans un sens pratique, s'il suit les cours de l'*Ecole des Sciences appliquées*, d'où sortent des sous-ingénieurs, des conducteurs des ponts-et-chaussées, des chimistes, des employés du cadastre. A côté fonctionne l'*Ecole d'Agriculture et de Sylviculture*, qui forme des gardes des eaux et forêts, dont on conçoit toute l'importance en ce pays,

où les domaines forestiers sont immenses; l'*Ecole de Commerce*, créée par le gouverneur Long avec le plus grand succès, *l'Ecole de Droit*, qui délivre des diplômes spéciaux aux indigènes désireux d'entrer dans l'administration, l'*Ecole de Navigation et de Pêche maritime*, qui forme des officiers de la marine marchande, l'*Ecole de Pédagogie*, analogue à celle de notre Saint-Cloud, qui transforme des instituteurs en des professeurs de l'enseignement primaire supérieur. A ce tableau de l'enseignement supérieur, qui révèle un esprit justement préoccupé des nécessités matérielles de la colonisation, il faut ajouter, comme contre-partie purement spéculative, l'*Ecole d'Extrême-Orient*, fondée par M. Paul Doumer, alors gouverneur général, en décembre 1898, d'abord simple « Mission archéologique d'Indo-Chine », puis constituée sous son titre actuel en 1900 et transportée avec le gouvernement général de Saïgon à Hanoï en 1901 ; possédant une belle bibliothèque, une collection d'estampages, un musée archéologique, elle est chargée d'étudier et de rechercher tout ce qui intéresse l'histoire, l'archéologie et la philologie de la péninsule indo-chinoise et des autres pays d'Extrême-Orient, Inde, Chine, Japon, Insulinde. C'est grâce à ses maîtres et à ses élèves que les ruines d'Angkor ont été et sont encore étudiées et remises à jour, et c'est en somme à elle que l'Exposition coloniale doit indirectement la beauté de son décor cambodgien.

Pratique, on le voit, mais non pas seulement et bassement utilitaire, l'enseignement supérieur de l'Indo-Chine forme des hommes d'action en même temps que des érudits.

L'enseignement secondaire offrait moins de difficultés d'application; il est maintenant en pleine activité. Des photographies nous montrent les blancs bâtiments de ces lycées dont l'élégance et la propreté humilient plus d'un de nos lycées de province, et même de Paris : Lycée Paul-Bert, à Hanoï, collège Chasseloup-Laubat à Saïgon, collège Sisowath, à Pnom-Penh, établissements mixtes, où se mélangent fraternellement indigènes et Français.

Les résultats sont plus étonnants encore quand on envisage l'enseignement primaire : trois écoles normales d'instituteurs indigènes à Hanoï, Hué, Saïgon, un cours normal à Pnom-Penh, forment les maîtres qui vont répandre un excellent enseignement bilingue dans toute l'Indo-Chine, où, sous la direction d'instituteurs français, assistés par des indigènes, fonctionnent des écoles primaires de plein exercice. La passion traditionnelle pour l'instruction qui anime le peuple annamite, aidée par les méthodes françaises, donne les résultats les plus encourageants. Et les filles ne sont point en retard sur les garçons; de nombreuses écoles primaires y pourvoient et aussi des collèges de jeunes filles indigènes, qui leur distribuent, à Hanoï, Hué et Saïgon, l'enseignement primaire supérieur.

Mais pour évaluer les résultats de cet admirable effort, ce n'est rien que des titres et des chiffres, mieux vaut feuilleter les cahiers qui sont exposés ici sous nos yeux; ils ne sont point composés ni choisis spécialement; ils ont bien l'air usuel et honnête de bons cahiers de classe ordinaires, et les compositions qu'on nous présente ont le même aspect normal, sans prétention et sans apprêt; c'est là, on s'en rend vite compte, du travail quotidien, mais quel travail touchant en son application, excellent en ses méthodes et ses résultats !

***

L'art enfin nous offre ici d'admirables exemples, soit que cette exposition nous présente des meubles en bois précieux incrustés de nacre, soit qu'elle nous fasse admirer la coloration de ses laques, ses admirables soieries, ses cuivres étonnamment travaillés, ses bouddhas imposants et somptueux, ses intérieurs délicats et charmants, ses broderies et ses dentelles, auxquelles l'art français ajoute maintenant quelques uns de ses prestiges, quand on voit telles de nos maisons du Nord, comme celles de J. Besnard, fonder à Hanoï des succursales florissantes, d'où sortent d'invraisemblables chefs-d'œuvre, dont quelques modèles sont là sous nos yeux étonnés.

C'est ainsi que par un échange fécond d'arts, d'artisans et d'artistes se constitue un foyer de civilisation originale, d'où sortiront des créations nouvelles, dont nous ne pouvons encore prévoir toute la charmante fantaisie.

En tout cas nos peintres savent déjà interpréter et styliser les types et les paysages de là-bas de la meilleure façon. Une exposition de peinture met ici en relief les noms de François de Marliave, Sulgé, F. Olivier, Le Tendre, Rousseau, Aucouturier, Gilardoni, Galand, Bernanose, et je ne puis citer ici que quelques noms.

Une telle culture ne saurait manquer d'entretenir en Indo-Chine un ardent foyer intellectuel; au reste voilà de longues années que ce pays est entré dans notre littérature pour avoir inspiré plusieurs de nos poètes et de nos romanciers. Les organisateurs de cette Exposition ont pensé

qu'il était bon de mettre en relief cet apport intellectuel de la colonie à la France à l'encontre de l'Algérie, qui, je l'ai dit, a trop négligé son « exposition littéraire », l'Indo-Chine s'est vantée, comme la Réunion, de tout ce qu'elle avait fourni à la littérature française. Mais une différence est à faire entre elles : la Réunion a donné à la France des écrivains, qui l'ont célébrée sans doute, mais de façon accessoire, en consacrant à d'autres civilisations leur activité intellectuelle; l'Indo-Chine n'a point encore envoyé à la métropole de tempéraments littéraires nés de son sol, (notre occupation est encore trop récente), elle a simplement inspiré des pages pittoresques ou poignantes à ceux de nos écrivains qui sont allés vers elle, comme fonctionnaires, officiers, marins, journalistes, professeurs. Les écrivains français de l'Indo-Chine forment bientôt toute une phalange, dont ici même plusieurs bibliothèques ont peine à contenir les œuvres; parmi elles je salue d'abord les *Fumeurs d'opium* de ce curieux Jules Boissière, poète provençal, qui épousa la fille de Roumanille, avant de terminer prématurément aux colonies une vie qui s'annonçait belle de promesses littéraires; il est à l'aurore de la littérature indo-chinoise; depuis, elle s'est singulièrement développée ; à côté des noms de Loti et de Brieux, qui n'ont été là-bas que des passants, voici ceux de Jean Ajalbert, Pierre Mille, d'Henry-Duguerches, d'Emile Nolly, d'Albert de Pouvourville, Jean Renaud, Alfred Droin, qui ont pénétré plus profondément le pays et qui en ont rapporté des œuvres frémissantes, voici toute une nouvelle génération, Jean d'Esme, Jean Marquet, Albert Puech, Strarbach Bardenne, Mmes Jeanne Loula, Gerny-Marchal, Clotilde Chivas Baron, et puis ceux qui ont travaillé là-bas, à demeure, d'une façon plus pratiquement efficace, Eugène Pujarniscle, Ernest Crayssac, fondateur des *Pages Indo-Chinoises*.

Ainsi le long des vitrines se succèdent, auréolés d'un peu de gloire, les noms et les œuvres de tous ceux qui ont annexé l'Indo-Chine à la littérature française: un seul nom en est proscrit, celui de M. Claude Farrère, suspect aux Indo-Chinois, qu'il a présentés dans ses *Civilisés* sous des couleurs par trop défavorables... Et vraiment on en vient à douter de la véracité d'un pareil document, quand on voit l'œuvre qui fut accomplie ici : est-ce vraiment avec des opiomanes et des gens énervés par la débauche ou l'alcool qu'on a construit ces digues, aménagé ces ports, jeté ces ponts, tracé ces routes, dirigé ces plantations, bâti ces écoles, et en quarante ans conquis à la France tant de sympathies? Il est difficile de le croire, et l'on conçoit l'irritation de ceux qui, après avoir si durement peiné pour aboutir à de tels résultats, ont pu être confondus par l'opinion avec le petit troupeau de détraqués qu'un romancier un peu hâtif a prétendu nous peindre comme les « civilisés » d'Extrême Orient.

Non... l'œuvre de ces civilisés est autrement belle... Des estampes, des tableaux, des noms évoquent ici les nobles figures de ceux qui ont donné à la France ce lointain, mais fidèle empire colonial. Voici les premiers explorateurs, missionnaires héroïques, Mgr l'évêque de Béryte, vicaire apostolique du royaume de Cochinchine, le comte de Forbin, — un provençal — « amiral de Siam, du nom d'Opra Sac dison iram », coiffé pour la circonstance d'un chapeau cambodgien, Mgr François Pallue, évêque d'Héliopolis, vicaire apostolique du Tong-King, le voyageur Tavernier, l'intendant Poivre, le Père Alexandre de Rhodes, Bougainville, Mgr Pierre Vigneaux de Behaine, évêque d'Adram, du diocèse de Laos, — telle est la part de l'ancienne France. Voici ensuite les ouvriers de l'occupation du XIXe siècle, les marins Rigault de Genouilly, Courbet, Rieunier, Roncière de Nourry, les soldats, de Négrier, Trentinian, Gallieni, Famin, Mangin, Lyautey, le capitaine Joffre, avec une barbe imprévue les explorateurs Francis Garnier, Doudart de Lagrée, Delaporte, Pavie, les hommes politiques, qui ont conçu, malgré les attaques, la grandeur de l'œuvre et l'ont imposée à tous, Paul Bert, Jules Ferry, les gouverneurs qui ont ajouté l'œuvre à l'œuvre et agrandi d'année en année les projets et les résultats, et parmi eux, les plus célèbres et non les moins actifs, un Richaud, un Sarraut, un Doumer, et M. Maurice Long, qui préside aux destinées actuelles de l'Indo-Chine.

A parcourir les galeries où se profilent tant d'énergiques figures de soldats, d'administrateurs, de prêtres, tous serviteurs de la pensée française, une émotion saisit le cœur. L'esprit se reporte à ce tableau que l'on vient de voir, et qui atteste que, durant la guerre de 1914, l'Indo Chine a fourni à la France 45.000 soldats et 50.000 travailleurs indigènes. Comme l'Afrique du Nord et l'Afrique Occidentale, l'Indo-Chine a contribué, dans la mesure de ses forces, à la victoire de la France, celle aussi de la haute civilisation humaine qui régit ce pays de vingt millions d'habitants doux, sobres, respectueux de la juste autorité et des puissances de l'esprit. Alors que par ailleurs, en face de peu-

ples primitifs, la France, dans le domaine matériel et spirituel, est obligée de tout créer, ici elle n'a qu'à collaborer avec un peuple déjà parvenu à un haut degré de culture intellectuelle et morale.

Emile Ricard.

Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.

ROME QUI MEURT

LA VIA MARGUTTA

La via Margutta ? Qui la connaît parmi les innombrables touristes que Rome attire chaque année ? C'est une vieille rue, d'aspect quelconque, qu'il faut presque savoir découvrir. Elle est située dans l'un des quartiers les plus fréquentés, entre la place d'Espagne et la place du Peuple, mais on ne la visite guère. Le voyageur la délaisse, attiré par les grandes voies, plus chatoyantes et plus animées. Vous vous rappelez l'opinion de Taine sur Rome : « Rome n'est qu'une grande boutique de bric à brac. » Cette boutique-là ne séduisit pas l'auteur de la *Littérature anglaise*, « dont l'imagination trop empressée défloraît toutes choses à l'avance », comme il l'écrivait lui-même à sa mère (1), et qui, trop cérébral, ne savait pas se laisser envahir et griser par le charme épars du souvenir ou de la nature. « La vue de tant de choses précieuses, autrefois vivantes et complètes, maintenant dédorées, mutilées, dépareillées, » n'éveilla en Taine que des idées funèbres. Mais les temps sont changés. Nous aimons aujourd'hui ces vieilles choses dépareillées, mutilées, dédorées, qui attristaient Taine. Ruine grandiose ou simple bibelot, rien d'ancien ne nous est étranger. Le touriste d'à présent, qui flâne à Rome devant les boutiques des antiquaires, trouve un plaisir que Taine n'a pas connu. Le bric à brac est à la mode... Et c'est même parce qu'on n'en trouve point dans la via Margutta que les flâneurs ne la mettent jamais sur leur programme.

Elle est parallèle à la via del Babuino qui relie la place d'Espagne à la place du Peuple. Trois ou quatre ruelles réunissent les deux voies. Ces ruelles n'ont rien d'engageant. On ne s'y aventure qu'à regret. Elles n'ont pas changé depuis des années. Ce sont celles-là même qu'a vues Maxime du Camp et qu'il a si joliment décrites : des ruelles où l'herbe pousse, presque désertes, « où de ci de là des moines promènent leurs robes de toutes couleurs ». La via Margutta, plus large, bordée de hauts palais délabrés, n'est pas plus avenante. Quand Chateaubriand contemplait Rome au clair de lune, de la terrasse de la Trinité des Monts, il songeait aux « solitudes de la Ville Eternelle ». « L'astre de la nuit » éclaire encore aujourd'hui, comme au temps de l'auteur immortel de *René*, près de grands centres bruyants de vie et d'activité, « des rues sans habitants, des enclos, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénotaphes, des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colisée ». Dès l'*Ave Maria*, dans la via Margutta, tout est silence.

Il y a quelque temps, à la Chambre italienne, un député, M. Federzoni, a demandé au ministre de l'Instruction publique s'il comptait prendre des mesures pour empêcher la destruction qu'on projetait de la via Margutta. Détruire la via Margutta! A cette nouvelle, Rome s'émut — ou du moins quelques vieux Romains. C'est que cette vieille et triste rue banale, où des échoppes quelconques abritent maintenant des boutiquiers quelconques, a ses secrets et son histoire. « Siège traditionnel des artistes romains », dit, en l'évoquant, M. Federzoni. Ce n'est rien, cela, pour ceux qui estiment que Rome doit se rajeunir, se moderniser, qu'il faut démolir ses bâtisses malsaines, ouvrir des voies larges, y attirer de grands commerces et de vastes industries ; ce n'est rien, cela, pour ceux — et il en existe même parmi les Romains — qui voudraient qu'il n'y eût pas de différence entre la Ville Eternelle et une cité américaine, toute de présent et d'avenir. Mais c'est quelque chose — et beaucoup — pour ceux qui, comme Mme de Staël et tant d'autres voyageurs, ne peuvent dans Rome échapper à l'emprise du passé. Celle-ci disait : « Tout y est beau de souvenir, de majesté, de mélancolie. » Et elle disait vrai. Tout y est beau, même les choses les plus communes, parce qu'elles sont embellies par vingt-cinq siècles de souvenirs, et aussi par cette lumière unique, prodigieuse, inconnue ailleurs, cette lumière, dont parle Chateaubriand, « qui semble idéaliser plus belle que nature ». C'est dans les vieux palais de la via Margutta que, depuis longtemps, ont l'habitude de venir chercher abri ceux qui demandent à Rome une inspiration, ces amants passionnés de la lumière et du souvenir que sont les peintres,

(1) Jules Bertaut, *L'Italie vue par les Français*. (Payot).

les sculpteurs, les musiciens. Derrière les façades poussiéreuses et jaunies des palais, que de logis délicieux où l'art a trouvé refuge et s'est épanoui ! Entrez sous cette vieille voûte, traversez cours et jardins à l'abandon, montez ces escaliers aux marches branlantes et disjointes : tout est sombre, maussade, misérable. Mais poussez cette porte, et voici le jour, le soleil, la gaîté, la vie. A l'atelier où vous pénétrez, les frondaisons radieuses du Pincio forment la plus belle, la plus lumineuse des toiles de fond, le Pincio qui est partie intégrante de la plus vieille histoire de Rome et est, en raccourci, cette histoire même. Amour, volupté, mort : voilà ce qui saisit l'imagination errante sous les cyprès, les parasols et les chênes verts de cette colline à la fois radieuse et sévère. Néron inhumé par sa maîtresse Acté dans le parc des Domitii, les jardins fameux, à la végétation luxuriante, du vainqueur de Mithridate, Lucullus, puis de Messaline, le meurtre de celle-ci sur les ordres de Narcisse, quand Claude accourt d'Ostie pour se venger de son rival Silius, les jardins de Salluste : n'est-ce pas toute la Rome antique qui s'aperçoit par les grandes baies, vitrées sur le Pincio, des ateliers de la via Margutta?... M. Federzoni avait raison quand il demandait qu'on protégeât contre la pioche des démolisseurs ces sanctuaires de l'imagination et du rêve...

M. Federzoni ajoute que la destruction qu'on projetait ne ferait qu'aggraver la situation difficile dans laquelle se trouvent en ce moment à Rome de nombreux artistes. Et, cette fois encore, il disait vrai. Sans doute, la via Margutta n'a plus tout à fait, à présent, la même « clientèle » qu'au siècle dernier. Il s'est, en effet, produit dans la Ville Eternelle ce qui s'est produit ailleurs, à Paris, par exemple, où certains peintres, musiciens et sculpteurs ont peu à peu déserté la butte Montmartre ou le quartier Montparnasse pour la plaine Monceau, plus aristocratique, aux rues larges et plus neuves. A Rome, certains artistes ont modernisé leurs demeures. Les ateliers d'Ettore Ximénès sur la place Galeno, de Lola Mora dans la via Dogali, de Cesari Maccari sur le Pincio, dans les anciens « Orti Sallustiani », s'ils n'ont pas le cachet vieillot de ceux de la via Margutta, ont plus de confort, d'élégance, de luxe. Mais ils ont un grave défaut : c'est de coûter fort cher. Or la situation de la majorité des artistes romains n'est guère plus brillante que celle de leurs confrères parisiens. Dans ces temps de vie coûteuse, l'art nourrit mal ses adeptes. Les acheteurs ne sont pas nombreux. Pour quelques nouveaux riches, que d'amateurs d'hier frappés maintenant du mal d'impécuniosité!... Or, avant la guerre, les ateliers de la via Margutta étaient d'un loyer relativement modique. Depuis, selon la loi commune, les propriétaires ont élevé leurs prétentions. Mais la vétusté des logis les a tout de même contraints à ne pas hausser exagérément les prix. La via Margutta, c'est aujourd'hui la rue des artistes pauvres, ceux dont l'avenir est l'unique richesse.

Qu'on les mette dehors, et où iront-ils? A Rome sévit, en effet, depuis la guerre, la même crise des logements qu'ailleurs. Les hôtels, depuis les Palaces jusqu'aux plus humbles *locande*, sont pleins. Dans toute la ville, aucun appartement à louer. La crise a les mêmes causes que chez nous et entraîne les mêmes conséquences. Déjà un certain nombre d'artistes n'ont plus retrouvé, au retour de la guerre, leurs ateliers de la via Margutta. Sous des prétextes divers, les propriétaires en avaient disposé, les ayant loués pour des usages commerciaux et à des prix plus rémunérateurs. Les artistes se sont plaints — mais les nouveaux locataires sont presque toujours demeurés en place. Les anciens ont été, et sont encore, sans toit. Beaucoup ont quitté Rome. Si on expropriait les immeubles de la via Margutta, les artistes qui y sont demeurés devraient, sans doute, suivre le même exemple... Depuis longtemps, on a émis l'idée de construire des « maisons d'artistes », aux alentours immédiats de Rome, sur la Piazza d'Armi par exemple, afin d'assurer un abri à tous ceux qui, attirés par la Ville Eternelle, y viennent chercher le recueillement de la pensée et les émotions créatrices. Mais, à Rome aussi bien qu'à Paris, « le bâtiment ne va pas » : terrains, matériaux et main-d'œuvre sont trop chers pour que d'ici longtemps de nouveaux immeubles puissent être édifiés...

L'appel de M. Federzoni en faveur de la via Margutta, « siège traditionnel des artistes romains », sera, je n'en doute pas, entendu. Il sera entendu des pouvoirs publics ou tout au moins ceux-ci feront effort pour qu'une suite favorable soit donnée « par les autorités compétentes » au vœu de l'honorable député, car je ne vois pas bien quelle action personnelle et directe le gouvernement pourrait exercer pour empêcher les destructions redoutées. Tant que le Pincio sera sauvegardé, je crains que le ministre de l'Instruction publique, gardien du patrimoine artistique et historique de la nation, ne puisse élever la voix en faveur des abords de la colline célèbre, quelque souvenir que ces abords puissent éveil-

ler : en Italie comme en France, il faut une loi pour « classer » un monument ou un site, et la via Margutta n'a pas eu les honneurs du classement. Mais je suis certain que sa cause sera plaidée par un avocat meilleur encore qu'un ministre ou un président du conseil. Cet avocat-là sera l'opinion, l'opinion éclairée de tous les Romains, qui aiment les souvenirs attachés à chacune des pierres de leur ville, de tous ceux aussi — et ils sont, dans le monde, innombrables — qui ont, par la tendresse qu'ils lui portent, la piété dont ils l'entourent, acquis dans la Ville Eternelle droit de cité. Si une Rome moderne doit naître, puisse-t-elle ne pas détruire celle que les siècles ont faite ! Les vieilles rues et les vieux palais diront toujours aux générations futures la grandeur de Rome mieux que les plus imposants des monuments modernes...

Ernest LÉMONON.

LES ROMANS

DEUX BEAUX CONTES D'ORIENT (1)

M. Maurice Barrès venait d'achever un voyage en Syrie quand la guerre éclata. D'autres soins l'occupèrent, sans lui laisser le loisir d'écrire le livre qu'il ne peut manquer de nous donner bientôt. En attendant, nous trouvons quelques unes de ses impressions — et non les moins poétiques sans doute — transposées dans ce roman exquis, subtil et poignant : *Un Jardin sur l'Oronte*.

C'est dans l'Orient des Croisades que nous conduit l'auteur, cet Orient avec lequel s'accordent invinciblement les pulsations secrètes de notre âme, comme si nous y respirions « un souvenir des délices du jardin que nous terma jadis l'épée flamboyante de Kéroubs. » Il le personnifie dans Oriante et nous conte une « histoire d'or, d'argent et d'azur », que lui conta, une nuit, dans un petit café au bord du fleuve, un jeune Irlandais, commentant très librement le texte d'un manuscrit arabe du treizième ou quatorzième siècle. Or, vous savez, nous savons tous, et M. Maurice Barrès prend la précaution de nous le rappeler, que « ces Irlandais sont de prodigieux fabulistes ». Aussi bien, quelqu'un n'a-t-il pas prétendu, nous dit l'auteur, retrouver dans ce récit « des vers de poètes orientaux qui n'étaient pas nés à l'époque où se passe ce drame, et, chose plus étrange, quelques lambeaux d'Euripide »? La fantaisie n'est donc pas absente du beau conte d'Orient qui palpite comme l'oiseau bleu, sous les étoiles.

Mais elle ne fait, comme il convient dans l'œuvre d'un grand artiste appuyé toujours sur la vérité des choses et des âmes, que prêter ses ailes à la poésie. Et nous voilà transportés, à la suite de sire Guillaume, le jeune chevalier franc, dans les jardins de l'Emir de Galaat où triompha l'art de ces Arabes qui excellaient à « exprimer avec de l'eau et des fleurs leurs rêveries indéfinies d'amour et de religion. » Arrivé de France à seize ans, Guillaume en avait maintenant vingt-quatre et parlait merveilleusement la langue des Sarrazins : c'est pourquoi les chrétiens de Tripoli l'avaient placé à la tête de l'ambassade qu'ils envoyaient à l'Emir. Il devient son familier jusqu'à être admis auprès de la plus belle de ses femmes, la merveille secrète. Il entend son chant d'abord, « la musique d'une âme faite d'amour et de grâce », puis il la voit, dans ses voiles brodés, ses soieries éclatantes, sa beauté lumineuse, aérienne. Et il comprend qu'il a « entendu un chant magique et pour la vie subi une toute-puissante fascination. »

Lumineuses aussi, aériennes, les pages où M. Maurice Barrès évoque cette vision de paradis. Elles rappellent avec plus de douceur et de mélodie, avec une spiritualité plus dépouillée et plus transparente, les impressions les plus fines et les plus fortes, cueillies jadis au temps des premiers voyages et traduites dans l'admirable livre *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*. Ce n'est plus ici l'Italie somptueuse et toute parée des chefs-d'œuvre de l'art, l'Espagne violente, ardente et sèche : l'Orient, berceau de notre race et de notre religion y révèle ses incomparables prestiges, qu'approfondit encore ou qu'exalte une sorte de nostalgie. Et il convenait ainsi merveilleusement au génie de M. Maurice Barrès.

Si beau que soit le décor, ce génie ne s'y attarde pas. Il réclame bien vite, comme Guillaume parmi les magnificences des jardins, « un peu de fraîcheur, le chant d'une flûte, un rire joyeux, des cris, des larmes, la vie. » Et nous reconnaissons l'amateur d'âmes à la curiosité passionnée qui le penche vers la belle Oriante, qui l'excite à bien comprendre, après l'avoir

(1) Maurice Barrès, *Un Jardin sur l'Oronte*. Librairie Plon. — Marcelle Tinayre, *Le Bouclier d'Alexandre*, Calmann Lévy, éditeur.

évoque pour notre enchantement, l'ange des nuits d'Asie. « Songe », disait l'Émir au jeune chevalier-poète, « songe aux milliers de roses qu'il fallut presser pour obtenir une goutte d'un tel parfum! » Et il lui explique que la mère de la favorite, ses grand'mères ont toujours vécu dans le serail des rois; elle a pour aïeux de grands chefs arabes; chaque goutte de son sang est royale : elle est une reine née. Et c'est là le trait essentiel qui domine sa personne, commande son destin. Elle ne peut pas abdiquer, elle ne peut pas servir : si elle voulait descendre du premier rang, ses pieds, comme elle dit, refuseraient de la porter. Pourquoi aime-t-elle Guillaume? Leur histoire recommence celle de Tristan et Iseult, depuis le jour où, cachée, elle la lui a entendu raconter. Mais l'aimant jusqu'à la mort, elle ne peut déchoir. Elle fera tout pour qu'il soit le prince auquel elle peut unir sa vie. Et quand il lui offrira la solitude, l'exil, elle ne le suivra pas. Mais elle l'aimera toujours. Elle se donnera à lui quand il reviendra pour mener près d'elle une vie obscure, misérable. Cependant elle sera la femme du chevalier chrétien qui a conquis le royaume de l'Émir, parce qu'elle ne peut être que la première. Et bientôt Guillaume saura qu'elle a appelé le vainqueur quand elle l'a vu assuré de sa victoire : elle l'a appelé, elle lui a livré les trésors royaux, elle s'est livrée à lui. Ambitieuse? Ce serait trop simple. Oriante est au-dessus de l'ambition, parce qu'elle est née si haut, par sa race et par ses perfections, qu'elle se trouvait affranchie de tout désir de monter. Elle ne voit pas elle-même tout le fond de son âme quand elle dit : « Je possède ici la divine puissance qui surpasse toutes les autres, la royauté, et c'est un bien que je ne veux pas céder. » Il ne s'agit point de vouloir. La vérité est dans cette autre parole qui livre à Guillaume son dernier mot : « Je ne puis ni te sacrifier, ni renoncer aux jardins de l'Oronte où je suis née pour être reine. » Elle ne le *peut* pas : il faut toujours en revenir là. Un être bien adapté ne respire plus et cesse de vivre en dehors de son élément naturel. La souveraineté est l'élément naturel d'Oriante, fille de rois et fleur exquise des jardins de l'Émir.

De là tout ce qui ressemble à des intrigues, à des trahisons, à des mensonges : diplomatie instinctive, organique, vitale, où l'observateur désintéressé, le psychologue clairvoyant reconnaît l'équivalent de ce qu'on appelle, dans l'ordre physiologique, la défense de l'organisme. Naturellement, Guillaume ne saurait voir les choses ainsi, ni même l'amie d'Oriante, la savante et sage Isabelle, qui ne donne point la véritable justification quand, pour la défendre, elle reste dans l'étroite sphère de la politique de palais : « Avec ses seuls moyens, elle a su dépasser l'esclavage et reconquérir le diadème que tu avais laissé tomber. Cela ne va pas sans ménagements ni habileté... » Eh! oui, sans doute, voilà bien le fait. Mais il faut le voir dans sa réalité plus profonde; et nous avons l'impression, tout au long de cette histoire merveilleusement contée, que M. Maurice Barrès l'a vu ainsi. Quelle force peuvent donner à un art savant, à un art subtil, le choix calculé, la discrétion et le sous-entendu !

L'adroite Oriante, qui semble avoir fait des choses plus difficiles, ne pourrait-elle donc parvenir à concilier, même dans un harem d'Orient, son amour et sa vie de reine? Encore que, vraisemblablement, elle y ait songé, la question ne se pose point; et nous touchons ici, me semble-t-il, ce fond de vérité supérieure sans lequel une œuvre, quel que soit son charme, reste de second ordre et ne dépasse pas les réussites du talent. Nous sommes au temps des Croisades : des traits heureux nous le rappellent, entre autres cette rentrée du malheureux Guillaume dans Galaat un jour de procession, au son des cloches chrétiennes. Guillaume est un chevalier chrétien. Certes, M. Maurice Barrès, qui s'attache à reproduire un récit du temps, n'a garde de l'entremêler de développements littéraires, ni de considérations psychologiques; mais il dit tout ce qu'il faut dire pour que nous ne nous y trompions pas, parce qu'il prend soin de nous faire voir ses personnages tels qu'ils sont. L'amour est bien autre chose pour Guillaume que le plaisir ou la possession. Quand il trouve Oriante installée dans son monde chrétien qu'il avait perdu à cause d'elle et quand il a le sentiment que ce monde lui est maintenant fermé, qu'Oriante est perdue pour lui, « toute la force physique et spirituelle que lui donnait son trésor secret s'écroule massivement, en une seconde, comme d'une outre crevée par un coup de poignard. » Sous cette magnifique expression, d'une couleur tout orientale, nous reconnaissons le sentiment de l'Occident. L'enchantement de Guillaume n'est point le simple enchantement païen. Ce n'est point non plus le philtre de Tristan. Ou c'est tout cela avec quelque chose de plus : la force spirituelle que le chevalier puise dans l'amour de sa dame, que le croyant puise dans l'objet de sa foi; le mysticisme platonicien des cours d'amour, qui reconnaît dans la femme aimée une incarnation de la perfection

sur la réalité des faits. Il y a donc ici, étroitement unis, l'intérêt de curiosité et l'intérêt psychologique.

Au second acte, une première lumière se fait. Mme du Coudray a elle-même avoué à son beau-père qu'elle avait tué son mari, car, à son insu, elle avait été vue par deux domestiques qui ont signé des déclarations : ces lettres sont entre les mains du père de la victime. Mais celui-ci, pour éviter le scandale et ne point compromettre l'honneur de la famille, non seulement n'a point fait usage de ces documents, mais a voulu devenir en quelque sorte le complice moral de la veuve qu'il a continué d'entourer d'estime pour détourner tout soupçon. Il exige seulement, cette fois-ci en se servant de son arme, que l'avocat ne fasse point en plaidant état de la vie privée de son fils. Mais si l'assassinat est établi, le mobile reste obscur et, non seulement Mme du Coudray a refusé de livrer son secret à son défenseur, mais encore elle refuse de le voir. Et tel est, moralement parlant, le point culminant du drame, l'instant où se pose pour l'avocat le problème même de sa profession et, secrètement, de son amour. Que faire ? Abandonner le dossier?... Ce serait charger l'accusée!. Plaider l'innocence?... Ce serait trahir la vérité!... Dans une ample discussion, de portée très généralisée, le jeune avocat examine avec son grand-père tous les aspects de la question. Qu'importe d'ailleurs?... Ce n'est pas lui-même, mais son instinct qui décidera de son attitude aux assises...

Au troisième acte, en effet, le procès a eu lieu et l'avocat raconte lui-même comment il a été amené à obtenir l'acquittement. Il y a là un morceau admirable et d'une vérité pathétique sur la puissance de la parole qui n'entraîne pas seulement l'auditeur, mais d'abord l'orateur. Devant le jury dont la conviction restait incertaine, l'avocat n'a pu résister au désir d'emporter cette conviction : il a donc frappé sur le mari et étalé aux yeux de tous la vilenie de la victime. Sa plaidoirie n'a été ainsi le résultat ni de sa conscience ni même sans doute de son amour secret pour celle qu'il voulait sauver, mais de son tempérament oratoire et des fatalités de la parole. Il n'avait point prémédité ce qu'il a fait, et c'est cette improvisation même des moyens employés qui en a déterminé, sur les jurés, l'efficacité.

Après quoi, il ne reste plus au dramaturge qu'à dénouer son intrigue en nous révélant enfin le mobile du crime. C'est à quoi lui sert la savante préparation du premier acte, constituée par le petit paquet scellé. Voici, en effet, l'acquittée qui n'a pu résister au désir de venir remercier son sauveur et de lui demander pardon de ses duretés apparentes et de son inexplicable attitude. Il lui remet le paquet qu'il avait reçu, intact. Elle lui demande de l'ouvrir : il s'y refuse. Elle le fait elle-même et en tire une feuille où se trouve, de l'écriture du mari, cette phrase: « Martini est ton amant... Je vais le tuer. » Ainsi il était sorti avec son fusil chargé de chevrotines pour exécuter la menace qu'il avait écrite et Mme du Coudray l'a suivi avec le revolver et l'a tué pour sauver celui qu'elle aimait, elle aussi, secrètement.

*
* *

On voit le mérite, à la fois psychologique et dramatique, de cette composition. Au dénouement, une sorte de poésie tragique enveloppe les deux personnages qui, séparés par les événements, ne savent plus distinguer en eux-mêmes ce qui subsiste d'un tel amour.

J'ai dit aussi le succès considérable par lequel avaient été accueillis aux premières représentations l'œuvre et ses interprètes, presque tous excellents.

Il est difficile pourtant de prévoir quelle sera devant le public la destinée d'une telle pièce, car on peut se demander, d'une manière générale, si les habitudes actuelles de la publicité théâtrale ne sont point de nature à desservir rapidement les œuvres dramatiques les plus fortement charpentées.

Je m'explique.

J'ai essayé de mettre en lumière la valeur psychologique et sociale de l'étude de M. Brieux. Il n'en est pas moins vrai que, avant que la pièce ne fût connue, le spectateur était pris par un intérêt d'une autre sorte et ne pouvait manquer d'admirer l'habileté avec laquelle il était conduit sur une route d'abord mystérieuse et lentement éclairée. Nous nous demandions tous où nous allions. Peut-il en être de même pour les spectateurs qui, précisément, viendront à ce spectacle parce qu'ils sauront en quoi il consiste? Dès le premier acte, ils seront au fait du crime et le secret de l'héroïne n'en sera plus guère un pour eux.

Ainsi se trouve posée une question singulièrement grave de la technique théâtrale, puisque tout le bien que l'on peut dire actuellement d'une pièce, par la voix innombrable des journaux, aboutit quelquefois, en la célébrant, à la desservir.

Gaston RAGEOT.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne

En rappelant un discours prononcé il y a quelque temps par Alphonse XIII dans lequel celui-ci mettait ses officiers en garde contre le danger pour eux de sacrifier à la politique, la *Deutsche Rundschau* écrit. « Le roi proposant ici à ses auditeurs le haut exemple de notre ancienne armée, en ajoutant que « personne ne serait fondé à s'étonner de ses paroles, bien que de coutume ce fût au vainqueur que l'on demandât ses modèles ». Sur quoi les Français ne manquèrent pas de prétendre chercher querelle au roi : mais le président du Conseil et le président du Sénat élevant aussitôt la voix pour couvrir le souverain, tout le pays applaudit... Nous voudrions que le peuple espagnol sût à quelle profondeur le discours de Alphonse XIII a retenti dans nos cœurs... Déjà, pour avoir accepté un grade dans notre armée, son père avait été jadis vilipendé par les Parisiens et c'est de quoi aussi nous nous nous souvenons... L'avenir à beaux jours pour la bonne entente entre l'Allemagne et l'Espagne ».

Italie

M. Dino Provenzal constate, dans *L'Italia che scrive* (août), que l'on n'a jamais un si bon marché, encore que les livres soient si chers. « Il y a d'abord le procédé qui consiste à demander à l'auteur, à titre de cadeau, l'ouvrage qui vient de paraître. Il est vrai que les milliers de mots contenus dans le volume ont au tout le moins coûté une autre peine que l'assemblage de quelques phrases de banale politesse ; que l'envoi d'un volume vaut aujourd'hui, sans parler de la ficelle et du papier, une collection de timbres ; que l'auteur, comme chacun sait parfaitement, est lui-même obligé d'acheter les exemplaires dont il a besoin. Mais qu'importe tout cela ?... Un autre moyen de lire sans bourse délier — et qui tient, celui-là, de l'obligeance et de l'escroquerie tout à la fois — consiste à recourir à l'éditeur : on a l'intention de consacrer à tel volume une notice dans la presse. Par malheur, il arrive couramment que cette bonne volonté reste vaine, soit que l'on manque de temps, soit que le journal manque de place, soit que .... : « Entre nous soit dit, mon cher éditeur, je ne saurais qu'écharper ce beau livre : ainsi, mieux vaut que je me taise »... Et puis, on peut voler pour lire. Voler ? Hé oui ! je dis bien « voler », « *rubare* », — car j'ai la mauvaise habitude d'appeler les choses par leur nom et ce n'est pas de ma faute si l'on dit d'ordinaire « emprunter » pour « voler » dès qu'il s'agit d'un livre ».

Dans *Minerva* (n° du 16 août), sous la signature de M. Americo Scarlatti, cette observation que, chez les savants, quand on parle d' « anatomie », tout le monde s'entend et que, chez les écrivains, un « roman » est un « roman ». Or, sommes-nous en musique ? Il y a la musique italienne, la musique allemande, la musique française, la russe, la hongroise, la mongole, etc... Et si ce n'était qu'une affaire d'ethnologie ! Mais il y a la musique du passé, celle du présent et celle de l'avenir ; il y a la musique mystique et la musique matérialiste, la populaire et la savante, la classique, la thérapeutique et la philosophique. Et nous aurons demain la musique des couleurs, celle des odeurs, celle au radium, etc. »

Belgique

A propos de la politique extérieure de son pays, M. Jacques Crokaert examine dans la *Revue Générale* (fasc. d'août) les chiffres intéressant le commerce de la Belgique avec ses voisins au cours de l'année 1921. Sur un total de 17.160.355 tonnes de produits exportés, 6.943.718 tonnes ont été exportées en France; 3.812.694 tonnes en Hollande ; 2.033.157 tonnes en Grande-Bretagne ; 887.344 tonnes en Allemagne et 473.371 tonnes en Suisse. C'est donc en Europe que la Belgique a exporté la majeure partie de ses produits et son trafic avec les autres pays d'outre-mer est comparativement beaucoup moins considérable. Exception faite pour son commerce avec l'Allemagne, ce ne sont cependant pas ses exportations en Europe qui valent à la Belgique la plus fructueuse rémunération. « Loin de là. En tête viennent les trois pays dont l'importance des importations suit immédiatement celle de nos cinq grands clients européens. Ce sont l'Italie, l'Argentine et les Etats-Unis ».

A la *Revue Générale* encore, même fascicule, M. Paul van Zeeland publie « quelques impressions des Etats-Unis » qui se distinguent des notes qu'on nous a prodiguées dans le même genre par un effort sensible vers une observation plus profonde. — Du reste, pas de pays au monde sur lequel il soit aussi difficile de se faire une opinion raisonnée que sur les Etats-Unis. « Tant d'éléments disparates parfois fusionnés, parfois simplement juxtaposés ; des races multiples, des climats radicalement différents ; des distances énormes ; des richesses amoncelées ; des ressources sans nombre et des énergies à peine bridées ; bref, un monde en plein bouillonnement de formation : devant tout cela comment formuler un jugement ? » Et encore l'auteur ne parle-t-il que de la vie dans l'Est, alors que l'Ouest et le Sud sont des mondes tout autres. Impossible de se faire une idée d'ensemble de l'Amérique, si l'on garde en son esprit les moules européens. « Des traits s'accusent, qui nous paraissent en opposition directe les uns avec les autres et que nous ne parvenons à faire rentrer dans une synthèse qu'en renonçant à nos habituelles manières de voir. »

Suisse

A signaler, avec la curieuse étude, en cours de publication dans la *Bibliothèque Universelle* (première partie, fasc. de juillet), de M. Charasch sur Lénine. En voici la conclusion. Le terrible dictateur écrivait en 1918 qu'il est plus commode et plus utile de participer aux expériences révolutionnaires que d'en parler et d'en écrire. « Depuis lors, Lénine prend sa part de ces expériences, souvent même il les crée de toutes pièces. C'est au milieu de ce travail qu'il a atteint sa cinquantième année, anniversaire qui sans doute réjouit moins le cœur de cet homme simple et modeste que ne le fait le jubilé de ses vingt-cinq ans d'activité socialiste. Mais... Lénine est d'un autre bois que n'était le vieux Solon ; il ne se retirera jamais de son propre chef pour contempler de loin les résultats de sa législation... Qui donc mettrait encore en doute qu'Uljanow a gravé son pseudonyme dans les annales de l'humanité ?... Mais il est un juge en dernière instance : l'Histoire. »

Gaston CHOISY.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Le Drame de Smyrne

L'armée grecque, après une attaque foudroyante de Mustapha Kemal, a évacué l'Asie-Mineure y laissant de nombreux prisonniers et une grande partie de son matériel. Le directeur d'Angora est entré en triomphateur à Smyrne. Il a bien fait de ne pas retarder sa visite, car, depuis le 14 septembre, la ville de Smyrne n'existe plus. Un sous-officier turc, selon le témoignage précis de miss Minnie B. Mills, directrice du collège américain, pénétra le mercredi 13, un peu avant quatre heures, dans une maison arménienne voisine du dit collège. Il tenait en mains des bidons vraisemblablement de pétrole. Quelques instants après son départ, la maison flambait. Comme d'autres foyers d'incendie ont été signalés au même moment dans le voisinage, et comme les télégrammes constatent l'incendie simultané des villages grecs et arméniens de la banlieue et des localités de Bournabah et de Bourdja, résidences d'été de la colonie anglaise de Smyrne, il n'y a pas d'équivoque possible sur les origines du sinistre que les Turcs et leurs amis tentent vainement d'attribuer aux Grecs ou aux Arméniens. En ce qui concerne Smyrne seule, on peut croire qu'une bande de criminels, excités par le cri de guerre « La Turquie aux Turcs » poussé par la haine qu'on leur a prêchée contre les Anglais, les Grecs et les Arméniens ont cru pouvoir localiser leur vengeance. Le vent du sud-est a donné à leur crime une étendue qu'ils ne soupçonnaient et ne voulaient peut-être pas. Ceci pour répondre à l'argument que les Turcs n'auraient jamais commis la folie de détruire leur propre richesse.

Cette version est d'ailleurs la plus modérée, car les renseignements fournis par les témoins américains sont terriblement accusateurs. L'incendie aurait été allumé pour faire disparaître les traces d'horribles massacres, de pillages et de méfaits de toutes sortes. Parmi les victimes, dont le nombre ne sera jamais connu, figure l'archevêque orthodoxe, Mgr Chrysostôme.

Il y a un siècle, l'assassinat de l'archevêque de Constantinople, prélude de la guerre d'indépendance grecque, provoqua l'indignation de tout le monde civilisé. Il y avait en ce temps-là, sans doute, moins de banquiers, de financiers et de chercheurs de concessions, prêts à absoudre tous les crimes ottomans. Ce n'est vraiment pas à l'honneur de l'humanité et de son prétendu progrès.

J'ai beaucoup connu Mgr Chrysostôme. Il était peu d'hommes d'un rayonnement spirituel et moral plus grand. Il avait été le gardien et le défenseur de son troupeau à travers toutes les vicissitudes. Les kemalistes ne pouvaient évidemment lui pardonner d'avoir inlassablement dénoncé leurs turpitudes au monde occidental et à l'Amérique. Ils ont assassiné ce vénérable vieillard après l'avoir torturé en place publique.

En d'autres temps un tel forfait eût suffi à la guerre française pour briser toute relation avec les criminels et les clouer au pilori.

Aujourd'hui, on évoque la nouvelle pour ne point desservir ces amis turcs dont on attend un traitement de faveur exclusif. Pour commencer, si l'on redescend sur le médiocre terrain des intérêts matériels que notre génération ne doit, paraît-il, pas quitter, tout le quartier européen, y compris les maisons françaises de Smyrne, est détruit. C'est un étrange début du régime de la nation la plus favorisée !

La catastrophe du 13 septembre est un arrêt de mort pour Smyrne. Toute la richesse de la ville, tous ses intérêts étaient concentrés là. Dans l'état précaire des relations de la Turquie avec l'Europe, la reconstruction n'est pas tentante, et, comme il y a pour plus d'un milliard de dégâts, le grand port du Levant est ruiné pour longtemps. Ceux qui ont avec tant d'enthousiasme salué le départ des Grecs et la rentrée des Turcs à Smyrne doivent actuellement faire d'amères réflexions sur leur imprudente passion.

Il est évidemment assez probable que Mustapha Kemal et ses amis ne sont point les instigateurs directs d'une telle folie, mais ils recueillent les fruits de la politique nationaliste. Le jeune et habile général savait si bien que ses compatriotes, une fois déclanchés, échappent facilement au contrôle de leurs chefs, qu'il avait *a priori* décliné toute responsabilité pour d'éventuelles représailles dont ses soldats pourraient se rendre coupables. L'incendie du quartier arménien ou de quelques maisons arméniennes appartenant à des familles arméniennes de l'alliance grecque devait être pour cette une des formes de ces représailles. Mais l'intelligence des brutes est limitée par un abîme. Ce n'est pas la première fois qu'on met le feu à une maison en tentant d'enfumer un nid d'abeilles.

Comme première application de la doctrine turcopaque l'événement est assez décevant, mais il n'ouvrira certainement pas les yeux de ceux qui devraient avouer qu'au point de vue des intérêts de l'Angleterre et du commerce européen l'administration grecque avait offert plus de garanties.

Mais les turcophiles seraient bien plus étonnés si on leur disait que l'incendie de Smyrne n'a pas le caractère d'un accident résultant ayant pris les proportions d'un sinistre. La xénophobie que le kemalisme a inoculée au peuple turc a pris une telle envergure que l'idée de détruire réellement non seulement les quartiers arméniens et grecs, mais même le quartier européen, a parfaitement pu germer dans des cerveaux musulmans. Qu'ils soient satisfaits du résultat est, en tous cas, parfaitement possible. N'était-ce point le moyen décisif de se débarrasser de cette tutelle étrangère qu'on leur a dit être la ruine de la Turquie qui doit désormais vivre libre, exploitant seule ses richesses ?

L'erreur fondamentale [illegible] que l'on d'Orient avec une mentalité occidentale, sans tenir compte des [illegible] de l'âme orientale. On ne peut pas traiter les Turcs comme un peuple européen, en leur demandant de comprendre le point de vue occidental. Il y a un abîme entre l'Orient et l'Occident, et il y a dans l'histoire du peuple ottoman des éléments d'appréciation qui devraient donner à réfléchir.

Ceux qui s'extasient perpétuellement devant les hauts faits du nationalisme turc me font l'effet des enfants qui précèdent, en battant des mains, les musiques militaires qui leur paraissent résumer tous les bonheurs et toutes les gloires. Quand ces mêmes gamins ont l'âge d'hommes et sont contraints de balayer la chambre et de sentir les courrances du [illegible] ils se font des clairons et tambours une idée toute différente !

Certes, les Turcs sont d'excellents soldats, et ils l'ont

prouvé. C'est même la seule chose qu'ils aient jamais prouvée, car l'incurie de leur administration est aussi proverbiale que leur incapacité foncière en matière industrielle, financière et économique.

Les Turcs sont uniquement des guerriers avec les qualités et les défauts traditionnels des soldats de carrière. Ils n'ont jamais pu, dans l'administration de l'Empire, se passer du concours de leurs sujets chrétiens. Si l'on dressait la liste des ministres grecs et arméniens, des reis-effendis et même grands-vizirs qui n'étaient pas turcs, on comprendrait la folie du mouvement nationaliste actuel qui entend faire assumer par les Turcs eux-mêmes exclusivement le gouvernement de la Turquie.

Il n'est pas de plus sûr moyen de la mener définitivement à sa ruine. Que la vive intelligence des dirigeants de Moscou, spéculant sur cette éventualité, leur ait conseillé d'apporter toute leur aide au nationalisme d'Angora — dont le programme de régénération de l'empire ottoman dans toute sa gloire autocratique est diamétralement opposé à la doctrine communiste des Soviets — pour contribuer ainsi efficacement à la ruine de la Turquie, proie convoitée par les Moscovites, rien n'est plus probable. Dans nos chimériques espoirs d'être les seuls bénéficiaires de la victoire kémaliste, nous faisons naïvement le jeu du bolchevisme russe. Quelles que soient les parties que l'on joue, qu'il s'agisse de bridge ou de diplomatie internationale, il est beaucoup plus important de deviner les cartes et la tactique de l'adversaire que de s'hypnotiser sur les atouts que l'on possède.

Comment notre opinion publique autant que nos hommes d'État ne sont-ils pas profondément impressionnés par cet appui qu'Angora reçoit de Moscou ? De clairs cerveaux auxquels la question est posée croient s'en tirer en arguant que la doctrine bolcheviste ne saurait avoir de prise sur le monde islamique et qu'il n'y a point de danger de bolchevisation de la Turquie.

Là n'est pas la question. La Russie soviétique n'a pas aidé, en lui fournissant des armes, des munitions et de l'or, le mouvement nationaliste turc dans l'espoir de convertir les Turcs à l'évangile de Lénine. Elle les a aidés parce qu'ils luttaient contre l'Occident et que la ruine de la civilisation occidentale est le grand but du bolchevisme. Que dans ces conditions nous aidions nous-mêmes une campagne férocement dirigée contre nous, dépasse les limites de l'entendement.

Sait-on d'autre part qu'une mission militaire allemande est en permanence à Angora et que des officiers d'Etat-major allemand sont les auteurs du plan d'offensive turque ? Si cela non plus n'inquiète pas les esprits réfléchis, alors que faut-il donc ?

On ouvrirait de grands yeux si on lisait dans la presse allemande les éloges enthousiastes qui s'y trouvent de la valeur turque donnée en exemple à la passivité germanique. Si la victoire kémaliste devait assurer uniquement la prédominance française en Asie-Mineure on ne se réjouirait pas tant en Allemagne ! Les prétendues sagesse et clairvoyance françaises sont bel et bien de la folie.

D'ailleurs cette turcophilie que l'on nous donne comme une tradition française établie par François Ier n'est qu'une chimérique tentative de remplacer l'Allemagne dans la *Real-politik* qu'elle avait adoptée à l'égard de la Turquie. Or, heureusement pour notre caractère et malheureusement — si l'on veut — pour nos intérêts, nous n'avons aucune des qualités allemandes nécessaires à la réussite de ce plan.

Etienne Lamy, dans son grand ouvrage : *La France du Levant*, publié en 1900, montrait, de façon magistrale, que François Ier signa le traité avec Soliman sans enthousiasme, en homme acculé par la nécessité.

« François Ier invoqua le Turc, écrit-il, un peu comme dans les légendes, le vaincu du sort se donne au diable, avec la même inquiétude du sacrilège commis, avec la même volonté d'obtenir, en échange de l'âme livrée, les biens de ce monde. Il signa lui aussi, le pacte du désespoir. Sa cervelle légère n'était pas faite pour comprendre l'importance de cet acte. *Le principe consacré par la tradition française*, que tous les peuples de l'Europe formaient une même famille, et que l'accord des croyances religieuses, source et garantie de cette civilisation fraternelle, était le premier intérêt de cette société, *succomba, ruiné par la France même.*

... « L'alliance d'un chef catholique avec le chef de l'Islam consommait la ruine du passé, abrégeait le droit de la société chrétienne. Elle mettait fin à la politique du principe qui, jusque-là, sauvegardait, par la force collective de l'Europe, une foi unique, source d'une civilisation commune. Elle cessait de considérer les Turcs en usurpateurs violents, elle oubliait l'illégitimité particulière de leur conquête, l'offense imprescriptible faite au christianisme par leur présence. Elle sacrifiait la délivrance des peuples conquis par l'Islam et la concorde du monde civilisé à l'espoir de dominer l'Europe. Elle inaugurait, par un grand acte d'égoïsme, la politique d'intérêt »...

« Mais c'est l'honneur et la faiblesse de la France qu'elle ne connaisse pas les ambitions sans scrupules. Jamais elle n'a su tout à fait préférer ses avantages à ses principes. Jamais cette inaptitude n'a été plus éclatante que dans les réconciliations de la France et de l'Islam. L'alliance turque appelait notre pays à servir sa grandeur particulière au détriment de la civilisation générale, le sollicitait de séparer deux causes qu'il tend toujours à unir : en cela elle était contraire à la vocation de notre race. Aussi, depuis le jour où fut inaugurée cette amitié, la France, tantôt plus sensible aux intérêts que son égoïsme voulait satisfaire et tantôt aux principes que sa conscience lui commandait de défendre, n'a pas su se fixer à un parti définitif et, par son hésitation entre les conduites, n'a recueilli le bénéfice d'aucune. »

Ces pages, écrites il y a plus de vingt ans, devaient être rappelées, car elles résument, avec la lucidité d'un beau et généreux esprit français, toute la morale de la question d'Orient. Si les animosités contre le roi Constantin n'avaient pas fait dévier le sens critique de l'opinion française, celle-ci ne serait pas longue à désavouer une politique qu'il faut le cynisme allemand et les méthodes allemandes pour pouvoir réaliser.

Il fallait un Guillaume II pour pouvoir parader sans vergogne aux côtés du Sultan rouge, massacreur d'Arméniens. Comme le régime kémaliste a sur la conscience les mêmes crimes — décuplés — que ceux d'Abdul-Hamid, une conspiration du silence s'efforce de laisser ignorer au public français les tares de ceux dont une certaine politique recommande l'amitié à la France.

Malgré la dépression morale contemporaine, il y a une conscience française. Au-dessus de toutes les arguties des compétitions internationales, du jeu

éternelle. Et, par delà même, cette conception d'un temps, cet idéal de la chevalerie, M. Maurice Barrès va jusqu'à ce fond de vérité éternelle : la distinction de l'amour et de la passion, — de la passion destructrice et de l'amour constructeur : « Vous construirez quelque chose ensemble, et moi j'aurai le plaisir tout court, la minute qui ne peut être éternisée. Je refuse... » Guillaume refuse ce qu'il appelle énergiquement les plaisirs du désespoir. Il préfère la mort qui lui ouvrira le ciel dont Oriante, sur terre, lui a donné l'idée..

Peinture exquise de l'Orient, couleur orientale et perfection française du style, évocation nuancée des âmes dans la vérité du temps et la vérité éternelle, maîtrise d'un art consommé : tous ces éléments sont harmonieusement fondus pour faire de ce *Jardin sur l'Oronte* un chef-d'œuvre de grâce, de mesure, de signification et de poésie. Il ajoute une sonorité nouvelle à l'harmonie déjà si riche de l'œuvre de M. Maurice Barrès, et marque la brillante rentrée de l'auteur dans la littérature d'imagination dont l'avait tenu écarté l'effort accablant des cinq années de guerre. L'épreuve, comme il arrive aux tempéraments vigoureux, a retrempé les forces que le grand écrivain a toujours su puiser au contact des réalités.

*
* *

Après *Hellé*, roman tout moderne, mais qui nous retraçait l'adolescence d'une jeune fille formée à l'école de l'antiquité, après *Perséphone*, où nous voyons revivre le mythe antique dans une aventure d'aujourd'hui, Mme Marcelle Tinayre, toujours séduite par l'immortel prestige de l'Hellade, de ses traditions et de ses formes, nous reporte directement, cette fois, avec *Le Bouclier d'Alexandre*, à vingt siècles en arrière, au temps de la civilisation gréco-romaine et du bon empereur Hadrien, cultivé, archéologue, spirituel et sceptique, entouré de philosophes et d'artistes, et qui, ne croyant à rien, s'amusait de tout.

L'histoire qu'elle nous conte est celle de Chrysanthe, le fils d'un riche citoyen de Tarente et bien différent de son père. Il est né, dans ce monde d'amateurs et de curieux, avec une âme simple, religieuse, nostalgique, attirée par la mer, le voyage et l'aventure, par l'appel aussi d'un idéal mystérieux. Endoctriné et formé par un vieux navarque, ne se plaisant que dans la compagnie des patrons de barque, « hommes rudes qui parlaient un patois mi-grec, mi-latin », coiffés de bonnets écarlates et portant aux oreilles des anneaux de cuivre doré, il apprend de ces humbles maîtres les rudiments du métier de marin; il entend surtout les histoires, transmises oralement d'âge en âge, qui racontent de merveilleux périples, antique épopée dont l'*Odyssée* n'est qu'un épisode et dont le héros, sous des noms divers — Jason, Thésée, Ulysse, et les capitaines marins de Phénicie — est toujours le Navigateur. Ce qu'une pareille éducation préparait en lui, ce n'était point — est-il besoin de le dire? — l'affinement du dilettante ni le scepticisme du philosophe habitué à jouer avec les idées, mais bien plutôt l'enthousiasme du conquérant et sa foi robuste.

A peine âgé de seize ans, il s'enfuit de la maison paternelle et navigue pendant quatre années, après lesquelles il se trouve plus étranger que jamais chez ses parents et à Tarente, parmi la belle et savante compagnie. Déjà naturellement simple, il avait pris, dans la vie commune avec les pauvres matelots, quelque chose de leur crédulité, développant ainsi le profond instinct religieux qui lui faisait sentir, autour de son existence éphémère, les forces éternelles de la nature, divinisées sous des noms terribles ou charmants. Ce jeune Grec de l'Empire, au siècle de l'empereur Hadrien et des rhéteurs, est en réalité un contemporain des héros d'Homère et de la mythologie qui les enveloppe. L'art du romancier a été de nous le présenter ainsi, de nous expliquer comment et pourquoi il avait pu être tel et rappeler en son temps les dispositions intérieures, l'état d'esprit des âges disparus. Il y a ainsi, à toutes les époques, des âmes qui appartiennent au passé, comme il en est sans doute qui devancent l'avenir; mais tandis que celles-ci ne sont en avance, à l'ordinaire, que de quelques années, les premières maintiennent souvent parmi nous des survivances d'une époque si lointaine qu'elles semblent émerger, comme des fantômes, des profondeurs du temps...

C'est là un élément de vérité éternelle, de vérité humaine, à quoi *Le Bouclier d'Alexandre* doit quelque chose de son intérêt le plus haut et de sa signification. Mais une œuvre d'art a besoin aussi de la vérité locale, temporelle, et de la vérité individuelle. Chrysanthe a passé les deux dernières années de son apprentissage maritime dans les mers septentrionales qui bordent les rivages désolés de l'Armorique. En lui sont venues s'unir ainsi les traditions méditerranéennes et les influences de la lointaine Thulé.

Il a vu les brumes, les feux errants des marécages et les filles aux cheveux pâles comme l'ambre, brillants comme l'or, rouges

comme le cuivre, aux yeux qui gardent le reflet verdâtre de la mer; il a rêvé des héros des anciens âges qui « poursuivaient dans les forêts primitives des vierges semblables à celles-ci, des chasseresses, des guerrières ». Et maintenant sa chair conserve le désir de ces filles aux grands corps blancs et aux cheveux tressés en câbles roux...

Il y a beaucoup de science et d'habileté dans cette préparation, qui forme comme une première partie. Le jeune marin va repartir cette fois comme capitaine de son propre navire, à la conquête du bouclier d'Alexandre ou plus exactement du bouclier de Pallas Troyenne, que le Macédonien, débarquant sur la terre d'Asie, prit devant l'autel de la déesse avec d'autres armes — celles d'Achille peut-être — et remplaça par les siennes. D'après les traditions macédoniennes, ce bouclier, dans la suite, aurait été donné par Alexandre à Thalestris, reine des Amazones, et serait donc, selon toute vraisemblance, gardé comme un trésor par quelque tribu nomade, chez les Scythes des plaines glacées entre l'Ister et le Tanaïs.

« Toute cette histoire a un caractère fabuleux », reconnaît l'affranchi de l'empereur qui la transmet au père de Chrysanthe afin qu'il décide son fils à partir; « mais puisqu'elle est belle, Hadrien la tient pour véritable et je me range à l'opinion de l'empereur ». Mme Marcelle Tinayre s'y range aussi. Ne soyons pas plus exigeants que Mme Marcelle Tinayre, le rhéteur Phlégon et l'empereur Hadrien : c'est la seule condition requise pour entrer à fond dans le sujet.

Aussi bien, celui-ci n'est pour l'artiste ingénieuse et savante qu'un prétexte à mêler l'évocation des temps païens et le symbole éternel. Après une escale au Pirée et le pèlerinage d'Athènes — mentionné seulement en quelques lignes, car Mme Marcelle Tinayre n'a point de complaisance pour les digressions faciles et les hors-d'œuvre plaqués — Chrysanthe s'arrête à Thassalonique où il doit voir son oncle Hermotime, spécialement versé dans toutes les traditions macédoniennes, et le solliciter de prendre la conduite de l'expédition. Mais il trouve un vieil épicurien délicat, sceptique et positif, fort attaché à ses habitudes de bien-être et qui ne se soucie pas de les sacrifier aux belles aventures. Hermotime traite princièrement son neveu, qui trouve chez lui son gîte et le reste, et il lui donne comme guide un Scythe, Toxarès, qui le conduira jusqu'aux gorges de l'Araxe, au seuil de la vallée « où les filles de Thalestris se réfugièrent quand les hommes du Sud les chassèrent de leur royaume ». Leur race a disparu du monde et l'accès de cette vallée est défendu aux hommes mortels par les lions dont l'a peuplée la déesse lunaire afin de protéger le temple sans prêtresses et le trophée nuptial de Thalestris.

Voilà l'aventure où le sage Hermotime laisse sans grande crainte son neveu s'engager. Il ne croit pas aux lions, aux génies, à la statue de Diane. Le rationalisme précis et court, qui fait ressembler ce dilettante à un personnage de M. Anatole France, lui fournit une explication toute simple et fort positive : « Très probablement, tu purgeras le pays de ces brigands arméniens ou parthes qui utilisent la légende pour épouvanter les voyageurs... » Comme il est trop intelligent pour laisser sa raison tomber dans les négations tranchantes du dogmatisme, il ajoute — et c'est bien le plus loin qu'il puisse aller : « Cependant il est possible que des balivernes couvrent une part de vérité; il est possible que tu découvres des choses intéressantes et peut-être un vieux bouclier, que je tiens, déjà, sans l'avoir vu, pour le propre bouclier d'Alexandre, parce que c'est notre désir et notre intérêt qu'il le soit... »

Mais le désir et l'intérêt pèsent peu dans les âmes passionnées qui se donnent tout entières à leur idéal, et c'est ce que veut mettre en lumière l'étrange histoire de ce Chrysanthe audacieux et mystique. Parti à la recherche du bouclier, il le trouvera et ne daignera pas le rapporter, comblé à l'excès d'avoir contemplé la réalité de son rêve, inconsolable aussi de l'avoir, en un instant, épuisée. Hermotime et Chrysanthe ne représentent-ils pas les deux familles d'esprits, les deux races d'hommes, les deux conceptions de la vie qui s'opposent comme le scepticisme et la foi? Mais la foi du jeune héros que Mme Marcelle Tinayre s'est plu à nous représenter est celle dont l'objet s'évanouit dès qu'on le touche, la foi romantique dans l'impossible idéal, dans la chimère dont l'étreinte nous laisse brisés. Foi subjective, faut-il dire, puisque toute sa force et sa grandeur résident en celui qui l'éprouve : mais pour qui la regarde du dehors, est-elle autre chose qu'une grande et mélancolique illusion ? La foi peut être conçue d'une autre manière, dans la force et la grandeur objectives d'où naissent tous ses bienfaits. Il faudrait sortir alors du monde païen...

Or, c'est un conte du paganisme que Mme Marcelle Tinayre a voulu nous conter; et elle l'a fait avec une science, une grâce, une perfection incomparables. Dans l'âme naïve et fervente de

son jeune marin, nourrie de légendes, les survivances du passé gardent assez de fraîcheur et d'énergie pour que la limite du temps y soit abolie. Il ne remonte pas seulement, au cours de sa fabuleuse expédition, le cours des fleuves qui le ramènent vers l'antique Asie, berceau des traditions de sa race et laboratoire vénérable des vieux mythes : il remonte du même coup le cours des âges, il vit « une aventure des époques primitives où la Terre et le Ciel, échappés du Chaos, enfantaient les êtres antérieurs à l'homme, de gigantesques ébauches où qui se mêlaient encore les espèces et les genres, et les trois natures : bestiale, humaine et divine. »

Est-ce un rêve? — Chrysanthe a traversé des régions malsaines, il a eu la fièvre et n'a été guéri — ou soulagé — que grâce au breuvage préparé avec du miel et des herbes par son guide scythe. Il a laissé derrière lui ses compagnons pour pénétrer seul dans les ravins de roches pourpres où il finit par se trouver face à face avec le jeune cavalier d'une sauvage beauté, pareil à un archer de Xerxès, qui va le conduire au Centaure. Cheminant avec le héros, nous sommes parvenus comme par une gradation insensible à ce dernier tiers du livre qui en contient les beautés les plus hardies. Tout ce que Chrysanthe a pu recueillir, entrevoir, rêver, du passé légendaire, s'anime sous ses yeux et revit, mélangé aux traditions plus proches, mais non moins transfigurées, de l'histoire d'Alexandre, cette épopée merveilleuse qui chante le triomphe de la Grèce sur l'Asie. L'adolescent charmant et barbare n'est autre que la dernière amazone, Perséis Aiorpata, fille d'Alexandre et de Thalestris, élevée par le centaure pour entretenir le culte de Diane Taurique, la Sanguinaire, la Devoratrice; et Chrysanthe, conduit par le destin, est, selon la parole de l'oracle, l'homme venu de la mer *pour accomplir le rite ancien*.

Il l'accomplit, et Perséis, couchée sur le bouclier d'Alexandre, descend tout armée dans l'éternelle nuit, tandis que lui même, se vouant à un éternel exil, conservera « au fond de ses yeux et jusqu'à la mort cette vision des temps légendaires que lui seul, parmi tous les hommes vivants, aurait contemplée. » Toutes ces dernières pages respirent un sens profond de l'antiquité païenne, des mythes qui savent embrasser la nature et l'humanité. Mme Marcelle Tinayre n'a jamais été plus heureusement inspirée que dans ce sujet où trouvent à se satisfaire son goût de la vie, sa curiosité pénétrante de l'antique, et son sentiment de l'art. Aussi nous a-t-elle donné là une de ces réussites parfaites dont notre temps semblait avoir désappris le secret.

***

Que des écrivains d'aujourd'hui soient capables d'écrire des livres comme *Un Jardin sur l'Oronte* et *Le Bouclier d'Alexandre*, qu'il y ait un public pour s'y plaire, n'est-ce pas un des signes les plus sûrs, aussi bien que les plus rassurants, de la continuité de nos traditions littéraires et de la perpétuité de notre goût?

Firmin Roz.

LE THÉATRE

L'AVOCAT

C'est une grande joie de voir M. Brieux revenu à sa naturelle méthode d'observation et à sa maîtrise dramatique.

Au lendemain de la guerre, en effet, le modeste et noble Académicien, qui était devenu le grand bienfaiteur que l'on sait, n'avait repris sa tâche d'auteur dramatique que pour continuer encore et prolonger, semblait-il, le devoir de l'homme d'action. *Les Américains chez nous* avaient traduit avec bonheur ces dispositions toujours militantes de l'esprit le plus agissant du théâtre contemporain. C'était une œuvre qui, avec des mérites profonds et généraux, empruntait pourtant son caractère principal à l'actualité et dont la composition s'écartait par là même de la technique habituelle.

L'Avocat, que vient de représenter le Vaudeville avec tant d'éclat, nous ramène à l'étude des mœurs en général et à l'obligatoire facture de toute œuvre solide.

M. Brieux a étudié une profession, l'avocat après le juge d'instruction, le défenseur après l'accusateur, et il a cherché à déterminer l'influence de cette profession sur l'esprit et sur le cœur de ceux qui l'exercent. De même donc qu'il nous avait montré le magistrat capable d'accuser un innocent, il devait nous mettre sous les yeux un avocat entraîné à défendre une coupable, et cela de telle manière que, dans l'un et l'autre cas, il nous fût aisé de distinguer ce

qui relevait de la nature humaine et ce qui résultait du métier. C'est le sociologue, le moraliste, le philosophe et l'ami de la justice qui a posé le sujet. C'est le psychologue et le dramaturge qui l'ont composé, agencé et mis en scène. Ainsi est née l'une des œuvres les mieux venues de M. Brieux, l'une des plus solides et des plus justes de la littérature contemporaine.

Et le public de la répétition générale n'a point manqué de reconnaître et de saluer cette valeur de l'*Avocat*.

*
* *

Si l'*Avocat* compose naturellement le pendant de *La Robe rouge*, c'est pourtant comme une riposte, et il est à remarquer que l'esprit et par conséquent le ressort dramatique de ces deux pièces sont exactement contraires, cette contrariété exprimant justement toute la naturelle générosité de l'auteur. *La Robe rouge* est une satire, l'*Avocat* est un drame. Dans la première, l'auteur flagelle; dans la seconde, il exalte. Pour le même motif qu'il a flétri celui qui risque de faire condamner un innocent, il reste sympathique à celui qui risque seulement de faire acquitter un coupable. Il prend naturellement parti pour la défense contre l'accusation. De là, au point de vue de la composition dramatique, la différence de ton entre les deux œuvres et le contraste entre les personnages du juge Mouzon et de l'avocat Martini. Celui-ci est un honnête homme, un amoureux, un héros de tragédie enfin. Le conflit de conscience professionnelle, chez lui, sera surtout un débat sentimental. Tout l'art de l'auteur consistera à nous rendre sensible et vraisemblable cette unité profonde d'une belle crise morale et d'un drame judiciaire.

On vient d'apporter au jeune avocat Martini le dossier d'une affaire. Ce jeune maître du barreau jouit d'une réputation d'intégrité qu'il justifie tout à la fois par lui-même et par l'honorabilité de sa famille, par son père et aussi son grand-père qui vit auprès de lui avec sa mère et qui, le cas échéant, peut le conseiller. La nouvelle affaire est de nature à l'intéresser particulièrement, car elle concerne une femme, Mme du Coudray, dont il fut sans doute amoureux, qu'il a fréquentée à la campagne, puis qu'il a cessé de voir, ayant cru remarquer que ses visites de voisin ne plaisaient point au mari. Or c'est ce mari qui a été assassiné et c'est cette femme qui est accusée de l'assassinat. M. du Coudray a été tué d'un coup de revolver, un soir qu'il était sorti pour chasser le lapin, mais avec un fusil chargé de chevrotines. Le caractère mystérieux de ce crime et l'absence de tout indice avait d'abord fait abandonner l'affaire, mais, dans la suite, on a retrouvé dans la rivière le revolver qui avait été l'instrument du crime et, après une nouvelle enquête, la justice a inculpé la veuve. L'avocat qui avait d'abord promis de la défendre a été obligé de rendre le dossier qui vient d'être confié au jeune avocat. Au premier examen de ce dossier, il apparaît que l'accusation ne peut fournir aucune preuve, et Mme du Coudray est restée en liberté provisoire. Avec le dossier, d'ailleurs, a été remis un petit paquet cacheté portant en suscription : « N'ouvrir que sur ma demande et détruire après ma mort. » L'affaire est donc telle que l'avocat, qui ne peut jamais plaider que selon sa conscience, se sent d'abord obligé de se faire une conviction personnelle, et tout le premier acte, admirablement conduit, plus palpitant que n'importe quel drame policier, est la suite des démarches qui constituent l'enquête de l'avocat. Successivement il reçoit le père de l'accusée, un ancien domestique, et aussi le père de la victime. De quoi il résulte que le ménage du Coudray était exécrable ; que la jeune femme fut, par son silence et sa discrétion, le modèle des femmes malheureuses, ayant toujours caché les abominables mœurs d'un homme violent, jaloux et débauché. Cela suffit à lui concilier toutes les sympathies et à créer des présomptions en sa faveur. Il n'y aurait de certitude pourtant que si l'on pouvait établir que, à l'heure du crime, Mme du Coudray était chez elle. Or cette preuve n'est pas possible, car si personne ne l'a vue sortir ni rentrer, personne non plus n'est en état d'affirmer qu'elle ne pouvait ni sortir ni rentrer sans être vue. Le père de la victime, d'ailleurs, a une attitude étrange, étant venu demander à l'avocat de respecter, devant le tribunal, la mémoire de son mauvais mais malheureux fils et il n'est point sans laisser à penser qu'il en sait peut-être plus long qu'il n'en dit. Enfin, voici Mme du Coudray elle-même qui vient remercier l'avocat d'avoir bien voulu lui prêter appui. L'avocat, résolu à la défendre, lui explique qu'il ne pourra réussir qu'à la condition qu'il n'ignore rien et qu'elle veuille bien répondre à toutes les questions qu'il lui posera. Mme du Coudray ne veut rien répondre, et ne parlera pas davantage devant le tribunal. Elle a un secret, elle l'avoue, et peu lui importe que son mutisme doive la perdre ou non.

Et, à la fin de ce parfait premier acte, où tous les détails utiles ont été présentés dans la naturel et le mouvement de la vie, nous ne pouvons encore, non plus que l'avocat, avoir de certitude

d'échecs des chancelleries, de ces luttes féroces d'intérêts dans lesquelles risque de sombrer ce qui reste de la magnifique union de la guerre, il y a le principe de la civilisation occidentale qu'il faut à tout prix défendre contre l'asiatisme appuyé par le bolchevisme. Ramener la Turquie en Europe sous le fallacieux prétexte de la pouvoir mieux surveiller, consacrer ainsi la victoire de son alliance avec Moscou est un défi au bon sens. Puisse-t-on ne pas tarder à le comprendre.

René [illegible]

Chronique roumaine

Les chemins de fer

La question des chemins de fer, à mesure que les [illegible] Roumanie [illegible] passe au premier plan de l'actualité dans ce pays. On sait qu'au lendemain de la guerre, la Roumanie se trouvait, au point de vue du réseau ferroviaire, dans un état très grave. Il ne lui restait pas même 100 locomotives, sur les mille qu'elle avait avant la guerre, pour un pays près de trois fois plus grand. Matériel, gares, voies de garage, tout l'organisme complexe et vaste des chemins de fer était presque détruit. Les réservoirs de pétrole avaient été brûlés. La longueur du réseau dans l'ancien royaume était de 4.357 km. alors que la nouvelle Roumanie possède 11.678 km.

Quand les hostilités cessèrent, les voies ferrées de Transylvanie étaient en meilleur état que celles de l'ancien royaume de Bucovine, où la circulation pendant la guerre avait été plus intense et qui avaient subi des dévastations de toutes sortes. Quant à la Bessarabie, qui pendant cent ans avait été sous la domination russe, elle avait, comme tout l'empire des tzars, des lignes à large écartement, de sorte que les transports devaient s'effectuer par transbordement. De plus, en Transylvanie, les voies ferrées étaient orientées de façon à converger vers la capitale de la Hongrie, Budapest, et vers Fiume; en Bessarabie elles tendaient vers Odessa. Le centre d'attraction pour ces provinces s'étant modifié depuis la guerre, le sens du trafic a lui aussi changé : les voies de Transylvanie, de Bucovine et de Bessarabie doivent converger aujourd'hui vers Bucarest, le Danube et la Mer Noire.

Voici quelle est à l'heure actuelle la situation générale des chemins de fer roumains.

Le nombre des locomotives a passé de 146 en 1919, à 1030 en 1920, à 1.358 en 1921, et à 1.650 en juillet 1922.

Par contre, le nombre des wagons a suivi une marche descendante, à cause de l'insuffisance des ateliers de réparations, et il n'est aujourd'hui que de 40.000 [illegible] Cependant, des contrats de location passés par la Roumanie avec la Tchécoslovaquie, l'Autriche et la Hongrie, lui ont assuré, pour la période du transport des récoltes à la mer, un nombre bien plus important de wagons de marchandises.

En ce qui concerne les voies ferrées, on a [illegible] les dégâts dus à la guerre, on continue à reconstruire les ponts détruits et l'on espère que d'ici à la fin de [illegible] des ponts [illegible] verse le Danube à Cernavoda, sur la ligne Bucarest-Constantza, qui avait été démoli pendant la guerre, il a été reconstruit par les usines roumaines de Reshitza, en Transylvanie. En Bessarabie, les voies russes à grand écartement sont remplacées peu à peu par des voies à écartement normal. La nouvelle ligne qui relie Jassy, capitale de la Moldavie, à Chisinev, capitale de la Bessarabie, a été inaugurée il y a quelques jours. Les lignes du nord de cette province seront prêtes avant la fin de l'année 1922 et, avant la fin de 1923, toute la Bessarabie possèdera des voies à écartement normal.

Les conséquences de cette amélioration croissante se sont fait sentir dans l'intensification du trafic. En 1921, il y avait en circulation 297 trains de marchandises et 294 trains de voyageurs; en juin 1922, il y en avait 503 et 401; en août dernier, le nombre des trains était respectivement monté à 531 et 402.

Le nombre de wagons de marchandises chargés mensuellement fut de 67.887 en 1921; 70.438 en mai 1922; 96.485 en juin et 117.009 en août dernier. Pendant le premier semestre de 1921, on a transporté 2.574 wagons de bois destinés à l'exportation; pendant la période correspondante de 1922, on en a transporté 30.000 : le progrès est d'une rapidité impressionnante. A l'heure actuelle, on annonce que toutes les mesures sont prises pour assurer l'écoulement de la nouvelle récolte vers le Danube et la Mer Noire.

Quel est le programme des travaux qui restent à accomplir pour doter la grande Roumanie du réseau ferroviaire capable de satisfaire aux besoins croissants de son trafic? La direction générale des railways roumains se propose de faire exécuter le raccordement des lignes de Transylvanie avec celles de l'ancien royaume entre Bumbesti et Petrosani, Nehoïas et Brasov, Piatra Neamtz et Dorna ou une ligne reliant la vallée de la Bistritza, orientée vers la Moldavie, avec celle du Muresh, qui va vers la Tissa (Theis).

De plus, on projette de terminer la grande ligne qui reliera le port de Tziganas, en Valachie, sur le Danube, en face de la Yougoslavie, par Craïova et Bucarest, avec Faurei, point de jonction des principales voies ferrées commerciales de l'ancien royaume, entre la Moldavie et la Valachie. Cette ligne, qui doit être continuée par une ligne yougoslave partant du [illegible] R[illegible]nie une issue directe à l'Adriatique qui la dispensera d'employer la ligne Budapest-Vienne.

Enfin, le programme des travaux en voie d'exécution comporte l'augmentation de la capacité de transport des lignes par l'agrandissement des gares les plus importantes, des stations de triage, des quais de chargement, des dépôts, etc.

L'outillage des ports a également besoin d'être renouvelé ou complété. Quant au matériel roulant, les be[illegible] de voyageurs et 25.000 wagons de marchandises, en dehors des locomotives et des wagons actuellement en service. Une partie de ce matériel nouveau sera prochainement mise en service, grâce à la réparation des [illegible] financières.

E. A.

BULLETIN MARITIME

La Loi de huit heures dans la Marine Marchande

La presse met chaque soir le public au courant des difficultés nouvelles que soulève pour l'armement la grève des Inscrits maritimes. Peut-être ne fait-elle pas assez clairement ressortir que les armateurs se trouvent depuis trois ans déjà dans la nécessité d'appliquer une loi dont ils avaient, dès l'époque même du vote par les Chambres, prévu toutes les conséquences néfastes sans parvenir à convaincre les législateurs.

On se rappelle qu'une loi en date du 23 avril 1919 fixa d'une façon générale à 8 heures la durée de la journée de travail dans les industries françaises. Le texte de cette loi ne s'appliquait pas au travail accompli à bord des navires marchands. Mais, avant même qu'elle ait été votée, et dès le 19 avril 1919, un projet de loi destiné à étendre la mesure dont il s'agit à la navigation maritime, avait été déposé à la Chambre des Députés par M. Clémentel, Ministre du Commerce, des Transports maritimes et de la Marine marchande, et par M. Colliard, Ministre du Travail. Les raisons qui avaient dicté cette mesure étaient louables : les marins de la marine marchande avaient eu, pendant la guerre, une conduite héroïque souvent méconnue ou confondue avec celle des marins de la marine militaire. Il semblait qu'en reconnaissance d'une si belle attitude, le Gouvernement ne pouvait faire moins que d'accorder aux Inscrits les mêmes faveurs que celles dont devaient jouir les travailleurs des industries de terre. Il n'est pas besoin, cependant, d'une connaissance approfondie des questions maritimes pour comprendre que le travail à bord ne peut être assimilé au travail dans les usines : en mer, le travailleur éloigné de son foyer ne peut souhaiter des repos fréquents qu'il ne saurait utiliser et auxquels il préférera les congés prolongés après le retour de son navire au port. En mer, le navire ne peut suspendre sa marche; il faut entretenir son mouvement la nuit comme le jour; mais souvent le travail du marin ne consiste qu'à veiller, qu'à être présent, il ne s'agit pas d'une dépense physique continue mais d'efforts espacés; et comme, d'autre part, les dimensions du local ouvrier, dans le cas du navire qui est aussi la maison du travailleur, sont limitées, il est facile de comprendre que le nombre des travailleurs à bord devra être réduit et ses heures de présence, sinon de travail effectif, relativement prolongées.

Le projet déposé fut envoyé à la Commission de la Marine marchande. Une campagne de presse assez vive s'empara de la question et le Comité central des Armateurs de France fut bientôt saisi du projet par le Commissaire aux Transports maritimes et par la Fédération des Transports maritimes

Le projet en question était assez court. Son article premier stipulait que la durée du travail des personnes employées à bord des navires ne pourrait excéder, soit 8 heures par jour, soit 48 heures par semaine. Les articles suivants remettaient à des règlements d'administration publique le soin de régler tous les détails d'application.

Le 16 mai, les représentants du Comité central des Armateurs furent convoqués devant le Commissaire de la marine marchande de la Chambre des Députés pour fournir des observations à ce sujet. M. de Rousier, secrétaire général du Comité, fit d'abord la distinction entre le personnel de la machine, d'une part, lequel, depuis la loi de 1907, n'est appelé à fournir, par journée, que huit heures de travail effectif, et, d'autre part, le personnel du pont et celui du service général, auxquels s'appliquerait la nouvelle loi. Il exposa ensuite les difficultés que rencontrerait l'application de la mesure envisagée : difficultés de loger à bord le personnel supplémentaire et de recruter de nouveaux marins; impossibilité pour les marins, malgré cette mesure, de jouir, comme c'était, en ce qui regarde les ouvriers de terre, le désir du législateur et le but principal visé par lui, de la vie de famille; enfin, mise des armateurs en état d'infériorité par rapport à leurs concurrents étrangers. Le Comité des Armateurs concluait à la nécessité d'une entente internationale pour l'application de la journée de huit heures à bord des navires.

Le rapport de la Commission de la Marine Marchande fut déposé à la Chambre des Députés, le 17 juin, par l'amiral Bienaimé. Après avoir repris toutes les objections précédemment indiquées et invité le Gouvernement à obtenir une réglementation internationale de la question, la Commission crut néanmoins devoir adopter le principe des huit heures et accepter le projet déposé le 30 avril par M. Bouisson, projet qui modifiait légèrement le texte primitif, notamment en ce qui concerne les salaires, qui ne devaient pas être réduits par l'application de la nouvelle loi.

Le 24 juin 1919, le projet fut adopté par la Chambre des Députés. L'amiral Bienaimé fit remarquer que le texte établissait seulement le principe des huit heures, toutes les modalités d'application devant être réglées par le Gouvernement sous la forme d'un règlement d'administration publique. Il serait désirable, ajoutait-il, que ce règlement n'ait qu'à sanctionner un accord établi entre les armateurs et les inscrits maritimes. Différents orateurs insistèrent vivement sur la nécessité d'une réglementation internationale; M. Pierre Dupuy, Commissaire aux Transports Maritimes, prit l'engagement formel de reprendre les négociations à ce sujet, et déclara qu'au cas où elles n'aboutiraient pas, le gouvernement estimerait de son devoir d'aider l'armement français à supporter les charges particulières qui résulteraient de cet état de choses.

Le Sénat se trouva alors saisi, et, le 10 juillet 1919, un rapport fut déposé par M. Raymond Leygues, au nom de la Commission de la Marine. Le rapport faisait de très nombreuses réserves sur le projet de loi, et disait assez clairement que, selon l'avis de la Commission, le Gouvernement eût été bien mieux inspiré en ajournant la réforme. Néanmoins, étant donné l'état de la question, la Commission estima qu'elle ne pouvait qu'accepter le projet de loi.

Enfin le projet fut présenté au Sénat au cours de la séance du 24 juillet 1919. La discussion fut assez courte. Le rapporteur, M. Leygues, invita le gouvernement à saisir de la question la Conférence internationale du travail qui devait se réunir au cours de l'année à Washington. M. Pierre Dupuy précisa son intention de consulter les organisations patronales et ouvrières intéressées avant de efaire prendre le réglement d'administration publique, espérant ainsi, dit-il, arriver à une application très large de la loi; le texte fut alors mis aux voix et adopté.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. *L'Imprimeur-Gérant :* A. Desnoës.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 20 60e ANNÉE 21 OCTOBRE 1922

LE PRISONNIER DE LUI-MÊME

Il est difficile d'exagérer l'influence que Giovanni Papini a [illegible] sur le [illegible] mouvement des idées dans l'Italie d'avant-guerre. Né à Florence, le 9 janvier 1881, *dévoré par un immense désir de savoir, il passe son adolescence à étudier, tout seul, dans les bibliothèques et il se fait une culture extrêmement vaste, éclectique, disciplinée cependant par un sens critique d'une pénétration toute toscane. Il est d'abord sollicité par l'étude des grands systèmes philosophiques. En* 1903, *il fonde et il dirige le* Leonardo, *à la fois revue et cercle d'études, qui durera jusqu'en* 1907. *Il rencontre Giuseppe Prezzolini dont l'œuvre, pendant longtemps, se déploiera parallèlement à la sienne. En* 1912, *est fondée la* Voce, *dont il sera, un moment, le directeur et continuellement le collaborateur. Bientôt la* Voce *devient plus qu'une revue : un foyer de culture en même temps qu'une maison d'édition qui commence par publier les* Quaderni della Voce *analogues aux* Cahiers de la Quinzaine *de Péguy. C'est alors que se forme le fameux groupe florentin où accourt tout ce que la jeune Italie compte de généreuse intelligence : Soffici, Serra, Slataper, Boine, Jahier, De Robertis, Régalia, Bellini, Palazzeschi, Amendola., etc., etc. Papini en est l'âme. Il s'allie, pour un temps, avec les futuristes, fonde* Lacerba, *qui dure de* 1913 *à* 1915, *et en* 1919, *il fait paraître la* Vraie Italie, *revue rédigée en [illegible], que de [illegible] tendus firent diversement apprécier.*

Il serait long de donner une liste, même réduite, des revues européennes auxquelles il a collaboré. Par ailleurs, son œuvre est considérable. Depuis 1906 *jusqu'à* 1920, *chaque année est marquée au moins par un ouvrage. Citons : des œuvres philosophiques, telles que* Il Crepuscolo dei filosofi, il Pragmatismo ; *des nouvelles idéologiques :* Il Tragico Quotidiano, Il Pilota Cieco, Parole e Sangue, Buffonate, *etc. ; une autobiographie spirituelle :* Un uomo finito ; *des portraits critiques :* Stroncature, 24 Cervelli, *etc.; de la critique littéraire :* L'Uomo Carducci; *de la poésie :* Cento pagine di poesia, *etc., etc.*

Il dirige, en outre, une édition de textes de littérature italienne : Scrittori Nostri, *et une de textes philosophiques :* Cultura dell'Anima.

Il connaît à fond les Lettres françaises. Son œuvre repose largement sur des idées. En réaction contre le positivisme et le sensualisme de D'Annunzio, dégagé de l'hégélianisme un peu autoritaire de Benedetto Croce, il est allé à un idéalisme pragmatiste qu'il a marqué d'une indéniable originalité. Ignorer sa pensée, ainsi que celle de son groupe, c'est se condamner à ne pas comprendre entièrement les profondes raisons spirituelles qui, en 1915, *poussèrent* [illegible]

La punition ne me semblerait pas complète si, avant de mourir, je ne racontais aux autres une partie de ma vie. Pour aussi invraisemblable qu'elle puisse paraître à des hommes sains, je pense qu'elle sera lue avec profit par ceux qui n'éprouvent pas de répugnance à étudier l'âme humaine.

Quand j'ai commis mon premier crime, je n'avais pas tout à fait vingt-quatre ans ; et cependant mon habileté à cacher des actes et des sentiments me surprenait moi-même. Mon plus grand plaisir, dès mon enfance, était de faire quelque chose, sans

que les autres s'en aperçussent. Il s'agissait, au début, d'actions innocentes que j'aurais fort bien pu accomplir devant tout le monde sans craindre des reproches, mais ma joie ne consistait point tant à commettre ces actions qu'à réussir à cacher celui qui les avait commises. Mes forces et mon esprit se développant avec les années, les petites choses ne me suffirent plus. Le risque était trop négligeable pour exciter mon imagination et j'étais obligé d'user toujours d'expédients qui me semblaient trop simples à force d'habitude.

Je me décidai donc à commettre un crime de telle façon que l'assassin restât inconnu pour toujours. Riche et peu ambitieux, je n'avais aucune raison particulière pour voler ou pour tuer, et je fus forcé de choisir, comme première victime, un brave homme que je connaissais à peine et qui habitait à quelques pas de chez moi. Durant de longs jours, j'étudiai la meilleure manière d'exécuter sans péril la triste besogne. Je prévis tout détail, tout contretemps, tout incident ; je préparai avec un soin minutieux mon alibi ainsi que les instruments d'exécution. Le jour que j'avais choisi, l'homme fut trouvé mort dans sa chambre.

Le crime mit toute la ville en rumeur, parce que personne ne comprit le motif de l'homicide, ni la méthode employée par l'assassin pour ne pas se faire prendre. Rien n'avait été touché dans la maison de la victime et il n'y avait pas le moindre indice qui pût mettre sur les traces du coupable.

Encouragé par cet heureux succès, je continuai de temps en temps — pas plus de quatre ou cinq fois par an — à effectuer de semblables suppressions exactement calculées. Dans l'espace d'un peu plus de deux ans, moururent mystérieusement de ma main deux petites filles, un prêtre, un commissionnaire ivre, trois jeunes gens, élégamment vêtus dont je ne sus jamais ni le nom, ni la condition, une loueuse de garnis, un de mes anciens professeurs et un émigrant allemand. Pour ne pas attirer l'attention, je feignais de m'occuper d'histoire de l'art et je faisais souvent de longs voyages en Italie et à l'étranger. Chez moi, où j'avais rassemblé des tableaux, des estampes, des marbres et des antiquailles en quantité, venaient seulement une couple d'amateurs maniaques et deux ou trois jeunes studieux. Naturellement, j'agissais en des villes diverses et avec des moyens différents. Je répugnais aux instruments vulgaires, tels que le couteau et le revolver, et je préférais des façons plus raffinées ou indirectes de procurer la mort : noyade, empoisonnement par petites doses, inoculation de maladies incurables ou foudroyantes, incendies, chutes involontaires en apparence, fuites de gaz provoquées, et autres semblables. J'avais acquis dans le maniement de ces moyens une dextérité que beaucoup d'assassins de métier m'eussent enviée. Me passant toujours de complices et me gardant bien de prendre le moindre objet qui appartînt aux victimes, même lorsqu'il s'agissait de riches, je ne connus jamais le péril d'être découvert. N'ayant ni rancœur, ni passions à assouvir, ni cupidité d'argent, je pouvais exécuter avec sang-froid les entreprises les plus compliquées et je ne me laissai jamais entraîner par la tentation d'agir à l'improviste, même lorsque l'occasion semblait favorable. Quelque grande que fût la terreur de mes concitoyens ainsi que l'obstination de la police, il n'arriva jamais que je fusse soupçonné ni interrogé. Ma vie un peu bizarre d'amateur riche et voyageur me cachait entièrement. J'étais devenu infaillible dans l'art de simuler. Pour ne pas offrir, fût-ce de très loin, un signe de mon activité criminelle, je ne voulus jamais lire, ni les mémoires de Cauler, et d'autres célèbres policiers, ni les aventures si vantées de Sherlock Holmès et de ses imitateurs, ni même le fameux livre de Quincey dont le titre — *l'Assassinat considéré comme un des beaux arts* — m'attirait beaucoup.

II

Cette vie dura presque trois ans et j'étais sur le point d'entrer dans ma vingt-septième année, lorsque ma double existence changea tout à coup.

Un jour, je m'aperçus que je ne réussissais à rien voir des hommes autre que les yeux. Dans les maisons, dans les cafés, dans la rue, partout, je me sentais obligé de fixer les yeux de ceux qui se tenaient ou qui passaient auprès de moi. Tous les êtres humains devinrent pour moi des paires d'orbites blanches et de pupilles curieuses. Yeux ouverts et ronds des gens simples et honnêtes, yeux clairs et sereins des toutes jeunes filles pas encore amoureuses, yeux noirs, profonds et vicieux qui semblaient attendre la nuit, yeux bleus et voilés d'enfants, yeux gris mais passionnés d'hommes dont la jeunesse était passée, yeux éteints et gonflés de noctambules ; yeux de femmes faux et cernés, yeux mi-clos, presque expirants entre les paupières, ou rouges de pleurs, ou chassieux par maladie, tous les yeux du monde, en ce temps-là, je les vis autour de moi et sur moi. Il me semblait que les corps eussent disparu et qu'il n'existât au monde que des yeux, yeux séparés de tout, qui bougeaient dans l'espace pour me regarder. J'avais l'impression que tous ces yeux m'épiaient pour découvrir ce que je faisais.

Je compliquai le mystère et je redoublai de précautions, mais à peine dehors, je sentais sur moi des regards de menace ou de froide ironie, comme si tous ussent *vu* ma vie secrète, et il me semblait n'être toujours libre que pour que ces pupilles sans nombre pussent jouir de ma terreur.

Cette sensation, comme je pus m'en assurer plus tard, était sans fondement de vérité, parce que personne ne montra avoir découvert ce que j'avais fait, et il ne vint à l'esprit de personne de me surveiller, ni de m'accuser.

Mais depuis ce moment, martyrisé par ce cauchemar, j'éprouvai une grande irritation contre moi même. Jusqu'alors j'avais commis mes homicides avec une froideur calme, sans l'ombre d'un remords ; et seulement lorsque le monde fut peuplé, pour moi, de seuls yeux, je sentis clairement que j'étais un monstre dangereux et méritant un châtiment. Du reste, après mes premiers crimes si réussis, le plaisir de dissimuler avait bien diminué. Préparer un homicide impunissable était devenu si facile pour moi que tout risque avait disparu et j'éprouvais désormais peu de goût à lire dans les journaux les recherches inutiles de la justice. Le crime même ne m'amusait plus. Que me restait-il à faire ? Toutes les autres choses, il ne vaut pas la peine de se fatiguer à les cacher.

Je ne pouvais faire qu'une seule chose *nouvelle* — me punir. Mais comment ? Je n'eus pas un instant l'idée de me dénoncer. Mes alibis étaient si bien combinés, tous les instruments et tous les documents avaient été si soigneusement détruits que je ne pouvais pas espérer persuader tout de suite ni les gens de la police, ni les juges. On m'aurait cru fou, et j'eusse été enfermé dans un hospice, où je n'aurais pas eu assez de tranquillité pour l'expiation.

Je pensai que la peine devait être cachée comme la faute, et que je devais dissimuler l'emprisonnement comme j'avais dissimulé les crimes. Je fus mon propre accusateur, mon propre juge, mon propre défenseur. Je revis un par un mes assassinats, les circontances dans lesquelles je les avais commis, les calculs, les préméditations et les autres circonstances aggravantes, ma dure cruauté et mon hypocrisie monstrueuse. Je considérai les souffrances des victimes, les pleurs de leurs parents et les dommages par eux supportés, la pitié et la peur du public, les fatigues inutiles des agents, les dépenses faites par l'État, et, sans trembler, je mis tout à ma charge. Je me défendis autant que je pus avec tous les sophismes appris de Stendhal, de Stirner, de Nietzsche, d'Oscar Wilde et d'autres immoralistes plus obscurs, mais les subterfuges de mon intelligence ne servirent à rien contre la conviction de mon âme. Les yeux des hommes avaient éveillé ma conscience : j'avais détruit tant de vies humaines et je devais être puni sans pitié.

Quand ce fut le juge qui parla en moi, je reconnus tout de suite que la mort ne serait pas une peine suffisante. Le suicide est un châtiment trop rapide et par conséquent peu douloureux. C'est plutôt une libération qu'une punition. Il ne restait que la complète séparation d'avec les hommes — pour toujours ou pour longtemps.

J'avoue que je n'eus pas le courage de me condamner à la prison perpétuelle. Après quelques hésitations, je me condamnai à trente ans de complète ségrégation. J'avais alors vingt-sept ans : je pouvais revenir au monde, si ma vie durait, à cinquante-sept ans, proche de la mort.

La condamnation à peine prononcée, je pensai à l'exécuter tout de suite. Je vendis ce que je possédais en ville, et je cherchai, à la campagne, une maison qui se prêtât à mon dessein. Après des semaines de recherches, j'eus la chance de pouvoir acheter une maison de sinistre aspect, au fond d'une vallée solitaire, qui, dans l'ancien temps, avait été un château de frontière. L'unique partie robuste qui persistât était une tour de pierre, trapue, qui servait de grenier et, au-dessus, de pigeonnier. J'adaptai, du mieux que je pus, la pièce la plus haute de la tour, je fis faire une porte massive, en plein bois, avec des serrures perfectionnées, je fermai l'unique fenêtre avec une grille épaisse, je fis monter un petit lit de fer, une chaise, une table, un broc, une cuvette, une glace et quelques livres. Quand tout fut prêt, je cherchai un geôlier. Je trouvai un jeune paysan, orphelin, mais très intelligent, mais sûr, auquel j'assignai un salaire qu'il pourrait toucher rien qu'avec ma signature — à condition qu'il vînt, chaque jour, à la tour, m'apporter de l'eau et à manger, et qu'il tînt mon existence cachée à tous. Du reste, la maison était très éloignée des grandes routes et des villages, et mon geôlier feignit de l'avoir prise en location pour y mettre le foin et le blé.

Le soir d'une limpide journée d'avril, après avoir parcouru la campagne en humant l'air et les fleurs, je m'enfermai dans ma prison volontaire, et je remis les clefs au paysan.

III

Dès le premier jour, je sentis que j'étais arrivé à ce que mon esprit cherchait depuis ma naissance. Ma volonté la plus constante avait été de cacher ma vie ; mais jusqu'alors je n'avais réussi à en cacher que *quelques* parties — les plus odieuses, certes, mais un petit nombre. Une grande partie de ma vie, la vie pratique, extérieure, animale, sociale, s'était déroulée sous les yeux des autres et la plupart de mes actes avaient servi de spectacle quotidien à des étrangers. Chacun de nous vit, et il est *regardé*, et presque à chaque instant, il est *acteur* pour quelqu'un : il est entrevu, vu, observé, épié. Désormais, au contraire, ma vie tout entière

allait être — enfin ! — cachée et secrète. Pour tous les hommes, un excepté, j'étais absent, disparu, inconnu, comme mort. Je continuais à vivre, mais comme enfermé dans une bière, au fond d'un sépulcre, sous la terre, hors de la terre. Je pouvais penser, mais personne ne saurait rien de mes pensées ; je pouvais parler, mais personne n'écoutait mes paroles ; je pouvais agir, mais personne n'aurait pu voir ni raconter mes actes. A partir de ce jour, pendant trente ans, pendant trois cent soixante mois, pendant presque onze mille jours, je serais séparé des hommes, sans voir un visage nouveau, sans réentendre une voix connue, sans recevoir un salut lointain, sans m'occuper d'une affaire, sans savoir ce qui se passerait dans le monde. Quand je réapparaîtrais parmi les hommes, personne ne me reconnaîtrait ; tous ceux que j'ai connus seraient dispersés, disparus, ensevelis, et je ne comprendrais plus les discours des nouveaux hommes, après tant d'années d'éloignement et de changement.

Pour le présent et le futur, ma vie serait absolument ignorée des hommes. Je n'avais que quelques lointains parents : personne ne s'apercevrait de ma disparition. Je n'aurais aucune lumière, je ne chanterais pas, je ne pourrais me mettre à la fenêtre : personne ne découvrirait ma prison solitaire. Réconforté par ces pensées, je considérais sans épouvante les longues années que je devais passer enfermé pour obéir à moi-même.

Les premiers jours passèrent rapidement. Autour de la maison, il y avait des pâturages pierreux et peu recherchés ; et un peu plus loin, d'épais maquis de chênes nains et de fayards. Les uniques bruits étaient, — mais rarement, — les clochettes des brebis et des chèvres, les chants mélancoliques des bergères et la respiration du vent parmi les arbres. Seulement, quand soufflait le vent du Nord, j'entendais, matin et soir, les coups voilés d'une cloche.

Les premiers temps furent entièrement occupés par l'étude de ces bruits. J'arrivai vite à distinguer les timbres des clochettes des divers troupeaux qui pâturaient tout proche, les voix des bergères, la provenance et la force du vent, selon la réponse des feuilles.

Depuis la fenêtre, je ne voyais que le ciel, le soleil, les nuages, et quelquefois la lune ; mais, en appuyant mon visage aux barreaux, je pouvais apercevoir, de très loin, un horizon de champs solitaires.

Pendant de nombreux mois, je suivis confusément de l'œil les moments de la vie agreste — je vis le vert tendre se changer en vert obscur, puis blanchir, et le jaune apparaître, puis réapparaître le chaume brûlé, les vignes devenir noires, rouges les feuilles, bruns les sillons, toute la campagne se dépouiller, se recouvrir de neige, et revenir, enfin, la tendre verdure du printemps. Mais la plus douce étude était de suivre les transformations et les voyages des nuages, de saisir le rythme du vent entre les branches, et de la pluie sur le toit. Je connus toutes les phases et les couleurs de la lune ; j'observai toutes les gradations de la lumière solaire ; je découvris de nouveaux reflets aux couchants et de nouvelles nuances aux crépuscules. Le petit morceau de terre et de ciel que je pouvais contempler, était un monde que je commençais à connaître dans chacun de ses atomes et de ses instants, comme Dieu. Les êtres vivants me semblaient disparus du monde : quelque oiseau, qui traversait *mon* ciel ; une brebis lointaine, les taches blanches des bœufs, la figure apathique de mon paysan, étaient les seules choses animées que je visse.

L'été, ma prison était moins solitaire. Les mouches, les moustiques et les guêpes montèrent jusqu'à ma tour et me donnèrent l'occasion de longues et aventureuses chasses ; les puces envahirent mon lit et leur destruction m'occupa pendant bien des heures ; un jour, un petit lézard gris monta jusqu'à ma fenêtre et je réussis à le faire prisonnier et à le garder avec moi pendant près de deux mois. Deux araignées avaient tendu leur toile entre les poutrelles du plafond, et je m'amusais à observer leurs embûches et leurs patients voyages de tisseuses. J'eus encore la bruyante visite des hirondelles, mais aucune ne fit son nid près de moi.

L'hiver, la solitude fut absolue. Dans la pièce — non chauffée, et que je ne voulais pas chauffer — il faisait froid et j'étais obligé de rester au lit même le jour. La plus grande partie du temps, je sommeillais, mais dans les heures de veille — peu nombreuses, mais si longues ! — je ne savais faire autre chose que d'étudier minutieusement ma prison. Quand revint le printemps, je connaissais pouce par pouce les six surfaces qui m'enfermaient. Chaque veine des poutres, chaque fente des solives, chaque écaillement du mur, chaque dégradation des briques m'étaient si connus, que j'aurais pu les retrouver même dans les ténèbres. Je comptai les briques du dallage, les trous des murailles, les fentes du plafond, les taches de rouille des ferrures : je suivis, jour par jour, les traces du vieillissement de ce qui m'entourait.

La grumelure du grillage, les plaques d'humidité des murs, les rayures de la porte, les fêlures de la cruche, les embus de la glace m'absorbaient des journées entières.

Bien des fois, au contraire, je rêvais les yeux ouverts : je revoyais les moments, les spectacles de mes années de liberté ; tous les visages que j'avais vus ou entrevus se représentaient à ma mémoire, un par un, tous avec un léger et bon sourire ; il me semblait entendre de nouveau des voix depuis long-

temps oubliées ; je me rappelais tout à coup une insipide bouffonnerie entendue au théâtre, ou une phrase obscure cueillie au vol dans la rue.

Pendant de nombreuses années, il ne m'arriva presque jamais de me souvenir de mes crimes, et si le souvenir s'en présentait, je parvenais à le chasser sans fatigue. Mon sommeil était vide : je ne rêvais pas ou je ne me souvenais pas de mes rêves. Je passais de longues heures à me regarder dans la glace. Quelquefois, à force de fixer mon image, il se semblait n'être plus moi : j'oubliais qui j'étais et où j'étais. Alors, je commençais à crier, à m'appeler, et enfin, je me reconnaissais. Avec la glace, je pus suivre, mois par mois, année par année, ma rapide décadence. Tous les jours, je faisais un examen attentif de mon teint, de ma maigreur, des plis de ma peau, de la couleur de mes cheveux et je pus assister, degré par degré, à la décrépitude de mon corps.

Ainsi, beaucoup d'années s'écoulèrent sans que je sentisse un seul instant le désir de la liberté. Le véritable ennui de ma ségrégation commença seulement après treize ans. Tout ce que je pouvais observer et étudier autour de moi m'était désormais connu, familier, jusqu'à la nausée. J'avais lu et relu tant de fois les quatre livres que j'avais apportés avec moi : *les Mille et une Nuits*, *Gil Blas*, un traité de chimie et l'histoire de Port-Royal, de Sainte-Beuve — que je les avais appris par cœur depuis le premier jusqu'au dernier mot, et j'aurais pu les réciter en commençant par n'importe quelle page. J'avais expliqué et commenté, pour moi, au dedans de moi, chaque conte, chaque phrase, chaque formule. J'avais récrit plus d'une fois, dans ma tête, les mêmes aventures et les mêmes théories ; j'avais imaginé des suites, conçu des refontes, recueilli des gloses possibles et des commentaires hypothétiques.

Ma nourriture — par ma propre volonté — était simple : du pain et des fruits. Ne faisant aucun travail, ni aucun effort musculaire, je n'avais pas besoin de beaucoup manger ; mais l'extrême sobriété me faisait tomber, plus souvent que je n'eusse désiré, dans une espèce d'extase due à la fatigue, pendant laquelle mon cerveau, rendu libre, perdait l'exacte intuition du monde et me conduisait fort loin dans des sphères d'existence toutes nouvelles pour moi.

Dans un de ces demi-sommeils, je commençais à sentir que je n'étais plus seul. Je n'entendais pas de voix, je n'apercevais pas de fantômes, et cependant, j'étais tout à fait certain qu'il y avait quelqu'un près de mon lit, se divertissant à me regarder vivre. Il ne s'agissait pas d'hallucinations extérieures. Dans tout cela, il n'y avait rien de concret, de matériel, de *vrai*. J'étais sûr que quelqu'un demeurait avec moi et pensait près de ma pensée. Je n'entendais pas même un soupir, je n'apercevais pas même une ombre — mais j'écoutais les pensées de mes compagnons et quelquefois mon âme répondait, en hésitant, à des âmes inconnues.

Les premiers temps, ces apparitions invisibles advinrent seulement lorsque j'étais plongé dans la songerie causée par la torpeur, mais, au bout de deux ans, elles devinrent constantes et j'eus toujours, à n'importe quel moment, quelque compagnon dans ma chambre. Ceux qui venaient le plus souvent étaient mes victimes. L'une après l'autre, je les sentis s'approcher de moi, me regarder sans haine. Chacune d'elles, sans parler, me raconta son histoire, me décrivit sa vie, surtout les sensations qui précédèrent sa mort. Elles m'avouèrent qu'en leur enlevant la vie, je n'avais pas fait tant de mal que croyaient les gens d'ici-bas.

Quelques-uns de ces assassinés étaient déjà morts ou désespérés au moment où je les avais tués ; les ombres, reconnurent — *maintenant qu'ils savaient* — que le reste de leur vie aurait été pire que le repos des cimetières.

Ces colloques me faisaient du bien : je commençai à me rappeler sans terreur mon existence passée. Pendant toute une année, je cherchai à reconstruire les théories sur l'infélicité de la vie, et j'arrivai à me prendre pour un généreux philanthrope qui avait risqué sa liberté pour sauver quelques âmes de la souffrance, et qui s'était puni injustement en cédant à un stupide remords. Mais les doutes, sans trêve, m'assaillaient de nouveau. Les théories sur la douleur de la vie et sur le mal du monde avaient besoin, pour apparaître tout à fait certaines, de s'appuyer sur un système qui serrât la réalité tout entière. Je passai un an à repenser des métaphysiques de toute sorte, en essayant de ressaisir avec ma pensée celles que je connaissais déjà, et d'en inventer d'autres nouvelles. Mais ce stérile exercice exténua mon esprit pour longtemps.

Je commençai à souffrir d'angoisses, de spasmes, d'absences : mon cerveau fut obscurci pendant des jours entiers. Durant des mois, je vécus comme un fou, criant jour et nuit des paroles dénuées de sens, m'égratignant la figure, me tordant les mains.

Je me réveillais tout d'un coup, plein de mélancolie, les ongles sanglants, les membres endoloris, et dans ma tête recommençaient à tournoyer les fantaisies les plus absurdes.

En ces moments, j'éprouvais un besoin inquiet de m'enfuir : je me débattais entre les quatre murs comme une bête furieuse, je hurlais à la fenêtre pour que quelqu'un vînt me délivrer, je mordais les barreaux de la grille, et lorsque le paysan venait me porter mon pain, je me jetais à genoux en pleurant et je l'implorais pour qu'il m'emmenât avec lui.

Mais cet homme ne se laissa jamais toucher : avant de m'enfermer, j'avais clairement stipulé les conditions, et il savait que s'il m'avait délivré, il aurait perdu son salaire et, peut-être, la vie.

IV

Je vis ainsi s'écouler plus de vingt ans dans ma prison solitaire, sans qu'aucun événement vînt modifier ma vie. Une fois ou deux, le paysan resta deux jours de suite sans venir, parce qu'il était malade — les voix des bergères changèrent tous les trois ou quatre ans — une fois, j'entendis des voix d'hommes sous ma tour — une nuit, ma chambre fut éclairée par le feu qui avait pris à un bois voisin ; voilà, pendant tout ce temps-là, les faits importants pour moi.

J'étais alors arrivé à près de cinquante ans, et je ne savais pas comment remplir ma vie. Je connaissais atome par atome tout ce qui m'entourait j'avais pensé, imaginé, rêvé et pleuré pendant des années entières. J'étais ennuyé de mes compagnons invisibles qui, trop souvent, se moquaient de moi et me traitaient comme un enfant.

Les trois années qui suivirent les vingt premières furent les plus singulières de ma vie. Je passais presque tout mon temps étendu sur le lit, plongé dans un perpétuel assoupissement, qui n'était ni veille, ni sommeil, ni rêve. Durant le jour, je n'apercevais plus rien — il me semblait seulement qu'une lumière intense, blanche, aveuglante, recouvrait tout ce qui existait, comme un brouillard lumineux. Lorsque le paysan arrivait, il me fallait prendre à tâtons le pain qu'il me tendait, et à peine avais-je mangé que j'appuyais de nouveau ma tête lourde sur l'oreiller, et ma bouche était amère et sèche comme le lendemain des mauvaises ivresses.

La nuit, la lumière disparaissait, mais c'était bien pire : j'avais le sentiment d'être absolument seul, non seulement dans ma chambre, mais seul dans l'univers, au milieu du néant. Il me semblait que les murs, les campagnes, les villes eussent disparu pour toujours, que toute la terre se désagrégeait, que le soleil et les étoiles s'éteignaient, que tout bruit se taisait, et que seulement moi, calme et éternel, je restais seul, littéralement unique, au milieu du calme infini. Puis, peu à peu, le monde allait se refaisant et se reconstruisant autour de moi — d'abord la pièce, puis la campagne, puis le soleil, puis la terre ; mais à peine arrivait le jour, je me sentais replongé de nouveau dans une lumière ardente au delà de laquelle j'imaginais le monde atroce, dur, dangereux.

Cette horrible existence cessa, sans qu'il y eût de ma faute, au commencement de la vingt-quatrième année d'emprisonnement. Le paysan ne vint pas pendant deux jours de suite ; mais comme ce n'était pas la première fois, je n'y attachai pas d'importance. J'avais toujours, du reste, assez de fruits en réserve pour ne pas mourir de faim. Le matin du troisième jour, j'entendis ouvrir la porte extérieure, monter l'escalier, et je m'aperçus tout de suite que ce n'était point le pas accoutumé. Quand, après des tentatives répétées, la porte de ma chambre s'ouvrit, je vis devant moi une pauvre femme d'à peu près quarante ans, qui me regardait avec épouvante et ne savait que dire. C'était le second visage humain que je voyais de près en vingt-trois ans ! L'énorme nouveauté de l'événement me redonna un peu de lucidité, et je demandai à cette femme qui elle était et ce qu'elle voulait. Après de grands efforts, je réussis à comprendre qu'elle était la femme du paysan geôlier, que celui-ci était devenu fou presque à l'improviste, mais qu'il avait recommandé plusieurs fois, avant qu'on l'emmenât, que l'on vînt me délivrer parce que c'était lui la cause de tout et qu'un homme souffrait par sa faute. Il avait donné des indications très détaillées sur l'endroit où je me trouvais et sur mon étrange vie, mais personne ne voulait le croire. Enfin, sa femme, un peu par curiosité et un peu pour décharger sa conscience, était venue voir et m'avait trouvé.

Après tant d'années, la liberté s'offrait à moi, alors que je ne la recherchais plus. D'autre part, que faire ? Désormais, le secret était découvert et on ne m'aurait plus laissé tranquille. Peut-être la justice aurait-elle voulu s'occuper de moi et il valait mieux fuir avant l'arrivée des curieux. Je priai la femme de faire venir une voiture jusqu'à la tour : le jour suivant, je me fis conduire à la ville la plus proche, et de là, je revins dans ma patrie.

Et maintenant, depuis plus d'un an, me voici dans la ville qui m'a vu naître et d'où je suis parti, jeune encore, pour m'ensevelir, jusqu'à ma vieillesse. Tout ce que je vois me fatigue ; il y a beaucoup de choses que je ne reconnais pas ; d'autres sont tout à fait neuves pour moi. Il me semble que j'aime les hommes comme un petit enfant aime sa mère retrouvée, et cependant, personne ne me veut à côté de soi. Mon aspect singulier, mon ignorance de la vie présente, la gaucherie inexplicable de mes mouvements, la lenteur de mes idées, l'impossibilité, à cet âge, de trouver de nouveaux amis, me rendent aussi seul, au milieu de ces millions d'hommes, que je l'étais dans ma tour. J'ai essayé quelquefois d'arrêter, dans la rue, un jeune homme, pour lui raconter mon histoire, mais tous éprouvent de la répugnance pour moi et me jugent un malade fastidieux, surgi tout d'un coup de l'inconnu. Ma maison a été détruite pour faire place à une rue plus large, mon nom a disparu des registres de la commune et de la mémoire des hommes. Je ne suis

plus rien pour les autres, et pas grand'chose pour moi. Depuis que je suis revenu parmi les autres, je ne respire pas bien ; ma poitrine est oppressée par la lourdeur de l'air — tout ce qui m'environne semble plein de poussière. Je ne réussis pas à me stimuler, et je me souviens seulement, presque avec regret, des chants tristes et traînants des bergères lointaines.

Je ne sais combien de temps je resterai ici ; je ne sais pas où j'irai. La mort est proche, mais je ne voudrais pas mourir. J'ai peur de retrouver ensuite *mes* morts et qu'il me faille recommencer avec eux, encore une fois, ma vie.

GIOVANNI PAPINI (*Parole e Sangue*).

Traduit de l'italien par Paul Guillou.

LE MODERNE PLUTARQUE OU LES HOMMES ILLUSTRES DE LA IIIe RÉPUBLIQUE

M. GEORGES CLÉMENCEAU

Je vous en prie : n'allons pas trop vite et soyons prudents; nous allons aborder M. Georges Clémenceau. Non pas que son abord soit redoutable ou incivil. Point du tout. Il sait être avenant et gracieux même dans sa vieillesse divinisée qui lui permettrait tant de dédains. Mais l'humeur de M. Clémenceau ne fut jamais maîtrisée par personne et maîtrisa toujours tout le monde. C'est une force que nul ne peut capter, et c'est l'incertitude de cette humeur qui répand au loin la terreur autour du Tigre. Il a des saillies brutales qui vous envoient leur homme dans les cordes avant même que la cloche ait sonné le commencement du combat. Beaucoup ne s'en sont jamais relevés. J'en connais, et non des moindres, qui sont demeurés toute leur vie comme courbés, en servitude devant lui, et qui même l'avouaient avec une bonhomie assez spirituelle : on peut être brave et pourtant craindre le typhon.

Méchant homme? Plus d'un le pense. Est-il bon? Est-il méchant? Lui même peut être ne serait pas ravi qu'on le crût tout à fait incapable de méchanceté. Mais remarquez aussi que s'il a conquis une popularité qui a résisté au traité de Versailles et à sa désastreuse renommée, s'il conserve l'affection populaire, c'est sans doute pour ce courage, avec lequel il a fait la guerre, pour cette intrépidité aveugle et sourde à tout ce qui n'était pas la bataille militaire. Mais par dessus tout, ce que le Français aime en Clémenceau, c'est les tendresses de Clémenceau pour le poilu. Le chef du dernier gouvernement de la guerre ne trouvait de repos et de joie que dans les camps. Lorsqu'il arrivait à quelque quartier général, le grand souci était de l'empêcher de s'exposer; l'État-Major était suspendu à ses basques pour le retenir dans sa marche en avant. Non par goût bravache d'approcher le péril. Mais parce qu'il ne pouvait se tenir d'aller admirer de près, et comme toucher le poilu au danger. Il avait en son cœur des élans d'amour intarissables pour le soldat français. Et quand il en parlait, au retour, c'était toujours avec une émotion qui l'ébranlait sans cesse, voix scandée de hoquets, yeux humides : certains, qui venaient à de telles heures lui parler d'affaires d'intérêt pressant, le soupçonnaient de tomber en de séniles attendrissements. Le secret leur échappait des larmes du Tigre. Dites que Clémenceau parut au Français comme le génie de la résistance, de l'énergie indomptable, de la foi patriotique, tout cela est vrai. Mais ils étaient attachés, Clémenceau et la France, par quelque chose de plus profond et comme noués par la fibre la plus intime du cœur, l'amour du poilu. Aucun autre Ministre, on peut même dire aucun général ne parut pénétré de ce sentiment au même point que lui. Ainsi celui-là même à qui le populaire donna d'instinct le nom de la plus cruelle des bêtes féroces a compris le peuple par un grand mouvement de sa sensibilité. Quand, parvenu au suprême degré de la gloire, il sera donc matière à dissertation historique ou à dissection psychologique, peut-être en quelque examen de quelque Sorbonne proposera-t-on le sujet de savoir si Georges Clémenceau eut plus d'intelligence, plus de sensibilité ou plus de volonté. Matière difficile! et comme je rends grâces aux dieux d'être d'avance dispensé d'un tel concours !

Déjà la querelle divise les contemporains. Son intelligence? dira quelque socialiste, l'enfant républicain et fils de 48, ne voyez-vous pas qu'il n'a rien compris aux grands mouvements sociaux de son temps? qu'il fut l'implacable ennemi du socialisme? et quel esprit ferme ne montra-t-il pas quand il se trouva face à face avec les amples conceptions d'un Wilson? Il n'y a pas d'intelligence sans sympathie, et il n'a jamais compris aucune mystique. Une volonté féroce, une force têtue, sans doute, mais rien d'autre.

Ajoutez, dira quelque observateur du monde moderne, que cet homme qui séjourna dans sa jeunesse aux Etats-Unis, qui vit donc au début de sa vie les peuples jeunes et les nouveaux continents, ne se rendit jamais compte que, pour qu'une nation soit grande aujourd'hui, il faut qu'elle soit riche, qu'elle ait ses comptoirs sous toutes les latitudes et ses matières premières dans son empire. Anticolonial forcené, il barrait l'avenir de la France.

— Sensible, lui! dira quelqu'autre. C'est un homme d'esprit : est-il rien de plus sec? Il n'aima jamais que ses mots, traits de bon sens plat et cruel. C'est un médecin, disciple à la vérité des disciples de Voltaire, de l'école de Condillac ou de Destutt de Tracy, esprit attardé qui eût été prisé vers la fin du XVIIIe siècle, l'époque la plus sèche de l'histoire.

Je répondrai au socialiste : Il est vrai que tout poussait Clémenceau vers vous, et quarante années durant il fut socialisant; peu de chose distinguait, pendant les premiers lustres de la République, le chef de l'extrême gauche des socialistes proprement dits. Mais vous souvient-il de ce qui l'en détourna? Une évolution de l'esprit? Une conversion doctrinale? Non, un mouvement d'humeur. C'est-à-dire une saillie de sa sensibilité, qui le gouverna toujours.

C'était en 1906. Après une longue opposition, il est Ministre de l'Intérieur. Grève de mineurs dans le Pas-de-Calais. Ah! ah! comment va-t-il s'y prendre, lui qui a tant critiqué les répressions sanglantes? De façon tout à fait imprévue et neuve. « Une grève? Où ça? J'y vais. » — « Mais vous n'y pensez pas, Monsieur le Ministre, une foule peut être hostile! votre sécurité!... Une grève, voyez tous les précédents, ça se traite par des circulaires ou instructions écrites, tout au plus par une conversation téléphonique avec le préfet. » — Rien ne le retint, il part en petit veston, chapeau sur l'oreille et va droit à la mairie de Lens, au Comité de grève. — « Qu'est-ce que vous voulez? Que je vous laisse faire? Soit. Arrangez votre affaire seuls avec les patrons. Mais moi, je suis responsable de l'ordre : ne le troublez pas. Si vous me le promettez, pas de troupes dans la ville. » On s'accorde, on promet de part et d'autres. Le lendemain, on lui tuait un officier de cavalerie, le lieutenant Lautour, qui patrouillait aux environs. L'indignation lui fit faire demi-tour. Jusque là il avait fait front face à droite, désormais, il sera face à gauche.

Si j'ai retenu ce trait, c'est qu'il marque peut-être l'une des lois d'un caractère si richement doué. Clémenceau, c'est une admirable intelligence gouvernée par une humeur incoercible. Et qu'est-ce que notre humeur, sinon notre sensibilité, notre personnalité la plus intime, qui crève parfois, ou sans cesse, le travail de notre raison? Je ne veux pas dire que M. Clémenceau ne soit que saillies, qu'il soit incapable de suite dans le dessein ou dans les idées. Non pas. Mais son esprit obéit à une constatation soudaine ou répétée, à un fait imprévu ou constant qui le déterminera : un acte, une parole, un geste le retournent contre un homme ou une idée. Les raisons de ses préférences intellectuelles, de ses choix dans la doctrine ou dans la vie sont dans sa sensibilité et non pas dans son intelligence. C'est le sort commun de tous les hommes, mais sa sensibilité à lui est plus brusque qu'aucune autre et elle ne rend ses comptes à personne, et non pas même à lui. C'est pourquoi il fut toujours de tous les hommes celui qui échappa le plus à toute prévision; ceux qui l'entourent, plus ils sont rapprochés de lui et mieux ils le connaissent, plus ils le redoutent sans cesser de l'aimer. Il vous inquiète de loin; que serait-ce si vous étiez de ses amis? Le génie qui conduit son esprit est une divinité cachée, et qui se dérobe dans une satanique obscurité.

L'intelligence que le sort a livrée à cette divinité est une des plus lucides et des plus promptes parmi celles qui depuis trois siècles réfléchissent la clarté française. Eclat, rapidité, elle a tout de la lumière. Comme P. L. Courier, il est fils naturel de Voltaire. Il excelle à ramasser sa pensée, à rapprocher des idées qui vivent fort bien en ordre dispersé, mais qui, placées les unes près des autres, font apparaître leur brusque contradiction et jaillir le rire pour la confusion de l'adversaire. Au premier rang des divinités familières de son foyer intellectuel, je crois bien qu'il place Tacite, bien démodé de nos jours, lecture réservée aux érudits; mais vous reconnaissez à ce goût un esprit amoureux de concision et qui fut jeune sous le second empire.

Et lui-même, par une nouvelle expression de ce génie capricieux et contradictoire qui est le sien, il lui arrive de tomber dans le pathos. On rencontre avec surprise dans ses derniers discours et dans ses écrits des cascades de génitifs abstraits qui rappellent le style de la philosophie allemande traduite en français. Il semble que cet esprit si vigoureux ne sache pas châtier les abstractions philosophiques dans la langue politique. A la vérité, s'il contracte ainsi ces choses massives, c'est encore par souci de rapidité et de clarté. C'est l'aventure de Mallarmé et de

ses disciples dans l'expression des choses sensibles et des symboles. Ceux qui sont obscurs à force d'extrême concision, c'est qu'ils s'efforcent d'être brefs pour être clairs. La parfaite clarté devrait en effet jaillir de la parfaite propriété des termes économisés jusqu'au strict nécessaire. C'est ainsi qu'à chercher la limpidité, on attrape les ténèbres. Les voies de la Providence sont impénétrables aussi dans le style.

Son style, celui du journaliste et non pas celui du philosophe, paré d'étincelles, est, si l'on peut dire, le style même de l'esprit, au sens métaphysique du mot, qui comprend tous ses attributs. C'est par là que les catholiques reconnaissent en Voltaire une lumière et des flammes sataniques, qui ne font pas défaut à Clémenceau. Ce mode rapide tient en quelque manière à la mobilité même de l'esprit, condamné à l'instabilité perpétuelle, s'il ne se repose en Dieu. Par lui-même l'esprit de l'homme s'agite d'un rythme vivace et enfin se détruit. Il n'est comparable qu'à la flamme qui pénètre, dissout et anéantit, et cette comparaison ne fut jamais mieux exprimée que par les sons de la musique. Car il y a dans la musique dramatique deux génies du feu, le Méphisto de la *Damnation de Faust* et le Loge de la *Tétralogie*. Personnages bien différents, sans doute. Mais les deux musiciens, à l'envi philosophes, ont animé ces deux divinités, si éloignées l'une de l'autre, de la même mobilité étincelante, qui est celle de l'esprit, toujours en mouvement pour pénétrer toutes choses, les disjoignant par l'ironie, desséchant les grandes passions et les grandes idées, et courant au doute universel comme à son terme suprême. Ce qui est vrai de la flamme l'est aussi de l'esprit.

Il est donc difficile de nier la parenté de M. Clémenceau avec Lucifer. Remarquez que c'est justement la grande critique que ses ennemis, catholiques ou non, lui adressaient : il était le grand négateur, le grand destructeur, incapable de construire. Depuis ces reproches, il a fait la guerre et il a fait la paix. Impossible maintenant de dire qu'il est incapable de construire : on dit seulement qu'il est mauvais architecte. Mais quarante années durant, sa renommée de démolisseur courait les rues, et ce qu'on lui reprochait c'était donc l'abus de la critique, c'est-à-dire de la faculté analytique propre à l'esprit humain.

C'est sa terrible volonté qui l'a gardé d'être un pur esprit, ou si vous préférez, c'est elle qui lui a fait franchir le stade négatif où s'arrête la seule intelligence. Encore un trait marqué dans son style qui est bref et prompt, mais tranchant. Qu'il parle ou qu'il écrive, il est décisif. Il est d'ailleurs aussi orateur qu'écrivain, et peut-être est-ce un privilège unique. Au Forum, vous distinguez tout de suite ceux qui apportent à la tribune les dons naturels de l'éloquence ou les dons de la plume. Il est trop évident que M. Poincaré est un écrivain qui parle, comme Jaurès était, ou comme, avec de toutes autres qualités, M. Barthou est encore un orateur qui parfois écrit. Pour M. Clémenceau vous déciderez difficilement laquelle des qualités prime l'autre. Son action oratoire est aussi puissante que son style; en tous cas l'une ne procède pas de l'autre, et l'on ne peut dire que l'orateur ait engendré l'écrivain ou l'écrivain l'orateur.

Mais il parle ou il écrit parce qu'il veut quelque chose. Non qu'il soit incapable de pure spéculation. La réflexion philosophique, les méditations sur les destinées humaines lui sont au contraire très familières. Sa politique est toute semée d'observations sur l'homme, habituellement pessimistes. Il demeure dans son jugement sur l'humanité le mépris naturel à ceux qui ont beaucoup lutté. Avec des dons prodigieux, la vie ne lui a rien donné qu'il n'ait conquis, et ses appétits furent presque toujours supérieurs à ses conquêtes. Comment un homme qui a toujours lutté se représenterait-il la vie autrement que comme un carnage? Le Tigre, qui est humanitaire en ce sens qu'il ne connaît pas d'autre religion que celle de l'humanité, aime les hommes, mais il les méprise. Disposition fréquente d'ailleurs parmi les hommes politiques de caractère généreux.

La volonté de M. Clémenceau, qui est à la fois capricieuse et brutale, a marqué toute sa vie politique du caractère tyrannique. C'est avant tout un tyran, et très assuré dans son rôle, car il tient son pouvoir tyrannique non pas des institutions, mais de sa nature propre.

La tyrannie a été bien étudiée par nos vieux auteurs du temps des guerres de religion. Ils en firent à leur mode la théorie, avec un mélange cocasse d'exemples et de souvenirs de l'antiquité et de la Bible, d'Holopherne et de Pisistrate. Ils distinguaient avec soin le tyran qui avait usurpé le titre souverain, *absque titulo*, et celui qui, sans prétendre à la tyrannie, en fait l'exerçait : *tyrannus quoad exercitium*. Ce n'était pas là seulement jeu d'esprit d'un siècle pédant avec naturel. L'affaire était d'importance, car le droit de tuer le tyran étant ouvert à tout venant, il était donc capital de savoir qui l'on pouvait supprimer selon les règles. Sans doute il eût été plus court et plus franc de déclarer que le tyran

écrit pour les catholiques le souverain protestant et pour les protestants le souverain catholique. Mais nos pères n'apercevaient les vérités morales qu'à travers les robes noires des docteurs.

Aveugle qui ne reconnaîtrait pas en Clémenceau le *tyrannus quoad exercitum!* Tyran des gouvernements dans l'opposition, tyran de l'opposition au gouvernement. La suite naturelle de cette disposition, c'est que les gouvernements qu'il présida furent toujours supportés avec peine par les Parlements, quels qu'ils fussent. Il y eut deux ministères Clémenceau : avant la guerre 1906-1909, pendant et après la guerre 1917-1919. Longs tous les deux, entre deux et trois ans. Le premier fut renversé à propos de bottes par M. Delcassé, le second prit fin par l'échec à la présidence de la République. M. Clémenceau fut alors déposé par la Chambre même qu'il avait couvée. Dans les deux cas, à travers mille circonstances différentes, le Ministère finit dans la lassitude, après une impatience longtemps contenue, et pour le soulagement des parlementaires — « Que dira le Parlement quand il m'aura renversé? » — « Il dira : Ouf! Monsieur le Président. » — M. Mandel est trop clairvoyant pour n'avoir pas quelque jour donné cet avertissement à son patron.

On trouverait à une telle hostilité de petites causes : les rapports inévitables entre l'exécutif et le législatif ne sont pas sous M. Clémenceau très onctueux. L'exécutif défend alors assez âprement moins ses droits que ses idées ou ses préférences. Et d'autre part, M. Clémenceau et son entourage se montrent chatouilleux sur l'orthodoxie. C'est M. Clémenceau qui a usé le premier de ce mot de bloc qui a trouvé tant d'emplois dans la langue politique : il parlait de la révolution française. Mais lui-même juge volontiers par « blocs ». C'est comme une catégorie de son esprit. Il considère surtout dans la vie publique le bloc des hommes qui partagent ses sentiments et combattent avec lui. Il ne désire peut-être pas beaucoup grossir ce bloc et, en tous cas, ne fait jamais d'efforts pour retenir ceux qui montrent quelque penchant à s'échapper : au contraire ses efforts sont généralement pour les presser de sortir, de préférence de façon assez rude. Il voit les hommes en deux groupes très distincts : ceux qui pensent comme lui et ceux qui pensent autrement. Entre ces deux groupes, ni nuances, ni paliers : deux blocs. De l'un à l'autre, la lutte; non pas pour vaincre, mais pour dominer.

Transportées dans la vie ministérielle et parlementaire, ces dispositions prennent encore plus de netteté et de vigueur. Les caractères entiers sont aisément soupçonneux. Il faut peu de chose pour être suspect. Et l'on ne vous retient pas. C'est ainsi qu'à chaque expérience ministérielle, le groupe des « amis » parlementaires de M. Clémenceau se resserre et devient plus ardent chaque jour et chaque jour moins nombreux.

Petites causes sans doute. Élevons nous aux considérations historiques. Nous dirons : M. Clémenceau est un tyran; il ne l'est pas devenu, il est né tyran. Or la tyrannie répugne infiniment plus à l'oligarchie qu'à l'État populaire. Toute l'histoire constitutionnelle nous instruit que le tyran fut toujours l'homme du peuple contre les oligarques. Or le régime parlementaire est oligarchique puisque c'est l'expression par un petit nombre de la pensée et de la volonté du grand nombre. Voilà pourquoi M. Clémenceau, s'il a le pouvoir, vit en mauvaise intelligence avec le Parlement.

Le plaisant, c'est qu'il est lui-même libéral et parlementaire plus que quiconque de son temps. Ayant reçu son éducation politique sous l'empire, et l'un des derniers de cette formation, il fut donc nourri de la haine de la tyrannie; l'objet même de la vie politique, c'était alors la lutte contre le pouvoir personnel, ou comme disait l'ancêtre Étienne de la Boétie *Le Contr'un*. Il est resté parfaitement fidèle à cette doctrine. Il lui est arrivé, dit-on, de manquer de déférence ou même d'égards pour les parlementaires : il n'a jamais gravement manqué au Parlement. Il lui a souvent refusé ce qu'il demandait, il ne lui a jamais rien caché. Pour les communications secrètes aux Commissions, il a été parmi les Ministres les moins chiches. Il s'est toujours, et de quel ton! réservé les décisions; il ne marchandait pas les informations. Il est vrai qu'il a fait tout seul, enfermé entre quatre murs, avec trois compères, l'acte le plus grave de toute la vie nationale, le traité de Versailles. Mais d'abord les trois autres en ont fait tout autant, et l'affaire a mal tourné pour tous, sauf pour l'invulnérable Lloyd George. Et surtout M. Clémenceau a pris le plus grand soin de se faire donner par les Chambres un blanc-seing avant et une approbation après. Rien à dire, et tant pis pour vous si vous avez laissé surprendre votre confiance!

Mieux encore : il a donné en quelque sorte à la victoire même une forme parlementaire : c'est à la Chambre qu'il l'a annoncée et non pas au peuple, comme il l'eût pu par un artifice quelconque. Tous les grands actes de la grande époque, il les a faits lui-même, puis il les a portés à la Tribune. Et non pas par flatterie ou pour

ménager la puissance parlementaire, mais parce que c'est la forme naturelle de son esprit et que c'est ainsi que tout naturellement il voit les choses.

Il est donc aussi parlementaire de doctrine qu'anti-parlementaire de tempérament. Sa raison lui expose qu'il faut agir par conseil après délibération et par l'avis de plusieurs, son instinct le pousse à agir seul, suivant seulement la saillie de son humeur. Il sait par l'intelligence que toutes les opinions sont libres et respectables; il ne sait, à la vérité, respecter que la sienne. On a dit d'un philosophe lyonnais que c'était une âme qui avait rencontré un corps et qui s'en tirait comme elle pouvait. Clémenceau, c'est une volonté insatiable qui a rencontré une vaste intelligence ; elles s'arrangent comme elles peuvent, mais toujours de façon imprévue.

C'est l'un des motifs de la popularité du Tigre. Pour l'opinion populaire, c'est parfois un tyran, mais c'est un tyran impayable. Ce qu'il fait, ce qu'il dit, c'est toujours une saillie de son humeur. C'est donc toujours ce qu'on n'attend pas. Il est une perpétuelle curiosité. Il est à la fois respecté et amusant. Le public attend la parole, le geste de Clémenceau, avec la seule certitude qu'ils seront imprévus, et la seule déception qu'il pourrait infliger à ses contemporains, ce serait de faire quelque jour ce que tout le monde ferait à sa place. L'inattendu, c'est ce que le peuple attendit toujours de Clémenceau, même dans ses heures d'impopularité. Même alors il demeurait secrètement cher, par sa personne, à ceux qui détestaient ses actes. Sa politique fut impopulaire : on peut dire que sa figure extérieure, son apparence et son masque demeurèrent toujours populaires.

L'âge lui a ravi la carrure qui le faisait, au physique comme au moral, dur et alerte : taille petite et tête carrée, aux os saillants, moustache et sourcils rugueux, et ces pommettes célèbres de Kalmouk. Aujourd'hui son corps épaissi et arrondi est comme tassé; les membres trop courts semblent un peu prisonniers; la tête est comme enfoncée, la démarche courte, les gestes, plus lents, paraissent incomplets, comme s'ils ne pouvaient se développer entièrement.

Et pourtant, quelle merveilleuse vivacité encore! Pénétrez dans l'antre du Tigre, ce cabinet du rez-de-chaussée de la rue Franklin à peine séparé par une cloison de verre du jardinet qui le double. Ne craignez pas : si vous êtes ami des bonnes lettres, si vous avez le goût et le respect de la beauté, vous serez accueilli comme un frère. Un conseil : si vous attendez dans son cabinet ou dans une antichambre, postez-vous en admiration devant l'une des œuvres d'art ou des souvenirs qui y sont exposés : par exemple une belle photographie de ces temples grecs qu'il connaît aussi bien que Th. Reinach ou Fougères, ou les reproductions d'un des bas-reliefs de la colonne Trajane où revivent les figures de ces Sénateurs romains, presque contemporains de son cher Tacite. S'il vous trouve en cette posture et si votre admiration rencontre la sienne, il vous prendra dans ses bras et vous parlera avec ivresse de ce qu'il préfère : pour votre requête, affaire secondaire et accordée d'avance. Quelques minutes après vous serez assis dans son cabinet ; et le Clémenceau que vous aurez alors en face de vous, entièrement enfermé dans une table de travail circulaire d'une forme unique, coiffé d'une casquette à corne empruntée à Méphisto, ce sera tout à fait un bon diable, pétillant, pétulant et ami. C'est là que, devenu muet mais non pas immobile depuis l'ingratitude du Bloc National, il écrivait un grand ouvrage sur le Bouddha. Il y travaillait quand un beau jour, agacé par l'ignorance de ses contemporains, décidé à les instruire de quelques vérités françaises, il pose un instant sa plume, et part pour l'Amérique avec ses quatre-vingts ans sonnés et sa balle dans le médiastin.

Etienne Fournol.

(*A suivre.*)

LE CINQUANTENAIRE DE THÉOPHILE GAUTIER

Jadis, les amis de Théophile Gautier, ses obligés, ses lecteurs, tout le monde pouvait dire : « le *bon* Théo ». Quelques intimes pénétraient mieux dans cette âme blessée, malgré un visage d'une placidité orientale; aussi pouvaient-ils ajouter, avec tendresse : « *pauvre* Théo... » Et maintenant, nombre d'admirateurs, cinquante ans après sa mort (23 octobre 1872), tiennent pour assuré qu'il mérite pleinement d'être appelé : « le *grand* Théo. »

Oui, ces trois épithètes lui conviennent. Il les porte sans y penser : elles lui vont bien. Pauvre Théo, malgré son labeur incessant, il mena une existence mercenaire, assombrie chaque jour par le souci du lendemain, et meurtrie dans ses rêves les plus chers. Mais il était né sous les favorables

regards des Muses et aussi des bonnes fées : il eut le bonheur de rester bon. Il le resta aussi pour une autre raison : il avait la force et la grandeur.

Poète, impeccable écrivain, critique presque infaillible, est-ce qu'on n'oublie pas trop souvent cette vraie gloire française ?... Voilà un demi-siècle que Théophile Gautier s'éteignit dans la tristesse et le silence. Maintenant encore, malgré l'éclat de son nom, Gautier même est mal connu. On le donne ça et là comme un impassible descripteur, parce qu'on regarde seulement les tableaux qu'il évoque avec une fantaisie enchanteresse. Mais son âme, on n'en parle presque jamais. Pourtant, elle mérite bien qu'on essaye de la découvrir, puisqu'elle répand, à travers son œuvre, une lumière radieuse.

***

Toute la vie de Gautier fut dominée par une angoisse : la question d'argent. Non pas, certes, pour la richesse ; mais simplement, continuement, pour gagner de quoi vivre.

Son adolescence lui promettait une existence assez facile. Il venait de terminer ses études classiques au Lycée Charlemagne, à Paris ; il s'essayait à rimer, et il suivait aussi des leçons de peinture dans l'atelier de Rioult. Ses parents, qui avaient quelque aisance, ne contrariaient nullement ses goûts de littérateur, d'artiste fantaisiste, ou plutôt d'amateur, de dilettante.

Au début de 1830, il avait dix-huit ans. On parlait d'*Hernani*. Avant d'être joué, ce drame romantique était combattu par les tenants du classicisme : ils intriguaient auprès du roi pour que la censure interdît cette subversive nouveauté. Hugo, avant d'engager la bataille avec le public, se cherchait des troupes de fidèles. Or, Gérard de Nerval, qui avait publié des *Odes* dès le lycée, était un camarade du jeune Théophile. Il le présenta donc à Victor Hugo.

Quelle émotion ! Théo tremblait, et ne savait que répondre.

Victor Hugo, flatté d'un tel trouble, comprit qu'il pouvait compter sur cet admirateur. Il le recruta parmi les soldats d'*Hernani* et lui remit un billet rouge : sur ce billet, non, sur ce flamboyant brevet de romantisme était gravée une devise espagnole, *hierro*, qui veut dire *fer*.

Le tremblant néophyte, transfiguré par cette investiture, revint chez son papa. Il roulait de vastes projets : comment se vêtir, s'embellir, s'armer, se transfigurer en paladin de Victor Hugo ?... Il fouillait dans les armoires et les commodes. Enfin, au fond d'un bahut, il découvrit « un merveilleux morceau de satin cerise, ou plutôt vermillon de la Chine ».

Il fit mander le tailleur de la famille. Il lui expliqua, avec une tranquillité condescendante, que ce satin rouge était destiné à faire un gilet.

Un gilet ?... ou plutôt un pourpoint busqué sur le devant, et qui s'agrafera par derrière... Quant au pantalon, il sera « vert d'eau très pâle, bordé sur la couture par une bande de velours noir, et l'habit noir aura des revers de velours, largement renversés. »

Un tel costume, le 25 février 1830, dans l'austère salle du Théâtre-Français, ne passa pas inaperçu.

Imprévoyant Théo ! Combien de temps allait-on lui reprocher cette gaminerie ! Jusqu'à sa mort il resta l'homme au gilet rouge.

— « Et mon gilet n'était que rose, avouait-il, non sans quelque ennui. Je ne l'ai mis qu'un soir, et je l'ai porté toute ma vie. »

Il le porte encore : nombre de malveillants, nombre d'aristarques hâtifs parlent de son œuvre d'après cet horrifique gilet.

Mais, à la « bataille d'*Hernani* », ce gilet fashionable, future tunique de Nessus, lui valut de commander une escouade de rapins et de rimeurs romantiques. Et peut-être, durant un printemps, ajouta-t-il à la poétique ardeur, à l'exaltation, à la truculence (comme on disait alors) d'un recueil de vers que terminait notre jeune « chevelu ».

Le volume, galamment paré d'une couverture rose et intitulé *Poésies*, fut publié grâce à l'argent du père. Il parut à la fin de juillet.

Or, au même moment, durant les *Trois Glorieuses*, les pavés de Paris se dressaient en barricades, et Charles X perdait son trône. Les *Poésies* du débutant, qui se seraient peu vendues, se vendirent encore moins.

Petit accident, et qui est arrivé à plus d'un poète, apprenti ou non... Mais voici un autre malheur. Le père de Gautier était légitimiste et trop convaincu. Il avait cru de son devoir, pour soutenir ses idées politiques, d'acheter noblement le plus de rente possible ; il joua à la hausse en l'honneur de son roi. — Charles X et la rente tombèrent ; l'aisance des Gautier fut réduite à rien.

Cette ruine, commencée par la Révolution de 1830, ne fut peut-être pas aussi brusque. Durant les années suivantes, l'apprenti peintre et poète, parmi des Jeune-France qui jettent leur gourme, mène encore une vie indépendante, sans beaucoup se soucier de la gêne. Les embarras d'argent ne l'assaillent guère que vers 1834 ou 35, mais pour ne plus lui laisser ni répit, ni liberté, jusqu'à sa mort.

Jeune, ardent à des tâches qu'il pouvait encore choisir à demi, plein de confiance ou d'illusion, grisé par ses rêves d'art, il ne sentit pas tout de suite dans quel engrenage il était entraîné. Ou plu-

tôt il ne l'avoua que plus tard, à ses seuls familiers, et lorsqu'il en souffrit par trop. Devant le public, il eut la pudeur de cacher sa souffrance : son œuvre continua d'apparaître comme l'épanouissement d'une force lumineuse, comme une fête de l'amour et de la beauté, de la fantaisie et du rêve.

Pourtant, quarante ans durant, le malheureux grand homme fut la victime, la proie du journalisme. Et malgré tout son labeur, malgré tout son talent, il n'arriva qu'à un résultat incertain, précaire : subsister, au jour la journée... Un journaliste ? Non : un journalier, un manœuvre, et le plus désarmé des ouvriers : un artiste, un pur artiste. Et combien dépaysé, déplacé, suspect : ni homme d'affaires, ni rabatteur de publicité ; bien plus, marqué de la tache indélébile : un écrivain, un prestidigieux écrivain ! Tel directeur, comme M. Emile de Girardin, le tenait pour un poète, c'est-à-dire pour un incurable niais, et le faisait tranquillement travailler à prix réduits :

— « C'est de sa faute, déclarait M. Emile de Girardin... Je lui donne une rubrique ; et ce Gautier, avec son nom, ne sait pas s'en faire quarante mille francs ! »

Gautier, en effet, ne savait pas ; car, jamais, il ne trafiqua de sa signature. Une telle honnêteté, il l'achetait par un labeur continu, ou plus exactement par les travaux forcés de la *copie* à perpétuité.

Feuilletons, romans, contes, nouvelles, poesies, critiques d'art et de théâtre, critiques littéraires, articles nécrologiques, mondanités, récits de voyage, souvenirs, préfaces à des catalogues et notices de librairie, toutes les besognes qui ressemblent à de la littérature, il les accomplit sans relâche. Mais toujours avec une incomparable maîtrise. Et toujours sacrifiant ses propres intérêts au service de ce que lui dictaient sa conscience et son prodigieux sens de la Beauté.

*
* *

Pauvre Théo, bon et grand Théo... Il suffit de lire ses œuvres pour l'admirer et déjà pour l'aimer : car, cette belle lumière d'intelligence, cette inaltérable bonté qui rayonnent dans ses écrits, il les portait en lui-même. Toutefois, il faut encore l'approcher de plus près, et le découvrir jusque dans les confidences qu'il ne faisait qu'à ses proches.

Écoutons cette âme attristée, mais toujours forte. Son œuvre est souriante, capricieuse, primesautière ; à tout moment, une fantaisie ailée la soulève de terre et la fait planer dans une clarté frémissante... Mais, au fond de lui-même, combien de tristesses et de désillusions ! Ainsi Mozart, jusqu'aux approches d'une mort misérable, resta plein d'amour, de douceur, et n'exhala que les rêves de son âme enchantée.

Gautier, en 1858, de Saint-Pétersbourg, où il cherche quelque argent en composant un ouvrage sur les *Trésors d'Art de la Russie*, écrit à ses sœurs :

— « Figurez-vous la nécessité de *faire de la copie*, l'esprit bourrelé d'inquiétudes... Je ne vis que pour ceux que j'aime ; personnellement, je n'ai plus aucun agrément sur terre... Mon travail est fastidieux, car il est toujours à recommencer... »

Il avait alors quarante-six ans. Dans cette lettre (citée par Lovenjoul, qui eut un soin pieux de nos grands écrivains du XIXe siècle), Gautier avoue encore :

— « J'ai été bien triste, le 2 novembre, en pensant à tous ceux qui ne sont plus... J'essayais d'écrire un feuilleton qui ne venait pas, et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de bien des bouches, petites et grandes. Je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs ; mais mon esprit était comme un cheval abattu, qui aime mieux recevoir des coups et crever dans ses brancards que d'essayer de se relever. Je l'ai pourtant fait, ce feuilleton, et il était très bien. J'en ai fait un le dimanche que notre mère est morte, et il a servi à la faire enterrer. »

Pauvre Théo : à cette date, il avait écrit déjà, sans assurer son indépendance, la moitié de son œuvre.

D'autres artistes, certes, ont connu de semblables épreuves. Mais, avaient-ils son talent, sa puissance et sa régularité de travail, son indulgence qui aurait dû désarmer les envieux, et sa haute probité littéraire, qui aurait dû le faire respecter, le faire vénérer comme un martyr de l'idéal.

Après bien des tristesses vaillamment supportées, il fait (ce Gautier que l'on dit impassible !) il fait cet aveu à Sainte-Beuve, dans une lettre pleine d'une sincère et spontanée effusion :

— « Oui, dans la Grande Armée littéraire de 1830, nous avons cru, nous avons aimé, nous avons admiré, nous avons été ivres du beau, nous avons eu la sublime folie de l'art !... En quelque oubli que l'époque actuelle mette ces belles choses pour lesquelles nous nous sommes justement passionnés, nous n'avons pas à rougir de notre jeunesse. Bleus nous étions, bleus nous sommes. Le génie lyrique plane au-dessus de notre bataillon décimé, en faisant palpiter ses ailes d'or !... Si j'avais possédé la moindre fortune personnelle, je me serais livré à l'*amour du vert laurier*. Mais, dans la prose où je suis tombé, j'ai toujours défendu les intérêts de l'art et proclamé à haute voix le nom des maîtres sacrés. »

Phrase admirable, aveu véridique, et aussi exhortation fortifiante comme un *sursum corda* :

— « *J'ai toujours défendu les intérêts de l'art et proclamé à haute voix le nom des maîtres sacrés.* »

Pour suivre un tel principe, voici ce qu'il en coûte.

Même glorieux, même marqué par l'âge, combien d'humiliations, — et d'humiliations publiques — il dut subir de la part de certains aventuriers dont il dépendait ! Dans le journal même où il écrivait, — pour ne citer qu'un fait indéniable, — son propre patron, dans la *Presse* du 2 février 1847, écrivit et signa un article injurieux pour Gautier. Et Gautier dut le supporter :

— « Je n'ai que cela pour vivre, et d'autres en vivent auprès de moi. »

Sa fierté hélas, plia.

Sa conscience ne plia jamais.

Sous Napoléon III, alors même qu'il avait pour principale ressource le *Moniteur*, où il était une façon de critique officiel (mais libre), il lui fallut, dans son *Rapport sur la Poésie*, parler de Victor Hugo. Malgré *Napoléon le Petit*, malgré les *Châtiments*, où Hugo, plus violent et plus puissant que Juvénal, traînait l'Empereur, ses ministres et ses sicaires dans l'égoût de Rome et les latrines de Néron ; — malgré l'implacable attitude du proscrit de Guernesey, le fidèle Théo exalta Hugo jusque dans les récents poèmes, les *Contemplations* et la première *Légende des siècles*.

Il y a plus. Pour la reprise d'*Hernani*, en 1867, Gautier laissa déborder encore son enthousiasme : au *Moniteur*, on lui rendit sa copie, en le priant de *mettre une sourdine*. Le bon Théo prit une feuille blanche, écrivit sa démission, et rapporta son article tel quel :

— « Choisissez », dit-il, bien qu'il fût pauvre et chargé de famille.

Au *Moniteur*, on eut peur, devant un honnête homme. On consulta le ministre. Celui-ci eut le beau geste, et l'article parut.

***

Quelle force intérieure, quelle foi, et même, au sens presque mystique, quelle grâce agissante, efficace, soutenaient donc Théophile Gautier parmi toutes ses épreuves ?

C'était l'intime, l'immédiate révélation de la Beauté. En lui-même, au contact de l'art ou de la nature, ou encore lorsqu'il lisait les poètes, une lumière surnaturelle s'élevait, comme au cœur des croyants et des élus, lorsque Dieu parle en eux-mêmes ou lorsqu'ils le voient. C'était comme une Béatitude. Et souvent, pour traduire un tel état vraiment religieux, ce grand esprit, apparenté à ceux de la Renaissance et de l'antiquité grecque, était obligé de recourir au langage de la mystique. Parlait-il de l'*Antiope* du Corrège, de ce beau corps dont la nudité s'enveloppe dans une harmonie blondissante ? Il disait, pour exprimer l'extase, l'*élévation intérieure* suscitée par cette Antiope miraculeuse :

— « On ne peut que se mettre à genoux devant elle, comme devant le Saint-Sacrement de la peinture. »

Ce n'est pas là une simple métaphore. Gautier, qui fut un plastique, un incomparable descripteur avec des yeux de peintre et pour lesquels « le monde visible existe », fut aussi préoccupé par les *correspondances* invisibles, dont les choses, qui passent pour inanimées, sont peut-être les symboles que nous ne savons pas comprendre. « Gautier avait, écrit Baudelaire qui l'a bien connu et compris, une immense intelligence innée de la *correspondance* et du symbolisme universels. »

Que de fois aussi Gautier a parlé de la migration des âmes et des atomes, et combien il se plaisait, attentif, tendre, respectueux, avec les animaux dont l'âme obscure est plus adhérente que la nôtre au grand mystère innommé !

En réalité, ce Jeune-France de 1830 nourrissait des aspirations semblables à celles d'un prêtre de Bouddha. A travers toutes les formes de l'art et de la pensée, depuis les plus concrètes ou les plus soucieuses de la matière jusqu'aux plus spiritualisées, s'ébauchait, sous son large front de Jupiter-Olympien, une idéale vision du monde, où les germes de religion venus de l'Inde fabuleuse s'épanouissaient en floraisons, sans cesse renaissantes, dans la lumière précise du ciel de la Grèce éternelle.

Lui aussi, mais quinze années avant Renan, il fit sa *prière sur l'Acropole* :

« C'est là que rayonne, immortellement, la beauté vraie, absolue, parfaite. Ensuite, il n'y a que des variétés de décadence, et la Grèce garde toujours, accoudée à des blocs de ruine, le haut droit aristocratique de flétrir le reste du nom de barbare... En face du Parthénon, œuvre si pure, si noble, si harmonieusement balancée sur un rythme divin, on tombe dans une humble et profonde rêverie ; et l'on se dit que, malgré les religions nouvelles et les inventions de toute sorte, l'idée du Beau a disparu de la terre. »

Voilà ce que Théophile Gautier déclarait, une fois de plus, au cours d'un feuilleton (1854). Il affirmait ainsi son inébranlable foi en une Beauté, révélation suprême de tout ce que l'homme a déjà de divin. Et le bon Théo, dans ses besognes quotidiennes, n'oubliait jamais de combattre pour le service et le triomphe de cette conviction imprescritible.

Cependant les années s'accumulaient sur l'héroïque, sur le radieux tâcheron. Il avait bientôt

soixante ans. Sainte-Beuve (car, malgré quelques petites jalousies, il fut un grand serviteur des lettres), Sainte-Beuve, avec les familiers de la princesse Mathilde, travaillait à lui entr'ouvrir les portes de l'Académie : Gautier pourrait sans doute y entrer, puisque son ennemi M. Scribe, étant mort, n'était plus immortel... Pour aider le pauvre Théo, on parlait aussi, en haut lieu, de le nommer inspecteur des Beaux-Arts, ou conservateur d'une bibliothèque, ou peut-être sénateur, comme Sainte-Beuve et Mérimée.

Paroles flatteuses, trop politiques : rien ne se décidait...

Tout à coup, la débâcle : 1870.

Pour Gautier, sans fortune, sans place, sans journal, tout s'écroulait.

Il lutta encore, tristement, sans plus rien espérer. En 1872, dans sa petite maison de Neuilly, que n'avaient pas épargnée les obus prussiens, il s'éteignit enfin, le 23 octobre, tandis que se levait le pâle soleil de l'automne.

Alors, la plus grande voix de la France au XIXe siècle, l'épique et sublime, le formidable Hugo, sentant mourir, avec Gautier, un rayon fraternel de sa propre gloire, fit retentir un poème funèbre, l'un des plus grandioses de toute la littérature :

Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule.

***

Pauvre Théo !... son œuvre, à part quelques volumes, on ne la connaît pas encore. Elle est immense. Combien de pages, publiées d'abord sous forme d'articles, et enfouies dans des collections de vieux journaux, ne sont pas encore réimprimées. Combien de volumes, édités une fois, n'ont jamais été réédités. Et combien de chapitres admirables ne sont plus jamais relus.

Qu'on nous permette cet aveu. Depuis quelque trente années déjà son âme nous est familière. Si profonde que soit notre ferveur pour les chefs-d'œuvre de Gautier et pour les moindres lignes où passe encore quelque chose de lui, son âme nous paraît plus belle encore.

Dès que nous la respirons, elle agit comme un charme et nous fait oublier toutes les restrictions et toutes les ombres. Ou plutôt elle les pénètre de son rayonnement et les transfigure. Eh! oui, le pauvre Théo a trop écrit, et trop vite, et sur des sujets parfois indignes de lui. La nécessité extérieure l'y a contraint. Mais toujours, jusque dans les besognes les plus hâtives, il a mis quelque chose de sa grâce surnaturelle : une nécessité intérieure l'y contraignait à son tour.

On le connaît mal, on ne le connaît pas tout entier, et l'on ne découvre pas assez ce qu'il fut vraiment. Au delà de tous ses mérites apparents, il y a une source cachée : c'est son âme, l'une des plus pures parmi toutes celles des poètes.

Bien légèrement, sans aucun souci des nuances, on le traite de romantique échevelé, et l'on continue à lui faire porter le mirifique gilet de la « bataille d'*Hernani* ». De fait, dès 1833, à vingt-deux ans, ses *Jeune-France*, « romans goguenards », écrit-il en sous titre, étaient bien, comme il l'a expressément déclaré, « *les Précieuses Ridicules* du romantisme ». Déjà, trois ans après 1830, il n'était plus dupe des exagérations suspectes. Sans rien renier de grand ni de beau dans ce renouveau d'art et de littérature qui anime l'admirable et merveilleux XIXe siècle, Gautier, dès sa maturité précoce, fut un des esprits les plus lumineux, les mieux équilibrés, les plus pénétrants, les plus vastes et les plus harmonieux

Le sens de la Beauté, il l'eut à un degré d'excellence qu'on retrouve seulement dans quelques rares génies. La vivante perfection des statues ou des temples grecs les plus purs, la facilité souriante de Raphaël, la grâce et la tendre fantaisie de Mozart, la couleur mélodieuse des Vénitiens, la fleur d'esprit d'un Voltaire, l'ample sérénité d'un Gœthe, apparaissent comme les reflets divers d'une même lumière surnaturelle. Et celle-ci, on la respire encore dans l'âme, divinement belle, de Théophile Gautier.

Adolphe BOSCHOT.

TAINE ET RENAN JUGÉS PAR MAURICE BARRÈS

Brunetière a observé quelque part que les hommes de sa génération n'ont progressivement conquis leur originalité que dans la mesure où ils s'affranchissaient de l'influence de Renan et de Taine. La remarque est d'une ingénieuse et même profonde justesse. Elle est vraie de Brunetière lui-même; elle l'est aussi d'Emile Faguet, d'Eugène-Melchior de Vogüé, de M. Paul Bourget, de Jules Lemaître, de M. Anatole France, même de Pierre Loti, en un mot, de tous ceux que j'ai cru pouvoir appeler « les maîtres de l'heure ». On aura, je pense, dans les pages qui vont suivre, la preuve concrète qu'elle s'applique également à M. Maurice Barrès.

*
* *

Comme la plupart de ses contemporains et de ses aînés, l'écrivain des *Déracinés* s'est de très bonne heure nourri de Taine et de Renan. Comment en eût-il été autrement ? A l'époque où il arrivait à la vie de l'esprit, — entre 1875 et 1885, — l'auteur de la *Vie de Jésus* et celui de *l'Intelligence* achevaient leur glorieuse carrière. Cerveaux encyclopédiques, ils avaient touché, chacun à leur manière, à toutes les questions qui intéressent l'homme moderne, et ils n'avaient laissé aucune d'elles dans l'état exact où ils l'avaient trouvée : on les rencontrait inévitablement l'un et l'autre, à toutes les avenues de la pensée. Plusieurs de leurs livres avaient soulevé une émotion qui n'était point encore calmée. Sur la vie, sur l'homme, sur la religion, sur la science ils avaient prononcé quelques-unes de ces paroles profondes qui retentissent longuement au cœur des hommes, et les œuvres de longue haleine auxquelles ils travaillaient encore ne cessaient point de préoccuper vivement l'opinion. On les discute, certes, mais on subit leur incontestable maîtrise. Tous deux d'ailleurs, poètes autant que philosophes, possèdent à un haut degré ce prestige du verbe sans lequel on peut bien atteindre quelques esprits d'élite, mais non pas la totalité des âmes. L'un, par la violence éloquente, l'éclat un peu dur et comme métallique de son style, l'autre, par la musique enchanteresse, la grâce vaporeuse, le charme insinuant et enlaçant de sa phrase, chacun d'eux, à sa manière, captive ces « puissances invincibles du désir et du rêve » qui, en chacun de nous, sont les puissances dominatrices. Sur cette fin du XIXe siècle français ils exercent une sorte de dictature spirituelle qui n'est pas sans analogie avec celle qu'entre 1760 et 1770 ont exercée Voltaire et Rousseau. Ils sont les guides, les chefs et les maîtres ; ils sont « la colonne de nuées » et « la colonne de lumière » qui conduisent Israël dans le désert; et pour ceux qui lisent et qui pensent, il est littéralement impossible de se dérober à leur influence.

Se dérober à leur influence : en ces années lointaines, M. Maurice Barrès n'y songeait guère. Il était comme nous tous à son âge ; il n'avait qu'une préoccupation : se plonger dans l'atmosphère intellectuelle de son temps. Quand les premières pages de Taine et de Renan lui tombèrent-elles sous les yeux ? C'est ce qu'il serait sans doute assez difficile de préciser. L'écrivain se souvient pourtant, aux alentours de la quinzième année, d'avoir demandé comme livre d'étrennes l'*Histoire de la Littérature anglaise*. D'autre part, on lisait à Charmes le *Journal des Débats*, la *Revue des Deux Mondes*, et la bibliothèque maternelle possédait les *Lundis* de Sainte-Beuve. Par cette voie, ou par d'autres, les idées et les préoccupations du dehors affleuraient jusqu'à ce jeune esprit, en quête d'informations positives sur le monde contemporain, et qui, doué d'une remarquable faculté d'intuition, devinait encore plus de choses qu'il n'en savait réellement. Il est plus que vraisemblable que les cours, les entretiens de Burdeau complétèrent les notions, plus ou moins vagues, que le jeune collégien avait emportées des livres. Puis vinrent les initiations et les libres lectures de la vie d'étudiant. Quand, au mois de janvier 1883, le jeune homme partit pour Paris, l'œuvre de Renan et celle de Taine constituaient, nous n'en pouvons guère douter, le plus clair de son bagage spirituel.

En lisant ses premiers articles et ses premiers livres, on peut, je crois, entrevoir assez nettement ce qu'il leur a dû à tous deux. Et d'abord, cette idée, qui leur est commune, que « seule la science peut être notre refuge (1). A leur école, il est devenu « un amateur d'âmes », « amoureux de l'étrange, du bizarre même, dévôt de toutes les audaces (2) ». Renan lui a légué, — avec une disposition morale que, plus que personne, il a contribué à répandre, « la piété sans la foi » — ce goût du dilettantisme qui, un peu estompé dans ses premiers écrits, devait s'étaler si largement dans ses derniers ouvrages. Le « culte du moi », tel que M. Maurice Barrès devait bientôt le prêcher et le pratiquer, lui vient en droite ligne de l'auteur de l'*Antechrist*. « Ce n'est, au fond, a très bien dit Jules Lemaître, qu'une glose, délicatement outrée, de quelques formules de Renan (3) ». Quant à Taine, il semble qu'il lui ait surtout inculqué, — avec certaines idées « conservatrices » qui ne se firent jour d'ailleurs en lui que plus tard, la condamnation du « déracinement », le goût de la décentralisation, le respect de la tradition nationale, — cette passion stendhalienne de l'énergie, dont le livre *Du sang, de la Volupté et de la Mort* sera la plus forte expression. Il est clair que toutes ces tendances, M. Maurice Barrès ne les aurait

(1) Maurice Barrès, *Maurice Rollinat* (*la Jeune France*, mars 1883), non recueilli en volume.

(2) Maurice Barrès, *Anatole France* (*la Jeune France*, février 1883), non recueilli en volume.

(3) Jules Lemaître, *l'Ennemi des Lois* (*Figaro* du 22 novembre 1892), non recueilli en volume.

pas eues du tout, ou ne les aurait pas eues au même degré, s'il ne s'était converti les livres de Taine et de Renan « en sang et en nourriture ».

Le milieu parisien, tout pénétré de *tainisme* et de *renanisme,* ne fit tout d'abord que les développer. L'apprenti écrivain croisait dans la rue, — avec quels sentiments de piété et de vénération! — ceux qu'il appelait « les maîtres de la grande espèce »; il entendait parler d'eux, probablement par M. Bourget et par quelques autres; peut-être allait-il quelquefois, comme nous faisions tous à son âge, entendre au Collège de France quelques leçons de Renan, ou, à l'Ecole des beaux-arts, quelques cours de Taine. Et je ne sais ce qu'il y a de réalité concrète dans le chapitre des *Déracinés* intitulé *Visite de Taine à Rœmerspacher:* mais je serais bien étonné que tout dans ces pages célèbres fût imaginaire. La grâce continuait d'agir.

*
* *

Et pourtant, les réserves et les objections sont déjà toutes proches. C'est de Renan, semble-t-il, que M. Barrès s'est détaché tout d'abord. Il y a, dans *les Taches d'encre* de 1884, avec quelques traces de la vieille admiration, — à propos notamment des « deux superbes articles sur Amiel », dont le jeune homme a vécu tout un mois, — quelques mots très durs à l'adresse de l'auteur de la *Vie de Jésus :* on le qualifie de « génie jésuitique »; on le rapproche de Tartufe ; on parle de sa « souriante hypocrisie »; on écrit : « C'est un parfait rhéteur, et celui qui aura fait le plus pour le nihilisme moral de la génération que nous sommes (1). » De la part de celui qu'on appelait parfois « Mademoiselle Renan », il faut avouer que ce sont des formules un peu rudes.

Trois ou quatre ans se passent, et la fameuse petite brochure, *Huit jours chez M. Renan,* paraît en librairie. Certes, ce n'était point ce qu'en langage de journaliste on appelle un « éreintement » ; mais enfin, cette fantaisie si joliment ironique pouvait difficilement passer pour une apologie (2). Et à quelques mois de là, il y avait, dans le livre *Sous l'œil des Barbares,* certain chapitre où Renan n'était point nommé, mais était facilement reconnaissable sous les traits d'un glorieux vieillard qui tenait des propos très renaniens et recevait de l'auteur la plus lyrique des bastonnades. Le disciple d'hier était totalement libéré.

Or, à l'égard de Taine, durant la même période, je ne relève, sous la plume du jeune écrivain, aucune boutade de cette nature. Je sais bien qu'à la brochure sur Renan devait faire pendant un « essai de critique pittoresque » qui aurait eu pour titre : *M. Taine en voyage.* Mais d'abord, pour ne pas désobliger l'auteur des *Origines,* « ce mince cahier de plaisanteries » ne fut pas publié. Et ensuite, à en juger par ce qu'on nous en dit, la critique, dans cet opuscule de jeunesse, ne dépassait pas les limites d'une innocente moquerie (1). Sans doute la gravité morale dont Taine donnait des preuves croissantes en imposait plus à M. Barrès que le souriant dilettantisme de Renan.

Quelques mois avant la mort de Renan, M. Barrès écrivait sur lui, dans *le Figaro,* un curieux article. Ces pages, intitulées *la Règle de vie d'un Philosophe,* étaient assurément fort respectueuses. « Vieillard délicieux, y disait-on, qui étonne ses petits-neveux que nous sommes tous, autant par les ressources de sa politesse que par l'ingéniosité de son génie! » Le jeune écrivain s'efforçait d'y définir la « règle de vie » que Renan s'était imposée pour édifier son œuvre, et dont la souple habileté lui paraissait le trait dominant. Çà et là, des observations un peu vives, et d'ailleurs fort justes, des mots un peu durs, et qui portaient assez loin : « Il aime à dire, à laisser dire qu'il reconnaît Dieu le père : *c'est pour mieux étrangler le Fils.* » Et l'article se terminait par un mouvement d'impatience à l'adresse de toute cette diplomatie trop ingénieuse : « Et puis, quoi! vivent les absurdités, les imprudences intellectuelles! Avouons-le, dans la philosophie renanienne, faite de politesse, d'habiletés et de réticences, nous sommes gênés, mal à l'aise, privés de grand air. Allons! qu'on ouvre la fenêtre !... (2)

L'article que M. Barrès a publié au moment de la mort de Renan est plus curieux encore. Il est, comme il convient à l'égard de cette haute mémoire, de « ce parfait honnête homme », d'une parfaite déférence. On y loue fortement « cette merveilleuse sensibilité que la mort vient d'anéantir », « cette grâce inépuisable où tous nous nous sommes délectés ». Enfin, l'on salue en lui « l'un des bienfaiteurs de l'esprit français »,

1) *Les Taches d'encre*, 5 novembre 1884, p. 62-63.
2) Voyez l'ouvrage [illegible] *Maîtres de l'Heure : Maurice Barrès*, Hachette, 1992, p. 34-35.

1) C. [illegible] édition originale, Fasquelle, 1894, p. [illegible]-188.
2) *La R[illegible]* (le Figaro du 11 mars 1892), non recueilli en volume.

car il est « un de ceux qui ont empêché l'esprit français de se passer du sentiment religieux ». Seulement, ce bienfait n'a été que « provisoire ». La conciliation que le grand écrivain a tentée entre le sentiment religieux et la curiosité scientifique n'a duré qu'un temps. Aujourd'hui, le divorce apparaît plus irrémédiable que jamais entre ces deux ordres de dispositions morales. Et Renan est mort « sans s'être rendu un compte fort exact du cul-de-sac où nous a menés la forte impulsion qu'il nous donna sous le second Empire (1) ».

Enfin, en 1896, à l'occasion de la publication de la *Correspondance avec sa sœur Henriette*, l'auteur d'*Un homme libre* essayait de dégager *la Vérité sur la crise de conscience de M. Renan*. « Avec un sentiment respectueux pour le Maître dont la mémoire nous est toujours présente », il analysait « son passage du séminaire à la vie laïque ». Et tout en rendant hommage au désintéressement, à l'idéalisme dont avait fait preuve, en cette circonstance, le futur écrivain de la *Vie de Jésus*, il n'avait pas de peine à montrer que la prétendue crise de conscience dont on avait tant parlé se ramenait tout simplement à une crise de carrière, et qu'en fait Renan « ne fut jamais moins catholique que dans cette période ». Point de drame religieux, point de nuit à la Jouffroy. « Avec sa tonsure, sa soutane, il est frénétique de jouir de la vie. Je vous dis que Stendhal, lors de son premier voyage d'Italie, avait cette belle fringale-là... Quand il chassait de sa conscience *le catholicisme qui n'y avait jamais existé*, sa correspondance nous démontre jusqu'à l'évidence que ça n'était désagréable qu'à sa mère (2). »

On ne saurait juger plus librement un maître que l'on a beaucoup aimé, et « dont les livres furent un des appuis de notre jeunesse ». Pour réconcilier pleinement Maurice Barrès avec Ernest Renan, il faudra, vingt ans plus tard, que l'héroïque sacrifice d'Ernest Psichari ait ajouté quelque chose à l'œuvre et à la mémoire de son illustre grand-père. « Il rachète, s'il en était besoin, son aïeul et, au sens mystique, le sauve (3). » Peut-être, dans ses meilleurs jours, Renan eût-il applaudi à cette façon généreuse et profonde d'interpréter sa pensée et de juger son action.

*
* *

Taine allait suivre de fort près Renan dans la tombe. A l'occasion de sa mort, M. Barrès publiait sur son influence un fort curieux et pénétrant article, plein d'une juste admiration pour cette grande et noble mémoire. « Je la sens si vivement, cette influence, disait-il, je lui garde, à cet illustre mort, une si vive reconnaissance! Ne lui devons-nous pas, entre autres bienfaits, le meilleur de Paul Bourget, le meilleur de Vogüé aussi? Ah! Renan mort, que nous reste-t-il donc ? » Et il s'efforçait de définir le génie de Taine et la vertu de sa méthode d'analyse. « L'imagination philosophique, écrivait-il avec une fine pénétration, le don de rendre émouvantes les idées, de *dramatiser les abstractions*, voilà le trait essentiel qu'il faut souligner et souligner encore chez M. Taine. » Et il le louait d'avoir par « la hardiesse, l'indépendance » de sa méthode, donné ou rendu aux esprits le goût et la science de l'analyse. « M. Taine, déclarait-il ingénieusement, c'est notre professeur de psychologie, le père vénéré des analystes. » En terminant, il faisait simplement quelques réserves sur l'intempérance de son « moralisme » final, et il distinguait, « sur cet homme admirable, une légère tache protestante (1) ».

Quelques jours après, dans un fort curieux article du *Figaro*, il revenait sur cette indication et la développait tout à loisir. Il se demandait à la suite de quelles réflexions intimes Taine, né catholique, avait fini par réclamer des obsèques protestantes. Et il s'efforçait d'imaginer et de reconstituer quelques-unes des « notes » personnelles sur lesquelles le philosophe avait dû consigner les principales phases de son évolution. Ces « notes » sont bien intéressantes : elles témoignent d'un remarquable effort de sympathie intellectuelle et d'une connaissance approfondie de l'œuvre et de la pensée de Taine. Peut-être, pour expliquer son évolution, y aurait-il lieu de tenir compte, plus que ne l'a fait M. Barrès, des « affinités électives » que l'historien de la *Littérature anglaise* s'est découvertes avec quelques-uns des écrivains d'outre-Manche qu'il avait pu étudier de près, de l'action secrète qu'a eue la philosophie allemande sur la pensée fran-

(1) *Renan* (*Le Figaro* du 3 octobre 1892), non recueilli en volume.

(2) *La Vérité sur la crise de conscience de M. Renan* (*Le Figaro* du 1er mai 1896), non recueilli en volume.

(3) Voyez dans *les Saints de la France*, p. 71-73, l'article de M. Barrès sur *Ernest Psichari mort au champ d'honneur*.

(1) *L'Influence de M. Taine* (*Le Journal* du 6 mars 1893), non recueilli en volume.

çaise au XIXe siècle, enfin de l'espèce de séduction que, depuis Rousseau et Mme de Staël, le protestantisme a exercée sur nombre d'esprits « libéraux » de chez nous, — qu'on songe à Quinet, à Émile Montegut, à Milsand, — et que les événements de 1870 n'ont fait qu'accentuer. Mais cette observation n'enlève rien à la justesse divinatrice des conjectures de M. Barrès; et cette sympathie spirituelle était d'autant plus méritoire que, « résolument hostile à toute nuance de protestantisme », il se déclarait « complètement opposé à ces manières de voir du regretté philosophe (1) ».

Mais, en dépit de ces divergences, la personne et l'œuvre de Taine n'en continuaient pas moins à solliciter sa curiosité et sa réflexion. Un jour, il se demandait si l'horreur de Taine pour les interviews et les indiscrétions des journalistes méritait une approbation sans réserve, et si l'on ne pouvait pas concevoir une autre attitude, tout aussi légitime (2). Une autre fois, à propos de la publication posthume des *Carnets de voyage*, il constatait, fort ingénieusement, que « ce livre, c'est une charge à fond contre le bourgeois, contre le philistin ». L'observation valait la peine d'être faite, et M. Barrès a très bien pressenti que cette curieuse disposition d'esprit était, dans l'auteur de *Graindorge*, — comme elle l'était chez Flaubert, — un legs de son éducation romantique (3).

Enfin, à propos d'une enquête sur l'œuvre de Taine qu'avait organisée la *Revue blanche*, M. Barrès s'interrogeait encore une fois sur l'action du « dernier grand esprit que nous ayons eu dans la suite admirable de la pensée française ». Il ne lui ménageait pas les éloges, les témoignages d'admiration, de gratitude et de « vénération ». « Comme éducateur, disait-il, et pour nous communiquer l'ensemble des connaissances au point où l'observation et l'expérimentation les avaient menées en 1870, M. Taine me semble incomparable. » Mais sur un point pourtant, il « se permettait de se soustraire très décidément à son influence si notable ». Il lui reprochait son excessive sévérité pour les hommes de la Révolution et la « timidité » d'une conception qui rétrécissait l'humanité, en méconnaissant certaines de ses « grandeurs ». « En vérité, déclarait-il, la vie morale embrasse plus de choses que cet homme savant et vénérable n'en reproduisait en lui. Taine n'est pas un professeur d'énergie. » Mais ces mots à peine écrits, il se hâtait d'en « proclamer l'injustice ». « Reconnaissons bien haut, écrivait-il, la maîtrise de cet homme, et comment sa conception de la Révolution (qui est une vue incomplète, qui, d'autre part, déjà avait été élaborée par Tocqueville) *est un des grands événements de notre vie mentale* (1). »

Au total, c'est ce dernier point de vue qui devait l'emporter dans sa pensée. Il avait naguère parlé de « servilité » à propos de Taine : il efface le mot, et « il revient au terme exact : discipline (2) ». Et cette notion de discipline lui paraît vénérable et féconde. Il commente avec piété une page inédite de Taine sur l'association, ou plutôt contre les vices déplorables de la centralisation jacobine (3). Si l'on songe, d'autre part, que la thèse centrale des *Déracinés* n'est guère que l'illustration, ou, si l'on préfère, « l'orchestration » romanesque d'une des idées favorites de Taine, on en conclura qu'en dépit des objections qu'il pourra lui adresser, M. Barrès est demeuré, ou, plus précisément encore, qu'il est devenu de plus en plus fidèle à la pensée maîtresse de l'auteur des *Origines*. Et un jour même, il en viendra à le défendre publiquement contre les critiques de M. Aulard (4).

Si l'on voulait, en deux mots, définir l'attitude de M. Maurice Barrès à l'égard des deux principaux maîtres de sa pensée, on pourrait dire, je crois, assez justement, que son évolution a consisté à se détacher de plus en plus de Renan pour se rapprocher de Taine.

Victor GIRAUD.

(1) *Le Protestantisme de M. Taine* (*Le Figaro* du 25 mars 1893), non recueilli en volume.

(2) *M. Taine eut-il tort ?* (*Le Journal* du 17 mars 1893), non recueilli en volume.

(3) *M. Taine et le Philistin* (*Le Figaro* du 19 décembre 1896), non recueilli en volume.

(1) Réponse à M. Bélugou (*Revue Blanche* du 15 août 1897), non recueillie en volume.

(2) *La maison rustique de M. Taine* (*Le Journal* du 25 janvier 1900), non recueilli en volume.

(3) *Une page inédite de Taine sur l'association* (*Le Journal* du 18 avril 1899), non recueilli en volume.

(4) Lettre à M. Ferdinand Brunetière (*Dialogues*, *Le Figaro*, 11 mai 1907).

NOS COLONIES EN FRANCE

Les fées et les magiciens ont de tout temps aimé, ainsi que nous le rapportent plusieurs documents historiques, faire vivre en des jardins, que les profanes croyaient très petits, des villes et des palais splendides au peuple innombrable et étrange. L'on disait que la fée aux Miettes ne possédait qu'un jardinet modeste et une toute petite bicoque; mais Celui qu'elle avait admis chez elle savait bien que c'était illusion : son parc était du goût de celui d'Aristonoüs que chanta M. de Fénelon, et son palais, trop beau, eût fait pâlir de jalousie le puissant calife de Bagdad.

Il existe encore de ces merveilles. La dernière créée a, par malheur, reçu le nom barbare d'exposition. Certes, un passant remarquera le parc où elle s'élève, car elle ne cherche nullement à se cacher; mais il ne saurait imaginer que dans cette enceinte on peut, sans fatigue, accomplir les plus rares voyages, depuis les îles brumeuses du Nord jusqu'aux pays glacés de l'Océan Austral, en traversant les terres fastueuses de l'Islam et de l'Extrême Asie. Des hommes, des Français industrieux, ont transplanté dans cette « exposition » des éléments de vie très variés, des germes de pensées nouvelles et pittoresques qui s'épanouissent dans les âmes de ceux qui l'explorent. Ce n'est pas la moindre des féeries; il a fallu, pour la réaliser, un magicien aimant et artiste : c'est le beau soleil de Provence. Il cache ce qui serait laid, exalte la beauté de toutes choses, donne vie à l'artificiel; il se glisse dans le souvenir et l'imagination des hommes et, pour leur bien, transfigure la vérité.

Le parc qu'il enchante s'étend à l'ombre d'acacias frivoles, et de très vieux platanes dont une foule bruyante ne peut troubler la paix; par endroits il se pare de bambous trop légers, ou d'étranges plantes grasses, cactus, aloès, agaves, dont le nom évoque des pays de chaleur troublante. Des avenues trop droites, des places trop larges dessinent un réseau très ordonné parmi des palais fastueux et de légers pavillons où, au travers d'échantillons et de marchandises variées, s'évoquent les cinq parties du monde. Des architectures fantaisistes, qui idéalisent à leur façon des animaux ou des objets usuels, s'allient aux villas italiennes, aux isbas de Russie, aux maisons encapuchonnées de l'Alsace que protège une vieille philosophe de cigogne, ou aux plus gracieux kiosques du Levant et de la Barbarie. Sous le ciel bleu profond, à l'ombre des feuillages où se perd le regard, tous ces pavillons jettent des notes de gaieté : vertes, bleues, roses, blanches... Mais, beaucoup de façades voudraient faire croire qu'elles se souviennent de la Grèce antique : aussi celles-là surtout se sont-elles parées de blanc, dont la clarté domine sur les autres couleurs : il brille au soleil, ou bien se repose à l'ombre chaude du midi. Au loin, des montagnes nues, blanches aussi ou d'un vert de mousse, se lèvent vers le ciel.

Le joli mot de « colonie » désigne assez bien l'ensemble des pays qui fleurissent ici. Ce mot harmonieux chante des airs variés, suivant les points de la mappemonde où il s'attache. Mais, pour un Français moderne, il évoque surtout les terres brûlantes d'originalité, la vie qui s'exaspère et parfois s'étouffe. Une colonie froide, cela semble presque un paradoxe; et cependant cela existe : devant ces engins de pêche, ces séchoirs de poissons, ces tonneaux d'huile, devant nos frères pingouins, le magicien sait embrumer nos visions et se faire oublier. Mais les colonies, ou les îles, pour beaucoup de Français occidentaux, ce sont des terres chaudes et parfumées, où des oiseaux et des papillons de couleurs éclatantes sillonnent l'espace, où des nègres chantent en une langue enfantine, à l'ombre des bananiers larges ou d'élégants cocotiers; et c'est bien cela qui revit en ces Français, créoles d'un seul jour, dans certain pavillon des Antilles, devant les vanilles, les cafés, les fruits dont le parfum les pénètre, devant les ouvrages naïfs et la silhouette souriante des bonnes négresses au madras éclatant. La plupart de ces colonies et de ces îles sont parsemées de villages aux noms de saints, aux noms villageois de France, qui leur donnent un charme vieillot; leurs syllabes qui reviennent au souvenir du passant, bercent son rêve alangui de chaleur.

Avant d'aborder les villes fastueuses de l'Asie et de l'Afrique, il faut voguer un peu au hasard, parmi toutes nos colonies dispersées, errer parmi les bois précieux des forêts équatoriales, voir se déverser à Djibouti, gare et port d'importance, les richesses de la vieille Ethiopie. Il faut, dans la Réunion, tropicale et romantique, sentir vibrer, à travers les images splendides de la nature, l'âme de ses poètes. Il faut débarquer à Madagascar aux toits aigus dont le grand palais, que survole fièrement l'aigle des monarques déchus, garde encore en ses ardoises trop inclinées,

malgré son modern-style, l'âme des paillottes qui l'entourent. Là, se sont amassés, avec toutes les richesses de l'île, produits des industries agricoles, pierres précieuses, or, les travaux divers des indigènes, les marqueteries, les broderies, les meubles, où se mêle à l'européen une pointe d'exotisme. Les arts et la civilisation des Hovas sont passés très vite et sans heurt, des formes barbares aux formes françaises : leur histoire ne remonte guère au delà du temps où les chrétiens firent leur découverte; ils sont un peuple très intelligent; et l'on ne s'étonne pas de leur évolution rapide lorsqu'on rencontre quelqu'un d'entre eux et que l'on contemple sa physionomie éveillée, douce et sérieuse.

Cependant, voici des formes étranges de tours et de remparts qui se dessinent sur le ciel ardent; ce sont les temples et les palais des vieux continents; l'on voudrait vite courir s'y perdre, mais pour savoir les aimer, il faut d'abord mûrir son cœur et nourrir son esprit en voyageant encore, et sans ordre, à travers les évocations plus modestes de nos colonies. Il faut se préparer à comprendre les mystères de l'Extrême Asie, en contemplant, dans la chambre blanche d'une maison indienne, les Vishnu, les Çiva débordants de vie, sur les boiseries noires de meubles étranges, fouillées comme les pagodes de Pondichéry. Il faut, sans autre transition que l'idée d'un océan terrible qui s'apaise, toucher aux îles de corail de l'Océanie, entrevoir sous les cocotiers, dans un village de huttes rondes, le Canaque, qui porte sur ses épaules un masque antique et terrifiant; entrevoir enfin, dans l'île de volupté tranquille, les Tahitiennes parées de fleurs, belles et nobles comme la terre qui les a nourries.

Alors, l'âme plus riche et plus inquiète, peut-être serez-vous assez troublés pour approcher des temples où s'unissent les nouveaux et les anciens dieux, la richesse de l'Indo-Chine moderne, et la gloire de l'Ancien Cambodge. Le massif central d'Angkor Vat s'élève, dépouillé de son linceul de plantes tropicales, comme dans ses beaux jours; certes, il ne possède plus les brillantes couleurs un peu sauvages qui l'ornaient; mais ses pierres sont d'une nuance changeante, indicible, cette nuance exquise des choses qui ont un passé; les gris, les verts, les roses se mêlent en s'estompant. Les grandes lignes du monument sont très simples : une haute plateforme sculptée où grimpent huit escaliers vertigineux, et un autre escalier plus doux, construit ici pour les hommes fatigués de notre temps. Tout au long de l'étage unique courent des fenêtres à lourdes balustres. Les portes s'avancent devant les escaliers, comme de petits pavillons, et au-dessus d'elles s'envolent des flammes de pierre. Les toits ont de jolies ondulations, mais leur faîte est une ligne bien droite, ornée de flammèches; cinq tours coiffent l'ensemble, comme des tiares gigantesques. D'innombrables vies de dieux se sont figées sur ces murs. Les apsaras dansent pour charmer Indra; leurs tailles et leurs hanches ont un dessin bizarrement exagéré; leurs corps imitent les lignes du monde impersonnel des plantes et des animaux, comme il convient aux déesses immuables que l'Inde a conçues. Des dieux innombrables ornent toutes les couronnes des hautes tiares en pierre, des dieux combattent en des mêlées formidables pour la grande gloire de Vishnu. Et partout ce sont des rinceaux, des plantes délicates comme sut aussi en créer notre Renaissance. Des lions accroupis grimacent aux entrées du temple.

Il faut, pour atteindre le sanctuaire, parcourir une large chaussée, bordée de serpents divins qui relèvent fièrement leur éventail de têtes. Sur les côtés s'élèvent d'élégants pavillons cambodgiens : ceux que l'on nomme bibliothèques, et ceux, plus légers encore, qui se prolongent en colonnades au-dessus des lacs sacrés dont les eaux se parent de lotus roses.

Le sanctuaire d'Angkor Vat s'est éveillé à la vie. On ne sait trop s'il était un temple ou un tombeau, mais qu'importe? Le panthéisme cambodgien savait confondre les natures divines et humaines, et il a réussi, mieux que toute autre religion, à identifier les morts avec les divinités adorées. Or, ici, la vie profane s'est emparée du monument en qui le magicien a su faire revivre l'antique temple Khmer, avec toute sa vieillesse vénérable. Les cinq pays de l'Indo-Chine française y ont entassé les plus beaux fruits de leur travail et de leur pensée : échantillons de leurs riz, soies ou minerais, flamboyantes œuvres d'art... Et ceux qui envahissent le palais en ce jour, ce sont des hommes et des femmes d'Europe, des mortels qui se hâtent — time is money! — et qui ne savent pas que, parfois, il faut oublier le temps pour approcher des dieux: étrangers, dont l'Idéal est autre, mais qui se laissent émouvoir quand même par les vieux hymnes de pierre. Cependant, ils croisent, dans certains coins plus sombres des galeries, un dieu au sourire doux et qu'ils ne peuvent comprendre, ou, parfois, un dieu plus humain, moins honnête, peut-être, un

dieu Laotien, avec ses gros yeux profondément fendus, son nez en bec d'aigle, ses lèvres incisives, et son sourire tellement moqueur... Parfois, aussi, au passage, la robe jaune de quelque talapoin.

Non loin du temple, mais à une distance suffisamment respectueuse de sa majesté, au delà des jardins élégants qu'égayent des fontaines, — petits vieux mandarins, gigantesques grenouilles en porcelaine — et qu'ennoblissent de vieilles pierres sculptées arrachées aux forêts du Cambodge et du Laos, s'élève un portique annamite, œuvre à la fois simple et bizarre, avec son abondance de toits dont les angles se redressent. C'est ici un passage continuel; Annamites avec des robes soyeuses à deux pans, toutes simples, noires ou blanches, bien serrées au col et aux poignets, et la tête entourée d'une mince pièce d'étoffe noire. Européens, dont le costume semble un peu ridicule, à pied ou en pousse-pousse, se pressent sous cette porte, vers une vivante rue d'Annam. C'est un des côtés incompréhensibles de ces Jaunes au visage fermé que de savoir réaliser des œuvres qui semblent à la fois, et d'un même point de vue, régulières et irrégulières : cette rue est droite, certes; toutes ses maisons se ressemblent : une bande sculptée se dresse toujours sur le faîte, ajourée ou décorée d'émail et qui devrait être faite de ce mélange bizarre de chaux, de sucre et de papier, qui constitue le stuc annamite; le double toit de tuiles cylindriques s'avance toujours très bas, en avant des demeures, pour s'appuyer sur des piliers de bois ciselé; et pourtant toutes ces maisons ont une personnalité; elles refusent de s'aligner sur le côté de la rue très droite. Tout est fantaisie et variété, l'impression d'ordre s'estompe dans l'esprit. Ces demeures sont habitées par des boutiquiers et des artisans indigènes; et lorsqu'on voit les bibelots qui naissent sous les doigts habiles de petits Annamites indifférents à la foule qui passe, toutes ces chinoiseries, toutes ces pensées originales qui viennent trop souvent se déformer et mourir dans la poussière de nos pays, redeviennent ici vivantes. On ne peut songer à tout décrire, et pourtant tout est si minutieusement travaillé qu'il faudrait scruter, pour en évoquer l'image, jusqu'aux moindres replis de ces bronzes torturés. Il faudrait regarder pendant des heures ces luthiers et ces ébénistes, les plus habiles incrustateurs de nacre d'Extrême-Orient, pour comprendre leurs gestes et leur cerveau; il faudrait surtout essayer de faire parler ces lointains Annamites, pour trouver les mots capables de traduire cette nature qu'ils façonnent depuis tant de siècles, vigoureuse et délicate, trop réelle et quand même idéale.

Mais nous ne sommes que des passants et le temps nous presse. A l'extrémité de la rue, une maison plus belle et plus spacieuse que les autres : c'est la maison commune. Entre les barreaux d'une fenêtre, le regard pénètre dans la salle où l'on fêtera l'empereur d'Annam. Une table basse, large comme une estrade, deux rangées d'étendards brillants, et, partout, des bois laqués, rouge et or, qui se tordent, se contournent en gestes impossibles, et nous crachent des flammes. Au delà de cette maison, la rue s'épanouit en une place pittoresque que ferme une grande poterne fortifiée. A droite, trône un éléphant de bois aux larges oreilles roses; à gauche, un poste de miliciens indigènes voisine avec un fantastique cheval de bois peint. Mais, au centre, voici, reproduit au milieu de son lac sacré, le délicieux pagodon au pilier, que Cao Bien bâtit à Hanoï, sur la tête même du dragon souterrain, pour acquérir ainsi la royauté. Ce bijou reste délicieusement chinois, bien que son architecte ait eu l'heureuse audace d'oublier un jour les formes rituelles consacrées.

Ici, pour nous, finit l'Indo-Chine. Avant de l'abandonner, il faudrait retourner vers les coins trop vite entrevus, vers les pierres sculptées du vieil empire écroulé des Chams, ou vers les curieuses maisons de bambou du Laos. Mais un voyage, même chez un magicien, se déroule dans le temps rongeur, et il faut maintenant s'en aller, sous le ciel toujours bleu, sous le soleil toujours trop lourd, vers les mystères d'Islam.

Islam! c'est un nom qui attire et qui effraie. Symbole de toute une civilisation très éloignée, elle aussi, de la nôtre, il évoque en nos âmes la tribu nomade, les femmes voilées et cloîtrées, le marabout qui prêche la guerre sainte, il évoque aussi les palais merveilleux ou les jardins de paradis. Mais il est peu d'Européens qui sachent ce que signifie ce mot. C'est le nom que Mohammed offrit à la religion purifiée dont il fut le prophète : Islam, abandon en Dieu! Telle est donc la vie de ces Arabes, dont nous allons suivre la trace d'un bout à l'autre de la Méditerranée, de la Syrie au Maroc; l'abandon en Dieu! Nous allons ici, comme dans un rêve, apercevoir l'Islam arabe ; et si nous voyons un peu de cette civilisation toute religieuse, ce sera sans rien apercevoir de la religion musulmane qui, à nos yeux, se cache comme une femme.

Une maison de Syrie : premier contact de cette civilisation. Dès l'entrée, de jeunes Syriens, parmi les beaux objets qu'ils vendent — broderies, tapis, cuivres ciselés, tables de marqueterie, — et qui toutes s'inspirent dans leurs décors d'une géométrie très poétique, se montrent, coiffés d'un fez, très à l'aise dans leurs vêtements d'Europe, ils parlent la langue française sans accent remarquable, sauf peut-être une façon très douce de prononcer les « r ». Les jeux de leurs physionomies donnent une grande finesse à leurs visages, malgré certains traits dont le dessin un peu empâté rappelle les races millénaires dont la plus ancienne histoire nous a conservé le souvenir, et qui vivent encore en eux. Mais, en des salles plus cachées, voici que d'autres Syriens nous apparaissent (la Syrie est un monde de races et de civilisations, comme aussi de religions). Ils passent vite et ce chatoiement de costumes variés ne laisse aux yeux que le souvenir de quelques *formes*, couronnes superposées pour maintenir les voiles sur la tête, bonnets de fourrure frisée qui sont presque devenus un symbole de la vieille Asie, mais surtout, surtout, un éblouissement de belles couleurs brillantes.

François Berge.

(*A suivre.*)

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES NOUVEAUX ASPECTS DE LA QUESTION D'ORIENT

La politique est l'art de tirer le meilleur parti possible des circonstances ; les plus doctrinaires des hommes d'État, pour peu qu'ils aient occupé le pouvoir pendant quelque temps, en ont toujours été réduits à faire de l'opportunisme. C'est ce que paraissent oublier ceux qui s'empressent de condamner la politique française dans le Proche-Orient, soit qu'ils lui reprochent d'abandonner une tradition séculaire, soit qu'ils l'incriminent de sacrifier à cette tradition une amitié indispensable ; car on a adressé simultanément à la France ces deux griefs contradictoires

Il semble, du reste, qu'il soit particulièrement difficile de juger froidement des affaires d'Orient dans ce pays qui a formulé la doctrine de la politique rationaliste et réaliste, mais qui s'est si souvent laissé entraîner, en dépit de sa raison, à la politique sentimentale. Entre une hellénophilie où il entre beaucoup de souvenirs classiques, poétiques et archéologiques, et une turcophilie littéraire, on dirait que les hommes politiques, aussi bien que les écrivains, n'arrivent pas à déterminer la doctrine des intérêts de la France en Orient. Beaucoup de Français semblent éprouver maintenant pour la Grèce une sorte de rancune d'amoureux trahis ; ceux dont la prière sur l'Acropole a bercé la jeunesse, et qui ont cru un instant que M. Vénizelos réincarnait les talents du subtil Ulysse ne pardonnent pas à la Hellade de Constantin de s'être montrée sous l'aspect d'opérette que nous signalait déjà, il y a plus de cinquante ans, Edmond About, écrivain spirituel, bon observateur, dépourvu de toute espèce de lyrisme. Et comme l'odieux attentat du Zapéion a ajouté à l'opérette une conclusion sanglante, comme beaucoup de journaux grecs ne se sont pas privés d'insulter la France avec une grossièreté de portefaix levantins, une grande partie de l'opinion a vu dans le désastre de Smyrne un juste châtiment de l'insupportable suffisance que le pays de Constantin avait montrée depuis deux ans. Peut-être ceux qui jugent ainsi se sont-ils un peu trop pressés de confondre la Grèce constantinienne avec toute la Grèce. Si l'ex-roi Constantin et son Gouvernement sont impardonnables, le peuple grec peut faire valoir quelques excuses. Il est mobilisé depuis 1914 et, depuis 1914, il a passé par toutes les alternatives d'une ambition nationale qui paraissait justifiée et d'un découragement que les circonstances actuelles n'expliquent que trop. Un vieux pays fortement constitué n'eût pas traversé sans peine de semblables épreuves. Or, si la Grèce est une vieille terre, c'est un pays neuf, dont la conscience nationale n'est pas encore très claire. On nous a beaucoup parlé de l'unité hellénique, et les souvenirs classiques aidant, nous nous sommes figuré que M. Vénizelos représentait exactement la conscience politique de son pays. La vérité, c'est que le génie diplomatique de ce grand patriote était singulièrement en avance sur son pays. Comme cela se dessinait déjà au temps d'Edmond About, il y a pour le moins deux Grèces la Grande Grèce, la Grèce des Iles, peuplée de commerçants intelligents, riches, mêlés à toute la vie, non seulement de la Méditerranée, mais de l'Europe Occidentale ; et la Petite Grèce Continentale, celle de l'Attique et du Péloponèse, où règne le politicien de village, pour qui l'exercice du pouvoir

n'est que le moyen de satisfaire une clientèle et dont l'idéal du gouvernement est la succession périodique d'un parti à un autre, aucun parti n'ayant d'ailleurs ni programme ni idéal. Les accroissements territoriaux que la Grèce avait obtenus durant ces dix dernières années, et qui avaient profondément modifié la composition du peuple hellénique, étaient pour les petits Grecs du continent une menace très grave. Le triomphe de M. Vénizelos et de sa grande politique n'avait pour eux qu'une signification : la perte de toute leur influence. Profitant de ce que le grand homme, occupé des plus vastes problèmes diplomatiques, avait un peu trop négligé les questions de politique intérieure, tirant adroitement parti de quelques erreurs de tactique, de quelques abus de pouvoir, plus imputables à l'entourage de M. Vénizelos qu'à M. Vénizelos lui-même, exploitant démagogiquement la lassitude qu'une longue mobilisation inactive avait créée dans le pays, ils ont pris leur revanche aux élections de 1919. Ajoutant un chapitre typique à l'histoire de la Grèce antique, qui n'est, dit-on, que le martyrologe de ses grands hommes, ils ont condamné le restaurateur de l'hellénisme à l'exil et, profitant de la machiavélique complaisance de l'Angleterre, ont ramené Constantin. La logique eût voulu que celui-ci fît une politique modeste et prudente, mais sa psychologie d'officier pangermaniste et de Prussien « à la manque » l'a entraîné d'un tout autre côté. Aussitôt remonté sur le trône, l'ex-roi Constantin a voulu reprendre la politique vénizeliste d'expansion hellénique, mais il lui manquait la finesse, le bon sens, l'adresse diplomatique du grand ministre. A l'ambition raisonnée de celui-ci, il a substitué un militarisme agressif et naïf, il a cru qu'il pourrait jouer à la fois l'Angleterre dont il voulait être l'agent, et la France qu'il détestait d'une haine sauvage. On a reproché à M. Vénizelos d'avoir assigné à sa patrie un rôle au-dessus de ses forces ; Constantin, qui s'est cru l'émule d'Alexandre, n'a pas hésité à lancer la Grèce dans des aventures plus dangereuses encore. Ses partisans disent aujourd'hui à sa décharge qu'en entreprenant l'expédition d'Anatolie il n'était que le mandataire des Puissances, le mandataire chargé de l'exécution du traité de Sèvres, mais il ne faut pas oublier que ce mandat, il l'avait réclamé, et de quel ton !

Cette suffisance, le souvenir des fautes et des crimes de 1916-1917, la honte de cette défaite de 1922 où l'on vit « la glorieuse » armée grecque céder sans combat devant ces Turcs que la presse constantinienne, trop souvent suivie par la presse anglaise, représentait comme des bandes de brigands indisciplinées, explique l'espèce de joie avec laquelle les victoires de Mustapha Kémal furent accueillies en France. Après tout, ces Turcs ne défendaient-ils pas leur pays ? N'avaient-ils pas pour eux le droit des peuples, et les combattants de l'armée d'Orient, avec cet esprit chevaleresque et guerrier qui subsiste au fond de tous les Français, même quand ils sont antimilitaristes, rappelaient avec sympathie que dans la guerre assurément rude que l'armée turque avait faite aux troupes françaises de Salonique, elle s'était toujours montrée d'une correction qui tranchait singulièrement avec les procédés de la guerre allemande. Ajoutez à cela la propagande turcophile de certains écrivains influents comme Pierre Loti et Claude Farrère, de vieux souvenirs de courtoisie datant de l'ancien régime, et vous comprendrez le courant d'opinion qui s'est dessiné en faveur des kémalistes.

*
* *

Cette turcophilie est-elle un sentiment politique ? Au fond les « philies », quelles qu'elles soient, ne sont jamais des sentiments politiques, et il est certain que le développement nécessairement agressif du nationalisme turc n'est pas sans danger pour notre influence en Orient. Un peuple qui a échappé à la domination étrangère par une guerre de libération, un peuple qui a derrière lui de grandes traditions militaires, et qui a dû, au maintien de ses traditions, une victoire inespérée, passe nécessairement par une crise d'impérialisme; l'impérialisme d'un peuple n'est presque toujours que le sentiment excessif de sa force. C'est pourquoi, quand bien même il serait exact que Mustapha Kémal soit le sage, l'homme d'État libéral qu'on nous représente, il est probable qu'il aura bien de la peine à arrêter l'élan de sa nation : à la grande Assemblée d'Angora il y a certainement aussi de jeunes ambitieux qui font de la surenchère patriotique. D'autre part, pour soulever le peuple anatolien, on a dû faire appel à son fanatisme religieux; voilà des passions qu'on tempère bien difficilement. La nation turque paraissait apathique, oublieuse, indifférente, elle se souvient aujourd'hui que l'étendard vert du prophète a flotté jusque sous le murs de Vienne, que tous les Balkans ont été soumis à la domination ottomane. Et l'on s'imaginerait que c'est de gaîté de cœur qu'elle renoncerait à la Thrace et qu'elle accepterait les amputations de souveraineté que constituent la liberté des Détroits et les capitulations !

Un excellent écrivain politique français, M. Maurice Honoré, publiant, dans la *Nouvelle Revue*, un article très favorable aux kémalistes, fait cependant, à propos des capitulations, les observations suivantes :

Pour les Capitulations, qui entravent le progrès économique du pays, qui accordent aux étrangers une immunité fiscale in-

justifiée. Il est nécessaire, écrit-il, de les retoucher, mais nous ne pouvons oublier que leur abrogation pure et simple fut un acte [illegible] par [illegible] guerre de la Turquie en 1914; indépendamment de ce souvenir, on conviendra que les privilèges de juridiction des étrangers, notamment, ne peuvent être abandonnés du jour au lendemain, que des délais et des garanties sont nécessaires, et qu'à ce sujet il n'y a rien d'offensant pour la Turquie à lui proposer l'exemple du Japon.

Il sera sage et habile, dit-il ensuite, d'offrir aussi des garanties pour les minorités, en dépit et même à cause des excès tolérés des Grecs, qui ont exaspéré les Turcs et parce que, à tort ou à raison, c'est un point dont s'inquiète l'opinion universelle.

Aux dernières nouvelles, il semble que les Turcs soient disposés à tenir compte de ces exigences de l'opinion universelle et qu'ils soient prêts à prendre, au sujet de la protection des minorités, des mesures qui ont d'ailleurs été imposées à d'autres pays. Jusqu'à présent ils ne parlent pas des capitulations, mais on prétend qu'ils seraient même disposés à assurer la liberté des Détroits.

Beaucoup de bons observateurs ne sont pas loin de dire « que la mariée est trop belle ». Et le fait est qu'il serait assez étonnant que ce même peuple turc ou plutôt ce même personnel politique qui s'est laissé entraîner dans l'alliance allemande à la fois par orgueil et par aveuglement ait acquis tout à coup tant de sagesse politique. Faisons-lui crédit, mais ne négligeons pas de prendre quelques précautions

Aussi bien peut-on se demander ce que valent des déclarations sur la liberté des Détroits, si ceux qui en bénéficient ne sont pas à même de la faire respecter en temps de guerre. Les événements de 1914-1918 ont démontré aux plus candides des utopistes, qu'en temps de guerre le droit international n'existait pas, et que les plus sacrés des traités n'étaient que des chiffons de papier. Il est manifeste qu'une puissance militaire qui tient les deux rives des Détroits, ou même qui occupe fortement l'une des rives, est à même d'empêcher le passage de n'importe quelle flotte ennemie. C'est pourquoi l'Angleterre, ou, du moins, certains Anglais, avaient caressé le projet de créer à l'entrée des Dardanelles un nouveau Gibraltar. Il était naturel que ce projet que l'on n'a pas tardé à deviner ne plût pas aux autres puissances, quelques liens qui les unissent à la Grande-Bretagne, mais le fait que la Turquie pourrait avoir dans l'avenir, à sa volonté, l'entrée de la mer Noire, leur plaira-t-il davantage ? Pour assurer la liberté des Détroits, il eût fallu en confier la garde à la Société des Nations, mais il eût fallu pour cela que la Société des Nations fût une force. Elle n'est encore qu'une force morale... Du moins on le dit.

***

Mais la politique qui consiste à enregistrer purement et simplement la victoire des Kémalistes et à leur accorder ce qu'ils exigent présente encore d'autres inconvénients; cette victoire et la reconnaissance de cette victoire à laquelle nous nous prêtons ne démontre-t-elle pas que les traités de 1919 sont loin d'être intangibles et qu'un peuple qui ne veut pas y obéir peut en obtenir la révision par la force ou par la ruse ? La victoire des Kémalistes est la première revanche des vaincus. S'imagine-t-on que les autres vaincus, les Bulgares, les Hongrois et les Allemands n'ont pas entendu la leçon. De quelques commentaires qu'on l'entoure, la révision du traité de Sèvres, à laquelle tout le monde est bien obligé de se rallier, est pour les puissances un terrible aveu d'impuissance.

Ceux que la victoire turque a déconcertés et inquiétés n'ont pas manqué de le faire remarquer, mais à tout prendre ce sont là de vaines récriminations.

Admettons que le traité de Sèvres ait été parfaitement juste et raisonnable, ce qui est fort contesté; il n'en est pas moins vrai qu'il n'était pas possible de l'exécuter sans triompher auparavant de l'insurrection d'Angora. On a d'abord voulu nous faire croire que Mustapha Kémal n'était qu'un général factieux entouré d'une poignée de brouillons et de patriotes irréductibles ou fanatiques, dans le genre de ceux qui entourent M. de Valera, en Irlande ; on s'est efforcé de nous persuader que son armée n'était qu'une bande d'irréguliers, un ramassis de brigands, qui ne tiendraient pas devant la première attaque d'une force organisée. On a bien été forcé de reconnaître qu'en réalité Kémal représentait la Turquie toute entière et que ses troupes constituaient une des plus redoutables armées de volontaires que l'on ait vues depuis longtemps.

De toute façon il fallait le soumettre ou l'admettre. On ne pouvait le soumettre que par une guerre dont tout le monde sentait les difficultés énormes, et que personne ne désirait entreprendre, Après de si dures années les électeurs anglais, ni les électeurs français ne voulaient consentir à de nouveaux sacrifices d'hommes et d'argent pour une question dont ils ne voyaient pas l'intérêt immédiat. Dès lors les Gouvernements ne pouvaient songer à faire une politique de magnificence.

Il eût fallu avoir perdu tout espèce de bon sens d'ailleurs, pour ne pas s'apercevoir du guêpier dans lequel on risquait de s'engager. Les relations plus ou moins cordiales d'Angora et de Moscou, l'insurrection du Caucase, celle du Turkestan, la situation troublée de la Perse, l'espèce de révolution larvée à laquelle toute l'Asie se trouve en proie, montraient aux moins clairvoyants, aux plus aventureux, que la sagesse était d'éviter de se mêler d'une telle aventure. Pour la France en tout cas, c'eût été la plus fâcheuse des diversions; ce

n'est pas au moment où nous nous trouvons dans l'impossibilité de faire payer l'Allemagne, où nous sentons bouillonner par delà le Rhin une passion de revanche que seule contient la misère du peuple que nous pouvons nous offrir le luxe d'une nouvelle croisade ou d'une nouvelle expédition d'Égypte. Le Rhin ! comme au temps de l'ancienne monarchie il doit rester notre préoccupation essentielle; c'est sur le Rhin qu'une fois par siècle se joue notre sort.

L. DUMONT-WILDEN.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

M. HENRI BRÉMOND (1)

M. Henri Brémond, il y a quelque quinze ans, dirigeait, si je ne me trompe, la Revue des Jésuites, *Les Études*; il y publiait des chroniques littéraires fort piquantes, et que ne suivait pas seulement le public ordinaire des bons Pères; un pied dans le siècle, reprenant une tradition qui a valu à son ordre d'assez retentissants succès. M. Henri Brémond était l'un des critiques les mieux informés de nos lettres profanes. Charité chrétienne n'est pas nécessairement synonyme d'indulgence; M. Henri Brémond nous le faisait bien voir ; ses cruautés plaisaient; elles n'étaient point le fait d'une excessive intransigeance doctrinale ni d'aucun fanatisme; nulle trace de cette humeur fâcheuse qui anime nos théologiens improvisés et nos dévots d'aujourd'hui — deux termes dont il convient de reviser le sens puisqu'aussi bien notre temps voit se multiplier une sorte assez singulière de théologiens athées, et nous montre les ravages d'une scolastique qui n'a pas même l'excuse de la foi. — Certes ce Jésuite n'eût point excommunié Maurice Barrès : le zèle iconoclaste de nos jeunes docteurs lui eût paru impie; les grâces païennes ne l'effarouchaient point; son orthodoxie demeurait certaine; elle n'était point agressive, ni aveugle, ni insensible aux charmes de l'art... On l'écoutait donc; nous n'avions pas tant de critiques capables de franchise et de sincérité; celui-ci était rude à la sottise et témoignait que les exigences du goût ne sont point si frivoles; son ironie, sa courtoise impertinence étaient en vérité savoureuses; qu'un style d'Eglise nous rappelât fréquemment Voltaire ou Anatole France n'était point à nos yeux un défaut.

Cette critique militante n'a point nui à M. Henri Brémond, j'entends qu'il y a acquis des qualités précieuses dont on retrouve la trace en une série d'ouvrages d'histoire et d'exégèse catholiques. Nos purs érudits, qui s'enferment si volontiers dans le passé, n'y développent guère leur personnalité; quiconque n'a point consenti un stage dans l'actualité se dépouille difficilement d'une certaine timidité d'esprit; le sens de la vie ne s'acquiert que dans la pratique des œuvres vivantes. L'exemple d'un Brémond nous le prouve, nos historiens de la littérature auraient intérêt à vivre quelque temps au contact des écrivains contemporains. Lisez plutôt ses livres : l'érudition n'y accable point le jugement; le feu des passions intellectuelles s'y amortit à peine sous une apparence de sérénité: cette ardeur, cette impétuosité réfléchie sont bien séduisantes. Et que nous voilà loin des mornes exposés où ne se reconnaîtraient point les penseurs, les artistes d'autrefois!

M. Henri Brémond n'a pas craint de nous décrire *Le Charme d'Athènes* : il a risqué une *Apologie pour Fénelon*, qui témoigne d'une assez méritoire liberté de pensée, car vous n'ignorez pas que tout un parti littéraire et politique a jeté l'interdit sur le trop audacieux archevêque de Cambrai. Il s'est aventuré, à la suite de *Newman*, en des régions modernistes où peut-être le guettaient certaines malveillances. Son *Bossuet*, son *Inquiétude religieuse* (deux volumes couronnés par l'Académie française), affirment la souplesse d'une psychologie que les catégories traditionnelles ne détournent point de la curiosité la plus osée... A travers tous ces ouvrages, parfois austères, jamais ennuyeux, on voit ondoyer un tempérament et grandir une figure originale : des partis pris, des vivacités, voire des haines qui stigmatisent durement les individus ou les doctrines; mais au total une magnanimité certaine, une entente supérieure des réalités humaines, une largeur de vues et un libéralisme qu'inspirent la compréhension de nos faiblesses et une conception nette de nos intérêts supérieurs.

(1) *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours.* — T. I : L'Humanisme dévot (1580-1660). — T. II : L'Invasion mystique (1590-1620). — T. III : La Conquête mystique. L'Ecole française. — T. IV. La Conquête mystique. L'Ecole de Port-Royal. — T. V : La Conquête mystique, L'Ecole du P. Lallemant (Bloud et Gay, éditeurs.)

Or voici que cet esprit si délié, ce critique mordant, cet exégète, cet érudit a entrepris une *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours* : œuvre vraiment considérable aux développements amples et presque indéfinis; cinq gros volumes ont paru : combien d'autres suivront? L'auteur ne paraît ni incommodé ni essoufflé par un aussi insolite effort: pesamment chargé d'une érudition qui suppose les plus vastes recherches et la plus rare faculté d'approfondir des lectures souvent fastidieuses, il s'avance du même pas rapide, et n'a rien perdu de son humeur allègre, quelque peu querelleuse. Maître de son sujet, excellent dans l'exposé des systèmes, clair jusque dans l'analyse du plus subtil mysticisme, logicien imperturbable, expert aux constructions d'idées, il sait s'arrêter au détail — juste le temps qu'il faut — prendre un temps, conter une anecdote, marquer d'un trait bref son amusement ou son irritation. Nous y trouvons notre agrément : en une matière aussi sévère, bien des pages nous seraient importunes si nous n'y suivions avec le plus vif intérêt les démarches d'un agile discuteur.

*

Un missionnaire qui fut l'un des ouvriers de la première entente cordiale entre la France et le roi de Siam, le Père Bernard Martineau, avait pris pension dans une pagode de talapoins, à Ténasserim, pour y étudier « les livres et fables de la religion siamoise ». M. Henri Brémond emprunte à ce Père Martineau un morceau délicieux, et si joli en vérité, qu'on m'excusera de le recopier tout entier. Le supérieur lui-même instruit notre missionnaire :

« Lorsque [illegible] vous me demandiez une lecon et m'expliquiez des fables qui sont du nouveau aussi ridicules ou davantage qu'aucune des anciennes païennes, il m'est assez simple de croire que j'y donnerai foi, parce que la vérité de l'écriture avec [illegible] et me la repugnais en rien, pour ne pas le détourner de me découvrir toutes ces mystérieuses superstitions. Voyant que je m'appliquais à l'étude de ses livres, il me disait souvent une chose qui me donnait beaucoup de [illegible] : « Ecoutez, me disait-il, voulez-vous que je vous dise pourquoi vous vous appliquez avec tant de zèle et d'affection à l'étude de la langue et des livres de Siam? C'est qu'incontinent vous avez été Siamois et habile homme dans l'intelligence de tous ces livres, et il est demeuré en vous comme un petit reste et comme une certaine réminiscence de ce que vous avez [illegible] tant que d'abord que [illegible] et que vous avez entendu la langue et vu les livres, vous avez été réveillé comme d'un assoupissement; vous étiez un esprit éperdu et pensée par une [illegible] racinée, forte et [illegible] vous vous étiez avez autrefois uniquement cultivée. » Il ajoutait [illegible] je ne pense pas [illegible] tre Français, mais qu'enfin je devais me consoler dans mon bannissement, puisque, étant fini par la mort, je renaîtrais une autre fois Siamois, et deviendrais un grand roi. »

Et M. Henri Brémond le [illegible] : « Comme chacun sait, les talapoins sont les moines de ce pays-là. » D'où il convient de conclure que nous ne perdrons pas notre temps en redoutant nos propres talapoins. Car enfin nous aussi, nous fûmes Siamois; nous le fûmes des siècles durant, et de ce qu' « il est demeuré en nous un petit reste et comme une certaine réminiscence » de leurs spéculations et de leurs rêves, il découle que même incroyants, nous les comprendrons aisément et peut-être prendrons plaisir à parcourir leurs écrits.

M. Henri Brémond exhume un nombre incroyable de moines et une armée à peine moins considérable d'honnêtes gens qui vécurent hors des cloîtres et n'en rivalisèrent pas moins de zèle religieux avec les théologiens et si j'ose dire les saints professionnels. Qu'une aussi vaste littérature exhale un parfum assez fade de médiocrité, notre historien n'y contredit pas; quelle qu'en soit l'inspiration, la grande masse des productions humaines décèle toujours l'infirmité des cœurs et des esprits. Et sans doute cette constatation est-elle plus pénible lorsque la sublimité des intentions contraste si cruellement avec la platitude des œuvres. Mais il est excellent qu'un annaliste du sentiment religieux ne perde point de vue ces vérités premières et même ne néglige aucune occasion d'en rechercher jusque dans notre temps l'évidente confirmation; M. Henri Brémond n'y manque pas; il n'est pas tendre à la niaiserie dévote : s'il admire que Marie-Madeleine ait été l'une des héroïnes préférées du XVIIe siècle, il ajoute : « puisqu'ils l'aimaient tant, comment ne les a-t-elle pas découragés d'écrire sur elle? Qu'ajouteraient-ils à son évangile, ne risquaient-ils pas de le profaner? », et tout aussitôt, par un retour sur notre temps dont on appréciera la justesse : « odes, sonnets, cantiques, poèmes épiques, sermons, livres de dévotion ou de morale, ils l'ont traitée comme les médisants d'aujourd'hui traitent Jeanne d'Arc. »

Cette brusquerie savoureuse était bien nécessaire en un pareil sujet ; M. Henri Brémond n'est point de ceux qui recherchent l'édification aux dépens du bon sens et du goût. Apologeti que en son fonds — et les mentions tradition

nelles *nihil obstat... imprimatur* qui figurent à la première page de ses volumes, suivies d'une signature ecclésiastique, ne nous laissent aucun doute à cet égard — mais, dans les limites du dogme et de la foi catholique résolument critique, son Histoire ne rebutera aucun lecteur de bonne volonté.

Et c'est fort bien ainsi. Car enfin son sujet est un grand sujet; le sentiment religieux est l'une des sources les plus abondantes de notre littérature classique : le catholicisme, principalement, a si profondément pénétré la pensée, les mœurs et les institutions de nos ancêtres qu'il y faut chercher la clé de toute une partie de leur activité littéraire et sociale; Lavisse proclame que « négliger les choses religieuses du XVIIe siècle, ou les estimer petitement, c'est ne pas comprendre l'histoire de ce siècle, c'est ne pas la sentir. » Nous sommes d'accord sur une aussi claire évidence; il resterait à faire la part du protestantisme : il va sans dire que sur ce point les lumières de M. Henri Brémond ne sauraient nous suffire; aussi bien ne l'aborde-t-il qu'épisodiquement, et par les seules voies qui lui demeurassent ouvertes de la polémique.

Déterminés à ne point estimer petitement la pensée et la sensibilité catholiques de nos siècles classiques, il ne nous déplaît pas de les étudier pour ainsi dire du dedans, et non pas d'un point de vue extérieur à la foi. La plus généreuse sympathie ne vaut pas une adhésion de principe au dogme et une longue pratique des croyances lorsqu'il s'agit d'en interpréter l'histoire. Le lecteur fera les réserves qu'il voudra; du moins est-il sûr que l'interprète ne dénature pas les faits et lui en apporte le commentaire le plus fidèle à l'esprit des hommes d'autrefois.

Considérons, à ce propos, le cas de Sainte-Beuve : son *Port-Royal* — M. Henri Brémond ne le conteste pas — est une œuvre solide et l'un des chefs-d'œuvre de la critique française; on nous le prouve cependant aisément, Sainte-Beuve ne possédait ni l'expérience religieuse ni les points de comparaison qui l'eussent à tout instant préservé de l'erreur. Son admiration spontanée eût été parfois moins absolument louangeuse s'il avait connu les autres groupements religieux du temps aussi bien que la célèbre Compagnie. M. Henri Brémond surprend Sainte-Beuve en flagrant délit de « naïveté »; et certes semblable reproche est pour le moins imprévu : M. Henri Brémond s'en excuse presque comme d'un sacrilège; son irrévérence est assurément justifiée, encore que l'on aimerait à en reprendre les termes pour les nuancer prudemment; car si Sainte-Beuve est parfois exagérément indulgent aux solitaires et à leurs amis, nous voyons bien qu'ils ont en M. Henri Brémond un censeur impitoyable et quelque peu passionné.

Le débat est trop attachant, et à plusieurs égards trop important, pour qu'on l'esquive. Je n'en alourdirai point une brève esquisse, où je cherche à rassembler les traits généraux d'une œuvre éminente et qu'il faut recommander d'abord aux amis de notre histoire et de nos lettres.

*
* *

Ces cinq premiers volumes mettent en lumière la « renaissance religieuse » de notre XVIIe siècle, qui ne fut ni si soudaine ni si nécessairement commandée par une décadence antérieure qu'on le croit généralement. M. Henri Brémond est trop bon historien pour imaginer que les grands mouvements de la pensée et de la civilisation surgissent sans préparation; de même qu'il retrouve en plein moyen âge les origines de la Renaissance proprement dite, il aperçoit dès le seizième siècle les signes précurseurs d'un renouveau catholique.

Et voici l'humanisme dévot, synthèse exubérante de tout ce qu'il flottait de souffles païens et chrétiens dans l'atmosphère du monde latin; on en sait les excès et les extravagances; M. Henri Brémond en dégage une conception de la vie et de la religion souriante, heureuse et peut-être un peu molle, mais qui le séduit fort; un ton affectueux, une critique amicale et pour ainsi dire caressante trahissent ici je ne sais quelle nostalgie d'un idéal aussi favorable aux bonnes lettres qu'à la dévotion tendre.

L' « invasion mystique » se discipline dans l' « école française » : Pierre de Bérulle, Charles de Condren, Jean-Jacques Olier, voilà les vrais maîtres et les héros dont M. Henri Brémond proclame la précellence et ne se lasse pas de vanter les mérites. Après quoi son étude du jansénisme prend souvent les allures d'un réquisitoire : infortuné Saint-Cyran ! M. Henri Brémond lui fait subir le plus insistant, et parfois le plus captieux des interrogatoires; il le déchire pieusement, avec des retours charitables qui n'atténuent rien, n'absolvent rien et paraissent encore plus terribles que les condamnations directes. Tout ce chapitre est un modèle de critique malveillante. Les solitaires de Port-

Royal sont aimablement égratignés. Pascal lui-même... Pascal ne retire aux yeux de M. Henri Brémond tout le bénéfice de son génie qu'en s'évadant de Port-Royal, car « le fond véritable de Pascal n'est pas janséniste... »

Tel est le dessin d'ensemble de ces cinq volumes dont le dernier nous plonge, rassérénés, au plus profond de la tradition mystique de la Compagnie de Jésus et nous entraîne dans l'étrange Bretagne de Jean Rigolenc.

Chemin faisant, M. Henri Brémond élucide tant de problèmes moraux, théologiques ou autres, qu'on a quelque scrupule à signaler aussi légèrement la diversité, l'extraordinaire abondance de son œuvre. L'océan de théologie où se plaisaient nos pères ne nous attire plus guère que par la singularité de maints voyages chimériques. Fort heureusement le guide qui s'offre à nous demeure toujours attentif à l'homme; la théologie est une merveilleuse école de logique et de subtilité; elle encourage, elle suscite une richesse de vie spirituelle qui confond notre présente aridité. Parmi ces scolastiques, que d'aimables figures! Que de forces, voire de génie dépensés à la recherche de la sainteté! Quiconque ne s'attarderait pas à contempler ce spectacle comprendrait bien mal l'histoire de nos lettres et de notre civilisation. Les moins croyants de nos écrivains et de nos grands hommes ont bénéficié de cet immense effort d'analyse et de cet entraînement systématique au sublime. Ils ont rencontré parfois des émules voire des maîtres parmi tous ces écrivains religieux. Et sans doute M. Henri Brémond s'attache au fond beaucoup plus qu'à la forme, mais il est bien incapable de ne pas mettre en valeur un beau style, une rhétorique, un tour d'imagination originaux; nous lui devrons un véritable recueil de morceaux choisis qui ne laisse pas de nous révéler de précieuses découvertes; les grands artistes n'y apparaissent pas très nombreux, mais les secrets de l'art furent familiers à plus d'un auteur dévot enfoui aujourd'hui sous la poussière de l'oubli : « Quand un homme de notre temps, Flaubert, par exemple, s'aperçoit que le français est une musique, il se pâme d'admiration. Les sonorités dont il se délecte auraient paru bien rudimentaires à M. Lemaître, au P. Yves de Paris, au P. Bonal, au P. Crasset, habitués dès leur enfance à savourer des rythmes plus savants, plus délicats, et qui ne nous sont pas moins imperceptibles que la musique des sphères... »

Sachons gré à M. Henri Brémond d'avoir ressuscité le P. Yves de Paris, le P. Bonal, le P. Crasset et maints beaux esprits qui unirent à la pratique des voluptés spirituelles le goût de penser avec ordre et la superstition païenne du nombre et de l'harmonie littéraires.

Lucien Maury.

L'HISTOIRE

ÉVOCATIONS D'ORIENT (1)

L' « Orient immobile »! Voilà l'idée que rapportèrent de leurs voyages, et jusqu'au début du siècle dernier, les pèlerins d'Europe et d'Asie levantines qui se piquaient de littérature; même les précurseurs du romantisme, un Volney méditant sur les *Ruines*, un Chateaubriand, appelant en vain Léonidas sur l'emplacement de Lacédémone. Il semblait que depuis la séparation du ve siècle d'avec la Rome impériale, tout s'était endormi autour des mers grecques et syriennes. C'était le « Bas-Empire », au nom injurieux, dont faisaient mention de rares chroniques occidentales à l'occasion de telles ambassades, d'opérations fructueuses dont Catalans, Vénitiens et Génois gardaient le monopole, de prises de contact plus rudes aussi pour la conquête ou le pillage, de la croisade enfin. Des noms, par intervalles, brillaient : ceux d'une impératrice Irène, d'un empereur *Bulgarochtone*, des princes Comnène. Pour le reste, c'était la nuit. Des « Latins », quelque soixante ans, régnaient à Constantinople, dépossédés par les Paléologue. Puis tout sombrait sous la dernière invasion barbare. De cette grande chute, au xve siècle, la légende s'emparait, auréolait la mort du dernier *basileus*, tué sur le rempart, exagérait l'horreur du saccage qui avait porté Mahomet II jusque dans Sainte-Sophie, désormais islamisée.

L'histoire, si ardemment servie par « ce stupide xixe siècle », nous a restitué un empire byzantin moins légendaire, et combien plus vivant! Parmi les bons ouvriers dont ce fut l'entreprise passionnée et dont ce restera la gloire,

(1) Gustave Schlumberger, [illegible] (2) Charles Diehl, *Byzance et des [illegible]* [illegible] de Paris [illegible] 1922 (Cf. même titre [illegible] Paris, Plon 1917).

M. Gustave Schlumberger se place au premier rang. Depuis cinquante ans bientôt, il a poussé ses recherches dans deux directions. De Byzance d'abord, « la ville gardée de Dieu », il nous a retracé l'existence fiévreuse à l'époque (la plus brillante) où l'Empire, solidement constitué en ses *thèmes* administratifs et militaires, défendait victorieusement contre Slaves, Persans et Arabes, ses frontières d'Asie et d'Europe, et attirait vers sa capitale, borne militaire des routes du commerce, les caravanes de trois continents et toutes les hordes du vieux monde. Autour de son *Nicéphore Phocas* (1891), ce « marteau des Sarrasins », vieux général devenu *autocrator* par la grâce de « la belle basilissa Théophano », veuve de Romain II, et qui, sans renoncer à d'autres amours, l'épousa après la mort du fils du « Porphyrogénète », il ordonnait toute la politique du xe siècle, assimilatrice des tribus du Nord qu'attirait le service des « Sacrés Palais », conquérante des « marches » indispensables : Cilicie, Syrie septentrionale et Crète. L'histoire des institutions, il la demandait à une science, la numismatique, dont il devenait vite l'un des maîtres, à l'étude des sceaux, révélatrice des caractères. En ce domaine, la *Sigillographie de l'Empire byzantin* (1884) marque une date d'initiation.

D'autre part, comment n'aurait-il pas été attiré par ces capitaines d'aventures qui, accourus du Nord et de l'Occident, rencontraient Byzance sur les chemins qui les menaient aux « échelles » de Syrie ou d'Egypte, et pour quelques-uns, aux lieux sacrés du christianisme? Les monnaies qu'ils avaient apportées ou frappées, recherchées avec une diligence avertie, interprétées avec une intelligence toujours en éveil, fournissaient à M. Schlumberger l'occasion d'illustrer par des exemples topiques cette pénétration longtemps insoupçonnée entre l'Orient et l'Occident. Ainsi le lecteur charmé parcourait avec lui ces *Principautés franques du Levant,* fondées par des gens de chez nous, de Flandre, de Bretagne, de Poitou, de Provence, qui s'adaptèrent si vite à leur nouveau milieu : un Tancrède, « le grand émir Tancrède », qu'une monnaie d'Antioche nous montre si curieusement enturbanné, un Baudouin d'Edesse, un Boémond, eux et tant d'autres, « héros aventureux qui s'en allaient jeter sur les rives du Jourdain et par-delà l'Euphrate les bases de ces principautés bizarres dont les chefs et les soldats étaient des chevaliers et des gens d'armes de France, d'Italie et d'outre-Rhin, et les sujets des Bédouins du désert, des Arméniens de la montagne, des Syriens de Phénicie ou de Palestine ». — Ces lignes sont de 1877. Vous trouverez la même faculté d'évocation, la même couleur de style dans ce *Renaud de Châtillon, prince d'Antioche,* qui parut en 1898, héros légendaire dont M. Schlumberger nous retrace dans ces *Récits*, qui sont d'hier, un des plus incroyables hauts faits : la tentative de 1182 qui jeta la terreur dans les villes de Propriété, l'attaque de Djeddah en plein été, le désastre après des marches d'hallucine, à une journée de Medine. Ainsi travaille pour notre plaisir M. Schlumberger, servi par une imagination qui, à l'occasion de quelques monnaies de la petite Arménie, fait revivre les rois de la dynastie roupénienne (le dernier, le roi errant, s'en vint mourir à Paris) : « En contemplant ces effigies séculaires à demi effacées par le temps, je revois ces courageux thakavors chevauchant hardiment leurs beaux coursiers arabes, conduisant avec une fureur guerrière leurs vaillantes et rudes milices à l'éternel combat contre l'Infidèle, dix fois supérieur en nombre. Je revois le patriarche de Sis à la grande barbe flottante et ses prêtres belliqueux, à cheval eux aussi, agitant au-dessus de la mêlée farouche la double croix qui figure sur ces monnaies. Combien chacun de ces petits deniers si frustes, si effacés, épars encore dans les bazars des villes d'Orient, dans les boutiques des orfèvres, a vu de luttes acharnées entre combattants chrétiens et musulmans! Je ne connais pas de souvenir plus vénérable, plus émotionnant que ces monnaies des rois chrétiens de l'antique Arménie aux types si chevaleresques ».

Ceux-là défendaient en effet contre l'Infidèle les approches de l'Empire. D'autres, sous la riche variété des titres byzantins, chefs des armées du *basileus,* ont maintenu à Constantinople et dans les thèmes la force chrétienne en face des révolutions de l'Asie. Tel cet Hervé, venu de Normandie au xie siècle, *Herbehios o Francopoulos,* et ce Roussel de Bailleul qui, au revers de son sceau, grava l'invocation à la « Toute Sainte » : *Mère de Dieu, prête secours à ton serviteur Oursel, vestiarite, le Francopoule.* Depuis des siècles, des barbares, gardes varègues ou scandinaves, veillaient (sans garanties très précises) à la sécurité des Sacrés Palais. Voici que les traversent à leur tour, en route pour le saint tombeau, ces chefs du Nord, Erik le Bon de Danemark, Sigurd Ier de Norvège. Et nul ne s'en étonne. Ne s'y croisent-ils pas, en ce « caravansérail qu'est la ville entière, avec le flux

cosmopolite que déversent constamment l'Europe et l'Asie : le Smyrniote et l'Ephésien, le Bulgare et le Khazare, le Syrien et l'Arménien du lac de Van, le Vénitien et le Sicilien, le Catalan mêlé au Géorgien du Caucase? Comme la Ville, l'Empire s'atteste le carrefour du monde trafiquant de toute marchandise, remuant et entremêlant mille intrigues politiques, disputant et subtilisant sur toutes théologies. En face, sur l'autre rive du Bosphore, l'Asie antérieure reste ce qu'elle fut depuis les temps anciens, la cuve béante pour le brassage et la fusion de toutes les races. M. Schlumberger en rapporte de curieux exemples. Mais pour une marquise Isla d'Autriche, princesse de croisade que Vénus, toujours favorable pensait il a la « Maison », destinait au harem de l'émir Malek Ghazi, et qui se serait trouvée grand'mère inattendue d'un sultan seldjoukide, combien d'autres, que l'histoire a oubliées! En voici d'autres, que leur destinée appela d'Occident pour épouser des rois chrétiens et qui devaient jouer leur rôle dans ces drames dont le récit fait frémir. Témoin cette Eléonore, « belle fille de Catalogne », mariée au XIVe siècle à un Lusignan de Chypre, Pierre Ier, « grand diplomate, grand capitaine », qui promena dix ans ses flottes sur les côtes syriennes et conquit Alexandrie, « aussi grand homme de plaisir » et « follement amoureux des jolies dames de sa cour ». Eléonore, jalouse, avait, en l'absence du roi, fait torturer horriblement l'une des maîtresses, enceinte de huit mois : « On l'étendit par terre; on apporta un moulin à main qu'on lui mit sur le ventre et l'on moulut un plat de farine sur son ventre; on la tenait, mais elle n'accoucha pas. » Mais Eléonore elle-même avait cédé au « diable de la luxure », ce dont les frères de Pierre Ier, Jean d'Antioche et Jacques, sénéchal de Chypre, prirent soin de l'avertir. En même temps, ils se conjuraient contre lui avec les chevaliers dont il avait mis les épouses à mal. « Dans la nuit du 16 janvier 1368, les conjurés pénétrèrent dans la chambre du roi qu'ils trouvèrent couché avec sa maîtresse du moment, dame Eschive de Scandelion, et le massacrèrent sous les yeux mêmes de ses frères. Sire Jean Gotal, bailli de la cour, lui coupa la tête. Jacques de Nores, grand huccoplier, c'est-à-dire chef des mercenaires sarrasins à la solde de la couronne, mutila atrocement le cadavre. »

C'est au *Récit sur le doux pays de Chypre* du chroniqueur Léonce Machéras que M. Schlumberger emprunte cette histoire toute chargée du goût du sang, de la volupté et de la mort. Plus heureux que les diplomates, les historiens connaissent plusieurs aspects de l'éternelle question d'Orient.

PAUL [illegible].

LE THÉATRE

DE « L'INSOUMISE » A « CHOU CHOU »

M. Pierre Frondaie aime les idées; on sent en lui de la sincérité, de l'enthousiasme; il trouve des sujets âpres et vigoureux. Mais, en même temps, dramaturge trop préoccupé peut-être de l'effet scénique, il recherche des décors qu'il estime pittoresques, des péripéties qu'il croit [illegible]. Et alors, malgré lui, il laisse son sujet dévier. Finalement, d'une idée qu'il a pu concevoir clairement, il n'apporte plus qu'une expression confuse, et il ne réussit pas à communiquer au spectateur autant d'émotion que lui-même sans doute en ressent.

Tel est le cas de la nouvelle pièce en 4 actes, *L'Insoumise*, que l'auteur de *La Maison Cernée* et du *Reflet* vient de faire représenter au Théâtre-Antoine.

Orpheline, riche et belle, Fabienne a vécu jusqu'aux approches de la trentaine libre de toute servitude. Elle s'est laissé courtiser par de nombreux adorateurs, sans qu'aucun [illegible] ni dans son cœur, ni dans [illegible]. Un jour, à Biarritz, elle a rencontré un jeune prince arabe, Fazil El Ouargli, Marocain très européanisé, familier des plages à la mode, qui danse, fait de l'auto et joue du piano : tout de suite, elle a été séduite par ce teint bronzé, par ces muscles élégants et souples. La Française et l'Arabe se sont épousés, et ils vivent heureux, unis dans une volupté violente. Mais voici que, ce soir, au moment où ils se préparent à aller dîner au Bois avec un ménage ami, les de Breuze, un ancien prétendant, Jean de Béopé, vient rendre à Fabienne une visite d'ailleurs toute respectueuse. Fabienne veut l'inviter à dîner; Fazil s'y oppose; Fabienne s'obstine. Alors le Marocain, qui sent se réveiller en lui toute son héré-

dité musulmane, comprend son erreur : malgré les conseils de ses amis de Breuze, pendant que sa femme est occupée à s'habiller, il s'en va, et, sans autre explication, sans autre adieu, il retourne là-bas, dans le palais de ses ancêtres. — Ce premier acte, bien mené, avec une exposition sobre, des personnages fermement dessinés, une action simple et rapide, est sans doute le meilleur de la pièce.

Au 2e acte, nous sommes à Fez la-Sainte, dans le palais de Fazil, avec tout le romantique appareil de l'Orient, harem, eunuque, chant du muezzin, gardes au sabre sanguinaire. Fazil a repris son costume national et son âme natale. Sans avoir oublié son amour, il méprise la femme et hait les mœurs d'Europe.

De son côté, Fabienne garde la hantise de son bonheur perdu; et naturellement, au cours d'un voyage entrepris avec ses amis de Béopé et de Breuze, elle arrive à Fez. Elle pénètre dans le harem, retrouve Fazil. Après de mutuels reproches, des résistances et des hésitations, tous deux de nouveau s'étreignent, et, sous l'imprudence de son désir, l'ardente insoumise décide de passer au moins cette nuit dans le lit de son oriental époux.

Mais, le lendemain, Fabienne n'est point repartie. Et, au 3e acte, nous la retrouvons au palais, prisonnière, épouse désormais régie par la loi du Coran. Fabienne se rebelle. Pour se libérer, elle demande le divorce : sa requête est rejetée par le Sultan. Pour comble, elle apprend que Fazil, selon la coutume d'Allah, se propose d'épouser une seconde femme. Alors, dans la révolte de sa jalousie, Fabienne se résoud à fuir; elle accepte l'aide de ses amis de Béopé et de Breuze qui, dans un guet-apens, poignardent l'un un garde, l'autre Fazil lui-même. Et elle rentre en France, comme Fazil était rentré au Maroc.

Redevenue libre, Fabienne s'est retirée à Biarritz, où elle vit avec le fidèle et dévoué Jean de Béopé. Mais elle se sent maintenant plus prisonnière que jamais, prisonnière non plus des murailles de Fez, mais d'elle-même, de ses souvenirs et de ses regrets. Elle continue d'aimer, de pleurer, d'évoquer Fazil. Naturellement, Fazil ne saurait manquer de reparaître : il n'a été qu'imparfaitement poignardé par de Breuze, et, aussitôt guéri, il s'est réembarqué pour l'Europe. De nouveau, il a quitté son blanc burnous d'Arabe et revêtu son habit noir de gentleman européen. Mais ce n'est que pour un moment. En bon polygame, il ne peut admettre qu'aucune de ses femmes appartienne à un autre homme, et il vient reprendre Fabienne, d'une manière un peu spéciale et pour toujours : dans une brusque caresse, il la griffe au bras d'une bague empoisonnée, et, pendant qu'elle agonise sur le canapé, lui-même, tranquillement, pour la seconde et sans doute dernière fois, reprend le chemin de son Atlas...

D'où vient donc que cette pièce ardente, remplie d'incontestables qualités dramatiques, laisse, en définitive, une impression d'incertitude, voire d'incohérence? N'est-ce point justement que l'affabulation, si séduisante qu'elle paraisse, ne répond point, dans le fond, au sujet. L'idée qu'a voulu développer l'auteur, nettement indiquée par le titre, se trouve résumée dans le conseil que l'héroïne elle-même, au 4e acte, donne à une jeune amie : « Si tu aimes, obéis! » Or, pour que ce précepte passionnel se dégageât dans toute sa vérité pathétique, il fallait nous montrer Fabienne, l'Insoumise, se débattant uniquement contre elle-même, dans une aventure normale, seule responsable par ses révoltes de ses souffrances et de sa mort. Au lieu de cela, que fait M. Pierre Frondaie? Il jette son héroïne dans un drame exceptionnel; il nous fait aller et venir de France en Afrique; il nous entraîne dans ce monde oriental dont la nature, les mœurs, la civilisation sont essentiellement différentes des nôtres; il met en conflit le Coran avec notre Code civil. Dès lors, l'idée première se trouve faussée. Car nous arrivons à constater que les malheurs de Fabienne proviennent non pas tant de sa propre insoumission que de l'orientalisme de son mari. Si bien que, logiquement, la conclusion qui s'impose aux spectatrices est, non pas : « Si tu aimes, obéis! », mais : « Si tu aimes un Marocain, même européanisé, ne l'épouse jamais! »... Atavisme séculaire et incompatibilité des races : problème intéressant si l'on veut, mais c'est là un autre sujet!

Mme Vera Sergine, avec sa haute et mince stature, sa voix chaude et ses yeux tragiques, a naturellement remporté un grand succès dans le rôle de Fabienne, et au 4e acte, pendant que le poison mystérieux court dans ses veines, elle se crispe et meurt magnifiquement. Quant à M. Charles Boyer, un jeune comédien, il a su composer le personnage de Fazil avec une très intelligente sobriété. Je lui reprocherai seulement d'avoir, pour accentuer l'étrangeté exotique de son personnage, exagéré parfois, surtout au 1er acte, certaines raideurs d'attitudes ou de gestes.

*
* *

Je me suis bien souvent efforcé de mettre en lumière le mouvement qui emporte les auteurs dramatiques à faire de plus en plus abstraction du sujet lui-même pour ne plus considérer que l'accessoire, la mise en scène et toute la technique de l'actualité. L'ancien vaudeville lui-même semble avoir disparu, remplacé par cette forme indistincte, où l'on essaie de faire rire, mais sans même chercher à nouer quelque imbroglio, par la seule rencontre de plaisanteries de revue ou de chronique.

Cette vue de l'esprit se trouve confirmée avec un éclat particulier par le grand succès de *Chou Chou, Poids Plume,* au théâtre des Nouveautés.

Supposez, en face, un jeune homme de famille noble, qui apprend de la bouche même de son père qu'il est ruiné et qui prend la résolution de travailler comme il peut, vous n'obtenez ainsi qu'une donnée de la plus authentique banalité. Supposez, en second lieu, qu'une jeune Américaine, naturellement milliardaire, se soit toquée de votre jeune noble décavé et que, par honneur nobiliaire ou simplement par fantaisie, votre jeune hobereau résiste à toutes les tentatives d'épousailles de la jeune Américaine, et vous n'obtenez ainsi que le thème le plus usagé des aventures vaudevillesques.

Telle est pourtant la donnée que M. Bousquet, avec son collaborateur, s'est appliqué à mettre en œuvre pour divertir les honnêtes gens.

Comment y est-il parvenu?

Par la boxe.

La boxe est à l'ordre du jour... Tous ceux qui ne peuvent la pratiquer eux-mêmes, soit en boxant, soit en assistant seulement aux matches de boxe, ne doivent-ils pas être heureux de trouver, un soir, le ring au théâtre, et de se mettre au courant, leur semble-t-il, de tous les secrets d'un entraînement?...

Il n'y avait donc qu'à transformer le jeune hobereau en boxeur et à en faire un « poulain » possédant dans son crochet du gauche une fortune. Ainsi le vocabulaire même de la boxe et l'opposition des manières des boxeurs avec les traditions du père noble ruiné devenaient une source d'effets à coup sûr.

Par surcroît, la boxe offrait le moyen de servir la cause de la jeune milliardaire américaine qui peut se transformer, par un tour habituel dans ce monde-là, en manager de son amoureux.

Pourtant il est probable que toutes ces gentillesses sportives n'auraient point suffi à faire un triomphe de la représentation de cette pochade, car les deux premiers actes en paraissent souvent un peu longs et bien vides. On sent là de la convention, du factice, du comique qui manque un peu de verve et tire au procédé. Il fallait trouver autre chose. C'est alors que les auteurs se sont résolument écartés de la littérature et n'ont plus eu recours qu'à la mise en scène. Leur dernier acte, c'est le combat de leur héros avec son adversaire. Il y a là beaucoup d'habileté et d'ingéniosité de technique matérielle.

Et, présentement, il n'en faut pas davantage. C. Q. F. D.

Interprétation naturellement excellente : Brasseur, Marguerite Reval, Yolande Raffont, cette charmante comédienne qui a montré, dans son rôle d'Américaine, qu'elle sait renouveler les plus vieilles choses!...

N'est-ce point là, pour les comédiens et les auteurs, tout le secret du succès au théâtre?

Gaston Rageot.

LES LIVRES NOUVEAUX

Henri Joly, de l'Académie des Sciences morales et politiques. **Souvenirs universitaires**, précédés des **Souvenirs bourguignons** (1 vol. Bloud et Gay.)

Ce sont de véritables mémoires qui nous sont offerts sous ce titre modeste ; mémoires d'un universitaire et d'un savant, qui a rempli une longue carrière, consacrée successivement à la philosophie et à la sociologie. Après toute une vie laborieuse, chargée d'ans et de travaux, M. Joly a voulu évoquer son enfance, les mœurs de sa Bourgogne natale ; ce sont là, sous une forme simple, écrites avec une bonhomie savoureuse, de précieuses pages d'histoire ; les vertus familiales de la bourgeoisie provinciale y apparaissent en un récit volontairement nu, tout de simplicité et de ferveur reconnaissante. Viennent ensuite les années d'études, Paris, l'Ecole normale, et enfin, brièvement résumées, les étapes d'une vocation érudite. Là encore les historiens futurs auront beaucoup à glaner : M. Joly fait revivre, chemin faisant, maintes figures d'hommes marquants ou distingués qui prirent une part active à l'histoire de la troisième République, et ce sont autant de portraits où, sans dissimuler ses propres opinions, l'auteur témoigne d'une bienveillante impartialité. Au total, un bon livre rempli de faits, des mémoires où le lecteur s'instruira, non sans goûter le charme, si rare à notre époque, d'une souriante et bienfaisante sagesse.

L. M.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Chronique Tchécoslovaque

Depuis de longs mois, il a été décidé en principe que le Ministère Benès doit être remplacé par un Cabinet composé des hommes représentatifs des cinq partis qui composent la coalition. Différentes raisons d'ordre intérieur ont plusieurs fois fait retarder la formation du nouveau Ministère. Finalement, après la clôture de la session de la Société des Nations, M Benès, rentré de Genève, a donné sa démission et le nouveau Cabinet Svehla est entré en fonction le 7 octobre, salué à l'unanimité par les journaux des partis de la coalition.

Au fond, il n'y aura pas de changement à la ligne directrice du gouvernement précédent, mais les leaders des partis qui, jusqu'à présent, se tenaient dans la coulisse et formaient, pour ainsi dire, un second gouvernement, assument cette fois ouvertement la responsabilité vis-à-vis du pays et du Parlement. M. Benès, dont le succès moral à Genève n'a pu qu'affermir la position extérieure, garde, naturellement, les Affaires Etrangères. M. Svehla est un homme politique trop habile, trop perspicace et trop expérimenté pour qu'on ne puisse augurer une longue durée de son Cabinet. Président du parti agrarien, M. Svehla était depuis longtemps désigné par l'opinion unanime à prendre le pouvoir. Personne au Parlement ne possède l'autorité, la fermeté, la ténacité et la finesse de ce *selfmademan* cultivé qui depuis des années dirigeait de fait la politique intérieure du pays et dont la poigne au Ministère de l'Intérieur a rendu de si précieux services aux heures les plus troubles d'après la guerre. Dans les Finances, M. Rasin saura mettre en valeur ses idées, avec l'énergie dont déjà, au Ministère Kramar, il a donné des preuves éclatantes et qui a sauvé la République de la ruine financière des pays voisins. Certes, la politique de déflation qu'il poursuit et qu'il continuera à poursuivre a amené de graves difficultés dans la vie économique du pays, mais M. Rasin saura certainement venir en aide à l'industrie qui, momentanément, se trouve paralysée par la hausse de la couronne. M. Udrzal garde le portefeuille de la Défense Nationale : les beaux résultats qu'il a obtenus dans l'organisation de l'armée et qui ont été prouvés par les brillantes manœuvres de septembre dernier justifient pleinement la confiance que le Parlement a mise en lui. Signalons encore la présence dans le Cabinet de M. Milan Hodza, un des meilleurs esprits de la Slovaquie actuelle et une des intelligences les plus lumineuses parmi les hommes politiques actuels. Membre du Parlement hongrois depuis 1905, ministre de l'unification des lois dans le Cabinet Tusar, professeur à l'Université de Bratislava, M. Hodza est un des véritables chefs du peuple slovaque et en même temps un partisan convaincu de l'unité de la nation tchécoslovaque.

Le parti social-démocrate est représenté par MM. Bechyne, Habrman et Srba, les populistes catholiques par Mgr Sramek et M. Dolansky, les socialistes nationaux par MM. Stribrni, Tucny et Franke, tous hommes politiques d'une grande expérience parlementaire. Le seul membre du Cabinet qui n'appartienne pas à la Chambre est M. Kallay, ministre pour la Slovaquie ; c'est un administrateur de premier ordre. La présence au pouvoir de ces hommes politiques est un gage de la stabilité du gouvernement qui doit terminer l'œuvre de consolidation intérieure poursuivie déjà par les Ministères Cerny et Benès.

La semaine dernière, l'opinion publique a été vivement émue par l'affaire de Javorina. Portant atteinte à la souveraineté de la République ainsi qu'à la décision de la conférence des Ambassadeurs du 28 juillet 1920, la commission de délimitation interalliée a pris une décision qui prétendait attribuer à la Pologne une grande partie du pays de Javorina, dans les Tatras. Des protestations indignées se sont élevées de tous les côtés. Grâce à une démarche très énergique du Ministre tchécoslovaque à Paris, M. Osusky, la conférence a ordonné la suspension des travaux de la commission. La décision du 28 juillet 1920 entre en vigueur. Pour la Tchécoslovaquie cet incident qui aurait pu avoir des suites très fâcheuses pour l'équilibre de l'Europe centrale doit être considéré comme clos. La Javorina restera tchécoslovaque.

Bien que le représentant de la Petite Entente n'ait pas été admis au sein du comité de la Société des Nations, la Tchécoslovaquie peut être satisfaite de l'issue de la session. D'abord les espoirs des Allemands de Bohême qui croyaient trouver à Genève des complices dans leur lutte contre la République ont été déçus par les résolutions prises dans la question des minorités. Ensuite, dans la question d'Autriche, que j'ai exposée dans ma dernière chronique, la Tchécoslovaquie s'est trouvée en plein accord avec les puissances. Les projets fantastiques qu'on avait attribués à l'Italie n'ont pas même été formulés et M. Benès, qui vient de se rencontrer avec M. Schanzer, à Venise, a pu constater et enregistrer l'accord de la Tchécoslovaquie et de l'Italie pour l'œuvre de secours à l'Autriche. Il a pu également, dans cette même entrevue de Venise, régler avec le Ministre italien diverses questions relatives au traité de commerce italo-tchécoslovaque qui ne tardera pas à être ratifié de part et d'autre et sera complété par une convention douanière. Une conférence ultérieure se réunira à Trieste pour arrêter diverses mesures destinées à faciliter le trafic tchécoslovaque en transit par le grand port italien.

Dans les premiers jours d'octobre, le parti social-démocrate tchécoslovaque a commémoré, avec éclat, le cinquantième anniversaire de sa fondation. Sorti d'un petit groupe d'idéalistes persécutés, il est devenu un puissant parti politique, qui, malgré la scission de la gauche communiste, représente une force politique considérable.

Le parti peut considérer avec fierté l'œuvre accomplie par lui non seulement au point de vue politique et social, mais aussi au point de vue national. De la critique et de la négation il a évolué vers le travail positif et constructif et il a pris une part très active à l'édification de la République.

Depuis 1918, il a toujours été représenté dans les gouvernements. Les services rendus par le parti à l'instruction de la classe ouvrière par « L'Académie Ouvrière », une sorte d'université populaire, sont inappréciables.

H. Jelinek.

Chronique polonaise

La Question de la Galicie Orientale

III

Nous avons fait ressortir dans notre précédent article que, loin de séparer la Galicie Orientale des autres régions détachées de la Pologne, Marie-Thérèse maintint, au contraire, l'union entre ces territoires, en les englobant tous, sous le nom — d'ailleurs impropre (1) — de Galicie, dans le même « pays » de la couronne, et que les successeurs de cette souveraine et leurs ministres respectèrent cet état de choses. Et nous avons fait remarquer que l'un de ces ministres, le plus célèbre de tous, le prince de Metternich, alla plus loin encore : il devint un des principaux artisans d'un instrument diplomatique qui donna, à cette unité administrative et politique, des territoires de l'ancienne Pologne, annexés à l'Autriche, une sanction, partant, une portée internationale. Cet instrument diplomatique, c'est le traité de Vienne de 1815.

On sait qu'après de nombreux marchandages, les cinq puissances qui furent seules admises à résoudre la question polonaise au Congrès de Vienne — l'Autriche, la France, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie — se mirent finalement d'accord pour déclarer impossible la restauration d'une Pologne indépendante. Elles résolurent donc de procéder à un nouveau partage de ce pays, mais en spécifiant que, quel qu'en pût être le résultat, cette nouvelle division devait laisser hors d'atteinte la vie nationale du peuple polonais. A cet effet, le régime des territoires des Etats bénéficiaires devait être fondé sur les bases suivantes : ces territoires — c'est-à-dire tous ceux qui faisaient partie de la Pologne d'avant le premier partage, en 1772 — seraient considérés comme des provinces polonaises; ils jouiraient d'une constitution spéciale, correspondant à leur caractère polonais, et obtiendraient des institutions et une représentation *nationales*, partant communes.

Ces bases générales ont été établies par différentes notes, *memorandums*, projets et contre-projets échangés au cours des négociations de Vienne, et, plus particulièrement, par la note circulaire du vicomte Castlereagh, du 12 janvier 1815, et les réponses que firent successivement à cette note les plénipotentiaires de la France, de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse. Elles ont reçu une expression concrète dans les traités austro-russe et russo-prussien du 3 mai (21 avril) 1815, et dans l'acte final du Congrès du 9 juin de la même année.

Les deux traités considèrent l'ensemble des territoires de la Pologne comme un tout politique et économique (*Art.* 8, 24, 26 *et* 28 *du traité austro-russe et art.* 6, 22, 24, 28 *et* 29 *du traité russo-prussien.*) Ils garantissent des institutions et une représentation nationales aux Polonais « sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse » (Art. 5 du traité austro-russe et art. 3 du traité russo-prussien.) Et le traité conclu entre l'Autriche et la Russie mentionne, en termes exprès, la Galicie comme une unité distincte comprenant les territoires situés sur les deux rives du San (Art. 3).

L'acte final du 9 juin se borne à confirmer purement et simplement, dans leur esprit comme dans leur lettre, les stipulations des deux traités (art. 1, 4, 12 et 14). Seulement cet acte est signé par toutes les puissances ayant pris part au Congrès de Vienne. D'où il résulte que toutes ces puissances, y compris l'Angleterre et la France, ont sanctionné les dispositions ci-dessus, partant reconnu à *toute* la Galicie la qualité de territoire polonais, devant, de ce fait, constituer une *unité* distincte.

Certes, les stipulations du traité de Vienne n'ont pas été respectées par tous les copartageants. La Russie et la Prusse ne les ont jamais appliquées sincèrement, et les ont finalement complètement violées. Mais de même qu'une loi ne saurait être considérée comme abrogée du seul fait qu'elle est systématiquement transgressée par une notable partie de la population, de même les stipulations d'un traité ne sauraient être regardées comme annulées uniquement parce que certains signataires de ce traité, les ayant enfreintes, les déclarent abolies. Pour qu'elles le fussent, il faudrait l'adhésion de tous les cosignataires au nouvel état de choses. Or, il n'en était rien, dans l'espèce. Non seulement l'Angleterre et la France — les deux principaux cosignataires avec les Etats copartageants — n'ont jamais voulu reconnaître cet état de choses, mais elles ont, au contraire, à maintes reprises, proclamé, *officiellement* (1), la nécessité d'appliquer les stipulations de l'acte final de Vienne, relatives à la Pologne et aux Polonais. En droit, celles-ci restaient donc entières, et l'unité territoriale de la Galicie, maintenue par les Habsbourg, continuait par conséquent à être non seulement un fait de la légalité autrichienne, mais, de plus, un fait de la légalité européenne, internationale, garantie par les signatures de la France et de la Grande-Bretagne.

Et les résultats de la dernière guerre, le démembrement de la monarchie des Habsbourg et la restauration de la Pologne n'ont rien changé à cela. Au point de vue du droit « européen », l'unité de la Galicie ne découle pas, ainsi que nous l'avons vu, de son annexion à l'Autriche, mais de ce qu'elle a été détachée de la Pologne. D'autre part, au dire des auteurs mêmes du traité définitif de Vienne, ce territoire polonais n'a été donné à l'Autriche que parce que, à tort ou à raison, la reconstitution d'une Pologne indépendante leur semblait impossible — d'où il résulte logiquement, non point la division, mais le retour de cette région à cet Etat, au cas où sa restauration deviendrait possible.

Aucun des faits nouveaux sus-indiqués ne contredit, donc, les dispositions *fondamentales* de l'acte de Vienne, concernant les territoires de l'ancienne Pologne. La légalité d'après guerre n'infirme en rien, dans ce cas particulier, la légalité d'avant guerre. Par là-même celle-ci reste toujours en vigueur, complétant celle-là. Car, si la légalité d'après 1918 a ressuscité l'Etat polonais, lequel, d'après un engagement pris (2), doit être « uni », c'est-à-dire comprendre tous les territoires

(1) Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, les territoires de cette province, situés à l'ouest du San, n'ont jamais dépendu directement, ni indirectement de l'ancien Etat de Halicz.

(1) En 1831, en 1832, en 1836, en 1856, en 1863, en 1863.

(2) Déclaration concernant les principes du [illegible] britannique, anglais et italien, faite le 2 [illegible] 1918 à Versailles. « La [illegible] d'un Etat polonais [illegible] et indépendant [illegible] des conditions d'une paix [illegible] et durable, [illegible] en Europe. »

polonais, — celle de 1815 stipule que doivent être considérées comme tels toutes les régions ayant fait partie de la Pologne de 1772. Et cela signifie évidemment que, à moins, bien entendu, d'une renonciation formelle de la part de ce pays, ces régions — partant, aussi, toute la Galicie — doivent ainsi que nous l'avons fait ressortir tout à l'heure, être rattachées à la Pologne restaurée.

Ce fait, que la restitution, au nouvel Etat polonais, de la Galicie en son entier, découle de textes confirmés et sanctionnés par la France et par l'Angleterre, et dont ces puissances se sont, à maintes reprises, officiellement refusées à reconnaître la caducité, — ce fait constitue le deuxième titre juridique de cet Etat sur ce territoire. Et il est d'autant plus important que les deux pays que ces textes lient et qui se sont déclarés liés par eux, sont les deux principaux facteurs législatifs de l'Europe actuelle.

Jacques VERTON.

BULLETIN MARITIME

La Loi de huit heures dans la Marine Marchande

La loi de huit heures ne pourrait être appliquée à la marine marchande française, ainsi que les rapporteurs du projet l'avaient fait remarquer devant les Chambres, que si toutes les marines étrangères l'appliquaient également. Le surcroît de frais qu'entraîne, en effet, l'application de cette loi, en raison du personnel plus nombreux que chaque navire doit embarquer, a sa répercussion sur le taux du fret et il est facile de comprendre que la nation qui demande pour ses transports maritimes des prix plus élevés que les nations concurrentes ne peut espérer conserver longtemps une marine marchande prospère. C'est précisément ce qui était à redouter pour la France.

Dans une première conférence internationale, réunie à Washington en 1919, au cours de laquelle la question de la journée de huit heures fut étudiée, alors que les représentants français s'étaient fait fort de gagner à leur généreux exemple les représentants des autres nations maritimes, une simple « recommandation » fut votée en faveur de l'extension de cette loi à la marine marchande. Aucun engagement formel ne fut pris. Le premier échec ne devait pas être compensé dans l'avenir.

Les associations ouvrières, les syndicats maritimes et à leur tête le directeur du Bureau International du Travail, ne se tinrent pas pour battus néanmoins et essayèrent, par tous les moyens, d'obtenir l'internationalisation des huit heures à bord. Quelques nations: la Norvège, le Danemark, l'Angleterre même firent, dans ce sens, des expériences pratiques qui leur parurent aussitôt concluantes et, très rapidement, nations et ouvriers, d'un commun accord, déclarèrent que leur pays n'adopterait jamais une telle réglementation. Mais le principe syndical international invitait néanmoins les marins étrangers à soutenir leurs camarades français lorsque ceux-ci réclameraient l'application générale de la loi. Aussi les vit-on se rendre aux convocations que leur lançait à intervalles rapprochés le Bureau International du Travail. Depuis la Conférence de Gênes, en 1920, jusqu'à la Conférence de Paris en mars 1922, les réunions internationales à Bruxelles, à Londres, à Genève, etc., ne furent qu'une série d'insuccès. Une première difficulté venait de ce que, pour que la conférence fût valable, il eût été nécessaire que patrons et ouvriers de chacune des nations intéressées eussent été représentés, ce qui pratiquement n'était guère réalisable. D'autre part, l'attitude des marins anglais qui, en toute question maritime ont une influence prépondérante, fut de nature à jeter le trouble dans les esprits. Tandis que d'un côté, dans leurs réunions privées, ils se promettaient de ne jamais appliquer chez eux les huit heures, dans les meetings internationaux, par contre, ils étaient les premiers à féliciter hautement les équipages français d'avoir conquis un tel privilège et ils les exhortaient à ne jamais s'en départir !.. Il est curieux de remarquer, en outre, que dans ces réunions, dont le caractère même aurait pu écarter les groupements nationaux, les armateurs, tout au contraire, envoyaient des représentants et s'attachaient à faire triompher la cause en jeu : c'est que, sur ce point particulier, pour des raisons essentiellement différentes, leur intérêt était le même que celui des syndicalistes ; tandis que nos inscrits prétendaient faire bénéficier leurs camarades étrangers des avantages qu'il croyaient trouver dans cette répartition peu équitable du temps de travail, les armateurs français cherchaient à maintenir l'équilibre entre les prix de revient des transports maritimes dans le monde.

Mais la cause des huit heures à bord, suivant la parole du représentant des marins anglais à Paris, devait être définitivement reléguée parmi les causes perdues. Des études minutieuses prouvèrent que le montant des charges annuelles supplémentaires supportées par l'armement français, du fait de la mise en vigueur du décret du 24 février 1920 qui a déterminé la modalité d'application de la loi du 2 août 1919, était supérieur à 150 millions de francs ! Dans ces conditions la lutte devient impossible, les navires désarmés remplissent les ports, le Gouvernement, dans une séance au Sénat, en mars dernier, promit de remédier au danger qui menaçait l'industrie maritime. Il institua une Commission paritaire en vue des modifications à apporter au régime actuel. Mais l'intransigeance des marins empêcha les travaux de cette commission d'aboutir ; après avoir tenté en vain de provoquer une agitation internationale, puis exposé leurs arguments au président de la République, les marins ont, comme on sait, décidé la grève, pour protester contre le règlement d'administration publique modifiant le décret de février 1920 qui vient d'être pris. Ce règlement, en dépit de tant de protestations, met encore nos marins dans une situation très privilégiée au regard de celle que leur créait la législation précédente de 1907, et même par rapport à celle des marins étrangers.

L'Imprimeur-Gérant : A. DESNOËS.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : 26, 28, Boulevard du Château, Angers
Bureaux : 2, Rue Monge, Paris (V^e)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 21 60e ANNÉE 4 NOVEMBRE 1922

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?

Qu'est-ce que la Philosophie ? Voilà toujours la première question que rencontre le philosophe au seuil de la recherche, la question préliminaire — et souvent décisive — qu'il ne saurait nulle part éluder sans dommage, parce qu'elle commande l'orientation de son travail. Et c'est aussi, naturellement, le problème qui se pose tout d'abord devant nous, lorsque nous entreprenons de réfléchir sur l'éducation philosophique, de nous demander en quoi elle consiste, quelle importance elle a, enfin comment elle doit être conduite.

Il est d'ailleurs facile de comprendre la raison d'un semblable fait, que les sciences proprement dites ne connaissent pas au même degré. Dans une science positive quelconque, la détermination initiale, celle qui ouvre carrière à l'esprit, n'exige rien de plus que l'indication d'un objet, d'une matière ; et un simple titre y suffit. Tout dérive alors d'un morcellement abstractif opéré sur le réel ; aussitôt constaté quelque nouvel objet, une science correspondante se trouve bien définie, l'existence de l'un entraînant de soi la légitimité de l'autre. Mais si les sciences physiques ou morales se partagent ainsi sans résidu les divers objets étudiables, la philosophie peut-elle se présenter à son tour comme une science particulière ayant, elle encore, un objet distinct dont la désignation suffirait à la caractériser et à la circonscrire ? Autant vaudrait avouer tout de suite qu'elle ne répond à rien de [illegible] qui croient en elle, en sa valeur, en son originalité, la conçoivent d'une autre manière. A leurs yeux, en effet, ce n'est pas l'attribution d'un territoire séparé qui la fonde : le ressort où sa juridiction s'exerce est universel. Non pas sans doute qu'elle soit capable de tout connaître par ses seuls moyens : mais du moins a-t-elle à connaître de tout. De fait, l'expérience de l'histoire est là pour en témoigner, — il y a philosophie possible de n'importe quel objet, et toute matière comporte d'être étudiée philosophiquement. La Philosophie en somme, telle que l'a constituée une tradition maintenant séculaire, la Philosophie est surtout une certaine façon de percevoir et de penser, je dirai même une certaine façon de vivre et d'agir, bref une attitude, une démarche, une méthode, une discipline. Ce qu'il faut chercher en elle de propre, de spécifique, c'est donc une intention, une forme de savoir et d'être, c'est un *esprit*, beaucoup plus qu'un contenu spécial ou un domaine réservé ; et c'est pourquoi il importe premièrement, et il ne peut être aussi court qu'on le souhaiterait, d'en éclaircir l'idée directrice.

Pour atteindre ce résultat au moins de frais possible, en faisant droit dans une juste mesure à toutes les nuances de conception légitimes, nous aurons avantage à redescendre vers les origines du mot et de la notion, à nous interroger brièvement sur le sens que leur donnent le discours et l'opinion populaires. Là est en effet le point de départ étymologique, le centre de signification, le tronc où se rejoignent et se vivifient les ramifications savantes; et c'est par ce lien radical que celles-ci s'expliquent et se justifient, qu'elles peuvent également se concilier et se fondre. Or, selon l'usage commun, la philosophie n'est pas tant un édifice de thèses coor-

données qu'une disposition de l'âme et une qualité de l'intelligence ; et, de ce point de vue, trois éléments principaux concourent à faire le philosophe, trois facteurs que j'énumère en les distinguant.

Est d'abord appelé philosophe l'homme qui lutte, en quelque matière que ce soit, contre l'emprise des préjugés ; qui s'efforce vers la pleine conscience et autonomie du jugement ; qui voudrait porter la lumière de la réflexion critique jusqu'à la racine même de son être et de sa pensée, jusqu'au principe le plus secret de ses affirmations, de ses états, de ses démarches ; qui se propose, notamment, de comprendre et d'apprécier l'acte par lequel est élaborée la science ou constitué le sens commun ; bref, qui tend à résoudre en unité supérieure la dualité du sujet et de l'objet

D'autre part, est encore appelé philosophe — et c'est même aujourd'hui la plus ordinaire acception du terme — l'homme qui se plaît aux labeurs de la connaissance pure, de la connaissance parfaitement vraie, libérée de toute préoccupation autre que celle de savoir ; aux synthèses assez souples et assez larges pour ne rien sacrifier ni méconnaître des richesses de la raison ou de l'expérience ; aux vues d'ensemble harmonieusement équilibrées, où chaque chose est saisie dans son individualité originale et en même temps située à sa juste place dans un réseau continu de relations intelligibles ; bref, et pour tout dire d'un mot, celui qui travaille à résoudre en unité supérieure la dualité de l'intuition et du concept.

Est enfin appelé philosophe — et c'était l'interprétation préférée des Anciens — l'homme dont la conduite réalise une doctrine ; en qui la raison est devenue habitude souveraine et vertu efficace ; qui a le sens des réalités spirituelles, qui sait que les valeurs idéales sont des réalités, et qui met ces réalités, ces valeurs, à plus haut prix que tout le reste ; qui prend pour maxime de vivre ce qu'il pense et de penser ce qu'il vit ; bref, qui se fait une règle de résoudre en unité supérieure la dualité de l'action et de la pensée.

Ainsi le philosophe est essentiellement l'homme d'un triple effort : 1° effort de critique, vers la pleine clarté de conscience ; 2° effort de spéculation, vers une connaissance profonde, intime et désintéressée du réel ; 3° effort de sagesse, vers le discernement des réalités spirituelles et la réalisation des valeurs idéales. Quelque chose fait d'ailleurs le lien de ces trois moments solidaires et forme centre dans l'organisme qu'ils constituent : un effort de compréhension totale, de réduction suprême à l'unité. Penser philosophiquement, peut-on dire en guise de conclusion, c'est toujours, de quelque objet qu'il s'agisse, *penser absolument*, non pas de tel ou tel point de vue et vers tel ou tel but restreint, mais en fonction du système entier de la connaissance et de la vie, et dans une perspective d'unification intégrale. Résorber la nature et l'histoire dans un éclair de conscience qui soit indivisiblement une vision et un acte : voilà, en définitive, le problème immense et un de la Philosophie.

Qu'un tel problème ne relève d'aucune science particulière ; que celles-ci, même prises ensemble, si on ne fait que les juxtaposer, demeurent incompétentes à le resoudre ; et que pourtant l'examen s'en impose avec une force inéluctable, pour peu que l'on veuille cultiver en soi ce qui constitue proprement l'humanité, nous allons chercher à le bien voir, et de ce fait résultera la nécessité d'une discipline philosophique autonome, spécifiquement originale et irréductible, que rien ne saurait suppléer dans sa tâche, qui est de réaliser la conspiration de toutes les disciplines spirituelles. Quel point de vue sera le nôtre au cours de cette recherche ? Des bornes étroites nous sont assignées, puisque nos réflexions doivent tenir dans le cadre d'un court entretien. Mais d'autres études devraient être consacrées à l'éducation du caractère, à l'éducation morale, à l'éducation religieuse. Reste dès lors l'aspect intellectuel de la question. Si donc je comprends bien le sujet que j'ai, pour ma part, mission de développer, c'est de ce que la Philosophie apporte à la culture de l'esprit que je dois plus spécialement parler : et ainsi le champ de notre étude se trouve suffisamment délimité.

Dans ces conditions, le point que je voudrais surtout mettre en lumière et que je vous annonce tout de suite, c'est celui-ci : rien ne pourrait remplacer dans la formation de l'esprit la culture philosophique, parce qu'il y a des problèmes qui se posent nécessairement, inéluctablement à tout homme de science, à tout homme d'action, s'il veut devenir maître de soi et de ses œuvres, et que la philosophie seule a qualité pour résoudre. De là, corollairement, dans notre système d'éducation nationale, une obligation rigoureuse de maintenir, là où il existe, l'enseignement de la philosophie et même, s'il se peut, de le créer là où il n'existe pas encore. Comment et pourquoi s'impose un tel devoir, nous le verrons sans difficulté en reprenant l'un après l'autre les principaux problèmes philosophiques dont je ne vous ai donné jusqu'à présent qu'une sorte de table sommaire, de vue synoptique en raccourci. Assurément il ne saurait être question d'approfondir ni même d'esquisser une solution effective de ces problèmes ; force nous sera de restreindre nos remarques à des généralités assez larges pour n'engager par avance aucune thèse trop déterminée. Mais je crois que cela est possible, sans tomber de ce chef dans la banalité ou l'impré-

cision ; et tout mon effort va tendre à éviter ce double écueil, en restant néanmoins objectif et impartial, autant que le comporte la nature du sujet.

* * *

La première phase du travail peut être intitulée : *Philosophie critique*. Toute philosophie en effet, quelque développement ultérieur qu'elle soit appelée à prendre, et si loin même de cette humble origine qu'elle installe en fin de compte son centre de perspective, toute philosophie soucieuse de pleine lumière et d'entière sincérité s'ouvre naturellement par une critique, par un examen de conscience auquel se livre l'esprit touchant la valeur, le sens, la portée, les conditions de ses actes. Parce qu'elle a l'unité totale, parce qu'elle veut donc être non seulement un savoir maître des conclusions qu'il énonce, mais une discipline radicalement autonome, qui se pénètre et se possède elle-même, qui comprend sa propre genèse, qui ne se fonde sur rien que soi, un effort de l'intelligence pour se situer et se juger, pour se ressaisir comme époque de vie, pour se percevoir et se vérifier jusqu'en ses sources les plus profondes et les plus obscures, pour résorber enfin l'opposition commune et, à certains égards, superficielle du sujet et de l'objet, de la forme et de la matière, de la recherche et du résultat, il faut que la Philosophie commence — remontant au delà des « choses » déjà faites, vers le fonctionnement de la pensée génératrice — par une révision réfléchie des œuvres de connaissance jadis accomplies dans la pénombre des spontanéités primitives. Là en est au moins le point de départ, la phase initiale et préparatoire, le moment d'ouverture. Et puisque les sciences — dans l'acception la plus large du terme — figurent au premier plan parmi ces œuvres de l'esprit humain, c'est avec une critique des sciences et de leurs méthodes que débute nécessairement la spéculation philosophique, ainsi que d'ailleurs en témoigne la tradition de l'histoire.

N'est-ce pas ce qu'aujourd'hui d'un commun accord répondent le plus volontiers les philosophes, lorsqu'on les interroge sur la raison d'être de leurs travaux ? L'esprit, disent-ils, ayant vécu certains actes, exécuté certaines œuvres — perception, science, art, moralité — retourne ensuite sur eux le regard de sa réflexion et cherche à en scruter rétrospectivement la structure, la genèse, la valeur ; il veut apprécier la notion que lui en a fournie une première expérience abandonnée à sa pente naturelle. Les sciences, qui élaborent cette notion, ont pour elles tous les objets d'études: mais il reste à étudier l'étude elle-même, à constituer la science du savoir. Et de là un nouvel ordre de connaissance coextensif au connaissable, une sorte de connaissance au second degré, où il s'agit moins d'apprendre que de comprendre, où l'on vise à progresser en profondeur plutôt qu'en étendue, où la question n'est pas tant d'accroître la quantité du savoir que de réfléchir sur la qualité de ce savoir.

La pensée qui préside spontanément à la perception sensible, à l'enquête scientifique, à la création d'art, à l'organisation morale et sociale de la vie, est une pensée directe, naïve, pratique, tournée vers les choses, amie des résultats, qui part de postulats presque inconscients, qui s'abandonne aux impulsions motrices de certaines habitudes fondamentales primitivement contractées, puis qui va droit devant soi sans s'examiner ni s'approfondir elle-même. La Philosophie, au contraire, veut être pensée de la pensée, pensée faisant retour sur son histoire et sur son œuvre, connaissance qui aspire à se connaître, savoir qui travaille à se savoir, effort de l'esprit pour devenir tout entier transparent et lumineux à ses propres regards, pour se retrouver comme raison et activité au cœur de tous les faits, pour revivifier ses habitudes mortes, pour se réformer au besoin en dissipant ses illusions naturelles. Ce que l'on envisage alors, ce sont les postulats initiaux que la science positive se contentait d'accepter, ce sont les spontanéités premières, les assomptions originelles ; et l'on marche vers un point de départ plutôt que vers des points d'arrivée.

Comment ne pas voir qu'il y a là pour la philosophie une tâche à remplir, où nulle science ne serait compétente puisque, par le fait seul de s'être constituée comme telle, cette science aurait déjà pris le parti sur lequel porte la question ? Il s'agit en somme d'étudier, d'après ses œuvres d'abord, puis dans son devenir saisi au vif, l'agent de toute connaissance, je veux dire l'esprit, que la science, construite par lui, mais tournée vers le dehors, suppose et n'atteint jamais en lui-même. Une telle étude ne consiste plus seulement en la détermination d'un fait, mais en l'estimation d'une valeur ; elle est donc d'une autre nature que l'étude proprement scientifique. Mais cela, bien entendu, ne signifie en aucune façon qu'elle soit sans rapports avec celle-ci.

Au contraire la Philosophie, à ce stade, est en contact avec les sciences ; elle est *philosophie des sciences*. Est-il besoin de long discours pour la justifier à ce titre ? La recherche qu'elle institue, vous le savez, répond à une inquiétude contemporaine. Voici quelques années déjà que savants et philosophes aspirent à se rapprocher dans une collaboration véritable. Trop longtemps, au cours du XIXe siècle, il y eut entre les deux ordres d'étude séparation contre nature, en dépit de la tradition la plus ancienne et la plus féconde ; et ce divorce

fut également préjudiciable d'une part et de l'autre, la philosophie se raréfiant jusqu'à s'évanouir en nuée impalpable, la science par contre-coup s'épaississant jusqu'à l'opacité d'un positivisme sans critique. Ignorance ou incompréhension, il fallait sortir d'un pareil état.

Sur le premier point, d'ailleurs, l'heureuse réforme peut être tenue maintenant pour accomplie. Nul philosophe ne contestera désormais que la science fournit seule, avec la matérialité du savoir, le lest nécessaire à la spéculation. C'est par ce lien avec les sciences physiques ou morales, en se nourrissant de leurs données, que la philosophie échappe au risque d'idéologie. Voilà qui ne fait plus question aujourd'hui ; mais le péril actuel serait plutôt de tomber dans l'excès inverse, comme il semble parfois que d'aucuns y aient tendance.

Or gardons-nous de méconnaître à son tour l'éminente fonction de l'esprit. La Philosophie, qui en apporte la révélation, n'est pas ni ne doit être une simple servante. Elle a un autre rôle, un autre office, un autre pouvoir que ceux de créer ou d'entretenir autour du laboratoire une atmosphère favorable à l'invention. Prenons-la simplement comme critique. Même ainsi conçue trop étroitement, son rapport à la science est celui d'une interprétation à une donnée, d'une théorie à un fait. D'une certaine manière, elle domine donc la science, puisqu'elle a pour tâche de l'expliquer, de la juger,puisqu'elle en détermine la signification, la valeur et la borne. Si la philosophie a besoin de la science pour trouver un corps, la science réciproquement a besoin de la philosophie dans la mesure où elle veut parvenir à se comprendre elle-même. La science donne à la philosophie poids et solidité ; mais ce n'est que par la philosophie que la science devient vraiment libératrice, intelligente et spirituelle.

La Science — et j'entends encore une fois sous ce nom la science positive tout entière, physique ou morale — est un fruit de l'expérience fécondée par le raisonnement. Mais elle se borne à pratiquer l'expérience telle que l'a organisée la perception utilitaire, à la vivre sans la réfléchir dans le demi-jour de la spontanéité naturelle. Si elle en agrandit le domaine, c'est du moins sans en changer le mode fondamental, qui suppose toujours la double idole du fait brut et du constat passif. Elle n'étudie pas la nature intime ni les conditions du contact ainsi réalisé entre esprit et matière. Elle accepte comme un absolu la dualité de ces facteurs. Absorbée dans l'objet, elle ignore le point de vue du sujet, et plus encore le problème de la conciliation nécessaire entre les deux pôles — extérieur et interne — de l'activité consciente.

La Science ,d'autre part, reçoit toutes faites certaines formes de réprésentation intelligible ; elle se règle sur certains principes recteurs admis à titre de postulats, qu'elle emprunte sans critique au sens commun. Principes et formes, elle les accepte les yeux fermés, elle s'en sert, elle les utilise et les applique, mais elle ne les scrute pas en eux-mêmes. Elle reste ainsi entachée d'un relativisme dont elle ne prend pas conscience et elle ne s'élève donc pas jusqu'à la pleine intelligence et possession de sa propre vérité.

La Science, par ailleurs, suppose une abstraction initiale : pour se donner un objet, il faut qu'elle le sépare et l'isole, au moins partiellement. Or, ce qui constitue la réalité d'un objet quelconque, c'est l'ensemble des rapports où il est engagé, c'est le réseau des relations qui, de proche en proche, le rattachent à l'univers entier ; ce qui fait réel cet objet, c'est de nouer ce réseau, d'unifier cet ensemble d'être foyer de perspective, centre de solidarité au sein de l'interaction cosmique ; ce qui le *réalise*, en un mot, c'est son insertion dans le Tout et la résonnance du Tout en lui. L'isoler, dès lors, en ne le considérant que de quelques points de vue périphériques, équivaut à couper la plupart de ses racines réalisantes. Sans doute, une méthode qui procède par approximations successives travaille ensuite, à l'intérieur même de la science, à rétablir peu à peu ces racines, à restaurer le continu primitif. Mais un infini ne se recompose pas de la sorte, en ajoutant un à un des éléments à des éléments. D'où il résulte que la Science demeure à jamais incapable de saisir le concret comme tel : son attitude même crée un au-delà, un noumène, le mirage d'une chose en soi.

Enfin, qui nous assure que la pensée scientifique soit toute la pensée ? Il se pourrait au contraire que la Science ne représentât pour l'esprit qu'un mode particulier d'attitude et d'exercice dans l'ordre de la connaissance, qu'elle reposât essentiellement sur des postulats relatifs à un certain but visé, à une certaine habitude prise, et qu'ainsi elle ne manifestât qu'un aspect ou un côté de notre savoir légitime, une élection de point de vue. Ce n'est même plus là une simple hypothèse, dès qu'on a reconnu sa dépendance par rapport à nos besoins pratiques, aux intérêts de notre action industrielle ou discursive, dès qu'on a observé notamment ses préjugés de morcelage et d'immobilisation. Qu'arrive-t-il par suite ? La Science explique tout, peut-être, hormis sa propre genèse. Elle va toujours droit devant soi, sans s'interroger sur ses faits et gestes, sur ses limites, sur ses origines. Tournée par principe vers le dehors, elle ne se pénètre pas, elle ne se possède pas elle-même comme acte de l'esprit. Elle réalise un certain savoir par une certaine action, mais sans atteindre l'unité de cette action et de ce savoir. Issue d'une abstrac-

tion préalable et n'existant que par cette abstraction, en elle, après elle, d'où lui viendrait le pouvoir de jamais revenir sur le choix générateur, sur l'orientation primordiale ? En vain multiplie-t-elle ses enquêtes : elle reste impuissante à juger elle-même de ce qu'elle-même représente et vaut dans la vie totale de l'esprit.

Ces brèves remarques suffisent à mettre en évidence un premier rôle nécessaire et inaliénable de la Philosophie. Tandis que la Science implique irrévocablement multiplicité de points de vue, la Philosophie, disons-nous, est recherche de l'unité intégrale. A elle donc de comprendre l'expérience en tant que démarche du sujet, de découvrir ce qui la fonde comme vérité, de résoudre ainsi le dualisme apparent. A elle d'atteindre le réel dans sa plénitude concrète par un acte simple — intuition plutôt que synthèse — qui soit capable d'appréhender cet infini que l'analyse du discours laisse inévitablement échapper. A. elle encore de réintégrer dans la conscience claire, soit du côté de la matière, soit du côté de l'esprit, ce qui reste pour l'abstraction scientifique un au-delà inaccessible. A elle enfin de réaliser l'unité suprême du savoir et de l'agir, en ressaisissant la connaissance comme action et en la situant selon ses divers degrés dans le système total de la vie et de la destinée humaines.

Ainsi, vous le voyez, il existe indiscutablement certains problèmes complémentaires des problèmes scientifiques, certains problèmes que pose la solution même des problèmes scientifiques et dont la science ne pourrait se charger sans cercle vicieux. Notez bien qu'à cet égard je range la psychologie et la sociologie parmi les sciences positives : c'est pourquoi j'ai pris soin de dire que je prenais le mot « science » dans l'acception la plus large. Sans doute la Philosophie a des liens particuliers avec les sciences morales : ces liens cependant sont toujours de même genre que ceux que nous examinions tout à l'heure ; et le psychologue n'est pas plus que le physicien, de lui-même, un philosophe.

(*A suivre*) Edouard Le Roy,
Membre de l'Institut.

L'ESPRIT PUBLIC EN BAVIÈRE

Le 15 octobre 1920 nous publiions dans cette Revue un long article pour exposer nos impressions de Bavière. Elles étaient tristes. Au lendemain de l'armistice, un champ vraiment splendide s'offrait à nous ! Les plus grands organes de la presse suisse signalaient la désaffection de la Bavière à l'égard du *Reich*. Des hommes comme M. Seippel, l'éminent professeur à Zurich, M. Guerreau, professeur à Lausanne, citaient des faits indéniables ! Le professeur Fœrster, dont nul ne contestera la haute compétence, émettait la même opinion dans diverses publications ! — Mais l'horloge a marqué 11 heures 55 et nous l'avons laissé sonner midi sans intervenir !

Depuis lors, une campagne vraiment formidable s'est déchaînée en Bavière contre la France, sous l'*inspiration des grands industriels* prussiens qui ont racheté à Munich et dans d'autres villes bavaroises nombre de journaux, mais qui ne représentent nullement le peuple bavarois. Cette campagne a été incessante, acharnée ! Rien n'a été épargné à notre pays, ni les calomnies, ni les injures ! On en a conclu que tous les liens étaient rompus entre la Bavière et la France, parce qu'on ne voyait que l'apparence ; on en a tiré cette autre déduction un peu trop prompte que la Bavière était inféodée au *Reich !* Aucune assertion n'est plus inexacte !

Un premier point sur lequel les frictions entre Berlin et Munich se sont exercées sans trêve vise le *facteur agricole*. A la suite des événements de 1914, et tout spécialement de la Constitution de Weimar, la Bavière doit donner à la Prusse une part considérable de denrées alimentaires, au détriment de sa propre consommation. Les agents du Reich ont perquisitionné, réquisitionné, pratiqué des investigations, dont bien des détails nous ont été rapportés et qui ont provoqué dans les couches profondes du peuple bavarois un mécontentement sourd, mais croissant. La disette agricole menace de prendre cet hiver à l'est de l'Elbe des proportions qu'on ne soupçonne pas en France. La cherté de plus en plus grande des denrées, la hausse continuelle des prix en présence de l'inflation fiduciaire démesurée, peuvent entraîner des éventualités sérieuses. Le 22 juillet dernier, le Dr Heim, le célèbre homme d'État bavarois, écrivait dans le *Bayerischer Kurier* : « Un bien de mille arpents de terre exige aujourd'hui une somme d'engrais représentant un capital d'un million de marks. Si l'agriculture ne trouve pas le crédit dont elle a besoin, la production agricole en souffre... Je n'ai pas besoin de dire quels dangers peuvent en résulter ! » La situation alimentaire et agricole, à l'est de l'Elbe, s'est tellement aggravée pendant ces quelques mois que le professeur Seippel, au témoignage duquel nous nous référons tout à l'heure, se montre très impressionné des constatations qu'il fait, en ce moment, en Allemagne : « Il est certain, dit-il, dans une correspondance adressée au *Journal de Genève*

que le peuple allemand va au devant d'un hiver terriblement dur. Et nul ne peut prévoir quelles conséquences politiques et sociales pourra avoir cet état de pénurie auquel un petit nombre de privilégiés peuvent seuls échapper ! » Au moment où nous rentrons nous-mêmes d'un long séjour à l'étranger, nous avons pu vérifier à quel point M. Seippel voit juste ! La pression prussienne va donc se faire en Bavière plus intense ! Elle va susciter une aigreur dont tous les entretiens particuliers portent déjà la trace !

Ce premier aspect des mauvaises relations entre Berlin et Munich n'est pas unique. Si l'on a suivi la presse bavaroise, on remarque, avec stupéfaction, que le gouvernement du Reich se méfiait tellement des aspirations de la Bavière que celle-ci était littéralement *espionnée* par Berlin. *Die Bespitzelung Bayerns,* tel était le titre d'articles solides et probants parus cet été dans beaucoup de journaux bavarois.

On croit être l'objet d'une mystification ! Et pourtant l'exaspération produite par les étranges procédés de Berlin n'a-t-elle pas eu son écho au sein même de la Diète bavaroise ? Le nom du comte de Leoprechting est fort peu connu en France. Mais il est à Munich le héros d'une triste affaire Les débats du *Landtag,* en juillet dernier, ont été passionnants ! Le comte Pestalozza établissait que Leoprechting fut, pendant de longs mois, à la solde de la Prusse pour *surveiller* la Bavière, que ses rapports avec le représentant de la Prusse à Munich avaient été continuels, et, dans son écœurement, il s'écriait : « C'est un tableau navrant que présentent les actes de Leoprechting. Ce qui est survenu, constitue une lourde faute contre le saint esprit de fidélité et de franchise que le *Reich* doit aux États fédérés ! Il ressort bien des faits connus que le Reich témoigne à la Bavière la plus grande méfiance ! » Le député Roth appuya, son collègue et demanda le rappel du comte Zech, ministre prussien en Bavière. On attendait avec curiosité et anxiété les explications du ministre président, comte Lerchenfeld. Elles ne trompèrent point, certes, l'attente générale ! » « Les résultats du procès intenté à Leoprechting, s'écria-t-il, ne permettent plus aucun doute sur le fait que des agents influents du service de la presse du Reich et du commissariat d'État prussien, se sont servis de lui pour obtenir des renseignements occultes sur les événements politiques en Bavière. »

Vraiment, quel magnifique symptôme de cordialité entre Munich et Berlin !

Le comte de Leoprechting passa devant les tribunaux bavarois et fut condamné à une peine sévère — car on l'accusait aussi de rapports clandestins avec le ministre de France à Munich. — Il jouait donc double jeu !

Au lendemain même du jour où le comte Pestalozza prononçait les paroles rapportées ci-dessus, le président du tribunal qui avait condamné Leoprechting tenait à préciser que « les assertions qu'il avait émises à ce sujet au Landtag étaient rigoureusement exactes. (1) » Le ministre de Bavière à Berlin affirmait, de son côté, pour la première fois, que « *son pays était fatigué du* « *Reich.* »

L'opposition soulevée en Bavière par la loi sur la défense de la République, les polémiques qu'elle a déchaînées sont présentes à toutes les mémoires. Ce qui l'est moins, c'est cette appréciation de la *Gazette de Francfort,* le 25 juillet dernier : « Aurait-on pu considérer comme possible que, peu d'années après la guerre, la Bavière donnât à l'étranger un spectacle aussi honteux par ce jeu avec le feu, par cette menace non déguisée du refus de soumission aux pouvoirs constitutionnels du Reich qui personnifient l'unité nationale ? »

Le gouvernement du Reich a fait à la Bavière certaines concessions ; il a apporté en sa faveur des palliatifs à la loi sur la défense de la République, mais, ainsi que me l'écrivait tout récemment un professeur bavarois, « *il n'y a qu'un armistice et la haine subsiste au fond des cœurs.* Que de jugements superficiels, ajoutait-il avec raison, ne rencontre-t-on pas sur la question bavaroise! Les explosions d'été n'étaient pas seulement causées par l'initiative berlinoise au sujet de la protection de la République. Elles ne constituaient qu'un prétexte et une secousse pour déchaîner des antipathies et des protestations accumulées depuis des années et particulièrement tournées contre la pratique de la centralisation économique berlinoise, les fonctionnaires du *Reich* n'ayant pas le moindre contact avec les habitudes de vie *bavaroises.* »

Lorsque nous lûmes ces lignes, notre pensée se reporta vers une dépêche que Bourgoing, ministre français à Munich, adressait à son gouvernement le 27 mars 1848. A cette époque, les sentiments de la Bavière à l'égard de Berlin ne différaient guère de ceux d'aujourd'hui ; Bourgoing signalait, en effet, que « *le public de Munich avait fait, le* 26 *au soir, une nouvelle manifestation contre le roi de Prusse et que l'impopularité de Frédéric Guillaume IV était très grande.* » (2)

C'est donc une véritable tradition historique que l'antipathie bavaroise contre Berlin !

Et voici qu'à côté de tous ces tiraillements en surgit un autre, plus grave peut-être. Comment

(1) Bayerischer Kurier
(2) *Archives des Aff. Etr.*

nier, à l'heure présente, que, dans les rapports entre les peuples, la question confessionnelle ne joue un rôle essentiel ! Jamais nous n'en avons été plus frappé qu'au cours du long voyage en Europe que nous venons de faire. Nous ne voudrions, certes, soulever aucune polémique. Mais, puisqu'il s'agit de la Bavière, on ne peut faire abstraction de la question catholique ! Au dernier Congrès, qui se tint du 27 au 31 août dernier à Munich, et où figurèrent des centaines de représentants des groupements catholiques d'Allemagne et d'Autriche, des orateurs ont attaqué avec une violence extrême le socialisme international et la République allemande ! Ils ont affirmé que la Bavière devait rester en Allemagne le foyer et le rempart du catholicisme.

Nous nous bornons à souligner une manifestation d'une importance primordiale dans la vie religieuse de l'Allemagne et qui, par sa spontanéité, sa grandeur et son éclat, a marqué entre toutes ! En Bavière, le catholicisme et la monarchie marchent unis ! Le prince Rupprecht serait sur le trône depuis longtemps s'il l'avait voulu ! Il attend une occasion plus favorable !

Peu après ce Congrès, se réunissait à Munich la conférence des organisations scolaires catholiques qui a vu se produire contre le Reich de nouvelles attaques au sujet des projets de loi tendant à la *création d'écoles non confessionnelles*. Tous les orateurs, sans exception, ont dénoncé ces projets comme pernicieux pour la Bavière. Ils ont affirmé énergiquement qu'ils les combattraient avec la plus extrême vigueur. Au milieu de l'enthousiasme, le comte Tattenbach Isny s'est écrié : « Aucune puissance humaine ne pourra nous forcer, nous autres parents, à envoyer nos enfants à un nouveau paganisme, au lieu de les confier à un bon berger. »

Le cardinal Faulhaber alla jusqu'à avancer que « *de la question de l'école dépendait le sort même de l'unité allemande.* »

Peut-on être plus explicite ? Nous comprenons la *Gazette de Francfort* qui, analysant le récent programme fédéraliste du parti populaire bavarois à Bamberg, *programme qui est un véritable défi au* Reich, s'exclame : « Est-ce que le *fédéralisme*, ou, pour parler plus exactement, *le particularisme* du parti dirigeant en Bavière est jamais devenu plus actif et plus agressif que dans ces derniers temps, non moins que le besoin de surpasser tout concurrent dans la lutte en faveur de l'âme nationale bavaroise ?... L'intérêt du parti réclame ouvertement que le fossé qui sépare la Bavière du Reich soit élargi, même s'il doit en résulter un dommage pour le peuple bavarois et pour le peuple allemand. »

Nous dédions ces lignes à ceux qui croient encore à la fraternité complète entre Munich et Berlin, que seule, peut-être, pourrait ramener dans une mesure restreinte le rétablissement *simultané* de la monarchie dans les deux pays.

Ah ! si, depuis quatre ans, l'Entente avait eu un homme d'État susceptible de traiter ces questions ! Quelle moisson n'aurait-il pas faite !

Vicomte de [illegible]

LE MODERNE PLUTARQUE OU LES HOMMES ILLUSTRES DE LA IIIe RÉPUBLIQUE

M. GEORGES CLÉMENCEAU (1)

Le génie d'un Clémenceau est celui d'un journaliste et d'un homme d'État : son esprit est d'un philosophe. C'est un homme politique qui a des idées. J'entends bien qu'ils en ont tous, et qu'il n'est pas de conduite politique qui ne dépende et ne sorte d'une conception en quelque mesure cosmogonique. Mais les idées philosophiques des autres sont moins apparentes. Il a écrit, au temps où il était congédié de la politique, un gros livre de chroniques, c'est-à-dire de réflexions morales, précédé d'une longue préface qui est une sorte d'histoire des religions. Parmi les hommes d'Etat contemporains qui comme lui ont écrit sur la philosophie proprement dite, je ne vois guère que lord Balfour et M. Thomas Masaryk. Cette préface du *Grand Pan* est une histoire de la marche de l'humanité à travers les religions. Elle est écrite de son style philosophique qui n'est pas le bien et où les idées semblent présentées en blocs contractés. Nous tenons là sa pensée essentielle. C'est celle de quelques grands esprits qui florissaient, à leur début ou à leur déclin, au temps de la jeunesse de M. Clémenceau : la Grèce, Terre Sainte véritable, où l'homme rencontra ensemble la raison et la beauté; le christianisme, religion de la souffrance, grande erreur de l'humanité; le retour enfin à la liberté de l'esprit, commencé à la Renaissance et que nous achevons dans la

(1) Voir la *Revue* du 1er octobre 1[illegible]

douleur. C'est l'antique philosophie d'Hérodote, la philosophie dualiste de l'Europe et de l'Asie, avec quelques prolongements que le vieux touriste d'Halicarnasse n'avait pas prévus. C'est la pensée de Michelet, de Louis Bouilhet, de Leconte de Lisle, celle de l'école parnassienne quand elle chercha quelque idée, outre la forme. Et c'est celle encore, si vous voulez, de M. Anatole France qui, poète, fut parnassien, et qui au moins deux fois a écrit un récit tout semblable à celui de M. Clémenceau. A la manière des historiens antiques et avec la même perfection, le Maître a confié ce récit une première fois à un ange, et l'autre fois à un pingouin.

De cette philosophie sortent deux principes qui sont très exactement toute la politique de M. Clémenceau dans la première partie de sa carrière : l'anticléricalisme et la défense ou la conquête des droits de l'homme à laquelle M. Clémenceau était fort bien préparé par quelques semaines qu'il avait passées dans sa jeunesse à la prison de Mazas. Il en avait conclu qu'il n'y aurait de bonne institution judiciaire que quand les juges seraient contraints, pour apprendre leur métier, à séjourner d'abord quinze jours dans la prison, au régime des détenus.

Il est entendu que la politique anticléricale est la marque vergogneuse de la pire misère intellectuelle : on ne connaît guère, au degré inférieur, que les Bantous. Gardons-nous de heurter de front une opinion si commune et contentons-nous d'épingler deux simples remarques non pas sur le fond, mais à côté du débat.

Je suis bien persuadé que la guerre a complètement renouvelé la matière anticléricale, et les combistes forcenés, s'il en reste — et il en reste — sont bien contraints d'avouer eux-mêmes qu'il est dans l'univers, pour l'heure, des soucis plus pressants. Nous entrons dans un monde où les intérêts économiques se battent au premier plan; c'est justement pourquoi vous demandez dans la politique des hommes nouveaux et c'est justement pour les distinguer que j'écris ces études.

A merveille. Mais si vous vous réjouissez que des soucis plus réalistes nous aient fait déserter les vieilles idéologies d'hier, ne vous lamentez pas alors sur la ploutocratie, le règne des nouveaux riches, ni des anciens, et sur la catastrophe qui écrase la politique sous le poids de l'économique. La lutte du cléricalisme et de l'anticléricalisme, c'était une bataille d'idées pures, où l'homme n'était enflammé par aucun intérêt de l'ordre matériel : elle dure dans cette forme depuis le Moyen Age. Elle est aussi désintéressée que la querelle des Universaux dont elle participe d'ailleurs, et elle n'est nullement de nos jours périmée ni chimérique, car elle est à la vérité la lutte de deux familles d'esprits, bien vivants et réels. C'est même, si vous y songez, parce qu'elle est bataille d'idées générales et non pas du tout lutte mercantile que nous y sommes sans rivaux, nous autres Français. Et si, au contraire, vous voulez connaître un peuple qui s'y montra parfaitement inapte, un peuple où les partis représentent non pas des esprits groupés par familles, mais des intérêts groupés par professions ou par religions, voyez les Allemands. Voilà une nation puissante dans l'économique, incapable dans la politique. Il est vrai qu'ils ont eu, eux aussi, leur Kulturkampf. Mais voyez justement comme ils l'ont terminé : par un marché, par le troc célèbre de l'arsenic et des nègres : Votez-nous nos crédits militaires, vous aurez vos Jésuites ou au moins vos congrégations.

Seconde observation : de la guerre anticléricale en France, qui fut vainqueur? Les anticléricaux, puisqu'ils sont parvenus à leur fin suprême, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui fut de longues années le *Delenda est* de M. Clémenceau. Mais qui a les véritables profits? C'est l'Eglise, s'il apparaît tous les jours davantage, qu'affranchie de l'Etat elle est infiniment mieux préparée aux conditions du monde moderne et que pauvre, et même dépouillée par la Constituante et par la Chambre de la Séparation, elle a aujourd'hui infiniment plus de moyens de devenir riche. Et je ne l'entends pas seulement au sens temporel et par le compte des deniers et des biens de main-morte, mais au sens le plus élevé. Par la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le christianisme rentre dans son principe.

La doctrine chrétienne, c'est en effet, dans la religion et dans la morale, d'immenses nouveautés; mais dans la politique, sa contribution est fort précise : c'est justement la séparation du spirituel et du temporel, dont nul dans l'antiquité n'avait eu le moindre soupçon et que nul ne nia dans le monde moderne avant Jean-Jacques. Ainsi, les anti-cléricaux dont la séparation était la fin dernière, servaient à la fois la doctrine et les intérêts de l'Eglise. Paradoxe apparent dont la vérité éclate mieux par le recul du temps. De même que le successeur de Pierre est infiniment plus grand et plus libre dans sa politique universelle depuis qu'il n'a plus de politique propre comme souverain italien, de même l'Eglise de France est d'autant plus grande qu'elle est plus libre à l'égard de la politique ou

du gouvernement. Ainsi ceux qui ont, durant cette lutte, le mieux mérité de l'Eglise sont ceux-là même qui ont été, de ce fait, sévèrement et copieusement damnés, tandis que les élus méconnaissaient peut-être les véritables voies de la Providence. Tout cela pourrait bien faire quelque pâté au jour suprême, dans la vallée de Josaphat. Nous verrons bien.

On a soutenu que la politique du parti radical avait été épuisée par la législation sur la séparation et les congrégations. M. Clémenceau avait donc réalisé, avant sa vieillesse, une idée de sa jeunesse. Trop tôt. Car il n'était guère que sexagénaire au moment où il vit ainsi s'accomplir ses rêves. Et la soixantaine satisfaite, c'est en politique l'heure de faire de nouveaux rêves.

Celui qui surgit à ce moment dans l'esprit de Georges Clémenceau, il le gardait, comme tous les Français, dans le coin le plus secret de ses espérances. Des premiers, il comprit que la querelle franco-allemande, que beaucoup croyaient recouverte par la fraternité humanitaire, allait ressortir toute armée de l'arrogance et de l'avidité germaniques. Il n'est pas d'homme politique dont la vie soit aussi nettement partagée. La sienne a deux périodes : l'anticléricale, celle des luttes intérieures, qui s'est terminée par le succès complet; la nationale, celle de la lutte extérieure, qui s'est terminée par le triomphe. Telle fut la destinée finale, deux fois heureuse et deux fois couronnée de cet homme dont la vie fut sans cesse tourmentée par les revers de la fortune et par les exigences assez amples de l'existence quotidienne.

Sa découverte du monde extérieur et des nations étrangères ne fut pas pour lui la grande surprise de l'âge mûr, comme elle le fut pour la plupart des hommes politiques de la IIIe République. Il avait toujours connu la politique extérieure : il s'y était même à peu près constamment trompé. C'est par sa faute que nous avons lâché l'Egypte, et c'est bien malgré lui que nous avons ces colonies qui font des Français un grand peuple, non pas seulement du passé, mais de l'avenir. Quand il pensait alors aux destinées de la patrie, la blessure de son cœur aveuglait la liberté de son esprit. Sa génération procédait directement de celle de 48, l'une des plus nobles qui furent jamais. L'idéalisme qu'elle tenait de cette origine et qu'elle n'abdiquait pas fut frappé deux fois par le destin : par le coup de 1851, par le désastre infiniment plus cruel de 1871. Eh quoi! la France déchue! mais que devenait alors l'humanité? Eh quoi! l'Alsace ravie! et que devenait la liberté des nations? Clémenceau conclut que la France devait contracter ses forces et borner ses espérances.

D'autres, d'esprit plus vaste, pensèrent au contraire que la mesure et les moyens de la grandeur des peuples étaient variables, qu'une nation qui se contractait quand toutes ses rivales se dilataient devait déchoir et périr, et que le compte tout sec des soldats et des canons ne faisait qu'un élément de la force dans le monde qui s'ouvrait. Ceux-là, aidés de l'indispensable protection du hasard, nous ont donné, contre le sentiment populaire, cet empire colonial sans lequel nous ne serions qu'un peuple d'élite de quarante pauvres millions d'hommes. Cette politique, Clémenceau la combattit sans relâche avec sa fougue entêtée, enfermé dans son souvenir sacré qu'il croyait servir, attaché à une politique de concentration, pieuse, prudente, timide, marquée de tous les caractères de l'esprit conservateur. Et en effet dans cette politique, le chef de l'extrême gauche se trouva presque constamment d'accord avec la droite.

L'heure de la clairvoyance politique fut celle où il découvrit face à face le même péril qu'il avait connu dans sa jeunesse. Il le rencontra, pour la première fois, au Maroc. Lui qui avait diminué les crédits militaires pendant son gouvernement, il soutient, contre son parti s'il le faut, la loi de trois ans. Jusqu'à l'ouverture des hostilités, il est tout à la préparation directe de la guerre.

A la mobilisation, en août 1914, il entre dans une colère qui durera plus de trois ans, jusqu'au moment où il prend le pouvoir. Tous les jours, avec une verve satirique infatigable, éloquente, méchante, perfide, sans pitié et sans égards, il frappe, il tonne, il persifle, il flagelle. Et vous êtes surpris que durant son gouvernement il ait fait exécuter par la Haute Cour quelques-uns de ses prédécesseurs ou adversaires? Certains le lui reprochent comme d'autres seraient disposés à lui accorder leur éloge pour ce mérite unique. Mais a-t-on remarqué que l'inévitable doctrine du ministère Clémenceau, c'était la condamnation presque indistincte de tous les gouvernements précédents? Il avait dénoncé tant de fautes, qu'il était bien naturel qu'ayant le pouvoir il fût contraint de châtier. Exagérations polémiques de ses articles? Beaucoup moins que vous ne pensez. Il voyait des fautes qui, dans le péril de la patrie, le mettaient hors de lui. Il les condamnait sans ménagement et tout ce qui, trois années durant, passa par le « gueuloir » de l'*Homme Enchaîné* venait de son cœur ou de ses

entrailles. Son gouvernement c'était la condamnation de tous les autres.

Fit il autrement qu'eux? Je le crois. J'ai parlé des grandes raisons de l'attachement des Français : son amour du poilu, sa confiance à l'armée. Mais ce sont là qualités personnelles, sentiments que tous avaient éprouvés avant lui, et où il mettait seulement sa passion. Mais il est vrai de dire que sa politique donna un coup de barre et marque un coude. A la fin de 1917, année de lassitude, plusieurs pensaient non pas certes à trahir, ni même à céder, mais à finir la guerre. Il fit entendre tout de suite, et à tous, que son objet à lui n'était pas de finir la guerre, mais de vaincre, sans autre alternative. Et son procédé fut naturellement simple et brutal : il coupa tous les ponts derrière lui. Tout ce qui pouvait être utile au cas de revers, il le supprima. Des conversations, des intentions, des intrigues traînaient qui pouvaient quelque jour apparaître comme des pistes conduisant à la paix. Il trancha tous ces fils. On l'a loué pour avoir suivi cette politique à l'intérieur. Mais à l'extérieur, il fit de même, pour les mêmes raisons, par le même instinct. Briand s'était laissé tenter par le baron Coppet. Il le met en suspicion et le tiendra toujours en défiance. D'autres gouvernements avaient envoyé en Suisse des négociateurs chargés d'attirer l'Autriche. Lui-même austrophile, il brise violemment, et jette comme un crachat sur le bel uniforme blanc de Czernin son injure de « la conscience pourrie. »

Il ne fit pas la guerre comme les autres; il a signé la paix qu'auraient faite les autres, et telle à peu près exactement que l'auraient subie ceux là-mêmes qui le critiquent et l'accusent. Quand il se trouva enfermé avec les quatre compères, dont deux muets, il songea d'abord à jouer entre les deux Anglo-Saxons, par l'illusion si chère à tous les hommes politiques français qui savent qu'Américains et Anglais sont divisés par les intérêts et ne soupçonnent pas qu'ils sont unis par des idées morales communes, bien plus fortes. Le jour tragique vint où il dut choisir entre le règlement par la force, celui de Foch, et le règlement par les garanties que lui apportaient Wilson et Lloyd George, depuis défaillants. Par son intimité des dernières années avec le commandement militaire, par ses récentes habitudes d'esprit, par sa soumission au réalisme qui était devenu le maître impérieux de sa pensée, il était sans aucun doute, de tous les hommes d'Etat français, celui qui devait être le plus attiré vers le règlement par la force. Il a choisi l'autre, comme si le vieil homme se réveillait : il a décidé dans sa vieillesse comme il l'eût fait dans sa jeunesse. Cependant le Parlement et le peuple dressaient partout des trophées et hissaient sur le même socle sa statue et celle du maréchal Foch, dans le temps même où ils étaient le plus opposés.

Ce qui suivit est l'un des spectacles les plus comiques parmi les divertissements que le Parlement a offerts à l'opinion. Il se présenta devant les Chambres avec un traité répudié par les militaires et dont tout le système devait être odieux aux conservateurs. Mais s'il portait son mauvais traité sous un bras, il tenait sous l'autre le Bloc National, déjà presque formé et qui allait avoir le bénéfice des élections toutes proches. On venait de l'élever lui-même au rang des dieux par un sénatus-consulte en bonne forme : on avait besoin de son prestige et de sa consécration officielle pour sceller le bloc électoral. Ainsi il apparaissait à la fois exécrable pour sa politique extérieure, favorable pour son œuvre intérieure. Pas d'hésitation : profitons d'abord des élections, nous piétinerons ensuite le traité et son auteur. On planta donc son fanion sur les listes électorales, on s'arracha son patronage. Après quoi les catholiques s'aperçurent soudain qu'il demeurait un voltairien intraitable, qui ne s'entendrait jamais avec le Vatican; les nationalistes s'avisèrent brusquement qu'une fois déjà ils avaient été contraints de le chasser de la politique française pour servilité à l'égard de l'Angleterre. Ajoutez une habile campagne de M. Briand qui se gardait d'un terrible ennemi, et voilà comme M. Clémenceau, candidat à la Présidence de la République, fut déposé par un Parlement qu'il venait de faire élire et où il ne manquait que des Clémencistes.

Est-ce le dernier acte d'une vie publique magnifiquement tourmentée? On ne le souhaite pas, par le même sentiment qui nous fait désirer qu'un beau roman d'aventures déroule encore ses péripéties. Car il est grand, non pas seulement pour avoir fait de grandes choses, pour avoir été mêlé aux grands événements, mais parce qu'il fut la proie du destin. La philosophie morale des Grecs, née de la tragédie classique, reconnaissait dans les catastrophes de la destinée la marque même de la grandeur des hommes. Ceux que leur génie élève au-dessus des autres s'approchent des dieux et attirent donc leur jalousie. Ce caractère tragique, nous l'avons déjà remarqué dans la vie de M. Delcassé, le seul avec M. Clémenceau, à dire le vrai, qui dans toute notre vie politique nous donne ce sentiment du grand qui ravissait nos pères. Mais dans la vie de M. Delcassé la foudre

frappe et s'arrête. Elle à hache la vie de Clemenceau dans le fracas et les éclairs d'une longue tempête.

Quand on le couchera dans le repos étroit de la tombe, un linceul immense enveloppera avec lui toute une génération qui accomplit cinquante tragiques années de l'histoire française : elle fut instruite dans l'idéalisme fraternel, et frappée aussitôt par la mutilation de la patrie; persévérant dans son idéalisme, elle crut que la laïcité française servirait de modèle au monde : elle connut avec le retour de l'Alsace-Lorraine la plus pure, la plus profonde et la plus juste des joies de la France, elle vit la gloire du nom français portée jusqu'au sublime par l'admiration universelle. Et après tant d'efforts et de victoires, elle se heurta enfin au monde anglo-saxon qui avait occupé les trois quarts de la planète pendant que les Français caressaient, à leur mode antique, leur propre gloire et le bonheur des hommes. Ici commence un monde nouveau et le rôle d'une autre génération.

S'il était sûr de laisser des successeurs de sa taille, celui-ci reposerait mieux !

Etienne Fournol.

LA MAISON DU SILENCE

Le parc sourit au soleil. Grandes et petites routes de verdure, sentes, venelles se croisent et semblent au passage se faire des révérences. Ruisseaux et ruisselets, étangs et mares offrent aux arbres un miroir qui par soi-même est un sourire.

Sur leurs tiges se pavanent les fleurs. Humbles ou orgueilleuses, depuis la marguerite jusqu'à la rose de France, elles semblent jouer de l'éventail pour quelque amant mystérieux.

Et dans ce décor de fête et de joie, c'est l'immense, l'interminable symphonie des oiseaux, des insectes, des bêtes visibles et invisibles qui exaltent la vie, conscients ou non.

L'on dirait que jamais le silence n'interrompra cette musique puisque la nuit même et ses lourds ténèbres ne parviennent pas à l'imposer.

A droite, à gauche, en haut, en bas, et sous terre, et dans les airs, et partout, vous marchez sur des sons. Presque vous croiriez que vous même vous chantez.

Mais voici: à mesure que vous vous rapprochez de la seigneuriale demeure, les bruits diminuent, comme diminue l'insouciante joie. Il semble qu'un ordre soit donné de respecter la retraite des hommes, construite par des hommes, pour des hommes. Oui, les bruits diminuent. Ils languissent, s'étiolent. On perçoit comme une invitation au recueillement, à la méditation.

Et lorsque vous parvenez jusqu'au parterre, devant le château, c'est le silence, vêtu de noir ; silence total, plus hallucinant que les plus odieux hurlements. Silence. La vie, l'on dirait, s'est arrêtée. Plus de temps, plus d'espace, malgré le soleil clair, et malgré l'horizon que la brume éloigne encore davantage. Silence. Plus d'oiseaux. Plus d'insectes. Les fleurs sont immobiles. Et les arbres se dressent protecteurs, impénétrables. Volets clos. Et au dehors aussi l'on croirait que la nature s'est emprisonnée soi-même. Silence.

Qui donc habitait ici ? qui donc aujourd'hui y habite puisque ce château, dit-on, n'est pas abandonné ? deux vieillards : un homme et une femme enchaînés l'un à l'autre depuis quarante années, un homme et une femme qui jamais ne s'aimèrent et détestent ceux-là dont le cœur est joyeux ; les amants heureux. Des ennemis. Deux vieillards traînent ici, de chambre en chambre — de cellule en cellule — leur lamentable et terne existence. Ils n'ont rien à se dire, à s'apprendre. Ni questions ni réponses. Ni confidences.

Ils sont le plus souvent chacun dans son appartement ; elle fait de la broderie comme il y a trente ans elle en faisait. Elle met des lunettes, telle est la seule différence. Et ses robes sont noires au lieu d'être bleues ou roses. Mais quand elles étaient bleues ou roses, ses robes déjà paraissaient noires.

Il lit dans sa bibliothèque. Il compulse de vieux grimoires, extraits de ses archives familiales. Il travaille. Il croit travailler utilement ; comme sa vue est plus basse que jadis, lorsqu'il commença ses recherches, il porte besicles.

A midi, à sept heures, le couple se retrouve dans la salle à manger dallée où résonnent pathétiquement leurs pas, plus incertains qu'il y a trente ans. A neuf heures ils se séparent.

En hiver, fenêtres closes. En été, volets clos. Silence. Et leurs gens sont dressés à faire le guet contre l'ennemi : le bruit.

Ils n'ont pas eu d'enfants. Jamais ils n'ont connu le rire de la jeunesse. Il faut qu'on les protège contre ce danger terrible, insupportable, qu'est la vie. Lorsqu'une servante peu zélée

laisse aboyer le chien du fermier ou miauler la chatte d'un garde-chasse, sans obtenir qu'on châtie brutalement la bête, bientôt la servante est congédiée. Le couple, en désaccord sur tous les points, s'accorde pourtant sur celui-là : Silence.

Et peu à peu, des servantes aux bêtes, l'ordre s'est propagé. Tous ont compris. Les bêtes ont élu domicile plus loin du château. Elles ont considéré la maison des hommes comme un lieu maudit.

Voyez : quand par hasard un oiseau imprudent vient jusqu'aux alentours de la demeure silencieuse pousser son cri, jeter sa plainte, une tête blanche, puis une autre paraissent aux fenêtres. Un poing se dresse vers l'audacieux, une menace rapide : Silence donc ! Mais de plus en plus rare est l'audacieux maladroit qui se risque à tenter l'aventure.

Autour de la maison le cercle magique est tracé.

Une nuit d'hiver le vieillard est mort; et six mois après on a conduit au cimetière la vieille femme ; elle n'avait plus rien à faire ici-bas puisqu'elle n'était plus dans la prison avec son geôlier.

Et les volets cessèrent d'être clos. Et la maison sourit au soleil comme lui souriaient toujours le grand parc, les ruisseaux et les fleurs. Et un, puis deux, puis dix, cent, mille oiseaux et insectes voletèrent de ci de là sur les balcons de fer forgé, sur les murs, sur le toit. Ils firent des rondes dans la lumière. Ils semblaient ivres. De proche en proche ils s'appelaient : Venez, venez. Ils prenaient possession de ce domaine que la mort rendait à la vie.

Ils chassaient le silence, le vengeaient. Ils tournaient dans l'air comme pour l'emplir tout et déchirer ses voiles de crêpe. Ils se hasardaient davantage chaque jour, entraient dans la maison. Ah ! quand le couple était installé ici, il y a tant et tant d'années, avec quelle tenace persévérance il avait introduit et imposé ce calme mortel de cimetière! quand il n'avait plus entendu le souffle de la nature, il avait dit ensemble, satisfait, cruel, absurde : « Enfin, nous sommes chez nous. »

Après la mort de la vieille, les servantes aussitôt avaient ouvert tous les huis et les pertuis comme pour chasser les miasmes de la mort : les bêtes, chantèrent, non pas le *De profundis*. En quelques heures toutes savaient qu'elles pouvaient sans crainte redire leurs chansons. Partout.

Et quand les douze coups de minuit sonnèrent à l'église, le rossignol chanta. Juché sur la plus haute branche, en face du château, pendant une heure, non loin des lits du vieux et de la vieille, il fit entendre ses romances. L'on eût dit qu'il voulait délivrer l'amour, le sauver du silence et de la mort de la prison.

Ah ! le beau minuit de ce jour mortuaire. Plus de silence, jamais, plus de silence !

Charles Oulmont.

NOS COLONIES EN FRANCE (1)

A l'extérieur, cette maison de Syrie est badigeonnée de rose. Ses formes sont très simples, ses murs droits ; les deux tours massives ressemblent à des cubes ; mais déjà tout ce rose rend l'ensemble moins sévère. Autour des trois ou quatre fenêtres (oh ! très discrètes, très haut perchées), court une légère moulure ; et puis le porche, sans troubler la ligne générale du château, se présente sous la forme d'un kiosque à coupole que soutiennent quatre colonnettes corinthiennes — toujours ce souvenir des civilisations plus anciennes.

Mais s'il est une terre que les Provençaux aient particulièrement choyée, c'est l'Afrique du Nord, et les plus beaux monuments d'Islam que le soleil anime aujourd'hui sont les palais d'Algérie, de Tunisie et du Maroc. Et pourtant l'Islam n'y est pas toujours fermé et terrible. Voici un coin d'Algérie; cette terre, depuis des siècles, n'a guère pu respirer que dans une atmosphère étrangère; Turcs et Européens ont pénétré la vieille civilisation arabe. Les bazars sont certes attrayants avec leur désordre voulu, avec leur amas de cuivres ciselés, de coussins brodés, de meubles et de tapis ; mais voici, parmi les décors abstraits et religieux de rosaces et d'étoiles, des personnages très libres qui dansent et que d'autres applaudissent ; bien qu'ils soient tous vêtus d'habits mauresques, ils ont vraiment trop l'air d'Européens déguisés. L'Egypte antique, elle-même, nous a envoyé ses dieux, ses Osiris, ses bœufs Apis, ses éperviers sacrés, et malheureusement, dans ce voyage ils ont tous perdu leur divine majesté.

Quant au palais d'Alger, n'est-il pas aussi trop accueillant pour la foule d'Européens qui l'envahit ? A la porte, un bel Algérien de fantasia, vêtu de couleurs vives, le visage noble, encadré de voiles,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 21 octobre 1922.

laisse pénétrer avec indifférence toute cette foule dans le joli palais blanc.

Le minaret, comme tout minaret moghrebin, est une solide tour carrée, mais elle est charmante avec ses jolies faïences, ses étages de colonnettes que joignent des arcs aux formes très paisibles. La cour, de plâtre blanc et de faïences vertes, se pare d'un jet d'eau, fleur de diamants vivants qui jouent sur un clair bassin ; les enfants du désert ont compris, mieux que tous les autres peuples, la féerie de l'eau. Et tout autour de ce cloître aimable court une galerie d'arceaux mauresques qui s'épanouit parfois en une forêt d'arcs et de colonnettes, à l'ombre desquels des Européens se reposent et rêvent ; peut-être désirent-ils s'islamiser un peu en songeant aux fastueux deys d'autrefois, aux fameux corsaires barbaresques. Mais des Arabes riraient d'un tel désir, car ce pays n'est vraiment plus très musulman : au delà des derniers arceaux, le mur du palais fait place à une vitre immense, et les promeneurs peuvent plonger jusqu'à l'intérieur de la cour leurs regards profanes.

On retrouve davantage l'Islam et l'Afrique véritable dans la ville tunisienne : des murs blancs, beaucoup de murs blancs, avec très peu d'ouvertures : des terrasses ou des coupoles blanches, parfois des toits recouverts de tuiles bleues. Et sur l'azur du ciel se découpe la blancheur d'un minaret. Une grande cour intérieure se repose à l'ombre des platanes séculaires. Tout est calme ; le calme de la nature et des choses : ciel, arbres, murailles, s'empare des âmes et les assoupit un peu. D'un côté s'ouvre une sombre rue voûtée, un souk qu'animent des forgerons, des menuisiers, des ouvriers de tout genre, et aussi les confiseurs qui appellent le client devant leur étalage de jolis rahatlokoum translucides, parfumés de roses. Mais toute cette agitation parvient à peine jusqu'à la place très calme. Pourtant, sous de grandes tentes barbaresques, qui ressemblent à un livre renversé très ouvert, l'on travaille : un vieil Arabe à lunettes tisse une bande d'étoffe ; il jette sa navette entre deux rangées de fils parallèles, puis, par un mouvement de pédale, emprisonne dans la trame serrée le fil qu'il a lancé, et le tissu de laine et de coton s'allonge en une bande indéfinie. Sous une autre tente, à quelques pas de là, une jeune Tunisienne, au visage encore découvert, noue sur un métier primitif, dont l'invention se perd dans la nuit de l'histoire, des petits bouts de laine colorée, et un beau tapis aux dessins canoniques s'élève devant elle. Tout ce travail est simple et tranquille, tout est calme.

Mais soudain a éclaté, bruyante et bizarre, une musique ; des cordes raclées font résonner très vite et répètent invariablement une phrase simple : trois notes qui montent, cinq notes qui descendent, puis encore tout de suite, ces mêmes notes qui montent et redescendent ; sans cesse, un cliquetis sert d'accompagnement. C'est un nègre qui joue, un nègre de carnaval nègre ; il danse et il chante en même temps : sa longue jupe frangée, noire et fleurie de rouge, tourbillonne en vagues anneaux sombres qui montent et s'abaissent autour de son corps noir ; un voile, noir aussi, abrite sa tête et retombe sur ses épaules. Sur ce voile sont piquées, voisinage très inattendu, de grosses fleurs rouges et des cornes de veau.

C'est une danse folle, et pourtant, avec des gestes qui la rythment, il présente aux spectateurs amusés, sans cesser de le tenir serré contre sa poitrine, sans cesser de le racler d'un archet recourbé, son extraordinaire violon qu'il a eu l'idée délicieusement nègre de creuser en sébillée. Alors, les sous tombent dans la boîte à musique, leur chute un peu lourde sonne et martèle la chanson. Drôle de chanson ! Ce ne sont, sur un ton de récitatif rapide, que des tra-la-la-la vibrants, entrecoupés de non moins vibrants remerciements, dans le dialecte dit petit-nègre : « tra-lâ-lâ-lâ, merci mossieu, alâ, lalala, madame, y a bono »... Et la phrase du violon, les notes qui montent et qui descendent, la phrase continue, monotone et pressée. L'artiste a l'air très sérieux ; il accomplit avec conscience ce pourquoi il fut créé ; chez d'autres, la vie s'épanouit en rêverie, en pensée ; chez lui, elle s'épanouit en cette diablerie. Les théâtres d'Europe montrent parfois des danseurs qui jouent par métier ; d'autres qui vivent leur danse, lui donnent une âme, une intelligence, de l'esprit même. Eh bien ! c'est à ces derniers, à ces vrais artistes, qu'il faudrait apparenter notre brave Noir de carnaval, avec toutes ses singeries, si harmonieusement hétéroclites. Ce joyeux fou est peut-être âgé de quarante ans. Dieu ! qu'un Européen de cet âge serait bête en un tel équipement ! Nous ne savons plus être gais, franchement gais ; nos enfants seuls savent encore sauter et danser de joie. Sauter de joie, n'est-ce pas la genèse d'une danse franche et folle ? Et nous ne savons plus être franchement fous, mais notre instinct de gaieté naturelle n'est pas mort, et quand nous contemplons ce diable de nègre, il s'élève des profondeurs de notre triste conscience et vient sourire sur nos visages de spectateurs.

A quelque distance de cette ville tunisienne — quelques pas ou quelques lieues ? — plus loin dans l'Afrique, dans l'Islam et dans le mystère, des murs de belle couleur ocre chauffée, enrichie de reflets insaisissables, vieillis, dorés par d'incalculables journées de soleil, une tour carrée, des remparts crénelés hauts, droits. Pas d'autre ouverture qu'une porte creusée dans un panneau d'arabesques, entre deux demi-tours massives encastrées dans

le mur, toutes ces décorations s'évanouissent dans cette couleur de vieille chose crénelée : c'est une impénétrable ville forte de Moyen Age, fleurie d'un peu d'Islam : le Maroc.

Ville impénétrable, terrible ? On le croirait ; mais la porte en est ouverte aujourd'hui ; un vestibule sombre, nu, vide ; puis une cour : un émerveillement ! Ce qui en fait la beauté, ce sont la belle porte d'un palais marocain, la tente aux dessins bleus du grand Chef Français, les boutiques bariolées ; mais ce qui surtout étonne et séduit, c'est la lumière tendre de ces pavés de faïence. Ils sont tous du même vert délicat ; mais les uns brillent comme un miroir, d'autres luisent comme une étoffe soyeuse, chacun reflète à son gré la douce lumière.

Une lumière douce, une lumière délicate, c'est l'enchantement de toute cette ville de Maroc. Le patio du palais est d'un style plus inconnu que la jolie cour algérienne ; c'est bien la même idée, le même désir qui l'ont engendré : c'est la cour de repos arabe, avec son inévitable jet d'eau, bien dissimulée au milieu des bâtiments. Ici, deux étages de galeries avec leurs ogives, leurs piliers et leurs balustrades : les façades ne sont que de plâtre creusé d'arabesques et de vieux bois sombre sculpté, fouillé comme la cire des abeilles ; la faïence du sol remonte en lambris sur les murs ; cela suffit pour adoucir la lumière qui serait trop crue, tombant du ciel bleu pour éclater sur les plâtres blancs. Les portes des appartements sont peintes en bleu vif, avec des ornements très simples, des rosaces, des palmes, des queues de paon d'arabesques, où la géométrie s'arrondit en branchages, en feuilles délicates, de peur d'être trop abstraite ; et ces arabesques-là sont de couleurs vives, de jaune, de vert, de rouge, qui s'adoucissent dans le bleu du fond, grâce à l'harmonie du dessin.

On admire encore dans ce palais enchanté une autre œuvre d'art, l'action de la France au Maroc : Le vieil empire moghrebin tombait en ruines ; les guerres entre tribus le déchiraient sans porter en elles un germe de paix ; l'art commençait à se fatiguer des formules séculaires. Aujourd'hui la santé, la vie données à ce peuple, la paix rendue, plus fertile qu'en aucun siècle de son histoire et sans qu'aient été flétries les rêveries d'Islam, n'est-ce point, en toute impartialité, une merveilleuse « œuvre d'art » ? Elle est ici traduite par des tableaux, des graphiques, des cartes, des photographies, des échantillons de toutes sortes, qui la font briller, splendide, dans l'âme des visiteurs. Tout cela évoque en des cœurs parfois mal préparés à la comprendre, l'Action grande, l'Action libre, celle que les dieux permettent d'aimer, celle qui, seule de toutes les actions, exalte la vie parce qu'elle crée quelque chose de grand — son but ici, c'était la vie d'un pays à restaurer. Et cette résurrection est accomplie !

L'Art marocain, forme d'une pensée toute de douceur et d'harmonie, avec ses deux variétés, l'arabe et la berbère, fut, à temps, arraché à la mort. Il vit aujourd'hui ; il brille, mêlé à la vie des habitants, dans ces souks où l'on peut flâner avec délices. Une couverture de roseaux tamise la lumière du soleil ; les boutiques, comme autant de boîtes en bois peint, s'ouvrent largement sur les deux côtés de la rue ; leurs planchers sont tous surélevés de quelques pieds ; et comme il n'y a pas de devantures, pas d'étalages, tout le contenu de ces écrins, les tapis, les broderies, les bois peints, les poteries, aux couleurs à la fois harmonieuses et chaudes, se présentent franchement, sur toute la longueur du souk, au passant ébloui. C'est une joie de voir vivre ici, au pays du soleil féerique, cet art d'Islam. Dans les arabesques de ce Maroc, où tressaille la vie, le mysticisme montre un peu mieux sa sensualité ; cela pourrait-il expliquer le rêve secret de tous ces Moghrébins ? Et dans ce bariolement, c'est toujours le mystère d'avoir su fondre avec une telle délicatesse ces couleurs si chaudes, l'orange, le bleu, le violet, le jaune d'or, dont les noms chantent une symphonie éclatante. Les marchands marocains, calmes et rêveurs, sont assis parmi leurs merveilles. On les dit âpres au gain ; mais ils semblent bien mêler à leur désir de richesse une harmonie confuse de sentiments désintéressés, quelque chose de très profond et de très rare. Ils sont immobiles, accroupis sur leurs talons, très beaux dans les gandourahs blanches qui laissent entrevoir leurs vestes, oranges ou brunes. Ils songent. Si un des promeneurs s'arrête pour admirer leur niche avec plus de sympathie et d'émotion, alors ils l'encouragent à grimper auprès d'eux : « plaisir des yeux », disent-ils. Ils sont aimables sans bassesse. Et si, dans la foule anonyme, ils aperçoivent un visage connu — client de la veille — ils tendent une main large franchement ouverte, et accueillent chez eux le passant, comme un ami. C'est ainsi que, dans une boutique, un Français vient d'être invité : le Marocain, appelé au dehors par d'autres soins, lui a confié son bien, et le Français, plus ami que client, s'est assis sur un beau coussin de cuir orange. Il regarde au loin, par-dessus la foule étrangère, et rêve, sans doute, qu'il est citoyen du Moghreb. Il ne s'étonnera plus de voir passer le porteur d'eau avec ses outres gonflées, jeune Noir qui fait tinter sans cesse une sonnette de cuivre; il ne doit plus s'étonner, et quand il s'en va, c'est pour aller chez le caouadji voisin, où l'on boit le thé à la menthe, pour écouter l'étrange musique arabe qu'il devra, aujourd'hui, mieux comprendre, et avec plus d'émotion. Ils sont trois musiciens,

assis à l'orientale, sur une banquette de bois bleu ; l'un d'eux, qui tape sur un tambourin, oscille sa tête de droite à gauche, et chante : les modulations de sa voix rappellent celles d'un chantre d'église villageoise française. Les autres raclent des instruments à cordes, mais l'un surtout étonne les étrangers : il joue sur un violon d'Europe, mais il le tient debout appuyé sur ses jambes croisées ; et, la tête droite, immobile, il regarde à l'infini.

[illegible] sur un four tout de faïences bleues aux dessins de [illegible]

[illegible] vain que, du minaret d'ocre brûlé et de faïence [illegible] la prière.

[illegible] taïe Française, un souvenir des architectures du [illegible] minarets massifs. Mais on est surpris, dès l'abord, par la matière dont ils sont construits : des plaques de terre séchée, toutes rugueuses, et d'un rose très vif. Des murs simples avec quelques décorations creusées en dessins géométriques très frustes ; grands carrés, grands triangles, rosaces grossières, [illegible] l'élégance raffinée des arabesques, taillées, de même, dans les plâtres moghrébins. Quelques-uns de ces décors sont ornés de crânes de fauves ; autrefois, ce devait être de crânes humains... L'on a donné aux tours de ces monuments terribles une forme de pyramide, sans doute pour mieux maintenir les blocs de terre, forme très heureuse qui permet au regard de mieux suivre la ligne des grands murs roses, dans leur élévation vers le ciel. De place en place, l'œil est arrêté par des faisceaux de poutrelles qui saillissent des parois de la montagne rose, et ces indices de l'industrie et de la pensée active donnent le vertige, un peu comme les nids d'oiseaux que l'on voit dans les clochers des vieilles abbayes en ruine ou dans le haut des falaises qui dominent la mer. Or, ici, cette belle architecture nous présente un palais dont la tour est la plus [illegible] tale. C'est que la technique européenne s'est associée en elle à la technique des Noirs : nous la leur avons prêtée pour élever plus haut encore leurs [illegible] cu le bon goût de la laisser parmi les soutiens qui restent cachés. N'est-ce pas le rôle que l'Europe doit s'efforcer de jouer aux colonies ?

Autour du palais s'épanouissent toutes les fleurs roses de cette architecture soudanaise : porte triomphale ; case aux fétiches ; huttes et maisonnettes de bois et de terre, rondes ou carrées, chaumières très primitives, boutiques ouvertes sur la place publique, ou demeures à la terrasse crénelée, comme de petits châteaux-forts ; et toutes ces bâtisses s'agglomèrent en villages qui s'échelonnent et se poursuivent jusque sur un lac charmant environné de bambous.

Les Noirs, en grandes robes bleues, se livrent, suivant les aspirations de leurs races variées, au travail ou à l'oisiveté : un maître-bijoutier de Dakar se penche avec soin sur ses délicats bijoux en filigrane d'or. Dans la forge minuscule des incrustateurs de métaux, un grand diable de Noir se balance au jeu d'un soufflet à deux outres, tandis que d'autres artistes surveillent les sous de bronze qui fondent en un tout petit creuset. Ailleurs, c'est un tisserand à l'œuvre, devant qui s'étend une pièce de coton démesurément longue ; ailleurs les confiseurs du Sénégal, élèves lointains des Turcs ou des Barbaresques, appellent gaiement — car ces Noirs du Sénégal ont toujours l'air gai — les amateurs de « bon ratakoum ». Dans le village soudanais, à la porte des huttes, les femmes pilent du grain, les enfants aux cheveux trop minutieusement ouvragés jouent, mangent, ou aident leurs mamans ; au fond des habitations, étendus sur leur lit, les hommes se reposent et somnolent.

Il fait chaud dans cette Afrique, sous les lourds rayons du soleil, et l'air se met à vibrer (les atmosphères très chaudes ont une façon particulièrement profonde et pénétrante de vibrer) ; c'est une musique sénégalaise : l'un des joueurs tape de petits coups rythmés sur un haut tambourin de bois ; un autre, aux doigts ornés de tringles cliquetantes, joue d'un instrument, échelle de lattes en bois très sec, auxquelles sont suspendues de grosses boules qui résonnent. Il tape sur les lattes chantantes, et ce sont des notes sonores et un peu sourdes, comme celles d'une harpe. Il n'y a guère de mélodie dans sa musique, mais ces quelques notes très simples qui alternent et se répètent ont, dans l'atmosphère chaude, un charme très prenant qui engourdit l'esprit, comme certains bruits de la nature, comme la chute hypnotisante des gouttelettes d'eau qui tombent, toutes gonflées d'harmonie.

Les Noirs d'Afrique Occidentale se divisent en races très variées par l'intelligence, l'activité ou la sensibilité, et cependant, il semble bien que, d'eux tous, émane une même philosophie. Leurs arts, leurs créations, leurs manières d'être, leur voix même aux inflexions enfantines, évoquent la nature et la spontanéité. Les vertus, dévouement, bonne humeur, bravoure, courage, agissent en eux avec toute la vigueur qu'elles peuvent posséder à l'état naissant. La politesse, chez eux, ignore tous les artifices dont elle s'affuble chez nous. Leur versa-

tilité même est une vertu, car elle donne plus de force à chacune de leurs idées, et leur fait oublier les colères et les dangers.

Et puis, ces Noirs, si voisins de la nature, ont une compréhension très intense de la vie : ils ne l'expriment pas au moyen de paroles, mais par des œuvres d'art, statuettes de bois, de terre ou de cuivre qui, lorsqu'elles ne chantent pas le plaisir de grimacer, sont de vrais et beaux hymnes à la vie. C'est surtout parmi les Dahoméens que l'on trouve de grands artistes. Certains peuples du Dahomey sont étonnamment doués aux points de vue intellectuel, artistique et politique ; ils ont possédé une monarchie admirablement organisée et policée, pendant plus de cinq siècles ; malheureusement la cruauté de leurs rois guerriers prévient encore contre eux les bonnes âmes des profanes, comme si cette monarchie avait pu être l'image complète de tout le peuple ! Leurs œuvres d'art sont très variées. Il faut les regarder avec vénération, car presque toutes sont des fétiches susceptibles, qui se vengeraient d'un simple dédain. Cependant il est convenu d'oublier le caractère religieux de toutes choses pour les plus amusantes de ces statuettes, celles qui sont en cuivre, et que l'on destine surtout aux amateurs européens. Les statuaires prennent envers ce métal les plus grandes libertés, et font vibrer en lui leur nature, leur âme libre Le cuivre n'est qu'un excrément du soleil ; on le rencontre dans les contrées du couchant qui sont justement, paraît-il, le pays des Blancs ! Puisque ces derniers sont assez voleurs pour oser vendre aux pauvres Noirs le cuivre, cet excrément, plus cher qu'un honnête métal comme le fer, les Dahoméens ont bien le droit de revendre à ces commerçants sans scrupule les statuettes de cuivre au prix de l'or — de l'or, larme du soleil ! Une telle dialectique n'ajoute d'ailleurs rien à la grande valeur d'art que possèdent réellement ces bibelots.

Les artistes du Dahomey se sont enhardis, depuis que nous avons chassé leurs rois, à représenter des sujets profanes. Alors ce sont les plus amusants bonshommes et bonnes femmes de cuivre que l'on ait jamais vus. Leur anatomie est plutôt fruste, anatomie de dessins humoristiques, mais les gestes, les attitudes apparaissent mieux dans toute leur vérité. Ce petit monde est vivant ; contemplez quelques instants ces statuettes : leurs poses sont si vraies que l'imagination, prolongeant les gestes aperçus, vous donnera l'illusion du mouvement : un paysan grimpe sur un palmier à huile et abat d'un coup de sa hachette un régime de fruits murs ; d'autres bêchent une pièce de terre ; des pâtres défilent, tenant en laisse des bœufs et des béliers ; des femmes, réunies autour d'un baquet plein de mil, l'écrasent avec d'énormes pilons ; un personnage de haut rang vient de passer, porté dans son hamac par des serviteurs; d'autres suivent à pied, mais leurs pages les abritent sous des parasols de gala ; d'autres encore sont assis sur leurs jolis sièges dahoméens, faits d'une feuille de bois incurvé que supportent des cariatides ; des fétiheuses dansent leurs danses sacrées, elles portent les emblèmes de leur fétiche, le tonnerre ; des musiciens les excitent ; et là-bas, des bêtes fauves s'entre-dévorent.

Comprendre ainsi la vie, en isoler et saisir si parfaitement des attitudes vraies, c'est, en même temps, sentir confusément qu'il y a dans la vie elle-même quelque chose qui reste stable, alors que notre vie physique s'écoule et passe, quelque chose d'éternel et de divin. Certaines de ces figurines rappellent des terres cuites très antiques que modelèrent, quatre millénaires avant notre siècle, des Grecs cypriotes. Il y a, chez certains peuples noirs de notre Afrique Occidentale, des trésors inconnus de vie belle, de bon et beau travail, une fermentation d'idées splendides, comme peut-être dans les cerveaux des hommes de génie en leur enfance. Et l'on songe malgré soi à certains caractères de grands savants, à des hommes d'intelligence supérieure qui sont restés, par certains côtés de leur esprit original, des enfants, et qui n'auraient pas su, par eux-mêmes, traverser sans dommages la vie si compliquée des civilisés.

Un peuple, déjà, a su canaliser les généreuses ardeurs des Noirs soudanais, c'est le vieux peuple blanc de l'Afrique du Nord, les Berbères : peut-être ceux-là étaient-ils mieux préparés à comprendre les peuples noirs, puisqu'ils avaient été mûris par le même âpre soleil africain. Il doit y avoir, ainsi, une mentalité commune, une âme de pensée et d'action qui émane de chaque continent et s'insuffle en tous les peuples qui viennent tour à tour le conquérir. Très légère cette âme, et cependant chez tous ces peuples divers, elle façonne un peu la silhouette de leurs actes et de leurs paresses, de leurs rêves aussi, surtout ! Ne croit-on pas voir luire dans les yeux des Maures rêveurs, fils de Berbères et de Noirs, l'âme du continent africain ?

L'âme de l'Afrique ?... Dans le silence du soir, au dos d'un méhari qui trottait sourdement sur le sable, deux Maures sont passés, deux Maures du désert, en longue chemise de cotonnade blanche d'où sortaient deux bras musclés de bronze clair ; les pans, très longs, d'une écharpe bleue retombaient, flottants, sur leurs dos. C'étaient des Maures au visage noble encadré de cheveux noirs bouclés et qui portaient en colliers, en guise de gemmes précieuses, de petits sacs d'amulettes. Ils sont passés, sans bruit ; ils ne bougeaient pas ; leurs yeux, fixés sur l'infini, brillaient d'une sorte de phosphores-

cence sombre, comme jamais n'ont brillé des yeux européens.

On a dit que les Maures étaient surtout des bandits, des pillards, des hommes féroces et cruels. Mais ce ne peut être là tout le fond de leur nature. Ce qu'on voit, dans leurs yeux de phosphore noir, ce qui brille si étrangement en eux, c'est un rêve très doux, très calme, la mélancolie des déserts de sable brûlant, la nostalgie d'un horizon que rien ne vient troubler, rien qui ne soit fantôme ou mirage, rien qui ne soit illusion ; c'est la nostalgie mystique d'un horizon, d'un infini. Dans ces yeux-là, peut-être, voit-on passer l'âme brûlante de l'Afrique.

Tout en vantant la fidélité des Maures aux traités qu'ils ont conclus, à la parole donnée, de nombreux écrivains se sont plu surtout à répéter inlassablement que, parmi eux, parmi leurs frères, il y avait des pillards terribles. Evidemment, ils ne peuvent en tous points obéir à notre morale de vieux sédentaires très évolués. Mais il nous est trop facile de calomnier les peuples qui n'ont pas eu la même éducation que le nôtre. Oserait-on leur en vouloir d'aimer d'un amour fou, d'un amour mystique de nomade, le désert qui les fait vivre depuis des générations incalculables, même si le désert ne leur avait enseigné qu'un seul moyen de bien vivre : le pillage ?... Parmi tous les hommes de tous les peuples qui se sont ici réunis sous les rayons magiques du beau soleil de Provence, aucun n'a de tels yeux, si étranges, si brillants, et qui disent tant de choses ; et ces yeux-là — ces yeux de bandits ! — c'est une grande leçon d'indulgence et d'humanité qu'ils sont venus donner aux badauds d'Europe.

Or, un soir, tous ces peuples ont senti qu'ils étaient des frères, et ils se sont unis en une fête commune, la fête de la France. Le soleil était couché ; mais il avait laissé de lui-même en toutes ces choses qui lui devaient une si belle vie ; une lumière insaisissable brillait encore dans cette atmosphère de nuit. Dans toutes les allées du parc, une foule attendait, masse anonyme et vibrante, au murmure chantant. Sur le parapet d'une blanche terrasse de Tunis, un soldat du Bey s'était accoudé ; il regardait au loin, vers un vague infini. Plus bas, la ville marocaine, avec ses murs et son minaret de vieil ocre, imbibés de soleil, enluminait encore le ciel assombri.

Et voici qu'au milieu des pétards et des feux de Bengale, une procession s'avance. Les cavaliers arabes, drapés dans leurs burnous, très nobles, sourient d'un sourire de rois vers la foule qui les acclame. Derrière eux, c'est un char, orné des plus beaux tapis, où chante et danse un nègre célèbre en la ville tunisienne, où des jeunes filles mauresques au visage découvert poussent leur you you de fête, en un trémolo très aigu que l'on entend de loin ; c'est une sorte de rire artificiel, réglé comme un hymne, et qui cette nuit paraît être le chant rituel d'une très étrange et lointaine religion. Puis défile un peuple animé ; c'est un flot d'amusement simple et naturel qui se communique : les Noirs. Il y en a de déguisés : ainsi ce bonhomme gigantesque dont les échasses sont dissimulées sous un pantalon interminable, et les bras en croix débordés par des manches trop longues qui retombent ; cet épouvantail en étoffe s'avance en sautillant, avec l'air de bénir ou d'ensorceler la foule. Il y a des féticheurs qui portent des masques monstrueux, et que suivent des négrillons articulés, à pagnes et à collerettes de plumes. Et tout le peuple les suit, aussi, accompagnant de rires et d'éclats de voix toutes ces nègreries au rythme amusant. Les tirailleurs sénégalais, bien disciplinés, viennent en rang, marchant au pas et rayonnants de joie.

Ils passent. La vague de gaieté franche s'écoule, les voix humaines s'éloignent, et dans la nuit plus calme, plus inquiétante, c'est une retraite aux lumières : tous les petits Annamites défilent, élevant en l'air de gros lampions au dessin délicat : c'est toute une ménagerie de papier, aérienne et lumineuse : fauves, poissons, insectes géants ; et puis des vaisseaux, des kiosques, des pagodes... Tout cela est joli, fragile, œuvre d'artistes d'une très vieille école. Ils s'amusent, les petits Annamites, ils rient ; mais leur gaieté n'a plus cette allure fruste et entraînante de la gaieté noire. Leur rire, maladroitement enfantin, se tourne, par le mouvement de muscles au jeu trop rare, en une grimace. C'est ainsi que doivent s'amuser de très vieux messieurs, intelligents, artistes, subtils, membres de l'Institut, lorsqu'ils veulent s'élever à la hauteur de leurs arrière-petits-enfants. Et voici des feux qui pétillent et qui ne brûlent pas, des crachements d'étincelles : le long Dragon en papier, au corps de serpent, s'avance en ondulant, porté par mille jambes humaines. Puis, derrière l'Annam, s'avance un char entouré de gardes des mille et une nuits, en costumes bleus, roses et violets embrumés de mousseline d'or : les Cambodgiens. Ils escortent, dans leur carosse, les étonnantes poupées au visage barbouillé de blanc, les danseuses du roi, immobiles maintenant, impassibles comme des idoles, sous les clochers d'or de leurs coiffures. Et après, l'impassibilité noble de quelques cavaliers marocains au sourire de rois. Tout ce défilé d'âmes aux formes si différentes et qui, peut-être, en leur fond, se ressemblent, ce défilé insensé va finir. Les cavaliers vont en rang, leurs chevaux marchent au pas ; très peu de poussière. La nuit est bien sombre.

Une nuit prolonge un peu le jour qu'elle a chassé. Le magicien veille encore, dans son beau jardin

Mais les formes s'estompent, et l'univers entier qui frémissait ici s'assoupit. La foule curieuse se disperse ; de vagues personnalités, un peu enrichies par la vue des merveilles et le contact, si léger soit-il, des âmes d'ailleurs, se dessinent à nouveau dans la masse anonyme et passive. Ce soir, à l'heure où l'on sent un peu la fin de toutes choses, des regrets flottent, épars dans la foule : l'on pense que ces palais vont bientôt tomber en poussière ; et confusément, l'on en souffre. Mais bientôt, dans quelques mois, lorsque toutes ces villes de féerie s'évanouiront tout à fait, tandis que le beau soleil de Provence continuera sans heurt sa course splendide, toujours prêt à distribuer sa vie généreuse, quelque souvenir salutaire restera-t-il imprimé en l'esprit de tous ces passants ? Les commerçants actifs et positifs se rappelleront toutes les richesses inattendues qu'ils auront trouvées ici. Mais les autres, les curieux, les badauds, les rêveurs ? La vie est si chargée : la vision, la pensée même des belles formes et des gestes curieux va lentement s'effacer en eux. Seul, peut-être, leur cœur, inconscient, conservera certaines nuances de sentiment ; n'est-ce pas d'ailleurs le grand but, dans la vie, de tous les magiciens, d'enrichir le cœur des hommes en déposant en eux de nouveaux germes de courage et d'amour.

François BERGE.

LE MARCHÉ CHINOIS ET LE ROLE DE LA FRANCE

L'IMPORTANCE DU MARCHÉ CHINOIS
LE RÔLE POSSIBLE DE LA FRANCE

Chaque fois que vous parlez de la Chine du grand rôle, tant politique qu'économique, qu'elle jouera fatalement dans un avenir rapproché, vous entendez cette remarque que c'est là un pays bien lointain, difficile d'accès.

C'est pourquoi, à cette heure de crise économique si tendue où chaque nation d'Europe s'inquiète de s'assurer le pain de demain, l'Extrême Orient reste un des derniers marchés dont en France se préoccupe l'opinion. Même l'exemple si frappant des Etats-Unis, hypnotises désormais par le Pacifique, ne les éclaire pas.

Cependant quel marché, à la fois d'importation et d'exportation, que celui de l'Asie orientale, celui de Chine surtout, de pareille masse humaine !

Lointain, dit-on, ce marché, peu accessible si non par mer; ce n'est point vrai : vous pouviez en 1911, atteindre Pékin ou plutôt Tientsin, grand centre commercial, en 10 jours par le Transsibérien.

Sitôt que l'ordre sera rétabli en Russie, avec reprise d'un trafic normal, le voyage pourra se réduire à 8 ou 9 jours. Et 30 heures de plus permettront d'atteindre soit *Shanghaï*, un des plus grands ports du Monde, soit *Hankéou*, l'énorme centre industriel, ombilic de la Chine, situé sur l'immense artère centrale appelée Yangtze Kiang ou Fleuve Bleu, à 1000 kilomètres de l'embouchure, mais accessible quand même aux grands navires de mer.

En outre, de Hankéou on pourra sans doute, vers 1924, atteindre Canton par voie ferrée, se trouvant ainsi à 36 heures par mer de Haïphong.

Comme on le voit, ni la Chine, ni même l'Indo-Chine ne sont désormais loin de nous. Mais s'il n'y a encore qu'une seule voie ferrée transcontinentale reliant Londres et Paris à Pékin ou Shanghaï, il n'en faut pas moins mentionner les deux grands troncs transasiatiques qui étaient en projet, et même en construction, avant la guerre :

1° L'un que j'appellerai le « Grand Central » partant de Saratoff, sur la Volga, ou d'Odessa et traversant le Gouvernement des Steppes, le Turkestan Chinois et toute la Chine centrale pour aboutir à la Mer Jaune, au nord de Shanghaï;

2° L'autre qui sera le « Transasiatique méridional » : Paris-Canton-Haïphong, avec Constantinople comme terminus asiatique occidental. Trajet : à travers l'Asie-Mineure, la Perse, l'Inde, la Birmanie et le Yunnan; à Yunnan Fou bifurcation vers Canton d'une part, vers Haïphong d'autre part, le tronçon Yunnan fou Haïphong étant déjà en exploitation depuis quelques années.

N'eût été la guerre, le « Grand Central » serait aujourd'hui très avancé, tant en Chine qu'en Russie asiatique; mais si les travaux viennent de reprendre sur le tronçon chinois, il est impossible de rien prévoir en ce qui concerne le tronçon russe.

En dehors de ces deux voies ferrées transcontinentales qui représentent l'avenir, il nous reste, dans le présent, le Transsibérien à la voie double presque partout, et utilisable à nouveau, pour les relations économiques mondiales, dès qu'une entente pourra intervenir entre les grandes Puissances et la Russie bolchevique.

Le Transsibérien étant en quelque sorte une voie *internationale*, la voie la plus rapide entre

l'Europe occidentale et l'Extrême-Asie, il semble naturel que la Société des Nations en vienne à s'en occuper, en dehors de toute question d'ordre politique ou social.

Le bolchevik a d'ailleurs évolué, se voit contrait de plus en plus de rechercher les ententes économiques.

En somme, le Transsibérien, il faut s'en rendre compte, c'est la *plus longue ligne de communication terrestre* de l'Univers, une ligne ferrée, donc rapide, qui, aujourd'hui, se trouve interdite à l'Humanité besogneuse, avide de marchés.

Pour l'homme d'affaires, l'ingénieur ou le scientifique, la voie de mer, de France à Shanghaï, demande tant de temps! 35 jours au lieu de 12 par le Transsibérien, avant la guerre.

Même certains produits de valeur comme la soie et le thé empruntaient la grande voie ferrée pour atteindre l'Europe occidentale, On voit donc tout l'intérêt qu'il y a, à cette heure de crise générale, à tenter par un sérieux effort la réouverture, le fonctionnement normal de la plus grande voie de communication facile et rapide que possède le Monde.

Après cet exposé de la question si importante des voies d'accès à la Chine, il convient de faire ressortir qu'en se portant vers l'Extrême-Orient, nous allons vers un marché de 500 millions d'âmes, si nous comprenons l'ensemble des peuples qui y vivent : Sibériens, Chinois, Japonais, Phillippins, Annamites et Javanais. Mais il ne sera question ici que de la Chine, de cette immensité, de ce très grand marché futur qui se développera rapidement le jour où l'ordre y sera rétabli, et qu'avec l'aide de l'Europe et de l'Amérique de nombreuses voies ferrées viendront compléter un important réseau fluvial dont le fleuve Bleu, avec ses affluents est le prototype.

Il faut aussi se bien persuader que la Chine est en pleine voie d'évolution économique, de transformation industrielle, à un degré même qui ne peut que susciter certaines inquiétudes en ce qui concerne l'avenir de l'Europe, sa *maîtrise économique* jusqu'ici incontestée.

Aussi est-il nécessaire d'envisager, dès aujourd'hui, l'obligation pas éloignée de créer, dans les ports ouverts de la Chine sur les Concessions étrangères soumises à nos lois, certaines « filiales » de nos industries, de celles qui, exportant d'un pays où la main d'œuvre s'est raréfiée, est devenue chère, ne pourraient lutter, comme prix de revient, avec certains concurrents d'Europe et d'Amérique.

Car il convient d'avoir toujours présent à la mémoire ce que représente la masse chinoise comme « potentiel » de labeur, d'utilisation possible industrielle, à un taux nettement inférieur à celui de nos pays les plus favorisés.

Ce ne sont pas non plus les matières premières qui manquent sur place ou dans les régions voisines de la Chine, pas plus que le charbon bon marché.

En outre, il y a l'économie d'un long transport par mer, transport souvent double, car certains produits ouvrés, expédiés de France sur l'Extrême-Orient, ne sont que la transformation d'une matière brute achetée par nous en Chine.

Pour donner une idée de l'importance du marché chinois, de son potentiel industriel et commercial, il nous suffira de citer les principales productions de cet énorme territoire : elles sont des plus variées en raison même de la différence des climats, suivant les zones, car il ne faut pas oublier que la Chine s'étend en latitude du 18 au 53e parrallèle.

Productions agricoles.

1° Céréales, légumineuses et autres plantes alimentaires :

Riz, blé, maïs, orge, avoine, sarrazin, millet, sorgho, canne à sucre, pois, fèves, haricots (dont le fameux soja); pommes de terre, patates, taro, pachyrhizus (tubercule alimentaire de grande valeur).

2° Plantes oléagineuses : soja, colza, arachide, sésame, ricin, coton, camélia (celui-ci fournit une huile qui rappelle celle d'olive)

Abrasins : ils fournissent la fameuse « tong icou » ou wood oil, huile siccative si appréciée aujourd'hui dans l'aviation.

Stillingia sebifera : fournit le suif végétal blanc.

Rhus vernicifera : fournit le suif végétal vert et la fameuse laque de Chine dite « t'si. »

Autres plantes industrielles : cotonnier, mûrier à papier, mûrier pour sériciculture, laquelle est très développée, chanvre, ramie, pavot à opium, camphrier, indigotier, cannelier.

3° Fruits et légumes : ils sont très variés et comptent tous ceux des régions tempérées avec quelques-uns des régions tropicales. La banane chinoise et l'orange de Swatow sont justement célèbres.

4° Produits d'élevage : laine, poil de chameaux, soies de porc, fourrures, peaux de bœuf, buffle, yack, cheval, mouton, chèvre.

En résumé, on ne peut que constater l'intéressante diversité des produits agricoles de la Chine; aucune autre contrée au monde n'en possède autant. En ce qui concerne les oléagineux,

il est évident qu'il ne saurait exister pour nous de plus grand marché. Quant à la soie brute, la production deviendra colossale le jour où seront adoptées les méthodes Pasteur. La culture du coton se développe aussi de plus en plus.

Produits du sous-sol.

La Chine, naturellement, recèle tous les combustibles et minerais, mais les seuls qui nous intéressent aujourd'hui parmi ces minerais sont ceux d'étain, de plomb et de zinc qui peuvent être fournis surtout par le Yunnan et le Hounan.

Commerce général de la Chine.

La Chine, de temps immémorial, se suffisait à elle-même, ne sollicitait rien ou fort peu de chose du dehors.

Mais le siècle dernier elle s'est laissé tenter par les offres des exportateurs européens, surtout ces 25 dernières années, alors que notre industrie perfectionnée réussissait à déverser, sur son marché, certains produits de qualité meilleure que l'article indigène et même de prix inférieur : par exemple les tissus de coton si employés par le Chinois à défaut de laine.

En outre, l'importance des machines des « Kiki » s'est peu à peu imposée aux esprits, si bien qu'aujourd'hui la vapeur, l'électricité, celle-ci surtout, sont en train de conquérir la Chine. Toutes les villes, et Dieu sait combien nombreuses elles sont, veulent la lumière électrique.

Même l'automobile devient la grande joie des riches : c'est pourquoi des villes comme Canton, prototype de la vieille cité chinoise mandarinale et commerciale, aux rues si étroites enserrées dans trois enceintes concentriques, se mettent à démolir avec rage, à ouvrir des voies immenses pour y lancer des « K'i tchèe », ou motor-cars, ainsi qu'on dit là-bas, et même des camions, car ce véhicule n'a pas moins conquis les gens pratiques.

On peut donc établir en fait que la Chine, aujourd'hui, recherche et importe une grande variété de fabrications européennes, même des soieries et lainages ou encore des velours pour lesquels elle s'est prise d'une belle passion, si bien que j'ai trouvé cet article au Kientchang, c'est-à-dire aux confins thibétains, soit à plus de 3000 kilomètres de la côte, à vol d'oiseau.

La verrerie et la faïence communes se vendent aussi en grande quantité : avant la guerre l'Allemagne avait presque monopolisé la vente de ces articles. Depuis, le Japon tente de prendre sa place.

Le savon et la parfumerie trouvent, de plus en plus, un intéressant débouché : l'article français est même particulièrement apprécié. Seulement le Japon, par ses imitations effrontées, limite gravement nos ventes. Il en est de même de nos cognac, champagne et liqueurs.

D'ailleurs, tout produit de marque, européen ou américain, est fabriqué sans vergogne par les Japonais qui s'efforcent d'en faire une réplique aussi exacte que possible. Aussi dans les grands magasins de Canton ou de Shanghaï, alors que j'y mettais toute mon attention, avais-je beaucoup de peine, souvent, à discerner le produit français du similaire japonais, dans ses caractéristiques extérieures, *à fortiori* le bon Chinois dont l'œil et le goût sont facilement en défaut. Il se trouve, par suite, régulièrement dupé à notre détriment et au sien.

Mais il est des produits de plus grande importance qui doivent attirer toute l'attention de nos industriels, tels que :

1° Produits chimiques, d'utilisation pharmaceutique ou industrielle et agricole.

Un grand nombre de nos médicaments sont aujourd'hui utilisés par le Chinois; et la quantité qu'il peut en absorber, avec sa manie de se droguer, sera un jour illimitée. Il y a là pour nous, dès maintenant, un champ d'action des moins négligeables, activement exploité déjà par l'Allemand et le Japonais, sans compter l'Américain.

Il en est de même des « dyes » ou matières colorantes : la vente en est énorme depuis que le Chinois abandonne ses teintures végétales.

Comme utilisation d'ordre industriel ou agricole, il reste à signaler la soude, le chlorure de chaux et autres dérivés du chlore; le sulfate d'ammoniaque. Ces produits pourraient être facilement fournis à la Chine par le Tonkin où déjà existe une usine pour la transformation du chlorure de sodium. Pareille création peut être facilement développée ; on envisage, en outre, la fabrication du savon et de la verrerie. En raison du très bas prix du charbon et de la main d'œuvre tonkinoise, cette usine peut battre, sans peine, tout concurrent actuel, même asiatique.

2° Matériel divers de plus en plus demandé par la Chine :

Matériel électrique, matériel de chemin de fer, de télégraphie, de téléphone, d'aviation ; bicyclettes, voitures et camions automobiles ; machines à imprimer, à lithographier ; matériel d'éclairage et de chauffage ;

Machines pour industrie textile, pour meunerie, sucrerie ; machines-outils ; machines et ma-

tériel de toute sorte pour travaux publics, aménagement de mines, etc., etc...

Mais ce qui doit avant tout attirer notre attention, c'est la question « grands travaux ». Le vieil Empire a tout un réseau de voies ferrées à créer, d'autant plus que ses routes sont des plus mauvaises : souvent de vraies pistes non carrossables.

Les voies ferrées construites jusqu'ici ont eu le plus grand succès, et celles récemment concédées doivent se chiffrer par un total de 20.000 kilomètres au moins. Il y aurait aussi beaucoup de voies étroites à construire dans des régions accidentées comme le Setchouen ou dans certaines vastes plaines fermées comme celle de Tchentou (Setchouen) où la surabondance de population exigerait un véritable réseau de tramways.

En dehors des chemins de fer, il y a l'aménagement des grands fleuves, dont de nombreux seuils comme ceux du Fleuve Bleu ou du Si Kiang entravent, limitent la navigation. Il y a l'amélioration de vastes canaux comme le Grand Canal (1.700 kilomètres) par exemple, reliant le Pei Ho au Fleuve Bleu. De plus, il y a l'aménagement des grands ports, la fourniture de leur outillage et encore l'éclairage des villes, leur alimentation en eau potable et l'heureuse transformation de leurs moyens de transport : le tramway remplaçant la brouette et le palanquin.

De cet exposé on est en droit de conclure que si la France doit, un jour prochain, avoir une surproduction d'acier, le seul pays capable de l'absorber, pour de longues années, est incontestablement l'immense Chine et non l'Indo-Chine, encore moins nos colonies d'Afrique où la population est si clairsemée et n'a que des ressources limitées.

Comme on le voit, le champ de l'importateur français est vaste surtout en tant que fournisseur de matériel pour grandes exploitations.

Nous pouvons d'autre part, en échange de nos produits ouvrés, nous procurer sur place des matières premières de grande utilité sans compter les métaux dont il a été question : par exemple coton brut, ramie, soie grège, laine, oléagineux, etc.

Tout ce commerce d'exportation, sauf le thé et la soie, était contrôlé, réparti à l'extérieur de la Chine par les Allemands. Et en dehors des cotonnades, filés de coton et pétrole, une très grande part de l'importation était encore entre leurs mains, avant la guerre. Nous sommes donc prévenus.

Comme on le voit, les perspectives sont étendues et certaines réalisations faciles à aborder. Pour aboutir, en somme, il suffit d'un peu de volonté et d'esprit de suite après études préalables, acquisition d'une expérience complète du milieu.

Mais ce n'est pas tout : il n'y a aucune réussite possible en dehors d'une organisation forte, soigneusement adaptée au pays, à un énorme territoire, vrai continent, organisation étayée sur des groupes industriels puissants, largement dotés au point de vue financier.

Il n'y a plus de place en Extrême-Orient pour les petites affaires, les maigres capitaux : c'est là-bas, désormais, une méthode commerciale mort-née.

Donc, organisation étendue ,souple, basée sur de larges crédits. A ce point de vue nous sommes très en retard sur les Belges, les Américains et surtout les Allemands. Si la France en Chine est représentée par certains organismes commerciaux de valeur, par contre il n'a jamais été tenté un effort d'organisation de l'ordre *industriel*, même par ces grands capitaines d'industrie que j'avais réussi à grouper, dans ce but, en 1917.

Si les Allemands, avant la guerre, étaient les grands fournisseurs de machines et de produits métallurgiques aux Chinois, c'est qu'ils avaient créé à Shanghaï de vastes bureaux de renseignements rayonnant sur tout le pays.

Ces bureaux s'étayaient sur des groupes d'ingénieurs, de spécialités diverses, qui séjournaient longtemps sur place, se familiarisant avec les us et coutumes, les méthodes chères aux clients, aux mandarins chinois, opérant donc à coup sûr.

C'est pourquoi nos métallurgistes, nos grands entrepreneurs, pour réussir en Chine, ont besoin d'une organisation solide autrement compliquée que celle du commerçant ordinaire, besoin d'un personnel spécialisé de négociateurs et d'ingénieurs, circulant dans les provinces, étudiant les affaires sur place, pour l'obtention de travaux et la fourniture, en même temps, des grandes exploitations : chemins de fer, ponts, tramways, mines, ports et canaux, adduction d'eau, éclairage public, etc...

Mais cette organisation restera encore insuffisante si le Français veut ignorer que la presse s'est extrêmement développée en Chine, ces dernières années, qu'il s'y trouve plus de 800 journaux ou périodiques dont certains pénètrent jusqu'aux confins thibétains : qu'en un mot, la « réclame » est devenue chose courante, s'intensifie même, à la façon américaine, dans les grands

centres et ports ouverts au commerce international.

A Shanghaï, par exemple, « emporium » de l'extrême Asie, nous sommes à ce point de vue si modestes, si petits, et les Anglais, les Américains si grands, avec leurs journaux d'importance qui frappent l'œil du Chinois par le format, le nombre de feuilles, mettant ainsi en mauvaise posture le « quotidien » français !

Celui-ci lutte tant qu'il peut, mais il lui manque le nerf vital : l'argent.

C'est à nos industriels de comprendre et d'agir. Par ce journal, par la grande expérience et l'autorité de ses directeurs, il est facile d'atteindre la presse chinoise et d'utiliser au maximum celle-ci, la plus commode de toutes, pour faire connaître, à l'intérieur des diverses provinces, la France industrielle si ignorée jusqu'ici.

Car si le Chinois connaît la France guerrière, ou plutôt lettrée, celle qu'il apprécie le plus, il n'a jamais vu l'autre manifester son existence.

La France industrielle reste en effet en pleine ombre ; et si certains peuples, dans cette langue internationale qu'est l'anglais en Extrême-Orient, nous ont déclarés « inefficient » ou en pidgin : « French no save business », il n'en reste pas moins certain que cette gênante réputation est surtout notre œuvre.

Nous avons une telle crainte du risque, surtout au loin ! Et pour un Français qui ose, se jette dans l'action, il y en a tant d'autres pour lui crier « casse-cou » ! Il n'est que temps d'éduquer autrement les futures générations. L'audace dans l'effort ne peut être, en effet, que le symptôme d'une haute vitalité. Cette vitalité individuelle nous ferait-elle défaut, ainsi que le prétendent nos concurrents ? Il n'en faut rien croire. Quand même, elle est plus rare que chez l'Anglo Saxon, mais relèverait à mon avis plus du facteur « éducation » que du facteur « race ».

Ce qu'on appelle d'ailleurs race anglo-saxonne n'est qu'une mixture comme la nôtre.

En résumé, notre situation économique est telle qu'il faut, bon gré, mal gré, se préoccuper activement du marché chinois : on ne saurait plus se *désintéresser de pareille masse*, consommatrice dans toutes les branches de l'activité industrielle.

Enfin il faut se convaincre que le Chinois est en pleine période de gestation économique, malgré le désordre politique actuel et que l'heure est venue des concessions fructueuses, des grands travaux avec fourniture de matériel de toute sorte.

Elle est venue aussi l'heure d'une étude plus complète des ressources naturelles si variées d'immenses régions dont la capacité de production et d'achat doit nous être mieux connue.

Surtout, que le Français se dégage de cette fausse vanité que le Chinois viendrait un jour le *solliciter :* il reçoit tant d'offres, ce bon Chinois, que nous serons oubliés par lui, sans l'ombre d'un doute.

L'Allemand avait pleinement réussi parce qu'il allait au-devant des affaires, en provoquant la genèse, et surtout, savait se plier au milieu, aux coutumes d'un vieux peuple très fier de ses traditions.

L'heure est donc venue de nous déterminer, de porter notre effort vers l'Orient lointain. Dans la lutte économique qui se prépare, si âpre, si décisive pour notre avenir, comment pourrions-nous négliger un champ d'action tel que celui de l'immense Chine ?

Dr A. Legendre.

LA RÉORGANISATION DE LA LECTURE PUBLIQUE EN FRANCE [1]

III

Dans nos précédents articles, nous avons demandé que, dans son programme sur la réorganisation de l'enseignement en France, M. le Ministre de l'Instruction publique veuille bien réserver une place honorable à la réorganisation de la lecture publique, réorganisation dont la nécessité se fait d'autant plus sentir que, si nous tardons trop à mettre en œuvre un programme consciencieusement étudié, nous serons les bons derniers à nous intéresser à cette brûlante question, qui, à notre avis, est de tout premier ordre, puisque, dans le chaos où nous nous débattons depuis la signature de la paix, la France, semblable aux autres nations et plus que toute autre, a bien besoin de relever son niveau intellectuel et moral. (Voir à ce sujet les divers rapports confidentiels adressés par les Recteurs à M. le Ministre de l'Instruction publique, de 1914 jusqu'à aujourd'hui.)

(1) Voir la *Revue Bleue* des 1er juillet et 1 septembre 1922

Mais nous avons demandé surtout, afin de consolider cette réorganisation de la lecture publique, une première formation de bibliothécaires professeurs de livres, spécialement chargés de salles de travail dans les bibliothèques, et capables de se tenir à la disposition de toutes celles et de tous ceux qui ont besoin de s'instruire.

En attendant que les services compétents de l'Instruction publique veuillent bien prendre toutes les initiatives et mesures susceptibles de faire aboutir une réforme qui sera un puissant auxiliaire aux classes qui travaillent et qui, en même temps, honorera ceux qui auront contribué au développement de cette œuvre d'enseignement public, nous allons, dans la troisième partie, nous occuper des bibliothèques municipales :

1° de France;
2° de Paris.

Si nous tenons à consacrer une étude particulière aux bibliothèques municipales de Paris, c'est parce que ces bibliothèques, contrairement à celles de province qui sont sous le contrôle des municipalités et très souvent sous celui du Ministre de l'Instruction publique, les bibliothèques municipales de Paris, sont, au contraire, du fait de l'organisation administrative autonome de la Ville de Paris, sous le contrôle d'une commission centrale des bibliothèques, essence du Conseil municipal et du préfet de la Seine.

1° Bibliothèques municipales de France sauf Paris

Si l'enseignement de l'Ecole des Chartes, semblable à l'enseignement donné dans les Facultés, les lycées, les collèges, les écoles normales et écoles d'enseignement primaire doit être modernisé comme doit être modernisé celui qui est donné dans tous les établissements d'enseignement supérieur où se forment les élites, les bibliothèques municipales de province ne doivent pas échapper, à leur tour, à une transformation comme à une évolution, si elles veulent remplir dans la société nouvelle en formation, issue de la Grande Guerre, leur mission si utile aux collectivités.

L'an dernier nous avons travaillé à une vaste enquête qui verra le jour bientôt, sur le fonctionnement des bibliothèques en France et à l'Etranger, et, à ce sujet nous avons visité les bibliothèques des villes suivantes : Agen, Aix-en Provence, Bordeaux Boulogne-sur-Mer, Brive, Cahors, Catelsarrasin, Castres, Foix, Les Sables-d'Olonne, Le Tréport, Limoges, Marseille, Montauban, Moissac, Rouen, St-Flour, St-Malo, St-Servan, Toulouse, Tours, Trouville, afin de juger en toute loyauté et en toute indépendance de la façon dont elles remplissent leur œuvre d'enseignement public. Dans la plupart, comme cela existe aussi hélas! pour un nombre assez élevé de musées de province, nous avons constaté que, par suite d'une organisation d'ensemble d'une autre époque, les dites bibliothèques ne rendent pas, ou, pour être plus près de la vérité, ne peuvent rendre, malgré les efforts intelligents et dévoués de certains Administrateurs ou Conservateurs, les services que le public est en droit d'en attendre.

Un très grand nombre de bibliothèques de province sont ouvertes à des heures ingrates, c'est-à-dire à des heures où les gens qui travaillent ne sont pas libres. Donc, il y a dans ce sens une amélioration à apporter en commençant par réviser les horaires, en tenant compte de la loi de 8 heures qui, comme toutes les lois qui n'ont pas été mûries avant d'être appliquées, a jeté une masse de travailleurs désœuvrés dans la rue. Car, lorsque la loi de 8 heures a commencé à être mise en vigueur, il eût fallu, au même moment, prolonger les heures d'ouverture des bibliothèques; mais, hélas! ce service public ayant été sans doute oublié, les dites bibliothèques ont continué à fonctionner aux mêmes heures qu'avant-guerre. Et alors, ceux qui étaient susceptibles d'aller s'instruire n'ont pu aller s'instruire et se distraire; et à l'instant où nous écrivons ces pages, les bibliothèques auxquelles nous faisons allusion terment toujours aux heures où elles pourraient rendre les plus éclatants services.

Tout en signalant ces inconvénients, nous n'avons pas la prétention de signaler un organisme défectueux pour le plaisir de critiquer et ne pas reconnaître les initiatives qui sont tentées par un certain nombre d'administrateurs, de conservateurs et de bibliothécaires, en vue de remédier à un état de choses mauvais. Mais, comme ces esprits plus éveillés et plus modernes que d'autres se heurtent à des réglements qu'on ne veut pas changer, ils sont très souvent obligés, bien à regret, de ne pas trop s'insurger contre l'autorité supérieure, s'ils veulent conserver une certaine autorité, une bien minime indépendance et surtout, hélas! un peu de tranquillité.

De nombreux rapports, à différentes époques, ont été adressés par les intéressés aux autorités compétentes, et, comme la plupart des rapports de ce genre, dans de jolis cartons verts ils dorment paisiblement.

Aussi, comme suite à ces constatations, il faut réagir contre un service qui ne donne pas un

meilleur rendement, et il est indispensable de faire une révision complète de la plupart des horaires des bibliothèques publiques de province.

Beaucoup de fonctionnaires qui ont la direction de ces bibliothèques sont des hommes de valeur; très souvent ce sont d'anciens chartistes, et nous sommes convaincus que, le jour où les dits horaires seront révisés, ils en seront eux-mêmes enchantés et qu'ils éprouveront une véritable joie de voir venir à eux des lecteurs nouveaux, conséquence d'abord de l'application de la journée de huit heures, et, ensuite, de l'extension naturelle des heures d'ouverture.

Tout dernièrement on s'est plaint que, dans une publication aussi conséquente que celle-ci et qui est cependant dirigée, nous ne devrions pas être obligé de l'écrire, par un écrivain à la haute conscience littéraire et au libéralisme qui sont l'honneur de sa vie d'homme de lettres, on nous ait permis d'écrire les deux premières parties de cette étude avec trop d'indépendance, parce que nous avons atteint des routines et des conceptions d'une autre époque. On a eu tort, car nous ne poursuivons aucun but personnel, pas plus que nous n'avons jamais eu un seul instant la pensée mauvaise de vouloir nuire à des confrères que nous apprécions et que nous estimons. Nous avons voulu tout simplement semer un grain que nous avons cru bon, tout en nourrissant l'espoir que, si la semence n'est pas abondante et généreuse, tous les grains ne seront cependant pas perdus et que, dans un avenir prochain, ils feront jaillir une sève nouvelle, ou, pour mieux dire, une conception générale et des méthodes nouvelles. Toute notre œuvre bien modeste est là. Et comme nous ne nous sommes jamais fait d'illusions sur les individus, nous nous sommes arrêtés depuis longtemps à un principe bien défini : apprécier nos semblables d'après l'œuvre qu'ils accomplissent vraiment dans la vie normale. Nous avons butiné longtemps jadis, comme tant d'autres, dans le jardin d'Homère, puis nous nous sommes attardé à l'école d'Aristophane, et, avec ce que nous pourrions appeler notre bon sens naturel et notre philosophie résignée, nous avons appris à connaître les humains avec leurs défauts et leurs qualités. Mais cela ne nous a jamais empêché, nous inspirant de la sagesse du grand Socrate, de les aimer...

Mais, pour revenir au but essentiel que nous poursuivons dans la réorganisation de la lecture publique en France, les services compétents du Ministère de l'Instruction publique devraient, passant outre aux intérêts, particuliers, s'entendre avec les maires de province pour une première réorganisation de la lecture et faire adopter des horaires mieux en rapport avec les nouvelles heures de liberté du public.

La bibliothèque publique a été créée non pas pour le personnel mais bien pour le public. Elle n'a pas été créée non plus pour les membres des municipalités qui, parce qu'ils ont un droit de contrôle sur les bibliothèques provinciales, exigent la plupart du temps, lorsque les périodiques paraissent, de les lire avant les lectrices et les lecteurs. Ce sont là des mœurs déplorables, des mœurs dégradantes et auxquelles il faut remédier sans retard. Nous savons bien que, personnellement, en signalant ces abus, nous n'allons pas nous attirer de la part des intéressés de nombreuses sympathies. Mais la vérité, chaque fois qu'elle éclate au grand jour, n'attire-t-elle pas des ennuis à ceux qui la font surgir parce qu'elle détruit des conceptions fausses et instaure à la place la justice?

Mais que sont les ennuis si, loyalement, nous avons la conviction que nous faisons un bien moral à ceux qui attendent la manifestation de cette vérité!

Donc, sachant nous élever au-dessus de toutes ces imperfections, de toutes ces erreurs auxquelles, dans un intérêt général il est urgent de remédier, il faut que, de l'autorité supérieure, des ordres soient donnés pour que les municipalités qui ont suffisamment à faire avec la gestion des intérêts généraux des villes, ne s'immiscent pas directement dans l'organisation des bibliothèques où, du reste, leur compétence est très limitée et, ensuite, où, sous forme d'un contrôle exagéré, l'on empêche les administrateurs de remplir utilement leur mission.

Aussi, sans vouloir porter atteinte aux droits des autorités municipales en cause, nous pensons, puisque les bibliothèques municipales provinciales, dont le personnel technique est aujourd'hui, d'après un décret assez récent, mieux organisé, qu'on pourrait étendre la responsabilité des administrateurs de bibliothèques afin de leur donner une autonomie et une indépendance qui les placeraient moins directement sous la tutelle des administrations locales. Car, puisque la plupart desdites bibliothèques ont aujourd'hui pour les diriger des hommes de valeur, il faut laisser à ces hommes intelligents le droit d'avoir des initiatives et d'administrer en s'inspirant du goût du public.

L'an dernier, nous avons fait une visite à une bibliothèque importante du centre de la France et nous avons eu une impression pénible en entrant : salle très propre, tables très propres aussi

avec des encriers, mais rien à la portée du public comme livres et comme périodiques. Nous avons donc eu l'impression d'entrer dans un cimetière et avons demandé au bibliothécaire en chef de nous faire connaître la raison pour laquelle les périodiques n'étaient pas placés sur les tables à la disposition du public, et il nous fut répondu textuellement ceci, qui vient confirmer ce que nous venons de développer plus haut : « Nous ne mettons pas les périodiques sur les tables parce que les maire, adjoints, conseillers municipaux et les femmes de ces derniers, s'ils trouvent sur les tables des périodiques, demandent à emporter immédiatement ceux qu'ils choisissent pour les rapporter 10, 20 ou 30 jours après... Alors, nous cédons aux demandes; sans cela, nous nous ferions des ennemis irréductibles... »

Il y a donc un remède à apporter dans l'organisation des bibliothèques de province en donnant aux administrateurs, comme nous venons de l'indiquer, l'autorité nécessaire pour faire cesser de semblables abus en invoquant les instructions ministérielles précises et énergiques que l'on pourrait provoquer.

Enfin, entre autres mesures importantes que l'on pourrait également prendre, il y en a une qui devrait être prise sans tarder : celle qui obligerait un certain nombre d'administrateurs à faire connaître au public les collections d'ouvrages que des donateurs avertis ont léguées aux villes qu'ils affectionnaient tout particulièrement.

Dans beaucoup de contrées des donateurs ont légué de riches bibliothèques. Des catalogues ont été confectionnés avec beaucoup d'intelligence; mais, chaque fois qu'on désire consulter les dits catalogues, on constate qu'ils se trouvent dans le cabinet des administrateurs et non dans les salles du public à côté du catalogue général. Et il nous a été dit dans certaines bibliothèques : « Nous évitons de mettre à la portée du public le catalogue de la collection de X... pour ne pas nous trouver dans l'obligation de prêter trop souvent les ouvrages de cette collection, de peur qu'ils ne s'abîment... »

Il est indéniable que ce sont là encore des mœurs d'une autre époque, car, si, dans une bibliothèque, il y a de beaux ouvrages, à notre avis l'on doit tout faire, — en s'entourant bien entendu de toutes les garanties indispensables — pour faire connaître et apprécier ces ouvrages de ceux qui les ignorent ! Avec de telles conceptions, de telles vues étroites, on éloigne le public, lorsque, au contraire, le plus grand effort doit être donné pour l'attirer. Il nous a semblé qu'avec des inspections moins distancées, ces conceptions particulières pourraient être évitées, ou tout au moins atténuées...

Nous ne voulons pas terminer la première phase de la troisième partie de notre étude sans parler des inspections.

Nous avons appris, tout récemment, que bon nombre de bibliothèques de province n'avaient pas reçu la visite des inspecteurs généraux depuis quelques années; certaines n'ont même pas reçu leur visite depuis 8 à 10 ans. Il y a là une grosse défaillance, car la visite des inspecteurs généraux est non seulement utile, mais surtout indispensable : 1° pour se rendre compte du fonctionnement des bibliothèques en pénétrant dans les bibliothèques comme simple lecteur, afin de constater personnellement comment le public est reçu; 2° prendre connaissance de la liste des ouvrages nouveaux; 3° connaître les crédits mis à la disposition des bibliothèques; 4° prendre note, pour en référer au Ministre, des doléances des administrateurs.

Nous n'ignorons pas que, en effleurant cette partie assez délicate des inspections, nous touchons à l'ossature de l'organisme et par conséquent à la direction générale des bibliothèques. Cependant, puisque notre étude est faite dans le but d'apporter des améliorations utiles et pratiques à un service public touchant l'enseignement national, il faut bien dire la vérité, surtout si nous la faisons connaître avec le meilleur esprit et en toute indépendance.

Et, en méditant sur ces remarques que nous venons de faire, résultat d'une étude approfondie de la question, nous nous trouvons fatalement amené à conclure que ces erreurs, ces manquements, ces lacunes, dans un organisme qui doit être bien vivant, viennent du fait que le modernisme intelligent, les idées et les conceptions nouvelles n'y ont pas encore pénétré, quand le contraire devrait être. Les bibliothèques devraient marcher avec le progrès, suivre le mouvement des idées qui oriente les classes vers un esprit nouveau.

Il faut donc souhaiter que l'appel que nous adressons sera entendu et que notre petite semence portera ses fruits.

Marcel CLAVIÉ.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CHUTE DE M. LLOYD GEORGE

On peut dire que la chute de M. Lloyd George a causé dans le monde entier un immense soulagement. Il en est ainsi chaque fois qu'un homme d'État a exercé trop longtemps le pouvoir; rien n'use comme l'exercice de la puissance, surtout dans ces temps modernes où elle s'appuie sur cette chose mouvante qu'est l'opinion. Mais cette fois le retentissement universel de cette chute a quelque chose d'impressionnant. Elle est d'autant plus profonde que le prestige de l'homme d'État qui disparaît a été plus grand ; aucun, ni Wilson, ni Clémenceau, au beau temps de leur gloire, n'a fait plus complètement illusion que celui qu'on a appelé : « le sorcier gallois. » Ce n'est pas seulement l'Angleterre qui a compté sur lui pour refaire le monde; la France qui s'est ressaisie la première a cru, elle aussi, qu'en mettant cet « incendiaire aux pompes », comme disait un parlementaire britannique, on arrêterait la conflagration universelle; maintenant c'est à son départ que l'on attribue l'instant de répit dont bénéficie l'Europe anxieuse.

En apparence, la chute de M. Lloyd George n'est que la conséquence du vote du Carlton-Club. Les vieux conservateurs irréductibles groupés autour de Sir George Younger, excédés de la tyrannie que les premiers ministres faisaient peser sur leur parti, au nom de l'intérêt d'une coalition nationale qui n'avait plus, à leurs yeux, aucune raison d'être, ont déterminé un mouvement irrésistible de la masse obscure des « gens dans le rang », comme disent les Anglais, et les savantes combinaisons édifiées par l'habile homme qui avait su s'attacher un certain nombre de leaders conservateurs, à force de faveurs et de flatteries, se sont écroulées tout d'un coup.

Ce serait donc à des manœuvres de politique intérieure qu'il faudrait attribuer la démission de M. Lloyd George. Ce n'est là qu'une apparence ; on aurait même tort de croire que c'est uniquement à la catastrophe orientale qu'il faut attribuer son échec. Certes, le canon d'Angora, l'immense erreur que le *Foreign Office* a commise en jouant toute la partie sur la carte grecque, ont été pour quelque chose dans le vent d'impopularité qui a emporté le Ministère, mais la réalité profonde c'est qu'il a succombé sous le poids des fautes accumulées depuis 1919. A la lumière de l'incendie de Smyrne, on s'est aperçu tout à coup que le grand homme d'hier n'a tenu aucune de ses promesses ; on a compris, même en Angleterre, que toutes ses petites malices ont abouti à un fiasco dont le pays aura à payer les frais. N'est-ce pas lui qui est l'auteur responsable du traité de Sèvres, à quoi l'on doit l'incendie d'Orient ? n'est-ce pas lui qui, par sa politique germanophile dans la question de Haute-Silésie, a rendu la Grande-Bretagne profondément impopulaire non seulement en Pologne, mais dans toute l'Europe Centrale ? n'est-ce pas lui qui, par sa politique de complaisance à l'égard des Soviets, a favorisé la propagande bolchevique sans arriver pour cela à conclure un accord avec la Russie et à réduire sérieusement le nombre des chômeurs en Angleterre ? n'est-ce pas lui qui, par sa politique asiatique et par sa politique germanophile en ce qui concerne les réparations, a failli rompre vingt fois la bonne Entente avec la France ? Voilà pour son action internationale. Quant à son gouvernement intérieur, à quoi a-t-il abouti ? L'Irlande n'est point pacifiée, et l'Angleterre y a perdu tout son prestige sans s'y créer une seule sympathie ! Sa politique ouvrière est horriblement coûteuse, et n'a point créé la paix sociale. Il peut bien aujourd'hui prononcer les plus éloquentes apologies, et s'enorgueillir de ce que les catastrophes que l'on a pu craindre pendant ces quatre années anxieuses, n'ont pas été aussi graves qu'on a pu le croire un moment, rien ne prévaut contre ce fait : l'empire britannique, au moment de l'armistice, avait un prestige immense, il était l'arbitre du monde ; on disait déjà qu'il allait faire régner la « paix anglaise », comme Rome jadis avait pu faire régner la « paix romaine » ; aujourd'hui les légères fissures qu'un œil exercé pouvait seul apercevoir dans le magnifique édifice se sont approfondies et multipliées de toutes parts; l'Inde s'agite dangereusement, la Perse, la Mésopotamie échappent au contrôle anglais; parmi les Dominions, le Canada se donne des airs d'indépendance, que jamais aucun gouvernement de la Couronne n'aurait supportés jadis ; le fameux « pacte irlandais » dont l'ex-premier ministre feint de s'enorgueillir ne contente personne; enfin, dans le domaine international, l'Angleterre est arrivée presque à se brouiller avec ses anciens amis sans se concilier un seul de ses anciens ennemis. Voilà ce qu'on ne cesse d'écrire, même dans des journaux qui ont soutenu le Cabinet de coalition jusqu'au dernier moment et on en est venu, dans tout le Royaume-Uni, à se demander par quelle étrange aberration on avait subi si longtemps le prestige du magicien de Carnavon.

* * *

A quoi tenait cet extraordinaire prestige, cette étonnante séduction qu'exerçait M. Lloyd George ?

D'abord à son éloquence. M. Lloyd George est incontestablement un des hommes les plus naturel-

lement éloquents qu'il y ait non seulement en Angleterre mais dans le monde entier. Et cette éloquence directe, familière, pleine de trouvailles et de traits d'humour, est celle qui peut plaire le plus naturellement aux Anglais. Sa sincérité sans doute est très préparée, comme toutes les sincérités oratoires, mais elle a l'air jaillie du cœur. Ce n'est pas tant à la Chambre des Communes qu'il faut l'entendre, c'est dans les assemblées populaires, comme à Manchester, comme à Leeds, c'est au milieu de ses électeurs du pays de Galles. Là il se trouve vraiment chez lui, il a l'air de parler cœur à cœur, entremêlant la Bible et le sport, la solennité et la familiarité, l'exaltation du prédicateur et ce rien de clownerie qui est presque indispensable à tout vrai politicien. Il sait être tour à tour émouvant, ironique, agressif, grave, plaisant, passionné. Il a toutes les gammes à son clavier ; il est caressant ou solennel comme Disraëli, pathétique comme Parnell, impérieux comme Gladstone, pittoresque et violent comme ce Feargus O'Connor, l'agitateur chartiste, le type achevé du démagogue britannique à qui il ressemble par tant de traits.

Car — et c'est là un curieux phénomène de psychologie politique — cette sage Angleterre que les historiens et les professeurs de droit public ont si souvent proposée pour modèle à la France, a été souvent la victime des démagogues. Sans doute il arrive qu'elle les absorbe, qu'elle fasse d'un dandy révolutionnaire et juif comme Disraëli un Lord Beaconsfield, et d'un radical comme Joseph Chamberlain un ministre impérialiste, mais que de fois n'a-t-elle pas suivi des charlatans de génie ! On ne se gêne pas pour dire, aujourd'hui, que l'homme qui vient de tomber du pouvoir est bien de ceux-là !

On va trop loin. On oublie les services qu'il a rendus pendant la guerre, en galvanisant le Lion britannique qui était tout de même un peu engourdi de bien-être; mais le fait est qu'il est peu d'hommes d'État qui aient montré une pareille indigence d'idées. Il est manifeste qu'avant de se rendre à Paris pour les travaux de la Conférence il ignorait presque tout de la situation politique européenne, de l'histoire et de la géographie du continent. Il a un jour demandé naïvement à ses collègues de la Chambre des Communes, « s'ils connaissaient le Bannat de Témesvar »; il est probable qu'il ne savait pas davantage où se trouvait la Haute-Silésie. Convenons qu'il ne faut trop faire fond sur la science des experts et que le simple bon sens est quelquefois plus clairvoyant que la science bourrée de statistique d'un spécialiste qui est toujours tenté de faire tourner le monde autour de la question qu'il connaît. Mais tout de même, M. Lloyd George exagérait. Sans doute cette connaissance instinctive des hommes, ce tact délicat propre aux manieurs d'assemblées peuvent, dans bien des cas, remplacer avantageusement la connaissance approfondie de l'histoire et de la géographie, mais encore faut-il que ces qualités d'usage journalier soient au service de quelques idées directrices. Or, M. Lloyd George portait à l'extrême le penchant qu'ont les Anglais à se méfier des idées directrices ; pour eux la politique est un art essentiellement empirique, ils se figurent que cet espèce d'instinct national qu'ils ont tous au plus haut degré, et qui fait que dans toutes les questions ils adoptent d'emblée la solution qui peut être utile à la vieille Angleterre, peut tenir lieu de tout le reste.

Et sans doute il en fut longtemps ainsi, mais aujourd'hui, après l'extraordinaire bouleversement que le monde vient de subir, aujourd'hui qu'il s'agit de reconstruire l'Europe et de tenir les promesses imprudentes que l'on a faites aux peuples, il faut un plan, il faut des idées, il faut savoir choisir entre la raison d'État et la justice abstraite, entre le principe des nationalités et les intérêts économiques, entre l'équité qui veut que l'Allemagne paie et l'intérêt des financiers anglais qui veut qu'elle trafique. M. Lloyd George ne pouvait pas et ne voulait pas choisir. Il ne pouvait pas choisir parce que, pour choisir, il lui eût fallu des idées politiques et qu'il n'en avait point ; il ne voulait pas choisir parce qu'il était pris entre ses principes de démocrate-puritain et les amitiés qui le liaient à une certaine haute finance internationale. C'est pourquoi toute sa politique ne fut jamais qu'un éternel moratoire ; il gagnait du temps, comme le charlatan de La Fontaine, qui se disait en faisant des promesses impossibles : « D'ici dix ans, le Roi, l'âne ou moi, nous serons morts. » Mais quand les peuples succombent sous le faix des impôts, quand le commerce international est bouleversé par l'incertitude des changes, quand la vieille Europe, en regardant le bouillonnement de l'Asie, se demande si elle ne va pas perdre sa couronne, quand l'univers anxieux ne sait plus comment il vivra demain, l'homme d'État qui s'en remet au hasard, à sa fortune, au temps, pour arranger les choses, se trouve fatalement, un beau jour, acculé à une impasse. C'est ce qui est arrivé.

* * *

Dans quelle mesure la chute de M. Lloyd George modifiera-t-elle les rapports franco-anglais et contribuera-t-elle à consolider l'Entente cordiale si gravement menacée ces derniers mois ?

Au premier abord il semble que l'on se soit fait à Paris, dans le public, sinon dans les milieux bien informés, un certain nombre d'illusions. Sans doute, les relations ne pourront que gagner à n'être plus soumises aux sautes d'humeur, aux « à-coups » d'un

fantaisiste autoritaire qui se considérait lui-même comme un virtuose de l'improvisation. Ce n'est un mystère pour personne qu'en dépit de la politesse internationale il y avait entre M. Lloyd George et M. Poincaré une opposition de tempérament qui s'est traduite plus d'une fois par des froissements assez pénibles. Avec M. Bonar Law les négociations seront d'un tout autre style et elles y gagneront en clarté et en loyauté. Mais il ne faudrait pas se figurer que le départ de M. Lloyd George modifie beaucoup les divergences de points de vue qui divisent la France et l'Angleterre en matière de réparations comme en matière de politique orientale.

Tous les Anglais, Lord Derby, lui-même, sont convaincus que l'Allemagne ne peut pas payer ce que la France exige d'elle. C'est en vain que nous leur rappellerons les promesses solennelles de M. Lloyd George, et cette fameuse campagne électorale où il parlait de pendre le Kaiser et d'exiger des vaincus jusqu'au dernier shilling : le passé est le passé, tant pis pour les victimes de l'armistice. « Ce n'est pas juste, dit-on, ce n'est pas à la France à payer les frais de la guerre d'agression, entreprise par l'Allemagne. » C'est possible, répond-on en Angleterre, mais que faire puisque l'Allemagne ne peut pas payer ?

Ils sont tous d'ailleurs, ou presque tous résolument opposés aux mesures de coercition qui pourraient peut-être nous faire rentrer dans une partie de notre créance parce qu'ils sont persuadés qu'elles n'auraient d'autres résultats que de prolonger le malaise actuel et l'état de guerre larvée dans lequel nous vivons, et parce que beaucoup d'entre eux, entêtés dans leur vieille politique d'équilibre, craignent l'hégémonie de la France sur le Continent.

En ce qui concerne la politique allemande, nous ne devons donc pas nous attendre à un changement d'orientation. Il est probable que la thèse du nouveau gouvernement anglais ne se rapprochera pas beaucoup plus de la nôtre que celle du ministère Lloyd George.

En Orient peut-être assisterons-nous à quelques changements heureux dans la politique de l'Angleterre. Une des raisons principales qui ont déterminé la chute du Cabinet ce fut, en effet, la crainte de voir celui-ci entraîner le Royaume-Uni dans d'inextricables aventures orientales. Il est donc probable que M. Bonar Law saura mettre un terme au zèle impérialiste des agents anglais qui, depuis l'armistice, en vue de je ne sais quels mystérieux desseins, ou de quelles mystérieuses affaires, n'ont cessé d'intriguer en Syrie et en Palestine, en Perse et dans tout l'Orient, et de travailler sourdement à combattre l'influence française. La France trouvera peut-être en M. Bonar Law un adversaire, dans certaines négociations, mais ce sera toujours un adversaire loyal.

Aussi bien, quel fond peut-on faire sur ce cabinet Bonar Law ? Pour ses débuts il procède à un renouvellement du Parlement, mesure de salubrité nécessaire, mais dont on ne sait quel en sera le résultat. Les conservateurs assurent qu'ils ont le vent en poupe, mais de bons observateurs prétendent, avec beaucoup d'apparence de raison, que le mécontentement général qui règne dans le pays profitera surtout aux travaillistes qui formeraient dans la nouvelle Chambre des Communes un groupe assez puissant pour que n'importe quel gouvernement ait beaucoup à compter avec lui. M. Lloyd George de son côté, qui n'est rien moins que résigné à son échec, semble bien décidé à faire ce qu'il pourra pour brouiller les cartes. Il est donc probable que le nouveau Parlement sera encore plus disparate que l'ancien. L'Angleterre subit la même crise d'autorité que tous les pays parlementaires. Ils ont des gouvernements d'opinion, et il apparaît de plus en plus manifeste qu'il n'y a pas chez eux d'opinion. Ils ont des gouvernements de partis dont le principe essentiel est le contrôle du parti au pouvoir par le parti de l'opposition, mais ils n'ont plus de partis, mais seulement des groupements d'intérêts, des bandes, qui ont hérité de l'étiquette des partis. Le monde accepte encore la légende de la continuité d'une politique anglaise, mais on commence à s'apercevoir de plus en plus que ce n'est qu'une légende et que, dans le Royaume-Uni comme en France, comme en Italie, comme dans toute l'Europe, les peuples ne sont plus gouvernés qu'au jour le jour et au hasard.

L. DUMONT-WILDEN.

LES ROMANS

UN CONTE DE LA VIE DE PROVINCE (1)

« Votre âme, cher Monsieur Cescas, continue de hanter, parmi tant d'autres chères images du Sault-en-Béarn d'autrefois, les sentiers de ma jeunesse. Et je l'y ai retrouvée en rêvant. » Telle fut, sans doute, le genèse du charmant et piquant récit de M. Pierre Lasserre, *La Promenade insolite* ; tel est le secret de son agrément complexe et de tout le sens que nous y démêlons.

(1) Pierre Lasserre : *La Promenade insolite*. Édition Georges Crès et Cie.

Il n'est pas indispensable de savoir quelle est la ville natale de l'auteur pour la reconnaître dans la petite cité pyrénéenne avec sa place d'Armes encadrée entre « les allées d'arbres qui la bordent sur trois de ses côtés, le quatrième étant occupé par les bâtiments de l'Hôtel de Ville », ses promenades plantées de platanes et de marronniers, l'antique tour du Pont-Vieux qui « dresse sur la haute ogive du pont en dos d'âne son mince profil guerrier », le Pont-Neuf prolongé par le viaduc sur lequel passe le chemin de fer, et entre les deux ponts le rocher surplombant le Gave et portant le joli café « Gaston-Phébus », dont la terrasse est un des lieux du monde où l'on peut le mieux goûter l'enchantement des belles nuits de juin. Voilà le cadre discrètement dessiné, mais d'un trait si net, avec un art si sûr. Et voici les gens.

Deux personnages d'abord, qui ne faisaient point partie des habitués de la promenade quotidienne, entre une heure et deux, sur la place d'Armes, et qu'on ne se souvenait pas d'avoir jamais vus y prendre part : M. l'abbé Damiron, curé-archiprêtre de la ville, et M. Ricau-Lespare, banquier, commissionnaire, grand homme d'affaires, l'homme le plus riche de l'arrondissement, la plus notable personnalité du parti de « droite ». Leur « promenade insolite », avec ses causes et ses conséquences, fait tout le sujet, ainsi que toute la morale de l'histoire. Elle nous permet de regarder les deux Saltusiens sous tous leurs aspects, d'observer leurs gestes, leur allure, leur physionomie, puisqu'ils marchent cinq heures durant, sous nos yeux, en long et en large, tandis que l'auteur nous les présente et nous révèle tout ce que nous avons besoin de savoir à leur endroit. Nous y apprenons ainsi que M. Ricau-Lespare n'a peut-être pas toute l'intelligence ni même la capacité professionnelle qui correspondraient à sa position sociale, mais que ses mœurs sont sévères, sa dignité impressionnante, ses silences et sa réserve propres à entretenir le prestige de son autorité. Nous discernons dans l'abbé Damiron « un prêtre plein de zèle et d'ardeur pour son office spirituel et de la plus grande douceur envers les hommes », avec un optimisme moral et une candeur d'idéalisme qui ne se rencontrent point d'ordinaire chez un homme de son habit. « Il marchait un peu incliné en avant, comme s'il se fût toujours penché en esprit sur quelque misère, comme s'il avait toujours eu devant lui un enfant, un infirme à réconforter et à caresser, comme s'il eût perpétuellement tendu le dos à la croix. » L'impression que produit cette promenade ? Demandez-le à M. l'abbé Destival, supérieur du petit séminaire, qui a traversé trois fois la place, au conservateur des hypothèques, au sous-préfet, qui a voulu se rendre compte de ses propres yeux, au serrurier, au tailleur, au factotum du pharmacien, aux facteurs en tournée, à vingt autres personnes, par lesquelles l'incident fut bientôt connu de tous, bourgeois et populaire. C'était évidemment le résultat que les deux intéressés avaient voulu. Pourquoi ?

L'explication nous transporte au café « Gaston-Phébus », où nous trouvons deux nouveaux personnages : le vétérinaire Lescas et Bolivard, contrôleur des contributions indirectes. Nous sommes passés de « droite » à « gauche » et nous avons, comme on dit dans nos provinces, changé de bord. Cescas est républicain et libre penseur. Il joua même un rôle politique, après le Seize-Mai, lorsqu'il s'agissait, aux élections qui suivirent le demi-coup d'État du Maréchal, de faire triompher le parti républicain : « Il passa, sur le seuil de la salle de vote, debout et ne se nourrissant que de pruneaux qu'il puisait dans un sac, les douze heures que dura le scrutin. » Aujourd'hui le vétérinaire est un survivant et un symbole : « L'idée pure de la République lui suffit, et il lui semblerait qu'il y introduit des complications bien inutiles et fort au-dessous de son idéal s'il se souciait trop vivement de la nuance plus ou moins rouge dans laquelle elle peut être interprétée... » Tout dans son esprit, ses manières et sa personne — y compris ses cheveux longs, — rappelle le vieux républicain de 1848 « chez qui les opinions politiques avaient quelque chose d'inspiré et de religieux ». Ne vous hâtez donc pas de le rapprocher de M. Homais. Le héros de Flaubert est la personnification d'une des formes de la sottise bourgeoise : l'imbécillité intellectuelle du demi-savant. M. Cescas ne se sert jamais de cette demi-science, à laquelle M. Homais rapporte tout. Bien différent du pharmacien d'Yonville et infiniment supérieur, le vétérinaire de Sault-en-Béarn est un idéaliste, une belle âme, un cœur généreux : Saltusien jusqu'aux moelles, par surcroît, c'est-à-dire solidement enraciné dans le sol de sa province et accordé de toutes ses fibres avec tout ce que sa petite ville a de meilleur. M. Pierre Lasserre ne le méprise ni ne le raille : il en parle avec autant d'amitié que de liberté et voyez plutôt à qui il l'oppose.

Le rat de cave Bolivard, son interlocuteur le plus fréquent au café « Gaston-Phébus », n'est qu'un imbécile prétentieux, agressif, doctrinaire et dénigrant. Ce Parisien, transplanté de province en province, au hasard des nominations, s'ennuie partout, ne comprend rien nulle part, ne voit rien et ne connaît d'autre divertissement que de rapporter et colporter, des villes où il a exercé sa profession, les plus sottes histoires anticléricales, stéréotypées dans sa pensée de bois conformément à « une certaine philosophie de la société qu'il avait choisie sans discussion, tant elle convenait à son naturel, et dans laquelle rien au monde n'eût pu

lui persuader d'introduire quelques nuances. »

Entre ces deux hommes, le choc est inévitable tout autant que l'affinité entre le vétérinaire Cescas et l'excellent abbé Damiron. Il faut lire le joli récit de M. Pierre Lasserre pour savoir comment se produisit le choc et comment se manifesta l'affinité.

Le résultat fut cette « promenade insolite », destinée à convaincre toute la population de Sault-en-Béarn qu'il n'y avait rien de fondé dans les calomnies de Bolivard à l'endroit de l'abbé Damiron — le digne homme ! — et de la belle mais irréprochable Mme Ricau-Lespare. Grâce au zèle officieux, intéressé, trop habile, de l'abbé Destival, cette promenade fut fatale à l'archiprêtre, que son évêque crut devoir rappeler de Sault-en-Béarn ; et le supérieur du petit séminaire se trouva ainsi, par la logique profonde des choses, associé à l'œuvre malfaisante de l'affreux Bolivard. Connivence inconsciente, involontaire, mais fatale, qui fait pendant à la sympathie naturelle, secrète, silencieuse, d'autant plus forte, qui rapproche l'excellent Cescas et l'abbé Damiron.

Or voilà précisément toute la philosophie de ce conte. Le vétérinaire honnête homme « a défendu pour elle-même et sans penser à la politique, la vertu et la beauté traînées à terre. Et il les a défendues non par froide justice, mais avec un vif battement de cœur, parce que l'amour général des Saltusiens pour Mme Ricau-Lespare a touché d'une pointe plus pénétrante ce cœur un peu troubadour. Il a aussi un faible secret pour M. l'abbé Damiron, et il éprouve, chose bien curieuse de la part d'un libre-penseur aussi compromettant que lui, je ne sais quel instinct de protection à l'égard de ce bon ecclésiastique. » Le bon ecclésiastique le lui rend bien, et leur exemple prouve qu'en dépit des apparences « ils sont en réalité du même bord ». Il n'y a que deux races d'hommes, aimait à dire Vigny, qui l'a noté dans son journal : les nobles et les ignobles. Simplification un peu rude, sous laquelle se cache une bonne dose de vérité que met en lumière, avec une observation si fine, un bon sens si pénétrant, un si délicat humour, le récit de M. Pierre Lasserre. Comment ne pas transcrire ces lignes qui en dégagent la signification même et révèlent l'état d'esprit de l'auteur devant son sujet, intimement lié à l'histoire de notre temps ?

C'est là pour les natures délicates le côté comiquement pénible de la vie des petites villes où la population est divisée en partis politiques et religieux. Parce que deux hommes ne sont pas « du même bord », il se dresse entre leurs personnes des obstacles aussi infranchissables que factices, montagnes creuses dans une taupinière. Ils passeront vingt ans, trente ans à se rencontrer tous les jours et à se saluer avec un sérieux exagéré ; jamais ils ne s'adresseront la parole et ne pourront se faire l'un de l'autre une idée vraie et naturelle. Pourtant, si ce sont deux hommes au-dessus du vulgaire, pourvus tous deux de bon sens et de bonté à doses à peu près égales, ils sont en réalité du même bord, ils doivent avoir, sur toutes les questions qui importent au bonheur et à la dignité des hommes, des idées semblables ; les idées, les « convictions » ou opinions par où ils s'opposent ne tiennent pas à la partie la plus éclairée de leur esprit. Et ce sont ces idées-là qui les mettent en guerre et qui les font se bouder pendant toute la durée d'une existence honorable où ils auraient pu s'aider à mettre réciproquement du charme et de la douceur.

Cette indépendance d'esprit, ce sens des réalités supérieures auxquelles on ne saurait s'attarder sans un détachement préalable des vaines apparences et des préjugés mesquins, cette libre aisance des jugements sont des qualités rares, que M. Pierre Lasserre possède à un haut degré et qu'il a su montrer dans des livres de haute critique comme *Le Romantisme français*, — *Portraits et Discussions*, — *Les Chapelles littéraires*, — *Frédéric Mistral, poète, moraliste, citoyen*, — *Cinquante ans de pensée française*, — *L'Esprit de la Musique française*, de Rameau à l'invasion wagnérienne). Il avait montré, par ailleurs, dans ses deux romans : *Henri de Sauvelade* et *Le Crime de Biodos*, une puissance d'analyse qui ne perd point le contact avec la réalité concrète et s'assaisonne d'un goût prononcé de terroir. *La Promenade insolite* nous montre tous ces éléments mûris et fondus dans une imagination active qui excelle à jouer avec la vérité pour en faire briller à nos yeux les facettes les plus délicates. C'est une tentation à laquelle nous n'avons pas résisté, de citer souvent le texte même de M. Pierre Lasserre : tant est personnelle l'expression de sa pensée, singulier — c'est-à-dire original au meilleur sens du mot — l'agrément de son style.

Et cette forme classique renouvelée s'adapte au meilleur goût du jour par la simplification accentuée des lignes, la pureté si nette et comme symbolique du dessin, l'élégante nudité que dissimule à peine un vêtement sobre, l'aisance des mouvements, la liberté d'allures, l'ironie du sourire. M. Pierre Lasserre, dans cette fantaisie réaliste, en une centaine de pages, donne raison aux écrivains nouveaux qui se réclament de la tradition, mais ne la veulent voir revivre qu'avec un visage jeune et hardi, tout animé de la « beauté du diable » : il leur donne raison et leur offre aussi un exemple — nous pouvons dire un modèle.

Firmin Roz.

P. S. — Comment ne pas mentionner, à propos de ce conte de la vie provinciale, le charmant livre de M. Emile Sedeyn : *Petites villes de France* (Édition Georges Crès et Cie) et le remarquable roman d'Armand Praviel : *Jamais plus* (Bloud et Gay éditeurs), dont nous parlerons à la rubrique « Les Livres nouveaux ».

F. R.

LE THÉATRE

JUDITH

Lorsque le critique de quinzaine se trouve en présence d'une œuvre comme la *Judith* de M. Henry Bernstein, dont personne aujourd'hui n'ignore plus ni le sujet ni le triomphe, il ne lui reste plus qu'à hausser fort modestement, si j'ose dire, son ambition, qui ne sera plus de juger la pièce, mais de l'expliquer. Ainsi, n'ayant plus l'espérance d'agir sur le destin de l'œuvre, il se résignera à tâcher de comprendre ce destin et à faire, bien humblement, un peu d'histoire littéraire.

M. Henry Bernstein avait acquis sa réputation par la violence. Certes, je n'oublie point qu'il y avait dans l'ancienne manière de l'auteur de la *Rafale* et de l'*Assaut* bien d'autres qualités et caractères que cette violence ; mais je ne veux présentement retenir que ce trait-là, parce que c'est celui-là qui avait frappé le public, et que le public n'est jamais frappé que par un trait. Donc, M. Henry Bernstein était un auteur brutal, un dramaturge à coups de théâtre, et qui, techniquement, avait inventé la grande scène à revirement. De ce point de vue, presque toutes ses pièces se ressemblaient ; et c'est pourquoi, la première ayant réussi, les autres ne pouvaient qu'en faire autant : aucun écrivain de théâtre n'avait encore apporté à la scène un pareil don de mouvement et une telle puissance d'action.

Or, il est bien vrai que, dans le drame biblique auquel il s'est adressé aujourd'hui, il reste du sang, une tête coupée, une épée qui passe de main en main, un homme et une femme que dominent à la fois la haine et l'amour, le désir et l'ambition, et qui, dès qu'ils sont seuls, ne parlent que de mort et que de meurtre ; il est vrai aussi que la mise en scène de l'horreur n'a guère été poussée moins loin que dans les petits théâtres dont ce genre est la spécialité... N'importe, tout cela n'est que l'accessoire ; et, cette fois-ci, la violence n'est plus qu'apparente. Les personnages principaux n'agissent que fort lentement, et leurs passions sont comme enveloppées d'intellectualité... Ils parlent bien plus qu'ils n'agissent... Voyez, au troisième acte, cet Holopherne, chef barbare et général vainqueur. Il est devenu, non seulement si amoureux et si doux, mais si épris d'abnégation que, se croyant incapable d'assurer le bonheur de Judith par l'amour, il s'offre à l'établir par la gloire. De lui-même, il donne à la jeune femme son arme tranchante et tend le cou, en marquant bien la place où il faut frapper. Pareillement, Judith, dans l'instant même où elle touche au but suprême de son ambition, laisse tomber le couteau et se jette sur le cou d'Holopherne, non pour le couper, mais pour l'embrasser. Et c'est en vain que le rideau tombe sur l'éclat de cette passion... La crudité même de cette réalisation scénique ne fait que rendre plus sensible, rétrospectivement, l'intellectualité du débat qui a précédé. Il ne peut donc rester aucun doute à cet égard : dans la nouvelle œuvre d'Henry Bernstein, il n'y a pas de violence ; bien plus, il n'y a pas d'action, au sens où il y en avait dans ses œuvres précédentes. Pour une fois, ce dramaturge entre les dramaturges n'a pas cherché à nous dominer par le mouvement dramatique. Cela est si vrai qu'il n'a pas hésité à traiter un sujet connu, aux péripéties populaires, et qui ne pouvait ainsi réserver au spectateur aucun intérêt de curiosité ni aucune surprise.

C'est donc ailleurs que le public et les plus éminents critiques — quelques-uns à leur insu — ont cherché et trouvé les raisons de leur admiration.

Pour les uns, le sujet de *Judith*, c'est l'éternel combat de l'homme et de la femme. L'amour est un duel mortel. Il ressemble plus à la haine qu'à la tendresse. A leur gré, l'un des plus beaux moments de l'œuvre est la scène du second acte, lorsque Judith, avec son projet homicide, se présente à Holopherne et tente de le séduire. Mais l'homme, celui-là exceptionnellement — ne se laisse point abuser d'abord... Il est trop puissant pour ne point se savoir entouré d'ennemis et menacé de périls multiformes... Il devine que la séductrice est venue pour le tuer... Et sans doute, symboliquement, tout homme doit-il penser que toute femme qui lui « fait du charme » est une ennemie.

D'autres, considérant peut-être la race de l'auteur et de sa principale interprète, Mme Simone, ont estimé que l'auteur d'*Israël* avait entrepris à nouveau, dans *Judith*, d'exprimer le génie du peuple juif. Cette intellectuelle, cette poétesse douée d'une inspiration presque prophétique et bien plus tournée vers la spiritualité que vers la sensation, enflammée par l'amour de la gloire et de la domination, supportant impatiemment les servitudes de la nature et capable de se vouer tout entière à un idéal surhumain, n'est-ce pas l'image même de cette race prédestinée et entêtée à vivre sous la malédiction divine ?...

D'autres enfin n'ont vu là qu'une tentative heureuse pour transposer à la moderne une tragédie biblique.

Et, sans doute, aucune de ces interprétations n'est fausse, puisque le propre des belles et grandes œuvres est de fournir, comme les créations spontanées de la nature, une source inépuisable d'impressions et d'hypothèses. Mais toutes me semblent un

peu vagues ; car il est aisé de discerner dans l'œuvre de Henry Bernstein des influences précises et des intentions nettes.

D'abord, techniquement, il est visible que l'auteur de *Judith* a voulu utiliser, bien plus qu'il ne l'avait fait dans ses pièces modernes, les progrès accomplis dans la mise en scène. L'intervention seule d'Antoine suffirait à marquer ce dessein nouveau. Une confirmation est fournie surabondamment par la richesse et la diversité des costumes, le luxe et le soin dans le décor, l'attention plastique de Mme Simone qui, à plusieurs reprises, est parvenue à réaliser un type parfait de beauté juive.

Par contre, je ne serais pas étonné que Henry Bernstein ait été aussi impressionné par certaines tentatives précédentes pour ressusciter le vieux type de la tragédie, tout à la fois en lui conservant son caractère auguste, qui lui vient de l'éloignement historique des personnages, et en l'actualisant, de telle manière qu'elle ne fût plus qu'une sorte de stylisation de notre vie moderne, de nos faiblesses présentes et de nos actuelles passions. Ainsi s'expliquerait le ton dans lequel *Judith* est écrite — ton qui n'a pas été sans étonner quelques raffinés, puisque, dans le temps même où les acteurs, sous leurs costumes splendides, s'évertuaient à prendre de belles attitudes antiques, il leur sortait de la bouche les locutions les plus réalistes. C'est de la même manière encore que se justifieraient certains tableaux un peu poussés, tels que celui du soldat ivre, ainsi que la mise en scène du transport amoureux des deux ennemis. Voir et évoquer la vie antique telle qu'elle fut, c'est-à-dire sans doute fort semblable à la nôtre, voilà bien, me semble-t-il, l'une des directives qui ont servi à la conception et à l'exécution de l'œuvre.

Maintenant, pour ce qui est de la psychologie, c'est-à-dire du fond même de la pièce, il ne me semble pas plus malaisé d'en discerner le secret vivant.

Nous traversons une époque de féminité révoltée. Beaucoup de femmes, principalement depuis la guerre (on n'a pas manqué de le répéter à satiété), se sont senties lasses de la domination masculine. Elles ont tenté, d'abord économiquement, d'échapper à cette suggestion : elles se sont mises à travailler. Elles se sont mises aussi à penser, à écrire, à aimer la gloire et les honneurs : elles se sont faites poétesses et romancières. D'abord, l'homme a mal pris cet avènement de sa compagne devenue sa rivale, et il a connu une autre jalousie que celle de l'amour : une femme, Marie Lenéru, dans la *Triomphatrice*, a exprimé cette forme nouvelle de lutte entre les deux sexes en face de la renommée littéraire. Mais toutes les indépendances se commandent mutuellement, et toutes les révoltes s'enchaînent. Si la femme d'aujourd'hui peut tenter de s'affranchir socialement, elle ne le peut guère naturellement. Dans l'amour, elle reste l'esclave, la créature domptée et « possédée ». Elle doit donc en arriver à mépriser l'amour, qui n'était que son humiliation.

Et voilà bien le sujet profond de *Judith* : la révolte de la femme contre l'amour.

Seulement Henry Bernstein est un grand esprit et un grand dramaturge. Il sait bien qu'une œuvre n'est viable qu'à la condition de se fonder sur un courant profond de l'époque où elle apparaît, qu'à la condition, en un mot, d'être psychologiquement actuelle. Mais il sait aussi qu'une œuvre n'est belle qu'à la condition d'envelopper cette banalité nécessaire des sujets d'une poésie, d'une noblesse, dont la source la plus facile est encore l'histoire profane ou sacrée. Par là, il rejoint très exactement nos dramaturges classiques qui peignaient les personnages de la cour sous le nom et avec les aventures d'Andromaque et de Pyrrhus, de Bérénice et de Titus. S'il s'était borné à transporter sur la scène du Gymnase quelques-unes de nos contemporaines et à vêtir Mme Simone de quelque robe de grand couturier, il eût simplement, avec tout son talent, ajouté une effigie de plus à l'un des types devenu le plus habituel présentement, non point du théâtre, où l'on observe si peu les mœurs pour l'ordinaire, mais du roman, toujours plus exact et mieux renseigné. En trouvant dans l'immense champ de ses sympathies et évocations ethniques une figure qui lui permît de résumer, sans les altérer, ses observations sur l'actuelle ambition féminine — qui s'efforce de substituer, quoiqu'en vain, les joies de l'orgueil, qu'elle tire seulement d'elle-même, à celles de l'amour, qu'elle emprunte à un maître — Henry Bernstein a réalisé une œuvre d'art dont la puissance et la profondeur se mesurent à la diversité même des interprétations qu'elle a provoquées.

Gaston RAGEOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

CH. LALLEMAND, membre de l'Institut : **L'anarchie monétaire et ses conséquences économiques.** Un volume in 8 de 57 pages, avec 5 tableaux annexes : 1922 (Gauthier Villars et Cie).

Voici, au sujet de ce travail, l'appréciation particulièrement autorisée émise par le journal *Le Temps*

(N°s des 15-16 juillet 1922) dans un article de fond consacré à la monnaie.

« Dans une brochure récente, due à M. Ch. Lallemand, membre de l'Institut et du Bureau des Longitudes, les perturbations suscitées par l'inflation fiduciaire ont été mises en lumière avec une force et une autorité exceptionnelles. Etudiant « l'Anarchie monétaire et ses conséquences », M. Ch. Lallemand écrit :

« De toutes les ruines causées par la récente guerre, il n'en est peut-être pas de plus difficiles et de plus longues à réparer que celles de l'édifice monétaire mondial, ébranlé, jusque dans sa base, à la suite des mesures prises, dès l'origine du conflit, par les gouvernements, sous la pression, il est vrai, d'immédiats besoins d'argent.

« Presque partout, la monnaie d'or — seule monnaie saine et relativement stable — a pratiquement disparu de la circulation. Presque partout elle est remplacée par une monnaie de papier, dont la valeur relative, réglée sur le marché des changes par la loi de l'offre et de la demande, subit d'incessantes et brusques variations, qui amènent, à leur tour, les plus graves perturbations dans les transactions économiques, la vie sociale et la situation financière des nations. »

On ne peut mieux indiquer la gravité de la crise. M. Ch. Lallemand ajoute : « Et pourtant s'il est une chose qu'il eût fallu maintenir à tout prix, n'est-ce pas l'intégrité de l'étalon monétaire, garantie essentielle de la sécurité commerciale et de la fortune publique et privée ? ». Du moins tous les efforts doivent-ils tendre, désormais, vers le rétablissement de la saine monnaie. C'est la conclusion de la remarquable étude que nous avons plaisir à signaler. En voici les dernières lignes :

« Seule, une sage et prudente restauration de notre monnaie nationale nous vaudra, avec la confiance de nos créanciers, les crédits dont nous avons besoin pour réparer nos ruines et ranimer notre industrie.

« Seul, en rendant possible un abaissement progressif des salaires et une diminution des prix de revient, le relèvement du franc ramènera, chez nous, la vie à un coût supportable pour les classes moyennes — armature de la nation — et nous permettra de rétablir nos finances. »

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

La Question d'Orient

(Les Capitulations)

L'accord de Moudania, parant au plus pressé, a empêché un conflit immédiat ; il a mis une sourdine aux impatientes exigences des kemalistes, qui prétendaient s'installer immédiatement en Thrace. Les Alliés, fixés, par les massacres de Smyrne comme par toute l'histoire ottomane, sur la brutalité turque, ont exigé un délai qui permît tant le départ paisible des contingents grecs que l'émigration des populations chrétiennes qui voudraient les suivre. L'œuvre de Moudiana s'est bornée à la réglementation de ce transfert, mais la question de la paix elle-même entre la Turquie et l'Entente n'y a pas été tranchée. L'Angleterre conserve sur le Bosphore ses positions en vue de toute éventualité. Le problème général ne sera abordé que vers le milieu de novembre, à Lausanne vraisemblablement. Le Gouvernement anglais avait proposé la réunion préalable d'experts. On y a renoncé. L'on a aussi bien fait. Nul traité ne fut précédé de la réunion de plus d'experts que le traité de Sèvres. Toutes les faces du problème oriental firent l'objet de mémoires documentés qu'il n'y a qu'à consulter. Mais dès l'instant que toutes les expertises du traité de Sèvres se sont évanouies au souffle du premier opportunisme, il est inutile d'imposer à d'honnêtes spécialistes un labeur superflu.

L'accord de Moudania est la consécration d'une politique dont la gravité échappe peut-être à une opinion publique qui, simplement lasse de la guerre, respire au seul mot de paix, sans se préoccuper de ses répercussions. Si l'on veut me permettre une comparaison un peu triviale, il est des patients auxquels l'application d'un pansement dans une dent cariée, mettant fin à l'immédiate douleur, suffit à donner l'illusion qu'ils sont désormais à l'abri de la redoutable foreuse ou du déplaisant davier. Le jour vient pourtant où il faut avoir recours à l'un ou l'autre de ces instruments.

A la Conférence de Lausanne, quand le pansement sera retiré, force sera de prendre une décision. On se trouvera en présence des exigences turques dans leur intégralité. Si l'on est décidé à leur donner satisfaction, il n'y a évidemment plus de problèmes, mais si l'on entend résister à certaines d'entre elles et si les Turcs insistent, comment sortira-t-on d'une impasse à laquelle une politique imprévoyante, pour ne pas dire plus, a conduit ? Jamais négociation diplomatique ne se sera ouverte sous des auspices plus paradoxaux. L'une des parties, la Turquie, a été copieusement avertie que la France et l'Italie étaient fermement résolues à ne rien faire contre elle. Elles se sont d'ailleurs à ce point compromises qu'elles sont en effet impuissantes. La Conférence de Lausanne se résumerait donc en un dialogue entre la Turquie et l'Angleterre. Comment la France et l'Italie pourront-elles concilier leur devoir de solidarité envers l'Entente et leur partialité à l'égard de la Turquie ? Cela paraît insoluble.

L'accord a pu se faire à Moudania sur la question de Thrace parce que la Grèce seule faisait les dépens de l'aventure et que le délai d'un mois qu'on demandait aux Turcs ne représentait pas, de leur part, un bien grand sacrifice. Mais quand il s'agira de problèmes qui touchent directement les intérêts de l'Entente, la chose sera-t-elle aussi facile ?

Les Kémalistes, on le sait, exigent l'abrogation des Capitulations. Est-on prêt à la leur accorder ? Il est pour le moins stupéfiant que, quatre ans après la victoire de l'Entente sur la Turquie, alliée de l'Allemagne, nous en soyons au point de nous soumettre à ce que la Turquie, si elle avait été victorieuse, nous eût imposé.

Les Turcs, à la vérité, sont logiques avec eux-mêmes. Ayant conçu, au lendemain de leur défaite, un programme de libération-revanche et ayant réussi jusqu'ici à en réaliser, étape par étape, les principaux points, ils estiment ne pas devoir rester en chemin. Les capitulations sont pourtant un gros morceau, car

elles ont, pendant des siècles, été la base du statut des Occidentaux en Orient. Les abroger, c'est nous soumettre au droit commun musulman, à l'arbitraire bien connu de l'administration ottomane, c'est renoncer à toutes nos garanties et à tous nos privilèges. Si certains hommes politiques traitent la question d'Orient à grands coups de pinceau, jonglent avec d'éloquents lieux communs sur l'amitié de l'Islam source d'épanouissement pour l'influence française et riment des odes à la gloire de Moustapha Kemal, leur excellent ami, les véritables intéressés, ceux qui devront demeurer en Orient, alors que ces avocats au verbe facile auront depuis longtemps changé de dossiers, poussent un sérieux cri d'alarme.

Les trois Chambres de Commerce, anglaise, française et italienne, de Constantinople étant tombées d'accord pour protester contre l'éventuelle suppression des Capitulations, la Chambre de Commerce française décida, à une grosse majorité, de composer un mémorandum destiné au gouvernement et dont copie devait être envoyée aux membres du Parlement. Rédigé par le président et le secrétaire de bureau de la Chambre, ce document eut l'approbation de la majorité du bureau et ne rencontra que des réserves de forme de la part d'un ou deux membres.

Le mémoire constate tout d'abord que la France et l'Italie ont, par leur décision affichée de ne jamais combattre les Turcs, perdu tout prestige auprès de ce peuple guerrier.

« Etant donné le caractère des Turcs, leurs dispositions actuelles et l'état de leur législation, l'on peut assurer qu'il sera impossible pour des Européens respectables de vivre en Turquie en l'absence des garanties indispensables des Capitulations. Les cours consulaires et les tribunaux mixtes, ainsi que les garanties pour l'inviolabilité de la personne et du domicile des Français, ne sauraient à aucun prix disparaître.

Accorder aux Turcs l'entière liberté économique mènera à la ruine. Les nationalistes vivent dans l'illusion qu'ils sont capables d'industrialiser leur pauvre pays dépeuplé, d'imposer des tarifs prohibitifs sur les importations et de prélever sur les matières premières à l'exportation de tels droits que l'industrie locale en sera favorisée. Il faut s'attendre à la prohibition des vins et spiritueux à Constantinople, soit une perte de quinze millions pour le commerce français, et la législation sur les sociétés aura pour résultat de les turquifier.

Ce mémorandum étant tombé, on ne sait comment, entre les mains des Kémalistes, ceux-ci, appuyés dit le *Times*, par le directeur de la Banque ottomane et le directeur de la Régie des Tabacs, firent pression sur notre haut commissaire, le général Pellé, pour que ce document fût supprimé.

Rien ne doit risquer de dissiper le mirage turcophile.

Admettez pourtant un instant que notre gouvernement, conscient du danger que courent les intérêts français, refuse de se soumettre aux exigences kémalistes touchant les capitulations et que les Turcs, pour leur part, demeurent sur leurs positions ; qu'arrivera-t-il ?

Nous avons échafaudé un grand plan d'exploitation pacifique de la Turquie, mais ce plan est tout entier basé sur l'amitié turque. Si nous ne cédons pas sur la question des Capitulations et si les Turcs nous en tiennent rigueur, tout l'édifice s'effondre. Autant dire que les Turcs nous ont à leur discrétion. Nous nous sommes volontairement désarmés avant l'engagement d'une discussion où nous avons à défendre non plus notre victoire de 1918, mais même notre situation d'avant-guerre.

Les optimistes se rassurent par le précédent de Moudania et espèrent que tout s'arrangera. Mais, en somme, quel esprit de conciliation les Turcs ont-ils donc montré à Moudania ? Ils ont accepté, après bien des discussions, allant jusqu'à une menace de rupture, de n'entrer en possession de la Thrace qu'un mois plus tard. Il est risible de parler d'esprit de conciliation. Risquer un conflit armé avec toute la flotte anglaise et les divisions anglaises de Tchanak pour entrer en possession de la Thrace un mois plus tôt eût été une simple stupidité grosse d'ailleurs de risques, car le prestige de Kemal pouvait ne pas survivre à un échec retentissant. L'obstination même des délégués turcs à réclamer l'occupation immédiate serait plutôt la preuve de leur esprit d'intransigeance que de leur esprit de conciliation.

L'abolition des Capitulations est un des articles fondamentaux du pacte national d'Erzeroum et Sivas. Ce n'est plus une question de modalité dans l'exécution comme pour la Thrace, c'est une question de principe. Or les Capitulations n'intéressent pas que la France seule, mais tous les étrangers en Turquie. Nous pouvons évidemment accepter, pour notre compte personnel, d'être placés sur le même pied que les bolcheviks qui ont déjà renoncé au privilège des Capitulations, mais ce n'est pas à Moscou que la politique française cherchait jusqu'ici ses directives.

Nous ne connaissons pas les dispositions du gouvernement français à l'égard de la question des Capitulations. On a affirmé que M. Poincaré était décidé à ne pas céder sur ce point. Force sera dès lors de se rallier à la politique anglaise pour obtenir par la menace ce que la persuasion souriante n'aura pu faire accepter aux Turcs. Mais, encore une fois, cette attitude énergique doit avoir pour résultat de nous aliéner cette sympathie turque qui ne nous a jusqu'ici été acquise qu'en vertu de notre politique d'abandon, qualifiée : politique de conciliation.

L'amitié turque devait ouvrir à notre commerce les portes de l'Anatolie, mais la suppression des Capitulations rendra impossible l'établissement de nos commerçants et le maintien des Capitulations referme la porte qui semblait s'ouvrir. Il sera intéressant de voir comment l'on échappera à ce dilemme.

En attendant, nous avons déjà perdu la clientèle chrétienne qui, prise de panique, a fui l'Asie Mineure. La Thrace est à son tour en train de se vider. Les Kemalistes ont donné, à Smyrne, une si parfaite démonstration de l'application du grand principe : « La Turquie aux Turcs », que l'exode est général. Or il ne faut pas oublier que les éléments chrétiens ont toujours représenté les seules forces laborieuses, commerçantes, industrielles et financières de l'Empire ottoman. Ce sont eux qui, d'autre part, à l'exception des rares établissements d'enseignement secondaire que nous avions à Constantinople et à Smyrne, fréquentés par une petite élite turque, ont alimenté les écoles françaises. Faute d'élèves, en dehors même de la protection déficiente des Capitulations, nos missions devront plier bagage.

Certains Turcs éclairés, se rendant compte du désastre qui menace la Turquie essaient tardivement de rassurer les chrétiens de Thrace, parlent d'amnistie, de

garanties, mais toutes ces protestations sont vaines. L'émigration se poursuit fiévreusement.

Bientôt l'on pourra constater une fois de plus la vérité historique de cette remarque que l'on trouve dans la réponse faite, le 20 juin 1919, par M. Clémenceau, au nom du Conseil suprême, à la délégation ottomane : « ...On ne trouve pas un seul cas en Europe, en Asie, ni en Afrique, où l'établissement de la domination turque sur un pays n'ait pas été suivie d'une diminution de sa prospérité matérielle et d'un abaissement de son niveau de culture. Que ce soit parmi les chrétiens d'Europe ou parmi les mahométans de Syrie, d'Arabie, d'Afrique, le Turc n'a fait qu'apporter la destruction partout où il a vaincu : jamais il ne s'est montré capable de développer dans la paix ce qu'il avait gagné par la guerre. »

Or, dans le passé, les Turcs avaient encore la collaboration des éléments chrétiens qui travaillaient, sous le joug, à maintenir l'activité économique de l'Empire. Les éléments chrétiens disparus, les Turcs seront dans l'impossibilité d'exploiter leur pays et se contenteront de végéter. A quoi aura alors servi cette amitié politique soi-disant conclue au bénéfice de notre industrie et de notre commerce ? Là où il n'y a plus rien, le roi perd ses droits !

René Pinon.

Chronique polonaise

La Question de la Galicie Orientale

IV

Ainsi donc, malgré certaines apparences, les stipulations du traité général de Vienne de 1815, relatives aux territoires polonais, sont toujours en vigueur, et les deux principaux facteurs législatifs de l'Europe nouvelle, la Grande-Bretagne et la France, sont tenus de les respecter.

La première y est même tenue plus que la seconde. Non, certes, du point de vue juridique — sous ce rapport les obligations des deux puissances sont équivalentes — mais du point de vue *moral*. L'attitude *propolonaise* du plénipotentiaire britannique à Vienne, Castlereagh, fut beaucoup plus énergique que celle de son collègue français, Talleyrand. C'est lui qui réclama avec le plus de netteté le rétablissement d'une Pologne entièrement indépendante, d'abord, dans les limites d'avant 1772 (premier partage) et, ensuite, dans celles d'avant 1793 (second partage) (1). Et c'est lui également qui — le vœu de l'Angleterre, concernant cette indépendance, n'ayant pas été réalisé — insista le plus pour que soit établi, « dans *toute* l'étendue du territoire qui composait anciennement le « Royaume de Pologne », un système d'administration en rapport avec le génie de ce peuple, c'est-à-dire du peuple polonais » (2). Les dispositions précitées, favorables à la Pologne, étaient donc plus l'œuvre du cabinet de Londres que celle du représentant de Louis XVIII.

(1) *Mémoranda* de lord Castlereagh du 4 et du 14 octobre 1814.

(2) Note circulaire du 12 janvier 1815.

La raison pour laquelle l'Angleterre avait demandé le rétablissement d'une Pologne indépendante était la crainte que l'extension trop grande de la Russie, — qui réclamait pour elle la presque totalité de l'ancien duché de Varsovie — ne devînt un danger pour la sécurité des Etats voisins de cet Empire et pour le maintien de l'équilibre européen. Des raisons *géographiques* analogues peuvent et *doivent* être invoquées contre l'annexion éventuelle de la Galicie orientale à la Russie.

La Galicie Orientale russe, ce serait la Russie établie au sud de la Pologne, au nord de la Roumanie et sur les crêtes des Carpathes. Or, point n'est besoin d'être grand clerc pour se rendre compte des graves dangers que comporterait une telle solution de la question.

Les Russes installés à la frontière sud de la Pologne, ce serait, d'abord, la présence d'une force armée moscovite à l'ouest du Bug (1), partant, la quasi-impossibilité, pour les Polonais, de se défendre efficacement sur l'une quelconque des lignes stratégiques de résistance, situées à l'est de la Vistule, contre une invasion venue de la même direction. Les Russes installés au sud de la Pologne, ce serait, ensuite, le territoire de ce pays presque entièrement encerclé par la Russie et la Prusse orientale, entre ces deux peuples oppresseurs.

Là il serait vraiment dommage que l'appétit ment de leurs frontières n'incitât ces deux anciens « copartageants » à parfaire l'œuvre des alliés et à renouveler, à deux, une opération qui, il y a un siècle et demi, réussit si bien à trois.

Les Russes installés au nord de la Roumanie, ce serait, pour l'armée roumaine voulant se défendre contre une invasion de l'est sur la ligne du Dniester, du Pruth, ou même sur celle du Sereth, une situation analogue à celle de l'armée polonaise, voulant résister sur l'une des lignes stratégiques à l'est de la Vistule. Ce serait, en d'autres termes, la Bessarabie et la Moldavie presque entières livrées, à l'avance, à la Russie.

Enfin, les Russes installés sur les crêtes des Carpathes, ce serait l'immense Russie limitrophe de la Tchécoslovaquie, et dominant, d'autre part, la vallée de la Theiss, — partant, la plaine hongroise et les accès de Belgrade, capitale de la Yougoslavie.

La Galicie orientale russe, ce serait donc la Pologne privée de l'une des conditions les plus essentielles de sa sécurité, et menacée dans son existence; ce serait la Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et la Yougoslavie subissant la pression du colosse moscovite et ravalées, en fait, au rang de simples Etats vassaux; ce serait la quasi-totalité des [illegible] tres, conduisant aux Balkans, ouverte aux armées russes et la sphère d'influence et d'action de la Russie s'étendant jusqu'aux rives de l'Adriatique et les Alpes, d'un côté, et les confins de l'Allemagne du sud, de l'autre. Ce serait Moscou maîtresse du continent européen. Elle le serait d'autant plus que le désir de procéder à une nouvelle vivisection de la Pologne, désir réveillé par la remise à la Russie de la Galicie Orientale, aurait vite fait de rapprocher d'elle, dans une entente plus que cordiale, l'autre ancien « copartageant », l'Allemagne.

Jacques Vertox.

(1) Il s'agit de la [illegible] Bug [illegible] Vistule.

BULLETIN MARITIME

Le Pétrole et la Marine marchande

Il [illegible] de dire [illegible] le fait quel [illegible] d'adapter [illegible] les bâtiments [illegible] de la Compagnie Transatlantique, le *Paris*, ne vient-il pas [illegible] la Compagnie des Messageries Maritimes avec le *Lieutenant de la Tour*, le [illegible] Compagnie de Navigation à Vapeur [illegible] *Lieutenant de Mirassy* sans parler d'autres Compagnies, avaient donné déjà les meilleures preuves.

Il y a une dizaine d'années, le navire à moteur était [illegible] appliqués aux bâtiments de faible tonnage qui ne demandaient qu'une puissance [illegible] moteurs puissants, tels qu'on en avait installé à terre.

C'est à la navigation sous-marine qu'est due la première tentative qui conduisit à généraliser l'emploi du moteur [illegible] sous-marin en dehors travail besoin que d'une puissance assez faible : le moteur Diésel qui, grâce à la suppression des appareils évaporatoires, ne demande qu'un espace réduit et offre d'autres avantages tels que la suppression d'une source de chaleur gênante en plongée, permettait, en outre, par son moindre poids, une augmentation [illegible]

L'augmentation du tonnage des sous-marins nécessitant des moteurs de plus en plus forts, on arriva à créer des moteurs plus puissants que la plupart des moteurs à vapeur des grands bâtiments de commerce. C'est alors que la Marine marchande songea à utiliser u[illegible] on modifia le type pour l'adapter aux nouvelles [illegible] dans la construction de cargos et même de paquebots à moteur Diésel.

C'est en 1920 seulement que le grand Bureau des statistiques maritimes, le *Lloyd's Register*, commença à enregistrer les constructions de navires à moteur. Au début de 1921, les constructions nouvelles de bâtiments à moteur représentaient le 1/14e environ de l'ensemble des constructions mondiales. Au cours de 1921 ce mode de construction s'intensifia au point qu'en juillet 1921, le nombre des bâtiments était passé à 1.473 (1.250.000 tonnes), alors que leur nombre, en 1914, n'était que de 297 (235.000 tonnes).

Les types de bâtiments à moteur sont très variés. Parmi les exemples de cargos à moteurs importants citons, au Danemark, un type de grand cargo à moteur, de 15.400 tonnes de portée en lourd, muni de deux hélices mues chacune par un moteur d'une puissance de 3.000 chevaux, lui imprimant une vitesse de 12 nœuds 1/2 lorsque le cargo a son plein chargement.

Dans le même pays, le *Glenapp*, bâtiment de 14.000 tonnes de portée en lourd, d'une vitesse de [illegible] nœuds [illegible] vaux pour ses deux moteurs, a déjà parcouru, en six mois, une distance supérieure au tour du monde, dont 10.000 kilomètres sans escale.

A côté de ces types classiques de bâtiments à moteur à deux hélices, ainsi construits pour diminuer les risques de « panne », on a créé des types nouveaux, dits « types d'expérience ». On sait que l'hélice travaille à bon rendement lorsqu'elle travaille doucement. Au contraire, le moteur Diésel a un rendement convenable lorsque le nombre des tours est grand. Dans les cargos à moteurs ordinaires on a admis un appareil qui permet au moteur et à l'hélice de travailler à rendement moyen. L'adoption des turbines à engrenage a suggéré l'idée d'adapter le train d'engrenage au moteur Diésel et de faire ainsi conduire l'hélice. La réduction de vitesse obtenue est de 2,5 à 1.

Les armateurs scandinaves se sont risqués à ne plus construire qu'un seul moteur à bord des bâtiments : la course des cylindres a atteint 1 m. 30 et le moteur ne donne pas un nombre de tours exagéré.

Dans le cas du transatlantique à moteur, la question de la vitesse se complique à cause des caractéristiques de ce type de bâtiment. Les transatlantiques, en effet, doivent être des navires rapides, exigeant des moteurs puissants ; or, en moteur Diésel, on n'est arrivé qu'à produire une puissance limitée, 4.500 chevaux au plus. Ces faits ont eu deux conséquences, la première d'avoir contribué à la construction de moteurs Diésel de plus en plus puissants, la deuxième de limiter actuellement l'emploi du Diésel aux bâtiments transatlantiques qui ne sont pas affectés aux lignes rapides, aux lignes de concurrence internationale. Pour les lignes d'émigrants, où la vitesse n'est pas nécessaire, le moteur Diésel est tout désigné en l'état actuel de la construction. C'est à ce dernier genre de transport qu'appartiennent d'ailleurs les trois paquebots italiens chauffant au pétrole récemment lancés.

L'Allemagne, elle aussi, compte utiliser les moteurs des sous-marins, devenus inutiles depuis le Traité de Paix, sur les bâtiments destinés au transport des émigrants entre Hambourg et New-York. Quant à la Hollande, elle poursuit la solution du bâtiment Diésel rapide, paquebot mixte d'un déplacement de 32.000 tonnes et capable de marcher à 18 nœuds. Si l'essai réussit, de nombreuses Compagnies de navigation n'hésiteront pas à suivre cet exemple ; aussi faut-il entrevoir, dès maintenant, la nécessité pour nos ports de commerce d'être approvisionnés en pétrole ; les ports de faible importance eux-mêmes devront posséder leurs réservoirs pour satisfaire aux besoins de la navigation.

(A suivre.)

Valeurs de Navigation

Bourse de Marseille du 31 Octobre 1922

Fraissinet	780 »	
Messageries Maritimes	195 50	et pas cotée
Mixte	220 »	
Transatlantique	196 50	
Transports Maritimes	813 »	

L'Imprimeur-Gérant : A. Desnoës.

[illegible]

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 22 60e ANNÉE 18 NOVEMBRE 1922

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ? (1)

Qu'il s'agisse des unes ou des autres parmi les sciences, la recherche philosophique a toujours la même fonction bien définie, dont vous devinez l'importance. Il n'est pas indifférent, tout d'abord, au propre progrès de la science la plus positive que le savant se rende compte de ce qu'il fait en la construisant. Toutefois l'intérêt principal de l'œuvre critique accomplie par le philosophe est, avant tout, que cette œuvre tend à nous refaire un esprit libre, un esprit désormais capable de connaissance parfaitement désintéressée, d'une connaissance qui va donc dans le réel plus loin que le regard du savant. Et il nous faut considérer maintenant la nouvelle phase du savoir ainsi préparée et rendue possible.

***

Après la philosophie critique, et par elle, s'ouvrent les voies de la *Philosophie spéculative*. Quelques mots suffiront à décrire ce passage.

La connaissance vulgaire, celle qu'élabore le sens commun et qui marque l'inévitable début de toute pensée, apparaît à l'examen de la réflexion comme issue d'un travail utilitaire de l'esprit en vue de la vie courante. Mais la science positive n'est au fond qu'une extension et un affinement du sens commun ; sans doute elle aspire à un idéal de théorie désintéressée ; elle n'en reste pas moins, jusque dans ce vœu, tributaire des habitudes et méthodes antérieures, accordées surtout aux préférences du geste et du discours ; et c'est pourquoi elle appelle une révision critique. Supposons maintenant accomplie cette œuvre de réforme, dont je parlais, il y a un instant. Conscience a donc été prise des limites où s'enferme spontanément la pensée sous l'empire des préoccupations pratiques : du même coup se trouve déterminée la direction de l'effort nouveau qu'il faut entreprendre pour se libérer de ces limites. La Science découpe en fragments la continuité universelle ; chaque science choisit un objet d'étude, adopte un point de vue exclusif : la Philosophie se distingue d'abord des sciences parce qu'elle se refuse à toute abstraction de ce genre, parce qu'elle prétend arriver à percevoir le continu véritable. D'autre part, la Science, imitatrice du sens commun, immobilise et réifie ce qu'elle envisage : la Philosophie voudrait au contraire penser dynamiquement le dynamique, vitalement le vivant. Qu'est-ce à dire, sinon que la Science conserve dans ses traits généraux l'attitude naturelle de l'esprit, normalement plus soucieux d'agir que de voir, et que de là vient sa relativité, tandis que la Philosophie procède à une inversion requise par son désir de connaître en vérité pure, de connaître pour connaître et non plus pour utiliser ? C'est ce qui fait justement qu'une science est définie dès que la perception commune lui a montré un objet, alors que la Philosophie — nouvelle façon de percevoir et de penser — exige de bien plus longues discussions préliminaires.

(1) V. la *Revue Bleue* du 4 novembre 1922.

Est-il besoin d'insister davantage ? La Philosophie, ainsi conçue par rapport au deuxième but qu'elle vise, n'est rien d'autre en somme que la spéculation pure, la spéculation entièrement désintéressée. Elle hérite de la Science, mais sous bénéfice d'inventaire, car elle doit en reprendre les données de fait, afin d'en dégager l'authentique essence. Que pouvons-nous, que devons-nous penser des choses physiques ou morales, lorsque nous les considérons indépendamment de toute préoccupation utilitaire et uniquement pour elles-mêmes ? Comment s'y prendre et que faire pour réussir à les percevoir sous ce jour absolument vrai ? Voilà le problème auquel travaille à répondre la philosophie spéculative : c'est le problème proprement *métaphysique*, et il n'a rien en soi qui le condamne à demeurer insoluble. Seulement il faut prévoir des époques alternées de critique et de spéculation, la première promouvant la seconde, qui réagit sur elle.

La Métaphysique, vous le voyez, n'est pas du tout, comme d'aucuns l'ont prétendu, le rêve ou la divination imaginative de l'inconnaissable, pas plus d'ailleurs qu'une quintessence d'idéologie sublimée. Son rôle n'est pas de disserter sur je ne sais quels objets transcendants à l'expérience, ni de reconstruire l'expérience *à priori* par le seul jeu dialectique de la raison abstraite, ni même de reconnaître au loin et dans les nuages de la conjecture, comme limite et enveloppe communes de la raison et de l'expérience, un X indéterminable. Non, l'instrument de la Métaphysique, c'est l'expérience encore, mais l'expérience purifiée de tout souci autre que celui de savoir ; l'expérience convertie jusqu'au fond en vive action de penser, autonome, créatrice de soi, indéfectiblement lumineuse et qui s'éprouve par ses fruits en durant ; l'expérience intégrale, dont la raison même n'est qu'une phase plus lente, et qui ne se fixe à aucun point de vue partiel, qui n'oublie ou ne néglige aucun aspect, ou moment, si fugitif soit-il ; enfin l'expérience concrète, appliquée à sentir dans chaque nuance d'être l'originalité spécifique, intérieure, ineffable, qui n'entre jamais dans les cadres généraux de la Science. Ainsi orientée, la Métaphysique représente un effort de vue directe et pleine, par delà tous les symboles, nécessaires sans aucun doute à l'action et au discours, mais faits pour nous plutôt que pour les choses, faits pour faciliter notre expression ou manipulation des choses plutôt que pour en traduire la nature intrinsèque. Bien plus, que cette métaphore d'une vision ne suggère pas un simple contact contemplatif avec un spectacle extérieur, impliquant dualité statique du sujet et de l'objet ! La Métaphysique, plus dynamiquement, c'est la recherche active d'une communion consciente à l'intime et profonde réalité, dont nous sommes un flot ; bref, c'est la vie d'une pensée qui travaille à saisir au passage et à reproduire en soi le courant même, le flux générateur de toute réalisation. Autant dire en un mot que la Philosophie spéculative, que la Métaphysique, c'est la connaissance *absolue*, le savoir ne faisant plus qu'un avec l'être, sans voiles, ni limites, ni morcellement, ni arrêt.

Sans doute n'est-ce là qu'un lointain idéal, un sommet d'achèvement et de perfection, un point de fuite inaccessible : mais il marque la direction du chemin. Seules en sont réalisables des approximations déficientes : mais il définit dans ce mouvement d'approche le pôle de convergence. Voilà pourquoi il fallait le poser. Rien, du reste, n'autorise à limiter inférieurement d'une manière définitive la distance qui nous en sépare. Chaque étape de l'ascension exige cependant de l'esprit un effort pour se dilater, pour s'assouplir, car l'esprit ne progresse vraiment qu'à la condition de se dépasser lui-même, de refondre toujours ses normes de réalité et d'intelligibilité. La critique intervient au cours du travail, en constatant l'insuffisance des cadres et moyens actuels, en précisant le sens des corrections qu'ils attendent, en évoquant ainsi peu à peu le sentiment prophétique de ce qui les rendra meilleurs. Toutefois la critique serait impuissante à elle seule, puisqu'elle ne connaît de la pensée que l'état antérieur à la transformation qu'il s'agit d'obtenir. Un sursaut d'action créatrice paraît indispensable, et c'est l'éclair de pensée par intuition. Mais cette formule appelle quelques commentaires.

Il n'est pas question d'entrer ici dans le détail de l'analyse que réclamerait naturellement, si l'on voulait aller au fond des choses, la richesse de sens inhérente à ce mot « intuition ». Je me bornerai à une description sommaire, qui sera d'ailleurs suffisante pour l'usage que nous avons aujourd'hui en vue. Intuition désignera donc, dans ce qui suit, une connaissance du genre de celle que l'on obtient par conscience, je veux dire synthétique et directe, simple et infinie tout à la fois, révélatrice de réalité vive actuellement présente, prise du dedans et non d'un point de vue extérieur, immédiate et non discursive, spécifique et non symbolique, enfin adéquate à son objet parce qu'elle coïncide avec lui. Bien entendu, il s'agit en cela de conscience épurée, désintéressée, approfondie, redevenue action vivante et de soi lumineuse plutôt que contemplation réflexive d'un état figé, ne faisant qu'un, dès lors, avec le jaillissement premier de la réalité qu'elle manifeste. L'acte de pensée créatrice imma-

nent à toute pulsation de vie spirituelle peut être éclairé, non pas du dehors et après coup, mais intérieurement et dans son devenir même : et c'est en définitive cette sorte d'invention consciente que j'entends par intuition.

Maintenant, il est à remarquer que la langue française ne possède pas de verbe correspondant au substantif « intuition ». Convenons d'y suppléer en disant « percevoir ». Percevoir sera donc pour nous un acte très général, multiforme, qui trouve à s'accomplir en bien des occasions différentes et dont il y aurait lieu, si le loisir nous en était laissé, de suivre les mille nuances incessamment changeantes à travers tous les ordres du réel et même de l'abstrait. Par exemple, on peut parler de percevoir une réalité morale aussi bien qu'une réalité physique, une vérité intelligible aussi bien qu'une qualité sensible, un acte aussi bien qu'une chose, un progrès aussi bien qu'un fait. Le sens fondamental est celui d'appréhension, de saisie, de prise en contact de vie intime et sympathique, bref, encore une fois, de coïncidence entre objet et sujet. Il résulte de là que le pouvoir de perception ne s'arrête pas aux frontières de l'individu. Il en résulte aussi que toute vraie intuition est nécessairement une intuition vraie et que le seul problème consiste à discerner dans quels cas on se trouve bien en face d'une intuition authentique. Il y a du reste un art d'y parvenir et d'en juger. « L'intuition, dit quelque part M. Blondel, ne précède et n'exclut pas toujours la réflexion discursive et la pensée analytique : elle peut aussi la suivre et la récompenser » ; « la compétence acquise du *connaisseur* n'est-elle pas une intuition laborieusement et lentement obtenue ? » Concluons que l'état de grâce intuitive suppose une préparation : la Philosophie est justement la discipline qui la donne et qui en mesure à chaque instant la portée.

Interrogeons-nous alors sur le but idéal que nous poursuivons lorsque nous cherchons le savoir. A quelles conditions serions-nous pleinement satisfaits de notre œuvre ? Aussitôt cette question posée, voici qu'apparaît une dualité d'inspiration. D'une part, en effet, si l'acte de percevoir tend à réaliser la communion vécue du sujet et de l'objet dans une lumière qui les réunit indivisiblement, il faut convenir, avec M. Bergson, que là est la connaissance parfaite, celle que nous voudrions toujours obtenir. Par sa racine, elle échappe à toute relativité, puisqu'elle n'implique ni choix d'un point de vue, ni traduction en symboles ; et, en droit, elle nous offre le type même du savoir certain et substantiel, où aucune distance ne nous sépare de la chose à connaître, où ne se produit aucune interposition de forme représentative peut-être illusoire. Que rêverions-nous de plus et de mieux ? Une idée quelconque ne vaut jamais pour nous, dans l'ordre du réel, que par ce qu'elle contient de perception authentique. Ne sommes-nous pas d'accord pour admettre que les théories les plus ingénieuses, les raisonnements les plus forts doivent céder et disparaître devant le plus humble fait contraire ? C'est parce que notre perception commune procède par lueurs fugitives, par éclairs intermittents, que nous ne nous en contentons pas, que nous éprouvons le besoin d'en soutenir et d'en raccorder les contacts trop rares et trop brefs avec le réel. C'est parce que les données qu'elle nous livre demeurent éparses, disjointes, fragmentaires, coupées d'intervalles obscurs, que nous entreprenons de les relier théoriquement par un fil d'explication continue, le long duquel court et se propage la lumière intelligible. C'est parce qu'elle s'accompagne spontanément d'une élaboration qui la morcelle et qui la défigure, d'une utilisation qui en durcit la surface et la recouvre d'une croûte opaque de symboles, c'est pour cela qu'ensuite l'intelligence, désireuse de comprendre, doit recourir aux opérations discursives d'analyse et de synthèse. Mais une perception pure, une perception intégrale ne laisserait aucun problème à résoudre. Théologiens et philosophes s'entendent pour déclarer parfaite, et seule telle, une connaissance qui serait obtenue par intuition simultanée du Tout sans limite en étendue ni en profondeur, une connaissance qui tiendrait la plénitude de l'être saisie d'un coup et pénétrée jusqu'au fond, ramassée et concentrée dans la joie d'un unique regard. Nous ne nous résignons à concevoir abstraitement que faute de percevoir suffisamment ; et notre idéal serait de convertir toute conception en perception. Dès lors, ne doit-on pas définir la Philosophie, la recherche du savoir absolu, par cet idéal même, comme un effort pour dilater notre puissance perceptive jusqu'à la rendre capable de saisir d'une seule vue toute richesse et toute profondeur de réalité ?

Mais, d'autre part, ne manquerait-il pas toujours quelque chose à une connaissance de ce genre, quand ce ne serait que le discernement des divers systèmes de schématisations et relations abstraites que l'analyse conceptuelle en pourrait déduire ? L'abstraction, sans doute, ne nous fait pas connaître le réel, au moins dans son intégralité : mais que l'abstraction soit possible dans telle voie plutôt que dans telle autre, sous telle forme plutôt que sous telle autre, cela, tout de même, c'est du réel encore à sa manière, c'est quelque chose qui était contenu dans la virtualité totale du réel. Voilà ce que la perception seule ne nous ferait pas connaître. Il semble ainsi qu'une perception ne puisse être

véritablement intégrale qu'en étant plus qu'une perception. En tout cas, le sens commun, dont il faut bien partir, en lequel seul nous possédons les arrhes de la perception intégrale rêvée, ne nous donne à titre de commencement qu'une perception discontinue qu'interrompent de vastes plages lacunaires ; et les éléments mêmes qu'il cueille çà et là dans la continuité du réel, il ne nous les livre que déjà élaborés, transformés, dénaturés, préparés en somme pour l'usage pratique plus que pour la connaissance pure. La Science doit intervenir pour compléter la table des données ; puis la Critique, pour en épurer chaque terme. Ce double travail est conduit et animé par un certain idéal de connaissance vraie qui lui demeure immanent ; et n'est-ce pas alors par cet idéal sous-entendu qu'il conviendrait plutôt de définir la forme absolue du savoir : idéal de rationalité parfaite, c'est-à-dire de connexion intelligible, d'implication nécessaire, d'unification dialectique, au nom duquel nous jugeons et rectifions les données de la perception primitive, par l'inspiration duquel nous sommes poussés à les dépasser et à les refondre ? C'est que l'idée même du « réel » doit être sans cesse approfondie et réformée : la Science, pourrait-on dire, cherche ce qui est réel, mais il reste à la Philosophie la tâche de se demander ce que c'est que réalité. Rappelez-vous les conclusions de la critique moderne sur les rapports entre théorie et fait : il n'y a pas de fait brut, un fait n'existe que par son insertion dans un milieu théorique, ce n'est en dernière analyse qu'une concrétion de gestes et de souvenirs, de jugements et d'idées, que symbolise une image. Eh bien ! Il en va de même pour ce grand fait qu'on nomme la Science, et la Philosophie est précisément l'investigation de ce qui le conditionne et le suscite. Retrouver en toute perception la pensée entière, prendre conscience de l'activité intellectuelle immanente à la moindre donnée, rompre ainsi le faisceau des habitudes matérialisées, puis reconstruire dialectiquement les principes de l'esprit en leur donnant l'unité organique d'un système : telle serait donc la tâche essentielle de la Philosophie, dont le nom propre devient *Idéalisme*, dès que la réflexion a reconnu le caractère ingénérable de la pensée, son identité foncière avec l'être, le primat de l'activité spirituelle, enfin l'exigence invincible qui impose à la recherche de ne s'arrêter qu'après avoir découvert une déduction génératrice de la nature et de l'histoire à partir de l'acte premier, type d'absolu, par lequel se pose l'Esprit comme affirmation.

Vous voyez le conflit qui éclate entre deux formes d'idéal pour la connaissance. Que résulte-t-il finalement de ce conflit, quant à la nature propre de la Philosophie ?

Nous la définissions tout à l'heure, et c'était notre première tentative, par un idéal d'intuition. Voilà bien, en effet, une des directions traditionnelles de la pensée spéculative. Retour à l'immédiat, au donné pur, descente recueillie aux profondeurs de l'être pour en percevoir sympathiquement dans ce qu'il a de plus intime et de plus secret le rythme de respiration et de croissance : telle a toujours été l'ambition du philosophe. Il est, hélas ! trop évident qu'une semblable fusion dans la lumière ne sera jamais totale et parfaite ici-bas. Quelque chose pourtant nous en est préfiguré par l'intuition artistique ; et il y a là comme une sorte de promesse ou de prophétie, de pressentiment — intuitif en lui-même — dont il faut accueillir l'impulsion.

Suivie sans contrepoids jusqu'au bout de sa tendance, elle conduirait à une conception esthétique de la Philosophie. Cette conception n'est pas fausse. L'art, à sa manière, procure une vraie connaissance ; il tend à nous révéler la nature, à nous en suggérer une vision directe et plus riche que la vision commune, à lever le voile d'illusion qui nous cache à nous-mêmes, qui nous dérobe le pur spectacle des choses ou des âmes ; et l'intuition esthétique est bien, elle aussi, perception de l'immédiat, perception d'un acte créateur de réalité. L'artiste retrouve une atmosphère de sensibilité vibrante et d'infinie pensée autour du moindre objet ; il ravive en nous le sentiment du concret oblitéré par l'habitude ; il nous remet en présence ou plutôt en participation des vives images saisies dans leur fraîcheur de jaillissement primitif par delà les symboles incolores de l'utilité ou les algèbres schématiques du discours ; il invente mille nouveaux rythmes de contraction qualifiante ; il évoque enfin une âme de sympathie pénétrante et d'universelle communion où s'évanouit la distance qui nous séparait du dehors ; et la beauté qu'il cherche n'est qu'une vérité plus profonde, une vérité de contact et de fusion, d'amitié divinatrice, non plus de simple entente extérieure et comme diplomatique. Eh bien ! Le philosophe poursuit une fin analogue. Seulement la Philosophie est un art qui prend pour objet la matière et la vie en général, plutôt que leurs manifestations individuelles ; et les moyens qu'elle emploie ne sont pas identiques à ceux des arts proprement dits, mais orientés dans le même sens à travers une complexité plus grande.

Toutefois, dans une telle perspective, si l'on s'y tenait exclusivement, on ne réaliserait qu'une moitié de l'idéal philosophique. L'art implique choix et fiction, d'où subjectivité déformante ; il morcelle encore, non plus sans doute relativement aux com-

modités de l'industrie ou du langage, mais par une élection de la seule apparence affective, élection qui altère à nouveau le réel et qui l'appauvrit ; enfin il s'arrête à l'image et n'exauce donc pas tous nos souhaits d'intelligibilité. Or, autant qu'une vive et intime perception des spécificités qualitatives, des affinités et correspondances entre le monde et l'âme, des vertus réalisatrices de l'amour, notre vœu de savoir appelle une intellection de rapports nécessaires entre éléments naturels formant système où, dans l'unité d'une série déductive, dans le dynamisme d'une dialectique d'implications rationnelles, nous tenions le principe d'un mouvement de pensée autonome, explicatif des choses parce qu'il est générateur de leur vérité. La Philosophie, sous cette seconde forme, ressemblerait sourtout à la Science — à une science approfondie et spiritualisée par un discernement réfléchi de sa propre genèse et de sa propre valeur, mais restée science tout de même, c'est-à-dire discours d'abstractions. Et voilà l'autre moitié de l'idéal philosophique, à laquelle on ne saurait pas plus renoncer qu'à la première.

Que serait donc la Philosophie totale et parfaite ? *Une synthèse de la Science et de l'Art, opérée sous l'inspiration médiatrice de la Critique :* Science vivifiée intuitivement, Art vérifié rationnellement ; Science qui aurait revêtu les caractères de l'Art, Art qui se serait incorporé le contenu de la Science. La Métaphysique, en fin de compte, c'est donc l'art qui ne se fait pas avec des images excitatrices d'émotions, mais avec des images évocatrices d'idées, l'Art qui prend pour matière l'ensemble intégral des résultats acquis par l'expérience la plus savante et qui se soumet sans réserve, dans l'élaboration de son œuvre, aux exigences de la critique la plus rigoureuse; et c'est aussi, corrélativement, la science que la critique a pénétrée d'idéalisme, d'un idéalisme rendu à la fois positif et complet par la distinction de plusieurs plans de conscience, lesquels forment un spectre continu de moments ou de phases dans une dialectique en profondeur allant du pensé au senti, où les diverses nuances de matérialité surgissent — sans rompre l'immanence — d'un simple contraste entre les rythmes divers de l'action, dont Objet pur et pur Sujet ne sont en définitive que les deux pôles schématiques extrêmes. Qu'il soit possible de résoudre ainsi en unité supérieure la dualité de l'intuition et du concept, il appartient à la Philosophie elle-même de le montrer, comme d'en établir les voies et moyens. Et je n'ai pas besoin de souligner l'importance d'une telle recherche, s'il est visible que par elle seulement l'esprit devient capable de comprendre, c'est-à-dire d'unifier sans abstraction toute sa propre richesse

Il faut cependant que j'ajoute encore un trait essentiel. Taine, dans une page célèbre, écrit que le philosophe doit faire deux parts de soi ; il y a en lui l'homme de vie et d'action pratiques ; cet homme-là, le philosophe le laisserait à la porte ; l'autre homme, à qui seul peut être ouvert l'accès de la philosophie, ce n'est pas un homme, à vrai dire, mais une sorte de machine capable d'analyser et de percevoir, un insensible instrument de vision et de raisonnement. Eh bien ! Cela est faux, et pareille rupture d'unité équivaudrait à la négation même de la Philosophie. Une philosophie, au contraire, quand on en forme l'idée dans sa plénitude, ce n'est pas seulement un jeu de discours plus ou moins habile et savant, une argumentation, un enchaînement conceptuel. Ce n'est pas même un simple système de savoir théorique, si large et harmonieux soit-il, pas même un tableau intelligible de l'être si éclatant de splendeur intuitive qu'on réussisse à l'imaginer. C'est tout cela sans doute, mais c'est aussi autre chose encore. C'est la génèse d'une conscience, la maturation d'un esprit. l'histoire intérieure d'une pensée où progressivement se révèle et s'exprime toute une âme, d'une pensée qui s'organise, qui prend possession de soi, qui s'approfondit en action et peu à peu devient la lumière et l'unité d'une vie ; elle ne doit éliminer que l'apport perturbateur de la pratique endormie en mécanisme. Toute philosophie authentique est à la fois élaboration réfléchie d'un idéal et jugement d'ensemble sur le réel : la notion de valeur y joue donc un rôle essentiel. De là un caractère distinctif de la philosophie véritable. Elle ne se contente pas de ce regard froidement intellectuel et comme détaché qui suffit à la discussion abstraite. Elle veut plus que la sympathie émue, mais retournée vers soi, où l'artiste s'arrête. Elle suppose une inquiète et vibrante sincérité de recherche, un don sans réserve où l'homme s'engage tout entier. Elle poursuit une œuvre de synthèse et de création, œuvre de vie non moins que de science ou d'art, dont la nature même exige que les démarches d'expérience ou de raisonnement qui l'engendrent, loin de se confiner dans une perspective de pure idéologie, ni même de pure contemplation esthétique, se fassent exercice et méditation au sens où les moralistes prennent ces termes. En un mot la Philosophie doit être pratiquante. A ce prix seulement peut être obtenue la parfaite réalisation du savoir : compréhension totale de l'être par conscience de l'acte qui en prolonge et continue la genèse. Mais ceci nous fait entrer dans un monde nouveau.

***

Nous arrivons, en effet, au troisième stade ou moment de la recherche philosophique, à la *Philosophie morale*. Mais ici je devrais plus que jamais m'abstenir de détails trop explicites, estomper les lignes, me borner à l'esquisse d'une lointaine silhouette sans précision d'aucune sorte, enfin ne regarder les choses que sous un angle très particulier, puisqu'une étude entière devrait être consacrée à ce sujet. Je m'en tiendrai donc toujours au seul point de vue de la connaissance, en cherchant qu'elle connexion existe entre le problème nouveau et la problème du savoir, comment et pourquoi celui-là se pose et surgit à son tour, suscité, encore par l'exigence première d'unité.

Edouard Le Roy,
Membre de l'Institut.

LE DROIT DE LA FEMME AU VICE

Je m'excuse de traiter d'un ouvrage qui n'a avec la littérature aucun rapport, sinon la prétention d'en être. Mais je crois de mon devoir d'en parler, car, outre qu'elle a atteint un chiffre de tirage inaccoutumé et fait autour d'elle un bruyant tapage, cette œuvre se pose en annonciatrice d'une morale nouvelle, alors qu'en fait elle ne doit son succès qu'au plus honteux battage à l'adresse des plus malsaines curiosités. J'ai nommé *la Garçonne*.

Continuant la campagne ébauchée avec son frère Paul en faveur de l'union libre, M. Victor Margueritte devait fatalement en venir à réclamer pour la femme le droit, non pas à l'amour qui n'a rien à voir en l'affaire, mais à mener ce qu'on est convenu d'appeler la «vie de garçon», comme si passer de bras en bras était un droit naturel à l'homme, — que dis-je ? — le principal droit de l'homme et du citoyen.

Ce prétendu droit, M. Victor Margueritte prétend en faire bénéficier les femmes. Toute licence en amour, pour les femmes comme pour les hommes, telle est la pensée maîtresse de notre auteur. Il l'adopte comme mot d'ordre par souci, à l'en croire, de moralité supérieure, ce qui, on l'avouera, ne manque pas de piquant.

Se marier avec l'homme ou la femme qu'on aime et lui rester fidèle toute la vie ne peut appartenir qu'à une morale périmée, qui réfrène tous les instincts, à une morale tyrannique, legs d'un passé religieux que l'esprit moderne a depuis longtemps condamné. Bon pour nos dévotes de province ou nos arrière-grand'mères de vivre pour un seul homme et de se refuser ainsi volontairement aux joies de l'existence, c'est-à-dire, pour M. Victor Margueritte, aux aventures et au vice.

Ah ! certes, les aventures ne répugnent pas à Monique Lerbier, l'héroïne du nouveau roman de M. Victor Margueritte, qu'il semble bien vouloir nous présenter comme le prototype de la femme future.

Dieu me garde de la rencontrer jamais ! Trompée par son fiancé, auquel elle a eu le soin préalable de se livrer avant les noces — pareille futilité est-elle pour arrêter une jeune fille dans le train ? — Monique Lerbier n'a rien de plus empressé que de se jeter le soir même où elle a constaté l'indignité de son futur mari dans les bras du premier venu, un passant rencontré sur le trottoir. Cette fille de bourgeois se laisse, tout à trac, entraîner par sa « conquête » dans un hôtel borgne, où en franche coquette — pour ne pas employer un terme plus cru — qu'elle est et restera, elle ne songe qu'à exacerber le désir de son triste partenaire, soucieuse qu'elle demeure de ne le satisfaire en rien. Joli cœur de femme ! ainsi que vous en pouvez juger.

Ce n'est qu'un début, qui promet, j'en conviens, mais bien modeste encore en comparaison de ce qui va suivre.

A l'instar d'un vrai garçon, modèle Victor Margueritte, Monique Lerbier se précipite dans la boue. Il n'y a pas d'autre expression pour désigner ses successives, rapides et nombreuses expériences. Rien n'est assez faisandé pour elle. Elle mord à tous les fruits défendus, effeuille toutes les marguerites empoisonnées, s'enivre à tous les paradis artificiels. Les pires turpitudes, inversions et perversions n'ont point de secret pour elle. Entre temps, pour se reposer sans doute, elle fume l'opium et prise la cocaïne. L'ignominie est son élément. Elle s'y vautre littéralement sans remords, ni regret, sans le moindre sursaut de révolte ou même de dégoût.

En même temps qu'il roule son héroïne dans la pourriture, M. Victor Margueritte y roule son lecteur.

Et, au fond, bien que M. Victor Margueritte ne se prive pas de déclamer contre les préjugés bourgeois, qui, à l'entendre, seraient seuls responsables de la déchéance de sa « garçonne », comme si de ne vouloir pas se marier avec un homme indigne, à tort soutenu par des parents intéressés, devait

conduire à la galanterie — et quelle galanterie ! il apparaît bien que M. Victor Margueritte ait cédé, plus encore qu'au désir de revendiquer pour les femmes le droit au vice, à la tentation d'étaler aux yeux du lecteur toutes les infamies auxquelles, avec une inconscience qui n'a d'égale que leur frénésie, se livrent les détraquées modernes. Elles y sont toutes : c'est un défilé ou, si vous le préférez, une exposition.

Morne exposition, triste défilé, sans art ni couleur, qui n'évoque même pas — heureusement, direz-vous — les luxures auxquelles ce roman prétend nous initier. Il n'y a pas dans ces trois cents pages le plus mince soupçon de talent. Ce livre est aussi plat qu'il est sinistre, sinistre et ennuyeux.

Quelle différence avec *l'Enlisée* de Marcelle Vioux qui décrit un milieu et des vices tout pareils à ceux de *la Garçonne !* En vraie romancière, Marcelle Vioux, ne se contente pas de nous décrire les turpitudes auxquelles s'abandonnent les pauvres êtres dont elle nous narre la lamentable histoire, elle sauve ce que ses peintures pourraient présenter de trop choquant par le souffle de pitié et d'émotion véritablement humaine qui soulève son œuvre.

Ce n'est pas le cas de *la Garçonne*, qu'aucune idée supérieure n'anime, si ce n'est la revendication du droit au vice pour tous. Affranchir les pires instincts de la femme, de certaines femmes, disons l'instinct du ruisseau, tel est l'unique souci de M. Victor Margueritte. Ce livre est le plus beau témoignage, non pas d'immoralisme, car l'immoralité suppose la connaissance de la loi qu'on viole, mais d'amoralisme qu'un romancier puisse donner. C'est à se demander dans quel monde M. Victor Margueritte a vécu pour ne pas s'apercevoir du sentiment de réprobation que son cynisme devait soulever au cœur des honnêtes gens.

Mais ne cherchons pas si loin, ce sentiment d'indignation, M. Victor Margueritte l'a prévu : il l'a escompté pour aviver les curiosités quand il a pris la plume en vue de nous raconter cette répugnante et lugubre histoire.

Ce n'est pas là l'œuvre d'un écrivain, mais d'un marchand. Mais oui ! osons le dire tout haut : ce roman n'est qu'une vulgaire entreprise de librairie. M. Victor Margueritte a spéculé sur le scandale que, il l'espérait bien, *la Garçonne* ne manquerait pas de provoquer. Il n'a obéi — j'en donne mon billet — qu'à la plus basse pensée commerciale : faire de l'argent avec de l'ordure.

Paul GAUTHIER.

LE MODERNE PLUTARQUE OU LES HOMMES ILLUSTRES DE LA IIIe RÉPUBLIQUE

M. LOUIS LOUCHEUR

Enfin, voici du nouveau !

Oh ! ne vous hâtez point de vous réjouir ! M. Loucheur n'est pas le Malherbe politique de notre âge, et je ne crois pas qu'on date de lui l'avènement de la règle et de la sagesse définitives — celles qui durent un siècle ou deux. Mais nous allons trouver maintenant du nouveau, du bon et sans doute du mauvais, et les traits de M. Loucheur, et plus encore peut-être de quelques autres, sont assez distincts de tous ceux, jeunes ou vieux, avancés ou réactionnaires, que nous avons admirés jusqu'ici.

Or que demandes-tu, peuple français ? Des hommes nouveaux porteurs d'idées nouvelles ? C'est ce qu'on appelle en langage historique une génération. Les générations, c'est à vrai dire les catégories que notre esprit place dans l'histoire littéraire, politique, artistique et même, je crois, scientifique. Car les hommes en réalité ne cessent pas pendant quarante ou soixante ans de naître ni de mourir. On s'entend à peu près cependant sur les limites des générations. Nous venons d'en franchir une.

La belle affaire ! dira quelque censeur. Allons-nous illuminer et chanter des hymnes parce que les hommes d'affaires succèdent aux politiciens ? Sont-ils donc si différents ? Les premiers, naguère se servaient communément de la politique et des faveurs ministérielles pour s'assurer des fauteuils dorés dans les Conseils d'administration des Banques ou autres Compagnies financières ; les seconds, dans notre nouveau cours, passeront des Conseils d'administration à la politique et à la puissance consulaire. Que nous importe à nous, victimes, que les Conseils d'administration soient devant ou qu'ils soient derrière ? Disons seulement que la comédie continue ; on a peut-être changé les ficelles, mais non pas les pantins.

Il est bien vrai, pour répéter les mêmes choses en un langage à peine différent, que l'arrivée de M. Loucheur aux premiers rangs de la politique marque l'entrée de la technique économique dans la direction française, et c'est bien en somme la grande nouveauté. J'ajoute même, si vous voulez,

que je ne pense pas que les mœurs publiques ni parlementaires en doivent être bouleversées. Mais le changement qu'apporteront sans doute M. Loucheur et ses successeurs s'étend plus loin peut-être qu'une simple inversion professionnelle.

Voyons-le d'abord de l'extérieur, et pour vous faire entendre, si je le puis, ce qui, du premier coup d'œil distingue M. Loucheur de ses collègues, souffrez que j'emprunte le secours du langage musical.

M. Loucheur est un *allégro*. Ce qui vous frappera tout d'abord, c'est sa vivacité : vivacité de sa démarche, vivacité de sa parole, rapidité de sa pensée. Si bien qu'auprès de lui tous les autres paraissent lents ; ils traînent encore dans l'*adagio*, ou au moins ils ont l'air de retarder de quelques minutes dans un monde inexorable. C'est par là que M. Loucheur, qui n'est pas entré très jeune dans la politique, y donne cependant comme un sentiment de jeunesse et de renouvellement. Je dirais même de fraîcheur naïve si l'on ne savait qu'il peut être aussi roublard qu'un vieux routier. Il est venu à la politique presque au moment où les Américains entraient dans la guerre, et on pourrait dire, en effet, qu'avec lui l'américanisme est entré dans notre vie publique, comme dans notre philosophie, avec le pragmatisme.

C'est ici justement l'occasion de rappeler une plaisanterie populaire célèbre, qui recommande de ne pas confondre vitesse avec précipitation. Rien de précipité, rien d'excessif, rien de heurté ni d'impulsif dans ce rythme rapide qui est la marque extérieure propre du député du Nord. Cette allure n'est au fond que l'expression de sa bonne humeur, qui est elle-même la traduction de son optimisme.

La disposition naturelle à prendre les choses non pas comme elles viennent, mais comme elles sont, suppose évidemment que l'on juge le monde habitable et les hommes tolérables. M. Loucheur va certainement plus loin ; peut-être même juge-t-il le monde agréable. — Le beau mérite, dira encore le grincheux de tout à l'heure, et qui ne serait optimiste à ce prix ? — C'est oublier que notre jugement sur le monde dépend moins de ces « signes extérieurs » que de notre humeur intime.

Cette prestesse joviale de l'esprit et du corps, abord engageant et ouvert, sourire large, mains tendues, tout cela ferait un ensemble assez yankee si M. Loucheur n'y joignait une grande finesse naturelle qui enlève toute brusquerie à sa manière et lui donne cet air séduisant, tentateur, alléchant et fertile en promesses que ses ennemis lui reprochent. Et c'est cela même, toute cette mobilité rapide qui les met en défiance contre un esprit très prompt, prompt en effet à sauter d'une idée à une autre, à se jouer parmi les thèses, à escamoter difficultés et contradictions derrière d'éblouissants artifices. Et ceux-là même qui le traitent de prestidigitateur reconnaissent l'agrément de sa virtuosité, et qu'ils prennent plaisir à l'entendre avant de le bouder.

Sans doute M. Loucheur a, comme tous les humains, même parlementaires, les défauts de ses qualités. Le point est de savoir si ses qualités ne sont pas plus précieuses que ses défauts ne sont damnables. Et je crois qu'elles le sont, non pas peut-être dans le Temps et dans l'Éternité de la morale, mais dans le moment présent et les pénibles conjonctures où le ciel nous a placés.

Car la mobilité de M. Loucheur, cette faculté qu'il a de déplacer rapidement son esprit, qualité ou défaut, vient peut-être d'une faculté plus profonde : elle vient à la vérité de son imagination qui est féconde. Or nous entrons dans un monde économique nouveau. Et nous y pénétrons avec une vieille administration et de vieux esprits. Sur ces deux points l'accord universel est solidement acquis. Cela revient à dire, exactement, que dans vos finances, dans votre industrie, dans vos échanges, dans votre alimentation, votre première nécessité c'est l'imagination. Or qu'est-ce qu'une administration ? C'est une machine à répéter des précédents. L'esprit administratif cherche par sa loi et sa nature même ce qu'on a fait avant lui. S'il est ancien et jadis réputé, il s'admire et s'imite : il est, suivant la classification si utile du philosophe Gabriel de Tarde, capable seulement d'actes d'imitation et jamais d'actes d'invention. Dieu me garde de blasphémer et d'avancer qu'une administration ne soit pas pour un État le premier des biens : j'y consens, ajoutant seulement que c'est parfois le pire fléau.

Votre administration des finances connaît deux moyens de remplir ses coffres et d'éviter la faillite : l'emprunt et l'impôt. Soyez assurés qu'elle retournera docilement de l'un à l'autre ; les ministres, qu'elle dirige, passeront de l'emprunt à l'impôt ou de l'impôt à l'emprunt sans autre souci que d'éviter les traces de leurs prédécesseurs. Et quand vous aurez assez longtemps usé de l'un et l'autre remède, vous périrez donc par l'impôt ou vous périrez par l'emprunt, sans autre alternative. Survient un homme expert, d'une habileté reconnue, d'esprit si fertile qu'il connaît quatre ou cinq manières d'éviter la faillite et de vous procurer de l'argent. Lui reprocherez-vous d'en connaître quatre ou cinq et non pas une seule ?

Avoir des ressources dans l'esprit, sur un fond brillant de connaissances faire jaillir l'étincelle de l'invention, c'est peut-être ce qui distingue M. Loucheur parmi les financiers et les économistes du monde politique. Cet homme qui aime les chiffres, dont l'esprit se joue avec une rapide aisance parmi ces signes des choses réelles, est tout juste le contraire d'un esprit sec. Non pas que la contemplation des nombres, de leurs propriétés abstraites, de leur combinaison répugne à l'exercice de l'imagination. Bien au contraire, et depuis Pythagore, en passant par les plus beaux esprits du moyen âge, nous savons que la méditation sur les nombres est un des chemins les plus sûrs vers la folie : il y a un délire mathémathique, un vertige de la géométrie, une ivresse de l'algèbre, et tout cela est le dérèglement d'une imagination effrénée.

Ce ne sont pas de tels transports qui agiteront l'esprit de M. Loucheur. Il aime les chiffres, mais non pas pour les spéculations dangereuses où ils entraînent. Ils sont pour lui non pas des signes mystiques, mais des signes réels et la traduction la plus intelligible de la substance. Devant des additions ou des comparaisons, vous devez faire une double opération, abstraire d'abord puis reporter votre abstraction sur la réalité. Pour lui, il voit directement les masses : ce ne sont par des chiffres, c'est du charbon, de la monnaie, du crédit, des forces enfin qu'il dispose en ordre de bataille, comme un général qui imagine un dispositif de combat d'après les états manuscrits de l'effectif. Dans le jeu de ces chiffres, son esprit retrouve sa pure et naturelle allégresse. Parlez-lui politique pure, lutte des hommes ou des peuples, il vous écoute avec attention, avec curiosité. Que la conversation passe à l'économique, c'est lui qui parle, avec joie, comme un athlète qui s'exerce à tous les sports et en recherche le bénéfice, mais retrouve sa fougue naturelle et son plaisir quand il reprend celui où il est passé maître.

Animer des abstractions et les entrechoquer, c'est œuvre d'imagination, et c'est cette faculté qui distingue M. Loucheur parmi ses collègues parlementaires. Mais de plus, son imagination est synthétique, et c'est peut-être ce qui le distingue parmi ses collègues polytechniciens. Cette illustre école, féconde en mariages bourgeois, forme des officiers et des ingénieurs, entendez des spécialistes. Sous le règne de l'usurpateur Louis-Philippe, elle était parfaitement adaptée aux conditions du monde. Résoudre un problème aux données précises, aux chiffres de dimensions raisonnables, construire quelque part un port, un chemin de fer, diriger une œuvre ou concevoir un projet, ils y excellent. L'ingénieur, chez nous, est l'homme d'un projet : c'est la définition même du spécialiste. Le projet peut d'ailleurs être grandiose, et les nôtres l'ont fort bien montré en Espagne, dans l'Amérique du Sud, dans presque toutes les parties du monde. Il arrive même que le projet soit l'isthme de Suez ; c'est alors que l'ingénieur est un professionnel d'imagination vaste, ce qui est, comme dit Pascal, d'un autre ordre.

Mais ceux qui gouvernent le monde économique ne sont plus des spécialistes. Ce sont des hommes audacieux dans la conception, de qui l'esprit franchit sans cesse les limites des problèmes et cherche la solution des difficultés non pas en les serrant, mais en les élargissant. Les uns, comme Cecil Rhodes, forgent des continents, les autres, comme les industriels de l'école américaine, étendent leurs affaires jusqu'aux frontières de la planète et absorbent la concurrence loin qu'ils la combattent ; d'autres plus récents, agglomèrent des industries non pas de même nature, mais utiles les unes aux autres et superposées, suivant le système vertical. Certains mêmes, comme feu Walter Rathenau, conçoivent le monde industriel dans la forme géométrique, réduisent les luttes et les systèmes modernes à des formules algébriques. Esprits d'imagination dévorante, qui rejoignent les disciples de Pythagore et les philosophes « gothiques » dont nous parlions tout à l'heure.

La France de la IIIe République, si riche de gloires savantes, la France de Pasteur, de Berthelot, d'Henri Poincaré, quel homme d'action scientifique, quel génie de la science industrielle ou appliquée a-t-elle produit ? L'École Polytechnique dont c'était, semble-t-il, l'office était naguère une grande école, devenue petite. Non qu'elle ait rien perdu de ses hautes qualités morales, non qu'elle soit infidèle à la probité scientifique ni au labeur. Mais c'est que le monde a grandi et qu'elle n'a peut-être pas ouvert son compas à la mesure de l'univers étendu.

Seul jusqu'ici, à ma connaissance, M. Loucheur, parmi ses élèves, fait figure d'homme moderne. Son esprit a précisément les instincts naturels si l'on peut dire bons et mauvais que nous remarquions dans ceux de ses pareils des autres nations : il agrandit toujours, il ne resserre jamais. Il se meut plus aisément dans la grande entreprise que dans le petit « projet » ; les difficultés financières, il les verra mieux dans le plan international que dans la routine nationale. Pour se tirer d'affaires, il cherchera toujours à agrandir sa sphère.

Tels sont les bénéfices et les dangers si l'on veut de l'imagination. Elle n'est pas moins nécessaire, ni moins importante dans les sciences pures ou appliquées que dans les lettres ou les arts. Son rôle dans la formation de nos connaissances n'est pas

moindre que celui de notre faculté logique, qu'elle précède. Il n'y a rien dans tout notre esprit qu'elle n'ait annoncé et deviné ; notre raison ne vient qu'après pour mettre tout en place. Comme le désir qui guide l'amour, elle est le flambeau qui conduit la marche de l'esprit. Elle est si puissante qu'elle commande dans la foi comme dans la science, et il n'en est pas autrement de nos facultés religieuses que des raisonnables. Le maître de Pascal lui disait : tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. De même dans la science et dans la politique ceux-là demeurent inertes dont l'esprit ne sait pas d'abord inventer.

Ainsi M. Loucheur a reçu du ciel le don le plus précieux, qui n'est pas la fortune. Il a de l'imagination économique et financière, et même il en a tant que ses adversaires lui font le reproche de la prodiguer. L'imagination et l'optimisme font presque tout son personnage, robuste et alerte à la fois, regard vif dans un visage coloré et lucide, et comme une habitude, sensible dans toute sa personne, de marcher plus vite que les autres, et qui lui donne de l'autorité. Il conduit parce qu'il entraîne.

Il a tout du grand financier, maître suprême des réalités de ce monde, et même le goût raffiné du collectionneur. Il a fait restaurer avec une fidélité bien ingénieuse le petit pavillon de Louveciennes où la Du Barry fut jadis exilée par l'archevêque de Paris, un jour que le roi, très malade, ne reçut l'absolution qu'au prix de l'éloignement de l'indigne favorite. Un mois après, le roi était guéri, l'archevêque rentré à Paris, et la Du Barry restituée dans ses honneurs et dignités jusqu'à l'avènement de la vertu sous le nouveau règne de Louis XVI : l'ancienne sultane retourna en hâte à Louveciennes où elle fut arrêtée quelque vingt ans après sur la dénonciation de son nègre bolcheviste. Toute cette histoire tragique et charmante est enfermée entre les murs d'un tout petit palais, construit à cette époque heureuse de notre architecture où elle retrouva la sérénité des « ordres » antiques, sans rien laisser échapper des grâces qui avaient enchanté les temps de la marquise de Pompadour.

M. Loucheur a tout restauré avec un goût patient et sûr. Aux heures de ses loisirs studieux et toujours actifs, il contemple de la terrasse qui surplombe le fleuve l'admirable paysage enfermé dans l'une de ces courbes amples que seule la Seine majestueuse sait dessiner. Dans une atmosphère grise et bleue pareille à ces vastes horizons où Van der Meulen peignait de nobles batailles, les innombrables villages aux toits d'un rouge aigu sont piqués dans la verdure des bois amis : on peut compter dans la plaine qui s'étend jusqu'à Paris les cheminées blanchâtres des usines dont quelques-unes appartiennent à l'industriel-ministre : il peut goûter le caractère royal et moderne à la fois d'un paysage capable de réconcilier Sir John Ruskin avec M. Marinetti. Et sous cette terrasse même, M. Loucheur, qui ne se contente pas de la gloire du collectionneur, a découvert une carrière fructueuse, jusqu'à lui inconnue, richesse qui dormait sous notre sol, et qu'il fait exploiter.

* * *

La vie politique de M. Loucheur est courte et fournie. Il y est entré sans examen ni concours, sur la seule renommée de son mérite. Il n'a été élu député qu'après avoir été plusieurs fois ministre. Il n'est pas dans la politique un indigène mais un annexé. Il n'a pas fait de longs efforts pour y entrer, il y a été appelé. Il semble donc que l'on puisse démontrer qu'il brille entre tous les hommes politiques par la pureté de ses origines. Et c'est justement pour ses origines que M. Loucheur a été âprement critiqué. La marche des parlementaires vers le pouvoir est communément honnie. Il a suivi la marche inverse. Vous croyez qu'on l'en loue ? On l'en blâme, et il a eu beaucoup de peine à surmonter les préventions qu'il est encore loin d'avoir complètement secouées.

L'esprit public a chargé d'un sens péjoratif le terme de politicien qui, de lui-même, n'était pas d'abord infamant. Il flétrit ainsi des habitudes d'intrigues, de servilité à l'égard du peuple, enfin de profits publics qui deviennent paraît-il, professionnels chez les parlementaires installés dans leur chaire curule.

Or il est un homme qui a pu entrer dans la politique sans souillure originelle. Il y a été appelé. Ce n'est pas lui qui a sollicité le peuple ; c'est le Gouvernement qui, dans un temps de péril national, est allé le chercher derrière son bureau d'homme d'affaires pour l'asseoir dans un fauteuil de Sous-Secrétaire d'État, puis de Ministre. S'il a appris la vie parlementaire, les intrigues, les cabales, les « combines », ce n'est pas par l'exigence de son génie propre, c'est qu'on lui a demandé de faire à la défense nationale le sacrifice de ses préférences. A coup sûr celui-là n'est pas un politicien. En effet, et tout justement on lui reprochera d'avoir passé par les affaires avant de venir à la politique.

Un jour Rouvier, qui je crois ne savait pas le latin, mais qui prononça les discours les plus classiques peut-être de son époque, plaida sa cause qui était bien mauvaise, par un admirable sermon contre l'hypocrisie. « Je suis né derrière un comptoir, disait-il, et vous me reprochez d'avoir fait ici des affaires, usant de mon mandat pour mes intérêts.

Et que faites-vous donc vous autres avocats, hier Gardes des Sceaux et qui le serez demain, quand vous plaidez devant des juges courbés sous votre puissance ? » Ce jour-là la vertu parlait aux pharisiens par la bouche du coupable. Si l'on voulait pousser jusqu'à son terme la séparation de la politique et des affaires, il faudrait se résoudre à dévaster nos Assemblées.

Mais le préjugé est puissant chez nous ; il est national, il tient à notre conception même du droit public et à notre éducation romaine. Passez seulement le détroit, vous ne le retrouverez plus. Les Anglais trouvent fort naturel que de grands intérêts particuliers et même personnels soient défendus et représentés au Parlement. Les intérêts opposés peuvent se défendre à leur tour. On reconnaît même l'intérêt respectable à ce signe qu'il est assez riche pour avoir son représentant à Westminster. Ainsi les Compagnies de chemin de fer, les banques. L'esprit britannique, comme le droit anglais demeuré tout féodal, est satisfait s'il voit dans le palais de ses Lords et de ses Communes le spectacle complet des grands intérêts de la nation. L'Assemblée qui a voté la Grande Charte n'était pas autrement composée.

Pour l'Amérique, n'en parlons pas. Les chemins de la politique et des affaires s'entrecroisent au point de devenir indistincts. Si même la politique n'est pas à la solde des affaires. Dans les grandes firmes il doit y avoir un bureau qui s'occupe de la politique, considérée ainsi comme un auxiliaire ou une difficulté annexe de l'entreprise, de même qu'un bureau voisin est chargé des questions de salaires et des rapports avec les syndicats ouvriers.

Ploutocratie ? Les sentiments nationaux soumis aux intérêts économiques ? L'intelligence asservie recevant ses lois de la richesse ? Sans doute c'est le péril de demain. Grand sujet qui supporte de vastes considérations à développements indéfinis, et que je n'aborderai pas. Je vous proposerai seulement et d'avance deux consolations pour ce malheur prochain dont je me garderai bien de sourire. On peut espérer d'abord que, grâce à sa vieille réserve d'idéologie, la France sera la dernière frappée. L'intelligence pure est plus fière chez nous qu'en aucun pays du monde. Nous sommes la nation des savants pauvres.

Et il n'est pas certain que ce soit toujours un bien. L'art, les sciences, la pensée sont-ils plus florissants sous la protection d'un monarque ou d'une République ou sous la tutelle des milliardaires ? Ne prononcez pas trop vite. Comparez d'abord la misère dégradante de vos laboratoires de Facultés, que M. Maurice Barrès poursuit par une si juste campagne, aux Instituts américains. Consultez les transfuges, qui connaissent l'un et l'autre. Pesez le témoignage d'un Alexis Carrel, homme de grand génie et de grande douceur et qui revint pendant la guerre porter au service de sa patrie des découvertes qu'il n'aurait pas faites chez elle, faute de ressources. A la vérité, les milliardaires américains rachètent leur fortune en fondant des Instituts scientifiques comme les grands seigneurs du moyen âge rachetaient leur puissance et leur âme en fondant des monastères. Les grandes fortunes, à l'origine desquelles Bossuet trouvait presque toujours quelque chose d'effrayant, retrouvent, quand elles sont très solidement assises, des soucis de moralité. Pour que l'homme devienne meilleur, il ne suffit pas qu'il soit riche ; mais il n'est pas mauvais qu'il soit très riche.

Réflexions et doutes des temps prochains, où m'a entraîné mon sujet, mais qui ne sont pas mon sujet. Est-il salutaire que la politique française soit non pas certes dirigée mais servie par l'esprit des grandes affaires, que nous ayons au Parlement quelques hommes qui ont trouvé dans le commerce des grands intérêts leur formation intellectuelle, les habitudes et les mesures de leur pensée ?

Comment en douter ? Nous sommes et serons toujours un peuple de qualité, que les problèmes de quantité pressent et menacent d'accabler. Devons-nous, si brillants dans l'ordre moral, demeurer chétifs dans l'ordre économique et, si riches par l'esprit, demeurer pauvres auprès de rivaux opulents ? Est-ce possible seulement ? Une grande et noble civilisation ne peut vivre qu'assise sur la puissance politique et nourrie de la richesse nationale. Un grand peuple ne peut se contenter de la qualité : la quantité lui est indispensable, comme le travail manuel et peut-être servile est nécessaire à la vie morale de l'humanité. Pour soutenir notre rôle, nous n'avons ni assez d'hommes, entendez de naissances, ni assez de ressources. Non pas seulement dans l'avenir, mais plus encore dans le présent cruel. Car c'est à l'exercice des plus hautes vertus pendant la guerre que nous avons gagné d'être aujourd'hui accablés sous le poids de nos ruines et le fardeau de notre dette. Nous avons appris que la vertu ni la gloire ne font le bonheur des peuples ni des hommes.

Nous avons donc été dépassés pendant notre somnolence économique des récentes décades : d'autres peuples ont fourni le type du grand industriel moderne. Industriel ! Comme on sent que le terme est inexact. Ce sont à la vérité des économistes, et qui font la vie économique comme les orateurs, naguère, faisaient la vie politique. Cette économie politique, c'était jusqu'ici science de livres, de chaires et d'académie. Elle vient au Forum, non plus par-

tielle et détaillée, mais tout entière, massive, peut-être écrasante. Car les hommes de ce type, en Allemagne, en Angleterre ont été amenés bon gré mal gré à la vie publique, par la raison nécessaire que lorsqu'un intérêt privé atteint certaines proportions, il devient intérêt public, il touche à l'intérêt public de tous côtés par les douanes, les lois sociales, l'origine des matières premières et surtout, hélas ! par le change.

Il faudra donc bien, si nous voulons suivre, réformer nos mœurs industrielles, et reformer l'esprit public qui rectifiera sans l'abandonner son préjugé contre les affaires dans la politique. C'est ici toutefois l'occasion de marquer la mesure nécessaire : ce préjugé national n'est pas sans quelque noblesse. Notre goût des idées garde à notre vie publique une dignité métaphysique qui est sinon un bien national, au moins une qualité nationale. Conservons-la en la corrigeant. Hommes politiques de grande éloquence, hommes d'affaires de grand style, on doit pouvoir obtenir un heureux et salutaire dosage de ces deux éléments.

Fertilité d'esprit, ressources, ingéniosité, aisance et promptitude pour courir d'un bout à l'autre du monde économique, on ne le conteste guère à M. Loucheur, et ceux-là même en conviennent qui ajoutent : il est facile d'apporter des idées nouvelles quand on transige et de réussir quand on cède : ce qui reparaît en notre politique avec M. Loucheur, c'est l'esprit de la finance, toujours internationale, toujours prête à la collaboration avec la grande puissance commerciale de l'Allemagne.

Rien ne me semble plus faux. C'est oublier bien des choses et d'abord qu'avant d'apporter dans le règlement des difficultés économiques de la paix un grand esprit d'adaptation, M. Loucheur avait fait la guerre, selon la bonne méthode, qui ne regardait alors ni à droite ni à gauche, mais droit à la victoire, sans laquelle rien alors ne valait. Alors était la Force, seule souveraine du monde, et M. Loucheur fut parmi les meilleurs serviteurs de la force française. Mais si la force même avait toujours la même valeur dans les choses publiques, le monde serait trop simple. Il est des temps où elle est souveraine, il en est d'autres où elle est presque impuissante. D'un esprit ferme et souple, M. Loucheur a su faire ces distinctions. Dans le plan national où il fallait vaincre, il fut intraitable ; dans le plan international, il vous prévient qu'il faut savoir être accommodant. Car ce que vous trouvez ici en face de vous, ce n'est plus l'ennemi que vous devez dominer, ce sont les nécessités économiques qui vous dominent. C'est être bien fort pour louvoyer à travers les écueils que d'avoir tenu le gouvernail sans faiblir pendant la tempête. Si cet économiste, à qui l'on reproche de trop bien connaître la science des richesses, a si bien servi son pays pendant la guerre, comment son pays n'attendrait-il pas de lui plus encore aujourd'hui que la politique est presque tout entière économique ?

Etienne FOURNOL.

PRESSENTIMENT

(*Nouvelle*)

Il était sorti de chez lui après avoir embrassé ses enfants qui se rendaient à l'école. Bien que levé de bonne humeur et heureux de penser à sa femme qui lui avait promis, pour ce jour, une friture dont il était très friand, il sentait en lui une sorte de mécontentement, presque une sourde rancune; mais contre qui, contre quoi, il l'ignorait.

Devant sa maison s'étendait une large place gazonnée qu'il traversait chaque jour pour prendre le tramway. Ce matin-là, cette verdure offusqua son œil et son odorat; elle lui paraissait trop vive et trop humide; même les poteaux de la lumière électrique le choquèrent : « Pourquoi ne les peint-on pas, se demanda-t-il; malgré la patine de leur bois, ils paraissent avoir été arrachés, vifs, d'une forêt. Ces détails n'auraient pas dû l'impressionner; d'ordinaire, il ne s'en souciait point; mais, n'étant cependant pas à la campagne, il sentait que, ce matin, il remarquerait jusqu'aux aspects les plus fugitifs de la ville; ceux qui, par leur rapidité, tombent immédiatement dans la mort. Ainsi, les roseaux de cette villa aux fenêtres closes devant laquelle le tram s'arrêta une demi-minute, se ployaient, souples, sous le vent, et s'inclinaient jusqu'à la grille qu'ils semblaient fouetter. En les voyant, il songea à ses enfants, particulièrement à Tonino, le plus jeune, qui aimait tant frapper deux objets l'un contre l'autre, soit des chaises, soit des jouets. Tout autre jour, ce frisson des roseaux l'aurait fait sourire, mais, ce matin, il suscita en lui un malaise moral qui le fit presque pleurer. Maintenant, le tram avait repris sa vive allure et son roulement sonore se répercutait en lui, doucement. Il avala sa salive, comme, lorsqu'assis à son bureau, il avait à résoudre un calcul difficile. Puis, il s'étonna de n'avoir pas regardé le marché à poissons; chaque jour, il se plaisait à admirer les poissons énormes et ventrus que les

marchands coupaient avec leurs couteaux d'acier luisant. Les employés d'octroi occupèrent son attention : en bougonnant ils montèrent dans le tram et furetèrent, curieux, entre les jambes des voyageurs.

Une femme poussa de petits cris en riant, comme chatouillée; un paysan jura. Continuant son inspection, un employé tira une paire de volailles entre les jambes d'un voyageur. « Il voulait frauder, pensa-t-il, sérieux, presque avec rage. L'Italien ne changera jamais; aujourd'hui, il essaie de ne pas payer la taxe; demain, sans scrupule, il abandonnera son enfant dans la rue ». Et, tandis que les employés descendaient et que le tram repartait, il se souvint qu'une fois, lui aussi, avait fraudé : c'était bien pour obéir à sa femme qui désirait faire parvenir un fromage à une amie : « Nous sommes tous pareils, conclut-il, une nation mal élevée, mal organisée, sans conscience ».

*
* *

Avant même d'arriver à son bureau, il descendit du tram : « Si je ne marche pas un peu, je malmènerai quelqu'un », murmura-t-il en sautant à terre. Subitement, il eut l'impression d'aller mieux. Il était descendu précisément à un endroit de la rue fort encombré par la construction d'une maison. Maçons, manœuvres, contremaîtres: femmes et enfants restaient à regarder. « Même une maison bien construite s'effondre un jour », pensa-t-il. Et, plein de tristesse, il contempla ces murs rugueux qu'on enduirait sous peu. « Nous vivons d'apparences, ajouta-t-il : au fond, tout n'est qu'illusion ».

Poursuivant son chemin, il crut entendre du bruit derrière lui. Etait-ce une femme? Non. Les gens passaient d'un air dégagé et joyeux. Dans la rue, on percevait seulement les craquements intermittents et éloignés des tonneaux. « C'est curieux, se dit-il, je croyais bien entendre pleurer ».

Il fit encore quelques pas, puis se retourna : dans la rue devenue presque déserte, il entendit de nouveau une voix qui sanglotait. « On pleure effectivement », murmura-t-il. En vain son oreille chercha-t-elle à suivre ce sanglot pour en découvrir la provenance : même son regard scruta inutilement la rue. Personne ne sanglotait.

Il continua sa route. Maintenant, il avait l'impression de s'être trompé. Mais, comme il s'éloignait, pensant déjà à autre chose, il crut encore entendre ce sanglot, si proche, cette fois, qu'instinctivement il baissa les yeux. Non : pas même d'enfant entre ses jambes. Alors, il craignit que ce sanglot ne fut le sien : sanglot tout intérieur qui l'obligea à s'arrêter pour le distinguer nettement. Etait-ce bizarre de ne pas s'en être encore aperçu ! Lui, lui, il pleurait ! Ses joues étaient chaudes et humides de larmes. « En effet, je n'étais pas tranquille ce matin, se souvint-il, et quand j'ai embrassé mes enfants, ce geste, pourtant journalier, m'a fortement ému. » L'odeur de ses larmes demeurait en sa barbe, et, bien qu'elle fût déjà sèche, cette odeur lui rappela la moisissure et la viande putréfiée. « Mes pauvres enfants, balbutia-t-il, peut-être ne les reverrai-je plus! N'est-ce pas étrange de penser, aujourd'hui, à toutes ces tristesses ; d'habitude, je suis si calme, moi! » Et il osait à peine regarder en face les passants. Ceux-ci, l'envisageant, semblaient lui dire : « Tu es beau, mais tu es mort, éloigne-toi. »

*
* *

Au bureau, lorsque la secrétaire lui tendit le courrier, il la toisa durement en songeant : « Si je pouvais te presser, peut-être sentirais-tu mieux que moi ce qui m'arrive ou ce qui va m'arriver. » En effet, ses mains étaient glacées et son front gonflé comme si les veines en étaient dilatées. « Bah ! c'est une faiblesse », fit-il courageusement. Et il s'assit à son bureau, décidé à travailler. Mais le courrier pesait à ses mains et il ne pouvait retenir aucune lettre. « Une souris entre les griffes d'un chat doit éprouver une oppression pareille à la mienne », constata-t-il. « Il est évident que je ne me sens pas dans mon équilibre habituel, je ne suis pas bien. » Il rêva de femmes, celles dont la poitrine et le ventre sont serrés dans un corset : le souffle, la voix, le rire, tout doit expirer avec difficulté, suffoqué. Il délaissa son courrier et se mit à marcher. Il aurait compris la cause de son malaise si le temps avait été mauvais; si, sans brise, les nuages avaient surplombé la terre, lui donnant l'impression de vouloir l'écraser d'un moment à l'autre. Mais, ce jour-là, luisait, au contraire, un soleil haut, vivifiant, ardent, et l'atmosphère était si pure, si légère, que les oiseaux paraissaient pouvoir voler sans le secours de leurs ailes. Portait-il donc ce poids en lui ? Essayant de sourire à la secrétaire, il lui demanda si elle allait bien : « Très bien », répondit elle. « Et moi ? comment me trouvez-vous ? » « Vous avez fort bonne mine », affirma-t-elle. Alors, devant le miroir, il dut reconnaître que la jeune fille avait raison. « Pourtant, je sens en moi

quelque chose d'insolite, avoua-t-il : un souci, un microbe, un ennemi me pèse ou me ronge au dedans. » Et il sortit dehors.

***

C'était Rome. Tandis qu'il descendait les escaliers, il eut un moment le sentiment d'avoir quitté la ville, d'en être très loin ; cette inquiétude devait provenir, non de son être ni de son sang, mais de l'ambiance et des visages étrangers. Illusion! C'était bien Rome, Rome! Cependant, il lui sembla ne pas marcher dans la Rome journalière ; aujourd'hui, ville plus lasse, aux voix et aux sonorités plus atténuées ; ville presque morbide. « Il ne manquerait plus que je ne reconnaisse plus les rues de la ville! » se dit-il. Oui, oui, il les retrouvait. Néanmoins, il lui aurait été impossible de reconnaître ses propres fils parmi ces gens qui allaient et venaient, inquiets. En se retournant, il aperçut un homme de haute stature, enveloppé dans une cape, qui le considérait. « Cet individu ne me connaît pas », se dit-il. Et, se retournant encore, il revit, derrière lui, l'homme qui le regardait fixement. « Que peut-il me vouloir, se demanda-t-il angoissé. Si, la prochaine fois, il me regarde encore, je l'attendrai et l'interrogerai. » Et, tout en trébuchant, il poursuivit sa route. Comme il s'apprêtait à traverser le Corso au bout de la Via delle Vite, un souffle chaud le fit tressaillir. Non, personne ne l'avait frôlé. Cependant, là-bas, au coin, l'homme le regardait toujours. Se retournant brusquement, il se trouva en face d'une mendiante, vieille, cassée, au large visage sillonné de rides jaunes. « Que voulez-vous? » fit-il. Mais la vieille ne voulait rien; apeurée, elle obliqua vers la gauche. Il continua son chemin, se réjouissant de ne plus voir derrière lui cet homme enveloppé dans sa cape, qui l'avait dévisagé. « Peut-être est-ce une hallucination », se dit-il, et il se dirigea vers Aragno où une foule affluait des deux points du Corso. Le sanglot entendu le matin se répercuta à l'improviste à son oreille. « Cette fois, je ne me trompe pas, ricana-t-il ; c'est moi qui pleure, et Dieu sait pourquoi! » En effet, ses joues étaient humides de larmes.

Devant Aragno la foule devenait plus dense; soudain, des coups de revolver éclaterent parmi des cris et des débandades. « Ce n'est pas moi qui tire », pensa-t-il. Et, jetant un regard derrière lui pour savoir si l'homme à la cape le suivait encore, il ne vit point les gens fuir, qui vers une rue, qui vers une boutique, qui sous une porte cochère. Au crépitement de nouveaux coups, il essaya, lui aussi, de trouver un abri.

***

Mais la Mort qui le cherchait, passa, rapide, près de lui, et le terrassa.

Mario PUCCINI.

(Traduit de l'italien par Mme Alice Bossuet.)

COMMENT SE PRODUISIT LA RÉVOLUTION ALLEMANDE DU 9 NOVEMBRE 1918

C'était par une journée pluvieuse, pas très froide; Ledebourg, Haase, Landsberg, Oskar Cohn, les leaders des socialistes indépendants, avaient travaillé avec acharnement depuis plusieurs mois à organiser la révolution, sans que le comte Hertling, chancelier d'empire, ni le prince Max de Bade s'en soient émus.

La disette, la misère du peuple, le mécontentement aux armées étaient si grands depuis le résultat négatif de la grande offensive du 18 mars 1918, que le gouvernement n'osait même plus réagir contre les indices révolutionnaires qui surgissaient de partout. Depuis les mois d'août et de septembre, il y avait en Allemagne, de l'aveu même des autorités militaires, 200.000 déserteurs qui, partis en permission, n'avaient pas rejoint leur corps et, parmi ceux-ci, 27.000 officiers appartenant presque tous à la réserve. Mais les prisons étaient si pleines qu'on ne songeait même plus à les inquiéter. Cette armée de mécontents, travaillée par des syndicalistes actifs, presque tous syndiqués eux-mêmes, fut vite organisée en conseils de soldats et d'ouvriers par Ledebourg, grâce à l'argent de Yoffe, représentant les Soviets à Berlin, et que le gouvernement du prince Max de Bade expulsait de Berlin à peine quelques jours avant le 9 novembre, trop tard pour empêcher la révolution d'éclater.

Tout était donc organisé d'avance, les rôles distribués, et le mouvement devait éclater simultanément avec la révolte des matelots de Kiel qui eut lieu le 5 novembre. Mais le prince Max de Bade croyait encore pouvoir enrayer le mouvement en négociant avec l'empereur pour obtenir son abdication. C'est alors que Scheidemann prit les devants

en faisant déclarer d'office par le prince Max de Bade que Guillaume avait abdiqué, alors que celui-ci se cramponnait encore à Spa à son titre de roi de Prusse. Erzberger, lequel aurait peut-être par son influence pu faire dévier la révolution s'il avait été présent, était parti la veille pour négocier l'armistice avec le maréchal Foch, devant le péril imminent d'une invasion de l'Allemagne par les armées victorieuses des Alliés. Car, il faut bien le dire, dès le commencement de novembre, l'arrière des armées allemandes au front se débandait et j'ai vu, dès le 9 novembre au matin, à l'hôtel Kaiserhof, le fils d'un député du Schleswig au Landstag de Prusse, cuirassier, stationné avec son régiment en Argonne, qui avait quitté son poste sans tambour ni trompette et se préparait à rentrer chez lui le soir même.

Scheidemann donc, ayant Ebert et les autres membres influents de la Social-démocratie allemande à ses côtés, monta le samedi matin 9 novembre, vers dix heures, sur les marches du Reichstag et, annonçant la déchéance de l'empereur, proclama la République !

Des groupes de soldats seuls, des socialistes indépendants, des chefs de syndicats et une foule de curieux relativement réduite accueillirent ces paroles.

Mais aussitôt la sarabande à travers la ville commença. De tous les coins des rues surgirent des camions automobiles contenant des soldats armés ayant au bras un brassard rouge qui parcoururent à fond de train les principales rues de la ville, semant non pas la terreur, mais un sentiment de curiosité parmi la foule apathique des bourgeois berlinois, que la misère des derniers mois avait rendus indifférents à tout ce qui ne touchait pas au rationnement et à l'alimentation publique.

Liebknecht, qui venait d'être mis en liberté, parcourait la Leipzigerstrasse en fiacre avec Rosa Luxembourg en criant « Vive la République » ! Il brandissait un drapeau rouge et la foule l'acclamait. Un semblant de service d'ordre s'organisait dans les principales rues pour maintenir la circulation ; ce service était exécuté par des soldats sans insigne, des civils porteurs du brassard rouge, armés de fusils. Çà et là, des groupes armés installaient des mitrailleuses et l'on entendait des coups de fusil venir du Potsdamerplatz et du Reichstag. Des bruits couraient que la garnison de Potsdam restée loyale était en route et allait déboucher par le *Tiergarten*. Partout la police de l'ancien régime avait disparu. La rue appartenait à la foule et à une soldatesque débandée, les magasins se fermaient avec hâte, vidant au préalable leurs vitrines, mais nulle part il n'y eut de pillages ce jour-là.

Je me trouvais à Potsdamerplatz vers onze heures du matin. Une fusillade crépitait du toit du ministère de la guerre. Je m'abritai derrière le petit bureau de télégraphe situé à l'entrée de la Leipzigerplatz, cherchant en vain à reconnaître le pourquoi de cette fusillade. Il faut croire que les soldats s'amusaient à tirer en l'air pour effrayer des contre-révolutionnaires éphémères !... Pendant ce temps, la foule se portait vers le palais impérial dont elle força l'entrée, pillant les salons et faisant main basse sur les bijoux et bibelots. A leur tête se trouvait un jeune israélite du nom de Schlesinger qui, la veille encore, était attaché au camp de prisonniers de Döberich. C'est lui qui enleva le drapeau impérial et le remplaça par le drapeau rouge. Cet individu, qui faisait partie du comité des Conseils de soldats et d'ouvriers, s'installa ensuite de son propre chef au Ministère de la Guerre et assuma la direction du service des prisonniers. Il y est encore, je crois, s'étant installé confortablement dans ce fromage conservateur. Celui-là sut, dès le début, rendre la révolution profitable, et il n'a pas été le seul.

Du reste, immédiatement tous les amis, camarades, parents, copains des chefs syndicalistes affiliés au mouvement révolutionnaire se réunirent dans le palais du Landtag, au Reichstag ou à la chancellerie d'empire, dans la Wilhelmstrasse, chacun cherchant un petit coin pour se caser.

Aux soldats déserteurs défenseurs de la révolution et aux membres des conseils d'ouvriers et de soldats on paya une prime quotidienne de 30 à 50 marks. Tout le monde monta ainsi à l'assaut des prébendes, chacun trouvant que la révolution avait du bon et qu'un changement de régime, c'était la manne tombant du ciel.

Les fonctionnaires les plus cossus restèrent tranquillement à leur poste, acceptant sans broncher qu'on installât à côté d'eux des représentants des conseils d'ouvriers et de soldats, chargés de contrôler leurs actes. L'ancien régime venait de tomber sans résistance aucune dans une débâcle générale. En moins de 24 heures, le nouveau régime était institué sans que, parmi les hobereaux et les officiers du Kaiser, un seul levât le doigt pour protester.

La soirée du samedi se passa en liesse pour les révolutionnaires qui prirent leurs quartiers où cela leur plut. Le Reichstag devint le rendez-vous général de la soldatesque ; on y coucha en compagnie de femmes et d'enfants, si bien que le lendemain et les jours suivants la salle des séances et les couloirs étaient jonchés de détritus de mangeaille, d'oripeaux et de boîtes de conserves. Lorsqu'au mois de janvier suivant on désinfecta les locaux, il fallut remplacer les meubles et les tentures souillés, coupés, abîmés, lacérés, et ce n'est qu'au bout de

15 jours de travail acharné qu'on parvint à débarrasser le bâtiment de la vermine qui y pullulait.

Et que fit le Reichstag au moment précis où la révolution éclata ? M. Fehrenbach, son président, disparut comme dans une trappe, dès que les premiers soldats révoltés apparurent dans les couloirs. En un clin d'œil les quatre cents et quelques députés avaient fui dans toutes les directions sans demander leur reste. Ce fut un « sauve-qui-peut » général autant que grotesque, car de danger réel, il n'y en avait nulle part. Les choses auraient certainement tourné autrement si le Reichstag, conscient de sa mission, s'était déclaré en permanence en prenant la tête du mouvement.

On peut dire vraiment que la révolution allemande réussit grâce à la veulerie générale. Le mouvement n'avait pas seulement éclaté à Berlin ; avec un ensemble général, il se déclencha dans tout le pays le jour même du samedi et, le lendemain dimanche, arrivèrent, au quartier général de la révolution, des milliers de télégrammes annonçant la prise de possession de toutes les localités de l'empire par les conseils d'ouvriers et de soldats, prêts partout à entrer en action au premier signal.

En même temps arrivait la nouvelle de la disparition soudaine et simultanée de tous les princes régnants et de leurs cours. Jamais révolution n'avait marché si vite. Déjà de partout, les trains, bondés de soldats sans officiers revenant du front, entraient dans les gares de Berlin, et les matelots révoltés de Kiel débarquaient en grande pompe pour aller se loger dans les écuries impériales, devenus, à partir de ce moment, les suppôts du mouvement et ses défenseurs les plus ardents.

Le caractère général, spontané et presque grotesque, de ce qui s'était passé la veille avait un peu ébranlé mon sens de ce que pouvait être véritablement une révolution qui, ici, avait escamoté un pouvoir autocratique vieux de cinq siècles avec la même facilité qu'une muscade.

Je pris donc vers le soir le métro — qui continuait de marcher régulièrement — pour la Potsdamer platz, désirant voir un peu tout de même si tout allait continuer à se passer aussi paisiblement. Arrivé devant la gare de Potsdam, je tombai sur des mitrailleuses en position ; les rues étaient barrées tandis que la place fourmillait de soldats. Il paraît qu'on attendait une attaque qui cependant ne vint jamais. Pour me rendre à la gare d'Anhalt, auprès de laquelle demeurait, à l'hôtel, un député de mes amis, je dus faire un grand détour, et je trouvai le député en question tranquillement installé avec un ami au restaurant, devant une bouteille de champagne !..... J'en fus suffoqué : — « Comment, c'est ainsi que vous pleurez la chute d'un régime que vous acclamiez encore hier ? » — « Que voulez-vous que je fasse, me répondit-il laconique..... Ils n'ont qu'à s'arranger... J'attends mon moment !... » Il est aujourd'hui ambassadeur.

Le lendemain je me rendis dans un hôtel du centre pour voir M. Hanssen, le député danois protestaire et me documenter auprès de lui. Il se trouvait en compagnie de quelques amis politiques qui discutaient les conditions de l'armistice qui venaient d'être connues. Parmi eux, Mme Breitscheidt, la femme d'un député indépendant, laquelle venait de raconter très sérieusement : que la révolution universelle était en marche, que Paris était soulevé... et écoutez cela : « Que le Maréchal Foch était assassiné et que M. Poincaré était en fuite! »...

Avec une grande emphase cette dame garantissait l'exactitude de cette nouvelle qui me fit sourire.....

Or Mme Breitscheidt est la femme du futur ministre des Affaires étrangères d'Allemagne, de l'homme qui est considéré aujourd'hui par les socialistes comme le plus capable de conduire la politique étrangère du *Reich*. Cela promet.

***

LES JARDINS SAUVAGES (1)

O Montagnards, chasseurs de l'Hartmann et de l'Hilsenfirst ! Fantassins du 92e, du 105e, du 139e, soldats aussi vaillants et solides qu'on en vit jamais!

Hier, à Hébuterne, sous le béret bleu-noir des troupes alpines, ainsi que le faisaient là par jeu ces recrues, Jean avait couru, puis en « rigolant » sauté, lui premier, dans la tranchée allemande. Et quelques heures après il était tombé face aux autres qui contre-attaquaient.

Tous ces morts, ceux de la campagne et ceux de la ville, ne se trouvèrent-ils point pareils ? Dépouillés, les cœurs se rejoignaient dans l'heure terrible. C'était chez tous le même tremblement, le même élan...

Je me souviendrai de ce matin où je montais vers les crêtes avec lui, silencieux. Il regardait, et j'apprenais à voir.

La forêt est si fraîche au parfum de la résine, qu'avant d'entrer sous le couvert, il nous faut nous asseoir là où le soleil tombe à travers ces

(1) V. la *Revue Bleue* des 20 août, 3 et 17 septembre 1921.

bras pattus des sapins mangés de lichens. Nous avons chaud, nous avons soif. Une femme nous a enseigné où trouver la fontaine et nous finissons par la découvrir en un fouillis de hautes plantes. Des chemins creux, rabotés par les chars, entre les racines et les pans de mousse s'enfoncent vers la futaie. Peut-être Geneviève de Brabant s'y cache-t-elle avec sa biche, et les chevaliers des légendes celtiques, et les brigands des complaintes. Si l'on savait se servir de ses yeux, pourquoi ne verrait-on pas ses songes?

Le songe. — C'est ici que Jean le fantasmagorique conduira par une étrange nuit de fête un petit pâtre et Chabrier, le compositeur. L'Ambertois Emmanuel Chabrier dont on vient d'inaugurer le buste. Partis en aéroplane avec la chèvre qu'on voit sculptée sur le monument, ils se sont posés aux abords du Bois-Bernard. Le musicien a d'abord erré sous les arbres, dans l'odeur feutrée des mousses, et un moment il s'est perdu.

« Derrière lui le vent coulait avec un bruissement continu, entre les pins serrés, comme l'eau par les fissures d'une vanne. Tout à coup il aperçut la plaine noyée de vapeur, loin, là-bas, dans sa sertissure de monts noirs, comme un lac de légende.

« Il longea la forêt, sur la droite, et à un détour une saute de bise lui apporta les notes grêles d'un instrument. A travers les genêts géants, les jongères arborescentes, il pressa le pas dans cette direction.

« Et près du rendez-vous de chasse, Chabrier retrouve le pastourcau, qui, jambes croisées, s'appliquant des doigts, joue *la Marseillaise* sur une méchante flûte, ce pendant que la chèvre gambade en cadence.

« Dis voir que tu avais peur. Là, tout seul! Eh bien, quand on joue la *Marseillaise* on n'a plus peur, n'est-ce pas?

« Oh! non.

« Tu le sais ce que c'est que la *Marseillaise*? Comment dis-tu?... Oh! très bien : L'hymne de Français. Qui est-ce qui l'a composé, qui l'a fait, cet air?

« Jeantou rit...

— « C'est vous, tiens. Même qu'on la joue ce matin devant votre statue.

« Alors en face de tant de candeur Chabrier est ému. Il n'ose le détromper. On le voit qui réfléchit, et soudain grave :

« Eh bien! oui, c'est moi. C'est moi. Et les paroles, tu les connais?

Allons, enfants-de-la-patrie-i-e,
Le jour de gloire est arrivé...

(Il les a chantées petrissant des mains un clavier imaginaire.) Qu'est-ce que ça signifie : les enfants de la patrie? Tu vas à l'école, je crois?

« Oui, » Valentine, chez la maîtresse.

— « Tu lui réponds quand elle t'interroge. Pas toujours? Cette fois tâche de répondre. Qu'est-ce que c'est : les enfants de la patrie? les enfants d'abord? N'ris pas. Je suis la maîtresse.

— « C'est quand on est petit.

« Oui. Et quand on est grand aussi, voyons. Et la patrie?

« La France est notre patrie.

— « Et la gloire?... Ah!... la gloire!... redit plus bas la grosse voix.

« Sur le front massif un souffle de rêve a passé qui se propage par les frondaisons nocturnes, court le long de la forêt, va raviver là-bas un coin de ciel, du côté que s'en vient l'aurore.

« Ah! la gloire!... répète le geste lourd des mains... »

Ces pages, « En Rêve » sont les dernières que tu aies, je crois, publiées. Ne pressentais-tu pas?

Et voyant venir ton destin, tu renonçais à cette gloire que tu pouvais attendre des lettres. C'est en « enfant de la patrie » que tu l'as connue, plus haute.

La gloire!... Avant de redescendre, arrêtons-nous sur la lande devant ces houles de montagnes pâlies et dénouées vers le Nord, sous ce gris de soie qui n'est qu'une couleur, pas même une brume, aux confins du ciel. Par delà on devine le vaste monde où aller demain faire sa vie. Car demain il faudra partir. Le vent roule sur la bruyère. Un moment encore regardons l'été, le matin, ces contrées bleues et leur bonheur, avant de redescendre, une ramille aux dents, vers l'universelle vallée.

La montagne. — Il est de tradition pour les bergers de monter, le jour de la Saint-Jean, à Pierre-sur-Haute, le plus haut des monts du Forez, pour y voir se lever le soleil. Aux vacances Jean ne manque pas de pousser jusqu'au sommet en compagnie de son frère. C'est l'expédition d'été, et, bien souvent, on y va par le plus long.

Çà et là, quatre ou cinq burons, vieux murs de pierre grise et toit de chaume, s'alignent comme des mendiants au bord d'un chemin. Un carré de choux verts avoisine l'étable basse, bourrée de foin, et sous trois maigres sorbiers, dans un bac de bois, jaillit une eau de diamant. L'air est de diamant aussi sur ces étendues où paissent par troupeaux de cent têtes, les vaches tachetées couleur de lait et de marron. D'autres, là-bas, se déplacent toutes petites sur la lande. Il a plu, hier, le ciel est lavé, de sorte qu'on

distingue au bout des chaînes, des vallées, et de ces pays bleus et roses, la dentelure nacrée des Alpes.

... Une fois, dans la forêt on a fait rencontre d'un goîtreux qui s'est immobilisé, les yeux béants, la lippe pendante, avant de se sauver sous les branches en ricanant avec des gestes de sorcier. Ou bien, on a vu un ruisseau qui semblait couler en remontant la pente. Il est en effet en montagne d'étranges effets d'optique, le soleil aigu des cimes éclairant et découpant bizarrement les choses. Ainsi, par temps de brume épaisse, au crépuscule, dans ces grands bois, il arrive qu'on aperçoive soudain son ombre non couchée à terre, mais dressée devant soi, comme un fantôme...

Sans doute on ne rapporte de là-haut ces souvenirs que parce qu'on y montait en emportant des songes. La part du rêve est là où les brouillards traînent sur les sapins des rampes, — un épervier plane plus haut, dans les hauts courants de l'air, — là où les pensées sauvages fleurissent les gazons, plus velouteuses qu'un regard et semblables à la solitude.

Entre la nuée et l'universelle vallée, notre mère montagne. O bleu parmi les vapeurs chassées et défaites, bleu si pur, plus jeune à l'œil que les les aimez-moi de mai, bleu dans la brume et dans le vent. C'est le matin, vers l'Est et les bois déserts du Nord, ondule le pâturage où les vaches s'égaillent. Toute la contrée, on l'a devant soi : brasillant par les plis de la terre, les boucles des rivières, les toits des bourgs en étincelles, des campagnes, des campagnes, et, loin, en cailloux d'azur, des chaînes de montagnes sous les chaînes de nuages pas plus grosses qu'une enfilée de perles. ,

Les jardins sauvages. — Enfin, voici le sommet. Et là, hors de l'atteinte des troupeaux dans des éboulis de roches, il se peut qu'on trouve de merveilleux jardins alpestres. Entremi ces énormes granits usés, viennent le lys-martagon, aux clochettes retroussées, d'un rose pointillé de son, comme une joue de paysanne, la haute gentiane en bâton d'or, la centaurée bleue, des graminées géantes et des scabieuses aussi larges que des lunes.

Les étranges parterres sauvages ! J'oubliais, noir comme une forêt lointaine ,l'aconit, en gueules de guivre sur une grêle hampe ; le terrible varaire, dont les montagnards se servent pour empoisonner les taupes, presque pareil à la gentiane, mais d'un blanc livide de chair morte. Puis je ne sais quelle plante aux panaches chinés, couleur de rose sèche...

Tout cela haut, touffu, foisonnant, fin de dessin comme une miniature, vif et délicat de coloris comme une vieille image. Quel rêve vaudrait cette surprise? Dans les landes roussies, quand on escalade les entassements bousculés de ces blocs, c'est un saisissement de découvrir là, en gerbes emmêlées des corbeilles de fleurs jamais rencontrées encore. Les fleurs de la montagne, celles qui ne fleurissent qu'au-dessus des nuages.

Jardins symboliques sur les hauteurs, jardins secrets qu'enclosent les roches dans les arides pâtis balayés des vents, c'est à vous qu'il faut comparer les quelques poèmes, où, du milieu des jours taciturnes, s'abritant derrière des images et des songes, il sut ainsi faire fleurir cela qu'il portait dans sa vie. Ces poèmes ne sont-ils pas semblables à vos simples, étranges un peu, vigoureux de ton, mais suaves de nuance, imprévus, mais frais et sauvages, et montés du vieux sol dans le plein vent de la montagne.

Le morne est oublié, ici. Ici cet ennui dans la vie cesse son chuchotement de malade. La rafale, celle qui arrache des langues de flamme aux feux des pâtres, et qui met en l'homme comme les sursauts de ce rouge, la vocation du courage, a fait taire les bruits d'insectes. A peine si quelque mouche blanchâtre et quasi transparente bourdonne sur la bruyère. C'est pour ce vent qu'on est monté, pour qu'il revienne vous heurter la face et vous enlever de son coup d'aile, ce vent de la liberté dont la force emporte le cœur.

Ah ! qu'il souffle, plein du goût cru des cascades et de ce parfum des narcisses qu'on respire en laissant aller la tête. Car, dans le silence où l'on tâche d'entendre son âme, et jusqu'à ce qu'un autre royaume apparaisse par delà les brumes, rien, rien n'est vrai que ce vent et le courage qu'il met dans la poitrine.

Les fils de fées. — Il est dans Ambert une fontaine qui, tout de même qu'à Sienne la Fontaine Gaie, passe pour rendre « foutraud »,— entendez toqué, original, — celui qui s'y vient abreuver. On l'appelle la fontaine de Goye, (gaudium, joie?) Et les eaux de Jarrix, un hameau, vers Valeyre, dans la montagne, ont, au dire des bonnes gens, même vertu.

Qui sait? De tout temps certaines ondes ont eu pareil renom. Ovide ne parlait-il pas déjà du fleuve Gallus qui coule entre le verdoyant Cybèle et Célène la haute :

Amnis it insana, nomine Gallus, aqua.
Qui bibit, inde furit, procul hinc discedite, qui est
Cura bonæ mentis : qui bibit inde, furit.

On a d'ailleurs découvert non loin de Jarrix des gisements radifères. Ces eaux pourraient avoir telle vertu de par leur puissance radioactive? Reste, alors qu'on tient l'Auvergne pour peuplée d'honnêtes bou-

gnats incapables d'excès d'imagination, qu'en peu de contrées on rencontrerait davantage d'originaux. Çà et là une légère extravagance semble baigner les cerveaux de toute une paroisse, pareille à l'atmosphère bleutée qui enveloppe certains cantons. En Livradois, le dialecte, tout restreint qu'il est, possède quantité de mots pour rendre cette idée de « toutranderie ». Et le folklore abonde en contes bizarres et en chansons burlesques.

Ces contes, ces chansons, tu les avais entendus à Valeyre, où les têtes faites pour les dire ne manquaient pas. Il y avait un vieux qui poussait des barbes de couplets, — couplets de sorcières, — dont les enfants restaient interloqués :

Je suis le confesseur des chèvres,
Trigon la digadaine, quatrigon la digadon !

Par la suite tu observas des types plus marqués de lyrisme. Ce fut le Devisou, « ce jeune faune, ce Bacchus enfant, — comment dire encore? — ce *fadou*, fils de fée »... Il est poète. Son surnom suffirait à l'indiquer. Tiré du verbe patois : *devisa*, qui veut dire imaginer, il signifie l'inventeur, l'improvisateur, le poète. « Il est poète, parce que ses ancêtres, j'en ai la certitude, ont joué obscurément dans cette montagne le même rôle qu'en des plaines célèbres les troubadours et les trouvères, et que son père est encore le plus fin conteur des veillées. Il est poète enfin parce que je l'ai vu vivre, à mesure que sa fantaisie lui donnait le jour, une curieuse scène... » Car ce gamin, qui sait narrer l'histoire du *Loup des Garnasses* ou de *Tricanique labourant avec des chiens en guise de bœufs*, sait aussi, des soirs, inventer et mimer tout un poème, invectivant en son patois la lune.

Nous ne nous arrêtons jamais qu'à ce qui nous ressemble et nous ne nous emparons que de ce qui est nôtre, déjà. Tu commençais de découvrir ton royaume et de t'en saisir. Il était dans le secret même de la vieille campagne, dans sa chanson.

En ce conte rimé de Noël qui s'intitule *les Idolâtres*, c'est encore un de ces « orphelins de fade en un siècle de fer », cousin du Devisou, que tu voulus hanter. Et telles autres de tes inspirations, ainsi : *le Songe*.

Ecoute, mon mari, je veux te dire un songe
Que depuis cette nuit je promène à la longe.

livrent d'insolites rêves paysans, semblables à ceux que font ces fantaisistes primitifs. Véritablement possédés d'un esprit, ceux-ci nous rendent presque les antiques aèdes des tribus, mi-devins, mi-chanteurs. On en trouve encore quelques-uns aux champs, comme on trouve encore, ce dit-on, quelques castors aux berges du Rhône ; mais notre climat leur défend aujourd'hui de créer des mythologies et des légendes.

Sous les ormeaux du village. — Le sentier grimpe au long de murettes caduques où des groseillers épineux ont pris racine. Deux ou trois masures, avec l'encombrement des piles de bois, des outils, des chariots terreux, et l'on débouche sur une place gazonnée que des roches percent de l'épaule. Les ormeaux ombrageant la croix de pierre entre les chaumières. Tout autour s'accolent en désordre les maisons penchantes, vétustes ; et devant les portes noires comme des portes de cave, les dentellières, « catoumées » sur leurs tabourets, travaillent au cliquetis d'osselets des fuseaux.

Il faut les prier un peu, ces bonnes femmes, pour qu'elles se décident à chanter. Jean écoute, assis dans l'herbe, son bâton entre les genoux. D'aventure, comme un insecte qu'on attrape, pour l'examiner un instant, un mot déformé lui fera faire quelque remarque de phonétique. Mais c'est à cette poésie, la mémoire de ces campagnes, qu'il s'intéresse. Et tout autant, à la vie de ce village, saisie par cent petits côtés.

Un de ces jours chauds où les caille-lait sentent bon sur les talus, nous allons voir un vieux, grand chanteur en son temps, dans ce même hameau de Grivel. Un gamin nous montre le logis, qu'un abricotier tapisse. Il faut grimper l'escalier rompu ; une barrière disloquée encadre le balcon de planches. L'hôte est sourd, et ce n'est que quand on a heurté et reheurté qu'il vient ouvrir, en pantalon et gilet de serge rousse, cassé en deux sur sa canne. Une haute casquette à la mode ancienne coiffe sa tête rasée d'artisan campagnard. Il rabat d'une main son oreille, puis marmonne, creuse les joints de son bâton. Enfin, d'un rond de canne, il invite à le suivre.

La salle est emplie d'ombre, comme si les abricots aux petites fenêtres gardaient pour eux tout le soleil. On distingue un lattis de vaisselle, la cheminée où tiédit un pot de lait, des fagots, la huchetable. Sous le bénitier de faïence jaune et bleue qui pend à l'alcove, une vieille, douce, ratatinée sur son carreau de dentellière, nous regarde, les yeux écarquillés de curiosité.

Le vieux s'est engagé entre la table et le banc, nous faisant signe de prendre place vis-à-vis. Il heurte sa tabatière contre sa paume, la fait passer toute ouverte. Sa femme se soulève et lui touche le coude, jusqu'à ce que, retourné, il hurle :

— Ils cherchent de vieilles chansons, de vellias chansous !... Je vais vous chanter celle du porte-enseigne, ou bien, tenez, celle-là :

La ville de Bordeaux, vrai Dieu ! la jolie ville,
Elle est jolie, remplie de qualités... ,

Les coudes sur la table, il bisse, rebisse, pêle-mêle, « le grand prince d'Orange », « Une fille libertine », « Au château de Belfort ». Puis des chansons guerrières sur la bataille du Mont-Saint-Jean, sur le grand Napoléon. « Il avait fait abîmer bien du monde, mais on l'aimait quand même. »

Sur l'escalier, une montée précautionneuse de sabots. Par la porte entrebaillée, les petits qui jouaient sur la place se glissent à pas d'église et viennent s'asseoir sur le bord du lit. On expédie un gamin quérir chopine à l'auberge. En attendant le vieux conte ses misères : il a été papetier, un métier qui n'enrichit guère son homme, et maintenant, quand ses douleurs le travaillent... Lorsqu'on les regarde les enfants baissent le nez, plongent la figure dans les mains, éclatent de rire.

Levant haut les pieds, comme une poule, pour ne pas faire de bruit, une femme vient prendre sa petite. Dans les temps, elle en savait, de ces chansons, mais elle n'y a plus guère de goût, elle ne chante d'ailleurs qu'à sa façon de campagne...

La voisine a rejoint, qui tricote, adossée au chambranle.

— Allons, celle du sabotier, si tu te la rappelles... Ou bien, ça les fera rire, celle du « Petit Homme tors »...

De fait on rit à cœur ouvert, parce qu'il fait beau, parce qu'on entre dans cette cordiale rusticité et dans la joie des enfants, parce que la saveur de ces vieux airs est plaisante comme une pomme.

La chopine est sur la table, on trinque, et les refrains défilent : couplets de grosses fariboles qui font pouffer les petits ; fantasques chansons patoises où des limaces labourent, tandis que des chèvres chantent l'alleluia ; pastourelles, pieuses complaintes, ballades d'amour et de guerre. Toute la vieille vie des vieux villages, les saisons et les saints du calendrier, les travaux des champs, la ferme et le moulin, la bergère à la prairie, les voleurs de grand'route, le galant qui part pour l'armée laissant sa mie en pleurs et revient après une campagne de sept ans. Et puis les annales fabuleuses de la nation : les châteaux, les villes, le roi, ses tambours, les princesses et les capitaines : images d'Epinal aux couleurs de vaillance et de gentillesse. La religion aussi : la Nativité et la Passion, naïves gravures sur bois, le Bon Dieu déguisé en pauvre, entrant chez le mauvais riche... En un vif coloriage les souvenirs de la race, ses idées antiques, bonnes et simples comme le pain et le vin.

Jean l'Olagne en sa métairie. Ainsi Jean l'Olagne allait chantant tout ce qui était dru et gai : les militaires et les jeunesses, les prés, le vin rouge, les travaux, les pommes de l'armoire et le pain de froment, les foires et les fêtes foraines, les bons drilles et les bergères. Honnissant seulement les sous-préfets, les cuistres et la femme. Honnir la Femme, c'est mal dire : il la malmenait, impatienté par l'odor di femina. Un orme qui tenait sa partie dans le poème dictait au pâtre des quatrains antiféministes :

La femme, c'est la terre, et d'attendre est son rôle,
Immobile non moins que les quatre horizons,
Un frisson tout au plus d'azur à fleur d'épaule.
Or, prodige nouveau, je vois bondir les monts.

Mais le ton restait plus proche à l'ordinaire :

La belle fille a vu le beau garçon,
— Chante, pinson,
Appelle ta femelle,
Ensemble célébrons une amour immortelle, —

Les gentilles pièces, avec ce tour de primesaut et de fantaisie. On eût dit d'une suite d'estampes à la touche populaire en même temps qu'artiste et dont on eût, plus d'un coup, mal démêlé le sujet. Là Jean l'Olagne de son champ interpelle le soleil et la lune ; ou bien, c'est, assis dans l'herbe, avec « le vieux berger d'orme perclus » qu'il dialogue. Au chaud du jour il offre un verre de vin au facteur, songeant à la lettre de femme, qui aurait pu lui arriver. Dans une baraque de foire, il abat des têtes à coups de boule :

Madame Angot, Victor Hugo,
Les voilà, tous mes Omos ego ..

Sur la place, il se chauffe au bon soleil d'après la grand'messe, avant de suivre au cellier le vieux chanoine. Ce matin il a écouté le propos de la voisine faisant visiter son jardin à la commère. Et, soit qu'il cueille une pêche et la mange, le pied sur la bêche, soit qu'il regarde « aux pentes auvergnates », bergères et labris, tout le monde en train, prêt à houspiller la vache qui se couche, il y met toujours, non pas quelque symbolisme, le mot serait trop gros, mais quelque transposition, quelque allusion, quelque malice.

Le livre portait sur sa garde : « *A Marie-Antoinette, reine de France, qui aima les moutons et les nuages, ces moutons du ciel,*

et à Henri Pourrat qui écrivit avec Jean l'Olagne « Sur la colline ronde » ce livre est dédié. »

Jean-François Angeli.

Une bergère venait faire la révérence et dire une

manière de prologue. Puis se déroulaient les trois parties du poème — la Pluie dans le puits, le Soleil sur le peuplier, la Leçon du bâton, — qui s'accordaient à peu près, à la mauvaise saison, au printemps et à l'été. « Voici un schéma pour servir d'indication : 1re partie : courbe de mélancolie décroissante ; 2e courbe d'énergie s'apaisant ; 3e courbe de fureur montante ». Le tout finissait sur ce *Poème sans titre :*

J'ai fait emplette de gros sous,
Je les ai jetés dans mon vide.
S'ils n'ont point fait beaucoup de joie,
Ils ont fait beaucoup de jaloux.
Alors j'ai pris de blanches pièces.
Comme les noires les jetai,
Et la foule me regardait
Maintenant, et disait : « Qui est-ce ? »
Alors j'ai pris mes pièces d'or,
Tout mon avoir, tout mon trésor.
Les ai jetées. Quelle clameur !
Quelle clameur : « C'est un voleur ! »
Il ne me reste plus rien du tout.
Si : Il me reste mon bâton.
Je vais revenir. J'en donnerai de grands coups.
Peut-être dira-t-on :
« C'est un Seigneur ! »

Cette fureur montante et cette recherche à tout prix de la force, cachaient-elles, comme chez Nietzsche, un fond d'intolérable dégoût? On se sauve un moment par le rire, mais la colère est là qui gronde et vite à nouveau l'hypocondrie. Je me souviens de ce manuscrit tel que je le reçus de Florence, où les lignes allaient penchant ainsi que des branches sous l'averse. Tant de cordiale humeur, pourtant. Mais à côté, dans ce besoin même de foncer sur le Monsieur, la Dame, le Fonctionnaire, le Professeur, on sentait l'irritation, et sous cette irritation déjà du noir ennui.

Il fallait bien parler longuement de cette *Métairie* puisque Jean l'a détruite en février 1914. Du moins il en jeta au feu titre, prologue, dédicace, et des poèmes les deux tiers, peut-être. Fut-ce par fantaisie, au jour des brandons, alors que les gamins font des feux de joie sur les places avec les épines des haies retaillées et les genévriers arrachés dans la lande? Ou bien, les nerfs alors à vif, ne put-il supporter ce que ses vers paraissaient avoir de personnel? L'idée de livrer la plus petite part de soi-même, ou plutôt l'idée qu'on le chercherait là, lui fut sans doute un supplice. Il me dit seulement, avec un accent d'impatience, qu'il avait brûlé « tout ça »...

Convenait-il donc de ne point parler de *la Métairie?* Rimbaud lui aussi avait souhaité de détruire ses œuvres. Mais une fois écrites, étaient-elles encore son bien? Tous auraient été en droit de vouloir mal à ses proches, s'ils avaient suivi son vœu. *La Métairie,* d'autres que moi l'ont pu connaître. Elle fut présentée à trois ou quatre éditeurs. Péguy montra des manuscrits empilés sur une étagère : « Il y a là des chefs-d'œuvre qui dans deux ans n'auront point encore paru. » Un seul s'intéressa, se dit enchanté et prêt à publier : il demandait sept cent francs.

Henri POURRAT.

L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE A L'EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE

Voici les feuilles qui tombent au vent d'automne sur la belle avenue du Prado, sur le parc où tout l'été Marseille étala la splendeur instructive de cette Exposition Coloniale, dont j'ai déjà essayé de décrire ici-même deux pavillons, celui de l'Algérie et celui de l'Indo-Chine.

Au moment où, chassés comme les feuilles mortes par les vents froids de novembre, les fils des pays chauds vont regagner leur pays, laissant aux démolisseurs les pavillons fragiles qu'ils ont habités cet été, il n'est pas encore trop tard pour jeter sur cette Exposition coloniale un dernier regard, où la mélancolie ne doit point voiler l'admiration. Or ces yeux, un peu ternis par le regret et qui s'embuent comme l'horizon lui-même, tournons-les une dernière fois vers ce qui fut, avec le Pavillon de l'Indo-Chine, leur joie la plus éclatante, je veux dire la haute masse rouge du Palais de l'Afrique occidentale française.

Le voici sous un soleil d'automne, moins flambant qu'en juillet, mais tout de même bien impressionnant encore, ce Palais, qui se trouve aux côtés de la pagode d'Ang-Kor, représentante de l'Indo-Chine. Rude contraste, et qui tout de suite saisit fortement l'esprit : d'un côté toute une civilisation très ancienne et très délicate, avec les complications inouïes de ses meubles travaillés, de ses broderies patientes, l'évocation d'un peuple pensif et doux de mandarins et de sages — et en face une architecture fruste, art grossier, mais imposant d'un

peuple primitif, symbole de la force, que nous devons mener peu à peu à la meilleure civilisation. Là-bas, une alliance heureuse à conclure, une combinaison, dans des proportions à déterminer, de l'idéal français et des traditions indigènes, — ici la création continue à réaliser de tous les organes de la vie civilisée, la direction à prendre et à poursuivre avec bienveillance de peuplades à peine sorties de l'enfance.

Telle est l'idée centrale qui devait présider à l'organisation du pavillon de l'Afrique occidentale française : elle a été mise en valeur d'une admirable façon par les dirigeants de cette exposition, M. le gouverneur des colonies Camille Guy, ancien professeur de l'Université, dont la compétence a égalé l'activité, M. Georges François, directeur de l'Agence économique de l'Afrique occidentale française, MM. Henry Richard et Louis Antonin, tous travaillant de concert sous l'impulsion du gouverneur général Merlin, et mettant sur pied en deux ans toute cette organisation compliquée.

D'abord il fallait frapper les regards par une architecture dont la valeur fût symbolique et qui résumât en quelques lignes tout le génie de l'Afrique. La tâche était malaisée : transporter à Marseille la pagode d'Ang-Kor, un palais mauresque, un soukh tunisien, c'est affaire d'argent et de goût, mais il ne s'agissait point ici de copier, il fallait créer. Un concours fut ouvert en 1920 : le choix du jury s'arrêta sur deux projets, dont les auteurs, MM. Germain Olivier et Ch. Wulffle, furent invités à se mettre d'accord. De cette collaboration est sortie cette grande masse rougeâtre, avec sa haute tour qui domine l'enceinte de l'Exposition, cette espèce de rude château-fort qui rappelle, en les agrandissant selon la valeur d'un symbole, les architectures primitives de Tombouctou la mystérieuse, et dont la couleur a flambé si hardiment tout l'été sous le soleil ardent de la Provence marseillaise.

Mais comme il s'agit ici d'un peuple primitif et pastoral, qui ne loge généralement point en des palais, autour de cet énorme pavillon on a disposé ingénieusement de petites boutiques, où les artisans indigènes exercent leur métier sous les yeux amusés des visiteurs, et puis, autour d'un petit lac artificiel, mais qui semble si naturel, tout un campement de nègres en des cases apportées de là-bas, si bien qu'en certains coins et par des jours de grande chaleur on se croyait vraiment, il y a trois mois, transporté aux limites de la brousse, en quelque village de notre empire africain.

Enorme empire, on s'en rend compte tout de suite dès qu'on a franchi les portes du pavillon central, tandis qu'on laisse errer des regards qui ne savent où se fixer, sur des cartes, évocatrices d'immense espaces, des graphiques aux chiffres toujours enflés, des échantillons de cultures si diverses, des dioramas qui résument les paysages des différentes provinces groupées sous l'égide du gouvernement général de l'Afrique Occidentale.

Mais une vision, dès l'entrée, s'impose tout de même au regard, et l'on a voulu qu'elle dominât toutes les autres, qu'elle accueillît les visiteurs dès le seuil : voici le monument élevé aux créateurs et aux soldats de l'armée de l'Afrique Occidentale française. Sur un socle élevé, dont les lignes et l'ornementation rappellent l'allure et les détails de l'architecture indigène et que décorent les médaillons et les noms de Faidherbe, Ballay, Ponty, Clozel et Van Vollenhoven, anciens gouverneurs de la colonie, s'avancent d'un même pas un soldat d'infanterie coloniale et un tirailleur sénégalais, tenant dans leurs mains les lauriers de la victoire. Ce groupe plein de vie est dû au sculpteur Ducuing; ce monument, après la clôture de l'Exposition, doit être transporté à Dakar, où il rappellera l'héroïsme et les souffrances de l'armée coloniale et de l'armée noire. Noirs et blancs, sur cet immense damier aux tranchées parallèles, où la mort jouait aux échecs avec la race humaine, ils ont été les pièces héroïques d'un effroyable tournoi, dont l'enjeu était toute la civilisation. Et ces humbles soldats, qui savaient à peine quelques mots de français, ont défendu et sauvé la Ferté-Milon de Racine, le Château-Thierry de La Fontaine, le Paris des écrivains, des artistes, des penseurs les plus subtils. Sous les ordres des chefs, qui de bonne heure avaient su les aimer et les connaître, des Marchand, des Gouraud, des Mangin, ces Français de couleur, comme on les a justement appelés, ont prouvé qu'en dépit des calomnies allemandes et des prix littéraires, il y avait autre chose en Afrique que des « Batouala » et que bien de leurs chefs naturels et de leurs administrateurs ressemblaient à ce Van Vollenhoven, gouverneur général de l'Afrique Occidentale française, qui tomba, le 18 juillet 1918, sous l'uniforme, qu'il avait voulu revêtir volontairement, de capitaine d'infanterie coloniale. La dernière citation, qui enregistrait sa mort, se terminait par ces mots : « A placer au rang des Bayard et des La Tour d'Auvergne et à citer en exemple aux générations futures, ayant été l'un des plus brillants parmi les plus braves. » Après de tels exemples donnés par de tels chefs, comment les Sénégalais n'auraient-ils pas été ces admirables soldats dont l'épopée restera célèbre ? Au palais du ministère des Colonies, qui se dresse à l'entrée de l'Exposition coloniale, un diorama les montre dans la tranchée, devant le fort de Douaumont. De

tels soldats, l'Afrique Occidentale en a fourni près de deux cent mille à la France au cours de la grande guerre, et qui ont affronté constamment les plus périlleux des combats

* *

Des mercenaires alors ? dira quelque sceptique, faisant une injuste allusion à la Rome de la décadence, qui recrutait pour la défendre des Barbares entraînés par l'appât du gain. Inexacte assimilation. La France n'entend point avoir payé par une maigre solde de tels sacrifices ; elle a contracté envers les populations africaines une dette sacrée qu'elle veut solder en bienfaits. Au fronton des salles du gouvernement général rayonnent deux phrases, l'une du gouverneur général Merlin : « Notre premier souci est d'arracher les populations indigènes à la misère physiologique qui les décime et de leur prodiguer l'instruction dont elles sont avides »; l'autre de M. Sarraut : « Aux colonies notre politique fonde des comptoirs, mais aussitôt autour d'eux elle bâtit une maternité, une école, un hôpital, un prétoire... »

Cette œuvre d'hygiène et d'instruction, nous avons déjà vu comment elle avait été poursuivie en Indo-Chine, mais elle a trouvé là-bas un terrain particulièrement favorable, une race subtile et douce, anciennement civilisée. Ici tout était à faire et sur un sol particulièrement fertile en maladies variées et terribles. En Indo-Chine le grand ennemi était le paludisme ; à ce paludisme s'ajoutaient, en Afrique, la fièvre jaune, la peste, le choléra, la lèpre, le typhus, la maladie du sommeil, le ver de Guinée. Contre tous ces fléaux, fortement acclimatés sur le sol humide et chaud de l'Afrique Occidentale, il fallait lutter avec courage. Mais le courage ne suffisait point : il fallait des remèdes, des hôpitaux, du personnel. Au début ce sont les médecins de marine qui entreprirent la lutte ; après eux les médecins du corps de santé des troupes coloniales, et, depuis 1905, à ces médecins militaires se sont ajoutés des médecins civils, qu'on a groupés en 1912 dans une organisation générale du cadre des médecins de l'Assistance médicale indigène. Mais, quel que soit le dévouement de tous, civils ou militaires, venus de France pour livrer le bon combat, il a paru nécessaire de leur trouver sur place des auxiliaires et, les progrès de l'instruction aidant, on a pu fonder en 1918, à Dakar, une École de médecine, sur le modèle des écoles indigènes, qui fonctionnent déjà à Pondichéry, Tananarive ou Hanoï, école qui formera, de plus en plus nombreux, des médecins auxiliaires, des sages-femmes, des pharmaciens et des vétérinaires auxiliaires.

Cette école fournira un personnel compétent aux établissements sanitaires, qui se sont multipliés depuis trente ans sur le territoire de l'Afrique Occidentale. En 1909, on comptait, dans les divers centres, 175.000 journées d'hospitalisation ; en 1920 on en comptait 435.000 ; contre les maladies atroces qui décimaient les populations tropicales, la lutte a été entreprise partout, et surtout dans les laboratoires de bactériologie et dans l'Institut de biologie, créé à Dakar en 1913. Partout la variole a reculé devant les vaccinations, qui étaient 150.000 en 1906, 1.300.000 en 1920 ; partout les eaux stagnantes, moins nombreuses, ont donné moins de champ à l'anophèle qui transporte le paludisme. On a découvert le moustique qui véhiculait le microbe de la fièvre jaune, et on lui a fait une chasse active, si bien que depuis 1906 on n'a plus eu à signaler que des cas sporadiques, au lieu des grandes épidémies qui ravageaient périodiquement l'Afrique. La désinfection des eaux a raréfié les cas de choléra et la propagation du ver de Guinée. La maladie du sommeil a reculé, depuis qu'on a séparé et surveillé les malades, contaminés par les mouches tsés-tsés. On a créé des léproseries, on a lutté avec avantage contre la syphilis et la mortalité infantile.

* *

Or lutter contre la maladie, ce n'est pas seulement affaire d'hygiène, c'est affaire d'instruction; à côté de l'hôpital, qui essaie de guérir le mal, il y a l'école, qui essaie de le prévenir. C'est de 1903 que date la première organisation de l'enseignement, établie sur le rapport de M. Camille Guy, agrégé de l'Université, alors lieutenant-gouverneur du Sénégal ; des arrêtés successifs ont modifié cette organisation provisoire jusqu'au moment où, le 1er novembre 1918, M. le gouverneur général Angoulvant donna au pays africain sa charte de l'enseignement.

Des graphiques et des plans nous montrent ici de façon visible tout cet énorme effort dépensé pour civiliser et améliorer des races jusqu'à présent inférieures, mais qui ne le seront pas toujours. Actuellement 486 établissements primaires, écoles ou cours d'adultes, groupent 25.000 élèves ; on avait, en 1903, 70 écoles et 2.500 élèves ; cela s'appelle, en bon français, et très exactement, des résultats décuplés. Mais à cet enseignement primaire, qui dégrossit l'individu, s'ajoute un enseignement primaire supérieur, et surtout professionnel, formant parmi les indigènes des comptables, des expéditionnaires, des dessinateurs, des géomètres, des ouvriers d'art, des mécaniciens de la marine et aussi des agriculteurs et des forestiers. Quant à l'ensei-

gnement secondaire, ses besoins, qui sont restreints à ceux de l'élément européen, et de quelques indigènes, sont satisfaits par le lycée Faidherbe à Saint-Louis, des cours secondaires à Dakar ; l'enseignement supérieur n'est représenté que par l'École de médecine de Dakar, seul enseignement important pour les nécessités présentes de la colonie. L'instruction a donc pris en Afrique Occidentale exactement le caractère pratique qu'elle devait avoir. Il s'agit ici d'aller au plus pressé, et non pas de raffiner ; ce ne sont point des bacheliers ou des licenciés qu'il faut à cette rude terre, encore âpre et difficile à dominer; il s'agit de former des hommes d'action, des gens de courage et d'initiative pratique, qui sachent préparer le pays au développement d'une civilisation future, dont l'heure viendra peut-être plus rapidement qu'on ne le pense.

Car la race, une fois assainie et éduquée, que ne pourra-t-on faire sur cet immense territoire de quatre millions de kilomètres carrés, avec cette population, qui n'est encore que de douze millions d'habitants, mais qui augmentera, quand le pays sera sain et sûr, dans des proportions qu'on ne saurait actuellement calculer ? Ce territoire n'est déjà certes plus le « cimetière des blancs », ce « tombeau des Européens » dont on parlait il y a quelque cinquante ans, comme d'un pays d'où l'on ne revenait pas, ou d'où l'on revenait malade. Le temps est loin aussi du chevalier de Boufflers, gouverneur du Sénégal, qui ne savait se consoler de son exil qu'en écrivant à Mme de Sabran les plus belles lettres d'amour du XVIIIe siècle. Actuellement le gouverneur général de l'A. O. F. a bien d'autres occupations : de Dakar, le centre de son action, il règne non seulement sur le Sénégal, mais sur tous les pays, qui, depuis Faidherbe, ont été conquis par le génie des Brière de l'Isle, Borgnis-Desbordes, Galliéni, Archinard, Bornier, Joffre, Marchand, Gouraud, Mangin, Binger, Monteil, Dodds, Fourcau, et tant d'autres, dont nous pouvons lire ici et là les noms glorieux ou contempler les mâles physionomies, apôtres ou soldats, commerçants, navigateurs, explorateurs.

Grâce à leurs souffrances, à leurs exploits, de Dakar maintenant l'autorité française rayonne sur le Sénégal, la Guinée française, la Mauritanie, la Côte d'Ivoire, le Dahomey, le Soudan, la Haute-Volta, le Territoire du Niger et le Togo, récemment arraché à l'Allemagne. Et voici que, par une disposition ingénieuse, dans la grande rotonde centrale du pavillon d'exposition, chacun de ces territoires ouvre aux curieux son stand particulier, où il expose avec orgueil ses efforts et ses productions, autour d'un diorama, qui évoque par une synthèse hardie ses paysages les plus caractéristiques, chute d'eau de Guinée, côte du Dahomey, brousse du Sénégal, lagune du Togo, cours du Niger, désert de la Mauritanie. Tout autour de ce paysage-type sont exposés les produits d'un sol qui portait de lui-même des fruits avant qu'on lui en demandât. Mais précisément on s'est borné trop longtemps à recevoir ces fruits plutôt qu'à en provoquer la croissance; on a fait trop longtemps sur ce sol spontané une politique de cueillette plutôt que de production. Il en sera tout autrement dans l'avenir. Arachides, cacao, huile de palme, cafés ou plantes textiles donnant le coton, le dâ ou le sisal, toutes ces récoltes seront d'année en année plus importantes, quand on aura réglementé et industrialisé la production. On peut citer déjà l'exemple de la Société commerciale et industrielle des Palmeraies africaines, qui s'est fondée il y a deux ans, pour exploiter méthodiquement le palmier à huile et pour fabriquer à la colonie même l'huile de palme par les procédés européens. Or, certes, il en était besoin, car les indigènes, triturant à la main la pulpe du palmier, perdent cinquante pour cent de leur huile, et n'obtiennent d'ailleurs qu'un produit assez défectueux.

Du reste, en ce qui concerne le seul commerce, les progrès sont déjà considérables : les importations, qui comptaient une moyenne de 76 millions de francs vers 1900, ont atteint 654 millions en 1920; les exportations ont passé de 57 millions à 588 millions; bref, le commerce total s'est accru : de 134 millions à plus d'un milliard. L'Afrique Occidentale est donc devenue une cliente toujours plus considérable de la métropole et s'est révélée capable de lui fournir en plus grande quantité des arachides, des noix de coco, des sésames, des graines de karité, et tous les produits industriels issus de leur traitement, des bananes, des cotons, nouvellement cultivés en abondance, du café, du tabac, des graines de palmiste, enfin ces magnifiques bois, acajou, iroko, teck, cèdre, rikio ou mahoré, dont on voit autour du pavillon d'exposition et dans son intérieur des échantillons magnifiques, de grosseur et de qualité également respectables.

Cependant le développement du commerce et de l'industrie sont liés, on le conçoit, à celui des voies de communication : lignes de paquebots, qui relient, de façon insuffisante encore, la colonie à la France, ports à aménager, routes à ouvrir, voies de chemin de fer à tracer un peu partout, lignes télégraphiques et téléphoniques à multiplier, pour rendre plus facile le commandement et le régime des affaires en ce territoire cinq fois plus vaste que la France. Un programme de grands travaux, sur l'ordre du gouverneur Merlin, a été tracé et entamé;

on peut espérer qu'il sera rapidement mené à bien, car, chose étonnante, le budget, parfaitement autonome, de l'Afrique Occidentale est un des rares budgets dont les recettes soient supérieures aux dépenses. Une telle constatation permet toutes les audaces, et ces audaces ne manquent pas aux hommes qui dirigent les destinées de la colonie et qui ont devant eux l'exemple d'un passé déjà si plein et si riche.

Hier encore terre de l'esclavage et de la fièvre jaune, l'Afrique Occidentale voit se développer, sous les lois justes de la France, un peuple libéré de la servitude, de la misère et de la maladie, dont la gratitude a su se manifester déjà et trouvera longtemps à s'exercer.

***

Comment douterai-je d'un tel avenir ? Comment nier la valeur colonisatrice de la France ? Ce matin, où je suis venu faire au pavillon que je viens de décrire à grands traits, une dernière visite, voici que j'y trouve assemblés tous les indigènes, groupés dans la rotonde centrale, non seulement les Bambaras, les Ouolofs ou les Maures, qui habitent ces cases primitives disséminées autour du Palais, mais aussi les Annamites et les Cambodgiens, et les danseuses cambodgiennes, et encore les Tunisiens, les Marocains et les Hovas, bref tous les représentants indigènes de toutes les colonies, auxquels il s'agit de distribuer ce matin un petit souvenir de cette grande Exposition, médaille commémorative accompagnée de cigarettes pour les hommes et de bonbons pour les femmes. Et de la sorte, en ce grand palais étrange, se trouvent réunis, comme dans une vision de rêve, des délégués, humbles, mais d'autant plus sincères, de toutes les races humaines assemblées sous l'égide de la France, devenue leur patrie commune, sans qu'ils aient eu à renier quoi que ce soit de leurs coutumes, de leurs costumes, de leurs traditions, de leur religion.

Pax romana ! Certes, la paix romaine, voilà près de deux mille ans, a offert quelque temps un spectacle un peu semblable, mais elle était beaucoup plus limitée dans l'espace, elle l'a été dans le temps plus que ne sera sans doute la paix française ; elle n'appuyait pas son influence sur les mêmes principes de bonté, de pitié, de tendresse humaine, elle n'avait point à son service des armes aussi puissantes contre la maladie, elle ne se préoccupait pas au même degré d'instruire, de civiliser, d'améliorer les races soumises. Et d'autres peuples, sans doute, possèdent de telles étendues territoriales, mais dans le domaine colonial de la France il n'y a point d'Égypte ou d'Inde, qui fermente, se révolte, souhaite l'indépendance. Du haut de la tour de l'Afrique Occidentale, où vous porte en une minute un ascenseur qui unit d'amusante façon la civilisation européenne à l'architecture africaine, on découvre le plus touchant des spectacles humains : sur l'horizon clair du ciel de Provence les minarets du Maroc, de la Tunisie, de l'Algérie voisinent avec la pagode d'Ang-Kor et les murailles de Tombouctou, et la magicienne qui a fait ce prodige d'assembler ces architectures et ces peuples dans une même paix, s'appelle — soyons-en fiers — la France, plus que jamais la *douce France*.

Émile Bréhier.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA RÉVOLUTION FASCISTE

Est-ce une farce italienne, ou une page d'histoire romaine ?

Avouons que, dans nos pays d'Occident, aussi bien en Angleterre qu'en France, on a d'abord cru à une farce italienne. Ce parti de jeunes gens, dont le chef n'a pas quarante ans, ce parti qui se grisait de grands mots et de périodes redondantes, tout ce décor romantique, la chemise noire rappelant la chemise rouge des Garibaldiens, cette organisation militaire, en cohortes, centuries, manipules, ce salut à la romaine, comme à la Comédie-Française, ces coquetteries que se faisaient Mussolini et d'Annunzio qui, pareils à deux augures, avaient l'air de ne pas pouvoir se regarder sans rire, l'un disant de l'autre : « Mussolini ! Politicante, mais magnifique politicante ! » et Mussolini répliquant : « D'Annunzio, il a bien vieilli... mais quel grand poète ! » tout cela faisait sourire, et même après la victoire, victoire si aisée qu'elle a montré clairement que le fascisme était réellement conforme au sentiment public italien, tous les vieux politiciens, tous les hommes d'État sur le retour, tous les publicistes politiques dont les doctrines fascistes bouleversent les habitudes ont continué de nous répéter que cela ne pouvait pas être sérieux. Ils sentaient d'instinct que cette révolution fasciste c'était la révolte de Léandre et de Scapin contre Géronte, et ils prenaient le parti de Géronte.

Et pourtant, maintenant, il faut bien se rendre à l'évidence. C'est un phénomène très sérieux, et d'une portée qui dépasse l'Italie que la victoire de Mussolini. Même si après son soudain triomphe, le mouvement fasciste et le gouvernement qui en

est l'expression ne pouvaient supporter l'épreuve du pouvoir, et finissaient par succomber aux forces obscures que les anciens partis et les intérêts qui ont été lésés pourraient susciter contre lui, les événements italiens de ces dernières semaines n'en seraient pas moins pleins d'enseignements.

* * *

Il est impossible de ne pas reconnaître que la machine gouvernementale se détraque ou du moins se dérange dans la plupart des pays de l'Europe. Le régime des partis, essence du régime parlementaire, ne fonctionne plus normalement nulle part, parce qu'il n'y a plus de partis, ou du moins plus de partis constitutionnels. Seuls, les maximalistes d'extrême-droite et d'extrême-gauche, ayant un programme précis et des idées claires, d'ailleurs irréalisables.

L'Angleterre, qu'on nous a toujours représentée comme un modèle de sagesse politique, en est aujourd'hui au même point que les autres pays ; la campagne électorale qui s'y est ouverte se fait dans une confusion extrême. Et partout, le fait qu'aucune majorité stable ne peut se constituer dans un Parlement d'où émanent tous les pouvoirs se traduit par l'impuissance des gouvernements : ceux-ci ne sont plus que l'expression de certaines coalitions temporaires qui, par le fait de leur origine, ne peuvent avoir de doctrine gouvernementale ni dans la politique extérieure, ni dans la politique intérieure, ni dans la politique sociale. Ce qui caractérise tous les cabinets européens, c'est qu'ils n'ont d'opinion sur aucun des problèmes essentiels qui se proposent à leur attention : ils vivent au jour le jour et gouvernent au hasard.

Mais c'est en Italie que cette carence du pouvoir était la plus apparente.

Les élections de 1919, qui s'étaient faites sous l'impression des déceptions et du mécontentement de la fin de la guerre, et que les anciens neutralistes avaient comme empoisonnées de leur venin, avaient donné une Chambre disparate, à la fois impuissante et vouée aux extrêmes. Les partis libéraux, la grande et la petite bourgeoisie, avaient paru se désintéresser du scrutin. Seuls étaient restés en présence les socialistes et les catholiques. Phénomène caractéristique, il n'y eut, pendant cette période, que les anciens combattants qui osèrent parler de la guerre. Ils n'étaient qu'une minorité, ou plutôt ils n'étaient pas organisés. Un déserteur, qui se présenta comme déserteur, fut élu. Le parti socialiste eut 156 sièges à Montecitorio : il était le grand vainqueur. Il ne sut pas profiter de sa victoire. Son échec fut lamentable, il ne sut pas résister aux extrémistes, perdit sa force en manifestations révolutionnaires incohérentes qui parurent presque toutes dirigées contre la patrie. Ce fut l'époque où l'on distribuait aux paysans des médailles de saint Lénine, où l'on vit des foules de braillards s'emparer des usines, essayer de nationaliser les terres, désorganiser les services publics par des grèves incessantes et absurdes. Le gouvernement, dont les socialistes d'ailleurs n'avaient pu s'emparer, mais qu'ils avaient énervé, laissa faire. Quant à sa politique étrangère, elle fut également lamentable, sourdement germanophile, complaisante à l'égard de la Russie bolcheviste : elle ne fut constante que dans sa servilité à l'égard de l'Angleterre, servilité dont il ne sut même pas tirer parti. Au propre, ce fut un gouvernement inexistant, et le pays allait à vau-l'eau, quand le fascisme parut. Personne ne conteste qu'il sauva le pays d'une révolution bolcheviste.

— Qu'est-ce que le fascisme ? demandait-on à un bon observateur des choses d'Italie.

— Une trique et un état d'âme, répondit-il.

Le mérite de Mussolini est d'avoir discerné cet état d'âme latent, de l'avoir galvanisé et d'avoir mis à sa disposition la trique qui pouvait en faire une force de régénération nationale. Cet ancien socialiste, disciple de Georges Sorel, et qui avait pris pour évangile, non le *Capital*, de Marx, mais les *Réflexions sur la violence* du théoricien français du syndicalisme, a créé de toutes pièces, en trois ans de temps, l'organisation populaire qui a mâté le communisme en employant les mêmes moyens que lui. On peut sourire de certaines formes romanesques, sinon romantiques qu'il a données à son organisation de combat. Il faut bien reconnaître aujourd'hui que c'est ce qu'il fallait au caractère italien. Ce petit bourgeois romagnol, resté très près du peuple, connaissait son peuple. Il a su tirer un merveilleux parti de ses qualités et de ses défauts, il a fait ses preuves comme agitateur, comme tribun, comme manieur d'hommes. Maintenant qu'il s'agit de recoudre, on peut se demander s'il sera un homme d'État.

* * *

Dans tous les cas, les circonstances dans lesquelles il a pris le pouvoir montrent que le gouvernement qu'il a remplacé n'était vraiment plus digne de l'occuper. Le cabinet Facta, renversé par la Chambre, ne s'était reformé que pour tenir momentanément une place dont personne ne voulait. Il se survivait lamentablement, incapable d'autre chose que d'expédier les affaires courantes. Il venait de démissionner à nouveau quand le parti

fasciste décida sa mobilisation générale. Et c'est alors une suite d'hésitations, d'ordres et de contre-ordres qui trahissent un affolement tragi-comique. Ce gouvernement démissionnaire qui a conscience de son incapacité se résout brusquement à la mesure la plus grave : il proclame l'état de siège et décide fièrement qu'il a le devoir « de maintenir l'ordre public par tous les moyens et à tout prix ». La réponse des fascistes est immédiate. Ils annoncent que tous les pouvoirs du parti sont remis à un Comité secret de quatre personnes, proclament la loi martiale des fascistes, déclarent que la bourgeoisie a intérêt à les suivre, que les travailleurs n'ont rien à craindre d'eux, qu'ils ne marchent que contre la bande de politiciens qui compromet la patrie ; ils font appel à l'armée nationale, dont ils disent défendre l'honneur.

Et le fait est que l'armée, dans son immense majorité, était acquise au fascisme. Néanmoins, si l'état de siège avait été mis en vigueur, c'était la guerre civile. Heureusement, le roi, dont la couronne était en jeu, sut user à temps de ses prérogatives constitutionnelles : il refusa de sanctionner la décision hâtive et imprudente prise par le ministère dans une nuit de fièvre et d'affolement. Dès lors, le fascisme avait cause gagnée ; il n'avait même plus à se retrancher derrière le droit populaire : il rentrait dans la légalité.

***

Qu'en fera-t-il ?

Le pouvoir est une épreuve singulièrement périlleuse pour un tribun qui le doit à une révolution même pacifique. Autre chose est de soulever les foules, de les mener à la conquête des ministères, et d'établir un budget et de donner la forme d'une loi aux réformes que l'on a rêvées dans l'opposition.

Mussolini, il est vrai, a su merveilleusement organiser ses troupes, il a su les contenir après avoir déchaîné leur violence ; c'est un heureux indice ; ce conducteur d'émeutes semble avoir l'énergie suffisante pour devenir un modéré, mais cela ne suffit pas pour diriger un Etat ; un gouvernement moderne est une chose infiniment compliquée. Certes, les vieux politiciens à qui les Parlements se croient obligés de recourir ont un peu abusé de ce qu'ils appellent leur expérience, et qui n'est souvent que de la routine. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a une sorte de technique des affaires publiques qui ne s'improvise pas. Il faut apprendre à établir un budget, il faut même apprendre à lire un bilan ! C'est ce qui fait que tant de réformateurs, pleins, non seulement de bonnes intentions, mais d'idées intéressantes et originales, se sont trouvés en fin de compte les prisonniers de la bureaucratie qu'ils avaient voulu renverser. Pour opérer une révolution sans passer par les douloureuses et sanglantes écoles de l'anarchie, il faut avoir à sa disposition tout un personnel politique prêt à remplacer l'ancien.

M. Mussolini dispose-t-il de ce personnel ? Il a l'air d'en être sûr, mais tous, ou presque tous ses collaborateurs sont des hommes nouveaux, dont on ne peut rien dire, ni en bien, ni en mal, qu'on ne peut que regarder agir avec une curiosité un peu inquiète. N'oublions pas que ceux qui, sous l'impulsion du premier Consul, ont fait la France impériale, étaient aussi des hommes nouveaux...

Un autre danger qui attend le gouvernement fasciste, ce sont les espérances que l'on a fondées sur lui. Il faut avouer que son programme est encore assez vague : c'est plutôt une idéologie qu'un programme. C'est déjà quelque chose pour un parti que d'être sûr de son idéologie, mais ce n'est pas tout. « La fascisme, a dit M. Mussolini à un journaliste français qui l'interrogeait, c'est l'Occident ordonné, précis et réfléchi, en face de l'Orient, mystique, impulsif et vague ! Les socialistes unifiés de France ou d'Allemagne m'accusent de ne pas être démocrate ? Quelle sottise ! L'Italie compte une immense quantité de travailleurs qui ont droit à leur place au soleil. Le syndicalisme et les coopératives sont des forces excellentes. Mais démocratie ne veut pas dire démagogie. Il faut rendre le commandement à la supériorité intellectuelle sur le nombre aveugle. Notre devise n'est pas une devise d'égalité. Au contraire ! Le progrès est de réaliser un *maximum d'inégalité.* »

Fort bien, mais ce n'est là en somme qu'un programme de philosophie politique. Il s'agit maintenant de le traduire en mesures législatives. Le danger, c'est que la clientèle de Mussolini, ses amis fascistes eux-mêmes, ne lui fassent pas un crédit suffisant. Quels que soient sa bonne volonté, ou même son génie, ce n'est pas en un tour de main qu'il rétablira le crédit de l'Italie et améliorera sérieusement son change. Si l'on exige de lui des miracles dans le domaine de la politique intérieure, il pourrait être tenté de détourner l'attention du peuple ardent et enthousiaste dont il est aujourd'hui l'idole vers les aventures de la politique étrangère. Il a été porté au pouvoir par un mouvement nationaliste qui ressemble beaucoup à un de ces coups de fièvre d'impérialisme qui secouent si souvent les jeunes nations imaginatives. Les sentiments qu'il a su canaliser sont ceux de cette jeune Italie que les souvenirs de Rome électrisent, et qui étend volontiers le domaine de l'italianité à tout le bassin de l'Adriatique et de la Méditerranée. Parmi les porte-

parole de cette jeune Italie il a y des énergumènes dont les discours inquiètent le gouvernement suisse parce qu'ils revendiquent le Tessin, le gouvernement français parce qu'ils prétendent que la Corse est une île italienne, et parce qu'ils n'entrevoient pour le règlement de la question de Tunisie qu'une solution unilatérale, le gouvernement yougoslave parce qu'ils entendent régler à leur manière la question dalmate. En ce moment-ci, plus M. Mussolini apparaîtra comme le représentant d'une plus grande Italie, plus il sera acclamé.

Rien ne serait plus dangereux pour lui que de se laisser griser par ces acclamations, car quel que soit l'élan que le fascisme puisse donner à la nation, l'Italie n'est pas en état de supporter une nouvelle guerre, et quand on fait une politique belliqueuse, il faut pouvoir aller jusqu'à la guerre.

Heureusement, le dictateur a l'air d'avoir la tête froide. Il a su très sagement se soustraire à toutes les manifestations théâtrales auxquelles un d'Annunzio se serait livré d'un cœur léger. Le jour de son triomphe, comme la foule acclamait le roi, il a pris la précaution de ne point paraître à ses côtés. Quand on l'a interrogé sur ses projets en fait de politique étrangère, il s'est tenu dans une prudente réserve ; il a parlé de la nécessité, pour l'Italie, d'avoir, à l'égard de l'étranger, une politique de fermeté ; il ne pouvait guère faire autrement. Mais tout au moins s'est-il abstenu de toute manifestation agressive aussi bien à l'égard de la Yougo-Slavie qu'à l'égard de la France. Dans tous les cas, il n'aura pas envers l'Angleterre cette complaisante servilité qui a été la seule politique du cabinet Facta. Nous n'aurons pas à nous en plaindre. Tous ses premiers actes ont été prudents et sages, et ceux-là mêmes qui l'observent avec le plus de méfiance et de malveillance sont bien obligés de convenir que ce puissant agitateur pourrait bien être un homme d'État. Après tout, il a peut-être du génie...

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

LA FRANCE A L'ÉCOLE DE L'ALLEMAGNE ? (1)

C'est une histoire très singulière, toute remplie de situations paradoxales et de malentendus qui, après avoir fait délirer nos pères, nous dictent encore trop fréquemment des jugements déraisonnables. Belle matière à philosopher, à condition que l'on garde son sang-froid et que l'on veuille bien retenir quelques distinctions essentielles.

L'histoire de l'influence allemande en France depuis cent cinquante ans, mal connue, interprétée au rebours du bon sens, à travers les chimères de l'illusion et les amers dépits de la vanité blessée, nous entraîne quotidiennement à des considérations assez sottes. Puissions-nous enfin nous armer de cette clarté française qui jusqu'ici n'a guère élucidé un sujet aussi capital. Le débat serait moins douloureux si nous l'abordions avec une scrupuleuse franchise et le ferme propos d'y faire éclater la lumière.

Remercions donc M. L. Reynaud de nous rappeler les faits — mieux de nous en présenter un exposé limpide, suivi et méthodique, où reparaissent maints détails oubliés. Si sa conclusion ne nous satisfait pas entièrement, si la sagesse qu'elle nous propose nous paraît un peu courte, nous n'en sommes pas moins redevables à cet historien d'un document essentiel ; il a rempli son devoir d'historien, qui est de nous présenter en ordre des matériaux résistants immédiatement utilisables. Sachons nous en servir. Certains mémoires d'avocats, en ramassant les éléments d'une cause, préparent à merveille un jugement qu'ils ne formulent pas. Je n'ai pas, pour ma part, la prétention d'être ce juge, mais je sais bien que le mémoire de M. L. Reynaud est gros de sentences où la raison française ira chercher quelque jour l'apaisement de doutes, de scrupules et de colères aussi vains qu'énervants.

***

M. L. Reynaud nous conte une succession d'aventures :

Notons les principales en les interprétant.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, il n'y a pas de littérature allemande : mais déjà l'orgueil allemand souffre de notre hégémonie intellectuelle ; on le féliciterait de ne point s'y résigner et de prétendre créer une civilisation originale, si quelque bassesse ne se mêlait à sa tenace rancœur. Ses ambitions sont légitimes ; elles s'empoisonnent d'une haine industrieuse. Et sans doute ne peuvent-elles triompher qu'en s'affranchissant de notre principat. Mais cette insurrection se tourne contre nous avec une violence qui ne s'apaisera plus : cette violence persistera même après la victoire ; florissante, la

(1) L. Reynaud. *L'influence allemande en France au XVIIIe et au XIXe siècles*. 1 vol. Collection de critique et d'histoire. Hachette).

littérature allemande — sauf exception, n'oublions pas Gœthe — n'en émoussera pas la pointe. Antifrançaise en ses origines, la littérature allemande, même attirée par le génie français, demeurera très généralement gallophobe.

Voilà ce que nos ancêtres auraient bien dû voir aux premiers vagissements du lyrisme germanique. Mais c'est ce qu'ils ne virent point ; et plusieurs générations après eux ne s'en avisèrent pas davantage.

Premier aveuglement, d'où vont naître une série de perpétuels malentendus et d'invraisemblables contre-sens.

Mieux informés, les hommes du XVIIIe siècle eussent compris que la littérature allemande naissait avec une vocation particulière, et qui la distinguait entre toutes celles dont s'enorgueillissait l'Europe civilisée. Car enfin ni l'anglaise, ni l'italienne, ni l'espagnole, pour indépendantes qu'elles fussent, et tout justement parce que leur indépendance jouissait d'une certitude ancienne et bien assise, ne témoignaient à notre égard de ce zèle et de cette application acharnée dans la détestation et le dénigrement.

Ils eussent compris, ces contemporains de Louis XV et de Louis XVI, qu'une grande force se levait parmi les nations, ombrageuse, jalouse de son autonomie, et tout animée d'un puissant désir de représailles et de vengeance.

S'ils ne prévoyaient pas les glorieuses destinées des lettres allemandes, que n'envisageaient-ils avec plus de pénétration l'attitude des premiers écrivains allemands ? Car enfin cette haine ne décelait pas seulement une antipathie passagère, commandée par les circonstances ; elle annonçait et motivait une opposition profonde de tempéraments. Tel était le symptôme grave. Si nos Français se fussent doutés de cette gravité, sans doute eussent-ils étudié l'Allemagne nouvelle avec plus de prudence et d'attention, et peut-être l'histoire des relations franco-allemande eût-elle pris un autre cours.

Mais c'est ce qu'ils ne firent point ; et tandis que l'Allemagne envisageait les relations franco-allemandes, jusque dans le domaine intellectuel, à la façon d'un duel, la France, défaillante, non seulement ne ripostait ni ne se gardait, mais paraissait ignorer les dispositions agressives de ses voisins. Fatalité ? Un mot qui n'explique rien et derrière lequel se précise la double responsabilité d'une passion conquérante et d'une inconcevable paresse d'esprit.

La nonchalance française est-elle moins coupable que la belliqueuse ardeur germanique ? Elle a l'excuse d'une générosité prompte — exagérément prompte à l'enthousiasme... Et l'on eut ce spectacle touchant, un peu ridicule : sur la foi d'une poignée de propagandistes germaniques, une France raffinée, gorgée d'art et de littérature, merveilleusement déniaisée par ses moralistes et ses psychologues, et qui avait porté à sa perfection une civilisation charmante et forte, s'éprend d'une Allemagne gauche et pédante, satisfaite de sa rusticité naïve, ignorante du style, des belles manières, et qui bégaie à peine les premiers rudiments d'un art à demi-barbare... Spectacle ridicule ? Mais peut-être de signification profonde. Un observateur perspicace y eût démêlé le signe d'une certaine lassitude qui est la rançon ordinaire d'un effort trop tendu : le raffinement, poussé à ses extrêmes limites, est un commencement de faiblesse ; notre civilisation, si fière de ses cadres logiques et de son aisance spirituelle, s'anémiait ; l'imagination dépérissait ; elle ne suscitait plus, au service de l'invention, les ressources profondes de l'âme...De là le succès de la littérature anglaise, que prolonge le triomphe de Rousseau ; de là l'étonnant succès, moins justifié, de la littérature allemande. L'âme française, exagérément comprimée, s'épanche en une orgie de sensibilité, de sentimentalité, où elle perd le contrôle de ses plus précieuses vertus. Célimène rend hommage à un rustre dont elle admire la force jeune, la jactance, et ce bon cœur qu'il exalta imperturbablement. La France s'agenouille devant l'Allemagne, qui est la glorification de l'instinct.

Il y eut ainsi, vers 1770, une période où la mode ne mit rien au-dessus des lettres allemandes, devinées à travers de méchantes traductions d'œuvres infiniment médiocres. Était-ce ce néant qui nous hypnotisait, ou bien le mirage d'un paradis perdu ? N'était-ce pas la figure même de notre secret désir qui nous apparaissait par delà les brumes du Rhin ? L'Allemagne nous infligeait-elle déjà un joug intolérable, ou ne cédions-nous pas à la toute-puissance de notre propre nostalgie ?

Cette période dure peu, au plus dix ans ; dès 1777 Grimm lui-même en constate le déclin. Grimm et ses acolytes peuvent bien s'en affliger ; ils nous ont apporté un maigre bagage — c'est une consolation de penser que nous n'avions pas nous-même couru au devant de cette pacotille ; nous allions puiser aux sources anglaises, mais ce sont d'habiles commis-voyageurs qui introduisent chez nous la littérature allemande — Grimm et sa petite équipe sont impuissants à nous abuser bien longtemps... Ils ont fait mieux, hélas ! Ils ont créé un préjugé, mais nous sommes leurs complices ; peut-être au total nous ont-ils simplement fourni l'occasion d'une erreur que nous ne cherchions qu'à commettre. Cette simplicité, cette sincérité, ce lyrisme instinctif, ces joies philosophiques, ces légendes,

ces mœurs familières et familiales que nous avions exilés de notre littérature, nous n'admettions pas qu'ils fussent bannis de toute la terre. L'Allemagne les revendiquait : nous la crûmes sur parole. L'Allemagne serait la patrie terrestre, la sainte patrie de notre rêve. Nous consentions ainsi à quelque inévitable duperie : l'illusion était en nous-mêmes... Reconnaissons toutefois les véritables raisons de notre décision, car c'était là un acte délibéré de l'esprit français, non point sans doute défini et mûri par les maîtres de notre pensée, mais jailli en quelque sorte des flancs de la nation, né de l'instinct national, et qui témoignait non seulement de notre candeur mais de la profondeur de notre foi en l'éternelle Psyché.

* * *

Ce préjugé, ce postulat, cette légende dont bénéficie l'Allemagne s'étaient formés à une époque où la littérature allemande ne leur apportait pas même un commencement de justification ; aussi bien ignore-t-on encore en France les génies naissants ; les premiers prophètes du germanisme sont chez nous des auteurs que l'Allemagne elle-même s'est empressée d'oublier. Nous avons devancé l'éclosion du génie allemand, nous l'avons encensé par anticipation. Notre conception de l'Allemagne revêt ainsi, dès le début, un caractère d'irréalité, et, pour tout dire, un aspect chimérique dont elle ne se défera plus. Sa gratuité fait sa solidité, la rend durable. Fille de notre propre esprit, elle n'est pas justiciable de l'expérience. Les mythes ont la vie dure.

Comment celui-ci grandit, prospère et se prolonge dans le siècle jusqu'après 1870, comment il se nourrit de toutes les ardeurs stimulées de notre ambition, comment il favorise, dénature ou dément les notions nouvelles que nous acquérons en Allemagne, comment il nous éclaire et nous aveugle en même temps, préside à notre enrichissement et nous interdit de pénétrer à fond et complètement le génie germanique, c'est un des chapitres les plus singuliers d'une psychologie comparée des peuples demeurée dans l'enfance, et c'est, n'en doutez pas, le chapitre essentiel de l'histoire des relations franco-allemandes.

Le merveilleux et l'absurde arrêtent ici à chaque pas l'historien ; l'irrationnel, ses méprises, ses révoltes contre le fait sont un perpétuel sujet d'étonnement. Une superstition s'affirme, une religion se propage ; nos meilleures esprits en précipitent l'essor. Les circonstances, le hasard, de minimes incidents de notre vie nationale contribuent à cette invraisemblable fortune.

Un Suisse surgit au moment où les écrivains allemands proprement dits fatiguent notre attention. Gessner nous enivre au vin douceâtre de ses idylles. C'en est assez pour que l'auréole demeure au front d'une mystérieuse Allemagne. Nous ne comprenons rien au *Sturm-und-Drang*. Gœthe lui-même nous laisse indifférents : Werther ne nous émeut pas et ne connaîtra le succès que sous le Directoire — succès foudroyant : Bonaparte sait le livre par cœur ; Chateaubriand imagine cet antidote, aussi dangereux que l'évangile de la langueur et de la désespérance allemandes : René.

Et voici l'éblouissement ! Jusqu'ici la religion germanique ne s'est manifestée qu'à l'état d'enthousiasme imprécis, et de rumeur puissante, mais vague. Une femme de génie la traduit en formules éloquentes. Elle n'a point inventé l'état d'esprit qui triomphe en son livre, mais elle lui crée sa rhétorique spéciale, elle l'arme d'arguments et l'enracine au sol d'une séduisante hagiologie, Étrangère, Mme de Staël était peut-être prédisposée à affectionner l'Allemagne, encore qu'il n'y paraisse guère à son premier voyage. Ses caprices et ses rancunes de femme orientent ses préférences. L'incivilité de Bonaparte fut peut-être décisive. Disgraciée, son livre *De l'Allemagne* fera le procès de la France napoléonienne. Tacite avait de même découvert en Germanie de précieux arguments contre Rome... Notez que Mme de Staël demeure dans la logique du culte lorsqu'elle y introduit tout ce qui manquait à la France de ses rêves — de la simplicité des mœurs à la liberté de penser et d'écrire. Elle continue en l'accentuant cette tendance à faire de la germanophilie le résumé de nos vœux et de nos revendications qui est aux origines de notre religion allemande. En cette religion se confondent un grand élan lyrique, le souhait profond d'un élargissement du génie français, un esprit d'opposition résolue aux orthodoxies trop strictes de la littérature, de la religion, de la morale et de la politique ; ce riche fonds national explique la durée d'une croyance aussi surprenante en elle-même. L'Allemagne pénètre en France en alliée de la France ; alliée qu'on utilise en oubliant ses buts propres ; on le lui fera bien voir puiqu'on ne cessera d'ignorer sa véritable originalité au temps même de la plus grande ferveur. Faisons donc bien attention quand nous parlons d'influence allemande ; influence soit ; mais l'Allemagne n'est souvent qu'un prétexte, et, si vous voulez, le prête-nom de nos passions françaises.

Distinguons ici un bien et un mal ; il est incontestable que l'invocation allemande renforce d'une vague mystique certaines aspirations françaises

parfaitement légitimes, et donc nous vaut un surcroît de force appréciable. Mais il est toujours dangereux de mêler l'étranger à nos discordes civiles ou intellectuelles : on y gagne en élan, on y perd en crédit. Nous le voyons bien aujourd'hui, où la doctrine intransigeante de nos traditions gréco-latines dénonce je ne sais quelle trahison, et condamne comme allemand tout ce qui ne lui convient pas. La France est plus riche et plus diverse, l'Allemagne l'est peut-être moins que n'affectent de le croire nos nationalistes. Si nous avons à défendre désormais toute une partie de notre patrimoine, nous le devons aux imprudences trop lourdement insistantes de l'école de Corinne.

Influence allemande, je n'y contredis pas ; mais voyez ce que la France en absorbe ; nous le mesurerons; nous nous apercevrons que nos Français se cherchent d'abord eux-mêmes parmi le dédale de la forêt germanique. Très souvent aussi le don qu'ils accueillent avec trop de gratitude n'est que restitution. Dès le XVIIIe siècle, ce Winckelmann dont nos ancêtres font tant de cas, est notre débiteur ; M. L. Reynaud rappelle que ses théories rencontrent chez nous un courant d'idées autochtones : il eût pu citer un nom : Winckelmann est le fils spirituel de Montesquieu dont le prestige égale presque en terres germaniques celui de Rousseau ; et Montesquieu demeure — pourquoi ne nous en souvenons-nous pas ? — l'un des animateurs du romantisme allemand et du romantisme universel. — Par la suite, le moyen âge, qui pénètre en France sous des couleurs allemandes, n'était-il pas l'une de nos richesses authentiques ? Et quel effort n'a pas dû accomplir la critique moderne pour que le trésor de nos cathédrales, de nos légendes et nos vieux romans cessât d'arborer, aux yeux du monde et à nos propres yeux, le pavillon étranger ?...

Influence allemande ! le décevant vocable. Tout ce qu'il porte en lui de bienfaisance et de nocivité, le livre de Mme de Staël l'annonce déjà nettement. Car enfin il est la Bible de nos germanophiles ; il contient la révélation et les Tables de la loi. Il est un acte qui retentira longuement dans la conscience française et dont il faut maintenant essayer de sérier et de comprendre les conséquences indéfinies.

Avant de l'entreprendre, en compagnie du très aimable guide qu'est M. L. Reynaud, une brève observation : le témoignage de Mme de Staël n'est pas simple; il s'encombre de trop d'arrière-pensées, il développe trop ostensiblement un programme personnel et français pour ne pas susciter quelque défiance. Pourtant la peinture de l'Allemagne qu'il nous propose n'est pas radicalement fausse : elle est incomplète plus encore que partiale, et moins superficielle qu'insuffisante par ses lacunes. Je ne m'empresserai donc pas, avec M. L. Reynaud, de condamner M. Gustave Lanson déclarant : « cette Allemagne, qui n'est pas celle de Henri Heine, qui n'est pas celle dont nous avons eu la révélation en 1870, a été vraie à une certaine date. » Cette Allemagne patriarcale, poétique et philosophique a bien existé ; elle a même survécu assez longtemps au cours du XIXe siècle, voire exhalé un parfum dont le suprême arome ne s'est évanoui au fond des provinces allemandes qu'après 1870. Mais cette Allemagne-là n'était pas la seule. Chaque peuple possède plusieurs visages. Mme de Staël n'a découvert que l'un des visages de l'Allemagne. Nous a-t-elle délibérément dissimulé les autres ? Volontaires ou involontaires, ou plutôt commandées par l'esprit qui la poussait en Allemagne, et qui était l'esprit même d'une germanophilie déjà constituée, ses omissions et ses prétéritions illustrent à merveille un dessein qu'elle n'avait pas conçu et dont la France ne cessera, cinquante ans durant, de poursuivre à travers vents et marées la réalisation.

Lucien MAURY.

(*A suivre.*)

LES LIVRES NOUVEAUX

Max Buteau, *L'Avocat-Roi* (1 vol., Bibliothèque internationale de critique. La Renaissance du Livre).

En cette piquante et très attachante étude, M. Max Buteau nous montre le développement du rôle de l'avocat à travers notre histoire; modeste sous l'ancien régime, ce rôle déborde sur la vie publique au XIXe siècle, timidement sous les pouvoirs forts, irrésistiblement aux époques de progrès démocratiques. L'auteur, sous psychologiques, sociales et politiques de ces [illegible] analyses avec une parfaite compétence, l'amène conclure à la royauté de la parole représentée par l'avocat. L'avocat règne sur la République. La guerre ne peut pas avoir [illegible] sur trône.

Qui est-il ? et où nous mène-t-il ? A ces questions ce petit livre répond amplement. Devant la seconde il admet notre impuissance à prévoir l'avenir. Mais la guerre a dressé en face de l'avocat l'homme d'action et de réalisation : « la guerre nous a fait durement chercher et trouver les règles de vie qui conduisent au salut. Elles sauvent aussi dans la paix. A nous de les maintenir. Mais la royauté de l'avocat y sombrera sans doute. » Hypothèse, mais qui ressemble assez à un programme, et qui nous livre peut-être au total la philosophie de ce très remarquable essai.

L. M.

BULLETINS DE L'ÉTRANGER

La Question d'Orient

Extrait d'une lettre intime envoyée d'Athènes à Paris

Athènes, le 19 octobre 1922.

Quel triste état de choses je trouve après deux ans seulement d'absence !

Le pays est littéralement inondé de réfugiés, jetés ici dans la plus noire misère, victimes de la guerre et surtout de la diplomatie. C'est un spectacle navrant, qui déchire le cœur et nous envahit de honte parce qu'il est indigne de notre temps et de notre civilisation : des troupeaux humains en loques, portant sur la figure les traces de l'épouvante et du désespoir. J'en ai vu un premier lot à Patras : il y en avait 10.000, mais ici il y en a plus du décuple et, parmi eux, des gens qui hier encore étaient à Smyrne riches à millions ; la plupart ont fui sans rien avoir pu sauver, tout au plus un mince bagage avec quelques hardes. Le plus terrible, c'est qu'ils se sont trouvés séparés des leurs — des femmes en sont encore à chercher leurs enfants et des enfants leurs mères — et dans ces familles dispersées, les hommes sont rares : à peine 5 %, les autres, de 16 à 30 ans, ont été retenus par les Kémalistes et refoulés à l'intérieur. On sait ce que cela veut dire : la mort loin des yeux occidentaux.

Il y en a comme cela sur tous les points du territoire : leur nombre atteint déjà 600.000 âmes, et l'exode commencée en Thrace va le faire monter à un million. Un million de gens à nourrir, à vêtir, à abriter et, plus tard, à installer dans un pays qui comporte à peine 5 millions d'habitants. C'est comme si on jetait du coup en France 5 millions de gens sans pain ni abri.

Avec les faibles moyens dont il dispose, le Gouvernement a vraiment réalisé des prodiges. Le flot des immigrants a commencé il y a un mois ; il a grossi il y a quinze jours et, à l'heure qu'il est, les 600.000 réfugiés ont tous un abri, un peu de pain et quelques vêtements. L'autorité a été secondée par l'assistance privée qui a été partout admirable. Dans toutes les villes, des comités ont été constitués, des collectes faites, des maisons, magasins, hangars cédés, des écoles et églises réquisitionnées. A Patras, par exemple, la population a souscrit tout de suite comme première mise 400.000 drachmes et comme secours mensuels 70.000 drachmes pour 6 mois. Et il en a été de même partout ailleurs. Toutes les municipalités ont largement donné. Et, par-dessus tout, l'Etat s'est chargé des dépenses générales d'assistance qui demandent plus de 3 millions par jour. Nous comptons, pour une première période d'assistance provisoire de 6 mois, 600.000.000 de drachmes.

Mais il faudra, dès maintenant, songer à l'installation définitive de ces malheureux dans des maisons urbaines ou des fermes rurales. Cela demandera au bas mot un milliard et demi de drachmes. Il faudra trouver ces sommes malgré le dénûment absolu du Trésor. Il faudra aussi organiser cet immense service d'installation qui comportera la construction de quelque chose comme 200.000 maisons, la formation de villes, l'établissement de routes, la fourniture de meubles et d'instruments de travail. Jamais, dans aucun pays, pareil problème ne s'est posé avec une telle acuité et avec une telle envergure.

Mais voici venir le nouveau flot de réfugiés de Thrace. Ce qui se passe actuellement dans ce malheureux pays est inimaginable.

Sur le papier, il a été facile à Moudania de dire qu'en quinze jours, à partir de dimanche dernier, l'armée grecque se retira, puis dans le mois suivant l'administration passera des Grecs aux Alliés et de ceux-ci aux Turcs. Mais dans la pratique, les choses se passent autrement. Dès que, lundi, le premier bataillon grec a commencé le mouvement de repli, la population, qui craint l'arrivée des gendarmes turcs et qui n'a aucune confiance aux détachements clairsemés des Alliés, a été prise de panique et c'est un sauve-qui-peut général. 400.000 personnes, encombrées de bagages, conduisant quelques maigres troupeaux, sont sur pied; toutes les routes encombrées, les trains pris d'assaut, et tout cela au milieu d'une armée qui s'en va, d'une autre qui vient et de bandes de pillards turcs et bulgares qui infestent la campagne.

Le Gouvernement essaie de mettre un peu d'ordre dans cette délirante anarchie. Cette terrible angoisse durera deux bonnes semaines, et je tremble en pensant à l'embouteillage des troupes et des populations qui peut se produire près de la Maritza, car au-dessus de la frontière, du côté bulgare, il y a une multitude de bandes prêtes à tomber sur les colonnes d'immigrants pour les piller et les disperser. Heureusement que nous avons en Thrace nos meilleurs généraux : Nider et Katékakie, qui déploient une admirable énergie. Tous deux ont promené, de 1918 à 1920, le drapeau grec victorieux dans des pays lointains, jusqu'en Ukraine — ils président aujourd'hui à la liquidation d'une épouvantable catastrophe.

Chronique roumaine

Le Couronnement des Souverains roumains La Roumanie et la Question d'Orient

Le mois dernier la Roumanie a fêté le couronnement du premier roi et de la première reine de tous les Roumains. Les cérémonies ont eu lieu à Alba-Julia et à Bucarest. Alba-Julia est une ville du centre de la Transylvanie que les Roumains considèrent comme le foyer sacré de leur nation. En effet, c'est là qu'en 1600 le plus grand prince valaque, Michel-le-Brave, entra en triomphe après avoir conquis la Transylvanie et la Moldavie et réuni ainsi pour la première fois les pays roumains sous un seul sceptre. Cette union ne dura

malheureusement pas, car, en 1601, Michel-le-Brave était assassiné par un coup de poignard hongrois dans le dos, dans la plaine voisine de Turda, au milieu de ses soldats. Depuis lors, l'unité nationale a été l'idéal instinctif de tout le peuple roumain. La victoire des Alliés a transformé cet idéal en une réalité qui recevait, en octobre dernier, sa consécration visible par le couronnement du roi Ferdinand et de la reine Marie comme roi et reine de tous les Roumains compris entre le Danube, le Dniester et la Theiss.

La France s'est associée avec une cordiale et sincère sympathie à cet événement important de l'histoire du peuple roumain, en se faisant représenter aux fêtes du couronnement par le maréchal Foch, en qui le roi Ferdinand, en le recevant à la gare de Sinaïa, salua « le vainqueur sur tous les fronts ». Le maréchal était accompagné par les généraux Weygand, si étroitement associé à ses travaux et à ses efforts, et Berthelot, qui fut, pendant la guerre roumaine, le chef de la grande mission militaire française en Roumanie. En cette qualité il contribua largement, avec ses officiers, à la réorganisation de l'armée roumaine après la retraite de Valachie en 1916, et aux victoires de Marashti et surtout de Marasheshti, sur le front de Moldavie où Mackensen fut arrêté après de terribles combats et malgré une grande supériorité numérique. C'est également le général Berthelot qui, en sa qualité de commandant en chef de l'armée du Danube, passa le Danube, à Giurgin, à la tête de ses troupes, après la défaite bulgare, et chassa les troupes austro-allemandes de Valachie, libérant ainsi le territoire de la Roumanie.

Le peuple roumain a gardé depuis cette époque au général Berthelot une amitié reconnaissante qui s'est manifestée d'une façon enthousiaste lors des fêtes du couronnement. Le maréchal Foch et ses compagnons ont reçu en Roumanie un accueil triomphal. On y a été touché par le choix qu'a fait la France de son plus grand soldat pour la représenter à cette solennité, qui grâce à la délégation française, a été une occasion nouvelle pour resserrer les liens entre les deux pays. Ainsi la visite du maréchal Foch et des généraux Weygand et Berthelot a eu un côté pratique; des entretiens utiles ont eu lieu à Bucarest entre les grands chefs militaires français et les chefs de l'armée roumaine.

La Roumanie a été invitée à participer à la conférence de paix qui règlera, en même temps que le conflit gréco-turc, la question des Détroits. En effet, puissance du littoral de la mer Noire, elle est intéressée au premier degré à la solution de cette question. Aussi le gouvernement roumain suit-il avec la plus profonde attention le développement des événements gréco-turcs, à l'occasion desquels le régime de Constantinople et des Détroits a été remis en discussion. Il a nommé, pour représenter la Roumanie à la conférence du Proche-Orient, une délégation composée de M. Jean Duca, ministre des affaires étrangères, et Diamandi, ministre plénipotentiaire, ancien ministre de Roumanie à Petrograd et ancien haut-commissaire à Budapest pendant l'occupation de cette ville par l'armée roumaine.

Il convient de signaler, au sujet de la participation de la Roumanie à la conférence de paix, le fait que tous les Etats balkaniques s'y trouveront également. En dehors de la Turquie et de la Grèce, la Yougoslavie a elle aussi été invitée comme puissance avec voix délibératrice, et, lorsque la question des Détroits sera discutée, la Bulgarie a été appelée à titre consultatif. M. Stambouliski, président du conseil de Bulgarie, est allé dernièrement à Bucarest, où il a eu des entrevues avec MM. Jean Bratiano, président du conseil et Duca. L'entretien a, paraît-il, roulé sur la question d'une attitude commune des deux pays dans la question des Détroits à la conférence. De plus, la Bulgarie aurait demandé l'appui de la Roumanie pour la revendication du débouché à la mer Egée qui lui a été reconnu par les traités de paix. En échange de cet appui, la Bulgarie offre la liberté pour le transit des marchandises roumaines à travers la Bulgarie vers la mer Egée. Le gouvernement roumain a fait un accueil très amical au président du conseil bulgare, et il y a lieu de croire que les deux pays sont tombés d'accord. Si le projet relatif au débouché sur la mer Egée se réalise pour la Bulgarie et la Roumanie, on peut considérer cette solution comme un début susceptible des développements les plus heureux pour les deux Etats. En effet, si la mer Egée devient librement accessible à ces deux pays reliés par une sincère collaboration dans la voie de leur développement commun, la question des Détroits perd le caractère d'acuité qu'elle offre pour eux, et cela serait un résultat très important de la conférence de paix du Proche-Orient. Il convient d'ajouter que M. Stambouliski a rencontré, après sa visite à Bucarest, M. Nitchitch, ministre des Affaires étrangères de Yougoslavie, pour arriver aussi avec ce pays à un accord sur cette question. D'autre part, avant la conférence, MM. Duca et Nitchitch doivent avoir une entrevue poursuivant le même but, et ces accords permettront aux Etats danubiens de se présenter unis à la conférence lorsque se poseront les questions les intéressant en commun.

L. A.

Chronique Tchécoslovaque

Le 28 novembre dernier, la Nation Tchécoslovaque a commémoré le quatrième anniversaire de son indépendance et de la reconstitution de son Etat. L'éclat de cette journée a été singulièrement rehaussé par la présence à Prague d'une nombreuse délégation des parlementaires yougoslaves. Cette délégation conduite par plusieurs ministres du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et composée de représentants de [illegible] tous les partis politiques, assista, le jour de l'anniversaire, à la séance solennelle du Parlement. [illegible] gués de la Skoupchtina qui y [illegible] villes de Plzen et de Kralove Hradec [illegible] compte, non seulement des p[illegible] dustriels du pays, mais encore de la sincérité et de la profondeur des sentiments [illegible] nation tchécoslovaque [illegible] de la Yougoslavie.

Une visite des parlementaires tchécoslovaques à Belgrade, projetée pour le printemps, ne pourra qu'affermir les liens d'amitié fraternelle unissant les deux pays qui forment le noyau du système politique de la Petite

Entente. Ce ne sont pas des visites d'apparat, mais un travail utile de rapprochement qu'accomplissent ainsi les hommes politiques des deux nations slaves.

Le gouvernement Svehla dont j'ai annoncé la constitution dans ma dernière chronique, s'est présenté, depuis, devant la Chambre. Son programme politique, en somme, ne tient que peu de place; il semble orienté surtout vers les questions économiques, financières et sociales. C'est un programme de travail, un programme réaliste qui envisage avant tout les besoins de l'Etat et de la population sans discrimination de parti ou de nationalité. Continuant la sage politique financière qu'il avait inaugurée il y a quatre ans, M. Rasin a présenté un budget qui accuse une économie d'un demi milliard sur le budget précédent. Cette réduction, bien qu'importante, ne répond cependant pas à la situation créée par la récente hausse de la couronne tchécoslovaque, sur le marché extérieur. Les prix intérieurs sont actuellement en voie de diminution. Les ouvriers ont accepté une diminution de salaires allant jusqu'à 30 %, le prix du charbon a subi une réduction importante, les droits de douanes seront sensiblement diminués. Grâce à ce procès de nivellement des prix, les dépenses prévues n'atteindront sûrement pas les évaluations budgétaires de même que d'autre part, les recettes de l'Etat. Toutefois, le ministre des finances est persuadé que le budget pour l'exercice prochain n'étant qu'une prévision finira par se solder sans déficit, grâce au nouveau règlement des crédits.

Le rapporteur du budget, M. Srdinko, a pu, au cours du débat, constater avec une légitime fierté que la Tchécoslovaquie est le premier Etat européen qui ait mis au point sa comptabilité pour la période d'après-guerre. Le compte général pour 1919, établi par la Cour des Comptes, présente un excédent de recettes de 2.192 millions par rapport aux prévisions ; celui de 1920 accuse un excédent de 611 et celui de 1921, un actif de 188 millions par rapport aux évaluations préliminaires, de sorte que les trois premières années sont entièrement satisfaisantes.

La réduction des dépenses publiques permettra sans doute une diminution importante des impôts.

Le gouvernement se propose d'aborder, cette année, le projet de création de caisses de retraite pour la vieillesse et de caisses d'assurances contre l'invalidité des ouvriers ou de petits entrepreneurs agricoles et industriels indépendants. Le projet de loi doit être soumis à l'Assemblée nationale au cours même de la session d'hiver. L'Etat ne reculera pas devant un sacrifice très lourd pour réaliser cette réforme qui couronnera sa législation sociale et protègera la classe des travailleurs malades ou vieillis.

Malgré la sagesse de ce programme financier et social, malgré les déclarations de M. Benès, qui a exposé le rôle très important joué par la République à Genève pendant les négociations relatives à l'assainissement de l'Autriche et prouvant que nous avons su nous élever au-dessus de toutes les rancunes, l'opposition, composée comme toujours des Allemands, des Magyars, des communistes et du parti populiste Slovaque de Hlinka, n'a pas accueilli favorablement la déclaration du gouvernement. Le chef des nationalistes allemands, M. Logdman, est allé jusqu'à annoncer une résistance acharnée même en dehors du Parlement. Il s'est attiré pour son intransigeance de sévères réprimandes au sein même du camp allemand, et s'il s'avisait de passer des phrases boursouflées à l'action, il se heurterait non seulement à l'énergie du gouvernement, mais probablement aussi à la résistance des éléments raisonnables parmi les Allemands du pays.

On peut d'ailleurs constater dans les rangs de l'opposition, des fissures très profondes. En Slovaquie, on commence à se rendre compte que Hlinka et Juriga, par leurs attaques contre la République, ne servent que les intérêts de la propagande magyare. Au cours des débats sur la politique extérieure, M. Benès a donné des preuves éclatantes de la duplicité de Hlinka dans l'affaire de Javorina et de ses procédés démagogiques. Des défections sérieuses, notamment celle du député Vrabec et de l'ancien secrétaire général du parti sont autant de signes que l'influence néfaste de ces deux prêtres ambitieux et fanatiques est au déclin.

De même au sein du parti communiste des dissentiments très sérieux se sont dévoilés au cours des mois derniers, qui démontrent assez clairement que la vague communiste commence à baisser. Au fond, le communisme n'a jamais été un danger sérieux en Tchécoslovaquie, mais il y a trois mois, les communistes ont fait, sur l'ordre de Moscou, et sous le prétexte de la nécessité d'un front commun des travailleurs contre le capitalisme, des tentatives pour attirer dans leur orbite la gauche du parti socialiste-national. Grâce à l'intervention énergique du fondateur du parti, M. Klofac, ancien ministre et vice-président du Sénat, les avances des communistes ont été repoussées.

Ainsi la vie politique intérieure présente des faits témoignant d'une évolution continue vers l'apaisement des esprits et vers la consolidation. Il paraît certain que le moment critique de la crise économique est dépassé. Pendant les négociations entre les industriels et les ouvriers, ces derniers ont fait preuve d'une rare modération en acceptant une réduction des salaires considérable. Espérons qu'ils seront récompensés de cette sagesse par la baisse du coût de la vie qui va en s'accentuant et qu'ils ne seront pas obligés de réduire leur *standart of life*.

H. Jelinek.

Chronique polonaise

La Question de la Galicie Orientale

V

Nous avons démontré que les Russes établis en Galicie et, par là même, sur les crêtes des Carpathes, ce serait la Pologne menacée de nouveau dans son existence, la Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et la Yougoslavie réduites, en fait, à l'état de vassaux du colosse de l'est, la sphère d'influence et d'action moscovite étendue jusqu'à l'Adriatique, les Alpes et les confins de l'Allemagne du sud et, en fin de compte, Moscou maîtresse du continent européen. Et nous avons fait ressortir que cette suprématie serait d'autant plus effective que, en faisant renaître le désir d'un nouveau dépeçage de la Pologne, la réunion de la

Galicie au territoire russe déterminerait, du même coup, un nouveau rapprochement russo-allemand.

La non-extension de la Russie jusqu'aux Carpathes, c'est-à-dire la non-attribution à ce pays de la Galicie Orientale est, par conséquent, une condition géographique *sine qua non* de l'existence de la Pologne, ainsi que de l'indépendance effective de la plupart des Etats du centre-est de l'Europe. Elle est, de plus, une sauvegarde de même espèce contre l'établissement d'une nouvelle hégémonie dans cette partie du monde. D'où la conclusion que du point de vue de la *géographie* politique, l'incorporation au colosse russe du territoire entre le San et la Bukovine devrait être considérée comme absolument inadmissible.

Seulement, la non-attribution de la Galicie Orientale à la Russie n'implique pas nécessairement sa réunion à la Pologne. Une autre solution peut et a, en effet, été imaginée et proposée : l'érection de cette région en Etat indépendant. Un tel Etat aurait, nous assure-t-on, toutes les conditions requises pour vivre sa propre vie et prospérer, et sa création s'impose parce qu'elle est, paraît-il, désirée par l'immense majorité des habitants du territoire est-galicien.

Pour établir qu'une Galicie indépendante pourrait vivre et se développer réellement, on a recours à l'argument suivant :

Avec sa superficie de 55.000 kil. carrés et ses 5.300.000 habitants, l'Etat est-galicien serait plus grand que la Belgique et la Hollande, plus peuplé que la Latvia et l'Esthonie, et plus grand et plus peuplé que la Suisse. Or, tous ces Etats sont reconnus comme parfaitement viables. Donc, une Galicie indépendante devrait être considérée comme parfaitement capable de vivre normalement et de prospérer.

Malgré son apparence de rigueur, cet argument a un défaut : il ne démontre absolument pas ce qu'il faudrait démontrer, et cela par la raison qu'il ne fait entrer en ligne de compte que des données numériques et fait totalement abstraction des différences essentielles de *situation* qui existeraient entre un Etat est-galicien indépendant et les pays ci-dessus indiqués.

Les quatre premiers de ces pays sont baignés par la mer, et ce libre accès à la grande voie des relations internationales leur permet de communiquer directement avec le monde extérieur et d'avoir, de ce fait, tant au point de vue économique qu'au point de vue politique, une allure relativement très indépendante vis-à-vis de leurs voisins plus puissants. Quant à la Suisse, séparée de la mer, ce pays se trouve dans des conditions très spéciales en raison du fait que le respect de sa neutralité, partant, de son indépendance est devenu un dogme quasi-intangible pour toute l'Europe, en général, et pour ses voisins, en particulier. Cette situation le met, en effet, à l'abri non seulement de tout danger politique direct, mais encore de toute pression économique à fin politique.

Or, l'Etat est-galicien indépendant ne bénéficierait ni de l'un ni de l'autre de ces avantages. Situé à l'intérieur des terres, il n'aurait pas d'accès libre à la mer. D'autre part, des quatre pays dont il serait limitrophe, trois seraient hostiles à son indépendance : la Pologne et la Russie, parce qu'elles voudraient le réunir à leur territoire, — la Roumanie, parce qu'elle craindrait qu'il ne suscitât des mouvements séparatistes parmi les très nombreux Ruthènes de Bukovine.

Privé de toute communication directe avec le monde extérieur, le nouvel Etat ne pourrait se soustraire à la pression exercée par ses voisins, tous beaucoup plus puissants que lui. Et dès lors il se produirait immanquablement ceci : ou bien il serait ballotté entre ces Etats et ne pourrait trouver le *minimum* d'équilibre indispensable à un développement normal ; ou bien, il se lierait à l'un d'eux ou, peut-être même, à une grande puissance du dehors. Il acquerrait probablement, ainsi, la stabilité voulue, mais son développement n'en serait pas moins entravé. Il le serait par la tutelle et le contrôle qu'exercerait nécessairement sur lui le grand Etat « ami » — tutelle et contrôle qui s'inspireraient évidemment baucoup plus des intérêts du protecteur que de celui du protégé. Ni dans l'un ni dans l'autre cas il ne pourrait donc vivre sa propre vie, une vie vraiment indépendante. Son indépendance ne serait qu'une apparence, une illusion : la possibilité de choisir entre la désorganisation et l'organisation par d'autres et au profit d'autres, entre l'effondrement et l'esclavage. Un Etat galicien indépendant ne serait pas viable.

Il ne le serait pas parce que, déterminé dans toutes les manifestations de sa vie, par l'attitude de ses voisins, il ne serait cependant pas à même, en raison de sa faiblesse, d'influencer cette attitude *du dehors*, et que, d'autre part, son « indépendance » — l'empêchant de participer à leur vie intérieure — ne lui permettrait pas davantage de les influencer *du dedans*. Il n'y aurait évidemment nulle possibilité d'accroître la force d'action propre du nouvel Etat. Il ne resterait donc, pour mettre fin à l'existence, au centre de l'Europe, d'un organisme malade, que le recours au second moyen : l'abolition de la prétendue indépendance du territoire est-galicien et son incorporation à un autre Etat.

Quel serait cet Etat?

Ce ne pourrait être qu'un des Etats limitrophes. Cependant la Tchécoslovaquie ayant fait une déclaration de désintéressement en ce qui concerne la Galicie Orientale, et la Roumanie ne se souciant guère d'augmenter le nombre des Ruthènes habitant ses limites, il ne resterait en réalité, pour entrer en ligne de compte, que la Pologne et la Russie.

En d'autres termes, la constitution d'une Galicie Orientale indépendante résoudrait si peu le problème *géographique* de l'attribution de ce territoire que, peu de temps après la création de cet Etat, ce problème se reposerait exactement dans les termes mêmes dans lesquels il se serait posé si cet Etat n'avait jamais été constitué.

Quelle est, de la Pologne ou de la Russie, celle à qui, au point de vue de la géographie politique de notre continent, doit être attribué le territoire à l'est du San? Nous avons démontré que ce ne saurait être la Russie. Ce ne peut donc être que la Pologne.

Jacques VERTOS

BULLETIN MARITIME

Lancement d'un nouveau Paquebot

Les Chantiers de La Ciotat de la Société Provençale de Constructions Navales ont lancé, le 29 octobre dernier, le paquebot mixte « Leconte-de-Lisle », destiné aux Services Contractuels de la Compagnie des Messageries Maritimes.

Ce navire, qui doit assurer le service postal sur l'Océan Indien, répond aux caractéristiques suivantes:

Longueur entre perpendiculaires : 138 mètres ;
Longueur hors tout : 144 mètres 50;
Longueur au fort : 18 mètres 60 ;
Creux sur quille au pont supérieur : 12 mètres 50.
Tirant d'eau en charge : 8 mètres ;
Jauge brute : 10.300 tonnes environ;
Déplacement : 15.100 tonnes environ;
Port en lourd : 6.627 tonnes;
Volume des cales et entreponts à marchandises : 6.800 mètres cubes;
Aprpovisionnements en charbon à la densité de 0,8 : 1.400 tonnes;

La vitesse prévue aux essais est de 14 nœuds 5 à mi-charge et de 13 nœuds en charge.

Le navire est construit sous la surveillance spéciale du Bureau Véritas. Il est conforme, dans une large mesure, à la Convention de Londres pour la sauvegarde de la vie humaine en mer, bien que cette convention ne soit pas encore applicable officiellement.

Il comprend dix cloisons étanches et est suffisamment compartimenté pour flotter avec l'un quelconque des compartiments envahi par l'eau.

Le water-ballast règne sur toute la longueur; il est divisé en ballasts à eau douce de machine (285 tonnes), à eau douce potable (275 tonnes) et à eau salée. Ces derniers compartiments sont construits pour recevoir également du pétrole.

Les ponts continus sont au nombre de quatre. Un château asez étendu au milieu abrite les salons et fumoirs de 1re classe, ainsi qu'un certain nombre de cabines, et le logement des officiers de pont.

Il existe 4 cales, desservies par autant d'écoutilles; les apparaux de chargemet comprennent dix grues électriques de 1.500 à 3.000 kilogs, et 4 treuils de 2.500 à 5.000 kilogs. Une bigue de 10 tonnes permet, de plus, la manœuvre des gros poids à la cale 2.

Les embarcations de sauvetage, au nombre de seize, sont installées sur porte-manteaux système Welin. Les installations de mouillage et d'amarrage comportent, outre le guindeau, 4 cabestans de touage à vapeur. L'appareil à gouverner est du type Hele-Shaw à télémoteur, avec double moteur et double pompe.

L'installation frigorifique du paquebot est assez importante. Non seulement il existe des chambres frigorifiques développées pour le service du bord : chambre à glace, à bœuf, à mouton, à légumes, à fruits, à comestibles, à poisson, à vins, chambre à dégeler et boucherie, le tout à des températures appropriées à chaque usage, et d'un volume utile de 209 mètres cubes, mais le navire dispose, en plus, d'une soute frigorifique de 300 mètres cubes, refroidie à — 10 degrés, qui pourra être utilisée d'une façon intéressante pour les importations de viande congelée de Madagascar.

Le navire comporte une vaste cuisine pour passagers, avec toutes ses annexes : boulangerie, boucherie, soullardes et offices divers. L'équipage, les indigènes et les rationnaires ont chacun une cuisine spéciale.

Les installations postales comprennent une chambre et un bureau pour le contrôleur, et une soute à dépêches avec salle de tri.

De nombreuses soutes à bagages, colis postaux, colis de valeur, poudres, ainsi que les cambuses principales et annexes, et la soute à barriques occupent les entreponts inférieurs.

Conformément aux dispositions adoptées sur tous les récents paquebots de la Compagnie des Messageries Maritimes, l'équipage est logé entièrement à l'arrière; les installations, bien conçues, doivent donner toute satisfaction aux différentes catégories de personnel européen et indigène.

Les officiers de pont sont logés dans le château, les officiers mécaniciens dans le second entrepôt, à proximité de la machine.

Un réseau téléphonique relie les différents services du bord.

L'appareil moteur est constitué par deux turbines d'une puissance normale de 2.600 chevaux, à 3.000 tours, actionnant chacune une ligne d'arbres propulsive à 80 tours, par l'intermédiaire d'un réducteur de vitesse à engrenages. La puissance à l'accouplement du réducteur de la ligne d'arbres est de 2.400 chevaux, correspondant à 80 tours de l'hélice et à une vitesse du bâtiment de 13 nœuds. A l'essai, à mi-charge, la puissance prévue sur la ligne d'arbres est de 3 000 chevaux environ.

Chaque turbine possède une marche « arrière » capable de produire les 6/10e de la puissance en marche « avant ». Les turbines sont du type Zoëlly-Schneider, construites aux Chantiers de la Gironde.

Le poste de manœuvre est placé à côté de l'axe du navire. Le réducteur, en carter, comporte une double réduction pour le rapport 37,5. La butée est du type Michell, à collet unique. Les condenseurs sont placés sous les turbines, auxquelles ils servent de socle.

Chacun des groupes de circulation et d'eau condensée est actionné par une turbine à réduction de vitesse par egrenage. L'extraction de l'air est assurée par trois éjecteurs (le troisième servant de rechange).

Le graissage se fait par gravitation, afin de permettré de parer à une avarie momentanée des pompes à huile.

Valeurs de Navigation

Bourse de Marseille du 11 Novembre 1922

Fraissinet	802	»
Messageries Maritimes	208	» et 207 50
Mixte	239	»
Transatlantique	210	»
Transports Maritimes	871	»

L'Imprimeur-Gérant : A. Dessoïs

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers 26 28 Boulevard du Chateau, Angers
Bureaux : 2, Rue Monge, Paris (Ve)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 23 60e ANNÉE 2 DÉCEMBRE 1922

LE MODERNE PLUTARQUE OU LES HOMMES ILLUSTRES DE LA IIIe RÉPUBLIQUE

M. ANATOLE DE MONZIE

Avec M. Loucheur nous avons rencontré des problèmes nouveaux et découvert l'agrandissement du monde économique : avec M. de Monzie c'est un esprit nouveau qui paraît dans la politique française. Non que je veuille nommer M. de Monzie le prince de la jeunesse politique : couronne trop radieuse pour un front chauve. Il est plus que quadragénaire. Il est sénateur, c'est-à-dire qu'il a franchi le zénith de la vie publique sans avoir gravi les suprêmes degrés du pouvoir. En vingt années de vie politique il a été assez peu « utilisé », beaucoup moins que d'autres de son âge, qui, sans doute, reproduisaient docilement un type commode. Il n'est pas un premier rôle : peut-être même a-t-il trop de finesse pour parvenir jamais tout à fait au premier rang. C'est un as pour connaisseurs. Pourquoi donc, me demande-t-on, l'élever au rang des demi-dieux, et qui vous pousse à dresser ainsi son buste au terme de cette galerie ? C'est parce que chez lui ou autour de lui nous trouverons des hommes nouveaux, une formation d'esprit différente des anciens, et enfin des idées neuves.

Il fut un temps où le doyen de la Faculté des Lettres de Paris n'était pas, comme aujourd'hui, le premier iconoclaste de France. Un des prédécesseurs de M. Ferdinand Brunot, homme d'esprit sans hardiesse, encourageait un candidat au doctorat par ces paroles immortelles : « Monsieur, disait-il, il y a dans votre thèse des idées justes et des idées neuves. » Un temps, puis il ajoutait : « Les idées justes ne sont pas neuves et les idées neuves ne sont pas justes. » Nous vivons, nous autres, en un temps où nous exigeons des idées neuves, qui, dans quelques années, seront tout à fait justes.

Les idées neuves, en effet, ce n'est pas le chemin direct vers le pouvoir. La politique, qui parle à la multitude, vit d'idées communes, et le Président du Conseil, en pays parlementaire, c'est moins celui qui conduit la nation que celui qui sait traduire les sentiments généraux du populaire. La première qualité requise pour être chef de Gouvernement, c'est d'être capable de monter à la tribune vers cinq heures tous les soirs pour parler sur le sujet du jour. M. de Monzie le ferait sans doute trop bien. Il a éprouvé que l'originalité d'esprit n'était pas une condition nécessaire ni même favorable pour être souvent ministre. Il n'a passé qu'une fois, une courte fois, au Sous-Secrétariat d'État de la Marine Marchande. Il est donc dans cette condition flatteuse que sa renommée dépasse ses services, et que sa fortune est inégale à son mérite.

A vrai dire, sa carrière politique n'a pas été contrariée seulement par l'ignorance ou les préventions de ceux qui font les ministres : une certaine âcreté d'humeur qui vient d'une sensibilité trop aisément endolorie lui fut plus encore ennemie. Affections ou irritations, M. de Monzie ressent

tout avec vivacité. Il est extrême ; il va toujours à l'extrême dans ses jugements ; c'est une intelligence vaste et de la qualité la plus fine, agitée par une humeur toujours en mouvement. Dans la vie publique, dans le discours ou dans l'écrit, il n'en paraît rien, parce que M. de Monzie est servi par un langage châtié à miracle et de la plus correcte élégance. Il est peut-être de tous les orateurs celui qui sait le mieux exprimer avec une courtoise décence les vérités les plus fortes.

Mais sa sensibilité, si vive, lui a valu un nombre important d'ennemis, qu'il n'a pas tous conservés, et qui reviennent volontiers d'une prévention initiale jaillie d'un heurt un peu brusque. Sa vie est abondante en « affaires » avec tel camarade de la Chambre ou du Palais devenu son ami, et même avec tel président de tribunal. Celle-ci, c'est bien « l'affaire » que l'avocat circonspect évite avant tout. M. de Monzie n'est pas circonspect. L'une de ces difficultés, entre autres, s'est terminée par un duel contre trois adversaires, comme d'Artagnan. Lord Byron plutôt devait avoir cette fougue parfois rageuse, et qui, chez de Monzie, demeure toujours spirituelle.

Il reste, comme je disais, que M. de Monzie a cette renommée que son mérite est supérieur encore à son œuvre. Il fut un Sous-Secrétaire d'État à la Marine Marchande brillant et ardent. Heureuse conjoncture qui donnait à cette pauvre Marine Marchande française, le plus exténué de nos services nationaux, le plus jeune et le plus rayonnant — nous disons en vocabulaire moderne : le plus radioactif — des serviteurs. Ça ne pouvait pas durer, et une prompte crise ministérielle y mit bon ordre. La fortune politique fut ainsi, pour M. de Monzie, à la fois généreuse et maussade ; elle le combla des plus beaux dons et lui refusa cent fois la chance de les montrer. Elle rejeta vers le barreau une brûlante activité. Ses adversaires lui ont parfois reproché le choix de quelques-uns de ses clients, nuisibles à l'homme politique. Il est vrai que le goût du paradoxe pointe assez souvent chez M. de Monzie. Mais c'est sa volonté qui est paradoxale, et non pas son esprit. Car la perfection aisée et élégante de la forme et du style soumet tout ce qu'il dit ou écrit à la loi de la mesure et de l'équilibre. Génie impatient et ardent, contenu dans un esprit classique qui répand sur son œuvre le vernis de la sagesse.

Et d'ailleurs veut-on reprocher à un tel virtuose du Palais de jouer la difficulté et d'épuiser les ressources de sa profession ? Car enfin, il y a plus de mérite à gagner une mauvaise cause qu'une bonne. A l'acquittement de l'innocent, c'est l'innocent seulement qui triomphe ; mais si l'accusé est coupable, c'est l'avocat. M. de Monzie a fait acquitter par le jury un homme qui en avait tué un autre, dans la rue, en plein jour, et saisi en flagrant délit. Et ce n'était pas un crime passionnel. Tour de force professionnel qui n'est même pas le plus surprenant de sa carrière.

La politique et le Palais n'ont pas suffi à la puissante activité de ce gentilhomme sarladais fougueusement lancé à travers le monde moderne. Les affaires de son cabinet ont attiré sa pensée vers les mouvements du monde économique. Il est à vrai dire au Parlement, avec Loucheur, le seul financier qui ait des ressources dans l'esprit. Peut-être après la politique pure, c'est-à-dire le jeu des idées parmi les hommes, ce qu'il préfère c'est les finances. Il y est expert, mais aussi amateur des Beaux-Arts et familier de la jeune littérature et surtout de la jeune peinture ; fou de Charles Guérin, entêté de Signac, il a encore écrit, parmi ses cinq ou six volumes, un ouvrage presque entier sur des questions d'enseignement. Anxieux de toutes les choses de son temps, il échappe, comme beaucoup de ses contemporains, à cette règle de la monoculture qui avait spécialisé dans la seule politique la plupart des parlementaires de la génération précédente, et qui avait contribué à attacher à leur figure un caractère rigoureusement professionnel que le vulgaire fixait sous l'étiquette péjorative de « politicien ».

Tempérament fougueux, indompté, prompt aux élans, esprit parfaitement maître de soi, élégant et fort, dévorant la vie avec une insatiable âpreté, capable aussi de goûter tout ce qui ferait l'enchantement et la parure d'une vie oisive ; j'ajouterais encore cette sensibilité intime dont il garde le charme pour ses amis comme une offrande raffinée, que de séductions, et qu'il serait digne que nous nous arrêtassions longtemps aux finesses d'une nature brillante de tant de dons ! Mais qui pourrait aussi s'attarder à la contemplation d'une vaine psychologie? Vous êtes bien plus impatients de reconnaître ces idées neuves que je vous ai annoncées et qu'il apporte dans la politique. Nous sommes pressés de lui dire comme Faust à Méphisto : « Pauvre docteur, fais-nous voir tes merveilles ». Si, après tant d'hommes d'État riches de passé nous en trouvons un enfin riche d'avenir, que nous donnera-t-il ?

***

Une doctrine ? N'y comptez pas : il n'a pas le temps. Je ne suis pas sûr qu'il en aurait le goût. Pas plus que ses camarades qu'il faudrait ranger auprès de lui si l'on voulait dessiner le tableau de

la jeune politique française, celle qui tourne autour de la cinquantaine : son ami de Jouvenel, si lié avec lui qu'on les voit comme deux profils superposés sur le même medaillon, ou Maurice Colrat, ou Tardieu-le-Pugnace. Trop pressés par la vie, trop disposés à agir pour s'attarder à la construction synthétique. Ils saisissent l'accident quotidien, ils suivent le cours de la vie, sans lui demander de s'arrêter pour qu'ils puissent le contempler. Ils sont plongés dans le fleuve ou dans le torrent, et non pas arrêtés sur le pont. Nous trouverons donc chez eux des indices et non pas une doctrine. Ni grandes constructions intellectuelles, ni grands esprits dominateurs ou directeurs. Des signes épars de rajeunissement, de nouvelles conceptions de chaque problème. Des constatations de faits nouveaux, ou jusque-là négligés.

A leur mode, prenons un exemple concret : M. de Monzie a demandé le rétablissement de l'ambassade du Vatican. Il avait été radical et jacobin et chef de Cabinet sous le Ministère Combes. Abjurait-il donc ? Renonçait-il à son anticléricalisme ? Reculait-il vers la « réaction » ? Non, pas d'une semelle. Pourquoi veut-il aller à Rome ? Pour une seule raison de fait : le Vatican est un centre politique. Vous n'y pouvez rien, ni moi non plus. C'est un fait. Qu'il ne vous suffise pas de l'accepter : utilisez-le. Séparation, loi des Congrégations, rien dans l'argumentation de *Rome sans Canossa* ne dément l'œuvre antérieure. Un seul principe nouveau : là où est un intérêt politique, vous devez être présent.

La preuve qu'il n'y a là ni changement de front, ni faveur à l'égard du pape, c'est que ces observations ne sont pas, si j'ose dire, personnelles au Souverain Pontife. M. de Monzie a des soucis islamiques aussi puissants que ses soucis catholiques. Puissance musulmane et puissance catholique, vous devez avoir une politique vaticane et une politique d'Islam pour les mêmes raisons. La construction d'une mosquée à Paris et l'ambassade de Rome, nécessités du même ordre, bien que d'importance différente. M. de Monzie veut que vous soyez présents dans les antichambres de toutes les religions, indifféremment. J'ai tenté de compléter sa pensée en demandant qu'on n'oublie pas d'envoyer un ambassadeur auprès des banquiers juifs de New-York qui sont aussi de puissants souverains. Il est si dépouillé de tout cléricalisme qu'il traite de même toutes les religions. Il veut rétablir l'ambassade du Vatican par des motifs impies, qui me font craindre pour son salut.

Que reste-t-il en tout cela des ardeurs cruelles du cléricalisme et de l'anticléricalisme ? Rien, exactement. C'est la solution par l'indifférence. Elle est laïque, et pourtant les catholiques ne sauraient la repousser. Mais voulez-vous mesurer mieux encore le chemin parcouru et l'éloignement non pas seulement des anciennes querelles, mais des anciens partis ? Ajoutez cette remarque : le principe que M. de Monzie a proposé dès le lendemain de la guerre, — en 1920 par exemple — : nous devons être présents partout où nous trouvons un intérêt français, s'appliquait aussi bien aux Soviets qu'au Saint-Siège. Or, je vous le demande, dans quel parti mettriez-vous celui qui réclamait à la fois — à cette date — un ambassadeur pour Rome et un autre pour Moscou ? Position de droite d'une part, d'extrême-gauche de l'autre. La vérité est que vous ne pouvez le placer nulle part et que votre vieille topographie, dextre et senestre, est presque hors d'usage.

En tout cas, voilà un souci de moins, cette lutte religieuse qui faisait avant la guerre les trois quarts de la politique française. La loi de séparation demeure comme le terme ancien de l'institution chrétienne et aussi la loi, plus discutée, des Congrégations. Mais si vous laissez les Congrégations se reformer doucement, vous serez obligé quelque jour de les confisquer brutalement : c'est la loi de l'Histoire de France, que vous pouvez vérifier, aussi bien aux temps monarchiques qu'aux temps révolutionnaires.

Continuons à recueillir des indices. Le grand ami de M. de Monzie, M. Henry de Jouvenel, nous en fournit un autre tout récent. On accorde qu'il a renouvelé à Genève la matière du désarmement. Il est vrai qu'il a mis des idées neuves et une dialectique que nul n'avait encore découverte dans une méthode diplomatique traditionnelle, puisqu'elle est imitée de Talleyrand.

L'univers crie : Désarmement, désarmement ! Nous savons bien que la France ne peut pas désarmer avant que l'ordre nouveau fondé à Versailles soit consolidé. Qu'ont fait jusqu'ici aux Conférences internationales les divers gouvernements français ? Ils ont dit, en prose noble : Je ne suis pas militariste. M. de Jouvenel l'a pris tout autrement. Désarmons ! Désarmons ! Il s'est mis à crier plus fort que les autres.

Ainsi Talleyrand au Congrès de Vienne. Le terme de tous les maux politiques, c'était alors la légitimité. Le prince de Bénévent ne permit à personne, sous aucun prétexte, d'être plus légitimiste que lui. En brandissant ce principe sur ses partenaires, il refit à peu près l'Europe qu'il voulait. Il était d'ailleurs si convaincu que, lorsque, quinze années après, Louis-Philippe eût renversé le roi légitime, son premier soin fut d'envoyer à Londres le même

Talleyrand pour expliquer au même univers que la mode politique avait changé.

M. de Jouvenel n'a pas fait autrement à Genève. Il débute par un avertissement aux Anglais, qui devenaient un peu agaçants. Messieurs les Anglais, ne parlez donc pas tant de désarmement, car vos dépenses militaires sont plus élevées aujourd'hui qu'en 1913. Si nous revenions tous à nos budgets de 1913 ? Comme on sait bien que les armements navals et les armées mercenaires sont plus chers que les armements terrestres et les armées de conscription, l'artifice était assez visible. Mais aussitôt, venant au fond, le plénipotentiaire français a proposé lui-même non pas, comme ses collègues des autres nations, une déclaration de désarmement, mais une marche vers le désarmement, qui couvre les droits de la France. Vingt hommes d'État, et les premiers des deux continents, qui étaient entrés à la Conférence convaincus qu'il faudrait quelque jour contraindre la France au désarmement en sont sortis résolus à marcher derrière elle.

Ne dites pas qu'il n'y a rien de commun entre l'exemple que j'ai emprunté à M. de Monzie et celui que m'a fourni M. de Jouvenel. L'un et l'autre ont distingué les forces du monde moderne dans le dessein non de les combattre, mais de les capter au service de la patrie.

Tout problème politique a ses données comme tout autre problème. L'art de la politique est justement de reconnaître les forces qu'on peut combattre et celles qui dominent l'univers, et qu'il serait vain d'attaquer. Les faits sont nos maîtres, mais les grands sentiments nationaux, les puissants mouvements d'opinion sont des faits, et les premiers de tous. Il n'y a de réalisme véritable que celui qui absorbe l'idéalisme, connaît et pèse la valeur des forces morales dans le monde.

C'est peut-être le principe le plus général de cette politique des quinquagénaires où nous trouvons les seuls indices de rajeunissement de la politique française. Notre vie publique renouvelée par un élan national traversant les masses comme un courant électrique ? Je n'aperçois pas les origines d'un fascisme français. Ce n'est peut-être pas la foi qui transformera ici, c'est l'expérience. Un personnel nouveau surgissant brusquement des entrailles du peuple, comme dans l'arbre de Jessé de nos vieux vitraux ? Mais jamais occasion plus favorable qu'aux élections de 1919, au lendemain de la victoire. Et, en effet, on a vu beaucoup de nouveaux au Parlement, mais nouveaux par l'élection, non par l'esprit. Ils ne savent guère que se plaindre de ne pas recevoir le gouvernement, inertes et sourds à la voix de Mandel, le seul esprit politique de la droite, qui les exhorte à le saisir. Et ceux-là en qui l'on peut reconnaître une formation d'esprit neuve ne sont pas des autodidactes politiques ni des révolutionnaires tumultueux ; ils ont connu la vieille politique, ils la tiennent seulement pour close. Renégats généreux, ils renient les anciens partis, et non pas leur œuvre.

Soyons donc exacts et ne parlons pas de génération triomphante et de génération condamnée. Ce ne sont pas des vaincus qu'il faut ensevelir, mais des retardataires qu'il faut entraîner. Et d'ailleurs ce n'est pas ici lutte entre deux générations, entre des hommes sur le déclin qui s'accrochent au pouvoir et des débutants qui le convoitent. Il y a en cette affaire plus de morts que de vivants : la deuxième génération républicaine, la génération gambettiste, la génération impériale étaient toutes filles et petites-filles de 48. S'il est quelque chose que nous ensevelissons dans le linceul de pourpre des divinités mortes, c'est l'esprit de 48. Non sans honneurs funèbres, certes, ni sans regrets. Il n'est point question de répudier un noble héritage, mais de constater seulement qu'il est dans le monde moderne d'un faible usage et d'un mince profit.

Les hommes qui, à travers plus d'un demi-siècle, ont été animés de cet esprit, suivaient deux idées essentielles : ils croyaient d'abord à la marche rectiligne du progrès humain, conduisant tous les hommes de tous les peuples à l'indépendance individuelle, et à une égalité économique fondée sur la dignité universelle du travail. Ils croyaient encore, ô naïveté féconde ! que cette marche au progrès était conduite par la France et qu'elle n'était à vrai dire qu'une propagation par ondes concentriques d'idées françaises et d'exemples français. Magnifique idéal dont je me garderai bien, pour ma part, de désespérer ni de médire. L'ayant conçu, nous avons dû l'exporter, presque sans déchets, dans les pays latins : il a fondé des gouvernements positivistes dans l'Amérique du Sud.

Ailleurs, ce fut tout différent et c'est ici que commencent les constatations contrariantes. Chez nous la grande découverte de la géographie politique des temps modernes, c'est celle des pays anglo-saxons. Nous commençons à soupçonner que les quelques Têtes Rondes embarquées vers le commencement du XVIIe siècle sur la *Mayflower* ont fondé dans le monde une civilisation puritaine qui s'est répandue sur de très vastes espaces de tous les continents et qui comporte une politique toute pénétrée de la plus rude morale. Nous le ressentons pour l'heure dans nos vins, si j'ose dire, mais c'est la moindre des incidences. On a tiré de maximes puritaines, en Amérique, en Angleterre, en Suisse,

en Australie, dans les pays scandinaves, des conséquences politiques qui nous rendraient, à nous, la vie intolérable et qui nous montrent chaque jour quelle vanité ce serait de notre part d'espérer tirer ces peuples à nos idées ou formules politiques. Sans compter qu'il n'est pas très sûr que nous ne soyons pas contraints quelque jour d'accepter leurs méthodes rudes, vexatoires et inquisitoriales dans la matière nouvelle de l'hygiène, par exemple.

En tout cas voilà un bon tiers de la planète qui croit dur comme fer que l'homme est à perpétuité un animal religieux, et qui tire de ce principe les conséquences sociales pour nous les plus contradictoires, ce qui prouve que nous ne nous entendons guère. D'une part, ils poussent jusqu'au scrupule le respect du for intérieur, et personne chez les Anglo-Saxons n'est tenu pour hérétique pourvu qu'il ait une religion : convaincu que parce qu'il est homme chacun exerce à sa manière son sentiment religieux, ils respectent tout naturellement chez les autres ce qu'ils tiennent pour leur suprême dignité. En sorte que ces sociétés religieuses et même puritaines sont beaucoup plus avancées dans la voie de la tolérance que les sociétés affranchies, témoins de la lutte des incrédules et des catholiques. Mais d'autre part, et en sens contraire, ces hommes si indifférents à l'orthodoxie sont intraitables sur la morale. Il suffit qu'ils trouvent un précepte dans la Bible pour qu'ils veuillent aussitôt le mettre dans la loi. Obligations et interdictions ligottent le citoyen et le contraignent à la morale ou à l'hypocrisie. Ne me demandez pas ce que j'en pense : ces doctrines me rendraient fanatique des gouvernements jésuites qui furent ceux de l'Europe centrale pendant deux siècles et où, tout à l'inverse, la liberté des mœurs était délicieuse et l'obéissance doctrinale obligatoire.

Voilà une surprise pour ceux qui voyaient l'humanité marcher par masses compactes vers l'affranchissement intellectuel. Il reste, il est vrai, la ressource d'ajouter : notre laïcité n'atteindra pas les limites du globe. Fort bien. Gardons-la pour nous, qui l'avons faite. J'y consens, mais encore faut-il remarquer qu'avec les principes de la séparation, toute une partie de cette politique est close. Elle subsistera parce qu'elle divise en réalité deux familles d'esprit, et qu'en tout cas elle survivra toujours dans l'école, mais elle sera fort loin de conserver sa dévorante valeur.

Autre surprise qui n'est pas la moindre : le socialisme apparut longtemps au monde comme la témérité extrême du génie français. Or, ce progrès social, il a été réalisé dans une forme massive et compacte, associé à l'État militaire prussien, le plus véritablement despotique, et comme intégré au nationalisme le plus féroce. Et ce cousinage de l'esprit socialiste et de l'esprit allemand, que le prestige même de Jaurès ne put rompre, était si puissant avant la guerre, que le socialisme devint dans toute l'Europe centrale comme une force de propagande germanique : vous en voyez quelque chose encore aujourd'hui dans la sotte idolâtrie marxiste des chefs principaux des soviets. Le sceptre du progrès social aux mains du roi de Prusse ! Chez les Anglo-Saxons des masses ouvrières religieuses, chez les Allemands des lois ouvrières caporalisées !

Mais voici d'autres soucis encore, et non pas seulement économiques. Car remarquez, sans sortir de la politique, que les Anglo-Saxons, qui ont dans l'univers une telle densité et qui sont si différents de vous par leurs idées religieuses et morales, ne s'accordent pas davantage avec vous sur l'institution militaire. Pour des raisons géographiques, celles que l'éloquence elle-même ne peut changer, ils ignorent la conscription et n'ont pas l'idée de frontière, habitant des pays naturellement protégés, ou neufs et vastes. N'espérez pas qu'ils aient sur la matière du désarmement le même sentiment que vous. Et ne dites pas : Qu'ils en fassent à leur mode et nous chez nous à la nôtre, car vos finances ne sont pas indépendantes — pas plus que les leurs — et vous ne pouvez pas soutenir vos armements sans puissance financière. Cette raison suffirait — et il en est bien d'autres — pour que vous soyez contraints d'avoir une politique d'armements. Je ne dis pas : vous désarmerez et je ne dis pas : vous resterez armés. Je dis seulement que vous devez adapter vos armements nécessaires à l'opinion universelle. C'est justement ce que M. de Jouvenel a bien vu à Genève. Là aussi vous serez libres, si vous êtes habiles. Vous avez plusieurs combinaisons et surtout plusieurs proportions d'armée noire et d'armée blanche. Vous pouvez construire le système que vous voudrez, il faut seulement que vous en ayez un, et la seule position insoutenable c'est de demeurer muets sur le problème du désarmement.

Dans l'économique, c'est bien autre chose, et c'est ici le moment de jeter par-dessus bord les habitudes et, s'il le faut, les hommes des temps passés. Vers le milieu du siècle dernier et encore en 1848 si vous voulez, la France était la deuxième puissance du monde pour l'activité économique. Ce qui importe d'ailleurs, ce n'est pas le rang ; mais pour les richesses, le commerce, l'industrie, l'agriculture, elle avait les mœurs et les usages du temps. Dans les cinquante dernières années,

l'esprit industriel, commercial et agricole de la France a marché au ralenti, cependant que les autres nations accéléraient méthodiquement leur marche et portaient leur potentiel économique jusqu'à des valeurs, non pas supérieures, mais d'un autre ordre.

Peut-être d'ailleurs peut-on résumer ces conditions nouvelles de la politique en deux remarques.

Les savants et les philosophes ont dû tout récemment informer le vulgaire que le monde, depuis Einstein, ne tourne plus comme auparavant ; et comme ils ne sont jamais à court de termes barbares, ils ont appelé cette ère nouvelle celle de la relativité généralisée.

La politique à son tour, suivant docilement la mécanique céleste, pourrait bien entrer dans les voies de la relativité, beaucoup plus généralisée que nos pères ne le pouvaient soupçonner. Depuis que les peuples ont mélangé leurs affaires dans la guerre, ils ont beau faire effort pour retirer leurs membres engagés dans le pâté commun, ils sont pris dans une masse d'actions et de réactions économiques et politiques qui compliquent beaucoup les affaires nationales. L'intérêt national pardessus tout ! à merveille et belle formule, mais vous ne pouvez distinguer cet intérêt national que si vous connaissez tous les autres. Le moment où nous sommes si justement fiers de notre souveraineté, c'est peut-être celui où elle est le plus limitée.

Humiliation ? Servitude ? Mais non, car les voisins sont exactement au même point et leur liberté nationale, leur souveraineté se heurtent précisément aux mêmes bornes. Jamais la politique extérieure n'a davantage dominé ni déterminé la politique intérieure et ceux-là qui ne sont instruits que de leur pays semblent marqués d'une certaine naïveté d'arrondissement.

Est-ce donc que dans ce monde nouveau rien ne distingue plus la France des autres nations ? Si fait, mais non plus peut-être ce courage libérateur, cette allégresse démocratique qui jadis enflamma nos pères généreux. Ce qui distingue la France, c'est qu'elle est, plus qu'aucune autre, une nation de qualité. Cela est vrai dans tous les sens et dans tous les ordres d'idées, sans exception. Bien loin que nous soyons les conducteurs de la démocratie, nous sommes bien davantage, en un autre sens, un peuple d'aristocrates ; nous n'avons même pas notre main-d'œuvre servile ; la masse de notre plèbe nous devons l'emprunter à nos voisins. Nous devons veiller à être une aristocratie sans arrogance. Et aussi à nous exercer aux problèmes de quantité. Sans quantité d'hommes et de choses, les peuples modernes ne peuvent pas vivre. Nous devons tendre vers un certain équilibre de la qualité que nous avons en excès et de la quantité qui nous manque. Notre qualité est trop vieille et trop fine pour que nous puissions devenir un peuple massif. Nous ne le souhaitons pas, car le plus aimable d'entre nous nous a prévenus : nous ne ferions plus rien avec grâce.

Etienne Fournol.

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ? (1)

Veuillez seulement retenir, pour éviter toute méprise, l'artifice voulu d'une telle attitude.

En quoi consiste le problème moral ? On peut dire en gros que c'est le problème de la nature et de la destinée humaines — de quelque manière, d'ailleurs, qu'il faille entendre celles-ci ; le problème des voies dans lesquelles se définit et se constitue en nous l'humanité ; le problème du sens et de l'orientation de notre vie ; le problème de notre attitude et de notre conduite intérieures, de notre initiative spirituelle ; en un mot, le problème de l'action, de la loi qui peut-être l'oblige sans la contraindre, des sources où elle puise lumière et force, de la fin qui l'attire ou qu'elle choisit, de l'idéal qui l'anime, du rapport qu'elle soutient avec le tout de l'univers et de son histoire. Problème complexe et immense, mais problème impérieux auquel nul homme n'échappe, qu'il lui plaise ou non, qu'il s'en rende compte ou le méconnaisse ; problème qui n'a rien d'arbitraire ni de facultatif, problème littéralement inéluctable, installé d'avance au plus intime de nous-mêmes par le seul fait de notre insertion dans la vie, qui ne se pose pas seulement devant nous, mais en nous, ou plutôt qui s'impose à nous avec une telle urgence que, d'aucune manière, nous ne pouvons éviter d'avoir à le résoudre, et de le résoudre en effet, puisqu'ici l'indifférence ou l'abstention est encore une solution d'un certain genre, et une solution efficace, qui informe en réalité notre vie et notre conscience, lors même que nous la chassons autant que possible de notre pensée, en sorte que la seule alternative qui nous soit ouverte est celle d'aborder virilement le problème, d'un effort raisonnable et libre, ou de le laisser se résoudre de lui-même dans la nuit de

(1) V. la *Revue Bleue* des 4 et 18 septembre 1922.

l'inconscience critique, selon le hasard des souffles extérieurs épars autour de nous.

Ces formules suffisent à faire entrevoir que le problème de l'action pourrait être pris comme problème premier, comme pôle régulateur de la recherche, autour duquel graviterait l'ensemble des questions philosophiques. Tout le problème théorique se retrouverait en lui, car la connaissance même est d'abord une action et, d'autre part, l'action n'est vraiment humaine que par ce qu'elle enveloppe de connaissance. Or, en agissant, nous nous manifestons à titre de réalité ; on ne saurait comprendre pleinement l'action dont on est l'auteur, c'est-à-dire la réaliser pleinement comme action humaine, sans se comprendre soi-même en tant que réalité. Mais notre réalité, comme celle de quoi que ce soit, est nœud de rapports multipliés à l'infini, insertion dans le Tout et corrélation avec lui. De là, de proche en proche, à partir du problème de l'action — ce point de synthèse entre objet et sujet — développement de la Métaphysique entière — et de la Critique où elle trouve sa préface nécessaire — sous la forme d'un effort pour mettre en équation le savoir et l'être, facteurs inséparables de l'agir, qui se poussent alternativement l'un l'autre dans une sorte de processus circulaire.

La Morale est conçue trop souvent comme philosophie appliquée : on découvrirait d'abord théoriquement une vérité toute spéculative et l'on ne passerait qu'ensuite à l'application pratique. Vue très superficielle et au fond inexacte, ou qui du moins ne vaut qu'à titre d'aspect transitoire. L'action seule donne la réalité originelle et première ; et seule aussi elle clôt le cycle. Seulement il faut bien entendre cette action créatrice. La pensée en demeure inséparable : aucune des deux ne pourrait s'achever isolément et préalablement. Observons, en effet, la différentielle de réalisation que nous offre chaque moment de notre expérience. L'homme pense prospectivement pour agir : dans la durée d'un éclair intuitif, son action même est pensée et sa pensée action ; puis il réfléchit sur son œuvre, c'est-à-dire l'étudie comme un objet ; et enfin, après réflexion, une mise en pratique de la vérité que déjà il voit, reste le seul moyen dont il dispose pour obtenir de voir mieux et davantage. Partout donc l'action est principe. Mais, si ce terme d'action désigne le complexe que je viens de décrire, il ne correspond à rien d'intrinsèquement réfractaire et impénétrable à l'intelligence. Celle-ci, bien plutôt, lui est intérieure ; elle y est renfermée, implicite et virtuelle. Ou, si vous préférez, l'action enveloppe une pensée préconceptuelle et synthétique, sans analyse abstraite, mais non point sans discernement perceptif, dont l'intelligence proprement dite, la faculté de réflexion et de discours, ne représente que le noyau peu à peu solidifié en groupe d'habitudes méthodiques, homologue en cela de la matière par rapport à la vie. L'acte d'intuition est alors un saut brusque de l'esprit hors de cette zone de clarté acquise, jusque dans l'atmosphère de conscience vivante, plus obscure, mais plus riche, dont elle ne constitue qu'une condensation partielle et appauvrie, et où il faut aller violemment chercher de quoi l'enrichir ou l'étendre. Ainsi toutes nos démarches se laissent traduire en termes d'action ; et voilà comment le problème de l'action devient problème central impliquant celui du savoir.

Mais, à propos de ces deux problèmes corrélatifs de la connaissance et de l'action, nous avons surtout à considérer l'autre aspect de l'immanence ou intériorité réciproque, la relation de sens inverse qui fait surgir le second terme du premier. Comment la science, complétée par la philosophie spéculative, conduit-elle pour sa part à poser le problème moral ? Voilà ce que nous devons nous demander et à quoi il sera facile de répondre.

Le moindre regard jeté sur les choses nous montre la réalité observable, en particulier la réalité humaine, sous deux aspects distincts. D'une part, c'est la nature, l'ensemble du donné, un tissu de phénomènes liés entre eux, dont l'homme fait partie, où il s'apparaît à lui-même comme surtout passif, objet parmi des objets, engagé à son tour et à son rang dans un jeu ininterrompu d'actions et de réactions fatales. D'autre part, c'est la conscience, la vie intérieure, la liberté spirituelle. De ce nouveau point de vue, l'homme s'aperçoit comme sujet ; il est actif, capable d'intervention efficace dans les choses, capable surtout de se créer lui-même, de se déterminer, quant à sa manière d'être interne. La question philosophique par excellence, c'est justement la question du rapport entre ces deux ordres de vie auxquels nous participons également, l'un qui concerne ce qui est sans nous, l'autre qui concerne ce qui sera ou plutôt doit être par nous ; et c'est là aussi la question morale essentielle.

Celle-ci, en effet, consiste à chercher si nous n'avons qu'une seule nature, une seule possibilité d'évolution ouverte devant nous, ou bien si nous en avons deux. Or il est indéniable que l'homme se sent double ; son existence a pour lui deux faces, connues de lui par des procédés différents, car elle est à la fois existence extérieure en qualité d'objet, existence intérieure en qualité de sujet. Sa vie, en conséquence, lui paraît comporter simultanément deux cycles de démarches, toujours liés et

solidaires, mais inverses par l'orientation ; il vit tout ensemble de deux vies différentes, la vie animale et la vie spirituelle. Celle-ci, d'ailleurs, ne lui semble pas simple apparence inconsistante, non plus que simple prolongement ou reflet de l'autre. Au contraire, elle est à ses yeux celle qui le constitue dans la condition proprement humaine, celle qui définit en lui l'humanité. Il la voit douée d'une indépendance au moins partielle et qui peut croître, capable réellement d'initiative, possédant le caractère d'une activité créatrice, tenant le rôle d'un principe ; il juge qu'en elle nous nous percevons non plus effets, mais causes, non plus phénomènes, mais agents, et que notre caractéristique alors, c'est la liberté. Eh bien ! Sommes-nous fondés à juger ainsi ? et, si oui, comment parvenir à faire prévaloir en fait dans notre vie cette plus haute nature qui prévaut en droit ? Bref, quel rapport devons-nous travailler à établir entre les deux ordres de vie ? et la raison, la pensée, l'esprit ne constituent-ils pas la seconde nature, supérieure et même infiniment supérieure en valeur et en dignité, en droit d'existence, à notre nature sensible ? Voilà le problème moral ; mais ceci nous amène à envisager un nouvel aspect de la question.

Nous prononçons sur les choses non seulement des jugements d'existence, dont les jugements scientifiques offrent le type de perfection, mais encore — plus souvent même et plus naturellement — des jugements de valeur : jugements de droit après les jugements de fait, jugements qui qualifient après ceux qui constatent. De tels jugements sont mêlés à toute notre vie. L'homme ne saurait s'en affranchir. Impossible en effet pour lui d'éluder l'action, car l'essai de refus est encore une manière d'action effective, qui a une efficacité au moins intérieure, si bien que nous pouvons agir sans réflexion ni conscience, mais non pas ne point agir. Et impossible en agissant — sinon en pensée claire ou parole explicite, du moins en pratique, c'est-à dire réellement — impossible de ne pas émettre des jugements d'appréciation à côté des jugements de fait : car l'abstention constitue par elle seule un jugement de valeur encore, si bien qu'ici de nouveau l'unique alternative qui nous demeure ouverte est de porter ou non la lumière de la conscience réfléchie dans ces jugements que nous n'évitons jamais et dont nous tirons pour notre usage une règle de conduite. Il faut dire plus. Nous avons à nous chercher nous-mêmes, selon des voies que nous-mêmes avons à définir et à tracer ; et le choix entre elles ne reste pas indifférent. L'analyse intérieure décèle en nous une secrète exigence en vertu de laquelle certaines valeurs sont affirmées comme absolues. Nous sentons que nous devons vouloir dans une certaine direction, tout en constatant qu'il nous est possible de vouloir autrement. Il y a ainsi pour nous non seulement un problème d'avenir, mais un problème de destinée, non seulement un être futur plus ou moins prévisible, mais à chaque instant un devoir-être, à savoir la réalisation de l'esprit. Et c'est là le fait mystérieux de l'obligation.

En effet une distinction s'impose entre jugement de valeur et jugement de valeur, règle de conduite et règle de conduite. Nous avons souvent affaire à des jugements hypothétiques et conditionnels, à des règles de technique habile, règles de méthode ou règles d'industrie, règles d'art qui nous disent : « pour obtenir telle fin, dont il est présupposé qu'on la veut, ainsi faut-il procéder » ; mais les fins restent encore facultatives et arbitraires. Tout autre apparaît le cas des prescriptions morales. Chacune d'elles signifie deux choses indissolublement unies : 1° telle fin vaut absolument, par-dessus toute autre, quelle que soit toute autre et au besoin contre toute autre ; 2° cette fin doit être voulue absolument, quoi qu'il en soit même du succès pratique et dussions-nous y succomber, rien ne subsistant là de ce qui nous permettait ailleurs de choisir, en sorte que, cette fois, il nous est possible sans doute, mais non pas loisible de nous tourner vers un but plus facile ou plus agréable ; et ces deux affirmations sont immanentes l'une à l'autre, dans une sorte de circumincession. Etre l'objet d'un jugement de valeur souveraine et primant tout, être la source d'une obligation sentie comme absolue, encore que nous puissions défaillir devant elle : voilà, en définitive, ce qui caractérise l'exigence morale, telle qu'elle nous apparaît dans l'universelle perception des hommes.

Mais comment constituer cette doctrine des fins ? Une physique des faits moraux ne résoudrait nullement la question : elle n'arrive même pas à la poser, puisqu'elle s'en tient à l'analyse des mœurs. Bien différente est la philosophie morale, si de l'une à l'autre il y a tout l'écart d'un problème de science à un problème de conscience. *Vérifier une exigence absolue* : aucune science positive n'y saurait parvenir, car elle se meut dans un domaine de purs constats, dont nul impératif ne sortira jamais. Du reste, une philosophie d'analyse et de discours se heurtera encore au même obstacle ; jamais elle ne dépassera le conditionnel : « si cela est voulu, il faut que ceci le soit également ». Remarquez en effet qu'une démonstration, de quelque genre qu'elle soit, demeure toujours et par force dans le cercle de l'hypothétique et du dérivé : elle montre seulement un lien nécessaire

entre telles prémisses et telle conclusion. Si donc il existe une exigence absolue, cette exigence ne peut être que *première* ; et ce qui est premier ne peut être objet que *d'intuition*. Mais encore quelle intuition sera ici compétente ? La difficulté semblable que l'esprit rencontre dans l'ordre de la connaissance nous apporte une suggestive analogie. Chaque exigence d'affirmation théorique est tirée par dérivation d'une exigence antérieure. Comment dès lors atteindre une affirmation véritablement première ? Vous vous rappelez la solution de Descartes : doute méthodique, intuition du *Cogito*. Il y a une affirmation inhérente à toute mise en problème comme à tout essai de négation : en ce qui la concerne, pas de question possible, puisque l'acte de la demande inclut le fait de la réponse. Eh bien ! Transposons à l'ordre du vouloir. Vaine incurablement est la prétention de prouver à l'homme ce qu'il doit vouloir ; mais montrons-lui ce qu'en fait il veut, ce qu'il veut initialement, primordialement ,d'une volonté fondamentale et première, qui le constitue, qui est comme la respiration de l'être en lui, d'une volonté immanente à toutes ses attitudes, inspiratrice de toutes ses démarches, qui anime ses moindres pulsations de vie et se retouve entière au cœur des actes mêmes qu'il tenterait de diriger contre elle : nous aurons résolu ainsi le problème de l'obligation.

Or un vouloir présente ce caractère, et corollairement une fin comporte par excellence la qualification morale : c'est de naître à la vie spirituelle et de croître dans cette vie proprement humaine. L'homme a une tâche à remplir : se réaliser comme esprit dans un effort de libération croissante. En cela consiste son humanité même.Il part de la vie animale, simple base d'existence ; puis il tend à se dépasser toujours, d'un mouvement qui toujours le pousse au delà de chaque stade atteint, dans les voie infinies de la spiritualité, que la vie, du reste, inaugurait dès sa première aube, puisqu'à tous ses degrés elle est exigence de création libératrice. Nous tous voulons, cela d'une volonté antérieure à tous nos désirs empiriques, présente et motrice en eux-mêmes, lorsqu'ils se retournent contre elle, dont le primat définit dans un indivisible éclair le devoir et le bien, celui-ci sens de marche, celui-là élan d'où procède notre conscience même. Quoi que nous voulions ensuite, c'est au fond la même croissance que nous voulons toujours, en dépit des morcelages illusoires, suscités là aussi par l'enchantement de l'action défaillante. Cependant un tel passage ne va point sans combat, sans douleur, sans déchirement pour nous. A la lettre, il nous semble avoir à mourir pour renaître. Car nous avons dû commencer par la vie sensible, afin de nous conquérir sur la nature extérieure ; et maintenant le jeu automatique des habitudes contractées nous porte à jouir des possibilités acquises au lieu de poursuivre l'ascension. Mais une inquiétude nous travaille, un tourment d'infini est en nous, sous la forme de cette volonté profonde qui est l'âme de toutes nos volitions secondaires, l'atmosphère vivifiante où respire tout le discours de nos vouloirs particuliers. Retenus dans le présent par l'horreur de l'effort, par l'évidence du sacrifice qu'exige de nous la naissance à une vie plus haute, attirés néanmoins par l'appel intérieur qui nous presse d'autant plus que nous prenons mieux conscience du vœu absolu qui est nous-mêmes et que déjà nous avons davantage gouté la joie qui en accompagne l'exaucement, incapables de nous supporter tels que nous sommes, de nous satisfaire avec ce que nous possédons, et frémissants devant la prévision des luttes qui nous attendent si nous continuons la montée, voilà notre état, voilà le drame de l'homme cherchant laborieusement, douloureusement, son équilibre intérieur, et voilà l'objet qu'étudie le moraliste, j'entends le philosophe qui réfléchit sur la réalité morale.

Si alors on appelle *foi*, non point une acceptation sentimentale ou volontaire malgré l'insuffisance des preuves, mais le discernement d'une exigence de la vie spirituelle, d'une exigence de création joint à une confiance éprouvée dans la direction d'œuvre où elle nous engage, il faut dire que la foi réalise la synthèse de l'action et de la pensée, et que la Philosophie s'achève en posant le problème de la foi. Problème très différent du problème scientifique, vous le voyez, plus différent même qu'on ne le croirait au premier abord, car il serait facile de montrer un lien entre l'intuition de la volonté profonde, — qui veut en nous, qui nous veut, plutôt que nous ne la voulons individuellement ,— et l'affirmation de Dieu, en sorte qu'à partir de la Philosophie morale un passage final s'ouvrirait vers la Philosophie religieuse, mais cependant problème complémentaire du problème scientifique largement entendu, ainsi que je me bornerai à l'établir en terminant.

Que la Science ne puisse écarter le problème de l'action, cela résulte d'abord de ce qu'elle rencontre celui de l'évolution. Si l'évolution est réellement créatrice, comme il semble que l'idée même l'implique, et si en nous elle se produit dans une clarté de conscience qui ne saurait être sans efficace, la conséquence est manifeste : nous avons à nous demander comment agir, comment poursuivre pour notre part le monument évolutif. Mais, à un autre point de vue, la chose est plus évidente

encore. Car, dans la Science étudiée critiquement, se retrouve la dualité fondamentale dont je parlais précédemment, avec le problème qu'elle soulève, la Science en effet pouvant être considérée sous deux aspects, comme ensemble de résultats et comme acte de l'esprit. D'une part, elle nous montre la matière sous une loi de nécessité, elle nous fait rentrer nous-mêmes dans le mécanisme universel. Mais d'autre part, elle n'existe à son tour que par notre initiative spirituelle et, pour définir le déterminisme, elle suppose une liberté. De cette antithèse, que je voudrais pouvoir développer davantage, peut sortir toute la question morale.

Deux mots seulement sur ce point. Science appelle critique, donc réflexion. Or la réflexion peut-elle se suffire ? Elle ne considère à peu près que l'idée adulte, l'idée en tant que produit conceptuel tout fait, en tant que résultant clos et achevé ; et l'idée ainsi comprise est bien près de n'être plus que l'idée morte, l'idée réduite à son cadavre verbal. Au contraire, l'idée vraie s'offre à nous comme un moment de vie, comme un acte. Elle sort de l'action et retourne à l'action. Elle est médiatrice entre l'action passée qu'elle exprime et l'action future qu'elle prépare, doublement subordonnée à l'action comme fruit et comme germe. C'est un résumé d'opérations accomplies et un programme d'opérations ultérieures, bref une transition, donc — je le répète — elle-même une sorte d'action vivante ou plutôt la conscience d'une telle action. Voilà ce qu'il ne faut pas méconnaître. Toute réflexion suppose un donné, tout produit un acte producteur, toute vue contemplative un objet préexistant, toute analyse par discours une intuition antécédente. Ainsi une action créatrice est forcément sous-jacente à une réflexion quelconque. Le mot même de *réflexion* l'indique : il désigne un retour sur une position antérieure, prise une fois effectuée pour la matière. La pensée réfléchie ne peut pas se penser elle-même comme première, comme fondement absolu, se suffisant à soi-même et ne présupposant rien. Avant la pensée réfléchie, il y a la réflexion de la pensée ; et avant cette réflexion même, il y a la position initiale. « La philosophie, disait Lagneau, c'est la réflexion aboutissant à reconnaître sa propre insuffisance et la nécessité d'une action absolue partant du dedans. » Elle est ainsi, et d'abord, discipline de sincérité. Mais l'action spirituelle s'implique elle-même tout entière en chacune de ses fonctions, est tout entière immanente à chacun de ses degrés et moments ; et c'est pourquoi qui en pénètre un geste la possède virtuellement du même coup dans son intégralité grosse de tout le réel.

Comment, d'ailleurs, l'homme éviterait-il cette question suprême de la pensée spéculative : « Que vaut la Science ? » Faisons une hypothèse : imaginons le savoir, au sens le plus large du mot, sous la forme la plus haute et la plus parfaite, sous une forme idéale, en escomptant tous les progrès futurs, sans limite aucune. Voici donc le secret des choses révélé, l'être ouvert à nos regards, la nature conquise. Nous savons percevoir tout ce qui est tel qu'il est, le percevoir et le comprendre; nous avons capté toutes les forces. Avons-nous pour cela résolu intégralement le problème que notre propre vie nous pose à nous-mêmes ? Quand la Science et la Métaphysique réunies nous mettraient l'univers en mains, elles ne nous diraient pas ce que nous avons à en faire ; le pouvoir qu'elles nous donneraient ne nous définirait pas un devoir ; il nous resterait toujours à découvrir à quoi employer toutes ces ressources ; et ainsi la recherche morale s'imposerait encore.

Certes, ce n'est pas aujourd'hui qu'il y a lieu d'insister sur l'indétermination morale de la Science prise en elle-même. Tout savoir abstrait suppose l'action de l'esprit et ne peut donc lui prescrire son orientaton fondamentale. Les choses, à cet égard, parlent assez d'elles-mêmes. Voici que nous sortons d'une immense crise qui a tout mis en branle dans l'humanité, sentiments, principes, mœurs, institutions, qui a remué le monde entier, le monde social et le monde moral, jusqu'à une profondeur que nous ne pouvons même pas mesurer encore. Des faits nouveaux — et quels faits! — surgissent de toutes parts ; des voies inattendues s'ouvrent devant l'activité humaine, soulevant des problèmes jusqu'à ce jour insoupçonnés. Et nous sommes embarqués : qu'il nous plaise ou non, il faudra bien prendre un parti. La Science ne nous le dictera pas : elle est neutre, incompétente à choisir entre les fins, également prête à les servir toutes. Y eut-il donc jamais évidence plus lumineuse de cette antique vérité qu'il est impossible à l'homme de ne pas philosopher et que dès lors, puisque telle est la situation inéluctable, mieux vaut philosopher consciemment, méthodiquement, en sachant ce que l'on fait, de façon à le faire mieux possible?

***

En résumé, il y a trois ordres principaux de pensée, dont le troisième tend à la résorption des deux autres : le sens commun qui se borne à une perception utilitaire du réel, la science qui entreprend l'analyse méthodique du donné pour en dresser un inventaire à la fois complet et intelligible, la philosophie qui cherche à obtenir de l'univers physique et moral une intuition d'ensemble absolument vraie

où soit située toute chose et toute action à son juste rang dans une hiérarchie de valeurs. La recherche philosophique, à son tour, comporte trois moments ou phases : philosophie critique, philosophie spéculative, philosophie morale, portant respectivement sur les trois problèmes fondamentaux du savoir, de l'être et de l'agir, et constituant ensemble un organisme de fonctions solidaires. Dominant le tout, c'est le problème de l'unité. L'être et l'action n'ont de sens que relativement à la connaissance, intérieurement à elle ; et pourtant ils la débordent toujours. Elle-même est issue d'eux et doit être étudiée ensuite comme facteur du réel, comme règle de la vie. Enfin la science nous montre l'homme faisant partie du monde et s'expliquant par lui à titre de résultat, mais réciproquement la critique s'empare de la science et l'explique par l'homme, par l'activité de l'esprit, à titre de fait humain. Il faut que ces contrariétés soient résolues, que soit convertie en synthèse lumineuse la grande corrélation multiforme dont nous avons sans cesse parlé ; et c'est la tâche même de la Philosophie, selon l'idée la plus haute et la plus large qu'il soit possible de s'en faire. Nul n'en contestera l'intérêt vital ; mais on pose parfois une question de possibilité.

Faut-il redire à cet égard l'objection commune contre la Philosophie ? Je dis *l'objection*, car au fond il n'y en a qu'une. Un rapide examen n'en sera peut-être pas superflu. Que reprochent donc toujours à la Philosophie ceux qui lui opposent une fin de non-recevoir ? D'être inutile, chimérique et, par cela même, dangereuse ; plus précisément : de ne parvenir à aucun résultat stable, de rester en perpétuel recommencement, d'être incapable de consistance et d'objectivité. La Philosophie, disent-ils, ne progresse pas d'un mouvement régulier, continu, comme font la Physique ou la Géométrie. Jamais elle ne réalise la convergence et l'accord des esprits dans une formule définitive. Après trois mille ans d'efforts et de disputes, voici qu'aucun point n'y est solidement acquis à la connaissance. Rien n'a été dit par elle qui ne soit contesté sans cesse et malheureusement contestable.

Edouard Le Roy,
Membre de l'Institut.

(A suivre).

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. BONAR LAW

Le 11 mars 1921, l'Université de Glasgow procédait à l'installation de son nouveau recteur : un homme politique, comme d'habitude ; un homme qui, pour la seconde fois de sa carrière, représentait au Parlement la principale circonscription de la ville, et qui, s'il n'en était pas tout à fait originaire, étant né dans la province canadienne du Nouveau-Brunswick, de sang écossais, d'ailleurs, par son père comme par sa mère, y avait du moins terminé ses études, y avait fait l'apprentissage des affaires chez un oncle maternel, s'était créé une belle situation dans le commerce en gros du fer ; puis, en décembre 1900, à l'âge de 42 ans, était entré à la Chambre des Communes, n'avait pas tardé à s'y distinguer, si bien qu'à la retraite de M. Balfour, au mois de novembre 1911, le parti conservateur l'avait choisi comme chef ; vaillamment, il avait mené l'opposition contre les mesures révolutionnaires de toutes sortes que la majorité libérale, appuyée ou poussée par le parti ouvrier et par le parti nationaliste irlandais, proposait en matière financière, en matière sociale, en matière constitutionnelle, en matière nationale ; devant l'agression allemande, il n'avait plus connu que l'union sacrée : sous son initiative, les partis s'étaient ligués pour défendre la patrie et la civilisation ; et c'est ainsi que tour à tour il avait collaboré au ministère Asquith, en mai 1915, au ministère Lloyd George, en décembre 1916, et qu'en décembre 1918 il était allé aux élections la main dans la main avec M. Lloyd George, dont il demeurait le collègue, l'auxiliaire dévoué, le confident, le porte-parole officiel au banc des ministres du palais de Westminster.

« Voilà quarante-deux ans, j'entendais ici le discours inaugural d'un Recteur qui était M. Gladstone ; et je me rappelle qu'à la sortie je n'avais plus qu'un rêve, qu'une volonté : occuper un jour la même place, » commença par raconter M. Bonar Law à son jeune et turbulent auditoire. Et, partant de ce souvenir personnel, il se mit à traiter de l'ambition [illegible] termes dont chacun peut servir à fixer un trait de sa physionomie.

Les qualités qui assurent le succès sont essentiellement les mêmes dans les affaires commerciales et dans les affaires publiques, professe-t-

il. A la base, le travail et le courage ; la netteté de conception, bien plus importante que la puissance d'expression, et qui repose elle-même sur la méditation, sur les trésors de la pensée subconsciente. La facilité de parole ne compte pour rien, à la Chambre des Communes moins que nulle part ailleurs ; mais cela compte beaucoup de bien parler ; et la première condition pour cela, c'est de s'oublier complètement soi-même et de ne songer qu'à son sujet. L'éloquence est une chose à part, don de naissance, comme la poésie, et qui ne s'apprend pas. M. Bonar Law n'a pas entendu beaucoup de discours éloquents ; il a souvent entendu de fort belle rhétorique ; mais, de l'éloquence à la rhétorique, il y a aussi loin que d'un pôle à l'autre. L'éloquence est du feu ; la rhétorique n'est tout au plus que feu d'artifice.

M. Bonar Law n'est pas un homme à feux d'artifice, constatait déjà le *Times*, en novembre 1911. Il est bien mieux que cela ; il a sérieusement étudié les sujets dont il traite ; il les possède à fond ; il les commente devant nous avec la lucidité la plus pénétrante. Et c'est encore la solidité d'un bon sens bien équilibré que louaient chez lui, ces temps-ci, les journaux britanniques des nuances les plus diverses, non sans l'opposer aux qualités plus brillantes et moins substantielles de son prédécesseur.

Peu d'hommes sont moins orateurs que M. Bonar Law. Pas de gestes ; la voix grêle et sourde, qui parfois se réduit à un murmure presque imperceptible ; un air abattu et légèrement suppliant ; quand il écoute ses critiques, le mélange de déférence et de résignation avec lequel on subit un sermon : ce presbytérien se tient comme il se tiendrait dans son temple. Mais avec quelle puissance, avec quelle passion il argumente ! avec quel art il vous enserre dans le réseau de sa dialectique ! comme il vous a fait prisonnier avant que vous songiez à vous mettre en garde ! A pratiquer ce rôle du leader qui doit intervenir dans toutes les discussions, répondre à toutes les interpellations et à toutes les questions, élucider tous les sujets, il eut tôt fait d'ailleurs d'apprendre à faire vibrer toutes les cordes de la lyre, à trouver la riposte, à manier l'invective et le sarcasme, à ranimer l'ardeur et les espoirs de ses partisans, à mettre en déroute ses adversaires.

Ajoutez une mémoire prodigieuse. Secrétaire aux Colonies, on l'a vu faire, sans une seule note, le compte-rendu annuel de l'activité de son ministère, prenant tour à tour chacune des parties de l'Empire britannique, les problèmes qui se posent à elle, les perspectives qui s'ouvrent devant elle, l'état détaillé de ses revenus et de ses ressources.

De même, on nous le montre, à la fin d'un débat, résumant de mémoire tout ce qui s'y est dit, répondant à tous les arguments et n'oubliant personne.

Ceux qui le connaissent nous affirment qu'il n'écrit rien quand il prépare un discours ; assis dans un fauteuil, il passe une heure ou deux à remuer ses idées dans sa tête ; après quoi il est prêt à répéter mot pour mot, d'un bout à l'autre, tout ce qu'il a préparé. Quant aux citations, ce ne sont que de minuscules coupures de journaux, ou des bouts de papier grands comme rien, qu'il extrait au moment voulu de son gousset. Notez que les questions financières, les questions fiscales et douanières, toutes chargées de faits et de chiffres précis, sont celles où il a toujours témoigné le plus de maîtrise et où il a d'abord conquis sa réputation.

Tout cela lui a valu, au Parlement, une autorité singulière. Mais, cette autorité, il la doit plus encore à son caractère. Le désintéressement, la sincérité, impossibles à contrefaire : voilà ce qui seul peut gagner et retenir la confiance de la Chambre des Communes et du pays, disait-il, le 11 mars 1921, aux étudiants de Glasgow. Aujourd'hui, comme alors, comme dix ans plus tôt, quand le parti unioniste l'avait choisi pour leader, ce sont là qualités que tout le monde s'accorde à lui reconnaître. Aujourd'hui comme alors, son nom est synonyme d'honnêteté, de simplicité transparente. « Honnête jusqu'à la simplicité », la mauvaise foi de ses adversaires politiques n'a pas trouvé jusqu'ici de pire injure à lui adresser. Mais rien ne ressemble moins à de la simplicité d'esprit que la simplicité d'un esprit écossais.

« J'ai toujours eu au fond de moi-même l'idée que je ne suis pas aussi simple que je le parais », remarque gentiment M. Bonar Law. « On se trompe, d'ailleurs, quand on prend la stupidité pour une marque de vertu. On ne se trompe pas moins quand on prend la simplicité pour une marque de stupidité. Quand sonnera pour moi l'heure de dire définitivement adieu à la vie publique, je ne souhaite pas de plus belle épitaphe que celle-ci, à supposer que je l'aie méritée : il a été honnête jusqu'à la simplicité. »

« Ce qui est vrai, c'est que, toute ma vie, j'ai posé en axiome qu'on ne perd jamais rien à dire ce qu'on pense réellement. J'ai eu l'habitude, plus qu'on ne l'a peut-être en politique, de dire exactement ce que je pense, à moins que j'aie des raisons particulièrement fortes de ne rien dire du tout. »

Cette simplicité, on le voit, n'exclut ni la finesse ni une certaine malice. Ecoutez-le railler la foi robuste de M. Asquith dans les vertus magiques du mot « libéral ». « Le malheur, c'est que ni lui ni moi, nous n'avons la moindre idée de ce que le mot peut bien signifier. Mais ce que nous savons tous les deux, c'est qu'il n'a pas du tout le même sens au pouvoir et dans l'opposition. »

En ce moment, beaucoup d'Anglais réclament, par mesure d'économie, l'évacuation immédiate de la Palestine et de la Mésopotamie. Sans souci des obligations que l'Angleterre a pu y contracter, M. Asquith n'hésite pas à déclarer que son parti évacuerait. « C'est qu'il sait bien que les électeurs ne lui donneront pas la majorité. »

Voici maintenant M. Winston Churchill, qui vient d'être pris pour M. Lloyd George d'un dévouement comme on n'en a pas vu depuis David et Jonathan. M. Lloyd George doit en être touché jusqu'au fond de l'âme, d'autant plus que cela a certainement été pour lui une découverte. M. Churchill n'approuve pas la composition du Cabinet qui remplace celui dont il faisait partie : ce Cabinet nous ramène au Moyen Age, au temps de George III. Il contient trop de membres de la Chambre-Haute ; il en contient un de plus que celui de M. Lloyd George. M. Churchill n'en veut pas seulement aux Pairs ; il en veut aussi à tout ce qui leur est apparenté. Quel esprit de sacrifice et d'immolation aux principes ! Petit-fils d'un duc (le duc de Marlborough), c'est sans doute pourquoi, entré dans la carrière politique en même temps que M. Bonar Law, M. Churchill ne s'est décidé que plusieurs années après lui à accepter un portefeuille, sentant enfin que le pays ne pouvait se passer de ses services.

Puis voici M. Lloyd George lui-même, dans le rôle imprévu d'Ange de la Paix — Ange de la Paix qui brandit un glaive. Il accuse M. Bonar Law d'avoir tué méchamment la Coalition. Hélas ! comme dans l'histoire d'Henri Heine, cette image de toutes les perfections était déjà morte. Il raille M. Bonar Law d'être allé prendre ses ministres à la cuisine. On les prend où l'on peut. Mettons que ceux qui montent en grade viennent de la cuisine, et ceux qui n'ont encore exercé aucune fonction, de la cave. N'est-ce pas à la cave qu'en 1905 Sir Henry Campbell-Bannerman est allé chercher ses collaborateurs, à commencer par M. Lloyd George lui-même ? Ces grands hommes n'ont pas d'autres origines. Et pourquoi ne fera-t-on pas place aux jeunes ? M. Lloyd George traite d'endormi le gouvernement qui succède au sien : la fille de M. Asquith a dit, avec beaucoup d'esprit, que l'un avait la danse de Saint-Guy, l'autre la maladie du sommeil. M. Lloyd George, pendant la guerre, a bravement battu le tambour qui exalte les courages et les a menés à la victoire. Mais nous ne sommes plus en guerre. Le monde ressemble à un vaste hôpital de convalescents : est-ce qu'on vient battre le tambour dans une salle d'hôpital ? On parle bien d'un Highlander qui a obtenu de son infirmière qu'on lui jouât de la cornemuse et dont ce fut la guérison : seulement tous les autres malades en sont morts.

« Il n'y a pas d'hommes dont le tempérament diffère davantage que le Premier Ministre (celui d'hier : M. Bonar Law ne peut pas s'habituer à son nouveau titre) et moi. En disant cela, n'allez pas croire que je me pose en face de lui en rival. Il est de beaucoup la plus grande figure de notre monde politique ; parmi les guides de la démocratie, il est la plus grande force dynamique, comme l'appelait l'autre jour quelqu'un, qui ait jamais agi en Angleterre, sans même en excepter Gladstone... Nous différons de tempérament ; et je vais vous dire en quoi. Dès qu'il voit quelque chose qui ne lui paraît pas la perfection ou proche de la perfection, il fonce dessus ; il n'a pas de cesse qu'il ne l'ait arrangé à son idée. En temps de guerre, c'était essentiel et inappréciable. Mais, comme dit le proverbe français, le mieux est l'ennemi du bien... Ne touchons pas aux choses à moins d'être sûrs qu'en y touchant nous ne ferons pas plus de mal que de bien. »

« L'ancien Premier Ministre est un homme d'une énergie formidable, d'une vitalité exubérante. Toutes les fois que se posait une grande question quelle qu'elle fût, on comptait sur lui pour la traiter et il entreprenait de la traiter. Je ne comprends pas les choses comme cela. Pour moi, le Premier Ministre est un homme à la tête d'une grande maison d'affaires, qui partage la besogne entre ses collaborateurs, et qui se réserve la direction générale. »

Comme ce personnage de Sir James Barrie qui constatait dans son âme la présence de deux êtres différents, l'un fantaisiste déréglé, l'autre bien dans son assiette, calme, pratique, avisé, le notaire de la famille qui ne voltige point, mais repose des deux pieds parmi le prosaïque mobilier de son bureau, la Coalition a vécu pendant des années de l'union de ces deux frères siamois, si bien faits pour se compléter, si bien faits peut-être pour se comprendre par ce qu'ils étaient si foncièrement dissemblables. Et nul n'a rendu aux services, au dévouement, à la fidélité, à l'amitié de M. Bonar Law un hommage plus éclatant, un hommage plus ému que M. Lloyd George, quand, le 17 mars 1921, la maladie obligea son collaborateur de tant d'années critiques à le laisser seul sur la brèche.

M. Bonar Law, a-t-on dit, n'a jamais abandonné ni une conviction ni un ami. Contraint par les circonstances à prendre position contre son ancien chef, il se refuse à croire que leur amitié puisse en souffrir durablement ; le combat fini, ils se tendront de nouveau la main et ne se souviendront que des jours où ils travaillaient ensemble. Mais, au temps même de leur collaboration la plus intime, il avait conscience que leurs opinions politiques pourraient un jour les opposer l'un à l'autre, comme elle les avait opposés avant la guerre. Pour abandonner, si peu que ce fût, un ami, il fallait qu'il eût à choisir entre son ami et ses convictions. Et ce n'est pas sans un violent effort, sans un rude combat intérieur, soyons-en sûrs, qu'en octobre dernier il s'est séparé de M. Lloyd George; il a brisé la Coalition qui l'unissait à M. Lloyd George; parce que le parti dont il avait été le chef ne voulait plus de cette Coalition, parce que, si on tentait de les y retenir, les forces conservatrices risquaient de se désintégrer, et parce que le maintien intégral des traditions conservatrices, entendues au sens le plus large, lui paraissait indispensable à la santé, au salut politique de la Grande-Bretagne.

« La vie n'a pas pour but de satisfaire l'ambition personnelle. Le motif dominant des actions humaines doit être le sentiment du devoir », proclamait-il à l'Université de Glasgow comme le dernier mot de sa philosophie. « En dehors de la religion, ce qu'il y a de meilleur dans l'existence, ce sont les affections et le travail, un travail qui vaille en lui-même la peine d'être fait et auquel on puisse se donner de tout son cœur. » Nous le connaissons assez pour savoir que ce ne sont pas là de vaines phrases.

« Les grands hommes, disait-il encore ce jour-là, ne sont pas d'ordinaire ceux qui prévoient les événements, mais ceux qui savent les utiliser, qui savent voir et saisir les occasions. » Et l'on a vanté chez lui le sens de l'opportunité, la chance qui l'a toujours fait se trouver dans le bon endroit au bon moment. Nous dirons plus exactement qu'il n'a jamais reculé devant aucun des devoirs qui s'offraient à lui, quoi qu'il lui en pût coûter, et que, dans cette constante acceptation du devoir, il a frappé tous les observateurs par sa capacité de répondre à l'appel des événements en révélant sans cesse plus de ressources insoupçonnées.

M. Bonar Law est un modeste, qui ne s'est jamais poussé ni mis en avant, qui a en horreur les feux de la rampe et la publicité, pour qui c'est un supplice de se voir cinématographier. Il ne possède point les attributs les plus brillants et les plus bruyants du génie. Mais il a su inspirer la confiance par son sérieux, par son entente des affaires, par son bon sens, par sa mesure, par sa réserve d'honnête homme qui ne promet que ce qu'il peut tenir, enfin par l'égalité d'humeur et par le charme d'une nature qui excelle à se faire des amis et à ne se point faire d'ennemis. Il ne croit pas aux ambitieux programmes ; il n'y a pas eu recours pour vaincre.

Tel est l'homme d'État, si peu charlatan, que l'Angleterre vient de confirmer au pouvoir. Attendant le verdict des électeurs, il se comparait au cercueil de Mahomet, suspendu entre ciel et terre : « Je ne crois pas qu'ils nous laissent retomber à terre » (l'événement lui a donné raison). « Mais s'ils nous élèvent au ciel, beaucoup de ceux qui sont avec moi n'y trouveront peut-être pas le lieu de délices qu'ils imaginent. »

Augustin Leger.

L'ÉCLIPSE DE SOLEIL

(*Nouvelle*)

Il y avait Stina de la Montagne aux Pâturages et Lina de la ferme des Oiseaux et Kaïsa du Petit-Marais et Maïa de la Grande Montagne et Beda des Ténèbres Finnoises et Eline, la jeune femme qui habitait l'ancienne maison du soldat, et trois ou quatre autres bonnes femmes.

Elles demeuraient tout au bout de la commune, au pied de la Grande Montagne, dans une contrée si pierreuse et si peu fertile qu'aucun des gros fermiers du pays ne s'était soucié de l'accaparer. La maison de l'une était bâtie sur un palier dénudé de la montagne, à même le granit, celle d'une autre s'élevait au bord d'une tourbière, une troisième habitait au sommet d'une colline si escarpée et si abrupte qu'on s'essoufflait pour y parvenir. Et si, par extraordinaire, l'une d'elles possédait un terrain moins stérile, par contre l'emplacement de sa cabane, sous la montagne surplombante, était tel qu'on n'y voyait pas le soleil depuis la foire d'automne jusqu'à l'Annonciation.

Toutes avaient défriché un lopin de champ près de la maison pour les pommes de terre. Et ce travail avait coûté beaucoup de peine. Il y avait certes là, comme ailleurs, du terrain plus ou moins maigre. Mais toutes avaient du mal à le rendre fertile. Tantôt il avait fallu enlever du petit carré cultivé des pierres qui eussent suffi pour construire une étable de château, tantôt il avait été nécessaire de creuser des fossés profonds comme des tombeaux ; l'une d'elles avait dû apporter

le terreau sac par sac et l'étaler sur la montagne nue. Celles enfin qui avaient une bonne terre devaient lutter inlassablement contre le laiteron et les chardons qui semblaient pousser avec la conviction que le champ était labouré et [illegible] exprès pour eux.

Toutes les femmes étaient très seules la journée durant, même celles qui avaient un mari, car il travaillait comme journalier dans les fermes, en bas, dans le pays, et les enfants, s'il y en avait, allaient en classe. Quelques-unes étaient de vieilles bonnes femmes avec de grands enfants qui étaient partis pour l'Amérique. Les jeunes avaient des bébés : ceux-là restaient bien à la maison, mais ne constituaient guère une société.

Solitaires comme elles l'étaient, c'était un besoin pour elles de se rencontrer, de temps en temps, devant une tasse de café. Ce n'est pas qu'elles sympathisaient particulièrement, ni qu'elles s'accordaient toujours, mais certaines d'entre elles aimaient savoir ce que faisaient les autres, certaines devenaient mélancoliques sous les arbres de la montagne si elles ne voyaient personne, et certaines autres éprouvaient le besoin de se détendre en causant de la dernière lettre d'Amérique, et enfin, une ou deux étaient bavardes et gaies et soupiraient après l'occasion de faire usage de ces dons si précieux du bon Dieu.

Il n'était pas difficile non plus d'organiser une petite réception. Toutes possédaient un filtre à café et des tasses; on trouvait à acheter de la crème au domaine du maître de forges si on n'avait pas de vache soi-même ; pour les petits gâteaux, la voiture du laitier pouvait en rapporter du chef-lieu, et les épiciers qui vendaient du café et du sucre ne manquaient pas. Offrir une tasse de café, c'était la chose du monde la plus simple, mais encore fallait-il trouver une occasion.

Car toutes, Stina et Kaïsa du Petit-Marais et Beda et Eline et les trois ou quatre autres bonnes femmes, toutes étaient bien d'accord qu'on ne pouvait raisonnablement se réunir un jour de semaine ordinaire. Si l'on se montrait si gaspilleuses du temps, qui est la chose précieuse entre toutes et qui ne revient pas, on se ferait une mauvaise réputation.

Elles s'accordaient également à déclarer qu'il n'était pas possible d'offrir du café le dimanche et les jours de fête. Les unes avaient, ce jour-là, le mari et les enfants à la maison et ne manquaient donc pas de société ; les autres voulaient aller à l'église ou en visite chez des parents ou bien exigeaient toute la journée un silence et un calme de mort pour bien sentir que c'était dimanche.

Il fallait donc veiller à ne pas laisser échapper les occasions qui se présentaient dans la semaine. La plupart choisissaient pour ces réunions leur propre fête anniversaire ; on célébrait aussi les grands événements de la vie familiale : par exemple, quand le petit dernier avait sa première dent ou [illegible] voir faire ses premiers pas. Celles qui recevaient des lettres avec de l'argent d'Amérique y trouvaient une bonne raison pour inviter les voisines ; on pouvait également leur demander de venir aider à piquer une couverture, à monter un métier à tisser.

Néanmoins, les occasions n'étaient pas aussi nombreuses qu'on aurait voulu, et une année, l'une des pauvres femmes se trouva bien embarrassée. C'était son tour, elle le savait, de réunir les autres et elle ne demandait pas mieux que de remplir ce devoir, mais elle avait beau réfléchir : elle ne voyait rien à célébrer.

Elle ne pouvait inviter personne pour sa propre fête, attendu qu'elle s'appelait Beda et que ce nom ne figure pas dans le calendrier, ni pour la fête de personne de sa famille, car elle avait tous les siens au cimetière. Elle était très vieille ; la couverture piquée qui la couvrait durerait jusqu'à la fin de sa vie, et elle ne recevait jamais de lettres. Elle vivait seule avec un chat ; elle l'aimait, il est vrai beaucoup, et il est vrai aussi qu'il buvait du café tout comme elle, mais elle ne pouvait cependant pas fêter un chat.

Tout en réfléchissant, elle relisait attentivement son calendrier, car elle aurait dû, semblait-il, y trouver un bon conseil. Elle le parcourut à plusieurs reprises, du commencement à la fin, depuis la Maison Royale et l'Explication des signes et des abréviations jusqu'aux foires de 1912 et aux renseignements postaux. Arrivée à la dernière ligne elle recommença, comme si elle avait senti que c'était de là que lui viendrait le secours.

Elle le relisait pour la sixième fois, quand ses regards s'arrêtèrent sur la rubrique Eclipses. Elle y apprenait qu'au cours de cette année, qui était la mil neuf cent douzième après la naissance du Christ, il y aurait une éclipse de soleil le 17 avril. Elle devait commencer à 12 h. 20 et se terminer à [illegible] h. 10, [illegible] tre solaire.

Elle avait lu ce renseignement plusieurs fois sans y attacher aucune importance, mais soudain une grande clarté se fit en elle : c'était la réponse [illegible] qu'elle [illegible].

Cette première certitude ne dura pas. Elle réfuta l'idée comme trop hardie. Les voisines ne se moqueraient-elles pas d'elle ? Mais les jours suivants elle y pensa de plus en plus, et en fin de compte résolut de courir les risques de l'entreprise.

Car, en y réfléchissant bien, quel meilleur ami avait-elle au monde que le soleil ? Comme la cabane était située au pied de la montagne, le soleil n'y entrait pas de tout l'hiver ; aussi comptait-elle les jours jusqu'à ce qu'il réapparût au printemps. Le soleil était l'unique objet de ses soupirs, le soleil était toujours doux et compatissant, elle n'en avait jamais assez. Elle se sentait vieille, et elle était vieille. Ses mains tremblaient comme si elle avait toujours la fièvre quarte ; en se regardant dans la glace, elle se voyait pâle et décolorée comme une toile qu'on a tendue à blanchir. C'était aux seuls moments où des flots de soleil coulaient, abondants et chauds, autour d'elle qu'elle se sentait vivante et non plus pareille à un cadavre animé.

Plus elle y pensait, plus elle reconnaissait qu'il n'y avait pas de jour de l'année qu'elle désirait célébrer comme celui où son ami le soleil, après une âpre lutte avec les ténèbres et une éclatante victoire, poursuivrait sa course avec une nouvelle splendeur et une puissance nouvelle.

On n'était pas loin du 17 avril, mais elle avait tout son temps pour arranger la fête. Le jour de l'éclipse venu, elles se trouvèrent toutes réunies, Stina et Lina et Kaïsa du Petit-Marais et Maïa et les autres, chez Beda dans sa maisonnette, aux Ténèbres Finnoises.

Elle prirent une première tasse de café, et une seconde, et une troisième petite goutte, causèrent de choses et d'autres et finirent par constater qu'elles ignoraient encore en l'honneur de quoi ou de qui Beda les avait invitées. Pendant ce temps l'éclipse se poursuivait sans qu'elles y prêtassent grande attention. Un court moment l'éclipse fut à son apogée ; le ciel devenait gris ardoisé, toute la nature semblait couverte de cendres, un vent froid se levait en sifflant ; c'étaient le bruit des trompettes du jugement dernier et les gémissements de la fin du monde ; elles se sentirent mal à l'aise, mais une suprême tasse de café supplémentaire eut vite fait de les remettre d'aplomb.

Lorsque tout fut terminé et que le soleil, sorti victorieusement de la lutte, trôna de nouveau au ciel, si brillant et si joyeux qu'on ne lui avait point vu autant d'éclat et de puissance de tout l'hiver, la vieille Beda s'approcha de la fenêtre, les mains jointes. Ses yeux suivaient la pente ensoleillée devant sa maison ; elle entonna le cantique : « Ton beau soleil se lève encore, je t'en remercie, mon Dieu. Avec une force, un courage et un espoir renouvelés, j'élève ma voix joyeuse. »

Elle se tenait devant la fenêtre, mince et diaphane ; pendant qu'elle chantait, les rayons du soleil jouaient autour d'elle, comme désireux de lui communiquer un peu de leur vie, de leur couleur et de leur force.

Quand elle eut fini le verset, elle se tourna vers ses invitées et dit comme en s'excusant :

— Voyez-vous, je n'ai pas de meilleur ami que le soleil, c'est pourquoi j'ai voulu arranger cette petite fête le jour de l'éclipse. Je voulais que nous soyons réunies pour le recevoir quand il sortirait de ses ténèbres.

Elles comprirent toutes ce que la vieille femme voulait dire et, un peu touchées, elles se mirent à louer le soleil : il était aussi bon envers les pauvres qu'envers les riches ; l'hiver, quand il pénétrait dans les maisons, il faisait autant de bien qu'une flambée, et dès qu'il brillait, il faisait bon vivre quelles que fussent les peines qu'on avait à porter.

En rentrant chacune chez soi, elles étaient toutes contentes et joyeuses. Elles se sentaient plus riches, plus en sécurité depuis qu'elles avaient compris quel bon et fidèle ami elles avaient en le soleil.

***

Comme c'était une grande éclipse, puisque les neuf dixièmes du disque solaire étaient obscurcis, ce phénomène attira beaucoup d'attention partout où il fut visible. Les savants s'étaient mobilisés avec leurs instruments pour mesurer et calculer. Les gens ordinaires préparaient des verres fumés et des lunettes pour le contempler à leur aise. Les élèves des écoles avaient la permission de quitter les classes pour se repaître de ce spectacle. Les journaux remplirent leurs colonnes de la description du ciel qui changeait de couleur, des oiseaux qui cessaient de chanter, et de l'obscurité envahissante qui était tombée.

Mais quelque grand cas qu'on fît de l'éclipse, je ne sache pas que personne ait eu l'idée de célébrer par une fête la victoire du soleil — sauf la vieille Beda des Ténèbres Finnoises.

Selma LAGERLÖF.

Traduit du suédois par T. HAMMAR.

PAYSAGES DE GRÈCE

I

De Chalcis à Volo

Un vent violent secoue l'Euripe. Sur le pont du bateau, la *Manna*, qui vient de quitter Chalcis, et qui m'emporte vers Volo, je regarde reculer et s'élargir à la fois la belle image de cette ville blanche, enveloppée de montagnes fauves, tandis qu'au premier plan, sur la colline rocheuse qui forme la pointe extrême de la Béotie, la vieille forteresse turque de Karababa étale encore ses murailles inébranlables. Au-dessus d'elle, l'énorme Messapion dresse sa masse pyramidale, âpre et nue, qui contraste si durement avec les campagnes boisées et les doux rivages de l'Eubée.

A mesure que le bateau s'éloigne, la ville s'écrase sur les eaux, et, derrière elle, de nouvelles hauteurs surgissent lentement, comme des visages curieux. Les sinuosités des côtes de l'Eubée, qui obliquent vers l'ouest, ferment la mer du côté du nord, interceptant l'horizon, et font de cet Euripe, déjà étroit par lui-même, un lac allongé et sans issue. Cette sensation est plus vive encore quand on regarde vers le sud, et on comprend l'erreur des Perses, qui, conduits par Salganée dans ce détroit, crurent que ce guide avait intentionnellement mené leur flotte dans une impasse, et le mirent à mort. Quand, arrivés en vue de Chalcis, ils découvrirent l'issue du détroit, ils élevèrent à leur victime, en hommage expiatoire, un vaste mausolée, dont le tumulus est encore visible aujourd'hui, dans un renfoncement du rivage, au pied du Messapion.

Maintenant, la courbe de la côte eubéenne se rapproche de minute en minute, tandis qu'à l'ouest le passage maritime s'ouvre et s'éclaire. Les hautes falaises du Kandili deviennent plus distinctes, avec les lignes noires de leurs failles, le ton rougeâtre de leurs rochers, le vert sombre de leur végétation. Sur l'étroit banc de sable qui les sépare de la mer, près du petit port de Limni, des jeunes filles et des enfants chantent en dansant en rond. Le vent fait flotter les vêtements et éparpille les chansons sur les vagues. Puis le bateau reprend sa marche, et, de nouveau, le déroulement des beaux rivages glisse sur les eaux.

Voici Ædipsos, aux sources chaudes et sulfureuses, et, comme autrefois, séjour de malades plutôt que de commerçants et de touristes. Peu d'animation sur ces larges grèves, où il n'y a ni quais, ni aménagement d'aucune sorte, et où, comme sur une rive inhabitée, les bonds du vent font tourbillonner et crier les sables.

Ædipsos à peine dépassé, le canal d'Atalante se resserre et prend fin. Voici les trois îles Lichades, petits îlots charmants et boisés, posés si délicatement sur la mer qu'ils semblent prêts à osciller et à se balancer avec les vagues. Et, comme il n'y a point ici de terre, de montagne ou d'île, si minuscule, si humble soit-elle, qui ne soit liée à quelque grand souvenir, c'est là, dans ces îles Lichades, qui en portent encore le nom, que Lichas fut jeté à la mer par Héraklès, dans un accès de délire provoqué par la tunique de Nessus. Je voudrais les regarder longtemps, les approcher, les toucher, car elles m'attirent. Mais le bateau, en quelques tours d'hélice, a jeté devant mes yeux un monde nouveau. Le canal disparaît, la terre a reculé brusquement vers des profondeurs à peine visibles. Une immense trouée lumineuse marque seule le golfe Maliaque, entre deux pentes de montagnes qui tremblent dans la clarté vaporeuse comme des ombres légères et flottantes.

Nous marchons maintenant le cap à l'est. A droite, la côte septentrionale de l'Eubée étale, au ras de la mer, ses campagnes plantureuses, ses riches prairies, ses vergers tout illuminés d'arbres en fleurs. Puis, sans transition, à ce paysage idyllique succèdent de hautes falaises abruptes, verticales, couronnées de pins noirs. Enfin, dans un décor d'une grâce infinie, et disposé comme un tableau de Claude Gellée, voici le port d'Oréous, avec ses bateaux endormis, ses maisons claires, son plateau verdoyant et ses eaux calmes. Pendant les brèves minutes de l'escale, mes yeux émerveillés vont de l'un à l'autre de ces détails, où les nuances s'entremêlent sans se confondre, et où tout est délicat, inconsistant et irréel comme un mirage exhalé de la mer. Au loin, tout au loin, les terres fléchissent et se brisent pour ouvrir l'horizon à la vaste mer, au seuil de laquelle, comme une sentinelle infatigable, veille la haute silhouette de Skiathos.

Mais ce n'est pas vers cette mer lointaine que le bateau me porte. Il met le cap sur le nord, laisse derrière lui Oréous, qui s'efface presque aussitôt, et court vers l'étroite passe du golfe de Volo. A ce moment, le spectacle est féerique. Le soir commence, la lutte indescriptible de l'ombre et de la lumière. Le golfe est encore invisible, voilé par un rideau de montagnes âpres, noires, sur l'une desquelles brille, toute blanche, la petite ville de Trikéri. A gauche, d'autres montagnes, les derniers contreforts de l'Othrys, déjà sombres, elles aussi, se profilent sur le couchant. Ce sont des montagnes, des collines, des falaises de toutes formes, de toutes

nuances, des pentes peuplées de buissons, sans maisons et sans vie humaine, comme au sortir d'un monde primitif. Derrière ce chaos, dont l'obscurité grandissante accroît de minute en minute la confusion, le crépuscule se consume lentement. Par les gorges, par les trouées de l'écran montagneux, des jets de flammes horizontales jaillissent comme des flèches et transpercent les ténèbres encore vacillantes.

Le canal de Trikeri : c'est le terme dernier pour nous. Il existe golfe pagasétique clair dans le jour expirant ses eaux indécises, d'où surgissent, çà et là, des rochers ou des îlots. Puis, c'est la nuit tout à fait. On ne voit plus rien que les étoiles, et, le long du bateau, le remous des vagues que déchire l'étrave. Enfin, tout au loin, au ras des flots, une raie lumineuse, une longue ligne de points d'or : c'est Volo.

II

Sur l'Hymette odorant

De Kaisariani, lieu célèbre, où vont les touristes, j'ai voulu suivre le sentier qui mène à la chapelle des Saints-Archanges. Le chemin n'est ni long ni pénible. Il traverse des champs de hautes herbes, sur lesquels les vieux oliviers balancent leurs rameaux gris. Par moments, des bouffées de parfums montent des innombrables fleurs sauvages qui percent de leurs couleurs, tantôt vives tantôt pâles, la teinte uniforme de la prairie. C'est, l'Hymette légendaire, tel qu'on le rêve, tel que l'évoquent les descriptions des poètes, l'Hymette odorant, cher aux abeilles.

Bientôt, un peu au-delà d'une carrière, surgit la chapelle des Saints-Archanges, construite au point culminant de ce contrefort, et où j'arrive en quelques pas. Petite chapelle, si humble, si misérable, qu'on lui pardonne d'être là, comme une intruse, sur cette terre païenne. Sur le linteau de la porte un artiste sans génie a peint les trois archanges, Michel, Gabriel et Raphaël, vus à mi-corps, et tout habillés de couleurs rutilantes qui contrastent avec le ton sombre de la muraille. La porte est entre-baillée. Je pousse le vantail pour faire jaillir un peu de clarté dans cet intérieur fermé au jour du dehors, et je regarde. Rien de plus primitif ni de plus pauvre. Adossée à la paroi de gauche, une table étroite supporte quelques cierges minuscules, et un tronc pour les offrandes. L'iconostase n'est qu'une cloison sans ornement, au pied de laquelle, posé à terre, un petit vase vernissé dégage les derniers relents de l'encens qu'on y a brûlé.

Comme à Kaisariani, cette chapelle semble avoir succédé à quelque chose de plus ancien. Voici, du moins, tout à côté, une voûte en ruines, dernier témoignage d'un édifice qui dut être, lui aussi, un lieu de culte et qui montre maintenant, dévorés par le temps, ses murs de briques mis à nu. Enfin, tout auprès encore, sommairement déblayées, des fondations, au ras du sol, marquant l'emplacement d'un troisième sanctuaire, vraisemblablement le plus vieux des trois. Ainsi, sur cette cime étroite, dressée comme un récif au milieu de la plaine et des pentes également solitaires, les prières des hommes se sont succédé de génération en génération, comme alimentées et inspirées par cette solitude même. Si bien qu'aujourd'hui, sanctifié par une tradition séculaire, le sol reste frappé de l'empreinte, et la petite lumière fumeuse se perpétue sous l'humble voûte, vacillante comme l'illusion, inextinguible comme le désir.

Au-dessus de ce passé qui s'obstine à vivre, mes yeux montent vers le sommet de l'Hymette. De là, je vois la montagne dans toute sa masse, énorme, arrondie et calme, avec les taches vertes de ses buissons sur le fond de ses rochers bleus. Elle étend vers le nord et vers le sud les deux courbes d'un arc gigantesque, et va rejoindre, tout au loin, la mer qui l'attire et dans le sein de laquelle elle paraît rentrer. Moi aussi, elle m'attire; ses yeux innombrables scintillent au soleil; elle n'a plus de couleur précise, elle brille seulement comme un métal en fusion, et, le long des îles, qu'elle soulève, elle jette des brouillards confus qui ressemblent à de grandes fumées blanches. Nées d'elle, nourries d'elle, les belles îles se dessinent sur l'horizon comme des navires surnaturels. C'est Egine, d'un bleu transparent et léger, avec sa falaise triangulaire qui s'avance comme une proue. C'est Salamine, bleue aussi, mais avec des nuances variées qui s'étagent comme les degrés d'un escalier olympien. Et, entre elles, ce sont les mille îlots des saintes eaux, et Lagonisi, et Platonisi, et Sakteros, et Ipsili, et le groupe des Pentenisia. Et, plus loin encore, par delà la mer, le rideau aérien des montagnes du Péloponèse flotte dans une brume que déchirent les pics aigus. Tout cela se rejoint, s'unit, se combine avec les montagnes de l'Attique, de l'Hymette au Pentélique, du Pentélique au Parnès, du Parnès à l'Ægaléos, pour faire un cadre unique à la ville unique : Athènes. Dans ce berceau de collines, de montagnes et d'îles, elle sommeille, toute dorée, comme Dionyos enfant. Le grand visage du Lycabette veille sur elle, tandis qu'à l'autre extrémité l'Acropole, repoussée vers la mer, s'élance du sol comme pour s'en détacher tout à fait et retourner vers ses dieux.

Il faudrait des heures pour savourer tous les détails de ce paysage, pour arrêter à chaque aspect, à chaque ligne, à chaque couleur. Du promontoir où je suis jusqu'aux premières maisons de la ville, le désert pierreux étend son implacable monotonie. En face de moi, les pentes du Lycabette n'offrent, elles aussi, sur leur plus grande paroi, qu'un écran de rochers nus. Aucune place pour la volupté des sens sur cette terre âpre et sévère. Les ruisseaux eux-mêmes ne sont plus que des tranchées poussiéreuses où s'entassent des cailloux semblables à des os blanchis. La terre tendue haïte de soif. L'enseignement qui monte de cette terre attique est à la fois austère et fécond. C'est l'enseignement de la volonté, de la méthode et de l'effort. Si l'on rapproche de cette nature l'art qui en est sorti, on comprend mieux la mystérieuse évolution qui, en moins d'un siècle, a dégagé l'art antique de sa gangue archaïque et l'a conduit à sa perfection. Cet archaïsme lui-même, qui, surtout dans sa dernière période, manifeste un élan si spontané et si violent vers l'élargissement de ses formules, une tension si obstinée vers tout un ensemble de règles nouvelles, d'abord pressenties, puis comprises, et enfin atteintes, cet archaïsme trouve son âme et le ressort même de son énergie dans cette terre dure, ingrate, mais toute pénétrée de soleil et de volonté, d'où surgira, comme une asphodèle au milieu des pierres, un art précis, ordonné et mesuré, plein de la conscience de soi-même et de la sûreté de son équilibre.

En face de moi, au delà d'Athènes, sur les pentes de l'Ægaléos, la route d'Eleusis, la voie sacrée, serpente vers le col de Daphni. Je la suis des yeux, depuis les oliveraies du Céphise jusqu'à l'endroit où elle se perd dans les plis de la montagne. La distance qui me sépare d'elle est infime. Il me semble que, de mes bras tendus, je vais toucher sa poussière. Et pourtant le peu d'espace qui est entre nous, c'est toute la plaine attique, ramassée, étroite, enserrée par sa ceinture de hauteurs, et plus grande qu'un monde. D'une ondulation à l'autre, je fais le tour de cette prison miraculeuse, fermée du côté du nord, ouverte seulement vers la mer et le soleil, sources toujours vivantes de son inspiration créatrice. Les forêts du Parnès, le fronton triangulaire du Pentélique, sont là comme des points d'arrêt, au delà desquels il semble qui ni l'air, ni la nature, ni la pensée ne soient plus les mêmes.

Je redescends vers le chemin qui me ramènera à Athènes, mais je ne me délivre pas aisément des impressions qui m'assiègent. J'aime ce ciel et cette terre avec tant de ferveur que je voudrais entrer et saisir tout ce qu'ils contiennent de vérité et de vie, leur arracher le secret de leur vertu. Maintenant le soleil décline ; le chemin, taillé dans le rocher, est mouillé d'ombre; les deux pyramides qui l'enferment entre leurs bases opposent l'une à l'autre deux visages bien différents : l'une déjà noyée dans la défaillance de la lumière, l'autre toute flamboyante sous les rayons qui s'accrochent aux aspérités de ses pentes. Je marche encore ; et voici que, soudain, dans l'échancrure des deux collines, comme une vision de songe, apparaît, resplendissante, solitaire, unique, l'Acropole avec ses temples. La disposition du tableau est si singulière qu'on ne voit rien autre que la colline sacrée, et que tout ce qui l'avoisine est dissimulé par le cadre montagneux comme par un double écran. Il n'y a plus d'Athènes moderne, plus de bruit, plus de voix, plus de pas humains. Toute nue, seule vivante, elle dresse dans un silence de feu des colonnes irrassasiées de lumière et qui appellent, comme des bras suppliants, les dieux exilés.

Charles VELLAY.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA QUESTION D'ORIENT

La question d'Orient est depuis des années, des centaines d'années, le cauchemar des diplomates et la pierre de touche de l'esprit politique. On a pu croire un instant qu'elle allait disparaître dans la grand bouleversement guerrier auquel nous venons d'assister : voici qu'elle renaît sous sa forme la plus traditionnelle.

Des spécialistes d'autrefois, cherchant à la définir, ont dit que, dans son sens le plus large, la question d'Orient « c'est l'ensemble des problèmes que suscite la ruine politique de l'Islam, dans un sens plus restreint le déclin progressif et la décadence irrémédiable de l'Empire Ottoman. »

Or au commencement de la guerre, ceux qui croyaient à la victoire des Alliés et qui ne soupçonnaient pas l'imminence de la révolution russe, ont pu croire que c'en était fait de l'Empire Ottoman, Constantinople ayant été promis à la Russie,

et que par conséquent tous ces problèmes seraient [illegible] par la force. Au moment de l'armistice, alors que, à Moudros, la Turquie s'était rendue sans condition, on avait pu penser tout au moins que si le Croissant allait continuer de briller sur le dôme de Sainte-Sophie, le pouvoir politique de la Sublime Porte en Europe aurait disparu ; on avait conservé à Constantinople son caractère de métropole spirituelle de l'Islam, afin de ne pas mécontenter les sujets musulmans de la France et de l'Angleterre, mais privée de ses défenses stratégiques du côté de l'Europe, placée sous le canon des cuirassés de l'Entente, libres de croiser dans les Dardanelles, elle n'aurait plus été qu'un centre international de commerce et de tourisme, elle n'aurait plus été turque que de nom. Quant à l'Empire Ottoman, réduit à certaines provinces essentiellement turques de l'Asie-Mineure, il aurait cessé d'être une puissance européenne.

Tel est, *grosso modo*, le régime que le traité de Sèvres imposa au Sultan vaincu. Mais ce régime, les Alliés ont été incapables de l'imposer à la Turquie. Le traité de Sèvres a bien été signé par le fantôme de gouvernement qui régnait à Constantinople, mais la Nation turque elle-même s'est révoltée dès le premier jour, et nos chancelleries ont eu beau déclarer fièrement d'abord, que Kémal-Pacha et les nationalistes d'Angora n'étaient qu'une bande de brigands ou d'exaltés, il a bien fallu reconnaître à la longue qu'ils représentaient la Turquie toute entière, et non plus la Turquie désemparée, désorganisée, humiliée et suppliante de jadis, mais une Turquie rajeunie, orgueilleuse et conquérante, une Turquie qui veut reprendre sa place en Europe et qui sait l'exiger d'un tel ton que l'on en est à se demander si la question d'Orient n'a pas tout à fait changé de face et si, loin d'avoir à déterminer la façon dont on se partagera les dépouilles de l'Empire Turc, l'Europe n'aura pas à envisager le problème de sa défense contre l'Islam galvanisé.

*

Les fautes des Alliés en Orient sont énormes. On peut se demander quel est le malicieux démon qui s'est amusé à brouiller ainsi les cartes et les cervelles, et rien n'est moins glorieux pour la diplomatie européenne que la suite des événements qui se sont produits dans le Proche-Orient depuis 1918.

Ce qui a bouleversé tout le plan initial, ce sont les élections grecques du 14 novembre 1920, désavouant Venizelos et tout le projet de réorganisation orientale dont il était en quelque sorte la pierre angulaire. Le vote du peuple grec rappelant le roi Constantin et chassant le grand ministre fut interprété à l'étranger, et particulièrement en France, comme un désaveu général de toute la politique pratiquée jusqu'à ce moment. On en conclut que la Grèce n'était point digne de jouer le grand rôle qu'on lui avait confié, et ce fut avec autant de mauvaise humeur que de scepticisme qu'on accepta, à la suggestion de l'Angleterre, de confier à l'armée hellénique le soin d'imposer le traité de Sèvres aux nationalistes turcs.

La honteuse défaite de 1922 a donné raison aux sceptiques. Peut-être a-t-on été un peu injuste pour ce peuple grec à qui, somme toute, on avait donné mandat et à qui on reprochait durement l'excès de confiance qu'on avait d'abord eu en lui, mais toujours est-il que son irrémédiable défaite a ouvert le front oriental et mis en une certaine mesure l'Europe à la merci de ces bandes kémalistes qu'elle avait traitées avec tant de dédain.

Pour redresser la barre au lendemain de la défaite grecque, il eût fallu, chez les Alliés, une décision énergique et unanime ; or trois politiques s'opposaient sourdement l'une à l'autre : une politique française, politique pacifique, libérale, raisonnable, mais inactive ; la politique de renoncement d'une nation fatiguée de verser le sang de ses soldats, trop souvent au profit des autres, désireuse avant tout de faire des économies pour réparer ses plaies et de ménager ses forces pour le cas, toujours à craindre, où la frontière du Rhin serait de nouveau menacée.

Une politique italienne qui dès le début manqua de franchise, souhaita l'abaissement de la Grèce en qui les impérialistes romains voyaient la rivale de demain dans la Méditerranée orientale, une politique qui tendit secrètement au rétablissement des Turcs en Europe, parce qu'elle voyait en eux le contrepoids nécessaire des remuantes puissances balkaniques.

Enfin une politique anglaise qui poursuivait obstinément l'exécution de ce traité de Sèvres, dont la Grande-Bretagne avait été la principale inspiratrice, mais qui entendait bien en faire l'instrument de sa domination en Orient.

Ce n'est pas le moment d'insister sur les griefs que nous pouvons avoir contre l'Angleterre, mais il est certain que depuis l'armistice les agents de la France et de l'influence française, officiels et officieux, consuls, industriels, commerçants, directeurs d'écoles, représentants de l'Alliance française, ont trouvé partout en Orient l'hostilité

sournoise des représentants de la politique britannique. Pas un Français, pas un Belge, pas un neutre ayant vécu quelque temps, depuis l'armistice, en Perse, en Mésopotamie, en Palestine, en Syrie, dans un coin quelconque de l'Asie-Mineure, qui ne croit pouvoir attribuer aux tentatives de main-mise anglaises les accès de xénophobie qui agitent à présent tous ces pays qui étaient jadis les pays de l'indifférence et du bon accueil. Partout, disent-ils, les Anglais ont essayé d'évincer leurs concurrents occidentaux, d'établir un protectorat sournois sur des gouvernements naguère indépendants, partout leur politique envahissante et brutale a provoqué un réveil nationaliste qui se tournera peut-être un jour contre tout l'Occident, mais qui, d'abord, s'est traduit par un retour de sympathie pour la France.

C'est cette politique, à la fois perfide et maladroite, qui, se poursuivant parallèlement aux manifestations d'indifférence, sinon de mauvaise volonté du gouvernement de M. Lloyd George dans l'affaire des réparations, a provoqué en France un mouvement de turcophilie, qui fut sans doute un peu irréfléchi, mais qui s'explique d'autant mieux qu'il répond à certains souvenirs traditionnels et à l'espèce de sympathie instinctive que la France, nation non militariste, mais militaire, a toujours éprouvée pour les vaillants soldats turcs. Agriculteurs et guerriers, les paysans français qui ont été mobilisés dans l'armée d'Orient se sentaient naturellement beaucoup plus près des vaillants paysans anatoliens qui défendaient leur sol que de ces traficants levantins en qui ils reconnaissaient instinctivement un ennemi séculaire. De là un courant sentimental qui a pesé d'un certain poids sur la politique.

Nous avons un gouvernement d'opinion, et quel qu'il soit, l'homme d'Etat qui détient le pouvoir est obligé, bon gré mal gré, de tenir compte de l'opinion. Jadis, en matière de politique extérieure, elle ne le gênait guère, parce que l'immense majorité des électeurs se désintéressait absolument de la politique extérieure. L' « homme de la rue », qui se passionnait pour ou contre les lois laïques ou les lois sociales, reconnaissait sans difficulté qu'il ne connaissait rien à la diplomatie, et à toutes les questions extérieures en général. Il a applaudi l'alliance russe parce qu'il y voyait une garantie contre l'Allemagne ; il a applaudi l'Entente cordiale pour la même raison ; il a soutenu tous les ministres qui lui ont paru tenir avec quelque fierté le drapeau de la France, mais il ne s'est jamais donné la peine d'y regarder de très près. Mais depuis la guerre, c'est autre chose. On lui a répété avec tant d'insistance, que les questions de politique extérieure dominaient les questions de politique intérieure, il a si bien compris à quel abîme une diplomatie maladroite peut conduire le pays, qu'il a voulu y voir clair. L'opinion est, aujourd'hui, singulièrement attentive aux questions de politique extérieure ; malheureusement, elle n'a jamais été plus mal renseignée. Nous vivons, depuis la guerre, sous l'empire des fausses nouvelles et du démenti. Tous les gouvernements, et un grand nombre de puissants intérêts privés, se servent du télégraphe comme d'un instrument d'intrigues et de spéculations. En Orient, particulièrement, il devient presque impossible de savoir l'exacte vérité sur les événements les plus graves ; on ne sait pas encore au juste jusqu'à quel point il est vrai que le gouvernement d'Angora ait proscrit la langue française de ses écoles. Chaque puissance, chaque armée se plaint d'avoir été calomniée ; on s'accuse réciproquement de massacres et d'incendies qui n'ont que trop de réalité. De mystérieux personnages, embusqués dans tous les centres d'information, semblent prendre plaisir à surexciter les passions, et comme l'apprenti sorcier, on dirait qu'ils ne peuvent plus gouverner les forces funestes et mystérieuses qu'ils ont déchaînées.

Dans ces conditions, il est particulièrement difficile de garder son sang-froid. Or jamais le sang-froid n'a été plus nécessaire que dans les conjonctures [illegible]

Dans le numéro du 15 novembre du *Mercure de France*, M. Georges Batault, commentant les derniers événements orientaux, faisait les observations suivantes : « Les délégués des grandes puissances qui se consacrent actuellement, à la Conférence qui vient de s'ouvrir, à la tâche formidable de remettre un peu d'ordre en Orient et d'y ramener le calme, ne doivent pas perdre de vue un instant les répercussions que peuvent avoir les décisions auxquelles ils s'arrêteront. Les vaincus d'hier sont aux aguets et comptent bien marquer un avantage et tirer un bénéfice du fait que leurs vainqueurs s'engagent dans la voie dangereuse des concessions et des révisions.

C'est la doctrine de paix des Alliés tout entière qui est mise à l'épreuve ; ce sont leurs buts de guerre, ce sont les principes de justice qu'ils ont énoncés, c'est l'idéal même au nom duquel ils ont si longuement et si durement combattu qui sont mis en question.

Qu'on prenne bien garde à ce qui pourra se passer, pour employer la saisissante expression de M. Poincaré, dans cet Orient « par où l'Allemagne, fidèle à ses vieux desseins, essaie de prendre l'Europe à revers ». Qu'on ne perde pas un instant de vue que le Kémalisme n'est qu'un instrument entre les mains du bolchevisme et du panoermanisme, et comme l'avant-garde des armées de la revanche. Qu'on n'oublie jamais non plus que, dans cet Orient mystérieux et cruel, la force seule est révérée, la force seule est respectée ; et c'est pourquoi, en dépit de toutes les fautes qu'ils ont pu commettre, les Anglais ont eu raison en faisant fièrement face à Tchanak.

Fort bien, mais l'Europe occidentale est-elle en mesure de poursuivre jusqu'au bout la politique qui consiste à faire face à la nouvelle Turquie? Les Anglais, en Asie-Mineure, étaient disposés à tenir jusqu'aux derniers soldats grecs ; il est probable qu'ils sont encore disposés à tenir à Constantinople, en Thrace, en Asie-Mineure, partout où l'on voudra, jusqu'aux derniers soldats français, mais la France, saignée à blanc par la dernière guerre, justement inquiète des événements qui peuvent se produire du jour au lendemain en Allemagne, n'est manifestement pas disposée à courir le risque d'une telle aventure. Quand bien même l'Angleterre, dans une guerre commune contre la Turquie, donnerait le maximum de l'effort, il n'est que trop visible que la France aurait dans de telles conjonctures plus à perdre qu'à gagner et que son opinion repousserait énergiquement toute entreprise de ce genre.

Malheureusement, les Turcs le savent fort bien, et à Lausanne on commence par adopter cette tactique élémentaire qui consiste à demander à l'adversaire beaucoup plus qu'il ne peut donner, dans la conviction où l'on est qu'il fera l'impossible pour ne pas arriver à une rupture, quitte à paraître très modéré en revenant par la suite à des propositions à demi raisonnables. L'aile gauche de l'Assemblée d'Angora, composée de Hodjas, fanatiques enivrés de leur victoire et parfaitement ignorants de la situation générale de l'Europe, pousse manifestement Kémal à traiter en vainqueur, non seulement de la Grèce, mais encore en vainqueur de l'Europe. Ces illuminés ne sont pas loin de croire que Dieu anime à nouveau de sa force invincible les armées du prophète, et que l'heure est venue pour l'Islam de reprendre la marche en avant interrompue en 1699 par le funeste traité de Carlowitz. Ce ne sera pas une chose aisée que de leur faire entendre raison, pour le moment du moins. Heureusement, il y a, dans le haut personnel kémaliste, quelques hommes avisés qui ont été mêlés d'assez près aux questions politiques pour savoir qu'un état moderne, fût-il animé du plus pur mysticisme patriotique et religieux, a certains besoins d'ordre industriel et financier. Quels que soient les avantages politiques que possède pour le moment la Turquie, elle ne pourra se passer de l'Europe occidentale ; c'est là que se trouve le terrain des négociations, et c'est sur ce terrain que la France, l'Angleterre et l'Italie peuvent présenter un front unique.

Auront-elles la sagesse de s'entendre ? Dès la première prise de contact, on a vu cette même Angleterre qui semblait il y a quelques semaines prendre plaisir à surexciter le sentiment national ottoman sourire le plus aimablement du monde à Ismet Pacha. Autour des pétroles de Mossoul, de nouvelles intrigues se nouent et de nouveau des intérêts particuliers, intérêts patronaux, intérêts privés qui en prennent le masque, primeat l'intérêt général, l'intérêt européen, l'intérêt de la civilisation.

De toute façon, il faut s'attendre à ce que nous ayons à jeter du lest. La France, avant l'époque funeste où les Jeunes Turcs commencèrent à se laisser envoûter par le militarisme allemand, avait dans l'Empire Ottoman une situation privilégiée. La Sublime Porte, toute pénétrée de son rôle religieux, avait admis qu'elle était incapable de remplir certaines fonctions d'Etat modernes, fonctions administratives et financières, qui n'avaient pas été prévues par le Livre et qu'elle considérait du reste avec le mépris du religieux pour les choses du siècle. Le régime des capitulations, celui de la dette ottomane, l'exploitation des ressources économiques du pays par les Sociétés étrangères, lui paraissaient des choses parfaitement naturelles, mais il faut bien que nous sachions que depuis la Révolution qui a renversé Abdul-Hamid les mœurs de la nation turque ont subi des transformations profondes. Ces jeunes nationalistes sont sans doute restés très orientaux, le passé légendaire de la race touranienne fait travailler leur imagination, mais ils n'en prétendent pas moins être des hommes modernes. ils veulent que leur pays soit un pays moderne et ils surveillent toute mainmise de l'étranger sur les droits de l'Etat ottoman, avec la susceptibilité la plus jalouse. Le mot seul de capitulation les jette dans le délire. Il est donc probable que nous devrons renoncer à nos vieux privilèges, du moins sous leur forme traditionnelle, et la moindre difficulté que nos plénipotentiaires auront à vaincre ne sera pas de concilier le chatouilleux amour-propre d'un peuple qui se croit vainqueur et contre qui nous ne voulons pas

faire la guerre, et les indispensables garanties qu'ils devront obtenir pour les minorités chrétiennes, pour la situation traditionnelle de la culture française en Orient, pour les porteurs de la dette ottomane, et pour nos intérêts industriels.

L. DUMONT-WILDEN.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES.

LA FRANCE A L'ÉCOLE DE L'ALLEMAGNE ? (1)

II

Nous avions contre l'Allemagne le trésor des espoirs qui chantaient au fond de nous-mêmes ; tout ce qu'il existait chez nous de non conformistes en art, en littérature, en politique prêtait son âme à une mystérieuse Germanie. Mais nous ne savions pas que ce n'était qu'un prêt. Nous ne voulions pas le savoir. Ce dépôt, sans cesse accru, perpétuellement enrichi de notre substance, nous ne voulions pas qu'il fût nôtre. Nous consentions un placement à fonds perdus chez un banquier qui se souciait fort peu de notre avoir. Prodigues, nous exportions nos valeurs spirituelles, de même que plus tard nous exporterions notre or, sans garantie, sans redouter la faillite ; confiants en un eldorado que nous avions créé de nos propres mains, il nous suffisait qu'il étincelât des feux de notre rêve.

L'Allemagne allait son chemin ; nous ne la suivions pas. Nous suivions obstinément un double d'elle-même, qui n'était pas elle, et qui traînait dans l'ombre puissante de la véritable Allemagne la vie inconsistante, artificielle et débile d'un fantôme.

Plus l'Allemagne s'affirmait vigoureuse, volontaire et créatrice dans l'expansion de ses instincts et de son génie, plus nous nous acharnions à nourrir de notre sang et de nos chimères un spectre absurde, à contempler éperdument, à encenser une idole en qui nous avions mis notre complaisance.

Les plus réalistes de nos Français soupçonnent, à de certains instants, la dualité du vrai et du faux, de la nation de chair et de cette république immatérielle, si étrangement infidèle, dont nous l'avions dotée ; mais c'est pour affirmer tout aussitôt la suprématie de l'erreur : un demi-siècle de critique ne tend qu'à abolir la contradiction du fait et de l'idée ; nous étudions l'Allemagne : c'est pour [illegible] pour sauvegarder cette image où elle nous apparaissait si éclatante au firmament de l'illusion. La plupart des travaux de nos germanisants ne sont, jusqu'à une époque récente, que des plaidoyers : leur [illegible] de travailler à une conciliation impossible et que les faits se chargeront enfin de démentir.

La déconcertante aventure ! Faut-il en conclure que les peuples ne sauraient se comprendre, qu'ils s'étreignent en vain, et que la multiplicité des travaux, l'enthousiasme, l'amour même ne leur servent de rien ?

Car enfin, la France du XIXe siècle, si violemment attirée par l'Allemagne, a voué à sa voisine un culte studieux et passionné dont on chercherait vainement ailleurs un autre exemple. Ses professeurs, ses savants, ses poètes, ses artistes, son ardente curiosité, son zèle altruiste et sa téméraire bonne foi, sa critique, son expérience morale, sa fine intuition, il semblerait qu'à de certains instants elle va tout engager dans cette ruineuse partie. Et l'on ne sait s'il convient d'admirer davantage l'abondance de ses ressources, la générosité de son cœur et de son esprit,... ou cette espèce d'impuissance radicale qui voue à une quasi-stérilité une aussi vaste enquête.

C'est en vain que Napoléon, reniant une fois de plus Bonaparte, déclare la guerre au germanisme ; il lui procure l'aide puissante de l'opposition à l'empire : la conspiration des idéologues et des émigrés développe le programme politique que Mme de Staël avait placé sous l'invocation de l'Allemagne. Ce singulier Villers, premier informateur de Mme de Staël avant Schlegel, conclut l'alliance du libéralisme et de la germanophilie. Événement considérable et à quelques égards catastrophique, qui consacre définitivement en France la renommée de Berlin, en assignant à la Prusse (!) le rôle de défenseur de la liberté. Qu'importe, après cela, que la chute de Napoléon [illegible] Waterloo, les Français affluent en Allemagne : nul de nos romantiques qui n'ait accompli un ou plusieurs voyages au delà du Rhin ; ils y vivent dans l'extase : l'Eden ne leur serait pas plus accueillant. Cette naïveté qu'ils découvrent par-

(1) L. Reynaud. L'influence allemande en France au XVIIIe et au XIXe siècle. 1 vol. Hachette. — V. la *Revue Bleue* du 9 novembre 1922.

tout est d'abord en eux-mêmes ; leur candeur est grande : ils sont épris de Marguerite, symbole d'une Allemagne virginale et poétique, et répètent les vers de Musset :

Elle viendrait par ici de cette sombre allée,
Marchant à pas de biche avec un air boudeur,
Feignant murmurer le vent dans la feuillée,
De paresse amoureuse et de langueur voilée,
Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,
Le printemps sur la joue et le ciel dans le cœur.

Leur dévotion serait moins exaltée s'ils n'étaient hallucinés : Hugo s'humilie devant Ruckert. Michelet contemple Uhland qui était chauve, et s'empresse d'écrire : « Un Allemand primitif ; cheveux et barbe incultes et rudes comme les Rohe Alpen du Schwarzwald ; narines pleines d'aspirations, soufflantes comme seraient celles du vieux Danube ; épais sourcils blonds, yeux d'un bleu fort sauvage ; la tête en avant avec un mouvement de sanglier ; la face rouge et sanguine ; l'élan colérique du lyrisme. » Le sage Taine ne sera pas plus sage en 1858 : « Aimer, s'abandonner, pleurer, rêver, souffrir, mourir, voilà ce ce que prédisent toutes les têtes que j'ai vues parmi les Allemandes, depuis un mois. » Quinet, quelque vingt ans plus tôt, s'attendait à rencontrer partout Louise, Werther, Hermann et Dorothée, Marguerite, Claire, Lénore : « Tous ces rêves poétiques vivaient réellement pour moi. Je les croyais réunis en nombre inépuisable dans chaque village de l'Odenwald ; et je ne frappais pas à une porte de la Bergstrasse sans penser que c'était là une de ces portes d'ivoire d'où le poète faisait sortir à son heure les songes qui remplissaient le monde... » — M. L. Reynaud a bien raison de s'écrier : « Et l'on voudrait que nos générations eussent vu les choses comme elles étaient ! Il y avait longtemps que l'œil français ne savait plus regarder. »

M. L. Reynaud a raison, mais cette constatation ne me suffit pas. Qu'était-ce donc que les yeux grands ouverts du voyageur français considéraient en Allemagne puisqu'ils n'y voyaient pas l'Allemagne ? Qu'était-ce donc, sinon le roman, le poème, la vision que nos pèlerins couvaient au fond d'eux-mêmes, et qui étaient faits de plus de rêve français que d'imaginations ou de réalités germaniques ? On me dira que ce roman et ce poème s'alourdissaient sans cesse de thèmes empruntés, que cette vision s'enrichissait d'une grande diversité de teintes et de diaprures allemandes. Il est bien vrai, notre liste de héros et de génies s'allongeait chaque jour : la légende anonyme héritée du XVIIIe siècle se peuplait de noms propres ; toutes les vertus, toutes les merveilleuses qualités de l'âme allemande avaient désormais leurs saints et nous savions les hymnes essentiels de leurs offices. Notre temple était assez vaste pour les accueillir tous, mais c'était notre temple ; la place de chacun d'eux était marquée d'avance ; nous pouvions bien multiplier les autels ; l'architecture était française : toute bruissante de mélodies allemandes, notre cathédrale de rêve nous enchantait aux perspectives qu'avait combinées une fois pour toutes une ordonnance française ; l'ombre elle-même, si savamment ménagée, si scrupuleusement respectée, ajoutait aux ténèbres et au mystère dont toute présence allemande se grandissait à nos yeux. La nuit était française.

Renverser un pareil édifice, était-ce aisé, était-ce possible ? Quand un peuple, avec toute sa foi, a construit un monument semblable, et y a enfermé, fût-ce sous l'apparence d'idoles étrangères, ceux de ses lares et de ses dieux qu'un long oubli condamnait à l'exil, ira-t-il de gaieté de cœur en ébranler les murailles ? Notre Panthéon allemand offre un refuge et un asile à toutes nos déceptions ; nos cultes désaffectés s'y donnent rendez-vous ; et s'il n'existait pas, nombre de nos apôtres et de nos prophètes erreraient à l'aventure... Son rôle a donc été bienfaisant ; soyons reconnaissants à l'Allemagne de nous avoir tant donné en nous donnant si peu ; un peuple n'acquiert que ce qu'il possède déjà ; incomprise, l'Allemagne nous a gratifiés d'un plus riche trésor que si nous avions communié avec ses chef-d'œuvre et pénétré le secret de son âme profonde.

Car nous ne la comprenions pas : nous célébrons ses écrivains de second ordre en négligeant ses maîtres ; nous injurions l'Allemagne libérale et francophile, celle qui eût peut-être jeté un pont entre les deux peuples et fondé leur amitié sur une intelligente collaboration. C'est en vain que Quinet, tardivement clairvoyant, dénonce notre méprise ; c'est en vain que deux Allemands, Boerme et Heine, nous prodiguent les avertissements les plus circonstanciés. Nous n'aimons que l'autre Allemagne, celle dont le lyrisme dissimulait si peu un bouillonnement de forces ennemies. Nos romantiques n'apprécient pas le premier Faust ; ils ignorent ou raillent le second, comme ils ignorent l'essence du romantisme allemand, et Tieck et Novalis. Aux environs de 1855, Hoffmann est notre grand homme. L'œuvre la plus haute de Gœthe ne retiendra notre attention que plus tard lorsque nous redeviendrons curieux de philosophie allemande.

Nos emprunts directs à l'immense littérature allemande du XIXe siècle sont infimes : au théâtre, quelques réminiscences de Schiller dans les pièces de Hugo ; après Schiller aucun auteur dramatique

allemand ne paraît sur la scène française jusqu'à Hauptmann et Sudermann. Du roman et des genres narratifs allemands qu'avons-nous retenu ? Werther, les récits d'Hoffmann, et Faust considéré comme un autre conte fantastique : H. de Kleist, Immermann, Storm, Raabe, G. Keller, Heyse, C.-F. Meyer, Spielhagen, Freytag n'ont guère été pour nous que des noms : « Le grand roman français du XIXe siècle, qu'il soit historique, avec Vigny, Hugo, Dumas, Mérimée ; réaliste avec Stendhal, Balzac, Flaubert ; individualiste avec G. Sand ; naturaliste avec Zola ; intime et poétique avec Daudet, n'a subi qu'une influence étrangère importante, celle de l'Angleterre. » Les infiltrations allemandes sont plus nombreuses dans notre lyrisme : Gœthe et Schiller, Ruckert, Uhland, Heine, Burger ont fait partie de l'éducation poétique de la France du XIXe siècle : on les retrouve çà et là dans les ouvrages de Musset, de Gautier, de Hugo, de Leconte de Lisle, de Banville : « Quand on y regarde de près, on s'aperçoit que ce sont des emprunts tout superficiels, quelques traits singuliers, des éléments de pittoresque qui viennent prendre place dans des œuvres de second ou de troisième ordre : une vision du moyen âge ici, de la Grèce là, ailleurs du fantastique et du surnaturel bon marché ; rien d'essentiel. En fait, notre grand lyrisme du XIXe siècle, celui des Lamartine, des Vigny, des Musset, des Hugo, dans ce qu'il a de profond et de durable, ne doit que fort peu de chose à l'Allemagne. » ...Lisez tout ce bilan au chapitre VIII de M. L. Reynaud : il est décisif ; il éclaire d'une éclatante lumière la nature de nos rapports avec l'Allemagne.

Nous ne devons presque rien à l'Allemagne. Que ne lui devons-nous pas ? Elle est à l'origine de cette auto-suggestion qui fascine l'esprit français et le pousse à franchir irrésistiblement les limites trop étroites où prétendait le confiner un classicisme à demi-épuisé. Notre théâtre ne la connaît pas, mais c'est en invoquant le drame allemand — et quelques autres en même temps — qu'il brise la formule de la tragédie selon Voltaire. Notre imagination n'épouse pas les formes allemandes, mais c'est en s'autorisant de la muse allemande qu'elle ébranle si profondément les régions demeurées obscures de notre génie national et en fait surgir une floraison d'idées, de sentiments et de rythmes magnifique et imprévue. Parcourez la littérature de notre XIXe siècle ; l'Allemagne est partout et nulle part ; chaque fois que son visage se précise, il s'agit d'un faux semblant, d'une figure fallacieuse, qui nous ressemble étrangement, qui est, à vrai dire, un autre nous-même, notre propre personnalité en insurrection contre une tradition trop pesante, en quête d'un développement de cette tradition et d'un nouvel essor. Influence allemande? Entendons-nous : l'Allemagne ne nous a rien appris que nous-mêmes ; elle a fait mieux que de nous envahir ; elle nous a aidés à nous conquérir tout entiers. Influence allemande, ce n'est qu'un mot, ce n'est rien et c'est immense — la formule magique (non pas la seule, car il y a les formules anglaise et slave, voire espagnole et latine) qui a exorcisé le génie français ; nous en avions forgé les termes : la part de l'Allemagne demeure assez belle, puisque nous l'avons crue si considérable ; mais notre renaissance est bien à nous, elle n'est qu'à nous seuls.

***

Toute supercherie porte en elle son châtiment ; celle dont nous nous étions si bénévolement leurrés en décorant du nom allemand une idole trop semblable à nous-mêmes nous a cruellement accablés d'une suite de désastreuses conséquences. Nous avions provoqué la Némésis qui accompagne trop souvent l'illusion ; elle s'est vengée à notre détriment. Mais ici une distinction essentielle s'impose : ce n'est point parce que nous nous étions asservis à l'esprit allemand que nous avons souffert ; nous n'avons jamais été subjugués, et moins encore empoisonnés, comme on l'a dit parfois, par je ne sais quel philtre du Méphistophélès germanique. Ce n'est point notre connaissance de l'Allemagne qui nous a été néfaste, mais notre ignorance de l'authentique Allemagne ! La fiction que nous avions adorée ne nous a guère fait que du bien : n'allons donc pas instruire le procès d'une chimérique Allemagne en la confondant une fois de plus avec cette autre qui vivait dans le réel et nous préparait de si odieuses surprises. Elles sont ennemies, et l'une est vouée à l'anéantissement dès que l'autre triomphe.

De même n'alléguons pas à la légère les importations philosophiques et scientifiques de la seconde moitié du XIXe siècle pour abuser de ce terme si vague et plein de pièges : influence allemande. Les constructions d'idées et les systèmes philosophiques s'empruntent plus aisément qu'une inspiration poétique et proprement littéraire ; ils règnent un temps ; leur empire paraît tyrannique parce qu'on en mesure aisément la portée ; l'abstraction leur confère un caractère universel ; il est rare qu'ils ne triomphent pas partout en même temps : tributaire de la philosophie allemande, la France ne l'a guère été plus ou moins que la plupart des pays civilisés ; elle ne pouvait pas ne pas l'être sans se dérober au mouvement général de l'époque.

Cela est plus vrai encore des échanges scientifiques ; mais si l'on peut parler d'une influence de l'esprit allemand en philosophie, en ce sens que quelque chose du génie national palpite dans les systèmes germaniques, irons-nous exalter ou vituperer une inspiration spécifiquement allemande en physique ou en chimie, en biologie, en astronomie, en mécanique ou en mathématique ? Rien ne serait plus ridicule. Aussitôt promulguées, les découvertes scientifiques sont la propriété de tous ; on les accueille sans résistance parce qu'aucune parcelle de l'âme étrangère ne s'incorpore à leur vérité.

Au total M. L. Reynaud nous semble bien imprudent quand il envisage les relations intellectuelles franco-allemandes à la façon d'un conflit séculaire, voire millénaire ; dans le domaine spirituel et essentiellement intellectuel, il y a eu collaboration aux époques même où grandissait l'écart qui séparait les deux peuples : la première période de l'« influence » allemande — surtout littéraire — au cours du XIXe siècle, a été une période d'expansion et de croissance françaises. Plus insistante, plus positive, l'influence des méthodes allemandes dans la seconde moitié du XIXe siècle n'a pas été aussi pernicieuse que le croit M. Reynaud : il est bien vrai qu'aux environs de 1880 l'esprit français a paru hésiter sur le sens de ses destinées ; mais la France chancelait sous la défaite ; et son malaise s'accroissait de maintes causes intérieures où n'intervenait pas l'Allemagne — en littérature, l'Allemagne est absente ; notre naturalisme, notre symbolisme ont des racines bien françaises. — Nous avons subi à l'excès certaines modes allemandes ; évoquer une France « esclave de la culture germanique » est une pure mystification.

Le panégyrique et le réquisitoire alternent dans le livre de M. L. Reynaud tour à tour admirateur et censeur — l'un et l'autre intempérants — de l'influence allemande. Certains y puiseront des arguments pour nous détourner de l'Allemagne : ils auront tort, et M. L. Reynaud lui-même ne leur donnerait pas raison. Ce n'est pas la fréquentation de l'Allemagne qu'il faut redouter, mais la mise à l'index de ses vraies valeurs. Ce qui ne convient pas à notre sol dépérit ; laissons venir à nous, recherchons les semences fécondes. On ne désespérerait de l'esprit français que s'il redoutait d'accueillir tous les souffles du temps, d'où qu'ils viennent.

Lucien MAURY.

LE THÉATRE

LE LYRISME ROMANESQUE ET LA POÉSIE HUMORISTIQUE

Ce n'est pas seulement chez les poètes, aujourd'hui, qu'il faut chercher la poésie, ni surtout dans leurs vers. La faculté lyrique tend à disparaître, c'est un fait. Mais cette disparition du lyrisme est surtout sensible chez les poètes ; on en retrouve au contraire des vestiges assez brillants chez de jeunes prosateurs, romanciers ou dramaturges. A la condition, d'ailleurs, de s'entendre. Il ne s'agit plus là de grands coups d'aile, de couplets ni de tirades, ni surtout de romanesque. Ce lyrisme se voile, se dissimule. Il fait de l'esprit. Il se nie lui-même : bref il prend le ton du jour, qui est, universellement, l'humour.

Les jeunes générations littéraires, dont les excès sont parfois amusants, soit qu'elles se divertissent en essais futuristes, cubistes ou dadaïstes, soit qu'elles s'appliquent à des manifestes et théories, qu'elles se livrent à l'ésotérisme des plaquettes ou tentent par le théâtre et le roman l'épreuve du grand jour, se présentent avec un même caractère, déconcertant pour beaucoup d'esprits, bien simple, au fond. Le jeune écrivain d'à présent, en effet, n'est préoccupé que de lui-même, de ses sensations, encore plus que de ses sentiments, de ses images encore plus que de ses pensées, de sa vie intérieure, de sa vie organique, de son corps, enfin, autant que de son âme. Il vit penché sur sa propre conscience, comme Chateaubriand vécut attentif à ses passions et à ses mélancolies. Cette préoccupation de nous-mêmes nous apparente directement aux grands romantiques. Seulement les grands romantiques étaient des rêveurs, épris de la solitude et qui goûtaient avant tout les voluptés de la tristesse. Ils n'avaient souffert que de maux imaginaires. Les jeunes gens d'aujourd'hui en ont connu d'autres. La réalité de guerre ou d'après-guerre a pris le pas sur le rêve dans leurs esprits. Contrairement aux romantiques, qui n'avaient fait que l'imaginer, ils n'aimaient ni la douleur ni la tristesse, qu'ils n'ont que trop vue ou éprouvée... Quand ils se réveillent le matin, les nerfs las et l'âme détendue, lorsque pèse sur eux le dégoût de recommencer un jour pareil aux autres, ils disent : « mélancolie infé-

conde... » Ils détestent tout justement ce que les Romantiques avaient adoré.

Ainsi, quoique uniquement préoccupés d'eux-mêmes, ils ne veulent pas en avoir l'air. Soit que leur sensibilité se soit épuisée, par l'excès même des épreuves subies, soit qu'elle se soit simplement repliée, ils prétendent, par sécheresse ou pudeur, n'en rien laisser voir, en tout cas. Non seulement plus de romanesque, mais plus d'attendrissement, ni effusion, ni développement, moi, toujours moi, sans doute, mais si discrètement que, lorsque je vous parle de moi, vous croirez que c'est de vous... Pas sérieusement, surtout... Les gens sérieux sont insupportables et l'on en a trop vu qui se trompaient avec solennité. La seule excuse à parler de soi, c'est de le faire en riant. Ainsi par une contrariété apparente, mais qui semble la conséquence la plus naturelle, au fond, de nos lendemains de misère, nous sommes parvenus à une sorte de romantisme humoristique et de lyrisme spirituel. Tous nos jeunes hommes sont des « Renés » qui font, au lieu de phrases, des pirouettes.

Voici, par exemple, un garçon de vingt-deux ans, paraît-il, M. Natanson. Il a fait une pièce sur l'amour : c'est de son âge. Ou plutôt, il a fait une pièce sur les déceptions de l'amour et la perfidie des femmes : c'est bien plus de son âge encore. Tout en disant du mal des femmes, il a tout de même voulu dire du bien de l'amour : c'est à peu près ce que faisait Musset, d'abord dans toute son œuvre, ensuite dans telle phrase fameuse : « ... les hommes sont ceci, les femmes sont cela... mais l'amour est l'amour... » Et en avant la musique !

Le jeune Natanson ne fait pas de musique ; ou du moins il n'en fait pas plus de trente secondes, car il y a tout de même, à la fin de sa petite comédie, un couplet de femme et des sanglots d'homme, et, quand il en fait, il n'y réussit qu'à moitié. Le jeune Natanson est un humoriste, — c'est-à-dire un amoureux qui ne parle de l'amour, — chose beaucoup trop grave, en vérité, — qu'en riant, qui ne parle de lui-même, — c'est-à-dire de la sensibilité la plus subtile et la plus délicate, — que pour s'en moquer, qui ne fait de la poésie, — c'est-à-dire un art beaucoup trop ambitieux et trop froid, — qu'en prose ; bref un René qui s'amuse, un Romantique qui badine, lui, avec l'amour... !

Un quinquagénaire, que les défaveurs des femmes ont rendu misogyne, a résolu de se venger, et tout son sexe avec lui, en faisant de son fils un homme fort qui torturera les cruelles. Il lui a meublé une garçonnière savante et inculqué une psychologie à la Stendhal. Il l'a lancé d'abord dans le demi-monde et au-dessous, afin de lui apprendre, par le mépris des femmes qu'on paie, celui des femmes qui pourraient payer. Comme première épreuve, il lui impose de consommer une rupture d'entraînement, si je puis dire, avec une petite poule charmante et désintéressée : la pauvrette souffre et pleure, c'est parfait. Mais voici la grosse affaire : une coquette qui n'a jamais fait que coqueter méchamment. Il ne faut pas que le petit la manque, et le père prend toutes les précautions, avec un soin et une science impeccables. D'avance, il trace à l'enfant les péripéties de la scène au bout de laquelle doit être la victoire, lui indique les feintes de l'adversaire et les parades efficaces. Il le « truque » à fond : et la scène suivante, qui est toute la justification de l'ouvrage, constitue, en effet, du meilleur théâtre, car un procédé très simple s'y trouve rafraîchi de bonne humeur, d'esprit et d'une certaine observation : la jeune femme tombe d'abord dans tous les panneaux annoncés et ensuite dans les bras du poulain d'amour qui a si bien suivi les conseils de son manager psychologique. Il ne bronchera qu'à la rupture, car il est parfois plus facile de séduire une femme que de la quitter, et c'est là le troisième acte, qui ne vaut pas les deux autres, où l'on voit qu'en amour, chassez le naturel, il revient au galop. Quand le rideau tombe, l'enfant truqué sanglote...

Je ne serais pas éloigné de penser non plus qu'il faille rattacher à un mouvement analogue de la sensibilité contemporaine l'étrange mélange de polissonnerie, de gaminerie, d'esprit, de fantaisie poétique et de pitié que Sacha Guitry a composé avec le laisser-aller et la désinvolture d'un simple scénario pour des acteurs comme Raimu et Lefaure, ou même Mlle Marnac, sous le titre *Le Blanc et le Noir*. Vous connaissez l'histoire, qui n'est pas neuve : une femme nerveuse, qui, pour se venger d'une scène conjugale, trompe une fois son mari, à l'aveuglette, dans les ténèbres, avec un ténor dont elle n'a entendu que la voix derrière un rideau et qui, dans la suite, met au monde un enfant nègre, parce que le ténor était noir !... M. Sacha Guitry, — et ses incomparables interprètes, — n'ont rien négligé des effets que pouvait comporter cette situation, parce qu'il faut bien rire aujourd'hui ; mais il n'a pas omis, pourtant, avec une grâce et une légèreté qui rachètent tout le reste, d'indiquer la grandeur simple et la cruauté du pardon d'un pauvre brave homme qui comprend la vie... Si la pièce de Sacha Guitry ne tombe pas au-dessous du vaudeville, c'est parce qu'elle atteint parfois à une sorte de poésie, — mais si bien déguisée !...

***

Tel est le goût du jour, hormis, bien entendu, à la Comédie-Française.

Là, en effet, l'œuvre de M. François Porcher, *Le Chevalier de Colomb*, contredit très exactement tout ce que nous venons de dire, puisque, des heures durant, on entend M. Le Bargy déclamer des vers du lyrisme le plus romanesque du même ton que si c'étaient ceux du *Roi s'amuse* ou d'*Hernani*.

Et le succès est très grand, d'autant plus grand qu'il est constaté, puisque l'on a pu remarquer que les deux grands journaux du soir, qui, sous des signatures également autorisées, publient le dimanche soir un feuilleton hebdomadaire, ont parlé de la représentation du Théâtre Français en termes exactement antithétiques, l'un louant d'enthousiasme ce que l'autre critiquait avec une fougue inaccoutumée. Ces contestations sont justement la preuve de ce que nous disions plus haut, malgré la première apparence, car elles prouvent que la tragédie lyrique de M. François Porcher ne réalise qu'imparfaitement l'idéal du moment, lequel est précisément celui que nous avons tenté de définir. Mais il y a pour un artiste deux manières de ne point remporter l'assentiment unanime du public, dont l'une est bonne et l'autre regrettable. Il retarde ou il anticipe ; il est un réactionnaire ou un novateur ; il représente hier ou annonce demain. Quel est le cas de M. François Porcher ?...

Don Vincent de Garrovillas a accompagné Colomb dans sa découverte d'un nouveau monde. Après huit années d'absence, alors qu'on le croyait mort, un beau jour, il reparaît au pays natal, ne rapportant des « îles vertes » qu'un singe et un perroquet. Il retrouve sa sœur, dona Josepha, et son beau-frère, Alonso, intallés dans le domaine héréditaire ; et tout de suite, parmi ces terriens âpres au gain et épris du seul bonheur sédentaire, lui, le chevalier errant de l'idéal, il se sent étranger et de nouveau hanté de la nostalgie de l'aventure. Il veut repartir avec le grand Gênois, réduit maintenant à la mendicité ; lui-même va équiper une flottille, et, pour se procurer l'argent nécessaire, il décide de mettre ses biens à l'encan. Mais aussitôt Alonso, le beau-frère, s'émeut, tâche d'empêcher cette folie. Justement il a une jeune sœur de vingt ans, Béatrix, dont la grâce printanière a déjà paru troubler le navigateur ignorant de l'amour. C'est le seul salut : Alonso jette, de force, Béatrix dans les bras du quadragénaire.

Voilà donc Béatrix et Don Vincent mariés : Béatrix s'est soumise à la volonté autoritaire de son frère, mais toutes ses pensées continuent d'aller au jeune officier, Gonzalo de Porras, qu'elle aimait ; Don Vincent, retenu par l'amour, a renoncé à sa flottille, mais il est malheureux. Il sent que sa jeune femme ne l'aime pas. Il s'inquiète, interroge le petit Miguel, son neveu, — le seul de la famille qui le comprenne et l'admire ; — et enfin, au cours d'une scène où, par ruse, il fait croire à sa femme que Porras a été victime d'un accident, il découvre toute la vérité : c'est Porras que Béatrix voulait épouser.

Or voici que, précisément, le jeune capitaine, en mission officielle, traverse le pays. L'actuel mari et l'ex-fiancé se trouvent en présence. Don Vincent projetait d'abord de se venger de son rival. Mais non ! à côté de l'audace du marin qui vogue à la découverte de l'inconnu, il y a le sacrifice, aussi noble, du soldat qui sait combattre et mourir sur le carré de terre qu'il a ordre de défendre. Porras est le soldat héroïque ; il est aussi la jeunesse et l'amour : que la jeunesse et l'amour aillent donc à lui !... Alors, reconnaissant enfin son erreur, le vieux navigateur décide de s'effacer. Le soir venu, il revêt son ancien manteau de cuir ; et, après avoir dit adieu au petit Miguel, — cet enfant dont il a fait un disciple de son rêve et qui plus tard aussi tentera l'aventure, — le chevalier de Colomb s'en va avec son fidèle matelot et retourne à sa destinée.

Ainsi le mari, dans la pièce de Sacha Guitry, désabusé par la naissance d'un enfant nègre à son foyer, avait projeté de divorcer et renonce à son dessein pour ne pas faire trop de peine à sa femme. Toute poésie, pathétique ou souriante, prend sa source à la même pitié pour aboutir à la même abnégation ; et il n'y a rien qui ressemble plus à un héros qu'un brave homme.

Gaston Rageot.

LA MUSIQUE

A L'OPÉRA-COMIQUE

L'Opéra-Comique, durant l'hiver dernier, a donné peu d'œuvres nouvelles. Son affiche a porté bien souvent les titres des pièces italiennes, dites *véristes*, sur lesquelles l'opinion des mélomanes n'hésite plus. Aussi, dans de telles con-

ditions, plus d'un ami de la musique s'est demandé si ce théâtre subventionné se montrait utile aux compositeurs français, et s'il se souciait de maintenir le répertoire qui est nécessaire à former le goût du public et à confirmer le talent des chanteurs.

Voilà des questions qui méritent d'être étudiées ; nous y reviendrons bientôt. La discussion du budget et le vote de la subvention leur donnent un regain d'actualité.

Aujourd'hui, parlons du nouveau spectacle que nous présente l'Opéra-Comique.

* * *

Il se compose de trois pièces, chacune en un acte.

Les spectacles coupés ne sont pas une innovation. Mais, à les juger d'après les expériences du XVIIIe et du XIXe siècles, on ne peut guère prétendre que cette menue monnaie de pièces, ce *puzzle* ou cette poussière, soit l'indice d'une période heureuse et fertile. Lorsque la sœur Anne monte sur sa tour et ne voit que « la route qui poudroie », cela indique, évidemment, qu'elle ne voit rien venir.

Le « spectacle coupé » indique, chez les directeurs, de l'hésitation, du doute, de la lassitude. Plus d'effort de longue haleine. Plus de généreuse entreprise. C'est une tactique d'attente ; c'est la temporisation du général qui s'attarde en de petits engagements.

Espérons qu'une telle manœuvre du moindre effort n'est que passagère. Espérons qu'elle ne correspond pas à une défaillance dans le goût du public.

Le public des théâtres musicaux subit une profonde transformation. S'il aime vraiment la musique, il va surtout au concert : les concerts se multiplient d'une façon inquiétante pour les théâtres, mais fort rassurante pour l'art musical. D'autre part, le développement du cinéma, où l'on fait parfois d'excellente musique, est non seulement une concurrence, mais il engendre un goût nouveau. On se plaît aux spectacles rapides, variés, qui font passer l'esprit d'une chose à une autre toute différente.

Si bien que le spectacle coupé est peut-être une exigence de la mentalité actuelle.

Bien plus, s'il faut parler de conditions étrangères au théâtre mais qui agissent sur lui, le spectacle coupé est presque nécessité par notre vie quotidienne. C'est là une question d'heure. A minuit, une pièce doit être terminée. Or, à quelle heure peut-elle commencer ? On ne dîne guère avant sept heures et demie, même les soirs de spectacle. Le temps de dîner et de gagner le théâtre, il est huit heures et demie, sinon plus : la pièce d'autrefois serait déjà commencée... Les pièces nouvelles sont donc forcées d'être plus courtes.

Mais le bon spectateur, celui qui veut « en avoir pour son argent », arrive dès huit heures... Si bien que le directeur, pour contenter les petites places, qui arrivent avant le rideau, et les places chères, qui n'arrivent pas avant neuf heures, est amené à composer un spectacle coupé.

On peut arriver en retard et manquer le début ; on peut partir avant la fin et manquer le dénouement ; on peut fumer une cigarette ou faire « le trou du milieu », comme dans un repas normand, on attrape néanmoins un petit air de musique et un petit bout de spectacle.

Que ce soit là de bonnes conditions pour le théâtre et la musique, il serait bizarre de le prétendre.

Mais il serait excessif de désespérer. Un tel état de choses s'est déjà produit. Après 1840, il a particulièrement sévi. Sur l'Opéra, le berlinois Jakob-Liebmann Meyerbeer étendait son égide d'or, assez grande pour recouvrir tout un théâtre et plus d'un théâtre. Aussi, sur toutes les grandes scènes, on ne voyait plus que les produits Meyerbeer. Le fécond Rossini, malgré le succès de *Guillaume Tell*, avait dû abandonner la lutte, vaincu par l'or et l'astuce commerciale de Jakob-Liebmann. Il se résignait, en philosophe ; il faisait des mots et de la musique pour rire, entre amis... Un jour, pour composer un spectacle coupé, et même extrêmement coupé, on reprend enfin un acte de *Guillaume Tell*, — un acte seulement. On l'annonce à Rossini :

— Maître, on va jouer un acte de *Guillaume Tell*.

— Fort bien, répondit-il... Est-ce qu'on le jouera tout entier ?

* * *

Parmi les trois pièces que vient de monter l'Opéra-Comique, la plus importante, à tous égards, est intitulée : *Quand la cloche sonnera*.

L'action nous entraîne dans la Russie de ces dernières années, durant la grande guerre. Une jeune fille se fiance à un soldat convalescent. Mais le père de Manouchka ne veut pas de ce mariage. Pour enlever Manouchka, le soldat lui donne rendez-vous sous les arcades du pont du Niémen. — Or, au même moment, la ville est prise. Le père, qui est le sonneur du beffroi, doit faire retentir le tocsin, afin que l'on fasse sauter le pont. Manouchka lutte contre son père, pour sauver son fiancé. Enfin, elle consent à laisser

donner le signal de l'explosion : par devoir elle sacrifie son amour.

Telle est la donnée de cette pièce, ou plutôt de cet acte unique, mais qui dure une heure et demie. En réalité, cet acte contient surtout une dernière scène, qui dure dix minutes, et tout le reste n'est qu'une préparation, ou plutôt une suite de préparations et de scènes épisodiques. D'ailleurs, à l'origine, ce n'était pas là un livret, mais bien un *sketch*, représenté sans musique. Puis il fut adapté pour la scène lyrique, par MM. d'Hansewick et de Wattyne, et enfin il motiva la partition de M. Alfred Bachelet.

Ce compositeur dirige actuellement le Conservatoire de Nancy, où il a remplacé M. Guy Ropartz, nommé à Strasbourg. Avant la guerre, il s'était fait apprécier comme chef d'orchestre à l'Opéra ; mais surtout il s'était imposé à la plus sympathique attention de tous les mélomanes par une œuvre forte et belle, *Scemo*, qui mériterait vraiment d'être reprise.

Sa nouvelle partition montre la même robustesse, la même vigueur dramatique et la même haute tenue du style musical.

Elle est conçue selon le système wagnérien des *thèmes* ou *leitmotif*. Un tel système fut excellent pour Wagner, qui l'inventa, l'utilisa et en fit la théorie, par une nécessité intérieure de son génie. Il s'est imposé longtemp et s'impose encore à plus d'un compositeur. Il semble encore inévitable : sans doute le sera-t-il encore, tant qu'un autre système ne l'aura pas remplacé. Mais on peut reconnaître, aujourd'hui, qu'il n'est qu'un moyen de construction musicale : la valeur, la portée, la vitalité d'une œuvre lyrique dépendent surtout de la qualité des idées et de leur pouvoir expressif dans le drame.

A cet égard, l'œuvre de M. Bachelet mérite de grands éloges. Ses thèmes générateurs sont expressifs ; il sait les incorporer à un langage souple et coloré qui est la juste traduction du drame. Chaque personnage, chaque situation, chaque sentiment reçoivent exactement les expressions sonores qui leur conviennent.

La trame orchestrale, un peu surchargée peut-être pour un drame à trois personnages, est d'une richesse de bon aloi. M. Bachelet, utilisant les moyens musicaux les mieux éprouvés par les véritables maîtres, a su répudier toute superflue coquetterie de modernisme, et aussi tout surcroît de couleur orientale. On ne saurait trop le féliciter, alors que tant de musiques russes jouissent d'une vogue excessive, d'avoir su ne pas se parer des faciles richesses du folklore, des imitations et des placages qui se présentaient d'eux-mêmes. Au lieu d'étoffer son orchestre par l'extérieur, il a pris le bon parti de l'enrichir et de le vivifier, de l'intérieur, par l'expression musicale du drame, — Car le mot de Wagner reste vrai : « Le drame doit naître dans la musique. »

S'il faut faire quelque réserve, peut-être pourra-t-on signaler que l'œuvre a des développements excessifs. Cela tient en partie au livret, mais aussi au musicien même. La preuve, c'est l'importance accordée à certains épisodes. Toute une vieille légende, dansée et chantée, fournit un remarquable tableau symphonique : voilà un excellent morceau de concert, et qui révèle un très bon musicien... Mais l'art, et surtout l'art théâtral, n'est-il pas fait de *sacrifices*. Ce qu'on ne dit pas, ce qu'on ne montre pas, ce qu'on ne développe pas, sert beaucoup à laisser en pleine lumière, à renforcer ce qu'on laisse subsister.

La partition de M. Alfred Bachelet gagnerait sans doute, pour plus d'un auditeur, à être abrégée, simplifiée, clarifiée. D'ailleurs je dois reconnaître qu'à la première représentation elle m'a semblé moins touffue et moins écrasante qu'à la répétition générale. Peut-être l'exécution y était-elle pour quelque chose, surtout en ce qui concerne l'orchestre.

L'interprétation vocale est de tout premier ordre. Mme Balguerie, qui s'était affirmée avec éclat dans *Ariane et Barbe bleue*, montre de la maîtrise et de la puissance ; M. Lapelleterie chante avec goût ; M. Lafont est remarquable par l'autorité, le relief de son jeu, et par sa parfaite diction.

M. Albert Wolff anime l'orchestre et lui communique son ardeur. — Les décors de M. Jusseaume et la mise en scène de M. Albert Carré sont dignes d'éloges.

* * *

Une autre pièce de ce « spectacle coupé » a pris pour parolier le poète Paul Verlaine. C'est un grand nom. — Mais la fantaisie « genre Watteau », intitulée les *Uns et les Autres*, est une agréable petite chose.

Tout le monde l'a lue, dans le volume qui a pour titre : *Jadis et Naguère*. Les lettrés, qui aiment l'âme chantante de Verlaine, savent par cœur une ou deux tirades.

Dans un parc, parmi le crépuscule qui pâlit sur quelque *fête galante*, deux couples d'amoureux vont et viennent. Ils se galantisent et se querellent : les soupirants échangent entre eux leurs « belles écouteuses ». Mais chacun d'eux regrette bientôt celle qu'il aime. Et les couples se reforment comme au début.

Sujet un peu mince. Et d'autant plus que ces personnages sont tout conventionnels, presque inexistants. On l'a si bien compris, à l'Opéra-Comique, qu'on les a costumés en deux teintes : il y a le couple rose pompon et le couple vert canard.

Le compositeur, M. Max d'Ollone, qui souvent déjà prouva l'élégance et la sûreté de son style, a situé cette légère fantaisie dans une jolie et fluide grisaille musicale. Il mérite d'être loué pour l'abondance et la grâce de son invention mélodique. Il confie aux voix le soin de chanter sur des dessins vraiment vocaux : cette qualité se fait assez rare pour qu'on la signale avec plaisir.

Les rôles sont bien tenus, et il faut mentionner notamment Mlle Myrtale et Mlle Baye, M. de Creus et M. Baugé.

* * *

Faut-il parler de *Gianni Schicchi* ?

C'est un acte bouffe, de M. Giacomo Puccini.

Or, tout le monde connaît la *Tosca*. Et chacun sait ce qu'il en pense, selon qu'il aime ou n'aime pas la musique.

Cet acte, qui a pour sujet une histoire de testament, est tel que pouvait l'écrire l'auteur de la *Tosca*.

Malgré le talent de M. Vanni-Marcoux, cet acte bouffe paraît long.

Adolphe Boschot.

LES LIVRES NOUVEAUX

Erik Sjoestedt. *Le Secret de la sagesse française* (Edition des Lettres françaises).

Il arrive parfois qu'un étranger, ayant longtemps vécu parmi nous, nous connaisse mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes; ou du moins qu'ayant pénétré profondément les traits permanents de notre caractère et de nos mœurs, la familiarité de nos habitudes d'esprit de nos qualités et de nos défauts lui inspire, par comparaison avec d'autres pays et d'autres peuples, une conception plus nette de notre valeur propre et de notre rôle dans le monde. Tel est le cas de M. Erik Sjoestedt, écrivain suédois qui vit en France depuis trente ans, et qui n'a cessé de nous observer avec la plus perspicace sympathie, sans perdre de vue le développement parallèle de son propre pays et des grandes nations européennes. M. Erik Sjoestedt a bien vu, il analyse avec une étonnante sûreté les plus délicates nuances de l'âme française; il n'est pas dupe des apparences, aussi que le sont trop souvent les observateurs superficiels, et sait découvrir le sérieux et l'énergie sous les allures légères ou frivoles; nul peut-être n'a mieux mis en lumière les vraies forces de notre pays, la sagesse de notre foyer, la raison de nos femmes, l'instinct laborieux qui accompagne notre individualisme, la sagesse de notre bourgeoisie et de nos réserves paysannes, cette civilisation enfin, courtoise et fine, qui permet l'heureux développement de la démocratie, et assure la collaboration des classes... Cela, c'est en quelque sorte notre actif, qui suppose bien un passif; mais l'amitié de M. Erik Sjoestedt demeure surtout frappée par les aspects heureux et sains de notre société. Nous sommes si accoutumés à voir mettre en relief et à accuser nous-mêmes nos faiblesses, qu'un tel livre, raisonné et en quelque sorte documentaire, nous apporte l'impression la plus fraîche et la plus originale. Le prix en est doublé par le rapprochement qu'il esquisse à chaque page des psychologies française et étrangère. Cet essai comparatif est tout à notre honneur : il dissipera en France les doutes des timorés et, à l'étranger, répandra fort opportunément les notions les plus justes sur notre présent état social et les conditions même de notre avenir.

M.

Henri Sethozer. *Raymond Poincaré* (vol. Art Institut Orelli Füssli, Zurich ; Fischbacher, Paris).

Une biographie de notre Premier, où l'auteur, tout en rappelant les faits extérieurs et les grands traits d'une active carrière, s'attache surtout à définir l'homme, ses éminentes qualités intellectuelles et son talent de politique et d'orateur, tel est ce petit livre : une biographie psychologique en somme, aussi claire qu'élégante. Que nous devions à un avocat de Zurich la plus pénétrante étude qui ait encore paru sur Poincaré, le fait pourrait paraître surprenant, si cet avocat ne se révélait tout pénétré lui même de culture latine, écrivain remarquable, et très maître de notre langue. Tout le livre est à lire, mais on en retiendra surtout les pages consacrées à l'analyse de l'éloquence : éloquence de notre barreau, qui se rattache à tout notre passé littéraire; éloquence traditionnelle et en même temps si personnelle de M. Poincaré. Ce petit livre, animé de la plus vivante sympathie, est un lien de plus, et rien ne saurait nous être plus agréable, entre la Suisse et nous.

M.

BULLETINS DE L'ETRANGER

La Question d'Orient

A l'heure où j'écris ces lignes, la Conférence de Lausanne vient à peine d'entr'ouvrir ses portes. Il est impossible de préjuger des résultats de cette réunion qui a débuté sous des auspices pour le moins paradoxaux.

Quand le temps aura fourni un recul suffisant, on sera stupéfait de la courbe tracée par l'évolution de la question d'Orient dans ces dix dernières années.

La diplomatie de l'Europe a fait là une faillite qui serait risible si elle n'était déplorable, et grosse de conséquences.

En 1912, les Etats balkaniques, las de subir le joug ottoman, se coalisent pour tenter de faire seuls ce que les grandes puissances ont toujours préconisé mais jamais osé, malgré toutes leurs forces, réaliser : l'expulsion des Turcs d'Europe.

Les grandes puissances, qui n'ont probablement pas suivi le développement des Etats balkaniques et les croient vraisemblablement encore en adolescence, imaginent pouvoir empêcher une guerre qui les prend au dépourvu en perpétrant une note, remise le 8 octobre par les ministres de Russie et d'Autriche-Hongrie, à la suite de l'accord intervenu entre M. Sasonow et M. Poincaré, note dont l'article 3 est ainsi conçu : « Que si la guerre vient néanmoins à éclater entre les Etats balkaniques et l'empire ottoman, *elles n'admettront, à l'issu du conflit, aucune modification au statu quo territorial dans la Turquie d'Europe* ».

En recevant les ministres russe et autrichien et en prenant connaissance de la note qu'ils lui remettaient, le président du conseil bulgare se contenta de leur répondre : « Nous avons, hélas ! mobilisé ».

C'étaient les propres paroles que Gortchakof adressait, en 1877, à Lord Loftus, ambassadeur d'Angleterre, qui venait lui parler d'accord possible avec la Turquie.

Lorsque la première guerre balkanique se termina par le rejet des Turcs derrière les lignes suprêmes de Tchataldja, la fameuse menace de la note du 8 octobre disparut dans le tiroir des accessoires diplomatiques sans valeur. Les Balkaniques avaient réglé eux-mêmes leurs affaires avec les Turcs et détruit ce *statu quo* de la Turquie d'Europe, auquel les grandes puissances avaient vainement et imprudemment proclamé qu'elles n'admettraient aucune modification.

Ce fut une première et décisive atteinte au prestige diplomatique des grandes puissances européennes. Il était évidemment impossible de maintenir le *veto* du 8 octobre. L'erreur était de l'avoir formulé.

La trahison bulgare du 29 juillet 1913, l'attaque contre les alliés grecs et serbes, devait permettre à la Turquie, qui avait placidement accepté les termes du traité de Constantinople et renoncé à la Thrace et à Andrinople, de remonter en selle et de reconquérir Andrinople.

La Turquie, dont toute la finesse diplomatique avait toujours consisté à jouer de la division des grandes puissances, profitait des mêmes fautes commises par les petites.

Les Turcs, du fait des Bulgares, rentraient en Europe d'où la coalition balkanique avait eu pour objet de les chasser

La paix de Bucarest de 1913 faisait subir à la Bulgarie la peine qu'il est impossible de prétendre qu'elle n'avait pas méritée

Il serait téméraire de dire que la diplomatie de l'Entente racheta ses précédentes erreurs, lorsqu'en 1914, elle s'hypnotisa sur la collaboration éventuelle de cette même Bulgarie, déjà liée par traité avec l'Autriche-Hongrie. La Bulgarie nous berna comme nous berna la Turquie, également alliée à nos ennemis dès le début des hostilités. Il faut relire les déclarations faites à l'ambassadeur de France par les ministres ottomans, alors que, de son côté, Pierre Loti écrivait à Enver Pacha « cher et grand ami... » pour mesurer la profondeur de notre crédulité de ce temps-là. Il semble que nous ayons, en France, une propension à nous payer de mots et à nous contenter de protestations d'amitié sans nous soucier qu'elles soient confirmées par les faits.

La guerre de 1914-18, en groupant, par une attirance naturelle, les puissances libérales d'une part et les autres de l'autre, rendait le règlement moral de la question d'Orient infiniment plus aisé. Dans le désarroi provoqué par l'attaque brusquée de l'Allemagne, l'Entente — qui refusait de garantir l'intégrité du territoire grec, alors que M. Venizelos, en août 1914, quand les Allemands étaient à Compiègne, offrait son courageux concours — avait été jusqu'à faire, *proprio motu*, cette proposition à la Turquie. Stamboul lui répondit en fermant les Détroits, en bombardant les ports russes et en donnant à ses armées le commandement de généraux allemands. Dès lors, le fameux charme qui avait protégé l'empire ottoman, tyran des petites nationalités, était rompu. La paix que l'Entente, si elle était victorieuse, serait en mesure de dicter, ne s'embarrasserait d'aucune restriction née de rivalités internationales ou des égards dus à une Turquie restée neutre. Elle ferait enfin œuvre de justice. La paix de Sèvres, dont on fait aujourd'hui si bon marché, est, quoi qu'on dise, théoriquement inattaquable dans ses principes. Elle ne fut pas appliquée mais elle était applicable, et son échec n'est dû qu'au renouveau de ces rivalités dont la Turquie a toujours eu l'art, d'ailleurs facile, de profiter.

Il est commode de rejeter aujourd'hui tous les péchés d'Israël sur les Grecs et sur l'opportun roi Constantin, mais c'est singulièrement travestir l'histoire que d'oublier les luttes tantôt sourdes et tantôt ouvertes que menèrent les unes contre les autres l'Italie, la France et la Grande-Bretagne pour prendre dans le Proche-Orient une place prédominante au détriment de leurs associés. Je n'ai pas à refaire cette histoire que j'ai étudiée ici-même aux mois de juillet et d'août derniers.

Après la défaite des Grecs en Asie-Mineure, le voile se déchira brusquement. Toute cette tortueuse diplomatie, qui avait joué sur des données théoriques, comme en un *Kriegspiel* académique, où l'on remportait des victoires ou subissait des défaites sur le papier sans tenir compte de l'existence de l'adversaire, aboutissait à un effondrement de tous les résultats considérés comme acquis. Les Alliés, pour

n'avoir voulu voir dans l'armée grecque que l'instrument d'un impérialisme hellène qu'il fallait abattre, au lieu d'apprécier en elle l'exceptionnelle et irremplaçable qualité de gardienne des intérêts de tous, se trouvèrent tout à coup face à face avec une armée turque et un nationalisme turc énivrés de la victoire, auxquels ils étaient eux-mêmes dépourvus de moyen de résister.

Tant que l'armée grecque tenait les Turcs en échec, les gens d'Angora étaient souples et maniables. Débarrassés de leur dernier adversaire, ils se révélèrent tels qu'ils n'avaient jamais cessé d'être pour ceux qui les connaissaient : orgueilleux, intransigeants et xénophobes, sans distinction dans leur xénophobie.

Depuis le bulletin paru dans *la Revue Bleue* du 4 novembre, au lendemain de l'accord de Moudania, qui créait une sorte d'armistice avant la conférence de Lausanne, les événements se sont précipités. Les Kémalistes ont plus ou moins pris possession de Constantinople, ont porté atteinte à de multiples intérêts français, l'Assemblée nationale d'Angora a déclaré déchu le Sultan en supprimant le sultanat. Le Sultan, craignant pour sa vie, s'est embarqué sur un croiseur anglais qui l'a conduit à Malte. Le prince Abdul Medjid a été choisi comme nouveau Khalife sans pouvoir temporel, ce qui est bien la plus parfaite hérésie que les Kémalistes entendent faire accepter, sinon par le monde musulman, du moins par l'Occident, et il faut l'ignorance magnifique des plus doctrinaires publicistes pour faire un parallèle entre le Souverain Pontife, égal à lui-même depuis 1870, et la perte des Etats romains, et ce descendant de prophète, qui se bornera à rédiger des encycliques, ce à quoi ce peintre amateur est d'autant moins préparé que l'Islam a toujours ignoré ce genre d'activité chez quelque Khalife que ce soit, depuis l'époque lointaine des *Khulfa i Rashidin*.

Mais les Kémalistes n'ont pas à se gêner avec nous. L'esprit critique est mort en France. On nous dépeint le prince Abdul Medjid comme un ami passionné de la France, où il exposait ses tableaux, et comme l'un des plus fervents adeptes du kémalisme. Fort bien. Seulement ceux qui ont la manie de collectionner les bouts de papier ne relisent pas sans sourire l'interview accordée par le dit prince héritier au correspondant de la *Stampa* de Turin, le 16 mai 1922, où il déclarait, : « Les Turcs en Asie-Mineure sont six ou huit millions, et ceux qui prétendent les conduire sont *des aventuriers* ».

Il estime aujourd'hui davantage ces « aventuriers » définis par lui, gens simplement admirables, qui lui offrent une tiare surmontée d'un croissant (coiffure turque qui manque dans les albums de Miller et de Grasset Saint-Sauveur), mais si sa francophilie est d'aussi fraîche date que sa kémalophilie, elle est d'un opportunisme bien peu rassurant. Mais quelle importance cela a-t-il d'ailleurs? Djemal Pacha, qui vint emprunter 750 millions en France au printemps 1914, était aussi un grand ami de la France, ils sont tous et toujours des grands amis de la France, et quand ils débarquent à Haider-pacha, au sortir de l'Orient-express arrivant de Paris, ils déclarent, comme Djemal : « *Aldattik boudalari!* » (Nous avons roulé ces imbéciles!).

Tant qu'il ne s'agit que d'argent perdu, même s'il a servi à faire la guerre contre nous, le mal n'est pas irréparable. Nous avons jeté bien d'autres millions par les fenêtres; mais, quand toute notre situation en Orient prend à son tour le même chemin, il y a quelque raison de s'inquiéter sérieusement. Les Capitulations, dont tous les intéressés en Orient demandaient le maintien, en acceptant les retouches sensées, seront, dit-on, abandonnées à Lausanne. On abandonnera également le contrôle militaire des Détroits. Quant aux autres abandons ou aux résistances éventuelles devant les exigences kémalistes, les séances de la Conférence nous renseigneront. Le discours inaugural d'Ismet Pacha fait prévoir qu'il entend traiter en vainqueur non seulement des Grecs, mais de tous les Alliés. Ces derniers manifestent quelque nervosité, car ils s'imaginaient venir à Lausanne en arbitres respectés du conflit gréco-turc. Les Turcs les logent cavalièrement à la même enseigne.

Or, ce qu'il y a de curieux, c'est que les Grecs sont, à l'égard des Turcs, en une position relativement meilleure que les Alliés, car ils ont, en Thrace, 90.000 hommes de fort bonnes troupes, bien outillées, bien commandées, qui imposent aux Kémalistes, dont la victoire d'Asie-Mineure est la conséquence d'un ensemble de faits d'ordre moral et politique plus que militaire, un très réel respect.

Il ne s'agit donc pas, à Lausanne, de se débarrasser de tous les fardeaux et de tous les ennuis sur les Grecs, car ils n'ont nullement jeté l'éponge.

Ils sont les premiers, préoccupés par l'effroyable misère des centaines de mille réfugiés que l'exode d'Asie-Mineure et de Thrace a jetés sur leurs rives, à désirer la paix ardemment, mais ils n'en sont pas réduits à tendre le cou sous le cimeterre pour expier les péchés de l'Europe.

Ni M. Mussolini, ni lord Curzon n'ont des dispositions foncières à rééditer le sacrifice d'Abraham, et M. Bompard, qui fut ambassadeur à Constantinople, n'a certainement pas le naïf enthousiasme des plus récents touristes politiques en Turquie.

Si les Turcs font, à Lausanne, preuve d'intelligence et de modération et remettent le masque qu'ils avaient imprudemment quitté après Moudania, on leur accordera énormément, décidé que l'on est à leur faire confiance, contre toute expérience et toute logique, à seule fin de pouvoir proclamer qu'on a enfin fait la paix. Ce qu'ils feront quand les Alliés auront évacué Constantinople, la Thrace et les Détroits, c'est, comme dit Kipling, une autre histoire. Il sera temps d'acheter alors des cartes de la frontière de Syrie et d'autres lieux.

L'éventualité d'une rupture reste une éventualité à laquelle je crois peu, car les Alliés, sans troupes dans le Levant, n'auraient d'autre ressource, en dehors d'un appel aux Roumains, envisagé, dit-on, par le maréchal Foch, que d'utiliser les contingents grecs qui sont à pied-d'œuvre. Mais les Alliés n'oseraient pas se donner une telle leçon à eux-mêmes. Alors? Alors, c'est l'inconnu. Mais qu'on en soit arrivé là, après l'apothéose de 1918, étonne, ce qui voulait dire, en vieux français, « frappé de la foudre », comme le rappelait récemment Abel Hermant.

[illegible]

Chronique roumaine

Depuis quelque temps, des télégrammes bizarres datés de Riga et de Helsingfors circulent dans les rédactions des journaux européens : ces télégrammes ont trait aux relations russo-roumaines. On peut situer, d'une façon à peu près exacte, la date où ils ont fait pour la première fois leur apparition : ce fut lorsque les invitations à la Conférence de Paix pour le Proche-Orient, qui siège à Lausanne en ce moment, furent adressées aux puissances intéressées. On sait que, parmi ces puissances, la Russie des Soviets, avec ses satellites l'Ukraine et la Géorgie, figure non pas avec voix délibérative, mais simplement à titre consultatif. Elles ont été invitées à assister en cette qualité à la Conférence qui sera consacrée au règlement de la question des Détroits.

La presse occidentale avait parlé à plusieurs reprises de l'éventualité d'un refus qu'opposeraient les Turcs aux conditions de paix des Alliés, notamment en ce qui concerne l'internationalisation des Détroits. On disait que, si ce refus se produisait, les Alliés seraient obligés d'imposer leurs conditions par la force et que l'on comptait aussi, dans ce cas, sur la collaboration militaire de la Roumanie à Constantinople et dans le Bosphore pour assurer l'exécution et le respect des décisions prises. Dès que la question eût été soulevée dans la presse européenne, les offices mystérieux de Riga et de Helsingfors commencèrent à lancer des télégrammes, datés de Moscou, à allure menaçante pour la Roumanie. On commença d'abord par faire de vagues allusions à une attaque possible des Soviets contre l'Etat roumain sur la question de la Bessarabie; quelque temps après, l'insinuation se précisait. Le gouvernement bolchevik, qui est depuis cinq ans le maître absolu de la Russie, qui a déjà attaqué la Pologne et la Lettonie, qui a reconquis la Géorgie et l'Azerbeïdjan, sans inquiéter, pendant tout ce temps, militairement la Roumanie, commençait soudain, à l'approche de la Conférence de Lausanne, à réclamer la Bessarabie sous menace de l'envahir avec des troupes. Une dernière dépêche envoyée de Riga au *Times*, vers le 17 novembre dernier, annonçait que les Soviets massaient des troupes vers la frontière roumaine, près du Dniester.

A Bucarest, on était au courant, au fur et à mesure, de toutes ces versions lancées de Riga et d'Helsingfors avec tant de complaisance. Et l'attitude du gouvernement roumain, en réponse à cette campagne d'intimidation, fut d'une sagesse et d'une modération exemplaires. Evitant de faire un seul geste ou de prononcer un seul mot susceptible d'être pris comme un prétexte par les Soviets pour leurs provocations, le cabinet de Bucarest répéta, avec calme et sang-froid, qu'il n'était animé d'aucune hostilité envers le gouvernement de Moscou, qu'au contraire il était désireux d'entretenir avec son voisin de l'est de bonnes relations et était prêt à engager avec lui des négociations pour le règlement définitif de toutes les questions pendantes entre la Roumanie et la Russie depuis la guerre, à condition que la Bessarabie ne fût pas mise en discussion.

Quel sens avait au juste la campagne de menaces inspirées par Moscou contre la Roumanie à la veille de la Conférence? Il n'est pas difficile de le deviner si l'on connaît la politique orientale actuelle des Soviets. Le gouvernement de Moscou veut empêcher l'internationalisation des Détroits et s'efforce au contraire d'inciter la Turquie à revendiquer pour elle la souveraineté du Bosphore et des Dardanelles, parce qu'il estime que le testament de Pierre le Grand, qui fixe à la politique russe Constantinople et les Détroits comme but à atteindre, peut être beaucoup plus facilement réalisé si cette région est aux mains des Turcs que si elle est placée sous un régime international. Alors, pour empêcher la Roumanie d'envoyer éventuellement des troupes à Constantinople, le gouvernement de Moscou lance ces nouvelles annonçant une attaque russe contre la Bessarabie, attaque que rien n'a provoquée de la part de la Roumanie.

Certes, la manœuvre ne saurait avoir d'autre valeur que celle d'un ballon d'essai. En réalité, Moscou sait très bien que, même sans une participation roumaine, laquelle d'ailleurs ne se serait produite que si elle avait été décidée de commun accord par tous les Alliés, ceux-ci seraient en mesure d'assurer aux Détroits, s'il le fallait, le respect des décisions prises et du régime qu'ils y auraient institué. Et la Pologne a fait savoir, vers le 18 novembre dernier, qu'elle serait fidèle à son traité d'alliance et à son pacte d'amitié avec la Roumanie, pour le cas où celle-ci serait attaquée.

Mais il y a autre chose encore qui prouve qu'en réalité les Soviets sont moins méchants qu'ils ne veulent le paraître. Depuis plusieurs mois, tous leurs efforts tendent visiblement vers un rapprochement entre les Etats d'Occident et la Russie. Les voyageurs qui viennent de ce pays, notamment M. Herriot, maire de Lyon, et Rollin, du *Temps*, en ont rapporté la conviction que la reprise des relations avec le reste du monde est indispensable au régime pour se maintenir. La Russie a besoin du secours matériel, financier et économique de l'Occident, un besoin urgent, pour refaire ses chemins de fer, ses industries, pour assurer le relèvement du pays, pour vivre. Ce n'est donc pas en attaquant de but en blanc, sans provocation, un pays tranquille comme la Roumanie, qui dispose d'une armée solide et forte, de chemins de fer, d'armes et de munitions et de la protection et l'appui de ses Alliés, que la Russie inspirera confiance à ceux-ci et obtiendra leur aide. Le peuple russe a assez souffert depuis sept ans, et surtout depuis 1917, pour qu'une nouvelle guerre, guerre purement offensive, soit populaire, surtout lorsque, pour la faire, même les moyens matériels les plus indispensables, tels que chemins de fer — inexistants presque dans le sud de la Russie, précisément à la frontière roumaine — munitions, équipement et armes lui font défaut pour une guerre moderne, contre un pays beaucoup mieux armé.

Pour toutes ces raisons, et pour d'autres encore qu'il n'est pas possible d'énumérer ici, il convient de croire que le gouvernement de Moscou est assez sage pour ne pas provoquer l'hostilité générale des Alliés par une attaque contre l'un d'entre eux, avec lequel tous les autres se solidariseraient. Les bruits qui ont couru sur une prétendue velléité russe d'invasion de la Roumanie ne doivent être pris que pour une tentative d'intimidation destinée, comme nous l'avons dit, à immobiliser les troupes roumaines pour le cas peu probable où leur présence à Constantinople deviendrait nécessaire.

E. A.

BULLETIN MARITIME

Le Pétrole et la Marine marchande

(fin)

Jusqu'au vingtième siècle le pétrole n'était utilisé en France que pour les usages domestiques : on le transportait alors en fûts dans des navires ordinaires. Puis les grands trusts américains et anglais qui, avant la guerre, détenaient presque complètement le monopole des pétroles construisirent les premières flottes de pétroliers. Pendant la guerre, et surtout en 1920, au moment de la pénurie de navires, la France comprit qu'elle devait avoir une politique du pétrole. Tout récemment le Congrès des Combustibles liquides qui s'est tenu à Paris, du 9 au 13 Octobre, a montré à quel point était urgent l'établissement définitif de cette politique. Dès 1919, cependant, une véritable fièvre de construction sévit à l'étranger ; la France désireuse, elle aussi, de posséder une flotte de navires-citernes adéquate à ses besoins, commença à construire : à l'heure actuelle sa flotte pétrolière s'élève à 156.000 tonnes correspondant à peu près aux besoins du pays (700 à 1.000.000 de tonnes à raison de 5 à 6 voyages par navire et par an).

Cette flotte comprend les unités suivantes :

Armateurs	Noms	Date de Construction	DW	Tonnage par Compagnie
Cie Auxiliaire de Navigation	*Monique*	1922	10.500	
»	*Myriam*	1921	10.500	
»	*Nausicaa*	1922	7.800	
Cie Auxiliaire de Navigation	*Ophélie*	1922	9.000	
»	*Melpomène*	en construction	10.500	
»	*Merope*	»	10.500	
»	*Omphale*	1922	9.000	67.800
»	*Titan* (1)	1918	8.200	
Les Affréteurs Réunis	*X.*	en construction	8.000	16.200
Cie du Rodeo	*Argol*	1918	5.000	5.000
Association Pétrolifère	*Saint-Adrien*	1915	7.200	
»	*Saint-Patrice*	1919	2.900	
»	*Saint-Jérôme*	en construction	6.000	
»	*Saint-Boniface*	»	11.000	27.090
Société Pétrole-Transports	*Radoleine*	1912	5.100	5.100
Société Mazout-Transports	*C. I. P.*	1922	9.000	
	Motrix	1922	9.000	18.000
Société Naphtes-Transports	*Cap Demnati*	1922	6.700	6.700
Cie Olivier	*Cité d'Athènes*	1920	500	
»	*Cité de Sparte*	1920	500	1.000
Venture Weir	*Franconnion*	1921	1.300	1.300
Cie Maritime Normande	*Quevilly* (2)	1893	4.000	4.000
A. Vimont & Cie	*Jules Henri* (2)	1900	3.500	3.500
		Total..		156.600

A ce total, il y a lieu d'ajouter 6 navires appartenant à la Marine Nationale et affectés au ravitaillement des escadres.

Le coût de construction des navires neufs peut être estimé à 300 millions en comptant que les commandes ont été faites entre 1.500 et 2.000 fr. par tonne.

La situation difficile que traverse actuellement l'armement en général est d'autant plus sensible pour les pétroliers qu'il est impossible d'adapter ces navires spéciaux à d'autres trafics. La flotte pétrolière française souffre cependant relativement moins que les autres de cette crise, tant à cause d'une exploitation meilleure en raison du change que de la préférence que les importateurs français accordent au pavillon national. Ces avantages ne peuvent être que provisoires, et l'attention des pouvoirs publics a été attirée sur la nécessité de trouver une formule permettant d'utiliser dans les meilleures conditions cette flotte de navires spécialisés d'une construction longue et délicate et qui ne peut être improvisée dans un moment de crise.

A côté des grands navires citernes, il existe des pétroliers côtiers de 1.200 à 1.500 tonnes dont la nécessité apparaîtra surtout dans l'avenir pour le transport du pétrole des grandes installations réceptrices aux petits ports locaux. La flotte française des chalands côtiers, dont le tonnage varie entre 150 et 400 tonnes, est destinée à se développer également, car ce moyen de transport représente sur les wagons-citernes une économie qui atteint parfois jusqu'à 30 %.

(1) Mazoutier (cargo transformé).
(2) Voiliers à moteurs auxiliaires.

RENSEIGNEMENTS-INFORMATIONS

SERVICES CONTRACTUELS DE LA COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES

Le paquebot mixte *Leconte de Lisle* lancé récemment à La Ciotat pour les Services Contractuels de la Compagnie des Messageries Maritimes est pourvu, ainsi qu'on l'a vu ici-même, d'un appareil moteur très perfectionné. Aux renseignements déjà fournis à ce sujet, il convient d'ajouter les détails suivants :

Les chaudières cylindriques à retour de flamme, à quatre foyers, sont au nombre de 6, timbrées à 14 kgs. Elles sont munies du tirage forcé Howden et d'un dispositif permettant d'obtenir une surchauffe de 85 degrés. La surface de grille de chacune est de 7 mètres cubes 50 ; elles sont disposées pour la chauffe au pétrole, mais peuvent être transformées très rapidement pour la chauffe au charbon. L'approvisionnement de charbon et de pétrole a été calculé pour permettre au navire en charge de faire, sans se ravitailler, la traversée de Port-Saïd à Diégo-Suarez.

L'installation électrique, très complète, comporte quatre groupes électrogènes à vapeur et un groupe de secours à pétrole placé dans les hauts. L'installation frigorifique comprend deux machines à acide carbonique, conduites électriquement, et des serpentins de circulation de saumure.

En outre, le *Leconte-de Lisle* est aménagé pour recevoir 80 passagers de première classe, 70 de seconde classe, 70 de troisième classe, et 174 émigrants ou soldats rationnaires. L'équipage comprend 259 personnes.

Les logements des passagers de première classe sont compris dans la partie médiane du bâtiment. Les cabines sont à 1, 2 ou 3 couchettes. Toutes prennent jour directement sur l'extérieur. Il existe, de plus, 3 grandes cabines de priorité à une place.

Un vaste pont-promenade de 45 mètres de long, en abord des cabines, est réservé aux passagers de première classe.

Le salon de conversation et de musique est situé sur le pont supérieur, à l'avant du château. Il est décoré d'une manière moderne et originale, inspirée du style Louis XVI : panneaux de frêne de Hongrie

à deux tons alternant avec des petits panneaux sculptés surmontés de peintures décoratives modernes. Le mobilier est en frêne ciré, de forme élégante. De larges fenêtres, sur l'avant et sur les côtés, font pénétrer l'air et la lumière.

Le fumoir sur le même pont, à l'arrière des cabines, est meublé en chêne ciré : il est orné de peinture marines ; il est prolongé par une terrasse, abritée du vent et du soleil, qui sera certainement appréciée.

La salle à manger prévue pour soixante-deux places, occupe toute la largeur du navire au deuxième pont. Les boiseries sont en chêne clair ; l'éclairage est assuré en abord par des fenêtres ovales en fer forgé, avec verres cathédrales, et au centre par un dôme lumineux supporté par dix colonnes en chêne. Sur la cloison avant, deux grands panneaux décoratifs représentent des sites de Versailles.

La salle à manger est prolongée de chaque bord, sur l'arrière par les carrés des enfants, contenant 19 places.

Les emménagements des secondes classes sont situés sur l'arrière des premières classes. Les cabines sont à deux ou quatre places, mais toutes sont disposées de façon à prendre jour sur l'extérieur par un hublot.

La salle à manger peut recevoir 62 personnes ; les boiseries sont en acajou ciré, avec panneaux d'érable gris complétés par une frise décorative au pochoir. Un carré des enfants de 12 places, séparé de la salle à manger par une cloison vitrée, y est annexé. Les installations sont complétées par un fumoir et un salon de conversation et de musique situés sur le spardeck.

La décoration artistique de ces divers appartements a été confiée aux peintres M. Méheut, G. Galland, G. Delaw et S. Sesboüé.

Les passagers de troisième classe disposent de cabines à 2, 3 ou 4 places, situées dans le premier et le deuxième entrepont, autour de l'écoutille n° 2. Seules, les cabines à 2 places ne sont pas éclairées par des hublots. La salle à manger contient 70 places.

Les emménagements pour passagers comprennent, de plus, un salon de coiffure une chambre noire pour la photographie et une salle de consultations.

La ventilation de tous les locaux a été étudiée de très près, étant donné l'importance d'une bonne aération au point de vue de l'hygiène et du confort dans les régions traversées. Les salons, salles à manger, fumoirs, ainsi que toutes les cabines sont munis de ventilateurs lents à grandes ailes. Tous les locaux habités du bord sont chauffés à la vapeur.

En somme, les installations ont été conçues en vue d'un confort aussi grand que possible, avec une décoration qui, pour ne pas rechercher le luxe de certains paquebots, n'en est pas moins très soignée et d'un effet des plus agréables.

Une portion du troisième entrepont peut recevoir des couchettes au nombre de 174, destinées à des rationnaires (émigrants ou militaires). Un réfectoire, formé d'une tranche du premier entrepont, aéré par de vastes baies, leur est affecté. Leurs cuisines, piscines, lavabos, etc... occupent tout l'avant de ce même entrepont.

Nous apprenons, d'autre part que les *Messageries Maritimes*, toujours désireuses d'améliorer les nombreux services qu'elles assurent, ont décidé de faire dorénavant desservir les escales de Malte et de Messine par les paquebots *Pierre Loti* et *Lamartine* affectés à la ligne Marseille-Beyrouth via Constantinople.

Les touristes effectuant des voyages en Méditerranée par les paquebots des *Messageries Maritimes* pourront ainsi comprendre dans leur itinéraire Malte et Messine. Par ailleurs ces escales seront certainement appréciées comme il convient par tous les commerçants s'occupant de l'exportation des fruits de l'Italie Méridionale sur les pays orientaux.

Cette initiative mérite d'autant mieux d'être signalée qu'une partie du trafic sur la ligne Bône-Malte menaçait de devenir le monopole des navires allemands.

En outre, la ligne commerciale du Sud de la Méditerranée (Marseille, Bizerte facultatif, Alexandrie, Beyrouth) a été reprise d'une façon régulière avec un départ par mois. Le service de cette ligne est assuré par l'*André Chénier*.

La *Compagnie des Messageries Maritimes*, ainsi que les *Services Contractuels des Messageries Maritimes* possèdent un certain nombre de navires chauffant au pétrole et sont décidés à développer l'emploi de ce combustible. La flotte en service comprend deux cargos, le *Lieutenant de Missiessy* et le *Lieutenant de la Tour*, équipés, l'un en Angleterre l'autre en Amérique, et un paquebot, l'*Angkor*, transformé à La Ciotat en 1921. Un autre paquebot, l'*Amazone*, sera transformé prochainement. Deux grands paquebots en construction, l'*Aramis*, aux Chantiers de la Gironde, et le *Leconte-de-Lisle* à La Ciotat, seront équipés pour la chauffe au pétrole. Tous les paquebots en projet en seront munis. Sur tous ses navires, d'ailleurs, la Compagnie a réservé la possibilité de revenir rapidement à la chauffe au charbon, en cas d'élévation exagérée du prix du mazout.

Les avantages qu'elle attend de la chauffe au pétrole sont les suivants :

1° Réduction des effectifs ;

2° Grande régularité dans la chauffe et, par la suite, dans la marche des navires ;

3° Réduction des frais d'entretien des chaudières.

A ce dernier point de vue, l'expérience d'un navire, où une partie des chaudières chauffait au charbon et les autres au mazout, a montré nettement la meilleure conservation de celles-ci.

Valeurs de Navigation

Bourse de Marseille du 28 Novembre 1922

Fraissinet	800 »
Messageries Maritimes	209 »
Mixte	234 »
Transatlantique	209 »
Transports Maritimes	830 »

L'Imprimeur-Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : 26-28, Boulevard du Château, Angers
Bureaux : 2, Rue Monge, Paris (Ve)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 24 60e ANNÉE 16 DÉCEMBRE 1922

LA VIE INTIME DE MADAME DE POMPADOUR

I

La conquête du Roi

C'est au début de 1745; Mme de Châteauroux est enterrée depuis quelques semaines, et Louis XV a cuvé sa douleur. Dans ce lourd ennui qui succède au désespoir des premiers jours, le Roi n'est plus qu'un homme à prendre, et les femmes guettent l'heure inévitable où il cherchera près de l'une d'elles, la seule ivresse qui le divertira de son chagrin. Richelieu, sournoisement, manœuvre pour gagner Madame de Flavancourt; elle se refuse, indignée, mais Madame de Brionne, Madame de la Popelinière, Madame de Rochechouart s'offrent impudemment. Louis XV le plus méfiant et le plus dissimulé des hommes redoute ces ambitieuses dont la fausse tendresse n'est qu'un moyen de réussir. Il sait que le souvenir des grandes favorites, d'une Montespan, mère d'enfants légitimés et quatorze ans « vice-reine », hante ces dames orgueilleuses; et que les maîtresses titrées vendent leur honneur contre des honneurs, Il ne veut pas s'embarrasser d'une femme qui demandera insatiablement des charges, des bénéfices, des pensions pour elle et pour sa famille. Peut-être y a t-il dans son cœur — abîme d'égoïsme et de contradictions — quelque regret de l'amour désintéressé que Mme de Mailly lui a fait connaître et qu'il a récompensé par l'ingratitude ; peut-être aussi, le désir d'être homme plutôt que Roi pour une favorite obscure qui, n'ayant rien à espérer, ne gênerait point. Sortie du néant, elle rentrerait dans le néant, sur un mot du maître, et si, par hasard, elle s'éprenait de lui, sa passion, tout humble et tout adorante, donnerait un ragoût à la volupté sans se hausser jusqu'à l'exigence. Louis XV rêve sans doute, vaguement, de ces esclaves de harem, de ces sultanes élues qui ne sont rien de plus que de belles chattes familières. Sa curiosité va vers la bourgeoise, la jolie femme de Paris, dont le règne commence dans la société française. Par les rapports de police et les indiscrétions de la poste, il connaît la vie privée de ses sujettes, leurs liaisons et leurs aventures. Il en parle, le soir, à son valet de chambre Binet. Et dans cette liberté du coucher, où le Roi se laisse aller à d'étranges confidences, Binet raconte ce qu'il sait de Paris et des Parisiennes : il nomme — sans la proposer comme on l'a dit — et par hasard, sa cousine, Mme d'Etiolles, qui souhaite, pour son mari, une place de fermier général... Mme d'Etiolles, « la dame en rose » de la forêt de Sénart ! Devant les yeux pensifs du Roi, une gracieuse figure passe, emportée dans le phaéton bleu, sous les arbres d'or et de cuivre. Cette « petite d'Etiolles » qui inquiétait la pauvre Châteauroux, cette protégée de l'intrigante Tencin, cette jeune beauté si mal née, si bien instruite, qui enchante

les salons de la finance, elle n'a pas d'amant, pas encore... Vertueuse ? Ce serait trop dire. Elle prétend se garder, n'être qu'à son mari — sinon au Roi de France, qu'elle aime sans espoir... » Cette idée amuse le Roi... Une « petite d'Etiolles », cela ne compte guère. On peut la cueillir, si elle se présente en solliciteuse, et l'honorer d'un caprice sans lendemain...

Bientôt, les gens informés chuchotent... Quelle est la femme mystérieuse qui a été introduite par Binet dans les « intérieurs » de Versailles ? Est-ce la même dont parle le duc de Luynes, racontant un bal masqué chez Mesdames ? « On prétend que le roi fut, il y a quelques jours, à un bal en masque dans la ville de Versailles. On a même tenu, à cette occasion, quelques propos de galanterie, et l'on croit avoir remarqué qu'il dansa hier avec la même personne dont on avait parlé. Cependant c'est un soupçon léger et peu vraisemblable. Le roi paraissait avoir grand désir, hier, de n'être point reconnu. »

Ces « Bals en masque », c'était la revanche de la fantaisie contre l'ennui de la vie de cour ; c'était l'oubli de la hiérarchie et de l'étiquette, l'illusion, pour le Roi, d'être, sous un masque, un simple particulier. Il allait, déguisé, où il ne se fût jamais montré, à visage découvert, dans sa majesté souveraine : à des bals privés, à des bals publics, et même au bal de l'Opéra, en payant sa place comme tout le monde. Quelques amis seulement l'accompagnaient. Dans ces fêtes, le roi, mal gardé, nullement défendu, aurait pu être, pour un Damiens, une proie facile... Il n'y songeait pas. Lui, si méfiant, il se fiait à l'amour de son peuple, au vieux pacte de fidélité qui liait encore la France aux Bourbons.

Or, jamais la liberté ne fut plus grande qu'aux fêtes de 1745, lorsque le Dauphin épousa l'Infante Marie-Raphaelle. La nuit du 27 février, les grilles du château s'ouvrirent pour laisser pénétrer dans l'avant-cour deux interminables files de carosses. Les invités de Louis XV descendaient devant l'escalier de marbre et n'étaient contrôlés que par des huissiers debout derrière une barrière en bois de chêne. Point de billets. Il suffisait qu'une seule personne, le masque enlevé, donnât son nom et les noms de ceux qui l'accompagnaient. A minuit, la foule déborda les barrières et submergea les huissiers. Paris était dans le Château ; et sous l'étincellement des lustres, entre les boiseries dorées et les hautes glaces qui avaient reflété les cérémonies réglées comme des ballets et les fastes du Roi-Soleil, ce fut la plus étonnante cohue.

Regardez l'estampe de Cochin, qui a fixé pour la postérité le tumulte et la bousculade de cette nuit. L'artiste a interprété son sujet dans un sens gracieux et noble. Il a bien montré une bande qui soupe, assise sur le parquet, mais il a éliminé ces gens de mauvaise compagnie, bourgeois et tout petits bourgeois, dont le sans-gêne offensa si fort la princesse de Conti. Les danseurs masqués ou démasqués, Arlequins, Pierrots, Scaramouches, Persans aux longues robes, Turcs aux larges turbans côtelés, Indiens, nécromants, bergères, nymphes, déesses, tout le Lignon et tout l'Olympe, toutes les grandes Indes et toute la Chine, mêlent leurs couleurs éclatantes, leurs formes bizarres, leurs gestes enivrés, leurs pas qui s'affolent, leurs intrigues qui se croisent, leur gaieté qui monte et pétille comme le vin de Champagne versé par les pages du Roi. Les lustres sont des grappes de cristal et de lumière ; les girandoles fleurissent de feu les murs ornés de trophées et d'emblèmes. Dans la profondeur des fenêtres, les gradins, les estrades, semblent des espaliers de fruits multicolores. L'air surchauffé, alourdi par l'odeur de la cire et les parfums du bal, est traversé de frissons et de bourdonnements. Mille abeilles musicales s'envolent des harpes, des flûtes, des violons, essaims enragés dont la vibration entraîne la foule. Et les grandes statues solennelles, blanches parmi l'orgie des lueurs et des couleurs, contemplent la folie de cette nuit de leurs yeux tranquilles.

Soudain, une porte s'ouvre. Il y a un remous dans la masse tourbillonnante, puis un arrêt. Les têtes poudrées et scintillantes s'inclinent... Ceux qui ne voient pas poussent les spectateurs favorisés. Qu'y a-t-il ?... Qui fait cette entrée triomphale dans le pays de la Fantaisie ?... Le Roi ?... Oui, sans doute, le Roi !... Les femmes se précipitent. Elles veulent le voir et surtout être vues de lui... N'a-t-on pas dit qu'il cherchait une Vénus à qui donner la pomme d'or ? Bien des cœurs faciles s'émeuvent sous les dominos écartés. Le flot soyeux des jupes larges, le piétinement nerveux des petits souliers entourent le cortège qui s'avance... Voici la reine Marie, aimable sans beauté, et, bien avant l'âge vieille dame délicieuse, appuyée sur le bras de son chevalier d'honneur ; voici le petit couple princier, les époux adolescents, héros de la fête, le Dauphin et la Dauphine, travestis, lui, en jardinier, elle, en bouquetière... Voici le duc et la duchesse de Chartres... Mais le Roi... ? Il n'est pas dans le cortège... Et les curieuses, déçues, refluent lentement sur le passage de la Reine qui ne les intéresse point.

Cependant, par une autre porte, d'étranges formes sombres arrivent. On dirait que les jardins marchent à la conquête du Château. Huit grands arbres, des Ifs taillés, tout ronds, avec de grosses

têtes en boule, processionnent gravement parmi les danseurs. Cherchent-ils leurs hamadryades qui ont fui les quinconces pour aller au bal ? Sont-ils des dieux métamorphosés ou des héros enchantés par un magicien ? Dans leur noire verdure, on distingue des traits grotesques, les fentes des yeux et de la bouche. « Je te connais, bel arbre, je te connais ! » murmurent les nymphes et les bergères. Le bruit court que le Roi se cache sous ce travestissement végétal... N'est-ce pas lui qui cause avec la petite Mme d'Etiolles?... La Présidente Portail, fameuse par son audace libertine, voudrait bien dire, en toute certitude à l'If royal : « Je te connais ». Elle s'attache à lui, le perd dans la foule, le retrouve, l'agace, et après un bref colloque, consent à suivre la grosse boule verte qui s'incline comiquement vers elle... Tant pis pour Mme d'Etiolles !... Ce n'est pas elle qui remplacera Mme de Châteauroux...

L'If et la Présidente ont gagné secrètement l'antichambre de l'appartement du Roi. L'homme masqué ouvre une porte, pousse la belle toute émue dans un petit logement obscur qui est celui du premier valet de chambre du Roi. Ils sont en sûreté, seuls et libres, et enhardis par les ténèbres. La Présidente ne se défend pas : elle est trop heureuse d'être vaincue, et parmi le froissement du feuillage et le murmure des baisers, elle songe au dépit des autres femmes, demain... Elle ne demande que des promesses en échange des réalités qu'elle prodigue. L'If promet tout ce qu'elle veut. Un peu décoiffée, un peu chiffonnée, un peu lasse et très fière, elle quitte la chambre noire, rentre avec son vainqueur dans le bal... O ciel ! qu'est cela ? Dans un groupe de gentilshommes, le Roi Louis XV, non masqué, traverse le salon de l'Œil de Bœuf. L'If maudit quitte le bras de la Présidente, éclate de rire et disparaît.

La pauvre dame en est pour sa courte honte, et comme les Ifs des bals de Versailles sont aussi indiscrets que les roseaux du roi Midas, tout Paris apprendra cette aventure, ainsi que le nom du héros qui est M. de Briges, le « bel homme », écuyer du Roi et grand ami de Mme d'Etiolles.

Celle-ci, qui est au bal depuis le premier moment, et qui savait trouver le Roi de France dans le Roi des Ifs, a gardé son domino de soie rose pour intriguer Louis XV. Il l'a devinée, rien qu'à la voix, rien qu'au parfum. Il l'a pressée de se démasquer : elle a consenti, mais en imitant la fuite de Galathée. A peine le capuchon rabattu a-t-il découvert le joli visage de la dame de la forêt, que la belle s'est enfuie, laissant tomber aux pieds du Roi un petit mouchoir de dentelle. Louis XV le ramasse, cherche Mme d'Etiolles, l'aperçoit de loin et lui lance adroitement le chiffon symbolique. Un murmure s'élève : « Le mouchoir est jeté... » Et pendant que le Roi va se débarrasser de son habit trop lourd, la dame en rose, tremblante de son triomphe, demande sa voiture et s'en retourne à Paris.

A quoi songe-t-elle en regardant, par les glaces du carrosse, le Château tout illuminé s'éloigner dans la nuit d'hiver ? Se dit-elle qu'elle y rentrera un jour, par la grande porte, en maîtresse déclarée et non plus en solliciteuse furtive ? Se souvient-elle de ses origines pour mesurer son élévation et de son mari pour en repousser l'image triste et gênante ? Pense-t-elle à la prédiction de la sorcière qui lui annonça qu'elle serait « presque reine » ? Est-elle troublée, non dans sa chair frigide, mais dans son cœur ignorant de l'amour ? Du remords, elle n'en a pas, puisqu'elle est sûre d'accomplir seulement sa destinée, puisque l'heure qui sonne et qui décide de tout son avenir était marquée depuis son enfance, et que les années de sa jeunesse n'ont servi qu'à préparer cette heure-là ? Aucun scrupule religieux ne l'embarrasse ; ni sa mère, ni son oncle Tournelsem ni ses amis les philosophes, ne la détourneront de son extraordinaire fortune. Personne ne prendra le parti de M. d'Etiolles contre le caprice du Roi. Heureuse, respirant sous la dentelle de son capuchon le parfum du mouchoir froissé par la main royale, « Reinette » savoure l'émotion qui lui vient du Roi et de l'amant ; mais comme elle a les sens rétifs et la tête froide, elle n'est pas assez enivrée pour oublier d'être habile. Elle devine que le Roi est séduit, non pas asservi. Elle calcule les gages qu'elle accordera et ceux qu'elle demandera. Que dirait-elle si elle savait que, cette même nuit, Louis XV a remarqué une autre femme, une jeune fille, parente de l'abbé de Bernis, et qu'il lui a donné un rendez-vous — comme à Mme d'Etiolles et à quelques autres — au bal de la Ville de Paris, qui clôturera les fêtes du mariage ?

* * *

Le Roi avait reçu Paris dans son château. Paris, à son tour, recevait le Roi dans la maison communale, le vieil Hôtel de Ville, qui n'était plus qu'une immense salle de bal. Au dehors, grouillait et bruissait le peuple, mis en joie par les illuminations, par les orchestres en plein air, par les distributions de viande et les fontaines de vin. Les badauds, traînant des enfants selon la coutume parisienne, allaient de la place Louis-le-Grand, ornée de galeries

en treillage, à la galerie peinte de paysages qui traversait le Carrousel ; de la rue de Sèvres, décorée de pampres, à l'arc de triomphe de la place Dauphine. Le Roi devait garder l'incognito et réserver à M. le Dauphin l'honneur de la réception officielle. Pour admirer l'héritier du trône, les invités du Prévôt des Marchands risquèrent un écrasement épouvantable. La bousculade, l'envahissement de l'Hôtel par toutes sortes de gens conviés et non conviés furent tels que les vingt-quatre gardes du Dauphin eurent peine à dégager le Prince et à lui frayer un chemin vers son carrosse. Un Mac-Nab du temps nous a laissé la comique vision de ce bal de l'Hôtel de Ville qui semble avoir créé une tradition pieusement conservée jusqu'à nos jours.

« Il y a eu, raconte l'avocat Barbier, une foule et une confusion de monde terribles. On ne pouvait descendre ni monter les escaliers. On se portait dans les salles, on s'y étouffait, on s'y trouvait mal. Il y avait six buffets mal garnis ou mal ordonnés ; les rafraîchissements ont manqué dès trois heures après minuit. Il n'y a qu'une voix à Paris pour le mécontentement de ce bal.

« Après avoir marqué tant de difficulté et de délicatesse pour le choix de ceux qui devaient prendre part à la fête, il faut qu'il ait été donné non seulement des billets sans nombre, mais à toutes sortes de gens sans mesure, et sans doute à tous les ouvriers et fournisseurs de la Ville, car il y avait nombre de chienlits ».

Le Dauphin, tiré de cette pétaudière, roulait sur le chemin de Versailles, quand, à Sèvres, il croisa le carrosse du Roi. Louis XV, en domino noir, venait... du bal public de Versailles, où il était allé pour tuer le temps avec quelques familiers. Il lui en avait coûté un écu. Le Dauphin dut faire à son père une horrifique description de l'Hôtel de Ville, car Sa Majesté s'en fut tout bonnement à l'Opéra, où elle paya son entrée et dansa deux contre-danses. Un peu plus tard, en simple fiacre — comme fit plus tard Marie-Antoinette — le Roi et sa compagnie allèrent à l'Hôtel de Ville. Louis XV n'y rencontra pas la jolie parente de l'abbé de Bernis que sa famille avait prudemment gardée au logis, mais il y rencontra Mme d'Etiolles. Elle était, comme le Roi, en domino noir, et dans le plus grand désordre, ayant été poussée et repoussée par la foule. De la jeune fille absente il ne fut plus question. Si le Roi en avait quelque regret, Mme d'Etiolles l'en consola bien vite. Ils allèrent se remettre un peu dans le cabinet du Prévôt. Après un entretien des plus tendres et sans doute quelques privautés légères qui firent désirer au Roi d'autres faveurs, le couple amoureux, escorté par le duc d'Ayen, quitta l'Hôtel de Ville. Certains ont cru que Louis XV emmena sa belle à Versailles : Madame d'Etiolles était trop fine pour ne pas se défendre un peu. Se donner sans conditions dans l'éblouissement du premier baiser, c'est le fait d'une femme très sensuelle ou très naïve ; ce n'est pas le fait d'une Madame d'Etiolles, qui a la tête froide, qui sait bien ce qu'elle veut et où elle va.

— Où dois-je vous conduire ? demande Louis XV

— Chez ma mère.

Suprême habileté ! L'aventure change de caractère. Le Roi n'a plus le sentiment que la « petite d'Etiolles » est une rose à cueillir, d'un geste négligent. Elle sauve une apparence de dignité : elle se farde d'une pudeur qui la rend désirable. Eh bien ! le Roi la reconduira chez sa mère. Du coup, l'éternel ennuyé ne s'ennuie plus. Il oublie Versailles et le Dauphin qui goûte, à cette heure, les chastes joies de l'amour légitime. Il oublie la cohue de l'Hôtel de Ville, et M. le Prévôt, et les corvées du métier de Roi. Dans le fiacre où il presse la jeune femme contre lui, malgré la présence du duc d'Ayen, il se divertit à jouer le rôle d'un amoureux de comédie. Il redevient jeune ; il devient gai. Le fiacre avance péniblement. Aux carrefours, des sergents l'arrêtent. Le Roi s'étonne... Comment ? On ne passe pas ?... Que le cocher enlève donc son cheval ! Le cocher se récrie. Il ne veut point d'affaire avec les sergents. Louis XV dit au duc d'Ayen :

— Donnez lui un louis. Il passera.

Un louis ? Votre Majesté doit s'en garder ! Demain, la police sera instruite, fera des recherches, saura où nous sommes allés. Il suffira d'un écu de six livres.

Il suffit. A la barbe des sergents, les chevaux entraînent la voiture, et le Roi de France ramène sa future maîtresse, comme une demoiselle très sage, chez sa maman.

Puis il retrouve son carrosse, regagne Versailles où il arrive à huit heures et demie du matin, pour changer d'habit, entendre la messe obligatoire et s'aller coucher. A cinq heures après-midi, il dormait encore.

Marcelle TINAYRE.

(A suivre.)

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ? (1)

D'immenses constructions logiques se sont élevées çà et là dans l'histoire, qui prétendaient représenter à l'intelligence humaine le système des choses, l'univers ; elles ne forment pas une suite ; ce ne sont que des œuvres d'art puissantes et suggestives, mais fragiles, excitatrices de pensée, mais transitoires, des poèmes grandioses, mais que la froide raison ne saurait avouer, des symboles admirables, mais éphémères, du rêve éternel qui pousse les hommes vers un inaccessible idéal. Différentes les unes des autres, ces constructions sont également toutes isolées, désertes, ruineuses ; et l'homme d'aujourd'hui, sceptique et découragé, les traverse et les visite sans pouvoir se fixer en aucune. Le souffle qui l'emporte sans fin dans le cycle des systèmes le ramène périodiquement à son point de départ. Sans doute, à chaque révolution de la pensée, l'orbite parcourue s'élargit pour embrasser des faits nouveaux et de nouvelles hypothèses. Mais ce n'est là qu'une évolution divergente, une dissipation du savoir, dissociant de plus en plus les esprits, créant chaque jour des nuances plus nombreuses entre les vieilles couleurs, accroissant le doute et multipliant l'inconnu. La Philosophie n'avance pas : elle s'agite. C'est un chaos de nuages mouvants. C'est le résidu provisoire que laissent derrière elles, de plus en plus réduit et décroissant, les disciplines qui s'organisent à part sous la forme positive. Elle n'a pour elle que des restes, ce dont la science n'a pas voulu ou ce qu'elle n'a pas réussi encore à saisir et à préciser. Semblable à la nébuleuse confuse qui se résout en planètes solides, elle diminue et s'appauvrit chaque fois que se révèle au cours des âges un centre de condensation nouveau, destiné à devenir peu à peu une science bien constituée ; et ainsi graduellement elle se résorbe. La Philosophie n'est qu'une matrice de sciences et elle consiste moins à résoudre des problèmes qu'à en poser. Elle a pour mission essentielle de faire apparaître des mystères, là où d'abord on n'en voyait pas. Nous éveiller du sommeil dogmatique, voilà son seul rôle vraiment légitime. Prise en elle-même, ce n'est qu'une inquiétude incurablement mobile et changeante, je ne sais quelle prestigieuse contemplation des choses de l'âme ou de la nature sous des incidences indéfiniment variées. Elle demeure finalement impuissante à se fonder sous forme commune et par suite elle ne comporte pas de vérité au sens propre du mot. N'est-ce pas d'ailleurs une conséquence inévitable de sa prétention foncière ? Nous ne possédons en somme que deux méthodes capables d'objectivité : la construction déductive, mais elle ne vaut que pour les sciences de formes pures, pour les sciences qui, telles que l'Analyse mathématique, n'étudient que l'activité opératoire de l'esprit indépendamment de toute matière — et la Philosophie voudrait être une science de réalités ; l'expérience, d'autre part, mais elle ne peut pas sortir de l'ordre phénoménal — et la philosophie voudrait être une science de l'au-delà. Deux fois donc celle-ci échoue : et la conclusion de ceux que je viens de faire parler, c'est qu'il est impossible d'y voir autre chose qu'une imagination de l'inconnaissable, un rêve autour des problèmes insolubles.

Je voudrais avoir plus de loisir devant moi pour répondre, comme il conviendrait, à cette objection : la seule, je le répète, qu'on adresse en définitive à la Philosophie. Qu'il me soit permis au moins d'esquisser, avant de finir, les grandes lignes de la réponse.

Quelques observations préliminaires suffisent d'abord à montrer comment l'objection qu'on formule avec tant d'assurance tient en somme à une vue inexacte et superficielle des faits. Il y a en philosophie plus de points décidément fixés que d'aucuns ne se plaisent à le prétendre. Ce sont même aujourd'hui presque des truismes, si bien qu'on les remarque à peine. La meilleure part du sens commun est faite justement de ces résultats que la philosophie a parachevés ; et l'on ne saurait y voir une simple banalité négligeable, si c'est la forme actuelle de l'esprit, cela même qui nous sert à construire des sciences positives nouvelles. Mais inutile de recourir au passé : restons dans le présent. Tout philosophe, dès qu'il entre en contact avec ses collègues, fait une expérience bien significative. Au premier abord, autant d'esprits, autant d'opinions. Puis ces chercheurs apparemment si divisés s'aperçoivent bientôt que ce sont surtout des différences de langage qui les séparent ; et quand ils ont réussi à dépasser les formes du discours, à tenir toutes vives sous une intuition directe les réalités dont ils parlent, ils constatent qu'avec des vocabulaires hétérogènes ce sont très souvent les mêmes vérités qu'ils affirment. Faut-il noter maintenant la contre-épreuve ? Mettez un philosophe en rapport avec un homme de pure science, un de ceux qui méprisaient volontiers la spéculation philosophique, et voyez ce qui se passe. Le savant n'est pas sans avoir sa philosophie inconsciente, incluse dans son attitude positiviste et jusque dans l'intransigeance de ses négations : l'homme de sens commun lui-même en a bien une. Mais faute d'avoir reçu ou accueilli la

(1) V. *la Revue Bleue* des 4 et 18 novembre et 2 déc. 1922.

discipline philosophique, l'un et l'autre font de la métaphysique sans le savoir ; ils réinventent naïvement des conceptions périmées depuis Socrate ; et le philosophe qui les écoute, surpris et décontenancé, trouve entre eux et lui sur ce point une distance de vingt siècles. Y a-t-il preuve plus éclatante que quelque chose est acquis à la philosophie et qu'à cet égard une tradition doit être transmise ?

Toutefois ce n'est là encore qu'une justification accessoire. Il en est d'autres plus importantes, sur lesquelles j'insisterai un peu davantage.

La ressemblance de la philosophie à l'art, voilà où l'on veut découvrir un objet de scandale. Au contraire, c'est lorsqu'on la prend ainsi que la Métaphysique apparaît comme un ordre de savoir véritable, positif à sa manière, qui ne fait nul double emploi avec la science et qui pourtant ne s'égare pas dans la divination de l'inconnaissable. M. Bergson a insisté avec raison là-dessus. Kant, nous dit-il, établit péremptoirement qu'un au-delà du discours ne peut être atteint que par vision directe, non par cheminement dialectique, parce-qu'un tel cheminement véhiculerait toujours avec lui les formes d'en deçà qui lui sont inhérentes, parce qu'il ne nous donnerait toujours l'unité que sous forme de schème abstrait. L'erreur de Kant n'a été que de croire ensuite une semblable vision à jamais impossible, interdite à l'esprit humain de par sa constitution même. Et d'où lui est venue cette erreur, sinon de ce que, pour ce regard nouveau, il a jugé nécessaires des facultés intuitives tout autres que celles dont l'homme dispose, une faculté de perception qui ne devrait rien aux sens ou à la conscience : faculté mystérieuse dont à juste titre il ne découvrait aucune trace en nous et dont l'idée même paraît presque contradictoire ? Mais pourquoi cette conclusion très fausse, à partir de prémisses très correctes ? L'artiste, ici encore, nous sera exemple et modèle. Nous ne le voyons invoquer aucun sens transcendant, mais il détache le sens commun de sa préoccupation utilitaire usuelle. L'art n'est sûrement qu'une vision plus directe et plus riche de la réalité, obtenue des sens et de la conscience ordinaires en écartant le symbolisme de généralités utiles qui les obscurcissent d'habitude, en désintéressant leur exercice du but pratique auquel d'instinct ils tendent et s'asservissent. Eh bien ! faisons de même, non seulement pour les données communes, mais encore pour toutes celles que la science y ajoute : nous obtiendrons un résultat homologue, sans donner prise aux objections kantiennes. Une critique de la relativité coutumière, une dissolution des limites qu'elle nous impose dans le courant de la vie quotidienne, enfin une suggestion de sympathie révélatrice d'immédiat, partout cette œuvre est possible avec objectivité, et c'est l'œuvre philosophique par excellence.

L'impression d'une philosophie toujours instable vient au non-initié de ce qu'il n'en connaît l'histoire que sous l'aspect de systèmes qui se remplacent et se réfutent mutuellement. Mais un examen plus profond change l'apparence des choses. Ne croyons pas que les systèmes se soient purement et simplement culbutés l'un l'autre dans une ruine réciproque : disons plutôt qu'ils se sont succédé dialectiquement, chacun issu d'un rival au sein duquel il apporte un ferment de progrès, tous ensemble concourant à susciter une limite, centre idéal de leurs oscillations alternatives aux amplitudes peu à peu décroissantes. Chaque système est en somme une expérience de la pensée, un moment de sa vie, une méthode pour explorer le réel, une mise en perspective qui en décèle un aspect, un rythme de perception qui le contracte en qualité esthétique : la vérité s'analyse en systèmes comme la lumière en couleurs. Et cela n'empêche pas qu'entre eux s'établisse une collaboration véritable pour une œuvre commune. Si vous permettez à un mathématicien une métaphore mathématique, je dirais volontiers que la vérité absolue ressemble à une courbe dont les systèmes marqueraient autant de tangentes ; chaque tangente prise en soi, à l'état isolé, comme une chose définitivement faite et qui se suffirait, s'éloigne beaucoup de la courbe, sauf en un point ; la direction qu'elle indique, momentanément vraie, devient fausse à la longue ; mais l'ensemble des tangentes dessine une enveloppe dont la courbure transparaît dans leur succession dynamique. Ainsi tombe tout à fait l'objection discutée, si l'on prend garde qu'il existe, à côté du discours conceptuel ou plutôt immanente à lui, une pensée intuitive, avec une méthode correspondante, dont c'est la tâche principale de la Philosophie que de dégager la notion et à laquelle c'est le rôle essentiel de l'éducation philosophique que de former l'esprit.

L'intuition est une démarche originale de la pensée, irréductible aux démarches d'analyse et de synthèse discursives ; mais, séparée du discours, ce ne serait plus qu'un rêve. Comment la définir ? et surtout comment en préciser la méthodologie ? Le tort de ses adversaires — et de plusieurs parmi ceux qui l'admettent — consiste à en traiter *conceptuellement*, malgré l'espèce de contradiction inhérente à un procédé de ce genre. On en fait ainsi une sorte de vue globale, de lecture passive et instantanée. Rien de plus faux. L'intuition, au contraire, est essentiellement l'acte

de pensée créatrice, tel qu'on l'observe par exemple dans la science avant que la tension intérieure de l'invention s'y soit figée en résultat ou mieux encore dans l'art quand la perception n'y est que sentiment vécu antérieur à l'image expressive ; elle est chez Racine disant : « Ma tragédie est faite », ou chez Poincaré contractant soudain l'évidence dynamique d'une découverte ; elle est conscience d'un potentiel d'énergie concentrée. Nous parlions de synthèse entre la science et l'art : l'intuition est cela même en raccourci. Comment donc ne supposerait-elle pas travail de maturation dans la durée ? Il faut qu'elle soit évoquée, suscitée par un lent exercice de recueillement et d'imprégnation qui familiarise l'esprit avec les divers aspects, déterminée par le jeu multiforme du réel, selon les modes ordinaires de l'intelligence ; puis, une fois mûrie, qu'elle retourne au discours et se convertisse en concepts pour s'éprouver en se produisant, pour se vérifier en s'appliquant. Mais le moment caractéristique et décisif est celui où se fait le raccord des deux mouvements contraires, où l'enquête préparatoire peu à peu unifiée s'enroule sur elle-même comme un ressort dans lequel s'amasse une virtualité d'élan dont la détente communiquera au discours ultérieur une impulsion dirigée. L'intuition est d'abord coup de sonde expérimental et critique jeté dans la matière du réel, puis éclair de prospection inspiratrice et prophétique, enfin et surtout dynamisme de corrélation indivisible et vivante entre ces phases. On pourrait y voir l'harmonique, dans l'ordre de la spéculation, de ce qu'est le « bon sens » — je ne dis pas le « sens commun » — dans celui de la vie pratique : un principe de sympathie instinctive. Bref, l'intuition n'est pas anti-intellectuelle, ni même extra-intellectuelle : peut-être serait-il plus juste de la dire *trans-intellectuelle*, en tant que conscience d'une crise dans le progrès générateur de l'intelligence.

Il y a plusieurs plans de pensée depuis l'abstrait pur jusqu'au pur concret, depuis le sommeil du symbole pétrifié jusqu'à la conscience de l'action vive, en passant par le concept et l'image. De là, pour la pensée, deux types de démarche, selon qu'elle se meut en surface parmi des termes semblables étalés sur un seul plan ou qu'elle va en profondeur d'un plan à l'autre par une dialectique d'époques hétérogènes ; et ce sont les deux types de démarche ainsi caractérisés qu'on appelle respectivement discours et intuition. Chacun a son rôle, concernant l'âme ou le corps du savoir ; et chacun est tantôt promu, tantôt promouvant, dans un cercle sans fin d'actions et de réactions mutuelles. A cet égard, l'intuition reste constamment mêlée au discours lui-même : elle s'y manifeste par la présence d'images où se condensent des raisonnements. La vie de la connaissance comporte en effet un rythme oscillatoire, un double effort de propulsion réciproque, une alternance de concentration intuitive et de détente conceptuelle. Ces deux phases complémentaires se préparent l'une l'autre, mais à des niveaux différents ; et, en gros, on peut dire que celle-ci réalise, matérialise, tandis que la première exerce l'initiative inspiratrice. Or quel en est l'instrument essentiel ? On ne pense pas seulement par images ou concepts, c'est-à-dire par des schémas statiques tels que le discours en manipule : on pense aussi, et d'abord, et peut-être surtout, par *schémas dynamiques*, organes de l'intuition, déjà visibles d'ailleurs dans le simple passage de l'image au concept. Voilà l'instrument cherché. Qu'est-ce que c'est au juste ? M. Bergson répond : une représentation simple développable en images ou concepts multiples qu'elle renferme seulement sous forme implicite et potentielle. Mais encore, représentation de quoi ? Représentation en raccourci d'une voie d'imagination ou de conception, d'une méthode à l'état de pure tension orientée, d'une direction d'effort, d'une virtualité de progrès saisie d'ensemble dans le principe de son mouvement. Le schéma dynamique élit et suscite, appelle ou rejette les images ou concepts capables de lui composer un corps expressif et réalisateur ; surtout il les assemble, les anime et, en les traversant, y éveille une tendance commune. On le retrouve partout, à tous les étages de la vie spirituelle, dans la mesure où chaque moment de conscience est invention. Mais la philosophie, plus que n'importe quelle œuvre de l'esprit, exige l'usage de cette pensée trans-discursive. Comment n'y aurait-elle pas recours ? Elle veut percevoir et penser le Tout, sympathiser avec l'immédiat : est-ce possible, sinon dynamiquement ? Elle doit, à cet effet, comprendre une continuité hétérogène et fluide : évidente est alors l'insuffisance du concept, l'image plus concrète réussit mieux à suggérer ce qu'il ne saurait traduire, mais il faut pour cela une conspiration d'images cernant de métaphores concourantes l'objet ineffable, il faut aussi que ces images soient prêtes à s'analyser en concepts explicatifs, et c'est un schéma dynamique — seul moyen de telles synthèses — qui évoque et groupe les images, qui les oriente, qui les charge de virtualités conceptuelles, qui fait l'unité de leur ensemble ou plutôt la convergence de leur mouvement. Enfin par-dessus tout, la philosophie s'efforce d'atteindre en soi le devenir ; elle prétend concilier des contraires, inventer au besoin des concepts nouveaux qui soient plus que des agrégats d'anciens éléments ;

elle se donne comme travail de l'esprit cherchant à prendre conscience de sa propre génèse depuis les premières origines ; elle proclame le devoir qui s'impose à la raison, non seulement de se connaître, mais de transcender toujours sa condition présente : pour cette pensée au delà du discours, pour cette pensée créatrice qui veut se convertir jusqu'au fond en conscience d'action vécue, est-il d'autre organe possible que le schéma dynamique ? La philosophie est donc bien la pensée par intuition, la pensée par schémas dynamiques attentifs à rester ouverts et féconds. Mais cela ne signifie en aucune manière qu'elle ait à tenter l'étrange aventure de rompre avec l'intelligence, pourvu que celle-ci à son tour soit entendue dynamiquement. La philosophie demeure immanente à l'expérience, et l'intuition au discours, comme un caractère du mouvement des images et des concepts ; et voilà ce qu'en fin de compte il faut bien voir.

Penser intuitivement, ce n'est pas du tout renoncer aux morcelages, abstractions, mises en perspectives, que constituent les théories du sens commun, de la science positive et de la métaphysique rationaliste, non plus qu'aux efforts de concentration ou de dilution qualifiantes où se complaît la perception esthétique. Non, c'est au contraire, après en avoir autant que possible complété le nombre et discerné les rapports, contracter en un moment de conscience le schéma dynamique de leur génération expérimentale. Une image fera comprendre la nature et l'importance de ce nouveau travail. Voici une courbe ; vous savez que la géométrie de la droite permet de définir en chaque point l'état de courbure ; mais une telle étude, même répétée en autant de points qu'on voudra, s'ils ne sont toujours considérés que statiquement, ne permettra jamais de saisir la succession continue des phases de courbure, l'histoire de courbure changeante qu'est intrinsèquement la courbe ; il faut pour cela une intégration complémentaire de l'analyse infinitésimale. Ainsi, des systèmes discursifs qui ne valent, peut-on dire que ponctuellement et à titre différentiel, et de l'intuition qui les relie, unifiant en sentiment simple, en perception d'un élan de schéma dynamique, l'impulsion génératrice dont ils dérivent. Autre symbole, plus accessible peut-être à l'imagination commune : chaque système ressemble à un spectre discontinu du réel, à un spectre que l'interposition d'un milieu absorbant disposé par nous réduit à quelques groupes de raies brillantes ; et de là sa relativité. L'effort d'intuition tend à rétablir l'infinité continue artificiellement abolie, à retrouver l'intégrale richesse virtuelle et surtout le devenir vif du jaillissement spectral. Ce qui arrêtera peut-être devant ces comparaisons, c'est que l'intuition ainsi figurée ne semble guère avoir grand'chose de commun, contrairement à notre formule initiale, avec « une connnaissance du genre de celle que l'on obtient par conscience » et qui doit donc être intérieure et spécifique. Mais ce serait là se laisser prendre à une illusion. Ce qu'il y a justement de plus profond dans la conscience et de plus vraiment immédiat, ce n'est pas la vue globale d'un résultat clos, la lecture passive d'un état détaché de ses origines : c'est la perception vécue d'une histoire, d'un mouvement de genèse, d'une action génératrice de synthèse qualitative. Et l'intuition parfaite ne serait en définitive rien d'autre que la vie d'une conscience tout entière lumineuse et devenue capacle de s'insérer sympathiquement dans l'être universel parce qu'elle n'est plus bornée au sensible ni restreinte à son rythme propre.

Sans doute l'intuition parfaite reste humainement irréalisable. Mais notre philosophie lui est asymptote. On ne pourrait parler alors de problèmes insolubles que si l'on commençait par ériger en dogme je ne sais quel idéal de solution exhaustive et statique inaccessible en l'espèce, au lieu de se contenter d'une de ces solutions mobiles qui ne s'achèvent jamais, mais se développent toujours en séries d'approximations convergentes, dont la vérité est un progrès plus qu'une chose, une direction de croissance plus qu'un terme final. On ne saurait enfermer la vérité absolue dans aucun groupe fini et fixe de représentations quelconques. Mais l'intuition en est vécue comme puissance inépuisable de résultats partiels concourants. C'est la tenir, c'est la posséder que de savoir en toute circonstance et à tout moment ce qu'il faut dire ou faire pour demeurer dans la direction qui la constitue, pour réaliser à partir du stade actuel le cheminement infinitésimal dans ce sens.

Les problèmes de la Philosophie ont tous le même caractère. Ils demeurent posés devant l'esprit humain depuis l'aube de la pensée ; jamais ils ne parviennent à se clore. Comment n'en serait-il pas ainsi, puisqu'ils ne sont que l'unique problème du centre total abordé suivant divers rayons ? Mais cette impossibilité de fermeture n'a rien d'anormal ni de scandaleux : on la rencontre déjà au niveau de la Science quand on envisage les problèmes généraux de la matière et de la vie. Un progrès se manifeste néanmoins. A mesure que la réflexion devient plus aiguë et plus profonde, plus large et plus vigoureuse, ces problèmes éternels se dressent eux-mêmes avec plus de cohésion, plus de richesse, plus d'urgence ; on en voit mieux apparaître la portée universelle, chacun contenant les autres, tous ensemble formant un seul organisme.

Il faudrait les résoudre simultanément, corrélativement : et la Philosophie même consiste à prendre conscience de plus en plus vive et claire de cette réciproque immanence qui les fait si étroitement solidaires. C'est déjà quelque chose qu'un tel résultat. Mais on peut aller plus loin ; et, ici encore, le schéma dynamique dénoue la contradiction apparente. Il nous apporte en effet le moyen de penser les systèmes, ou du moins les grandes familles qu'ils forment, dans une perspective de vérité absolue, en les montrant complémentaires plutôt qu'antagonistes, comme c'est lui aussi qui permet à cet égard de réaliser notre rêve de synthèse entre la Science et l'Art, parce qu'il suscite, mutuellement intérieures, des files de concepts et d'images homologues, dont il exprime en raccourci de pensée-action l'équivalence de mouvement.

Connaître absolument le réel, ce n'est rien d'autre que connaître à la fois, et comme une gerbe jaillissante qui en analyse la tendance constitutive, tous les modes séparément relatifs suivant lesquels il peut être perçu ou pensé. Une connaissance absolue est donc possible, mais seulement sous la forme d'un schéma dynamique traversant des lignes de faits ou d'idées qui se déroulent à l'infini et dont il exprime la convergence vers une limite. Comprenons bien toutefois ces images de limites et de convergence. En mathématique même, les notions correspondantes sont interprétées de diverses manières. Le sens le plus courant, le plus grossier aussi, suggère l'idée d'un terme final, posé d'avance directement définissable en soi,extérieur à une série d'approximations qui marche vers lui pas à pas : la limite règle et détermine alors la convergence. Mais le sens le plus profond est tout autre : il présente la limite comme suscitée par le jeu des approximations, immanente à la série génératrice, dont la convergence consiste en un certain caractère interne, une qualité de progression, un rythme d'allure, définissable par des comparaisons purement intrinsèques. Ce dernier sens est le seul vrai au fond, en tout cas le seul primitif pour la mathématique moderne : et c'est lui qu'il faut transposer en philosophie. Si l'on veut alors symboliser tout de même statiquement la limite, on prolonge le connu en hypothèse et on aboutit à ces mythes que sont les systèmes. L'intuition pure, plus spirituelle, nous place au point de vue dynamique où apparaît la vérité absolue comme un caractère interne de convergence appartenant à la suite que forment les systèmes de tout genre : et, prise en soi, elle nous confère une sorte de conscience prophétique analogue à la conscience morale puisant dans la perception du mouvement de lumière qui la constitue le moyen d'apercevoir en chaque nouvelle occasion ce que doit être ou non notre attitude pour nous maintenir dans la voie d'une vérification indéfiniment croissante.

Ainsi prennent fin les réflexions que j'avais projeté de vous soumettre sur l'idée même de la Philosophie. Pour terminer, je devrais en venir maintenant aux conclusions pratiques. Dans un sujet comme le nôtre, elles concerneraient l'enseignement. Oh ! sans doute, la Philosophie n'est pas une affaire de simple parole, de simple dialectique intellectuelle. On la professe de cœur et on la vit autant qu'on la pense. Ne vise-t-elle pas précisément à réaliser la synthèse du savoir et de l'agir ? Toutes les dissertations du monde ne suppléeront jamais à l'exercice pragmatique. Le vrai philosophe ne s'assied pas triomphant et superbe dans la zone claire de son esprit pour attendre que la vérité vienne s'y faire juger par lui. Au contraire, il travaille généreusement à se rendre lui-même capable de percevoir la vérité qu'il cherche ; il soumet ses conjectures théoriques à l'épreuve d'une mise en essai, d'une action discriminante et vérifiante ; et s'il n'accueille en définitive que ce qu'autorise le verdict de la raison, encore le faut-il entendre de la raison dûment élargie et purifiée par l'expérience même qu'elle a vécue. Mais expérience et action ne sont efficaces que si elles sont effectives et non pas seulement conçues ou senties dans une lumière de contemplation détachée. C'est donc d'une éducation avant tout qu'il doit s'agir en l'espèce. Les questions d'enseignement ont néanmoins leur importance, car l'enseignement constitue ici le corps de discours qui seul permet à l'âme intuitive de se produire, et c'est par lui que la maître suggère les idées directrices de l'effort. Il y aurait donc lieu de discuter avec soin les questions qu'il soulève. Seulement pareille discussion exigerait toute une autre étude ; et force est bien que je m'arrête au seuil de ce nouveau sujet.

Sur ce point, d'ailleurs, et c'est tout ce que j'en dirai — sauf la possibilité, bien entendu, de quelques améliorations accessoires — je suis heureux de n'avoir qu'à louer l'état actuel des choses, plus heureux encore que le fait de n'être pas d'origine un professionnel de l'enseignement philosophique donne peut-être à mon témoignage une autorité plus grande.

A la Faculté, le but de l'enseignement est double : faire connaître le passé du savoir, entretenir et diriger l'esprit de recherche. Qu'on ne s'y enferme pas trop exclusivement dans les considérations d'his-

toire ! Certes l'histoire est utile, car il est nécessaire de transmettre la tradition séculaire de la pensée : mais il convient de n'oublier pas que, si l'histoire de la philosophie est intéressante, c'est avant tout parce que la philosophie elle-même vaut d'être cultivée. A ce dernier point de vue, dogmatique ou doctrinal, il est bon que le rapprochement des études scientifiques et philosophiques se fasse chaque jour plus étroit : on évitera ainsi de mieux en mieux cette logomachie de généralités creuses que les savants dédaignent parfois sous le nom de métaphysique. Je ne demanderai qu'un plus fréquent souci d'adjoindre aux données des sciences physiques et morales celles qu'on trouverait par une observation plus profonde et plus sereine de la vie religieuse.

Au Lycée, la classe de philosophie est toujours une des plus vivantes, une de celles où le professeur a le mieux prise et action sur les élèves : protégeons-la contre toute menace. L'œuvre de la Philosophie, en effet, répond exactement à la définition de la tâche que se proposent les Humanités : synthèse des Sciences et des Lettres, fusion de l'esprit géométrique avec l'esprit de finesse, ouverture de l'intelligence à tous les ordres de vie et de réalité, qu'est-ce que cela, sinon cette formation supérieure qu'il s'agit de donner à une élite ? Joignez-y que la discipline philosophique permet plus facilement que tout autre, sans laboratoire ni outillage, par l'examen de conscience et la réflexion critique, par l'effort d'intuition concrète, un exercice effectif de l'expérience, où l'on acquiert ce désir de clarté intérieure, cette faculté d'étonnement, ce sens du mystère et de la complication des choses, qui seuls donnent souplesse et tact au jeu des méthodes positives. L'enseignement secondaire de la Philosophie poursuit encore un double dessein : 1° initiation aux sciences morales, dont il s'agit de faire connaître au moins dans leurs grandes lignes le vocabulaire, les faits principaux, les vérités acquises ; 2° initiation à l'intelligence philosophique proprement dite, où il s'agit de faire au moins entrevoir la nature *sui generis* de la recherche ainsi dénommée, de poser et de situer, avant l'heure de la spécialisation technique, les éternelles et suprêmes questions qui se mêlent en fait à toutes les démarches de la vie humaine. Impossible évidemment d'approfondir au Lycée tant de problèmes : peut-être suffirait-il de tracer d'après un court Manuel une sommaire esquisse de l'ensemble et de choisir, suivant la compétence du maître, un ou deux points essentiels (un de critique, un de Morale, par exemple), où l'on s'appesantirait assez dans un effort de pensée directe, pour faire comprendre ce que c'est que la Philosophie, pour dégager le schéma dynamique de cette originale discipline.

En somme, ce sont là détails accessoires. Un seul vœu capital à émettre, mais il faut l'émettre avec force : *que l'enseignement de la Philosophie soit maintenu là où il existe, créé là où il fait encore défaut, comme couronnement nécessaire et obligatoire des études.* C'est réellement dans l'intérêt de toutes les spécialités que je parle ainsi : toutes ont besoin d'hommes ayant reçu une vraie culture générale. En particulier — j'y insiste d'autant plus que j'ai pu le constater de plus près — il serait extrêmement désirable que la culture des sciences ne fût jamais séparée de la culture philosophique. La Philosophie est la conscience de la science. De là, son rôle éducatif nécessaire. On a dit que le philosophe est essentiellement un professeur de professorat : rien de plus juste. Eh bien ! Que surtout les futurs maîtres de science ne prétendent pas lui échapper ! Un attachement exclusif aux arts du calcul ou de la matière abêtit et dessèche. Il peut faire pis. Ne venons-nous pas de combattre le péril mortel qu'engendre une science sans spiritualité ? Mais vous savez aussi par le même exemple à quelle perversion prédispose et entraîne l'idole d'une déduction abstraite et linéaire qui s'érige en absolu. La vraie philosophie enseigne au contraire un art de bon sens, d'équilibre et de justesse, prudent à s'arrêter dans le développement de chaque principe et de chaque méthode, au point précis où une application trop brutale froisserait à la fois la réalité concrète et l'exigence morale. A cet égard, la France est riche d'une longue et magnifique histoire que nous devons continuer. Loin de nous l'objection timorée de ceux qui craignent une dissolvante influence de la spéculation philosophique sur les croyances directrices de la vie intérieure ! Pauvre foi serait celle qui ne supporterait pas l'examen de pensée, qui périrait au frisson des inquiétudes spirituelles. Plus que jamais il nous faut des hommes capables de penser leur vie comme de vivre leur pensée.

Edouard Le Roy,
Membre de l'Institut.

LA CRITIQUE ET LE DROIT DE RÉPONSE

Le rideau vient de tomber sur le second acte du petit drame qui oppose, depuis deux ans, l'un à l'autre le parti des auteurs et le parti des critiques.

Rien de plus net que la position des adversaires.

En 1920, MM. Silvain et Jaubert font représenter à la Comédie-Française une traduction en vers des *Perses*, d'Eschyle. La critique, suivant la coutume, est conviée à la répétition générale. M. René Doumic, dans sa chronique de la *Revue des Deux Mondes*, donne son avis sur l'œuvre des deux auteurs. L'article, comme devaient le constater plus tard le Ministère public et l'arrêt de la Cour, ne contient qu'une critique générale et modérée ; il s'inspire d'un pur souci d'art et toute personnalité en est exclue ; mais il n'est pas favorable à la pièce. C'est le droit strict de M. Doumic.

MM. Silvain et Jaubert ne le contestent pas, mais ils prétendent répondre à M. Doumic. C'est aussi, affirment-ils, leur droit strict. La loi de 1881 le leur permet, dans les termes les plus généraux. A leur tour, ils rédigent un article et ils prient M. Doumic, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, de l'insérer dans le plus prochain numéro.

M. Doumic refuse. Les épées se croisent. On plaide.

Et tout aussitôt, le débat s'élève devant un public qui se passionne : « Que deviendra la critique, demande le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, si la menace d'une réponse est constamment suspendue sur elle ? Que deviendront les périodiques et les journaux tenus d'insérer les articles de « toute personne par eux nommée ou désignée ? » Légitime dès qu'il y a injure, attaque personnelle, erreur de fait, la réponse est vexatoire et dangereuse dans tout autre cas. L'auteur, d'ailleurs, y renonce tacitement en provoquant le jugement de ses pairs. S'il en était autrement, ce serait la mort de la critique. Le législateur ne l'a pas voulu.

La loi est formelle, répliquent MM. Silvain et Jaubert ; et les travaux préparatoires ne sont pas moins nets que le texte même. Devant la presse toute-puissante, les particuliers n'ont qu'une arme : le droit de réponse. Mais elle leur est donnée sans conditions. Et comment pourrait-elle être retirée précisément à ceux qui livrent à la publicité une partie de leur vie et qui se trouvent ainsi le plus souvent nommés dans les journaux ! Il n'appartient pas aux tribunaux de restreindre un droit que la loi a entendu faire général. »

A l'audience, M. Doumic soutient lui-même sa cause. Mais il est condamné, malgré l'appui du Ministère public, à insérer la réponse de MM. Silvain et Jaubert. Il fait appel, et, devant la Cour, rallie à sa thèse, non seulement l'avocat général, mais ses juges eux-mêmes :

« Il est impossible d'admettre, déclare l'arrêt, que tout individu désigné dans un article de presse, serait-ce sans préjudice pour aucun de ses intérêts, se voie par le seul fait de cette désignation, accorder le pouvoir d'imposer à son profit une réclame gratuite au journal qui l'a nommé. Il incombe à l'autorité judiciaire de contrôler, pour le maintenir dans ses justes limites, l'exercice des facultés concédées par la loi. »

Et la Cour, usant de ce pouvoir de contrôle, décide que l'article de M. Doumic ne justifie pas une réponse des auteurs.

Cette fois, c'est le parti des critiques et la presse qui triomphent. L'émotion est grande dans les deux camps. Il n'y a pas de question qui soulève plus d'orages que celle du droit de réponse.

***

Elle n'est pourtant pas nouvelle.

Elle fut posée à la Chambre des Pairs, avant même le vote de la loi du 25 mars 1822 qui instituait le droit de réponse. Mais elle n'a jamais cessé d'être irritante.

Ce fut le duc de Broglie qui, le premier, à la tribune, dénonça les dangers qu'allait présenter pour la presse et pour la critique la nouvelle disposition. Le garde des sceaux, M. de Peyronnet, défendit son projet, repoussa les objections formulées, rejeta les amendements destinés à limiter le droit inscrit dans son texte et fit adopter par les Pairs l'article 11 qui ne prévoyait aucune exception. Quand la loi de 1881 vint remplacer la loi de 1822, elle conserva le droit de réponse et l'article 11 devint l'article 13 : « Votre commission, avait dit au Sénat le rapporteur, a maintenu en principe le droit de rectification et de réponse pour toute personne publique ou privée ; elle l'a fait parce qu'elle le considère comme un droit naturel. »

Ainsi l'on peut dire que, du côté du législateur, le doute n'avait pas un instant existé. Mais la jurisprudence, ferme au début, avait montré bientôt plus d'incertitude.

Les deux premiers procès qui lui furent soumis,

et dont le second alla en Cassation, la trouvèrent appuyée sur les termes de la loi et décidée à ne point faire de distinction là où le texte n'en établissait pas. Mais en 1834, l'inquiétude apparut. Théophile Gautier, attaqué par le *Constitutionnel*, à l'occasion d'une notice sur Villon, adressa au journal une réponse qui ne fut pas insérée. Le *Constitutionnel* peut à bon droit s'y refuser, déclara l'Avocat du Roi ; « tout auteur dont la presse quotidienne aura parlé, en bien ou en mal, le premier acteur venu ou la figurante dont on aura critiqué le jeu, la voix, la danse ou la pose du pied seulement, seraient-ils donc autorisés par la loi ou par vous à assiéger les feuilles périodiques de leurs réclamations ? Que deviendrait, avec un pareil système, la critique littéraire et théâtrale qui répond à une des nécessités de notre époque et de la civilisation elle-même ? »

L'argument produisit une vive impression, et le rédacteur de la *Gazette des Tribunaux* note, à ce moment, une « sensation prolongée » et une « adhésion unanime au barreau ». Le Tribunal donna raison à l'Avocat du Roi. La brèche s'ouvrait dans l'article 11.

Elle s'agrandit, quelques années plus tard, quand deux critiques musicaux, MM. Fétis et Busset, portèrent à l'audience une grave et inoffensive querelle sur la consonnance des cloches. Le jugement décida nettement que le droit de réponse « n'appartenait pas à un auteur ou à un artiste qui avait livré son œuvre à la publicité et appelé ainsi la discussion sur cette œuvre. »

C'était consacrer la théorie de la renonciation présumée. Victoire, mais victoire éphémère. Le procès Loyau de Lacy allait renouveler encore une fois toutes les hésitations de la jurisprudence, mais pour l'orienter enfin dans la voie que, pendant 75 ans, elle ne devait plus quitter.

Ce M. Loyau de Lacy avait écrit une tragédie en cinq actes, en vers, *Le Lys d'Evreux*, que représentait l'Odéon. Le *Constitutionnel*, ayant critiqué la pièce, avait refusé d'insérer la réponse de l'auteur. M. Loyau de Lacy l'assigna en justice, gagna son procès en première instance, le perdit devant la Cour de Paris, mais reprit l'avantage en Cassation et fit consacrer définitivement son droit par la Cour de renvoi.

Le procès date de 1845. A nouveau, la jurisprudence affirma sa doctrine en 1897, quand M. Brunetière, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, refusa d'insérer la réponse que M. Dubout, auteur d'une *Frédégonde* en cinq actes et en vers, adressait à Jules Lemaître, critique de la Revue. L'affaire fut soumise à la Cour de Cassation qui approuva la condamnation de M. Brunetière.

Les choses en étaient là et la jurisprudence semblait à tout jamais fixée, quand MM. Doumic, Silvain et Jaubert, en vinrent aux mains. Et voici que soudain, la Cour d'Appel rompt avec le passé : elle refuse le droit de réponse.

C'est une révolution.

***

Sera-t-elle durable ? Les perdants d'hier renonceront-ils à poursuivre le combat ? Et le rideau, tombé sur un second acte inattendu, ne se relèvera-t-il plus ?

Qui peut le prévoir ? Cette querelle, depuis qu'elle est née, a ménagé tant de surprises ! Mais cela serait contraire à toutes les traditions. Des deux côtés de la barre, on a toujours montré une farouche obstination. L'espoir persiste tant que s'offre une voie de recours. Il est probable que déjà MM. Silvain et Jaubert pensent à la Cour Suprême.

Elle seule n'a jamais varié, et c'est aux auteurs qu'elle donne raison. Tous les moyens que l'on a invoqués devant elle et qui tendaient à la limitation du droit, elle les a rejetés. Appuyée sur la loi, elle maintient sur ce point, depuis trois quarts de siècle, l'unité de jurisprudence.

Mais si la loi était changée ? Alors l'édifice élevé par la Cour de Cassation, privé de base, s'effondrerait. Et voilà le sens de l'offensive dernière du parti des critiques. Voilà le fait nouveau qui aujourd'hui domine le débat.

En 1921, quand fut engagé le procès Silvain-Doumic, l'émotion fut si vive dans la presse, qu'elle eut un écho à la Chambre. Et une proposition de loi tendant à modifier l'article 13, fut rédigée par M. Thibout. Celui-ci remarquait, dans l'exposé des motifs, que le texte de 1881 n'établissant pas d'exception et la jurisprudence restant calquée sur ce texte, l'initiative parlementaire seule paraissait qualifiée. Il ne s'agissait d'ailleurs pas, d'après lui, de se prononcer sur la nécessité d'un statut nouveau pour la presse, ni d'affaiblir le droit de légitime défense, mais seulement de concilier ce droit sacré et le droit de critique. L'expérience révélait que la défense n'était pas légitime quand le compte rendu demeurait sérieux et mesuré : M. Thibout proposait donc de remplacer dans l'article 13 le terme trop général de *réponse*, d'où étaient sortis tous les abus, par le terme *rectification*, qui supposait l'existence de faits précis à rétablir. C'était là l'idée essentielle de la réforme qui se traduisait par le texte suivant :

« Le gérant sera tenu d'insérer, dans les trois jours de leur réception ou dans le plus prochain numéro, s'il n'en était pas publié avant l'expiration

des trois jours, les *rectifications* de toute personne nommée ou désignée dans le journal ou écrit périodique, *sans qu'il soit porté atteinte à son honneur ou à sa réputation*. Et ce, sous peine, etc... »

On peut souhaiter une meilleure rédaction. Mais, ici, l'idée seule importe : et elle constitue la plus nette des menaces contre le parti des auteurs. Si elle s'imposait à la Chambre, la querelle centenaire s'éteindrait enfin. Mais s'imposera-t-elle ? Les partisans du droit de réponse général croient avoir des raisons d'en douter, car ils comptent dans leurs rangs le rapporteur de la proposition Thibout, M. Marcel Plaisant. Et M. Marcel Plaisant est ardent, il est éloquent. Il a déjà plaidé devant la commission compétente, il plaidera devant la Chambre. Et cette cause lui est chère, il le proclame. Il ramassera tous les arguments — il y en a ; — il groupera les opposants — il y en a aussi. Nul ne peut dire encore si l'offensive Thibout ne sera pas brisée par une contre-offensive.

Il ne faut pas oublier non plus que la Chambre expire l'an prochain. Des préoccupations électorales vont l'assaillir. Avant de se séparer, elle doit trancher bien des questions, qui passeront avant celle-ci. La réforme envisagée attend depuis si longtemps qu'elle n'en est pas à une législature près. Du moins, on commence à le croire, au Palais-Bourbon...

La querelle n'est pas terminée.

Max Buteau.

LA TORNADE

(*Nouvelle*)

« *Genus hominum mobile.* »
Salluste.

Aussitôt à Tunis, ma première pensée fut pour Jean Leveguen. Je le savais établi depuis dix ans dans le bled sur le vaste domaine de Cherga, jadis propriété d'un prince Husseïnite.

En Bretagne, puis plus tard au quartier latin, je n'avais pas eu d'amis plus fraternel que Leveguen, si ce n'est pourtant Jacques Bellec, notre condisciple au collège de Vannes. Esprits ardents, Leveguen et Bellec, de familles assez fortunées pour pouvoir mener une vie à leur guise, préparaient leur agrégation d'histoire. Ils avaient déjà formé le projet d'associer leurs existences afin d'écrire une histoire des peuples Celtiques qui glorifierait le génie de leur race. Reçus agrégés, mes amis étaient partis pour l'Asie-Mineure afin de poursuivre là-bas les traces des Galates, ces Celtes nomades dont ils s'imaginaient trouver le passage en notre Bretagne Armoricaine. Quelques lettres de ces voyageurs ravis m'étaient déjà parvenues lorsqu'ils m'apprirent leur intention d'étudier les Berbères qu'ils soupçonnaient de parenté avec les Celtes. Ils se rendaient donc en Afrique. Trois mois plus tard, ils m'avertissaient que, renonçant à leurs travaux historiques, ils entendaient tout simplement se consacrer à la colonisation. La vie de colon, bien comprise, m'affirmaient-ils, c'était la poésie même en action. Le ton presque délirant d'enthousiasme de cette communication m'avait donné de l'inquiétude. Grands lecteurs de Théocrite et de Virgile, leur imagination les trahissait peut-être ? Je répondis donc à leurs poétiques effusions par des conseils qui durent les offenser. J'eus surtout le tort de leur demander ironiquement s'ils avaient appris l'agronomie dans le traité du Carthaginois Magon, ce qui me semblait tout naturel chez des historiens ! Sans doute blessés par mes plaisanteries, leur correspondance cessa. Piqué moi-même, je les boudais. Ainsi s'exilèrent de mon cœur mes plus chers amis d'enfance. Pourtant Jean Leveguen hantait souvent ma pensée. Un sot amour-propre m'empêcha toujours d'insister afin d'obtenir de ses nouvelles. Et dix années s'étaient écoulées sans que fût rompu ce silence coupable. Absurde esprit humain ! Pas un homme ne m'intéressait autant que Leveguen et nous nous ignorions pourtant l'un et l'autre. J'avais souvent éprouvé des remords de mon apparente indifférence ; car, c'est ma conviction absolue, lorsque l'affection vient à nous manquer, la vie, qui n'est plus qu'une triste suite de gestes matériels, ne vaut plus la peine d'être vécue !

* * *

Je n'avais pas voulu prévenir Jean Leveguen de mon débarquement à Tunis, car il me plaisait de bénéficier de la surprise de mon arrivée inattendue. J'imaginais déjà notre étreinte, nos amicaux reproches et notre joie de nous retrouver. Quoique sans relations avec Jean, j'avais appris par sa famille son mariage à Beyrouth avec la fille d'un professeur en médecine, d'origine quimpéroise. Jacques Bellec avait épousé lui-même une jeune Roumaine d'une grande beauté, nièce d'un archéologue de Constantza qui se trouvait chargé de mission en Asie-Mineure. Mariages d'amour, par-

faitement désintéressés, affirmait-on ? Les sentiments de mes amis m'étaient assez connus pour l'admettre aisément. Leur bonheur devait être très assuré. Dès mon arrivée à Tunis j'aurais pu obtenir des renseignements détaillés sur Leveguen, mais je ne voulais rien apprendre que par moi-même, afin que mon émotion fût plus vive. Une seule certitude récente m'avait été donnée, celle de la présence de Jean à son domaine, devenu l'un des plus remarquables de la Régence ! Quelle réponse de cet historien aux moqueries de mon bon sens à courte vue !

A Mzala, blanche petite ville, je quittai mon automobile afin d'arriver chez mon ami tout à fait à l'improviste. C'était une matinée diaphane d'Afrique avec un ciel d'azur lavé d'or. Au fond de la plaine ondulée, les falaises roses du Zaghouan ensoleillé. Une nuée de la fine nuance des scabieuses, accrochée à la pointe de la montagne, rappelait un étendard de Zaouia. Au-dessus d'un immense champ de céréales dont les épis déferlaient à la brise, des vols d'oiselets tourbillonnaient en jetant leurs clameurs d'allégresse. En avant d'une claire villa à terrasse, deux cents bœufs rouges, égaillés sur les pentes d'un pâturage coloré comme un tapis de Kairouan, mugissaient, leurs muffles luisants tendus vers l'orient. Quelques bédouins en burnous, grands hérons blancs, gardaient cette imposante troupe encornée. Les ruines puissantes d'un arc de triomphe romain dont l'arcade éblouissait à contre-jour du soleil qui la traversait, dominait la crête rocheuse de Cherga. Quelques autres massifs de maçonnerie s'élevant d'entre les orges d'émeraude, affirmaient l'importance de ce domaine sous la domination de la Carthage latine.

Les explosions d'un moteur me firent abandonner la piste qui conduisait à la ville pour gravir un sentier escarpé. Sur la rampe d'un coteau pierreux, un tracteur à chenille entraînait une formidable charrue dont le soc, avec une irrésistible force, éventrait le sol en soulevant des roches plates qui se dressaient comme des pierres tombales avant de s'écrouler en morceaux. Et c'était vraiment l'image d'une résurrection. Stérile depuis deux mille ans, cette terre ranimée par la volonté d'un Français allait donner des vendanges nouvelles. J'avais reconnu Jean, assis sur l'étroit siège de fer. Il tenait à pleines mains le volant, et, sous sa conduite, la machine, devenue comme intelligente, tournait presque sur place au bout d'un sillon. Des nègres bitumineux et quelques maigres arabes bistrés, aidaient à la manœuvre de la géante charrue avec d'inutiles cris qui faisaient s'envoler au firmament les alouettes cachées dans les fenouils. La villa lumineuse s'apercevait au bout de ce champ à travers son orangerie. Une noria halée par des chameaux, répandait l'eau dans un potager défendu des vents par des pins d'Alep. Une douzaine de chevaux arabes cavalcadaient parmi les herbes, leurs crinières soyeuses, longues comme des chevelures de femmes, envolées sur leurs cous cambrés. Quelle image de joie et de fécondité ! Leveguen quitta son tracteur. A quarante ans sa silhouette restait celle d'un jeune homme et il avait la souple maigreur des cavaliers florentins de Gozzoli. Son visage même ne s'était pas empâté ; étroit et fin, de larges yeux du bleu glauque de notre océan breton, l'éclairaient. Ses cheveux débordaient l'espèce de bicoquet de drap piqué dont il était coiffé. Un mécanicien l'ayant remplacé à la conduite de la défonceuse, ses prunelles brillèrent de satisfaction à la vue des vagues de terre et de pierraille retournées par l'avancée de l'énorme versoir. Soudain, cette flamme de joie s'éteignit et, les bras croisés, il considéra d'un air morne sa villa. A mon étonnement il ne m'avait pas encore aperçu, ou, me prenant pour un promeneur, il n'avait pas daigné s'intéresser à ma présence ! Il me regarda durement quand je l'abordai. D'un ton sec, il me demanda ce que je voulais.

— Toi, répondis-je, et je lui souriais, très ému.

Il me reconnut enfin et me serra violemment la main. Cependant sa physionomie exprimait de la gêne, davantage peut-être, de l'ennui. Son mécontentement devint si visible, qu'outré de son accueil, je m'éloignais déjà, lorsqu'il me rattrapa.

— Tu te méprends, murmura-t-il tristement, parce que tu parais tout ignorer. Rentrons.

Nous marchions silencieusement. Une tristesse profonde assombrissait Leveguen. Je commençais à regretter mon empressement. N'aurais-je pas dû prévenir mon ami ? Le ton de sa réponse eût peut-être modifié ma détermination.

Jean me fit entrer dans un salon dont le voluptueux agrément me surprit. Cette pièce à coupole centrale et fenêtres mauresques aux arcs lanceolés, était meublée de divans recouverts de précieux tissus persans. Des étagères à colonnettes et frontons peints sur fond d'argent, étaient chargées de cristaux ou d'ivoires collectionnés en Syrie et en Afrique. Des glaces de Venise reflétaient les tapis d'Asie illustrés par la ravissante fantaisie des imaginations orientales. Près des portières en soieries de Sousse lamellées d'or, un cabinet en bois de rose du plus pur Louis XV, exposait sous ses glaces des porcelaines de Sèvres. Quelques gravures en couleur de nos petits maîtres du XVIIIe siècle faisaient vis-à-vis à d'exquises miniatures persanes. Beaucoup de détails charmants révélaient le choix d'une femme au goût délicat. Cette salle d'un luxe

raffiné étonnait au fond de ce bled farouche, parmi une population indigène primitive. En mon agréable surprise, je souris à Jean en l'assurant du plaisir que j'aurais à connaître Mme Leveguen. Ma demande parut le stupéfier. Enfin il me considéra sévèrement.

- Ah! ah! mon cher... tu ne sais donc rien? Tu aurais pu t'épargner cette.....

Il s'interrompit, respira très fort; tout à coup les prunelles emplies de larmes, il reprit :

C'est vrai! mon inepte susceptibilité m'empêcha de l'avertir.

Et se jetant dans mes bras, il pleura. J'étais atterré d'avoir peiné par ignorance mon ami. Sa femme l'avait donc abandonné? Je n'osais pas poser des questions blessantes pour son orgueil, lorsque je l'entendis murmurer :

— Morte!

Après lui avoir témoigné ma compassion, j'ajoutai que, depuis ce malheur, Jacques Bellec, son ami et associé, avait dû lui être d'un grand secours?

— Il est mort.

— Comment, ce vigoureux Jacques?

Le colon inclina lourdement la tête.

— Et qu'est devenue Mme Bellec?

Avec un frisson, Leveguen prononça :

— Morte!

A travers les fenêtres de ce salon chatoyant, devenu la dérisoire habitation du deuil, s'entendaient les meuglements plaintifs du grand troupeau.

Le mouvement instinctif qui nous porte quelquefois à regarder en l'air dans nos instants de méditation, me fit remarquer, à ce moment, une sorte de philactère de soie amarante sur lequel je pus lire cette sentence brodée aux fils d'argent :

Genus hominum mobile.

***

Cette banderole exposée sur le panneau central de son salon semblait prouver toute l'importance que Jean attachait à la signification de sa maxime.

Après m'avoir offert un fauteuil, le colon s'assit d'un air préoccupé sur un divan. Ses doigts étreints pressés entre les genoux et ses yeux fixés sur un tapis d'Ispahan, jardin de rêve, dont les allées entre leurs parterres de rosiers en fleurs évoquaient les petits pieds de femme qui les avaient foulées, Leveguen commença de parler d'une voix sourde : *Genus hominum mobile!* Quand Salluste qualifia si justement les instables Africains, il ne pouvait prévoir notre colonisation et des êtres comme Marguerite, Jacques Bellec, sa femme Nadia et moi. Eh bien! son jugement reste vrai pour nous tous. *Genus hominum mobile!* Oui, nous devenons instables, effervescents, impulsifs en cette Afrique surchauffée. Et quand éclate la tornade, des hommes qui seraient restés sages en France, — car la vertu n'est peut-être qu'une question de climat tempéré? — emportés par cette tempête, sont amenés à commettre des fautes que la moralité européenne réprouve. Changeants, avides, énergiques et voluptueux, nous devenons de vrais Africains. Et ceux d'entre nous qui ne peuvent évoluer, c'est-à-dire s'adapter au milieu, déchoient ou disparaissent. Les plus forts ont souvent payé cher leur victoire.

Ces derniers mots furent prononcés avec amertume. Sa dure existence avait sèchement buriné la physionomie autrefois reposée et presque candide de Jean. Le feu du soleil avait métallisé son masque qui semblait de cuivre rouge. N'était-ce pas le teint d'un homme bilieux aux réactions instantanées? La moindre contrariété devait le porter aux violences. Un désir provoquer en lui les décisions les plus aventureuses.

Il reprit en me serrant amicalement les mains :

— Bien entendu, je te garde à Cherga. J'ai beaucoup à me faire pardonner de toi.

Sur un temps de pause, il ajouta tristement :

– Ce soir je te conterai mes deuils... J'ai besoin d'être plaint par un cœur fraternel. Cela ne m'est jamais arrivé depuis mon arrivée dans ce bled.

Il me considérait avec une telle détresse que, bouleversé par son émotion, j'allais lui ouvrir mes bras, lorsqu'il volta sur un talon en déclarant froidement :

— Excuse-moi de te laisser seul quelques instants; mes travaux me réclament.

A travers une fenêtre, je le vis s'acheminer vers ses ouvriers arrêtés devant le tracteur. A peine eut-il rejoint ses Arabes, qu'il les bouscula rudement et les clameurs de son mécontentement m'arrivèrent aux oreilles. Ces fellahs avaient sans doute commis quelque sottise, néanmoins cet accès de colère, succédant presque aussitôt aux témoignages de son désespoir sentimental, m'affligèrent. Je me surpris alors à relire le phylactère de soie amarante :

Genus hominum mobile.

***

Nous avions dîné dans la salle à manger à l'orientale. Huit colonnes de marbre supportaient une coupole en forme de bulbe. Une table ajourée d'entrelacs rehaussés d'or par les habiles artisans tunisiens du Souk-el-Belat, était placée sous ce dôme. Un ancien lit tunisien au fronton illustré de dau-

phins s'ébattant parmi des feuilles d'acanthe, avait été transformé en buffet-vaisselier. Les plats hispano-mauresques aux émaux chaleureux brillaient de tous leurs reflets métalliques à ses étagères. Aux murailles des tissus brodés de soies multicolores par les patientes mains des recluses de harem, ravissaient le regard de leurs floraisons ingénues. Notre couvert, en vieille faïence de Nabeul, était placé sur une nappe ajourée d'une chebkra (1) qui avait la délicatesse d'une toile d'araignée. Je savais Jean Leveguen assez indifférent jadis au décor de sa maison; ce luxe charmant prouvait donc le choix subtil d'une femme. Ce délicieux intérieur en me donnant une haute idée de cette charmante Marguerite, si vite disparue, accrut ma pitié. Mes yeux durent avoir une telle éloquence que Jean me devina et il parut d'abord me remercier de ma pensée. Brusquement un flot de sang noircit son visage crispé par l'expression d'un regret effréné. Un autre être, l'Africain, avait surgi. Ce fut d'un ton impertinent presque qu'il s'exclama :

— Pourquoi me considères-tu de cet air étonné ? Ne me reconnaîtrais-tu pas ?

Après avoir bu son vin d'une gorgée, il reprit :

— L'on entend sans cesse parler de l'emprise de l'homme sur la nature, bien qu'en aucune circonstance nous n'en ayons jamais changé une loi, ni un principe, mais qui donc dénoncera l'emprise de la nature sur l'homme, loi beaucoup plus évidente ?

Ses yeux d'acier bleu fulguraient dans sa mince face fougueuse en affirmant cette proposition. Il continua plus doucement :

— Eh bien ! si tu le permets, je me citerai en exemple. Tu comprendras pourquoi cette terre de Carthage restera le sol des éternelles agitations et de la perpétuelle effervescence de sa population. Qui donc empêcherait un vase posé sur le feu d'y bouillir ? Pas une âme, fût-elle limpide et glacée comme l'eau de nos fontaines de Bretagne, ne peut résister à l'action délirante de ce ciel.

...Le dîner terminé nous nous étions rapprochés d'une baie à colonnettes jumelées. D'instinct nous avions levé les paupières vers le zénith constellé d'étoiles grosses comme des escarboucles dans la sécheresse de l'atmosphère. Des cris retentirent dans les bâtiments réservés aux ouvriers indigènes. Au clair de lune, un Soudanais dégingandé, noir comme une ombre chinoise, apparut dans la cour. Sa mimique était impressionnante. Accourci sur ses cuisses, il frappait avec rage le sol de ses mains et ses vociférations, enrouées, devenaient des aboiements. Deux bédouins surgirent. Les gesticulations de leurs bras me firent craindre qu'ils ne voulussent étrangler le nègre.

Leveguen restait impassible. Il dit enfin rudement :

— Allons calmer nos singes.

Une cravache au poing, il s'éloigna.

A son approche, le noir et ses insulteurs se sauvèrent. Quelques hurlements, assez semblables à ceux des chiens fouaillés, retentirent; puis tout s'apaisa. L'haleine parfumée du bled fleuri pénétra dans la villa. Elle semblait l'âme voluptueuse de cette nuit splendide. Jean rentra lentement avec un visage encore sévère.

— Histoire de femmes, marmonna-t-il. Ces bédouins accusent le nègre de rôder autour du gourbi de leur famille... Peuh !

Bras croisés, il murmura songeusement :

— Tous les hommes ne seraient-ils que des singes ? Ce serait bien naturel !

Ses yeux bleus vacillèrent alors d'angoisse à ses réflexions intérieures. Il reprit à voix basse :

— Non ! il doit y avoir autre chose dans nos impulsions. Si nous n'obéissions pas à des raisons plus nobles, notre vie ne serait qu'une infamie !

A ce moment Leveguen appuya sur moi des regards douloureux.

(*A suivre.*) Charles GÉNIAUX.

(1) Broderie arabe.

MADAME DE STAËL ET LA SUISSE

Nous n'avons pas célébré à son heure le centenaire de Mme de Staël. Nous avions d'autres soucis. Mais voici qu'un livre, un très gros livre, venu de Lausanne (1), nous invite à réparer cet oubli.

Contrainte par la Terreur, puis par la police impériale, de renoncer à la France, Mme de Staël n'avait cessé de dire son ennui de vivre entre Lausanne et Genève. « J'ai toute la Suisse dans une magnifique horreur. Ces hautes montagnes me font l'effet des grilles d'un couvent qui nous séparaient du reste du monde. On vit ici dans une paix infernale. On frémit, on se meurt dans ce néant ». M. Pierre Kohler a voulu s'inscrire en faux contre la mauvaise humeur de Mme de Staël. Son livre est une thèse, et, qui

(1) PIERRE KOHLER, *Mme de Staël et la Suisse*, étude biographique et littéraire avec de nombreux documents inédits. Lausanne et Paris, Payot et Cie.

mieux est, une thèse nationaliste. Mme de Staël doit à la Suisse toutes ses qualités solides, à la France, ses qualités... légères, son charme... et ses défauts! En vérité, ne croyons-nous pas entendre, pour la millième fois, ce que disaient de nous, à la veille même de la grande Bagarre, des étrangers bien informés? De telles affirmations n'ont pas à être discutées, surtout à cette heure. Tâchons de voir, sans préjugé d'aucune sorte, ce que la culture de Mme de Staël doit à la Suisse, ce qu'elle doit à la France, et, çà et là, de rectifier la thèse de M. Kohler.

Mme de Staël fait son premier voyage et son premier séjour en Suisse pendant l'été de 1784. Elle a dix-huit ans. C'est dire que, de formation, elle est surtout française, s'il est vrai que les années de jeunesse soient décisives et que le meilleur de sa culture elle le doive à la société parisienne. Mais d'origine, et dans la mesure où le milieu familial a pu la façonner, elle appartient à la Suisse. Genevoise par son père, Vaudoise par sa mère, elle est partagée entre les deux capitales du pays romand.

« En lisant M. Necker, écrit Mme de Charrière, on voit qu'il n'a fait que les études de l'enfance, et non celles de la jeunesse d'un homme qui se voue à l'étude » (1) On ne saurait dire plus élégamment que Necker, sorti du collège à quatorze ans, est resté un primaire. Quant à la fille du pasteur de Crassier, elle n'aura que trop étudié ; son savoir pédantesque, l'habitude de tout réduire en système, une incorrigible raideur rappelleront invinciblement, dans la société parisienne, le souvenir de ses origines. Coquette, certes, aux jours de sa jeunesse vaudoise et genevoise, elle se plaisait au flirt, ou, comme on disait encore dans le monde un peu vieillot de Lausanne, elle jouait à la carte du Tendre, mais avant d'encourager les prétendants, cette jeune fille pauvre s'assurait que le parti était avantageux. Les lettres de Gibbon qu'a loyalement publiées Mme d'Haussonville nous la laissaient deviner telle. Celles que publie M. Kohler achèvent le portrait.

Et France, M. Necker connaîtra la popularité, Mme Necker aura de fidèles amitiés. Mais il faut les voir dans leur pays : ils n'y étaient pas aimés. S'il en faut croire un rapport de l'agent Barthélemy, daté de 1793, leurs compatriotes étaient « révoltés depuis longtemps de la dignité de Monsieur et des tons de Madame ». Le Comte de Montlosier a vu Mme Necker en 1789. « C'était une grande femme maigre, d'une dignité sèche, d'une politesse compassée » (1). Talleyrand, aux dernières années de l'ancien régime, s'escrimait dans les salons sur le ministre de Louis XVI : « Je disais qu'il parlait mal et ne savait pas discuter ; que jamais il n'était simple ; je disais que la faiblesse d'organes qui faisait qu'il était dans un état de craintes continuelles, influait sur toutes les facultés de son âme. Je disais que son orgueil ne venait pas de son caractère mais plutôt d'un travers de son esprit et d'un défaut de goût ; je disais qu'avec sa coiffure bizarre, sa tête haute, son corps gros, grand et uniforme, son air inattentif, son maintien dédaigneux, son emploi de maximes qu'il tirait péniblement de son laboratoire, il avait l'air d'un charlatan » (2). Etienne Dumont visite Necker à Coppet en 1802 ; « Il était au-dessus des inquiétudes de la vanité, comme s'il eût été déjà canonisé. Il ne semblait pas flatté des louanges, elles ne lui apprenaient rien ; il les écoutait comme les saints écoutent les hymnes, les litanies qui sauvent ceux qui les prononcent ». Mme Necker aimait les parents pauvres, mais à condition de les savoir loin. Dès 1775, pensant qu'elle pourrait se retirer en Suisse, sur ses vieux jours, elle s'arrangeait, en femme prévoyante et méthodique, pour les installer « non pas à Lausanne, Genève, Rolle ou Nyon », mais « dans quelque ville ou village très éloigné ». Tous ces traits se complètent. En somme, des parvenus. Les contemporains, même les plus bienveillants, ont raillé les prétentions aristocratiques de leur fille : elle avait de qui tenir. Médire et calomnier sont l'ocupation des petites villes. Qui sait cependant si l'amie de Benjamin Constant n'a point payé pour les grands airs de Necker et les dédains de Madame?

M. Kohler nous conte par le menu la vie de Mme de Staël dans son petit monde vaudois et genevois. Nous ne croyons pas qu'il ait négligé aucune source imprimée, si ce n'est le *Testament philosophique et littéraire* de Ch. Lacretelle (1840). On trouvera au tome II de cet ouvrage (p. 68-104) le récit d'une visite à Coppet en 1802 et une longue discussion sur les idées religieuses.

C'est au pays de Vaud que Mme de Staël passe les années les plus orageuses de la Révolution. Lausanne n'est à la fin du XVIIIe siècle qu'une petite ville de sept mille habitants, tout près de la fenaison et de la vendange, sur la rive encore rustique du lac de Saint-Preux. Mais aux vieilles familles, partagées entre la vie mondaine et les soins champêtres, vient se mêler une brillante société cosmopolite : officiers, en semestre, retour de France ou de Hollande, Anglais et Allemands qui apprennent le français à l'Aca-

(1) E. Ritter. *Notes sur Mme de Staël*, ses amitiés et sa famille, sa vie et sa correspondance, Genève, 1899, p. 49. Nous ne donnons les références que pour les textes qui ne sont pas cités par M. Ritter.

(1) Comte de Montlosier. *Mémoires sur la Révolution*, 1826, I, 187.

(2) Talleyrand. *Mémoires*, 1891-1892, I, 48-49.

démie de Lausanne, Français venus pour consulter Tissot presque aussi célèbre que Tronchin. La mode s'est établie de passer l'été en Suisse. Bientôt la Révolution apportera son flot d'émigrés. Les Necker sont frappés d'interdit par les royalistes. Mais Mme de Staël attire auprès d'elle les Constitutionnels. A la tête d'une véritable agence d'évasions, il n'est pas de ruse que sa générosité n'invente pour les arracher aux prisons ou aux risques de la Terreur. Liée avec le baron de Gerloch, bailli à Lausanne, elle les protège encore contre le gouvernement aristocratique de Berne, qui, sous l'influence de l'Autriche, n'accueillerait pas volontiers les émigrés suspects d'idées avancées. Elle fait mieux. Elle loue le château de Mézery pour y recevoir ses amis. : Mathieu de Montmorency et sa mère Mme de Laval, Gaucourt, Narbonne, Théodore de Lameth, Lally-Tollendal, etc. Ces années de la Révolution, les plus tumultueuses de sa vie, semblent participer de l'agitation, du desarroi et de l'incertitude de l'époque. Sa fugue en Angleterre, dans l'hiver de 1792-1793, avait eu lieu contre le gré de sa famille et pour la contraindre au retour, Necker dut lui couper les vivres (1). Les relations de Mme de Staël avec sa mère sont de plus en plus tendues. La réconciliation ne se serait faite qu'au lit de mort, selon Mme de Genlis. Mais, M. Kohler ne voit-il pas combien un tel témoin est suspect?

De 1800 à 1812, Mme de Staël passe l'été à Coppet. Ce n'est qu'après la mort de Necker, survenue en 1804, que commencent les grands jours de Coppet. Elle découvrait dans ses romans des femmes exceptionnelles, en lutte contre les préjugés ou en révolte contre la société. *Calixte* est une première ébauche de *Corinne*. La phrase célèbre : « la gloire n'est que le deuil éclatant du bonheur » n'est qu'une variante heureuse de cette phrase de Mme de Charrière ; « elle pense déjà que la gloire n'est rien au prix du bonheur ».

Ces influences particulières sont peu de choses auprès d'une influence plus générale et d'infiniment plus de conséquence. La thèse de J. Texte sur Rousseau convient plus exactement à Mme de Staël. La Suisse est aux confins de deux mondes, de deux civilisations et elle participe des deux. Ballanche indiquait en 1819 à Mme Récamier l'idée directrice d'un ouvrage sur Coppet : « Coppet, dans cette donnée, serait le berceau de la société nouvelle. Cette frontière des idées allemandes et des idées françaises, des sentiments allemands et des sentiments français, ce serait aussi la frontière des idées anciennes et des idées nouvelles, des sentiments anciens et des sentiments nouveaux... C'est là aussi que l'on trouvera la fin du règne classique et le commencement du règne romantique. Le personnage de Mme de Staël aura alors toute son importance historique ». Mme de Staël disait d'elle-même « Naître française avec un caractère étranger, avec les goûts et les habitudes françaises, et les idées et les sentiments du Nord, c'est un contraste qui abîme la vie ». Elle se trouvait ainsi prédestinée au grand rôle qu'elle a joué dans les origines du cosmopolitisme littéraire. La Suisse allémanique était une première étape sur la route de l'Allemagne. Mme de Staël a connu son historien Jean de Müller, son philosophe Lavater, son pédagogue Pestalozzi, son poète Zacharie Werner, dont le drame du 24 février sitôt achevé fut donné sur le théâtre de Coppet. Bonstetten, par sa sentimentalité, où il entre un peu de gemüt, est à mi-chemin de la Germanie et du monde latin. On sait qu'il initia son amie à l'art, à la nature italienne, qu'il a connu la Corilla, célèbre improvisatrice italienne, prototype de *Corinne*. On sait combien le cours (Genève, hiver 1811-1812), puis le livre de Sismondi sur les *Littératures du Midi de l'Europe*, s'apparentent aux idées de Mme de Staël. On sait enfin l'effort du suisse francisé Philippe Stapfer (il a fréquenté Mme de Staël entre 1799-1801) et du français germanisé de Villers, fondateur des *Archives littéraires* et d'une éphémère *Bibliothèque germanique*, pour faire connaître en France la littérature allemande. Le *Revue britannique* fondée en 1796 par Pictet de Rochemont maintenait sous l'Empire le courant libéral. Sur le théâtre de Coppet, où, tout d'abord, le répertoire français avec les tragédies de Racine et surtout celles de Voltaire avait tenu la première place, on essaya peu à peu les œuvres étrangères, les pièces de Schiller, de Gœthe, de Shakespeare ou de Caldéron.

On aimerait savoir quelle a été l'influence de Mme de Staël sur la littérature romande et la fortune de son œuvre en Suisse au moins jusqu'au livre de Vinet. Rosalie de Constant note dès 1817 que, *Corinne* et *l'Allemagne* exceptées, tous ses autres volumes sont déjà dans l'oubli. Cependant, on l'a peut-être lue à Genève plus longtemps qu'à Paris. On voudrait connaître son influence sur Constant et son livre de la *Religion*.

Nous touchons au point le plus délicat de notre sujet : en quoi consiste l'influence, si l'on peut dire, spécifique, de la Suisse sur Mme de Staël? Ici, M. Kohler nous dit que pour peser cette influence il faut toujours prendre une balance d'orfèvre ; ailleurs il affirme que cette influence égale, si elle ne

(1) On croyait jusqu'ici que ce voyage de 1792-1793 était son premier contact avec l'Angleterre. Il résulte d'une lettre inédite, retrouvée par M. Kohler, qu'elle y avait déjà accompagné ses parents, pendant leur voyage d'avril et mai 1776, âgée alors de dix ans.

la surpasse, celle de la France. Il faudrait choisir entre ces deux affirmations contradictoires.

Plus j'y songe et plus il m'apparaît que l'helvétisme de Mme de Staël, c'est son protestantisme. Mme Necker, dans la moderne Babylone, avait veillé au grain. Du compliqué et savant échafaudage dont elle avait entouré les jeunes années de sa fille, cette seule pièce a tenu, mais elle a bien tenu. Même sur la fin de sa vie, ayant traversé des expériences religieuses fort diverses, Mme de Staël reste insensible à la liturgie catholique. Elle vient d'assister à Pise au mariage d'Albertine avec le duc de Broglie. « La première cérémonie, écrit-elle, celle du prêtre catholique, ne m'a pas émue le moins du monde, je crois en vérité que la veille le code civil m'avait plus attendrie, mais quand les paroles de la liturgie anglaise ont été prononcées, mon cœur a été comme brisé ». Elle tient de Necker cette maladie de l'exactitude et des regrets, de l'analyse et du scrupule, dont on nous dit que c'est un mal calviniste, bien connu au bord du Léman et dont Amiel présente l'image la plus saisissante. Protestante encore par sa constante préoccupation morale et moralisante et son indifférence pour l'art. « Ce n'était pas en artiste qu'elle travaillait et elle ne voyait pas ses œuvres hors d'elle même à part de ses sentiments ou de ses opinions. En parlant de ses projets littéraires, elle disait toujours : je montrerai, je prouverai, je ferai comprendre » (1). C'est du point de vue huguenot qu'elle envisage toute l'histoire de France. Qu'on relise les premiers chapitre des *Considérations*. Son rêve, comme celui de Benjamin Constant, eût été de faire la France protestante, pour la faire libérale. « L'esprit d'examen en religion conduit au gouvernement représentatif en politique » (2). « Les opinions protestantes, fondées sur l'examen, sont plus favorables aux lumières et à la liberté que le catholicisme fondé sur l'autorité » (3). Son libéralisme est l'effet de son protestantisme.

Mme de Staël ne serait-elle pas française? Question saugrenue que nous n'aurions pas posée si d'autres ne nous y obligeaient. Lady Blenerhassett, née von Leyden, a commencé, sournoisement. Des critiques français ont continué. Encore un peu de temps et ils auront naturalisé allemande celle en qui Sainte-Beuve, anglais sans doute, saluait l'extrême fleur de l'ancienne société française et la plus éclatante du monde nouveau. Pourquoi ne serait-elle pas française? Parce qu'elle a professé sur l'Allemagne de généreuses illusions? Alors, bannissez les émigrés de toutes nuances qui, dans leurs mémoires célèbrent à l'envi la « bonne » Allemagne, « exilez, non seulement Michelet, mais tous les écrivains » célèbres ou obscurs, qui de 1830 à 1870 ont chanté la « sentimentale », la « rêveuse », la « naïve » Allemagne. Pourquoi encore ne serait-elle pas française? Parce qu'elle a critiqué la France? Mais quel écrivain de France sera français?

Nous n'avons pas lu sans étonnement dans le livre de M. Kohler qu'elle a fini par « honnir » la France (1). Qu'on relise la page où Mme Necker de Saussure, une genevoise, raconte la tendresse passionnée de sa cousine pour notre pays (ouvrage cité pp. 207 et 208). Qu'on relise dans les *Considérations*, ces jugements sur le caractère français. Ne les croira-t-on pas après l'épreuve de ces dernières années? « Il y a dans la nation française de l'énergie, de la patience dans les maux, de l'audace dans l'entreprise, en un mot de la force » (III, 162-163). « Les Français sont des machines nerveuses, mais ils ont une persévérance invincible » (II, 387).

Dans les critiques que Mme de Staël a faites de la France, un sentiment domine, qui trahit de secrètes blessures : « cette tyrannie du ridicule » écrit-elle, ou encore : « ce Paris si moqueur ». Rien ne l'a irritée comme le persiflage français. Est-ce l'effet de sa formation protestante, qui la portait à tout prendre au sérieux? Toujours est-il qu'elle n'entend pas la raillerie.

Sachons la voir telle qu'elle est, sans préjugé d'aucune sorte. Si française qu'elle soit par tout le meilleur de son esprit et de son cœur, celle que sa cousine a pu nommer « le génie le plus aimant », apportait dans la société française on ne sait quoi qui sentait l'étranger : une certaine raideur de manières, un certain laisser-aller qui contrastait avec « sa pruderie toute genevoise », que tous les contemporains ont vite remarqué. Vêtue sèchement mais sans goût, disent-ils encore. « Vêtue comme une danseuse de corde, malgré ses cinquante ans », note la marquise de La Tour du Pin qui vient à la rencontrer dans un salon au temps de la Restauration (2). Mais surtout il lui manque une qualité qui n'a fait défaut à aucune des femmes qui ont laissé un nom illustre dans l'histoire de la société française, se sens subtil de mille rapports impondérables, cette infaillible intuition de convenances indéfinissables, le tact.

(1) *Œuvres complètes*, 1820, tome I, notice de Mme NECKER DE SAUSSURE, p. CCV.

(2) *Considérations* (édition des *Œuvres complètes*, 1820), I, 32.

(3) *Ibid.*, III, 174-175.

(1) N'exagérons pas l'importance de ce mot, qui doit être un lapsus. M. Kohler est sans doute de nos amis et de cette Suisse généreuse qui a mis tant de délicatesses dans l'accueil qu'elle a fait à nos internés.

(2) Mme DE LA TOUR DU PIN, *Souvenirs d'une femme de cinquante ans*, II, 364.

Laissons la Comtesse de Boigne nous raconter ses *gaffes* : « Jamais Mme de Staël ne faisait entrer la nature de son auditoire pour quelque chose dans son discours, et sans la moindre intention d'embarrasser, encore moins de blesser, elle choisissait fréquemment les sujets de conversation et les expressions les plus hostiles aux personnes auxquelles elle s'adressait.

« Je me rappelle qu'une fois, devant beaucoup de monde, et en présence de M. de Boigne, elle m'interpella pour me demander si je croyais possible qu'une femme pût bien se conduire lorsqu'elle n'avait aucun rapport de goût, aucune sympathie avec son mari, (la Comtesse de Boigne avait fait un mariage mal assorti), insistant sur cette proposition de manière à m'embarrasser cruellement.

« Une autre fois, je l'ai vue tenir Mme de Caumont sur la sellette devant vingt personnes et, continuant vis-à-vis de la galerie une discussion commencée entre elles, établir qu'une femme qui n'était pas pure et chaste ne pouvait être bonne mère. La pauvre Mme de Caumont souffrait à en mourir. Mme de Staël aurait été désolée si elle s'en était aperçue, mais elle était emportée par ses arguments très éloquents et très spécieux il faut en convenir. Ce peu d'égards pour les sentiments des autres lui a fait bien plus d'ennemis qu'elle n'en méritait » (1).

Nous ne voulons pas terminer sans dire quelle reconnaissance nous devons à M. Kohler pour les documents précieux qu'il a su découvrir et sauver de la destruction. Il n'est pas d'archives, privées ou publiques, où il n'ait fouillé, pas de tradition orale qu'il n'ait recueillie. De tous ces inédits se dégage une image plus vivante et plus vraie de Mme de Staël.

M. Kohler après M. d'Haussonville nous décrit le château, la vue sur les terres de Savoie, le lac et les montagnes. C'est dans ce cadre grandiose qu'il faut toujours revoir Mme de Staël, persécutée par Napoléon et recevant l'Europe. L'été de 1807 est le plus brillant. Peu à peu, à partir de 1810, la police impériale fait le vide autour de Mme de Staël. Quand elle reviendra en 1814, après deux ans d'absence, vieillie par l'épreuve, le ton se fera plus grave ; le cercle intime sera plus suisse et les réceptions plus cosmopolites. C'est en 1807, 1808 et 1809 qu'il faut visiter Coppet. Les dîners de trente couverts sont le régime habituel. Chaque jour des hôtes de passage viennent se mêler aux familiers. Rien de moins réglé qu'une journée de Coppet, sauf les heures de repos : le déjeuner à dix heures, le dîner dans l'après-midi et le souper à onze heures. Causer semble l'unique occupation et là où « la conversation prend, on plante ses tentes et on y reste des heures, des journées ».

(1) Mme de Boigne, *Mémoires*, I, 150.

Dix kilomètres séparent Genève de Coppet. L'été, le voyage n'est qu'une promenade; elle séjourne dans la cité de Calvin pour les mois d'hiver. Non qu'elle préférât Genève à Lausanne. Elle a marqué la différence qu'elle faisait entre les deux villes : « Si je me retire une fois, ce sera à Lausanne, d'abord parce qu'on me dira : Ah ! vous voilà ! Nous sommes bien aise de vous revoir ». A Genève, on me dirait : « Vous êtes bien aise de revenir à nous, nous l'avions bien prévu ». La froideur et la morgue des gens du haut, les railleries qui montaient du bas l'irritaient, et aussi « l'espèce de contrainte qu'entraînent nécessairement les habitudes d'un cercle étroit ». S'il en faut croire Mme de Boigne « elle accablait les Genevois de la plus dédaigneuse indifférence, elle ne se donnait même pas la peine d'être impertinente, mais les tenait pour non avenus ». Elle nous la montre « arrivant à dix heures et demie dans une réunion où elle était attendue à sept heures, s'arrêtant à la porte, ne causant qu'aux personnes qu'elle avait amenées de Coppet et repartant sans être seulement entrée dans le salon. Ainsi était-elle détestée par les Génevois, qui pourtant étaient presque aussi fiers d'elle que de leur loi ».

Détestée, le mot est peut-être excessif, et Mme de Staël n'a pas été tous les jours aussi dédaigneuse ; mais combien l'impression semble juste! L'austérité genevoise s'était détendue au cours du siècle précédent, P. M. Masson nous l'a montré dans la *Religion de Rousseau*. N'était-il pas resté un peu d'hypocrisie? Plus d'une fois, *Corinne* a dû choquer la cité de Calvin.

Rosalie de Coustant, que nous avions déjà entrevue dans le livre de M. Rudler, nous aidera à mieux comprendre les résistances du milieu. Vaudoise, sans doute, mais M. Kohler ne nous a-t-il pas averti que se singulariser, se compromettre sont les premiers articles de la morale vaudoise? Rosalie n'est pas suspecte d'indulgence pour « la trop célèbre », mais qui a porté sur le livre des Passions, sur *Delphine* et sur *Corinne* un jugement plus ferme et plus juste? Petite, bossue, un peu gauche, la cousine de Benjamin, quand elle écrit, a tout l'esprit de la famille. « Il ne reste jamais de sa conversation, écrit-elle en quittant Mme de Staël, un sentiment tout à fait agréable, et je crois, qu'à tout prendre, j'aimerais autant ne jamais la rencontrer ». Amour-propre blessé, Mme Necker de Saussure, Sismondi, laisseront paraître la même faiblesse. La vivacité de Mme de Staël, formée à l'école française, avait-elle quelque chose de trop brusque, pour ces esprits solides, mais plus lents? Rosalie était scandalisée de la voir s'afficher avec Benjamin. L'éclat de leur intrigue l'ennuyait encore plus que l'intrigue elle-même. Que ne régu-

larisaient-ils cette situation? L'honnête vieille fille se risque un jour à donner ce conseil : « Oh! combien je vous aurais aimée, si vous aviez épousé Benjamin et qu'il y eût trouvé son bonheur! Que n'aurais-je pas fait, pour mériter un peu d'amitié de votre part!... Je suis accoutumée de tout temps, à aimer Benjamin, il a toujours tenu dans notre famille la place d'un objet précieux sans cesse environné de quelque danger, ce qui augmentait l'intérêt pour lui ».

Mme de Staël disait de Mme Necker de Saussure : « Ma cousine a tout l'esprit qu'on me prête et toutes les vertus que je n'ai pas. »

De 1792 jusqu'à sa mort, elle n'eut pas d'amie plus fidèle ni plus sûre. Mme Necker de Saussure savait les langues anciennes, elle lisait l'allemand, l'anglais, l'italien. Dans la discussion, si Mme de Staël l'emportait par l'esprit, elle triomphait par la logique. Liguée avec le doux Mathieu, elle eût voulu la ramener de ses égarements. Secrètement elle pouvait la condamner quelquefois, sûre de ne la trahir jamais. « Ah! qu'il est affreux d'avoir à souffrir sans elle », s'écriait-elle quand elle l'eut perdue. Elle prit sa défense devant la postérité, comme elle l'avait prise dans la société génevoise. Sa notice, écrite sous les yeux d'Auguste de Staël, de M. et Mme de Broglie, de Mme Rilliet-Huber, est un portrait de famille, mais, pour qui sait lire, y a-t-il beaucoup de retouches à faire à ce portrait?

M. Kohler nous parle longuement du genevois Rocca (et non de Rocca comme écrit Albert Sorel.) Ce jeune lieutenant de hussards, avec son visage pâle, ses yeux ardents, ses fureurs passionnées (il offrit un jour à Benjamin de lui couper la gorge), ses fantaisies qui ont je ne sais quoi d'espagnol, évoque quelque fatal personnage du romantisme. Avec cela, dit Albert Sorel, une grande douceur. On croit lire du Stendhal en ses *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*. Ce livre est bien en effet l'œuvre de Rocca, comme le montre, très judicieusement, M. Kohler. Mme de Staël a écrit les sept premières pages, inséré çà et là quelques considérations générales et retouché l'ensemble. Elle épousa Rocca secrètement le 10 octobre 1816, et non pas en 1811, comme on l'avait cru jusqu'ici. M. Kohler publie l'acte authentique. Rocca était-il un sot, comme l'affirme Mme de Boigne ? L'anecdote qu'elle rapporte est de celles qui ne s'inventent guère. Il est, du reste, toujours imprudent de récuser comme le fait plusieurs fois M. Kohler, un témoin auquel Sainte-Beuve a donné crédit. Reconnaissons que Rocca avait pris un rôle doublement difficile.

C'est en Suisse que Mme de Staël passe la période la plus active de sa vie littéraire, qu'elle écrit le livre des *Passions*, celui de la *Littérature*, *Delphine*, *Corinne*, le livre de l'Allemagne. Doit-elle à la Suisse ce que les critiques de l'Empire ont appelé son « style suisse »?. En tout cas, il n'est pas d'écrivain de la littérature romande contemporaine qu'elle n'ait connu, qu'elle n'ait lu : Mme de Montolieu, Mme de Charrière, Etienne Dumont, l'érudit Guillaume Favre, Samuel Constant d'Hermencher. L'oncle de Benjamin et le père de Rosalie, Paul-Henri Mallet qui, le premier peut-être attira son attention sur les littératures du Nord, Pierre Prévost, le traducteur d'*Euripide*, Pictet de Rochemont, le fondateur de la *Revue Britannique*, Bonstetten, Sismondi, et j'en omets. Mme de Staël a lu les romans de Samuel Constant. Que leur doit-elle? L'influence de Rousseau fut la première sans doute. Elle est évidente dans les œuvres de jeunesse. La mort de Mme de Vernon rappelle celle de Julie. Mais *Delphine* est une date limite. Comme la plupart des contemporains, Chateaubriand par exemple, Mme de Staël s'est progressivement affranchie de Jean Jacques. Mme de Staël fit deux visites à Madame de Charrière, en 1793 et 1794. Celle-ci subit le charme de sa conversation, mais son esprit ne lui parut ni simple, ni juste. Elle trouva ridicules ses prétentions aristocratiques. « Elle m'a laissé entrevoir, écrit-elle à Benjamin Constant, toutes sortes de badauderies, se piquant d'esprit comme si elle n'en avait guère, d'amis titrés comme si elle eût été prise hier par M. de Staël dans l'entresol d'une marchande de modes et de la société de Paris comme une provinciale qui n'y aurait passé que six semaines » Bien que l'antipathie de Mme de Charrière soit allée croissant, Mme de Staël ne laissa pas de se plaire à ses œuvres, qu'elle a toutes lues. Bien que la tâche du biographe soit autre que celle de la famille, on ne saurait cependant toucher d'une main trop légère à certains secrets. Le ton des émigrés est quelquefois un très mauvais ton et les commérages de Genève ou de Lausanne sont souvent fort déplaisants. Devant la mort, Rosalie de Constant, qui avait la dent mauvaise, s'était pourtant radoucie, presque attendrie. Pourquoi ne point partager sa tardive indulgence?

André Monglond,
Professeur à l'Université de Grenoble.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA SITUATION EUROPÉENNE ET LA DIVISION DES PARTIS

Quand on suit au jour le jour les événements de la politique européenne, on a depuis deux ans bientôt l'impression du piétinement. De quelque côté de l'horizon qu'on porte le regard, on voit que toutes les questions, les plus graves et les plus urgentes, demeurent éternellement au même point. Le problème des réparations, malgré tant de conférences et de négociations laborieuses, n'a en somme pas fait un pas depuis le Traité de Versailles ; à l'égard de la Russie bolcheviste, aujourd'hui pas plus qu'hier, l'Occident n'a de plan ni de politique ; ni la question d'Autriche ni la question de Hongrie ne sont réglées ; nos rapports avec les États-Unis défaillants depuis la signature du traité de paix sont toujours soumis aux fluctuations de l'opinion américaine, et la question orientale loin de s'éclairer s'embrouille tous les jours davantage.

Insuffisance des hommes chargés de la conduite des affaires ?

Peut-être. Le fait est que depuis 1914 tous les pays et l'Europe entière ont fait une consommation terrible d'hommes d'État à qui la veille on reconnaissait du génie, quitte à les dénoncer au mépris public le lendemain. On a salué l'ère wilsonienne, et la proclamation des Quatorze Points a été signalée comme le signe annonciateur d'un monde nouveau ; M. Clémenceau a été célébré comme un homme de Plutarque ; M. Lloyd George lui-même a passé quelque temps pour un génie politique, et de même, M. Vénizelos. Les unes après les autres toutes ces statues ont été brisées à grands coups de marteau, et il n'est pas de pays où l'opinion confuse et désorientée ne soit à la recherche d'un homme.

Mais un homme se peut-il concevoir qui puisse embrasser la complexité des problèmes et remettre par un prodigieux coup de génie de l'ordre dans ce désordre ? Et le découvrirait-on, cet homme de génie, aurait-il l'autorité et la force nécessaires pour imposer un plan d'ensemble à tant de peuples divers dont on a imprudemment suscité les passions ?

Dans le jeu politique d'autrefois, chaque peuple ou plutôt chaque État avait sa tradition, sa ligne de conduite, qui lui était dictée par son histoire, sa situation géographique, par des intérêts précis et permanents, que tous les citoyens appelés par leur situation à participer aux affaires connaissaient d'instinct. Nous n'en sommes plus là. Ce qui, aujourd'hui, bien plus que l'insuffisance des hommes rend la situation difficile, c'est qu'aucune des puissances à qui incombe la tâche de fixer l'ordre nouveau, n'a le sentiment net de son intérêt national et de sa politique rationnelle. Or cela tient essentiellement à une crise intéressée qui, à quelques modalités près, est la même dans tous les États parlementaires et démocratiques.

***

La politique étrangère nécessite un certain esprit de suite, elle est conditionnée par des intérêts permanents qu'il s'agit d'interpréter et d'accommoder aux événements. Le réglement de la moindre affaire internationale demande infiniment de temps. Or le suffrage universel a soumis tous les gouvernements parlementaires aux fluctuations d'une opinion passionnée et généralement d'autant plus mal informée que ses sources d'information sont plus abondantes. On a essayé dans un certain nombre de pays de remédier à l'instabilité des gouvernements issus du suffrage populaire par l'institution de la représentation proportionnelle qui rend à peu près inopérants les brusques soubresauts du corps électoral. Mais cette institution, que ceux qui ne l'ont pas pratiquée considèrent comme une sorte de panacée, est pour le parlementarisme une autre source de faiblesse : elle consacre le fractionnement des partis et rend impossible la constitution d'une de ces majorités qui donnent à un ministre la solidité, l'autorité et la confiance en soi dont il a besoin en temps de crise. Les inventeurs de la représentation proportionnelle s'en rendaient parfaitement compte ; elle est incompatible avec un gouvernement fort. Dans des temps paisibles on peut soutenir qu'un gouvernement fort n'est pas indispensable au bonheur des peuples, mais quand il s'agit de reconstruire un monde, et de remettre de l'ordre dans un des plus prodigieux désordres de l'histoire, il apparaît de plus en plus que l'autorité centrale est indispensable.

Mais nous portons tous la peine de l'imprudente confiance où nous vivions avant 1914, en un temps de prospérité où ceux qui voyaient l'orage se former à l'horizon passaient pour des esprits chagrins et dangereux. Toujours est-il que tous les parlements d'Europe et même du monde, en sont à peu près au même point ; l'autorité législative qui en fait est devenue partout l'autorité exécutive s'est fragmentée à l'infini. Aucun parti

n'a le pouvoir d'imposer sa volonté aux autres, et les gouvernements qui ne se constituent que parce qu'il faut bien que l'on ait un gouvernement, ne peuvent s'appuyer que sur des coalitions hybrides et variables.

Jadis, avant la guerre, on s'en tirait en matière de politique étrangère parce que l'opinion électorale et parlementaire se désintéressait des questions extérieures. Celles-ci demeuraient le domaine de quelques spécialistes qui finissaient, tel un Delcassé, par se tenir assez en dehors des partis. Les Bureaux, détenteurs de la tradition politique, maîtres des précédents, de la doctrine et des usages, et sachant au besoin se servir de quelques grands hommes du passé, d'autant plus imposants qu'on les connaissait plus mal : Vergenne, Talleyrand, Drouin de Lhuys, finissaient toujours par imposer leur manière de voir. A quelques incidents parlementaires près, on peut dire que la politique parlementaire de la France, de 1871 à 1914, a été aussi logique que celle de l'Angleterre,

Mais la guerre a modifié cette situation du tout au tout. Elle a été conduite par des politiciens professionnels, qui l'ayant gagnée ont cru qu'ils gagneraient la paix par les mêmes méthodes, et qui ont d'autorité dépossédé les diplomates de tout leur pouvoir occulte. Ambassadeurs ou Directeurs des affaires politiques, ils n'ont plus été que des agents d'exécution, et, quelle qu'ait pu être par moment la puissance apparente de quelques-uns, des instruments entre les mains de quelques parlementaires qui presque tous étaient des néophytes de la politique étrangère. D'autre part, l'opinion, dans ses masses profondes, a brusquement compris dans quels abîmes de misère une politique extérieure imprévoyante et mal comprise pouvait précipiter une nation. Elle s'est passionnée pour des problèmes qui jadis la laissaient indifférente ; elle a cru pouvoir imposer à l'État ses solutions simplistes et les ministres, obligés de compter avec elle, autant qu'avec les événements, se sont vus contraints d'imaginer une politique de ruse et de faux-fuyants qui a presque toujours fini par les mettre dans la plus fâcheuse posture.

Sans véritable autorité parlementaire, obligés de s'appuyer sur des majorités hétéroclytes et instables, soumis à la surveillance jalouse et incompétente d'un public que tant de déceptions successives ont véritablement exaspéré, comment voulez-vous qu'un gouvernement ait la liberté d'esprit nécessaire à la conception d'une politique et à sa réalisation ?

***

Telle est l'explication de toutes ces variations politiques qui donnent à tous les gouvernements de l'Europe cet aspect d'incohérence et d'incertitude que les peuples leur reprochent avec une croissante âpreté. M. Bonar Law a prononcé depuis son arrivée au pouvoir toute une série de discours excellents, où il montre qu'il comprend fort bien la situation de la France à l'égard du problème des réparations ; à l'entendre on pourrait se croire revenu au plus beau temps de l'Entente Cordiale, à l'époque de la lune de miel. Tout le passé du Premier Ministre anglais est un sûr garant de sa sincérité, mais ce n'est pas une raison pour que nous puissions faire fond sur l'attitude de l'Angleterre, parce que ce même M. Bonar Law, qui y voit clair avec honnêteté dans la situation internationale, est obligé, pour se maintenir au pouvoir, de tenir compte de tout le passif qui lui a été légué par M. Lloyd George, du courant impérialiste-asiatique qui a toujours régné au Foreign Office et qui avait gagné le premier ministre gallois, radical converti, et plus encore de l'incurable germanophilie du parti travailliste. Le Gouvernement belge, bien qu'il traîne après soi les habitudes de la neutralité, ne peut pas ne pas comprendre que sa situation à l'égard de l'Allemagne doit le placer automatiquement en cas de crise au côté de la France. Mais le spectre du socialisme et le fantôme flamingant obsèdent MM. Theunis et Jaspar ; ils savent que leur situation est à la merci d'une coalition socialiste ou flamingante, dont on ne fait pas faute de les menacer periodiquement. Or les socialistes belges, oubliant leur attitude si digne et si ferme pendant la guerre, mènent une campagne active contre toutes les sanctions qu'on pourrait prendre à l'égard de l'Allemagne défaillante.

En Italie, M. Mussolini a maté le socialisme antinational, mais on peut craindre que, malgré tout son esprit politique, il ne soit le prisonnier des promesses qu'il a faites à la démagogie nationaliste dont il s'est servi. En France même enfin un parti puissant ne s'insurge-t-il pas à l'avance contre toute politique d'énergie dirigée contre des vaincus de mauvaise foi?

Et si encore les partis socialistes avaient une véritable politique, une conception à eux des futurs rapports internationaux, mais ils sont aussi divisés sur toutes les questions importantes que les partis dits bourgeois. Entre les socialistes nationaux qui n'ont pas oublié la leçon de 1914, et les agents de Moscou qui recueillent les oracles de Lénine et de Trowsky comme des paroles d'évangile, que de nuances ! et aussi que de divergences ! Que de haines irrémissibles ! A l'égard du problème des réparations, l'attitude des socialistes est particulièrement embarrassée. Prisonniers de leurs

anciennes déclarations, inquiets de l'attitude que pourrait prendre un corps électoral où les sinistrés constituent une force, ils n'osent pas déclarer qu'ils sont prêts à donner *quitus* à l'Allemagne défaillante ; ils admettent que les réparations sont dues, mais ils s'insurgent violemment contre toute mesure qui tend à les obtenir.

Ont-ils une politique russe ? elle est purement négative et rétrospective, elle se borne à reprocher aux Gouvernements de l'Entente d'avoir soutenu Denikine et Wrangel. Mais il est impossible de savoir comment M. Vandervelde, traité en ennemi par les Soviets, conçoit la reprise des relations. Quant à la politique orientale du socialisme, elle est inexistante, elle se borne à quelques vagues notions de sympathie pour les Arméniens et les Juifs. De sorte que si le vent électoral tournait et mettait au pouvoir un ministère d'extrême-gauche, il est infiniment probable qu'il montrerait dans sa politique extérieure plus d'instabilité et d'hésitation encore que les Gouvernements actuels.

Dans toute une série de livres fameux et d'articles retentissants, Charles Maurras a tenté de démontrer qu'une République démocratique ne pouvait pas avoir de politique étrangère. Sans aller jusque-là, on peut conclure de la situation actuelle, qu'une démocratie parlementaire, qu'elle ait la forme monarchique ou la forme républicaine, ne pourra résoudre les problèmes extérieurs qui se posent en foule devant elle qu'après une réforme intellectuelle et morale qui ne peut pas se faire en quelques jours. « Politique d'abord », dit Maurras, « Économie d'abord ! » disent les hommes-d'affaires hommes d'État à qui les parlements ont eu recours dans leur désarroi ; la véritable formule ne serait-elle pas : des idées d'abord, des idées et une autorité capable de les faire prévaloir ? Pour que les États puissent régler entre eux leurs rapports, il faut d'abord qu'ils retrouvent la confiance de leur rôle et la croyance dans leurs droits ; il faut que les Gouvernements qui les représentent soient assurés qu'ils les représentent non en vertu d'intrigues plus ou moins louches, mais en vertu de la volonté populaire nettement affirmée.

L. Dumont-Wilden.

LES ROMANS

A PROPOS DU PRIX BALZAC (1)

Est-ce la révélation que, plus ou moins vaguement, le public attendait ?

Le bruit mené autour de la fondation, son importance, le débat même qu'elle a provoqué — ou réveillé — sur cette question des prix littéraires, la haute garantie d'un jury présidé par M. Paul Bourget, tout donnait à ce premier résultat du plus récent et du plus « sensationnel » des concours de romanciers l'intérêt d'une grande actualité. La décision s'est fixée sur deux écrivains déjà connus, très différents, et qui n'avaient nul besoin d'être révélés. Il va sans dire qu'une telle recommandation — ou, si l'on veut, une pareille publicité — ne saurait être considérée comme négligeable. Elle sert leur renommée et leurs intérêts. Elle ne signale aux lecteurs ni un nom nouveau ni une œuvre ignorée ; peut-être même les a-t-elle quelque peu déçus en leur apportant deux œuvres et deux noms.

L'embarras des juges s'explique, et leur intention est assez claire.

Jamais peut-être les talents n'ont été plus nombreux en littérature, ni les tendances plus diverses : jamais donc le choix n'a paru plus difficile, ni en un sens plus compromettant. Car il ne s'agit pas seulement de se prononcer entre les nouveautés : il faut encore prendre parti pour les novateurs ou pour la tradition. Rejeter ceux-là en bloc, ou rayer celle-ci d'un trait de plume, quelle responsabilité ! Et c'est bien ainsi, pourtant, que l'opinion pouvait interpréter l'arrêt. Les arbitres semblent s'être préoccupés de manifester leur impartialité, leur bon vouloir, et de laisser un gage dans les deux camps. Ils ont dédoublé la couronne afin qu'elle puisse orner le front de deux auteurs situés, en quelque sorte, aux deux extrémités de la série, l'un et l'autre honorablement connus déjà et appréciés dans les lettres contemporaines, sans avoir encore atteint la grande notoriété, ni cette sorte de popularité qui consacre les talents.

M. Emile Baumann est un romancier de la

(1) Emile Baumann : *Job le prédestiné* ; Jean Giraudoux ; *Siegfried et le Limousin* (Bernard Grasset, éditeur).

lignée, probe, solide, fidèle à l'exemple des maîtres, et qui continue dans le roman — oh ! certes à sa manière — la tradition balzacienne ; Jean Giraudoux est un écrivain nouveau, qui se détourne résolument de la grande route, pour en tracer une à son tour, pensent ses admirateurs ou ses partisans, pour suivre à l'écart son sentier perdu, selon le sentiment des moins enthousiastes. Plus encore que l'opinion de la critique il serait intéressant de connaître celle des milliers de lecteurs entre les mains desquels le Prix Balzac vient de mettre *Job le prédestiné* et *Siegfried et le Limousin*.

Il est facile de juger Emile Baumann : rien ne nous échappe, ni dans ses intentions, ni dans ses procédés d'exécution. Nous voyons sans peine ce que le romancier doit au naturalisme, ce qu'il doit à l'école psychologique, ce qu'il ajoute de son fonds et ce que lui fournit de riche substance la doctrine catholique appuyée sur un fort sentiment religieux (1). Nous savons ce qu'il a voulu faire et comment il l'a fait

Tout autre est le cas de Jean Giraudoux (2), et le premier aspect du roman est bien propre à nous déconcerter. Le récit, manifestement, ne cherche point à nous prendre par la peinture habituelle des mœurs ou des passions : il est tout pénétré d'idées ; son intérêt, avant tout, est intellectuel. Cette intellectualité se révèle dans le style même, d'une qualité rare, transparent à la pensée et qui a la propriété de dépouiller la sensation, de l'intellectualiser ; ironique aussi, détaché, narquois, comme il convient à un esprit qui se pique de garder toute sa liberté d'allures et de mouvement, une indépendance universelle pour laquelle rien ne saurait être, d'avance, ni sacré, ni consacré. Si nous voulons suivre l'auteur, il faut nous mettre à son pas, qui ne se soucie point d'être le nôtre, ni d'être le pas ordinaire, passer par ses chemins, qui ne sont pas ceux où est accoutumée de s'attarder l'imagination des romanciers. *Siegfried et le Limousin* est un roman pourtant, dont les personnages vivent sous nos yeux, chacun pour lui-même, si l'on peut dire, et nous intéressent, sans être unis par le lien d'une intrigue romanesque, non plus que par les rapports déterminés — naturels ou conventionnels — qui coordonnent et subordonnent toutes les actions des personnages d'un même roman. Une composition très souple s'accommode volontiers, chez M. Giraudoux, des procédés faciles de la juxtaposition ou de la succession.

Nul doute qu'il n'ait souci avant tout d'utiliser son expérience personnelle en la projetant, ou plutôt en la transposant dans le cadre romanesque. Il n'invente pas : il décrit, raconte, interprète, commente. Son esprit actif intervient sans cesse et élabore toute les perceptions, toutes les émotions pour les traduire en représentations de l'intelligence. Il veut bien nous montrer ses personnages, mais à la condition qu'il soit toujours là pour nous les faire voir et pour nous les faire entendre : imaginez-vous qu'il va, par respect pour la convention, les laisser seuls avec nous, afin que nous ayons, suivant la formule, « l'illusion de la réalité » ? L'art ne serait-il pas, tout au contraire, la réalité de l'illusion ? A l'auteur, dès lors, d'entretenir ce mirage, par sa présence continuelle et son incessante intervention, comme fait le prestidigitateur, attentif à ne nous laisser saisir, des apparences, que ce qu'il veut et ce qu'il a choisi, c'est-à-dire ce qui importe à la réussite de son dessein. Notre plaisir est précisément d'oublier la réalité et de nous suspendre, tout entiers, au mirage, que nous connaissons comme tel, mais qui nous charme parce qu'il nous impose le sentiment de la réalité.

Le mirage, ici, est la vision même des choses telle que l'auteur l'a élaborée et l'évoque à notre intention. Il a séjourné dans l'Allemagne d'avant-guerre ; il y est retourné après la guerre, et le mouvement de sa pensée est né de ce problème : où en sont et que peuvent être désormais les rapports entre Français et Allemands liés par des relations antérieures ? Question vite élargie, inévitablement, en cette autre, qui la domine : quel est le rapport général des deux peuples et en quoi se résume la psychologie comparée du Français et de l'Allemand ?

Le narrateur est un de ces Français qui connaissent l'Allemagne et qui y avaient noué des amitiés. Voici ce qu'il pense après la guerre :

... J'avais l'impression que je vivrais difficilement sans l'Allemagne, et je me sentais parfois, tous les fils qui me liaient à mes amis de Berlin, de Dresde ou de Munich tranchées, désorienté sur mon côté allemand, et comme le chien

(1) Œuvres d'Emile Baumann : *Les grandes Formes de la musique : L'œuvre de Camille Saint-Saëns* (Ollendorff) ; *L'Immolée ; La Fosse aux lions ; Trois villes saintes ; Le Baptême de Pauline Ardel* (Grasset) ; *L'Abbé Chevoleau, caporal au 90e d'infanterie ; La Paix du système jour ; Le Fer sur l'enclume* (Perrin).

(2) Œuvres de Jean Giraudoux : *L'Ecole des Indifférents* (Grasset, 1911) ; *Provinciales* (Grasset, 1913) ; *Retour d'Alsace* (Emile-Paul, 1917) ; *Lectures pour une ombre* (Emile-Paul, 1917) ; *Simon le pathétique* (Grasset, 1918) ; *Amica America* (Emile-Paul, 1919) ; *Elpénor* (Emile-Paul, 1919) ; *Adorable Clio* (Emile-Paul, 1920) ; *Adieu à la guerre* (Grasset, 1919) ; *Suzanne et le Pacifique* (Emile-Paul, 1921)

auquel on a coupé à droite la moustache-antenne qui lui donne sa seconde vue et sa seconde ouie.

Mais il a entre autres un ami, Zelten, plus proche de lui et de nous, familier de Paris, avec qui il lui semble qu'il gardera toujours aisément le contact.

Au moment où mon Allemagne avait sombré le plus profondément, il y avait toujours eu pour moi une bouée au-dessus du gouffre, qui m'indiquait sa place et qui était Zelten.

Au mois de janvier 1922, Zelten revient : il reparaît au café de la Rotonde, et l'ami français lit sur son bras amaigri par une balle française cette déclaration gravée au tatouage : « L'Allemand qui possède cette peau ne haïra jamais la France. » Il apprend ainsi, « en payant deux apéritifs, que sa longue moustache-antenne de droite pourrait un jour repousser ». Mais avec quelle Allemagne le mettra-t-elle en subtile communication ?

C'est ce que montre d'une manière plus explicite, plus dégagée, plus simplifiée, plus expressive, le cas de son ami Forestier, grand blessé de guerre, recueilli par les Allemands, qui a perdu la mémoire et, avec elle, sa personnalité à laquelle s'est substituée une personnalité nouvelle, celle de l'Allemand qu'il croit être, Siegfried von Kleist. Et les Allemands ont besoin de lui, leur grand maître en droit constitutionnel. Ne leur a-t-il pas été indiqué, dès 1915, comme le conseiller désigné, par sa logique et son intuition sans précédent en Allemagne, pour étudier critiquement les projets des hommes d'État ? Et dès lors ils ont développé en Siegfried, avec leur méthode ordinaire, un conseiller d'État modèle. Jean est venu pour leur reprendre Siegfried, ou plutôt Forestier. Et l'essentiel de toute l'aventure est que Forestier restituera tout ce qu'il y avait d'Allemagne en lui. Alors — j'emprunte les expressions mêmes de l'auteur — il se rendra compte du délire sacré de la patrie allemande, qu'il a dansé chorégraphiquement (entendez : où il a introduit, en se l'appropriant, la règle et la mesure), de sa résonance terrible, dont il a usé pour lire de petits discours composés (même idée), de son déterminisme épouvantable, qu'il avait cru quelque phénomène politique et passager comme la course à la mer ou au Rhin, en somme de tout ce qu'il croyait une conséquence de la guerre, *alors que les causes seules en apparaissent encore en Allemagne comme les muscles après l'écorchement.* « Pauvre grande nation, qui n'est plus que chair, que poumons et digestion à jour, et sans douce peau ». Nous voyons ainsi son anatomie, et nous comprenons pourquoi Forestier demande alors « qu'on lui redonne pour patrie un pays qu'il puisse du moins caresser ».

Ce pays, il le retrouvera, en se réveillant parmi les vallées et les collines du Limousin, il le retrouvera en même temps que son nom à lui, quand son ami lui montrera ce nom écrit à la main, au-dessous du nom imprimé du photographe, sur sa photographie d'enfant...

L'ami, lui aussi, en accomplissant la tâche de le rendre à lui même, se ressaisira ou, si l'on veut, prendra, dans son propre moi, une conscience plus nette de l'opposition des deux pays. Car son cas est, à l'état faible, celui de Siegfried : la personnalité française de Jean n'a pas été abolie pour céder la place à celle d'un Allemand ; mais elle a été pénétrée de l'influence allemande, et c'est cette influence qui révèle aujourd'hui son antagonisme irréductible avec l'âme de chez nous, l'essence et le détail des réalités françaises. Antagonisme que M. Giraudoux précise à maintes reprises et par des moyens variés, en traits d'une pénétration et d'une force singulières : la France morcelée en individus autonomes, strictement confinés aux limites de leur humanité, et, dans ces limites, mesurés, raisonnables ; l'Allemagne avec ses forces secrètes, sa grande âme collective où tout reste en commun : le mensonge, la vie et la mort. Le réseau d'espions n'est que le plus lamentable et le plus visible des filets secrets. Il y en a d'autres, — des rets autrement subtils : pactes de lunaires, de stellaires et autres, secrets hypnotiques, etc.

La France est devenue une institution à peu près purement humaine, et les jours poétiques et diaboliques en sont de plus en plus bannis au bénéfice de l'Allemagne.

Voulez-vous voir un autre aspect du contraste ? Eva et Geneviève, entre lesquelles vacille l'affection de Kleist dans le temps même et pour les mêmes raisons que son âme hésite entre les deux pays :

Était-il juste d'appeler cette Allemande véridique, et cette Française artificielle ; alors que chaque mouvement de l'esprit ramenait celle-ci aux humains de sa taille et accolait celle-là à des géants et à des spectres ?

Mentionnons enfin, sans songer à épuiser la richesse ni les nuances de cette opposition, la saisissante et évocatrice théorie du « siècle nuptial » exposée par le prince Heinrich von Sachsen Altdorf, dont chacun des actes ne visait qu'à reproduire ou à devancer un acte de l'empereur Guillaume et en était, aux yeux de la vraie Allemagne, le désaveu. C'est la plus ample formule, et une interprétation en profondeur de cette opposition de la France et de l'Allemagne, idée animatrice de l'œuvre : l'Allemagne, avec son amour du globe, qui éparpille ses enfants sur chaque continent, son « amour physique de la planète » qui la lui fait aimer dans ses minéraux et ses essences, alors

qu'en échange de cet amour, la planète, qui le sent, prodigue de préférence aux chimistes et aux physiciens allemands ses rayons secrets, ses électricités, ses ectoplasmes ; la France, au contraire, « en plein siècle nuptial », n'aimant plus la planète que d'un vague amour platonique, d'un amour où il ne s'ajoute rien aux sentiments qu'un cœur humain peut éprouver pour l'humanité. La lutte s'est livrée — et le conflit reste — entre l'Allemagne « planétaire » et la France « humaine » : large vue — et qui n'est pas sans embrasser quelque vérité sans doute — de l'essentiel et éternel désaccord entre le pangermanisme et le génie français.

Un livre d'où se dégage une pareille signification, où sont posés et agités de pareils problèmes, ne saurait être un livre médiocre. On le diminue singulièrement, d'autre part, à ne le louer que pour la forme, M. Giraudoux nous est donné comme un impressionniste. On cite volontiers, pour la lui attribuer à lui-même, la déclaration d'un de ses personnages :

> D'un index qui laisse les autres doigts tenir la plume, je dessine dans l'air, avant qu'elle ait sa vraie forme, chaque phrase ; j'écris malgré moi le nom de chacun de mes amis avec son écriture même, et mes manuscrits semblent pleins de leurs signatures ; les jours où il pleut, je me sens libre de mon métier, comme les aviateurs, comme les peintres ; j'écris devant les femmes comme devant un modèle ; pas un mot sur elles que j'aie trouvé à plus de cinq mètres d'elles.

Aveu d'un artiste, certes, d'un artiste pour qui le monde extérieur existe, non seulement comme il existait pour Théophile Gautier, dans ses formes et ses couleurs, mais dans la réalité plus subtile de ses accords avec tous nos sens et de sa signification pour notre esprit. Il importe de le remarquer : M. Jean Giraudoux ne se borne pas à voir : il perçoit, et, à propos de ce qu'il perçoit, il conçoit. Perceptions et conceptions s'unissent et se fondent dans une transposition du réel, qui est sa manière à lui, pétrie de concret, pénétrée d'intellectualité, de saisir la vie et de l'exprimer artistiquement. Son art, d'ailleurs, fort complexe, contient d'autres choses encore : un jeu perpétuel, qui en manifeste le caractère actif, une fantaisie parfois déconcertante qui en traduit librement, non sans quelque pointe de gaminerie, tous les caprices, une coquetterie de l'imprévu, toujours prête à se moquer de nous en nous laissant une boutade à comprendre ou une énigme à deviner. Lisez l'étrange et piquante version du centenaire de Molière, dans le hall du Claridge (pp. 213-219), opposé au 90e anniversaire de Gœthe, « cette expérience d'hypnotisme », tel qu'il avait été célébré à Potsdam, au bord de la Havel, en janvier 1922. Ou voyez encore les pages d'une invention si évocatrice, qui nous retracent la révolution à Munich, la dictature de Zelten et son abdication (chapitre septième).

Mais c'est à toutes les pages que se révèle cette manière toute personnelle, la seule qui, chez un auteur français, m'ait fait penser — encore que si différente ! — à Georges Meredith. Celui-là aussi mélange l'impressionnisme, la fantaisie et la pensée. Jean Giraudoux a beaucoup de sa finesse, de sa subtilité, de sa richesse : pour la première fois, dans *Siegfried et le Limousin*, il n'est pas loin d'en égaler l'ampleur. Depuis combien de temps notre littérature — y compris même l'œuvre de ce singulier Marcel Proust, qu'elle vient de perdre — ne nous avait-elle rien apporté d'aussi neuf, dans la fidélité à tout l'essentiel de la tradition, rien d'aussi « engageant et hardi ? »

Si c'est ce qu'a voulu signifier le prix Balzac, son choix ne pouvait être mieux fondé.

Firmin Roz.

LE THÉATRE

ESSAI DE COMIQUE PHILOSOPHIQUE

De quoi l'humanité a-t-elle le plus besoin : de la pensée ou de l'action ? Quels sont les hommes qui lui rendent le plus de service, les hommes de spéculation ou de pratique ?... Quand un petit bouledogue a eu la queue coupée, on le voit souvent essayer de se la mordre sans y parvenir et tourner éperdument sur lui-même et l'on peut alors se demander si c'est la tête qui court après la queue ou la queue qui entraîne la tête...

Tel est le problème que M. François de Curel a entrepris de porter sur la scène de la Comédie Française.

Déjà, dans l'*Âme en l'olive*, dont nous avions tenté d'indiquer ici les vastes perspectives, François de Curel, recherchant les lois de l'évolution sexuelle à travers les espèces, y compris l'espèce humaine, avait observé que l'intelligence, avec l'homme, intervenait dans ce mouvement naturel : elle le compliquait. On eût pu croire alors que cette intelligence était considérée par François de Curel comme le propre de l'homme. Il semble aujourd'hui qu'il tende à en élargir le

domaine jusqu'à l'animalité elle-même. L'animal est capable d'un minimum de réflexion et d'observation et ainsi la continuité des deux règnes animal et humain serait devenue plus étroite encore aujourd'hui, sinon dans la doctrine de François de Curel, au moins dans l'expression de cette doctrine. Ce qui serait le propre de l'homme, ce ne serait plus l'intelligence elle-même, mais sa prédominance en l'action exercée par elle sur les instincts. Normalement, elle les dévie et c'est pourquoi beaucoup d'hommes ont le tort de ne plus juger d'une femme comme un éleveur d'une pouliche, pourquoi aussi on a tiré tout le romanesque de l'amour de l'instinct de reproduction : dans certains cas, enfin, la pensée ne va-t-elle pas jusqu'à volatiliser la nature ?... Prenez un propriétaire de haras et un philosophe de Sorbonne; mettez-les tous deux en présence d'une belle fille et vous verrez comment la théorie peut s'écarter de la nature. Sans doute le « Sage » est capable, lui aussi, d'ivresse; mais l'ivresse du Sage ne sera plus celle du désir ; ce sera celle des idées.

On reconnaît là quelques-unes des préoccupations habituelles au grand chasseur et du grand philosophe qu'est François de Curel. Hormis un peu plus de dédain peut-être ou du moins hormis une expression plus nettement satirique de dédain à l'égard de l'intelligence, il ne m'apparaît pas que la dernière pièce de l'écrivain nous révèle aucun changement profond dans sa pensée. Par contre, elle manifeste une nouveauté éclatante dans sa technique théâtrale et l'on doit même se demander si *l'Ivresse du Sage* n'a pas créé une espèce de comique, qu'on pourrait appeler le comique philosophique.

Sans doute, ce n'est point la première fois, depuis *le Monde où l'on s'ennuie*, que l'on voit sur la scène un philosophe dont on rit ni une jeune apprentie philosophe dont on sourit... Mais attention! Jusqu'ici on s'était moqué de ces personnages eux-mêmes, de leur conduite, non de leurs idées; le plus souvent même, l'effet comique était tiré du contraste de cette conduite et de ces idées. La philosophie était ridicule parce qu'elle était la philosophie et ne se distinguait guère du pédantisme. Aujourd'hui, ce sont les idées mêmes du philosophe, c'est la pratique même de ces idées qui sont visées : satire proprement intellectuelle.

C'est-à-dire que, dans le moment même où, sur tant d'autres scènes, on s'efforce de séduire le public par les formes les plus basses du comique, François de Curel, toujours novateur et toujours persuadé de la noblesse naturelle de l'art dramatique, s'est appliqué à concevoir et à réaliser une gaîté, légère sans doute et volontiers audacieuse comme toute gaîté française, mais pourtant d'ordre essentiellement philosophique : comédie, si j'ose dire, de la raison pure.

*

Un très riche industriel, célibataire, a une nièce, dont il est le parrain, à qui il réserve son héritage, mais que, en souvenir de sa propre jeunesse et de la pauvreté qui fit sa fortune, il a laissé élever et instruire par une institutrice dans l'ignorance de la richesse et de l'avenir. Elle a travaillé par goût : elle eût pu le faire par nécessité. Au cours de ces belles études, elle s'est passionnée pour la philosophie, c'est-à-dire que, selon l'usage de toute jeune fille bien élevée, elle s'est éprise de son professeur de philosophie : l'illustre Parmelin. Elle est même entrée assez aventureusement en relations personnelles avec le Maître, à qui elle n'a pu dérober son amour, mais qui est resté insensible à cet amour. Or, voici le postulat sur lequel repose toute la comédie, qui n'est ni plus naturel ni plus invraisemblable qu'un autre et sur lequel l'auteur, avec grâce et simplicité, nous demande de ne le point chicaner : l'Oncle qui est un ami du Professeur de Philosophie, a précisément formé de lui-même le désir d'unir sa nièce, qu'il sait très intelligente, avec cet intellectuel, lequel est invité justement à passer quelques jours dans la belle propriété de l'industriel et surgit dans l'instant. L'industriel le confesse et apprend de lui qu'il est, lui aussi, amoureux d'une jeune fille dont il ignore encore qui elle est et que, s'il n'a pu l'épouser, c'est à cause de la pauvreté qui eût, dans son ménage, empêché l'éclosion de la pensée. Il s'est sacrifié à sa doctrine. Mais voici que tout s'éclaire : la jeune fille apprend en même temps sa propre fortune et l'amour du philosophe. Il semble qu'ils n'aient plus qu'à se fiancer, à être heureux et à avoir beaucoup d'enfants.

Mais les choses ne vont point si simplement, dès que la philosophie s'en mêle.

La jeune fille, en suivant les cours de la Sorbonne, a pu croire d'abord qu'elle était, elle aussi, une pure intelligence. Mais la voilà à la campagne et elle se baigne dans les eaux vives, respire les fleurs, l'air libre. Surtout le voisin de son oncle, grand éleveur célibataire, qui possède un haras et une meute, lui a révélé que, sans

doute, il y avait en elle toute une partie, point méprisable du tout, jusque-là méconnue, qui ne demandait qu'à s'éveiller et à vivre conformément aux lois les plus simples de la nature. Elle pressent que la philosophie n'est pas dans les livres, encore moins dans les leçons et les discours du Professeur. Elle ne s'est pas aussitôt fiancée à son maître qu'elle se sent assurée de ne pas l'aimer. Comme Hercule entre le vice et la vertu, voilà donc notre jeune fille entre l'action et la pensée, la nature et la philosophie, l'éleveur et le métaphysicien, rivalité pittoresque et significative. Des deux hommes lequel l'emportera dans le cœur de la belle disciple redevenue une simple fille amoureuse ? Le propriétaire de haras l'embrasse avec violence et la trouble : le dialecticien l'embrasse par système et la laisse froide. L'amour et la pensée, en vérité, cela fait deux. Le philosophe, d'ailleurs, le comprend et, en se retirant de la lutte, il peut du moins se dire qu'il a fait une bonne expérience capable de lui fournir la réponse à la question qu'il avait posée dans son cours à succès : pourquoi aime-t-on ?

Les habitudes d'un public qui se prétend affamé de nouveauté sont, dans le fond, si naïvement routinières que beaucoup de spectateurs, et même de critiques, ont paru tout d'abord un peu surpris et bientôt décontenancés par une œuvre d'un ton si insolite.

Les uns, négligeant le vivant comique de l'œuvre, n'en ont retenu que le fonds philosophique pour lequel ils se sentent eux-mêmes si peu de goût, surtout de facilité. Ceux-là n'ont pu contenir le premier mouvement qui exprimait chez eux leur haine instinctive des idées.

Les autres, oubliant le sérieux de la comédie, n'en ont aperçu que le comique, parfois poussé par l'interprétation jusqu'au bouffon, et, tout en s'amusant, n'ont pu se défendre, par une sorte de morgue instinctive envers soi-même et ses amis, de bouder leur plaisir.

Or, toute l'originalité de l'œuvre, sa grâce et sa force, c'est justement ce mélange, cette sorte de goguenardise philosophique, cette bonhomie supérieure, cette souriante métaphysique où la bête se moque de l'ange, mais si spirituellement !...

La troupe de la Comédie-Française, pour une fois, me paraît avoir travaillé avec beaucoup de finesse et d'à-propos. L'ensemble est juste et propre à dégager cette impression si précieuse et si rare que nous venons de tenter de définir.

Quant au détail, il est presque toujours excellent. Léon Bernard conduit avec une gaîté et un bon sens supérieur tout le mouvement de l'œuvre dans le rôle du riche industriel, aux mains de qui se trouvent rassemblés tous les fils de l'intrigue et, si j'ose m'exprimer ainsi, les ressorts de toutes les âmes.

Mme Pièrat, chez qui l'intelligence règle tous les dons, est parvenue, dans son personnage de jeune fille ultra moderne et tout à fait naïve, à exprimer fort heureusement cette lutte secrète, en tout instinct féminin, de la curiosité intellectuelle et de l'amour le plus naturel.

M. Alexandre est un rural raffiné chez qui la violence primitive n'exclut point la douceur de la civilisation.

Quant à M. Hervé, que tant de critiques ont discuté dans le rôle du Philosophe, il lui a donné un aspect caricatural qui, sans doute, a parfois dépassé la première intention de l'auteur, mais que l'effet scénique paraît avoir justifié.

Gaston Choisy.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne

Dans le [illegible] d'octobre de la *[illegible]chau*, Pertinacior, qui signe ici l'article politique, s'occupe du contre-coup des événements dont l'Orient est aujourd'hui le théâtre. Pour la majorité des politiciens allemands, ce qui se passe en ce moment en Europe se rattache aux conséquences de la guerre mondiale, tandis qu'en réalité la situation, estime le chroniqueur berlinois, reste après ce qu'elle était avant. « La France a, depuis trois cents ans, le choix entre l'Orient d'une part, le Rhin de l'autre. La meilleure politique allemande a toujours consisté à pousser la France vers l'Orient. Mais celle-ci incline plutôt à se fixer sur le Rhin, et l'attitude de l'Angleterre l'y engage dès longtemps. Au demeurant, la France n'ignore pas que la volonté qui prime en Orient est autrement énergique, autrement résistante que celle qui veille chez nous. Il est donc vraisemblable que nos voisins se dédommagent en Europe de leurs sacrifices ailleurs. »

Du même, à la date du 1er novembre : « Le plan, qui était manifestement celui de [illegible] d'ar-

racher à la France la direction dans la politique des Alliés a décidément échoué et les Français restent aujourd'hui comme hier les maîtres de la situation. »

Italie

En traitant « du problème de l'âme devant l'enseignement scolaire », M. Fortunato Rizzi écrit dans *Minerva* (fasc. du 1er novembre) : « Si le cléricalisme est mort, c'en est fait de même aujourd'hui, et bien fait, de l'anticléricalisme. Tous, pourtant nous, les beaux jours du matérialisme, du positivisme, du réalisme et il a cessé d'être impossible en Italie de parler de l'âme sans passer pour un vil réactionnaire. Mais alors l'école va-t-elle continuer d'ignorer les plus graves problèmes qui se posent à l'esprit humain ? Saurait-il y avoir réellement une quelconque formation de l'esprit là où c'est un principe de supprimer les questions pour lui essentielles ? Tandis qu'autour d'elle les hommes s'interrogent plus anxieusement que jamais quant à leur origine commune et leur commune fin, l'école persisterait à s'enfermer dans son silence systématique à cet égard ? » Le danger, cependant, le fameux danger d'introduire à l'école les passions d'ordre confessionnel ? « Hé ! le confessionnalisme est une chose et le sens religieux en est une autre. Il y a un sens religieux de la vie dans lequel s'accordent toutes les croyances ou du moins toutes les croyances relevant du christianisme. Quiconque a vraiment ce sens-là sait d'ailleurs combien relative est l'importance de la forme en matière confessionnelle... »

De la *Difesa Sociale*, ces détails sur les ravages en constante progression que fait à notre époque la passion des « paradis artificiels ». — Les Américains calculaient avant la guerre que 80 p. 100 des stupéfiants et des excitants dont on usait chez eux (et dont la vente bénéficiait surtout à la chimie allemande) allaient aux toxicophages. Mais le mal s'est aggravé depuis. La seule ville de New-York comptait, en 1919, à la connaissance de la police, plus de trois cent mille morphinomanes, opiomanes, cocaïnomanes, et outre-océan c'est parfois gratuitement, aujourd'hui, qu'en vue d'appâter la clientèle les pourvoyeurs offrent d'abord leurs drogues de mort (à la jeunesse des écoles notamment). — Le gouvernement chinois avait, en 1918, le flair de découvrir (à Chang-Haï) et le mérite de détruire des quantités accumulées d'opium, représentant la somme de dix millions de dollars. — Aux Indes, le trafic de l'opium n'a jamais été aussi prospère. — A Naples, la police du port mettait récemment l'embargo sur un vapeur péruvien se disposant à introduire en Europe la bagatelle de trois tonnes de toxiques divers. — Qui dira jamais dans leur dernière ampleur les suites de la Grande Guerre ?

Portugal

La revue *Raçao Portuguèsa* a cette vue d'histoire, en célébrant le centenaire de l'indépendance brésilienne : « Le Brésil est une création du Portugal, fondée sur la collaboration du catholicisme et de la monarchie, et c'est encore à l'association de ces deux forces que le Portugal doit lui-même d'avoir duré à travers les siècles. »

Belgique

La Renaissance d'Occident — qui, grâce d'abord au souci des qualités d'art et de distinction intellectuelle qu'apporte dans sa direction notre confrère Maurice Gauchez, se sera gagné en moins de trois années d'existence la haute estime des lettrés et des gens de goût — publie en ce moment des « scènes de la vie de campagne », de Tchékov, *Oncle Vania*, et *Le Terroir incarné*, un roman de M. Georges Fekhoud, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises. On trouvera également dans le fascicule de novembre de la jeune revue — outre une « Lettre de Paris », une « Lettre d'Espagne », des notes d'une intelligence incisive et curieuse, de M. Maurice Gauchez, etc... — une étude sur « la vie littéraire à Bruxelles au XVIIIe siècle » et la suite d'une « Introduction à la Vie militaire », signée Max Deauville. Les pages où M. H. Liebrecht évoque le monde des théâtres, des gazettes et des salons bruxellois sous le régime autrichien se recommandent comme une monographie aussi claire que substantielle; quant à cette initiation au métier des armes, si vous aimez l'esprit tranquille et un peu méchant, lisez les conseils de M. Deauville à un embusqué.

Faute de place, je ne puis que signaler ici l'excellente « série » en cours dans *Le Mouvement Géographique* (octobre-novembre) sur la question de la population en Europe.

Suisse

M. Adolfo Zerboglio, professeur de Droit à l'Université libre d'Urbino, qui siégea à deux reprises à Montecitorio (comme socialiste réformiste d'abord, puis comme représentant des « combattants ») et qui figure aujourd'hui parmi les lieutenants de M. Mussolini, nous parle du « Fascisme » dans la *Revue de Genève* (novembre). L'article, de ton d'ailleurs tout objectif, explique bien la situation. Documentation suffisante sur les origines et la genèse du mouvement qui aura « porté » le dictateur; de savoureux détails tant sur « l'enfer » de la vingt-cinquième législature en Italie que sur l'organisation et l'attitude des « chemises noires »; le programme du parti, etc., et à ceux qui réclament contre le Fascisme « l'application de la loi », cette réplique : « Oui, nous voulons aussi le respect de la loi, mais, avant toute autre chose, le respect préalable de la nation, c'est-à-dire l'Etat national que les éléments anti-constitutionnels ont miné et continuent de miner en vue d'une internationale utopiste et pour aboutir à l'instauration d'une bourgeoisie socialiste qui n'est même pas le socialisme ».

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Poésie

FRANCE DARGET (Mme). — **Celle qui nous revient** (Bernard Grasset, éditeur).

Celle qui nous revient, c'est l'Alsace, *petite France plus France que la France*, suivant le mot de Michelet que rappelle l'auteur dont le nom même contient le mot France. Déjà Mme France Darget avait évoqué la fameuse légende de Sainte-Odile en trois actes de pure poésie jonés avec succès au Trocadéro. Aujourd'hui elle chante la terre de fidélité, le pays des combes, des lacs et des sapinières, et décrit en vers exacts, avec leurs clochers d'écailles peintes, leurs vieilles places plantées de tilleuls, leurs mœurs paisibles et leurs calmes habitudes, les petites villes chères à Erckmann-Chatrian.

Entre le mont plein de sauges,
La plaine où le houblon croît,
Il tient, aussi long qu'étroit,
Le village au pied des Vosges.

Avec un beau lyrisme, Mme F. Darget célèbre aussi les heures épiques de la grande guerre et reprend parfois le vers d'Auguste Barbier pour écrire de nouveaux ïambes. Avec une touchante piété, elle compose des épitaphes pour quelques-uns de ses chers morts. Son originalité le plus souvent est d'être simple, bonne, naturelle, de laisser parler son cœur de femme et de mère. Et toutes les femmes retrouveront dans ce livre leurs émotions et leurs enthousiasmes des cinq terribles années.

HENRY JACQUES : **La Symphonie héroïque** (Éditions des Belles-Lettres).

Pierre Loti, dans la préface qu'il écrivit pour *la Mer*, n'adresse à Michelet qu'un reproche, c'est d'avoir décrit, non pas tout l'océan, mais seulement l'océan vu du rivage. Les ouvrages de nos meilleurs poètes de guerre pourraient encourir un reproche semblable. Ils ont chanté la guerre vue de l'arrière, une guerre plutôt devinée que vécue, et bon nombre de leurs strophes héroïques s'appliqueraient tout aussi bien à la guerre de Troie. Si son livre désormais consacré, *Nous... de la guerre*, fit connaître Henry-Jacques du jour au lendemain, c'est qu'il fut enfin le poète que nous attendions. Ses vers âpres, sincères, violents et généreux, dépourvus de vraie rhétorique, étaient bien écrits en pleine tourmente, par un vrai soldat, un vrai blessé, qui gardait à ses talons un peu de la boue de l'Argonne. *La Symphonie héroïque*, qui obtint le prix de la *Renaissance*, est une œuvre écrite à loisir, plus réfléchie, plus disciplinée, composée comme une *symphonie*, avec son *allegro*, qui scande le pas des troupes en marche vers le brasier qui dévore tout, avec sa *marche funèbre*, qui évoque d'horribles visions de mort, son *scherzo*, qui évoque des paysages de cauchemar, son *finale* où le poète dit ses rêves de fraternité universelle. Sans quelques défaillances de forme, plus contenue par le style, l'œuvre serait définitive. Beaucoup de pages, par leur souffle, leur force d'indignation, leur tendresse compatissante égalent l'admirable poème où Mme Ackermann criait son horreur des grandes boucheries humaines. Ayant fait tout son devoir, Henry Jacques a le droit de tout dire. *La Symphonie héroïque*, c'est l'épopée du *sans-grade*, comme dit Rostand, du *simple au cœur nu*, comme dit notre poète, jeton chétif de l'immense partie. Ce livre que nous ne pouvons pas ne pas aimer, livre de désespoir et d'espérance, de haine et d'amour, d'orgueil et d'humilité, restera le vrai poème de la guerre et dit les angoisses et les rêves de toute une génération.

M. L. VIGNON (Mme). — **Ciels clairs de France** (Juve et Cie, éditeurs).

Poète de clocher, de tous les clochers, Mme Marie-Louise Vignon chante tous les ciels de France, qu'elle aime tous et regrette pareillement avec une tendresse de *déracinée*. Le Berry de George Sand et Maurice Rollinat, l'Auvergne de François Fabié et Pierre de Nolhac, la Savoie de Charles Nodier et Henry Bordeaux, la Provence de Frédéric Mistral, Jean Aicard, Xavier de Magallon, la Bretagne de Charles Le Goffic, Anatole Le Braz, Eugène Le Mouël sont par elle célébrés en vers émus. Excellent peintre d'animaux, elle les campe en d'exacts petits tableaux un peu à la manière de Rosa Bonheur. Éprise de rêve et de beauté, elle appareille sans cesse vers de nouveaux rivages, et se compare aux barques immobiles qui cingleront vers les îles en fleurs.

Car vous m'avez appris qu'il vaut savoir attendre
Et le retour du jour et le départ du départ
Et que, comme la voile est toute pour se tendre,
Un cœur jeune au bonheur est promis tôt ou tard.

ANDRÉ DUMAS.

LIVRES D'ÉTRENNES

Nos lecteurs nous demandent de les aider, comme les années précédentes, à faire un choix parmi les livres d'étrennes. Ce genre d'ouvrages continue de paraître en beaucoup moins grand nombre qu'avant la guerre. Les éditeurs hésitent devant les frais considérables de la fabrication des volumes, à courir les risques d'une vente occasionnelle et temporaire. Beaucoup présentent comme livres d'étrennes des publications d'ordre durable et qui paraissent à toutes les époques de l'année; nombre de ces publications ayant été signalées déjà dans les colonnes de *La Revue française*, nous n'y reviendrons pas, nos lecteurs le connaîtraient au passage et sauront les retrouver. Si incomplète que soit donc cette chronique, nous tâcherons toutefois à répondre au vœu qu'on nous a très expressément exprimé et signalons ici quelques livres qui nous paraissent particulièrement propres à constituer des cadeaux de Noël.

La *Vie de Pasteur*, par René Vallery-Radot, [illegible] à l'intention des enfants de douze à quinze ans. Coïncidant avec la célébration, dans le monde entier, du centenaire de Pasteur, avec [illegible] grands services [illegible] les enseignements de la plus féconde carrière. Plus que

1. Un volume [illegible] (Hachette).

jamais, il est opportun de vulgariser parmi la jeunesse, avec cet exemple de haute probité, le goût de la recherche et la curiosité scientifique.

Les problèmes de la technique moderne préoccupent à juste titre nos jeunes gens. Recommandons-leur *Les Avions*, par Jean-Abel Lefranc (1), et *La Téléphonie sans fil*, par Ernest Coustet (2). Le premier de ces ouvrages a été demandé à l'un des écrivains les plus autorisés de l'aéronautique; mécanicien breveté d'aviation, rompu à la technique de l'aéroplane, M. J.-A. Lefranc résume avec clarté et précision ce que tout le monde doit savoir aujourd'hui sur la navigation aérienne. Des qualités analogues feront remarquer le petit livre de M. E. Coustet : la vogue de la radiotéléphonie est grande; mais les appareils sont chers; il était donc utile de rassembler les données pratiques nécessaires pour monter la téléphonie sans fil à la portée de tous.

Le Dauphiné, par Paul Berret (3), professeur au lycée Louis-le-Grand est une anthologie de textes divers précédée d'une étude d'ensemble : les divers aspects de la géographie, de l'histoire et des mœurs de l'une de nos plus belles provinces sont bien mis en lumière par les auteurs cités, qui vont de Mme de Sévigné à Michelet, Stendhal, Lamartine et aux meilleurs écrivains contemporains... Le papier de luxe et les belles et abondantes illustrations ajoutent à l'agrément de ce volume.

La Jeanne d'Arc, de Boutet de Monvel (4) qui reparaît, retrouvera son succès d'antan.

Les ouvrages célèbres ne peuvent toujours être mis entre toutes les mains. C'est en vue de permettre leur vulgarisation qu'a été créée la collection des Grandes Œuvres, enrichie cette année d'une *Eugénie Grandet* (5) illustrée. Ainsi allégé, le célèbre roman de Balzac n'en conserve pas moins la plupart de ses pages caractéristiques.

Aux enfants plus jeunes donnez les *Contes de Perrault* (6) ,rendus plus intelligibles par une illustration appropriée.

Parmi les romans, nous avons retenu les suivants: *Jeannine la Châtelaine* (7), par Denise Aubert, continue fort honorablement les traditions de la Bibliothèque rose. *Vieux-Tilleuls contre Beau-Site*, par Magdeleine de Genestoux (8) relate avec entrain la rivalité héroï-comique de deux pensionnats de fillettes. *Délurette et Lambine* (9) est l'histoire de deux sœurs et de leurs conversations avec un oncle érudit et humouriste.

L'Anneau de feu (10), par Miral-Viger est un roman d'aventures à la façon de Jules Verne ; vous y lirez l'histoire de la conquête des mondes célestes (Mars et Saturne) réalisée par des Français en dépit de concurrents Allemands.

La Bique (1) est le surnom d'un écolier du Haut-Jura dont M. N. Magnin, directeur de l'école normale de Besançon, s'est plu à nous conter l'enfance turbulente.

Dans *La Bague antique* (2), Mme Henriette Célarié évoque les émerveillements d'une jeune Française, transportée en Sicile et qui y rencontre un fiancé.

Les récits les plus divers sont rassemblés dans la 14e série des *Livres roses* (3), collection de 24 brochures illustrées tout à fait dignes de leurs aînées.

Citons enfin quelques albums pour les tout jeunes enfants : *Marie aux sabots de bois se gage*, par Jordic (4); *A B C*, par Jacques le Chevallier (5); *Lilette Léveillé à Crabouville*, par Jordic (6); *les Animaux boy-scouts*, par Thompson et Ostroga (7) ; *l'Aventure de Polo*, par Camo (8), un album à colorier : *Le tour du monde du petit coloriste*, *l'Afrique*, par Henry Morin (9) et des albums sur toile (10).

B.

(1) Un vol. de la Bibliothèque des Merveilles, illustré, broché 6 fr. (Hachette).

(2) Un vol. de la Bibliothèque des Professions, des Arts et des Métiers, illustré in 16, broché 3 fr. 50 (Hachette)

(3) Un vol. (17 × 24) ill. de 103 gravures et d'une carte, broché 12 fr. (Laurens)

(4) Un album illustré (Plon).

(5) Un vol. in 8° (27 × 19), 24 planches en couleurs de René X Prinet, broché 12 fr., relié 18 fr. (Laurens).

(6) Un album (9 × 27), illustré de 39 dessins originaux de J. Hémard, cartonné 5 fr. (Larousse.

(7) Un vol. broché 6 fr., relié 9 fr. (Hachette).

(8) Un vol. in-8° illustré, broché 10 fr., cartonné 15 fr. (Hachette).

(9) Un vol., texte et dessins de Lucien Métivet (18 × 24), broché 7 fr., relié 12 fr. (Laurens).

(10) Un vol. illustré, broché 20 fr., relié 28 fr. (Hachette).

(1) Un vol. illustré de la Bibliothèque du Petit Français, broché 6 fr. (Colin).

(2) Un vol. in-18, broché 7 fr., relié 10 fr. (Colin).

(3) 24 brochures en un étui, 8 fr. 75 (Larousse).

(4) Un album. illustré en couleurs (Garnier).

(5) Un album, illustré en couleurs (Garnier).

(6) Un album, illustré en couleurs (Garnier).

(7) Un album, illustré en couleurs Cartonné, 12 fr. (Hachette).

(8) Un album, illustré en couleurs. Cartonné (Plon).

(9. Un album avec texte, 8 planches en couleur et 8 à colorier, cartonné 3 francs (Laurens).

(10) Hachette.

BULLETINS DE L'ÉTRANGER

Chronique roumaine

La politique intérieure roumaine a offert, ces temps derniers, un aspect intéressant, et l'opinion publique de ce pays s'en préoccupe autant que de la Conférence de Lausanne.

En effet, un événement de première importance vient de se produire dans la vie politique de la Roumanie, à savoir : la fusion du parti démocrate avec le parti national transylvain. L'intérêt de cette union réside dans le fait que, pour la première fois depuis la création de la Grande Roumanie, un parti de l'ancien royaume et un parti d'une nouvelle province forment un seul tout. Pour comprendre la signification exacte de ce fait, quelques explications sont nécessaires.

Au moment où la Roumanie est entrée en guerre contre les puissances centrales, il y avait dans ce pays un grand parti ancien et bien organisé : le parti libéral, dont le chef était — et est encore — M. Jean

Bratiano, l'actuel président du Conseil. En face de ce parti, se dressaient deux groupes beaucoup plus faibles, résultés de la division de l'ancien parti conservateur, qui fut jadis l'adversaire, tout aussi puissant, du parti libéral, que ce parti lui-même : ces deux groupes étaient celui des conservateurs-démocrates dont le chef, jusqu'à sa mort, fut M. Take Ionesco et celui des conservateurs progressistes, ayant à leur tête M. Alexandre Marghiloman.

Pendant la guerre roumaine, le parti libéral fut au pouvoir, allié, à un moment donné, avec le parti Take Ionesco. Pendant ce temps, le général Averesco avait fondé, à la fin des hostilités, un groupement politique intitulé « la Ligue du peuple », qui prit le gouvernement au moment des négociations de Bucarest imposées à la Roumanie par ses ennemis. Au cabinet Averesco succéda, pour signer le traité de Bucarest, un cabinet Marghiloman, qui démissionna au moment où les victoires des alliés commencèrent à donner à la Roumanie la possibilité de secouer le joug de ce traité.

Enfin vint la victoire finale. La Roumanie reçut dans son sein les provinces roumaines qui l'entouraient et qui lui avaient été arrachées, dans un passé récent, comme la Bessarabie et la Bucovine, ou qui avaient été occupées, après les invasions barbares, par les envahisseurs hongrois, comme la Transylvanie. Chacune de ces provinces venait avec sa vie politique propre, mais toutes avaient un trait commun : cette vie politique avait eu, pendant toute la durée de la domination étrangère, le caractère d'une lutte de résistance contre les efforts de dénationalisation de l'élément roumain faits par la Hongrie en Transylvanie, la Russie en Bessarabie, et, à un degré moindre, par l'Autriche en Bucovine. A vrai dire, dans ces deux dernières provinces, et surtout en Bessarabie, les Roumains ne possédaient pas une vraie organisation politique. Leur résistance à la russification était passive, elle venait du vigoureux fonds ethnique des deux millions de paysans qui, après un siècle de domination russe, parlaient encore une langue roumaine d'une pureté admirable, d'un caractère un peu archaïque qui avait une grande saveur. Cette absence de partis politiques roumains en Bessarabie et en Bucovine sous le régime russe et autrichien fut cause que l'union de ces deux provinces avec la Roumanie les trouva peu préparées à participer, dans la mesure de leur importance, à la vie politique générale du nouvel Etat roumain. Des organisations embryonnaires se formèrent à la hâte, fournirent un ou deux ministres comme représentants de ces provinces aux différents cabinets qui se succédaient à Bucarest, et ce fut tout. Bientôt, en Bessarabie la division entra au sein du parti bessarabien, et elle dure aujourd'hui encore.

Il n'en fut pas de même en Transylvanie. Dans cette province, où les Roumains formaient la grande majorité de la population, le régime hongrois de dénationalisation et de magyarisation à outrance avait depuis très longtemps provoqué chez eux une action de défense de leur langue et de leur race, action dont le côté politique était confié au puissant « parti national transylvain » qui groupait politiquement toute la population roumaine de ce pays. Parti de lutte et de résistance à la domination hongroise, parti de conservation de la nationalité roumaine menacée.

Dès que l'union avec la Roumanie se fut effectuée, le parti national transylvain devint un des nouveaux partis politiques de la Grande Roumanie, mais il continuait à avoir son caractère régional qui en faisait l'expression politique de la seule Transylvanie. Avec le reste du pays, il n'avait aucun rapport, et c'est pourquoi, malgré son importance, il ne pouvait aspirer à prendre seul le gouvernement.

Un dilemme difficile se posait pour lui : ou bien rester ce qu'il avait toujours été, et dans ce cas il n'aurait jamais représenté un courant d'opinion répandu dans le pays tout entier et n'aurait par conséquent pas eu qualité pour parler au nom de ce pays, ou bien renoncer à son caractère purement national et transylvain qui avait fait jusqu'alors sa force, chercher à gagner des adhérents dans le reste de la Roumanie, se donnant un programme politique capable de satisfaire des intérêts généraux et non seulement locaux.

Après des tâtonnements et des alliances artificielles avec l'une ou l'autre des organisations politiques de l'ancien royaume, le parti national transylvain vient d'adopter une formule définitive en fusionnant avec le parti démocrate (anciennement conservateur-démocrate), resté désemparé et désorganisé par suite de la mort de son chef, M. Take Ionesco. Ce parti, d'ailleurs, avait beaucoup perdu de sa force d'autrefois, et il serait difficile de préciser exactement le courant d'opinion publique qu'il représente. En tout cas, par cette fusion, le parti national transylvain perd son caractère régional et devient une organisation politique générale.

Sans doute convient-il d'attendre les résultats de cette combinaison avant de se prononcer. Jusqu'à présent, la plupart de ses membres lui étaient restés fidèles même après l'union de la Transylvanie avec la Roumanie, parce qu'il représentait leurs intérêts. Maintenant qu'en élargissant ses cadres il donne lui-même à ses partisans l'exemple de l'union avec un parti de l'ancien royaume, il est possible que beaucoup d'entre eux préfèrent, puisqu'union il y a, avoir la liberté de choisir eux-mêmes le parti de Bucarest qui convient le mieux à leurs intérêts, au lieu de se le laisser imposer par leurs chefs.

Quoi qu'il en soit, le glorieux parti national transylvain, par la transformation qu'il vient de subir en fusionnant avec le parti démocrate sous le nom de parti national démocrate, a effectivement cessé d'exister : cet important événement de la vie politique roumaine valait d'être signalé.

I. V.

Chronique Tchécoslovaque

Les manifestations organisées, il y a trois semaines, par les Universités de Paris et de Strasbourg à l'occasion de la remise solennelle des diplômes aux nouveaux docteurs *honoris causa* ont fait beaucoup parler de la République Tchécoslovaque; c'était naturel car, parmi les savants que les deux Universités ont tenu à distinguer, il y avait deux hommes dont l'action a laissé des traces profondes, non seulement dans la science, mais dans l'histoire de l'Europe depuis huit ans, MM. Masaryk et Bénès. Le jeune ministre qui représentait dans la circonstance le Président de la République, a fait à Paris, à deux reprises, des déclarations qu'il

sera peut-être utile de résumer brièvement et qu'il sera bon de retenir.

Reçu à l'Union des Grandes Associations françaises par M. de Jouvenel, M. Bénès commenta la substantielle conférence de M. Lisemmann sur les rapports intellectuels entre la France et la Tchécoslovaquie. Il a accentué la ferme volonté des Tchécoslovaques de se libérer de l'emprise germanique, qui leur a été imposée par leur situation géographique et politique : libération qu'ils veulent dans l'ordre économique et intellectuelle. Cette volonté ne date pas d'hier, car depuis longtemps l'élite intellectuelle a cherché en France un appui qui contre-balance l'influence germanique. « Après nous être émancipés politiquement — disait-il — après avoir essayé de nous émanciper économiquement, nous travaillons à notre émancipation intellectuelle, pour nous créer une culture nationale à nous qui pourrait puiser dans les grandes ressources du génie français ce qui nous est nécessaire. » Et il continuait : « Nous sommes au carrefour de quatre grandes cultures nationales : la culture latine, la culture anglo-saxonne, la culture germanique et la culture slave... Dans la lutte avec a culture germanique nous étions trop loin de la culture anglo-saxonne pour nous tourner vers elle; elle est restée beaucoup plus étrangère à notre esprit que la culture latine. Nous sentons combien il est important que nous cherchions du côté de la France un appui pour rapprocher nos deux cultures nationales. »

Et, parlant le lendemain au banquet donné par le Recteur de l'Université, il précisait encore : « Je suis indissoluble ment lié à la France, à sa culture, à sa science, à sa philosophie. Les événements de la guerre et de l'après-guerre ne firent que renforcer ces liens. Mais il ne s'agit pas seulement d'un lien personnel : *quand l'autre jour j'étais à Strasbourg, j'ai senti de nouveau sur le sol de l'Alsace combien les destinées de nos nations sont solidaires, j'ai senti combien notre culture nationale a besoin de votre appui et combien elle doit puiser dans votre génie national pour résister à l'emprise de la culture voisine.* »

Je crois qu'il sera bon de rappeler ces paroles s'il se trouve encore en France des hommes assez mal informés pour suspecter la bonne foi de M. Bénès, ou celle du peuple tchécoslovaque touchant les relations avec la France. Prononcées par un homme représentatif et dans une circonstance des plus solennelles, elles prennent une importance exceptionnelle. C'est mieux qu'un toast ordinaire. C'est un programme, une profession de foi. Tout le peuple tchécoslovaque souscrira à ces déclarations qui expriment un de ses sentiments les plus profonds.

La haute distinction décernée au Président Masaryk et à M. Benès a produit, dans le pays, la meilleure impression. « C'est, dit la *Národní Politika*, un grand hommage non seulement pour ceux à qui ces diplômes ont été conférés, mais pour notre nation, pour notre patrie. Il faut y voir une garantie et un symbole de la pure amitié qui nous unit aujourd'hui à la France, pays où nous avons toujours vu notre idéal... »

La Chambre tchécoslovaque a discuté, dans le courant du mois dernier, la déclaration ministérielle et le budget pour 1923 qui vient d'être voté. Au cours des débats, le chef des nationalistes allemands, M. Lodgman, prenant une attitude des plus intransigeantes, a déclaré formellement que la haute trahison était le premier devoir de tout bon Allemand en Tchécoslovaquie et il annonça sa résolution de porter cet évangile même hors du parlement. Bien qu'ils nourrissent au fond les mêmes sentiments vis-à-vis de la République, les autres chefs allemands ont trouvé cette belliqueuse franchise un peu déplacée et surtout peu politique. M. Medinger, qui est dans les congrès internationaux des minorités le porte-parole des Allemands, comprenant que la méthode de M. Lodgman pouvait nuire à sa propagande, se sépara avec éclat du parti nationaliste. M. Kafka, chef de la fraction démocrate, déclara vouloir entretenir avec l'Etat des relations sinon amicales, du moins correctes. Les agrariens allemands qui, pendant un certain temps, se laissèrent entraîner par l'aile radicale de l'Union parlementaire allemande, ont fini par se rendre compte qu'avec la tactique de Lodgman ils n'arriveront jamais à un résultat positif, et MM. Spina, Krzepek et Zuleger ont critiqué cette tactique comme inutilement révolutionnaire. Rien, disaient-ils, ne montre que l'Etat tchécoslovaque, qui va toujours en se consolidant, soit menacé d'une révolution intérieure et, ni l'Allemagne, ni l'Autriche ne sont actuellement en mesure d'aider les Allemands de Tchécoslovaquie. Force leur est donc d'accepter la situation créée par les traités et de chercher à obtenir, par des moyens pacifiques, une autonomie dans le sein de l'Etat.

Renié de ses collègues, abandonné même par la presse allemande, M. Lodgman se sépara ouvertement des éléments modérés, entraînant avec lui les nationalistes et les socialistes nationaux : ce fut la fin du *Verband*, ou Union parlementaire allemande.

Cette scission peut-elle amener une collaboration entre les Tchèques et les Allemands ? Il est permis d'en douter. Pour être plus modérés dans la forme et dans la tactique, les adversaires des extrémistes n'en caressent pas moins des désirs incompatibles avec la justice et avec l'égalité civiques. Ils rêvent de l'autonomie, c'est-à-dire de privilèges spéciaux qu'aucun gouvernement tchécoslovaque ne pourra jamais leur concéder. Néanmoins, cet incident marque un progrès vers l'apaisement des esprits. Au moins la turbulente impudence des extrémistes a été publiquement désavouée : moins asservis à la démagogie, les éléments raisonnables seront plus libres de chercher un terrain de collaboration avec la majorité tchécoslovaque, ne fût-ce que pour les questions d'ordre économique.

H. Jelinek.

Chronique Polonaise

La question de la Galicie orientale

VI

Nous sommes arrivés à la conclusion, que, une Galicie Orientale indépendante n'étant pas viable, et des raisons puissantes d'ordre géographico-politique s'opposant, d'autre part, à son incorporation à la Russie, ce territoire ne pouvait, pour des motifs de même genre, être réuni qu'à la Pologne.

Seulement, que deviendrait, dès lors, la volonté de la population est galicienne ? Les partisans de l'indé-

pendance — c'est là, comme nous l'avons indiqué, leur deuxième argument — prétendent, en effet, que celle-ci répond au désir de *l'immense majorité* des habitants de la Galicie Orientale. Faudra-t-il donc négliger cet argument, c'est-à-dire subordonner, sans plus, le droit de libre disposition des peuples à des considérations de géographie politique ?

Avant d'examiner cette question, quant au fond, il conviendrait, peut-être, de se demander dans quelle mesure est justifiée l'affirmation de fait qui se trouve à sa base. Or, elle est, à tout le moins, fortement exagérée, et cela pour les raisons que voici :

D'abord, les Ruthènes, qui seuls pourraient nourrir un tel désir, ne constituent point *l'immense* majorité de la population de la Galicie Orientale — 75 %, au dire des champions de l'indépendance.

La seule source où l'on puisse puiser des renseignements tant soit peu complets sur la population de la Galicie est la statistique autrichienne de 1910, statistique parfaitement digne de foi parce que les totaux qu'elle donne ne sont que le reflet exact des données recueillies par les maires qui, dans toutes les communes à majorité ruthène, étaient de nationalité ruthène.

Or, d'après cette statistique, il y avait, sur les 5.300.000 habitants de la Galicie Orientale, 2.110.000 personnes dont la langue usuelle était le polonais, et 3.310.000 qui avaient indiqué comme telle la langue ruthène (ukrainienne). Certes, le premier de ce chiffre comprenait la presque totalité (plus de 90 %) des 659.000 israélites est-galiciens (1), dont un peu plus d'un tiers seulement peuvent être considérés comme vraiment polonisés. Les autres, bien qu'ils aient de tout temps, dans leur immense majorité, professé plus de sympathie pour la Pologne que pour les Ruthènes (2), forment en réalité, un groupe national distinct. Ce groupe retranché, il n'y aurait donc eu, en Galicie Orientale, que 1.800.000 Polonais représentant 34 % de la population. Mais cette réduction n'augmente en rien le nombre des Ruthènes qui, d'après ce qui précède, constituaient non point 75 %, mais seulement 58,9 % de cette population. Telle était la situation en 1910. Depuis, s'il y a eu un déplacement dans le rapport numérique des deux nationalités, il n'a pu — étant donné *l'accroissement plus rapide de l'élément polonais* — se produire qu'au profit de cet élément (3).

Ensuite, il existe, en Galicie Orientale, des régions où l'élément ruthène, loin de former la majorité, est, au contraire, en minorité. Tel est, notamment le cas dans quatre districts sur les cinq qui se trouvent à cheval sur le San : dans ces districts (4), les éléments de langue polonaise constituaient, d'après la statistique susmentionnée de 56 % à 87 % de la population. Telle est également la situation dans l'ensemble du territoire, comprenant sept districts (1), qui relie la région du San à la capitale du pays, Lwow (Lemberg). Ici, la proportion des habitants de langue polonaise était, d'après la même source de 55 %.

Enfin, la répartition des différents éléments nationaux sur le territoire de la Galicie Orientale est telle que, dans l'ensemble des trente-cinq districts (2) situés au nord du Dniester, la supériorité numérique des Ruthènes, quoique incontestable, est, cependant, de peu d'importance. Elle était, en 1910, inférieure à 20 % dans dix-sept de ces districts, et elle n'était, à la même époque, que de 212.000, soit 6,1 % pour toute cette région — si l'on en exceptait les trois districts qui forment le « pont » entre la Galicie Orientale et l'Ukraine soviétique (3). Elle était donc tout à fait insignifiante.

Elle le paraissait d'autant plus que d'autres données, d'autres faits indiquaient que la prépondérance numérique des Ruthènes ne signifiait pas nécessairement prépondérance des éléments antipolonais.

C'est que dans la Galicie Orientale les mariages entre uniates (Ruthènes) et catholiques (Polonais) constituaient, avant la guerre, en moyenne 27 % du nombre total des mariages entre chrétiens. Or, que signifiait ce chiffre sinon que chez beaucoup de Ruthènes de cette province la haine de la Pologne, partant, aussi, le désir de s'en séparer était bien faible ou même nul, et que ces éléments ruthènes devaient être particulièrement nombreux dans la région où, en raison de la forte proportion des catholiques par rapport aux uniates, les unions mixtes étaient les plus fréquentes, c'est-à-dire, au nord du Dniester ?

C'est ce qu'ont, en effet, démontré les élections qui viennent d'avoir lieu à la Diète polonaise. Malgré une intense campagne abstentionniste des partisans de l'indépendance, pour qui s'abstenir voulait dire ne pas reconnaître la réunion de la Galicie à la Pologne, plus de 50 % des Ruthènes du territoire du nord du Dniester ont pris part au vote, marquant ainsi qu'eux se plaçaient, au contraire, dans le cadre de l'Etat polonais.

Certes, les abstentionnistes semblent avoir remporté un succès beaucoup plus grand au sud de ce fleuve, où la majorité ruthène est plus considérable. Seulement, cette « victoire », sur laquelle ils ne cessent d'insister, ne prouve absolument rien, et cela par la raison que la région située au nord du Dniester, qui comprend la plus grande partie du territoire est-galicien, est de plus habitée par les districts [illegible] population. De sorte que, même si la totalité des 1.170.000 Ruthènes, qui sont domiciliés (4) au sud de cette région s'étaient, en admettant qu'ils fussent tous électeurs, abstenus de toute participation au vote — ce qui n'a point été le cas — il n'en résulterait nullement que l'érection de la Galicie Orientale en Etat indépendant fût désirée par l' « immense » majorité de sa population, voire simplement par une toute petite majorité de celle-ci. Il n'en résulterait même pas qu'elle le fût par tous les Ruthènes.

Jacques VERTES.

(1) Il existe également un certain nombre de Polonais appartenant au rite uniate.

(2) De récentes manifestations de leurs représentants les plus autorisés ont pleinement confirmé cette manière de voir.

(3) Les Polonais sont en grande majorité catholiques romains et les Ruthènes appartiennent presque tous au rite uniate ou l'élément catholique romain de la Galicie Orientale a progressé de 22,6 0/0 de la population en 1890, à 23,6 0/0 en 1890, à 23,6 0/0 en 1900 et à 25,4 0/0 en 1910. Par contre le nombre des personnes dont la langue usuelle était le ruthène, c'est-à-dire, le nombre des Ruthènes reculait, pendant la même période de 64,1 0/0 en 1890, à 62,5 0/0, en 1900 et à 58,9 0/0 en 1910.

(4) Ce sont les districts de Sanok, de Przemysl et de Jaroslaw.

(1) Mosciska, Grodek Jagiellonski, Sambor, Dobromil, Rudki, Léopol-Ville et Léopol-Campagne.

(2) Toute la Galicie Orientale comprend 52 districts.

(3) Czortkow, Zaleszczyki, Borszczow.

(4) D'après le statistique de 1910.

BULLETIN MARITIME

Le Budget de la Marine Marchande pour 1923

Au cours de la seconde séance du mardi 21 novembre dernier, la Chambre des Députés, après discussion, vota le projet de loi portant fixation du budget de l'exercice 1923 pour la deuxième section des Travaux Publics : Ports, Marine marchande et Pêches.

Le budget pour 1922 s'élevait à 240.939.345 frs ; de l'avis même de ceux qui l'avaient préparé et voté, il ne prévoyait que des crédits insuffisants. Le budget pour 1923 avait été arrêté par l'Administration au chiffre de 248.061.984 frs. faisant ressortir, en plus, une différence de 7.000.000 frs., portant pour la majeure partie sur les dépenses ordinaires. Mais, en raison de la situation budgétaire, la Commission des Finances, dont M. Charles Leboucq était le rapporteur, a cru devoir opérer des compressions portant surtout sur les dépenses extraordinaires (pour 2.268.000 frs) et ramener le budget pour 1923 au total de 238.496.619 frs, soit : 2 millions et demi de moins qu'en 1922.

Notons que sur plusieurs chapitres, notamment sur celui des lignes postales, les crédits indiqués sont purement estimatifs et n'ont aucun effet sur ce que sera la dépense réelle, celle-ci se trouvant régie par les faits, suivant d'autres dispositions légales.

Le rapport de M. Charles Leboucq qui a servi de base aux explications du gouvernement au cours de la séance ci-dessus indiquée, est une substantielle brochure, d'environ 200 pages, formant une série d'études sur l'armement, les ports de pêche, les marines marchandes étrangères, notre politique de marine marchande, la loi de huit heures et les comptes spéciaux.

Parmi les pages les plus intéressantes de ce vigoureux plaidoyer en faveur de notre Marine marchande, il convient de relever ce qui est dit des conventions postales récemment passées entre l'Etat et quelques Compagnies de Navigation et plus spécialement de l'exploitation des Services maritimes postaux et d'intérêt général sur l'Extrême-Orient, l'Australie et la Nouvelle-Calédonie, la Côte Orientale d'Afrique et la Méditerranée Orientale :

« L'Administration, dit le rapport, avait demandé une augmentation de 5 millions de francs de crédits par rapport à 1922. La Commission n'a pas cru devoir l'adopter, et a ramené à 40 millions le chiffre de la subvention destinée à subvenir aux frais d'exploitation de la ligne. Les louables résultats constatés depuis la mise en vigueur de la convention, approuvée par le vote de la loi du 28 juillet 1921, permettent d'espérer que ce chiffre sera suffisant.

« Il est intéressant d'examiner de près les premiers résultats des Services contractuels des Messageries Maritimes, dont l'exercice initial comprend une période de neuf mois, du 1er avril au 31 décembre 1921. Il faut féliciter les dirigeants de la Société de l'effort qu'ils ont su réaliser.

« Les 16 navires dont le transfert de la Compagnie à la Société était prévu par la convention de 1920, ont été régulièrement livrés au fur et à mesure de leur rentrée à Marseille, après accomplissement du voyage en cours au moment de la constitution de la Société. Ils représentent un tonnage total de 118.681 tonneaux de jauge brute.

« Cette flotte ne pouvait suffire à l'exécution des services prévus : 12 vapeurs, d'un tonnage total de 80.000 tonneaux, furent acquis sur les navires en provenance de la flotte d'Etat. Deux paquebots furent achetés à la « Compagnie russe de navigation à vapeur et du commerce »; débaptisés, ils s'appellent maintenant *Pierre Loti* et *Lamartine*, et assurent, dans les conditions d'élégance et de confort avec lesquelles ne peut rivaliser aucune compagnie étrangère, le service de la Méditerranée-Nord.

« Enfin, sur les navires ex-allemands mis en vente par le gouvernement anglais, la Société a acquis le paquebot *Friedrichsruhe*, aujourd'hui l'*Amboise*, de 8.300 tonneaux.

« Prochainement, l'Etat livrera les deux paquebots qu'aux termes de la convention il doit substituer à l'*Australien* et au *Polynésien*, perdus par faits de guerre. Le premier, destiné à la ligne principale de Chine et qui a été lancé le 30 mars dernier, est en achèvement aux chantiers de la Gironde, c'est l'*Aramis;* il est frère du *Porthos*. L'autre est en construction à La Ciotat, dans les chantiers de la Société Provençale de Constructions navales.

« La flotte totale en activité comprend 31 unités représentant 219.000 tonneaux de jauge brute.

« Dès décembre 1921, les départs sur la ligne de Chine ont pu être rétablis à l'intervalle de quinzaine prévu par le cahier des charges; le service est également régulier sur les lignes de l'Océan Indien. Il est à souhaiter qu'il le redevienne prochainement avec l'Australie.

« La ligne spéciale d'Indo-Chine n'a pu être reprise; on est obligé de dérouter sur Haïphong les paquebots de la ligne de Chine : on nous laisse espérer que la ligne fonctionnera bientôt régulièrement. »

(A suivre.)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

Compagnie générale transatlantique. — Cette Société vient d'organiser une nouvelle ligne de paquebots mixtes à destination de Cuba et de la Nouvelle-Orléans. Ces services sont assurés régulièrement chaque mois au départ du Havre, par les paquebots *Vigara* et *De la Salle*. Le premier départ a été effectué du Havre le 1er décembre par le *De la Salle*, qui fait escale à Bilbao, à Gijon, à Vigo et aux Canaries.

D'autre part le vapeur *Carime*, ex *Saint Vigulf*, acheté tout récemment par la Société, est actuellement en armement à Saint-Nazaire.

Enfin la nouvelle escale de Lisbonne, sur la ligne Bordeaux-Casablanca, est maintenant régulièrement desservie par le service postal, à l'aller et au retour de Casablanca.

Compagnie des Messageries Maritimes. — Cette Société vient de prendre en charge le cargo mixte *Ville de Verdun*, de la Compagnie Havraise Péninsulaire de Navigation à vapeur. Ce cargo naviguera sur la ligne de l'Australie.

Valeurs de Navigation

Bourse de Marseille, 12 décembre 1922

Fraissinet	806
Messageries Maritimes	205
Mixte	230
Transatlantique	210
Transports Maritimes	835

L'Imprimeur-Gérant : A. Desnoes.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité. Ateliers 26-28, Boulevard du Château, Angers. Bureaux : 2, Rue Monge, Paris, Ve.

TABLE DES MATIÈRES

60e ANNÉE

Du 1er Janvier au 31 Décembre 1922

Armée

MAUD'HUY (Général DE). — La Défense Nationale, 161

Beaux-Arts

BOSCHOT (Adolphe). — La Musique : Le Prix de Rome et l'Opéra, 127. — Au Concert : Œuvres Nouvelles, 157. — Boris Godounow, 222. — Un Cénacle wagnérien à Paris, 297. — A l'Opéra-Comique, 776.
DIMIER (Louis). — La Peinture au Salon, 316. — La Sculpture au Salon, 350. — L'Art ornemental au Salon, 383.
RAMBOSSON (Yvanhoé). — La Renaissance des Arts appliqués, 270.

Bibliographie

CHOISY (Gaston). — A travers les Revues étrangères, 191, 288, 418, 528, 636, 813.
DIVERS. — Les Livres nouveaux, 320, 419, 457, 529, 563, 673, 708, 743, 779, 815.

Biographie

BOSCHOT (Adolphe). — Saint-Saëns, 3.
BRÉHIER (Emile). — Portraits Contemporains : M. Raymond Thamin, 431.
CHAPUISAT (Edouard). — Souvenirs sur Emile Ollivier, 515.
DUMAS (André). — Portraits d'Ecrivains : André Rivoire, 365.
ERRERA (Paul). — Portraits d'Artistes : Fernand Khnopff, 102.
FOURNOL (Etienne). — Le Moderne Plutarque ou la Vie des Hommes illustres de la IIIe République : M. Aristide Briand, 327. — M. Georges Clémenceau, 647, 683. — M. Louis Loucheur, 719. — M. Anatole de Monzie, 749.
GIRAUD (Victor). — Portraits d'Ecrivains : M. Jacques des Gachons, 508.
IORGA (N.). — L'Ame roumaine moderne : Le Poète Michel Eminesco, 469.
LE BON (Gustave). — Souvenirs sur Saint-Saëns, 5.
LÉGER (Augustin). — Portraits Contemporains : David Lloyd George, 262. — M. Bonar Law, 762.
LEGOUIS (Emile). — Rudyard Kipling, 8.
MOREAU (Pierre). — Portraits d'Ecrivains : Georges Goyau, 398.
PICAVET (C.-G.). — Portraits Contemporains : Ernest Lavisse, 618.
PICHON (Charles). — Portraits Contemporains : Pie XI, 203.
THÉVENIN (Léon). — Portraits Contemporains : Take Jonesco, 584.

Bulletins de l'Étranger

E. A. — Chronique roumaine, 387, 422, 457, 529, 566, 604, 639, 744, 782, 816
JELINEK (H.) — Chronique tchécoslovaque, 386, 458, 493, 603, 674, 745, 817.
PUAUX (René). — La Question d'Orient : Le Devoir de la France, 420, 491. — L'Evolution de la Question d'Orient, 565. — Le Drame de Smyrne, 637. — La Question d'Orient, 709, 780.
VERTON (Jacques). — Chronique polonaise, 494, 530, 675, 711, 746, 818.
XXX. — La Question d'Orient, 744.

Bulletin Maritime

Bulletin maritime. — 388, 423, 460, 496, 532, 568, 640, 676, 712, 748, 783, 820.

Colonisation

BERGE (François). — Nos Colonies en France, 660, 688
DUBOSCQ (André). — L'Art Khmer et l'Art Cham, 476.
LECOMTE (Georges). — La Doctrine coloniale de la France, 130. — La France d'Outre-Mer à l'Exposition de Marseille, 497.
LEGENDRE (Dr A.). — Le Marché Chinois et le rôle de la France, 694.
RIPERT (Emile). — L'Algérie à l'Exposition coloniale de Marseille, 541. — L'Indo-Chine à l'Exposition coloniale de Marseille, 622. — L'Afrique Occidentale Française à l'Exposition Coloniale de Marseille, 733.

Enseignement

BÉZARD (J.). — La Question du Latin vue par un Professeur de Sixième, 105, 139. — Si l'on consultait les Familles sur la Réforme de l'Enseignement, 608,
ESCH (M.). — Autour de l'Enseignement Secondaire, 473.
GAULTIER (Paul). — La Réforme de l'Enseignement et l'Education de l'Intelligence, 196.
RENARD (Georges). — L'Ecole Normale Supérieure (1867-1870), 97.

Histoire

BOURGEOIS (Emile). — Eloge de Marceau, 425.
FEYEL (Paul). — L'Histoire : L'Education historique et la Réforme de l'Enseignement, 154 — Histoire et Politique, 217. — Lendemains de Victoire, 413. — De Quelques Procès historiques, 560 — Evocations d'Orient, 669
GIRAUD (Victor). — A l'Ombre de Port-Royal, 43
JULLIAN (Camille). — La Conversion du Monde à l'Hellénisme, 225 260, 293.

Impressions

CANDILLY (H. DE). — Souvenir de Voyage en Anatolie : Kérassunde, 245.
CHASTEIGNER (M. A.). — Un Village de Basse-Slovaquie, 306.
DAVID (Robert). — Les dernières « Fumées » du Conclave et la Bénédiction de Pie XI, 129.

GORKI (Maxime). — Le Paysan russe, 533, 576, 613.
TINAYRE (Marcelle). — La Vie intime de Mme de Pompadour : La Conquête du Roi, 785.
VELLAY (Charles). — Paysages de Grèce : De Chalcis à Volo, 765

Littérature (Histoire et Critique)

BAGUENAULT DE PUCHESSE. — L « Humanisme » de Ronsard, 164.
BARRÉ (Madeleine). — Le Carnaval de 1497 à Florence et son Organisateur, 141.
BELLESSORT (André). — Les Littératures Etrangères : L'ancien Théâtre japonais, 27. — La Passion chez Galsworthy, 150. — La Californie de Bret-Harte, 345. — Les Héros de Bret-Harte, 523.
BOSCHOT (Adolphe). — Le Cinquantenaire de Théophile Gautier, 651.
BUTEAU (Max). — La Critique et le Droit de Réponse, 795.
CÉSAREO (G.-A.). — Un Quatrain inédit de Lamartine, 257.
COUCHOUD (Dr P.-L.). — Un Poème apocalyptique sur la Guerre des Juifs, 83.
DEGOUY (Amiral). — Ce qu'ont fait les Marins de France dans la grande Guerre, 429.
EHRENSVARD (Comte). — Le Lyrisme français, 1.
GAULTIER (Paul). — Du Jazz-Band au Roman nègre 35. — Le Droit de la Femme au Vice, 718.
GEFFROY (Gustave) — Les Frères Zemganno, 65.
GIRAUD (Victor). — Taine et Renan jugés par Maurice Barrès, 655.
GLACHANT (Victor). — Une lettre inédite de Sully-Prudhomme, 232.
LÉMONON (Ernest). — Rome qui meurt : La Via Margutta, 627.
MAURY (Lucien). — Les Œuvres et les Idées · De Flaubert à Paul Adam, 55. — L'Exemple d'une Histoire de l'Art, 118. — L'Art et la Science du Langage, 186. — Qu'est-ce que le Romantisme ? 252. — Géorgiques françaises, 311. — La Mennais, 374 — La Campagne avec Thucydide, 452. — M. Henri Brémond, 666. — La France à l'Ecole de l'Allemagne ? 740, 771.
MÉREJKOWSKY (D.). — Une Prophétie de Dostoiewsky, 321.
MIGUEL DE UNAMUNO. — Une Visite au vieux Poète (traduit par M A. Francastel), 605.
MONGLOND — Madame de Staël et la Suisse, 800.
MONTMORILLON (Marquis de). — Contribution à la Bibliographie de Lamennais : Correspondance inédite (1825-1828), 579.
PILON (Edmond). — Le Jardin de Molière, 113.
RIVOIRE (André). — La Poésie : Fables, par Franc Nohain ; Des Vers d'Amour, par Maurice Levaillant, 121.
RODOCANACHI (Emmanuel). — Le Centenaire de Shelley, 435.
ROZ (Firmin). — Le Roman : Le Prix Goncourt, 23. — Le Romancier de la Vie secrète, 92. — Le Nouveau Roman d'Aventures, 148. — Chez les Paysans de la Maurienne, 215. — Scènes de la Vie provinciale, 281. — L'Exotisme brutal, 377. — Hommes et Femmes d'Après-Guerre, 486. — Deux beaux Contes d'Orient, 629. — Un Conte de la Vie de Province, 704. — A Propos du Prix Balzac, 808.
THÉVENIN (Léon). — Un Poète de l'Alsace, 326.

Philosophie

LALO (Charles). — L'Art au-dessus de tout ? 170.
LE BON (Gustave). — La Magie à l'Académie des Sciences et les Lois générales de la Formation des Croyances, 358.
LE ROY (Edouard). — Qu'est-ce que la Philosophie ? 677, 713, 754, 789.
ROUSTAN (Désiré). — L'Evolution du Rationalisme, 58.

Poésie

BEAUFILS (Edouard). — Regrets d'Ombrie, 409.
DORNIER (Charles). — L'Heureuse souffrance, 556.
DROIN (Alfred). — Sur la Madone de Schongauer à Colmar, 75.
LEVAILLANT (Maurice). — Les Précurseurs de l'Aile, 342.
PRÉVOST (Ernest). — Poème, 42.
RIPERT (Emile). — Le Poème d'Assise : François aux Pauvres, 277.
ROY (Etienne). — Pour l'aimer toujours, 248.
WOLMAR (V. DE). — Poèmes, 621.

Questions Politiques, Economiques et Sociales

ANSIAUX (Maurice). — La Crise des Changes et la Reconstruction économique de l'Europe, 300.
BERGER (René). — La Question des Huit Heures, 134, 178.
CAVALLIER (Camille) — La Force, le Droit, les Intérêts, 7, 341.
CLAVIÉ (Marcel). — La Réorganisation de la Lecture publique en France, 407, 549, 698.
GUY-GRAND (Georges). — Démocratie et Soviétisme, 511.
LESCURE (Jean). — Conférences de Reconstruction et Problèmes économiques, 206. — Finances françaises et Finances britanniques, 362.
LÉVY (Raphaël-Georges). — La Semaine de la Monnaie, 389.
MILHAUD (Albert). — Vers la Réforme électorale, 73. — Le Nord de la France et la Politique, 229. — Le Plateau Central et la Politique, 433.
MONTCHRESTIEN. — L'Organisation des Caisses d'Assurances : Dans le Projet Daniel Vincent, 17.
NOBLEMAIRE (Georges). — La Reconstruction économique de l'Europe, 461, 500.

Questions Extérieures

ADAM DE LADA. — Le Théâtre slave de l'Avenir : Le Mystère de la Pologne, 200, 242.
BOURGEOIS (Emile). — La France et la Hollande au XVIIe siècle, 289.
BRUNHES (Jean). — Le Dernier né des Etats Syriens : Le Djebel Druze, 14.
DUBOSCQ (André). — La Chine, 37
DUMONT-WILDEN (Louis). — Une nouvelle Campagne contre le Traité de Versailles, 19. — La Politique de la France et l'Europe, 52. — Le Pacte anglo-belge, 89. — La Conférence de Gênes, 116. — Les Embarras de l'Angleterre, 145. — La Situation de M. Lloyd George et la Politique intérieure de l'Angleterre, 183. — Le Rôle des Etats-Unis, 212. — Babel, 249. — La Coalition germano-russe, 278. — La Liquidation de Gênes, 308. — L'Europe après la Conférence de Gênes, 343. — L'Italie après la Guerre, 371. — La Politique belge et la France, 410. — L'Agitation de l'Asie Centrale, 449. — Les Embarras de la République allemande, 482. — Jours inquiets, 520. — Pourra-t-on maintenir l'Entente ? 556. — Le Moratoire et les Réparations, 599. — Les Nouveaux Aspects de la Question d'Orient, 663. — La Chute de M. Lloyd George, 702. — La Révolution fasciste, 737. — La Question d'Orient, 767. — La Situation Européenne et la Division des Partis, 806.
GUICHEN (Vicomte DE). — L'Esprit public en Bavière, 681.
LAIR (Maurice). — Le Sauvetage de l'Autriche, 234. — Le Sentiment républicain en Allemagne, 586.
MALYE (Jean). — Le Nationalisme catalan et la Culture classique, 478.
MONTFORT (Henri DE). — Remarques sur un Facteur du Relèvement de la Russie, 166.

PERRY BELMONT. — L'Abstention des Etats-Unis et l'Illusion de l'Isolement, 353, 393.
PUAUX (René). — La Grèce et la Question d'Orient, 79.
REBOUL (Lieutenant-Colonel). — L'Opinion publique en Allemagne, 536.
REGNIER (P. E. G.). — Les Elections hongroises, 440.
ROZ (Firmin) — L'Amérique avec Nous, 551, 595.
XXX... — La Famine en Russie : Une Manœuvre déjouée, 193. — La Politique de l'Allemagne vis-à-vis de la France depuis l'Armistice, 322. — Comment se produisit la Révolution allemande du 9 novembre 1918, 726.

Romans et Nouvelles

BIZET (René). — Dans le Brouillard d'Hiver, 12, 47
BRET-HARTE. — Tommy-la-Chance (trad. M. Hérisson-Laroche). 517, 547.
CLEUZIÈRE (Marthe). — Vengeances Kabyles, 135.
DEBERLY (Henry). — Un pauvre Homme, 480.
DELARUE-MARDRUS (L.) — Le Trésor, 173, 208, 238.
GÉNIAUX (Charles). — La Tornade, 797.
KOUPRINE (A.-J.). — Une Mission officieuse (trad. M. P. de Chevremont), 443.
JUEL (Erik). — Les Deux Moulins (trad. Mme Rémusat), 87, 107.
LORENZI DE BRADI. — Lisandra, 264.
LYS (Georges DE). — Le Rachat, 590.
OULMONT (Charles). — La Maison du Silence, 687.
PAPINI (Giovanni). — Le Prisonnier de lui-même (trad. M. Paul Guitton), 641.
POURRAT (Henri). — Les Jardins Sauvages, 728.
PUCCINI (Mario). — Pressentiment (trad. Mme Alice Bossuet), 724.
SELMA LAGERLOF. — Une Histoire de Halland (trad. M. T. Hammar). 367, 402. — L'Eclipse de Soleil (trad. M. T. Hammar), 763.
TINAYRE (Marcelle). — L'Anneau de Fer, 333.
WILLIAMS (B. N.). — Les Meules du Destin (trad. Mlle A. H. Fouyé), 302.

Théâtre

AURIAC (Mathieu D'). — Pierre Corneille a-t-il collaboré à Psyché ? 88.
LE BRETON (André). — Les Comédies-Ballets de Molière, 40, 76. — Le Théâtre romantique : Ruy Blas, 569.
MONVAL (Jean). — A Propos du Tricentenaire de Molière : Epitaphes, Madrigaux, Stances et Sonnets, 143.
RAGEOT (Gaston). — De Bel-Ami à Chéri, 30. — Aimer, 62. — A Propos du tri-centenaire de Molière, 95. — La Science et l'Art au Théâtre, 125. — La Chair Humaine, L'Heure du Berger, 159. — La Révélation d'Edmond Rostand, 189. — Théâtre historique, 220. — La Belle Angevine, 255. — Deux Leçons, 286. — Satire et Morale, 314. — Sacha Guitry vu du dehors, 348. — Pièces de Jeunes, 380. — Une Pièce de M. André Gide, 416. — La Conservation des Erreurs, 455. — A propos de la Dauphine de Gaston Porché, 489. — Le Théâtre rouge, 526. — Notre Théâtre est-il en Décadence, 601. — L'Avocat, 633. — De « l'Insoumise » à « Chou Chou », 671. — Judith, 707. — Le Lyrisme romanesque et la Poésie humoristique, 774. — Essai de Comique philosophique, 811.
REYER (Ernest). — Lettres inédites, 33, 69.
TRUC (Gonzague). — Molière méconnu. Les Amants magnifiques, 181.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Adam de Lada. — 200, 242.
Ansiaux (Maurice). — 300.
Auriac (Mathieu d'). — 88.

Baguenault de Puchesse. — 161.
Barré (Madeleine). — 141.
Beaufils (Edouard). — 409.
Bellessort (André). — 27, 150, 345, 523.
Berge (François). — 660, 688.
Berger (René). — 134, 178.
Bézard (J.). — 105, 139, 608.
Bizet (René). — 12, 47.
Boschot (Adolphe). — 3, 127, 157, 222, 297, 651, 776.
Bourgeois (Émile). — 289, 425.
Bréhier (Émile). — 431.
Bret Harte. — 517, 547.
Brunhes (Jean). — 14.
Buteau (Max). — 795.

Candilly (H. de). — 245.
Cavallier (Camille). — 7, 341.
Césaréo (G.-A.). — 257.
Chapuisat (Edouard). — 515.
Chasteigner (M.-A.). — 306.
Choisy (Gaston). — 191, 288, 418, 528, 636, 813.
Clavié (Marcel). — 407, 549, 698.
Cleuzière (Marthe). — 135.
Couchoud (Dr P.-L.). — 83.

David (Robert). — 129.
Deberly (Henri). — 480.
Degouy (Amiral). — 429.
Delarue-Mardrus (L.). — 173, 208, 238.

Dimier (Louis). — 316, 350, 383.
Dornier (Charles). — 556.
Droin (Alfred). — 75.
Dubosco (André). — 37, 476
Dumas (André). — 365.
Dumont-Wilden. — 19, 52, 89, 116, 145, 183, 212, 249, 278, 308, 343, 371, 410, 449, 482, 520, 556, 599, 663, 702, 737, 767, 806.
Ehrensvard (Comte). — 1.
Errera (Paul). — 192

Esch (M.). — 473.

Feyel (Paul). — 154, 217, 413, 560, 669.
Fournol (Étienne). — 327, 647, 683, 719, 749

Gaultier (Paul). — 35, 196, 718
Geffroy (Gustave). — 65.
Géniaux (Charles). — 797.
Giraud (Victor). — 43, 508, 655.
Glachant (Victor). — 232.
Gorki (Maxime). — 533, 576, 613.
Guichen (Vicomte de) — 681.
Guy-Grand (Georges). — 511.

Iorga (N.). — 469.

Jélinek (H.). — 386, 458, 493, 603, 674, 745, 817.
Juel (Erik) — 87, 107
Jullian (Camille). — 225, 260, 293.

Kouprine (A.-J.). — 443.

Lair (Maurice). — 234, 586.
Lalo (Charles). — 170.
Le Bon (Gustave). — 5, 358.
Le Breton (André). — 40, 76, 569.
Lecomte (Georges). — 130, 497.
Legendre (Dr A.). — 694.
Léger (Augustin). — 262, 762.
Legouis (Émile). — 8.
Lémonon (Ernest). — 627.
Le Roy (Édouard). — 677, 713, 754, 789.
Lescure (Jean). — 206, 362.
Levaillant (Maurice). — 342.
Lévy (Raphaël-Georges). — 389.
Lorenzi de Bradi. — 264.
Lys (Georges de). — 590.

Malye (Jean). — 478.
Maud'huy (Général de). — 161.
Maury (Lucien). — 55, 118, 186, 252, 311, 374, 452, 666, 740, 771.
Merejkowsky (D.). — 321.
Miguel de Unamuno. — 605.
Milhaud (Albert). — 73, 229, 433.
Monglond. — 800.
Montchrestien. — 17

Montfort (Henri de) — 166.
Montmorillon (Marquis de). — 579.
Monval (Jean). — 143.
Moreau (Pierre). — 398.

Noblemaire (Georges). — 461, 500.

Oulmont (Charles). — 687.

Papini (Giovanni). — 641.
Perry Belmont. — 353, 393.
Picavet (C.-G.). — 618.
Pichon (Charles). — 203.
Pilon (Edmond). — 113.
Pourrat (Henri). — 728.
Prévost (Ernest). — 42.
Puaux (René). — 79, 420, 491, 565, 637, 709, 780.
Puccini (Mario). — 721.

Rageot (Gaston) — 30, 62, 95, 125, 159, 189, 220, 255, 286, 314, 348, 380, 416, 455, 489, 526, 601, 633, 671, 707, 774, 811.
Rambosson (Yvanhoé). — 270.
Reboul (Lieutenant-Colonel). — 536.
Régnier (P.-E.-G.). — 440.
Renard (Georges). — 97.
Reyer (Ernest). — 33, 69.
Ripert (Émile). — 277, 541, 622, 733.
Rivoire (André). — 121.
Rodocanachi (Emmanuel). — 435.
Roustan (Désiré). — 58.
Roy (Étienne). — 248.
Roz (Firmin). — 23, 92, 148, 215, 281, 377, 486, 551, 595, 629, 704, 808.

Selma Lagerlof. — 367, 402, 763.

Thévenin (Léon). — 326, 584.
Tinayre (Marcelle). — 333, 785.
Truc (Gonzague). — 181.

Vellay (Charles). — 765.
Verton (Jacques). — 494, 530, 675, 711, 746, 818.

Williams (B.-A.). — 302
Wolmar (V. de). — 621.

XXX. — 193, 322, 726

197240
Revue Bleue, politique et litteraire.
v.60 1922.
P
LF
R

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED